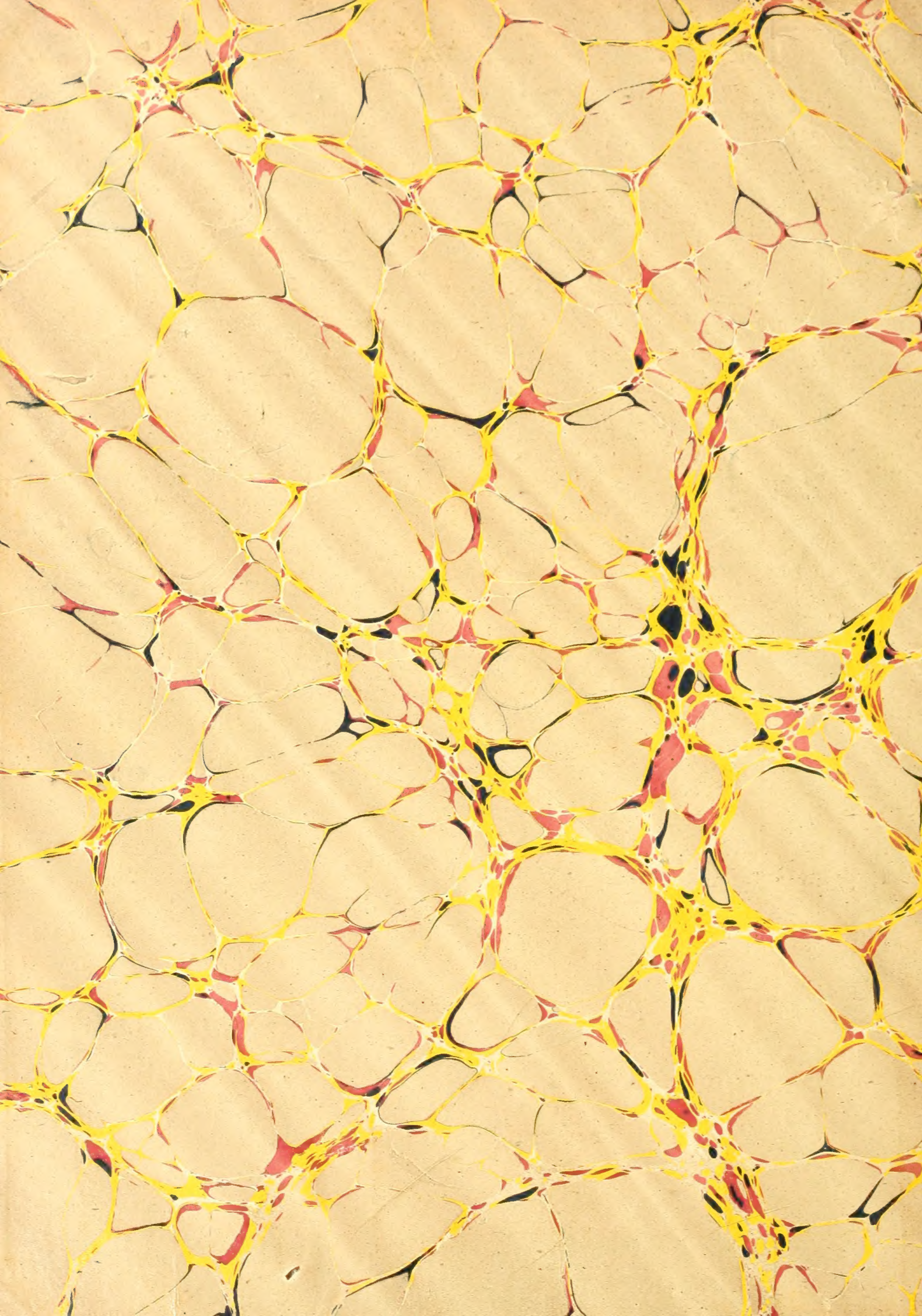








REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)
19, rue des Saints-Pères, 19

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME VI

33e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1896

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

1896



REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME VI 4 JUILLET 1896.

LA POLITIQUE

Nous sommes quelques-uns en France qui, tantôt dans des livres, tantôt dans des articles, avons soutenu que les minorités ont le droit d'être représentées. Il y a quelques années, de profonds politiques nous disaient en souriant : « Vous êtes des utopistes. » Cependant des essais ont été faits, et ces essais ont réussi : la représentation proportionnelle a été adoptée dans un canton de la Suisse, puis dans un autre, dans un troisième, dans un quatrième ; l'année dernière, le parlement belge a introduit le principe dans la loi sur les élections communales. Alors, les mêmes profonds politiques ont dit : « Bon pour la Suisse ! excellent pour la Belgique ! Mais vous oubliez que nous sommes en France. » Y a-t-il donc une arithmétique pour la France, une autre pour la Belgique et la Suisse ? est-il moins absurde, de ce côté-là de la frontière ou de celui-ci, que la moitié plus un des électeurs soit tout et que la moitié moins un soit zéro !

Jeudi dernier, deux projets de loi sur la représentation proportionnelle ont été déposés à la Chambre : l'un par MM. Jules Dansette et Le Gavrian, l'autre par M. l'abbé Lemire.

Ces trois honorables députés sont partisans du scrutin de liste, parce qu'au scrutin de liste on vote pour des idées, au lieu de voter pour des personnes ; mais, en même temps, ils voient le danger du scrutin de liste, qui est l'écrasement complet des minorités. Dans un département où il y a 80 000 électeurs, 40 001 pourront nommer tous les députés et 39 999 n'avoir aucun représentant. Le remède est bien simple : au lieu d'attribuer tous les sièges à un seul parti, les distribuer entre les divers partis au prorata des voix obtenues par chacun d'eux.

Ce qu'il faut évidemment éviter, c'est que des minorités insignifiantes ne soient représentées. MM. Dansette et Le Gavrian proposent un procédé un peu compliqué : on écarterait toute liste qui n'aurait pas obtenu assez de voix pour avoir droit à un siège dans les départements nommant cinq députés, à deux sièges dans les départements nommant de six à dix députés, etc. M. Lemire voudrait calculer le « quotient électoral » ; mais rien que ce mot de « quotient électoral » est pour faire peur, étant données nos habitudes simplistes en matière d'élection. Pourquoi ne pas dire quelque chose comme ceci : Les sièges seront répartis entre les différentes listes en proportion du total des suffrages recueillis par chacune d'elles ; mais nul candidat ne sera élu au premier tour de scrutin s'il n'a un nombre de voix au moins égal au cinquième des électeurs inscrits ?

Il me semble que les deux projets de loi présentés à la Chambre gagneraient à être fondus en un seul et à être allégés dans certaines parties.

Quoi qu'il en soit, il faut remercier les députés qui ont pris l'initiative d'une réforme libérale entre toutes. Je crois très heureux que la représentation proportionnelle, qui depuis longtemps me paraît le salut du suffrage universel, soit enfin l'objet d'une discussion sérieuse dans le parlement. Je le dis sans vanité aucune, n'ayant d'autre mérite que d'avoir essayé de vulgariser une idée que beaucoup d'autres ont défendue avant moi et mieux que moi.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Dans la Littérature et l'Art.

Le plus grand ministre de l'ancien régime, le premier de nos hommes d'État parmi ceux qui n'ont pas régné, le fondateur de l'Académie française et le restaurateur de la Sorbonne n'a pas eu, pendant longtemps, à se louer de la littérature. Poètes romanciers et historiens se montraient également sévères pour le cardinal de Richelieu. Son nom plane sur la *Marion de Lorme* de Victor Hugo comme un cauchemar de cruauté; le reflet de sa robe rouge est comme la lumière du drame; au dernier acte, la terreur du dénouement est obtenue par sa voix impitoyable laissant tomber du fond de sa litière ces seuls mots : « Pas de grâce! » tandis que Marion désigne le sinistre cortège à l'horreur populaire :

> Regardez tous, voici l'homme rouge qui passe.

Alfred de Vigny sacrifie Richelieu à l'équivoque et brillant Cinq-Mars. Entre le politique qui travaille à faire la France et l'écervelé qui n'eut jamais d'autre mobile que sa vanité, il est injustement sévère pour le premier, inutilement partial pour le second. Le bon Dumas, s'il ne traite pas Richelieu avec la même désinvolture que Mazarin et s'il ne va pas jusqu'à déguiser ce grand Français en fantoche de comédie italienne, le fait berner par son d'Artagnan. Michelet est trop historien pour ne pas admirer le grand homme et son œuvre, mais il ne l'aime pas. Dans le superbe portrait qu'il développe à travers deux volumes de son *Histoire de France*, il passe de l'admiration à l'invective et des plus grands éloges aux graves accusations. Il est partagé entre l'antipathie personnelle et le désir supérieur de la justice. S'il montre « la grandeur visible de son âme et sa forte volonté, l'immensité de son labeur, la dignité sinistre de sa fière attitude », il le juge « un fourbe de génie, qui fit notre vaine balance européenne et l'équilibre entre les morts. »

C'est que Richelieu, maltraité par ses contemporains pour avoir subordonné les intérêts privés à ceux du roi et de la France, est entré dans la littérature contemporaine à un moment défavorable. Il représentait l'ancien régime et l'autorité aux yeux d'un temps qui fondait le nouveau et adorait la liberté; il incarnait l'âge mûr et la raison aux prises avec la jeunesse et l'amour; il réunissait en sa personne tout ce que n'aimait pas le lyrisme romantique, et notamment le sacrifice de l'individu à l'État.

En outre, chacun de ceux qui, de 1826 à 1860, l'ont fait agir dans la fiction ou la réalité avait contre lui des motifs personnels d'animosité ou d'injustice. Victor Hugo, après sa jeunesse légitimiste, quittait la cause des rois pour celle du peuple. Vigny, gentilhomme, se devait à lui-même de venger la noblesse sur celui qui avait abattu l'orgueil des grands. Pour Dumas, Richelieu n'avait rien d'un personnage de roman : il était moins « sympathique » qu'un cadet de Gascogne ou même qu'Anne d'Autriche, reine amoureuse et faible femme. Pour Michelet, Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, était un noble et un prêtre, un homme qui avait écrit : « Tous les politiques sont d'accord que, si les peuples étoient trop à leur aise, il seroit impossible de les contenir dans les règles de leur devoir. »

Aux yeux de tous, il avait des torts envers la littérature, car s'il avait protégé et pensionné des poètes, voire honoré Chapelain, il était le persécuteur du *Cid* et de Corneille.

La reconnaissance due à Richelieu par les hommes de lettres ne s'était donc guère marquée pendant deux siècles que par des compliments de pure convenance dans les discours prononcés à l'Académie française. Et voilà que, peu à peu, la justice a commencé pour lui. A mesure que le romantisme perdait ses illusions et que l'histoire prenait conscience de ses méthodes, ce lent travail tournait à son profit. Plus de justice rétrospective pour l'ancienne France, une idée plus nette des dons et du labeur qui font les hommes d'État, la connaissance des pièces originales lui préparaient une réparation. A cette heure il est populaire parmi les écrivains, et un monument de vérité s'élève en son honneur. Alexandre Dumas fils, entrant à l'Académie française, en 1875, prenait parti pour Richelieu contre Corneille, dans un paradoxe qui contient une grande part de vérité. En 1879, Renan se donnait le plaisir piquant de renouer à son sujet la tradition académique et de commencer son discours de réception par : « Ce grand cardinal de Richelieu... » En 1894, M. Brunetière saisissait avec bonheur l'occasion « de ramener dans un discours académique l'éloge autrefois obligatoire ». A cette heure, un jeune ministre, qui s'est préparé par l'histoire à la politique, poursuit une *Histoire du cardinal de Richelieu*, solide et pleine, d'une élégance forte et sobre, digne de son double objet, Richelieu et la France.

Le théâtre, qui ne précède jamais les mouvements d'opinion, mais qui les suit et les accélère, ne pouvait manquer de se régler en cette affaire sur la littérature générale. Un petit indice que Richelieu gagnait dans la littérature, c'est l'à-propos, *Corneille et Richelieu*, de M. Émile Moreau, que la Comédie-Française représentait en 1883 pour l'anniversaire de Corneille. Dans cette ingénieuse et jolie pièce, qui demeura plusieurs années au répertoire, contrairement à l'u-

sage, le poète et le cardinal étaient présentés au public sous un aspect presque aussi favorable pour le second que pour le premier. Vingt ans avant, il eût fallu, sur la scène, sacrifier le cardinal au poète.

Il était temps que cette injustice envers la mémoire de Richelieu prît fin. Ses causes étaient mesquines et sa persistance serait devenue fâcheuse pour un pays qui doit au ministre de Louis XIII une part considérable de sa force et de sa gloire. Richelieu appartient à la race des plus grands hommes.

Le trait dominant de sa nature, c'est l'ambition, une ambition haute et noble, qui se subordonne à un but et plie son égoïsme à un grand dessein d'intérêt général. Ce dessein, on le connaît assez, et il l'a défini lui-même avec la concision souveraine qu'il trouvait quand il fallait: « Je promis à Votre Majesté, écrivait-il à Louis XIII, d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plaisoit de me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devoit être. » Cette promesse, il l'a tenue, et, chose rare pour les hommes d'État, l'histoire a homologué les termes mêmes de son programme. A son lit de mort, il avait le droit de répondre à la question : « Pardonnez-vous à vos ennemis ? — Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'État. »

Centralisateur, il avait vu nettement ce qu'exigeait l'intérêt de la France à cette époque, ce que lui imposaient ses origines, sa tradition, son caractère, sa situation géographique. En préparant l'apogée de l'ancien régime avec Louis XIV, il faisait pour la royauté ce que la Convention fera un siècle et demi plus tard pour la démocratie. Prêtre, il avait la foi et ne rabaissait pas la pourpre romaine aux bas usages auxquels Mazarin l'avilira. Il disait: « Je vais droit à mon but, je fauche tout et couvre tout de ma robe rouge. » Mais ce but était élevé, ces destructions salutaires, et les ruines qu'il couvrait de son manteau couleur de sang formaient les assises d'un grand édifice. Il ne craignait pas de mener vivement la guerre contre le pape; il fortifiait les libertés de l'Église gallicane. Gentilhomme, il abaissait une noblesse factieuse, mais il croyait à l'utilité et à la légitimité des rangs; plus libre de préjugés et plus favorable au peuple, qu'il traita durement, par besoin d'argent et dessein politique, il eût ébranlé avant l'heure l'édifice de la vieille France et il voulait le fortifier. Cet ébranlement, d'autres le produiront quand le temps sera venu. En attendant, Richelieu complète notre pays, lui donne quatre provinces, dont l'Alsace, et ne laisse à Louis XIV, comme acquisition essentielle de territoire à faire encore, que la Flandre et la Franche-Comté.

Ministre, il n'a pas seulement toutes les grandes qualités d'un chef d'État. Il possède par surcroît l'habileté qui lui permet de déjouer les intrigues, et, contre les jalousies, les intérêts privés, la méchanceté, l'esprit de révolte, tous les vices des cours, lui permet de parer les coups, d'en porter de terribles et de garder pendant vingt ans « ces quatre pieds carrés du cabinet du roi, plus difficiles à conquérir que tous les champs de bataille de l'Europe ». Cette conquête suffisait à l'activité de la plupart des ministres; il lui reste assez de temps et de force pour accomplir son œuvre. Aucune tâche ne le trouve inférieur à ce qu'elle exige. Devant la Rochelle, il est général, ingénieur, amiral.

Son activité, traversée par la maladie, est prodigieuse; sa fermeté contre la souffrance revêt une grandeur tragique, ainsi dans son entrevue avec Louis XIII, au château de Tarascon, lorsque le roi et son ministre, trop faibles pour se tenir debout et couchés l'un près de l'autre, traitent dans cette posture les affaires de l'État; ainsi son voyage sur le Rhône, traînant à sa suite Cinq-Mars et de Thou; ainsi, avant de mourir, son retour à Paris, porté en litière sur les épaules de ses gardes.

Il avait même des qualités dont il aurait pu se passer: il était désintéressé, au siècle de Concini, de Mazarin et de Fouquet.

L'homme est vraiment un homme, avec un cœur et un esprit d'homme, des goûts et des faiblesses, qui le rapprochent de l'humanité moyenne. Il a ses deux romans, Marie de Médicis et la duchesse d'Aiguillon. Il est bon dans son particulier: il inspire l'affection à ceux qui l'approchent. Il aime les lettres et, si *Mirame* est fausse et fade comme la mode qu'elle suivait, l'auteur n'a rien d'un Trissotin. Il persécute le *Cid* par nécessité politique, mais, au demeurant, il ne montre aucune jalousie contre Corneille, et, à plusieurs reprises, il le traite grandement.

Comme défaut, il a ceux de ses qualités et de son rôle. Cet ambitieux entouré d'ennemis est ombrageux et susceptible. Il est arrogant après la victoire; il s'acharne inutilement contre ses ennemis vaincus. Il est triste de cette profonde tristesse qui envahit peu à peu tous ceux qui agissent, sans être uniquement des hommes d'action à qui suffit le bonheur de l'activité.

*
* *

Si l'art a de grandes infériorités sur les lettres, il a cet avantage que, dispensé de discuter et de raisonner, il évite les erreurs de jugement. Il lui suffit, pour être vrai, de représenter ce qu'il voit. Maltraité par les romanciers, les poètes et les historiens, Richelieu a trouvé beaucoup plus de justice chez les sculpteurs et les peintres, qui ne se sont pas inquié-

tes de pénétrer son âme, mais simplement de le montrer tel qu'il leur apparaissait.

Il y a des hommes dont l'aspect physique sollicite l'art et d'autres qui le repoussent. L'histoire de Richelieu le présente dans des attitudes et des costumes faits pour tenter les peintres. D'abord la pourpre romaine, qui allait si bien à ce corps maigre et à ce visage pâle.

Richelieu fut aussi une originale et brillante figure de général et de cavalier. Il devait offrir une beauté grandiose et triste, en habit de guerre, sur la digue de la Rochelle ou au seuil de cette petite maison, au bord de la mer, où il vivait pendant le siège, solitaire et dirigeant tout. Voyez-le encore dans ce joli portrait à la plume de Pontis, en Italie, au passage de la Doire.

« Il étoit revêtu d'une cuirasse de couleur d'eau et d'un habit de couleur de feuille morte sur lequel il y avoit une broderie d'or. Il avoit une belle plume autour de son chapeau. Deux pages marchoient devant lui à cheval, dont l'un portoit ses gantelets et l'autre son habillement de tête. Deux autres pages marchoient à ses côtés et tenoient chacun par la bride un coureur de grand prix ; derrière lui étoit le capitaine de ses gardes. Il passa en cet équipage la rivière de Doire, à cheval, ayant l'épée au côté et deux pistolets à l'arçon de sa selle, et lorsqu'il fut passé à l'autre bord, il fit cent fois voltiger son cheval devant l'armée, comme s'il eût pris plaisir à faire voir qu'il savoit quelque chose dans cet exercice. »

Le jour de l'inauguration du théâtre qu'il avait fait construire dans son palais, le Palais Cardinal, pour la représentation de *Mirame* le 14 janvier 1641, moins de deux ans avant sa mort, il se montrait encore galant et magnifique, lorsque, assisté par M. de Valençay, évêque de Chartres, il faisait les honneurs de la salle au roi et à la cour, et, d'un coup d'œil, faisait manœuvrer vingt-quatre pages offrant la collation, sous le commandement de l'évêque. Ce jour-là, l'homme de lettres primait l'homme d'État. Il y avait des conspirateurs dans la salle et l'un d'eux, Campion, écrivait à son maître, le comte de Soissons : « Je me suis trouvé assis assez près de Monsieur le Cardinal, qui avoit tant d'attention au récit de sa comédie qu'il ne pensoit qu'à s'admirer soi-même en son propre ouvrage. »

Entre ces divers aspects, les artistes du xviie siècle ont naturellement choisi celui que nous appellerions aujourd'hui l'aspect officiel : Richelieu prince de l'Église et ministre. De son vivant, Warin avait modelé d'après lui un buste célèbre et gravé une médaille qui est un chef-d'œuvre. Cinquante ans après sa mort, Girardon, en lui élevant, d'après les plans de Lebrun, le pompeux tombeau sur lequel il expire, soutenu par la Religion et pleuré par l'Histoire, lui rendait un hommage quelque peu théâtral, mais, somme toute, digne de sa mémoire.

Malgré le caractère trop peu expressif de la tête, Girardon s'était inspiré d'une toile maîtresse, le portrait peint par Philippe de Champaigne, qui se trouve au Louvre, dans le Salon carré.

Champaigne, né à Bruxelles, appartient géographiquement à l'école flamande. Cependant il est Français, car il s'est formé dans notre pays et s'est pénétré de son esprit ; il a peint en français des modèles français. Ami fervent de Port-Royal, il a pensé et senti comme les solitaires et les religieuses de la sainte maison ; il a eu dans son art la probité sérieuse, l'énergie mesurée, l'élévation morale qu'ils avaient dans la littérature. Sa peinture est janséniste, avec plus de vigueur expressive que n'en daignaient montrer ces moralistes dédaigneux de l'éclat. Et il est curieux de remarquer, à ce sujet, que la même région étrangère ait envoyé à la France ces deux choses françaises, l'art de Philippe de Champaigne et la littérature de Port-Royal.

Champaigne était porté par sa foi vers la peinture religieuse, et sa réputation lui fit exécuter de nombreuses décorations dans les palais et les châteaux ; comme fond de nature, c'était un réaliste, épris de vérité directe et respectueux de la nature, mais tempérant la joie de la couleur et le prestige de la forme par le sérieux de la pensée et la discipline morale. Aussi a-t-il excellé dans le portrait, et, devant la postérité, il vaut surtout par là. Avec quelques beaux Christs en croix, où l'imagination et la richesse décorative n'avaient rien à faire, son œuvre essentielle consiste dans cette suite de portraits, où il y a deux chefs-d'œuvre, les *Deux Religieuses de Port-Royal*, — la mère Arnault et la fille du peintre, — et le *Cardinal de Richelieu*.

Michelet avait longuement regardé celui-ci, et il était parti de cette contemplation pour tracer lui-même le portrait du grand cardinal. Il a marqué les mérites du peintre avec une justesse vigoureuse et loué en artiste cette « couleur très bonne, mais mesurée dans la vérité vraie ». Pour l'impression morale, il a surtout traduit celle qu'il éprouvait lui-même, en faisant parler ce « sphinx en robe rouge », ce « fantôme à barbe grise, à l'œil gris terne, aux fines mains maigres ». Le simple spectateur ne voit dans cette tête au large front, aux yeux brûlants, au nez long et droit, aux lèvres serrées sous la fine moustache, au menton aiguisé par la barbiche, que le génie, la volonté et la tristesse, la double tristesse de la souffrance sans répit et du labeur sans repos. L'attitude, marchante et glissante, est d'une noblesse sans égale ; le geste de la main, qui accueille et ordonne, est une observation de génie. L'arrangement est noble et simple, sous les plis

de la pourpre traversée par le blanc du rochet et le cordon bleu du Saint-Esprit. L'ensemble forme une symphonie en rouge, où le brillant de la soie et la matité du drap, dans leurs tonalités assourdies et apaisées, produisent une harmonie savante et simple. Jamais la plus brillante et la plus pompeuse des couleurs n'a été traitée avec une maîtrise plus sobre.

Entre la précision de Clouet et la richesse de Rigault, l'art de Philippe de Champaigne a doté l'école française d'une série de portraits où les qualités les plus essentielles peut-être de notre génie national, — finesse et mesure, — ont fixé l'esprit d'un temps et un état de l'âme française. Ce contemporain de Richelieu, de Corneille et de Descartes est aussi Français qu'eux. Et il n'a pas laissé d'œuvre plus française que le portrait du cardinal.



Richelieu devait avoir son image dans la nouvelle Sorbonne. Quoique désormais « l'Université de Paris » ressemble peu à la pensée qui avait inspiré le fondateur et restaurateur des « Collège et Maison de Sorbonne », c'est pour elle un honneur que l'action de Richelieu compte dans son histoire. Elle ne l'a pas oublié. Au pourtour du grand amphithéâtre, une belle statue du cardinal, assise, par M. Alfred Lanson, est une des six qui représentent, selon l'expression de l'architecte du monument, M. Nénot, « les grands ancêtres » de l'institution. Dans l'atrium du premier étage, M. François Flameng a représenté « Richelieu posant la première pierre de l'église de la Sorbonne, le 1er mai 1635, en présence de l'architecte Lemercier ». Cette peinture répond à son objet : elle est décorative et de bel effet. Quant au cardinal, il est sacrifié à son entourage : debout au second plan, à l'état de silhouette, il laisse le premier aux ouvriers, et derrière lui, le panorama pittoresque du vieux Paris détourne l'attention.

Pour que le grand cardinal reçût dans le palais universitaire de Paris toute la place qui lui revient, je souhaiterais qu'il fût donné suite à un projet de statue dont la maquette a été établie par M. Henri Allouard. L'artiste représente le cardinal debout, et il traduit pas un geste superbe le mot historique rappelé plus haut : Richelieu tient un large pan de sa robe rouge, prêt à l'étendre sur l'œuvre commencée. Si cette statue est exécutée, elle sera dressée dans la cour d'honneur du nouvel édifice, isolée et haute, devant l'église où repose la tête du cardinal, seul reste de son corps jeté à la voirie pendant la Révolution. C'est là son attitude et sa place.

[illegible] GUSTAVE LARROUMET.

LE MYSTÈRE DE SAINTE REINE

Les représentations du théâtre religieux, à Oberammergau sont célèbres dans toute l'Europe. Il n'est personne qui n'en ait entendu parler, car la presse tout entière s'en occupe quand elles ont lieu. On sait aussi que, depuis peu, la Suisse, jalouse de ce succès, a tenté une concurrence lucrative à l'Autriche pour le même genre de spectacle. Mais personne ne semble se douter qu'en France aussi on joue des *mystères* qui, en cette fin du XIXe siècle, exercent toujours sur la foule une prodigieuse attraction. Il en est ainsi pourtant, et certaines villes possèdent une compagnie dramatique qui représente soit la Passion, soit le martyre de quelque saint. Ces spectacles ont lieu sans affiches, sans réclame, sans que la presse soit convoquée aux répétitions générales, ils se donnent, pour la plupart du temps, en des établissements religieux assez fermés, et, pour toutes ces raisons, échappent à l'attention du grand public.

Un de ces mystères jouit, dans une région étendue de la France, d'une très grande célébrité. C'est le « Martyre de sainte Reine, » qui se joue une fois par an sur le mont Auxois, dans le bourg d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), au revers de ce plateau célèbre et douloureux, où Vercingétorix, le glorieux vaincu, dresse aujourd'hui sa grande image de bronze.

La représentation de ce mystère comprend deux parties : l'une est donnée le samedi, l'autre le dimanche les plus rapprochés de la fête de sainte Reine, placée par l'église le 7 septembre, jour anniversaire de son supplice. Il en est ainsi depuis un temps immémorial, peut-être depuis l'époque qui a suivi les dernières persécutions, assurément depuis le moyen âge.

Ces spectacles jouissent d'une vogue énorme. On y accourt de tous les points de la Bourgogne, et l'on se fera une idée de l'affluence de gens qu'il attire par ce fait que la gare des Laumes, qui est la plus voisine d'Alise, a contrôlé, le jour de la fête, jusqu'à cinq mille billets. Qu'on ajoute à ces voyageurs venus de loin le flot des campagnes environnantes, et l'on se rendra compte de l'immense concours de peuple qui envahit le village au moment des représentations. Cet empressement répond encore au naïf appel qu'un vieux poète faisait jadis en faveur de la sainte :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Tout est préparé pour recevoir cette invasion pacifique : les aubergistes ont pris leurs précautions : les particuliers les secondent en organisant des locaux, et les rues sont encombrées de marchandes en plein vent qui satisfont à la fois les appétits de l'âme avec

[illegible] du corps, en vendant des objets de piété et des comestibles à bas prix.

L'état d'esprit des habitants correspond à celui des visiteurs; tous sont pleins de leur sujet et le samedi, en attendant l'heure de la représentation, l'on ne voit que longues théories de fidèles, conduits par les gens du pays, qui leur montrent l'endroit où étaient la maison de sainte Reine et celle de sa nourrice, le détour du chemin où la vierge martyre vit pour la première fois Olibrius, « général romain », qui fut son amoureux ensemble et son persécuteur, la place où elle fut décapitée et où jaillit de son sang la source miraculeuse qui, aujourd'hui encore, donne la guérison. L'année où nous assistâmes aux fêtes était fort sèche, la source ne coulait pas le samedi matin, mais dans l'après-midi, par un nouveau et ingénieux prodige, l'eau était revenue en suffisante abondance pour satisfaire à toutes les exigences des pèlerins!

Mais voici que le jour descend, il faut se hâter, dîner vite, et prendre ses places, car comme le spectacle est gratuit, il n'y a ni contrôle, ni numéros, ni sièges retenus, et le droit du premier occupant est souverain. — De tout temps la tragédie se jouait dans une prairie tout proche du bourg, mais le clergé qui est le grand ordonnateur de ses fêtes, s'est avisé qu'il y avait certains inconvénients d'un ordre spécial à cette grande réunion de personnes de tout âge et de tous sexes dans l'obscurité, et il a obtenu depuis peu la vaste cour de l'hôpital, qui contient aisément plus de trois mille personnes pour y donner la représentation. Les premiers arrivés sont donc seuls casés; les autres se consolent de n'avoir pas pu entrer soit par l'espoir de voir la cérémonie du lendemain, soit en commentant le verre en main la merveilleuse légende de la sainte dans quelque auberge voisine.

* *

Le spectacle commence à huit heures du soir. Une médiocre estrade, élevée de quelques marches, est adossée à l'un des petits côtés de la cour, et constitue la scène. Ses flancs et ses coulisses sont garantis des regards par des planches et des toiles. Sur le devant, trois ou quatre lampes à essence et un rang de discrètes lanternes vénitiennes sont les seules lumières que l'on aperçoive, si l'on ne tient pas compte de

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Au-dessus des têtes en effet, point d'autre toit ni de vélum que l'infinie profondeur de la nuit. Tout est sombre et noir d'une obscurité impressionnante, sauf, tout au fond de cette cour immense, le théâtre à peine éclairé. Les milliers de spectateurs ont les yeux fixés sur ce point lumineux, sur ce cadre pareil à un joujou d'enfant d'où va jaillir pour eux tout à l'heure la si grosse émotion qu'ils attendent religieusement.

Ils sont là empilés, serrés les uns contre les autres, immobiles, d'une immobilité invraisemblable, sans un applaudissement, sans une marque d'approbation ou de mécontentement, sans un geste, sans une parole, sans un murmure! Le silence est absolu; durant près de deux heures, rien ne le rompra que, très rarement, une toux vite étouffée, un « ah! » soufflé plutôt que prononcé, quand un mot déchirera d'une façon plus particulièrement aiguë la sensibilité du spectateur. Sauf aux premiers rangs qui reçoivent quelque lumière, nul visage n'apparaît, la foule immobile et silencieuse ne se révèle pas; il semble qu'il n'y ait personne, qu'on soit seul, et cela est presque troublant. Ce néant se continuera durant les trois actes de la pièce, dans cet abîme de silence, dans cette profondeur d'immobilité. Tous ces braves gens sont trop saisis, trop empoignés pour pouvoir manifester! Il n'en est pas un qui soit allé une seule fois au théâtre dans toute sa vie; paysans, petits bourgeois campagnards, curés, religieuses, tous sont désarmés devant l'artifice scénique, tous sont les victimes délicieusement émues d'une imagination neuve, enfantine, tout de suite captive car elle est absolument sans défense.

Étant tout auprès de la scène, dans le cercle lumineux des lampes, nous avons pu suivre sur les figures de nos voisins les ravages de la tragédie. Nous avons vu des bouches convulsées de terreur, des yeux lançant des éclairs de haine ou versant des larmes d'attendrissement, des mains crispées sur les genoux ou cherchant instinctivement des armes. Jamais Talma, Rachel, Frédérick ou Mounet n'ont rêvé un pareil auditoire!

Mais voici l'heure; une fanfare éclate : c'est une société locale qui croit jouer une ouverture. Quand les cuivres sont apaisés, le rideau du fond de la scène s'ouvre, et la pièce commence.

Elle était, il y a quelques années encore, en cinq actes et en vers. Qui l'avait composée, on ne le sait plus. L'exemplaire que nous avons eu entre les mains ne porte ni nom d'auteur, ni date, ni indication d'imprimeur. Cette pièce n'est d'ailleurs que la réédition d'une autre encore plus ancienne. Les vers sentent la facture du commencement du XVIIe siècle. Ils sont médiocres, maladroitement faits, sans règle et sans art, au petit bonheur, mais quelques-uns sont exquis de naïve saveur. Une certaine inconscience, une innocence étonnante régnaient d'un bout à l'autre de l'ouvrage et sauvaient les passages qui auraient pu, à notre époque, sembler un peu trop libres.

* * *

Telle qu'elle était, cette vieille tragédie de « saincte Royne » pouvait encore se supporter dans son cadre rustique, devant ces naïfs auditeurs, sous ce ciel infini. Malheureusement, un poète plus zélé qu'inspiré jugea que cette rapsodie ne convenait plus « à notre époque si éclairée », il la condensa en trois actes, la corrigea *ad usum juventutis*, l'émonda, si bien qu'aujourd'hui, le peu d'intérêt qu'elle pouvait avoir a disparu, et qu'en ses cent vingt pages, on chercherait en vain un vers qui sortît de la banalité. Il serait difficile d'ailleurs d'imaginer quelque chose d'une plus modeste composition. L'action, qui n'existait guère dans l'ancienne pièce, n'existe plus du tout. Les trois actes sont la répétition de la même situation qui ne bouge point d'un pas depuis la première scène jusqu'à la dernière.

Reine, fille du sénateur gaulois Clément, convertie au christianisme par sa nourrice Philomène, en cachette de ses parents, est vainement pressée par ceux-ci de revenir aux dieux païens. Discussion théologique. Cela fait un acte. Reine est demandée en mariage par le général romain Olibrius, qui revient vainqueur à Alise, où il l'avait vue lors d'un précédent voyage, et qui la supplie d'abjurer le christianisme. Discussion théologique. Cela fait le second acte. Reine est jetée en prison; ses parents et Olibrius reviennent à la charge. Elle ne cède point. Discussion théologique. Son obstination la conduit au martyre. On la décapite dans la coulisse : une source jaillit de son sang; on rapporte son corps sur la scène. Apothéose avec chants. C'est le troisième et dernier acte.

Inutile d'insister sur la pièce, elle est sans moyens dramatiques et sans portée. Et pourtant, elle conserve sa vogue, elle continue à plaire, à passionner, à transporter l'auditoire : voilà le véritable miracle! Mais il n'a rien que de naturel; il s'explique aisément, étant données les âmes simples et naïves auxquelles le spectacle s'adresse.

Mais peut-être supposerait-on que l'art merveilleux des acteurs supplée à l'insuffisance de la pièce et la porte, quelque lourde qu'elle soit. On va voir qu'il n'en est rien.

Tous les rôles, depuis celui de sainte Reine jusqu'à ceux du geôlier et du bourreau, en passant par celui du sénateur, père de la martyre et celui d'Olibrius, sont tenus par des jeunes filles. De plus, ils sont distribués non selon le talent ou les aptitudes reconnues des actrices; c'est beaucoup plus original, et cela frise l'invraisemblable : la pièce tout entière est apprise par toutes les fillettes du village depuis leur petite enfance; toutes la récitent sans faute avant leur dixième année, en sorte que M. le curé, régisseur général du spectacle, n'a, au moment voulu, qu'à distribuer les personnages pour la représentation annuelle; il donne le premier rôle, celui de sainte Reine, non à la meilleure déclamatrice, mais à la plus sage, à la plus vertueuse : c'est une récompense, une sorte de couronnement de rosière. Il en est de même des autres rôles, qui sont ainsi distribués par rang de sagesse. Celui du geôlier et celui du bourreau, peu enviables dans ce milieu, sont pourtant encore, comme des accessits de vertu, recherchés en raison du nombre des postulantes, car n'avoir pas figuré dans la pièce constitue pour ces fillettes une sorte de pensum. — Les mêmes actrices ne jouent qu'une fois; la troupe est renouvelée tous les ans.

* * *

Que dire de la façon dont ces enfants s'en tirent? Elles ne se doutent pas et ne peuvent pas se douter de ce qu'est la déclamation, l'intonation, le mouvement. Extrêmement émues et troublées, elles viennent, l'une après l'autre, sans un geste, sans une expression de visage, réciter leur tirade sur le devant de la scène, se contentant de n'en point omettre une syllabe et de bien faire sentir la rime.

Et de cela même il se dégage, par un contraste violent avec la vie, on ne sait quoi d'embarrassant, de saisissant. On a sous les yeux comme un autre monde que le réel, des personnages morts, disant des choses vagues, décolorées et pourtant tragiques, devant un auditoire fantômal, enténébré, silencieux d'anxiété, anéanti. Si un effort était fait là, dans le sens du surnaturel, si les décors, les costumes, les accessoires pouvaient prêter à l'illusion, on obtiendrait peut-être, même sur des auditeurs sceptiques, des effets considérables, inattendus de cette prodigieuse simplicité. Mais à quoi bon, puisque l'auditoire est satisfait sans cela!

Quant au souci de la mise en scène, il n'existe pas chez de bonnes gens qui ignorent absolument ce que peut bien être un théâtre. Peu leur importe d'ailleurs, puisque leur imagination fait tous les frais. Ils ignorent les anachronismes, ils mettent d'eux-mêmes les choses au point d'une optique individuelle propre à obtenir le maximum d'émotion par une sorte d'auto-suggestion particulière. Il y a là, réellement, pour les spectateurs, des troupes romaines, des licteurs, un général, des sénateurs, des vierges, des bourreaux. Et rien n'y fait, rien ne les désillusionne! Olibrius arrive en scène avec une robe longue serrée d'un ceinturon d'où pend un sabre d'adjudant actuel, c'est parfait : le geôlier a sur la tête une calotte de velours brodé évidemment empruntée à quelque bourgeois du pays, accepté; à un moment donné un des personnages

annoncé à la cantonade l'arrivée de l'armée romaine, la réplique lui est donnée par le clairon des pompiers qui sonne dans la coulisse « la casquette de père Bugeaud » : personne ne rit ni ne bronche, c'est le buccin des légionnaires qu'on entend! Il en est ainsi d'un bout à l'autre de la pièce, et cela ne décontenance pas les spectateurs, qui se retirent émus, ravis, transportés d'admiration pour le spectacle prodigieux qu'ils ont vu!

Ils ne sont pas au bout de leurs plaisirs, car une nouvelle source, mais moins grave et moins saisissante, leur en sera ouverte le lendemain. Le dimanche, de grand matin, en effet, la scène est débarrassée des coulisses, portants et accessoires; un autel y est dressé, et c'est là qu'en plein air la messe sera célébrée, « à la romaine », pourrions-nous dire, puisque sauf l'officiant et ses enfants de chœur, le sanctuaire provisoire ne sera rempli que de personnages empruntés à la légende de sainte Reine.

Cette fois, ce ne sont plus les jeunes filles seules qui figureront dans la cérémonie. Elles y joueront encore les personnages féminins, mais le sexe fort reconquerra ses droits. Nous verrons des sénateurs à moustaches, des généraux à favoris et des soldats en cheveux courts. Les actrices de la veille sont rentrées modestement dans l'obscurité après leur triomphe; d'autres vont figurer aujourd'hui.

L'un après l'autre on voit sortir de leurs maisons et de se diriger vers l'église les personnages, — bons vignerons du pays, — sous leur costume « historique ». C'est déjà une attraction et un commencement de plaisir! Quand ils sont tous réunis, ils se forment en cortège pour se rendre processionnellement à l'hôpital, où ils entendront la messe devant l'autel élevé le matin. Les rues sont pleines d'une foule énorme qui s'écarte des deux côtés de la chaussée et se bouscule pour mieux voir. Mais ce n'est plus notre auditoire d'hier avec son bel enthousiasme et son inébranlable foi! Le public est plus mêlé, il y a davantage de sceptiques, et s'il est toujours respectueux, on devine, à son attitude peu recueillie, qu'il est plus amusé que convaincu. Des airs gouailleurs se voient sur certains visages, et quelques sourires parfois ne seront point dissimulés.

A l'heure dite, les portes de l'église s'ouvrent et le défilé commence. En tête sont les tambours et les clairons des pompiers, naturellement, puis vient une confrérie avec sa bannière, qui précède sainte Reine enfant portée dans les bras de sa mère; ensuite un gros de soldats romains, suivis de sainte Reine un peu plus grande, menée à la main par sa nourrice Philomène; une confrérie à bannière, sainte Reine vierge, accompagnée de son père, le sénateur Clément, entouré de ses amis, un groupe religieux, puis Olibrius étincelant d'or et de pourpre parmi ses officiers et ses licteurs, un groupe à bannière, qui devance sainte Reine martyre triomphante au milieu de ses geôliers et de ses bourreaux; des ecclésiastiques, des pèlerins avec quelques Romains ou Gaulois ferment le cortège. Sur les flancs marchent de jeunes prêtres, qui, avec l'aide des licteurs, donnent la direction, règlent le pas et assurent l'ordre.

Tous ces figurants volontaires se mettent en quatre; ils sont là pour leur plaisir, ils sont convaincus, ils croient fermement représenter les personnages qu'ils font. Chaque année, au contraire de ce qui se passe pour la tragédie, ils tiennent le même emploi et ils y attachent un grand prix. Ils maintiennent énergiquement la tradition. Avec ces bonnes volontés, ces convictions aussi fortes que naïves, on pourrait faire quelque chose de très intéressant, en reconstituant des scènes historiques ou religieuses, dans une vérité complète, qui seraient à la fois un enseignement et un plaisir.

Nos voisins les Suisses excellent dans la matière. Il n'est pas rare de voir chez eux, en des villes de quelque dix mille habitants, défiler un cortège historique d'une rigoureuse exactitude, comprenant un millier de personnages. Mais à Alise, comme au théâtre de Louis XIV, l'imagination supplée à la mise en scène, aux costumes et aux accessoires, qui demeurent dans d'invraisemblables à peu près. Nul ne s'en soucie, à ce point que nous avons vu au défilé des licteurs, coiffés, il est vrai, d'un simple ruban rouge, s'avancer en tenant d'une main leurs faisceaux et de l'autre une ombrelle empruntée à leur femme pour se garantir contre l'ardent soleil de septembre!

Il y a cependant un petit budget pour les dépenses de la tragédie et du défilé. Il s'alimente de dons volontaires assez abondants et d'une modeste rente qu'a laissée à la paroisse d'Alise, avec affectation spéciale, un bonhomme de chanoine mort il y a quelques années. Mais ce qui manque, c'est la direction artistique; on se donne un mal énorme, on travaille pendant des mois, on fait des frais considérables, tout cela pour arriver, au point de vue de l'art s'entend, à de bien maigres résultats, fort audessous, à coup sur, de ce que l'on obtient à Oberamergau.

Tels qu'ils sont cependant, ce mystère, ces cortèges, ces fêtes sortent de la banalité. Ils ont un cachet spécial, une saveur qui leur appartient bien en propre, et qui laisse un souvenir durable à ceux qui les ont vus. Et puis, ils ont surtout ce rare mérite de satisfaire pleinement ceux auxquels ils sont destinés!

8121 CUNISSET-CARNOT.

L'ORGANISATION DU TRAVAIL

La loi relative au travail des femmes et des enfants a été votée après de longues et ardentes discussions il y a quatre années à peine. Le Sénat vient de la remanier : elle est aujourd'hui à la Chambre. Mais la Chambre ne s'entend pas avec le Sénat et elle s'entend peu avec elle-même. Les votes se succèdent en se détruisant les uns les autres. Voilà plus d'un demi-siècle que nous travaillons à cette toile de Pénélope. Elle se défait toute seule, par une sorte de fatalité interne, à mesure que nous la faisons. Elle est ainsi le vrai type du travail perdu plus « pénélopien » que l'œuvre de Pénélope elle-même.

C'est en 1840 que le grand astronome Arago dit à la tribune qu'il était temps d' « organiser le travail ». Il s'agissait d'une pétition pour la réforme électorale. On parlait en termes émus de la misère des ouvriers. Au milieu des applaudissements des uns, des réclamations des autres, Arago dépeignit la situation des classes pauvres en traits saisissants. On disait alors : « les classes pauvres ». On dit plutôt aujourd'hui : « les classes ouvrières ». Elle sont moins indigentes, moins dénuées, mais elles ne sont pas moins agitées. On peut croire qu'il y a une sorte de progrès moral dans cette évolution de la langue courante. « Classes ouvrières » vaut certainement mieux que « classes pauvres ». Un relèvement de dignité humaine se fait sentir dans cette échelle des termes. Le grand mathématicien, habitué à calculer les étoiles, termina sa harangue par cette expression savante : « Il y a nécessité d'organiser le travail. » On entendait pour la première fois, je pense, des mots pareils. Ce fut un événement. Des députations d'ouvriers se rendirent à l'Observatoire pour remercier et féliciter Arago. Cela se passait voilà cinquante-six ans. Il n'y a pas eu un jour de ces cinquante-six ans où l'on n'ait tourné et retourné ce problème de l'organisation du travail.

La loi du 2 novembre 1892 avait décidé que les enfants de l'un et de l'autre sexe, âgés de moins de seize ans ne pourraient pas être employés à un travail effectif de plus de dix heures par jour. Pour les jeunes filles au-dessus de dix-huit ans et les femmes, la limite était fixée à onze heures. Elles ne pouvaient, pas plus que les enfants et les adolescents âgés de moins de dix-huit ans, être employées à aucun travail de nuit dans les établissements énumérés par la loi. Ces prescriptions sont venues se briser contre tous les obstacles des hommes et des choses.

Onze heures de travail par jour, dans les fabriques, tissages, blanchisseries, pour des jeunes filles et des femmes, il semble que ce soit là une continuité d'effort qui devrait leur assurer au moins le prix de la vie ; dix heures pour des enfants de douze à seize ans. Tous les jours de l'année, sauf les dimanches, dix heures ou onze heures de travail consécutif, de dangers perpétuellement courus, entre des machines tournoyantes, au milieu des menaces de la mort ou des mutilations et des déchirements pires que la mort même, il semble qu'à cette condition des femmes, des jeunes filles, des enfants devraient au moins pouvoir vivre, gagner de quoi vêtir et alimenter leur pauvre corps décemment. Ce n'est pas assez. Dix heures de travail ne peuvent pas permettre à un enfant de treize ans de manger du pain et de la soupe pendant un quart d'heure le matin, pendant vingt minutes le soir. La loi n'a été appliquée nulle part. Les ouvrières, filles et femmes, s'y dérobent elles-mêmes par toutes sortes de subterfuges. Les onze heures terminées dans un atelier, elles vont dans une autre maison, ou dans une autre pièce de la même maison, ajouter au travail légal deux autres heures de tâche supplémentaire. Elles se cachent, elles changent de nom pour avoir le droit de travailler davantage. Cette mère de famille a des petits enfants dans la mansarde ou chez des voisins, ou dans la rue, qui attendent la pâtée, une blouse de molleton et des petits sabots : il faut travailler encore. La femme Durand a déjà fait onze heures : la femme Dupont fera encore une heure et demie, deux heures, quelquefois plus : mais Durand et Dupont, c'est la même personne, la même femme qui se dédouble ainsi pour donner le strict nécessaire aux enfants qu'elle a mis au monde. Ses patrons sont complices. Eux aussi rusent avec la loi, avec l'humanité. Ils pourraient montrer à cette femme que peut-être elle fait un mauvais calcul pour elle et pour les siens. Peut-être elle gagnerait davantage en consacrant ces deux heures supplémentaires aux soins de son intérieur, à l'entretien de la maison, de la chambre, des vêtements. A la fin de l'année elle s'en trouverait mieux. Mais le patron doit lutter contre la concurrence. Il excite à la production et à la surproduction sans trêve. Encore un quart d'heure, voyons ! encore une demi-heure ! Son éducation économique est à lui-même bien imparfaite.

Il fait le même raisonnement que la pauvre femme. Leur niveau intellectuel n'est pas sensiblement différent. Il a hâte de jouir, de compter son gain, d'avoir de quoi parer à l'amortissement et aux frais généraux. Il ne se demande pas s'il ne se trouverait pas mieux dans dix ans par un emploi plus tempéré des forces qu'il met en œuvre, et si la puissance économique du pays, plus intelligemment ménagée, ne serait pas plus fructueuse, si les familles ouvrières ne conserveraient pas une énergie physique et morale dont l'industrie tout entière tirerait son bénéfice, et la race et la patrie en même temps. Il faut que tous les patrons, par une entente spontanée, par

heureux effet d'une éducation générale, puissent faire le même calcul de prévoyance à longue portée. Si un seul le fait, il est écrasé par les autres. La loi du 2 novembre 1892 n'a donc pas été appliquée; aujourd'hui on voudrait essayer d'un régime uniforme de onze heures pour les enfants comme pour les jeunes filles et les femmes. On augmenterait d'une heure le travail quotidien pour l'adolescence de 13 à 16 ans. Il faut avouer que c'est un triste recul, un revers, une défaite de l'humanité. Aura-t-on assez reculé ? De onze heures, ne va-t-on pas revenir à douze? Ne va-t-on pas ruser avec la nouvelle loi comme avec l'ancienne ? Les mêmes objections vont se reproduire : le besoin de vivre, les exigences de l'industrie, la concurrence générale, — et puis, l'argument suprême : la liberté du travail et du travailleur, par laquelle on perd, on épuise et le travail et la liberté.

C'est dans son *De officiis*, si je ne me trompe, que Cicéron dit quelque part, à peu près en ces termes : *Mihi enim liber esse non videtur, qui non aliquando nihil agit*... Nul ne me parait libre, s'il ne peut pas quelquefois ne rien faire, s'il ne reste pas quelquefois inactif et désœuvré. Le philosophe antique, servi par des esclaves, posait ainsi le vrai fondement moral de la restriction du travail. Il était certainement plus facile de limiter le travail des esclaves sur le domaine d'un maître intelligent et humain, soigneux de sa propriété et bon économe des existences à son service, que de calculer selon les lois du bon sens le travail des ouvriers de l'industrie moderne. Les règlements généraux que nous essayons d'appliquer à une grande étendue de pays, comprenant les industries les plus différentes, sont mis en défaut les uns après les autres. Il s'agit de vivre avant tout, c'est la première loi, dût-on, pour vivre, se tuer chaque jour. On raconte qu'un pauvre diable, à l'extrémité de tout, demandant assistance à Talleyrand, lui présentait cet argument suprême et banal : « Il faut pourtant bien que je vive ! » Le diplomate féroce lui répondait : « Je n'en vois pas la nécessité. » Pour un individu en particulier, c'est bon à dire, mais pour des populations, pour une race, pour une patrie, c'est extraordinairement plus difficile à avaler. Il faut bien que la France vive, que le monde vive; Talleyrand lui-même ne répondrait pas : « Je n'en vois pas la nécessité. »

Mais à continuer comme nous faisons, on ne vit pas, on se meurt. La dépopulation gagne tous les jours, on l'a vu au dernier recensement par des chiffres terriblement instructifs. Chaque individu se tue pour vivre et la production générale s'épuise de l'excès de son activité. Ce siècle, si fier de la puissance spécieuse de ses méthodes, périt dans les incohérences de son anarchie économique. L'égoïsme de la riche bourgeoisie industrielle est monté à son comble. On demande encore des taxes et des surtaxes, des primes et des surprimes pour entretenir artificiellement la surproduction. Les mesures protectrices ne sont jamais assez complètes, l'intervention de l'État jamais assez énergique, en faveur de la grande industrie et des grands capitaux; mais le travail et les travailleurs, si nous recherchons pour eux quelques moyens de préservation matérielle et morale, nous allons renverser, à ce que l'on dit, l'équilibre de tout l'édifice économique! Cet équilibre ne tient plus, c'est clair, et il se renverse de lui-même.

Nous répéterons la parole d'Arago, avec une conviction accrue par toute la suite des phénomènes depuis un demi-siècle : « oui, il y a nécessité d'organiser le travail... » Mais il y a aussi nécessité de mettre dans le travail la liberté. L'organisation et la liberté ne sont pas des termes inconciliables, au contraire. La liberté et l'organisation ne vont pas l'une sans l'autre. Dans l'ordre politique, on nous répète tous les jours que la liberté ne subsiste que par la loi; que, sans loi, il n'y a pas de liberté. Je ne puis assez admirer à quel point, dans l'ordre économique, les sages méconnaissent ce principe, qui est essentiellement le leur. Dans les domaines de la production, ils nous offrent à titre de liberté l'état inorganique et anarchique. Singulier contraste.

Pourquoi, d'une part, n'y aurait-il pas de liberté sans loi, et pourquoi, d'autre part, n'y aurait-il plus de liberté, dès qu'une loi se montre et s'impose? La puissance productive a le plus vif besoin, intime et profond besoin, de liberté. Ce n'est pas douteux. La liberté est mère et nourrice de toute productivité humaine. Aujourd'hui, si on veut bien regarder les choses avec quelque désintéressement et si on a la chance d'être dans cet état d'impartialité économique, qui est l'état de grâce, n'étant ni patron, ni ouvrier, ni employeur, ni employé, tout simplement libre spectateur des choses de son temps, sans attache exclusive de parti ou de doctrine, on reconnait que la liberté et l'ordre sont également inconnus dans l'empire du travail, que l'anarchie y règne en maîtresse; et c'est là surtout que triomphe la brutale devise : « La force prime le droit », avec toute l'impudeur d'une naïveté inconsciente. Le plus curieux, c'est qu'en toute autre chose, on dirait sans hésitation : C'est le désordre! c'est la tyrannie! Et ici, on prétend que c'est la légitimité.

La question est tout entière que le travail puisse s'organiser lui-même, par des règlements délibérés et consentis. Alors il y aurait toute la quantité d'ordre et de liberté à la fois qui est permise dans les choses humaines. L'erreur d'Arago, — et je prends ce grand nom pour personnifier l'erreur dont il s'agit, qui est

universelle, — l'erreur sans doute et vraisemblablement est de chercher à donner au travail une organisation extérieure à lui-même, artificielle et empirique, par des lois générales, impératives, qui ne tardent pas à s'émousser au contact des choses. Il faudrait que le travail pût s'organiser lui-même, selon ses besoins et sa nature. Le problème à résoudre serait de faire en sorte que la réglementation, l'équilibre, l'harmonie du travail naquît de ses entrailles mêmes. Alors, l'organisation ne viendrait plus du dehors, appliquée par des mains étrangères : elle viendrait du dedans, elle serait une organisation intime et naturelle ; et cette organisation serait aussi la liberté. Cette liberté et cette organisation seraient la vie. La vie organisée n'est-ce pas la vie libre? Ou tout simplement la vie. Cela est-il impossible? Nous ne pouvons pas le croire, nous le croyons si peu que tout ce qui existe aujourd'hui de travail, dans notre siècle d'activité prodigieuse, toute cette quantité de travail vivant que nous avons sous les yeux, ne vit et ne se soutient que par une certaine quantité d'organisation intime qu'il peut se donner à lui-même. Seulement cette organisation intime et naturelle du travail est encore dans un état grossier.

Nous voyons en mouvement des machines immenses et formidables : des agglomérations d'hommes, de femmes et d'enfants, par centaines, se fatiguent et se gênent les uns les autres autour de ces roues et de ces balanciers : tout est colossal, hurlant, sifflant ; les souffrances humaines sont cruellement mêlées à cette mise en œuvre des outils gigantesques. Ce ne sont que meurtres, luttes corps à corps, fureurs sauvages. La concurrence pour la vie s'exerce frénétiquement. Les plus gros mangent les plus petits avec une voracité féroce ; patrons, ouvriers, femmes, enfants se détruisent à l'envi : le travail des enfants tue le travail des pères, et réciproquement. L'ignorance et la désolation sont partout dans ce monde chaotique du travail moderne. Il y a des volcans qui vomissent des torrents de lave et de feu, des inondations quotidiennes ; les éléments paraissent en fureur de destruction les uns contre les autres, à l'instar des hommes eux-mêmes. C'est à une création que nous assistons, nous sommes dans la période des monstres et des monstruosités. Mais ce monde se formera, il se donnera à lui-même sa constitution et ses lois : il produira le genre d'ordre qui lui est nécessaire pour vivre et pour durer.

Si nous arrivons à créer des chambres et des conseils du travail, où les patrons et les ouvriers, les divers collaborateurs de l'œuvre industrielle, prendront l'habitude de se réunir et de se concerter pour le règlement de leurs affaires communes, nous tiendrons le fil de la vraie méthode. Le parlement a été saisi de plusieurs projets conçus dans cet esprit : il faudrait les faire passer dans la pratique. Alors, le travail se ferait sa discipline à lui-même. A la période de l'ordre imposé succéderait la période de l'ordre consenti. On aurait, entre ce régime et celui d'à présent, la même différence qu'entre le gouvernement libre et le gouvernement absolu. On commencerait à connaître un état de choses qui serait comme le régime constitutionnel de la fabrique. Les délégués mineurs représentent un embryon de cet organisme, un premier trait de ce plan, il s'agirait de le continuer.

[illegible]

SOUVENIRS DU JAPON

Monsieur Sackabé.

Alors, comme je leur parlais encore de lui, ils me dirent tous en chœur : « Mais présentez-nous-le donc ce Monsieur Sackabé ! Vous le mettez sous cloche, il n'y en a que pour vous. »

Monsieur Sackabé, ainsi réclamé par mes camarades, était notre homme de confiance. Je ne lui ai pas donné ce titre à la légère. Voilà quatre mois déjà que nous vivons sous les mêmes toits dans une étroite intimité. Nous avons voyagé ensemble, traversé des mers, parcouru les vastes plaines de la Mandchourie, et nous nous trouvons à la fin de cette expédition de Wei-Hai-Wei aussi cordialement liés qu'au départ. On me reproche maintenant de trop parler de M. Sackabé ! Si je n'avais pas constamment son nom sur les lèvres, je me demande, en vérité, de qui je pourrais bien parler.

Ce Japonais au nom martelé incarne en sa personne une époque. Plus tard, sous le chaume, on s'étendra longuement sur les vertus de ces patriotes nippons que la trompette guerrière est venue tout à coup réveiller de leur torpeur, arracher à leurs travaux ou distraire de leurs petites occupations journalières. La race batailleuse des *Samuraï*, ces anciens chevaliers du vieux Japon, ont connu les joies de la résurrection. On compte par milliers ici les hommes qui, sans y être obligés, ont tenu à partager les privations de la campagne et les périls des champs de bataille. L'armée japonaise traîne à sa suite une longue file de clients. Chaque général a pour le moins un cousin qui, sous le couvert d'une fonction souvent illusoire, a obtenu l'autorisation de suivre la campagne. La nation qui, par acclamation, a voté la guerre, s'est peu à peu habituée à la considérer comme sa propriété, comme sa chose, et n'a rien

[illegible] pour prendre une part directe à ses différentes phases. Quiconque s'embarque pour la Chine est ici assailli de demandes. Les étrangers surtout sont en butte aux solliciteurs. L'un vous prie de l'emmener comme interprète, — il vous faut un interprète; — un autre vous supplie de l'engager comme domestique, — vous ne pouvez vous passer d'un domestique; — un troisième fait appel à vos sentiments généreux; d'autres, enfin, vous disent : « Emmenez-moi comme n'importe quoi, je vous servirai pour la gloire. » C'est ainsi qu'à mon départ pour la Corée, je me suis trouvé par la force des circonstances à la tête d'un personnel aussi nombreux que varié. C'était le bon temps. Un poète me servait alors à table et j'avais pour palefrenier un professeur.

Un matin, à mon réveil, un visiteur a frappé à ma porte. C'était un petit homme très laid, très maigre, très humble. Sous sa redingote étriquée on aurait pu compter les côtes. Son pantalon trop court laissait voir de grands pieds emprisonnés dans des souliers carrés du bout. Il portait un chapeau haut de forme qui accusait cent ans tant son poil était rebroussé sur le haut et roussi partout. Mon homme s'avança avec force révérences, et je dois avouer que devant son chef déplumé le doute entra dans mon esprit. J'avais cru tout d'abord avoir affaire à un pauvre honteux, vieux lutteur de la vie, tombé finalement sur la brèche. Mais aussitôt, un regard de mon visiteur modifia mon jugement. Ce regard-là ne quémandait rien, il n'implorait pas non plus; c'était le coup d'œil d'intelligence d'une personne dont on a jadis fait la connaissance et qui, subitement, vient se rappeler à votre souvenir.

M. Sackabé avait bien le droit de se présenter chez moi avec assurance. Il arrivait les poches pleines de lettres de recommandation. Un ami à moi jadis connu au Tonkin m'écrivait même à son sujet : « Prenez Sackabé les yeux fermés : c'est un homme précieux qui vous rendra, j'en suis sûr, de grands services. »

Comme il m'était impossible de résister à de si nombreuses sollicitations, j'ai bien dû associer M. Sackabé à ma fortune. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'un cœur très chaud battait sous sa vilaine redingote et que son couvre-chef si râpé, si démodé, abritait une tête qui ne ressemblait vraiment pas à toutes les têtes. Dès sa jeunesse, M. Sackabé s'est préparé à faire une entrée brillante dans les carrières libérales. Il possède tous ses diplômes et ne tire pas la moindre vanité de son titre de licencié en droit. Il parle le français couramment et saisit les nuances les plus subtiles de notre langue. Et pourtant, sa conversation est souvent émaillée de pataquès inexplicables. A tout bout de champ il vous lance un : « Je m'en moque comme de *cent quarante* », dont il paraît très fier, et pas plus tard qu'hier il m'a obligé à faire un grand détour pour aller admirer un « chien fort » de toute beauté. Au moment où je me préparais à contempler ce molosse qui avait frappé à ce point son imagination, je me suis trouvé en face de murs crénelés et de hautes tourelles. Il avait voulu tout simplement parler d'un ancien fort.

Cet homme extraordinaire est un mélange de savoir et d'ignorance, de science profonde et de superstition ridicule, de générosité et d'égoïsme, de candeur et de *roublardise*. Avant d'entrer à mon service, il collaborait à l'une des feuilles quotidiennes de Tokio, et c'est, je dois l'avouer, en faisant appel à mes sentiments de confraternité qu'il a réussi tout d'abord à m'intéresser à son sort. Il paraît que le journal de M. Sackabé traversait une passe difficile, le caissier de la maison faisant régulièrement des absences les premiers jours de chaque mois. Les rédacteurs étaient alors invités à repasser « la semaine prochaine ». Il va sans dire que cette semaine-là n'arrivait jamais. A la longue, un pareil régime épuise. Un beau matin, les collaborateurs du journal brisèrent leurs pinceaux avec fracas. M. Sackabé, chargé de la politique étrangère, prit la tête du mouvement, et se retira très digne suivi de toute la rédaction après avoir adressé, dans un article virulent, un dernier mot aux grandes puissances. Un article que, d'après lui, « l'Angleterre sentirait passer ».

Au début, je dois le dire, mon embarras était extrême. J'hésitais à donner des ordres à un homme habitué depuis des années à dicter chaque matin ses instructions aux chancelleries européennes. Le ton doctrinaire de mon confrère m'en imposait vraiment, et je rougis jusqu'aux oreilles la première fois qu'il fit son entrée dans ma chambre mes bottes à la main. Puis, peu à peu, je me suis habitué aux incursions de jour en jour plus fréquentes de ce génie de la politique dans les affaires domestiques. Aujourd'hui, M. Sackabé s'occupe de mon ménage comme il s'occupait hier de son journal, avec la même sollicitude et la même dignité. Il porte également bien la redingote et le tablier, et je n'ai qu'à me louer à tous égards de ses services, car si dans la vie publique M. Sackabé est un important, dans la vie privée c'est avant tout un ponctuel.

Or, j'ai décidé ce soir de faire coup double. Puisque mes camarades désirent avoir sous les yeux ce curieux spécimen de la race nipponne, je vais l'inviter, après dîner, à une petite causerie de famille. Par la même occasion, ceux qu'intéressent peut-être ces notes prises sur le vif dans les camps japonais entreront directement en relation avec ce « Monsieur Sackabé » qui n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, un type unique en son genre. Les

déclassés abondent au Japon. Mais les déclassés japonais pourraient être donnés en exemple à leurs frères d'Europe. Ici, un bachelier qui a faim ne rougit pas de cirer les bottes pour manger, et il n'est pas rare de voir un journaliste malheureux porter les culottes d'un confrère plus fortuné. Le métier n'avilit jamais l'homme.

Mais, pardon, voici « Monsieur Sackabé »...

Chacun tient à l'interroger. Il répond à tout le monde avec le plus grand sang-froid. Les demandes graves succèdent aux questions indiscrètes, et, comme il arrive souvent, un sujet sérieux entraine à des dissertations grivoises. M. Sackabé demeure impassible. Laissez-moi maintenant vous donner un échantillon de son caractère.

On lui demande à brûle-pourpoint : « Avez-vous aimé? Et si par hasard la passion a pu un jour s'emparer de votre être, dites-nous bien franchement ce que vous pensez de l'amour et comment vous comprenez l'amour. »

Monsieur Sackabé toussote, ajuste sa redingote puis, un poing sur la hanche il répond : « Messieurs, nous avons l'habitude au Nippon d'entourer de mystère tout ce qui touche à l'amour. Notre cœur a le triomphe discret. Il ne trompette pas ses conquêtes. Votre question aurait donc lieu de m'étonner si je ne savais de longue date le peu d'importance qu'attachent en Europe aux choses du cœur les esprits les plus réfléchis. Puisque toutefois cela vous importe tant, soyez satisfaits : eh bien, oui, j'ai beaucoup aimé dans ma vie, j'aime actuellement, j'aimerai encore par la suite, je l'espère...

« Vos sourires n'ont pas le don de me troubler. Vous vous dites évidemment : « Ce Sackabé ne « manque pas d'aplomb! » Je sais en effet que je suis assez laid et que mon chef déplumé me fait ressembler parfois à un marabout qui aurait oublié son parapluie un jour de pluie (*sic*). Mais cela ne veut rien dire. Mon cœur est aussi jeune que le vôtre. Il ne risque pas d'ailleurs d'effaroucher les jeunes filles. Moi d'abord, j'aime les vieilles femmes... »

Ici, je dois le dire, l'orateur fut conspué. Sans se déconcerter il continua : « Nous ne nous comprendrons jamais complètement, voyez-vous, Messieurs! Je trouve, pour ma part, que vos inconséquences sont choquantes. Vous admirez l'antique sous toutes ses formes, vous recherchez les vieux meubles, les étoffes démodées, les porcelaines anciennes, et l'art, pour beaucoup d'entre vous, n'atteint sa majorité qu'à cent ans. Et pourtant, les femmes à vos yeux ne sont jamais assez jeunes! Et le même regard que charme une craquelure sur une vieille faïence s'irrite d'une ride sur le visage d'une femme qui n'a pas encore quarante ans! J'ai le courage d'affirmer mon opinion ce soir devant un Russe, deux Anglais, trois Américains, quatre Français, et c'est moi sans doute qui représente ici la barbarie, n'est-ce pas, Messieurs?

— Mon cher monsieur, dit le capitaine X..., avec de pareils sentimens n'hésitez pas à quitter votre patrie. Votre fortune sera bien vite faite en Europe. Je connais, pour ma part, une vieille dame millionnaire qui vous prendra tout de suite comme majordome...

— Merci bien, je n'eus jamais aucun goût pour le métier des armes. J'ai dit déjà que Sackabé, ce puriste, se montrait souvent tout à fait ignorant de la valeur des mots français.

Fixés alors sur le cœur de « Monsieur Sackabé » nous voulûmes pénétrer son âme. Et c'est moi qui lui demandai : « Quelle idée vous faites-vous de l'immortalité?

— Une idée très simple, très nette, à tous égards charmante. Le matin j'adresse fidèlement ma prière au soleil et, le soir je m'agenouille devant les étoiles. Je suis boudhiste; mais, intérieurement, je me suis fondé une religion personnelle dont je reste le grand prêtre. Car, sachez-le, je communique directement avec le ciel, et je n'ai pas besoin de l'intermédiaire des bonzes. Comme je fus bon toute ma vie, obéissant, docile, charitable pour le malheureux, plein de pitié pour les affligés, j'irai sûrement après ma mort dans un autre monde, dans le vrai monde.

— Ainsi, vous croyez que lorsque tout est fini...

— Je crois que c'est alors précisément que tout commence. Ceci n'est pas la vie. Ceci n'est que l'antichambre de la vie (*sic*); la vie est ailleurs, la vie est plus haut.

— Mais, que ferez-vous là-haut?

— Admis à jouir des félicités célestes j'aurai le pouvoir de m'incarner à mon gré dans tous les êtres, dans toutes les choses qui firent ma joie ici-bas. Je serai tour à tour l'oiseau qu'emporte le vent, la fleur que caresse la brise ou le papillon léger qui, à l'aube, boit la rosée des roses.

— Mais pourquoi aussi ne seriez-vous pas, sauf votre respect, monsieur Sackabé, l'âne qui nous regarde en ce moment, l'insecte que je viens d'écraser, ou tout simplement le balai que vous voyez dans ce coin?...

— Je n'ai aucune crainte à ce sujet, et votre question m'étonne, en vérité! J'ai pris soin de vous dire que je me prépare par une vie de vertu à entrer sans crainte dans cette vie que la mort apporte avec elle. Les méchants seuls ont lieu de redouter la métempsycose. Car les méchants pour leur punition habitent, vous le savez, des corps indignes. Vous venez, dites-vous, d'écraser un insecte? C'est peut-être mon frère que vous avez tué!

— Votre frère? qu'entendez-vous dire? expliquez-vous bien vite.

J'hésite toujours à aborder un sujet si triste. Pourtant, sachez-le, mon frère m'inspire les plus vives inquiétudes, et chaque fois que je pense à lui la douleur s'empare de mon âme. Voilà dix ans qu'il est mort. Il fut méchant toute sa vie.

— Quel crime a-t-il donc commis?

— S'il n'avait pu ne commettre qu'un crime ! Hélas ! ses fautes accumulées ont fait de lui un grand coupable.

« C'est l'Amérique qui le perdit. Ce n'est pas sans raison, allez, que les vieux Japonais tremblent lorsqu'ils voient partir au loin un frère, un parent, un ami. On sait ce qu'on emporte dans sa valise. On ignore ce qu'on remportera dans sa malle. Mon pauvre frère fit trois voyages à New-York, et ces trois voyages furent marqués par trois catastrophes. A son premier retour il revint avec une casquette, trois ans après il rapporta un chapeau, six ans plus tard il se présenta...

— Avec un claque sans doute ?

— Sans sa tête. C'était un Japonais perdu, grisé par une civilisation mal comprise. En homme affamé il avait avalé, avalé tout ce qu'on lui avait présenté sans se rendre compte que l'esprit comme le corps, plus que le corps peut-être, craint les indigestions. Dès lors, ce fut bien fini ; il n'avait plus le respect de sa patrie, il *blaguait* nos ministres, discutait les droits de Sa Majesté et perdait peu à peu le souvenir vénéré des ancêtres, Que vous dire encore? Il insultait la religion en buvant des cocktails.

« Boudha, vous pensez bien, le punit. Un soir, ayant mangé beaucoup trop de saumon fumé, il mourut subitement sans avoir même le temps de dire adieu à notre vieux père. Et depuis cette époque, en bon bouddhiste, je n'ai pas frappé une bête, je n'ai jamais tué un insecte. Lorsqu'on a des pécheurs dans sa famille voyez-vous, Messieurs, il faut épargner les animaux. »

La confession de M. Sackabé était pleine d'intérêt. Alors, comme dans l'espace d'une heure ce diable d'homme venait de se révéler tour à tour politique plein de sagesse, poète aux larges horizons, philosophe profond, amoureux convaincu, quelqu'un s'avisa de lui demander: « Monsieur Sackabé, quel rêve d'avenir nourrissez-vous en secret? »

M. Sackabé toussota, ajusta encore sa redingote, plaça de nouveau son poing sur la hanche, et, baissant les yeux comme quelqu'un qui se rend parfaitement compte de la témérité de son ambition: « Messieurs, dit-il, je veux être notaire. »

Types d'aventuriers modernes.

Ce matin à la première heure, j'ai salué à leur départ les descendants abâtardis d'une race qui s'éteint. Je veux parler de la race des grands aventuriers. Tous, plus ou moins, nous avons été élevés dans l'admiration de ces chevaliers errants du temps passé qui pour servir une personne ou une cause se lançaient tête baissée dans les hasards d'une vie vagabonde, affrontaient mille dangers, bravaient à tout instant la mort. L'histoire des grands corsaires a bercé notre enfance et nous avons souvent entrepris à la suite de ces hardis compagnons les expéditions les plus périlleuses. La vie des anciens forbans, rehaussée par la bravoure qu'il leur fallait continuellement déployer, avait vraiment sa grandeur. Ces gens dégagés de scrupules, que ne retenait aucune règle, que n'arrêtait aucun principe, écumaient alors les mers pour leur propre compte ou pour celui des autres. Ils se vendaient souvent, mais ils se vendaient du moins tout entiers sans arrière-pensée, résolus à faire jusqu'au bout le sacrifice de leur vie. On les trouvait partout où il y avait une proie à enlever mais on les rencontrait aussi partout où il y avait des coups à recevoir. Ils ne trompaient pas leur monde, ils ne volaient pas leur argent. Ajoutez à cela qu'on courait toujours de grands risques à exercer ce terrible métier. Une justice sommaire avait bien vite fait d'expédier ailleurs ces irréguliers de la société. Aussitôt pris, aussitôt pendus.

C'était ainsi que les choses se passaient dans l'ancien temps. Mais depuis, nous avons changé tout cela. L'aventurier, de nos jours, a obéi à la loi commune, il s'est embourgeoisé, si l'on peut dire, perdant ainsi du coup tout son caractère. La vapeur a d'ailleurs porté un rude coup aux différents membres de sa grande famille. Les générations modernes ne connaissent que les Pirates de la Savane et n'ont jamais vu de corsaires qu'à la scène. Jean-Bart, Surcouf, Conrad, les héros chantés par Byron et célébrés par Fenimore Cooper sont morts sans laisser d'héritiers. Tout le monde le sait en Europe, parce que, en Europe, nous sommes très avancés. Mais la Chine qui, elle, est très en retard, je vous le jure, croyait encore jusqu'à hier qu'il était toujours possible de trouver sur le marché de la graine de ces braves qui si loyalement louaient leur courage et vendaient leur vie. Du jour où le danger est devenu plus pressant, les Chinois qui criaient si fort auparavant: « Sus aux Barbares! » n'ont pas hésité à faire appel aux étrangers. Pour commander ses armées, conduire ses vaisseaux, défendre ses forteresses, organiser partout la résistance, la Chine a convoqué le ban et l'arrière-ban de tous les aventuriers de la vieille Europe. Il en est venu de tous les coins, de toutes les tailles, de toutes les conditions. La Chine a dès lors eu sous ses ordres une petite armée de Frères de la Côte, de ravageurs au poil roux venus d'Angleterre, d'écumeurs à la barbe filasse expédiés d'Allemagne qui, sans tarder, ont retroussé leurs manches et commencé la besogne. Mais ces malheureux, recrutés au hasard de

la rencontre dans les bars de Shanghaï ou sur les quais de Hong-Kong, [illegible] d'une soute à charbon, [illegible] peu préparés pour le métier des armes. D'un coup de queue magique un mandarin les improvisa conducteurs de peuples, amiraux et généraux. Ils eurent encore une fois leur plumet. Puis, à la ronde, on leur distribua des canons. Ce fut peine inutile. Ne pouvant les boire, ils les abandonnèrent à la première occasion. Les Japonais ont tué beaucoup de Chinois et fait un grand nombre de prisonniers, mais ils n'ont jamais ramassé sur les champs de bataille un seul de ces chevaliers teutons. Partout où ils l'ont pu, ils ont filé avec les fuyards. A bord des navires chinois bloqués dans Wei-Hai-Wei une vingtaine de ces braves avaient trouvé refuge. Sous les ordres d'un nommé Mac Lure, patron de chaloupe avant de devenir grand amiral, ils ont patiemment attendu l'issue des événements. La mort tragique du commandant en chef chinois, l'amiral Ting, vient de les livrer avec toute la flotte aux Japonais vainqueurs. Et je viens précisément d'assister ce matin à leur débarquement.

On m'assure que lorsqu'on vint prévenir ces messieurs réfugiés dans l'île de Leu-Kong-To que le moment était venu de subir l'interrogatoire des autorités japonaises, on en trouva quelques-uns tranquillement occupés à faire une partie de billard. Oui, à cet instant suprême, ces gens qui avaient de bonnes raisons pourtant pour s'attendre à être fusillés poussaient des billes et mettaient toute leur ambition à faire une série. Ils ont eu devant l'amiral Ito l'attitude de domestiques congédiés. Un seul, le commodore Mac Lure, paraissait ému. C'est à lui qu'avant de se suicider l'amiral Ting remit le commandement. Il aurait peut-être pu, me direz-vous, se faire sauter avec les navires qu'il était chargé de défendre et empêcher ainsi les Japonais de s'offrir un beau matin une flotte complète. Mais je me représente assez mal Mac Lure jouant les Jean-Bart et portant la mèche à un tonneau de poudre. Les tonneaux de son bord ne devaient contenir que du whisky.

Les Japonais, grisés par leur triomphe, ont traité tous ces gens-là en seigneurs sans importance. Ils leur ont permis de retourner en Chine, se contentant de leur faire promettre qu'ils « ne recommenceraient plus ». Ils ont pourtant fait une exception pour cet Howil arrêté une première fois en décembre dernier à bord du *Sydney* des Messageries maritimes. Vous vous rappelez peut-être que le cas de cet individu faillit donner lieu alors à des complications diplomatiques. Il déclarait se rendre en Chine avec une invention destinée à détruire complètement la flotte japonaise, et arriver tout droit d'Amérique dans ce but. La police japonaise eut vent de la chose et s'empressa d'arrêter le loquace inventeur à son arrivée à Kobé. Au bout de quelques jours de détention il fut remis en liberté après avoir juré de ne jamais plus s'engager au service de la Chine. Cet Howil appartient à la race des grands coquins. A peine relâché il s'empressa de rejoindre les Chinois qui, chose étrange, ne le prirent pas du tout au sérieux. On l'a retrouvé à Wei-Hai-Wei au nombre des autres prisonniers. Les Japonais n'ont pas jugé à propos de le passer par les armes. Ils le garderont prisonnier jusqu'à la fin de la guerre.

Lorsque le défilé de ces Européens fut terminé, un officier japonais s'approchant de moi me dit : « Nous constatons avec plaisir qu'aucun de ces vauriens n'appartient à votre nationalité. Vos compatriotes, n'est-ce pas? ne consentiraient jamais à se vendre comme ces aventuriers? » J'ai répondu à cet officier : « Les aventuriers en France exercent leur industrie chez eux. Nous avons, vous le savez, assez peu de goût pour les grands voyages. Parfois, entre cinq et six, à l'heure de l'absinthe, il n'est pas rare de rencontrer un pauvre diable qui sous le coup d'un grand découragement vous dit : « J'en ai assez de la vie : je veux en finir avec cette existence idiote : le boulevard me pèse, j'ai l'humanité en horreur. Tiens, rends-moi donc un grand service. Toi qui connais beaucoup Machin, ministre des colonies, demande-lui donc de m'envoyer n'importe où, très loin, au bout du monde, où l'on puisse se faire trouer la peau. C'est là qu'est mon avenir, je le sens. » Le lendemain à la même heure, vous retrouvez votre homme à la même place. Il est plus que jamais décidé « à aller se faire trouer la peau ». Il parle déjà de se mettre en route et comme les voyages nécessitent de grosses dépenses il n'hésite pas à vous emprunter cent sous. Lorsque enfin vous lui apprenez qu'après mille démarches vous avez obtenu pour lui une place de sous-commis dans une sous-direction du Sénégal ou d'ailleurs, vous vous apercevez que sa résolution virile a duré l'espace d'un apéritif. Il recule, puis finalement bat en retraite. Sur les terrasses de nos cafés j'ai connu beaucoup de ces coureurs d'aventures. Ils sont gens, en somme, très inoffensifs et font partie de notre personnel boulevardier. Quant aux Français qui, par goût ou par tempérament, aiment à braver les dangers et se plaisent aux hasards d'une vie errante, ils sont heureusement encore très nombreux. Seulement, pouvant se donner à la France, il ne leur viendrait jamais à l'idée de se vendre à la Chine. Ils s'engagent dans notre infanterie de marine ou dans notre légion étrangère et, le moment venu, meurent très galamment, je vous le promets. »

[illegible] FERNAND GANESCO.

PARIS EN 1828

[illegible] hiver de 1828 vit [illegible] beaucoup de nouveautés.

Le galop, ce fameux [illegible] tant dansé [illegible] dans les salons, apporté par Mlle de la Feronnays, son père, le vicomte Charles et le comte Rodolphe Aponney. Quelques autres personnes l'apprirent ensuite, et il devint le favori du moment (1).

La mazurka fut aussi [illegible] à la même époque; comme elle était plus difficile à apprendre, elle se répandit moins. Les trois premières danseuses furent encore Mlle de la Feronnays et Mlles Canfield, deux charmantes Anglaises. L'une, Fanny, s'est mariée dans son pays; l'autre, Henriette, a épousé le comte Achille Delamarre. Les hommes étaient les mêmes que pour le galop, plus deux autres et une autre femme, dont je ne me souviens plus.

On dansait la mazurka à quatre couples, et c'était plein de grâce et d'entrain. Je me rappelle combien de peine on eut à apprendre le pas tournant, et l'effet qu'il produisit.

On porta cette année-là les premiers manteaux écossais; ils étaient ronds, garnis d'effilés, avec un petit collet-pèlerine.

La fameuse coiffure en l'air était dans toute sa gloire. Elle consistait en trois coques, très lisses, placées sur le sommet de la tête; entre les deux de devant s'échelonnaient des branches de fleurs superposées qui menaçaient le ciel. Il fallait pour les soutenir des épingles longues de six pouces au moins. Les cheveux de devant étaient frisés en boucles légères, très relevées. Il était impossible de s'asseoir dans une voiture lorsqu'on était ainsi attifée. J'ai vu mettre des tabourets par terre et se placer dessus.

Du reste, nous n'étions pas en ce genre plus ridicules que nos devancières ou nos remplaçantes. Des douairières m'ont raconté qu'elles faisaient la route de Paris à Versailles, pour aller faire leur cour, agenouillées dans leur carrosse, faute d'y pouvoir entrer leur crêpé et leurs paniers. Chacun sait ce qu'il fallait plus tard d'espace aux crinolines!

Chaque époque a ses travers, ne nous en moquons pas, car à notre tour on se moquera de nous.

Les jupes restèrent en biais ou froncées seulement devant, pour le matin, jusqu'à un bal chez le baron de Werther, ambassadeur de Prusse. Une très jolie et très agréable femme, Mme de Thorigny, — Mlle Rocher, — y parut avec une robe de crêpe lisse blanc: *blouse-tout-autour*, — le dessous de satin était plat; néanmoins, ce fut le modèle et l'enfance des robes que nous avons portées si longtemps. On les a revues corrigées, considérablement augmentées depuis lors.

Les souliers à cothurnes, et sans rosette, triomphaient, et faisaient très bien au pied. J'ai dit que les robes étaient courtes, on ne se figure pas à quel point. Il y avait une main entre le cordon du soulier ou le haut de la bottine et la jupe. C'était très laid quand on n'avait pas le pied et la jambe jolis. En revanche, celles qui jouissaient de ces deux avantages y gagnaient beaucoup; puis, c'était bien commode et bien leste pour marcher.

Les fourrures étaient des boas roulés au cou, des palatines longues, des Wilkschouras. On en bordait les robes de velours ou d'étoffes lourdes. Les manches à gigot étaient hors de toute proportion. Nous les avions bien plus grosses que notre corps.

Une petite femme avait une étrange tournure avec tout cela; nous n'y pensions pas alors, mais on ne peut s'empêcher d'être de cet avis quand on y réfléchit de sang-froid.

Je me rappelle une charmante charge représentant une des plus jolies femmes de la société. Il y avait juste aussi loin du bout de son nez au bout de ses pieds, que du bout de son nez à l'extrémité de ses fleurs.

Les chapeaux étaient des cabriolets placés en l'air, et les bonnets *à la folle* formaient une auréole irrégulière autour du visage. Il fallait être fort jolie pour l'être avec tout cela.

Un autre goût qui commençait à poindre, c'était celui du gothique et du moyen âge. On abandonnait les semblants de romain ou de grec, restes de l'Empire, pour cette nouvelle époque. A la scène, on courtisait les tuniques abricot et les toques à créneaux. On commençait à faire de l'exactitude et de la couleur locale. Je vais tâcher de me rappeler les pièces en vogue.

A l'Opéra, on donnait un certain ballet de *Joconde* où Paul et sa sœur, Mme Montessu, faisaient merveille, Mlle Noblet également.

C'était l'année du *Siège de Corinthe*; on parlait beaucoup de Rossini et de sa gloire, si bien établie partout ailleurs que chez nous, où il avait débuté au moment du sacre de Charles X, par un opéra de circonstance. Le *Siège de Corinthe* eut bien des adversaires et des défenseurs; c'était une belle œuvre

Les acteurs étaient Nourrit, Derivis, Dabbadie, Mlle Cinti, depuis Mme Damoreau, Mme Dabbadie. Ce nom de Dabbadie est des Pyrénées; il appartient à une très bonne famille de gentilshommes.

Après le *Siège de Corinthe* vint *Moïse*, qui ne fut pas goûté suivant son mérite.

Mlle Cinti avait chanté assez longtemps aux Italiens;

(1) Ce petit tableau de Paris sous Charles X est emprunté [illegible] des *Mémoires des autres*, de la comtesse Dash, portant pour titre : *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*, qui paraîtra lundi prochain.

elle était jolie, distinguée, et, quant à sa voix, à sa méthode surtout, elles sont assez connues. Ce n'était pas encore la perfection comme nous l'avons entendue depuis, mais c'était délicieux.

Derivis avait une voix énorme ; il était fort beau de toutes manières dans Mahomet.

L'Opéra était assez couru; on n'y allait qu'en grande parure ; la société n'y était nullement mélangée, ainsi que je l'ai dit. Le monde interlope ne se montrait pas, parce que les hommes n'auraient pas osé s'y mêler. Quand je me rappelle ce temps-là, ses mœurs, et que je les compare à ce qui se passe, il me semble que j'ai cent ans.

La Comédie-Française était encore bien belle ; elle avait d'abord Mlle Mars, son diamant, qui n'avait plus vingt ans, certes ! mais personne ne songeait à le lui reprocher. Elle tenait son emploi dans le répertoire, et quelquefois, rarement alors, dans des nouveautés. Aucune, du reste, n'eût pu la remplacer, bien que la troupe de la rue de Richelieu fût alors admirablement composée.

Talma était mort, Lafont retiré, Mlle Duchesnois y était encore, mais elle jouait peu. La tragédie n'était pas en faveur, le drame commençait à faire invasion.

Mlles Levert, Dupuis, Bourgoing, Brocard, Mme Desmousseaux et bien d'autres, Mlle Demerson, l'excellente soubrette dont j'aurai occasion de parler plus tard, Mlle Dupont, soubrette aussi, qui, après la retraite de son chef d'emploi, a si bien tenu cette place. Toutes ces artistes étaient *di primo cartello*.

En hommes, il y avait Firmin, Michelot, Jouany, Lafond, Menjaud ; c'était une compagnie dont on ne verra plus l'équivalent. On avait joué la *Mort du Tasse* avec Firmin et Mlle Mars ; on avait joué *Louis XI à Péronne*; on avait joué plusieurs drames qui n'étaient pas encore les drames de 1830, mais qui les précédaient ; le romantisme commençait à poindre. Je me rappelle à cet égard une singulière conversation dont je fus témoin chez une dame amie de Mme de Genlis. C'est même la seule fois que j'aie rencontré le célèbre *gouverneur* des enfants d'*Égalité*.

On me conduisit un matin rue Joubert, où demeurait Mme D..., fort belle personne dont l'esprit n'était pas à la hauteur de la beauté, je l'avoue ; elle était bonne et gracieuse, elle mettait tous ses soins à être agréable aux autres, mais elle parlait trop.

Ce jour-là, sa parente qui m'avait amenée chez elle m'y laissa une heure ou deux, afin d'aller faire une course, où je n'avais pas besoin de l'accompagner. Mme D... me montra une foule de brimborions et me donna un sucrier de porcelaine de Chine, fort curieux, qui portait les armes de France et qui venait de Louis XV, de filiation facile à établir.

Le roi l'avait donné avec le service complet à M. le duc d'Orléans ; celui-ci l'offrit à Mme de Maintenon ; Mme de Maintenon le donna à Mme de Genlis, et Mme de Genlis à son amie.

Pendant que nous regardions cette collection curieuse, la porte s'ouvrit et je vis entrer une vieille dame vêtue d'une robe feuille morte et enveloppée d'une sorte de mantelet de taffetas noir ; ses cheveux étaient crêpés et roulés, sa taille avait dû être assez élevée, mais elle me parut un peu courbée par l'âge, par la souffrance peut-être, car elle était fort pâle. Ses yeux étaient beaux encore, ils avaient une expression de vivacité et de finesse qui prêtait de la grâce à son sourire.

Elle nous vit tenant à la main ce sucrier, et, sans autre bonjour qu'un signe de tête, elle dit à son amie :

— Quoi ! vous l'avez encore ? Je le croyais cassé ; je suis bien aise de le revoir, c'est une très ancienne connaissance !...

Mme D... lui répondit par quelques mots brefs ; puis elle me présenta et me nomma Mme la comtesse de Genlis. J'en fus tout émue. Ses ouvrages avaient fait mes délices au commencement de mon mariage, et j'en aimais naturellement l'auteur.

Je la trouvai très grande dame, très bienveillante pour la jeunesse, un peu pédante, un peu bas-bleu, trop enchantée d'elle-même et de son mérite. Elle s'exprimait avec une facilité extrême, et notre langue avait dans sa bouche un charme infini.

Je retrouvai tout à fait en elle les douairières de mon enfance et les façons de l'ancienne cour, mais tout cela ne se révélait pas au premier coup d'œil ; il fallait la voir et lui parler pour l'apprécier à sa valeur. Je ne sais qui a dit qu'elle avait l'air d'une sorcière : celui-là, assurément, n'avait fait que la voir passer.

Sa physionomie, lorsqu'elle ne parlait pas, exprimait la tristesse ; sa position n'était pas heureuse alors, disait-on ; elle n'était pas aussi contente de ses élèves qu'elle avait le droit de l'attendre. Elle les aimait tant ! Elle les voyait avec une partialité si inouïe ! Quand je pense que l'Adélaïde de Darmilly, des *Petits Émigrés*, qui m'a tant intéressée, est, selon elle, le portrait de Mlle Adélaïde d'Orléans !

Quoi qu'il en soit, je regardai cette rencontre comme une bonne fortune. Je m'efforçai de vaincre la sotte timidité dont je n'ai pas pu me guérir, encore à mon âge, et de profiter de cette occasion pour causer avec une femme célèbre. Je ne m'attendais guère, alors, à marcher un jour dans cette même voie littéraire.

J'écoutai beaucoup, je tâchai de placer mon petit mot. Mme de Genlis m'encouragea ; elle me questionna sur mes lectures, elle me *tâta* sur mes connaissances, comme si j'eusse dû passer un examen.

Je reconnus bien là le gouverneur.

[illegible] qu'elle la tournait volontiers vers les sujets politiques et littéraires ; je me rappelle parfaitement, elle me frappa beaucoup.

M[illegible] en apparence du moins, une grande [illegible]

— Le roi est mal conseillé, dit-elle : cet enthousiasme qu'on avait pour lui à son sacre, cet amour qu'il inspirait à la nation disparaissent chaque jour. Il est impossible qu'il conserve le trône s'il continue ainsi ; il a près de lui une personne de sens, Mme la Dauphine, mais il ne l'écoute pas. M. le duc d'Orléans est très sollicité par beaucoup de gens de se mêler des affaires publiques, et il s'y refuse ; pourtant lui seul pourrait sauver la France. Il a une grande influence et un grand cœur.

— Croyez-vous donc qu'il soit ambitieux?

— Il ne peut manquer de l'être dans sa position ; autrement, ce ne serait pas un prince complet.

— J'ai entendu dire qu'il conspirait.

— Il ne conspire pas ; il connaît et remplit ses devoirs.

— Mais si on lui offrait la couronne !

— Ah ! il a des enfants, et alors... On la lui a offerte plusieurs fois, et il l'a refusée.

Elle comprit qu'elle avait eu tort, et voulut corriger son premier mouvement ; c'était peine perdue, pour moi du moins. Je ne comprenais pas qu'on pût mettre en question la chute du roi de France, et son remplacement par un prince de la Maison qui ne fût pas son fils ou son petit-fils.

— Tout se bouleverse, ajouta la comtesse, pour changer la conversation ; je ne crois pas la Révolution finie, et maintenant, la révolution littéraire va commencer ; nous en voyons les préliminaires, et Dieu sait où cela pourra nous conduire. Avant quelques années d'ici, on aura changé tout ce qui existe. La génération actuelle nous regarde comme des radoteurs, moi et mes contemporains ; elle s'attaquera plus haut, elle reniera toutes les gloires qu'elle se sent incapable de surpasser ; elle se créera des sentiers nouveaux. Je vois quelques-uns des jeunes auteurs dans une maison où je vais ; ils m'étonnent par leur outrecuidance et leurs innovations. L'un d'eux a lu des vers l'autre jour. Mathurin Régnier et les poètes d'avant Malherbe sont corrects en comparaison ; et puis, quel langage ! quels mots ! Il n'y a plus pour eux de langue poétique ; ils appellent toutes choses par leurs noms vulgaires ; l'un d'eux ne traitait-il pas Boileau de perruque, — vous savez qu'ils nomment ainsi les vieux.

— Ah ! ma chère ! reprit Mme D... qui n'y voyait pas de si loin, de tout temps les vieux se sont plaints des jeunes et les jeunes se sont moqués des vieux ; c'est une question d'envie et d'amour-propre, le châtiment est indubitable ; ces jeunes d'aujourd'hui vieilliront à leur tour, et alors il y aura d'autres jeunes qui les appelleront perruques aussi.

[illegible] COMTESSE DASH.

LES MÉMOIRES DE BARRAS

M. George Duruy vient d'achever la publication des *Mémoires de Barras* (1), qu'il avait entreprise sans enthousiasme. Ces mémoires, dont un héritage l'a rendu possesseur, il avait d'abord envie, nous avoue-t-il, de les jeter au feu. Et pourquoi ? Parce que Barras y dit du mal de Napoléon Ier, dont M. George Duruy se déclare admirateur passionné. Ce premier mouvement, de supprimer un texte historique, n'était pas d'un historien, fils d'historien et élevé dans le culte du document. A la réflexion, M. George Duruy heureusement pour nous, heureusement pour lui, s'est ravisé et s'est décidé à publier, en plaçant à côté du « poison » de Barras un copieux antidote en forme d'avertissements au lecteur et de réfutations en règle. Cet antidote, fort ingénieux, a-t-il toute la force et la vertu que l'éloquent éditeur a cru y mettre ? Qui a le mieux compris Bonaparte, de Barras ou de M. Duruy ? C'est ce que je ne veux pas discuter aujourd'hui, quoique ce soit chose piquante et rare de voir un éditeur si acharné contre son auteur. Allons au plus pressé, et demandons-nous quelle est la valeur historique des mémoires qu'on nous donne sous le nom d'un des acteurs les plus importants et d'un des témoins les plus perspicaces de la Révolution française.

*

Si on veut classer les témoignages sur la Révolution quant à leur valeur historique, la qualité du témoin est assurément un des principaux éléments d'appréciation. Mais la date de la composition n'a pas moins d'importance. Je m'adresse de préférence, pour ma part, aux témoins qui ont composé, au moment même où se passaient les événements qu'ils racontent, soit leurs mémoires, soit leurs journaux, soit leurs lettres, et ce fait d'avoir été écrits au jour le jour donne un prix tout particulier au *Journal d'une Bourgeoise*, publié par M. Lockroy, à la correspondance de Gaultier de Biauzat, publiée par M. Francisque Mège, ou à celle de Mme Roland, que le ministère de l'instruction publique va éditer par les soins de M. Perroud, ou encore au *Journal d'un*

(1) Paris, Hachette, 1895-1896, 4 vol. in-8°.

bourgeois d'Évreux, ou à celui d'un « bourgeois de Valence ». Viennent en seconde ligne, et tout près, les mémoires publiés au lendemain même des événements, quand les impressions du témoin sont encore vives, comme les Mémoires de Mme Roland, ceux de Garat, ceux du marquis de Ferrières, ceux de Petion, de Buzot, de Barbaroux, de Louvet, etc. Plaçons en troisième ligne, mais à grande distance, les mémoires écrits longtemps après la Révolution, quand les événements se sont défigurés ou transfigurés dans l'imagination du témoin, qui a lui-même changé, et, redevenu un homme ordinaire dans des circonstances normales, ne comprend plus l'état d'exaltation physique et morale où l'avait mis la Révolution; c'est le cas de la plupart des mémorialistes : Thibaudeau, Gohier, La Revellière-Lépeaux, etc. Eh bien, les Mémoires de Barras ne rentrent absolument dans aucune de ces trois catégories : certaines parties, écrites au jour le jour, sont contemporaines des événements; d'autres datent du lendemain des événements; d'autres, enfin, sont très postérieures. Un lecteur attentif pourra faire souvent cette distinction: mais l'éditeur aurait dû aider à la pouvoir faire toujours; c'était indispensable pour juger dans quels cas le témoignage de Barras est vraiment contemporain de la Révolution, c'est-à-dire, à mon avis, dans quels cas il a le plus de valeur.

A un autre point de vue, il y a des mémoires sûrement authentiques, comme ceux de Thibaudeau; il y a des mémoires certainement apocryphes, comme ceux de Robespierre; il y a des mémoires en partie authentiques, en partie apocryphes, comme ceux de Levasseur, rédigés par Achille Roche, sur des notes de Levasseur, et ceux de Talleyrand, rédigés par M. de Bacourt, sur des notes et des conversations de Talleyrand, et candidement publiés comme vrais par le bon duc de Broglie. A première vue, les Mémoires de Barras semblent rentrer dans cette dernière catégorie : ils sont, en effet, partiellement authentiques, puisque c'est un manuscrit de Barras lui-même qui en forme la base; ils sont partiellement apocryphes, puisqu'ils ont été « rédigés », après la mort de Barras, par Alexandre Corbeau Rousselin de Saint-Albin, qui les a développés et embellis. Mais voici, par rapport aux Mémoires de Levasseur et de Talleyrand, une différence considérable, et toute à l'avantage des Mémoires de Barras. Le manuscrit original de Levasseur et celui de Talleyrand ont disparu, et nous n'avons que la rédaction d'Achille Roche et celle de Bacourt, qu'on nous présente faussement comme une copie exacte de l'original, au lieu que les notes de Barras subsistent; M. George Duruy les possède, les signale, en cite des fragments, et, évitant loyalement tout trompe-l'œil, toute équivoque, ne nous donne la rédaction de Saint-Albin que pour ce qu'elle est, pour un travestissement, pour une belle ou laide infidèle. Le tort de l'éditeur, c'est de n'avoir pas reproduit tout le manuscrit de Barras, à la place d'honneur, en reléguant à la seconde place la composition littéraire que le verbeux Saint-Albin a faite à l'aide des notes de son ami. Celui-ci, je veux dire Barras, qui, en grand seigneur, se piquait d'être illettré et prétendait n'avoir jamais appris le latin, eut l'idée de charger Saint-Albin de faire la toilette littéraire de ses Mémoires, en lui donnant toute latitude pour changer, développer ou couper. Barras se méfiait de sa plume, en quoi il avait tort, car il disait clairement et brièvement ce qu'il avait à dire, et ses notes sont plus *vraies*, ont une autre saveur que la rhétorique de Saint-Albin. Il ne se méfiait pas de la plume de Saint-Albin; au contraire, il le prenait pour un maître d'élégances, et ce fut la coquetterie posthume du vieux roué de s'exhiber à la postérité sous un fard et sous des fleurs d'emprunt. Coquetterie maladroite, si l'on veut : mais l'excellent Saint-Albin a certainement rempli les intentions de Barras qui, s'il eût pu lire cette jolie phraséologie encore qu'un peu traînante, en aurait souri d'aise, vu qu'il voulait, mort aussi bien que vivant, *plaire aux dames*. Peut-être d'ailleurs Saint-Albin a-t-il gardé l'essentiel de la pensée de Barras. Je le crois, et il n'y a que M. George Duruy qui pourrait nous le dire. Et que ne l'a-t-il fait? Que ne nous a-t-il montré toute la figure à côté de tout le masque? Quoi qu'il en soit nous ne savons pas au juste, dans ces Mémoires, où commence et où finit le vrai Barras, et c'est désagréable pour le curieux, c'est inquiétant pour l'historien, qui ne sait d'abord quel usage faire de ce texte composite, et s'il a vraiment le droit de dire : *Barras écrit dans ses Mémoires*... ou s'il lui faut recourir à cette périphrase : *Rousselin de Saint-Albin écrit d'après des notes de Barras*...

Il me semble d'ailleurs que nous avons là, inextricablement mêlés, les Mémoires de Barras et les Mémoires de Saint-Albin. C'est bien fâcheux de ne pouvoir les distinguer; mais, si on y réfléchit, cette confusion n'est pas une raison pour écarter cet écrit de la liste des sources sérieuses de l'histoire de la Révolution. C'est un témoignage en collaboration, mais les deux collaborateurs sont des témoins considérables. Barras ne fut pas le premier venu; il joua un grand rôle; c'est, après tout, dans le gouvernement de la France, le prédécesseur de Bonaparte, qui prit soin de le jeter lui-même dans l'oubli (d'où la haine de Barras). Mais s'il y eut en France, après la chute des Girondins et des Montagnards, de 1794 à 1799, un homme d'action, et d'action prépondérante, un personnage dirigeant, ce fut Barras, organisateur et acteur des coups de force du 9 thermidor, du 13 vendémiaire, du 18 fructidor, seul membre du

Directoire gardant ses fonctions jusqu'au bout, véritable président, pendant plusieurs années, du personnel gouvernemental et officiel aux yeux de la France et de l'Europe. Que ce rôle ait été ou non au-dessus de ses forces, il l'a tenu jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au 18 brumaire, et c'est une raison pour attacher une grande importance à ses jugements et à ses récits sur la Révolution, qu'il a vue du siège le plus élevé où on pût s'asseoir alors. Le rôle de Rousselin de Saint-Albin fut moindre, mais actif : ami de Danton, commissaire du Comité de salut public, journaliste, secrétaire général du ministère de la Guerre sous Bernadotte, le jeune Rousselin, comme on l'appelait alors, fut en bonne position pour voir les choses et juger les hommes. Ses souvenirs n'ont pas l'importance de ceux de Barras, mais ils ont leur intérêt. Il y a un petit nombre de cas où on arriverait peut-être à les distinguer de ceux de son maître, et, à moins que M. Duruy ne me dise le contraire, je crois bien que les anecdotes sur Bernadotte émanent directement de Rousselin. Mais enfin, je le répète, cette distinction est généralement impossible à faire. Ce qu'on peut, ce qu'on doit se dire, c'est que, venant de Barras ou venant du « faiseur » de Barras, c'est là un témoignage de contemporains, authentique sous ce rapport, et auquel il faut faire attention.

I.

Cette double voix d'outre-tombe nous fait entendre d'ailleurs des choses presque toujours intéressantes.

Ce sont les *mémoires des autres*, encore plus que ceux de Barras.

Les anecdotes abondent, surtout dans les deux derniers volumes, qui nous semblent beaucoup plus intéressants et plus remplis que les deux premiers.

C'est Bonaparte qui y tient la principale place. Certes, Barras ne l'aime pas et se plait à médire de celui dont il avait aidé la fortune et qui fut ensuite si ingrat pour son bienfaiteur. Il le montre fourbe, ambitieux. Mais il ne le calomnie peut-être pas. Napoléon s'est fait à lui-même bien plus de tort dans sa *Correspondance*, dont les mensonges constituent les éléments d'un acte d'accusation autrement sévère. Quand je dis que Barras n'aime pas Bonaparte, je devrais dire qu'il ne l'aime plus. Car enfin il l'a aimé, il a cru à son génie, à ses bonnes intentions, puisque c'est lui, Barras, qui lui donna les moyens de sa gloire et qui lui permit de faire le coup du 18 brumaire. Mais Napoléon lui a fait oublier Bonaparte, le despote lui a fait oublier le jeune et adoré général. Cependant les faits subsistent : c'est Barras qui a élevé Bonaparte jusque sur la scène d'où Bonaparte devait chasser Barras.

Il est aussi beaucoup question de Joséphine, et Barras en parle sans discrétion, en grand seigneur débauché qui aime à publier ses bonnes fortunes. S'il est vrai, comme il l'assure, qu'à un moment Joséphine crut son mari mort, — et mort assassiné, — et s'en réjouit en se jetant au cou de Barras, c'est un trait qui ne contredit pas absolument ce qu'on savait déjà du sentiment de peur que Bonaparte inspirait à sa femme. Le croyant disparu, elle poussa ce : *Ouf!* par lequel, plus tard, l'Empereur prédira que la nouvelle de sa mort serait accueillie.

De tous ses contemporains, le seul que Barras semble avoir véritablement haï, le seul pour lequel il se montre féroce dans ses Mémoires, c'est Talleyrand. Il faut qu'il en ait été plus d'une fois la dupe pour que tant de fiel en soit resté dans cette âme indolente et pas méchante. Ici, les anecdotes abondent, cruelles et ingénieuses, sur le cynisme et la malice basse du personnage. Un jour Talleyrand force la porte du directeur Barras, alité et malade, et l'importune d'une conversation prolongée : « Mon médecin, dit Barras... pria Talleyrand de se retirer, en lui disant avec franchise qu'il avait augmenté ma fièvre. Talleyrand, affectant d'en être désolé jusqu'aux larmes, s'approchait davantage, me demandant pardon et comme pour m'embrasser, et me disant que l'amitié ne craignait point la fièvre ; qu'on serait heureux de gagner celle de son ami, si l'on devait ainsi le guérir. Dans ces manières, dont ses petits billets, même respectueux, portent la trace, il y avait tant d'insistance, tant de démonstrations de sentiments affectueux ! On aurait pu aller à croire que le cynisme de l'ex-évêque n'aurait pas répugné à toutes les séductions d'un autre sexe pour en prendre les avantages. » Que de mépris ! que d'antipathie ! C'était difficile de calomnier les mœurs de Talleyrand. Barras y est arrivé ; il fait plus : il lui conteste son talent, il le croit nul, incapable de penser ou d'écrire sans ses collaborateurs, — et disons-le en passant, c'est là une légende, souvent reprise, à laquelle ne croiront pas ceux qui ont pu, aux archives des Affaires étrangères, lire tant de remarquables morceaux de la main même de Talleyrand.

Sur Sieyès, qui « ne voulait ni faire ni laisser faire » ; sur Fouché, « doué d'une perfidie qui n'était pas seulement l'usage, mais l'amusement de sa vie » ; sur Rewbell « collant » Talleyrand ; sur Robespierre et Saint-Just, ennemis personnels de Barras, dont il loue cependant l'admirable probité et les intentions pures ; sur Danton, dont il rapporte des mots inédits ; sur Mme de Staël, dont il cite d'étincelantes conversations ; sur Bernadotte, dont il admire le talent, il y a dans ces Mémoires une foule d'anecdotes amusantes, qui sont comme l'écho d'une conversation endiablée d'esprit et fort au-dessus de l'ordinaire commérage des politiques retraités malgré eux. Bien plus qu'en aucun autre écrit sur la Révolution, on a

l'impression de causer avec un contemporain, et avec un contemporain observateur, relativement véridique, aussi véridique que peut l'être un homme qui, tout en causant, se défend lui-même et plaide indirectement, mais avec soin, sa propre cause.

* * *

Car ces mémoires sont, comme tous les mémoires d'hommes politiques, un plaidoyer *pro domo*, plaidoyer nullement naïf comme celui de Gohier, nullement orgueilleux, comme celui de La Revellière. Le moi s'y dérobe avec grâce, et ne se laisse entrevoir qu'au bon moment, quand ce serait impertinent de le cacher. Sans doute, Barras s'y vante de ses succès auprès des femmes : mais c'est le ton de la noblesse d'alors; il veut amuser, non se vanter. Sa vie privée, sauf en ces confidences galantes, se cache avec bon goût. Mme Barras n'apparaît que deux fois dans les Mémoires : au début, quand son mari la laisse en province; à la fin, quand Barras est très vieux, et qu'elle le rejoint pour le soigner. On conçoit d'ailleurs que l'ex-directeur n'ait pas insisté sur sa vie privée : il fit beaucoup la fête, il acheta des terres, il se procura de l'argent, et il ne nous dit pas comment. Agiotage et pots-de-vin, voilà ce que les contemporains lui reprochaient, et il n'a pas essayé bien sérieusement de se laver de ce reproche, sans doute parce que c'était trop difficile.

C'est sur sa vie publique qu'il a insisté davantage. Il se présente à la postérité comme un partisan fidèle et obstiné des principes de la Révolution. Il veut que l'on croie qu'il est mort révolutionnaire impénitent, républicain toujours et quand même, et républicain par amour de la liberté. Cependant il ne se pose pas en fanatique, mais plutôt en philosophe un peu détaché, qui a observé en souriant, sans être dupe ni complice, mais aussi qui a agi, et agi vigoureusement en faveur des idées et des hommes. Il n'aime pas à dire : C'est moi qui ai fait cela, c'est à moi qu'on doit cela; mais il raconte ce que firent les autres de façon à se laisser un grand rôle, sinon toujours efficace, du moins toujours pur et sage. Ses récits des coups d'État du Directoire sont des chefs-d'œuvre d'auto-apologie indirecte et comme par prétérition.

Arrive-t-il à nous convaincre de la pureté de ses intentions? Prenons deux exemples célèbres : le rôle de Barras au 18 brumaire, ses relations avec Louis XVIII.

Au 18 brumaire, les cinq directeurs étaient Sieyès, Roger Ducos, Gohier, le général Moulins et Barras. Les deux premiers conspiraient avec Bonaparte. L'honnête Gohier et l'insignifiant Moulins restaient fidèles à la constitution. Or, tels étaient les circonstances et les desseins que le coup d'État ne semblait alors pouvoir se faire que par une forme légale, c'est-à-dire par l'assentiment de la majorité du Directoire. On peut donc dire que le sort de la République était, à cette heure critique, entre les mains de Barras. S'il se réunissait à Gohier et à Moulins, le coup d'État était, pour l'instant impossible. S'il se réunissait à Sieyès et à Roger Ducos, le coup d'État devenait facile. L'un et l'autre parti offrait des risques. Barras se réfugia dans l'abstention, fut obstinément absent, puis se résigna à démissionner. Cela laissa le champ libre à Sieyès et à Roger Ducos, qui laissèrent dire et croire que Gohier et Moulins avaient démissionné; il parut qu'il n'y avait plus de Directoire, et les conjurés purent faire leur coup. Qu'allègue Barras pour s'excuser de cette démission fâcheuse? Que Bruix et Talleyrand lui dirent que Gohier et Moulins s'étaient réunis à Sieyès et à Roger Ducos, et que lui, Barras, le crut. Il oublie qu'il vient de se vanter d'avoir dès lors démêlé depuis longtemps l'ordinaire fourberie de Talleyrand. N'est-il pas plus sincère quand il ajoute, sans paraître voir qu'il se contredit, qu'il se trouvait alors, après tant de luttes, dans un état « d'exténuation et de désespoir des choses humaines »? La vérité, c'est plutôt qu'il ne se méfia pas assez alors de Bonaparte et qu'il crut à son génie, comme tant d'autres. Il est probable aussi qu'il lui fut fait des promesses d'honneurs et d'argent. Il assure avoir ensuite repoussé une offre de place, mais cette offre était vague, et n'avoir pas reçu d'argent, mais il ajoute que cet argent a pu s'égarer en route. En réalité, ce jour-là, il s'évada de l'histoire, honteusement et par un escalier dérobé, ne se sentant pas de taille à se mesurer contre Bonaparte, et préférant à son devoir de républicain un avenir d'honneurs et de luxe, qu'on ne lui donna pas.

Quant à ses relations avec Louis XVIII, on savait déjà qu'il existait des lettres patentes, en date de Mittau le 10 mai 1799, par lesquelles le prétendant désignait comme son agent en France son « ami et féal Paul, vicomte de Barras ». On savait les noms des intermédiaires, et on avait lu les Mémoires attribués à Fauche-Borel. Loin de nier de ces faits, Barras cite les lettres patentes et d'autres pièces de la négociation. Mais il ajoute que c'était une comédie concertée avec le Directoire, lequel fut tenu au courant de tout et transcrivit les pièces sur ses registres secrets. J'ai consulté ces registres aux Archives nationales ; ils sont au nombre de trois : ce sont des registres à serrure mais la serrure de chacun d'eux a été forcée et brisée, ce qui semble indiquer que le président du Directoire en avait gardé les clefs après brumaire : il n'y est pas question de la négociation secrète entre Barras et Louis XVIII. Mais je n'ai pas compulsé tous les papiers du Directoire, et il me

semble probable que Barras n'a pas menti). Quand, en 1819, accusé par Lombard de Langres d'avoir trahi le Directoire au profit des royalistes, il publia une protestation où on lisait : « Une proposition venue des pays étrangers fut, dans le temps, apportée à l'un des membres du Directoire : à l'instant même, le Directoire tout entier en eut connaissance. Si le témoignage unanime de tous mes anciens collègues qui vivent encore ne suffisait pas sur ce fait historique, les archives du Directoire, comme celles des ministères, feraient foi que tout ce qui a pu avoir lieu en conséquence de cette proposition n'a existé que par délibérations spéciales du Directoire portées en ses registres secrets, et dont les ministres d'alors, particulièrement ceux des relations extérieures et de la police, suivirent l'exécution. » Personne ne démentit Barras.

Imprimée à part (Bibl. nat., Ln 27 1040, in-4), cette protestation fut analysée par le *Journal des Débats* et par la *Quotidienne*, et reproduite *in extenso* par le *Constitutionnel* et même par le *Moniteur*, alors journal officiel. Ainsi le gouvernement de Louis XVIII faisait publier lui-même que Barras avait joué Louis XVIII en 1799 ! Et le roi demandait des conseils à Barras, l'abouchait avec M. de Blacas. C'est le cas de dire : Qui trompait-on ici ? Est-ce que Barras, en 1799, n'avait communiqué au Directoire qu'une fausse négociation pour mieux cacher la vraie ? Il est de toute évidence qu'il fallait que ce régicide eût rendu aux Bourbons de réels services pour qu'on l'exceptât de la proscription de 1816 (1) et pour qu'on l'honorât d'une faveur marquée.

Quels services ? Voilà ce qu'il ne nous dit point. Mais n'est-ce pas une bizarrerie surprenante ? Barras, en 1819, se vantant dans le journal officiel du roi, d'avoir toujours fidèlement servi la République ! Je laisse à de plus habiles le soin de résoudre cette énigme historique.

Toujours est-il que Gohier écrivit à Barras, le 20 juin 1824, en lui envoyant ses Mémoires : « Lorsque, par ta lettre du 20 juin 1819, tu as invoqué le témoignage de tes anciens collègues, *je n'ai pas hésité à répondre à ton interpellation*, et je m'estime heureux d'avoir pu renvoyer à Fauche-Borel ceux qui t'associaient à ce conspirateur malheureux. » Et dans ses Mémoires (1824), Gohier reconnait que Barras avait dit « la pure vérité ». Ainsi, c'est donc bien vrai : Barras avait communiqué au Directoire sa négociation avec Louis XVIII. Gohier l'atteste, le républicain Gohier, aussi véridique que naïf. Il est vrai que, dans les mêmes Mémoires, il relate avec complaisance l'opinion de ceux qui reprochaient à Barras de n'avoir communiqué au Directoire sa négociation avec Louis XVIII que trop tard et comme pour se ménager une justification, si cette négociation échouait. Que penser ? Je le répète : c'est là, jusqu'ici, une sorte d'énigme historique.

* * *

Ces Mémoires de Barras rédigés par Saint-Albin sont donc à lire, à commenter, à citer. C'est une des sources les plus curieuses et les plus importantes de l'histoire, surtout morale et anecdotique, de la Révolution. Il est bien dommage, on l'a vu, que l'éditeur ne nous ait pas mis à même de distinguer les deux éléments qui forment cette source. Mais il est encore à temps de le faire. Que ne publie-t-il, textuellement et intégralement, les notes de Barras ? Elles sont décousues, incorrectes, parfois informes, je le veux bien, mais elles sont *vraies*. Elles sont, dit M. Duruy, souvent illisibles ; mais il y a des yeux qui lisent tout. J'assure M. Duruy que par cette publication il acquerra de nouveaux titres à la gratitude des historiens.

F.-A. Aulard.

1. Il est vrai que Barras n'avait pas signé l'Acte additionnel ni exercé de fonctions pendant les Cent-Jours. Mais d'autres conventionnels régicides se trouvèrent dans le même cas, et n'en furent pas moins inquiétés par la Restauration. Sur le rôle de Barras après 1815 (et aussi sous l'Empire), voir l'intéressant dossier publié par M. Ch. Nauroy dans le *Curieux*, t. II, p. 17 et suivantes, d'après les Archives nationales et d'après les Archives de la Préfecture de police. Aux Archives de la Guerre, il n'y a, au nom de Barras, qu'un assez insignifiant résidu de dossier. On y trouve cependant la trace, à la date du 9 juin 1814, d'une demande faite par Barras en vue d'être « rétabli à son rang sur le tableau des lieutenants généraux », comme ayant été nommé général de division par la Convention. Cette demande fut « ajournée ». Alors Barras sollicita (vainement, semble-t-il) sa mise à la retraite et une pension comme officier général.

LE PRIX DES PLACES AU THÉATRE

Le public prétend qu'il va beaucoup au théâtre aujourd'hui ; les directeurs prétendent qu'il y va peu. Et tous deux ont raison. Depuis qu'il y a des théâtres, il en est ainsi ; or à mesure que le public fréquente moins les salles de spectacle (ou du moins certaines salles), le prix des places a augmenté. A peine quelques directeurs ont-ils modifié leurs tarifs ; d'autres s'obstinent à maintenir des taux élevés ; d'autres enfin semblent faire une concession au public en supprimant l'absurde majoration de la location, mais ils ont augmenté le prix des places au bureau : c'est le spectateur qui est la dupe de cette supercherie.

Il m'a paru intéressant de rechercher et d'amasser, autant que les documents m'en pouvaient fournir la matière, l'histoire de ces majorations successives à travers les âges.

A Rome, le théâtre était gratuit : c'étaient les édiles qui en payaient tous les frais. Ils étaient directeurs de la salle et directeurs de la scène, c'est-à-dire responsables de la police et chargés d'accepter ou de refuser les pièces s'ils les jugeaient contraires à la morale. Plaute, l'auteur comique, nous apprend que ses concitoyens n'étaient pas des modèles de bonne tenue et de correction au théâtre. En voici un exemple :

Je serais bien surpris si aujourd'hui les spectateurs ne s'agitaient pas sur leurs bancs, ne toussaient pas, ne crachaient pas, pour interrompre les acteurs qui s'efforcent de les faire rire ; s'ils ne fronçaient pas le sourcil, s'ils ne [illegible] pas, s'ils ne murmuraient pas [illegible] (1).

Et plus loin :

Il ne convient pas de faire usage de votre langue : [illegible] vous venez ici pour voir et non pour crier ; prêtez-nous vos oreilles : que ma voix aille librement jusqu'à vous (2).

On amenait les enfants au théâtre et les licteurs faisaient taire tout le monde :

Bon, voilà le silence établi, les enfants mêmes se taisent (3).

Les licteurs étaient souvent remplacés par un héraut :

Holà ! crieur, lève-toi, invite le public à nous donner audience (4).

Mais comme nos modernes ouvreuses, il était sensible au pourboire :

Allons, rassieds-toi, afin d'obtenir un double salaire (5).

Il y avait un indicateur des places :

L'indicateur des stalles ne passera point devant les personnes pour faire placer quelqu'un pendant que les acteurs seront en scène (6).

Les places étaient au premier occupant, à ceux qui se levaient de bonne heure ; mais on pouvait venir retenir sa place le matin :

Ceux qui ont dormi toute la matinée doivent se résigner à rester debout ; ou bien qu'ils ne dorment pas si tard (7).

Mais les plus terribles à mater étaient les enfants. Plaute y revient :

Les nourrices soigneront au logis les enfants à la mamelle, et ne les apporteront pas au spectacle ; par ce [illegible] mourront pas de faim et ne crieront pas ici comme des chevreaux (1).

Enfin on n'était pas galant pour les dames, et si aujourd'hui on les persécute pour leurs chapeaux, à Rome on leur reprochait de bavarder :

[illegible] et modéreront les éclats de leur voix perçante. Qu'elles réservent leur caquet pour la maison, afin de ne pas faire enrager leurs maris ici comme au logis (2).

Sous Auguste, par suite d'abus assez sérieux, une ordonnance sépara les femmes d'avec les hommes au spectacle.

En France, le théâtre faisait partie intégrante de l'Église, et ce sont les « mystères » qui formèrent les spectacles. « Ce sont les échevins, nous dit M. Germain Bapst (3), qui les ordonnent ou les autorisent. Ils aident les entrepreneurs des deniers de la ville, quand ils ne prennent pas toute la dépense à la charge du budget municipal ; ils s'occupent de la location des places dont le prix, en 1494, à Amiens, est fixé par la municipalité à environ quatre francs de notre monnaie pour les loges et deux francs pour le parterre. »

A Paris on était plus sévère qu'à Amiens pour la réglementation du prix des places. Ainsi, en 1398, les confrères de la Passion, dont le siège social était à l'hôpital de la Trinité, allèrent jouer le *Mystère de la Passion* à Saint-Maur-les-Fossés près Paris. Ces représentations furent interdites par une ordonnance du prévôt de Paris en date du 3 juin. MM. Benjamin Pifteau et Jean Goujon en donnent l'explication suivante :

La troupe [illegible] dut lui suffire pour lui faire des ennemis, qui obtinrent l'ordonnance du prévôt. Nous croyons que c'est peut-être une raison ; car de même qu'aujourd'hui personne n'est friand d'une loge gratis comme les millionnaires, les seigneurs d'alors devaient croire assez payer les comédiens en les honorant de leur présence (4).

Un des premiers actes de Charles VI fut de rétablir ces spectacles ; car le roi, parait-il, y prenait grand plaisir.

Au fur et à mesure que nous approchons des XVIe et XVIIe siècles, les documents deviennent plus nom-

(1, 2, 3) Plaute, [illegible], prol.

[illegible]

(4, 5, 6, 7) *Id.*, *Pœnulus*, prol.

(1, 2) Plaute, *Pœnulus*, prol.

[illegible]

(3) [illegible]

(4) *Histoire* [illegible] Wilhem, 1879, t. I, p. 30.

[illegible] plus explicites. M. Émile Campardon, dans [illegible] remarquable ouvrage : *Les Comédiens du Roi de la Troupe italienne* (1), nous expose les démêlés des artistes avec le Parlement :

Un [illegible] du Parlement du 15 septembre de [illegible] à plusieurs [illegible] comédiens de continuer l'exercice de leur profession. [illegible] que le Parlement [illegible] [illegible] prix [illegible] [illegible] et six sous [illegible] l'arrêt, et [illegible] d'être levée en tel cas, qui est espèce d'exaction sur le pauvre peuple (2).

Sept ans plus tard, la même question revenait en discussion. En effet, en 1577, une troupe italienne, les *Gelosi*, que Henri III avait fait venir de Venise à Blois, où elle avait joué pendant les États généraux, se rendit à Paris et y ouvrit un théâtre au mois de mai :

Le dimanche 19 mars, dit Lestoille, les comœdians italiens surnommés *I Gelosi* commencèrent à jouer leurs comédies italiennes en la salle de l'Hostel de Bourbon, à Paris. Ils prenoient de salaire quatre sols par teste de tous les François qui vouloient aller voir jouer, où il y avoit tel concours et affluence de peuple que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'en avoient pas trestous ensemble autant quand ils preschoient (3).

Brazier (4) nous apprend qu'à Blois, ces mêmes comédiens ne prenaient qu'un *demi-teston* par personne, et que ce tarif avait été autorisé par le roi. Mais ils furent obligés de quitter Paris en 1582, car la capitale était assez agitée par les troubles et l'on n'allait guère au théâtre en ces moments-là.

MM. Benjamin Pifteau et Jean Goujon (5) signalent une réglementation du prix des places aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne :

L'ordonnance de police de 1609 défend aux comédiens de prendre plus de dix sols aux loges et cinq sols au parterre. On voit que les prix ont légèrement augmenté depuis.

Le même tarif subsista pendant toute la première moitié du XVIIe siècle. Hardy (1601-1630), l'auteur le plus fécond qui ait jamais existé et celui qui avait le plus de facilité, — il écrivait une pièce en cinq jours, — dit quelque part qu'on payait cinq sous au parterre et dix sous aux galeries et aux loges. Mais c'est à ce moment-là que nous voyons les premiers essais de majoration, combien timides ! du reste :

Lorsque pour des pièces nouvelles il y avait lieu de faire des frais extraordinaires, le lieutenant civil du Châtelet fixait le prix des entrées ; mais ce n'était jamais que quelques sous en delà du tarif habituel. . .

... A la fin du XVIIe siècle, en 1699, on augmenta le prix des places d'un sou pour le parterre, de deux sous pour les loges. Dix-sept ans après, en 1716, le tarif fut porté à un neuvième en sus au profit de l'Hôtel-Dieu de Paris (1).

En 1659, un sieur de la Haye, riche particulier, qui prit fantaisie de jouer au Mécène, installa une salle d'opéra à Issy. Tous les grands personnages furent invités à l'inauguration (2). Le théâtre était situé aux n°s 46 et 48 actuels de la Grande-Rue d'Issy. On y donna une *Pastorale* avec un succès qui ne se démentit pas pendant quinze représentations et que Loret, le grand gazetier du temps, décrivit ainsi à Mlle de Longueville en sa *Gazette rimée :*

> [illegible] à Issy,
> Village [illegible] de Paris,
> Pour [illegible]
> [illegible]
> L'auteur de cette pastorale
> C'est M. Perrin qu'on le nomme,
> Très [illegible] gentilhomme,
> [illegible] aussi [illegible] vers
> Qu'aucun autre de l'univers.
> [illegible]
> E[illegible],
> A fait l'*ut, ré, mi, fa, sol, la*
> [illegible]

Mais ces représentations gratuites n'étaient pas fréquentes : les particuliers amateurs de beaux-arts n'abondaient pas. Les spectacles gratuits étaient réservés pour un événement heureux ou réputé tel. En 1682, la naissance du duc de Bourgogne fut l'occasion d'une de ces représentations.

Dans les *Chinois*, une comédie de Regnard et Dufresny, en quatre actes avec prologue, nous trouvons mentionnée cette coutume, et les deux auteurs regrettent qu'elle ne se reproduise pas plus souvent. Dans les mêmes *Chinois* nous constatons que les places au parterre ne coûtaient que quinze sous vers la fin du XVIIe siècle.

Boileau, lui aussi, nous a transmis ce tarif en des vers que lui dictèrent son amitié pour l'auteur du *Cid* et son respect pour la vieillesse du grand poète (3) :

> Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà
> Peut aller au parterre attaquer Attila,
> Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
> Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

(1) Paris, Berger-Levrault, 1880, 2 vol., p. [illegible].
(2) Archives nationales, X [illegible] 1[illegible].
(3) *Journal de l'Estoille*, collection Michaud et Poujoulat, p. 86.
(4) *Histoire des petits théâtres de Paris*. Paris, Allardin, 1838, t. I, p. 212.
(5) *Ouvr. cité*, t. II, p. 329.

(1) Du Casse, *Histoire anecdotique du théâtre* : Paris, Dentu, 1862, t. I, ch. II.
(2) Albert de Lasalle, *les Treize salles de l'Opéra*, p. [illegible]. — Bibliothèque de l'Opéra, n° 5939.
(3) Satire IX : *l'Auteur à son Esprit*.

Le même tarif subsiste pour les premières représentations (il ne subsistera du reste pas longtemps). Le 4 juin 1666, eut lieu la première du *Misanthrope*.

Le prix des places n'est pas augmenté : cinq livres dix sous aux loges basses, trente sous aux secondes loges, trois livres à l'amphithéâtre, autant dans les balcons, quinze sous au parterre. Quant aux places réservées sur la scène, elles se paient un demi-louis. La salle contient mille spectateurs environ, et si le public donne, Mlle de Lestang (la préposée à la recette) encaisse plus de deux mille livres (1).

Loret lui-même y alla de ses quinze sous : il le mentionne ainsi :

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]

A cette époque, les Jésuites donnaient aussi des représentations, et pour quinze sous « ils avaient la galanterie d'offrir à leurs spectateurs des rafraichissements, et même des aliments qui occupaient agréablement les entr'actes (2) ». L'éternel Loret le constate : il eut, dit-il,

> ... le privilège
> [illegible]
> [illegible]
> Salades, fruits et confitures,
> [illegible]

Il est bon de remarquer que ce « privilège » n'était pas réservé aux seuls journalistes, mais que tous les spectateurs y avaient droit. Or les quinze sous que faisaient payer les Jésuites étaient précisément destinés à couvrir les frais de ce copieux buffet. On chercha, naturellement, à tirer parti contre les Jésuites de ce prix qu'ils prélevaient sur les spectacles. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, un libelle très violent, les accusèrent de faire de gros profits avec le théâtre. Et la campagne se continua pendant longtemps acharnée. M. Ernest Boysse (3) en a recueilli la preuve :

Dans une lettre du 26 [illegible] 1742, nous dit-il, [illegible]teur d'un pamphlet janséniste rendant compte d'une représentation au théâtre du collège de la Trinité à Lyon, dit que ces représentations rendent plus de cent louis aux Révérends Pères...

En 1750, à Alby, le 17 avril, on fait circuler des placards satiriques contre les Jésuites, et dans l'un « on représentait deux jésuites, les mains jointes, à genoux, vis-à-vis d'un théâtre dont l'un disait : *Ad majorem Dei gloriam*, et l'autre : *[illegible]* (4) ».

(1) [illegible], Paris, Alphonse Lemerre, 1877 [illegible].
(2) Ernest Boysse, *[illegible]*, Paris, [illegible] Vaton, 1880, p. 82.
(3) *Id.*, [illegible]
(4) *Id.*, [illegible]

Dans les *Récréations historiques* publiées en 1767, de Dreux du Radier, il est dit :

Les Jésuites, quand ils jouaient des pièces de théâtre, ont toujours fait payer le même prix que les comédiens.

Mais tous ces témoignages que la passion et l'animosité ont dictés ne doivent être admis qu'avec la plus grande réserve.

La spéculation commençait du reste à se faire en grand pour les représentations d'opéra à Paris. A la représentation de *Pomone*, opéra, dans la salle de la Bouteille, le 19 mars 1671, les places furent hors de prix. Un billet de parterre coûtait dix livres, environ trente francs de notre monnaie (1).

C'est au XVIIIe siècle que les prix augmentent successivement et dans de notables proportions. M. Bonnassies, dans sa *[illegible]* (2), [illegible] les intéressants détails suivants :

En 1782, le prix des places est aux [illegible] aux [illegible], aux balcons [illegible], à l'amphithéâtre, de quatre livres ; aux deuxièmes loges, de deux livres ; aux troisiemes, de une livre dix sols ; au parterre, de une livre. Mais lors des premières représentations ou d'un début important, il est tiercé, excepté pour le parterre. Vers le milieu du XVIIIe siècle, la coutume s'introduisit de louer les troisièmes loges à l'année, sous le nom de petites loges. Elles sont alors occupées par de grandes dames qui aiment la comédie et qui s'y rendent en négligé, portant un éventail percé d'un trou, pour voir sans être vues, et apportant des coussins, des chaufferettes, et même leurs petits chiens, usage qui ne laissait pas d'avoir des inconvénients dans certaines pièces, notamment au troisième acte des *Plaideurs*.

Après le tarif de la Comédie-Française, il est utile de donner celui de l'Opéra. Le voici en 1770 :

Premiers balcons, 10 livres ;
Amphithéâtre, 7 livres 10 sous ;
Seconds balcons, 7 livres 10 sous ;
Premières loges, 7 livres 10 sous ;
Secondes loges, 4 livres ;
Troisièmes loges, 3 livres ;
Paradis, 2 livres ;
Parterre, 2 livres.

Loges louées à l'année :
Loges de face (dites timballes), 3 600 livres ;
[illegible]
Baignoires (dites crachoirs), 1 000 livres.

Le prix des places était doublé les jours de premières représentations et quadruplé quand le roi assistait au spectacle.

Il est superflu d'ajouter que pour traduire ces prix en monnaie de nos jours, il faut les multiplier par 3.

(1) [illegible]
(2) [illegible] 1878 [illegible]

On voit que les grands théâtres n'étaient pas précisément abordables pour tout le monde.

Quant aux bals de l'Opéra, le prix d'entrée, fixé à un écu d'argent, monta à deux écus en 1770.

Et peu à peu les spectacles renchérissent par l'engoûment des grands seigneurs et par la spéculation. L'enthousiasme fut si grand pour les représentations d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck (19 avril 1774), que les Parisiens payèrent jusqu'à 24 livres leurs billets de parterre.

En même temps, les abus commencent à poindre : certains officiers de la maison du Roy ayant trafiqué de leurs entrées se virent supprimer toute faveur pour l'Opéra.

Il est clair d'après ces documents que le théâtre était un passe-temps de grand seigneur. Une diminution s'imposait dans la cherté de ces amusements : la concurrence se chargea de la réaliser.

Ce fut le lundi 28 avril 1783 (1), que les comédiens du roi de la troupe italienne inaugurèrent, en présence de la reine Marie-Antoinette, leur salle, par la première représentation de *Thalie au Nouveau-Théâtre*, prologue en un acte, en prose et en vers, mêlé de vaudevilles et d'ariettes, de Sedaine, musique de Grétry, et par la reprise des *Événements imprévus*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, de d'Hèle, musique de Grétry.

Le prix des places était ainsi fixé :

Orchestre où les dames étaient admises, 6 livres;

Balcon, 6 livres;

Amphithéâtre, 6 livres;

Premières loges, 6 livres;

Deuxièmes loges, 3 livres;

Galeries tournantes au 4e, 1 livre 16 sols;

Parterre, 1 livre [illegible] sols.

Il y avait en outre ce qu'on appelait les petites loges, qui étaient louées à l'année et où le public ordinaire n'était pas admis.

Le gros public, on le comprend au simple exposé de ces prix, ne pouvait pas s'offrir aisément une soirée au spectacle. Aussi se précipitait-il aux petits théâtres de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain. La foire Saint-Laurent était située entre les rues du Faubourg-Saint-Denis et du Faubourg Saint-Martin. Ce ne furent primitivement que des saltimbanques qui s'y installèrent, et le prix des places était l'idéal du bon marché :

Pour le modique salaire de deux à vingt-quatre sols, à toute heure, des joueurs de gobelets exécutaient des tours de passe-passe, de cartes, de dés (2).

Mais, peu à peu, les saltimbanques firent place à des comédiens, qui improvisaient sur un canevas quelconque ; puis ils se mirent résolument à commander des pièces à des auteurs connus.

On obligeait les acteurs à finir leurs jeux, en hiver, à quatre heures et demie du soir, à ne pas recevoir plus de cinq sous au parterre et douze sous aux premières (1).

Or la Comédie-Française et la Comédie-Italienne suscitèrent des chicanes de toutes sortes à ces théâtres en plein vent, et le public, qui aimait à faire de l'opposition selon son habitude, s'y portait en foule. Alors intervint une sorte de compromis.

Les danseurs de corde et les joueurs de marionnettes, nous dit M. Émile Campardon (2), étaient tolérés au XVIIIe siècle aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain. Il leur était interdit de représenter de petites comédies, mais on achetait le droit de contravention, c'est-à-dire l'autorisation de braver les procès-verbaux de contravention que la Comédie-Française faisait dresser par les commissaires au Châtelet, et la permission de représenter toutes sortes de pièces... Voici du reste, fixés par une ordonnance de 1750, quels étaient les devoirs et les obligations des théâtres forains : « De par le Roy et l'Ordonnance de Messire Nicolas René Berryer, il est permis aux danseurs de corde et sauteurs, de faire leurs exercices de sauts, de danses et de pantomimes, sans qu'ils puissent représenter aucune pièce déclamée et chanter ni exposer de canevas de leurs pièces au fond, ni dans aucune partie du théâtre, soit par des tableaux, des écrits ou autrement. Les places du théâtre et des premières loges sont fixées à trente sols, et les autres, depuis six jusqu'à douze sols, sans que les maîtres desdits jeux puissent exiger au delà, à peine de restitution, de fermeture du jeu, même de prison en cas de récidive. Permettons aussi aux maîtres de loge de marionnettes de représenter, ainsi qu'ils ont accoutumé, des pièces et pantomimes sur leur théâtre, à charge de se servir du sifflet appelé *pratique* et de se conformer au surplus à ce qu'il est prescrit pour les danseurs de corde, sous les mêmes peines. A l'égard de leurs places, celles de l'amphithéâtre sont et demeureront fixées à quarante sols, les autres, depuis six sols jusqu'à douze, sans qu'ils puissent exiger davantage. »

On voit que les ordonnances n'étaient guère tendres. Mais ce fut pour les théâtres de la foire Saint-Laurent un regain de succès. Une des baraques qui eurent le plus de vogue fut le cabinet des figures de cire de Curtius.

Le prix des places debout, aux premières avant le balcon, était de deux sols; les secondes, après le balcon de séparation, pour aller partout, douze sols (3).

Ce Curtius était, dit-on, le père de Mme Tussaud, la

(1) Émile Campardon, *ouvr. cit.*, p. XXXI.

(2) Arthur Heulard, *la Foire Saint-Laurent, son histoire et ses spectacles*. Paris, Lemerre, 1878, p. 14.

(1) Brazier, *ouvr. cit.*, t. I, p. 241.

(2) Émile Campardon, *Les Spectacles de la Foire*; Paris, Berger-Levrault, 1877, t. I, introd., p. XXVIII.

(3) Arthur Heulard, *ouvr. cit.*, p. 145.

richissime propriétaire du musée Tussaud, de Baker-Street à Londres.

Nous arrivons au XIX[e] siècle. Les tarifs des principaux théâtres de Paris existant en 1827 se trouvent consignés dans l'*Architectonographie des théâtres de Paris*, d'Alexis Donnet (1). Donnet se plaignait lui aussi de la cherté des places :

> Les places privilégiées, dit-il, qui n'étaient chez les anciens que la récompense des services, sont aujourd'hui le partage de la seule richesse (2).

Mêmes doléances chez Ducasse (3) :

> Que diraient nos pères s'ils voyaient payer habituellement quarante francs, dans les petits théâtres, une loge de cinq places où quatre chiens de chasse un peu forts ne tiendraient pas à l'aise, et offrir quelquefois dix louis de la même [illegible] pour un jour de première représentation?

La question s'est compliquée de nos jours de la taxe de location. Des gens viennent assurer la recette pour le soir, et les directeurs font payer plus cher à ces spectateurs-là, alors que dans toute entreprise quelconque on réserve des avantages aux premiers souscripteurs.

Il est évident que si les directeurs de théâtres veulent se mettre sérieusement à réformer les abus et remonter leurs recettes, c'est dans l'abaissement du prix des places que résidera leur réussite. Le temps des grands seigneurs est passé ; ce sont les petites bourses et les petites places qui font les succès d'argent. Les directeurs le comprendront-ils ?

Louis Schneider.

CHOSES ET AUTRES

M. Henri Brisson est un classique, un conservateur radical des traditions et de la langue. Une partie de conservation et une partie de radicalisme, pesées, battues ensemble et cuites à point sur un feu doux, ont formé ce type qui est assez fréquent chez nous, dans la classe lettrée. M. Henri Brisson l'a réalisé avec une justesse exceptionnelle, de là son originalité et son autorité qui sont grandes quoique discrètes, ou parce que. Elles grandiront encore, pour peu que les circonstances s'y prêtent, et, précisément, elles s'y prêtent. Enfin on verra ce que l'on verra, mais ce n'est pas cela que je voulais dire.

Je voulais dire que, l'autre semaine, notre président ayant décidé d'ouvrir les jardins du Palais-Bourbon à la cohue la plus *select* de *Cosmopolis*, fit annoncer bravement dans les journaux qu'il allait donner tel jour, à telle heure, « une partie de jardin... » Ces deux simples mots français, « partie » et « jardin », unis par la préposition « de », révélaient toute la profondeur du jacobinisme intransigeant : il n'y a que M. Henri Brisson pour porter ce défi au goût public.

Mais, en même temps, par une attention indulgente aux *snobs*, il eut le soin délicat de faire mettre entre parenthèse, dans l'avis officiel que publièrent les journaux, « garden-party ». Les *snobs* n'ont jamais été plus nombreux en France, ils envahissent tout : ils pullulent. A la vue de ces mots « garden-party », ils comprirent immédiatement et d'un seul coup ce que « partie de jardin » voulait dire, et ils furent en foule à l'invitation du président libéral, qui leur concédait la parenthèse.

J'imagine qu'on a dû jouer dans la partie de jardin du président au *lawn-tennis*, au *cricket*, au *foot-ball* ou au *base-ball* ; on n'aura pas manqué de parler de ces divers jeux, avec les intonations voulues, si on ne les a pas joués. Je me reproche de n'avoir pas assisté à la fête, je serais plus documenté pour en dire ici mon opinion ; je me vengerai la prochaine fois, si le succès de celle-ci donne à M. Brisson l'envie de nous en offrir une autre ; mais je voudrais y voir souvent un bon jeu de tonneau, des boules, percées d'un gros clou de cuivre à leur centre et pesant au moins un kilogramme, comme celles dont on se sert dans les « bouloirs » de nos provinces : puis quelques parties de saute-mouton, de main chaude et de colin-maillard avec de belles dames, comme dans le tableau de Wilkie.

Le colin-maillard, en effet, est anglais, mais il est encore plus français ; il conviendrait surtout pour les amusements qui se donnent au Palais-Bourbon. C'est là qu'on voit pendant toute l'année cinq cents personnes très graves, et du même sexe, les yeux bandés à triple mouchoir, cherchant dans une nuit profonde des textes de lois qui leur échappent, des projets de réforme qui s'esquivent dès qu'on les frôle et des portefeuilles ministériels qu'on ne saisit que pour les perdre déjà !

Quant au vrai nom de cette fête, je ne suis pas encore fixé, [illegible] furieusement, et cependant ? « Donner une partie de jardin » plait sans doute par le bel air de révolte qu'il respire ; oser se servir de notre français aujourd'hui, c'est presque revendiquer l'antiquité de la Patrie française et c'est aussi relever l'étendard de la Révolution contre l'invasion du Snobisme cosmopolite et

(1) [illegible] Paris, 1827.
(2) *Id., ibid.*, p. 8.
(3) [illegible]

mondial. Mais on pourrait trouver mieux que « donner une partie de jardin » : certaines personnes ont dû croire que le président allait leur donner un petit lot de terre, une plate-bande, un pot de fleurs, peut-être, qu'elles emporteraient pour orner leur fenêtre de la rue Quincampoix. Les ambitieux ont pu s'imaginer que le président leur offrirait un quartier de terre et de cailloux au bord de la mer, avec une villa au milieu pour passer leurs vacances. Comment disaient les gens du xviii[e] siècle quand ils donnaient à leurs amis une fête dans un jardin ? Ils ne disaient certainement pas « une fête de jardin ». Molière disait : « Donner un cadeau merveilleux de danse et de musique. » Mais « cadeau », au sens de fête villageoise et de délassement musical, serait aujourd'hui plus baroque que garden-party, et paraîtrait maigre aux belles dames et aux beaux messieurs, qui n'admettent à titre de cadeaux que du solide et du durable, ou du savoureux et du fondant, quelque chose qui vous habille ou qui se mange, un bracelet, une robe de brocart, un jambon de Mayence. Mais un concert de musique ailée sur l'herbe tendre, un tour de valse dont il ne reste rien, quand on a tourné trois fois. Oh ! non, ce ne sont plus là des « cadeaux » pour notre société positive.

Il n'y a de « cadeaux » désormais que ce que l'on peut palper de ses doigts, tenir dans sa main, étaler sur son corps ou ingurgiter dedans, mettre dans sa poche ou dans son coffre ; ce sur quoi, en un mot, on peut exercer son privilège de propriété personnelle exclusive. « Tiens, prends, mange, voilà un cadeau ! glouton ! Tiens, prends, compte, voilà un cadeau ! avare ! » Mais une musique ou une danse partagée, dans un gracieux décor d'architecture et de bosquets fleuris, c'est du collectivisme esthétique !

Je ne trouve en définitive rien pour remplacer l'insipide garden-party ; car il faudrait que cet autre mot éveillât en nous les idées qui vont avec garden-party ; et les mots que nous possédons : fête, divertissement, kermesse, — que sais-je ? — ne se présentent pas avec le cortège des jeux anglais et des habitudes anglaises. Nous détestons les Anglais, c'est entendu ; mais nous voulons absolument faire les Anglais, singer les Anglais, être des Anglais, par nos modes, nos plaisirs et nos travers, ne voulant pas être des Allemands, jusqu'à nouvel ordre, et ne voulant pas être tout bonnement des Français de France.

* *
*

Les mots exotiques ne font pas de mal à une langue, quand elle se les approprie réellement, se les assimile, les fait siens. Tout est là. La santé, l'honneur, la décence et le droit sont saufs, si l'assimilation s'accomplit ; alors l'expression est à vous, c'est votre bien, votre propriété, la plus sacrée des propriétés, la chair de votre chair et la moelle de vos os.

Par votre travail d'assimilation victorieuse et compétente, vous avez mérité d'avoir ce mot ; il vous enrichit, vous renouvelle. Et personne n'a rien à dire. Votre acquisition est légitime. Elle est si bien légitime qu'elle ne s'aperçoit plus, elle ne se distingue pas du reste de la langue nationale, elle s'y est fondue. Notre langue et toutes les langues abondent aussi d'expressions étrangères, que les savants sont seuls à reconnaître.

C'est là le principe du droit : il est clair et indiscutable ; il sort de la nature des choses. Il résout au physique et au moral tous les problèmes les plus compliqués de la propriété des hommes sur terre. Ainsi, pour cette question encore débattue la semaine dernière entre MM. Gaston Deschamps et Émile Zola, à propos des emprunts évidents de *Rome*, le principe de droit que je me permets de rappeler ici illumine le litige dans ses profondeurs.

Si la critique peut signaler les emprunts, les faire toucher du doigt, les retirer du tissu de l'œuvre et les mettre à part sous les yeux du public, vous êtes condamné par le fait ! Vous avez beau être requin, il n'est pas moins vrai que cela n'est pas à vous, c'est le bien d'autrui.

Assimilez, naturalisez et réalisez, puisque votre prétention est précisément d'être réaliste et naturaliste ! Remplissez donc votre fonction et je dis : réalisez par votre travail votre acquisition ! Alors il n'y a plus de flibusterie littéraire ; personne au monde n'a plus le droit de vous taxer d'emprunteur et de plagiaire. Comment le ferait-il, puisque l'emprunt n'est plus visible ? La perfection et l'achèvement intégral de la propriété sont là tout entiers. C'est ainsi que faisaient les vrais créateurs, maîtres et propriétaires de la langue. Mais tant que je distingue la juxtaposition, la soudure, halte-là, mon bonhomme ! je te prends la main dans le sac. Ceci n'est pas à toi, c'est à l'autre ! Rends-le-lui par la gorge ou j'appelle les gendarmes !

Tu n'as pas assez travaillé, assez consciencieusement peiné et ouvré pour avoir droit à cette partie de ton ouvrage, puisque tu n'es pas encore parvenu à te l'assimiler. Je te l'enlève à juste titre et je l'expose aux yeux du public ricaneur.

Requin tant qu'on voudra ; j'admets le requin, mais le requin lui-même est tenu d'assimiler ce qu'il avale ou de le rendre ou de crever : il n'y a pas d'autre alternative.

* *
*

On a peu visité, je pense, les estomacs de requins, mais les estomacs des autruches sont très connus. On

en a vide plus d'un au laboratoire du Jardin des Plantes. On y a trouvé toutes sortes de choses invraisemblables dans un pareil endroit, pour nous autres hommes : des kilogrammes de clous et de cailloux, des jouets d'enfants, des bouteilles, des ceinturons de militaires, avec leur sabre et leur giberne, des casques de pompiers : il est clair que tout ce bagage n'est pas la propriété de l'autruche, elle a beau le porter allégrement dans la vaste poche de son estomac blindé, tout cela, c'est du vol.

Mais supposez qu'elle ait pu s'assimiler le casque et la bouteille, qu'elle ait réussi, par la puissance de ses membranes et de son suc gastrique, à en faire de la viande d'autruche et de la moelle d'autruche, — eh bien! ce serait à elle, alors, et la pensée inique ne viendrait à personne de lui faire reproche d'une acquisition gagnée et méritée par un si merveilleux travail!

Ce serait une autruche de génie. Elle aurait le droit de se carrer dans son estomac magnanime et dans son étendard de plumes sublimes, en disant : Tout cela est à moi! Ce monument de sa gloire serait absolument sa propriété individuelle, bien qu'elle eût fait entrer dans sa composition le casque et la bouteille.

Il n'y a plus de cuivre, ni d'airain, ni de verre dans cette hypothèse : il n'y a plus que de l'autruche. C'est le modèle de la propriété achevée et consommée.

Quant à toi, requin, c'est en vain que tu te débats dans l'onde amère : tu es dans ton tort, et tout le monde le voit, tu es pris. Les pièces que tu as avalées, tu ne les as pas digérées : elles sont restées, telles quelles, dans ton vaste ventre ouvert de part en part à la lumière du jour, on les reprend donc et on les rend à leurs propriétaires ; c'est justice.

JEAN-LOUIS.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Les nouvelles de Madagascar sont mauvaises. Au moment même où M. Hanotaux a été forcé, à son corps défendant, mais par la logique des choses, de demander aux Chambres de prononcer l'annexion formelle et définitive de l'île à la France, et où les questions internationales soulevées par le second traité que M. Laroche a fait signer à la reine Ranavalo sont sur le point d'être réglées, nous nous trouvons en présence d'une situation telle que l'on est presque autorisé à se demander si tout n'est pas à recommencer et si nous n'allons pas être forcés d'entreprendre une nouvelle expédition pour reconquérir Madagascar contre les Malgaches après l'avoir conquis contre leur reine.

J'avais malheureusement prévu tout ce qui arrive, et lorsque, l'année dernière, commença à se manifester le mouvement d'opinion qui a eu pour conséquence l'abandon du traité du 1er octobre et la proclamation de prise de possession de Madagascar par la France, je me suis vainement efforcé de réagir contre un emballement qui devait nous coûter cher. Je n'avais d'autre autorité que celle que pouvait me donner un séjour récent dans l'île, l'expérience acquise du caractère et des dispositions de ses habitants par deux années d'études sur les lieux mêmes. D'autres, plus qualifiés, ne se sont pas épargnés pour signaler le péril, et l'homme éminent qui dirige de nouveau aujourd'hui notre politique étrangère, qui avait décidé la Chambre à entreprendre l'expédition, qui avait préparé le traité de protectorat après s'être entouré des lumières de tous les fonctionnaires « malgaches » de son département, ne s'est pas fait faute de crier casse-cou. On n'a rien voulu entendre que les phrases creuses et les belles tirades de ceux qui clamaient que ce serait une honte de nous contenter d'un protectorat après les sacrifices que la France s'était imposés, et le nouveau ministère qui prenait justement le pouvoir à ce moment suivit le courant.

La direction des affaires de Madagascar fut enlevée au ministère des Affaires étrangères pour être confiée à celui des Colonies, et M. Laroche, ancien lieutenant de vaisseau, préfet de la Haute-Garonne, était bombardé résident général à Madagascar. Il s'embarquait bientôt après avec un personnel entièrement nouveau, car le rattachement aux colonies entraînait la retraite de tous les anciens résidents qui restaient à la disposition du ministère des Affaires étrangères.

M. Laroche partait plein de zèle, mais à l'aventure. Il ne connaissait presque rien du pays qu'il allait organiser d'abord, administrer ensuite, et, si faire se pouvait, mettre en valeur. Ses collaborateurs n'en savaient pas plus long que lui, et le ministre qui l'avait nommé, et les bureaux qui avaient préparé ses instructions n'étaient guère mieux renseignés. Pendant les quinze jours qui précédèrent son départ, M. Laroche se mit au courant comme il le pût, et il emporta toute une bibliothèque malgache pour compléter son instruction durant la traversée.

Il était fixé sur un seul point, c'est qu'il fallait renoncer au protectorat et établir un régime mixte qui serait une annexion mitigée, une prise de possession à deux fins, stipulée dans un acte unilatéral dont on lui remit copie et qu'il avait mission de faire signer par la reine Ranavalo. Il n'y éprouva aucune difficulté. Dès le lendemain de son arrivée à Tanana-

[illegible] il se rendait au palais de la reine, et celle-ci signa sans la moindre hésitation le papier qu'il lui présenta. La bonne Ranavalo aurait probablement signé n'importe quoi.

Ce jour-là, en rentrant à la Résidence générale, M. Laroche a dû se demander si ce papier était bien nécessaire, et si la souveraine en acceptant avec cette aisance les conditions nouvelles qu'on lui dictait et dont on avait fait une si grosse affaire à Paris, n'était pas devenue, depuis le 1er octobre, une simple machine bonne à faire manœuvrer comme on l'aurait voulu. Il aurait peut-être pu se demander avant pourquoi le général Duchesne, autorisé par M. Hanotaux à exiger de la reine des Hovas des conditions beaucoup plus dures que celles nettement énoncées dans les instructions qui lui avaient été remises avant son départ de Paris, avait cru devoir se prévaloir de la latitude qui lui était laissée et ne pas revenir sur le traité du 1er octobre, parce que ses nouvelles instructions lui étaient parvenues quelques jours seulement après la signature de ce traité. Il a probablement compris depuis les motifs d'une pareille réserve de la part du chef de l'expédition : le général Duchesne avait à ses côtés un agent du ministère des Affaires étrangères, M. Ranchot : cet agent n'avait pourtant pas la réputation d'être d'une bienveillance exagérée pour les Malgaches, mais il les connaissait, et savait l'effet désastreux que devait fatalement avoir cette répudiation de la signature d'un plénipotentiaire français.

Or ce que le général Duchesne et M. Ranchot avaient prévu est arrivé. La reine s'est soumise... mais le pays s'est soulevé.

Depuis que Madagascar est « possession française », on ne peut plus faire le moindre petit voyage sans s'exposer à être massacré : l'on vient encore d'apprendre l'assassinat de deux de nos compatriotes près d'Andrang Oloaka, dans une région qui était naguère assez sûre pour que l'on pût s'y risquer seul sans aucun danger. J'y ai passé il y a trois ans, avec quelques amis, toute une nuit à l'affût, à l'orée de la forêt, à guetter des sangliers qui venaient dévaster les champs de patates des paysans malgaches. Nous n'avons pas vu de sanglier, mais par contre nous n'avons été inquiétés par aucun *favahalo*.

Est-ce à dire, comme on le prétend, que le résident général est seul responsable de cette situation, que son rappel s'impose au plus tôt, et qu'il est urgent de le remplacer par un général ? Je ne le crois pas, et si M. Laroche a commis des erreurs, impossibles à éviter pendant les premiers mois de son éducation malgache, on s'exposerait en lui donnant un successeur, précisément au moment où il doit commencer à se débrouiller, à livrer le pays encore une fois à un novice qui aurait à recommencer les mêmes écoles, et qui, pour ses débuts, se trouverait aux prises avec une très grosse difficulté.

Il ne faut pas oublier que la Chambre, qui a déjà à son actif la grave erreur de la non-ratification du traité du 1er octobre, vient de mettre le gouvernement en demeure de procéder immédiatement à l'émancipation des esclaves à Madagascar, et que cette opération nous ménage encore des surprises désagréables si l'on n'y procède pas avec les plus grands ménagements.

Cette question de l'esclavage et celle de la corvée, — que les théoriciens du Palais-Bourbon ont fort heureusement oubliée l'autre jour, — étaient précisément de celles dont la solution difficile devait nous engager à nous contenter momentanément d'un simple protectorat, et nous pouvons d'autant mieux en ajourner le règlement que l'esclavage à Madagascar, surtout depuis l'abolition de la traite et la libération des Mozambiques, qui remontent à une vingtaine d'années, n'a rien qui puisse épouvanter le philanthrope le plus susceptible et le plus attendri. L'esclave malgache ne ressemble ni de près ni de loin au nègre classique qu'un maître inhumain fait trimer du matin au soir à coups de trique, et Mme Beecher Stowe n'eût jamais songé à écrire la *Case de l'oncle Tom* si elle n'avait eu sous les yeux que les mœurs patriarcales des maîtres et des serviteurs à Madagascar. Il n'y a en effet aucune différence entre un Malgache libre et un Malgache esclave que celle-ci : l'esclave doit la corvée à son maître, et l'homme libre à la reine, c'est-à-dire à tout le monde, et la liberté avec ses dangers et ses charges paraissait si peu enviable que j'ai connu des esclaves qui ne voulaient pas être émancipés. J'ajouterai même, au risque d'être taxé d'exagération, — et j'affirme que c'est l'exacte vérité, — que sauf dans les campagnes et chez les petits propriétaires où il y a communauté de vie absolue et complète entre les familles des maîtres et celles des esclaves, ces derniers ne vont guère chez leurs maîtres que lorsqu'ils n'ont pas de travail, pour se faire loger et nourrir. Tout le reste du temps, ils travaillent comme ils l'entendent, gardent presque complètement le produit de leur labeur généralement intermittent, et ont même le droit de thésauriser, d'acquérir des terres et de devenir à leur tour propriétaires d'esclaves.

Il y a naturellement des exceptions à cette règle. Il y a à Madagascar de mauvais maîtres, comme il y a ailleurs de mauvais patrons. Et les mauvais maîtres maltraitaient leurs esclaves et les enchaînaient pour les punir de la moindre peccadille. J'ai trouvé cela horrible quand je l'ai vu pour la première fois, mais je me suis rendu compte bientôt que les hommes libres

n'étaient pas beaucoup mieux partagés : le non-paiement d'une dette entraînait la mise aux fers du débiteur récalcitrant, et lorsque les autorités judiciaires n'agissaient pas assez vite, le créancier lui-même s'arrogeait le droit de le faire mettre aux fers. J'ai compris alors pourquoi les esclaves ne tenaient pas à la liberté.

Ces abus ont cessé ou disparaîtront naturellement partout où notre autorité pourra s'exercer, mais ce n'est pas un simple décret proclamant l'émancipation des esclaves qui y mettrait fin, d'autant plus que ce décret restera lettre morte précisément dans les régions où la servitude n'a pas le caractère familial que je viens de dire. Ce n'est ni dans l'Imerina, ni dans le Betsileo, ni chez les Betsimisarakas, partout où nous avons des résidents, que se pratique l'esclavage tel que le comprennent et le proscrivent les âmes sensibles de nos législateurs; mais chez les Sakalaves insoumis de la côte ouest, chez les Baras, pour qui M. Jaurès et ses amis resteront malheureusement, pendant bien des années encore, aussi inconnus que le plus obscur des paysans du Morbihan ou du Finistère. Mais la Chambre a sauvegardé un principe. Tout est là.

L'important pour nous, c'est que la situation n'est fort heureusement pas aussi grave qu'on l'a dit; — avec de l'énergie et de bonnes troupes, l'on pourra en sortir avant la saison des pluies, qui ne commence qu'à la fin de l'année. Il s'agit seulement de ne pas perdre de temps. On sait maintenant, d'une manière positive et définitive ce que l'on veut faire, et l'on est décidé à le faire. Cela coûtera, il est vrai, encore quelques millions que l'on eût pu épargner. Mais il ne servirait plus à rien de récriminer, et tout peut encore s'arranger si nos excellents colonisateurs en chambre ne se mêlent pas d'avoir de nouvelles idées généreuses ou patriotiques du genre de celles dont leurs électeurs vont maintenant payer les frais de leur bourse et peut-être aussi de leur sang.

Les affaires d'Orient sont en voie d'arrangement, et le Sultan, après s'être un peu trop longuement fait tirer l'oreille, finit par faire droit aux réclamations des puissances. En ce qui concerne la Crète, ces réclamations portaient sur quatre points : 1° restauration de la convention d'Halapa et nomination d'un gouverneur chrétien; 2° amnistie générale; 3° suspension immédiate des hostilités, 4° convocation de l'assemblée.

Le Sultan n'a pas seulement promis d'y faire droit, il s'est déjà exécuté pour trois d'entre elles et s'est engagé pour la quatrième avec une bonne grâce et une promptitude que lui ont évidemment suggérées l'unanimité et l'énergie des démarches des ambassadeurs. Il a même eu la main heureuse pour le choix du nouveau gouverneur, et le nom seul du prince de Samos contribuera certainement beaucoup à convaincre les Crétois qu'on ne les bernera pas cette fois comme on l'a toujours fait jusqu'ici. Plus heureux que la Crète, Samos jouit depuis plus de soixante ans d'une autonomie à peu près complète, les pouvoirs du prince chrétien qui la gouverne ne sont pas soumis aux caprices du divan, elle paie à la Turquie un tribut fixe : elle est tranquille et prospère. Or, les Crétois se rappellent que le protocole du 20 février 1830 qui a institué ce régime bienfaisant pour Samos leur avait également promis de les « protéger contre l'arbitraire et les actes d'oppression de la Porte, » et ils ne manqueront pas de se dire que le prince Georgi Berovitch n'aurait évidemment pas renoncé à sa principauté pour devenir un *vali* turc à la Canée s'il n'avait pas de sérieuses garanties d'y pouvoir faire œuvre sérieuse et durable.

La perspective de cette heureuse et relativement prompte solution d'une difficulté qui menaçait de provoquer de sérieuses complications en Orient, on la doit à l'unanimité de l'action des puissances, mais aussi et surtout à l'intervention de notre diplomatie à Constantinople. Dès les premiers troubles de la Canée, en même temps qu'il y faisait expédier deux croiseurs pour veiller à la sécurité de nos nationaux, M. Hanotaux chargeait M. Cambon de se mettre en rapport immédiat avec le Sultan et la Sublime Porte pour leur faire savoir que, tout en étant résolument décidée à tout faire pour sauvegarder l'intégrité de l'empire ottoman, la France ne tolérerait pas que, sous prétexte de répression de l'insurrection, la soldatesque turque se livrât en Crète aux mêmes excès qu'en Anatolie. Les troubles de Diarbekir et le soulèvement des Druses provoquaient quelques jours après une démarche analogue de la part de notre ambassadeur, qui faisait connaître au Sultan que la France était toujours soucieuse de sauvegarder son prestige et ses droits de protection de la chrétienté en Syrie, et peut-être même laissa-t-il entendre que nous referions au besoin ce que nous avions fait en 1860, où nous avons occupé la Syrie pendant quelques mois, pour protéger les Maronites contre ces mêmes Druses, tout en rappelant que la convention de 1861 était toujours en vigueur, et que nous n'étions allés au Congrès de Berlin qu'après avoir exigé et obtenu que l'on n'y toucherait ni à la Syrie, ni à nos droits de protection sur les Lieux Saints.

Cette attitude loyale et ferme a produit plus d'effet que les rodomontades et les vaines menaces dont d'autres s'étaient montrés si prodigues l'année dernière au moment des affaires d'Arménie, pour cette

simple raison que le Sultan sait que notre intervention ne masquerait aucune arrière-pensée : c'est pour cela aussi que l'ambassadeur français reste toujours *persona gratissima* auprès d'Abdul Hamid.

Peut-être même finira-t-on par comprendre à Constantinople que la Turquie n'aurait rien à perdre, au contraire, à ne plus maltraiter et massacrer ses sujets chrétiens... Mais n'anticipons pas.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

POÉSIES CHOISIES DE UHLAND, traduction de *M. A. Pottier de Ciprey* (Perrin, éditeur). — Dans une courte notice sur la vie et les œuvres du grand poète romantique allemand, M. de Ciprey convient, avec Mme de Staël, que « la poésie, traduite en prose, est un canevas dont on a ôté la broderie ». La traduction est particulièrement périlleuse quand il s'agit d'un lyrique comme Uhland qui, dépouillé de la magie du rythme et de l'incomparable coloris de la langue poétique, nous paraît aujourd'hui, avouons-le, bien moyen âgeux.

La mode était alors aux preux chevaliers, aux nobles demoiselles, aux antiques manoirs, aux moustiers dans le val profond, toutes choses que nous goûtons médiocrement en notre fin de siècle aussi peu chevaleresque que possible. Certes on ne pourrait d'un choix de poésies de Uhland bannir les ballades qui forment la partie la plus considérable de son œuvre, mais il y aurait profit, croyons-nous, à ne citer que les plus remarquables et à mettre au premier plan ces morceaux superbes qui s'appellent : *l'Église isolée, la Fortune d'Edenhall, l'Anathème du Chantre*, ou mieux encore ces petites pièces comme *la Fille de l'hôtesse, le Bon Camarade, l'Aubépine du comte Everard, le Chevreuil*, etc., etc., où l'âme du poète, débarrassée de l'attirail romantique qui a terriblement vieilli, nous apparaît dans toute son exquise pureté. Ce sont assurément là les impérissables titres de gloire du poète wurtembergeois.

Nous louerons la traduction d'une consciencieuse exactitude qui n'exclut nullement l'élégance (signalons en particulier *l'Église isolée* et *l'Anatheme*), mais nous aurions su gré au commentateur d'avoir fortement élagué les petites notes dont la plupart sont au moins superflues, s'adressant à un public lettré : « millénaire, période de mille ans ; Odin, Jupiter de la mythologie scandinave ; rondache, sorte de bouclier rond ; dextre, terme poétique et ancien pour main droite »...

G. Art.

UN ROMAN D'AMOUR, par *le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul* (Calmann Lévy, éditeur). — Ne croyez pas, sur la foi de ce titre fallacieux, que M. de Spoelberch, connu jusqu'ici comme un érudit austère, tourne sur le tard à la littérature romanesque et galante. Ce roman d'amour n'est autre que le roman de Balzac et de Mme Hanska, reconstitué par l'auteur avec un zèle patient et minutieux. J'y signalerai notamment deux lettres de « l'Etrangère ». La première est fort curieuse. D'un tour amphigourique et saugrenu, elle ne semble guère justifier la belle passion dont Balzac s'éprit à distance pour sa correspondante. Mais il y avait sans doute l'attrait du mystère.

Et puis, comment rester insensible aux appels d'une admiratrice qui vous traite de « météore lumineux » et trouve à votre âme « des émanations célestes »? Avec ces deux lettres, n'oublions pas, en fait de pièces nouvelles, le mémoire du nommé Grimault. Ce nom-là ne vous dit rien? Sachez que M. et Mme de Balzac, rentrant à Paris après leur mariage, furent obligés de se faire ouvrir par un serrurier la porte de leur hôtel, le domestique qui en avait la garde ayant été subitement pris de folie. C'est ce serrurier, le susdit Grimault, dont M. de Spoelberch nous cite le mémoire tout au long. Et je ne vois pas bien pourquoi, ayant aussi parmi ses papiers la facture du praticien qui moula la main de Balzac mort, il nous cache un document non moins précieux, si j'ose le dire, que la note de serrurerie.

NOUVELLE ÉDUCATION DE LA FEMME, par *Mme la vicomtesse d'Adhémar* (Perrin, éditeur). — Mme d'Adhémar fonde l'Institut des Dames du Préceptorat chrétien, sorte d'Ecole normale libre et syndiquée, pour y former les jeunes personnes qui se destinent à l'enseignement dans les familles. C'est une œuvre de propagande et d'apostolat catholique. Il n'y a pas lieu d'en discuter ici l'esprit et le but.

Ce qui m'en paraît amusant, c'est un singulier mélange de hardiesse et de timidité. Mme d'Adhémar veut « harmoniser l'éducation avec les tendances modernes » ; ne vous étonnez donc point de voir sur ses programmes des écrivains comme Michelet. Mais cette éducation doit pourtant rester catholique ; ne soyez donc pas surpris si elle ne fait lire Michelet à ses élèves que pour leur montrer, pièces sur table, l'odieuse perfidie de cet historien malfaisant. Pareillement, Mme d'Adhémar réserve la dernière année d'études à la fréquentation de la Sorbonne et du Collège de France, pour que les futures institutrices « se familiarisent avec les idées indépendantes » ; mais elle se préoccupe aussi de protéger ses élèves contre ce que les cours universitaires peuvent avoir de périlleux, et « fixe leur jugement définitif » à l'aide de l'ouvrage magistral « qui nous est promis par M. l'abbé Frémont ».

Ainsi se réalisera le programme de l'institut : d'une part « émanciper *très largement* la jeunesse », de l'autre, « en régler l'essor par des doctrines *très serrées* ». Ce programme a reçu l'approbation d'un grand nombre de prélats; il se réclame même de quelques évêques laïques.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33894 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME VI 11 JUILLET 1896.

LA POLITIQUE

Quand cet article paraîtra, la Chambre se sera sans doute prononcée sur le projet de réforme fiscale du gouvernement : souhaitons du moins qu'il en soit ainsi.

Au moment où nous écrivons, l'article premier du contre-projet de M. Doumer a été repoussé ; ce n'est là qu'un résultat négatif.

Il s'est trouvé hier une majorité contre le système de M. Doumer : cela ne veut pas dire qu'il se trouve demain une majorité pour le système de M. Méline.

Il faut cependant prendre parti, car c'est chose fâcheuse entre toutes de poser les questions sans les résoudre, de faire naître à la fois des inquiétudes et des espérances sans que les projets se traduisent en actes ; et ce qui est vrai de la réforme des contributions directes n'est pas moins vrai de la réforme de l'impôt sur les boissons, de la loi sur les accidents du travail, de la réduction des frais de justice, de la suppression ou revision des octrois, en un mot de toute les questions qu'on agite depuis des années sans aboutir pour aucune.

De là cette idée de l'impuissance parlementaire qui, de plus en plus, se répand dans le public.

Quelques-uns, — et parmi eux des hommes considérables, — estiment que notre système d'impôts directs est excellent : cette opinion n'est pas la nôtre, mais enfin c'est une opinion ; si la majorité de la Chambre pense ainsi, qu'elle le dise nettement.

Si, au contraire, — comme on peut le supposer, — la majorité parlementaire incline vers une réforme fiscale, qu'elle agisse avec prudence, avec réflexion, mais qu'elle agisse.

Dût-on y employer quelques séances de nuit, il vaut la peine de discuter une bonne fois la question des contributions directes. Critiquez tant que vous voudrez le projet de M. Cochery, modifiez-le, améliorez-le. Si ce projet ne vous convient pas, proposez autre chose ; mais ne vous séparez pas sans avoir émis un vote positif.

Le pire, suivant nous, serait que ce long débat aboutît à un de ces votes de principe qui n'ont qu'une valeur académique, et que la question fût remise à plus tard.

La politique d'ajournement, si le parti modéré n'y prend garde, pourrait bien lui être funeste.

Il est chaque jour plus évident que l'avenir est aux partis qui ont un programme d'action.

Voyez les élections de dimanche dernier en Belgique. Le parti catholique conserve la majorité. Le parti socialiste gagne des voix, sinon des sièges. Le vaincu, c'est encore le parti libéral.

N'y a-t-il pas là une leçon pour les modérés de France ? N'est-ce pas la preuve que c'est par des actes, non par des doctrines, que les partis vivent et grandissent ?

Quand nous tenons ce langage, des amis nous disent : Prenez garde ! vous donnez des armes à nos adversaires. — Pauvre politique que celle qui s'inquiéterait de plaire à un adversaire ou de choquer un ami. Nous n'en sommes plus là : il s'agit de savoir si une idée nous paraît juste, et, quand elle nous paraît juste, de la soutenir, d'où qu'elle vienne.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA DÉLIVRANCE

I

Je ne dirai point que je me suis mariée trop jeune. L'infortune atteint qui lui plaît, et l'attente leurre comme la précipitation. Encore n'étais-je pas responsable. A dix-huit ans, la prudence doit venir de mes penchants ; les mœurs me poussaient à suivre mon penchant.

Il n'est pas aisé de se prémunir contre celui que j'aimais, alors qu'il se présentait comme fiancé. J'y aurais pourtant réussi, s'il l'avait fallu, car je suis naturellement encline à réagir contre moi-même et à vouloir bien faire. Cela sans aucun mérite : c'est un pur instinct.

L'homme qui m'a humiliée, jusqu'à défigurer l'univers entier et me faire désirer la mort, est de la race pure des séducteurs. Dans une taille avantageuse, il réunit tous les dons de la grâce et de la souplesse : chacun de ses mouvements est agréable, et si l'on ne peut dire que son visage soit strictement beau, il n'en est guère de plus charmant.

Dans ses yeux brille une douceur audacieuse ; sa voix est aisée parmi le plus grand trouble, incomparable quand il parle bas. En un instant, il sait troubler les femmes, et sans leur ôter la parole, sans que la conversation languisse dans ces timidités affreuses qui séparent les êtres.

Je l'aimai bien vite ; je crois encore aujourd'hui qu'il m'aima plus qu'il n'a jamais aimé aucune autre femme ; et mon mariage débuta par un joli bonheur, d'autant que Georges mania merveilleusement ma destinée. Non point qu'il eût aucune qualité très profonde, pas plus qu'aucune intelligence très haute. Les grands charmeurs sont *extérieurs*. Ils ont, comme les grands politiques, une admirable entente superficielle des êtres. Cela suffit presque toujours. On ne conduit guère une créature par ce qu'elle a de plus rare, de plus subtil ou de plus exquis. La séduction des femmes comme la séduction des foules repose sur une certaine rapidité vulgaire et sur l'observance de grosses règles.

Georges, en me comblant de caresses, d'attentions faciles, satisfit à certains traits tout extérieurs de mon caractère, et se fit adorer. Une facilité infinie à changer d'impressions empêchait qu'on ne se lassât de sa présence. Aucun de ses tics ne déplaisait. Sa vie débordait sur l'entourage, gracieuse, fugitive, brillante, nonchalante.

Et cependant je n'étais pas *sympathique* à mon mariage.

Il y avait dans les actes de Georges, — dans *chacun* de ses actes, — quelque chose qui m'inquiétait. C'était, au fond, la manière dont il envisageait la vie. Il semblait toujours vouloir que tout fût défendu et goûter ensuite une joie nerveuse à enfreindre la défense. Il tâchait de donner un caractère coupable aux plus légitimes tendresses, et il manifestait alors une ardeur, une vivacité qui me troublaient.

Si bien que, même en ces premiers mois d'ivresse et de douceur, j'avais l'impression d'une étrange équivoque.

Or, il est dans ma nature d'exécrer l'équivoque. Pour si peu qu'un plaisir me paraisse mauvais, je ne puis plus que souffrir. Je suis tendre, enthousiaste, capable de révolte et même de violence, nullement esclave des préjugés, mais mon enthousiasme, ma révolte ou ma violence sont toujours en faveur de la clarté. Je puis être injuste, mais par erreur. Je puis être coupable, mais par faiblesse, et en détestant ma faiblesse.

Malgré la disparité de nos caractères et cette demi-inquiétude intermittente, j'étais, je le répète, parfaitement heureuse. Pendant la période de voyage, dans le gai désordre d'un continuel changement, la vie de Georges rayonnait exquisement sur la mienne. D'instinct, je m'efforçais de ne pas analyser, de prendre l'amour et les beaux paysages avec ingénuité. Mon âge y portait tout naturellement, et la passion de mon mari était si forte alors, si fervente, qu'elle emportait tout, comme les grands fleuves emportent les plantes et les arbres tombés des rives.

II

Mon malheur fut brusque et décisif, — une chute dans l'abîme.

C'était une nuit. Je m'étais éveillée inquiète. Tandis que je regardais autour de la chambre, j'entendais pleurer mon enfant. Il se tut d'ailleurs tout de suite, mais je n'en demeurai pas moins nerveuse. Je regrettai une fois de plus d'avoir cédé à Georges, qui avait voulu que le petit dormît dans un autre appartement.

Après un moment d'incertitude, je me levai, je montai à la *nursery*. Il se trouva que tout allait bien. L'enfant se rendormait.

Comme je m'en revenais par le couloir, un objet blanc frappa mes regards. C'était une lettre, sur le parquet. L'enveloppe était ouverte des deux côtés, la lettre plus d'à moitié sortie. Je me baissai, et, au moment où j'allais ramasser le tout, je lus, involontairement, une demi-ligne : «... Baisers sur tes chers yeux... » Puis, retournant l'enveloppe, je fus prise de terreur, à la vue du nom de mon mari. Un détail me fit concevoir une faible espérance : l'adresse n'était pas la nôtre. Un regard sur le timbrage ramena la terreur : 17 *mai* 1883.

J'affirme n'avoir eu primitivement aucune idée de

violer le secret de la lettre. Même l'équivoque adresse ne m'aurait pas fait consentir à l'indiscrétion Mais les paroles lues me donnaient toute autorité, toute licence, ou sinon la distinction du légitime et de l'illégitime cesse d'avoir aucune signification.

Je dépliai donc, en tremblant, l'affreux papier. Et c'était au delà de tout ce que j'avais imaginé. Cyniques brutales tendresses où les mots devenaient semblables à des gestes, cela n'était rien; mais des railleries, des risées contre l'épouse, d'inutiles et lâches injures dont plusieurs répondaient évidemment à des propos ironiques de mon mari. Je goûtai en une minute tout ce que la tromperie emprunte de hideux aux pires sentiments, tout ce qu'un sale libertinage ajoute au mensonge et à l'hypocrisie.

Au-dessous, un prénom que je reconnaissais bien, comme d'ailleurs j'avais reconnu l'écriture, — le prénom d'une femme qui, sans être de mes intimes, avait été reçue avec cordialité et douceur.

Je demeurai bien une demi-heure dans ce couloir. Une sorte d'inertie tenait ma peine captive, tout mon désespoir n'arrivait pas à se faire jour. C'était une demi-mort, un enseignement épouvantable, une crue et brûlante lueur sur l'humble mystère de mon mariage. Je voyais distinctement mon époux disparaître ; un ennemi sans pitié se tenait au bord de ma destinée ; et si je pouvais encore espérer du repos, je ne pouvais plus espérer de joie. Encore, le repos, ne devais-je en prétendre que dans un entier détachement. Il fallait qu'*il* ne me fût plus de rien, — que je pusse lui retirer entièrement mon corps et ma tendresse, — soit en habitant une autre demeure, soit en me résignant, pour mon fils, à une apparente vie commune. Toute autre solution ne pouvait être que souillure, honte, retour plus amer de l'ignominie.

Car je n'eus pas un seul instant de doute sur la vraie nature de Georges. Ce qui sommeillait en moi durant les temps de mon bonheur, ce peu de *sympathies* que j'avais pour mon mariage, cette défiance à voir mon époux transformer chaque acte en fruit défendu m'éclairèrent jusqu'aux profondeurs. Je vis distinctement la corruption infaillible, la force infinie de la perversité et que pour toute la vie ce serait non seulement la trahison, — je l'eusse pu pardonner, — mais la raillerie et la volupté du mensonge, la caresse infâme, goûtée par comparaison avec des caresses étrangères, la joie de me tromper avec d'autres femmes et encore de tromper d'autres femmes avec moi.

Comment ces idées me vinrent, je l'ignore en vérité. Il faut croire que les grandes émotions nous font aller au delà de notre être et nous révèlent l'existence des sentiments qui nous sont le plus étrangers. Il n'y eut même rien de vague dans mon esprit : je raisonnais et concevais avec une précision parfaite.

Cette précision tomba lorsque je sortis de mon inertie. La peine éclata à me briser la poitrine. De long sanglots, d'autant plus pénibles que je les refoulais, l'immense horreur du jeune amour assassiné d'un seul coup ; la peur sinistre de l'avenir...

Glacée de larmes, je sortis enfin de cet affreux couloir. Je méditai longtemps dans ma chambre. Ma jeunesse repassa entière, mon innocence de la veille, mon enveloppement au foyer, ma liberté mystérieuse comme le trésor de l'avare, chaque matin enchanté de promesses neuves. Ah ! que mon choix ne se fût point porté sur celui-ci, qu'un des autres qui voulaient m'aimer, fût parvenu jusqu'à mon cœur, et m'eût tenue à son ombre !

Il m'eût peut-être aussi trahie, mais beaucoup plus tard, et sans railleuse cruauté, sans joie de mensonge, — avec crainte, avec scrupule ! Tandis que celui-ci...

L'aube vint, et avec elle un peu de repos, le sommeil pénible des misérables.

III

Je dormis peu, — le battement de mon cœur m'éveilla tandis que Georges reposait encore. Il sembla que mon malheur durait depuis des années. Je méditai dans un calme funèbre, et mes sentiments se trouvèrent semblables à ce qu'ils étaient dans la nuit. Je sentis que je n'aimais vraiment plus mon mari, au point de ne presque pas le haïr. Je relus la lettre, pour me bien confirmer de son importance ; j'en vis plus nettement encore l'ignoble raillerie répondant à des railleries antérieures. Georges se présenta vers neuf heures — Nous avions gardé, des premiers mois de notre mariage, l'habitude de prendre ensemble une tasse de café. Rien en lui ne décela la plus légère inquiétude, soit qu'il ignorât avoir égaré sa lettre, soit qu'il crût l'avoir laissée au dehors.

Il avança avec sa familiarité souple, — dont le charme est indéniable, — voulut m'embrasser. Je lui dis à voix basse, un peu tremblante :

— Non, tu m'as donné hier le *dernier* baiser.

Malgré le ton et l'attitude, il crut à une sorte de badinage, se mit à rire :

— Ma chère Lucienne...

Je le repoussai avec un calme triste et ferme.

— Reprends cette lettre, murmurai-je.

Il devint pâle, il prit la lettre, y jeta un regard, chercha quelque prétexte pour nier, puis son visage prit l'aspect de la plus vive agitation :

— Mais c'est une plaisanterie, balbutia-t-il... Comment as-tu pu t'y laisser prendre ?

Je demeurai immobile, mes yeux fixés sur les siens.

— Mon trouble ? s'exclama-t-il... Mais il est tout naturel ; tout autre à ma place... Je te jure, ma chérie... Ce n'est qu'une amusette... Si tu avais lu de sang-froid...

Je continuais à garder le silence. Il passa de côté, de manière à me dérober son visage, et tenta de me saisir entre ses bras. Je ne le laissai pas approcher :

— Te tromper, et pour une pareille guenon ! s'écria-t-il... Mais regarde-toi donc dans la glace... Est-ce que j'ai pu offenser ces traits... ces yeux charmants...

— Ne travaille pas inutilement ! fis-je enfin... Il n'y aura plus rien d'intime entre toi et moi... Tu gaspillerais tes mensonges !

Il se mit à parler longuement, d'une voix entrecoupée, sans que je répondisse un seul mot, et tentant encore de me saisir. Il y eut un moment de véritable lutte ; il m'attirait vers lui, criant :

— Mais je t'aime !... je n'ai jamais aimé véritablement que toi... je t'aime à mourir...

La passion tremblait dans sa voix, et d'autant plus me faisait-il horreur, car je reconnaissais l'ardeur du fruit défendu, le violent désir de me posséder dans ma douleur, de sentir contre les siennes mes lèvres désespérées.

— Finissons-en, lui dis-je... Je ne suis pour rien dans ce qui arrive. Je n'aurais rien aimé davantage que de t'honorer, de te chérir jusqu'à ma dernière heure. Mais aussi sûrement que je t'aurais été une épouse bonne et fidèle, capable même de pardonner un moment d'égarement, aussi sûrement te serai-je une étrangère, pour laquelle ta vie ne comptera jamais plus...

— Ah ! fit-il avec une espèce de fureur... C'est donc pour te conduire mal que...

— En ce point encore, détrompe-toi... je ne serai à aucun autre homme... même à un homme aimé... sauf, cependant...

— Sauf ?

J'hésitai. L'idée qui m'était venue était singulière, je n'en apercevais pas le point de départ. Je crus ne la point exprimer, mais elle jaillit malgré moi :

— Eh bien ! fis-je avec un peu de bravade... Crains seulement de blesser dans son honneur celui que j'aimerai, — si par hasard il était marié.

Il essaya de prendre un ton menaçant :

— Cela désigne-t-il quelqu'un ?

— Non !

Il me regarda attentivement, de son œil aigu d'observateur, puis, d'une voix suppliante :

— Pardonne-moi, Lucienne... plus jamais, sur l'honneur, je ne t'offenserai... Cette heure me sera toute la vie un obstacle...

A tout autre moment j'eusse pu m'y laisser prendre, — mais j'étais alors dans une sorte d'excitation lucide qui me faisait discerner l'hypocrisie à travers la prière :

— Je t'ai tout dit pour le présent, répondis-je avec calme. Tu sauras demain les résolutions que j'aurai prises quant à ma vie matérielle.

Et je me retirai.

IV

Je ne quittai pas le domicile conjugal. A force de supplications, mon père, être timoré, qui craignait par-dessus tout le scandale, réussit à me faire accepter la vie commune. Je me fis une existence spéciale, ne rencontrant mon mari qu'aux heures des repas, — encore pris-je l'habitude de déjeuner dans ma chambre, — fréquentant peu le monde, toute à mon enfant et à quelques rares amies. Je n'étais point heureuse, — mon âge protestait contre le néant d'amour, — mais assez résignée, ne demandant à la vie que ce qu'elle me pouvait encore donner : le calme. Je croyais pouvoir passer ainsi ma jeunesse, et je me considérais mélancoliquement comme une espèce de cénobite. Coup sur coup, deux événements me vinrent détromper.

Le premier fut la mort tragique de mon père. Il périt durant une excursion de montagne, — surpris par un éboulement, dans un endroit où de mémoire d'homme il n'était survenu d'accident. Son agonie fut affreuse. Elle dura trois jours ; il voulut presque constamment m'avoir à ses côtés. Le souvenir de ses souffrances, ses cris, ses larmes, ses prières, son épouvante, dureront éternellement en moi. Durant les temps qui suivirent, mon imagination ne cessa d'être pleine d'horreur. Je n'avais de consolation que dans mon petit Lucien et dans une amie d'enfance, Emmanuèle de G..., qui me devenait plus chère à mesure que ma vie se faisait plus sombre. Elle semblait m'être profondément dévouée. Assez laide, même disgracieuse, elle était parfaite d'humeur, pleine d'attentions qui touchaient. Tout en elle attirait la confidence : son intuition fine, son ingérence jamais hors de propos, sa discrétion parfaite, relevée du plus joli tact, et l'art, charmant entre tous, des paroles efficaces.

Aussi lui avais-je confié toute ma vie douloureuse, jusqu'en ses plus légères nuances. Ces confessions avaient été mon principal réconfort. Je recevais en retour, non seulement la tendresse et la consolation, mais les meilleurs conseils. Emmanuèle était de moitié dans l'ordonnance de mes journées, dans l'éducation de mon enfant ; nous voyagions ensemble, lisions les mêmes auteurs, avions les mêmes croyances.

Je méditais, un après-midi, sur cette amitié si parfaite, attendrie au point que je finissais par

convenir qu'avec une telle amie, mon sort avait encore du charme. Dans ce moment, on vint m'apporter des lettres. L'une d'elles attira tout de suite mon attention : elle venait d'Emmanuele. Je la pris avec inquiétude, — car mon amie ne m'écrivait guère, et d'ailleurs j'attendais sa visite en ce moment même : il devait y avoir quelque empêchement. Mais au premier coup d'œil, [illegible]. Une fois de plus les ténèbres et la terreur ! Une fois de plus l'implacable vision du néant. Je lisais :

« Voici deux mois que je te trompe, dans un mortel repentir, sachant que je ne suis pas même aimée, mais sans force devant le moindre de *ses* gestes. Pourquoi m'a-t-il voulue, hélas ! Je ne crois pas qu'il ait eu d'autre motif que de séduire ta plus intime amie. Aujourd'hui je trouve enfin le courage de fuir, — peut-être parce que je sais qu'il va ne plus me vouloir, — et je te jette ce cri de remords et d'agonie, ce cri d'éternel adieu.

EMMANUELE. »

Je demeurai longtemps à pleurer comme un petit enfant. Comment dire la sinistre révolte, la haine de l'humanité, presque le besoin de commettre à mon tour quelque trahison salissante, de secouer ma déchéance d'honnête femme par de la déloyauté, de la perfidie et du mensonge ?

S'il n'y avait pas une fatalité de franchise et de loyauté comme il y en a une de corruption et d'hypocrisie, le monde humain, sans doute, n'aurait pu vivre. Le mythe est profondément vrai qui fait porter par des innocents le mal des coupables. La plus légère observation démontre que partout le meilleur souffre pour le pire, que le plus doux expie pour le plus cruel. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette expiation et cette souffrance non méritées ont une secrète séduction que n'a point le châtiment. Certes, dans le chaos des êtres, il est une majorité de neutres qui, alternativement, jouent le rôle de victime et de bourreau, mais il est beaucoup d'âmes excellentes qui ne connaissent guère ni l'instinct de faire souffrir ni l'appétit de la vengeance. Je suis de ces dernières trop sûrement pour que j'hésite à le dire. Mes rêves de vengeance et de perfidie n'eurent aucune durée. Je continuai de vivre pour mon fils, plus solitaire, et je dormais d'un grand sommeil d'âme, une sorte d'anesthésie sentimentale, lorsque parut devant moi celui qui devait faire refleurir les joies et les souffrances de l'amour.

V

Il ne m'était pas complètement inconnu. Je l'avais vu jadis, durant quelques jours, chez des amies de mon père, à la campagne. Il m'avait plu autant qu'il se peut dans un temps si bref. Il frappait dès l'abord par un visage sensitif, ensemble grave, timide, sincère. Il intimidait jusqu'au découragement par une habitude de silence et de réserve. Lorsqu'il parlait, c'était quelque réponse courte, ou quelque renseignement trop précis. S'il lui arrivait de développer une pensée, un sentiment, il le faisait avec un goût sûr qui s'élevait à l'éloquence. Peut-être, dans ces moments, tenait-il la parole plus longtemps qu'il ne convenait. On ne pouvait se défendre de l'estimer, — il vous laissait, après quelques jours, un charme secret, presque une obsession, la surprise de voir ses moindres actes gravés dans le souvenir. Cette impression fut commune à la plupart de ceux qui l'approchèrent ; mon père avouait n'avoir de sa vie été aussi curieux d'un homme que de celui-là. Quand je le revis, cinq ans après qu'il avait quitté Paris, il s'était marié avec une Anglaise, une de ces charmantes et dangereuses créatures qui sont, comme dit Maubourg, « de la troisième race anglo-saxonne ».

Au plus observateur, il est impossible de les connaître avant une fréquentation de plusieurs années, et à ceux qui les aiment, elles jettent mieux que quiconque le bandeau d'aveuglement. Elles ne sont pas toujours mauvaises à l'origine, mais elles sont infiniment sujettes à le *devenir*, et savent alors déployer une force de mensonge et une bravoure de dissimulation qui passe tout ce que le continent produit en ce genre de plus achevé. Il semble que celle-ci ait beaucoup aimé Roland Chavane à l'origine et qu'elle ait conçu une sorte de haine contre lui à la longue, parce qu'il avait trop bien appris à démêler les détours de sa nature. Il l'aimait cependant, non point comme aux premiers temps, mais avec le souvenir d'une tendresse qui fut violente et dont il demeurait un goût très vif pour la beauté de cette femme.

Je rencontrai l'un et l'autre un soir de réception, dans une des rares maisons où Georges m'accompagnait encore. Roland Chavane me reconnut ; il fut présenté à mon mari. Il témoigna qu'il se souvenait de notre rencontre de jadis, parla de mon père en termes qui m'allèrent au cœur. Sa femme marqua du goût pour ma compagnie et désira pousser plus loin la connaissance. Il s'établit une manière d'intimité qui ne tarda pas à me déplaire, car Georges y participait et même se montrait assidu. Je rêvais au moyen de la rompre, lorsqu'un après-midi, Roland s'abandonna à m'entretenir assez longuement. Nous étions seuls. Mme Chavane avait donné rendez-vous chez moi à son mari et n'était point venue. Roland, à l'encontre de toutes ses habitudes, il me déclara plus tard combien il en avait été surpris lui-même, me fit une sorte de confidence sur l'horrible aventure que c'est de n'aimer que la franchise et d'être uni à

[illegible] Quoiqu'il parlât à mots couverts, il y avait une telle identité entre les sentiments qu'il exprimait et les miens propres, que j'en demeurai saisie de le regarder avec une sympathie si évidente qu'il céda à l'amère douceur de se confier, — et sans doute aussi pressentait-il la similitude de nos positions. Il s'arrêta enfin, d'une manière un peu brusque, demeura gêné. Sa gêne me gagna ; nous n'osâmes plus nous regarder. Quand il se leva pour partir, nous eûmes enfin le courage de lever les yeux et alors entra chez moi quelque chose de doux, de triste, d'éternel : la certitude que si cet homme avait pu être mon époux, ma vie terrestre eût été parfaitement heureuse.

VI

Il se passa tout un hiver sans que nous eussions une causerie aussi intime. Roland et sa femme demeuraient assidus, et mon mari continuait à me gâter cette liaison. Mais je ne songeais plus à la rompre. Encore qu'une réserve timide régnât entre Chavane et moi, sauf la seule exception — et combien discrète ! — de sa confidence, je n'éprouvais de bonheur que lorsqu'il était présent.

Je ne pensais qu'à mon fils et à lui ; son charme germait comme la frêle et tenace fleur des silènes sur les rochers déserts. Dans mon veuvage, dans la claustration de mon cœur, c'était la Légende, la lente et sérieuse légende où chaque jour ajoutait quelque forme indécise. Tremblante encore d'effroi, meurtrie de méfiance, j'élevais vers lui la muette prière du faible au puissant. Je croyais en sa droiture ; je me réfugiais vers sa loyauté — et je n'avais soif que de droiture et de loyauté. Je cherchais, hors du monde ignoble où m'avait entraîné le menteur, un *maître* qui ne faillît pas à sa parole, devant qui je pusse trembler pour mes faiblesses et m'agenouiller pour mes travers. Ame sevrée d'amour, ardente à être fidèle, oh ! que j'aurais sacrifié la plus grande part de ma vie pour quelques années de cette domination.

Mais cela n'était point possible, ou du moins désespérément improbable. Il aurait fallu que la lâcheté et l'hypocrisie fussent absentes de notre aventure, et comment cela se pourrait-il faire ?

J'y méditais un jour. C'était vers le milieu d'avril, par un temps de pluie. Douce pluie où se riaient les passereaux du jardin, où les plantes captives ourdissaient plus gaiement leur trame. Il me semblait y voir le parc où je rêvais à Jésus-Christ, l'âme confiante et fraîche comme le bouvreuil qui nous venait voir l'hiver et qui m'attendait au printemps, dans les allées, plein de tendre courage. Le bonheur était suspendu à la haie verdissante, reflété dans l'étang, galopant avec les jambes agiles et sèches du chevreuil au fond de la hêtraie. Je l'entendais chanter avec les pluies, avec le tremble et la grive d'orage, épiant celui qui devait venir parmi les passe-roses, tandis que les romans bruissaient tous ensemble dans ma tête...

Tandis que je rêvais ainsi, la porte s'ouvrit ; j'entendis la voix du domestique annoncer Roland Chavane.

Il s'avança : je fus frappé de son visage assombri. Il demeura à m'observer en silence : c'était un mélange de douceur, de supplication, d'interrogation ; l'émotion était belle à voir sur son visage et dans ses yeux.

Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Que vous est-il arrivé ?

— Rien de précis, — mais pire !

Il me regarda encore, et mille questions muettes dans ce regard.

— Écoutez, fit-il presque à voix basse... Vous êtes malheureuse ; j'en sais toute la cause. C'est un point sur lequel je suis sûr que vous ne feindrez pas. Je connais votre caractère, — je l'ai appris durant toute cette saison, — et sans mérite, car chacun de ceux qui vous approchent conçoivent sur vous une opinion identique. Si vous avez pour moi quelque peu de l'estime que j'ai pour vous, le moment est venu où je puis sans scrupule vous offrir mon amitié. Je suis, — ou je vais être, — aussi malheureux que vous-même.

Je lui tendis la main en silence, il la prit, la pressa d'un mouvement vif et clair :

— Quand bien-même, reprit-il, un autre sentiment que l'amitié serait en moi, vous êtes persuadée que je puis être un pur ami, et toujours agir comme tel, tant que vous le voudrez ?

— Je sais, repondis-je, que ni vous ni moi ne pourrions rien faire dont nous ne fussions prêts à prendre l'entière responsabilité.

Il garda le silence, comme attentif à la pluie qui frappait sur les vitres, puis il demanda :

— Êtes-vous assez indifférente aux actes de votre mari pour qu'on puisse tout vous dire ?

— Tout !

— Je n'ai point cette indifférence à l'égard de ma femme, et, décidé à me séparer d'elle au cas où elle me tromperait, je sens que je souffrirai amèrement le jour où l'*inévitable* arrivera.

Je ne connaissais pas assez Mme Chavane pour ne pas être étonnée. Sans doute, j'avais la sensation confuse de sa duplicité, mais sans que j'eusse pénétré bien avant :

— Pourquoi l'*inévitable ?* demandai-je... Ne pouvez-vous pas...

— Je ne puis rien ; c'est un vieux procès jugé depuis longtemps. J'attends depuis dix-huit mois,

sans pouvoir me résigner, que l'heure sonne du dénouement total. Nul être au monde, si ce n'est par une répugnante et d'ailleurs impossible violence, ne saurait contraindre ma femme à la fidélité. Elle est faite pour trahir comme elle est faite pour charmer. Il n'y a point de remède pour ces âmes, et celle-ci je l'ai bien étudiée, j'ai *su* la connaître. J'y ai réussi, pour avoir suivi la seule méthode, qui est de ne pas séparer le caractère conjugal de sa femme d'avec le caractère qu'elle montre dans ses relations avec les autres êtres. Les plus habiles faussent la balance dès qu'il s'agit de peser les faits du tête-à-tête. En me rappelant cela en toute circonstance, j'ai pu arriver à me faire de Ruth une idée nette, à avoir sur sa vie une fenêtre assez bien ouverte pour y pouvoir regarder à tous moments...

« Et cela, ajouta-t-il, avec un sourire mélancolique, sans être un observateur bien émérite !

— Mais ne vous trompez-vous pas en sens inverse de ceux qui agissent comme si leur femme avait une double personnalité ?

— Non. Ma certitude est complète... elle est le résultat de très calmes observations. J'ai toujours surveillé ma femme en variant les méthodes. Il n'est sorte de piège que je ne lui aie tendu, dans les limites de la courtoisie, en paroles ou en actes. Ce que j'ai fait de pire, c'est d'employer, par périodes, un ancien agent de la sûreté, homme infiniment habile et qui se ferait hacher plutôt que de manger à deux râteliers. Mais c'est ma femme elle-même qui m'a le plus servi.

« Il ne s'ensuit pas que l'arrière-fond de ses sentiments m'ait été révélé. Mais cela n'est pas nécessaire. C'est par des notions brèves qu'on a prise sur les foules comme sur les individus : peu importe de savoir le nombre des tentations aléatoires ou des mauvais désirs lointains. Le point est de mesurer par à peu près les résistances. Je l'ai fait, et, à n'en pas douter, je ne puis plus compter sur sa fidélité. »

Il s'arrêta, parut prendre une résolution soudaine.

— J'ai dit que je pouvais sans scrupule vous offrir mon amitié. La raison en est que votre mari fait la cour à ma femme, avec des intentions suffisamment évidentes pour que je le doive considérer à la fois comme votre ennemi et le mien. Il est l'un des deux hommes entre lesquels hésite la fantaisie de Ruth.

Je le confesse, le sentiment qui s'empara de moi n'eut rien de triste : un espoir confus, bouillonnant, délicieux... Je me souvins de l'unique menace faite naguère à Georges, et j'entrevis la possibilité de sa réalisation.

— Mon mari ne peut pas devenir mon ennemi plus qu'il ne l'est, murmurai-je... et pour que je vous devinsse la plus dévouée des amies, il suffisait de me le demander. Confiez donc à votre amie ce que vous désirez lui confier, et ne craignez pas d'abuser de sa bonne volonté ni de son désir de vous être utile.

Son grave visage prit une expression de tendresse infinie :

— Je ne voulais aujourd'hui que vous proposer mon amitié et vous confier mes craintes. Mais de ce moment, il n'est rien de ma vie que j'hésite à vous confier.

Nous demeurâmes en silence. La pluie s'arrêtait sur les vitres, — il passa un vague rai de soleil, et l'espoir parut inscrit sur les nuées, — la grâce inconnue, la douceur de vivre qui m'arrivait ainsi qu'une linnée aux confins d'une funèbre moraine !

VII

De ce jour, il revint me voir plusieurs fois par semaine. Il me contait par le menu les phases de son *attente*. Malgré qu'il n'aimât plus sa femme, son chagrin était vif et sa colère violente. Mme Chavane ne se décidait pas à choisir, et Roland prétendait que son incertitude seule entre deux prétendants retardait la chute.

Peu à peu j'en arrivai à partager entièrement sa conviction. Je sentais comme lui qu'aucune force morale ne pouvait empêcher sa femme d'être adultère, comme aucune force n'avait pu arrêter Georges de me martyriser.

J'y songeais durant les longs crépuscules de mai : je me figurais de plus en plus clairement le drame qui se passait au foyer de mon ami. Et tout d'abord, je partageais sa peine et les tortures de son incertitude. Puis, le souhait grandit de jour en jour que, puisque le dénouement était inévitable, Georges triomphât de Mme Chavane, et non l'autre.

Je repoussai quelque temps ce désir, auquel je trouvais une tournure déloyale, — non point en ce qui concernait mon mari assurément, mais en ce que je ne devais vouloir ma joie à aucune douleur de Roland. A mesure, je tâchais de me persuader que son propre bonheur y était intéressé. Mais je sentais n'en être pas très sûre, et je souffris de voir une attitude spécieuse à mon esprit.

Je me disais, pour m'excuser, que je ne souhaitais vraiment la séduction de Mme Chavane par Georges qu'à la condition que Roland m'aimât au point de souffrir surtout de ne me point avoir... Au surplus, mon ami ne souffrirait pas moins si sa femme le trahissait avec l'*autre*.

Dans le fond, tout cela était vrai, — aussi bien finis-je par convenir que je ne me disputais avec moi-même que sur la forme de mes sensations et non sur mes motifs. Ceux-ci étaient bons, mais il pouvait se mêler à ceux-là quelque perversion qui me faisait

horreur, par l'idée que je devais tout oser dire à Roland lorsque le moment serait venu, et que je n'étais pas suffisamment sûre de lui dire ceci avec franchise.

Durant ces doutes, il revenait me voir, m'ouvrait de plus en plus son cœur, et me montrait n'avoir soif que de confiance et de fidélité.

J'hésitais toujours. Les événements furent plus vites que mes résolutions. Je me trouvai prise au dépourvu le jour où Roland arriva, pâle et décomposé, m'annoncer le dénouement proche :

— C'est votre mari! murmura-t-il sans préparation...

— Tantôt... à cinq heures... elle doit le rejoindre... j'ai l'adresse...

Il fit quelques pas d'un air sombre. Une pitié infinie s'éleva dans mon âme ; d'abord je ne sentis vraiment que sa douleur, je fus l'écho de son *moi*, de la jalousie, de l'orgueil, de la misère qui contractaient ses lèvres et creusaient ses tempes.

Puis le désir de le voir guérir me domina, avec la vision du doux et long bonheur, de la divine consonance de vie.

— Que puis-je faire? murmurai-je d'une voix basse... En quoi puis-je vous aider... en quoi puis-je soulager votre peine?

Il s'arrêta, il me jeta un regard incertain, où tant de sensations se reflétaient qu'il ne fallait pas essayer d'y lire.

— Je ne sais pas! fit-il avec accablement.

Le silence. Il s'était assis. Il appuyait son front sur sa main. Et je fus pleine de doute, pleine de tremblante incertitude. Il ne me semblait plus être aimée, — du moins assez fort pour qu'il sacrifiât instantanément colère et jalousie.

Je crus qu'il se pourrait bien que notre communauté de situation, notre rôle de victimes, éloignât sa tendresse amoureuse et ne laissât que l'amitié. Je me rappelai avoir trop souvent entendu dire que la similitude de misère n'est pas très propice à rapprocher les êtres, — et que celui qu'on trompe éprouve de l'éloignement pour qui est trompé. Quoique j'éprouvasse tout le contraire, j'eus soudain la plus vive appréhension qu'il n'en fût ainsi pour Roland.

Pleine d'épouvante, je demeurai indécise, sentant que l'heure de mes destinées sonnait et n'osant faire un mouvement. Puis, une sorte de désespoir, la vision qu'il fallait tout risquer, que c'est maintenant ou jamais que je saurai si la vie vaut la peine d'être vécue :

— Quels sont vos projets? demandai-je en m'asseyant en face de lui.

Il leva la tête. Il me regarda attentivement; il remua deux ou trois fois les lèvres sans parler.

— Que pourraient être mes projets... sinon... fit-il enfin.

— L'aimez-vous encore?

— L'aimer! Assurément non, — mais le seul souvenir de mon amour pour elle suffit à me rendre ce moment épouvantable... et aussi le sentiment du vide, — le noir vertige de l'avenir.

— J'ai souffert tout cela... en silence... sans nul être pour avoir pitié de moi... Du moins j'ai pitié de vous.

— En vérité, avez-vous pitié de moi?

— Oui, moins cependant que tout à l'heure.

Il fit un geste où se peignait une ardente curiosité :

— Pourquoi moins que tout à l'heure?

— Parce que j'en sens trop l'inutilité... ma pitié ne peut vous être d'aucune consolation, de même la vôtre n'aurait en rien pu jadis diminuer ma peine. On ne porte ensemble que les sentiments qui se confondent.

— Il y a au moins un sentiment en nous qui se confond.

— Lequel?

— Votre haine contre votre mari.

— Je ne le hais plus... Il a cessé d'exister dans le profond de mon être... Je n'éprouve pour lui que répulsion, mépris, dégoût.

Il demeura sans répondre. Sa face était immobile comme ces mers qui semblent se roidir contre la tempête prochaine. Il dit enfin :

— Il y a dans vos paroles je ne sais quoi de dur... non dans les termes, mais dans l'accent!

Je sentis qu'il disait vrai. Je devais avoir quelque chose d'âpre : il me déplaisait qu'il souffrît pour cette femme. J'évitai son regard :

— Croyez-vous?

Son ton devint hésitant :

— Vous ai-je déplu... quelque chose de mon attitude vous a-t-il froissé?

— Rien dans votre attitude ne m'a froissé.

Il chercha encore mon regard, comme le voyageur une lueur d'auberge.

— Vous me fuyez, dit-il... je vous ai déplu... peut-être sans cause... et c'est pire!

Il me parut que sa tristesse venait de changer de nuance, — qu'il oubliait son malheur dans la seule crainte de mon déplaisir.

Je l'épiai de côté, une ardente tendresse gonfla mon cœur, — j'adorai son visage suppliant, ses beaux yeux qui ne quittaient plus les miens.

Il demeura hésitant, misérable; puis :

— Donnez-moi un conseil... Faut-il partir maintenant? Faut-il prévenir le rendez-vous ou faut-il les surprendre?

— Faites à votre volonté... Comment voulez-vous que je le sache?...

— Je voudrais que votre volonté fût mêlée à la mienne.

— Je n'ai aucune opinion.

— Ayez-en une au hasard : ce sera la mienne.

Il se rapprocha ; sa voix était humble, son geste tremblant. J'étais violemment émue, mon être se jetait vers lui comme la brise de nuit vers les côtes ; mais je me raidissais, toujours préoccupée de sa souffrance, de sa jalousie pour l'*autre*.

— Êtes-vous vraiment sûr de m'obéir ?

— Aussi sûr que de mon existence.

Je n'osai reparler tout de suite, je voulus d'abord que mon cœur cessât un peu de gronder : je vis que dans un moment j'aurais joué mon sort, qu'une parole allait être le dé de mon bonheur ou de ma misère.

— Vous ne répondez plus ! s'écria-t-il.

Je baissai les yeux, je dis à mi-voix :

— Si je vous disais de n'aller ni prévenir, ni interrompre le rendez-vous ?

— Je vous obéirais.

— Sans regret ?...

— Je ne puis dire cela qu'à condition...

— Quelle condition ?

— Ne vous fâcherez-vous pas ?... J'ai peur !

— Je ne me fâcherai pas.

— Eh bien ! chuchota-t-il d'une voix qu'interrompaient ses palpitations, je ne regretterais rien... ou plutôt tout mon ennui deviendrait bonheur, si vous me disiez, — comme quelqu'un qui veut en avoir le droit : Restez !

Je frémis de le tenir ainsi, sans réserve, et fermant les yeux, je demeurai à savourer ma victoire. Un orgueil doux et passionné réchauffait mon âme flétrie, mon pauvre cœur de vaincue, et parce qu'il m'avait ainsi donné le triomphe, je vis que j'étais maintenant, en toute vérité, prête à donner ma vie pour lui épargner une peine. Je voulus qu'il dît encore une parole avant de sceller nos destinées, et, tout bas :

— Est-ce vrai ?

— Ma seule vérité !

Alors, je levai les yeux, — nous nous regardâmes, — je dis avec tremblement :

— Restez !

En une seconde, il fut à mes pieds, il me baisait les mains, — il pleurait comme un enfant. L'exil était fini ; ce monde, où je vivais captive, venait de s'ouvrir ; une tiède lueur d'avrillée brillait sur les terres bénies, et le timide étonnement du bonheur me tenait immobile :

— Vous êtes donc venu, dis-je à l'homme courbé devant moi... vous êtes donc venu !

Il répondit :

— Je ne puis croire que vous m'aimiez !

— Je suis heureuse d'avoir souffert.

— Et moi d'être trahi !

Nous demeurâmes à [illegible] dans la main, avec une telle certitude de l'avenir que nous ne voulûmes même pas, ce jour, nous accorder un baiser...

Vers cinq heures, il dit :

— Si j'allais les surprendre maintenant, ce serait notre conquête...

— Allez ! répondis-je... je n'ai point de crainte...

Il demeura pensif, il parut vouloir partir, puis il se rassit :

— Non !... je ne veux aujourd'hui faire de mal à personne... que cette heure soit bénie même à nos ennemis... j'irai plus tard conquérir notre liberté.

Il parlait d'une voix d'enchanteur : je tremblais, environnée de prodiges. Une immobilité d'attente semblait abattue sur la chambre. Je lisais en moi l'immense histoire de toute l'humanité qui, chaque jour, reprend aussi éclatante et douce que l'aurore, et dont l'humble banalité, à cette même heure, emplissait des millions d'âmes de crainte et de tumulte.

Et déjà j'avais oublié le rêve affreux de mon mariage.

J.-H. Rosny.

MAUPASSANT PEINT PAR LUI-MÊME

Au moment où une étude parue récemment dans cette Revue a attiré l'attention sur le nom de Maupassant, l'occasion semble favorable de présenter sous un jour nouveau ce grand écrivain.

Au lieu de le détacher de son œuvre, comme on fait d'ordinaire, ne serait-il pas plus juste et plus intéressant de rechercher tout ce qu'il y a mis de lui-même, de montrer à quel point est personnel cet artiste tant de fois proclamé impersonnel ? Ne pourrait-on retrouver l'homme à travers les transpositions que l'écrivain a fait subir à son *moi* ? Et qu'on ne crie pas au paradoxe : la justification, s'il en est besoin d'une, Maupassant nous la fournit lui-même dans la Préface de *Pierre et Jean* : « Nous ne diversifions nos personnages qu'en changeant l'âge, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de la vie de notre *moi* que la nature a entouré d'une barrière d'organes infranchissable. L'adresse consiste à ne pas laisser reconnaître ce *moi* par le lecteur sous tous les masques divers qui servent à le cacher. »

Certes, ce serait une entreprise téméraire que de prétendre reconstituer de toutes pièces le caractère de Maupassant avec ses seuls ouvrages : comment reconnaître, en ses différents personnages, les traits qui se rapportent à lui-même de ceux qu'il a pris à

d'autres? Il faut aussi connaître les circonstances de la vie, pour ne lui pas prêter des aventures qui ne le concernent pas, et pour discerner, dans l'intrigue de ses romans, la part qui n'est pas la sienne : Maupassant groupait, modifiait, amplifiait les faits de la réalité.

Ces points de repère nécessaires nous sont offerts par maints passages de *Sur l'Eau*, par les aveux directs de *Au Soleil*, de la *Vie errante*, de *Mouche*. Ce n'est pas tout, la réalité et la vie doivent venir confirmer et compléter les renseignements du livre : les amis de Maupassant, ceux qui l'ont approché, connu aux diverses périodes de son existence, ont dû être consultés et l'ont été en effet (1). Il a été possible dès lors de restituer d'une façon certaine, de faire sortir de ses romans et de ses nouvelles un Maupassant bien vivant, peint par lui-même. Chacun de ses romans, plusieurs de ses nouvelles nous le montrent sous un jour nouveau : on fait, de livre en livre, le tour de son caractère. Son enfance, son amour du pays haut-normand, il les a mis dans *Une Vie;* ses impressions de la guerre sont dans *Boule-de-Suif* (2), dans *Un Coup d'État*, dans *Deux Amis;* l'*Héritage*, *Mouche*, *Souvenir de Jeunesse* nous le font connaître alors qu'il était employé au ministère de la Marine, puis à celui de l'Instruction publique (3) et célèbrent ses exploits de canotier; son passage dans les salles de rédaction des journaux galants, alors qu'il collaborait au *Gil Blas*, à l'*Écho de Paris*, lui a inspiré *Bel-Ami*, où il fait figurer deux femmes « qui avaient flirté autour de sa réputation naissante »; l'Olivier Bertin, de *Fort comme la Mort*, nous montre Maupassant devenu mondain, comme aussi le Gaston de Lamarthe, de *Notre Cœur*, « cet homme de lettres cet impitoyable et terrible homme de lettres, armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes, les gestes avec une rapidité et une précision d'appareil photographique; cet homme de lettres qui donnait à ses livres, où n'apparaissait aucune des intentions ordinaires des écrivains psychologues, mais qui avaient l'air de morceaux d'existence humaine arrachés à la réalité, la couleur, le ton, l'aspect, le mouvement de la vie même ». Et il n'est pas impossible que Rodolphe de Salins, de l'*Inutile Beauté*, exprime quelques-unes des idées philosophiques de l'auteur.

Il n'est pas jusqu'à ses maladies dont il n'ait tiré parti. Le malade dont le médecin lave, dans *Mont-Oriol*, l'estomac d'une façon si barbare et si grotesque, c'est Maupassant lui-même alors en traitement à Châtel-Guyon. Bien plus, il a même mis à profit les terribles accidents nerveux dont il était la victime, peut-être déjà dix ans avant sa mort, et les cruelles hallucinations qui l'obsédaient (1) : il se dédoublait pour observer, avec quelles souffrances morales! les phases et les progrès de son mal, pour peindre, avec plus de vérité, « la ténacité rongeuse des idées fixes » chez les personnages déséquilibrés de ses nouvelles, pour faire passer en nous le frisson de la peur et de l'épouvante.

Maupassant n'avait aucun scrupule de mettre ses amis, les siens, à contribution. « S'il écrit, dit-il de l'homme de lettres, dans *Sur l'Eau*, il ne peut s'abstenir de jeter dans ses livres tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a compris, tout ce qu'il sait, et cela sans exception pour les parents, pour les amis. » Les romans de Gaston de Lamarthe soulevaient eux aussi quelque émoi dans son entourage; « son passage par les salons laissait un sillage d'inquiétudes ». On l'avait surnommé : « Gare aux amis! » Maupassant ne ménageait pas davantage ses parents, et leur empruntait également. Le Cornudet de *Boule-de-Suif*, cet homme politique « qui depuis vingt ans trempait sa grande barbe rousse dans les bocks de tous les cafés démocratiques », c'est un de ses oncles; — son frère Hervé, ancien sous-officier de cavalerie, lui servit pour le portrait, au physique seulement, du héros de *Bel-Ami;* ses parents même les plus proches lui fournirent les principaux traits de l'intrigue d'*Une Vie*. C'est ainsi qu'il y a toujours dans l'œuvre de Maupassant quelque chose de vécu, de personnel ; mais d'habiles transpositions, la combinaison d'éléments empruntés de côté et d'autre, l'exagération nécessaire pour grossir l'effet, l'impersonnalité apparente de l'écrivain suffisent à dérouter le lecteur.

* * *

« Je suis né, dit-il de lui-même, avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. » Jamais personne ne se connut et ne se définit mieux: cette opposition entre le primitif (le Huron, comme disait J. Lemaître) et le civilisé se retrouve chez

(1) Je remercie sincèrement ceux qui ont bien voulu me donner des renseignements personnels sur Maupassant, Mme *de Commanville*, nièce de Flaubert ; *Petit-Bleu* et la *Toque*, ceux-là mêmes qui figurent comme personnages dans *Mouche* (volume de l'*Inutile Beauté*) ; *M. Georges Dubosc*, rédacteur du *Journal de Rouen ;* — *M. Durand*, rédacteur en chef du *Journal de Fécamp;* — ce dernier a fait interroger pour moi Josèphe, la vieille bonne qui éleva Maupassant et qui vivait encore il y a un an ; *M. Jacques Normand*, *M. Gustave Mignon*, rédacteur en chef du *Littoral de Cannes*.

(2) Le début de *Boule-de-Suif* est la description de la retraite du petit corps d'armée dans lequel Maupassant faisait campagne comme garde mobile. Il resta au Havre pendant la guerre.

(3) Il entra en 1879 comme rédacteur à l'Instruction publique, grâce à M. Bardoux, alors ministre. M. Bardoux l'avait choisi après avoir entendu lire la pièce de vers : *Au bord de l'eau*, que poursuivit plus tard le parquet d'Etampes pour immoralité.

(1) Il fut toujours hanté par le surnaturel, et cela dès sa première nouvelle, qui parut dans l'*Almanach lorrain de Pont-à-Mousson* de 1875, *la Main de l'Écorché :* c'était là son début.

Maupassant et dans sa « carrure d'athlète élégant », et dans ses prouesses d'amour où il ne se contenta pas toujours de posséder un corps dont il sentait l'âme lui rester étrangère, et dans son habitude d'opposer aux mondaines au cœur sec les servantes d'auberge et les humbles filles à l'amour naïf et sincère, — et dans son talent enfin, dont la gaieté bien humaine plaît au gros public, mais qui sait aussi plaire aux plus subtils, — et aux artistes les plus raffinés, les plus délicats.

Dans toute la première partie de sa vie, c'est le primitif qui domine en lui : il aime avec passion la mer, la nature, l'indépendance. Sa libre enfance développa chez lui ces instincts. Il l'a racontée dans *Une Vie* : l'existence que mène Jeanne Lepertuis, ses courses sur le rivage, dans les falaises, ses promenades dans la campagne, ses rêveries au bord de la mer, au bruit lointain des vagues, — et aussi les excursions en mer et les parties de pêche du baron avec les marins de la côte, d'Yport, de Fécamp ou d'Étretat, — toute cette existence décrite avec un naturel charmant, en de petits tableaux ravissants de fraîcheur et de grâce, c'est celle de Maupassant jusqu'à 18 ans. Sa mère, séparée à l'amiable de son mari depuis 1856, s'était fixée à Étretat vers 1860 : elle allait souvent à Fécamp, où elle avait des intérêts de famille. Son fils la suivait dans ses fréquents voyages. Elle le laissait croître en toute liberté. Jusqu'à 13 ans, il eut pour précepteur l'abbé Aubourg (1), vicaire d'Étretat ; mais l'élève désespérait le maître par sa paresse, s'il le charmait par son intelligence et sa distinction ; il laissait les livres pour vagabonder ; et lorsqu'il fut mis en pension, il n'avait rien de plus pressé, aux vacances, que de revenir à ses plaisirs favoris : il prenait des bains avec passion, traînait les filets sur le sable à marée basse. Ainsi naissait en lui cette « tendresse qu'il eut depuis l'enfance pour la surface des lacs, des fleuves et de la mer ». Il se mit à l'aimer « comme une personne, cette mer, avec son air salé, ses colères, sa voix grondeuse, ses souffles puissants ». Enfant, il en aimait déjà la caresse ; enfant, une joie déjà « l'envahissait à se sentir poussé par le vent et porté par la vague, à se livrer aux forces brutales et naturelles du monde ».

Il n'aimait pas moins ardemment la campagne. « Je suis, dira-t-il plus tard, d'origine campagnarde ayant été élevé dans l'herbe et sous les arbres. » Et il ajoutera : « J'étais traversé par mille souvenirs d'enfance que ces senteurs de campagne réveillaient en moi et j'allais tout imprégné du charme odorant, du charme vivant, du charme palpitant des bois attiédis par le grand soleil de juin (2). » Il fut élevé en effet dans la haute Normandie, en plein pays de Caux, au milieu d'une végétation où fermente une sève puissante, au milieu d'êtres qui respirent la joie de vivre. Là, tout au bord de la falaise, des hêtraies puissantes, des rangées d'ormes géants protègent contre les bourrasques et la brise toujours acharnée les fermes aux pommiers épanouis ; et grâce à cet obstacle, non loin de la côte battue par le vent, s'étalent les champs à l'herbe haute, drue, vigoureuse. A ce contact, un instinct passionné de la vie se développait en Maupassant : comme le peintre dont il décrit, dans *Miss Harriett*, le vagabondage d'auberge en auberge, le long des côtes normandes, il prit plaisir « aux excursions par le chemin qui plaît, sans autre guide que sa fantaisie. » Il ressent alors cette ivresse qu'il a chantée dans *Une Conquête*, cette

[illegible]
[illegible]
[illegible]

Il se sentait agile, fort, heureux et gai ; et quand un clair soleil répandait partout une fièvre enflammée, il éprouvait à courir les bois, les champs, les grèves, le bord des rivières, « une joie profonde, inconsciente, charnelle, joie de bête qui court dans l'herbe ou qui vole dans l'air bleu ». Il se trouvait alors en quelque sorte en communion avec tous les êtres et avec toutes les choses. Il renaissait à la vie primitive. « En certains jours mon corps de bête se grise de toutes les ivresses de la vie. J'aime le ciel comme un oiseau, les forêts comme un loup rôdeur, les rochers comme un chamois, l'herbe profonde pour m'y rouler, pour y courir comme un cheval, et l'eau limpide pour y nager comme un poisson. »

« Bestial et profond, méprisable et sacré », cet amour de la nature marquera le talent de Maupassant d'une empreinte toute particulière. Jules Lemaître a bien mis en lumière ce côté du caractère de Maupassant dans sa première étude sur cet écrivain, si jolie, si fine, si vraie. Maupassant, dit-il, montre, surtout au début, une prédilection évidente pour les « manifestations les plus violentes de l'amour réduit au désir » ; mais s'il insiste sur les détails scabreux, il n'est ni grivois, ni obscène. Sa sensualité a quelque chose de « spontané, de sain, de presque innocent, de non inquiet ». C'est que Maupassant ne voyait dans la réalisation du désir rien de répréhensible, de défendu. C'est un acte naturel, qu'aucune règle, si ce n'est factice, ne condamne. Comme tous les enfants élevés à la campagne, il avait été habitué de bonne heure au spectacle de toutes les manifestations de la vie physique. Une scène d'*Une Vie* nous expliquera d'où vint à sa sensualité cette « innocence », cette franchise, ou ce que d'autres ap-

(1) Maintenant curé de Saint-Jouin, près d'Étretat.
(2) *Souvenirs de jeunesse.*

pelleront ce « désouci moral ». Quelques petits campagnards sont réunis autour d'une chienne qui met bas. Survient l'abbé Tolbiac. Au moment où le prêtre se penchait, la bête crispée s'allongea, et un sixième petit toutou parut. Tous les galopins alors, saisis de joie, se mirent à crier en battant des mains : « En voilà encore un ! » C'était un jeu pour eux, un jeu naturel où rien d'impur n'entrait. Ils contemplaient cette naissance comme ils auraient regardé tomber des pommes. » En effet, la morale n'a rien à y voir.

Le pays normand marqua aussi Maupassant de son caractère particulier. « J'aime ce pays, dit-il au début du *Horla*, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. » En effet, il prit toujours grand plaisir à se faire raconter par le premier venu des contes, des histoires, des légendes du pays ; et il attachait un charme particulier au patois dont ses interlocuteurs agrémentaient leur récit. Au milieu de ces paysans dont il s'amusera à peindre la rapacité, « l'amour féroce de l'épargne », l'esprit retors, la grosse gaîté, les longs repas, Maupassant était à son aise ; il se sentait près de la terre. Au reste, bien des traits rappelaient en lui le Normand : le visage haut en couleur, la carrure solide, la finesse alliée à la force, un esprit pratique très développé, et cette ironie à froid qu'il prête à Olivier Bertin. « Il avait toujours eu l'esprit gouailleur, cette tendance française qui mêle une apparence d'ironie aux sentiments les plus sérieux. » Et cet amour de l'indépendance, cet amour des aventures et de l'imprévu, ce désir de l'action,

Cette fièvre de l'espace et des horizons larges (1),

n'est-ce pas des Normands des premiers temps qu'il la tient? n'est-ce pas l'héritage « de la vieille et puissante race des conquérants qui envahit la France, prit et garda l'Angleterre, s'établit sur toutes les côtes du vieux monde, éleva des villes partout, passa comme un flot sur la Sicile en y créant un art admirable (2) ».

Aussi Maupassant ne put-il jamais se plier à une existence sédentaire. Mis en pension au collège ecclésiastique d'Yvetot, vers l'âge de 13 ans, il ne put y rester que jusqu'au milieu de sa seconde ; il s'y sentait trop à l'étroit ; et puis la règle de la maison ne devait pas plaire à son indépendance. Il s'en plaint dans les vers suivants :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Mais dans le cloître solitaire
[illegible]
Nous ne connaissons sur la terre
Que soutanes et surplis (1).

Il ne s'accommoda pas davantage du séjour dans les villes. « Les rues, dit-il, ne sont que de grands appartements communs et sans plafond. Est-on à l'air, entre deux murs, les pieds sur des pavés de bois ou de pierre, le regard borné partout par des bâtiments, sans aucun horizon de verdure, de plaines, de bois? Des milliers de voisins vous coudoient, vous poussent, vous saluent et vous parlent. » Réduit à habiter Paris, il le fuyait, dès qu'il le pouvait, pour gagner les rives fleuries de la Seine, ou pour aller « respirer les feuilles » dans les bois des environs. Plus tard, après 1880, condamné par son métier de chroniqueur à de longues résidences à Paris, contraint aussi d'y rester par les relations mondaines qu'il noua dans les dernières années de sa vie, il ne laissa entamer ni son indépendance ni son amour de la vie simple et primitive : pour sauvegarder l'une et se retremper dans l'autre, il se sauvait brusquement des salles de rédaction et des salons pour « s'en aller flotter (2) » solitaire et tranquille sur le *Bel-Ami*.

* *

Après la guerre de 1870, Maupassant reprit son emploi au ministère de la Marine. C'est alors que sa mère, qui avait deviné et pressenti le talent de son cher Guy, l'adressa à Flaubert : celui-ci fut conquis, séduit par le charme, l'intelligence du jeune homme et le soumit à un sévère entraînement. Maupassant a raconté dans la préface de *Pierre et Jean* ce que fut l'enseignement de Flaubert.

Ces années de travail, de préparation comptent parmi les plus heureuses de Maupassant. Certes, « les paperasses, le bureau, le chef, les collègues, les dossiers lui étaient à charge ; il devait souffrir au

(1) [illegible]
(2) [illegible] le Horla.

(1) Ces vers m'ont été communiqués par M. Georges Dubosc, rédacteur au *Journal de Rouen*. Maupassant aima toujours la poésie. On a retrouvé au cahier d'honneur de la classe de philosophie du lycée de Rouen (1868) une dissertation en vers de lui sur ce sujet : *le Dieu Créateur*.

(2) « Ce jour tranquille de flottement avait nettoyé mon esprit, comme un coup d'éponge sur une vitre ternie. — Être seul sur l'eau et sous le ciel, rien ne fait ainsi voyager l'esprit et vagabonder l'imagination. » (*La Vie errante*).

milieu de ces employés de carrière qui ne parlent que de service, d'avancement ou de gratification, dont l'esprit est « atrophié par la besogne abêtissante et quotidienne » ; il avait quelque mépris, lui, amoureux de la beauté physique, pour ses collègues « à la figure jaunie, à la taille tournée, ayant une épaule un peu remontée par les longs travaux courbés sur les tables » ; — pour ces hommes « bedonnants et lourds (car ils ne marchent guère), et mal culottés, car la chaise administrative déforme les pantalons ». Et puis, il n'était pas bien riche avec son traitement. Mais il avait vingt ans, l'âge de la rêverie ; mais il avait « au cœur mille désirs modestes et irréalisables qui lui doraient l'existence de toutes les attentes imaginaires » ; il était à l'âge où « la force, l'ardeur du sang, l'espoir indécis d'événements délicieux qui semblent si proches et qu'on n'atteint jamais, suffisent à faire s'épanouir l'âme, toute vibrante de la seule joie de vivre ».

* *

Maupassant mena, de 1871 à 1880, une existence fort simple. En semaine, il passait la journée au bureau ; il consacrait ses soirées à son travail personnel ; et, en dépit des prédictions de Flaubert, qui l'avait jugé un peu paresseux, il se livra aux lettres avec l'ardeur, la passion, l'énergie qu'il apportait à tout. Il faisait des poésies que Flaubert corrigeait et qui formèrent, en 1880, son volume, *Des Vers ;* il faisait quelques nouvelles, des articles littéraires, et surtout élaborait, en se donnant beaucoup de peine, des pièces de théâtre (1). Mais le dimanche, tout labeur était interrompu : pour entretenir en lui la vigueur de corps dont il était fier et l'élégance de la forme, il faisait travailler ses muscles ; il se livrait au canotage avec un emportement qui désespérait Flaubert, l'ennemi du mouvement et de l'action ; il aimait la sensation de l'effort musculaire qui se déploie dans la « nage ». Il aimait aussi les longues promenades à pied aux environs de Paris, ou, pendant ses congés, les lointaines excursions : il parcourut à pied l'Auvergne, la Bretagne, la Corse, la Suisse. La marche fatigue le corps et laisse l'âme vagabonder. « Quoi de plus doux que de songer en allant à grands pas ? Partir à pied quand le soleil se lève, et marcher dans la rosée, le long des champs, au bord de la mer calme, quelle ivresse ! »

Maupassant était à cette époque le garçon le plus franchement gai, le moins renfermé, le moins pessimiste, le plus heureux, le plus libre d'esprit qu'on puisse voir. Nourri de Rabelais, son admiration pour cet écrivain était sincère, beaucoup plus sincère que l'enthousiasme avec lequel il vantait parfois Schopenhauer : c'était là un de ses paradoxes familiers. Dans *M*[illegible] lui-même une idée de ce qu'était alors la vie pour lui. « Vous rappelez-vous, vieux amis, mes frères, ces années de joie où la vie n'était qu'un triomphe, qu'un rire ! Vous rappelez-vous les jours de vagabondage autour de Paris, notre radieuse pauvreté, nos promenades dans les bois reverdis, nos ivresses d'air bleu dans les cabarets du bord de la Seine ! » Et il reviendra dans *Mouche* avec la même sincérité d'émotion, avec le même charme du souvenir « sur cette vie de force et d'insouciance, de gaîté et de pauvreté, de fête robuste et tapageuse *qu'il a* menée de 20 à 30 ans. « Nous étions cinq, une bande, aujourd'hui des hommes graves, et comme nous étions tous pauvres, nous avions fondé dans une affreuse gargote d'Argenteuil une colonie inexprimable qui ne possédait qu'une chambre-dortoir où j'ai passé les plus folles soirées, certes, de mon existence. Nous n'avions souci de rien que de nous amuser et de ramer. » A eux cinq ils possédaient un seul bateau acheté à grand'peine, — une large et solide yole, — la *Feuille à l'envers*, sur laquelle ils promenaient la « fantaisie enragée qui les tenait en haleine » (1).

« Ma grande, ma seule, mon absorbante passion pendant dix ans ce fut la Seine. » L'amour en effet ne le préoccupait pas : il le raillait chez les autres, le niait pour lui-même. Ce qu'il aimait, ce qu'il recherchait, c'étaient des « aventures banales et délicieuses ».

> Je voudrais que pour moi nulle ne restât sage,
> Choisir l'une aujourd'hui, prendre l'autre demain :
> [illegible]
> Comme on cueille les fruits en étendant la main.

Doué d'une rare robustesse, solide, bien bâti, il était fait pour ce sport sensuel. « Je voudrais avoir mille bras, mille lèvres et mille — tempéraments pour pouvoir étreindre en même temps une armée de ces êtres charmants et sans importance. » Et il semble que la légende qui s'est créée sur Maupassant et ses désirs toujours inassouvis n'est pas tout à fait inexacte, à cette période du moins ; au reste, ces prouesses, c'est d'après lui qu'on en parla, et il fut toujours porté, en sa qualité de Gascon du nord, à l'exagération.

(1) Il fit aussi une pièce de théâtre [illegible] narrables. Cette pièce fut jouée dans les ateliers de peintres, et devant Flaubert, [illegible] du volume *Théâtre*. (Rouen.) — Il n'était ni le neveu, ni le filleul de Flaubert, [illegible] Mme Laure de Maupassant et ami intime de Flaubert.

(1) [illegible] tait à canoter. »

[illegible]

* * *

Par un contraste singulier, c'est à l'époque de cette vie toute de joie que Maupassant conçut le pessimisme ironique qui donne à son œuvre sa portée et sa valeur. Sa tournure d'esprit le portait à saisir en tout le côté plaisant et comique : mais à pénétrer au fond des choses les plus risibles, ne trouve-t-on pas souvent beaucoup de tristesse? Flaubert, le premier sans doute, lui apprit à connaître cette « autre face des choses »; il lui apprit à désarticuler tous les ressorts cachés des sentiments et des actions des autres, à mettre à nu l'âme et le cœur de ceux qu'il observait. L'expérience personnelle de Maupassant s'ajouta aux leçons du maître.

« Combien de courts souvenirs, dit-il au début du *Colporteur*, de petites choses, de rencontres, d'humbles drames aperçus, devinés, soupçonnés, sont, pour notre esprit jeune et ignorant encore, des espèces de fils qui le conduisent peu à peu vers la connaissance de la désolante réalité! »

Dans *Mouche*, il a indiqué, par une sorte de symbole, la façon dont se découvrit à lui ce sens de la vie, à l'époque où il canotait sur la Seine, cette « calme, belle, variée et puante rivière, pleine de mirage et d'immondices ».

« Comme d'autres, dit-il, ont des souvenirs de nuits tendres, j'ai des souvenirs de levers de soleil dans les brumes matinales, flottantes, errantes vapeurs, blanches comme des mortes avant l'aurore, puis, au premier rayon glissant sur les prairies, illuminées de rose à ravir le cœur; et j'ai des souvenirs de lune argentant l'eau, frémissante et courante, d'une lueur qui faisait fleurir tous les rêves. Et tout cela, symbole de l'éternelle illusion, naissait pour moi sur de l'eau croupie qui charriait vers la mer toutes les ordures de Paris. »

Les dix longues années de sa vie de bureau, avec sa routine et « son éternel recommencement des choses », ne dut pas peu contribuer à lui donner cette sensation que « tout se répète sans cesse et lamentablement » et à soulever en lui cet « écœurement abominable des mêmes actions toujours répétées ». Dès lors, ce dégoût des habitudes ne cessera plus de hanter l'esprit de Maupassant; il en variera seulement le thème. Des employés, il passera aux mondains et aux artistes, comme si son expérience personnelle lui avait appris que ni la position, ni les préoccupations de l'ordre le plus élevé ne défendent les hommes de ce renouvellement banal de nos actes. Et le clubman Duchoux, et le peintre Olivier Bertin éprouvent, comme Maupassant lui-même, « l'horreur de ce qui est jusqu'à désirer la mort » (1).

(1) Olivier Bertin se plaint de l'épuisement des sujets.

Sa sensibilité s'exalta dans ce milieu du bureau. Quoi qu'on ait dit, le pessimisme de Maupassant n'est pas toujours, même au début, impassible, hautain, fier. On a pu le croire, parce qu'il est très attentif à ne rien laisser voir de sa large bonté native. Mais mieux que les réflexions philosophiques, un mot, la façon de présenter les faits nous montrent tout ce qu'il y avait chez lui de tristesse secrète et de pitié sincère pour les victimes de la vie. Et les premières qu'il observa, ce fut parmi « ces pauvres diables râpés qui végètent économiquement dans une maison de plâtre » et « dont les faces inquiètes et tristes disent les soucis domestiques, les incessants besoins d'argent, les anciennes espérances définitivement déçues (1) ». Cette sympathie, que l'on sent, dès *Boule-de-Suif*, pour les petits, pour les humbles, pour les souffre-douleur de la société, elle est dans toute l'œuvre de Maupassant (2).

* * *

Le succès de *Boule-de-Suif* et de son volume *Des Vers* avaient tiré brusquement Maupassant de l'obscurité : avec la gloire était venue la liberté, l'aisance. Maupassant jouit pleinement pendant quelques années de son triomphe. La vie ne lui refusait rien et il en jouissait avec exubérance : l'absence de tout frein, l'indépendance absolue faisaient surtout ses délices : « Je ne me marierai pas, — je n'écrirai pas dans la *Revue des Deux Mondes*, — je ne serai pas décoré (3), — je ne serai pas de l'Académie, » — disait-il à ses débuts avec une belle assurance.

Cependant son caractère changea, et l'évolution peut remonter à cinq ou six ans avant l'atteinte du mal auquel il succomba. Le civilisé, — et un civilisé raffiné, — l'emporte en lui. Recherché par les salons, Maupassant devient mondain, — d'abord par intermittence et pour étudier les gens du monde. Il n'avait en réalité pour eux que du dédain, du mépris; et pourtant il se mêlait à eux, poussé par son instinct, son besoin de raffinement qui trouvait satisfaction dans le luxe de leur existence. « Vous ne dédaignez pas ce monde que vous raillez si bien, dit une duchesse à Olivier Bertin. — Moi, je l'aime. — Mais alors? — Je me méprise un peu comme un métis de race douteuse. » En même temps, Maupassant n'aime plus d'une façon aussi simpliste et aussi brutale; il a des liaisons, qu'il rompt brusquement par une fuite sur le *Bel-Ami* lorsqu'elles menacent

(1) *En Famille*, dans le premier volume de Maupassant; *la Maison Tellier*. Il s'agit des employés de ministère.

(2) Voir *Miss Harriett, le Vagabond, le Gueux, Mademoiselle Perle, l'Armoire, l'Odyssée d'une fille*, etc.

(3) La croix lui paraissait peu désirable: Flaubert lui avait inculqué le mépris des distinctions honorifiques. Et puis il l'avait vu donner aux employés civils du ministère de la Marine. Elle lui semblait dépréciée. (Cf. *En Famille*.)

son indépendance ; il se hasarde même à avoir des aventures chez les mondaines, qu'autrefois il supposait « rouées et niaises, hypocrites et dangereuses, futiles et encombrantes ». L'expérience lui apprit qu'il ne s'était pas trompé, et il revint de préférence au demi-monde : ses libres allures et ses libres propos n'avaient pas à s'y contraindre.

Cette vie mondaine ne lui donna pas tout ce qu'il en attendait. Elle n'était pas assez variée, elle n'avait rien d'imprévu. « Je suis à l'âge où la vie de garçon devient intolérable, parce qu'il n'y a plus rien de nouveau pour moi sous le soleil. Un garçon doit être jeune, curieux, avide. Quand on n'est plus cela, il devient dangereux de rester libre. Dieu ! que j'ai aimé ma liberté jadis ! comme elle me pèse aujourd'hui ! La liberté pour un vieux garçon comme moi, c'est le vide, le vide partout, c'est le chemin de la mort, sans rien dedans pour empêcher de voir le bout. » Le Maupassant des dernières années est tout entier dans ces quelques lignes, avec sa nausée des habitudes, avec le sentiment de l'inutilité et de l'avortement de la vie, avec le souci moindre de son indépendance entamée et par sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*, et par la pensée d'un mariage qu'il acceptait, avec la hantise de l'idée de la mort « qui nous émiette d'instant en instant ». Comme son maître Flaubert, il croit le bonheur impossible, et la vie tolérable, seulement si on l'escamote. L'isolement lui pèse ; il se sent perdu dans la société : « J'ai vécu seul » ; gémira-t-il dans *Qui sait ?* et il répète comme Flaubert : « Personne ne comprend personne. » Il éprouvait le besoin d'une famille ; il lui manquait un foyer pour le rattacher à l'existence ; il semble l'avoir désiré.

Sans doute Maupassant, qui n'avait pas de goût pour le personnage de René, et qui craignait le ridicule, cachait avec soin ses sentiments les plus secrets ; il savait que s'il jetait aux hommes « sa plainte désespérante », il serait incompris et que ceux qui éprouvent la joie de vivre l'appelleraient « un malade ». Et puis, il retrouvait souvent sa belle humeur d'autrefois, par accès ; et dans le monde, il n'aimait pas à promener sa tristesse, bien qu'elle fût réelle. « Lorsque les cheveux blancs apparaissent, et qu'on perd, chaque jour, dès la trentaine, un peu de sa vigueur, un peu de sa confiance, un peu de sa santé, comment garder sa foi dans un bonheur possible ? (1) »

Les progrès de sa maladie nerveuse la lui enlevèrent tout à fait (2). Il se savait menacé de paralysie générale, et il suivait la marche de son mal dans les livres de médecine, — avec une anxiété croissante. Il avait des révoltes contre les médecins impuissants. Suivant Bourget, il était, depuis 1884, victime de cruelles hallucinations : en rentrant chez lui, il voyait son double, son Sosie, assis dans son fauteuil absolument comme le personnage de la nouvelle *Lui ?* (*Sœurs Rondoli*) qui est de la même époque. Effrayé de ces troubles nerveux, Maupassant défendait contre eux la lucidité de son esprit ; il raisonnait : « Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres, ou des verbes, ou des chiffres. Quoi d'étonnant à ce que la *faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations* se trouve engourdie chez moi en ce moment ? » Et il ajoute avec terreur : « Certes, je me croirais fou, absolument fou, si je n'étais conscient, si je ne connaissais parfaitement mon état, si je ne le sondais en l'analysant avec une complète lucidité (1). »

Il cherchait dans les voyages, dans les déplacements fréquents un remède, une distraction à son mal. Mais le travail seul le consolait, et il semble s'être résigné à ses souffrances, en grand artiste, comme si son œuvre en avait été rendue plus belle. Ne peut-on lui appliquer ce qu'il dit de Flaubert, au sujet des crises d'épilepsie de ce dernier : « Certes ce mal effroyable n'a pu frapper le corps sans assombrir l'esprit. Mais doit-on le regretter ? Les gens tout à fait heureux, forts et bien portants, sont-ils préparés comme il faut pour comprendre, pénétrer, exprimer la vie, si tourmentée et si courte ? Sont-ils faits, les exubérants, pour découvrir toutes les misères, toutes les souffrances qui nous entourent, pour s'apercevoir que la mort frappe sans cesse, chaque jour, partout, féroce, fatale, aveugle ? » Mais en même temps le travail excessif surexcitait sa sensibilité qui devenait maladive ; il se comparait à un écorché vif ; il devenait un artiste inquiet (2) ; il croyait que « les mots ont une âme » ; il souffrait de ne pouvoir sonder tout « l'inexploré qui nous entoure » ; il souffrait de ne pouvoir briser, renverser « cette barrière matérielle des sens qui emprisonne l'intelligence humaine ». Il songeait à tous ceux qui ont « succombé par le cerveau, à Byron vagabond à la recherche de la mort, inconsolable du malheur d'être un grand poète » ; et il écrivait en parlant des artistes, que rien ne satisfait, qui voudraient travailler toujours à un livre, sans jamais l'achever : « Nous autres, esclaves irritables d'un rêve de beauté délicate qui

(1) Chronique du *Gaulois*, du 24 février 188[illegible]. Cette chronique, qui n'a pas été recueillie, est des plus intéressantes et [illegible] Maupassant. — Cf. la nouvelle *Solitude*.

(2) Il souffrit des yeux dès 1887 ; il dut prendre un secrétaire.

(1) [illegible] visite l'hospice des fous et il dit : « Je m'en vais troublé d'une émotion confuse, plein de pitié, peut-être d'envie pour quelques-uns de ces hallucinés », etc.

(2) Voir le début de la *Vie errante*. — Il ne pouvait rester dans une salle de théâtre.

haute et grande notre vie. » Il disait à Alexandre Dumas : « Si j'étais assez riche pour n'être pas forcé d'écrire, mon rêve serait de ne plus faire qu'un livre en un volume très court, auquel je travaillerais toujours et que j'ordonnerais qu'on brûlât le jour de ma mort. » Et le jour où il se sentit incapable de ce travail (1), le jour où il sentit sa raison irrémédiablement perdue, volontairement, délibérément il essaya de se tuer.

[illegible] GUSTAVE [illegible].

LA REINE HORTENSE ET SES FILS

Lorsque la nouvelle de la révolution de Juillet vint la surprendre, la reine Hortense n'avait pas ses fils près d'elle. L'aîné, qui avait épousé la fille de Joseph, sa cousine, s'occupait à Florence, « faute de mieux », a écrit Hortense, d'inventions industrielles; le second suivait les cours d'artillerie de l'école militaire de Thun, dans le canton de Berne (2). Eux aussi conçurent alors de grandes espérances. Mais la loi d'exil fut renouvelée, et la famille dut ajourner à plus tard la réalisation de ses rêves.

> Je me résignai, a dit la reine Hortense, à supporter cette injustice, et j'exigeai même des personnes qui voulaient en occuper le public, de renoncer à troubler la joie de la France par des plaintes en notre faveur que je ne voulais pas encourager. Il est singulier que je n'aie jamais cherché que l'ombre et le repos, et que la destinée me place sans cesse en évidence.

Hortense, ici, reprend sa marotte. L'ombre et le repos, elle les avait à Arenenberg : qui donc la forçait à les quitter?

L'hiver venu, elle s'arrache à ce repos qui lui pèse, — ce dont elle ne veut et ne voudra jamais convenir, — et va, comme les autres années, en Italie. Ses fils y étaient déjà. Pourquoi si tôt? Pourquoi tous les deux? Ah! voilà : quoique Louis-Philippe lui « ait fait dire des paroles gracieuses par la grande-duchesse de Bade » et que les portes de la France lui aient même été rouvertes, Hortense s'était imaginée que le contre-coup de la révolution de Paris allait se faire sentir dans la Péninsule. Elle voulut s'y trouver pour aider ses fils à profiter des circonstances qui pourraient se présenter. L'agitation, en effet, était grande en Italie; on y vantait les *trois glorieuses* ; on y célébrait les mérites de Louis-Philippe dans l'espérance d'une intervention française en Italie, peut-être pour la décider. Mais la France ne bougea pas. Devant cette politique de non-intervention, Hortense, quoiqu'elle s'en soit défendue, peut-être même parce qu'elle s'en défendit, trouva qu'il y avait un rôle à jouer pour ses fils. Les résultats de la révolution de Juillet l'avaient rendue révolutionnaire : « J'arrivai à Florence, dit-elle, agitée de mille craintes. J'avais besoin de garantir mes deux enfants de l'illusion commune dont je les voyais environnés. » Elle n'est pas sincère en disant cela, car au contraire elle poussa ses fils, tout au moins les laissa entrer dans les rangs des conspirateurs. Elle l'est davantage quand elle ajoute : « Mon mari (Louis résidait à Florence) était allé à Rome pour voir sa mère. Je passai quinze jours au milieu des deux seuls intérêts de ma vie. » Il eût même été plus convenable qu'elle n'écrivît point cette phrase; c'est trop de franchise, cette fois : il est toujours choquant d'entendre une femme dire : « J'étais heureuse, mon mari n'était pas là! »

Le 15 novembre 1830, la duchesse de Saint-Leu se mit en route pour Rome. Arrivée à Bolsena, elle apprit que son mari, qui rentrait à Florence, avait dû coucher à Viterbe. Leurs voitures se croisèrent vers le milieu de la journée. On s'arrêta, on causa. L'ex-roi de Hollande témoigna ses craintes sur les idées politiques qu'il avait entendu exprimer à ses fils et leur renouvela, ainsi qu'à sa femme, son désir de les voir demeurer tranquilles et étrangers à tout mouvement.

A Rome, Hortense reprit sa vie habituelle. Tous les jours elle allait passer deux heures chez sa belle-mère, avec qui elle était maintenant réconciliée; elle se montrait bonne fille, affectueuse même, et faisait la lecture à la mère de Napoléon.

Cependant les événements devenaient menaçants : le vieux sol de l'Italie tremblait. La mort du pape Pie VIII hâta l'explosion. Le gouverneur de Rome, qui sentait les difficultés de la situation et voyait l'orage prêt à éclater, qui voyait aussi les dessous de cette fermentation populaire, alla trouver le cardinal Fesch et lui exprima le désir de voir le fils aîné de la duchesse de Saint-Leu s'éloigner de Rome. Pour faire cette démarche, le gouverneur avait ses raisons, et la suite prouva qu'elles étaient fondées. Le cardinal Fesch se scandalisa fort de ce qu'un neveu à lui, un prince, fût suspect d'idées révolutionnaires. M. le cardinal « s'emporta et demanda des raisons ». Il lui fut répondu que son neveu, se promenant par les rues de Rome sur un cheval à la chabraque tricolore, attirait trop l'attention et que sa présence pourrait

(1) Il travaillait à l'*Angélus*. Les troubles religieux qu'il éprouva, suivant Bourget, sont dus au travail de préparation de ce roman. — Encore un [illegible] — Ses hallucinations deviennent de plus en plus fréquentes.

(2) L'historien de l'impératrice Joséphine et des sœurs de Napoléon, M. Joseph Turquan, va publier, dans quelques jours, un volume sur *la Reine Hortense*, auquel nous empruntons cet intéressant chapitre.

être dangereuse si des désordres venaient à se produire. Peut-être même lui en dit-on davantage. Toujours est-il que le cardinal, qui ne semble pas, en cette affaire, avoir montré un grand esprit de soumission, déclara que son neveu était à Rome, et qu'il y resterait.

C'était se mettre en lutte ouverte avec le gouvernement papal. Hortense, avertie de la démarche du gouverneur de Rome, se rendit chez le cardinal. Elle dit, dans ses *Mémoires*, qu'elle lui exprima le désir de voir son fils s'éloigner, puisqu'il causait de l'ombrage, et que d'ailleurs son père désirait l'avoir près de lui, mais que le cardinal lui répondit que ce serait donner raison à la malveillance et qu'il n'en fallait rien faire.

Mais elle ne dit cela, apparemment, que pour se justifier, car elle n'avait pas l'habitude de prendre conseil des autres, surtout d'un membre de la famille Bonaparte ; si elle avait voulu voir son fils s'éloigner de Rome, elle n'avait qu'à le prier d'aller auprès de son père, à Florence, et il l'aurait fait. Elle n'aurait pas eu besoin de s'abriter derrière l'avis douteux d'un cardinal de pacotille dont elle-même ne faisait aucun cas.

En rentrant chez elle, Hortense, à en croire ses *Mémoires*, se disait : « Si le gouvernement le craint, d'autres pensent donc à lui ? » Elle savait bien que, d'abord, le gouvernement ne le craignait pas, mais qu'il n'ignorait pas qu'il était en relations suivies avec les chefs du parti révolutionnaire, et que c'était même, de sa part, un acte de grande condescendance que de le faire engager à s'éloigner, au lieu de l'arrêter purement et simplement. A peine rentrée, tandis qu'elle s'entretenait de cet incident avec son fils, un colonel des troupes pontificales lui fut annoncé. Cet officier lui dit que cinquante hommes cernaient son *palazzo*, qu'il avait ordre d'arrêter son fils et de le conduire à la frontière. « Je ne m'opposai nullement, dit-elle, au départ de mon fils ; il me tardait seulement de le savoir arrivé près de son père. »

Peut-être ici est-elle sincère. Son fils, en partant, lui avait avoué qu'il donnait asile, dans le palais même, à un conspirateur et lui avait demandé de lui accorder sa protection. Effrayée alors de voir son Napoléon-Charles entré, non plus par de simples paroles, mais par des actes, dans le mouvement révolutionnaire, Hortense ne fut sans doute pas fâchée de le voir hors d'affaire au moment où, selon toute vraisemblance, il allait y avoir du danger, — et c'est pour cela qu'elle ne protesta pas contre la mesure arbitraire et cependant toute clémente du gouvernement papal.

Celui-ci avait été si bien informé des agissements révolutionnaires, qu'un mouvement insurrectionnel eut lieu le jour du samedi gras, pendant la promenade du Corso. Pendant ce temps, les fils de la duchesse de Saint-Leu, qui n'étaient plus à Rome, mais à Florence, auprès de leur père, s'engageaient, auprès de Menotti, à servir la cause de l'insurrection et promettaient leur concours pour le moment opportun.

Ce moment ne devait pas tarder à venir.

Ignorant la décision de ses fils, Hortense, du moins elle le dit, demeurait tranquille à Rome. Le samedi gras, jour fixé pour le mouvement, elle avait reçu la visite de l'un des conjurés, qui l'avertit qu'il y aurait danger à sortir pendant la journée et la pria de rester chez elle. Il est difficile de croire qu'elle n'était pas au courant de ce qui se tramait, puisqu'on venait l'avertir du jour choisi pour l'insurrection : pourquoi tant d'égards, sinon parce qu'elle était la mère de deux des conjurés? C'est pour cela qu'il est difficile de croire que ses fils n'avaient pas son adhésion à leur enrôlement dans le parti révolutionnaire militant.

« Mes appartements, a-t-elle écrit, avaient vue sur le *Corso*. Toutes les fenêtres ouvertes, pavoisées, y donnaient un air de réjouissance ; elles étaient fort recherchées, je permettais à beaucoup de personnes étrangères d'y venir. J'étais moi-même à me promener dans mes salons, inquiète des événements qui allaient se passer, quand j'appris que le Cours était contremandé. »

C'est que la conspiration avait été éventée. L'émeute se fit cependant, des coups de fusil furent tirés, il y eut de part et d'autre des morts et des blessés, mais la force publique balaya les émeutiers.

« Le sort, a dit Hortense dans ses *Mémoires* (1), me place sans cesse actrice dans tous les événements, tandis que ma volonté et mes actions devraient m'y laisser toujours étrangère. » Mais la pauvre reine n'est pas plus sincère en disant ces mots qu'elle ne l'était en 1815, lorsqu'elle assurait qu'elle n'avait rien fait contre les Bourbons. On ne s'y trompait cependant point, car, dit-elle ailleurs, « mon salon se remplit à l'instant de tous les Français de ma connaissance. Chacun venait se réfugier près de moi. » Comment l'aurait-on fait si l'on avait su qu'elle voulait demeurer étrangère à tout? Et elle ajoute avec une fierté non dissimulée : « Il semblait aux autres comme à moi que je n'avais rien à redouter des coups qui ne partaient pas des rois : 1814 et 1815 m'avaient assez montré que ceux-là seuls m'étaient à craindre. »

Hortense n'est pas juste. Si elle n'avait rien à craindre de cette émeute, c'est que ses fils étaient enrégimentés parmi les émeutiers, d'abord. Ensuite, puisqu'elle parle de 1815, elle oublie trop facilement qu'elle n'eut pas à se plaindre des rois, loin de là :

---

(1) [illegible]

les souverains alliés lui firent conserver ses biens, et Louis XVIII lui accorda le titre de duchesse qu'elle demandait. Elle oubliait aussi que c'était la Révolution qui avait guillotiné son père en 1794, et que, sans le 9 thermidor, sa mère serait montée, elle aussi, sur l'échafaud. Mais Hortense n'a jamais pu être sincère : en tout, comme dans le mariage, elle apporte toujours des restrictions mentales, une arrière-pensée, et elle parle cependant d'un ton profondément convaincu ; mais ce qu'elle dit, ce qu'elle écrit, ne tient pas devant un examen attentif et sans idée préconçue.

Il est si peu vraisemblable qu'elle ne trempait pas, — de loin, si l'on veut, — dans la conspiration, que non seulement elle fut avertie du jour où elle devait éclater, mais encore un émeutier blessé vint se réfugier chez elle. Elle le reçut, le fit soigner et, comme l'individu que son fils lui avait recommandé avant de partir était toujours dans son *palazzo*, elle se trouva donner asile à deux insurgés à la fois.

De plus, elle recevait dans son intimité des gens fort suspects, un Belge notamment : M. Verhulst, qui s'occupait de chimie, mais surtout de conspirations et avec lequel elle collaborait à des projets de constitution pour l'Italie.

Se sentant peut-être compromise par cette conduite qui ne pouvait manquer d'être connue, cédant peut-être aux instances de ses fils qui, dit-elle, la suppliaient de quitter Rome parce qu'il pouvait y avoir danger à rester en cette ville, l'insurrection gagnant de proche en proche, Hortense se décida à partir.

Elle alla à Florence. Elle a raconté cet épisode de sa vie. « La nuit avançait, dit-elle ; même à la porte de Florence, j'espérais voir venir à cheval, comme à l'ordinaire, mes enfants au-devant de moi ; mais c'est en vain. J'arrive à l'auberge, je puis à peine descendre de voiture, mes jambes tremblaient sous moi. Je parle d'eux, on ne sait que m'en dire, on les croit chez leur père. Je n'ai pas encore perdu tout espoir.

« M. de Bressieux court chez mon mari. Ce moment d'incertitude est affreux. Il revient enfin, et c'est pour me porter le coup le plus cruel. Ils sont partis ! »

La duchesse de Saint-Leu a beau dire, tout cela semble concerté d'avance entre elle et ses fils, et si elle a quitté Rome à ce moment, c'est qu'elle ne pouvait décemment rester dans la ville de Saint-Pierre quand ses enfants venaient de s'armer pour marcher contre le pape ; elle y eût, du reste, été arrêtée et aurait servi d'otage.

Une lettre de son plus jeune fils, citée par elle dans ses *Mémoires inédits*, éclaircit un peu ce point : « Votre affection, y est-il dit, nous comprendra ; nous avons pris des engagements, nous ne pouvons y manquer et le nom que nous portons nous oblige à secourir les peuples malheureux qui nous appellent... » Comme le prince ne s'explique pas sur la sorte d'engagements que son frère et lui ont pris, il est naturel de penser que leur mère était au courant de leurs projets et que cette lettre n'a été écrite que pour être montrée à leur père.

Et ce qui confirme d'une façon irréfutable cette hypothèse, c'est que l'ex-roi de Hollande, au désespoir de voir ses fils engagés dans une pareille aventure, accusa sa femme de les y avoir poussés. Il leur envoya courrier sur courrier avec l'ordre de revenir immédiatement à Florence ; il pria Hortense de joindre ses ordres aux siens. Hortense s'y refusa, et ce refus prouve bien qu'elle était la complice, peut-être même l'instigatrice de leur équipée. « S'ils doivent revenir, répondait-elle à son mari, ce ne peut être que de leur plein gré. S'ils ont pris parti, je ne pourrai les détacher, et l'on ne manquera pas de dire que je vais avec des millions pour les aider. »

Ces mots montrent bien nettement que cette mère ne veut pas empêcher ses enfants de courir des dangers dans cette guerre civile où ils n'ont d'autre intérêt, eux, que leur ambition. L'ambition parle donc plus haut en ce moment chez Hortense que l'amour maternel. En voici une autre preuve, qu'elle nous donne, celle-là, sans le vouloir :

« Forcée de satisfaire mon mari en quelque chose, pour le calmer je me décidai à aller à la frontière de Toscane, pour de là écrire, comme il le désirait, à mes enfants de venir me voir. Je n'espérais rien de cette démarche, c'était simplement pour le contenter. Aussitôt que je demandai mes passeports, le prince Corsini, frère du ministre de Toscane, vint me trouver. Je vis l'inquiétude que faisait éprouver ma démarche, et je lui dis franchement le désir de mon mari. Le prince alors entra dans les mêmes idées et, de l'air le plus simple, me conseilla le seul moyen de les ravoir : c'était de me dire malade pour les attirer à la frontière et pour qu'une troupe toscane, placée là, les prît de force. Ce piège qu'on proposait à une mère, et dont on pouvait user malgré elle, me fit préférer encore le tourment sans cesse renaissant que me causait l'inquiète agitation de mon mari. Je restai à Florence. »

Elle semble bien se moquer des appréhensions de son mari et reste, elle, plus indifférente aux dangers que peuvent courir ses fils dans cette guerre civile, à la honte qu'il y avait pour eux à s'être armés contre le pape qui avait accueilli avec tant de bienveillance leur père proscrit, toute leur famille proscrite, qu'aux ennuis d'entendre, — de loin, puisqu'elle ne vivait pas avec lui, — les plaintes de son mari. Il y a lieu de remarquer aussi qu'Hortense ne s'indigne nullement qu'on lui ait proposé d'avoir recours au mensonge

dégradant, pour faire revenir ses fils près d'elle. Comme La Rochefoucauld avait raison de dire que l'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison!

Mais l'ex-roi de Hollande était mieux compris de sa famille que de sa femme. Le cardinal Fesch et l'ex-roi Jérôme envoyaient aux jeunes princes, qui s'étaient mis à la tête de l'insurrection, — leur nom de Napoléon étant un drapeau, — ordres et prières de revenir sur-le-champ. Hortense a écrit : « Amis, ennemis, famille, tout le monde se donnait le mot pour neutraliser leurs efforts, tandis que l'enthousiasme le plus grand animait le pays qu'ils occupaient et que la jeunesse, calculant la réussite sur son ardeur et sur son courage, se voyait déjà en espérance maîtresse de Rome dont elle connaissait le découragement et le peu de moyens de défense. »

Hortense est fière de voir ses fils à la tête d'un mouvement insurrectionnel; elle souhaite de les voir jouer un rôle, quel qu'il soit, pourvu qu'il fasse parler d'eux et les mette en évidence. Tout, plutôt qu'une vie ignorée. Dans sa pensée, c'est à force de faire du bruit autour de leur nom qu'ils arriveront. Ce calcul, dénué de scrupules, devait, vingt ans plus tard, se trouver juste, ou plutôt justifié par la plus inepte complicité du peuple français, qui paya cher son engouement aveugle pour cet aventurier qui était le fils d'Hortense.

Mais, en attendant, cette fière jeunesse italienne ne tint pas devant les baïonnettes autrichiennes. Les deux fils d'Hortense, que celle-ci est fière de dire avoir été remplacés au commandement par un général, le général Sercognani, se rendirent à Ancône et de là à Bologne. Poursuivis par la police, ils durent se cacher et fuir sous un déguisement.

Hortense voulut aller au-devant d'eux et les aider à se mettre en sûreté. Il fut convenu entre elle et son mari (ces graves événements les avaient un peu rapprochés) qu'elle les conduirait à Ancône, et que là elle s'embarquerait avec eux pour Corfou. C'était l'avis de son mari. Elle lui dit que c'était aussi le sien (elle tenait de sa mère cette grande facilité à dire toujours, quoiqu'elle s'en défende, le contraire de la vérité), et se dispose à agir autrement. L'idée lui vient de les conduire en Angleterre, en traversant avec eux la France, la France d'où ils sont proscrits.

Elle demande un passeport à son nom pour Ancône et part de Florence le 10 mars, au su de toute la ville. Chacun la croit donc partie pour Ancône. Mais elle avait eu la précaution de se munir d'un autre passeport au nom d'une dame anglaise voyageant avec ses deux fils. Son plan était d'aller à Foligno et d'attendre là les événements.

La déroute des insurgés était certaine : Hortense ne se faisait plus d'illusions là-dessus. Elle savait que leur retraite se faisait par Foligno, et que, là, elle pourrait mettre la main sur ses fils. Elle s'établit donc à Foligno, dans une auberge. Elle y reçut quelques visites, et, l'esprit courtisan se mêlant à l'exagération italienne et à l'esprit de parti, on lui racontait les prouesses de ses fils, leur valeur, leur générosité. Voici un épisode qu'elle tient du comte Campello de Spoleto et dont son imagination de mère, de mère de princes prétendants, n'a pas atténué les couleurs. C'est elle qui raconte :

Mon fils Napoléon s'était porté avec deux cents hommes contre une troupe de brigands armés sortis des bagnes, et qui, mêlés à quelques militaires, venaient au nom du pape pour reprendre les villes de Terni et de Spoleto.

Dans les bois, on se battit corps à corps. Mon fils Napoléon, au milieu des balles, des piques, se défendait comme un lion. Au moment où il terrassait un brigand qui allait le tuer, en lui tirant à bout portant un coup de carabine, et qu'il lui faisait grâce de la vie, un dragon vint percer le brigand d'un coup de sabre.

Le comte me faisait une description de l'entrée de mon fils à Terni, ramenant ses prisonniers, et inspirant, par sa beauté remarquable et le service qu'il venait de rendre, une admiration générale. — Eh bien, il était, disait-il, désolé que ce dragon eût ôté la vie à celui auquel il venait de l'accorder.

Mon fils Louis, de son côté, était près de Civita-Castellana : il en disposait l'assaut et se croyait sûr de réussir...

Elle avait écrit de Foligno à ses fils pour leur faire savoir qu'elle les attendait en cette ville. Sa lettre leur parvint, pendant leur retraite, à Forli. Le courrier, au retour de sa mission, dit à la duchesse de Saint-Leu qu'il avait vu ses fils, et que l'aîné toussait beaucoup; il lui apprit en même temps, a raconté Hortense, que la rougeole était dans le pays où ils se trouvaient. Hortense, à cette nouvelle, veut encore se rapprocher de ses fils : qui sait? S'ils allaient être atteints de l'épidémie, elle pourrait les soigner elle-même à temps, les forcer à ne pas faire d'imprudences. Dans cette pensée, elle se dirige vers Ancône.

J'étais en route pour Ancône, dit-elle, troublée, agitée, le cœur rempli de funestes présages, lorsque, à la première poste après Foligno, une calèche s'arrête près de ma voiture. Un homme que je ne connais pas en sort. Je ne sais pourquoi je tremble. Il vient de la part de mes enfants. « Le prince Napoléon est malade, me dit-il. — Il a la rougeole! m'écriai-je. — Oui, il vous demande. » A ces mots : il vous demande, je m'écrie avec effroi : « — Il est donc bien mal! » — A l'instant je retourne sur mes pas...

La pauvre femme arrive à Pesaro. C'est pour y apprendre la mort de son fils!

C'est ainsi que la reine Hortense raconte la mort du prince Napoléon. C'est ainsi également que la raconte un compagnon d'armes des princes. Mais, est-ce une raison pour les croire? Il est probable qu'Hortense n'a publié ce volume de *Mémoires* sur l'année 1831 que pour raconter à sa façon une mort qui s'est produite d'une autre façon. Le prince n'est pas mort de la rougeole, il est mort assassiné! Le baron Hippolyte Larrey lui-même, si dévoué à la légende du *bleu* impérial et à tous les Bonaparte, dit qu'il a été tué et que l'on a imaginé cette fable de la rougeole pour ne point trop affliger sa grand'mère en disant qu'il était tombé en combattant. Cette raison ne vaut rien, car il n'est personne qui ne préférât pour un des siens la mort du champ de bataille à la mort par la maladie.

M. Larrey dit donc que le fils d'Hortense a été tué à la tête des partisans. De quelle manière? Il ne la dit pas: il veut laisser entendre, sans pourtant oser le dire, que c'est en combattant. Or, c'est par ses partisans eux-mêmes qu'il a été assassiné. S'il était mort de la rougeole, comme veut le faire croire Hortense, il était une victime de la guerre pour l'unité de l'Italie et on lui eût élevé une statue; s'il était mort en combattant pour cette unité, comme l'insinue le baron Larrey, on eût fait de lui un héros, on l'eût chanté sur tous les tons et il aurait eu également sa statue dans ce pays où elles semblent un produit du sol. Au contraire : le silence se fait sur cette tombe, une ombre de mystère plane sur ce mort, et l'on semble s'être donné le mot pour n'en jamais parler.

N'est-ce pas significatif? Et si Hortense tient à donner le change sur la manière dont son fils est mort, c'est pour que la famille et le parti ne lui reprochent pas de l'avoir laissé s'engager dans cette insurrection, d'être cause de sa mort. M. de Roccaserra aurait reçu d'elle le mot d'ordre.

Mais Hortense n'a pas le loisir de se livrer à sa douleur; les Autrichiens approchent. Elle n'est plus la faible femme de 1807 qui ne voulait pas de consolations lorsqu'elle perdit son fils aîné. Maintenant qu'elle est devant le cadavre de son second enfant, elle ne songe qu'à le faire enterrer avant l'arrivée des Autrichiens, et, ce pieux devoir accompli, à fuir.

Elle fuit. Le soir même elle est à Fano, le lendemain à Ancône. La rapidité de sa marche vieillit son deuil; la nécessité lui donne de l'énergie et des forces. Elle ne parle que peu de la perte cruelle qui vient de la frapper: peut-être, en son for intérieur, se sent-elle coupable de la mort de son fils: si elle ne l'avait pas poussé, tout au moins laissé aller dans cette insurrection, il serait toujours vivant, près de sa femme. Nous devons parfois nos malheurs au hasard, mais nous les devons bien plus souvent à nous-mêmes. Cette idée sans doute l'obsède, et elle la chasse de devant ses yeux.

Comme le passeport anglais d'Hortense était pour une dame et deux jeunes gens, et qu'elle n'avait plus qu'un fils, elle demanda au jeune marquis Zappi, un des chefs du parti révolutionnaire, de voyager avec elle et de passer pour son fils. M. Zappi, qui était alors chargé de porter à Paris des dépêches du gouvernement révolutionnaire de Bologne, accepta. Mais il paraît qu'à ce moment le prince Louis tomba malade de la rougeole, dit sa mère, pour aider à faire croire à la fable qu'elle a inventée pour dissimuler que son fils a été assassiné par ses compagnons. Comment faire? comment le cacher?... La duchesse se décide alors à répandre le bruit qu'elle s'est embarquée avec son fils pour Corfou. De cette façon, personne n'aura plus de soupçons.

Le pauvre roi Louis venait d'apprendre, à Florence, la mort de son aîné. Tandis que Madame Mère écrivait à son petit-fils survivant: « Vous savez, mon enfant, que le toit qui nous couvre et que le pain que nous mangeons, nous les devons au Saint-Père », lui, il écrivait à sa femme : « Sauvez le fils qui nous reste, il faut qu'il s'embarque. »

Cependant Hortense était au chevet de son fils. Ce qui compliquait sa situation et la rendait extraordinairement difficile, c'est que le général en chef de l'armée autrichienne avait établi son quartier général justement dans le *palazzo* où s'était logée Hortense, et qu'elle était littéralement entourée d'Autrichiens. A force de prudence, elle parvint à sortir de cette situation épineuse, et le médecin lui ayant déclaré au bout de huit jours, c'est elle qui le raconte, que son fils était en état de sortir, elle se munit d'un laissez-passer que lui délivra gracieusement le général en chef Geppert, chargé d'arrêter le prince Louis, et se mit en route le jour de Pâques, de grand matin. Son fils, sous une livrée de cocher, conduisait les chevaux, et le comte Zappi, déguisé en valet de pied, était assis derrière la voiture des femmes de service.

Son voyage se fit sans incident. A partir de Pise, le prince Louis et le comte Zappi quittèrent la livrée et cheminèrent sous la protection du passeport anglais dont la duchesse de Saint-Leu avait eu la précaution de se munir à Florence. Et c'est ainsi que la petite caravane arriva aux frontières de France.

9-4-07 JOSEPH TURQUAN.

EN SAHARA [1]

Notes de voyage.

DEUXIÈME PARTIE

Il y a quelques mois, à cette même place la *Revue Bleue* voulait bien publier quelques fragments de récit de mon dernier voyage en Afrique occidentale.

Encore tout aux souvenirs de la traversée, je tâchai, — après tant d'autres ! — de faire part de mes impressions de Sénégambie et du Sahara : Dakar, Gorée, Saint-Louis, Podor, les Trarza...

A dos de chameau nous parcourûmes sebkha sur sebkha, plaines sableuses sur plaines sableuses : pays d'Afthouth et d'Idou-el-Hadj, Tarad-Emelil, avec arrêts à Bouzoubra, capitale des Maures Guébelé, à Tiourour, à Bogueum et autres lieux aussi inconnus qu'arides et monotones.

Cela dura plusieurs semaines. Et c'étaient toujours les mêmes puits sans eau, les mêmes chevauchées sans ombre, les mêmes palabres interminables, mêmes combats, même luttes, — avec palmiers et dunes pour seul décor.

Valait-il la peine de poursuivre ? Non, franchement je ne le croyais point.

J'avais peur... peur d'ennuyer, de fatiguer.

Ajoutez à ces préoccupations celles que créent les préparatifs d'un voyage prochain... Et vous comprendrez pourquoi je remettais modestement mon manuscrit dans le tiroir.

Il y était depuis quelques couples de mois, lorsque arriva la nouvelle de l'assassinat du pauvre marquis de Morès.

Le Sahara redevenait soudain article d'actualité.

— Eh bien ! et ce voyage ? me dirent tous ceux que je rencontrai.

— Peuh ! de bien médiocre intérêt !

— Médiocre intérêt, le Sahara ! Mais c'est la grande voie de communication, mais c'est la clef de l'Afrique !

— Alors vous pensez que la suite de cette relation pourrait avoir...

— Comment donc !

— Vous savez que les deux itinéraires ne sont pas pareils. Morès a abordé le désert par le nord-est, tandis que moi j'ai tenté la pénétration par le sud-ouest.

— Qu'importe ! c'est toujours le Sahara, n'est-ce pas ?

— Certes... Fort de ces encouragements, je rentrai chez moi pour mettre la deuxième partie de mes notes en ordre.

C'est cette deuxième partie qui paraît aujourd'hui.

1. [illegible]

CHEZ LES OULAD-DELIM [illegible]

La mer ! la mer !

Ce cri est un cri de délivrance. Elle est devant nous la grande *Bleue*, — très calme, très douce, pleine de soleil.

Porte ouverte sur le néant : solitude infinie, profondeurs vides donnant le vertige...

Rien sur la terre ; rien dans le ciel ; rien sur la vague. Jamais un bateau ne se hasarde près de cette côte saharienne. Les steamers fuient grand large. Tout ce qui touche au désert effraie... Le sol est traître : il s'émiette, il se dérobe, il s'affaisse, il s'écroule. Le vent le fait tour à tour dune et steppe.

Et pourtant de cet insaisissable est sorti le tangible. Le travail des siècles a marqué son œuvre dans l'incertain.

D'abord, ç'a été le sable des masses gréseuses, réserve des temps dévoniens... Puis l'Océan est arrivé recouvrant ce sable, pénétrant quartz et gneiss, formant de leurs molécules une gigantesque chaussée — peuplée aux premiers âges de limules et de nautilides, semée aujourd'hui d'algues et de fucus.

Cette chaussée s'appelle : le Banc d'Arguin.

Le Banc d'Arguin est un monde. De Portendik — la Marsa des Maures, le vieux port qui eut son heure de prospérité sous André Brue — à Agadir, il mesure 200 kilomètres de longueur sur 83 kilomètres de largeur. A quinze milles du rivage, ses fonds ne dépassent point vingt brasses !

Et quelle richesse de faune conchyliologique ! Et par suite, quelle surabondance de poissons ! Morues, sardines, anchois, rougets, surmulets, dorades, merlans, samas, abriotes, etc.

Si nos compatriotes nous demandaient avis, nous leur répondrions volontiers qu'Arguin semble appelé à rivaliser avec Terre-Neuve : que Djioua, flanqué d'un wharf, pourrait être un excellent havre, accessible, même à marée basse, aux navires de fort tonnage, que...

Mais à quoi bon insister ?...

Nos compatriotes n'ont de confiance que dans les actions de la [illegible] *Mining Company*...

*
* *

Revenons à Marsa, où nous avons séjourné une semaine auparavant.

Un marais salant — celui de Jreid — exploité par les Tendagha, avec tout autour des traces de fondations de maisons et sept canons, — ombres de canons rongés par le temps, aux trois quarts enfouis dans le sol, — marque la place où commerçait autrefois le Portendik hollandais.

Marsa (1) c'est un peu « autre chose » apportée en toute cette monotonie stérile. C'est une surprise que réserve le désert.

Marsa se déploie en arc de cercle sur un tapis de plage très uni — au pied de hautes dunes ocreuses découpées en arêtes vives.

Des herbes étranges recouvrent ces dunes; des bouquets de tamaris, des caoutchoucs nains, bosselés de sève, allongent leurs bras noueux, cherchent l'humus, et, ne le trouvant pas, en meurent.

Et tout cela se répand au loin si paisible — que tout cela semble pris de sommeil...

Tableau impressionniste :

La plaine du Tarad, grande mosaïque à la fois verte, noire, blanche et violette. Collines pourpres sur collines pourpres... La mer, d'un bleu mat, splendidement belle sous cette chaleur exaspérée qui la métallise.

Et par delà — vers l'horizon — la dernière ligne des flots — soudain une barre jaune brutalement tracée, comme un reste de couleur oublié sur cette immense palette qui est le firmament.

Et puis l'on ne voit plus rien, mais l'on devine de nouvelles étendues bleues, bien loin, très loin, jusqu'au seuil de l'Amérique... passé l'Amérique, en ces mêmes eaux tropicales qui baignent d'autres contrées aux végétations géantes.

Et cet « incommensurable » fait peur...

*
* *

Sables ravinés, sillons profonds. De véritables gorges resserrées, des pitons, des semblants de créneaux couronnant des *chebka*. Une terre dure, criblée de gravier, martelée de coquilles pétrifiées : C'est le commencement de l'Inchiri.

26 mai. — Les puits sont asséchés.

Les dromadaires, à chaque pas, se couchent. Cinq sur douze sont déjà à moitié morts, incapables de porter charge quelconque.

Ils font pitié. Ils se traînent pattes « cotonneuses », tête frôlant le sol, ne sentant plus les coups. La feuille de tabac brusquement introduite dans l'œil leur arrache des mugissements de douleur, sans les faire sortir de leur immobilité de bêtes malades...

Nous nous débarrassons de nos marchandises encombrantes afin de marcher plus rapidement. Laisser là tous ces objets — des trésors pour nous — qui devaient nous aider à atteindre le Sud-Marocain! Quel crève-cœur !

L'eau : nous en avons trouvé. Misère ! elle est infecte, pourrie, — du purin.

(1) En arabe : *l'Escale*.

Sera-t-elle meilleure plus loin? Allons toujours.

Plus loin, elle est empoisonnée. Un mouton crevé, panse ouverte, surnage.

Les laptots veulent boire quand même. A grand'-peine je parviens à les retenir.

— Tu connais, me dit l'interprète, que ça peut pas rester là !

— Tu as raison, lui ai-je répondu ; malheureusement nous venons de faire dix heures de route, et nos *djemels*....

— Toi mourir alors ?

Je hèle Bonnival, qui s'est affalé dans un coin :

— Nous crois-tu capables de pister encore pendant quarante-huit heures ?

— Ce sera dur. Enfin on essaiera !

— En avant !

Omar-Semba ne bouge pas.

— Qu'est-ce que tu as ?

— La.... colique.

— Allons, mon brave, un effort : après-demain tu pourras te soigner !

. . . .

Cinquante-cinq degrés ! Du feu dans la gorge !

Abdallah s'arrête, — pris soudain de névralgie violente.

Je mets pied à terre et je fais avaler au chamelier deux cachets d'antipyrine.

Soulagement presque immédiat.

Et encore de bien longues heures, chevauchant. Personne ne dit mot. J'essaie d'allumer la conversation. Peines perdues. La misère est trop grande.

Omar se tord sur sa selle. Le malheureux est livide.

J'interroge Mohamed.

— Demain soir si nous marchons bien, me crie-t-il de loin.

Mais nous ne marchons pas, nous nous traînons. C'est exaspérant ! Je deviens cruel. Je voudrais me ruer sur toutes ces bêtes et leur faire prendre le galop à coups de matraque dans le ventre...

Le galop? Nous en sommes loin. La monture de Bonnival vient de s'abattre.

J'aide mon compagnon de voyage à se relever.

— A quoi bon ? me déclare-t-il avec le plus grand sang-froid: je ne pourrais aller davantage. Je suis à bout de forces. J'ai le palais desséché, cuisant comme une plaie.

Et voici que nous sommes seuls, en plein steppe, — en pleins sables, à douze heures de distance d'un puits, avec deux malades sur les bras. La situation est affreuse !

— Déroulez la tente et campons !

A peine étendu sur son lit mon pauvre camarade a vu ses douleurs d'intestins s'accroître. Une fièvre

intense le fait délirer et, pour combattre ce dessèchement des muqueuses qui tue, je n'ai rien que des pastilles de citron.

Mohamed est parti, un peu au hasard, à la recherche de quelque *gourbi* de bergers.

Trouvera-t-il ? S'il ne trouve pas, il n'y a plus à attendre, — il y va de la vie : — il faut toucher coûte que coûte au puits.

... Mohamed a trouvé. On voit osciller au loin la silhouette dégingandée de son chameau.

Il arrive. O bonheur ! deux outres rebondies pendent à sa selle.

Le lait est aigre, quasi décomposé. Qu'importe ! il est reconnu exquis. Plusieurs jattes sont vidées en un clin d'œil. Nous sommes sauvés. La fièvre de Bonnival a disparu. Une grande faiblesse seule persiste. Deux bonnes journées de repos lui rendront toutes ses forces.

Quelle triomphante pipe j'ai bourrée ce soir-là, assis sur mon pliant, à l'entrée de la tente ! Je vous assure que je fus parfaitement heureux. J'avais mangé, j'avais bu à ma soif. En vrai sage, mes désirs n'allaient point au delà.

A quelques pas de moi, Mahmadou, à plat ventre sur le sable, suit de l'œil, tranquille curieux, une vipère rose regagnant son fourré.

Je lève mon bâton. Mais lui d'un geste de la main m'arrête :

— Ne la tue pas, Moussé (1). En la tuant pas, plus rien mauvais t'arrivera dans ta route. Tu laisseras le mal derrière toi.

Honnête Mahmadou, puisses-tu dire vrai !

2 juin. — Nous sommes depuis la veille dans le dernier village des Elib, en Agneitir. Village important s'il en fut : deux cents indigènes, au moins, sans compter les femmes et les enfants.

Il n'est pas encore six heures du matin, et déjà on nous annonce la visite du chef Mouley.

Ce chef Mouley — un géant, tout en os, avec une grande barbe noire dure comme filin — paraît tout d'abord bon diable. Puis en l'examinant de plus près on s'aperçoit bien vite qu'il cache sous ces dehors engageants une âme retorse de vieil huissier normand.

L'affreux bonhomme commence par exiger 25 pièces de guinée pour droit de passage. Et ses prétentions augmentent bientôt en de si phénoménales proportions qu'en fin de compte il se trouve nous avoir enlevé un quart de toute la pacotille que nous possédons.

Refuser ? Impossible. Le Mouley est gars de décision. Il a fait envahir notre campement par ses captifs. Nous ne sommes plus maîtres de la place. Il n'a qu'un mot à dire et deux douzaines de ces voleurs nous désarment.

— Ce qui m'étonne, murmure Bonnival, c'est qu'il ne l'ait pas encore dit — ce mot.

— Patience ! Nous n'avons peut-être rien perdu pour attendre.

Cependant Mohamed a tiré de son haïck la lettre que l'émir des Trarza nous a remise — on s'en souvient — lors de notre départ de Bouzoubra. Mais cette lettre lui est rendue immédiatement, presque avec dédain, sans une syllabe de commentaires...

J'en conclus que les Elib ne sont pas fidèles sujets de Sa Majesté Ahmed-Saloum ; — qu'ils ont même pour sa royale personne un mépris que les cinq cents kilomètres qui les séparent de Bouzoubra expliquent du reste parfaitement.

— Il y a autre chose...

— Quoi donc ?

— Nous le saurons bientôt. Dieu veuille alors qu'il ne soit point trop tard.

... Et la foule va toujours s'amassant. Cinquante paires d'yeux fixent nos marchandises.

Exigences continuelles : les mains se tendent, prennent ce qui se trouve à leur portée, disparaissent un instant dans la large ceinture du boubou — pour reparaître plus avides, plus menaçantes.

— Omar, Abdallah, Idris, debout ! et baïonnette hors du fourreau !

On entend le bruit sec de la lame se fixant sur le canon.

Mais cette démonstration de force ne produit pas du tout l'effet voulu. Loin de faire peur, elle irrite, elle exaspère.

Nous sommes perdus si nous donnons prétexte à représailles. Bas les armes !

Il est temps. Deux minutes encore, et les laptots étaient littéralement assommés.

...Courte accalmie. Les derniers venus en profitent pour s'avancer à pas de loup... Nous ne sommes point à bout de peines. La malechance nous réserve un pendant à l'aventure de Tiourour. Et cela sans tarder, car voici que des cris, des hurlements, des vociférations se font entendre. Pourquoi ?

Les faits suivants se sont passés :

Un jeune guerrier pénétrant sous la tente a voulu s'emparer d'une ceinture de laine, propriété de Mahmadou-Dialo. Mahmadou a protesté et comme il est très brusque, le brave ouoloff, et très vigoureux, il a saisi à la nuque son voleur et l'a proprement bâtonné. D'où ces cris, ces hurlements, ces vociférations.

(1) Monsieur.

La [illegible] est [illegible]: piquets de campement [illegible], malle brisée à coups de crosse... Dix ou douze de ces [illegible] se sont mis près de nous, bien résolus à se servir de leur fusils, si nous tentons la moindre résistance. Mais nous ne bougeons pas, — poitrine contre poitrine, souffle contre souffle, le regard droit sur eux. Et ce calme leur en impose; et ils finissent par s'en aller.

— Sais-tu que si cela continue, il ne va plus rien nous rester? s'écrie Bonnival furieux.

— J'ai envoyé Mohamed chercher Mouley, dis-je. Mais Mouley n'arrive pas: ce coquin est complice; c'est sur son ordre que nous avons été battus, volés...

— Et pas contents! Oh! Mouley, Mouley, que j'aurais plaisir à loger une balle dans ta sale tête! Forçat! pirate! Tiens, te voilà, vieux bandit! Allons prends tout, va, vivres, effets, guinées; prends tout et débarrasse-moi bien vite de ta présence! achève mon compagnon, rouge de [illegible].

Mais Mouley, du haut de la colline, a levé le bras, et les deux cents sauvages hurlant, vociférant, se sont tus.

Mouley a parlé, et les deux cents sauvages se sont enfuis tête basse comme une bande de chacals « qui voit le Sidi à la grosse tête (1) ».

Il n'est pas prudent de passer une seconde nuit en pareil lieu. Immédiatement je donne l'ordre de plier bagages. Contre mon attente, le chef ne fait aucunes difficultés pour nous laisser partir, — on saura pourquoi plus tard.

Après quelques heures de marche la caravane s'arrête au bord d'un puits (toujours de l'eau saumâtre pour changer).

Durant que les hommes emplissent les outres, je réunis l'état-major au grand complet. On discute longuement. Enfin la combinaison suivante est adoptée à l'unanimité:

Nos chameaux étant fatigués à tel point qu'il leur serait impossible d'aller plus avant; d'un autre côté l'insuffisance de nos ressources ne permettant pas d'en acheter de nouveaux, surtout en un pays où l'hostilité des naturels nous les ferait payer très cher, il est entendu que nous irons seulement jusqu'au *ksour* de El Mehambar, situé à peu de distance.

Là, un canot retenu par les soins de Mohamed nous transportera à Agadir, chez les Oulad-Bou-Seba, — à Agadir où il nous sera alors facile de former une solide escorte d'indigènes qui devra nous conduire jusqu'au Rio-de-Ouro.

[illegible] GASTON DONNET.

(A suivre.)

(1) [illegible]

LIVRES NOUVEAUX

POÉSIES D'HÉLÈNE VACARESCO

[illegible]

Jamais l'adage du poète ne s'est mieux vérifié qu'en M[lle] Hélène Vacaresco. Elle vint en France, il y a quelque dix ans, toute jeune, souriant à la vie, et belle et aimablement douée. Quand, dans le salon de Leconte de Lisle, en un cercle de dames et d'artistes groupés en bienveillant auditoire, elle se dressait à l'angle de la cheminée pour réciter quelque poésie, elle impressionnait vivement. Elle semblait, avec son teint brun, ses grands yeux noirs, sa noire crinière sauvagement retordue, sa taille svelte, et souple, et nerveuse, son petit corps ramassé dans sa force, une jeune guerrière, une amazone des anciens temps. Et c'étaient des batailles, des carnages, des galops fous, des coups de lance, des torrents et des ruissellements de sang... Pour ceux qui sont au fait de l'histoire et de la littérature roumaine et de ce long débat entre l'oppression slave et turque d'où devait naître l'indépendance de la patrie, — qui savaient aussi que, parmi ses ancêtres, la jeune poétesse comptait ce grand Jean Vacaresco qui léguait à ses fils en mourant « le culte du pays natal et de la poésie nationale », rien de plus naturel qu'une telle inspiration farouche. Le piquant était de l'entendre couler de ces fraîches et jolies lèvres. Il y avait là pas mal de rhétorique et d'imitation. Le Maître disait indolemment: « Ce sont de beaux vers, de très beaux vers. »

Puis elle partit, fière de la palme académique que lui avaient valu ses *Chants d'Aurore*, contente comme une enfant qui a remporté tous les prix de sa classe. Elle regagnait la cour lointaine où elle était attachée comme demoiselle d'honneur, près de cette Altesse, lauréate elle-même et bien faite pour la comprendre et l'aimer, dont la muse se voile sous la figure de Carmen Sylva. M[lle] Vacaresco fut oubliée. Et, tout à coup, son nom nous revint dans le bruit d'une touchante et romanesque aventure: le prince héritier charmé jusqu'à vouloir l'épouser, elle-même s'était laissé prendre à cet amour.

L'innocente et charmante idylle, éclose au pied d'un trône, n'y pouvait que végéter, battue des vents contraires, et finalement être broyée. Que venait faire là le sentiment? Tout de suite deux partis se formèrent. Le roi, d'un côté, ministres, conseillers, ceux qui subordonnent tout à la politique, celles aussi, toutes celles qui, rivales jalouses, s'enflammaient de dépit: « Pourquoi elle? pourquoi pas nous? pourquoi pas moi?... » Il n'y avait, de l'autre, que le prince, l'adolescent énamouré, et sa mère,

plus mère que reine, qui souriait à ces illusions juvéniles et imprévoyantes et était tentée de les encourager. *Invitus, invita*, ils durent se quitter. Avec quels déchirements, on le devine ! Et le prince fut tôt marié à celle qu'un intérêt supérieur et la raison d'État lui désignaient pour épouse.

C'est, on le voit, dans un cercle plus restreint, l'éternelle histoire de Titus et de Bérénice, du jeune Louis XIV et de Mlle de Mancini, qui inspira sa fine tragédie à Racine. De nos jours, dans l'humble sphère où nos arts se traînent, cette même histoire ne pouvait suggérer que quelque roman plus ou moins bienveillant, plus ou moins banal en son réalisme à courte vue, où deux ou trois de nos auteurs, à l'affût, sinon du scandale, au moins de l'affriolante actualité, s'empressèrent en effet de s'employer. C'est de l'héroïne elle-même, des plaintes arrachées à son martyre, qu'il fallait attendre le cri douloureux, la souffrance personnelle transmuée en noble et généreuse matière d'art, l'œuvre pétrie de larmes, qui, de sa sincérité même, prendrait une portée générale.

Elle s'était éloignée. Elle allait, avec l'obsession du doux fantôme inoubliable, inoublié, traîner son âme blessée et lasse le long des plages de Venise, sur les routes de Florence, de Rome. Et partout la nature, les plus beaux sites et les plus célébrés, les merveilles de l'art, lui rediraient, lui renverraient sa douleur, fourniraient à cette douleur un nouvel aliment. Partout et toujours, l'amour ne fut-il pas triste, et tragique, et effrayant ? Celui qui avait percé son jeune cœur, en remuant jusqu'au fond les obscurs abîmes qui y dormaient, en fit jaillir la poésie en un jet magnifique, plus élancé, plus superbe sous les coups plus violents qui la frappaient. A la dérision de l'école des « impassibles », il allait être prouvé une fois de plus que la poésie, — s'il y faut le don, certes ! — est avant tout chose d'émotion et d'âme fortement ébranlée. Toutes les fleurettes, les héroïques bagatelles où s'attardait le talent novice de Mlle Vacaresco, ont disparu, noyées dans ce grand courant que roule aujourd'hui ce limpide volume de l'*Ame sereine* (1). Définitivement la douleur l'a sacrée poète.

* * *

Voilà d'assez grands, de trop grands détails donnés à la biographie, pour qu'il nous plaise de relever encore, dans ce livre qui en est tout imprégné, les menus détails du poème d'amour, du poème réel et vécu, qui s'y dérobe discrètement. Si discrètement qu'il se dérobe, les incidents s'en saisissent facilement dans l'incessance de certains tableaux : les longues contemplations sous l'abat-jour de la lampe du salon, les rêves d'intimité en quelque retrait modeste, les folles échappées dans le parc, à l'aurore, le retour, le soir, sous le voile ombreux des grands arbres, les poignées de main furtives... et puis, que sais-je ? ces trois astérisques qui marquent certaines pièces allant plus directement sans doute à leur mystérieuse adresse. Nous nous bornerons à l'œuvre d'art, et à des citations qui feront mieux comprendre ce que nous en voudrions dire.

La première surprise est de voir comme Mlle Vacaresco, d'une maîtrise aisée et de prime-saut, réalise l'art où se sont efforcées nos jeunes écoles et où elles tâtonnent encore. Il s'agit de donner aux vers, — au sujet choisi aussi bien qu'à la forme qui le vêt, — une sorte de fluidité et d'imprécision qui en double les séductions fuyantes et abstraites. Nos poètes, — les esthètes de l'hermétisme, — s'embarrassent de mots trop lourds, la syntaxe les tient, la logique de la langue les gouverne. Ils sont raisonnables, déductifs et clairs, en dépit d'eux ; ou, s'ils veulent absolument ne pas l'être, alors, — comme il appert du plus illustre d'entre eux, — c'est la nuit. A ce faire délicat et subtil tout de suite Mlle Vacaresco arrive. Elle a le don d'insuffler aux mots quelque chose d'immatériel. Ils prennent la légèreté et le vague délicieux où flotte sa pensée. Et ceci, dans notre langue, après tant d'essais malheureux, est tout à fait neuf, il semble, et digne de remarque.

En quelqu'une de ces étapes où l'a menée sa douleur errante, elle rêve, le soir, seule avec ses imprescriptibles souvenirs, la fenêtre ouverte, devant l'immensité de la mer. Quelle forme va prendre sa rêverie ?

> [illegible]
> [illegible]
>
> [illegible]
> [illegible]
>
> Il a des clairs balcons penchés au flanc des tours
> [illegible]
>
> [illegible]
> [illegible]
>
> [illegible]
> [illegible]
>
> Ne heurte pas mon rêve avec ta rame noire,
> Le pauvre rêve errant le long des tours d'ivoire ;
>
> Ne brise pas, crois-moi, de tes avirons lourds
> Les pâles escaliers où pleurent mes amours,
>
> [illegible]
> [illegible]

Voit-on avec quelle magie l'édifice de fantaisie s'est construit et palpite un moment aux yeux de l'âme, comme il se pare de la teinte même des tristesses secrètes de celle qui le contemple, et comme, du même sortilège qui l'avait évoqué, il va s'évanouir dans l'air ?

(1) Chez Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul.

[illegible] à la mort qui, en emportant ce cœur qui souffre, le guérirait du même coup de la blessure dont il saigne, a dû hanter souvent la pauvre victime d'amour. Le symbole ici est encore plus fin et délié. Nous abrégeons.

[illegible]

Et que, de vos cœurs d'or à mon cœur de chair vive,
L'immense volupté comme un parfum arrive.

C'est des littératures du Nord, des neigeuses et brumeuses Thulés, que nous étions accoutumés à voir venir cette poésie délicate, où l'idée et le sentiment s'en vont en micas étincelants, en poussières impalpables. Que cela nous vienne aujourd'hui de l'Orient, des Carpathes et des bords du Danube, où toutes les visions semblent devoir se préciser si nettement, l'expliquera qui pourra. Par d'autres côtés, Mlle Vacaresco tient bien de sa race. Dans la pièce audacieusement dédiée *Au Dieu*, l'ardente passion respire. Nous ne sachions pas qu'Héloïse elle-même, dans l'insupportable exil d'Abélard, ait plus amoureusement rugi.

Tu fais mon cœur profond à boire l'univers,
Et plus inassouvi que les gouffres ouverts.
Mon cœur te suit...
[illegible]
Et découvre en tremblant de crainte et de bonheur.
O désir, que tu mets de ta main tiède et douce,
Sous la tentation qu'on hait et qu'on repousse,
L'épouvantable espoir de n'y point résister.
Rayonne, fleur ardente et prompte à palpiter!
Par l'amour, par l'éclat fulgurant des prunelles,
Par les frissons divins qui font les nuits plus belles,
Par les concerts d'avril vibrant au bord du nid,
[illegible]

Au milieu de ces tortures morales, la psychologie s'est singulièrement raffinée, elle a touché tous les extrêmes. La malheureuse ne sait plus si elle doit s'applaudir d'oublier, de laisser son amour s'en aller dans l'irrémédiable et fatal effacement de toutes choses, ou s'il faut pleurer cette mort si prompte, s'il la faut craindre ou souhaiter. Il y a là des retournements de conscience qui ont comme le poids de la pensée d'un Corneille en ses stances ou de cette profonde analyse qu'il met dans la bouche de ses héros en leurs monologues. Çà et là aussi, le sentiment se couvre d'une mysticité pieuse, où il se perd pour n'en laisser flotter que l'ombre.

Je ne désire rien dont je ne sois certaine
[illegible]
Demeure inaccessible en ta grâce lointaine,
Toi vers qui tout mon sang frémit de volupté...
Rien ne scintille aux cieux, rien ne vibre sur terre
Qui n'ait ton beau regard puissant, qui n'ait ta voix.
Reste l'infranchissable et radieux mystère
Où se brise et renaît mon âme mille fois.

[illegible]
Toi dont le noir regard sur mon sommeil descend;
Emporte dans tes bras fermés à mon étreinte
Le mal que tu pourrais me faire en m'exauçant.

Et ailleurs :

Quelqu'un est en prière au fond du ciel, ce soir...
Ce n'est pas un départ, ce n'est pas un adieu;
C'est une halte exquise au penchant de la route.
Quelqu'un est en prière au fond du ciel, sans doute.
Quelque grande pensée est là contre le bord
De l'abîme, où la nuit prend le jour et l'endort...

Ailleurs encore :

Avant que le matin n'éveille encor les roses,
Je me vois regardant dormir un homme mort.
Les bras du peuplier que le vent fouette et tord
Heurtent ma vitre en pleurs, et là-bas coule un fleuve.
Je ne le connais point, pourtant je me sens veuve
[illegible]
Et je lui dis : « Renonce à ton éternité
Pour me donner une heure avant d'être poussière! »
Mais le mort ne veut pas soulever sa paupière,
Et je le baise au front, et je tombe à genoux,
Et je dis : « Mon amour, ayez pitié de nous!
Hélas! que ferez-vous de la mort infeconde,
Qui tend sa coupe large et vide où tant de monde
S'abreuve de silence et de stérilité? »
Mais le mort ne veut pas, et le vent irrité
Comme un esprit des nuits bat ma vitre et le fleuve.
Alors je me sens seule, alors je me sens veuve.
Et si l'amour venait à moi d'un pas léger,
Au réveil, je dirais : « D'où vient cet étranger? »
Et sans cesse je crie : « Éveille-toi, de grâce! »
Mais le soleil paraît et rit, et l'heure passe,
Et quand le soir revient sous le ciel calme et beau,
Je dispute toujours ce mort à son tombeau.

Les âmes mélancoliques ont une heure, une saison qu'elles préfèrent, — l'heure où se lève l'astre des nuits, la triste et douce saison d'automne. Aussi les nocturnes abondent chez Mlle Vacaresco, et les tableaux d'arrière-saison où les feuilles tombent, où s'alanguissent et se fanent les fleurs, et aussi les paysages d'hiver, les effets de neige où se plaisent ceux dont la pensée méditative aime à se replier sur elle-même. La nature, apparaissant brusquement au cours de ces pages, y met un infini de perspective, un témoin solennel, toujours mystérieux et présent. Et tout cela lui prête des douceurs de dire inimitables.

J'aime le soir charmant, car il est la jeunesse
De la nuit...

J'ai regardé la nuit tomber ainsi qu'une aile
D'oiseau blessé, d'oiseau triste qui va mourir.
Et, tremblante, j'ai dit à la nuit : « Sois cruelle.
Empêche mon cœur de guérir... »
La mélancolieuse heure de t'oublier
Est venue...

J'ai mis mon amour dans les choses blanches :
La neige et les fleurs frêles du verger.

> [illegible]
> [illegible]
>
> [illegible]
> [illegible]
> Mais tu me souris et tu me repousses,
> O douceur d'aimer, menteuse douceur!
>
> [illegible]
> La mort souffle en tout son lugubre effroi,
> J'ai mis mon amour dans les choses mortes :
> [illegible]

Ces citations, que nous pourrions multiplier, suffiront, croyons-nous, à montrer ce qu'est le talent de Mlle Vacaresco, et comment, à toutes ses pensées, si ténues et si fugitives soient-elles, si compliquées et si nuancées, elle sait donner un vêtement délicat, souple et toujours approprié. Il y aurait presque, par endroits, à redouter trop d'art et d'habileté. Ainsi, pour les allitérations qui ont fait fortune dans la jeune école, elle en remontrerait aux plus experts : « *[illegible]*... » C'est un jeu dont il ne faudrait pas abuser pour ne pas tomber dans la manière et dont on peut se permettre de la déconseiller.

Elles suffiront, ces mêmes citations, à prouver que la destinée, en la frappant, lui fut clémente et généreuse en somme, ayant mis à sa lyre, — qui ne chantait naguère que pour chanter et pour le plaisir de s'épancher insouciamment, — cette corde douloureuse et sympathique dont elle a su tirer de si beaux sons et où tant d'autres viendront chercher un écho à leurs propres douleurs.

Nous terminerons par la pièce qui, formant le frontispice du volume, en résume en quelque sorte la vie poétique, et qui résume aussi l'idyllique aventure de Mlle Vacaresco. Elle seule, d'un dessin si pur, la pouvait écrire. Si, dans sa forme arrêtée et ses répétitions prévues, on en peut surprendre le procédé, cela s'est fait sans doute à son insu, et ne lui prête rien de factice, ne lui ôte rien de sa sincérité émue. De ce jour, elle fut vraiment poète, la divine inspiration avait passé sur elle. Nous ne doutons pas que ces strophes ne prennent place quelque jour — non pas dans ces anthologies où chaque poète apporte sa perle, — mais plutôt en quelque eucologe mystique où les tristes amants, — et toutes les amours sont tristes encore une fois, — viendront dévotement prier, et se consoler et réconforter aux stations de ce calvaire.

N'eût-elle fait que cette pièce, ne dût-elle jamais écrire que ce beau livre de *l'Ame sereine*, elle n'a plus rien à souhaiter, plus rien non plus à regretter. Dans ses désirs les plus glorieux, — la plus noble et la plus légitime ambition s'ajoutant à un grand amour, — il se peut qu'elle ait rêvé parfois d'une couronne, que, sur son front digne de la porter, la main même de l'amour eût posée. Ce rêve ne fut pas tout à fait menteur. Voilà que, par la grace de son doux génie, au-dessus de la vaine Histoire qui passe, dans les fastes poétiques qui vivent éternellement, elle a paré d'une double auréole et uni en d'immortelles fiançailles ceux que le sort a séparés. Cette couronne qui lui fut déniée, c'est elle aujourd'hui qui la donne.

[illegible]

> [illegible]
> Mais l'aube emplissait ma fenêtre,
> Il faisait avril dans les bois.
>
> Il m'aima : j'aurais dû sans doute
> N'avoir pas l'amour aussi prompt ;
> [illegible]
> C'est toujours le cœur qui répond.
>
> [illegible]
> Ne plus l'attendre et le vouloir ;
> Mais demain l'avril va paraître
> Et sans lui le ciel sera noir.

[illegible]

THÉATRES

[illegible] *La Femme de Claude* [illegible] M. Louis Gallet [illegible] M. W[illegible].

J'arrive si tard, — et on l'a jouée si peu, — que j'ose à peine parler de la *Femme de Claude*. Et qu'en pourrais-je dire, sinon ce que j'ai répété tant de fois : le fossé va s'agrandissant, qui sépare les librettistes des musiciens. Un poème d'opéra, — et celui-ci offre comme une brochette de toutes les conventions spéciales au genre, — un poème d'opéra traditionnel sur lequel le musicien s'épuise à ajuster de la musique « drame-lyriquiste ». De là, une série d'ouvrages incohérents et tant de talent dépensé en pure perte ! Et ces traditions-là ne sont pas près de périr. C'est au fond une question de patience : à savoir qui se lassera le plus tôt du public ou des directeurs... Il me paraît donc superflu de discuter de près le poème de M. Gallet. Il est possible, après tout, que la *Femme de Claude* ait pu être transformée en drame lyrique. Ce que les personnages, au moins quelques-uns, ont d'extra-humain pouvait être « mis en musique ». Césarine est un caractère, une passion, et

pouvait, par suite, être rendue digne de musique. Et de même Claude Rupert, à condition que l'on prît chez lui ce que son patriotisme avait de plus général. C'est précisément le contraire que l'on a fait. On a particularisé et comme rétréci son patriotisme en faisant de lui un soldat ; et quant à Césarine, au milieu des faits trop nombreux et des épisodes où elle se trouve mêlée, son caractère et ses passions disparaissent, elle n'est plus qu'un troisième rôle. — On a été sévère avec excès pour la musique de M. Albert Cahen. Je ne prétends pas qu'un maître nouveau nous ait été révélé ; M. Cahen ne me pardonnerait pas cette exagération. Sa musique se recommande au moins par des qualités qui sont loin d'être méprisables : pour ne citer qu'un morceau, le monologue de Claude, au début du troisième acte, ne manque ni d'expression ni de force. Et si l'on signalait une certaine insuffisance dans les développements, M. Cahen, j'imagine, ne serait pas embarrassé pour s'excuser par de bonnes, de très bonnes raisons... Ouvrage honorable, en somme, et qui ne méritait pas la destinée vraiment trop cruelle qui lui a été faite.

***

Les *Soutiens de la société* sont parmi les moins bonnes pièces de M. Ibsen. C'est un des premiers, et non le premier de ses drames « sociaux ». Sans parler de l'optimisme du dénouement, — et, chose exquise, M. Lugné Poé a corrigé ce dénouement, le rendant plus ibsénien !... — sans parler des dernières scènes, il apparaît dans le drame une certaine inexpérience, mélangée, si l'on peut dire, avec trop de « métier ». Les *Soutiens de la société* sont trop faits comme un mélodrame. Le consul Bernick est à la fois un « soutien de la société » et un assez vilain homme : mais on ne voit pas bien que ces « qualités » se commandent ; la bassesse d'âme de Bernick est un accident, et un accident volontaire, où l'on sent la résolution de l'auteur. De là, pour une pièce à thèse, une certaine faiblesse. L'*Ennemi du peuple* a une autre portée et une autre valeur. Le grand dramaturge qu'est Ibsen se retrouve dans certaines scène, d'une rare ampleur, et aussi dans cette délicieuse Martha Bernick, esquisse de ces adorables figures telles que Mme Linde (*Nora*), Agnès (*Brand*), Gina (le *Canard sauvage*), et Mme Elvsted (*Hedda Gabler*). Il serait curieux que ce révolutionnaire survécût surtout par ces personnages atténués...

***

A la Comédie-Française, M. Worms s'est essayé dans le rôle de Tartuffe. Entreprise périlleuse, mais à laquelle personne ne peut se soustraire. Adolphe Dupuis, qui triomphait au Vaudeville, passait les ponts pour s'y essayer sur la scène de l'Odéon ; et M. Got lui-même, près de se retirer, ne résistait pas à nous donner son interprétation de Tartuffe. Ces grands rôles exercent une irrésistible fascination sur les comédiens... et sur les critiques. Avec sa bonne grâce spirituelle et avisée, M. Ernest Legouvé vous contait ici même comment il avait récemment découvert, à la comédie de Molière, des perfections nouvelles...

Précisément à propos de l'étude de Regnier sur *Tartuffe*, je cherchais à vous montrer récemment combien le personnage de Molière s'était transformé depuis deux siècles, et quelle difficulté il y avait pour le comédien à traduire en même temps l'idée de Molière et l'idée que nous nous faisons de son héros.

Est-il encore possible, après deux siècles de critique, de retrouver la pensée même de Molière ? Je ne le crois guère. Tout au plus pourrait-on résumer les indications précises données par lui et chercher en quoi l'interprétation contemporaine s'en écarte...

Mais auparavant, laissez-moi vous rappeler la curieuse théorie de Nietzsche sur le génie.

***

Pour Nietzsche, le génie, à proprement parler, n'existe pas. Il y a seulement des hommes plus ou moins réfléchis et plus ou moins intelligents. Les œuvres qu'ils produisent ont une valeur très relative ; mais quelles qu'elles soient, elles sont de beaucoup supérieures à ce que pourrait produire l'humanité moyenne. Instinctivement et inconsciemment, « par vanité naturelle, dit Nietzsche, les hommes attribuent une grandeur surnaturelle à des œuvres qu'eux-mêmes se sentent incapables de créer »... Sans pousser cette théorie à l'extrême, on pourrait l'appliquer avec fruit aux grands rôles classiques. Ces contradictions qu'on relève chez Alceste, chez Arnolphe ou chez Tartuffe, et qui en rendent l'interprétation presque impossible, ne viennent-elles pas d'un trop religieux respect pour le texte ? La moindre réplique, étant de Molière, nous semble une émanation directe du génie. Peut-être serions-nous plus vraiment respectueux pour Molière en nous attachant seulement à la donnée générale de ses pièces. Alceste est un bourru ; Arnolphe, un homme mûr qui fait la sottise d'épouser un tendron ; et pour Tartuffe... voyons un peu.

Que nous en dit-on, au juste, pendant les deux premiers actes ?

Ce qui prime tout, c'est l'autorité qu'il s'est acquise dans la maison d'Orgon ; et je n'ai pas besoin, je pense, de rappeler les scènes admirables par où se

manifeste cette mainmise. Mais si nous savons que Tartuffe est le maître, nous ne savons pas très bien comment il l'est devenu. Le récit d'Orgon, dans la scène avec Cléanthe, est un peu invraisemblable... Mais déjà voici revenir la théorie de Nietzsche : invraisemblable si nous considérons Molière comme un pur génie; explicable en somme, si nous pensons qu'il « voulait faire rire », — surtout ici où la parodie de la piété n'allait pas sans danger, — et que le récit d'Orgon, un peu « gros », n'en est pas moins risible. Il n'en est pas moins vrai que ce récit « pose » le personnage, comme on dit, et qu'il est cause en grande partie des mines papelardes que l'interprète donne au rôle. Voilà un premier point. En voici un autre :

[illegible]

dit Orgon. Et là-dessus, l'exégèse se développe. Oui, bon gentilhomme; et l'on en trouve de nouvelles preuves dans les paroles de Dorine : « Il est noble chez lui... » et dans le tableau qu'elle fait à Marianne des joies qu'on a à visiter

[illegible]

Preuve plus frappante encore, Tartuffe a conservé un domestique. Conclusion : non seulement il est gentilhomme, mais il a même, comme on dit, une certaine « surface » puisqu'il a gardé un serviteur : ce serait moins un « jésuite » qu'un cavalier tombé dans la dévotion hypocrite... Tout cela pour Laurent!... Ne pourrait-on pas, sans faire injure à Molière, supposer qu'il a voulu d'abord l'effet frappant de la première réplique :

[illegible]

...et que, cet effet obtenu, il s'est simplement servi de Laurent pour doubler en quelque sorte Tartuffe, pour « prolonger » à l'office l'influence que Tartuffe lui-même exerce au salon; là-dessus, Dorine insiste plusieurs fois : elle conte que si le maître morigène les maîtres, le valet morigène les valets. Et si vraiment Laurent devait compléter la figure de Tartuffe, s'il était nécessaire pour établir sa situation, pourquoi Molière l'aurait-il laissé dans la coulisse, alors qu'il n'a pas craint de donner une silhouette si vivante à M. Loyal? Et quant aux arguments qu'on tire des propos de Dorine, n'est-il pas évident que Dorine raille Marianne, qu'elle raille en parlant du « bal et de la grand'bande », en parlant du « beau monde », comme en parlant de la « noblesse » de Tartuffe? Pour le dire en passant, tous les renseignements sur l'aspect extérieur de Tartuffe, c'est Dorine qui nous les donne.

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri,

dit-elle dans cette même scène; et, au premier acte :

[illegible]

Si Dorine raille dans la scène avec Marianne, ici avec Orgon, sa moquerie est plus évidente encore. Ce vers, d'une si belle venue, s'ajoute, si j'ose dire, au gigot et aux deux perdrix, et rend plus risible encore le « le pauvre homme » d'Orgon. Remarquez du reste que Dorine, ci, non seulement exagère, mais qu'elle ment. Vous vous rappelez qu'elle nous montre Tartuffe s'allant tranquillement coucher pendant qu'on soignait Elmire. Comparez le début de la scène avec Elmire au troisième acte : si ce que dit Dorine est vrai, conçoit-on les protestations d'intérêt de Tartuffe, son affectation d'inquiétude et ses vœux pour la santé d'Elmire? Irait-il s'exposer à une réponse comme celle que l'on prévoit? Dorine n'a pas dit la vérité; au moins elle l'a enjolivée pour les besoins de sa cause. J'admets comme exacte, — ou presque, — l'impression générale qu'elle donne de Tartuffe : mais s'il faut s'en rapporter uniquement à elle pour le signalement du personnage, n'est-ce pas le cas de « demander une caution de la caution »?

Mais laissons ces détails dont je n'ai pas le temps de poursuivre l'examen. Voyons les choses en résumé. Tartuffe s'est emparé de l'esprit d'Orgon : il règne dans sa maison, il veille à ses intérêts et l'avertit si quelqu'un fait les yeux doux à Elmire. A-t-il été jusqu'ici supérieurement adroit? Nous le supposons, en le connaissant mieux; mais nous ne le savons pas. Il paraît, et tout aussitôt le voici déchaîné. Il masse le genou d'Elmire, il caresse sa gorge, il est enragé de passion. Laissons la question de savoir si précisément le génie de Molière s'est manifesté une fois de plus en faisant Tartuffe amoureux. Constatons seulement qu'à partir du moment où il a « senti la chair fraîche » d'Elmire, c'est-à-dire du moment où il est entré en scène, il n' « agit » plus. Il accepte la donation plutôt qu'il ne la provoque; et, pareillement, il accepte le renvoi de Damis plutôt qu'il ne le demande. Et quant à l'éclat final, si beau qu'il paraisse, j'avoue que j'en aime surtout les « considérants », si je puis dire : « Je pardonnerais à Damis », disait Tartuffe à Cléanthe,

[illegible]

Et il dit à Orgon :

[illegible]

[illegible]

Le mot est superbe, étant donné qu'Orgon vient de surprendre Tartuffe vous savez comme : il me paraît plus profond encore que le : « C'est à vous d'en sortir. »

En résumé, ne prenant strictement de Tartuffe que ce que Molière nous en a dit et montré, il reste un aventurier ayant pris l'hypocrisie pour carrière,

habile plutôt à tirer parti des événements qu'à les faire naître, ayant été jusqu'ici privé à peu près de tout, et ayant, par suite, envie de tout, de Mariane, d'Elmire, d'argent et de gigot...

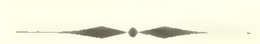
Vous entendez bien que je ne donne pas pour définitive cette analyse volontairement insuffisante. Je veux dire seulement que Tartuffe (le personnage est peut-être, — je dis peut-être! — moins profond, moins complet et moins « génial » qu'on ne le dit, et que, — peut-être! — on ne l'a tant analysé que parce qu'il manque un peu de précision et de clarté. Certes nous voyons bien ce qu'il fait, mais toutes ses actions ne sont pas bien concordantes... Je ne veux pas pousser plus loin le blasphème.

Auraient-ils donc raison ceux qui soutiennent que Tartuffe n'est pas le personnage principal de la comédie? Vous savez qu'ils ont d'excellentes raisons pour soutenir leur opinion, entre autres celle-ci, que Molière, qui a joué tous ses grands rôles, s'est chargé d'Orgon, laissant Tartuffe à du Croisy. Mettant même à part cette question d'interprétation, leur opinion a bien des chances pour être vraie. Je me suis amusé à relever dans le rôle de Tartuffe quelques exagérations ou quelques légères incohérences (le mot est beaucoup trop fort); on pourrait en trouver d'autres, et dans ce que fait Tartuffe et dans ce qu'on nous dit de lui. Prenez au contraire la pièce du point de vue d'Orgon, non seulement aucune des imperfections ne subsiste, mais le chef-d'œuvre apparaît en toute beauté. Chaque scène frappe, chaque mot porte, et frappe et porte plus profondément et plus hardiment. Par exemple tout le récit de la rencontre d'Orgon et de Tartuffe, un peu « appuyé », si l'on considère Tartuffe, devient admirable par rapport à Orgon. Il n'est pas besoin de rappeler les mots célèbres qui abondent dans le rôle; mais remarquez que tout ce qu'Orgon répond à ceux qui le veulent séparer de Tartuffe est précisément ce qu'un croyant sincère répondrait à qui tenterait d'ébranler sa foi. *Credo quia absurdum*... La foi d'Orgon n'est en somme guère plus exigeante que la Foi toute simple...

Alors, décidément, *Tartuffe* serait le vrai chef-d'œuvre, et Molière serait le vrai génie? Et donc, Nietzsche aurait tort?... Mettons au moins qu'il a raison pour les critiques, sinon pour les auteurs...

La Porte-Saint-Martin a repris l'*Outrage*, un vieux drame de Barrière. Il paraît que c'était fort beau jadis. Aujourd'hui c'est un peu ennuyeux. Mlle Lara y est charmante.

JACQUES DU TILLET.



CHOSES ET AUTRES

Le premier qui prononça ces deux mots: « l'Art industriel », a provoqué chez ses contemporains un mouvement d'admiration et de surprise. On admettait bien que l'industrie fît à l'art quelques emprunts, mais on niait que le souffle du grand art pût relever et vivifier tous les produits quelconques de l'industrie humaine.

Une liaison passagère de l'industrie et de l'art, soit; mais une union profonde, intime et perpétuelle, un mariage de cœur autant que de raison entre l'industrie et l'art, voilà ce qui ne pouvait se comprendre!

Celui qui prononça le premier l'alliance de ces deux mots: « l'art et la vie », fut un marieur non moins entreprenant; car si la vie n'est pas toujours exclue de l'art, l'art est singulièrement étranger à notre vie moderne.

Il plane au-dessus de nos existences monotones comme un aigle par-dessus les sommets, et plus il est haut, plus il est loin, perdu dans l'infini, plus il est l'art.

On peut croire cependant qu'il était menacé de mourir d'inanition, ou de manque d'air; ou que, montant toujours plus haut, il allait disparaître définitivement aux regards désespérés des humains; car voici qu'un certain nombre de ses adorateurs le rappellent à grands cris dans notre vallée et invoquent son intervention dans les choses d'ici-bas.

La circonstance est redoutable en effet; nous entendons dire de tous les côtés que les intérêts temporels de l'art se trouvent grandement compromis par la venue d'un monstre que les enfers vomissent sous la forme hideuse de la voiture automobile!

L'apparition de cette petite machine proprette et rapide a suffi pour mettre en alarme tous ceux qui ont voué à l'esthétique un culte farouche et sans partage. Les intérêts séculiers de l'art leur ont paru dangereusement attaqués, et son empire bientôt réduit au Palais de l'Industrie et au hall du Champ-de-Mars.

La laideur de nos tramways et de nos omnibus n'avait pas frappé ces dévots de la beauté. Pendant des mois et des années, ces personnes délicates ont circulé dans nos rues, au bruit assourdissant des roues de fer sur les pavés, insensibles à la décrépitude lamentable des chevaux de fiacre, insouciants du martyre séculaire des pauvres bêtes. Quoi de plus lourd, cependant, de plus déplorablement hideux que le spectacle de ces carcasses à peine vivantes, boiteuses ou borgnes, souvent l'un et l'autre, que l'on est obligé de frapper avec un bâton armé d'une lanière pour leur faire tirer une espèce de caisse,

dans laquelle les Parisiens se font transporter moyennant 1 fr. 50 ! Nos arrière-petit fils qui auront aboli pour toujours l'esclavage animal, après l'esclavage humain, crieront à l'invraisemblance en déchiffrant dans les papyrus du XIXe siècle comment leurs ancêtres voyageaient à travers Paris.

Les moyens de locomotion ne sont pas les seuls à répandre l'horreur sur nos boulevards. A ne s'attacher qu'à l'apparence extérieure de nos maisons, on se croirait presque partout en présence d'établissements de détention et de monuments funéraires. Quelques essais timides et incohérents de rénovation n'ont pas changé l'aspect général de ces choses lugubres. Et quant à nos vêtements, il y aurait tant à dire sur ce sujet que c'est à peine si l'on ose y toucher. Au moment des excursions et des bains de mer, quelques notes plus gaies s'introduisent dans la toilette masculine et féminine ; mais, tout le reste de l'année, nous sommes repoussants, il faut le reconnaître. Ce long cylindre en poil noir dont nous couronnons notre tête, nous autres hommes, est idéalement bête, et nos redingotes démesurées, de coupe sévère et triste, donnent à la société entière l'air d'être en deuil continuellement.

Les détracteurs de la voiture automobile ne se sont jamais aperçus de cet assemblage de laideurs qui forme le cadre de notre existence. Ils vivaient en paix ; le monde leur semblait de cette sorte assez beau pour des hommes, quand la légère fumée blanche d'un cabriolet à vapeur les a fait sortir incontinent de leurs esthétiques pantoufles et crier : « Haro ! »

Un de mes plus aimables confrères se lamentait l'autre jour par la voix d'un imaginaire potier d'étain dont il nous contait les tourments ; ce potier ne pouvait se consoler de l'apparence hétéroclite et barbare des nouveaux engins de locomotion. Les chevaux, nous disait-il, étaient tellement blessés dans leur instinctif bon goût à l'approche d'une voiture automobile qu'ils s'enfuyaient d'horreur.

Le vieux potier aurait voulu que les voitures sans chevaux affectassent des formes symboliques. Les unes auraient reçu l'aspect de gondoles ou d'antiques vaisseaux, ornés à leurs proues de sirènes ou de dragons. D'autres auraient rappelé la majesté des carrosses de Louis XIV, avec, sur leurs portières, de l'or se relevant en bosses, des Amours à la Fragonard et des guirlandes de roses, le tout surmonté de plumets et de voiles de pourpre.

Je m'imagine assez bien les Champs-Élysées sillonnés en tout sens par des voitures décorées et pavoisées de ces multiples artifices. Les grincheux relèveraient sans doute plus d'un point de ressemblance avec la foire de Neuilly. Mais les rois nègres, qui sont de plus en plus fréquents chez nous, seraient violemment impressionnés par l'éclat d'un tel spectacle.

Comme toutes les parties d'une civilisation s'enchaînent et dépendent les unes des autres, nos jaquettes [illegible] chapeaux de haute forme accuseraient d'autant plus leur indigence au milieu de ces magnificences. La décoration artistique des voitures réclamerait impérieusement le retour des habits galants du XVIIIe siècle, des chapeaux à plumes et des souliers à rubans. La réforme du costume est la première de toutes les réformes esthétiques.

Un carrosse à pétrole, soigneusement recouvert de papier doré et de roses multicolores, symbolisant le char de l'État, remplacerait avantageusement le landau funèbre, cousin germain du corbillard ; mais à la condition que le premier consul revêtît lui-même un costume approprié et poussât le raffinement de la recherche jusqu'à ne plus porter qu'un monocle aux couleurs nationales, retenu au cou par un ruban rose.

Certes, que l'union de l'art et de la vie se fasse de plus en plus intime, que l'art pénètre de plus en plus nos mœurs et nos modes, nous en serons ravis ; mais il ne nous semble pas que ce vœu nous oblige à proscrire la bicylette et la voiture automobile. Tout ce qui fait la vie plus facile fait la vie plus belle.

J'entends encore tous les jours de braves gens, que ces nouveautés horripilent, assurer qu'elles passeront bientôt, que déjà elles sont sur leur déclin : mais certainement, mes amis, vous avez raison et votre clairvoyance est admirable, les cycles et les automobiles passeront comme le café, comme les pommes de terre et la démocratie.

* * *

Les journaux italiens sont fort amusés par le spectacle que les abords de Montecitorio ont présenté l'autre jour aux regards des Romains, en pleine discussion sur les avantages et désavantages de la triple alliance. Les députés de l'extrême gauche sont tous arrivés à la queue leu leu, portant un chapeau de feutre noir, d'une forme inédite, en pain de sucre, et d'une légèreté délicieuse pour la canicule. C'était un cadeau généreux de leur collègue, M. Mosciani, qui n'est pas chapelier. Il avait pris adroitement la mesure de la boîte cranienne de chacun de ses collègues. Il leur avait envoyé à tous un exemplaire de ce chapeau de son invention. Le nom de Mosciani volera à la postérité sur les ailes de ce chapeau.

On l'a surnommé le chapeau radical ; il se différencie du chapeau cardinal, autant par la forme que par la couleur. M. Imbriani est, dit-on, le seul qui ne l'ait point arboré, toujours inflexible en son intransigeance solitaire.

L'invention eût été sans doute plus complète si le pain de sucre avait été teinté des couleurs nationales, mais le vrai chapeau moderne reste encore à trouver après le coup de génie de M. Mosciani.

L'antique ville d'Avignon, au pont écroulé, sur lequel a passé le monde et ne passe maintenant plus personne, s'est permis un acte d'audace décentralisatrice ; la commission des monuments historiques en a frémi d'horreur, elle réclame vengeance auprès du ministre des Beaux-Arts.

Dans cette belle ligne architecturale du rempart en briques cuites et recuites par le soleil doré, s'ouvrait une étroite porte des anciens temps. Les larges chariots débordant de paille, qui arrivaient des campagnes environnantes, ne pouvaient pas passer par la porte sacrée ; et comme il était défendu aux gens du pays de la réparer ou de la démolir, des briques et des gravats tombaient fréquemment sur la tête de ceux qui y passaient à pied.

Enfin le maire a pris une résolution héroïque ; ne consultant que son courage, il a fait en une nuit, à l'aide de trente ouvriers appelés secrètement, élargir la porte de 3 mètres. Et voilà maintenant les paysans qui passent avec leurs chariots chargés des fruits de leurs champs, et les tramways à vapeur chauffent déjà, prêts à passer aussi sur leurs lignes ferrées : tout le torrent et la cohue de la vie passeront demain par la porte d'Avignon.

La commission de décentralisation et celle des monuments historiques doivent se réunir en séance plénière pour excommunier la municipalité avignonnaise : l'anarchie nous déborde.

***

Le vieux Li-Hung-Tchang est arrivé chez nous, venant de Berlin ; on lui fait visiter nos ateliers d'armes, nos arsenaux et nos usines, dans leurs laboratoires les plus secrets, où jamais Français ne pénétra. Il prend des notes en sa mémoire profonde, il emporte des modèles, il fait même des commandes. L'Allemagne n'a pas été moins libérale pour le grand homme d'État de la Chine. Il regagnera son Orient, riche de nos secrets, pour les retourner un jour contre l'Europe.

La civilisation a sa loi d'airain, elle est obligée d'enseigner aux ignorants les moyens d'écraser ceux qui les auront éduqués.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

AU PRINTEMPS DE LA VIE, par *Jean Sigaux*, chez Perrin. — Il faut laisser le rêve aux millionnaires et la résignation aux saints, comme les attributs de la combativité nécessaire aux humbles mortels. Ce sont les fruits détestables d'une éducation exclusivement idéaliste et spiritualiste : telle est l'opinion de M. Jean Sigaux, et telle est la thèse de son livre. L'opinion est contestable : il y a des résignations qui demandent des doses énormes de courage, et révèlent une combativité qui pour être intérieure n'en est pas moins intense. Les mystiques, qui sont des rêveurs, sont aussi parfois des gens terriblement remuants. Quant à la thèse, elle ne me paraît pas s'accorder avec les aventures du héros de M. Jean Sigaux. Est-ce pour avoir reçu chez les jésuites une éducation idéaliste que Pierre Vernon éprouve tant de revers? Est-ce pour s'être trop facilement résigné ou pour avoir trop souvent rêvé qu'il a si longtemps erré à travers le monde, de pays en pays, et de conditions en conditions? N'est-ce pas plutôt parce qu'il n'a pas su rester en place et se résigner assez? Quoi qu'il en soit, le roman de M. Jean Sigaux est fort intéressant, vivement écrit, et peut être laissé entre toutes les mains.

PIERRE ROVERT, par *Adolphe Boschot*; Perrin, éditeur. — Ce roman est la confession d'une érotique qui s'essaie à l'amour sentimental, et ne tarde pas à le corrompre. Placé entre deux femmes, Edmée, qu'il aime à peu près purement, et Claire, qu'il aime de l'autre façon, Pierre Rovert finit par rapporter à Edmée les désirs et les caresses que lui inspire Claire, le tout pour prouver que l'âme et le corps ne doivent pas se séparer, et que seul l'amour complet est l'amour normal. Mais est-ce bien ce que l'auteur a voulu démontrer? Il semble plutôt n'avoir cherché qu'à décrire des scènes de folie sensuelle pour le chatouillement des nerfs du lecteur. La psychologie est problématique, étant celle d'un être d'exception. L'espèce de bouc triste et compliqué qu'est Pierre Rovert ne relève que de la pathologie. Quant à la jeune fille, Edmée, il n'était pas nécessaire que Pierre voulût se tuer ou la tuer pour la laisser intacte, elle a une façon d'enlever sa broche et de la poser sur ses genoux qui ne laisse aucun doute sur son manque absolu de retenue virginale. Tous ces personnages se valent, et ils valent peu. Ce roman, bien écrit d'ailleurs, n'a rien qui puisse intéresser l'*esprit* du lecteur.

CHARLES RECOLIN.

Le 2 juillet a eu lieu, sous la présidence de M. Gaston Paris, de l'Académie française, la séance d'ouverture des *Cours de vacances* de l'*Alliance française*.

Ces cours sont destinés aux étrangers et surtout aux professeurs étrangers désireux de se perfectionner dans la connaissance de nos lettres, de nos arts et de notre langue. Plus de 150 professeurs, venus de tous pays, assistaient à cette séance, ainsi que de nombreux représentants de l'Association.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33915 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. TOME VI 18 JUILLET 1896.

LA POLITIQUE

Il y a huit jours, nous exprimions ici l'espoir que la Chambre ne se séparerait pas sans avoir émis un vote positif : cet espoir a été déçu.

Un grand débat a eu lieu ; on a beaucoup parlé, et bien parlé ; il a été prouvé, une fois de plus, qu'il y a au Palais-Bourbon, non seulement des orateurs éloquents, mais des hommes très compétents en matière de finances. Et quelle a été la conclusion ? Rien.

La Chambre ne veut pas l'impôt global : elle l'a dit nettement, en repoussant le contre-projet de M. Doumer.

Veut-elle l'impôt sur les divers revenus, comme le proposait M. Cochery ? Il n'y paraît guère, puisque, dès le deuxième article, le gouvernement a été en minorité.

Est-ce donc qu'elle entend maintenir tel quel notre système de contributions directes ? Pas davantage : car, toutes les fois qu'on présente un ordre du jour affirmant la nécessité d'une réforme fiscale, les mains se lèvent pour voter cet ordre du jour.

Il se peut que, dans la bataille qui vient d'être livrée, les tacticiens parlementaires voient des finesses qui nous échappent : pour nous public, cette fin de session n'a rien ajouté au prestige du régime parlementaire.

La question de l'impôt est ajournée à la session prochaine, c'est-à-dire au mois d'octobre ; mais, au mois d'octobre, il faudra discuter le budget.

En réalité, c'est l'ajournement à l'an prochain. Quelques-uns disent : Cela vaut mieux qu'une discussion hâtive, et la question est assez grave pour qu'on l'étudie à tête reposée. — Oui, sans doute ; mais vous oubliez qu'on l'étudie depuis deux ans. Il y a, en effet, plus de deux ans que M. Burdeau a présenté son budget de réformes : et depuis rien n'a été fait.

Les adversaires du régime parlementaire ont de quoi se réjouir : nous, ses partisans, nous ne pouvons nous défendre de quelque tristesse. On nous répète sur tous les tons : Voyez l'impuissance des assemblées. Que voulez-vous que nous répondions ?

Il est de plus en plus évident qu'il n'y a pas dans le parlement une majorité stable. On parle de dissolution. A quoi bon, si l'on ne commence pas par le commencement, c'est-à-dire par une réforme électorale ?

Et quand nous parlons d'une réforme électorale, nous n'entendons pas seulement qu'on remplace le scrutin d'arrondissement par le scrutin de liste : il faut autre chose ; il faut que tout le monde vote et que les élus représentent vraiment les électeurs.

Notre politique, ici, n'est pas une politique de parti ; nous ne nous inquiétons pas si c'est la gauche ou la droite qui gagnera quelques sièges : ce que nous demandons, c'est que la majorité des assemblées soit l'image de la majorité du pays.

Il n'y a qu'un moyen : vote obligatoire et représentation proportionnelle.

Voilà, en deux mots, la réforme électorale, la première des réformes : elle mériterait l'attention de tous ceux qui souhaitent que le régime parlementaire soit enfin une vérité.

JEAN PAUL LAFFITTE.

LA PRINCESSE PALATINE

D'après sa dernière correspondance publiée en Allemagne.

Combien de lettres de la princesse Palatine (1) n'a-t-on pas déjà publié? Le nombre en est énorme, mais on peut dire, en se servant d'une locution populaire, que « quand il n'y en a plus, il y en a encore ». En effet, on en découvre toujours de nouvelles. Jamais femme n'ayant écrit autant que cette Allemande, fille d'un Électeur palatin, mariée à Monsieur, frère de Louis XIV.

Ses lettres sont presque toujours écrites en allemand, non pas que la princesse ignorât notre langue, qu'elle maniait au contraire avec assez de facilité, mais elle ne voulait pas s'en servir pour sa correspondance. C'était chez elle un parti pris. Contrairement à tant d'autres princesses qui ont accepté franchement la nationalité de leur époux et adopté sans murmurer les habitudes de leur nouvelle patrie, Élisabeth-Charlotte ne s'accommoda jamais aux mœurs ni aux habitudes françaises; elle garda jusqu'à la fin ses goûts, ses idées, et surtout les préjugés de son pays natal. Elle ne comprit jamais rien ou ne voulut jamais rien comprendre au caractère, au génie de notre nation. Tout lui déplaisait de ce qui était français, tout, depuis nos manières jusqu'à notre cuisine, qu'elle trouvait détestable en comparaison de celle de son pays.

> Je n'ai jamais eu les manières françaises et je n'ai jamais pu les prendre, disait-elle. J'ai toujours tenu à honneur d'être une Allemande et de conserver les manières allemandes qui sont ici du goût de peu de gens... Je ne mange, en fait de soupe, que de la soupe au lait [illegible] je ne puis souffrir le bouillon, et je suis tout de suite malade s'il se trouve un peu de bouillon dans un des plats que je mange, mon corps enfle, j'ai des coliques, et il faut que je me fasse saigner; les boudins et des jambons me remettent l'estomac...

Elle avait tellement « affriandé » ce qu'elle appelait « sa gueule allemande » à des plats germaniques qu'elle ne pouvait souffrir ni manger aucun ragoût français. Au thé, elle trouvait « un goût de foin et de paille »; au café « un goût de suie »; le chocolat lui paraissait fade et trop doux. Ce qu'il fallait, c'était de la choucroute, de la salade au lard, ou bien une omelette aux harengs saurs; un jour, elle en fit manger une à Louis XIV, mais on ne dit pas si le grand roi, plus fort mangeur que fin gourmet, trouva le plat de son goût.

On juge de l'effet que de tels goûts devaient produire dans le milieu où la princesse était, par son mariage, appelée à vivre. Élisabeth-Charlotte, quand elle arriva en France (1671), pour devenir la compagne de Monsieur, avait amené avec elle tout un personnel allemand dont elle dut se séparer, mais dont elle ne se sépara qu'à regret. Un usage, fondé sur la politique, ne permettait pas aux princesses étrangères mariées en France de conserver auprès d'elles des personnes de leur nationalité. La reine Marie-Thérèse elle-même avait été obligée de se conformer à cette règle et de renvoyer son entourage espagnol.

Pour se consoler un peu de son isolement, et se rappeler la patrie, en même temps que pour ne pas oublier sa langue maternelle, Élisabeth-Charlotte écrivait à ses nobles parents d'Allemagne ces lettres que tout le monde connait, sur les hommes et les choses de la cour de Versailles. A ces lettres, qui forment déjà huit ou dix volumes, une nouvelle collection est venue se joindre dans ces dernières années; c'est la correspondance qu'Élisabeth-Charlotte, une fois en France, entretint, avec une sœur de son père, l'électrice de Hanovre, Sophie. Ses lettres à sa tante n'étaient pourtant pas tout à fait une nouveauté, même pour le public français. En effet l'historien allemand Léopold von Ranke en avait publié un certain nombre, qui avaient été traduites en français par M. Rolland, puis par M. Jæglé, professeur d'allemand à Saint-Cyr. Ce dernier ne s'était pas toutefois contenté du texte de Ranke; il était allé en Hanovre, avait vu les originaux, et parmi ces originaux avait découvert de nouvelles lettres, augmentant ainsi la série de celles qu'on connaissait déjà. Il avait, dans une seconde édition, joint la traduction de ces lettres nouvelles à ce que lui-même avait déjà traduit d'après les documents de Ranke. Mais il manquait encore une collection complète des lettres allemandes de Madame à l'Électrice de Hanovre; c'est ce que M. Édouard Bodeman, bibliothécaire à Hanovre, s'est chargé de publier (1), et c'est de la collection éditée par lui que nous allons parler.

I

Si, pour la fécondité épistolaire, la Palatine rivalise avec Mme de Sévigné et même l'emporte sur elle, quelle différence, sous tous les autres rapports, entre les deux écrivains! Ce qui fait le charme de l'une,

(1) On connait, dans notre histoire, deux princesses palatines [illegible] Bossuet [illegible] l'Oraison funèbre; l'autre, Madame, duchesse d'Orléans, mère du Régent. La premiere n'était princesse palatine que par alliance, ayant épousé Édouard, comte palatin du Rhin. La seconde, au contraire, était palatine de race et par le sang. C'est donc à elle aujourd'hui qu'on applique plus particulièrement ce titre, surtout depuis la publication d'un si grand nombre de ses lettres qui l'ont fait mieux connaitre.

(1) *Aus den Briefen der Herzogin Elisabeth Charlotte von Orléans*. Hannover, 2 Bde, in-8.

grâce, délicatesse, enjouement, esprit, manque totalement à l'autre. Mais on peut se demander ce qui serait advenu si l'incomparable marquise se fût dépensée comme la princesse; si elle eût laissé courir sa plume avec autant de précipitation, sans même se donner le temps de réfléchir; enfin si elle eût écrit dans les mêmes conditions.

Un des compatriotes d'Élisabeth-Charlotte, le baron de Pöllnitz, qui la vit souvent à Versailles, et qui la connaissait bien, dit qu'elle ne faisait qu'écrire du matin au soir.

Après sa toilette, elle passait dans son cabinet, faisait une courte prière et se mettait à écrire jusqu'à l'heure de la messe. Au retour, elle continuait sa correspondance jusqu'au dîner, qui avait lieu à midi, suivant l'usage du temps. Elle ne se remettait pourtant point à son bureau aussitôt après le repas, ainsi que le prétend Pöllnitz, qui assure qu'elle écrivait jusqu'à dix heures du soir. Il a passé sous silence la promenade qu'elle faisait d'ordinaire à pied ou bien en calèche, puis le souper vers 8 heures. Mais il est exact quand il décrit de la manière suivante l'emploi de la soirée de Madame : « Vers 9 heures, on entrait dans son cabinet; on trouvait cette princesse assise à une grande table et entourée de papiers; il y avait une table d'hombre à côté de la sienne, où jouaient ordinairement Mme la maréchale de Clérambault et d'autres dames de la maison de cette princesse. De temps en temps, Madame regardait jouer; quelquefois même, elle conseillait en écrivant; d'autres fois elle entretenait ceux qui lui faisaient la cour. J'ai vu une fois cette princesse s'endormir, et un instant après se réveiller en sursaut et continuer d'écrire. »

Ce dernier détail est confirmé par elle-même dans la correspondance actuelle. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle avertit sa correspondante du moment où elle pose la plume pour dormir, et ensuite du moment où elle la reprend. Quand c'était Monsieur qui jouait, avec des personnes de sa suite, dans la chambre de la princesse, le bruit était si fort que l'on ne pouvait s'entendre, ce qui n'empêchait pourtant pas Madame de poursuivre la lettre commencée. Un jour, ou plutôt un soir, elle mande à sa tante que le duc d'Orléans, son époux, est là dans son cabinet avec dix ou douze personnes qui jouent à la bassette; « toutes ces personnes, ajoute-t-elle, crient en même temps tellement haut, que le bruit égale celui qu'ont fait les chiens de chasse avec lesquels j'ai forcé un lièvre aujourd'hui, en compagnie du Roi. »

Ainsi s'explique le décousu qui règne souvent dans ses lettres. Certes, le genre épistolaire est, de tous, celui qui autorise le plus de libertés. L'art de la composition peut en être banni : l'on peut y passer d'un sujet à un autre sans ménager les transitions; ce qu'on demande seulement à ce genre, c'est le naturel. Mais encore ne faut-il pas que l'écrivain, quand il est occupé d'un sujet, l'abandonne tout à coup pour passer à un autre ordre d'idées. Or c'est ce que faisait parfois notre princesse : une de ses lettres le prouve dans la présente correspondance (17 décembre 1713). Représentons-nous la scène : Madame est devant sa table, en train d'écrire à sa tante; elle lui parle de l'abbé Dubois. Qu'en dit-elle? On le devine aisément : « Dubois n'a pas son pareil en fait de fourberie. » A ce moment, sa plume cesse de courir sur le papier. Qu'est-il donc arrivé ? C'est que, derrière la princesse, on chante des chansons, et quelles chansons! Une entre autres est une véritable chanson de corps de garde, comme on devait en entendre à l'hôtel des Suisses ou à celui des Mousquetaires. Elle écoute : dès lors il n'est plus question de l'abbé Dubois. En même temps, elle insère dans sa lettre les paroles de la chanson à mesure que celles-ci parviennent à son oreille :

. . . .

N'allons pas plus loin, et pour cause : cela, paraît-il, se chantait sur l'air d'une hymne latine alors en usage dans les églises de Paris. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'inconvenance de tels chants, dans un tel lieu et chantés sur un air d'église; le lecteur aura de lui-même fait cette réflexion. Mais ce qui ressort là, c'est que beaucoup d'histoires, d'anecdotes appartenant à la chronique scandaleuse, et qui abondent dans ses lettres, ont dû être saisies au vol par elle de cette manière, et enregistrées séance tenante, pendant qu'on les lui contait à elle ou à d'autres, présents à ce moment. Ces racontars, elle les servait tout chauds à ses correspondantes, sans s'inquiéter s'ils étaient vrais ou faux, sans se donner le temps de les contrôler. On juge, par cet exemple, du degré de confiance qu'il faut accorder à quelques-unes de ses insinuations, souvent très méchantes, concernant certains personnages.

Ceux qui ont eu en main les originaux de ses lettres ont dû y remarquer des endroits où les caractères sont brouillés comme si la manche de l'écrivain avait traîné sur le papier et y avait effacé l'écriture. Ces taches ne proviennent pas de là, mais du passage d'un des chiens favoris de la princesse. « J'ai un petit chien qu'on appelle Titi, qui efface tous les jours ce que j'écris, car il est très familier. Quand on connaît bien ces bonnes gens-là, on ne peut que les aimer, car il n'y a chez eux aucune fausseté; leur amitié est sûre, sincère et fidèle... (21 janvier 1703). » Elle disait encore : « Les chiens sont les gens meilleurs que j'aie trouvés en France (30 mai 1694). » Elle

[illegible] beaucoup les animaux, d'abord les chiens de chasse, puisqu'elle adorait la chasse, qu'elle suivait à cheval, [illegible] des chutes [illegible] elle ne [illegible] pas le [illegible]. Ce goût pour la race canine, elle l'avait hérité de sa mère, et aussi de sa grand'mère, Élisabeth Stuart, qui s'entourait de chiens et de guenons qu'elle préférait même, disait-on, à ses propres enfants. A l'exemple de sa grand-mère, la Palatine n'avait pas moins de dix ou douze chiens ou chiennes d'appartement dont elle menait une partie avec elle se promener en carrosse. Ces bêtes étaient l'objet de tous ses soins : elle en aimait jusqu'à l'odeur.

« Mon cabinet, écrivait-elle à l'une de ses correspondantes, est tout parfumé de l'odeur des chiens, car j'en ai toujours sept autour de moi... » « Mes petits chiens sont propres, dit-elle ici ; ils n'ont pas de puces, je les fais soigneusement peigner. Les pauvres petites bêtes, elles m'aiment tant ! Quand on est si souvent seule, il faut bien avoir dans sa chambre quelque chose qui puisse amuser... (9 mars 1698). » Elle prenait donc plaisir aux ébats de ses chiens et autres animaux, quadrupèdes ou volatiles, qu'elle avait autour d'elle.

Versailles, [illegible] 1702.

Hier, j'ai fait cadeau à Mme de Châteauthiers, une de ses filles d'honneur, d'un beau perroquet qui jacasse d'une manière inouïe. Voulant savoir ce qu'il pourrait dire, je le laissai dans ma chambre ; mes chiens en furent jaloux ; l'un d'eux, la chienne, qui s'appelle Mionne, aboya après lui. Le perroquet dit : « Donne la patte. » Je voudrais que vous eussiez vu l'étonnement de Mionne en entendant l'oiseau parler. Elle cessa d'aboyer, le regarda attentivement et me regarda ensuite. Le perroquet continuant à parler, Mionne, effrayée comme un être humain, se sauva et vint se blottir sous un canapé et le perroquet de commencer à rire à gorge déployée. Cela m'a fait penser à Mons. Leibnitz. Vous dites qu'il soutient que les bêtes ont de l'intelligence, qu'elles ne sont pas des machines, ainsi que Descartes a voulu le faire croire, et que leurs âmes sont immortelles ; je me réjouirais fort de retrouver dans l'autre monde non seulement parents et bons amis, mais encore toutes mes petites bêtes, mais je serais bien attrapée si cela signifiait que mon âme est aussi mortelle que la leur et que tous ensemble nous rentrerons dans le néant. J'aime mieux l'autre croyance, car elle est bien plus consolante.

Si elle n'avait envoyé en Allemagne que des lettres de ce genre, sa correspondance n'aurait bien certainement jamais été retenue à la poste.

II

Comme on la savait frondeuse autant que bavarde (nous dirions même cancanière si le mot n'était pas trop moderne), on arrêtait en effet ses lettres, celles qu'elle écrivait aussi bien que celles qu'elle recevait ; on les retenait à la poste le temps de les faire traduire ; on les rendait ensuite, refermées, mais assez grossièrement recachetées. De là, de sa part, des plaintes continuelles, et sa fureur contre le ministre qui avait la direction des postes.

A la fin, ennuyées des longs retards qu'éprouvait la remise de leurs lettres, les deux correspondantes, la tante et la nièce, prirent le parti de ne plus s'écrire en allemand, mais de se servir de la langue française pour leur correspondance. Pendant tout un séjour de la cour à Fontainebleau (1702), elles continuèrent à user du français, heureuses et fières du bon tour qu'elles croyaient jouer par là au ministre et à ses indiscrets acolytes. Aussi Madame faisait-elle le moins possible passer ses lettres par la poste ; elle attendait une occasion favorable pour les faire remettre en mains propres. Les suivantes ont pris cette voie :

[illegible]

... Par cette bonne occasion de M. Offeln, je vais vous dire tout ce qui se passe ici, à commencer par le Roi.

Impossible d'être plus aveuglé ; il croit tout ce que la vieille (Mme de Maintenon) lui dit ; veut-elle qu'il aime quelqu'un, il l'aime [illegible] se mêle de tout et, comme elle est très capricieuse et méchante, on n'entend partout que des plaintes. Pour moi, elle est d'autant plus dangereuse qu'en apparence elle vit bien avec moi, mais sous main, elle me nuit autant que possible. Elle est cause que le Roi me témoigne non seulement de la froideur, mais encore de la méfiance et qu'il me déteste véritablement.

Monsieur en est enchanté et fait tout son possible pour entretenir la haine et la méfiance du Roi à mon égard, dans la crainte que, si j'étais en faveur auprès du Roi, je pourrais lui raconter comment Monsieur dépense tout son argent avec ses mignons, sur quoi le Roi chasserait quelques-uns de ces jeunes garçons. Et, quoique je m'efforce de lui montrer que je ne veux leur faire aucun tort, quoique je leur parle amicalement et poliment, cependant je ne parviens pas à le rassurer ; aussi, voyant que rendre visite à la vieille et la flatter, ainsi que bien vivre avec ces garçons ne me sert à rien, soit auprès du Roi, soit auprès de Monsieur, et persuadée que je ne changerai pas la situation, je fais ce que je crois être le plus raisonnable ; je vais mon droit chemin...

Il y a huit jours, Monsieur a encore donné 100 000 francs à un nommé Contade (le marquis de Contades) pour acheter la compagnie de Rubantel ; tous ses beaux joyaux et diamants sont vendus pièce par pièce ; et pendant ce temps, on me laisse sans me donner ce qui m'est le plus nécessaire.

Mon fils ne se conduit pas mieux ; il donne tout à sa maîtresse ; au nouvel an, il lui a fait des cadeaux pour une valeur de 1 500 pistoles, deux pendeloques de 800 pistoles et le reste en bijoux ; il se laisse gouverner par ses

valets de chambre, et il mène une vie si [illegible] que je crains qu'elle ne finisse par lui [illegible]. Monsieur, qui ne s'inquiète pas de [illegible] monde, ne le contredit en rien [illegible] à son tour lui rien dire [illegible] existence, je le prêche [illegible] être désagréable.

Monsieur flatte aussi ma fille, et tâche de la monter contre moi. Voilà comme je passe ma vie, qui n'est pas conséquemment des plus réjouissantes.

M. le Dauphin, qui ne [illegible] toujours fourré chez la princesse de Conti [illegible] d'elle, mais il en est gouverné comme son père par la Maintenon. Il est amoureux d'une comédienne qu'il fait venir à Meudon et avec laquelle il passe la nuit ; le jour, il fait travailler dans ses jardins [illegible]. Il ne dîne pas à midi, il ne fait que déjeuner ; il dîne à 4 heures, avec tous les cavaliers qui sont chez lui, reste deux heures à table et s'enivre tout son saoûl, c'est ainsi qu'il passe sa vie.

Mme la Duchesse (Louise-Françoise, Mlle de Nantes, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan), mange, boit, joue au lansquenet et dit du mal de tout le monde...

Saint-Cloud, [illegible]

Ici, tout marche de la même façon. Le Roi ne peut supporter que sa vieille Mme de Maintenon et la duchesse de Bourgogne. Monseigneur (le dauphin) est toujours dans son sérail chez la princesse de Conti. Le duc de Bourgogne est un véritable *[illegible]*, pire que n'était le cousin Lutz von Landsberg, sauf qu'il ne bégaie pas comme lui ; il se grise d'une manière inouïe; il est emporté, violent et nullement poli. Le duc d'Anjou, qui a dix-sept ans, est tenu comme un enfant de huit ; il se couche à 9 heures; on lui donne une éducation tout à fait niaise; le duc de Berry, qui [illegible] en rit.

Mon fils mène une vie de débauche ; il est toujours fourré dans la mauvaise société à Paris. Son épouse s'imagine qu'il n'y a rien au monde de plus beau que sa personne; je la trouve très désagréable. Mon fils ne remarque pas combien elle est coquette ; il a d'ailleurs assez d'intelligence, mais, sur ce point, il a la simplicité d'un enfant, et comme je sais qu'il ne s'inquiète pas, je me garde de le désabuser.

M. le Prince (Henri-Jules de Bourbon prince de Condé), devient valétudinaire et grincheux. M. le Duc (Louis III, duc de Bourbon) ne fait que s'enivrer ; il est très brutal ; le prince de Conti n'est pas brutal, mais débauché de toutes les manières, et « ventre à terre », comme dit le proverbe, devant tout ce qui a l'apparence de la faveur, soit auprès du Roi, soit auprès de Monseigneur...

Le clergé, qui est rassemblé en ce moment, ne peut s'accorder.

La plupart des courtisans sont des rapporteurs ; toutes les dames, des intrigantes et des joueuses.

Voilà quel est maintenant l'état de la cour. La duchesse de Bourgogne fait tout ce qu'elle veut. S'il lui prend fantaisie de s'en aller promener en voiture à 4 ou 5 milles de distance, elle ne rentre qu'à [illegible]; elle court toute la nuit jusque vers 4 heures du matin [illegible] absolument seule dans tout le château, que ce soit la nuit ou le jour; on trouve cela très gentil. Si Mme la Dauphine et moi avions eu ces manières, nous aurions été [illegible].

[illegible]

On ne peut voir quelqu'un de plus arrogant, de plus impertinent et plus brutal que Barbezieux ; il a toutes les mauvaises qualités de son père sans en avoir les bonnes : Torci est encore plus insupportable ; orgueilleux comme l'autre, il est, en outre, sot et impertinent. Le chancelier (Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain) est un bon et honnête homme ; le contrôleur général, M. de Chamillart, aussi : tous deux méritent des éloges, ne sont nullement impertinents, mais très polis ; ils savent vivre.

L'un des fils du grand Dauphin, le duc de Berry, représenté dans cette dernière lettre comme se [illegible] quant de l'éducation trop [illegible] son frère le duc d'Anjou, épousa, comme on sait, une petite-fille de Madame, Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans. C'était la fille [illegible] de son père le futur régent. Dans la correspondance [illegible] Madame [illegible] sur cette princesse [illegible] plusieurs [illegible] la suivante, qui [illegible] fait assister à une curieuse scène de [illegible] la mère et la fille, ne l'était pas [illegible] car elle [illegible] le mariage du duc de Berry, mais, d'abord [illegible] la lettre où Madame annonce qu'on [illegible] une princesse allemande et fait, à ce propos, un retour sur elle-même. « Je ne crois pas qu'on marie le duc de Berry, mais il est certain que le duc de Wolfenbüttel a proposé sa petite-fille [illegible] jamais mieux [illegible] Allemagne que feu Monsieur ; en ce temps-là, je ne savais pas [illegible] que j'ai appris dans la suite. Le Roi ne souffrira de sa vie que son petit-fils prenne une personne ayant changé de religion [illegible] ne devraient d'ailleurs ici prendre aucune autre nation que la leur ; celle là seule peut s'accoutumer à la vie folle [illegible]. »

La princesse allemande ne fut donc pas acceptée ; aussi Madame [illegible] (29 juin) :

[illegible] Mademoiselle. Mon fils est aussi occupé à parer sa fille que feu Monsieur aurait pu le faire. Dernièrement [illegible] m'a fait rire aux larmes. Vous vous rappelez peut-être les beaux pendants d'oreilles qui appartenaient à Monsieur [illegible]

diamants, mon fils les a destinés à sa fille. Depuis la mort de Monsieur, Madame d'Orléans (la bru de Madame) les avait toujours portés. Mon fils prit les diamants et les apporta à sa fille. La mère, voyant que c'était sérieux, se mit à pleurer amèrement ; la fille, voyant sa mère pleurer, rapporta le cadeau ; alors la mère recommença à rire. Mais la fille n'eut pas plutôt reconnu que sa mère garderait le présent, qu'elle se prit à pleurer à son tour. Cette scène nous a fait rire, mon fils et moi, à nous tenir les côtes. »

La mère de cette duchesse de Berry, Mme d'Orléans (autrefois Mlle de Blois), était une des bâtardes de Louis XIV, fille de Mme de Montespan. Cette dernière mourut en mai 1707 ; au sujet de cette mort, Madame mande à sa tante :

Versailles, 2[illegible] mai 1707.

... Mme d'Orléans n'est pas encore consolée de la mort de Mme de Montespan ; elle pleure tous les jours. Mme la Duchesse en a pris son parti, comme j'en puis juger par la médianoche qu'elle a fait au-dessus de ma chambre, à Trianon, où, de mon lit, je l'entendais rire.

Aucune de ces dames, je parle des enfants de Mme de Montespan, ne portera son deuil, sauf M. d'Antin, son fils légitime, et les enfants de celui-ci. Les autres devraient faire comme si Mme de Montespan n'était pas leur mère ; car, d'après la loi de ce pays, les enfants du Roi passent pour être tous de M. de Montespan. C'est pour cela aussi que M. de Montespan, à son lit de mort, quand sa femme lui fit offrir de venir le trouver, afin de l'assister dans sa maladie, répondit qu'elle pouvait venir, mais à condition d'amener tous ses enfants ; si elle en laissait un seul, il ne voulait pas la voir.

Dans les lettres de légitimation, la mère n'est pas nommée ; elle ne doit donc point passer pour la mère de ces enfants ; aussi ne portent-ils point son deuil. Jamais non plus ils ne l'ont appelée *maman*, mais bien *ma belle dame*.

Il est vrai que sur la fin de sa vie, la dame est devenue très dévote ; mais ce qu'elle a fait de bien, c'est qu'elle n'a employé son argent qu'en aumônes ; elle a habillé quantité de pauvres, fait soigner des malades sans ressources, marié et doté des jeunes filles pauvres de la noblesse ; on ne peut être plus charitable.

Elle a eu aussi un grand repentir de sa vie passée. Je sais des gens qui l'ont trouvée quelquefois en pleurs, étendue par terre et criant : « Mon Dieu, ayés pitié de moy ; je suis la plus grande pécheresse du monde. » Quand elle mourut, elle était presque en léthargie et ne connaissait plus rien ; ce qui était un grand bonheur pour elle, car personne plus qu'elle ne craignait la mort ; elle eût été désespérée si elle avait su qu'elle allait mourir.

Pour des particularités sur les personnages de la cour, on n'a qu'à puiser au hasard dans cette collection de lettres ; on n'aura que l'embarras du choix. Voici, par exemple, la duchesse de Lesdiguières, cette originale dont les Mémoires de Saint-Simon, les lettres de Mme de Sévigné, ou du moins celles de M. de Coulanges, et d'autres mémoires du temps nous ont appris les excentricités. Elle se tenait enfermée comme une idole au fond de son hôtel, orné de toutes les magnificences du luxe, mais où les profanes ne pouvaient pénétrer. Cette *fée* (on l'appelait ainsi) ne restait pourtant pas toujours confinée dans son sanctuaire ; quand elle sortait de son palais enchanté, le carrosse qui la traînait, carrosse en velours jaune, avec des roues peintes en bleu lapis, flanqué de nègres en magnifique livrée, faisait l'admiration générale. Les renseignements fournis par Madame dans la lettre ci-après viendront compléter le portrait de la fée :

Versailles, [illegible]

... Hier, à table, on parlait de la duchesse de Lesdiguières, qui est une fière originale. Tout le jour, elle ne fait rien au monde que prendre du café ou du thé ; elle ne lit pas, n'écrit pas ; elle ne travaille, ni ne joue : quand elle prend du café, ses femmes de chambre et elle doivent être costumées à la turque ; quand c'est du thé, à l'indienne. Souvent ses femmes de chambre versent des larmes amères d'être obligées de changer de vêtements deux ou trois fois par jour.

Vient-on pour lui rendre visite, on trouve dans une antichambre beaucoup de pages, de laquais, de gentilshommes : on arrive à une porte qui est fermée ; on frappe. Alors arrive un grand et robuste nègre (?), avec un turban d'argent (*silbern Turban*), et un grand sabre au côté, il ouvre la porte et fait entrer la dame ou le cavalier, mais une seule personne qu'il conduit à travers une grande pièce jusqu'à une deuxième porte également fermée. Un second nègre l'ouvre, puis la referme au verrou sur les gens. Même cérémonie à la troisième chambre ; dans la quatrième, on trouve deux valets qui vous conduisent à la cinquième, où est la duchesse, absolument seule.

Tous les portraits qu'elle a dans sa chambre sont ceux de ses chevaux de carrosse, qu'elle a fait peindre ; tous les matins, elle les fait promener en rond dans sa cour, l'un après l'autre, et elle regarde, de sa fenêtre, avec des lunettes, car elle n'a pas bonne vue.

Dans sa chambre, elle a un tableau du conclave, peint dans un genre qu'on n'a pas encore vu ; le pape et les cardinaux y figurent en nègres. Sur du satin jaune, elle a également brodé des nègres et rien que des nègres.

Dans son jardin, qui est très beau, s'élève une colonne en marbre, avec épitaphe, pour une chatte qu'elle a perdue et qu'elle chérissait.

Quand son fils veut la voir, il faut qu'il demande audience, et la femme de son fils aussi : quand ils ont envoyé six ou sept fois demander s'ils peuvent avoir la permission, elle l'accorde, mais ce sont autant de cérémonies que si c'étaient des étrangers.

III

Deux problèmes historiques du règne de Louis XIV restent encore sans solution : « Le roi avait-il

épousé M[illegible] de Maintenon ? — Qui était le Masque de fer ? — Il semble que, par sa position, Madame aurait dû être en état de satisfaire, sur le premier point, la curiosité de sa tante qui l'interrogeait : « Vous désirez savoir, lui répondait-elle (13 mai 1687), s'il est vrai que le Roi soit marié à Mme de Maintenon. Je ne puis vous le dire positivement ; peu de personnes s'en doutent, mais tant que le mariage n'est pas déclaré, j'ai peine à y croire. A la manière dont les mariages sont arrangés ici, je pense que, s'ils [illegible] mariés, leur amour ne serait pas aussi vif, à moins que le secret ne donne un ragoût que d'autres n'éprouvent pas dans un mariage au grand jour. » Et, l'année suivante (14 avril [illegible]) : « Je n'ai pu apprendre si le Roi a, oui ou non, épousé la Maintenon ; beaucoup de gens disent qu'elle est sa femme et que l'archevêque de Paris les a unis en présence du confesseur du Roi et du frère de la Maintenon ; mais d'autres prétendent que ce n'est pas exact, et il est impossible de savoir la vérité. Cependant, une chose certaine, c'est que jamais le roi n'a eu pour aucune maitresse la passion qu'il ressent pour celle-ci ; c'est quelque chose de curieux de les voir ensemble ; est-elle dans un endroit, il ne peut rester un quart d'heure sans lui glisser quelques mots à l'oreille, ou sans lui parler en cachette, bien qu'il ait passé toute la journée auprès d'elle... »

Mais, si Mme de Maintenon ne portait pas le titre de reine, elle recevait tous les hommages que comporte cette dignité. Madame raconte à l'Électrice de Hanovre (2 juillet 1699) que, la veille, elle est allée à Marly, rendre visite à tous les gens en faveur (elle constate qu'en ce moment elle-même était plutôt en disgrâce, ou du moins peu en faveur) ; elle raconte donc qu'elle est allée d'abord chez la duchesse de Bourgogne, puis chez la Maintenon qu'elle a trouvée « assise à table comme une reine dans un siège à bras, ayant pour convives une des filles de M. le Duc (plus tard princesse de Conti) et différentes autres dames, assises sur des tabourets.

... On me fit la grâce de m'appeler [illegible], mais j'assurai que je n'étais point [illegible]. [illegible] la langue pour ne pas rire. Qu'on est loin du temps où le Roi était venu me prier de permettre que Mme Scarron mangeât avec moi, pour cette fois seulement, afin qu'elle pût couper les aliments au duc du Maine [illegible] ! Cela fait faire bien des réflexions [illegible]. Quand le Roi va se promener au jardin, la dame [illegible] dans une chaise à porteurs, qu'on a mise sur quatre roues ; quatre forts gaillards la traînent. Le Roi marche à côté [illegible] son laquais, et chacun suit à pied. La duchesse de Bourgogne marche devant la chaise, tenant sous le bras la comtesse d'Ayen, nièce de la Maintenon, qu'elle appelle « ma sœur ». Tout ici me parait le monde renversé : je ne trouve beau que l'endroit lui-même ; mais, il faut l'avouer, Marly est admirable...

Quant au Masque de fer, c'est elle qui, la première, en parle à sa correspondante. Elle lui en parle, parce que l'Électrice de Hanovre avait demandé quelques renseignements sur un personnage d'allure assez louche, qui était venu en Allemagne en se donnant comme évadé de la Bastille. A première vue, Madame nia le fait, disant qu'il était impossible à un prisonnier de se sauver, une fois qu'il était enfermé dans cette prison d'État. « Les fenêtres y sont petites, disait-elle ; toutes sont grillées, et les tours horriblement hautes. Comment donc a-t-il pu faire ? C'est M. de Louvois qui a établi cet usage de ne pas dire aux gens pour quel motif on les emprisonne. S'il y a [illegible] l'autre monde, M. de Louvois doit y payer pour tout le mal qu'il a fait (11 sept. 1711). » Revenant, le mois d'après, sur le même sujet, elle dit :

[illegible] 1711.

[illegible] la Bastille, [illegible] on ne sait rien, ni à la Cour, ni à la ville. Ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'un homme est resté de longues années à la Bastille [illegible] masqué. Il [illegible] doute que ce fût ainsi, car on l'a d'ailleurs très bien traité, bien logé, et on lui a donné tout ce qu'il desirait. Il a communié masqué ; il était très dévot et lisait continuellement. On n'a jamais pu apprendre [illegible]

[illegible] 171[illegible]

[illegible] qui est mort à la Bastille. S'il a porté un masque, ce n'était point par « barbarie » ; c'était un mylord anglais qui avait [illegible] roi Guillaume (1). Il est mort ainsi afin que ce roi ne pût jamais apprendre ce qu'il était devenu. Mais on a ici la mauvaise habitude de ne pas dire aux gens ce qu'on a contre eux, ce qui ne leur permet pas de se défendre.

Voilà les histoires que Madame contait à sa tante, qui probablement lui répondait par des histoires semblables, genre allemand. Malheureusement les lettres de l'Électrice à sa nièce n'existent plus.

Il est probable qu'elles auront été détruites après la mort de la duchesse d'Orléans. « Il est d'usage (sous-entendu : à la cour, en France), écrit-elle à une de ses parentes (17 [illegible] 171[illegible]), de brûler sans les examiner les lettres trouvées dans les cassettes d'une personne défunte. Mes lettres (il faut entendre : « les lettres qu'on trouvera chez moi, après

(1) [illegible]
Guillaume III.
[illegible]

[illegible], on les brûlera d'autant plus qu'on ne pourra les lire sans doute, parce qu'elles étaient écrites en allemand, et qu'on ne se donnera pas la peine de les traduire, puisque la chose a eu déjà eu lieu », allusion assez transparente à l'ouverture par le cabinet noir de son temps, des lettres qui lui étaient adressées.

D'ailleurs, elle avait déjà, pour obéir à une recommandation de sa tante, consommé elle-même cet autodafé pour certaines lettres confidentielles de l'électrice. « Lorsque ma tante, dit-elle, m'écrivait quelque chose sous-entendu : d'important ou de secret, elle m'ordonnait de brûler aussitôt la lettre, ce que je faisais sur-le-champ. »

Ces lettres brûlées, il en restait à Madame quantité d'autres huit caisses pleines, car sa tante lui écrivait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Après la mort de l'Electrice, son fils, George-Louis, monté au trône d'Angleterre sous le nom de George Ier, fit demander à Madame, sa cousine, de brûler toutes les lettres de sa mère à lui ; c'est alors que Madame fit savoir qu'elle brûlait au fur et à mesure les lettres confidentielles de sa tante. Pour les autres, il n'y avait pas à s'en inquiéter ; elles seraient certainement brûlées, quand elle-même mourrait. Il est heureux qu'Hanovre n'ait pas pratiqué le même système ; nous aurions perdu toute une série de lettres souvent très curieuses de la princesse Palatine.

Guillaume Depping.

LI-HUNG-CHANG

Au moment où son Excellence Li-Hung-Chang vient d'arriver à Paris après avoir fait à travers l'Europe une promenade triomphale, il nous paraît intéressant de rappeler le voyage qu'entreprit l'année dernière au Japon le grand homme d'État chinois, et de mettre sous les yeux du lecteur les notes de voyage que nous eûmes l'occasion de prendre en cette circonstance. Depuis lors, les temps sont si changés qu'un parallèle s'impose entre le vaincu d'hier arrivant humble et soumis pour implorer la paix et le vainqueur d'aujourd'hui parcourant fier et superbe cette vieille Europe que la Chine semble décidément toujours fasciner. Les réflexions que nous inspira l'arrivée de Li-Hung-Chang à Shimonosaki en mars 1895 sont bien faites en vérité pour faire comprendre la surprise que provoque dans notre esprit l'arrivée de Li-Hung-Chang à Paris en juillet 1896. Voilà donc ce que nous écrivions de Shimonosaki l'année dernière, quelques heures seulement après l'attentat dont fut victime, de la part du fanatique Koyama Rokunosuke, l'Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté l'Empereur de Chine.

Les assassins politiques sont de grands misérables. Il me paraît juste d'ajouter qu'ils sont aussi dans bien des cas de prodigieux imbéciles. Voilà la première pensée qui me venait à l'esprit au moment même où le vice-roi Li-Hung-Chang, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de l'empire chinois, essuyait le feu d'un revolver nippon. La balle qui devait le tuer n'a fait de mal qu'au Japon. Je n'exagère rien en affirmant qu'elle lui a fait beaucoup de mal.

Cet attentat qui a eu lieu sous mes yeux est particulièrement odieux. Si quelqu'un était digne de commander le respect et méritait de voir s'incliner devant lui la superbe d'un vainqueur, c'était assurément ce grand vaincu, vieillard de soixante-treize ans, débris puissant d'une dynastie qui s'écroule. Li-Hung-Chang est la seule grande figure de la Chine contemporaine. C'est un homme supérieur à tous les points de vue, qui n'a pas attendu que la lumière vînt du Japon pour éclairer son empereur et ses pairs sur les nécessités de la situation présente. Toutes les réformes tentées en Chine depuis vingt ans, on les lui doit ; tout ce qui a été fait, tout ce qui a été entrepris dans ce pays si fermé, si obstiné dans son isolement, si fier dans son ignorance, n'a eu un commencement d'exécution, un semblant d'effet que parce que le vice-roi du Petchili en a pris l'initiative. Il a eu souvent à lutter contre des adversaires redoutables, il s'est vu en butte aux dénonciations les plus stupides, et a dû plus d'une fois défendre sa vie et ses biens contre l'ingratitude et la lâcheté de ses compatriotes. Il est toujours resté debout, tenant tête à ses ennemis et surmontant tous les obstacles accumulés sur sa route. La fortune qui lui sourit toute sa vie réservait pourtant aux vieux ans de Li-Hung-Chang l'humiliation suprême. C'est par sa bouche que la Chine vaincue devait faire amende honorable et implorer la paix.

Les Japonais n'ont pas caché leur satisfaction de voir le plus grand homme d'État de la Chine venir en suppliant se soumettre à la loi du plus fort. Li-Hung-Chang incarne à leurs yeux la Chine tout entière, la Chine qu'ils craignaient hier, qu'ils méprisent aujourd'hui, mais qui demain encore s'élèvera devant eux redoutable. L'arrivée du vice-roi humilié, c'était pour eux un accessoire indispensable du cortège de la Chine repentante.

J'ai donc assisté à Shimonosaki à l'arrivée du vice-roi et des cent trente personnes qui composent sa suite. C'était, je vous assure, une cérémonie fort imposante. Ces mandarins en robes de soie bleue, verte, jaune, rouge, bouton de jade sur la calotte, éventail à la main, apparaissaient comme autant de figurants

étincelants dans une pièce à grand spectacle. Les spectateurs sur leur passage formaient la haie. Mais, en gens habitués aux caprices des foules, en philosophes que n'irritent jamais les décrets du destin parce que, disent-ils, le destin défait parfois le lendemain ce qu'il a fait la veille, les ambassadeurs chinois glissaient à travers le peuple, insouciants et légers. Par trois fois j'ai pu contempler à mon aise le vice-roi pendant le trajet du bateau au lieu assigné pour les conférences. Dans son palanquin bleu porté par quatre Célestes de haute taille, à la livrée royale, Li-Hung-Chang rêvait peut-être. Sur cette foule accourue pour le dévisager, il lançait parfois un regard très pénétrant accompagné d'un sourire légèrement ironique. Bien que dans la circonstance la fierté ne fût pas précisément de saison, nous nous accordions tous à penser que le vice-roi avait ainsi très grand air.

J'ai eu l'honneur d'être interviewé par Li-Hung-Chang. Je m'explique bien vite. J'avais prié le gouvernement japonais de me permettre d'avoir une entrevue avec l'ambassadeur chinois. On m'a fait comprendre très poliment que si cette faveur m'était accordée, il faudrait aussitôt l'étendre à tous les journalistes présents en ce moment même à Shimonosaki. D'ailleurs, prenait-on soin d'ajouter, Li-Hung-Chang ne vous dira rien parce qu'il ne veut rien dire, parce qu'il ne peut rien dire surtout. Je me suis rendu à ces excellentes raisons sans toutefois abandonner la partie pour cela. Prenant à part, après le dîner, une personnalité amie, très influente en haut lieu, je lui ai dit : « Soyez donc pour une fois très original. Intervertissez les rôles et faites interroger un journaliste par un ambassadeur. Li-Hung-Chang ne veut rien dire ? Je vous promets, moi, de répondre à toutes ses questions. Essayez... » Ma proposition ayant été agréée, j'ai pu, pendant dix minutes, contempler bien à loisir Son Excellence. Je n'hésite pas à consigner ici le procès-verbal d'un entretien dont aucune chancellerie, j'en suis bien sûr, ne s'avisera de prendre ombrage.

Li-Hung-Chang me tendant la main m'a dit tout d'abord : « Bonjour, Monsieur, comment allez-vous ? Très heureux de vous rencontrer. »

Puis, aussitôt, un aparté avec son interprète. Nous allions sans doute entrer dans le vif des confidences. En effet, se tournant vers moi, l'interprète ouvrit ainsi le feu : « De la part de Son Excellence, y aurait-il, Monsieur, de l'indiscrétion à vous demander votre âge ? »

Quel malheur de manquer d'esprit ! Il y avait là, je le sentais, une jolie réponse à faire. Mais laquelle ? Je n'avais pas même un rébus à la mémoire. Je dus donc tout bêtement exhiber mon état civil.

Li-Hung-Chang répondit par une exclamation aimable que vous interpréterez comme vous l'entendrez. Il y a mille façons, en effet, d'interpréter une exclamation. C'est le plus grand charme de ces petits cris de joie ou de surprise que l'on met à toutes les sauces dans tous les pays. Puis, avec la rapidité de l'éclair, Son Excellence continua de la façon suivante son interrogatoire :

« Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? — Comment y êtes-vous venu ?

Quand comptez-vous partir ? — La France est un grand pays. »

A ce moment, pensant sans doute que la diplomatie chinoise devait avoir pour moi, malgré ces révélations, quelques secrets encore, Li-Hung-Chang, plein de mystère, voulut bien ajouter :

« Il fait très beau aujourd'hui ! »

Alors, profondément touché de la marque de confiance qu'avait bien voulu me donner le grand homme d'État, je me suis incliné respectueusement et je suis sorti. On étouffe après certaines confidences. Il faut bien vite prendre l'air.

Vingt-quatre heures après mon entrevue avec le vice-roi, un homme caché dans la foule bondissait au devant de son palanquin et lui déchargeait son revolver dans la figure. La balle a pénétré au-dessous de l'œil gauche et n'a pu encore être extraite. Les médecins affirment que la blessure de Li-Hung-Chang ne sera pas mortelle ; les journaux l'impriment. Tout le monde le répète. Il faut donc le croire et l'espérer surtout.

L'assassin de Li-Hung-Chang qui se nomme Koyama Rokuousuke, est âgé de vingt-sept ans. C'est un *soshi*. Qu'est-ce que le *soshi* au Japon ? J'ai beaucoup étudié le personnage depuis mon arrivée ici, et j'ai retourné sous toutes ses faces ce produit bizarre d'un état social tourmenté. J'ai lu également tout ce qui a été écrit à son sujet. L'auteur qui me paraît avoir le mieux compris le caractère du *soshi* est Jean Dhasp, dans son curieux livre sur le Japon contemporain. Voici la définition qu'il en donne.

« Ce n'est pas un être banal que le révolutionnaire japonais, le *soshi*, comme on l'appelle, qui joue avec une rare désinvolture du bâton, du couteau et de la dynamite. Il a fait des études : il pourrait être avocat, professeur, officier ou journaliste ; c'est un bohème vivant au jour le jour, un « gueux » qui conspire, harangue les foules, inquiète le gouvernement et malmène les députés ; il fait bon marché de sa vie et compte pour rien celle des autres. Un jour, il entre chez un ministre, le tue, et va se constituer prisonnier. Plus tard, dans la voiture d'un autre ministre, il jette une bombe explosive, et, séance tenante, se coupe la gorge. On cherche ses complices.

« — Vous connaissiez ce projet criminel ? demande-t-on à l'un des inculpés.

— Assurément, si [illegible] avait [illegible]

qué son coup, c'est moi qui l'aurais remplacé!

« Renverser ce qui existe, chasser l'étranger ou le soumettre de force au droit commun, voilà son programme. Il n'admet pas la discussion, et veut des réformes immédiates et radicales. Il représente sous une forme violente, exagérée, haineuse, le mécontentement populaire; c'est l'hydre anarchique dont les têtes repoussent lorsqu'un gouvernement n'est pas assez fort pour les trancher toutes d'un seul coup. Dans un pays peuplé de 40 millions d'habitants, dont les quatre cinquièmes se plaignent, le *soshi* est une force; le bélier qui ouvre la brèche par laquelle se rue la foule. »

Ce vilain monsieur, me direz-vous, ne se rencontre pas qu'au Japon. Sous d'autres noms, mais répondant à une définition identique, nous avons nos *soshis* en Europe. Certainement, mais ce qui distingue le *soshi* japonais de l'anarchiste français, du révolutionnaire italien ou allemand, du nihiliste russe, c'est la haine absolue de l'étranger d'où qu'il vienne et quoi qu'il fasse. C'est aller trop loin sans doute que de prétendre comme quelques-uns que tout Japonais porte en lui un *soshi* qui sommeille, mais il faut reconnaître pourtant que ces ennemis irréconciliables de la race blanche ont des racines profondes dans le cœur même de la nation nipponne. Li-Hung-Chang n'est pas leur première victime de marque. En mai 1891, à Otsu, S. A. I. le Cesarewitch, le czar actuel, visitait le Japon en touriste. Il fut victime d'un attentat qui faillit lui coûter la vie. Quel en était l'auteur? Un *soshi* encore. Mais un *soshi* qu'on ne s'attendait pas à voir mêlé à une pareille affaire, puisque, policeman de son état, il était dans la circonstance spécialement chargé de veiller sur les jours de l'impérial visiteur. Interrogé aussitôt, ce sergent-assassin se révéla un soldat inintelligent et fanatique. Il avait agi, disait-il, dans l'intérêt de la patrie. Il était convaincu que le fils du czar n'était venu dans son pays que pour étudier les moyens de s'en emparer.

Le meurtrier de Li-Hung-Chang a déclaré de même qu'un but patriotique avait armé son bras. Il appartient au parti dit national, qui considère qu'aucun traité ne peut être signé, qu'aucuns pourparlers ne doivent être engagés avant que les troupes mikadonales n'aient fait dans Pékin leur entrée triomphale. C'est un fanatique lui aussi, exalté par tout ce qu'il entend depuis le commencement de cette guerre, grisé par les commentaires qui accompagnent chaque bulletin de victoire, perdu par les proclamations enflammées de tribuns de carrefour, et d'orateurs genre Maison du peuple. Demain, si on le condamne à mort, il mourra bravement, sans un cri, sans une plainte; si par hasard on commue sa peine, il fera peut-être comme d'illustres devanciers qui préféraient encore la mort à la perte de la liberté. Il se coupera la langue avec les dents, et s'en ira, l'âme légère et le cœur en repos, rejoindre les ancêtres protecteurs de l'inviolabilité de la patrie japonaise. Au printemps prochain, des admirateurs, fanatiques eux aussi, joncheront sa tombe de fleurs de cerisier, et dans dix ans sans doute on lui élèvera un monument.

En attendant, ce coup de revolver plonge tout le Japon dans la consternation. Le Mikado et ses ministres sont vivement affectés par cet incident regrettable et le peuple japonais tout entier, par ses différents organes, proteste hautement contre un aussi lâche attentat. Lettres, télégrammes, manifestes et professions de foi affluent chez le vice-roi. On le dit très touché de ces témoignages de sympathie qui lui arrivent de tous côtés. Enfin, j'apprends à l'instant que tous les journaux du Japon viennent de prendre l'initiative d'une manifestation imposante. Ils ont collectivement envoyé une adresse des plus flatteuses à Li-Hung-Chang et ont joint à leur missive un cadeau peu banal. Il se compose de trente poules superbes. N'allez pas pourtant en conclure à un amour exagéré des cocottes de la part des journalistes japonais. La raison qui les oblige à n'envoyer que des poules au vice-roi est bien simple : depuis le commencement de la guerre, nos confrères ont mis leurs basses-cours au pillage. A l'heure qu'il est, il ne leur reste plus *un canard*.

* *

Par ce qu'on vient de lire, il n'est pas difficile de se rendre compte que sans le malheureux coup de feu qui attira sur lui l'attention du monde entier, le séjour de Li-Hung-Chang au Japon aurait passé presque inaperçu. Il fut constamment entouré des égards que l'on devait à son caractère, à son âge et à son rang. Mais ce fut tout. Il sembla aux vainqueurs que la meilleure façon d'honorer ce grand vaincu était de ne pas troubler par un zèle intempestif son âme ulcérée par de persistantes défaites et de continuelles humiliations.

Il faut bien le dire aussi, alors comme aujourd'hui, la situation personnelle de Li-Hung-Chang en haut lieu semblait singulièrement compromise. Chaque victoire des Japonais était le signal pour lui d'une nouvelle disgrâce. On lui retira un à un tous ses honneurs, on le dépouilla de ses titres et de ses vêtements. Il laissa dans la bagarre cette fameuse *jaquette jaune*, la plus haute distinction du Céleste empire, qu'on ne se décida à lui restituer que de longs mois après. Accusé de toutes les fautes, de toutes les négligences qui, de désastres en désastres, amenèrent la Chine à la catastrophe finale, il ne dut son salut qu'à l'amitié profonde que lui a toujours prodiguée l'Impératrice douairière. En somme, et il n'est pas inutile de

le rappeler au moment où tous les yeux en Europe sont encore une fois tournés vers lui. Li-Hung-Chang n'est investi à l'heure actuelle dans son pays d'aucune fonction officielle. Il a perdu la vice-royauté du Petchili et fut remplacé par le vice-roi du Yunnam et du Kouei-Tcheou, Wang Wen-Chao. Appelé à Pékin au lendemain de la guerre, il est depuis cette époque membre du grand conseil et ne semblait devoir plus jamais jouer un grand rôle politique lorsque S. M. Kouang-Sin, empereur de Chine, le chargea de le représenter aux fêtes du couronnement du czar à Moscou.

Ce n'est un mystère pour personne que cette brillante mission ne lui était pas tout d'abord destinée. Le choix de l'empereur semblait vouloir s'arrêter sur un prince de la famille impériale. Mais les princes consultés, tous jeunes et timides, reculèrent effrayés à l'idée d'un aussi long voyage. Des considérations d'un ordre plus pratique furent mises en avant d'ailleurs pour provoquer le choix de Li-Hung-Chang comme ambassadeur extraordinaire. On ne manqua pas de faire observer que le trésor impérial aurait à faire tous les frais d'une ambassade choisie au sein même de la famille impériale. Rien de pareil à redouter si la confiance de l'empereur appelait pour le représenter l'ancien vice-roi de Petchili. Li-Hung-Chang possède en effet une fortune considérable qui s'élèvent, disent les gens bien informés, à plus de cent millions. Il pouvait donc faire excellente figure en Europe sans qu'il en coûtât un taël à la Chine. Ce n'était pas tout.

Li-Hung-Chang était pour beaucoup une personnalité encombrante. Le faire voyager un peu, l'éloigner momentanément du pouvoir, parut à ses bons amis un excellent moyen de se débarrasser de lui. Mon Dieu, en France même, les choses ne se passent pas différemment. A certains moments on exporte volontiers les gêneurs de la politique courante. L'infortuné Paul Bert jadis en sut quelque chose, et je ne crois pas que le cas de M. Constans, plus près de nous, soit précisément fait pour me contredire.

Li-Hung-Chang, escorté d'une suite nombreuse, précédé de son cercueil et suivi de ses secrétaires, commença alors sa tournée triomphale à travers l'Europe. A Moscou son succès fut immense. A ce grand vaincu qui incarnait en sa personne la Chine battue, humiliée, réduite à rien, on ne marchanda ni les hommages ni les félicitations. On le mit bien en vue, le promenant partout, l'exhibant en tous lieux. C'est de cette façon qu'on honorait jadis les triomphateurs. Mais il y a pour la Chine et ses enfants des grâces d'État. Les verges qu'on lui applique sur le dos se changent en lauriers sur son front.

Notez bien qu'à ces mêmes fêtes du sacre se trouvait aussi, représentant le mikado, une mission composée des membres les plus distingués de l'Empire du Soleil Levant. Le prince Fushimi, accompagné d'un brillant état-major d'officiers, qui, tous, avaient pris part à la dernière guère, formaient au milieu de tous ces somptueux cortèges un groupe des plus sympathiques. Le croirait-on pourtant ? La faveur populaire abandonna dès le premier jour ces gracieux vainqueurs. La foule n'avait d'yeux que pour les vaincus, et ces bons Chinois purent croire en quittant Moscou que le plus beau titre de gloire à l'admiration des masses était en Europe de promener hautement une défaite écrasante.

Même spectacle réconfortant à Berlin et dans toute l'Allemagne. Que disons-nous ? à la cour de Guillaume II, l'enthousiasme pour la Chine devient du délire. Li-Hung-Chang est le lion de la saison. Les historiens, les poètes, les artistes s'emparent de sa personne et répètent à tous les échos sa renommée. Enfin le télégraphe nous apprend un matin que Li-Hung-Chang s'est fait photographier à Friedrichsruhe au bras de Bismarck. Du coup rien ne manquait plus à sa gloire. La Chine, pour les siècles à venir, pouvait dormir tranquille !

Li-Hung-Chang, après avoir proclamé à la face de tous l'armée allemande la première armée du monde, a pensé que le moment était bien choisi pour venir faire un petit voyage en France. On ne parait pas disposé chez nous à lui tenir rigueur des éloges dithyrambiques adressés à tout bout de champ à nos ennemis. Nous ne songeons pas pour notre part à nous en plaindre, et nous estimons que notre gouvernement agit sagement en permettant à l'ambassadeur Céleste qui a visité les centres industriels et commerciaux de l'Allemagne, de s'assurer que la prospérité de la France n'a rien à envier à celle de sa puissante voisine : Li-Hung-Chang, dans son voyage d'études, est assuré du concours et de la bonne volonté de tous les Français. Mais les Français, plus sages, plus dignes surtout que les Allemands, ne se berceront pas de fols espoirs, ne se nourriront pas d'illusions, et ne déploieront pas, pour faire admirer les richesses de leur pays, ce zèle de commis voyageurs en quête de clients qui, plus d'une fois, a dû faire sourire dans sa barbiche le malin ambassadeur. Li-Hung-Chang n'a fait en Allemagne aucune commande et a fort adroitement évincé les solliciteurs. Il n'aura pas la peine d'agir de même chez nous. Nous savons trop bien que le représentant de l'empereur de Chine n'a pas la moindre qualité pour faire des commandes, passer des marchés ou signer des traités. Son rôle, purement décoratif, a pris fin avec les fêtes du sacre. Il voyage simplement maintenant pour s'instruire. Efforçons-nous donc de l'instruire sans l'ennuyer.

Li-Hung-Chang en saura gré à la France. Nous n'en voulons pour preuve que ce simple trait du cé-

lèbre homme d'État. Il y a quelques années on enterrait à Tientsin un brave Français qui avait passé en Chine la plus grande partie de son existence. Sur sa tombe, le consul général de France prononça quelques paroles émues qui parvinrent jusqu'aux oreilles du vice-roi. A quelques jours de là, Li-Hung-Chang rencontrant le représentant de la France lui dit : « Vous avez eu raison, monsieur le consul, de louer en termes si élevés votre malheureux compatriote. Je l'aimais beaucoup, car ce n'était pas un homme ordinaire. Nous nous connaissions depuis vingt ans, et il ne m'a pourtant jamais offert le plus petit canon. »

Parmi tous ceux qui en Allemagne ont fait fête à Li-Hung-Chang, combien pourraient mériter pareille oraison funèbre !

FERNAND GANESCO.

MA NORMANDIE

PHYSIONOMIES ET PHYSIOLOGIES

[illegible]

Monsieur Rousseau.

M. Rousseau a gardé de son temps de garde national la tournure militaire. Il monte la rue d'un pas vif, la redingote pincée à la taille, sa grosse moustache au vent, le chapeau sur le coin de l'oreille, la main gauche derrière son dos très cambré.

C'est un homme de bon sens, un peu désabusé, et qui hausse les épaules quand les jeunes parlent politique, en bonhomme d'expérience à qui l'on n'en conte plus, en vieux singe à qui l'on n'apprend pas à faire des grimaces.

M. Rousseau se lève en même temps que sa femme ; un peu avant, parce qu'il couche au bord. Le matin, son jardin l'occupe jusqu'à l'heure du déjeuner. Il bêche, taille, arrose, aidé d'un jardinier qui vient travailler trois heures avec lui. M. Rousseau affectionne, pour ce travail, des habits qui font le désespoir de Mme Rousseau, tant ils sont râpés, faits de pièces et de morceaux, « des hardes dont un mendiant ne voudrait pas », dit avec mépris Mme Rousseau.

Le dimanche, le jardinier ne travaille pas ; il vient tout de même, par routine, en amateur. Il fume silencieusement sa pipe, « mis sur son trente-et-un » en regardant s'épanouir ses roses.

Le dimanche, M. Rousseau bêche, arrose, taille comme tous les jours, pendant que sa femme va à la grand'messe, car M. Rousseau ne va à la messe que le jour de Pâques.

Un dimanche que M. Rousseau bêchait, vêtu à son ordinaire d'une vieille redingote élimée, moitié verte et moitié rousse de vétusté, cependant que son jardinier, les mains derrière le dos et la mine béate, promenait par les allées tièdes la splendeur lustrée d'un alpaga irréprochable, un étranger s'arrêta devant la grille, puis au bout de quelques instants interpella M. Rousseau :

— Dites-moi, mon brave homme, à qui dois-je m'adresser pour visiter ce superbe jardin ?

A ce mot de brave homme, M. Rousseau redressa la tête et, sans répondre, sourit un peu dans sa moustache. Mais l'étranger venait d'apercevoir le jardinier et, laissant là le « brave homme » à la houppelande cent fois reprisée, il s'avança, chapeau bas, vers l'alpaga.

— Pardonnez mon indiscrétion, Monsieur, mais je suis grand amateur de roses, et j'ai cru de la grille apercevoir quelques espèces nouvelles. Voudriez-vous m'autoriser ?...

Un peu interloqué, le jardinier répondit :

— Pardon, Monsieur, mais voici le propriétaire là-bas. Adressez-vous à lui. Moi, je suis le jardinier.

— Ah ! bigre ! s'écria l'étranger, je viens de faire une jolie gaffe !

M. Rousseau, qui n'est pas une bête, rit beaucoup de la méprise et lui donna toutes les boutures qu'il voulut.

Il aime beaucoup raconter cette petite histoire. Quand c'est devant sa femme, elle bougonne, rouge de colère :

— Tu devrais avoir honte ! grand boban !

Le para-gaffe.

Mme Rousseau est un peu gaffeuse. Elle parle à tort et à travers de ce qu'elle sait, et même de ce qu'elle ne sait pas. Aussi s'engage-t-elle parfois dans des opinions qui feraient le désespoir d'un mari moins philosophe.

Pourtant, quand la gaffe s'exagère, et que dans les yeux de l'assistance s'effare une stupeur, et que dans le vieux salon morne, aux meubles figés et aux tentures rigides, le froid de la gêne descend doucement au milieu du silence, M. Rousseau fait fonctionner son petit truc, un truc dont personne n'est dupe, hormis sa femme.

Il se tourne vers elle, le coin de la bouche un peu retroussé d'un sourire, les yeux bridés de malice, et lui tapote gentiment l'épaule, son épaule grassouillette et si sensible, il lui tapote doucement l'épaule de sa phalange recourbée, maigre et dure, en disant :

— Elle est étonnante, ma petite femme ! Y en a pas deux comme elle !

Et Mme Rousseau sursaute, et maugrée, et bougonne en se frictionnant l'épaule :

— Mais parguié ! finis donc ! si y a du bon sens d'vous faire du mal comme ça !

Seulement elle a perdu le fil, et c'est ce que voulait le malin bonhomme.

Le petit coucher de M. Rousseau.

M. Rousseau dîne ponctuellement à six heures, à huit, il se couche, *quoi qu'il arrive*. La salle à manger des Rousseau est très grande. C'est là qu'ils vivent tout l'hiver. On abandonne le salon pour n'avoir qu'un feu à faire.

C'est dans leur salle à manger qu'ils couchent. Le côté gauche, en face des deux fenêtres qui ouvrent sur le jardin, est tout entier occupé par une immense alcôve, où se dissimule pendant le jour, à l'aide de grandes portes en chêne, le lit conjugal.

Parfois, l'hiver, quand le temps le permet, Mme Jousset, prenant Mme Vizet en passant, vient faire avec Mme Rousseau, une partie de bog. On est là, bien au chaud, à siroter une tasse de tilleul, largement rehaussée d'eau-de-vie, et dans la moiteur douce de l'atmosphère, on est si bien qu'on ne pense pas à se coucher.

Huit heures sonnent. Mme Rousseau coule un regard inquiet vers son mari qui s'est levé et cligne des yeux comme quand il va faire une mauvaise blague. Mme Jousset, sans méfiance, donne des cartes. Mme Vizet vient de rajouter un peu de « mère goutte » à son tilleul. M. Rousseau, à pas de loup, s'avance vers l'alcôve, il l'ouvre avec une adresse de cambrioleur, tout en soufflant du nez un rire étouffé. Voilà les deux portes ouvertes. Tranquillement, à l'abri maintenant derrière elles, le bonhomme se déshabille, pendant qu'une lueur de colère flambe dans les yeux de sa femme, dont les joues s'empourprent.

— Voyons ! faites donc attention à votre jeu, madame Rousseau, vous n'y êtes pas ce soir !

Tout à coup, dans l'alcôve, le sommier grince, bruyamment et les deux vieilles dames se retournent.

— Ah ! c'est trop fort ! s'exclame Mme Vizet.

— Comment ! fait avec stupéfaction Mme Jousset, M. Rousseau qu'est au lit !

Et Mme Rousseau, hors d'elle-même, d'ajouter en guise de conclusion :

— Si vous n'avez jamais vu un homme mal élevé, regardez celui-là !

Sous les couvertures, M. Rousseau souffle par saccades, dans sa moustache, un petit rire goguenard.

— Restez, Mesdames, restez, dit Mme Rousseau, ne nous occupons pas de lui.

Et le jeu continue.

De temps en temps, une sorte de ronron sort de l'alcôve. C'est M. Rousseau. On ne sait pas s'il ronfle ou s'il rit.

Le ménage Cuvier.

Le ménage Cuvier est un ménage comme il y en a beaucoup en province, où il est avéré que le « mariage d'amour n'existe que dans les romans ». Monsieur avait une situation : un magasin de quincaillerie qu'il avait hérité de son père. Madame lui a apporté une petite dot qui lui a servi à agrandir son commerce.

Ils se sont retirés vers la cinquantaine, avec une modeste fortune patiemment édifiée d'économies de bouts de chandelle et de labeur de fourmi, bien plus encore que de gros gains et d'heureuses spéculations commerciales : une fortune qui, bien administrée, leur permet maintenant de tenir un bon rang parmi les notables de Montué.

L'instruction des Cuvier est tout à fait rudimentaire. Seulement, si Mme Cuvier ne se doute pas des fautes d'orthographe dont elle émaille sa correspondance, si Mme Cuvier raconte avec complaisance qu'elle fait des économies pour aller se faire « tirer en portrait » par un peintre de Paris, M. Cuvier, lui, n'est pas sans avoir conscience de leur infériorité. Comme c'est un homme un peu orgueilleux, il tâche de la dissimuler. Quand il écrit, rarement, il finit ses mots par des zigzags informes ; la dernière syllabe n'est plus qu'un trait, où l'on peut lire tout ce qu'on veut. Car ce sont surtout les fins de mots qui l'inquiètent, avec la fantaisie de leurs pluriels et l'accord déconcertant de ces choses mystérieuses que les gens bien informés appellent les participes.

Sa femme hausse avec dédain les épaules devant ce « gribouillage » honteux, elle qui met son amour-propre à écrire bien droit à l'aide d'un transparent, et à mouler ses jambages hésitants en tirant la langue de côté.

La journée de Mme Cuvier.

Mme Cuvier a aujourd'hui cinquante ans bien sonnés. C'est une petite bonne femme toute ronde, toujours habillée de noir, parce que le noir « va avec tout ». Sur son petit chignon de fillette qu'elle n'a jamais voulu grossir d'une fausse natte — fi l'horreur ! — elle porte un petit bonnet ruché, tout noir, agrémenté sur le faite d'un petit nœud plat de satin noir. A sa grosse taille courte s'attache un éternel tablier de soie noire. Elle ressemble à s'y méprendre à quelque boulotte directrice d'orphelinat.

Elle se lève à sept heures en hiver, à six en été

ponctuellement. Elle ne comprend pas qu'on puisse rester au lit passé cette heure.

— C'est plus fort que moi, ça me réveille, explique-t-elle.

L'après-midi, Mme Cuvier va faire sa tournée de commérages. Elle va ressasser les potins d'hier, commenter, derrière les rideaux de Mme Vizet, les allées et venues des passants, et attendre chez Mme Jousset l'arrivée de la diligence de Mortagne.

Vers les trois heures, on entend un bruit lointain de grelots. La rue de l'Église, par où arrive la diligence, s'enfonce, toute droite, juste en face des fenêtres de Mme Jousset.

Et quand la voiture passe devant les fenêtres, ces dames plongent jusqu'au fond un regard aigu, investigateur; un regard de douanier; un regard qui suppute le nombre exact des voyageurs, inspecte les bagages, détaille les nouveaux venus, diagnostique si ce sont des gens mariés ou des gens qui n'en ont pas l'air.

Le soir, à la brune, Mme Jousset et Mme Vizet vont rendre à Mme Cuvier sa visite quotidienne.

Et dans le vieux salon empire, où doucement la nuit tombe, on attend l'heure du dîner dans les ténèbres. La conversation s'assoupit peu à peu de ce que la rue, ce thème à potins, est devenue insensiblement obscure et qu'il n'y passe que de rares ombres imprécises.

— V'là les jours qui deviennent courts, fait Mme Jousset.

— C'est-y la peine que j'allume? demande sans conviction Mme Cuvier.

— On voit bien assez clair pour ce qu'on fait, formule sagement Mme Vizet.

La prière de Mme Cuvier.

Mme Cuvier ne manquerait pour rien au monde à ses devoirs religieux. Sa prière du matin, notamment, l'occupe pendant une heure. Elle se met dans un coin, les rotules sur la paille d'une chaise un peu penchée et elle lit dans son livre, entre haut et bas, d'une voix un peu chantante.

— *Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons le... Très Sainte et Très Auguste Trinité...*

On entend tout à coup un fracas dans la cuisine.

— *Dieu seul en trois personnes...* Satanée fille! Qu'est-ce qu'elle a encore cassé?... *Je crois que vous êtes ici présent...* Elle a des mains de beurre, cette fille-là... *Je vous adore avec les sentiments d'humilité...*

Le bruit redouble.

— *Le sentiment de l'humilité la plus profonde...* Toute la vaisselle va y passer!

Et voilà Mme Cuvier qui trottine vers la cuisine.

— *Et je vous rends de tout mon cœur les hommages qui sont dus à votre Souveraine Majesté...*

— Qu'est-ce que vous avez encore massacré?

— Ben quoi! v'là-t-y pas! riposte la bonne; c'est qu'eune castrole qu'a chu! V'là-t-y pas!

Et Mme Cuvier retourne à son prie-Dieu.

— *Adorable Jésus, divin modèle de la perfection à laquelle nous devons aspirer, je veux m'appliquer à me rendre semblable à vous, douce, humble, chaste, zélée, patiente...*

Nouveau bruit, c'est une cuiller qui sonne sur les dalles.

— Cinq sous! crie Mme Cuvier d'une voix aiguë et irritée.

Chaque fois qu'un couvert d'argent dégringole, Mme Cuvier glapit : « Cinq sous! » sans que personne, et pas même elle, ait jamais pu savoir pourquoi.

— *Je ferai particulièrement tous mes efforts pour ne pas retomber aujourd'hui dans les fautes...*

Dans la basse-cour, une poule chante son œuf avec obstination.

— Cot, cot, cot, codec! Cot, cot, cot, codec!

— *Pour ne pas retomber aujourd'hui dans les fautes que je commets si souvent...*

— Cot, cot, cot, codec!

Mme Cuvier a prêté tout à coup une oreille attentive.

— Tiens! on dirait que c'est la noire qu'a pondu. C'est bien son tour à celle-là, par exemple! *Dans les fautes que je commets si souvent...*

— Cot, cot, cot, codec!

— Parguié! j't'entends ben!

— Cot, cot, cot, codec! Cot, cot, cot, codec!

— T'attendras ben qu'j'aie fini ma prière pour aller t'dénicher... *Et dont je souhaite sincèrement de me corriger...* En vérité, j'sais tant seulement p'us où j'en suis avec ces engeances-là!

Monsieur Haberton.

Haut en couleur et en paroles, le cou large et court, engoncé dans un énorme col rabattu, la bedaine en parade, en un gilet d'un bleu vif, barré d'une grosse gourmette d'or, où pendeloque toute une sonnaille de bijoux massifs, M. Haberton, le gros industriel du pays, sue, par tous les pores, l'orgueil d'être riche.

M. Haberton a eu l'heureuse idée, vers la trentaine, d'utiliser la force motrice d'un vieux moulin à farine abandonné, dont il obtint bail pour une bouchée de pain. Il y fabriqua des « pignoches et des puettes », des manches à balai et des talons de bottines et, en moins de vingt ans, édifia une fortune colossale.

Aujourd'hui, l'usine laissée à son fils, il promène dans Montué son ventre tout chatoyant d'or, et son air important de « bienfaiteur du pays ».

Il tutoie tout le monde, s'arrête à toutes les portes, interpelle les boutiquiers musant sur leur seuil, et les ménagères qui secouent leur plumeau par la fenêtre.

Il tapote au hasard sur la joue des enfants qu'il rencontre. Il s'assied çà et là en homme pas fier, sur le comptoir du chapelier, sur le sac de pois cassés de la fruitière, sur l'établi du menuisier. Il formule des maximes encourageantes : « Le travail c'est la liberté ! Il apporte l'aisance au travailleur. » Et il finit par se donner en exemple.

Dans la rue, il prend des poses, comme si le photographe de l'*Illustration*, était, à son intention, embusqué dans quelque « venelle ».

Vous croyez qu'il prépare la députation ! Non. Il jouit de l'orgueil incommensurable d'être « MONSIEUR HABERTON ».

Les deux sacs.

M. Haberton a l'ostentation ingénue de sa fortune, il ignore la monnaie de billon, compte en « pistoles », ne paie qu'en « napoléons ». On ne lui a jamais vu sortir un écu de sa poche.

Quand on lui rend la monnaie sur un louis, il la ramasse comme à regret, en disant d'un ton méprisant :

— En voilà de la mitraille !

Et c'est sa femme qui est chargée de l'écouler.

Lorsque son fils Aurélien prend la diligence, M. Haberton va quelquefois embarquer le « moutard », — un moutard de trente ans. Puis, au moment où la diligence s'ébranle, au complet, dans un tintamarre de grelots et de claquements de fouet, M. Haberton clame tout à coup de sa voix de stentor :

— Hé ! dis donc, Aurélien !

Et Aurélien se penche vers la portière, cependant que s'immobilise la lourde patache, que Polyte, le conducteur, fait taire respectueusement son fouet babillard, et que tout le monde se tient aux écoutes, dans la voiture comme sur la place.

— As-tu pensé à prendre de l'argent ?

— Mais oui, papa.

— Où l'as-tu pris ? Dans le sac aux dix mille ou dans le sac aux vingt mille ?... Et puis, après tout, ça n'a pas d'importance... Va !

Et la patache s'ébranle, enfin.

Le père Tournaire.

C'est un ancien herbager qui n'a pu se déshabituer de la blouse et de la manie paysanne de garder sa casquette vissée sur la tête. Comme tous les paysans, il croit que c'est plus poli, plus propre et plus convenable.

Il a la nostalgie du « faisant valoir ». Levé tous les matins, l'été, à pointe d'aube, il va rôder le long de ses anciens herbages, passe l'*échalier*, foule lentement son ancienne herbe de ses galoches luisantes et compte et recompte les grands bœufs roux accroupis dans l'immense prairie, pour savoir si son successeur, « des fois, n'en aurait pas plus que lui ».

L'hiver, il se lève à six heures, et tisonne avec accablement, jusqu'à l'heure du déjeuner, sans avoir à côté de lui personne à qui dire un mot, puisque depuis la quinzaine d'années que sa femme est morte, il vit seul dans sa petite maison de la rue de Paris.

Il sait à peine lire, et après déjeuner il va chercher les nouvelles du jour au café Gasseau, où sa blouse bleue fait une tache imprévue parmi les vestons et les redingotes de « ces messieurs ».

Il s'installe dans son coin, devant un grog léger qu'il additionne d'eau tous les quarts d'heure pour le faire durer sans augmenter la dépense. Ou bien, il fait une partie sur le vieux billard à blouses, demandant un conseil dans les cas difficiles : « Dites donc, maît'e Gasseau, j'sais-t-y dans la vire ?

De temps à autre, il met son mot dans la conversation générale, formule une opinion un peu surannée, s'avoue, toujours et quand même, en dépit de sa mort à laquelle il ne croit pas, partisan du « petit prince ». Il présage et préjuge avec un aplomb tranquille, annonce des « événements » sans préciser lesquels, prédit pour bientôt le retour de l'empire, « à cause des fautes de la république ».

Et si l'on semble élever des doutes sur la valeur de ses pronostics, le père Tournaire avance la main droite comme pour réclamer le silence, la gauche appuyée à sa queue de billard, et prononce, en branlant la tête d'un air entendu :

— Dites que c'est Tournaire qui vous l'a dit !

Le ménage Vizet.

M. Vizet a épousé une Kéruelle. Et presque tout de suite, il a pris sa femme en grippe. Question d'argent. Mlle Kéruelle devait avoir dix mille francs en dot. Le père Kéruelle n'en paya que la rente.

— Et ça pour avantager cette canaille de gas Kéruelle, explique M. Vizet.

M. Vizet n'appelle jamais son beau-frère autrement que « cette canaille de gas Kéruelle ». Il y a eu entre eux des histoires, au temps jadis. Quelles histoires ? On dit... mais on dit tant de choses !

Le lendemain même de la noce, Kéruelle fils, pour « faire deuil » à son beau-frère, ouvrit un magasin rival de porcelaines et cristaux, juste en face de la maison séculaire que les Vizet faisaient prospérer de père en fils.

Le temps n'a pas usé le ressentiment de M. Vizet. Quand il rencontre son beau-frère au café Gasseau, il affecte de ne pas le voir, et lorsqu'il lui demande des nouvelles de sa femme, il répond :

— Mme Kéruelle ? toujours aussi bête qu'avant, comme tous les Kéruelle !

Mme Vizet semble n'avoir plus aujourd'hui qu'un seul objectif dans la vie : faire son ménage.

Mme Vizet n'a pas de bonne. Et pourtant, à neuf heures du matin, chambre, salon, salle à manger, tout est « fait », tout reluit, meubles et casseroles ; et celui qui saurait dénicher sur le marbre d'une console, la tablette d'une cheminée ou l'entre-plis d'un rideau, un grain de poussière, pourrait se vanter de ne pas être myope.

Mme Vizet déteste l'hiver. Non pas, comme Mme Jousset, parce que les jours sont courts et qu'on brûle beaucoup de pétrole, mais « parce qu'avec ces satanés feux, on a de la poussière de cendre partout ».

Mme Vizet est une grande liseuse. Elle passe l'après-midi dans son fauteuil Voltaire, à lire et à relire les feuilletons découpés depuis trente ans par M. Vizet dans son journal, *le Petit Moniteur*.

Dernièrement, pour renouveler sa provision, Mme Rousseau lui a prêté une cinquante de livraisons du *Journal du dimanche*.

Mais Mme Vizet les a rendues quelques jours après à Mme Rousseau en lui disant :

— Je ne le trouve point intéressant, moi, ce feuilleton-là !

— Comment ça ?

— Oui, j'y comprends rien, ça n'se suit point, votre histoire.

Prenant tout cela comme les chapitres successifs d'un seul feuilleton, Mme Vizet avait avalé tout d'une traite : *les Aventures d'un Peau-Rouge*, de Gustave Aimard, *la San-Felice*, d'Alexandre Dumas, *Un voyage en Chine*, par Pierre Frédé ; *Un Montmorency*, par Frédéric Soulié.

Mme Vizet est une âme simple.

Les deux faire-part.

Un roulement de tambour.

Aux fenêtres, des têtes s'encadrent. Çà et là, s'ouvrent les portes des boutiques et des petits rez-de-chaussée bourgeois.

La voix lente et nasillarde du père Cottin, le tambour de village, ânonne dans le silence de la rue. Il tient son papier très loin de ses yeux et lit, péniblement, à l'aide de ses lunettes qui chevauchent l'extrême pointe de son nez :

« Il a été perdu entre la place de l'Église et la rue des Galants, un bracelet en argent; prière de le rapporter à la *mairrie*, il y aura récompense. »

Ran, plan, plan, plan, plan, ran, plan, plan, plan.

« Il vient d'arriver chez Mme Henriette Taillis un grand assortiment de marée fraiche : soles, limandes, maquereaux, rougets, etc.

Ran, plan, plan, plan, plan, ran, plan, plan, plan, plan.

« Vous êtes priés d'assister à l'enterrement de Mme Vizet, née Eugénie Kéruelle, décédée hier au soir, munie des sacrements de l'Église. L'enterrement aura lieu demain à dix heures.

Ran, plan, plan !

Et le père Cottin s'éloigne au milieu de la stupéfaction générale et des commentaires.

Ce vieil original de père Vizet ne faisait décidément rien comme les autres.

— Y pouvait donc pas faire annoncer la mort de sa femme par le « porteux d'tintenelles » comme tout le monde.

— Il est ben trop « haut » pour ça.

La mort de M. Vizet parvint à la connaissance des gens de Montué par un autre canal.

Un matin, les principaux habitants reçurent par l'intermédiaire de la poste, une lettre autographe ordinaire, écrite tout entière de la main du père Vizet, signée par lui, et ainsi conçue :

« Mes bons amis, je suis mort. Que voulez-vous, il faut bien en arriver-là. Tout le monde y passe. Sans cette canaille de gas Kéruelle, mon beau-frère, j'aurais été le plus heureux des hommes.

« Mes bons amis, vous devez n'avoir rien à payer pour l'affranchissement de ces lettres. J'ai donné hier l'argent au gas Cyrille le facteur. Il a dû les mettre à la poste, le jour même de mon décès.

« Mes bons amis, mon enterrement est fixé à demain.

« *Signé :* VIZET, pas Kéruelle. »

LÉO TREZENIK.

(*A suivre.*)

EN SAHARA[1]

Notes de voyage.

(DEUXIÈME PARTIE)

El Mehambar est un village de pêcheurs bâti sur la pointe du cap Mirik, en plein Banc d'Arguin.

Pas de tentes, — le vent du Nord, souvent grondeur, les coucherait par terre, — des huttes, de petits

1. Voir la *Revue* des 20 et 27 juillet ; 3, 10 et 24 août ; 21 septembre 1895 et 11 juillet 1896.

cabanons aux montants d'acacia, revêtus de broussailles, chefs-d'œuvre d'architecture nomade.

A côté de la demeure, l'atelier : une seconde hutte faite des mêmes branchages, renfermant les filets et les nasses. Et plus loin, d'immenses claies sur lesquelles sèche au soleil le poisson pris la veille. Morues, rougets, dorades, ventres ouverts, exhalent une très forte odeur de pourriture. Des essaims de mouches bourdonnent autour de ces saletés, font bonne chère, pour venir ensuite se poser sur votre figure, tout à la joie d'avoir enfin trouvé une peau blanche à tourmenter.

Nous les chassons en de grands gestes indignés, mais cela ne les empêche pas de revenir, — et jusqu'au crépuscule, quelles insupportables taquineries !

La nuit, la mouche cède la place au moustique. Et il se trouve qu'on ne gagne rien au change, — au contraire.

C'est à faire regretter l'intérieur du Désert.

Cependant, assis bas devant la bouilloire pleine de thé, nous venons d'entamer grand palabre avec Abdallah-Ely.

Abdallah, petit vieillard à mine chafouine, ne veut à aucun prix consentir à nous livrer sa barque.

(J'ai su depuis qu'une très vive pression avait été exercée sur le malheureux pêcheur ; — que, sous peine de voir sa case et ses provisions brûlées, il lui avait été défendu de donner quoi que ce soit aux « deux blancs ».

La tactique de nos bons amis les Elib et les Oulad-Delim est aisée à suivre. En nous refusant tous moyens de locomotion, ils veulent nous obliger à rester dans leur pays, — doux pays où ils pourront nous voler, nous piller, voire même un peu nous tuer tout à leur aise.

— Une fois, deux fois, Abdallah-Ely, tu ne veux pas céder ton embarcation ?

— Non.

— C'est bien là ton dernier mot : tu ne veux pas ?

— Non.

— Eh bien ! nous allons te la prendre à ton nez, à ta barbe, ton embarcation !

— Oh ! oh ! proteste Mohamed : toi pas vouloir faire ça peut-être ?

— Moi vouloir faire ça tout de suite.

— Nous sommes seuls armés dans ce village, ajoute Bonnival. Le canot est sur son ancre à cinquante mètres du bord. Sus au canot ! Et à coups de fusil si besoin est.

Idris et Mahmadou entrent aussitôt dans l'eau, tirent sur les amarres. Du rivage, nos winchesters au cran d'arrêt, nous surveillons l'opération.

La conquête achevée et l'objet de cette conquête placé sous la surveillance de Mahmadou et de sa carabine, il ne s'agissait plus que de décider le patron, vieux loup de mer connaissant à merveille la côte d'Agneitir, à nous accompagner.

Dans ces négociations difficiles, Mohamed-Amar, enfin revenu de sa stupeur première, se montra diplomate consommé, — souvent éloquent et toujours persuasif.

Il dut certainement menacer le malheureux pêcheur des foudres françaises. Il dut certainement lui dire que s'il refusait, c'en serait fait du pays maure tout entier : — que des compagnies de soldats montées sur de grands vaisseaux à vapeur viendraient avec des canons égorger sa famille et mettre à sang El Mehambar et toute la région des Elib. Il dut certainement ajouter bien d'autres choses bien plus terribles encore, car, après une demi-heure de conversation, — conversation ponctuée de gestes et de cris, parfois douloureux, de la part de l'infortuné patient, l'accord parfait régnait.

Je décidai que nous partirions le lendemain matin au soleil levant. Et, pour aller plus vite en besogne, ordre fut donné de lier les colis, — ne gardant à notre portée que le minimum indispensable au campement de la nuit.

Combien j'eus raison de ne pas négliger pareille mesure !

Il y avait à peine vingt minutes que le dernier ballot était serré dans son enveloppe.

— Tiens, un chameau ! fait Bonnival. Regarde donc : il « fonce » au moins huit lieues à l'heure !

— Mais il me semble qu'il y a quelqu'un sur ce chameau ?

— Et ce quelqu'un est double : un homme et un enfant. Et ils agitent à grands plis les manches de leur gandoura...

— Et ils viennent vers nous ! Allons, il est écrit que dans ce maudit désert on ne pourra seulement pas nous laisser une journée tranquilles !... Abdallah, va voir un peu ce que veulent, ces cavaliers ! Et toi, Idris ! et toi, Omar, le doigt sur la détente et l'œil au guet !

... *Salamalecoum!* L'homme a mis pied à terre — et, sans même prendre le temps d'entraver sa monture, sans même se donner la peine de répondre au chamelier qui l'interroge, — il s'est dirigé droit sur Mohamed-Amar. Il lui parle à l'oreille en menues phrases rapides.

Mohamed jaunit, verdit, rougit tour à tour, laisse tomber ses bras le long de son *seroual*.

— Qu'est-ce que ce rébus ? Parleras-tu, Mohamed ?

Le rébus est facile à expliquer :

Cet homme, qui est un brave homme, — il y en a encore quelques-uns, paraît-il, chez les Maures, — connaissant de longue date l'interprète, est venu à bride abattue l'avertir que nos bons voisins les Elib, d'accord avec leurs compagnons de brigandage, les Oulad Delim, prenaient en ce moment leurs dernières dispositions pour venir nous attaquer.

Il m'en coûte une superbe pièce de flanelle et une caisse de sucre, mais, pour une pareille nouvelle, ce n'est point payer trop cher!

Vite, il faut s'arracher aux délices de Mehambar et filer au plus près!

Tout le monde met la main à la besogne. Les bagages, d'épaules en épaules, sont portés dans l'embarcation. Mahmadou les empile à fond de coque.

La nuit est maintenant tombée; la lune éclaire faiblement.

Goum!... Et ce cri de Mohamed, je l'entends encore.

Goum!... Des points noirs s'agitent dans l'ombre... Ils grossissent, ils se détachent en masses incertaines...

Les Elib arrivent!

Un dernier effort! A bout de bras, je soulève une boîte de munitions pesant au moins quatre-vingts kilos!

— Un dernier effort! Il y va de notre peau, les garçons! Mettez les charges triples!... Les Elib arrivent!

— Oui, mais ils marchent doucement dans l'obscurité. Et c'est cette obscurité qui nous sauve, ajoute Bonnival.

Le suprême coup de collier!

O hisse! Et d'un terrible tour de rein l'hercule Dialo soulève l'ancre.

Au large. Il n'est que temps.

Les bandits sont sur la berge.

Quelle déconvenue pour le respectable coquin qui leur sert de chef! Nous sommes hors de portée de ses vieux fusils à pierre et nous avons la mer devant nous!

Sauvés! Hélas! pouvons-nous vraiment dire que nous sommes sauvés! Tout à l'heure le danger c'était l'Elib — maintenant: c'est la faim, c'est la soif. Deux sacs de biscuits, dix tablettes de chocolat. Plus de boîtes de conserves, presque plus de thé; la moitié de notre matériel de campement, de nos rouleaux de pacotille, abandonnés — trop volumineux objets — sur la plage de El Mehambar.

Oh! les bonnes grillades que nous ferions de ces merlans qui suivent, en masses épaisses, le sillage du canot, si nous avions du bois! — mais pas de bois: pas de feu.

Comble de malheur, une des outres amarrées le long du bordage se crève. Si dans trois jours nous n'avons pas trouvé le moyen d'arriver à Agadir, nous serons obligés de nous rationner.

La barque, vent arrière, file toujours sous l'énorme globe d'or de la lune — sur les eaux phosphorescentes.

De grandes flammes s'allument aux crêtes des vagues, s'y fixent comme des diadèmes, flageolent en feux follets, s'éteignent — pour renaître bientôt.

Et d'autres vagues se dressent derrière celles-là, et d'autres encore, droites comme des murailles, étincelantes comme des brisures de soleil.

Et tout cela rayonne, et tout cela palpite, et tout cela s'épand en un furieux accès de chaude vie. La lumière fait éclore la vie; sa poussière astrale se pose sur la mer, de même que le pollen se pose sur la fleur — pour la féconder.

Et c'est le tourbillonnement sans fin des êtres organisés. En certains endroits, au large, on dirait d'une plaine couverte de neige. Les flots sont vivants; chaque atome est infusoire.

Des méduses échevelées flottent en épaves; des porpites et des vételles, tentacules enlacés, tournent, montent et descendent au gré de la lame... Des bancs compacts de morues, de dorades et de rougets se pressent, se serrent. Les plus gros poursuivent les plus petits — les mangent. Requins et espadons mangent gros et petits. Mais l'excès de fécondité est tel que la destruction est toujours en arrière de la reproduction. Les colonnes épaisses, profondes vont, viennent, aiment, mangent et meurent...

Mi-couché à l'arrière, j'oublie les tristesses de l'heure présente devant cette féerie d'illumination, cette grande fête, cet alleluia de panthéisme.

Comme le saint Antoine de Flaubert, je vois naître la vie, je vois le mouvement commencer. « J'ai envie de voler, de nager... de beugler, de hurler... Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout... couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière — être la matière! » — Tu n'es pas un peu fou? grommelle Bonnival, qui se tourne et se retourne sur un ballot de cotonnades, bien dur pour servir de matelas.

— Écoute, lui dis-je.

C'est une mélopée étrange, faite de chutes, de heurts de voix, — tantôt aiguë, tantôt profonde, tantôt s'étendant en nappes de plain-chant, tantôt s'arrêtant court.

Mohamed célèbre les hauts faits des ancêtres. Le geste est saccadé; la figure cachée dans les plis du burnous ne laisse voir que les yeux, deux flammes :

« Sidi Moktar est un grand chef. — Il a le cœur du lion. — Le courage du coq. — Jamais son bras ne tremble. — Il ne frappe qu'avec le sabre. — Sidi Motkar n'a que sa parole. — Il est le seigneur des hommes, — Le protecteur des étrangers. — Sidi Moktar est un grand chef... »

... Est-ce assez « couleur locale » cette chanson de Roland? Et puis cet esquif seul sur cette mer pleine de phosphore, ... ce ciel chamarré d'étoiles... Quel spectacle! Est-il composé de façon assez artistique!...

— Et que dis-tu de cela? répond railleusement mon compagnon de voyage.

Patatras! La barque vient de labourer le fond. Elle se couche sur le flanc — et nous restons là, tête en bas, jambes en l'air. Position fort incommode. Abdallah, peu familiarisé avec le perfide élément, ne sait ce qui vient d'arriver, se désole mais bientôt se rassure en constatant que la profondeur de l'eau ne dépasse point vingt centimètres.

Que tenter? Rien pour le moment. Attendre la marée.

Chacun s'installe de son mieux, — qui sur une caisse, qui sur un sac. — Bonsoir!

Au petit jour, le lendemain, le flot monte, le bateau oscille, donne la bande — et ferme! Va-t-il se relever? Un coup de main! Hardi, Mahmadou! pousse!!

La voile de nouveau se tend, et par petites bordées cingle au nord.

Un déjeuner succinct composé de biscuit arrosé d'eau passablement croupie; la pipe traditionnelle, — la pipe consolation des mauvais jours. — Et les Robinsons du Banc d'Arguin se mettent, pour passer le temps, à interroger leur patron de galère :

— Quand arriverons-nous à Agadir?

— Du *[illegible]* (1) d'aujourd'hui au *[illegible]* (2) d'après-demain.

— Mais l'eau va manquer. Si nous abordions. La côte n'est qu'à quelques milliers de brasses. Peut-être près de Kiji trouverions-nous un puits?

Excellente idée. Je prends la longue-vue. Mais sur le long ruban de sable qui borde l'océan j'aperçois, de loin en loin groupés, des indigènes montés sur des chameaux. Hé! hé! attention : on nous guette!

— On nous guette. Allons donc, pas possible!

— Mohamed, dis-je à l'interprète en lui remettant la jumelle, regarde bien. Que vois-tu?

— Des hommes qui sont cavaliers.

— Quels hommes?

— Des Elib et des Oulad-Delim — le boubou relevé et le fusil sur l'épaule.

— Le fusil sur l'épaule?... Des guerriers! Ah! les gaillards, il paraît qu'ils tiennent à nous! Brûlons-leur la politesse... Droit sur le cap Blanc!

Je fais montre d'une grande tranquillité. Et pourtant quelle inquiétude est la mienne!

Si ces bandits persistent dans leurs idées de vengeance; s'ils s'opposent, plus loin, à notre débarquement, que ferons-nous? que deviendrons nous?...

Deux journées panachées d'arrêts, d'échouements, d'avaries, de luttes contre les vents contraires; — deux journées passées presque sans eau, pêle-mêle sur des paquets de marchandises qui, mal amarrés, se pressent, se heurtent, roulent sous les coups des vagues...

Enfin descente à Agadir, — énorme colline de sable composée de minuscules grains de quartz roulés. Au pied de cette colline, une citerne revêtue de tuf. Végétation peu abondante; nulle trace d'habitants.

Les Maures appartenant à la tribu des Oulad-Bou-Seba sont installés plus loin — et encore en différents endroits qu'il est impossible d'indiquer sur la carte, car ils changent à chaque instant suivant les nécessités de la pêche.

Nous restons à Agadir juste le temps nécessaire au renouvellement de notre provision de liquide, puis nous nous remettons en route. Quatre heures après, avec des fonds ne dépassant jamais 50 à 60 centimètres : « Terre! » s'écrie la vigie improvisée.

— Pas d'Elib? Pas d'Oulad-Delim?

Parfait! Tout va bien! Prenons pied alors.

Mohamed m'a affirmé qu'un campement d'El Boeni se trouvait à peu de distance vers l'est. Je l'envoie en ambassadeur.

Deux heures après, il revient flanqué d'un petit vieux à la figure couverte de pustules eczémateuses, traînant à sa remorque six chameaux.

Le petit vieux pas propre exerce la profession de marabout à Tidre.

— Combien tes *[illegible]*?

— Trente pièces de guinée.

Le comptable Bonnival a un haut-le-corps : — Trente pièces!

— Paie, lui dis-je à voix basse : ce repoussant petit vieux sait bien que nous ne pouvons point nous passer de lui. Si nous ne le prenons pas au mot, il est fort capable de s'en retourner, quitte à revenir le lendemain, plus exigeant que jamais.

(1) Du point du jour.

(2) [illegible]

Trente pièces de guinée multipliées par six, cela fait cent quatre-vingts pièces. Et nous en avons, au total, deux cent cinquante! Le sacrifice est pénible.

Enfin! Après tout nous ne sommes pas venus dans le désert pour faire fortune...

* *

Nous prenons congé d'Abdallah-Ely.

Pauvre Abdallah-Ely! avec quelle hâte il vire de bord et s'éloigne!...

Il a grand'peur que les Elib, pour le punir de sa désertion forcée, lui aient démoli sa case et brûlé ses filets.

Pauvre Abdallah-Ely!... Allons, bon! voilà maintenant que je vais me mettre à le plaindre, celui-là!

Charité bien ordonnée commence par soi-même. Si je commençais d'abord par plaindre le personnel de la mission Donnet, — y compris M. Donnet et son compagnon M. Bonnival? Car la situation dans laquelle ils se trouvent est loin d'être brillante. Poursuivis, traqués, cernés, volés, pillés, — tellement volés, tellement pillés qu'il ne leur reste plus que 1 000 mètres de cotonnades sur 15 000 mètres qu'ils avaient au départ de Saint-Louis, — qu'espèrent-ils faire?

Est-ce avec six chameaux, — six chameaux pour sept hommes; — est-ce avec trois sacs de biscuits qu'ils pourront aller de l'avant?

* *

Ils vont de l'avant pourtant! A petites journées à travers le Tasiast. Toujours du quartz; de maigres brins d'herbe à fleur de sol; des tamaris blottis en touffes au pied des dunes, — de hautes dunes à pic, brunes ou blanches, opalines ou violacées, roses ou bleuâtres suivant que le soleil, admirable coloriste, monte ou décline dans le ciel vide.

Enfin, nous sommes sur les confins du Tiris, — ce fameux Tiris que seuls Vincent et Panet ont visité avant nous.

Quel tour de force! Trouver de nouvelles expressions, reforger du « pittoresque » pour rendre de pareils paysages! — L'abomination de la désolation, dirait l'Écriture.

M. Pierre Loti comblera cette lacune si jamais il vient par là. Lui, unique, est capable d'écrire 300 pages avec ciel bleu, dunes, ouidan ensablés, marais salants pour seul canevas.

Pour moi, et je me déclare inapte, je renonce de la façon la plus formelle à faire jusqu'à la fin mon métier de narrateur descriptif. Tiris comme Tasiast, Tasiast comme Agneitir, — tous ces vals solitaires sont d'un « déjà vu » navrant, désespérant, décevant, exaspérant.

A regarder de trop près cette interminable plaine semée de roches granitiques aiguës, bouffie de chaleur on se sent sous le coup d'une menace d'aliénation mentale, on voudrait mordre, crier, hurler à ce soleil que ces nuages stupides ne voilent jamais.

— De décembre à juillet, me dit Mohamed, cette écorce rugueuse se couvre de pâturages.

Je veux bien te croire, ô Mohamed, — mais je ne veux point, par exemple, rester ici pour le voir. Adrar, quand viendras-tu? Chez toi, au moins, il y a des arbres, des montagnes, de l'eau...

De l'eau?... où ça?

— Pas de fausse joie, cher ami, — Je parlais de l'Adrar qui est, paraît-il, un pays très riche, plein de sources vives et de forêts ombreuses.

[illegible]
[illegible]

— Oh! mon Dieu, pourquoi torturer ainsi un pauvre voyageur qui n'a jamais fait de mal à personne. Je sommeillais doucement au pas de mon chameau docile lorsque ton exclamation m'a subitement réveillé. Je demande de l'eau, — et tu réponds par une mélodie.

Vraiment c'est mal, ce que tu viens de faire là... c'est très mal! Et Bonnival, sur ces paroles de blâme, se replongea dans sa torpeur première.

— Adrar, Adrar, quand viendras-tu?

Je suis las, — vous êtes las, — nous sommes las de ce *Souchel* (1) monotone.

* *

L'Adrar n'est pas venu, — nous l'avons vu pourtant dans la personne du frère de son roi.

Sidi-ould-Aïda, tel est le nom de ce prince du sang, veut aller en Élib pour conclure avec Mouley, le fameux voleur Mouley, dont il a été longuement question plus haut, un traité d'alliance contre Abdallah-ould-Ély-ould-Ahmed, chef des Oulad-Lab (fraction des Oulad-Delim).

Sidi-ould-Aïda est seul sans escorte. Il a fort grand air, ma foi, juché, jambes croisées, sur son chameau de course.

Un court portrait en pied de Son Altesse.

Ample costume de guinée bleue; bottes en cuir rouge; grande ceinture blanche; poignard marocain passé en ladite ceinture; fusil à pierre à crosse sculptée, à canon damasquiné.

La tête soigneusement voilée, — mais le voile tombe (2) dès que Mohamed prononce les premières paroles de bienvenue.

(1) Les Arabes désignent sous ce nom toutes les contrées de l'ouest saharien.

(2) Les Maures ne se cachent jamais la figure durant la con-

L'homme a trente ans. Mâchoire inférieure avancée, — prognathisme, — longue barbe noire ; yeux très durs, très froids, regardant bien en face.

Les salamalecs échangés, on cause.

Ahmed-ould-Aïda est averti de notre présence, Nous laissera-t-il atteindre El-Chingueti ?

Non pas. Le cheitth de l'Adrar est persuadé que le jour où des Européens pénétreront dans sa capitale, — ce jour-là, c'en sera fait et de son trône et de sa vie.

... Le moyen de le persuader du contraire ?...

Aussi bien ..

— ... Pourquoi, m'observe, fort judicieusement du reste, Sidi, pourquoi, veux-tu aller dans nos areg, dans nos forêts d'acacias ? N'as-tu donc pas assez de terres et de montagnes chez toi ?

— Les blancs ne désirent pas aller dans ton pays pour prendre tes areg et tes forêts d'acacias. Ils ne désirent qu'une chose : faire du commerce avec les Maures, parce qu'ils ont besoin de la gomme qui pousse dans leur pays. En échange de cette gomme, les Français donneront aux Maures des pièces de guinée, du tabac, du sucre, de l'ambre et du corail. Les Maures seront heureux ; ils auront autant de richesses que la chamelle a de lait.

Mais notre royal interlocuteur hoche la tête :

— Je ne puis croire à ce que tu me dis, parce que si Dieu a donné aux blancs beaucoup d'intelligence, double tête — il leur a donné aussi double cœur. Toi, maintenant, tu veux entrer dans l'Adrar comme le mouton ; mais demain les autres Français voudront y rentrer comme le lion. Ils nous feront captifs, — comme ils ont fait captifs les noirs Ouoloffs.

— On ne fait pas captifs les braves. Tu es un incrédule, Sidi. Souviens-toi de ce qu'a écrit ton seigneur Mohamed :

« Les actions de l'incrédule sont pareilles au *sérab* (le mirage) de la plaine. Celui qui a soif les prend pour de l'eau jusqu'à ce qu'il s'en approche et trouve que ce n'est rien !

... « Les actions de l'incrédule... » Belle citation — heureusement choisie. Naïf, je m'imagine qu'elle va produire beaucoup d'impression sur Sidi.

Erreur, Sidi est un sceptique ; Sidi, en ce moment, m'a tout l'air de se moquer et de son prophète et du Coran de son prophète.

Sidi ne répond pas à ma tirade. Il se contente de m'examiner des pieds à la tête, très lentement, très posément, très froidement...

Puis il hausse les épaules ; puis il sourit d'un air méprisant ; puis il se rapproche de son dromadaire, brusque, saute en selle, et... pft... pique des deux.

Ahurissement. Déconvenue. Tout le monde bouche bée devant cette fuite.

Enfin les langues se délient. Jugement sévère est porté sur l'héritier collatéral de la couronne d'Adrar.

— Un peu fou ! murmure Mohamed.

— Lui a eu peur, surenchérit Idris.

— Drôle de façon de prendre congé ! grommelle Bonnival toujours formaliste.

Et moi, *in petto*, d'ajouter : « Décidément, je crois que j'ai eu tort de lui parler de son pays. »

Mais la note juste est fournie par le bon Mahmadou :

— Toi pas fait... *tention* au chameau de Sidi ?

— Non, mon vieux, pourquoi ?

— Le chameau de Sidi en voyant toi a crié comme ça : Hou ! hou !... longtemps, longtemps, en montrant ses dents.

— Ah ! il a crié comme ça : Hou ! hou ! en voyant moi...

« Eh bien, après ? Conclus, mon bon Mahmadou.

— Ne ris pas, commandant (1). Faut pas rire ! Quand un chameau crie hou ! hou ! en montrant ses dents... y a pas bon ! y a pas bon pour personne.

— Danger alors ?

— Danger ! grand danger, plus grand que tout. Y a faire *Salam* pour dire bon Dieu pas arriver mauvaises choses.

Tous se prosternèrent.

Et derrière eux nous nous retrouvâmes les mains jointes à genoux, — dans l'incendie gigantesque d'un soleil agonisant.

15 [illegible]. — Huit heures de marche à travers des épaves granitiques trouant le sol, des pitons aigus trouant le ciel, qui nous mènent à Bir-y-Guerb — patrie de Mohamed-Amar.

Le digne interprète est persuadé qu'il lui sera facile dans ce *Ksour*, habité d'un bout de l'année à l'autre par ses compatriotes, les Oulad-Bou-Seba, de former une escorte pour nous conduire au Sud-Marocain. Mais il a compté sans Ibrahim-Moktar.

Après d'interminables palabres, après distributions sur distributions de pains de sucre et de rasoirs, —

[illegible]

(1) [illegible] ils servent directement.

Ceci dit pour rassurer l'autorité militaire qui, peut-être, aurait pu croire que j'avais profité de mon séjour dans le Désert, [illegible] corte dans l'éblouissement d'un uniforme richement galonné.

[illegible] l'appât d'un plantureux couscous, malgré la promesse de nombreux cadeaux, — cadeaux que j'aurais achetés à crédit aux colons espagnols de Rio de Oro, — Ibrahim Moktar, grand chef du village, refuse énergiquement de nous accompagner.

Le mot « Oulad-Delim » est un *leit-motiv* dont il abuse un peu trop dans sa conversation. Du reste, tous avec lui, guerriers ou marabouts, tiennent pour certain que s'ils s'avançaient seulement à 50 kilomètres au nord de leur propre district, les Oulad-Delim ne feraient qu'une bouchée et de leurs femmes et de leurs enfants.

GASTON DONNET.

(*A suivre.*)

CAUSERIE LITTÉRAIRE

L'idée de l'État.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

On a déjà si bien parlé ici même du livre de M. Henry Michel sur l'*Idée de l'État* (1), que je me ferais scrupule d'y revenir, si ce livre n'était de ceux qu'il y a profit pour tous à relire et à méditer. Je ne dirai rien du talent de l'auteur, ni de la sûreté de sa méthode, ni de la belle ordonnance de son ouvrage, ni de l'énorme labeur dont il nous présente le résultat. Ce qui me frappe surtout en lui, c'est sa vaillance, sa sincérité, sa haute impartialité. Il a osé s'attaquer au plus grand problème social de notre temps ; et il s'était si bien armé pour cette tâche, il y a apporté une telle ouverture d'esprit, tant de conscience et de bonne foi, qu'il n'a pas été écrasé par son sujet. Je ne suis pas sûr qu'il ait entièrement résolu cet inquiétant problème ; mais je crois qu'il l'a posé avec plus de netteté que personne jusqu'ici. Et c'est un grand pas en avant, s'il est vrai qu'un problème bien posé soit à moitié résolu.

En attendant, le malheur est justement qu'une question si complexe puisse se ramener à des termes si simples et si nets. La caractéristique de notre société actuelle, c'est l'antagonisme entre l'État et l'individu ; ou plutôt, ce sont les empiétements réciproques de l'État sur l'individu, et de l'individu sur l'État. De là viennent toutes les difficultés, les malentendus, et souvent les erreurs, dans l'ordre économique, social, religieux et politique. Quand on examine sans parti pris ces questions, on aboutit fatalement à cette antinomie ; et l'on n'en sort que par un effort de volonté, par un jugement *a priori*, en sacrifiant plus ou moins l'un des deux termes, l'individu à l'État, ou l'État à l'individu.

Il est évident que les théoriciens de notre siècle, pour la plupart, sacrifient très facilement l'individu. Fait singulier, si l'on songe que la Révolution de 1789 a eu surtout pour objet, et pour résultat, de l'affranchir et de l'émanciper. Il y a là dans notre histoire une contradiction manifeste ; et c'est justement cette contradiction qui a tout d'abord attiré l'attention de M. Henry Michel. Lui-même nous dit qu'il s'était proposé simplement, à l'origine, de chercher pourquoi la conception individualiste de la Révolution avait été si violemment combattue de notre temps. Il a été amené à constater que, latent ou aigu, le conflit entre l'individu et l'État avait toujours été en s'accusant depuis un siècle. Dès lors, son sujet s'élargissait peu à peu, en se précisant ; et l'histoire de cet antagonisme devenait le principal objet de ses recherches.

La réaction contre les principes de la Révolution était-elle donc inévitable ? Le conflit actuel avait-il toujours existé ? Sinon, quand avait-il commencé ? D'où venait-il ? Comment était-il devenu si grave ? — Autant de questions auxquelles on ne pouvait répondre que par l'étude critique des théories antérieures, c'est-à-dire par l'histoire de l'idée même de l'État. Cette histoire, M. Michel l'a traitée avec une remarquable précision et une très rare impartialité : tous ceux qui désormais voudront toucher à ces questions, trouveront des armes dans son livre, même pour le combattre.

Je ne sais si l'on ne pourrait point découvrir dans l'antiquité, ou dans l'histoire d'Angleterre, les origines de la conception individualiste. En tout cas, cette conception n'apparaît pas nettement, chez nous, avant le XVIII[e] siècle. Jusque-là, par conséquent, les rapports de l'individu avec l'État étaient d'une simplicité élémentaire : l'État avait tous les droits, les sujets n'ayant guère que des devoirs. La théorie du despotisme éclairé suggérait bien à l'État l'idée de certains devoirs, mais de devoirs facultatifs, dont il restait seul juge, et qu'il devait remplir dans son propre intérêt. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, sous la double influence du cartésianisme et du christianisme, surtout de la Réforme, on voit se dessiner le mouvement individualiste : dans la religion, avec les puritains d'Amérique ; dans l'économie sociale, avec Adam Smith ; dans les théories politiques, avec Montesquieu, plus encore, avec Rousseau, qui esquisse une nouvelle philosophie du droit, reprise et complétée par Condorcet, Kant et Fichte. La Révolution s'inspire de ces idées et les traduit par des actes. La Constituante et la Convention, d'accord sur ce point malgré les apparences, proclament hautement les

(1) Henry Michel, *l'Idée de l'État*, 1 vol. in-8° ; Hachette, 1896. — Voyez l'article de M. Paul Laffitte dans la *Revue* du 16 novembre 1895.

droits de l'individu, mais en prétendant ne rien sacrifier des droits traditionnels de l'État, qu'elles affirment au contraire et que même elles étendent, sans s'inquiéter ni s'apercevoir de cette étrange contradiction.

Dès lors se posent des questions redoutables, non résolues jusqu'ici. En quoi consistent, et jusqu'où vont les droits de l'individu? Ces droits n'impliquent-ils pas des devoirs correspondants de l'État? Et de quelle nature? Dans ces domaines réservés de l'individualisme, l'État doit-il simplement s'abstenir? doit-il intervenir, pour favoriser le développement de la personne humaine? Autour de ces problèmes nouveaux s'engagent les grandes batailles sociales du XIXe siècle.

D'abord, c'est une revanche des idées d'ancien régime, une réaction formidable contre le principe individualiste. Réaction politique avec les théocrates comme de Maistre, de Bonald ou Lamennais; avec des philosophes ou des historiens du droit comme Hegel ou Savigny. Réaction économique et sociale avec Saint-Simon et ses disciples, avec Buchez et sa religion du progrès, avec Pierre Leroux et sa religion de l'humanité, avec Louis Blanc, avec les premiers apôtres du collectivisme, du communisme et du socialisme chrétien. Tous ces théoriciens, qui à première vue ne s'accordent guère, ont cependant un point commun : pour réaliser leur idéal, ils font tous appel à l'État, et lui sacrifient l'individu.

Attaquée de tant de côtés à la fois, la thèse individualiste, héritée de la Révolution, a eu néanmoins ses défenseurs : les doctrinaires et les libéraux, Tocqueville et l'école démocratique, beaucoup d'économistes. Défense assez molle, d'ailleurs, et même assez maladroite, suivant M. Michel. Les hommes du XVIIIe siècle, en revendiquant ou en proclamant les droits de l'individu, s'étaient efforcés de les concilier avec ceux de l'État. Au contraire, les nouveaux individualistes professaient une défiance absolue à l'égard de l'autorité, cherchant à creuser un fossé entre l'État et l'individu. Tactique dangereuse dans un pays comme la France, qui veut un pouvoir fort. Enfin, les champions de l'individualisme ont eu des alliés très compromettants, capables de pousser leur thèse jusqu'au paradoxe. Fourier pour bâtir son Phalanstère, Proudhon pour organiser son Anarchie, ne demandaient rien moins que la suppression de l'État. Proposer de le supprimer, c'était encore le fortifier.

Un nouveau coup fut porté à l'individualisme par le succès du positivisme. Déjà Auguste Comte, dans ses théories sociales et politiques, avait prêché un véritable despotisme temporel et spirituel. Ses disciples allemands ou français, toutes les écoles qui relèvent de Karl Marx ou d'Engels, inaugurèrent une sorte de socialisme scientifique, qui part de l'observation des faits pour en tirer des lois et des programmes. Jusque-là, on avait pu traiter les collectivistes de rêveurs ou d'utopistes; désormais, ils parleront d'autant plus haut qu'ils parlent au nom de la science. Ce qui fait leur force et leur puissance de séduction sur les masses, c'est qu'ils se gardent bien de nier les droits de l'individu. Au contraire, ils le proclament souverain et prétendent mettre à son service toutes les ressources de la société. Mais, comme l'État serait seul juge des mesures à prendre pour assurer le bonheur des citoyens, cet individualisme outré équivaut, en bonne logique, à une véritable négation de l'individualisme.

Cette hardiesse des théoriciens du collectivisme, et leur tranquillité dans l'affirmation, contrastent avec le désarroi de leurs adversaires. La sociologie contemporaine se contente de recueillir des faits, sans arriver encore à des conclusions pratiques. La plupart des économistes et des philosophes s'attardent dans une espèce d'éclectisme social, dans un syncrétisme superficiel, où se rencontrent des principes inconciliables, et où nos hommes d'État ne sauraient trouver des règles d'action. M. Michel juge sévèrement toutes ces formules incohérentes. Il n'excepte de cette condamnation que le système de M. Renouvier : un individualisme rajeuni, fondé en principe et mieux défini, fidèle à la tradition du XVIIIe siècle, c'est-à-dire sans défiance à l'égard de l'État.

En somme, l'histoire des idées sociales au XIXe siècle prouve clairement que la question a été, presque toujours, mal posée. Dans les doctrines, et souvent dans la réalité, se sont juxtaposées, combattues ou mêlées, des conceptions très diverses : la conception de la monarchie administrative, tradition d'ancien régime, restaurée en 1800 par Bonaparte; la conception du despotisme éclairé, renouvelée sous des formes originales, césarisme ou collectivisme; enfin, la conception individualiste de la Révolution, d'où est sorti le suffrage universel. Ajoutez à cela les conséquences imprévues du progrès scientifique, du développement des grandes industries, de la concurrence internationale. Tenez compte aussi des influences étrangères, des théories anglaises ou allemandes, primitivement adaptées à un autre milieu social, et maladroitement importées chez nous. Tout cela nous explique qu'on ait si souvent embrouillé la question, déjà très complexe en elle-même. Enfin, les mots ont changé de sens. Par leur défiance systématique en face de l'autorité, la plupart des individualistes ont réellement rompu avec la tradition révolutionnaire. Et les socialistes, qui, à l'origine, prêchaient surtout les devoirs du citoyen envers l'État, ne connaissent plus

gu[illegible] par les devoirs de l'État envers les citoyens.

Au fond de nos dissensions sociales, il y a donc surtout ignorance ou malentendu. Et nos gouvernements flottent capricieusement entre ces conceptions divergentes, poussés vers l'une ou l'autre par le hasard des événements politiques, entraînés fréquemment vers un demi-socialisme d'État qui ne satisfait personne. Un fait, pourtant, domine ce chaos : la persistance de la réaction contre le principe individualiste de la Révolution. Or, suivant M. Michel, c'est justement dans l'application de ce principe et de ses conséquences logiques, que serait le salut.

La difficulté est de définir exactement ce principe, et d'en déduire nettement les conséquences. M. Michel l'a tenté dans sa conclusion, avec une hardiesse très prudente, que bien des gens trouveront trop hardie, et que les impatients jugeront peut-être trop prudente. Comme s'il reculait devant sa propre pensée, il n'a pas osé s'aventurer à la préciser jusqu'au bout. L'individualisme qu'il préconise, et dont il emprunte quelques traits à M. Renouvier, est à la fois « la négation et la synthèse du socialisme et de l'individualisme vulgaire. » Non seulement M. Michel ne condamne pas l'intervention de l'État, mais encore il l'appelle, comme nécessaire au développement complet de la personne morale ; il l'exige même, tout en la limitant à certains points, et en maintenant que l'État doit subordonner son action au droit de l'individu. Ainsi compris, l'individualisme impose à l'État des devoirs très étendus : non plus seulement le soin traditionnel de la défense extérieure et de l'ordre intérieur, mais encore le devoir d'assurer au citoyen le libre exercice de ses droits essentiels.

Mais en quoi consistent ces droits essentiels ? Pour les déterminer, M. Michel fait intervenir l'idée de justice, et il les ramène à deux : droit de vivre, droit de s'élever par la culture. Formules généreuses, mais si compréhensives qu'on y ferait entrer aisément toutes les revendications des programmes socialistes, et qu'elles se retourneraient par là contre l'individualisme.

Je n'aurai point l'impertinence d'essayer de compléter ou de corriger ces formules. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien est incertain le critérium proposé. Cette idée de justice sociale est une idée tout à fait relative. M. Michel observe lui-même qu'elle change avec le temps. Je crois qu'elle change aussi d'un pays à l'autre. Sauf quelques théoriciens isolés, nous n'avons jamais conçu l'État à la façon prussienne, ni l'individualisme à la façon des Anglo-Saxons. Au lieu de chercher les droits d'un individu abstrait, j'aimerais mieux qu'on cherchât les droits du citoyen français.

Or il s'en faut de beaucoup que tous les Français d'aujourd'hui aient la même conception de la justice sociale. Puisque toute notre vie publique se règle sur les volontés du suffrage universel, avant d'examiner ce qu'exigent quelques-uns, on doit considérer ce que tous réclament. D'abord, nous voulons tous, en France, un État fort, capable d'assurer la défense, la grandeur et la tranquillité du pays. Nous ne lui marchandons pas notre dévouement, mais à une condition absolue : c'est qu'il ne se mêle pas de nos affaires privées. Là-dessus, nous sommes des individualistes résolus, et l'histoire prouve qu'il est dangereux de l'oublier. Nous tenons à notre liberté personnelle, et nous n'admettons pas que, sous un prétexte quelconque, l'État vienne regarder dans notre conscience, notre maison ou notre bourse.

Je sais bien qu'aujourd'hui une partie de nos concitoyens attendent autre chose de l'État. Mais ils ne sont guère d'accord que sur un point : c'est qu'ils attendent de lui quelque chose. Faut-il déterminer les droits du citoyen d'après les revendications d'une minorité de plus en plus divisée ? Et si ces droits nouveaux qu'on réclame déplaisent à la majorité, par les dangers qu'ils feraient courir à la liberté de chacun ? Il suffit de causer un quart d'heure avec un paysan, pour constater qu'il ne comprend rien à la théorie du « droit de vivre » : il n'y voit que le droit de vivre aux dépens du voisin. Assurément, les misères de notre temps sont une honte pour notre société ; et l'État, comme tous les citoyens, doit remplir le devoir d'assistance envers les déshérités de la vie. Mais à ce devoir d'humanité ne correspond pas nécessairement un droit *politique* de l'individu, un droit à inscrire dans le Code avec toutes ses conséquences : or, c'est là toute la question. M. Michel invoque ici l'accord des « consciences éclairées » : accord évident, s'il s'agit d'assistance, très douteux, s'il s'agit d'une nouvelle déclaration des droits. D'ailleurs, qui peut conférer aux « consciences éclairées » le privilège de trancher un tel problème, en un pays de suffrage universel ?

On voit combien il est difficile de déterminer le contenu de cette idée de justice sociale. M. Michel s'en est bien aperçu : après avoir posé les principes, il ne s'est pas aventuré à en tirer les conclusions pratiques. Je n'en admire pas moins sa tentative, car il aura rendu évident à tous les yeux l'antagonisme actuel entre l'individu et l'État.

Cet antagonisme est une conséquence presque fatale de la Révolution, qui, tout en proclamant les droits de l'individu, tout en éveillant ses ambitions et ses appétits, l'a réellement affaibli par la suppression de tout ce qui, en fait, le protégeait autrefois. Dans l'antiquité, au moyen âge, et jusqu'en 1789, une foule de groupements intermédiaires, associa-

tions, classes, corporations de tout genre, tout un monde de petites communautés très vivantes et très résistantes, ouvraient un large champ à l'activité de l'individu, et, si elles l'opprimaient parfois, du moins elles le soutenaient, elles le défendaient contre les empiétements de l'État, elles évitaient ou amortissaient les chocs. Depuis un siècle, chez nous, toutes les barrières ont disparu. Le citoyen, malgré toutes les belles proclamations d'indépendance, demeure isolé en face de l'État, qui seul est fort, et qui naturellement profite de notre faiblesse. Au-dessous de l'omnipotence centrale, il n'y a plus guère que des conseils consultatifs, des assemblées en tutelle. Les associations nouvelles, qui ont surgi en si grand nombre depuis quelques années, n'ont fait qu'accroître le danger ; car elles se sont constituées pour la lutte, pour la conquête de l'autorité, tandis qu'elles devraient l'être pour la vie et pour la liberté. L'individualisme s'exaspère, à mesure que l'individu se sent plus faible ; et chacun cherche à tourner à son profit la seule force qui subsiste, celle de l'État.

Ainsi posé, le problème paraît insoluble. Il faut donc empêcher qu'il ne se pose. Pour cela, on devrait encourager sincèrement et développer sous toutes ses formes la vie locale, laisser l'État à ses devoirs essentiels de défense extérieure ou d'ordre intérieur, et tourner l'individu vers la libre association, qui assurerait son pain de chaque jour, sa sécurité et sa dignité. De la liberté mal comprise est venu le mal ; de la liberté mieux comprise, et plus large, pourrait venir le remède.

Paul Monceaux.

VARIÉTÉS

En marge.

Lorsque quelqu'un, sur le boulevard, vous dit :

— J'ai lu votre livre !

Il faut répondre : « Moi aussi. Oui, j'ai lu votre livre. Quel charme et quelles heures d'ivresse je vous dois !

— Vraiment? fait l'autre. Eh bien ! j'allais vous dire exactement la même chose !

Et c'est un libre-échange de compliments.

Or, je rencontrai l'autre jour le célèbre Oscar Légion.

— J'ai lu votre livre, annonça-t-il aimablement.

La réponse ordinaire me montait aux lèvres, mais soudain je me sentis gêné. Quel était le dernier volume d'Oscar Légion ? Et tandis qu'il trouvait des louanges, mon embarras grandit. Quel était au juste ce dernier volume ?

Éperdu, craignant de perdre la mémoire, je brusquai mes effusions et mes remerciements, et lorsque je lui criai : « Au revoir, cher maître ! » je courais déjà vers la Bibliothèque nationale. J'effeuillai les divers catalogues. J'y découvris des ouvrages d'un Légion Jean-Baptiste sur la statistique de l'émigration serbe (Paris, chez Pick de l'Isère, éditeur, 1864), une *Grammaire hindoue* de M. Légion Isidore qui datant de 1822 et la M[illegible] *Chasseurs à pied* par l'aide-major Auguste Légion, mais pas la moindre tragédie, le plus petit traité de magie, le plus modeste roman du cher *maître* Oscar Légion. Je savais, comme tout le monde, qu'il était fondateur de sept « revues importantes » et de dix-huit « revues jeunes » (qui moururent, pour leur gloire), administrateur de trois journaux, président de cercles, cénacles et académies, arbitre de tous les problèmes ésotériques et protecteur de tous les théâtres à côté, mais je me rappelais maintenant que jamais je n'avais lu une ligne de lui dans une de ses revues, que jamais, je n'avais entendu une scène de lui sur l'un de *ses* théâtres. Alors? alors?

Alors, Oscar Légion qui semblait né parmi les littérateurs et les artistes, qui s'éternisait parmi eux, qui les faisait éclore sous ses pas, n'était ni un artiste ni un littérateur. Et il vivait *en marge* de l'art et de la littérature.

En marge !

On aperçoit dans les bureaux de rédaction, dans les brasseries et aux répétitions générales des messieurs très gentils et qui ne tiennent pas beaucoup de place. Ils connaissent tous les hommes illustres, éminents ou simplement fameux : ils ont vu leurs photographies rue de Rivoli ou passage Jouffroy. Et ils ont une facilité merveilleuse à connaître les gens. Aperçoivent-ils un individu qui leur semble intéressant, qu'on entoure ou qui s'isole ? ils se penchent vers leur voisin dont ils ignorent sérieusement le nom et murmurent : — Dis, mon vieux, quel est donc celui-là, à gauche? — Le voisin ne perd pas son temps à dévisager le curieux : on le tutoie, donc... Et il renseigne : — Comment? tu ne le remets pas? mais c'est Chose !

— Ah ! merci ! c'est étrange ! j'ai été au collège avec lui et j'ai déjeuné chez lui il y a quinze jours ! Il a donc quelque chose de changé dans la figure? non, c'est sa cravate ! ah ! ah ! eh bien ! cette cravate-là, ça en fait un autre homme ! Le voisin rit et le curieux marche résolument vers Chose : — Eh bien ! mon cher, mon petit Chose, ça va bien !...

Et c'est une « belle relation » de plus !...

A mesure que ses relations s'étendent et deviennent plus belles, le monsieur tient un peu plus de place, va

de [illegible] l'autre, serre des mains, rend sans [illegible] discute, désapprouve, « s'emballe », fait dire de lui qu'il est « une nature », « un tempérament », une « personnalité ». Son nom? On le sait à peu près et d'ailleurs c'est un pseudonyme (c'est bien porté) et quelle importance cela a-t-il? Bientôt c'est tout à fait un camarade : on l'estime. Il n'encombre pas de copie le journal ou la revue et ne parle jamais de ses œuvres, ce qui lui permet de parler plus sévèrement de l'œuvre des autres, conte des anecdotes et se laisse payer des bocks.

Bientôt il prend à part ses nouveaux amis, leur livre des détails sur sa vie privée : il est gêné en ce moment...

L'ami est, lui aussi, « gêné en ce moment. D'ailleurs en tous les moments... (échange de sourires pâles et tristes), mais ce sera pour lui un plaisir, un véritable plaisir... s'il veut bien accepter un louis... »

Le monsieur prend un visage de fatalité, accepte, recommence le lendemain dans la même embrasure la même comédie avec un deuxième ami, et au bout d'un mois, les artistes et les hommes de lettres disent :

« Il est intéressant ce pauvre garçon. Il est d'un courage admirable, ne se plaint pas et a de la dignité, ne fait pas joujou avec sa misère et ne se drape pas dedans puisque, en somme, son veston est de bonne coupe. Je l'aime bien, et vous? Et il est intelligent, distingué, consciencieux, et il travaille! »

Il travaille!

A quoi? Les jours et les mois peuvent passer, on ne verra pas apparaître le moindre opuscule du monsieur. Mais qui s'en doute? On est pris tout entier par l'âpre recherche, dans le roman de X... ou de X..., de la bévue, de l'épouvantable bévue qui le « coulera » — à la petite semaine!

Cependant, il faut se donner l'air de faire quelque chose. Le monsieur s'établit conférencier, éditeur de petits papiers ou critique d'art : ce n'est pas un métier fatigant.

Il trouve les sujets et les textes de conférences qui sont honorables et glorieux. Ce ne sera pas une causerie sur Flaubert ou sur « les jeunes », sur Henri de Régnier ou Joachim du Bellay, sur Léonard de Vinci ou M. d'Annunzio. Il annonce « un commentaire avec récitations, musique de scène et décors » de l'œuvre de M. Léon-Paul Fargue. « Oh! oh! lui dit-on, c'est rare! Quel goût! quelle érudition! et comme vous aurez beau jeu pour faire glisser en des voiles pers toute votre fantaisie et toute votre mélancolie! » Le monsieur ne sait pas du tout comment il débutera, comment il continuera et comment il finira. Il ignore avec sérénité M. Léon-Paul Fargue. Et quant aux commentaires, il connaît de réputation ceux de César. Mais il a l'air sûr de lui, confiant en son étoile et prêt à se révéler poète de premier ordre, orateur et philosophe. Et, comme dans le *Maçon* :

> Les a-amis sont tou-oujou-ours là!...

Ah! les amis!

— Mon cher, fait l'un, insisterez-vous sur la grâce mélancolique, sur la douce amertume, sur le sentiment équivoque de l'infini qui...?

— Soyez tranquille, fait le monsieur.

— A ta place, fait un autre, je ferais rouler toute ma conférence sur l'ennui de vivre et sur la difficulté qu'il y a à notre époque de dire qu'on s'ennuie.

— Et moi, fait un autre, je profiterais de l'occasion pour dire toute ma pensée sur le vers libre, les ballades en fausse prose et les défauts de la philosophie néo-grecque...

D'autres encore espèrent que le monsieur caractérisera, à propos de M. Léon-Paul Fargue, les génies et les vices divers de Mahomet, de Victor Hugo et de M. Tristan Klingsor.

Imperturbable, le monsieur déclare aux uns et aux autres qu'il avait bien l'intention de parler de ceci et de cela et qu'il les remercie de comprendre sa conférence comme lui.

Il a le droit de les remercier; grâce à eux, il tient sa conférence; son début, ses épisodes, sa péroraison, et au fur et à mesure : « tiens! permettez! une idée qui me vient! » il note, note, note. Il ne s'agit plus que de mettre en ordre, d'élaguer, de composer. Ce n'est pas lui qui s'en chargera. Il met bout à bout, *à la va comme je te pousse*, les bouts de conversations et les idées de ses conseillers et va trouver un ami dont il n'a pas encore usé. — Que pensez-vous de ces matériaux? — Oh! s'exclame le juge, flatté de cette marque de confiance, quelle richesse d'images! quelle subtilité! quelle finesse! quelle poésie! quels aperçus féconds! mais si j'osais vous donner un avis, je vous dirais de mettre ce passage avant celui-là et de ne pas disserter sur Hugo avant d'avoir « liquidé » Mahomet. N'est-ce pas votre avis? — C'est mon avis dit le monsieur, froidement. Et il n'a pas à s'inquiéter des « récitantes » et des décors. Les éternels amis, poètes ou peintres ont — toujours — des tableaux, des tables, des étoffes et des tragédiennes (du plus effroyable talent) à placer. Pourvu que les tragédiennes se nomment Bathilde, Hedvig ou Allys, pourvu que les étoffes soient bizarres et les tables quelconques, tout fait l'affaire du monsieur, — et ça ne lui coûte rien. Et la conférence emplit ou n'emplit pas la Bodinière et le monsieur a beaucoup de succès et les camarades qui reconnaissent leurs idées au passage sont vraiment heureux d'être « en communion artistique » avec le monsieur, ce sont des applaudissements, des remercîments, des enthousiasmes, et le monsieur peut se poser : il a fait

une conférence: il y a beaucoup de gens qui n'en [illegible] qu'auparavant par les littérateurs et peut vivre avec plus de tranquillité, *en marge* de la littérature.

Il y a aussi les petits papiers. C'est plus simple : le monsieur, pour légitimer sa prise de possession d'une revue, expose de temps en temps au directeur de cette revue qu'il va lui donner des fragments inédits de Nietzsche, de Ruskin ou de T. Petronius Arbiter. Ces fragments, il ne les a pas, car, n'est-ce pas? il les donnerait tout de suite, mais il sait où les trouver et il est seul à savoir où les trouver. Oh! leur intérêt et leur charme, et les lumières nouvelles qu'ils donnent sur le monde! Lui, le monsieur, lorsqu'il y songe, il a envie de pleurer — d'émotion, — et il frémit : ce sera sa gloire, sa gloire de modeste éditeur, et ce sera la gloire de la revue qui les publiera, et la revue qui les publiera, c'est la revue où il est actuellement. Que personne, au moins, n'en entende parler!

Et personne n'en entend parler. Le directeur est muet et le directeur de l'autre revue, en face, le directeur de la revue ennemie, au coin de la rue, le directeur de la revue de l'autre côté de l'eau, tous les directeurs de revues, tous les directeurs de journaux restent muets et attendent. Et le monsieur a un prétexte pour aller de temps en temps, fréquemment, tous les jours, à cette revue, à ce journal, dans toutes les revues et dans tous les journaux, pour dire aux directeurs : « Chut! je crois que je *les* tiens! Pourriez-vous pas m'avancer quelques sommes sur ces imminents papiers? » pour serrer la main aux rédacteurs d'un air protecteur, — déjà, — pour être partout, pour s'imposer, pour encourager, pour réprimander. Et les temps arrivent où, pour ne pas parler de ces papiers, personne n'y songe plus, où les directeurs passent les avances aux « profits et pertes » et passent la main ou meurent, et l'on ne se rappelle plus que le monsieur est venu dans la maison pour placer des petits papiers : on est accoutumé à l'y voir, — qui sait? il y est né peut-être? — on le salue, on le révère et il se laisse saluer et révérer.

Quant à la critique d'art, c'est enfantin. Il suffit de considérer un tableau, un monument ou un arbre et de dire : « Oh! » ou de dire : « Ah! » Et c'est une réputation assise, une compétence indiscutée. Et le monsieur a un motif de vivre *en marge* et de vivre, car ce n'est pas une fonction gratuite. Qu'on demande plutôt au délicieux Michel Cœurdroy que Pierre Veber a mis dans ses meubles *chez les Snobs!* qu'on demande au Tarsul de Paul Hervieu : le monsieur ne se contente pas d'« exercer » chez les artistes et de recevoir avec bienveillance de celui-ci un fauteuil creusé, fouillé, ciselé et niellé, de celui-là son portrait en pied, etc., etc.: il donne aussi des « séances » dans le monde, conseille, indique les tentures fatales et les tapis prédestinés, les tableaux qu'on doit acheter si l'on ne veut pas être méprisé et les statues qu'on doit avoir dans sa chambre à coucher, comme talismans et comme fétiches.

[illegible]

Et c'est une autre chanson. Le monsieur n'est plus, ici, le bon garçon que nous avons vu dans les bureaux de rédaction. C'est un gentilhomme dédaigneux, d'une politesse aiguë, de manières strictes et de nuances. Et on le « reçoit » parce qu'il vit *en marge* de la littérature, et en marge seulement. Il n'est pas le grossier ouvrier qui ahanne et s'épuise, c'est un explorateur élégant qui revient, — en assez bon état — d'un enfer, d'un pays sauvage et maudit, — où l'on ne peut aller. Il peut donner des détails sur la méthode de travail de l'illustre B... et sur la maîtresse de l'illustre C...; il peut parler de tout et de tous. Et les paradoxes de café, les aphorismes de bureaux de rédaction resservent ici, oh! pas allégés ou mieux habillés! non, les mêmes que là-bas! il faut bien que le monsieur garde sa hardiesse! Et si, une fois encore, si, deux fois, il fait une conférence ou s'il réédite, à propos d'un autre M. Fargue, *sa* conférence, il aura, le long de la rue Saint-Lazare, la plus flatteuse file de voitures, il « aura » des duchesses et des marquises, et des chanoinesses aussi, il « logera » tous ses billets à des prix extravagants, et d'autres salons s'ouvriront pour lui.

Certes, le monsieur n'y sera qu'*en marge*. Il y sera en marge parce qu'il est discret, ne récite pas de vers au piano et ne rend pas les dîners qu'on lui offre. Et dans la littérature, il sera en marge aussi, parce qu'on n'a pas de raison pour le haïr (il n'écrit pas), et parce qu'il ne parle pas encore beaucoup. Mais à force d'entendre des choses, il finit par en savoir, à force d'écouter, il finit par parler beaucoup. Et alors, il devient pivot dans la littérature et dans le monde. Dans le monde, il enchante ses auditeurs par son originalité, etc., etc., et les gens de lettres sourient bruyamment à ses « mots ». Il est une force parce qu'il n'a pas de passé, parce qu'il n'aura jamais de passé, parce qu'il n'a pas d'antécédents littéraires, parce qu'on ne peut lui jeter à la tête telle phrase de son roman ou telle erreur de date. Et comme dans le monde, après avoir fait de brillantes affaires, courtages artistiques, « lancements » [illegible] littéraires (un nouveau poete lyrique à cinq louis le cachet), il trouve une héritière qui s'était juré d'épouser un homme de génie, il a son salon à lui, ses

[illegible] ses journaux, ses théâtres, comme Oscar [illegible] encourage les débuts, met en rapports les gens de lettres et les gens du monde, semble aux uns l'incarnation même de la littérature, aux autres l'incarnation du monde, est heureux, décoré, toujours sympathique, s'épanouit, et, dirait Francisque Sarcey, quitte la marge sans la quitter. C'est un maître de plus — et ce n'est pas le moins contestable.

Cette industrie peut paraître assez peu nouvelle. Le monsieur qui vit *en marge*, c'est le *Parasite* des comédies de Plaute, c'est le *Tartuffe* de Molière et c'est l'*Écornifleur* de M. Jules Renard. Mais il est mieux que cela. Il est moderne. Croyez bien qu'il est le dernier symboliste et le dernier bouddhiste, que vous le rencontrerez parmi les esthètes des mardis de telle petite revue et parmi les purs artistes, les poètes et les hommes de goût qui fréquentent chez M. Mallarmé. Et même il s'attarde à dire du mal de M. Coppée et de M. de Montesquiou.

Il y a toujours eu des gens pour faire leur cour aux auteurs de succès, pour s'asseoir à leur table au café et au banquet de la vie, — et ils payaient quelquefois les consommations. C'étaient des gens qui, en leur soif de gloriole, croyaient boire un peu de gloire au fond de leur verre, — et ils étaient à peine ridicule.

Le monsieur qui vit *en marge* fait mieux: il vit de la gloire et du talent des autres. Il n'a pas l'air d'y toucher: il est aimable, mais il ne perd pas de temps à écrire des chefs-d'œuvre ou des livres qui ne réussiraient pas; l'artiste travaille: pendant ce temps, le monsieur va, se montre, et, de poignée de main en poignée de main, va à la fortune et à la notoriété. Sur son âpre chemin, l'artiste recueille les haines et les jalousies les plus diverses, le monsieur qui vit *en marge* est aimé de tout le monde, des vieillards qui l'ont connu humble, qui lui ont rendu service et qui lui sont reconnaissants de ne pas leur en vouloir, et des jeunes gens qu'il protège, qu'il raffermit sans trop de morgue, — et gratuitement.

Y a-t-il là un danger ?

L'an passé et à pareille époque, les chroniqueurs se demandèrent pourquoi le talent se faisait rare et imaginèrent que c'était la faute des *amateurs*. Et ils firent de la peine à d'honnêtes millionnaires et à de braves gentilshommes qui, héroïquement, à la sueur de leurs fronts armoriés, composaient des livres peu méchants. Leur ardeur pugnace et féroce épargna les gens de la marge: c'étaient des camarades et ne valait-il pas mieux n'écrire pas qu'écrire trop ou écrire mal? Il ne s'agit pas de faire une nouvelle croisade. La suprême vertu des croisades est qu'elles sont vaines. Jamais il n'y eut tant d'amateurs que depuis les anathèmes de M. Descaves ou de M. Rodenbach. Et comment combattre les gens qui vivent en marge? Les forcer à écrire? Que dirait Molière? que dirait le public? Et je ne connais que M. Zola pour estimer et admirer les auteurs au poids, au poids de leurs œuvres.

Il faut ne pas prendre les choses au tragique et s'en remettre à Dieu et au diable qui, prétend saint Dominique, reconnaissent toujours les leurs. Il faut seulement observer que le nombre des chevaliers de la marge va grandissant et que c'est un peuple aussi digne d'intérêt que le peuple des camelots, des majors de table d'hôte, etc., etc. Ceux-là eurent leurs Balzac, leurs Privat d'Anglemont, leurs Ernest d'Hervilly et leurs Richepin.

Les chevaliers de la marge n'ont pas d'historien, — et ils n'en demandent pas : ils ne veulent rien que vivre parmi nous et de nous et vivre *de* ne rien faire.

Et le commerce des chevaliers de la marge prospère!...

Le commerce? fi donc! C'est devenu plus et pis qu'une industrie, qu'une institution, — c'est une carrière.

H[illegible].

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le marquis di Rudini n'a pas de chance. La fatalité l'oblige à renouveler la triple alliance aussitôt qu'il arrive au pouvoir. Il nous aime pourtant, il ne demande qu'à nous le prouver, mais il ne le peut pas. La fatalité le mène et il obéit.

En 1891, lorsqu'il prit le ministère des mains de M. Crispi comme aujourd'hui, il nous fit des avances comme aujourd'hui, et comme aujourd'hui son premier soin fut de renouveler le pacte qui, depuis 1882, lie son pays à l'Allemagne et à l'Autriche contre la France. Et en 1891, comme aujourd'hui, toujours, il continua de nous sourire. Plaignons-le.

Il mérite en effet d'être plaint, car ses meilleures intentions ne sont pas comprises, non seulement par ses amis de cœur comme nous, mais par ses alliés. Ceux de Berlin viennent de lui envoyer dans les jambes une note aigre-douce de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* parce qu'il s'était permis de laisser entendre à la Chambre que la triple alliance avait été renouvelée avec des modifications avantageuses pour l'Italie. Comme un enfant pris en faute, M. di Rudini a immédiatement protesté. « Je n'ai pas dit cela, Monsieur! J'ai seulement dit qu'elle pourrait être améliorée si les circonstances l'exigeaient, si l'Allemagne le voulait, si l'Autriche y consentait, si... » Si on ne l'avait pas arrêté, il s'expliquerait probablement encore. Et pour se remettre de cette émo-

tion, il nous a immédiatement donné un gage de son amitié en augmentant la taxe de pavillon imposée aux navires français dans les ports italiens. Nous comptons bien qu'on lui rendra sa politesse. Il est trop courtois pour que nous soyons en reste avec lui.

Donc, la triplice a été renouvelée et n'a pas été modifiée, ainsi que le comte Goluchowski en avait donné l'assurance aux délégations, le mois dernier, à Pesth, auxquelles il n'avait annoncé, sans ajouter qu'elle avait été prolongée, que le texte publié en 1888 n'avait subi aucun changement. Ce texte, qui est l'œuvre du prince de Bismarck et du comte Andrassy, est celui du traité austro-allemand signé en 1879 et dont voici les stipulations principales :

Article premier. — Si l'un des deux empires est attaqué par la Russie, ils se devront réciproquement le secours de la totalité de leurs forces militaires.

Art. 2. — S'il est attaqué par une autre puissance, l'autre partie contractante s'engage à observer une neutralité bienveillante.

Art. 3. — Si la puissance attaquante est soutenue par la Russie, l'obligation de se prêter une assistance réciproque, prévue par l'article premier, entrera immédiatement en vigueur.

Ce traité, auquel l'Italie a accédé en 1882, malgré M. Crispi qui fut alors, — on ne le croirait pas, — un des plus ardents protestataires à la Chambre italienne, ce traité a réellement un caractère strictement défensif. M. de Bismarck n'avait pu obtenir davantage de l'Autriche, non pas à cause du comte Andrassy, mais probablement parce que l'empereur François-Joseph se serait refusé à aller plus loin. Il essaya de tourner la difficulté en liant partie avec l'Italie dont la mission était de susciter le *casus fœderis* en se faisant attaquer par la France. On sait avec quelle conscience elle a joué ce rôle, et il faut lui rendre cette justice que ce n'est pas de sa faute si elle y a échoué. Et c'est probablement en paiement de ses services qu'elle voudrait aujourd'hui obtenir de ses alliés quelques compensations. Elle ne va peut-être pas jusqu'à prétendre à une alliance offensive. Mais elle souhaiterait que ses alliés prissent intérêt plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici et plus qu'ils ne sont obligés de le faire d'après leurs engagements, aux questions qui lui tiennent le plus à cœur : que, par exemple, si elle trouvait l'occasion de tenter en Tripolitaine le renouvellement de l'aventure coloniale qui lui a si mal réussi en Abyssinie, elle pût compter sur autre chose que la sympathique indifférence de l'Allemagne et de l'Autriche. Mais il ne paraît pas qu'elle ait de bien grandes chances de réussir, et on lui répond déjà de Berlin que c'est à l'Angleterre qu'il faut s'adresser pour cela.

Non pas que les Allemands se méprennent sur l'utilité de l'alliance italienne. M. de Bismarck, qui s'y connaît, vient de faire publier dans ses *Hamburger Nachrichten* deux articles ayant pour but d'établir que l'Italie n'a été admise au pacte de 1879 que pour permettre à l'Autriche de remplir les obligations imposées par l'article 1[er] du traité. En d'autres termes, l'alliance de l'Italie a été recherchée non pas en raison des services actifs qu'elle pourrait rendre, mais uniquement parce que, libre, elle pouvait devenir gênante. On l'a simplement paralysée, et l'on était même disposé à la payer pour cela. Elle a eu la naïveté de ne pas comprendre, et s'est fourrée dans le pétrin par orgueil. M. de Bismarck ne lui cache pas qu'elle s'est ruinée pour rien. Il lui dit qu'on ne lui demande pas d'augmenter ses embarras financiers pour se donner le luxe d'une armée qu'elle n'a pas les moyens de se payer, que rien ne l'oblige à faire cette folie, que l'on n'a pas besoin de son armée, et que tout ce qu'on exige d'elle, c'est que, le grand jour venu, elle ne suscite pas des complications sur la frontière autrichienne. Et les *Hamburger Nachrichten* ajoutent même un peu dédaigneusement qu'on la subventionnerait au besoin pour ce service.

L'aveu est brutal, mais conforme à la manière de l'hermite de Friedrichsruhe. Mais il reste à savoir comment il sera pris à Rome, où l'on trouvera peut-être que, réduit à ces modestes proportions, le rôle de l'Italie est un peu humiliant, d'autant plus que, si l'on prend la peine de lui dire ce qu'on attend d'elle, on se garde bien de lui indiquer ce qu'elle peut attendre des autres, si ce n'est une aide pécunaire. Ce n'est guère, mais c'est encore quelque chose, et M. di Rudini se rappellera peut-être cette offre obligeante, maintenant qu'il a reconstitué son ministère sans le général Ricotti et avec un nouveau ministre des affaires étrangères.

Mais qui sait si, mise au pied du mur, l'Allemagne ne se déroberait pas encore et ne la renverrait pas à l'Angleterre ?

Elle est déjà pourvue de ce côté du reste, et mieux encore que ne laissaient croire les derniers incidents, s'il faut en croire les révélations de l'organe attitré de lord Salisbury, le *Standard*, qui, à propos des récentes déclarations du premier ministre italien et de son ministre des affaires étrangères, a nettement affirmé que l'Italie pourrait compter, si une guerre éclatait, sur le concours de la flotte anglaise. Il est vrai que l'accord anglo-italien qui, dans ces conditions, aurait tout l'air d'être bien l'alliance dont M. Curzon avait parlé à la Chambre des communes est fondé sur la nécessité du maintien du *statu quo* méditerranéen. Mais on sait que les mots ont une

grande élasticité, pour les Anglais surtout, qui sont tout prêts à affirmer que l'occupation de Chypre n'a rien changé à ce fameux *statu quo* — pourvu que l'on déplace légèrement le mot *ante* qui doit compléter la locution et que l'on sous-entend comme trop souvent [illegible] — et que l'occupation prolongée de l'Égypte est strictement conforme à leurs promesses d'évacuation. On en serait quitte, après avoir combattu pour maintenir le *statu quo*, à procéder à quelques annexions pour rétablir l'équilibre, et tout serait dit.

Mais tout cela pourrait bien finir... plus tard par une action énergique de toutes les puissances vraiment méditerranéennes, non pas pour maintenir mais pour rétablir le *statu quo*, en faisant remonter l'*ante* à l'époque où l'Angleterre ne s'était pas encore approprié Gibraltar qui est espagnol, Malte qui est italienne et Chypre qui était turque et pourrait être grecque, avec plus de raison qu'anglaise.

* *

Tout le monde admet en Espagne que des réformes sont nécessaires à Cuba, et de là à reconnaître que, si ces réformes avaient été accordées à temps l'insurrection aurait pu être évitée, il n'y a qu'un pas. Quelques-uns, et le maréchal Martinez Campos est du nombre, — c'est probablement pour cela qu'on lui a retiré son commandement, — estiment qu'il n'est peut-être pas encore trop tard et que la promulgation immédiate des réformes contribuerait puissamment à la pacification. Il a ajouté dans un discours au Sénat que s'il en avait eu le pouvoir, il n'eût pas hésité à prendre cette initiative pendant qu'il était à la Havane. Le gouvernement de M. Canovas del Castillo repousse cette transaction qu'il considère comme une capitulation. La répression d'abord, les réformes après, mais sans aucune abdication des droits et de la suprématie de l'Espagne aux Antilles.

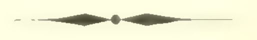
C'est une attitude très noble et très fière, mais pas pratique pour un *douro*. Il y a dix-huit mois que la campagne a commencé, et une carte que j'ai sous les yeux prouve qu'elle n'a guère fait de progrès jusqu'ici. Tout ce que le général Weyler — le successeur du maréchal Campos — a pu obtenir, c'est de partager l'île à peu près en deux par une ligne de retranchements qu'il a fait élever du nord au sud, de la baie de Mariel à la mer Caraïbe, et à maintenir les insurgés au delà de cette ligne, dans la partie occidentale en restant lui-même exclusivement sur la défensive. Pour obtenir ce résultat médiocre, il a fallu des centaines de millions, envoyer à Cuba cent vingt mille hommes, mettre sur pied une milice de quarante mille hommes et faire tuer une trentaine de mille Espagnols. Par surcroît, on a ruiné Cuba, dont les exportations, qui étaient de 300 millions de francs l'année dernière, n'atteindront cette année que 75 millions à peine. Le trésor cubain est en état de banqueroute, et l'énorme dette de la colonie, qui s'élevait avant la campagne à deux milliards de francs, retombe entièrement, avec, en plus, le milliard que coûtera probablement la répression, à la charge de l'Espagne.

C'est beaucoup, d'autant plus que l'on n'est pas sûr de réussir, même avec les cent mille hommes de renfort que l'on va envoyer au général Weyler. Il faut cependant en finir à tout prix avant la transmission des pouvoirs présidentiels aux États-Unis, car si, comme tout semble l'indiquer, c'est le major Mac Kinley qui est élu, l'intervention américaine serait presque impossible à éviter.

Et tout cela parce que l'on ne veut pas avoir l'air d'avoir la main forcée pour faire à des concitoyens des concessions qui auraient dû leur être accordées depuis longtemps ! L'intervention d'une puissance amie pourrait sans doute aplanir bien des difficultés, mais il n'est pas commode de trouver la forme dans laquelle pourrait se manifester cette intervention sans éveiller les soupçons des insurgés tout en ménageant les justes susceptibilités de l'Espagne, et nous craignons fort que, même si elle aboutissait, la campagne des libéraux espagnols en faveur d'une alliance avec la France et la Russie ne puisse avoir qu'une action très indirecte sur les affaires cubaines.

Aussi bien, le gouvernement actuel de l'Espagne ne paraît pas, malgré la très cordiale réception qui vient d'être faite à nos marins par les autorités aussi bien que par la population, être convaincu de la nécessité immédiate de donner une forme diplomatique à ce rapprochement, et M. Canovas del Castillo, qui garde peut-être encore au fond du cœur une légère préférence pour le germanisme qui a valu jadis à Alphonse XII son schapska de colonel de uhlans, ne pense pas que le moment soit encore venu de modifier la politique extérieure de l'Espagne. Nous ne voyons pas bien pourtant ce qu'elle peut gagner à rester isolée dans l'Europe nouvelle où personne ne l'est plus, sauf les neutres... et encore ! où le Portugal lui-même, poussant aux dernières limites l'oubli des injures, se fait l'ami et le complaisant de l'Angleterre au point de lui permettre de se considérer chez elle à Beira, tout comme s'il ne savait pas le danger qu'il y a à laisser John Bull contracter de mauvaises habitudes.

CHARLES GIRAUDEAU.



A PROPOS DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL

J'ai reçu, au sujet de mon article sur « l'Organisation du travail », des lettres de félicitations et une lettre de malédictions. C'est celle-ci que je voudrais principalement citer, les critiques étant en général plus intéressantes et plus utiles que les compliments; mais elle est si considérable qu'elle prendrait la moitié d'un numéro de la *Revue*; permettez-moi d'en reproduire les passages essentiels.

Notre honorable correspondant, M. J. de Schryver, prend le soin de dire qu'il est « un vieux patron », directeur général d'une très grande industrie : on s'en apercevrait tout de suite s'il ne le disait pas. Mon article l'a contristé, non seulement contristé, mais indigné. Je devrais dire immédiatement que je le regrette, et je le dirais si je suivais mon penchant naturel; mais mon article était un peu fait pour toucher au vif les personnes qui tiennent dans leurs mains les destinées de notre industrie nationale, et qui me liraient; si j'ai réussi, je ne peux pas regretter d'avoir produit l'effet que je désirais. La *Revue Bleue* n'est pas lue fréquemment par les ouvriers de fabrique, je pense; mais elle va directement à l'adresse, — oserai-je dire, — d'une certaine élite? Elle va trouver la couche des lecteurs plus instruits, plus cultivés que la masse, la jeunesse lettrée, les directeurs et les patrons, vieux ou jeunes, de notre société française, qui exercent la plus grande influence sur l'avenir économique et politique de la nation. Pour tous ces motifs, j'avais formé le dessein hardi de dire ce que j'avais sur le cœur et de les piquer fortement si je le pouvais. Ils ne pourraient pas me reprocher d'ameuter leurs ouvriers contre eux, puisque, selon toute vraisemblance, leurs ouvriers ne me liraient pas. Ce point de vue semble avoir complètement échappé à M. J. de Schryver. Il s'est senti extrêmement piqué et il le dit, comme vous aller en juger :

Je vous prie de vouloir bien permettre [illegible] mie vraie.

M. Depasse fait l'histoire [illegible] de la loi du 2 novembre 1892.

Au lieu de cela, M. Depasse en prend texte pour formuler contre l'industrie le plus étrange réquisitoire.

L'auteur semble ignorer qu'il y a un foule d'industries et non des moindres, où le travail des femmes est l'exception, où le salaire de l'ouvrier de métier suffit à l'entretien des siens. Il en est ainsi dans la métallurgie, la construction, les charbonnages, etc.

M. de Schryver convient que « dans certaines industries, il est possible que les faits que j'ai indiqués se soient produits »; il avoue un peu plus loin que les fabriques proprement dites ne sont pas à beaucoup près dans les mêmes conditions que ces grands ateliers de la métallurgie qui semblent lui être particulièrement chers; eh bien, cela suffit pour justifier mes observations, et qu'il soit consolé si mes critiques ne portent pas sur les établissements dont il est le chef, je m'en féliciterais avec lui!

Mais prendre les souffrances des femmes et des enfants pour « base d'une simple critique humoristique!... » Non, n'est-ce pas, vous ne le voudriez pas? M. de Schryver n'y a pas bien réfléchi sans doute, en écrivant sa longue lettre à la hâte, dans l'indignation que je lui avais causée.

Je reproduirai *in extenso* le passage suivant qui me parait le plus important :

[illegible] Il faut tout embrigader, tout enrégimenter, tout surveiller. En fait, on aboutit à tout enrayer.

[illegible] sur l'organisation du travail. D'une part, il blâme Arago d'avoir préconisé l'organisation « extérieure » du travail; d'autre part, il semble faire appel à la loi : « Le parlement a été saisi de plusieurs projets conçus dans cet esprit : il faudrait les faire passer dans la pratique. »

Prenons cependant une phrase qui semble résumer cette pensée : « Il faudrait que le travail pût s'organiser lui-même, selon ses besoins et sa nature. Le problème à résoudre serait de faire en sorte que la réglementation, l'équilibre, l'harmonie du travail naquit de ses entrailles mêmes. » Est-ce à dire que le règlement d'atelier sera débattu entre patrons et ouvriers, comme on l'a proposé en Belgique? Ou bien les questions d'administration, les questions commerciales ou techniques feront-elles l'objet de conférences entre patrons et ouvriers?

Il faudrait préciser. Je crois bien que la dernière hypothèse est la vraie.

Il y aura donc dans chaque usine un parlement au petit pied qui discutera les achats et les ventes, les crédits à accorder, les modifications à apporter au matériel, la valeur relative des machines, etc., etc.

M. Depasse ne craint-il pas que ces parlements fassent beaucoup plus de bruit que de besogne? Cela s'est vu, m'a-t-on dit, dans certains parlements de pays lointains. Pendant que l'on discutera, l'étranger, moins savamment organisé, s'emparera des marchés, et, la discussion finie, il ne restera qu'à fermer l'usine faute de pouvoir l'alimenter.

Et que l'on ne dise pas que j'exagère. Tout se tient en industrie. Le perfectionnement de telle machine a une influence considérable sur le prix de revient. Il faut donc que l'ouvrier puisse discuter l'outillage pour être à même de discuter les salaires. Des grèves récentes montrent que les ouvriers le comprennent ainsi. Si c'est là que veut aboutir M. Depasse, il devrait le dire clairement.

Je le dis clairement : oui, je pense que tout nous conduit à un ordre de choses où les divers collabo-

rateurs du travail, patrons et ouvriers, directeurs et employés, se sont associés moralement, intellectuellement et économiquement d'une manière intime. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, le gouvernement de la raison acceptée et consentie succédera et succède déjà au gouvernement absolu. M. de Schryver le déplore, non seulement pour la fabrique mais pour l'État, comme on l'a vu par un mot du passage ci-dessus; il est logique en ce point, mais sa logique toute subjective est battue et mise en déroute par les faits de chaque jour. Il craint que ce développement de mœurs nouvelles ne cause la ruine de l'industrie française; mais il sait et il reconnaît que le même développement s'accuse en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, et dans les deux mondes. J'oserai ajouter que l'industrie étrangère aborde les problèmes nouveaux avec plus d'énergie, plus de spontanéité souvent que nous ne le faisons chez nous. Il y a là une marque de faiblesse dont je redoute terriblement les suites pour notre production industrielle et agricole.

M. de Schryver ne semble pas croire aux transformations politiques et sociales du monde moderne, témoin ce passage que je citerai encore :

> Il faut proclamer la dure vérité, le cruel dilemme dont on ne peut sortir : Ou le travail sans trêve et sans relâche pour tous, patrons et ouvriers, commerçants et employés, ou la ruine générale. Et la ruine, ce n'est pas seulement la diminution du salaire, c'est la suppression complète, c'est la famine.

La famine, la suppression complète du salaire, du capital, du travail : voyez comme je suis loin de m'entendre avec M. de Schryver! tous ces fléaux, ces calamités, s'ils devaient se produire, c'est la politique et la philosophie économique de mon honorable correspondant qui nous y conduiraient tout droit! Le dilemme qu'il imagine n'existe que dans son imagination. Le travail forcé, perpétuel, sans relâche, sans trêve, pour le patron, dit-il, comme pour l'ouvrier : c'est la loi suprême! Mais ce travail forcé est impossible, il se détruit et se suicide en quelque sorte par ses excès. Toute la civilisation, tout l'art humain tendent à alléger le travail, et si le développement de la science ne doit pas contribuer à ce résultat, qu'on nous ramène aux galères!

Je voudrais citer encore plus d'un passage, en choisissant ceux où je me trouve le plus maltraité; mais je dois me borner à ce dernier qui est dur :

> Il faut lire tout entier le passage que M. Depasse consacre au travail manuel. On peut le résumer dans cette phrase : « Les plus gros mangent les plus petits avec une voracité féroce; patrons, ouvriers, femmes, enfants se détruisent à l'envi; le travail des pères tue le travail des enfants et réciproquement. »
>
> Qu'est-ce que cela veut dire? Rien, je pense, si ce n'est que la concurrence s'exerce dans le monde ouvrier comme dans le reste du monde. M. Depasse a-t-il pensé à l'effet que de pareilles exagérations peuvent produire dans certains milieux?
>
> Si, au moins, après avoir ainsi grossi le mal à plaisir, on indiquait le remède? Mais les remèdes de M. Depasse rendraient le mal plus terrible.

Je n'essaie au moins, selon mes forces, à trouver quelque remède, tandis que mon correspondant ne voit rien et ne cherche rien en dehors de son dilemme qui est d'un airain plus âpre que la loi de fer de Karl Marx : « Ou le travail sans trêve ou la famine... »

Je ne me vante pas de pouvoir retracer tout le plan de la discipline nouvelle, je sais que les inventeurs de systèmes, de toute caste et de toute école, ont été trompés par l'événement; mais j'ose affirmer que l'ancienne discipline est morte, que rien ne la ressuscitera, et qu'il s'agit d'arriver à une discipline nouvelle du travail, par le concours de toutes les bonnes volontés studieuses et de toutes les intelligences dévouées au bien public. Cherchez et vous trouverez! Aidez au mouvement des choses et les choses vous aideront! Mais il est bien sûr que si vous ne cherchez pas, vous ne trouverez rien. L'industrie ne périra pas, soyez tranquilles là-dessus, le travail humain ne cessera pas dans le monde, mais il continuera de se développer en dehors de vous et sans vous, et vous resterez sur le rivage, pendant que les vaisseaux des autres vogueront vers des terres plus fertiles.

Hélas! je crains de plus en plus qu'une notable partie de notre bourgeoisie industrielle « n'ait rien appris et rien oublié », comme le dit une parole célèbre, qui s'appliquait à la politique pure. Je constate parmi nous une appréhension du progrès, une peur de la liberté et de la lumière générale qui ne me promettent rien de bon, et cette peur, cette appréhension sont aussi fatales à la fabrique qu'à l'État. Il y a d'heureuses exceptions. M. de Schryver est peut-être, plus qu'il ne le croit, au nombre de ces exceptions, puisqu'il discute, et c'est déjà quelque chose. Il a, parmi les députés de son voisinage, M. l'abbé Lemire, pour lequel il professe bien certainement des sympathies et de l'estime. Qu'il lui demande donc ce qu'il pense de mon article! Je n'avais pas l'honneur de connaître M. l'abbé Lemire, mais j'ai trouvé, parmi les lettres de félicitations dont je ne parle pas, un mot de sa main qui me fait les plus chaleureux compliments, et je l'en remercie.

HECTOR DEPASSE.

Paris. — Chamerot et Renouard. Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 33141. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4. — 4e SÉRIE. — TOME VI — 25 JUILLET 1896.

LA POLITIQUE

Pour ceux qui pensent que toute la politique n'est pas au Palais-Bourbon, il s'est produit l'autre jour un incident qui vaut la peine qu'on y revienne : c'est un maire arrêté par son commissaire de police.

Il ne faudrait pas grossir cet incident : cependant, à voir les choses sans passion, on est bien obligé de reconnaître que nous nous faisons en France une singulière idée de la légalité.

Nous commençons par demander : qui est ce maire? qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? — Il ne s'agit point de cela, et ce n'est pas nous qui avons à le juger. Que ce soit un bleu, un blanc, ou même un rouge, peu importe. Ce n'est pas M. Un tel qui a été arrêté, c'est le premier magistrat d'une commune.

J'ai entendu dire : Il n'est pas maire, n'étant pas éligible. — Ce n'est pas de cela non plus qu'il s'agit. Si l'élection n'a pas été régulière, annulez-la. Il y a un préfet, un ministre, un conseil de préfecture, un Conseil d'État, que sais-je? C'est leur affaire de décider si l'élection est nulle; et, si elle l'est vraiment, il y a longtemps que le maire aurait dû être remplacé. Mais, jusqu'ici, il est en fonctions; il a l'écharpe, tant qu'un arrêt en bonne forme ne la lui a pas enlevée. Supposez que nous habitions, vous ou moi, la commune qu'il administre et qu'il y ait une naissance ou un décès dans notre famille : nous aurions beau n'être ni de ses électeurs, ni de ses amis, c'est à lui que nous irions déclarer naissance ou décès. Et de même qu'il est l'officier de l'état civil, il est le chef de la police municipale.

En cette dernière qualité, il donne un ordre. L'ordre n'est pas exécuté. A tort ou à raison, je n'en sais rien et ne me soucie pas de le savoir. Des divers récits que j'ai lus, je ne veux retenir que le dénouement : un commissaire de police faisant, de sa propre autorité, empoigner le maire par les gendarmes. Que voulez-vous que je dise? il y a là quelque chose qui me paraît fantastique.

Je suis persuadé que le commissaire ne s'est pas porté sans motif à une telle extrémité; je vais plus loin, et je suppose démontré qu'il y ait eu, de la part du maire, violences, outrages, tout ce qu'on voudra : qu'en conclurez-vous, sinon que le parquet devait être immédiatement informé, et que, s'il y avait lieu d'arrêter le maire, c'était sur un mandat du juge? S'il a commis un délit, être maire n'est pas une circonstance atténuante, mais aggravante.

Traduisez-le devant les tribunaux, comme le premier citoyen venu, voilà ce que je comprends; mais, devant ce maire arrêté, puis relâché, je me dis : ou l'arrestation était légale, et alors on a eu tort de le remettre en liberté, ou l'on a eu raison de le remettre en liberté, et c'est donc que l'arrestation était arbitraire.

Si je me laisse aller à ces réflexions un peu chagrines, c'est que je vois qu'autour de moi on discute tout, les opinions du maire, la régularité de son élection, la conduite du commissaire, l'attitude de la population, tout excepté la question de légalité. Et c'est cependant la seule question qui importe; car, si nous fondons jamais des mœurs publiques dans ce pays, ce ne sera qu'en imposant le respect de la légalité *par tous et pour tous.*

JEAN PAUL LAFFITTE.

LES GONCOURT

M. Edmond de Goncourt vient de cesser de survivre à son frère, ce qu'il ne savait pas faire sans une certaine affectation. Ce fut le travers de Paul de Musset. Il est naturel. Il se renouvellera toutes les fois qu'il y aura deux frères. Thomas Corneille n'en fut pas exempt. Personne n'était dupe du soin que prenait M. Edmond de Goncourt pour persuader au monde qu'il avait été pour beaucoup dans le talent de Jules de Goncourt. On ne le contredisait point, et, seules, les œuvres qu'il écrivait seul le démentaient un peu. Encore pouvait-on dire que c'était l'âge plutôt que la perte d'un collaborateur essentiel qui était cause d'un certain déclin du talent. Et donc, grâce à une amitié fraternelle touchante et qui n'a pas livré ses secrets, on ne saura jamais si Edmond de Goncourt n'a pas été un homme de talent pendant un certain nombre d'années, et personne ne pourra se prononcer en vraie connaissance de cause pour la négative.

Prenons-les tous deux ainsi que tous deux ont voulu être, comme inséparables, et disons l'impression que leur perte nous laisse, comme si, ce qu'ils eussent souhaité, ils avaient disparu tous les deux au même moment.

* *

Leur génie propre était la curiosité et leur défaut propre était le manque d'intelligence. Ces termes sont un peu gros et vont s'atténuer en se précisant ; mais comme première indication je les crois justes. Les Goncourt étaient passionnément curieux et, par suite, curieux perpétuellement, du soir au matin, à toutes les minutes de leur vie. Ils étaient nés fureteurs. Pendant une quinzaine d'années de leur vie commune, de 1845 à 1860 environ, ils ont fouillé toutes les boutiques de curiosités de Paris et de la France et tous les marchands de curiosités de l'histoire. Ils ont entassé les bibelots d'art, et accumulé les notes d'historiographe. Ils ont fait de leur maison un musée et de leurs premiers livres des musées aussi, quelquefois des musées secrets, disaient les sévères, des recueils très curieux des menus détails de l'histoire du XVIIIe siècle. Ils avaient du goût, quoi qu'on en ait dit ; un certain goût, mais du goût. Ce qui leur plaisait c'était le joli, et aussi le maniéré, mais le maniéré qui ne cessait pas d'être joli. Si Gautier les a immortalisés quelque part en disant :

> J'ai lu l'*Intermezzo* de Heine,
> Le *Thomas Graindorge* de Taine,
> Les Deux Goncourt.
> Le temps, jusqu'à ce que s'achève
> Sur l'oreiller l'idée en rêve,
> Me sera court.

C'est qu'il sentait bien des analogies entre eux et lui. Comme lui ils aimaient le précieux, le délicat, le rare et l'inattendu. Comme lui ils étaient incapables d'une idée forte, ou seulement d'une idée générale, ou même — presque — d'une vue d'ensemble. Comme lui, et après lui, ce qui diminue un peu leur mérite, ils devaient inventer l'écriture artiste. Ils procédaient de lui essentiellement. Ils devaient le chérir et lui en vouloir, comme on en veut, en les chérissant, à ceux sans lesquels on n'aurait point été, et qui vous ont joué le tour d'être avant vous.

Mais remarquez la différence. Gautier est encore un romantique. Il a été droit au précieux, oui ; mais au précieux mêlé de grandeur ou de grands airs, au précieux de Louis XIII, au précieux très précieux, mais empanaché ; les Goncourt ont été droit au précieux ; mais au précieux du XVIIIe siècle, au précieux petit, coquet, aigu, et souvent exquis du reste, mais d'où toute grandeur est exclue.

Tant y a que telle était leur état d'esprit : une curiosité intense avec un goût assez fin, mais restreint, circonscrit et qui tendait naturellement au rare plutôt qu'au grand, et au menu, au minutieux et au fragile.

Sur quoi ils s'avisèrent d'écrire des romans, et ce ne fut nullement une révolution ni même une évolution de leur esprit ; car leurs romans furent tout semblables à leurs enquêtes historiques. M. Geffroy l'a très bien dit l'autre jour : historiens, rien qu'historiens, ils n'ont jamais été autre chose. Ils déplacèrent leur curiosité, et ce fut tout, ou plutôt, si enfoncés qu ils eussent été dans leurs bibelots et dans leurs notes d'histoire, leur curiosité était trop vive pour n'avoir pas eu quelques échappées sur le monde qui les entourait, et ils prenaient trop de plaisir à être curieux pour n'avoir pas tenu registre de ce qui tombait sous leurs yeux. Ils firent, avec ces notes au jour le jour, de l'histoire contemporaine anecdotique, comme ils avaient fait de l'histoire passée anecdotique. Remarquez que leur premier roman porta sur le monde qu'ils avaient le plus directement sous les yeux. C'est les *Hommes de lettres*, réimprimé plus tard sous le titre de *Charles Demailly*.

Peu à peu le cercle s'élargit sans beaucoup s'agrandir, avec *Sœur Philomène*, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*, *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais*.

Ces romans étaient des *Mémoires*. C'était ce qu'avaient vu MM. de Goncourt en se promenant à travers la vie, arrangé plus ou moins en forme de récit fictif. Ils devraient s'intituler « scènes et portraits de la vie contemporaine » ou, presque, « notes sur la société de notre temps ». Ils sont faits des feuilles assez adroitement reliées d'un car-

net très bien tenu. Ils se composent tous : 1° d'un portrait fort intéressant : MM. de Goncourt ont vu quelqu'un, homme ou femme, et reproduisent ses traits, gestes et démarches avec une scrupuleuse fidélité; 2° de scènes, également vues, également exactes, rattachées plus ou moins adroitement à ce personnage. Cela manquait absolument de composition, et c'est depuis les Goncourt que l'absence de composition est devenue d'abord chose tolérée, puis signe de talent, puis procédé pour faire croire qu'on en avait, puis dogme littéraire.

Cela, de plus, assez souvent, n'était pas vivant du tout. Comment le vrai peut-il ne pas être vivant, ce sont les Goncourt qui en ont donné la démonstration et la preuve. Cela vivait d'une façon intermittente. Telle page, photographie un peu retouchée d'une feuille de carnet griffonnée au bon moment, donnait parfaitement l'illusion de la vie. Telles autres paraissaient languissantes, ternes, malgré le brillanté du style, brouillées, souvenirs vagues et nébuleux. Ce n'était plus le personnage de tout à l'heure. C'était son ombre, son double, son indécise image spectrale. Il va sans dire que ce phénomène se produit dans tous les romans possibles. Il me semble seulement qu'il est plus sensible dans les romans de MM. de Goncourt que dans beaucoup d'autres.

Avec cela, toujours partiellement, ces romans n'étaient pas mauvais. Très féminins, les Goncourt ont surtout assez bien réussi à peindre les femmes. *Sœur Philomène* a des parties exquises ; *Manette Salomon*, meilleur comme peinture du « milieu » que comme portrait, a, cependant, même comme portrait, quelques crayons bien vigoureux ; *Madame Gervaisais*, quoique décidément trop ennuyeux, n'est point négligeable, je ne dis pas comme analyse psychologique, il n'y en a guère, mais comme sensation qu'a pu et dû produire une mystique observée avec intérêt et avec un peu d'effroi. *Renée Mauperin*, chef-d'œuvre, à mon avis, des deux auteurs, vraiment original à sa date, premier portrait, à ma connaissance, de la jeune fille aux libres allures, dont on a tant abusé depuis qu'elle inspire une espèce de fureur quand on la rencontre encore et qu'il suffit qu'elle apparaisse aux premières pages d'un volume pour qu'on le ferme à jamais, n'est pas responsable de son horripilante postérité, et c'est un livre réussi presque en entier. Cette jeune fille a été vue, et de près. Mon sentiment est qu'à elle, à la vraie Renée, pour « compléter », les auteurs ont ajouté et superposé un certain nombre de traits qui n'avaient pas été pris sur elle, et que certaines discordances et dissonances viennent de là. Encore est-il que ce livre est distingué, et que ce n'est pas à tort que la grande réputation est venue aux auteurs à dater de lui.

Ces œuvres avaient donc une vraie valeur, malgré les défauts que j'y trouve. Seulement, et c'était leur grande infériorité relativement aux grands romans du siècle, ils étaient extrêmement *particuliers*. C'étaient toujours des cas très rares, des curiosités morales qui attiraient l'attention de nos deux auteurs. Ames d'artistes, âmes de modèles, âmes d'actrices, âmes d'acrobates, âmes de servantes nymphomanes, etc., tels étaient les objets ordinaires de l'observation de nos deux écrivains. Ils étaient certes dans leur droit ; mais il en résultait que leur œuvre ne plongeait nullement dans l'humanité moyenne, et qu'elle devenait peu à peu un recueil d'excentricités exactes.

Ils se sont crus les inventeurs du « naturalisme » et « naturalisme » étant un mot que je n'ai jamais réussi à comprendre, je ne puis pas leur contester leur prétention. Mais si « naturalisme » est simplement un mot nouveau pour dire réalisme, ou, encore, si par « naturalisme » on a entendu un réalisme plus serré, plus précis, étreignant la réalité de plus près qu'on n'avait fait jusqu'à lui, je remarque deux choses. La première que, regardant autour d'eux, les Goncourt ont pu se faire cet éloge sans outrecuidance ; car à l'époque où ils avaient leur plein succès, ni M. Daudet, ni M. Zola n'existaient, et, si Flaubert les avait devancés de dix ans par *Madame Bovary*, il était, Dieu merci, toutes les fois que la fantaisie l'en prenait, tout autre chose qu'un « naturaliste » et même le contraire.

Et la seconde chose que je remarque, c'est que les Goncourt, à le bien prendre, n'étaient vraiment ni réalistes ni « naturalistes » ; car, si violemment qu'on force le sens des mots, la réalité ne sera jamais l'exception et c'était toujours dans une humanité exceptionnelle que se tenaient, comme par goût et par vocation, les deux Goncourt. Tout leur était connu, ou pouvait l'être, excepté l'humanité moyenne. M. Daudet et même M. Zola la connaissent infiniment mieux, et il n'y a qu'à comparer mentalement les Goncourt soit à Le Sage, soit à Maupassant, pour bien voir ce qui les sépare et à quelle distance ils sont des grands observateurs du réel, et amants passionnés du réel, qu'on donne à ceux-ci le nom ou de réalistes ou de naturalistes, ce qui n'importe nullement.

Enfin, et ce n'est guère que répéter la même chose sous une autre forme, ces créatures des Goncourt manquaient de généralité. D'un être ils ne savaient pas faire un type, sans du reste que le type cesse d'être un être, ce qui est la loi même du grand art. Ils ne sortaient jamais du très particulier et du très individuel. Leurs personnages étaient évidemment faits pour intéresser surtout ceux qui les avaient connus. Le vrai personnage d'art est celui que n'im-

porte qui reconnait, encore qu'il n'ait pas connu celui qu'a étudié l'auteur. Nous avons tous reconnu Mme Bovary et Bel-Ami. Ceux des Goncourt donnaient l'impression qu'on aurait bien voulu les connaître, et cela prouve en faveur des auteurs, mais qu'on ne les avait pas connus. De Mlle Mauperin je me dis : « Je suis sûr qu'elle a existé, et j'aurais pris plaisir à étudier cette personne-là ; mais je ne la connais pas, je n'ai pas l'impression de l'avoir rencontrée. » En un mot, en lisant les vrais réalistes on dit : « Comme c'est ça ! » en lisant les Goncourt, on dit : « Comme ça doit être ça ! » Ce n'est pas du tout la même chose.

C'est ce manque de généralité qui fera très probablement que, malgré le talent et la conscience des Goncourt, la postérité ne les connaîtra point, dont je ne la félicite pas et plutôt la plains : je dis seulement qu'il en sera sans doute ainsi.

Tout cela revient à dire ce que j'avançais en commençant, qu'ils avaient une très intense et louable curiosité et point assez d'intelligence. La haute curiosité avec une grande intelligence, c'est le génie ; la curiosité moins soutenue d'intelligence va des *Mémoires* au reportage et du roman anecdotique aux propos de concierge, et les Goncourt ont flotté aux différents degrés, surtout aux plus élevés de cette région-là. De leur curiosité sont venus leur histoire menue, leurs romans minutieux, leur bibelotage, leur recherche de cas exceptionnels et pathologiques, et je ne parle de leur *Journal* que pour mémoire. D'un certain manque de haute intelligence sont venus leur faiblesse de composition, l'incohérence, je vais trop loin, un certain manque de cohésion dans les caractères, l'absence de généralité dans leurs personnages, et l'impuissance à créer des types, ou quelque chose d'approchant.

Il faut qu'un romancier soit intelligent ; il faut qu'il ait une intelligence d'un genre très particulier ; mais il faut qu'il soit intelligent. L'intelligence d'un romancier ne consiste pas à penser ; mais à faire penser, ce qui est bien plus fort (c'est comme le vrai homme d'esprit, qui est celui qui rend spirituels ceux avec qui il cause, sans se montrer spirituel lui-même). Le romancier ne part pas d'une idée, et je crois que ce serait la pire manière de partir ; mais il donne des idées générales à ceux qui lisent sa petite histoire. Songez à la conception du monde que vous avez en sortant de Balzac, de Maupassant, après avoir lu *le Rouge et le Noir*, ou la *Chronique du temps de Charles IX*, ou même l'*Évangéliste*. Jamais les Goncourt n'ont donné une idée générale, ou même particulière, à qui que ce soit.

L'intelligence du romancier c'est encore l'imagination. L'imagination n'est pas une rêverie. Elle consiste, à propos du réel, à voir tout le possible, et par conséquent, à propos d'un fragment de réalité, à voir toute la réalité qu'il représente, dont il est en quelque sorte le spécimen. Cet agrandissement n'est pas une création ; c'est une intuition rapide des rapports vrais qui sont entre les choses. C'est donc l'intelligence proprement dite, appliquée, seulement, à l'art particulier du roman ou du théâtre ; c'est l'intelligence du romancier ou du dramatiste. Les Goncourt n'en manquaient pas absolument, et ils ont été plus que des photographes ; cependant ils ne voyaient guère plus loin que le fragment de réalité qu'ils avaient le bonheur d'avoir sous les yeux.

Enfin l'intelligence du romancier consiste à voir par l'intérieur. Le grand romancier a l'intelligence assez souple, non seulement pour bien démêler les traits distinctifs et essentiels d'un être humain, mais pour entrer en lui et vivre de sa vie morale. Vous avez tous assisté à ce phénomène. Un homme cause avec vous quelque temps. A partir d'un certain moment il vous répond avant que vous ayez parlé ; il ne suit plus votre pensée, il l'accompagne ; il ne l'accompagne plus, il la devance ; il vous dit : « Oui, vous alliez me dire... » et vous n'alliez pas le dire, mais c'est bien vrai que vous commenciez à le penser. C'est que cet homme-là en est venu, non pas à penser avec vous ; il pense *en* vous ; il s'est installé au centre de votre être sentimental et intellectuel, et il y vit avec tranquillité. En présence de cet homme-là, vous vous dites : « Diable ! celui-là, il est furieusement intelligent. » C'est le mot en effet, et l'intelligence dont cet homme fait preuve, c'est la grande intelligence du romancier. Elle consiste à se transformer en les êtres qu'il observe, et à vivre en eux pour un certain temps. Dès lors, selon le degré de puissance de cette absorption, voyez toutes les conséquences. Quand un romancier s'est installé dans l'âme de X... il le voit comme il se verrait lui-même, non seulement tel que X... apparaît à tout le monde, non seulement tel qu'il est, mais tel qu'il pourrait être ; il le prolonge de tous côtés et d'une façon logique ; il lui donne les rêves, les ambitions, les passions qu'il pourrait avoir, qu'il n'a qu'en germe, mais qu'il serait très naturel et vraisemblable qu'il eût, et cela en connaissance de cause, et sans risque d'erreur. Il écrit l'histoire de X... comme il écrirait ses propres mémoires accompagnés de ses propres rêves et des histoires qui, étant donné son propre caractère, auraient pu lui arriver à lui-même, le tout à la fois avec liberté et certitude. Ainsi font les grands romanciers, et du reste tous les grands créateurs. Les romans des grands romanciers sont les autobiographies des autres.

* *

Voilà où les Goncourt ne sont pas arrivés, et l'observation intérieure des autres ne leur a été donnée qu'à un très faible degré. Toutes les formes de la haute intelligence, sinon leur ont manqué, du moins leur ont été accordées avec une certaine parcimonie.

Ils avaient un singulier style, je ne dis pas mauvais, ce serait très loin de ma pensée, je dis singulier, nerveux, haletant, capricant, à saillies brusques, à brusques retours, à gestes saccadés et souffrants. Il produit quelquefois de très grands effets. Dans le portrait il met une vie, un peu factice peut-être, mais après tout, c'est toujours cela. Dans certains récits, il fait merveille, rend admirablement une impatience qui crépite, une colère qui monte, une agonie d'être désemparé et détraqué. Les Goncourt écrivaient avec leurs nerfs, comme d'autres avec leur pensée, comme d'autres avec leur parole, les orateurs, comme d'autres avec des procédés et une rhétorique. Et leur nervosisme graphique est devenu à son tour un procédé, même pour eux, et surtout pour leurs imitateurs; mais il avait commencé par être original, et la première qualité du style est d'être original.

Je remarque que ce genre de style est souvent celui des « curieux ». C'est celui de Saint-Simon, c'est celui de Michelet, c'est celui d'Alphonse Daudet. Il devrait être celui des passionnés, tout simplement. Il n'en est rien. Le style des passionnés est très souvent oratoire : lettres de Mirabeau à Sophie, élégies de Musset, lettres de George Sand jeune, voire articles de M. Brunetière. Peut-être est-ce que de toutes les passions la curiosité est encore la plus intense. Je ne serais pas très éloigné de le croire. Quoi qu'il en soit, ce style, excellent quand il est à sa place, horriblement fatigant et monotone à sa manière, parce que les Goncourt n'en changent jamais, est très séduisant après tout ; et c'est surtout par lui, je crois, que les Goncourt ont eu sur toute une génération littéraire une si forte influence.

Que deviendront-ils ? Je ne sais. Ils vont avoir à passer un dur moment; car les « jeunes » qui en sont férus encore sont des jeunes entre quarante et cinquante ans. Les vrais jeunes, très entêtés de philosophie, de pensée, de rêve et même de mysticisme, sont un peu loin d'eux, et même sont exactement à leurs antipodes. Après, qui est-ce qui viendra ? Des gens peut-être qui verront dans l'œuvre des Goncourt quelques documents bien curieux sur quelques coins de la société du second Empire, rassemblés par des experts très consciencieux et à l'œil aigu.

ÉMILE FAGUET.

UN ESSAI DE COÉDUCATION DES SEXES

AU XVIe SIÈCLE

I

La « Petite Cour » de Saint-Germain.

La *petite cour* de Saint-Germain où trônait le frêle héritier de la couronne, sous le règne de Henri II, est le dernier sourire de ce terrible XVIe siècle, si brillant à son début, si sombre et si tourmenté à son déclin.

On l'appelait la *petite cour* pour la distinguer de celle du roi qui se transportait, suivant les circonstances, du Louvre dans les diverses résidences royales. Un heureux choix avait fixé le séjour ordinaire des enfants de France au château de Saint-Germain-en-Laye, reconstruit par François Ier, vaste et magnifique demeure, située sur un plateau élevé, entourée de jardins et de parcs, à la lisière de la forêt, et où abondaient l'air pur et la lumière. Là, le petit Dauphin, ses frères et ses sœurs avec l'élite de la jeune noblesse du même âge, recevaient une éducation élégante et chevaleresque qu'on dirait inspirée du roman de l'Arioste.

Par une innovation hardie, toute contraire aux traditions du moyen âge et qui n'a point fait fortune en France, même de notre temps, jeunes garçons et jeunes filles, admis à la royale école de Saint-Germain, étaient élevés en commun, avec les mêmes professeurs et le même programme d'études, et prenaient part ensemble à tous les jeux et à tous les sports en honneur au XVIe siècle.

La reine Catherine de Médicis, de concert avec sa belle-sœur, la vertueuse Marguerite de France, dirigeait elle-même la *petite cour* et en avait réglé d'avance les divers exercices. Nul doute qu'on ne doive à la Florentine ce curieux essai de « coéducation des sexes », comme nous disons aujourd'hui. Elle en avait conçu le principe et en compléta l'organisation à mesure qu'elle réussit à conquérir, dans sa propre famille et dans l'État, la légitime influence qui lui avait d'abord été refusée. Tenue à l'écart des affaires du royaume tant que vécut Henri II, elle sut garder l'attitude la plus modeste et la plus réservée, parut sans ambition et montra cette longue patience qui est une des formes du génie politique. Épouse négligée, elle fut une mère admirable et dévouée à tous les siens. Sa vaste correspondance, qui témoigne de la prodigieuse activité de sa pensée, nous renseigne définitivement à cet égard et fait justice d'ineptes calomnies que la légende et le roman ont accréditées sur son compte.

Catherine s'appliqua à cultiver chez ses trois filles les grâces naturelles, les dons innés sans lesquels il

n'est point de femme accomplie ; elle leur communiqua l'amour qu'elle avait elle-même pour tous les arts et leur fit enseigner la peinture et la musique, sans dédaigner l'art plus humble, mais de si haute importance sociale, de mère de famille et de maîtresse de maison.

Dès l'enfance, les jeunes princesses furent initiées aux soins de l'économie domestique ; elles surent coudre, tricoter, broder et même faire les confitures, particulièrement le *cotignac*, sorte de pâte de coing, mêlée de cannelle et de poudre de violette, dont les dames de la cour de France ont depuis conservé la recette, et qu'elles se plaisaient encore à préparer de leurs blanches mains à la veille de la Révolution.

Mais la reine voulut qu'on donnât par surcroît à ses filles une mâle éducation et une instruction toute virile.

Les écolières de la *petite cour* parlaient et écrivaient le latin beaucoup mieux que la plupart des rhétoriciens de nos jours ; elles dissertaient sur de graves sujets de philosophie et de morale, à la manière de Cicéron ou d'Érasme, lisaient Plutarque et Tite-Live, étudiaient les lettres françaises et italiennes et versifiaient agréablement. Elles recevaient en outre des leçons d'histoire, de géographie, d'astronomie et de mathématiques. Comme les héroïnes de *Roland furieux*, elles montaient à cheval, suivaient les chasses à courre et au faucon, évoluaient dans les carrousels et présidaient aux assauts d'escrime et aux tournois, pour encourager les combattants et distribuer les prix aux vainqueurs.

Quant aux jeunes gens, on ne se contenta pas d'en faire des lettrés et, pour l'époque, de véritables savants, de parfaits cavaliers rompus au métier des armes ; on leur apprit aussi à danser, à jouer du luth et à porter avec désinvolture les pourpoints de soie et de velours, étincelants de pierreries, les colliers d'or, les toques à plumes et à torsades de perles, tout le somptueux costume de la Renaissance, dont les étoffes, les couleurs et les ornements étaient communs aux deux sexes et que les portraits de François Clouet ont si fidèlement reproduits, dans leur raideur et leur magnificence.

Un plan d'éducation tracé par une Italienne, par la nièce du pape Clément VII, devait nécessairement accorder une très grande place à la religion. Et, en effet, les pratiques extérieures du culte catholique faisaient partie intégrante du cérémonial de la *petite cour*, qui assistait tout entière à la messe chaque matin, dans la splendide chapelle du château bâtie par saint Louis et qu'avait respectée François Ier. Les jours de fêtes solennelles, jeunes garçons et jeunes filles, mêlant leurs voix, entonnaient en chœur les cantiques de Marot, tandis que le Dauphin et ses frères, suivant la vieille coutume des rois de France, chantaient au lutrin. Mais cette religion théâtrale et d'apparat n'était pour les jeunes princes qu'un spectacle de plus, qui ne rappelait en rien la ferveur des anciens âges et n'éveillait dans les âmes qu'une mystique sensualité.

Nous possédons la liste complète des enfants privilégiés, tous de race illustre, qui, sous le nom d'*Enfants d'honneur*, composaient la *petite cour*. Le nombre total des nobles écoliers de l'un et de l'autre sexe, réunis autour du Dauphin, s'est élevé à une cinquantaine environ. Le personnel considérable affecté à leur service, sans compter les gouverneurs, gouvernantes, précepteurs, aumôniers, chapelains, chambellans, etc., comprenait plus de trois cents officiers et domestiques de tout ordre et de tout grade. Aussi le budget de la *petite cour* a-t-il atteint dans les derniers temps la somme de soixante-huit mille quatre-vingt-dix livres par an, qui équivaut à plus de sept cent mille francs de notre monnaie actuelle (1).

Deux puissants personnages figurent à des titres divers parmi les fondateurs de cette institution originale. Et d'abord pour l'organisation matérielle, le roi lui-même : Henri II, Valois crépusculaire, toujours vêtu de blanc ou de noir, — les couleurs de sa dame, — sans éclat dans le vice ni dans la vertu, d'un romanesque déjà suranné de son temps et lourdement fidèle, en politique et en amour, à son vieil ami le connétable de Montmorency et à sa vieille maîtresse Diane de Poitiers. Ce prince morne « et qui ne riait jamais » était sans cesse en mouvement, bien qu'il n'eût dans l'esprit ni activité ni initiative. Il semble avoir cherché dans les perpétuels déplacements et le faste de sa cour, dans les violents exercices physiques où il excellait, une diversion à l'ennui fatal qui toute sa vie a pesé sur lui.

On s'étonne de trouver sous ce masque impassible le plus affectueux, le plus tendre des pères. La longue série de ses lettres au gouverneur du Dauphin, M. d'Humières, en fait foi. Elles sont toutes pleines d'une inquiète et touchante sollicitude, trop justifiée d'ailleurs par la santé chancelante de l'enfant royal. Henri II exige qu'on l'avertisse des moindres indispositions de son fils et qu'on le tienne au courant, jour par jour, des remèdes appliqués et des incidents survenus. Il indique lui-même certaines précautions à prendre et entre dans de minutieux détails où se trahissent ses angoisses paternelles. Les bonnes nouvelles le mettent en joie. Apprenant que le petit François, qui vient d'atteindre sa troisième année, déchire ses robes et réclame à grands cris des vêtements masculins, il approuve cette pré-

(1) État de la maison du Dauphin et des princes pour l'année [illegible]. — *Comptes des enfants de France*, publiés par le baron Alphonse de Ruble : *la Première jeunesse de Marie Stuart*.

tention légitime de son fils et s'applaudit de le voir si gaillard : « Il ne veut plus aller en femme, — écrit-il à M. d'Humières, — dont je lui sçay bien gré. Et est bien raison qu'il ait des chausses à cul, puisqu'il en demande ; car je ne fais point de doute qu'il ne sçaiche très bien ce qui lui est nécessaire. »

Lors du mariage, à Moulins, d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, auquel Henri II assista avec toute sa cour, il partit très peu accompagné, aussitôt après la cérémonie et sans attendre les fêtes qui suivirent. Il courut, doublant les étapes, jusqu'à Saint-Germain « pour veoir Messeigneurs ses enfants et pour en avoir tout seul la bonne chère ».

Ce dernier trait nous est fourni par une lettre de Diane de Poitiers qui toujours attentive à conserver les bonnes grâces du roi, renchérit sur l'amour paternel et se fit d'abord la gouvernante et l'institutrice des Enfants de France. Toutefois, l'astre de la favorite, sexagénaire à la mort de Henri II, parut vers la fin s'éclipser. Catherine recouvra en partie ses droits au moins sur ses fils et ses filles, et l'influence de la reine devint prépondérante à Saint-Germain.

II

Les enfants de France et leurs enfants d'honneur.

La *petite cour* n'eut qu'une éphémère durée, après sa constitution définitive et son plein épanouissement. Elle vécut ce que vivent les roses. Des mariages prématurés, selon l'usage étrange de cette époque, eurent bientôt dispersé les aînés des Enfants de France.

Catherine de Médicis, qui avait reçu à treize ans un époux de quatorze ans, ne jugea point anormal de marier au même âge sa fille aînée avec le roi d'Espagne. Madame Élisabeth était une brune piquante, de taille mince mais bien prise et de traits réguliers. Elle apporta à la cour du sombre Philippe II un charmant esprit, un peu dépaysé dans ce milieu sévère et guindé, la solide instruction acquise à Saint-Germain et un goût très vif pour la peinture. Elle exécuta son propre portrait qu'elle envoya à sa mère et d'autres œuvres signalées avec éloges par les contemporains. Elle mourut à vingt-trois ans, dans des circonstances mystérieuses que l'histoire a vainement tenté d'éclaircir.

Claude de Valois, sa sœur cadette, fut élevée avec son fiancé, le duc de Lorraine, qui appartenait à la *petite cour*. Quand le mariage eut lieu à Paris, Claude n'avait pas dépassé sa douzième année et le petit duc ne comptait que seize printemps. Cette union néanmoins fut heureuse, et la seconde fille de Catherine est la seule des Enfants de France qui fournit une carrière à la fois longue, paisible et honorable. C'était une princesse sage et douce. Elle ressemblait physiquement à sa mère, « avec, au visage, une certaine gayeté qui plaisait fort ».

La dernière est la célèbre Marguerite, que son frère Charles appelait *Margot*, et qui se rendit plus fameuse par sa beauté et ses talents que par ses vertus.

La petite princesse n'avait encore que cinq ans lorsqu'elle fut pour la première fois mise en présence de son fiancé, le futur Henri IV. C'est en 1557, en effet, que Jeanne d'Albret et Antoine de Bourbon vinrent à Paris avec leur fils. L'historien Palma Cayet rapporte que le roi Henri II, charmé de la vivacité spirituelle et de la crânerie du petit Béarnais, le prit dans ses bras et lui demanda s'il voulait être son fils. Mais l'enfant répondit brusquement en son patois : « *Aquet es lou seigne paï!* (voici le seigneur mon père) », et il indiqua du doigt Antoine de Bourbon. « Aimes-tu mieux, dit alors le roi, être mon gendre? — *Obé!* (oui bien) », répliqua aussitôt l'enfant. Et la proposition fut agréée avec reconnaissance par les parents du jeune prince. On fit venir Marguerite au Louvre ; on lui présenta son fiancé. Elle amusa et ravit toute la noble assistance par sa gentillesse et son assurance de petite femme déjà consciente de son pouvoir et de ses mérites.

Rentrée au château de Saint-Germain, elle adressa à son père la lettre suivante, une des premières probablement qu'on ait écrites sous sa dictée : « Petit papa, envoyez-moi mes estrennes et dites à mon mary que je me recommande à sa bonne grâce et qu'il m'envoye quelque chose de beau et aussi des petites popines et des petits hommes et des petites femmes, me recommandant très humblement à vostre bonne grâce. M D F. »

Les trois lettres de la signature sont de la main même de la princesse et forment les initiales de *Marguerite de France*.

Mais la perle et la merveille de la *petite cour* était la « reinette » d'Écosse, une des plus séduisantes et dangereuses fées du XVIe siècle : Marie Stuart. Amenée toute petite en France, elle avait dix ans à peine quand on la fiança au Dauphin François encore plus jeune qu'elle. Dès qu'elle apparut à Saint-Germain, elle y régna en souveraine, — par droit de conquête! Elle joua à la reine avec un sérieux et une aisance incroyables, juste à l'âge où les autres enfants jouent à la poupée. Elle eut son train de maison particulier, son précepteur, Claude Millot, sa gouvernante, lady Flaming, qui fit un bâtard au roi Henri II et fut remplacée par la dame du Paroy, ses conseillers, ses filles d'honneur : quatre petites Écossaises, portant comme elle le nom de Marie.

De bonne heure, elle se distingua au premier rang parmi les royales écolières. Elle apprit très vite le grec et le latin, et put prononcer à l'occasion de la

nouvelle année, dans la grande salle du Louvre, en présence du roi, de la reine et de toute la cour extasiée, un discours en latin qu'elle avait composé elle-même, dans lequel elle soutint, contrairement à l'opinion commune, « qu'il est séant aux femmes de connaître les lettres et les arts libéraux ». « Songez quelle chose rare c'était et admirable, — s'écrie un témoin oculaire, — de voir cette belle et savante reine ainsi orer en latin qu'elle entendait et parlait fort bien ! »

***

Des chercheurs infatigables, amants posthumes de Marie Stuart, — qui a excité depuis trois siècles autant de violentes passions que de son vivant, — ont découvert un précieux manuscrit : le *cahier de devoirs* de la petite reine. Il nous fait connaître d'une façon précise les travaux des élèves de Saint-Germain. Le cahier comprend soixante-quatre thèmes sous forme de lettres. Deux de ces lettres sont écrites par le précepteur de Marie Stuart, toutes les autres par la reine d'Écosse elle-même. Elles s'adressent au Dauphin de France, au duc de Guise, à Calvin, à Claude de Valois. Mais le plus grand nombre est dédié à Madame Élisabeth, plus voisine d'elle par l'âge et sa compagne de prédilection. Ces premiers essais, en latin et en français, — commentaires ou développements de quelques pensées morales, — sont d'une rédaction sèche et pédantesque, bourrés de citations d'auteurs anciens, selon le goût du siècle, et dénotent plutôt un esprit judicieux et pondéré qu'une imagination très éveillée.

Et pourtant, la petite reine aimait follement les jeux et les fêtes. La chasse était un de ses plaisirs favoris; elle s'y livrait avec une ardeur passionnée, et chevauchait des journées entières au milieu des jeunes seigneurs de la *petite cour*, qui, tous, se disputaient ses sourires.

Mais si admirée et courtisée qu'elle fût, elle ne se laissa point distraire du but que la politique et l'ambition de sa famille lui avaient assigné. Elle parvint sans beaucoup de peine à accaparer l'âme faible du Dauphin qu'elle conduisit, — en moins de trois ans, — au tombeau, « par des chemins jolis et doux fleurants », mais que ses oncles, les princes lorrains, devenus par elle tout-puissants, marquèrent d'une large traînée sanglante.

Pauvre petit roi François II! Il n'était point de taille à défendre son cœur ni sa vie contre cette « grosse rousse charnelle », comme dit peu galamment Michelet. L'ambassadeur, Jean Capello, assista aux débuts de l'idylle, et, dans son rapport au Sénat de Venise, il en trace une légère esquisse, non sans grâce : «... Dès son enfance, le Dauphin aime beaucoup la sérénissime petite reine d'Écosse qui lui est destinée pour femme. C'est une très jolie petite fille d'une douzaine d'années. Il advient parfois que se faisant tous les deux des caresses, ils aiment à se retirer tout à part dans un coin des salles, pour qu'on ne puisse entendre leurs petits secrets... »

Aux bals de la *petite cour*, les deux enfants entraient en se donnant la main, Marie Stuart parée des diamants de sa mère, le Dauphin, des joyaux de la couronne de France. Ils prenaient ensemble toutes les leçons et aussi tous les divertissements. Le soir parfois, ils jouaient aux cartes et gagnaient ou perdaient des sommes assez importantes pour l'époque. Pendant une période de chance heureuse, le Dauphin gagna jusqu'à quatre livres six sols à la petite reine.

On trouve dans Agrippa d'Aubigné un portrait peu flatté de François II. Mais les peintures du temps et le témoignage de contemporains moins hostiles à la famille royale nous le montrent sous un jour plus favorable. « A quatorze ans, c'est un beau jeune homme, bien fait, assez grand pour son âge, mais qui manque de vigueur et n'aime guère les lettres : ce qui déplaît fort à Sa Majesté... Son visage est pâlot, légèrement bouffi; il a de beaux yeux, le nez un peu gros et sans caractère... Doux et timide, il est naturellement taciturne... »

Au demeurant, de tous les fils de Catherine qui, après dix années de stérilité, mit successivement au monde dix enfants dont sept survivants, ce premier exemplaire paraît avoir été le moins réussi.

Le cadet, Charles-Maximilien, duc d'Orléans, était, au contraire, admirablement doué. « Tout ce qu'un prince peut faire espérer en talents, en esprit, en affabilité, en libéralité, en courage, on peut l'attendre de lui. Sa figure est agréable; il a surtout de très beaux yeux comme son père, le roi Henri... Mais il n'est pas trop robuste; il mange et boit fort peu et il sera nécessaire de le ménager avec soin dans les exercices du corps. Il a trop d'ardeur pour la chasse, le jeu de paume, le manège, les armes, et s'y adonne avec une sorte de violence et d'emportement. Pour peu qu'il se fatigue, il lui faut un long repos et il a la respiration très courte... »

Voici enfin le fils préféré de la reine, celui en qui elle mit sa plus grande tendresse et ses plus chères espérances, — Alexandre-Édouard, duc d'Anjou, le futur Henri III. Comme tous les enfants gâtés, le petit prince était câlin, voluptueux, autoritaire; mais en même temps brave et fier, généreux, magnifique et d'une exquise élégance. Dans les premières années de sa brillante jeunesse, il semblait porter en lui tous les Valois et tous les Médicis. Rejeton favorisé de deux races épuisées, il en offrait, aux yeux de sa mère, les traits essentiels, affinés mais éclatants.

En lui, sans doute, devait refleurir, avec une grâce

incomparable, le lis florentin greffé sur le lis de France.

Mais à l'époque où nous nous plaçons, ce n'était encore qu'un garçonnet, le plus jeune des écoliers de la cour du Dauphin. L'ambassadeur de Venise, qui le vit en 1554, vante sa gentillesse et sa mine pimpante.

Il remarque toutefois qu'il avait une certaine difficulté à s'exprimer nettement. Il faut croire que ce léger défaut disparut dans la suite, car Henri III devint un véritable orateur, le mieux disant des princes de sa maison. Catherine s'attacha avec un soin jaloux à développer et à mettre en relief tant de rares et heureuses qualités. Elles répétait volontiers : « Monsieur le Dauphin et son frère Charles appartiennent à l'État ; c'est affaire au Roi et à son Conseil de régler leur éducation. Mais Monsieur d'Anjou est ma propriété, et je veux en disposer comme je l'entendrai. »

Chacun des Enfants de France eut son gouverneur particulier, choisi parmi les premiers gentilshommes du roi. On confia cette charge à des seigneurs de haute distinction et de mœurs irréprochables : M. d'Humières, et, après lui, Claude d'Urfé pour le Dauphin, M. de Cypierre pour Charles IX et M. de Kernevenoy ou Carnavalet pour Henri III.

Plusieurs des professeurs qui enseignèrent à Saint-Germain se sont illustrés dans les lettres ou l'érudition. Ainsi Pierre Danès, savant helléniste du Collège de France et surtout Jacques Amyot, le traducteur de Plutarque. Mais ils n'ont laissé aucun renseignement sur leurs méthodes, non plus que sur les aptitudes et les travaux de leurs augustes élèves.

Quant aux enfants d'honneur, presque tous ont occupé plus tard des postes éminents dans l'armée ou à la cour. Nous ne citerons que les plus remarquables : le prince de Mantoue, Louis de Gonzague, qui devint duc de Nevers ; le baron de Crussol, depuis duc d'Uzès ; les fils du connétable de Montmorency ; François de Balzac d'Entragues ; Claude de Beauvilliers, sieur de Saint-Aignan, qui épousa, en 1560, Marie Babou de la Bourdaisière, une des filles d'honneur de Marie Stuart, et Philippe Strozzi, fils du maréchal Pierre Strozzi, d'une ancienne famille de Florence alliée aux Médicis.

C'est le gouverneur de Strozzi qui nous a transmis les détails les plus intéressants et les plus pittoresques sur la vie intérieure et les amusements de la *petite cour* (1). Il nous apprend qu'on faisait jouer des pièces de théâtre aux écoliers de Saint-Germain. De même, et toutes proportions gardées, que, plus tard, Racine composa *Esther* et *Athalie* pour les demoiselles de Saint-Cyr, un poète de cour, Mellin de Saint-Gelais, écrivit spécialement pour les enfants de Henri II des à-propos en vers récités en présence du roi.

Trois gentilshommes étaient chargés de tenir la *petite cour* « en cervelle et en perpétuelle allégresse ». Chaque semaine, ils trouvaient quelque invention nouvelle : belles entreprises et embuscades qui se faisaient dans le parc, joutes et tournois où les jeunes princes s'exerçaient à rompre des lances, armés de toutes pièces. « Car, il n'y avait jeune seigneur qui n'eût en ses coffres une petite armure complète pour représenter certaines scènes de chevaliers errants, ou autres rencontres et combats tirés d'Amadis de Gaule, de la Table Ronde, Roland Furieux, Giron le Courtois », et que jouaient au naturel ces Renauds et ces Bradamantes de quinze ans. Et ce, à pied ou à cheval, au château et à la barrière ou dans les profondeurs de la forêt, fantastiquement éclairée par les torches des pages et des écuyers.

III

Conclusion.

L'idéal d'une époque n'apparaît nulle part aussi manifestement que dans ses systèmes d'éducation. Chaque génération s'y montre, — non, sans doute, telle qu'elle a été, — mais telle qu'elle aurait voulu être : elle s'y résume tout entière, dégagée du chaos des événements et de la poussière des combats, avec ses qualités et ses défauts et surtout avec ses tendances et ses illusions. Aussi la *petite cour* de Saint-Germain nous offre-t-elle, en miniature et dans un cadre approprié, le tableau idéalisé de la société d'alors, récemment formée à la cour du roi François Ier : vaillante et forte, mais déjà amollie sous l'influence italienne, aventureuse et galante, médiocrement morale et légèrement pédantesque, éprise de la beauté sous toutes ses formes, dans l'art et dans la vie, avide de spectacles, de fêtes et de tournois, amoureuse des choses de l'esprit, amoureuse d'elle-même.

Pendant tout le moyen âge et jusqu'aux premières années du XVIe siècle, ce qu'on appelait la *cour du roi* n'était que l'assemblée politique des officiers et des conseillers de la couronne. La femme, cloîtrée dans les châteaux comme dans les couvents, ne se mêlait pas encore à la compagnie des hommes. Le roi chevalier, — inconsciemment peut-être, car il songeait alors moins au bien de l'État qu'à son propre plaisir, — en rapprochant les sexes jusque là séparés, en donnant la préséance à l'élément féminin, a été le

(1) *La vie, mort et tombeau de Philippe de Strozzi, colonel général de l'infanterie française*, par H. T. S. de Torsay, où on voit la bonne et généreuse nourriture de la jeune noblesse française, sous les rois Henri et François II ; 1608, à Paris.

véritable fondateur de la cour de France et de la politesse française (1).

Les femmes sont paru d'abord l'ornement et la grâce du monde nouveau qui commence à la Renaissance. Elles sont devenues les institutrices et les inspiratrices du génie moderne dans les arts, les lettres et les sciences.

Je n'examine point si leur ingérence dans la politique n'a pas été fatale à l'ancienne monarchie. Je salue leur avènement à la vie sociale et je constate leur influence éminemment bienfaisante et civilisatrice.

Aussi bien la question des droits de la femme, si hautement revendiqués de nos jours, serait plus aisée à résoudre si l'on considérait seulement les adultes. Elle se complique dès qu'on fait intervenir un intérêt trop oublié ou trop sacrifié par nos modernes *féministes :* l'intérêt de l'enfant. Voilà l'obstacle infiniment respectable que la nature et la société opposent à certaines théories très libres et très séduisantes sur les rapports entre les deux sexes.

Qu'est-ce donc lorsqu'on applique ces théories à l'enfant lui-même et qu'on les transporte dans l'éducation !

Sans doute, il serait téméraire de tirer argument, pour ou contre la *coéducation des sexes*, de l'expérience tentée à Saint-Germain, dans un milieu si spécial et dans des conditions si exceptionnelles. Qu'il soit permis toutefois de remarquer que les deux princesses les mieux douées qui sortirent de la royale école, — Marie Stuart et Marguerite de Valois, — montrèrent, par des exemples fameux, les inconvénients et les périls du système. Ce je ne sais quoi de viril, cette indépendance de pensée et d'allures, qui résultent presque inévitablement de la communauté d'études et d'exercices avec l'autre sexe, les avaient mal préparées, semble-t-il, à leur rôle d'épouse et de mère.

Par contre, les fils de Catherine se sont énervés et efféminés. N'est-il pas vrai que de telles origines nous aident singulièrement à comprendre le personnage d'ailleurs si calomnié du dernier Valois, qui apparut à ses propres sujets comme une étrange et vivante énigme ?

Si le contact habituel, dans un âge trop tendre et avant que la personnalité soit dégagée, du jeune garçon et de la jeune fille doit avoir pour effet d'altérer et même d'effacer les caractères essentiels qui les distinguent, il faut hardiment condamner la coéducation.

Tout ce qui tend à *uniformiser* les sexes constitue une atteinte à la nature et à l'amour. L'empire de la femme est fondé sur son adorable faiblesse et sa divine douceur. Elle n'a rien à gagner à devenir la concurrente ou la camarade de l'homme. Sa mission est à la fois plus élevée et plus modeste. Lorsqu'elle en a conscience, elle trouve son bonheur dans une volontaire subordination.

Le régime des écoles mixtes ne saurait donc, sans les plus grands dangers, être introduit chez nous. Il a pu s'établir dans quelques parties de l'Amérique du Nord et dans les pays scandinaves, grâce à de profondes différences de race, de tempérament, d'aptitudes morales et religieuses. Mais les plus vieilles traditions des peuples latins y sont contraires ; il ne faudrait pas, en les abandonnant, risquer le sort d'une et peut-être de plusieurs générations d'écoliers.

Pour revenir à la *petite cour*, que pouvait-on espérer, à un point de vue plus général, d'une éducation dont l'idéal était purement esthétique ? Une telle base est trop délicate et trop fragile pour y appuyer les solides vertus, les mâles énergies, de tout temps nécessaires à l'homme d'action. Hélas ! en dehors du domaine de l'art, nous ne saurions ici-bas réaliser « l'inutile beauté » ! Les nations comme les individus qui n'ont pas d'autre souci et d'autre but dans la vie sont fatalement condamnés à périr. Pareils à ces arbustes qui, à chaque printemps, portent deux fois des fleurs et dont cette double floraison épuise toute la sève, ils restent faibles et charmants et ne produisent jamais de fruits !

Pendant que les petits-fils de François Ier préludaient avec tant de grâce souriante à leurs tragiques destinées, un enfant rustique courait en liberté dans les montagnes du Béarn, avec les petits paysans de son âge, nu-tête et parfois nu-pieds, en plein hiver, vêtu d'un pourpoint d'étoffe grossière et d'un haut-de-chausses rapiécé. A sa naissance, on avait frotté d'ail ses lèvres humectées de vin de Jurançon. Il reçut une instruction médiocre mais substantielle. Il n'était pas beaucoup plus moral que les Valois, mais moins raffiné et plus près du peuple, avec une verve gasconne un peu vulgaire et cette étincelle qui jaillit mieux au choc des plus durs cailloux. Il ne sacrifia jamais aux Grâces, négligea fort sa personne et devint en vieillissant un des gentilshommes les moins élégants et les plus laids de son siècle. Je ne sais s'il eût réussi au même degré dans la Grèce antique ou dans l'Italie de la Renaissance ; mais, dans notre pays de rude labeur et de pratique bon sens, il fut de son vivant Henri IV et est demeuré Henri le Grand pour la postérité.

JEAN LE PELLETIER.

(1) *La cour de France et la société au XVIe siècle*, par Francis Decrue de Stoutz, Paris, Firmin Didot et Cie, 1888.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE LONDRES

Peu de Congrès auront eu autant de retentissement et soulevé des conséquences aussi graves que le Congrès de Londres, où toutes les fractions socialistes et tous les groupements révolutionnaires du monde entier doivent se donner la main. C'est le dénombrement des forces, la revue des bataillons, la discussion sur la tactique à tenir qui vont avoir lieu. Et de ce fait, une scission va s'accentuer entre les « social-démocrates » et les anarchistes ; les uns n'ayant plus foi que dans les conquêtes politiques, gains de municipalités, ou rapts de sièges parlementaires ; les autres considérant comme une amusette, à peine bonne à satisfaire des ambitions mesquines, la conquête des pouvoirs publics. « Si vous ne comptez que sur le suffrage universel, disent-ils à leurs adversaires, ou plutôt, si vous comptez avant tout sur le suffrage universel, quand donc aurez-vous réalisé la conquête des suffrages du petit paysan ? Jamais il ne sera avec vous. Et vous devrez toujours finir par avoir recours à la force. Alors à quoi bon perdre votre temps à gagner des victoires illusoires ? Avez-vous déjà oublié votre programme d'antan, qui est notre programme d'aujourd'hui, où « vous repoussiez comme *trahison* l'idée seule de *parlementariser* le parti ouvrier et de faire dépendre le salut du prolétariat de la conquête pacifique et graduelle du pouvoir municipal et législatif (1) » ? — A ce langage, les socialistes marxistes sont fort embarrassés de répondre, ils se contentent de dire : « Le Congrès est socialiste. Ne sont donc convoqués à s'y rendre que les socialistes, c'est-à-dire *ceux qui poursuivent la conquête du pouvoir par le prolétariat*. C'est bien clair et très logique, n'est-ce pas ? » C'est si peu logique qu'à ce compte-là, M. Jules Guesde et son état-major n'auraient pas pu, en 1878, être reçus dans un Congrès aussi fermé ; M. Jules Guesde, qui alors se plaignait « de la stérilité, au point de vue ouvrier, de ce suffrage universel, dont la plupart, hélas ! encore dupes de la sophistique radicale, persistent à attendre leur émancipation graduelle et pacifique » ! M. Jules Guesde qui écrivait, dans son catéchisme socialiste, que la loi était faite « par une minorité, dans l'État démocratique, où cependant la loi est censée faite par tous. Dans tous les pays de suffrage universel, continuait-il, ce n'est jamais en effet que la majorité de la population mâle, au-dessus d'un certain âge, c'est-à-dire une infime minorité du corps social, qui fait prévaloir sa volonté sous le nom de loi, soit directement, soit, le plus souvent, indirectement, par voie de mandataires. » Et il concluait que « l'État, convaincu par sa constitution même de ne pouvoir donner qu'une loi arbitraire, partiale, violatrice des droits et des intérêts de ceux-ci ou de ceux-là, doit être détruit ». Aujourd'hui que M. Guesde est un législateur, son impatience est moins grande de détruire l'État qui l'a renté et il laisse à d'autres le soin d'énoncer des idées qui jadis lui étaient chères.

On avait donc formé le projet d'éconduire les anarchistes du Congrès et on avait appuyé cette décision sur une conclusion du Congrès international de Zurich, qui excluait (remarquez bien la différence) non pas les anarchistes, mais [illegible] *politiques*, qui ne voudront pas reconnaitre comme solution possible de la crise sociale la conquête du pouvoir politique.

La reconnaissance de l'action politique n'étant pas demandée aux *délégués des syndicats*, qu'ont fait les anarchistes ? Ils se sont fait simplement mandater par des groupes professionnels. C'est ainsi que Malatesta représentera les métallurgistes d'Amiens ; Pouget, les polisseurs sur métaux de Paris ; Hamon, la Bourse du Travail de Nantes ; Grave, Kropotkine, etc., d'autres syndicats dont ils quémandent les pouvoirs. De sorte que, sauf essai de protestation des Guesdistes, non contre les mandants mais contre la captation de mandats par les anarchistes, ceux-ci seront forcément validés.

Mais voici où commencent les difficultés. Les Allemanistes, pour la France ; les membres de la Fédération socialiste pour la Hollande ; les socialistes indépendants pour l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, tous délégués qui sont soumis à la question préalable, puisqu'ils représentent des groupes politiques, et qui sont pour la plupart hostiles à la conquête du pouvoir politique, puisqu'ils considèrent uniquement l'action électorale *comme un moyen d'agitation*, seront contestés. Il se produira donc cette plaisante aventure que le débat des exclusions sera ouvert à propos des socialistes autoritaires, quand les marxistes se verront désarmés à l'égard des socialistes libertaires. — En somme, et pour peu que les *trade-unions*, qui fourniront la majorité du Congrès, se refusent à créer des délits d'opinion, les projets d'ostracisme, médités par les social-démocrates, seront définitivement enterrés.

* * *

Les idées des anarchistes ont été indiquées par un article de Pierre Kropotkine, paru dans les *Temps Nouveaux* du 3 août 1896. En voici la substance :

« En Angleterre, comme un peu partout, il y a des compagnons anarchistes, qui font partie de groupements ouvriers, et qui peuvent être envoyés par leurs unions de métier, afin de discuter tous les points du

(1) Dormoy, *Rapports et résolutions des congrès ouvriers.*
(2) *Petite République* [illegible]

programme du Congrès, au point de vue anarchiste. Les groupements en question ne peuvent pas assister les bras croisés à l'escamotage du mouvement ouvrier, qui se fait en ce moment, par les politiciens.

« On sait que le Congrès est entièrement manipulé par ces politiciens. Les social-démocrates allemands qui dominent dans le comité organisateur ont donc pris leurs précautions pour empêcher que l'on vienne les gêner dans leurs petites discussions de mesquineries parlementaires, et le décret lancé par ces messieurs annonce que seront exclus du Congrès tous ceux qui n'admettent pas la politique parlementaire. Il s'agissait donc de savoir ce que l'on veut faire. »

« Si le Congrès s'annonçait comme un Congrès de la démocratie sociale, les anarchistes n'iraient évidemment pas. Pourquoi irions-nous déranger les social-démocrates quand ils discutent leurs petites affaires, ou s'affermissent mutuellement dans la croyance que Marx a découvert tout le socialisme, toute la philosophie de l'histoire, et le reste?

« Mais le Congrès est annoncé comme un Congrès *ouvrier universel*, et alors, — ou bien les unions de métier seules y sont admises, et aucun groupe politique socialiste ou révolutionnaire n'y aura accès, à moins d'être une union de métier ou de sans-travail, — ou bien *tous* les groupes socialistes et révolutionnaires qui tiennent à y venir doivent être reçus. En effet, il n'y a aucune raison pour dire que les groupements ouvriers; *plus* les social-démocrates, seront admis, mais qu'on ne veut pas de congrès composé des unions ouvrières, *plus* les social-démocrates et *plus* les anarchistes et toutes les écoles socialistes. C'est préjuger d'avance que les groupements ouvriers *doivent* être social-démocrates et travailler pour les politiciens.

« Si tous les partis ouvriers et groupements ouvriers acceptaient cette résolution, il n'y aurait qu'à s'incliner devant la bêtise humaine. Mais c'est précisément ce qui n'est pas. Le parti ouvrier hollandais, par exemple, n'en veut nullement. Le parti américain n'en veut plus, et il vient de décider qu'il ne prendra désormais aucune part à la politicaillerie. Les Espagnols probablement ne voudront pas non plus de l'exclusivisme marxiste, et les Italiens de même. En sorte que, leurs votations ayant lieu par nationalités, Liebknecht aura de nouveau à parader comme représentant du parti ouvrier du Brésil, ou peut-être même des îles Sandwich. »

Le parti ouvrier socialiste révolutionnaire, que l'on appelle vulgairement le parti allemaniste, a lancé de son côté une grande proclamation « aux camarades syndiqués ». — « Les professionnels de la politique, y est-il dit, ne cachent pas leur intention de s'emparer de ce Congrès, pour le faire tourner au profit du parlementarisme.

« Aujourd'hui, l'on veut opposer aux Congrès ouvriers des Congrès de députés, qui donneraient, en *directeurs*, la marche à suivre au prolétariat tout entier, et qui subordonneraient l'émancipation des travailleurs à l'action purement politique, en laissant de côté la question économique, qui seule peut captiver l'attention du monde du travail.

« La conquête des pouvoirs publics ne donnera jamais que des résultats inefficaces et n'est pas le seul but à atteindre.

« Vous affirmerez de nouveau que la grève générale est le seul moyen pour arriver à une transformation économique pour le bien-être de l'humanité. »

* *

Mais les précautions sont déjà prises pour que le Congrès ne soit pas troublé par « les questions irritantes et inutiles qu'y pourraient porter les anarchistes et les révolutionnaires violents, tels que les allemanistes. — « Quant à la question de l'acceptation des anarchistes, elle me paraît très simple, m'écrit M. Édouard Vaillant; ils ne peuvent être admis en tant qu'anarchistes dans un Congrès exclusivement socialiste; mais rien ne les empêche d'y pénétrer comme délégués de syndicats. Cela a peu d'importance, l'ordre du jour ne devant pas s'écarter de la discussion des questions socialistes pour admettre des débats capitalistes ou anarchistes. »

L'ordre du jour du Congrès comprend les questions suivantes: guerre et arbitrage, politique coloniale, question agraire, immigration d'étrangers dépourvus de moyens d'existence, conflits entre le travail et le capital, création d'un office central de statistique et de relations internationales. — Les trois premières questions (qui sont du pur possibilisme) émanent des guesdistes. Sur la première, les syndicats français, les socialistes hollandais, italiens et espagnols, et quelques anglais déclareront que, les ouvriers ne voulant plus se battre pour assurer l'existence des capitalistes de tous pays, ils repoussent toute composition et préconisent le refus du service militaire.

La deuxième, ils la repousseront purement et simplement, pour les mêmes motifs. Sur la troisième, qui est la question agraire, ils n'ont absolument aucune idée nette (1). Cette question sera donc unique-

(1) Nos socialistes sont d'une terrible ignorance sur cette question. Au Congrès de Limoges, un délégué disait que pour résoudre la question agraire, il n'y avait qu'à enlever toutes les haies, tous les murs, toutes les limites ! — Vous avez voyagé de nuit, lui répondit le directeur du Musée social. » — « Pourquoi ? » — « Parce que, si vous aviez voyagé de jour, vous auriez vu que dans la Beauce et dans la Sologne, il n'y a pas de haies. Il n'y a pas besoin de haies pour produire du blé et des arbres. Pour produire de la viande, c'est différent; aussi vous auriez vu les haies reparaître dans les pays d'élevage, du côté de Limoges, par exemple. »

ment débattue par les marxistes; les marxistes allemands voulant la destruction de la petite propriété à l'égal de la grande, et ne comprenant pas que l'on puisse s'occuper de « réparer » une institution destinée à périr à bref délai, les français au contraire prêchant le respect et l'amélioration de la petite propriété. Sur la question des immigrations, les anarchistes et révolutionnaires exprimeront leur étonnement qu'elle figure à l'ordre du jour d'un Congrès socialiste, au moins sous la forme sous laquelle elle est présentée; — toute demande de réglementation de migrations devant être : 1° une reconnaissance de l'État et de son pouvoir; 2° une violation du droit de chaque individu d'aller où il lui plaît. La terre étant propriété commune, il n'y a, tant qu'existera le système capitaliste, pour combattre les baisses de salaires causées par surabondance de bras, qu'à multiplier les groupements professionnels, à couvrir le monde entier d'un réseau de syndicats, d'unions, de sociétés de résistance, et, par ces sociétés, obtenir que partout où ils se rendront, les ouvriers ne vendent leur travail qu'au taux normal de la contrée.

« Je ne sais comment sera résolue la question des conflits entre le travail et le capital, m'écrit M. Pelloutier, secrétaire général de la Fédération des Bourses du travail. Il y a d'abord les grèves, le plus généralisées possible, et ce sera là le point le plus défendu par les délégués de syndicats; mais la Fédération des Bourses m'a chargé de présenter une autre solution, qu'elle estime, et avec raison, bien supérieure aux grèves partielles, c'est le *co-canny*, le système du *mauvais travail*. Dans la séance secrète où nous avons discuté cette question, j'ai noté des déclarations intéressantes, fruits de l'expérience personnelle, qui, mises en pratique (et c'est possible), seraient de nature à... gêner un peu les patrons. »

Voilà donc les derniers pronostics du Congrès. Le 24, il y a à Paris, sous les auspices de la Fédération des Bourses, une réunion des délégués des syndicats français, pour arrêter la tactique à suivre pour empêcher les évictions. Le 26, à Londres, réunion privée, le matin, des délégués antiparlementaires et anarchistes de tous les pays; le 28, meeting des mêmes pour protester contre le marxisme. Y prendront la parole : pour les Trade-Unions et le Labour indep. Party, Tom Mann et Keir-Hardie; pour les Allemanistes, Allemane et E. Guérard; pour la Hollande, Domela; pour les anarchistes, Kropotkine, Malatesta, Grave, Hamon, Pouget, Bernard Lazare, Pelloutier, Merlino.

* *

C'est le 27 juillet que s'ouvrira le Congrès, après une manifestation *monstre* qui aura lieu le dimanche 26 dans Hyde-Park, en faveur de la paix internationale. Le Congrès se tiendra à l'hôtel de ville de Saint-Martin, près de la gare de Charing Cross. La grande salle des séances renferme 750 sièges; mais il ne serait pas étonnant qu'elle fût insuffisante, puisque l'Angleterre à elle seule envoie 500 délégués.

C'est le quatrième Congrès international, le premier qui a eu cette particularité d'être double, à cause des divisions qui existaient alors entre le marxisme et le possibilisme, s'étant tenu au moment de l'Exposition de 1889, à Paris, le deuxième ayant eu lieu à Bruxelles en 1891 et le troisième en 1893. C'est dans ces réunions qu'a été élaboré le programme socialiste international, qui devait créer dans chaque pays un secrétariat national du travail, dont l'existence fut si éphémère. Ces secrétariats étaient chargés de centraliser les renseignements intéressant l'organisation et l'action ouvrière, de diriger la manifestation du 1er mai et de tracer un plan d'action internationale.

La durée du Congrès international est limitée à cinq jours. Les séances seront des plus longues et des plus laborieuses. Chaque discours prononcé en anglais, en allemand ou en français (ce sont les trois seules langues admises) sera répété dans les deux autres langues que celle dans laquelle il aura été prononcé. — Aussi la durée des discours ne doit pas dépasser vingt minutes pour les rapporteurs de commissions et dix minutes pour tous les autres orateurs. L'orateur fût-il au milieu de sa plus belle période qu'il sera obligé par la cloche présidentielle de s'arrêter à l'instant même. M. Jaurès ne pourra pas, ô tristesse! faire un discours de trois jours! Il se dédommagera vraisemblablement à Hyde-Park.

A la première réunion générale du lundi, à onze heures du matin, un président de langue anglaise nommé par le comité organisateur présidera, avec un délégué de langue allemande et un autre de langue française, également nommés par le comité organisateur, comme vice-présidents. Le président prononcera un discours de bienvenue, auxquels répondront les vice-présidents. La séance d'ouverture sera terminée à une heure, et les diverses commissions siégeront pendant l'après-midi.

Les autres séances plénières du Congrès auront lieu le mardi et les jours suivants, de dix heures du matin à midi et demi et de deux heures à cinq heures de l'après-midi.

Tout est donc minutieusement réglé. Reste maintenant à apprendre sur place si l'ordre du jour sera suivi, et si les questions qui doivent être discutées le seront avec cet esprit calme et pratique que voudraient lui donner non seulement les Anglais, peuple

positif, mais encore les anciens révolutionnaires d'antan, devenus gens sensés et réfléchis, depuis que l'Esprit parlementaire est descendu en eux.

LÉON DE SEILHAC.



MA NORMANDIE [1]

Monsieur Guillaumot, pharmacien.

M. Guillaumot est pharmacien à Montué depuis la révolution de 48. Il est vieux jeu, désagréable, quinteux, mais on lui pardonne tout, parce que ses produits sont de premier ordre et qu'il est d'une honnêteté professionnelle à laquelle médecins et clients se plaisent à rendre hommage.

Une dame entre à la pharmacie :

— Monsieur Guillaumot, voulez-vous me donner cinquante grammes de citrate de magnésie?...

— Vous avez votre ordonnance?

— Pas besoin d'ordonnance pour se purger, voyons, monsieur Guillaumot.

— Mande pardon, je ne livre rien sans ordonnance de médecin, moi, Madame, vous le savez bien.

— Oh! monsieur Guillaumot, vous n'êtes pas aimable!

Et M. Guillaumot redresse sa petite taille et riposte :

— Je ne suis pas un épicier, moi, Madame.

M. Guillaumot ne livre jamais rien sans ordonnance. C'est un principe. Et les hommes de 48 ne badinent pas avec les principes.

Ces dames prétendent qu'à certains jours, M. Guillaumot n'est pas à prendre avec des pincettes. M. Guillaumot, en effet, a ses lunes.

Un matin, Mme Jousset, qui fait parfois la sucrée avec lui pour l'amadouer, entre à la pharmacie :

— Bonjour, monsieur Guillaumot, comment vous portez-vous?

— Qu'est-ce que ça peut vous f...iche à vous? riposta brutalement M. Guillaumot.

Monsieur Guillaumot, homme politique.

L'entrée de M. Guillaumot au café Gassot est toujours une entrée à effet. A quatre heures et demie précises, il pousse la porte d'un coup de poing et demeure quelques secondes encadré dans la baie, la cravate à la Guizot ceinturant deux fois son col raide, le chapeau aux larges ailes un peu sur l'oreille, l'œil féroce, la moustache hérissée. Puis il crie d'une voix formidable.

— Auguste! une absinthe.

Et tout le cénacle est agité d'une rumeur. C'est que M. Guillaumot est un « vétéran de la démocratie ». C'est même l'unique démocrate de Montué, où déjà les républicains sont rares, un démocrate de 48, cette « grande époque » dont il a gardé le chapeau, la redingote et la *Foà!*

Sous l'Empire, M. Guillaumot a été dix-huit ans « comme dans un cauchemar ». C'est au Quatre Septembre seulement qu'il a senti un « peu d'air libre circuler dans sa poitrine de vieux républicain ». Aujourd'hui, il est poussif, catarrheux, apoplectique, mais il met tout, emphysème et catarrhe, sur le compte de l'Empire.

— J'ai été dix-huit ans sans respirer, Monsieur.

Le curé Brunetère.

Le curé de Montué, l'abbé Brunetère, est un enfant du pays. Il tutoie tout le monde, les hommes comme les femmes. Il a marié ceux-ci avec celles-là, fait faire la première communion à toutes et à tous, baptisé les petits, enterré les vieux. Son autorité est indiscutable et nul ne songe à s'y soustraire. Il fait la pluie et le beau temps, le maire est un petit seigneur à côté de lui. Ses prônes familiers font plus pour la moralité du pays que le képi galonné du garde champêtre ou le tricorne des gendarmes.

C'est un brave homme, il s'intéresse aux petites affaires de ses ouailles; il sait mener de pair le spirituel avec le temporel. Son confessionnal est un cabinet de consultation. C'est un père et c'est un juge de paix aussi. Il sait arranger les différends, assoupir les haines, étouffer les rancunes, apaiser les discordes, réconcilier les ennemis, écraser les procès dans l'œuf.

C'est un aïeul qu'on vénère et qu'on aime, et à qui l'on laisse certaines libertés de langage et d'allures.

Dans la rue, quand il rencontre le « gas » Nicolas, qui a vingt-cinq ans, il le prend un peu brutalement par l'oreille et lui dit d'un ton fâché :

— Mauvais garnement! tu ne veux donc plus faire tes Pâques! Un ancien thuriféraire!

Les deux vicaires.

Le curé de Montué a deux vicaires : l'un, l'abbé Riffard, appointé par le gouvernement, l'autre, payé par le château dont il est l'aumônier de fait, pendant la belle saison : c'est l'abbé Duchêne.

L'abbé Duchêne est petit, mal rasé, la soutane râpée, le rabat moucheté de grains de tabac. C'est un bénédictin pour le travail. Il passe sa vie dans les

---

1. Voyez la *Revue* du 18 juillet.

bouquins. Dehors, il se hâte d'un pas furtif, lève à peine les yeux, salue à tort et à travers, par peur de ne pas saluer assez.

L'abbé Duchêne a la confession en horreur. Il ne confesse qu'à son corps défendant, cherche par de petits trucs discrets à se soustraire à cette pénible tâche. Aussi est-il tout en joie de l'arrivée de l'abbé Riffard. Il ne confesse plus maintenant aucune de ces dames. Les religieuses du pensionnat, elles-mêmes, l'ont abandonné. Il n'a gardé que les garçons de l'institution Nouvel et les trois vieilles gâteuses de l'hospice.

L'abbé Riffard est grand, bien découplé, de superbe allure; il poitrine sous sa soutane de drap fin, comme un officier sous le dolman. Il a l'œil d'un conquérant, le profil altier, la lèvre impérieuse, le menton volontaire. Ses cheveux, si touffus qu'ils cachent à peu près sa tonsure, moussent et ondoient par derrière, laissant flotter, quand il passe, des odeurs. Il regarde les gens en face, ne salue qu'à bon escient, traverse d'un pas ferme le petit bourg, la tête haute et le chapeau sous le bras.

Ces messieurs, un peu par jalousie, l'ont surnommé *Fend-l'air*.

Ces dames, depuis l'arrivée de l'abbé Riffard, rivalisent d'entrain et de piété; c'est à qui pillera son jardin pour embellir le sanctuaire. Les premières roses ne vont plus aux barbotines des cheminées, mais aux grands vases de l'autel. Et les maris commencent à faire la grimace.

L'abbé Riffard a galvanisé le pays. Tout le monde marche maintenant au doigt et à l'œil.

A la dernière Fête-Dieu, comme le gas Pacôme, ahuri peut-être de tant de pompe, ou pour faire le malin, restait couvert au moment où passait devant lui le saint sacrement, dans un grand vacarme de musiques, de tambours, de « genou terre! » et de bruits de claquoir, l'abbé Riffard sortit des rangs en surplis, l'étole autour du cou, et d'un revers de main fit sauter la casquette du « gas ».

Et la foule de goguenarder en sourdine :

— Hé! dis donc, gas Pacôme, tu n'y as pas d'mandé l'argent de ton reste à Fend-l'air!

Le sermon interrompu.

M. Haberton et M. Vizet ne font leurs Pâques ni l'un ni l'autre; pourtant ils « fréquentent » et « ne manqueraient pas la messe pour un empire »!

A la messe, c'est presque tous les dimanches la même comédie, une comédie qui dure depuis plus de trente ans.

Bien carré dans son banc, rembourré d'un coussin de velours, juste en face de la chaire, M. Haberton suit attentivement l'office sans lever le nez de sur son livre. Et quand le curé monte en chaire, que tous les eucologes se ferment et que tous les regards et toutes les attentions convergent vers le vieux doyen, au visage placide et à la chevelure de neige, seul, tout seul dans toute l'église, M. Haberton continue imperturbablement sa lecture.

Pour avoir la paix, la plupart du temps, le curé feint de ne pas voir cet étrange paroissien qui affecte de mépriser la parole de Dieu quand elle sort de la bouche de son curé. Mais certains jours, sa bile s'échauffe, il s'interrompt brusquement au milieu d'une phrase et il attend, les yeux fixés sur M. Haberton, mais M. Haberton feint de ne pas comprendre.

Et le curé éclate :

— Je constate, mes frères, qu'il y a parmi vous des gens assez inconvenants, pour avoir le nez dans un livre quand un prédicateur est en chaire.

Nouveau silence. Tous les regards se braquent sur M. Haberton. Mais celui-ci reste impassible et tourne même bruyamment un feuillet, comme pour signifier au curé qu'il se moque pas mal de sa mercuriale.

Quelquefois, le curé passe outre, mais les jours où il est bien impatienté, il tape violemment de sa main grasse le rebord de la tribune sacrée et clame d'une voix courroucée, dont les échos des voûtes se renvoient avec stupeur les éclats :

— C'est pour vous, monsieur Haberton, que je dis cela!

Et M. Haberton, désarçonné du coup, ferme son livre, rougit un peu, croise ses mains sur son gilet azur où pendeloque toute une sonnaille de bijoux massifs, et tourne ses pouces d'un air indifférent.

Avec M. Vizet, c'est une autre « paire de manches ». Les bras croisés, la bouche narquoise, il écoute le curé, debout, appuyé à une colonne, le regard rivé sur la chaire. Et quand le prédicateur avance un point de dogme un peu hardi, narre, sur quelque bienheureux, une anecdote un peu étrange, M. Vizet commence par hausser les épaules, puis on l'entend qui bougonne : « Hon! hon! hon! » et qui maugrée à la fin, à haute voix, au grand ébahissement de ceux qui ne sont pas habitués à ces scènes, pourtant coutumières :

« Parguié! Pourquoi pas! Où donc qu'il a encore pris ça, lui? En v'là-t-y un hâbleux! »

Et le curé, hors de lui, tape sur la chaire en criant : « Ah! ça finira! ça finira!... »

Et ça durait toujours.

Cela dura jusqu'à la mort de M. Vizet.

Monsieur Jousset, dit Jean Mêle-Tout.

M. Jousset a été longtemps une des personnalités les plus remuantes du conseil municipal. Il est tellement encombrant que ses collègues, excédés par

les bourdonnements de cette mouche du coche, se sont employés aux dernières élections pour qu'il ne fût pas renommé.

Depuis, M. Jousset est ulcéré, amer. Son activité se consume en marches sans but, à travers la campagne; sa rancœur se résout en protestations grincheuses contre tout et contre tous; son fiel s'épanche en conseils rageurs qu'on ne lui demande pas, à propos de tout et à propos de rien.

On l'a surnommé Jean Mêle-Tout.

Pour se détendre les nerfs, pour apaiser les rumeurs grondantes de sa bile, il marche, marche encore, il marche toujours, s'arrêtant pour critiquer, au cours de sa promenade enragée, le travail des cantonniers, le maçonnage d'un aqueduc, la façon de cultiver des paysans.

Parfois, brusquement, il enjambe un échalier.

— Qu'est-ce que c'est que ce fumier-là, père Gautier? Mais en vérité, on dirait que c'est de la bruyère! Vous êtes pas fou! père Gautier, de fumer avec de la bruyère!

— J'fume avec de la *brière* parce que j'ai pas de paille! quiais! c'te bêtise, riposte le paysan.

Plus loin, M. Jousset aperçoit une roche qui crève un bout de champ. Et le voilà qui, pris d'une indignation subite, tape dessus avec sa canne.

— Vous laissez du grison dans votre champ! Mais regardez-les! les voilà qui labourent autour, tranquillement! Voulez-vous bien m'enlever ça!

— L'enlever! l'enlever! c'est facile à dire.

— Allons donc! Attelez-moi quatre chevaux dessus et déracinez-moi ça. Une fois débité, ça vous fera du bon ballast pour empierrer vos chemins défoncés d'ornières. Tas de routiniers!

Et par les petits sentiers où ronchonne son éternelle mauvaise humeur, derrière les haies de coudre ou de troënelle, qu'il sabre à grands coups de canne rageurs, le même ricanement le signale et se propage :

— Tiens! v'là Jean Mêle-Tout qui va faire son inspection!

La chambre d'ami.

En province, un passage de troupes est toujours un événement. A Montué, c'est presque une fête. Tout le monde tient à loger son soldat. Trouvant que cela fait moins d'aria, les Jousset ont demandé un officier. Ils mettent à sa disposition la chambre d'ami.

Et pourtant, cette chambre d'ami, aucun officier ne l'a jamais habitée. C'est que, presque tout de suite, il est arrêté dès le seuil par l'air hostile de la chambre.

La porte ne ferme que par la pression du bois contre le chambranle. Une glycine a poussé son feuillage par la fenêtre dont les vitres grelottent, dans leurs cadres démastiqués, à la moindre carriole qui passe dans la rue.

Un écran bouche hermétiquement le foyer de la cheminée; sur la tablette de sapin peinte en marbre, une minuscule pendule indique, sous un voile de gaze, une heure immobile. A droite de la fenêtre, une petite toilette supporte un pot à eau qu'on dirait sorti d'un ménage de poupée.

Le lit s'enfonce dans la pénombre d'une alcôve inquiétante. Les draps sont humides, les couvertures, trop courtes, sentent le moisi. Au pied du lit, un fauteuil bancal fait vis-à-vis à une chaise boiteuse.

Tout proclame que cette chambre d'ami n'a jamais abrité un seul ami; tout crie à l'intrus, le foyer obstrué comme la pendule muette, le fauteuil boiteux comme la fenêtre qui ne ferme pas, comme la glycine qui a pris possession de la chambre :

— Que viens-tu faire ici? Va-t'en!

L'officier comprend presque toujours ce langage et s'en va coucher à l'hôtel.

L'ennemi du curé.

M. Rabeau, ancien greffier de la justice de paix, a donné sa démission à la suite d'un héritage qui lui permet de vivre largement de ses rentes. Il s'est empressé d'acheter la seule maison libre du pays, située rue de l'Église.

Malheureusement, son jardin jouxte celui du curé. Et M. Rabeau n'aime pas la « calotte ». La haie mitoyenne est si petite que les deux jardins ont l'air de n'en faire qu'un; si bien qu'on entend de l'un tout ce qui se dit dans l'autre, et qu'on voit de l'autre tout ce qui se fait dans l'un.

Les premiers jours, en homme bien élevé, l'abbé Brunetère a risqué quelques phrases banales sur « les petits pois qui s'annonçaient bien, et les hannetons qu'on avait vus de bonne heure cette année ». Mais M. Rabeau a tout de suite remis le curé à sa place. A ses politesses, il a répondu, le chapeau sur la tête, par une impertinence.

Maintenant la guerre est déclarée. M. Rabeau est à journée entière dans son jardin, discutant à haute voix, avec sa femme, de faits divers outrageants pour le curé; il se promène avec affectation, le long de la haie, les jours où l'abbé Brunetère donne à déjeuner à ses confrères, si gênant, ces jours-là, si indiscret, que ces messieurs n'osent plus, comme jadis, venir, après le café, fumer leur cigare dans le jardin. Et voilà que M. Rabeau vient d'avoir l'idée géniale de dresser sournoisement un geai bavard, qui sautille sur la haie du matin au soir, en criant,

dès qu'il aperçoit une soutane : « Calotin ! calotin ! crrrotte pour le calotin ! »

Afin de se mettre à l'abri, le curé, à bout de patience, a fait construire, le long de la haie mitoyenne, un mur de six pieds.

Il va jouir enfin paisiblement de son potager, il pourra fumer son cigare sur sa petite terrasse, accoudé sur le mur bas qui clôt le potager du côté de la campagne, dans la contemplation de la merveilleuse vallée de l'Huisne, qui déroule devant ses yeux l'immense tapis de ses prairies ondoyantes.

Eh bien, non !

Un matin, le curé fut réveillé en sursaut par un bruit inaccoutumé de tombereaux et de jurons de charretiers. De l'autre côté de la terrasse et du petit mur où s'accoude chaque jour sa rêverie, il aperçut des terrassiers, des maçons, des pierres, du sable : tout un chantier installé dans le champ voisin.

M. Rabeau a acheté la bande de pré qui borde le presbytère ; et tout le long de la terrasse du curé, il fait construire une muraille, une muraille immense, une muraille de cinq mètres de haut, une muraille de folie puisqu'elle ne sert à rien, mais une muraille qui bouche hermétiquement au curé la vue de la vallée, une muraille exaspérante qui enferme le vieux prêtre dans son jardin comme dans une boite.

Les Avignon.

Mme Avignon est une femme de tête. Au lendemain de son mariage, elle prit les rênes de la maison et ne les abandonna plus, au grand profit de M. Avignon, marchand de bois en gros, qui reconnut tout de suite en sa femme un administrateur de premier ordre.

Un administrateur un peu exigeant, car M. Avignon n'a pas le maniement des fonds du ménage. Il reçoit jusqu'à l'argent de ses besoins personnels par petites sommes dont il est tenu de rendre un compte exact, « à un sou près ».

Pour avoir la paix, incapable d'ailleurs de lutter avec une femme d'une énergie aussi combative, le bonhomme s'est laissé faire. Seulement il pratique la carotte avec délices.

C'est maintenant une lutte sournoise de chaque minute avec sa femme qu'il appelle le Patron. Ce sont des ruses d'Apache et des combinaisons de potache en sortie, pour arriver à faire sauter, çà et là, un louis ou deux sur une opération. M. Avignon en est arrivé à acheter et à vendre son bois à la commission, comme un courtier, avec de petits pots-de-vin stipulés pour lui, qu'il va toucher en cachette avec une joie de gamin, au fond de quelque auberge de roulier.

Lorsqu'on s'étonne et qu'on lui demande à quoi lui sert l'argent de ces rapines extra-conjugales, M. Avignon cambre sa taille mince, fait un rond de jambe et réplique avec un sourire entendu :

— Hé ! hé ! mais tiens ! c'est pour faire le jeune homme !

Le porteux de tintenelles.

Le clocheteur, qu'on appelle plus souvent le porteux de tintenelles, était chargé, avant la Révolution, de sonner aux carrefours, à minuit, en gémissant : « Priez pour les trépassés. »

Aujourd'hui il ne réveille plus les vivants pour leur enjoindre de prier pour les morts. Il se borne à annoncer les décès.

Il a conservé le costume du temps : une dalmatique noire galonnée d'argent et parsemée de larmes.

Au bruit de ses tintenelles, les portes s'ouvrent et les fenêtres s'entre-bâillent.

Tous les deux cents mètres, le clocheteur s'arrête et annonce :

« J'arcommande à vos prières l'arpos de l'âme de défunt... d' la paroisse de c'bourg. La partie (1) des frères (2) à neuf heures. »

Et il repart, s'arrêtant de porte en porte pour donner des détails.

Au café Charron, comme en quelques autres, le clocheteur fait une halte. Par les temps chauds, la dalmatique est lourde, et de crier les morts, cela donne la pépie aux vivants.

Il pénètre dans le café, trousse sa soutane, pose les tintenelles sur une table et lampe un coup de cidre. Puis, la bouche essuyée d'un revers de sa manche noire, où deux tibias s'entre-croisent sous la grimace d'une tête de mort, il reprend sa tournée. Il va ainsi de commune en commune, de village en village, de hameau en hameau, et fait dans sa journée tout le tour du canton. Quand il rentre le soir, son pas est mal assuré, sa barrette est sur l'oreille, sa langue est sèche en dépit des « coups de cidre », et ses idées sont un peu brumeuses.

Un soir de juillet, il s'arrêta pour annoncer le décès de la maîtresse Goël, au petit hameau de Saint-Roch, devant le café Hamelin, qui comptait parmi ses stations habituelles. Tout le village attiré par les tintenelles était aux écoutes.

Les stations avaient été fréquentes. Le bonhomme, l'esprit un peu vague, se cala péniblement sur ses jambes ; et, les yeux fixés machinalement sur l'enseigne où s'étalait en grosses lettres rouges le nom du cafetier, DÉSIRÉ HAMELIN, il oublia la maitresse Goël et prononça lentement dans le silence du village :

« J'arcommande à vos prières l'arpos d' l'âme de

(1) [illegible]

(2) [illegible]

défunt Désiré Hamelin, d' la paroisse de c' bourg. »

Hamelin était sur sa porte. Il resta un instant interloqué, puis il cria, goguenard :

— Dites donc, père tintenelles ! m'est avis qu'vous allez un peu vite en besogne. J'sui pas core mort !

Les Pâtissiaux.

On venait de procéder aux élections législatives.

Le candidat socialiste avait promis monts et merveilles : « Chacun doit vivre du produit de son travail. La terre appartient de droit à celui qui la cultive. Si vous me nommez, je ferai tous mes efforts pour qu'elle appartienne de fait à celui-là, et pour obtenir une meilleure répartition des biens. »

Battant le conservateur de quelques voix, le candidat socialiste avait été élu.

— Faut voir, disaient les paysans.

— Maintenant qu'il est nommé, demanda confidentiellement le père Cottin à Derbot, le maître farceur, quand est-ce qu'on va partager ?

Cottin, qui cumulait les fonctions de suisse avec celles de chaisier, avait depuis longtemps jeté son dévolu sur les Pâtissiaux, un pré « de première » et, qui plus est, un poste de pêche sans équivalent dans toute la vallée de l'Huisne.

Cottin était depuis vingt ans la tête de Turc de Derbot, qui jouait avec sa crédulité comme un chat avec une pelote de fil.

— Faut le demander, *ton* pré, mon « gas » Cottin, lui dit-il, et devant témoins encore, pour qu'on n'aille pas le donner à d'autres.

Cottin, perplexe, se grattait la nuque : le pré convoité appartenait au comte de Vorèze, le chef du parti conservateur.

Au banquet qu'on tint le dimanche qui suivit les élections pour célébrer le succès du candidat avancé, les habituelles phrases pompeuses sur « l'invincible marche en avant du progrès social, qui a enfin rompu les entraves séculaires dont l'infâme réaction tentait vainement de l'enchaîner » furent débitées entre la poire et le fromage.

Au dessert, Derbot se leva tout à coup et fit signe qu'il allait parler. Il n'y avait pas de bon banquet sans discours de Derbot. Courts, incisifs, les laïus de ce Romieu local étaient de petits chefs-d'œuvre d'esprit fumiste et pince-sans-rire.

Il expliqua que « l'heure était enfin sonnée, au cadran des revendications, de reviser le cadastre et de procéder en toute équité au partage des biens promis par le nouveau député ».

— N'est-ce pas, citoyens ?

Tout le monde acquiesça dans le pressentiment de quelqu'une de ces bonnes farces dont Derbot était coutumier.

Alors, l'orateur se mit froidement à dépecer le pays, lopin par lopin, et à en attribuer un morceau à chacun des assistants :

Tout à coup, on entendit glapir une petite voix aiguë, celle de Cottin, qui cria, au milieu du silence :

— A moi les Pâtissiaux !

— Très bien ! Cottin, approuva Derbot.

Et Cottin continua :

— A moi les Pâtissiaux ! Tant qu'à messieurs les prêtres, un peu de diminution !

Cottin, qui est aujourd'hui un homme d'église considéré, car il est marguillier et fait partie du conseil de fabrique, Cottin n'aime pas beaucoup qu'on lui rappelle cette histoire.

Léo Trézenik.

VARIÉTÉS

Les chiens et les chats d'Alexandre Dumas fils.

M. Roïdis, un des écrivains grecs les plus spirituels et les plus lus, vient de publier, dans le journal grec l'*Éphimeris* deux charmants feuilletons sur le séjour que fit Alexandre Dumas à Athènes il y a vingt ou vingt-cinq ans. M. Roïdis commence par assurer les lecteurs que la nouvelle de la mort d'Alexandre Dumas l'a plongé dans une grande tristesse. « D'abord, dit-il, parce que je l'aimais. Ensuite parce que son souvenir me rappelle la vie heureuse et gaie que nous menions à Athènes à l'époque où je fis la connaissance du célèbre écrivain français il y a vingt-cinq ans. » M. Roïdis regrette donc les temps passés ce qui est un sentiment naturel. Les raisons des regrets de M. Roïdis sont plus spéciales et méritent d'être notées. Elles s'appliquent particulièrement à la ville d'Athènes. La capitale de la Grèce, dit M. Roïdis, s'est embellie depuis cette époque de splendides constructions, d'une superbe Académie en marbre, de beaux magasins éclairés à la lumière électrique, de vastes et confortables hôtels, de restaurants, de brasseries, etc., etc. Mais tout cela ne peut pas faire renaître cette bonne et large hospitalité de jadis, ces mœurs simples, ces réunions quasi fraternelles et patriarcales dans les maisons toujours ouvertes aux amis. Maintenant la civilisation a importé chez nous le luxe, les beaux meubles, les valets galonnés ou cravatés de blanc, les *five o'clock* et mille et une choses encore. Il y a vingt-cinq ans, tout était simple, sincère, naturel. On se réunissait familièrement, on causait sur des sujets intéressants, et la gaieté franche régnait partout...

M. Roïdis se trouvait un soir dans une des maisons les plus recherchées d'Athènes : à côté du grand salon il y en avait un second, petit, qui n'était le plus souvent éclairé que par le feu de la cheminée, ce qui lui donnait un charme particulier. Là, les messieurs se mettaient quelquefois à genoux devant le feu, pour re-

tirer des cendres des marrons qu'ils épluchaient au risque de se brûler les doigts et qu'ils offraient aux dames Athéniennes.

Ne trouvez-vous pas charmant ce tableau décrit par M. Roïdis des réunions mondaines tenues dans la bonne ville de Pallas il y a un quart de siècle?

Ce soir-là le grand salon était désert; tout le monde se trouvait réuni dans le petit salon illuminé *a giorno*. Les personnes présentes étaient des amis ou des connaissances de M. Roïdis, sauf un grand monsieur, entre deux âges, aux larges épaules, qui assis dans un fauteuil restait immobile comme une statue, à l'exception de sa langue, laquelle se trouvait dans un mouvement perpétuel. Cette immobilité du corps et cette volubilité de la langue, me rappelèrent, ajoute M. Roïdis, le colosse parlant de Memnon. Il paraît que ce visiteur tenait tout le monde sous le charme de sa parole, car on l'écoutait avec une grande attention. Chose curieuse, les animaux domestiques eux-mêmes se tenaient tranquilles ce soir-là... J'ai oublié d'ajouter que la maison possédait deux chiens, trois chats qui d'ordinaire gambadaient sans façon à droite et à gauche et qui ne se gênaient pas pour grimper sur les genoux des visiteurs; et aussi un lièvre apprivoisé et un perroquet qui souhaitaient la bienvenue aux hôtes par un mot aimable.

Il y avait cependant dans le salon une petite personne qui ne semblait pas goûter fort les paroles de l'inconnu. C'était une petite fillette de cinq ans, la fille de la maîtresse de maison. Le monsieur aux larges épaules interrompait souvent sa causerie pour adresser un mot à la petite en l'invitant à venir l'embrasser et en lui promettant comme prix de ce baiser une jolie poupée *parisienne*. Tout était inutile; la petite restait intraitable, ce qui, au lieu de contrarier, amusait beaucoup au contraire le colosse parlant. Il chanta à cette occasion les louanges de la petite qui ne voulait pas vendre son baiser, lui promit tout de même sa poupée, et fit la réflexion que si Eve avait été une Grecque, le serpent n'aurait pu la tromper facilement par l'offre d'une pomme.

M. Roïdis se demandait qui pouvait être ce merveilleux causeur lorsque la maîtresse de maison le prit par la main et le présenta à l'inconnu:

— M. Alexandre Dumas!

A ce nom, l'écrivain grec, qui ne soupçonnait pas la présence d'Alexandre Dumas à Athènes, fut tellement interdit qu'il ne put prononcer un seul mot. Quelques minutes après, Alexandre Dumas quittait la maison en compagnie de M. Roïdis et d'une autre personne. La soirée était superbe, un clair de lune athénien imposait presque une promenade nocturne. Alexandre Dumas voulait se promener « pour se dégourdir les jambes », ce que M. Roïdis trouva fort naturel après l'immobilité que le célèbre auteur de la *Dame aux Camelias* avait gardée dans son fauteuil « comme une statue sur son socle ». Et pendant qu'ils se promenaient à travers les rues d'Athènes en vue de l'Acropole et des autres monuments de l'antiquité classique, la conversation alla bon train. Sur quel sujet roula-t-elle? M. Roïdis dit que parler à un auteur tel qu'Alexandre Dumas de ses œuvres eût été de la dernière impolitesse. Pouvait-il y avoir par le monde des gens qui ne les connaissaient pas? C'est en adressant la parole aux écrivains médiocres qu'on doit mentionner leurs œuvres, leur dire qu'on les a lues, qu'on les a admirées. Il ne fut donc pas question de théâtre ni de littérature ce soir-là. La conversation se porta tout d'abord sur la maison que les deux écrivains venaient de quitter. M. Roïdis fit alors observer à Alexandre Dumas que, comme la fillette s'était montrée farouche et ingrate envers lui, de même, lui, il s'était montré injuste envers ce bon chien *Loulou* qu'il avait chassé impitoyablement lorsque le pauvre animal vint lécher ses mains en secouant joyeusement la queue, tandis que, au contraire, il caressa les chats qui n'avaient même pas daigné lui jeter un regard.

— C'est justement pour cette raison que j'aime et que j'estime les chats, répondit immédiatement Alexandre Dumas, tandis que je déteste les caresses et les cajoleries des chiens.

Le sujet de la conversation était trouvé. Dumas parla longuement; il traita pendant plus d'une heure la question des chats et des chiens en marchant lentement sur les larges trottoirs en marbre blanc des rues d'Athènes, et son discours — car c'en était un — n'était interrompu, par moments, que par le bruit d'une voiture qui passait, ou par quelques groupes de jeunes étudiants qui se promenaient en fredonnant une chansonnette ou un chant guerrier. M. Roïdis dit que Dumas parlait comme s'il était soudainement inspiré. Était-ce la remarque de l'écrivain grec sur *Loulou* qui l'inspira?

Voici en résumé cette curieuse dissertation d'Alexandre Dumas sur les chiens et les chats.

L'homme aime les chiens par pur égoïsme. Des qualités qu'il rencontre il n'apprécie que celles dont il peut tirer profit et il méprise celles dont il n'espère rien. L'homme calomnie les chats; il ne leur reconnaît aucune qualité pour la simple raison que ces pauvres animaux n'acceptent pas de devenir ses esclaves. Par contre, il reste aveugle aux défauts des chiens parce que ceux-ci lèchent ses mains et gardent la maison. Le plus grand défaut du chien est qu'il se soumet à toutes les humiliations pourvu qu'il ait l'honneur de vivre en esclave avec l'homme. Cette cohabitation avec l'homme et les nombreuses leçons de convenance et de bonnes manières qu'il reçoit tous les jours ne peuvent pas modifier la grossièreté naturelle et les mauvais instincts du chien. Lorsqu'il voit arriver à la maison les amis de son maître ou il ne les reconnaît pas et aboie, ou il s'élance sur eux pour les caresser et salit leurs vêtements. S'il sort à la promenade avec son maître, il exprime sa joie par des bonds et des aboiements qui n'ont aucun sens, puis il va se vautrer dans un tas d'ordures ou court saluer toutes les chiennes qu'il rencontre.

Il aboie comme un idiot en regardant la lune et mord sa propre queue comme un toqué. Il n'existe pas au monde un être plus sale que le chien. Il est toujours couvert de puces; il satisfait ses besoins devant tout le monde, sans vergogne, et ce qui plus est, il se delecte dans la coprophagie. Et que dire de ses dégoûtantes amours? Et comme si toutes ces qualités ne suffisaient pas, il a encore la rage. Elle lui arrive on ne sait pour-

quoi, comment, et des hommes, qui se vantent d'être créés à l'image de Dieu seront condamnés à la plus affreuse des morts pour avoir été mordus ou simplement embrassés par cet ami fidèle. Et cependant l'homme pardonne tout au chien, tous ces horribles défauts jusqu'à la rage elle-même, pourquoi ? Parce que le chien, de tous les animaux, seul a la bassesse à ce point développée, qu'il va jusqu'à baiser la main qui le bat. L'insatiable désir de l'homme de dominer, d'opprimer, de tyranniser lui fait considérer la bassesse comme une vertu propre à contre-balancer tout autre défaut.

Tant que le chien se borne à ses devoirs naturels qui sont de garder la maison, de surveiller les moutons, de chasser le lièvre ou de conduire les aveugles, il est utile certainement; mais dès qu'il est promu au rang de compagnon et de convive de l'homme, il devient insupportable et son maître absolument ridicule. Il vous est souvent arrivé de rencontrer à la promenade une vieille dame traînant en laisse un petit chien, pas jeune non plus, qui oblige quelquefois sa maîtresse à s'arrêter pendant un quart d'heure sur le trottoir : il y laisse des traces de son passage, qui forcent les passants attentifs à changer de direction et ceux qui ne le sont pas à changer de chaussures aussitôt rentrés chez eux. Et y a-t-il un seul homme qui n'ait pas maudit ces petits monstres que les dames, cocottes ou marquises, font venir au prix de l'or de Londres ou de la Havane et qu'elles font coucher sur leurs genoux ou sur des coussins de satin et qui n'ont comme mission et comme travail que d'ennuyer par leurs aboiements les visiteurs ou de leur inspirer le dégoût lorsqu'ils lèchent avec leur sale langue le visage de leur maîtresse ?

Puis après avoir soufflé et déboutonné son pardessus pour respirer plus à son aise il continua :

— Quoi de plus ridicule que le maître d'un grand chien, son compagnon inséparable à la promenade, dans les visites mondaines, dans ses voyages en chemin de fer et aux villes d'eaux ? Comme Thiers est devenu l'historiographe de Napoléon le Grand, de même ce monsieur devient l'historiographe et le louangeur de son grand chien. Il se promène avec cet air de fatuité propre à ceux qui possèdent un beau chien. Il jette un regard oblique pour observer si les passants tournent la tête pour admirer son chien, et tranquillise les enfants qui ont peur du grand chien, en leur disant : « Ne craignez pas, mes petits amis, il est doux comme un agneau ; vous pouvez le caresser. » S'il lui arrive d'être fatigué et de s'asseoir sur le banc d'un jardin public, il trouve toujours une occasion pour entamer la conversation avec son voisin, un vieillard retraité, un soldat, un prêtre ou une nourrice, et cela uniquement pour leur chanter les louanges de son quadrupède, leur parler de ses qualités, de son dévouement, de sa fidélité, de son intelligence, de ses exploits cynégétiques et autres ; il n'a garde d'oublier de leur raconter combien de chats son chien a étranglés, car dans l'idée de ceux qui aiment les grands chiens, un chien qui n'étranglerait pas les chats ne vaudrait rien. Et ces pauvres chats, personne n'oserait les plaindre, car on a en général l'idée que le chien a un bon cœur, peut-être même une âme candide, tandis que le chat est sans cœur, traître, scélérat, ingrat, incapable de sentir la moindre affection pour son maître.

« Sur ce sujet je suis d'un avis diamétralement opposé et j'ai le défaut de toujours exprimer franchement et sans périphrases mon opinion. Il m'est donc arrivé très souvent de me voir poser des questions comme celles-ci : « Comment faites-vous pour aimer les chats ? Comment « pouvez-vous les préférer aux chiens ? » La surprise des personnes qui me posaient ces questions était pour moi une preuve que j'avais devant moi des gens qui ne méritaient pas l'honneur que je me donnasse la peine de discuter sérieusement avec eux. Je me contentais donc de répondre que j'aimais les chats sans savoir pourquoi, comme il arrive à la plupart des personnes qui aiment. La vérité est cependant que je les aime précisément pour leurs qualités propres que leurs dépréciateurs superficiels s'efforcent de transformer en défauts, et surtout pour leur dignité contre laquelle vainement s'évertue la bassesse du chien. En effet, la plupart des gens n'aiment pas les hommes dignes et réservés qui n'ouvrent pas leurs bras au premier venu à leur première rencontre et dont la conquête demande et du temps et des efforts. Tel le chat qui n'est jamais le premier à venir caresser quelqu'un, qui ne demande rien et n'accepte pas ce qu'on lui offre avant de l'avoir au préalable bien examiné, bien flairé et bien tâté du pied. Il accepte ce qu'on lui donne sans témoigner sa reconnaissance d'une manière bruyante, car il croit qu'il avait droit à l'avoir du moment qu'on a jugé bon de le lui offrir. Il faut être vraiment aveugle pour pouvoir nier les qualités du chat lorsqu'il est petit. Il est tout grâce, joyeuseté, gaîté, vivacité. Adulte, il devient le type perfectionné de la gravité et de la dignité, tandis que le chien reste toujours un gamin étourdi et mesquin jusqu'à ce que la vieillesse vienne le paralyser complètement. Il est vrai que le chat vole aussi quelquefois un poulet rôti ou une côtelette ; mais par contre, il préférerait mourir de faim que de devenir coprophage. On l'accuse d'exterminer, en dehors des souris, les oiseaux sans faire distinction entre les pierrots et les rossignols. Mais est-ce que les hommes ne se conduisent pas de même entre eux, et ceux qui ont des ongles ne s'efforcent-ils pas de déchirer ceux qui ont des plumes ? Du moins, le chat chasse pour son propre compte et n'aurait jamais accepté, comme fait le chien, pour l'extermination de ses frères, les autres animaux, de s'allier à l'homme qui le bat. On peut orner le cou du chat d'un ruban en satin, mais on ne pourra jamais lui passer un anneau de fer et l'attacher à une chaîne : on peut l'apprivoiser par des caresses, mais jamais le subjuguer par des coups de cravache. Au lieu de lécher la main de celui qui le bat, il la mord au contraire ou il se retire lentement et avec une majestueuse dignité en montrant les ongles comme un soldat son sabre lorsqu'il est obligé de se retirer. Il est tellement adroit dans ses mouvements qu'il peut se promener sur le bureau de l'écrivain ou sur la toilette d'une jolie dame au milieu d'encriers et de flacons de parfums sans renverser ou casser le moindre objet. Son poil a la douceur de la soie et ses lèvres ont la couleur de la rose. Il faut supposer que ses calomniateurs eux-mêmes reconnaissent

ces qualités puisqu'il leur arrive souvent d'appeler « ma petite chatte » la femme qu'ils aiment, tandis que ce serait une grave insulte que de les appeler « ma chienne ». Quel nom donnez-vous, vous autres Grecs, à la femme que vous aimez ?

— A ce point de vue, répondit M. Roïdis, nous sommes plus galants que vous autres Français. Au lieu de donner aux femmes des noms d'animaux, nous les appelons, lorsqu'elles nous le permettent, « mon âme », « ma vie », « lumière de mes yeux », etc. Mais ne croyez-vous pas que vos compatriotes évitent d'appeler « ma chienne » la femme qu'ils aiment pour la raison que, le chien étant considéré comme le symbole de la fidélité et de l'affection constante, la comparaison de la femme au chien pourrait paraître à celle-là comme une amère ironie ?

— Je vous avoue, observa Dumas en riant, que je n'ai jamais fait cette réflexion. Mais je sais que les femmes digèrent très facilement toute sorte d'éloges et elles pourraient prendre comme sincère et dépourvu de toute ironie même l'éloge de leur constance. Un des amis de mon père avait comme bonne une négresse de la Guadeloupe à qui son parrain en plaisantant avait donné le nom de Blanche. Tous ceux qui entendaient l'appeler Blanche riaient; elle seule n'avait jamais pu comprendre pourquoi son nom provoquait l'hilarité générale. Et puis nous trouvons aussi dans l'histoire des noms de femmes fidèles et constantes, ce qui fait que je considère la comparaison avec une chatte beaucoup plus appropriée que l'autre.

Et on ne peut pas m'accuser pour cela de haïr les femmes du moment que j'estime tellement les chats; et certes, je ne suis pas le seul. Les Égyptiens les adoraient comme « des fils de la lune » et représentaient sous la figure d'un chat la déesse Isis. Quant aux modernes, je ne parle pas de Michelet, de Théophile Gautier, de Baudelaire et autres bien connus. Je me borne à vous citer mon ami intime et grand philosophe Hippolyte Taine qui compose en cachette des chants en l'honneur des chats. A côté de la grande masse des cynophiles, il a toujours existé et existe toujours une minorité choisie qui pense que le chat, ce chat qui a de la pudeur, de la dignité, qui aime la liberté et abhorre l'esclavage, qui se lave dix fois par jour la figure, qui cache ses amours dans les ténèbres de la nuit et sur les hauteurs des toits, est le véritable type de la noblesse de race et de nature, et que, par contre, le chien est le type de l'être bas et rustre, élevé par la bassesse et la flatterie. Son élévation date de la Révolution française alors que toute supériorité était poursuivie comme un crime et que les gens sales, les flatteurs populaires, les aboyeurs et les enragés régnaient seuls.

Pendant que Dumas parlait ainsi, l'horloge d'une église voisine sonna minuit.

— Minuit ! s'écria Dumas. Je dois me lever de bonne heure. Bonne nuit. J'espère vous revoir.

Et ce disant, il héla d'une voix formidable un cocher qui passait. Il sauta dans la voiture et disparut, laissant son compagnon sous l'impression de sa virulente improvisation sur les chats et les chiens. M. Roïdis ajoute qu'il n'a eu le bonheur de revoir Alexandre Dumas que plusieurs années plus tard, en Italie. Mais ce n'était plus l'homme gai et bien portant qu'il rencontra pour la première fois à Athènes. Dumas était malade. Il accueillit l'écrivain grec avec son urbanité accoutumée et causa longuement avec lui. Cette fois-ci le sujet de la conversation était tout autre. Dumas parla à M. Roïdis de la femme : « si la femme est capable d'apprécier une œuvre littéraire ».

Trois semaines après le départ de Dumas d'Athènes, M. Roïdis recevait de Paris une caisse contenant une superbe poupée. C'était la poupée promise à la fillette. Dumas y joignait sa photographie avec quelques lignes « pour sa petite amie ». La poupée parisienne existe toujours intacte, dit en terminant M. Roïdis, mais il y a longtemps déjà que « la petite amie » de Dumas ne joue plus avec elle. Elle a eu, depuis, deux autres poupées, plus jolies encore. De ces deux poupées, l'aînée se laisse aussi difficilement embrasser que sa mère : la cadette, celle-là, on peut l'embrasser encore.

NAPOLÉON I ET ALEXANDRE

M. Vandal s'est voué à l'histoire de nos relations avec la Russie, et la Russie lui a porté bonheur. Après un premier ouvrage sur Louis XV et Élisabeth, il a entrepris de nous raconter par le menu toutes les péripéties de l'alliance russe sous le premier Empire. Il a écrit sur *Napoléon et Alexandre* un livre attachant et solide, aussi riche de science que de talent (1). Il a obtenu dès l'abord un franc succès, qui est allé s'affirmant de volume en volume. Il a bénéficié sans doute de l'intérêt passionné qui depuis quelques années s'attache au premier Empire et aux choses de Russie. Mais il n'a rien sacrifié aux préoccupations actuelles, et il a traité avec une rare impartialité ce problème délicat. Il a vraiment fait œuvre d'historien.

A son récit il a toujours donné pour base les documents originaux, imprimés ou inédits, français ou étrangers, pièces diplomatiques, correspondances, mémoires, et l'on sait si la matière s'est enrichie de nos jours. Il a eu communication de divers documents encore inconnus qui se conservent dans des familles. Il a fouillé avec une attention particulière les archives de Paris et de Pétersbourg. Surtout il a tiré grand parti de plusieurs dossiers peu utilisés jusqu'ici et d'une importance capitale : ce sont les lettres, dépêches, rapports ou procès-verbaux de conversations avec Alexandre, adressés directement à Napoléon par ses ambassadeurs de Pétersbourg, Savary, Caulaincourt et Lauriston.

Armé de tant de pièces nouvelles, M. Vandal a pu

(1) [illegible]

renouveler sur bien des points la question. Mais, de plus, il a eu l'esprit de ne se point laisser écraser par tous ses documents. Quoiqu'il nous conte tout en détail, il chemine allégrement, et nous avec lui, au milieu de toutes les intrigues diplomatiques. Et, de temps en temps, il s'arrête ou ralentit le pas pour brosser avec une véritable maîtrise quelque grand tableau d'histoire, comme les entrevues de Tilsit et d'Erfurt, la suprême apothéose de Dresde au printemps de 1812, la marche de la Grande Armée, ou l'épopée lamentable de la débâcle de Russie. Çà et là, des anecdotes, des scènes typiques, d'amusants épisodes, comme les mésaventures du pauvre Kourakine, si bien mystifié à Paris par le duc de Bassano. Et, toujours au premier plan, les figures énigmatiques d'Alexandre et de Napoléon.

Si M. Vandal excelle à dégager la physionomie des choses et des faits, il sait en tirer aussi la philosophie, la leçon politique; et cela sans phrases, sans parti pris, sans vaines hypothèses. Il croit à une sorte de justice immanente qui, un jour ou l'autre, fait retomber sur chacun le châtiment de ses fautes. En 1812, la France et la Russie, dont l'intérêt évident était de rester unies, ont été poussées l'une contre l'autre par des malentendus et des soupçons réciproques, conséquence inévitable de leur association pour la conquête et de leurs abus de pouvoir respectifs, le partage de la Pologne et la guerre d'Espagne. Et l'auteur en conclut à quelles conditions peut durer une alliance franco-russe, condamnée à rester purement défensive et désintéressée ou à se briser. Je n'affirme point qu'on ne puisse expliquer autrement les faits, ni que l'histoire soit toujours si morale. Mais, assurément, cette philosophie politique, qui domine le récit, élève sans effort le ton de l'ouvrage, et elle a inspiré à l'auteur quelques-unes de ses plus belles pages. Elle donne de l'unité et un sens au drame.

Car il s'agit bien là d'un véritable drame. Avec plus de netteté et de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, M. Vandal montre que l'alliance russe a été l'idée essentielle de Napoléon, et l'événement capital de son règne. Ces cinq années d'alliance, enthousiaste d'abord, puis défiante, marquent une crise décisive dans la vie politique de l'Europe, dans la destinée, et, j'ajouterai, dans le caractère même de Napoléon.

I

Cette union inattendue de la France et de la Russie devait déterminer dans l'Europe du temps une crise très grave, parce qu'elle menaçait d'inaugurer un ordre politique tout nouveau. Il semblait jusque-là que la Russie ne fût point sortie tout à fait de la barbarie asiatique. Du moins, quand elle se mêlait aux affaires d'Europe, elle conservait des airs d'intrus. Pour nos hommes d'État du xviiie siècle, l'Europe s'arrêtait à la Pologne, à la Suède, à la Turquie, nos alliées traditionnelles contre la maison d'Autriche. Quand ils virent la Russie progresser vers l'ouest, ils lui en voulurent presque de venir déranger leur conception de l'équilibre européen. Ils croyaient utile de surveiller cet ennemi de nos alliés, ne craignaient pas de s'en servir à l'occasion, mais sans se résigner à l'admettre franchement dans le concert des nations civilisées, ni à lui faire sa place dans les congrès. Le point de vue n'avait guère changé pendant la Révolution. Catherine II nous avait combattus, mais assez mollement, et surtout pour détourner l'attention des affaires de Pologne et d'Orient. Paul Ier, puis Alexandre Ier avaient pris une part active aux coalitions contre nous; on les avait vaincus, forcés de rentrer chez eux. Tout était dans l'ordre et dans la tradition, quand éclatèrent en Europe les nouvelles de l'entrevue de Tilsit. C'était le renversement de tout, un vrai coup de théâtre.

Ce coup de théâtre était, au fond, la chose du monde la plus naturelle. C'était la force des choses qui avait poussé l'un vers l'autre les deux souverains. Dans les terribles mêlées d'Eylau et de Friedland, Napoléon avait senti chanceler sa fortune. Il comprit alors qu'il devait chercher à diviser l'Europe pour en venir à bout et conquérir la paix. Or il avait besoin de la paix sur le continent pour avoir les mains libres, se tourner vers la mer et en finir avec l'Angleterre. Donc il se mit en quête d'un allié. Sans parti pris, il s'adressa successivement, ou simultanément, à la Prusse et à l'Autriche. En Prusse, il ne trouva que basses adulations ou duplicité. En Autriche, le gouvernement se dérobait avec un sourire, et la société de Vienne ne désarmait pas. Napoléon n'eut plus d'espoir qu'en la Russie. Il venait de la battre, mais il sentait que de ce côté était la force. Les deux peuples, les deux empereurs avaient appris à se connaître et à s'admirer sur les champs de bataille; dans l'intervalle des canonnades, une mystérieuse sympathie avait attiré l'une vers l'autre les deux armées. Napoléon voulait un allié et savait la Russie forte, Alexandre désirait la paix, admirait Napoléon et n'oubliait rien des ambitions russes en Orient: voilà pourquoi ils s'entendirent si promptement à Tilsit pour se partager le monde.

D'où vient donc que cette alliance conclue avec tant d'enthousiasme, et si avantageuse aux deux parties, ait duré si peu, ait été si vite compromise malgré les embrassades d'Erfurt, et ait abouti enfin à une rupture éclatante? Il y a d'abord les causes apparentes et les prétextes: les exigences réciproques des deux alliés, la lenteur de Napoléon à tenir ses pro-

messes, l'irrésolution d'Alexandre et son attitude équivoque en 1809, l'extension du grand-duché de Varsovie, le mariage autrichien, l'élection de Bernadotte en Suède, l'affaire d'Oldenbourg, le blocus continental, la guerre d'Espagne, l'ukase de 1810 qui équivalait à une rupture économique avec la France. Mais il y a une cause plus profonde, qui contient toutes les autres, et qui éclate aux yeux dans les documents cités par M. Vandal : c'est la méfiance réciproque.

L'alliance russe d'alors était une alliance purement personnelle, fondée avant tout sur l'amitié des deux chefs d'État. Or tous deux, au plus fort de leur amitié, eurent toujours une pensée de derrière la tête. Ils ne pouvaient s'empêcher de croire à la possibilité d'une rupture, ce qui était le bon moyen de la rendre inévitable. Le tsar, qu'effrayait un peu son remuant allié, le soupçonna toujours de soutenir la Turquie, et surtout de préparer une résurrection de la Pologne. Et dans les démarches où ces soupçons entraînaient le tsar, son partenaire voyait la justification de ses propres inquiétudes, une raison de plus de ne pas céder. Napoléon, de son côté, qui connaissait la mobilité d'esprit d'Alexandre, et qui le savait entouré d'ennemis de la France, redouta toujours une volteface. D'ailleurs, il se rappelait ses négociations de 1801 brusquement interrompues par l'assassinat de Paul Ier, et le gouvernement russe du moment ne lui paraissait pas tout à fait sûr du lendemain. Enfin, son imagination de Latin s'inquiétait parfois des mystérieuses profondeurs de la Russie, d'où pouvait sortir une nouvelle invasion de barbares. Dans le doute, il croyait prudent de conserver ses gages, n'abandonnait pas entièrement la Turquie, arrondissait et couvrait de troupes le grand-duché de Varsovie. Quoique tous les documents nous le montrent très sincère dans son désir de maintenir l'alliance avec la Russie, il se donnait des airs de traiter son allié en adversaire du lendemain. Tous deux prenaient leurs mesures en conséquence, s'observant, s'accusant à tort, évitant de s'engager à fond, de rompre entièrement avec les ennemis de leur ami.

De là le malentendu croissant, les insinuations et les reproches, les querelles, les manœuvres sourdes, enfin la rupture, le duel à mort. Le soupçon avait si bien travaillé ces deux âmes, que chacun voulut la guerre pour prévenir l'attaque dont il se croyait menacé. Si Napoléon prit l'offensive en 1812, de nombreux documents prouvent que le tsar voulut le faire en 1811, et ne l'osa pas. L'amitié aboutit à la haine, comme l'alliance à la guerre ; si Alexandre fut généreux pour la France après la victoire définitive, il s'était plus que tous acharné contre Napoléon.

L'alliance russe brisée, la France vaincue, on voit reparaître aussitôt les conceptions traditionnelles de l'équilibre européen, les conceptions d'ancien régime. Mais l'échec final ne prouve pas qu'Alexandre et Napoléon se soient trompés à Tilsit. S'ils s'étaient loyalement expliqués, l'entente franco-russe, fondée sur des intérêts communs, pouvait durer longtemps. Et, si elle durait, c'était l'Angleterre isolée, épuisée, contrainte enfin de s'incliner. C'était une paix durable sur le continent comme sur les mers. Et la paix, c'était pour longtemps la grandeur de la France et de la Russie. En ce sens, il est clair que l'alliance conclue à Tilsit détermina une véritable crise dans la vie politique de l'Europe.

II

Une crise aussi dans l'esprit et dans le caractère de Napoléon : la crise suprême de l'orgueil et de l'ambition.

Si, avec une égale sincérité, l'on a pu porter tant de jugements contradictoires sur Napoléon, c'est, je crois, que l'on s'efforce ordinairement de se le représenter une fois pour toutes. Or il est allé de transformations en transformations. Et rien de plus naturel : un homme ne pouvait rester pareil à lui-même au cours d'une si prodigieuse fortune.

Le Bonaparte de 1789 n'avait presque aucun des traits de l'Empereur de 1810, ni même du Premier Consul. Ses notes et œuvres de jeunesse, publiées l'an dernier, prouvent qu'à vingt ans il n'avait encore ni ambition, ni goût de l'action, ni habileté, ni la moindre idée d'un rôle à jouer en France ; il n'avait ni éloquence, ni entrain, ni imagination. Pas plus que les autres, il ne se doutait que le germe de tout cela pût être en lui. C'était, en 1789, un officier consciencieux et taciturne, occupé à prendre des notes dans des livres d'histoire ou d'artillerie, soucieux surtout de venir en aide à sa famille et d'apprendre son métier de soldat pour combattre la France au cas d'une insurrection corse.

Mais les circonstances le poussent ; et à chaque étape de sa carrière va se révéler en lui une aptitude, une ambition nouvelle. Pendant un congé, il est mêlé presque malgré lui aux affaires de Corse, et il y acquiert le goût de l'action. Rejeté par l'hostilité des Paolistes dans le parti français, proscrit de Corse et séduit par les idées révolutionnaires, il devient Français de cœur. Mis en relations avec plusieurs conventionnels, et fort de leur protection, il commence à rêver de jouer un rôle dans la France nouvelle. A Toulon, il a le pressentiment de son génie militaire, et prend confiance en lui-même. L'ambition le rend habile, habile jusqu'à l'intrigue : il se fait le second de Barras. Il a des accès de joie folle, quand il obtient le commandement de l'armée d'Italie. Là il se révèle organisateur, orateur, et le premier tacticien de son

temps. Dès lors, le succès aidant, l'ambition le travaille ; l'inaction lui pèse après le retour d'Italie ; depuis le retour d'Égypte, il parle en maître. Au 18 Brumaire, il met la main sur la France comme sur son bien.

C'est qu'en lui ses campagnes d'Italie et d'Égypte avaient éveillé une faculté nouvelle, qui allait grandir démesurément : l'imagination. Une imagination très exaltée : Barras, qui le vit de près à cette époque, nous dit qu'il semblait « la proie d'une fièvre cérébrale perpétuelle » (1). Mais une imagination d'un genre très particulier, qui toujours part des faits, des résultats acquis, qui toujours aussi les dépasse, qui s'emporte même au delà des ambitions précises, sans compromettre pourtant le sens pratique ni la lucidité du coup d'œil au moment d'agir : imagination de Latin qui n'aime point à perdre terre, qui se plaît aux constructions logiques, et d'ambitieux honnête, qui consulte d'abord l'intérêt du jour, mais qui ensuite se justifie ses coups d'État par des théories.

Ce qui emplit d'abord cette imagination de Bonaparte, depuis l'Italie, depuis l'Égypte, jusqu'à l'empire, c'est le souvenir de l'ancienne Rome. C'est comme « consul » qu'il réorganise la France républicaine. Puis, l'ambition grandissant, il descend le cours des temps, il veut être le « César » démocrate, qui incarnera la Révolution pour en assurer les conquêtes. Pour se mieux rattacher au passé classique, il veut être roi d'Italie, et son fils s'appellera le « roi de Rome ». Comme les empereurs romains, il tourne d'abord toute son ambition vers l'organisation intérieure. Après les traités de 1802, il renonce à toute idée de conquêtes. Il juge l'empire assez grand, il veut la paix, très sincèrement ; et même il veut la liberté, dans la mesure où il la croit compatible avec l'ordre.

Sans doute il en serait resté là sans l'hostilité tenace de l'Angleterre. C'est la nécessité de la lutte contre l'Anglais qui fait de lui un despote et un conquérant. Un despote, parce que cette guerre sans fin l'oblige à concentrer entre ses mains toutes les forces de la nation, à transformer la France en un camp. Un conquérant, parce que les coalitions nouées par l'Angleterre le condamnent à avancer toujours, à annexer des provinces pour affaiblir et contenir ses adversaires, à bouleverser les pays voisins pour s'y ménager des alliés sûrs, pour en tirer des hommes et de l'argent. De conquête en conquête, il en arrive à ce rêve monstrueux, d'étendre sa domination ou son autorité sur l'Europe entière, pour tourner tout le continent contre l'Angleterre.

Il en était là dès 1806. Dans la rude campagne de 1807, il sent qu'un obstacle sérieux l'arrête, qu'il va user ses forces contre la Russie. Par un coup de génie, il trouve un allié dans le seul ennemi qui résiste sur terre. A Tilsit, il croit assurer la paix du continent et la défaite des Anglais.

Tout allait bien sans l'imagination du grand homme. Une crise d'orgueil se déclare, une sorte de folie des grandeurs. Fort de l'alliance russe, il croit pouvoir plier toute l'Europe à sa volonté, il brise qui lui résiste, frappe le pape, détrône des rois, annexe des États entiers pour assurer le blocus continental. Comme la vieille Europe s'est écroulée sous ses coups, il la reconstruit à son gré. Pour la première fois, il perd le sens du réel et du possible.

Mais, chose curieuse, quoique son imagination s'agite maintenant dans le vide, elle s'efforce encore de justifier les actes par des théories. Puisqu'il n'est plus le César démocrate du début, il se croit un nouveau Charlemagne. Le jour de son sacre, il avait fait porter devant lui par ses maréchaux la couronne, le globe impérial et l'épée du roi franc : ce qui n'était alors qu'une cérémonie tend à devenir une réalité. Napoléon, comme Charlemagne, n'est-il pas l'oint du pape, empereur des Francs, roi d'Italie, protecteur ou suzerain des Allemands, maître de l'Occident? Dans la réorganisation de l'Europe, c'est maintenant Charlemagne qui sert de modèle : royaumes feudataires, grands fiefs d'empire donnés à des soldats, marches des frontières, hiérarchie féodale. Ne pouvant se rattacher directement à Charlemagne, Napoléon du moins s'en rapproche, évoque l'ancien régime. Il appelle à lui la vieille noblesse, rétablit les majorats, met ses frères et ses parents sur les trônes des Bourbons, épouse une archiduchesse. A Dresde, il lui échappe d'appeler Louis XVI « son pauvre oncle ». Et toutes ces théories contradictoires se mêlent, se superposent dans son esprit : il se considère à la fois comme l'héritier de la Révolution, de Charlemagne et de Louis XVI.

Au milieu de ces hallucinations, il se rend compte que la principale garantie de sa puissance est dans l'alliance russe. Aussi a-t-il constamment l'œil sur son allié, pour le surveiller, l'amadouer, le ramener. Et c'est bien à contre-cœur qu'il entreprendra la campagne de Russie. Mais quand il voit la guerre inévitable, son imagination l'emporte encore plus loin. Puisque la Russie n'a pas voulu de son amitié, il la rejettera hors de l'Europe civilisée. Il rêve d'un grand empire européen, protégé contre les barbares de l'est par des confins militaires. Déjà il réunit tous les peuples du continent dans la Grande Armée, et il convoque à Dresde la diète des rois vassaux. Au témoignage de Bernadotte et de Destutt de Tracy, il emporte, en 1812, les ornements impériaux, pour se faire couronner à Moscou, après la paix, « empereur d'Occident, chef de la confédération

(1) *Mémoires de Barras*, t. III, p. 11[illegible].

européenne, défenseur de la religion chrétienne ». Derrière la Russie vaincue, il aperçoit l'Orient, qu'il songe à reconstruire, puis l'Asie centrale et les Indes. Ses soldats s'attendaient à marcher jusque-là. Un fusilier de la garde écrivait à ses parents : « Nous entrerons d'abord en Russie, où nous devons nous taper un peu pour avoir le passage pour aller plus avant. L'un dit que c'est pour aller aux Grandes Indes, l'autre dit que c'est pour aller en *Égypte*, on ne sait pas lequel croire. Pour moi, cela m'est bien égal ; je voudrais que nous *irons* à la fin du monde. »

Depuis Tilsit, l'imagination de Napoléon avait été si bien affolée par l'orgueil, qu'il avait perdu terre ; c'est pourquoi il lui arrivait parfois de ne plus se sentir aussi sûr de lui. S'il continuait à exiger que l'on crût à son étoile, lui-même était moins certain d'y croire. Il avait laissé voir quelque mélancolie après l'entrevue d'Erfurt, et il n'aimait point qu'on lui parlât des affaires d'Espagne. Dans les mois qui précédèrent son départ pour la Russie, il trahit plusieurs fois son inquiétude devant Savary ou d'autres ; et, chose grave, il ne se fâchait plus contre les prudents avis de Caulaincourt. Au moment de franchir le Niemen, une chute de cheval l'affecta comme un pressentiment ; et, jusqu'à Moscou, il eut de cruelles heures de détresse, attendant toujours qu'on vînt lui demander la paix. Mais bientôt, à la vue de la Grande Armée, au souvenir de sa puissance, son imagination s'affolait de nouveau, ramenait la confiance et les rêves de grandeurs démesurées.

La fortune tourne, et soudain un autre homme apparaît. Bernadotte, qui connaissait bien Napoléon, avait dit de lui « qu'il n'y avait qu'un seul cas où l'on pourrait le trouver en défaut, c'est quand il était bien battu ; qu'alors il perdait la tête, et que si l'on savait en profiter, il serait capable de tout abandonner ou de se faire tuer ; mais qu'il fallait bien saisir le moment, puisqu'une fois revenu à lui, il retrouve des ressources où personne ne les soupçonnerait ». Voilà bien le Napoléon nouveau, après 1812 : la résignation farouche pendant la retraite, la fuite éperdue loin des débris de la Grande Armée ; puis le sursaut, le réveil d'énergie, les miracles de 1813 et 1814 ; puis, de nouveau, la détresse de Fontainebleau et de l'île d'Elbe ; puis l'épopée des Cent-Jours, et enfin la fuite effarée après Waterloo. Dans l'effondrement de sa fortune, il s'abandonnait aisément, mais pour se relever à la première lueur d'espoir. Il redevenait l'homme des campagnes d'Italie. Mais il accomplissait en vain des prodiges. Il subissait alors le châtiment de ses rêves insensés, qui avaient épuisé la France et soulevé l'Europe. Il expiait la crise d'orgueil de Tilsit.

PAUL MONCEAUX.

CHOSES ET AUTRES

Le ruban rouge.

Le spectacle du célèbre Pezon, aux prises avec son lion Brutus, n'est pas plus effrayant que celui d'un ministre de l'intérieur face à face avec la liste des candidats au ruban rouge. Elle a des griffes et des crocs, cette Liste redoutable ; elle se débat, se hérisse, refuse d'obéir aux calculs mesquins du dompteur ! Allons ! la belle, il s'agit de passer par cette porte, de sauter par ce cerceau ! Et ce sont des révoltes furieuses, auxquelles répondent des coups de barre de fer et de fourche aux pointes acérées. La promotion de ce 14 juillet a donné lieu à une lutte particulièrement dramatique, et, plus d'une fois, les rugissements de la Liste, coupés par les brefs cris de défense du belluaire, ont jeté l'épouvante dans le quartier de la place Beauvau.

A côté du cabinet des délibérations se trouve une petite pièce grillagée : c'est là qu'on enferme la Liste et les fiers dossiers recouverts en papier fauve, qui complètent la ménagerie. Quand le ministre et ses directeurs sont réunis, armés chacun d'un énorme crayon bleu ou rouge, permettant de repousser d'un seul coup les attaques les plus pressantes, un huissier ouvre la porte de communication, et la bataille commence.

Durant plusieurs heures des bonds, des piétinements secouent les murailles du palais ministériel. D'un formidable coup de crayon, porté d'une main sûre, le ministre fait reculer les candidatures trop agressives. L'encre carminée coule à flots, rougissant les parquets, tachant les fauteuils et les plastrons de chemise, suintant sous les portes, et faisant passer des frissons de massacre sur les épaules des solliciteurs assis dans l'antichambre. Quand les crayons et l'encre ne suffisent pas, on a recours au feu, une odeur de roussi se répand dans l'immeuble, les cheminées envoient vers le ciel des torrents de fumée : ce sont les dossiers que l'on allume, toute la crinière débordante de la Liste flamboie !

Le dernier mot reste toujours au dompteur et à ses aides, mais dans quel état ils quittent le cabinet ! Brisés, soufflant, pareils à leurs victimes, au point que l'on ne sait quelquefois qui a le plus souffert de la Liste ou de ses vainqueurs, ceux-ci s'empressent de regagner leurs appartements et ils sont malades pendant trois jours. Il faut appeler les plus savants médecins de la Faculté, appliquer des bandelettes et des cataplasmes.

A la suite d'un de ces derniers combats, qui fut particulièrement acharné de part et d'autre, le ministre, alité et fiévreux, a pensé : « Ce n'est pas une vie... non, même pour un ministre, la vie que je

même n'est pas une vie. Pezon, le pauvre Pezon n'échangerait pas son sort contre le mien. Je ne puis résister plus longtemps à l'assaut de ces candidatures rugissantes. Il faut changer le système et la méthode : il faut absolument modifier cette loi misérable qui me prête si peu de secours dans ma lutte contre la Liste... »

Séance tenante, il a fait approcher de son lit une petite table, et, en vue de rendre la tâche du gouvernement plus facile et d'harmoniser l'institution du ruban rouge avec les besoins de la démocratie égalitaire et les appétits des temps nouveaux, le ministre a rédigé le projet de décret ci-dessous, que l'indiscrétion d'un vieil huissier, blanchi sous le harnais, nous permet d'offrir, en sa nouveauté intégrale, aux lecteurs de la *Revue Bleue*.

DÉCRET ORGANIQUE

PORTANT QUELQUES CHANGEMENTS DANS L'INSTITUTION DE LA LÉGION D'HONNEUR

TITRE PREMIER. — *Objet et composition de l'Ordre.*

Article premier. — La Légion d'honneur n'aura plus à récompenser les services ou les mérites.

D'une façon générale, elle est instituée pour consoler ceux qui n'ont jamais goûté les satisfactions du talent ou les joies attachées à la vertu et à la pauvreté.

Art. 2. — Le nombre des membres n'est pas limité ; tous les âges et tous les sexes peuvent y être admis.

TITRE II. — *Forme de la décoration et manière de la porter.*

Art. 3. — La décoration de la Légion d'honneur est une étoile en aluminium doré, métal très léger, qui permet d'étendre les dimensions de l'insigne sans augmenter son poids.

Le diamètre sera de 60 centimètres pour les chevaliers et officiers, et de 80 pour les commandeurs.

Art. 4. — L'obligation de porter une étoile de cette dimension sur la poitrine pourrait être désobligeante pour les légionnaires féminins et obscurcir l'éclat des soirées tant officielles que privées ; l'insigne sera porté, uniformément et sans distinction de grade, en sautoir sur le dos et retenue par deux bretelles en ruban moiré rouge.

Art. 5. — Le simple nœud et la rosette sont maintenus pour l'usage courant, mais considérablement agrandis. Les chevaliers auront la faculté de porter leur ruban en cravate ou autour du chapeau.

Quant à la rosette des officiers, une petite lanterne sera aménagée à son centre. Ils l'allumeront à la tombée de la nuit pour éviter de passer inaperçus.

TITRE III. — *Admission dans l'Ordre.*

Art. 6. — Tous les Français, âgés de vingt ans au moins et possédant 6000 francs de revenu, sont décorés.

Art. 7. — Le seront également ceux qui, sans moyens d'existence connus, pourront justifier d'une dépense annuelle de 20 000 francs.

Art. 8. — Le gouvernement, reconnaissant qu'il y a lieu d'encourager un art éminemment français, et qui, après avoir été pendant longtemps une de nos gloires nationales, est sérieusement menacé par la concurrence anglaise et américaine, l'art de la cuisine et de la pâtisserie, décernera chaque année un nombre de croix qui ne pourra pas être supérieur à dix, aux citoyens ayant inventé des mets ou des breuvages d'une saveur originale et nouvelle.

Art. 9. — Seront décorés tous les négociants, marchands, industriels, commerçants, fabricants, directeurs de compagnies et d'usines, constructeurs, architectes, ingénieurs, créateurs d'entreprises métropolitaines ou coloniales, maîtres de forges, de hauts fourneaux, de verreries, de filatures, de tissages, de chaudronneries, de blanchisseries, de boucheries et de boulangeries à la vapeur, qui auront fait leur fortune en cinq années, sans avoir fondé aucune caisse de retraite ni de secours pour leurs ouvriers et sans les avoir appelés au partage des bénéfices.

Art. 10. — Les lettres ayant toujours constitué une partie éminente du lustre national et le journalisme contemporain rendant les services les plus méritoires à l'instruction, à l'éducation et à la récréation du public, un lot de rubans rouges à déterminer sera distribué chaque année entre les auteurs qui n'écrivent pas de livres et les journalistes qui ne font pas d'articles de journaux ni de revues, selon le vieux jeu, mais qui s'insinuent dans les couloirs du parlement, rédigent les petites réclames des députés, arpentent le boulevard, tiennent des cercles, administrent des syndicats et des associations en divers genres, et passent courageusement une grande partie de leur vie dans les ascenseurs et à tirer les sonnettes, sous le nom de reporters, interviewers, échotiers et fait-diversiers, école nouvelle, qui est de la plus grande utilité dans une république parlementaire.

TITRE IV. — *Mode de réception des Membres de l'Ordre et du serment.*

Art. 10 (ancien 22). — Les grands-croix et grands officiers prêtent serment entre les mains du chef de l'État et reçoivent de lui leur décoration.

Le grand chancelier désigne, pour procéder aux

réceptions des chevaliers, officiers et commandeurs, un membre de l'ordre d'un grade au moins égal à celui du récipiendaire.

Art. 11. — Le récipiendaire prête le serment ci-après : « Je jure de ne jamais laisser, par ma faute, ma situation matérielle s'amoindrir ou mon état intellectuel s'améliorer. — Je jure de ne jamais rien faire pour venir en aide à mes semblables. »

TITRE V. — *Administration de l'Ordre.*

Art. 12. — Il sera publié, tous les ans, par les soins de la Grande Chancellerie, un annuaire de l'ordre de la Légion d'honneur.

Par un accord spécial avec la librairie Didot, cet annuaire remplacera à l'avenir le dictionnaire de Bottin.

Chaque légionnaire y disposera d'un espace proportionné à son rang et où il publiera les annonces que bon lui semblera.

Art. 13. — L'expérience ayant démontré que le Conseil de l'Ordre ne sert à rien et le présent décret achevant de le rendre inutile, le Conseil est supprimé.

Art. 14. — Toutes les dispositions contraires à celles du présent décret sont abrogées.

Art. 15 et final. — Ce décret sera expédié immédiatement en double exemplaire, par le directeur de notre cabinet, au Conseil d'État, pour être transcrit sans retouche ni observation d'aucune sorte.

Le ministre ayant terminé cet ouvrage mémorable s'endormit du sommeil de l'homme qui a rempli son devoir, et il se réveilla le lendemain parfaitement guéri.

Une souscription s'organise entre les nouveaux légionnaires pour élever un monument au Restaurateur de l'Ordre.

* *

Nous avons perdu le second et dernier des Goncourt : les apologistes ont dit que cet écrivain s'était rendu célèbre par ses études savantes sur les modes et les bibelots du XVIIIe siècle, par les curiosités de son style et par ses *japoniaiseries*.

Ce n'est pas la moindre de ces *japoniaiseries* que d'avoir par testament fondé une Académie afin de conserver l'esprit et les traditions de la *Japoniaiserie*.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Le portrait aux Salons.

Monsieur le Directeur.

En parcourant les expositions de peinture, quelques réflexions, suggérées par l'ensemble des œuvres et par chacune d'elles en particulier, m'ont paru devoir intéresser les lecteurs de votre estimable Revue. Ces notes intimes, relatives au *portrait*, pourront présenter, — je l'espère du moins, — une corrélation suffisamment précise, une assez probante utilité, pour ajouter encore à la somme fournie par le producteur de l'ouvrage et par celui qui le désigne...

La valeur du portrait, de cette manifestation au plus haut point humaine, est indéniable. Ce genre, primordial, est d'extrême difficulté. La preuve, visible, est dans la rareté, chaque année plus grande, de portraits *excellents*. De très grands peintres, des sommités artistiques, toujours au travail, à leur poste, pas assez, toutefois, ne se rendant pas assez compte, à leur place élevée, des perturbations incessantes que subit, chaque jour, *l'art présent;* ne sachant pas faire, selon la raison et le sens esthétiques, la part légitime à qui de droit, se trouvent à cette heure presque irréparablement débordés, distancés, et même, — à juste titre ou non, — méprisés!...

Nous ne pouvons ici préciser notre dire, cela nous mènerait trop loin. Nous exprimons simplement le désir, pour remédier à cet état morbide, non d'une *sélection* aveugle et irrationnelle, mais d'une alternance judicieuse, rénovant un art qui se meurt, et d'anémie et de pléthore, d'illogique uniformité, à l'aide d'une *transfusion* suprême, que les esprits sérieux, aimant le beau et le vrai, désirent, et que la force des choses, que la simple logique plutôt, saura bien imposer!...

L'éminent critique du *Journal*, M. Gustave Geffroy, s'exprime ainsi, parlant du portrait de femme exposé cette année par M. Jules Lefebvre, au Salon des Champs-Élysées : « Sec, gratté, usé, aminci comme une feuille de papier. » Partageant cet avis, nous serons plus explicite. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu trouver autre chose à ce portrait que superfétation, exubérance nuisible, inutilité complète, en un mot, *inintelligence de l'art*. Aucune enveloppe, nulle ambiance, ce qui fait qu'au lieu de nous offrir l'étude approfondie, savante, d'une tête, d'une expression, d'une attitude, d'un geste, de nous donner l'attrait d'une recherche, l'heureuse entente des ombres et des lumières, un effet, un relief; au lieu de dérober au regard charmé ce qui ne doit point l'occuper, on l'attire au contraire, d'un peu partout.

sans raison, sans motif, par des détails oiseux, nuisibles, démontrant surabondamment la pauvreté du *[illegible]* et l'insanité du moyen. Aussi n'est-ce point, malgré ce travail inouï, un portrait qui s'offre à notre vue, mais une image blanche, crue, inerte, se découpant sur un fond terne et fade, sans valeur ni tonalité!...

Quant à M. Bouguereau, sourd à tous les jugements, insensible à toutes les appréciations, il continue, on le sait, sans valable raison, son travail inutile. Ne changeant pas d'avis, puisqu'il n'en change pas lui-même, nous assimilons son monotone et sempiternel procédé à celui de M. Lefebvre, reconnaissant toutefois qu'il est plus *à rebours* encore, si l'on peut ainsi s'exprimer. Le public inconscient et l'acheteur profane continuent, eux aussi, pareille cécité. Nous estimons, comme c'est notre droit strict, que le mal produit est, *au point de vue de l'art*, plus grave que cela ne semble et qu'il est utile de le constater...

On se souvient de cet admirable portrait exposé en 1894 : celui de Gérome par Aimé Morot? C'était, à notre avis et à celui de la presse, d'ailleurs, le plus beau du Salon. Une ressemblance extrême, une intensité de vie énorme, une puissance, une chaleur de ton véritablement inouïes; la réalité même se détachant sur un fond coloré, brossé à touches larges, puissantes, bref, de main de maître!...Pourquoi faut-il que nous ne puissions dire ainsi de celui que M. Aimé Morot nous présente en 1896? L'avance était grande pourtant, mais quelques heures d'arrêt, d'inattention et voilà dix pas en arrière!... Nous espérons bien, pour l'honneur de l'art et pour ceux qui admirent à juste titre un tel artiste, qu'il saura bientôt se ressaisir et n'en point rester là.

Par contre, M. Paul Dubois affirme une fois de plus sa maîtrise. Par son magnifique portrait de *Mme la vicomtesse de M...* il démontre encore son talent multiple. Comme le président actuel du jury de peinture, — lequel nous donne cette année, plus terrible que les Euménides, une *Vérité* furibonde, jaillissant de son puits, un miroir d'une main et un fouet de l'autre, leçon démonstrative à l'adresse de ceux qui ne la veulent voir, — M. Paul Dubois, membre de l'Institut, directeur de l'École des Beaux-Arts, peintre et sculpteur, prouve qu'il a, lui aussi, malgré le court laps de temps, le don d'ubiquité. Ce n'est point la fatigue ni l'âge, on le voit, la cause des erreurs ou des aberrations dont nous venons de faire ressortir l'importance, ce dont on peut, du reste, se rendre compte par cette virtualité.

Le portraitiste Cesbron a eu l'ingénieuse idée de grouper en un tableau curieux plusieurs peintres de ses amis au milieu desquels il s'est placé lui-même. C'est une chose bonne et tout à la fois intéressante, ce qui ne gâte rien.

Nous suivons avec attention l'œuvre de Mlle Beaury-Sorel depuis 1886. Nous constatons, — en art la galanterie ne sied pas, — qu'il y a arrêt ou tout au moins défaillance. Une lourdeur générale empâte de plus en plus et dépare de très précieuses qualités. C'est rendre service à l'artiste — pour qui les flagorneries ne sont plus de rigueur et qui ne nous en voudra pas — de le lui signaler.

Par M. Ketten, un très original portrait, genre Eugène Carrière, — un peu trop noyé d'ombre pourtant, — de *M. Fernand Xau*.

Afin de donner une idée générale des portraits au-dessus de l'ordinaire et bons à remarquer, citons, de suite, ceux de *MM. Chartran, Gilbert, Comerre, Umbricht, Cain, Glaize, Hébert, Lehmann, Saint-Pierre, Machard, Braut, Grolleron, Guédy;* ceux de *Mmes Fould, Romani, Comerre, [illegible], Fontaine, Laudet.*

Quel superbe portrait en pied, le modèle du genre, que celui présenté à notre admiration par Mlle Jeanne Tournay! Son admirable sujet, *Mme Clovis Hugues*, toujours belle et puissante, surgit en une intensité de vie extraordinaire, sur un fond sobre, s'harmonisant avec sa longue robe noire et ses beaux bras croisés. Fière et calme, elle se dresse en sa force, s'affirme et s'impose en sa beauté!...

A citer le portrait, laborieusement traité, de *M. Édouard Detaille*, par M. Lemercier. De M. Barrias deux... *erreurs*. Nous les voulons éviter, mais un *clou* nous retient : le portrait d'un portraitiste par un autre portraitiste, *M. Carolus Duran* par M. Henner... Mais nous pouvons nous dégager et passons.

M. Marcel Baschet nous donne, sous une forme simple, un petit portrait de *M. Lavedan*, qui est tout uniment une merveille, chose constatée du reste par la presse et par tous ceux qui savent voir. Une autre toile, grande celle-là, du même auteur, captive également le regard : *M. Brisson*, président de la Chambre des députés. Œuvre virile et saine, travail sérieux.

Parmi les admirables *gravures*, — que l'on commence enfin à ne plus tant dédaigner, — citons avec une vive satisfaction, les superbes eaux-fortes, les magnifiques lithographies de *MM. Willette, Bardel, Chessa, Laguillermie, Jacquet, D'Arlinque, Courtry, Willemsens, Moutet, Lerendu;* de *Mmes Monfray, Léonard, Bardon, Goltdammer;* de cette dernière artiste une belle lithographie, acquise par la Société populaire des Beaux-Arts.

Passant de la gravure aux *pastels, aquarelles, dessins*, il nous faut mentionner, comme ayant signé d'exquis ouvrages : *Mmes Durozier, Huillard, Cordier, Dangon, Thiéry*. Joignons-y les sérieux travaux de *MM. Dantan, Baschet, Cormon, Souza-Pinto, Thirion, Lard, Lévy-Dhurmer, Aviat, Ladelle, Ragot...*

Que dire de M. Bonnat, que nous n'ayons déjà dit :

sa couleur est de plus en plus sèche et dure ; son dessin même lui échappe, et il est impossible, à moins de volontaire cécité, de ne pas voir le bras cassé, la main tordue, de son *portrait* de femme. Certes, son portrait d'homme est moins mauvais, et si ce n'était cette dureté stupéfiante de carton-pierre, cette sécheresse générale inhérente au *faire*, la simplicité de la pose, l'intensité de vie et d'expression, le relief, la chaleur, la largeur de la touche, feraient accepter cet ouvrage où restent encore plusieurs beautés. Mais pourquoi ne se point reposer, lorsqu'il est temps encore, sur des lauriers légitimement acquis, alors que l'on n'est plus à même de lutter à armes égales contre cette redoutable maîtresse si suggestive mais si impitoyable : l'impérieuse peinture ?... En plaçant la question sur ce haut terrain, nous respectons autant qu'il se doit ce travailleur émérite, cet artiste de grande valeur, ce maître jadis si puissant, que nous avons toujours défendu contre des attaques injustes, car nous ne saurions oublier la main virile à laquelle nous devons, — au Louvre comme au Luxembourg, et c'est là leur vraie place, — ces deux admirables portraits de *Thiers* et de *Léon Cogniet* !...

Nous achevons notre visite au Salon des Champs-Élysées par l'examen, l'analyse de l'œuvre magistrale, si justement consacrée par un *vote unanime*, indéniablement le meilleur des portraits exposés aux Salons de 1896 : celui de M. Benjamin Constant.

Ce maître a deux *envois*, mais nous parlons de celui qui représente son fils, car l'autre ouvrage, qui est aussi de mérite, est loin de le valoir, mais nous savons que deux portraits comme celui de *M. André Constant*, ne se font pas du même coup. M. Benjamin Constant a fait, pour parvenir à un tel résultat, non seulement un tour de force, mais, — que l'on nous permette cette expression, — *un tour de volonté*. Lui, le coloriste flamboyant, dont la palette a tous les prismes, il s'est senti, soudain, illuminé ! Il a transformé sa manière, bridé sa fantaisie, bâillonné sa vision, enchaîné sa folle ! Il n'a plus voulu, pour l'instant, de cette prodigue et il a cherché, cette fois, à dérober à Titien, à Holbein, à Velazquez, à Rembrandt, un peu de leur admirable secret !...

Il y a là, en effet, dans cette forte peinture, une recherche profonde de clair-obscur, une sobriété *voulue* de carnation et de costume ; une pose naturelle, un geste tranquille ; peu d'arrangement. Une mise simple, un fond, des attributs placés avec simplicité. Pas de note criarde, pas de ton cru ; seul, un morceau de rouge vif pour éclairer un peu le tout ; une tonalité douce, chaude et ferme à la fois, produisant une ambiance exquise ; l'intelligence, la valeur. Rien de heurté, de sec, de découpé. Un dessin juste, précis, une couleur sobre et savante. Une ressemblance extrême. L'attitude, le geste, l'expression, l'intensité, la vie... oui, la vie ! elle y est... Regardez ce portrait, regardez-le bien, il existe !... Le maître, cette fois, a mis dans son travail toute son âme d'artiste, tout son cœur de père, et c'est pour cela que nous n'hésitons pas à dire, certain de ne nous point tromper, que non seulement ce portrait est la plus belle, la meilleure œuvre des Salons, mais qu'il est et qu'il restera un *chef-d'œuvre* !...

Au Salon du Champ-de-Mars, précédemment protestataire, différent comme organisation, comme nombre d'œuvres et d'artistes, la facture, aussi bien, est tout autre. Les deux frères ennemis ne se ressemblent guère. Là-bas la cohue, le trop-plein : ici, l'air et presque le vide ! Le cosmopolitisme et la sélection règnent, et il est au moins facile de s'y orienter !...

Cela dit, — simplement pour constater le fait accompli, — passons à l'examen des peintures.

Il nous semble que M. Roll, par sa reproduction par trop inachevée des traits de *Dumas fils*, l'a pris d'un peu haut. C'est d'une désinvolture rare. La tête seule est un peu en valeur, le reste est encore dans les limbes... il est bon de l'y laisser.

M. Besnard, lui, qui a su produire, assurément, une suggestive et ravissante chose avec sa *Cascade*, n'en a point fait de même, toutefois, avec le *portrait* qu'il nous offre.

M. Béraud est plus extraordinaire encore en ses portraits du *P*[illegible] *d'O*[illegible] et de *M*[illegible] *R*....

Gervex, le coloriste si captivant, s'est aussi fourvoyé, et a pu faire, — nous ne faisons que le constater, — la stupéfaction de tous les critiques. Bref, c'est une aberration presque générale, qui ne nous donne que trop raison. C'est à se demander ce qui se passe en ces arcanes ? par quelles opérations mystérieuses peuvent bien se fondre, s'amalgamer, se triturer, ces intellectualités, pour en arriver ainsi, après tant de transformations inutiles, tant d'efforts superflus, après une *scission* bruyante, une sélection des plus cruelles, à un aussi piteux résultat ?

Tout n'y est pas ainsi, il est vrai, à ce *Salon*, et parmi ces choses discordantes, de belles et harmonieuses manifestations nous attendent, que nous saurons bien voir.

Mais voici les huit *portraits* de M. Carolus-Duran, que pastiche, un peu plus loin, à la cimaise, sans doute involontairement, M. Édouard Sain...

MM. Ayraud-Degeorge et Gustave Geffroy, ainsi que d'autres critiques, ne sont pas tendres pour le portraitiste consacré. Nous serons, nous, un peu moins sévère. Nous sommes même tout surpris que l'on ne se soit pas aperçu, cette année, de la tendance plus sobre, plus ordonnée que présente, certainement, [illegible]

un réel effort, très sérieux, dont il faut tenir compte. Un critique n'a de valeur, de raison, que s'il est clairvoyant et juste, sans cela ce n'est point un service qu'il rend. Nous reconnaissons pour notre part, sans peine, sans difficulté, le haut mérite de ce peintre, de ce portraitiste de race, mais dont la prodigalité irréfléchie, peut-être involontaire, désagrège, annihile, ou du moins dénature et paralyse les admirables facultés. Certes, nous comprenons la stupéfaction produite par cet amas de peinture; mais que M. Carolus-Duran se pénètre mieux de ce qui lui reste à faire; qu'il imite, l'an prochain, M. Benjamin Constant, et nous pourrons alors admirer sans réserves, de ce réel artiste, au lieu de plusieurs mauvaises choses, une ou deux bonnes, peut-être excellentes, et ce sera déjà beaucoup!...

Nous adressons, du reste, à plusieurs artistes du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées, pareilles remarques, attendu que ce qu'ils n'ont pas vu, compris, généralement, c'est l'importance considérable de cette *ambiance* suprême, qui fait surtout la suprématie puissante des anciens maîtres du portrait...

Que penser des quelques visages, physionomies prises sur le vif, achevés ou à l'état d'esquisse ou d'ébauche, face, profil ou de trois quarts, pastel, crayon, sanguine, surgissant des centaines de *dessins* que M. Puvis de Chavannes offre à notre admiration?... Qu'ils sont du plus grand dessinateur de l'heure présente...

Les captivants *portraits* de M. Weerts sont surtout *personnels*. Petites toiles suggestives, il faut s'arrêter devant elles, car ce sont des peintures exquises, au charme indéniable, qui se renouvelle toujours... Poses d'un naturel, d'une ressemblance extrêmes; figures expressives d'où la vie même rayonne et d'où s'échappe la pensée!... Du Rubens et du Van Dyck en petit, mais grand par la franchise du procédé, par la largeur du *faire*; dessin ferme, précis. Bref, — car il est superflu, après l'unanimité de la *Presse*, d'en exprimer davantage, — un travail de maître!...

Voici maintenant, traités de façon virile, — chose remarquable et remarquée, — les beaux *portraits* de Mlle Breslau, puis ceux, très bons, de M. Blanche. Enfin, avec des qualités diverses, ceux des peintres suivants : *MM. Raffaelli, Courtois, Sargent, Boldini, Burger, La Touche, Friant, Lœvy, Picard, Zorn* et *Frappa*.

A la section des *pastels, aquarelles, dessins*, citons *MM. Carrier-Belleuse, Friant, Dagnan, Lunois, Simas, Brouet, Cazin; MMmes Chamerot, Delpech, Breslau, Hennequin, Villedieu, Fleury*.

Nous ne pouvons que mentionner, comme extraordinaires de brio parisien, les très remarquables dessins de M. Renouard.

Les *gravures* sont superbes au Champ-de-Mars. Cet art noble et sérieux y prend sa légitime place. De M. Waltner, président, après ses deux belles eaux-fortes dont nous avons déjà parlé dans le *Journal des Artistes*, citons celle d'après *Roybet*, ainsi que son magnifique portrait de *Mme Jeoffrin*, lequel appartient à la *Gazette des Beaux-Arts*. Nous ajoutons à son nom ceux de *MM. Desboutin, Helleu, Jeanniot, Desmoulin, Letoula, Zorn, Cazin*. Du grand artiste Eugène Carrière, un seul portrait, mais qui suffit, d'une si originale facture, que tout le monde connait, celui de *Edmond de Goncourt*.

Pour terminer cette *étude*, après avoir passé en revue un aussi grand nombre d'ouvrages, — ce qui n'était point facile, on voudra bien en convenir, — afin d'exprimer, autant qu'il est possible, la quintessence, la caractéristique, la physionomie, des *trois Expositions générales*, il nous faut dire un mot du *Salon des Indépendants*, fermé à l'heure où nous écrivons pour lui ces lignes rétrospectives, mais qui n'en auront, peut-être, que plus d'intérêt pour les véritables amateurs d'art, toujours prêts à donner leur précieux secours aux tentatives généreuses.

Des *douze* salles dont il se composait, nous extrairons, comme *portraits* de valeur, ceux, certainement très bons, de *MM. Valton*, président de la Société, un artiste dont la réputation n'est plus à faire; *Daniel Monfreid, Trouillebert, Pellegrini, Serendat de Belzim, Slewinski, Valetta, Charon, Munch, Bonfils, Austen*; de *MMmes Berrin-Blanc, Derondel, Dufour, Guérard*.

D'originales, d'hilarantes caricatures du maître en ce genre, *Alfred Le Petit*, que nous ne pouvons énumérer, mais qu'il suffit de mentionner...

Certes, en l'absence de jury, d'inévitables *horreurs*, mais ces anomalies, prévues, n'enlèvent rien au regard du juge impartial et expert en la matière. D'aucuns peuvent ne pas voir ce libre Salon, — qui peut toujours se modifier, et devenir mieux encore, — tel qu'il est, sous son véritable jour, mais nous croyons fermement qu'il faut aider, — au nom de la dignité, de la liberté des artistes, — à ces originales et nécessaires initiatives, à toutes ces intéressantes manifestations.

CORTÈS-GAILLARD ARGUS.

Politique extérieure.

On se bat toujours en Crète malgré l'armistice accordé par le sultan et malgré les démarches de la diplomatie européenne, qui s'épuise en bons conseils et en sages recommandations à Constantinople, à Athènes et à la Canée. Tâche ingrate s'il en fut. Non pas qu'on lui fasse mauvaise figure et qu'on repousse ses avis. Au contraire : on les accueille avec défé-

rence, on se déclare prêt à les suivre, on s'y engage même, mais sans enthousiasme et avec l'arrière-pensée de les éluder, tant et si bien que les fusils ont bien réellement l'air de partir tout seuls.

* *

En cherchant bien on a cependant trouvé un coupable, Abdullah-Pacha, l'ancien *Vali* que Georgi-pacha Berovitch, ex-prince de Samos, a remplacé il y a trois semaines comme *Vali*, mais à qui l'on avait commis la faute de laisser le commandement des troupes, sans réfléchir, — ou peut-être parce que l'on avait réfléchi, — aux conséquences presque fatales de ce dualisme entre deux pachas du même rang, indépendants l'un de l'autre, l'un chrétien, l'autre musulman, et dont le second devait avoir sur le cœur la disgrâce partielle qui lui avait été infligée.

Abdullah-Pacha avait été envoyé en Crète vers la fin de mai seulement, au lendemain des massacres de la Canée qui avaient allumé l'incendie dans l'île et avaient déterminé l'intervention des puissances. Il était arrivée à la Canée avec des instructions qui n'avait rien de conciliant, et tout ce qu'il fallait pour les appliquer, c'est-à-dire des renforts sérieux, de solides bachi-bouzouks dont la solde était suffisamment arriérée pour que l'on pût compter sur leurs zèle à se payer sur la bête. Le grand vizir, à qui un correspondant de la *Nouvelle Presse Libre* de Vienne demandait son opinion sur les troubles de la Crète, a déclaré qu'ils provenaient surtout de ce que les Crétois « ne pouvaient rester tranquilles ». Abdullah-Pacha avait pour mission de les apaiser en les mitraillant, et il l'eût sans doute consciencieusement fait si on lui en eût laissé le temps. Mais le Sultan ayant consenti à faire droit aux réclamations formulées par les ambassadeurs des grandes puissances en faveur des Crétois, estimant sans doute qu'ils avaient des motifs valables pour « ne pas rester tranquilles », Georgi-Pacha fut nommé *Vali*, gouverneur général, un armistice fut proclamé, l'assemblée nationale convoquée, etc.

Les Crétois, il faut l'avouer, n'ont mis aucun empressement à reconnaître et à accepter les bienfaits un peu tardifs de leur souverain, et leurs députés, j'entends les députés chrétiens, représentant les insurgés, ne se rendirent à l'assemblée que pour formuler de nouvelles exigences. Ce n'était pourtant pas une raison suffisante pour dénoncer l'armistice comme l'a fait Abdullah-Pacha, auquel on avait peut-être oublié du reste de notifier la révocation de ses premières instructions.

Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs des six grandes puissances sont intervenus de nouveau et ont obtenu son rappel. Le commandement des troupes sera, dit-on, confié à un général qui sera sous le contrôle direct du Vali, et l'on espère que l'on arrivera ainsi sinon à l'apaisement définitif, du moins à une suspension assez complète et assez longue des hostilités pour permettre de mener les négociations à bonne fin avec les *épitropies* des insurgés. Il serait temps. Voici deux mois que l'on se bat là-bas, et la matière inflammable ne manque pas dans les environs. La situation insulaire de la Crète ne suffit pas pour garantir l'Orient contre la propagation de l'incendie si l'allumette continue à brûler trop longtemps.

*

Fort heureusement l'entente reste absolue et complète entre les grandes puissances et il y a toute apparence qu'elle se maintiendra.

Ce n'est pas du côté de l'Italie, dans tous les cas, que viendra le premier faux coup de barre, et le marquis Visconti-Venosta qui a consenti à reprendre, après une retraite de vingt années, le portefeuille des Affaires étrangères dans le cabinet Rudini reconstitué, n'est pas homme, encore moins que le duc Caétani di Sermoneta, auquel il succède, à recommencer les cascades de M. Crispi.

On a beaucoup parlé, en Italie surtout, dans les journaux qui trouvent que les désastres africains n'ont pas payé assez cher la gloire d'avoir été gouverné par M. Crispi, de la francophilie de M. Visconti-Venosta. Il faut pourtant s'entendre. M. Visconti-Venosta était ministre des Affaires étrangères de Victor-Emmanuel en 1870 et faisait partie du cabinet derrière lequel s'abritait le roi « galant homme », arguant de sa situation de souverain constitutionnel, pour oublier le protecteur et l'ami dont les malheurs lui avaient inspiré ce cri du cœur : « Pauvre empereur, mais je l'ai échappé belle. » M. Visconti-Venosta était encore ministre des Affaires étrangères du royaume d'Italie en septembre 1873 lorsque Victor-Emmanuel se rendit à Vienne et à Berlin pour jeter les bases d'une alliance qui ne devait se réaliser que neuf ans après, mais dont la raison était, dès lors, l'éventualité d'un conflit entre la France et l'Allemagne et l'appât, la perspective d'y gagner Nice et la Savoie en compensation de Trente et de Trieste abandonnées.

Ce ne sont pas là, il semble, des gages de tendresse exagérée pour la France, et le passé de M. Visconti-Venosta n'a rien qui puisse émouvoir la susceptibilité des patriotes italiens. Quant à nous, il nous suffit, pour considérer son retour aux affaires, surtout dans un cabinet présidé par M. di Rudini, comme un indice d'apaisement, de nous rappeler qu'il a obstinément refusé toutes les offres qui lui ont été faites, tant que les brouillons et les mégalomanes auxquels le roi

Humbert a si longtemps donné sa faveur, sont restés au pouvoir, et de savoir que sa loyauté se serait refusée à toute transaction s'il n'avait pas partagé les dispositions conciliantes du successeur de M. Crispi, dispositions qui n'attendent peut-être qu'une occasion pour se manifester autrement qu'en paroles. C'est quelque chose déjà de savoir qu'il y aura à la Consulta un ministre avec lequel on pourra négocier sans avoir à redouter des surprises désagréables et de pouvoir être assuré que nous n'aurons plus à nous tenir en garde contre des manœuvres d'une correction souvent douteuse et d'une bonne foi toujours suspecte.

Nous n'en demandons même pas davantage. C'est aux Italiens de voir s'il est de leur intérêt de nous offrir un peu plus que de bonnes paroles pour obtenir, en échange, des concessions que nous nous sommes toujours déclarés prêts à leur accorder contre légitime compensation. Mais il n'est pas certain qu'ils soient encore suffisamment édifiés sur les causes de leur situation économique peu brillante malgré la perspective de mourir de faim sous peine de creuser encore le gouffre du déficit. Car ils en sont là de leur propre aveu. Le journal *l'Italie*, qui n'est pas suspect, confesse que cette année les recettes de la douane laisseront un mécompte d'une vingtaine de millions parce que la récolte des céréales a été belle. La disette ou la banqueroute, tel est le dilemme auquel la politique crispienne les a acculés.

* *

Li-Hung-Chang est notre hôte depuis une semaine. Il est fêté chez nous comme il l'a été ailleurs, comme il le sera partout où il ira avant de rentrer dans son pays, comme il convient de le faire pour un personnage de distinction dont le prestige personnel est accru de son titre d'ambassadeur extraordinaire, — un peu bien honorifique seulement, selon toute apparence. Car nous sommes à peu près fixés sur les conséquences de son voyage. Il n'en aura aucune... pour le moment, du moins. Le vieux vice-roi n'a aucun pouvoir ni pour traiter d'affaires politiques ni pour conclure des marchés. Il n'a pas qualité pour engager son empereur. Il fait une simple promenades d'études pour compléter son instruction. Il a voulu voir l'Europe avant de mourir. Il eût peut-être été plus utile d'apprendre à la connaître avant de gouverner, mais son expérience *in extremis* ne sera pas inutile tout de même s'il vit encore quelques années pour donner des conseils et pour veiller à ce qu'on les suive. Nous n'avons pas autre chose à attendre de lui. D'autres s'étaient fait des illusions et maudissent aujourd'hui le rusé Chinois qui, tout malin qu'il est, a pourtant, l'autre jour, laissé voir un des recoins de son cœur, en visitant un de nos grands établissements financiers. Il a dit que la Chine ferait volontiers un emprunt sans donner d'autre garantie que sa bonne foi. Je le crois sans peine, mais je crains fort que si c'est pour cela qu'il voyage, il ne rentre chez lui bredouille. Pas complètement pourtant, il rapportera au moins le souvenir du panorama de Paris vu de la tour Eiffel où M. Hanotaux lui a donné une petite fête charmante qu'il a pu admirer et apprécier sans le secours d'aucun interprète, ce qui ne lui était pas arrivé souvent depuis qu'il est en Europe. Il a dû en savoir gré à notre ministre des Affaires étrangères dont le tact se manifeste ainsi, aussi bien dans les petits détails que dans la conduite des graves intérêts dont il a charge.

* *

Il était aussi de la bonne école, ce diplomate qui vient de mourir après avoir donné quarante années de sa vie à sa patrie d'adoption et auquel la *Revue Bleue*, dont il fut le collaborateur, doit un souvenir.

Polonais de naissance, M. Ladislas Ordega, qui avait passé par l'éphémère école d'administration créée par le gouvernement de 1848, était entré dans la carrière consulaire en 1855. Après avoir occupé plusieurs postes importants, il fut envoyé en 1881 à Tanger avec le titre de ministre plénipotentiaire. L'occupation de Tunis venait de donner un coup de fouet aux ambitions européennes dans le nord de l'Afrique : l'Angleterre, qui profitait peu après de l'aventure d'Arabi-Pacha pour s'implanter en Égypte, n'eût pas demandé mieux que de consolider sa position méditerranéenne et de doubler Gibraltar par l'occupation du Maroc. L'Allemagne aussi s'intéressait d'une manière inquiétante aux affaires du chérif. L'Espagne suivait d'un œil jaloux le jeu de ces appétits. Le rôle de notre représentant était d'autant plus délicat et difficile que la France, alors isolée, n'avait à compter sur personne, et devait en outre veiller à sa frontière algérienne. M. Ordega réussit à déjouer toutes les intrigues, et lorsqu'il quitta Tanger en 1884, l'influence française était établie plus solidement que jamais au Maroc. Il fut envoyé ensuite à Bucharest et en 1888 il était nommé président de la commission française à la Commission internationale des Pyrénées.

Charles Giraudeau.

Paris. — Imprimerie et Reliure [illegible] Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME VI 1 AOUT 1896.

LA POLITIQUE

On reconnaît, de divers côtés, que notre système électoral n'est pas parfait et qu'il serait temps de l'améliorer ; mais comment ?

Ce qui frappe tout le monde, c'est qu'un candidat puisse être élu avec le quart des voix et que par conséquent trois électeurs sur quatre ne soient pas représentés : il est clair que si ce fait se reproduit un certain nombre de fois, soit dans les élections municipales, soit dans les élections politiques, le suffrage universel est faussé.

Il semble que la première chose à faire serait de rendre le vote aussi simple, aussi facile que possible. J'ai reçu depuis quelque temps plusieurs lettres où il est question du « vote par correspondance ». C'est une idée qui est « dans l'air ». Je me permets de dire que cette idée, assez séduisante à première vue, offrirait de graves inconvénients dans l'application. Ce qu'il faut assurer, avant toute chose, c'est l'indépendance de l'électeur : or, le jour où l'électeur pourrait voter par correspondance, il se trouverait, soyez-en sûrs, des gens pour imposer ce procédé à leurs subordonnés et contrôler ainsi leur vote.

On me dit dans d'autres lettres : « Pourquoi ne faites-vous pas des articles sur le vote obligatoire ? » J'en ai fait ici même, et si je ne suis pas revenu plus souvent sur la question c'est uniquement par crainte de fatiguer nos lecteurs. Il y a quelque dix ans que je soutiens que voter est un devoir en même temps qu'un droit ; mais, je l'avoue, je ne comprends pas le vote obligatoire sans la représentation proportionnelle.

Si la moitié plus un des électeurs nomme tous les conseillers municipaux, tous les députés, et si je suis dans la moitié moins un, pourquoi veut-on que je vote ? Sera-ce pour le plaisir de mettre un morceau de papier blanc dans la boîte électorale ?

En bonne justice, on ne peut m'obliger à voter que si j'ai quelque chance de faire nommer le candidat de mon choix, c'est-à-dire si l'élection se fait au scrutin de liste et si les sièges sont répartis entre les différentes listes en raison des suffrages obtenus par chacune d'elles.

La représentation proportionnelle a été longtemps jugée en France comme une utopie. Voici que l'attention du public commence à se porter sur cette idée. On a parlé ici des deux projets de loi déposés à la Chambre. Divers journaux ont traité la question, et il a paru notamment, dans le *Monde*, une série d'articles qu'on souhaiterait de voir réunis en brochure.

L'auteur, M. Séverin de la Chapelle, propose un système très simple : 1° l'électeur aurait un nombre de suffrages égal à la moitié plus un des candidats à élire ; 2° il pourrait disposer de ses suffrages, soit en faveur de plusieurs candidats, soit en faveur d'un seul. Supposez 9 députés à nommer : je peux voter pour 5 candidats ; mais j'ai le droit, au lieu d'inscrire 5 noms différents sur mon bulletin, de répéter 5 fois le même nom.

On peut discuter ce système, comme tous les systèmes : ce qui importe, c'est de nous habituer à cette idée que toutes les opinions doivent être représentées aussi exactement que possible et qu'il faut en finir avec le paradoxe de « la moitié plus un ».

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA DISETTE D'EAU A PARIS

I

Le 30 mars 1893, l'administration municipale de Paris célébrait solennellement l'amenée des eaux de l'Avre, et le préfet de la Seine, M. Poubelle, s'écriait avec cette sérénité officielle dont Pangloss a légué le secret aux fonctionnaires et ingénieurs français : « Cette journée restera mémorable. Après la Dhuis et la Vanne, l'Avre vient à son tour apporter à Paris le tribut de ses eaux. Désormais pourvue de 250000 mètres cubes d'eau de source par jour, *la Ville pourra se dispenser de rien demander aux eaux de la Seine*, si décriées aujourd'hui et qui ont, durant des siècles, suffi à son prodigieux accroissement. »

Le futur ambassadeur auprès du Vatican s'était trop hâté de triompher et l'événement ne tarda pas à démentir son optimisme. Le 2 mai 1894, par suite d'un accident survenu à l'Aqueduc de la Vanne dans la forêt de Fontainebleau, 14 arrondissements étaient mis pendant plusieurs jours au régime de l'eau de rivière; l'année suivante, du 11 au 17 septembre 1895, la pénurie d'eau de source obligeait plusieurs arrondissements du centre à s'alimenter en eau de Seine et la fièvre typhoïde poursuivait ses exploits meurtriers.

A vrai dire, le Conseil municipal s'était montré moins confiant, puisque, dès le 23 novembre 1892, c'est-à-dire avant la terminaison des travaux de dérivation de l'Avre, il approuvait l'avant-projet d'adduction des sources du Loing et du Lunain, et qu'à la date du 31 mars 1893 il votait les fonds nécessaires à cette opération urgente.

Grâce aux fameuses lenteurs bureaucratiques et parlementaires, le projet de loi, déposé seulement sur le bureau de la Chambre au mois de juin 1895, n'est pas encore voté à l'heure où nous sommes, et les travaux de dérivation et d'amenée des sources nouvelles ne seront pas achevés, dans l'hypothèse la plus favorable, avant l'an 1900. C'est assez dire que, pendant quatre années, les mêmes inquiétudes subsisteront et que Paris restera de plus en plus exposé à une disette d'eau pure pendant les mois d'été; la situation ne fera, au contraire, que s'aggraver en raison de l'accroissement de population et des exigences de l'hygiène.

En 1900, les 50000 ou 40000 mètres cubes d'eau de source fournis par le Loing et le Lunain auront le même sort que les eaux de l'Avre en 1894 : ils auront été d'avance absorbés et escomptés; ils auraient largement suffi en 1895 à combler le déficit éventuel de 10000 mètres cubes des journées de rendement minimum des sources; leur apport bienfaisant ne répondra plus aux besoins d'une année d'exposition, surtout au lendemain de la révolution sanitaire accomplie avec une telle désinvolture et une si grande témérité par les ingénieurs de la ville de Paris.

C'est qu'en effet un grave événement a profondément modifié les conditions de la vie intime et souterraine de Paris. En même temps qu'était prescrit l'abonnement obligatoire de tous les immeubles aux eaux de source, un arrêté pris en conformité de la loi du 10 juillet 1894 stipule un délai de trois ans pour transformer complètement les procédés d'évacuation des matières usées, dorénavant conduites à l'égout pour être épurées par le sol des terrains d'épandage. Cette donnée du programme d'assainissement a séduit la majorité des hygiénistes et des hommes de l'art comme elle eût enchanté Lucrèce et Pierre Leroux; elle réalise le circulus régénérateur, ou, si l'on veut être plus modeste, le circuit de propreté.

On n'aurait pas de peine à montrer les fautes commises, soit dans l'élaboration, soit surtout dans l'application du plan auquel Durand-Claye a eu la gloire d'attacher son nom. Les promoteurs du tout à l'égout, puisqu'il faut appeler le système par son nom rébarbatif, ont eu la louable pensée de vulgariser l'emploi de l'eau dans tous les appartements; ils ont d'ailleurs, et c'est une justice à leur rendre, fait reposer leur réforme sur ces deux principes associés et solidaires : évacuation aussi prompte que possible des matières usées hors de la ville par la voie de l'égout largement et constamment alimenté en eau courante, introduction de l'eau de source dans toutes les maisons pour les usages domestiques des habitants.

De l'aveu même des champions les plus fougueux de la transformation sanitaire, l'approvisionnement suffisant de Paris en eaux du service public et privé était la condition nécessaire de la réforme.

Il eût été au moins prudent de ne pas imposer le nouveau mode d'évacuation à l'égout sans avoir, au préalable, assuré les ressources hydrauliques nécessitées par ce système. Au lieu d'échelonner les étapes, une administration trop sûre d'elle-même n'a voulu attendre ni l'établissement des surfaces absorbantes ni l'amenée des eaux supplémentaires; sa précipitation imprévoyante a eu pour résultat d'accroître la pollution de la Seine et de tarir les réservoirs du service public comme du service privé.

En effet, la pénurie d'eaux de rivière destinées à l'arrosage des chaussées et au nettoyage des égouts s'est déjà fait sentir d'une manière très pénible au cours de l'été de 1895, comme dans la période actuelle; les lavages de la voie publique et des ruisseaux, plus essentiels par les fortes chaleurs, sont réduits, et la toilette hygiénique de Paris est négligée

1 Voir, dans la *Revue Bleue* du 8 avril 1894, *les Eaux de Paris*, par M. Paul Strauss.

à l'époque où elle réclame justement un surcroît de vigilance. L'agrandissement des usines élévatoires d'Ivry et d'Austerlitz permettra prochainement, en 1897 ou en 1898, d'accroître de 80 000 mètres cubes le volume des eaux de Seine qui alimentent, avec les eaux de la Marne et de l'Ourcq, les conduites du service public et industriel. Une fois ces travaux d'amélioration exécutés, l'apport des eaux non potables, distribuées par une canalisation distincte, sera de 450 000 mètres cubes par jour.

Quoi qu'on puisse dire à titre comparatif des ressources de Paris et de celles des autres grandes villes, et tout en reconnaissant que Paris supporte hardiment la comparaison avec les capitales européennes au point de vue de sa toilette extérieure, il n'en ressort pas moins que l'accroissement de provision d'eaux de rivière ne correspondra que pour un temps très court aux besoins croissants de la cité. A mesure que de nouveaux égouts seront construits, l'alimentation des réservoirs de chasse, chargés d'assurer l'écoulement continu de ces torrents vaseux, sera plus difficile et plus onéreuse. Il faudra verser dans les égouts, surtout dans ceux de faible pente, des masses d'eau énormes pour éviter l'adhérence et le stationnement périlleux de particules à bon droit suspectes, et ce ne sera pas trop de la Seine entière pour laver et désinfecter le ventre de Paris, pour entraîner au loin les rebuts de l'habitation.

Une autre cause, il est vrai, contribue à grever le service public; le pavage en bois, si agréable et si populaire, réclame un lavage plus abondant que les revêtements de pierre et d'asphalte; au grand ennui des bicyclistes, ces chaussées de luxe doivent être arrosées à profusion, sous peine de recéler dans leurs pores les poussières suspectes, où le microscope découvre des menaces de contagion et des germes de mort.

Ces besoins nouveaux ont brusquement compromis l'équilibre des réservoirs et des bassins d'eau de rivière, et un nouvel embarras a surgi dans le fonctionnement des services municipaux de Paris.

Il n'y aura pas certes de grandes difficultés à augmenter le volume de ces eaux de nettoyage de la ville superficielle et souterraine; la Seine se prête aisément, sans grosses dépenses de premier établissement, à cet emprunt de courte durée. Loin d'être amoindri, ce rôle du fleuve ne fera que s'étendre dans l'avenir, surtout si la distribution des eaux non potables s'adapte à tous les usages qui la comportent rationnellement.

II

Nous touchons au point vif du débat, à la difficulté maîtresse du problème de l'assainissement des villes. Le système de l'évacuation immédiate de la maison des eaux et des matières nuisibles n'entraîne pas seulement une énorme projection d'eau de nettoyage dans les égouts, il exige encore, au point de départ, un emploi d'eau considérable à la fois [illegible] et comme désinfectant. Jusqu'ici, l'eau de source, qui alimente seule les robinets des étages des maisons, a rempli cet office particulier; aux heures de disette, les Parisiens ont ce spectacle de ménages privés d'eau salubre dans plusieurs arrondissements, tandis qu'à la même heure, et dans la plus grande partie de la ville, l'eau si chèrement amenée de sources lointaines est dépensée pour un emploi subalterne, comme agent mécanique et sanitaire de la projection directe à l'égout de tous les déchets de la maison.

Avant même que la dérivation des eaux pures du Loing et du Lunain ne soit réalisée, les ingénieurs de la ville en escomptent le bénéfice au profit du tout à l'égout. 35 millions ont été votés par le Conseil municipal pour augmenter de 50 000 mètres cubes par jour l'approvisionnement des habitants en eau potable: l'équilibre des réservoirs de la Vanne, de la Dhuis et de l'Avre est à la merci du moindre accident, il est compromis par la sécheresse, il est précaire et fragile; le présent est à peine assuré et l'avenir est loin d'être garanti, et le renfort tant attendu d'eaux pures sera tout entier déversé dans les parties les plus cachées des immeubles! Voilà où nous a conduits l'imprévoyante témérité des auteurs du plan d'assainissement mis en œuvre sous l'administration de M. Poubelle.

Le tout à l'égout n'en est qu'à ses débuts, et déjà la déperdition d'eau de source est sensible: quel ne sera pas le déficit lorsque les 80 000 immeubles seront soumis au régime obligatoire de l'évacuation hydraulique? Une part importante des aqueducs d'eau de source sera consacrée à cet usage et, semblables au tonneau de la mythologie, les réservoirs de la consommation domestique seront perpétuellement taris.

Cette conséquence du tout à l'égout est-elle inéluctable? N'y a-t-il pas moyen d'éviter soit en totalité, soit en partie, cette dépense inopportune et injustifiée de l'eau salubre si parcimonieusement distribuée aux consommateurs? Il n'y a pas, en ce moment, de recherche plus urgente, tant pour le présent que pour l'avenir, puisque cette déperdition abusive est à la veille de prendre des proportions inquiétantes et démesurées.

III

[illegible] des eaux de Paris, a eu cette vue géniale de doter la

ville de deux canalisations distinctes, l'une pour les besoins domestiques, alimentée en eaux choisies, et de préférence en eaux de source; l'autre pour le service public et les usages industriels, alimentée en eaux de rivière (canal de l'Ourcq, Seine et Marne); entre les deux natures d'eau, la séparation est absolue; chacune a ses ouvrages différents, tant pour l'alimentation que l'emmagasinement et la distribution : les eaux de source ont leurs aqueducs, les eaux d'Ourcq et de rivière leurs machines élévatoires; le débit des dérivations des sources est recueilli et emmagasiné dans des réservoirs spéciaux; les réseaux de conduite, — complètement séparés, — du service public et du service privé forment une distribution étagée, les différents quartiers de Paris étant répartis en zones d'après leur altitude.

Les deux canalisations se distinguent par leur différence de pression; l'eau de l'Ourcq affleure le sol et ne dépasse pas le rez-de-chaussée des immeubles; l'eau de boisson s'élève aux étages supérieurs.

A vrai dire, la double canalisation s'arrête au seuil des maisons; il n'y a qu'une seule distribution ascendante pour desservir les étages, celle des eaux de source.

Il en résulte qu'à l'intérieur des appartements l'eau de boisson sert à la fois à tous les ouvrages domestiques, aux besoins de propreté comme à la consommation alimentaire; naturellement l'idée a dû venir à l'esprit de mettre un terme à cette confusion, d'établir, à l'intérieur des maisons et jusqu'aux combles, une colonne montante d'eau de rivière.

Cette solution a été vivement combattue par les techniciens les plus éminents :

> Quant à croire possible, écrivait le regretté M. Couche en 1884[1], de servir à la fois en eaux de source l'alimentation des personnes et en eaux différentes les autres usages domestiques, c'est une pure illusion. On ne peut pas, en général, appliquer dans les maisons le système de la double distribution, puisque l'eau de service public, dans les deux tiers de Paris, n'a pas assez de pression pour monter aux étages. Même sur les points où cet obstacle ne se présente pas, que gagnerait-on à mettre, sur une même pierre d'évier, deux robinets, — l'un d'eau de source et l'autre d'eau de rivière? Est-ce que les cuisinières s'astreindraient à puiser tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, selon la destination de l'eau qu'elles prendraient? En fait, on n'arriverait à remplacer l'eau de source que dans le water-closet; maigre économie qui, dans la plupart des immeubles, serait très loin de justifier la dépense d'une double colonne montante.

L'opposition des ingénieurs est formelle, précise; la dépense qui en résulterait ne serait pas moindre, suivant eux, de 100 millions, en raison de l'obligation de construire une troisième canalisation sous la voie publique. M. Alfred Riche, rapporteur du Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine, n'a pas moins énergiquement repoussé la double distribution dans les appartements.

> Cette solution, déclarait en 1886 le savant rapporteur, me paraît impossible, dangereuse, parce que les habitants, les domestiques surtout, ne s'astreindront jamais à puiser au robinet convenable la nature d'eau dont il conviendrait de faire choix. On prendra l'eau qu'on aura sous la main, et bien des fois l'eau de l'Ourcq servira pour l'alimentation.

Il est assez malaisé de rétorquer l'argument tiré du rapprochement périlleux sur la même pierre d'évier de deux robinets d'eau de qualité différente; l'objection n'est pourtant pas décisive. On conçoit fort bien que, dans un grand nombre d'appartements, surtout dans ceux qui comportent une installation confortable ou luxueuse, un cabinet de toilette, une salle de bain, les deux robinets ne puissent être confondus; la seule question qui se pose est celle de la pression suffisante.

En admettant que la pression ne soit pas assez forte pour la moitié des appartements, l'autre moitié peut être desservie en eaux de rivière placées dans des réservoirs de grande altitude, comme ceux de Montmartre et de Villejuif; la difficulté serait ainsi résolue *de plano* dans la proportion de 50 p. 100, ce qui ne serait pas à coup sûr négligeable.

En outre, il serait facile d'établir, au rez-de-chaussée de tous les immeubles, un réservoir de chasse intérieur alimenté en eau non potable; cette chasse d'eau ne supprimerait pas complètement, cela va sans dire, les exigences hydrauliques du tout à l'égout dans chacun des étages, elle les réduirait néanmoins dans une large mesure, et l'économie d'eaux de source, réalisée de ce chef, serait assez importante.

Déjà le tarif prohibitionniste de l'eau pure fournie aux ascenseurs a enrayé la consommation de ce côté; les réservoirs de chasse placés à l'orifice du tuyau de chute des maisons et les colonnes montantes d'eau de rivière, — partout où la pression sera suffisante, — dans les pièces les plus retirées des appartements, contribueront à atténuer l'emploi inopportun d'eau potable.

Est-ce à dire que ces expédients ménagent aux Parisiens une ère de sécurité bien grande? Évidemment non : même avec ces précautions, la provision d'eau de source des aqueducs de la Vanne, de la Dhuis, de l'Avre, accrue du contingent espéré du Loing et du Lunain, ne pourra désaltérer Paris, ce buveur pantagruélique.

1. *Les Eaux de Paris en 1884*, par M. Couche, ingénieur en chef du service des Eaux.

Pendant l'année 1895, la consommation d'eaux de source s'est élevée à 71 941 500 mètres cubes, soit, par tête d'habitant et par jour une proportion de 81 litres d'eaux de source amenées et de 72 *litres consommés;* pendant le mois de septembre, le déficit a été de 10 000 mètres cubes par jour.

En 1896, et dans la période actuelle, 20 000 mètres cubes d'eau de renfort, puisée dans les bassins filtrants de la Marne à Saint-Maur, ont pu retarder la crise; l'inquiétude n'en est pas amoindrie pour autant, la baisse des sources, notamment de celles de la Dhuis et de l'Avre, ayant réduit le débit à 190 000 mètres cubes au lieu de 220 000, et tout faisant craindre un abaissement plus marqué pour le mois de septembre.

Il y a donc pénurie caractérisée, péril immédiat, à plus forte raison un grave danger pour l'avenir, dix mille maisons n'étant pas abonnées à l'eau de source et l'accroissement de population influant, avec les progrès de l'hygiène, sur les besoins de Paris.

Devrons-nous recourir, pour constituer un approvisionnement de renfort, à l'emploi des eaux de rivière épurées? Il n'a pas manqué d'esprits ingénieux pour soutenir ce paradoxe, que l'eau de la Seine, convenablement stérilisée, ne le cédait pas en pureté aux eaux de montagne et de source; l'analyse a promptement fait justice de ces prétentions orgueilleuses du filtre.

L'exemple des grands bassins de dérivation et de filtration de la Tamise à Londres, de l'eau de la Sprée et du lac Tégel à Berlin, de l'eau du Mein à Francfort, a été vainement invoqué contre la préférence accordée à l'eau de source. Bien que la filtration horizontale sur le sable fin constitue un progrès incontestable et offre des garanties très grandes, ce procédé ne garantit pas d'une manière absolue contre l'introduction de micro-organismes menaçants; l'eau ainsi épurée a de plus cette infériorité sur l'eau de source d'être tiède en été.

Le savant professeur M. Cornil n'hésitait pas, dans son rapport au Sénat sur l'adduction des sources de la Vigne et de Verneuil, à affirmer avec preuves à l'appui qu'une ville ne doit employer d'eau de rivière pour la boisson que si elle ne peut avoir des eaux de source.

Les eaux filtrées par des bassins de sable horizontaux, disait-il, présentent en effet les multiples inconvénients de laisser passer : [illegible] les substances dissoutes dans l'eau du fleuve; 2° les microbes pathogènes qui s'y trouvent en quantité inversement proportionnelle à l'étroitesse des mailles du filtre; [illegible] de donner une eau froide en hiver, chaude en été; 4° de constituer des instruments délicats, d'une surveillance incessante, qui doivent être nettoyés à des périodes régulières et qui sont de plus exposés à des accidents fréquents qui exigent de grosses réparations.

Le concours ouvert par la ville de Paris, pour l'épuration ou la stérilisation des eaux de rivière destinées à la boisson, a confirmé de la manière la plus éclatante cette appréciation autorisée, *témoignant une fois de plus*, suivant les termes mêmes des conclusions du rapport du docteur A.-J. Martin, « *qu'il est actuellement impossible d'obtenir par [illegible] grand ou petit, d'une manière [illegible] comparable à l'eau de source [illegible] bien captée et suffisamment protégée.* »

La stérilisation des eaux de rivière a sa valeur et son utilité; elle peut être obtenue, dans des conditions relativement satisfaisantes, au moyen de l'épuration par le sable, avec ou sans addition de procédés d'oxydation des matières organiques, avec ou sans bassins de décantation.

Les eaux épurées, comme celles que produisent actuellement les bassins filtrants de Saint-Maur, sont destinées à former un approvisionnement de réserve pour parer aux insuffisances momentanées d'eau de source, soit en cas d'accident d'aqueduc, de sécheresse extrême, soit en cas d'éventualités exceptionnelles comme celle d'un siège; l'administration se propose de puiser en amont de la Seine, à Ivry, une réserve de 100 000 mètres cubes d'eau filtrée, pouvant être, en cas de besoin, introduite sans danger de contamination dans les conduites d'alimentation.

On ne saurait trop répéter que, dans les données actuelles de la science, cette eau de réserve n'intervient que comme pis aller et pour une consommation accidentelle; en été cette boisson de renfort a une température de 25 à 26 degrés, tandis que l'eau de la Dhuis ne dépasse pas 12°; cet inconvénient donne une infériorité manifeste à l'eau de rivière épurée.

Aussi cette eau ne doit-elle entrer dans l'alimentation de Paris que comme élément de réserve tout à fait exceptionnel.

C'est par l'adduction de nouvelles sources que l'approvisionnement maximum de Paris en eau potable doit être complété. Belgrand a magistralement ouvert la voie dans laquelle l'édilité parisienne est tenue de s'avancer, sous peine de recul et de faillite.

Évidemment, chaque dérivation nouvelle se heurte à des oppositions grandissantes; mais le Parlement n'est pas pour rien investi de la mission d'arbitre souverain et impartial. Aucune des adductions d'eau de source entreprises par la ville de Paris n'est contestable au point de vue de l'utilité publique; l'hygiène d'une agglomération aussi colossale intéresse la France entière, car, plus les villes sont populeuses et plus les risques de morbidité intérieure et de contagion expansive sont considérables.

Les habitants de Paris sont loin d'avoir la ration d'eau pure de 100 litres par jour qui leur est attribuée par les hygiénistes; ils ont longtemps pris leur parti des substitutions d'eau de Seine qui n'éveil-

[illegible] mais à partir du jour où la propagation de la fièvre typhoïde a été mise en lumière, dès qu'ils ont pu suivre à la trace les distributions d'eau potable dans les quartiers infectés à tour de rôle, ils ont attaché le plus haut prix à la qualité de leur eau de table et de cuisine.

L'aqueduc projeté du Loing et du Lunain n'est pas seulement destiné à recevoir les eaux salubres d'une jolie vallée, il sera construit en vue d'un surcroît de dérivation de 130000 mètres cubes d'eau pure et fraîche qu'il ne sera pas difficile de recueillir. Seulement ce n'est pas dans dix ou quinze ans que cette amenée s'impose; il sera trop tard d'y songer en 1900, alors que l'appoint des 40000 mètres cubes du Loing et du Lunain, même s'il était disponible aujourd'hui, n'éteindrait le déficit que jusqu'en 1898.

Il est d'autant plus nécessaire et plus urgent de compléter avec une énergie infatigable et prévoyante l'approvisionnement de Paris et de sa banlieue en eau potable que notre belle dérivation d'eaux de sources elle-même n'atteint pas la perfection. La concluante et suggestive étude de MM. Thoinot et Dubief sur l'étiologie de la fièvre typhoïde à Paris en 1894 a démontré qu'un tiers du débit de l'aqueduc de la Vanne était de qualité médiocre et qu'il y avait, pour prévenir toute surprise, à opérer certains retranchements et à effectuer différents travaux de mise à l'abri. L'avertissement cruel de 1894 avait été méconnu : l'enquête de MM. Thoinot et Dubief, confirmant celle du docteur Mathieu, ne laisse plus aucune place à un optimisme commode et trompeur.

Au lieu de s'en remettre à leurs successeurs du soin d'achever leur œuvre, au lieu de prendre des résolutions au jour le jour, les administrateurs parisiens ont une responsabilité plus haute et plus lointaine ; déjà trop d'erreurs ont été commises, un temps trop précieux a été perdu, en partie il est vrai par la faute des pouvoirs publics, si lents à approuver les adductions de l'Avre et du Loing-Lunain.

C'est dès ce jour, toute affaire cessante, que la ville de Paris, représentée par son Conseil municipal et par ses ingénieurs, a le devoir de préparer un programme d'ensemble, non pour une courte durée, mais pour une période d'au moins vingt-cinq ans.

Cette tâche n'est pas chimérique ; elle est essentielle et indispensable, et si le Conseil municipal récemment élu n'avait pas l'énergie nécessaire pour remplir ce mandat primordial, il exposerait à bref délai Paris aux pires embarras, aux pires dangers, à la disette d'eau pure, il se rendrait coupable de ce qu'on a le droit d'appeler l'homicide par imprudence.

PAUL STRAUSS,
Conseiller de la Ville de Paris.

DON SANCHE D'ARAGON

De quoi est faite une comédie héroïque de Corneille.

Un hasard (1) m'a permis de lire une pièce espagnole qui n'a pas été lue en France, peut-être, depuis Corneille. Si le mérite de la trouvaille est médiocre, les données nouvelles qu'elle apporte sur la façon dont Corneille imite et crée ont leur prix. Il me semble, du moins, que je vois mieux aujourd'hui qu'hier quel arrangeur prodigieusement ingénieux ç'a été que Pierre Corneille.

On lit, dans l'*Examen* de *Don Sanche d'Aragon* : « Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée : *El Palacio confuso* ; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de *Dom Pélage*. »

Que la pièce soit « toute d'invention », cela surprend, quand on lit cet Argument où le poète s'exprime avec toute la précision d'un historien sur Don Fernand, roi d'Aragon, et sur ses aventures. Mais le seul Ferdinand dont il puisse être ici question, régent d'Aragon pendant la minorité de Jean II, s'il compta un rebelle parmi ses vassaux, le vainquit et le fit prisonnier ; et nous voyons bien à côté de lui deux personnages du nom de don Sanche, mais l'un, son fils, mourut avant lui, l'autre était un évêque guerrier. Corneille a donc bien fabriqué de toutes pièces un chapitre de l'histoire d'Aragon. Naturellement romanesque, quand il ne prend pas dans l'histoire un point d'appui solide, il verse bientôt dans la fiction pure. La cour de la reine de Castille dans *Don Sanche* n'est guère moins idéale que la cour du roi d'Écosse dans *Clitandre*. Seulement, *Clitandre* est d'un jeune avocat normand, qui est invraisemblable avec candeur ; l'auteur de *Clitandre* a depuis écrit le *Cid* ; il va écrire *Nicomède*.

Une pièce espagnole lui tombe sous les yeux : peut-être il n'a pas eu la certitude qu'elle fût de Lope. Une erreur récente devait l'incliner à la prudence : après avoir attribué le *Menteur* à Lope, il avait dû le restituer à Alarcon, qui le réclamait. « *Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie*, il est constant qu'elle est très ingénieuse... » Cela est d'un homme que ne tourmente pas la soif de remonter aux sources.

Comment je fus amené à y remonter, il n'importe guère au public de le savoir. Ce qui importe, c'est qu'il existe à l'Arsenal un recueil contenant *El Pala-*

(1) Ce hasard a été intelligemment secondé par mon ami M. Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse.

en confuso, comedia famosa de Lope de Vega Carpio (1).
J'écarte ici la question d'authenticité et j'essaye seulement de concevoir avec quels sentiments Corneille lut pour la première fois le *Palais à l'envers*.

Édouard, roi de Sicile, a eu deux fils jumeaux : tous deux ont disparu, l'un confié secrètement à un paysan par sa mère, qui redoutait une rivalité entre les deux frères ; l'autre enfermé dans un coffre et précipité à la mer par son père, à qui les astres consultés ont révélé que son fils deviendrait un cruel tyran. Depuis, Édouard est mort, laissant le trône à sa nièce Mathilde, qui doit choisir un époux parmi ses sujets. L'action s'ouvre au moment où ce choix doit se faire devant la reine, qui, accompagnée de sa confidente Porcia, vient prendre place sur son trône. Les nobles se sont assis sur un banc réservé. Carlos, soldat de fortune, veut s'asseoir à leurs côtés ; ils le repoussent.

La reine. — Que les Grands s'asseoient.

Le duc. — Nous vous devons obéissance, [illegible].

(*Le duc, le comte et le noble s'assoient, et Carlos va pour s'asseoir.*)

Le comte. — Il n'y a point ici de place pour vous, soldat : c'est de l'autre côté qu'il vous faut seoir.

Carlos. — Si vous avez su m'appeler soldat, comte, comment ne savez-vous pas que je suis noble ?

Le duc. — Cette arrogance est fille de l'ignorance [illegible], soldat, ne vous obstinez pas, passez à la place qui vous convient.

Carlos. — Je ne suis ni ignorant ni obstiné ; la place réservée au noble est la mienne ; si celle-ci est telle, c'est là que je dois être. Le premier soldat venu peut, à l'occasion, acquérir noblesse et blason honoré ; [illegible] donc d'un vaillant soldat tel que moi ? Les hommes les plus considérables sont fils de leurs œuvres, et puisque mes œuvres sont si grandes, je ne veux point aujourd'hui de ce blason. Je suis maintenant le fils de mes pensées, et si noble que j'élève jusqu'au ciel et au-dessus des vents l'édifice de mes rêves. C'est la valeur qui fait les nobles, et point n'est besoin d'autre preuve de noblesse que de considérer comment l'homme agit, sans rechercher comment il est né... Si tu me prêtes attention, Reine, je te dirai ce que je sais de moi-même.

La reine. — Écoute, Porcia ; voici l'homme dont je t'ai parlé si souvent.

Porcia. — Tu t'exposes à de graves reproches ; songe à ta renommée, à ton nom, refrène cette inclination !

La reine. — Les étoiles (le destin) entraînent mon âme.

Porcia. — Elles ne peuvent [illegible] de l'âme qui est libre.

Carlos. — La pitié d'un pêcheur de ces rivages [illegible] élevé, car le ciel rigoureux m'a refusé jusqu'à un père. Comme on le raconte de Vénus, je puis te dire que la mer me donna naissance ; ses flots m'ont servi de père et de mère, ainsi que ses rochers. Si j'étais un barbare ou un païen, je croirais, comme Alexandre, que Jupiter m'engendra, Jupiter, le dieu des tonnerres et de la foudre. Je suis né comme Romulus, et entre les filets et les barques, qui sont des embûches de toile et de hêtre contre les poissons argentés. Mais mon ambition ne s'attaquait qu'aux poissons du zodiaque (me poussait vers les cieux) ; ma pensée souveraine s'élevait à travers les sphères. Enfant, je m'élançais au sein des flots, et il ne m'échappait point, ce corail, qui naît vert, vit blanc, et meurt rouge. J'ai pénétré leur sein obscur, faisant cesser de mes bras les luttes intestines des vaillants dauphins. Je formais des bouillonnements neigeux au milieu des champs d'azur où les vents forment des promontoires d'albâtre (1)...

Mes commencements furent tels ; voilà le fonds que j'ai acquis. Je ne suis rien de plus, je ne possède rien de plus. Le monde m'appelle Carlos ; les soldats, le prodige ; les courtisans, le sage ; ceux-ci m'appellent plébéien, et moi je m'appelle votre créature...

La reine. — Mes pensées s'inclinent prodigieusement vers Carlos ; sans que la raison puisse les gouverner, elles courent, libres du frein. Porcia, que dois-je faire ?

Porcia. — Te vaincre, et considérer que tu es la reine et que tu dois donner à la Sicile un roi qui soit bien accueilli de tous. Corrige le goût de tes yeux, ne t'abandonne pas à ce caprice pour un inconnu.

La reine. — Assieds-toi, Carlos, car je te fais noble.

Carlos. — Madame, que Ton Altesse vive les années du [illegible].

Le duc. — Madame, si Votre Altesse ne garde pas les droits des hommes de qualité, elle décourage et annihile la noblesse de ce royaume.

La reine. — Je n'hériterais pas, dans ce royaume qui est mien, des dettes du roi mon oncle ? Non seulement je puis, mais je dois, pour être juste, donner à un brave soldat la récompense qu'Édouard lui eût accordée s'il eût vécu. Ainsi, quoique ce siège, duc, vous appartienne, c'est moi qui garantis son honneur. Acceptez cette garantie. Passez à ce banc, marquis !... Vous êtes marquis de Terranova.

Carlos. — Madame, tu peux concourir en magnificence avec Alexandre, car tes grâces sont plus prodigues encore. Comme ta majesté sacrée est une image de Dieu, tu imites la divinité par tes bienfaits, et en faisant quelque chose de rien. Je baise mille fois tes pieds. Que ton royaume s'étende plus que cette mer. Chevaliers, faites-moi place.

Le comte. — A la bonne heure, marquis (*Ils s'assoient*) (2).

Je n'ai retranché de la scène que certaines longueurs fastidieuses dans le récit de Carlos (plus de cent cinquante vers), autrement sobre, simple et ferme chez Corneille, et aussi les facéties du *gracioso*, le valet de Carlos, Varlovento, qui, dans les batailles, donnait du courage à son maître avec le contenu de son bissac. Conçoit-on un Mascarille près du fier Carlos, cet aventurier de la façon de Corneille ? Por-

(1) *Comedias de Lope*, part. 28 [illegible]. B. L., sans [illegible] 1633.

(1) [illegible]

(2) [illegible]

cia (Blanche) est maintenue dans son emploi de confidente, mais la suivante de Doña Isabelle, si elle parle à la reine sur le ton d'une amie, ne se hasarde pas jusqu'à mêler à ses conseils des reproches. C'est qu'elle ne mérite aucun reproche, dans sa tendresse raisonnable, cette fine Doña Isabelle, qui jusqu'en la passion garde la tête libre, qui même semble prendre plaisir à se créer à elle-même des obstacles et à en triompher :

> Demeurez, et laissez [illegible] l'adresse
> Ma [illegible] est toujours la maîtresse.

Ma gloire, voilà pour la tragédie; *[illegible] adresse*, voilà pour la comédie. Il faut avouer que sa « gloire » remporte une victoire facile. Ce n'est pas cette petite reine aimable et discrète qui jetterait ce cri, intraduisible en français, de la passion fatale : « Les étoiles m'entraînent! »

Notez que chez Lope, la reine connaît à peine l'aventurier vers qui l'entraînent les « étoiles ». Notez aussi que ce matamore n'a rien vraiment d'irrésistible : déclamateur prétentieux, bavard jamais à court d'exemples mythologiques et historiques, il étale, il impose son moi de telle façon que la reine est inexcusable, je ne dis pas seulement de l'épouser, mais de l'écouter. Le Carlos de Corneille parle en Espagnol à qui un Français aurait donné des conseils de discrétion. Vaguement francisé, surtout dans les scènes de galanterie, il reste, dans l'ensemble, Espagnol. Corneille l'est même plus que Lope dans le beau coup de théâtre qui fait Carlos marquis de Santillane et comte de Penafiel.

La comparaison, d'ailleurs, ne peut porter que sur une scène. Dès la première journée, Mathilde épouse Carlos, et le roman finit à peine commencé.

La reine. — Remets toi-même ce rameau fleuri à l'homme qui doit régner et vaincre : ainsi la honte ne me donnera plus de nouvelles couleurs...

Carlos. — Madame, donneras-tu la main à celui à qui je donnerai ces fleurs?

La reine. — Oui.

Carlos. — Eh bien, que tous sachent maintenant que l'homme qui les mérite, le seul qui en soit digne, c'est le marquis.

Le duc. — Quel marquis?

Carlos. — Moi. C'est à moi-même que je les donne. Roi pour roi, que Carlos le soit.

Comme c'est simple! La poétique branche de rameau fleuri, dans l'espagnol, ne laisserait pas regretter l'anneau classique, si l'on ne songeait au beau mouvement cornélien.

> Comtes, de cet anneau dépend le diadème,
> Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur
> Et je le garde. — A qui Carlos? — A mon vainqueur.

La reine Mathilde, encouragée par l'acclamation populaire que provoque Varlovento (le peuple a disparu chez Corneille), se résigne sans peine. La reine Isabelle y fera plus de façons. Pour mériter Isabelle, Carlos doit être soumis à plus d'une épreuve. Les aventures ne manquent certes pas chez Lope, mais elles ne précèdent pas, elles suivent le mariage.

Mathilde s'aperçoit bientôt qu'en se donnant un mari, elle s'est donné un maître. Le parvenu qu'elle élève jusqu'à elle n'a pas la bonne grâce du héros cornélien qui, reconnu Don Sanche, pardonne et oublie les mépris dont Carlos a souffert. Il exile les nobles qui n'ont pas approuvé le choix de la reine; il se révèle tyran, et tyran sans esprit. La reine et la cour se vengent en lui substituant un sosie, le paysan Enrico, qui joue le rôle du roi quand le roi est endormi, et défait quotidiennement ce qu'il a fait. Nous sommes ici en plein conte des *Mille et une Nuits*. Les quiproquos qui sortent de cette donnée fantastiques, est-il besoin de les énumérer? Est-il besoin aussi de dire que Carlos et Enrico sont ces fils jumeaux d'Édouard, dont la disparition a été signalée au début de la pièce? Rien dans ce roman dramatique ne pouvait tenter le ferme bon sens de Corneille, qui d'ailleurs, hôte de l'hôtel de Rambouillet, n'admettait pas qu'on pût en venir ainsi de but en blanc à l'union conjugale.

C'est ici qu'intervient le sieur de Juvenel, auteur de *Dom Pélage ou l'Entrée des Maures en Espagne* (1644). Il propose une intrigue qui n'est pas pressée d'aboutir au dénouement, mais où le dénouement pourtant est le point d'aboutissement nécessaire de l'intrigue, car ici la reconnaissance n'est plus un fait isolé : on l'attend, on la voit venir sans trop d'impatience, parce qu'on est certain qu'enfin elle viendra. *Il n'est pas possible* qu'étant ce qu'il se sent être, ce que tous pressentent qu'il est, le fils du paysan Hipparque, devenu le général de l'armée chrétienne contre les Maures, ne soit pas reconnu au dénouement pour Dom Pélage. Voyez comme le peignent ceux qui l'admirent : « Ses qualités suppléent avec excès au défaut de son sang. Il a le visage, les yeux, la taille et la majesté d'un prince extraordinairement bien fait, et, si le dehors est si remarquable, son âme fait paraître tous les jours dans la moindre de ses actions des mouvements si libres et si généreux qu'ils répondent parfaitement à ces belles apparences. » Corneille reconnaît devoir au sieur de Juvenel la double reconnaissance du cinquième acte de *Don Sanche*. Il lui doit plus qu'il ne dit et plus qu'il ne croit lui-même; car où est la raison d'être du roman de *Dom Pélage*, sinon dans le mariage final, qu'il prépare en le retardant jusqu'à ce que le temps des épreuves obligatoires soit accompli? Et qu'est, dès lors, la reconnaissance, sinon l'indispensable condition de l'inévitable mariage? C'est à cette reconnaissance que l'auteur s'achemine d'un pas nonchalant, et le

lecteur du temps n'était pas, sans doute, plus pressé que l'auteur. Seulement, ce qui n'était qu'indiqué chez le sieur Juvenel, Corneille y appuie avec une insistance bien amusante dans sa naïveté. Comment le sang d'un homme tel que Carlos pourrait-il n'être «formé que de boue»? Doña Léonor l'établit, avec une réelle force de logique : sa haute vertu, son port majestueux, cette inclination qui entraîne vers lui deux princesses, cette adoration du peuple, tout le prouve, Carlos est généreux de race aussi bien que d'âme. Pour s'en convaincre il suffit de le regarder, car le vrai sang des rois « porte sur le front un luisant caractère », qui le trahit. En vain, Carlos se débat et s'indigne, certain, ou croyant l'être, de la « honteuse obscurité » de sa naissance : avec une douce obstination, Doña Léonore l'assure qu'il ne se connait pas :

> Cette noble fierté désavoue un tel père...
> [illegible]
> Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils ;
> [illegible]

Cette démonstration est irréfutable. Eux-mêmes, ses aristocratiques rivaux s'effacent devant lui : à ses dénégations irritées ils opposent de respectueux démentis et l'assoient malgré lui dans le trône d'Aragon. Il mérite d'être roi : donc il l'est. L'événement donne raison à Doña Léonor; il faut bien que Carlos ouvre les yeux à l'évidence : « Grand prince, rendez-vous! » Il se rend après une belle défense, mais il faut qu'il se rende, car rien ne s'explique sans cette reconnaissance, et tout s'explique par elle.

Seulement, que devient son beau cri :

> [illegible]

Car il est bien vrai qu'il n'est dit nulle part, dans cette pièce : La bassesse de la naissance entraine la bassesse de l'âme. Mais, ou la pièce n'a pas de sens, ou elle signifie : une certaine noblesse de l'âme suppose la noblesse de race. Ceci est proprement la part de Corneille ; mais c'est aussi la part de son temps, d'un temps qui l'enveloppait et le pénétrait, sous la toge romaine comme sous le manteau castillan.

Mais il y a autre chose, dans *Don Sanche*, qui est bien de Corneille et bien de son temps. Le deuxième et le troisième acte sont presque entièrement composés de longues conversations où les sentiments s'analysent et s'opposent. Le lecteur moderne considère sans émotion le cœur du vaillant Carlos partagé entre deux princesses. Mais Corneille, loin de croire encombrantes ces scènes de galanterie, y voyait le meilleur de sa comédie héroïque : « Les sentiments du second acte, écrit-il, ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil et l'autre plus de tendresse. » Si l'on suit ces indications, on s'aperçoit qu'Elvire est une princesse de roman à la Scudéry, et qu'Isabelle est... une femme de Marivaux.

Elle est intimement et voluptueusement romanesque, cette D. Elvire, un peu sèche, mais intelligente et volontaire, qui serait insupportable dans son manège trop prudent, si elle ne mêlait à un sens très positif des réalités un goût très marqué pour les chimères. Elle est coquette, et impérieuse, et jalouse plus qu'aimante ; elle ne donne pas son cœur tout entier, mais veut tout entiers les cœurs des autres. Elle fait toutes sortes de façons pour ne pas dire : « Je vous aime. »

> [illegible]
> Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux :
> Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Mais cela, c'est déjà du marivaudage. Je n'ai nul dessein d'instituer une comparaison entre Corneille et Marivaux. Mais que sont donc les premières comédies de Corneille, sinon des marivaudages avant Marivaux, un peu de sentiment dans beaucoup d'esprit? Et qu'est D. Isabelle, plus femme que D. Elvire, cette Isabelle qui aime Carlos, qui s'en veut de l'aimer, et qui enfin, comme la Silvia des *Jeux de l'amour et du hasard*, voit clair dans son cœur, et qui est si heureuse alors d'aimer au grand jour, mais qui aussi, toujours réservée dans l'expression de ses sentiments, même au moment où s'épanouit son âme, échappe à l'embarras de l'aveu par un sourire où il y a de la malice et de la tendresse à la fois :

> Je vous avais fait tort en vous faisant marquis?

C'est une âme tempérée, mais charmante. Et c'est une grande école de galanterie délicate que la société de D. Isabelle et de D. Elvire. Carlos y est un peu novice ; puis il se familiarise avec cet état et ce style nouveaux pour lui, et il justifie sa double et froide passion en homme pour qui le pays de Tendre n'a plus de détours :

> Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir...

Beaucoup de roman, très peu d'histoire, quelques réminiscences éclatantes du théâtre espagnol, quelques conversations écoutées dans les ruelles et transportées à la scène, un préjugé aristocratique qui s'étale, mêlé çà et là à de vagues instincts de fierté plébéienne, du sublime qui confine à l'emphase, du délicat qui ne dégénère pas toujours en bel esprit, voilà de quoi est faite la comédie héroïque de *Don Sanche*, œuvre de Pierre Corneille, avec la collaboration de Lope de Vega et du sieur de Juvenel, de Madeleine de Scudéry et — déjà! — de Marivaux.

[illegible]

LA MARE DES TRÉPASSÉS

Nouvelle.

I

Là-haut, dans les montagnes de l'Eifel, on voit un lac sombre, profond, circulaire, sinistre comme l'orifice d'un volcan.

Jadis des forces souterraines grondaient dans l'abîme; des torrents de flamme et de lave étaient projetés au dehors; aujourd'hui l'onde dormante remplit la cavité dont la sonde n'a jamais pu atteindre le fond.

Pas un arbre, pas une fleur. Des renflements volcaniques, semblables à de gigantesques taupinières, s'élèvent en cercle, ne présentant çà et là que de maigres pâturages. Une herbe longue et dure y pousse, une bruyère rousse se cache sous les ronces. Aucun oiseau ne chante, aucun papillon ne voltige dans l'espace. Sur ce paysage désolé plane un silence de mort.

Le lac de Weinfeld ou, comme l'appellent les gens du pays, la mare des Trépassés, n'a pas de déversoir et n'est alimenté que par les pleurs qu'y répand le ciel. Il s'étend, sombre et rêveur, reflétant la tristesse de tout ce qui l'environne.

Quand les vents d'automne passent sur l'Eifel et que les brouillards froids s'amoncellent dans les vallées, là-haut il fait déjà glacial. Hui! siffle la bise... Ne fais pas tant de bruit, mauvaise! n'arrache pas les dernières feuilles jaunes aux broussailles flétries, ne renverse pas les vieilles croix de bois dans le cimetière autour de la petite église qui s'élève morne et noire non loin de la rive du lac. C'est maintenant le seul ouvrage des hommes qui subsiste à ces hauteurs; très vieille et assez délabrée, elle n'a rien de remarquable au point de vue artistique, mais elle parle au cœur par son charme mélancolique et son intime poésie du passé.

Autrefois s'élevait ici le village de Weinfelden; les chaumières se pressaient autour de la maison de Dieu comme les poussins sous l'aile de la mère. Ce temps est loin; le village a disparu... détruit, englouti? Dieu le sait! Sans doute mort de faim. Seule la petite église est restée, élançant vers le ciel son clocher aigu. On n'y célèbre pas souvent l'office divin : les vivants n'y montent que pour enterrer leurs morts.

Dans l'étroit espace enclos par les murs en ruine les croix s'alignent à rangs serrés; ici pend une couronne de perles, là un nœud de ruban fané; le vent, la pluie font rage parmi ces pieux souvenirs. C'est le cimetière de Schalkenmehren. Le chemin qui y conduit est abrupt; on se demande pourquoi les habitants de Schalkenmehren ne gardent pas leurs morts dans la vallée, à proximité du village? La place ne leur manque pas. Mais quoi, ce qui est mort appartient à la mort. On préfère gravir l'âpre montée; les bœufs ou les chevaux de labour traînent le tombereau où le cercueil est ballotté entre deux bottes de paille; le prêtre essoufflé se traîne à sa suite ainsi que le cortège funéraire. On murmure des prières, on pleure, on sanglote; puis au bout de quelque temps, la cérémonie terminée, on redescend au village. Les larmes sont séchées, on parle tout haut, on rit et l'on se prépare à aller faire un bon repas à la maison mortuaire...

C'était au commencement de novembre. Le berger de Schalkenmehren, Steffen Kohlhaas, se trouvait ce jour-là sur les hauteurs dénudées par l'automne et regardait la mare. Son chien était étendu immobile à ses pieds. Il songeait qu'il conduisait sans doute ses moutons là-haut pour la dernière fois de l'année. Ils trouvaient encore çà et là une pousse à grignoter, ils montaient et descendaient activement les flancs du rocher; mais la pâture était maigre pour une recherche si laborieuse; l'hiver approchait à grands pas.

Un coup de vent enleva le chapeau de la tête du bonhomme, dont les cheveux blancs couvrirent la face brune aux traits fortement accusés. Avec un juron énergique, il ramena plus étroitement autour de lui les plis de son ample manteau bleu. « Il y a de la neige dans l'air », murmura-t-il alors en abritant ses yeux de la main pour observer l'horizon : tout était gris, le ciel et la vallée, et l'on n'apercevait même plus les montagnes voisines.

— Je retourne chez nous, il n'y a plus rien à faire ici aujourd'hui, dit-il; et il siffla son chien : Allons-y, Stüppes! La bête bondit avec un aboiement sonore, passa et repassa entre les moutons et les rassembla. Son maître le regardait faire, les mains croisées sur son long bâton et le menton, ferme et comme taillé à la hache, appuyé sur les mains.

— Holà! Qui vient ici? Le vieillard leva ses sourcils épais et fixa avec une attention intense la forme aux vêtements flottants qui gravissait la côte, tant qu'enfin l'air piquant troubla ses petits yeux gris. Une femme? Qu'est-ce que ça veut dire?... Jésus, Marie, Joseph! notre Marianne!... Il s'avança à grandes enjambées vers l'arrivante, précédé par le chien qui avec un hurlement de joie s'élança comme un fou, et, arrivé auprès de la femme, lécha la figure penchée vers lui.

— Oui, oui, Stüppes, c'est moi!... couche, Stüppes, couche! La voix qui prononçait ces paroles était presque celle d'un enfant. Puis la jeune fille s'agenouilla et cacha son visage dans la fourrure épaisse et rude de l'animal. Mon vieux Stüppes, n'est-ce pas, tu connais encore ta Marianne? Un grognement joyeux fut la réponse.

Alors la jeune fille se releva, remit de l'ordre dans ses vêtements et ramassa le paquet qui avait roulé à quelques pas de là. Sa rougeur était-elle causée par le vent froid de la montagne ou par l'ardeur avec laquelle elle avait embrassé le brave Stüppes? L'haleine lui manquait; comme honteuse, elle restait les yeux fixés sur le sol. Aucun rayon de joie n'illumina ses traits quand le berger fut devant elle et lui saisit la main qu'il secoua dans sa poigne de fer.

— Bonjour, Marianne!

— Bonjour, père!

Kohlhaas, lui, rayonnait, et d'un air fier regardait son enfant. Pour sûr, c'était un beau brin de fille! Le travail et les privations n'avaient pas flétri sa jeunesse, ses joues brunes étaient rondes et pleines de santé; sous le fichu qui lui servait de coiffure on apercevait un front blanc sans une ride.

— Eh bien, fille, te voilà donc! Le patron Mather t'a permis de venir voir tes parents. C'est bien, ça! la mère va être contente!

Il lui donna sur l'épaule un coup si vigoureux en guise de caresse qu'elle faillit tomber à genoux, puis il se frotta les mains avec une grimace de satisfaction. Les habitants de Schalkenmehren ouvriraient de grands yeux quand ils le verraient rentrer au village avec sa fille. Oui, Steffen Kohlhaas était fier de sa Marianne. C'était sa plus jeune: à peine seize ans, et depuis un an déjà elle était servante à Daun, à l'hôtel de la Poste. Le patron Mather n'avait qu'à se louer d'elle. Lorsque le père se rendait à la kermesse de la petite ville et allait voir sa fille, on le faisait entrer dans la chambre des maîtres. L'hôte lui servait lui-même un verre d'eau-de-vie et l'hôtesse allait chercher du café et des gâteaux cuits pour la fête. Sans doute il ne voyait pas beaucoup Marianne, elle avait tant de besogne à ce moment-là! Mais quand il s'en allait, elle venait lui serrer la main sur le pas de la porte: « Au revoir, père; et dis bonjour de ma part à la mère et à tous! » N'était-ce pas suffisant? L'honneur, l'honneur, voilà la chose principale! Quand on s'informait auprès de Steffen Kohlhaas de ses enfants, — il en avait dix, neuf garçons, et la plus jeune une fille, — il faisait un signe de tête amical: « Merci, merci; ils marchent tous, tant qu'ils sont, dans le droit chemin; mais notre Marianne, elle est à Daun, à l'hôtel de la Poste! Oui, oui! »

Et aujourd'hui Marianne venait les voir. Elle ne semblait pas, à la vérité, plus contente pour cela. Elle frappait sans cesse la terre du bout de son gros soulier et évitait le regard de son père. Les vives couleurs avaient disparu de ses joues pour faire place à une pâleur inaccoutumée et ce fut seulement quand le vieillard lui demanda: « Jusqu'à quand peux-tu rester chez nous? » qu'une pourpre soudaine lui monta jusqu'à la racine des blonds cheveux.

— Je... je... balbutia-t-elle, je ne suis plus chez Mather; pour le moment je vais rester à la maison.

— Comment... plus chez Mather? — la surprise coupait presque la parole au berger; — qu'as-tu fait?... parle!

— O père!... elle n'en put dire davantage: elle se cacha la figure dans les mains et pleura tant et tant que les larmes coulèrent entre les doigts brunis.

Le vieillard la saisit par l'épaule et la secoua rudement:

— Qu'as-tu fait, coquine, qu'as-tu fait? hein?... La colère et la crainte luttaient en lui; mais tout à coup une expression plus douce se peignit sur ses traits. Il secoua lentement la tête, et d'un air malin: — Ne pleure pas, Marianne; il n'y a peut-être pas si grand mal... Oui, les filles, les filles! O Jésus, Jésus! — Et après un moment de silence: — Qui est-ce, Marianne? faut qu'il t'épouse! ne te chagrine pas, va! C'est arrivé déjà à plus d'une, qui s'en est allée à la ville comme nourrice, a amassé un bon magot, et puis s'est mariée avec son galant! Alors plus rien à dire.

Radouci et disposé au pardon il voulut lui prendre la main, mais Marianne la retira brusquement:

— Ce n'est pas ça, père, ce n'est pas ça!

Avec un sanglot déchirant elle tomba à genoux, entoura de ses bras le cou du chien et cacha dans ses longs poils son visage baigné de larmes.

— J'ai volé!

— Volé?...

Un grand silence suivit ce cri terrible. La jeune fille, tremblante, était accroupie sur le sol. Le vieillard restait là comme frappé de la foudre; le bâton lui était échappé des mains; il tendait les bras en avant, dans l'attitude d'un lutteur qui tâche de parer un coup furieux. Inquiet, le regard du chien allait du père à la fille, semblant les interroger tous deux.

— Volé!... Lentement, d'une voix sourde, presque brisée, il répéta ce mot fatal. Le vent passa, il le prit sur les lèvres du vieillard et le répandit par le monde.

La jeune fille gémit: — Je ne le ferai plus, père!... plus jamais! Hans n'avait pas d'argent!... pas un pfennig!... Hans me dit que je ne serais jamais son amoureuse si je ne lui donnais pas un thaler pour aller à la danse... O père, vous êtes vieux, vous ne savez pas... Hans, Hans... je l'aime tant! Et la musique aussi:

[illegible]
[illegible]
C'est la fête, Marianne.
[illegible]

Père, j'ai entendu ça toute la nuit... C'est la fête, nous danserons!

Elle sanglotait à fendre l'âme, ses dents claquaient

comme dans un rêve de la vie. « Je n'ai pas pu... ma tête me faisait si mal... le matin, madame a laissé un thaler sur la table de la cuisine... C'est la fête, Marianne!... vite, j'ai pris le thaler et le soir j'ai été à la danse avec Hans!... O père, père, comme on s'est amusé... »

Un rayon de plaisir illumina son visage d'enfant, elle se releva, mit les mains sur ses joues brûlantes et entr'ouvrit les lèvres comme pour fredonner l'air de la valse préférée.

Le vieillard restait muet; il la regardait fixement, sans expression dans le regard. Tout à coup il lui saisit le bras et la poussa avec tant de force qu'elle faillit tomber à la renverse.

— Et le patron Mather, qu'a-t-il dit?

Honteuse, elle détourna les yeux et murmura :

— Il m'a demandé si j'avais pris le thaler. D'abord je ne voulais pas le dire, puis j'ai pensé à Notre Seigneur Jésus, et j'ai dit : « J'ai pris le thaler, oui! » J'ai pleuré et supplié, mais il m'a montré la porte... Père, père, ne me bats pas! pardon! pardon!... Elle criait, terrifiée, et se protégeait le visage de ses deux bras.

Kohlhaas écarta cet abri de sa poigne puissante, tandis que l'autre main s'abattait sur le visage, à droite, à gauche, sans souci de l'endroit où tombaient les coups.

— Tiens, tiens, mauvaise fille! voleuse! tiens!

— Père... père!...

Vli, vlan! les coups tombaient dru comme grêle. Le chien se jeta en grondant sur son maître et mordit le bas de son pantalon. Un violent coup de pied l'envoya rouler au loin.

— Tiens!... et maintenant, ose rentrer chez nous... pour voir... tiens!... Le poing brutal s'abattit une dernière fois sur l'épaule de l'enfant, puis le vieillard se détourna brusquement, ramassa son bâton, le fit tournoyer d'un air menaçant et, sifflant son chien, se mit à descendre à grands pas le sentier de la vallée.

Stüppes restait là, hésitant, tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche; enfin il alla se coucher avec un hurlement plaintif aux pieds de la jeune fille. « Stüppes! » Un second coup de sifflet; un : « Ici, tout de suite! » menaçant, et l'oreille basse et la queue entre les jambes, la pauvre bête se traîna sur les pas de son maître.

Puis ils disparurent tous, le berger, le chien, le troupeau. Marianne resta seule. Un coup de vent lui arracha le mouchoir de la tête, et ses longs cheveux vinrent lui battre le visage. Elle frissonna. Tout autour d'elle était morne et gris, le ciel où passaient de lourds nuages, la mare qui s'étendait, sinistre, à ses pieds, la petite église, le cimetière. Un voile sombre dérobait l'horizon aux regards, un air froid et humide coupait la respiration et engourdissait les membres.

La jeune fille se mit à pleurer et joignit machinalement les mains. Elle essaya de murmurer une prière : « Marie, mère de Dieu, bénie entre toutes les femmes... » Pourquoi d'autres paroles montaient-elles à ses lèvres? Marianne... C'est la fête... O Jésus! encore ce refrain. Hans! Hans! Ah! que ne fait-on pas quand on aime quelqu'un à en mourir!

Elle se voit de nouveau au bal, elle se sent pressée dans ses bras... comme les deux violons et la contrebasse s'évertuent là-bas dans leur coin... maintenant domine le cor... une, deux, trois... une, deux, trois... *Kritsch, Kratsch, digue-don*... les lampes à pétrole semblent aussi entrer en danse, l'air est lourd, un souffle brûlant passe à travers la salle... Hans la serre plus étroitement contre sa poitrine et lui murmure à l'oreille : « Marianne... Marianne! »

Houh! comme les corbeaux croassent dans l'air du soir. L'abandonnée tressaille à ce lugubre concert; une troupe d'oiseaux noirs passe comme un trait et la frôle presque. Elle ramène vivement le mouchoir sur sa tête... Le rêve s'est évanoui!

Autour d'elle le désert immense, la solitude, la mort!

Elle fait un signe de croix, prend son paquet sous le bras, et lentement traînant ses pas, elle descend aussi la côte. Dans la vallée on distingue vaguement, estompées par la brume, l'église de Schalkenmehren et les chaumières qui l'environnent.... là-bas, à un détour du chemin, la silhouette noire du père au milieu du troupeau... la silhouette s'arrête, se retourne, le vent enfle le grand manteau... puis homme et bêtes se remettent en marche, se hâtant vers le village où bientôt ils disparaissent...

Et la pauvre fille muette, atterrée, sentit son cœur envahi par l'épouvante et le désespoir.

II

Steffen Kohlhaas était au lit; il faisait nuit, mais le sommeil ne venait pas. Au dehors hurlait l'ouragan et dans la cheminée le vent exhalait sa longue et sinistre plainte. Il neigeait. C'était la première neige de l'hiver, mais elle était aussi épaisse et aussi glacée qu'à l'époque de Noël. Les fenêtres étaient bien closes; dans la chambre régnait un air tiède et doux chargé des senteurs de la décoction de chicorée et des pommes de terre cuites sous la cendre. Quelle volupté autrefois pour le vieux berger de s'étendre dans son lit quand, par la nuit noire, tous les vents du ciel étaient déchaînés, et de respirer la chaude vapeur et le parfum de son mets favori.

Aujourd'hui fiévreux, inquiet, il se tournait et se retournait sur sa couche, faisant craquer sous son

grand corps la paillasse de feuilles sèches, et il entendait sa femme sangloter et soupirer : « O Jésus, Marie, Joseph... oh !.. oh ! »

— Est-ce tout ?... tu vas te taire, femme, ou tu verras ! La vieille garda le silence et pendant un moment tout fut tranquille. Dans l'étable contigue, la chèvre se frottait à la cloison, on entendait distinctement ce bruit léger. Même le vent au dehors se tut un instant... Écoutez... on marche à tâtons autour de la maison... une main se pose sur le loquet.

Le berger se redressa sur son séant, la chemise ouverte sur la poitrine, le bonnet de coton retombant sur le cou... il écouta, anxieux... oui, on marche.... maintenant on se glisse le long du mur... entendez-vous : tap, tap... un pas traînant et lassé. Mais voici que le vent reprend de plus belle. Hui ! siffle-t-il, et tandis que par la cheminée il vient pleurer jusque dans l'âtre, un autre gémissement, long et douloureux, lui répond : « Père !... Père. »

Le berger bondit hors de son lit, à tâtons il s'avance par la chambre plongée dans les ténèbres et ouvre brusquement la porte.

— Hohé ! qui va là ?

Pas de réponse.

Il répète sa question jusqu'à trois fois et nulle voix ne lui répond encore. Le vieillard sent la colère le gagner ; à peine vêtu, debout sur le seuil de la porte, ses dents s'entre-choquent, il frissonne sous le vent glacé : « Tonnerre et damnation ! voleuse, fille maudite, tu te moques de ton père ! » Et il rejeta la porte fermée d'un coup qui fit trembler la maison.

Alors de nouveau s'éleva la plainte : « Père !... Père ! »

Il n'écoutait plus ; déjà il avait traversé la chambre et s'était jeté sur son lit. Là il resta immobile. Mais le sommeil ne vint pas ; au dehors le vent faisait rage ; on eût dit que la chasse infernale passait dans les airs... Il mit la main sur sa poitrine : son cœur battait avec violence, l'angoisse l'étreignait à la gorge. Il n'y tint plus et poussant sa compagne du coude : « Femme !... Elle non plus ne dormait pas : — Attends, Steffen, répondit-elle aussitôt, j'allume la lampe... » Sa voix tremblait.

La petite lampe jeta sa vacillante clarté et les deux vieux, assis sur la couche vermoulue, se regardèrent les yeux agrandis par l'épouvante.

— Marie, sainte mère de Dieu, prenez pitié... de notre Marianne ! murmura la vieille en se tordant les mains ; puis se levant comme affolée, elle alla se jeter à genoux devant l'image sainte, à la muraille. Sa tête était penchée sur sa poitrine ; ses minces tresses grises à demi dénouées pendaient sur ses épaules ; à la lueur pâle de la lampe on voyait briller de grosses larmes sur ses joues flétries. Sans relâche les grains du chapelet glissaient entre ses doigts et de ses lèvres s'échappait la prière à peine murmurée.

L'homme ne priait pas ; resté assis au bord de la couchette, il regardait devant lui d'un air égaré. Il n'osait tourner les yeux vers le coin de la chambre où jadis était le petit lit de l'enfant. Et pourtant il revoyait ses joues fraîches et roses, il entendait sa voix argentine bégayer la prière du soir.

> [illegible]
> Mes rêves y font leur nid ;
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]

Steffen Kohlhaas poussa un sanglot et laissa lourdement tomber sa tête dans ses mains.

Enfin arriva le matin.

Grise et morne la lumière traversait avec peine les vitres envahies par la mousse. Il était déjà tard. Les gens du village s'occupaient activement à déblayer les abords de leur demeure ; jamais il n'était tombé une telle quantité de neige à cette époque de l'année. L'hiver était arrivé tout d'un coup. Les mains étaient raides de froid ; chacun ramenait frileusement son bonnet sur ses oreilles.

Le berger s'arma d'une bêche et commença aussi à frayer un chemin devant la porte de la chaumière. Cette nuit d'insomnie lui avait mis du plomb dans tous les membres. Il se sentait vieilli de dix ans. Un voisin l'aborda :

— Eh bien, Kohlhaas ! voilà votre Marianne revenue ! Ça a dû vous faire un fier plaisir, hein ?

— Notre Marianne... fier plaisir... répéta le vieillard comme s'il ne comprenait qu'à demi le sens de ces paroles.

— Bien sûr ! hier soir elle a été chez notre Trina, mais à cette heure...

— A cette heure... quoi, à cette heure ? Kohlhaas saisit le voisin par l'épaule avec une sorte de fureur. Où est-elle allée ? où est-elle, Kuttner ?

— Bé, chez vous, donc ! Kuttner regarda le berger se demandant s'il avait affaire à un fou. Où irait-elle autre part ?

— Où, autre part ?

Le vieillard eut un rire amer, strident, puis, sans ajouter un mot, il jeta sa bêche dans la neige et descendit à toutes jambes la rue du village. Le voisin suivit la même direction en secouant la tête d'un air de profonde pitié.

III

Marianne ! Marianne ! La voix sonore retentit sur les hauteurs désertes.

De la neige à perte de vue.

Les montagnes se sont revêtues d'un blanc suaire

sous lequel s'abritent aussi les herbes et les broussailles. Sinistre comme un grand œil sombre reluit [illegible] l'arrosent sans trêve.

— Marianne!

Le père parcourait les hauteurs, son chien fidèle en laisse, et faisait retentir l'air de ses cris. Où pouvait être son enfant? Au village on n'avait plus aperçu Marianne depuis la veille. Elle sera retournée à Daun, c'est là qu'il faut aller voir, lui disaient les voisins pour rassurer le vieillard. A Daun, oui, il y courait de ce pas, et c'était en s'y rendant qu'il traversait cette solitude, car au delà du Mauseberg il connaissait un sentier qui menait directement à la ville. Il haletait, son front était baigné de sueur. La neige était molle et s'attachait sous les souliers. Il glissait, parfois même tombait, mais rien ne put l'arrêter avant qu'il eût atteint le sommet de la côte.

Rien que la blanche étendue; la mare dans sa muette majesté, l'image de la mort; la petite église se mirant dans ses ondes mornes.

Le chien poussa un sourd grondement, le nez au ras du sol.

— Marianne!... Steffen Kohlhaas se fit un porte-voix de ses deux mains et répéta : Ma...ri...anne!... Mais pourquoi s'époumoner davantage? Son enfant était depuis longtemps à Daun, et lui, le vieux fou, il courait par les montagnes et fouillait la neige. O mon Dieu, cette angoisse terrible qui le serrait à la gorge et pesait sur sa poitrine comme une montagne!

— Jésus, Maria!... Le berger se tordit les mains... c'était ici... l'endroit même où il avait mené son troupeau... ici Marianne s'était avancée vers lui, ici elle était tombée à ses pieds, il l'avait saisie par le bras, il l'avait battue. Et puis ici encore elle était restée comme une statue de pierre, et, se retournant une dernière fois, c'est ici qu'il l'avait aperçue. Hier encore l'herbe verte, aujourd'hui le blanc linceul glacé.

— Stüppes, qu'est-ce que c'est? Le chien tira sur la corde et aboya avec fureur; de toute sa force il entraîna son maître, non dans la direction de Daun, mais à droite vers la petite église. Machinalement Kohlhaas le suivit. Le chien flairait une trace, le cou tendu, la queue serrée entre les jambes et le vieillard se laissait guider l'œil perdu dans le vague, la volonté anéantie. Les voici arrivés sur le bord de la mare... plus loin, plus loin... ils pénètrent dans le cimetière par une brèche du mur délabré, ils s'avancent entre les croix à demi ensevelies sous la neige... le chien s'arrête. Il relève la tête et lance vers le ciel un hurlement lugubre que répète avec effarement l'écho de la solitude.

Là... là... Le berger étend les mains, un cri rauque s'échappe de sa poitrine... Sur le seuil de la petite église, il a aperçu une forme humaine, accroupie sous le porche, la jupe ramenée sur la tête. On dirait une enfant qui, terrifiée par les ténèbres, s'est réfugiée en cet endroit. A côté d'elle, un paquet... tout est blanc; les pieds sont enfoncés dans la neige, la neige couvre la robe, les genoux...

— Marianne!... D'une main tremblante le père rabat le vêtement qui lui cache le visage de sa fille... les joues sont blêmes, couvertes de larmes glacées; le nez amaigri; sur le front, entre les sourcils, s'est creusé un sillon d'angoisse, mais autour des lèvres bleuies semble errer un vague sourire.

Les mains sont posées sur les genoux, jointes pour une dernière prière.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Puis à son ombre je dors,
[illegible]
Près de la Vierge Marie. — Ainsi soit-il.

***

Sur les hauteurs, auprès de la mare de Weinfeld, Kohlhaas mène encore aujourd'hui son troupeau. Souvent je l'ai aperçu : c'est un homme courbé par l'âge. Quand le soleil descend derrière le Mauseberg et colore de pourpre la bruyère et les collines, la silhouette noire du vieux berger est visible de loin, se détachant sur le firmament baigné de lumière. Le chien est couché à ses pieds, les moutons paissent au flanc de la montagne. Immobile, la main abritant les yeux, il surveille sans cesse le sentier qui descend vers Daun. Un rire niais contracte sa bouche édentée : « Oui, notre Marianne, elle est à Daun, à l'hôtel de la Poste... Oui... oui! »

Il attend.

C. Viebig.

Traduit de l'allemand par [illegible]

EUGÈNE SPULLER

C'est à l'écrivain journaliste, au collaborateur de la *Revue Bleue*, que je suis prié de tresser une modeste couronne funéraire. Je ne l'aurais pas essayé de moi-même. On m'en a exprimé ici un désir dont j'aime à me faire une loi. Il me semble que c'est trop tôt ou trop tard : tard pour le simple adieu de l'amitié émue; tard aussi, après les sept harangues prononcées sur son cercueil; — tôt, beaucoup trop tôt pour l'étude raisonnée d'un talent et d'un caractère. Peut-être sera-ce toujours trop tôt pour moi envers un tel ami. Je ne me sens pas au point juste,

si jamais je puis m'y rencontrer, et je le dis afin que l'on me pardonne. Il avait promis à la *Revue Bleue* un *Barthélemy Saint-Hilaire*, qui aurait pris place parmi ses *Figures disparues* : je crois qu'il l'avait commencé à Sombernon, sur ce coteau riant où il est venu au monde, où il est allé mourir. Le voilà lui-même une de ces pâles figures disparues qu'il se plaisait à retracer et à grouper avec une sorte de culte attendri. On ne sait pas encore qui lui fera la grâce de quelques pages définitives et simples, comme il lui conviendrait, pour l'introduire à son tour dans ce musée des ombres qu'il construisit jusqu'à sa dernière heure.

Les hommes politiques ont loué l'homme d'État, le député, le sénateur, le ministre honoré de trois consulats ; dans les intervalles de ces diverses magistratures, il a toujours repris la plume et il la conduisait d'une main si calme, ferme et sûre, le long du grand et gros papier qu'il affectionnait, pendant des heures et des journées entières, ajoutant une ligne à une ligne, comme des sillons sur la terre d'un champ ! Il avait dans sa manière quelque chose de paysan et de robuste, sans façon, sans aucune des recherches de la littérature de ville. Il allait toujours tout droit devant lui, du même pas régulier, et quelques-uns ont dit : pesant ; il était plutôt solide et vigoureux, avec cet air de dignité champêtre que donne la bonne conscience tranquille dans une complexion saine et bien équilibrée. Chaque fois qu'il touchait à la limite de son champ, — c'est son papier que je veux dire, — il relevait sa plume, la trempait dans l'encrier, et il recommençait une autre ligne ; il en traçait ainsi des centaines, toutes à égale distance l'une de l'autre, sans se tromper, sans hésiter, sans se reposer, la mémoire toujours aussi facile, la raison toujours aussi nette ; c'était quelque chose d'antique, et la pensée se reporte, toutes proportions gardées, toutes différences observées, vers ces personnages consulaires qui revenaient à leur métairie et qui reprenaient la charrue dans les intervalles de leurs commandements.

Pour Spuller, le labeur ne changeait pas d'objet : c'était toujours la même politique à poursuivre, le même but à atteindre, la défense de ses idées et de son parti. Beaucoup plus idéaliste que les consulaires romains, il ne songeait pas à remplir son grenier des gerbes de blé qui pousseraient dans les sillons tracés par son travail. Tout était pour la République. Il voulait que chacun de ses articles fût une leçon, un enseignement, exposé selon les règles, éclairé par l'histoire, déduit par la raison, avec un commencement, un milieu et une fin, en sorte que le lecteur arrivât persuadé et convaincu à la conclusion. Il ne faisait pas seulement un article ainsi, il en faisait une série, parfaitement méthodique, qui avait elle-même ses trois parties essentielles : un exposé, une démonstration et une conclusion. C'est sans doute ce que la légèreté et l'espièglerie contemporaines ont qualifié de lourd et de pesant. Il est vrai qu'un journaliste comme celui-ci ne pensait pas qu'il fût de sa profession de passer par des cerceaux et de faire des pirouettes. Il aimait à dire : « Notre profession. » Le journalisme ne sera jamais, il ne peut pas être une profession, au sens où ce mot s'entend d'ordinaire. Spuller, si je ne me trompe, prenait profession au sens de professorat, pour ne pas employer un mot plus grave. Il était essentiellement classique, par le sérieux de la forme et par la conscience littéraire qui est faite de goût et de logique. Il appartenait plutôt au XVIII[e] siècle pour la politique et la philosophie, mais il relevait du XVII[e] siècle pour la façon de comprendre la grammaire et l'écriture, — si nous pouvons rapprocher des époques si éloignées, — et il est très exact qu'en écrivant, il pensait souvent à Bossuet ; il se faisait un modèle de force et de haute raison universelle, plutôt que de grâce endiablée et de provocant paradoxe. Il avait la plus grande idée du rôle de l'État, des droits, des pouvoirs, et des responsabilités de l'État, non seulement sous le rapport administratif et politique, mais sous le rapport moral, j'allais dire spirituel : et, en ce point, il était certainement XVII[e] siècle. C'est cette vue qui le conduisit à nous donner une magistrale étude sur *Royer-Collard*.

Il aimait à retrouver une partie de lui-même dans un homme qu'il nous dépeignait aux mœurs austères, à la vie simple et noble, au caractère sans défaillance, et passablement altier sous une modestie qui s'entend, car il y a dans une certaine espèce de modestie, dont abusent vite les imbéciles, une fierté contenue et consciente. Par tous ces traits, Spuller était antique : il avait une tête philosophique, rare phénomène aujourd'hui ; et c'est un de ces jeux ironiques de la vie que précisément le plus « ancien » d'entre nous ait été tombé, sous prétexte d'« esprit nouveau », par des publicistes qui se gargarisent de modernité et de modernisme !

Si l'on faisait une exposition des « copies » signées des principaux journalistes de ce temps, on en verrait des faciles et des rapides, d'autres tourmentées, passionnées, surchargées de ratures et d'arabesques : celle de J.-J. Weiss, — le Saint-Simon et le de Retz du journalisme contemporain, — était extraordinaire par les caprices et les fusées de ses surcharges. On n'en verrait aucune plus calme, plus unie et plus pure que celle de Spuller, trois cents lignes d'affilée sans un iota qui soit biffé ou changé. Sa « copie » est le miroir d'une intelligence qui se possède entièrement elle-même, et qui va à son but sans se retourner jamais : une imperfection d'écriture lui échappe-t-elle,

tant pis, il ne s'arrête pas pour si peu, il n'écrit pas pour l'écriture, mais pour la vérité et pour la justice. Il traverse des landes dénudées, des parties rocailleuses et obscures, mais il se déploie, il monte, il s'élève, et le voilà sur les sommets lumineux des grands effets et de la véritable éloquence. M. Waldeck-Rousseau est le seul qui ait touché dans son discours ce point caractéristique d'une psychologie littéraire.

L'écrivain qui a écrit *Royer-Collard* nous a donné un *Lamennais* ; ceci nous amènerait à découvrir et à expliquer un autre Spuller, ou du moins une autre veine de lui, plus secrète, une couche plus profonde : sur ce point, c'est M. Poincaré qui a vu clair. Il a prononcé ces deux mots : « les scrupules... l'inquiétude... » de Spuller ; ces deux mots vont jusqu'au plus profond du domaine intime, inexploré, celui que le plus complet ami ne connaît jamais parce qu'on ne le connaît pas bien soi-même. C'est là, dans cette région pleine d'incertitude et d'angoisse, que se livre la grande bataille de la vie morale, qui dure autant que la vie, la lutte sanglante de l'homme ancien et de l'homme futur, le drame qui est propre à l'être humain, mais principalement à celui de notre France et de notre temps. Ce conflit, dont chacun de nous est plus ou moins partagé, Spuller en fut dévoré ; cet homme si sûr de lui, et d'un calme si solide, offrit en sa conscience un beau théâtre pour la tragédie humaine et surtout française, éternelle et surtout actuelle. Mais cela nous conduirait trop loin, et puis il faut être prudent : qui sait? On ne sait jamais... C'est le point de soi-même que chacun ne connaît pas, le nœud vital mystérieux, que nul ne parvient à dénouer en son cœur. Les plus forts sont peut-être ceux en qui l'entre-croisement est le plus serré, et dont les deux parties vivantes se débattent et, à chaque secousse, déchirent toute l'âme. Je ne devais parler que du journaliste ; il fit ses deux livres, quand on lui eut retiré des mains le journal où il avait écrit sans discontinuer pendant vingt ans. Il ne s'en consola point ni moi non plus. C'était comme une expropriation illégale. Il ne pouvait pas retrouver un autre terrain. Il n'aimait pas le mode de journalisme actuel : écrire dans plusieurs feuilles, et, dans chacune d'elles, avec des collaborateurs successifs et de hasard : il n'estimait pas cette anarchie, il n'en attendait rien de bon pour la presse, pour la liberté, pour les mœurs. Nous sommes restés les deux derniers à la *République française*, mon article final est du 31 octobre 1893 ; ce fut aussi la fin du journal de Gambetta et de Spuller. Un mois après, le 3 décembre, Spuller se rendait au ministère de l'Instruction publique. Il me dit : « Allons-y ensemble, puisque nous n'avons plus de journal. » Nous y demeurâmes six mois. Il y ressentit déjà les assauts du mal qui l'a emporté hier. Il fit une belle défense de deux années, avec le plus grand cœur, la plus haute dignité morale et politique. C'est pendant ces deux années et demie que nous nous sommes le mieux connus l'un l'autre, et c'est pour cela sans doute que la *Revue Bleue* a voulu avoir de moi le dernier mot d'adieu pour cet ami.

HECTOR DEPASSE.

ENCORE LE PÉRIL JAUNE

L'industrie japonaise (1).

Il est de mode depuis quelque temps de dénoncer les grands périls dont l'Europe, à en croire nos modernes Jérémies, serait menacée dans sa fortune industrielle et commerciale, dans sa suprématie intellectuelle et civilisatrice, jusque dans son existence.

L'empereur d'Allemagne a fait un jour de vagues allusions à un péril jaune lointain, mais effrayant. Il montrait les masses de l'extrême Orient, organisées et outillées à l'européenne, se précipitant un jour vers l'ouest, ainsi qu'avaient fait leurs ancêtres du ve siècle et venant couvrir l'Europe de ruines comme un torrent dévastateur.

Il y a pourtant bien quelques obstacles entre cette invasion orientale et nous : la Russie entre autres. On ne voit pas bien les magots, même européanisés, même avec la poudre sans fumée, faisant une bouchée des armées russes, sans compter celles qui se trouveraient par derrière.

Le péril jaune paraît bien fantaisiste.

Un écrivain du *Figaro* a imaginé tout récemment le péril yankee.

On sait que les États-Unis sont tout occupés en ce moment au choix d'un président pour remplacer l'honorable M. Cleveland, qui paraît avoir cessé de plaire.

L'opération est longue : elle va durer six mois. Comme il est probable que le vainqueur sera M. Mac-Kinley, flanqué de l'étalon d'or et du protectionnisme, le rédacteur du *Figaro* voit déjà tout l'ouest se soulevant pour l'étalon d'argent, sous la bannière du candidat démocrate Bryan, les États-Unis tombant dans une noire confusion, un sabre émergeant, et les 70 millions de Yankees (l'auteur dans son élan prophétique a même dit 80 millions, ce qui est prématuré) se jetant aux pieds d'un César et se laissant mener par lui à la conquête de l'Europe.

Voici qui est plus sérieux. C'est le cri d'alarme,

(1) Communication faite le mardi 23 juin à la Société de Géographie commerciale par M. A. Moireau, président de la 4e section.

jeté par des économistes un peu prompts à s'émouvoir assurément, devant les concurrences industrielles et commerciales qui se dressent dans l'extrême Orient, dans l'Inde, en Chine, au Japon surtout, concurrences tellement redoutables que nos industries européennes devraient songer à leur fin prochaine.

Étant donné que l'on ne peut pas croire qu'il n'y ait rien qu'un jeu d'esprit dans la dénonciation simultanée de ces spectres de concurrences, il peut convenir d'interroger ces périls, de voir ce qu'ils nous veulent, et si par hasard il n'y aurait pas dans tout cela beaucoup de mirage.

Le Japon vainqueur de la Chine a voulu rester à la hauteur de sa surprenante fortune.

L'indemnité de guerre que lui paie l'empire voisin, il va l'employer à doubler la force de son armée de terre, à tripler la force de sa marine.

Ses sujets ont recueilli de la gloire à en être quelque peu étourdis et enivrés. Ils vont être ramenés peu à peu à la réalité par l'augmentation des impôts, que l'accroissement rapide des besoins a rendue indispensable malgré le gros tribut payé par la Chine.

Avec ce premier résultat prosaïque et tangible auquel les Japonais vont avoir à s'accommoder, deux autres se sont déjà fait sentir à la population, l'un étant d'ailleurs la conséquence de l'autre. Les prix d'un très grand nombre d'objets nécessaires à la vie ont haussé depuis la guerre, et les salaires des travailleurs ont subi une hausse proportionnelle.

Ce sont deux points qu'il convient d'établir dès l'abord, si l'on veut examiner comment le Japon entend devenir une nation commerçante et industrielle, et ce qu'il fait pour cela.

Le Japon réunit-il les conditions nécessaires pour que son ambition se réalise?

Assurément. Sa population est très active, sobre, intelligente. Elle a une remarquable habileté manuelle, et une non moins remarquable faculté d'assimilation.

D'autre part la matière première est facile à obtenir, le travail est encore bon marché, le climat est tempéré, et le Japon a même du charbon, cet aliment aussi nécessaire à la vie industrielle que le sang l'est à la vie corporelle. Ne grossissons point cependant les choses.

D'après un rapport tout récent du consul général français à Yokohama, le nombre des compagnies manufacturières au Japon serait, à l'heure actuelle, de 700 en nombre rond, avec un capital total de 48 à 50 millions *yen*, soit, au change du jour, une somme correspondant à 140 millions de francs.

Ce n'est pas effrayant, surtout si l'on songe à l'outillage industriel de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, et aux milliards que chacun d'eux représente.

Il est vrai que ce qui frappe le plus dans l'épanouissement du Japon, ce n'est pas tant les résultats bruts auxquels il est arrivé dès maintenant et qui sont faibles encore, que la rapidité avec laquelle il les a conquis, étant parti pour ainsi dire de rien. Vers 1870 le Japon exportait surtout de la soie brute. Il vend au dehors aujourd'hui des étoffes de soie, et aussi des étoffes de coton et de laine. Là est le merveilleux.

Seulement la proportion de presque rien à un chiffre quelconque est toujours énorme.

On dit : en 1883 le Japon avait 84 fabriques et 1 800 chevaux-vapeur; il en a maintenant 1 100 avec 35 000 chevaux; c'est une augmentation de plus de 1 000 p. 100.

Soit, mais considérez le chiffre actuel, il n'a rien en soi de bien redoutable. Le deviendra-t-il un jour? C'est possible; il ne l'est pas encore.

Même en agriculture le Japon a fait des progrès, assez modestes, il est vrai. Il a accru en vingt ans sa production de riz de 25 p. 100, sa production de froment de 60 p. 100, sa production de patates de 80 p. 100.

L'explication est que le Japon a su employer des engrais; elle est aussi que le chiffre de la population a passé de 33 millions d'habitants en 1872 à 41 millions aujourd'hui.

Le commerce extérieur du Japon s'est énormément accru dans les derniers temps. Il a été en 1895 de 135 millions yen (1) à l'exportation et de 129 à l'importation 113 et 117 millions respectivement en 1894.

En 1889 le Japon n'en était encore qu'à 70 millions yen aux sorties et à 66 aux entrées. La valeur du commerce extérieur total a doublé dans ces six années.

Parmi les explications multiples que l'on peut donner de cet essor, il en est une que les bimétallistes empruntent aux cours actuels si dépréciés de l'argent et à l'influence qu'exerce cette dépréciation sur le mouvement des exportations d'un pays producteur où règne l'étalon d'argent. Elle est certainement topique, quoique les monométallistes or en contestent la valeur.

On ne peut mettre en doute que la dépréciation de l'argent par rapport à l'or ne constitue pour l'industrie et le commerce du Japon un avantage considérable et ne soit une des raisons décisives, en dehors des qualités mêmes du peuple japonais, qui lui

permettent de présenter victorieusement ses produits dans tous les pays jaunes, en concurrence avec les produits similaires de l'Europe.

Les progrès sur le terrain industriel ont été plus rapides et saisissants encore que sur le terrain commercial.

Des filatures de coton, au nombre d'environ 50 établies dans le voisinage d'Osaka et de Kioto, comptent plus de 800000 broches. Il y a deux ans déjà, 365 cheminées d'usines se dressaient à Osaka, autant qu'il y a d'églises à Moscou.

Avec le coton brut importé de l'Inde, les manufacturiers japonais fabriquent des filés et des cotonnades qu'ils consomment sur place ou commencent à vendre en Chine et aux Philippines. Chaque année ils accroissent l'importance de leur outillage pour la fabrication des cotonnades imprimées.

Les établissements métallurgiques se multiplient dans les mêmes centres industriels. Il y a du charbon, avons-nous dit, et il y a aussi du minerai de fer. Il n'y a pas encore beaucoup de l'un ni de l'autre. Les mines de houille ont donné 2 millions de tonnes en 1894 et 3 millions et demi en 1895, les mines de fer 16000 tonnes de minerai en 1894, un peu plus en 1895.

Le coût de production de la fonte au Japon est de 15 à 20 yen la tonne, alors que la fonte importée coûte à Yokohama 32 yen. Il n'empêche que la production indigène est encore rudimentaire, et que le Japon reste tributaire de l'étranger pour sa matière première. Il a été importé en 1894 au Japon, en fonte et fers bruts ou manufacturés, 60000 tonnes d'Angleterre, 12000 de Belgique, 9000 d'Allemagne, 1000 de France, en tout 82000. Loin de diminuer en 1895, cette importation s'est élevée à 100000 tonnes et elle atteindra bientôt 150000 tonnes.

Comme le Japon n'emploie pas encore tout le charbon qu'il produit, il en vend un million de tonnes en Chine, à Hong-Kong, aux Philippines, dans l'Inde, et c'est l'arrivée de ce produit à Singapour, avec les soieries et les autres articles habituels du Japon, qui a causé tant de surprise; et la surprise est devenue de la stupéfaction lorsqu'on a vu ces marchés d'Orient, inondés tout à coup d'une quantité d'autres produits très variés, semblables aux produits européens, mais fabriqués au Japon, et que le taux de l'argent permet aux Japonais d'offrir en vente à des prix que les producteurs européens ne peuvent supporter. Il y en avait déjà en 1894 pour 10 millions yen environ.

Une exposition nationale qui se tint l'an dernier à Kioto, à l'occasion du onze centième anniversaire de la fondation de la ville, a permis à l'industrie japonaise, tant l'ancienne que la nouvelle, de montrer l'extrême variété des marchandises qu'elle est maintenant capable de fabriquer, non pas seulement de ceux qui répondent aux besoins traditionnels, aux anciennes mœurs, au mode national de l'existence, mais de ceux que la population semblait devoir toujours tirer d'Europe.

Il n'est en effet presque aucun article, se fabriquant en Europe, qui n'ait figuré à l'Exposition de Kioto, sortant de fabriques japonaises : lainages, cordes, tapis de coton et chanvre, produits chimiques, pianos, orgues, violons, boutons, parapluies, brosses, objets de toilette, joaillerie, batterie de cuisine, coutellerie, lampes, cheminées, balances, sellerie, articles de voyage, objets en cuir, montres, outils, savons, couleurs, reliures, matériel d'imprimerie, instruments agricoles, instruments de chirurgie, de mathématiques, d'optique, lentilles, appareils photographiques, etc.

Ces articles, avons-nous dit, chassent les nôtres des marchés d'Orient. Ils vont aussi en Amérique où l'on craint comme la peste l'homme jaune et ses fabrications.

Un membre du Sénat de Washington parlant, le 16 décembre 1895, sur une résolution tendant à nommer une commission d'enquête pour les besoins du travail de l'agriculture, prédisait une invasion de produits de l'extrême Orient : « Des agents japonais parcourent, dit-il, les États-Unis, offrant des bicyclettes, des bois de portes et de fenêtres, des allumettes, des chapeaux, des gants, etc., à 50 p. 100 au-dessous du prix des mêmes articles fabriqués aux États-Unis. »

On est tout étonné d'apprendre en effet que les Japonais trouvent moyen d'envoyer avec profit des briques à Seattle et à Portland (villes sur le Pacifique) pour y construire des maisons, et que jusqu'en plein Colorado, à Denver, presque au centre des États-Unis, un magasin s'est récemment ouvert où des bicyclettes japonaises sont offertes au prix de 65 francs. Aussi les républicains du Colorado réclament-ils l'application à ces articles des droits de douane les plus élevés que pourra comporter le triomphe du Mackinleyisme.

Disons au surplus que le gouvernement japonais fait tout ce qu'il peut, d'accord avec son parlement, pour encourager l'essor industriel et commercial de la nation. Il envoie en Europe et en Amérique de nombreuses missions commerciales, il institue des bourses de voyage à l'étranger, encourage l'étude des langues étrangères, développe de toute façon et sans relâche le mouvement qui, depuis vingt ans, a poussé tant de Japonais à venir se documenter sur place de nos habitudes, de notre génie, de nos moyens matériels de production.

On pourrait allonger encore l'énumération des faits sur lesquels s'appuient les pessimistes pour dénoncer les périls économiques dont ils nous voient

menacés et prédire la fin prochaine de l'activité et de la puissance industrielles de l'Europe.

Et il faut ajouter que ces faits sont relatés dans des documents authentiques, les rapports qu'adressent à leurs gouvernements les agents consulaires de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, qui tous insistent sur les mêmes considérations, et tirent du spectacle qu'ils ont sous leurs yeux, qu'ils sont en mesure, mieux que personne, d'apprécier avec perspicacité, les mêmes conclusions alarmantes.

Après tout cependant, ce n'est pas la première fois que nous assistons à l'éclosion de nouveaux centres agricoles et industriels dans le monde. Au delà de l'Atlantique, une nation qui comptait 5 millions d'habitants il y a un siècle en possède aujourd'hui 70 millions et qui appartiennent à la race du monde la plus fortement douée de toutes les facultés pour la production industrielle.

Cette Amérique anglo-saxonne qui assiège l'Europe de ses blés, de ses machines à coudre ou à écrire, est flanquée d'une Amérique anglaise extrêmement laborieuse et d'un Mexique dont la population, mi-partie latine, mi-partie indigène, ne manque aujourd'hui ni d'activité ni d'aptitude pour l'agriculture et pour l'industrie.

Dans l'Amérique Centrale et dans l'Amérique du Sud des peuples naissent aussi à l'industrie, l'Argentine produira et fabriquera elle-même bientôt tout le sucre dont elle a besoin.

L'Europe n'a pas été ruinée par ces concurrences. Elle produit même plus qu'elle n'a jamais produit, et tend constamment à envoyer dans le monde entier une quantité toujours plus grande de marchandises.

Il n'y a donc aucune raison de croire tout perdu parce que cette fois ce sont des Orientaux, longtemps engourdis, qui s'éveillent, se débrouillent, et apprennent à fabriquer eux-mêmes des objets qu'ils avaient jusqu'ici achetés tout faits aux gens d'Europe.

On peut construire des filatures, des manufactures de tissage, des fonderies, de grands établissements métallurgiques dans l'Inde, sur les rives du Gange et du Yang-tsé-Kiang; Osaka, Kobé, Kioto, Shanghaï peuvent devenir des rivales de Manchester, de Leeds, de Lyon, de Saint-Étienne; l'Europe n'en mourra pas, et peut-être même pourra-t-elle plutôt tirer de ces transformations de grands profits.

Un rapport récent du consul anglais à Tokio M. Longford, très rassurant pour les intérêts de l'industrie européenne, montre que l'expansion industrielle du Japon, tout en obligeant certaines branches d'activité en Angleterre à redoubler de vigilance pour ne pas se laisser évincer du marché oriental, a, dans l'ensemble, profité largement et doit plus encore dans l'avenir profiter à l'industrie anglaise et aux industries des autres pays d'Europe.

En 1894, le gouvernement japonais a acheté à l'étranger des steamers pour une somme de 22 millions de francs. Il lui fallait trouver immédiatement les moyens de transporter ses troupes en Corée et en Chine. La plus grande compagnie de navigation du pays possédait avant la guerre 40 navires. Elle a doublé sa flotte, et vient d'inaugurer un service japonais mensuel entre Londres et Yokohama. Les bateaux seront baptisés japonais, mais n'auront pas été fabriqués au Japon. Ils ont été commandés en Angleterre.

On compte actuellement au Japon 3 600 à 3 800 kilomètres de chemins de fer, dont un millier à l'État, le reste à des compagnies privées.

Depuis la paix les demandes de concessions de voies ferrées n'ont cessé d'affluer au ministère des communications. L'État lui-même, en dehors de ses 1 000 kilomètres en exploitation, en construit en ce moment 640 autres. Il paraît à peu près certain que les maisons anglaises ont presque complètement accaparé les fournitures de matériel pour les chemins de fer de l'État.

Des concessions pour 1 850 kilomètres ont été accordées à 31 compagnies nouvelles, et d'autres compagnies sont en instance pour l'obtention de concessions diverses embrassant 3 200 kilomètres.

On évalue à plus de 500 millions de francs le capital nécessaire pour ces entreprises. Il dépend des industriels de l'Europe occidentale de s'assurer une bonne part de cette brillante aubaine.

Sans doute l'industrie japonaise fabrique maintenant des wagons et a même commencé à construire des locomotives. Mais de longtemps elle ne pourra suffire à la demande des uns ni des autres. De 440 locomotives se trouvant en œuvre au Japon au commencement de 1896, l'Angleterre en avait fourni plus de 300, les États-Unis 80, l'Allemagne 30, la France très peu ou point.

Il y a dans tout ce mouvement une forte part de spéculation, et des rémissions périodiques sont inévitables. Pour l'instant la création fiévreuse de tant d'entreprises métallurgiques ou cotonnières ou de chemins de fer multiplie les demandes de matériel et de machinerie en Europe.

Les industriels d'Angleterre, d'Allemagne, les États-Unis profitent de cet engouement et s'assurent d'importantes commandes. Ceux de France, il faut l'espérer, n'auront pas non plus laissé échapper l'occasion.

Dans le même temps les classes inférieures de la population japonaise sont entraînées à adopter un niveau d'existence matérielle supérieur à celui auquel elles étaient accoutumées; il en est déjà résulté une forte hausse des prix, mais cette hausse ne paraît point constituer un obstacle à la poussée vers des

conditions de vie plus compliquées et plus onéreuses.

Revenons aux nouvelles fabrications japonaises qui doivent, dit-on, supplanter les nôtres depuis Aden jusqu'à Pékin. En dehors de quelques articles riches se rattachant plus ou moins directement aux traditions de l'art national, ces fabrications n'ont la plupart pour elles que le bon marché et l'apparence. Les qualités réelles, la solidité, leur font défaut. Laissons de côté les plaisanteries faciles sur les parapluies japonais qui laissent passer la pluie et sur leurs allumettes qui ont encore plus de peine à s'allumer que celles de la régie française.

Mais que pèse toute cette industrie qui consomme à peine 2 millions de tonnes de charbon et permet au Japon d'en vendre encore 1 million au dehors?

Et qu'est-ce en vérité que cette production de 3 millions de tonnes de charbon japonais à côté des 988 millions de l'Angleterre, des 152 millions des États-Unis, des 76 de l'Allemagne, des 27 de la France et des 20 de la Belgique, même des 8 de la Russie!

On cite les bas salaires des ouvriers de la Chine et du Japon. D'abord ces salaires se sont déjà fortement élevés. Ils ont triplé depuis que les rapports consulaires de 1893 ont signalé leur taux si minime.

Mais le salaire est toujours en proportion du service rendu. Si les ouvriers anglais gagnent beaucoup, c'est qu'ils rendent un travail considérable.

Dans l'Inde il faut au moins quatre ou cinq ouvriers hindous pour donner ce que fournit un seul homme à Manchester. L'habileté industrielle se lègue par atavisme ou ne s'acquiert qu'avec le temps. Lorsque les ouvriers japonais et chinois l'auront acquise, les besoins de la population se seront singulièrement accrus.

A propos des salaires, on a fait grand état d'un exemple cité par le ministre allemand en Chine, M. de Brandt, auteur de *Die Zukunft Ostasiens* (Stuttgard, 1895). Il s'agit d'une filature japonaise, à Nangasaki, travaillant nuit et jour avec 5800 ouvriers divisés en deux équipes qui se relèvent de douze en douze heures. Le total se compose de 2100 hommes, dont le salaire moyen serait de 40 centimes par jour, et de 3700 femmes, gagnant de 12 à 48 centimes, soit 30 centimes en moyenne. On ajoute que ces maigres salaires sont payés dans la monnaie du pays en argent. Mais il semble bien que M. de Brandt ait traduit le montant du salaire, monnaie du pays, en un montant correspondant en monnaie européenne, au taux du change. En ce cas, il faudrait presque doubler les moyennes ci-dessus pour avoir le taux vrai des salaires.

Les hommes recevraient bien 40 centimes et les femmes 30, si nous calculons en monnaie de notre pays ce qu'ils ont reçu, mais ils recevraient en fait presque le double, soit 70 et 50 centimes en monnaie de leur pays.

Même avec ce correctif, le taux des salaires à la filature de Nangasaki apparaîtrait bien bas. Ce n'est certainement pas là un taux moyen, même pour 1893 et 1894.

Dans d'autres documents en effet, nous trouvons, pour des journées de travail de douze à quatorze heures, des moyennes de salaires de 50 à 75 centimes pour les femmes et de 1 franc à 1 fr. 25 pour les hommes, en monnaie du pays, bien entendu. D'autres accusent, pour des ouvriers de filatures, des salaires mensuels de 6 yen (30 francs de la monnaie du pays, soit 1 franc par jour).

En résumé, avant le grand essor industriel, les salaires étaient certainement très bas. Ils le sont déjà beaucoup moins aujourd'hui.

Une publication allemande, le *Deutsche Handels-Archiv*, donne d'intéressants détails sur les effets qu'a déjà eus le développement industriel japonais sur les relations commerciales de l'Allemagne avec le Japon.

Jusqu'en 1894, l'Allemagne vendait principalement au Japon des tissus et étoffes, des montres et instruments de précision, des drogues médicinales, des couleurs, des machines, diverses denrées alimentaires, des boissons, ensemble pour 20 à 21 millions de francs.

Elle recevait d'autre part du Japon, par Brême et Hambourg, du riz, du camphre, de l'essence de menthe poivrée, de l'antimoine, du cuivre, de l'huile de poisson, de la cire végétale, des écailles à nacre, des articles de soierie, des éventails et ombrelles, des objets en laque et en porcelaine, pour 15 millions de francs environ.

La publication allemande constate que dès 1894 l'introduction de certains articles allemands au Japon était fort atteinte.

Il faut croire cependant que cette diminution a dû être plus que compensée par une augmentation de vente d'autres articles, notamment de rails d'acier et de matériel industriel de toute sorte, puisque les relevés douaniers du Japon pour 1895 signalent une élévation de 50 p. 100 des importations allemandes en cette année, soit de 21 à 31 millions de francs.

Il semble que l'on peut de toutes ces observations conclure que nos industriels doivent non seulement considérer sans le moindre sentiment de terreur l'essor industriel si rapide du Japon et des autres pays d'extrême Orient, mais encore y gagner beaucoup, à la condition naturellement de ne pas abandonner la lutte dès le début, et de redoubler au contraire de vigilance et d'énergie.

AUGUSTE MOIREAU.

EN SAHARA [1]

Notes de voyage.

DEUXIÈME PARTIE

Tout va de mal en pis. Tout conspire contre nous.

Pour la troisième fois depuis le commencement du voyage, je me pose cette question :

Que faire ?

Marcher seuls ! — Mais notre escorte se compose de trois laptots, et nos marchandises d'échange sont plus qu'aux trois quarts entamées par des exigences continuelles et les vols nombreux dont nous avons été victimes.

Marcher quand même? en plein territoire Oulad-Delim? Mais nous ne pourrions même pas couvrir deux étapes !

Revenir sur nos pas ?

Oui, sans doute, encore qu'il me paraisse très difficile de suivre la côte du Tasiast, car tous les points en sont bien gardés par les Elib.

Que faire?... Mohamed vient de nous le dire : — S'enfoncer sans hésitation dans l'Est, gagner à travers le Tiris, l'Azfâl, le Tidjirit, l'Ackhar, l'Inchiri et l'Emelil, un point connu du littoral : Portendik, par exemple.

De Portendik, quelque jours d'étapes forcées nous mèneront à Saint-Louis.

Ainsi donc, il faut nous arrêter, — nous avouer vaincus ! vaincus par une persistante malechance, par toute une longue série d'événements funestes !

Quelle profonde tristesse ! Est-il heure plus navrante dans la vie d'un homme d'action?

En pleine santé, renoncer à ce qui devait être l'orgueil de plus tard !

Partis de Saint-Louis pour aboutir au Maroc ! Mais ça valait Nachtigall, Duveyrier, Rohlfs, Lenz !... Mais c'était une des plus belles explorations de ces trente dernières années. — Une des plus utiles aussi. — C'était attacher notre nom à une bonne et grande œuvre.

— Au lieu de cela, au lieu de la médaille d'or de la Société de géographie, une simple mention dans les feuilles techniques : « La Mission du Sahara occidental a complètement échoué. Arrivés dans le Tiris, jusqu'à moitié route de Tindouf, les voyageurs ont été obligés de rebrousser chemin. » Et voilà tout.

Et puis il y a gros à parier que notre échec aura rendu le ministère oublieux : pas un mot de sa part, pas plus de regrets que d'encouragement. Rien pour favoriser une tentative nouvelle.

Ainsi nos efforts sont nuls et nos souffrances vaines.

Ibrahim-Moktar me fait dire que si je veux attendre deux mois à Bir-l-Guerb, peut-être, au bout de ce temps, aura-t-il pu lever assez de guerriers pour me conduire au Rio-de-Ouro.

Le traquenard est tendu d'habile façon, — pas assez, cependant, pour que je m'y laisse prendre.

Je réponds à Ibrahim que je suis décidé à partir dès demain, non pour le Rio-de-Ouro, mais pour le Sénégal. Puisqu'il ne peut pas me donner de suite l'escorte que je lui ai demandée, je considère mon voyage comme terminé et je rentre dans mon pays.

17 juin. — Au petit jour, après avoir vidé dans les poches de nos hôtes le contenu de la dernière malle de verroteries, nous nous mettons en marche.

Pour ne pas éveiller l'attention, je fais semblant de me diriger vers Agadir ; mais arrivé à une suffisante distance du campement, Mohamed, qui est en tête de la caravane, guide à gauche — plein Est.

Pauvre caravane ! Quel piteux défilé de traîne-loques ! Quelle exhibition de grotesque misère !

Nous n'avons plus de selles, — les deux dernières ont été volées ; Bonnival, toujours ingénieux, les a remplacées par des matelas d'herbe laborieusement serrés à grands renforts de fil de fer ; — plus de sacs de cotonnades, presque plus de sacs de riz...

Sur le dos des chameaux, les charges ne sont plus, comme autrefois, disposées avec soin, suivant les lois strictes de l'équilibre. Une caisse fait le contre-poids d'une outre ; une cantine mal amarrée trinqueballe de-ci, de-là, avec un bruit assourdissant de ferraille.

Je me regarde : hirsute, pouilleux, crasseux, dégoûtant ; une veste dépenaillée sur le torse, un casque bosselé sur la tête, des souliers sans semelles aux pieds.

Je regarde mes hommes : abrutis, affolés, ahuris. Omar, juché sur le cou de sa bête, jambes pendantes : Mahmadou « à croppeton » avec Idris derrière un rouleau de cordages ; Abdallah tenant amoureusement pressé contre son sein un malheureux mouton, notre seule réserve de viande fraîche, qui bèle, bèle, bèle... funeste pressentiment du sort qui l'attend.

18 juin. — Une caravane grandit, et semble maintenant géante sous l'horizon. Elle se rapproche ; elle nous atteint.

— Attention, souffle Mohamed à l'oreille, tenez

1. Voir la *Revue* des 20 et 27 [illegible], 21 septembre [illegible], 11 et 18 juillet [illegible].

[illegible] fusils. Les El-ben-Omar-El-Boude (1) sont [illegible].

Cependant le khébir s'est détaché de sa troupe, et, fort civil, [illegible]. Il a pris ensuite l'interprète par le bras, pour l'entraîner à l'écart.

— Ouais, que veut dire cela?

Je fais un pas en avant. Trois cavaliers me barrent le chemin. Je fais un second pas. Trois autres cavaliers m'arrêtent net.

Soyons diplomates, puisque la force ne peut nous réussir :

— Que demandent ces hommes, Mohamed ?

— Des cadeaux.

— Des cadeaux? Dis leur que nous n'en avons plus, que nous revenons de très loin après avoir épuisé notre pacotille sur la route.

— Pas de guinées? interroge le khébir.

— Non.

— Pas de sucre?

— Regarde-toi-même. Et je donne l'ordre immédiatement à Omar de délier les ballots.

Cette franchise d'attitude plaît beaucoup. On continue de s'entretenir le plus amicalement du monde, — puis la séparation a lieu avec force salamalecs.

... La nuit est très obscure. Nous venons de camper, depuis deux heures environ, au milieu de roches granitiques, véritable chaos. Soudain le chamelier de garde croit entendre un bruit. Il prête l'oreille : on se dirige de notre côté.

Il donne l'éveil. Nous écoutons attentifs. Le bruit, maintenant, vient de divers endroits à la fois : c'est le frottement d'un objet contre le sable — moins qu'un frottement, un frôlement, très doux, très doux, exercé avec d'infinies précautions.

Pas d'incertitude. Ce sont nos bons amis de tout à l'heure, les El-ben-Omar-el-Boude, qui viennent procéder à un nouvel inventaire de nos marchandises.

Il s'agit de ne pas les laisser s'approcher davantage, car alors leurs escopettes auraient une portée sûre. Nous nous concertons à voix basse.

— Feu!... Pif, paf, poum! tous les fusils partent à la fois.

Débandade générale : cinq, six, huit, dix, douze, quinze, vingt, trente ombres glissent rapidement, s'enfuient aux quatre points cardinaux.

Le pays que nous parcourons maintenant est sinistre, plein de terreur et de deuil.

Au pied de masses sableuses, roulées par le vent en cônes, en pyramides, en polyèdres, de grandes pierres blanches, — des pierres tombales, sont dressées en angles (1).

Le cimetière des El-Voudir (2). Sans doute beaucoup de ceux qui dorment là sont tombés sous les coups des El-ben-Omar-el-Boude et des Delim.

Les caravanes qui passent dans cette nécropole perdue, s'arrêtent. Tous descendent, s'agenouillent pour murmurer le *requiescat in pace* du musulman.

La prière achevée, les hommes passent en revue, soigneusement, toutes les tombes, recouvrent de sable celles qui s'affaisssent, — et pour les protéger contre les hyènes et les chacals, en hérissent les abords de buissons épineux.

Nous n'avons garde de manquer à si pieuse coutume. Abdallah et Mohamed prononcent à haute voix le *salat el djenaza* (l'oraison de la mort) ; les noirs égrènent sur leur chapelet les versets du Coran...

Et dans cette grande solitude déjà enténébrée, le long poème de résignation se déroule plaintif et chantant.

... N't'en-Daten, Lbatha, Najiye, Guett, Tamguit, Daman, nombreux villages habités par les Barekallah pasteurs.

Marche rapide. Mais la retraite devient de plus en plus pénible : sans eau, sans vivres. A peine, de temps en temps, un mouton, une chèvre, que nous achetons avec les dernières feuilles de notre dernier sac de tabac.

Et puis... et puis... comment dire cela?... A force de coucher sous la tente, ayant pour voisins des gens dont le moindre souci est d'observer les lois du Coran sur les ablutions; à force de dormir, toujours roulés dans la même couverture sale, striée de poils de chameau, des hôtes fort gênants nous sont venus...

Benoît Labre en eût béni le ciel; nous pas.

Douze heures sans sommeil, bagatelle; vingt-quatre heures, trente-six heures, passe encore... mais cinquante-deux, mais soixante-quatre! On n'y tient plus.

24 juin. — Sur le sol, des traces toutes fraîches de pas sont relevées. Ils nous suivent?

Rendu méfiant, je fais camper, très serré, au pied d'une haute dune.

— Chut! dit Mohamed, ne parlons point, ne fumons pas, ne faisons plus de feu, la fumée nous

(1) [illegible]

(1) Le sol, [illegible], n'étant fait que de quartz et silice très menus, ces pierres sont toujours apportées de très loin, — du Tiris, le plus souvent, à [illegible].

(2) [illegible]

trahirait; lions la bouche de nos chameaux pour les empêcher de crier, et préparons fusils!

Mais rien. Ce sera pour le lendemain, sans doute, car au lever du soleil nous distinguons, un peu plus loin, de nouvelles traces de pas...

25 juin. — Depuis quatre jours nous n'avons pas mangé autre chose que du biscuit.

Bonnival est malade, peut-être gravement malade. Faiblesse excessive; diarrhée persistante; appétit nul. Je suis inquiet.

Et pour comble de malheur voici que nous tombons sur un douar d'Oulad-Lab (1), et que cet insupportable défilé de mendiants recommence! Il faut ouvrir nos dernières malles et laisser prendre...

En douze heures, c'est un va-et-vient sans arrêt, un flux et un reflux de vieux, de vieilles, de bancals, d'ankylosés, d'eczémateux, de rhumatisants, de bergers, d'enfants, d'adultes, de captifs et de guerriers.

Il en sort de tous les coins; le sable les enfante.

Pourrons-nous réussir à nous dégager?

— Mahmadou, va chercher les six chameaux!

— *De det*, répond le brave Ouoloff, y a pas avoir six.

— Comment ça, *y a pas avoir six?*

— *De det.* Maures y a pas laissé six chameaux, tu penses. Maures tous voleurs; Maures volé un chameau hier soir.

— Et tu ne me l'as pas dit?

— Moi y a pas vu...

— C'est bon, c'est bon... j'irai me plaindre au chef du village.

Mais le chef du village, aux premiers mots de doléances, se met à rire bruyamment, à grands éclats.

J'insiste, et alors il se fâche; d'un ton sec, il me fait observer que lui et ses administrés sont au-dessus de tous soupçons.

Je vais me fâcher à mon tour, invoquer l'autorité d'Ahmed-Saloum, de Baba-ould-Hamdi, de Saad-Bou, de l'Europe, de la France, du gouverneur du Sénégal, du...

Lorsque soudain je sens qu'on me pousse le bras.

Je me retourne: devant moi un tiyab, vieux, cassé, tout confit en douceur, du miel aux lèvres:

— *Goulou*, écoute, me dit-il d'une voix prenante, ton *djemel* n'a pas été enlevé par un Oulad-Lab, ton *djemel* s'est sauvé; il est maintenant à six ou sept heures de marche du bivouac; tu le trouveras sur ton chemin.

Sur mon chemin!... Cet homme m'offre, en ce moment, un si parfait modèle d'aplomb tranquille, d'hypocrisie satisfaite d'elle-même, que je me prends à le regarder fixement, curieusement, en dilettante, sans trouver une parole à ajouter.

L'insigne canaille semble on ne peut plus flattée de cet examen. Elle accepte, peut-être, pour un témoignage ému de gratitude ce qui n'est que l'expression trop exagérée de mon admiration pour sa rare impudence, car, s'approchant encore de moi, elle me saisit la main, la met sur son cœur, et, doucement, à l'oreille, demande... une récompense!...

Peu de chose: trois pièces de guinée.

Jamais, dans ma vie, je n'eus autant de velléités que ce jour-là d'utiliser mes deux poings.

Mais cinq mois de désert rendent prudent.

Donc, je m'abstiens. Je souris en vrai diplomate, j'accorde libéralement un nouveau *shake-hand*; et grâce à ces démonstrations, si peu sincères, d'amitié, je m'en tire à menus frais: un couteau de trente centimes et une demi-douzaine de briquets à quatre sous la paire, au lieu de la triple pièce de cotonnade désirée.

27 juin. — A Tin-Brahim. Arrêt très court. Juste une heure pour remplir les outres.

Pourtant Bonnival est de plus en plus fatigué... En route! en route!... Pourtant Omar a la fièvre... En route, quand même!

Il est dangereux de s'attarder au bord des puits. Les puits sont endroits trop fréquentés par les pillards.

Qui parle de pillards? Une caravane passe au loin, s'allonge sur le sable en multiples anneaux démesurément agrandis par la réfraction.

Alliés ou adversaires?

Déjà j'aperçois les haïcks qui flottent au vent... Vont-ils se lancer sur nous? Les quatre hommes valides préparent la défense.

[illegible] Dieu est grand! Dieu est bon! La caravane passe, disparait un instant derrière quelque dune, reparait pour enfin s'effacer, comme un mirage, sous la ligne bleue de l'horizon, dans la brume épaisse, dans l'irréel.

29, 30, 31 juin et *1er juillet.* — Nous avions des bruyères; nous avions des genêts; nous avions l'alfa, l'inît, le tamaris. Nous n'avons plus rien, maintenant.

Terre nue, comme aux vieux âges, alors qu'elle sortait de l'incandescence première. Terre nue; ciel et sable.

Le ciel très bleu; le sable très blanc.

C'est l'Aekhar. Un grand trou, avec, pour couvercle, le firmament — un grand trou, comblé de lumière, sur lequel s'est abattu le silence.

1. Fraction [illegible]

Pays maudits, solitude pleine d'épouvante.

Pas un campement, pas un village, pas un cri, pas une forme animée...

La vie, c'est l'action. Or ici pas d'action. Tout vous écrase, vous tue. Un effort quelconque semble montagne à soulever en cette fournaise qui fait bondir le mercure au sommet de la colonne thermométrique !

Et alors on se laisse aller, inerte, sans penser, — au petit pas de la caravane, en longue file indienne.

Le fatalisme est bien la religion qui convient au désert.

... Tijinjert — Boumhara — Mohamed est en tête. Abdallah conduit l'escorte : les noirs le suivent ; les blancs ferment la marche.

Misère de nous ! En quel piteux équipage de Touraniens !...

Quatre dromadaires, — les autres, volés ou abandonnés dans la hamada, — amaigris, fourbus. Nos laptots juchés par couples sur la même échine ; notre petite pacotille réduite à rien.

Misère de nous ! Moi qui me pavanais, autrefois, seul sur mon coursier fidèle, me voilà aujourd'hui obligé de donner l'hospitalité à un tas d'objets volumineux, réduisant au minimum strict ma part d'assiette. De son côté, mon compagnon de voyage disparaît entre un rouleau d'outres en peaux de bouc et tout le matériel de bivouac...

Un *mechbour*, se rendant je ne sais où, nous arrête :

— Donne-nous cadeaux.

Comme ils sont cinquante menaçant de tout prendre de force si on ne leur accorde rien de plein gré, je me laisse dépouiller ; seulement, en échange, je réclame, ou plutôt j'essaie de réclamer timidement un mouton.

— Nous n'en avons pas, gémit, hypocrite, le chef.

Je n'insiste plus. Mais attendez la fin... *Salamalecoum*. Le mechbour s'éloigne.

Tiens, tiens, voici qu'à 2 kilomètres en arrière chemine, sans se presser, un troupeau, un grand troupeau d'au moins mille têtes.

Je fais un signe : Omar et Idris descendent de selle et, sans façon, ligottent une paire de superbes brebis.

Vociférations du berger.

— Pourquoi vociférer, bon berger, puisque c'est un marché conclu avec ton khebir.

— *No malou ! No malou !* dit le bon berger.

Trois canons de winchesters s'abaissent du côté de Tityre récalcitrant.

A voleur, voleur et demi.

Nous nous proposions bonne chère avec cette viande fraiche acquise si malhonnêtement, mais nous n'avons pas d'eau.

Bon Dieu, quand cela finira-t-il ?

Arrivés à Feznetum dans la nuit. Peut-être pourrons-nous emplir nos gourdes au puits commun ?

Point. Guerriers et captifs nous reçoivent à coups de fusil.

Mouvement de recul pour aller camper à deux heures de là, plus au sud.

Coucher en plein air, car le vent souffle si fort dans la plaine qu'il est impossible de dresser la tente.

Coucher en plein air, à jeun, brûlants de soif...

6 juillet. — L'interprète est venu me dire « que ça ne pouvait pas durer plus longtemps ». Les vivres manquent ; l'eau diminue... sans compter que les Oulad-Delim, maintenant que les tribus Trarza ont quitté leurs douars pour s'en aller camper dans le Tiris (1), seraient fort disposés à revenir sur nous.

Il est urgent de plier bagages sans retard : on installera le malade commodément sur un chameau, et, à étapes continues, la mission gagnera le Sud-idou-el-hadj. Mohamed raisonne juste : séjourner ici plus longtemps, c'est la fin de tout.

6 juillet. (Dans la nuit). — Une pluie torrentielle a jeté bas la tente. Les gouttes tombent larges, chaudes, lourdes d'électricité, sur mon malheureux compagnon, dont la violence nerveuse tourne à la folie.

Je me hâte, avec Idris, d'aller réparer le désordre. Opération difficile. Les piquets glissent sur ce sol meuble. Jusqu'au matin, à demi courbés, il nous faut, de nos deux bras tendus en arcs-boutants, soutenir la toile qui se dérobe sous l'orage.

Des éclairs paraphent le ciel à intervalles réguliers, laissant voir la grande plaine dans un panorama d'incendie. Les chacals hurlent.

Nous partirons demain. Enfin !... Deux jours de plus, et, comme les matelots du « petit navire qui n'avait jamais navigué », nous tirions à la courte paille pour savoir celui qui serait mangé.

9 juillet. — Au lever du soleil, Abdallah amène les dromadaires. Gros et gras, les gaillards, la mine fleurie, la lèvre dédaigneuse. On voit qu'ils ont

(1) L[illegible] qu'en certains jours le « [illegible] chantait ». Il faudrait voir là un phénomène assez commun dans le [illegible] Sahara [illegible] est désigné sous le nom de *sables* [illegible] explication complète dans un de ses principaux ouvrages.

(1) Du mois de juin au mois de novembre, les Trarza séjournent dans le Tiris. Là ils trouvent de l'herbe en abondance pour leurs troupeaux.

brouté tout leur saoûl pendant que leurs maîtres déjeunaient de peu de chose et dînaient de rien.

En deux temps Omar et Mahmadou dressent les charges; en trois mouvements Mohamed installe Bonnival sur un matelas.

Goum! En route pour Saint-Louis; marche de jour et marche de nuit, tant qu'on pourra aller. Et nous allons, nous allons!...

*
* *

14 juillet. — A 30 kilomètres de Teniahié, c'est-à-dire aux portes de la capitale du Sénégal, nous trouvons, dans un village de marabouts, un noir interprète du gouvernement, porteur d'une lettre de M. Merlin, directeur des affaires politiques.

« Je vous envoie, me dit ce haut fonctionnaire, un mot pour vous aviser des derniers incidents qui se sont produits ici entre le chef supérieur du Oualo et Ahmed-Saloum, et qui peuvent avoir un contrecoup sur votre mission. Depuis un an déjà, Ahmed-Saloum et Yamar N'Bodj étaient en difficultés au sujet d'un arrangement conclu entre eux en 1892 et concernant des terrains situés sur la rive droite.

« Malgré notre médiation, les relations entre ces deux chefs se sont tellement tendues ces derniers temps et l'attitude d'Ahmed-Saloum vis-à-vis de nous-mêmes a été telle que le gouverneur a été obligé d'autoriser Yamar à maintenir ses droits, au besoin par la force, qu'il a dû faire renforcer le poste de gendarmerie de Dagana et qu'il s'y rend lui-même.

« Il est à craindre qu'il n'y ait prochainement des coups de fusil tirés entre noirs et Maures (1)...

« Aussi ai-je tenu à vous aviser d'urgence pour que vous puissiez prendre telle décision... » etc.

L'indigène, « courrier de cabinet », avait reçu, je l'ai appris plus tard, l'ordre d'aller à notre rencontre au moins jusqu'à Portendik. Mais paresseux comme seul sait l'être un Trarza de distinction, notre homme, s'étant rendu compte qu'il lui aurait été très pénible de couvrir 200 milles à dos de chameau, sous un soleil que, quoique enfant du désert, on a le droit de trouver fort chaud, avait pris le parti, infiniment sage à la vérité, de s'abstenir — et de couler d'heureux jours dans le commerce de paisibles pasteurs, en attendant patiemment notre venue.

Du commencement de juin, date de la lettre, au 14 juillet, nous aurions eu, j'imagine, le temps et au delà, de nous faire agréablement massacrer... Bah! vaine sensiblerie... Et combien toutes ces craintes étaient de chétive importance, méritaient peu de troubler la quiétude de M. Bilal ainsi se nommait ce flegmatique émissaire !

Le 15 juillet, nous étions au marigot des Maringoins. Et le 16 juillet, à 6 heures du soir, nous voyions flotter devant nous le drapeau du poste militaire français de N'Diago, à 18 kilomètres de Saint-Louis. Le voyage était achevé (1).

[illegible]

(1) [illegible]
Relations tendues avec Ahmed-Saloum, nouvelle de la mort du sultan du Maroc arrivant le jour même de notre départ de [illegible]
sont les causes qui ont empêché la mission de réussir.

LIVRES NOUVEAUX

Voyage en France.

M. Ardoin-Dumazet, rédacteur militaire au journal *le Temps*, a entrepris depuis quelques [illegible] la publication d'un ouvrage de longue haleine qu'il intitule modestement : *Voyage en France*, et qui n'est pas moins qu'un exposé des plus complets de la situation économique et sociale de notre pays à la fin du XIXe siècle. Tout en se promenant à travers la France, apparemment au hasard des beaux sites, dans chaque région il s'enquiert du genre d'industrie, de commerce, de culture agricole qui fait vivre la population; il remonte aux causes qui ont amené telle industrie à s'implanter dans le pays, telle culture à se développer, puis il en décrit la situation actuelle, le passé, l'avenir, le pourquoi de la décadence ou du progrès.

Nous voilà bien loin des guides ordinaires sans

[illegible] colonies pour savoir qu'il n'est nul pays au monde où le besoin de dire du mal de son prochain soit plus accusé.
[illegible] que faire, sinon éplucher son semblable?
Fonctionnaires civils, militaires, patrons de comptoirs, mourraient de langueur si la Providence compatissante ne leur envoyait pas de loin en loin un étranger... en holocauste.
J'ai été cet étranger.
Et ce m'est un motif de plus pour mieux reconnaître et apprécier les services rendus; un motif de plus pour me mieux souvenir des quelques personnes bienveillantes qui m'ont aidé de leurs conseils, de leur expérience et de leur crédit. Je citerai surtout MM. Jurquet, secrétaire général de la direction de l'Intérieur, fort aimable fonctionnaire doublé d'un romancier de talent; Merlin, directeur des affaires politiques; Allys, adjoint aux affaires indigènes; Guizonnier, administrateur colonial; [illegible] clerc, capitaine de la Barre; et enfin MM. Philippe Delmas et [illegible] complaisance fut infatigable.
Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma gratitude.
G. D.

lesquels nul voyageur n'oserait s'aventurer. Peu nous importe pourtant qu'à 200 mètres de tel endroit se trouve un chemin de telle largeur conduisant à tel autre ; que la route monte pendant tant de kilomètres pour redescendre pendant tant d'autres pour aboutir au bourg ou village (tant d'habitants, bureau de poste et télégraphe, belle église romane, hôtel du Cheval-Blanc, etc.). Ce qui nous importe, c'est de savoir que le pays qui s'étend devant nous et qui nous séduit par ses aspects pittoresques, ses épaisses forêts, ses vallées verdoyantes, ses plaines où l'œil cherche en vain l'horizon, que ce pays est habité par des hommes qui ont su tirer des ressources que la nature a mises à leur portée tel ou tel parti; que cette exploitation des richesses du sol a nécessité dans la vie de ces hommes telle ou telle façon d'être qui, au point de vue social, a donné tels ou tels résultats. Voilà ce qui intéresse le véritable voyageur, et aussi le lecteur qui veut non seulement se distraire, mais encore s'instruire sans effort. C'est de la géographie humaine, captivante et intéressante au possible.

En suivant M. Dumazet de province en province, on est tout étonné de voir peu à peu s'élargir le champ de ses connaissances : à chaque pas on apprend quelque chose qu'on ignorait, ou dont on n'avait qu'une idée très vague, et cela, sans peine aucune, avec de beaux paysages sous les yeux.

Cet ouvrage est une véritable encyclopédie, mais une encyclopédie qui se distingue de toute autre par un cachet de personnalité qui lui conserve toute son unité. On sent, on est certain que c'est l'auteur lui-même, et toujours lui, qui a vu ce qu'il décrit, qui s'est renseigné sur les lieux mêmes.

Voyageurs ou touristes qui allez souvent si loin à l'étranger chercher des aspects soi-disant nouveaux, visitez donc notre beau pays de France qui, par la diversité de sa configuration, présente les plus séduisants tableaux que votre imagination blasée puisse se représenter dans ses plus beaux rêves, depuis la sublime montagne étincelante de glaciers et de neiges éternelles jusqu'à la plaine marécageuse où les bruyères et les ajoncs s'agitent au souffle de la brise de l'Océan, depuis la vallée verdoyante parcourue par la rivière aux rives fleuries, se glissant entre des plateaux couverts de plantureuses moissons, jusqu'à la dune aride et stérile assombrie par le noir feuillage des sapins. Allez faire un voyage de découverte dans votre pays que vous connaissez si peu, et, surtout, ne vous embarquez pas sans votre compagnon de route, qui vous guidera en vous intéressant et en vous instruisant, sans le volume consacré à la région que vous aurez choisie. Avec lui vous êtes certains de ne pas passer à côté d'une merveille sans la voir, avec lui seul vous vivrez avec la population de la contrée que vous traverserez; et au lieu d'un flâneur désœuvré, essayant de secouer son ennui par la recherche d'impressions souvent impossibles à rencontrer, et qui, en tout cas, ne satisferaient qu'incomplètement, vous deviendrez un homme s'intéressant au sort de ses semblables et s'attachant de plus en plus à sa patrie par la jouissance que lui aura procurée l'admiration de son sol enchanteur et de ses richesses inépuisables.

Et vous que retient au logis soit un mauvais état de santé, soit l'obligation du travail, délassez-vous en faisant dans votre chambre votre tour de France. Vous serez vite emporté bien loin ; en peu de temps vous ferez beaucoup de chemin, car l'auteur vous conduit rondement; et quand vous fermerez le livre, il vous restera l'impression reposante de beaux paysages entrevus, le souvenir d'intéressantes scènes de la vie populaire presque vécues, en même temps que votre bagage se sera augmenté d'une foule de connaissances qui vous charmeront par leur nouveauté.

Le style de ces livres est coulant, léger, bon enfant, toujours très clair : on voit que M. Dumazet a fait sa spécialité de l'étude des questions militaires qui contribuent à imprimer à l'esprit un cachet bien caractéristique de précision. Quand un paysage a su l'empoigner par sa grandeur ou par sa grâce, il sait aussi bien trouver des accents pleins d'un charme poétique.

La publication du *Voyage en France* [1] a commencé en 1893. Depuis cette époque, sept volumes ou séries ont déjà paru, accueillis par le public avec la plus grande faveur; trois autres sont sous presse. D'ici à deux ou trois ans, le reste, soit douze volumes, paraîtra à raison de trois ou quatre volumes par année.

I

Morvan — Nivernais — Sologne — Beauce — Gatinais
Orléanais — Maine — Perche — Touraine

La tournée commence par le massif montagneux du Morvan si riche en eaux courantes et en grandes forêts, nous y assistons aux multiples opérations de l'exploitation des bois et de leur transport par les cours d'eaux, par flottage d'abord, puis par trains de bois, enfin par bateaux. Pendant que la partie masculine de la population se livre à ce rude labeur, les femmes élèvent les enfants mis en nourrice soit par les habitants de la région, soit par l'Assistance publique. De là nous passons dans le Nivernais où

1. *Voyage en France*; Paris, Berger-Levrault et Cie, éditeurs, 5, rue des Beaux-Arts.

nous visitons tour à tour les grands établissements industriels qui traitent le fer : Imphy, Decize, Fourchambault, Guérigny. L'auteur, laissant de côté la partie technique trop aride, insiste surtout sur les conditions économiques et sociales dans lesquelles se trouvent ces divers centres de grande industrie. Un chapitre est consacré à l'élevage des grands bœufs dits charolais, la gloire de la boucherie parisienne. — Puis ce sont les faïenceries de Gien, les fabriques de boutons de porcelaine de la Puisaye.

Nous voici en Sologne, la terre conquise sur la lande et sur le marais. Quatre chapitres nous font assister aux diverses périodes par lesquelles le sol a dû passer pour arriver à voir s'élever sur des fonds d'argile noyée des exploitations agricoles de premier ordre. L'auteur ne cache pas sa prédilection pour ce pays de création récente ; il décrit en des termes vraiment poétiques ces paysages d'aspect parfois triste, mais empreints pourtant d'une grâce qui attache et émeut.

« Au delà de la dépression marécageuse où coule le Naon s'étend un paysage désolé. Des bruyères à perte de vue, d'une teinte rousse, parfois les panaches plus sombres de la brémaille, — la brande des environs de Bordeaux. Dans les parties basses et même sur les pentes, les flaques d'une eau froide et acide ; des sentiers tourbeux où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe ; des guérets formés d'énormes sillons et de mottes semblables à de longs bourrelets. A l'horizon, quelques groupes de pins tranchant, par leur masse sombre, avec le fond gris du ciel. » — C'est la vieille Sologne, la Sologne classique, qui arrachait il y a cent ans à Arthur Young de si véhémentes imprécations contre les propriétaires du sol, « ces êtres brillants qui figurent dans les cérémonies de Versailles ».

Voyons maintenant ce qu'elle devient après que le travail acharné de ses habitants l'a rendue féconde et productive.

« Au sortir de la forêt de Bussy (sur la ligne de Blois à Romorantin), on atteint Chaverny, le domaine où un agronome célèbre, le marquis de Vibraye, a donné l'exemple des transformations agricoles. Cheverny est aujourd'hui une des plus belles terres de France. C'était un désert quand, en 1829, M. de Vibraye entreprit de le mettre en culture. 1 600 hectares de bruyères changés en bois ; 200 hectares d'étangs mis en culture, 70 hectares de terre drainés, 50 kilomètres de routes, 150 kilomètres de fossés creusés, telle est cette œuvre qui a nécessité quarante années de travaux assidus. Elle est la preuve la plus éclatante de ce qu'on peut faire de la Sologne. »

Le Gâtinais est tout près, c'est une bonne occasion pour nous parler de la culture du safran, des pâtés d'alouettes de Pithiviers et des innombrables ruches qui en font le pays du miel. Cela nous mène à Orléans ; son commerce, son industrie, ses pépinières où vient s'approvisionner le monde entier, les roses d'Olivet forment l'objet de trois chapitres des plus instructifs, qui sont avantageusement complétés par une étude du rôle économique de la vallée de la Loire.

Du val de Loire à travers la Beauce, nous pénétrons dans la vallée du Loir. Nous y pouvons admirer entre Vendôme et Château-du-Loir les habitations originales de troglodytes encore occupées par les riverains, les rochers pittoresques qui surplombent la rivière, vraies ruches humaines, des paysages tour à tour sévères et gracieux qui se succèdent aux méandres de la rivière.

Pour arriver à la Touraine, nous passons à Château-Renault, la capitale des tanneurs, et à ce propos



l'auteur traite d'une façon fort complète et attrayante la question de la tannerie en France et en Europe. Nous arrivons enfin dans le doux pays de Rabelais, dans la gracieuse Touraine, aux vins qui égaient sans alourdir : Vouvray, Bourgueuil, noms légers et gaillards comme les crus qu'ils produisent ; aux riants paysages qui s'étendent sur les rives verdoyantes et fleuries des rivières sœurs cadettes de la grande Loire. Nous visitons Chinon et ses cultures de chanvre, la Haye-Descartes et ses papeteries, Mettray et sa colonie agricole.

De la vallée de la Loire nous remontons au nord et nous abordons la contrée accidentée du Perche où abondent les grandes forêts et les vallées fertiles en gras pâturages, du Perche aux bons chevaux. Nous sommes mis au courant, en quelques pages vivement écrites, de l'élevage des chevaux de trait dont l'Amérique nous enlève chaque année tant de spécimens, et non des plus mauvais, tout naturellement. Puis c'est la sabotterie, l'industrie du bois de hêtre, qui est décrite en un chapitre rempli de détails fort curieux.

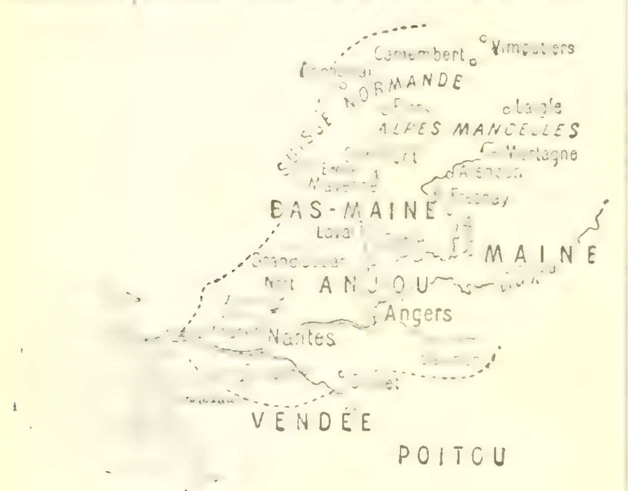
Enfin après avoir traversé le Mans, la ville aux

agrandissements incessants, nous finissons le voyage à la Flèche, le berceau de tant de nos gloires militaires, non sans avoir en chemin admiré les nombreux châteaux qui mirent leurs élégantes façades dans les eaux claires et profondes du Loir.

II

Anjou — Bas-Maine — Nantes — Basse Loire
Alpes mancelles — Suisse normande

Baigneurs ou touristes qui prenez la ligne de Granville pour vous rendre dans l'une des nombreuses stations balnéaires de la côte occidentale du Cotentin, arrêtez-vous à Argentan. Prenez la ligne du Mans : en une heure vous serez à Alençon. Descendez et vous vous trouverez au centre du massif des Alpes mancelles qui donne naissance à la Mayenne, à la



Sarthe et à l'Orne. Visitez la belle forêt d'Ecouves, les hautes vallées de la Sarthe et de la Mayenne et vous n'aurez pas à regretter d'avoir fait ce léger crochet, car vous aurez vu des sites vraiment grandioses et charmants.

« La Sarthe, dit M. Dumazet, pénètre profondément dans le massif granitique. Elle s'est creusé une vallée où elle coule tantôt au pied de roches superbes, d'un rouge métallique, tantôt au pied d'éboulis que la végétation n'a pu occuper, tantôt au pied de pentes revêtues de pacages ombragés d'arbres. C'est le paysage *historique* du siècle dernier. Faites bondir de plus haut les eaux frémissantes, mettez de vieux ponts couverts de lierre, quelque colonnade sur une roche surgissant des arbres, et vous croirez voir une de ces eaux-fortes où le paysage italien s'étend sous notre ciel nuageux. Peut-être ces vallons ignorés ont-ils servi à préparer plus d'un tableau où nous croyons voir la nature classique du Latium. Saint-Céneri-le-Gérei, Saint-Léonard-des-Bois, plus d'un site de cette haute vallée de la Sarthe donne cette impression de *déjà vu*. Les hautes roches rougeâtres, les bouquets de pins, les gués où s'abreuvent les troupeaux, les moulins appuyés au rocher et dont la roue moussue tourne avec saccades, branlante, oscillante, nous connaissons tout cela. C'est pourquoi on éprouve une émotion mélancolique et douce, faite de regrets vagues pour des choses d'un lointain passé. »

Et si vous avez un peu plus de temps devant vous, complétez l'excursion en descendant de chemin de fer à Flers et en vous rendant à Domfront (une heure de chemin de fer à peine), l'un des points les plus pittoresques de la Suisse normande.

« La vue dont on jouit du haut du rocher est superbe. Le vallon de la Varenne, si étroit que le chemin de fer et la rivière suffisent à en remplir le fond, se présente comme une faille grandiose, entaillée dans la roche vive. Les sommets des Alpes mancelles, les hauteurs boisées de l'Andaine, les lointains bleuis de la forêt de Mortain, limitent l'immense horizon. C'est un des plus beaux panoramas que l'on rencontre dans l'Ouest. »

Dans cette partie de l'ouest de la France comprise entre la basse Loire et les deux massifs granitiques du Perche et de Normandie, bien des points très pittoresques, pour la plupart inconnus, sont dignes à tous égards d'attirer l'attention du voyageur.

Suivons M. Dumazet dans cette région ; il nous fait connaître la charmante vallée de la Mayenne avec ses trois villes, Mayenne, Laval, Château-Gonthier qu'anime l'industrie des coutils et des cotonnades. Un chapitre consacré à la chouannerie et à Jean Chouan présente un intérêt tout particulier. Puis c'est la haute vallée de la Sarthe : Soligny, la Trappe, Laigle et ses fabriques d'aiguilles et d'épingles et son évêché campagnard, Alençon où il devient de plus en plus difficile de trouver de la dentelle. Une visite au haras du Pin s'impose dans ce pays des bons chevaux, sans oublier pour les gourmets les fromageries de Camembert et de Livarot.

Nous arrivons sur la basse Loire. Après avoir vu Angers, ses ardoisières dont l'exploitation est si originale, ses vignobles qui produisent le champagne et des potagers qui fournissent de primeurs la capitale, nous nous trouvons sur le grand fleuve au cours irrégulier, parsemé d'îles verdoyantes et bordé de cités autrefois florissantes. Montons en bateau et arrêtons-nous au passage à Saumur, remarquable par son École de cavalerie, Nantes la capitale de l'Ouest et Paimbœuf, bien déchue de son ancienne splendeur dont a hérité sa rivale Saint-Nazaire. Deux détours, l'un sur la rive droite pour nous faire découvrir un fiord suédois en pleine terre de France : la vallée de l'Erdre où s'égrènent les lacs aux bords découpés, et

pour nous faire faire connaissance avec le Bocage Vendéen, avec Cholet, la ville aux nombreuses filatures, et avec le lac de Grandlieu où abondent les pêcheries renommées.

C. L. P[illegible]



LA CHOSE QUI EST

VII. — Le Testament.

[illegible]

Toi aussi, mon cher Anselme, le testament te passionne et t'inquiète. Parmi toutes les opinions qu'il a suscitées dans les feuilles, tu ne sais plus t'y reconnaître, m'écris-tu. Tu me demandes laquelle est la bonne. Comme si je le savais !

Les arguments fournis contre l'Académie Goncourt sont fort judicieux ; et non moins judicieux les arguments pour. Tous ont cette qualité que la passion les inspire. Comment choisir entre eux, si l'on n'a ni l'une ni l'autre des passions qui font leur vigueur ?

Mais ne crois pas que ces constatations de pur bon sens soient une échappatoire. Il y a peut-être une autre manière d'apprécier la question que celle employée jusqu'ici. C'est celle-là dont je voudrais user et qui d'ailleurs, en tout, me devient graduellement familière.

Plus je vais dans la vie, plus je m'attache à juger les choses non dans leurs conséquences mais dans leurs principes ; non en elles-mêmes mais dans leurs origines. Jadis je disais : « Ceci est bon, cela est mauvais ! » Aujourd'hui je dis : « Ceci devait être ou cela ne me semblait pas devoir être. » La logique des faits seule m'intéresse, comme seule appréciable par nos facultés. Leur valeur même me semble hors de notre prise, et il me paraît également vaniteux de l'exalter ou de la dénigrer. Appelle cela décrépitude ou sagesse, à ta guise. C'est ainsi que je pense désormais ou m'applique à penser.

Par exemple, pour le cas Goncourt, je découvrirais bien, en m'efforçant, les arguments qui infirment la fondation du maître ou ceux qui en montrent les beautés. Mais je préfère m'attacher à savoir si, étant donné M. de Goncourt, son testament pouvait être autre qu'il n'est.

Faisons ensemble cette recherche. Pénétrons le caractère et les intentions du fondateur. Si le testament y est conforme, nous n'aurons plus à nous étonner, à blâmer ou à applaudir. Il sera tel qu'il devait être, c'est-à-dire nécessaire, au-dessus de nos opinions, hélas ! changeantes selon l'erreur ou l'intérêt.

Remontons d'abord à la conception même de l'Académie Goncourt, aux idées mêmes qui y donnèrent naissance.

Nous sommes en 18[illegible] époque, le genre de littérature, où excellèrent les deux frères, n'est guère en faveur auprès du public. Les arguments que nous avons vus refrisés, repolis et resservis cette semaine, les arguments contre « l'écriture artiste » sont monnaie courante dans la critique du temps. Hugo, Gautier, Baudelaire n'y ont rien fait. La majorité, le pouvoir littéraire, l'Académie française sont pour le style gris contre le style coloré, pour le romanesque contre le réalisme, pour le jansénisme en art ou la fanfreluche contre le pittoresque ou la précision.

Tu me citeras bien le succès de Flaubert avec la *Bovary*. Succès de scandale, n'en doute pas. *Salammbô*, malgré l'étrangeté du sujet, l'appui des Tuileries, les bals costumés de la cour, a déjà moins réussi. Un an plus tard, l'*É*[illegible] à peu près.

Le public n'est pas avec ces auteurs-là.

La critique ? Hum ! Elle hésite quand elle n'éreinte pas. Les médiocres médisent ou haussent les épaules. Les amis sont mous. Saint-Victor penche vers les Anciens. Gautier fait des variations favorables mais sans influence. Sainte-Beuve flanche à tout instant, loue mais avec des réserves, vante mais avec regret, retirant d'une phrase ce qu'il donne de l'autre, classique au fond, hostile au romantisme et à sa floraison dernière. Taine est tout à l'Angleterre, M. Renan, à raconter le Christianisme.

Figure-toi maintenant l'état d'esprit de deux frères écrivains, se voyant la voie du succès barrée par la masse des pâles volumes à la mode, se sentant dénués d'appui solide dans la presse, n'espérant nul véhicule d'enthousiasme, rien qui les poussera, tout qui les arrêtera.

Ils sont riches, doublement susceptibles comme des gens nés et des gens de lettres, ambitieux, solitaires. Que la rancune leur vienne avec des désirs de représailles, tu ne t'en étonneras pas. Le soir, ils méditent sur la revanche à prendre contre le mauvais vouloir de la critique, la tiédeur du public, les opinions du jour. Ils pourraient la vouloir immédiate, vulgaire, mesquine. Ils ne la souhaitent que lointaine, originale, plutôt grandiose. Ils ne s'attaqueront pas aux gens qui leur nuisent mais aux institutions qui leur font obstacle. L'Académie française incarne à leurs yeux, comme à ceux de leurs camarades (voir là-dessus les lettres significatives de Gustave Flaubert), incarne, dis-je, l'esprit rétrograde, classique au sens réactionnaire du mot, ennemi. La riposte, dès lors, leur apparaît fort nette. Contre cette Académie ils fonderont une Académie rivale, repré-

sentant l'esprit contraire, l'autre flux littéraire, plus fougueux, plus animé et plus libre. Eh bien ! vraiment, pour des particuliers, de simples gentilshommes de lettres, l'idée n'est ni banale ni grossière. Que la semence germe ou ne fructifie pas, grandisse ou s'étiole au sillon, qu'importe? Le geste est beau, comme dirait Tailhade, et de plus conséquent. On se l'explique sans peine et il semble même fatal.

Voilà pour l'origine. Venons à la composition de l'Académie, maintenant.

Il faut sauter plusieurs années, vingt ans et davantage. Là-dessus les polémiques ont été âpres. On a reproché à M. de Goncourt ceux qu'il avait choisis, ceux qu'il n'avait pas choisis, ceux qu'il aurait pu choisir et ceux qu'il aurait dû choisir.

Ne nous égarons pas dans ces controverses subtiles. L'Académie Goncourt pouvait-elle, en 1896, être autrement composée qu'elle n'est, cela seul nous préoccupe.

Avant 1896, la réponse n'est pas douteuse, elle est affirmative en fait et en droit. Les confidences, les documents l'attestent, les noms des premiers académiciens désignés. C'étaient tous les contemporains du maître, gens du même bord mais non de la même école, puis, ceux-là disparus, des gens de la génération immédiatement suivante, où de pareilles divergences de tempérament se retrouvaient.

Mais en 1896 la situation a changé. Beaucoup des désignés sont entrés à l'Académie française. Beaucoup en ont abordé l'approche. Que faire de ceux-là ? De deux choses l'une : ou l'Académie d'opposition a une signification symbolique, une destinée de lutte et de résistance contre l'autre, et entre les deux il faut que le candidat choisisse, — où on y admet tout le monde, et la fondation perd tout sens et toute raison d'être. N'oublions pas 1869, la date vraie de la fondation, le but qu'elle se proposait. Autrement l'affaire devient inextricable, et l'on se perd dans les avis équivalents et contraires.

Donc voici l'Académie Goncourt dégarnie. Par qui va-t-on la remplir ?

Tiens, je te suppose à la place de M. de Goncourt. Je te donne pleins pouvoirs. Choisis, appelle, nomme. Toute la jeune littérature est là, devant toi, qui attend. Décide. Tu hésites. Pardieu, le choix était difficile...

Beaucoup de nos confrères ne pensent pas ainsi. Il fallait, affirment-ils, ne considérer que le talent, en dehors de toute étiquette d'école, convier là les plus méritants, ne se guider que sur la valeur. Mais comment d'abord la discerner exactement ? Et puis n'était-ce pas trop espérer de la nature humaine ?

Réfléchis un peu, mon cher Anselme. Faisons abstraction, si tu veux, de la nervosité extrême de M. de Goncourt. Supposons que l'idée de l'Académie rivale soit venue à un homme calme, maître de soi, olympien. Franchement, le vois-tu consacrant sa fortune à faire des rentes après lui aux descendants de ceux que, par cette Académie, il voulait combattre? Le vois-tu élevant un bastion pour y loger ceux qui fraternisent avec la forteresse ennemie? Encore une fois, ici, la nécessité domine. Ou il fallait que l'Académie Goncourt fût composée d'amis du maître, d'écrivains qui pensaient comme lui et figuraient pour lui les soutiens de ses doctrines, ou il fallait qu'elle ne fût pas du tout. Le dilemme de nouveau s'impose.

Il résulterait donc de notre petite enquête, mon cher Anselme, que : premièrement, M. de Goncourt, étant donné son tempérament, sa fortune et ses déboires du début, devait fatalement avoir l'idée d'une revanche contre l'adversaire, et que se présentant sous la forme d'une Académie rivale de l'autre, cette idée se trouvait être la plus normale et la plus généreuse; secondement, que, étant donné les conditions où se fondait cette Académie, elle ne pouvait se recruter que parmi les amis ou les disciples du fondateur et non parmi ses adversaires.

Ce sont là deux bien faibles certitudes auprès de la multitude de celles qu'on a promulguées toute cette semaine.

Mais ce sont deux certitudes assez sûres, je crois, logiquement déduites, fermement établies et auxquelles, jusqu'à nouvel ordre, tu peux te tenir avec quiétude. De combien d'autres en dirions-nous autant?

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Politique extérieure.

Pour une fois que les Anglais font l'essai du système de la concentration cher à quelques-uns de nos politiciens, ils n'ont pas la main très heureuse. Le ministère unioniste de lord Salisbury est réduit à l'impuissance malgré la formidable majorité de 140 voix dont il dispose à la Chambre des communes. Il est au pouvoir depuis un an et il n'a encore rien fait. Ses partisans le suivent en rechignant, et il n'est pas une seule des mesures qu'il ait prises, une seule des lois qu'il ait proposées qui n'ait provoqué des défections significatives.

Jamais pourtant ministère n'avait paru aussi fort, et lord Salisbury lui-même se croyait tellement à l'abri des événements qu'il ouvrit toutes grandes à ses parents et à ses amis, aux parents de ses amis et aux amis de ses amis les portes de son administration. Il commença par confier la direction des

affaires gouvernementales à la Chambre des communes à son neveu, M. Arthur Balfour, avec le titre de premier lord de la Trésorerie, rompant lui-même, comme il l'avait déjà fait une première fois, avec les vieilles traditions parlementaires anglaises, et cumulant, contre l'usage, les fonctions de *premier* avec celles de secrétaire d'État au Foreign Office. Il casait, un autre de ses neveux, un autre Balfour, au secrétariat en chef pour l'Irlande. A un troisième neveu, M. Curzon, il donnait le sous-secrétariat d'État de son propre ministère, les Affaires étrangères. Après s'être montré si généreux pour les siens, il ne refusait pas à M. Chamberlain, le ministère des Colonies, pour son fils Austen, les fonctions de *junior* lord de l'amirauté, à côté du vieux M. Goschen. Une large place était faite en même temps à d'autres unionistes, libéraux dissidents de l'école du duc de Devonshire, l'ex-lord Hartington, l'ancien disciple de M. Gladstone, ou radicaux repentants de l'école Chamberlain, l'ancien frère de cœur et d'opinion de M. John Morley. Tous les groupes et sous-groupes de l'anti-*home rule* furent représentés dans la combinaison, ministres avec ou sans portefeuille ou titulaires de charges ministérielles sans siège dans le cabinet. La distribution avait été si libérale que l'on pouvait croire tout le monde satisfait.

En réalité personne ne l'était. On le vit bien aussitôt que ce ministère formidable, appuyé sur une majorité sans précédent dans l'histoire parlementaire du siècle, eut à faire appel à cette majorité.

L'affaire du Transvaal avait passé sans accroc. [illegible] à Guillaume II. [illegible]tionnelle au président Krüger avait donné un coup de fouet au patriotisme anglais. Mais lorsque la marche sur Dongola fut décidée, des hésitations significatives se produisirent. Des conservateurs de marque, *tories* de la vieille école, qui, en d'autres temps se seraient crus presque coupables de félonie s'ils n'avaient pas aveuglément suivi leur *leader*, firent campagne avec les adversaires déclarés du cabinet dont le marquis de Salisbury abandonnait la direction à l'indifférence philosophique de M. Arthur Balfour ou à l'inexpérience presque outrecuidante de M. George Curzon.

Ce fut pis encore lorsque lord George Hamilton, secrétaire d'État pour l'Inde, vint proposer à la Chambre d'imposer aux contribuables indiens la charge de l'entretien des troupes indigènes envoyées à Souakim. Les défections furent tellement nombreuses que, de l'aveu de conservateurs comme M. Courtney, le ministère eût été mis en minorité si, au dernier moment, la discipline ministérielle ne l'eût emporté sur l'équité et les convictions.

Mais le cabinet vainqueur était affaibli. Pour le défendre, les ministres avaient été obligés de tirer sur leurs propres troupes. Lord George Hamilton, en dénonçant les fautes du ministère libéral de 1883, ne se rappelait-il pas que deux de ses collègues d'aujourd'hui, et non des moindres, M. le duc de Devonshire et M. Chamberlain, faisaient partie de ce ministère? La maladresse était d'autant plus impardonnable que M. Chamberlain, qui n'aime pas à s'entendre rappeler son passé radical, était déjà médiocrement satisfait de la part qui lui a été faite dans le cabinet. Il connaît sa valeur et la prise très haut. Il ne se trouverait nullement déplacé à la tête du parti conservateur et accepterait volontiers la succession de M. Arthur Balfour, qui n'est pas ouverte encore, mais à laquelle aspire aussi, dit-on, un autre ministre, sir Michael Hicks Beach, chancelier de l'Échiquier.

Leur ambition est d'autant plus légitime que la conduite des affaires ministérielles à la Chambre des communes a laissé encore plus à désirer au point de vue intérieur qu'au point de vue extérieur. De tous les projets annoncés dans son programme, le ministère n'avait pu accoucher que de deux lois importantes : la réforme de l'instruction secondaire et la loi agraire irlandaise. La première a été retirée après une longue et stérile discussion, et la seconde, que l'on est en train de voter, a dû subir tant de modifications qu'il n'en reste presque plus rien. Or ces piteux échecs, qui justifient la métaphore de M. John Morley, comparant l'impuissance ministérielle à celle d'une baleine échouée sur les sables du rivage, tout le monde est d'accord pour les attribuer presque exclusivement à M. A. Balfour, que lord Salisbury sera sans doute obligé de sacrifier. Mais cette opération ne se fera pas tout de suite. Les vacances parlementaires sont proches, — la session sera close vers le 12 août s'il ne survient aucun accident d'ici là, — et seront longues. Il n'y aura pas de session d'automne, car en automne il faudra s'engager à fond au Soudan, et y engager les finances anglaises, opération que l'on préfère commencer pendant que les *M. P.* chasseront les *grouses* et courront les renards. On trouvera bien, avant le mois de janvier prochain, le moyen de pourvoir, très honorablement pour lui, au remplacement de M. Balfour, qui est assez jeune pour avoir le temps de prendre sa revanche plus tard dans un ministère purement conservateur, car l'unionisme survivra difficilement à l'expérience actuelle.

Ce n'est dans tous les cas pas en Irlande qu'il rencontrera des défenseurs, pas même dans l'Ulster protestant que le nouveau *land bill* mécontente presque autant que les comtés catholiques, dans

cette île de laquelle ils refusent le *home rule* pour continuer à l'exploiter.

Car la riche Angleterre ne dédaigne pas de vivre aux dépens des pauvres. On venait de la voir commettre une iniquité pour quelques milliers de livres sterling dans l'affaire de la garnison indienne de Souakim — [illegible] 000 livres, a dit lord George Hamilton, ce qui lui a valu cette réplique caractéristique : « Ce n'est pas la peine de nous déshonorer pour si peu. » En Irlande du moins, le jeu vaut la chandelle. Depuis cinquante ans, l'Angleterre ne lui a pas pris indûment moins de cent millions de livres sterling, deux milliards cinq cents millions de francs.

C'est à un document officiel que j'emprunte ce chiffre, au rapport de la commission royale nommée pour « étudier les relations financières de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ». Depuis un demi-siècle, les Irlandais paient chaque année deux millions trois quarts de livres sterling de plus qu'ils n'auraient dû le faire. Et c'est une commission royale, dans laquelle l'élément anglais est en majorité, qui fait cette révélation !

Mais ils peuvent être tranquilles, on avoue l'extorsion, mais on ne leur rendra rien. Il leur est dû un peu plus de trois millions de francs sur la dotation de leurs écoles, qu'on leur a « carottés » depuis quelques années. M. Dillon, un des successeurs de Parnell, les a réclamés il y a quelques jours à la Chambre des communes ; le bien fondé de sa réclamation a été admis mais il a dû se contenter, en fait de restitution, d'une petite augmentation de 250 000 francs en faveur de la caisse des retraites des instituteurs.

Et l'on s'étonnera après cela que les Irlandais soient mécontents.

Charles Giraudeau.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

I. **LOSE BLATTER AUS BRASILIEN.** — II. **BRASILIANISCHE NOVELLEN.** — III. **MUHLEN GESCHICHTEN.** — IV. **MEERUMSCHLUNGEN**, par Mme Louise Schenck. — Les ouvrages comme le nom de Mme Louise Schenck étant encore inconnus en France, quelques détails sur ces recueils de nouvelles charmantes ne seront point déplacés ici. *Les Feuilles détachées du Brésil*, où des vers aimables alternent agréablement avec des proses pittoresques, forment en quelque sorte un journal de voyage. Mme Schenck, qui a longuement visité le Brésil, en se mêlant à la vie du peuple, en ouvrant des yeux qui cherchaient à comprendre, ne s'attarde guère aux interminables descriptions faites cent fois, mais, d'une plume alerte et vive, avec beaucoup d'esprit et de grâce féminine, elle préfère nous conter une foule d'anecdotes qui deviennent de véritables traits de mœurs. C'est de ce volume, d'ailleurs, que Gustave Freytag disait : « Lorsqu'il parut, chacun fut frappé de l'intensité des passages de poésie ; il évoquait si brillamment la nature et il montrait si bien que celle qui l'écrivit avait des dons peu ordinaires pour décrire les hommes et les mœurs. Parfois, quand la trame du récit devenait plus légère, l'esquisse présentait même la justesse de traits d'une photographie d'artiste. » L'auteur de ses romans et de *Doit et Avoir*, dont l'indulgence n'était pas la qualité dominante, terminait la préface qu'il avait mise aux *Nouvelles Brésiliennes* (un recueil de quatre récits très cosmopolites) en espérant que Mme Schenck s'occuperait, un jour, des paysages et des habitants de la terre allemande.

De là, sans doute, *les Récits du Moulin*, trois chapitres formant un tout et dont les péripéties tragiques et mystérieuses se passent dans la vieille Europe germanique, à l'époque où le Sleswig-Holstein faisait encore partie du Danemark. C'est l'histoire d'une dynastie de meuniers très braves et très probes. Dans la simplicité de leurs vies banales où les jours se succèdent pareils les uns aux autres, éclosent tout à coup d'étranges aventures, racontées à mots couverts, avec beaucoup d'émotion. Ainsi *le Revenant du Moulin* rappelle la mort extrêmement touchante d'un cheval qui, échappant à l'abattoir, traverse des kilomètres de lande pour venir s'abattre à la porte de ses anciens maîtres. Des détails secondaires, trop longs à indiquer, dramatisent encore ces scènes poignantes ; l'action se passe de nuit, un soir de brumes, — et comme un souvenir d'Andersen traverse ces pages qui sont d'entre les meilleures qu'ait écrites Mme Schenck.

Avec son dernier volume, *Environné par la mer*, notre romancière paraît revenir au genre cosmopolite. Des îles d'Heligoland aux villes historiques de l'Italie, ces personnages de toutes nationalités et d'une bien amusante diversité d'opinions, voyagent incessamment, agités par les caprices ou les passions d'aventures que notre bon sens français ne saurait cependant s'empêcher de trouver par trop romanesques. Mais c'est un défaut, si c'en est un, dont nous avons terriblement perdu l'habitude. Les beaux jours de George Sand sont passés. Qui nous donnera de nouveaux *Hommes de neige?* Qui nous délivrera des éternelles histoires d'adultère ?

Nous ne saurions mieux terminer qu'en répétant avec Gustave Freytag « que Mme Schenck a l'esprit d'une originalité gracieuse qui devient souvent de l'humour. Celui qui a reçu ce don si rare peut avoir la prétention de parvenir au premier rang. Et Mme Schenck sait encore observer avec exactitude, décrire avec brio, voir surtout ce qui n'est pas, dans les rues, visible pour chacun, et le raconter avec une émotion communicative et bienfaisante. La langue même, cette grande difficulté des écrivains allemands, Mme Schenck la manie avec infiniment plus d'adresse que n'ont coutume de le faire les femmes auteurs.

Ernest Tissot.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19 rue des Saints-Pères. — 3[illegible]

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6. — 4e SÉRIE. — TOME VI — 8 AOUT 1896.

LA POLITIQUE

Il est probable que la plupart des conseils généraux, dans leur session d'août, émettront un avis à propos de la taxe d'habitation, l'impôt sur la rente et les autres réformes fiscales proposées par le gouvernement.

De même, dans une session précédente, ils avaient donné leur opinion à propos de l'impôt sur le revenu.

Rien de plus légitime, sans doute, que de faire dans un cas ce qui a été fait dans l'autre ; mais, ceci dit, on peut se demander s'il serait à souhaiter que l'habitude s'établît de consulter les assemblées départementales sur les grands intérêts du pays.

De deux choses l'une : ou, les conseils généraux s'étant prononcés, le parlement ne tiendra point compte de leur avis, et alors il était inutile de les consulter ; ou, admettant qu'ils avaient qualité pour parler au nom du pays, on s'inclinera devant leur décision, quelle qu'elle soit, et ce sera tout simplement la négation du gouvernement représentatif.

On parle souvent de confusion des pouvoirs : n'y a-t-il pas confusion si des assemblées, nommées pour discuter des intérêts locaux ou régionaux, donnent leur avis sur les lois? n'y a-t-il pas confusion si le parlement est exposé à subir des influences du dehors, quelque respectables que soient ces influences?

J'ai entendu dire : « Si l'on veut consulter les conseils généraux, pourquoi pas les conseils municipaux ? » — Et si vous voulez bien y réfléchir, ceci n'est point déraisonnable. Car, après tout, si l'on prétend savoir ce que pensent les électeurs en s'adressant à leurs représentants immédiats, pourquoi donc s'arrêter aux conseils généraux? N'est-il pas évident que les conseils municipaux, en rapport plus direct avec la population, seront plus autorisés pour exprimer l'opinion moyenne du pays?

Il faudrait y prendre garde. Nous sommes sur la pente du *referendum*. Si l'on admet une consultation régulière et répétée des assemblées départementales, on sera amené par la logique des choses, un peu plus tôt, un peu plus tard, à une consultation des assemblées communales. Et, quand on en sera là, il n'y aura plus qu'un pas à faire pour que l'on consulte directement les électeurs.

C'est, me dira-t-on, prévoir de bien loin les choses : aujourd'hui, il ne s'agit que de demander aux conseils généraux ce qu'ils pensent d'une question qui intéresse tout le monde. Je l'entends bien, et reconnais que l'avis en soi peut avoir une grande valeur ; mais enfin, qu'on me permette de le dire, ce n'est point pour se prononcer sur des questions d'impôt que les conseillers généraux sont nommés.

Je comprends que l'on consulte les chambres de commerce, s'il s'agit de douanes, ou les conseils académiques, s'il s'agit d'enseignement : ce sont là questions techniques, et ces assemblées ont une compétence spéciale ; mais voter les impôts, c'est l'affaire du parlement, et rien que du parlement.

Il ne sert à rien d'éparpiller les responsabilités : si l'on veut que le régime parlementaire soit une vérité, il faut que tout le monde prenne la responsabilité de ses actes, aussi bien le gouvernement que les Chambres.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

GENS DE MER

L'Hôtesse et le Marchand d'hommes.

Il y a toutes sortes de peintures et d'études documentées et pittoresques à souhait, de la vie du marin à la mer; on s'est moins occupé de la vie qu'il mène dans les ports de commerce; elle vaut pourtant d'être connue et, à plus attendre, on risquerait d'arriver trop tard. Dunkerque vient de fonder une « maison du marin »; le Havre et Marseille avaient déjà des *sailor's home*, mais où fréquentaient surtout les étrangers. Je dirai tout à l'heure ce que sont ces établissements et à quelle fin ils répondent. Nul doute qu'ils ne modifient les conditions d'existence du marin, et, en lui assurant, pour un prix raisonnable, le vivre, le coucher et un engagement à la part, au voyage ou au mois, n'entrainent à bref délai la disparition de l'« hôtesse » et du « marchand d'hommes ». Ce sont les deux plus curieuses physionomies de ce petit monde d'industriels qui s'agitaient autour du marin et qui vivaient de sa naïveté. Elles n'ont point l'air de notre temps, et il y paraît à leurs noms. Pour s'expliquer leur persistance, il faut se souvenir de l'état d'infériorité où sont demeurées jusqu'ici nos populations maritimes. Quand tout changeait autour d'elles, leur condition restait, à peu de choses près, ce qu'elle était sous Colbert. On jugera par la suite si elle est susceptible de s'améliorer, à quel prix et sous quelles réserves. Les étrangers nous fourniront sur ce point d'utiles indications; mais ils ne sauraient nous servir tout à fait d'exemple, et c'est en nous écartant d'eux, là où le conflit des tempéraments et des habitudes y oblige, que nous aurons le plus de chances d'aboutir rapidement.

I

Dans la langue du bord, « hôtesse » est synonyme d'hôtel, fournissant à la fois le logement et la table. On dit : « l'hôtesse de Malvina, l'hôtesse de Morvan ou de Gambillon ». Le tarif de ces « hôtesses » n'est pas très élevé : 2 fr. 50 par jour en moyenne. L'extérieur ne s'en distingue point de celui des « garnis » ordinaires; le rez-de-chaussée fait restaurant et café. On lit sur la devanture : X ou Z, *logeur de marins*. Quelquefois le nom du logeur est remplacé par une enseigne figurative : *Aux enfants de Jean-Bart*, *au Retour des Antilles*, *à la Femme sans tête*, etc. Quant au « marchand d'hommes », au *skinner*, comme disent les Anglais, c'est tout bonnement notre placier. Il tient bureau de marins et touche par engagement une prime qui peut sembler assez faible : 5 francs pour les hommes d'équipage et 20 francs pour les officiers (1). De moins en moins, d'ailleurs, il trouve à s'occuper de ceux-ci : les maisons d'armement et les grandes compagnies font leur choix elles-mêmes; le placier se rabat sur les patrons au cabotage et sur les simples matelots qui lui font une clientèle plus appropriée.

Il faut ajouter que les deux professions, hôtelier et placier, sont assez souvent réunies dans nos ports. Le placier complète l'hôtelier, et réciproquement. Les deux industries s'adressent à une clientèle commune, et à les réunir dans une même main le bénéfice s'en accroît d'autant. Tout matelot du commerce qui cherche un engagement en dehors des grandes lignes régulières de navigation est tenu de passer par l'intermédiaire du placier; mais celui-ci ne s'occupera du malheureux qu'autant qu'il en aura fait son profit d'abord comme hôtelier. A la vérité, il ne figure pas en titre dans les deux professions : le bureau de placement est à son nom; mais l'hôtel est représenté par sa femme, sa mère, sa sœur ou quelque parente : d'où l'appellation d'« hôtesses » donnée aux patronnes de ces singuliers établissements, et, par extension, aux établissements eux-mêmes. Si le placier est garçon ou sans parenté immédiate, il choisit quelque matrone d'âge respectable qui lui sert de gérante et à qui il adjoint en sous-ordre des bonnes pour la plupart jeunes, complaisantes et jolies. C'est façon courante d'achalandage.

Les marins qui forment la clientèle ordinaire de l'« hôtesse » et du « marchand d'hommes » sont de deux sortes : ou bien ils ont fini leur temps à l'État et cherchent un engagement au commerce; ou bien leur engagement vient d'expirer et ils en cherchent un nouveau. De retour au port, le marin cesse tout service; il cesse aussi d'être logé et nourri par l'armateur. Que va-t-il faire? Il n'a pas d'argent; ses « avances » de route sont fondues et il ne touchera ses « décomptes » qu'au bout de trois ou quatre jours et quand les formalités du désarmement seront terminées. Il ne lui en faut pas moins trouver à vivre jusque-là. Et le pis n'est point dans cette exigence, mais dans la privation immédiate des plaisirs dont il a été si longtemps sevré et qui s'offrent à lui dès qu'il a pris terre. L'« hôtesse » le sait et en profite. Elle fait valoir au pauvre garçon qu'il trouvera chez elle, avec la nourriture et le logement, les avances qui lui seraient si précieuses. La cave de l'hôtel est abondamment garnie; les bonnes sont jeunes et ai-

(1) Il y faut ajouter le *droit de conduite*, généralement fixé à trois francs, lesquels servent à payer, en cas de manquement à l'appel, les gendarmes maritimes chargés de ramener le récalcitrant. Si l'engagé a tenu parole, le placier lui rend ses trois francs. Ce droit s'appelait à Bordeaux *droit de dérivage*. Le récalcitrant devant être conduit à Pauillac ou au Verdon, où mouillent les navires en attendant la marée. Il était, par exception, de cinq francs pour cette ville.

mables. Il n'a qu'un signe à faire pour être « servi comme un monarque ». Quant à la note, on n'a garde de lui en souffler mot. Mais la vérité est que l'on sait pertinemment jusqu'où il sera possible de la faire monter sans risquer un centime. On connaissait le chiffre exact des mensualités qui devaient lui échoir au désarmement. Les renseignements personnels du placier, les informations des journaux, les télégrammes affichés à la Bourse ne laissent ignorer aucun des mouvements de la flotte de commerce, et l'accueil qu'il reçoit chez l'« hôtesse » est mesuré exactement à l'importance de son salaire et à la durée de sa campagne. Un marin (surtout des longs-courriers de la flotte voilière) qui revient du Cap ou de l'Amérique du Sud a droit aux meilleurs vins de la cave, à la plus belle chambre, à d'autres complaisances encore, de catégorie plus suspecte. Il y a même des « salons particuliers à son service »; la caisse lui est ouverte et il y peut puiser librement à raison de 50 p. 100 d'intérêt par semaine, au denier deux, comme on disait naguère. C'est la grande « bordée » qui commence, la vie joyeuse, toutes voiles dehors, après les longs jeûnes de la mer, et elle dure exactement ce que dure l'argent du malheureux, huit ou dix jours, quelquefois moins.

Au train dont marchent les choses, il est vite au bout de son rouleau. Le voilà justement au point où il en était avant son départ, où sont les marins sans emploi et qui cherchent un engagement. Et désormais, en effet, il vivra de leur vie, sera réduit, comme eux, à la portion congrue, partagera leur soupente et leurs plats de « fayots ». Le traitement en « hôtesse » varie avec la condition des marins : facile et large pour ceux qui arrivent de voyage, mesuré et parcimonieux pour ceux qui cherchent un engagement.

L'« hôtesse » n'en est pas moins pour ces derniers une façon de providence, le refuge temporaire où ils pourront attendre des jours meilleurs. Ces pauvres gens n'ont souvent pas un liard vaillant. Où iraient-ils en « espérant » une place? La guerre de 1870 en avait jeté des milliers sur les quais du Havre qui seraient morts de faim sans l'intervention de l'« hôtesse ». Si nous n'avions pas en France, jusqu'en ces derniers temps, de *sailor's home* ou *maisons de marins*, nous n'avons pas davantage de ces asiles nommés *maisons de paille*, comme il en existe à Portsmouth et à Devonsport, où l'on reçoit indistinctement tous les marins sans ressources et jusqu'aux naufragés. L'« hôtesse » chez nous, c'est à la fois la *maison de paille*, qui fait crédit en attendant l'engagement, et le *sailor's home*, qui n'accueille que des marins de passage ou à l'expiration de leur campagne. Dans le premier cas il y a évidemment pour l'« hôtesse » certains risques à braver : le client peut filer à l'anglaise, trouver lui-même un engagement et l'« hôtesse » ne dispose d'aucun recours immédiat contre lui, la loi défendant l'arrestation pour dettes du marin pourvu d'un engagement. Perspective désagréable, mais sans grande vraisemblance. Il n'y a généralement pas plus honnête que le marin. Le malheur est que cette honnêteté se double chez beaucoup d'un manque de sens pratique, ou, pour mieux dire, d'une candeur surprenante. On n'imagine pas les notes fantastiques qu'il leur faut acquitter chez l'« hôtesse ». C'est un drainage en règle de l'argent du marin. Qu'il paie cher alors les complaisances et le crédit des premiers jours! Un de nos confrères de province, M. Albert Fox, cite le cas d'un marin [illegible] ainsi une note de 396 francs, « montant de ses *dépenses de spiritueux* pendant les cinquante-six heures qui avaient suivi son débarquement... Ce pauvre homme, dit M. Fox, avait exactement à toucher 400 francs pour sa campagne. Sa note payée il lui restait 4 francs pour toute ressource et parce que l'hôtelier s'était trompé de ces 4 francs dans son malhonnête calcul. » Il dut s'adresser en toute hâte au placier pour trouver un embarquement.

III

Marins sans emploi et marins arrivés de voyage, c'est ainsi que, pour les uns et les autres, l'heure du marchand d'hommes [illegible]

L'« hôtesse » avait l'œil sur la note; quand elle lui a paru correspondre au degré de l'échelle mobile où sont tarifés ses clients, l'« hôtesse » passe la main au placier. Le premier rôle appartient désormais à celui-ci.

Il est assez rare, en effet, que les capitaines s'occupent de recruter eux-mêmes leurs équipages. Quelques grandes compagnies les y obligent. Les hommes se rendent à bord où ils s'informent près du second s'il y a une vacance; celui-ci les renvoie, pour l'examen de leurs papiers, aux bureaux de la Marine, et c'est le commissaire ou son aide qui, d'après les instructions reçues, les engage au rôle ou pour la durée du voyage. Ce système n'est malheureusement appliqué que sur un très petit nombre de lignes. Du moins les grandes compagnies, une fois leurs équipages recrutés, s'efforcent-elles, autant que possible, de les rendre permanents. Elles y gagnent elles-mêmes en sécurité et pour l'excellence du service. Mais, au début des armements, les capitaines s'adressent presque toujours à l'intermédiaire des placiers. Outre que ces industriels ne leur réclament aucune rétribution pour la fourniture des équipages (c'est au marin seul de payer le placier), ils les dé[illegible]

dieuses telles que la visite médicale, l'établissement du rôle, la conduite des engagés récalcitrants, etc. L'unique faveur qu'ils demandent en échange est d'assister à la remise des avances de solde, afin d'y prélever leur commission. Il y a ainsi tout bénéfice pour le capitaine à se servir du « marchand d'hommes ». L'accord se fait sur le dos du marin.

On s'imagine assez bien comment le placier recrute sa clientèle : en fait, c'est l'« hôtesse » qui la lui fournit et il n'a point à se déranger. Tout au contraire de l'« hôtesse ». En certaines villes, comme le Havre et Marseille, elle a des pourvoyeurs spéciaux ou *pisteurs* ; en d'autres, comme Bordeaux, c'est la patronne elle-même qui bat l'estrade. Dès qu'un navire est en vue de la Coubre, une dépêche des sémaphores le signale à la Bourse et au pavillon de la Chambre de Commerce. L'« hôtesse » prend aussitôt avec elle deux de ses bonnes, les plus avenantes bien entendu, loue un canot et se fait conduire à l'escale de Lormont, où mouillent généralement les navires avant de toucher Bordeaux. Si le capitaine l'y autorise, elle monte à bord. A défaut, elle suit le navire jusqu'aux docks ou à l'amarrage des bouées. Elle monte alors sur le pont, flanquée de ses bonnes, et la chasse aux marins commence. C'est le prétexte des scènes les plus bizarres. Il arrive que les « hôtesses » qui se rencontrent à bord se disputent un client, et l'on peut croire que les langues ni les griffes ne chôment dans l'intervalle. Un capitaine de ma connaissance employait pour les départager un système fort expéditif, renouvelé du passage de la ligne : il les faisait doucher du spardeck ou de la dunette. Cette hydrothérapie, bien maniée, manquait rarement son effet... Le marin à son premier voyage est surtout l'objet des sollicitations de l'« hôtesse ». Il ne connaît personne à terre ; pis encore, souvent il ne connaît pas la ville, le désarmement et l'armement n'ayant pas toujours lieu dans le même port. L'« hôtesse » cependant défile son chapelet de paroles dorées ; ses bonnes ne sont point en reste ; un louis ou deux, avancés au pauvre homme, achèvent l'« amarinage ». C'est le terme consacré, et il ne laisse pas d'être expressif. Le malheureux est empaumé, saisi, ficelé en deux temps, trois mouvements ; l'« hôtesse » fait avancer un fiacre ou une brouette, charger les sacs et les coffres ; cocher et brouettier ont l'adresse et sont payés d'avance. A un autre !

L'une des « hôtesses » les plus célèbres de Bordeaux était, il y a quelque temps encore, Mélina. C'était une grande et belle personne que déparait une loupe sous la mâchoire. Elle était fort aimée des marins et en pouvait loger chez elle jusqu'à quarante. Elle tenait même à leur disposition des chambres en ville. La nourriture chez Mélina était convenable, les bonnes généralement honnêtes, ce qui contrastait avec le régime des autres établissements. Les curieux peuvent se reporter sur ce point à une chanson spéciale intitulée : *les Bonnes de Bordeaux*, trop libre malheureusement pour prendre place ici.

Les choses se passent un peu différemment au Havre. C'est généralement à quai que s'y traitent les affaires. Des industriels de toute sorte, du bottier au marchand d'habits, en passant par l'acheteur d'oiseaux rares, font la haie devant les docks de déchargement. L'« hôtesse » est représentée dans le groupe par un *pisteur*, agent à ses gages qui la remplace le plus souvent et à qui elle donne une commission par « amarinage ». Pour qu'elle se dérange en personne, il faut que l'affaire soit d'importance (navire à son premier voyage, voilier retour des Indes, etc.). Une chanson de bord, que j'ai recueillie au Havre et qui, par rencontre, est de celles qu'on peut citer presque intégralement, fait un tableau assez piquant et fort complet de ces petites misères de l'arrivée du matelot :

Quand le marin arrive de voyage,
De son argent voici l'usage :
Le brouettier dans l'avant-port,
C'est le premier qui monte à bord.
Vous le voyez avec sa plaque,
Disant : J'enlèverai votre sac.
Moyennant une forte commission,
J'enlèverai tout votre baluchon.

Une fois au bassin de l'Eure,
Il arrive cinq ou six tailleurs.
C'est à celui qui vous aura :
C'est pour vous vendre du mauvais drap.
Ensuite arrive le cordonnier ;
Il vient vous offrir sa chaussure,
La garantit pour la couture :
A peine la semelle est clouée
Que les souliers sont défoncés.

C'est maintenant au tour du *pisteur*.
Avec son air de bonne humeur,
Il vous dit : Pour cinquante-cinq sous,
Vous serez très bien logés chez nous.
Vous serez contents, je vous l'assure,
De votre argent, de nourriture,
Et vous serez très bien logés
Dans une belle chambre au premier.

Enfin arrive l'*hôtesse*.
Auprès de vous elle s'empresse
Et elle vous dit très poliment :
Marin, veux-tu du bel argent ?
Elle vous invite à prendre un verre,
Soit le vermouth ou le bitter,
Mais il faut bien vous persuader
Que c'est le marin qui paie la tournée.

Au bout de cinq ou six jours de noce,
Auprès de vous l'hôtesse s'approche,
Et elle vous dit : Il faut aller trouver Phalu,
Pour voir s'il n'a rien en vue.
Phalu vous dit : J'ai votre affaire,
Soit pour la Chine ou Buenos-Ayres.
Il faut encore casquer cinq francs
Pour trouver un embarquement.

. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
Grand Dieu, que tout cela finisse
Et que le diable tous les bénisse!
Qu'il les mette tous dans [illegible]
Ainsi que les bonnes de café!...

Ce Phalu, dont il est question dans un des couplets, était le roi des placiers havrais. Boiteux, rouge et gros, parlant vite et serré, fin et rusé avec cela comme un Normand, il était par surcroît fort ivrogne. On ne le trouvait jamais chez lui, mais à une auberge collée aux bureaux de l'inscription maritime, sur le quai Videcoq, et qui s'appelait, je crois, le café Berthier. La plupart des marins ignoraient même son vrai domicile. On l'accusait bien, comme la plupart des autres placiers, de recevoir des deux mains, des matelots pour leur procurer un engagement et de l'« hôtesse » pour le retarder jusqu'au moment où ils avaient rendu gorge. Il arrivait encore qu'après avoir promis un engagement à un marin, il le donnait à un autre, contre une prime supplémentaire. On ne l'aimait pas ; on le haïssait même, ce qui lui attira quelques mésaventures comme d'être immergé, en plein hiver, dans le bassin du Commerce. Et cependant, comme il était homme de ressources, presque tous les matelots s'adressaient à lui. Phalu mourut tragiquement, il y a quelques années, écrasé par un camion dont il ne put se garer à temps, poussé sous les roues, suivant une version plus accréditée...

III

Je pense qu'on voit maintenant ce qu'est l'« hôtesse » et aussi son compère, le « marchand d'hommes ». Quelques exceptions honorables ne sauraient empêcher qu'un jour assez triste n'enveloppe la corporation tout entière. L'exploitation du matelot y est la règle la plus commune : l'« hôtesse », généralement de connivence avec le placier, ne lâche un matelot qu'après l'avoir littéralement mis à sec. Le placier à son tour est moins sensible aux bons certificats de ses clients qu'aux pourboires qu'il en peut tirer. Il en résulte que beaucoup d'engagements sont sujets à caution. Ce sont là d'assez fâcheuses conséquences d'un état de choses qu'il eût été aisé de faire disparaître. Et, à la vérité, on y a tâché dans une certaine mesure, voici plusieurs années. Frappé des inconvénients que nous venons de signaler, M. Félix Faure avait, dès 1886, déposé un projet de loi tendant à l'institution d'une caisse spéciale pour la création d'*hôtels de marins*. Les raisons qu'il invoquait furent assez puissantes pour agir sur le ministre. M. Félix Faure citait l'exemple de l'Angleterre, où les *sailor's home* fonctionnent depuis 1844 et où celui de Liverpool ne reçoit pas moins de 12000 pensionnaires par an. La Hollande et la Suède possèdent aussi des établissements de ce genre. Il en existe quarante dans la seule Grande-Bretagne et dix autres dans les ports étrangers, dont Marseille et le Havre. Ces établissements, subventionnés pour la plupart par l'Amirauté anglaise, mais dus surtout à l'initiative privée, si puissante en Angleterre, ont pour triple objet de soustraire le marin aux exploiteurs de toutes sortes, aux *land-sharks*, ou requins de terre, comme les appellent énergiquement les Anglais, qui le guettent à son arrivée au port, de lui assurer, au plus bas prix possible, le logement, la table et les soins médicaux, enfin de lui procurer à bref délai un nouvel engagement. Pour conclure, l'honorable député du Havre proposait de créer en France des établissements fondés sur le modèle de ces *sailor's home* et demandait à l'État de participer aux frais de cette fondation. L'exposé du projet de loi de M. Félix Faure reçut un accueil favorable, et M. le commandant Richard, alors attaché naval à Londres, fut chargé, en 1889, d'un rapport détaillé sur la question. Ce rapport, fort étudié, concluait dans le même sens que le projet de M. Félix Faure, et quelque temps plus tard, le parlement ayant voté le prélèvement de 4 p. 100 sur les primes allouées à la construction et à la navigation par la nouvelle loi sur la marine marchande, le ministre du Commerce estima qu'il pourrait mettre de ce chef 80000 francs par an à la disposition des *hôtels de marins* qui seraient fondés dans nos grands ports de commerce.

On pouvait croire ainsi la question résolue ou du moins à la veille de l'être. Le premier hôtel pour marins ne date cependant que de quelques semaines, et c'est à Dunkerque qu'il a été fondé (1). Marseille, le Havre, Bordeaux, se désintéressèrent si pleinement de la question que le ministre de la marine crut devoir se plaindre, il y a deux ans, du manque de sollicitude de leurs Chambres de commerce. Ne sachant à qui ni comment attribuer la subvention prévue par la loi du 30 janvier 1893, il les invitait, pour recevoir exceptionnellement cette subvention, à traiter avec un hôtel de leurs ports qui assurât aux marins la sécurité et le bien-être dont ils étaient privés. La circulaire ministérielle resta lettre morte. L'exemple qui vient d'être donné par Dunkerque aura peut-être un effet plus salutaire. On ne saurait entrer ici dans l'examen détaillé de l'établissement fondé dans cette ville « pour répondre, dit le

(1) Saint-Malo avait bien une institution analogue, fondée [illegible] sement de la rente a fait réduire leur nombre à six.

prospectus, aux vœux répétés des marins désireux d'échapper aux dols commis par certains aubergistes et placiers, pour leur faciliter l'économie de salaires gagnés péniblement et pour arriver à un bon et prompt recrutement des équipages ». La description de la maison du marin a du reste été donnée tout au long par notre confrère *le Nord maritime*. Il s'y trouve au rez-de-chaussée une salle à manger disposée comme les salles de restaurants, avec de petites tables séparées, pour éviter l'aspect de réfectoire. Un premier repas, de pain, beurre et café au lait, est servi à 8 heures ; le dîner de midi comprend un potage, un plat de viande, du fromage, du café et de l'eau-de-vie ; le dîner du soir est d'un potage, d'un plat de légumes, d'un plat de viande, de fromage, de thé et de rhum. Chaque marin reçoit en outre un demi-litre de bière par repas. On a disposé au premier étage une chambre pour officiers et une salle de lecture et de correspondance. Le matériel en est simple : quelques rayons garnis de livres, une table, des chaises, les journaux, du papier et des modèles imprimés d'offres d'emplois, que les marins n'ont plus qu'à remplir. Au second et au troisième étage se trouvent les chambres à coucher, claires, aérées, munies de lits pliants, avec un sommier et deux couvertures. La Maison du Marin peut recevoir vingt-cinq pensionnaires. Le prix demandé pour le logement et la nourriture est extrêmement modeste : 1 fr. 50 par jour.

La fondation d'un tel établissement, si restreintes qu'en soient encore les ressources, fait le plus grand honneur à la ville de Dunkerque, à MM. Féron, président, et à Verberckmoës, vice-président de l'œuvre. On y a fort judicieusement échappé à l'imitation trop servile des établissements similaires créés par le piétisme anglican au Havre et à Marseille. Les conditions de ces derniers établissements étaient de telle sorte qu'elles écartaient fatalement nos marins. La fondation de MM. Féron et Verberckmoës a un caractère nettement et uniquement charitable ; les *sailor's home* du Havre et de Marseille y ajoutent un caractère de propagande religieuse et morale qui n'est point dans les habitudes françaises. C'est pour cela qu'ouverts aux marins de toutes les nations, ils ne sont fréquentés que des marins d'origine anglo-saxonne. J'ai visité le *sailor's home* du Havre qui est dû à l'initiative éclairée de Mme Bernal, femme du consul général d'Angleterre. L'établissement est spacieux et de belle apparence. On y trouve un fumoir, un gymnase et des salons de lecture et de récréation avec billards, tables de jeu, *fish-game*, harmonium, etc. Mais les murs y sont couverts d'inscriptions bibliques et de devises salutistes ; l'harmonium n'y a d'autre emploi que d'accompagner les cantiques, et on y fait des conférences qui manquent peut-être de gaieté. De plus, les spiritueux sont totalement bannis du programme. Le *sailor's home* fournit cependant à boire ; il a même un café-annexe, quai de Lille, le *sailor's rest*, mais on n'y sert que de la bière de gingembre, du thé, des orgeats et des limonades. Ajoutez que le tarif des *sailor's home* est assez élevé : 4 fr. par jour.

Le marin français ne saurait s'astreindre à un tel régime ; aussi fait-il de rares apparitions dans ces *sailor's home*, et, même à l'étranger, préfère la vie « en hôtesse ». Du moment qu'il lui faudrait subir des cantiques et des conférences religieuses et faire son deuil de tout alcool, il est réfractaire à toutes les sollicitations. Il lui manque le génie accommodant de l'Anglo-Saxon, qui prend du *sailor's home* ce qu'il a d'excellent : le confort, la sécurité, la vie de famille, et, pour les *spirits*, s'adresse sans vergogne au comptoir du coin, à l'enseigne de la *Queen-Victoria*.

Il faut bien qu'on le sache, la création des maisons de marins n'a de chance de succès en France que sous la réserve de n'y point trop choquer notre caractère national. C'est ce qu'ont senti parfaitement MM. Féron et Verberckmoës. Par ailleurs, on pourrait peut-être se souvenir qu'il reste quelques catholiques parmi nos marins et que les maisons qu'on leur destine auraient plus besoin d'un aumônier que d'un pasteur. Mais le mieux encore est de ne point mêler la religion à ces choses. Voyons nos marins comme ils sont. Il ne s'agit pas de convertir, ni même d'édifier, ni surtout de sevrer brusquement ces pauvres gens de toutes joies profanes, mais de les assurer contre l'exploitation dont ils sont l'objet. C'est à ce prix seulement qu'on verra disparaître de nos ports « hôtesses » et « marchands d'hommes », et, si le pittoresque y perd, la santé et la bourse de nos marins y gagneront assez pour nous consoler de ce léger inconvénient.

CHARLES LE GOFFIC.

LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION MODERNE ET L'UNIVERSITÉ

Il est d'usage antique et presque solennel dans l'Université de se réunir à certains jours pour distribuer non seulement des récompenses, mais des éloges et des promesses flatteuses à la jeunesse des écoles : cela s'appelle faire une distribution de prix. Il convient d'ajouter que dans les cérémonies de ce genre on ne manque jamais d'associer aux louanges les maîtres capables de former des élèves si distingués ; éducateurs et éduqués se congratulent avec un touchant ensemble des résultats obtenus. C'est

assez dire qu'un vent d'optimisme souffle sur de telles assemblées ; mal venu serait celui qui montrerait dans un si beau jour le ciel menaçant et chargé de nuages orageux.

C'est pourtant ce qu'a osé faire M. Desjardins, l'auteur du *Devoir présent*, dans son éloquent discours à la distribution du Concours général, et il faut lui savoir gré de cette audace. Après nous avoir exposé nettement les nécessités de l'heure actuelle sans cacher la difficulté de la solution : la recherche d'un principe immuable unissant dans une même croyance toutes les volontés et tous les efforts, il a pour son propre compte indiqué l'une des voies dans lesquelles on pourrait engager notre jeunesse. Mais ce qu'il faut peut-être dire, c'est que les travaux et les projets de ceux qui cherchent au sein de l'Université n'aboutissent pas assez rapidement à des réformes désirables.

C'est pourquoi, prenant texte des paroles prononcées hier par le professeur de Michelet, je voudrais à mon tour entrer dans le détail, exposer sincèrement les critiques profondes qui peuvent être faites à l'enseignement de l'Université, et présenter un ensemble d'idées qui me paraissent susceptibles d'être appliquées à nos programmes pour répondre à des exigences chaque jour plus impérieuses.

* *

Une partie du mal vient de ce que nos législateurs ont à grand tort séparé dans leur action deux éléments qui devraient être indissolublement liés : enseignement et éducation (1) ; car si l'une est le terme prochain, l'autre est le but lointain, mais de beaucoup plus élevé, celui vers lequel tout enseignement devrait tendre, et que l'éducateur digne de ce nom devrait toujours avoir présent à la pensée. C'est peut-être faute d'avoir assez mûrement réfléchi à ces conditions essentielles d'une instruction publique et obligatoire que notre enseignement et surtout l'enseignement secondaire, qui me paraît le plus défectueux, a si fréquemment été livré dans ces dernières années aux incertitudes et aux tâtonnements.

On se plaît à bouleverser tous les ans le programme des classes, retranchant tel poète latin, ajoutant tel prosateur grec, et *vice versa*, selon l'influence du moment et les variations trop fréquentes des hommes soi-disant compétents, sans bien examiner si ces changements ont en eux-mêmes une sérieuse raison d'être, et si l'auteur nouvellement introduit jouira plus que son prédécesseur d'une influence moralisatrice (1).

Mêmes fluctuations et même absence d'idée de suite dans la distribution du temps et l'organisation du travail. On donne d'une main, mais on retranche de l'autre : aujourd'hui l'on abrège les heures de classe et d'étude, on préconise les exercices physiques (tentative heureuse pour dérider un peu l'austère enseignement), mais demain, hélas ! on surcharge les programmes de multiples connaissances ; les grands maîtres se montrent d'autant plus exigeants qu'ils ont été entraînés et malgré eux peut-être à de trop grandes libéralités, et les concours se hérissent de difficultés nouvelles exigées, paraît-il, par le nombre toujours croissant des candidats.

Mais la résultante immédiate c'est le retour à ce surmenage même contre lequel on avait mené et avec juste raison de si ardentes campagnes ; pour un succès incertain, c'est la privation de tout plaisir et même de tout exercice hygiénique pendant plusieurs années consécutives, à l'âge où le développement naturel de l'individu réclame plus énergiquement encore la libre expansion d'une activité surabondante, et l'accroissement par un exercice méthodique de l'organisme adulte.

L'enseignement proprement dit y gagne-t-il ? Nous ne saurions le penser ; car ces matières apprises fébrilement en vue d'un concours prochain ne sont ni suffisamment digérées ni sérieusement approfondies.

Quant à l'éducation véritable, qui n'aperçoit, aussitôt, qu'elle disparaît absolument de notre cercle d'études, ne demeure plus qu'un terme vide de sens, un de ces mots ronflants et emphatiques propres à relever l'éclat des distributions de prix et la solennité d'un concours général. Il serait bon cependant qu'il en fût autrement, et que l'Université prétendît à autre chose qu'à distribuer à ses élèves la somme d'instruction nécessaire pour réussir aux examens du baccalauréat ou des grandes Écoles du gouvernement. Elle leur doit d'ouvrir et de développer leur âme aussi bien que leur intelligence, de les préparer efficacement à cette lutte pour la vie, ce terrible *struggle for life*, qu'ils affronteront demain (2).

(1) Voir [illegible]
[illegible] MM. [illegible]
Saint-Marc Girardin qui disent que l'Université ne donne que l'*instruction* [illegible]
[illegible]
morale qui, éclairant l'esprit, règle aussi l'âme. Ce qui ne veut pas dire [illegible]
impliquée dans les paroles citées ci-dessus.

(1) [illegible]
sant aux dernières limites leur haine pour Fenelon, aspiraient à voir exclure le *Télémaque* qu'ils réputaient, je ne sais pourquoi, [illegible]

(2) [illegible]
famille appartient ce rôle, cette préparation au combat de la vie. Il n'en est rien, puisqu'il est convenu qu'à l'époque actuelle [illegible]
à ceux qu'ils chargent d'élever leurs enfants. Tort grave, je le

On s'est beaucoup préoccupé dans un récent congrès de la condition des adultes entre l'école et le régiment et des différents moyens de préparer à leur futur rôle de citoyens ces jeunes gens inoccupés ou livrés sans préparation à leur initiative personnelle. Plusieurs projets excellents, dont la plupart publiés ici même (1), ont été proposés et favorablement accueillis, et M. Bourgeois a résumé d'un mot très heureux la tâche qu'il faut accomplir : « créer pour l'enfance un milieu moral civique et social » (2). Il est vrai que l'attention publique et les efforts des hommes d'étude se portent de préférence sur l'enseignement primaire, où sont élevés les enfants du peuple, parce qu'ils rencontrent là un champ d'observation plus vaste, et qu'il semble au premier abord que l'éducation de la masse soit l'objectif principal d'une démocratie, aussi bien que sa sauvegarde pour l'avenir.

Cependant nous pensons que l'enseignement secondaire mériterait aussi d'attirer les regards, et de provoquer des congrès scientifiques. Car s'il est vrai qu'il importe de créer un esprit nouveau dans un régime nouveau, ne doit-on pas faire appel ici à la classe la plus riche et la plus éclairée; ne faut-il pas tout d'abord enseigner aux fils de la bourgeoisie qui peuplent nos lycées que, selon la belle formule de Pasteur, « en fait de bien à répandre, le devoir ne cesse que là où le pouvoir manque », et que plus ils sont élevés dans la hiérarchie des classes, plus leur rôle social est important et difficile à remplir.

Ce travail, c'est justement à l'Université que revient la mission d'en faire l'ébauche et peut-être davantage. Elle nous a donné de grandes promesses ; le moment est depuis longtemps venu de les tenir. Enseigner est peu de chose, il faut savoir instruire, c'est-à-dire préparer un terrain fécond à toutes les bonnes semences, rendre l'esprit plus vif, mais aussi le caractère plus élevé.

Oh ! je sais bien que tout le monde est d'accord sur ce point, et loin de me contredire bien des gens souriront de la peine que je me donne pour démontrer une proposition universellement consentie. Hélas ! c'est que j'ai de fortes raisons de me défier des axiomes de ce genre, et de toutes les belles formules qu'on inscrit au début de nos programmes d'éducation comme sur le frontispice de nos monuments. Car leur sort est le même; on ne leur accorde cette place d'honneur que pour les retirer de l'usage commun, et les reléguer dans un lointain respectable, où l'on pourra les invoquer à l'aise, sans les appliquer jamais, à la façon des Romains qui déifiaient les empereurs dont il s'agissait de débarrasser les hommes.

Pour parler sans ambages, je pense que nos maîtres se bercent trop facilement à la cadence harmonieuse de leurs belles phrases, et qu'ils s'imaginent sincèrement avoir pratiqué les préceptes féconds et élevés que leur éloquence d'un jour magnifie à grand renfort de citations antiques devant la foule attentive des parents béats ou sottement crédules. « Lorsque vous aurez franchi cette porte, affirme dans un beau geste d'éloquence le professeur de rhétorique ou de philosophie, souvenez-vous des beaux principes qui vous ont été inculqués à l'école, et des excellents exemples que nous nous sommes constamment efforcés de vous mettre sous les yeux. Vous allez affronter la lutte pour la vie ; nous avons conscience que vous êtes prêts pour le combat... » — Pardonnez, je vous arrête à ce mot. Mais d'où prenez-vous cette belle assurance que nos jeunes gens soient si merveilleusement équipés dans les assauts qu'ils devront soutenir, en ce *struggle for life*, si terrible à notre époque d'incrédulité et d'égoïsme, alors que plus d'une fois les mieux trempés d'entre nous, et les âmes d'élite ont usé dans l'ardente bataille non leurs illusions certes, mais leurs croyances les plus arrêtées, leur volonté la plus énergique.

Auraient-ils puisé toutes ces ressources dans ces classes où vous les avez retenus de longues heures, non pour pénétrer l'esprit et sonder l'âme d'un écrivain de l'antiquité, mais pour découvrir minutieusement le sens subtil des plus petits mots et les merveilleuses beautés d'une syntaxe souvent obscure (1)? Ou serait-ce plutôt lorsque vous leur avez inculqué les premiers principes d'une philosophie scolastique, et que vous les avez initiés aux mystères du Baroco et du Baralipton (2)?

[illegible], mais que l'extension de nos procédés d'enseignement est responsable, dans une certaine mesure, d'avoir favorisé.

(1) Voir la série d'articles sur le Congrès du Havre, sous la signature de Henry Bérenger (*Revue Bleue* du 24 août 189[illegible]).

(2) Discours prononcé à Bordeaux à l'ouverture du Congrès de la Ligue de l'enseignement. L'orateur définit, du reste, avec une grande hauteur de pensée, l'enseignement moral et physique qu'il recommande.

(1) C'est ce qui explique que souvent l'on demeure tout étonné lorsque plus tard, les études achevées, on relit pour son propre compte les auteurs grecs ou latins que l'on avait expliqués dans les classes. On trouve souvent, dans cette lecture, un charme puissant, au lieu du dégoût que l'on y éprouvait jadis. Pourquoi? sinon par ce fait que l'on est capable, à l'âge d'homme, de faire pour soi-même le travail d'observation et de réflexion que le maître devrait préparer à l'élève; on s'initie soi-même aux véritables beautés de Sophocle, de Lucrèce ou de Virgile, parce qu'on les lit pour les comprendre, et au besoin s'élever, se fortifier par leur lecture. Il semble qu'on les découvre pour la première fois, et cependant tout le travail de l'éducation, s'il était profitable, aurait dû nous amener auparavant à cette découverte.

(2) Voir, pour la critique sérieuse et documentée de l'enseignement philosophique dans les lycées, la suite d'articles fort intéressants consacrés, ici même, par F. Vandérem à ce sujet; on y trouvera des jugements sévères et motivés d'hommes dont la compétence en la matière ne saurait être discutée.

Hélas ! tel est pourtant le souvenir que l'on emporte du lycée ! Souvenir d'une salle basse et sombre où suintait l'ennui, et que ne réchauffa presque jamais le commentaire ému d'un beau passage, ou l'envolée d'imagination d'un jeune maître inspiré. Souvenir de besognes arides et ennuyeuses, où s'énerve l'activité, où s'efface l'originalité, où s'évanouissent tous les dons heureux de la jeunesse. Passages quelconques de latin et de grec appris à la suite, de telle ligne à telle autre ligne, et ânonnés mot à mot (1), d'un air d'enterrement, sans goût et sans conviction, par ce fait même qu'ils n'ont d'autre intérêt que d'exercer la mémoire, au détriment de l'intelligence véritable. Souvenirs de devoirs mornes : versions difficiles, vrais casse-tête où l'élève se consume à découvrir un sens tellement obscur que l'on pourrait presque affirmer que l'auteur lui-même n'a pas toujours « éclairé sa lanterne », sujets de composition française où vous millième, vous vous escrimez à raconter un dévouement historique, ou à faire revivre un héros classique.

Hélas ! trois fois hélas ! tel est le triste bilan des longs mois qui composent une année scolaire, et de ces années vécues sans préoccupation du lendemain, les meilleures de la vie, qui devraient laisser à l'âme un parfum de douce rêverie, que reste-t-il sinon le souvenir d'un rude et long esclavage de la pensée dont les bons élèves eux-mêmes ne voudraient pas de nouveau tenter l'épreuve.

La faute en est le plus souvent aux programmes et aux vieilles routines universitaires qui, prétendant astreindre au même joug et à la même discipline les natures les plus diverses, ne permettent guère au maître le mieux intentionné de sortir de l'ornière et d'inaugurer à ses risques et périls une méthode personnelle d'éducation. J'ajoute que la grande majorité des professeurs ne porte pas si haut son ambition. Rares, trop rares même ceux qui ne considèrent pas le professorat comme un métier dans lequel on passe tranquillement sa vie à dégorger devant des élèves une science apprise à grand renfort de gros livres et d'éditions savantes, où l'on appuie ses moindres observations de l'autorité considérable d'un Patin ou d'un Nisard !

Le résultat c'est que le maître parle très peu pour ses élèves, que du haut de sa chaire il s'habitue peut-être trop souvent à considérer comme des spectateurs indifférents, et lorsque le jeune homme quitte les bancs du collège, même muni de tous les parchemins et diplômes patentés, il s'aperçoit sans peine que le résultat de ces dix années de collège c'est que pour la science véritable, comme pour l'apprentissage de la vie, il ne sait rien ou fort peu de chose.

C'est pourquoi je ne puis me contenir lorsque j'entends lancer d'une voix emphatique la sacramentelle et périodique formule que j'ai rapportée ci-dessus. Mensonges et mots creux, ne puis-je m'empêcher de penser en moi-même, et ce n'est pas sans tristesse que je songe à ce qu'on pourrait faire pendant un si long temps, à l'utilisation dans un but plus noble de ces forces vives et généreuses de la jeunesse française. N'est-ce pas à cet âge où l'assimilation est facile et féconde, qu'il faudrait non remplir la tête de mots et de jugements tout faits, mais créer des habitudes de pensée et de raisonnement qui puissent préparer leur tâche future à ces hommes qui demain seront obligés de réfléchir et de décider par eux-mêmes en personnes libres et responsables. Si tout élève qui pense et qui le lendemain du jour où il a quitté le collège comprend qu'une vie nouvelle s'ouvre devant lui, et qu'une obligation sociale lui incombe désormais ; si cet élève, dis-je, comme j'en suis persuadé, demeure surpris et presque effrayé du nombre et de la gravité de ses devoirs, c'est que l'Université n'a pas bien rempli sa mission. Sans lui demander d'enseigner la vie, on peut lui reprocher de n'avoir pas même élaboré ce travail, de ne pas avoir préparé la transition brusque de l'enfance à la jeunesse, et d'avoir jeté son pupille, comme l'enfant que nous dépeint si éloquemment Lucrèce, nu et dépouillé de secours dans la vie active et sérieuse.

C'est qu'elle n'a pas élevé des hommes, quoiqu'elle se glorifie de le faire, et comme il est indispensable qu'elle le fasse aujourd'hui. Car son rôle est prépondérant dans une démocratie où, selon la pensée profonde de Montesquieu, « l'éducation doit être la préoccupation principale », parce que dans un État de ce genre chaque jeune homme devenu citoyen a le droit et le devoir de prendre part au gouvernement de tous.

* * *

Je vous vois venir, me diront les gens avisés. Vous êtes un ennemi déguisé du latin et du grec, et vous reprochez comme tant d'autres à l'esprit de l'antiquité de ne plus avoir cours dans notre civilisation moderne. — Non, je le prétends, et j'espère que la suite de cet article en fera foi, je n'apporte nulle idée préconçue à ce sujet, et je sais aussi bien qu'un autre, pour avoir éprouvé des joies intimes à la lecture de ces vieux maîtres, que les grandes idées sont éternellement jeunes, et dignes d'admiration. — Loin de moi donc l'idée de prétendre que notre enseigne-

(1) On m'affirme que la récitation par cœur vient d'être supprimée [illegible] tardives et concernent, non l'ensemble, mais des points très [illegible]

ment classique ne vise pas assez au pratique, comme [illegible] détracteurs [illegible] de [illegible] enseignement, et de vouloir exiger de lui qu'il préparât chaque élève à sa profession future, celui-ci pour le commerce, cet autre pour l'agriculture ou pour l'industrie.

Loin de moi par conséquent aussi cette confiance illimitée qu'affectent certaines personnalités marquantes pour l'enseignement moderne tel qu'il est actuellement organisé ; car si celui-ci exclut de parti pris le latin et le grec devenus vieux jeu pour introduire à leur place l'étude des langues vivantes, je crains fort que, la lettre changée, l'esprit ne soit demeuré le même, ou plutôt je redoute que cet enseignement déclaré utilitaire n'attire trop facilement les familles par ce caractère inférieur et véritablement trop déprimant. Nombre de pères en effet, accoutumés à traiter toutes choses et l'éducation même comme une affaire commerciale, où l'on établit le bilan exact des dépenses et des recettes, avec la certitude que celles-ci excéderont celles-là, semblent trop facilement se persuader que tout ce que l'on enseigne doit avoir son utilité immédiate et précise. Avec leur esprit trop pratique, ils ne peuvent admettre que les établissements de l'État soient spécialement destinés à d'autre fonction qu'à leur préparer dans leurs enfants des successeurs capables de faire prospérer leur entreprise ou fructifier leur capital.

D'où cette haine irréfléchie des personnages ci-dessus nommés non contre l'enseignement des langues anciennes mal dirigé (ce qui forme la substance de nos critiques), mais contre le latin et le grec, en eux-mêmes et par eux-mêmes, parce qu'on ne saurait leur pardonner de ne pas être immédiatement applicables dans l'exportation des vins ou l'importation des céréales; d'où enfin cette passion non moins réfléchie pour les langues vivantes à quelque famille qu'elles appartiennent, depuis l'anglais jusqu'au [illegible], en passant par le [illegible].

Dieu me garde de mépriser le négoce et les négociants : mais si le commerce est bon en soi, l'esprit commercial, je n'hésite pas à le proclamer, est le plus redoutable des fléaux. Cette préoccupation constante du côté pratique et matériel, du bénéfice à réaliser immédiatement, c'est la mort de toute élévation morale, de toute pensée vraiment noble et désintéressée. Et cependant, si j'en juge par ce que je vois se passer chaque jour, cet esprit-là est en train de conquérir, bon gré, mal gré, notre pays et de mettre en péril les traditions les plus anciennes de notre génie national et de notre caractère chevaleresque.

C'est pourquoi je jette le cri d'alarme et réprouve l'enseignement dit moderne, bien qu'il réponde aux vœux de la majorité des familles ; car celles-ci, guidées par des intérêts trop matériels, n'en pénètrent pas les inconvénients graves. Car si j'ai fait le procès à l'explication terre à terre des auteurs classiques, qui engendre l'ennui, préjudiciable à la bonne marche des études, du moins pourrait-on la défendre en disant qu'elle fait naître chez les natures sérieuses des qualités d'attention et d'exactitude qui ne sauraient être inutiles.

Tandis que ce dessein arrêté de bannir de l'enseignement presque toute matière d'éducation spéculative et désintéressée ne peut que développer chez les enfants des défauts de caractère, en particulier la précipitation de jugement, et la hâte malsaine de terminer rapidement ses classes pour courir aussitôt vers des professions lucratives. On ne saurait trop répéter que la jeunesse a besoin d'idéal, qu'il n'est jamais trop tôt de développer en elle le sens de l'admiration qui sera plus tard la source des actes généreux, qu'enfin il faut retenir nos enfants tentés de devenir de trop bonne heure de « petits hommes », selon la profonde observation de La Bruyère, c'est-à-dire de froids et égoïstes calculateurs.

C'est pourquoi ici encore je souhaiterais une transformation, et c'est à l'Université que je m'adresserai de nouveau, et à qui je demanderai de réagir contre le sentiment public, de le tirer d'erreur et de le ramener dans la saine direction. Si je me montre aussi exigeant envers elle, c'est qu'aussi bien, dans l'organisation de notre société actuelle et grâce à ses nombreuses écoles, elle seule étend sa domination sur la jeunesse tout entière, et que par les bienfaits de son enseignement, et les principes solides qu'elle pourrait imprimer fortement dans des cerveaux encore malléables, elle arriverait à contre-balancer l'influence mauvaise que nombre de familles exercent à ce point de vue sur leur progéniture (1).

Loin de reprocher donc à notre enseignement de ne pas être assez pratique, je le blâmerais plutôt de manquer d'idéal et de ne pas vouloir assez résolument s'élever au-dessus des préoccupations mesquines autant que des besognes trop arides.

Je voudrais donc que l'Université annonçât hardi-

(1) L[illegible]
[illegible] majorité des pères de famille. On pourrait tout aussi justement répondre que l'Université, de par sa grande autorité et l'estime dont elle jouit, peut prétendre diriger les familles, [illegible] conçu de réformes dont j'essaierai, dans la suite, d'indiquer, d'après moi, les principales, faire triompher sa doctrine par le bénéfice même d'une telle éducation. Enfin, c'est l'affaire d'une génération pour créer, comme on le dit, un monde nouveau. Ou si l'État recule devant une telle responsabilité, qu'il renonce à l'honneur de former une éducation nationale et abandonne l'enseignement à l'initiative privée, comme l'ont déjà proposé de très grands esprits.

ment qu'elle prépare non des commerçants, ni même des bacheliers, mais des hommes véritables, capables de déployer leurs énergies dans toutes les branches de l'activité humaine : commerce, industrie, agriculture, fonctions publiques.

Car si l'éducation doit aspirer à établir des points communs entre les jeunes gens qu'elle réunit, autant il importe peu que tous possèdent le même degré d'instruction et subissent les mêmes examens, autant il serait indispensable que les leçons du maître et la vie même du collège développassent en eux-mêmes les mêmes qualités de caractère et la même énergie de volonté. Car voilà les vertus dont on trouve l'application toujours certaine et immédiate, et par lesquelles les professions les plus vulgaires se trouvent rehaussées et parées d'un éclat véritable.

C'est dans cette acquisition que devrait donc porter l'effort de notre enseignement; c'est vers une transformation de ce genre qu'il serait nécessaire de l'orienter au plus vite, sous peine de le voir tomber dans le discrédit. Le but est généreux, l'effort serait difficile peut-être : mais pour arriver à un résultat certain et heureux, il ne faut pas craindre de violenter les esprits (car dans ce cas les violents ressemblent au médecin qui, connaissant la maladie de son client, contraint celui-ci à prendre malgré ses répugnances un remède auquel il devra sa guérison).

Autant il est nécessaire de rompre avec la routine des vieux universitaires, autant on doit forcer au besoin cette majorité tyrannique et irréfléchie, qui constitue quelquefois l'opinion publique, à accepter des réformes qui s'imposent, et dont plus tard elle serait la première à reconnaître l'utilité et à saluer les résultats bienfaisants.

Il est, par bonheur encore dans l'Université, des hommes dont l'autorité et la compétence sont considérables, et dont le nom connu et répandu nous est sympathique parce qu'il signifie progrès, c'est-à-dire abandon rapide et complet des vieilles traditions routinières complètement démodées, et marche en avant vers un enseignement libre, dégagé de tout pédantisme, capable de cette éducation véritable dont nous avons essayé de faire ressortir l'importance.

Ces maîtres incontestés n'hésitent pas, de par leur longue expérience, à proclamer la vanité et l'insuffisance des examens et des concours, où nous nous plaisons à retenir nos jeunes gens souvent presque jusqu'à la maturité (1). Ils affirment hautement que dans les succès scolaires ne se trouve pas la véritable sanction, que le diplôme obtenu ne crée qu'une supériorité factice, qu'une satisfaction d'amour-propre souvent préjudiciable, et ils essaient de combattre cette maladie des parchemins et des titres, dont notre frivolité s'accommode si facilement. Ils démontrent sans peine que le bon élève échoue quelquefois là où le médiocre passe sans difficulté, que la science est une maîtresse jalouse qui veut être aimée pour elle-même, et que dans la vie ce ne sont pas les forts en thème, mais les travailleurs obscurs et désintéressés qui font d'admirables découvertes, ou créent des œuvres puissantes. Je rends hommage ici à ces maîtres véritables de la jeunesse, à ces éloquents défenseurs d'idées fécondes qu'il faudrait répandre et faire triompher dans notre enseignement.

J'irai plus loin ; j'admire sincèrement leur courage car tous ceux qui connaissent les membres influents de la vieille Université, brillants sujets, bourrés de diplômes et de titres, lauréats des concours généraux de jadis, alors que resplendissaient dans toute leur gloire le discours et le vers latin, tous ceux-là savent quelles colères on soulève lorsque l'on demande la suppression pure et simple des exercices surannés et inintelligents (1) qui encombrent la route, et font perdre un temps précieux dont on pourrait trouver un bien meilleur emploi.

C'est pourquoi, je le répète, je rends hommage à l'audace des novateurs en matière d'éducation ; mais s'il m'était permis de leur donner un conseil, je ne voudrais pas qu'ils se contentassent trop facilement de ces demi-mesures, de ces réformes incomplètes que l'on jette en proie à leur avidité, et qui n'ont pour avantage que de faire mieux ressortir l'insuffisance et la mauvaise qualité de ce qui demeure.

Je souhaiterais enfin que grâce à leurs efforts et à leurs travaux notre enseignement entrât dans une phase nouvelle, qu'on s'efforçât de l'approprier à un idéal plus élevé que la préparation aride des examens scolaires. Mon rêve serait qu'on ambitionnât de former des jeunes gens complets, personnes intelligentes et personnes morales, et qu'à l'instruction comprise dans un sens libéral, on joignit une éducation conforme à la constitution d'une démocratie où, selon la belle expression de Montesquieu, la vertu est le principe et le ressort du gouvernement. Certes, des règles morales simples et infaillibles se graveraient éternellement dans l'esprit des élèves, si l'on

(1) [illegible]

(1) [illegible]

voulait les leur inculquer dès le jeune âge, en les appuyant d'exemples frappants empruntés à l'antiquité aussi bien qu'aux temps modernes, peu importe, pourvu qu'ils soient commentés sans emphase, mais avec une sincérité de cœur et une chaleur d'accent capables d'émouvoir et de ravir de jeunes âmes, de leur inspirer non des phrases toutes faites sur les devoirs stricts et les devoirs larges, mais un véritable enthousiasme pour les grandes actions, et partant la passion de la générosité et du désintéressement.

Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, a dit Pascal; j'ajouterai que celles-ci ont de plus l'avantage d'être infaillibles. Car si les idées et les jugements diffèrent parmi les hommes, le devoir est un « impératif catégorique et universel » dont les règles infaillibles sont comme la loi éternelle, et la véritable raison d'être de l'humanité, au sens le plus noble de cette expression. C'est dans la satisfaction de la conscience et la noblesse du caractère que résident en dernière analyse la force véritable et la consolation de l'honnête homme en face des injustices qu'il subit ou des actes blâmables dont il est chaque jour le témoin.

Aussi, pour revenir en terminant à ce combat de la vie, épreuve véritablement redoutable, je crois en effet qu'il est nécessaire d'y préparer de loin notre jeunesse non par des paroles vaines et creuses, mais par une éducation véritable. S'il est nécessaire de leur mettre entre les mains des armes solides et bien trempées, leur intelligence développée par les longues études, et les connaissances nombreuses dont leur esprit peut être orné leur seront déjà sinon de sûrs garants de succès, du moins des atouts considérables dans la lutte.

Mais ce qui importe surtout, c'est qu'entraînés par l'ardeur du combat ils n'en viennent pas à concentrer sur eux-mêmes tout leur intérêt, à ne plus se souvenir que dans une mêlée si hasardeuse les plus dignes succombent quelquefois misérablement, qu'il faut donc ne jamais appliquer la loi du plus fort dans toute sa rigueur, mais tendre plutôt la main au vaincu, qu'en un mot la générosité devient ici le plus imprescriptible des devoirs. Égoïsme et sécheresse de cœur, tels sont les deux vices contre lesquels l'éducateur doit à chaque instant prémunir la jeunesse, cette espérance de demain, à notre époque où l'on peut affirmer, sans trop de pessimisme, que la recherche avide de la fortune efface progressivement les scrupules délicats de la conscience, les exigences strictes de l'honneur, les nobles effusions du désintéressement.

Hélas! un vent de scepticisme et de lassitude souffle sur notre fin de siècle parce que la notion stricte du devoir s'est un moment obscurcie. Mais « une immense espérance a traversé la terre », selon la belle expression du poète, et l'aurore d'une régénération prochaine luira bientôt. C'est en la jeunesse que nous plaçons notre confiance, mais pour que ces espérances ne soient pas déçues il faut que la démocratie qui assume la lourde responsabilité d'une éducation nationale, comprenne aussi la difficulté de sa mission, et aperçoive le but véritable où doivent aboutir tous ses efforts.

Marcel Leloup.

LE PREMIER MENSONGE

Nouvelle.

Couchée sur la chaise longue de son cabinet de toilette, Hélène Mennerol songeait.

Les volets clos défendaient la pièce contre le lourd soleil d'août qui brûlait la rue; tranquille dans l'ombre fraîche, vêtue seulement d'un long peignoir de crépon mauve dont la nuance délicate rythmait doucement l'harmonie de son teint de blonde, la jeune femme se laissait gagner aux souriantes pensées de tendresse que lui inspirait son récent mariage.

Par raffinement, en cette heure de solitude, elle récapitulait en elle toutes les circonstances dont s'était formé son bonheur présent. Elle revoyait la pauvre vie de calme, d'ennui menée auparavant: rue Saint-Louis-en-l'Ile, l'hiver; l'été, au château d'Ombreval, entre son père et sa mère: les longues heures de piano, les courses dans les magasins, les dîners de famille où son père menait la conversation du même ton solennel et froid qu'il prenait dans le jour pour diriger les débats à la chambre correctionnelle dont il était le président; puis de temps à autre les grandes distractions: les après-midi passés à coudre pour les pauvres à l'ouvroir du faubourg Saint-Honoré, les concerts du Conservatoire, les soirées d'Opéra-Comique, le *Caïd* et la *Dame Blanche*, la *Dame Blanche* et le *Caïd*, enfin, les bals, les bals paisibles et graves que donnaient les amis de sa famille où de jeunes ambitieux, tenaillés par le désir de se marier richement, venaient ponctuellement, comme à un bureau, faire danser les jeunes filles en leur répétant les mêmes phrases de politesse et les mêmes compliments de bon ton.

De ces salons où ses parents la conduisaient par devoir, un seul lui avait laissé un bon et clair souvenir, celui de Mme Valneuve, la femme du célèbre avocat. N'était-ce pas là qu'elle avait rencontré, à une soirée dont elle se rappelait les moindres détails, un jeune sculpteur de grand talent, qui s'appelait

André Mennerol, tenu, malgré ses trente ans joyeux et l'indépendance de ses principes, en grande estime par les maîtres de la maison.

Les yeux fermés, pour que rien d'extérieur ne vînt la distraire, Hélène retrouvait après tout ce temps l'exacte impression que lui avait produite ce jeune homme destiné à devenir son mari. Elle voyait encore Mme Valneuve amenant André à sa mère et à elle.

— Permettez-moi de vous présenter un de nos bons amis. Vous le connaissez déjà de nom pour avoir admiré son *[illegible]*. M. André Mennerol. — Mme Collard-Blondin et [illegible] la petite Pompadour, Mlle Hélène.

Elle se souvenait de la rougeur qui l'avait envahie en s'entendant désigner ainsi, bien que, sournoise, elle se rendait compte de la jolie petite Pompadour qu'elle devait être, en effet, avec ses cheveux si blonds, comme poudrés, et sa robe de soie bleue brochée de roses pâles.

Puis Mme Valneuve lui avait dit, en l'éventant d'un geste de câlinerie :

— Vous savez, mignonne, M. Mennerol n'est pas un de ces vilains artistes qui posent à ne pas savoir danser.

A la dérobée, elle examinait André tandis qu'il échangeait avec sa mère quelques phrases de banalités. Tout de suite, il lui avait paru différent des autres ; spécial, unique. Elle fut conquise par ses yeux châtains, au regard net, sûr, de ces yeux qui parlent aussi bien que la voix tant la faculté leur est naturelle d'exprimer la pensée qui les fait luire.

La tenue du jeune homme était d'une grâce correcte, d'une élégance sobre, comme s'il eût pris à tâche, par la discrétion de son costume et la modestie de ses manières, de se faire pardonner par les industriels, les ingénieurs, les magistrats qui peuplaient ce salon, les dons spéciaux de sa nature d'artiste et la notoriété de ses premiers succès. Hélène l'admira, et l'amour des jeunes filles peut-il être autre chose que l'admiration ? Quand, autorisé par Mme Collard-Blondin, il lui prit la main pour l'emmener danser, elle s'était levée heureuse, fière de son cavalier comme s'il lui avait déjà appartenu.

C'était Mme Valneuve qui avait fait leur mariage. Sans la persévérance de son zèle, sans la supériorité de la diplomatie qu'elle déploya vis-à-vis du président et de sa femme, jamais ceux-ci n'auraient consenti à donner leur fille à un sculpteur, si honorable, si plein de gloire qu'il fût.

Dans la certitude de son bonheur présent, Hélène prenait plaisir à se rappeler ses tracas, ses luttes de ce temps-là. Elle sourit à revoir la stupéfaction de son père quand, après la communication qu'il venait de lui faire — pour la forme — de la demande d'André, elle lui avait déclaré qu'elle l'accueillait de tout son cœur, se refusant d'avance à tout autre mariage, et le terrible assaut que lui livra sa mère, ses reproches, ses supplications, ses menaces ; comme tout cela était loin !

Un jour de sa vie avait suffi à abolir ces impressions d'autrefois ; son mariage avait été pour elle un lever d'aurore. Tant de joies naquirent en elle, à partir de ce moment-là ; comme l'être d'amour qu'elle était devenue méprisait la jeune fille qu'elle fut jadis ! Et le rêve d'Hélène s'arrêta, se fixa dans la pensée de son mari.

Si elle avait ressenti pour lui, dès le premier jour, une véritable admiration, à mesure qu'elle l'avait connu davantage, qu'elle avait pénétré plus avant dans ce cœur qui l'aimait, son sentiment premier s'était fortifié de confiance, si bien que, maintenant, la tendresse qu'elle lui portait devenait une sorte de foi dévotieuse où toute son âme était absorbée.

C'est qu'Hélène enfant et jeune fille avait vécu dans un milieu strict et compassé où l'enthousiasme semblait une atteinte aux convenances sociales ; elle n'avait vu autour d'elle que des gens renfrognés dans l'exercice minutieux des devoirs qu'ils s'étaient imposés, sans qu'un élan de cœur, sans qu'aucune ivresse morale eût pour eux le droit de se manifester.

L'initiation à l'amour qu'elle devait à André s'était augmentée de révélations autres ; elle avait senti vibrer en son mari un être de fièvre et d'ardeur comme elle ne soupçonnait pas qu'il en existât. Des faits se précisèrent parmi ses souvenirs ; des paroles lui revinrent à la mémoire que le jeune homme avait prononcées ; en des actes, à travers des déclarations éloquentes, la générosité dont il débordait, la passion d'art et de beauté qui ennoblissait sa vie, s'étaient peu à peu montrées à sa jeune femme. Hélène croyait de toutes ses forces à la perfection du sculpteur.

Le frôlement de la portière extérieure soulevée arrêta l'attention de Mme Mennerol : on frappait, puis une femme de chambre entra, tenant à la main un trousseau de menues clefs.

— Madame, voici les clefs des malles.

— Tout est prêt, Louise ? Vous avez fait la valise de Monsieur ?

— Comme Madame me l'avait dit.

La porte à demi repoussée s'ouvrit grande brusquement et André parut.

Hélène l'apercevant congédia la domestique.

— Mettez les clefs sur la toilette, je vous sonnerai pour m'habiller...

— Qu'il fait noir, ici ! s'écria le sculpteur. Puis-je ouvrir ?

— [illegible]

Il alla d'abord pousser les volets, puis il s'approcha doucement de sa femme. Elle le regardait venir

dans le rayon de soleil qui, maintenant, envahissait la pièce. Ses yeux dont la franchise l'avait séduite se faisaient câlins pour la regarder. Tout l'élan contenu de l'amour de son mari, elle le percevait dans la grâce souple de sa démarche dans le geste d'offrande de ses deux bras tendus, et radieuse, elle tendit ses lèvres à la communion du baiser de Mennerol.

— Paresseuse, dit-il en l'embrassant, tu dormais?

— Non, répondit-elle avec la gravité presque religieuse qu'elle mettait souvent à lui parler, je pensais à toi.

André s'assit au bord de la chaise longue, et il prit tendrement la main de la jeune femme.

— Chère petite.

— Du reste, reprit-elle gaiement, j'avais bien le droit de m'étendre un peu. Depuis le déjeuner, j'ai passé au moins deux heures à aller et venir dans l'appartement pour tout préparer avec Louise.

— Les malles sont faites?

— Oui, Louise vient de les fermer.

Puis se levant à demi pour nouer ses bras autour du cou de son mari, Hélène lui dit passionnément :

— Si tu savais comme je suis contente d'aller à Ombreval avec toi. Quand, jeune fille, j'y passais les vacances, malgré des amis que mes parents invitaient, je m'ennuyais à périr dans ce parc sombre, dans cette immense maison où il faudrait loger un régiment pour qu'elle ne semble pas vide, tandis que maintenant... C'est la première fois que nous nous y trouverons tous deux, mariés, et d'avance je me rends compte du plaisir que j'éprouverai à narguer les arbres maussades, les monotones horizons, les défiant de m'attrister, tant j'ai en moi de bonheur à revendre, tellement ta chère présence embellira les impressions de jadis.

— Si ton père t'entendait traiter ainsi Ombreval, il ne nous y inviterait plus de sa vie. Ah! tu as une façon de dédaigner les propriétés les mieux situées. Ombreval à quatre heures de Paris, à 7 kilomètres d'une gare, maison d'habitation quatorze chambres de maître, communs importants 12 hectares de parc traversés par le Sauceron, 3 hectares de bois, potager en plein rapport, vue agréable...

— Oh! tu te moques! Et une désillusion brisait sa voix.

— Non, ma joie chérie, je ne me moque pas. Laisse-moi plaisanter; je suis si gai, si heureux aussi de ma petite femme. Dis-moi, il doit y avoir beaucoup de monde là-bas?

— Beaucoup? non. La lettre de mère ne parle que des Valneuve.

— Ceux-là, interrompit André qui se pencha pour embrasser sa femme, je leur dois trop pour ne pas désirer leur présence.

— Voulez-vous me laisser finir, Monsieur. Il y a encore Mme Brunet des Andelys que tu ne connais pas. C'est une dame veuve, une amie de couvent de ma mère; elle était en province très loin au moment de notre mariage; M. Hamelin, tu sais, le grand industriel qui était mon témoin?...

— Ah! oui, ce gros monsieur qui demandait toujours sa femme comme un poupon sa nourrice.

— Taisez-vous, vilain artiste moqueur et mal élevé... M. Hamelin est un homme excellent. Mme Hamelin l'accompagne bien entendu ainsi qu'une petite Hamelin dans les douze ans que je n'ai jamais vue; on ne la sortait pas encore de mon temps.

— C'est tout?

— Il me semble. On attend, pour quarante-huit heures seulement, le fils de Mme des Andelys qui est à Polytechnique.

— En un mot, assistance peu nombreuse, mais triée sur le volet.

Le regard de Mennerol qui brillait de malice, tandis que sa femme énumérait les invités de ses parents, s'éteignit, puis d'un air un peu embarrassé :

— Si nous ne partions pas demain matin?

— Y penses-tu? se récria Hélène. La fête de père est demain; je ne puis manquer d'aller la lui souhaiter. D'ailleurs on nous attend; à 3 heures, on vient nous chercher à la gare. Nous avons déjà remis notre visite de huit jours. Il n'y a plus à reculer.

— Écoute, ma petite Hélène, je vais te demander un sacrifice, oh! pas bien gros, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant s'attrister les doux yeux bleus qu'elle levait sur lui. Il faudrait que tu partes seule demain. Moi, j'irai te rejoindre après-demain.

D'un bond, la jeune femme fut debout. Pour mieux voir son mari, l'attirant en dehors du coin d'ombre où la chaise longue était placée, elle lui demanda d'une voix tremblante d'émotion :

— Pourquoi, dis, pourquoi? Moi qui justement te disais toute la joie que je me promets à t'emmener dans cette maison où j'ai tant souffert d'être seule. Quelle raison peut te pousser à gâter ainsi mon plaisir?

Elle avait pâli, le cœur serré tout à coup.

André, dans le geste d'indulgence qu'inspirent les enfants trop impressionnables, l'attira dans ses bras, et, de toute la douceur de son regard caressant, il essayait de la rassurer.

— Voyons, petite sensitive, sois raisonnable. Ne prends pas peur ainsi à la moindre apparence de chagrin. Réfléchis. C'est peu de temps, un seul jour, pendant lequel tu voyageras, tu auras la distraction de tes parents retrouvés, de la réception de tes amis...

Puis, gaiement, le jeune sculpteur ajouta :

— Sais-tu que l'on va t'examiner de près? Tu te rappelles les désapprobations qu'a suscitées notre mariage. Quelques-uns des mauvais prophètes se trou-

veront là demain, et tu peux être sûre qu'ils vont soigneusement t'observer. Tu es pour eux un objet de curiosité; une jeune femme qui vient de passer huit mois mariée à un artiste, un être sans principes, un homme qui ne présente aucune de ce qu'ils appellent des garanties! Ah! si l'on surprend le moindre nuage dans ce joli regard bleu que j'embrasse — et il baisait doucement les longues paupières soyeuses de sa femme, — si l'on croit deviner la plus mince ride de tristesse sur ce doux front où mes lèvres se plaisent tant, ils triompheront, les gens de froideur et de méfiance, et malgré l'amitié qu'ils croient avoir pour toi, la peine que pourrait leur causer ton malheur, en eux-mêmes ils se féliciteraient de leur perspicacité et dans la clameur d'indignation dont ils me poursuivraient, s'insinuerait bien un petit air de bravoure pour célébrer leur clairvoyance.

— Va, répondit-elle, ils ne pourront voir que ma joie; mais c'est égal, cela m'ennuie bien de partir ainsi toute seule,

André fit asseoir sa femme dans un grand fauteuil, puis s'étant placé sur un pouf, à ses pieds, il commença une explication en trois points d'une si régulière ordonnance qu'un auditeur moins fervent qu'Hélène l'aurait pu croire préparée.

Il attendait, depuis quinze jours, un rendez-vous du ministre des Beaux-Arts, M. Durand. Celui-ci devait lui donner les dernières instructions au sujet d'une statue de l'abbé Delille dont il avait la commande. Ce rendez-vous venait de lui être notifié pour le lendemain 5 heures. Impossible de ne pas s'y rendre sous peine de retarder les choses indéfiniment. Sa femme ne voulait certainement pas, pour cette petite satisfaction d'entrer à son bras à Ombreval, entraver la réussite d'un travail où il devait trouver honneur et profit. D'un autre côté, il n'y avait malheureusement pas de train qu'il pût prendre dès le lendemain soir; il était obligé à ne la rejoindre que le jour suivant.

— Tu as raison, dit Hélène avec un gros soupir résigné. Mais, par exemple, tu arrives après-demain. Je viendrai te chercher à la gare.

— Oui, ma chérie, conclut le jeune sculpteur en l'embrassant. Surtout explique bien à tes parents l'impérieuse nécessité où je suis de te laisser aller seule.

II

Sur le quai de la petite gare de la Bussière qui dessert Ombreval, quelques personnes le lendemain attendaient l'arrivée du train de Paris. M. Collard-Blondin, grave dans son complet noir, coiffé d'un chapeau melon qui lui semblait le comble du laisser aller campagnard, était en proie aux politesses du chef de gare. Près de lui, Mme Valneuve, jolie avec son beau sourire de vieille dame intelligente, paraissait d'une impatience particulière. Elle remontait la voie du regard, interrogeant l'espace, guettant la fumée indicatrice l'oreille aux aguets des moindres bruits. C'est qu'elle adorait Hélène. L'âme tendre qu'elle avait devinée dès longtemps en la délicieuse jeune femme blonde, à travers le doux regard timide de ces yeux de pureté l'avait conquise absolument. Privée d'enfant elle avait peu à peu réalisé dans Mme Mennerol son rêve passionné de maternité.

N'ayant pu lui donner la vie, elle avait tâché à lui apporter le bonheur en la mariant à André, dont M. Valneuve avait su lui faire apprécier la loyauté. D'une trop fine délicatesse pour surveiller de près la joie du jeune ménage, elle en épiait de loin, autant que possible, les moindres manifestations qui fleuraient pour elle un doux parfum de récompense. La perspective de vivre quelques jours près des deux époux lui était infiniment agréable. Sûre de n'avoir à constater que leur parfaite entente, elle comptait les minutes qui la séparaient de l'arrivée des jeunes gens.

Le gros M. Hamelin avait tenu aussi à venir audevant d'Hélène. Fatigué par la chaleur, il s'était assis sur l'unique banc de la station, ayant près de lui sa fille Léonie, jeune personne au teint souffreteux, à la mine chétive, un de ces enfants frileux comme il en naît des mariages de convenance mais à qui, heureusement, deux grands yeux noirs éclatants pouvaient tenir lieu de beauté.

— Les voici, dit enfin Mme Valneuve.

— Au revoir, Monsieur, s'écria le président Collard-Blondin, laissant là le chef de gare sans plus de cérémonie.

M. Hamelin et sa fille se levèrent, tous quatre s'approchèrent du bord du trottoir.

Dans un lourd glissement, le train arrivait. Il sembla d'abord qu'il allait dépasser la gare, mais d'un seul choc du frein les roues étranglées s'arrêtèrent; la longue ligne des fenêtres des wagons resta d'abord noire aux yeux interrogateurs des hôtes d'Ombreval, puis la tête blonde d'Hélène s'encadra, souriante, dans la portière d'un coupé.

Son père et ses amis s'élancèrent vers elle. Tandis que des hommes d'équipe prévenants se chargeaient des bagages, les portaient dans le break qui attendait le long de la barrière, Mme Mennerol, rose de plaisir, embrassée par son père, par Mme Valneuve, trouvait à peine le temps de faire d'un mot aimable la connaissance avec Léonie Hamelin qu'elle voyait pour la première fois et dont le regard de velours l'admirait timidement.

Le président s'exclama :

— Eh bien! Et ton mari?

Il, rappelé trop brusquement à la réalité, ne savait que dire.

— Il n'a pas pu m'accompagner... Il arrivera demain... le ministre...

Le sifflet de la locomotive qui repartait déchira ses explications.

Lentement on regagna le break. Mme Mennerol, jolie comme le printemps dans son costume beige, éclairé du plastron rose de sa chemisette, les yeux brillants, riant à l'horizon où il n'y avait pour elle que du bonheur, semblait, saluée jusqu'à terre par le chef de gare, au milieu de l'escorte attentive de ses amis, le triomphant symbole de l'amour heureux; aussi Mme Valneuve, de qui l'absence d'André avait d'abord serré le cœur, se rassura-t-elle à contempler la jeune femme.

Quand tout le monde eut pris place et que la voiture fut partie au trot de son lourd cheval gris, celle-ci recommença de justifier son mari vis-à-vis de son père.

Elle raconta le rendez-vous du ministre, énuméra les arguments que lui avait donnés le sculpteur. M. Collard-Blondin hocha la tête d'un air d'approbation, Mme Valneuve sourit à Hélène.

M. Hamelin dit en montrant la place d'André restée vide dans le break :

— Si nous avions su, Mme Hamelin aurait pu venir.

Ce gros homme aimait la société de sa femme parce qu'elle était sa garantie. Il savait n'avoir été tout sa vie que la façade sociale de l'énergie cachée qu'était Mme Hamelin.

Hélène prit des nouvelles de la femme de l'industriel, elle caressa les cheveux châtains finement ondés de la petite Léonie. Le président expliqua :

— Ta mère est restée pour aménager ton installation, Mme Hamelin et Mme des Andelys lui tiennent compagnie ; Valneuve s'est fait leur chevalier servant.

Puis on se tut. En revoyant les sites familiers d'autrefois, Hélène sentait se dilater son âme en des sensations toutes nouvelles. Jadis les peupliers de la route, bercés par la brise, ne disaient rien à son esprit paisible de jeune fille; ils murmuraient aujourd'hui des bruits de baisers. Le grand ciel d'émail bleu auquel s'accrochaient de lourds nuages d'argent ciselé était l'infini où s'épandait sa joie inépuisable. Son cœur lui semblait assez grand pour contenir toute cette nature où elle semait, avec l'envergure de sa jeune imagination, l'attendrissement immense que son mariage avait fait naitre en elle. Mme Valneuve goûtait le plaisir intense de voir la physionomie de sa chère Hélène refléter ces pensées. M. Collard-Blondin lui-même, malgré sa faible intuition de l'amour, comprenait, à regarder sa fille, qu'André devait la rendre heureuse ; mais la satisfaction qu'il en ressentait se nuançait malgré tout, dans la précision entêtée de ses théories sur la vie, d'une sorte d'étonnement.

Le break s'engageant sous une épaisse frondaison franchit la grille d'Ombreval montant vers le château bâti en élévation sur le vallon sombre où s'étendait le parc.

Hélène retrouva cette énorme construction carrée et blanche, sans style, datant probablement du règne de Louis-Philippe, époque où tant de fortunes nouvelles échues à la bourgeoisie lui donnèrent le goût des fausses grandeurs, la vanité des demeures à prétention de château et où le nombre des maisons de campagne à tourelles s'accrut si vite.

Sur le perron de pierre à double évolution, Mme Collard-Blondin et Mme Hamelin faisaient des gestes de bienvenue. M. Valneuve, descendu dans l'allée, criait en se faisant un porte-voix de ses mains :

— Bonjour, Hélène !

L'instant d'après, Mme Mennerol était dans les bras de sa mère, Mme Hamelin l'embrassait aussi, M. Valneuve lui serrait la main, et ces trois personnes, comme tout à l'heure les autres, furent éblouies par l'éclat de sa beauté de bonheur.

Mme Collard-Blondin, subordonnant tout à la stricte observance de ses devoirs de maitresse de maison, justifia d'abord l'absence de Mme des Andelys qui, s'étant plainte d'une migraine terrible, était remontée dans sa chambre, puis elle s'étonna que son gendre n'eût pas accompagné Hélène.

— Il viendra demain, dit seulement la jeune femme qui, se tournant vers le président, ajouta :

— Mais il savait, père, que c'est aujourd'hui votre fête, et il m'a chargé de vous remettre son cadeau.

Puis, toute gaie de ce sourire de clarté qui illumine le visage des femmes si elles parlent de celui qu'elles aiment, elle ajouta triomphante :

— Vous allez voir comme il s'est bien fait représenter.

Ce fut un véritable cortège qui accompagna Hélène jusqu'à l'appartement qui lui avait été préparé.

Ils la suivaient comme magnétisés par cette joie vivante qu'elle était. Étant passée dans la pièce où l'on avait déposé ses malles, Mme Mennerol revint, presque solennelle malgré l'espièglerie de ses traits fins. Elle apportait au président un petit buste en marbre, et l'embrassant lui dit :

— Père, voici le portrait de votre fille, et c'est votre fils qui vous l'envoie !

André avait admirablement rendu la délicate physionomie de sa femme.

La tête levée, dans un sourire qui mettait un frisson de plaisir aux commissures de sa bouche, les paupières à demi baissées, le marbre parut d'une ressemblance frappante aux assistants.

Mais bien qu'à part M. et Mme Valneuve ils ne fussent guère doués de sensations artistiques, une émotion leur vint de l'esthétique beauté de l'œuvre. André, dans l'ivresse de son amour, avait manié son ciseau avec des mains de création, capables de donner la vie. L'âme de poésie de la jeune femme s'exhalait de la matière inerte, respirait à l'entour. La transparence du teint, le bleu tendre des yeux, la clarté des fins cheveux blonds, tout ce que ne pouvait pas signifier le marbre, le sculpteur l'avait exprimé à force de talent dans la vibration d'existence où semblait palpiter son œuvre. Mme Collard-Blondin avait les larmes aux yeux en embrassant sa fille. Le président, s'arrachant à la contemplation où il était plongé, s'écria :

— Que c'est beau !

Mme Valneuve, émue et joyeuse, vint aussi mettre un baiser sur le front de la jeune femme. Le succès d'André Mennerol était complet : ses beaux-parents sentaient s'en aller leurs préventions. Pour la première fois, ils furent véritablement fiers de l'avoir pour gendre. Les Hamelin eux-mêmes, que leur nature simple et leurs habitudes commerciales avaient mal disposés à approuver un pareil mariage, comprirent, en cet instant le bonheur dont paraissait jouir Hélène et la félicitèrent sincèrement.

Trois heures plus tard la cloche du dîner appelait les hôtes d'Ombreval. La table était dressée, riche de toute la lourde argenterie de famille, étincelante de cristaux. Des fleurs placées à côté de chaque convive mettaient leur joie fraiche dans le cadre un peu [illegible] de la grande salle à manger [illegible] au sombre plafond à poutre, dont tout le luxe d'architecture était la large baie vitrée qui laissait voir les arbres du parc.

Mme Collard-Blondin annonça que Mme des Andelys priait qu'on ne l'attendît pas, bien que, mieux portante, elle espérât pouvoir descendre. On se mit donc à table. Hélène tint à garder près de sa mère sa place de jeune fille ; en face, à côté du président, une chaise vide attendait Mme des Andelys.

Pendant ce commencement de repas les convives heureux semblaient respirer dans une atmosphère plus légère ; leurs cœurs attendris s'étaient éclairés de la grâce lumineuse de Mme Mennerol.

Le vieux valet et la femme de chambre qui servaient, salués d'un aimable bonjour par Hélène, s'empressaient plus alertes et plus prévenants encore. C'est dans ces instants de pure joie où aucun regret n'existe plus, où nulle crainte ne menace que le malheur aime à frapper ses coups de foudre.

M. Valneuve interrogea la jeune femme sur les travaux de son mari. Hélène, sûre maintenant de la sympathie générale pour André, se plut à vanter les succès qu'obtenait le sculpteur. Elle dit toute la considération dont on l'entourait, les flatteuses amitiés qu'il avait acquises, mais soudain elle s'interrompit.

Mme des Andelys venait d'entrer dans la salle. L'amie d'enfance de Mme Collard-Blondin était devenue une vieille dame sèche dont le teint mat d'autrefois avait tourné au jaune. Ses yeux noirs brillaient et annonçaient l'intelligence, mais ses lèvres trop minces étaient comme crispées dans une habitude d'ironie, par toute une vie passée en province à médire du prochain.

Elle fit le tour de la table pour venir embrasser Hélène.

— Ma chère mignonne ! quelle joie de vous revoir après si longtemps ! Que de choses se sont passées ! Vous voilà maintenant une jeune femme et je vous avais laissée petite fille. Et vous êtes heureuse, cela se voit. Mais, conclut-elle, en regardant autour d'elle, il me reste à faire connaissance avec votre mari.

— Il n'est pas ici, Madame, répondit Hélène. Un empêchement l'oblige à n'arriver que demain.

Dans un trouble instinctif de sensibilité, une tristesse involontaire glaçait la jeune femme, tandis qu'elle parlait à Mme des Andelys. L'absence d'André, dont elle n'avait pas souffert pendant la journée, distraite et réconfortée qu'elle avait été par l'accueil de ses parents, venait brusquement de se révéler de nouveau à elle. Elle retrouvait la contrariété qu'elle avait éprouvée la veille.

PIERRE SOULAINE.

(A suivre.)

COMTE ET SON SIECLE

Ce devrait être là le titre du dernier livre, très beau, de M. Alfred Fouillée, intitulé : *le Mouvement* [illegible] que ce livre démontre le plus, c'est qu'Auguste Comte n'est ni plus ni moins que le roi de la pensée du [illegible]

Issu d'un rapport à l'Académie des Sciences morales sur un concours pour le prix Bordin (1895), rapport qui n'est pas très loin d'être un chef-d'œuvre, ce volume contient en substance : 1° une histoire de l'influence du comtisme depuis 1850 jusqu'à nos jours ; — 2° une critique du comtisme ; — 3° une doctrine tenue pour plus large que le comtisme et opposée à lui.

La première partie nous montre, — avec une précision très estimable, une information très étendue et une concision que l'immensité du sujet imposait, et [illegible] —

le positivisme et l'évolutionnisme qui en dérive, renouvelant les sciences mathématiques, les sciences physiques, les sciences biologiques, donnant non seulement un point de vue nouveau, mais une série de points de vue nouveaux à l'esprit humain. Cette suite d'analyses est faite excellemment et n'est pas autre chose, s'il vous plait, qu'un tableau de l'intelligence européenne au XIXe siècle. Quelques points de détail en seront contestés par plus compétents que moi ; mais le tableau me semble très juste en son ensemble, très instructif, très suggestif aussi ; et il est un monument élevé à la gloire de notre grand philosophe, de celui que nous pouvons opposer, je veux dire égaler, à qui que ce soit des philosophes d'Allemagne ou d'Angleterre, de celui que la postérité considérera sans doute comme la plus haute gloire française du XIXe siècle.

M. Fouillée ne lui marchande point, du reste, l'admiration, la vraie, celle qui n'est pas « amas d'épithètes », mais amas de preuves démontrant l'étonnante influence qu'Auguste Comte a exercée si vite et qu'il garde encore, et qui, à mon avis, malgré les apparences, ne fait que croître. — Ce qui est en baisse actuellement, et, si vous voulez que je vous le dise, je n'en suis pas fâché, c'est le comtisme très restreint et très indigent que des disciples assez bornés d'Auguste Comte avaient donné au public français comme étant le comtisme. Ce qui est plutôt en hausse, c'est la doctrine complète de Comte, au moins son esprit général, ses vues sociologiques, historiques, politiques et même religieuses ; moins, bien entendu, les enfantillages, parfaitement négligeables. Littré baisse, mais Comte remonte, et à prendre les mots dans le sens de la langue courante, le positivisme est souffrant, mais le comtisme se porte bien.

Ce n'est pas M. Fouillée qui prétend le contraire, et son livre, destiné à instituer une critique sévère de la doctrine de Comte, commence par montrer avec éclat combien Comte fut grand, et comme il est vivant encore, et en dernière analyse c'est surtout cela que ce livre prouve.

Comment en serait-il autrement ? M. Fouillée, esprit très original, du reste, il l'a assez prouvé, a eu une très grande influence sur notre cher et si regretté Guyau ; mais, ensuite et en retour, Guyau a eu une immense influence sur M. Fouillée. Or il n'y a jamais eu d'esprit plus pénétré de comtisme que Guyau. Guyau est le fils spirituel d'Auguste Comte. C'est un Comte poète, ce qui fait une grande différence, je l'accorde ; et un Comte qui sait écrire, ce qui en fait une plus grande encore, je le reconnais ; mais c'est un Comte, *medullitus*. Sa manie idiosyncrasique, — car, convenons-en, M. Fouillée, c'était une manie très ingénieuse, très spirituelle et très féconde, mais c'était bien une petite manie, — sa manie de voir la sociologie en toutes choses, de tout ramener à la sociologie, de tout faire rentrer dans la sociologie, et de tout voir du point de vue sociologique (oh ! qui nous délivrera de la tendance monique ; le monisme est une monomanie), cette manie sociologique, c'était l'empreinte même de Comte, l'empreinte profonde, la greffe qui avait changé la nature même des tissus. Disons populairement qu'il avait Comte dans le sang. On peut comprendre à quel point, par l'influence de Guyau sur M. Fouillée, a été considérable l'influence sur M. Fouillée de Comte lui-même.

Mais M. Fouillée, d'abord est très original, ensuite est très autonome, et enfin a un goût de la conciliation qui fait qu'il n'est jamais de l'avis de personne.. Naturellement ! Et c'est un éloge que je lui fais ! Il y a deux façons d'être conciliateur, celle de maître Jacques et celle des maîtres. Celle de maître Jacques consiste à dire *oui* à droite, et *vous avez raison* à gauche ; celle des maîtres consiste à chercher la conciliation de deux doctrines opposées dans une troisième plus élevée que toutes les deux ; de sorte que c'est très bien ; mais ça consiste d'abord à n'être de l'avis ni de la gauche ni de la droite, et cela force même à n'être de l'avis ni de la droite ni de la gauche ; et, quand cela devient une habitude et un besoin de l'esprit, cela consiste à n'être jamais de l'avis de personne ; et c'est ce qui me faisait dire que la méthode de conciliation avait pour trait essentiel de n'être de l'opinion de qui que ce soit, et que M. Fouillée était trop conciliateur pour ne pas faire la guerre à tout le monde.

Aussi, profondément convaincu de la grandeur du vrai positivisme, et très pénétré de vrai positivisme, a-t-il cependant cherché, dans ce livre, d'abord à montrer ce qui manque au positivisme, ensuite à le compléter pour une doctrine plus vaste, où positivisme et idéalisme se trouveraient réconciliés.

Ce qui manque au positivisme d'après M. Fouillée, c'est : une psychologie ; un fondement solide de la morale ; une vraie religion.

Comte a méprisé la psychologie, l'observation intérieure, l'étude de nous sur nous, et a même nié qu'elle fût possible. Immense lacune. Le positivisme s'est privé par là des données directes de la conscience, de sorte qu'il fait de la sociologie sans connaître l'homme, bâtit une maison sans connaître la résistance des matériaux. C'est un vice fondamental de la doctrine.

Je reconnais que Comte n'aimait pas la psychologie et la niait, et je ne suis pas du tout de son avis sur ce point. Cependant ne nous laissons pas trop séduire au prestige des mots. Comte ne veut pas de psychologie. Soit ; et encore… ; mais soit, pour aller plus vite. Seulement, d'une part il veut une biologie

et une physiologie aussi complètes et aussi approfondies que possible ; d'autre part il veut une sociologie aussi complète et aussi approfondie que possible.

Et vous savez ce que c'est que la sociologie pour Auguste Comte. Ce n'est pas une sociologie abstraite, ce n'est pas une sociologie mathématique, ce n'est pas une mécanique sociale. — Et ce n'est pas non plus une sociologie comme celle qu'on nous sert trop souvent aujourd'hui, une sociologie toute pénétrée de zoomanie, une sociologie calquée sur un manuel d'histoire naturelle, cette sociologie que j'ai appelée quelque part de la politique zoologique. Rien n'est moins comtiste que cette tendance. Comte a dit : « Sociologues, gardez-vous de la biologie. » Sa sociologie à lui c'est une sociologie non pénétrée d'histoire naturelle, mais d'histoire, c'est-à-dire d'histoire humaine ; une sociologie qui cherche à connaître et à distinguer les états successifs de l'humanité ; une sociologie à base historique, à base historique insuffisante, je le sais, — Comte n'était pas assez historien ; mais il faut considérer et ce qu'a été Comte et ce qu'il voulait que ses disciples fussent. Il a fait une sociologie qui déjà était historique, et il a voulu, surtout, qu'on fît de la sociologie qui fût à base d'histoire. Voilà certainement sa tendance et sa doctrine.

Or, il n'y a dédain de la psychologie qui tienne : l'homme étudié biologiquement et physiologiquement d'une part, comme animal ; l'homme étudié d'autre part dans l'histoire et par l'histoire, comme homme ; il n'y a pas à dire, c'est, tout compte fait, l'homme étudié. Entre ces deux études qui empiètent sur lui de deux côtés, je ne sais pas trop ce qui peut bien rester de lui qu'on n'étudie point.

Il reste le domaine propre de la psychologie, me dira-t-on. Mais la psychologie se résout d'une part en physiologie et d'autre part en enquête historique. Quand vous connaîtrez d'une part le rapport et les organes de l'âme humaine, d'autre part ce que l'homme a fait depuis qu'il existe, avec son âme et avec son corps, je crois que vous connaîtrez son âme.

— Excepté son âme elle-même !

— Ah ! nous y voilà ! Excepté le fonds, le tréfonds, la substance, le moi, le moi intime, le moi sanctuaire, le Moi avec une majuscule. Je sais bien. Derrière toutes les manifestations du moi, il y a le moi lui-même, qu'on n'atteint pas indirectement, mais qu'on atteint par l'observation intérieure ou plutôt qu'on sent directement par la conscience. Oui ; mais ce moi-là est bien mystérieux. Il y a au fond de nous-même un domaine métaphysique où l'obscurité commence, sinon l'inconnaissable, et ce que je suis en moi, déduction faite de tout ce que je peux savoir en m'étudiant dans mes organes d'une part et dans ce que je fais d'autre part, voilà ce que j'aurai toujours quelque peine à démêler.

En résumé, en paraissant proscrire la psychologie, Comte n'a éliminé que la métaphysique psychologique.

On dit encore : Ce qui manque au positivisme c'est un bon fondement de la morale. Une morale consiste à juger les faits « par rapport à un idéal supérieur aux faits eux-mêmes » et à donner des lois de conduite en conséquence. La morale positiviste peut-elle le faire ? Elle recommande d'être utile à l'humanité, de se sacrifier à l'humanité, d'aimer, d'adorer l'humanité. Fort bien ; mais sur quoi le recommande-t-elle ? Pourquoi faut-il que j'adore l'humanité ? Le chrétien, au moins, répond : « Par ce que Dieu le veut. » Le kantiste, au moins, répond : « Parce que la conscience le commande. » Voilà des raisons. Le positivisme ne donne pas de pourquoi. Sa morale est subordonnée, c'est assez drôle, à un acquiescement de vous à sa morale. Joli passage de M. Fouillée à ce sujet : « Si, *par hypothèse*, vous désirez tel objet, par exemple votre maximum de vie ou de bonheur, voici les moyens scientifiques de l'obtenir. Si, *par hypothèse*, vous êtes altruiste et désirez le bonheur général, voici les recettes scientifiques qui l'assurent... » — En d'autres termes, si vous trouvez bon ce que je dis, vous ne sauriez mieux faire que d'y adhérer.

C'est à peu près cela, mon Dieu, je le reconnais. Comte n'a jamais dit pourquoi il fallait que je me sacrifiasse à l'humanité. Il n'a même jamais dit, je crois, *qu'il le fallût*. Non : il dit : « La morale c'est l'altruisme » ; mais la raison dernière de la morale, il ne la donne pas.

Au fond, vous savez, [illegible] morale porte en soi-même sa raison d'être préférée, aimée et pratiquée. Je ne remarque pas que Jésus, qui est, quoi qu'on die, un moraliste assez considérable, ait donné bien souvent les raisons de sa morale. Il les donne quelquefois, parce qu'il est déiste ; mais c'est assez rare. Le plus souvent il dit simplement : « Soyez purs, simples, résignés, charitables ; aimez-vous les uns les autres. » — Et la raison pourquoi il faut être tout cela ? — La raison ? la raison ? La raison c'est que c'est sublime.

En général un fondement qu'on donne à la morale l'affaiblit plus qu'il ne l'assure, tout comme une sanction donnée à la morale la détruit au lieu de l'achever. Guyau avait bien vu cela dans son *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*. Une morale vaut par elle-même, par le sentiment qu'elle donne à ceux qui l'écoutent qu'il n'y a rien meilleur qu'elle.

J'ajoute que si Comte ne donne aucune raison de sa morale, à proprement parler, il lui donne bien un principe, c'est-à-dire une idée générale qui l'enveloppe, qui embrasse tous les faits et qui par con-

…quent est « supérieure aux faits eux-mêmes ». C'est sinon une raison, du moins une généralisation qui donne à ses préceptes moraux la cohésion nécessaire. Comte dit : « Soyez altruiste ». Si on lui demande : « Pourquoi ? » C'est vrai, il ne répond rien. Mais si on lui demande : « Qu'est-ce à dire ? » il répond très bien. Il répond : « C'est-à-dire : soyez hommes. Vivez *conformément à votre nature*. Tout mon système va à prouver que l'homme n'existe que socialement, que dans, pour, et par la société ; que *l'individu n'existe pas ;* que chacun de nous n'existe que dans ses concitoyens, et non seulement dans ses concitoyens, mais dans ses ancêtres et ses descendants. Donc vivez pour l'humanité, si vous voulez vivre. — « *Si vous voulez vivre* » est bien une hypothèse, sans doute ; mais c'est un tel minimum d'hypothèse, que « vivez pour l'humanité si vous voulez vivre » revient à dire : « Vivez ! Et le moyen de vivre c'est de vivre en autrui. Je vous avertis que l'altruisme c'est la vie elle-même. Vous ne faites, en aimant, que vouloir vivre. »

Cela, si l'on veut, ce n'est pas une raison ; mais, tout de même, ça y ressemble.

Et si Comte n'a voulu donner que quelque chose qui ressemblât beaucoup à une raison, c'est qu'à aller au delà il mettait, là aussi, le pied dans la métaphysique. Toute raison, tout fondement de la morale tiré d'autre chose que de notre nature même, est, par définition, métaphysique. Comte s'arrêtait toujours à ce seuil.

Il ne faut pas tout à fait dire qu'il a donné une morale sans fondement. Il faut dire qu'il a donné une morale dont il a soigneusement exclu tout fondement métaphysique.

Et enfin le positivisme n'a pas trouvé une vraie religion. C'est tout à fait mon avis ; je l'ai dit ailleurs ; mais encore il faut s'entendre. Comte, esprit profondément religieux, puisque le fond de sa pensée est l'horreur de l'individualisme ; et profondément mystique même, puisque le fond de son dessein est la suppression de l'individu, et je ne vois pas quel yoghi indien peut être plus mystique que cela ; Comte est convaincu qu'il faut à l'homme « une croyance, comme dit M. Harrison, son successeur, en quelque pouvoir reconnu plus grand que l'individu et même que la communauté, capable de contribuer au triomphe de la justice, et qu'on entoure de respect et d'amour ». Ce pouvoir, ça toujours été pour les hommes les dieux ou Dieu. Ce pouvoir c'est pour Comte l'humanité. C'est l'humanité qu'on doit adorer.

Personne plus que moi n'est persuadé que ce n'est pas très avisé de la part de Comte d'avoir poussé à l'adoration de l'humanité, l'humanité n'étant rien moins qu'adorable, et n'y ayant rien de plus malaisé que de prouver aux hommes qu'elle soit digne d'adoration. Mais ce n'est pas, cependant, une raison pour dire que Comte « veut conserver le sentiment religieux sans lui laisser un objet ». Il ne veut, comme le dit très bien M. Fouillée, ni que l'homme adore quelqu'un au-dessus de lui, ce qui est le déisme, ni qu'il adore quelque chose au-dessous de lui, ce qui est le panthéisme. Et il reste qu'il s'adore lui-même dans l'humanité tout entière. — Eh bien ? C'est peut-être une religion bizarre ; mais ce n'est pas une religion sans objet.

L'humanité est un objet de religion comme un autre. Le culte des ancêtres chez nos bons Chinois est une manière de religion de l'humanité. A la condition de ne pas savoir l'histoire, ou de l'oublier, ou de l'idéaliser de la bonne manière, ou de la ramasser et de la ramener tout entière à une dizaine de grands hommes dont on aura soin de ne pas trop approfondir la biographie, on peut adorer l'humanité. Il y faut bien des précautions, comme nous venons de le voir ; mais enfin ce n'est pas impossible.

Et la vérité, c'est que les hommes ont toujours adoré l'humanité. Le culte des héros, le culte des demi-dieux, c'est l'adoration de l'humanité dans ses plus purs représentants. Et le déisme lui-même est mêlé d'adoration de l'humanité : puisque jamais les hommes n'ont adoré qu'un Dieu ressemblant à un homme, et ont toujours senti qu'à le dépouiller de ses attributs humains ils l'aimaient moins ; qu'à le spiritualiser ils s'acheminaient à ne plus l'adorer du tout ; qu'à le subtiliser ils le perdaient, et qu'à l'épurer ils le faisaient s'évanouir.

Oui, c'est l'humanité que l'homme adore en Dieu, une humanité supérieure, une humanité idéalisée, une humanité parvenue à la perfection : mais encore une humanité.

Le dieu de Comte, c'était donc Dieu ; mais ici comme plus haut, comme toujours, Comte cherchait à se passer de métaphysique. Son dieu c'était le Dieu des hommes dépouillé de l'élaboration métaphysique qui l'a constitué tel qu'il est ; c'était le Dieu des hommes ramené à ce qu'il est en son fond initial. Il n'est pas très beau en son fond initial ; mais, enfin, il est bien cela, et l'on ne peut pas dire que le proposer à l'adoration, tel quel, ce soit fonder une religion sans objet.

Toute cette critique de M. Fouillée revient donc à dire que Comte a fait une psychologie sans métaphysique, une morale sans métaphysique et une religion sans métaphysique. — En vérité nous nous en doutions bien, que Comte avait voulu éliminer la métaphysique de toutes les conceptions humaines. Il est vrai qu'il était intéressant de nous montrer son travail dans tout le détail où il est entré.

A cette doctrine, qu'il trouve un peu étroite, M. Fouillée oppose la sienne, qui consiste, bien en-

tendu, à ramener la métaphysique que Comte avait écartée et à superposer une métaphysique au positivisme. Cette superposition est intéressante. Elle consiste à exagérer le positivisme lui-même en le poussant dans la direction où il est déjà, mais en lui faisant passer le seuil devant lequel il s'arrêtait. Le positivisme est une sociologie. Il ramène tout au point de vue sociologique, jusque-là qu'après avoir socialisé les sciences, les arts, etc., il socialise l'humanité. Il fait de l'humanité tout entière une société. — *Ce n'est pas assez*, dit M. Fouillée, le tort de Comte, c'est de ne pas avoir socialisé assez de choses. Ce n'est pas l'humanité actuelle seulement qu'il faut socialiser ; ce n'est pas seulement l'humanité tout entière, passée, présente et future, qu'il faut socialiser ; il faut socialiser l'univers. « L'extension à l'univers de l'idée sociale, — extension à laquelle le positivisme se refuse, — nous l'avons toujours crue possible et nécessaire. » L'univers entier est une société, ou plutôt c'est quelque chose qui tend à s'organiser en société. *Nisus* de Renan, « volonté », (c'est-à-dire désir de Schopenhauer, effort et poussée en avant de chaque atome de l'univers, ne sont pas autre chose que la tendance sourde du Cosmos entier à s'organiser, à s'associer, à former un ensemble harmonieux. Voilà la « conception sociologique de l'Univers ».

Or c'est cela qui est, qui doit être le fondement vrai de notre morale et de notre religion. Associer l'homme à l'humanité, dit Comte. C'est bien ; mais ce n'est pas assez. « La partie ne peut ainsi se séparer du tout, et la religion, la morale même impliquent des relations universelles. L'essence de la vie religieuse et morale ne consiste pas seulement dans l'harmonie de l'homme avec soi, ni même avec l'humanité ; elle consiste encore dans son harmonie avec l'univers. » — « C'est la conscience de l'unité entre notre vrai moi et la loi de l'univers qui constitue la base de la religion philosophique. Le positivisme a eu le tort de s'arrêter à l'unité du moi individuel avec le moi social. »

On voit que nous voilà revenus au célèbre « ordre universel », cher à l'école cousinienne ; et à nos obligations envers cet ordre universel constituant notre morale ; et à notre culte pour cet ordre universel constituant notre religion.

Ce qu'il y a de curieux et ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que Comte lui-même n'avait pas laissé de faire cette « extension » que M. Fouillée lui reproche de n'avoir point faite, et de donner dans cette exagération à laquelle M. Fouillée lui reproche de s'être refusé. Car enfin il ne s'est pas borné à vouloir faire adorer l'humanité ; il a bien un peu recommandé l'adoration du Grand-Fétiche et du Grand-Milieu, voulant non seulement nous associer à l'humanité, mais encore nous obliger envers la Terre et l'Espace ; tant il est vrai que les antimétaphysiciens les plus décidés retombent dans la métaphysique et que les antimythologues les plus résolus ne sont pas sans donner dans la mythologie. — De sorte que les lacunes que M. Fouillée reproche à Comte, il s'en faut de peu que ce ne soit pas M. Fouillée qui les comble et que ce ne soit Comte qui les ait à l'avance comblées lui-même.

Il reste pourtant, en lignes générales, que Comte a voulu faire et a fait une philosophie entière sans métaphysique et que cet effort est un des plus grands qui aient été vus ; et que M. Fouillée cherche à compléter le positivisme en le pénétrant d'une métaphysique tirée des idées positivistes elles-mêmes ; et que cet effort est intéressant aussi, et que le volume de M. Fouillée est un bel ouvrage.

Émile Faguet.

LE CONGRÈS SOCIALISTE DE LONDRES

Le meeting d'Hyde-Park (1).

Le Congrès de Londres a été précédé d'une manifestation « monstre » en faveur de la paix universelle. Les associations ouvrières, réunies sur les quais de la Tamise, ont formé une « procession » qui, après s'être déroulée dans les rues de Londres, est venue aboutir à Hyde-Park.

Cette « procession » était bien curieuse à observer. Pendant une heure, le public anglais, d'ailleurs peu nombreux, habitué qu'il est à ces exhibitions, a pu assister au long défilé de bannières énormes, toiles grossièrement peintes, que l'on dirait arrachées aux baraques des somnambules, précédées de musique bruyantes, où dominent le fifre et la grosse caisse. C'est une société de tempérance, dont les membres, comme des licteurs, marchent armés d'une hache terrible. La bannière représente un ivrogne debout devant le comptoir d'un bar. Son œil haineux est fixé sur une femme et un enfant occupés à déterrer des racines dont ils font leur nourriture. Mais voici que la scène change. L'ivrogne s'est repenti. Une autre enluminure, qui ne le cède en rien à l'art des gravures d'Épinal, nous le représente, sortant du temple, accompagné de sa femme et de son enfant, vêtus de costumes presque élégants. Il porte un livre à la main et paraît radieux ; mais pendant qu'il passe devant le bar, dont il a désappris le chemin, la patronne du bar, jadis si aimable, a une figure crispée et colère. — Plus loin ce sont des

(1) Voir [illegible]

corporations : les tailleurs [illegible] des bannières repré-sentent une jaquette entourée de lettres d'or, ou Adam et Ève chassés nus du paradis terrestre, et paraissant fort ennuyés de n'avoir pas éprouvé la solidité des étoffes anglaises. Ici, les cochers avec cette devise : « Les droits des patrons, les droits des ouvriers, et rien de plus. » — Là, les Juifs avec ces écriteaux : « Que ceux-là fassent la guerre, à qui elle profite. » — « Le soldat tue pour de l'argent, le meurtrier tue pour de l'argent, où est la différence ? » — Plus loin des drapeaux rouges, le bonnet phrygien à la hampe, précèdent une voiture remplie de jolies petites filles, dont quelques-unes sont aussi coiffés du bonnet révolutionnaire. Cette voiture représente, paraît-il, le triomphe de la paix. C'est enfin une mascarade, où le vieux Neptune, escorté d'une Amphitrite [illegible], est suivi par [illegible] en policeman, qui fait des grâces à la foule. Et les bannières succèdent aux bannières, au milieu d'une double file de badauds peu enthousiastes, que maintiennent sans peine quelques rares policemen.

Pas un cri, pas un désordre. Ces manifestants seraient grotesques avec les devantures de baraques foraines qu'ils promènent pompeusement; mais ils ont l'air si convaincus de la grandeur de leur rôle, que l'ironie est désarmée. Il est d'ailleurs quelques détails gracieux dans cette grossière mascarade : un baby en rouge traîné dans une voiture à chèvre, un fringant poney noir conduit à la main, des musiques de cornemuses. Enfin cette foule, qu'aucune police ne maintient, donne une telle idée de force et d'organisation, qu'on se prend bientôt à l'admirer.

La « procession », qui contenait de quinze à vingt mille manifestants, est arrivée en bel ordre à Hyde-Park ; mais à peine en avait-elle franchi les grilles, que la pluie s'est mise de la partie et a fait rétrograder les timides. Autour d'un immense cercle, sur la pelouse, douze voitures, douze chars à bancs ont été dételés. Ce sont les tribunes où doivent se faire entendre les principaux orateurs du socialisme international. Ces tribunes sont numérotées, et un programme distribué à l'avance avait annoncé la composition de chaque « plate-forme ». Aussi les quelques manifestants, qui sont restés fidèles et stoïques, entourent-ils plus particulièrement les tribunes de Tom Mann et Paul Lafargue, de Mme Aveling et Jules Guesde.

Les bannières sont rassemblées et forment un décor curieux autour de chaque tribune, les discours commencent, quand la pluie jusque-là bénigne se transforme en trombe diluvienne. — Orateurs, auditeurs, porteurs de bannières se dispersent en un instant, comme une bande de moineaux effarouchés, sous l'œil narquois des policemen impassibles.

La pluie a empêché la résolution en faveur de la paix universelle d'être mise aux voix.

Voici le sens de cette résolution :

« Le meeting international des travailleurs reconnaît que la paix entre les nations est la base essentielle de la fraternité internationale et du progrès de l'humanité. Les peuples ne désirent pas la guerre. Les guerres proviennent de l'avarice et de l'égoïsme des classes privilégiées et dirigeantes. Elles sont conçues en vue de contrôler les marchés du monde dans l'intérêt des classes privilégiées et contre les véritables intérêts des travailleurs. Le meeting déclare donc ici qu'entre les travailleurs des différentes nationalités il n'y a absolument aucune hostilité. *Leur seul ennemi commun* [illegible] »

Le règlement de Zurich.

Si l'on est frappé d'admiration pour l'organisation des Anglais, on ne se sent saisi que d'une admiration très relative pour l'organisation de nos compatriotes socialistes.

La grande question, qui se posait pour les marxistes, était l'expulsion des anarchistes. Les marxistes se sont en effet si bien organisés qu'ils comptaient, en arrivant dans le Congrès, avoir la majorité dans chaque section. Dans la section française, leur espoir a été déçu. Il s'est trouvé que les syndicaux révolutionnaires unis aux allemanistes avaient la majorité sur eux, même alliés aux blanquistes. Leur déception a été pénible, leur désillusion complète. Ils ont cru se sauver en faisant appliquer l'article de Zurich, non dans son sens vrai, mais dans sa version la plus étroite. Certains syndicats, et non des moins considérables, avaient jugé à propos de se faire représenter par des anarchistes plus ou moins avérés. Chasser ces anarchistes et réduire à leur simple puissance les forces allemanistes et syndicales, pour avoir la majorité, tel a été le but des guesdistes. Ils ont profité pour cela d'un article du règlement voté lors du congrès de Zurich qui est ainsi conçu :

Toutes les Chambres syndicales ouvrières seront admises au Congrès, et aussi les partis et organisations socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et de l'action politique.

Et comme ce mot « action politique » pouvait être mal compris, les anarchistes déclarèrent que par action politique ils entendaient des actes politiques, tels que l'assassinat d'un tyran ; Bebel avait fait ajouter ce commentaire :

Par action politique, on entend que les organisations de travailleurs cherchent autant que possible à employer ou à conquérir les droits politiques et le mécanisme de la législation, pour amener ainsi le triomphe

des intérêts du prolétariat et de la conquête du pouvoir politique.

Le premier paragraphe de cet article est tout clair. Il ne demande, somme toute, la reconnaissance de l'action politique qu'aux partis et organisations socialistes. « Mais *toutes les Chambres syndicales ouvrières sont admises.* » Il faudrait peu connaître la sophistique de M. Guesde pour s'imaginer qu'il ne trouverait pas quelque ambiguïté de texte, lui permettant de faire dire à un règlement tout le contraire de ce qu'il dit.

« Par action politique, continue et explique le commentaire, on entend que *les organisations de travailleurs cherchent à employer ou à conquérir les* droits politiques. »

Mais que sont les syndicats ? Des organisations de travailleurs. Ils doivent donc, d'après l'interprétation guesdiste, reconnaître comme nécessaire l'action politique, et s'ils ne la reconnaissent pas, il ne reste plus qu'à les exclure du Congrès.

Chaque section nationale a été appelée à se prononcer sur ce règlement du Congrès de Zurich. La majorité des sections a été unanime pour l'accepter dans son vrai sens.

Dans la section française, l'intransigeance de MM. Deville, Lafargue et Guesde a fait écarter l'article 11 du règlement du présent Congrès, article qui s'opposait à la modification du règlement de Zurich. Cet article écarté, tout était remis en question, et le règlement de Zurich pouvait être modifié au gré du Congrès de Londres.

La discussion fut des plus orageuses. — C'était un curieux et intéressant spectacle d'entendre les arguments présentés par les adversaires de l'action politique, les ripostes des politiciens et leurs attaques contre les anti-parlementaires, qu'ils accusaient d'être ou anarchistes ou gouvernementaux.

Le leader-discours a été celui de Jules Guesde, qui essaie d'enlever le vote par sa dialectique serrée et concluante. Son discours est un chef-d'œuvre de vigueur et d'habileté. Il ne s'agit pas, dit-il, d'un Congrès corporatif, mais bien d'un Congrès socialiste. L'action corporative se cantonne sur le terrain bourgeois, elle n'est pas forcément socialiste, et elle existait avant que le socialisme fût organisé. L'action corporative est une simple interprétation de l'ordre capitaliste. La classe ouvrière ne peut pas se désintéresser du gouvernement. C'est au gouvernement, c'est-à-dire au cœur qu'il faut frapper. — Dans ce Congrès il n'y a pas place pour les ennemis de l'action politique. Ce n'est pas de l'action corporative qu'il faut attendre la prise de possession et des grands moyens de production. Il faut d'abord prendre le gouvernement qui monte la garde autour de la classe capitaliste. Ailleurs il n'y a que mystification; il y a plus, il y a trahison. Des camarades s'imposeraient à nous, au nom de la liberté, pour aliéner la nôtre? Ceux qui rêvent une autre action n'ont qu'à tenir un autre Congrès!

Le succès de Guesde a été énorme; mais vouloir convaincre des gens, dont l'intérêt personnel est de voter tout différemment, semblait un peu osé de la part du grand maître marxiste! Le siège de la délégation était fait, et après deux discours de Keufer qui prêche la concorde et rappelle les scissions déjà trop nombreuses du parti socialiste, et de Guérard, du syndicat des chemins de fer, qui conseille à l'assemblée de se prononcer, non sur une question de tactique, mais sur une question de doctrine, telle que la suppression de la propriété individuelle, on passe aux voix, et l'article 11 du Congrès de Londres, qui prétend interdire toute modification au règlement promulgué par le Congrès de Zurich, est repoussé par 57 voix contre 56 par la délégation française.

Aussitôt une motion est faite par le citoyen Salembier, qui engage la minorité à se retirer pour aviser. Les guesdistes se lèvent, montrant ainsi leur dépit de n'avoir pas triomphé, malgré les objurgations de M. Vaillant qui, ayant voté avec eux, dans cette séance qu'il préside, essaye de leur faire comprendre l'odieux de leur conduite. Seuls les guesdistes se retirent et refusent de prendre part au vote qui va nommer les délégués aux différentes commissions. — Les blanquistes Sembat, Turot, Dubreuilh, Degay restent avec la majorité, dont ils reconnaissent le vote. Sur les 56 de la minorité, 46 seulement ont quitté la salle, en file indienne, sous la conduite de leur chef, comme des ministres qui viennent de perdre leur portefeuille. Ils ont perdu une partie qu'ils se croyaient bien sûrs de gagner.

« Il y a des citoyens, s'écrie M. Édouard Vaillant, qui, ayant voté pour le maintien de la réglementation de Zurich, ont cru devoir se retirer pour protester contre le rejet de cette réglementation. D'autres qui avaient voté dans le même sens ont cru devoir se soumettre au vote de la majorité, et ils ont montré ainsi leur respect pour l'assemblée. La séance n'est pas suspendue et nous allons nommer des délégués pour les différentes commissions. »

M. Édouard Vaillant avait voté dans le même sens que les guesdistes. J'ai retrouvé dans cet acte la belle franchise du député de Paris, à qui les procédés ordinaires de M. Guesde ne sauraient guère convenir.

* *

De nouveau en assemblée plénière du Congrès, le mardi matin, la question a été discutée de savoir si le règlement de Zurich devait être modifié. Deux orateurs de chaque parti ont été choisis par les nationa-

[illegible] Tom Mann et Domela Nieuwenhuis parlent pour l'abrogation de l'article de Zurich. Hyndman et Jaurès pour son maintien. A Jaurès, dont certains admirent l'éloquence brillante mais superficielle, on peut opposer le grand et chaleureux orateur qu'est Tom Mann. [illegible] parole vibrante, ses gestes violents, son émotion débordante, il soulève l'enthousiasme que M. Jaurès réussit bien rarement à toucher. On sent que dans cette éloquence tout est vrai et profondément senti. C'est un vrai tribun et un grand [illegible].

« Je ne suis pas anarchiste, s'est-il écrié, je suis collectiviste, mais je désire me mettre en rapport avec toute forme d'opinion, fraterniser avec tous les citoyens. Ils peuvent être très sincères, très dévoués, sans avoir aucune foi dans l'action parlementaire. Pour moi, je crois à cette action: mais ceux qui ont une opinion contraire ont peut-être raison, et, en tout cas, ils sont dignes de tout notre respect, pour les sacrifices qu'ils se sont imposés, les risques qu'ils ont courus, le dévouement qu'ils ont apporté à la cause commune. Ce n'est pas ici un congrès collectiviste, mais un congrès de trade-unions accessible à toutes sortes d'opinions. Peut-on dire à un délégué : « Vous entrerez ici comme « trade-unioniste, mais vous ne sauriez y entrer anar- « chiste ? » On a porté sur quelques-uns des insinuations odieuses, en prétendant qu'ils venaient ici apporter le trouble et le désordre. C'est une calomnie, c'est un mensonge. Soyez donc tolérants envers eux, acceptez-les, ouvrez-leur vos discussions, et les délégués opposés à l'action parlementaire s'associeront à vous pour maintenir l'ordre. Je fais appel aux trade-unionistes, jadis persécutés et jetés en prison, parce qu'on les trouvait alors dangereux. Alors on ne leur permettait pas d'exposer leurs principes, on ne leur laissait pas la liberté de la parole. Est-ce que ces même trade-unionistes, après ces luttes ardentes pour la liberté, vont aujourd'hui dénier cette liberté aux autres ? Non, et il n'y aura plus de troubles dans ce Congrès, lorsque chacun sentira qu'il a une même part de liberté dans les discussions. »

L'article 11, qui a été repoussé par la France et la Hollande, a été adopté par 18 autres nationalités, la plupart à l'unanimité, d'autres, comme l'Angleterre, à l'énorme majorité de 223 voix contre 104. En Italie les voix se sont également partagées.

Il faut dire qu'on avait, pour la circonstance, découpé l'Europe en nationalités qui existent à peine ou qui n'existent plus. La famille Aveling, qui avait préparé le Congrès, avait fait une géographie à l'usage du marxisme. La Pologne était ressuscitée, la Bulgarie avait trouvé un placide représentant dans la personne d'un jeune étudiant de Paris, la Roumanie par ses deux délégués tenait tête aux 500 délégués de l'Angleterre. Malgré cela, l'article du règlement de Zurich, qui avait donné lieu à de si vives réclamations, était appliqué dans son vrai sens et non dans le sens étroit que les guesdistes auraient voulu lui donner. Les anarchistes français, qui avaient eu, ainsi que nous l'avions annoncé, le soin de se faire confier des mandats syndicaux, ont eu accès au Congrès; — seul, Kropotkine a refusé de recourir à ce subterfuge.

Les guesdistes, furieux de n'avoir pu faire appliquer, dans le sens qu'ils voulaient lui donner, le règlement du Congrès de Zurich, ont rompu toutes relations avec le reste de la délégation française ; puis ils ont demandé au Congrès de considérer la France comme une double nationalité. Un discours de Millerand emporta ce vote qui n'était pas douteux, du moment que les marxistes avaient si bien pris leurs précautions à l'avance. Toutes les propositions du bureau étaient votées à la presque unanimité, et s'il était nécessaire la discussion était même étouffée. « C'est le massacre des innocents », nous dit en riant le citoyen Allemane. « Quand un amendement est produit, on regarde d'abord s'il a reçu le baptême marxiste. Sinon, il est immédiatement étranglé. »

Il était cependant osé de demander au Congrès qui s'était imposé comme règle de ne pas modifier le règlement de Zurich, de lui demander de se déjuger et de modifier le règlement pour accorder une double représentation à la France. Presque toutes les nations pouvaient réclamer ce dédoublement. A beaucoup plus juste titre les 500 représentants de la Grande-Bretagne pouvaient se diviser en Écossais, Irlandais et Anglais. Vandervelde essaya de faire comprendre au Congrès l'erreur qu'il allait commettre. Son appel à l'union lui valut d'être traité de jésuite et de traître. Allez donc prêcher la paix et la concorde !

*

Le manifeste des guesdistes est un chef-d'œuvre de perfidie : « Par 57 voix contre 56, dit ce manifeste, une coalition de conservateurs comme Keüfer et d'anarchistes comme Malatesta a déclaré que les travailleurs pouvaient et devaient renoncer à l'action politique. Ce serait l'abdication de la France socialiste et de la classe ouvrière, et dès aujourd'hui nous dénonçons cette manœuvre réactionnaire et ce péril. Les gouvernementaux doivent médire de l'action politique des travailleurs, c'est leur rôle. Que les anarchistes, à couvert de quelques mandats syndicaux, tentent de désorganiser le socialisme et de rejeter le prolétariat en plein chaos, c'est encore leur rôle. Mais nous serions coupables si nous paraissions accepter, même un moment, ce désarmement de la France ouvrière, cet abandon du prolétariat socialiste et révolutionnaire. »

Les gouvernementaux dont il est ici question sont représentés par M. Keüffer, dont le zèle et l'intelligente initiative ont fait la merveilleuse prospérité de la Fédération du livre. Mais il a le tort, aux yeux de M. Guesde, de figurer au Conseil supérieur du travail, de même que M. Millerand, d'ailleurs, qui a signé ce manifeste. De là à le représenter comme un délégué du ministre, il n'y avait qu'un pas à franchir lorsqu'on n'éprouve pas le dégoût de certaines armes un peu viles.

« La majorité a prétendu que les travailleurs devaient renoncer à l'action politique », disait le manifeste. Il y avait au contraire dans cette majorité de nombreux partisans de l'action politique, mais qui considèrent cette action comme un moyen de propagande et non comme le but d'un parti révolutionnaire et socialiste. Jadis d'ailleurs l'action politique était préconisée et entendue de cette façon dans les *anciens programmes de M. Guesde*. On considérait alors comme [illegible] l'idée seule de *parlementariser* le parti.

Enfin le manifeste faisait retomber le poids d'une lourde responsabilité sur les blanquistes, qui, respectueux d'un vote émis contre eux, avaient cru n'avoir rien de mieux à faire que de l'accepter. « Nous serions coupables, disaient les guesdistes, si nous paraissions accepter, même un moment, cet abandon du prolétariat socialiste et révolutionnaire. » Les blanquistes acceptaient donc ce dangereux abandon !

La réponse ne se fit pas attendre. Une protestation fut signée au nom de la majorité par MM. Vaillant et Guérard, protestation dont le texte est des plus intéressants :

[illegible]

Camarades,

. . . .

« Nous signalons à votre attention le fait capital du débat. Le citoyen Gabriel Deville, le citoyen Jules Guesde affirmèrent, au sein de la délégation, de la façon la plus formelle, que la décision du Congrès de Zurich impliquait *l'exclusion du Congrès de tout délégué, même mandaté par une organisation corporative, qui refuserait d'adhérer à la conquête des pouvoirs publics. C'est sur cette affirmation que le vote eut lieu contre l'article* 11. Il signifiait uniquement que la majorité de la section française entendait garantir l'entière liberté des organisations ouvrières.

Or le lendemain, au nom du bureau du Congrès, le président Singer, appuyé par le citoyen Vandervelde, *déclara officiellement que le Congrès de Zurich n'avait jamais entendu atteindre les mandats syndicaux*, et que tout représentant d'une organisation ouvrière régulièrement mandaté serait admis au Congrès.

[illegible] Section française qui n'avait jamais demandé autre chose.

« Ainsi donc *le vote* de notre section avait été *vicié* dans sa forme, par *l'interprétation erronée*, contre laquelle on avait voté.

« Après le vote de notre section, le lundi, *une partie de la minorité se retira*, déclarant rompre avec la majorité.

« [illegible] au sujet du Congrès de Zurich, qui détruisait la prétention de la minorité, *que commandait la bonne foi? De reconnaître qu'on avait induit en erreur la section française et de rentrer au milieu d'elle*. Au lieu de cela, *la minorité persistant dans son attitude de révolte contre la majorité*, sollicita du Congrès *la scission en deux fractions de la délégation française*, [illegible]

« Le Congrès a voté sans connaitre la *tromperie* dont la majorité avait été victime, *sans avoir entendu un seul représentant de cette majorité.*

« *L*[illegible] *présentants de la minorité et les leaders du Parti socialiste démocrate allemand, fut enlevé par ces derniers.* Et l'on vit des nationalités telles que la Bulgarie, la Roumanie, la Bohême, etc., faire échec aux nations où le mouvement socialiste est le plus développé, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Belgique, la Hollande, représentées non pas par quelques délégués, mais par des centaines. »

Si le coup avait été droit, la riposte était brutale, et je me suis étonné de voir M. Vaillant, dont les relations avec les Bebel et les Liebknecht sont des plus intimes, reprocher aux guesdistes leurs machinations avec le marxisme allemand. Il est aussi question de tromperie, et c'est un bien gros mot sous la plume de M. Vaillant, à l'égard de ses collègues. Il est vrai qu'on ne pouvait employer qu'un terme plus violent encore !

Ce n'est pas tout... Le secrétaire de la commission de vérification des mandats, M. Guérard, étant venu en assemblée plénière dire que la délégation française avait validé tous ses mandats, et accepté même trois députés venus sans mandats et qui prétendaient avoir droit d'accès au Congrès, cette déclaration, faite d'un ton bonhomme et sans apparence de malice, souleva une tempête. En masse la délégation anglaise, si méticuleuse et formaliste, vota l'exclusion de ces députés. Le bureau, qui du premier jour à la fin n'a cessé d'être marxiste et a dirigé les débats avec la partialité dont j'ai parlé tout à l'heure, vit le danger

et leva la séance. Le lendemain les trois députés guesdistes avaient sorti de leur poche des mandats qu'ils avaient pris, en garde de toute éventualité, et l'affaire était calmée. Mais M. Jaurès en était pour ses frais d'éloquence et avait perdu son procès. Il n'était pas accepté au Congrès, comme député, mais comme mandaté d'un syndicat qui ne le connait probablement pas et qu'il ne connaît pas davantage.

Pendant ce temps les anarchistes passaient au travers des mailles du filet qui devait les arrêter. Ils faisaient la nique à M. Guesde, qui leur a enseigné l'art de récolter des mandats syndicaux et de s'en servir. Quand on a pour métier de faire des jeux de passe-passe, il faut bien se garder de laisser surprendre ses secrets.

* *

Si les anarchistes avaient pu déjouer les projets d'ostracisme que l'on avait faits contre eux, il fallait, et c'était la question capitale du Congrès, réformer le règlement dans un sens plus étroit et leur fermer la porte pour l'avenir.

Le bureau du Congrès proposa la rédaction suivante :

Le bureau du Congrès est chargé de rédiger l'invitation au prochain Congrès, en faisant exclusivement appel :

1° Aux représentants des groupements, qui poursuivent la substitution de la propriété et de la production socialiste à la propriété et à la production capitaliste, *et qui considèrent l'action législative et parlementaire comme l'un des moyens nécessaires* pour arriver à ce but.

2° *Aux organisations purement corporatives qui, bien que ne faisant pas de politique militante*, déclarent reconnaître la *nécessité de l'action législative et parlementaire.*

Par conséquent, les anarchistes sont exclus.

Le prochain Congrès aura lieu en Allemagne en 1899.

On voit que l'article second permet aux Trade-unions et aux syndicats purement corporatifs de se faire représenter. Il avait été un instant question d'exclure toutes les chambres syndicales et de faire des congrès purement politiques. Mais cette opinion fut rejetée à la presque unanimité de la commission.

Je ne m'amuserai pas à reporter et à discuter les questions qui ont été traitées au Congrès de Londres. Ce sont toujours les mêmes, immuablement. Les premiers jours ayant été pris par les pugilats et les discussions violentes, il n'est resté que fort peu de temps pour traiter les questions à l'ordre du jour. Les rapports ont été faits à la diable, et tout a été voté sans discussion. Je ne retiendrai qu'une motion contre le patriotisme, que nos guesdistes ont repoussée, ce qui les a fait traiter par la majorité de « patriotards » et une *interdiction de s'allier aux partis bourgeois*, qui pourrait bien gêner M. Millerand, si un ministère Bourgeois revient au pouvoir.

La conséquence du Congrès de Londres, c'est la division plus marquée pour la France du parti socialiste bourgeois auquel appartiennent MM. Guesde. Jaurès, Millerand et du parti socialiste ouvrier, auquel se rattachent les syndicaux révolutionnaires, M. Allemane et son parti, et les communistes libertaires. Les blanquistes flottent entre les deux pour le présent ; mais comme ils sont surtout politiques, il n'est pas douteux qu'ils reviennent de préférence, leur colères calmées, auprès des « politiques ».

Si le parti socialiste populaire est inquiet et méfiant de l'action politique, ce n'est pas sans raison. Il a sans cesse été trompé, aussi bien par les éléments populaires qu'il a pris dans son sein pour les envoyer dans les assemblées délibérantes, que par les éléments bourgeois qu'il avait chargés de défendre ses intérêts : il envoie de féroces révolutionnaires, les Chambres lui rendent de bénins parlementaires.

Il n'est cependant pas douteux que l'intérêt des socialistes ne devrait leur faire négliger aucun moyen, politique ou économique. Mais l'homme se plaisant, ô ironie! dans l'absolu, les partisans de l'action politique ont un souverain dédain pour l'action économique et les partisans de la lutte économique n'ont que mépris pour les politiciens.

Il est un homme qui, plus que tout autre, souffrira des conséquences du Congrès de Londres. M. Jaurès a-t-il songé que son œuvre de la verrerie de Carmaux était tout entière entre les mains des syndicaux, contre lesquels il a nettement pris parti? Ne regrettera-t-il pas un jour cette attitude ? J'ai entendu cette parole : « On a bien renversé Clémenceau, on peut bien déboulonner Jaurès. » La force purement syndicale est peut-être plus forte qu'il ne le croit. Il méprise trop des adversaires comme Pelloutier, Guérard et d'autres dont l'influence ne saurait cependant être contestée.

* *

Le Congrès de Londres s'est terminé le samedi matin par le chant de la *Marseillaise* suivi de la *Carmagnole*. A ce moment, la famille Marx se tenait par les bras et formait une grappe intéressante, soudée aux Prussiens de marque qui ont dirigé les débats, avec autorité, sinon avec impartialité, Liebknecht et le juif millionnaire Singer.

Pendant ce temps, les anarchistes non mandatés que le Congrès avait chassés, et les socialistes indépendants de Hollande qui avaient quitté le Congrès

pour manifester leur indignation contre la partialité et le sectarisme de l'Assemblée, s'étaient réunis dans une autre salle et le président avait ouvert la séance par ces mémorables paroles : « Nous avons projeté le Congrès ce matin. Il est deux heures de l'après-midi, les mandats sont vérifiés, la discussion va commencer immédiatement. Nous avons donc fait en quelques heures ce que les marxistes ont mis trois ans à préparer. »

LÉON DE SEILHAC.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le mois dernier est morte, assez obscurément, en Amérique, une vieille dame qui, voici quelque quarante-cinq ans, avait joui de l'une des plus retentissantes renommées qu'enregistrent les annales du siècle ; peut-être, en ce temps-là, méritait-elle moins que cet excès d'honneur ; et peut-être maintenant valait-elle mieux que la banale indifférence des bulletins nécrologiques avec lesquels la presse a accueilli la nouvelle de son décès. C'était une excellente personne ; elle avait écrit des romans intitulés *la Séduction du ministre* et *Agnès de Sorrente*, que vous n'avez probablement jamais lus, et moi non plus.

Mais elle possédait une âme infiniment compatissante ; elle n'avait pu, pendant sa jeunesse, contempler sans une sympathie attendrie les misères des esclaves nègres soumis à la brutalité des planteurs ; je ne suis pas sûr que son imagination un peu vive ne l'ait pas poussée parfois à poétiser légèrement la grandeur morale et les souffrances intimes de ces malheureux. Quoi qu'il en soit, de son attendrissement et de ses facultés imaginatives combinées, elle avait tiré un jour cette fameuse *Case de l'oncle Tom* qui fut traduite en toutes les langues, qui fit verser des torrents de larmes, et qui détermina un des phénomènes sociaux les plus considérables de notre époque et de toutes les époques. L'abolition de l'esclavage était, comme on dit, « dans l'air » ; il n'en reste pas moins à Mme Beecher-Stowe l'honneur d'avoir brusquement soulevé l'opinion publique en faveur de l'émancipation intégrale et immédiate. Ce n'est déjà pas un rôle négligeable. Et puis, pour être juste, on ne doit pas en outre oublier que l'illustre et philanthropique romancière, en même temps qu'elle affranchissait les ex-sujets des rois Behanzins d'alors, allait entraîner une des plus magnifiques guerres civiles qui aient jamais ensanglanté le monde, et faire périr des centaines de mille hommes : heureusement, ces hommes n'étaient que des blancs.

* *

L'esclavage chrétien, tel qu'il fut pratiqué dans la plupart des colonies européennes, semble, il est vrai, avoir été notoirement plus barbare que celui qui fut admis par les sociétés antiques ou celui qui est admis encore par les sociétés musulmanes. Ce qui n'empêche que l'intérêt passionnel porté aux nègres par les âmes tendres a suscité diverses théories sur l'égalité des races, qui nous feraient bien rire nous-même, s'il nous était possible de jamais obéir à d'autres mobiles qu'à des impulsions sentimentales et parfaitement irraisonnées. On l'a vu récemment à la Chambre, quand furent discutées les affaires de Madagascar. En dépit du niveau intellectuel généralement faible de l'assemblée législative qui siège au Palais-Bourbon, il y avait bien pourtant là quelques députés qui ne se faisaient pas d'illusion sur les résultats qu'entraînerait la théorie de l'abolitionnisme sans atténuation. Ils ne pouvaient pas ignorer que la libération subite des esclaves, c'était ou leur mort par la faim ou leur incorporation forcée parmi les bandes de brigands qui infestent notre nouvelle possession ; comme conséquence directe, c'était la nécessité pour nous de détruire à coups de fusil les misérables à qui nous aurions accordé le bienfait dérisoire de leur affranchissement. N'importe ! pas une voix ne s'éleva pour protester catégoriquement contre un vote parlementaire qui, s'il ne reste pas lettre morte, va fatalement se traduire par le massacre de huit ou dix mille pauvres diables. Pensez donc ! l'humanité ! la philanthropie ! les principes imprescriptibles de la civilisation ! Je ne suis même pas sûr que de très honnêtes gens ne me considèrent pas actuellement comme un assez sale personnage, un monsieur en qui persiste l'âme d'un négrier ancestral inconnu, pour oser insinuer que peut-être, après tout, les esclaves malgaches préféreraient encore continuer à vivre sous la domination de maîtres plus ou moins bénévoles, plutôt que d'avoir la tête cassée dans la brousse par des gendarmes libérateurs.

* *

Est-ce que nous savons l'idée que se font de la servitude des cervelles d'hommes qui appartiennent à une race très différente de la nôtre ? Nous avons déjà beaucoup de peine, entre voisins européens, à démêler tant bien que mal nos « états d'âme » réciproques. Un Anglais n'arrive jamais à comprendre un Français, pas plus d'ailleurs qu'un Français ne parvient à se figurer la psychologie réelle d'un Anglais. Au fond, je crains fort que nous ne manifestions surtout notre singulière candeur, quand nous nous

imaginons à distance la joie délirante de sauvages abrutis à qui nous offrons l'indépendance.

Un officier de marine me racontait cet hiver la capture par un vaisseau de guerre français d'un bâtiment arabe qui transportait à fond de cale, sur la côte orientale d'Afrique, une cargaison de *bois d'ébène*. On pendit d'abord haut et court, ainsi qu'il convient, l'équipage du négrier. Après quoi, le chargement d'esclaves étant libre, on le débarqua aux environs d'une factorerie, non sans lui adresser quelques bonnes paroles et le pourvoir d'une quantité de vivres largement suffisante pour trois jours. Quand les nègres s'aperçurent qu'on les abandonnait, ils ne parurent aucunement goûter les joies de la liberté reconquise, mais ils commencèrent au contraire à pousser des hurlements de désespoir en faisant des signaux d'appel énergiques à notre aviso qui s'éloignait. On mit un canot à la mer ; on leur expliqua une seconde fois leur bonheur d'avoir échappé aux mains des Arabes ; l'unique argument qui parvint à les convaincre et à les calmer, ce fut l'assurance qu'ils pouvaient consommer à leur aise les provisions de bouche laissées à leur disposition. Ils les consommèrent aussitôt en quelques heures, et s'endormirent ensuite du sommeil des justes bien repus. Malheureusement, deux jours après, la faim se fit sentir : les nègres adressèrent de nouveaux appels à leurs bons amis de France qui mouillaient à quelques encâblures du rivage, et ils demandèrent d'autres subsides. Il n'y avait pas moyen de les leur refuser : on crut néanmoins devoir les prévenir catégoriquement qu'ils n'eussent plus à compter sur de pareilles aubaines ; et, en effet, ils en furent pour leurs frais quand, une troisième fois, ils réclamèrent des aliments ; larmes, supplications, promesses, rien n'y fit ; l'officier français se montra inflexible et les laissa jeûner. Aussi, la nuit suivante, fût-il brusquement surpris d'apercevoir des incendies superbes qui s'allumaient sur le rivage, illuminant au loin de leurs reflets la calme splendeur du ciel équatorial ; c'étaient les nègres qui pillaient ingénument les immeubles de la factorerie pour se nourrir, et qui les brûlaient ensuite pour se distraire. En vertu de quoi, on débarqua au petit jour une forte troupe de marins sur la plage, et on fusilla de la belle manière, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul, ces moricauds dénués d'éducation et délicatesse.

* *

Et ceci est malheureusement l'image de ce qui va se passer à Madagascar, de ce qui se passe en certaines régions de la libre Amérique. La loi qui y modifia la condition des noirs n'y modifia point aussi aisément leurs instincts primitifs de sauvages. Ils restent toujours plus ou moins les cousins de ceux dont me parlait notre officier de marine, de grands enfants qu'il est abominable de maltraiter ou de laisser maltraiter, mais qu'il est absurde d'émanciper en bloc comme s'ils étaient des Européens du XIXe siècle, à peine différents de nous par la couleur de l'épiderme. Leur pullulement commence aux États-Unis à constituer un redoutable péril social : ce sont là choses que nous ignorons généralement, mais qui n'en sont pas moins vraies ; et là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, on prévoit, d'ici une vingtaine d'années au plus, des mesures de rigueur à prendre contre l'envahissement progressif d'une nuée d'*Oncles Tom* moins idéalement vertueux que celui de Mme Beecher-Stowe. C'est sans doute ce que l'on aurait dû faire dès le début au lieu de procéder par l'abolitionnisme intégral. On y eût gagné d'éviter cette odieuse coutume du *lynchage*, qui nous apparaît comme le dernier mot de la barbarie, mais qu'explique, sans la justifier, l'obligation pour les blancs d'opposer la terreur des exécutions sommaires aux attaques de leurs dangereux compatriotes. Quand un de ces fils de Cham a volé, violé, incendié, assassiné ou commis quelque autre grave méfait, on ne le bâtonne plus en tant que serf, mais, en tant qu'homme libre, on l'attache à un arbre, on l'enduit de pétrole et on l'allume. Je sais bien qu'il a été dit : « Plutôt mourir que d'être esclave. » Je garde tout de même quelques doutes sur la beauté civilisatrice des réformes obtenues par Mme Beecher-Stowe et la guerre de Sécession.

* *

La femme qui signa *la Case de l'Oncle Tom* fut un écrivain médiocre et un philosophe naïvement simpliste ; sa naïveté l'amena à brusquer un mouvement social qu'il eût beaucoup mieux valu voir se produire par évolution lente et progressive ; l'intention néanmoins était tellement généreuse que la personne de la romancière en devient non seulement intéressante, mais aussi absolument respectable. Et puis, elle n'a pas le monopole exclusif de l'ingénuité ; dans un autre genre, Edmond de Goncourt, avec son Académie, ne vous paraît-il pas un assez joli spécimen de la candeur inhérente à notre espèce ?

Tout le monde a eu des idées baroques dans sa vie : mais peu de gens les ont caressées aussi continûment, aussi amoureusement et aussi bizarrement que l'auteur de *Madame Gervaisais*, qui fut sans doute un grand artiste, mais qui ne fut peut-être pas un très grand esprit. Voilà donc une succursale à la maison fondée par Richelieu, — ce qui pourra déjà sembler surérogatoire, — mais en outre une succursale réservée aux romanciers. — Figurez-vous, voici cent cinquante ans, à l'époque où la tragédie battait son plein, M. de Crébillon, possesseur d'une belle fortune,

et la léguant à deux de ses amis avec mandat de fonder une sorte de Conservatoire des vers classiques et des trois unités; imaginez-vous cette vénérable institution persistant jusqu'à nos jours, et tâchez de vous représenter, en l'an de grâce 1896, de par la volonté du testateur, dix petits Crébillon, recrutés parmi les notaires lettrés, les maîtres d'étude idéalistes ou les généraux en retraite, et encourageant de leurs exemples et de leurs subventions la culture intensive d'un art aujourd'hui passablement démodé. Edmond de Goncourt était donc certain que, dans un siècle et demi, le roman tel qu'il le comprenait, et même le roman en général, ne serait pas un genre aussi défraîchi et fourbu que le théâtre de nos pères? Il croyait donc à sa formule esthétique comme à un dogme absolu, comme à une vérité au-dessus des circonstances de temps et de lieux? Hélas!!

* *

Du reste, ce qui pourrait bien éviter à cette Académie un peu étroite, à cette *académiette*, comme dit M. Émile Faguet, des malheurs aussi hypothétiques et lointains, c'est que l'on est en droit de se demander dès maintenant si elle arrivera même à se constituer; ça n'a l'air de rien, ça n'est pourtant pas, je vous assure, une œuvre si facile que d'organiser ce Conseil des Dix de la littérature romanesque. Il y a à dresser le catalogue des collections, à les vendre aux enchères, à opérer le placement des fonds produits par la vente, à obtenir la déclaration d'utilité publique, à se mettre d'accord sur certains points de réglement intérieur non prévus par le testament, à nommer deux nouveaux membres, que sais-je encore? Jusqu'à ce qu'un pareil programme soit rempli, nous avons le temps d'assister à de curieux spectacles, et nous ne nous ennuierons probablement pas. Les plus malheureux de tous en cette histoire, ce sont encore les deux exécuteurs testamentaires, et particulièrement M. Alphonse Daudet. On annonçait déjà partout que, à la première occasion, il allait être nommé de l'Académie française, — l'autre, celle qui est au coin du quai : — pas le moins du monde. Il lui tombe sur les bras une corvée glorieuse, mais endiablée. La plaisanterie, à juste titre, doit lui paraître amère.

Et, après tout, ce n'est peut-être qu'une plaisanterie. Edmond de Goncourt n'a peut-être rêvé, en instituant son académie nouvelle, que d'embêter ses amis et de faire battre des gens de lettres. Si c'était cela!! Ça serait trop beau, et il faudrait s'incliner trop bas devant la génialité humoristique d'une pareille conception! Il faudrait alors saluer le propriétaire du *Grenier* comme le maître des mystificateurs, le roi des pince-sans-rire, le demi-dieu, le dieu des ironistes.

MAURICE SPRONCK.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le Procès de la « Chartered ».

Le procès « de Jameson et de ses officiers » est terminé, et s'est terminé comme il devait l'être, par la condamnation des accusés. Celui de la Compagnie anglaise du Sud de l'Afrique et de M. Cecil Rhodes va commencer. On se demande même pourquoi ils est précédé de l'inutile formalité de la commission parlementaire, dont la Chambre des communes a décidé la nomination sur la proposition de M. Chamberlain « pour faire une enquête sur l'administration de la *British south Africa Company* et pour faire un rapport sur les modifications qu'il serait désirable d'apporter au gouvernement des territoires de la compagnie, et, en même temps, pour rechercher les origines de l'invasion du Transvaal par le docteur Jameson ».

Cette enquête a été déjà faite et archifaite, à Pretoria d'abord pendant l'instruction du procès du docteur Jameson et du comité des Uitlanders de Johannesburg, à Londres devant le tribunal de Bow-Street et devant la haute cour de justice qui ont jugé les envahisseurs, au Cap où les actes de M. Rhodes et de ses collègues de la *Chartered* ont été l'objet d'une investigation approfondie, à la Chambre des communes, et enfin par la presse de Londres, de Cape-Town et de Pretoria qui a recueilli et enregistré des témoignages importants.

*

Les origines du mouvement qui a abouti à la crise de janvier dernier remontent à l'année 1894. Sous l'inspiration de M. Cecil Rhodes et de son associé et collègue M. Beit, un comité avait été formé à Johannesburg pour obtenir du gouvernement transvaalien une participation plus directe des Uitlanders aux affaires de l'État. Les Uitlanders, qui étaient allés au Transvaal pour gagner de l'argent et qui y réussissaient trop bien pour songer à autre chose, ne répondirent pas d'abord avec un bien grand empressement à leur appel. Le 10 juin 1894, un des membres du comité, M. Philipps, écrivait à M. Beit :

> Je ne veux pas naturellement m'occuper de politique, et quant aux [illegible] beaucoup s'en soucient ici plus que d'une guigne.

Mais M. Cecil Rhodes et ses amis ne se laissèrent pas influencer par ces sages conseils. Ils stimulèrent si bien les Uitlanders qu'ils finirent par leur persuader qu'ils ne pouvaient continuer à se désintéresser du gouvernement d'un pays dont ils faisaient la fortune. Le Comité des réformes avait tout prévu, et la population du *Rand* avait été, par ses soins et par

ceux de ses inspirateurs, armée jusqu'aux dents. Canons et fusils avaient été introduits en grand nombre à Johannesburg. Un compte spécial avait été ouvert à la *Chartered*, à la *de Beers* et à la *Gold fields*, les trois grandes compagnies dont M. Cecil Rhodes était le *controling manager*, pour payer les frais de ces armements, à peine dissimulés sous la complaisante rubrique de *flotation* ou lancement d'une compagnie nouvelle. Ces dépenses, qui dépassèrent plusieurs millions, aucun des directeurs de ces compagnies ne songea à en demander l'explication. C'est seulement en janvier dernier, après que le coup eut échoué, que M. Cecil Rhodes les a personnellement remboursées, de ses propres deniers.

Il était venu en Europe à la fin de 1894, et avait été reçu à Londres en triomphateur. Avait-il entretenu ses amis de ses gigantesques projets? Il est permis de le croire. Il y a quelques jours, le marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria, déclarait dans un discours prononcé dans un banquet de coloniaux que le « Napoléon du Cap » lui avait dit alors : « Que les autres s'occupent du Nil, je me charge de donner le Zambèze à l'Angleterre. »

En décembre dernier, il crut que le moment était venu de faire éclater la mine. Les Uitlanders étaient chauffés à blanc, et le 26 décembre, le Comité des réformes lançait un manifeste signé par M. Charles Léonard, président de l'Union nationale, qui partait prudemment quelques jours après, et dont le rôle dans toute cette affaire n'a pas encore été bien déterminé. Le manifeste mettait le président Krüger en demeure d'accorder aux Uitlanders une série de concessions qui auraient eu pour effet d'annihiler complètement l'élément Boer dans la République en faveur de l'élément anglo-saxon, et de préparer l'annexion à brève échéance du Transvaal à l'Angleterre. Des meetings belliqueux étaient tenus à Johannesburg par les Uitlanders qui s'organisaient militairement.

* * *

D'autres préparatifs se poursuivaient en même temps sur la frontière du Transvaal, dans le Bechuanaland, dont la colonie du Cap avait récemment cédé l'administration à la Chartered, préparatifs qui n'avaient rien d'anormal du reste : le docteur Jameson présidait simplement à Mafeking et à Pitsani à l'enrôlement des troupes impériales qui avaient été chargées du maintien de l'ordre dans le Bechuanaland, et que le gouvernement anglais avaient *autorisées* à prendre du service dans le corps de police de la Chartered. Mais le hasard voulut que, précisément au moment où cette opération était achevée, alors que les 700 hommes qu'il y avait massés avaient reçu quatre ou cinq jours de vivres pour aller rejoindre les postes qui leur seraient assignés, le docteur Jameson reçût une lettre alarmante du comité de Johannesburg. Elle était *datée du 28 décembre*, et signée des six membres du Comité des réformes, qui le suppliaient de venir au secours des Uitlanders et particulièrement des femmes et des enfants. Le docteur Jameson reçut cette lettre le 29 *decembre*, et le jour même, à 5 heures de l'après-midi, il se mit en route.

Une déclaration faite par un compagnon de Jameson le 2 février dernier, le jour de leur arrivée à Londres sur le transport *Victoria*, raconte ce départ précipité. Jameson était à Pitsani. A 3 heures il convoque ses hommes et leur lit l'appel de leurs frères de Johannesburg ; à 5 heures la troupe se met en route vers la frontière. On marche toute la nuit, jusqu'à Malmani, où l'on rencontre le contingent parti de Mafeking, et *dans la matinée du 30*, en passant la frontière, Jameson donne l'ordre de couper les fils télégraphiques.

Retenez bien ces dates et ces heures, et ouvrons maintenant le Rapport de la Commission parlementaire du Cap :

> La date de l'invasion était fixée depuis plusieurs semaines et la lettre d'invitation avait été obtenue *quatre semaines* avant la date qu'elle porte.

On l'avait même tirée à plusieurs exemplaires, et le *Times* était en mesure de la publier à Londres le 1er janvier, en même temps que la nouvelle de l'invasion. Le journal de la Cité la donnait, il est vrai, dans une dépêche de Cape-Town datée du 30 décembre ; mais on a vu plus haut que le 30, les communications télégraphiques étaient coupées, et d'autre part, il est assez peu vraisemblable que, dans la hâte de son départ précipité, Jameson ait songé à faire expédier au *Times* une copie de cette lettre dont l'original a été trouvé dans sa valise à Krügersdorp, lorsqu'il rendit son épée au général Joubert, le 2 janvier.

Bien mieux, ce n'est qu'à 5 heures de l'après-midi le 30, que le gouvernement du Cap était informé du départ de Jameson.

La veille, c'est-à-dire le jour même de la mise en marche des troupes de la Chartered, M. Chamberlain, ministre des colonies, qui en savait peut-être plus long qu'il ne l'a avoué depuis, télégraphiait à sir Hercules Robinson, gouverneur général du Cap, cette dépêche *strictement confidentielle* :

> Il a été suggéré, mais je ne crois pas que cela soit probable, qu'une tentative pourrait être faite pour pousser les choses à bout à Johannesburg *par quelques membres de la Compagnie venant du protectorat du Bechuanaland avec un corps de police.*
>
> Si cela se produisait, je serais forcé d'agir en vertu des articles 22 et 23 de la Charte. Par conséquent, si

cela est nécessaire, mais pas autrement, rappelez ces articles à Rhodes; déclarez-lui que, dans votre opinion, il n'aurait pas mon appui, et signalez-lui les conséquences qui s'ensuivraient.

Cela s'est produit, et M. Chamberlain n'a pas appliqué à la Compagnie les articles 22 et 28 (les clauses de déchéance) ; mais passons. Sir Hercules Robinson ne crut pas nécessaire non plus de prévenir M. Rhodes. Il répondait à M. Chamberlain le 30 à 2 h. 30 de l'après-midi, alors que Jameson était déjà dans le Transvaal :

J'apprends de [illegible] que le mouvement [illegible] a échoué. [illegible] provoqué l'échec complet du mouvement, et les chefs de l'Union nationale tâcheront probablement de s'entendre aussi bien que possible avec le président Krüger.

Deux heures après, — on prétend que c'est par une dépêche de Londres ! — sir Hercules Robinson voyait tomber ses illusions, et il informait M. Chamberlain qu'il avait envoyé un courrier pour arrêter Jameson : il aurait pu lui télégraphier, puisque les communications télégraphiques ont été rétablies le 30 au soir, mais on ne voulait probablement pas se presser, car on ne savait pas encore comment l'aventure tournerait.

M. Chamberlain approuve la sage lenteur du gouverneur du Cap. Il lui télégraphie le 30 à 11 h. 30 du soir :

En réponse à vos télégrammes sur la situation dans l'Afrique du Sud, votre action est cordialement approuvée. Je présume que M. C. J. Rhodes vous aidera à rappeler l'administrateur du Matabeleland. Tenez-moi au courant de la situation politique sous tous ses aspects. On ne la comprend pas très clairement ici. Retournez toutes les pierres pour empêcher un malheur.

Si le gouverneur général du Cap ne savait rien et si M. Chamberlain ne comprenait pas tout, il y avait quelqu'un qui n'était ni si ignorant ni si peu perspicace : ce quelqu'un c'est M. Cecil Rhodes. Il n'ignorait rien, puisqu'il avait tout préparé et il laissa tout faire.

Le 29 décembre M. Cecil Rhodes, premier ministre du Cap, — il n'a donné sa démission que le 6 janvier, — savait que le docteur Jameson avait définitivement résolu d'envahir le territoire du Transvaal. Le rapport de la Commission parlementaire du Cap, rapport qui a été adopté par la Chambre, dont M. Rhodes était, il y a quelques mois, l'oracle infaillible, précise : c'est le 29 décembre à midi, qu'il a eu cette information. Il la garda pour lui.

Le 2 janvier dernier, M. Chamberlain a communiqué aux journaux anglais une note ainsi conçue :

M. Rhodes a déclaré que M. Jameson avait agi sans son autorisation et que, aussitôt qu'il eut appris dimanche (29 décembre) que M. Jameson avait l'*intention* de pénétrer dans le territoire de la République de l'Afrique du Sud, il a immédiatement essayé de l'arrêter, mais le fil était coupé.

Autant de mots, autant d'inexactitudes. M. Rhodes ne savait pas seulement que M. Jameson avait l'*intention* d'envahir le Transvaal : le rapport de la Commission parlementaire du Cap est formel : il savait le 19 à *midi* que l'invasion était décidée : or, Jameson ne s'est mis en route qu'à 5 heures du soir, et le télégraphe n'a été coupé que le 30 au matin. Il avait donc tout le temps de lui télégraphier et de l'arrêter. Il n'a pas voulu le faire. Mais il a voulu faire croire qu'il l'avait essayé. On a trouvé dans le copie de lettres de la Compagnie un *projet de dépêche* qu'il avait dicté le 29 dans la soirée à M. Rutherford Harris, secrétaire de la Compagnie, et qui se termine par un ordre formel « de ne pas poursuivre son expédition qu'il désapprouve personnellement ». Mais cette dépêche est restée à l'état de projet. Le seul ordre de rappel envoyé à Jameson a été expédié du Cap le 30 au soir par courrier, et ne lui est parvenu que le 1er janvier.

Autre preuve de la duplicité de M. C. Rhodes. Le 29 dans la soirée, il reçoit la visite de M. Schreiner, attorney général dans son ministère. M. Schreiner lui conseille de rompre avec le Comité de Johannesburg, et il lui répond : « Tout est pour le mieux. » Déposition de M. Schreiner devant la Commission parlementaire du Cap.

Le lendemain 30, M. Schreiner retourne le voir. M. Rhodes lui dit :

Jameson a passé la [illegible] démission. Je ne vous ai rien dit hier, *parce que je croyais avoir arrêté Jameson*. Pauvre vieux Jameson, après vingt ans d'amitié, il cause ma ruine et je ne peux l'en [illegible]

M. Cecil Rhodes, qui avait d'autres moyens d'information que le gouverneur général du Cap, savait-il dès lors que le coup était manqué, et que les Uitlanders de Johannesburg ne marcheraient pas ?

Car on ne comptait pas, bien entendu, conquérir le Transvaal et vaincre les *Boers* du général Joubert avec les 700 hommes que Jameson amenait avec lui. Ce contingent n'était destiné qu'à servir d'appoint aux Uitlanders, lesquels devaient envoyer 2 000 hommes pour tendre la main aux envahisseurs, et se soulever en masse à Johannesburg. Tout était prêt : les armes, les cartouches étaient distribuées, et le plan avait été étudié avec le plus grand soin.

Les [illegible]

avouer leur but : M. Van de Merwe, commissaire des mines à Johannesburg, a déclaré, dans sa déposition au cours du procès des membres du Comité des réformes à Pretoria, qu'un des conjurés lui avait dit en décembre : « Nous ne faisons que de commencer; tout le pays sera à nous bientôt du Cap au Zambèze. »

Mais au dernier moment, ces foudres de guerre n'ont pas bougé. Après avoir beaucoup crié, ils n'ont pas osé agir et Jameson, qui à tout prendre est peut-être le plus sympathique de la bande, est venu butter le 2 janvier à Krügersdorp contre l'armée du Transvaal.

* * *

M. Cecil Rhodes était donc au courant de tout. Mais ses collègues de la Chartered à Londres étaient-ils aussi ignorants qu'ils l'ont prétendu de ce que tramaient leurs agents dans l'Afrique du Sud?

Sept mois se sont écoulés et l'on attend encore les explications satisfaisantes. Quant à la responsabilité de la Compagnie, il paraît difficile de ne pas la considérer comme absolue.

Le rapport parlementaire du Cap s'exprime ainsi :

> Pendant le mois de décembre, des démarches instantes en faveur de ce que l'on a appelé le lancement sont venues soit de Pitsani soit de Cape Town. Tout le mouvement a été généreusement subventionné et préparé du dehors, et certains directeurs de la *Chartered Company* se sont distingués par leur activité.
>
> Quant à la *Chartered Company*, le Comité est convaincu que ses principaux représentants au Cap connaisssaient ou étaient du moins en mesure de connaître l'existence du complot. Deux *au moins* des directeurs, M. Beit et M. Cecil Rhodes, en étaient, avec l'administrateur M. Jameson et M. Rutherford Harris, secrétaire de la Compagnie dans l'Afrique Australe, les promoteurs actifs et les principaux acteurs depuis le commencement, et ils étaient tenus au courant des préparatifs.

Comment admettre que les directeurs de Londres, s'ils avaient été trompés par M. Cecil Rhodes, l'auraient soutenu comme ils l'ont fait et auraient tout tenté pour empêcher sa démission ?

M. Rhodes n'était pas seulement directeur de la Chartered, il en était le fondé de pouvoir, et s'il avait lancé sa Compagnie dans une aventure aussi périlleuse, s'il y avait engagé les fonds sociaux à l'insu de ses collègues, ceux-ci auraient dû non seulement exiger sa démission immédiate et celles de MM. Beit et Harris, mais lui intenter aussi un procès pour avoir abusé de ses pouvoirs et compromis les intérêts de la Compagnie.

Or, que s'est-il passé ? M. Rhodes s'est borné à rembourser, par un chèque personnel, les sommes qu'il avait prélevées dans les caisses de la Compagnie pour subvenir aux frais de *flotation*, et il a conservé ses fonctions jusqu'au mois dernier. On n'osait pas, on n'ose presque pas encore toucher à ce grand homme. Il semblerait que l'on ait peur de lui. On craint sans doute que le terrible homme ne fasse des révélations. On le redoute, et l'on a besoin de lui, car on prétend qu'il n'a pas été seulement le fondateur et l'âme de la *Chartered*, mais qu'il en a été et en reste encore le banquier. Car cette puissante compagnie, qui administre un territoire plus grand que la France et l'Allemagne réunies, n'est pas, disent les spécialistes, dans une situation financière positivement florissante.

Dans un discours qu'il a prononcé le 9 mai dernier à la Chambre de commerce, M. Labouchère a conté l'histoire de la Compagnie depuis sa fondation et l'a formellement accusée de n'avoir jeté ses vues sur le Transvaal que pour soutenir les cours de ses actions, après avoir vainement tenté de trouver de l'or dans le Matabeleland et dans le Mashonaland. Le côté politique de l'entreprise, destiné seulement à gagner, avant, la tolérance du gouvernement anglais, et, après, l'acceptation des faits accomplis, n'était que secondaire pour les fondateurs de la Chartered. S'ils avaient, comme l'affirme M. Labouchère, gagné le joli magot de 337 millions de francs dans leurs émissions, la Compagnie ne s'en trouvait pas moins, d'après une statistique publiée dans la *National Review*, par M. Maxse, le gendre du marquis de Salisbury, à la tête d'un déficit accumulé de 34 318 900 francs, à la fin de l'année 1895.

L'enquête ne pourra que confirmer tout cela, et n'apprendra à personne rien de nouveau. Mais tout le monde sait à Londres qu'elle est superflue et qu'elle n'a pour but que de gagner du temps. Il y a plusieurs mois que la *Chartered* aurait été dépossédée et que ses territoires auraient été annexés à la Colonie du Cap, sans l'insurrection des Matabélés et des Mashonas, que l'Angleterre préfère laisser au compte des actionnaires envers lesquels elle tient d'autant moins à se montrer généreuse que la plupart ne sont pas Anglais.

L'enquête traînera bien assez pour que l'on ait le temps d'achever la répression, et l'on pourra alors racheter au plus juste prix l'actif de la Compagnie. Quant à M. Cecil Rhodes, on le laissera tranquille, à moins qu'il ne soit assez gentil pour se laisser condamner sans compromettre ses collègues, parmi lesquels se trouve, qu'on ne l'oublie pas, un petit-fils de la reine, le duc de Fife, gendre du prince de Galles.

CHARLES GIRAUDEAU.

Paris — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31011. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME VI 15 AOUT 1896.

LA POLITIQUE

Voici qu'on parle de nouveau de l'éventualité d'une dissolution : quelques-uns pensent qu'il serait bon de consulter le suffrage universel ; mais encore faudrait-il savoir pourquoi et sur quoi on le consulterait.

Dans les pays où le régime parlementaire fonctionne de façon normale, on dissout la Chambre quand un désaccord se produit entre la majorité et le gouvernement : la question posée aux électeurs est claire et nette ; leur réponse l'est également.

Chez nous, rien de pareil : si, dans trois mois, dans six mois, la Chambre était dissoute, comment motiverait-on la dissolution ? sur quelle idée ferait-on les élections générales ?

Beaucoup de personnes sont d'avis que la « résistance au socialisme » suffit comme programme : nous croyons, pour nous, que c'est là une illusion dangereuse. Qui dit politique de résistance dit politique négative. Or, ce n'est pas avec une négation qu'on formera jamais une majorité durable pour gouverner.

La première condition, si l'on veut qu'une dissolution ait un résultat utile, c'est un programme précis, positif. Il faudrait qu'on pût dire aux électeurs : Voici ce que nous voulons ; voici notre plan, nos réformes ; les acceptez-vous ? nous vous demandons de répondre nettement oui ou non.

Il faudrait cela, et il faudrait autre chose encore.

Avec le scrutin d'arrondissement, il n'est pas possible de dégager des élections une idée directrice.

C'est un fait d'expérience que le vote uninominal ne se prête pas aux grands courants d'opinion. Si l'on faisait la dissolution sans modifier la loi électorale, la Chambre de demain ne différerait pas sensiblement de la Chambre d'aujourd'hui. Il y aurait quelques changements de personnes : il n'y aurait pas un changement de politique.

A notre sens, la dissolution n'aurait de raison d'être qu'ayant été précédée d'une réforme électorale. Il semble que cette réforme devrait porter sur deux points : d'abord, rétablissement du scrutin de liste, permettant aux partis parlementaires de s'organiser ; ensuite, représentation proportionnelle, faisant à toutes les opinions leur part légitime.

Remarquez que la dissolution, si elle est faite après une réforme électorale, a un tout autre caractère. La Chambre, en votant un changement dans le mode de scrutin, reconnait par là même qu'il convient d'abréger la durée de son mandat ; elle fait, en quelque sorte, son testament. Alors la dissolution semble à tout le monde très naturelle : il n'y a pas même l'apparence d'un conflit entre le pouvoir exécutif et le pouvoir parlementaire.

Ainsi, deux conditions pour qu'une dissolution aboutisse à autre chose qu'à une agitation stérile : d'une part, rétablir le scrutin de liste, en l'amendant par la représentation proportionnelle ; d'autre part, mettre le pays en mesure de choisir entre des programmes précis.

Hors de là, on risquerait de ressembler au malade qui, fatigué d'être sur le côté gauche, se retourne sur le côté droit : il peut avoir un instant l'illusion du bien-être, mais il s'aperçoit bientôt que son mal est le même.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

AMES D'ÉGLISE

Le dernier volume de M. Émile Gebhart, *Moines et Papes* (1), est encore, comme ses aînés, un grand évocateur d'âmes lointaines. L'auteur a le don de rappeler les morts du fond de tombes très anciennes, pour lui murmurer leurs espoirs mystiques et leurs terreurs, leurs souffrances et aussi leurs joies, bien que criminelles pour la plupart, dans l'abominable Italie des bandits féodaux et des antipapes ou dans la France douloureuse de l'an 1000, dans l'Ombrie consolée de saint François d'Assise ou la Rome impudique des Borgia. Il doit ce pouvoir à la munificence de la nature, qui s'est plu à le combler. L'érudit savant et sûr est doublé, chez M. Gebhart, d'un poète à l'imagination riche et vive et c'est le poète qui souffle la vie aux morts dont l'érudit a patiemment reconstitué le squelette et la chair.

Ce magicien n'évoque pas au hasard et pêle-mêle les fantômes du passé. Il s'intéresse tout particulièrement aux âmes d'Église. C'est le trait distinctif et la grande originalité de son œuvre. Il suffit qu'un homme ait porté froc ou soutane pour que M. Gebhart ait envie de savoir comment il a vécu et ce qu'il pensait. Fût-ce le plus ignorant des moines du moyen âge ou le plus pervers des prélats de la Renaissance, il faut qu'il le pénètre, qu'il le confesse ; c'est comme une vocation, et le lecteur n'a garde de s'en plaindre, car il lui doit une galerie unique en son genre de figures belles ou laides, saintes ou scélérates, mais parlantes toujours, qui lui racontent les gloires et les hontes du clergé catholique aux siècles de barbarie ou d'incroyance.

Regardez-le s'acharner à découvrir l' « état d'âme » du chroniqueur Raoul Glaber (2), l'un des témoins de cet an 1000 qui n'a été fatidique, paraît-il, que dans la légende. Raoul Glaber, bénédictin très vagabond et historien très naïf, ne fut pas précisément la honte de son ordre, mais il n'en est pas non plus la gloire : il a trop de gros péchés sur la conscience. M. Gebhart l'oblige à se raconter, et nous voyons se dessiner une figure très curieuse, sinon très édifiante.

Jamais homme n'avait été moins fait pour le cloître. Né quelque part en Bourgogne dans la seconde moitié du xe siècle, Raoul Glaber avait été froqué à douze ans, bien malgré lui et sans l'ombre de vocation. C'était un franc polisson, un de ces gamins malfaisants avec lesquels on n'a jamais une minute de tranquillité, et les années ne le corrigèrent pas. Il s'accuse lui-même, mais avec peu de contrition, d'avoir été de mœurs irrégulières, « d'avoir résisté par orgueil à tous ses supérieurs, désobéi aux vieux pères, irrité les frères de son âge, tourmenté les novices », d'avoir eu, en un mot, « une conduite plus insupportable qu'il ne peut le dire ». On ne vivait plus, dès qu'il arrivait dans un couvent. Aussi ne tardait-on jamais à lui montrer la porte. Il n'en avait cure : « Grâce à mes connaissances de lettré, dit-il, j'étais toujours assuré d'un asile ». Cela prouve que les couvents d'alors n'étaient pas difficiles en fait de science, car Raoul Glaber était ignorant comme une carpe. Il savait un peu de latin, en tout et pour tout, n'avait rien lu, pas même les Pères de l'Église, et rangeait la grammaire parmi les études dangereuses qui mènent à l'hérésie et au feu éternel, en passant par le feu périssable du bûcher ; de quoi les exemples ne chômaient pas de son temps ; il en cite, dans sa *chronique*, qu'il avait sus de première main.

Sa religion était à son image, ignorante, grossière, dépourvue de toute flamme, et réduite, ou à peu près, à de basses superstitions. Il avait de fréquents démêlés avec le diable, non pas l'immortel Tentateur qui gît invisible au fond de chaque conscience, mais le diable des bonnes femmes, accommodé, selon les temps et les pays, d'un extérieur plus ou moins hideux et grotesque. Le sien était noir et grêle. Il avait « une barbe de bouc, les oreilles droites et pointues, les cheveux raides et en désordre, des dents de chien, l'occiput en pointe, la poitrine et le dos en bosse, les vêtements sordides, » et il venait rôder la nuit dans les cellules et les dortoirs des couvents. Sa fonction était de persuader aux moines de jeter le froc aux orties et de prendre la clef des champs, mais Raoul Glaber n'avait pas besoin du diable pour être perpétuellement par monts et par vaux.

Dès qu'un monastère avait tiré parti « de ses connaissances de lettré », on le priait d'aller se faire pendre ailleurs, et c'est ainsi qu'un aussi piètre bénédictin a pu devenir un précieux chroniqueur. Il n'en aurait pas eu le goût, qu'on l'aurait forcé à devenir une façon de bohème et à passer une partie de sa vie sur les grandes routes, l'œil et l'oreille au guet, témoin très éveillé d'une foule de scènes plus ou moins à la gloire de Dieu, qu'il a transmises avec le même zèle à la postérité. Peu importe qu'il aperçoive du surnaturel partout et qu'il fasse intervenir les êtres de l'autre monde pour expliquer ou présager les crimes et les fléaux qui étaient alors le pain quotidien de la chrétienté. Il a vu de ses yeux telle guerre ou telle famine, ou bien il a « ouï de témoins très sûrs » telle histoire d'hérésie, et il vide consciencieusement son sac de nouvelles. C'est tout ce qu'il nous faut ; les naïfs commentaires de Raoul Glaber ne sont pas gênants.

Ce moine pittoresque, qui circulait du nord au sud et de l'est à l'ouest, le bâton à la main et le ca-

(1) *Moines et Papes*, de M. Émile Gebhart. 1 vol. 1896 (Hachette).

(2) *Moines et Papes*. — *L'État d'âme d'un moine de l'an 1000*.

puchon sur l'oreille, trouvant toujours le moyen d'être où il se passait quelque chose, a été l'un des ancêtres du reportage, quelque chose sans comparaison désobligeante, bien entendu, comme le Chincholle de l'an 1000. Il mourut à Cluny au milieu du XI[e] siècle, chargé d'ans et, selon toute vraisemblance, absous et pardonné, car il avait une peur salutaire de l'enfer, et il s'est assurément repenti avec ardeur et sincérité dans ses derniers jours.

*
* *

M. Gebhart aime saint François d'Assise, comme tous ceux qui ont fréquenté cet être adorable, et il en parle d'exquise façon (1), avec tendresse, et avec une vue très haute de sa profonde influence sur le christianisme italien du XIII[e] siècle. On sent qu'il est reconnaissant à ce grand saint d'être lui-même un poète, épris de la beauté du monde. Son portrait de saint François jeune est délicieux : « Il faut se l'imaginer tel que ses premiers disciples l'ont dépeint, avec sa figure fine et souriante, ses lèvres vermeilles, ses yeux noirs et étincelants, sa taille délicate, sa démarche leste, et non point avec le visage émacié et la mine lugubre qu'ont inventés sans aucun doute les artistes espagnols. Il est bien le fils d'un siècle d'action. Il croit que tout est bon ici-bas, la société et la nature. Il recherche le commerce de ses semblables; il a pour tout ce qui vit, même pour les bêtes les plus humbles, un élan de tendresse et une parole de bénédiction. *Il est à son aise dans la main paternelle de Dieu.* »

J'ai souligné cette dernière ligne parce qu'elle dit toute l'histoire de saint François. Il était venu au monde dans un temps où la main de Dieu était plus redoutée qu'aimée. Les consciences angoissées ne se sentaient nullement à l'aise sous la menace perpétuelle de cette droite divine, qui ne s'ouvrait plus que pour laisser tomber sur le pécheur des châtiments sanglants et des fléaux horribles. Et le moyen de ne pas pécher, alors que la violence et l'oppression étaient à l'ordre du jour, les souffrances cuisantes et les cœurs durs? Chacun sait comment François Bernardone, n'étant encore qu'un adolescent à beaux habits et à joyeux refrains, fut saisi au milieu des fêtes d'une invincible pitié pour la souffrance du monde. Son trouble au premier choc avec la réalité a été admirablement rendu par M. Gebhart. C'est, en une demi-page, tout un tableau d'histoire : « Cependant, mille impressions douloureuses, l'âpreté de son père, l'égoïsme de ces laborieux citadins, les misères qu'il rencontrait à chaque pas, les pauvres qui s'amassaient à la porte des églises, les lépreux qui erraient dans les champs, les dangereux pèlerins qui rôdaient autour des bourgs, et, le soir venu, se transformaient en voleurs, les serfs fugitifs qui mendiaient « pour l'amour de Dieu », tous ces spectacles, chaque jour renouvelés, étendaient une ombre sur ses plaisirs. Dans la nature riante d'Assise, au sein de la plaine ombrienne, toute parée de grandes vignes, abritée, comme en un berceau, par ses montagnes, sur cette terre où la vie, la liberté et la joie semblent couler du ciel, l'homme seul paraissait à François chétif et déshérité, obligé par le monde à une lutte ingrate contre ses semblables, dédaigné par Dieu lui-même, dont les voies s'obscurcissaient de tous côtés... L'adolescent tomba malade, et, quand il regarda, pour la première fois, les collines et les champs, il reçut une impression de profonde mélancolie. »

La crise morale suivit de près la crise physique, si même elle ne l'avait provoquée, et une apparition charmante vint s'encadrer parmi les pampres et les oliviers des montagnes d'Assise. Ce beau jeune homme souriant se fit apôtre sans cesser de sourire, et son apostolat fut une œuvre de rassérénement. Il prêcha la gaieté religieuse, ce qui était une grande nouveauté, et la confiance dans un Dieu aimable et bon. Sa parole descendit sur les campagnes ombriennes comme « un large rayon de soleil et comme la grâce exquise d'une matinée d'avril ». Les âmes s'épanouissaient à sa voix. Les terreurs apocalyptiques se fondaient comme des brouillards : « L'Italie n'avait jamais écouté un apôtre plus consolant. »

Œuvre durable autant que grande. Ses bienfaits se faisaient encore sentir plusieurs siècles après que le fondateur de la religion franciscaine avait expiré dans son petit couvent de Sainte-Marie-des-Anges, « pleuré par un chœur d'oiseaux », dit gracieusement M. Gebhart. Il n'est décidément tel qu'un poète pour parler d'un autre poète.

De toutes les âmes d'Église qui peuvent séduire la curiosité d'un spécialiste, il n'en est pas de plus énigmatiques que certaines âmes papales des siècles d'opprobre où la tiare était un butin, que princes et seigneurs se disputaient à main armée pour en coiffer un parent ou un client, et où la chrétienté effarée eut jusqu'à trois souverains pontifes à la fois. Il n'est pas facile de se représenter l'état d'esprit d'un Jean XII (956), buvant en public aux dieux païens, ou d'un Benoit IX (1033), chef de brigands et brigand lui-même, lorsque les hasards de l'existence les investissaient soudain du pouvoir formidable de lier et de délier les âmes. Ils avaient beau être eux-mêmes absolument incroyants, — et il n'est pas prouvé qu'ils le fussent tous, — ils se savaient le pouvoir

(1) *L'Italie mystique*, 1 vol. Hachette.

de troubler et de désoler des millions de consciences, ne fût-ce que par la difficulté pour les fidèles, dans ces temps de communications rares et imparfaites, de se reconnaître entre les papes régulièrement élus et les autres. Si les dépositaires d'une grande puissance temporelle ont facilement la tête tournée, combien plus irrésistible encore doit être la pression exercée sur une raison humaine par la toute-puissance spirituelle? Se dire qu'on peut faire accroire à des peuples entiers qu'on les a condamnés sans appel aux flammes éternelles, qu'on peut se donner le spectacle raffiné de leurs affres et leur refuser le geste qui les soulagerait : voilà des sensations à faire éclater un cerveau. Néron en aurait été jaloux; c'était bien autre chose que de regarder brûler Rome en chantant de mauvais vers et en s'accompagnant sur la lyre.

On comprend que M. Gebhart tourne sans cesse autour de ces sphinx mitrés qui auraient de si curieux secrets à lui dire. Il n'est, malheureusement, rien moins que facile de connaître les pensées secrètes d'un pape ou d'un antipape du xe ou du XIe siècle. Ainsi, Benoît IX attire visiblement M. Gebhart, qui est revenu à lui à plusieurs reprises, avec insistance, et n'est parvenu cependant qu'à nous montrer une espèce d'ombre chinoise, qui paraît et disparaît sans s'arrêter aux confidences.

Cet infortuné, — il mérite ce nom malgré tous ses crimes, — avait douze ans, quand les comtes de Tusculum l'improvisèrent souverain pontife. Douze ans! et il savait ce que c'était qu'un pape, en ayant eu deux parmi ses oncles. Une destinée aussi lamentable ne lui laissait guère d'autre alternative que de tomber dans l'idiotisme, s'il avait le moindre sens moral, ou de devenir un détraqué, si la nature lui avait donné de mauvais instincts. Dans les deux cas il n'était qu'à demi responsable de ses scélératesses, et, en effet, toute sa conduite est d'une manière de fou dangereux. Il fit du palais de Latran un repaire de brigands, pilla et tua comme un simple baron, eut un harem et faillit abdiquer pour se marier (à quoi bon, grand Dieu!), vendit la tiare par contrat signé et la reprit à la tête de sa bande, empoisonna un pape rival, fut en un mot le Mandrin de la chaire apostolique. Quand ses affaires allaient mal, soit que l'empereur eût cessé de le protéger, soit que le peuple se fût soulevé de dégoût, Benoît se retirait dans sa montagne de Tusculum et guettait le moment de fondre de nouveau sur Saint-Jean-de-Latran. Il put mener cette existence pendant quatorze ans, au cours desquels il monta quatre fois (1) sur le siège de saint Pierre.

Sa chute définitive eut lieu en 1048. Le comte de Toscane approchait de Rome avec une armée et un nouveau pape, Damase II, nommé par l'empereur. Benoît IX s'enfuit comme d'habitude dans les forêts de sa montagne, mais il n'en ressortit pas à la mort de Damase II, survenue obligeamment au bout de quelques semaines de pontificat. Il n'en ressortit jamais, et sa fin est demeurée un mystère : « L'histoire, dit M. Gebhart, n'a plus rencontré son nom à partir de ce jour. Les basiliens de Grotta-Ferrata, toujours fidèles au lointain souvenir des tyrans de Tusculum, racontent qu'il s'ensevelit dans une cellule de leur couvent et mourut en odeur de sainteté. A l'appui de cette légende, ils montrent, dans leur cloître, la pierre sous laquelle dort, à l'ombre des buissons de roses, attendant le jour formidable du jugement, celui qui fut le pape Benoît IX. »

Les bonnes gens croyaient qu'il avait fait un pacte avec l'enfer. Lors de l'émeute de 1044, qui le chassa de Rome pour la seconde fois, on trouva dans son oratoire « les livres magiques qui lui servaient pour l'évocation du diable ou la séduction des femmes ». M. Gebhart a suivi cette légende dans son beau roman historique, *Autour d'une tiare*. Déodat, le prêtre simoniaque qui conspire contre Grégoire VII, se sert du bréviaire de Benoît IX pour ses incantations sacrilèges.

* *
*

Le goût de M. Gebhart pour les âmes d'Église et la psychologie religieuse s'étend, si l'on me passe l'expression, aux paysages d'Église. Il aime à dépeindre les scènes du culte et les costumes sacerdotaux, à faire défiler le cortège d'un pape ou d'un prélat, et cela est fort naturel : il est là en terre ferme, appuyé sur une connaissance des règles et des rites ecclésiastiques que peu de laïques possèdent au même degré. Ce n'est pas lui qui se tromperait de couleur, comme on l'a raconté récemment d'un romancier célèbre, en décrivant les tiares d'une procession. Le lecteur peut avoir confiance, et jouir en sécurité des pieuses visions pour lesquelles M. Gebhart crée des décors merveilleux, où revit l'Italie du moyen âge et de la Renaissance. Ses résurrections de la vieille Rome surtout, dans *Autour d'une tiare*, sont étonnantes de relief et de couleur.

Nous sommes en 1075. Grégoire VII vient d'être enlevé à l'autel de Sainte-Marie Majeure, pendant la messe de minuit. Le complot des simoniaques a réussi ; ils vont tenir le grand pontife à leur merci et se venger de ses sévérités. Des soldats emportent le vieillard, et la Rome d'alors passe à tire-d'aile devant nos yeux. « A travers la ville endormie, descendant et remontant d'une course égale les longues pentes rapides de l'Esquilin et du Quirinal, dans la lueur vermeille des torches, passa, avec des

(1) Voir *Moines et Papes*.

cris de joie furieuse, la chevauchée fantastique. Grégoire, tenu par un lieutenant de Cencius, serré de près par les cavaliers, suivi par la bande hurlante des gens à pied qui bondissait dans la boue aussi vite que les chevaux, ne laissa tomber de sa bouche ni une prière ni un anathème. Le courant qui l'entraînait allait du côté du Tibre. Il vit défiler des églises, des monastères, des châteaux forts munis de leurs tours, des amas confus de misérables maisons bâties dans des ruines grandioses; il reconnut un instant, brisée au fond d'un précipice, la colonne impériale de Trajan, puis la grande silhouette du Capitole et les arcades du théâtre de Marcellus...

« La troupe s'engagea dans un réseau de ruelles tortueuses et s'arrêta bientôt en face d'une citadelle féodale... »

Je ne connais rien de plus joli, dans un autre genre, tout lumineux et tout gracieux, que la description mystique de la ville de Sienne par laquelle s'ouvre l'essai biographique sur Sainte-Catherine (1). Rien aussi de plus ressemblant. J'en prends à témoin quiconque a eu le bonheur de voir Sienne : « Les vieux tableaux de sainteté montrent parfois, au fond d'une plaine bleuâtre où serpentent de claires rivières, perchée sur la crête d'une montagne d'azur, une ville tout aérienne, bien serrée dans sa ceinture de murailles crénelées, couronnée d'une forêt de tours, de campaniles et de flèches. La montagne est si fort escarpée, que l'accès de la ville paraît impossible : il faudrait pour y pénétrer descendre droit du ciel, à la façon des anges. Mais la sainte famille assise dans la lumière blonde du premier plan, parmi les fleurs d'or et de pourpre, les bergers prosternés autour du jeune dieu, les bons pèlerins qui cheminent à travers la prairie, les nobles évêques qui se promènent pontificalement en chapes de velours vermeil et la crosse à la main dans ce riant désert, sont très tranquilles à l'égard de la cité perdue sur les hauteurs ; ils semblent dire : « C'est notre petite Jérusalem terrestre, le vestibule visible du Paradis, la maison mystique où les simples de cœur trouvent l'hospitalité ; nous connaissons bien le chemin qui y mène ; nous le reprenons chaque soir, à l'heure où la cloche se réveille en chaque clocher, où la chanson s'endort au fond de chaque nid. »

« Sienne, aperçue de loin, debout sur le rocher d'où elle surveille un large horizon de collines boisées, coupées par des ravins profonds, rappelle toujours au souvenir du passant les paysages de Botticelli ou du Pérugin... »

Le « vestibule visible du Paradis... » Comme c'est bien cela ! Comme l'expression est juste !

M. Gebhart s'est ainsi découpé une belle province dans le vaste royaume de l'histoire. Il ne s'y confine point, mais s'y attarde avec complaisance, jamais las d'écouter les confidences des vieux morts ensevelis dans une robe de bure, ou dans une chasuble brodée d'or. Il tâche de leur faire dire les déformations monstrueuses que subissait l'idée catholique dans le cerveau d'un antipape, l'idée évangélique dans celui d'un Raoul Glaber, et les angoisses des grands papes et des prêtres purs en présence des mystères d'iniquité tolérés par la justice divine. Questions obscures, auxquelles on comprend, lorsqu'on aime l'histoire, qu'un esprit de cette valeur consacre le meilleur de ses forces. M. Gebhart, cependant, doit à son amour des sujets religieux et mystiques de ne pas avoir encore toute la réputation qui lui est due. Très admiré et très aimé parmi les lettrés et les délicats, il lui a fallu son roman pour faire brèche dans le grand public, où l'on est plutôt en défiance, par le temps qui court, contre les âmes d'Église. Elles sont pourtant bien intéressantes.

[illegible]

(1) Dans l'*Italie mystique*.

BORNY ET GRAVELOTTE

racontées par un lieutenant.

BATAILLE DE BORNY

Le 14 août, à une heure du matin, par un beau clair de lune, des plantons passent successivement dans chaque tente d'officiers et transmettent l'ordre de lever le camp sans bruit, car on va partir de suite. J'ai bien de la peine à me réveiller : une fois sur pied, tout en allant secouer mes gars qui ronflaient comme des sonneurs, je cherchais à m'expliquer la cause d'un aussi brusque et aussi mystérieux départ. Je m'arrêtai à cette conclusion que l'ennemi étant tout proche, nous allions tenter de le surprendre.

Les rangs étant formés, les voitures chargées, nous attendîmes qu'on nous mît en mouvement, et le jour nous trouva à la même place, engourdis par le froid, alourdis par l'envie de dormir, abrutis par l'attente et déjà fatigués. Personne autour de nous, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, ne paraissait bouger ; d'autre part, on n'entendait ni coups de canon, ni coups de fusil. Alors pourquoi cette alerte et cette attente sous les armes ? Il était huit ou neuf heures quand il nous fut ordonné de faire la soupe.

(1) [illegible]

Enfin vers trois heures de l'après-midi, on [illegible] met en route, mais pas [illegible] de l'ennemi. Bien au contraire, vers Metz ; j'en étais sûr puisque nous nous engagions sur le même chemin que j'avais pris moi-même la veille pour aller en ville.

Nous allions descendre la route de Saint-Julien lorsque, derrière nous, éclata un coup de canon. Au loin, un vaporeux nuage blanc s'élevait dans l'air, estompant légèrement le bleu du ciel ; il était suivi d'une autre détonation de moindre intensité, mais d'un tout autre genre : c'était l'éclatement de l'obus. Mais tout cela était fort loin de nous. Quelques moments après la colonne était arrêtée.

Nous nous trouvions au pied des glacis du fort Saint-Julien qui paraissait à peine achevé. Profitant de ce moment d'arrêt, je grimpe sur les pentes qui bordaient la route afin de voir. Ah ! quelle curiosité ce coup de canon m'avait donnée. Je voulais absolument me rendre compte. Les coups se succédaient rapidement ; bientôt d'autres coups plus rapprochés, mais aux intonations toutes différentes, se firent entendre : c'étaient nos canons qui répondaient. Puis le crépitement des fusillades. Mais tout cela si loin !

Je vis faire demi-tour à la colonne et en quelques enjambées j'eus rejoint ma compagnie. Nous étions tous très surexcités, officiers et soldats ; nous sentions la bataille tout proche. Nous l'acceptions avec plaisir; nous l'attendions depuis tant de jours; nous l'appelions même, au cours de nos marches et contremarches interminables et inexplicables, dans nos bivouacs détrempés par les pluies d'orage ou grillés par l'implacable soleil caniculaire.

Le régiment a fait demi-tour, c'est-à-dire face à l'ennemi, nous marchions au canon. Voilà qui est bien ! Qui donc a dit que nos généraux n'y entendent rien ! Et nous marchons vivement. Nous quittons la route et nous entrons dans les terres. Le régiment y est formé en colonne par compagnies à distances entières. Dans cet ordre nous sommes arrêtés assez longtemps. Mais la canonnade s'étend ; elle est devant nous maintenant. Nous voyons notre artillerie monter au galop, au milieu d'un nuage de poussière, la route qui passe devant le fort : elle passe comme un tourbillon ; les chevaux tirent à pleines bricoles ; les conducteurs penchés sur l'encolure les excitent de l'éperon, et fouaillent les sous-verge à tour de bras ; le soleil dardant obliquement sur le bronze des canons en fait jaillir des paillettes d'or ; les roues tournent si vite qu'elles paraissent des disques pleins. Assis sur les caissons, les servants, secoués comme des feuilles au vent, se cramponnent aux poignées. Tout cela nous apparaît dans un magique flamboiement. C'est vraiment superbe et nous trépignons d'aise. Dans ce moment la guerre m'a paru une belle chose, et j'ai senti mon cœur se gonfler d'un indicible enthousiasme. Allez, braves gens, nous sommes là pour vous soutenir, et vous allez voir comment nous nous y prenons pour dégager le terrain devant vous.

Nous marchons. En passant dans le parc d'un château, sans doute Grimont, nous assistons à des préparatifs qui n'ont rien de bien gai : des infirmiers, aidés par des musiciens, étendent de la paille sur la pelouse et en font des lits pour les blessés.

Mais voici les obus qui « rappliquent ». Ils passent au-dessus de nos têtes avec un bruit infernal et vont éclater derrière nous ; puis quelques balles, au bout de leur parcours, tombent autour de nous, à nos pieds, s'enfonçant dans la terre avec un soupir étouffé, comme regrettant de n'avoir pas rencontré en chemin quelques os à briser. Maintenant nous croisons de nombreux brancards portant des blessés aux ambulances, puis des cacolets auxquels le pas des mulets imprime un balancement heurté qui arrache des cris de douleur aux pauvres diables qu'ils transportent.

La fusillade devient plus serrée ; le bataillon est déployé en ligne, et nous traversons en ordre parfait un grand espace découvert. Ma compagnie par son numéro (la troisième sur six) se trouvait au milieu du bataillon ; le commandant, sur son grand cheval bai clair, au chanfrein blanc et busqué, marchait devant le centre du bataillon, se retournant à tout instant pour le maintenir bien en ordre. J'étais donc tout près de lui ; tout à coup j'entends un claquement sec, et le cheval, se dressant d'un brusque mouvement sur ses jambes de derrière, envoie son cavalier à dix pas : celui-ci se relève immédiatement, rattrape le cheval par la tête, et, profitant de l'arrêt du bataillon, cherche l'endroit où il a été atteint ; une balle avait frappé la corne du sabot du pied gauche de derrière et l'avait fendue sans entamer la chair. Le commandant se remet en selle et nous repartons. Le terrain descendait en pente douce ; nous arrivons dans un verger planté d'arbres fruitiers ; le bataillon est formé en colonne double serrée en masse ; dans cet ordre la 3e compagnie, la mienne, et la 4e compagnie se trouvent en tête. Nous sommes arrêtés, et le commandant donne l'ordre de faire mettre les hommes à genoux. Nous restons longtemps dans cette position. Les balles passaient drues au-dessus de nous, rasant presque nos têtes. On aurait dit un bourdonnement d'abeilles ; en traversant les arbres elles hachaient les feuilles, cassaient les menues branches dont les débris pleuvaient sur nous ; le canon tonnait ferme dans le voisinage. C'était complet.

Rousset (1) et moi nous parcourions le front de nos

(1) M. Rousset, actuellement chef de bataillon et professeur à l'École supérieure de guerre, alors sous-lieutenant au 6e de ligne, sorti de Saint-Cyr, le 15 juillet 1870.

sections, rassurant nos hommes, qui se comportaient très bien du reste, mais qui paraissaient un peu ahuris par ce tapage incroyable. Jamais je ne m'étais senti aussi fier et aussi content de moi. Je me voyais grandi à mes propres yeux, et dans mon véritable rôle d'officier. J'allais de l'un à l'autre, parlant à chacun, les faisant rire avec quelques plaisanteries sur l'inefficacité du tir de l'ennemi.

Le soir était venu, mais le vacarme augmentait toujours ; enfin le commandant nous fait lever, fait déployer le bataillon ; nous apercevons alors à droite et à gauche une longue ligne de troupes. Toute cette masse, après un feu terrible de quelques minutes, est lancée en avant sur un bois qui nous fait face et d'où partent des milliers de petites lueurs scintillantes comme des étoiles. C'est le bois de Mey, plusieurs fois pris et repris au cours de la bataille. Nous courons dessus et nous nous en emparons. La nuit commençait à envelopper amis et ennemis de son ombre protectrice ; nous n'allâmes pas plus loin.

On eut assez de peine à remettre de l'ordre dans ce fouillis qu'était devenu le bataillon, où toutes les compagnies étaient confondues, et l'on resta sur place en attendant de nouveaux ordres. Le canon ne se faisait plus entendre ; quelques coups de fusil par-ci par-là rompaient seuls le silence qui s'était appesanti sur le champ de bataille. La lune ne tarda pas à se lever et à inonder de sa lumière cette plaine tout à l'heure si bruyante, si animée, maintenant morne et taciturne. J'en profitai pour aller faire une petite exploration dans le bois. Le combat avait dû être acharné, car les cadavres étaient nombreux. Dans un angle, derrière une petite levée de terre formant clôture, six ou sept Allemands gisaient entrelacés dans un pêle-mêle lamentable ; ils devaient tous être morts, car rien ne bougeait. Je me dirigeais d'un autre côté, quand, en tournant autour d'un gros arbre, je me trouve nez à nez avec un grand diable d'Allemand tout debout, adossé à l'arbre et le bras gauche en l'air. Un rayon de lune frappait en plein sur sa face livide. Je m'arrêtai terrifié, non pas que j'eusse un seul instant le soupçon que le bonhomme ne fût pas mort, et qu'il pût me menacer en quoi que ce fut, mais cet aspect, en ce lieu, à cette heure, avec cet éclairage, était vraiment fantastique et j'en reçus une commotion que je ne peux définir autrement que par le mot banal de peur. Je considérai mon voyage d'exploration comme terminé et je me hâtai de sortir de ce bois funèbre. Sur la plaine crûment éclairée par la lune gisaient de nombreux cadavres de l'une et l'autre armée. Beaucoup d'hommes de chez nous portaient le numéro 64. Parmi les Allemands, un tout jeune homme aux blonds cheveux en gants blancs irréprochables, le sabre à la main, attira mon attention. C'était un jeune officier tombé sans doute à la tête de sa troupe en voulant nous reprendre le bois. Détail typique : il n'avait déjà plus de bottes. Elles chaussaient sans doute quelque dégourdi de chez nous qui avait trouvé là une bonne occasion de troquer ses godillots contre une belle paire de chaussures. C'était du reste d'un usage général ; chaque fois que le champ de bataille nous est resté, les morts ennemis étaient déchaussés en un clin d'œil ; et le coup était fait avec tant d'adresse et de promptitude que je n'ai jamais pu prendre personne sur le fait.

La nuit était déjà avancée quand nous reprîmes une formation régulière pour nous remettre en route. Il était environ minuit lorsque tout à coup l'air fut ébranlé par trois formidables salves de hurrahs poussés par des troupes allemandes établies à quelques centaines de mètres de nous seulement, et visitées sans doute à ce moment par quelque grand chef de l'armée. Nous en fûmes stupéfaits, car nous étions loin de penser que nous fussions aussi près les uns des autres.

VII. — [illegible]

Le 16 au matin, vers 4 ou 5 heures, le régiment lève le camp, et, à la queue d'une longue colonne, formée sans doute par toute la division, s'engage sur une route qui monte assez fortement à travers bois. Après bien des arrêts, bien des à-coups, nous débouchons vers 10 ou 11 heures, sur un vaste plateau qui offre à la vue d'immenses horizons. Depuis quelques moments déjà le canon se faisait entendre sur notre gauche. Une fois sur le plateau nous voyons au loin une foule de petits nuages de fumée blanche qui naissent spontanément dans les airs, se dissipent et sont immédiatement remplacés par d'autres. Ce sont les *shrapnells* allemands qui éclatent en l'air et laissent retomber sur les nôtres une véritable grêle de morceaux de fer qui déchirent tout sur leur passage et occasionnent d'atroces blessures. Nous continuons notre marche sur des chemins de culture nous dirigeant vers l'ouest. Nous traversons le hameau d'Habouville, le village de Jouaville : là nous obliquons vers le sud, ce qui nous rapproche de la bataille qui doit être chaude, si l'on s'en rapporte à la canonnade et à la fusillade dont l'intensité va en augmentant. Nous traversons le village de Doncourt où nous faisons une halte assez longue ; la marche est reprise directement vers le sud.

Quand nous dépassons Bruville, nous voyons, une fois sur la hauteur, le tableau général de la bataille. Deux lignes de grosses fumées grisâtres, presque parallèles, qui forment de véritables nuages éclairés à chaque instant par de vigoureuses lueurs rouges, ce sont les batteries adverses qui soutiennent entre elles un duel formidable. Entre ces lignes, et à peu

près au milieu, un paquet de fumée blanche, dont l'opacité reste constante, et qui s'étend sur tout le front de combat, tantôt s'accumulant dans les bas-fonds, tantôt suivant la crête des collines : c'est la lutte à coups de fusil des deux infanteries qui se rapprochent en certains endroits jusqu'à quelques centaines de mètres.

La brigade se déploie sur le plateau au sud du village ; mais il paraît que cela presse car on met les sacs à terre et on fait prendre aux bataillons en ligne le pas gymnastique. Mon bataillon, qui marche à la queue de la colonne, se dispose à prendre également sa formation de bataille, quand le commandant reçoit l'ordre de rester sur place pour garder le convoi qui nous suivait et qui était arrêté derrière nous. C'était vraiment jouer de malheur ! Une affaire qui s'annonçait si bien, et qui allait se dénouer sans nous. Nous entourions notre commandant et nous le suppliions de passer outre, de laisser là le convoi qui n'avait rien à craindre, et de suivre les autres bataillons. Bien entendu il restait inflexible. Rousset, plus heureux, est désigné pour conduire une partie des voitures avec sa section vers une ferme située à l'ouest. Je le vois partir avec regret car sa mission va le rapprocher du combat. La brigade était à peine partie depuis une demi-heure, nous laissant sur le plateau, que nous entendons une fusillade d'une intensité inouïe qui dura bien près d'une heure, et qui brusquement s'affaiblit en s'éloignant. Ordre nous arrive de nous porter sur la ligne ; les sacs sont vite mis par terre ; on laisse deux hommes par compagnie pour les garder ; puis prenant le pas gymnastique à travers les terres labourées nous piquons droit devant nous. Bientôt nous apercevons notre ligne d'infanterie qui se profile sur le haut d'un plateau. Pour la rejoindre nous franchissons un creux de terrain rempli de cadavres prussiens portant tous le numéro 16 sur la patte d'épaule. Au delà nous rejoignons les bataillons du régiment qui, sur le rebord du plateau, tiraillaient contre l'ennemi occupant la crête de l'autre versant. Nous prolongeons la ligne à droite et nous ouvrons le feu. Les hommes étaient tout essoufflés, mais pleins d'entrain, et ils faisaient un feu d'enfer.

Tout à coup, du fond du ravin qui nous sépare de l'ennemi, une masse de cavalerie se précipite sur nous, et nous passe sur le corps, mais sans nous faire grand mal, de mon côté du moins ; il est vrai que l'effort principal de la charge s'était porté sur le centre de notre ligne, et mon bataillon se trouvait à l'extrême aile droite. Cette action très vigoureusement menée mit un certain désordre dans nos rangs ; cependant plusieurs hommes, voyant les cavaliers ennemis, chercher après nous avoir dépassés, à regagner leur parti en faisant un détour sur nos derrières, se retournèrent et leur envoyèrent plusieurs salves qui en mirent bas un certain nombre. C'étaient des dragons bleus. Les chevaux portaient sur la fesse un numéro surmonté d'une couronne fermée. Cinquante chevaux environ restèrent entre nos mains.

L'ordre une fois rétabli, le feu fut repris contre l'infanterie ennemie qui paraissait fort peu nombreuse et assez désunie. Nous nous demandions tous pourquoi on ne nous portait pas en avant. Nous étions en nombre, en bonnes dispositions ; nous sentions, aussi bien le simple soldat que l'officier, qu'il n'y avait personne devant nous, pourquoi ne pas aller de l'avant ? pourquoi ne pas poursuivre le succès remporté précédemment ? Au lieu de cela on nous fit reculer et revenir sur la première position, celle d'où la brigade avait mitraillé le 16e prussien. C'était à n'y rien comprendre, et nous maugréions contre les généraux qui ne savaient pas profiter des avantages que leur avait procurés notre élan.

Bientôt notre attention fut attirée vers notre droite par une rumeur des plus étranges. Le sol tremblait, comme secoué par un volcan ; et, sur ce plateau qui s'étendait à l'ouest, à 2 ou 3 kilomètres s'élevait une immense colonne de poussière d'où partaient des cris, des chocs et des froissements d'armures. C'était la grande mêlée des cavaleries où plus de quatre-vingts escadrons s'abordèrent dans un formidable corps à corps. Nous n'en vîmes pas plus sur le moment ; mais ce que nous vîmes distinctement quelques heures plus tard, ce fut le retour des individus isolés, perdus sur cet immense champ de bataille et cherchant à rejoindre leurs corps. Même pendant la nuit il s'en présenta encore plusieurs à nos avant-postes ; c'étaient indistinctement des Français ou des Allemands ; mais, signe commun aux deux et assez caractéristique, ils étaient tous à pied et tenaient leurs chevaux par la bride, du moins ceux que j'ai vus rentrer.

La nuit nous trouva sur la position qu'on nous avait fait prendre en dernier lieu. Avant qu'il fît tout à fait sombre chaque bataillon à tour de rôle fut envoyé en arrière pour reprendre les sacs ; puis tout le régiment bivouaqua sur le bord du plateau où avait commencé la lutte.

Cette bataille fut aussitôt l'objet des conversations les plus animées dans les groupes d'officiers qui se formaient sur le terrain au hasard des rencontres. Chacun racontait ses exploits. Nous croyions tous avoir encore une fois remporté une grande victoire. J'appris que notre général de brigade avait été tué avec son aide de camp. Ce général, que je n'ai jamais vu, s'appelait Brayer. C'était, paraît-il, un très bel homme, très soigné de sa personne et toujours occupé à cirer ses moustaches et à teindre ses che-

yeux. Rien d'étonnant alors à ce qu'il ne sortît jamais de sa tente, sauf les jours de bataille.

C'est à l'occasion de sa mort que je songeai à la difficulté d'écrire l'histoire. J'ai bien entendu raconter cet épisode de cinq ou six façons différentes. D'après les uns le général Brayer avait été tué en cherchant à enlever sa brigade au moment de la rencontre avec le gros de l'ennemi sur le fameux ravin; suivant les autres, voyant les troupes hésiter, il avait saisi le drapeau d'un de ses deux régiments, et s'était porté en avant. C'est à ce moment qu'il avait reçu le coup mortel. Ceux-ci disaient qu'il avait été tué par un cavalier au moment de la charge; ceux-là, qu'un obus éclatant au milieu de son état-major avait mis tout le monde par terre. Dans les jours suivants, j'appliquai la méthode inductive à reconstituer les faits; cela m'intéressait beaucoup, et j'arrivai à ce résultat, c'est que pas un de ceux qui en parlaient n'avait vu le fait, pas plus que ceux à qui ils en attribuaient le récit. Et je n'ai jamais pu savoir exactement comment avait été tué notre brigadier.

Je sentis pénétrer dans mon esprit une pointe de scepticisme à l'égard des remarquables faits d'armes enregistrés par l'Histoire, et j'en vins à me demander comment un général en chef pouvait entraîner son armée à la victoire par son exemple puisque cet exemple ne pouvait, au milieu du vacarme de la bataille, de la fumée des canonnades et des fusillades, profiter qu'aux quelques hommes de son entourage immédiat. Alors le pont d'Arcole aurait été tout aussi bien enlevé par un capitaine de grenadiers, et l'effet moral et matériel eût été le même sur toute l'armée dont la presque totalité n'a certainement pas vu Bonaparte s'y précipiter avec un drapeau à la tête d'une compagnie. Les hommes qui ont franchi le pont sous le feu des Autrichiens auraient aussi bien, à énergie égale, suivi le capitaine que le général.

Notre ligne de bataille le 16 août s'étendait sur un front de 10 kilomètres environ. Qui aurait vu Bazaine tirant son épée et cherchant à enlever 150 000 hommes engagés dans la lutte, puisque dans une petite brigade de 4500 hommes à peine, personne n'avait vu tomber le général qui pourtant avait été tué en marchant au feu à la tête de sa troupe.

Ce sentiment ne fit que se développer chez moi au fur et à mesure des événements de guerre auxquels je fus mêlé par la suite, et j'acquis la certitude que les hauts faits précieusement rapportés par l'histoire étaient presque tous controuvés, tout au moins en ce qui concerne les résultats qu'ils ont amenés.

Pendant la nuit, en me promenant autour de mes hommes dont la plupart étaient épuisés de fatigue et de besoin, — car nous n'avions rien mangé depuis la veille au soir, et nous n'avions à nous mettre sous la dent qu'un morceau de biscuit, la plus ingrate des nourritures certainement, — j'aperçus en arrière un bâtiment très éclairé. Je me dirigeai de ce côté, mais les lumières étaient bien plus loin qu'elles ne me paraissaient et j'eus à marcher longtemps avant de les joindre. C'était une petite ferme dans laquelle régnait une extrême animation produite par des allées et venues incessantes de la cour au bâtiment, du bâtiment à la cour; voitures encombrant les abords, mulets chargés entrant dans la cour conduits à la longe par des soldats du train. C'était une ambulance. Je pénétrai timidement dans une pièce du rez-de-chaussée. Sur le sol gisaient une cinquantaine de blessés dont les plaintes formaient une clameur confuse, continue, monotone et triste, déchirée de temps à autre par un cri strident partant du milieu de la salle occupé par une grande table sur laquelle on opérait les blessés. Je ne fus pas long à tourner les talons et à filer comme si j'avais eu le diable à mes trousses. Oh! ce cri d'angoisse du malheureux à qui on coupait un membre! Je l'ai eu longtemps dans les oreilles.

Colonel Patry.

LE PREMIER MENSONGE [1]

Nouvelle.

Après que chacun eut pris des nouvelles de Mme des Andelys et qu'elle se fut plainte de ses souffrances, elle vint s'asseoir à la place qui l'attendait près de M. Collard-Blondin. Le dîner continua, mais la conversation ne parvenait pas à se rétablir. Il y a de ces magnétismes qui passent dans les réunions: l'entrée de Mme des Andelys avait jeté comme un malaise.

Hélène s'occupait maintenant de sa petite voisine Léontine Hamelin, dont le regard d'admiration la poursuivait. Elle l'interrogeait à demi-voix sur ses études. Léontine, atteinte d'une de ces timidités folles auxquelles sont en proie les enfants de son âge élevés par des parents inutilement autoritaires, répondait à peine, la voix étranglée. Mme Valneuve, dans l'attendrissement qui la gagnait toute en présence de Mme Mennerol, regardait ce tableau d'une si triomphante jeunesse de cette jolie Hélène penchée sur la petite fille avec une douce gravité répandue sur sa délicate physionomie.

Mme des Andelys, du ton aigre qui achevait de la rendre antipathique, demanda à la jeune femme :

— Ce sont des travaux importants qui ont empêché M. Mennerol de vous accompagner?

1. [illegible]

— Oui, Madame.

Mais l'interlocutrice d'Hélène n'était pas femme à se payer d'une réponse évasive. À force de vivre dans un étroit milieu provincial, où, dans le désœuvrement de leur existence, ses amies et elle n'avaient d'autre distraction que l'examen minutieux des moindres douleurs du prochain, elle brûlait d'une telle curiosité pour tout ce qui concernait les autres que l'indiscrétion ne lui coûtait plus d'effort; elle avait fini par se croire des droits sur tous les secrets qui passaient à sa portée.

Elle satisfaisait ainsi sa malveillance naturelle. D'une ambition terrible, que l'existence mesquine dévolue à la femme d'un notaire de petite ville avait meurtrie, écrasée, elle n'existait plus, dans son veuvage, que pour son fils à qui elle avait insufflé ses ardents désirs de conquête.

En dehors de cette affection unique, elle n'était qu'indifférence et mépris, considérant le reste du monde comme devant être la proie de ce fils pour qui nulle grandeur ne lui semblait improbable. Elle détestait toutes les notoriétés, tous les succès, tous les bonheurs; ces joies lui semblaient prises sur la part de Léon Brunet des Andelys, brillant élève de l'École polytechnique.

Elle insista auprès d'Hélène.

— Quelle nouvelle œuvre préparait-il en ce moment?

— Il vient de s'accorder quelques loisirs; il ne travaillait depuis un mois qu'à un petit marbre de moi.

Mme Collard-Blondin, dans son ravissement tout neuf, interrompit sa fille :

— Ah! ma chère amie, André a envoyé à son beau-père un buste d'Hélène qui est divin. C'est d'une grâce, d'un charme...

Mme Valneuve, toujours prête aux paroles câlines, quand il s'agissait de son jeune ménage, ajouta :

— Il n'y a qu'un artiste amoureux pour mettre dans un portrait une pareille ressemblance et une telle évocation d'idéal.

Mme Mennerol, rougissant de plaisir, remercia la femme de l'avocat de toute la tendresse de son regard bleu; mais la voix sèche, agressive, de Mme des Andelys la poursuivait:

— C'est bien regrettable que votre mari n'ait pu venir aujourd'hui apporter lui-même ce buste. L'enthousiasme de votre mère et de Mme Valneuve a de quoi l'enorgueillir.

— Il aurait trouvé dans l'enthousiasme de ceux qui me sont chers plus de plaisir que d'orgueil. Mais, ajouta Hélène dont l'amour affinait encore l'intelligente clairvoyance, puisque vous paraissez, Madame, désirer savoir en détail ce qui le retient à Paris, je puis vous le dire et, sans s'arrêter à la vague protestation à laquelle la politesse obligeait son interlocutrice, elle expliqua la commande de la statue de l'abbé Delille, le rendez-vous avec le ministre, M. Durand.

— Un rendez-vous aujourd'hui avec M. Durand! s'exclama Mme des Andelys.

— Sans doute?

— C'est impossible!

L'accent avec lequel la veuve du notaire fit cette déclaration était empreint d'une si victorieuse certitude, qu'Hélène pâlit; les âmes tendres devinent le malheur qui vient.

Les convives qui n'avaient d'yeux que pour elle sentirent son trouble. Mme Valneuve essaya de la sauver de ce qu'allait dire Mme des Andelys.

— Ce qui est impossible, dit-elle, c'est que M. Mennerol n'ait pas été retenu par ce rendez-vous. D'ailleurs, chère madame, ces détails n'ayant aucune importance, il me semble bien inutile d'en parler plus longtemps; puis s'adressant à la jeune femme :

— Vous n'avez pas pensé à aller dire bonjour au jardinier. Allez-y demain matin; vous lui ferez un plaisir énorme. Ce pauvre père Philippe parle de vous sans cesse. Par exemple, vous aurez bien du mal à vous faire appeler madame. Il ne connait, lui, que mam'zelle Hélène.

— Certainement, dit Mme Mennerol, j'irai dès mon lever.

Mme des Andelys ne se laissa pas prendre à cette diversion. Tirant une lettre de sa poche, elle en chercha un passage, plia le papier de façon à ne laisser d'apparent que ces quelques lignes, puis elle le tendit à M. Hamelin, son voisin de droite, en disant:

— Lisez, cher monsieur, ce mot que mon fils m'écrivait justement hier, et avouez que le hasard a d'extraordinaires coïncidences.

L'industriel, poussé par la curiosité et ne voyant pas l'impérieux regard par lequel sa femme le lui défendait, lut à haute voix sur l'injonction de sa voisine :

« Je pars demain soir chez les Renneval. Vous savez, ma chère mère, combien de relations utiles et même agréables ils possèdent. Je rencontrerai-là un ingénieur en chef des mines qui pourra quelque jour me donner un coup d'épaule; les Watson, ces richissimes Américains, y sont attendus; ce sont des gens qu'il faut connaître. Enfin, depuis trois jours, les Renneval ont chez eux M. Durand, le ministre des Beaux-Arts. Je le retrouverai; il reste jusqu'à la fin de la semaine prochaine. »

Mme des Andelys s'épanouissait contente. Reprenant la lettre à M. Hamelin, elle appuya encore :

— Ce billet a été écrit hier au soir. J'espère, ma chère enfant, que vous voilà édifiée.

La jeune femme ne l'entendait plus. Repliée sur elle-même, pâle, comme évanouie, elle avait fermé les yeux dans un geste instinctif de fuite; mais sa douloureuse pensée la poursuivait. Sans qu'aucune objection vînt lui apporter de l'espoir, la certitude la poignait toute qu'André lui avait menti. Terrassée par cette révélation, elle ne se formulait pas les causes possibles de ce mensonge. Sa raison ne discutait pas, éblouie par cette lueur soudaine : il lui avait menti. D'atroces sensations physiques la supplicièrent une seconde. Elle crut sentir son cœur se gonfler, ses battements formidables heurtaient sa poitrine à la briser ; des bourdonnements bruissaient dans ses oreilles, ses jambes tremblaient.

Mme Valneuve, debout la première, se précipita vers elle. Les autres convives, levés aussi, s'empressèrent. Mme des Andelys effrayée, presque repentante en voyant l'effet intense de son ingérence dans l'intimité du jeune ménage, n'osait s'approcher. Mme Valneuve, en passant près d'elle, lui dit avec colère : « Vous avez fait là une jolie besogne. » Maintenant penchée sur son enfant d'adoption, la femme de l'avocat l'appelait, cherchant des paroles pour la rassurer.

Un réveil de ses nerfs secoua Hélène. Elle se dressa les yeux ouverts mais vides de pensée. D'un geste doux de ses bras peureux, elle repoussa Mme Valneuve, sa mère qui tentait de l'embrasser, puis sortit de la salle d'un pas automatique, monta l'escalier, cherchant à gagner sa chambre. Mais ses forces épuisées ne lui permirent pas d'aller jusque-là ; l'appartement de sa mère s'ouvrait le premier sur le palier. Elle y entra dans l'instinctif besoin de s'abattre pour se plaindre, pour sangloter, et tombée sur un canapé, elle fondit en larmes.

Mme Collard-Blondin et Mme Valneuve l'avaient suivie.

Silencieuses, près de la jeune femme, elles laissaient sa douleur s'épuiser, guettant l'instant de détente où elles pourraient commencer leur œuvre de consolation.

En bas les autres habitants d'Ombreval, laissant là le dîner, anxieux des moindres bruits du premier étage, attendaient cloués dans la salle à manger par un geste impérieux de Mme Valneuve qui, craignant des maladresses, n'avait confiance qu'en elle pour essayer de calmer Hélène.

M. Collard-Blondin retrouvant à l'instant ses anciennes préventions contre son gendre, s'écria :

— Ce misérable la trompe déjà.

M. Hamelin eut un sourire finaud de gros homme volontiers égrillard et il commença :

— Vous comprenez, ces artistes, il leur faut sans cesse de la nouveauté... Mais sa femme lui dit à l'oreille :

— Toi, je te défends de te mêler de cela.

Et prenant par la main sa fille que cette scène avait effrayée au point que des pleurs luisaient déjà dans ses yeux de velours, elle l'emmena, murmurant :

— Cette enfant n'a pas besoin de savoir...

L'industriel baissa la tête sans achever sa phrase, tandis que M. Valneuve prenait auprès du président la défense d'André.

— Il y a certainement un malentendu, disait-il ; j'ai suivi pas à pas la jeunesse de Mennerol. Au milieu de tous les déboires, de toutes les difficultés de ses débuts, je n'ai jamais vu faiblir sa loyauté. Mais pourquoi avoir fait lire cette lettre ? ajouta-t-il, en s'adressant bien en face à Mme des Andelys. En vérité, Madame, votre malveillance est incompréhensible.

— Ma malveillance ! s'exclama-t-elle. Est-ce ma faute, vraiment, si M. Mennerol trahit sa femme ? Ah ! Dieu sait que si l'on m'avait consultée lors du mariage de la pauvre enfant...

— On l'aurait gardée avec sa dot pour votre fils, lui dit brutalement Valneuve exaspéré.

La veuve du notaire jaunit encore sous l'injure. Ses yeux noirs dardaient toute leur rage sur l'avocat : elle cherchait, haineuse, une phrase de revanche ; mais ne la trouvant pas, voyant M. Collard-Blondin absorbé, M. Hamelin qui, embarrassé de sa contenance, lui tournait le dos en regardant le parc, sentant que ni l'un ni l'autre n'était disposé à la soutenir, elle se contenta de répondre :

— On verra bien un jour où sont les vrais amis d'Hélène. — Et elle sortit à son tour, tandis que M. Valneuve, après un léger haussement d'épaules, revenait au président pour plaider la cause du sculpteur.

En haut, la jeune femme pleurait doucement, brisée par la violence de son chagrin. Peu à peu, ses idées plus claires se précisaient dans sa douleur. Elle aussi avait cru tout d'abord qu'André ne l'avait laissée partir seule que pour rester libre un jour avec une maîtresse quelconque. Mais elle ne put parvenir à se convaincre de cette chose odieuse. Nulle jalousie ne s'éveillait en elle, tant son mari l'avait aimée, tant elle l'aimait elle-même. Elle ne savait pas pourquoi il lui avait menti, mais ce qui la déchirait si affreusement, c'était cette certitude qu'il lui avait menti. Ces yeux si clairs, si francs et si doux, ces yeux de tendresse et de loyauté qui l'avaient prise irrésistiblement dès le premier regard, ces yeux dans lesquels elle voyait le cœur qu'elle aimait de tout son cœur, ces yeux lui avaient menti. Et elle pleurait la perte de sa foi ; elle pleurait tout ce qui venait d'être aboli par ce mensonge ; cette confiance absolue, cette union intime et complète, cette admiration dont elle déifiait son mari. Voici que s'évanouissait l'exquis mystère d'un même amour pour leurs deux âmes.

— Hélène, Hélène, lui disait à demi voix Mme Valneuve, écoutez-moi, pourquoi cette douleur? André n'est pas coupable, il est toujours digne de vous, il vous aime.

Et la femme de l'avocat entourait de ses bras caressants la pauvre désolée. Mme Mennerol, [illegible] à cette tendresse, laissa prendre sa tête blonde par cette douce étreinte. Mme Valneuve, agenouillée près du canapé, la soutenait maintenant, essuyant ses larmes d'un mouchoir de dentelles. Mme Collard-Blondin, armée d'un flacon de sels, cherchait des consolations ; mais, comme son mari, la défiance de leur gendre l'avait reconquise ; elle croyait l'artiste capable d'inconstance, et ne trouvait rien à dire à sa fille.

— Oh! Madame, disait la jeune femme à Mme Valneuve, il m'a menti!

Et de prononcer ces paroles, ses sanglots la reprenaient.

— Voyons, ma chère enfant, rien n'est moins sûr. Peut-être n'a-t-il affaire qu'au secrétaire du ministre. Pourquoi aurait-il inventé ce prétexte? Il n'a rien à vous cacher ; car vous n'imaginez pas, je pense, qu'il puisse vous tromper.

— Qu'importe, disait Hélène, qu'il me trahisse! Je ne crois pas pouvoir être jalouse. Songez donc, Madame, si jamais j'ai pu encore envisager pareille chose!... Sais-je seulement s'il existe d'autres femmes qu'il pourrait aimer? Nous vivions dans un rêve où il n'y avait de place que pour nous deux. Depuis huit mois, je n'ai vu que ses yeux ; ils étaient mon univers de bonheur et voici qu'il m'a menti! C'est le perdre tout entier que de ne plus croire à la franchise de son regard, à l'amour de ses yeux! Je l'ai perdu, qu'importe qu'il ait une maitresse!

Mme Collard-Blondin, affairée, regardait sa fille comme si elle avait subitement changé de visage. Une pareille exaltation lui semblait extraordinaire ; son existence paisible et grave l'avait si mal préparée à cette révélation d'un amour passionné, qu'Hélène lui semblait devenue un autre être que la douce jeune fille qu'elle avait donnée à Mennerol.

— Il l'a rendue folle, pensa-t-elle, et d'accablement elle s'assit, laissant Mme Valneuve continuer sa tâche. Celle-ci berçait Hélène dans ses bras.

— Réfléchissez, mon enfant, ne vous exagérez rien. Un mot d'explication peut tout éclaircir. André sera ici demain...

La jeune femme se redressa à cet imprudent rappel. Debout, les sourcils froncés, les yeux brillants de colère, elle criait :

— Oh! cela! non, je ne veux pas qu'il vienne! Je vais...

Et sortant de la pièce, elle appela, penchée sur la rampe de l'escalier :

— Père, père...

M. Collard-Blondin accourut. La jeune femme l'emmena dans son appartement à elle. Le président regardait navré le pauvre visage de sa fille convulsé par les larmes ; il était bien près de pleurer lui-même, mais Hélène essayait d'ouvrir une mignonne papeterie ; n'y parvenant pas assez vite à son gré, elle poussa la serrure d'un coup sec de son frêle poignet, rendu fort par la tension des nerfs. Saisissant un crayon, une feuille de papier, elle traça sans une hésitation, d'un geste rapide, un libellé de dépêche qu'elle tendit à M. Collard-Blondin.

— Mon père, lui dit-elle, promettez-moi que vous allez faire partir ce télégramme immédiatement. Il n'est pas tard ; un domestique peut facilement aller à la gare. Vous ne pouvez refuser cela à votre fille, à votre petite Hélène.

Et la jeune femme se pressait contre son père comme autrefois.

Il l'embrassa, ému.

— Je ferai ce que tu désires, mais promets-moi d'être raisonnable, de ne plus pleurer.

— Mais voyez, je ne pleure plus. Aussi bien, je vous mets à la porte : je vais m'enfermer pour dormir. Je suis si fatiguée.

Et elle poussait son père vers le couloir. M. Collard-Blondin, sans défiance, se laissait conduire. Quand il fut dehors, Hélène ferma la porte sur lui, poussa le verrou, lui disant : « Bonsoir », d'une voix étranglée par les larmes qui la regagnaient.

Mme Valneuve retrouva le président, la dépêche à la main, l'oreille collée contre la serrure et gémissant :

— Elle pleure encore, mon Dieu!

Et il l'appelait :

— Hélène! ma petite Hélène!

— Que vous a-t-elle dit? demanda la femme de l'avocat.

M. Collard-Blondin lui tendit le télégramme.

— Je me suis engagé à envoyer ceci, répondit-il. Il lut, en même temps que Mme Valneuve :

« Mennerol,
11, Boulogne.
« Paris.
« Avez menti. Ne venez pas, ou je pars.
« Hélène. »

— Heureusement, dit la femme de l'avocat, il n'en viendra que plus vite. Maintenant, il n'y a plus que sa présence qui puisse sauver quelque chose de son bonheur.

III

A cette même petite gare où, la veille, était descendue Hélène joyeuse, dans tout l'éclat de son

amour heureux, le train amenait André, pâle à faire pitié, les traits comme tordus par la souffrance de sa nuit sans sommeil. M. Valneuve l'attendait sur le quai. Comme sa femme, il avait pensé que la dépêche d'Hélène, au lieu de l'empêcher de venir, ne ferait que hâter son arrivée. Le sculpteur, en effet, n'avait pas attendu l'express ; il avait pris un train omnibus qui quittait Paris à 5 heures du matin ; à 1 heure, il était à la Bussière.

L'avocat était venu le chercher dans une charrette à deux places, n'emmenant aucun domestique, pour pouvoir causer en toute liberté. Sans une seule parole, il tendit la main au jeune homme dont le visage lui disait assez tout le désespoir anxieux.

Dans la voiture, André, qui n'y pouvait plus tenir, interrogea M. Valneuve.

— Que s'est-il passé? Et d'abord, comment va-t-elle ?

— Elle a eu hier une telle crise de larmes, qu'aujourd'hui, elle est abattue et faible. Mais pour essayer de démêler tout ceci, il faut que je sache à quoi m'en tenir ? L'avez-vous trompée ?

— Moi ! s'écria André avec une telle chaleur de sincérité que l'avocat ne put garder des doutes, moi, la tromper ! Mais, je l'aime, je l'adore. Elle est la créature de mon rêve, toute la joie possible de ma vie... Hélas ! il est vrai que je lui ai menti. J'ai inventé ce prétexte pour ne pas l'accompagner ici, pour rester seul à Paris. Cette petite fraude me semblait sans conséquence, la raison qui m'y déterminait et que je vais vous dire n'entachait en rien la loyauté de mon amour. Ah ! malheureux, j'aurais dû comprendre que le mensonge est un sacrilège quand il s'adresse à une femme d'une pareille pureté !...

— Voyons, insista l'avocat, qu'aviez-vous donc à faire hier soir ?

— Vous me comprendrez, vous qui avez été l'ami des jours difficiles des débuts. J'ai contracté dans ce temps-là des camaraderies, des amitiés même avec d'autres artistes pauvres comme moi, inconnus comme moi, pleins du même espoir qui me soutenait, forts de la même ambition qui faisait mon courage. C'était alors l'unique distraction à mon labeur acharné que nos réunions du soir, soit dans l'atelier de l'un ou de l'autre, soit dans quelque brasserie où l'on buvait de la bière en agitant les questions d'esthétique. On se passionnait à parler peinture ou sculpture, on se grisait de controverses. Il y avait Massol, le paysagiste, un poète mort tout jeune, sur qui nous avons tous pleuré ; Amable Fortier, l'exquis ciseleur qui a remis en vogue l'art disparu des potiers d'étain ; le graveur Deslandes que son prodigieux talent n'a pu sortir de la bohème. Tous, nous nous sentions les coudes, nous nous soutenions de nos admirations mutuelles, nous montions de compagnie au succès. Ce sont là, malgré la vie, des liens qui tiennent au cœur. Moi, j'ai réussi un des premiers ; l'argent m'est venu plus vite qu'aux autres. C'est alors que l'aimable accueil d'amateurs éclairés, d'amis bienveillants comme vous, me rendit mondain. Je réintégrai la bourgeoisie, désertée pendant la période de lutte ; enfin, grâce à Mme Valneuve, j'eus cet éclatant bonheur d'épouser Hélène. J'étais déjà en voie de transformation ; elle acheva de faire de moi un autre homme. Je ne vécus plus que pour elle, pour son luxe, pour sa beauté, pour son amour. C'est à peine si, de temps à autre, j'avais un souvenir pour les camarades. Un jour, je fus convié à un banquet où plusieurs d'entre eux avaient eu l'idée de grouper mensuellement tous les amis d'autrefois. J'y allai et ce fut une soirée comme celles de jadis. Que de pipes ! que de bière ! Quel fier tournoi d'éloquence. Quand je rentrai fort tard, je trouvai Hélène maussade pour la première fois. Elle me dit que je sentais le tabac, que mon allure gardait quelque chose de la société débraillée que je quittais. Nous avions rencontré ensemble Deslandes avec sa barbe inculte, son grand chapeau, ses habits graisseux, et elle se plut à prétendre dans cet accès de mauvaise humeur que tous mes amis étaient taillés sur le même modèle.

J'essayai de lui expliquer ce que ces gens, fussent-ils même tous aussi mal vêtus, avaient représenté pour moi de consolation et d'encouragement. Je voulus lui vanter leur désintéressement, leur beau caractère d'artistes croyants, gardiens de la dernière religion qui console encore ; mais tout ce que je pouvais dire était pour elle lettre morte : elle ne me comprenait pas plus que si j'avais parlé une langue étrangère. Blessée de me voir m'enthousiasmer pour d'autres que pour elle, ma chère petite femme s'attristait de plus en plus désolée ; j'évitai désormais de lui parler de tout cela. Le second banquet avait lieu hier. Entraîné par l'amitié, par la gratitude de ces vieilles affections, j'avais promis d'y assister, et c'est pour pouvoir m'y rendre que j'ai menti à Hélène. Je croyais si bien faire cela pour elle, pour lui éviter la contrariété d'une petite discussion, pour épargner sa fine susceptibilité. Mais, dites, comment s'est-elle aperçue que mon rendez-vous était inventé ?...

— Un hasard. Une amie de votre belle-mère savait que M. Durand était absent de Paris. Comme c'est une vieille femme aigrie, méchante, elle a été enchantée hier soir à dîner de le prouver à Hélène dès que celle-ci lui eut expliqué la raison de votre retard. La pauvre enfant a été frappée au cœur. Elle a passé toute la nuit enfermée, à se désoler, après avoir supplié son père de vous expédier la menaçante dépêche. Ce n'est que ce matin qu'elle a consenti à laisser entrer ma femme ; je n'ai pas besoin de vous

dire que votre cause ne saurait être en de meilleures mains. Vos beaux-parents ne sont pas actuellement bien disposés pour vous. Ils ont toujours nourri un vieux fonds de méfiance à votre égard, mais ce sont de bonnes gens, et quand ils sauront la raison de votre mensonge, ils ne vous tiendront pas rancune. Reste Hélène.

Mennerol regardait anxieusement la physionomie de l'avocat tandis que celui-ci parlait.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, croyez-vous qu'Hélène ne me pardonnera pas? Mon ami, rassurez-moi. Je n'ai commis qu'une faute légère.

— Bien sûr, mon cher André, personne ne vous serait sévère pour une aussi mince peccadille ; mais rendez-vous compte de ce que peut être la sensibilité d'une jeune femme comme la vôtre. Hélène a été élevée dans un milieu simple, presque austère, où les bruits du dehors ne lui parvenaient que tamisés par la vigilance de sa mère et de son père. Elle ne sait rien encore maintenant de toutes ces passions, de toutes ces âpretés, de ces deboires, de ces triomphes, existence de ceux qui se jettent dans la mêlée pour conquérir leur situation. Elle était une enfant ignorante ; elle n'est devenue femme que pour être adorée par l'enthousiaste que vous êtes. Savez-vous tout ce qu'il y a d'aspirations romanesques latentes dans une jeune fille aussi chaste, aussi strictement surveillée qu'elle l'a été ; avec un mari terre-à-terre, peut-être ces agitations confuses auraient-elles toujours dormi ; mais par suite de la grande affection que vous lui aviez inspirée, sous l'influence aussi de votre esprit vibrant d'artiste, il y a eu chez Hélène une éclosion d'amour où tout s'est confondu : intelligence, éveil des sens, sentiments religieux, attraction de la vie. Elle vous a aimée mystiquement comme un saint aime Dieu...

Ce matin Mme Valneuve lui donnera sa première leçon de réalité. Avec toute la délicatesse de son affection, elle essaiera de lui faire voir les choses sous un aspect plus vrai, moins tragique. Elle réussira, car de toute la tendresse que votre femme vous portait il reste encore une bonne part. Mais il est certain que vous l'avez réveillée d'un rêve très haut, très doux, où elle était heureuse comme dans un ciel.

— Qu'ai-je fait? disait le sculpteur accablé.

— En somme, continua M. Valneuve, si cet incident n'avait pas eu lieu, quelque jour, un autre choc se serait produit pour amener un résultat analogue. Des béatitudes semblables à celle où vous viviez tous deux défient les conditions de l'existence sociale. Vous vous aimiez par-dessus la vie : la vie ne permet pas cela.

— Ma chère Hélène ! ma chère Hélène !

— Voyons, vous la reconquerrez, elle est toujours votre femme. Cette crise marque simplement une étape de votre ménage. Il y en aura bien d'autres jusqu'à la sincère amitié de vieux camarades où finissent les bons époux. Mais, s'interrompit-il, voici la grille d'Ombreval. Vous allez descendre ici et gagner à pied la maison du jardinier que vous voyez là, à gauche de l'entrée du parc. Je l'ai prévenu, vous pouvez attendre des nouvelles chez lui, tranquillement. Moi, je vais continuer en voiture pour affecter de revenir seul. Hélène peut être aux aguets et il vaut mieux ne lui avouer votre présence que quand nous serons sûrs de ne plus lui voir faire de coup de tête ni provoquer d'éclat fâcheux.

— Hâtez-vous de me tirer d'incertitude, je vous en supplie.

Puis l'avocat remit le cheval au trot, s'engagea dans l'ombre du parc, et Mennerol seul, privé du réconfort de cette parole amie, était plus durement poigné par l'angoisse qui l'étreignait.

Lentement, du pas hésitant de ceux qui se savent au bout de la route, guettés par la douleur, il se dirigea vers la maison du jardinier.

Quand il entra, le père Philippe, un petit vieux de parchemin bistre, aux yeux en vrille malicieux et sournois, était assis sur l'unique chaise, épluchant les légumes de sa soupe près de la grande cheminée où la marmite bouillait déjà sur un feu de brindilles. Il se leva poliment pour recevoir le sculpteur, lui offrit sa chaise qu'André n'accepta pas, préférant rester debout, près du seuil ; et appuyé contre le chambranle, les yeux tournés vers l'allée qui montait vers le château, il guettait le retour de M. Valneuve. Le père Philippe, continuant d'éplucher ses légumes, jetait de temps à autre des regards glissants sur le monsieur. Le vieux valet avait parlé ; la femme de chambre avait bavardé ; le jardinier, comme les autres domestiques, savait que : « Mam'zelle Hélène était dans le chagrin », et c'était celui-là, son mari, qui sûrement la faisait pleurer. Ah ! les yeux du père Philippe n'exprimaient pas la bienveillance !

Cependant M. Valneuve était allé ramener la voiture aux écuries. En arrivant près du perron, il aperçut de loin les Hamelin qui se promenaient avec M. Collard-Blondin. Pour les éviter, il feignit de ne pas les voir, entrant brusquement dans le vestibule.

— Leurs questions me retarderaient, pensa-t-il, et les minutes sont des siècles pour André.

Il monta à son appartement. Sa femme n'y était pas : elle n'avait donc pas encore quitté Hélène ; aussi l'avocat se dirigea-t-il vers la chambre de la jeune femme.

Il frappa. La voix de sa femme l'autorisa à entrer, et ému, dans la délicatesse de son cœur, par la sentimentale mission dont il s'était chargé, il se présenta devant Hélène.

Mme Mennerol, dans un grand fauteuil poussé près

de la fenêtre ouverte, semblait une douce convalescente, pâle des douleurs subies, le corps brisé d'avoir souffert. Mme Valneuve, assise tout contre, lui tenait la main.

— La voilà plus raisonnable, dit-elle à son mari. Elle se rend compte qu'André l'aime toujours, qu'il n'a dû commettre qu'une peccadille.

Alors l'avocat expliqua le mensonge d'André. Avec toute le chaleur de l'affection qu'il ressentait pour ces deux pauvres enfants trop sensibles, il plaida cette cause, en grand artiste de la parole qu'il était.

Hélène ne le regardait pas. Certes, l'éloquence de M. Valneuve la troublait, la gagnait ; mais tandis que l'avocat parlait, elle cherchait dans la mémoire de son cœur une lumineuse vision, l'argument décisif à la plaidoirie qu'elle entendait : les yeux d'André.

Et à se les rappeler tels qu'elle les avait tant aimés avant qu'ils aient menti, il lui sembla que jamais elle ne pourrait plus les aimer ainsi.

— Allez le chercher, dit-elle à M. Valneuve. J'ai bien deviné la raison de votre sortie de ce matin, quand, entendant le bruit de la voiture, j'ai su que c'était vous qui l'occupiez. Je sais qu'il doit être ici, quelque part, très malheureux. Allez vite, ne le laissez pas souffrir davantage.

Et tandis que l'avocat s'élançait joyeux, Hélène dit encore à Mme Valneuve :

— Je vous ai bien comprise, chère et bonne amie. La faute commise par André ne doit pas compter. De pareilles peccadilles on n'a pas le droit de conserver le moindre ressentiment. Aussi bien je ne lui en veux pas. Je suis sa femme affectionnée, soumise. Je pourrai être fière de son talent, de ses succès, l'aimer encore. Mais, — et ses yeux s'humectaient de nouvelles larmes, — il y a tout de même quelque chose de cassé.

Et la femme de l'avocat, tristement, sentait que du ménage des jeunes époux, le délicieux idéal était mort, tué par le premier mensonge.

Pierre Soulaine.

LA STATISTIQUE AUX SALONS

Nous nous proposons de faire le dénombrement des œuvres qui ont figuré au Palais de l'Industrie et au Champ-de-Mars, des artistes qui les ont produits, d'étudier leur répartition par sexe, par état civil, par nationalité, et enfin, d'indiquer, pour les artistes français, leur répartition par province et par département d'origine.

Le Salon de 1896 était le 122e ; cela ne veut pas dire que sa création date de 122 ans, car il n'a pas toujours été annuel. Il y a eu :

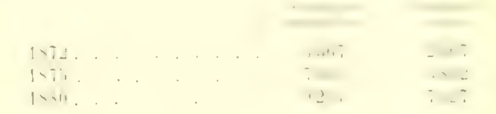
Sous Louis XIV . . .	[illegible]
— Louis XV . . .	[illegible]
— Louis XVI . . .	[illegible]
— [illegible] . . .	[illegible]
— [illegible] . . .	[illegible]
[illegible] . . .	[illegible]
— [illegible] . . .	[illegible]
[illegible] . . .	[illegible]
— [illegible] . . .	[illegible]
[illegible] . . .	[illegible]
[illegible] . . .	[illegible]

Irréguliers dans leur chronologie, les Salons le sont aussi dans leur durée, leur époque, leur emplacement, le nombre et la nature des œuvres exposées. Ce nombre varie avec des différences surprenantes : pour prendre quelques exemples dans les Salons du siècle actuel, le premier (1800) compte 275 numéros; 485 en 1801, [illegible] en 1802, [illegible] en 180[illegible], [illegible] en 1810; Napoléon se piquait d'encourager les arts, et son goût pour les tableaux ne s'est pas manifesté seulement dans les envois qu'il fit au Louvre pendant les guerres d'Italie et d'Espagne.

En 1817, le nombre des œuvres exposées au Salon descend à 1 097 numéros, mais tend ensuite à remonter constamment; c'est en 1848 surtout que ce nombre a été considérable, 5 180 : cette année on avait supprimé le jury, et toutes les œuvres furent admises sans exception.

Dans les Salons actuels, il se présente quelquefois plus de 9 000 œuvres de toute provenance et de tout mérite.

Sous le règne de Napoléon III, le nombre des œuvres reçues a été en moyenne de 3000. Voici maintenant les résultats de quelques Salons depuis 25 ans :



1872 . . .	[illegible]	[illegible]
1875 . . .	[illegible]	[illegible]
1880 . . .	[illegible]	[illegible]

Jamais le jury n'avait été aussi débonnaire qu'en 1880; le Salon tendait à devenir, comme en 1848, un simple marché à l'usage des artistes : c'était une exposition officielle. Avec un jury formé en partie de fonctionnaires, la faveur, la protection, y avaient une grande part. On comprit alors la nécessité de réagir contre une tendance qui aurait fini par compromettre la notion du beau dans notre pays, et en 1881, le jury, composé exclusivement d'artistes élus par les sociétaires indépendants, revint aux anciens errements en recevant 4 932 ouvrages sur plus de 9 000 qui lui avaient été présentés.

En 1891, sur 8 181 ouvrages présentés, 3 660 étaient reçus ; mais la sévérité ne s'est pas maintenue aussi excessive, et en 1896, 4 879 œuvres, soit presque exactement la moitié des objets présentés, ont trouvé grâce devant le jury, sinon devant le public.

Au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, — pourquoi nationale, puisque c'est là que l'on compte le plus d'étrangers? — au Champ-de-Mars, le nombre des œuvres exposées ne dépassait pas 2 280, soit moins de la moitié de celles exposées au Palais de l'Industrie.

Nous ne nous occuperons, pour le moment, que des œuvres ayant figuré aux Champs-Élysées.

On sait que les artistes peuvent y présenter deux sujets. Parmi ceux qui ont profité de cette faculté, 1 088 ont été admis : ce qui fait que, en définitive, il y a eu 4 879 œuvres exposées, mais 3 791 exposants seulement.

Comment se groupent, maintenant, ces exposants et leurs œuvres, d'après leur spécialité ou leur nature?

	[illegible]	[illegible]
Peinture	1 517	[illegible]
Dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, [illegible]	882	[illegible]
Sculpture	[illegible]	[illegible]
Gravure en médailles et sur pierres fines	54	58
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	216
Gravure [illegible] lithographie	[illegible]	[illegible]
Total	3 791	4 879

Tel est le bilan artistique du Salon de 1896. Ces chiffres deviennent instructifs lorsque l'on considère les artistes suivant leur nationalité, puis suivant leur sexe.

Pour ne parler, par exemple, que de la section de peinture, l'on y comptait 1 517 artistes ayant exposé, sur lesquels 339 étaient étrangers, ce qui accuse une proportion de 22 p. 100, soit plus d'un cinquième. Sur 197 femmes exposantes, il y en avait 67 étrangères, soit une sur trois.

On voit combien est large l'hospitalité que la France donne aux étrangers. Dernièrement un groupe de médecins se plaignait de l'invasion des docteurs étrangers, et réclamait une protection. Que n'auraient pas à dire, à cet égard, nos artistes, qui accueillent si libéralement leurs concurrents de toute provenance!

Parmi ces étrangers, les sujets du Royaume-Uni sont 60, ceux des États-Unis 65, les Russes 24, les Espagnols 27, les Belges 23, les Italiens 13, les Allemands 13, les Suisses 10, les Autrichiens 6, les Hongrois 7, les sujets turcs 5, les Suédois 4, les Roumains 4, les Hollandais 4, les Portugais 3, les Argentins 3, les Australiens 3, les Brésiliens 3, etc. Il n'est pas de pays, sauf ceux de race jaune, qui n'ait envoyé, au Salon français, des artistes élèves de nos meilleurs maîtres.

Il est tout naturel de constater que les pays les proches de la France envoient beaucoup de jeunes artistes étudier et produire en France. Quant aux États-Unis, qui tiennent le premier rang depuis quelques années, on sait combien l'art français y est apprécié, et combien de jeunes gens des deux sexes viennent de la grande République américaine pour étudier dans nos ateliers : beaucoup d'entre eux ne se fixent pas d'ailleurs en France ; ils viennent y chercher le goût et les récompenses, et retournent chez eux pour faire concurrence à nos œuvres.

Parmi les artistes récompensés, vivant aujourd'hui, l'on ne compte pas moins de 126 Américains du Nord.

Pour le Salon de 1896, voici quelle est la part des femmes dans chacune des sections :

	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Peinture	1 320	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, émaux, porcelaines, [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Sculpture	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Gravure en médailles et sur pierres fines	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Art [illegible]	122	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Architecture	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Gravure au burin, lithographie	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Totaux	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Ce tableau, tout aride qu'il paraisse, est à méditer : il montre d'abord que l'on compte une artiste exposante sur 3 ou 4 hommes exposants, ce qui est une proportion fort inattendue.

On compte, parmi les femmes peintres, deux fois plus de célibataires que de mariées ou de veuves, et à peu près la même proportion, parmi les exposantes de dessins, cartons, aquarelles, pastels, miniatures, vitraux, émaux, porcelaines et faïences. Il est à remarquer que les demoiselles qui ont produit des gravures au burin ou à la pointe, l'emportent de quatre à cinq fois sur les femmes mariées. Pourquoi? Peut-on dire que les soucis de la maternité ou du ménage détournent beaucoup d'artistes de leur travail? On pourrait dire aussi, et quelques esprits chagrins l'affirmeront volontiers, que les arts éloignent les jeunes filles du mariage ; nous préférons penser que c'est la première hypothèse qui est la bonne.

Mais ceci étant dit, pourquoi y a-t-il égalité entre les célibataires et les mariées, parmi nos femmes sculpteurs? Sans doute une jeune fille qui a étudié le dessin, la miniature, le pastel ou bien la gravure, est portée à abandonner son art, une fois mariée, tandis que, initiée à la sculpture, travail plus difficile, elle

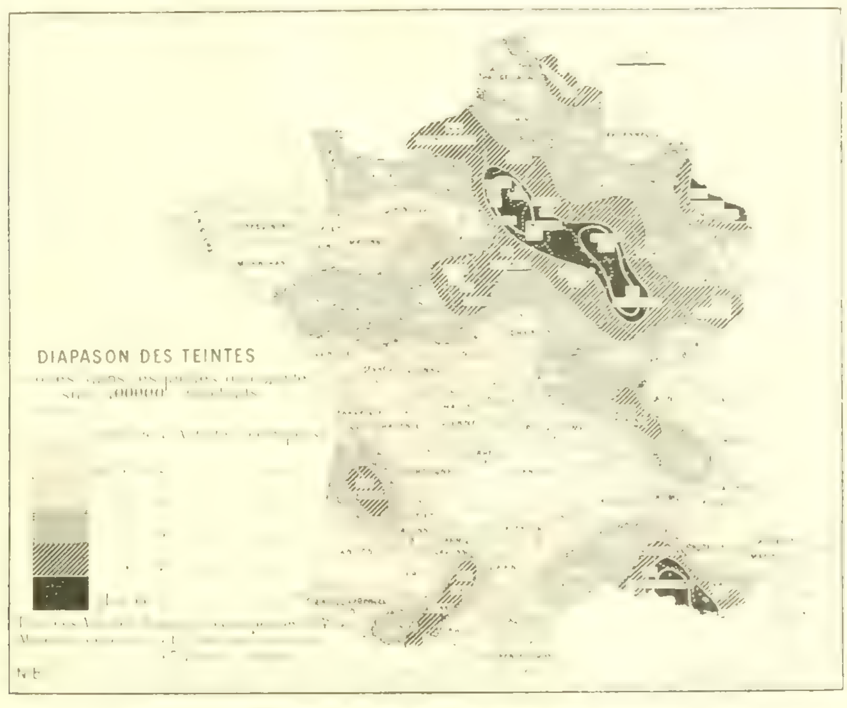
abandonnera rarement ses ébauchoirs, après le mariage.

Sur les 841 femmes artistes ayant exposé, il n'en est pas une qui ait fourni une gravure en médaille ou sur pierre fine, ou un plan architectural. Aucune femme, que nous sachions, ne se livre à l'architecture, en France du moins; nous ne sommes pas aux États-Unis, où une jeune architecte de dix-huit ans a remporté le prix du concours pour la construction du Palais des femmes (Woman's Building) à l'Exposition de Chicago!

525 femmes, sur 882 exposantes, ont produit des dessins, cartons, pastel, émaux, etc. C'est donc dans cette spécialité, assez large, que le domaine de la femme est de beaucoup le plus étendu : la proportion de ses œuvres y est de 59 p. 100.

Quoi qu'il en soit, jamais le nombre des femmes peintres, graveurs, sculpteurs n'a été aussi grand qu'aujourd'hui.

Il nous a été possible, à l'aide des livrets du Salon, de classer, et ceci fera l'objet de la seconde partie de cette étude, les artistes d'après leur lieu de naissance en France, et de dresser une carte schématique, indiquant leur [illegible].



[illegible]

Notre travail a porté, non plus sur les artistes du Salon de 1896, ce qui nous aurait donné un horizon un peu trop restreint, mais sur l'ensemble des artistes récompensés, vivant actuellement, c'est-à-dire sur ceux dont le talent a été consacré par les jurys, par la presse, et par l'opinion publique.

Voici tout d'abord quelques chiffres.

[illegible]

[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Seine-et-Oise	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Haute-Garonne	[illegible]	10,5	—
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]

C'est la Seine qui tient le premier rang et dépasse de très loin tous les autres départements : on compte bien à Paris 30 artistes ayant eu une récompense, sur 100 000 habitants, [illegible] quelconques.

Cela s'explique aisément, c'est bien à Paris que se trouvent le cerveau et le cœur de la France. Mais ce n'est pas toujours au chiffre absolu qu'il convient de se fier, pour se rendre compte du tempérament artistique des [illegible] le Rhône, le Nord, la Gironde compteraient parmi les plus féconds; il en est de plus féconds encore. Si l'on compare le nombre des artistes de tel ou tel département à la population même du département, on voit changer quelque peu le classement dont il s'agit. Aussi ne nous sommes-nous occupés que de la proportion des artistes pour 100 000 habitants.

Une carte, ci-dessus insérée, indique par « des courbes de niveau » basées sur les proportions calculées, et par des teintes plus ou moins foncées, la véritable répartition géographique des artistes,

comparés au chiffre de la population de chaque département.

Nous avons indiqué toutefois, au lieu de fractions qui n'auraient ici aucun sens, telles que 4,3 artistes pour 100000 habitants, le nombre absolu des artistes récompensés, natifs de chacun des départements.

Le second département ou, pour mieux dire, le premier après la Seine, c'est la Haute-Garonne, pays d'artistes et de poètes, s'il en fut, pays des troubadours. L'on y compte 10 artistes pour 100000 habitants, soit 1 pour 10000 personnes (trois fois moins cependant qu'à Paris). Toulouse est un centre artistique incontestable, et la carte que nous avons dressée montre bien que tout le long de la vallée de la Garonne, s'étend une pépinière véritable d'artistes de Toulouse à Bordeaux. Cette zone, si bien accusée, se continue par delà le col de Naurouse, de Montpellier à Nice, comprenant les départements de l'Hérault, du Gard, de Vaucluse.

Plus épais infiniment est le sang des Corses, des Alpins, et surtout des Cévenols, Auvergnats et Limousins. Dans les montagnes, et principalement celles du Massif central de la France, le sentiment artistique ne paraît pas très développé.

Cette observation ressort de la comparaison de ces départements, au point de vue qui nous occupe, avec la moyenne générale de la France. Cette moyenne est de 6,7 pour 100 000 habitants, or, voici les chiffres calculés pour ces régions, si riches en travailleurs, et si pauvres en artistes :

Corse	0,3	pour 100000 hab.
Basses-Alpes	0,0	—
Haute-Savoie	0,0	—
Hautes-Alpes . . .	1,7	
Savoie	1,[illegible]	—

au sud-est; puis au centre de la France :

Lozère.	0,0	pour 100000 hab.
Ardèche. . . .	0,8	—
Haute-Loire . . .	0,9	—
Cantal.	0,4	—
Lot	0,8	—
Dordogne	1,2	—
Corrèze.	1,5	
Haute-Vienne	1,6	—
Creuse.	0,[illegible]	
Puy-de-Dôme	0,9	—

Examinons l'ouest de la France, en nous y rendant par la vallée de la Loire qui compte de Nevers à Nantes, en passant par Orléans, Blois, Tours, Angers, beaucoup d'artistes : nous verrons que la Bretagne produit, somme toute, malgré la poésie séculaire qu'on y respire, peu d'artistes de marque, 1 pour 100000 habitants à peu près.

Ce qui nous semble plus digne d'attirer l'attention dans notre aride statistique, c'est la disposition géographique des régions qui ont donné le jour au plus grand nombre d'artistes :

Voici une énumération curieuse :

[illegible]	7,[illegible]	pour 100000 hab.
[illegible] . .	[illegible]	
[illegible] .	[illegible]	
[illegible] .	[illegible]	
[illegible]	[illegible]	—
[illegible] . . .	[illegible]	—
[illegible] .	[illegible]	—
Seine-Inférieure . . .	6,1	—

Voici une longue bande de départements contigus, allant de la frontière suisse à l'embouchure de la Seine, et suivant tout le cours de ce dernier fleuve.

Au surplus, même affluence d'artistes le long du Rhône, de Lyon à Arles, semblable à celle que nous avions relevée de Toulouse à Bordeaux, pour la Garonne, de Nevers à Nantes pour la Loire.

Quelle est la cause de cette localisation en aucune façon fortuite certainement, de la production en artistes? La configuration géographique du pays, la pente d'une vallée aurait donc une influence sur le tempérament artistique de ses enfants?

Cette constatation, toute géographique, peut servir de conclusion à cette rapide étude. Il est certain, dès maintenant, que le climat, l'altitude, la pente d'une région, qui influent sur le mouvement des hommes dans leur travail et dans leur migration vers les centres, ont une influence sur le tempérament artistique de l'habitant.

V. Turquan.

LES MOIS

A M. Jules Breton, [illegible]

I

VENDÉMIAIRE

Voici le vigneron joyeux, Vendémiaire.
La hotte sur le dos et la serpe à la main,
Vendangeur matinal, il monte le chemin
Des coteaux attiédis par la douce lumière.

La vigne perd sa feuille et le raisin est mûr.
Il dépouille le cep de la grappe vermeille,
Et chante, effarouchant la grive qui sommeille,
Ou le lézard peureux qui rentre dans son mur.

On verse les paniers dans la « balonge » pleine;
Puis les grands chariots arrivent de la plaine,
Et les bons ouvriers, de l'aube jusqu'au soir,

Remplissent tour à tour et vident les hottées,
Ou mènent au pays les lourdes charretées
Qu'on décharge gaîment dans la cour du pressoir.

II

BRUMAIRE

Brumaire vient, frileux et gris; dans son manteau
Il cache du bois mort avec des feuilles mortes;
On ne voit plus les gens veiller devant les portes
Quand l'étoile du soir brille sur le coteau.

Un brouillard plus épais traîne dans la vallée
Que la lune d'automne éclaire vaguement.
Le vent plaintif chante tout seul au bois dormant,
La dernière hirondelle, hélas! s'est envolée.

C'est l'automne... les jours décroissent, peu à peu,
Et l'on se tient, la porte close, au coin du feu,
Du bon feu de sarments qui réjouit les âmes.

Et, pendant que l'on cause avec de vieux amis,
On entend [illegible] les bonnes femmes.
Qui se montrent du doigt les enfants endormis.

III

FRIMAIRE

Les frimas sont venus, amenés par Frimaire,
Avec sa longue barbe où pendent des glaçons.
Son bâton de cyprès effeuille les buissons,
Et sa voix de fantôme émeut la bise amère.

L'aurore est paresseuse, et le soleil éteint.
Adieu le ciel limpide, et les longues journées,
Depuis le rayon blanc des claires matinées,
Jusqu'aux couchants de pourpre à l'horizon lointain.

On pense, en regardant geler la terre dure,
A tous les jours sans pain qui suivront la froidure,
A tous les soirs sans feu des foyers indigents...

La mauvaise saison rend les âmes dolentes,
Et la peur de mourir, fâcheuse aux vieilles gens,
Donne un premier frisson à leurs têtes branlantes.

IV

NIVÔSE

La bonne neige a mis partout son voile blanc,
Et ses flocons légers se posent sur les branches
D'où tombent par moment de fines avalanches
Quand un oiseau du ciel les frôle en s'envolant.

Celle-là c'est la neige aimable et villageoise.
Mais Nivôse est farouche, et, si la voix du vent
L'appelle, il va rôder inquiet et mouvant,
Comme un voleur de nuit, sur la lande sournoise.

La neige est dangereuse alors aux pas humains;
Elle aveugle le ciel et cache les chemins,
Saisit le voyageur qu'elle étouffe au passage,

Lui tisse son suaire et lui fait son cercueil,
Et toujours blanche, et toujours froide, met en deuil
La femme et les enfants qui pleurent au village.

V

PLUVIÔSE

Pendant les jours noyés du triste pluviôse,
Que faire?... Une buée a terni les carreaux,
Et, comme un prisonnier derrière ses barreaux,
On voit avec ennui pleurer le ciel morose.

Que faire?... On ne peut rien à l'humeur des saisons.
Ne nous abîmons pas dans la mélancolie.
Dieu fait bien ce qu'il fait; laissons tomber la pluie,
Et ne lui cherchons pas de mauvaises raisons.

La pluie est bonne; elle est naturelle et féconde:
Elle mûrit le blé qui nourrira le monde,
Elle aide à reverdir aux arbres défeuillés...

Et l'on se laisse aller à la douceur de vivre,
Quand, au lieu de courir par les chemins mouillés,
On tisonne... en rêvant sur les pages d'un livre.

VI

VENTÔSE

Ventôse est un chanteur qui sait tant de chansons,
Qu'il chante tous les jours une chanson nouvelle.
Tantôt c'est une simple et courte villanelle
Quand il rase la lande en frôlant les buissons;

Tantôt c'est un soupir exhalé dans l'espace,
Un nocturne paisible, écouté par la nuit,
Et qui meurt doucement, sans faire plus de bruit
Qu'une âme qui se plaint, et qu'une ombre qui passe;

Et tantôt c'est un cri furieux et vainqueur
Qui domine l'orchestre, et qui règle le chœur
De ces milliers de voix, éparses et confuses,

Que l'ouragan déchaîne avec lui, quand les bois
Gémissent, que la grêle éclate sur les toits,
Et que les grandes eaux grondent près des écluses.

VII

GERMINAL

On voit pousser la vigne et verdir la forêt.
Germinal a percé l'écorce de la terre,
Et la sève qui monte accomplit son mystère:
L'herbe croît, le blé lève, et la feuille apparaît.

Les sucs du renouveau gonflent les jeunes branches
Du bourgeon de la haie à la ronce des bois,
Tout se presse de vivre et d'aimer, dans le mois
Où les tièdes zéphyrs fondent les neiges blanches.

La moiteur printanière amollit les sillons;
Et les oiseaux des champs avec leurs oisillons
Se mettent à chanter l'hymne de bienvenue

A Germinal, au doux Printemps, au clair Avril
Dont les premiers frissons laissent dans l'air subtil
Une langueur d'amour dont la terre est émue.

VIII

FLORÉAL

Le gentil Floréal ouvre son éventaire.
Comme un berger galant, il porte dans sa main
Des branches de muguet, des touffes de jasmin
Dont il aime à fleurir sa promise, la Terre.

La glycine est fleurie, et fleuri, le lilas...
Les lilas blancs vont bien aux blanches fiancées,
Les lilas violets, aux grappes plus foncées,
Disent l'amour moins jeune... ou le bonheur plus las

Dans la mousse des bois la simple violette
Cache timidement son humble cassolette;
Le bouton d'or rustique est l'étoile des prés;

Et la rose, amoureuse et vermeille, la rose,
Quand l'aurore fleurit dans les cieux empourprés,
[illegible]

IX

PRAIRIAL

[illegible]
A dormi dans les prés, au murmure de l'eau.
Le petit jour commence à poindre ; le troupeau
S'éveille, et chaque pas fait sonner les sonnettes.

Le bœuf connaît l'herbage, et s'arrête au fossé ;
Mais quand la jeune taure ou la vache laitière,
Enjambant le ruisseau qui marque la frontière,
Rôde et maraude, alors, le pâtre courroucé

Se lève, court après la rôdeuse, et la gronde ;
Les chiens font revenir la bête vagabonde.
Et le pré vert, avec ses grands bœufs au poil roux,

Ses saules blancs, sa haie en fleur, les veines bleues
Des rigoles où vont boire les hoche-queues,
Au soleil du matin fume, dans l'air très doux.

X

MESSIDOR

Quand la moisson est mûre et veut être fauchée,
Messidor distribue à chacun son outil,
La faucille, la faux luisante, et le fusil
Qui sait rendre le fil à la lame ébréchée.

La bonne faux travaille, et, de l'aube au couchant,
Elle siffle, et s'abat sur les moissons nouvelles,
Et les petits enfants arrangent en javelles
Les beaux épis dorés qui jaunissent le champ.

L'homme en bras de chemise et la femme en corsage
Sont durs à la fatigue et rudes à l'ouvrage ;
Le soleil les brunit à son hâle de feu ;

Et, pour les égayer, la gentille alouette
Sort de la moisson blonde et monte dans l'air bleu,
En chantant sa chanson au-dessus de leur tête.

XI

THERMIDOR

Thermidor est le mois des jours longs et brûlants.
Dès l'aube, le soleil dévore la rosée ;
Puis il monte, et s'échauffe ; une haleine embrasée
Dans les cieux inquiets chasse des moutons blancs.

Une ardente vapeur s'exhale de la terre ;
Des souffles énervants meurent dans l'air pâmé,
Et déjà l'on entend, vers le sud enflammé,
La menace, lointaine et sourde, du tonnerre.

Et tout à coup l'orage éclate... les éclairs
Jaillissent du nuage et courent dans les airs,
Comme un frisson de feu sur des vagues de suie ;

L'hirondelle en criant voltige au ras des eaux,
Et, contente de voir tomber la large pluie,
La bonne vache meugle en ouvrant les naseaux.

XII

FRUCTIDOR

Fructidor a versé sa corne d'abondance
Lourde des fruits qui sont la gloire du verger,
[illegible]
Sur le noyer luisant de la vieille crédence.

Voici le raisin noir et le raisin ambré,
La pomme aux tons changeants, la poire bonne et belle,
La douce reine-Claude avec la mirabelle,
La pêche rougissante et l'abricot doré.

Leur parfum pénétrant remplit toute la chambre,
Et, quand la guêpe d'or, qu'attirent les fruits d'ambre,
Guette la prune blonde ou le muscat vermeil,

Avec un linge blanc la bonne ménagère
Cache à la maraudeuse et défend du soleil
Le trésor savoureux qui garnit l'étagère.

[illegible]



CAUSERIE LITTÉRAIRE

Les « Mémoires d'un critique » par M. Jules Levallois.

M. Levallois est un des vétérans de la critique, l'un de ceux qui ont le plus honoré le métier. Dans ses *Mémoires d'un critique* (1), il a entrepris de nous conter, pour son plaisir comme pour le nôtre, ses campagnes d'autrefois, ses impressions de jeunesse et de vie littéraire. Sans théories ni mise en scène, avec une bonne grâce familière mêlée de bienveillance et de malice, sur le ton d'une libre causerie où les souvenirs appellent les souvenirs, il nous dit simplement ce qu'il a vu ou entendu. Comme il a l'œil vif et l'oreille fine, comme d'ailleurs il a toujours été curieux, ses *Mémoires* abondent en petites révélations, en anecdotes, en renseignements de toute sorte.

Ajoutons qu'il a été bien placé pour observer. Dès son enfance, le hasard de relations de famille l'avait fait vivre dans un cercle de lettrés rouennais, fort au courant des nouveautés du jour et en rapports suivis avec Paris. Pendant ses congés de collégien, il fréquentait le théâtre des Arts, voyait défiler des politiciens célèbres, se mêlait aux petites guerres religieuses de l'endroit, entendait parler de Flaubert, était reçu chez Eugène Noël et présenté à Michelet. A Paris, durant les années de début, il a côtoyé ou traversé le pays de bohème. Plus tard, devenu secrétaire de Sainte-Beuve, il a vu tourner autour du maître la plupart des écrivains du temps.

(1) Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*. Paris, Librairie illustrée, 18[illegible].

Puis il s'est établi à son compte comme « ouvrier de lettres ». Journaliste et critique militant, il a vécu dans les cénacles et les bureaux de rédaction. Pendant ses longues années d'observation à l'*Opinion nationale*, il a eu tour à tour le plaisir de voir ses articles encensés ou honnis par les intéressés, ce qui lui a permis de regarder parfois sous les masques.

Et s'il aimait à observer, il prenait ses mesures pour ne rien oublier. Il notait ce qu'il avait entendu ou aperçu. Encore au collège, nous le voyons transcrire fidèlement une simple conversation de son professeur de philosophie. Plus tard, mêmes précautions pour une leçon de Michelet au Collège de France, pour des confidences sur Gustave Planche. Il semble qu'une bonne partie de ces *Mémoires* ait été rédigée d'après des notes prises au jour le jour. Et cela donne confiance au lecteur. Il ne s'agit pas ici de souvenirs plus ou moins vagues, inconsciemment embellis ou défigurés, après trente ou quarante ans, par le lent travail de l'imagination ou l'action d'idées nouvelles. Il s'agit d'impressions et de notes contemporaines des événements. Si donc M. Levallois a été bien placé pour voir, s'il a noté fidèlement et sans parti pris ce qu'il voyait, s'il est trop curieux de la vérité vraie pour ne point transcrire scrupuleusement ce qu'il a noté, vous voyez que ces *Mémoires d'un critique* doivent être un document précieux pour l'histoire anecdotique du milieu de ce siècle. Et vous savez si ces générations-là sont inconnues ou méconnues des nouvelles générations.

Ce « milieu de siècle », suivant l'expression un peu bizarre de M. Levallois, va de 1840 à 1870. C'est une période historique assez nettement déterminée, moins peut-être par ses caractères propres que par l'opposition avec ce qui a précédé ou suivi. Une période de fermentation, très mêlée, mais très féconde, où l'esprit français s'affranchit peu à peu des truculences romantiques comme des timidités pseudo-classiques pour s'orienter vers de nouveaux horizons.

Il va sans dire que M. Levallois ne s'est point proposé de nous donner un tableau complet de cette époque; mais, par les hasards de sa vie et de ses souvenirs, il a été amené à en noter bien des aspects. Il nous promène un peu dans toutes les directions, partout où l'on voit à l'œuvre l'intelligence, le rêve ou l'imbécillité des hommes. Il nous conduit chez les mystiques ou les mystificateurs du temps, dans les antres des spirites, où tournent les tables. Il s'intéresse à toutes les manifestations de la pensée religieuse, nous initie aux mystères des sectes indépendantes ou excentriques, nous transcrit une lettre inédite de Renan sur la religion de Jésus, nous fait assister aux généreuses tentatives du protestantisme libéral. Parfois il touche à la politique, nous présente quelque apôtre socialiste de 1848, nous conte des épisodes du coup d'État, des exploits de policiers ou de censeurs sous l'Empire, des anecdotes sur le 4 Septembre, sur le siège de Paris et la Commune.

Mais il se plaît surtout dans les milieux littéraires. Il s'arrête volontiers au pays de bohème, dont il peint avec bonheur la physionomie changeante : la bohème romantique des Gautier et des Gérard de Nerval, bohème excentrique de bourgeois honteux; la bohème de 1848, réellement besogneuse, mais vite débrouillée, celle des Mürger et des Champfleury; enfin la bohème de 1852, très prosaïque et résignée, soutenue surtout par l'espoir de jours meilleurs. Ailleurs, ce sont des croquis du Collège de France et de la Sorbonne en 1848 : les lectures somnolentes du « frugal » Damiron, les cours orageux et les impertinences de Saint-Marc Girardin, l'habit bleu barbeau et les périodes sonores de Jules Simon, les batailles et les enthousiasmes aux leçons de Michelet. Puis nous voici au *Moniteur universel*, à l'*Opinion nationale*, à la *Revue* [illegible], à la *Revue* [illegible], à la *Revue* [illegible], à l'[illegible], où encore? M. Levallois nous emmène avec lui dans tous les bureaux de rédaction, nous en présente le personnel, nous en dit les potins. Et des noms d'inconnus se pressent, s'entassent, roulent les uns sur les autres; on sort de là tout effaré, étourdi. Que de grands hommes oubliés!

De fait, il se dégage souvent de ces *Mémoires* une impression très mélancolique. Pourquoi tant d'efforts, peut-être de talents, dépensés en vain? Ces gens-là sont morts à peine, et les nouveaux venus ignorent souvent jusqu'à leur existence. Héros de la bohème, ou de la presse, ou des académies, on dirait parfois un dénombrement homérique, inintelligible sans l'aide d'un dictionnaire. Qui se souvient aujourd'hui d'Eugène Mordret, ou de Ferdinand Fouque, ou de Marc Trapadoux, ou de Privat d'Anglemont, ou du prêtrophobe Charles Sauvestre? En face d'autres dont le nom vit encore, sinon les œuvres, il est clair que l'optique a changé; on ne saurait aujourd'hui faire la part belle à Gustave Planche ou à Castagnary, ni même à Champfleury. Si nous nous trompons sur leur compte, c'est peut-être que nous ne les lisons plus. Mais ils ont le tort aussi de ne plus se faire lire.

Heureusement, dans cette foule d'inconnus ou d'oubliés, voici des figures de connaissance, restées bien vivantes pour tous : Michelet et George Sand, Baudelaire et les Goncourt, Sainte-Beuve, About, Barbey d'Aurevilly, Victor Hugo, Flaubert, bien d'autres encore. Fidèle à sa méthode de notation directe, M. Levallois n'a point voulu nous donner de chacun de ces écrivains célèbres un portrait com-

plet. Il se contente de nous rapporter ce qu'il a vu par lui-même ou entendu. Par une anecdote, une conversation ou une lettre, il explique ou précise une physionomie.

Par exemple, [illegible] de 1857, au temps de [illegible] l'ardeur et la verve avec des retours de mélancolie, la parole cadencée, le regard impérieux, avec un mélange de simplicité et de solennité. Très significatifs aussi les souvenirs sur Baudelaire : Baudelaire demandant « des prairies teintes en rouge, des rivières jaune d'or et des arbres peints en bleu » ; Baudelaire offrant un punch dans les crémeries à ses admirateurs, puis leur récitant « d'une voix précieuse, douce, flûtée, onctueuse, et cependant mordante, une énormité quelconque, le *Vin de l'Assassin* ou la *Charogne* » ; Baudelaire très obséquieux envers Sainte-Beuve, et répétant volontiers : « Ce Sainte-Beuve, c'est mon vice » ; Baudelaire victime de la légende qu'il avait voulu créer sur son compte, d'ailleurs un « parfait cabotin ».

On pourrait citer encore bien des anecdotes caractéristiques : un dîner chez Hugo pendant le siège de Paris ; une visite à Edgar Quinet devenu tacticien et déroulant des plans de campagne ; une promenade dans les rues de Paris en compagnie du gilet jaune, des gants bleus, de la limousine et du sombrero de Barbey d'Aurevilly. Les souvenirs de M. Levallois sur son compatriote Flaubert et sur Sainte-Beuve présentent un intérêt particulier. Il a entendu Flaubert à Croisset lancer l'anathème sur Paris, comme un simple bourgeois, pendant la Commune ; et dans sa jeunesse il avait eu l'honneur de connaître la véritable Mme Bovary, d'être le camarade d'un des fils d'Homais, de rencontrer M. Bovary au lendemain de la catastrophe. Enfin M. Levallois a écrit sur Sainte-Beuve des pages qui lui font honneur, où il réfute, avec l'autorité d'un témoin oculaire, les ineptes calomnies de secrétaires rancuniers ou de visiteurs louches. Le Sainte-Beuve qu'il nous montre semble pris sur le vif : un savant à calotte, laborieux comme un bénédictin, méthodique, économe et rangé comme M. Prudhomme, un « gros chat » très bon malgré ses accès de colère. Et de tout cela l'histoire littéraire pourra faire son profit.

M. Levallois, qui connaît si bien ce milieu de siècle, n'a pas résisté à la tentation de nous dire, dans sa préface et ailleurs, ce qu'il en pense. Là-dessus, j'avoue que j'ai quelque peine à être toujours de son avis. Non qu'il ait tort de défendre ses contemporains, et de réclamer pour eux un peu plus d'équité. Que les nouveaux venus soient souvent injustes pour leurs aînés, c'est évident ; et cette injustice s'explique aisément, puisqu'on n'a jamais vu deux générations successives se comprendre tout à fait. Que la génération actuelle doive beaucoup à la précédente, on ne saurait le contester ; si un monde nouveau s'est élevé depuis 1870, on en retrouve presque tous les éléments dans la société de 1840 à 1870. M. Levallois a donc parfaitement raison de chercher dans les idées d'autrefois l'origine de celles d'aujourd'hui. Mais je crains qu'involontairement il n'ait trop simplifié, ou peut-être embelli, la génération dont il s'est fait l'historien.

Il dit dans sa préface : « Aucun de mes contemporains ne me démentira si je dis que, de notre jeunesse première à l'âge suffisamment mûr, le sentiment auquel nous sommes restés le plus fidèles sous des formes bien différentes, à travers la diversité des destinées et des organisations, a été l'enthousiasme, un fond de respect pour les idées, pour les écrivains en qui elles s'incarnent, pour les livres où elles se manifestent. » Plus loin, l'auteur insiste sur la « disposition au respect », sur le « libéralisme », et l'« idéalisme », sur la « jeunesse d'esprit » des hommes de sa génération. Dans le courant de ses mémoires, il parle encore de leur « idéal très pur », il les définit « des hommes de candeur, d'extrême sincérité, d'enthousiasme persistant ».

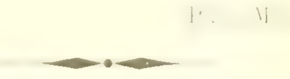
Enthousiasme, sincérité, candeur, jeunesse d'esprit, disposition au respect, libéralisme, idéalisme : tel serait donc le bilan de cette génération. Et sans doute c'est un beau bilan : mais il est si beau qu'il met tout d'abord en défiance. — Je ne nie pas qu'on ne puisse constater toutes ces vertus chez beaucoup de gens de cette époque, chez plus de gens peut-être qu'en d'autres temps. Mais je ne crois pas qu'on puisse sans exagération en faire les traits caractéristiques de toute la génération. Il y a trop de faits qui vont contre cette théorie, trop de notes discordantes, et non chez les moindres. L'enthousiasme ? Mais c'est aussi le moment où apparaît le pessimisme contemporain, avec Leconte de Lisle, Baudelaire ou Sully Prudhomme. La jeunesse d'esprit ? Il y a bien des façons d'être jeunes, et les bourgeois d'alors n'ont pas toujours choisi la meilleure. La disposition au respect ? La candeur ? Interrogez là-dessus Flaubert, About, Renan, Baudelaire, le Taine de *Thomas Graindorge* et des *Philosophes du XIXe siècle*. Le libéralisme ? C'est pourtant l'époque où presque tous approuvaient le coup d'État et supportaient l'Empire. L'idéalisme ? Cependant, c'est le temps où se développent le positivisme et le déterminisme philosophique, où l'esprit scientifique envahit la poésie, la critique et l'histoire, où renaît le naturalisme, où se répand la doctrine de l'art pour l'art, où grandissent les préoccupations matérielles, où la presse devient pour la plupart une industrie. A travers tout ce milieu de siècle circulent des courants très divers, qui sans cesse se rencontrent, se mêlent ou se heurtent. C'est

pour cela qu'il a été si fécond. C'est pour cela aussi qu'on [illegible] sionomie.

Ce n'est donc pas à toute la génération, c'est seulement à quelques groupes d'hommes de cette génération [illegible] M. Levallois. Je vois même quelqu'un à qui ce portrait ressemble tout à fait : c'est M. Levallois lui-même. [illegible] c'est à travers lui qu'il a vu ses contemporains. « Se raconter, dit-il, c'est aussi raconter son époque ; se peindre, c'est souvent peindre ses contemporains. Convenons que *moi* voudra dire *nous*. » Il est tout aussi vrai de dire que juger ses contemporains, c'est souvent se peindre, et que souvent *nous* signifie *moi*.

De ce point de vue, la philosophie des *Mémoires* s'éclaire. Les jugements de l'auteur sur sa génération s'expliquent par les confidences qu'il est tout naturellement amené à nous faire sur lui-même. Dans les premiers chapitres, nous assistons à la formation de son esprit. Sérieux, un peu timide, enthousiaste et rêveur, mais bien équilibré, très curieux de s'instruire, respectueux du talent et des idées, avec un goût très vif pour l'histoire et pour le théâtre, un véritable culte pour la justice et pour la liberté : tel il se montre à nous dès sa jeunesse. Une vocation invincible l'entraîne vers Paris et les lettres. Au « Château de la Faim » et dans les cénacles, il vit en bonne intelligence avec ses compagnons de bohème, un peu choqué pourtant de leur orgueil et de leur ton. La misère ne l'a pas aigri, pas plus que les injustices d'autrui ne le rendront injuste : il s'efforcera toujours d'être équitable, même envers Gustave Planche qui a été pour lui « malfaisant ». Dans son métier de critique, il n'oubliera jamais que la vanité des auteurs n'admet guère la vérité ou la restriction dans l'éloge : il pardonnera aux rancunes de ceux qu'il aura discutés, même de ceux qu'il aura loués. Il finira par les apprivoiser presque tous, et ne verra que des amis autour de lui dans les joyeux rendez-vous des Folies-Montretout. Il n'aura point de plus grand plaisir que de signaler le talent, de produire les méconnus et les jeunes. Il sera si naturellement bienveillant, qu'il se fera de sa bienveillance un système : il se considérera comme un redresseur de torts. Et dans sa vie comme dans ses œuvres, toujours il portera ce souci de justice, avec la préoccupation des hautes questions sociales et religieuses. N'est-ce point Sainte-Beuve qui lui trouvait quelque ressemblance avec Jésus-Christ ? — Sans que M. Levallois nous le dise expressément, on devine à travers ses *Mémoires* qu'il a toujours été un idéaliste très enthousiaste, sincère, respectueux du talent, et très libéral. Il n'a pu se résigner à croire qu'il pût avoir, avec quelques-uns de ses amis, le monopole de tant de belles qualités. C'est pour cela qu'il les a cherchées volontiers autour de lui, et qu'il a cru les retrouver chez presque tous ses contemporains.

[illegible]



VARIÉTÉS

Les interprètes de Balzac au théâtre.

[illegible]

Les artistes survivants qui ont joué dans les pièces de Balzac, sont aujourd'hui peu nombreux. Un demi-siècle s'est écoulé, et la mort a plus que décimé les vaillants interprètes des œuvres dramatiques du grand romancier. A notre connaissance, trois artistes seuls restent encore debout : Léopold Barré, actuellement sociétaire retraité de la Comédie-Française, le vieil Alexandre, qui jouait naguère au Châtelet, et Gaspari, retiré du théâtre.

Il y a deux ans, le groupe des anciens interprètes de Balzac a perdu Lacressonnière qui, en 1848, créa brillamment le rôle de Ferdinand dans la *Marâtre*.

Nous avons eu le désir, la curiosité, de visiter un de ces vétérans de l'art dramatique, de lui demander quels souvenirs il avait gardés des ouvrages du maître, quelles impressions lui avaient procurées les représentations de telles œuvres, quels rapports il avait eus avec l'auteur de la *Comédie humaine*, au cours des répétitions. Malgré de longues années écoulées, certains faits avaient dû rester dans la mémoire des artistes survivants ; et, de leur entretien, de leurs souvenirs évoqués, il devait, pensions-nous, surgir des anecdotes intéressantes, des épisodes curieux de la vie littéraire et artistique de cette époque.

Notre attente n'a pas été trompée.

Pour satisfaire cette curiosité, nous nous sommes adressé à M. Léopold Barré qui, au cours de sa longue carrière dramatique, a eu la bonne fortune de jouer dans les *Ressources de Quinola* à l'Odéon, 1842, et dans la *Marâtre*, Théâtre historique, 1848. Invité à lui rendre visite, après l'avoir informé de notre désir d'interroger ses souvenirs sur Balzac, nous avons eu, avec le sympathique sociétaire, un curieux et intéressant entretien.

Barré a pris sa retraite en 1889, après un glorieux sociétariat, après avoir créé plusieurs rôles, dont le souvenir est resté dans la mémoire des habitués du Théâtre-Français. L'artiste excellait surtout dans les rôles de financier et de père noble ; il s'y montrait même supérieur à Thiron. La Comédie-Française,

depuis le départ de Barré, n'a pas trouvé, dans son personnel actuel, l'équivalent du vaillant comédien. Il a pris congé du public, discrètement, sans réclame, sans représentation solennelle d'adieux, éprouvant le désir d'un repos bien gagné, et le besoin de soigner sa vue très fatiguée.

Le sympathique artiste s'est retiré à Montrouge; il habite aujourd'hui, — dans la rue Lakanal, — un petit hôtel à deux étages, d'architecture correcte, agrémenté d'un jardinet.

Bien qu'il soit né en 18[illegible], Barré n'accuse guère plus de la soixantaine; la figure, pleine, souriante, n'est pas fatiguée, les cheveux gris seulement, la voie claire, bien timbrée. Il a gardé l'allure, la bonhomie, la rondeur de gestes, inhérentes au type de l'ancien financier. Comme j'engageais l'entretien sur Balzac et sur ses œuvres de théâtre :

— Attendez, dit Barré en souriant, avant de parler de la *Marâtre*, laissez-moi vous raconter les circonstances qui m'ont fait connaître Balzac. D'abord quelques mots sur ma modeste personnalité. Je ne suis pas sorti du Conservatoire; j'ai fait mon apprentissage d'artiste dans un petit théâtre depuis longtemps démoli et oublié : le théâtre du Panthéon. Comme j'étais travailleur, consciencieux, et un peu doué, j'obtins du succès sur cette modeste scène. Vers 1841, Auguste Lireux, alors journaliste de quelque notoriété, et qui venait d'être nommé directeur de l'Odéon, m'engagea dans sa troupe. Ai-je assez travaillé pendant mon premier séjour à l'Odéon! On montait, on jouait constamment deux ou trois pièces par mois. Alors, une malechance noire pesait sur le théâtre; tous les ouvrages représentés chutaient ou ne faisaient pas d'argent. L'Odéon était discrédité, raillé; les étudiants de la rive gauche apprenaient dans leurs chambres les cris, les glapissements, les hurlements d'animaux divers, pour égayer les comédies ou les drames joués au second Théâtre-Français.

C'était l'époque où Nestor Roqueplan, esprit sarcastique, tempérament mystificateur, se rendait, les soirs de première, à l'Odéon en chaise de poste, donnant ordre au postillon qui le conduisait de s'arrêter en chemin, à plusieurs reprises, et de crier aux passants d'un air ahuri :

— Où est donc l'Odéon? Est-ce bien loin encore?

Enfin, pour comble d'infortune, le gouvernement avait retiré au malheureux théâtre la subvention habituelle. Lireux profitait de toutes ces fâcheuses circonstances pour nous régler nos maigres appointements d'une façon déplorablement intermittente. Notre directeur était un garçon de ressources et d'esprit, peu enclin au découragement; mais je dois ajouter que c'était aussi un aimable faiseur. Les camarades et moi, nous ne nous désolions pas trop de ces mécomptes d'argent; en ce temps, la question d'intérêt nous touchait peu. Notre principale préoccupation était de progresser dans le métier et de mériter les bravos du public.

Un soir, à l'issue de la représentation, Lireux nous dit :

— Mes amis, vous êtes tous convoqués demain pour une lecture, au foyer du théâtre...

— Encore une lecture! A l'Odéon, nous étions blasés sur ce genre de divertissement.

Notre directeur ajouta :

— M. de Balzac a bien voulu apporter une pièce à l'Odéon. C'est un honneur, c'est une chance pour nous tous.

L'événement ainsi expliqué nous réjouit fort; un ouvrage de Balzac serait sans doute un succès pour notre théâtre. Et vraiment l'Odéon avait grand besoin d'une bonne pièce. Pendant le mois de janvier 1842, le total de ses recettes s'était élevé à la somme de 11 500 francs!

Le lendemain, la lecture des *Ressources de Quinola* se fit au foyer.

Léon Gozlan, dans son ouvrage intitulé *Balzac intime*, a rapporté un détail exact au sujet de cette lecture. L'auteur de la *Comédie humaine* ne nous lut que quatre actes de sa pièce; le dernier, le cinquième, n'était ni composé ni écrit. Mais cela ne l'embarrassa pas; il nous raconta cet acte, puis le fit au cours des répétitions. Le négoce par Balzac des billets de la première représentation des *Ressources de Quinola* est également exact. L'avant-veille de la première, il se tenait dans l'arrière-salle d'un petit café de la place de l'Odéon, s'occupant du débit des billets, négociant des places, des entrées, car, au théâtre, la consigne était de répondre que toute la salle avait été louée d'avance.

Les répétitions de *Quinola* furent laborieuses, compliquées. Sur la scène, Balzac se démenait, gesticulait, criait, comme un beau diable dans un bénitier; avec lui, jamais le texte n'était définitif; il effaçait, raturait, recommençait des bouts de dialogue, des passages, des scènes : il refit même un acte en entier.

Enfin, le 19 mars 1842, eut lieu la première de *Quinola;* pour des causes que vous connaissez, la représentation fut agitée, tumultueuse. Du parterre et des galeries supérieures — après le premier acte — partirent des sifflets, des imitations de cris d'animaux.

Cependant la pièce était amusante, pittoresque, et pas mal construite. La vérité est que Balzac avait contre lui, au théâtre, la critique dramatique et la majorité des journalistes.

Presque tous les soirs — pendant les représentations — Balzac venait à l'Odéon; il s'informait des péripéties de la soirée. Très amical, très courtois avec

ses interprètes, il causait volontiers avec eux, notamment avec Bignon et moi. Dans *Quinola*, Bignon jouait le rôle de l'inventeur Fontanarès; c'était un grand bel homme, très décoratif en scène; de plus, très loquace. Balzac aimait causer avec lui; moi, dans l'entretien, j'étais plutôt auditeur.

Un soir, après la chute du rideau, le grand romancier nous demanda de lui faire la conduite jusqu'à son logis.

Bien entendu, nous acquiesçâmes à la demande; après avoir descendu vers les quais, traversé la Seine, et franchi des rues diverses, nous atteignîmes la rue des Tournelles. Arrivé devant la porte d'une maison plongée dans l'obscurité, Balzac tira de sa poche une clé passe-partout.

— Me voilà rendu au logis, nous dit-il; au revoir, et merci de votre bonne compagnie.

Un autre soir, il nous fit pareille demande de conduite vers sa demeure.

Mais, à notre grande surprise, nous vîmes Balzac, au lieu de se diriger vers les quais, s'engager dans la rue de Vaugirard. Nous le suivîmes, causant toujours, mais sans lui faire d'observation sur ce changement d'itinéraire; à la fin, Bignon ne put s'empêcher de dire :

— Monsieur de Balzac, il me semble que nous ne prenons pas précisément le chemin de la rue des Tournelles?

— N'importe, je vais tout de même chez moi, répondit l'écrivain en souriant.

Et, après être entré dans la rue de Sèvres, vers le milieu de la voie, il s'arrêta devant la porte d'une haute maison :

— Me voilà chez moi, nous dit-il; et observant sur nos visages une nuance de surprise, il ajouta :

— Actuellement, j'ai quatre domiciles à Paris; de cette façon, en quelque endroit que je me trouve, je suis toujours à proximité d'un de mes logis.

Six ans plus tard, Balzac nous retrouva, Bignon et moi, dans la troupe du Théâtre-Historique, à l'époque de la *Marâtre*. Hostein, le directeur officiel du théâtre, avait accueilli avec empressement ce vigoureux drame, et bien qu'on fût en pleine période révolutionnaire, il fondait de légitimes espérances sur l'ouvrage.

Cependant Balzac se montra moins au Théâtre-Historique qu'il ne s'était montré autrefois à l'Odéon. Il avait confié à Hostein, qui était un metteur en scène de premier ordre, la direction des répétitions de son drame. Mes camarades et moi, pénétrés de la haute valeur de l'ouvrage, nous apportâmes à son étude tout notre zèle, toute notre ardeur, et le soir de la première — 25 mai 1848 — ainsi qu'aux représentations suivantes — l'interprétation de la *Marâtre* apparut au public et à la critique absolument parfaite.

Elle l'était en effet, Lacressonnière et sa femme se montrèrent excellents, pleins d'ardeur et de passion dans les rôles de Ferdinand et de Gertrude; Mlle Maillet fut une Pauline tout imprégnée d'énergie et de tendresse contenue, très pathétique aux endroits émouvants du drame. Mlle Maillet était, à la ville, une jolie personne; elle boitait légèrement, mais, sur la scène, cette petite imperfection n'apparaissait pas. Déjà, au Théâtre-Historique avant la *Marâtre*, elle avait joué d'une façon intelligente le rôle de Mme de Sauve dans la *Reine Margot*. Mathis, qui faisait le général de Grandchamp, était un vieil acteur, arrivé au bout de sa carrière, sachant bien son métier, et très aimé sur le boulevard. Il donna à son rôle une grande allure de vérité; le spectateur avait sous les yeux le type bien reconstitué d'un vieux de la vieille, resté opiniâtrément fidèle au culte de l'empereur.

Je jouais le rôle de Godard, j'avais étudié mes effets, et cherché à bien mettre en relief la rondeur, la jovialité, la suffisance du personnage. Ainsi j'obtenais toujours un effet de rire, lorsque le général de Grandchamp m'appelant « Godard », je répondais aussitôt « Godard de Rimonville » avec l'accent, la conviction d'un hobereau de province qui ne veut rien perdre de son importance.

Alexandre Dumas — alors le véritable directeur du Théâtre-Historique — s'intéressa beaucoup au drame de Balzac et seconda activement Hostein dans les études de mise en scène; il voulut donner à son illustre confrère une hospitalité digne de son nom et de son œuvre.

Intéressé par l'évocation du nom d'Alexandre Dumas, cité au cours de l'entretien, nous demandâmes à l'excellent comédien :

— Comment êtes-vous entré en relation avec l'auteur des *Trois Mousquetaires*? A la suite de quelle circonstance avez-vous fait partie de cette célèbre troupe qui jouait au Théâtre-Historique en 1848, et dont tous les artistes ont laissé un nom aimé, un souvenir populaire?

— Pendant mon passage à l'Odéon, j'avais joué dans la reprise de deux drames de Dumas : *Christine à Fontainebleau* et *Thérésa*; la circonstance attira son attention sur moi. Plus tard, à la création du Théâtre-Historique, j'allai trouver le romancier qui habitait alors le château de Monte-Christo, et je le priai de m'engager dans sa troupe d'artistes.

Ceci se passait en 1847.

Dumas, en collaboration avec Paul Meurice, venait de composer un *Hamlet*, d'après Shakespeare. Un essai de représentation du drame se fit sur le théâtre de Saint-Germain. On me confia le rôle de Polonius. Dumas, satisfait de l'épreuve, me donna une lettre pour Hostein, où il lui recommandait de me prendre

[illegible]

[illegible]

— [illegible]

— J'accepte tout de même, répondis-je.

[illegible] au Théâtre-Histo-rique. J'eus des rôles dans tous les beaux drames [illegible] Mousquetaires, je créai le personnage de Planchet, [illegible] Dans cette [illegible] jouait en deux soirées, je figurais le contremaître Pénélon. Quel souffle, quelle puissance, quelle passion couraient à travers ces drames! Et comme ces vaillants artistes, appelés Mélingue, Laferrière, Clarence, Lacressonnière, Saint-Ernest, Colbrun, se trouvaient bien à l'unisson des sentiments qu'ils exprimaient! En ce qui me concerne dans cette glorieuse phalange, de mon mieux, je tenais ma partie. Je dois dire que mes appointements de début avaient été augmentés. Toutes ces circonstances m'avaient donné une belle admiration, une grande sympathie pour Alexandre Dumas. Aussi, quand, plus tard, la malechance s'abattit sur le Théâtre-Historique, je fus au nombre des quelques artistes qui ne voulurent pas demander la mise en faillite de l'auteur de *Monte-Cristo*. Celui-ci me sut gré de cette preuve de tact et de sympathie.

— Je suis sensible à ton procédé, me dit-il; je te promets de te payer intégralement.

Et en effet, avec le temps, par petits acomptes, il me régla toute sa dette.

Je me rappelle une anecdote amusante à propos d'un de ces règlements. Dumas m'avait assigné un rendez-vous pour me donner un acompte de quarante francs, je me trouvais avoir besoin de cette petite somme pour le paiement d'un billet. Au jour fixé, je me rends chez le grand romancier qui habitait alors le boulevard Beaumarchais.

— Mon ami, me dit Dumas aussitôt que je fus en sa présence, ton attente va être trompée; je suis en mal d'argent, et à mon grand regret, je ne puis rien te donner aujourd'hui.

— Eh bien, monsieur Dumas, répondis-je, ce sera pour une autre fois.

Et je restai à causer avec lui pendant quelques instants. Voilà qu'au cours de notre entretien, un coup de sonnette se fit entendre, et la servante vint dire que M[lle] Sarah Félix demandait à voir le maître de céans.

— Faites entrer, répondit Dumas.

Puis, me poussant dans une pièce voisine de son cabinet, séparée par une simple portière en tapisserie :

— Toi, passe par là, et attends, fit-il : cette visite te sera peut-être utile.

La visiteuse était Sarah Félix, la sœur de la grande Rachel, appartenant elle-même au théâtre; elle venait voir Dumas pour s'informer si celui-ci travaillait vraiment à un drame, destiné à un théâtre du boulevard, et dans lequel un rôle lui avait été promis.

Le romancier répondit qu'il s'occupait en effet de cet ouvrage, et que le rôle destiné à la comédienne se présentait bien. Puis, à la fin de l'entretien, il dit avec cette bonne humeur qui lui était familière :

— Ma [illegible] je suis absolument gêné aujourd'hui, n'aurais-tu pas deux louis à me prêter pour quelques heures?

Aussitôt l'artiste, d'une longue bourse de soie, tira deux louis :

— Vous ne désirez pas davantage ? demanda-t-elle.

— Non, cette petite somme me suffit pour le présent.

A travers la portière d'étoffe qui séparait les deux pièces, j'avais entendu l'entretien et vu la scène.

A peine Sarah Félix partie, Dumas m'appela :

— La visite de la sœur de Rachel aura été opportune pour toi, me dit-il en riant.

Et il me tendit les deux louis.

— Part à deux, monsieur Dumas, répondis-je en riant aussi.

Et je ne pris qu'un seul louis.

Après le récit de cette anecdote qui peint bien un des côtés du caractère du romancier populaire, l'entretien retomba sur Balzac; puis Barré alla chercher dans sa bibliothèque la brochure de la *Marâtre* et le manuscrit des *Ressources de Quinola*.

Avec intérêt et curiosité, nous regardâmes les deux documents; sur la première page de la brochure de la *Marâtre* se montre une dédicace de Balzac à l'artiste. L'écriture est un peu grosse et semble tracée avec une plume d'oie.

Quant au manuscrit des *Ressources de Quinola*, il est écrit en large anglaise, et non en ronde, comme le sont aujourd'hui les manuscrits de théâtre Sur certaines pages, dans les marges, se trouvent des rectifications, des annotations de la main de Balzac, qui rendent infiniment précieux ce document.

L'entretien terminé, nous nous retirâmes, remerciant vivement le sympathique comédien de la courtoisie de son accueil, et de la communication de ses souvenirs sur l'auteur de la *Comédie humaine*.

GABRIEL FERRY.

CHOSES ET AUTRES

Les carrières libérales.

Les battues auxquelles se livre la police de M. Lépine par ces belles nuits d'été, nous ont révélé à quel point s'augmente l'encombrement des carrières libérales.

On savait déjà qu'une foule de dilettantes et d'amateurs, possédant quelque fortune, introduisaient partout une concurrence irrésistible. Ils n'ont pas à s'inquiéter du rendement pécuniaire de l'art où s'exerce leur fantaisie. Les gens de talent et de labeur, trop pauvres pour donner leur travail à aussi bon marché, succombent dans cette lutte inégale. Le barreau, la médecine, la littérature, regorgent d'esprits très distingués et de ventres creux.

L'entrée de chaque état est surmontée, comme les omnibus par les jours de pluie, de l'écriteau redoutable « Complet ».

Cependant, parmi ces carrières, il en restait encore une, et la plus libérale de toutes, dont l'accès était facile, du moins on le croyait : c'était celle de vagabond. A son tour elle est envahie par les bourgeois amateurs et la concurrence s'y fait terrible comme dans les carrières les plus diplômées.

Sans compter les crises gouvernementales ni les crises de nerfs qui ont été souvent le contre-coup des premières chez les femmes des jeunes ministres, nous avions la crise du livre, la crise du théâtre, et combien d'autres! Il faut y joindre désormais la crise du vagabondage.

La police vient de capturer un amateur du plein air, possédant 6000 francs de rente, qui avait élu domicile sous le pont d'Austerlitz. C'était, naturellement, le vagabond le plus distingué et le plus répandu. Au train qu'il menait, non seulement il ne faisait aucun bénéfice, mais ses revenus y passaient. Chaque matin, après sa toilette au bord de la Seine, il prenait un fiacre, se faisait conduire au bois de Boulogne. Dès neuf heures, on était sûr de le rencontrer aux ronds-points les mieux fréquentés. Il prêtait son aide aux amazones qui perdaient leur chapeau ou leur équilibre, et toutes celles qu'il sortit d'embarras eurent à se louer de sa galanterie exquise. Il refusa plus d'une fois les quelques pièces de monnaie qu'on lui tendait, n'acceptant, en toute récompense, que de poser ses lèvres sur le bas d'une robe ou sur la pointe d'une bottine.

A midi, autre voiture pour se rendre à la Bourse ; le spectacle du péristyle et de la corbeille l'amusait. Il savait par le menu l'escompte et le change, le secret des fluctuations des valeurs ; il lui arriva de donner à des banquiers, ses amis, des indications précieuses, sans daigner jamais en tirer profit pour lui-même. Un léger déjeuner lui suffisait sur un banc ombragé du Palais-Royal, qui servait de lit pour la sieste après avoir servi de table. Il restait là, tranquille, jusqu'à cinq heures. Généralement, il dînait au Bois. Il parcourait à pas comptés l'avenue des Acacias, poussait de temps en temps jusqu'au chalet de la Cascade, où il prenait son quinquina, et s'en venait ensuite dîner dans un massif écarté, par les soins d'un grand café mondain, qui lui expédiait, dans plusieurs cornets de papier gris, un repas toujours recherché.

Une tournée à la porte des théâtres couronnait une journée si bien remplie : il aimait à serrer la main aux confrères, que les nécessités de l'existence oblige à ouvrir les portières et à crier les programmes de la soirée. Enfin, s'étant acquitté de tous les devoirs de sa profession, il hélait quelque fiacre errant dans la nuit, et, la conscience satisfaite, il rentrait à son pont d'Austerlitz.

Notre vagabond dilettante ne se livrait pas à ses multiples occupations sans changer de costume. Il avait soin de varier ses habits selon les jours et les circonstances. Les journaux ont raconté qu'il avait mis en dépôt une valise complète à la consigne de la gare du Nord, et qu'il s'était assuré un cabinet de toilette extrêmement ingénieux par un abonnement à un chalet de nécessité du voisinage. Il y rédigeait sa correspondance ; il projetait d'y faire installer le téléphone et même un modèle tout nouveau, dit-on, de théâtrophone, auquel il avait collaboré, lorsque les agents de M. Lépine ont mis fin brutalement à sa carrière.

—

Dans de telles conditions de confortable, la vie errante est la plus délicieuse des existences. Mais, il faut le dire bien haut, c'est une usurpation sur les droits des moins fortunés, de ceux que Vallès peignit d'une touche ineffaçable. Ses héros n'ont pas de rentes ni de nécessaire de toilette à la consigne. Ils courent Paris six heures durant, à pied, en quête d'un camarade, d'un événement extraordinaire, d'une révolution, d'un duel où ils seront témoins, et qui leur procurera le hasard d'un déjeuner.

On leur a donné une coiffure trop grande : elle leur entrerait jusqu'aux épaules : ils sont obligés de la tenir à la main pendant des mois et des années ; ou bien, c'est « un chapeau qui bat de l'aile et qu'on doit prendre à deux mains, par le tuyau, pour présenter ses civilités ». Les chaussures sont des souliers de bal ou des bottes de pêcheur. « J'en ai connu, dit Vallès, qui ont ainsi traversé la vie, en voisin, en pantoufles et en cheveux. »

Et les nuits sous la pluie, dans la boue, quand une crue de la Seine a couvert les berges et supprimé l'accès des ponts! C'est alors qu'une arrestation est la

bienvenue et que le vagabond va avec joie coucher au poste! Cette suprême chance, les dilettanti maintenant la lui arrachent. Plébéiens et patriciens se disputent l'entrée du violon. Le passage à tabac, inventé tout exprès pour apaiser les douleurs des rhumatisants sans fortune, le passage à tabac lui-même, ce massage du peuple, est brigué par l'aristocratie.

Vous le voyez, c'en est fait de la dernière carrière, qu'embrassèrent tant d'esprits vraiment indépendants. Le vagabondage a fermé ses portes aux petites bourses. Il est perdu pour la démocratie. La population laborieuse de Paris doit en faire son deuil et se rejeter, sans arrière-pensée, sur ces arts de l'industrie et du commerce que l'Université persiste encore à regarder comme inférieurs et qui sont, après tout, la vraie force des nations.

L'hôte.

On a beau être d'un naturel sociable et accueillant, on n'en pousse pas moins un soupir de satisfaction, quand l'invité qui est venu s'installer trois semaines chez vous a repris le train avec ses bagages.

Tant que dure sa présence, on se ferait scrupule de murmurer tout bas: « Dieu, qu'il est embarrassant! » Une fois parti, après les dernières protestations qu'il n'a causé aucun embarras, au contraire, et qu'on sera toujours heureux et flatté, etc. ; alors, on lâche la bride à sa rancune. On se remémore tous les ennuis éprouvés. On lance à la poursuite du gêneur, qui est hors de leurs atteintes, la meute aboyante des injures.

Madame visite la chambre en désordre, trouve que l'ami a singulièrement défraîchi le linge et fait un scandaleux gaspillage de bougie. Monsieur, élevant un flacon à la hauteur de ses yeux, mesure de combien a baissé le niveau de « sa vieille fine. »

Cette petite comédie est plus ou moins apparente selon le train de maison, mais elle se reproduit, à des degrés divers, dans tous les ménages.

Aujourd'hui la République calcule à combien lui revient la visite d'un vice-roi de la Chine. On parle d'un million, dont cent mille francs pour l'hôtellerie, ce qui met la journée à plus de cinquante mille francs, l'une dans l'autre, sans les faux frais. Le chiffre est honnête et je comprends que les contribuables en soient émus.

Les reporters indiscrets se sont mis à remuer de fond en comble les appartements du Grand-Hôtel. Ils inspectent les tentures, comptent les taches et les accrocs, supputent l'usure des fauteuils et la valeur des assiettes cassées. On veut savoir à quel point un vice-roi doit être malpropre et peu soigneux pour laisser des notes d'hôtel de 50 000 francs par jour.

Au moins le sacrifice nous rapportera-t-il quelque récompense ? Un cadeau, une marque de savoir-vivre. Je lis fréquemment, pour entretenir mon urbanité naturelle, un précieux traité de civilité qui ordonne au célibataire d'envoyer à la maîtresse de maison chez qui il a dîné un *ananas sur pied* ou *un homard en vie*... Li-Hung-Tchang saura-t-il reconnaître l'hospitalité française en nous offrant, un de ces jours, un homard ou un ananas?

Les diplomates affirment que nous n'aurons pas à regretter le million dépensé pour recevoir dignement un homme qui faillit être empalé par son souverain, avant de nous arriver en extraordinaire ambassade.

Mais qu'importe? Ce n'est pas l'habitude en notre pays de pleurer sur la nappe salie et sur les verres cassés. On en parle pendant un jour, afin d'avoir la satisfaction de se prouver à soi-même qu'on a du linge et de la vaisselle ; puis on s'empresse de tout réparer pour faire honneur à de nouveaux hôtes qui coûteront davantage.

Décentralisation.

Nous l'avons déjà dit, la première forme de décentralisation serait, à ce qu'il semble, de laisser les gens du Nord et du Midi ordonner leurs fêtes selon leur goût et se payer les plaisirs qui leur conviennent. Mais si la loi prétend régler jusqu'aux amusements, vous assemblez en vain les fonctionnaires les plus considérables dans un salon du Louvre pour préparer un projet d'émancipation locale. C'est un vilain plaisir, à notre avis, que celui de voir couler le sang des bêtes, et, si cette inclination se propage en France aujourd'hui, il ne nous semble pas que ce soit un bon signe. Mais c'est depuis le jour où le gouvernement a entrepris d'empêcher « les courses de taureaux » dans les pays où elles n'avaient jamais cessé d'être en usage, qu'elles ont commencé à se répandre de proche en proche, à gagner jusqu'à nos villes du Nord et à s'infiltrer dans des contrées qui n'avaient jamais connu ce spectacle.

Charmant résultat, et d'ailleurs naturel, de l'abus des réglementations maladroites. Aujourd'hui on veut immoler le taureau, non pour le pur attrait d'un spectacle poignant, mais aussi pour faire une niche au pouvoir. C'est une des formes de l'opposition locale et une démonstration par où la Provence veut témoigner de l'individualisme de son génie. A Marseille les tendres señoritas toreras s'étant excusées de ne pas donner aux taureaux le coup de la mort, les Marseillais ont fait un autodafé du cirque tout entier. Peu s'en est fallu qu'on ait flambé aussi le commissaire, martyr du dogme de la centralisation administrative. « Ah! mon bon, dit un Marseillais à un Espagnol, nous allons vous apprendre ce que c'est que des corridas ! »

JEAN-LOUIS.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Il y a un an, M. Hanotaux était ministre des Affaires étrangères. Les patriotes de la Chambre, j'entends ceux qui font du patriotisme une sorte de carrière et qui brandissent sans cesse leur drapeau comme une enseigne, n'étaient pas contents de lui. On lui reprochait d'avoir accepté l'invitation de l'Allemagne à l'inauguration du canal de Kiel et de s'être mal engagé dans l'extrême Orient, à la suite de la Russie et avec l'Allemagne, pour obtenir une revision du traité de Simonosaki imposé par le Japon à la Chine. Il fut interpellé à la Chambre. M. Hanotaux fit résolument tête à ses adversaires. En même temps qu'il leur expliqua que la France invitée aux fêtes de Kiel, comme toutes les autres puissances, n'avait pu répondre par un refus qui eût été un acte d'hostilité à une démarche de simple courtoisie internationale, il exposa plus longuement les origines de l'action commune qui se poursuivait en extrême Orient. Ses déclarations furent complètes et précises. Elles touchaient à un point trop délicat pour être laissées au hasard de l'improvisation : il les avait écrites. Tous les mots avaient été mûrement pesés, et pour leur donner plus de netteté encore il y avait introduit une dépêche qu'il avait adressée à M. de Montebello, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, pour être communiquée au prince Lobanoff. Il y donnait à la Russie l'assurance qu'elle pouvait compter sur la France, qui savait être fidèle à ses *alliances*.

Le grand mot était lâché. Il fit balle non seulement en France mais dans toute l'Europe. Les dissertations et les commentaires allèrent bon train — en Angleterre et dans les journaux de la Triplice surtout. En Russie, les journaux, même les organes officieux et presque officiels, se bornèrent à reproduire les déclarations de M. Hanotaux sans les commenter. Il n'y eut naturellement aucun démenti, et quelques jours après le tsar envoyait à M. Félix Faure le grand cordon de Sainte-Anne.

On ne s'y trompa guère. C'était bien la consécration indirecte de la révélation de M. Hanotaux. Mais il resta pourtant encore quelques incrédules. Il ne doit plus y en avoir beaucoup aujourd'hui. Nicolas II, empereur, tsar et autocrate de toutes les Russies, va venir officiellement faire une visite au président de la République française.

Par une heureuse coïncidence du jeu de la bascule parlementaire, c'est le ministre des Affaires étrangères qui eut la bonne fortune d'annoncer cette alliance, peut-être parce qu'il avait contribué à donner cette forme définitive à ce qui n'avait été jusque-là qu'une entente un peu indécise, qui se trouvera à côté de M. Félix Faure pour recevoir l'hôte illustre et l'auguste allié que la France tout entière s'apprête à fêter comme elle n'aura jamais fêté personne et comme elle ne fêtera jamais que celui qui lui rendra ses provinces perdues.

Celui qui nous les a prises, qui a fait la guerre pour nous les prendre, l'irréconciliable ennemi dont la haine intransigeante nous poursuivra jusqu'en son tombeau, le prince de Bismarck qui, il y a quelques jours encore, protestait contre la participation de l'Allemagne à l'Exposition de 1900, parce que nous n'avons pas accompagné notre invitation d'une nouvelle ratification du traité de Francfort, s'il fait un retour sur lui-même, pourra se demander si cette alliance de la France et de la Russie n'est pas un peu son œuvre, et si la visite de Nicolas II à Paris n'est pas la conséquence directe du Congrès de Berlin.

Le jour où le prince Gortschakoff, désabusé et humilié, rentrait à Saint-Pétersbourg après avoir été forcé de signer un traité qui enlevait à la Russie tout le fruit d'une guerre heureuse et qui n'enrichissait que ses rivaux, l'Allemagne avait irrévocablement perdu l'amitié de la Russie. Du jour où M. de Bismarck signa avec le comte Andrassy l'alliance austro-allemande, il imposait à la Russie le devoir de se pourvoir ailleurs, et la forçait à tourner ses regards vers la France. Il a eu sans doute comme une vision de la faute qu'il avait commise lorsque les accents de la *Marseillaise* qu'Alexandre III, tête nue et debout, avait écoutée à bord d'un cuirassé français à Kronstadt, firent tressaillir toute l'Europe stupéfiée. S'il eût encore tenu le gouvernail, peut-être eût-il alors réussi, en changeant son fusil d'épaule, en retournant complètement ses batteries, peut-être eût-il tenté et, qui sait, réussi même à ramener la Russie, bien qu'Alexandre III ne fût pas d'une pâte bien malléable : mais son maître lui avait arraché ce gouvernail pour le confier à un général qui n'avait ni sa perspicacité ni son cynisme ; M. de Caprivi ne comprit pas que si le rapprochement de la France et de la Russie rétablissait, comme il le disait, l'équilibre européen, c'était au détriment de l'Allemagne, au profit de laquelle cet équilibre avait été détruit. D'autres le comprennent sans doute aujourd'hui, et j'imagine que dans ce château de Wilhemshohe où l'Allemagne victorieuse internait il y a vingt-six ans le vaincu de Sedan, Guillaume II et le prince de Hohenlohe ont dû parler du voyage de Nicolas II à Paris plus encore que du règlement des affaires de Crète.

La prolongation de l'insurrection en Crète reste pourtant la grosse préoccupation actuelle de la di-

plomatie européenne, avec, aussi, les conséquences qui peuvent en découler en Macédoine et ailleurs.

Le comte Goluchowski, qui ne craint pas les responsabilités et qui ne demande qu'à se mettre en avant, avait proposé de proclamer le blocus de la Crète, et de le faire surveiller par les flottes des six grandes puissances. La proposition, dans cette forme, avait l'inconvénient de se présenter comme ayant pour objet de laisser carte blanche à la Turquie pour écraser les insurgés. Ce n'est évidemment pas ce que voulait le ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, mais, en y mettant un peu de mauvaise volonté, l'Angleterre a affecté de lui prêter ces abominables desseins qui allaient précisément à l'encontre du but que s'étaient primitivement proposé les puissances, d'empêcher le massacre des chrétiens. Elle ne demandait évidemment qu'une occasion, un prétexte pour s'isoler du reste de l'Europe (cela lui a si bien réussi en Chine), et elle s'est retirée sans même demander d'explication. Simple tactique pour se faire bien venir en même temps de la Grèce et de la Turquie. A la première elle disait : « Vous voyez bien que nous sommes seuls à ne pas vouloir laisser massacrer vos frères », à la seconde : « Nous sommes vos seuls vrais amis, car le blocus européen de la Crète serait un empiétement sur les prérogatives souveraines du sultan. »

Il faut pourtant bien arriver à faire quelque chose, car, en attendant, Crétois et Turcs continuent à s'entretuer, et toute question d'humanité mise à part, il y a urgence : l'agitation macédonienne est un avertissement assez significatif. La proposition Goluchowski, abandonnée d'abord par suite de l'attitude de l'Angleterre, va probablement être reprise, mais avec une importante modification. Le blocus ne serait plus qu'une action accessoire et l'on n'y aurait recours qu'en cas de nécessité absolue. L'Europe imposerait son intervention bienveillante aux deux parties, pour faire cesser les hostilités d'abord et ensuite pour trouver un *modus vivendi* entre la Crète et la Turquie. Si le blocus est proclamé, ce sera pour empêcher aussi bien l'arrivée dans l'île des renforts turcs que des expéditions helléniques, et non pas pour laisser aux troupes d'Abdullah-Pacha, que la Porte avait promis de rappeler et qui commande toujours la garnison, le loisir de mitrailler les chrétiens candiotes.

L'Angleterre serait invitée à prendre part à cette action commune. Si elle refuse, on se passera d'elle. On l'a déjà fait, et on ne s'en est pas mal trouvé du tout. On peut continuer.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'HOMME DEVANT LES ALPES, par *M. Charles Lenthéric* (1). — M. Charles Lenthéric est chrétien. La pensée qui ressort de ses derniers livres est bien l'homme, mais la précaution *oratoire* qu'il prend ne lui sert peut-être qu'à mieux escalader le ciel. Voltaire a beau être convaincu par lui d'irrévérencieuse erreur sur les *jours* tant controversés de la Bible, que M. Lenthéric trouve encore le moyen de rattacher par des calculs hypothétiques à la science moderne, l'ingénieux écrivain, qui fait tant d'honneur, au savant corps des ingénieurs, n'en propage pas moins, par sa plume élégante, des sciences jusque-là tenues secrètes et hiéroglyphiques qui ébranlent quelque peu les vulgaires données. C'est un Fontenelle mieux armé que l'autre, ayant à sa disposition les compétences spéciales à l'homme du métier. Tout ce qui peut concourir à l'agrégation de son œuvre est rassemblé par lui dans une sorte d'encyclopédie de la dernière heure, où sont pétries les matières de haute spécialisation scientifique, qui viennent donner de la consistance à son livre. Viollet-le-Duc, qui fut un grand reconstructeur du passé et un esprit généralisateur des plus modernes, savait tirer parti, et de sa propre main, de tous les arts, de toutes les industries, et jusque des clairs de lune, capables de contribuer à l'effet d'une flèche, d'un rempart ou d'un château. M. Lenthéric est un esprit pratique de cet ordre, qui met à contribution toutes les connaissances humaines pour l'édification d'un monument littéraire durable.

Son nouveau livre, *l'Homme devant les Alpes*, qui suit de si près *le Rhône*, est la continuation de cette méthode scientifique qui présidait déjà au précédent. L'auteur pose ses assises dans le ciel, d'abord, où il semble facile de le suivre, tant la lecture en est compréhensible et assimilable. Mais l'analyse est plus compliquée pour qui n'est pas familier avec un genre de démonstration où il faut marcher pas à pas et qui prête à développements. Nous n'avons retenu que des clartés de ce magique spectacle, où nous remontons à l'origine de toutes choses terrestres et *sublunaires* (comme disait Sainte-Beuve). L'œil donc fixé sur les projections astronomiques qui ressortent moralement, pour nous, du livre de M. Lenthéric, nous voyons tout au début notre système solaire briller, à l'état d'énorme nébuleuse, au sein d'une de ces mers de lait appelées Voies lactées, et qui forment ceinture autour de bien d'autres cieux que les nôtres, « dans ces profondeurs incommensurables d'où la lumière, malgré sa prodigieuse vitesse, ne nous arrivera jamais, parce qu'elle mettra un temps éternel pour franchir des espaces infinis ». Puis, peu à peu, la grosse masse moléculaire, à force de se consumer, se désagrège.

Les anneaux qui s'en détachent gardent leur force de rotation et continuent à graviter et à briller autour d'un noyau primitif, réduit, passé à l'état de disque, et qui n'est désormais « qu'une étincelle perdue dans les dix-huit millions d'étoiles que la lunette d'Herschell per-

(1) Un vol. in-8°, à la librairie Plon et Nourrit, rue Garancière, 8.

mettait déjà de découvrir dans notre Voie lactée. » C'est peu pour notre soleil si incandescent.

La terre [illegible] âme, comme si elle était un être animé et vivant, fut l'un de ces anneaux, — un morceau de soleil, — suspendu dans l'espace par la loi de gravitation, — d'abord nébuleuse, puis soleil, aujourd'hui planète (car toute planète est un soleil éteint). Ce sont les trois phases par lesquelles passe tout corps sidéral avant de devenir lune, puis météorite. Cette dernière et la cinquième, c'est la mort. Dieu merci! nous n'en sommes pas encore là.

Nous ne descendrons pas maintenant aux enfers. L'hypothèse d'un feu central, quoique admissible, n'est pas prouvée. Les éruptions de volcans, les tremblements de terre, les évents, dont le fond des mers est criblé, indépendamment des trous de cheminée sans feu toujours béants sur le plateau de la fontaine de Vaucluse, témoignent surtout du travail incessant du globe et de son instabilité permanente, attestés par tous les géologues. Rien n'est immuable dans la nature, tout s'effrite, même les Alpes et M. Lenthéric donne un démenti au dicton populaire : Ferme comme un roc. Il démontre au contraire que rien n'est plus sujet à s'ébouler.

Il [illegible] expliquer la présence de ces hauts et âpres reliefs qui hérissent la surface du globe. Ils auraient été produits, lors des dernières convulsions terrestres, par de formidables plissements, semblables à ceux d'un aérostat qui se gonfle; avec la différence que l'aérostat se déplisse, tandis que la terre aurait gardé ces depressions, parties quelquefois du fond des mers. Il en résulte que les coquillages fossiles qu'on trouve au sommet des montagnes ne prouvent pas que la mer se soit élevée à cette hauteur mais que c'est le rocher qui a subi la poussée et émergé.

L'histoire et l'archéologie ont à gagner autant que les sciences proprement dites au livre de M. Lenthéric. Il embrasse tant de sujets qu'il faudrait les débrouiller tous et les suivre un à un. Nous devons pourtant nous borner. La terreur religieuse qu'inspiraient les Alpes aux peuples envahisseurs, et dont Hannibal lui-même eut à garer ses soldats, est l'objet d'une page philosophique sur le sentiment qui faisait considérer « les hauts sommets des montagnes, couronnés de neiges éternelles, perdus dans l'espace inaccessible, gardant dans la région des tempêtes leur immuable sérénité et entourés de nuages d'où s'élançaient à la fois les torrents, les avalanches et la foudre, comme des temples supérieurs de divinités redoutables ». Aussi s'en détournaient-ils d'autant plus que l'obstacle était infranchissable. M. Lenthéric nous paraît moins rationnel dans la préface de son livre, où il a l'air de croire que « la Toute-Puissance qui dirige le monde » mit exprès les Alpes comme un obstacle sur le chemin de l'homme « pour exciter ses efforts et stimuler son énergie ». Lui qui fait toujours la part de l'hypothèse quand les preuves manquent, ne donne pas la raison de celle-ci, qui aurait occasionné le plissement dont il a été question plus haut. Dans notre simplicité d'esprit, nous croyons que l'homme s'est frayé un chemin comme il a pu dans la nature, selon les penchants et les versants qui lui étaient le plus favorables, et nous n'en [illegible] thérie, que nous citerons pour finir :

« L'Arye est la terre sainte des premiers âges. C'est sur ce sol sacré qu'a pris naissance la grande famille indo-européenne ou japhétique; c'est de là que sont partis les différents rameaux qui se sont successivement développés et étendus en suivant d'une manière générale la direction du couchant. Cette Arye primitive, dont les légendes dominent les plus anciennes traditions de l'Inde et de la Perse, comprenait tous les hauts plateaux situés entre l'Oxus et le Tanaïs d'Asie (l'Iaxartas). C'était à peu près la région du Turkestan et de la grande Boukharie. Gaels, Galls ou Gaulois, Scythes, Cimmériens ou Kymris, [illegible]. Sicanes ou Sicules, Galates, Sigynnes, peut-être même Ibères et Ligures ne sont que des branches issues du même tronc... Les grands courants continentaux qui ont poussé toutes ces races de l'Asie vers l'Europe ont été à peu près les mêmes et peuvent se résumer en deux principaux, l'un vers le nord, par la vallée du Dniéper, l'autre vers l'ouest, par l'Eridan ou l'Ister, notre Danube moderne. Toutes ces migrations avaient dans le principe pour objectif, indépendamment d'un vague désir de conquête et de l'attrait de l'inconnu, le commerce de l'ambre des mers glaciales et celui des métaux que l'on recueillait presque à fleur de terre dans le Caucase et dans l'Oural. Ce commerce de l'ambre associé à celui de l'étain fut à lui seul le grand mobile de la navigation phénicienne. L'ambre était recueilli sur les bords de cet Eridan primitif qui, d'après Hérodote, devait se jeter dans le grand Océan qu'on appelait la « mer brumeuse », aux limites de la terre... »

Les Alpes auraient empêché en ce temps-là ces caravanes de se rendre à la foire de Beaucaire ; mais le Rhône lui-même est délaissé pour la Seine, et le rendez-vous des nations se donne maintenant aux Champs-Élysées et au Champ-de-Mars... pacifié.

[illegible]

ACTES DE LA COMMUNE DE PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION, publiés et annotés par *Sigismond Lacroix*, tomes I, II et III; [illegible] propos de cet important ouvrage, en cours de publication dans la collection inaugurée en 1889 par le Conseil municipal, que M. Aulard écrivait récemment :

« Je ne recommande pas seulement cette lecture aux érudits, aux spécialistes. Le grand public y trouvera son profit et son plaisir, et je m'étonne, soit dit en passant, que la presse, si attentive à tant de niaiseries, reste muette sur les travaux de l'érudition historique actuelle, dont ce recueil est un des bons spécimens. C'est surtout de la part de la presse républicaine que ce silence est affligeant : c'est pourtant l'honneur de la République d'avoir suscité ce mouvement historique, d'avoir impartialement publié ses propres annales. Pourquoi faut-il que, seuls ou presque seuls, quelques organes réactionnaires signalent au public la collection de la Ville de Paris ou celle du ministère de l'Instruction publique? »

Pas plus que notre éminent confrère, nous ne nous soucions de répondre à ce pourquoi. Il doit suffire à la *Revue Bleue*, dût-elle, hélas! être confondue avec les

[illegible] n'avoir pas [illegible] et de [illegible].

M. Sigismond Lacroix [illegible] connu comme publiciste, comme [illegible]. Il a élaboré pour Paris un projet d'[illegible] pas sans doute n'a pas abouti [illegible] constitutionnel et administratif que la République [illegible] de résoudre tôt ou tard. Il l'a traitée d'ailleurs avec infiniment plus de tact, de [illegible] et de modération pratique que ne le supposent ceux pour qui le seul nom de Commune est un épouvantail. Sans abandonner le terrain brûlant de la politique, il s'est mis à étudier les origines révolutionnaires du droit communal de Paris. Est-ce une raison pour nous défier de l'historien? Oui, en principe, tant la polémique a usé et abusé de l'interprétation du passé. Non, mille fois non, en fait, car nul historien de profession ne sait mieux que M. Sigismond Lacroix se défier de lui-même, c'est-à-dire de toute autre passion qui ne serait pas celle de la vérité.

Le fond même des volumes parus n'est autre chose que la réimpression exacte et intégrale d'un texte officiel aujourd'hui presque introuvable, publié à Paris en 1791 sous ce titre : *Recueil des procès-verbaux de l'Assemblée générale des représentants de la Commune de Paris*, du 25 juillet 1789 au 8 octobre 1790. A partir de cette dernière date, les procès-verbaux ont cessé d'être régulièrement imprimés, et le manuscrit en a disparu dans l'incendie de l'Hôtel de Ville en mai 1871. M. S. Lacroix aborde en ce moment la partie de beaucoup la plus difficile de son œuvre, c'est-à-dire la reconstitution aussi parfaite que possible des actes de la Commune à partir du 8 octobre 1790. Nul n'est mieux préparé que lui à entreprendre une aussi lourde tâche, précisément par la méthode rigoureusement et minutieusement explicative qu'il a suivie dans ses premiers volumes. Chaque procès-verbal de séance est accompagné d'éclaircissements où sont résolues la plupart des difficultés que présente le texte, et où celles qui ne sont pas résolues sont indiquées avec une conscience encore plus rare et plus méritoire. L'on ne saurait songer ici à donner une analyse qui ne serait qu'une table des matières. L'on ne saurait non plus résumer les *Introductions* à la fois si brèves et si pleines par lesquelles débute chaque volume : elles renferment en effet la matière de tout un ouvrage, et demanderaient bien plus, pour être goûtées et comprises de tous, à être développées qu'à être abrégées. Mais il me sera permis, et je crois que c'est l'essentiel, de donner un exemple de la méthode et de la bonne foi de l'auteur.

Dès la première séance de l'*Assemblée des représentants de la Commune de Paris* (25 juillet 1789), il est question d'une lettre de Bailly, datée de l'avant-veille, dans laquelle, s'adressant directement aux soixante districts, il leur exposait les inconvénients du régime anarchique auquel Paris se trouvait réduit depuis la prise de la Bastille, et leur demandait de lui adresser des délégués pour rédiger et présenter ensuite à la ratification des assemblées primaires un plan d'organisation municipale. Cette lettre avait dû être annexée au procès-verbal de la première séance, mais elle n'avait pas été imprimée dans le recueil de 1791. M. S. Lacroix mentionne dès son premier éclaircissement les vaines recherches qu'il a faites pour en retrouver le texte, et les divers moyens qui permettent d'y suppléer (t. Ier, p. 14-15). Mais voici qu'un heureux hasard fait entrer à la Bibliothèque Carnavalet un exemplaire imprimé de ce document capital, revêtu de la signature autographe de Bailly : M. Lacroix a pu l'insérer (p. 407) à l'occasion d'une séance (30 août) au cours de laquelle le maire de Paris y fait allusion. Les personnes qui ont quelque idée ou quelque habitude des travaux d'érudition n'ignorent pas que ces bonnes fortunes n'arrivent qu'à ceux qui savent revenir sur leurs pas, et ne se consolent pas trop aisément d'une lacune bien constatée.

Avec le tome II commence l'histoire de la deuxième municipalité, qui siégea du 18 septembre 1789 au 8 octobre 1790; le tome III s'arrête d'ailleurs à la séance du 4 février 1790. Les éclaircissements abondent en détails curieux, instructifs, et dont plusieurs n'importent pas seulement à l'histoire administrative ou communale, mais à l'histoire générale. A mesure que s'affaiblissent le sens et l'énergie politiques au sein de l'Assemblée constituante, la démocratie parisienne tend à s'affirmer plus nettement. Elle n'a pas abdiqué entre les mains de ses mandataires. Dans les grandes circonstances, elle se prononce et agit directement. En décembre 1789, la Constituante eut à décider la grave question du régime électoral. Le côté droit proposait que l'électorat ne fût accordé qu'aux Français qui payeraient un marc d'argent (60 livres) de contributions directes. Grégoire, Pétion, Mirabeau, Robespierre, combattirent cette motion : « Accordez donc, s'écria Robespierre, cent fois autant de droits à celui qui a cent mille livres de revenu qu'à celui qui en a mille ! » Or Paris s'émut vivement de cette tentative censitaire, qui devait d'ailleurs aboutir quant au principe, dans la loi du 22 décembre 1789 et dans la constitution du 3 septembre 1791. « D'eux-mêmes, dit M. Lacroix, les districts prennent l'initiative, se convoquent les uns des autres, nomment des commissaires, se réunissent au comité de Saint-Jean-en-Grève, puis à l'Archevêché, arrêtent leurs résolutions, et, laissant de côté la représentation officielle de la Commune, s'en vont, le 3 février, porter directement à l'Assemblée nationale la première *Adresse de la Commune de Paris dans ses sections*. » Ce mouvement spontané, aussi intéressant par la forme sous laquelle il s'est produit que par l'occasion qui l'a suscité, est mis en lumière pour la première fois par M. Sigismond Lacroix. Ainsi les dernières lignes du tome III vérifient l'idée que l'auteur exposait avec tant de force dès l'introduction du tome Ier : Paris ne veut être pendant la Révolution ni une fédération de districts ou de sections découpées au hasard dans son territoire, ni une ville administrée d'en haut, même par des élus, toujours prêts à se transformer en maîtres. Son idéal est le gouvernement direct.

H. Monin.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 34167

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE — TOME VI 22 AOUT 1896.

LA POLITIQUE

M. Alglave a repris avec une vigueur nouvelle sa campagne pour le monopole de l'alcool. Voilà quelque quinze ans qu'il lutte. Il nous rappelle M. Naquet défendant le divorce : même conviction, même persévérance. Réussira-t-il comme a réussi M. Naquet? Peut-être ; et déjà on discute sérieusement de tous côtés ce qui semblait d'abord un paradoxe.

Il faut dire que les faits plaident pour M. Alglave.

D'une part, nous voyons le parlement qui s'épuise à discuter la réforme de l'impôt sur les boissons : en attendant que cette réforme aboutisse, — si tant est qu'elle doive aboutir jamais, — il est démontré qu'une partie de l'alcool fabriqué en France échappe au fisc.

D'une autre part, les médecins, les hygiénistes nous signalent les progrès de l'alcoolisme : ils nous font toucher du doigt, dans des statistiques vraiment effrayantes, le péril qui menace l'avenir de notre race.

Là, c'est la fraude ; ici, l'empoisonnement.

Alors, M. Alglave vient nous dire : Pourquoi ne pas donner à l'État le monopole, non de la fabrication de l'alcool, mais de la rectification ? Rien de plus simple : l'État achèterait l'alcool brut aux fabricants, puis, l'ayant rectifié, le vendrait aux débitants. Au point de vue de l'hygiène, tout danger supprimé ; au point de vue fiscal, la fraude réduite au minimum.

Remarquez que la fameuse question des bouilleurs de cru, qui a fait échouer jusqu'ici tous les projets de réforme de l'impôt sur les boissons, serait facile à résoudre avec le système de M. Alglave.

Aujourd'hui, si vous parlez de toucher au privilège des bouilleurs de cru, on vous dit : « Comment! voilà un paysan qui vit sur son lopin de terre, et il n'aura pas le droit de distiller les produits qu'il récolte, d'en faire de l'eau-de-vie qui sera consommée par lui et les siens! » — Vous trouvez l'argument juste ; vous maintenez le privilège, et, à côté de cet honnête paysan, il y a le voisin, qui, sous prétexte de bouilleur de cru, fait commerce de son alcool et s'arrange pour ne pas payer les droits.

Avec le monopole, de deux choses l'une : ou le producteur consomme son alcool, et alors il est parfaitement libre ; — ou il le vend, et, dans ce cas, l'État le lui achète, comme il achète l'alcool de tous les distillateurs grands ou petits.

C'est précisément la question d'achat par l'État qui me paraît le point le plus délicat : ceux qui suivent avec attention et sympathie les études de M. Alglave peuvent souhaiter qu'il insiste sur cette partie de son système, qu'il donne au besoin des exemples et des chiffres.

Et maintenant, que produirait le monopole de l'alcool? Un supplément de recette que M. Alglave évalue à 800 millions. Chiffre exagéré, dira-t-on. Soit ; réduisez ce chiffre du quart, de la moitié, si vous voulez : vous aurez toujours de quoi équilibrer le budget et faire des dégrèvements qui importent.

D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'une réforme fiscale : alors même que le Trésor ne devrait rien y gagner, on pourrait encore demander le monopole dans l'intérêt de la santé et de la moralité publiques.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

UNE PROTECTRICE DE LA RÉFORME

Renée de France, duchesse de Ferrare.

I

Que nous considérions son attitude vis-à-vis des lettres et des arts ou son rôle politique, la fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, la sœur de la reine Claude et la belle-sœur de François Ier, se montre à nous comme une figure des plus effacées. Mais la protectrice de Calvin et de Marot, l'amie de Marguerite de Navarre et de Vittoria Colonna, la mère et l'éducatrice des filles chantées par le Tasse, mérite-t-elle de se perdre dans la pénombre du passé? N'a-t-elle pas le droit, cette vaillante fille de France, de demander que l'histoire impartiale examine ses aspirations, ses efforts, ses luttes viriles? C'est ce qu'a compris un esprit généreux, auquel nous devons déjà plus d'une savante et suggestive étude sur la Renaissance, M. Emmanuel Rodocanachi, l'historien de Cola di Renzo et de Stefano Porcari, ces infortunés martyrs de la liberté romaine (1). Sans parti pris comme sans pédantisme, avec un sincère amour de la vérité et une impartialité qu'il n'est pas toujours facile de sauvegarder au milieu de tant de conflits, M. Rodocanachi s'est dévoué à une tâche qui avait tenté dans les dernières années le pasteur Jules Bonnet et M. Fontana (2). Le volume qu'il nous donne est un livre de bonne foi, plein de traits de mœurs, de détails pittoresques et piquants, où se trouvent saisies sur le vif les passions des partis.

A coup sûr, il n'y a pas eu entente entre M. Rodocanachi et l'auteur de *Louise de Savoie et François Ier* (3), ou Mme Coignet, quand elle retraçait l'histoire de la Réforme française (4). Et cependant comme ces trois œuvres magistrales, consacrées chacune à d'autres héros, écrites chacune sous une inspiration différente, s'emboitent bien, si je puis ainsi dire, l'une dans l'autre; comme elles se complètent à souhait! Ce sont là rencontres de bon augure pour l'essor des études historiques dans notre pays; elles prouvent qu'à côté de l'indépendance des idées, il y entre comme un instinct de discipline.

Renée était la dernière fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Née à Blois le 25 octobre 1510, elle connut à peine ses parents, puisque sa mère mourut en 1514 et son père en 1515. L'enfant fut d'une rare précocité : elle avait « un esprit tout de feu, et devint sage et spirituelle à un âge où les autres ont peine à écrire. »

Un délicieux petit livre d'heures, conservé à la bibliothèque de Modène, nous montre, en des miniatures aussi naïves que charmantes, Renée dans l'extrême jeunesse, se livrant aux exercices de dévotion : agenouillée, les mains jointes, devant un prie-Dieu ou les mains croisées sur la poitrine, devant le Christ qui s'avance vers elle, les pieds nus, le front ceint du nimbe. Le visage est quelque peu écrasé, le menton bas, les mâchoires fortes, les yeux clignotants, le nez retroussé. mais je ne sais quelle expression de ferveur fait oublier toutes ces pauvretés.

Par la suite, les traits s'accentuèrent, mais dans le sens de la sécheresse. Un crayon de la collection du duc d'Aumale à Chantilly reflète cette âme sans élan, mais si profondément loyale. C'est une physionomie ingrate; au front et aux tempes pauvres, aux cheveux rares, lissés sans art, aux yeux sans vivacité, au nez comme atrophié; seule la bouche, petite et pincée, offre une singulière expression d'entêtement. Renée ne mentit pas à ces pronostics : « *data fata secuta* ».

Comment les microbes d'hérésie pénétrèrent-ils dans l'âme de la jeune princesse? Sa mère, Anne la Bretonne, était l'orthodoxie en personne; elle souffrit cruellement des démêlés de Louis XII avec Jules II. Dirons-nous, avec son dernier biographe, que Renée « ne ressemblait à Anne que par la ténacité et guère autrement, que la mère était dévote, que la fille ne fut rien moins qu'une catholique convaincue »? L'assertion serait téméraire : Renée fut aussi dévote qu'Anne; elle ne fut pas moins sectaire, moins ardente; mais elle le fut d'une autre manière. Les catholiques auraient-ils d'aventure le monopole de l'intolérance?

Aucun indice ne permet de supposer que la future duchesse de Ferrare fut dès lors accessible aux idées de révolte contre l'Église, quoiqu'elle fréquentât Lefèvre d'Étaples, partisan déclaré des novateurs, et que la cour, François Ier et Louise de Savoie en tête, fût en coquetterie avec les huguenots. Tout au plus si ces fréquentations déposèrent dans son esprit quelques germes qui ne se développèrent que longtemps après.

Bien que traitée en fille de France, la position de Renée à la nouvelle cour était des plus fausses : Louise de Savoie et François Ier ne songeaient qu'à l'éloigner, en la plaçant comme un pion sur l'échiquier politique : « Rarement fille, dit M. Rodocanachi, fut plus souvent fiancée et plus souvent défiancée. »

(1) [illegible] *Renée de France, duchesse de Ferrare*. Paris, Ollendorff, 1896.

(2) M. Fontana [illegible] 1893).

(3) [illegible]

(4) [illegible] *civiles. Catherine de Médicis et François de Guise*. Librairie [illegible]

Le futur Charles-Quint fut, une année durant, son promis; le duc de Savoie, puis le fils de l'électeur de Brandebourg, le connétable de Bourbon, le roi de Portugal, Henri VIII d'Angleterre, tour à tour, entrèrent en lice. Que de marchandages honteux pour l'amour-propre de la princesse, si tant est qu'on lui fit l'honneur de les lui communiquer! Que de profonds calculs et de savantes manœuvres autour de cette chétive enfant! Le jeune roi, — cet écervelé, peint au naturel par M. de Maulde et, en dépit de tout, si sympathique, — retrouvait, à l'occasion, le secret d'une réserve qui lui était peu familière; il faisait également montre, par boutades, d'une tendresse qui n'avait certainement rien que de platonique. En fin de compte, ce fut celui des princes italiens qui maintenait le plus résolument l'alliance française, l'héritier présomptif du duché de Ferrare, le fils de Lucrèce Borgia, qui l'emporta.

II

Le mariage de Renée avec Hercule d'Este avait été célébré le 28 juin 1528, à la Sainte-Chapelle; le 16 septembre, les nouveaux époux se mirent en route pour l'Italie; il ne leur fallut pas moins de trois semaines pour gagner Lyon, et le 1er décembre seulement, ils firent leur entrée à Ferrare. Renée avait alors dix-huit ans. Détail curieux : ce bas-bleu, qui savait tant de choses, n'entendait pas un traître mot d'italien.

Ces intrusions de princesses françaises tournaient mal d'ordinaire en Italie. Comment concilier la générosité, la candeur, l'ardeur, qui leur étaient propres avec la culture supérieure et l'absence de préjugés qui caractérisaient la patrie de la Renaissance! Au contraire, la plupart des princesses italiennes qui venaient se fixer de ce côté-ci des monts surent par leur pratique des artifices de la diplomatie se conquérir une situation prépondérante. Renée en fit la double expérience, de ce côté-ci comme de l'autre des monts, avec les membres de la famille d'Este, comme avec sa nièce par alliance Catherine de Médicis.

Il fallait que le caractère de la jeune étrangère fût fortement trempé pour qu'elle résistât aux séductions de la cour de Ferrare, la plus raffinée qui fût en Italie; une cour où avaient brillé Lucrèce Borgia, Bembo, l'Arioste, le Titien! Ou plutôt, les tendances opposées n'aboutissent-elles pas au même résultat, à ce point que l'anémie finit par ressembler à l'énergie! Nature peu expansive, portée à la discussion intime et à la sécheresse, Renée n'eut aucune peine ni, partant, aucun mérite, à échapper à l'étreinte de la Babylone italienne.

L'état d'âme de cette population, la mieux organisée, au point de vue social, de toute l'Italie, celle qui a fourni à l'illustre penseur suisse Jacques Burckhardt le type du gouvernement « parfait à l'instar d'une œuvre d'art », cet état d'âme, dis-je, s'éclaire d'une lumière nouvelle, grâce aux patientes et impartiales investigations de l'historien de Renée. Nous apprenons d'abord à connaître une cité réglementée à outrance, et où rien n'est livré à l'arbitraire, ni au hasard : le souverain a tout prévu, la quotité des impôts, — la *Steuer-Kraft* — aussi bien que la somme d'indépendance ou d'initiative à laisser à chaque citoyen. Et cependant, en dépit, ou plutôt en raison, des édits et des ordonnances, il n'y a pas de ville où les esprits manifestent autant de curiosité, où ils se plaisent à ce point à jouer avec le feu. Aussi bien, pourquoi les princes d'Este ont-ils fondé une université! Et pourquoi fournissaient-ils à ses discussions un aliment sans cesse renouvelé par leurs révoltes contre les souverains pontifes dont ils étaient les feudataires!

Le respect pour la cour de Rome une fois ébranlé, les dissidences religieuses se produisent de toute nécessité. Ferrare devient un des foyers d'opposition les plus actifs; elle donne le jour, non seulement à Savonarole, que l'on a souvent considéré comme le précurseur de Luther et de Calvin, mais encore à la tendre et ardente Olimpia Morata, qui a mérité d'être appelée la Muse de la Réforme. J'ai hâte d'ajouter qu'à peine éclairés sur le danger, ses souverains firent taire leurs intérêts dynastiques devant l'intérêt supérieur de l'Église et déclarèrent aux novateurs une guerre acharnée.

Ces tentatives — il serait plus exact de dire ces velléités — italiennes de réforme sont encore insuffisamment connues, et je m'accuse, pour ma part, de n'en avoir pas tenu suffisamment compte dans mes précédents travaux. Mon excuse est dans cette circonstance qu'il s'agit de revendications émanant de quelques esprits d'élite, et non d'un mouvement populaire. M. Rodocanachi a mille fois raison de dire que l'Italie, terre de discussions, a produit beaucoup d'hérétiques et pas d'hérésie. Quelle étude attachante que ces conflits entre les croyances du passé et les révélations imposées par les sciences physiques et naturelles, par l'histoire, l'archéologie, la philologie, et qui mieux est, par les méthodes de raisonnement empruntées à l'antiquité; puis le contraste entre les vieilles théories de détachement et de mortification et les séductions d'un siècle d'affranchissement, de richesse, d'épicurisme!

Longtemps avant Luther et Calvin, Savonarole avait rêvé une réforme, mais limitée aux abus de l'Église et qui ne touchât en rien aux dogmes. Ce programme, que les Florentins mirent en pratique, plusieurs années durant, eût pu suffire à la rigueur;

la Papauté se montrait toute prête à l'adopter. S'il est certain que la corruption du clergé avait, à ce moment, atteint à ses dernières limites en Italie (aussi bien d'ailleurs qu'en France, en Allemagne, en Angleterre), ne savons-nous pas d'autre part que les représentants de l'Église, depuis les évêques, les chefs d'ordre, les cardinaux, jusqu'aux papes, ne furent pas les derniers à dénoncer et à flétrir les scandales? On trouvera, dans l'ouvrage de M. Philippson, une longue série de protestations émanant d'Adrien VI, du cardinal J.-P. Caraffa et de bien d'autres (1).

Il y avait un abîme entre le redressement des abus, tel que l'entendaient ces catholiques fervents, tel que l'avait formulé Savonarole, tel que le préconisa le Concile de Trente, et la réformation des dogmes, telle que la prêchaient, en Italie, Valdez, en Allemagne, Luther, en Suisse, Zwingle, en France ou en Suisse, Calvin. Si les novateurs procédaient avec tant de hardiesse, c'est qu'ils avaient la prétention de s'appuyer sur les enseignements de la primitive Église chrétienne; leur ambition était d'opérer dans le domaine religieux une renaissance analogue à celle à laquelle les lettres et les arts avaient dû leur renouvellement. Mais rien de plus facile que de relever les nombreuses contradictions entre leurs théories et celles des Pères de l'Église, voire des apôtres. C'est ainsi que l'Église des premiers siècles favorisait le célibat, recommandait le jeûne, croyait à la vertu du signe de croix, à celle des reliques, invoquait les saints. Luther, au contraire, pour ne citer qu'un exemple, affirmait qu'une relique de saint Pierre ou de saint Paul ne valait pas mieux que la charogne d'un voleur pendu au gibet (2).

Bientôt la passion théologique s'en mêlant, les novateurs perdirent de vue la réforme de la discipline, le relèvement des mœurs, pour se perdre dans les minuties théologiques : des flots d'encre et de sang coulèrent pour ou contre le dogme de la transsubstantiation ou de la remémoration pure et simple, du salut dû à la grâce ou du salut obtenu par les œuvres!

Quel orgueil, quelle audace, pour opposer ainsi un programme personnel à un ensemble de dogmes et de traditions représentant les aspirations de quinze siècles! Désormais ce ne fut plus une Église qui entra en lutte avec une Église : ce fut une série de chapelles qui se dressa en face du colosse romain, et encore, ces chapelles étaient divisées entre elles : zwingliens, luthériens, calvinistes. Elles s'anathématisaient alors qu'il eût fallu s'unir en un effort commun. On ne s'explique pas comment Luther, cet esprit si puissant et si fécond, ait pu sacrifier à de telles subtilités.

Mais des chercheurs au courant des instincts et des habitudes de cette époque si complexe me font part de leurs doutes : si les réformateurs n'avaient pas soulevé de tels problèmes, eussent-ils suffisamment intéressé les masses pour les détacher de l'Église? Il s'agissait de les émouvoir, de les passionner, en touchant aux mystères les plus redoutables de notre foi; il s'agissait d'opposer à tant de négations des affirmations nouvelles capables de remuer les cœurs et d'enflammer les imaginations.

Assurément, au point de vue — tout utilitaire — de la propagande, de tels calculs se justifient. Mais je n'en persiste pas moins à croire qu'en tenant à ce point compte des exigences des fidèles, les réformateurs ont restreint leur mission et amoindri leur rôle.

En tout état de cause, l'Église catholique se montrait plus conséquente avec elle-même; elle faisait preuve d'une logique plus rigoureuse que ces révolutionnaires qui s'arrêtèrent si souvent à mi-chemin, selon la fantaisie individuelle de chaque chef d'école.

Et puis, en substituant ainsi la libre discussion à un corps de dogmes universellement acceptés, quelle arme les réformateurs ne devaient-ils pas fournir à leurs adversaires! Ils préparèrent une facile victoire à Bossuet pour le jour où il écrivit son *Histoire des Variations*.

III

Rien ne prouve que Renée fut accessible dans le principe à des pensées de révolte contre l'Église : elle se montrait, au contraire, très soumise au pape, dévotieuse, voire superstitieuse. Ne se fit-elle pas envoyer de Chartres deux chemises semblables à celles de la Vierge! Ne portait-elle pas toujours sur elle, en guise de relique, le cordon dont saint François de Paule s'était ceint les reins! Si, à la longue, elle se laissa gagner aux idées nouvelles (le terrain avait été quelque peu préparé par Lefèvre d'Étaples), ce fut par sympathie pour les huguenots français réfugiés à Ferrare. Et puis les siens, — Louis XII comme les princes d'Este — n'avaient-ils pas eu sans cesse à se plaindre des souverains pontifes?

L'exemple de Renée fournit un nouvel argument en faveur d'une thèse que je n'ai cessé de soutenir, à savoir que la Réforme a eu pour fauteurs les croyants, non les indifférents, qu'elle forme un indice de foi et non un indice d'irréligion. Comment a-t-on pu confondre les sectaires avec les sceptiques!

La mésintelligence avec son époux ne put que fortifier la jeune princesse dans l'esprit de révolte. Dès les premiers jours de leur union, Renée avait senti

(1) *La Contre-Révolution religieuse au XVIe siècle*, p. 7-9.

(2) Voyez, sur toutes ces contradictions, Hefele, *Beiträge zur Kirchengeschichte, Archäologie und Liturgik*, t. II, p. 58-70, Tubingue, 1864.

en elle je ne sais quelle sourde hostilité, tenant peut-être à la différence de nationalité, probablement aussi à la différence de race. Qu'était, en effet, le fils du duc de Ferrare au regard de la fille du roi de France? Peu à peu l'antagonisme des caractères, les divergences de vues dégénérèrent en une lutte sourde, menée des deux côtés avec une opiniâtreté et une science égales. Renée, dans ce conflit, ne fit pas toujours preuve d'une correction absolue. Elle n'hésita pas, — dans l'intérêt de ses convictions, — à susciter à son époux les plus graves embarras diplomatiques, allant jusqu'à provoquer l'intervention de l'étranger.

Une fois gagnée par les prédications des calvinistes, aucune force humaine ne réussit plus à la détacher de son nouveau *Credo*. En 1535 (c'est la date de l'apparition de Clément Marot à Ferrare), sa conversion était un fait accompli. En 1537, Vittoria Colonna, tourmentée, elle aussi, par le doute religieux, alla rendre visite à celle dont la renommée avait fait le point de mire de toutes les âmes troublées. La Papauté, qui commençait enfin à comprendre la gravité de la crise, répondit par les mesures les plus énergiques : nous en avons pour preuves les tentatives de Paul III pour réconcilier Charles-Quint avec François Ier, et la grande promotion de cardinaux de 1536, avec Sadolet, Aleander et Reginald Pole. Le pape de Genève, de son côté, déploya, non seulement un esprit d'autoritarisme, mais encore une fécondité de ressources, je devrais dire un talent d'intrigues, auxquels une intelligence moyenne telle que Renée ne pouvait résister. Le caractère en elle l'emportait sur l'esprit : il n'y eut persécutions qu'elle n'endurât pour la bonne cause; si elle cédait parfois devant la force, elle ne tardait pas, à peine redevenue maîtresse de ses mouvements, à affirmer sa foi avec plus de décision que par le passé. Son incarcération et sa comparution devant le Saint-Office (suivies, affirme-t-on, d'un semblant de rétractation) jetèrent sur elle comme une auréole de martyre.

La situation finit par devenir inextricable, intolérable. En lutte ouverte avec son mari, avec ses enfants, surtout avec son fils, le cardinal, tout-puissant à la cour de France, d'où lui venait tout son appui, tout son prestige, Renée n'eut plus qu'un parti à prendre, retourner dans son pays natal. Le 2 septembre 1560, elle dit à Ferrare un adieu qui devait être éternel.

Le départ de Renée, — cet exil peu déguisé, — ruina les dernières espérances du parti réformé en Italie. Le Concile de Trente venait de reprendre ses séances; bientôt la Renaissance, qui s'était développée à côté de la religion, se laissa confisquer par elle; la philosophie et la morale se subordonnèrent à la théologie. Victorieuse presque sans lutte, l'Église acheva son œuvre de pacification, pour ne pas dire d'oppression.

Seuls quelques esprits maladifs agitèrent encore les problèmes religieux. De ce nombre fut le Tasse; on a pu dire de lui que, « sa raison sombra dans le conflit douloureux entre les séductions de la Renaissance, dont il subissait encore tout le charme, et les scrupules de la contre-réforme dont il ressentait déjà toutes les terreurs (1) ».

Mais tandis que la vieille Italie, qui ne comptait plus assez d'esprits hardis pour rompre avec les enseignements traditionnels, préférait s'en tenir aux vérités reçues, la lutte se déchaîna, de ce côté-ci des monts, chez des nations plus jeunes et plus ardentes. L'exilée de Ferrare allait tomber en pleine guerre civile.

IV

Si Renée avait espéré trouver la paix dans sa seigneurie de Montargis, elle ne tarda pas à être cruellement déçue. Ballottée entre les partis extrêmes, — n'est-ce pas la destinée des âmes d'élite? — elle fut, ici comme là-bas, « une fleur de lis au milieu des épines » (Marot).

Son arrivée coïncidait, ou peu s'en faut, avec la disparition de François II, le roi fantôme. A la domination des Guises, à cette période de persécutions, dont l'histoire vient d'être retracée par Mme Coignet avec autant d'autorité que d'érudition, allait succéder, mais pour peu de semaines seulement, une ère d'apaisement : un instant, grâce à une des volte-faces si familières à Catherine de Médicis, les réformateurs purent se poser en maîtres. La duchesse de Ferrare crut de son devoir de se rendre à Saint-Germain, afin de se trouver à proximité de Poissy où se décidaient à ce moment les destinées de la religion nouvelle. Elle avait reçu, peu de temps auparavant, à Montargis, la visite d'un des principaux tenants du colloque, Théodore de Bèze, et avait choisi pour l'accompagner l'intolérant et fanatique pasteur Morel. Sa rencontre avec Jeanne d'Albret, qui était venue, elle aussi, prêter son appui aux novateurs, ne put que la confirmer dans son zèle. Son fils, le cardinal de Ferrare, qui alla lui rendre visite, la trouva « très ferme dans ses opinions et ayant grand regret de s'être laissée aller jadis à trop dissimuler ».

Tout semblait sourire aux réformés : leurs ministres étaient mieux accueillis à Saint-Germain que « l'eût été le pape s'il y était venu ». En plein château royal, ils prêchaient ouvertement le calvinisme et distribuaient les livres de propagande qu'ils avaient fait venir par charretées de Genève et de Lyon.

(1) [illegible]

Les deux partis ne pouvaient céder ; en dehors des divergences religieuses, il y avait, dans les intérêts matériels, trop de conflits pour que la cour et la nation acceptassent la loi qu'une minorité prétendait leur imposer. Une fois de plus, en lisant le volume de M. Rodocanachi, on voit combien il y avait d'arrière-pensées politiques chez les réformés français. Il est superflu de rappeler comment le colloque de Poissy fut dissous, sans avoir servi à autre chose qu'à creuser de nouveaux abimes et à raviver les haines.

De retour à Montargis, Renée résolut de passer enfin de la contemplation à l'action. La visite de deux des orateurs du colloque, qui retournaient à Genève, les Italiens Pierre Martyr Vermigli et Francesco Porto, l'affermit dans ses projets belliqueux.

La fille d'Anne de Bretagne ne manquait ni d'esprit diplomatique, ni d'esprit d'organisation ; elle commença par mettre la main sur l'administration municipale, disposant à sa volonté des deniers patrimoniaux, faisant emprisonner et même pendre les récalcitrants. Après ces mesures, quelque peu arbitraires, on en conviendra, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour établir la Réforme dans la capitale, puis à Chartres, une des villes du douaire de Renée. Elle ne recula pas. Dès lors, une propagande aussi savante qu'habile favorisa les novateurs dans ce duché minuscule, transformé en arche sainte du protestantisme. Renée, toutefois, respecta les apparences, ménageant ou favorisant à l'occasion les partisans de l'ancienne foi.

Bientôt, aux rixes sans nombre dont Montargis était le théâtre, succédèrent les entreprises du dehors. Le propre gendre de Renée, le duc de Guise, lui annonça qu'il la ferait enfermer dans un couvent pour peu qu'elle persévérât dans ses errements. Si Charles IX se contenta, lors de son passage, de quelques promesses plus ou moins vagues, Guise, moins accommodant, ne tarda pas à recourir à la force pour réduire ce repaire de factieux. Une fois de plus Renée se révéla comme la digne fille d'Anne de Bretagne. Ne pouvant défendre sa capitale avec le peu de troupes dont elle disposait, elle s'enferma dans le château et, devant la menace d'un bombardement, fit cette fière réponse, digne de Catherine Sforza, la virago italienne du XV[e] siècle : « Avisez ce que vous entreprenez, car il n'y a homme en ce royaume qui me puisse commander que le roi, et, si vous en venez là je me mettrai la première sur la brèche pour essayer si vous serez si audacieux que de tuer la fille d'un roi, n'étant, au reste, si peu apparentée et si peu aimée que je n'aie moyen de me ressentir de votre audace jusqu'en votre lignée, voire jusqu'aux enfants du berceau. »

Devant une telle assurance, le lieutenant de Guise n'avait d'autre parti à prendre que de temporiser. La mort de son maître l'obligea, quelques jours après, à lever le siège et à se retirer. Renée, victorieuse, parut aux yeux de ses coreligionnaires comme une autre Judith, comme une autre Débora.

Non moins agitée et dramatique que les longues années de lutte passées à Ferrare, cette nouvelle période de la vie de Renée offre, aux yeux du psychologue, des problèmes infiniment plus curieux et plus attachants. Son séjour en Italie avait appris à la duchesse à dissimuler et à céder, sauf à reprendre, l'heure venue, le terrain momentanément abandonné. — C'est ainsi qu'en 1569 elle dut renvoyer d'un coup, de Montargis, 460 réformés. — Peut-être aussi les solutions radicales, scientifiques, répugnaient-elles à une époque si ondoyante et si policée. Toujours est-il que Renée maintint exactement ses relations personnelles avec sa famille de Ferrare, non moins qu'avec la cour de France. Que de conflits poignants dans ces échanges de politesse ! Mère d'un cardinal intransigeant, belle-mère de François de Guise, grand'mère d'Henri de Guise, le meurtrier de Coligny, tante de Catherine de Médicis, grand'-tante de Charles IX, quelle force d'abstraction, quels trésors de diplomatie ne fallut-il pas à cette hérétique militante pour plier ainsi sans jamais rompre ! Même vis-à-vis de Catherine de Médicis, sa politesse ne se dément pas. Charles IX meurt-il, Renée, dans la lettre de condoléance écrite à sa mère, lui remémore « la prudence et patience(!) accoutumées du roi, éprouvées en tant d'endroits ». La patience de Charles IX ! Décidément, Renée, qui avait tant d'empire sur elle-même, manquait d'esprit. Il eût fallu inventer une autre tournure et un compliment moins hypocrite.

Ce manque de tact n'est pas le seul dont la souveraine de Montargis se rendit coupable. Observatrice rigoureuse du protocole, elle ne comprenait pas que le nonce eût négligé de lui rendre ses devoirs, à elle hérétique avérée, et s'en plaignit amèrement !

Elle savait pertinemment, d'autre part, que sa qualité de princesse du sang lui assurait les privilèges les plus enviables. Tel était le respect qui s'attachait en ces temps à tous les membres de la famille royale que, même au milieu des horreurs de la Saint-Barthélemy, aucun énergumène ne songea à s'attaquer à l'hôtel qu'elle occupait à Paris ; elle put regagner, sans être inquiétée, sa résidence de Montargis.

Les dernières années de Renée favorisèrent à souhait la combativité qui formait sa qualité maîtresse. Comme si elle n'avait pas assez des luttes religieuses, elle assaillit le roi de revendications financières ; n'afficha-t-elle pas la prétention d'obtenir la moitié des biens meubles laissés par Louis XII et Anne de

Bretagne, des millions de livres tournois ! Il est vrai que ses dépenses excessives pour la restauration du château de Montargis dès 1570, son architecte Jacques Androuet du Cerceau y avait dépensé plus de 100000 écus), les pensions à ses enfants, les subsides à ses coreligionnaires, avaient épuisé son escarcelle. Désespérant d'obtenir justice pour elle-même, elle eut l'idée lumineuse de céder ses droits à sa fille Anne, la duchesse douairière de Guise : devant cette manœuvre d'une stratégie consommée, Charles IX transigea, mais le Parlement refusa de sanctionner la transaction, et Renée mourut, — le 15 juin 1575 — avant que le procès eût pris fin.

Cette vaillante fille de France, qui cherchait si ardemment la vérité et qui n'hésitait pas, une fois sa conviction faite, à tout sacrifier à son idéal, a droit, en dernière analyse, à notre estime, à notre sympathie, malgré la sécheresse et l'étroitesse de son esprit. L'opiniâtreté, elle la tenait de sa mère, Anne la Bretonne, et aussi quelques traces d'orgueil. Mais loin de se confiner, comme elle, dans je ne sais quel rêve dynastique, où les intérêts de la France n'occupaient qu'une place bien minime, elle alla d'évolution en évolution, monta de degré en degré, à travers mille épreuves, pour percevoir la lumière éternelle.

EUGÈNE MÜNTZ.

UNE CONVERSATION

AVEC M. ANTONIO FOGAZZARO

Si, de l'avis des critiques d'outre-monts, M. Antonio Fogazzaro est le seul romancier italien que l'on puisse, avec quelque apparence de raison, opposer à M. Gabriel d'Annunzio, sa position, en France, — il faut l'avouer et le déplorer, — est loin d'être encore aussi brillante.

Malgré l'approbation de juges très délicats, le *Mystère du poète*, que Mlle Gladès avait si joliment traduit, passé inaperçu. *Daniel Cortis*, ce roman cornélien comme l'a fort bien nommé ici (1) M. Paul Monceaux, réussit davantage. Mais les poésies de M. Fogazzaro d'un sentiment si pur, d'une inspiration si noble, vraiment lamartiniennes et par la simplicité de la forme et par l'élévation chrétienne de la pensée, nous ne les connaissons point, pas davantage que nous ne connaissons son premier roman, cette histoire de *Malombra*, compliquée comme un feuilleton du *Petit Journal*, et pourtant philosophique, psychologique, aussi pleine de choses et de dessous qu'un roman de Gœthe, — ni encore ces trois volumes très curieux, sinon définitifs, dans lesquels il s'est efforcé de montrer que les doctrines de l'évolutionnisme darwinien n'auraient rien de contraire à l'enseignement du dogme catholique. Il est vrai d'ajouter qu'Italien d'Italie par sa manière de penser, de sentir et même d'écrire, M. Antonio Fogazzaro nous semble d'un abord moins facile, moins engageant que M. Gabriel d'Annunzio, dont l'intelligence reste à proprement parler cosmopolite. Cependant, si l'on veut passer sur certaines habitudes de pensée et d'écriture, un abus de grands mots emphatiques, un sentimentalisme quasi germanique, et parfois, des développements un peu bien considérables pour notre impatience française, — on reconnaîtra, j'en suis certain, la haute valeur morale de cet écrivain qui est aussi un artiste expert, ayant une vision originale de la vie, et sachant la traduire en phrases parfaitement belles, dans des livres parfaitement purs. Chevalier moderne de la plume et de la parole, il a su, comme les chevaliers d'autrefois, marcher droit et fier, sans nul compromis aux succès passagers, vers le but élevé qu'il avait, dès la première heure, voulu et su donner à son action efficace de poète idéaliste, et d'écrivain catholique.

Ces mêmes qualités, aujourd'hui si rares, nous font tenir pour une œuvre supérieure l'intéressant et tragique roman de mœurs conjugales qu'il vient de publier, ce *Petit Monde d'autrefois* (1), dont les six cents pages compactes récompenseront et au delà la bonne volonté de ceux qui s'appliqueront à les lire. M. Fogazzaro m'écrivait, par fantaisie peut-être, que « ce roman lui avait paru horriblement long à écrire ». Je crois qu'il y travailla six ans. Il ne m'en voudra donc point de lui avouer que les deux cents premières pages au moins m'ont paru aussi « horriblement longues à parcourir ». Mais ensuite, une fois que Franco et Luisa sont enfin mariés, et dans quelles conditions ! (mariage secret à l'insu d'une grand'mère terrible), dès que M. Fogazzaro est entré dans le vif de son sujet, alors une sincérité communicative, une constante hauteur de pensée avec des coins charmants de poésie et de bienveillance, avec surtout un souffle ardent de patriotisme, empoignent le lecteur et lui font tourner les pages et les pages sans qu'il compte plus les heures qui s'écoulent.

A côté d'un roman de mœurs très plaisant et discrètement réaliste qui reproduit la vie des joueurs de cartes et des fumeurs de pipes de la Lombardie autrichienne de 1848, — M. Fogazzaro s'est plu à étudier un cas assez spécial de mésintelligence conjugale : Franco et Luisa se sont mariés par folie, à

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1896.

(1) [illegible]

l'encontre de la volonté de leurs parents. Leur bonheur à deux est bientôt devenu un bonheur à trois, — et je ne saurais dire assez combien charmante est la silhouette rieuse d'Ombretta Pépé. — Mais si Franco était bon catholique, Luisa pratiquait à peine. De là des discussions que les événements de la vie ont aggravées, — et la séparation se fera peu à peu entre les deux époux qui s'aimaient pourtant d'amour si tendre. Pour les réconcilier, et encore bien peu et bien mal ! — il faudra la mort de cette pauvre Ombretta Pépé et la perspective de Franco s'enrôlant dans l'armée piémontaise en 1853. Ici même j'ai regretté que M. Fogazzaro n'ait fait qu'indiquer la partie historique. C'étaient sans doute les vraies pages à écrire. Quoi qu'il en soit, *Le Petit Monde d'autrefois* m'a confirmé dans la sympathie toute particulière que j'ai vouée depuis des années à cet écrivain, que je continue cependant à tenir surtout pour l'auteur de *Daniel Cortis*.

Il devenait donc naturel qu'allant de Bologne à Venise, je fisse, à l'usage des lecteurs de la *Revue Bleue*, une courte halte à Vicence, puisque c'est dans ce petit chef-lieu de province que M. Fogazzaro s'est définitivement fixé. Au milieu de plaines riantes d'une fertilité merveilleuse, j'ai trouvé une cité endormie et charmante, dont le décor de grands arbres solitaires, de vieilles rues en colimaçon rappellerait tout à fait celui de certaines de nos petites villes de province. Vicence possède, comme la plupart des cités de la Vénétie et de la Toscane, nombre de palais remarquables. Ses environs sont beaux, d'une beauté plantureuse de pays heureux, où la vie doit être commode et les heures monotones, faciles et agréables. Plus rien ne subsiste des tragédies sanglantes de 1848. Il faut ouvrir des livres pour savoir qu'Autrichiens et Italiens combattirent ici, désespérément.

D'ailleurs, la contrée est trop souriante, l'horizon des collines trop calme ; l'esprit oublie le passé lointain, — nous sommes dans le royaume de la Paix et du Contentement.

Sans vouloir exagérer la théorie de l'influence des milieux, je ne pus m'empêcher de reconnaître que M. Fogazzaro était bien l'homme qui depuis de longues années habitait cette terre de repos. Dans l'intelligence de son visage, sur la franchise de son regard se reflétait la tranquillité bienfaisante de ces paysages. Dans sa personne tout entière, comme dans la bonne grâce de son accueil, jusque dans sa modestie si peu artificielle, on discerne l'état d'âme exempt d'inquiétude d'un gentilhomme campagnard, heureux de sa vie au grand air, aimant sa patrie, son « petit monde d'autrefois » et pour lequel les arts seront moins une passion avec ses cultes et ses haines qu'un délassement aidant à passer les mois d'hiver, les jours de pluie... Mais parce que ce gentilhomme est aussi un croyant, un catholique et qu'il sait que les œuvres de l'esprit ne vont jamais sans l'influence sociale, il a voulu soumettre son œuvre écrite à la haute direction, à la pensée infaillible auxquelles sa vie restait entièrement dévouée. Sous des dehors amènes, de courtoisie parfaite, on sent l'homme de valeur qui n'est point polémiste de nature, mais qui a, pourtant, ses idées parfaitement arrêtées et saura, à l'occasion, les défendre et les faire triompher. Sa bonne grâce n'est jamais le scepticisme aimable de ceux qui, par indifférence, adoptent, pour un instant, les théories de leurs compagnons de route ; elle serait plutôt l'urbanité parfaite d'une âme d'élite qui trouverait peu séant et contraire même aux vérités qui lui sont précieuses de les imposer sans discernement et sans discrétion.

Je songeais à ces choses, tandis qu'en *cicerone* expérimenté, M. Fogazzaro me montrait les curiosités architecturales de Vicence : l'élégante colonnade du palais Giulio-Porto, la masse imposante et un peu lourde de la *Basilica Palladiana*, surtout ce curieux *Théâtre olympique*, construit d'après les règles de Vitruve, avec la décoration fixe et l'orchestre en contre-bas. Dans son *Voyage d'Italie*, Gœthe le décrit. A propos du nom de cet homme qui a sans doute compris et pénétré plus de choses qu'aucun autre, nous nous étonnons de l'insignifiance, du manque d'informations de la plupart des livres écrits en français sur l'Italie. On va trop vite ; il ne suffit point d'avoir traversé un pays en *sleeping* pour le connaître. Avant qu'une ville vous livre son âme, il faut des mois et des mois de séjour. M. Fogazzaro ne ferait d'exceptions que pour les spirituelles lettres du Président De Brosses. Dans le voyage de Taine, les pages d'art sont aussi excellentes et il ne faudrait point oublier les délicates et délicieuses *Sensations d'Italie* de Bourget. « Quant à Stendhal, je ne le nomme point, me disait l'auteur de *Daniel Cortis ;* aucun Italien n'a connu l'Italie comme lui ; mais ce n'était pas un Français ; je le tiens pour mon demi-compatriote. » Enfin, il y a encore George Sand et ses *Lettres d'un voyageur* qui traduisent, en paroles exquises, toute la mélancolie de Venise et son inertie au soleil, parmi les lagunes brûlantes, et la beauté de sa mer d'argent dans la splendeur des nuits d'été.

A l'ombrage rafraîchissant d'arbres centenaires nous gravissions la route qui suit les arcades monotones du pèlerinage de la *Madone du Mont*. Peu à peu, l'horizon des campagnes se découvrait à nos yeux. Notre conversation devenait plus littéraire, et

naturellement, le *Petit Monde d'autrefois* nous occupa d'abord.

Bien loin de s'étonner des quelques réserves que je croyais devoir faire, M. Fogazzaro parut les admettre sans feinte complaisance : « D'ailleurs, m'avoua-t-il, je ne saurais assez vous répéter combien le succès de ce roman m'a surpris. Il est tellement spécial. Je l'avais écrit pour moi et les miens. Comme Manzoni le disait dans la préface des *Fiancés*, je croyais qu'il n'aurait jamais que vingt ou vingt-cinq lecteurs. Pendant les années où je me suis appliqué à l'imaginer, je m'amusais à reproduire ces menus détails de la vie, de la pensée d'autrefois. Mais que tout cela est loin de nous !... Et comment pouvais-je supposer que ces dialogues en dialecte vénitien et lombard pussent intéresser le grand public?... Pourtant, en quelques mois, voici que le chiffre d'éditions de *Daniel Cortis* est dépassé, — et le succès semble devoir durer. La presse italienne m'a généreusement traité; on m'a bien reproché quelques longueurs dans la seconde partie, mais, en somme, rien de grave, — et je n'ai à me plaindre de personne. »

Alors, discrètement, je cherchais à connaître les projets d'avenir : un autre roman dont pas une ligne n'est encore écrite et auquel il va rêver longtemps, des mois, peut-être des années. M. Fogazzaro ne travaille point vite ; il aime à méditer ses desseins ; et puis, il n'est pas homme de lettres, son temps ne lui appartient guère. En effet, sa position sociale lui imposait des obligations qu'il n'a pas cru devoir décliner, et il a même consenti à accepter des fonctions administratives. Ainsi, ce jour-là, une séance du Conseil municipal de Vicence qui devait avoir lieu le lendemain le préoccupait beaucoup ; à propos de je ne sais quel dissentiment surgi entre cléricaux et patriotes, il prévoyait que la lutte serait vive et peut-être orageuse. Enfin M. Fogazzaro aime à lire et à lire lentement, comme faisaient nos pères, qui n'avaient pas le malheur d'avoir, chaque matin, vingt journaux à parcourir. Ses conférences si remarquées sur les théories évolutionnistes lui font aussi un devoir de continuer à se tenir au courant. Ce sujet l'intéresse très spécialement; il est persuadé de la vérité de sa thèse et qu'avec le temps, on finira par reconnaître que, bien interprétés, le dogme catholique et l'hypothèse évolutionniste n'ont rien d'essentiellement contraire. D'ailleurs pour l'instant, le premier travail auquel il se consacrera et qui va l'occuper de longs mois sera une esquisse de l'œuvre et de la vie d'Antonio Rosmini. La petite cité trentine de Rovereto se prépare à célébrer, l'an prochain, le centenaire de cet illustre philosophe catholique dont elle eut l'honneur d'être la patrie. A cet effet, un groupe d'écrivains décidèrent de publier un volume : M. Fogazzaro a été chargé de l'étude générale, et le travail ne sera pas facile, l'œuvre de Rosmini étant considérable et réclamant beaucoup d'attention pour être bien comprise. « Mais, ajoute M. Fogazzaro, je suis content de cette perspective. Cette lecture me sera infiniment utile. On ne passe pas des semaines et des semaines dans l'intimité intellectuelle d'une âme aussi haute, d'une pensée aussi sûre que celles d'Antonio Rosmini sans en retirer un grand profit moral. »

* * *

Devisant de la sorte, nous étions parvenus au sommet de la colline ; le dôme et l'église de la Vierge miraculeuse élevaient devant nous leurs architectures sculptées. Alors, M. Fogazzaro me conta la grande vénération dont cette Madone était l'objet dans toutes les campagnes d'alentour. Aux fêtes patronales, l'affluence des paysans devient telle que la nef en forme de croix grecque ne saurait les contenir. Aussi les pèlerins restent-ils, dans l'allée, à l'ombre douce des vieux arbres, et, avançant sur le péristyle, le prêtre célèbre-t-il le saint sacrifice de la Messe sous la voûte du ciel, parmi les chants des oiseaux familiers. Peu de spectacles, paraît-il, sont plus impressionnants que celui de ce peuple agenouillé dans la poussière du chemin tandis qu'au soleil, le prêtre opère le miracle de la consécration. Tandis qu'en phrases imagées, M. Fogazzaro évoquait ce tableau de dévotion populaire, je sentis au ton plus respectueux de sa voix, à la gravité soudaine de son intéressante figure à laquelle les cheveux gris vont si bien, que ces choses étaient vraiment « sang de son sang et cœur de son cœur ».

Je devenais donc curieux de connaître son opinion sur la question romaine. Trouverait-il que la Maison de Savoie avait compromis ses destinées à vouloir absolument élever son trône au Quirinal, face à face du Vatican? — Estimerait-il qu'à parler selon la vérité des choses, c'était faire injure à Rome que d'oser la rabaisser à n'être que la capitale d'un pays, quand elle devait prétendre au rôle de capitale de la catholicité apostolique? — A mon extrême surprise, M. Fogazzaro ne défendit aucune de ces théories. « Non, Rome était et devait rester la capitale de l'Italie, cela n'admettait pas discussions ; aucun Italien, véritablement digne de ce nom, n'accepterait un autre état de choses. — Cependant l'an dernier, au discours du 3 mars et chaque fois que l'occasion s'en présentait, Sa Sainteté le Pape ne cessait de protester contre l'état présent, de répéter ses anciennes revendications? — « Sans doute, le pontificat n'admettra jamais la situation actuelle, du moins officiellement ; mais avec le temps et l'adoption sincère d'un régime

de franche liberté, il finira par s'en accommoder. Certes la *Loi des Garanties* a besoin d'être reprise dans un esprit plus large, plus conciliant, plus respectueux. Il y a, dans ce domaine, beaucoup de franchises à accorder et plus d'un pas à faire qui seront bien, certes, des pas en avant; mais sur la question même de Rome capitale, elle est tranchée, croyez-moi et définitivement. Pour nous autres Italiens, l'Italie sans Rome ne serait plus l'Italie. »

Comme je venais de passer deux longs mois à Rome où j'avais rencontré plusieurs personnalités intéressantes, je ne pus m'empêcher de lui raconter combien, d'année en année, la position de la Maison de Savoie me paraissait se modifier et dans un sens presque inquiétant pour ses futures destinées. Le roi soutenant M. Crispi et sa politique d'audace jusqu'à la dernière extrémité; la belle intervention du Saint-Père auprès du Négus, dans l'affaire des prisonniers d'Abyssinie, — ont eu, dans les cercles politiques de la capitale, un retentissement énorme, et, sans exagérer, il en est peu, s'il en est, qui estimèrent qu'en ces deux occasions, — et ce ne sont pas les seules, — le roi Humbert se soit montré à la hauteur de sa tâche. M. Fogazzaro m'interrompit : « Voyez-vous, me dit-il, c'est dans des questions pareilles surtout qu'il faut se garder d'établir l'état d'esprit de l'Italie comme vous établiriez, par exemple, l'état d'esprit de la France. Chez vous, la capitale donne à peu près le ton de la province. Un homme est-il tombé en défaveur à Paris, qu'il le sera bientôt à Marseille et à Lyon. Chez nous, au contraire, la capitale à proprement parler n'existe pas ; autant de centres, autant d'opinions. Il est possible qu'actuellement, la Maison de Savoie soit moins aimée qu'elle ne le devrait dans quelques provinces du nord, mais celles du midi lui sont dévouées, comme aux plus belles années de Victor-Emmanuel. Rome est plutôt la capitale historique, la capitale artistique de l'Italie moderne; la vie industrielle et intellec- de Milan est autrement active et Naples va chaque jour s'embellissant et s'agrandissant. Ces conditions rendent extrêmement difficiles et toujours un peu hasardeux les jugements synthétiques sur notre situation économique ou sociale. »

Cependant la littérature devait nous reprendre. M. Fogazzaro n'a-t-il pas fait œuvre d'artiste aussi? A propos de Bologne, qui le fatigue, le poète de *Miranda* me parla de M. Carducci, qu'il admire comme tout bon Italien, le tenant pour un des maîtres de la nouvelle littérature italienne. Alors, je lui expose mes difficultés, la beauté pour nous, si peu perceptible, de ces *Odes barbares* aux constructions plus compliquées que des *Odes* d'Horace, et combien cette poésie érudite me paraît sentir l'huile, car ce n'est point trop dire qu'il faille savoir par cœur la *Grande Encyclopédie* pour comprendre sans hésitation ces odes éminemment professorales. Puis sans transition, nous passons à Mlle Ada Negri; mais, comme M. d'Annunzio, à ce nom M. Fogazzaro se récuse, et pour caractériser d'une phrase son idée, il a cette formule plaisante : « Non, décidément, si M. Carducci sait peut-être trop de choses, Mlle Ada Negri n'en sait certainement pas assez. » Nous terminons sur ce sujet, en souhaitant que le mariage, qui vient d'être célébré, de la poétesse des *Tempêtes* avec un riche industriel piémontais attendrisse enfin l'amertume de ses revendications sociales et lui apprenne la douceur charmante des romances maternelles.

Ensuite nous en arrivâmes, c'était fatal, à l'auteur des *Vierges aux rochers* : « Vous connaissez mes livres, mes idées, ma profession de foi, et vous devez comprendre ce que je pense de la portée morale de cette œuvre et de tant d'audaces que je crois condamnables, que je désapprouve absolument. Mais, en dépit de ces réserves que je pose et maintiens très haut, quel artiste, quel musicien, si l'on peut parler ainsi, que M. Gabriel d'Annunzio!... C'est même son malheur, je le crois, d'être trop complètement, trop uniquement artiste. Tout ce qu'il veut il le peut. Si la fantaisie lui venait de composer demain un roman néo-catholique, je suis certain qu'il y parviendrait. Mme Serao m'a conté qu'autrefois, M. d'Annunzio avait commencé d'écrire une *Vie de Jésus*. Elle en connaissait le premier chapitre, — c'était merveilleux. Je n'en suis point surpris... *qualis artifex!... qualis artifex!...* »

D'autres noms, d'autres œuvres, furent encore nommés, en passant, M. Fogazzaro trouvait toujours de nouvelles paroles aimables, de nouveaux sourires bienveillants : M. Verga lui paraissait en progrès; les romans de M. Capuana l'intéressaient beaucoup, même ceux de M. Rovetta, même celui de M. Placci qu'à part M. Fogazzaro personne sans doute n'a jamais lu. Si M. Giacosa est son ami, M. Boïto n'est pas son ennemi... Bref, j'ai rencontré peu d'écrivains plus aimables, plus indulgents et pourtant moins complimenteurs. Il s'applique à discerner les qualités comme d'autres s'appliquent à grossir les défauts. Dans son cas, il n'y a pas ombre de jalousie personnelle, et cela est rare comme le merle blanc dans cette république des lettres qui mériterait plutôt de s'appeler anarchie.

Cependant les noms de MM. Giacosa et Boïto nous ayant engagés à parler du théâtre italien contemporain, je demande à M. Fogazzaro s'il n'a jamais songé, lui aussi, à écrire des pièces? Ses romans sont si dramatiques, d'action si touffue, *Malombra, Daniel Cortis, Un petit monde d'autrefois*, seraient d'excellentes matières à drames sombres et violents. Mais

tion. M. Fogazzaro n'y pense point : le théâtre est trop loin de ses préoccupations habituelles. Pourtant Mme Duse aurait désiré jouer une pièce tirée de *Daniel Cortis*. D'aucuns essayèrent ; plusieurs scénarios furent soumis à l'auteur du roman ; ils laissaient à désirer ; M. Fogazzaro ne donna point son autorisation et ces tentatives n'eurent pas d'autres suites.

Enfin, je désirais savoir ce qu'il pensait de notre littérature. Mon Dieu, pas des choses bien nouvelles. Il la connaît assez et l'apprécie suffisamment. Je crois même, si vous entendez ce que je veux dire, qu'il l'aimait plutôt qu'il ne l'aime. Plusieurs écrivains, plusieurs œuvres furent nommées, au hasard. M. Fogazzaro en parla, comme il convenait, sans qu'il devienne nécessaire de rappeler qu'il trouve que M. Bourget est un artiste, M. Pierre Loti un sentimental et ainsi de suite, pour d'autres... Deux noms cependant suscitèrent en lui quelque spontanéité : M. Édouard Rod, dont l'inquiétude morale l'intéresse tout à fait, et M. Karl-Joris-Huysmans, dont le mysticisme lui paraît sujet à caution. Du premier, il préfère la *Vie privée de Michel Teissier* et surtout la *Sacrifiée*, dont la hauteur morale lui semble remarquable ; quant au second, ses livres écrits dans un style qui s'éloigne beaucoup de la claire langue française lui procurent une impression de malaise vraiment intolérable. D'ailleurs, il n'est pas de ceux qui croient au satanisme, à la messe diabolique, à tous ces accessoires un peu surannés du décor moyen âge traditionnel. Vous le voyez, c'est encore, toujours, par leurs côtés intellectuels, par leurs préoccupations religieuses ou morales que nos livres l'intéressent, tant il est vrai que nous cherchons surtout dans autrui l'écho de notre propre pensée et comme une image de ce que nous concevons sans pouvoir toujours le réaliser pleinement.

En me montrant les curiosités de Vicence, M. Fogazzaro me fit remarquer une ancienne maison que l'on dit avoir été construite par Pigofetta, un voyageur français qui se retira en Vénétie après avoir fait avec Magellan le tour du monde. Parmi les ornements de la façade cuite au soleil, on pouvait lire ces paroles : « *Il n'est rose sans épines !* » J'ai peur que la modestie de M. Fogazzaro s'accommode assez mal des détails de cet article. Pourtant ce fut avec une si réelle amabilité qu'il me souhaita la bienvenue ! Je serais désolé de le désobliger en quoi que ce fût. Qu'il veuille m'excuser ; la sympathie des lecteurs français m'absoudra. D'ailleurs la vieille façade de la vieille rue de sa chère Vicence le lui répète. « *Il n'est rose sans épines !* »

Ernest Tissot.

LES PRISONS DE DOULLENS

SOUS LA TERREUR

I

Mathieu-Charles-Marie-René Guéroult de Boisrobert naquit à Montreuil-sur-Mer en 1762. Son père était un vieux militaire et un aimable lettré. Il avait composé des ouvrages sur la guerre comme Frontin et Végèce, et rimé des vers comme le duc de Mancini-Nivernois et le chevalier de Boufflers. Le jeune Boisrobert débuta lui aussi par la carrière des armes. Sous-lieutenant de canonniers gardes-côtes, il envoya une volée de canon dans la mâture d'un bâtiment anglais, près de Dunkerque. Cet exploit lui suffit. Il se consacra ensuite tout entier aux Muses.

Montreuil était alors visité de temps en temps par des troupes de comédie et d'opéra. Boisrobert commença à étudier la basse avec un certain Ducray, qui fut bientôt obligé de disparaître, perdu de dettes et de débauches. La fuite de son professeur obligea Boisrobert d'aller continuer ses études à Paris. Il se présenta chez le célèbre Bréval. Bréval le fit jouer, l'écouta, puis lui déclara magnifiquement : « Vous jouez la basse comme un... animal. » Il précisa l'animal. Toutefois ils ne tardèrent pas à faire amitié ensemble, si bien que Boisrobert, comme il le racontait plus tard avec une ingénuité touchante, mangeait tous les soirs des haricots à l'huile avec Mme Bréval, et découpait des bonshommes de carton pour le petit Bréval.

Cette idylle devait avoir son terme. Revenu à Montreuil, il fut arrêté en 1793 et incarcéré à Doullens. Sauvé de l'échafaud par la crise de Thermidor et rendu à sa ville natale, il y demeura comme devant, doux, paisible, officieux et occupé d'études diverses.

Bien qu'il vécût dans la condition du célibat, il n'était nullement, comme cela se présente parfois, rechigné, mal plaisant et personnel. Il habitait avec sa sœur qui avait, elle aussi, reculé devant les aventures du mariage. Tous les dimanches, elle allait à la grand'messe en une chaise voiturée par deux porteurs. Il l'accompagnait fidèlement. Elle avait l'entendement plus subtil que lui ; elle l'intimidait un peu dans sa jeunesse, et il avait gardé pour elle une sorte de vénération.

Il était très charitable et déliait aisément les cordons de sa bourse. Un jour on lui demanda cinq cents francs ; il envoya mille écus. Il s'en applaudissait comme d'un bon tour : « Ils seront bien attrapés, » disait-il. Il riait très volontiers ; il était d'humeur gaie, et il abondait en épigrammes sans fiel.

Sa bibliothèque était ouverte à tout venant. Pour

quiconque lui demandait des éclaircissements sur un objet de savoir, sa patience était inépuisable. Sa maison tenait du musée, du laboratoire et du cabinet de physique. Il avait chez lui une longue lunette : il en usait pour observer les éclipses, parallaxes et conjonctions des astres. Il était toujours averti par avance du temps que Dieu faisait : de manière que les gens de Montreuil le consultaient comme un almanach.

Il leur annonçait aussi le retour des bateaux pêcheurs dans la baie d'Étaples, les ayant guettés avec son télescope, du haut de la porte de France, et leur apprenait que la marée ne manquerait pas au marché du vendredi. De ses mansardes, il apercevait, au delà des remparts, la vallée de la Canche, avec ses eaux mobiles et ses grands arbres, la petite église ogivale de Neuville, à une demi-lieue de là, et le presbytère.

Quand le temps était beau, il s'en allait dans la campagne qui s'étend au pied des murs ; il emportait un filet à prendre les papillons et une de ces longues boîtes en métal qu'ont inventées ceux qui sont curieux de disséquer les plantes. Il mettait toute son application à la botanique, que Dumont de Courset, de l'Institut, lui avait enseignée. Souvent il herborisait dans cette ravissante vallée de la Course, et goûtait les mêmes joies que le bon Charles Nodier dans les solitudes du Jura ; il avait une âme pareille à la sienne, naïve et tendre, encore qu'un peu moins compliquée.

Il arrivait à sa maison des champs, dans le village d'Estrées. Souvent il y recevait un groupe d'amis. On y faisait de la musique ; on exécutait des quatuors, on chantait des ariettes. Boisrobert avait une vieille basse italienne, façonnée à Mantoue en 1716 par l'excellent luthier Andréa Guarneri, de Crémone, et mise sous l'invocation de Sainte-Thérèse. Il tirait de cet instrument vénérable de savantes harmonies. C'étaient là de jolies réunions champêtres, où passait comme un écho des anciennes fêtes galantes du XVIIIe siècle, assagies par le sérieux de l'Empire et de la Restauration. Tout cela nous fait songer à une vie provinciale aimable, lointaine, à jamais disparue.

Guéroult de Boisrobert mourut en 1843, n'ayant jamais abandonné la culotte courte et la perruque à trois marteaux.

Boisrobert écrivit des mémoires sur sa captivité de Doullens. Il les envoya, de son lit de mort, à l'aïeul d'un savant annaliste montreuillois, M. Braquehay. M. Braquehay me montra ces grandes feuilles couvertes d'une écriture jaunie. Quand je les eus parcourues, je l'engageai vivement à les publier. Le récit est court, intéressant, dramatique, sans prétention, sauf qu'on y trouve çà et là quelques plaisanteries qui sentent un peu la province et des tirades sentimentales qui sentent la fin du XVIIIe siècle. On peut ajouter foi à ce que dit Boisrobert, car il était sans malice (1).

II

Le 25 août 1793, une douzaine de gentilshommes partirent de Montreuil pour Doullens en six cabriolets, avec une escouade de chasseurs. Le populaire des villages s'attendrissait autour d'eux. Une mégère les injuria. Leur escorte buvait aux cabarets. A Hesdin, ils furent importunés par les curieux. A Frévent ils furent protégés par un chartreux défroqué, qui avait pris femme. La canaille de Doullens, à leur arrivée, poussa des clameurs furieuses : « Vive la nation ! A la lanterne ! Ah ! ça ira !... Ah ! les vieux gueux ! Les vieux scélérats ! Vos perruques ne vous tiendront pas longtemps chaud ! Ah ! que ça fera de jolis enfants de chœur à la guillotine ! » Il y avait, parmi les prisonniers, un adolescent de quinze ans. Des cris s'élevèrent : « Ah ! ah ! en voilà un bien jeune. Nous verrons s'il a le sang beau. » Cela coupa l'appétit à Boisrobert et lui enleva le sommeil pendant huit jours. Un incident assez comique se produisit :

> Mon compagnon et moi, dit Boisrobert, formions l'arrière-garde. Nous sommes fort maigres, surtout lui, ayant la barbe longue et noire ; étant fort mal peignés, on nous fit compliment sur notre bonne mine en nous disant : « Ah ! pour le coup, en voilà deux qui ont bien l'air de ce qu'ils sont ; on voit bien sur leur figure que c'est du gibier de guillotine.

Le pauvre Boisrobert était pourtant bien inoffensif. Cela rappelle tout à fait ce digne homme du Marais, qui, dans le conte de Daudet, se fait arrêter en courant après ses petits pâtés et traîner à Versailles avec une bande de fédérés et de pétroleuses. « Quand la foule vit ce vieux bourgeois à lunettes, débraillé, poussiéreux, hagard, tout le monde fut d'accord pour lui trouver une tête de scélérat. On disait : « C'est Félix Pyat... Non ! c'est Delescluze. »

Toujours il leur arrivait de nouveaux compagnons d'infortune, et les habitants de la citadelle étaient de conditions fort diverses, inégales et bigarrées. Un jour c'étaient des captifs de haute marque, « le lieutenant général Crillon et le colonel Joseph de Broglie, étendus sur de la paille dans un tombereau » ; un autre, le maréchal de Mailly, le défenseur des Tuileries au 10 août, âgé de quatre-vingt-neuf ans, avec sa femme, âgée de trente ans, et le maréchal de camp Monteil ; des otages brugeois et des prisonniers autrichiens ; des Saint-Polois, que Joseph Le Bon, qui avait épousé une de leurs compatriotes, honorait d'une attention spéciale. Dans un groupe de cette ville, on trouve « des dames, des bourgeoises,

(1) *La citadelle de Doullens sous la Terreur. — Récit d'un détenu.* Édité par Aug. Braquehay. Douai, 1895.

des paysannes, une religieuse ; en fait d'hommes, il y en avait de toutes les classes, et un ermite, par-dessus le marché, bien déguenillé et bien pouilleux » ; plus un espion au compte du gouvernement. Il vint surtout des Douaisiens. De cette dernière cité, il y eut, comme dit le narrateur, plusieurs « envois » : un de bénédictins anglais, avec leurs élèves ; un autre fort pittoresque, parait-il, composé de « nobles, conseillers, médecins, avocats, procureurs, marchands, muets, goutteux, etc. ».

De temps en temps, des figures sinistres apparaissent. C'est Darthé, commissaire du gouvernement, qui exerce des fouilles impitoyables. C'est cet énigmatique André Dumont, connu pour les calomnies qu'il répandit contre Marie-Joseph Chénier. « Figure de nègre blanc, dit Taine, parfois jovial, mais à l'ordinaire durement et rudement cynique », il avait des gestes de pasquin, un langage d'égout et des fureurs d'iconoclaste. Mais avec cela, il s'est souvent montré clément, a crié pour ne pas agir, et versé de l'encre pour ne pas verser de sang. Il détruisait les monuments, peut-être pour conserver les hommes, et brutalisait ses patients pour les sauver. Il reste assez mystérieux, somme toute, et difficile à juger. Quand les suspects partirent de Montreuil, il voulut les faire voyager en charrette. Ce fut Le Bon qui leur fit garder leurs carrosses.

Au commencement du mois d'octobre, dit Boisrobert, nous eûmes la visite du représentant André Dumont qui nous regarda tous du haut de sa grandeur, ne faisant pas l'honneur de répondre aux suppliants ni d'écouter le sujet de leurs plaintes. Il mit en poche quelques pétitions dont il alluma son feu ou sa pipe. Il nous trouva trop bien logés pour des aristocrates, il donna l'ordre de nous reléguer dans la seconde citadelle. Plusieurs d'entre nous demandèrent à André Dumont pour combien de temps ils étaient enfermés dans cette triste enceinte. Il leur répondit froidement : « Jusqu'à la paix. »

En face de ce passage, mettez cet autre :

Plusieurs de mes compagnons d'infortune et de voyage de Montreuil... me quittèrent pour aller rejoindre leurs épouses en détention à Abbeville. Ils avaient obtenu cette faveur du représentant André Dumont qui leur rendit par ce moyen le double service de les réunir à ce qu'ils avaient de plus cher et de les éloigner du tribunal de sang établi dans la suite à Arras.

Mais celui qui mène, qui domine toute la tragédie, celui auquel on songe toujours, avec horreur, avec épouvante, celui qu'on ne voit pas et qui est toujours présent, c'est l'ancien curé marmiteux de Neuville-Vitasse, ivre du délire des grandeurs et de la persécution, le « roi d'Arras et de Cambrai (1) », Joseph Le Bon. Voici un de ses tours, conté par Boisrobert :

Ce monstre... en cherchant des victimes, parcourant les villages, n'en trouvait pas encore assez dans les villes pour satisfaire son avidité pour le sang. Dans sa route, il s'arrête dans un beau château abandonné de ses légitimes possesseurs, mais occupé par un excellent patriote, pour ses intérêts bien entendu. Ce nouveau parvenu, fier de ses belles possessions, reçut fastueusement le représentant Joseph Le Bon ou [illegible] — comme lui dit une fois un vieux curé qui trouva moyen de le faire rire, en l'appelant le mal nommé, et qui eut sa liberté en faveur du bon mot, — le régala de son mieux, lui donna de son meilleur vin et ensuite le promena dans tous ses appartements, jardins et alentours, lui en faisant remarquer toutes les beautés et lui vantant la grande quantité de terres, de la meilleure qualité, formant son domaine, qui le mettait dans le cas de vivre avec la plus grande aisance tout le reste de sa vie. Il finit par inviter le représentant à lui faire le plaisir de vouloir bien s'arrêter chez lui toutes les fois qu'il passerait par cet endroit et à ne pas oublier qu'ils sont en connaissance et amis depuis longtemps. Joseph Le Bon le lui promit et, deux heures après l'avoir quitté, il repassa par le même village, fit enlever celui qui l'avait si bien festoyé, le fit conduire à Arras, et il fut guillotiné le lendemain.

Cependant les épreuves des prisonniers se multiplient, leur situation s'aggrave de jour en jour. D'abord, ils logent dans des chambres enfumées. Les murs, les planchers sont couverts d'un magma infect de crachats, de tabac, de bière suintante, de vermine qui pullule. Puis la nourriture est à l'avenant. Le pain est un composé noir, collant, gluant, et qui se dilue dans l'eau comme du son. Ce n'est pas tout. Ils manquent de lumière, d'air, d'espace, et tous les jours, des fournées nouvelles s'entassent les unes sur les autres.

La Terreur continue. Ce sont d'abord les perquisitions, les fouilles, exécutées avec cet atroce esprit de suspicion qui est comme la marque de l'humeur jacobine. On a la manie de voir partout des suspects, de voir en tout des complots, des menées, des machinations. La dénonciation passe pour une vertu, et l'instinct policier, qui est le don inné des pleutres, pour un des plus beaux attributs de l'humanité. Jamais la haine et la peur n'ont été si naïvement féroces. Laissons parler Boisrobert sur les événements qui se passèrent le premier jour du carême de 1794 :

A neuf heures du matin, nous entendîmes ouvrir la barrière qui [illegible] qu'elle faisait retentir sous une grande voûte semblait par la suite, chaque fois qu'elle retentissait, nous faire entendre les serpents [illegible] et prêts à envelopper nos têtes.

Entrent alors le commandant de la citadelle, sept bonnets rouges, janissaires de Le Bon, l'agent national de Doullens, des municipaux, des gardes na-

(1) Taine.

[illegible] On fait sortir tous les prisonniers de leurs taudis. Quelques-uns ont à peine le temps de mettre leurs culottes. Alors une scène des plus étranges a lieu :

Quand nous [illegible] [illegible] pavillons [illegible] et nous, [illegible] [illegible] dans un [illegible] espace couvert de gazon. Là nous fûmes entourés comme un troupeau de moutons dans un parc ; les soldats, armés et [illegible] cordon qui en formait l'enceinte...

Tous nos satellites, voyant qu'ils ne pouvaient pas avoir l'œil sur nous aussi exactement qu'il leur était enjoint, et en outre l'impossibilité de le faire tant que nous serions en masse, prirent le parti de nous mettre tous sur une [illegible] longue, et l'on nous commandait alignement comme si nous [illegible] Il s'en fallait de beaucoup cependant, car il y avait beaucoup de femmes, surtout des religieuses, des sourds-muets, des borgnes, des goutteux, des bossus, des jambes de bois, étrange ramassis, sans compter les différents états et conditions de chaque individu...

Quand nous fûmes alignés comme j'ai dit ci-dessus, notre position fit changer les opinions de plusieurs des détenus qui, s'étant vus entourés de fusiliers, se croyaient perdus et s'imaginaient que, pour avoir plus tôt fait, on allait tout simplement nous fusiller. Plusieurs en eurent mal au cœur, [illegible] de l'eau de-vie pour les raminer.

Lorsque [illegible] se rompit, ceux qui, jusqu'alors, avaient cru qu'on allait les fusiller, commencèrent à avoir le cœur un peu plus ferme. Les habitants de la ville étaient grimpés sur les hauteurs de la première citadelle, afin de jouir du doux spectacle de nous voir expédier par la voie la plus courte, tant ils étaient persuadés que ce n'était qu'à cet effet qu'on avait fait entrer un plus grand nombre de soldats avec leurs armes chargées et cartouches dans les gibernes. Des voyageurs qui, dans ce moment, partaient de la ville, portèrent dans les villages voisins la nouvelle de cette expédition, de sorte que des personnes de Douai, qui avaient de leurs parents incarcérés avec nous, s'étant mises en chemin peu de jours après pour venir les voir et leur apporter des secours pécuniaires ou autres, apprirent la nouvelle de notre fusillement, étant encore à une lieue environ de Doullens...

Aussitôt elles accourent éperdues. Elles s'arrêtent avec leurs voitures à la porte de secours de la citadelle.

Tout ce que les voyageurs purent avoir de plus consolant, ce fut d'entrevoir ceux qu'on leur avait dit être fusillés. C'était vraiment un spectacle touchant et en même temps un tableau singulier. Il y avait bien un espace de cent pas entre les détenus qui en étaient les acteurs et leurs parents qui figuraient au delà du pont-levis. D'abord il s'éleva une cacophonie... De part et d'autre ils criaient au plus fort, pour tâcher de se faire entendre, mais comme ils parlaient tous à la fois, ils réussissaient à merveille à faire le contraire. De plus, les sentinelles abondaient et juraient tant qu'elles avaient de force contre l'un et l'autre parti, et repoussaient les détenus avec la baïonnette au bout du fusil. Ils se mettaient entre deux et en étouffant demandes et réponses, interceptant jusqu'aux simples regards... C'est un vrai chaos... Voyant qu'ils ne pouvaient s'entendre, le plus prudent leur conseilla de ne parler que chacun à son tour et l'on choisit la plus forte voix pour interprète ou porte-paroles de part et d'autre. Alors ils se reconnurent, s'appelant et se montrant l'un après l'autre avec ordre...

Puis on hausse le pont-levis et on baisse la herse. Les captifs sont toujours alignés. Les chasseurs, le pistolet au poing, menacent de brûler la cervelle à quiconque déchirera du papier. On visite les chambres. On retourne le « baudet », — le lit de sangle, — de Boisrobert. On bouscule ses chers livres, sa plus précieuse consolation. Il se rebiffe quelque peu. On explore les vêtements et les menus objets que possède un vieux chevalier de Saint-Louis, homme dévot.

Darthé regarda ses livres de piété et trouva dedans des images. Notre nouvel iconoclaste, voyant la représentation du Christ, ne put se contenir : il la déchira avec dépit, la jeta par terre et mit les pieds dessus. Il allait en faire de même à toute représentation de vierge et saints ; mais le pieux veillard, le cœur déchiré et révolté de la profanation, s'adressant à Darthé, lui dit avec candeur et du ton le plus pénétré : « Monsieur, — il ne voulait jamais prononcer le mot de citoyen, et les démocrates qu'il appelait ainsi messieurs le regardaient avec colère, — je ne vous fais point de mal ; pourquoi cherchez-vous à me faire de la peine ? » Voilà la seule plainte qui lui échappa. Un des inquisiteurs, ayant le cœur moins inaccessible à l'humanité que Darthé, lui dit d'un air ennuyé : « Bah ! bah ! rends-lui ses images, puisque ça lui fait trop de peine. » Et Darthé jeta les livres sur le lit. Le lendemain, en balayant notre appartement, je retrouvai les deux morceaux du petit Christ. Je courus les rendre au saint homme...

La plus illustre victime de ces mauvais traitements fut la jeune maréchale de Mailly. Elle arrive entre deux fusiliers qui l'accusent d'avoir déchiré et fait glisser à terre du papier. Toujours, chez ces illettrés et chez ces maniaques, la même terreur du pamphlet, de la plainte écrite et du factum antirévolutionnaire !

Elle était calme, — en apparence, — on l'eût prise pour Minerve entourée de satyres... Elle nia avec le plus grand sang-froid l'imputation qu'on lui faisait d'avoir morcelé des papiers. Elle répondit toujours à tout ce que ces scélérats disaient pour la convaincre : « Je ne sais ce qu'on veut dire. Je n'ai point déchiré de papiers. » Et cela, avec une douceur angélique et un air de candeur virgi-

nale. Ils enrageaient, les coquins, de ne pouvoir lui faire avouer ce dont ils l'accusaient. Un d'eux, impatienté, cria : « Bah ! bah ! voilà bien des façons ! Il n'y a qu'à la mettre dans la brouette, si elle ne veut pas marcher, et l'envoyer au cachot, cette b...-là. ... Enfin, après bien des questions infructueuses, ils prirent le parti de la mener dans sa chambre où, en présence de son respectable et très vieux époux, ils la fouillèrent indécemment, l'ayant fait mettre presque en chemise, ne lui ayant laissé qu'un petit jupon et un léger corset. Il fallut même qu'elle déchaussât ses bas pour convaincre ses persécuteurs qu'elle ne portait sur elle aucun papier suspect. Le pauvre maréchal, indigné et au désespoir du traitement qu'il voyait endurer à sa tendre épouse, s'écria de son lit où il était retenu par son grand [illegible] « Messieurs, tirez-moi plutôt un coup de fusil ; tuez-moi ; il me sera mille fois plus doux et plus aisé de mourir que d'être obligé de supporter et de dévorer un aussi cruel affront. » Enfin, elle en fut heureusement quitte pour la peur.

Ces rustres éprouvaient une grande volupté à manier brutalement des chairs d'aristocrates. Ils avaient la haine de l'élégance ; selon le mot de Flaubert, ils « se vengeaient du luxe ». Mme de Mailly eut une pire aventure. Son mari était mort depuis quelque temps :

Un jour, à trois heures, l'officier de garde, [illegible] goujat et ayant humé la potée, se trouva en belle humeur et tout galant. Ayant aperçu la belle veuve dans son lit, de la porte il ne fit presque qu'un saut, tant il était transporté du désir qu'il avait, disait-il, d'embrasser la dame qui, à l'instant, s'éclipsa comme un éclair entre ses draps. Heureusement que la femme de chambre se précipita entre deux, et que les compagnons de l'impudent drôle l'emmenèrent pour continuer [illegible]

Retenons ce fait. Cette brute est entourée de bons garçons. Ainsi, ailleurs, un chasseur, introduisant un prisonnier, lui dit : « Ah ça ! il faut être honnête. Vous êtes ici avec tous braves gens (1). »

Ne disons point trop de mal de la nature humaine. Ces petits mémoires nous l'offrent parfois dans sa dernière abjection ; tournons la page, nous la trouvons sublime. La citadelle de Doullens est comme le garde-manger de la guillotine. A chaque instant des prisonniers sont enlevés pour être écroués aux Baudets d'Arras, passer de là au tribunal, à l'échafaud. Une jeune fille de Douai, sur qui on a saisi une lettre d'émigré, est arrachée à sa mère qui, dans sa douleur, la rappelle à la résignation et la bénit. Cette mère est éprouvée comme la Niobé antique. Elle apprend que sept de ses enfants ou beaux-enfants ont été décapités. « Le [illegible] l'aide à en faire le sacrifice. » Plus tard une de ses filles, qu'elle croit morte, lui écrit qu'elle est libre. La commotion cette fois est trop forte, et elle pense en mourir de joie.

La figure la plus haute est celle du vieux maréchal de Mailly. On le jette dans un cachot, sur la paille, dans le noir, dans l'humidité, dans la pourriture. Il y reste quatorze heures. Son domestique va le voir le lendemain matin : il le trouve à genoux, à demi glacé.

Il demanda à son maître... s'il ne voudrait pas bien prendre un verre de vin pour se ranimer les sens. Le maréchal lui répondit : « Oui, je le veux bien, donne, et [illegible] domestique lui témoignait de son mieux l'impression de sa sensibilité et il cherchait à rassurer le maréchal en lui disant qu'il ne lui arriverait rien, vu son grand âge, terme auquel on ne condamnait plus à mort. « Va, va, reprit le brave militaire, un peu ranimé d'un gobelet de vin du Roussillon, ils ne me feront jamais broncher. Quoi ! moi, craindre la mort ? Elle a été plus de mille fois à mes côtés, et je l'ai toujours affrontée de sang-froid. Va, je saurai mourir comme j'ai vécu, avec honneur, toujours [illegible] n'ai que trop vécu : il vaut mieux mourir mille fois que de se voir traité de la sorte ! »

On le fait monter dans sa berline. Sa femme lui fait des adieux déchirants. A Arras, il monte stoïque à l'échafaud, en criant : « Vive le Roi ! » Il avait quatre-vingt-neuf ans.

Voici maintenant une héroïne plus humble, mais d'un grand cœur elle aussi, une sorte de Vendéenne du Nord, plus qu'à demi virile, une plébéienne brusque et charitable. Elle était de Saint-Pol :

C'était une grande et forte personne qu'on eût prise pour un grenadier déguisé, car elle allait toujours fumant sa pipe. Elle fit un trait digne d'être cité.

Il y avait de pauvres religieuses de son pays logées dans la même chambre qu'elle. Une d'elles avait un portefeuille où il y avait plus de 100 francs en assignats qu'elle avait gagnés ou reçus pour vivre. Elle eut la maladresse de le laisser tomber en allant chercher le pain à la barrière, et quelque patriote eut l'adresse de le mettre en poche sans qu'il reparût.

La pauvre religieuse était bien désolée, n'ayant plus de ressources pour acheter les choses les plus urgentes, ses parents n'ayant pas moyen de l'aider. La grenadière lui dit résolument : « Allons, allons, consolez-vous, la Providence y pourvoira. Je travaille, j'ai assez de pratiques. Ce que je gagnerai, nous le partagerons. On m'apporte du pain toutes les semaines : je dirai qu'on en mette un de plus, et vous n'en manquerez pas. Allez, priez Dieu tranquillement. » Le jour qu'on vint l'enlever pour Arras, comme on la pressait pour partir, elle demanda le temps d'allumer sa pipe, et nous la vîmes passer la pipe à la bouche et d'un air décidé. Son fils, qui

(1) [illegible] ils eurent pour moi tous les égards qu'on doit au malheur. »

était de notre côté, sur le gazon, voyant passer sa mère, se mit à pleurer ; mais un moment après, on l'appela pour subir le même sort. Alors il essuya ses larmes et partit avec plaisir. Il n'y eut que cette pauvre religieuse qui se lamentait en disant : « Et qui est-ce qui me nourrira? Que ne m'a-t-on nommée aussi pour être guillotinée avec ma seconde mère! » Mais, cris superflus, Jeanne la Pipe fut guillotinée et montra la plus grande fermeté, et son fils aussi. Ils déclarèrent qu'ils mouraient pour leur religion. Qu'elle était bonne et vraie, celle de cette respectable femme !

Tout le monde n'avait pas autant de crânerie. On vient procéder à de nouveaux enlèvements :

Aussitôt que l'agent national prononçait une syllabe, on en craignait la suite, et quand l'individu était nommé, on disait : « Allons, ce n'est pas encore mon tour », et quand on voyait partir des malheureux pour le tribunal révolutionnaire, on les plaignait tout en se félicitant de n'être pas du nombre (1).

Boisrobert porta son infortune d'une âme assez égale. « Le Français, dit-il, sait tirer parti de tout. » Il avait la conscience en repos. « Si nous eussions été de vrais coupables, nous eussions eu maintes et maintes fois l'occasion de nous échapper sur la route. » Et ailleurs : « Si j'eusse été dans le cas de me croire coupable, j'eusse pu m'évader. » Étant innocent, il n'avait point peur des juges, et, comme il était par nature naïf et respectueux, il croyait qu'il y avait des juges. Il prit les distractions qu'il put. Il fut institué rôtisseur par ses compagnons. Il recueillit des tiges sèches de panicaut sur les parapets, pour en faire des allumettes. Il instruisit un Douaisien dans l'art de chercher et de classer les plantes. Il se consola avec les végétaux de la citadelle comme fit le héros de Saintine avec une petite fleur.

Il eut même des plaisirs plus galants. Les jours gras furent gais. Il arriva à Boisrobert de composer des romances, paroles et musique, pour la maréchale de Mailly. Elle paraît avoir joué dans cette petite société de Doullens, qui cherchait à se distraire sous les verrous, le même rôle qu'Anne de Coigny à Saint-Lazare. Et elle avait sans doute plus de vertu, puisque la Jeune Captive divorça deux fois et finit par prendre un amant qui la battait.

Aussi bien, à Doullens, on passait le temps comme à Saint-Lazare. Roucher, à Sainte-Pélagie et à Saint-Lazare, classait les plantes que sa fille lui envoyait et qu'il appelait ses « lazaristes ». Boisrobert plus heureux avait des fleurs fraîches sous la main, le long des vieux remparts.

Doullens ressemblait à Saint-Lazare à d'autres points de vue (1). Boisrobert, encore qu'il soit plus pudique que le poète de Lycoris et de Camille, nous l'apprend avec moins d'amertume. Voici une anecdote dont il nous régale. Une commerçante de Douai, assez riche, était à la citadelle avec sa fille. Elles se servaient de couverts d'argent, qui excitèrent la convoitise d'un âpre Auvergnat, aide-major de chasseurs. Il fit demander les couverts, il menaça les deux dames du cachot, du tribunal révolutionnaire. On ne les lui livra pas. Il fit mettre la jeune fille dans un « cachot dégoûtant ». La mère garda toujours le même silence, la fille demeura « deux heures dans l'horreur des ténèbres, au milieu des inquiétudes les plus dévorantes, seule et abandonnée à la merci d'une bande de scélérats, vrai repaire de tous les vices ». Enfin on menace la fille de l'envoyer à Arras, et ce ne fut pas la mère qui céda, ce fut un officier autrichien qui mena l'aide-major à la cachette où étaient les couverts. Que dites-vous de cette mère, qui envoie sa fille au cachot pour sauver son argenterie, qui l'eût peut-être livrée à l'échafaud sans l'intervention de l'Autrichien? Car on ne peut croire que la fille ait été de connivence avec sa mère, étant donné le prix dont elle paya la révélation du jeune étranger. Ici Boisrobert est plaisant : il appelle cette mère, à la fin de son récit, une « bonne mère ». La jeune demoiselle fut aussi reconnaissante qu'elle pouvait l'être envers son sauveur : cela ne lui fut pas trop pénible, sans doute. « Ce jeune homme était grand, bien fait, d'une belle figure, chantant agréablement, ayant beaucoup d'esprit et parlant français comme un Parisien. » De sa part, il ne fut pas volé. « La demoiselle était une belle blonde, fraiche comme une rose, ayant des cheveux superbes et tous les agréments de son sexe à l'âge de dix-neuf à vingt ans. » Le dénouement fut gracieux :

Les larmes du bonheur suivirent celles de l'infortune, et peu après tout fut oublié, hors l'article de la reconnaissance, car il y en a eu des preuves parlantes... Mais chut... ne soyons pas méchants.

Et l'excellent Boisrobert les bénit, et il conte galamment cette idylle, sur un ton sentimental et coquin qui est bien de son temps. Il a pour ses compagnons de geôle des indulgences sans pareilles. Ou plutôt il écrit les choses comme elles lui viennent. N'ai-je pas dit qu'il était sans malice?

Il avoue sans détour qu'il attend son salut des

(1) Rappellerai-je ici André Chénier :

Des juges tigres nos seigneurs
Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui?
Chacun frissonne, écoute ; et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encore lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile.

(1) Ici même en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits! maris, amants sont dupes;
Caquetage, intrigues de sots;
On y chante, on y joue...

Autrichiens, ces soutiens de la « bonne cause »; il s'apitoie sur les misères de leur captivité, sur les mauvais traitements qu'ils subissent. Ce sont des sentiments d'humanité, soit; j'ai peur que ce ne soient aussi des sentiments d'émigré à l'intérieur. Les gens malmenés se donnent au diable, pourvu qu'il les délivre. C'est le malheur de notre pays que les factions politiques qui l'ont déchiré aient espéré en l'étranger lorsqu'elles étaient opprimées ou menacées. En 1814, Maine de Biran blâmait la crainte et la haine du Cosaque, et jugeait ainsi les défenseurs du sol national : « On fait des vœux pour le succès du tyran; on s'unit à lui pour repousser l'ennemi étranger; on oublie que l'ennemi le plus dangereux est celui qui reste pour nous dévorer pendant que les autres passeront. » En 1871, une voix illustre, à l'assemblée de Bordeaux, jetait aux Allemands : « Vous nous avez délivrés de notre empereur... » D'un tout autre air proteste André Chénier lorsque, abreuvé de dégoût, honteux d'appartenir à la même espèce que ses persécuteurs, il écrit son testament magnanime.

Pourtant n'écrasons point trop Boisrobert, humble et doux hobereau de province, sous cette redoutable comparaison. Il n'avait point la vocation d'un martyr, mais il avait le cœur d'un fort brave homme.

Il dort maintenant dans le petit cimetière de Montreuil, sur la route qui va vers la mer. Il a fait un peu de bien autour de lui, et peut-être adouci à quelques-uns de ceux qui l'ont approché leur court et mystérieux passage dans la vie. Que la terre lui soit légère !

HENRI POTEZ.



GROS NUAGE

Nouvelle.

Très entourée par les quelques intimes qui ce soir-là étaient venus lui demander une tasse de thé, Luce Derval, épouse du jeune et déjà célèbre paysagiste dont la réputation va grandissant à chaque toile nouvelle qu'il présente au public, Luce, disons-nous, écoutait, nerveuse et distraite, les papotages puérils qui s'échangeaient autour d'elle, mais en réalité elle observait avec une attention jalouse son trop entreprenant mari, lequel, assis à l'autre bout du salon auprès de l'exquise Juliette de Marans, paraissait s'oublier dans le plus captivant des flirts.

Ce qui en ce moment inquiétait la jeune femme, c'est que le rire de Mme de Marans, qui habituellement fusait à tout propos, venait tout à coup de s'éteindre et que le visage de son amie, — car Juliette était sa meilleure amie, — avait pris maintenant une singulière expression mélangée de beaucoup de surprise et d'un peu de colère témoignant d'une façon indubitable que, cette fois, le peintre venait d'oser beaucoup plus sans doute qu'il n'avait osé jusqu'alors. Et Luce, encore qu'elle doutât, qu'elle voulût douter d'une trahison possible de la part de cet homme, son mari, qu'elle aimait très sincèrement et à qui elle restait fidèle malgré les tentations ambiantes que sa réelle beauté lui valait, Luce sentit au cœur comme une morsure aiguë, quelque chose de brutal, d'incisif, de poignant qui la fit se lever brusquement, un peu pâlie, mais néanmoins assez forte pour résister à cette première douleur et pour dissimuler sous un sourire le trouble naissant dont tout d'abord elle n'avait pas été maîtresse.

Il y eut encore quelques brèves paroles échangées entre Mme de Marans et Derval, puis celui-ci, comme s'il avait craint que ses amis ne s'étonnassent enfin de ce trop long tête-à-tête, se décida à l'interrompre et vint se mêler aux causeurs.

Quelques instants plus tard, cédant aux instances de plusieurs de ses fervents, il passa dans son atelier où tout le monde le suivit...

Luce avait fait un signe à Mme de Marans, et cette dernière, qui, en sa qualité d'intime de la maison, avait le droit de se montrer moins curieuse sans que Derval s'en offusquât, s'attarda volontairement dans le salon. Dès qu'elles furent seules les deux amies se rapprochèrent. De la même taille, avec la même sveltesse, la même distinction aussi, toutes deux idéalement jolies, possédaient une égale attirance, et il est certain que l'homme de goût qui se fût trouvé dans l'obligation de faire un choix eût été fort embarrassé de placer ses hommages.

— Eh bien ? interrogea Luce avec quelque anxiété.

— Eh bien, très chère, répondit Mme de Marans, m'est avis qu'il est temps d'en finir avec la bizarre petite comédie que tu me fais jouer. Ton mari, c'est un fait, montrait un empressement un peu trop... vif à mon égard, si vif que tu l'as remarqué; mais au lieu de me permettre d'y mettre un terme, comme c'était ma ferme intention, tu m'as demandé au contraire de me prêter dans la mesure du possible à la fantaisie extra-galante de M. Derval. Tu étais avide de savoir si, oui ou non, il était susceptible d'une trahison réelle, palpable, évidente envers toi, sa femme; c'était une expérience affreusement délicate que tu voulais tenter avec ma complicité... stupide !

Et comme Luce faisait un mouvement :

— ... Stupide ! te dis-je. Le cœur est comme ces joujoux dont le mécanisme est peut-être admirable mais qu'il importe de ne pas trop secouer sous peine de les voir se casser. La belle avance si pour voir ce qu'il y a au fond, tout au fond de celui de ton mari

— t'amuses à briser le tien ! Et puis si l'homme est fat par bêtise, la femme est faible par nature ; et M. Derval, très, très suggestif, — tu le sais mieux que moi, — exerce son [illegible] d'une façon quelque peu redoutable : que dirais-tu si moi, ton amie, je m'étais laissé prendre dans ces filets que tu m'as conseillé de tendre ?... Allons, ne te révolte pas, je plaisante.

— D'où donc veux-tu en venir ?

— A ceci, que pour t'être agréable, ma pauvre Luce, je ne puis décemment continuer à marcher dans le vilain petit chemin que tu m'as fait prendre. C'est une question de dignité, tu me comprends ? de dignité et de prudence ; car enfin, entre nous, mon mari, — car j'ai un mari, ne l'oublions pas, — mon mari, dis-je, pourrait s'offusquer quelque jour et à bon droit des assiduités de M. Derval comme aussi de cette espèce de coquetterie dont je me rends coupable ; ayons donc la sagesse de nous en tenir là. Quand la comédie n'est pas intéressante, le mieux est d'en brusquer le dénouement ; au rideau et qu'il n'en soit plus question...

— Soit, fit Luce. Mais... que t'a-t-il dit ce soir ?

Mme de Marans fronça le sourcil comme à l'évocation de quelque souvenir un peu pénible, et avec une certaine vivacité :

— Ce que l'on dit à une femme qui se met dans son tort lorsqu'elle flirte.

— Mais encore ?

— Bah ! des niaiseries, des absurdités, des... sottises ; que t'importe !

— Il m'importe beaucoup, tu le sais bien, répliqua Luce. Au point où nous en sommes, je n'admets pas de ta part la moindre réticence. Parle.

— A quoi bon ?

— Je le veux !

— Tu le veux ?...

Mme de Marans regarda fixement son amie, et avec une franchise un peu brutale :

— On m'attend demain à deux heures au numéro 32 de la rue B..., dans un petit nid préparé, paraît-il, à mon intention ! Pour plus de discrétion on m'a prévenue qu'il n'y aurait pas de domestique, mais que je trouverais néanmoins le plus... tendre des serviteurs !

— C'est sérieux ?

— Il n'y aurait qu'à s'y rendre pour s'en assurer, mais quel que soit ton désir affréné d'être désabusée... tu me dispenseras de pousser la complaisance jusqu'à commettre cette folie, n'est-ce pas ? d'autant que ce pourrait être une folie dangereuse... Nous laisserons M. Derval se morfondre dans le... nid, ce sera très amusant et ce sera notre vengeance à toutes deux.

— Piètre vengeance en ce qui me concerne, avoue-le ? dit Luce qui avait les larmes aux yeux.

— On peut trouver mieux.

— Je l'espère bien...

Frappée tout à la fois dans son affection et dans son orgueil, Luce sentit une bouffée de révolte qui lui montait au cerveau. Elle se redressa, superbement résolue, une flamme dans le regard, et, sans un mot de plus, prenant le bras de son amie qui la regardait un peu anxieuse, elle l'entraîna vers l'atelier de son mari...

*

Lorsqu'elles entrèrent, l'artiste, pour complaire à ses hôtes, venait de relever la draperie qui cachait sa dernière toile, dont on ne savait rien encore mais dont quelques indiscrétions de Mme de Marans avaient révélé l'existence.

Il y eut une minute de silence, chacun regardant, fouillant, scrutant ; puis dans la petite assistance courut le petit frémissement précurseur des chaudes ovations, et brusquement les exclamations admiratives éclatèrent. « Splendide ! — Divin ! — Quelle pureté ! — Voilà de l'art ! — Une mer et un ciel, c'est tout, et pourtant... que c'est beau ! — Et grandiose ! — Moi j'appellerais cela : Infini ! déclara la petite marquise de Z... en reculant un peu pour mieux juger de l'effet. — Cinq cents louis quand vous voudrez, cher maître ! souffla le gros Jonathan, l'enthousiaste et enragé collectionneur...

D'un geste, Derval qui avait sur les lèvres un sourire plein d'ironie arrêta court toutes les démonstrations ; de ce ton sarcastique et péremptoire de rapin en liesse qui lui est particulier :

— Tas de blagueurs ! s'écria-t-il.

Et comme chacun frappé de stupeur le regardait avec des yeux ronds, des yeux qui donnent la parfaite réflexion de l'obstruction subite qui se produit dans le cerveau, il compléta sa virulente apostrophe par une de ces boutades à jet continu qui valent la meilleure douche pour ceux qu'elles atteignent.

— Eh ! oui, blagueurs ! et poseurs ! et gobeurs ! gobeurs surtout !... Ça, de l'art ? En vertu de quelle esthétique, s'il vous plaît ?... Comment, je vous présente une ineptie et vous avez le courage de vous pâmer avec tout le naturel dont vous êtes capables ? Dieu me damne ! vous n'en feriez pas davantage devant la *Joconde* !... Qu'est-ce que vous pouvez bien trouver de pur, de grandiose, de divin dans cet affreux barbouillage qu'un bambin de sept ans se refuserait à signer ?... Ça, une mer ? Ça, un ciel ? En vérité c'est à pouffer !

Il croisa les bras, et tenant le petit auditoire sous son regard :

— La vérité, la voici, continua-t-il. A l'heure actuelle le goût et le jugement ne sont plus qu'une

question de mode. On rit, on se lamente, on pense, on sent, on admire, on s'engoue, on dénigre non selon son cœur ou sa raison mais en obéissant à l'esprit épidémique qui court : rien de plus commode et de moins fatigant. Pour avoir une opinion il ne s'agit que de s'en rapporter à celle des autres et de la faire sienne. En somme on ment ! On ment du plus petit au plus grand ! On ment dans ses sentiments, dans ses appréciations, dans ses effusions, dans tout ! On ment par calcul, par ostentation, par rancune, par rancune surtout ! La vie n'est plus qu'une vaste duperie, et toute la société est bâtie sur ce détestable pilotis, — ce qui ne signifie, pas qu'elle en est plus solide, évidemment !... Bref, vous tenez à m'encenser ? A votre aise, mes maîtres. Mais, dites-moi ? est-ce parce que ma peinture vous prend, vous trouble, vous fait vibrer, en un mot, que vous l'admirez avec cette candeur ? Non, vous l'admirez de confiance, voilà tout. Prix de Rome à dix-huit ans, médaillé au Salon à vingt-deux, hors concours à vingt-six et décoré à trente, — un peu de talent et beaucoup de veine, quoi ! — il est entendu pour vous que je ne puis rien produire qui ne soit exquis, — vous diriez génial. — Pour l'instant il ne vous en coûte pas plus de m'assimiler à Raphaël, à Léonard de Vinci, à Rubens, à Jordaens, qu'il vous en coûterait de me traiter de gâteux pour peu que l'inconsciente girouette qui vous guide pointât tout à coup vers le dénigrement ; car il faut vous rendre cette justice que si vous fabriquez une réputation en un mois, il ne vous faut qu'un jour pour la démolir !... Eh bien ! mes bons amis, avant que vous ne démolissiez la mienne, — si tel doit être votre bon plaisir plus tard, — laissez-moi m'offrir au préalable la douce, la suave satisfaction de vous montrer ce que vaut, en l'espèce, votre prétendue compétence artistique... J'ai dit que cette toile était une ineptie, j'ai menti, ce n'est pas encore de celle-ci que je rougirai ; seulement, pour la juger, encore faut-il qu'on l'examine dans le sens qui lui convient. Si quelque sculpteur facétieux s'avisait un jour de faire ma statue, — pourquoi pas, après tout ? — et qu'il me représentât la tête en bas et les jambes en l'air, vous feriez sans doute quelques difficultés pour reconnaître votre... grand homme, n'est-il pas vrai ? D'ailleurs il est à présumer que dans cette position hétéroclite je manquerais de majesté. Donc, le premier principe duquel tout artiste qui se respecte est tenu à ne pas s'écarter consiste en ceci : placer le haut à la partie supérieure et le bas à la partie inférieure, faute de quoi l'effet risquerait d'être nébuleux, nul enfin, et si quelques amateurs mieux doués que le commun des mortels prétendaient quand même s'y reconnaître, c'est que ceux-là seraient susceptibles de prendre indifféremment une tomate pour une guigne ou une vessie pour une lanterne ! Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ?... Eh bien ! regardez...

Il venait de placer son tableau inversement et, pour leur plus grande confusion, ses trop naïfs amis étaient contraints de reconnaître que ce qu'ils avaient pris pour le ciel était la mer et réciproquement. Bien que dans sa réelle simplicité le sujet fût admirablement rendu par une peinture aux touches sobres et délicates accusant la main d'un maître, cette fois personne n'osa risquer à l'adresse de l'artiste la plus petite louange qui pourtant eût été méritée...

Quelques instants plus tard, après que Mme de Marans elle-même les eut quittés, Derval et sa femme étaient seuls dans le salon.

— Vraiment, dit Luce, vous avez été ce soir d'une âpreté... Votre diatribe n'était pas réjouissante. Le monde avec ses sentiments affectés et ses effusions trompeuses, le monde avec la duperie et le mensonge pour lois manque un peu d'attrait...

— Ah ! vous savez, chère, répliqua-t-il aimablement, avec ces hurluberlus j'ai forcé un peu la note ; mais il y a lieu de faire quelques restrictions. On rencontre encore par-ci par-là un sentiment sincère, voire une effusion qui n'est point suspecte, qui ne trompe pas et à laquelle on ne saurait se tromper, ne serait-ce que...

— Que ?

— Que celle-ci ! dit-il en lui effleurant les yeux d'un baiser.

Luce tressaillit mais ne protesta pas ; sans doute elle avait son but. Un peu pâle seulement, elle prétexta quelque fatigue et se retira, laissant son mari tout à ce rêve nouveau qu'il avait conçu...

Derval, dont la mise très correcte, quoique sans prétention, faisait ressortir encore l'extrême distinction qui lui était propre, se promenait de long en large dans le petit entresol fort élégamment meublé qu'il avait loué depuis un mois en prévision d'un succès possible auprès de Mme de Marans. A cette heure, dans l'attente de cette suprême satisfaction qu'il avait tant implorée et qu'on lui avait enfin promise, il se prenait à réfléchir et était tout étonné, presque déconcerté du peu d'enthousiasme qu'il ressentait. Que signifiait cette disposition plutôt... tempérée ? Le remords peut-être ? Le remords avant la lettre, alors ? Allons donc ! de sa part c'eût été puéril... Est-ce qu'après trois ans de mariage, trois ans de fidélité absolue, il n'est pas permis à un homme, à un homme comme lui de... mais si, parbleu, c'est permis, toléré du moins. « Les époux se doivent mutuellement fidélité. » En principe, oui, c'est évident ; mais entre le principe et l'application il est nécessaire de glisser quelques... concessions de part et d'autre ;

c'est-à-dire non, pas de part et d'autre, car lui n'était pas disposé à en faire à Luce si jamais elle osait se permettre... mais qu'allait-il penser là?... Voyons. Aimait-il Mme de Marans? Certes oui, il l'aimait! il l'ado... au fait, était-ce bien sûr? Non, vraiment, en y réfléchissant... il ne l'aimait pas, pas d'amour, du moins. D'ailleurs pour l'aimer il eût fallu que sa femme lui fût devenue indifférente, et... ce n'était pas le cas... encore. Donc dans le sentiment qui le poussait vers Mme de Marans, il entrait sans doute plus de... curiosité que d'affection... tendre. Elle était si jolie, si prenante avec ses exquis frisons bruns qui encadraient si bien son fin visage... Il est vrai que Luce en était abondamment pourvue de frisons, d'adorables frisons blonds qui lui faisaient comme un nimbe d'or; et ma foi, entre le brun et le blond il n'avait jamais su faire un choix définitif, tout dépendait du reste. Or, pour le reste, il fallait accorder ceci à Mme de Marans, selon toutes les apparences elle avait la ligne, elle l'avait et... qui sait si ce n'était pas cela qui l'avait subjugué, lui admirateur du pur, lui peintre? C'était cela, parbleu!... Oui, mais il fallait être juste, sous ce rapport Luce ne laissait rien à désirer, oh! rien... Elle l'avait également, la ligne! une ligne impeccable encore! Il le savait bien, il le savait même mieux, car enfin, en ce qui la concernait, il n'en était plus à s'en rapporter aux apparences, comme avec Mme de Marans... Alors?... Alors toutes ces controverses en matière de comparaison étaient absurdes! Pour lui, en somme, le vrai, le seul désavantage de Luce c'est qu'elle était Luce, c'est-à-dire sa femme, celle qui lui avait tout donné. Était-ce sa faute si, en toutes choses, il avait la constante manie de procéder toujours et presque inconsciemment du connu à l'inconnu? Eh! parbleu! étant donnée l'immuable tendresse que Luce lui portait, — immuable, il n'avait pas de doute là-dessus, — ce qu'il allait faire était lâche, abominablement lâche même, mais enfin...

Un coup de sonnette impétueux coupa net ses réflexions plutôt pénibles et le délivra de ses perplexités.

— Elle! s'écria-t-il, subitement radieux et se précipitant... Que disais-je donc? Que je ne l'aimais pas?

Une seconde après, Mme de Marans, dont une voilette très sombre cachait entièrement les traits, était dans les bras de Derval.

— Ah! Juliette! Juliette! murmurait-il déjà grisé en lui mettant des baisers dans le cou. Voici un bonheur dont je ne me croyais pas digne...

Brusquement ses bras se détachèrent et il recula. Il venait d'apercevoir, là, sur cette nuque flexible dont il prenait audacieusement possession, une boucle rebelle qui surgissait de dessous ce voile triplement épais qui avait la prétention de l'emprisonner, une boucle qui était blonde, — blonde! — et qui lui donnait fort à penser... Que signifiait ceci? Cette femme qui était là, dont il ne distinguait pas le visage, cette femme qui avait la... ligne, elle aussi, ce n'était donc pas...

Il n'eut pas le temps de penser davantage, la visiteuse avait fait un geste brusque, et la voilette détachée, arrachée nerveusement, s'en était allée au loin, démasquant tout à coup d'adorables frisons dorés, les frisons de Luce!

— Eh bien... dit la jeune femme d'une voix que la colère faisait vibrer, pourquoi vous interrompre? Vous étiez si bien parti que vraiment... cela promettait d'être intéressant!

Derval au comble de l'ahurissement sentit tout ce que son attitude avait de grotesque; il demanda sur un ton qui essayait d'être digne :

— M'expliquerez-vous, chère, comment vous vous trouvez ici?

— J'ai peut-être le droit de vous demander comment vous vous y trouvez vous-même?

— J'en... doute.

— C'est vrai, pardon... fit-elle avec ironie. L'homme seul a des droits, la femme n'a que des devoirs, n'est-ce pas? Eh bien, précisément c'est parce que j'ai eu ce matin comme une vague souvenance d'un devoir qui m'a été dicté un jour que je me suis décidée à cette démarche. Vous me comprenez, sans doute?

— Peut-être, mais faites comme si je ne vous comprenais pas, répondit-il. A quel devoir faites-vous allusion, je vous prie?

— A celui-ci : « La femme doit suivre son mari partout où il juge à propos de résider. » C'est le sens sinon la traduction littérale. Or il n'y a pas même vingt-quatre heures que j'ai connaissance de votre second domicile, que d'ailleurs vous m'aviez caché, et il me semble que j'ai mis une assez grande diligence à venir vous y rejoindre... Au fait, cela vous contrarie, peut-être?

Derval, qui peu à peu sentait toute sa présence d'esprit lui revenir, voulut, à tout hasard, essayer d'un moyen pour se disculper. Il l'estimait bien... piètrement naïf, son moyen, mais il n'avait pas le choix, et la situation le pressait un peu. Il dit avec une nuance de reproche assez bien rendue :

— Ce qui me contrarie, ma chère enfant, c'est de voir que vous vous abusez absolument quant à ce... second domicile que vous m'attribuez. Et en raison de cet état de nervosité où je vous vois en ce moment, je me demande s'il ne vaut pas mieux attendre pour vous expliquer...

— Oh! assez! interrompit-elle, assez, par grâce! Votre justification serait tellement épineuse qu'il vaut mieux n'y pas songer. Et puis, pour le cas que

je ferais de vos protestations, même si elles avaient quelque apparence de bon sens... Il est clair que, pour être faite en de tels termes, votre virulente dissertation d'hier sur le mensonge ne pouvait qu'être basée sur de sérieuses expériences ; vous l'aviez observé de si près, le mensonge... rien qu'en vous regardant dans une glace !

— Voyons, Luce...

— Mon cher, lorsque le besoin d'une maîtresse se fera sentir chez vous, faites-moi donc la grâce de ne pas la choisir parmi mes amies... Cela vous évitera d'insulter par vos sottes propositions une femme comme Mme de Marans dont la dignité n'est pas contestable et qui ne les a écoutées avec cette patience, — je tiens à ce que vous le sachiez, — que pour complaire à ma fantaisie d'épouse un peu curieuse. Car moi aussi j'ai voulu faire une expérience, l'expérience de votre loyauté... et j'ajoute qu'elle a réussi... au delà de mes espérances.

L'amour-propre de l'homme ne perd jamais ses droits. A cette révélation inattendue Derval, furieux de voir qu'il avait été joué par Mme de Marans, se montra un peu agressif. Il demanda, très bref :

— Et alors ?

— Et alors, continua la jeune femme, il est inutile que vous vous mettiez l'esprit à la torture pour me servir quelque duperie à laquelle je n'ajouterais pas créance. Je vous répète qu'ici vous êtes chez vous, dans votre garçonnière enfin !

— Soit. En ce cas c'est bien le moins que je vous en fasse les honneurs !

Il ajouta, très gracieux, en lui désignant un siège :

— Prenez donc la peine de vous asseoir, chère amie...

Il va sans dire que Luce dédaigna l'invitation, et, jetant un regard autour d'elle :

— Alors, c'est ici qu'on s'aime ! C'est ici le... nid ! Ce n'est pas mal, vraiment.

— Il vous plaît, ce... nid ?

— Oh !... pour ce que j'en veux faire !

Elle continua amèrement :

— Ah ! femmes ! Soyez donc des épouses irréprochables !... Jeunes filles, vous ne saviez rien de la vie... rien de l'amour. Votre mère, — qui peut-être avait souffert et pleuré bien des fois en silence mais qui ne voulait et ne pouvait vous le dire, — votre mère, le cœur angoissé, vous a parlé discrètement du mariage comme d'une source de joie et de bonheur !... Avec toute la foi naïve d'une âme vierge vous avez cru en votre mère, vous avez voulu le bonheur, vous avez accepté le mariage. Mais cet homme qu'on vous présentait, cet homme qui en échange de son nom, — de son nom seulement, — allait exiger de vous la pureté d'abord et la fidélité ensuite, qu'a-t-il fait de toutes vos croyances, de toutes vos espérances, de tous vos rêves ? Des cendres ! Des cendres qu'il prend plaisir à éparpiller sans aucune pitié... Que lui importe que vous pleuriez, vous aussi ! Que lui importe que votre amour outragé et dédaigné se change en mépris, pourvu que l'honnêteté qui est en vous reste toujours vivante ! Car si sa conduite est celle d'un mésirable, il n'admet pas, il n'admettra jamais que vous osiez régler la vôtre sur la sienne...

— Luce !

Il essayait de l'arrêter, mais la jeune femme continua, s'animant de plus en plus :

— Et il vit tranquille dans son égoïsme, se frottant sans doute à tous les contacts... même à ceux qui se vendent ! Il a deux visages : l'un figé dans une dignité de commande et qu'il montre à tout venant lorsque les circonstances l'obligent à vous offrir son bras, l'autre plus vrai, plus naturel, reflétant tous les vices qui sont en lui et qu'il vous cache. Il a deux foyers : l'un légal, officiel, dans lequel vous vous morfondez et où il paraît le moins possible ; l'autre clandestin et immoral, avec des divans partout, des rideaux bien épais, et... plusieurs portes de sortie, sans doute !... Quelle pitié !

— Luce, je vous en prie, sortons d'ici, partons. Là-bas, chez nous, vous me comprendrez mieux peut-être... Venez...

Il l'avait saisie à pleins bras, essayant de l'apaiser et de la reprendre, lui murmurant encore toutes les paroles d'excuse et de regret qui lui montaient aux lèvres ; mais, d'un geste brusque, Luce se dégagea et froidement :

— Allons donc ! s'écria-t-elle. Partir avec vous, moi ? Mais, mon cher... je vous compromettrais !

Elle ramassa sa voilette et tout en s'en couvrant le visage :

— Je tiens à vous dire ceci : On me sollicite beaucoup, moi aussi ; avec la même insistance et dans les mêmes... termes dont vous avez usé vis-à-vis de Mme de Marans. Si j'avais un enfant, je continuerais très certainement à faire la sourde oreille ; l'enfant est la meilleure des sauvegardes en ce sens que dans le cœur de la mère il comble le vide, si grand soit-il, que le mari se plaît à faire. Mais je n'ai pas d'enfant... Il y a deux jours je le regrettais encore, tandis qu'à cette heure je m'en réjouis. La vie est bizarre dans les surprises qu'elle nous réserve !

— Que voulez-vous dire ? questionna Derval avec appréhension.

— Ceci : que votre... nid est si plein de séductions que cela me donne envie de faire connaissance avec d'autres ! Donc, à chacun sa liberté. J'ai la prétention d'user de la mienne comme il vous plaît d'user de la vôtre !... Je vous laisse.

— Luce !

Mais déjà elle avait disparu, laissant son mari tout à sa confusion et à l'inquiétude qu'elle venait de faire naître en lui...

Seul dans son atelier, Derval, qui essayait quelques retouches à une peinture qui semblait presque achevée, jeta tout à coup sa palette, et, se couchant tout de son long sur un divan, il demeura là tristement rêveur. Était-ce parce que son travail ne le satisfaisait point ou pour quelque raison extérieure, toujours est-il qu'en ce moment il paraissait en proie à quelque pensée pénible qui, en annihilant ses facultés, excitait sa nervosité, laquelle n'est jamais si aiguë que lorsqu'elle naît avec l'impuissance.

La porte, en s'ouvrant, le tira de sa préoccupation, et il se releva vivement, un peu honteux du laisser aller de sa posture, en voyant paraître Luce qui, en toilette de visite, boutonnait ses gants à la hâte.

Elle demanda très vite :

— Vous plaira-t-il, ce soir, de m'accompagner chez Mme de Marans ?

Il hésita une seconde, puis négligemment :

— Ce n'est pas indispensable ?

— Du tout, mais il me semble que depuis quelque temps... vous la négligez un peu, cette chère amie.

— Aimeriez-vous mieux le contraire ?

— Heu ! le contraire pourrait ne pas vous réussir ! Mais enfin, entre l'abstention complète et... l'abus, il y a une juste mesure qu'il serait peut-être bon de garder. Bref, viendrez-vous ?

— Non, répondit-il un peu acerbe. Vous n'avez pas besoin d'être chaperonnée et je préfère vous laisser toutes vos aises...

— Plaît-il ? Mais, mon cher, je vous assure que vous ne me gênez pas le moins du monde.

— On s'en aperçoit !

— Si j'avais le temps j'essaierais de vous comprendre, mais...

Elle s'arrêta devant la peinture abandonnée par Derval, et après un coup d'œil rapide :

— Tiens, fit-elle, il me paraît que vous n'avancez pas vite.

— Dites que je recule.

— Ce n'est pas joli joli, votre machine, vous savez... Je n'ai pas qualité pour vous donner des conseils, mais enfin, à mon humble avis, je crois qu'un peu de bleu jeté par-ci par-là ne ferait pas mal...

— Un peu de bleu ? répéta-t-il subitement triste, c'est facile à dire. Mais si j'en avais un peu plus dans le cœur il est à présumer que j'en mettrais davantage sur ma toile !

Luce se tourna vers lui, et avec un petit air confus qui lui seyait bien :

— Je vous demande pardon, mais vous avez des subtilités qui sont trop fortes pour moi !

— Alors vous sortez ? dit-il en la voyant s'éloigner.

— A l'instant.

— Et... est-il indiscret de vous demander où vous allez ?

— Aussi indiscret qu'inutile ! répliqua-t-elle froidement.

— Cependant...

— Quoi ?

Il la rejoignit, et, très humble, essayant de lui prendre les mains :

— Luce... je vous en prie...

— Excusez-moi, dit-elle d'une voix brève et en se dérobant à son étreinte, mais je suis un peu pressée et...

Derval se plaça devant elle et, violemment :

— Eh bien ! non, s'écria-t-il, vous ne sortirez pas ! Aussi bien cette vie que vous me faites est intolérable et je ne veux pas qu'elle se prolonge... Si le lien qui est entre nous vous est devenu odieux, ayez au moins le courage de le briser brutalement, mais n'en faites pas une chaîne qui chaque jour pèse un peu plus aux épaules !

— Les miennes sont plus faibles que les vôtres, pourtant je porte la moitié de la chaîne ; de quoi vous plaignez-vous ?

— Eh bien ! voilà précisément ce que je ne veux pas. J'aime mieux vous voir libre, j'aime mieux vous perdre enfin que de vous sentir si près et de vous savoir si loin de moi. Et puisquoi ! qu'est-ce que cette atroce comédie que vous prétendez jouer et me faire jouer avec les salons des autres pour scène et notre foyer pour coulisse ? Là-bas la correction la plus parfaite, les attentions et les sourires, ici la désunion, l'indifférence, la froideur ? Allons donc ! Est-ce que nous sommes faits, vous et moi, pour de semblables mesquineries ! Vous voulez vous mettre un masque sur le visage et simuler une quiétude, un bonheur que vous n'éprouvez pas ? Vous voulez mentir, vous aussi ?

— Pourquoi pas ? fit Luce sans s'émouvoir. L'exemple est sans doute contagieux, lequel de nous d'eux l'a montré à l'autre ?

— Soit, je suis coupable. Je suis un imbécile, un misérable, un goujat, un lâche, tout ce que vous voudrez... Mais en somme j'ai péché en intention, non en fait, et vous le savez bien.

La jeune femme eut un sourire méprisant et le regardant en face :

— Magnifique, votre petite défense, vous savez !... Messieurs les jurés, j'ai donné six coups de couteau à cette femme, c'est vrai, mais en somme, par le plus grand des hasards, aucun n'a été mortel ; donc elle me doit de la reconnaissance et la justice des égards !

— Je ne m'excuse pas, je m'accuse, répliqua-t-il. Mais vous-même, depuis deux mois, vous-même, ici, partout, devant moi, devant tous, vous avez élevé le flirt, la coquetterie, la... compromission enfin à la hauteur d'une institution! Qu'est-ce que tous ces... frôleurs dont vous vous entourez? Et qu'est-ce qui me prouve que vous ne vous êtes pas vengée déjà? vengée comme vous m'en avez menacé?

— Rien, évidemment. Et il est certain qu'en pareille occurrence toutes les femmes n'ont pas la vertu de... *Francillon*...

— Et puis non, ce n'est pas vrai! cria-t-il. N'essaye pas de t'avilir par bravade, ce n'est pas vrai, te dis-je! Je te blesse, je t'insulte avec ce doute... Tu es pure, je le sais... mais tu me rends fou!

Il la saisit dans ses bras, l'enleva comme il eût fait d'un enfant et l'amenant devant cette peinture qui, au dire de Luce elle-même, manquait de bleu:

— Regarde... voici à quoi tu me condamnes, à peindre de pareilles insanités qui, si elles étaient connues, me déshonoreraient. Qu'est-ce qu'il y a là dedans? Rien, ni idée ni conception, ni même un semblant d'exécution qui, à défaut de vérité, pourrait témoigner du métier acquis... Je te dis qu'il n'y a rien, qu'un gaspillage de couleurs dénotant un esprit déséquilibré, faussé, fini peut-être...

D'un coup de poing il creva la toile et serrant toujours Luce qui ne faisait pas un mouvement pour lui échapper:

— Deux mois de perdus! dit-il avec regret. Deux mois pendant lesquels je n'ai pas vécu... Voyons... est-ce que pour une minute de folie, pour une minute d'oubli, tu vas me laisser gâcher ma vie? Songe bien à ce que tu fais... Luce, impose silence à ta vanité, à ton orgueil; n'écoute que ta raison, mieux encore... que ton cœur où quelque chose de moi est peut-être demeuré... Pèse et juge... Est-ce que le châtiment ne dépasserait pas l'offense?... Je t'aime encore, moi, je n'ai jamais cessé de t'aimer, malgré ma folie, tu le sais bien, tu le vois bien, tu le sens bien... Dis? c'est donc vrai? bien vrai? je t'ai perdue? tu ne peux plus m'aimer?... O Luce... Luce...

Elle ne répondit pas, mais Derval vit dans ses yeux une larme qui roulait, timide, et qu'on n'essayait pas de lui cacher; une larme dans laquelle il lut son pardon et qu'il sécha sous des baisers...

Et Luce, faible, confuse, heureuse aussi, se blottissant, comme dans le meilleur des nids, dans les bras qui l'enserraient, Luce pleura, pleura encore sur ce cœur qu'elle avait enfin reconquis...

MARIUS GUYOT.

LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT

racontée par un lieutenant.

18 août 1870

Le 18 août au matin, mon régiment, le [illegible] de ligne, était campé entre Amanvillers et Saint-Privat. La matinée avait été calme, et j'en avais profité pour écrire une longue lettre à mes parents.

J'avais à peine terminé que j'entendis la voix du capitaine qui nous appelait pour le déjeuner. Il était dans le ravissement; on avait fait le matin une distribution de viande, et il était échu un mouton à la compagnie. Nous allions donc manger des côtelettes. C'étaient les premières depuis près d'un mois. Le déjeuner fut très gai.

Après le repas nous passâmes une inspection des hommes qui avaient mis à profit la matinée pour mettre en état leurs armes et tous leurs effets. On n'aurait jamais dit, en les voyant si bien ficelés et astiqués, qu'ils marchaient sans trêve depuis trois semaines, et qu'ils venaient de soutenir deux grandes batailles en trois jours.

Je songeai à mettre ma lettre à la poste et je me dirigeai vers la voiture du trésor remisée parmi tant d'autres de l'autre côté de la route (du côté de l'ennemi), lorsqu'en passant près de la tente du commandant je l'aperçus qui se rasait. Je le saluai et lui dis: « Comme vous vous faites beau, mon commandant, avez-vous donc l'intention d'aller faire quelque conquête à Metz? — Ma foi non, me répondit-il, mais, puisque par hasard j'ai pu mettre la main sur ma cantine, je me suis changé complètement. De cette façon, si je reçois mon affaire tout à l'heure, je m'en irai proprement dans l'autre monde. — Croyez-vous qu'il y aura quelque chose aujourd'hui? Il me semble que nous sommes au calme plat. — Sait-on jamais? »

Je le quittai et tout en marchant vers la voiture de la poste, je ne pouvais m'empêcher de trouver bizarre cette idée de mort exprimée par le commandant. Je sais bien que ces pressentiments sont tout à fait involontaires et qu'ils viennent hanter l'esprit sans qu'on les ait appelés; mais il me semble que si j'en étais envahi, je ferais tout au monde pour les chasser au loin.

Devant la voiture de la poste je trouvai le payeur de la division qui finissait de déjeuner avec ses deux aides. Je liai conversation avec eux et nous discourûmes longtemps sur le désordre qui avait régné dans les marches, surtout pendant ces derniers jours. Ils étaient installés comme des seigneurs: table, pliants, service complet. Dame! les moyens de transport abondaient pour eux, tandis que pour

nous autres, pauvres diables de combattants, l'espace était mesuré dans nos rares voitures à un centimètre cube près. J'allais les quitter et mettre ma lettre dans la boite attenante à la voiture, il était midi environ, lorsqu'un bruit formidable retentit tout près de nous : un obus venait d'éclater au milieu des voitures du convoi. Il fut bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième. La danse recommençait.

Dire le tohu-bohu qui se manifesta dans cet amas de voitures serrées presque les unes contre les autres serait impossible ; les attelages au piquet rompant les entraves galopaient furieusement à tort et à travers, les conducteurs criaient et cherchaient à les rattraper, les convoyeurs civils terrifiés ne songeaient qu'à fuir. Je courus rejoindre ma troupe. Les hommes, laissant les tentes dressées et toute l'installation du camp telle quelle, avaient pris les armes et vidé dans leurs poches toutes les cartouches contenues dans les sacs. Nous recevions les obus dans le dos ; on nous fit faire face en arrière, et le régiment, les trois bataillons déployés, fut porté en avant, c'est-à-dire vers l'ennemi. Nous marchions droit devant nous, ayant tout à fait à notre gauche le village d'Amanvillers. Nous montâmes ainsi une pente assez forte qui nous menait sur le sommet d'une colline d'où la vue était très étendue.

En face de nous, le terrain descendait vers des bois dont la lisière pouvait bien être éloignée de 1 à 2 kilomètres ; au-dessus des bois une crête garnie d'artillerie qui nous canonnait fortement ; sur notre droite, assez loin, un village sur un mamelon isolé ; sur la gauche, Amanvillers ; derrière nous, à 1 kilomètre, le camp que nous venions de quitter. Notre artillerie divisionnaire ne fut pas longue à arriver et à se mettre en batterie sur la hauteur. Comme il n'y avait pas d'infanterie ennemie devant nous, on nous fit rétrograder de cent mètres en arrière, laissant la parole au canon. Le régiment toujours déployé fut arrêté dans des sillons à mi-pente, et les hommes se couchèrent par terre, attendant les événements. En peu de temps la lutte entre les artilleries adverses devint formidable. La plupart des projectiles prussiens passaient par-dessus nous et allaient tomber et éclater dans notre camp. La grosse caisse de notre musique fut crevée par un éclat. Mais bientôt le tir devint plus régulier et nous commençâmes à être éclaboussés de belle façon. Je pestais, car je ne trouve rien de plus idiot que de recevoir des coups sans pouvoir les rendre.

Après avoir longtemps parlé à mes hommes pour les distraire et me distraire aussi, je pris le parti de me coucher également à ma place. J'avais mon manteau roulé autour du corps, je l'enlevai, le mis par terre et m'en servis pour appuyer la tête. Il faisait très chaud, la nuit avait été presque sans sommeil ; petit à petit, dans cette inaction forcée, je me sentis envahi par un irrésistible engourdissement, et je m'endormis. Je fus brusquement réveillé par un éclat d'obus qui, tombé dans le cercle que formait mon manteau roulé, avait soulevé tout un paquet de terre et m'avait complètement couvert de poussière. Cette poussière s'incrusta si bien dans mes cheveux, qui pourtant étaient fort courts, que bien des jours après j'en avais encore. Il est vrai que le *schampoing* ne florissait pas dans nos bivouacs. Je fus de suite sur pieds.

La situation avait pris une tournure grave. Notre artillerie ne répondait plus que faiblement à celle de l'ennemi, et notre infanterie était engagée ; mais mon bataillon se trouvant en deuxième ligne conservait sa position première. Les obus tombaient dur et ferme. Plusieurs de mes hommes furent grièvement blessés ; l'un d'eux reçut un éclat dans les reins, il se tortillait en hurlant, et en même temps le feu prenait à sa capote. Il fut porté un peu plus loin par deux de ses voisins dont je surveillai activement le retour.

Je fus étonné de voir se promener sur trois jambes seulement le grand cheval bai clair de notre commandant ; en regardant de plus près, je m'aperçus que le quatrième membre était coupé à hauteur d'une balzane, le sabot et la moitié du jarret de la jambe gauche de derrière avaient été enlevés par un éclat d'obus. Cette vue me remplit d'inquiétude sur le sort du commandant que je n'apercevais pas. Mais j'appris qu'il n'avait eu aucun mal.

Derrière nous, un gros paquet de cavalerie, des dragons principalement, recevaient les obus comme à plaisir ; ils avaient beau changer d'emplacement presque à chaque instant, ils attrapaient tout de même les coups qui ne leur étaient pas destinés.

Le bataillon est porté en avant ; nous suivons une ligne de chemin de fer en construction, en tranchée tout d'abord, puis débouchant à niveau dans la plaine que balaie une fusillade des plus nourries. Nous étendons notre ligne de chaque côté du chemin de fer à mi-côte environ, et nous commençons le feu contre les bois qui sont devant nous. Les hommes tiraient à genoux. Passant continuellement derrière les rangs, nous faisions, nous autres officiers, tous nos efforts pour les faire viser, pour leur faire prendre la hausse voulue, pour les empêcher de gaspiller les cartouches. Mais les hommes, surexcités par le danger, émus par les vides qui se creusaient dans les rangs sous cette fusillade meurtrière, tiraient, tiraient sans rien écouter, paraissant vouloir se dérober à la vue de l'ennemi en s'entourant d'un nuage de fumée impénétrable. Leur situation en effet n'était pas des plus enviables, surtout celle des soldats qui au milieu de voisins tués ou atteints de blessures,

étaient obligés de rester quand même à leur place avec des tableaux peu encourageants sous les yeux. Plus le combat s'avançait et moins notre artillerie située derrière nous élevait la voix. Une batterie de mitrailleuses qui vint prendre position sur la hauteur à droite du chemin de fer n'y resta certes pas un quart d'heure. Le moulin à café, comme les hommes appelaient les mitrailleuses, n'eut pas le temps de moudre beaucoup de rations.

A ce moment la bataille était dans son plein. Sur toute la ligne, à perte de vue, ce n'était que fumée et détonations. Mon bataillon fut changé d'emplacement et dut appuyer de quelques centaines de pas vers la droite. En effectuant ce mouvement, un caisson de munitions d'infanterie fut rencontré près de la ligne de chemin de fer en construction. Plusieurs hommes par compagnie s'y rendirent et rapportèrent dans les pans de leurs capotes un grand nombre de paquets de cartouches qui furent répartis entre tous les présents. Au moment où arrivaient sur la hauteur les trois premières compagnies qui seules furent poussées jusque-là, les trois autres ayant été laissées sur le chemin de fer, elles furent saluées par un feu d'artillerie des plus intenses. On fit immédiatement coucher les hommes à plat ventre, et, les deux coudes appuyés sur le sol, ils entamèrent une vive fusillade avec des troupes qui arrivaient sur nous par le chemin d'Habonville.

Le capitaine, Rousset et moi nous étions allongés dans un sillon derrière le centre de la compagnie, et nous nous communiquions nos impressions, qui manquaient absolument de gaieté, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre derrière et tout près de nous, en même temps que le sol était vigoureusement ébranlé. C'était un caisson qui sautait. Une foule de débris de toute sorte fut projetée en l'air et retomba en grêle bizarre tout autour de nous. Notre capitaine était tout de son long sur le ventre, le nez contre une motte de terre; nous le voyons, Rousset et moi, se livrer à une violente pantomime qui paraissait indiquer un profond dégoût; de son œil droit, toujours muni d'un indévissable monocle, il examinait, non sans une extrême répugnance, un objet qui venait de tomber de la lune, à côté de sa figure. Nous allons à lui. C'était le pouce d'un artilleur que l'explosion avait enlevé à son propriétaire, et qui était venu frapper le nez de notre capitaine. Du coup, notre artillerie disparut et plus ne la vîmes, du moins de ce côté du champ de bataille.

Il commençait à se faire tard. Les Allemands, encouragés sans doute par le silence de nos canons, se décidèrent à prononcer contre nos positions un important mouvement offensif. De grosses masses sortirent du bois et s'avancèrent résolument. Ils ne se dirigeaient pas précisément droit sur notre hauteur, mais vers notre gauche, vers Amanvillers, nous les prenions donc un peu obliquement : un feu à volonté immédiatement ouvert par nos trois compagnies, sema bientôt chez l'ennemi le meurtre et le désarroi, et comme la réception qui l'attendait de front fut tout aussi courtoise, il ne tarda pas à se débander et à regagner les bois. Cette affaire, venant après l'histoire du pouce de l'artilleur, m'avait remis d'aplomb et m'avait donné un peu de nerf, ce qui jusque-là me manquait absolument. Cette bataille ne m'apparaissait que sous un aspect des plus moroses. Était-ce lassitude du danger trop fréquemment couru en si peu de temps, car c'était notre troisième grande bataille en cinq jours? Était-ce mauvaise disposition? cependant je me portais fort bien et n'avais nulle raison pour avoir le moral déprimé en quoi que ce fût. Mais malgré moi, quand nous étions couchés dans le sillon, inactifs et impuissants, sous ce feu d'enfer qui nous éprouvait sans que nous puissions rendre coup pour coup, je m'étais surpris à désirer vivement de me trouver ailleurs.

Combien restâmes-nous dans cette position, tiraillant sans grand résultat avec l'ennemi et recevant platoniquement des obus, je ne pourrais le dire? Mais malgré ma surexcitation passagère le temps me parut long et je trouvais que la nuit tardait bien à nous couvrir de son manteau protecteur. Nous causions de temps en temps entre nous, derrière nos soldats. Le commandant de la 2[e] compagnie était un lieutenant nommé Ravel, mon ancien de Saint-Cyr, avec lequel j'étais fort lié. C'était un charmant garçon très gai d'ordinaire, ayant dans toutes les circonstances le mot pour rire. Il avait une grosse bonne tête de Flamand presque sans cheveux qui souriait toujours. Mais le 18 août il déchantait rudement: « Nous y resterons tous, me disait-il. Quant à moi, je suis bien sûr que je ne m'en tirerai pas. » J'essayai en vain de le remonter, bien que je ne me sentisse pas moi-même très en train; il me semblait très clair que nous étions engagés dans une mauvaise affaire, et mal engagés même. Ainsi nous ne pouvions nous empêcher de regretter que cette masse de cavalerie qui se morfondait derrière nous, perdant inutilement beaucoup de monde, n'eût pas été lancée sur l'infanterie allemande quand, désunie par notre feu, elle avait été obligée de se replier. Et puis l'artillerie! concevait-on pareille chose : des batteries qui ne pouvaient supporter la lutte que quelques instants et qui étaient obligées d'amener tout de suite les avant-trains! C'était toujours sur nous que pesait l'effort, et cela pendant toute la durée du combat. On nous sacrifiait comme à plaisir. Et puis on n'avait jamais de distributions régulières, il fallait toujours se battre le ventre creux, etc.

La conversation fut interrompue par une modifi-

[illegible] plus de [illegible] depuis quelque temps [illegible] situation et dont les effets se [illegible] Le village que nous voyions sur notre droite s'élever sur une colline, Saint-Privat, avait été évacué par le corps Canrobert, et par conséquent occupé par l'ennemi qui s'était empressé d'y installer une ligne de batteries dont le tir enfilait nos positions. Feu par devant, feu sur le flanc droit, c'était complet. En quelque temps nos pertes furent considérables. Notre commandant, énervé par ce nouveau danger qui menaçait de détruire toute sa troupe, se promenait à grands pas, fort anxieux. Notre position en l'air sur ce mamelon nous donnait la sensation d'un isolement complet. Prenant enfin un parti énergique, il résolut de marcher sur les batteries qui nous faisaient face jusqu'à ce que nous fussions à portée; et une fois là de tirer à outrance jusqu'à ce que la tournure qu'allait prendre le combat de notre côté nous indiquât ce que nous avions à faire. Rester sur cette hauteur et s'y laisser décimer inutilement, c'était de la folie. Pertes pour pertes, mieux valait les subir en combattant.

Le commandant ayant communiqué ses intentions aux chefs de ses trois compagnies, se place devant la troupe et la met en marche ; nous voilà descendant la pente bien en ordre pour aller à la conquête de cent pièces de canon environ qui nous mitraillaient depuis bien des heures. Tout le monde marchait résolument; nous avions compris l'idée du chef, et nous étions décidés à aller jusqu'au bout. Nous avions fait deux ou trois cents mètres, lorsque le commandant, qui marchait en avant, reçoit une balle dans la tête; il tombe et immédiatement, comme si le grand ressort de la machine venait de se casser, les compagnies s'arrêtent; les hommes à genoux commencent à tirer droit devant eux.

Notre petit groupe isolé dans cette plaine toute découverte est alors assailli par le feu convergent de toutes les batteries ennemies auxquelles il sert de cible. Nous sommes bientôt entourés d'un vaste cercle de feu et de fumée. A gauche c'est Amanvillers qui flambe et d'où s'élancent vers le ciel d'immenses gerbes de flammes et d'étincelles; devant nous et à notre droite, ce sont les gueules des canons allemands d'où s'échappent à chaque seconde des éclairs rouges, lueurs sinistres que rend plus effrayantes encore le crépuscule tombant. Les obus s'abattent comme la grêle autour de nous, et leurs éclats font dans nos rangs des vides douloureux. C'est Vaillot, le capitaine de la première compagnie, qui tombe pour ne plus se relever, le visage brûlé et noirci par la poudre; son sous-lieutenant est grièvement blessé et, renversé sur le sol, s'agite dans un frémissement nerveux pitoyable. Ravel, commandant la deuxième compagnie, a la tête à moitié emportée par un obus; il s'abat sur le corps du commandant. Nombre de soldats sont frappés et gisent sur le sol, remplissant les airs de cris déchirants.

Le capitaine adjudant-major du bataillon, Laguire, un Méridional, prend alors le commandement de notre petite troupe. Il tire son sabre, et, marchant à grands pas de la droite à la gauche, il prononce une espèce de discours dans lequel il nous exhorte à ne pas nous laisser intimider, à conserver notre cohésion et à reprendre le mouvement en avant. Je le voyais aller et venir, faisant de grandes enjambées et de larges gestes avec son sabre, et, malgré moi, car l'instant me semblait solennel, ses paroles prononcées avec un fort accent du Midi me donnaient envie de rire. Tout à coup mon capitaine, qui était allongé par terre, est violemment soulevé en l'air, par un obus qui s'est enfoncé et a éclaté sous lui. Je le croyais en morceaux, quand je le vois se relever prestement et se mettre avec une fiévreuse précipitation à la recherche de quatre objets indispensables à sa vie, qu'il avait perdus dans la culbute, son lorgnon, sa pipe, sa canne et son képi. Il n'en retrouva aucun, du reste.

Le capitaine Laguire commande : Debout, et, en avant! On se lève; mais aussitôt, sans qu'aucun signal ait été donné, sans que l'ennemi nous ait menacés plus directement, tout le monde se précipite au pas de course, et, en moins de cinq minutes certainement, nous nous trouvons à plus d'un kilomètre en arrière au nord d'Amanvillers, hors d'atteinte des projectiles de l'ennemi qui ne pouvait plus nous voir. C'est qu'il n'y a pas à dire, nous y étions tous, soldats et officiers, et Laguire aussi. Comment cela avait-il pu se faire? Après vingt-cinq ans je ne peux m'en rendre compte, et Dieu sait si j'ai pensé souvent à cette aberration d'esprit si unanime qui nous a entraînés juste du côté opposé à celui où nous étions décidés d'aller. J'ai scruté, analysé les sentiments qui avaient pu m'animer à ce moment, je me suis toujours vu répétant le : En avant! du capitaine Laguire, bien résolu à exécuter moi-même et à faire exécuter aux miens le mouvement ordonné; mais quant à trouver la transition entre cet état d'esprit et celui qui m'a fait tourner le dos et fuir à toutes jambes, je n'y suis jamais parvenu. Il y a un vide dans mon existence morale que je n'ai pu combler. Ce n'est certes pas l'exemple qui m'a entraîné, ce n'est pas le flot des fuyards qui m'a emporté, c'est bien moi tout seul qui ai agi spontanément dans cette circonstance. Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que deux cents autres hommes au même moment en aient fait autant. Plus tard, les esprits une fois refroidis, j'ai parlé de cette aventure à plusieurs de ceux qui l'avaient subie comme moi: soit que leur mémoire les eût trahis, comme ils me l'affirmaient presque tous, soit qu'ils éprouvassent quelque embarras,

quelque honte à réveiller ce souvenir si peu honorable pour nous, presque tous m'ont dit ne se rien rappeler.

Arrivés sur une petite hauteur située entre Amanvillers et l'emplacement de notre camp où les tentes étaient encore dressées telles que nous les avions quittées à midi, mais dont quelques-unes brûlaient, nous nous arrêtons. On cherche à remettre un peu d'ordre dans les compagnies ; mais nous avions retrouvé là le reste du régiment bien décimé, et nos hommes s'étaient fondus dans les unités éparses des autres bataillons. Je fus assez vite remis de cet esclandre ; alors une espèce de rage féroce m'emporta contre moi-même. Des larmes de colère et de honte me brûlaient les yeux sans amener aucun soulagement à mon état de crispation. Voilà ! pendant dix ans de la [illegible] neur et de dévouement, pendant dix ans on aspire au moment de mettre ces belles idées à réalisation, et tout cela en une seconde s'en va en fumée, et pourquoi ? On n'en sait rien. [illegible] un homme de devoir, et en un moment on se retrouve capot comme un lièvre.

Quand on est jeune, si les impressions sont vives, elles sont heureusement passagères. Mon attention fut bientôt attirée par un groupe qui paraissait très animé ; je m'en approchai, et je vis plusieurs officiers du régiment entourant le colonel, qui sanglotait. Il croyait le drapeau ou perdu ou pris, car il était impossible de le trouver ; le porte-drapeau avait dû être tué, et le drapeau tombé avec lui devait être resté sur le champ de bataille que nous venions d'abandonner si lestement. Ce fait n'était pas pour diminuer mes remords que je sentis plus cuisants encore. Mais dans l'obscurité naissante une rumeur joyeuse éclate, et Pincherelle apparait à nos yeux ravis, tenant à pleine main notre cher drapeau sain et sauf. Le colonel faillit tomber en syncope. Il reçut le porte-drapeau dans ses bras, et, pris d'un soudain attendrissement, il l'embrassa sur les deux joues. Hélas ! l'émotion de la bataille n'avait pas empêché le colonel de humer force prises de tabac : la joue de Pincherelle en témoignait après l'accolade, et cela nous dérida. L'aspect vraiment comique de notre capitaine acheva de me remettre d'aplomb. Privé de son lorgnon, il n'y voyait pas à deux mètres, et clignait constamment ses yeux gris. De plus, il prétendait avoir froid à la tête, depuis la perte de son képi, et pour se garantir, il s'était entortillé avec sa ceinture de flanelle rouge, ce qui lui donnait l'air d'un Turc. Enfin il gémissait sur la perte de sa pipe, une si bonne pipe qui aurait été pour lui une source inépuisable de délices.

Les trois officiers de la compagnie étaient sains et saufs. Mais combien d'hommes étaient restés sur le champ de carnage ? Il était tout à fait impossible de s'en rendre compte à cause du désordre qui mêlait toutes les compagnies et de l'obscurité qui grandissait d'instant en instant.

A côté de nous vint se placer un paquet d'artillerie fraiche, qui, à peine en batterie, ouvrit un feu violent contre Saint-Privat, d'où débouchaient des colonnes prussiennes : elles furent arrêtées net. Enfin vers 9 heures, tout le monde prit la route qui descendait vers Metz à travers bois. Rousset et moi, n'ayant pu retrouver un seul homme de la compagnie, nous suivîmes le mouvement en amateurs. Comme tout le monde sans doute nous avions une faim de loup. Au commencement de la descente nous rencontrons une voiture d'administration toute pleine de pain frais. Des hommes montés sur le tas tendaient les pains aux heureux qui passaient près d'eux. Rousset en attrapa un et nous fîmes un souper délicieux. Toute la nuit se passa à piétiner sur cette route, et le jour venu nous n'étions pas encore à Metz. Ce ne fut que le 19 août, à dix heures, que nous arrivâmes sous les murs de la ville, au Sansonnet, où le bivouac fut installé.

[illegible]

LIVRES NOUVEAUX

Les Mille et une Nuits d'une ambassadrice [1].

M. [illegible] Il fréquente d'habitude à la cour des Valois et il y rend un culte particulier à Marguerite de Navarre. Il a fallu, je pense, le hasard d'une rencontre pour qu'il s'aventurât dans le XVIII[e] siècle. Et à la suite de qui, mon Dieu !... de M[lle] Petit, une belle Bourbonnaise de 1702, logée rue Mazarine et ne faisant là, pour tout dire, aucun métier qu'il soit décent de nommer.

C'est que M[lle] Petit — ajoutons-le vite — a été l'Égérie, cheville ouvrière et commanditaire d'un grand projet digne de tenir sa place dans la grande histoire. Aller en Perse ; y rallier autour des fleurs de lis les capucins, carmes, jésuites et missionnaires de toute robe qui s'y étaient établis sous le cardinal de Richelieu ; retrouver le diocèse français qui s'était constitué en 1638 à Bagdad, sous le nom de diocèse de Babylone ; pousser plus loin et réveiller les petites communautés chrétiennes du golfe Persique : réunir en un faisceau toutes ces forces existantes et s'en servir pour faire attribuer à Louis XIV le protectorat

1. [illegible]

les chrétiens de l'Empire du Chah ; partir de là pour implanter là-bas le commerce français, sous forme d'une belle et bonne compagnie à monopole, capable de ruiner les compagnies anglaise, hollandaise et portugaise ; ravir à celles-ci pour donner à celle-là le trafic local de la Perse et le grand transit des Indes par Alep et Ispahan : c'étaient là des vues de haute politique, dignes du grand roi, et propres à relever dans l'histoire le caractère, si humble qu'il fût, d'une marchande de sourires de la rue Mazarine. La seule chose qui surprenne est de les rencontrer chez une de ces bonnes personnes.

Ici nous sommes forcés d'avouer qu'elle n'en fut point l'inventrice et que son mérite se borna à en comprendre la grandeur et à les servir à sa façon. Mlle Petit n'a passé à la postérité que pour être tombée — au cours d'une vie toute de relations faciles, — sur un grand homme.

Il s'appelait M. Fabre. Il était Marseillais. Il possédait une connaissance étendue des choses de l'Orient, ayant fait faillite à Constantinople. Il savait la diplomatie, pour avoir, en des temps troublés, joué un personnage à l'ambassade de France en Turquie et même rempli une mission en Hongrie auprès de Rakoczy. Il était l'ami du grand vizir et de tous les hauts personnages de la Sublime Porte. Il était celui de notre ambassadeur, M. de Ferriol, qui lui avait rendu le service de garder près de lui sa femme et de ne pas mander à Paris sa déconfiture financière. Ayant ainsi réussi à cacher le faible de sa vie et habile à montrer le fort, inépuisable en renseignements de haut goût sur les projets les plus secrets du Divan, actif et point timide, pénétrant partout, se présentant bien et n'ayant nulle honte à solliciter les postes élevés qui lui semblaient convenir à son mérite, — il intrigua, étourdit, s'imposa, fut bientôt en passe de faire agréer à M. de Pontchartrain, alors ministre, ses services et son idée d'une mission en Perse.

Cela le devait tirer de peine. Mais, en attendant, il lui fallait vivre à Paris, et c'est ici que se manifesta le génie bienfaisant de Mlle Petit. Elle touchait à la trentaine : c'est l'âge où l'on sent le besoin de sortir de l'ornière et d'assurer l'avenir. Elle avait amassé, au prix de bien des peines, un petit capital : hardiment, elle le plaça sur la tête de ce grand politique qui lui expliquait ses plans avec une noble condescendance. C'est-à-dire qu'elle prit à sa charge l'entretien de M. Fabre (il lui en coûta en tout, si nous l'en croyons, 12500 livres), jusqu'à ce qu'il eût obtenu son ambassade.

Il l'obtint. Il en reçut l'avis officiel en janvier 1703. On lui attribua, dès le mois de novembre, un traitement, fort sortable, de 18000 livres par an. Les commis de M. de Pontchartrain lui rédigèrent de belles et amples instructions. On le documenta avec soin sur l'étiquette, pour qu'il ne se laissât pas manquer, par inadvertance. On lui remit pour 15000 livres de cadeaux destinés au Chah et comprenant surtout des instruments de physique et de l'horlogerie : — c'était, nous dit l'auteur, comme une revanche de la fameuse pendule d'Aroun-al-Raschid. On lui traça son itinéraire par Alep et par Bagdad, — où il devait prendre le bon vieil évêque Pidou de Saint-Olon comme ambassadeur auxiliaire. Et le voilà parti en grand équipage, avec une suite de cinquante personnes, dont un chirurgien, un ingénieur dessinateur et « un jeune cavalier, d'aspect aimable, qui, lorsqu'on eut gagné la haute mer, reparut tout à coup en habits féminins et affecta envers l'ambassadeur des airs de familiarité qui égayèrent fort l'équipage ». Fidèle à sa parole, il emmenait Mlle Petit au pays des contes orientaux, « de la volupté, des enlèvements mystérieux et des eunuques ».

Oh ! la joyeuse ambassade ! Elle, nature prime-sautière, vive, bonne fille et jugeant qu'à ces pays perdus suffit l'étiquette du quartier Latin ; lui, ambassadeur officiel, plus grave, plus contenu, mais dans le fond du cœur facile à vivre, s'égayant aux facéties de sa compagne, couvrant ses incartades d'une bonhomie qui n'allait point sans majesté diplomatique, gardant en ses pas les plus risqués cet air d'innocence et de candeur qui fut aussi l'exquise parure de deux de ses plus chers contemporains, le docteur Pangloss et l'abbé Jérôme Coignard.

Ils abordent en Syrie et les aventures commencent. Quel début à Alep ! Ils s'y arrêtent juste le temps nécessaire pour organiser une caravane pour Erzeroum, et ces quelques jours suffisent pour que les manières un peu libres de Mlle Petit donnent l'éveil autour d'elle. Le consul de France, le digne M. Blanc, qui la loge chez lui, les R. P. supérieurs des capucins, des carmes et des jésuites se consultent, se concertent, interrogent et découvrent le mystère : le scandale éclate. Il faut en éviter un plus grand, il faut empêcher Mlle Petit d'aller discréditer par toute l'Asie Mineure et la Perse le bon renom de la France : consul et missionnaires obtiennent du pacha d'Alep qu'il ne laisse pas repartir l'ambassade sans une autorisation du Sultan. Voilà M. Fabre et son amie bloqués à Alep !

Cela se fût réduit à un retard insignifiant, si M. Fabre eût conservé ses bons rapports avec notre ambassadeur à Constantinople. Car rien n'était plus facile à celui-ci que d'obtenir du grand vizir un laissez-passer. Par malheur, M. de Ferriol avait vu avec dépit son ancien ami s'élever si haut ; il avait juré de faire échouer cette mission qui lui inspirait une jalousie féroce. Aussi négocia-t-il de façon à se faire

refuser ce qu'il demandait, ce qui est l'enfance de l'art en diplomatie. Rien ne vint de Constantinople et l'ambassade resta un an en détresse à Alep : assez triste situation, car les fonds avaient été vite épuisés et M. Fabre ne devait toucher ses émoluments qu'en Perse.

Alors, pendant ce séjour forcé en Syrie, Mlle Petit semble céder aux suggestions de la perversité. Elle commence une vie d'enfer : table ouverte, réception toutes les nuits jusqu'à deux heures du matin, parties de campagne, tous les ris et tous les jeux et parfois aussi les querelles et les bagarres. La maison où elle tient sa cour — M. Blanc l'a invitée à quitter le consulat — projette à une lieue à la ronde comme un parfum et un flamboiement d'orgie. Les *Alepins*, petits et grands, désertant les églises des capucins et des carmes, accourent chercher dans cette hospitalière demeure des plaisirs déplorables. On y relève la bombance d'une pointe de bravade et d'impiété : Mlle Petit gorge tout exprès les chrétiens de viande le vendredi et le samedi, et quant aux Turcs, — car les Turcs y viennent aussi, hélas! — elle les force à boire du vin! En vain la population s'ameute autour d'elle et la hue dans les rues; en vain le consul et les missionnaires supplient M. Fabre de rembarquer la dame; en vain on la menace elle-même de l'excommunication : M. Fabre, ensorcelé, n'écoute rien : Mlle Petit se rit des foudres de l'Église, répond qu'elle attend ses excommunicateurs de pied ferme, le pistolet à la main, et que, si on l'ennuie, elle se fera musulmane !

Cependant, comme on se lasse des meilleures fêtes, M. Fabre finit par trouver qu'on l'oubliait trop obstinément à Alep. Il réussit à en sortir en s'accrochant à une ambassade persane qui revenait de Constantinople : elle le prit, lui et les siens, dans ses bagages et déposa le tout à Érivan.

Érivan était la porte de la Perse. Son khan était chargé de recevoir, vérifier et introduire, s'il y avait lieu, les ambassades. Le khan d'alors, Abdelmassin, expédia son rapport à Ispahan et invita M. Fabre à attendre la réponse. Ici il faut bien signaler un point délicat sur lequel nous avons glissé, mais que M. de Maulde, historien impartial, a dû indiquer, si discrètement que ce fût : Mlle Petit n'hésitait pas, pour procurer à l'ambassade la bienveillance des autorités locales, à donner de sa personne auprès d'elles. Le titre que son historien a donné à ses aventures se trouve, hélas! doublement justifié. Elle avait su plaire au pacha d'Alep, au secourable ambassadeur persan : elle plut aussi au vieil Abdelmassin. Cette passion tardive du khan d'Érivan devait avoir les plus tristes conséquences. Quand le courrier qui rapportait d'Ispahan la reconnaissance de l'ambassade revint, au bout de cinquante jours à Érivan, Abdelmassin se sentit tout attristé à l'idée de perdre sa conquête. Au repas d'adieu il fit boire, semble-t-il, de mauvais café à M. Fabre. Toujours est-il que celui-ci se sentit malade au dessert et cria bientôt à tue-tête qu'il était brûlé par un poison intérieur. Il repoussa avec énergie les secours de la religion que lui offrait un missionnaire, le R. P. Mosnier, et le 16 août 1706 le chef de l'ambassade de S. M. T. C. expira ainsi en athée sur le seuil de la Terre promise, dans les bras de Mlle Petit, de son neveu et du jésuite épouvanté ». Il « dort son dernier sommeil dans le Saint-Denis de la Perse, en face des cimes neigeuses de l'Ararat, à l'endroit où Noé célébra son premier sacrifice, devant son premier cep de vigne. »

Coup terrible pour Mlle Petit. Mais c'est ici qu'elle montra sa grande âme, et, par sa constance dans l'adversité, racheta ses faiblesses d'antan. Sans hésiter, elle se déclara le chef de l'ambassade, annonça l'intention de la conduire elle-même au Chah de Perse. Elle groupa ses compagnons autour d'elle, rallia la queue de la caravane restée à Samos, prit sur tout le monde une haute autorité, — et le bruit se répandit bientôt en Perse qu'une princesse de France, une fille du Roi Soleil, était en marche pour aller présenter au Chah des Chahs les compliments de son auguste père!

Cela ne fit point l'affaire des missionnaires, qui déclarèrent que, M. Fabre mort, l'ambassade passait de droit à l'évêque de Babylone. Cela n'agréait pas non plus à M. de Ferriol. Il trouvait là une superbe occasion de capter l'ambassade. Il dépêcha à la poursuite de Mlle Petit un jeune et bouillant Marseillais de son entourage, M. Michel, avec la mission de prendre la conduite de l'ambassade, de la mener à Ispahan. Michel trouva des alliés ardents dans tous les missionnaires pour qui Mlle Petit représentait, à peu de chose près, l'Antéchrist; il sut gagner à sa cause le personnel de l'ambassade qui ne supportait qu'en frémissant l'indigne joug de l'ambassadrice imprévue; il mit la main sur les ballots; et, sûr de son affaire, à Tabriz, il se démasqua. Il fit comparaître l'ennemie devant lui, et sévèrement lui intima l'ordre de rester à Tabriz, pendant qu'il se rendrait, lui, à la cour du Chah. La scène fut indescriptible : « Mlle Petit refusa de rien entendre; elle éclatait, elle voulait se faire Turque : les capucins lui jouaient ce tour-là, mais elle les perdrait; elle traitait Michel de scélérat, de traître, et cela avec sa gesticulation habituelle; elle empoignait ses jupes, elle relevait violemment ses bras au grand ébaudissement des Persans. Michel répliqua avec force qu'elle avait perdu M. Fabre, qu'il ne se laisserait pas perdre de même. Mlle Petit s'enfuit dans une chambre voisine : Michel et le supérieur des capucins l'y suivirent, elle braqua sur eux deux pistolets. »

Alors commença entre Mlle Petit et Michel une véritable course au clocher, chacun s'efforçant de devancer l'autre sur la route d'Ispahan, de semer des obstacles sous ses pas, de l'ensevelir dans un traquenard. Mlle Petit arriva bonne première. Elle fut appelée à la cour, présentée avec honneur, retenue deux jours. Puis elle repartit. Michel inconsolable, se vengea en lui suscitant mille ennuis au retour. Il s'obstina d'ailleurs dans son entreprise et, après bien des vicissitudes, il fut reçu, lui aussi, par le Châh, lui offrit les présents de Louis XIV et signa même — suprême ivresse! — un traité en forme avec les ministres persans. Après quoi il reprit la route de Constantinople.

Mlle Petit, qui avait failli, d'aventure, épouser à Tiflis le prince de Géorgie, débarqua à Constantinople au printemps de 1708, cinq ans après être partie de Paris. Détail étonnant et bien à sa gloire! elle ravit, dompta, soumit son persécuteur acharné, M. de Ferriol lui-même. Au bout de quelques jours, il lui fit amende honorable, se mit à chanter ses louanges dans ses dépêches, ne se décida même plus à la réexpédier à Marseille, comme on le lui prescrivait de Versailles. M. de Ferriol était sensible à la beauté. M. de Maulde, très richement documenté sur lui, nous donne, en passant, un détail qui intéresse l'histoire littéraire du XVIIIe siècle : en 1708, M. de Ferriol élevait — fort mal — à l'ambassade de France une jeune Circassienne d'une grande beauté, qu'il avait achetée, qui avait alors douze ans et qui s'appelait Mlle Aïssé.

L'imbroglio se dénoua en France. Arrivée à Marseille, Mlle Petit fut logée, aux frais de l'État, au Refuge des filles repenties. Elle y fut l'objet de la curiosité la plus flatteuse et les dames de Marseille vinrent entretenir à l'envi cette sultane de M. Galland. Les gens de justice, moins enthousiastes, reprochèrent à notre héroïne d'avoir dilapidé les présents royaux, usurpé la qualité d'ambassadrice et mille autres méfaits.

Michel, survenu à son tour, six mois après, pour présenter son fameux traité, appuya ces accusations. La lutte commencée en plein plateau de l'Iran se poursuivit à Marseille et à Paris. Heureusement M. de Pontchartrain avait de l'esprit sous sa perruque. Il ne fit pendre personne et, au lieu de transmettre le dossier de Mlle Petit au lieutenant de police, il l'envoya à l'auteur de *Gil Blas* pour qu'il en fît un roman.

Mlle Petit mourut obscurément et encore jeune. Lesage n'écrivit jamais son roman. Il s'en excusa auprès de M. de Pontchartrain par une lettre fort spirituelle. M. de Maulde a retrouvé cette lettre. Il a reconstitué le dossier confié à Lesage. Et il a écrit l'histoire de Mlle Petit. Et, au lieu d'un roman historique, nous avons eu une histoire romanesque.

Ne nous en plaignons pas. Elle est joliment contée, sur un ton d'ironique indulgence qui en relève la saveur. Elle nous amuse. Elle nous apprend que la bohème politique existait déjà au temps du grand roi, trouvait à se caser dans le pompeux décor de Versailles.

Elle nous montre cette bohème, non seulement dans l'invraisemblable couple diplomatique formé par M. Fabre et Mlle Petit, mais encore à l'ambassade de France, transformée par le peu recommandable M. de Ferriol en une caverne, un mauvais lieu, et presque — à la fin — une maison de fous. L'ambition inquiète, l'égoïsme et les désordres de ces irréguliers de la politique font ressortir, de façon presque touchante, l'ardeur désintéressée, toute française et toute chrétienne, de nos missionnaires du Levant, du bon vieil évêque de Babylone, M. Pidou de Saint-Olon. Avec M. Fabre et même avec Mlle Petit ils travaillaient pour la France. De fait, sous la cocasserie de cette fantaisiste ambassade, l'auteur nous fait saisir de réels et importants intérêts. Ils existaient si bien qu'ils ont provoqué une réponse du Chah à Louis XIV. Ce fut la fameuse ambassade de Riza-Beg. M. de Maulde laisse toute raillerie pour nous la raconter dans un dernier chapitre. Car si elle est romanesque encore, c'est d'un romanesque plus fin et plus délicat, émané des amours de Riza avec la marquise d'Épinay, et, venue comme « pour clore un vaste et magnifique règne comparable au cycle de Charlemagne », elle emprunte une couleur quasi tragique au cadre grandiose et poignant où elle se déroule dans les dernières heures du dernier des rois...

Gabriel Syveton.

CHOSES ET AUTRES

Le Jardin des Plantes.

L'état déplorable où se trouve réduit notre Jardin des Plantes a fini par toucher le cœur de quelques vieux amis qui lui restent encore. Les journaux se sont saisis de la question ; M. Maurice Spronck, M. Arsène Alexandre, et d'autres que je ne puis nommer, ont proposé des remèdes inapplicables.

J'ai voulu revoir ces allées abandonnées. Sur le coin d'un banc vermoulu et moisi j'ai trouvé quelques feuilles de papier couvertes d'une écriture tremblotante que j'eus grand'peine à déchiffrer. Je crois bien faire de les transcrire ici pour l'avertissement de nos ministres. Je respecte le titre, la signature et les dates tels que je les ai distingués après un long effort.

MÉMOIRES DE DEMAIN

[illegible]

Voici deux ans qu'il fut question d'une légère augmentation de crédit pour mon pauvre Jardin des Plantes. J'en suis, depuis tant de longs mois, le directeur attentif et vigilant, que je me sens pour lui un attachement sans bornes, quelque chose comme l'amour du marin pour son navire, du mécanicien pour sa locomotive.

Hélas ! au lieu de la subvention que j'attendais, le gouvernement, à deux reprises, m'a supprimé dix mille francs ! Qu'allons-nous devenir et comment, dans ces conditions, remplacer le rhinocéros ?...

[illegible]

Le parlement vient de voter une nouvelle réduction de vingt mille francs sur le budget du Jardin des Plantes pour l'année prochaine...

Et ces députés osent prétendre que l'instruction populaire est le plus beau fleuron de notre troisième république ! Et M. Méline est toujours ministre de l'agriculture ! Que ne fait-il réduire de quelques centaines de mille francs les frais de bureaux et de tant de feuilles de papier, inutilement gaspillées, qui ne vaudront jamais la moindre feuille de mes choux !

[illegible]

J'ai fait placer des tourniquets aux portes chaque vendredi : il m'avait semblé que l'on pourrait tirer parti des nombreux étrangers venus à Paris pour l'Exposition universelle... Personne n'est venu... Les portes de mes tourniquets n'ont pas une seule fois tourné sur leurs gonds.

Nous en parlions hier avec le professeur Piquendar. Il m'a dit : « Ce n'est pas étonnant : le Jardin des Plantes, est condamné en principe, et d'une manière inéluctable, par le cours du soleil et par la marche de l'humanité, qui travaillent également à sa ruine. Ceux qui dirigent nos destinées ne savent donc pas que les hommes et les villes suivent toujours dans leur évolution le soleil et les fleuves ?

« Tout va mal, mon ami, et comment tout n'irait-il point ainsi, lorsque les gouvernements sont encore plongés dans la plus profonde ignorance des lois de la nature ? Notre pauvre Jardin, étant situé à l'est de Paris et en amont de la rivière, il serait contraire à toutes les lois naturelles que nous fissions recette. La moindre prudence aurait conseillé de porter depuis vingt-cinq ans le Jardin du Roi à l'autre extrémité de la capitale. C'est ce qu'ont fait les créateurs du Jardin d'Acclimatation, notre heureux rival. Ce coquin de Milne Edwards, comme il nous enfonce ! Si Colbert, si Buffon avaient à organiser ou à restaurer aujourd'hui le Jardin des Plantes, croyez-vous qu'ils s'entêteraient dans ces parages délaissés ?

« Ah ! ceux-là étaient des hommes, et des politiques et des savants, quoi qu'en disent aujourd'hui nos freluquets ! Quand le Jardin a été fait, il était bien ici, mais à présent ? La ville a marché, Paris s'est mis en voyage et nous a quittés... Nous restons au même endroit, collés comme des mollusques, quand tout nous abandonne.

« Voyez-vous, mon cher ami, il faut nous résigner ; nous sommes condamnés à mort, et ainsi périssent tous ceux qui restent figés à leur place, alors que le monde marche. Ce n'est pas votre tourniquet qui modifiera la loi du soleil. Josué en personne n'y pourrait rien, quand bien même il se planterait devant votre mécanique en sonnant de ses trompettes miraculeuses. Nous n'avons plus qu'à nous ensevelir sous ces feuilles mortes qui jonchent nos allées désertées. Ce qu'il y a d'enrageant, c'est que nous voyons, nous autres, humbles gens, le vrai et le juste, et que nous n'avons aucun pouvoir pour le faire... Nous ne pouvons qu'assister, philosophes inutiles, à la décrépitude lente et à la mort d'un monde qui ne veut pas être sauvé par la sagesse !... »

Ainsi parla le professeur Piquendar ; je n'oublierai jamais l'éclair de colère qui brilla dans ses yeux, et puis l'inexprimable mélancolie qui se répandit sur toute sa figure. Nous nous séparâmes ce soir là bien tristes, après une de ces poignées de main qu'on échange au bord des cercueils.

[illegible]

C'est la fin de la fin. Petit à petit, le budget du Jardin des Plantes a été réduit à 1 500 francs par an. Je n'ai plus qu'un vieux gardien impotent qui a juré de mourir ici avec moi. Le drame du radeau de la Méduse est commencé. Les végétaux ont servi à nourrir les volailles et les herbivores, puis les herbivores ont été la pâture des fauves... Combien cela durera-t-il encore ? Je me remets entre les mains de la Providence....

[illegible]

Mon dernier gardien m'a été enlevé par le chagrin et la maladie... Le Jardin des Plantes est au pillage. Des scènes révoltantes se succèdent impunément. Des marchands de bois ont emporté le cèdre du Liban.

[illegible]

L'hippopotame se meurt, l'hippopotame est mort !

Me voilà tout seul, au milieu du Jardin dévasté et couvert de neige. Le bâtiment qui m'était réservé s'est écroulé ce matin, rongé par les intempéries. J'ai fait mon devoir jusqu'au bout. Je suis resté le dernier à mon bord.

Mais du moment où le cèdre et l'hippopotame ont

disparu. Il n'y a plus de Jardin des Plantes : un directeur n'a que faire ici. Je m'en vais... Ou irai-je ?...

P[illegible]

La V[illegible]

La Justice.

Les exemples de B[illegible]s et de Cauvin à [illegible] intervalle, condamnés pour des crimes dont ils n'étaient pas les auteurs, arrachés aux geôles et au bourreau par le dévouement de quelques amis, dont le type fut Marcou, ce brave homme indomptable, qui se moqua si fièrement des railleurs ; sauvés plus encore par l'énergie passionnée de leurs femmes, mères, sœurs, qui remuèrent des Pyrénées et des Alpes pour arracher à la mort ceux qu'elles aimaient... (Les femmes sont sublimes de foi et de vaillance en des cas pareils, elles surpassent les hommes de cent coudées !) Eh bien ! ces exemples n'empêcheront pas notre justice de retomber dans de prochaines erreurs semblables, et qui ne seront pas réparées : combien y en eut-il dans le passé ? combien y en aura-t-il dans l'avenir ?

La justice si sujette à faillir n'a pas scrupule de prononcer et d'appliquer à la hâte des arrêts qui sont terriblement définitifs ; la fatuité des hommes est sans bornes, elle n'a d'égale que leur férocité.

Le procureur général de Lyon, comme s'il faisait un acte de concession vertueuse et donnait un témoignage de désintéressement digne d'être loué dans les siècles, avait dit que, réellement, s'il croyait Cauvin innocent, il demanderait sa libération ! « Mais j'ai dans mon dossier la preuve irrécusable de sa culpabilité. » De pareilles affirmations, sur ce ton, donnent un sentiment d'épouvante. Un maître d'algèbre ne présenterait pas avec plus d'assurance des preuves irrécusables de la vérité du théorème qu'il avance.

Quand on sait la part de doute et d'erreur qu'il y a en toutes choses humaines, on ne peut pas comprendre qu'un magistrat ait assez de légèreté ou d'audace ou de profonde ignorance des conditions terrestres pour croire qu'un dossier, un grimoire de procédure contienne jamais des preuves « irrécusables » !

Ces prétendues preuves n'ont aucun des caractères de la preuve ; ce n'est qu'un concours obscur et confus de circonstances vagues et contestées, — assemblage de probabilités peut-être, pour le juge, rencontre fortuite de vraisemblances, que d'autres déclarent parfaitement invraisemblables. Il s'agit de la vie ou de la mort d'un homme : le magistrat affirme qu'il a dans son fatras de papiers des preuves, des preuves mathématiques irrécusables ! S'il y réfléchissait cependant, il bannirait à jamais de son langage de telles affirmations, qui peuvent être nouvelles et qui sont condamnées ici et par la nature de la question et par les lois mêmes de l'esprit humain.

On dit cela sans y penser, et cette insouciance, en pareil cas, est incroyable. C'est un coup de couteau qu'on donne sans y penser, en plein cœur d'un pauvre homme sans défense. Vos preuves irrécusables, les jurés les ont récusées sur-le-champ, et à l'unanimité. L'échafaudage de votre théorème, qui était ici une guillotine, a été mis en pièces.

Ce n'est pas seulement la conscience juridique, c'est la conscience commune et tout humaine, la conscience logique, la conscience littéraire, dirai-je, qui devrait défendre à un homme qui a de la moralité et des lettres de donner le nom de preuves irrécusables à des signes incertains et douteux ; c'est une usurpation de langage, un solécisme de grammaire abominable et qui peut devenir presque criminel ; mais on n'y pense pas : il ne s'agit que de la vie ou de la mort d'un passant.

JEAN-LOUIS.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE SOPHIE GERMAIN, sa vie et ses œuvres, par *H. Stupuy*. Paris, Firmin-Didot. — Longtemps Sophie Germain n'a été connue que comme une femme d'un rare mérite, qui s'était distinguée dans les sciences mathématiques. Il y a quelques années, M. Stupuy nous l'a montrée sous un jour nouveau, en publiant d'elle un essai original sur « l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture » et en nous donnant la biographie de l'auteur. On a rendu compte ici même de cet ouvrage (voy. la *Revue* du 14 juin 1879). Aujourd'hui, c'est une nouvelle édition que nous nous permettons de signaler à nos lecteurs. L'essai sur les sciences et les lettres, que nous avons relu avec un réel plaisir, est suivi de pensées et de lettres inédites. Pendant les dix-sept années qui séparent la publication de la première édition de la seconde, le nom de Sophie Germain est sorti de la demi-obscurité où il était trop longtemps resté : ce nom a été donné à une rue de Paris ; il a été donné aussi à une école supérieure de jeunes filles. M. Stupuy s'est attaché à faire honorer la mémoire de Sophie Germain, mais le meilleur service qu'il ait rendu à son héroïne est certainement la remarquable étude qu'il a écrite sur sa vie et ses œuvres. On y voit un type intéressant de la bourgeoise parisienne à la fin du siècle dernier, nourrie de la lecture des philosophes, pleine de foi dans l'avenir de l'humanité, en même temps très raisonnable et très sensible, — et ce qu'il faut noter, c'est que cette femme excellente, simple, modeste, qui se cachait sous un pseudonyme pour publier ses travaux mathématiques, a été couronnée par l'Académie des sciences sans avoir eu jamais rien de la « femme savante ».

J.-P. L.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME VI 29 AOUT 1896.

LA POLITIQUE

Les personnes qui cherchent dans les « vœux » des conseils généraux l'expression de l'opinion publique doivent éprouver quelque embarras en lisant les comptes rendus des journaux. Sur toutes les questions — ou à peu près — soumises aux délibérations des conseils généraux, si quelques-uns ont répondu oui, d'autres ont répondu non. Qu'est-ce donc que cela prouve? Et alors même qu'on additionnerait les « oui« d'une part, les « non » de l'autre, qu'est-ce que cela prouverait encore? Il est clair que chaque région a ses intérêts, qui ne sont pas toujours ceux du pays entier, et c'est pourquoi les assemblées départementales ne sont compétentes que dans la discussion des intérêts régionaux.

Sans doute les conseils généraux sont libres d'émettre tel vœu qu'il leur plait, pourvu que ce vœu ne soit pas contraire aux lois : c'est leur droit absolu ; mais plus ils usent de ce droit avec réserve, mieux cela vaut pour leur autorité même. Il y a dans les assemblées départementales un grand nombre d'hommes politiques ; il arrive parfois qu'un député, un ministre, parlant devant le conseil général, aborde une question qui, la veille, se discutait au parlement. On peut dire ainsi d'excellentes choses, je le veux bien ; mais je me demande si c'est le lieu de les dire.

Pour moi, je rêverais, non certes d'affaiblir les conseils généraux, mais, au contraire, de les fortifier ; je voudrais qu'on leur donnât des attributions nouvelles, à condition de les bien déterminer : ce serait le moyen de décentraliser dans une certaine mesure les services publics.

Je m'étonne, je l'avoue, que parmi tant de vœux émis sur toute espèce de sujets, il n'y ait eu que quelques vœux isolés en faveur de la décentralisation : il semble cependant que si, de la part des conseils généraux, une manifestation d'ensemble ait sa raison d'être, ce soit sur cette question plus que sur toute autre.

Aujourd'hui, on peut dire que nous avons tous les inconvénients de la centralisation sans les avantages. Nous avons les inconvénients, puisque tout se décide à Paris et que le maire du dernier village ne peut lever un doigt sans la permission du pouvoir central. Nous n'avons pas les avantages, car, étant donné notre système électoral, tout fonctionnaire se trouve pris entre le ministre, qui peut être renversé demain, et le député de l'arrondissement, dont l'influence survit aux changements de cabinet : d'où, une hésitation, une instabilité, qui ont été signalées souvent.

Ajoutez qu'avec la centralisation, avec un budget de trois milliards voté par les Chambres, il ne peut y avoir que des économies insignifiantes. Un parlement, avec la meilleure volonté du monde, ne peut pas entrer dans le détail des chiffres comme le fait un conseil général ou un conseil municipal. Si une partie des recettes et des dépenses passait du budget de l'État dans celui des départements ou des communes, le contrôle se ferait de plus près et on pourrait réaliser des économies.

Le jour où l'on voudra pour de bon décentraliser, les conseils généraux auront un grand rôle à jouer dans notre pays : ce sera de ressusciter la vie locale, de restaurer l'esprit régional.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

PEREAT ROCHUS

Nouvelle.

I

— Oui, c'est un beau cas, don Rocco, dit le professeur Marin pour la quatrième fois, en ramassant les cartes et en souriant, tandis que son voisin de droite se répandait en invectives contre le pauvre don Rocco.

Le professeur, le sourire aux lèvres et le regard brillant d'une douce gaîté, se tourna vers la maîtresse de maison, qui sommeillait sur le canapé.

— Un beau cas, comtesse Charlotte !

— Oui, j'ai bien compris, répondit la comtesse, et il me semble qu'en voilà assez ; n'est-ce pas, don Rocco ?

— Non pas, don Rocco, reprit le professeur d'un air sérieux. Si vous y réfléchissez, c'est un cas à soumettre à la congrégation.

— Laissez-nous donc tranquilles avec vos cas de congrégation ! dit le voisin de droite.

Don Rocco, rouge comme un coquelicot, deux doigts plantés dans sa tabatière, se taisait, la tête penchée avec un certain froncement de sourcils contrit qui lui était particulier, présentant son crâne luisant à la tempête et regardant ses cartes du coin de l'œil. Après l'objurgation de son compagnon de jeu, il lui sembla que les choses tournaient à la plaisanterie et, esquissant un sourire, il saisit enfin une prise de tabac.

— Eh ! vous riez ! reprit l'impitoyable professeur. Je ne sais pourtant si, après avoir fait une partie de *terziglio* et avoir invité votre partenaire à faire de même, vous pourrez célébrer en paix vos offices demain matin.

— Mais oui, mais oui, murmura don Rocco, fronçant de nouveau le sourcil et relevant un peu sa bonne figure paysanne. Nous bronchons tous, tous. Mon compagnon commet bien des fautes aussi, et, peut-être, monsieur le professeur lui-même en commet-il parfois quelques-unes.

Le son de sa voix ressemblait au grognement d'une bête pacifique, tourmentée outre mesure. Les yeux du professeur pétillaient. « Vous avez raison, » dit-il.

Le jeu était fini, les joueurs se levèrent.

— Oui, continua le professeur avec un sérieux moqueur, le cas de Sigismond est plus compliqué.

Don Rocco plissa ses petits yeux devenus brillants et, baissant la tête avec un mélange incompréhensible de modestie, de satisfaction, de trouble, il murmura :

— Allons ! à présent vous allez parler de cela !

— Vous voyez, répondit le professeur, que je suis bien informé. Il s'agit, comtesse, d'un cas que don Rocco doit présenter à la prochaine congrégation.

— Bien, bien, dit la comtesse, nous ne sommes pas à la congrégation ici et nous n'avons rien à voir là dedans.

Mais il n'était pas si facile d'arracher une victime des griffes du professeur.

— N'en parlons plus, dit-il tranquillement. Écoutez cependant, don Rocco ; je ne pense pas comme vous sur ce point. Pour moi : *pereat mundus*.

Don Rocco eut un froncement de sourcils féroce.

— Je n'ai raconté ce cas à personne, dit-il.

— Don Rocco, vous avez bavardé, je le sais, reprit le professeur. Veuillez prendre patience, comtesse, et soyez juge.

La comtesse ne voulait rien entendre ; mais le professeur imperturbable ne s'en mit pas moins à exposer le cas de Sigismond, tel que la curie épiscopale l'avait proposé.

Un certain Sigismond, pris d'un mal subit, demande à se confesser. A peine est-il seul avec le prêtre qu'il se hâte de lui dire que quelqu'un est au moment de commettre un meurtre dont il est l'instigateur. Puis, ces mots prononcés, il perd la voix et le sentiment. Le prêtre demande si Sigismond a parlé en confession ou non ; il ne peut empêcher le crime, il ne peut sauver cette vie humaine qu'en usant de la confidence reçue. Doit-il le faire, ou laisser tuer un de ses semblables ?

— Don Rocco, conclut le professeur, voudrait que le prêtre fît l'office de gendarme.

Le pauvre don Rocco, partagé entre le scrupule de laisser traiter pareil sujet dans une conversation profane et le respect dû à son tourmenteur, ecclésiastique d'âge mûr et professeur au séminaire épiscopal de P..., ne savait plus quelle contenance faire et mâchonnait des excuses :

—... Mais non... Voilà... je dis... il me semble...

— Je m'étonne que vous cherchiez à vous excuser, don Rocco, dit la comtesse ; pourquoi prenez-vous au sérieux les plaisanteries du professeur ?

Celui-ci protesta et, s'attaquant de nouveau à don Rocco, il le tourna tant et si bien, le serra de si près, qu'il lui fit mettre au jour tout ce qui s'entremêlait dans sa pauvre tête de raisonnements droits et d'arguments tordus, de bon sens naturel et de mauvaise logique pour ne lui laisser qu'une stupeur pleine d'humilité et de repentir. Cela dura jusqu'au moment où la maîtresse de maison congédia la compagnie en déclarant que onze heures allaient sonner. Toutefois elle retint don Rocco.

La comtesse l'avait choisi quelques années auparavant comme recteur de l'église de Saint-Luc, qui se trouvait sur ses terres. Elle prenait avec lui des airs d'évêque, et le jeune prêtre, aussi simple

d'esprit qu'humble de cœur, les souffrait avec une sainte patience.

— Vous feriez mieux, cher don Rocco, dit-elle, quand ils furent seuls, de moins vous occuper des cas de Sigismond et un peu plus des vôtres.

— Comment! interrogea don Rocco, interloqué. Je ne comprends pas.

— Oui, oui ; la commune sait ce qui se passe chez vous, mais vous, vous n'en savez rien.

Les yeux de la comtesse disaient clairement : Pauvre imbécile !

Don Rocco se taisait.

— Quand revient Lucie ? demanda-t-elle.

Cette Lucie était la servante de don Rocco ; il l'avait laissée aller chez elle pour quatre ou cinq jours.

— Dimanche, répondit-il, demain soir. Ah ! s'écria-t-il soudain, la figure éclairée, comme très satisfait de sa perspicacité : Je comprends maintenant, Madame ; je sais ce que vous voulez dire. Mais il n'y a rien, rien de vrai.

Il avait enfin compris, effectivement, qu'il s'agissait de cancans qui couraient le pays touchant les amours de sa servante avec un certain Moro, mauvais sujet s'il en fut, depuis quelque temps familier du tribunal, et qui unissait l'astuce à la méchanceté et à la force. Quelques-uns estimaient cependant qu'il n'était pas absolument mauvais, qu'il avait été poussé au mal par le besoin, et par les injustices d'un patron ; mais tous le craignaient.

— Il n'y a rien de vrai ! répliqua la comtesse. Alors je ne sais ce que vous direz quand il surviendra du nouveau à votre servante.

Don Rocco devint de feu et fit un froncement de sourcils épouvanté.

— Ce n'est pas vrai ! dit-il, brusquement. Je l'ai interrogée moi-même, à peine ai-je eu vent de ces racontars. Pures méchancetés ! Je ne le vois seulement pas, cet homme.

— Écoutez, don Rocco. Vous êtes bon, très bon. Mais comme le monde n'est pas ainsi, et comme il y a scandale, si vous ne vous décidez pas à renvoyer sur-le-champ cette créature, il faudra que moi je me décide à quelque chose.

— Vous ferez ce que vous voudrez, Madame, répondit le prêtre sèchement. Je dois considérer seulement ce qui est juste, n'est-ce pas ?

La comtesse le regarda et dit avec une certaine solennité :

— C'est bien. Je vous donne encore cette nuit pour y penser, et demain vous me direz ce que vous aurez résolu.

Puis elle sonna pour faire apporter une lanterne à don Rocco, la nuit étant assez obscure. Mais, à sa grande surprise, don Rocco délicatement en tira une de la poche de sa soutane.

— Quelle idée avez-vous eue ! s'écria la comtesse Charlotte. Vous m'aurez taché mon fauteuil, sûrement.

Malgré les protestations de don Rocco elle se leva et prenant un des chandeliers qui brûlaient encore sur la table de jeu elle se pencha pour examiner le siège.

— Là ! je le disais bien ! dit-elle. Regardez-y vous-même ! Il n'est pas taché, il est perdu !

Don Rocco se pencha à son tour et fixant les yeux sur une large tache graisseuse, sorte d'île noire sur le fond gris du fauteuil, il murmura gravement : « Oh, c'est vrai ! » et parut absorbé dans cette contemplation.

— Eh, bien ! passez maintenant, dit la comtesse, ce qui est fait est fait.

On aurait pu croire vraiment qu'il attendait la permission de relever son nez, mis en pénitence sur son méfait. Il se redressa :

— Oui, je m'en vais, répondit-il, en allumant sa lanterne. Il est temps ; je suis seul à la maison maintenant et j'ai peur d'avoir laissé la porte ouverte. Bonne nuit ! ajouta-t-il, et il disparut en un clin d'œil, sans même regarder la comtesse. Elle demeura abasourdie : « Quel rustre, mon Dieu ! » dit-elle.

II

C'était une nuit de novembre nuageuse et humide. Le pauvre petit don Rocco se hâtait tant qu'il pouvait vers son ermitage de Saint-Luc, trébuchant à chaque pas, marchant tout d'une pièce, les bras en parenthèse, le dos courbé, faisant de grands froncements de sourcils aux cailloux de la grande route. Il ruminait les paroles obscures de la comtesse Charlotte dont la gravité pénétrait peu à peu son épaisse cervelle. Il pensait aussi à la prochaine congrégation, il revenait sur le *pereat mundus* et les raisons subtiles du professeur, mal comprises par lui ; il se préoccupait encore de l'explication de l'Évangile qu'il aurait à faire le lendemain et qu'il n'avait pas tout à fait préparée. C'était trop de choses à la fois et tout cela s'embrouillait dans sa tête. On ne pouvait condamner l'innocente Lucie, *pereat mundus*. Il dépendait de la comtesse Charlotte, certainement, mais il dépendait tout d'abord de son Maître Souverain. [illegible] *vire ;* voici, mes très chers frères, l'Évangile du jour.

Il avait perdu au *terziglio*, comme toujours, le pauvre don Rocco, et cela lui donnait des idées noires, malgré son insouciance proverbiale pour les intérêts de ce monde. Ce trou dans sa bourse, cette petite goutte continuelle, qui représentaient ses

pertes au jeu lui donnaient à penser. N'eût-il pas mieux valu employer cet argent à faire l'aumône ?

« Il y a cela de bon, du moins, se disait-il, que le jeu m'ennuie. Je ne joue jamais pour mon plaisir. »

A gauche de la route l'obscurité se faisait plus grande ; c'était l'ombre de trois grands cyprès que l'on voyait vaguement se profiler sur le ciel. Là, près de ces trois vieux cyprès d'inégale grandeur, se trouve la petite église solitaire de Saint-Luc et adossée contre elle un petit couvent inoccupé depuis plus de cent ans. Le monticule tout enguirlandé de vignes sur lequel se dressent église et couvent ne porte point d'autres maisons, et de là on n'aperçoit point la grande route, mais seulement d'autres coteaux riants, où villas et chaumières pointent entre les vignes ; ils émergent d'une plaine immense qui s'étend jusqu'à un horizon lointain de collines et de montagnes et se couvre au soleil levant des vapeurs de la mer invisible.

Le candide chapelain de la comtesse Charlotte vivait seul dans le couvent, comme un prêtre du silence, content de sa maigre prébende, content de prêcher sans relâche dans sa pauvre petite église, content d'être appelé le jour pour bénir des champs de haricots, la nuit pour assister des moribonds ; content de cultiver les vignes de ses propres mains ; content de tout, en un mot, même de sa servante, une grosse vieille fille courant sur ses quarante ans, fort laide, qui dirigeait tout à son gré dans le petit ménage du jeune prêtre, et avec laquelle il n'échangeait pas dix paroles par an.

— Si je la renvoie, se disait-il, en passant au milieu des échaliers du petit sentier qui monte de la route à Saint-Luc, c'est un déshonneur pour elle. Je ne le puis pas, en conscience, parce que je suis sûr, parbleu ! qu'il n'y a rien de vrai dans tous ces bruits. Et avec le Moro encore !

L'horloge du clocher sonna onze heures. Don Rocco pensa à son sermon dont un bon tiers restait à écrire et traversa précipitamment le bout de pré qui conduisait de l'église à la porte de sa cour, enfoncée à l'ombre du clocher. Il ouvrit cette porte, arriva jusqu'à la moitié de la cour et s'arrêta pétrifié.

Une lumière sortait de la fenêtre de son salon, l'ancien réfectoire des moines, situé au rez-de-chaussée. Don Rocco était sorti à quatre heures pour aller parler à la comtesse Charlotte et n'était pas rentré chez lui depuis ; donc il ne pouvait avoir laissé une lumière allumée.

Lucie devait être de retour plus tôt qu'elle ne l'avait dit. A coup sûr, c'était elle !

Il ne se cassa pas la tête à faire d'autres suppositions et entra dans la maison.

— Est-ce vous, Lucie ? cria-t-il.

Personne ne répondit. Il pénétra dans le vestibule et se dirigea vers la cuisine, mais resta sur le seuil, immobile, interdit.

Un homme était assis sous le manteau de la cheminée, les mains étendues au-dessus des tisons. Il tourna la tête vers le prêtre et dit sans se troubler le moins du monde :

— Don Rocco, je suis votre serviteur.

A la lueur de la lampe fumeuse qui brûlait sur la table, don Rocco reconnut le Moro.

Il sentit une certaine petite contraction au cœur et ses jambes faiblirent, mais il ne bougea ni ne dit mot.

— Entrez donc, don Rocco, reprit le Moro avec une superbe aisance, parlant comme s'il eût été chez lui. Approchez-vous du feu, vous aussi ; il fait froid ce soir, il fait humide.

— Oui, il fait froid, il fait humide, répondit enfin don Rocco d'un ton de bienveillance un peu forcée, et il posa la lanterne sur la table.

— Venez donc près du feu, reprit l'autre. Attendez ! je vais vous installer.

Il alla prendre une chaise et la planta près du foyer à côté de la sienne.

— Voilà, dit-il.

Pendant ce temps, don Rocco avait quelque peu repris ses sens et se livrait à des réflexions troublantes, les sourcils plus froncés que jamais.

— Merci, répondit-il. Je vais poser mon manteau, et je reviens.

— Posez-le donc ici, votre manteau, — répliqua le Moro avec une soudaine vivacité et d'un ton impérieux, qui plurent médiocrement à don Rocco. Il n'en posa pas moins silencieusement son manteau et son chapeau sur la table et s'assit sous le manteau de la cheminée, à côté de son hôte improvisé.

— Vous m'excuserez si j'ai fait un peu de feu, reprit celui-ci. Voilà une bonne demi-heure que je suis ici. Je croyais que vous étiez chez vous à étudier. C'est bien samedi, aujourd'hui ? C'est demain matin que vous aurez à débiter vos sornettes habituelles aux paysans !

— Vous voulez dire l'explication de l'Évangile, répondit vivement don Rocco qui, sur ce terrain, ne connaissait pas la peur.

— Vous saisissez les choses au vol, dit le Moro. Il ne faut pas m'en vouloir, je suis un paysan moi-même, je parle comme ça vient, mais avec respect pourtant. Voulez-vous avoir la bonté de me donner une prise ?

Don Rocco lui tendit sa tabatière.

— De fraude (1) ? fit l'autre avec un coup d'œil d'intelligence.

(1) *Da trozi* ou *da sentieri*, — c'est ainsi que dans le pays on désigne le tabac entré en contrebande.

— Non, répondit don Rocco en se levant, pas celui-là, mais peut-être en ai-je un peu là-haut.

— Laissez donc, laissez donc, s'empressa de dire le Moro. Celui-là fait l'affaire ; et, enfonçant trois doigts dans la tabatière, il en puisa bien la moitié et se mit à la priser à petites doses, en contemplant le feu. La flamme vacillante éclairait sa barbe noire, son visage hâlé, ses yeux vifs et intelligents.

— A présent que vous vous êtes réchauffé, se risqua à dire don Rocco après un moment de silence, vous pourriez retournez chez vous.

— Hum ! fit l'autre avec un haussement d'épaules, j'ai à m'occuper d'une petite affaire auparavant.

Don Rocco s'agita un peu sur sa chaise, ses paupières battant fortement, ses sourcils extraordinairement froncés.

— Je vous disais cela parce qu'il est tard, murmura-t-il, moitié rudement, moitié timidement. J'ai quelque chose à faire, moi aussi.

— Votre sermon ! eh !... Votre sermon, votre sermon... répétait le Moro machinalement, regardant le feu et suivant ses pensées. — Écoutez ! dit-il, voilà ce que nous allons faire. J'ai vu que dans votre petit salon il y a un encrier, du papier et une plume. Vous allez vous installer là et écrire vos balivernes ; moi, pendant ce temps, si vous voulez bien me le permettre, je prendrai une bouchée, car voilà bien seize heures que je n'ai rien mangé. Quand nous aurons fini tous les deux, nous causerons.

Don Rocco paraissait peu persuadé de la bonté de cet arrangement ; mais autant il était fougueux dans l'éloquence sacrée, autant il était empêtré dans la profane. Il ne sut que se livrer à quelques contorsions et marmotter quelques paroles de timide hésitation ; mais le Moro, sans rien répondre, se leva de sa chaise, ce qu'il fit avec autant de peine que s'il y eût été vissé.

— Je vais voir, dit alors le prêtre se levant à son tour, mais j'ai peur de ne rien trouver. La servante...

— Ne vous dérangez donc pas, interrompit l'autre. Laissez-moi faire. Allez à vos écritures.

Il s'étira les jambes, alluma une autre petite lampe à pétrole et la porta dans le salon contigu dont les fenêtres donnaient sur la cour, au sud, tandis que celles de la cuisine étaient au nord, ouvrant sur le côté postérieur du vieux couvent, là où étaient la cave et le puits. Puis il revint promptement prendre sous les yeux de don Rocco abasourdi une clé pendue dans le coin le plus sombre de la cuisine, ouvrit un placard et mit la main tout droit sur un fromage de chèvre dont le prêtre ne soupçonnait seulement pas l'existence ; après quoi il prit le pain dans le buffet et un couteau dans le tiroir de la table.

Ce fut ce soir-là la troisième ou la quatrième fois dans la vie de don Rocco que disparut pour quelques instants son fameux froncement de sourcils ; ses paupières mêmes cessèrent de battre.

— Vous me regardez en écarquillant les yeux, dit le Moro avec bienveillance, parce que je parais être au courant de votre maison. Occupez-vous de vos écritures, je vous raconterai cela après. Je vais entretenir le feu, n'est-ce pas ? ajouta-t-il, tandis que le prêtre, revenu peu à peu de son ahurissement, passait dans le salon.

Le Moro prit le vieux soufflet de fer, une sorte d'instrument antédiluvien, en mit un bout sur les braises et souffla dans l'autre avec une telle vigueur qu'il en sortit un sifflement épouvantable. Puis il retourna à son souper.

Que diable avait-il ? Tantôt il dévorait, tantôt il levait la tête et restait comme en rêve, puis il allait et venait par la cuisine, heurtant au passage les chaises et la table. Il avait l'air d'une bête en cage qui, inquiète, lève à chaque instant le museau de l'os qu'elle ronge, le prend, le laisse, écoute, regarde, jette des yeux d'enragé tout autour de sa prison, puis se met à dévorer de plus belle.

Pendant ce temps, don Rocco se penchait sur son papier, s'étonnant encore de ce qu'il avait vu, ne sachant pas dans sa candeur en tirer aucune induction, et il écoutait, tout en traçant quelques mots, les pas et les bruits de la chambre voisine avec une sourde inquiétude qui ressemblait vaguement à la peur.

— Est-ce qu'il devinera ! se disait-il. Comment pourrait-il deviner ! Comment savoir où est l'argent ! Il l'avait, son argent, dans la commode de sa chambre à coucher, mais tout le trésor consistait en deux billets de dix livres et don Rocco pensait avec satisfaction que le vin nouveau n'étant pas encore vendu, la somme que cela lui rapporterait était au moins à l'abri des ongles crochus de ce Moro. Il se calmait aussi, croyant qu'il n'avait pas de violences à craindre de cet homme. « Après tout, conclut don Rocco avec la philosophique et chrétienne résignation que lui donnait son détachement de l'or, ce ne sera que vingt livres de moins. » Il les abandonna mentalement à leur sort, ces vingt livres, et chercha à ramener ses pensées vers le texte qu'il devait développer : *Nemo potest duobus dominis s*[illegible]

Au même instant il lui sembla entendre, au milieu des pas agités du Moro, un grand coup sourd, venant de plus loin, comme le bruit d'une porte qu'on enfonce, puis la chute d'une chaise renversée dans la cuisine, puis d'autres coups encore. Comme il dressait l'oreille, le Moro entra dans le salon et en ferma violemment la porte derrière lui.

— Don Rocco, me voilà ; avez-vous fini, vous aussi ?

— Nous y voilà, pensa le prêtre : Fini ! non, répondit-il, mais je finirai quand vous serez parti. Que me voulez-vous ?

Le Moro prit un siège, s'assit en face de don Rocco, et croisant les bras sur la table :

— Je mène une vilaine vie, Monsieur, dit-il. Une vie de chien et non de chrétien.

Bien que don Rocco s'attendit paisiblement au pire, cet exorde lui dilata le cœur. Il répondit les yeux baissés et la voix sévère :

— Il faut changer, mon fils,il faut changer.

— Je suis venu pour cela, précisément, don Rocco, répliqua l'autre. Je veux me confesser. Maintenant... tout de suite, ajouta-t-il, voyant que le prêtre se taisait.

Les paupières de don Rocco battirent et il s'agita quelque peu sur sa chaise.

— Bien, dit-il enfin, toujours les yeux baissés ; maintenant, nous pouvons parler ensemble, mais quant à la confession nous avons le temps. Vous pourriez revenir demain vous confesser. Cela demande un peu de préparation, et puis il me faudra voir si vous êtes instruit des choses de la religion.

Le Moro, le plus tranquillement du monde, tout comme s'il avait récité un *Ave*, lança trois ou quatre affreux jurons sur le nom de Dieu pour affirmer au prêtre qu'il en savait autant qu'un clerc.

— Aïe, aïe ! vous voyez bien, vous voyez, dit don Rocco, s'agitant de plus belle sur sa chaise, vous commencez mal, mon fils. Vous voulez vous confesser et vous blasphémez.

— Ne faites pas attention à ces bagatelles, répondit le Moro. Je vous assure, moi, que le Seigneur n'y regarde pas de si près. C'est une habitude de ma langue, pour ainsi dire : rien d'autre.

— Vilaines habitudes, vilaines habitudes, prononça sentencieusement le pauvre don Rocco en regardant fixement le mouchoir qu'il tenait de ses deux mains sous son nez.

— Enfin, je me confesse, insista son interlocuteur. Taisez-vous, taisez-vous, ne dites pas non ; vous allez en entendre de belles !

— Maintenant, non, absolument non, protesta don Rocco en se levant. Vous n'êtes pas préparé. Maintenant, nous allons remercier le Seigneur et la Madone qui vous ont touché le cœur et puis vous retournerez chez vous. Demain matin vous viendrez entendre la sainte messe, et après la sainte messe nous nous retrouverons.

— C'est bien, répondit le Moro, faites comme vous dites, monsieur le curé.

Don Rocco s'agenouilla par terre près d'un canapé et parut attendre, tournant la tête vers lui, que son pénitent en fît autant.

— Allez, allez, dit celui-ci. J'ai mal à un genou et je réciterai mes oraisons assis.

— Bien, asseyez-vous ici sur le canapé, près de moi, vous serez mieux. Suivez de cœur mes paroles et tenez les yeux fixés sur ce crucifix qui est là au-dessus. Allons ! prions très sincèrement le Seigneur et la sainte Vierge qu'ils vous maintiennent dans vos bonnes dispositions et que vous receviez la grâce de faire une bonne confession. Prions de tout cœur, mon fils, de tout cœur.

Et cela dit, don Rocco commença à réciter des *Pater* et des *Ave*, levant souvent les sourcils dévotement. Le Moro lui faisait écho, assis sur le canapé. On aurait dit qu'il était le confesseur et le prêtre le pénitent.

A la fin, don Rocco fit un dernier signe de croix et se leva.

— A présent, asseyez-vous ici que je me confesse, dit l'autre, comme si de rien n'était.

Don Rocco lui coupa la parole : n'était-il pas convenu qu'il ne devait se confesser que le lendemain ?

Mais le Moro n'entendait pas de cette oreille et continuait à poursuivre son idée avec une placide obstination.

— Finissons-en, dit-il tout à coup. Faites attention, je commence.

— Je vous répète que ce n'est pas possible et que je ne veux pas, répéta don Rocco. Rentrez chez vous, vous dis-je. Moi, je vais me coucher maintenant, et, disant cela, il fit quelques pas vers sa chambre ; mais le Moro bondit, courut à la porte, la ferma et mit la clé dans sa poche.

— Non, Monsieur, dit-il, vous ne vous en irez pas. Est-ce que je ne peux pas mourir cette nuit, moi ? Est-ce qu'il ne suffit pas que le Seigneur me souffle dessus, là, comme cela ? — Et il souffla sur la lampe et l'éteignit. — Et si je vais en enfer, continua-t-il d'une voix creuse qui paraissait plus caverneuse encore dans les ténèbres, vous y viendrez aussi, vous savez !

Le pauvre prêtre à cette violence inattendue, dans cette obscurité, perdit la tramontane ; il ne savait plus dans quel monde il était et répétait : « Allons-nous-en, allons-nous-en », cherchant à tâtons le canapé, battant l'air de ses mains tendues en avant.

Le Moro frotta une allumette sur sa manche et don Rocco eut une vision de la table, des chaises et de son étrange visiteur, avant que tout retombât dans le noir.

— Avez-vous vu ? Savez-vous où vous êtes ! dit l'enragé pénitent. Eh bien ! maintenant, je commence et par le plus gros péché. Il y a bien quinze ans que je ne vais plus à confesse ; pourtant mon plus gros péché n'est pas celui-là, c'est d'avoir fait l'amourette avec cette vilaine fille, votre servante.

— Diable ! fit don Rocco involontairement.

— Si je suis un habitué de votre cuisine, continua le Moro, c'est parce que j'y suis bien venu cinquante

fois le soir, quand vous n'étiez pas là, boire et manger avec la Lucie. Peut-être bien aussi aurez-vous trouvé à redire un peu sur l'argent...

— Je ne sais pas, non, je ne sais pas, murmura don Rocco.

— Quelques-unes de ces piécettes qui sont dans votre commode, dans le premier tiroir à gauche, au fond !

Don Rocco laissa échapper une exclamation étouffée de surprise et de douleur.

— Quant à moi j'ai fini de voler, continua l'autre, mais cette sorcière de Lucie videra votre maison. C'est une vilaine femme, don Rocco, une bien vilaine femme! Il faudra que nous nous en débarrassions, vous et moi. Vous souvenez-vous de cette chemise qui vous a manqué, l'année dernière! Je l'ai sur le dos, moi, et c'est elle qui me l'a donnée! Je ne puis pas vous la rendre, parce que...

— Cela ne fait rien, ne vous en tracassez pas, cela ne fait rien, interrompit don Rocco. Je vous la donne.

— J'ai peut-être bien encore sur la conscience quelques bouteilles de vin, mais je ne les ai pas bues à moi seul. Et puis, il y a la tabatière d'argent avec le portrait de Pie IX.

— Diable! s'écria encore don Rocco qui croyait avoir toujours dans sa commode cette précieuse tabatière, cadeau d'un vieux collègue.

— Elle a été bue. Oui, Monsieur, bue en quinze jours. Ne vous emportez pas, nous sommes en confession.

— Mais qu'est-ce encore? dit don Rocco détourné de ses pénibles découvertes par une autre émotion.

Un coup donné sur la porte de la cour venait de se faire entendre. Un coup de poing ou un coup de pierre.

— Des malfaiteurs, peut-être, dit Moro avec calme. Des coquins qui rôdent la nuit. Ou bien quelqu'un qui vient pour un malade. Je vais aller voir.

— Oui, oui, dit précipitamment don Rocco.

— Je m'en vais et je reviendrai demain, continua Moro, parce que je vois bien que vous n'avez pas envie de me confesser ce soir.

Il frotta une autre allumette et ralluma la lampe, en disant :

— Écoutez, don Rocco, je veux me conduire en honnête homme, je veux travailler; mais il me faudra changer de pays, et les premiers jours, comment faire pour manger! Vous me comprenez!

Don Rocco se gratta la nuque.

— Venez demain matin, de bonne heure, dit-il.

— Oui, c'est entendu. Mais j'ai quelques petites dettes par ici, et si je dois me montrer de jour, je voudrais pouvoir regarder le monde en face.

— Bien, dit don Rocco, les sourcils très froncés, mais d'un ton bénévole. Attendez.

Il prit la lumière, sortit du salon et revint promptement avec un billet de dix livres.

— Voilà pour vous, dit-il.

Le Moro remercia et partit enfin, éclairé par don Rocco, qui l'accompagna à moitié chemin et attendit jusqu'à ce que l'autre, arrivé à la porte, lui eût crié qu'il ne voyait personne.

Alors le pauvre prêtre alla fermer sa porte de cour et rentra dans la maison.

Il ne put pas se coucher tout de suite. Il était trop agité. « *Corpo di Bacco!* répétait-il à part lui. *Corpo di Bacco!* »

Il n'aurait jamais pu imaginer un cas aussi extraordinaire, et c'était à lui que pareille chose arrivait! Il se sentait la tête grosse à éclater, comme quand, jouant au *terziglio*, il ne comprenait pas le jeu et que tous s'emportaient contre lui. Quel chaos dans cette pauvre tête! Quel mélange de choses bonnes et mauvaises, amères et consolantes! Plus l'aventure lui paraissait extraordinaire, plus il la rapportait à la main de Dieu, avec un redoublement de foi et de craintive adoration. En repensant à son entrée dans la cuisine et à cet homme assis devant le feu, il ressentait plus d'épouvante qu'au choc même de la réalité; puis, tout aussitôt, succédait dans son esprit une admiration mystique pour les voies secrètes du Seigneur. Certes, la faute de Lucie était une grande amertume, mais combien clairement se voyait le dessein de la Providence! Amener cet homme dans la maison du prêtre : par le péché, à la grâce! Quel don magnifique Dieu lui faisait, à lui le dernier des prêtres de la paroisse, un des derniers du diocèse! Une âme perdue, tellement endurcie dans le mal! Et il lui venait des scrupules d'avoir senti trop vivement la tromperie de sa servante, et la perte de sa tabatière.

Agenouillé au pied de son lit, il récita une interminable série de *Pater*, d'*Ave*, de *Gloria* ; il pria le Seigneur et saint Luc et saint Roch de l'aider à bien diriger cette conversion, peu mûre encore. La preuve! — Venir se confesser et accuser les autres plus que soi-même, et ne se donner que des torts légers!

Quand il fut au lit et couché sur le côté pour dormir, il lui revint à l'esprit que Lucie devait arriver le lendemain. Cette pensée lui en suggéra une autre. Du coup, il se retourna sur le dos.

Il s'agissait, en fait, d'un grave problème. Le Moro avait-il parlé de sa Lucie en confession ou non?... Don Rocco se rappela n'avoir fait aucune observation quand cet homme, la lumière éteinte, avait déclaré vouloir se confesser, ni quand il avait dit ensuite : « Ne vous emportez pas, nous sommes en

confession. » Donc, il y avait eu véritablement confession ; et si le pénitent l'avait ensuite brusquement interrompue, cela ne pouvait tout à fait enlever à la chose son caractère sacramentel, du moment qu'il avait existé... et alors ? Que décider pour Lucie ? Que répondre à la comtesse Charlotte ? Diable ! c'était la reproduction du cas de Sigismond !

Don Rocco, les yeux au plafond, en regarda les poutres avec un formidable froncement de sourcils.

Il se rappelait le *pereat mundus* et les arguments de ce puits de science, de cet homme d'élite qu'était le professeur. Il ne pouvait plus maintenant renvoyer sa Lucie. Le sens des énigmatiques paroles de la comtesse pénétra enfin complètement dans son esprit : c'était lui qui devait partir ! *Pereat Rochus*.

Les heures sonnèrent à l'horloge du clocher. Elle lui était chère dans la nuit la voix de cette horloge. Son cœur rude à lui-même s'amollit un peu, et Satan, habile à trouver le joint, lui fit voir sa tranquille petite église, recueillie à l'ombre des cyprès ; son église, la sienne, bien à lui, et un certain figuier qu'il chérissait ; il lui fit sentir la douceur d'habiter le couvent aux cellules sanctifiées par une si antique succession d'âmes pieuses ; la douceur de vivre dans ce paisible asile de Saint-Luc, si bien adapté à son humble personne, lui permettant d'exercer le ministère en œuvres et en paroles sans brigues mondaines et sans soucis. Satan lui montra ensuite la difficulté de trouver un poste convenable, il lui rappela les besoins de son vieux père, de sa sœur, pauvres paysans, l'un maintenant trop âgé et l'autre trop maladive pour pouvoir travailler et gagner leur vie. Finalement Satan se fit casuiste et lui démontra que, sans trahir le secret de la confession, il pouvait congédier sa servante sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte. Mais à cette suggestion de tirer ainsi parti de la confession, don Rocco fit un si épouvantable froncement de sourcils que le diable prit la fuite sans demander son reste. Il n'y avait qu'une chose à faire : garder Lucie et lui laisser à elle le soin de se mettre d'accord avec le texte sacré : *Nemo potest duobus dominis servire*. Voyez un peu comme les saintes paroles venaient à point ! Et don Rocco se remit à son sermon, s'évertuant à en coudre ensemble mentalement les dernières phrases. L'entreprise était au-dessus de ses forces ; et, dans un passage très difficile, le sommeil l'emporta et il s'endormit.

A. FOGAZZARO.

Traduit de l'italien par Mme H. Douesnel.

(*A suivre.*)

PORTRAITS DE FEMMES

Ne confondons point. Ce sont des portraits scientifiques, ce sont des portraits même... médicaux. Ce n'est pas un livre à donner aux fillettes comme prix de croissance. Mais c'est un livre très intéressant et qui arrive à point, au cours du « mouvement féministe », comme contribution à l'étude du grand problème ».

C'est la *Femme criminelle* de MM. Lombroso et Ferrero.

On y trouvera d'abord le fatras ordinaire des livres du célèbre criminaliste, le torrent de menues observations sans portée mêlées aux observations sérieuses, l'écroulement des fiches, l'avalanche des coupures de journaux, le torrent des citations insignifiantes et quelquefois saugrenues, l'enfilade des proverbes, les puérilités. On y verra cités pêle-mêle, comme observateurs profonds du cœur humain, La Bruyère, Émile Zola, Schopenhauer, Goncourt, Descartes et Paul de Kock. Paul de Kock, c'est page 107. Il faut voir cela, c'est de premier ordre. On y verra que *pudor* vient de *putere*, ce qui est bien significatif et que *testis* a deux sens en latin, ce qui explique assez pourquoi on n'attribuait à Rome aucune autorité au témoignage des femmes. On s'amuse parfois à lire ce livre plus que l'auteur ne le supposerait.

Avec tout cela, il ne laisse pas d'être très instructif dans le vrai sens du mot, et de faire penser. Il n'a pas de conclusion, dont je félicite les auteurs. Leur tendance évidente est à croire à une sensible infériorité de la femme ; mais comme ils ont beaucoup de fiches, — ah ! voilà le bon côté des fiches ; l'abondance des fiches, c'est excellent ; ça sert à ne pas conclure ; et il n'y a rien de salutaire au monde comme de ne pas aboutir à une idée générale, — comme ils ont beaucoup de fiches, ils se sont très bien aperçus que les unes contrariaient les autres, et ils n'ont pas conclu, ou ils ont conclu en partie double ; ils ont dit : « Il y a pour, ceci ; mais contre, il faut bien reconnaître qu'il y a cela. » A la bonne heure. On conclura formellement plus tard. Il faut laisser quelque chose à nos descendants. La réserve dans les conclusions, c'est la charité du théoricien.

Donc de ce livre ressort premièrement l'infériorité de la femme, et, secondement, sa supériorité. Son infériorité éclate quand on considère qu'elle est, par mille traits, plus « enfantine » que l'homme, ce qui a donné lieu à cette théorie physiologique que la femme est un homme arrêté dans son développement. A tous égards elle est plus précoce, ce qui est la marque même de toutes les races inférieures. Elle atteint plus vite son développement complet, supérieure, à ce moment, à son rival ; puis elle s'ar-

rête, pendant que son rival continue et la dépasse.

Ce qui est vrai de son développement physique est vrai aussi de son développement intellectuel. La petite fille est infiniment plus intelligente que le petit garçon. Plus tard les rôles sont intervertis. A l'état adulte la femme, sauf exceptions, a une intelligence tout intuitive, devinant souvent avec une sûreté étonnante, ne raisonnant jamais, et même ayant comme une horreur naturelle du raisonnement qui exaspère son compagnon, raisonneur fieffé et insupportable. Elles se fient à un « esprit de finesse », qui non seulement n'a pas recours au raisonnement, mais qui l'interdit; et elles n'ont pas tort de procéder ainsi. Le raisonnement ne leur profite guère. Il y a du vrai dans la boutade célèbre qui est de je ne sais qui : « Elles ne se trompent que quand elles se mettent à réfléchir. »

De là certaines vérités, ou plutôt certaines *conclusions* intellectuelles qui leur sont fermées. L'idée de justice, idée inférieure à mon avis, mais sur laquelle, faute de mieux, on a établi l'institution sociale, entre très difficilement dans leur esprit. C'est que c'est une chose purement intellectuelle; c'est une équation. Mathématiques, logique, dialectique, ce ne sont pas des choses féminines.

J'en dirai autant de la franchise. MM. Lombroso et Ferrero ont un chapitre excellent sur le mensonge féminin. Ils l'expliquent, et avec pleine raison, par l'antique et récent esclavage de la femme, qui n'a laissé aux femmes que l'arme du déguisement et de la ruse, comme aux enfants. Mais je chercherais encore autre chose pour expliquer le mensonge *gratuit*, le mensonge sans aucun intérêt, presque inconnu des hommes, commun aux femmes et aux enfants. « Une femme franche, disait une dame... — Qu'appelez-vous une femme franche? — J'appelle femme franche une femme qui ne ment que quand elle a intérêt à mentir. »

Donc le mensonge gratuit, d'où vient-il?

D'hérédité sans doute : l'habitude de mentir par intérêt amène à mentir sans en avoir besoin, fait pratiquer le mensonge désintéressé. Je sais bien; mais je ne me sers de l'hérédité que quand je ne peux pas faire autrement. Je dirais peut-être, plutôt : il y a des gens — même parmi les hommes; j'en ai observé, et qui étaient magnifiques à cet égard — que la vérité ennuie par elle-même, qui en ont horreur pour elle-même, *parce qu'elle est l'exactitude*. Elle est quelque chose de précis, de net, d'arrêté, qui demande un certain effort pour qu'on le saisisse. Erreur de croire que la vérité va toute seule et que c'est le mensonge qui est difficile à inventer. Point du tout. Il est plus facile de dire, selon l'humeur du moment : « D'ici là, il y a 10 lieues, » et puis : « D'ici là il y a 3 kilomètres », parlant de la même distance, que de dire toujours : « Il y a 27 kilomètres et demi. » Dans le premier cas c'est la passion qui parle, dans le second c'est la mémoire, l'esprit d'exactitude, l'esprit d'ordre et d'information, le tout réprimant la passion. La vérité la plus vulgaire fait partie des sciences exactes. Elle n'est pas une chose féminine, ni enfantine. L'habitude de la dire, et même de la voir, est un sens qui s'acquiert.

MM. Lombroso et Ferrero parcourent ainsi les différentes parties de l'évolution physique et intellectuelle de la femme et concluent à une infériorité incontestable du sexe féminin.

Quand ils arrivent à la sensibilité... vous n'êtes pas sans savoir que c'est ici la bouteille à l'encre. Sensibilité tactile, sensibilité olfactive, sensibilité du goût, les mains, les paumes de la main, le dos de la main, la nuque, le nez, le palais, il va sans dire que j'en passe; sur tout cela, les savants ont entassé expériences sur observations et observations sur expériences; et elles sont toutes très intéressantes, leurs enquêtes; et ils ont abouti à se battre les uns avec les autres de la façon la plus divertissante. Les uns démontrent que toutes les sensibilités de la femme sont inférieures à celles de l'homme; les autres que toutes les sensibilités de la femme sont supérieures à celle de l'homme; les autres que telles sensibilités féminines sont inférieures à telles sensibilités masculines correspondantes, mais qu'en revanche...; les autres que, selon la classe, riches ou pauvres, cultivées ou incultes, paysannes, citadines, ouvrières ou duchesses, les sensibilités féminines sont ou supérieures, ou inférieures, ou égales aux sensibilités masculines; etc., etc.

Je préviens les savants que, sur ce point, nous sommes absolument ahuris, et qu'ils ont à continuer longtemps encore leurs enquêtes dans un silence relatif, jusqu'à ce que, je ne dis point ils s'entendent, mais jusqu'à ce qu'ils se battent moins confusément. « Grand Dieu! rends-nous le jour »; nous ne gémirons pas de l'avoir retrouvé. Jusque-là nous restons tranquilles. Évidemment, sur cette affaire, la science n'est pas faite.

Pour ce qui est de la sensibilité morale, il n'y a pas beaucoup plus d'entente, mais il y a plus de lumière. MM. Lombroso et Ferrero sont assez portés à croire à une moindre sensibilité morale chez les femmes; mais on sent qu'ils hésitent. La femme, disent-ils, paraît plus sensible; elle paraît même tout sentiment; mais ne confondons pas *sensibilité* et *excitabilité*. Elle est peu sensible, mais très excitable, et les manifestations de son excitabilité trompent sur son insensibilité qu'elles recouvrent. Ceci, c'est un peu trop fort pour moi. L'excitabilité me paraissait jusqu'aujourd'hui une forme de la sensibilité, et je les confondais naïvement assez volontiers. Je ne sais

plus trop à quoi on pourra bien désormais reconnaître la sensibilité du sujet sensible si ce n'est plus à son aptitude plus ou moins grande à être excité. La distinction est vraiment subtile.

Quand je vois, par exemple, que l'amour trahi ou non partagé entraîne la folie chez *six fois* plus de femmes que d'hommes, je veux bien en conclure que ces pauvres petites diablesses étaient fort excitables, mais je suis gêné pour en déduire, en second lieu, que, *par conséquent*, elles étaient peu sensibles. Ces savants ont des mots à eux. Quand je vois... elle est très intéressante la statistique suivante : suicides par amour :

Allemagne. . .	[illegible] p. 100	[illegible] p. 100
Saxe. . .	[illegible]	5,18
Autriche. . . .	[illegible]	17,[illegible]
Italie. . .	[illegible]	[illegible]
Belgique. .	[illegible]	12,08
Prusse. .	12,[illegible]	[illegible]
France. .	[illegible]	[illegible]

Je me dis qu'en France et en Prusse les hommes sont à peu près aussi « excitables » que les femmes, et qu'en Allemagne, Saxe, Autriche, Italie, Belgique, enfin dans la majorité des pays européens, elles le sont beaucoup plus qu'eux; mais la conclusion ne s'impose pas à moi que, donc, elles sont moins sensibles. Que la passion soit marque d'insensibilité, c'est bien étrange. Enfin je ne comprends pas très bien.

Où, selon MM. Lombroso et Ferrero, comme selon tout le monde, la supériorité de la femme sur l'homme est incontestable et éclatante, c'est dans « l'ordre du cœur » comme disait Pascal, c'est dans le domaine de la pitié et de la charité. Ici MM. Lombroso et Ferrero abondent en documents et en considérations dont on n'avait pas besoin pour être convaincu, mais qu'on parcourt néanmoins avec plaisir. L'altruisme féminin est une chose tout à fait établie, et du reste ravissante et merveilleuse. Et c'est bien l'altruisme proprement dit, c'est-à-dire le penchant vers le faible uniquement parce qu'il est faible, l'esprit de dévouement au souffrant, uniquement parce qu'il est souffrant. Rien ici non seulement d'intéressé, ou qui puisse « se ramener à l'intérêt », mais rien de ce sentiment, très mêlé de certaines scories, qui consiste à prendre la cause du faible parce qu'il est injuste qu'il soit faible, et de l'opprimé parce qu'il est inique qu'il y ait des opprimés. Ce sentiment-ci, qui est le sentiment de la justice, et qui du reste porte plus généralement à parler pour le faible qu'à agir pour lui, et à revendiquer qu'à secourir, est un sentiment tout viril, que nous avons vu que les femmes n'ont pas, ou, si vous voulez, ont très peu.

Non, l'altruisme féminin, à peine, et quelquefois seulement, mêlé d'un peu de vanité, est bien près d'être l'altruisme tout pur, et M. Lombroso a bien raison de dire dans sa préface qu'après tout, il compense tout. « Si, enfin, nous avons dû prouver que la femme est intellectuellement et physiquement un homme arrêté dans son développement, le fait même qu'elle a plus de pitié et qu'elle est moins criminelle que lui compense avantageusement cette infériorité. » — Je vous crois, Monsieur.

En faisant le criblage, en laissant tomber les idées très contestables et sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord entre eux, et en retenant les autres, voici, d'après le livre de Lombroso et quelques autres, quelle idée la science actuelle se fait de la femme.

La femme, inférieure physiquement et intellectuellement à l'homme, d'une sensibilité physique et d'une sensibilité passionnelle dont il est assez difficile de dire si elle est supérieure ou inférieure à celle de l'homme, mais qui en tous cas est très vive; d'une sensibilité morale extrême qui se tourne facilement et très généralement en charité et esprit de sacrifice; la femme est surtout remarquable parce qu'elle est plus *moyenne* et plus *normale*, moins dans les extrêmes et dans les excès que son compagnon. Physiquement, elle n'est *presque jamais* anormale, ou, comme disent certains savants, « dégénérée ». Les signes de grande dégénérescence, oreille à anse, anomalies craniennes, asymétrie faciale, etc., sont extrêmement rares chez elle. Moralement, la grande, la suprême anomalie, le crime, est infiniment peu commune dans le sexe féminin.

Et ceci est très remarquable, quand on songe que les statistiques portent sur les temps depuis lesquels on fait des statistiques, c'est-à-dire sur des temps très modernes. Que la femme ne fût pas criminelle quand elle était une mineure et à peu près une serve, cela ne lui constituait pas un mérite, pas plus que cela n'en fait un aux enfants. Mais depuis que la liberté d'aller et de venir existe pour elle et qu'elle n'est plus ni cloîtrée ni en brassières; qu'elle soit restée beaucoup moins sujette au crime et même au délit que ne l'est l'homme, et cela avec une très obscure idée de la justice, et une certaine tendance, incontestable, à la déloyauté, cela est très significatif; cela indique une tendance naturelle et constitutionnelle; cela indique que *le crime n'est pas féminin*.

La femme est donc plus normale que l'homme. Elle a une « monotonie d'organisation » plus marquée, et, comme a dit Milne Edwards, une « tendance à représenter le type moyen de l'espèce ».

De là, ou d'accord avec cela, son misonéisme, son attachement aux traditions, aux coutumes, aux préjugés aussi, aux opinions moyennes; son instinct d'imitation plus grand que celui de l'homme, l'ins-

tinct d'imitation étant la base même de la stabilité sociale ; son entêtement proverbial, qui n'est que le défaut d'une qualité essentielle, essentiellement sociale, la persévérance et l'horreur de l'instabilité ; sa docilité aux opinions du *magister* ou de la *magistra*, qu'elle admet une fois pour toutes comme dogmes inconcussibles, ce qui fait le bonheur des professeurs, à l'ordinaire, et le désespoir, — j'en ai vu qui en pleuraient, — des professeurs intelligents. Aux yeux de la science actuelle, la femme révolutionnaire existe, mais elle est une exception ; la femme instable et qui n'est pas entêtée existe, mais elle est une anomalie ; la femme irréligieuse existe, mais elle est une déséquilibrée ; la femme indocile (dans le jeune âge surtout) existe, mais elle est un monstre.

Et si quelques-uns me disent que cette « femme selon la science » n'est guère celle que nous voyons autour de nous, je répondrai que la civilisation des grandes villes, ou ce qu'on appelle de ce nom, est mortelle au type féminin, l'altère profondément, je vais trop loin, l'altère en apparence, mais néanmoins l'altère tellement en apparence et même un peu au-dessous des apparences, qu'on ne le reconnait plus. Mais la femme, en sa généralité, observée un peu partout, telle qu'elle sort d'une enquête très dispersée et aussi universelle que possible, oui, je trouve bien qu'elle est à peu près telle que la science actuelle vient de nous la représenter.

En résumé, elle est non seulement « la représentation du type moyen de l'espèce », mais la conservatrice du type moyen de l'espèce ; *l'élément conservateur de la race humaine*. Comme rôle, c'est assez gentil, et son amour-propre, qui n'est pas mince, et sa coquetterie, qui est assez vive, peuvent s'en contenter.

On conçoit quelles lumières ces résultats de la science moderne (et je répète que je n'ai gardé que ceux qui sont sérieux et sur lesquels les savants sont aussi d'accord que des savants peuvent l'être) doivent jeter sur toutes les questions relatives au mouvement féministe. S'il est vrai que la règle essentielle de conduite, pour tout être, est de vivre conformément à sa nature, il y a un féminisme tout à fait stupide, à rebours de toute raison naturelle, de toute raison scientifique et de toute civilisation, que les résultats susdits combattent et contrecarrent absolument. Il y en a un autre, très juste autant que libéral et très salutaire autant que libéral et juste, que les susdits résultats confirment, consacrent et recommandent hautement. C'est de quoi nous pourrons bien nous occuper un de ces jours. Nous sommes gens de revue.

ÉMILE FAGUET.

LE CONGRÈS SOCIALISTE DE LONDRES (1)

Ce qui a été dit du Congrès de Londres a soulevé l'indignation des parlementaires et de ceux qui ont épousé leur querelle. La presse bourgeoise soutient les anarchistes, ont-ils dit. Quels anarchistes? Pouvait-on en compter plus d'une demi-douzaine dans la section française ? Pouget, Pelloutier, Jean Grave, Hamon, Malatesta, Delesale. Nous n'avons soutenu les syndicaux que parce que les syndicaux, et avec eux les allemanistes, les possibilistes et les blanquistes ont été les victimes du sectarisme le plus étroit, de la plus féroce intransigeance. Que MM. Jaurès et Millerand aient, comme on l'a prétendu, été les victimes du machiavélisme de M. Guesde, qui a voulu les perdre avec lui, ou qu'ils n'aient pas compris de prime abord la situation fausse qu'ils se préparaient pour l'avenir, en abondant dans le sens de M. Guesde, peu importe ; ils se sont sottement compromis. Les lettres que nous allons publier le prouvent surabondamment.

Voici la lettre de M. Vaillant.

Lettre de M. Vaillant.

Cher Monsieur,

Je [illegible] à ce propos à la tribune du Congrès [illegible] j'ai signée avec les citoyens Sembat et Dalle et avec mes amis du comité révolutionnaire central, la déclaration de la majorité de la section française y ont répondu par avance.

A aucun moment, il n'y a eu dans la section française un vote en faveur de l'anarchisme, et la majorité s'y est formée de mes amis qui approuvaient la résolution de Zurich sans croire qu'elle pût limiter la liberté syndicale de délégation et de ceux qui votèrent contre pour affirmer cette liberté de délégation contre ceux qui la contestaient.

Un avenir prochain montrera sans doute mieux que toute hypothèse actuelle le motif réel et les intentions des membres de la minorité qui, au nombre de quarante-sept, se retirèrent à notre grande surprise et, sous prétexte d'éviter tout contact avec l'anarchisme, mirent le [illegible] accorder la formation d'une section nouvelle.

Je n'ai pas besoin de vous retracer des faits dont vous avez été témoin : le Congrès, acceptant notre interprétation de la résolution de Zurich : que toute représentation anarchiste étant exclue les syndicats restaient libres de déléguer des citoyens dont l'opinion personnelle n'avait pas à être scrutée ; la présence, à ce titre seul, d'une dizaine d'anarchistes dans la section française ; l'affirmation contre toute vérité devant le Congrès que notre section était anarchiste ; la manœuvre machinée

(1) Voir la *Revue* [illegible]

hors séance et exécutée en séance qui, sans qu'un seul membre de la section française pût se faire entendre, fit décider par le Congrès que, contrairement aux autres sections nationales dans le même cas, la section française se dédoublerait. Ceux mêmes qui parmi les étrangers jugeaient irrationnelle et imprudente la demande de séparation de la minorité française, la secondèrent et firent réussir, pour tirer leurs amis d'un mauvais pas, autrement sans issue; et ils y arrivèrent, malgré les résistances de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Italie et de la Hollande socialistes, par un vote par nationalités, sachant très bien qu'un vote à mains levées eût donné un résultat tout opposé. Et l'affaire faite, ce n'est que le lendemain qu'Allemane et moi pûmes prendre la parole, exposer la vérité des faits et protester.

Maintenant vous parlez de scission. Le mot est un peu gros. Des différences existantes, des divergences se sont ainsi manifestées, révélées et accusées. Sans préjuger ce que peuvent et veulent faire ceux qui ont cherché une séparation, on peut dire que la majorité de la section française, en dehors de tout anarchisme, était mue, avant tout, par l'esprit d'indépendance du socialisme français et la volonté de ne pas, même en apparence, limiter aux moyens parlementaires l'action du socialisme, d'affirmer aussi son action révolutionnaire.

Pour mes amis et moi, pour le comité révolutionnaire central, la situation n'a pas changé, elle est après ce qu'elle était avant le Congrès de Londres, qui, malgré tout et grâce surtout à l'esprit d'impartialité et de justice des Anglais, a été un succès socialiste, un moment important dans le développement de l'accord et de l'action internationalistes. Nous marcherons comme auparavant à l'avant-garde du parti et de l'armée socialiste, et, loin de chercher à les diviser, nous n'aurons d'autre but que de les rallier et de les entraîner.

Nous continuerons à seconder de tous nos efforts *l'organisation économique du prolétariat en dehors de tout cadre politique*, afin que toutes les forces corporatives unitairement organisées puissent sans division et sans aucune ingérence politicienne mener librement la lutte économique contre le patronat, contre le capitalisme.

Mais il y a une forme supérieure d'action : c'est l'action politique organisée du prolétariat, du socialisme. Comme l'a d'ailleurs voté le Congrès sur une proposition du comité révolutionnaire central, l'action politique socialiste organisée est le moyen par excellence de l'émancipation de la classe ouvrière et de la victoire de la République socialiste. *Nous voulons cette action politique en rapport avec les circonstances et sous toutes ses formes. Elle ne peut donc se réduire à l'action électorale et parlementaire*, elle doit comprendre avec elle l'action révolutionnaire et se proposer de mettre en œuvre toutes les énergies populaires.

Nous croyons que ces idées, notre attitude, notre politique ont été, malgré quelques apparences, approuvées par la majorité du Congrès; et nous sommes certains qu'elles le seront par Paris et la France socialistes révolutionnaires. C'est pourquoi nous revenons satisfaits du Congrès et pleins de confiance en l'avenir.

Ed. Vaillant.

M. Allemane est encore plus net.

Mon cher Monsieur,

A la hâte, parce que chargé de besogne, je vous envoie mes impressions :

Le Congrès de Londres n'a été, à proprement parler, que le Congrès de la *sozial-Demokratie* allemande et de ses annexes française et anglaise; les autres, les italienne, espagnole, etc., n'étant encore qu'embryons peu importants.

Mais, comme, en fin de compte, tout passe, lasse et se casse, il n'est pas trop osé de déclarer que les incidents inattendus qui se sont produits au Congrès auront des conséquences désastreuses pour l'autorité de la *sozial-Demokratie* (celle-ci étant examinée telle qu'elle s'est révélée aux Congrès de Bruxelles, de Zurich et de Londres). Ce joug sera bientôt brisé, et les socialistes éclairés ne tarderont pas à s'entendre pour organiser des assises dignes de la cause qu'ils défendent et, surtout, d'un caractère plus utile pour les véritables travailleurs.

Salutations amicales.

J. Allemane.

Voici, d'autre part, un document émanant de l'un de ces anarchistes, si décriés au Congrès de Londres, encore que Pelloutier n'accepte pas sans réserves l'épithète d'anarchiste.

Cher Monsieur,

Avant de répondre à votre question, j'ai voulu connaître l'impression produite par les incidents du Congrès sur les membres du comité fédéral des Bourses du travail. J'ignore encore ce que pensent les Bourses, mais je puis vous affirmer que leurs représentants sont diablement satisfaits de tout ce qui s'est passé. Il en a été de même dans tous les milieux ouvriers parisiens, où l'attitude de Millerand et de Jaurès a été sévèrement appréciée, et jugée d'ailleurs toute naturelle, ces hommes n'ayant de socialiste que l'étiquette.

Un renseignement tout d'abord : je tiens d'un membre du comité révolutionnaire central que Jaurès a déclaré publiquement que, si le Congrès de Londres était à recommencer, il se garderait bien de quitter la majorité. Il y a eu, paraît-il, entre les guesdistes et quelques indépendants de la minorité des débats orageux, Guesde ayant voulu recueillir trop tôt les fruits de sa victoire, c'est-à-dire du discrédit qu'il eut l'habileté de jeter sur Jaurès et Millerand.

Quant au résultat du Congrès, le voici : tous les militants de l'action syndicale vont exploiter l'intolérance stupide de la minorité pour élargir encore le fossé qui séparait déjà les syndicats des politiciens. En ce moment de nombreuses conférences se préparent, aussi bien en province qu'à Paris, et chacun en profitera pour achever de disqualifier les parlementaires. Le Congrès de Londres aura, du reste, un écho dans les divers Congrès qui vont se tenir le mois prochain à Tours. Le délégué de notre fédération, notamment, rendra un compte fidèle du dédain plusieurs fois exprimé par Guesde, Deville, etc., pour l'action économique, et je suis convaincu que le

Congrès des Bourses du travail n'hésitera pas à déclarer qu'il considère comme supérieure à toute autre la bataille économique, l'action parlementaire n'ayant pour lui d'autre valeur que celle de moyen d'agitation et de propagande.

Quant au Congrès national des syndicats, son opinion sera encore exprimée plus nettement, et je ne serais pas étonné si, en même temps qu'une déclaration théorique pareille à celle du Congrès des Bourses, il ne votait aussi une protestation très motivée contre les hommes qui voudraient *parlementariser* (selon le mot de Guesde) le prolétariat.

En résumé, je crois que si les guesdistes n'ont rien ou presque rien perdu au Congrès, parce que leur armée est caporalisée, à la façon de l'armée sociale-démocrate allemande, les autres partis *qui composent l'Union socialiste* sont frappés mortellement. La lutte a été si vive, les explications si... animées que, malgré même les exigences de la politique, il subsistera entre eux une rancune qui ira toujours s'exaspérant. Voici déjà les blanquistes boulangistes qui dénoncent publiquement, dans l'*Intransigeant* même, les Millerand, les Jaurès, « ces néophytes du socialisme », comme des traîtres. Les blanquistes du Comité central, les guesdistes, etc., vont à tout instant s'accabler de reproches, se jeter à la tête telle ou telle protestation des groupements ouvriers ; bref, l'union socialiste va devenir un enfer.

Quant aux bénéficiaires de cette situation, vous les devinez : ce seront les *allemanistes*, dont l'attitude est unanimement approuvée, et qui depuis huit jours voient augmenter dans des proportions inespérées le nombre des adhésions syndicales faites à leur prochain Congrès national (septembre). Pour ma part, je suis satisfait de ce résultat, le parti allemaniste étant la pépinière de l'anarchie.

H. Pelloutier.

Enfin, comme pièce essentielle du procès et document important, provenant d'un syndical, qui a voté avec les guesdistes, mais a été navré de leur attitude violente, nous donnons un résumé de l'affaire, admirablement dressé par M. Victor Dalle, conseiller judiciaire des ouvriers des manufactures de l'État.

Monsieur,

Vous me demandez mon opinion sur les causes et les suites possibles de la division de la délégation française qui s'est traduite, au Congrès de Londres, d'une manière ostensible, publique, et qui domine, pour ainsi dire, toutes les autres circonstances qui ont entouré ce Congrès.

Les incidents, qui ont révélé cette profonde déchirure du parti socialiste français, n'ont, en eux-mêmes, aucune importance. Ils ont été le prétexte quelconque devant amener des événements désirés par leurs auteurs.

Depuis trente ans qu'ont lieu des Congrès internationaux, les observateurs ont toujours constaté l'existence de deux courants principaux, divergents, prenant leurs sources respectives dans les deux principales conceptions philosophiques et sociologiques qui, depuis des milliers d'années, se partagent le monde intellectuel et politique : autorité et liberté, centralisation et autonomie.

L'exagération mentale de la conception libertaire a produit l'anarchie, jadis vague aspiration idéale, aujourd'hui système dogmatique qui rencontre d'illustres adhérents.

Parallèlement, l'exagération de la conception autoritaire a amené la formation d'un parti central socialiste international, qui, tenant peu compte des conditions ethnographiques et de l'évolution historique des idées et des institutions politiques et sociales en chaque pays, entend soumettre tous les peuples socialistes à l'acceptation d'une doctrine et d'une méthode uniques, bien que variables suivant les temps et les événements.

Tant que chacune de ces conceptions n'eut qu'un petit nombre d'adhérents, les Congrès internationaux furent de minuscules champs de bataille, des tournois philosophiques et sociologiques dans lesquels le sort changea souvent. Dans chaque camp, on tentait, à l'avance, de s'assurer une majorité et de se ménager ainsi une victoire artificielle dont l'amour-propre seul était satisfait.

Le parti socialiste a grandi en chaque pays ; le parti anarchiste n'a plus que des convulsions ; mais les moteurs de chaque mouvement inverse paraissent avoir conservé des procédés surannés et enfantins qui ne correspondent plus aux conditions nouvelles.

C'est parce que le parti socialiste tient aujourd'hui une place considérable en Europe, en Australie, en Amérique, que les incidents, qui trahissent les phases de son évolution et de sa formation, occupent passionnément l'opinion publique. Rien d'étonnant que le fait apparent, savamment mis en relief, de la coupure de la délégation française soit un problème dont peu de gens possèdent l'explication.

Et cependant, cet incident est peu important si on le compare à celui qui se produisit à Paris, en 1889, en pleine Exposition universelle. Deux Congrès eurent lieu simultanément à la même époque : l'un organisé par la *Fédération des travailleurs socialistes de France*, qui en avait reçu le mandat régulier des Congrès internationaux de Paris (1886), de Londres (1888), et dont les branches actuelles étaient, à ce moment, fortement unies ; l'autre, arbitrairement et concurremment organisé par le parti central socialiste international, dont le fondateur fut Karl Marx, dont les chefs furent successivement Engels, puis Liebknecht, et dont les correspondants, en France, sont Jules Guesde et Paul Lafargue.

L'organisation de ce second Congrès dénota, de la part de ses auteurs, une audace peu commune, une absence complète de sens national.

C'est parce que, jusqu'ici, le socialisme français a refusé, en majorité, de recevoir le mot d'ordre de la bouche de Jules Guesde, que la division est entretenue et maintenue dans le parti socialiste français, et que le Congrès de Londres a tenté de l'imposer obligatoirement par le vote d'une majorité factice, purement verbale, qui, à la faveur de mandats et délégations arrivant, au parti central, des divers États entrés dans le giron de la

civilisation, se rencontre régulièrement, depuis plusieurs années, dans les Congrès internationaux.

La présence de quelques anarchistes dans la délégation française a été le prétexte choisi, en 1896, pour permettre aux adhérents du parti central de rompre avec le surplus de la délégation. Le prétexte était bien différent, en 1889; et il a amené cependant des résultats plus graves encore. Mais un Congrès international n'est dirigé que par un parti; et la majorité de la délégation française était battue, d'avance, en 1896, sur le terrain international.

Si l'on dissèque le prétexte choisi, le souci de la vérité oblige à confesser que la question de l'exclusion des anarchistes n'a jamais été posée formellement à la délégation française, et que le débat n'a porté que sur la question posée par Gabriel Deville, de savoir si les chambres syndicales ouvrières, invitées au Congrès sans conditions (aux termes de la décision réglementaire du Congrès de Zurich, 1893) devaient, néanmoins, pour être admises, jurer, par l'organe de leurs délégués, que l'action politique et parlementaire était le meilleur moyen à employer pour l'affranchissement des travailleurs.

Et c'est parce que la majorité a refusé de subir cet interrogatoire indiscret, imprévu, inattendu, que le prétexte maladroit de la rupture, fortuitement rencontré, a été néanmoins retenu, admis, puis exploité.

La majorité était tellement dans son droit, en refusant de se soumettre à cet interrogatoire, que, le lendemain, le bureau du Congrès, interprète souverain des décisions réglementaires du Congrès de Zurich, déclara solennellement, par la bouche de Singer et par celle de Vandervelde (au grand ébahissement de Jules Guesde, furieux de la faute qu'il avait commise) que les délégués des chambres syndicales ouvrières seraient admis au Congrès sans condition.

D'une manière générale, la plupart des délégués des chambres syndicales ouvrières françaises avaient à peu près d'ailleurs le mandat suivant : ne pas prendre part aux débats de politique pure, s'abstenir de toute action, déclaration ou affirmation politique. Cela ne signifiait pas, de la part des mandants, une adhésion quelconque aux pratiques anarchistes de l'abstention politique ou électorale systématique. Mais, empêtrés dans le terrain mouvant et divers de la politique socialiste française, les syndicats, dans la prudence que leur commande provisoirement cette situation, n'oublient pas que leurs délégués ont des opinions particulières, les préviennent contre leurs propres entraînements et leur enjoignent ainsi de demeurer neutres sur les questions politiques.

Cela est tellement exact que, à la dernière séance du Congrès de Londres, lorsque le bureau proposa que les anarchistes fussent formellement et expressément exclus des prochains Congrès internationaux, cette proposition, adoptée par toutes les nationalités, fut votée par une soixantaine de délégués français; une cinquantaine s'abstinrent; et une demi-douzaine seulement — anarchistes professionnels — votèrent contre.

Il ne faut pas oublier qu'il aura fallu trente années de luttes et d'efforts pour arriver à cette nouvelle constitution des Congrès internationaux. Pendant trente ans, les Congrès internationaux furent des assemblées où se débattirent contradictoirement les idées anarchistes et sociales. Désormais, c'est entre socialistes seulement qu'auront lieu les débats. L'idée socialiste s'est victorieusement dégagée, épurée, nettement formulée. C'est sur la méthode, sur la tactique socialiste que porteront, dans l'avenir, les discussions internationales.

Mais la vérité oblige aussi à reconnaître que la division actuelle du parti socialiste français ne prendra fin que lorsque seront définitivement oubliés les cinq faits suivants (qui furent principalement les agents propulseurs de la division théorique déjà existante), et lorsqu'un accord interviendra pour éviter qu'ils se reproduisent :

1° L'exclusion des guesdistes ou marxistes français (attachés au parti central socialiste), du Congrès national de Saint-Étienne (1882).

2° La lutte des socialistes entre eux pendant la période boulangiste (1889);

3° La scission de la *Fédération des travailleurs socialistes de France* (possibilistes), au Congrès de Châtellerault (1890);

4° Les rancunes électorales nées de compétitions auxquelles donnèrent lieu les élections municipales et législatives de 1893, et, plus récemment, les élections municipales de 1896;

5° La scission encore toute récente de la branche révolutionnaire (dite allemaniste), de la *Fédération des travailleurs socialistes de France.*

Si l'on ajoute que, brochant sur le tout, les syndicats ont constitué, en 1895, au Congrès de Limoges, en dehors de toute préoccupation politique, une *confédération générale du travail;* si l'on ajoute encore que, dans cette *confédération*, deux courants se font jour : l'un favorable à l'idée de la *grève générale*, l'autre formellement hostile, on voit qu'il faudra du temps, de la bonne volonté, de la patience, de la tolérance pour souder les divers éléments composant le parti ouvrier et socialiste français et aboutir à la solution désirée par de bons esprits; la concordance de vues doctrinales et pratiques.

C'est cet esprit de tolérance qui a, jusqu'ici, le plus manqué. On a cru, quelque temps, que les nouveaux venus au parti socialiste : Jaurès et Millerand, par exemple, qui possédaient, sur les autres militants socialistes, le précieux avantage de n'avoir pas participé aux querelles antérieures, pourraient, par leur talent considérable, par leur habileté, être les traits d'union entre les divers groupements du parti ouvrier et socialiste français.

Avant le Congrès de Londres, ils jouissaient d'une très grande autorité morale à laquelle se mêlait beaucoup de sympathie. Ils eussent pu, par des entrevues, par des conférences, par des congrès successifs, amener, d'abord une détente, puis une entente et une fusion parmi les éléments politiques du socialisme français. Par répercussion, le monde syndical, sur lequel agissaient si puissamment les influences politiques, eût pu trouver sa voie et constituer un faisceau solide, homogène, une base d'appui résistante à l'action socialiste.

Mais, par une imprudence de tactique dont ils parais-

sent avoir légèrement accepté une part de responsabilité, par une fausse manœuvre, dont les conséquences se feront quelque temps encore sentir, *ces deux leaders du parti socialiste français, au lieu de rester, apparemment, en dehors et au-dessus des fractions,* — ce qui n'eût empêché nullement leurs sympathies de personne, la liberté de leur allure tactique ou doctrinale, — *se sont faits volontairement les prisonniers de la fraction marxiste.* Et, dès lors, leur rôle pourrait devenir ingrat, si, entraînés par la passion et par les déductions logiques de leur dernière attitude, ils étaient amenés à porter la guerre chez les autres fractions ouvrières et socialistes.

Leur faute est d'autant plus grave qu'un grand nombre de ceux qui étaient intellectuellement leurs amis et sur lesquels Jules Guesde lui-même exerçait déjà sa puissance d'attraction, se sont singulièrement refroidis. *Jaurès et Millerand ne se doutent pas de la blessure cuisante qu'ils ont faite à quelques-uns en les assimilant aux anarchistes, dans le but de masquer la manœuvre occulte du parti central socialiste.* Or, si les socialistes français sont indisciplinés, — l'expérience des faits le démontre, — s'ils sont instinctivement hostiles à toute autorité qui tente ouvertement de s'imposer, — la résistance constante aux tentatives d'assimilation marxiste en est la preuve, — ils professent publiquement leur horreur pour l'anarchie.

En outre, en représentant publiquement, devant des socialistes étrangers, notre pays comme incorrigible, frivole, en donnant à penser que le parti socialiste français était un troupeau d'hurluberlus, d'êtres incohérents, ils ont fait douloureusement vibrer la corde de l'amour-propre national, si tendue en pays étranger. C'est étonnant comme on voudrait être fier d'être Français quand on se réunit avec des gens d'autres pays. Et la délégation française est loin d'avoir éprouvé ce sentiment. Beaucoup sont encore sous le coup de l'humiliation qu'ils ont reçue.

Et maintenant, que faire? Va-t-on passer son temps à envenimer les querelles, à aigrir les individus les uns contre les autres, à réchauffer les haines de personnes, de doctrine, de tactique, de parti? Bien misérable celui qui s'honore d'appartenir au parti socialiste et qui se livrerait à une aussi triste besogne.

En poussant à l'absurde la logique des déductions, sur un point de départ ou sur une formule établie *a priori*, on a involontairement, en protestant de la pureté de ses intentions, allongé la déchirure dont souffre le parti socialiste français. On l'aperçoit aujourd'hui bien nette. Dès qu'on a coupé, il faut recoudre. C'est la besogne à laquelle chacun a le devoir de se livrer. Mais la tâche sera plus ardue aujourd'hui qu'hier.

A les considérer à un point de vue philosophique, il n'est pas mauvais que les incidents plus haut rappelés se soient produits au Congrès de Londres, puisqu'ils révèlent publiquement un danger que les socialistes français, à l'imitation de l'autruche, s'efforçaient de cacher à leurs propres yeux. Chacun doit s'assigner pour devoir d'être un agent de reconstitution du parti, de réconciliation des hommes, car chacun a aujourd'hui le sentiment très clair de la situation.

Certes, il est utile de faire coordonner les vues doctrinales et méthodiques du parti socialiste par un organe international. Mais, au lieu de rechercher l'unité, l'absolu, il faudra se contenter d'une homogénéité relative et supporter que le verbe du socialisme ne s'exprime pas en une même formule en tous pays. Il faudra que les marxistes français atténuent la physionomie étroite et autoritaire qu'ils ont donnée en France, par le tempérament de leurs chefs, au socialisme marxiste, au parti international.

Il faudra qu'ils tiennent compte, plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, du *génie* propre à chaque pays, lequel ne peut, sans se briser, se plier au *génie* allemand. Il faudra que les internationalistes convaincus renoncent à se payer le luxe de faire triompher leur tactique en écrasant les nationalités. Et, s'il doit exister virtuellement, et non facticement, un parti socialiste international, il sera nécessaire qu'il soit fondé sur le principe fédéraliste garantissant la libre expansion et l'autonomie nationales, et non sur le principe d'autorité et de direction centrales, et qu'il repose sur l'accord volontaire des conceptions diverses du problème social, lesquelles se modifieront, s'harmoniseront et s'unifieront même progressivement par leur mise en contact périodique.

Pour la France, le problème devra se résoudre par des voies analogues. Il faut, dès aujourd'hui, oublier volontairement les querelles d'hier, et trouver les points communs qui unissent, au lieu de rechercher les points divergents qui séparent. Tout sectarisme est source de division : il faut apprendre à compter avec l'opinion d'autrui et à la respecter.

Quel que soit le rôle joué par chacun au Congrès international de Londres, quelles que soient les tendances actuelles de chacun, c'est à une œuvre de fraternité et de tolérance qu'il faudra se dévouer.

Si le prolétariat conscient et agissant poursuit, avec les plus grands efforts et les plus grands sacrifices, son œuvre d'organisation, on ne saurait prétendre vouloir le guider en repoussant ses services, en se privant de ses conseils ou en dédaignant son concours.

Qu'avant les élections législatives prochaines, l'unité du parti socialiste français soit constituée, et les divisions syndicales auront, du même coup, disparu. Ces dernières ne sont que le reflet des divisions politiques ; c'est donc celles-ci qu'il faut immédiatement réduire, c'est par l'organisation qu'on doit commencer.

L'avenir, en France, est à la fondation d'un parti socialiste du travail, étayé sur les masses syndicales, exerçant parallèlement une action économique sur le milieu capitaliste et une action politique sur le milieu gouvernemental et législatif.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

[illegible]

Nous n'avons rien à ajouter [illegible] exposé de la situation. Nous voulons simplement conclure, en réfutant une assertion de M. Gérault-Richard dans la *Petite République*.

M. Gérault-Richard prétend qu'en acclamant l'action politique, les guesdistes et les unionistes n'ont pas entendu déprécier l'action syndicale. Soit. Mais ce qu'il importe de faire ressortir, c'est que les syndicats qui se lancent dans la politique, qui s'affilient à telle ou telle école socialiste, sont perdus. Si un syndicat est guesdiste, les autres ouvriers qui peuvent être allemanistes, ou blanquistes, ou purement syndicaux, n'y entreront pas. Il n'y a qu'une manière de créer des syndicats puissants, renfermant tous les ouvriers d'une corporation, c'est de ne pas forcer les ouvriers qui les composent à recevoir tel ou tel baptême, telle ou telle investiture. Les blanquistes sont dans le vrai, qui veulent que les syndicats se forment sur le terrain corporatif, pendant que, sur le terrain politique, se formeront des groupes politiques, distincts des syndicats.

L'œuvre syndicale n'est pas opposée à l'œuvre politique. Elle est simplement différente et ne veut pas être confondue avec elle.

Que les ambitieux socialistes récoltent autant de mandats qu'ils le voudront, puisque le parti qui auparavant considérait « comme une trahison l'idée même de se parlementariser » voit aujourd'hui, comme l'unique but, la « parlementarisation » à outrance et le « décrochage » des mandats législatifs ; mais qu'ils ne se laissent pas imprudemment accuser de se servir des syndicats pour en faire un marchepied à leur ambition.

Léon de Seilhac.

P.-S. — J'ai été accusé par M. Jaurès de très grande perfidie, pour mon dernier article sur le congrès de Londres. Il m'a accusé de porter atteinte à l'œuvre de la verrerie ouvrière. Il s'est mépris sur ma pensée.

Je n'ai pas dit que la verrerie d'Albi aurait à souffrir de l'intransigeance de M. Jaurès, vis-à-vis des syndicaux, mais j'ai dit, ce qui est bien différent, que M. Jaurès aurait personnellement à en souffrir. Il a accepté que son œuvre de la verrerie d'Albi fût dans la main d'allemanistes, de syndicaux révolutionnaires, voire même d'anarchistes, qui se sont empressés d'éliminer l'élément guesdiste du comité d'action (se reporter à la lettre de M. Chauvin et à la déclaration de la Fédération des syndicats), et aujourd'hui, il prend carrément position contre ces allemanistes, ces syndicaux révolutionnaires et ces anarchistes. Il ne peut pas y avoir de situation plus fausse. C'est ce que j'ai dit, et rien de plus.

L. S.

LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION MODERNE ET L'UNIVERSITÉ (1)

Mais le tout, je le sais, n'est pas de formuler des critiques, ni même d'indiquer dans une large esquisse l'esprit nouveau qui doit présider à l'éducation moderne. En ces hautes questions qui intéressent l'avenir d'un pays, chacun a le devoir d'indiquer une solution précise qui n'engage du reste que sa propre responsabilité, mais témoigne des études personnelles qu'il a faites sur la question.

Après avoir mis en lumière l'antagonisme chaque jour plus accusé par le défaut même de notre enseignement entre les mœurs qui se transforment et des règles qui prétendent demeurer invariables, je voudrais entrer dans les détails et, dans les limites restreintes d'un article, poser les principales lignes d'une réforme qui s'impose aux réflexions des législateurs.

Tout d'abord il faut fortifier, pour ne pas dire créer, une éducation vraiment nationale dans notre enseignement secondaire. Tous les efforts en ces derniers temps se sont portés sur l'enseignement primaire, qui se perfectionne encore chaque jour par le travail incessant des bonnes volontés et des initiatives particulières. Le moment viendra bientôt où peut-être il pourra servir de modèle, grâce à la conception très haute qui, en ces derniers temps, a présidé à tous les programmes et guidé toutes les réformes. S'il attire peu à peu dans ses écoles (à Paris surtout) non seulement les enfants du peuple, mais les jeunes gens de la classe moyenne, c'est qu'il tâche de réunir dans un harmonieux ensemble les deux parties essentielles de toute éducation nationale : l'enseignement moral et civique, la préparation rationnelle aux métiers et aux professions les plus diverses. Peut-être, devant ces résultats, le mouvement que nous signalons s'accentuera-t-il de plus en plus, et les familles bourgeoises, prévenues encore aujourd'hui contre les écoles communales, ne dédaigneront-elles plus dans l'avenir d'y envoyer leurs enfants commencer les études.

Cette attitude nouvelle apporterait à notre avis la solution la plus efficace à l'un des plus redoutables problèmes de cette fin de siècle. Elle créerait dès l'enfance ce rapprochement des classes, qui, nous l'avons montré, demeure la condition même d'une société démocratique.

Dans cette communauté journalière de travaux et de jeux, astreints à la même discipline et, pendant quelque temps, aux mêmes travaux, fils de bourgeois et enfants du peuple apprendraient à se mieux connaître et probablement à s'estimer davantage.

(1) Voir la *Revue* du 8 août 1896.

Par l'effet de la camaraderie, les uns s'abaisseraient plus volontiers, les autres tâcheraient de s'élever. Ainsi les différences de niveau finiraient par devenir moindres, sinon par s'effacer complètement entre les différentes classes de la société. N'avons-nous pas de ce phénomène des preuves nombreuses dans ces amitiés de collège, nouées souvent entre jeunes gens de conditions bien inégales, mais qui demeurent souvent inébranlables, parce qu'elles ont des racines profondes dans les mille petits riens, petits chagrins ou petits plaisirs, qui remplissent la vie de collège.

L'expérience, nous le répétons, est en train de devenir concluante, et l'enseignement primaire supérieur, tel qu'il est organisé, se révèle non seulement l'auxiliaire, mais le rival même de l'enseignement secondaire qu'il tente de suppléer.

Le moment est donc proche où s'accomplira, sous la pression des idées nouvelles, sinon la fusion intime, du moins l'union nécessaire de ces deux ordres d'enseignement, et le passage rationnel de l'un à l'autre qu'un ministre d'hier préconisa plus d'une fois dans ses discours et dans ses rapports.

Mais en attendant, pour faciliter ce rapprochement, et préparer méthodiquement la rencontre, il serait nécessaire que la marche des deux enseignements fût parallèle et pour ainsi dire également progressive, qu'un seul ne franchisse pas toute la distance intermédiaire, pendant que l'autre reste obstinément dans l'inertie ou dans l'expectative.

Cette obligation semble du reste avoir été comprise par les plus éclairés des universitaires, et la trace de ces préoccupations se retrouve dans quelques projets de réforme que nous avons rapidement signalés, en particulier la diffusion plus grande de l'histoire, et une place importante sollicitée pour l'enseignement de cette science dans les hautes classes de nos lycées et collèges.

Je ne saurais trop approuver semblable modification. Elle me semble justement répondre aux besoins nouveaux d'une éducation nationale, à condition toutefois que l'histoire évolue dans sa marche, qu'elle soit une science d'idées, non de faits, qu'elle fasse moins place aux événements qu'aux hommes, qu'elle s'intéresse réellement, sinon uniquement, à la marche de la civilisation, aux changements profonds qui marquent d'époque en époque, à travers les erreurs ou les folies, la marche incessante et logique de l'humanité vers une justice sociale plus haute et plus scrupuleuse. Cet idéal de l'histoire républicaine cependant est encore loin d'être réalisé en entier. A peine cette science commence-t-elle à dépouiller le caractère documentaire, qui réduit son rôle à cataloguer des événements et des dates au détriment de la vie et de la pensée. Je n'en veux pour preuve que la critique récente d'un maître autorisé sur les interrogations d'histoire à l'examen de Saint-Cyr (1). Cependant ces critiques mêmes et l'autorité du nom qui les appuie nous permettent d'espérer que bientôt l'enseignement secondaire avancera sûrement dans une voie désormais ouverte.



Cependant, tout en adoptant dans ses grandes lignes cette conception nouvelle de l'histoire, nous voudrions qu'elle s'adressât plus spécialement aux exigences de l'état de société présent, et qu'elle prît la part active qui lui convient dans l'éducation de la démocratie. A cette intention, j'ai médité les paroles et les œuvres des grands hommes de la Révolution qui, à diverses reprises, sous la Convention et les premières années du Directoire, après avoir compris la nécessité d'une instruction publique et uniforme en France, « pour s'emparer de la génération qui naît », suivant la forte expression de l'un d'eux, et former de bons citoyens, ont apporté à ce grand travail tout l'effort de leur intelligence et de leur patriotisme. Et je m'étonne à bon droit de l'oubli dans lequel sont désormais enfouis les projets et les rapports de ces commissions, qui de 1792 à 1796 se vouèrent sans relâche à ce labeur immense (2), pour établir d'abord et perfectionner ensuite toutes les branches de l'enseignement national.

Enseignement primaire, enseignement secondaire furent ici l'objet d'une sollicitude égale, parce que l'on comprenait alors le besoin de les associer dans l'œuvre de régénération commune, et que, pour établir un rapprochement nécessaire entre les classes, il convenait d'abord de supprimer les barrières entre les divers degrés d'instruction et d'éducation. C'est pourquoi les mêmes principes furent à la base de tout enseignement et contribuèrent à donner à l'œuvre cette cohésion et cette unité harmonique qui marquent les grandes conceptions.

L'instruction civique devint justement ce centre commun, ce point d'aboutissement, cet anneau solide auquel vinrent se fixer et se raccorder, pour ainsi dire, tous les autres enseignements. Enseigner à tous les jeunes Français à être des hommes honnêtes, des citoyens éclairés, voilà ce qui paraissait l'essentiel à ces législateurs convaincus de travailler pour l'avenir, et de préparer l'avènement d'une grande et généreuse démocratie.

(1) Voir dans la *Revue de Paris* les articles de M. [illegible]

(2) [illegible] les plus éclairés de l'époque; les noms seuls de Daunou, de Lakanal, de Lagrange et de Condorcet sont [illegible]

On a dit beaucoup de mal des Écoles centrales (1), en général, de leur cours d'histoire et de législation en particulier. Entre autres griefs, on leur a reproché d'ouvrir trop facilement la voie aux passions politiques, et de mettre ainsi une arme dangereuse entre les mains des éducateurs de la jeunesse. — En thèse générale, un tel reproche me semble puéril. Je répondrai qu'il n'est chose si bonne en soi dont on ne puisse tirer dans la pratique des effets pernicieux, d'œuvre si généreuse dans laquelle un juge prévenu ne puisse dénoncer les théories les plus dangereuses et les sentiments les plus dégradés : Rousseau en est le plus typique exemple.

En ce qui concerne particulièrement l'œuvre de la Convention, je répondrai que les souvenirs de la Terreur effacent pour la plupart des gens toutes les autres gloires, si nombreuses pourtant, de la terrible et grande Assemblée.

Peut-être serait-il temps de lui rendre justice, de reconnaître qu'elle fut grande dans ses paroles aussi bien que dans ses actes, et que par la bouche de ses membres les plus autorisés, elle traça le programme d'éducation le plus large et le plus élevé qui se puisse concevoir.

Pour convaincre le lecteur, qu'on me permette de citer ici de courts extraits d'instructions données par un ministre, d'ailleurs ignoré, aux professeurs des Écoles centrales; on comprendra mieux ainsi dans quel esprit étaient conçus les programmes d'éducation civique, le cours d'histoire et de législation.

Pour le cours d'histoire, le rapport indique qu'il doit :

1° Donner aux élèves une connaissance générale des événements ;

2° Leur faire observer la marche de l'esprit humain dans les différents temps et lieux, les causes de ses progrès, de ses écarts et de ses rétrogradations momentanées dans la science, dans les arts, dans l'organisation sociale, et la relation constante du bonheur des hommes avec le nombre et surtout la justesse de leurs idées.

De cet exposé rapide, mais gros d'idées fécondes, ressort le caractère général de cet enseignement : il écarte le fatras inutile des faits secondaires, qui charge la mémoire sans profit certain. Il prétend s'adresser à une faculté plus haute, la raison, telle que les plus grandes intelligences de l'époque la concevaient d'après Rousseau : l'intelligence éclairée et réchauffée par le sentiment.

Mais cette science ainsi comprise confine peut-être à la sociologie? Je le crois entièrement et je ne m'effraie pas d'un pareil voisinage ; car je pense qu'il faut donner à l'intelligence, non des formules, mais des idées, lorsqu'elle se développe et demande une nourriture vraiment fortifiante. L'aphorisme du bonhomme Chrysale est aussi juste au sens moral qu'au sens matériel, et la viande creuse est aussi mauvaise pâture pour l'esprit que pour le corps.

Il arrive un moment où il faut développer la raison pour contre-balancer l'influence de la mémoire et des habitudes paresseuses de l'esprit, à qui il est plus facile d'apprendre que de penser.

Ce serait le moyen de prévenir et d'enrayer un mal, qu'après bien d'autres j'ai signalé dans cet article. Si la médiocrité fleurit dans nos écoles, si elle triomphe sans conteste dans nos examens et dans nos concours, c'est à notre méthode d'enseignement, à ses procédés, tout ensemble mesquins et craintifs, que nous devons en attribuer la responsabilité.

Nous ne saisissons ni ne préparons suffisamment la transition de l'enfance à la jeunesse. Nous ne comprenons pas qu'il est un âge où nous devons, tout en conservant la direction générale des esprits, laisser un champ plus libre à la pensée indépendante, aussi bien qu'à l'imagination créatrice du jeune homme qui nous est confié. Loin de favoriser le développement de la personnalité, nous l'étouffons en germe, ou nous empêchons de pousser cette fleur si délicate et si fragile.

Pour nous, le bon élève est celui qui reflète le plus fidèlement la pensée du professeur, non celui qui cherche et qui pense pour son propre compte avec sa réflexion personnelle et sa conviction intime. Mais à la sortie du collège, l'expérience de la vie fera bientôt mentir les prévisions des maîtres. Car de ces deux jeunes gens pris en exemple, l'un demeurera peut-être toute sa vie inutile et incapable parce qu'il a pour jamais abdiqué toute initiative personnelle. L'autre, enfin dégagé du joug, développera librement la précieuse faculté qu'il a su conserver en dépit des pensums et des réprimandes, voire même peut-être d'échecs au baccalauréat!

La récompense de ses efforts l'attend désormais ; en dépit de belles promesses faites à des camarades plus dociles, c'est lui qui triomphera dans un champ de bataille plus glorieux. Il sera le poète, le philosophe, le savant qui sème et fait germer l'idée à travers le monde, ou celui qui soumet la nature aux lois de son cerveau puissant, et lui arrache son secret pour le bien de l'humanité.

Dans une sphère plus petite, il sera l'homme utile et éclairé, dont l'esprit s'ouvre facilement à toute conception nouvelle et généreuse, qui est capable d'accepter toute croyance, pourvu qu'elle soit raisonnée et sincère ; et cet ensemble de qualités mo-

(1) [illegible] avec de notables dif[illegible] lycées. La durée des études en particulier [illegible] six ou sept ans. On y entrait au [illegible] d'instruction.

destes n'en est pas moins fort appréciable à notre époque où trop peu de gens ont le courage d'affirmer pour leur propre compte ou d'accueillir des nouveautés.

De grâce, puisqu'il en est temps encore, essayons de former non des hommes de génie (la semence en est rare), mais tout au moins des hommes conscients de leur initiative et de leur responsabilité.

Réfléchissons bien que le rôle efficace de l'éducateur se rapporte à l'avenir plutôt qu'au présent et que le principal bénéfice d'une bonne éducation, c'est de diriger toute une existence dans une voie large, vers un but choisi, par un effort modéré, mais continu.

L'enseignement a pour objet non « de faire savoir, mais de faire vouloir », disent excellemment les programmes rédigés jadis par Jules Ferry.

Or, ne l'oublions pas, pour faire vouloir il faut assurément remplir tout d'abord l'esprit de préceptes et d'exemples ; mais ce premier travail, excellent en soi, devient bientôt insuffisant. Car vous devez presque aussitôt et parallèlement former le jugement et la raison de l'adulte ; c'est à cette condition seule que vous lui apprenez pour l'avenir à exercer son pouvoir volontaire, qui est l'acquiescement libre à une décision raisonnable et juste. Il faut apprendre à penser pour apprendre à vouloir, et c'est pour cette synthèse unique que doivent se combiner dans de justes proportions les éléments constitutifs de toute éducation.

* * *

Cette harmonie très haute, les hommes de la Convention avaient tenté de la réaliser. Pour parachever et couronner leur travail, ils avaient complété le cours d'histoire, qui juge les faits par le cours de législation qui juge les principes et les hommes, en « montrant toujours ce qui doit être à côté de ce qui est », selon la lettre des programmes de l'époque.

Pour montrer l'utilité de ce nouveau cours, je ne puis mieux faire que de citer encore ici un court extrait du rapport, auquel j'ai déjà emprunté ma précédente citation.

Il y est dit que le cours de législation « n'est pas destiné à former de profonds jurisconsultes, pas plus que des hommes consommés dans l'économie politique, ou dans la science du gouvernement ; mais à donner aux jeunes gens les sains principes de la moralité privée et publique, avec les développements nécessaires pour en faire des citoyens vertueux et éclairés sur leurs intérêts et ceux de leur pays ».

Ce programme est aussi lucide que modéré et raisonnable ; à lui seul il constitue une réponse à ceux qui ont accusé un tel enseignement d'être une arme révolutionnaire, et de servir à l'apologie du crime et de la tyrannie.

Quelle était en effet la matière du cours ?

1° Des éléments de la morale puisés dans l'examen de la nature de l'homme et de ses facultés intellectuelles.

2° L'application de ces principes à l'organisation du corps politique.

Et si l'on doute encore des tendances de cet enseignement, veut-on savoir quel ouvrage les maîtres chargés de le donner mettaient de préférence entre les mains de leurs élèves comme le commentaire vivant de leur propre doctrine : l'*Esprit des lois* de Montesquieu.

Certes, sans vouloir faire un éloge banal de cette œuvre puissante et depuis longtemps consacrée, je dirai cependant que le choix d'un tel livre d'explication me semble particulièrement judicieux. Et je souhaiterais qu'on accordât encore aujourd'hui à cet ouvrage une place d'honneur dans nos programmes des classes supérieures. Montesquieu serait à mon avis le guide le meilleur et le plus sûr pour préparer nos jeunes gens à leur future tâche de citoyens. Nul en effet n'excelle ainsi que lui à faire jaillir des faits l'étincelle de vie et de pensée, la réflexion profonde, qui illumine l'horizon derrière et devant nous, dans le passé et dans l'avenir.

Nul n'est plus capable en outre de faire penser et de faire juger. De l'exposé rigoureux des faits, de la déduction logique des conséquences, éclate au grand jour la condamnation ou la justification d'un système. La sentence est presque toujours sans appel, parce que rien n'échappe à la perspicacité du philosophe ou à la sévère appréciation du critique. Dans le commerce d'un si grand et si lumineux esprit, nos jeunes gens apprendraient à connaître et à comparer en connaissance de cause les constitutions politiques qui se sont succédé aux différentes époques, et qui ont gouverné les différents peuples. Ils puiseraient en même temps dans cette connaissance l'amour de la république, et apprendraient de plus à bonne école la pratique des vertus qui sont la condition même et l'honneur d'un tel régime. Ils verraient que si c'est en effet l'État qui exige le plus d'abnégation et de dévouement, c'est aussi celui qui assure à tous les plus grandes et les plus glorieuses satisfactions.

C'est par de telles considérations, j'en suis persuadé, que les hommes de la Révolution avaient donné à Montesquieu la place d'honneur dans leur formulaire d'éducation. Imitons-les encore sur ce point, et estimons comme eux qu'un auteur mérite à jamais d'être commenté, lorsqu'il a si profondément pénétré les desseins des hommes, montré avec la plus stricte justice les qualités et les défauts de leurs

œuvres, ce qu'elles ont d'éphémère et ce qu'elles ont d'immortel (1).

* * *

J'aurais peut-être encore bien des choses à dire, si je voulais traiter à fond le sujet, mais ce serait la matière de tout un volume, et je dois me restreindre dans les limites que je me suis imposées. Mon but a été de marquer l'esprit nouveau et les tendances nécessaires de cette éducation nationale, que préconisait récemment M. Rambaud dans son beau discours du Concours général.

J'ajoute en terminant que la transformation désirée s'effectuerait dans ses grandes lignes plus rapidement et plus simplement qu'on ne le suppose. J'ai déjà dit ici même quelle confiance je mettais en l'initiative personnelle de M. Lavisse pour ce qui touche à la réforme de l'enseignement de l'histoire dans nos écoles. A sa suite, j'ai ajouté quelques idées personnelles, et me suis efforcé de faire voir à quels principes nouveaux, à quelles idées plus modernes il faut rattacher cet enseignement, si nous voulons qu'il réponde aux exigences d'une société républicaine, et qu'il soit l'éducateur par excellence de la démocratie.

Point n'est besoin non plus d'un bouleversement radical pour rendre au cours de législation la place qu'il occupa jadis, et qui lui revient de droit dans nos programmes actuels. Il suffirait d'élargir les cadres d'un enseignement qui existe déjà, mais combien étriqué et mesquin.

On a fait souvent remarquer l'insuffisance notoire d'une seule année de philosophie pour parachever une éducation. Qu'on réorganise donc tout d'abord le cours de philosophie, ce qui me semble d'une indiscutable nécessité ; qu'on le répartisse par exemple dans les trois dernières années de collège (ce qui existait d'ailleurs pour le cours de législation) et l'on pourrait aisément faire entrer dans un enseignement plus développé et plus solide l'examen des principes les plus simples et les plus généraux de l'économie politique (2), du droit des gens, des devoirs des citoyens et le commentaire d'un certain nombre d'œuvres capitales sur les constitutions politiques et la sociologie.

Cet enseignement empiéterait-il sur celui de la Faculté. Nullement ; il le préparerait tout au plus : par là même on aurait l'avantage de supprimer encore ici une séparation trop rigoureuse, partant artificielle, entre l'enseignement dit secondaire et celui dit supérieur.

* * *

Telles sont sur ces graves matières des *desiderata* que j'ai essayé d'appuyer sur l'expérience des faits et les nécessités de l'heure présente. Les témoignages que j'ai déjà recueillis me permettent de penser que des hommes plus autorisés que moi professent la même opinion. Souhaitons donc que l'Université marche promptement vers les réformes, et qu'elle comprenne enfin que ceux qui lui font entendre un langage sévère sont ses vrais amis, ceux qui désirent le plus vivement sa régénération.

MAURICE LELOUP.

(1) On pourrait ajouter à l'étude approfondie de l'*Esprit des lois* le commentaire des bonnes parties de l'*Émile* et du *Contrat social* de Rousseau. En dépit de la prévention, il y a nombre d'idées justes et généreuses à puiser dans ces ouvrages.

(2) Simple question : Pourquoi l'enseignement moderne possède-t-il un cours d'économie politique ? les jeunes gens auxquels il s'adresse auraient-ils dans l'avenir des droits et des devoirs différents de leurs camarades ?

VARIÉTÉS

Beniowsky héros de roman.

Une jeune fille de onze à douze ans, qui était avec M. de Aladar, mourut à Macao. Le baron voulut qu'elle fût enterrée solennellement dans la première place de l'église, et il fit graver quelques lettres initiales sur sa tombe. Cette aventure a fait tenir beaucoup de propos, surtout par les Anglais, car M. Russel m'a dit dernièrement que c'était une femme jeune et belle, déguisée en prêtre et dont on avait reconnu le sexe en l'ensevelissant.

Telle était l'information sensationnelle, parmi tant d'autres, que le chevalier des Roches, gouverneur de l'île de France, envoyait à Paris, le 20 mars 1772, sur le compte d'un singulier voyageur dont il venait de recevoir la visite.

C'est que tout dans ce personnage était bien fait pour étonner, à commencer par son nom exotique qu'il ne manquait jamais de signer avec un titre pompeux : *Baro Mauritius Augustus Aladar de Beniowsky, sacratæ confederationis generalis regimentarius.*

On a beaucoup parlé chez nous de Beniowsky à propos de Madagascar : on a cité son nom parmi ceux des aventuriers que la conquête de la grande île avait tentés, et le voyageur de 1772 a, pour quelque temps, reconquis les honneurs de l'actualité. Et ce n'est pas seulement comme colonisateur qu'il les méritait, mais aussi comme héros de roman.

Colonisateur, certes on ne pouvait guère le deviner tel à l'époque ; rien ne révélait en lui un esprit méthodique et capable d'organiser, bien au contraire, et la tentative sans succès qu'il venait de faire à Formose en était la preuve.

Son existence, jusque-là, avait été un tissu si serré d'aventures, que le gouverneur de l'île de France était bien excusable d'accueillir sur son compte les romans les plus étonnants. A l'âge de la deuxième jeunesse, à trente et un ans, Beniowsky avait eu la vie la plus remplie et la plus mouvementée, on y trouvait les choses les plus diverses et les plus contradictoires : c'était un pourfendeur et il jouait de la harpe; ce soldat parlait trois langues, dont le latin, comme un clerc; son visage était balafré et restait agréable, l'aventurier avait été mêlé à toutes les violences, et c'était, malgré tout, un causeur aimable. Ce n'était rien moins que toute l'Asie du nord qu'il venait de traverser, non pas pour son plaisir, puisque, prisonnier d'État, l'inflexible loi d'exil l'avait, d'étape en étape et par les plus rudes froids, conduit de Casan à Tobolsk, de Tobolsk à Krasnajorsk, à Yakoustk, et de là à Bosloreskoy-Ostrogg, dans le Kamtchatka, où il devait résider : ce n'était rien moins que toutes les mers de Chine qu'après un massacre libérateur, il venait d'affronter, sur un mauvais bateau volé.

Mais comme, malgré toutes ces aventures faciles à connaître, quelques coins de cette existence demeuraient dans l'obscurité, le chevalier des Roches restait parfois réduit aux conjectures, et il dut ainsi se borner aux hypothèses, notamment à l'égard du dernier épisode de Macao, la fin de ce compagnon du voyageur qu'on supposait être une femme.

Ce qu'était exactement ce compagnon, un dominicain espagnol, le Père Surida, prétendit le savoir et l'apprendre au fonctionnaire, en lui assurant que c'était une enfant qu'il avait toujours vue vêtue suivant son sexe.

A la vérité, Beniowsky, dans son existence tumultueuse, avait eu une idylle ou quelque chose d'approchant; le dénouement avait eu lieu à Macao, les origines étaient ailleurs et c'est pendant tout le développement de cette idylle qu'apparut le véritable Beniowsky, héros de roman.

Lui-même, d'ailleurs, a pris soin de nous donner tous les détails de l'épisode (1).

Les exilés politiques russes, vers 1770, formaient en Sibérie, dans les résidences, assignées, une sorte de société dont les membres se recevaient entre eux et dont quelques-uns même réussissaient à pénétrer dans l'intimité des fonctionnaires préposés à leur garde. La rareté des distractions, la nécessité de combattre l'ennui, les rigueurs du climat, l'éloignement des centres habités, tout contribuait au rapprochement.

C'est ainsi que Beniowsky, grâce à son talent de polyglotte, entra tout de suite dans l'intimité du gouverneur de Bosloreskoy-Ostrogg, M. de Nilow, et qu'il fut chargé d'enseigner les langues à ses filles.

Dès les premières leçons, la plus jeune s'éprit du maître : elle avait seize ans, il en avait vingt-neuf. Les mères saisissent toujours avec empressement l'occasion de placer leurs filles. Au milieu d'une société clairsemée, la mère d'Aphanasie ne vit pas avec trop de déplaisir naître cet amour précoce.

Un soir, en effet, le gouverneur donnait un bal, le professeur y assistait en comparse, c'était une des premières réunions où figurait Beniowsky; Mme de Nilow l'aborda à l'improviste et lui dit : « Je pense que votre écolière deviendra votre amie, ayez l'œil sur elle, je suis une bonne mère. »

Puis, comme le gouverneur survenait, pour lui donner le change, complice déjà, elle inventa un thème de conversation tout différent.

Ensuite ce fut le développement classique des artifices maternels. Après le pacte tacite du bal, elle fit ses confidences, dit le mauvais mariage de ses autres filles et son désir de voir Aphanasie plus heureuse, elle précisa, ne cacha pas les vues de M. de Nilow sur un mari pour sa fille et chargea Beniowsky lui-même de faire manquer ce projet.

On allait vite en besogne dans le parti féminin. Quelques gracieusetés du maître envers son élève ne contribuaient pas peu à activer les sentiments de celle-ci. Elle manifesta le désir d'apprendre la harpe. Il n'y avait guère de luthiers à Bosloreskoy-Ostrogg. Malgré les difficultés, Beniowsky satisfit cette fantaisie, il fit le corps de l'instrument, un de ses amis faisait les cordes en boyaux de chien, un autre faisait les chevilles. Malgré son imperfection, cet instrument empruntait au sentiment d'indiscutables qualités.

Le gouverneur, pendant longtemps encore, ne se fût peut-être aperçu de rien. Mais, en véritable amoureuse, la jeune fille éprouva le besoin de faire connaître à tous sa sympathie, et un soir, devant nombre d'invités, elle n'hésita pas à déclarer que son plus grand bonheur serait de partager le sort de Beniowsky. Le père, devant un aveu dont rien n'imposait la publicité, ne pouvait moins faire que d'entrer dans une grande colère. Il le fit classiquement, puis classiquement céda. Même il prit l'initiative d'une générosité envers ce gendre qui lui tombait d'exil, il demanda à Saint-Pétersbourg un adoucissement à sa peine.

Le principe du mariage était donc admis, il restait à l'appliquer. Or, ce n'était rien moins que facile pour la simple raison que Beniowsky était déjà marié. Sa femme vivait, il y avait tout lieu de le croire; il l'avait, fort jeune, épousée au cours d'une de ses aventures, c'était la fille d'un gentilhomme du comté de Zips; elle était restée en Russie.

(1) *Voyages et Mémoires de Maurice-Auguste Comte de Beniowsky, Magnat des Royaumes de Hongrie et de Pologne.* 2 vol., *passim.*

Mais ces sortes de duplicités, si bizarre que cela puisse paraître, ne devaient pas être rares, à l'époque, dans les mœurs slaves, puisque Stéphanow, un ami de Beniowsky, se trouvant identiquement dans le même cas, devint aussi amoureux d'Aphanasie et leur suscita de nombreux ennuis par sa jalousie et par ses entreprises.

Beniowsky eût-il été libre et maître de sa personne, une scène de ses fiançailles nous ouvrirait quand même des horizons curieux sur les coutumes dont il fit l'épreuve, un soir qu'il rentrait avec le gouverneur.

Je l'accompagnai jusque chez lui, raconte l'aventurier, et je me disposais à prendre congé, lorsqu'il me retint sous prétexte d'inquiétudes pour ma santé. Mais quelle fut ma surprise, lorsque sa femme m'introduisit dans la chambre d'Aphanasie où elle me laissa en me disant : « J'espère que vous serez sage, mais comme il faut que vous vous accoutumiez à vivre ensemble, je pense que vous ne pourriez être mieux logé qu'avec ma fille. » A ces mots elle me quitta en me souhaitant une bonne nuit. Etonné comme je l'étais d'un discours et d'un procédé si contraire aux usages d'Europe, j'avais un vaste champ pour les réflexions ; mais ma charmante compagne ne me pressait pas de me livrer à mes pensées sur cet objet, elle avait tant à dire et à répondre, que le temps se passa sans que nous songeassions au sommeil, et je ne la quittai qu'à huit heures du matin.

Après cela, que Beniowsky aille donc nous dire qu'il était chef de complot, et qu'en feignant une inclination pour son élève, il ne faisait qu'exploiter une situation, afin de parvenir plus aisément à ses fins, c'est-à-dire à sa libération et à celle de ses compagnons d'exil !... Ou alors il est beau d'inconscience dans ses allégations et ne se doute pas de la conclusion qu'on en peut tirer.

Faute de pouvoir exécuter légalement sa promesse, il n'avait, en attendant, qu'un parti à prendre, celui de temporiser. Il inventait donc des prétextes pour ajourner l'exécution. L'esprit déjà travaillé de projets de colonisation, il manifestait notamment l'intention de faire dans l'est du Kamtchatka une tentative agricole; cela lui permettait de gagner du temps, car il allait visiter l'emplacement fort éloigné qu'il souhaitait, et aussi de préparer sous main son évasion, car il prenait ainsi une libre allure, bien faite pour écarter les soupçons.

Mais tous les complots ont des traîtres, et il y en eut dans les deux partis, autour de Beniowsky et autour du gouverneur : si un des conjurés livra le secret, c'est Aphanasie elle-même qui, par un signal convenu, fit connaître les défiances de son père à son fiancé.

Cruelle nécessité politique, comme le gouverneur résistait, force fut bien de le mettre dans l'impossibilité de nuire. Cela n'était pas pour arrêter un homme tel que Beniowsky. Il crut sans doute faire preuve de délicatesse en laissant proprement brûler la cervelle à son quasi-beau-père par un compagnon, sans participer personnellement à ce meurtre.

Mais il y eut mieux. Ou Beniowski se moque de ses lecteurs, ou l'âme slave de l'époque avait chez les femmes de singulières complexités, car, s'il faut croire les mémoires de l'aventurier, Mme de Nilow, après ce coup, eut si peu de ressentiment contre l'assassin de son mari qu'elle lui recommanda sa fille, la lui promettant toujours comme épouse. Quant à celle-ci, pour se mettre en règle avec sa conscience, elle se contenta de demander à Beniowsky le simulacre d'un enlèvement à perpétrer sur sa personne.

Au milieu de toutes ces combinaisons, la jalousie, mauvaise conseillère, suggéra à Stéphanow l'idée de révéler à la jeune fille le mariage de Beniowsky. C'était la ruine des espérances de l'élève, mais il semble bien que c'était aussi la ruine des espérances du maître. Car, maintenant qu'il avait conquis la place, massacré les gens du fort, s'il n'avait vraiment voulu qu'exploiter une situation pour le bien de tous, pourquoi continuait-il à se taire ?

Il implora son pardon et l'obtint. Mais il était dit que cette affection ne voulait pas se séparer de lui, elle se transforma seulement.

J'alléguai pour ma justification mon attachement à ma famille et mes liaisons avec une société dont les membres avaient exposé leur vie pour sauver la mienne. Mes motifs furent reçus avec un intérêt qui assura mon pardon. Elle ajouta qu'elle s'estimerait heureuse de vivre dans le pays où je fixerais ma demeure, de me voir et de m'appeler son père.

C'est alors que cette jeune fille, résolue à suivre quand même celui auquel de toute façon elle voulait vouer sa vie, inventa ce moyen de demeurer inaperçue à ses côtés, partout où il irait : elle lui demanda de quitter les vêtements de son sexe et d'adopter les habits d'homme. Elle le fit, et, « sous ce costume, sa figure était charmante ».

De ce jour, il semble bien qu'elle fut attachée à sa guise à la personne de l'aventurier. Avant son départ, il tombe malade, et elle le soigne avec tendresse, ne permettant à nulle autre de prendre sa place. Le 11 mai 1771, il s'embarque avec ses compagnons pour cet aventureux voyage vers le sud qui aboutit à l'île de France ; elle le suit.

Mais depuis cette date et malgré le rôle considérable qu'elle avait pris dans sa vie au Kamtchatka, Beniowsky ne parle plus d'elle dans ses écrits. Il ne dit ni quelle fut son attitude à son bord, ni quelle part elle prit aux entreprises communes. Aux

diverses îles où toucha le *Saint-Pierre-Saint-Paul* qui les portait, au Japon et surtout à Formose, les naturelles de ces diverses contrées firent à quelques femmes des exilés un accueil empressé. Bien qu'Aphanasie eût adopté le costume masculin, et se fût soustraite par là aux manifestations faites en faveur de ses compagnes, l'occasion était bonne pour le narrateur de dire encore un mot d'elle. Il n'en fit rien.

Et brusquement nous la voyons mourir à Macao. Celui dont elle s'était tant éprise narre le fait en ces termes aussi poncifs que laconiques :

> Le 25 septembre, Aphanasie paya le tribut de la nature. Sa mort prématurée m'affecta vivement, d'autant plus qu'elle me privait du plaisir de récompenser son attachement pour moi, en la mariant avec le jeune Popow, fils de l'archimandrite, qui [illegible] aumônier de ma famille.

C'est toute l'épitaphe. Les graves soucis du chef d'expédition, les révoltes à réprimer, les ambitions du colonisateur, tout cela, dans le cerveau de Beniowsky lorsqu'il écrivait, était passé au premier plan. Ou bien si vraiment, comme il l'avait dit, il n'avait pas éprouvé d'amour en retour, la comédie étant sans utilité, il avait, dans cette deuxième partie de leur vie commune, jugé superflu de la prolonger.

Victor Tantet.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Dessinateurs écrivains.

Töpffer, Robida, Fraipont, Vierge.

Un nouveau genre de littérature est en train de naître, qui n'a aucun rapport avec nos « Jeunes Écoles ». La prétention de celles-ci est de ne se rattacher à rien et de tout tirer d'elles-mêmes, de se singulariser de parti pris et par dessein prémédité. Le genre dont nous voulons parler vient d'idées plus sages, plus conformes à ce qui se voit dans la nature. Il est né, comme tout ce qui est viable, de la force, de la nécessité des choses, à son heure, lentement, par un concours heureux de circonstances. Et, d'autres circonstances aidant, il grandit, s'épanouit, étend de plus en plus ses frondaisons, envahit tout le champ littéraire. Il faut prendre garde.

A-t-on remarqué que, depuis quelque temps, le livre à gravures, à images, se multiplie incessamment sous nos yeux? que ce n'est plus seulement aux alentours du jour de l'an qu'il trône à l'étalage des libraires, mais qu'il y a, dans tout le courant de l'année, une profusion merveilleuse (mettons merveilleuse pour la quantité plus que pour la qualité) de ces ouvrages illustrés? Et a-t-on remarqué, dans le même temps, que le dessin s'insinue partout? qu'il se glisse dans le journal, dans l'œuvre qui s'improvise du soir au matin et qui réclame de l'artiste collaborateur une célérité pareille? qu'il est tel périodique qui offre, à chaque numéro, le portrait de l'homme du jour, l'accident, l'événement quotidien; que, dans tel autre, hebdomadairement, c'est toute une page, plusieurs pages qui sont réservées à l'illustration? Ainsi peu à peu la « copie » se replie, est étouffée, éliminée sous le flot montant du croquis et de la pochade. Voilà le signe! Voilà les symptômes! Voilà la nouveauté que nous tenions à signaler.

Cette nouveauté était fatale. Elle trouvait une aide tout de suite dans notre misérable condition humaine, elle flattait notre paresse. Le dessin donne d'emblée une vision directe et complète des choses, la lecture une vue lente, et médiate, et successive. Et nous avons si peu le temps de lire! C'est tout profit de n'avoir qu'à ouvrir les yeux pour tout embrasser d'un coup d'œil. Puis, pour la reproduction de l'œuvre d'art, la science a inventé tant de procédés rapides, d'une précision, d'une conscience, si l'on peut dire, mathématique : clichage, gillotage, photogravure, glyptographie, etc.! Toutes ces raisons et bien d'autres, où il est inutile de nous arrêter, expliquent cette vogue.

Toutefois, ce n'est pas proprement des dessinateurs que nous parlerons, mais — pour délimiter notre sujet, et puisqu'il s'agit ici de littérature et d'un nouveau genre littéraire, — seulement de ceux qui écrivent. Et encore n'y comprenons-nous pas ceux qui se contentent d'ajouter à leurs dessins une légende plus ou moins étendue. Certes, l'étude en serait engageante à faire. Daumier, Gavarni autrefois, Caran d'Ache, Forain et son *Doux Pays*, les Veber's, etc., se sont élevés, dans le trait satirique et mordant, à des hauteurs philosophiques. Ils échappent à notre prise. Nous ne retiendrons que ceux qui coopèrent activement à cette transformation littéraire que nous notions, qui de deux arts autrefois distincts, — littérature, dessin, — tendent à opérer une fusion, qui créent une manière d'art nouveau, lequel, faute d'un meilleur mot, nous appellerons, si l'on y consent, la *littérature illustrée*.

On voit très bien comment la chose s'est produite. Quand nos dessinateurs travaillent, ils ne sont pas, comme les peintres, embarrassés d'une palette, d'une gerbe de pinceaux, juchés sur un tabouret, devant un tremblant chevalet; ils sont confortablement assis à leur table, où ils manient la plume ou le crayon. Et pendant que la main s'agite, la tête s'é-

chauffe, la pensée court, voltige à l'entour de ce dessin qui se compose et naît sous leurs doigts, les idées, phrases, paragraphes, s'alignent d'eux-mêmes. De là à tendre la main vers le papier tout proche, à y griffonner ces idées, c'est facile et simple, le livre se fait tout seul. Il vient s'incorporer au dessin et ne plus faire qu'un avec lui.

Ou bien c'a été tout autre chose. C'était un écrivain qui, par fortune, se trouvait avoir quelque talent de dessinateur. Il voyageait, notait au passage quelque paysage qui l'avait charmé, une ruine, un débris d'architecture. Mais les mots ne venaient pas assez vite au gré de sa fièvre et de son impatience... Et, lâchant le texte, voici qu'il dessine tout simplement ce qu'il peinait à décrire. En quelques traits, mieux que des phrases ne l'eussent pu faire, tout est dit, tout est expliqué. Et si, d'ailleurs, il a su mêler à ce dessin quelque chose de son âme, y glisser de sa rêverie, de sa joie, l'écriture venant après y ajouter son commentaire, tout est bien.

Que ce soit ainsi, que ce soit autrement, il est clair qu'une nouvelle évolution venait de se produire dans les arts.

I

Le père et l'ancêtre du genre est certainement ce Genevois, maître de pension et dessinateur, conteur exquis, écrivain rare et moraliste admirable, le délicieux Rodolphe Töpffer. L'écrivain est très fin, très habile, avec son humour à lui, ses surprises, ses trouvailles d'expressions, son originale façon de voir. Le dessinateur n'est ni moins fin ni moins habile, fantasque et s'égayant à tout propos, tournant tout à la charge et à la caricature, avec le dessein enveloppé mais évident d'une discipline et correction morales. Et ces deux talents se prêtent un mutuel secours, se font valoir l'un l'autre. Ils ne pourraient s'isoler sans se diminuer réciproquement.

Nous laissons de côté, bien entendu, ses *Nouvelles*, qui sont de parfaits chefs-d'œuvre, valant par eux-mêmes; et, de même, ses *Menus Propos d'un peintre genevois*, qui, sous une forme fantaisiste et caustique, sont un très sérieux et l'un des plus beaux traités d'esthétique. Nous visons particulièrement les *Voyages en zigzag* (1) dans les cantons suisses, sur le revers italien des Alpes, à la Grande-Chartreuse, au Mont-Blanc, dans les États sardes. Là, triomphe notre art nouveau.

Qui n'a senti, en les lisant, tout ce que le texte gagne à être ainsi, continûment, à chaque page, accompagné d'un commentaire au crayon? Ces bandes joyeuses d'écoliers qu'il nous montre dans toutes les situations, arpentant la route poudreuse, le sac au dos, le bâton ferré en main, à table, au lit, escaladant les hautes cimes, franchissant les sombres défilés, les gués, les torrents, les abîmes, — le soir, après la longue étape, échoués à l'ombre, perclus et recrus, — il nous les fait aimer, il nous les fait voir, physiquement et moralement, nous les reconnaissons avec leur humeur et leurs tics, nous nous passionnons à les suivre. Et, si sommairement que le cadre soit indiqué, si impossible qu'il soit de rendre, dans leur beauté et multiples aspects, la sauvage grandeur de ces Alpes qu'ils parcourent, nous n'en gardons pas moins dans les yeux, grâce au dessin, un souvenir précis et fidèle.

Et, de fait, tout en pouvant s'adapter à maints autres ouvrages, c'est dans les récits de voyage, dans tout ce qui est descriptif, énumératif, et qui, pour être écrit et décrit, exige beaucoup de sèche et aride technologie, c'est là que ce genre de littérature, cet art double et gémellé trouve sa plus heureuse et naturelle application. Le procédé est abréviatif, il soulage et charme le lecteur, tout en le renseignant exactement.

II

M. Robida avait bien compris les conditions du genre, quand, par des récits de voyage, il a commencé à pratiquer la littérature illustrée. Racontant, dessinant à la fois, il nous a fait traverser tour à tour *les Vieilles Villes d'Italie, de Suisse, d'Espagne*, puis *la Vieille France*, Normandie, Bretagne, Touraine, Provence. Ce sont de doctes, de copieux albums où, du bout de la plume, du bout du crayon, il relève, recueille pieusement tout ce qui, chez nous ou à l'étranger, s'est conservé de pittoresque et de gracieux sous les saccages du temps.

Mais son ambition s'est accrue. Sa fantaisie l'a entraîné, soulevé de terre, lancé en plein ciel, dans les nuages. Non content, à l'exemple de Töpffer, de composer des sortes de romans, d'une imagination exubérante, et qu'il illustre lui-même : *les Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul, la Tour enchantée*, etc., le fantastique l'a tenté, les conceptions chimériques où sa verve débordante se pouvait donner libre carrière : *le Vingtième siècle, la Vie électrique*, etc. Parmi ces inventions extravagantes, les ballons à hélice, chauffés à la vapeur, s'accrochant aux flèches des cathédrales, battant de l'aile les étoiles, parmi ce délire du mécanisme et de l'électricité déchaînés autour de nous pour troubler notre vie paisible, il se rit et se joue, nous fait voir, avec un bon sens admirable, le ridicule de cette civilisation précipitée dans l'outrance. Dans ce cauchemar et ce carnaval, sa pointe la plus gaie,

(1) Deux vol. gr. in-8° jésus, chez Garnier frères.

la plus finement satirique, va droit aux effrénés promoteurs de l'émancipation féminine : la femme soldat, la femme avocat, la femme électeur et ministre, la femme tout ce qu'on voudra et qui n'est plus femme, relevait nécessairement du crayon de M. Robida. Il s'est généreusement employé à la tâche, et il y a là des traits qui resteront.

Il revient, un peu assagi, semble-t-il, à sa première et plus grave manière avec ce *Paris de siècle en siècle* (1) qui a paru récemment.

Les histoires de Paris ne manquent point. Nous ne croyons pas qu'il y en ait qui se puissent lire avec plus de fruit et de réel plaisir que celle-ci. D'un fragment, de quelque débris qui reste, un mur, une voussure, le blason rompu d'une porte, les Thermes de Julien, les arènes de la rue Monge, la tour de Jean-Sans-Peur, il prend occasion d'évoquer, de reconstruire la Lutèce gallo-romaine, le Paris gothique, de la Renaissance, du XVIIe, du XVIIIe siècle. Et avec son imagination qui s'allume, le récit, l'anecdote qui vient, avec son crayon qui s'ébat, la vieille demeure qui s'emplit et grouille des personnages du temps, l'histoire parisienne défile et revit dans toute la suite des siècles. Et à quoi devons-nous d'en si bien pénétrer le pittoresque et l'esprit? d'être transporté magiquement au milieu même de ces époques disparues? Au dessin qui suit le texte, à ce débris, à ce petit rien, qui, pour nous, eût passé inaperçu, mais qui, découvert par l'artiste, mis en belle lumière, reproduit avec toute la délicatesse et le soin qu'il y a su mettre, nous communique son émotion artistique et nous en imprègne.

III

Et voici M. Fraipont. Discrètement, modestement, il a débuté par de petits manuels techniques, *l'Art de peindre à l'aquarelle les fleurs, les paysages, les figures, les animaux, les natures mortes, les marines*, etc. et où, joliment, bellement, d'un crayon aisé, distingué, il joignait, tout le long de ce cours professé avec une bonhomie spirituelle, l'exemple au précepte : voici la fleur mignonne et coquette qui se penche d'un air engageant, qui nous provoque, sourit, nous regarde dans sa gaieté fraîche et mystérieuse; voici le bateau incliné sur la berge, qui rêve doucement dans la nostalgie du voyage; voici l'idyllique, le dramatique paysage, et les arbres dans leurs attitudes familières, la parure dont ils se vêtent dans la joie, le frisson qui les hérisse dans la tempête...

Puis, les vacances venues (M. Fraipont professe à la Légion d'honneur), il a entrepris son grand voyage illustré. Léger de bagages, son album sous le bras, il est parti pour *les Vosges*. Et alors villes, châteaux, industries locales, Nancy et ses antiques splendeurs royales, Lunéville et sa faïencerie, Baccarat et sa cristallerie, l'imagerie d'Epinal (ah! ah! il fallait bien s'attendre que la curiosité du dessinateur serait piquée ici! et il s'enquiert, visite, regarde, fait sa moisson de croquis, de documents), puis Gérardmer et ses lacs, leur grâce poétique, mélancolique, toute la contrée montagneuse, cimes et vallées, ruisseaux et cascades : au milieu de tout cela notre touriste se démène, va, vient, croise et brouille ses chemins, vole partout où sa passion l'entraîne, et note et croque, pas une minute ne se repose.

Comment ne pas nous joindre à ces fâcheux qui, pendant qu'il dessine ou lave ses aquarelles, viennent importunément se pencher sur son épaule? Et comment ne pas le suivre sur les hauts plateaux, nous enfoncer dans l'épaisseur des forêts, où tant de surprises nous attendent, entrer avec lui dans l'usine du *sagar* (scieur), dans la hutte du *schlitteur* (bûcheron), et nous aventurer sur la *schlitte?* C'est le traîneau qui, des hauteurs de la montagne, glissant en pente rapide sur des traverses pressées les unes aux autres, « frôlant les précipices, traversant les torrents, sautant par-dessus des rivières », va, à travers mille périls et de chanceux contournements, porter son lourd chargement de bois jusqu'à la plaine.

Ce qu'il faut admirer dans ces artistes qui écrivent, qui ne sont pas des écrivains de profession et qui peut-être ne se croient pas écrivains, c'est une saveur particulière faite de bonne humeur et d'entrain, et d'une audace qui ne doute de rien. Cela va rondement, franchement, comme ça vient. Et ils disent très bien ce qu'ils veulent dire, sans entortillage ni alambiquage, et ils ne disent que cela. On voit qu'ils n'ont point de mauvaises habitudes d'écriture, pas de rhétorique apprise qui frémit et s'impatiente et n'attend qu'un prétexte pour se donner carrière. Dès lors l'inutile, le parasite, l'incolore et l'insipide ont mille chances de ne pas se rencontrer sous leur plume. Et peu importe que ce qu'ils racontent, nous le sachions, nous l'ayons lu déjà. Cela est nouveau parce que cela a traversé leur âme, a été vivement et tout nouvellement ressenti. Il n'est de banal, il n'est de lieu commun que ce qui est mollement et impersonnellement dit.

« Quelques vigoureux coups de hache sont donnés au pied de l'arbre... Nos bûcherons accroupis, une jambe en avant, l'autre agenouillée, glissent la lame (une longue scie terminée par deux poignées) qui grince et commence l'entaille, dans laquelle ils glissent des *chettes*, sortes de coins destinés à donner la direction et à empêcher que la lame ne soit serrée. L'entaille gagne, la scie est dégagée. L'un des abat-

(1) Un vol. in-4°, à la Librairie illustrée.

teurs s'adosse à l'arbre, le dos appuyé sur le côté qui doit toucher terre. Son compagnon donne une poussée, un craquement se fait entendre. Vivement le bûcheron appuyé se retire, un bruit sourd, et le sapin géant, sans avoir accroché ni endommagé ses voisins, est couché sur le sol, couvrant le point indiqué... L'abatage de ce vieux sapin qui est né ici et qui y meurt a l'air d'une exécution. C'est peut-être puéril, mais le spectacle est touchant, et nous ressentons un battement de cœur, une émotion... »

Ce don de s'émouvoir, de prêter de sa sensibilité à tout ce qui vit d'une vie sourde, latente, obscure, végétative, éclate magnifiquement dans la dernière œuvre de M. Fraipont, cette délicate et élégante et luxueuse monographie de *la Plante* (1). Il est évident que pour M. Fraipont les plantes ont une âme, de subtiles pensées, et des sympathies, des amours, des haines aussi et des colères qui griffent et piquent, des tristesses, des chagrins qui font pendre languissamment leurs membres, pleurer leur sève, qui inclinent et flétrissent leur tige. Et elles parlent, elles ont un langage. M. Fraipont le connaît. Il converse avec elles, interroge et répond. Il nous initie à ce très savant idiome dans sa symbolique des fleurs, dont il a singulièrement agrandi le lexique. Et, parce qu'il les aime, il les comprend. Les modestes et les humbles, les plus déshéritées, la ronce, l'ortie, le chardon, la bryone, — la folle et envahissante bryone, — les familles les plus décriées, la race des parias, il est plein de tendresse pour elles. Il les relève de l'injuste dédain où nous les tenons pour nous en faire admirer les mérites (les mérites décoratifs). Et qu'est-ce alors quand il en arrive à leurs sœurs heureuses et enviées, à l'aristocratique habitante des serres, aux somptueux chrysanthèmes, aux lis superbes, aux divines roses?...

Ainsi, grâce à lui, la nature, la création s'élargit. Nous entrons en communion fraternelle avec une multitude d'êtres avec lesquels nous ne nous soupçonnions pas en si étroites relations de sentiments, de rapports psychiques. Un nouveau sens nous est donné pour en épier les manifestations. Tout ce qui végète autour de nous nous devient ami, la moindre fleurette, le plus mince brin d'herbe, sur lequel — après avoir lu M. Fraipont, s'être émerveillé aux inépuisables arabesques de son crayon, s'être rafraîchi à l'infinie et tendre nuance de ses aquarelles — je défie bien que l'on ne se penche avec une curiosité plus inquiète, plus éveillée et plus sympathique.

IV

Nous terminerons par M. Vuillier. Il s'était déjà révélé par son volume des *Iles Baléares;* il continue aujourd'hui par *la Sicile* (1). Jeune encore, nous le croyons, graveur et dessinateur hors pair, écrivain élégant, d'une élégance même raffinée, et mieux que personne sachant faire passer dans ses croquis toutes les subtilités d'une pensée qui s'est abreuvée aux meilleures sources, il semble s'être spécialement consacré à ce nouveau genre, à la fois artistique et littéraire, que nous essayons de caractériser et de classer.

Il vient confirmer notre théorie, que c'est surtout dans les impressions et récits de voyages, soit dans l'espace, comme *les Vosges* de M. Fraipont, soit dans le temps, comme le *Paris de siècle en siècle* de M. Robida, soit à travers les galeries, musées, collections, choses d'art, etc., que ce genre a son légitime domaine.

Cette Sicile, qu'il nous redonne, que de fois ne l'avions-nous pas vue, décrite ici, racontée là, peinte ailleurs, dessinée et redessinée? Il restait à fondre tout cela ensemble, histoire, paysage, les mœurs, les types et les légendes, l'âme et le corps. Et quelle terre plus fertile, mieux adaptée aux multiples qualités de M. Vuillier? Débris grecs, ruines romaines, temples de Ségeste, de Sélinonte, d'Agrigente, de Céfalù, théâtres de Taormine, de Syracuse, merveilleux vestiges de l'occupation normande, de l'invasion sarrasine, de la domination espagnole, et la vie toute en dehors, expansive, bavarde, mouvementée, enluminée de couleurs chaudes, de gestes vifs, de rayons flambants, il y avait pour l'archéologue, pour le poète, et l'artiste et le conteur, un prodigieux amas de matériaux à mettre en œuvre. A la tâche complexe et délicate M. Vuillier n'a pas failli. Tout surgit, revit et s'anime sous sa plume, sous son crayon. Mais, qu'il écrive ou qu'il dessine, le dessin s'ajoutant au texte fait valoir celui-ci et réciproquement, et, encore une fois, grâce à cette entente, nous pénétrons au fond intime des choses, nous voyons clairement ce que nous ne savions que vaguement.

Certes! tous nous connaissions les solfatares. En avions-nous une idée bien nette, et de leurs misères, de leurs inéluctables tristesses, avant d'avoir contemplé le groupe déplorable de ces enfants malingres, souffreteux, qui s'engouffrent dans les entrailles du sol et en remontent l'épaule pliée sous les blocs de soufre qu'on en extrait, donnant leur vie pour un maigre salaire, dont l'âme s'en va jour par jour, heure par heure, avec les sueurs épuisantes, dans l'atmosphère surchauffée et empoisonnée? Et nous connaissions la cité des morts, — l'ossuaire de Lipari, — les cadavres des chanoines, debout et parés, revêtus de leurs insignes, coiffés de leur bonnet, qui se pétrifient en des grottes souterraines, vi-

1. Un vol. in-4 [illegible], chez Henri Laurens.

1. Un vol. gr. in-4, librairie Hachette et Cie.

vant là d'une vie éternelle et macabre et fantomatique. Mais en avions-nous la vision horrible, grotesque et obsédante, que le dessin, s'alliant au texte, nous en enfonce dans les yeux? Et nous n'ignorions pas le temple de Cérès, les arènes de Syracuse, l'oreille de Denys, le Stromboli et ses fumées, l'Etna et ses montagnes de boue, Palerme et la rade, les nuits féeriques, les vignobles de Zucco, les délicieux jardins, l'abondance et la profusion succédant à la stérilité. Mais toutes ces choses, par l'accord amical et assidu de la plume et du crayon, par le perpétuel échange de services qu'ils se rendent chez M. Vuillier, sont là si vivantes, si frappantes, qu'il n'est guère possible après l'avoir lu (on l'a dit, jamais plus justement) de ne pas s'imaginer avoir fait soi-même le voyage.

Léon Barracand.

NOTES ET IMPRESSIONS

Paul Verlaine aura-t-il sa statue ? Voici seulement quelques semaines, on avait déjà parlé d'élever, dans le jardin du Luxembourg, un monument au poète de *Sagesse*, à côté de ceux de Murger et de Banville ; personne n'avait songé à protester, — au moins publiquement, — contre cette glorification sculpturale. Par malheur, depuis lors, l'éditeur du « pauvre Lélian » a eu l'idée fâcheuse de publier une œuvre posthume, intitulée : *Invectives*. Je n'ai lu que de rares extraits de ce volume ; ils m'ont paru prodigieusement ineptes et ennuyeux ; je ne me doutais pas qu'on pût attacher quelque importance à ce tissu de diatribes brutales et obscures, pas plus qu'on ne prend d'habitude au sérieux de vagues injures proférées par un inconscient. Or, je suis obligé de reconnaître que je me trompais lourdement. Aucun livre de Verlaine au contraire n'a fait à son apparition un pareil tapage, et celui-ci, ô surprise ! a même eu pour résultat d'élever immédiatement à des hauteurs inconnues le niveau ordinaire de la moralité publique. Vingt-quatre heures après la mise en vente d'*Invectives*, une foule de gens cités dans l'ouvrage en question commençaient à se demander si Verlaine s'était toujours montré un bon époux, un bon père et un bon citoyen ; au bout de deux jours, ils acquéraient la conviction inébranlable du contraire, et se souvenaient à propos que ce poète, non seulement n'avait jamais passé pour un modèle de vertu, mais que même il avait mené une vie extrêmement peu édifiante et qui jadis lui valut des démêlés pénibles avec la justice de son pays ; le troisième jour, des scrupules leur venaient sur les droits d'un pareil drôle à voir ses traits en marbre offerts à l'admiration des générations futures : bref, à la fin de la semaine, tous étaient tombés d'accord qu'il y aurait un véritable scandale dans l'exécution du monument projeté par les admirateurs et les amis de l'écrivain, et ils s'insurgeaient au nom de la morale. « Qui dit statue dit exemple », affirmait M. Henry Fouquier, et, en vertu de cet axiome, il adjurait les pouvoirs publics d'intervenir contre l'apothéose « d'un Antinoüs qui ne fut pas même beau garçon », déclarant d'ailleurs que, si l'on laissait faire, on entendrait « la clameur de la foule, étonnée et indignée ».

Je me figure que M. Henry Fouquier s'illusionne sur les capacités d'étonnement et d'indignation de la foule, et peut-être, une fois au moins dans sa vie, a-t-il manqué un peu d'esprit philosophique. Je conviens qu'il a été traité de « crabe » par Verlaine, et qu'il semble avoir cruellement souffert de ce qualificatif incongru. L'indulgence de sa part n'en eût donc été que plus noble. Et puis, en définitive, voilà bien du bruit pour rien ou pour pas grand'chose. On n'élève pas d'ordinaire une statue à un poète parce qu'il fut un estimable citoyen et qu'il paya toujours régulièrement sa feuille de contributions. Si même on s'avisait d'éplucher la biographie privée d'un bon nombre de personnages déjà dressés en pierre ou en bronze sur les places de nos grandes ou de nos petites villes, et si l'on abattait impitoyablement tous ceux à qui cet examen n'aurait pas été favorable, j'ai idée qu'on passerait quelques douloureux quarts d'heure dans le monde des *statufiés*, et que cette épreuve ne se terminerait pas sans avoir accumulé bien des monceaux de ruines.

En ce qui concerne spécialement Verlaine, la question se réduit simplement à savoir s'il a suffisamment honoré les lettres françaises pour mériter l'hommage de reconnaissance que rêvent les fanatiques de son talent. Il me semble que, sans outrecuidance, on pourrait répondre par l'affirmative. Quant à l'homme lui-même, la cause, cela va de soi, est depuis longtemps entendue : pas de discussion à soulever sur ce chapitre ; c'était une brute sinistre dont certaines cellules cérébrales renfermaient, par un caprice de la nature, quelques étincelles allumées à la mystérieuse flamme du génie ; et il a fallu toute la puissance d'art de M. Anatole France pour idéaliser merveilleusement, par deux fois, sous les noms de Gestas et de Choulette, ce monstrueux et phénoménal maniaque, dont il fit une sorte de doux sauvage innocent égaré au milieu de notre civilisation. En réalité, le « pauvre Lélian » était beaucoup plus près de la pure démence pathologique que de l'aimable simplicité d'âme qu'on attribue, peut-être gratuitement d'ailleurs, aux races primitives. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Je ne l'ai jamais beaucoup fréquenté : je ne l'ai même vu que deux fois, ce qui est peu, si l'on observe qu'il ne se dérobait guère à la curiosité publique, et que son éternel vagabondage à travers les brasseries de Montmartre ou du quartier Latin lui a créé, dès qu'il devint célèbre, des relations innombrables. Mais, si je le vis rarement, du moins m'a-t-il été donné de le voir en des situations caractéristiques, la première fois composant un poème, la seconde fois s'épanchant à table en des conversations et en des confidences infinies.

Un jour, — voici longtemps, — j'étais entré écrire une lettre en je ne sais quel café désert des environs de la rue Soufflot. Quand j'eus terminé ma correspondance, je regardai autour de moi, tout en roulant une cigarette, et, à la table en face de la mienne, j'aperçus un consommateur que je n'avais point remarqué en pénétrant dans la pénombre de l'estaminet. C'était une sorte de vagabond pitoyable, avec une tête de faune vicieux étrangement modelée, et une attitude générale plus que bizarre. Ce personnage avait une plume entre les doigts, et, devant lui, une feuille de papier blanc, un encrier et un verre d'absinthe. Parfois il griffonnait hâtivement quelques lignes, en marmottant des paroles inintelligibles; puis, brusquement, il trempait sa plume dans son verre, la rejetait sur la table d'un geste de dépit, se frottait les mains ou les agitait avec un tremblement de choréique, riait d'un rire muet qui accentuait encore les reliefs inquiétants de sa physionomie tourmentée; puis, soudain, il avalait une gorgée de son breuvage, et reprenait sa besogne, ne voyant rien autour de lui, toujours trépidant, toujours convulsif, comme secoué par une sorte de fièvre dont on n'aurait trop su dire si elle était la conséquence de la folie ou de l'alcool.

Au moment de payer et de sortir, j'interrogeai le garçon sur cet unique et singulier client de son établissement :

— C'est un poète, me dit-il avec une nuance de dédain. Il est toujours comme ça. Il s'appelle M. Verlaine. On dit qu'il a du talent; mais, quand il est tout à fait ivre, il devient méchant comme le diable. Pour le moment, il fait des vers.

Quelques années après, *monsieur* Verlaine dans l'intervalle étant passé grand homme, plusieurs de mes amis l'invitèrent à dîner et me firent la grâce de me convoquer à ces agapes extra-littéraires. On avait commandé le repas dans un cabinet particulier du restaurant choisi : c'était une précaution indispensable. Le poète arriva vêtu d'un grand ulster sordide à carreaux jaunes, avec un chapeau mou fangeux, et un énorme gourdin à la main. La caissière qui trônait au comptoir nous jeta un regard significatif, quand elle vit arriver cinq ou six messieurs corrects remorquant cette espèce de rôdeur aux allures peu engageantes. Si, comme on ne saurait trop le craindre, la culture artistique de cette dame n'avait pas dépassé les romans de M. Xavier de Montépin et les mélodrames de l'Ambigu, elle dut être bien définitivement convaincue que les associations entre « les gens de la haute » et les pires cambrioleurs n'existaient pas seulement dans l'imagination des feuilletonistes.

Cette soirée, dont j'ai gardé un souvenir très net, pourrait se diviser en trois parties :

D'abord, Verlaine à jeun; insignifiant, sauf peut-être une certaine préoccupation d'extrême politesse un souci assez manifeste, si bizarre qu'il semble chez le personnage, de montrer qu'il avait « les usages du monde ».

Ensuite, Verlaine en état de demi-ivresse; là, il fut infiniment curieux, et, — dans son genre, — tout à fait admirable.

Enfin, Verlaine ivre-mort; et alors, rarement j'ai assisté à un aussi lamentable spectacle que cet écroulement brusque d'un être humain dans l'inconscience la plus hideuse. Il n'avait même pas l'ivrognerie gaie; il l'avait triste, méchante et bêtement obscène. Je ne m'amuserai point à décrire ces hontes d'un malheureux à qui nous devrons tout de même l'éternelle reconnaissance de nous avoir procuré, à travers les fatras de son œuvre complète, quelques sensations d'art absolument exquises et rares. Qu'il lui soit beaucoup pardonné pour certaines strophes de lui qui chantent dans nos mémoires! Le latin lui-même serait d'ailleurs embarrassé de reproduire les paroles ignobles que le pauvre hère bredouillait en son délire...

Aussitôt qu'on s'était mis à table, il avait montré une joie d'enfant; dès qu'il eut avalé son potage, deux tranches de poisson et trois grands verres de vin pur, il devint communicatif. Il mangeait des cuisses de poulet sans couteau ni fourchette, tenant entre ses doigts les deux extrémités de l'os et mordant à même la chair. Tout en dévorant, pour un mot, pour une niaiserie quelconque, il riait à gorge déployée; un moment, à je ne sais plus quel propos, il débita sur la Vierge une série de plaisanteries de corps de garde, d'une grossièreté idiote et pénible, auxquelles nous acquiesçâmes d'abord par un sourire de politesse. Puis, un de nous l'interrompit :

— Et pourtant, maître, vous êtes croyant?

Sa face de satyre brusquement changea et prit une expression de gravité, presque de douceur :

— Croire en Dieu! dit-il, il le faut... S'il n'y avait pas sa bonté sans bornes... moi, j'ai tant péché... oh! tant péché! Mais, je sais que, devant Dieu, je suis si humble, si humble!... Je vais dans ses églises,

et je pleure et je prie... Il y a des gens qui prétendant qu'on m'a refusé la confession. Ça, c'est un mensonge... Ils ont menti, vous m'entendez, ils ont menti.

Ses traits se modifiaient avec une mobilité extrême. Il avait prononcé les premières phrases de sa réplique dans une attitude écrasée et douloureuse. Tandis qu'il parlait de ses péchés, ses yeux s'emplissaient de larmes et un soupir gonfla sa large poitrine. Trente secondes après, quand il fit allusion à ceux « qui avaient menti », un éclair de fureur illumina brusquement ses prunelles; il frappa la table de son poing serré, et finit en lançant quelques rauques jurons et basses injures.

Cependant, la conversation se maintenait tant bien que mal sur le terrain théologique. Un convive émit l'hypothèse que peut-être Judas n'avait pas été damné. Verlaine eut un sursaut :

— Qui dit cela? Il est damné, cette canaille! Il est damné pour l'éternité!... Non, n'essayez pas de soutenir le contraire. Il est damné. Je le sais. Je l'affirme. Qui ose nier cela?

— Personne, maître. Nous n'avons rien à objecter. Convenez seulement, si grand qu'ait été son crime; qu'une éternité de douleurs paraît encore un châtiment bien dur.

De nouveau la physionomie du poète se transforma complètement; son mauvais air de défi disparut; il reprit, avec une soudaine splendeur de voyant sur sa figure difforme :

— Je dis que Judas est damné; mais pas pour avoir livré le Christ; non, pas pour cela. Il est damné pour s'être pendu de désespoir, pour avoir mis en doute l'infinie miséricorde de Dieu.

J'ignore si le mot est de Verlaine lui-même, ou s'il n'y eut là de sa part qu'une simple réminiscence. L'idée me paraît pourtant si belle et si touchante, si conforme aussi au génie spécial de celui par qui je l'entendis prononcer, que j'inclinerais à l'en considérer comme le véritable auteur. Le reste de sa conversation, avant la période de l'ébriété profonde, se maintint sur le même ton, tantôt infâme, tantôt d'une obscurité incompréhensible, tantôt avec des échappées presque sublimes. Parfois, il éreintait ses confrères et ses amis dans des termes immondes qui semblaient empruntés à l'argot du bagne; puis, brusquement, pour dire son admiration de l'un d'eux, il trouvait une formule lumineuse et délicate qu'on s'étonnait de voir jaillir de ses lèvres habituées aux ordures. Il étalait ses vices avec un cynisme répugnant, ou bien parlait de ses remords avec une mélancolie mystique où n'apparaissait pas une once de cabotinage. Bref, si j'ai essayé d'esquisser cette soirée, c'est que, d'un bout à l'autre, on peut le voir, l'homme y fut bien exactement, dans ses laideurs et dans ses beautés, à l'image de son œuvre.

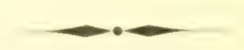
Cette œuvre et cet homme, on aurait tort, l'un et l'autre, de les placer trop haut; peut-être fut-ce l'erreur de quelques critiques qui s'*emballèrent* sur certaines pages de ses livres, assez rares et assez courtes, mais d'une intensité de poésie réellement idéale et merveilleuse, peut-être la grande réputation, la réputation européenne dont le morne écrivain a bénéficié dans les dernières années de sa vie fut-elle passablement surfaite, assez artificielle et édifiée, pour une bonne part, sur le scandale des histoires privées qu'on se chuchotait à l'oreille. Mais maintenant, en tout cas, parce qu'il a laissé un mauvais volume qui est, en même temps, une vilaine action, il ne faudrait pas tomber d'un excès dans un autre, et le traiter comme un assez négligeable rimeur; il ne faudrait pas surtout, avec une indignation que la malveillance pourrait trop aisément inculper d'une légère nuance de pharisaïsme, accabler le malheureux sous des faits d'immoralité qui ne sont nouveaux pour personne et que nul n'ignorait avant la publication d'*Invectives*.

Et, ceci étant entendu, qu'il ait son marbre ou qu'il ne l'ait pas, qu'importe? « Qui dit statue, assurément *devrait dire* exemple. » Seulement, par le temps qui court, il en est des récompenses posthumes de ce genre comme des palmes académiques. On les a distribuées avec une libéralité telle, non seulement à une foule de nullités inoffensives, mais aussi à une masse de politiciens plus ou moins honteux, que désormais elles ne sont guère enviables par quiconque se pique d'avoir l'âme un peu bien située. Ne voyions-nous pas récemment qu'on avait déjà réuni les fonds pour un monument à élever à une certaine dame Ibrahim, ex-cantinière au 2e zouaves? Or, cette personne jouissait d'une célébrité à ce point notoire et reluisante, sa glorification s'imposait si impérieusement, qu'on ignore encore si l'on eut affaire à une femme décorée de la Légion d'honneur et de nombreux autres ordres, ou à une simple aventurière de bas étage. A tout hasard, comme elle était d'allures étranges, on avait toujours commencé par lui décerner un buste, avec les divers agréments accessoires que comporte l'inauguration de ces objets d'art, quitte à s'informer ensuite si, par miracle, on ne faisait pas fausse route.

Dans ces conditions, un jour viendra où toute personne, ennemie de la banalité et pourvue d'un casier judiciaire à peu près vierge devra inscrire dans son testament une clause pour interdire qu'on la *statufie*. L'habitude de prodiguer les oraisons funèbres a déjà entraîné l'usage assez fréquent de stipuler comme volonté dernière : « Pas de discours

sur ma tombe après ma mort. » On ajoutera : « Et surtout pas de statue dans ma ville natale ou ailleurs. » Le moment où nous en viendrons là n'étant sans doute point éloigné, on voit combien il semble indifférent, soit pour la littérature, soit pour la morale, que Verlaine ait ou n'ait pas son monument funéraire.

MAURICE SPRONCK.



BULLETIN

Politique extérieure.

Guillaume « le voyageur », empereur d'Allemagne et roi de Prusse, car c'est ainsi, vraisemblablement, que l'appelleront les historiens futurs, ne fait que de très courts séjours dans sa capitale, mais il n'y perd pas son temps. Les statisticiens prétendent qu'il y passe à peine un tiers de l'année. Cela lui suffit pour gouverner et surtout pour empêcher les ministres de gouverner. Il est rare qu'une de ses haltes au château de Potsdam ne soit pas marquée par une petite crise ministérielle. Et c'est ainsi que, depuis qu'il est sur le trône, il a « fait passer le goût du maroquin », si j'ose m'exprimer ainsi, à dix-neuf de ses sujets qu'il avait préalablement jugés dignes d'occuper un de ses secrétariats d'État.

C'est généralement au retour d'un de ses voyages qu'il procède à ces exécutions ministérielles. Cette fois, ce sont les *fiords* norvégiens qui l'ont inspiré, et qui ont valu au général Bronsart de Schellendorf de ne plus être son ministre de la guerre. Mais, à dire vrai, les *fiords* ont, en l'espèce, fait simplement fonction d'écho. Les voix venaient de son entourage immédiat, de cette trinité qui ne le quitte jamais et dont l'influence commence à être trouvée bien lourde en Allemagne. Ces trois anabaptistes sont : le général de Hahnke, chef du cabinet militaire, M. de Lucanus, chef du cabinet civil et M. de Senden-Bibran, chef du cabinet maritime. A eux trois, ils tiennent toutes les ficelles, et les ministres, voire même le chancelier, sont réduits à l'état de zéros. Le jour où ils s'en plaignent, on les invite à partir. C'est ce qui vient d'arriver au général Bronsart de Schellendorf et c'est ce qui arrivera sans doute plus tard au prince de Hohenlohe, comme à son prédécesseur le général de Caprivi, et cela continuera jusqu'à ce que Guillaume II finisse par comprendre que le jeu pourrait bien à la longue devenir dangereux pour d'autres que pour la *camarilla* qui l'entoure.

On dit bien que cette *camarilla* est plus puissante que jamais et qu'elle travaille pour le compte du comte Eulenbourg, ancien président du conseil des ministres et ministre de l'intérieur de Prusse, qui comptait recueillir la succession de M. de Caprivi et qui guigne celle de M. de Hohenlohe. Il se pourrait pourtant qu'il fût obligé de patienter encore. Les journaux n'ont pas été seuls à protester cette fois contre le renvoi du ministre de la guerre. Ces observations sont venues à Potsdam de Dresde et de Munich, du roi de Saxe lui-même et du prince régent de Bavière qui ont si bien donné à réfléchir à l'empereur qu'il a cru nécessaire de faire publier dans le *Moniteur de l'Empire* d'abord un communiqué explicatif qui n'est guère conforme à ses habitudes, puis une note, encore plus inattendue, annonçant que le conseil fédéral serait saisi dès l'automne d'un projet de réforme du code de procédure militaire, conforme aux déclarations faites au Reichstag par le chancelier, projet qui a été la cause de toute la crise.

* *

Le tsar a déjà commencé son grand voyage circulaire, qu'il interrompra seulement pendant deux ou trois jours en quittant Vienne pour retourner en Russie. Ce crochet sur Kiew entre la visite à François-Joseph et celle qu'il va faire à Guillaume II, n'est du reste pas sans signification. La première était déjà fixée lorsque l'on s'est aperçu à Saint-Pétersbourg qu'en allant directement de la Hofburg à Breslau, le tsar ferait coïncider son séjour en Allemagne avec la célébration d'un anniversaire douloureux pour la France. Il n'y avait plus moyen de reculer la date du voyage en Autriche ; on songea un moment à un arrêt à Gmunden chez le duc de Cumberland, la duchesse étant la tante du tsar, mais on y a renoncé, peut-être parce que l'on a pensé qu'il était préférable de ne pas aller chez le fils de l'ancien roi de Hanovre avant de se rendre chez le petit-fils de celui qui l'a dépossédé, peut-être aussi parce que l'on a cru que le retour momentané en Russie serait encore mieux apprécié en France.

Car tout est si bien réglé, si diplomatiquement combiné dans ce voyage que tout y a une portée. Le tsar et la tsarine font deux visites de politesse, en Autriche et en Allemagne : ils n'y resteront que deux jours ; trois visites de famille, à Copenhague, au roi de Danemark, grand-père du tsar, — à Balmoral, à la reine Victoria, grand'mère de la tsarine, — et à Darmstadt, à son frère, le grand-duc régnant de Hesse : ils passeront une dizaine de jours chez chacun d'eux : à Paris, enfin, où ils viennent rendre visite à la France, à l'alliée, ils resteront de quatre à six jours.

Ce n'est pas tout : en Autriche, où la visite impériale peut avoir des conséquences politiques lointaines, c'est à Vienne même que Nicolas II sera reçu

par l'empereur François-Joseph, tandis qu'en Allemagne la rencontre des deux souverains n'aura pas lieu dans la capitale.

Il n'est pas possible de se faire plus clairement comprendre sans rien dire; et l'on a parfaitement compris à Berlin où l'on n'est guère satisfait, pas plus qu'à Rome où l'on trouve que le roi Humbert et la reine Marguerite méritaient aussi une visite.

* * *

Mais à Rome on n'a guère le temps en ce moment de récriminer. On est tout à la joie, et cette joie est causée par un heureux événement dont on commençait à désespérer. Le prince de Naples, fils unique et unique enfant d'Humbert Ier, que l'on croyait voué à un célibat impénitent, se marie et épouse une bergère. Mais il y a bergère et bergère, et celle-ci est de sang princier, fille de ce vaillant prince de la Montagne-Noire, où les bergers portent en guise de houlette enrubannée de bons fusils dont ils savent se servir — pas seulement contre les loups.

Mariage d'amour, auquel la raison d'État n'a rien à voir, encore que l'on ne soit pas fâché, à Rome, de faire sonner bien haut que la princesse Hélène de Montenegro n'est pas un parti à dédaigner, puisqu'il fut un instant question de la marier à Nicolas II lui-même et que deux de ses sœurs sont alliées à la famille impériale de Russie. Mais il n'en est pas moins vrai que la reine Marguerite surtout eût préféré pour son fils une alliance plus illustre et que s'il n'eût dépendu que d'elle, c'est en Allemagne que le futur roi d'Italie fût allé prendre femme.

* * *

Pour les Italiens, l'essentiel est que le prince de Naples se marie, pour le roi Humbert aussi, et pour le ministère lui-même auquel l'événement ne sera pas inutile, car il coïncidera en automne avec la rentrée des Chambres auxquelles il aura quelques pilules un peu amères à faire avaler. La paix avec Menelik d'abord que l'on se décide à faire, ayant acquis la certitude qu'il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir la libération des deux mille et quelques prisonniers italiens que le négus a emmenés au Choah après la déroute d'Adoua.

Or, cette paix, pour la conclure, il faudra nécessairement en passer par les conditions que Menelik avait posées il y a quatre mois, et que l'on avait repoussées alors comme incompatibles avec la dignité de l'Italie. Le vainqueur du général Baratieri ne s'était pourtant pas montré bien exigeant; il demandait seulement la reconnaissance de son indépendance, à quoi les Italiens avaient répondu : Parfaitement, mais à la condition que vous vous engagerez à ne pas l'aliéner en faveur d'une autre puissance. Et Menelik, qui sait ce que parler veut dire, avait refusé de souscrire à cette prétention, en faisant valoir avec raison qu'il aliénerait précisément une partie de son indépendance en prenant un pareil engagement.

Il aurait pu ajouter que, vainqueur, c'était à lui de dicter ses conditions et non pas aux vaincus, et puisque le ministère Rudini se décide à lui envoyer un général pour traiter avec lui, nous devons en conclure que cette fois l'on est décidé à faire toutes les concessions nécessaires pour liquider définitivement ce triste chapitre de l'héritage crispinien.

Charles Giraudeau.

Les massacres de l'Arménie et de la Crète.

Monsieur le directeur de la *Revue Bleue*,

Je vous écris sans avoir grand espoir que ma lettre sera insérée dans votre journal; car j'ai vainement demandé asile pour ma légitime indignation aux principaux journaux de Paris, et je n'ai pas eu l'heur d'être accueilli.

Il s'agit en effet des malheureux Crétois, et des non moins malheureux Arméniens. Or, quand on a l'idée saugrenue de défendre ces pauvres gens, on ne trouve que rebuffades. L'ambassade ottomane à Paris a si bien tout arrangé que les directeurs de vos journaux font la grimace quand on est soupçonné de ne pas plaire au sultan. Je veux bien supposer que le maintien de l'intégrité de la Turquie tient fort au cœur de vos confrères; mais encore devraient-ils en donner la raison.

Pour moi, monsieur le directeur, au risque de passer pour un des pires anarchistes, je ne considère pas l'intégrité de l'empire ottoman comme une des lois fondamentales sur lesquelles doit reposer notre conception du monde. En effet, qu'est-elle devenue, cette belle intégrité, avec l'Égypte enlevée, Tunis enlevé, Chypre enlevé, la Roumanie enlevée, la Bulgarie et la Serbie enlevées? Malgré ces mutilations successives, le sultan est resté sur son trône : il y a eu quelques esclaves de moins. Voilà tout. Mais le principe de l'intégrité est demeuré debout dans toute sa beauté.

Eh bien ! enlevons la Crète au sultan : tout en maintenant avec la même inflexible rigueur ce grand principe.

Je n'y vois aucun inconvénient.

Et même il me semble que cette solution simple — et tout ceux qui ont le courage d'être de leur

propre opinion seront de mon avis — comporte un avantage considérable, d'ordre politique s'entend, car je ne vous ferai pas l'injure de faire entrer des raisons d'ordre sentimental en ligne de compte. Cet avantage éclatant, c'est que la Crète est un foyer d'insurrection, que ce foyer ne pourra être éteint que par la liberté de la Crète, et qu'il ne faut pas, dans une maison chancelante, garder des cendres brûlantes, prêtes à propager un incendie qui dévorera tout.

Si j'étais le sultan, je ne voudrais pas conserver cette île aride où vivent quelques pauvres diables, qui ne peuvent payer que peu d'impôts, mes pires ennemis, en somme, toujours prêts à ameuter l'opinion publique contre moi, et tenant en échec mes flottes et mes armées.

Si j'étais l'Europe, je donnerais la liberté à cette poignée de montagnards, qui ont l'audace de ne pas supporter l'oppression en silence, et qui, par leurs cris importuns, menacent la paix du monde.

Si enfin j'étais Crétois, au lieu d'être de Phalère, je ne me lasserais pas de lutter, dans les maquis ou les rochers, contre ces abominables pachas, qui viennent de Stamboul, comme des vautours affamés, s'abattre sur mon infortuné pays...

Mais je ne suis ni le sultan, ni l'Europe, ni montagnard crétois, et je me contente de mon simple titre de citoyen de Hellade pour rappeler à vos concitoyens combien l'iniquité est un mauvais calcul.

Les profonds politiques prétendent que la volonté des peuples ne compte pas, que les insurrections sont faites pour être réprimées dans le sang et dans les larmes, et qu'un souverain a droit absolu sur ses sujets. C'est avec ces beaux principes que nous sommes arrivés à notre état social actuel. Si tout est pour le mieux, n'insistons pas; si vous trouvez que quinze milliards d'impôts pour la guerre, avec dix millions d'hommes sous les armes, la perpétuelle menace d'un conflit épouvantable, la famine et la misère dans tous les grands centres de l'Europe, la protection enchérissant les denrées sans protéger le producteur; si vous estimez, dis-je, que ce système est bon, n'en parlons plus; laissons la Crète au sultan et l'Arménie aux pachas: n'écoutons pas les lamentations des victimes, et poursuivons notre glorieuse marche vers une civilisation de fer, de sang, et de boue.

Je suis né bien après 1820: et pourtant il vous semblera que je parle un langage qui n'est plus à la mode. Il fut un temps où le peuple français s'éprenait des généreuses causes. On lui a dit depuis que ces amours-là l'avaient conduit aux abîmes, et naïvement il l'a cru, car au fond de son scepticisme il y a beaucoup de crédulité. Maintenant il se repent: et quand les Polonais, ou les Italiens, ou les Danois, voire même les Alsaciens subissent un redoublement de cruautés, il ne veut pas écouter leurs gémissements, et fait la sourde oreille. Passez votre chemin, bonnes gens.

A plus forte raison, quand il s'agit des Arméniens ou des Crétois. Ils sont si loin, ce n'est presque plus l'Europe! Et puis, pourquoi troubler notre quiétude. Des Crétois! des Syriens, des Grecs! des gens de Zeitoun, ou de Candie! la belle affaire! Pourquoi ne s'entendent-ils pas avec leurs gouverneurs?

Soyez sûr, monsieur le directeur, qu'ils finiront par s'entendre. Tout a une fin, même le mal. Soyez sûr que d'ici à peu de temps les choses s'arrangeront, malgré l'Europe et contre l'Europe. Ce n'est pas impunément qu'on a dans les veines le sang de Miltiade et de Léonidas. Les bataillons turcs, même si vous prêtez assez d'argent pour la paye des soldats, peuvent camper chez nous; ils ne trouveront plus que décombres. Nous ne nous laisserons pas égorger sans rien dire: nous périrons peut-être; mais nous vendrons chèrement notre vie, de sorte que, si vous n'y mettez bon ordre, il n'y aura plus que des ruines dans toutes ces belles contrées qui vous ont donné vos arts, vos lettres et vos sciences.

Mais il y a une logique profonde qui gouverne les choses humaines. Ce peuple martyr que vous écrasez du poids de votre immense masse, sera comme un remords, toujours vivant. La violation du droit en Arménie entraînera fatalement des violations du droit aux bords du Rhin et ailleurs: et ce qui gouvernera le monde, ce sera la force brutale, l'iniquité souveraine. Malheur aux faibles! Malheur aux vaincus! Qui donc sera assez fort pour être satisfait de cette maxime impie?

Alors que faut-il faire? Il y a deux générations d'hommes, nous aurions peut-être dit: Aidez-nous. Mais ces heureux temps ne sont plus, et ce serait assez si vous n'aidiez pas nos bourreaux. Nous ne vous demandons pas d'être secourus; laissez-nous seulement nous défendre. Ne faites pas le blocus de nos ports; ne conspirez pas avec la Triple-Alliance pour nous imposer des maîtres barbares; laissez-nous, laissez-nous le droit de nous battre, et puisque vous voulez la paix, sachez qu'il n'y aura de paix en Europe que lorsqu'on nous aura donné notre indépendance.

Raphael Chandos (de Phalère).

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 34071. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME VI 5 SEPTEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

Les journaux nous donnent des nouvelles du Congrès d'anthropologie criminelle tenu à Genève : je vois qu'un médecin français, M. le docteur Aubry, a lu un mémoire où il étudie « l'influence de la presse sur la criminalité ».

D'après l'analyse de ce mémoire que j'ai sous les yeux, M. Aubry critique vivement les comptes rendus des procès criminels. Il ne serait pas éloigné, semble-t-il, de proposer qu'on les supprime. Sans aller jusque-là, il y aurait peut être quelque chose à faire.

La question est intéressante : il y a longtemps que je voulais en dire un mot, et je saisis l'occasion qui se présente.

Il ne faut rien exagérer. Évidemment, si la criminalité augmente, les comptes rendus des procès n'en sont pas cause ; la *Gazette des Tribunaux* n'a jamais fait un criminel. Il n'en est pas moins regrettable que les hauts faits d'un escarpe occupent parfois plusieurs colonnes, quand un acte d'héroïsme est raconté en dix lignes.

Ce qui me paraît surtout fâcheux, c'est de donner sur les circonstances du crime, sur les mœurs du criminel, des détails d'une crudité telle que certaines chroniques judiciaires deviennent difficiles à lire pour une honnête femme.

A qui la faute ? A la presse, ai-je entendu dire souvent. Et je réponds nettement : non pas à la presse, mais au public. Celui-ci s'intéresse aux crimes d'autant plus qu'ils sont plus atroces, il s'y intéresse comme à un mélodrame en action : si l'assassin a découpé proprement sa victime, s'il en a enfermé les morceaux dans une malle, si surtout il a été aidé dans son œuvre par quelque malheureuse hystérique plus ou moins inconsciente, c'est assez pour passionner les lecteurs. Il est certain qu'à côté, le pompier qui sauve les gens dans un incendie ou le pauvre diable qui arrête les chevaux emportés paraissent des sujets de conversation un peu fades.

Je ne voudrais pas me donner le ridicule de faire la leçon à mes contemporains : j'entends bien que la presse doit tenir compte du goût public ; mais ne peut-elle essayer, en une certaine mesure, de le diriger ?

Songez à la puissance de celui qui, en écrivant chaque matin son article, peut se dire que cet article sera lu par cent mille personnes, par cinq cent mille, par un million peut-être. Ce qui fait la force de la presse quotidienne, c'est que les trois quarts des gens ne lisent guère que leur journal. Dès lors, rien de ce qu'on y imprime n'est indifférent. Le journaliste, qu'il le veuille ou non, joue un rôle dans l'éducation de la démocratie : c'est la difficulté de sa profession : c'en est aussi l'honneur.

Pour moi, partisan incorrigible de la liberté de la presse, je n'admettrais à aucun prix une restriction légale ; mais je crois que les journalistes feraient bien, d'eux-mêmes, d'adopter certaines règles pour le compte rendu des procès sensationnels. Il faudrait, à mon sens, donner moins de place à ces comptes rendus ; il faudrait surtout les rédiger de telle sorte qu'ils pussent être mis sans inconvénient entre les mains de tout le monde. Le public n'y perdrait rien ; la presse ne pourrait qu'y gagner.

JEAN PAUL LAFFITTE.

MAXIME DU CAMP

Je ne m'arrêterai pas à des détails biographiques sur Maxime du Camp, il les a donnés lui-même dans ses *Souvenirs littéraires*. On sait qu'il était le fils d'un médecin de talent enlevé très jeune à sa femme et à son unique enfant. Ses premières années se passèrent entre son aïeule et sa mère qui disparurent elles-mêmes avant sa majorité. Cet entourage féminin avait fait son âme délicate et tendre dans l'enveloppe vigoureuse d'un corps solide et élégant. Il avait trente mille livres de rente, sa liberté et vingt ans; on peut croire que la vie lui sembla bonne et qu'il ne manqua pas de gais compagnons. C'était vers 1840, à une époque où la jeunesse se passionnait pour les lettres et les arts comme elle se passionne aujourd'hui pour les exercices physiques. Maxime débuta par la critique d'art : la *Revue des Deux Mondes* publia ses *Salons* qui furent appréciés des artistes; puis il voyagea et raconta ses voyages.

Il avait auparavant écrit des romans dont il ne se montra pas fier, ce en quoi il eut doublement tort, d'abord parce qu'ils étaient charmants, ensuite parce qu'on le crut sur parole, et que, sans les lire, on décréta que *les Mémoires d'un suicidé*, *le Chevalier du cœur saignant*, *les Buveuses de cendres*, *les Forces perdues*, étaient livres de pacotille. Quel charme mélancolique, cependant, et quelle spiritualité consolante émanent de ces récits qui ne sont plus dans le goût du jour, mais auxquels nos petits-enfants reviendront peut-être comme on revient à l'éternelle vérité de l'amour!

Mais, ce qui est le plus intéressant en Maxime du Camp, c'est l'homme et non l'écrivain. On l'a posé en héros de roman, c'est un ridicule gratuit. Il fut un héros de la vie du cœur, ce qui est tout autre chose et infiniment rare parmi nos contemporains. Il est probable que l'on ne saura pas le dernier mot des circonstances intimes qui enchaînèrent sa vie à certaines époques et en certains lieux. Il parlait souvent du séjour qu'il avait fait comme infirmier dans une maison de santé pour rester tout près d'une malade très chère qu'il n'avait pas le droit de soigner à d'autres titres, et ses longues études des sciences magnétiques et occultes se rattachent à la même cause. Il se sacrifia jusqu'à la fin de sa vie à une femme qui ne porta point son nom et qui n'avait pas inspiré le premier, le fervent amour de sa jeunesse. Il y a quelques années, lui ayant posé à ce sujet des questions sinon indiscrètes, du moins assez hardies, il me renvoya à la lecture des *Forces perdues* comme étant l'histoire véridique de la liaison qui avait tenu la plus grande place dans son cœur. La donnée du livre est celle-ci :

Horace, pur Parisien, résiste aux avances d'un oncle de province qui veut l'attirer près de lui et lui faire épouser sa fille, bonne, jolie et riche; mais cette gentille cousine semble à Horace dépourvue de tout intérêt passionnel, et il se jette avec indépendance et délices dans une aventure que lui fournit le hasard : au moment même où son oncle l'appelle, il rencontre, chez un ami malade, une femme plus âgée que lui, mariée à un mari absent, et dont le charme d'âme l'attire doucement d'abord, puis irrésistiblement et le livre enfin pieds et poings liés à l'enchanteresse.

En fermant le volume, j'écrivis à Du Camp : « J'ai relevé cette phrase typique : « Viviane était une vraie « femme, il ne lui a peut-être manqué qu'une moralité « mieux forgée pour s'élever tout à fait au-dessus de « son sexe. » Que c'est bien cela! L'homme n'a pas de cesse qu'il n'ait pris à la femme tout ce qu'il en veut prendre, et lorsque, joyeusement, avec foi et enthousiasme, elle le lui donne, il se dit en monologue : « C'est dommage qu'elle n'ait pas une moralité plus « solidement forgée. » De tous les griefs de Viviane, c'est celui-là que j'eusse eu le plus de peine à pardonner à Horace. L'homme est toujours égoïste, même dans le plus ardent amour et, à cet égard, le mot de Viviane : « il n'a jamais aimé que lui », est parfaitement vrai. Horace a aimé cette femme à sa façon, il l'a regrettée, pleurée toujours de cette même façon. Si, après une rupture qui pouvait ne pas être éternelle, Horace, au lieu d'aller courir le monde en mauvaise compagnie, était resté à l'écart dans la solitude, prêt à accourir au premier signe de Viviane, à lui donner, qu'elle le veuille ou non, une preuve de dévouement ou de sollicitude, à refaire en pratique ce sonnet d'Arvers dont elle avait méconnu, dans un moment d'irritation, le chaste et immense amour, elle eût fini par être convaincue. Mais l'homme le plus épris ne saura jamais se résigner à l'ennui, c'est le sable contre lequel s'échoue tout dévouement masculin. La conclusion est qu'il faut l'infini pour base à l'amour de la créature et, à mesure que le charme physique baisse et s'use, élargir l'horizon et s'élever vers les beautés immatérielles qui ravissent à jamais. »

Du Camp me répondit :

Baden-Baden, 4 juin 1886.

Le livre que vous avez lu n'est pas une apologie, ce n'est même pas un plaidoyer. C'est une histoire vraie, c'est-à-dire aussi vraie que peut être une histoire racontée au public. Horace n'a pas été courir le monde, il a mis une chemise rouge et a été se jeter dans une aventure qui, en somme, lui était indifférente; il n'a pas été blessé en duel, il a tué son adversaire; il ne s'est lié avec aucune drôlesse (je ne me rappelle même plus le nom que j'ai donné à sa compagne d'Elephantine ; il a beau-

coup travaillé, mais il a gardé une telle amertume de ce qu'il a souffert ou, pour mieux dire, de ce qu'il s'est fait souffrir qu'il n'a jamais plus voulu avoir de liaison sérieuse ; c'est pourquoi il s'est retiré honnêtement toutes les fois qu'il a pu croire à autre chose qu'à une simple fantaisie.

La phrase relative à *la moralité moins forcée* n'a pas dans la pensée de l'auteur le sens que vous lui attribuez ; la sensualité n'y est pour rien, cela signifie en somme : si elle eût répudié le mensonge et dédaigné l'hypocrisie, elle eût été supérieure à son sexe.

Les énigmes qui vous tourmentent sont simples à résoudre : l'homme et la femme ne sont jamais sincères vis-à-vis l'un de l'autre ; même dans leurs rares moments de vérité ils posent, s'ils ne mentent pas... Pour eux les mots ont des significations spéciales : sensation se dit sentiment, égoïsme s'appelle dévoûment, et ce que vous savez se nomme généralement le cœur. L'absence radicale de franchise finit toujours par produire un malentendu ; chacun s'abuse sur le compte de l'autre, reconnaît son erreur, s'indigne et dit : « Vous m'avez trompé », au lieu de dire simplement : « Je me suis trompé. »

La probité dans les relations de cet ordre est tellement rare, tellement contre nature, que la société l'a imposée dans le mariage sous peine de crime et par suite de châtiment. L'adultère fait apparaître le gendarme et conduit en prison, ce qui est idiot au point de vue humain, ce qui est logique au point de vue social qui ne se préoccupe que de garantir la propriété.

Il faut avoir vieilli, avoir vécu et beaucoup regardé pour n'attacher qu'une importance tout à fait secondaire à certains actes qui, aux jours de la jeunesse, nous semblent sacrés. En somme, je crois que le sage est celui qui prend le temps comme il vient et la femme quand elle s'y prête.

Portez-vous bien, ne vous gendarmez pas trop contre mes désillusions et croyez-moi tout à vous.

Je ne me gendarmai pas, je me révoltai. J'avais tort, mon adversaire était possédé de l'amour du paradoxe, il forçait d'autant plus la note qu'on la discutait avec lui. A son langage on l'aurait cru un viveur blasé et cynique, et dans tout Paris il n'y avait peut-être pas un homme d'habitudes plus monacales et de procédés plus délicats et plus tendres dans ses amitiés féminines. On sentait toujours la sollicitude sous la raillerie ; il était mieux qu'un bourru bienfaisant, il était le conseiller, l'appui, l'aide dans toutes les circonstances difficiles. Écoutez-le en face d'une indisposition d'enfant :

Le seul phénomène qui m'inquiète pour A... c'est la divergence du regard ; quand un enfant bigle, cela annonce généralement une prédisposition nerveuse qu'il est prudent de combattre par l'hygiène. Je serai à Paris le 18 novembre, car j'ai une élection à l'Académie, je vous demanderai alors de me permettre d'examiner l'enfant avec soin, nous en causerons, et peut-être arriverons-nous à quelque chose. Ne vous étonnez pas trop de me voir faire le Diafoirus, il a été dans ma destinée de veiller sur des personnes atteintes de maladies nervoso-mentales et je sais à quoi m'en tenir sur ce genre d'affection, car je les ai étudiées avec passion. Si l'enfant a des crises encore, constatez avec soin la coloration du visage — rouge, blanc, gris. Cela a de l'importance ; écoutez le cœur et voyez s'il ne bat pas la breloque, trop vite, ou trop lentement. Pendant les accès mettez la main en appuyant ferme sur le plexus solaire et assurez-vous s'il est douloureux et si votre pression ne détermine pas de la suffocation. Puis notez toutes vos observations et envoyez-les-moi. Je trouve juste que les vieux bonzes comme moi souffrent parce qu'ils ont été exigeants envers la vie, mais la souffrance de l'enfant me fait horreur.

. . . .

Parbleu ! voilà une belle nigauderie pour une femme d'esprit ; en me nommant à votre évêque, vous lui avez donné barre sur vous. Quant aux béguines qui ont mis votre responsabilité en échec vis-à-vis les tuteurs de vos orphelines, elles méritent une forte semonce, et si vous vous en contentez, c'est pour leur donner une leçon de cette charité qu'elles prétendent enseigner et qu'elles ignorent. Faites de votre mieux pour sortir de là sans être trop étrillée, mais je serais bien surpris si vous vous tiriez de ces vilaines pattes sans y laisser quelques plumes. « Comme il est difficile de faire le bien... » dit Virginie à Paul. Bernardin de Saint-Pierre a raison, mais il n'en faut pas moins faire le bien. Vous avez laissé derrière vous des armes, c'est-à-dire des lettres. — Regardez le chien qui symbolise la loyauté et le chat qui est l'emblème de la perfidie : tous deux cachent leurs ordures, y jettent de la terre à coups de pattes afin qu'on ne puisse suivre leurs traces. Ils nous donnent ainsi une leçon dont il est sage de profiter.

Vous rêvassez d'aller à X... Pauvre petite fille, vous y allez chercher des chagrins, des déceptions. De tout cela nous causerons les pieds sur vos chenets si vous êtes à Paris quand j'y serai.

. . . .

Vous me demandez simplement de résoudre l'insoluble, la question est posée depuis longtemps, sinon depuis toujours, et elle n'a pas fait un pas. Vous êtes du monde, ils sont d'Eglise ; d'une part et de l'autre les intérêts sont tellement opposés qu'ils sont inconciliables. Le père jésuite vous dit le mot sans barguigner : « Vous avez vos idées », il n'a jamais réussi à vous rendre « meilleure ». Pour ces gens-là vous êtes une révoltée, vous essayez de penser par vous-même ; vous êtes femme, vous aimez naïvement Jésus, ce qui est naturel, vous vous souciez peu de l'Eglise ; or eux, sauf de très rares exceptions, ne croient guère à Dieu, mais ils croient beaucoup à l'Église qui est d'ailleurs l'institution politique la mieux machinée qui ait jamais existé. Vouloir vous mettre d'accord avec eux, c'est peine perdue ; n'y essayez même pas. Il est certain que vous avez eu pour votre orphelinat beaucoup d'illusions dont l'expérience vous a fait revenir, c'est toujours comme cela ; mais une religieuse n'apprendra jamais à des enfants, en dehors de l'enseignement primaire et de quelques soins de ménage, que des pratiques minutieuses, puériles, sinon ri-

dicules ; quant à les former pour le combat de la vie, il n'[illegible] point songé. Comment [illegible] qu'une bonne sœur qui dans [illegible] ne voit que l'œuvre de Satan puisse donner un conseil raisonnable à une fillette [illegible] pour toujours la porte du couvent ? Quand on est femme et que l'on ne sait rien de la maternité ou de ce qui y mène, on ne sait rien de l'existence. Leur idéal de la virginité serait criminel s'il n'était pas idéal, et remarquez qu'elles n'arrivent qu'à une virginité exclusivement matérielle qui ne touche en rien à la virginité morale.

En résumé, du moment que votre orphelinat est confié à des religieuses, il faut en subir les conséquences ; il faut savoir que vos fillettes broderont, ourleront, prieront, se distrairont solitairement ou de compagnie, liront, écriront correctement, mais que c'est là tout et que, lorsqu'elles quitteront le couvent pour entrer en condition, elles ignoreront tous les périls qui les guettent, même chez les oncles âgés de quarante-quatre ans. Vous les aurez abritées, hébergées, soignées jusqu'à leur majorité, c'est déjà beaucoup, contentez-vous de cela et ne rêvez pas l'impossible.

Qu'avez-vous donc et pourquoi ces lamentations sur vous-même ? Pise — *Pisa morte* — est terriblement ennuyeuse et Rome malsaine. Vous irez à X.

. . . .

Je vous écris en séance après avoir eu soin d'apporter une enveloppe propre. Souffrez en voyant le papier qu'on nous donne dans cette caverne de l'Académie. Vous faites bien de vous amuser et de rester là où l'on s'amuse. La séance de jeudi sera mortelle. Si vous pouvez avoir un billet par une autre voie que la mienne, ça m'obligera ; je suis débordé.

Aujourd'hui je me contenterai de vous dire : ne demandez pas à la vie ce qu'elle ne contient pas, profitez de ce qu'elle a de bon, les apparences ont souvent des réalités exquises, prenez votre bien là où vous le trouverez et ne vous souciez pas du reste. Ne criez pas à l'immoralité, je ne suis que sage ; en matière de sentiment j'ai traversé le Paradis et l'Enfer ; je me contente de vous dire à peu près ce que l'expérience de la vie m'a enseigné. Tant pis pour la vie si, malgré l'idée que nous nous en faisons, si, malgré ce que nous nous croyons en droit d'exiger d'elle, elle nous rejette toujours sur la brutalité des faits.

Adieu, je voudrais vous savoir moins tourmentée, soyez philosophe, tâchez de vivre un peu pour vous. J'embrasse votre fille qui vous le rendra.

. . . .

Je vous trouve pleine d'esprit d'avoir découvert du soleil ; profitez-en ; si vous étiez ici vous auriez de la pluie, de la crotte, du gâchis sur le pavé, du gâchis dans les esprits et probablement un rhume aussi gros que celui qui me secoue. Ce ciel couvert fait mon cabinet obscur et ma lampe est allumée, quoiqu'il ne soit que trois heures. Par esprit de contradiction, sans doute, cela me rappelle certaines splendeurs lumineuses de Nubie que j'ai gardées en souvenir et que je voudrais avoir sous les yeux pour me décrasser la vue de toutes les saletés qui m'offusquent à Paris.

Vous savez bien que le fond même de l'homme est la paresse et la lâcheté ; tout effort lui coûte, et comme la femme n'a d'autre pensée que de se montrer supérieure à l'homme, vous voyez ce qui en résulte et combien le langage populaire a raison quand il dit : un amant, une maîtresse, au lieu de dire : un maître, une amante. — Assez de ce verbiage, il est inutile, car nous savons, vous et moi, que, quelle que soit la franchise de l'homme et de la femme, ils se mentiront toujours l'un à l'autre, dès qu'entre eux il existera un intérêt quelconque. Seulement tout est bien qui finit bien, c'est pourquoi les sages commencent toujours par la fin.

C'était là sa marotte, sa taquinerie préférée : le mensonge féminin et masculin, il y revenait à tout propos, au point d'en être agaçant pour qui n'avait rien à démêler avec la rancune ou les remords de ses souvenirs ; aussi répondait-il à mes très vertes protestations :

Vous avez bien tort de vous sentir humiliée de mon jugement. Il n'y a entre nous qu'un simple malentendu : nous désignons les mêmes choses par des mots différents. Or, voilà bien longtemps que je regarde derrière les phrases des autres personnes pour voir ce qui s'y pense, c'est un travail qui me fatigue, qui m'irrite parce qu'il me prouve que l'on me prend pour un niais et je suis toujours reconnaissant à celles qui ont une assez bonne opinion de moi pour me l'épargner.

... Bien que l'homme et la femme mentent toujours je n'hésite pas à vous déclarer que je suis fort enrhumé et vous pouvez me croire.

Bien souvent, enfoui dans mon fauteuil, immobile, comme si je dormais, éveillé, mais silencieux, soustrait au monde extérieur, le regard fixe et les mains inertes, bien souvent je suis resté si profondément absorbé par mes rêvasseries que je n'en sortais qu'avec un effort douloureux comme s'il m'avait fallu rompre un charme qui m'eût enchaîné. Que de chères voix parlent alors ! Qu'elles sont harmonieuses, malgré l'accent de tristesse dont elles sont voilées ! Qu'elles sont ingénieuses à faire vibrer l'écho du souvenir ! Elles émeuvent, elles enchantent, on voudrait les écouter toujours... — Le regret du passé à tous les degrés est instinctif à l'homme, je n'ai point la prétention d'échapper au sort commun ; moi aussi, je regarde avec émotion vers les jours écoulés, j'écoute leur murmure qui berce le crépuscule de ma vie.

... Le nid reste tiède et doux dans lequel l'amour — je ne dis pas le plaisir — est éclos jadis. C'est là que sont blottis les plus chers fantômes ; on les contemple avec émotion et on leur demande pardon de ne pas les avoir mieux servis et plus adorés, alors que leur jeunesse illuminait la nôtre.

Il m'écrivait à la date du 17 janvier 1887 :

... Vous avez respecté ma première quinzaine de janvier, merci ; je reconnais là combien le cœur est ingénieux. Voici ma journée du premier de l'an, vous verrez tout de suite combien votre perspicacité vous a servie :

après m'être levé et avoir fait mes ablutions j'ai pris une clef unique que je suis seul à posséder et j'ai été fermer aux verrous de sûreté la porte d'entrée de mon appartement. Le lendemain, qui était un dimanche, j'en ai fait autant; j'ai ainsi passé deux journées exquises à travailler. Je n'ai pas reçu et n'ai pas fait une visite, j'ai continué mon petit traintrain d'existence comme si l'année ne commençait que tous les trois cents ans. J'ai terminé pour la réception d'Edouard Hervé mon discours qui est, et restera, un modèle de platitude; il n'y aura pas d'insomnies pendant la séance. J'ai eu une série de crises de tête cinq jours consécutifs, cela m'a fatigué. En croyant me donner de l'arnica à boire, on s'est trompé, on m'a donné une forte dose de chlorydrate de morphine, j'ai dormi trente-six heures de suite ce qui m'a fait beaucoup de bien.

Nous avons un froid de loup, sec, dur, avec vent de nord-est, ça enlaidit les femmes et rend les hommes encore plus bêtes que d'habitude.

— Non seulement nous n'aurons pas la guerre, mais il n'a jamais été question de l'avoir; simple manœuvre pour faire avaler le budget militaire; ça se reproduit exactement tous les ans et je ne comprends pas qu'on s'en préoccupe encore.

. . . .

Si vous rentrez à Paris je serai enchanté de causer avec vous au lieu de vous écrire des banalités, car ne sachant rien de votre vie je n'ai rien à vous en dire. Pour moi c'est toujours la même chose, je travaille éperdûment, j'ai mal aux oreilles comme les vieux chiens, je suis en proie à un empereur du Mexique qui me dérange beaucoup et qui a la bonne intention de partir après-demain. Voilà tout; vous en savez sur moi autant que moi-même.

. . . .

Vous avez raison d'aimer *Pêcheur d'Islande ;* il faudrait peu de chose pour désencombrer le livre et le rendre parfait; son défaut est qu'il substitue la description à l'analyse; ce n'est pas un livre pensé, mais c'est un livre vu, ce qui est déjà considérable. La mémoire de l'œil est prodigieuse; mais, en réalité, il ne s'y meut qu'un seul personnage toujours le même : la mer. Je crois me souvenir que nous l'avons *couronné*, c'est le mot consacré, cette année et que nous lui avons donné le prix Vitet, qui vaut sept ou huit mille francs. Le style a de l'originalité et en aura bien plus si l'auteur peut se débarrasser de quelques imitations maladroites de Flaubert et d'Hugo.

. . . .

Baden, le 8 novembre 188[illegible]

Je vous serai fort obligé de ne plus parler de moi à saint Hubert, c'est un saint de médiocre valeur, vindicatif et d'esprit peu développé. Le jour de sa fête ce malotru m'a octroyé de telles douleurs de tête que j'ai été obligé de quitter la chasse et de rentrer me mettre au lit, où je suis resté pendant deux jours avec de la glace sur la caboche et une cuvette sous le nez. Vous lui aurez conté quelque sornette qui l'aura mal disposé et j'ai payé pour vos litanies inopportunes. Donc c'est entendu; rengainez vos oraisons et laissez-moi me débrouiller à ma façon avec les grands veneurs du Paradis.

Donnez-moi un rendez-vous quand vous serez arrivée à Paris et que vous en aurez le loisir, nous bavarderons. Toutes les fois que vous aurez affaire à un prêtre qui, quoique individu spécial, appartient à une collectivité irresponsable qui est l'Eglise, vous serez battue. Soyez philosophe et tâchez d'en prendre votre parti. Quant à faire du bien pour exciter la reconnaissance, j'imagine que vous êtes trop sérieuse pour croire à ces calembredaines et ne pas savoir que l'ingratitude est le premier besoin de l'âme humaine. Il faut faire du bien par propreté pour soi-même et pour être utile aux autres; si ceux auxquels vous aurez fait du bien vous le pardonnent, il faudra en être surpris, car ils auront témoigné d'une supériorité remarquable.

Il parlait très peu politique; trop philosophe pour croire à la perfection d'aucun régime, il se désintéressait de la forme du gouvernement. Je n'ai jamais bien compris le motif de la haine que lui témoignaient les républicains de 48; il avait été des leurs par l'élan jeune et généreux de son caractère, mais il avait tourné court sans marquer aucune ambition de carrière politique. Très indépendant par situation, il ne s'est pas cru obligé de traiter avec l'Empire de Turc à Maure. Il a écrit quelque part :

Depuis que je suis né, — février 1822, — j'ai vu en France bien des gouvernements, et je serai taxé d'impudeur si je dis que le régime le plus libre que j'aie connu est celui qui fut inauguré sous le second empire, lorsque le marquis de Chasseloup-Laubat devint chef du ministère, c'est-à-dire ministre dirigeant. Ce n'est cependant que la vérité. — Une commission de décentralisation fut instituée par décret impérial; j'en fis partie, j'ai su comment, mais je n'ai jamais su pourquoi. A ma grande surprise l'Empereur me désigna lui-même, comme plus tard il devait me nommer sénateur, il avait lu mes études sur Paris et s'imaginait que je pouvais être de quelque utilité dans une réunion où les questions administratives auraient dû primer toutes les autres. Il se trompait. Je suis de tempérament centralisateur et je me doutais que dans la commission on s'occuperait surtout de politique, à quoi je suis impropre.

La dernière phase de sa vie intellectuelle se déroula au milieu des œuvres de charité dont il fut l'historien attendri et émerveillé. Sa plume s'éleva à la hauteur de son sujet et il écrivit ses plus belles pages sur cette vertu rédemptrice de notre siècle. On ne lira jamais sans émotion son livre sur *la Charité privée à Paris :* il élargira la sainte pitié des cœurs purs que le mal étonne, que l'ignorance déconcerte, c'est un souffle qui entraine et qui efface les distances.

Un jour que j'étais debout, prête à partir, après une longue causerie, je lui dis :

— Vous avez certainement le portrait de Viviane, montrez-le-moi?

Il ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et d'un geste silencieux, m'indiqua vers la cheminée [illegible]

tête de femme au crayon. Je m'en approchai. C'était un frêle visage aux traits effacés, dans lequel resplendissaient, sous l'ombre d'épais bandeaux, des yeux qui semblaient des étoiles.

— C'est le portrait d'une âme, dis-je ; est-ce qu'elle est encore de ce monde?

— Oui.

— L'avez-vous jamais revue?

— Jamais.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent que le travail l'a consolé. Pour lui ce travail acharné, têtu, amer, auquel il s'est livré, fut un pis-aller qui n'avait rien de reposant. C'était une tâche fatigante et ingrate, qu'il remplissait avec énergie, mais on n'en sent pas moins un effort que rien ne dénotait chez les grands travailleurs de génie que furent Victor Hugo, George Sand, Balzac et Dumas ; ceux-là ne travaillaient pas parce qu'ils voulaient tuer le temps, mais parce qu'ils étaient emportés par le tourbillon de leurs idées jusqu'aux extrêmes limites des forces humaines ; ils cherchaient à se reprendre, ils arrachaient avec délices quelques bribes de repos et de plaisir à leur labeur quotidien, ils étaient joyeux, expansifs, exubérants quand ils s'accordaient un jour de congé. Du Camp avait le travail morne des résignés. On aurait voulu lui répéter cette stance de Théophile Gauthier citée par lui-même :

Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre ;
Pour savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre ;
Aimez, car tout est là !

Il a fait l'aveu de cette tristesse dans ses *Propos du soir*.

Je lui écrivais un jour mon étonnement de la dureté avec laquelle on assiste aux souffrances des filles et des femmes perdues qui, ne sachant où abriter l'innocente victime de leur faiblesse, se traînent dans des tortures physiques et morales dont l'idée donne le frisson. Quelle cause de dépopulation pour le pays et quels ferments de noire révolte dans les cœurs des mères et des enfants ! Je cherchais une œuvre qui répondît à ce mal si humain. Maxime du Camp m'écrivit :

Il existe à Paris une œuvre analogue à celle dont vous avez entendu parler et qui, je crois, s'appelle également les sœurs de la Maternité ; je les connais, je les ai souvent recommandées. Une maison spéciale fondée par un vieux médecin, dirigée par des laïques reçoit les filles-mères dès le sixième mois de la grossesse. Seulement, comme on tient à ne point divulguer le secret de ces malheureuses, on s'entoure de tant de mystères que cette œuvre excellente est inconnue. Par suite d'une circonstance assez baroque, j'ai eu cinq cents francs à faire remettre à cette maison ; il m'a fallu une enquête pour arriver à la découvrir, au fond d'une cour, dans un de nos faubourgs. Avec ce système, la maison qui ne vit que de charité périclitera et périra. Tout ce que vous ferez en faveur des filles-mères sera bien, car ce sont les créatures les plus infortunées de ce bas monde. Si j'étais en état de faire une fondation, c'est à elles que je la consacrerais.

J'aurais voulu l'y pousser, mais il était trop tard. Le crépuscule tombait, sa journée était faite, il ne vivait plus qu'avec les ombres.

— Qui vive? lui disaient-elles. — Celui qui fut et qui n'est plus. Celui qui est et qui s'étonne d'avoir été.

Nous n'avons pas la foi, mais nous aspirons du moins vers les hauteurs du spiritualisme, nous savons que l'idée que l'on se fait de Dieu n'est jamais assez pure, que la conception des idées d'outre-tombe n'est jamais assez élevée. Cela ne nous suffit pas. Au soir de l'existence, lorsque le crépuscule de l'âge nous enveloppe, nous nous interrogeons et nous cherchons dans le passé un point d'appui pour nos espérances. Amours, glorioles, vanités, ambition, tout s'est dispersé au souffle des années, parfois il n'en reste qu'un regret. On se répète alors le mot de Michelet : « le sacrifice est le point culminant de la vie humaine », et l'on regarde avec complaisance, avec attendrissement vers les heures où l'on s'est dévoué sans réserve et sacrifié sans mesure, on estime que cela seul mérite d'être embaumé dans le souvenir et l'on reconnaît que l'on n'aime plus de soi que ce que l'on a donné.

Il mourut à Bade, dans les brumes de l'hiver, après de longs mois de souffrances, le 8 février 1894, jour anniversaire de sa naissance.

Je n'ai point connu le secret de son cœur, mais je ne crois pas me tromper en pensant que sa dernière invocation a été celle qu'il avait écrite jadis : « O Porcia, que Dieu vous garde et vous paie de tout le bien que vous m'avez fait, et s'il ne veut pas me punir trop cruellement de mes fautes, qu'il me réunisse à vous dans cette existence nouvelle où tout à l'heure je vais faire le premier pas. »

Eug. de Fallois.

PEREAT ROCHUS [1]

Nouvelle.

IV

Il y avait foule à la messe. Avant et après ce furent des conversations sans fin sur le vol. Tous voulurent voir la cave vide, la porte enfoncée, les traces des roues.

Deux bouteilles échappées aux voleurs disparurent dans les poches d'un fidèle. On ne comprenait pas comment don Rocco ne s'était aperçu de rien ; car

1. Voyez la *Revue* du 29 [illegible] 1896.

il assurait, sans autre explication, qu'il n'avait rien entendu. Les femmes le plaignaient; mais les hommes, pour la plupart, admiraient le coup et riaient du pauvre prêtre qui avait le tort grave de ne pas pratiquer cette fraternelle intimité qui résulte d'un verre vidé ensemble.

Ils riaient, surtout durant le prône, à cause du froncement de sourcils plus marqué que jamais du pauvre prêtre et qu'ils attribuaient au vide de sa cave.

Personne ne parla de Moro et lui-même ne parut ni à Saint-Luc, ni à la messe, ni ensuite, ce qui remplit le pauvre don Rocco de scrupules et de remords; il craignait de ne pas avoir agi comme il l'aurait dû.

Dans l'après-midi les carabiniers se présentèrent, examinèrent les lieux et interrogèrent le prêtre. N'avait-il point de soupçons? Vraiment? Aucun?

Ils voulurent savoir où il dormait. Comment! de là il n'avait rien entendu?

— Rien! il ne le comprenait pas lui-même, mais il avait eu quelqu'un avec lui. A quelle heure? Entre onze heures et minuit, à peu près. Un des carabiniers sourit malignement, mais don Rocco, innocent comme un enfant, ne s'en aperçut même pas. Un autre demanda s'il ne soupçonnait pas un certain Moro; peu avant onze heures on l'avait vu monter à Saint-Luc. Alors, don Rocco s'échauffa, protestant qu'il était bien sûr de l'innocence de Moro; pressé de questions, il finit par donner la grande raison qu'il avait d'affirmer ainsi : ce Moro était précisément avec lui entre onze heures et minuit pour l'entretenir de certaines affaires.

— Peut-être n'étaient-ce pas les affaires que vous croyez, dit le carabinier. Si vous saviez ce que je crois, moi!

Don Rocco ne le savait nullement et, dans son humble placidité, il ne cherchait pas à le savoir. Il ne s'embarrassait jamais, d'ailleurs, des pensées des autres; la fatigue de voir un peu clair dans les siennes lui suffisait amplement. Les gendarmes lui firent encore quelques questions, puis s'en allèrent, emportant l'unique objet trouvé dans la cave, un tire-bouchons, que le scrupuleux don Rocco, se méfiant de sa mémoire, ne voulut pas revendiquer comme sa propriété, bien qu'il l'eût payé fort cher à son prédécesseur. Du coup, sa cave et sa conscience étaient également nettes.

Vers le soir de ce jour, don Rocco lisait son bréviaire en se promenant de long en large dans la cour pour faire un peu d'exercice sans s'éloigner de la maison. Qui pouvait savoir? Il viendrait peut-être encore, ce Moro. De temps en temps don Rocco s'arrêtait et tendait l'oreille. Il n'entendait que la voix des charretiers en bas dans la plaine, le bruit des roues, les aboiements de chiens. Enfin un pas retentit dans le petit sentier qui descend vers les cyprès; un pas lent, mais non pesant; un pas de maître avec le craquement discret de souliers ecclésiastiques, un pas d'une signification secrète indiquant, à qui sait comprendre, un but non pas urgent, mais grave.

La porte s'ouvrit, et don Rocco, arrêté au milieu de la cour, vit apparaître le fin et malin visage du professeur Marin. Le professeur, à la vue de don Rocco, se campa sur ses jambes écartées, et, joignant les mains derrière le dos, se mit à dodeliner silencieusement de la tête et des épaules, souriant avec un inexprimable mélange de condoléances et de raillerie. Le pauvre don Rocco le regardait de son côté, se taisait lui aussi, et souriait obséquieusement, rouge comme une tomate.

— Tout, alors? dit finalement le professeur, interrompant sa mimique et se faisant sérieux.

— Tout! répondit don Rocco d'une voix sépulcrale. Ils n'en ont pas laissé une gorgée!

— Diable! s'écria l'autre en étouffant un éclat de rire, et il fit quelques pas en avant. Ce n'est rien, cela, mon fils, ce n'est rien, dit-il avec une soudaine bonhomie. Donnez-moi une prise. Rien, continua-t-il, en aspirant le tabac. Ce sont choses qui s'arrangent. La comtesse Charlotte a tant fait de vin cette année que, pour elle, une bouteille de plus ou une bouteille de moins!... Vous me comprenez? Une bonne dame, mon fils, la comtesse Charlotte, une bien bonne dame.

— Eh! bonne, bonne... marmotta don Rocco en regardant sa tabatière.

— Vous êtes heureux, vous, mon cher, reprit le professeur en lui frappant sur l'épaule. Vous êtes comme un pape ici.

— Je me trouve bien, oui, je me trouve bien, fit don Rocco souriant et relevant ses sourcils pour un moment. Il était content d'entendre pareil langage de la bouche d'un intime de la comtesse.

Le professeur jetait des regards admiratifs autour de lui, comme s'il avait vu l'endroit pour la première fois. Un petit paradis! dit-il, fixant les yeux sur les vieux murs noirs de la cour; puis il les leva sur le figuier pittoresquement tapi sous le clocher.

— Quel beau figuier! s'écria-t-il, et vous êtes seul à en avoir la jouissance! Il est là comme pour tempérer la sévérité de ces saintes murailles, par une note de douceur, de joie innocente! Il résume toute la poésie d'un après-midi d'hiver tiède et tranquille. Il est vraiment beau!

Don Rocco regardait son figuier comme s'il ne l'avait jamais vu. Certes, il l'appréciait, mais il ne lui croyait pas tant de qualités.

— Ses figues sont petites, dit-il, du ton d'un père

que, son fils étant présent, entend faire son éloge, en est ravi, mais se croit obligé de dire quelque parole pour déguiser son émotion et éviter que l'enfant ne s'en enorgueillisse. Puis il invita le professeur à se reposer.

— Non, non, merci, répondit celui-ci, riant silencieusement de cette critique sur la petitesse des figues. Marchons un peu, cela vaut mieux.

Ils traversèrent la cour à pas lents, sortirent du vignoble qui accrochait ses pampres aux deux versants du coteau et prirent un petit sentier herbeux qui montait tout doucement au faîte de la colline.

— C'est délicieux, dit le professeur.

Alors que la plaine était déjà plongée dans l'ombre et la brume, ici, sous l'immense voûte du ciel, les derniers rayons du jour se mouraient lentement sur l'herbe jaunie de la prairie et sur les vignes vermeilles; l'air était tiède et calme, toute la campagne était ensevelie dans le repos.

— Tout cela est à vous ? demanda le professeur.

Don Rocco, soit par humilité, soit par appréhension d'une catastrophe imminente, garda le silence.

— Faites en sorte de rester ici, mon fils, continua M. Marin. Je sais ce que je dis, croyez-m'en : il n'y a pas dans tout le diocèse un autre poste qui vaille le vôtre.

— Eh ! quant à moi !... fit don Rocco.

Le professeur s'arrêta.

— A propos, dit-il, la comtesse Charlotte m'a parlé. Cher don Rocco, attention ! J'espère bien que nous ne ferons pas de sottises, n'est-ce pas?

Don Rocco regardait ses pieds.

— Dame ! continua l'autre, elle se trompe quelquefois la comtesse, mais cette fois-ci, mon cher fils, elle a raison. Vous savez que je parle net. Vous êtes le seul à ne pas vouloir comprendre. C'est un scandale, mon fils. Tout le pays en parle.

— Je n'ai jamais rien entendu, moi, jamais, marmotta don Rocco.

— Mais je vous le dis, moi ! Et la comtesse vous l'a dit plus d'une fois.

— Vous savez ce que je lui ai répondu hier soir?

— Vous lui avez répondu de fameuses niaiseries !

Cela tomba comme un coup de bâton sur don Rocco qui se secoua un peu, et poussa une espèce de grognement en tenant toujours les yeux baissés.

— J'ai répondu selon ma conviction, dit-il, et voilà ! Maintenant je ne puis changer d'avis.

Il était humble de cœur, mais ici il s'agissait pour lui de justice et de vérité. Parler selon la vérité, selon ce qu'on croit être la vérité, c'est le devoir; donc pourquoi le tourmentait-on comme cela?

— Vous ne pouvez changer d'avis? répéta le professeur, lui plantant ses yeux grands ouverts bien en face et se penchant tout contre lui. Vous ne pouvez changer d'avis?

Don Rocco se tut. L'autre se redressa et se remit en chemin.

— C'est bien, dit-il, avec une tranquillité affectée. Votre serviteur.

Puis, revenant soudain vers don Rocco, qui le suivait sans dire mot, comme stupéfié :

— Que diable ! s'écria-t-il avec colère, vous croyez donc avoir chez vous une sainte à mettre en niche? Vous ne tenez donc pas compte des propos qui se tiennent, du scandale? Aller contre le pays, contre qui vous fait vivre, contre votre propre avantage, contre la Providence, pour ce beau type ! Vraiment, si je ne vous connaissais pas, cher don Rocco, je ne sais ce que je penserais.

Don Rocco se tortillait et clignotait des yeux comme s'il eût lutté contre de secrètes angoisses, contre des paroles douloureuses qui voulaient sortir malgré lui. Mais pour conclusion de toutes ses contorsions il ne sut que répéter : « Je ne peux pas changer d'avis, voilà ! Je ne peux pas.

— Mais pourquoi, au nom du ciel !

— Parce que je ne peux pas en conscience.

Et, levant enfin les yeux, don Rocco ajouta :

— J'ai déjà dit à la comtesse que je ne peux pas agir à l'encontre de ce qui est juste.

— Encore faudrait-il savoir ce qui est juste ! Votre justice, mon cher, est aveugle. Aveugle, sourde et boiteuse. Si vous avez dit hier une sottise, est-ce une raison pour la répéter aujourd'hui? Et si vous ne croyez pas ce qui se dit de la Lucie, vous manquez de prétextes pour renvoyer une servante? Renvoyez-la parce qu'elle n'enlève pas les taches de vos habits, parce qu'elle ne raccommode pas bien vos bas, que sais-je, moi ! Renvoyez-la parce qu'elle fait vos macaronis trop secs et qu'elle ne sale pas assez votre soupe.

— Au fond, répondit don Rocco très sombre, ce serait toujours pour l'autre motif.

Le professeur Marin lui-même ne pouvait pas facilement réfuter un argument comme celui-là. Il put seulement dire entre ses dents : Quel têtu, mon Dieu!

Ils étaient arrivés au pied des quelques cyprès rabougris qui couronnent la cime du coteau; un petit vallon leur faisait face, puis un autre coteau plus élevé.

Ils s'arrêtèrent là de nouveau, et le professeur qui aimait vraiment don Rocco pour sa candide bonté, et peut-être aussi un peu parce qu'il trouvait en lui un sujet toujours renouvelé d'aimables plaisanteries, le fit asseoir sur l'herbe à son côté et tenta un dernier assaut, cherchant par tous les moyens à lui arracher les raisons pour lesquelles il persistait ainsi à croire à l'innocence de Lucie; mais il n'arriva

à rien. Don Rocco s'en référait toujours à ce qu'il avait dit la veille au soir à la comtesse Charlotte, et répétait éternellement qu'il ne pouvait changer d'avis ni agir autrement.

— Alors, adieu Saint-Luc ! mon fils, dit le professeur résigné.

Les yeux de Don Rocco clignotèrent encore plus énergiquement, mais il ne dit mot.

— La comtesse Charlotte vous attendait aujourd'hui, continua M. Marin, et vous n'êtes pas allé chez elle. C'est pourquoi elle m'a chargé de vous dire que si vous ne consentez pas sur l'heure, à donner congé à la Lucie pour le 1er décembre, vous êtes libre à partir de l'année prochaine et même avant si vous voulez.

— Je ne pourrai pas partir avant Noël, dit don Rocco timidement. M. le curé a toujours besoin d'aide à ce moment-là.

Le professeur sourit. Vous croyez ? dit-il. Il ne vous est pas venu à l'idée que la comtesse ait un prêtre sous la main, prêt à prendre la place ! Pensez-y, il est encore temps.

Don Rocco se recueillit un instant. Il lui était rarement arrivé de raisonner aussi rapidement : puisque cette femme était une cause de scandale dans le pays et puisque la comtesse avait un autre prêtre sous la main, le parti à prendre était bien simple.

— En ce cas, répondit-il, je partirai le plus tôt possible. Mon père et ma sœur devaient venir ces jours-ci, c'est moi qui irai chez eux.

Un autre souci le travaillait, celui d'emmener Lucie. Les siens n'avaient pas besoin de servante, et s'il tardait à trouver un poste il n'aurait pas les moyens de la garder ; mais certaines idées pratiques, certaines nécessités des choses ne lui arrivaient jamais au cœur et très tardivement à la tête, et alors don Rocco s'y heurtait tout d'un coup et cherchait à les repousser, comme très ennuyé de les concevoir.

En descendant vers Saint-Luc, M. Marin raconta que les carabiniers étaient à la recherche du Moro, que l'on soupçonnait être complice d'un vol avec effraction, commis récemment et dont les principaux auteurs étaient tombés, le matin même, entre les mains de la justice. Don Rocco fut très satisfait d'apprendre la chose : il s'expliquait maintenant pourquoi Moro n'était pas revenu.

— Qui sait ? se hasarda-t-il à dire, qui sait ? Une fois parti, il ne reviendra peut-être plus. Alors les cancans tomberont d'eux-mêmes. Ne croyez-vous pas, monsieur Marin ?

— Oui, cher, répondit le professeur qui comprenait où tendait ce discours, mais vous connaissez la comtesse. Maintenant, que le Moro parte ou demeure, pour elle ce sera indifférent. Il faut congédier votre servante.

Don Rocco ne dit plus rien et le professeur non plus. Le premier accompagna l'autre jusqu'aux trois cyprès de l'église, puis s'arrêta, le regardant s'en aller jusqu'à ce qu'il eût disparu à un tournant de sentier ; alors il rentra en soupirant à son logis.

Plus tard, tandis qu'enveloppé de son manteau et une lumière à la main, il suivait le couloir qui mène au chœur de l'église, le doute de la nuit précédente l'assaillit de nouveau avec violence. Est-ce qu'il y avait eu véritablement confession ? Il s'arrêta dans l'ombre du corridor désert, regardant fixement sa lumière et laissant pendant quelques instants les douces pensées tentatrices monter dans son esprit inerte. Prendre un prétexte, congédier cette femme, vivre et mourir en paix dans son cher Saint-Luc ! Tout d'un coup son cœur commença à battre fortement. C'étaient là, sûrement, des pensées qui lui venaient du Malin ! Comme l'avait fait peut-être autrefois dans ce même lieu quelque moine tourmenté d'ardentes visions nocturnes d'amour et de plaisir, Don Rocco fit frénétiquement le signe de la croix, se hâta de pénétrer dans le chœur et se plongea dans la lecture de son bréviaire.

V

Dix jours après, à la même heure, don Rocco était en prières devant l'autel de la Madone, sous la chaire.

Il était à la veille de quitter Saint-Luc pour toujours. Il s'était entendu avec la comtesse Charlotte pour feindre une brève absence, une visite d'une quinzaine de jours à son vieux père, puis d'écrire de là que, par suite d'affaires de famille, il ne pouvait plus revenir. Cette décision prise, il était arrivé ceci, que le pauvre vieux paysan, avant de savoir les nouvelles, avait écrit pour demander un secours à son fils, et don Rocco avait dû vendre un peu de son pauvre mobilier, tant pour s'épargner des frais de transport que pour ne pas arriver chez son père les mains vides. Il y allait avec le projet d'y rester le moins possible et de se rendre comme chapelain là où il plairait à la curie, à qui il s'était recommandé, de l'envoyer.

On n'avait point encore de nouvelles sûres ni du vin, ni des voleurs, mais commençait à soupçonner une aubergiste, une nouvelle favorite de ce coquin du Moro, laquelle aurait recélé le vin.

Quant au Moro lui-même, les uns disaient qu'il s'était sauvé, les autres qu'il se cachait. Cette dernière opinion paraissait être celle des gendarmes, car ils allaient et venaient, fouillant partout le pays, mais toujours en vain.

La Lucie était revenue et avait eu, pendant quelques jours, une attitude étrange. Elle négligeait son

servante, était désagréable avec son maître, pleurait sans motif apparent. Un soir elle sortit, disant qu'elle voulait aller à l'église faire ses dévotions. Vers les neuf heures don Rocco, voyant qu'elle ne revenait pas, s'en alla philosophiquement au lit et ne sut jamais à quelle heure elle était rentrée ; mais le lendemain il se réjouit beaucoup du changement opéré en elle grâce à ses prières : elle ne paraissait plus la même ; elle était calme, attentive, prévenante, elle parlait avec plaisir de son prochain départ et de la place que don Rocco espérait lui trouver auprès d'un certain archiprêtre de sa connaissance ; un véritable avancement ! Puis elle avait des ferveurs mystiques toutes nouvelles. Quand don Rocco allait se coucher elle allait à l'église et y passait des heures entières.

Ce soir là, don Rocco avait pris son dernier repas dans le réfectoire des moines ; il lisait son bréviaire pour la dernière fois dans la petite église de Saint-Luc, rustique, simple et dévote comme lui, depuis les dalles de son sol jusqu'aux poutres noircies de son plafond. Il avait le cœur brisé, le pauvre prêtre. Partir ainsi, sans honneur, de ce cher asile ; porter l'humiliation et l'amertume à son père et à sa sœur dont il était tout l'espoir, tout l'orgueil ! Il pouvait bien, certes, froncer le sourcil en lisant son bréviaire.

Quand il eut fini sa lecture, il s'assit sur un banc. Il avait de la peine à s'arracher de son église. C'était le dernier soir ! Il restait là, l'œil immobile, clignant régulièrement des yeux, abattu, sombre, comme une bête terrassée qui attend le coup final. Il avait passé quelques heures dans l'après-midi à tourner autour de ses vignes, celles qu'il avait plantées trois ans auparavant et qui lui avaient déjà donné leurs premiers fruits. Les grands cyprès, la vue splendide de la plaine et de la ligne de montagnes à l'horizon ne lui inspiraient rien ; mais devant les belles vignes et les fertiles sillons son cœur de paysan s'attendrissait. Tout honteux et rougissant, il avait pris un rameau de vigne et un épi de maïs pour les emporter comme souvenirs. C'était sa poésie. Quant à son église, il ne pouvait rien en emporter ; il y laissait, au contraire, des lambeaux de son cœur un peu partout : à la chaire qui avait entendu ses premières explications de l'Évangile, à la vieille aube qui lorsqu'il disait la messe semblait lui communiquer de la ferveur, à la belle Madone dont le manteau avait été un peu remonté autour du cou par sa pudibonde entremise, à la tombe d'un évêque qui, deux siècles auparavant, avait préféré la paix de Saint-Luc aux splendeurs mondaines. Qui pouvait lui dire si jamais plus il aurait une église ainsi à lui, exclusivement à lui ? Il ne pouvait se lever, se détacher de ce banc ; il sentait comme un effondrement de tout son être dont il n'aurait jamais eu l'idée. Il battait, battait des paupières comme pour en chasser des larmes fatigantes. De fait, il ne pleurait pas, mais ses petits yeux étaient humides et plus brillants que d'habitude.

A neuf heures et demie, la Lucie entra dans l'église pour chercher son maître.

— Je viens, je viens tout de suite, laissez-moi, répondit don Rocco.

Il se croyait seul dans l'Église, mais s'il avait regardé derrière lui, il aurait pu voir, à la faible lueur de la petite lampe qu'il avait apportée, quelque chose d'extraordinaire. Une tête humaine se montrait dans la chaire et jetait les yeux sur le prêtre. C'étaient les yeux diaboliques du Moro dans une figure rasée comme celle d'un ecclésiastique. La tête se dressa lentement dans la pénombre et deux longs bras se levant en l'air firent un geste violent d'impatience. La Lucie, qui avait fait quelques pas hésitants, revint vers don Rocco.

— Laissez-moi, laissez-moi, je viens tout de suite, répéta celui-ci. Elle sortit.

Alors le prêtre se leva du banc et monta au grand autel. La figure redescendit dans la chaire et se cacha rapidement. Don Rocco, étant *in cornu epistolæ*, se tourna vers les bancs vides, se les figura pleins de monde, de ses auditeurs de tous les dimanches, et fut emporté par un souffle d'éloquence.

— Je vous bénis tous, dit-il à voix haute. Je voudrais que vous fussiez présents, mais je ne pourrais cependant vous parler, puisqu'on ne doit rien savoir. Je vous bénis tous, et je vous prie de me pardonner si j'ai failli en quelque chose. *Gloria Dei cum omnibus vobis*.

La sensation fut trop forte pour quelqu'un, car une voix caverneuse retentit dans l'église vide. « *Amen* », dit-elle.

Le souffle manqua à don Rocco : il resta les mains étendues, comme paralysé.

— Dépêchez-vous donc, Monsieur, dit la servante reparaissant soudain. Vous savez bien que vous devez me donner votre manteau et vos autres vêtements.

Le pauvre don Rocco était bien mal pourvu en fait d'habits ; il portait sur lui *omnia bona sua*, et la Lucie avait à recoudre et à détacher tout cela pour le voyage du lendemain matin. Don Rocco descendit de l'autel sans répondre et fit le tour de l'église, projetant sa lumière entre les bancs et les confessionnaux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que cherchez-vous donc, Monsieur ? disait la servante anxieuse en marchant derrière lui.

Don Rocco ne répondit pas tout de suite.

— J'ai fait une petite prière, dit-il enfin, et j'ai entendu répondre « *amen* ».

— Oh! Monsieur! vous aurez cru entendre! répliqua la Lucie. Vous vous le serez imaginé.

— Non, non, fit don Rocco. J'ai fort bien entendu dire « *amen* ». On aurait dit une voix qui venait de dessous terre. Une grosse voix étrange. Ce n'était pas comme une voix d'homme, mais comme le beuglement d'un bœuf.

— C'est l'évêque qui aura parlé, suggéra la servante. Est-ce qu'il n'y a pas un évêque enterré ici? On a entendu dire de ces choses-là, parfois.

Don Rocco se tut. Dans sa simplicité, dans sa disposition innée à la foi, il était porté à croire au surnaturel, particulièrement dans les choses ayant trait à la religion. Plus les histoires qu'on lui racontait étaient incroyables, plus il les avalait dévotement, fronçant le sourcil en signe de vénération.

— Allons, partons, reprit l'autre. Il est tard, vous savez, Monsieur, et j'ai à travailler pour un bon moment.

— Récitons au moins un *Pater*, *Ave*, *Gloria* à saint Luc, dit don Rocco. C'est le dernier soir que je dis mes oraisons ici. Il me faut laisser une salutation.

Il avait dit: un *Pater*, *Ave*, *Gloria*, mais il en enfila au moins une douzaine, trouvant tout autant de raisons pour saluer d'autres saints et saintes de sa connaissance particulière. Un tel devait obtenir la santé de l'âme, tel autre la santé du corps, celui-ci la grâce de vaincre les tentations, celui-là une situation convenable, qui une bonne mort et qui un bon voyage. Le dernier *Pater* fut récité par don Rocco avec une ferveur spéciale pour la pleine conversion d'une âme pécheresse. Si le prêtre avait été moins absorbé dans ses *Pater*, il aurait peut-être pu entendre, après le quatrième ou le cinquième, certaine oraison jaculatoire murmurée par la même voix qui tout à l'heure avait dit *Amen;* mais il entendit seulement la Lucie qui lui répondait avec beaucoup d'onction, ce dont il fut touché au cœur.

Quelques instants après, étendu dans son pauvre petit lit, il méditait encore dans l'obscurité sur l'attitude de sa servante, sur son trouble des premiers jours, alors que très certainement un combat sérieux se livrait dans son âme, sur les effets salutaires, évidents de la grâce divine qu'elle avait cherchée dans les sacrements. Il médita encore sur la démarche du Moro, sur ce rayon qui avait lui dans cette conscience ténébreuse, avant-coureur, sinon davantage d'une lumière meilleure et durable. Et dans sa mystique imagination il entrevit les voies de la Providence qui le récompensait ainsi du sacrifice accompli par devoir. C'était une béatitude de penser à cela, de savoir que la perte de tous ses petits avantages terrestres lui avait été imposée en vue d'une pareille compensation! Il offrit encore à Dieu la douleur de son père et de sa sœur, sa propre humiliation, la gêne dans laquelle il allait se trouver. Il voyait en face de son lit, par la fenêtre, la lointaine et vague clarté du ciel : son espérance, son but. Petit à petit ses yeux se fermèrent dans une sensation suave de confiance et de paix, et il s'endormit profondément.

VI

Il n'était pas encore bien réveillé quand l'horloge de Saint-Luc sonna sept heures et demie. Tout aussitôt les cloches sonnèrent, car la veille don Rocco avait averti le petit garçon qui lui servait la messe qu'il la dirait vers les huit heures. Il sauta à bas du lit et alla chercher ses vêtements que Lucie avait dû mettre derrière la porte. Il ne trouva rien. Il appela une fois, deux fois, trois fois. Personne ne répondit. Il retourna perplexe dans sa chambre et appela par la fenêtre : Lucie! Lucie! Silence complet. A la fin le petit sacristain parut. Il n'avait pas vu la Lucie. Il était venu prendre les clés de l'église et avait trouvé la porte de la cour ouverte, ainsi que la porte de la maison; il n'avait vu personne dans la cuisine, personne dans le salon. Ne pouvant découvrir les clés, il était entré dans l'église par le corridor intérieur. Don Rocco l'envoya dans le salon pour chercher ses habits, car c'était là que Lucie avait l'habitude de travailler le soir. Le gamin revint dire qu'il n'y avait point d'habits. Comment! il n'y avait point d'habits! Don Rocco lui ordonna de faire bonne garde devant la porte de la maison et descendit en chemise pour chercher lui-même ses vêtements. Arrivé au milieu de l'escalier il s'arrêta et flaira. Quelle abominable odeur de pipe! Don Rocco, la mine très sombre, continue à descendre. Il se dirige vers le salon, regarde, cherche, fouille : rien. Il retourne à la cuisine avec un certain battement de cœur. La puanteur y est horrible, mais d'habits, point. Si, pourtant, sous la table, un petit paquet de sales vêtements : une veste, une paire de pantalons et un chapeau de paysan. Don Rocco les ramasse, les déplie, les examine, les sourcils plus froncés que jamais. Il lui semble les avoir déjà vus, ces vêtements. Son esprit ne comprend rien encore, mais son cœur commence à comprendre et bat plus fort encore. Il se prend le menton et les joues de la main gauche, il les presse, les presse, comme pour chercher à en faire sortir le comment, le quand, le où de tout cela. Et voilà que ses yeux arrêtés sur le mur aperçoivent enfin quelque chose qui n'y était pas la veille. Il y avait écrit au charbon, à droite : « Millesalutations », et à gauche :

Bon, le vin,
B[illegible]
B[illegible]
E[illegible]

Il lut, il porta la main à sa nuque ; il relut, il lui sembla que sa vue se voilait et que toute chaleur, toute faculté de mouvement se retiraient de son être. A ce moment, quelqu'un cria dans le cour : « Où est donc ce don Rocco? » Il remonta à grand'peine dans sa chambre, se remit au lit machinalement, sans savoir ce qu'il faisait, sans pensée, presque sans sentiment.

En bas, on le cherchait, on l'appelait. C'était le professeur Marin et quelques fidèles venus pour la messe. Personne ne comprenait comment la porte de l'église était encore fermée. Le professeur entra dans la maison, appela Lucie, appela don Rocco sans qu'âme vivante lui répondît. Il arriva finalement dans la chambre du prêtre et s'arrêta sur le seuil, abasourdi de le voir au lit.

— Ohé! dit-il, don Rocco! encore au lit! et la messe!

— Je ne peux pas me lever, répondit à voix basse don Rocco allongé sur le dos, immobile comme une momie.

— Quoi donc! répliqua M. Marin en s'approchant du lit avec un sincère émoi. Qu'avez-vous?

Ce visage troublé, ce ton affectueux détendirent les nerfs du pauvre don Rocco, et son cœur, pétrifié par la douleur et la surprise, en fut amolli. Cette fois, deux vraies larmes jaillirent de ses paupières tremblantes. La bouche serrée, il s'agitait, secoué comme par sa fièvre, mais résistait encore. Voyant qu'il ne disait mot le professeur courut à l'escalier et cria aux gens qui étaient en bas d'aller chercher le médecin.

— Non, non, s'efforça alors de dire don Rocco toujours allongé. Sa voix était suffoquée par des sanglots et le professeur ne l'entendit qu'en revenant près du lit.

— Non! répéta-t-il. Mais qu'avez-vous donc? Parlez.

Pendant ce temps, trois petites bonnes femmes et un vieux gueux qui étaient venus pour entendre la messe entrèrent tout épouvantés dans la chambre, entourant le lit de don Rocco et l'interrogeant à leur tour. Il se taisait comme Job, cherchant à se maîtriser, et, peut-être, l'ennui de voir toutes ces figures curieuses penchées au-dessus de la sienne lui fut-il en cela de quelque secours.

— Allez-vous-en, dit-il enfin aux derniers arrivés. Je n'ai pas besoin de médecin, je n'ai besoin de rien, allez!

Les quatre figures se retirèrent quelque peu, mais en le regardant toujours fixement avec une expression de frayeur peut-être encore plus grande.

— Allez-vous-en! répéta don Rocco.

Ils s'en allèrent lentement et restèrent derrière la porte à écouter, à épier.

— Eh bien! dit le professeur, qu'est-ce donc? que ressentez-vous?

— Rien.

— Et pourquoi restez-vous au lit alors?

Don Rocco se tourna la face au mur. Les larmes revenaient, il ne pouvait parler.

— Mais au nom du ciel, qu'y a-t-il? insista M. Marin.

— Cela passera, cela passera, sanglota don Rocco.

Le professeur ne savait que faire ni que penser.

Voulait-il un peu d'eau? le vieux mendiant descendit aussitôt en chercher un verre qu'il tendit au professeur. Don Rocco n'avait pas la moindre envie de boire, mais il but par politesse, disant entre chaque gorgée : « Merci, merci, cela passera.

— Enfin, quoi? demanda encore le professeur.

— Vous aviez raison, monsieur Marin, répondit cette fois don Rocco.

— Raison? a propos de quoi?

— A propos de cette femme.

— La Lucie! Bravo! c'est à propos. Où est-elle la Lucie? Elle n'y est pas? Elle s'est échappée!

Don Rocco fit signe que oui.

M. Marin le regardait stupéfait et répétait : « Échappée! échappée! » et les quatre bonnes gens revenus dans la chambre firent écho : « Échappée! échappée! » disaient-ils à l'envi.

— Mais, dites-moi! s'écria le professeur. C'est à cause de cela que vous restez au lit! Voulez-vous bien ne pas vous avilir ainsi! Allons! debout, habillez-vous.

Don Rocco le regarda, rougit jusqu'à la racine des cheveux et plissa ses yeux humides en un sourire qui signifiait : « C'est maintenant que monsieur le professeur va s'en donner de rire. »

— Je n'ai pas de vêtements, dit-il.

— Vous dites?

Le professeur ajouta un geste expressif qui signifiait : Elle les a emportés.

Don Rocco répondit par un signe de tête, et voyant que l'autre réprimait à grand'peine un éclat de rire il s'efforça de sourire lui aussi.

— Pauvre don Rocco! dit le professeur, et, la voix toujours étranglée par le rire, il ajouta des mots de sympathie, de pitié, de consolation et demanda tous les détails de l'aventure. Ah! si vous m'aviez écouté! conclut-il. Si vous l'aviez renvoyée!

— Oui, fit don Rocco acceptant avec douceur ce dernier reproche, vous aviez raison, monsieur Marin. Et maintenant, que dira la comtesse? ajouta-t-il.

Le professeur soupira :

— Que voulez-vous qu'elle dise, mon fils! Elle ne

dira rien. Votre successeur a écrit hier qu'il s'était définitivement libéré de tous ses engagements et qu'il était à la disposition de la comtesse.

Don Rocco se tut, désolé.

— Pensez un peu, dit-il après un moment de silence, c'est à neuf heures et demie que l'on doit venir me chercher avec la voiture ! Il faudrait que l'archiprêtre voulût bien me prêter des vêtements.

— Je vous en prêterai, moi ! s'écria le professeur plein de zèle. Je cours à la maison et je vous en envoie tout de suite. Vous me les renverrez quand vous pourrez, quand vous aurez une occasion.

Une vive gratitude colora le visage et agita les paupières de don Rocco.

— Merci, dit-il, en baissant humblement la tête, merci, du fond du cœur.

« Diable ! dit-il, à part lui, pendant que le professeur descendait l'escalier. M. Marin est bien plus grand que moi. Cela me vient à l'esprit maintenant ! »

Mais il ne lui vint nullement à l'esprit de le rappeler.

VII

A neuf heures et demie don Rocco apparut sur le seuil de sa maison prêt à partir pour son exode. La soutane du professeur battait sur ses talons et lui engloutissait les mains jusqu'au bout des doigts ; son chapeau à larges bords lui descendait jusqu'au-dessous des oreilles.

M. Marin marchait derrière lui, riant silencieusement. Dans la cour, des gens qu'avait attirés le bruit des événements riaient aussi. Seul, le vieux mendiant, homme bizarre, un sorte de philosophe, ne riait pas.

— Oh ! don Rocco ! Qu'en pensez-vous ? disaient les femmes.

Et c'était à qui lui raconterait tel ou tel méfait de la Lucie, des choses de toutes couleurs dont il n'avait jamais eu le moindre soupçon.

— C'est bien, en voilà assez, répondait-il, troublé dans sa conscience par toutes ces révélations. Maintenant, c'est fini, c'est fini.

Il s'avançait suivi de tous. Il donna un dernier coup d'œil au figuier du clocher, et, passant auprès des cyprès, il arriva à l'église ; alors il se tourna vers la porte, ôta dévotement son énorme chapeau et plia le genou.

La carriole qui devait l'emmener l'attendait sur la grande route. Le voiturier, en le voyant venir ainsi accoutré, ne rit pas moins que les autres. Alors don Rocco prit congé de tous, remercia de nouveau M. Marin, le chargea de saluer la comtesse, et fit taire ceux qui proféraient encore des injures à l'adresse de la Lucie. Quand il fut assis dans la voiture le mendiant s'approcha et mettant la main sur un des souliers du prêtre.

— Ils sont à vous les souliers ? demanda-t-il.

— Oui, oui, les souliers sont à moi, répondit le prêtre avec une certaine satisfaction pendant que la haridelle se mettait en marche.

Le vieux porta à son front la main qui avait touché le soulier de don Rocco et dit solennellement :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TROIS ÉDUCATIONS PRINCIÈRES

AU XVIIe SIÈCLE

Le P. Henri Chérot, de la Compagnie de Jésus, nous offre dans un volume l'histoire pédagogique du prince de Condé, de son fils le duc d'Enghien et de son petit-fils le duc de Bourbon (1). Il a été à même de puiser aux sources la matière de cet ouvrage. Les archives des divers collèges des Jésuites, la riche bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale, d'autres recueils qu'il a compulsés lui ont fourni des documents originaux ; et l'on peut y lire de 1630 à 1684 la méthode et les effets de ces éducations fameuses.

I

Ce ne fut pas Paris qui éleva le vainqueur de Rocroi. Son père Henri II de Bourbon, gouverneur du Berry et de Bourgogne, se décida pour le collège de Sainte-Marie de Bourges. Il en accrut l'importance, il en augmenta les privilèges et le rendit tout à fait digne de recevoir son fils. Ce collège était déjà riche de cinq cents à six cents écoliers. La Faculté des Arts de cette ville était composée de ses maîtres ; un cours de théologie formé de quatre lecteurs, un lecteur en langue hébraïque, le transformèrent en collège de plein exercice. Le duc d'Enghien y entra le 2 janvier 1630. Ce n'est pas à dire que depuis son baptême, qu'il reçut à cinq ans (5 mai 1626), il n'eût point exercé son esprit. Deux pères jésuites lui avaient été donnés pour répétiteurs ; pendant trois ans il reçut leurs leçons particulières « grâce auxquelles il apprit vite et bien ».

En attendant que le logis qui lui était destiné « fût bâti de neuf » au collège, il s'établit dans l'hôtel de

(1) [illegible]
Lille.

[illegible] Du reste, au collège, rien ne fut fait de particulier pour lui. L'unique égard qu'on accorda à cet illustre écolier fut une chaire ou chaise environnée d'un balustre. Le prince de Bourbon, d'humeur presque bourgeoise, ne voulut point d'autre distinction pour son fils. Le titre d'*imperator*, gagné par droit de conquête dans les classes, était assez brillant à ses yeux. Ce prince était loin d'être un *papa débonnaire*. Comme les Jésuites, il était partisan de l'égalité dans l'éducation. Quoiqu'il s'inquiétât avec sollicitude de la santé de son *petit*, il le poussait fort au travail, et malgré le jeune âge de l'enfant il voulait qu'il fît des progrès. Il surveillait ses études; il venait de Dijon, siège de son gouvernement, autant de fois qu'il pouvait, assistait aux exercices scolaires, et n'était content que si les thèmes pour les places étaient suivis d'un bon résultat. Il n'était guère généreux dans ses récompenses. On cite deux pistoles, c'est-à-dire un louis, accordées à la fin d'une année qui l'avait grandement satisfait. Les vacances que l'enfant passait au château de Saint-Amand-Montrond n'étaient rien moins qu'oisives. C'était le père qui les réglait. Il recommande que son fils, durant les vacances, étudie le matin depuis huit heures jusqu'à neuf heures et demie, et l'après-dînée depuis une heure jusqu'à deux heures et demie, et le soir un quart d'heure de répétition. Il le met sévèrement en garde contre les pertes de temps. « Les visites, dit-il, si ma femme va à Bourges, se feront et seront reçues aux autres heures, comme il plaira à ma femme, à laquelle on dira les heures que j'ai données pour ses études. » Le père Pelletier était chargé de l'exécution de ce programme. Il n'avait garde d'y manquer.

Voilà un aperçu des dispositions générales; abordons maintenant le programme des études.

Les classes de Sainte-Marie étaient au nombre de sept : trois de grammaire, deux de lettres et deux de philosophie. Après le cours de préparatoires, à notre cinquième actuelle répondait la classe inférieure de grammaire; à notre quatrième, la seconde, ou moyenne de grammaire; à notre troisième, la première ou suprême. Cet ensemble complétait les études de grammaire proprement dites. La composition des thèmes, l'explication des auteurs, des interrogations, des réponses faites sur l'heure, des disputes ou *concertations* occupaient les élèves et leur demandaient des efforts. Le duc d'Enghien s'y piqua plus que tout autre. Les *Lettres Annuelles*, sorte de certificat d'études, rédigées par les maîtres au bout d'une première année, célèbrent son ardeur et ses succès. C'était un grand exemple pour les autres, comme un levain qui faisait fermenter la masse des élèves. « Aucun autre, y est-il dit, n'a jeté un plus vif éclat que le duc d'Enghien, Louis de Bourbon. Son exemple a été entraînant pour tous. Écolier en seconde année de grammaire, c'est merveille avec quelle diligence et quelle assiduité il se livre aux exercices d'explication, de composition et de diction. Dans les *Concertations* journalières, c'est lui qui enflamme tous les autres. »

Aussi son passage en première classe de grammaire fut-il enlevé à la pointe de l'épée. On ne saurait mettre en doute la véracité de ses maîtres, mais il est bien permis de remarquer l'orgueil et la joie des pères. Le duc d'Enghien n'avait que dix ans, il était en humanités. Ce fut la même vivacité d'intelligence, quoique sa santé ne fût pas toujours très bonne. Une lettre de lui écrite en latin trahit bien un élève de seconde. « C'est une broderie sur un canevas ténu. » Une série de rapprochements entre l'*absence* du prince son père, président au nom du roi de la noblesse, et sa *présence* dans la pensée du fils qui croit le voir et l'entendre, forme la trame des plus ingénieuses antithèses. C'est une amplification qui fait honneur à ses maîtres. « La latinité simple et de bon goût atteste, dit le P. Chérot, un commerce intelligent avec les maîtres de la langue latine. » Est-il bien sûr que les Jésuites n'y aient pas mis la main? Le P. Chérot se fonde pour établir l'authenticité de cette lettre sur la différence d'allure de ce style avec les périodes tourmentées de certaines dédicaces publiées sous son nom.

Cette classe d'humanités ne changea rien à la méthode essentielle des études. Il n'y eut qu'un renouvellement de devoirs, d'auteurs, de livres grecs, de versions latines, de vers latins ou grecs, de compositions en prose latine : c'était un acheminement à la rhétorique.

Le duc d'Enghien s'y jeta avec une ardeur inconcevable. On a recueilli en un gros volume de prose et de vers, les compositions de cette année. Il s'intitule : *Palatium gloriæ celsissimi principis Henrici Borbonii Condæi*. La Bibliothèque des Condé le conserve dans ses archives. Il y a de quoi nous édifier sur l'emploi du temps d'un élève de rhétorique en ces années. Nul n'ignore combien les pères jésuites étaient amoureux du bel esprit; ils en avaient beaucoup, du galant, du fin et du bien tourné. Ils en prêtaient abondamment à leurs élèves, et ceux-ci ne manquaient pas de renchérir sur leurs maîtres. Or voici le plan de cet ouvrage : *Suada*, l'Éloquence, et *Eudoxia*, suivante de la Gloire, introduisent l'enfant dans un palais érigé à l'honneur de Henri II et le dirigent, en l'instruisant, à travers les trophées. Narrations et discours, descriptions et dialogues, dit le P. Chérot, ne sont que des thèmes ingénieux à exercices de mémoire ou des prétextes faciles à moralités. Tous les termes techniques de la langue y passent et repassent, relatifs les uns aux costumes, les autres à la statuaire ou aux médailles, à la peinture ou à l'architecture. Les

emblèmes et descriptions qui ornent fresques et statues, portraits et tapisseries sont innombrables. Tous les marbres, obélisques et pyramides, colonnes et arcs de triomphe bavardent beaucoup. Il ne s'agissait pas d'être bref, mais de graver de bonne heure dans l'esprit d'un écolier les leçons qui d'un fils de héros feront un héros lui-même : *numquam id maturius inchoari quod æternum esse debeat.*

Qu'on s'étonne après cela de trouver dans les auteurs du temps tant de fades descriptions, tant d'allégories faussement ingénieuses ! Il faudra le souffle un peu rude de Boileau pour flétrir ces ornements équivoques :

> S'il rencontre un palais, il m'en décrit la face,
> Il me promène après de terrasse en terrasse.
> . . . .
> Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Les écoliers étaient habitués à ce faux goût. Ils avaient pour eux les enseignements et les exemples de leurs maîtres ; ils se seraient bien gardés, devenus vieux, de déclarer qu'ils devaient oublier tout ce joli fatras : *Senes perdenda fateri.*

Le second monument de la rhétorique du duc d'Enghien est ce fameux traité qu'au dire de Désormeau, n'ayant que seize ans, il composa lui-même et dédia au prince de Conti, son frère. C'est le *Reginæ Eloquentiæ palatium, sive exercitationes oratoriæ*. Il ne fut imprimé que dix ans plus tard, en 1646. Le père Pelletier y est désigné comme le principal auteur. Ce sont des cahiers de rhétorique. Ce livre qui eut de nombreuses éditions et contrefaçons, qui se donnait en prix à la Flèche encore en 1670, avait eu le duc d'Enghien comme collaborateur en sous-ordre.

Au milieu de ces études de lettres, on eût désiré voir figurer quelque livre d'histoire. Aussi le père Petau, ancien régent de philosophie à Bourges, et alors un maître d'érudition au collège de Clermont à Paris, crut devoir faire hommage à cet enfant de son livre *Raison des temps, Rationarium temporum* (Paris, 1633, in-12, 512 p.).

Le prince répondit à l'épître dédicatoire par une lettre écrite en français. Grande merveille alors ! C'est, dit le P. Chérot, la première que nous connaissions de lui. Il se jugea incapable de profiter de ce savant ouvrage, mais il promet au père Petau « de posséder l'épître à lui adressée, et qu'à force de la lire et de l'apprendre je recognoîtrai toujours de plus en plus que vous m'avez obligé ». Cet hommage du père Petau donna lieu à une guerre de pamphlets par où se déclara le mécontentement des rivaux de ses maîtres. « Si ce grand prince est aussi mal instruit en toutes les autres sciences que vous voulez l'instruire en celle du Temps, il faut déplorer la jeunesse d'être si inutilement employée. » C'était un gentilhomme d'Auvergne, Lapeyre, un chronologiste, qui parlait ainsi dans le *Berger chronologique*, dans l'Avis. Il va jusqu'à dire que « jusques à maintenant pour les princes, on n'a pas veu de grands miracles sortir de ces escholes communes où l'on voit une infinité de mauvais exemples parmy le grand nombre d'hommes, et lesquelles sont ordonnées plus pour les pauvres que pour roys et souverains, ni par conséquent pour nos princes du sang de France qui sont au-dessus de plusieurs souverains ». Alexandre le Grand qui eut Aristote « pour lui seul » comprenait mieux sa dignité, lui qui refusait de paraître dans les jeux publics dont les acteurs n'étaient pas des monarques et qui « certainement n'eût jamais été d'humeur de se mesler parmi les *grimauds* et les *galoches* des collèges. Tout en reconnaissant que ce n'est pas à lui de se mêler de donner des conseils à Sa Grandeur (le prince de Condé), il ne manque pas de lui dire que « deux ou trois hommes de savoir et de haute prud'homie seraient meilleurs pour un prince que *dix millions de classes communes* ».

Ainsi se posait alors pour les princes du sang la question de l'éducation publique ou de l'éducation privée ; ainsi le système des Jésuites n'était pas approuvé de tous ! Quoi qu'il en soit, Lapeyre perdit son temps auprès de la famille des Condé, puisque le duc d'Enghien lui-même suivit la même méthode pour son propre fils. Il préférait l'égalité à ce faux point d'honneur.

Cependant en philosophie (1633-1634) cet amour de l'égalité parut subir une légère atteinte. Des quatre exercices en usage constant, la leçon ou classe, la répétition quotidienne, la *sabbatine* ou revue de la semaine, la *menstruale* ou revue du mois, le plus difficile était le dernier. Il durait toute la journée sous les yeux des professeurs et des élèves. « Autant de répondants que de professeurs ; mais chaque répondant avait deux adversaires, un de sa classe et un de la classe supérieure. » C'était une joute redoutable, les assaillants étaient hardis, opiniâtres, pourvus de toutes sortes de preuves, de distinctions, de subtilités. On risquait d'y faire mauvaise contenance. Aussi le duc d'Enghien aurait voulu éviter ce labeur ; son professeur, le père Pelletier, n'eût pas mieux demandé que de faciliter cette défection. Mais le prince de Condé n'y consentit pas ; il lui fit écrire : « Dites au P. Pelletier que je veux que mon fils soutienne la thèse du mois comme les autres. » Il en fut bien récompensé, car il parut dans toutes ces épreuves privées ou publiques un génie au-dessus de tous.

Ses succès, dont son père fut souvent le témoin, faisaient espérer, « avec la grâce de Dieu, quelque chose de grand lorsque l'âge et l'habitude du bien auront affermi sa vertu ». Les lettres annuelles ne tarissent pas d'éloges sur son compte. « *Magnum*

[illegible]

Ajoutez à ces travaux qui remplissaient bien les jours et les mois, des tragédies de collège où le duc d'Enghien était un des acteurs principaux. *Hyacinthus liberatus, Astyages Martyr*, qui n'est pas sans analogie avec *Polyeucte*, que Corneille donnera huit ans après. Ces tragédies n'étaient pas inutiles au développement de l'esprit et à la formation du cœur. Est-il vrai que l'*Hyacinthus liberatus* contribua à former les sentiments qui ramenèrent le prince à Dieu? Mais c'est affaire de la grâce, n'y touchons pas.

Cette éducation du duc d'Enghien s'acheva avec la philosophie et le droit et se trouva terminée par un apprentissage du gouvernement en Bourgogne. Elle est le chef-d'œuvre des Jésuites. Bien des raisons concoururent à ces précieux effets. D'abord, l'excellente nature du sujet, en qui tout est héroïque et sublime dès la plus tendre enfance. La sévérité d'un père qui entretient ses heureuses dispositions. Pas une faiblesse, pas une de ces complaisances qui viennent d'une affection mal réglée; une autorité indiscutée laissée aux maîtres en qui l'on a mis sa confiance. Il pourrait nous paraître un peu dur, ce prince de Bourbon. Il l'est peut-être; mais il le semblera bien davantage si on le compare aux parents d'aujourd'hui. Cependant, il craignait pour son fils les exercices violents, il les ajournera après le collège. La chasse, les leçons de l'Académie formeront en lui le militaire, et sur les instances répétées de son père, il ne négligera pas la danse. Après cela, les Jésuites, qui n'ont cessé de le diriger depuis ses débuts, pourront se vanter d'avoir fait en lui, comme on disait, une « parfaite nourriture ». Ce qui n'empêcha pas le vainqueur de Rocroi de s'égarer dans bien des fautes et de s'attirer par là d'extrêmes embarras.

II

Ces embarras nuisirent à l'éducation de son fils Henri-Jules de Bourbon. Cet enfant, « le plus beau du monde », naquit le 20 juillet 1643. Condé n'eut pas le loisir de lui consacrer tous ses soins, il dut s'en remettre le plus souvent à des serviteurs dévoués. Voici quelques détails sur ses premiers débuts. Ils nous sont donnés par l'abbé Bourdelot, médecin et premier précepteur de monsieur le Duc : « Son Altesse se fortifie chaque jour. Les progrès de ses études sont merveilleux. Je l'ai mis dans le Despautère dont il apprend les règles avec la plus grande facilité du monde. La pratique des règles, de ses concordances quand il fait ses thèmes, c'est ce qui lui donne le plus de peine. Il ne compose pas à la légère. Il s'y applique entièrement, et il est honteux quand on lui montre qu'il a fait des fautes, c'est une honte qui ne le rend pas interdit. Il a une adresse admirable à la dissimuler. Il ne fait jamais de reparties désobligeantes et se défend si bien que la raillerie tombe toujours sur quelque autre. Il cite Caton et ses sentences latines. Depuis qu'il a lu le Galathée (petit livre de civilité puérile et honnête), il remarque parfaitement toutes les fautes qu'on fait contre la civilité et la bienséance... Tout le monde admire sa dévotion à l'Église et sa sagesse en compagnie. Il a donné à ses valetz des noms plaisans, mais qui leur sont à tous fort convenables. S'il s'est passé quelque chose de ridicule parmy ces gens-là, il le raconte fort agréablement. Il employe bien tout le temps que je lui laisse pour sa récréation. Mais sitôt que je l'appelle à l'estude, il la quitte sans regret. Il possède certainement tout ce qu'il a appris et si sa mémoire se fortifie comme elle a commencé il n'y aura pas son pareil. Il retient déjà facilement deux ou trois sentences ou vers latins qu'on luy dit en se couchant... je puis assurer à Votre Altesse que Mgr le Duc sera quelque chose de rare. » Il n'avait que sept ans et demi au moment où Bourdelot parle ainsi de lui. Notez aussi qu'il étudiait l'allemand. Son père s'était mis à l'Italien au sortir du collège; mais il voulut que son fils commençât plus tôt que lui-même l'étude d'une langue étrangère.

Les péripéties de la Fronde, après avoir jeté le jeune duc de ville en ville le firent arriver à Namur. C'est là qu'il reprit le cours de ses études. Quatre cents à cinq cents élèves, tous externes, composaient la population du collège, sous la direction des Pères de la compagnie de Jésus. En 1653, il y entra en troisième, en classe de *syntaxe*. Quatre-vingt-dix-sept condisciples l'y attendaient: fils de bourgeois, de commerçants, de hoberaux, presque tous roturiers. Condé ne voulut pas que son fils fût élevé autrement qu'il ne l'avait été lui-même et l'enfant dut subir cette promiscuité. Il n'y eut pas des succès faciles. Voici une lettre qu'il écrit à son père le 12 mars 1654 : « Monsieur, ayant composé pour les places, je n'ay pas voulu manquer de me donner l'honneur de vous escrire et de vous envoyer mon thème. Je vous prie de croire, monsieur, que j'y ay apporté toute la peine que j'ai peu, tant pour vous satisfaire que pour tâcher d'avoir une meilleure place dans la classe, que je n'ay eu jusques à présent : je ne suis pourtant monté que de trois places, à cause d'un mot que j'ay mis, et que vous verrés, monsieur, quand vous prendrés la peine de lire mon thesme. »

Il faut remarquer au sujet de cette lettre qu'elle est écrite en français. Le prince de Condé n'avait jamais écrit à son père qu'en latin. Faut-il voir dans ce relâchement une preuve de l'affaiblissement des études, ou bien est-ce un rayon de politesse naissante? Néan-

moins la méthode d'éducation n'a pas changé. Les thèmes, qui, selon J.-J. Rousseau, sont la croix des enfants, n'ont pas perdu de leur importance; mais les solécismes et les barbarismes y sont peut-être plus nombreux et plus criants, comme : *Jésus* au lieu de *Jésu* au génitif, *sciat* avec le subjonctif, *cecidet* pour *cecidit*, *Magis Constantius*, *Sancteritu*, *incepe*, *cubisset*, *obiret* temps impropres et autres *lapsus calami*. En seconde, en rhétorique, ses succès ne furent guère plus brillants. Ses études d'humanités s'achevèrent ainsi. Elles s'étaient poursuivies avec une honnête médiocrité.

Le 27 octobre, le duc d'Enghien quittait Namur pour le collège d'Anvers, où il y avait une classe de philosophie. Son admission dans cet établissement souleva des difficultés de la part des docteurs de Louvain. Elles furent aplanies et le duc continua ses leçons. Comme à Namur, il était externe et logeait en ville avec les domestiques de sa maison. « M. le duc suivait-il avec beaucoup d'entrain classes et *cercles*, *sabbatines* et *menstruales* du *scolasticat?* » Il est permis d'en douter un peu. « Le contrôle pour nous est d'autant plus difficile qu'en général les élèves n'écrivaient guère. Après la leçon du professeur recueillie plus ou moins sous sa dictée, on se contentait de rédiger le cours d'après ses notes. On ne se livrait en somme à aucun travail bien personnel de plume et l'on ignorait presque l'usage des dissertations. »

Entré en philosophie à treize ans et quelques mois (octobre 1656), il soutint ses thèses de logique avec plus d'éclat qu'on ne s'y serait attendu. L'assistance fut des plus brillantes, son père était présent. L'année suivante, il subit sa dernière épreuve, de *Universa philosophia*. Le prince de Condé y était encore et les applaudissements qu'y reçut son fils lui furent une consolation dans le tracas et le déclin de sa fortune.

III

Le duc de Bourbon, petit-fils de Condé, fut, par décision de son grand-père « jeté dans les escholes communes », et confié aux Jésuites.

Ce fut le collège de Clermont à Paris qui eut l'honneur de façonner ce troisième prince. Les études n'y étaient pas différentes de celles de Bourges ou de Namur : c'étaient les mêmes exercices. Des récitations de leçons, des explications d'auteurs latins et grecs dans les classes qui les comportaient, des assauts, des luttes, des disputes de places piquaient l'émulation des élèves. L'éternel thème, des versions latines, des vers latins à partir de la quatrième, des vers grecs réservés à la seconde et à la rhétorique; des compositions en prose latine, en seconde et en rhétorique, des épigrammes, des énigmes assouplissaient ces jeunes esprits. Dans les deux derniers mois de l'année, il y avait des *Affiches*, c'est-à-dire une exposition publique d'ouvrages livrés à l'examen des gens du dehors : tels étaient, avec les répétitions de tragédies, les jeux qui coupaient la besogne journalière.

Les Jésuites les plus renommés par leur savoir et leur esprit faisaient la gloire de la maison, ils y attiraient la jeunesse la plus brillante du siècle. Une discipline rigoureuse maintenait l'ordre parmi les pensionnaires, les externes, les *scholastiques*, jeunes prêtres destinés à la Compagnie de Jésus, et les précepteurs. Tout le monde connaît le collège de Clermont, qui prit en 1682 le nom de Louis-le-Grand. Au temps qui nous occupe, trois cent dix pensionnaires y trouvaient asile, avec cent cinquante-quatre personnes de service, domestiques ou gouverneurs. Les externes étaient en nombre double des pensionnaires. Ils demeuraient dans leurs familles, ou ils louaient un logement pour eux et pour leurs gens. Ce grand nombre de personnes de toute sorte admises dans l'intérieur du collège n'était pas toujours sans danger. Au temps de Louis XIII, un précepteur de deux frères avait pour industrie de voler les manteaux des passants, et il enfermait ces dépouilles dans une chambre où ses deux élèves finirent par les découvrir. Tout ce monde vivait entassé dans les quatre étages de la cour d'honneur. On ne se préoccupait guère du logement. Les pièces destinées aux écoliers et aux maîtres, qu'on pouvait naguère voir encore, rendent aujourd'hui inconcevable que l'on ait pu y loger tant de monde. Rien n'y faisait, et la prospérité croissait de jour en jour; un nouveau bâtiment fut bientôt rempli. Les pensionnaires, qui en 1673 n'étaient que de trois cent dix, s'élevaient à près de cinq cents en 1677.

Ce ne fut pas dans cette fournaise que le père du duc de Bourbon lança son fils. Il était externe, il logeait au petit Luxembourg. Il y avait une maison toute formée. Deux fois par jour il se rendait au collège. Quand il fut temps pour lui de faire des études hors de sa famille, en 1676, il suivit un petit cours préparatoire, et le 11 octobre 1677, il entra en cinquième; il venait d'avoir neuf ans.

Il ne se distingua jamais par son zèle. Les deux Jésuites chargés de veiller sur son travail, les pères Alleaume et du Rossel, sont obligés de se contenter des témoignages assez médiocres rendus par ses professeurs. Le thème surtout ne lui sourit guère. Les doléances de ses maîtres sont souvent répétées à ce propos. Quelque soin qu'on prenne de réveiller sa négligence, il ne donne du travail que par accès. Ses indispositions sont fréquentes, le travail est souvent interrompu, le docteur Bourdelot, qui le soigne, « le plus fieffé charlatan de l'entourage », s'en mêle et prolonge les absences. Bref, les thèmes n'avancent pas [illegible]

[illegible] *... venusate est ... affligeres*, *Philosophiam studuisti*, — *quo praeclarius* pour *Quo praeclarior*, *Suadere*, au lieu de *ad persuadendum*, — *te adulei*, voilà des fautes criantes qui pourtant n'empêchent pas le père Alleaume d'écrire au prince de Condé, toujours en peine sur cet écolier, que son thème des petits prix de fin d'année « ne fut pas méchant ». C'est le vers latin qui le passionne. Les énigmes lui sont heureuses ; en troisième, il reprend dans l'*affiche* d'un camarade un vers de cinq pieds. Enfin l'on fait ce qu'on peut pour trouver à le louer. Aux actions publiques, c'est à lui que s'adressent les éloges de la *Gazette*, et le rédacteur du *Mercure*, Donneau de Vizé, oublie ministres, chanceliers, présidents, chevaliers et officiers pour ne voir que le duc de Bourbon, qui, « dans un âge peu avancé, laissait déjà paraître un esprit très pénétrant, un génie propre aux grandes choses et un mérite qui ne le distingue pas moins que sa haute qualité ».

Les deux années de logique et de physique le trouvèrent fort disposé à bien faire. Une philosophie en latin et philosophie scolastique, « vrai phantosme à effrayer les gens », loin de le rebuter, éveillèrent chez lui des facultés propres à l'y faire réussir. Il écrit à Condé : « Les Pères sont assez contents de moy. J'ai argumenté plusieurs fois en classe, et le père Martineau a dit que j'avois bien argumenté. » De fait ils ne le laissent pas chômer. Malgré de légères maladies, il ne perd pas son temps. Son maître le fait donner en classe, dans les répétitions du jour et dans les actions solennelles. Sans doute il ne s'astreint pas plus que les plus riches de ses condisciples à recopier le résumé du cours qu'on lui dicte. Nous voyons en effet qu'il est porté une somme de 220 livres au nommé Gaillard « pour avoir écrit pendant deux ans le cours de philosophie pour Mgr le duc de Bourbon ». Mais les argumentations n'en sont pas moins vives, les *concertations* n'en sont pas moins ardentes, les exercices pas moins heureux. « Ses épreuves sur la logique eurent lieu le lundi 29 mars, la matinée et l'après-midi. » L'assistance fut des plus brillantes. Les Pères des trois maisons de Paris, Lamoignon, de Broglie, Roberty y vinrent. « Bourbon ouvrit la dispute le soir et proposa son argument contre le petit marquis de Broglie, qui soutenait sur la relation à savoir quelle est la distinction qu'on doit mettre sur le fondement et le terme de la relation... Comment la relation est distinguée de ses parties, et autres choses pareilles. » Mis en verve, Bourbon recommence le 3 avril à la Sabbatine du petit Amelot de Chaillou, « mieux qu'il n'avait fait » ; il cherchait à prouver « que Dieu ne devait pas être mis dans la catégorie de la substance, et que le nom de substance convenait à Dieu d'une autre manière qu'aux créatures ».

Le vieux Chaillou et les gens de robe, présents en grand nombre, furent ravis. Les Pères notèrent cependant que le duc de Bourbon n'avait pas mis tout le feu désirable.

Une année de physique complétera ces études du collège. Il y aura gagné une agilité merveilleuse de discussion ; il s'est meublé l'esprit de *distinguo*, sans avoir acquis par ces exercices autre chose peut-être qu'une mémoire facile et sans s'y être formé à la réflexion. C'est le refrain de ses maîtres, c'est le faible de leur méthode. « On continue à apprendre quelquefois sa carte », et l'on n'a aucune peine dès qu'il ne s'agit que de concevoir ; l'affaire est d'avoir une application constante à se servir de ce qu'il a très bien conçu. Cette observation est de 1681. En février 1682, l'on n'a guère lieu d'être plus satisfait : « La géographie, la sphère et autres études semblables ne font nulle peine ; mais dès qu'il faut penser avec une application exacte et qui demande la réflexion, c'est ce qui nous désole. »

Il est vrai que le prince n'avait que quatorze ans ; c'est égal, le système semble ici être en cause. C'est le psittacisme substitué à un enseignement plus réfléchi. On pense malgré soi à tous ces élèves qui n'avaient ni les leçons, ni les excitations des maîtres ; qu'en devait-il résulter pour eux de ce système de bourrage ? Les sujets d'élite formés *ad pompam et honores* ne doivent pas nous aveugler sur les autres. N'étaient-ils pas exposés à emporter dans une tête creuse des phrases jolies et retentissantes, des arguments plus prétentieux que solides ? Ne devaient-ils pas prendre le raisonnement pour la raison ? La Bruyère mis auprès du duc de Bourbon ne sera pas de trop pour affermir ces données un peu flottantes.

Le collège avait fait son œuvre, les principes religieux n'avaient pas été négligés. Le cœur chez le duc de Bourbon ne paraît pas avoir été touché. C'est le cœur qui fait tout. Un naturel farouche le gâta. Saint-Simon dit de lui : « Il avait de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente éducation, de la politesse et des grâces même, quand il voulait. mais il voulait très rarement... Sa férocité était extrême et se montrait en tout. C'était une meule toujours en l'air qui faisait fuir devant elle, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, et des chansons qu'il savait faire sur-le-champ qui emportaient la pièce et ne s'effaçaient jamais. »

Reconnaissons en lui ce goût passionné, que dès la troisième, il montrait pour les vers et l'heureux tour de plaisanterie que son père savait donner aux aventures de ses gens. C'était un signe de la race, un germe qui devait se développer en lui ; la belle éducation qu'il avait reçue n'avait fait que substituer une autre langue sans amollir l'amertume du fond original.

Il faut savoir gré au père Chérot d'avoir groupé ces trois éducations princières. On voit bien en quoi

elles diffèrent du système de nos jours. Elles font honneur aux soins et au dévouement des précepteurs adonnés à leur tâche, et à la famille des Condé qui conserva la permanence de rares qualités dans le grand-père, le fils et le petit-fils. C'est un livre intéressant parce qu'il nous fait pénétrer dans la connaissance détaillée et intime d'un temps fécond en grands hommes. Les documents dont il abonde sont précieux. On trouvera qu'ils sont peut-être un peu touffus. Élagués par des mains plus sobres, ils rendraient certaines pages moins lourdes. Çà et là des tours de phrase un peu trop archaïques, de rares fautes qu'on peut attribuer aux typographes font dresser l'oreille au lecteur sans diminuer son estime pour l'auteur. Il augmentera avec fruit la Bibliothèque des Pères de la Compagnie de Jésus.

Ch. G[illegible].

LES MILLIONNAIRES AMÉRICAINS (1)

La richesse nationale des États-Unis en 1896 a été évaluée, par des statisticiens et des économistes experts en la matière, à la somme d'environ soixante-seize milliards de dollars (380 milliards de francs). Les principaux détenteurs, à l'heure actuelle, de ce prodigieux trésor, doivent sourire de pitié en lisant la description des merveilles du fameux caveau d'Aladdin, et se dire que leur lampe magique, le travail et l'âpreté au gain, les a mieux servis que celle du conte oriental. Les millionnaires américains, en tant que classe, ne sont ni un danger ni un fléau pour la nation. Ils ne se sont pas enrichis en appauvrissant la masse du peuple. Le trait distinctif qui se retrouve chez presque tous ces modernes Crésus, comme sans doute chez tous les hommes s'élevant par un moyen quelconque — autrefois les armes, aujourd'hui les dollars — à une suprématie incontestée, c'est le désir de fonder une famille ayant ses coutumes propres, ses traditions commerciales ou industrielles, ses lois auxquelles tous les membres sont tenus d'obéir aveuglément, sa généalogie qui remonte à l'ancêtre illustre, c'est-à-dire à celui qui est arrivé à New-York nu-pieds, sans un sou en poche, a été débardeur sur les quais de Saint-Louis ou casseur de pierres en Californie, et qui est mort « valant » déjà plusieurs millions de dollars.

La plus célèbre de ces familles est assurément celle des Vanderbilt, dont le fondateur, l'homme qui « fit » les premiers millions, le commodore Vanderbilt, naquit il y a juste un siècle. Dès l'âge de six ans, il lui fallut songer à se tirer d'affaire et, ma foi, il s'en tira si bien que, dix ans plus tard, outre son premier capital, la foi en sa fortune future, il en possédait un autre plus palpable, c'est-à-dire cent dollars bien comptés. Avec cet argent, il fit l'acquisition d'un petit bateau et transporta des légumes au marché de New York. A vingt ans, il se maria ; il continua l'entreprise des transports, tandis que sa femme tenait un hôtel, et la fortune vint si rapidement, qu'après trois ans de mariage, le couple Vanderbilt valait déjà 10 000 dollars. A soixante-dix ans, le commodore se voyait à la tête d'une fortune de soixante-dix millions de dollars. Heureux spéculateur, heureux époux, il ne pouvait prétendre au titre d'heureux père, car son fils aîné lui causait de très gros chagrins. Non pas que William H. Vanderbilt fût un dissipateur, un mauvais sujet faisant danser les millions du papa ; ce n'eût été que demi-mal, et sans doute le commodore se serait dit philosophiquement qu'il faut que jeunesse se passe, mais non : le garçon était stupide, paresseux, ignare, sans énergie, sans intelligence, sans ambition ; aussi l'avait-on relégué dans une ferme éloignée et jamais, même dans le cercle de famille, il n'était question de lui. Or, un jour, le garçon stupide, alors âgé de quarante-trois ans, « souffla » une affaire superbe à son vieux finaud de père, et du coup gagna un demi-million de dollars. Ce fut le plus beau jour dans la vie du commodore. William fut rappelé de l'exil et placé à la tête de la maison. La vie paisible de la ferme l'avait transformé : c'était à présent un travailleur infatigable, aux idées lucides, aux nerfs d'acier. Dix ans après la mort de son père, il avait doublé le « capital Vanderbilt », et à sa mort, il laissa à ses huit enfants une fortune de 200 millions de dollars (soit un milliard de franc tout rond). Son fils aîné, Cornelius, reçut pour sa part 59 millions de dollars, William K. 57, et chacun des six autres enfants 12. La veuve eut, sa vie durant, une rente annuelle de 200 000 dollars et la jouissance de la demeure familiale. Aujourd'hui la fortune totale des Vanderbilt s'élève à plus de 400 millions de dollars (2 milliards de francs). Il faut reconnaître à l'honneur de ces heureux du monde qu'ils ont conservé, avec le respect de l'ancêtre, ses traditions d'ordre, de travail et de libéralité. Chacun des membres de la famille, dépouillé de ses millions, serait en état de devenir l'artisan d'une fortune nouvelle. Par leur énergie et leur esprit d'initiative, ils ont largement contribué au développement de la prospérité nationale ; ils ont, il est vrai, amassé des millions, mais ils n'ont pas enfoui dans leurs coffres cette gigantesque fortune ; ils l'ont fait et ils la font encore fructifier pour le bien commun. Enfin leur charité est inépuisable. Au vu et au su de tous, ils ont donné environ dix millions de dollars ; mais leurs libérali-

(1) D'après le *[illegible] Magazine* [illegible] 189[illegible].

tés privées s'élèvent à une somme bien plus considérable.

La fortune des Astor doit son existence au cerveau d'un homme et au développement d'une grande ville ; car ici, en quatre générations, l'ancêtre, John Jacob Astor, a été le seul [illegible]. Il y a 110 ans, dégoûté de son métier de garçon boucher à Waldorf, il alla chercher fortune au nouveau monde. Sur le vaisseau il lia connaissance avec un vieux marchand de fourrures, qui l'initia aux secrets du métier et aux ruses des Indiens, les principaux pourvoyeurs à cette époque. Il s'établit à New-York, épousa Sarah Todd, femme énergique et économe, qui lui fut une auxiliaire précieuse dans son commerce. Les débuts furent difficiles, mais le couple vivait d'une façon modeste, presque sordide, et ne ménageait pas ses peines. Dans un pays neuf, l'activité et la sévère économie trouvent presque toujours leur récompense comme la vertu dans les anciens romans. En quinze ans, John et Sarah avaient accumulé une fortune de 250 000 dollars, ce qui fait, ne l'oublions pas, 1 250 000 francs. Une heureuse spéculation dans les fonds d'État doubla ce capital encore modeste et le tout fut consacré à l'achat d'immeubles à New-York. La ville s'agrandit sans cesse et la fortune des Astor suivit la même progression. Les héritiers de John Jacob n'eurent qu'à laisser aller les choses et à demeurer fidèles au principe transmis par le grand « *money maker* » : « Ne jamais vendre de propriétés, avec l'excédent des revenus en acheter de nouvelles, maintenir les anciennes en bon état de réparations ». William Waldorf Astor, le chef actuel de la famille, possède la plus grosse part des « millions Astor », les quatre cinquièmes environ ; c'est-à-dire qu'il vaut, suivant l'expression typique de ses compatriotes, la bagatelle de 4 à 500 millions de dollars.

Dans l'opinion populaire, la Californie a toujours été la terre classique de l'or, le pays où les millions poussent comme autre part le chiendent ou la folle avoine. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de trouver une certaine teinte romanesque à l'histoire de presque tous les millionnaires californiens. Ils sont nombreux ; mais un groupe, celui des constructeurs du chemin de fer du Pacifique, pourra donner une idée de la classe tout entière. En 1849, quatre pauvres diables : Stanford, Crocker, Hopkins et Huntington, furent emportés vers l'Ouest par ce qu'on a appelé le courant de la fièvre de l'or (*gold fever tide*). Comme mineurs, ils réussirent médiocrement ; cependant Stanford s'était élevé au poste de gouverneur de l'État de Californie quand fut conçue l'idée d'un chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique. Quelques années après, le Congrès résolut d'aider ceux qui seraient assez hardis pour s'attaquer à la réalisation de ce gigantesque projet et garantit un subside de 16 000 dollars le mille en plaine et de 48 000 dollars dans les parties montagneuses. A cela s'ajoutaient la concession de territoires immenses, comme rémunération du travail.

Les quatre hommes virent là « des millions à faire » ; ils conclurent une association et chacun se chargea d'un quart déterminé de l'entreprise totale. Stanford eut pour sa part la construction de 530 milles qu'il acheva en 293 jours, bien qu'en certain endroit cent milles seulement de la voie ferrée engloutirent, assure-t-on, plus de 20 millions de dollars. Sans un sou vaillant en 1850, ces pionniers de l'industrie se trouvèrent, leur entreprise achevée, posséder à eux quatre une fortune de 200 millions de dollars. Leland Stanford a fondé une université à la mémoire de son fils unique, mort il y a une dizaine d'années, et il l'a dotée d'une façon princière : un capital de 14 millions et trois fermes valant ensemble 6 millions de dollars. Deux de ses anciens associés Hopkins et Huntington habitent de véritables palais dans la 5e avenue, à New-York : c'est dire qu'ils possèdent l'un et l'autre un nombre respectable de millions. Enfin la seconde génération des Croker est représentée par des hommes intelligents et énergiques qui n'ont pas laissé improductifs les millions trouvés dans l'héritage paternel.

On se rappelle le bruit mené tout récemment autour du fameux syndicat des pétroles, *Standard Oil Combination*, qu'on accusait de vouloir accaparer la production du monde entier pour faire la loi sur le marché. L'idée qu'on se faisait de la puissance du syndicat était évidemment exagérée ; néanmoins, il faut bien le dire, cette puissance est colossale et serait périlleuse sans la concurrence des pétroles russes. Vers 1866, cinq jeunes gens de la petite cité de Cleveland (Ohio), tous relativement pauvres (le capital qu'ils purent réunir ne s'élevait pas à 5 000 dollars) « sentirent qu'il y avait des millions dans le pétrole ». Sans jeu de mots, c'était faire preuve de flair, car aujourd'hui les cinq hommes valent ensemble 600 millions de dollars, et ils ne semblent pas prêts à s'arrêter en si beau chemin. En mai dernier, la Standard a distribué à ses actionnaires 10 millions de dollars, soit un dividende de 10 p. 100. La tête et l'âme de cette gigantesque entreprise est M. John D. Rockefeller, bonhomme à la face rubiconde et joviale, à l'œil vif, aux manières engageantes, qui n'a rien en lui du « cupide accapareur » classique. Il s'est constitué le protecteur de l'Université de Chicago, et déjà 7 millions de dollars ont passé de sa poche inépuisable dans les caisses des diverses facultés.

Malgré la juste réprobation qui s'attache au nom de Jay Gould, on ne peut se défendre d'une certaine

admiration pour cet homme qui, simple garçon de ferme, s'instruisit sans le secours d'aucun maître, amassa sou à sou un petit capital, si bien que le jour vint où, avec une audace inouïe, il sauta à la gorge des géants de la spéculation et les étrangla net. Pour l'étude de cette physionomie curieuse, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à l'article de M. de Varigny, qui a paru ici même (1) au lendemain de la mort du fameux financier, d'autres disent du fameux bandit. Jamais créature humaine ne présenta en elle plus de contradictions : cruel, vindicatif, sans pitié pour les victimes de ses spéculations effrénées, ne reculant devant aucun moyen, si déloyal qu'il fût, pour ruiner un concurrent gênant, le sinistre personnage de Wall Street pouvait vraiment être dit sans cœur et sans entrailles. Un cœur battait pourtant sous l'enveloppe de bronze, et sorti de cet antre, où les pleurs et les malédictions des misérables semblaient se convertir en millions, le châtelain d'Irvington devenait le plus aimant des époux et le plus tendre des pères. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un coup d'œil de vautour, d'un flair de limier, il était d'une ignorance risible pour tout ce qui n'avait pas trait de près ou de loin aux affaires financières. Son intelligence supérieure, plus encore que son indomptable énergie, l'avait fait sortir vainqueur du combat de la vie et pourtant il ne discerna jamais la vraie cause de l'ostracisme qui pesait sur lui : il se disait que le monde lui reprochait sa basse extraction, tare indélébile à ses propres yeux. Il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, valant malgré tout 75 millions de dollars en dépit du proverbe qui veut que bonne renommée vaille mieux que ceinture dorée. Sa fortune fut partagée également entre ses six enfants. Cependant l'aîné, George J. Gould, reçut en sus de sa part 5 millions de dollars, pour services exceptionnels rendus pendant les dernières années de la vie de son père. Nous trouvons ici un exemple des lois strictes régissant la famille et qui tendent de plus en plus à se généraliser dans cette ploutocratie américaine : au fils aîné appartient l'administration générale de la fortune ; aucun enfant ne peut instituer d'autres héritiers que ses propres enfants ni même se marier sans le consentement de la majorité de ses frères et sœurs.

Les millions de J. Pierpont Morgan sont le fruit d'une carrière commerciale et financière foncièrement loyale, et il est à propos d'opposer ce nom, aussi avantageusement connu à Londres qu'à New-York à celui tristement célèbre de Jay Gould, pour prouver qu'une fortune peut tout aussi bien être édifiée sur la mise en valeur des fonds publics que sur leur dépréciation éhontée. J. S. Morgan, le fondateur de la maison, fut d'abord valet de ferme, comme Gould, puis commis dans une maison de nouveautés, enfin commis dans une banque. A l'âge de trente-huit ans, quelques économies réalisées à force de travail et de privations lui permirent d'ouvrir à Boston une maison de commerce qui compta bientôt parmi les plus importantes de la république. A quarante-trois ans, au cours d'un voyage à Londres, il fit la connaissance de George Peabody. Celui-ci fut tellement frappé par l'activité et l'intelligence de Morgan qu'il lui offrit de l'associer dans sa maison de banque. A la mort du grand philanthrope, à la firme George Peabody et Cie fut substituée celle de J. S. Morgan et Cie. M. Morgan demeura quelques années à Londres et pendant ce séjour il s'efforça, non sans succès, d'augmenter le crédit des États-Unis. A son retour en 1877, ses collègues de la haute finance, en reconnaissance des services rendus, lui offrirent un banquet où, dit-on, les convives présents représentaient une richesse globale de 1 milliard de dollars ! Il mourut en 1890 à Monte-Carlo, laissant dix millions de dollars à son fils Pierpont, déjà possesseur d'une honnête fortune personnelle et qui, à l'heure présente, vaut de 70 à 80 millions de dollars.

La Compagnie parisienne des omnibus, si fière de son monopole dont elle use et abuse, doit pourtant regarder d'un œil d'envie l'omnipotent Charles T. Yerkes, le roi des tramways. Ce Yerkes perdit jusqu'à son dernier dollar dans la panique qui suivit le grand incendie de Chicago : il ne se découragea pas pour si peu. Avec quelques milliers de dollars que lui prêta un ami, il entreprit de faire une nouvelle fortune. Et il la fit : il vaut aujourd'hui quinze millions de dollars et à la fin de cette année il ira habiter sa nouvelle demeure de la 5e avenue, à New-York qui coûte, clef sur la porte, net trois millions de dollars. Il a donné récemment 500000 dollars pour construire le télescope qui sera le plus grand du monde. Sa galerie de tableaux est une des curiosités de New-York. Comment s'y prit ce magicien pour faire ainsi sortir de terre les dollars par millions ? Cela peut se résumer en deux mots : il eut une idée — il travailla. L'idée, ce fut que le temps de la traction animale, pour les transports publics, était passé et que beaucoup de tramways, exploités à perte, deviendraient une source de profits considérables, si la traction mécanique pouvait être substituée à l'ancienne. Dans ce domaine, comme précédemment dans celui de la lumière, la fée Électricité opéra des prodiges. Quant au travail, il fut effrayant : tous les jours, y compris les dimanches, Yerkes, était à son bureau à six heures du matin. On prétend qu'un homme ne peut se bien porter en travaillant plus de soixante heures, d'aucun vont jusqu'à dire quarante-huit heures, par semaine. L'opiniâtre Yankee a travaillé pendant plus de

(1) Voyez la *Revue* du 18 févr. 18[illegible]

dix ans à raison de cent dix heures par semaine, d'un labeur acharné, fiévreux, exigeant une tension d'esprit de tous les instants, et il se porte aujourd'hui comme le pont de Brooklyn. Lorsque la fortune commença à sourire à M. Yerkes, il invita à un dîner ses anciens créanciers, — lors de la catastrophe qui avait englouti sa première fortune il était agent de change, — et chaque convive trouva sous son assiette un chèque représentant la valeur de la dette primitive, augmentée des intérêts composés à six pour cent. Et pourtant, en droit strict, le roi des tramways ne devait plus rien : le *Bankrupt Act* l'avait mis depuis longtemps à l'abri des poursuites.

Nous citerons encore pour mémoire Phil Armour l'archi-millionnaire charcutier, boucher, spéculateur en grains, directeur de compagnies de chemins de fer, capitaliste universel, qui a sous ses ordres un personnel plus nombreux que celui d'un ministère, divisé en cinq départements, à la tête de chacun desquels se trouve un directeur aux appointements de 20 000 dollars; Pullman, le « roi des sleeping-cars », fameux, même en Europe; James J. Hill qui, d'humble débardeur sur le wharf de Saint-Paul, Minnesota, s'est élevé à la valeur de 70 millions de dollars; les quatre « rois de Bonanza », Flood, O'Brian Mackay et Fair, qui faillirent dix fois mourir de faim au Golden Gate (Californie), avant de tomber sur le fameux filon du Bonanza, d'où ils tirèrent de l'or et de l'argent pour 200 millions de dollars; Tommy Cruse, autre aventurier et mineur heureux, qui passa en quelques années de l'extrême misère à la fabuleuse richesse et invita à sa noce tout Montana : on croira sans peine que nul ne manqua à l'appel et la population mâle du district se grisa de telle façon qu'il fallut huit jours pour la remettre sur pied, en état de travailler; Daniel B. Fayerweather, le petit ressemeleur de bottes, lequel, obligé de quitter son échoppe à cause de la « colique des cordonniers » qui le torturait, parcourut à pied tout le Sud, et mourut le plus grand marchand de cuirs de l'Amérique, laissant par testament un million et demi de dollars à distribuer entre vingt collèges, un demi-million entre quatorze hôpitaux, et six millions entre ses héritiers.

Mais même une simple énumération exigerait des pages entières, et deviendrait bientôt fastidieuse. Ils sont trop... On évalue leur nombre à 4 000 environ, ce qui fait pour chaque individu de la classe une moyenne de dix millions de dollars. Arrêtons-nous le vertige nous prend. A force d'aligner les millions et les millions de dollars, nous finirions par nous imaginer — illusion dangereuse! — que le Pactole découle de notre plume. Quelques réflexions que nous suggère en terminant Americanus, à qui nous empruntons les renseignements ci-dessus sont bien faites, heureusement, pour ramener nos idées dans le sentier de la saine raison et de la philosophie. Tout d'abord, nous remarquerons que même l'adorateur par excellence du veau d'or, ce Yankee, qui fixe la « valeur » d'un homme d'après le nombre de millions qu'il a au soleil ou en caisse, avoue pourtant qu'un tel homme ne possède plus les millions, mais que les millions le possèdent. Nous réfléchirons ensuite que, s'il est faux de voir dans la richesse la compagne inséparable de la perversité, de la mollesse ou de la dépravation, — l'exemple d'une foule de millionnaires américains unissant une rare énergie, une probité austère et une générosité sans borne est là pour prouver le contraire, — la richesse par elle-même n'en est pas moins un élément destructeur et corrupteur, au même titre peut-être que la misère.

Enfin nous nous demanderons si ces Crésus sont heureux au milieu de leurs millions et nous devrons répondre : oui, dans un sens, non, dans un autre. Ils sont heureux surtout parce qu'ils peuvent satisfaire les moindres désirs, les moindres caprices de la femme et des enfants qu'ils adorent; ils sont heureux par le contraste entre leur situation présente et les luttes, les déboires, les angoisses du passé, — nous parlons ici des « *self made* » millionnaires, les seuls intéressants du reste à nos yeux, — mais les chagrins, soyons-en persuadés, ne leur sont pas épargnés plus qu'aux autres mortels. Ils changent peu de chose eux-mêmes à leur ancienne manière de vivre; mais la génération nouvelle a d'autres aspirations, la femme et les filles partent en chasse de nouvelles relations et trouvent bientôt que le mari, le père, est à peine « de leur monde »; les fils courent à leurs plaisirs, et le cercle de famille est brisé. « J'ai vu de près beaucoup de millionnaires », conclut Americanus, « et je puis affirmer qu'il en est fort peu qui ne regrettent l'ancienne vie simple et tranquille dans l'humble home, alors qu'un mirage même de millions n'avait pas encore apparu à l'horizon de leur vie.

G. Abt.

D'après *Americanus, Cosmopolitan Magazine.*

LE FÉMINISME A L'UNIVERSITÉ DE ZURICH

Lorsqu'au Congrès féministe international, en avril dernier, une déléguée finlandaise a osé dire qu'il existait des relations de bonne camaraderie entre les jeunes gens et les jeunes filles de son pays, où la coéducation est déjà établie, on a souri. L'expérience était faite dans des pays lointains, en Amérique, en Finlande. Sans doute, mais elle l'est aussi pour ainsi dire aux portes mêmes de la France, en

Suisse, à Zurich, où existent déjà des rapports de camaraderie entre les deux sexes.

Beaucoup de touristes connaissent Zurich, cette charmante ville blanche, moitié perchée sur une colline, moitié étendue dans la vallée, autour de ce beau lac, dans un splendide décor de lointaines montagnes. Beaucoup la connaissent pour être belle et avenante, peu savent que c'est une ville de travail, où se poursuit une œuvre des plus intéressantes : la coéducation des sexes dans l'enseignement supérieur. Zurich se divise en deux parties nettement distinctes : la ville basse, centre du commerce, quartier des étrangers, quartier aussi de la bourgeoisie qui est en même temps à tous les points de vue ultra-conservatrice; et la ville haute, groupée autour de l'hôpital cantonal, des laboratoires et des grands bâtiments du Polytechnique. C'est ainsi qu'on appelle la très remarquable école où se donne l'enseignement scientifique supérieur. — L'Université proprement dite, d'une apparence extérieure beaucoup plus modeste, en occupe une aile.

Cette ville haute, toute neuve, toute pleine d'air et de lumière, avec un horizon admirable, teinté — les jours de sirocco — de bleu et de jaune violents, ce « quartier latin », tout en villas entourées de jardins, de maisons bourgeoises à balcons, semblables à des volières, est habité par les professeurs du Polytechnique, par ceux de l'Université et une jeunesse universitaire des plus cosmopolites. Vous y trouvez de tout; le Polytechnique est principalement fréquenté par des étrangers : Autrichiens, Grecs, Bulgares, Roumains, Italiens et Américains : à l'Université les éléments slave, suisse et allemand se contre-balancent à peu près. Les Français forment une infime minorité, mais presque chaque Suisse sait le français.

La ville basse, avouons-le, n'est pas tendre pour la ville haute, surtout pour l'étudiante. Sans doute, les autorités du lieu, le Recteur, le Sénat, les professeurs pris *in corpore* ont reconnu à la femme qui désire étudier à Zurich, tous les droits universitaires: elle suit les mêmes cours que les jeunes gens, s'assied sur les mêmes bancs, subit les mêmes examens, obtient les mêmes grades, elle est *civis academicus* pour de bon. Mais si l'Université ne fait pas de différence entre l'étudiant et l'étudiante, la ville basse ne s'en fait pas faute. Elle trouve très bien que le jeune homme fasse son éducation scientifique, mais devant la « femme émancipée », devant la femme libre et instruite, elle se raidit et se drape dans sa vertu bourgeoise...

Et ce n'est pas seulement le patricien zurichois qui se défie de l'étudiante, et qui n'aime guère lui ouvrir la porte de sa belle maison à souvenirs historiques; mais il y a aussi des membres du corps enseignant même, qui n'admettent ce nouveau type qu'avec une certaine réserve.

Eux aussi feront leur devoir vis-à-vis de l'étudiante, scrupuleusement; ils se montreront parfaits pour elle, dès qu'il s'agit de questions scientifiques, de choses du métier; ils seront avec elle ni plus, ni moins polis qu'avec les étudiants. Mais en société, ils ne l'aborderont pas; dans un bal, même académique, ils ne la salueront pas, ne la présenteront pas à leur femme; bref, ils n'auront pas de relations personnelles avec elle, parce que... eh bien, tout simplement parce que la « bonne société » de Zurich n'a pas encore admis l'étudiante, et que ces professeurs ne tiennent pas à braver les préjugés de la ville basse. Le problème moderne que l'étudiante représente, et qu'elle cherche à résoudre, ne frappe pas ces hommes, ou s'il les frappe, il les embarrasse aussi, et ils s'en tirent par une politique d'autruche.

Il est d'ailleurs très amusant et très instructif d'observer comment chaque professeur à l'Université se place en face de cet obstacle, l'étudiante. La question de principe, je l'ai déjà dit, a été tranchée une fois pour toutes; mais il faut encore que chacun, personnellement, s'accommode de cette décision, de cette égalité des sexes devant la science. Or il y a là des détails de forme qui en disent long, et équivalent à toute une profession de foi. Ainsi la façon dont le professeur s'adresse à son auditoire mixte est des plus significatives. Un de mes maîtres, ouvrant la porte avec fracas et escaladant la chaire à pas de géant, criait, dès l'entrée : « Mes honorés assistants », formule courante dans les pays de langue allemande, qui permet d'escamoter la difficulté du choix entre « Mesdames et Messieurs » ou « Messieurs et Mesdames ». Ce choix en a embarrassé plus d'un. Ceux qui se décident pour la dernière formule, partent du droit historique, d'après lequel les Universités ont été créées en première ligne pour le sexe fort. L'estime toute particulière dans laquelle un des professeurs de philosophie à Zurich tient la femme, se traduit, au contraire, par le fait qu'il dit avec une petite intonation significative : « Mesdames, Messieurs ». Un autre, dont cependant l'auditoire se compose pour moitié d'étudiantes, lance cavalièrement son « Messieurs » tout court dans le silence de la vaste salle.

Mais ce sont là des bagatelles; l'essentiel, le principe de l'égalité des sexes devant la science, est admis. Évidemment, il est regrettable que le professeur d'origine suisse surtout n'ait que très rarement des relations personnelles avec l'étudiante. Car de cette façon, la meilleure influence du professeur, l'influence exercée par l'individualité même, par la discussion et la causerie intimes, n'atteint pas la

femme ; et le maître à son tour perd son plus beau privilège, celui de cultiver directement les esprits et de modeler les âmes de ceux qui l'approchent. D'ailleurs le bon exemple, dans cette direction, est déjà donné, surtout par les professeurs d'origine allemande qui n'ont pas peur d'ouvrir leurs maisons à leurs élèves, sans distinction de sexe ; les professeurs suisses n'auraient donc qu'à les imiter.

Il y a en effet, dans la ville haute de Zurich, nombre de maisons où, à côté d'un homme de valeur une noble femme règne sur son intérieur et le gouverne, une femme d'un grand cœur qui, à côté de son amour, admet parfaitement la camaraderie sans en prendre ombrage. Et elle admet en même temps qu'entre son mari et les jeunes étudiantes qui suivent ses cours, il puisse exister des rapports intellectuels d'un ordre purement scientifique, une commune recherche de la solution des problèmes modernes. Peut-être ne prétend-elle pas toujours s'associer elle-même à ces rapports, mais elle les respecte et, mieux que cela, elle les facilite, elle seule les rend possibles. C'est d'une âme d'élite que de penser ainsi ; mais cette confiance, cette hauteur d'âme ne sont pas inutiles : elles permettent à la femme moderne, ce qui est si rare encore, d'aborder dans l'intimité et sans même penser que ce sont des hommes, ces grandes personnalités dont le progrès du monde dépend, de les approcher sur un pied d'égalité parfaite, de pouvoir leur parler avec une entière franchise. Elle peut leur confier ses doutes, ses hésitations, ses souffrances intellectuelles, et en recevoir cet apaisement de l'esprit que ceux-là seuls savent donner qui ont eux-mêmes beaucoup pensé, cherché et souffert intellectuellement. Une femme qui, pendant ses années d'étude, est admise à un pareil foyer, et jugée digne de l'amitié de telles âmes d'élite, en recevra une empreinte indélébile, et ne pourra plus oublier cet idéal lumineux qu'elle a vu de près. En même temps que son éducation intellectuelle, elle aura fait son éducation morale et pourra prêcher d'exemple.

Prêcher d'exemple, voilà surtout ce qui importe aux femmes qui sont entrées dans le mouvement féministe, en présence des préjugés, des malentendus, dont il est l'objet. L'occasion en est offerte à l'Université de Zurich, où il y a nécessairement des rapports entre étudiants et étudiantes. Le caractère de ces relations dépend forcément du public universitaire de Zurich. J'ai déjà dit qu'il est des plus cosmopolites, et le Polytechnique dont les cours sont surtout suivis par des jeunes gens aisés, souvent même très riches, le Polytechnique aurait tort de vouloir prétendre à une morale trop austère : le prix Montyon est certainement au-dessus de sa moyenne. Mais l'Université — d'ailleurs beaucoup moins fréquentée — a un caractère bien plus sérieux. Les Slaves qui s'y font inscrire ne sont, en général, pas riches ; les Suisses y viennent pour travailler et sont d'ailleurs dans leur propre pays, souvent dans leur ville même ; les Allemands qui s'y rendent sont surtout attirés par les beautés naturelles des environs, par le sport, et très souvent ne viennent y passer qu'un été. Car en hiver, vraiment il n'y a pas trop de plaisirs à Zurich : le théâtre, sans être mauvais, n'est pas extraordinaire ; on fait un peu de musique, il y a quelques bals publics ou académiques, mais le « quartier latin » de Zurich est loin de connaître les prétendues « attractions » du quartier latin de Paris. Pas de cafés-concerts, pas de brasseries de femmes. De cette façon, l'Université de Zurich attire une jeunesse plutôt studieuse qui, lorsqu'elle veut s'amuser, n'a pas encore besoin de chansons pimentées et de « petites femmes ».

Si sous ce rapport Zurich ressemble très peu à Paris, il ne ressemble pas plus aux Universités allemandes, comme par exemple Heidelberg, où les « corps », provocateurs de duels et buveurs de bière, jouent un rôle si prépondérant. Il y a bien aussi à Zurich quelques « corps » dont les membres, friands de la lame, promènent leurs casquettes à couleurs et leurs nobles poitrines décorées de larges rubans, à travers les salles et corridors de l'Université. Mais l'Université, prise comme corporation, désapprouve le duel de la façon la plus nette. Ce sont les « corps » surtout qui opposent encore une certaine résistance passive à l'étudiante, et qui exercent une vengeance vraiment terrible : chaque année au mois de mai, ils organisent une fête champêtre, dont ils excluent consciencieusement leurs collègues, les étudiantes, ne choisissant leurs invitées que parmi les patriciennes et les bourgeoises de la ville basse. C'est dur pour l'étudiante, sans doute, mais il lui faudra en prendre son parti, et je crois que cet héroïsme n'est pas au-dessus de son courage. Mais heureusement ces préventions ne sont pas générales : il y a des étudiants à Zurich qui lui rendent justice et se font honneur d'agir avec elle en bons camarades. Cette camaraderie commence par l'égalité devant la loi universitaire : les étudiants savent que ces jeunes femmes ont fait les mêmes études préparatoires, que souvent leur effort a été beaucoup plus considérable, leur route étant moins bien tracée, la filière, si commode à suivre, n'existant pas pour elles. D'ailleurs, aux cours, et dans les réunions plus intimes, réservées sous le nom de « Seminare » à l'élite des élèves, les hommes voient vite que beaucoup de femmes leur sont égales, plusieurs supérieures, et que le bas de l'échelle n'est pas tenu par des femmes seules. L'égalité intellectuelle et scientifique des sexes, les aptitudes morales de la femme, sa persévérance, la pos-

sibilité, aussi pour elle, d'un effort prolongé, tout cela est démontré aux étudiants de Zurich par un exemple, une expérience de tous les jours : ils voient les faits et les preuves à chaque pas, et en fin de compte ils doivent se rendre à l'évidence.

En arrivant à Zurich beaucoup d'entre eux se faisaient une idée très bizarre de l'étudiante : ils se la figuraient émancipée de toute convenance, bizarrement accoutrée, un être extravagant, aux cheveux courts, au verbe haut, la cigarette à la bouche. Mais cette caricature qui certainement, à un moment donné, a existé, ne se trouve plus à Zurich. On y voit en effet des êtres extraordinaires, mais extraordinaires plutôt par leur pauvreté et leur figure émaciée que par des dehors provoquants et des exagérations choquantes.

Les femmes forment à peu près le tiers de la population universitaire : plus de 200 sur environ 700 inscrits. Elles sont surtout nombreuses dans la colonie la plus originale de Zurich, la colonie russo-polonaise. Elle nous paraît étrange, parce que ses membres sont souvent très pauvres, et par suite vivent d'une façon très économique. Comme il est économique de partager à plusieurs la même chambre, d'habiter des petites rues écartées et des mansardes ; économique de porter longtemps les mêmes vêtements, de ne les quitter que lorsqu'ils vous quittent, de composer sa toilette selon les exigences de sa bourse et non celles de son goût, les étudiants et étudiantes russes et polonais ont souvent un air à part. Leurs habitudes nationales d'ailleurs, leur éducation slave, leur genre de vie un peu tartare, asiatique, contribuent aussi à leur donner des particularités qui nous frappent. Enfin beaucoup d'entre eux, nihilistes ou socialistes convaincus, mettent leurs théories à exécution et pratiquent le communisme des biens. Il arrive donc que dans la colonie slave plusieurs se cotisent pour chauffer en hiver une de leurs chambres, qu'ils y travaillent ensemble, mangent ensemble, prennent d'innombrables tasses de thé ensemble et discutent, rangés en cercle, jusque fort avant dans la nuit. Ils aiment cette vie de phalanstère, cette vie de famille par affinité élective et, qui plus est, ils trouvent tout à fait naturel que les femmes, les étudiantes y prennent leur part, soient solidaires des hommes. C'est cela même qui paraît extraordinaire à nos peuples d'Occident ; et le brave Zurichois qui voit étudiants et étudiantes passer des heures et des heures ensemble, ne saurait s'imaginer qu'ils s'occupent de problèmes sociaux ou scientifiques. Évidemment, il y en aura toujours dans le nombre qui éprouveront l'un pour l'autre un sentiment plus vif que la solidarité ; mais la plupart, sous des dehors souvent bizarres, forment un petit peuple de piocheurs, d'acharnés de l'étude, d'ardents du socialisme, de rêveurs et de rêveuses obstinés, bref, d'apôtres. Combien, avant de venir à Zurich ont déjà leur histoire : ils ont tâté de la prison, de l'exil, se sont enfuis sous un faux nom, ont couru des dangers, et Zurich pour eux est la terre promise. Souvent, quand j'assistais aux conférences d'économie politique où la colonie slave était toujours au grand complet, je me suis demandé, en regardant ces profils amaigris, ces grands yeux jetant un feux sombre, ces fronts obstinés, combien il y en aurait parmi cet auditoire qui, à leur retour, iraient méditer en Sibérie sur la liberté, l'égalité et la fraternité, qui finiraient dans les prisons ou périraient dans quelque bagarre sanglante ! Parfois ils entraient déjà en conflit avec les autorités suisses, si larges de vues cependant.

Mais aujourd'hui encore, bien que la surveillance exercée sur la colonie slave ait beaucoup diminué, on s'y défie de ceux qui n'y sont pas introduits par des affidés.

Et on a raison. Tous s'y rappellent encore certain personnage louche qui, inscrit comme étudiant, suivait un cours de philosophie, fait au domicile même du professeur. Là, dans la discussion plus intime, plus libre, il essayait chaque fois d'amener les questions sur le terrain politique, d'obtenir des aveux compromettants, de faire prononcer des paroles imprudentes. Et alors, comme s'ils s'étaient donné le mot, tous les membres de la colonie slave, hommes et femmes, observaient un silence tenace, n'avaient plus d'opinion, et le provocateur en était pour ses frais.

La solidarité et l'égalité des sexes existent donc déjà dans la colonie slave. Elles s'établissent aussi parmi les autres étudiants et étudiantes. Le bourgeois de la ville haute ne se scandalise plus quand des jeunes gens des deux sexes viennent se voir, sortent ensemble, pour de longues promenades, travaillent ensemble, échangent des idées et des livres, se traitent en camarades. Peu à peu disparaît cette étroitesse de vue qui veut que nous ne puissions nous rapprocher les uns des autres sans arrière-pensée et sans propos galants ; qui nous cache ce qu'il y a de noble et de grand dans de simples rapports intellectuels. A Zurich, femmes et hommes peuvent développer leurs idées en commun, librement, sans les entraves d'une vieille civilisation qui n'a jamais permis à la femme d'être elle-même, de se prononcer hardiment, d'agir comme il lui plaît, et d'affirmer sa personnalité. Le temps que j'ai passé à Zurich est riche en souvenirs de ce genre. Parmi les jeunes gens des cours, la sélection était vite faite ; quelques semaines seulement, et nous savions parfaitement lesquels seraient nos camarades et lesquels ne le seraient pas. Avec ces derniers, la stricte politesse, parfois une rapide

escarmouche. Avec les autres, le travail intellectuel, l'échange des idées et des livres, un coup de main donné pour un ouvrage, un renseignement pris ou fourni, du respect des deux côtés, de la sympathie, de la bienveillance, — de l'amour, point.

Que de bonnes soirées se sont ainsi amicalement passées à faire de la musique, à écouter les mélodies de Schumann et de Schubert, à chanter des duos, à essayer d'interpréter Wagner, à le discuter, à l'abîmer, à l'exalter, puis à se réconcilier, en prenant un excellent thé ou café que les jeunes Autrichiens préparent à merveille. Ah! ces bons pique-niques, pour lesquels l'hôtesse n'a pas assez d'assiettes à prêter, où l'on prépare des œufs brouillés, très brouillés même, où l'on mange du fromage avec des amandes sèches! Ce qu'on y rit, ce qu'on s'y amuse, ce qu'on y est jeune, et cependant l'amour n'y est pour rien.

Et les excursions dans les environs, à travers la verte forêt, cette délicieuse forêt tout près de Zurich! Les grandes courses, le jour de la Pentecôte, sur la crête de l'Albis! Par une glorieuse journée d'été, étudiants et étudiantes, mathématiciens, philologues, chimistes, médecins et philosophes; Allemands, Autrichiens, Américains, tous partent de bonne heure, et passent leur temps en marchant ferme, escaladant la chaîne de collines, déjeunant gaiement sur l'herbe, devisant de mille sujets, et si loin des galanteries vulgaires! En toute franchise, cette bonne et saine camaraderie ne vaut-elle pas mieux que la séparation actuelle et pleine de périls au fond, de deux êtres qui se compléteront d'autant plus heureusement, qu'ils auront mieux appris à se connaître?

Mais se connaître n'est pas l'affaire de quelques semaines. L'homme ne saurait se pénétrer trop tôt de cette pensée que l'intelligence et l'énergie de la femme, dûment développées, ne le cèdent en rien à la sienne; il doit se dire de bonne heure que les grandes questions du monde actuel et les problèmes modernes la touchent également. C'est une condition même de son respect qu'il s'habitue à la voir partout avec lui : à l'Université, au laboratoire, à l'hôpital, dans les cliniques. Alors peu à peu cet orgueil masculin, qui réclame la domination du monde et l'héritage de la science pour l'homme seul, disparaîtra. En attendant que cette grande transformation s'opère partout, l'Université de Zurich y concourt de son mieux. Par les études en commun des deux sexes, par les intérêts intellectuels partagés entre l'homme et la femme, elle prépare la base d'un monde nouveau, où les hommes retrouveront avec l'estime de la femme une profondeur de sentiment aujourd'hui presque disparue.

Et la camaraderie sera pour beaucoup dans ce progrès, la camaraderie qui, loin d'être un danger, ne pourra, par le contraste, qu'éloigner le jeune homme de ces mille liaisons faites et défaites à la légère en lui rendant plus facile la société sur un pied d'égalité de femmes honnêtes et, comme lui, d'esprit cultivé. L'expérience a montré que la moralité n'a rien à y perdre. L'humanité y retrouverait au contraire un peu de son innocence primitive, un petit coin du Paradis où il serait bon vivre. En attendant que ces idées se généralisent, une œuvre, d'un grand intérêt social se poursuit à Zurich, et les étudiantes de cette Université n'oublieront point la dette de reconnaissance qu'elles ont contractée envers cette *Alma Mater* si belle, si généreuse et si moderne.

KAETHE SCHIRMACHER.

VARIÉTÉS

Une visite au chef du babisme.

L'assassinat du schah de Perse a mis à l'ordre du jour la question du « babisme » et de l'administration de la Perse.

J'ai eu l'honneur d'entrevoir celui qui incarne « le Verbe divin » aux yeux des Persans. C'était en 1891, pendant un voyage que je fis à Saint-Jean-d'Acre. Dès mon arrivée je m'empressai d'aller rendre visite à Abbas Effendi, fils aîné du « Verbe » et chargé des relations extérieures de la communauté. Je l'avais connu à Beyrouth, en Syrie, et des liens de véritable amitié s'étaient vite établis entre nous.

Abbas Effendi me reçut dans le palais somptueux qu'il habite avec son père, « le Verbe », et l'héritier de celui-ci, son frère cadet, Mahomed Ali, aujourd'hui troisième chef du babisme. Naturellement je sollicitais de lui l'honneur d'une audience avec son père divin. Il me fit comprendre, fort aimablement d'ailleurs, qu'il n'était pas d'usage que celui qui représentait la divinité admît en sa présence les mortels incrédules. Comme j'insistais, il me promit de faire tous les efforts possibles pour arriver à réaliser mon vœu.

Effectivement, au bout de trois jours, je recevais un mot me faisant connaître qu'on m'accorderait cette insigne faveur.

Mais avant de résumer les impressions que je gardai de ma visite au « Verbe », il est utile et intéressant que je donne quelques renseignements sur ce personnage illustre.

Fils d'un grand ministre de Perse et issu de la plus haute noblesse, « Bahaa Allah » (rayon réfléchi de Dieu), qui était un des personnages les plus haut placés de l'empire persan, à l'apparition du Babe (Porte), embrassa avec enthousiasme la nouvelle doc-

trine que celui-ci venait de prêcher. On sait la persécution qui suivit la propagande de cette doctrine ; elle faucha des milliers de têtes, au nombre desquelles celle du Babe lui-même.

Les partisanss du babisme, à la mort de leur chef, ne tardèrent pas à reconnaître pour son successeur Bahaa Allah, auquel fut ainsi transmis l'esprit de la divinité ; il y eut unanimité en Perse pour acclamer cette élection, et cet événement causa au gouvernement d'autant plus de terreur que Bahaa Allah par son rang échappait au sort dont avait été victime son prédécesseur (car en cas de nouvelle catastrophe c'eût été dans le pays une révolte générale), et qu'il aurait plus de prestige encore pour propager la nouvelle religion. Le schah, très préoccupé et ne possédant lui-même aucune suprématie religieuse pour imposer au *mullah* (chef des prêtres) une décision quelconque, eut recours au khalif de l'Islam, au sultan Abdul-Aziz en ce temps-là, malgré les divergences importantes qui séparent les *schiites* de la Perse et les *sunnites* de l'empire ottoman.

Le sultan lui conseilla non pas de tuer le chef du babisme, mais de l'éloigner de son empire. Le schah alors, profitant du conseil, demanda au sultan de le reléguer dans une partie de son propre empire.

Le sultan ne put décliner cette proposition, et depuis cette époque (vers 1863), Bahaa Allah, rétribué largement par le gouvernement, habita la ville de Saint-Jean-d'Acre, célèbre par le siège qu'en fit le général Bonaparte. Sans entrer dans les divers articles de foi qui composent le babisme, qu'il me suffise de dire que la nouvelle doctrine a puisé dans la Bible et dans le Coran ses préceptes les meilleurs ; son but est d'amener la concorde et la paix entre les partisans de ces livres sacrés. C'est ainsi qu'elle tient du christianisme l'incarnation divine, l'affranchissement de la femme, mais conserve du Coran le divorce. Si, d'un autre côté, elle répudie les rigueurs des jeûnes, des pèlerinages et des prières fixes, elle recommande leur remplacement par la charité et les œuvres humanitaires volontairement accomplies.

En un mot, c'est une religion d'amour ; cela n'a pas empêché que le plus grand ennemi de cette religion tombât sous le coup d'un de ses partisans, fanatique qui a été désavoué par son chef suprême. L'exil de Bahaa Allah, successeur du Babe, ne fit que rehausser son prestige personnel et raviver la foi dans le cœur de ses partisans.

Depuis environ trente ans, il ne se passe pas de mois où l'on ne voie à Saint-Jean-d'Acre des Persans de toutes les classes arriver des confins de leur pays, — quelques-uns d'entre eux faisant le trajet de deux mois à pied, — venir servir aussi longuement que le commande la volonté du maître dans ses propriétés, et dans les fonctions les plus humbles, pour atteindre le suprême honneur, à leurs yeux, d'une entrevue avec le chef de la religion ou d'un encouragement de sa part.

C'est un spectacle vraiment touchant que celui de tous ces Persans que vous rencontrez à Saint-Jean-d'Acre, employant leurs heures de loisirs à se tourner du côté de la maison du « Verbe », et à rapporter à lui seul toutes leurs pensées, tous leurs sentiments de respect.

Il en est qui vendirent toutes leurs propriétés en Perse pour lui en offrir le prix ; d'autres, ayant des filles d'une beauté rare, sollicitaient comme une faveur particulière de les remettre « au Verbe » pour distraire sa divine personne. Bahaa Allah, dans sa verte vieillesse, était loin de dédaigner ces cadeaux. Il était également très friand de plats savoureux et avait un goût très prononcé pour les bonbons dont il consommait une quantité incroyable.

Un de ses plats favoris, auquel j'ai goûté chez son fils Abbas Effendi, était une crème composée de farine d'amandes battue avec des œufs et du sucre. J'ajoute que le mets m'a semblé exquis : l'excellente cuisine française ne saurait me le faire oublier.

Le « Verbe » a eu cependant une fois une mauvaise mésaventure. Deux Persans qui ne professaient pas le babisme furent trouvés un jour assassinés dans une propriété du Bahaa Allah ; on l'accusa du crime, et il fut amené au tribunal ; il s'y rendit après une longue hésitation et enveloppé dans un grand manteau pour ne pas être vu ; il refusa de répondre aux juges en disant que le « Verbe » n'a pas de réponse à faire aux mortels humains, et l'affaire fut arrangée à l'amiable, grâce à mon ami Abbas Effendi, son fils, qui versa la somme de 2 000 livres turques.

Et maintenant, deux mots de ma visite. Je me rendis au rendez-vous que m'avait fixé le fils du « Verbe », Je pensais alors que j'allais pouvoir causer avec celui qui réfléchit sur la terre les rayons de la Divinité, mais mes illusions se sont vite envolées.

Mais je dus me contenter d'entrevoir l'illustre Bahaa Allah au moment où il sortait pour faire sa promenade journalière dans l'immense parc entourant sa résidence. Le « Verbe », en effet, ne quittait jamais l'intérieur de sa maison que pour se promener le soir dans son parc, aux heures où il pouvait le mieux se soustraire aux regards indiscrets des profanes.

Mais Abbas Effendi eut la sage précaution de me placer derrière un pan de mur, sur son passage, de manière que je pusse le contempler à loisir pendant quelques instants. Je crus même que le « Verbe divin » s'était aperçu de la présence d'un profane et qu'il avait compris qu'il s'agissait d'une faveur accordée à un ami. Sa vue frappa tellement mon imagination que je ne puis mieux le représenter qu'en évoquant ces images de Dieu le Père, comme l'ont

dans sa majesté, au milieu des nuées, aux éléments de la nature.

Bahaa Allah est mort il y a trois ans, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Les Persans lui firent des funérailles d'une somptuosité sans précédents, et chaque goutte de l'eau avec laquelle on lui a lavé le corps fut disputée et achetée à prix d'or.

Il est enterré dans ses propriétés de Saint-Jean-d'Acre, à côté de sa première femme. Il a laissé, dit-on, un ouvrage reflétant sa philosophie.

Son héritier, Mohamed Ali, qui est son fils cadet, est le continuateur de la mission de son père divin ; mon ami Abbas Effendi continue à gérer les affaires temporelles du culte ; il est d'une intelligence rare, et, quoique Persan, il sait à fond notre langue arabe, et je ne possède de lui que des lettres arabes qui sont des chefs-d'œuvre de style, de pensée, et surtout de calligraphie orientale.

Lui et son frère attendent des temps meilleurs pour publier le livre de leur père et pour faire transférer ses cendres sur le sol de la patrie persane.

EMIN ARSLAN.

CHOSES ET AUTRES

Au pays des statues.

Si les sculpteurs, ciseleurs, mouleurs, fondeurs à la cire perdue et autres ne ressentent pas une dévotion exclusive pour le régime de la souveraineté nationale et de l'égalité universelle, ils seront coupables d'une noire ingratitude, car ce régime est le seul qui permette d'élever des monuments à tous les hommes.

Dans une monarchie fortement comprise, comme il y en eut quelquefois, la majesté du prince retient l'honneur du bronze et du marbre pour sa figure unique entre toutes. Et même ce fut le premier pas dans l'impiété et dans la démagogie, lorsque cette audace vint pour la première fois à un chef de peuple, de faire représenter ses traits mortels sous une forme qui avait été longtemps réservée aux dieux.

Ce premier sacrilège a enfanté tous les autres dans la suite des siècles, et ces habitudes d'impiété ont été punies par la perte de la liberté.

Aujourd'hui que la démocratie nous submerge et que tous sont rois chez le peuple souverain, il est naturel et légitime de consacrer des statues et des monuments à tout le monde. La République démocratique est par nature le climat où fleurit la statuomanie.

Si la population éphémère et méprisable, en chair et en os, se raréfie, comme l'affirme nos recenseurs, la France se dédomage en s'enrichissant d'un peuple de pierre et d'airain, qui brave les assauts des microbes, et qui, lui, peut se dire réellement plus fort que la mort. Il est admirable à quel point cette génération muette se multiplie et pullule aux rayons du suffrage universel. Chaque buste en appelle un autre ; chaque statue fait naître immédiatement une légion de statues rivales.

Lorsque le sculpteur commence à attaquer de son marteau la pierre informe, les fragments qui se détachent et tombent ne tardent pas à produire d'autres figures ; les grains de chaude poussière que le vent emporte sèment des statues et des bustes dans toutes les directions, comme si c'était du pollen de marbre.

Les bustes sont les enfants sacrifiés d'une féconde génération qui fatigue la terre. La nature se venge quand on abuse d'elle. Les bustes, à qui elle a refusé des jambes, ne se tiennent pas avec moins de fierté sur leurs socles hautains, et ils multiplient les exemplaires de leur espèce avec une prodigalité merveilleuse.

De tous les côtés, des comités se réunissent jusque dans les villes les plus ignorées : quel village de France n'eût pas à un moment quelconque son grand homme, digne d'être représenté par l'art dans les longs siècles de notre existence nationale? Aussitôt que le bruit se répand qu'un projet de statue a été formé quelque part, les communes s'assemblent et délibèrent aux alentours ; et chacune de se dire : « Et moi aussi j'aurai mon monument...! »

Cette émulation gagne de proche en proche, c'est comme un feu irrésistible d'enthousiasme.

Toute l'histoire est évoquée des tombeaux pour reparaître à la lumière, et guerriers, artistes, écrivains, orateurs, politiques, inventeurs en tout genre, chacun portant les attributs de son génie, celui-ci l'épée, celui-là, un livre, cet autre, le télégraphe, cet autre encore le concombre ou la pomme de terre, se redressent au milieu des applaudissements des foules en délire, et on dirait que pour la première fois ils sont en vie ; pour la première fois leurs noms sont répétés par les enfants et par les bonnes femmes des pays qui leur avaient donné le jour.

La ville de Denain avait formé le projet d'élever à Villars un monument qui écraserait tous les autres à cent lieues à la ronde : on verrait le maréchal sur son cheval de bataille le jour de la grande victoire qui nous rendit la Flandre ; ce n'était pas encore assez que d'avoir l'homme sur son cheval, on voulait autour de lui, et à ses pieds, reconstruire toute la France de ce temps, représenter par une réunion de figures appropriées un siècle entier de guerres et d'illustrations : c'était un noble dessein, mais il fallait beaucoup de matière pour figurer cette abon-

dance de vie, et surtout de cette matière première appelée argent. Ce n'est pas l'artiste qui fit défaut, puisque nous avions notre ami Gauquié, capable de pétrir un monde de ses doigts puissants et souples.

Hélas ! on se résigna d'abord à retrancher le paysan, puis le soldat, puis la femme, puis le cheval : je crains que le vainqueur de Denain ne puisse pas sauver ses jambes bottées et éperonnées de ce désastre successif; et, s'il n'a point ses jambes, que ferait ce bras, indiquant la victoire à travers l'espace? Il faut abattre ce geste hardi. Nous n'avons plus que le buste, mâle et robuste, chargé de contenir une époque de gloire dans sa tête immuable. On est encore heureux de l'avoir ainsi. Le monument de Villars à Denain est l'image de la plupart des projets des hommes. L'enfant imagine des châteaux féeriques, des trônes et des princesses dont il fait la conquête : plus tard il est heureux d'acquérir une épicerie et d'épouser la boulangère.

Nous avons à Paris trois comités, qui remplissent l'air des criailleries de leur impatience : l'un veut Balzac, un autre Sainte-Beuve, le troisième veut Verlaine : lequel mettra le premier au jour la figure de sa conception et de son rêve? A Balzac, on donnera la place du Palais-Royal : il sera bien là, au milieu de la foule populaire et bourgeoise qui battra le piédestal de son écume; entre le Louvre ravagé et le Palais-Royal deserté, deux tombeaux grandioses, tragiques, qui suintent par tous leurs pores le sang corrompu des vieilles passions humaines, tout près des grands bazars de la mode, où viennent s'alimenter les curiosités banales d'une multitude cosmopolite. Il sera bien là dans son cadre, dans son Paris, d'où il est né plus vraiment que de la riante Touraine, et qu'il a contribué à faire tel que nous le voyons aujourd'hui, ville unique par ses amas de ruines sur lesquelles poussent et débordent des frondaisons non cataloguées par les botanistes. C'est M. Rodin qui est chargé de l'œuvre; on attend d'année en année, avec une fièvre de curiosité qui s'exaspère, cette figure de bénédictin laïque et d'infernal bourgeois qui sera, à ce que l'on nous assure, le couronnement définitif de Paris et du siècle.

Pour les deux autres, on est à se disputer ce qui reste encore de place vacante sous les ombrages décimés du Luxembourg. Les statues et les bustes et les kiosques et les fontaines arides achèveront bientôt d'étouffer les survivants de nos beaux arbres. Nous laisserons à nos enfants, au lieu d'un adorable jardin, une nécropole qui n'égalera jamais le *Campo-Santo*. J'admettrais encore, par grâce, Watteau et son cortège de bergères galantes que l'on doit inaugurer la semaine prochaine, mais que les sculpteurs et les architectes nous laissent ensuite la paix et qu'ils permettent aux jardiniers français de cultiver leur art charmant sur l'étroite terre qu'on leur abandonne, et de gagner ainsi leur pain en nous offrant de vraies gerbes de fleurs vivantes et en reposant nos yeux sur la verdure changeante des vraies feuilles qui frissonnent et palpitent au souffle de l'air, et qui tombent en octobre pour renaître en avril, toujours nouvelles et rajeunies.

Elles sont la douce vie qui nous console et nous charme de ses images brillantes, sans vilaines passions, éternellement sereines et pacifiques, et d'une beauté inconsciente que ne troublent pas les combats intérieurs. Nous pouvons baigner nos regards au sein des fleurs sans y rencontrer le reflet de notre image importune. Elles nous sont si étrangères, et cependant nos amies et nos sœurs, impassibles comme les astres et comme l'azur profond des cieux.

Mais elles respirent, et dans leur beauté délicate et sans voix, elles ont des parfums animés et subtils. Aux grâces de la vie, elles joignent la tranquillité absolue d'une beauté qui dort et ne s'éveille jamais. Elles ne sont pas sujettes à la psychologie. Elles n'ont pas des états d'âme. Ces bustes et ces figures de marbre, c'est encore de la psychologie, et c'est toujours nous-mêmes et notre propre visage, plus ou moins, que nous retrouvons dans les physionomies fouillées, et creusées, et travaillées, et souffreteuses qu'on nous représente.

Il y a assez de tristes et grimaçantes figures qui nous assiègent dans cette cohue de la vie humaine. Permettez que nous conservions des fleurs et des arbres sur lesquels nos regards se délassent et se récréent, avec une entière confiance de n'y apercevoir rien d'humain.

Que viendront faire ici ces deux bustes difformes — car ils seront difformes certainement — de Sainte-Beuve et de Verlaine? D'abord ils ne pourront pas être les hôtes d'un même jardin, sans éprouver une horrible souffrance d'être si près l'un de l'autre. Ils sont parents, au fond, plus qu'on ne le dit, mais ils ne veulent pas l'avouer.

Ce qui déconcerte, c'est la furieuse et vulgaire passion des sectateurs du poète impeccable, incorruptible, inaccessible et incompréhensible, de le vouloir aussi contraindre à se plier au joug d'un marbre banal !

Leur amour pour leur poète se réduit à lui mendier une place dans l'Académie des bustes, dans le collège des formes officielles et réglées à l'équerre et au fil à plomb ! Vrai, c'est un sort que n'avait pas mérité le révolté qu'on nous dépeint, si dédaigneux de la grammaire et de la prosodie traditionnelle et qui ne vivait, débraillé et fantasque, que pour son harmonie intérieure ! Verlaine modelé, officialisé et em-

bourgeoisé dans les limites correctes d'un buste sec et froid, c'est un martyr pour lui! Il ne vous pardonnera pas d'être là, planté éternellement, dans sa toilette de marbre.

Il fallait le laisser, seul de ses contemporains, affranchi de la représentation plastique, flotter dans sa gloire illimitée! Le marbre pour Victor Hugo, le bronze pour Shakespeare, soit; mais pour le réfractaire impénitent, qui ne fut ni pair de France, ni sénateur, ni académicien, ni comédien, ni rien du tout, excepté de son dévergondage, il fallait respecter sa souveraine fantaisie, et ce serait là sa vraie originalité de demeurer seul et de planer par-dessus la région qu'habite le peuple des statues.

C'est à peu près l'opinion exprimée ici la semaine dernière par M. Maurice Spronck, qui nous a tracé un portrait si saisissant de Verlaine. L'indiscrétion du libraire, jetant au vent de la publicité les *Invectives*, a été signalée à la même occasion. Mais n'est-ce pas le sort commun de toute propriété littéraire, belle ou laide, malgré les efforts courageux du Congrès réuni à Berne pour la défense des droits des auteurs? N'est-ce pas leur commun destin d'être expropriées, nationalisées, socialisées et incorporées au domaine public avec un étrange sans-façon qui ne s'exerce que sur cette espèce particulière de propriété?

Toutes les théories de l'école collectiviste sont ici applicables; MM. Jules Guesde et Lafargue, traités de Turc à More par les représentants de la propriété matérielle, triomphent absolument en ce qui concerne la plus pure, la plus originale et la plus sacrée des propriétés, celle des œuvres de l'esprit. Point de gendarmes ni de gardes de chasse pour préserver du braconage et des déprédations de toutes sortes les jardins fleuris des Muses et les domaines arrosés par les sources immaculées de l'esprit.

En cet ordre de choses, on nous enseigne que tout est à tous; si l'on essaie, par une condescendance coupable envers les instincts égoïstes de clôturer cependant pour quelques années la propriété privée des auteurs de livres, on se hâte bien vite après leur mort d'exproprier leurs enfants et leurs amis; on socialise et on universalise le produit de leur assidu labeur avec une hardiesse qui réalise à merveille la conception de Marx.

Oui ou non, la propriété littéraire est-elle une propriété? Cela intéresse, plus qu'on ne le pense, les propriétés de toute nature.

JEAN-LOUIS.

Le directeur de la *Revue Bleue* a été frappé dans ses sentiments les plus chers : Mme Ferrari a été enlevée le 26 août à la tendresse de son mari et de ses enfants.

La rédaction de la *Revue Bleue* partage le deuil de son directeur : elle remercie tous les journaux qui ont adressé à M. Henri Ferrari l'expression de leurs condoléances.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. A. Ricardou vient de publier sur la Critique littéraire une « étude philosophique » très intéressante [1], où ne se trouve sans doute rien de bien nouveau : tout est dit, et l'on vient trop tard! — mais qui a le mérite de réunir nombre d'idées éparses en une synthèse méthodique. A l'ouvrage de M. Ricardou, M. Brunetière a mis quelques pages de préface, ce qui suffirait déjà pour en attester la valeur. Dans cette préface, l'illustre critique déclare que « le livre est bon » : preuve qu'il s'y reconnaît, qu'il y trouve sa doctrine fidèlement exposée et habilement soutenue.

La partie la plus importante du volume a pour sujet le débat toujours pendant entre les dogmatistes et les impressionnistes. Toujours pendant, ai-je dit, car si M. Brunetière affirme que la « déroute » des impressionnistes est au moins « commencée », il a bien ses raisons sans doute pour le croire, après avoir mené contre eux une si belle et si vigoureuse campagne; mais ceux qui ne prirent pas parti dans cette fameuse querelle, estimant les deux formes de critique également légitimes, ne s'étaient point aperçus jusqu'ici que l'impressionnisme eût manifestement le dessous. S'il y a trêve depuis quelque temps entre les deux adversaires, leurs raisons, de part et d'autre, subsistent. On croyait qu'ils avaient renoncé par fatigue à la lutte, que, dorénavant, ils allaient vivre chacun de son côté sans plus chercher à s'entre-détruire. Voici la guerre rallumée. — Ce n'est pas moi, dit M. Brunetière. « Mon excellent confrère, M. J. Lemaître, dans la préface du dernier volume de ses *Contemporains*, a cru devoir extraire de ses anciens feuilletons tout ce qu'il m'opposait en faveur de la critique impressionniste; il faut bien que je me défende. » Et, de là, sa préface au livre de M. Ricardou. Comme M. Lemaître se bornait à répéter des arguments déjà mis, paraît-il, en déroute, M. Brunetière aurait pu se contenter de reproduire ceux qui lui avaient si bien réussi. Mais ce serait le mal connaître. Une demi-victoire ne lui suffit pas. Pour activer la déconfiture de l'impressionnisme, il s'est mis en quête d'un argument tout frais, qui n'eût pas encore servi. A tous les arguments dont l'impressionnisme avait déjà senti le poids, il en ajoute un nouveau, ou, pour mieux dire, il en ajoute un qui contredit tous les autres.

D'après lui, voilà son argument, — nos goûts, nos im-

1. *La Critique littéraire*, par M. A. Ricardou, Hachette.

pressions, ne nous sont pas exclusivement propres. « Il n'y a pas tant d'esprits singuliers, ni si divers en ce bas monde, et ce n'est pas nous, en nous, qui aimons ou qui n'aimons pas les drames d'A. Dumas ou les romans de M. Zola, c'est toute une lignée d'aïeux, c'est toute une famille d'esprits, toute une espèce d'hommes... Nous ne pouvons juger qu'en groupe et sentir surtout qu'en groupe. »

Jusqu'ici, M. Brunetière avait fait fond sur cet argument que l'impression est purement individuelle, et, par suite, ne saurait avoir d'autorité. Il condamnait le sens propre au nom du sens commun; il opposait l'humanité à l'individu, ce qui ne laissait pas de lui prêter une grande force. Aujourd'hui, M. Brunetière déclare que nos impressions ne nous appartiennent pas, ne sont pas à nous. Un tel argument, sans servir d'ailleurs à sa cause, serait d'assez bonne guerre contre les impressionnistes, s'ils avaient jamais prétendu que leurs impressions sont uniques. Pas le moins du monde. M. Lemaitre, par exemple, alors que M. Brunetière l'accusait d'individualisme, se défendait en montrant que le critique impressionniste est « l'interprète de toutes les sensibilités pareilles à la sienne ». Mais d'ailleurs on ne voit pas bien quel intérêt peut avoir le dogmatisme à établir que nous sentons en groupe. M. Brunetière dit qu'en exprimant mon goût, j'exprime le goût de toute une famille d'esprits. Chacun de ces esprits est donc pour moi comme une sorte d'*alter ego*. Et sans doute, entre un *alter ego* et moi, pas de divergence possible. Si tous les hommes étaient pareils, le dogmatisme, il n'y a pas à aller là contre, triompherait sur toute la ligne. Seulement, la critique dogmatique périrait dans son triomphe même, ce n'est pas moins évident. Mais, en effaçant les différences d'individu à individu, on est bien obligé de les reconnaître d'un groupe à un autre. Alors quoi! On n'a fait que reculer la question.

Jadis, M. Brunetière aurait pu dire : « Tel juge rationnellement, c'est le dogmatiste; tel se borne à suivre la sensibilité, c'est l'impressionniste. Or la raison, étant seule générale, doit avoir le pas sur la sensibilité, qui varie d'homme à homme. » Il y avait là un argument au moins spécieux.

Aujourd'hui, cet argument ne peut plus lui servir, du moment où il veut que la sensibilité ne soit pas particulière à l'individu. Et que gagne-t-il d'autre part! Posée entre individus ou entre groupes, la question est la même. Je demandais tout à l'heure : En vertu de quelle autorité, vous, individu, préférez-vous votre goût à celui d'un autre individu? Je demande maintenant : En vertu de quelle autorité, vous, groupe, préférez-vous votre goût à celui d'un autre groupe?

Deux supériorités essentielles, répondent les dogmatistes, M. Brunetière ou M. Ricardou, feront valoir tel groupe sur tel autre. D'abord celle de la race. Ensuite celle de l'intelligence et de la culture. Examinons-les tour à tour.

Pour ce qui est de la race, je vois que chaque race prétend être supérieure, chacune ayant son idéal particulier. Les Provençaux diffèrent des Picards, les Français des Allemands, les blancs des jaunes. Qui dira si les Picards sont supérieurs aux Provençaux ou les Provençaux aux Picards, si les Français sont supérieurs aux Allemands ou les Allemands aux Français, si les blancs sont supérieurs aux jaunes ou les jaunes aux blancs! A qui en appeler! Pas d'autre critérium que la tradition plus ou moins générale.

Le dogmatiste remarquera qu'il y a des points communs entre les diverses provinces de France, et sur ces points communs, il fondera une dogmatique française; qu'il y a des points communs entre les divers pays d'Europe, et sur ces points communs il fondera une dogmatique européenne; qu'il y a des points communs entre tous les hommes, et sur ces points communs il fondera une dogmatique universelle. C'est à la critique « humaine », au « traditionnisme » de l'humanité totale qu'aboutissent forcément M. Brunetière et M. Ricardou.

Mais, prenons-y garde. A mesure qu'on passe d'un groupe à un peuple, d'un peuple à l'ensemble de plusieurs, et, finalement, de cet ensemble à l'humanité, les points communs deviennent plus rares.

Comme je le disais ailleurs, dans un article (1) que M. Ricardou cite, mais dont je ne vois pas qu'il ait réfuté les arguments, — n'établir d'autre critérium que celui de la tradition, c'est avoir d'autant plus de force qu'elle est plus constante et plus générale, mais c'est, par suite, en avoir d'autant moins qu'elle laisse plus de place aux divergences personnelles; c'est être très fort, mais quand vos jugements ne risquent pas d'être contestés, dans les questions sur lesquelles il y a un accord à peu près unanime, c'est l'être d'autant moins qu'on aurait plus besoin de l'être. Et, enfin, les raisons ne devenant objectives qu'en devenant générales, plus elles deviendront objectives, moins elles seront susceptibles de s'appliquer aux difficultés particulières. Quand vous ne voulez d'autres règles que celles où vous reconnaissez l'expression du génie humain lui-même dans ce qu'il a de constant avec soi en tout temps et en tout lieu, ce que vos règles gagnent en autorité, puisqu'elles sont universelles, qui ne voit que leur universalité même le leur fait perdre en valeur pratique?

Pour ce qui est du degré d'intelligence et de culture, personne ne contestera que le jugement d'un homme intelligent ne doive prévaloir sur celui d'un sot, et le jugement d'un homme cultivé sur celui d'un ignorant. Mais ce sont deux hommes d'égale intelligence et d'égale culture qu'il faut mettre en face l'un de l'autre. S'accordent-ils sur le mérite de tel écrivain? alors la question ne se pose pas. Seulement, les dogmatistes n'auraient raison que si les deux arbitres étaient toujours d'accord. Et c'est là ce qu'aucun d'eux ne saurait prétendre.

Je ne veux pas exagérer les contradictions de la critique. Mais, si le dogmatisme se fait déjà la partie belle en nous montrant Corneille préféré à Scudéry ou Racine à Quinault, il faudrait encore savoir ce qui entre de convenu dans cette préférence. Parmi ceux qui mettent Racine au-dessus de Quinault et Corneille au-dessus de Scudéry, en est-il beaucoup qui aient jugé par eux-

(1) [illegible] M. [illegible]

mêmes, et combien y en a-t-il qui aient lu Scudéry ou Quinault ? L'admiration universelle pour les classiques, les anciens ou ceux de l'antiquité, est peut-être, dans la plupart des cas, une admiration de commande, qu'on serait bien en peine de justifier. Quant à ceux qui les admirent en connaissance de cause, on peut répondre qu'ils ont chacun ses raisons de les admirer, et des raisons non seulement différentes de l'un à l'autre, mais parfois contradictoires.

M. Brunetière reconnait fort bien les divergences de la critique. Lui-même cite dans sa préface La Harpe trouvant Bossuet médiocre sermonnaire, tandis que Chateaubriand le trouve sublime. Ne le croyez pas embarrassé pour si peu. « Qu'est-ce que cela fait, dit-il, à la valeur des sermons ? Il n'y aurait de contradiction que si Chateaubriand et La Harpe étaient le même homme ». A la bonne heure. Seulement, il ne s'agit pas ici de la valeur intrinsèque des sermons. Certes, les contradictions des critiques ne la changeront pas plus que les contradictions des historiens ne peuvent modifier en lui-même un fait passé. Mais qu'en conclura M. Brunetière ? Je ne vois rien là, pour ma part, dont il puisse arguer en faveur de sa cause. D'un autre côté, si vous supposez deux critiques absolument pareils l'un à l'autre, il va de soi que leur jugement sera identique. Ce que feront observer les impressionnistes, c'est que deux critiques peuvent être également intelligents, également cultivés, et ne pas tomber d'accord sur le mérite de telle œuvre. Or, s'il en est ainsi, de quel droit l'un de ses critiques dira-t-il à l'autre : « C'est vous qui avez tort, et c'est moi qui ai raison? »

A vrai dire, il y a des chances pour que le jugement d'un critique tel que M. Brunetière soit fondé; mais, d'autre part, il y en a pour que l'impression d'un critique comme M. Lemaître soit juste et délicate.

En quoi nous importe, disent les dogmatistes, de savoir comment telle œuvre affecte la sensibilité de tel critique ? Mais il nous importe beaucoup. Il nous est très utile, sans compter l'agrément, de connaître les impressions de M. Lemaître, soit que sa sensibilité ressemble à la nôtre, car, dans ce cas, M. Lemaître nous expliquera mieux à nous-mêmes nos propres sensations, soit qu'elle en diffère, car il nous découvrira ce que nous n'aurions pas senti nous-mêmes, et si, décidément, nous ne pouvons sentir comme lui, il nous aura fourni du moins une comparaison profitable entre ses sensations et les nôtres. Le critique devant une œuvre est comme le peintre devant un paysage. Tel paysage nous intéresserait par lui-même beaucoup moins que ne nous intéresse la sensibilité du peintre, et c'est pour cela que la peinture n'est pas « une vanité ».

En somme, l'une et l'autre critique ont également droit à l'existence. Toute la dialectique de M. Brunetière n'empêchera pas M. Lemaître de faire de la critique impressionniste, et quant à M. Lemaître, il n'a jamais prétendu que M. Brunetière renonçât à dogmatiser. Entre les impressionnistes et les dogmatistes, c'est une différence de tempérament et de tour d'esprit. Chez ceux-là la sensibilité domine, et, chez ceux-ci, la raison. Mais ne croyons pas d'ailleurs que la raison et la sensibilité soient tellement hostiles, tellement fermées l'une à l'autre. En expliquant ses impressions, l'impressionniste remonte à des idées générales ; et, d'autre part, si le dogmatiste n'exerçait sur les livres que sa raison, il ferait de l'idéologie et non de la critique. La vraie critique, disait Sainte-Beuve, est une émanation des livres. Les théories, les raisonnements, les architectures d'idées appartiennent proprement au philosophe. Encore ne faut-il pas confondre l'esprit philosophique avec l'esprit de système. La marque du véritable esprit philosophique pourrait bien être de ne jamais s'emprisonner dans une formule.

*

On ne reprochera certes pas à M. Raoul Rosières de bâtir des systèmes. Dans la préface de son dernier livre (1), il manifeste une fois de plus son écrasant mépris pour les considérations dites philosophiques. Quant aux « fins aperçus », aux « savants parallèles », aux « habiles rapprochements », M. Rosières fait de son mieux, nous dit-il, pour les éviter. Oh ! mon Dieu, on les évite sans trop de peine. Le fait est qu'il y a parfaitement réussi. Vous ne trouverez dans son livre aucune « idée générale » — fi, l'horreur ! — aucune conjecture ingénieusement hasardée ; rendons-lui, puisqu'il y tient, cette justice. En revanche, vous y trouverez, sur tous les sujets dont il s'occupe une foule de renseignements précieux. M. Rosières ne veut pas qu'on l'appelle un critique. A la manière dont il conçoit l'histoire littéraire, je ne sais même pas si le nom d'historien lui agréerait. Appelons-le, si vous voulez, un statisticien (il constatait, constatait, constatait...) et louons comme elle le mérite la rigoureuse précision de sa méthode.

*

Vieille fille acariâtre et sèche, Mlle Clémence (2) a vécu jusqu'ici dans les soins méticuleux du ménage et dans les pratiques d'une étroite dévotion. Quittée à cinquante-sept ans par sa cuisinière, elle prend à son service une petite bonne, Louise, une orpheline qui s'attache à elle de toute sa jeune âme, et dont l'affection, longtemps rebutée, finit par triompher de son égoïsme, de ses préjugés bourgeois, par fondre la dureté de son cœur. Un garçon du voisinage séduit Louise. Quand sa faute se découvre, la pauvre fille est renvoyée par mademoiselle. Mais mademoiselle, qui ne peut plus vivre sans être aimée, ne tarde pas à la reprendre ; elle la protège contre les risées, la chaperonne ; puis, le moment venu, l'installe dans la plus belle chambre de la maison, la soigne comme une mère son enfant, jusqu'au jour où l'innocente meurt dans ses bras. Très simple histoire et très touchante, qui se recommande par la fine vérité des sentiments comme par la grâce du style.

Georges Pellissier.

(1) *Recherches sur la poésie contemporaine*. Laisney, éditeur.
(2) *Mademoiselle Clémence*, par E. Pouvillon. Ollendorff, éditeur.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — 3400

Le Directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME VI 12 SEPTEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

Ce n'est pas ici la place de parler des livres nouveaux, mais on nous permettra peut-être une exception pour le livre de M. Léon Say sur les finances (1), œuvre posthume où l'auteur a résumé son expérience, œuvre originale dont on a pu dire qu'elle est un « testament politique ».

Il y a deux choses dans le livre de M. Say : un exposé de notre organisation financière, fait par un des esprits les plus nets de notre temps, par un homme qui savait écrire et parler de façon à se faire entendre de tout le monde ; — et, à côté de cet exposé, des vues personnelles dont chacun peut faire son profit.

Dans les dernières années de sa vie, M. Say est revenu à plusieurs reprises sur une idée à la fois très-simple et très juste, à savoir qu'il faut décentraliser notre système financier ; autrement dit, alléger le budget de l'État, en faisant passer certaines recettes et certaines dépenses dans le budget des départements ou dans celui des communes. Cette idée, nous la retrouvons dans le livre que nous avons sous les yeux. L'auteur compare notre système financier à celui des autres pays : il montre comment la centralisation absolue est « une des grandes difficultés de l'administration française ». Nous dirions volontiers : « la plus grande des difficultés » ; — peut-être même : « la seule difficulté ».

Paris tient les cordons de la bourse pour la France entière. C'est comme un grand réservoir central d'où partent des canaux qui se ramifient dans le pays tout entier ; ailleurs, au contraire, la richesse publique vient de sources vives qui jaillissent de tous côtés, se déversent les unes dans les autres, et, parties de la circonférence, roulent leurs eaux vers le centre. « Dans les pays décentralisés, dit M. Say, ce sont les pouvoirs locaux qui subventionnent l'État, qui le font vivre, qui l'entretiennent en quelque sorte. C'est l'État qui mendie, c'est la province qui lui fait la charité.

La décentralisation financière permet de voir clair dans les recettes et les dépenses. Dans les pays décentralisés, les pouvoirs locaux se réservent la perception des impôts directs, pour cette raison toute simple que le contrôle y est plus facile. Il y a chance que les finances soient surveillées de plus près dans ces conditions, puisque le premier citoyen venu est à même de discuter le budget de sa commune ou de son département.

Si, en France, on se décidait à décentraliser, on pourrait faire des économies sérieuses : alors, — c'est M. Léon Say qui parle, — « on ne verrait plus le ministres des finances assailli de demandes que lui adressent tous les députés. »

Il y aurait encore beaucoup à citer dans ce petit volume, et beaucoup à prendre. On pouvait être séparé de M. Léon Say sur certains points, mais on sentait toujours en lui le vrai homme politique, — celui qui s'efforce d'être de son temps et qui comprend qu'on ne mène pas le monde avec des formules.

JEAN PAUL LAF[illegible]

(1) *Les Finances*, par Léon Say ; — 1 vol. [illegible] Chailley, éditeur.

LA VIE MUNICIPALE

Le Budget et les grands travaux de Paris.

La gestion financière du Conseil municipal a été naguère l'objet de violentes critiques; les allégations les plus fantaisistes ont été mises en avant, le spectre de la hideuse banqueroute a été agité, comme si la ville de Paris traversait une crise fatale et qu'elle fût à la veille de fermer ses guichets! Cette campagne inconsidérée a jeté le trouble et l'émoi dans la petite épargne : elle aurait fini sinon par compromettre, du moins par altérer le merveilleux crédit de Paris, le meilleur instrument de sa richesse et de sa prospérité, si une communication claire et autorisée de l'Hôtel de Ville n'avait victorieusement coupé court aux dires malveillants et aux racontars absurdes.

Quel grief avait été relevé contre l'administration parisienne et de quel crime s'était rendu coupable M. Poubelle avant de s'être réfugié, comme en un lieu d'asile inaccessible, au Vatican ? Et, si le corps du délit s'évanouit, quelle est, au vrai, la situation financière de la ville de Paris ? Il nous a paru que, sans encombrement de chiffres, cet examen discret pouvait être utilement abordé dans cette *Revue*.

I

Une grande cité est incessamment tenue de renouveler son outillage, sinon de se rajeunir elle-même; à mesure qu'elle grandit, plus son administration est attentive et prévoyante, plus elle se découvre de nouveaux besoins, c'est-à-dire de nouveaux devoirs.

Nos vieilles capitales d'Europe se transforment par couches successives; elles ne passent pas brusquement, comme certaines petites villes qui n'auront pas connu l'éclairage au gaz, de l'obscure lanterne à l'huile à l'éclatant réverbère électrique ; elles n'avaient pas attendu la découverte du pavage en bois pour revêtir leurs chaussées de pierre ou d'asphalte; elles ont, tout à la fois, à se pourvoir de nouveaux organes pour répondre aux exigences de leur croissance normale et à réformer les anciens pour les mettre en harmonie avec les inventions modernes.

Ce n'est point, comme on pense, une petite affaire pour Paris de faire face aux charges d'entretien, de renouvellement, d'extension de ses services; le budget ordinaire, alimenté par l'impôt et par les recettes de tout ordre, n'y saurait suffire ; les dépenses de premier établissement, qui profiteront aux générations à venir, sont supportées par l'emprunt, dont le remboursement s'échelonne sur une assez longue période ; c'est déjà bien assez que les contemporains, écrasés sous le poids des dettes contractées par leurs prédécesseurs, paient leur quote-part d'intérêts, de lots et d'amortissements; ils n'en pourraient fournir davantage sans ployer sous le fardeau.

L'idéal serait évidemment de pouvoir disposer chaque année, sur les recettes ordinaires, d'excédents consacrés aux travaux neufs, aux dépenses dites extraordinaires ; les dépenses supplémentaires, dont la plupart se rattachent au budget d'entretien et de grosses réparations, absorbent presque complètement à l'avance ces plus-values et ces fonds de caisse. L'augmentation des charges permanentes résulte nécessairement de l'accélération des dépenses de premier établissement ; plus la Ville construit d'égouts et plus s'élève le budget d'entretien de la canalisation souterraine ; au fur et à mesure que le patrimoine communal s'enrichit de nouvelles écoles, de nouveaux établissements de bienfaisance, hôpitaux, hospices, asiles, les dépenses régulières d'enseignement et d'assistance s'accroissent.

On est donc réduit à emprunter pour donner au budget des grands travaux la dotation qu'il réclame. Les chefs d'industrie n'agissent pas autrement ; ils n'amortissent pas dans un bilan unique leurs dépenses d'agrandissement, et ce procédé en soi n'a rien que de régulier et de correct, pour les villes comme pour les individus. Ce qui importe, c'est de ne pas laisser s'établir de confusion entre des comptes distincts, de maintenir la ligne de démarcation entre les fonds consacrés aux dépenses ordinaires et les fonds provenant des ressources extraordinaires ou spéciales. Chacune de ces caisses a sa destination particulière. et les virements pour passer de l'une à l'autre sont interdits; en outre, aucune source d'emprunt ne doit être occulte ou dissimulée, si les administrateurs ne veulent pas encourir le juste reproche de tenir une comptabilité fantastique.

Que faisait autrefois la Ville de Paris, non seulement sous le proconsulat du baron Haussmann, mais encore sous l'administration républicaine et sous le contrôle des élus de la cité ? Un gros emprunt était émis d'un seul coup, et tout l'argent destiné à des travaux de longue haleine était accumulé dans les coffres du Trésor, où le dépôt produisait un intérêt de 1 1/2 à 1 p. 100, tandis que la Ville payait elle-même à ses créanciers 3 ou 4 p. 100 d'intérêts, sans compter la charge des lots.

En effet, lorsqu'un certain nombre d'opérations importantes sont projetées, résolues, créditées sur fonds d'emprunt, elles ne sont pas réalisées simultanément et sur-le-champ ; la mise en train des opérations de voirie notamment exige de très longs délais ; cette période d'attente a atteint trois ans et demi pour les dernières sections de l'avenue de la République, deux ans pour le prolongement de la rue Monge ; un an, grâce à la pression du gouvernement

et en vue de l'Exposition de 1878, pour l'avenue de l'Opéra.

Pendant ce temps, l'argent dormait dans les caisses, au grand préjudice des finances municipales, puisque certaines dépenses n'étaient effectuées que de longues années après la souscription de l'emprunt.

L'ancienne méthode avait un autre inconvénient, celui de provoquer une période de suractivité des chantiers municipaux et de stimuler ainsi l'immigration d'ouvriers étrangers à Paris. Plus avait été grande la surproduction et plus devenait pénible le ralentissement ultérieur ; les économistes ont noté avec soin ces sortes de crises accidentelles qu'il eût été facile d'éviter. Ces défauts n'avaient pas peu contribué à mettre d'excellents esprits en méfiance contre le système des emprunts et des grands travaux menés d'ensemble, comme si le système lui-même était responsable de toutes ses applications maladroites.

Lors de la crise parisienne qui a suivi de quelques années l'Exposition de 1878, bien qu'elle eût des causes plus profondes et plus lointaines, les défectuosités de la méthode antérieurement suivie furent nettement signalées ; M. Alphand lui-même, malgré ses impatiences de grand démolisseur, dut les reconnaître loyalement. L'emprunt de 250 millions, voté par le Conseil municipal en 1885, ne fut adopté que sous la condition formelle et fondamentale de ne pas être émis en bloc. Les versements de souscription furent échelonnés de 1886 à 1890.

Cette règle de prudence prévalut en 1892 pour le nouvel emprunt de 200 millions, presque entièrement consacré aux opérations de voirie, à l'achèvement de la rue Réaumur et aux constructions scolaires ; dès l'année 1892, la Ville avait été autorisée à émettre cet emprunt par versements successifs. Les origines de cet emprunt sont assez curieuses. Le gouvernement, qui se préoccupait beaucoup d'assurer la réussite du Métropolitain, dont il revendiquait alors le droit exclusif de concession, avait élaboré un projet de chemin de fer urbain devant parcourir dans toute sa longueur le sous-sol de la rue Réaumur prolongée ; il incita le Conseil municipal à exécuter préalablement cette grande opération de voirie, excellente en soi d'ailleurs, et il lui offrit même le bienveillant concours d'un grand établissement de crédit pour se procurer de l'argent. M. Alphand, plus diplomate qu'il n'en avait l'air, allécha le Conseil municipal en lui proposant de joindre aux 50 millions de la rue Réaumur 70 autres millions destinés à de petites opérations de voirie disséminées à travers Paris, et que le défaut de ressources empêchait seul d'entreprendre. Au lieu de passer par un intermédiaire, si honorable qu'il fût, l'assemblée, très sagement inspirée, voulut s'adresser directement au grand public, si friand des obligations à lots de la Ville de Paris, et, par un coup d'audace, profitant habilement de la baisse du taux de l'argent, réduisit de 3 à 2 1/2 p. 100 l'intérêt servi aux souscripteurs.

Un certain malaise ayant été constaté dans l'industrie du bâtiment dont les embarras décèlent habituellement des prodromes de crise générale, l'administration, veuve d'Alphand, reçut les injonctions les plus pressantes de se hâter, d'ouvrir opportunément les chantiers attendus, de puiser à pleines mains dans les fonds de trésorerie inactifs, sauf à les reconstituer au fur et à mesure qu'ils seraient épuisés.

Au mois de mars 1894, l'encaisse disponible de la Ville était de 60 millions, sur lesquels 35 millions avaient une destination extraordinaire. Il y avait tout profit à accélérer la mise en train des opérations de voirie projetées et notamment de la plus importante, et cela pour un autre avantage que celui de l'économie réalisée par l'emploi des fonds placés au Trésor ; cette seconde raison était tirée de la nécessité de ne pas laisser trop longtemps le champ libre aux agents d'affaires qui ont pour métier de majorer, aux dépens de la collectivité, les prix d'expropriation pour cause d'utilité publique. La Ville n'avait pas encore par l'amélioration de ses moyens de défense devant le jury, amendé indirectement la loi si défectueuse de 1841.

Dès qu'un bruit d'expropriation éventuelle courait dans l'air, des agents d'affaires s'abattaient sur les propriétaires, surtout sur les locataires, prenaient leurs intérêts en mains, rédigeaient sournoisement des inventaires et des baux fictifs et parvenaient à émouvoir un jury mal informé en faveur de leurs clients et d'eux-mêmes ; cette industrie peu scrupuleuse avait beau jeu pour s'exercer, grâce aux délais interminables de procédure et de bureaucratie.

En abrégeant cette période d'attente l'administration municipale avait les plus grandes chances de paralyser le douteux trafic engendré par les percements de rues ; il fallait surprendre la spéculation malhonnête et la dérouter à force de célérité. L'événement justifia cette tactique, puisque, loin d'avoir été dépassés suivant la coutume, les devis d'expropriation de la rue Réaumur ne seront pas atteints et laisseront un boni de plusieurs millions.

La Ville devait et doit d'autant plus se hâter qu'elle aurait commis une faute en faisant coïncider ses propres travaux avec ceux de l'Exposition de 1900 ; la crise de surproduction eût alors infailliblement éclaté et le commencement du siècle prochain en aurait subi les conséquences désastreuses.

Loin d'avoir encouru aucun reproche, l'administration préfectorale, à la demande expresse du Conseil

municipal, a géré avec prudence les deniers communaux en retardant le plus possible le paiement d'intérêts et de lots aux souscripteurs de l'emprunt de 200 millions et en utilisant de la manière la plus légitime et la plus légale les disponibilités de caisse pour activer les grands travaux dotés sur l'emprunt; elle a obéi de plus à des raisons économiques très fortes dont la méconnaissance a produit dans le passé plus d'un mécompte.

II

Ce n'est pas à dire, tant s'en faut, que la direction des affaires de la Ville ait été irréprochable en ces dernières années; le plan d'ensemble et les vues d'avenir y ont fait défaut; l'unification de la dette municipale n'a pas été réalisée à l'époque où elle était facile et opportune, la conversion des emprunts à 4 p. 100 aurait largement allégé la charge annuelle du budget; l'administration, habile à fuir les responsabilités, a manqué d'initiative et de décision. A l'heure même où l'emprunt de 200 millions était résolument voté par le Conseil municipal, la nécessité de crédits importants pour le service des eaux et pour celui de l'assainissement était universellement reconnue; à ce moment, un membre de l'assemblée proposait hardiment d'émettre un emprunt de cinq cents millions, échelonné sur plusieurs années, afin de pouvoir réaliser intégralement le programme des grands travaux nécessités par la transformation rationnelle de Paris; peu s'en fallut qu'on ne traitât cet homme prévoyant de mégalomane et d'haussmannien. Et quelques mois plus tard, un second emprunt de 117 millions et demi était décidé, auquel un troisième emprunt de 44 millions était adjoint, ce qui donne déjà le total de 316 millions.

Plus d'une grande opération de voirie, telle que le boulevard Haussmann, reste en souffrance; de misérables ruelles, d'infectes impasses déshonorent encore un trop grand nombre de quartiers; la disette d'eau potable se fera de plus en plus cruellement sentir, même après la dérivation du Loing et du Lunain; la plupart de nos hôpitaux sont dans un état déplorable, à peine différents de ce qu'ils étaient il y a un demi-siècle, et la tuberculose prélève sur Paris un énorme tribut mortuaire; les abris pour la vieillesse ne sont pas en nombre suffisant; la création d'hôpitaux-dispensaires pour enfants est à peine commencée sur la rive droite.

Et que de travaux accessoires et importants : suppression des passages à niveau, transformation des ports, disparition des chaussées empierrées, extension de l'éclairage électrique, bien d'autres améliorations encore, sans parler du Métropolitain, si la Ville le prend à son compte, et de la reprise des monopoles à l'expiration des contrats.

On objectera sans doute que chaque jour suffit à sa tâche et qu'il n'y a pas lieu pour les administrateurs d'une ville de tout entreprendre à la fois; il est bien vrai, conformément à la thèse que nous avons soutenue, que les travaux urbains et nationaux doivent se succéder avec méthode, accélérés ou ralentis suivant les conditions économiques, pour atténuer les souffrances d'une crise et remédier en partie aux misères d'un chômage ouvrier. Mais le plan général de ces travaux n'en doit pas moins être dressé de bonne heure, précisément pour s'adapter aux nécessités du moment, et pour ne subir aucun retard aux époques de malaise industriel ou commercial.

Une capitale ne s'administre pas au jour le jour, au petit bonheur, et le programme des grands travaux édilitaires ne saurait être improvisé sans de graves inconvénients. Il est sans doute difficile de réserver les excédents, les fonds libres du budget ordinaire, à peu près intégralement absorbés par les dépenses supplémentaires de chaque exercice; mais la constitution de cette réserve est loin d'être irréalisable; le Conseil municipal l'a maintes fois réclamée de l'administration, il n'a jamais pu obtenir dans des proportions satisfaisantes cet effort de réduction des dépenses ordinaires grâce auquel des ressources annuelles seraient ménagées pour les travaux de premier établissement.

Il ne s'agit pas de livrer à la publicité le plan des opérations de voirie prévues à longue distance, plan d'ailleurs provisoire, avant l'approbation du Conseil municipal; mais au moins l'administration pourrait, le cas échéant, soumettre des propositions fortement coordonnées, au choix raisonné d'une assemblée qui, se renouvelant sans cesse, risque de n'avoir pas constamment la continuité de vues qui seule peut assurer des œuvres durables.

Pour tous les autres services publics, les indiscrétions ne sont pas à redouter; les assemblées jeunes et inexpérimentées ont tout profit à s'inspirer des projets élaborés par leurs devanciers; elles n'en conservent pas moins intacte leur liberté d'action; elles sont toutefois prémunies contre les tâtonnements et les surprises, et leur choix définitif n'en est que plus sûr et plus facile.

Nulle part cette imprévoyance, dont la Préfecture de la Seine a donné tant de preuves en ces dernières années, ne s'est mieux révélée que dans l'administration sanitaire de Paris. Le fameux plan d'assainissement a été conçu pour l'évacuation des déchets de l'habitation, avant que les ingénieurs aient préparé l'approvisionnement suffisant de la Ville en eau potable; le tout-à-l'égout a été inauguré et va se

généraliser avant l'établissement des terrains d'épandage, d'où ce résultat lamentable que la réforme hygiénique dont on s'enorgueillit aggrave la souillure du fleuve et condamne Paris à une véritable et terrible disette d'eau pure.

L'excuse des emprunts qui pèsent sur les générations à venir est qu'ils profiteront à nos successeurs ; il convient de ne pas satisfaire, d'une manière étroite et égoïste, aux besoins immédiats, en laissant à chacune des générations qui se succèdent le soin d'imiter notre exemple.

Ce n'est pas pour une courte durée, mais pour un long avenir, que les dépenses de premier établissement sont engagées; plus elles ont d'utilité expansive, et plus elles doivent être calculées de manière à ménager les forces de nos héritiers et à leur permettre de préparer à leur tour l'avenir. Ainsi tombent les critiques de certains économistes et des positivistes contre la légitimité des emprunts communaux. Chaque génération travaille pour la suivante, en la faisant participer équitablement aux charges communes et en restituant elle-même au patrimoine commun l'avance antérieure dont elle seule a tiré profit.

La transformation d'une ville comme Paris ne s'improvise pas; elle est le fruit de patientes études et d'une tradition tenace. La plupart des grands travaux de voirie, exécutés par le second Empire, avaient été projetés par la monarchie de Juillet; la troisième République a réalisé, mis au point, achevé plus d'une opération résolue ou ébauchée par le baron Haussmann et plus d'un tronçon de rue inachevé atteste que la liquidation de l'héritage impérial est loin d'être terminée à l'heure qu'il est.

III

Il est assez difficile de gager un emprunt sur les ressources ordinaires, et les contribuables sont habituellement frappés d'une imposition spéciale pour le service des intérêts, des lots et de l'amortissement. Par une heureuse dérogation à la règle, l'emprunt de 200 millions voté en 1892 n'a provoqué aucune surimposition; il a été gagé, suivant l'expression consacrée, sur le budget ordinaire jusqu'en 1898, époque à laquelle son amortissement en soixante-quinze ans sera supporté par l'annuité rendue libre de l'emprunt de 1886, lui-même desservi par l'annuité de l'emprunt de 1855-1860 intégralement remboursé.

Cet effort n'a pas été minime; il est d'autant plus méritoire que, dans la même période, l'augmentation de nombre et de solde des gardiens de la paix, le relèvement des salaires et petits traitements des employés et ouvriers de la Ville, ont augmenté brusquement d'environ 6 millions les charges permanentes. En trois ans, de 1893 à 1896, les dépenses annuelles ont subi une augmentation totale de 15 millions, supérieure à la surcharge résultant de l'accroissement de population et du développement normal des services municipaux.

En 1874, le budget ordinaire était de 196 millions; en 1893, il atteignait 284 millions et demi; il est prévu, pour 1897, à 303 014 500 fr. 02 centimes par l'administration.

Cette augmentation prodigieuse des dépenses a eu heureusement pour contre-partie un accroissement correspondant des recettes. Les exercices 1893, 1894, 1895, n'en ont pas moins donné des excédents de recettes, en chiffres ronds sept millions, deux millions et demi, trois millions et demi.

Quelque précipitation qu'on ait mise, soit du côté du gouvernement pour la Préfecture de police, soit du côté du Conseil municipal pour les relèvements de salaires, la situation financière de la Ville de Paris n'a rien perdu de sa solidité. C'est une justice à rendre à l'assemblée de l'Hôtel de Ville que, depuis un certain nombre d'années, elle s'est énergiquement refusée à imposer un supplément de charges à la population parisienne : elle a eu d'autant plus de mérite à suivre cette politique d'économie que l'administration préfectorale, depuis 1887 jusqu'à 1896, n'a cessé de lui proposer la création de nouvelles ressources. Le Conseil municipal a repoussé l'emploi de ce moyen facile et il a pensé que, s'il avait le droit de réclamer un sacrifice pour la dotation d'un budget de grands travaux, il était tenu à d'autant plus de ménagements dans la gestion du budget ordinaire.

Ce n'est pas sans raison que les meilleurs juges et les moins suspects ont loué la gestion financière de l'assemblée démocratique de Paris; depuis 1871 jusqu'à nos jours, cette assemblée a géré avec une extrême prudence les finances parisiennes. Si la dette n'a pas été convertie au moment opportun, la faute en a été surtout à M. Poubelle qui n'a pas osé prendre la responsabilité d'une mesure qui réduisait de huit à dix millions par an les annuités des emprunts; si le Conseil a trop rapidement et d'un seul coup opéré le relèvement des salaires ouvriers, la faute en a été surtout au gouvernement d'alors qui a voulu trop brutalement majorer les dépenses de police, sans tenir compte des disponibilités budgétaires et sans recueillir l'avis préalable du principal intéressé.

Il n'est pas jusqu'à l'emprunt d'assainissement, prématurément gagé sur des recettes aléatoires, qui n'ait été moralement imposé par les pouvoirs publics, la loi ayant imparti un délai de cinq ans à la Ville de Paris pour l'application intégrale du tout-à-l'égout et pour l'établissement des terrains d'épandage.

Mais, si toutes les audaces et les témérités auxquelles s'est laissé aller, soit spontanément, soit pour y avoir été incité ou contraint, le Conseil municipal, n'ont pas eu jusqu'à ce jour de conséquences fâcheuses, si, à l'exception de l'année de crise 1884, tous les exercices se sont soldés par un excédent de recettes plus ou moins considérable, il y aurait certainement péril à se départir jusqu'à nouvel ordre de la plus stricte prudence. Le budget ordinaire est à la veille de supporter de nouvelles charges, soit par suite des remaniements indispensables apportés au service des employés d'octroi surmenés, soit par le fait de la constitution d'une caisse de retraites pour les travailleurs municipaux, soit aussi par l'exagération des charges résultant des retraites et pensions de tout genre.

La Ville de Paris ne tardera pas à ressentir, pour les retraites et pensions de ses agents, les mêmes embarras que l'État. Dans la juste pensée de rajeunir les cadres, d'activer l'avancement, le Conseil municipal et l'administration préfectorale ont accéléré les mises à la retraite, à tel point que le même emploi comporte à la fois le traitement du titulaire et la pension de deux et même trois de ses prédécesseurs.

Rien que pour la Préfecture de la Seine, en raison du retard apporté par la Ville à constituer le capital de retraite prescrit par les règlements et exigé par le Conseil d'État, le déficit de la Caisse des retraites n'est pas moindre de 53 millions. D'après les calculs et les conclusions du savant M. Cheysson, ce déficit s'accroîtra sans cesse avec l'afflux de nouveaux employés si l'on ne prend pas des mesures immédiates dont la plus urgente et la plus impérieuse est d'affecter au service des retraites une dotation municipale égale au double de la retenue supportée par les employés, soit un dixième de leur traitement.

Il y a donc, çà et là, des points noirs à l'horizon municipal; ce ne sont encore que des avertissements, si l'on veut, des rappels à la prudence et à la prévoyance; l'obligation de réduire dans la plus large mesure possible les frais généraux et les dépenses d'administration, n'en éclate qu'avec plus de force: la nécessité d'un contrôle plus attentif et plus minutieux n'en est que plus évidente.

L'institution de ce contrôle permanent a été proposée au Conseil municipal sur le modèle du contrôle de l'armée; la crainte de créer des emplois nouveaux a servi de prétexte aux routiniers (et l'espèce n'en est pas plus rare à l'Hôtel de Ville que dans aucune autre assemblée) pour ajourner cette utile création.

Le nouveau préfet de la Seine, l'honorable M. de Selves, n'a pas eu de peine à découvrir pour son propre usage l'utilité d'un service de contrôle, et très spirituellement il a pris l'avance sur le Conseil municipal, en appliquant pour son compte le principe, l'idée même de la proposition de contrôle. En effet, malgré tout ce que cette affirmation a d'étrange, avant la modeste et insuffisante initiative de M. de Selves, le Préfet de la Seine était dépourvu de tout moyen d'investigation direct sur les services des travaux, de l'enseignement, des eaux, des égouts, de l'Assistance publique; il était obligé de s'en référer aveuglément aux dires des fonctionnaires et des chefs de service placés sous ses ordres.

En confiant aux contrôleurs de la caisse municipale, c'est-à-dire à des comptables, un mandat plus étendu, le Préfet de la Seine n'a pas complètement atteint l'objet de la proposition déposée au Conseil municipal; il n'a pas sous la main les agents d'information technique dont dispose par exemple le Ministre de la guerre pour la surveillance de l'administration militaire. Ce premier pas dénote assurément d'excellentes intentions: un contrôle mieux outillé et mieux armé n'en reste pas moins à organiser, relevant hiérarchiquement du Préfet, suffisamment indépendant pour inspirer confiance au Conseil municipal et pour remplir avec compétence et fermeté sa tâche difficile.

La chasse aux petits et gros abus n'aura pas seulement pour effet de rendre plus harmonieux et plus rapide le fonctionnement de la machine administrative, elle aura en outre pour résultat de découvrir et de tarir la source du coulage; ce n'est pas une médiocre besogne et la Ville de Paris n'a pas moins que l'État le devoir de reviser ses règlements, de simplifier ses rouages, et de diminuer les frais généraux dont la progression monstrueuse finirait par mettre en danger l'équilibre des budgets les mieux assis et les plus prospères.

PAUL STRAUSS.

LA PRINCESSE PALATINE [1]

D'après sa dernière correspondance publiée en Allemagne.

Deuxième partie.

I

Si S. Gr. l'Électeur m'avait aimée, écrivait Madame à sa tante (6 juillet 1710), il ne m'aurait pas envoyée au loin. Vous savez bien que je n'en avais aucune envie et que je prévoyais tout ce qui arriverait, mais c'était ma destinée et on n'y échappe pas. — Que S. Gr. feu mon père l'Électeur, m'ait aimée, je le crois assurément, mais je l'ai encore plus aimé qu'il ne m'aimait. Si j'avais été mariée en Alle-

(1) Voir la *Revue* du 18 juillet 1896.

magne et que j'eusse été malheureuse en ménage, j'aurais pu au moins être auprès de vous, et trouver là des consolations ; je me serais peu souciée du reste » (7 septembre 1710).

Être marié à un Allemand et pouvoir vivre en Allemagne eût été en effet son vœu le plus cher ! Mais il était écrit qu'elle deviendrait la femme du frère de Louis XIV, honneur dont elle se fût volontiers passée, si l'on avait consulté ses goûts.

Au reste, quelle différence y avait-il pour elle, puisque, mariée comme elle l'était, c'est-à-dire unie à un prince français, elle prenait, dans les cas les plus graves, par exemple dans les différends entre les deux nations, ouvertement parti pour les Allemands ? On le vit bien en 1675, lorsque les Français, commandés par le maréchal de Créqui, perdirent la bataille de Consarbruck (11 août). Mme de Sévigné dans ses Lettres a parlé de cette bataille ; elle montre les courtisans luttant de basses flatteries pour faire croire à Louis XIV que l'affaire avait été peu importante, tandis que ce fut plus qu'une défaite ; ce fut une déroute. « Toute l'artillerie, tous les bagages, toutes les munitions, tous les magasins, tombèrent », dit Camille Rousset (1) « au pouvoir du vainqueur... Louis XIV et Louvois étaient courroucés. » Et le combat n'avait pas duré deux heures ! Le mois suivant, nouvel échec, la prise de Trèves (6 septembre) où le maréchal de Créqui fut fait prisonnier. « Ce qui est désagréable, disait le roi, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette. » Ces joueurs de bassette, c'étaient les ducs de Brunswick, parents ou alliés de Madame, qui s'étaient fort distingués dans l'affaire, à laquelle avait pris part son jeune cousin, âgé seulement de quinze ans. Elle avait été si fière de la conduite et des succès de ses proches qu'elle avait *sauté de joie* — c'est son expression (lettre du 14 sept.) — à la nouvelle de la victoire des Allemands. Pour la prise de Trèves, elle n'avait pu donner non plus libre carrière à son enthousiasme, car la nouvelle lui en avait été annoncée de vive voix par Louis XIV. Elle avait été obligée de dissimuler ses sentiments. Mais elle s'en était dédommagée la plume à la main.

Que sa tante, dont le mari et le tout jeune fils étaient parmi les combattants, — que son père, qui luttait pour la défense de ses États, aient manifesté leur joie de ce succès, rien de mieux. Mais elle ! ce n'était certes pas son rôle de princesse devenue française par son mariage. Son attitude aurait dû être au moins celle du silence. Il est vrai qu'à ceux qui lui eussent reproché sa tenue en cette circonstance, elle n'aurait pas manqué de répondre qu'elle était Allemande avant tout. « Hé bien, êtes-vous contente à cette heure, de mon bon avis à MM. vos Ducs de passer sur le ventre à Créqui ? » écrivait l'Électeur palatin à sa sœur (17 août)... « Pouvez-vous dire que la générosité (1) ne remplit pas la poche, quand la vaisselle d'argent de trois généraux vous tombe entre les mains et que vos gens peuvent aller jusqu'à Metz sans empêchement ? » Et sa sœur battait des mains : « Victoire ! victoire ! victoire ! Que dites-vous à cette heure des braves descendants d'Arminius ? N'ont-ils pas bien fait leur devoir et exécuté vos ordres ?... Les autres victoires de ce temps ont toujours été de manière qu'on a chanté le *Te Deum* des deux côtés, et présentement je crois que nous le chanterons tout seuls. » Là-dessus, elle racontait la grande fête qu'elle avait donnée à Osnabrück, sa résidence, où elle avait traité tout le monde, riches et pauvres, prêtres et bourgeois, où la bière et le vin avaient coulé à flots : dans cette *beuverie* générale, un des personnages de sa cour était même « si soûl que le vin lui ressortait par les yeux avec des larmes et tant de grimaces qu'il fit rire toute la compagnie ».

Nous n'avons plus les lettres que la duchesse de Brunswick, Sophie (elle n'était pas encore duchesse de Hanovre), écrivait à sa nièce : ces lettres ont été, avons-nous dit, détruites après la mort de Madame ; mais nous avons encore la correspondance échangée entre cette duchesse de Brunswick et son frère l'Électeur, père de la Palatine. Cette correspondance, à laquelle sont empruntés les deux fragments de lettres cités tout à l'heure, outre l'avantage de n'avoir pas été livrée aux flammes, a encore celui d'être écrite en français. Notre langue y est parfois assez maltraitée, mais ce qui l'est bien davantage, c'est notre nation elle-même ; ce sont les envoyés de Louis XIV près des cours allemandes, et ses ministres, surtout Louvois ; c'est enfin le roi, le Roi très chrétien, appelé dans ces lettres, tantôt le peu Chrétien, tantôt le Chrétien-Turc, d'autres fois le Grand-Dogue (au lieu de Grand Doge, je suppose). A la vérité, l'Électeur palatin n'avait guère à se louer de la France. En mariant sa fille au duc d'Orléans, il avait compté sur l'aide et la protection de Louis XIV. Les ruines fumantes du Palatinat étaient là pour lui dessiller les yeux !

A elle seule, la correspondance dont nous parlons et où il est naturellement beaucoup question de notre Palatine, mériterait un article ; nous nous contenterons d'un extrait. C'est la duchesse Sophie qui s'adresse à son frère (5 juillet 1680) :

> Un drôle qui a passé par ici pour aller en Suède de la part du roi de France, [illegible] m'a dit que [illegible] M. de [illegible]

(1) *Histoire de Louvois*, II, 174 et suiv.

(1) Le mot est [illegible]

qui avoit juré de se venger de vous, comme vous aviez refusé de faire travailler vos paysans par son ordre, et que vous aviez dit que vous auriez cette déférence pour le Roi, si S. M. le souhaitoit de vous, mais non pas pour lui, que le Roi ne sait rien de tout le mal qu'on vous fait, — qu'on persuade à Sa Majesté que vous êtes d'humeur à crier toujours sans raison et que Louvois est cause de tout cela. Il y a bien de l'apparence, car effectivement Louis n'est pas si grand que l'on le fait; il n'a pas l'œil partout, pendant qu'il le fixe sur la belle Fontange, et que la chasse et la comédie l'occupent sans relâche. C'est un bon vivant, agréable dans sa famille et qui a les sentiments très bons, mais il se donne trop de plaisir pour avoir la peine d'examiner toute chose. L'affaire du duc de Luxembourg est encore un exemple qui fait voir que le bon sire se laisse surprendre. Il est heureux et paie de paroles et de mine, mais au reste c'est un homme tout comme un autre; ce n'est que dans des vers qu'il passe pour un Dieu.

II

Mlle de Fontanges, dont le nom vient d'être prononcé, était une des filles d'honneur de la duchesse d'Orléans. On remarquait depuis quelque temps que Louis XIV recherchait fort la société de sa belle-sœur; celle-ci se faisait peut-être l'illusion que les attentions du roi étaient pour elle-même, tandis qu'elles s'adressaient à une autre femme « belle comme un ange, mais sotte comme un panier ». La princesse était pourtant, sur l'article de la galanterie, très sévère pour les personnes de sa maison. « Madame fera voir souvent de nouvelles beautés », écrivait Mme de Sévigné (20 mars 1673). « L'ombre d'une galanterie l'oblige à se défaire de ses filles. Aussi, je crois que celles qui lui demeureront seront plus à plaindre que les autres. » Mais en cette circonstance, ou bien la surveillance de Madame fut en défaut, ou bien la princesse ferma volontairement les yeux, ce qui serait un rude coup porté par elle-même à la rigidité tant vantée de ses principes.

Quoi qu'il en soit, elle profitait des divertissements, fêtes, spectacles et autres plaisirs donnés à la Cour en l'honneur de la jeune beauté qui allait détrôner Mme de Montespan, dont la faveur touchait à son terme. La chasse n'était pas le moindre de ces divertissements; or, la chasse, comme nous l'avons dit, était une des passions de la princesse. Avant son mariage, elle n'avait encore ni monté à cheval, ni chassé. Le père avait là-dessus des idées particulières; jamais il n'avait voulu permettre à sa fille ces deux exercices, dans la crainte qu'elle n'eût un jour un mari qui ne partagerait point ces goûts-là. Elle n'apprit donc l'équitation qu'une fois établie en France; mais, devenue habile écuyère après un nombre énorme de chutes, dont quelques-unes plaisamment racontées dans ses lettres, elle se hâta de rattraper le temps perdu. Dans les parties de chasse du roi, elle chevauchait d'ordinaire, au moins pendant les premières années, aux côtés de Louis XIV, trop heureux d'avoir un compagnon qui ne craignait ni pluie, ni vent, ni fatigue, compagnon toujours prêt, gai, alerte et qui le faisait rire par les anecdotes qu'il lui contait. Je dis compagnon et non compagne, car, en général, elle tenait de l'homme plus que de la femme, et en particulier, elle se distinguait des femmes de la Cour par son goût pour les promenades et pour le mouvement au grand air. C'est Saint-Simon, je crois, qui a rapporté ce propos d'un des courtisans, « que Monsieur étoit la plus sotte femme du monde et Madame le plus sot homme qu'il eût jamais vu ». Le jugement, en ce qui concerne la princesse, n'est qu'à moitié juste : « homme », oui, « sot », non. Ce dernier mot est de trop.

La duchesse d'Orléans était persuadée que l'exercice, même violent, l'entretenait en santé; elle évitait ainsi les médecins et leurs remèdes. La première fois qu'on lui avait présenté son médecin en titre, elle avait demandé : « pourquoi faire? » et avait déclaré qu'elle n'en avait aucun besoin, que quand elle était malade, elle faisait quelques lieues à pied. Cependant, elle a dit ailleurs que ce médecin, qui n'était pas un charlatan, n'abusait pas des remèdes. Suivant elle, c'étaient les gens de sa maison qui, craignant que la mort de leur maîtresse ne les privât des charges qu'ils occupaient au Palais-Royal, tourmentaient le docteur pour qu'il lui donnât des drogues.

Versailles, 3 juin 1708. — Assurément le roi et Monseigneur sont habitués à se purger tous les mois et deux fois par an ils sont saignés. Quand on laisse faire les médecins, ils ont toujours à raffiner sur quelque chose; moi, je ne les consulte qu'en cas de maladie, car, ne sachant pas l'heure à laquelle je dois mourir, il faut bien que je courre la chance avec eux; si je dois en réchapper, ils me donneront bien ce qui m'est nécessaire, de même si je suis prédestinée à mourir, tout ce qu'ils feront s'y prêtera...

Versailles, 14 juin 1712. — Si je ne me défendais bravement, on me purgerait tous les mois, et cinq ou six fois l'an on me saignerait. C'est une véritable frénésie. Hommes et femmes usent de ce moyen, et ne s'en portent pas mieux pour cela, car ils se plaignent toujours de quelque chose. On dit à la vérité que je suis plus malade que je ne le pense, ne sentant point ma maladie; mais, en me disant cela, ils ne m'effrayent aucunement, ce qui les étonne.

Saint-Cloud, 26 avril 1721. — Mon docteur trouve bien que sa dernière purgation m'ait menée quarante et une fois en six jours, que ce n'est pas encore suffisant, aussi demain dois-je encore prendre médecine, ce qui est fort désagréable (1).

(1) Cette lettre est tirée d'un autre recueil publié depuis celui qui fait le sujet de ce travail. Ce sont des lettres adressées par Madame à son ancienne gouvernante, Mme de Harling, si souvent mentionnée dans les correspondances antérieures.

Bien des années après la très grave maladie qu'elle fit en 1675, elle avait encore sur le cœur les soixante-douze lavements qu'on l'avait forcée de prendre. Le latin dont les docteurs du temps assaisonnaient leurs prescriptions lui était aussi désagréable que celui qu'elle entendait chanter (son expression est : « piailler ») à l'église. Elle n'admettait que ce qu'elle pouvait comprendre. Bien que la lettre suivante n'ait pas été adressée à sa tante nous la citerons, dans la traduction de M. Jæglé (t. II, 90) :

Marly, 2 mai 170[illegible]. — quand les [illegible] ainsi tout en latin, j'ai toujours envie de leur dire comme M. [illegible] ex-[illegible] carreau de vitre dans l'estomac, par lequel les docteurs pussent regarder, je crois qu'ils trouveraient les moyens de guérir les gens ; mais du moment qu'il leur faut tout deviner, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils tâtonnent ainsi.

Le saisissement qu'elle éprouva de la mort presque subite de son mari (1701), lui causa une fièvre violente : quand elle annonce à sa tante que cette fièvre l'a quittée, elle se félicite de s'être guérie avec un fruit qu'on lui avait défendu ; « de Saint-Cloud, on m'apporta », dit-elle, « un panier plein de belles cerises que j'ai mangées en cachette, et depuis lors la fièvre n'est pas revenue ».

De même qu'elle se soignait, elle se nourrissait à sa manière. Nous avons déjà dit quelques mots des mets de son pays, dont elle avait introduit l'usage à la Cour ; elle constate avec douleur, en 1695, que son appétit a beaucoup diminué de ce qu'il était autrefois. D'où cela venait-il ? Du chagrin qu'elle avait eu de quitter l'Allemagne pour venir en France (1671) épouser Monsieur.

24 février 169[illegible]. — [illegible] davantage sans pouvoir ni manger ni boire, sauf par contrainte. Cela [illegible] l'estomac [illegible] vez que j'étais habituée à manger énormément, et depuis lors, je n'ai plus mangé comme jadis. Joint à cela que [illegible] aux aliments français, je ne puis souffrir le « bouillon » et ici, on fait tout au bouillon. Maintenant j'ai un cuisinier allemand qui m'apprête tout selon la bonne méthode allemande, ce qui me fait manger davantage. Voilà sans doute aussi pourquoi, cette année, je suis devenue si grosse et si grasse.

Versailles, 7 février 1706. — Je n'ai pu m'habituer à aucune boisson étrangère ; j'aimerais mieux prendre de la bière chaude (*warmbier*) avec de la noix muscade, que du chocolat, du café et du thé, trois choses que je ne puis souffrir et qui me font l'effet d'une médecine. Je ne puis aussi manger les ragoûts français, que je ne trouve pas bons : la choucroute et le chou rouge me plaisent bien davantage ; du chou rouge, on ne peut en avoir ici ; mais de la choucroute, j'en mange quelquefois, car une femme de chambre de la princesse des Deux-Ponts, qui est de Strasbourg, et qui habite Paris, m'en apporte quelquefois ; elle l'a faite et cuite elle-même [1]. Je crois que si l'on s'habituait, comme autrefois, à une nourriture de ce genre, les jeunes gens seraient plus forts ; maintenant ils ne peuvent se tenir debout, ni marcher. L'état de la jeunesse actuelle me surprend ; le temps viendra où tous se feront porter dans des lits, comme des malades.

Fontainebleau, 25 juillet 1711. — Les Français font de la bière qu'ils admirent, mais qui n'est pas buvable, c'est comme si l'on remuait de la suie dans de l'eau ; c'est faible et avec cela amer, et un goût de fumée. Il y a des Anglais à Paris qui font de la bonne bière, mais on ne la trouve pas bonne ; on n'aime que la bière mince et faible.

III

L[illegible] *XIV et de Louis XV*, Duclos, a prétendu qu'à l'instar du médecin de la princesse, son confesseur n'était qu'un domestique de plus dans sa maison. L'historiographe de Louis XV a-t-il voulu dire que l'office n'avait pas de raison d'être, attendu que la princesse usait aussi peu de son confesseur que de son médecin ? La maison d'une princesse de la famille royale comptait en ce temps-là bien des emplois inutiles. Madame, pour sa part, n'avait pas moins de dix-huit femmes de chambre pour l'aider à s'habiller ; c'était beaucoup pour quelqu'un qui n'aimait pas la toilette. Mais il ne faudrait pas croire que la charge de diriger sa conscience fût une sinécure. Son confesseur avait au contraire une rude besogne. On sait que, pour pouvoir épouser le frère de Louis XIV, elle avait dû changer de religion et se faire catholique. Mais elle n'avait abjuré que par nécessité, et en elle fermenta toujours un fort levain de calvinisme :

Marly, 8 mai 1710. — Mon confesseur et moi, nous nous disputons souvent et fortement, mais je ne lui cède pas. Ce que je ne puis supporter, c'est qu'il veut damner les réformés, et je lui soutiens que ce n'est là que propos et querelle de moines ; que tous les vrais chrétiens, qu'ils soient catholiques, luthériens ou réformés, ont tous une même foi, s'ils aiment Dieu, s'ils ne font pas de mal à leur prochain, et s'ils s'acquittent de bonnes œuvres qui sont les vrais fruits de la foi. « Votre jugement, lui dis-je, ne peut sauver ni damner personne, et quoi que vous puissiez dire, je ne changerai pas ma croyance. » Vous voyez que je dispute quelquefois plus vivement que pour l'ennui que me cause la piaillerie en latin.

Marly, 2 [illegible] comme les deux premiers que j'ai eus, toute superstition aurait bientôt disparu ; mais il y en a plus dans le

1. [illegible] Jæglé, II, 61.)

[illegible] de mon confesseur actuel, et celui-là a la foi d'une vieille « nonne »; il admire tout dans la religion, même ce qui est mal, mais il ne me persuade pas. Il se plaint aussi beaucoup que je n'aie pas l'esprit docile; mais je lui dis qu'on ne réussira pas à me persuader sur ce que je connais mieux (il faut sans doute sous-entendre : « que lui »). Il ne veut pas avouer que le peuple croit autrement que les savants, ce que pourtant je vois de mes propres yeux.

Nous avons donc mainte dispute ensemble; finalement nous restons bons amis, car, en dehors de la religion, c'est le meilleur et le plus honnête homme du monde; il a de l'intelligence et bon cœur.

Je ne puis comprendre comment, avec son bon entendement et sa raison, il a pu tomber dans cette ingénuité; il faut que son éducation première ait été mauvaise, car il croit tout : esprits, revenants, sorciers et cent autres choses encore sur lesquelles je le taquine et le tourmente; il entend la raillerie et ne se fâche pas aisément. Cela souvent me fait penser qu'il fait semblant de croire tout simplement pour m'en imposer, mais qu'au fond il ne le croit pas.

Elle avait beau faire, elle ne pouvait tuer en elle l'esprit de libre examen dans lequel on l'avait élevée :

Marly, 27 avril 170[illegible]. — Je ne crois pas qu'on défende aux autres de raisonner, comme on le fait à moi. Il est vrai que dans la religion catholique on ne permet pas de raisonner et l'Évêque du Maroc avait raison de vous instruire de la façon dont on parle ici de la religion; car ainsi qu'il vous l'a dit, j'entends souvent répéter ici que la religion ne pouvant être comprise à l'aide de la raison, il faut croire tout ce que l'Église ordonne sans raisonner et que Notre-Seigneur a rendu la foi difficile, précisément pour qu'on ait d'autant plus de mérite à tout croire et à gagner ainsi le ciel.

De ne pouvoir raisonner me rendra non pas muette, mais stupide. Il me semble que l'intelligence est comme un couteau; si elle n'est pas aiguisée par le raisonnement, on devient obtus et bête.

En réponse à ce que vous dites de notre roi, je vous dirai que je suis persuadée qu'il est véritablement dévot, et pas hypocrite, mais c'est dommage qu'on ne l'ait pas mieux instruit dans la véritable religion chrétienne.

Mon confesseur serait assez raisonnable, si on le laissait en paix et si on ne lui cornait pas tout le temps aux oreilles que je suis huguenote, car il pense alors qu'il doit me débiter des propos inutiles, qui se terminent toujours par ceci, savoir que je ne dois point blâmer ce que je trouve mauvais, ni parler de religion.

Nombre de passages dans ses lettres, sont consacrés à des questions religieuses qu'elle discute avec sa tante; elle cite souvent la Bible dont elle lisait tous les matins un ou plusieurs chapitres. Que l'on est loin alors de ces anecdotes grivoises, égrillardes, de ces histoires relevant de la chronique scandaleuse dont ses correspondances antérieures étaient remplies et qui abondent également dans la correspondance actuelle, avec, en plus, l'élément ordurier ! Je dois même dire que la princesse, se sentant à l'aise ici, s'en donne à cœur joie, et raconte à sa tante des choses qui dépassent toute mesure. C'est tantôt du Rabelais, tantôt du Tallemant des Réaux, et quelquefois dans la même lettre les deux réunis.

Mais, quand il est question de choses sérieuses, comme celles de tout à l'heure, à savoir de religion, elle prend un autre ton.

Marly, 9 avril 1693. — J'admire souvent combien, au temps de Notre Seigneur Jésus-Christ, on était peu curieux; qu'on n'ait beaucoup questionné Notre Seigneur, c'est trop juste, le respect ne le permettait pas; mais Lazare, à qui l'on ne devait aucun respect, celui-là on aurait bien dû l'interroger au sujet de l'autre monde. Si mon frère était ressuscité, je n'aurais certainement pas manqué de le questionner, et cela dans l' « intention » de pouvoir encore mieux servir Dieu le tout-puissant.

Au fond, ses principes étaient ceux de l'Évangile :

Ma conscience est tranquille, Dieu merci. En fait de religion, je ne pense qu'à une chose : être une bonne chrétienne. C'est à quoi je m'appliquerai de plus en plus, priant Dieu de me faire cette grâce. Ce que les autres pensent, je ne m'en occupe pas. Je n'achète aucun livre ni d'un parti ni d'un autre; je ne lis que la Bible.

Elle avait au plus haut degré l'esprit de tolérance, digne fille du prince qui, avec tous ses défauts, avait eu le premier l'idée d'élever dans sa capitale un temple à la concorde et à la paix religieuse. Dans ce temple, catholiques, luthériens, calvinistes auraient pu venir assister à la célébration de leur culte respectif, en attendant la réunion des Églises en une seule.

IV

Dans les dernières années du XVIIe siècle, un prince attirait sur lui toute l'attention publique, le czar Pierre Ier, sacré plus tard du titre de Pierre-le-Grand.

On sait par les anciennes lettres de Madame que ce czar, lors de son second voyage en Europe (1) vint rendre ses hommages à la princesse. C'était sous la Régence, et la mère de celui qui gouvernait au nom du jeune roi était naturellement très en crédit. « On attend le czar cette nuit, écrit-elle de Paris (7 mai 1717, à 7 h. du soir); il n'a pas voulu arriver de jour. » Et la semaine suivante :

J'ai eu aujourd'hui la visite de quelqu'un de grand, savoir de mon héros, le Czar. Je le trouve bien, ce que jadis, nous appelions « bien », c'est-à-dire, quand on est sans façon et sans aucune affectation. Il a bien de l'es-

(1) Voir dans la *Revue* du 14 octobre 1893 l'article de M. Rambaud sur le voyage de Pierre-le-Grand en France.

prit; il parle, à la vérité, un fort mauvais allemand, mais il est très intelligent et se fait fort bien comprendre. Il est poli avec tout le monde et très aimé. Je l'ai reçu dans un singulier accoutrement : je ne peux pas encore mettre de corset, et me présente telle que je sors du lit, en chemise de nuit, en camisole et en robe de chambre avec une ceinture... (Lettre du 14 mai 1717, dans Jœglé, II, 248).

Ces nouvelles données par Madame n'étaient pas adressées à sa tante qui ne vivait plus à cette époque, étant morte en 1714. Mais quand le czar effectua son premier voyage en Europe (1697), elle vivait encore, et c'était elle au contraire qui aurait pu donner et qui donna en effet des nouvelles à sa nièce, puisque le prince s'arrêta en Allemagne, tandis qu'il ne voulut pas mettre les pieds en France. Comme tout le monde à cette époque, la duchesse et Électrice de Hanovre (la tante était tout cela depuis longtemps, elle était même Electrice-douairière) désirait fort connaitre et voir ce personnage singulier descendu de son trône pour apprendre le métier de charpentier, disait le vulgaire; « pour apprendre à régner », dira plus tard Voltaire.

Mais pour quel motif le czar se détourna-t-il de la France en 1697? Il se souvenait encore de l'avanie faite, prétendait-il, quelques années auparavant par Louis XIV à des ambassadeurs envoyés par lui à Paris. Ces ambassadeurs moscovites s'étaient conduits d'une façon si étrange qu'on avait été obligé de les expulser. Pendant tout le temps de leur séjour, ils n'avaient fait, dit Madame, que s'enivrer, battre leurs gens, commettre des vols, etc. Comme on les défrayait de tout, il avait fallu presque employer la force pour les mettre dehors. « Cependant, on eût mieux fait a dit Voltaire, de tolérer leurs fautes, mais la cour de Louis XIV ne pouvait prévoir alors *que la Russie et la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement unies*. »

Port-Royal, 19 mai 1697. — Le zar de Moscovie doit être un joli garçon, mais nous le verrons pas ici, je le crains... Je le regrette, car je l'aurais vu volontiers. Dans l'ambassade qui a si mal tourné ici, il y avait beaucoup de garçons qui avaient belle mine et étaient très bien bâtis; si le zar est de même, ce doit être un bel homme... Il ne doit pourtant pas avoir une âme élevée pour se commettre ainsi avec tous les marchands.

Saint-Cloud, 9 juin. — Je regrette qu'on n'ait pas mené le zaar à l'Electrice de Brandebourg (1) car je voudrais savoir comment il se comporte auprès des dames.

Grand merci pour les deux Relations qui m'ont beaucoup divertie. Lorsqu'il est question du prince de Circassie, il me semble lire un roman. Puisque ces Moscovites-là se tiennent si décemment et savent vivre, cela me persuade qu'il n'y a pas de supercherie et que c'est bien le zaar en personne. C'est tout de même une singulière idée de sa part d'abandonner son royaume pour voyager et errer à travers le monde : si un empereur d'Allemagne ou un roi de France faisait cela, on croirait que les romans l'ont rendu fou : mais il existe, je crois, peu de romans en langue moscovite.

Je voudrais qu'il lui prît envie de visiter aussi la France, car je le verrais volontiers avec son prince de Circassie.

Je vous remercie pour la dernière nouvelle (ou gazette) que vous m'avez envoyée sur le zar. Vous ne pouvez croire à quel point vos Relations m'ont servie; car, je suis maintenant dans l'obligation de voir beaucoup de monde tous les jours, et quand je ne sais plus que dire, je parle du zar; on m'écoute comme un oracle et l'on s'en va, content de moi.

Ibid., 20 juin. — On attend ici les nouvelles du zar avec grande impatience; car chacun désire qu'il vienne; mais je doute fort que le roi fasse le même souhait. Je ne sais pas comment le zar concilie la curiosité qui le porte à voir des pays étrangers avec la crainte ombrageuse qu'il a de voir de nouveaux visages. Que vous avez raison d'être curieuse de le voir, car c'est bien sûr quelque chose de rare!

Saint-Cloud, 27 juin. — Le czaar revient fort cher, ce me semble, à l'Electeur de Brandebourg; 100 000 thalers de présents, outre ce que son séjour à Konigsberg a coûté, c'est quelque chose de fort, et l'on peut dire de votre gendre qu'il fait grandement les choses. Cet Electeur a raison d'aimer la magnificence; cela sied aux grands seigneurs.

Vous aurez vu par quelques-unes de mes lettres que j'ai depuis longtemps la conviction qu'il n'y a aucune supercherie chez ces Moscovites, et que c'est bien le vrai czaar et aussi le véritable ambassadeur (1).

Il faut que ce soit la grande mode à Moscou de se moucher avec les doigts, car le czaar le fait également: cela économise des mouchoirs.

Grand merci pour le portrait du czaar : il a pendant deux soirées servi à la conversation et au divertissement. Le personnage n'est pas laid; mais il devrait faire raser sa barbe de Scaramouche; il serait bien plus gentil.

Saint-Cloud, 4 juillet. — Je crois que maintenant toute la Moscovie va devenir polie, car le czaar, aura, j'espère, appris la politesse à la cour de Brandebourg, comme il a appris à construire des vaisseaux. C'est fâcheux qu'il fasse ainsi des grimaces; mais, comme cela provient de la goutte, il restera ainsi toute sa vie...

Ce que le czaar a fait au duc de Holstein, j'ai vu M. le Dauphin et Mme de Chartres le faire : cela m'a si horriblement dégoûtée que j'en aurais presque vomi. Je m'étonne que le duc, quand il a bu cela (*als er es getruncken hatt*), n'ait pas éprouvé le même mal de cœur.

Cela, quoi? Pourrons-nous jamais savoir ce dont il s'agissait?

Pendant ce temps, la duchesse de Hanovre, plus

(1) C'était la fille de la duchesse de Hanovre.

(1) [illegible]

favorisée que sa nièce, avait eu l'honneur de voir le czar, de dîner à ses côtés, de lui parler, et même, je crois, de danser avec lui. Écoutons les réflexions de Madame à propos de cette danse :

Saint-Cloud, 18 août 1697. — [illegible] table à [illegible] du grand czar [illegible] du [illegible] par [illegible] c'est pour moi comme un roman. [illegible] de Brandebourg [illegible] par la danse. Vous auriez [illegible] divertie. Si j'avais dansé avec l'ambassadeur, j'aurais bien figuré [illegible], avec mes longues manches, [illegible] tout à fait l'air d'une pagode indienne, d'une pagode habillée. Mon gros ventre, mes hanches et, sauf votre respect, mon derrière, comme aussi mes larges et grosses épaules, ma grande et grosse figure, mon double menton, tout cela ressemble si parfaitement à une pagode que je ris de moi-même quand je passe par hasard devant une glace et que je m'y regarde...

Je regrette que vous n'ayez point passé la nuit, pour le lendemain pouvoir jouer avec le czaar ; son dessein de perdre 5000 ducats est noble et galant... Il est fâcheux que vous n'ayez pas vu le prince de Circassie ; quel joli nom !

La duchesse d'Orléans commentait ici une lettre de sa tante, lettre qui ne lui était pas adressée à elle-même, mais dont elle avait eu communication. L'entrevue de la duchesse de Hanovre avec Pierre-le-Grand avait eu lieu dans les premiers jours d'août, à Coppenbrugge, fief de la maison de Brandebourg, appartenant au prince de Nassau.

... Le sar est un grand bel homme, très bien de figure, et qui a une grande « vivacité d'esprit, la repartie prompte et juste » ; mais qui pourrait, avec de si grands avantages de la nature, avoir de meilleures manières qu'il n'en a.

Nous ne tardâmes pas à nous mettre à table ; M. Coppenstein, maréchal de la cour, présenta la serviette à Sa Majesté qui ne comprit point, car à la cour de Brandebourg on s'était servi d'aiguières. Entre ma fille et moi nous plaçâmes Sa Majesté, ayant de chaque côté un interprète ; elle était très gaie, très naturelle ; nous nous fîmes beaucoup d'amitiés. Ma fille et lui firent échange de tabatières ; celle du sar portait son chiffre, ce que ma fille regarde comme un grand honneur.

Nous restâmes longtemps à table, mais ce temps ne nous parut pas long, car le sar parla toujours et très gaîment ; ma fille fit chanter sa troupe italienne, ce qui plût beaucoup à Sa Majesté, mais il dit qu'il ne faisait pas grand cas de la musique. Je lui demandai s'il aimait la chasse : il répondit que non, que son père l'avait beaucoup aimée, mais que sa passion à lui, depuis sa jeunesse, avait été la « navigation », et aussi la pyrotechnie (*feuerwerck*) ; il dit qu'il construisait lui-même ; il nous montra ses mains, nous fit tâter combien le travail les avait durcies.

Après le repas, Sa Majesté fit venir ses violons et nous dansâmes à la moscovite, ce qui est beaucoup plus gentil qu'à la polonaise. Cette danse dura jusqu'à quatre heures du matin...

Il serait trop long de raconter tout ce que nous avons vu. M. Le Fort et son neveu étaient habillés à la française ; ils ont beaucoup d'intelligence ; quant aux deux autres ambassadeurs, je n'ai pu leur parler, non plus qu'à un groupe de princes qui sont dans la suite...

Le sar est quelque chose de tout à fait extraordinaire ; on ne peut le dépeindre ni se le figurer, sans l'avoir vu. Il a bon cœur et des « sentiments » droits et « nobles » ; devant nous, il ne s'est pas enivré comme ses gens l'ont fait horriblement, après notre départ.

Coppenstein a bien mérité la fourrure de zibeline dont on lui a fait présent pour leur avoir, deux ou trois fois, tenu tête à boire ; d'après lui, ils ont été très gentils et très gais en cette circonstance ; mais c'est lui qui a triomphé, car les ambassadeurs moscovites ne se reconnaissaient plus quand ils sont partis, tant ils étaient ivres.

25 août 1697. — Dans son pays, les dames doivent se farder de blanc et de rouge ; aussi le fard entre-t-il dans les présents de noces. Par conséquent il a semblé que c'était la comtesse Platen qui plaisait le plus aux Moscovites. Mais lorsqu'ils dansaient, ils ont pris nos corsets pour des os, et le sar, à ce qu'on raconte, aurait dit : « Diable ! comme les dames allemandes ont les os durs ! »

15 septembre 1697. — Mon bon ami le grand sar m'a envoyé quatre fourrures de zibeline et trois morceaux de damas, mais si petits qu'on ne peut s'en servir que pour recouvrir des sièges. Sa Majesté s'amuse à Amsterdam ; elle passe son temps avec les matelots au *Speelhus*, et il construit lui-même un vaisseau, car il sait quatre métiers en perfection. C'est véritablement un personnage « rare » ; je ne voudrais pas pour beaucoup de ne l'avoir point connu, lui et sa cour. Il a quatre nains, dont deux très gentils, petits et très bien élevés ; tantôt il embrasse l'un d'eux qu'il aime le mieux ; tantôt, il lui tire les oreilles ; c'est par là aussi qu'il a pris notre petite princesse qu'il a embrassée deux fois ; la *fontange* (coiffure) qu'elle portait en a beaucoup souffert.

De son côté, Madame transmettait à sa tante des nouvelles sur le czar, soit celles qui circulaient à la cour, soit celles qu'elle recueillait en particulier :

Un gentilhomme westphalien est venu me trouver ; c'est un ancien page du comte de Lippe ; son père, longtemps au service du Brandebourg, était commandant à Minden. Son nom est Kurtz ; il a servi le roi de Suède en qualité de capitaine de dragons, et a été fait prisonnier par les Moscovites.

Il raconte que ce sont des gens très sales ; ils portent leurs chemises jusqu'à ce qu'elles soient usées ; ils n'en ont qu'une ; quand elle est usée, ils en font faire une autre ; mais ils vont trois fois par semaine aux étuves. Sont-ils en pleine sueur, ils se jettent dans la neige ou dans l'eau froide ; et de là, de nouveau dans les étuves chaudes ; ils dorment dans des fourrures, sans aucun drap. Le zaar lui-même n'a qu'un banc sur lequel il se couche ; il roule son « justaucorps », qui lui sert d'oreiller, et il dort sans couverture, ayant sur lui une fourrure seulement.

Le même raconte qu'il n'y a pas dans tout Moscou une femme qui ne soit fardée ; c'est un fard qui ne gâte point la peau, mais qui la tient propre; il dure huit jours et l'on ne peut pas voir que la peau soit fardée. En moi-même je pensais qu'on ne pourrait dire ainsi que dans l'*Empereur de la Lune* : « C'est tout comme [illegible]

Il serait trop long de vous narrer tout ce que Kurtz m'a raconté ; j'ajouterai pourtant que le czaar a mis un impôt sur les moustaches ; ceux qui ne veulent pas les couper ont à payer par an deux thalers ; il en a tiré, dit-on, un argent inouï.

Cet homme dit encore que le czaar est beaucoup trop familier avec ses serviteurs ; il tolère, quand il mange, que ceux qui se tiennent derrière lui, prennent à même les plats, qu'ils en tirent des morceaux de viande avec les mains et qu'ils mordent après. Il a voulu aussi faire manger avec lui Kurtz de cette manière ; mais l'autre a dit qu'il n'avait pas faim, tant lui répugnait cette façon de manger... (11 septembre 1707).

Ici, nous arrêtons la narratrice. Pardon, lui dirons-nous, mais n'avez-vous pas raconté vous-même en d'autres lettres que, pour manger, vous ne vous étiez jamais servie que de vos doigts, aidés, il est vrai, d'un couteau? Et ne nous avez-vous point, par la même occasion, appris ce détail curieux, sur le duc de Bourgogne et ses frères, élevés à se servir d'une fourchette par civilité : une fois qu'ils furent admis à la table royale Louis XIV leur défendit d'en faire usage? En outre ne savait-on pas — par Mme de Motteville, si j'ai bonne mémoire — qu'Anne d'Autriche ne se faisait aucun scrupule de tremper dans les sauces ses mains, d'ailleurs fort belles? Mais ne chicanons pas Madame sur cet article : mieux vaut emprunter à l'une des lettres de sa correspondance actuelle ce trait prouvant que les Polonais à table valaient bien les Moscovites : dans un festin entre Polonais, un serviteur, ayant à laver une assiette, avise un lévrier qui passait, et avec la queue de l'animal, nettoie — si cela peut s'appeler nettoyer — l'assiette qu'il présente ensuite à l'un des convives.

A la cour, on prenait exemple sur Louis XIV ; l'on s'y moquait un peu de cette majesté du Nord s'abaissant jusqu'à travailler de ses mains et faire le métier de charpentier. Le roi se sentait blessé dans son orgueil : un czar visiter les autres pays de l'Europe, même la Hollande, et laisser la France de côté!

18 septembre, 1697. — Le grand homme d'ici (Louis XIV) s'est fort moqué du czaar parce qu'il a travaillé chez un charpentier en Hollande et qu'il a aidé à construire des vaisseaux, mais quand Sa Majesté apprendra l'usage auquel ce sire a fait servir les galères qu'il a construites, elle lui pardonnera et ne regardera plus cela comme une puérilité...

On tournait en ridicule à Versailles le souverain qui se faisait, disait-on, payer son travail ; d'abord il avait gagné « trente-six sols par jour » ; mais il s'était disputé avec son maître, et il en avait demandé quarante, ce qui était bien peu digne d'un si grand seigneur. (1er décembre [illegible])

Il faut que je vous raconte ce que j'ai entendu à table, écrit Madame, de Marly (2 juillet 1698). Le czaar serait arrivé à Dresde avec des chausses collantes étroites, *enge hosen*), un petit manteau, une perruque courte, habillé tout à l'espagnole. Les gens ayant couru après lui pour le voir, il aurait retourné sa perruque et s'en serait caché le visage. Le soir on l'a conduit au château ; il a retiré tout à fait sa perruque, et s'en est servi pour éteindre toutes les lumières afin qu'on ne pût le voir.

Dans la suite pourtant Louis XIV revint sur le compte du prince :

10 décembre 1711. — La dernière fois que le Roi m'a fait la grâce de me rendre visite, il a parlé du czaar et en a fait un grand éloge. Il me semble que les gens du prince qui connaissent la politesse pourraient lui faire perdre aisément ses habitudes malpropres, telles que manger salement, se moucher avec les doigts et autres choses semblables.

Marly, 14 [illegible] 171[illegible]. — Quand [illegible] avec les doigts comme fait mon héros le czar, on ne doit pas porter des moustaches, car le résidu reste en suspension et cela n'est guère appétissant, surtout à table. Puisqu'il a grand air, le czar doit avoir aussi belle taille. Je m'étonne que ses gens aient autant de respect pour lui, car je crois qu'il s'abaisse trop complètement avec eux. Tout ce que j'entends dire de l'intelligence de ce czar me plaît infiniment : je le regarde comme un véritable « héros », et je prends en tout son parti.

Au reste les jugements de Madame sur le czar variaient suivant les bruits vrais ou faux qui parvenaient jusqu'à elle, suivant son humeur et comme il est naturel, suivant les actes du personnage lui-même. Tantôt, c'est un héros, « son héros », comme il était celui de Leibnitz ; il est humain, policé, poli, il a tiré grand profit de ses voyages ; il est plus estimable pour avoir civilisé son pays que pour avoir gagné des batailles ; tantôt c'est un être grossier, barbare, cruel, etc.

Versailles, 1[illegible] [illegible] — [illegible] n'a pas encore fait décapiter sa sœur, la princesse Sophie, mais qu'il a lui-même tranché la tête à quelques boyards. Ce n'est pourtant pas là ce qu'il a appris en Hollande, en Angleterre, non plus qu'en Allemagne ; je m'étonne que son séjour en ces pays ne lui ait pas fait perdre ses habitudes barbares et cruelles ; il a dû pourtant voir qu'on peut être un grand sire sans faire le bourreau.

Port-Royal [illegible] — L'envoyé [illegible] été si touché du baiser que lui a donné le grand czaar, qu'il ne veut, peut-être pas pour cette raison, dire du mal de lui. C'est un joli spectacle que ce prince a donné à sa sœur devant ses fenêtres que la vue de ces

... pendus et roués, cependant, il faut [illegible] de n'en avoir pas fait autant à sa sœur!

Marly, 10 février 1704. — Je suis [illegible]. Je ne puis plus souffrir le czaar. Je faisais grand cas de lui, parce que je pensais qu'il avait bon cœur, mais il faut qu'il soit devenu comme une bête sauvage. Le bruit courait, ici il y a quelques jours, que sa sœur l'avait fait empoisonner et s'était déclarée elle-même tutrice de son neveu.

Une douzaine d'années après, un changement notable s'était déjà opéré : « Il est certain, écrit-elle 9 mars 1710 que le czar réalise de grands progrès; avant lui l'on savait à peine ce que c'était que la Moscovie; maintenant on n'entend plus parler d'autre chose. » Et elle ajoute :

Les princes doivent être bon marché en ce pays pour qu'on en fasse des envoyés et ambassadeurs. Le czar est assez jeune pour qu'un jour il envahisse toute l'Allemagne. Il me semble qu'il aurait bien pu permettre aux vieux Moscovites de conserver leur costume et leur barbe; le changement aurait été uniquement pour les jeunes. Je trouve l'habillement moscovite plus beau que le français; toutes ces longues robes sont plus majestueuses et donnent meilleur air que le costume qu'on porte en France. Mais on a surtout bien fait d'empêcher les gens de s'enivrer avec l'eau-de-vie.

Encore un emprunt, un seul, aux lettres de Madame et nous avons fini.

On sait l'histoire et les aventures de la seconde femme de Pierre le Grand, Catherine, que le czar épousa longtemps après l'avoir connue. Sa première femme, mère de cet Alexis dont la fin fut si lamentable, avait été répudiée en 1696. La duchesse de Hanovre ayant envoyé à sa nièce une relation du mariage du czar avec Catherine, Madame lui répond (14 avril 1712) :

Je n'en ai [illegible] point fait part au Roi, mais je ne vous en adresse pas moins mes très humbles remerciements pour la relation qui m'a très fort divertie, mon fils et moi. Si l'on en avait fait la lecture à Sa Majesté et qu'il fût ressorti de là combien le mariage était inégal, j'aurais craint qu'on ne pensât que je voulais tirer les vers du nez à Sa Majesté, ce qui n'aurait pas été pour plaire : ici l'on ne saurait être trop circonspect...

Pourquoi tant de scrupule? Pourquoi? mais sans doute à cause du mariage de Louis XIV avec la veuve Scarron!

Guillaume Depping.

LE DERNIER CAIN

Nouvelle.

I

Quand tous ses compagnons furent morts autour de lui, Telos partit dans son aéroplane pour retrouver des hommes.

L'atmosphère était sèche et glacée. Aucune vapeur d'eau n'amollissait l'espace. Et la clarté vague, qui était l'agonie de la lumière, s'évaporait en un reflet blafard. Mais les yeux de Telos n'avaient jamais connu d'autre lumière.

Sous lui, c'était la plaine infinie et déserte. La terre desséchée et froide, aplanie depuis des milliers d'années, s'étendait comme un panorama lunaire. Seuls, dans ce nivellement rocheux, se dressaient encore quelques blocs en relief, l'évasement de quelques cirques, et les ruines d'antiques édifices en pierre, qui s'émiettaient dans la désagrégation totale. Mais nulle part ne subsistait aucune trace humaine. Là, il n'y avait pas d'hommes, il n'y avait plus d'hommes. Telos monta vers le Nord.

Ce qu'il y vit remua la terreur dans ses veines. Le désert désolé se transformait en un chaos de glaces éternelles. Étaient-ce jadis des mers figées dans leur colère, immobilisées brusquement? Y avait-il là des terres, et ces icebergs monstrueux n'étaient-ils que des cités gelées? De l'immensité des glaces colossales montait un reflet d'épouvante, dans lequel de grands oiseaux aveugles décrivaient des courbes affolées et pesantes. Et ils ne criaient pas. Leur vol ne froissait pas l'air immobile. C'était l'immuable Silence, la rigidité définitive du Silence. Là aussi, Tout était accompli.

Et surtout, c'était l'Ombre, terrible et souveraine. La pâle lueur que Telos connaissait, sous le reflet de laquelle il avait vu le monde, était diminuée ici, presque déjà morte, sous l'épaississement de la Nuit éternelle.

Alors Telos s'enfuit de cette vision d'épouvante, et revint en grande hâte vers les régions équatoriales. C'était là que, depuis plusieurs siècles, les débris de l'humanité s'étaient peu à peu réfugiés, pour y chercher les derniers vestiges des principes qui disparaissaient, de l'eau, de la chaleur, de la lumière.

Car c'était la fin de la dernière période, la minute suprême du Temps, et le Néant victorieux commençait. La chaleur centrale qui alimentait la terre, que la science orgueilleuse des hommes avait même autrefois domestiquée pour le chauffage de leurs habitations et de leurs villes, le feu intérieur, le foyer puissant s'était refroidi, puis éteint. Parallèlement, les eaux s'étaient peu à peu retirées, absorbées

dans les crevasses souterraines; les sources avaient été taries; la vapeur d'eau, voile protecteur de l'écorce terrestre, avait aussi disparu de l'atmosphère. Et c'était l'agonie humaine, dans le dessèchement et dans le froid.

Et le Soleil aussi était éteint. Une clarté verte et froide traînait encore, partie depuis des centaines d'années de sa dernière lueur alors agonisante, maintenant morte depuis longtemps. Ce n'était que le reflet étrange d'un foyer qui n'existait plus. Mais les tristes regards des derniers êtres n'avaient jamais connu que ce reflet blafard.

Cependant Telos savait qu'avant lui tout cela avait resplendi de lumière et d'amour. Il savait que ces terres desséchées et glacées avaient été des jardins de violettes, des sillons féconds, des ruisseaux, des lacs et des ombrages, au milieu desquels se mouvaient les sourires des femmes et l'ambition des hommes. Les protozoaires primitifs s'étaient transformés, acheminés par des évolutions lentes et merveilleuses vers des perfections successives. Puis la Science avait conquis la terre, conquis le ciel. Elle avait asservi la matière, canalisé les forces naturelles. Elle avait envahi l'espace. Et comme l'homme des races heureuses avait connu la volupté de la nature librement épanouie, l'homme des âges scientifiques avait connu la beauté métallique des civilisations essentielles, et régné sur sa création. Et des millions d'années s'étaient amoncelées. Les civilisations superposées avaient épuisé la conquête. Et l'apothéose était venue, l'heure sublime, où c'était le triomphe de vivre.

Telos savait tout cela. Car il portait en lui la science des âges innombrables. Mais il ne l'avait jamais vu, ni ses ancêtres, ni ceux qui étaient avant eux. Quand sa triste chair était née d'une triste étreinte, les autres avaient dit : « Que vient-il faire, celui-là qui naît à l'heure finale? » Quand ses yeux s'étaient ouverts pour la contemplation de la lumière, depuis longtemps il n'y avait plus de lumière, seulement ce reflet étrange, ce reflet d'une lueur morte. Autour de lui, de rares êtres misérables, déchus et épuisés, s'efforçaient de maintenir leur dernière goutte de vie. Ils s'étaient ainsi prolongés quelque temps, épaves suprêmes de l'humanité, par-dessus la disparition des plantes et de presque toutes les bêtes. Mais ceux-là s'en allaient sans engendrer de nouveaux êtres. Ils disparaissaient un à un, rapidement. Et c'est pourquoi quand les derniers furent morts, Telos partit pour chercher ailleurs le contact d'autres hommes. Mais nulle part il ne trouvait la trace des hommes.

Maintenant, des villes apparaissaient sous son regard, les cités gigantesques des extrêmes civilisations. Les maisons de fer et de verre étaient surmontées de terrasses, où avaient dû se balancer les flottilles des embarcations aériennes. Sur un grand nombre pointaient des coupoles tournantes. Et il y avait des tours hautes de 1000 mètres, destinées à porter, la nuit, d'immenses phares électriques, lunes artificielles, qui faisaient le jour dans la cité. Surtout, l'espace était envahi par des milliers de fils, lancés par l'électro-aimant, et dont les lignes faisaient circuler à travers les planètes cette force merveilleuse, la Volonté, qui emmagasinée, dirigée, était devenue le moteur essentiel par lequel on avait conquis et animé toute matière.

Du haut de son aéroplane qu'il faisait évoluer à travers le réseau des fils, Telos contemplait la magnificence croulante de ces villes. Mais en vain y cherchait-il un être humain. Elles étaient désertes, mortes, depuis des siècles. Et là aussi, comme sur les plaines rocheuses, comme dans la terreur des glaces, c'était la solitude et la désagrégation silencieuse, le commencement du chaos. Alors l'épouvante de Telos augmenta; ses mains, qui frissonnaient, tremblèrent; et ses yeux s'élargirent devant l'effroi de l'Ombre qui paraissait s'accroître, qui semblait le suivre depuis qu'il était allé la chercher dans le Nord. La lueur pâle déclinait.

C'est ainsi qu'il descendit dans une de ces grandes cités. Il reconnut que c'était Jerpha, jadis le centre des affaires commerciales avec la planète Vénus. Il parcourut la ville, dont une grande partie ne présentait que de monstrueux débris. Il n'y trouva pas un homme, pas une trace d'homme. Il visita les demeures somptueuses et dégradées. Elles étaient vides et mortes. Les squelettes mêmes qui avaient dû les joncher étaient depuis longtemps éparpillés en une stérile poussière. Alors Telos comprit que la race des hommes était éteinte, et il connut que c'était sur lui que reposait la malédiction glorieuse d'être le dernier homme.

II

Les grandes marées de l'Histoire avaient emporté des races humaines, et de nouvelles avaient paru, à leur tour englouties, puis remplacées. Physiquement, le même phénomène s'était bien des fois reproduit : les mers conquérantes s'étaient substituées aux continents, et de nouveaux dépôts au fond des eaux, formant de nouvelles couches géologiques, avaient recouvert les âges disparus. Les cités merveilleuses avaient été enlisées, ensevelies dans les abîmes refermés sur l'orgueil des peuples. Et des terres vierges avaient jailli du fond des océans, où s'étaient épanouies d'autres villes et d'autres civilisations. Ainsi, perpétuellement, la terre s'était renouvelée. La mort avait remplacé la vie, la vie renaissait sur la mort. Et

de ces races innombrables, ensevelies sous des couches superposées, de cet arbre gigantesque dont les racines plongeaient aux profondeurs insondables, il était la fleur suprême, la fleur misérable et sans joie.

Il n'avait plus de nom, plus de personnalité. Sa vie ne s'opposait pas à d'autres existences. Elle s'opposait au Néant. Il n'avait plus pour compagnons que quelques végétaux rudimentaires, des cryptogames effroyables, quelques animaux rares et décharnés, et les grands oiseaux aveugles qui tournaient dans la nuit des glaces. Ainsi toute la Vie, dont il n'eût été autrefois qu'une misérable parcelle, s'était réfugiée en lui, et il était devenu l'Être. Mais cette vie humaine, qui avait subi tant de transformations, qui s'était éparpillée à travers les siècles en tant de formes différentes, n'avait plus dans son dernier dépositaire qu'une manifestation : l'Épouvante.

Le dernier homme s'assit, en face de l'Épouvante.

La solitude l'épouvantait. Le silence l'épouvantait. Il sortit son chronomètre, pour percevoir du bruit, un léger bruit, la vie d'un mécanisme. Celle-là aussi était arrêtée, était morte. Il ne savait plus l'Heure, il ne saurait plus l'Heure. Alors il sentit que le Temps avait cessé de battre, qu'il n'y avait plus de durée, qu'il s'enfonçait dans le toujours, et que l'Éternité immobile commençait.

Et l'Ombre tombait. La clarté blafarde, elle aussi s'épaississait en épouvante. L'ombre, l'ombre tombait. Non pas le soir bleu et calme d'un jour d'été, non pas le soir tragique de grandes heures tourmentées, mais l'ombre définitive, puissante et souveraine, l'ombre totale du néant où rentraient toutes choses. C'était le commencement de la Nuit Éternelle.

Alors le Solitaire final fut emmuré dans l'épouvante. Et il voulut y échapper, en disparaissant lui aussi dans cette nuit glaciale, en participant entièrement au néant qui l'étreignait de toutes parts. Il ne se dit pas que ce n'était pas sa vie seule, que c'était celle de l'Humanité, celle même du Monde qu'il devait disputer à la Mort triomphante. Il sacrifia la grandeur de ce devoir unique. Il se coucha parmi les ruines, et attendit la fin.

Peu à peu, son pauvre sang se figeait dans ses veines. Le froid terrible raidissait ses membres offerts en suprême pâture. Et il s'abandonnait à l'enveloppement glacé.

Soudain, il entendit un bruit, où il lui sembla reconnaître une voix humaine. Il entrouvrit les yeux.

Un homme était devant lui.

Un homme, un *autre* homme...

Il était grand et décharné, vêtu de peaux de bêtes. Lui aussi était parti de son pays, d'une région opposée, où s'était levé l'effroi de la solitude. Il avait erré à travers les terres, les rochers et les villes, pour trouver d'autres hommes. Et comme il n'avait rencontré que le désert, le chaos et la mort, il s'était convaincu qu'il était l'Unique. Et l'Épouvante avait habité ses prunelles.

Il ne se demandèrent pas leur nom, ni leur race. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étreignirent ardemment. Subitement ils avaient oublié leur misère, leur terreur, et la mort enveloppante. Et leur force *d'être deux* dominait la désagrégation totale, l'ombre définitive, le Néant.

III

Ils étaient véritablement deux frères. Jamais, sinon peut-être à l'heure biblique des pasteurs, dont les douces brebis paissaient sous les étoiles, la fraternité humaine n'avait connu une pareille pureté. Et leurs sentiments revinrent en effet aux sources fraîches de l'humanité. Ce fut la jeunesse primitive, le jardin moral où communièrent les premières créatures de Dieu, avant que les foules et les siècles eussent atteint les âmes fraternelles et éloigné les cœurs des hommes. C'était l'aurore.

Et il leur paraissait que ce fût l'aurore en effet, que d'une de leurs côtes allait sortir une nouvelle femme, la mère féconde des races qui naîtraient d'eux, et que leur puissante cohésion allait recommencer le monde, vers de neuves et rayonnantes destinées.

Ils vécurent ainsi dix jours et dix nuits, dans l'attente sereine du miracle. Ils se serraient, ils se chauffaient l'un contre l'autre. Le soir, ils se couchaient en rapprochant leurs membres, et l'un veillait pieusement sur le sommeil de l'autre, ne sachant pas lequel serait l'élu. Ils mettaient en commun leur joie et leur misère. Ils disaient : « Le mien, c'est le tien. »

Mais peu à peu les souffrances reprirent leur place cruelle. L'un demanda : — N'as-tu pas froid, mon frère ? L'autre répondit : N'as-tu pas faim, mon frère ? Ils cherchèrent de la nourriture. Ils errèrent longtemps. Ils aperçurent enfin un pauvre animal qui rôdait, s'abandonnant à l'ombre. Ils le poursuivirent. Ils s'excitèrent à l'attaque. Comme ils se précipitaient, tous deux s'en emparèrent en même temps.

— C'est moi qui l'ai pris, dit l'un.

— C'est moi qui l'ai pris, dit l'autre.

Et entre ces deux hommes, les deux derniers hommes, la Lutte pour la vie recommença.

IV

Ce fut dans les détails minimes, dans les petits coins de l'existence, où ils se heurtaient à chaque

instant. Pourtant, le champ était suffisant où ils pouvaient faire mouvoir leurs gestes sans se frôler, et élargir leurs efforts sans gêne réciproque. Ils avaient pour eux deux la surface du monde. Mais en outre qu'ils ne voulaient pas redevenir des solitaires, ce n'était pas sur le sol que résidait la lutte. Elle était dans leurs âmes, déposée par le legs des siècles.

Et toute l'Humanité en effet repassa entre ces deux hommes. Elle repassa depuis l'aube pure, le jardin fraternel, jusqu'aux ferments mauvais qui la décolorèrent, jusqu'à la lie dont elle fut empoisonnée. Les âmes successives des siècles morts, depuis les troupeaux bibliques jusqu'aux foules de haine, vinrent processionnellement habiter leur âme finale et y revivre totalement une dernière fois.

Ils se reprochèrent d'abord la quantité de leurs parts mutuelles. Des mots aigus furent échangés. Bientôt leur jalousie ne se satisfit plus de remuer les pierres des paroles. Et le désir s'accrut en chacun de léser la portion de l'autre pour accroître la sienne. Ils recoururent à la ruse, et le Mensonge se leva entre leurs bouches. C'est alors que parurent en eux les races de rapine et de déprédation hypocrite, les chapardeurs, faussaires, détrousseurs de cadavres, les foules innommables qui jadis suivaient les armées. Et leurs cœurs s'emplissaient d'envie et de rancune.

Vis-à-vis de chacun des deux, le compagnon n'était plus : Lui. Il était devenu : l'Autre. Le mur hostile, frontière, démarcations sociales, tour unique de chacun contre tous, était dressé.

Une fois, Telos, en allant se coucher dans son coin familier, trouva l'Autre qui l'avait devancé et qui occupait la place. Dès lors, leur hostilité s'affirma brutalement. De leurs yeux jaillit l'acier des menaces. Leurs mains violentes s'opposèrent.

Ce fut l'heure de l'invasion barbare, des hommes aux poils roux, ruès vers le carnage, s'entr'égorgeant ensuite sur les dépouilles fumantes des vaincus. La Guerre revécut. Et ce fut la lutte bestiale, la lutte pour la pâture. Ils se jetèrent en même temps sur les gouttes d'eau découvertes, les lambeaux de chair palpitante, les refuges où leur repos engourdi se terrait. Ils se les disputaient férocement. Ils ne se souciaient pas que d'autres proies pussent nourrir leur faim, que d'autres refuges pussent les accueillir. C'était constamment sur le même objet que campait leur désir acharné, sur le même fragment de bête misérable, sur la même parcelle minime du sol immense qui leur était offert. Car ce qu'ils voulaient, c'était bien plutôt affirmer leur droit de possession que satisfaire aux besoins immédiats. Et déjà, dans cette période de la jalousie orgueilleuse, grondaient en eux les voix des révolutionnaires, qui criaient : « Le tien, c'est le mien. »

Et ainsi, peu à peu, leur désir égoïste s'élargissait, leur convoitise ne se contentait plus d'apaiser leur faim exigeante. Ils visaient à être repus. La satisfaction brutale ne leur suffisait plus. Et ils étaient tourmentés par le désir de jouir, cette passion de jouissance qui jadis avait surexcité certaines générations jusqu'à détraquer l'ordre social et l'ordre moral des époques atteintes, et qui aujourd'hui, même, au milieu de leur misère, apparaissait de nouveau, dans la grande récapitulation finale, et compliquait leur mal.

En même temps, tout en demeurant matérielle, la lutte devenait surtout morale. Et d'autres races se levaient, les races d'orgueil, les races ambitieuses, amoureuses des tiares, avides de suprématie. Ils ne se battaient plus pour une place égale. Ils se battaient pour la meilleure place. Leurs supériorités voulaient chacune s'affirmer, et humilier l'esclave. Et pour cela aussi leurs existences ne pouvaient pas se séparer.

Ils croyaient toujours invinciblement au miracle, à l'heure féconde de sommeil pendant laquelle du flanc de l'un d'eux serait créée l'Ève future. Mais aucun ne veillait plus sur le sommeil de l'autre. Chacun s'enorgueillissait de proclamer et de croire que lui avait été révélé le mystère, et que ce serait lui l'Elu. Ainsi se mouvaient en eux les foules religieuses, l'évocation des sectes orgueilleuses, dont chacune avait traité les autres d'imposteurs, convaincue qu'elle était elle-même le seul dépositaire de la Vérité et de la Sainteté, qu'elle était le peuple visité, le Chandelier de la Lumière, et qu'elle seule était marquée du sceau divin.

Et les foules mauvaises montaient, du fond de l'Histoire, du fond de l'Humanité, se projetaient sur l'écran de leur âme, avec leurs passions, leur écume amère, leur houle destructrice. Et leurs clameurs diverses peu à peu se confondirent, s'unifièrent en un seul grondement, qui était une clameur de Haine.

Alors ils se haïrent. Ils portèrent en eux la haine des siècles. Elle s'exaspéra au bord de l'abîme, en face duquel ils étaient liés effroyablement.

Comme ils cherchaient leur proie, un jour, à travers les ruines de la ville, ils pénétrèrent dans une demeure qui avait dû être un palais somptueux. En la fouillant ensemble, car leurs haines restaient constamment parallèles, ils découvrirent une peau d'ours et des coffres immenses remplis d'or et de diamants. C'étaient les richesses accumulées d'un grand nombre de générations. Tous deux se ruèrent sur la peau d'ours et se la disputèrent avec férocité. Telos, plus faible, fut vaincu. Et l'autre, s'enveloppant dans la peau réchauffante, le nargua, disant : « De quoi te plains-tu? Ta part est la plus belle. Je te laisse les coffres pleins d'or. » Cette parole insolente

fut comme une torche jetée dans le soufre de la haine. La haine de Telos flamba. Alors, par delà les foules, par delà les races mouvantes qu'il n'avait pas cessé de dominer, l'Ancêtre maudit apparut. Sa grande ombre se projeta sur toute l'Humanité. Et le dernier Caïn tua son frère.

X

Quand Telos se retrouva seul, en face du cadavre, il connut l'horreur du crime suprême. De nouveau il fut étreint par la terreur de la solitude, du chaos glacial et de l'ombre. Car l'Ombre tombait toujours, puissante et souveraine. Prenant sur ses bras le cadavre, il poussa le cri du Maudit final. Puis il s'enfuit, épouvanté, dans la Nuit Éternelle.

JEAN MADELINE.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Charles le Goffic.

Des plumes singulières et des plus subtiles — un France, un Barrès, un Pouvillon — ont déjà mieux qu'ébauché la figure de M. Charles Le Goffic. Il serait téméraire de la vouloir reprendre et achever. Nous essaierons d'y ajouter quelques traits, s'il se peut.

Notons ce premier mérite d'avoir su se gagner la sympathie de tels écrivains. Ils sentaient évidemment en lui une âme à la ressemblance de la leur. Il y a des affinités littéraires, l'exquis ne va qu'à l'exquis ; cela forme à la fin un tri supérieur, une élite dans le rare. D'emblée, et sur ce qu'il promettait plus que sur ce qu'il avait encore donné, M. Le Goffic fut admis dans cette élite. C'était de bon augure.

Son enfance surtout plut et devait plaire à M. Anatole France, qui, sous une verve un peu amère d'esprit désabusé, n'en garde pas moins, comme on sait, un cœur d'enfant facilement amusable, et qui a de si gentils retours, d'une sincérité à peine ironique, vers les innocences du jeune âge. Avec délice, il se lança donc dans une de ces écoles buissonnières qui lui sont familières, grimpant les rues en échelles de Lannion, s'émerveillant aux « vieilles maisons, aux poutres sculptées et peintes en rouge », au pont « à dos d'âne et à éperons », courant le long du *Léguer*, jusqu'à la mer. Le moyen était excellent pour recueillir à leur source les plus neuves et intimes impressions du poète d'*Amour breton*.

Pour M. Barrès, que les choses amoureuses — sans compter la politique — intéressent spécialement, tout de suite il remarqua ces étranges et clairs yeux d'abîme, qu'en ses expériences professionnelles il avait déjà rencontrés chez les petites bretonnes de Montmartre, dont les regards pleins de libre infini s'effacent et se brisent au court horizon des villes : et c'était encore pour nous faire comprendre ce qui, du glauque océan si longtemps sillonné par les aïeux, était passé par atavisme en ces tendres et larges prunelles.

Quant à M. Émile Pouvillon, qui est avant tout un descriptif, le ciel brumeux, l'avare soleil, le dur terroir, l'occupèrent de préférence ; et, là-dessus, il nous a dressé un Le Goffic dont la silhouette, — non trop inférieure — se détache de ses compatriotes bretons, les Chateaubriand, Brizeux, Renan, etc.

En voilà assez, semble-t-il, pour le bien connaître en ses origines. Mais il le faut suivre hors du sol natal, à Paris, où, ses études terminées, il venait, il y a quelque dix ans, conquérir les hauts grades universitaires. Il fut le collaborateur et l'ami de ce pauvre Jules Tellier si précocement ravi aux lettres, et, avec lui, avec d'autres de la même génération, commença ses premières armes. Chez tous, il y a, dès ce moment, comme une entente à lui faire bon accueil : son nom, à l'occasion de ses premiers essais, n'est jamais prononcé sans cette gravité méditative dont on ne s'avise que pour ceux qui semblent porter en eux une destinée littéraire, et chez lesquels cette destinée s'affirme par le talent et une façon particulièrement sérieuse d'envisager l'art et la vie. Ce sérieux, en désaccord avec ses vingt ans, était, au dire de ceux qui l'ont connu alors, très frappant chez lui. C'est — à l'heure de l'insouciance, quand la vie chez la plupart semble chose légère et qu'il faille abandonner au caprice, dans la certitude que tout se résoudra à souhait — une prudence, une défiance, un soin de se tracer austèrement son devoir et sa tâche, qu'on ne retrouverait, au même degré, vers le même âge, que dans les Lettres d'un Renan à sa sœur Henriette, — avec lequel Renan, du reste, M. Le Goffic a plus d'un rapport et physique et moral.

De taille moyenne comme lui, avec quelque chose de cette masse puissante qui s'attache solidement où elle se pose, il a comme lui de gros traits bons et doux qu'illumine un sourire ingénu, et ces yeux singuliers d'aigue-marine qui avaient frappé M. Barrès. Point d'éclats de voix, d'accès de rire : une gaîté tranquille, une discrète attitude, un débit onctueux, captivant et habile ; et des attaches fines, le doigt qui parle, disserte et démontre, et dessine le raisonnement. Tréguier et Lannion sont frères. Ils sont bien de la même race, du même sol : sol de laboureurs qui, sur la glèbe opiniâtrément retournée, ont conquis leur indépendance, race de marins et de pêcheurs.

La carrière du professorat l'arracha au doux estuaire de Paris. Le voilà, perpétuellement battu du vent, et tanguant et roulant qui erre du Havre à

Morlaix, de Gap à Évreux, jusqu'au jour où, las de ces courses où le meilleur de son esprit se dissipait en pure perte, il réclama et obtint de l'*Alma Mater* un congé illimité qui lui permit de se donner tout entier à ses goûts et à ce que ses dons exigeaient de lui. C'est là que nous le prendrons.

*
* *

Il faut laisser de côté quelques productions pédagogiques ou de circonstance (*Extraits de Saint-Simon*, *Centenaire de Delavigne*, *[illegible] le Havre*, etc.), pour arriver tout de suite à ce petit volume d'*Amour breton*, qui, dès son apparition, le classa comme poète. Des amis, rhapsodes complaisants, en semaient partout des fragments.

> [illegible]
> En dialecte Léonard,
> [illegible]
> [illegible]
>
> [illegible]
> Qu'on connut chez nos paysans.
> [illegible]
> [illegible]

La veine en est facile, plus pure qu'abondante, mais riche d'émotion, d'une sincérité de sentiment qui se découvre au choix des sujets, à le sympathie qui les développe et qui se communique au lecteur. Ce sont, en strophes alertes, teintées de deuil, des histoires de jeunes amours brisés, de matelots péris au large, de cœurs bretons dépaysés dans Paris et qui s'y perdent, tout le tragique des pauvres gens. Tout cela, d'un tour plus idéaliste à la fois et réaliste que celui de Brizeux, — nous entendons une façon d'extraire plus d'idée du fait matériel plus naïvement saisi, — reflète à merveille les mœurs et la sensibilité bretonnes. Nous comprenons la tendresse de M. Le Goffic pour un Gabriel Vicaire. Il joint comme lui « à un sensualisme léger, bon sens, liberté d'esprit, vive et naturelle humeur, un goût sûr, qui ne raffine point et qui a pourtant sa délicatesse, la passion du clair, du simple et du précis... » Mais il y a en plus une fleur de rêverie et de mélancolie, un vieux fonds de mysticité ancestrale, qu'on chercherait en vain chez l'auteur d'*[illegible]*.

Cette fraiche et délicate poésie était comme la récréation d'un grand labeur, de cette immense lecture qui devait aboutir aux *[illegible]*, œuvre de critique, ou mieux de classification, succincte et serrée, et pourtant d'agréable lecture, où tous nos modernes conteurs, sous les diverses étiquettes de Psychologues, de Mondains, de Romanesques, etc., se trouvent groupés à leur rang respectif. Ce n'était pas petite affaire que de ménager tant de susceptibilités jalousement éveillées : M. Le Goffic s'en est tiré à son honneur, sans flatterie, sans trop méchante raillerie non plus, avec un scrupule d'exactitude rigoureuse et de justice en quelque sorte divinatoire, qui fait que l'ouvrage se peut toujours consulter avec fruit.

Et enfin, il se mit lui-même à la tâche du roman, et donna successivement *le Crucifié de Kéraliès* et *Passé l'Amour*.

Dans ce dernier livre, avec tous les éloges dus à l'adresse et à la souplesse de l'auteur, il faut bien convenir que M. Le Goffic a fait plutôt œuvre de virtuose. Le fond et la forme sont d'un habile homme, et fin, et subtil, maître de ses idées et de son style. Imaginez, dans la langue de Mme de Lafayette, ou plus délicate et fluide encore, une suite, un long complément à la *Princesse de Clèves*. Avec l'héroïne, faisant aussi à son mari l'aveu de son irrésistible et coupable passion, nous avons en plus la faute ; le mari pardonne, il se sépare, emmenant avec lui l'enfant de l'adultère, où sa tendresse, pour meurtrie et déçue, ne laisse pas de s'attacher ; puis, l'enfant grandie, c'est le retour du vrai père en face du père putatif ; et tous, le mari, la femme, l'amant, d'une loyauté, d'une chevalerie, d'une générosité sans égales : on voit les complications, le drame, les multiples drames de conscience, et à quelle âcre et douloureuse analyse donne matière une telle affabulation, et la belle occasion de la mener jusqu'au bout, sans une défaillance, de ce style suranné, mordoré, aux teintes si douces et si nuancées, qui seul lui convenait.

Tout compte fait, ce *Passé l'Amour*, si réussi qu'il soit dans tout ce que l'auteur s'en est dû promettre, ne pouvait intéresser qu'un public essentiellement lettré et raffiné. Il comptera surtout en témoignage des nobles aspirations, du but d'art souverainement élevé où a toujours tendu M. Le Goffic. Maintenant qu'il a suffisamment montré comme, avec la plus fine et la plus élégante psychologie, et les airs, les grâces de style appropriés, il savait se jouer, la preuve est faite, ce serait peine perdue de la renouveler. Qu'il comprenne que, le livre fermé, tous ces héroïques fantômes, en dépit des particularités dont il s'est plu à les caractériser, s'évanouissent en une brume légère, dans ce même brouillard de rêve où ils furent conçus. Ce sont purs êtres de raisons, entités mises en présence et en lutte. L'art aujourd'hui, il semble, veut des héros plus positifs et plus réels, d'une vision plus directe et immédiate, quelque chose enfin de plus humain.

*

C'est ce que donne *le Crucifié de Kéraliès* (1), ce qu'il réalise d'une perfection qui ne laisse presque rien à désirer.

---

(1) [illegible]

Ce ne sont plus des combinaisons, dont l'imagination toute seule fit les frais et dont les acteurs voguent dans un songe à la manière d'enténébrés.

C'est chose vue, et sentie, et vécue. Elle a jailli, tout vivant, du sol et y plonge profondément ses racines; cela est éclos, s'est épanoui sous le ciel, dans l'atmosphère natale. M. le Goffic a ramassé là, dans un retour sur lui-même et sur le lointain des jours révolus, toute la poésie flottante autour de lui et où baigna son enfance : impressions, souvenirs, pardons et processions, longues tablées sous les tentes où se débitent l'hydromel et l'eau-de-vie, types bizarres, d'un autre âge, épaves d'un passé tout proche, qui se gravent si fortement en la tendre surprise des regards puérils, inquiétantes et troubles silhouettes, entrevues, le soir, sur les grèves, par les retours attardés, et les dures mœurs, et les durs caractères, et cette redoutable fatalité qu'on sent peser sur soi de bonne heure et par où nos vices et nos qualités mêmes nous mènent logiquement à notre fin, sans effort; avec une simplicité de moyens admirable et éminemment savante et experte, le récit tourne à l'épopée ; ses frustes, ses instinctifs héros se dressent en attitudes épiques; ce roman est un vrai poème, où, dans le conflit des passions, l'émotion gagne, serrée, engoissante, oppressante, se levant dès la première ligne du livre pour ne vous quitter qu'à la dernière.

Thomassin, cœur droit, esprit lucide et sain, et rusé et malin, Breton mâtiné de Normand, ancien militaire, pour l'heure douanier, dégourdi par son passage à l'armée, au surplus fier et joli garçon, — qui, en d'autres mains que celles de M. le Goffic eût vite versé dans le moule usé du mirliflor, mais qui n'est qu'un franc et bel amoureux, — a tout lieu de désespérer d'épouser jamais la jolie et séduisante Francésa, la fille du riche et noble Prigent de Kerhu-Lanascol. Une fortune inespérée le met au point d'être agréé. Tout va bien. Mais l'envie, la haine, la rancune imbécile veillent, le suivent et l'enserrent, sans qu'il s'en doute. Il y a là son demi-frère, Yves-Marie, la brute tombée à l'ivrognerie; il y a là sa belle-sœur, la farouche et superstitieuse Conpaïa, qui le hait de tout un amour inconscient, retourné, d'autant plus sauvage et terrible. Celle-ci souffle sa rage à Roland le Coulz, le prétendant évincé de Francésa, et prête les mains au lâche attentat qui détruira à jamais toute possibilité de mariage entre la jeune fille et Thomassin. Quand celui-ci, fou de colère, accourt châtier l'horrible mégère, la bête féroce qu'est devenue Yves-Marie par la vertu de l'alcoolisme défend sa femelle et étrangle son frère de ses propres mains. Puis les deux assassins traînent son cadavre, dans la nuit, jusqu'à la ferme de Kéraliès, l'habitation de leur première victime, et là pour le punir d'un prétendu sacrilège (c'est avec un grand crucifix de cuivre, la première arme saisie à sa portée, que Thomassin menaçait Conpaïa), ils le fixent, les bras étendus en croix, au brancard redressé d'une charrette. Voilà *le Crucifié de Kéraliès*.

Il y aurait quelque chose à dire sur la brutalité du dénouement, — nous parlons de l'attentat, — que tout faisait inévitable, étant donné la sauvagerie presque animale de la plupart des personnages, mais qui n'en laisse pas moins le lecteur sous une impression révoltante, laquelle va rétrospectivement gâter ce qui précède ; et pour ces personnages eux-mêmes, si ingénieusement que le livre soit composé, ils sont un peu trop sur le même plan, les comparses empiétant sur le héros et l'héroïne, sur Francésa et Thomassin. Cela brouille dans le souvenir la ligne du récit. M. le Goffic, d'une curiosité bien excusable, s'est trop plu à entrer dans le noir dédale d'une âme comme Conpaïa, à s'attacher aux pas de la mystérieuse Môn-ar-Mauff, la sorcière surgissant la nuit à tous les points de la lande... Mais c'est s'arrêter à des vétilles, quand tout le reste est à louer, et que jamais peut-être, d'un coin de nos anciennes provinces de France, plus saisissant tableau ne fut déroulé et sous de plus fermes couleurs.

Ce qui ravit dans notre auteur, — ce qui surprit dès sa première page, — c'est la mâle solidité de sa langue en même temps que sa douceur et son charme. De ces noms bretons qui se dressent, hérissés et sauvages, tels les récifs ou les menhirs de la côte natale, il sait, par une magie inconnue, faire des mots doux à l'oreille, chatoyants aux yeux, comme d'une Atlantide chimérique d'une poétique Taïti. Le maître styliste peut descendre aux choses les plus basses, aux plus humbles besognes, on est sûr qu'avec lui tout se relèvera d'une beauté littéraire, d'une classique élégance et que, sans atténuer la force de rien, cela ne traînera jamais dans les trivialités et le mauvais goût.

Ce don, ce merveilleux pouvoir de tout dire et de tout faire passer, éclate à chaque ligne du *Crucifié de Kéraliès*. Sans parler de la scène finale, si scabreuse et enlevée d'un sobre et chaste trait, voici, pour prendre un exemple, le vice là-bas à la mode, qui ne choque ni ne ravale plus personne tant il est passé dans les mœurs, les « saouleries », comme dit hardiment et en bon français M. Le Goffic. Les tableaux nombreux qu'il en fait ne répugnent point. Tout s'y dore de cette couleur blonde de l'eau-de-vie et de la cervoise, qui y ruissellent à flots. Ces ivresses bretonnes, pour lourdes et bestiales, n'ont plus rien qui lève le cœur comme celles « au gros bleu » de notre Midi. « Devant la chopine, Yves-Marie demeurait quelque temps l'œil mort, puis d'un coup brusque il l'avalait toute, couchait sa tête sur son bras, et attendait de recommencer ». C'est un malade

un homme en possession et sous la domination d'un démon plus fort que lui ; il se livre à son vice comme à quelque douloureuse et obligatoire macération, et cela fait pitié. Tout aussi bien aurions-nous pu citer telle autre passion, tombant mieux sous le sens de chacun, ainsi l'âpre cupidité, le violent amour de la terre, travaillant l'âme féodale du vieux Prigent...

C'est dans cette voie sans doute que M. Le Goffic va tourner tous ses efforts. Cette Bretagne, avec ses légendes, son passé, son don inné de créations politiques, ses antiques mœurs, ses séculaires préjugés, — les préjugés, dit-il quelque part, ne sont peut-être que le travail de l'expérience humaine, — il nous semble fait pour en exprimer toute l'âme et en extraire toutes les beautés. En somme, à quelque genre qu'il se soit adonné jusqu'ici, c'est le Breton que nous avons toujours retrouvé en lui, le bon Breton qui médite et qui pense, et qui prie, nous voulons dire qui se scrute et qui s'observe.

Il est incomplet et lent, et prudent, l'œil au loin, calme et grave, comme un pilote à la barre, le dos bas, les larges épaules tendues dans l'attente des bourrasques possibles, et toujours y échappant, non sans un contentement malicieux qui s'applaudit de son adresse, et ainsi toujours louvoyant, de passe en passe, et toujours gagnant...

Il nous revient ici l'aventure de M. Renan, son compatriote, et à qui, nous l'avons dit, il ressemble en plus d'un point. Sa discrétion, sa modestie et sa politesse l'empêchèrent, toute sa vie, de prendre l'omnibus : son numéro à la main, bousculé par la foule impatiente, il était toujours repoussé au dernier rang. Pour gêné qu'il en pût être dans ses courses, cela ne l'empêcha d'atteindre ni la Direction du Collège de France, ni l'Académie française, ni tous les honneurs et toutes les gloires. Il serait bien possible qu'il en arrivât autant — en partie du moins — à M. Charles Le Goffic.

Léon Barracand.

VARIÉTÉS

Les Caves d'Ajanta [1].

Ajanta n'est pas un seul édifice, c'est une série de monuments construits pendant mille ans ou plus, et qui nous donne l'histoire complète du bouddhisme dans les Indes.

Qu'on se figure une étroite vallée, décrivant presque un demi-cercle ; un torrent coulant de sept petites cascades, entre des rochers à pic, très élevés ; dans ceux de gauche des églises et des couvents, creusés dans la pierre, sur une longueur de près de 500 mètres. La montagne semble une ruche. Il y a des caves à toutes les hauteurs et dans toutes les directions ; d'étroits sentiers, des escaliers les relient. Le voyageur qui s'arrête au bord du torrent, regarde avec étonnement les vérandas peintes, les portiques, les jubés de tous styles qui ferment ces temples étranges. D'abord il est troublé ; il lui semble qu'il n'ait point affaire à un seul peuple, à une seule religion, mais à cent religions, à cent peuples divers. C'est qu'il y a dans l'Inde bien des nations de race et d'origine différentes, c'est qu'aucune doctrine n'a subi des changements aussi nombreux, aussi profonds, que le bouddhisme. Petit à petit pourtant, l'on arrive à se reconnaitre, et lentement, de cave en cave, l'on refait toute l'histoire de la religion du Nirvâna.

D'abord des cellules isolées, taillées dans les parties les plus tendres du rocher ; à l'intérieur, rien qu'une couchette et un oreiller de pierre. C'est là que les premiers moines se retirèrent pour réfléchir sur les tristesses de l'existence et le salut promis par le lotus de la bonne nouvelle.

Mais Ajanta devint bientôt célèbre. L'on y accourait de toutes parts pour écouter les enseignements de ses Bhikschus, pour méditer sur la tombe de ses saints.

La vallée se transforma peu à peu en un couvent immense, qui s'agrandit encore pendant près de mille ans. L'on y avait d'abord ouvert des chapelles, des réfectoires, des salles d'exercice ; ce furent bientôt des cathédrales, des monastères entiers. Ces monastères s'appellent des vihâras, ces cathédrales des chaityas, du nom de l'ornement particulier, qui est comme leur autel.

Les vihâras, qui sont à un ou plusieurs étages, se composent d'un portique, d'une grande salle commune qu'entourent les cellules des moines, et d'un sanctuaire renfermant l'image du maitre. Le plus souvent, celui-ci est accroupi sur le lotus, les bras croisés, les paumes des mains en l'air, dans l'attitude du recueillement. Parfois, il est debout et prêche, le petit doigt de la main droite entre le pouce et l'index de la gauche. D'autres fois, il est étendu la tête appuyée, prêt à s'endormir du sommeil éternel du Nirvâna.

Les chaityas nous intéressent encore davantage. A peine en avons-nous franchi le seuil que nous nous croirions loin de l'Orient, dans l'une de nos cathédrales gothiques dont le chœur seul aurait été construit. Les moines étaient à couvert, le peuple se tenait sur la montagne. A l'entrée de la cave le jubé, percé

(1) [illegible] Burgess, [illegible] *Buddhist* [illegible] [illegible] Hiouen-Thsang.

de trois petites portes, au-dessus la rosace qui seule éclaire l'église. A l'intérieur trois nefs, séparées par des piliers; les nervures de la voûte et de l'abside le plus souvent en bois; les bas côtés très étroits, sans ouverture et faisant le tour du chœur. Dans l'abside, l'autel, la chaitya ou dàgoba, la réduction de l'un de ces dômes pleins, sans tambour ni piliers, qui, à Ceylan, sont quelquefois aussi grands que des collines. Ici, une simple coupole de pierre blanche, au-dessus un coffret renfermant des reliques et surmonté de l'ombrelle mystique. Plus tard ombrelle et coffret furent aussi faits de pierre; ce n'étaient plus que des ornements.

Que le peuple s'approche de l'une de ces églises, qu'il s'agenouille sous le portique, il sera forcé de se recueillir. Dans la nef sombre la dàgoba seule est éclairée; elle n'a pas un ornement; elle est comme le symbole d'une religion plus mystérieuse et plus pure. Quand il sera fatigué de méditer, il tournera ses regards vers les statues, les chapiteaux, les fresques de la voûte et des murs. Ce sont les premières peintures, les premières sculptures véritables qu'il ait encore admirées. Le bouddhisme a donné à l'Inde son art tout entier. Dans les premières caves, jusqu'au IIIe ou IVe siècle de notre ère, cet art est sobre et beau. Ici des rangées de saints assis sur le lotus, couronnés de l'auréole; l'on dirait un paradis d'Orcagna. Plus loin, le Bouddha tenté sous le bodhi, l'arbre sacré, par les démons de toutes les erreurs et de tous les vices. Là des âmes s'envolant vers le ciel, aidées par les Apsarasas, les compagnes des Gandharvas, des anges, tandis que les Nagas, les serpents à tête humaine, s'agitent vainement dans la fange de l'égoïsme et des passions. Il y a plus d'un Fra Angelico, plus d'un Benozzo Gozzoli, parmi ces premiers artistes de l'Inde, mais la sculpture est encore supérieure à la peinture. Le type du Bouddha peut compter parmi les plus beaux de tous les temps. Si les Brahmanes n'ont jamais su donner une forme esthétique à leurs rêves monstrueux d'un Çiva ou d'un Vichnou, le bouddhisme a son Jupiter olympien qui, moins puissant, est plus calme encore et plus doux que celui de Phidias.

Mais ce n'était pas l'artiste, c'était le prêtre qui devait apprendre au peuple la religion nouvelle.

Voici ce qu'il lui disait. Dans ce monde où tout est illusion, où le corps n'est qu'un fantôme et l'âme qu'une bulle de savon teintée par la lumière, dans cette vie où tout est misère, éternelle misère, il n'y a qu'un devoir, la pitié. L'homme doit être pitoyable pour tous, pour les plantes : le Bouddha n'a-t-il pas maudit ceux qui foulaient aux pieds les fleurs et saccageaient les arbres? Pour les animaux : car l'intelligence de l'homme s'éveille dans l'animal. Un roi avait pris un jeune éléphant qui ne cessait de gémir dans son écurie richement approvisionnée.

— Qu'as-tu ? lui demanda le roi, car dans les temps anciens, l'homme, plus près de la nature, comprenait les animaux et se faisait comprendre d'eux.

— Ma mère est aveugle, comment subsistera-t-elle sans mon aide ?

Le roi touché ordonne de ramener l'éléphant dans la jungle : « En vérité, dit-il, cet animal agit comme un homme, tandis que nous, nous avons agi comme des animaux. »

Par son dévouement filial, cet éléphant mérita une incarnation plus élevée. D'incarnation en incarnation, de vertu en vertu, il s'éleva jusqu'à l'humanité; après bien des existences humaines, il devint enfin le Bouddha que tous vénèrent.

Mais sa piété, l'homme la doit d'abord à l'homme. Qui saura jamais tout le pouvoir de l'amour ? Le fils d'Asoka ayant désobéi à son père fut frappé de cécité. Le père supplie un saint de lui rendre la vue. « J'en suis incapable par moi-même, répond l'Arhat, mais rien n'est impossible à la charité. » Il assemble le peuple, il lui raconte les malheurs du jeune prince; tous sont touchés, tous pleurent. Le saint a recueilli leurs larmes, il en mouille les paupières de l'aveugle, qui est aussitôt guéri, guéri par la pitié de tous.

Tels étaient les enseignements que donnaient les moines du Bouddha. Étaient-ils dignes eux-mêmes de prêcher une doctrine morale aussi élevée ? Ils le furent sans doute au temps d'Asoka, et ils le demeurèrent longtemps encore dans certains lieux privilégiés. Ajanta était du nombre. La montagne a gardé si fidèlement son dépôt, que nous pouvons revivre en imagination la vie qu'ils menaient alors. Cette grande cave était une salle de classe; on y enseignait la loi aux enfants qui devaient prendre les ordres un jour ; cette autre, la bibliothèque, où l'on conservait les Tripitakas et les commentaires que les moines écrivaient chaque jour dans le pâli, devenu bientôt leur langue sacrée. Voici la salle des conciles ; il n'y eut pas ici d'assemblée œcuménique comme celles de Vaisali et de Patna, mais des synodes d'abbés de la région. Nous parcourons les chapelles, les réfectoires, les cellules; partout nous retrouvons les mêmes symboles mystiques, les mêmes peintures simples et pieuses, partout nous nous ressouvenons de l'enseignement du Bouddha : « Que la discipline soit pareille au luth, dont les cordes ne doivent être ni trop tendues ni trop lâches. »

Le jour était consacré tout entier aux œuvres utiles : l'étude, la prédication, les courses deux par deux pour mendier et faire l'aumône.

La nuit, le moine que tourmentait le doute venait s'agenouiller sur le seuil de la chaitya, et cherchait

à s'éveiller, par la prière, du songe que nous appelons la vie. La lune, pénétrant par la grande baie en forme de fer à cheval, et glissant sur les arches peintes, éclairait en plein la dàgoba. Il méditait sur le Nirvàna que tous doivent s'efforcer d'atteindre, que les Bouddhas seuls ont encore atteint. Il se le figurait d'abord comme le paradis terrestre que les Chinois appellent Amida; c'est l'île des mers de l'ouest, près de laquelle les marins passent sans l'apercevoir jamais. Car telle est l'anxiété du cœur humain, qu'au contraire de l'Occidental, amoureux d'un Éden où brillent toutes les splendeurs de l'Orient, l'Oriental rêve d'un pays où le soleil soit voilé, où la pluie tempère la chaleur et fasse pousser les plantes. Et ce rêve est si beau que sur un navire en feu, un moine chinois répétait: « Amida! Amida! » sans vouloir s'occuper des passagers qui se pressaient, des barques que l'on mettait à la mer, des efforts que tous faisaient pour se sauver. Il mourut au milieu des flammes, les yeux tournés vers l'ouest, en répétant le mot sacré.

Mais non, la terre ne possède aucun bien qui puisse satisfaire l'âme humaine. Le Nirvàna est le plus haut de tous les paradis. Les adorateurs d'Indrah, de Civa, de Vichnou vont dans la demeure du dieu qu'ils ont servi. Mais par delà ces royaumes, où l'homme vit encore d'une vie semblable à celle de la terre, il y a le ciel, où l'esprit s'affranchit du corps, celui où il se dégage des passions, celui où il perd la sensibilité, enfin le plus beau de tous, où s'évanouit le rêve du moi.

Même dans cet état, l'esprit n'est-il pas encore la souffrance et la faute? Ce qui est criminel, ce qui est douloureux, ce n'est pas tel acte de la vie en particulier, c'est la Vie elle-même. Tant qu'il reste quelque chose d'elle, la Maya, la grande illusion, n'est pas dissipée; ce n'est pas encore l'affranchissement et le repos. Le Nirvàna serait-il donc le néant? mais le néant, est-il même concevable? Et pendant ce temps la lune éclaire, sous le portique, la statue du Maître étendu; autour de son lit de mort, la nature entière est en deuil, les animaux pleurent et les fleurs laissent échapper la rosée de leurs calices penchés. Seul le Bouddha est impassible, son front n'a plus une ride et ses yeux rêvent sans regard, et le moine contemple le visage du Maître et se demande ce que peut être son mystérieux Nirvàna.

* * *

Vers le v[e] siècle de notre ère le bouddhisme était arrivé à l'apogée de sa puissance et la réputation d'Ajanta s'étendait dans tout l'Orient. La vallée était devenue une ville où des milliers d'ouvriers bâtissaient, creusaient, décoraient des temples et des couvents, qui semblaient plutôt des palais. Comme la religion s'était corrompue en devenant populaire et que les superstitions de toutes les nations converties s'y ajoutaient chaque jour, c'était maintenant comme une immense foire, où se pressaient les pèlerins de toutes les parties de l'Asie; où les bramines en robe blanche coudoyaient les moines rasés, revêtus du manteau jaune; où les hommes des plus hautes castes se mêlaient aux artisans et aux laboureurs.

Il y avait des processions fantastiques, dont nous pouvons nous faire une idée par celle de la dent du Bouddha à Kandy. Des ambassades apportaient sur les éléphants et les chameaux les dons des empereurs à ces moines, devenus les plus puissants des princes. Comme dans le Siam aujourd'hui, tous les jeunes gens, les fils des rajahs eux-mêmes, devaient, pendant quelques années au moins, étudier dans un couvent et porter la robe jaune. Les mœurs étaient corrompues, l'obligation de mendier et de prêcher contribuait encore à augmenter les débauches des prêtres.

Sur le seuil des temples, on vendait des idoles, des chapelets, des fruits, du bétel, des objets de toute sorte; qu'on se figure un pèlerinage à Benarès ou à Kali-Ghat près de Calcutta. Des bayadères en longue robe, les jambes et les bras couverts de bijoux, de grands anneaux d'or dans les oreilles et dans le nez, dansaient avec des mouvements lents, presque hiératiques, ou, les joues fardées, les yeux peints, mimaient, — dans les costumes traditionnels, — les aventures des héros et les amours des dieux.

Le gong, les cymbales retentissaient sans cesse; les couvents rivalisaient de pompe pour attirer les fidèles. Là, devant l'image colossale du Bouddha, l'on brûlait de l'encens, l'on allumait des cierges, comme dans la grande pagode de Rangoon. Plus loin, dans une chaitya somptueusement décorée, des prêtres officiaient, revêtus d'ornements de toutes couleurs, tels qu'on en voit encore au Japon; l'un tenait la foudre qui éloigne les mauvais esprits, les autres psalmodiaient, agitaient des carillons de petites clochettes ou frappaient avec des marteaux sur d'énormes cloches. Dans cette vihara entourée de statues impassibles, l'on éventait les livres sacrés avec des plumes de paon, comme les Sicks d'Amrisar; l'on faisait tourner des moulins à prières dans le genre de ceux des Thibétains. Déjà peut-être, dans quelque cave mystérieuse, des moines célébraient l'office des Lamas d'aujourd'hui, recueillaient sur un miroir l'image du Bouddha invisible, répandaient de l'eau sur le miroir, puis la faisaient couler dans des coupes, pour la boire. Ailleurs, devant l'autel d'une des Saktis, les divinités féminines du Mahayana, des

femmes jetaient les dés et se faisaient dire la bonne aventure, comme dans les sanctuaires de Tao et quelques temples bouddhistes de la Chine.

Aux VI[e] et VII[e] siècles de notre ère, l'art s'est transformé comme les doctrines et les mœurs. Le luxe a succédé à la simplicité d'autrefois, le style recherché des temps de décadence a remplacé le goût sobre, la décoration sévère des premières caves.

L'image du Bouddha est prodiguée partout : la dagoba n'est plus une simple coupole symbolique, c'est un autel couvert de peintures et de sculptures, au milieu desquelles on voit la statue colossale de Gautama. Il n'est plus seulement un sage, c'est un dieu, le plus grand des dieux. Autour de lui il a tout un panthéon monstrueux, et chaque divinité a ses gardiens, ses animaux symboliques, son cortège d'anges et de génies. Il y a des démons, des fées ; la religion hindoue elle-même n'aura pas une mythologie plus compliquée.

La sculpture, qui veut des lignes simples et des idées claires, est en pleine décadence. Ce sont déjà les formes monstrueuses de l'art brahmanique, les déesses à la taille trop frêle, aux hanches et au buste hideusement développés ; les nains, les lions ailés, les dragons, qui vomissent des crocodiles. Nous ne trouvons pas encore dans les caves d'Ajanta les dieux à plusieurs bras et à plusieurs têtes, mais le bouddhisme les adoptera plus tard ; ils sont nombreux dans les temples du Japon.

Au contraire de la sculpture, la peinture nous offre encore pendant plusieurs siècles les œuvres les plus intéressantes et les plus diverses. Il y a surtout dans la cave XVII une suite de grandes fresques historiques qui rappellent, par leur fouillis, les batailles d'Altdorfer ; par leur disposition, certains tableaux de Memling, où les divers événements d'une vie, les différents épisodes d'une action sont figurés dans un paysage, comme s'ils se passaient en même temps. Ces fresques représentent la conquête de Ceylan par les rois bouddhistes du sud de l'Inde.

Ce qui est plus extraordinaire encore que les peintures de ces caves, c'est leur architecture. L'on y trouve un mélange incroyable de tous les styles ; aussi, sans plus chercher à les décrire, laisserai-je la parole à Hinen-Tsiang, le pèlerin chinois :

« A l'est du royaume de Maharâshtra, il y a une grande montagne aux sommets escarpés, aux rocs superposés, entourés de précipices. Là, dans une gorge sauvage, se trouve une *sanghârâma* aux salles hautes et profondes, creusées dans le rocher. Il y a plusieurs étages de caves s'ouvrant sur la vallée.

« La grande Vihara a cent pieds de hauteur avec une statue du Bouddha de soixante-dix ; cette statue est surmontée de sept baldaquins de pierre, suspendus en l'air par la seule force du vœu de l'Arhat. Les murs de la Vihara sont couverts de sculptures. A l'entrée de la sanghârâma, il y a deux éléphants taillés dans le roc, qui parfois poussent des cris à faire trembler la montagne. »

* *

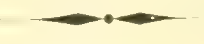
Mais ce même Hinen-Tsiang constatait déjà que le bouddhisme s'était corrompu ; que ses mille sectes ne cessaient de se poursuivre et de s'insulter ; que presque partout il ne pouvait résister aux hérétiques, aux bramines.

Nous suivons comme pas à pas sa décadence dans les derniers temples. Ils sont petits et grossièrement sculptés ; il n'y a plus d'artistes dignes de ce nom ; les rois portent leurs présents à d'autres sanctuaires. Si le peuple visite encore les monastères, il ne comprend déjà plus le sens des symboles, la roue de la vie éternelle, le Naga, l'oie mystique, le lotus de la bonne nouvelle, le cerf, qui rappelle une des plus célèbres incarnations du Bouddha, quand, roi du troupeau, il offrit sa vie pour sauver une biche prête à mettre bas. Les plus pieux se demandent quel est ce dieu qui rêve, assis sur le lotus, ou s'endort doucement au milieu du désespoir de la nature entière. Petit à petit les couvents se dépeuplent, les portiques s'écroulent ; les caves, à moitié comblées, servent d'antre aux bêtes fauves. Il y a mille ans elles étaient déjà telles que nous les voyons aujourd'hui. Leurs ruines n'annonçaient alors que la fin du bouddhisme dans les Indes ; il semblait n'avoir disparu de son pays d'origine que pour conquérir l'Asie tout entière. Mais si nous savons les étudier, elles nous apprendront pourquoi les succès de la religion du Nirvâna furent partout plus brillants que durables. Elle ne s'était répandue qu'en s'assimilant les superstitions et les coutumes des pays convertis ; ce qu'elle avait d'abord toléré a fini par l'absorber elle-même.

Disparue de l'Inde où elle a pris naissance, en pleine décadence dans l'extrême Asie, qu'elle avait si facilement conquise, comment pourrait-elle jamais exercer en Europe une influence durable ?

Les ruines d'Ajanta nous apprennent qu'elle a péri pour avoir enseigné à l'homme une doctrine contraire à ses aspirations. Ce qu'il cherche dans la religion, ce n'est pas le doute, c'est la foi ; ce n'est pas le désespoir, c'est l'espérance ; ce n'est pas cette pitié lasse, qui désire la mort : c'est la charité féconde, qui, comprenant l'utilité de la vie, veut la défendre et la propager.

De La Mazelière.



PSYCHOLOGIE DES SENTIMENTS

Au fait, il n'y a rien d'amusant comme la psychologie. On l'abandonne trop, à l'heure qu'il est, pour la morale, pour l'étude des religions, ou pour une sociologie qui n'est trop souvent qu'un système plus plus ou moins spécieux de méthaphores. La pauvre psychologie est un peu délaissée pendant ce temps là. Les romanciers lui ont fait du tort, d'ailleurs, les uns en disant qu'ils n'en avaient pas besoin, tout en en ayant une du reste, et des plus grossies, les autres en appelant trop complaisamment psychologie des observations très intéressantes, mais très restreintes, très particulières, et d'un faible caractère scientifique. Bref, cette science si française où se sont illustrés Descartes d'abord, et La Rochefoucauld, et La Bruyère, et Condillac et Maine de Biran, n'est plus guère touchée qu'indirectement par les Français, et je ne vois pas que nous ayons en France l'équivalent ou de Spencer, considéré exclusivement comme psychologue, ou même de Bain.

Et pourtant comme c'est intéressant de lire un livre de psychologie! D'abord on n'est point lié par le système. Quel que soit celui de l'auteur, on peut s'intéresser à chaque page sans adhérer à la thèse, ou même sans s'en inquiéter, chaque page étant une observation curieuse sur le fond même de ce qui nous intéresse le plus, à savoir nous-mêmes. A chaque page, sans avoir une grande imagination, on voit « se lever » un roman dont elle pourrait être, dont elle est le point de départ. Lire un livre de psychologie, c'est se promener dans la rue. Dans la rue, vous regardez les figures qui passent, et les démarches et les gestes, et vous en induisez les caractères de tous ces bonshommes, impénétrables sans doute, mais, cependant où l'on peut bien, moitié discernant, moitié supposant, démêler et voir encore quelque chose. Dans un livre de psychologie, procédé inverse. Autour de cette observation curieuse que vous rapporte M. le psychologue, vous mettez un corps, vous jetez une épiderme, vous enroulez un vêtement, et le personnage s'en va devant vous par le vaste monde. Vous savez, à peu près, ce qui lui arrivera, ce qu'il souffrira, ce qu'il fera souffrir et le genre de sottise dont il donnera le spectacle à ses semblables. C'est un régal.

D'autant plus qu'ici, le vrai, le grand, l'essentiel, je vais dire l'unique si on ne m'arrête pas, le suprême plaisir de la lecture, c'est à savoir la collaboration avec l'auteur, est continuel. Chacun de ses dires, vous le contrôlez et pouvez le contrôler; vous le vérifiez, vous l'étendez et le confirmez ou vous le restreignez et l'infirmez par votre expérience personnelle. Quelque ignorant que vous soyez, ou borné, vous pouvez le faire dans une certaine mesure. Oui, j'ai senti comme cela: les démarches de telle de mes passions ont bien été celles-ci, ou un peu différentes, parce qu'il me manquait telle chose que je vois très bien signalée page 502. Cet homme, que je trouve décrit page 506, c'est parfaitement mon ami un tel. Je le retrouve tout entier, avec un peu du personnage de la page 503. Un tel n'a qu'à prendre garde. La mégalomanie de la page XIV le guette. Il s'en faut de fort peu qu'il n'y soit... Tel autre est sur la pente de la lypémanie de la page XIX... Diable! mais me voici, moi, page XXII. Je ferai bien de me surveiller de la bonne manière.

Par parenthèse, il n'y a rien qui console de la nécessité de mourir comme ces livres-là, je dis comme tous ces livres-là, qu'ils soient fortement teintés de science médicale, comme les psychologies modernes, qui sont des psychopathologies sous prétexte d'être des psychiatries, — ou qu'ils soient simplement mondains, tout simplement profonds, comme ceux de La Rochefoucauld, de La Bruyère ou de Racine. Il n'y a rien qui console de la nécessité de mourir comme ces livres-là; parce que leur leçon dernière est bien, ce me semble, que nous sommes tous sinon dégénérés, ce qui n'a guère de sens, du moins anormaux, c'est-à-dire tous plus ou moins éloignés d'un type normal, qui, du reste, n'existe pas. En d'autre termes, chacun de nous a sa petite tare, sa petite fêlure, qui va toujours en s'élargissant, d'où il suit que bien nous prend que nous n'ayons pas le temps qu'elle s'élargisse au delà d'une honnête mesure. Un homme ordinaire est un être qui ne vit pas assez longtemps pour devenir fou. Il faut donc se consoler de vivre moins longtemps que les corneilles. Théophraste, qui était un moraliste, aurait dû se donner ce réconfort. La mort nous arrête à temps, tous tant que nous sommes, sur une pente fâcheuse. Elle arrive trop tard pour quelques-uns, trop tôt, je le reconnais, pour quelques autres; en moyenne elle arrive à temps. Elle nous guérit, avec un peu trop d'empressement seulement, d'un genre de folie ou d'un autre. Victor Hugo aurait dit: « C'est la douche d'ombre. »

J'ai donc lu avec plus ou moins de gaîté, comme vous voyez, mais avec le plus vif intérêt, comme vous voyez aussi, le très grand et très beau livre de M. Th. Ribot, intitulé la *Psychologie des sentiments*. A vrai dire, c'est une psychologie complète dans le sens que le public attribue d'ordinaire à ce mot; car la psychologie de l'intelligence et la psychologie de la volonté lui paraissent moins de la psychologie, à cause des romanciers, qui se sont attachés exclusivement à l'analyse des passions. Vous trouverez là un traité complet du plaisir et de la douleur; un traité des « émotions »; un traité des instincts, depuis l'instinct de la conservation jusqu'à l'instinct de la charité et l'instinct religieux; un traité enfin des caractères, avec

une classification nouvelle, etc., etc. Je ne connais pas de livre qui donne tant de choses, en un ordre si clair, en si peu de pages. Il peut tenir lieu d'une bibliothèque assez considérable, que, du reste, très intentionnellement, M. Th. Ribot y a condensée.

Je feuillette, et à chaque instant je trouve une idée féconde en considération de toutes sortes, sur laquelle toute seule j'aurais envie d'écrire un article.

Voici par exemple le chapitre sur la *Mémoire affective* ou mémoire des émotions. Après l'avoir lu, je me dis qu'il y a là, entre mille choses, toute une explication de la tendance polygamique de l'homme et de la tendance monogamique de la femme. Les hommes sont naturellement polygames (sauf exception); les femmes sont naturellement monogames (sauf exception aussi, à ce qu'on assure). Pourquoi? Mais — je soumets cette théorie à M. Ribot, — parce que la mémoire affective est plus forte chez la femme et la mémoire intellectuelle chez l'homme. Autrement dit, l'homme est fait dans une certaine mesure pour oublier ses émotions et la femme pour s'en souvenir. Donc la première émotion amoureuse de la femme doit retentir éternellement dans son être et l'attacher indéfiniment à celui d'où elle lui est venue. Tandis que l'homme... Mais j'ai dit qu'il y avait des exceptions.

Voici encore une analyse délicieuse de l'instinct de justice. Savez-vous d'où vient l'instinct de justice? De l'instinct de vengeance, tout simplement. « Le premier moment » où cet instinct apparaît « n'est ni moral ni social, mais purement réflexe; c'est un réflexe défensif. L'individu qui subit une violence réagit aussitôt; c'est l'instinct de conservation exaspéré, ou, pour l'appeler par son nom, la vengeance... Le second moment, c'est la vengeance différée. L'instinct tend alors à l'équivalence, au talion, à œil pour œil et dent pour dent », et nous voilà arrivés à l'idée d'égalité et de justice distributive.

Étant très peu partisan, comme on le sait peut-être, de l'idée de justice, je suis malignement assez satisfait de cette vilaine origine que nos psychologues trouvent à cette idée et lui attribuent. Cependant, je crois qu'il y en a d'autres, et que l'idée de justice-égalité est un confluent où aboutissent plusieurs sources. L'envie par exemple, sans faire intervenir l'instinct de vengeance, suffit en se généralisant, en s'intellectualisant, à constituer l'idée de justice. Ce que désire le « justicier » comme dit Proudhon, et je dirai plus proprement le « justicien », c'est que personne ne jouisse ou ne semble jouir plus que lui, cela de prime abord, *ab initio*, sans injure reçue ni lésion subie. C'est la forme de l'idée de justice chez les enfants. Ils n'en ont même, ce me semble, aucune autre. C'est l'envie proprement dite, qui s'atténue par la suite, mais reste toujours, et encore singulièrement forte, jusqu'au dernier soupir. Il n'y a pas autre chose dans les idées égalitaires du peuple.

Chez les hommes plus cultivés, je serais assez tenté de voir dans l'idée de justice, avec l'instinct de l'envie toujours subsistant, avec l'instinct de vengeance subtilisé, aussi, peut-être, un certain instinct esthétique. A certains cerveaux l'uniformité semble belle; le niveau, le nivellement, la ligne droite, l'inflexibilité de la ligne droite est la beauté suprême. L'égalité pour eux a le charme exquis de l'alignement. Remarquez que le règne de la démocratie a coïncidé exactement avec le triomphe de la ligne droite et du cordeau dans toutes les villes qui se respectent. Remarquez qu'au moyen âge c'était la disparité qui était beauté en architecture. Remarquez que le fondateur de l'état égalitaire en France a bâti la ville de Richelieu, qui est le plus beau damier de l'univers habité. N'y a-t-il là que des coïncidences? C'est probable; pourtant je ne crois pas qu'un peuple artiste soit jamais violemment égalitaire ni qu'un peuple égalitaire soit jamais extrêmement artiste. Il ne faut pas croire que les Athéniens, avec leurs esclaves, et leurs « étrangers », fussent des égalitaires. Mais peut-être que je m'égare...

Je feuillette encore. Une excellente analyse de l'altruisme. D'abord M. Th. Ribot le reconnaît. Il ne songe pas, comme on l'a tant fait, à le ramener à l'égoïsme comme à son origine première. En général, du reste, M. Ribot n'éprouve pas le besoin, si connu des philosophes, de « ramener à l'unité ». Je crois même qu'il appelle quelque part cette manie une maladie incurable de l'esprit humain. A la bonne heure! La plupart des graves erreurs, je veux dire des erreurs des gens graves, viennent de vouloir absolument ne voir qu'une chose là où il y en a deux. — Donc M. Ribot reconnaît l'altruisme comme un instinct premier et irréductible de l'humanité et même de l'animalité en un certain nombre de cas. L'altruisme, quand il ne dérive pas de l'instinct maternel ou de l'instinct sexuel, est tout simplement « l'attrait du semblable pour son semblable ». Il existe chez les animaux, même chez ceux qui ne forment pas, à proprement parler, des « sociétés ». Il est un fait qui existe par lui-même et qui n'a pas besoin d'être, expliqué par un autre.

J'aurais voulu pourtant que M. Ribot, sans ramener l'altruisme à un autre instinct, fît remarquer davantage combien il se combine et s'associe et se confond avec l'instinct d'imitation. Est-ce l'instinct d'imitation qui fonde l'altruisme ou de l'altruisme que l'instinct d'imitation procède? Je n'en sais rien, et cette question de filiation m'est indifférente; mais que ces deux instincts se prêtent appui continuellement et conspirent de telle sorte qu'on ne sait si l'un est l'origine de l'autre ou celui-ci l'origine de

celui-là, ou s'ils naissent en même temps, voilà ce qui me semble vrai et assez curieux. Tous les animaux qui vivent à l'état grégaire s'imitent les uns les autres, tous les animaux qui s'imitent les uns les autres vivent à l'état grégaire. Les singes, qui sont capables d'héroïsme devant l'ennemi et de se faire tuer les uns pour les autres, sont les animaux les plus imitateurs du monde. L'homme a l'instinct de l'imitation aussi fort, et plus fort, je crois, que l'instinct altruiste. Parmi les hommes, remarquez certains « dégénérés », ou anormaux, qui n'ont pas l'instinct d'imitation. Ce sont toujours des misanthropes. Goût de ne pas imiter, goût d'isolement, insociabilité, misanthropie, tout cela va toujours ensemble; ce sont enfants de même lignage. Le misanthrope est surtout un homme qui n'a pas l'instinct d'imitation. Vous avez remarqué la « note de l'auteur » que Molière met quelque part dans son texte même, pour avertir qu'Alceste est de la même famille que le Sganarelle de l'*École des Maris* :

> [illegible]
> Ces deux frères que peint l'*École des maris*...

Quoique Alceste déclare la comparaison « fade », cela veut dire que Molière n'ignore point que « l'original », comme dit le peuple, est un misanthrope, et que le sociable est un philadelphe, et que le philadelphe n'est autre chose qu'un imitateur. L'instinct social se compose d'une foule d'éléments dont le principal est la sociabilité, et la sociabilité se compose de plusieurs parties dont l'essentielle est l'instinct d'imitation. Ne nous targuons pas trop de n'être pas des singes; si nous ne l'étions pas du tout, nous cesserions un peu d'être des hommes. La société humaine, est moins fondée qu'on ne croit sur la famille, M. Ribot le démontre très bien; elle est fondée... tenez, voici le tableau de la société humaine signé Spencer.

« Les agneaux au printemps nous montrent que la gaîté de l'un cause la gaîté de ceux qui sont auprès de lui. Si l'un gambade, d'autres gambadent aussi. Parmi les chevaux, l'excitation agréable se propage, comme on le voit dans toutes les chasses à courre. Une meute de chiens se met tout entière à aboyer quand l'un d'eux donne de la voix. Le matin au premier caquet des canards, qui est un signe de satisfaction, tous continuent en chœur. Dans un vol de freux, les croassements éclatent en mille voix, puis s'éteignent peu à peu, puis tout à coup s'étendent sympathiquement. Il en est de même des cris de perroquets et perruches. » Voilà le vrai fondement de la société. Mes frères, imitez-vous les uns les autres. Imitez-vous parce que vous vous aimez; aimez-vous parce que vous vous imitez. On ne sait pas trop ici quel est l'effet et quelle est la cause, et ces choses sont probablement effet et cause tout ensemble. Mais enfin imitez-vous les uns les autres: c'est une chose excellente.

Et enfin quelle est la thèse générale soutenue dans le livre de M. Th. Ribot? Cette thèse, c'est que toutes les émotions, toutes les passions, tous les sentiments ont leur source dans des conditions biologiques et sont des expressions de ce qu'il y a de plus intime et inné en nous, de notre vie végétative. Contre les « intellectualistes », M. Ribot soutient que nos sentiments ne viennent pas de nos idées, de l'accord ou du désaccord de nos idées, de la coexistence dans notre esprit d'idées qui se conviennent ou se battent; mais d'une source plus profonde, de notre complexion, de notre tempérament, de notre diathèse. La sensibilité ne dérive point de l'intelligence; l'intelligence se superpose à la sensibilité, et en elle la sensibilité retentit sans cesse. La vie affective paraît la première: la vie intellectuelle paraît ensuite, pour en être l'expression, plus ou moins délicate, plus ou moins précise, plus ou moins analytique, plus ou moins abstraite. L'animal est greffé sur un végétal qui, lui, préexiste, l'homme est greffé sur un animal né avant lui. « La vie organique s'exprime directement par les besoins et appétits, matière de la vie affective; la vie animale, par les sensations, matière de la vie intellectuelle. » Notre intelligence est le déploiement éclatant et sonore des forces profondes et sourdes de notre vie sensationnelle. J'ai souvent dit qu'un auteur qui expose son système est un homme qui explique son caractère, peut-être son tempérament. M. Ribot le dit et le prouve mieux que je n'aurais su le prouver. « L'homme est enfoncé dans le cœur, non dans la tête. » L'intelligence ne nous donne pas nos sentiments; elle en prend conscience et les exprime. Les idées n'ont pas de force; elles reçoivent la force et n'en donnent pas. La Rochefoucauld a dit avec sa profondeur ordinaire : « L'esprit est toujours la dupe du cœur. » Il faut dire une chose au fond peu différente : « L'esprit est toujours l'instrument du cœur. »

Je suis tout à fait de l'avis de M. Ribot. Cependant, sans donner dans la théorie des idées-forces, dont je suis très éloigné, je ferai remarquer qu'à un certain degré de culture, l'intelligence devient aussi une force, *parce qu'elle devient une passion elle-même.* Le haut intellectuel est un passionné dont, véritablement, les passions ont passé du « cœur » dans l' « esprit ». L'amour de la vérité (voyez l'association tout à fait bizarre, quand on examine de près, de ces deux mots, et voyez pourtant que cette association de mots a passé dans la langue courante), l'amour de la vérité n'a absolument rien qui tienne à la vie affective. Tout ce qui est affectif en détournerait plutôt. L'intellectuel sait et sent que tous les intérêts de sa vie maté-

rielle, et sensationnelle, et sentimentale, sont directement opposés à sa recherche de la vérité; et pourtant il l'aime, et passionnément. Il l'aime plus que l'amant sa maîtresse; allons plus loin, plus que la maîtresse son amant; allons plus loin, plus que l'ambitieux les places, dépassons tout, plus que l'avare son or.

Voilà donc une passion qui ne vient pas du cœur. M. Ribot la connaît parfaitement, et il en donne plusieurs exemples dont une (page 365) eût fait le ravissement de Balzac. Il ne l'explique pas suffisamment. Elle sort trop de son système. Il se contente de dire qu'elle est rare. — Eh! point si rare que cela! — Qu'elle est rare à l'état pur. — Eh! comme toutes les autres passions.

La vérité, c'est que le système de M. Ribot est très juste, et puis qu'il y a des choses qui le dépassent. Mon Dieu, oui, tous les systèmes connaissent cet inconvénient. Il suffit qu'un système explique la plupart des choses. C'est déjà bien joli. Ah! que c'est joli déjà! M. Ribot a un très bon système et a écrit un livre tout à fait supérieur.

Émile Faguet.

CHOSES ET AUTRES

La langue française est la langue de la paix.

De tout temps, les critiques et les grammairiens nous ont expliqué que la langue française est la langue de la simplicité et de la clarté. Ils nous l'ont même expliqué quelquefois en un galimatias subtil qui prouvait combien ils avaient raison.

A la simplicité et à la clarté, il faut ajouter la probité, qui en est la conséquence ou le corollaire ou le motif; car la probité s'exprime naturellement et simplement.

Le mensonge, l'emphase, l'adulation, la tromperie sous toutes les formes, la duplicité et la trahison, la flibusterie et le brigandage ne s'accommodent pas des manières de parler simples et claires.

Il est donc permis de dire que la langue de France est, entre toutes les langues vivantes, la langue honnête et probe par excellence. Aussitôt que l'on ne sait plus exactement ce que l'on veut dire, que l'on cherche et que l'on hésite, que l'on tâtonne entre diverses formes obscures et fausses, — expressions indécises d'une conscience trouble, — on commence à ne plus parler français; on s'aperçoit que la langue de notre pays n'a plus sa qualité première chez celui qui parle.

Voilà pourquoi la langue française est dans tous les pays la langue des « honnêtes gens », littérairement et moralement parlant.

Mais politiquement et socialement, elle est la langue de la paix, — et pour les mêmes raisons. La clarté, la simplicité, la probité, n'est-ce point la paix? La véracité, n'est-ce point la paix? La duplicité, n'est-ce point la guerre?

Ces réflexions, pour lesquelles je prie qu'on me pardonne, si elles paraissent systématiques, mais elles ne le sont pas, viennent à propos des toasts des empereurs. François-Joseph d'Autriche et le tsar Nicolas ont échangé, en quatre lignes de clair français, leurs vœux pacifiques. L'exubérance toujours batailleuse de l'empereur Guillaume s'est épanchée en une longue tirade d'allemand, à laquelle Nicolas a répondu par les quatre lignes traditionnelles de ce bon français qui dit tout en peu de mots et s'entend, sans effort, jusqu'au bout du monde.

On a raconté que Bismarck, après les victoires étourdissantes de 1870, croyant avoir battu la langue de France en même temps que nos armées, fit ce coup d'État diplomatique : il adressa à Gortchakoff une dépêche en allemand. Gortchakoff répondit par une dépêche en russe.

Le chancelier de l'empire russe ne pouvait pas faire autrement, étant homme poli et avisé; ce n'était pas une malice de sa part ou une leçon qu'il voulut donner à son collègue allemand; il obéissait tout uniment à la nécessité de la situation où l'avait précipité la furie tumultueuse de M. de Bismarck.

Le Russe ne pouvait pas, sans une impolitesse flagrante, répondre en français, puisque son correspondant lui signifiait par le texte de sa dépêche qu'il répudiait la langue du vaincu; il ne voulait pas répondre en allemand, n'étant pas assez sûr du peu d'allemand qu'il savait, et d'ailleurs, premier ministre, lui aussi, d'un grand empire, qui n'avait pas été battu et qui valait tout autant que l'Allemagne, Gortchakoff n'avait aucune raison plausible de s'incliner devant l'idiome tudesque.

Rédiger sa réponse en russe est tout ce qu'il pouvait faire en cette occurrence, il n'avait pas le choix. Mais lorsque M. de Bismarck reçut la dépêche de son collègue, il demeura bouche bée et stupide devant un texte incompréhensible pour lui. On fut obligé de reprendre la conversation en français.

Il est clair que si l'un quelconque des gouvernements de l'Europe se sert de sa propre langue spéciale pour parler à un autre gouvernement, celui-ci lui répond de même en employant son propre idiome. Ce choc de deux langues, dans les conversations des États, atteste et proclame la différence de caractère, de mœurs, d'intérêts, et que les deux interlocuteurs sont étrangers l'un à l'autre, — étrangers, c'est-à-dire ennemis. C'est la guerre des langues, mobile premier des guerres effectives, à coups de poing, de dents, de bâtons et de canons.

Les États sont comme les membres d'une famille éminente qui se partagent le monde, qui ont entre eux les plus grands et les plus nobles objets de conversation et de commerce journalier : il leur faut une langue commune pour s'entendre ; s'ils ne parlent pas la même langue, ils accusent dès le premier mot leur étrangeté réciproque, leur hostilité.

Les rois et les empereurs étaient, entre tous les hommes, jaloux de se considérer comme d'une même famille, frères ou cousins ; et c'est pourquoi ils se font part de leurs mariages, ils se donnent avis de toutes choses personnelles qui leur arrivent, heureuses ou malheureuses, naissances ou deuils. Ils échangent des visites de parenté ou de bon voisinage, comme l'empereur et l'impératrice de Russie en donnent aujourd'hui l'exemple, portant avec eux leur premier né, la jeune princesse Olga, au milieu des applaudissements des peuples. A ces traits on reconnait les fêtes de famille, quand le père et la mère viennent ensemble et avec les enfants. Mais si on est la même famille, il faut parler la même langue, et, en Europe, on peut dire dans le monde civilisé, la langue des grandes familles n'est autre que le français.

L'empereur Guillaume II, cédant à l'impétuosité de son génie individuel, a outrepassé toutes les considérations politiques et sociales d'une si grande importance ; il s'est placé à part et en dehors ; il s'est spécialisé, tandis que l'homme universel a été l'empereur Nicolas, qui, à Breslau, comme à Vienne, a parlé la langue de l'univers.

* * *

Une langue commune est le premier fondement de la paix politique et sociale ; cette langue commune, consacrée par la tradition et par le protocole, c'est le français, et il faut croire qu'il a en lui-même les qualités et le caractère qui le rendaient le plus propre à ce rôle et qui ont été reconnus tels par l'usage des nations. Ce ne sont pas seulement nos armes victorieuses et notre influence longtemps prépondérante qui ont fait l'empire de la langue de France ; elle avait sans nul doute et elle a toujours ce qu'il fallait pour être désignée à ce haut emploi et pour le remplir avec un succès universellement reconnu qui l'a fortifiée dans sa position.

La boutade germanique, qui est, au fond et en la forme, une fausse note dans le concert européen et, en toute vérité, un accent de guerre, une sorte de défi à la civilisation du siècle, ne peut pas changer les conditions de cet état général ni renverser la langue française de sa position acquise. Le parler des Allemands abonde en toutes sortes de richesses magnifiques et en ressources infinies, dont je voudrais faire un tableau digne d'elles et porter l'éloge jusqu'au plus haut des cieux ! Mais c'est un idiome : la langue de l'Europe, la langue de la paix, la langue par excellence, c'est le français.

Quand les gouvernements se livrent entre eux aux actes bienfaisants de la paix, ou quand ils s'efforcent de résoudre, par les moyens d'une diplomatie juridique, les difficultés qui s'élèvent entre les uns et les autres, c'est la langue claire, honnête, loyale, limpide et transparente de France qu'ils parlent et qu'ils écrivent ; et quand ils se déchirent et s'assassinent, ils reprennent aussitôt chacun sa langue à soi, et leurs idiomes s'entre-choquent dans une mêlée furieuse avec un cliquetis de ferraille.

Quand nous aurons un aréopage qui réglera les procès des membres de la famille européenne, cet aréopage ne parlera ni allemand, ni anglais, ni russe, ni italien, ni flamand, ni espagnol ; il parlera français, il écrira ses arrêts en français.

La superbe Allemagne veut voir là un sujet de mortification pour elle : c'est une erreur de jugement, elle a tort et elle se fait tort ; elle se montre moins apte aux idées générales qu'elle n'en avait la réputation. Nous tâchons de ne pas en tirer vanité ; la France est de trop haute condition et noblesse trop ancienne pour connaître les sentiments vains. Nous ne voulons considérer que le fait en lui-même, comme si nous y étions absolument étrangers : il faut à l'Europe une langue générale. Cette langue ne peut être que le français. S'insurger contre cette loi de l'histoire est une velléité d'anarchie.

Il est tout de même curieux que ce soit l'empereur Guillaume qui ait donné un des signes d'anarchie les mieux caractérisés de notre temps.

Avoir créé pour la paix du monde la langue universelle : honneur insigne, mérite sans égal, sans pareil, et qui peut consoler de tous les revers. C'est cela qui lève la paille ! c'est avoir en sa possession l'ambre magnétique du monde moral !

Si on y réfléchissait attentivement, on voudrait ne s'épargner aucun soin pour préserver de toute oxydation le vrai trésor de France et la chaîne précieuse qui doit relier les nations. On la garderait comme la prunelle de ses yeux, et comme la partie la plus importante du prestige et de l'influence de notre pays, et comme le plus pur miroir où se soit jamais reflétée la conscience humaine. On ne voudrait pas risquer d'altérer cette langue excellente, ou de l'obscurcir, ou de la déformer ou d'en changer l'équilibre par des éléments rapportés deci, de là, et par des alliages aussi riches qu'ils pourraient être.

Et cependant on ne blâme pas les artistes qui ajoutent au fonds solide du bon français permanent les enjolivements de leur fantaisie, les nuances de leur

imagination diaprée et les perles et broderies qu'ils vont chercher, avec mille fatigues, jusqu'à la Chine et au Japon. Ils agrémentent la vie occidentale, ils ont le charme des modes qui marquent les saisons par leur variété flatteuse et qui passent en chatoyant.

Mais ces langues artistes sont des idiomes et des spécialités, et par conséquent la dispute et la guerre; tandis que la langue durable, la vraie langue, la seule langue, est le bon, honnête et vulgaire français, qui se fait tout à tous pour la paix du monde.

* * *

Conseil à un jeune homme sérieux pour parvenir : Fais avec assiduité et gaiement les choses qui t'ennuient, car de faire celles qui te plaisent, il n'est point de mérite.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

Politique extérieure.

Le tsar a accompli les deux premières étapes de son tour d'Europe. On dit déjà que la paix du monde se trouve consolidée, parce qu'il s'est entretenu avec l'empereur d'Autriche et avec l'empereur allemand, et les sujets de ce dernier ne sont pas les moins enthousiastes à le proclamer. Ils n'ont pourtant pas lieu de se réjouir outre mesure, car c'est un peu contre eux que s'affirme cette politique pacifique dont l'Allemagne n'est plus l'arbitre, et qui trouve son principal appui non pas dans la triple alliance, mais dans l'entente franco-russe, que, dans les journaux allemands eux-mêmes, on n'appelle plus maintenant que la double alliance, par opposition à la triplice.

Existe-t-elle même encore bien réellement cette triple alliance et quelle peut être dorénavant son utilité? L'Italie s'en détache et l'Autriche-Hongrie s'en désintéresse. Le tsar a été reçu à Vienne mieux qu'en illustre voisin et presque en allié. A Vienne et même à Pesth, on s'est aperçu que l'opposition n'était pas irréconciliable entre les intérêts de l'Autriche-Hongrie et de la Russie en Orient et un accord a été conclu, limité aux affaires du Levant, mais suffisant pour rendre impossible tout conflit entre les deux empires, puisque nulle part ailleurs ils ne pourraient trouver un prétexte de rupture.

Et dans quelles conditions s'est fait cet accord? Après que l'influence russe avait réussi à détacher la Serbie et la Bulgarie de l'hégémonie austro-hongroise et à reconquérir son rôle traditionnel dans les Balkans, c'est-à-dire à défaire toute l'œuvre de la diplomatie austro-allemande depuis dix-sept ans. Alors que les États balkaniques se sont non seulement rapprochés de leur protecteur naturel, mais se sont réconciliés entre eux à tel point qu'une alliance du royaume de Serbie et deux principautés voisines ne semble plus être qu'une question de temps.

L'Autriche-Hongrie n'estime apparemment pas que cette situation nouvelle sur sa frontière orientale constitue un danger pour sa sécurité et elle croit avoir ailleurs des intérêts assez considérables pour s'en déclarer satisfaite. Et l'Allemagne aussi accepte les faits accomplis et consent à suivre le courant. Mais elle le suit maintenant tandis qu'elle le dirigeait autrefois. Tout est là. Il y a bien réellement quelque chose de changé en Europe, et ce changement, le prince Lobanoff l'avait bien caractérisé en disant l'année dernière au correspondant parisien du *Times* : « La France et la Russie ressemblent à deux voyageurs qui auraient rencontré une bande armée et qui auraient décidé de faire route ensemble pour être en sécurité. » Ce n'est pas leur sécurité seulement qu'elles ont assurée, mais celle de toute l'Europe, en forçant la bande à laisser ses armes au fourreau.

* * *

Et les deux voyageurs continueront leur route côte à côte, malgré la disparition subite du ministre éminent qui vient de mourir en quittant avec son maître la capitale autrichienne où il venait de remporter un des plus beaux succès de sa brillante carrière.

Le prince Lobanoff-Rostowski n'a été que pendant dix-huit mois ministre des Affaires étrangères de Nicolas II qui l'avait appelé en mars de l'année dernière à recueillir la succession de M. de Giers. Pendant ces dix-huit mois, la politique russe n'a connu que des succès, aussi bien en Europe qu'en extrême Orient où la revision du traité de Simonosaki, imposée au Japon, a été la première affirmation publique de l'alliance franco-russe. Cette alliance était un peu son œuvre aussi; il l'avait trouvée à moitié faite, il l'a achevée et complétée; et dès l'année dernière il avait résolu d'en donner au monde une preuve plus éclatante encore que par la publication d'un texte quelconque en décidant Nicolas II à venir à Paris.

Ce voyage qu'il souhaitait, qu'il avait longuement préparé, il n'y prendra pas part, mais son collaborateur immédiat, M. Chichskine, le suppléera auprès du tsar et reprendra l'œuvre exactement au point où l'avait laissée le prince Lobanoff, de concert avec M. Hanotaux, auquel il serait injuste de ne pas reconnaître une large part aussi dans cette solennelle proclamation de l'alliance qu'il fut le premier à nous révéler.

Car la politique russe est immuable : pour considérable que puisse être le rôle d'un ministre du tsar, ce dernier seul est le maître, et son ministre n'est que le fidèle exécuteur de sa volonté souveraine. Or, la volonté de Nicolas II, qui s'est si bien affirmée à la mort

d'Alexandre III, avec la collaboration de M. de Giers, et après celui-ci, avec celle du prince Lobanoff, continuera à se manifester dans le même sens avec le successeur de celui-ci, quels que soient son nom et ses tendances personnelles. Lorsque M. de Giers prit en titre la succession du prince Gortschakoff, dont il avait été le suppléant pendant les dernières années de la vie du vieux chancelier, l'alliance franco-russe n'était encore qu'une aspiration vague, et les sympathies germaniques du nouveau ministre n'étaient un secret pour personne. Est-ce que M. de Giers n'est pourtant pas devenu le fidèle instrument de la volonté d'Alexandre III et ses anciennes affinités ont-elles empêché les manifestations de Kronstadt, de Toulon et de Paris? Il en sera de même pour M. de Nelidoff qui reste avec le comte Kapnist le seul candidat possible à l'héritage du prince Lobanoff et il en eût été de même du comte Schouwaloff si l'attaque dont il vient d'être frappé ne rendait pas sa candidature désormais impossible. Mais il y a toute apparence que le futur ministre des Affaires étrangères du tsar n'aura même pas à faire violence à ses sentiments personnels pour devenir un fervent adepte de l'alliance française : la nouvelle que le comte Kapnist viendra rejoindre son maître à Paris paraît une indication que le choix de Nicolas II s'est déjà porté sur son ambassadeur à Vienne, où il a déjà si bien continué l'œuvre du prince Lobanoff qui ne fut pas précisément germanophile, ni anglophile non plus.

*

Car l'entente qui a été conclue à Vienne est un échec plus direct encore pour la politique anglaise que pour la politique allemande, et il y a bien des chances pour que le cabinet de Saint-James ne trouve pas d'ici longtemps l'occasion de reconquérir à Constantinople la situation prédominante qu'il y avait autrefois. Le *splendide isolement* dont se vantait un des ministres anglais au commencement de l'année, au moment des affaires du Transvaal et de l'incident vénézuélien, est redevenu une réalité, et l'Italie elle-même pourra difficilement faire cause commune avec elle, contre l'Allemagne et l'Autriche, désormais engagées à marcher d'accord avec la France et la Russie.

L'occasion aurait été favorable pourtant pour précipiter le dénouement et pour ouvrir la succession de l'homme malade dans laquelle John Bull a déjà marqué sa part. L'Égypte n'est-elle pas vassale de la Turquie, et ne serait-ce pas un moyen bien commode de rendre définitive l'occupation actuelle que d'y remplacer la puissance suzeraine? Les émeutes qui viennent d'ensanglanter les rues de Constantinople, suivant de si près les massacres arméniens et l'insurrection crétoise, pouvaient servir à souhait les visées de la politique britannique, qui avait d'autant plus beau jeu, qu'elle pouvait encore une fois se parer d'un joli manteau bleu. Mais on ne la laissera pas faire, pas plus qu'on ne l'a laissée faire l'année dernière pour l'Arménie, et pas plus que pour la Crète, où elle a dû, au dernier moment, se rallier aux propositions d'arrangement dont la France a pris l'initiative.

Ce n'est pas à dire cependant que les Anglais aient le monopole de la philanthropie et que l'Europe assistera indifférente à l'anéantissement des sujets chrétiens du sultan. La tolérance même, au point où l'on en est en Turquie, deviendrait de la complicité, et l'on ne se contentera pas cette fois de bonnes paroles, de protestations platoniques et de promesses vagues. On exigera des actes et des engagements formels, dont l'exécution sera strictement surveillée, comme on l'a fait pour la Crète, et l'on ne reculera devant rien pour y arriver. Les dispositions déjà prises par la France, notamment, qui envoie une division navale dans le Levant, prouvent que les intentions sont sérieuses et que l'heure est grave. Et l'on saura bien faire comprendre au sultan que le temps des tergiversations est passé. S'il ne le comprend pas, un autre pourrait le comprendre à sa place. Il n'est pas indispensable au maintien de l'intégrité de l'empire ottoman qu'Abdul-Hamid reste le commandeur des croyants.

CHARLES [illegible]

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. André Michel [illegible] tisfaction de ses lecteurs, quelques articles publiés [illegible] *Arts*. Qu'il me permette tout d'abord une légère critique. Voilà des études non moins remarquables pour la déli- [illegible] forme, que pour la solidité du fond; il y a vraiment excès de modestie à y mettre le titre de *Notes*. Personne, je l'en [illegible] course, sur son agenda...

M. Michel n'est qu'un humble [illegible] de ses pièges. Il n'appartient d'ailleurs, en bon critique, — [illegible] mobile et compréhensif », — à aucune école particulière. Toute son esthétique pourrait se résumer dans le respect et l'amour de la nature. Il ne conçoit pas l'idéal et le réel comme deux entités contradictoires. Pour lui, c'est avec le réel que se fait l'idéal. L'idéal n'est autre chose que le réel modifié que le Moi de l'artiste d'après une idée. Rien là, sans doute, qui ne soit bien simple; mais

(1) [illegible]

de ne jamais perdre de vue ce principe. Il n'en faut pas davantage à M. Michel, d'abord pour s'épargner tout le brouillamini des métaphysiciens, ensuite pour maintenir, à travers tant de sympathies diverses, l'unité fondamentale d'une doctrine très ferme à la fois et très souple.

Il n'y a pour ainsi dire pas d'école qui ne prenne dans la nature son point de départ. Les maitres de chacune interprètent la nature en vue de leur « idéal »; mais leurs disciples et la faussent, justement parce que tout idéal propre leur manque. C'est ce qui arrive, sous nos yeux, aux impressionnistes eux-mêmes.

Vous lirez de M. Michel quelques pages tout à fait heureuses sur l'impressionnisme. M. Michel est bien loin de l'anathématiser. Il nous explique très finement et ce en est légitime et ce qui en fait la faiblesse. Ce qui en est légitime, c'est justement — sauf chez les simples barbouilleurs — ce qu'il y entre de naturalisme, d'un naturalisme fiévreux, exaspéré, impatient de transporter sur la toile les plus subtiles vibrations de la lumière. En faveur de ce naturalisme, M. Michel témoigne aux impressionnistes beaucoup de bienveillance. Il veut bien même nous avertir de ne pas trop nous approcher de leurs peintures sous prétexte de mieux voir. La seule école à laquelle il soit féroce, c'est l'académisme. Mais, hélas! l'académisme n'est pas une école à part. On le retrouve, sous des formes diverses dans toutes les écoles.

* * *

LA FRANCE AUX COLONIES (1), de *M. Maurice Wahl*, se divise en deux périodes : la première va de 1815 à 1870, la seconde de 1870 à l'an de grâce 1896. Jusqu'en 1870, l'auteur se contente d'un résumé, très substantiel, qui a moins de 100 pages. C'est il y a vingt ou vingt-cinq ans que le mouvement d'expansion coloniale se généralise dans presque toute l'Europe. Une nouvelle ère s'ouvre pour l'histoire de la colonisation. Jusqu'alors, l'Angleterre seule avait montré de l'esprit de suite, et de la fermeté dans ses vues et dans sa conduite. A partir de 1870, la plupart des autres nations européennes, sous l'influence de causes économiques et sociales à l'analyse desquelles M. Wahl consacre un excellent chapitre, se préoccupent d'acquérir des territoires dans les continents lointains; et la France, une fois rétablie de ses désastres, est une des plus actives; cherchant en Afrique et en Asie soit des compensations à ce qu'elle a perdu, soit, tout simplement, de quoi alimenter son commerce et son industrie. Cette glorieuse et dramatique histoire de notre développement colonial depuis une vingtaine d'années, on ne la trouvait qu'éparse dans une foule de monographies spéciales ou même de « rapports ». M. Wahl nous en donne le premier un tableau complet et méthodique, très bref sans doute, puisque son volume n'a guère que 300 pages, mais dans lequel il faut précisément louer l'art de tout dire en peu de mots, de résumer une si vaste matière avec une telle précision, sans que le récit cesse jamais d'être net et vif.

1. Ancienne maison Quantin, Librairies et Imprimeries réunies.

* * *

M. Georges Gourdon, que deux recueils de vers, les *Villageoises* et le *Sang de France*, ont déjà fait connaître au public, nous donne, sous le titre de *Guillaume d'Orange* (1), un poème inspiré d'*Aliscans*. Il faut tout d'abord applaudir à cette tentative de ressusciter les héros de nos vieilles chansons de gestes. Victor Hugo avait le premier donné l'exemple dans quelques-unes de ses plus admirables *Légendes*, mais sous la forme narrative. C'est la forme scénique qu'adopte M. Gourdon. S'il avait voulu faire un vrai drame, on devrait relever dans son œuvre des heurts et des « trous » qui nuiraient grandement à l'effet de la représentation. Il a fait un « poème », destiné à être lu, non à être joué. Il s'est contenté de choisir dans la chanson d'*Aliscans* les épisodes les plus dramatiques, s'attachant, bien entendu, à ce que son œuvre fût le plus *une* possible, mais sans se mettre en peine de cette étroite continuité que réclame le théâtre.

Tel qu'il est, ce poème a de la grandeur. Un souffle généreux l'anime, et les plus nobles sentiments dont s'inspiraient nos trouvères y sont exprimés avec éloquence. Nous ne demandions pas à M. Gourdon la naïveté du vieux poète, et je le féliciterai, pour ma part, d'avoir répudié toute affectation d'archaïsme. Cette naïveté, il faut bien le dire, a quelque chose d'enfantin; nos plus belles chansons de gestes, *Aliscans* est du nombre, pèchent, aux plus beaux endroits, par la gaucherie et la faiblesse de l'exécution. C'est ici que M. Gourdon reprend avantage. Il parle une langue ferme et pleine; il transforme les monotones, les secs décasyllabes du trouvère en alexandrins d'un rythme expressif, d'une ample sonorité. Parmi les meilleurs morceaux de son poème, je signalerai particulièrement la scène de la Communion, à la fois simple et grande. Celle où Guillaume vient demander du secours à Louis le Débonnaire, a vraiment beaucoup d'éclat, et quelques traces de rhétorique n'en gâtent point l'effet.

* * *

M. André Bellessort, un de ceux entre nos jeunes poètes dont le talent a le plus de vigueur et d'éclat, débute en prose par un beau livre (2), quelque peu lent peut-être à certains endroits, et dont le sujet en lui-même ne semble pas dénoter une grande faculté d'invention romanesque, mais auquel donne beaucoup de prix la pénétrante analyse des caractères et des idées. Ajoutons que M. Bellessort « écrit » comme peu de nos romanciers. Ne lui reprochez pas ce que son application a parfois de visible. Assez d'autres négligent ou maltraitent la langue pour que nous sachions gré à ceux qui en ont conservé le culte. Il y a dans *Reine Cœur* nombre de pages exquises, qui sont d'un artiste supérieur.

GEORGES PELLISSIER.

(1) Lemerre, éditeur.
(2) Reine Cœur. Perrin, éditeur.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31118. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME VI **19 SEPTEMBRE 1896.**

LA POLITIQUE

Dans des milliers de familles, à l'heure qu'il est, on calcule ce que coûtera un voyage à Paris; petits bourgeois, ouvriers, paysans, tous s'imposeront des privations pour passer trois jours à Paris et voir le tsar; ce vieux peuple de France, qu'on accusait d'indifférence, nous montre qu'il est toujours capable d'enthousiasme : c'est un heureux signe.

Peuple de badauds, dira-t-on au delà de la frontière. — Non pas peuple de badauds; mais peuple de braves gens, qu'on lasse parfois en l'accablant de politique, mais qu'il serait si facile, si on le voulait, de faire vibrer à toute idée généreuse et noble.

Ceux qui dans quinze jours crieront : « Vive le tsar! » ne sauront pas si c'est un allié, au vrai sens du mot, qu'ils acclament, — et je ne le sais pas plus qu'eux; — mais, en tout cas, c'est un ami de la France, et l'instinct populaire a compris que cet ami mérite respect et affection.

Le sentiment est très juste : les honneurs officiels ne sauraient être trop grands, ni trop vive la joie publique; mais, qu'on me permette de le dire, dans l'expression de ce sentiment si juste, si naturel, si honorable pour le peuple qui l'éprouve, il y a quelque chose qui parfois me gêne un peu. Il semble qu'il y ait chez quelques-uns une sorte de surprise, pour ne pas dire d'inquiétude. On ne parle plus que de questions d'étiquette : le protocole par-ci, le protocole par-là. On est allé jusqu'à discuter s'il ne conviendrait pas que le président de la République revêtît pour la circonstance un costume spécial : j'aime à croire que M. Félix Faure ne s'est pas troublé de ce détail, et que s'il a commandé un vêtement quelconque, c'est un habit noir à son tailleur habituel.

L'empereur de Russie honore la France en lui rendant visite. Il y a, dans cet acte de haute courtoisie, de quoi nous réjouir, non de quoi nous étonner. La France, avec la cocarde républicaine ou monarchique, est toujours la France : elle est capable aujourd'hui, comme plus d'une fois dans le passé, de recevoir un hôte auguste avec honneur et avec dignité.

Et maintenant, de ce voyage d'un puissant souverain à travers l'Europe, quel aura été le résultat? Une assurance de paix, sans doute, et c'est beaucoup; mais ne pourrait-on pas rêver quelque chose de plus?

Il y a une question dont il semble qu'on n'ose point parler, et qui cependant devrait passionner toutes les nations chrétiennes, — j'entends, quelque soit leur culte, toutes celles qui ont le sentiment de la justice et le respect de la personne humaine; — cette question, c'est de savoir si on laissera impunément les Turcs piller, incendier, assassiner les chrétiens d'Orient; si l'Europe, dans une coupable indifférence, assistera jusqu'au bout à l'extermination de populations entières.

Supposez que, des entrevues du tsar avec les chefs des grands États, il sorte un accord pour mettre fin à des atrocités qui sont la honte de la civilisation, et avouez que ce serait, pour Sa Majesté Nicolas II, un beau début de règne.

JEAN PAUL LAFFITTE.

GENS DE MER [1]

Les derniers baleiniers.

« O femmes ! s'écriait lyriquement dans son *Journal d'un baleinier* le docteur F. Maynard, que les baleines de vos corsets coûtent cher aux marins ! »

Si les baleines de corsets coûtent cher encore aux marins, ce n'est plus aux marins de ce pays. Avec Édouard-Philibert Leroy, mort au Havre dans sa quatre-vingt-quinzième année, s'est éteint le dernier capitaine baleinier français. Il avait pris sa retraite en 1858. Les beaux jours de la « grande pêche » étaient passés. Le Havre, qui avait armé jusqu'à soixante navires baleiniers, montés par près de trois mille marins, n'en comptait plus à cette époque que cinq ou six. Leur nombre tomba d'année en année : il était de trois en 1862 ; en 1868, un seul baleinier restait en armement. Il portait le nom de *Winslow*, qui lui avait été donné en mémoire du premier Havrais naturalisé qui ait armé, en ce siècle, pour la grande pêche. Il appareilla du bassin de la Barre au mois de juillet 1868, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Dunkerque et Nantes avaient depuis longtemps renoncé à la grande pêche. Le Havre s'obstinait encore, par amour-propre plus que par conviction. Il y avait chez les armateurs d'autrefois une sorte de fierté, d'entêtement, si l'on veut, mais non sans quelque noblesse, à ne pas céder aux coups d'une fortune adverse, à refuser l'oreille aux avertissements les moins trompeurs, et qui allait chez certains jusqu'à préférer la ruine à s'avouer vaincus. Ç'a été le cas au Havre pour les armateurs baleiniers.

I

Une histoire de la pêche à la baleine est encore à écrire. Le regretté Georges Pouchet et, après lui, le D[r] H. Beauregard n'ont pu qu'en esquisser les grandes lignes. Elle naît chez nous, cette pêche, et sur nos côtes mêmes. La baleine, dont quelques spécimens s'égarent encore dans le golfe de Gascogne et la Manche, y était fort commune aux IX[e] et X[e] siècles. Les Basques, qui furent les premiers baleiniers connus, ne cessèrent point de la traquer et, quand elle eut émigré vers les mers boréales, s'y jetèrent après elle jusqu'à la Norvège et l'Islande, peut-être jusqu'au Groenland et à Terre-Neuve. Il est malaisé de fixer l'époque où se fit cette émigration. Sans doute au XIV[e] siècle. Mais en 1586 encore, d'après un document communiqué par M. Ch. Rabot au D[r] Beauregard, une baleine fut harponnée dans le golfe de Gascogne par les pêcheurs de Biarritz. A cette époque pourtant la direction de la pêche est passée aux Hollandais et aux Anglais, à qui vont se joindre bientôt les Norvégiens, les Danois, les Hambourgeois, les Russes et les Américains. Quelques-uns de nos ports continuent d'armer pour la baleine, mais ce sont de préférence les ports de la Manche et de la mer du Nord. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, il se fait dans l'armement français un arrêt presque général. Des essais de reprises partielles échouent misérablement. En 1785, des baleiniers quakers de Nantuckèt, à qui la guerre de l'Indépendance a fermé les marchés de l'Europe, chargent deux des leurs, William et Benjamin Roth, de se rendre en France pour proposer au roi de transporter à Dunkerque leurs chantiers, leurs navires et leur équipages. Reçus par Calonne, à qui ils expliquent que la religion ne leur permet de se découvrir que devant Dieu, le ministre répond qu'il se soucie fort peu du plus ou moins d'inclinaison de leurs chapeaux, pourvu qu'ils aient le cœur droit. Dès l'année suivante, ils s'installent à Dunkerque. Le roi s'est prêté aux conditions expresses qu'ils posaient avant tout arrangement (libre pratique de leur culte, exemption du service militaire, etc.). En 1790, ils ont sur chantier ou à la mer quarante navires baleiniers battant pavillon français. L'importance de l'armement et des prises s'accroît tous les ans, quand la rupture du traité de paix avec l'Angleterre vient subitement paralyser cet essor. De 1793 à 1817, il ne s'arme plus en France un seul navire baleinier.

Comment l'industrie se releva, quels mobiles y poussèrent, quels hommes s'y prêtèrent, et la prompte fortune et le déclin presque immédiat de cette dernière tentative d'armement ? C'est ce qu'on n'a point raconté encore et sur quoi notre enquête particulière, un mémoire de M. Winslow, un autre de M. Thomine enseveli dans le *Lycée armoricain*, et les différents journaux de bord ou de voyage publiés par MM. Maynard, Thiercelin, etc., permettront de jeter une clarté satisfaisante. La reprise de cette industrie n'a cessé, comme on le verra plus loin, de préoccuper les divers gouvernements qui se sont succédé de la fin du XVIII[e] siècle à la Restauration. C'est une justice à leur rendre qu'ils démêlent très nettement les bénéfices de toutes sortes qu'en peut retirer l'État et dont le plus appréciable est d'avoir sous la main une classe de marins exceptionnellement aguerris, courageux et habiles. Quand Dumont d'Urville partit en 1837 pour son dernier voyage autour du monde, il ne voulut faire entrer dans ses équipages que d'anciens baleiniers. Appels à l'initiative privée, circulaires, ordonnances, faveurs, exemptions, surélévation constante des primes spéciales accordées à l'armement pour la baleine, il n'est sorte de moyens employés par nos dirigeants pour essayer de rendre

1. Voyez la *Revue* [illegible] 1896.

un peu de vigueur à cette industrie d'un autre âge et que sa sénilité semble condamner chez nous à l'impuissance. Ce ne fut pas tout à fait en vain. Frappé des avantages que lui offrirait, en l'installant dans un de nos ports, la pratique d'un armement qu'il possédait mieux qu'homme du monde et que les États-Unis ne soutenaient d'aucun encouragement matériel, un négociant américain, M. Winslow, vint se fixer au Havre et y mit sur chantier un navire destiné à la pêche de la baleine : le *Massachussets*, qui appareilla le 2 avril 1817. La même année, à Nantes, un armateur français, M. Dobrée, sollicité par les mêmes avantages et s'étant convaincu, au cours d'un voyage d'affaires, de l'importance de cette pêche et des profits qu'on en pouvait tirer, fit venir d'Angleterre « les officiers, les hommes et les ustensiles nécessaires à son entreprise, adjoignit aux marins étrangers quelques officiers et marins français, détachés de ses autres navires, et expédia pour la pêche de la baleine son bâtiment à trois mats, le *Nantais*, sous le commandement du capitaine Vinsloo. » Quelque temps plus tard, Dunkerque suivait l'exemple du Havre et de Nantes. Plus encore que les primes accordées, les subventions promises, les faveurs et les tolérances libéralements dispensées, la certitude d'une paix durable, nécessaire aux entreprises de longue haleine, avait contribué à cette renaissance inespérée de l'armement pour la baleine.

Les débuts furent encourageants. En dix ans, et pour son compte seul, M. Winslow arma huit navires baleiniers, lesquels firent cinquante-quatre voyages et capturèrent treize cent vingt-six baleines, soit vingt-cinq baleines par voyage. Ces résultats inclinèrent d'autres armateurs du Havre à distraire de leur flotte ou à mettre en chantier des navires destinés à la grande pêche. L'exemple de M. Dobrée ne fut pas moins décisif. En 1818, M. James Dupuis expédiait de Nantes, à destination des mers du Sud, trois navires baleiniers, l'*Océan*, l'*Éléphant-de-Mer* et le *Léandre*. L'*Océan* ayant été vendu à Valparaiso pour cause d'avaries fut remplacé par le brick l'*Adèle-et-Marie*. Sur les entrefaites et après un voyage de quatorze mois, le *Nantais* fit retour avec un chargement d'huiles et de fanons provenant de la capture de vingt-huit baleines. Deux mois et demi plus tard il reprenait la mer pour être remplacé, à l'issue d'un troisième voyage où il captura trente-trois baleines, par deux navires neufs, le *Triton* et l'*Océan*. La maison d'armement Maës et Cornan, la maison Génevois, etc., suivaient l'impulsion donnée par MM. Dobrée et Dupuis et entraient en concurrence avec eux par la mise en chantiers de bâtiments neufs ou l'affectation de navires ayant déjà servi.

D'autre part, le nombre des officiers et des marins français engagés sur ces navires augmentait proportionnellement chaque année. D'abord il n'était sur chaque navire que d'un quart ou d'un tiers des hommes d'équipage. Il fut bientôt de moitié, et enfin les navires purent prendre la mer avec des équipages entièrement français. M. Dupuis est le premier armateur qui courut le risque de cette opération. Sans doute, elle s'expliquait par l'habileté traditionnelle, le vif esprit d'assimilation de nos marins, dont quelques-uns, d'ailleurs, comme le capitaine Thébaut, avaient déjà plusieurs années de pratique. Mais la vraie raison de l'empressement des armateurs à se passer du concours des étrangers est dans l'article de l'ordonnance du 14 février 1819 qui portait de 40 à 60 francs par tonneau le montant de la prime accordée à l'armement quand « le navire avait été construit et équipé en France, que l'équipage en était entièrement composé de marins français et que les bateaux, lignes, instruments nécessaires, avaient été fabriqués en France ». Cet article avait évidemment été conçu dans un esprit excellent. Il tendait à stimuler l'armement national et à développer dans nos ports l'industrie de l'outillage maritime. C'est ainsi que M. Dobrée se fit l'inventeur d'un feutrage spécial pour coques de navires, bientôt appliqué à la majorité des navires baleiniers. La maison Babonneau, de Nantes, inaugura la fabrication des harpons, lances, etc. ; les lignes sortirent des ateliers Chalas, les chaudières des forges Mesnil, les pirogues des chantiers Boudet...

Peut-être cependant y eut-il quelque imprévoyance chez certains armateurs, une hâte un peu maladroite à se réclamer des bénéfices de l'ordonnance de 1819. Le *fara da se* témoigne quelquefois de plus d'orgueil ou de bonne volonté que de justesse d'esprit. Il n'est point sûr tout au moins qu'à Nantes, où l'on n'attendit pas pour congédier les officiers et les équipages étrangers, cet empressement n'eut pas une action fâcheuse sur la tournure des événements. Soit impéritie, défaut de pratique chez nos marins, soit malechance persistante, plusieurs navires se perdirent ou durent être vendus à vil prix. L'armement pour la baleine qui avait déjà traversé une première crise en 1824, ne fit que languir depuis lors. La belle fièvre du début était tombée. A Dunkerque où l'on se souvenait de l'expérience des quakers du Nantucket, sans tenir assez compte des qualités d'endurance, de sobriété et de patience qui avaient fait la fortune de ce vaillant petit peuple, l'armement pour la baleine eut des destinées diverses et céda enfin. Les préoccupations se portaient de plus en plus vers la pêche d'Islande et de Terre-Neuve. Le Havre seul demeura fidèle à la grande pêche. Mais, ici même, à des symptômes non équivoques, on pouvait prévoir la disparition de l'armement. Des soixante navires baleiniers qui, de 1826 à 1830, avaient le Havre pour

port d'attache, vingt et un seulement demeuraient en 1841 ; ce chiffre décrut encore dans les années qui suivirent. Il était de treize en 1847, de cinq en 1857, de trois en 1862. A cette époque un jeune négociant havrais, M. Émile Bossière, « confiant dans le courage de quelques baleiniers qui appelaient à grands cris un nouvel armement » et aussi dans les méthodes de pêche récemment instaurées par le Dr Thiercelin, acheta l'ancien navire baleinier *Gustave* et l'envoya faire campagne dans le Pacifique. Cet essai nous valut un récit intéressant du principal acteur de l'expédition. Il n'eut point d'autres suites. Le *Winslow* partit du Havre le 3 juillet 1868 ; avant qu'on ne connût les résultats de sa campagne, la guerre de 1870 éclatait et suspendait les armements en cours. Quand ils reprirent, à la paix, il ne se trouva personne pour tenter à nouveau la grande pêche. Des faillites successives, des mécomptes graves et sur lesquels il ne convient pas de trop s'appesantir, avaient peu à peu éclairci les rangs des armateurs baleiniers. La maison Winslow elle-même, dont le fondateur était mort en 1858, laissant aux mains de son fils Charles la direction d'une entreprise agonisante, se retira de la lutte et renonça à l'armement qui avait fait sa fortune et qui menaçait de la défaire.

II

Si quelque chose devait étonner dans ce qui précède, ce ne serait point que la pêche à la baleine ait disparu de nos ports, mais qu'elle y ait tant duré. La proverbiale ténacité des Normands a pu seule opérer ce miracle. Par suite de la prompte défection de Dunkerque et de Nantes, le Havre a été en ce siècle la véritable métropole française de la pêche à la baleine. Même au plein de sa décadence, les Havrais tiraient gloire de leurs baleiniers. Quand les autres ports désarmaient autour d'eux et que le profit de la grande pêche devenait chaque année plus aléatoire, ils se louaient de tenir tête à la malechance persistante et espéraient encore dans un retour de fortune. « Tout était *à la baleine*, dit un annaliste local, M. Charles Vesque. Les élégants ne voulaient porter que la canne de baleine, artistement travaillée par les matelots en cours de voyage. » Dès les débuts de l'armement, et de préférence à Dunkerque et à Nantes, le Havre passait pour le marché principal, le centre d'approvisionnement des fanons et des huiles. Les affaires s'y traitaient directement, « à quai », devant les goélettes arrivées de la veille et rangées bord contre bord dans le bassin de la Barre, au quartier Saint-François.

Cet îlot singulier, qui reproduit d'assez près le graphique d'un cœur, était bien réellement alors le cœur de la cité. Toute la vie y refluait. Le Havre avait encore son harnais de bataille, ces lourdes et puissantes fortifications dont pas une pierre n'est restée debout et qui levaient sur la côte et les faubourgs leurs belles portes de la Renaissance. Replié sur lui-même, sans issue d'aucune part, il se concentrait sur l'étroit espace ménagé entre ses bassins intérieurs et la mer, et dont plus du tiers était occupé par Saint-François. Là se tenait la Bourse en plein air ; là se pressaient, s'accotaient à la file l'Entrepôt, la sous-préfecture, l'Inscription maritime, les casernes, la poste, la banque, les consulats. Le roulage partait de la rue Percanville ; le service des messageries de la rue du Grand-Croissant. Telle de ces ignobles bâtisses à présent rongées de maladie et d'usure, refuges de la mendicité et du vice, était la demeure d'armateurs richissimes, abritait derrière les fers de lance de ses grilles tout un peuple de commis, recélait dans ses sous-sols les trésors des trois mondes, les épices de Java, le café des Antilles, les tapis du Khorassan et du Kachmir. Age d'or, temps heureux du Havre, souvent évoqué dans les mélancoliques réflexions des négociants d'aujourd'hui, où commerce et industrie marchaient de pair, se prêtaient une aide réciproque ! Il n'était que de faire le tour des bassins et d'y compter le beau chapelet d'ateliers, de fabriques et de magasins. Il y avait encore au Havre des maîtres poulains, des maîtres voiliers, des maîtres calfats, des maîtres charpentiers, des ferronniers et des taillandiers jurés assermentés de père en fils. Cent vingt navires entraient au port par la même marée ; les « long-courriers » se serraient sur trois rangs dans le bassin du Commerce. Le mouvement de transit avec les États-Unis et les républiques du Sud vidait sur les quais du Havre équipages américains sur équipages. Et chaque rue avait son *boarding-house*, son « garni » spécial pour Yankees, à la fois caserne, temple et coupe-gorge. C'est au 4 juillet qu'il fallait voir les locataires de ces étranges hôtels, au jour anniversaire de l'Indépendance : une telle frénésie d'enthousiasme que les vitres du *boarding* en sautaient, des toasts, des hurrahs, des chants, puis la grande bordée patriotique, la course aux Anglais par les rues, tout le quartier pris d'assaut, des rixes à tous les carrefours, la troupe sur pied, et, au matin, dix hommes sur le carreau !...

Mais la joie de Saint-François, sa cordiale et vraie fête, c'était quand, la veille au soir ou le matin, quai de la Barre, était venue s'amarrer une de ces fines goélettes baleinières, parties depuis deux ans, trois ans, quatre ans parfois, pour les mers du Sud et dont l'équipage, emporté d'une folie de jouissance, pris du vertige de la terre natale, à peine le navire à quai, s'engouffrait comme une trombe dans les rues de la populeuse cité. Tout lui cédait. Une musique militaire, rencontrée au passage, subissait l'impulsion et, de gré ou de force, prenait la tête du torrent. Où al-

lait-on? Nul ne le savait. Cette vague humaine, grossie à chaque tournant de rue, avait dans son élan quelque chose d'irrésistible et de fatal. Une ivresse montait de ces hommes dont la contagion gagnait la foule, l'enchaînait à leurs pas, bouleversait les têtes jusqu'au délire. La galopade ne s'arrêtait qu'à bout de souffle. C'était ordinairement sur une place, dans un carrefour. Et une autre scène commençait, imprévue et d'un comique presque barbare, quand huchés sur des futailles, accrochés aux fenêtres, suspendus à quelque mât triomphal dressé en leur honneur, les hommes de la grande pêche, les baleiniers des Chiloë et de Juan Fernandez, aux barbes fauves, au cuir rouge tanné par les vents polaires, leurs gros muscles saillant sous la vareuse neuve à boutons de métal, plongeaient leurs mains large ouvertes dans la sacoche aux « décomptes » et, à poignées, avec des rires de dieux, jetaient aux portefaix qui se battaient à leurs pieds les dollars chiliens, les pièces de cinq francs mêlées aux louis d'or... N'en avait-on pas vu qui poussaient la moquerie jusqu'à faire frire les pièces dans un poêlon, ou qui couraient la ville déguisés et masqués comme en carnaval, ou qui, nolisant une station de fiacres, suspendaient à l'arrière des voitures une de ces petites ancres à plusieurs branches, nommées *chattes*, et, quand un débit leur riait au passage, criaient : *Mouillé !* et laissaient tomber l'ancre brusquement en halant sur la corde? Une autre fois, c'était un équipage baleinier qui, débarquant de nuit à Saint-François et se heurtant aux volets clos du *Star*, donnait l'assaut à la maison et forçait la troupe de rejouer pour lui seul... Les anecdotes de cette sorte abondent et l'on n'a que le choix entre les plus savoureuses. Grands enfants gâtés, à qui la police même restait indulgente, ces baleiniers du Havre ont emporté avec eux le dernier sourire de Saint-François.

A ce métier, il est vrai, peu s'enrichirent. Une de leurs chansons de bord s'en explique librement :

Il faut qu'un baleinier
Parte avant tout son dernier
Denier.

C'était l'habitude, la règle et presque le mot d'ordre. On n'eût point été un « vrai » baleinier sans cela. Et ces pauvres hommes, qui avaient trois et quatre années durant vécu de lard rance et de pommes de terre dans une soupente de douze pieds carrés, sur les plus terribles mers du globe, mettaient une sorte de forfanterie, d'exagération maladive, à se débarrasser d'un or si âprement gagné, à réaliser à la lettre l'expression populaire : jeter l'or par les fenêtres. Fantaisies de millionnaires qui ne leur coûtaient pas un regret et leur donnaient pour huit jours l'illusion d'une vie de nababs! A les voir circuler dans les rues paresseusement couchés dans des voitures, tout flambants neufs dans leurs complets de nankin et leurs bottes vernies et s'éventant d'une main lasse, plus d'un novice du commerce, jaloux d'un bonheur si fastueux, se jurait qu'il saurait bien un jour mériter un destin semblable et courait s'inscrire au prochain bureau d'embauchement. D'humeur hâbleuse, quand, par rencontre, ils daignaient accepter la tournée timidement offerte par ce même novice, les anciens de la pêche s'amusaient à évoquer devant ses yeux effarés l'eldorado mystérieux des mers équatoriales, l'affolant mirage des jouissances promises au « vrai » baleinier dans ces paradis mal connus des cartographes et qu'ils lui nommaient à voix basse, comme on révèle un secret : les Antipodes. « Comme il tombe en extase, raconte le docteur Thiercelin, en apprenant que dans ce pays presque aussi éloigné que la lune, les hommes marchent sur la tête, les nuages roulent sous les pieds, les navires naviguent la quille en l'air! Avec quel avant-goût de bonheur il savoure les histoires d'amour où les Nouvelles-Zélandaises transforment l'entrepont en un paradis de Mahomet! Comme il s'incline respectueusement au souvenir de certains coups de poing qui firent le désespoir d'un Anglais ou d'un Américain! »

N'est pas baleinier qui veut. « Pour le matelot, dit encore le docteur Thiercelin, la pêche de la baleine est une espèce de baptême professionnel. C'est un échelon dans la hiérarchie maritime, qui l'élève au-dessus du pêcheur côtier, du caboteur et même du long-courrier. » Et l'intéressant mémorialiste ajoute : « Il est certain que le désir des aventures, plus encore que l'appât du gain, est le mobile qui pousse le jeune matelot vers ces lointains voyages. C'était plaisir de voir les baleiniers il y a vingt-cinq ans. Tous jeunes, vigoureux, agiles, ils s'embarquaient avec un entrain admirable; ils devaient tous revenir harponneurs, officiers même. »

Dans les débuts de l'armement surtout, on n'avait que le choix entre les bonnes volontés disponibles, les offres surgies de toutes parts. Les capitaines montraient le même entrain que les hommes. Le capitaine Thébaut, de Nantes, qui commanda le premier navire baleinier d'équipage exclusivement français, avait voulu se rompre d'abord à toutes les conditions du métier. Il n'eut de cesse qu'il ne se fût fait tour à tour timonier de pirogue, laveur de lignes, harponneur, et qu'il n'eût acquis une véritable maîtrise dans la pratique de ces différents exercices. Il avait si bien pénétré les moindres secrets, les plus menus détails de la pêche, qu'il paria un jour de former, avec l'aide d'un seul officier, un équipage entièrement composé de marins ignorants de cette pêche. Et il se rencontra un armateur assez confiant pour lui donner un navire et lui permettre de tenir son pari. C'était, du reste, une des figures originales du vieux Nantes que ce capitaine Thébaut. On l'avait surnommé Thébaut-

Baleine. Il le savait et ne s'en fâchait point. « M. Thibault, écrivait un contemporain, qui ne désire ni ne repousse cette appellation, sait très bien que, pour un autre, elle pourrait n'être qu'un sobriquet, au lieu qu'elle est pour lui un surnom qu'il est fondé à reconnaître. » Quand Thibault prenait la mer, c'était à qui s'embarquerait à son bord.

La vie, sur ces baleiniers, n'était cependant point à beaucoup près le paradis sublunaire dont les « anciens » faisaient au novice inexpérimenté une si alléchante peinture. Il fallait, à l'usage, rabattre de leurs descriptions. L'ordinaire du bord était médiocre ; le logement des hommes, en avant du mât de misaine, n'était ni bien aéré, ni bien propre, ni bien large ; les pertuis, mal calfatés, laissaient filtrer l'eau. Par surcroît, la principale maison d'armement du Havre imposait à ses équipages un régime peu en rapport avec leurs goûts. M. Winslow, *teatotaler* endurci, grand admirateur du champion anglais de la tempérance, le révérend Matthews, préférait augmenter le salaire de ses hommes et leur couper les rations de vin et d'eau-de-vie distribuées sur les autres navires. Résultat : du scorbut, des décès, des désertions, des troubles. Les capitaines, en secret, finirent par tourner le règlement : on embarquait avec de l'eau douce, mais on faisait escale au premier port pour charger du tafia ou du rhum. Ce révérend Mathews était devenu, par M. Winslow, la bête noire de nos baleiniers. Le docteur Maynard rapporte qu'à Sainte-Catherine du Brésil l'équipage de la *Pallas* fabriqua un mannequin baptisé Mathew et, sur un bol monstre de cent litres d'aguardiente, le brûla en effigie. M. Winslow lui-même, à la longue, y passa : on ne le condamna point au supplice du feu, mais une chanson qui vola de bouche en bouche éternisa son horreur de l'alcool et le fâcheux prosélytisme dont il prétendait l'inculquer de force à ses hommes.

La plupart de ceux-ci étaient Bretons, et, dans le nombre, beaucoup de Paimpol, de Lézardrieux et de Bréhat. Excellents catholiques, ils n'avaient point entendu dire chez eux qu'un verre de *gwin-ardent* en plus de la ration ordinaire fût un empêchement rédhibitoire aux béatitudes éternelles. Ils aimaient boire à bord et mieux encore à terre, surtout si c'était chez quelque « pays ». Et ils en avaient toujours quelqu'un et à quelque endroit du monde que ce fût. Au Callao, qui était un de leurs grands ports de relâche, le débit breton était tenu par une certaine veuve Troadec, qui avait pris pour enseigne : *A la descente des Paimpolais.* Mme Troadec vit toujours, me dit-on, et son débit, servi par deux mulâtresses en madras de couleur, n'a pas changé d'enseigne. C'était la veuve d'un ancien baleinier, dont le navire, après avaries graves, avait été vendu sur place et qui, trouvant où ranger son cœur et faire valoir ses « décomptes, » n'avait plus quitté le Callao...

Par nécessité ou par goût, d'ailleurs — en quoi les prédications du Rév. Mathews montrèrent leur définitive vanité — plusieurs de ces braves gens, que la décadence croissante de la grande pêche laissait sans engagement et pour qui le service au long cours apparaissait vaguement comme une déchéance, préférèrent prendre leur retraite avant l'âge et, à l'exemple de Troadec, monter, de leurs maigres réserves, un petit débit dans un port étranger ou dans leur pays natal. Les capitaines baleiniers eux-mêmes cessèrent de bonne heure tout service. Ils avaient une idée très haute de leur importance et se tenaient, non sans quelque raison, malgré leur horreur de « la mathématique » et des calculs nautiques, pour les premiers capitaines du monde. Quelques-uns s'étaient acquis une honnête aisance pendant leur temps de navigation : une baleine tuée valait de huit à dix mille francs, sur lesquels un dixième revenait au capitaine, et le casuel du voyage doublait parfois le gain de la pêche : pacotille échangée, bonis sur la nourriture, primes offertes contre une campagne rapidement menée... C'est ainsi que le capitaine Leroy put finir tranquillement ses jours, en roulant ses pouces, dans un aimable pavillon de la rue Tourneville. Mais la plupart, faute d'une retraite suffisante, durent chercher un emploi au dehors. Le capitaine Langlois se fit nommer directeur des postes au Havre. Il était pourtant souverain d'une île, sise dans une région mal déterminée du Pacifique et qu'il avait eue d'un chef de tribu sauvage, par contrat en bonne forme, en échange d'une pipe neuve et d'un paquet de tabac. Cet autre, qu'on surnommait le père Laplume, avait été pourvu d'un emploi de sous-bibliothécaire municipal. « Il avait été prisonnier des sauvages, dit Jules Tellier, qui le connut au Havre. On se chuchotait qu'il avait eu parmi eux les malheurs d'Abélard. Il marchait en rasant les murs, de façon très lente et maladroite. Et, quand on lui demandait un livre, il soufflait en guise de réponse et poussait des grognements. » Les simples matelots ne pouvaient aspirer à de tels emplois, si bizarrement choisis qu'en fussent les titulaires. S'ils s'improvisèrent « débitants de boissons », c'est qu'ils étaient Bretons pour le plus grand nombre et qu'il n'y a point d'autre industrie connue en Bretagne : sur une agglomération de dix feux, vous y trouverez neuf auberges.

Il y a peu de temps qu'à Bréhat vivait un de ces retraités volontaires de la grande pêche, pour le moins aussi âgé que le capitaine Leroy et qui ne l'a précédé que de quelques semaines dans la tombe. Il s'appelait de son vrai nom Joseph Henry, mais, à la mode bretonne, on l'appelait Tonton Job. Il était vert encore, malgré son grand âge, avec cette maigreur âpre des gens de mer qu'on dirait conservés dans du

sel. Un collier de barbe blanche, épaisse et drue comme du lichen, encadrait sa bonne figure où riaient deux petits yeux d'un bleu presque virginal. Le temps de la grande pêche disparu, il s'était retiré à Bréhat, la plus jolie des îles de l'archipel breton et, vaille que vaille, avait lui aussi monté une auberge.

Une auberge? Cela ressemblait bien plutôt à une cambuse de navire, tant les coffres et les étagères y tenaient de place. Mais le logis était bien étroit aussi, bâti en profondeur et sans autre éclairage que d'une petite fenêtre à barreaux pas plus large qu'une chatière. Il branlait au vent, par les gros temps de noroit, et il y avait des nuits où Tonton Job était soulevé dans son lit comme en pleine mer. N'empêche que pour modeste qu'il fût et quand l'œil s'était fait à l'obscurité de la pièce, cet intérieur tout torchis et planche, sommairement meublé de tables et de bancs, brillait d'une méticuleuse et constante propreté : on y sentait cet ordre heureux, ce sens de l'aménagement et de la symétrie particulier aux gens de mer. Tonton Job lui-même était, comme on dit là-bas, très soigné sur ses hardes. C'était un beau vieillard et qui donnait à première vue l'impression de quelqu'un de très honnête, de très simple et de très vaillant. Quel profit retirait-il de son commerce ? Je pense qu'il était assez faible. Le cabaret n'était guère achalandé, sauf le dimanche et le lundi, qui sont jours également fériés pour tous les Bretons. Ces jours-là, il s'emplissait de chansons et de cris : pressés à quelque table autour du brave homme, ses anciens compagnons de pêche ressuscitaient, en d'interminables récits qu'ils martelaient de coups de poing, les longues chevauchées marines à la poursuite des baleines et des cachalots. Ils avaient couru toutes les mers du monde, et dormi avec des filles de toutes couleurs, des noires, des jaunes, des grises et des violettes mêmement.

— Et toi, « le Morse », qu'est-ce que tu as vu de plus drôle, aussi donc, pendant ton temps?

Le Morse soulevait son bonnet, grattait sa tête :

— Moi, disait-il, sauf votre respect à tous, c'est en Guinée : des femmes à clapet...

Tonton Job, les yeux fermés, écoutait sans rien dire ; mais sa vieille membrure craquait par tous les joints à ces évocations du passé. Il revivait sa jeunesse, ses exploits de hardi baleinier, les mystérieuses aventures des nuits de Valdivia et de San-Carlos des Chiloë, et, quand les récits avaient pris fin, les causeurs à bout de salive, de sa voix chevrotante et comme lointaine, il entonnait la complainte des baleiniers, une chanson étrange, composite, sentant le fagot et l'eau-de-vie, et dont, par scrupule de croyant, il avalait régulièrement la finale :

[illegible]
[illegible]

[illegible]

En jets de sang, il fait bouillonner l'onde.

[illegible]

Il y en avait une bonne douzaine, de couplets pareils, tout un chapelet où défilaient Jonas, saint François, les jolies filles du Chiloë et les baleiniers. Ces « vengeurs du prophète », comme les appelait la chanson, étaient restés en dépit de l'âge de rudes hommes, prompts à la bataille et à l'amour, et qui en remontrèrent longtemps à leurs cadets du commerce et de la pêche d'Islande, — la « petite pêche » !

III

Tout cela n'est plus qu'une légende. Des baleiniers de Bréhat, Tonton Job, qui était pourtant le plus vieux, s'en alla le dernier. Il mourut voici trois ans, et l'antique cambuse familiale, bien connue des poètes et des artistes qui s'y rendaient aux vacances pour saluer ce vénérable doyen de la mer, est aujourd'hui un cabaret à la mode, à l'enseigne des *Trois décapités !* Plus heureux que Bréat, le Havre gardait encore un représentant de la grande pêche disparue. Le capitaine Leroy est mort à son tour et, avec ces deux épaves de la grande pêche, le capitaine et le matelot baleiniers, c'est bien, en effet, un autre âge, une époque abolie de notre histoire maritime, qui descendent dans le cercueil.

On a donné bien des raisons, et quelques-unes assez spécieuses, de cette disparition de la grande pêche. Quand elle demeurait l'objet d'un armement considérable à New-Bedfort et à San-Francisco, que florissaient les pêcheries norvégiennes de Vadsoë et les pêcheries anglaises des Açores, pourquoi la France, qui avait été l'initiatrice de cette pêche et qui l'apprit au monde, échouait-elle régulièrement, depuis le XVIIe siècle, dans toutes ses tentatives d'armement ? Pour M. Thomine, le mal remonte à la découverte du banc morutier de Terre-Neuve par les Basques : « Ce nouvel appât, joint à ce que la protection et les encouragements donnés d'abord par notre gouvernement pour la pêche de la baleine diminuèrent successivement et finirent par cesser tout à fait, éloigna peu à peu les Basques d'une carrière qu'ils avaient si honorablement ouverte. » La concurrence

hollandaise, anglaise, norvégienne, etc., fit le reste.

C'est prendre la question d'un peu haut. Sans doute il y eut indifférence, manque de suite, malveillance peut-être, dans les pouvoirs publics. Cependant, dès 1785, l'État s'est préoccupé d'intéresser les armateurs, par des encouragements et des primes, à la reprise de la grande pêche. Une loi du 27 mai 1792 confirma ces dispositions; les arrêtés du 9 nivôse et du 17 prairial an X y ajoutent encore; une ordonnance du roi, en date du 8 février 1816, ne fait que maintenir ces avantages, mais une ordonnance complémentaire, en date du 14 février 1819, les modifie sur quelques points et les étend sur d'autres, au moyen d'une échelle graduée de primes correspondant aux diverses catégories d'armements. C'est cette ordonnance et, dans cette ordonnance, les articles V et VI, qui vont devenir la charte fondamentale de l'armement baleinier au XIXe siècle. Il convient de les citer ici dans leur teneur intégrale :

« Article V : La prime accordée aux armateurs, pour tout navire expédié des ports du royaume à la pêche de la baleine sera :

« 1° De 40 francs par tonneau, lorsque, le navire étant étranger, l'équipage sera composé par moitié de marins français et étrangers, et que l'un des deux premiers officiers de l'expédition sera français;

« 2° De 50 francs par tonneau, lorsque, le navire étant français ou étranger, l'équipage sera composé de deux tiers de marins français, et d'un tiers de marins étrangers, et que le capitaine de l'expédition sera français;

« 3° De 60 francs par tonneau, lorsque le navire sera construit et équipé en France, que l'équipage sera en entier composé de marins français et que les bateaux, lignes, instruments nécessaires auront été entièrement fabriqués en France.

« Article VI : Pour tout navire qui, ayant doublé le cap Horn ou le détroit de Magellan, aurait fait ladite pêche dans l'Océan Pacifique, et rentrerait dans un port français, chargé des produits de sa pêche, après une navigation de plus de seize mois, et de moins de vingt-six, l'armateur qui l'aura expédié recevra, au retour dudit navire, une seconde prime égale à celle qui lui aura été allouée au départ, en conformité de l'article précédent. »

Il est bon d'ajouter qu'un navire remplissant les conditions de l'article VI et du paragraphe 3 de l'article V, pouvait de ce chef prétendre à une prime variant, suivant son tonnage, de 30 à 50 000 francs, et que des modifications à ces articles portèrent successivement ces primes à 90 000, à 100 000 et jusqu'à 120 000 francs. Ce sacrifice consenti par l'État n'était donc point si dérisoire qu'on l'a dit. M. Thomine et les armateurs nantais, dont il était le porte-parole, l'estimaient insuffisant; M. Winslow le trouvait exagéré, et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort. Un des premiers résultats du paragraphe 3 de l'article V avait été de précipiter chez la plupart des armateurs le renvoi des officiers, moniteurs de pêche et matelots étrangers, à qui l'on avait fait appel au début de l'armement. Ce renvoi n'était-il point bien prématuré? On en peut juger par ce qui advint de l'armement nantais. Au Havre même, les bons officiers baleiniers étaient rares. L'État, par le mirage de primes grossissantes et qui atteignirent en dernier lieu 180 francs par tonneau, poussait à l'armement quand même. On se disait que si la pêche n'était pas fameuse, pourvu que le navire eût doublé le cap Horn et fait la campagne réglementaire, c'était assez pour toucher la prime et qu'elle payerait largement les frais de l'expédition. En quoi l'on se trompait assez souvent, n'ayant point compté avec les hasards de la mer, les maladies, les accidents et les désertions... Ceux-là mêmes qui entendaient pratiquer sérieusement la grande pêche, voyaient diminuer chaque année le nombre des prises. La baleine franche, traquée, décimée, quittait les latitudes tempérées et se réfugiait dans le voisinage des pôles. Il eût fallu, pour un milieu différent, se plier à des conditions nouvelles, renoncer à la lance et aux lignes filantes que la débâcle des glaces « engageait » ou rompait continuellement. La routine était plus forte : on laissait les Américains et les Anglais s'approprier des inventions nationales, comme le fusil-harpon, de M. François, de Nantes, et la carabine à pivot de M. Devisme. On continuait à surcharger les pirogues de lances, de louchets, de bailles à lignes. Comment un harponneur français fût-il descendu à se faire carabinier? Et, pendant ce temps, les Anglais et les Américains vidaient sur nos marchés leurs charniers débordant d'huile, leurs cales bourrées de fanons.

Imprévoyance chez les armateurs, routine chez les capitaines et les hommes, c'est à ces deux causes que M. Winslow, d'une part, et le docteur Maynard, de l'autre, attribuent la décadence de la grande pêche. Le docteur Thiercelin y ajoute le défaut d'une équitable répartition des bénéfices entre les armateurs, les actionnaires et les équipages. Il oppose à ce qui se passe chez nous, l'exemple des Américains, qui ne reçoivent de l'État aucune espèce de subvention, mais chez qui l'armement coûte moins cher et est entouré de bien moins d'entraves. « Leurs équipages aussi sont plus patients, plus accommodants pour la vie matérielle que les équipages français. Ils se résignent volontiers à des voyages de quatre, cinq et six ans de durée, tandis que chez nous un voyage de trois ans se termine rarement sans troubles. » La protection, conclut le docteur Thiercelin, a des avantages sans doute, mais elle impose trop de lisières : elle ne laisse pas assez d'initiative à l'armateur et au

capitaine; elle leur mesure le temps, les enferme entre tels degrés de latitude et de longitude, exige qu'ils fassent retour au port d'armement avec le produit de leurs pêches. Les Américains vont où bon leur semble, se ravitaillent où ils veulent, vendent leur huile dans le port le plus voisin, chargent de nouveaux fûts et reprennent la mer sans demeurer.

Un remède s'offrait peut-être contre la concurrence américaine et anglaise, mais dangereux et plus facile à recommander qu'à transporter dans la pratique : l'interdiction en France des huiles étrangères, ou, du moins, l'application de droits d'entrée assez forts pour assurer le débit à un taux rémunérateur des huiles françaises. Américains et Anglais, sur nos propres marchés, battaient nos nationaux. Ils vendaient leurs produits moins cher et, à égalité de prix, les livraient supérieurs en qualité. La concurrence était formidable. Cela allait au point de faire dire aux pêcheurs que les Anglais, tout au moins, jaloux de nos efforts et ne reculant devant aucun sacrifice pour les contrarier, outre les primes d'encouragement pour la pêche, donnaient encore des primes secrètes pour l'introduction en France des huiles étrangères. Mais pouvait-on, avec les traités de commerce en cours, et plus tard, sous l'empire, la libre franchise des importations, frapper d'interdit les huiles américaines et anglaises ? Nos gouvernants ne le pensèrent point ou n'osèrent surélever suffisamment les droits d'entrée existants. Une interdiction complète de l'importation des huiles étrangères trouverait peut-être meilleur accueil sous le régime actuel. Mais suffirait-elle pour ressusciter chez nous un armement condamné par tant et de si lamentables expériences ?

La « grande pêche » semble avoir définitivement vécu chez nous, et peut-être ne sont-ce ni les armateurs ni les pêcheurs qui en portent la vraie peine. Quand il fut question à Londres de remplacer l'éclairage à l'huile par l'éclairage au gaz, la nouvelle faillit provoquer une émeute. C'était autant de perdu pour l'écoulement des huiles de poisson et le contre-coup de cette mesure, bientôt adoptée par les autres villes, ne tarderait pas à se faire sentir sur l'armement baleinier. L'État intervint. Le conseil de la Cité décida, sur sa demande, que l'éclairage au gaz ne se ferait que pour un quartier de la ville à la fois, dont le tour changerait chaque année. Tant on craignait de toucher, si peu que ce fût, à une industrie qui fournissait à l'État ses meilleurs équipages, l'élite de sa flotte, et dont on a pu dire qu'elle était une incomparable école d'énergie, d'habileté et de patience, ces trois vertus cardinales du marin !

CHARLES LE GOFFIC.

IMPRESSIONS DE MANŒUVRES

DANS LES ALPES

On ne trouvera point dans ces notes de préoccupations ni de jugements militaires. Ce sont des impressions de vie seulement, — les impressions d'un sergent de réserve, ayant échangé brusquement son existence sédentaire de Paris contre la vie nomade et purement physique qu'on mène au régiment pendant les manœuvres, contre une vie pénible et heureuse, parmi des gens simples, dans ce pays merveilleux de Savoie, en face du Mont-Blanc et de la chaîne des grandes Alpes.

Vendredi 6 septembre. — C'est à Annecy que je suis venu faire mes ving-huit jours. J'habite le château de Nemours dont on a fait une caserne. Il domine la ville. A lui seul il donne à celle-ci un aspect antique et fier. Quand on arrive par le lac, on ne voit guère d'Annecy que ses grandes tours massives et carrées, ses vieux murs immenses et ses créneaux : la ville apparaît ainsi comme une cité du moyen âge, prête à la guerre et aux sièges.

C'est une caserne singulière, ce château, avec sa multitude de petits escaliers et son fouillis d'étages inégaux et de chambrées. On s'y plaît très vite, si vite que ce sera déjà un regret de le quitter. Il devient cher tout de suite, à cause de ses vieilles pierres qui ont vu tant de choses du passé, à cause surtout de sa terrasse d'où l'on voit presque tout le lac d'Annecy et les montagnes rocheuses qui le bordent. Il n'a rien de la banalité hostile ou indifférente des bâtiments où l'on vit en commun, casernes, collèges ou hôpitaux ; il a une personnalité et bientôt il devient un ami.

Demain nous partons pour les manœuvres. Elles dureront quinze jours, et l'on nous promet de rudes étapes dans la montagne. Mais le pays que nous allons voir est, paraît-il, magnifique. Notre brigade doit déloger l'ennemi de la vallée de l'Arve qu'il a envahie, et le rejeter dans la Tarentaise.

Nos sacs sont prêts. Tout à l'heure nous avons passé la revue en tenue de campagne. A trois heures du matin nous partirons. Il ne nous reste qu'à bien dormir afin d'être dispos.

Nous serons désarmés le [illegible] du retour à Annecy. Ainsi nous ne réhabiterons plus le vieux château de Nemours. Et je viens dire adieu ce soir, à la terrasse où j'ai passé des heures précieuses.

Je suis venu là très souvent depuis le jour de mon arrivée. De cette place j'ai vu des levers de soleil, pâles, mystérieux et frais, tandis que le vent du matin me caressait le visage, et de beaux crépuscules dorés et roses dont les lumières se répandaient pa-

paresseusement sur les eaux du lac. Et j'y suis venu aussi pour voir la lune surgissant au-dessus de la Tournette, montant à l'horizon avec, autour d'elle, des clartés blanches où disparaissaient les étoiles, et laissant de longues traînées de lueurs sur la crête des petites vagues légères. Et j'y suis venu encore, plus tard la nuit, pour admirer le ciel fleuri d'étoiles, d'étoiles qui semblaient des abeilles d'or posées, toutes vivantes et frissonnantes, sur un manteau bleu sombre.

La vue de cette terrasse est admirable. Après le coucher du soleil, il y a toujours là quelques soldats étendus qui parlent à peine et qui sont tristes.

Ce sont les mêmes. Je les reconnais et ils me connaissent. Ils doivent avoir des âmes douces et amoureuses. Quelquefois, dans l'alanguissement que donnent ces heures du soir, ils font des confidences où l'on voit passer quelque femme ou de pauvres souvenirs de familles lointaines.

Hier, il y en avait un qui m'a conté une histoire touchante.

C'est un petit engagé volontaire, « de bonne famille », tout jeune, avec une jolie figure douce, présentement gâtée un peu par un coup de soleil qu'il a attrapé en marche, il y a quelques jours.

Il avait une amie toute belle et aimable, qu'il n'a point revue depuis son entrée au régiment. Or, hier elle a passé à Annecy : elle avait mis Annecy sur son itinéraire de voyage, afin de rencontrer son petit « pays ». Elle lui avait écrit l'heure de son arrivée et l'heure de son départ, ajoutant qu'il serait bien assez débrouillard pour sortir en ville et la retrouver.

Mais il n'a point quitté le château de tout le jour, et il n'a point revu son amie. Le matin il s'est regardé dans la petite glace qu'il porte toujours sur lui, car il a quelque prétention, et il s'est trouvé trop laid pour se montrer. — « Elle n'a point vu mon visage depuis longtemps, a-t-il pensé, en me retrouvant ainsi elle m'aimera moins. Peut-être elle se mettra à rire. Il vaut mieux que je me cache... » Et il s'est caché.

Quand le soir est venu, quand il a vu les clartés roses de la fin du jour traîner sur la ligne des montagnes et traîner sur les eaux, il a été pris de tristesse, et il a eu grande envie de pleurer. Il a désiré d'un grand désir *la* revoir et la regarder avec tendresse, dût-elle même rire de son visage et se moquer de lui. Il a déploré sa vanité puérile, et il a couru à travers la ville pour la chercher. Mais déjà elle était partie. Alors il était remonté au château... La nuit qui tombait sur cette tristesse d'enfant donnait un charme singulier et doux à sa figure dont il avait eu tant de peur.

Ce soir il est là encore, tout près de moi, mais il n'a pas eu l'air de me voir. Il regrette peut-être sa confidence de la veille. Son visage n'a plus guère de traces de soleil. Aujourd'hui il aurait pu sans trop de crainte se montrer à sa belle amie...

Maintenant il n'y a plus de lumières dorées. Déjà la lune est levée et monte dans le ciel. Au-dessous de moi je vois briller les feux d'Annecy.

La terrasse descend à pic sur des jardins par un mur qui a plus de vingt mètres de haut. Je m'amuse à me pencher tout au bord et à regarder sous moi dans l'ombre.

Il y a un cheneau de fonte qui est scellé à la muraille par des anneaux de fer. On m'a raconté que chaque nuit un sapeur descend et remonte par là, afin de rejoindre en ville sa maîtresse. Cela paraît presque impossible, tellement les points d'appui semblent insuffisants. Il faut que cet homme soit d'une agilité singulière. En bas, il y a d'autres murs encore à franchir et des chiens de garde à éviter. Mais il n'a point souci de tous ces obstacles : c'est un homme doux et taciturne qui ne parle jamais de ses affaires.

Une nuit, comme il venait de descendre, il rencontra un soldat du poste qui montait à la caserne du château.

— Où vas-tu ? lui demanda celui-ci : il y a contre-appel cette nuit. C'est moi qui en porte l'ordre.

Le sapeur remonta par son cheneau pour le contre-appel, et après il redescendit. Deux fois en une nuit, il fit la montée et la descente périlleuses...

Samedi 7 septembre. — Le réveil en campagne. Le clairon est un virtuose: ses sonneries sont claires, découpées, tout empanachées de fioritures.

Aussitôt c'est une agitation d'ombres dans le vieux château.

A cause du décor, nous avons l'air de jouer une scène moyen âge. Autrefois le manoir de Nemours devait offrir ce même aspect, lorsqu'on partait en guerre avant la lumière du jour. C'était sans doute le même bruit d'armes, la même confusion dans la nuit.

Enfin nous voilà rangés par compagnies et par sections dans la cour, tout sanglés et harnachés, le corps zébré d'un tas de courroies qui retiennent le sac, la giberne, les cartouchières. Et sans tambour ni trompettes, nous nous glissons en ordre hors du château. Je me retourne pour voir dans l'ombre le grand portail cintré que de longtemps je ne reverrai plus.

C'est la vie au grand air qui commence. Plus de caserne, mais de beaux paysages changeants. Et l'on est tout joyeux de marcher tandis que s'éteignent peu à peu les étoiles dans la clarté grandissante du matin.

Cette première étape est courte. A dix heures nous

arrivons au Plô, un petit village où nous sommes cantonnés. Et notre journée est finie.

Je vais m'étendre l'après-midi dans un bois de sapins, au bord d'une source. Il y fait une fraîcheur exquise; on respire une bonne odeur d'arbres.

Le soir, nous nous installons en plein air pour dîner, les autres sous-officiers de ma compagnie et moi. Comme le soir descend, nous avons dû allumer des bougies, et l'adjudant a confectionné avec des feuilles de courge des abat-jour qui donnent une lumière verte. Cela fait un éclairage pittoresque.

La conversation des sous-officiers m'ennuie. Elle est prétentieuse, vide ou grossière. Souvent je préfère celle des soldats; elle est plus simple, avec des images parfois curieuses. L'adjudant de réserve, un gros fabricant de pâtes, nous conte que sa femme pèse quatre-vingt-dix-huit kilogrammes. Personne ne le lui demandait. Pour se faire bien voir de « ceux de l'active », il rappelle ses prouesses de régiment.

Je couche avec ma section dans une grange à deux étages, qui n'est fermée que de trois côtés. Il manque tout un panneau. Du fond de mon tas de foin, je vois ainsi se découper un grand carré d'horizon tout blanc de lune.

Au-dessus de nous, une autre section est couchée. On monte à cet étage supérieur par une échelle. Et voici que des soldats s'amusent à tirer et retirer cette échelle : elle apparaît et disparaît tour à tour ; quelquefois une ombre se glisse le long de ses barreaux. Et cela se profile en noir sur le carré blanc de l'horizon : on croirait des ombres chinoises au Chat-Noir.

Il y a à ma section des types amusants : Mougenot, débrouillard et philosophe, prenant son parti de tout, fort comme un Turc et bon comme un caniche, la providence de son escouade; Descombes, très apte à l'ivresse et habile au raisonnement malgré ses saouleries, indiscipliné et pourtant facile à mener si l'on reste avec lui distant et calme. Cette nuit il racontait qu'il avait fait la cour à une pastoure de cochons, et que, pour arriver à parler d'amour, il lui avait fallu commencer par parler longuement des « bêtes noires ».

On n'a guère dormi cette nuit. Les hommes ne sentent pas encore la fatigue, et ils sont un peu en folie d'être hors de la caserne.

Dimanche 8 septembre. — Ces matins de septembre sont vivifiants et limpides. Dans l'air frais qui caresse on sent la douceur de vivre, le plaisir d'être fort, jeune et bien portant.

Nous arrivons dans la vallée de l'Arve. Nous sommes cantonnés à Arenthon. Le village est tout près de la rivière. Ici la vallée est large et riche.

Je me baigne dans l'Arve. C'est une eau grise et limoneuse, si froide qu'on ne peut y demeurer. Elle vient des glaciers qui ne sont pas très loin. Tout le long de son cours il y a d'immenses étendues de feuillages bas, tout un fouillis de branchages parmi lesquels on disparaît et où l'on a peine à se diriger.

Vers cinq heures je vais m'étendre, avec mon ami le lieutenant R., au pied d'une meule de paille, dans un pré bordé de saules. La grande paix du soir aux belles lumières roses descend sur nous, nous enveloppe dans son large repos. L'herbe est drue, de ce beau vert qu'elle n'a d'ordinaire qu'au printemps. Dans le ciel bleu, qui se teint au couchant d'or et de violet, traînent seulement quelques nuées légères qui se désagrègent, pareilles à des oiseaux dont s'envoleraient les plumes.

Les couleurs des choses sont reposantes et douces. Nous respirons un air frais et tout parfumé d'une bonne odeur d'herbes et de feuilles. Il n'y a pas de bruit dans la campagne qu'on laisse reposer le dimanche. C'est le calme des beaux soirs d'été, le calme heureux et bienfaisant qui donne l'apaisement aux âmes. Rarement j'ai senti une impression de sérénité aussi profonde.

Nous ne parlons pas. Comme la mer, la campagne invite au silence. Nous laissons la beauté des choses entrer en nous. Le soir est doux et pacifique, et nous sommes bien ici.

Un vieux paysan passe près de nous et se met à causer avec nous. Il nous parle du temps, mais les gens de la campagne n'en parlent point avec indifférence comme nous autres : le temps est pour eux un ami ou un ennemi qui protège ou attaque leurs récoltes, une sorte d'être vivant qui les remplit de crainte et de respect.

Il paraît que nous aurons beau temps pour toutes les manœuvres. C'est ce vieil homme qui nous l'a promis. Il doit être expert à observer la direction des vents.

Tant mieux. J'aime la lumière et la chaleur ; jamais il ne fait trop clair et trop chaud. Et dans ce pays-ci, les matins et les soirs sont d'une fraîcheur exquise qui vivifie et repose de toutes les fatigues.

Lundi 9 septembre. — Départ à deux heures du matin. Je me demande comment ma section fera la marche d'aujourd'hui qu'on annonce comme très pénible.

Hier soir il y avait *vogue* (1) aux alentours d'Arenthon. Beaucoup de soldats y sont allés malgré la défense ; ils n'en sont revenus qu'à une heure et demie, ce matin, vingt minutes avant le départ, et ils sont gris comme des Polonais.

J'ai une idée que je communique aux autres ser-

(1) On appelle ainsi, en Savoie, la fête patronale d'un village.

gents. Nous les faisons ranger en bon ordre autour de la fontaine qui est près de notre cantonnement, et dont le jet est énorme ; à tour de rôle, ils mettent la tête sous le jet, et cette douche salutaire les dégrise quelque peu.

L'un d'eux cependant continue à marmonner et on ne peut le faire taire. On lui a, paraît-il, changé une courroie, une petite courroie sans importance. Il revient là-dessus avec une obstination d'ivrogne :

— C'est vrai, explique-t-il, qu'on m'en a donné une plus neuve et plus jolie. Mais ce n'est pas la mienne. — Et il geint comme un enfant qu'on a privé de dessert.

A la prochaine fontaine, il est sûr de son affaire.

La lune brille encore.

Un souvenir me revient, du temps où j'étais de « l'active ». Ma compagnie était aux avant-postes. Nous avions dressé les tentes dans un champ, à côté de bottes de foin, à gauche d'un rideau de grands peupliers. La nuit était claire et la lune courait dans l'étendue. Comme j'étais caporal de garde, j'étais demeuré presque toute la nuit à regarder l'effet magique de la lune sur les tentes qui apparaissaient toutes blanches et nettes, à regarder les vagues contours des choses, à me pénétrer de beauté, de fraîcheur et de silence...

La lune a disparu. Mais je vois encore mon étoile aux feux verts et rouges. Je voudrais bien connaître son nom, afin de lui adresser des paroles aimables et familières.

Nous montons le col du Réret, au-dessus de Bonneville. La montée est dure. Je vois Mougenot qui souffle et qui sue. Descombes ne raconte plus d'histoires et a pris un air terrible. L'autre a cessé de réclamer sa courroie ; il est très occupé à marcher.

De temps en temps nous traversons de petits bois de sapins. Leur fraîcheur est agréable, car le soleil tape dur. Nous apercevons les ruines du château de Faucigny qui ont encore de la fierté.

Maintenant nous sommes au sommet du col, et nous dominons toute la vallée de l'Arve, fermée d'un côté par la gorge étroite et sauvage de Cluses, et de l'autre côté s'étageant en un cirque très large, immense, jusqu'au bout de l'horizon. On peut suivre tout le cours de l'Arve, tous ses méandres ; les trois petites villes, Cluses, Bonneville, la Roche, apparaissent comme de gros villages.

Et sur toute l'étendue brille la splendide clarté du soleil. C'est cela surtout qui donne à ce spectacle une magnifique beauté.

Depuis un mois bientôt, il n'y a plus de nuages au ciel. C'est la pleine lumière, les belles couleurs dorées et chaudes.

Nous descendons dans les cailloux, par un chemin abominable. L'homme à la courroie prétend qu'on marche sur du velours, et il est ravi de sa bonne plaisanterie.

Nous arrivons à Aïse, réputé pour son vin mousseux. Un brave paysan vient en offrir à toute la compagnie.

C'est à Bonneville que nous sommes cantonnés. Les sous-officiers auront des lits : bonne aubaine. On y repose tout de même mieux que sur le foin ou la paille.

Bonneville, ce n'est guère qu'une rangée de maisons autour d'une place. Mais c'est une ville assez gracieuse pourtant, et hospitalière.

Lorsqu'on arrive de bonne heure au cantonnement, la musique joue l'après-midi sur la place de la ville ou du village où l'on cantonne. Tous les indigènes y viennent assister. Les officiers paradent, et nous regardons.

Mardi 10 septembre. — Départ pour Cluses. Il fait nuit encore. A peine sur les rangs, je cherche mon étoile et je la salue. Elle m'est devenue amicale.

Nous passons le col de Châtillon. Nous retrouvons la belle vue d'hier, la belle vue à pic sur la vallée de l'Arve. Comme nous lui tournons le dos en marchant, je me retourne constamment pour la voir.

C'est la magnificence rose et bleu pâle du matin. Jamais je n'ai pu comparer aussi bien la beauté des soleils levants et des soleils couchants. Les couchants sont plus roses ; les couleurs du levant sont plus dorées, plus fraîches et délicates, moins ardentes.

Halte à Saint-Sigismond. C'est un petit village admirablement situé. L'église et la cure ont la vue de toute la vallée. Il me semble que le curé doit être un homme heureux ; il n'a qu'à se mettre à la fenêtre pour cueillir de la joie, et il doit bénir Dieu tout le temps d'avoir répandu tant de beauté sur la terre.

Nous descendons sur Cluses en plein soleil, par un sentier de rocaille. La sueur coule sur les visages : on ne prend même plus la peine de l'essuyer. Toujours la belle vue sur l'Arve.

Arrivée à Cluses. Mes sous-officiers se grisent ce soir. Ils ont invité un maréchal des logis de hussards, une espèce de secrétaire qui fait un bruit infernal. Il clame à plein gosier des commandements de cavalerie : il a toujours été dans les bureaux, aussi aime-t-il à commander. Sous prétexte de fermer la porte afin qu'on ne nous entende pas de la rue, je m'éloigne rapidement.

Mercredi 11 septembre. — Aujourd'hui nous avons repos. J'ai résolu d'en profiter pour aller à la Chartreuse du Reposoir qui est cachée dans la montagne au-dessus de Cluses. C'est un monastère sauvage, perdu dans les sapins. Il faut trois ou quatre heures de montée pour y parvenir.

Je pars de bon matin, avec ce jeune engagé volontaire à qui le soleil joue de mauvais tours. Il est tout à fait bien maintenant, avec un beau teint hâlé qui lui enlève un peu de sa douceur et qui plairait sans doute à son amie.

Pour la première fois depuis notre départ le ciel est gris et sombre. Et le val du Foron par lequel nous grimpons apparaît plus sauvage et triste. Il fait presque noir sous les sapins ; un gave tout écumant, qui coule parmi leur ombre, fait seul une tache blanche.

Tout à coup un orage éclate sur nous. Le bruit du tonnerre se répercute aux rochers et se prolonge en grondant comme s'il ne voulait plus finir. De la pluie et de la grêle nous assaillent. Il n'y a plus moyen d'avancer. Nous dégringolons de la montagne, et nous nous réfugions dans une fabrique que nous sommes étonnés de découvrir en ce lieu solitaire.

Là, nous demeurons longtemps à regarder la pluie tomber à larges gouttes, et l'effet des brusques lumières des éclairs sur la montagne sombre. Malgré la tristesse du paysage, il est gai, le petit soldat. Il a reçu une lettre de son amie : elle ne lui en veut pas de s'être caché à Annecy pour ne pas la voir, et même elle comprend qu'il ait fait ainsi : ils se reverront après les manœuvres, lui dit-elle, et sa lettre est affectueuse et douce. Il me raconte cela sans presque me regarder, comme s'il avait la timidité de sa joie.

Nous visitons la fabrique où le hasard nous a fait demeurer. Tout ce pays d'ailleurs, Cluses et ses alentours, est livré à « l'industrie horlogère ».

Il pleut toujours. Nous nous décidons à redescendre à Cluses.

Dans l'après-midi je vais visiter l'église. Il y a un bénitier en pierre d'un seul bloc, fait par un cordelier au XIVe siècle. Il est surmonté d'une grande croix qui fait corps avec lui, et qui est très travaillée. D'un côté on a sculpté le Christ, et de l'autre la Vierge. Les corps sont un peu massifs, mais indiquent déjà la préoccupation du détail anatomique. L'œuvre est surchargée d'ornementations ; elle est belle néanmoins.

Du pont de Cluses, on a une vue curieuse sur la gorge sauvage où je suis allé ce matin.

HENRY BORDEAUX.

(*A suivre.*)

LE « CORSE » EN NAPOLÉON

« Je suis moins Corse qu'on ne le croit », disait quelquefois Napoléon avec ce sourire qui illuminait son visage et lui donnait, au dire de ceux qui l'ont connu, un charme auquel nul ne pouvait résister. Et cependant, il avait beau dire, il était plus Corse qu'on ne le croyait et qu'il ne le croyait lui-même ; il était Corse jusqu'au bout des jolis ongles roses qui terminaient les doigts effilés de sa main, gracieuse et potelée comme une main de femme, cette main dont il était si vain et que les hommes n'ont guère que dans les familles patriciennes de la Corse. Comme ses compatriotes, Napoléon avait le corps plus aristocratique que les manières : c'est que la noblesse corse est pauvre, et, malgré ses dehors affinés, elle mène dans son île une vie fort simple dans laquelle il y a forcément beaucoup de laisser aller, de sans-façon ; — et Napoléon n'était pas en cela différent des autres Corses.

* *

On aime aujourd'hui à remonter aux sources en toutes choses, et l'on se pique de ne former son jugement que sur les faits et sur les pièces mêmes. On concevra pourtant que lorsqu'on recherche les éléments qui ont pu concourir à la formation d'une âme ou d'un caractère, on ne puisse s'appuyer sur des faits matériels et sur des pièces justificatives comme lorsqu'il s'agit de prouver la vérité d'un point historique contesté. Mais il y a des preuves morales, et, tout au moins, on peut faire des conjectures. S'il est vrai, comme l'a dit Jouffroy, que l'air que nous respirons donne, dès le berceau, aux esprits distingués, le germe des talents par lesquels ils se signaleront plus tard dans la vie, il faut croire que les grandes perspectives de la nature, celles des montagnes et de la mer, au milieu desquelles Napoléon passa son enfance, donnèrent à son esprit, déjà si bien doué, une qualité des moins communes, *l'étendue*, en reculant de bonne heure pour lui les horizons de l'âme et en mettant cette âme de pair avec les spectacles grandioses qu'il avait journellement devant les yeux.

Qui donc voudra nier que les splendeurs naturelles de son île natale contribuèrent à donner à Napoléon, cet enfant du soleil et de la montagne, de la mer et de la forêt, sa richesse d'imagination ? Qui donc contestera que la position de son pays, isolé au milieu de la mer, n'ait aidé à porter les limites de cette imagination au delà de toutes les bornes connues ? Car avec lui, comme avec les chênes et les rochers de l'île, tout sort des proportions ordinaires, sa personne entière, sinon physique, du moins morale, est taillée sur un patron démesuré. Qui donc l'a faite

telle, sinon le paysage merveilleux qui fut le cadre de son enfance, qui fut son enfance même? Si l'on transportait pour une douzaine d'années, dans ces superbes paysages corses, des enfants doués d'éminentes qualités, n'y élargiraient-ils pas spontanément leur esprit, n'y prendraient-ils pas d'eux-mêmes des vues plus vastes, des idées plus hautes que, par exemple, dans les plats paysages de l'Orléanais et de l'Anjou?

Voilà pour le développement de l'âme de Napoléon. Mais ce n'est là qu'un côté de l'homme. Il ne serait pas complet s'il n'était en même temps homme d'action. Montaigne a remarqué qu'il y avait beaucoup d'hommes ayant plusieurs parties très belles: l'un l'esprit, l'autre le cœur, l'autre le coup d'œil, tel la décision, tel le courage, tel la prévoyance. « Mais de *grand homme* en général, dit-il, et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doive admirer ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en fait voir nul... » Si Montaigne avait vécu quelque deux cents ans plus tard, il eût peut-être trouvé Napoléon un des hommes les plus complets qu'ait formés la nature, car non seulement il conçut les plans les plus gigantesques, mais il fut capable de les exécuter. Il fut homme d'action par excellence. Et, ici encore, ne dut-il pas cette qualité rare au pays où il passa son enfance? Quand il prend le commandement de l'armée d'Italie, ses généraux divisionnaires sont du premier coup subjugués par la justesse et la clarté de ses ordres, par la façon dont il sait se faire obéir. Ils se soumettent, eux qui s'excitaient d'abord mutuellement à résister à ce *blanc-bec*. Malgré sa jeunesse, Bonaparte semble connaître le cœur humain mieux qu'un homme qui aurait passé sa vie à l'étudier. On s'en étonne: rien d'étonnant pourtant à cela. La science de l'homme, de ses faiblesses et de ses passions, n'est-elle pas la seule science des peuples à demi barbares? Et la Corse, où les luttes de famille à famille sont héréditaires et durent, malgré des répits, des trêves temporaires, jusqu'à l'extermination de l'une des familles ennemies, jusqu'à ce que cette famille soit *déracinée*, comme on dit là-bas, la Corse n'était-elle pas à demi barbare il y a un siècle? Le besoin de défendre sa maison contre une attaque toujours possible, la nécessité de ne pas se laisser surprendre, en ce pays fait pour la guerre d'embuscades, par des ennemis qui vous guettent dès que vous mettez le pied dehors, développaient chez les Corses un instinct de conservation qui devenait rapidement l'instinct de la guerre: instinct naturel à l'homme, mais que la vie civilisée atrophie, faute du besoin et des occasions de l'exercer, chez les peuples du Nord. C'est cet état de guerre permanent dans lequel a été bercée l'enfance de Napoléon, c'est cet état perpétuel de qui-vive, c'est l'habitude d'apprécier les distances dans ses courses en pays de montagnes, d'explorer, de découvrir d'un coup d'œil les dangers que peut recéler un terrain sans se laisser découvrir soi-même, c'est tout cet ensemble de circonstances particulières à son enfance, à savoir, la connaissance de l'homme, la connaissance du terrain et une défiance de tous les instants, qui ont formé la base du génie guerrier de Napoléon. Ces qualités, on les trouve communément chez les habitants de l'île de Corse, même chez les plus incultes: Napoléon les réunissait toutes en lui, et à leur plus haute perfection.

Il n'y a donc pas besoin, pour expliquer ses aptitudes au commandement et son génie, ou, si l'on préfère, son instinct, son intuition de la guerre, d'aller chercher, comme l'a fait M. Taine (1), dans un atavisme tout au moins douteux, les éléments constitutifs d'un *condottiere* italien du XVe siècle, qui ne s'est peut-être jamais trouvé dans la famille Bonaparte, malgré des généalogies qui le disent ou auxquelles on le fait dire. Il est bien plus naturel de les expliquer par les qualités et les aptitudes de la race corse. D'ailleurs, quand une famille est, depuis plus de deux siècles, établie dans un pays, ses enfants ne sont-ils pas les enfants de ce pays? Et les habitudes corses, les locutions corses, Napoléon les a conservées jusque dans la vie de grandeurs et de représentation qui était la sienne aux Tuileries. Qu'on lise les Mémoires écrits sur lui, et, Dieu merci, il n'en manque pas: on est frappé d'une foule de traits particuliers, d'habitudes bizarres, qui ont paru aux écrivains lui être exclusivement personnels, mais qui sont moins des traits de sa nature ou de son caractère que des usages corses, des habitudes des familles corses. Il est facile de s'en convaincre: qu'on aille à Ajaccio, à Corte, à Bonifacio; qu'on se fasse présenter dans les vieilles familles du pays: on y trouvera encore la vie telle qu'elle y était il y a cent ans, il y a deux cents ans; rien n'est changé: les maisons sont les mêmes, les meubles qui s'y trouvaient n'ont guère été renouvelés, le langage n'a pas varié. Mais qu'on se hâte: l'école obligatoire pour les garçons et pour les filles, le service militaire obligatoire, commencent à modifier les mœurs des habitants de ce beau pays de Corse, et les catalogues illustrés des grands magasins de nouveautés de Paris, qu'on trouve jusque dans ces petits villages tout blancs qui semblent escalader les flancs des montagnes, en modifient aussi les costumes.

---

(1) H. Taine, *le Régime moderne*, t. I.

Pour les habitudes corses, prenons Napoléon à table, où, par parenthèse, il est loin de manger proprement. Dès qu'il a fini cette fricassée de poulet dont les Corses se régalent et qui est aussi le plat qu'il préfère, il se lève de table sans attendre que les autres aient terminé et s'en va. Il boit fort peu de vin, mange peu et très vite ; il ne se plaint jamais qu'un plat ne soit pas bon et n'est difficile que sur la qualité du pain ; par exemple, il aime beaucoup les glaces. Mais, pour toutes ces choses, les autres Corses sont comme lui : point de *decorum* à table, point de tenue, ou plutôt des habitudes toutes différentes de celles du continent. C'était là, sûrement, la manière de vivre de la famille Charles de Buonaparte et des autres familles aisées de l'île au siècle dernier, puisque, à l'heure qu'il est, les Corses ont les mêmes goûts, les mêmes habitudes et expédient de la sorte leurs repas.

S'il faut expliquer, comme l'a dit Stendhal, le caractère de Napoléon par celui de sa mère, il faut expliquer sa nature physique par celle de la *signora Letizia*, qui, elle, était un pur échantillon de la race corse. Ainsi, on a observé que l'Empereur avait « une organisation physique remarquable » parce qu'« il dormait quand il voulait ». Mais la *signora Letizia* était elle-même ainsi et dormait à volonté ; tous les Corses non encore domestiqués par les hiérarchies et les dépendances de la vie moderne, non frelatés par les conventions sociales et les convenances mondaines, ont, comme Napoléon et sa mère, cette faculté qui ne semble étrange qu'à ceux qui ne l'ont point, de se mettre à dormir comme on se met à manger et de veiller avec la même facilité qu'ils dorment. Ce sont là des facultés naturelles à l'homme, mais que les vieux usages d'une vieille civilisation ont fini par abolir parmi les peuples de l'Europe.

Napoléon a plus d'une fois battu ses domestiques. En Égypte, n'a-t-il pas frappé d'un coup de cravache son écuyer Vigogne ? Plus tard, il lui arriva de cravacher Jardin, son premier piqueur ; un autre jour, à la Malmaison, c'est également de sa cinglante cravache qu'il stimula le zèle d'un cocher de Joséphine qui n'obéissait pas assez vite ; à Posen, plus tard, autre coup de cravache à un écuyer. Pourquoi ces violences puisque, d'un autre côté, il était toujours fort poli avec ses domestiques et « ne passait jamais devant eux sans les saluer » ? Emportement et excès de sévérité d'une part, familiarité et excès de politesse d'autre part. C'est dans son île que Napoléon a pris ces manières ; tout enfant, il y a vu le seigneur, son père peut-être, frapper le vilain, le manant (*il manente*, comme on dit encore aujourd'hui), et s'entretenir ensuite avec lui presque sur un même pied d'égalité. Napoléon frappe quelquefois ses gens, mais il les salue ensuite : c'est la familiarité féodale corse, et Napoléon était resté sur ce point aussi corse que le plus corse des Corses.

Et où donc encore a-t-il appris, « l'homme aux mille coudées », « l'homme des siècles », si ce n'est au milieu des jeunes Corses, à se battre, à se colleter avec ses frères, comme il lui est arrivé de le faire, tout empereur qu'il est devenu, avec ce frondeur et sournois de Joseph, son frère aîné ? Il avait cependant pour lui « une déférence marquée, laquelle prenait sa source dans l'extrême respect qu'en général les familles insulaires portent au droit d'aînesse ». Prompt à se mettre en colère, comme l'étaient ses frères, comme le sont les Corses quand l'éducation n'a pas arrondi les angles et adouci la rudesse du caractère national, Napoléon a pour premier mouvement de « foncer droit sur les gens et les prendre à la gorge » ; son ton est souvent menaçant, provocateur... Mais observez en Corse les commencements d'une dispute, d'une rixe, et Dieu sait si les occasions de le faire y sont nombreuses ! Ah ! l'on ne perd pas son temps à se faire de longs discours, à la façon des héros d'Homère : quelques mots de provocation, de défi de part et d'autre, une menace, et l'on en vient aux mains ; c'est plus vite fait que dit. Napoléon a le caractère aussi emporté que celui des autres Corses ; pas plus qu'eux il ne cherche à le maîtriser, et il y a des moments où « il redevient l'habitant des montagnes du Liamone » ; mais, chez lui, la colère ne dure pas parce qu'il est bon garçon ; bien qu'il soit toujours à se disputer avec ses frères et avec ses sœurs (et il faut reconnaître que c'est bien plutôt leur faute que la sienne), il a, comme tous les Corses, ce qu'on appelle l'esprit de famille, mais un esprit de famille excellent, qu'aucun mauvais procédé ne peut abattre : y eut-il jamais meilleur frère que lui ?

Ce qu'on a le plus reproché à Napoléon, c'est l'arrestation et, disons le mot, l'assassinat du duc d'Enghien. Ici encore il faut voir le Corse. Il y a, et il y avait surtout au siècle dernier, dans les mœurs du peuple à demi barbare au milieu duquel Napoléon passa son enfance, il y avait dans le caractère de ce peuple, un certain fonds de férocité dont la civilisation ne triomphe que difficilement et à la longue. A l'heure qu'il est, on s'y fait encore beaucoup trop souvent justice soi-même. Les premières années de Napoléon furent bercées au récit des *vendette* particulières et des guerres civiles qui ensanglantèrent l'île au temps de sa naissance. Il n'est donc pas extraordinaire que, dans cette malheureuse affaire du duc d'Enghien, le caractère corse de Napoléon se soit manifesté par un acte de violence. Le duc d'En-

ghien, dont la famille soudoyait des assassins pour tuer Napoléon, avait commis le crime de porter les armes contre sa patrie ; il avait passé aux Anglais, comme Paoli ; il semblait, comme lui, s'être fait l'ennemi personnel de Napoléon, et, d'Ettenheim, à deux pas de Strasbourg, en sûreté sur le territoire badois, il semblait le défier. Le Corse releva le défi, accepta la *vendetta*. « Garde-toi, je me garde ! » tels sont les mots sacramentels qui ouvrent ces guerres d'homme à homme en Corse. Le prince se garda mal. On sait le reste. Et, à l'appui de cette explication, on peut citer celle-ci, de Joséphine, qu'elle n'avait sûrement pas inventée, mais qu'elle avait plutôt entendue de son mari : « Ceci est une querelle particulière entre nous et les Bourbons. » Qu'est-ce donc, pour un Corse, qu'une querelle particulière, sinon la *vendetta* ?

D'où vient aussi qu'un malin génie de destruction pousse Napoléon à taillader avec un canif les bras d'acajou de son fauteuil de bureau, « bras qu'il faut remplacer sans cesse » ? Pourquoi s'amuse-t-il à tirer avec une carabine sur les oiseaux rares que sa femme réunit à grands frais, à très grands frais même, il en sait quelque chose, dans son parc de la Malmaison ? D'où vient qu'il prend plaisir à briser en passant les fleurs et les plantes exotiques des serres de Joséphine ? C'est que les Corses ont la manie de la destruction, et que Napoléon est Corse, tout ce qu'il y a de plus Corse, — et il ne s'en doute pas. Mais qui donc se connaît soi-même ? Et à qui, mieux qu'à lui, peuvent s'adresser ces paroles de Bossuet : « Dieu ne donne toutes ces lumières à l'homme que pour les autres, le laissant souvent dans les ténèbres pour sa propre conduite. » Pour en revenir à sa manie de la destruction dans les petites choses, et montrer que c'est une manie toute corse, remarquez, si vous allez à Ajaccio, les bancs, les arbres des places et des promenades publiques, du cours Grandval entre autres : ils sont brisés, abîmés, lacérés ; on dirait que la mitraille a passé par là. Encore maintenant on y voit tous les jours des bandes de gamins, de grands gamins qui, en attendant leurs dix-huit ans pour s'engager dans l'armée, promènent leur turbulent et actif désœuvrement dans les belles avenues d'Ajaccio et ne trouvent à satisfaire leur besoin de mouvement, à dépenser leur trop-plein de force qu'en brisant les bancs de fer, en grimpant aux arbres, en escaladant les murs et saccageant les jardins.

On a reproché à Napoléon de n'avoir pas eu pour sa mère, l'insignifiante et passive *signora Letizia*, qu'on a essayé de représenter comme une femme de premier ordre, tous les égards qu'il aurait dû avoir, et « de ne pas l'avoir entourée d'une considération telle que devait être celle de la mère de Napoléon ». Mais l'on oublie que la Corse n'était pas, au siècle dernier, un pays fort avancé sous le rapport de l'éducation et des sentiments, et que Napoléon a été élevé à Ajaccio tout d'abord, et non à Paris. Certes Napoléon aimait sa mère, mais il n'avait pas pour elle ces soins délicats et tendres d'un fils au cœur bon et raffiné : c'est qu'il l'aimait à la corse et non à la française. Il n'est pas en cela différent de ses compatriotes. Élevé sévèrement, ou plutôt traité durement et sans beaucoup de tendresse, — on ne connaît guère ce sentiment-là en Corse, — il a été pour la *signora Letizia* ce qu'elle lui a appris à être, ce qu'elle l'a fait ou, plus justement, ce qu'elle l'a laissé devenir. Elle n'eût pas compris, d'ailleurs, qu'elle pût être aimée autrement que d'une façon sévère, tacite, peu démonstrative. Tel est, en Corse, le caractère des affections de famille : aucune expansion, aucune marque de tendresse ; l'on ne s'en aime pourtant pas moins qu'ailleurs et l'esprit de famille y est bien plus vivace que sur le continent.

En Corse, la femme ne compte pas ; elle est considérée comme un être inférieur ; elle est la servante de l'homme, de son mari aussi bien que de ses frères et de ses fils. Au siècle dernier, son éducation et son instruction, même dans les familles nobles, étaient absolument négligées, et c'est à peine si la mère de Napoléon savait signer son nom. Isolée du continent, la Corse est forcément un pays arriéré et de routine ; elle l'était surtout avant l'application de la vapeur à la marine et l'établissement de communications rapides et régulières avec le continent. N'ayant donc aucun esprit de progrès, les femmes élevaient leurs enfants comme elles avaient été élevées elles-mêmes, et ne pensaient pas qu'il pût y avoir d'autres méthodes d'éducation. L'horizon est si borné lorsqu'on est absolument ignorant ! Mme Bonaparte fit comme les autres femmes corses, et tout son petit monde s'éleva comme il put, sans direction, à la diable, au petit bonheur, comme poussaient, à peu près sans culture, la vigne et les oliviers de son jardin des Milelli. Malgré cette lacune énorme, le défaut d'éducation, Napoléon est encore le génie le plus complet qui ait paru sur terre. Mais n'est-ce point par suite de cette lacune qu'il partage sur les femmes les idées tant soit peu barbares des Corses ? N'est-il pas Corse, et doublement, quand il dit à Mme Junot qu' « elle ne fait que des filles » ? Et c'est là en même temps une taquinerie de sa part, car, s'il est tout à fait Corse, Mme Junot l'est à moitié, et elle sait fort bien qu'en Corse une fille ou rien, dans une famille, c'est à peu près la même chose : un père, une mère même qui a un garçon et une ou plusieurs filles dit : « Je n'ai qu'un enfant. » C'est dans cette idée peu galante de l'infériorité de la femme que Bonaparte dit un jour avec humeur à Joséphine, qui s'était mise à table avant tout le monde, chez Joseph, à Mortfon-

taine : « Il paraît que les femmes commandent ici ! »

Qu'on s'étonne, après cela, des mauvais procédés qu'il eut pour Mme Récamier, pour Mme de Chevreuse, pour Mme de Staël, — celle-ci les avait bien un peu mérités, — et de son manque de courtoisie envers plusieurs autres femmes : c'est qu'il est Corse, que les Corses sont ainsi faits lorsque l'éducation ne les modifie pas, et que, entré de bonne heure à l'école militaire, puis au régiment, il n'est pas allé dans ce qui s'appelle « le monde », à peine un peu à Valence, puis à Paris chez les Permon, et qu'il n'a eu ni les occasions ni le loisir de modifier les idées toutes faites qui s'incrustèrent dans son esprit lorsqu'il était enfant. Les impressions de l'enfance, au reste, ne sont-elles pas les plus profondes et les plus vivaces ? Chez Napoléon, dont la nature était si apte à retenir, ces idées corses s'étaient imprimées d'une façon telle que le temps lui manqua, avec ses occupations surhumaines, pour s'apercevoir qu'il fallait en changer.

La brusquerie avec les femmes, naturelle aux Corses, est augmentée chez Napoléon par l'humeur que lui donne la conduite, ou plutôt l'inconduite, de sa femme et de ses sœurs, leurs dépenses extravagantes, leurs prétentions folles. Aussi cette brusquerie parut-elle plus qu'étrange aux hommes qui, comme M. de Ségur, comme M. de Narbonne, comme M. de Talleyrand, faisaient revivre sous son règne les traditions de l'ancienne cour et considéraient avec raison le respect de la femme et la politesse envers elle non seulement comme une preuve de goût et d'esprit, mais comme le dernier mot de la civilisation. Ces façons toutes corses le firent juger bien défavorablement par celles qui en étaient en quelque sorte les victimes, et même par celles qui ne l'étaient pas. Mme de Rémusat, qui n'eut certes pas à se plaindre de lui, au contraire, ne peut deviner, toute fine qu'elle est, puisqu'elle ne connaît pas la Corse, que cette brusquerie est un défaut tenant à l'origine de Napoléon, à sa race, et surtout à cette grande lacune, conséquence du lieu où il est né : le manque d'éducation première. Elle ne peut s'empêcher de lui en vouloir pour ses manières, qui ne sont pas celles de Versailles, et le ton de ses *Mémoires* témoigne suffisamment de son humeur.

Le prince de Metternich, qui n'a jamais aimé Napoléon, même lorsqu'il lui disait le contraire, — ce qui est bien naturel puisque Napoléon avait fait beaucoup de mal à l'Autriche et que M. de Metternich était diplomate, — le prince de Metternich a écrit qu' « il n'est jamais sorti de sa bouche un mot gracieux ou seulement bien tourné vis-à-vis d'une femme ». Napoléon cherchait cependant à faire l'aimable, car le même diplomate a ajouté que l'effort pour l'être se voyait sur sa figure et dans le ton de sa voix. Mais pourquoi, avec sa supériorité géante, ne les trouvait-il pas, ces mots gracieux ? Encore une fois, cela tenait à son éducation corse, c'est-à-dire à son manque d'éducation première, d'éducation de la femme, de la mère ; et puis, tel est aussi le génie de la race corse, — dont Bonaparte avait les défauts tout en incarnant ses qualités portées à leur plus haut développement, — qu'il ne se prête point à ces riens si gracieux, à ces jeux délicats mais frivoles, auxquels s'accommode si bien l'esprit français.

* * *

Comme la plupart des Corses, des vrais Corses, Napoléon ne riait presque jamais, « la joie lui était étrangère ». Il n'avait pas non plus ce qu'on appelle de l'esprit. Tout ce qui est léger et recherché, chocs de mots ou chocs d'idées, jolies choses bien dites, délicatesse d'expressions, termes galants, tout ce qui constitue la grâce si charmante de la langue française, tout cela lui est étranger ; il n'est pas l'homme des nuances, et les calembours mêmes, cet esprit du vulgaire, il ne les comprend pas ; car il est Corse et partant, comme il n'a pas l'esprit assez léger, malgré sa très grande vivacité, pour saisir au vol ces légèretés, assez frivole pour comprendre ces frivolités, comme il n'y peut réussir, il ne les aime pas, il s'en irrite même.

Il se promène presque toujours en parlant, quand il dicte des ordres dans son cabinet, même quand il donne audience ; on l'a souvent entendu aussi « déclamer en marchant dans sa chambre des vers de *Cinna* » ou des tirades de quelques autres pièces de Corneille. Mais ce sont là des manies toutes corses ; c'est dans la race, dans les habitudes, dans le sang. Depuis des siècles, c'est comme cela là-bas. Les hommes des villes passent à se promener en pérorant ou en récitant des tirades quelconques le temps qu'ils ne passent pas au café ou à dormir, faute de savoir occuper leurs facultés et leur activité.

L'empereur a la voix fausse lorsqu'il lui prend fantaisie de chanter. Mais a-t-on jamais entendu les Corses chanter juste ? Leur timbre de voix pourtant est si musical ! Celui de Napoléon, quand il le voulait, était doux au suprême degré et plaisait peut-être plus que celui de Joséphine, si agréable pourtant avec son accent créole, que les domestiques, dans les corridors, s'arrêtaient pour l'entendre ; et y eut-il jamais en même temps voix plus impérieuse ?

Il prononçait du reste assez mal le français, malgré sa voix si harmonieuse ; il disait « *section* pour *session*, point *fulminant* pour point *culminant*, *armistice* pour *amnistie*, rentes *voyagères* pour rentes *viagères* ». Presque tous les Corses, — et il n'est question ici que des Corses cultivés, — font, encore au-

parlait lui, ces mêmes fautes, et bien d'autres. De même, Napoléon appelait comme eux *fonctions* les cérémonies religieuses, et il avait conservé quelques locutions de son île natale qu'il répétait à Paris, comme si tout le monde eût pu les comprendre. N'a-t-il pas dit un jour devant Barderet, à la *signora Letizia*, il est vrai, qui lui reprochait amicalement de trop travailler : « Je ne suis pas le fils de la poule blanche », en Corse : « *Non son il figlio della gallina bianca* » est un dicton dont on se sert pour exprimer l'idée que l'on n'est point l'enfant gâté de la maison, ni un favori de la fortune, par conséquent que l'on ne doit rien attendre que de soi-même et de son travail.

« L'avocat, chez lui, est d'ordre aussi éminent que le capitaine et l'administrateur, » a dit Taine. Cela n'a rien de surprenant, puisque Napoléon réunit en lui, quintessenciées, toutes les qualités de la race corse, — et chacun sait que la Corse est le département qui fournit à la France le plus d'officiers, le plus d'avocats et le plus d'administrateurs : les goûts militaires, les aptitudes à la parole, l'ordre et les soins minutieux sont éminemment corses.

Le masque même de Napoléon se trouve très fréquemment en Corse.

Lorsque Napoléon est en colère, il lui arrive de jeter par terre son chapeau ; il lui arrive même de le bousculer du pied, comme à la fameuse entrevue qu'il eut à Dresde, en 1813, avec M. de Metternich. — Je me rappelle fort bien avoir vu dans le cap Corse un vieillard qui, certes, ne connaissait pas cette particularité sur Napoléon, car il ne savait pas lire et ne pouvait avoir par conséquent l'intention d'imiter un geste du « grand homme », jeter de rage sa *barretta* (casquette) à terre, et la piétiner, parce que je parlais mal devant lui de Napoléon, son idole, son dieu !

Et quand, dans les moments critiques, — et il en vit de plus d'une sorte, — ou même seulement en lisant une assertion imprudente ou cynique, Napoléon faisait, peut-être sans s'en douter, un signe de croix furtif, rapide, il faisait ce que ses compatriotes font encore à l'approche subite d'un danger, à l'annonce d'un malheur ou d'un grave événement ; comme eux aussi, lorsque l'adversité vient le toucher de son aile sinistre, il pleure, il geint, à la façon de ces rudes montagnards du Niolo ou du Fium'Orbo quand ils perdent un être qui leur est cher et, comme chez ces grands enfants, « des cris plaintifs sortent involontairement de sa poitrine ».

Napoléon se trompait donc, on le voit, quand il disait : « Je suis moins Corse qu'on ne le croit. »

Joseph Turquan.

UNE MISSION DÉLICATE

Nouvelle.

A Ehrenwolmsdorf, la place de pasteur était tout récemment devenue vacante : le vieux ministre, M. Riehle, avait succombé à une attaque d'apoplexie et il s'agissait maintenant de lui nommer un successeur. Trois prêches d'essai avaient déjà eu lieu sans que le choix des marguilliers se fût encore définitivement fixé sur aucun des candidats. C'était aussi une affaire fort importante que cette élection ! Il importait à tous les membres de la paroisse d'être pleinement édifiés au sujet de l'homme qui devait à l'avenir leur annoncer les saintes vérités et leur administrer les sacrements. Nul bon chrétien ne pouvait non plus rester indifférent à la question de savoir si le nouveau pasteur avait bonne mine et bonnes manières, s'il parlait bien, s'il chantait juste, s'il était marié ou célibataire, bref de quel bois était fait l'heureux mortel à qui Ehrenwolmsdorf allouait un traitement fixe de huit cents francs l'an, plus la jouissance du champ paroissial.

De mémoire d'homme l'église récemment restaurée d'Ehrenwolmsdorf n'avait vu pareille affluence de fidèles qu'aux prêches d'essai des trois premiers dimanches de juillet. Personne ne voulait manquer des occasions aussi solennelles. Car si seuls quelques privilégiées avaient réellement voix au chapitre, chacun tenait cependant à dire son mot sur une question intéressant toute la communauté. Au retour du service divin les langues se donnaient librement carrière, hommes et femmes se communiquaient leurs impressions, et l'effet que « l'homme du jour » avait produit était passé au crible du jugement populaire.

Le premier dimanche, on avait vu paraître un grand homme maigre, aux joues creuses, aux yeux sombres profondément enfoncés dans l'orbite, qui n'était plus de première jeunesse à en juger par le chef un peu dégarni déjà. Il avait déjà été pasteur autre part, mais des difficultés s'étaient élevées, disait-on, entre lui et ses paroissiens et il avait demandé son déplacement. Le sermon qu'il prononça fut émouvant. D'une voix profonde, presque caverneuse, il exhorta à la repentance, au dédain des vanités du monde, à la mortification de la chair. Il dépeignit l'enfer sous des couleurs terrifiantes... Ses paroles trouvèrent de l'écho dans les âmes. Qu'on les secouât de temps en temps avec vigueur, cela n'était pas pour déplaire aux paroissiens d'Ehrenwolmsdorf. Lorsque le prédicateur tonnait ainsi du haut de la chaire et aux endroits pathétiques frappait du poing la tablette d'appui, il leur courait alors le long de l'échine un agréable frisson. « Celui-là connaît son affaire », se

disaient mutuellement les marguilliers à la sortie de l'église. Puis, pour se remettre de leur émotion, ils tiraient leur tabatière de leur ample habit ecclésiastique et humaient délicieusement une longue prise. Aux yeux des femmes aussi le pasteur avait trouvé grâce. A entendre cette exhortation à la repentance, elles avaient eu une arrière-pensée. — les femmes n'en ont-elles pas toujours une? Elles avaient songé qu'il serait bon d'avoir sous la main quelqu'un qui sût dire aux hommes leur quatre vérités. Car, il faut l'avouer, en ces derniers temps les mœurs s'étaient singulièrement relâchées à Ehrenwolmsdorf. Le défunt pasteur était devenu, avec l'âge, un peu trop accommodant et dans ses sermons ne s'attaquait plus avec l'énergie nécessaire à la boisson, au jeu, aux batteries et aux autres vices, — tous exclusivement masculins. Mais ce saint homme avec ses yeux perçants qui de loin même inspiraient une terreur salutaire, s'entendrait à laver la tête aux pécheurs, vieux et jeunes, de la paroisse. Voilà pourquoi le prédicateur austère eut pour lui toute la partie féminine de son auditoire.

Mais si à Ehrenwolmsdorf, comme partout ailleurs, les femmes avaient beaucoup à dire, le droit au vote pourtant leur était refusé. Or parmi les marguilliers il s'en trouvait qui, n'ayant pas la conscience bien nette, avaient médiocrement goûté le tableau des tortures infernales. Ils élevèrent des objections, l'indécision gagna l'assemblée et l'on décida d'ajourner le choix jusqu'après audition d'un second candidat qui s'était présenté sur ces entrefaites.

Celui-ci était un homme taillé sur un patron absolument différent : un jeune blanc-bec tout petit, tout frétillant, tout exubérant. Il venait d'être ordonné prêtre et remplissait les fonctions de vicaire dans une paroisse du voisinage. Il parlait vite et avec abondance de gestes, tantôt levant ses petits bras au ciel, tantôt les laissant tomber en dehors de la chaire comme s'il voulait attirer à lui les vieilles femmes qui étaient assises là et l'écoutaient bouche bée. Sa voix était aiguë et criarde et lorsque, debout devant l'autel pour chanter la liturgie, il redressait sa petite personne, on aurait dit un poulet qui s'exerce à pousser le coquerico.

Pour Ehrenwolmsdorf il ne faisait nullement l'affaire. Déjà sur le chemin de l'église au logis les paroissiens avaient prononcé l'arrêt sans appel. Ce freluquet qui semblait avoir du vif-argent dans les veines était antipathique aux paysans; trop petit d'ailleurs, beaucoup trop petit : pour la jolie somme qu'ils octroyaient à leur pasteur, il leur fallait un personnage qui tînt une certaine place et ne disparût pas complètement dans la vaste église.

Tout à coup se répandit la nouvelle d'un troisième prêche d'essai et, comme bien on pense, toute la semaine se passa dans une attente fiévreuse. Le troisième candidat était un homme de taille moyenne, mais bien râblé, large poitrine, cou puissant, joues rouge brique, un gaillard respirant la force et la santé, et « n'avait pas l'air de se faire de la bile », prétendait le sacristain qui l'avait vu le premier. Diacre d'une paroisse assez éloignée, il s'était mis en route sur le bruit que la cure renommée d'Ehrenwolmsdorf était vacante. Il avait un organe sonore qui portait sans effort jusqu'aux galeries supérieures et aux coins les plus reculés du vaisseau. La liste des naissances, des baptêmes et des décès, l'annonce des fiançailles, les bans de mariage, il lut tout cela d'une voix lente, avec la gravité séante en pareille matière. Ce début lui gagna aussitôt toutes les sympathies, car pour beaucoup de paroissiens les publications étaient la chose la plus importante du service religieux. Son sermon, divisé en trois parties, n'était ni trop long ni trop bref et contenait tout ce qui concourt à faire un sermon substantiel : un mot du temps et de la culture, deux mots du ciel et de l'enfer, quelques sentences et quelques versets sacrés; une menace pour les impénitents, un appel aux hésitants, une consolation aux âmes travaillées et chargées. A l'autel les prières furent chantées d'une voix juste, solide, bien timbrée, qui charma tous les assistants.

— Voilà le pasteur qu'il nous faut !.. l'avis cette fois semblait être unanime à la sortie de l'église. La renommée même du premier prédicateur se trouva complètement éclipsée par la gloire de M. Hegewald, — c'était le nom du nouveau venu, — dont le choix désormais semblait s'imposer.

Et pourtant, chose étrange, quand vint le jour de l'élection, les marguilliers ne purent tomber d'accord. Jamais le conseil de fabrique d'Ehrenwolmsdorf ne connut séance plus houleuse; peu s'en fallut que les graves notabilités ne se prissent aux cheveux. Deux partis s'étaient formés dont les forces se contre-balançaient presque et l'un d'eux tenait pour le candidat premier en date. A la tête de ce parti se trouvait M. Fiedler, paysan riche et influent. De mauvaises langues insinuaient qu'en réalité toute l'affaire était menée par Mme Friedler, sur qui le sermon de pénitence et la peinture des peines de l'enfer avaient produit une inoubliable impression... Quoi qu'il en soit, Fiedler tenait à son candidat, il n'en voulait démordre, et comme dans la paroisse c'était un homme qui, comme on dit, avait le bras long, la cause de Hegewald sembla un moment fort aventurée. « Nommer cet individu, s'écriait-il; mais c'est un buveur, un homme de mauvaise vie!... » tout cela parce que le pauvre diacre, le sermon terminé, après avoir baptisé quelques enfants et tenu le catéchisme pour les jeunes filles, était entré dans le cabaret en face de

l'église. Là, paraît-il, il avait pris plusieurs verres de bière d'[illegible].

Plusieurs ? mais il s'agissait de connaître le nombre exact, tout le débat roulait là-dessus. Fiedler et son parti exagéraient sans doute quand ils parlaient de quinze et davantage. La chose était singulièrement difficile à élucider, car le patron du cabaret, appelé à déposer, déclara que sa mémoire le trahissait. Le bonhomme, évidemment, ne voulait pas se compromettre. Fiedler était un homme à ménager, mais, selon toute apparence, le diacre serait dans l'avenir un bon client. On alléguait en faveur de Hegewald qu'il avait dû parler pendant plusieurs heures consécutives et que la journée était très chaude. Fiedler répondait qu'on était en droit d'exiger d'un ministre de Dieu qu'il demeurât sobre même pendant la canicule. Le parti adverse riposta que lui-même buvait souvent plus qu'à sa soif, hiver comme été. Alors les arguments firent place aux gros mots et la tempête fut déchaînée. La conciliation semblait à présent impossible ; la question de principe, en effet, s'était changée en affaire personnelle, et les paroissiens d'Ehrenwolmsdorf ont la tête extrêmement près du bonnet.

Pourtant il s'agissait de prendre une décision, et sans retard, car à l'horizon apparaissait, nuage menaçant, un haut consistoire. On savait qu'au cas où un conseil de fabrique ne parvenait pas à s'entendre pour le choix d'un candidat, les autorités ecclésiastiques envoyaient le premier pasteur venu qui se trouvait sans emploi et qu'il s'agissait de caser. Pareille mésaventure était arrivée à une paroisse voisine. Ehrenwolmsdorf ne voulait pas entendre parler de cela ; il lui fallait, à tout prix, un ministre librement élu. Que faire pourtant? la lutte était plus acharnée que jamais.

Enfin une des fortes têtes du conseil eut une idée qui devait, en cette conjoncture périlleuse, fournir en tout cas une solution quelconque : c'était d'envoyer un homme de confiance dans la localité où le diacre était en fonctions, avec mission de s'informer de la manière de vivre du postulant et de la réputation dont il jouissait là-bas. Quand on aurait sur ce point des renseignements précis, la décision serait bientôt prise. Un assentiment unanime accueillit cette proposition et l'on s'étonna de n'avoir pas songé plus tôt à la chose. Mais on ne tarda pas à se heurter à une nouvelle difficulté ; personne ne voulut être l'homme de confiance chargé de la délicate mission : le voyage était long, le temps de la moisson approchait, et puis ceci, et puis cela, chacun avait son prétexte prêt. Heureusement le président du conseil se souvint fort à propos qu'un ancien paroissien d'Ehrenwolmsdorf habitait aujourd'hui non loin de l'endroit en question. C'était un certain Antoine Schniebs, généralement connu sous le nom d'Antoine Carton, parce qu'un jour il avait remplacé les tuiles de son toit, qu'un ouragan avait emportées, par des feuilles de carton bitumé. Cette toiture, inconnue jusque-là à Ehrenwolmsdorf, avait valu à son propriétaire le sobriquet qui lui resta. Il exerçait le métier de marchand de bêtes et était toujours par les chemins pour son trafic ; fin matois du reste, ne s'en laissant guère conter, et de son œil unique — l'autre avait été crevé d'un coup de pierre, alors qu'il était encore enfant — voyant mieux que beaucoup de gros malins avec leurs deux yeux munis de lunettes. Il n'y eut qu'une voix pour déclarer qu'Antoine Carton était l'homme providentiel. Sous promesse d'une récompense honnête, il n'était pas douteux qu'il ne se chargeât volontiers de l'affaire.

On élabora aussitôt le texte d'une épître à Antoine Carton et le maître d'école fut chargé de la coucher par écrit ; le marchand de bêtes était invité à se rendre sans retard à Nickelsgrün et à recueillir tous les renseignements possibles au sujet du diacre. Mais surtout, ajoutait un post-scriptum, il devait avoir soin de tenir secret le véritable but de sa mission.

Antoine fut d'abord assez perplexe en recevant cette lettre du pays. Il se gratta la tête. Si on lui avait parlé d'élever de jeunes porcs, d'engraisser des bœufs, de choisir un taureau de bonne race, à la bonne heure, mais un pasteur!... Cependant, après quelque hésitation, il prit son courage à deux mains et, en route !

Vers le soir, par un temps détestable, il arriva à Nickelsgrün. Le village très étendu était situé dans une vallée où les maisons et les fermes paraissaient disséminées au gré du hasard. C'était ici qu'il fallait faire preuve de flair. Comment aborder la question ? Entrer dans la première maison venue et demander ce qu'on pensait de monsieur le diacre ? Les gens lui feraient de gros yeux, et puis, voilà, il ne devait pas laisser deviner... grand Dieu, que tout cela était compliqué, quand on y songeait! Il examinait de l'extérieur les maisons et les fermes ; surtout les étables l'intéressaient : peut-être y avait-il là dedans de superbes animaux ! La mission diplomatique dont il était chargé ne pouvait étouffer en lui l'instinct du trafiquant ; s'il trouvait ici une bonne paire de bœufs, ou même un veau de belle espérance... quoique le risque soit plus grand et en somme le profit moindre...

Cependant Antoine s'en allait sous la pluie battante par la longue rue du village, saluant les rares passants qui lui rendaient machinalement son salut. Il demanda à l'un d'eux du feu pour sa pipe et s'informa du chemin, à seule fin de lier conversation. Mais l'homme, après une brève indication, entra dans une maison, plus désireux évidemment de se mettre à

l'abri que de bavarder au dehors par un temps pareil. Le marchand commençait à se donner à tous les diables. De cette façon il n'apprendrait rien, parbleu ! Il résolut d'aller à l'auberge. Peut-être se trouverait-il là quelque compère loquace ; d'ailleurs si, pour délier la langue aux gens, il ne s'agissait que d'offrir quelques chopes... puisque c'était la paroisse qui payait !

Il y avait plusieurs auberges dans la localité. Antoine entra dans la plus grande, sur la place, une maison carrée, d'aspect confortable, aux nombreuses fenêtres, et qui n'eût pas déparé une ville même. Il alla s'asseoir dans la meilleure chambre. La mission qui lui était confiée, et dont au fond il était fier, exigeait, à son avis, qu'il se conduisît en homme distingué. Aussi commanda-t-il un verre de Munich, lui qui d'ordinaire, au cours de ses tournées, se contentait de petite bière et d'eau-de-vie. Puis il s'informa de ce qu'il y avait à la cuisine ; on pourrait lui préparer quelque chose de chaud ? La demoiselle accueillit ces ordres d'un air assez maussade. Ce petit homme borgne, laid à faire peur, avec sa barbe en broussaille et ses habits d'une propreté douteuse, ne lui revenait pas plus que ça ; elle se disait à part elle qu'il aurait bien pu prendre place dans la salle commune. Antoine se mit à causer sur un ton de familiarité avec la prétendue fille d'auberge, mais la demoiselle prenant un air pincé, lui déclara qu'elle était la fille de la maison, et que si elle s'occupait de lui, c'était pure complaisance de sa part. Antoine se confondit en excuses. La jeune fille lui apparut dès lors sous un autre jour ; c'était une grande personne blonde, fraîche et jolie, vêtue de noir, les cheveux savamment échafaudés, bref une vraie dame. Une idée traversa soudain l'esprit du marchand : de cette jeune fille, mieux que d'âme qui vive, il apprendrait tout ce qu'il désirait savoir. Mais sans préambule lui parler du diacre, pas si bête notre Antoine ! Il fit un long détour et mit la conversation sur la moisson contrariée par le temps, s'enquit des prix du pain et du beurre, de l'époque de la foire, des plaisirs qu'on y trouvait, bals, tirs à l'arc, marchés aux bestiaux, etc. Il demanda aussi comment allaient les affaires et apprit que le père de la jeune fille à la profession d'aubergiste joignait celle de cultivateur, qu'il avait un beau lopin de terre, dix vaches et quatre chevaux. Après avoir parlé de la dernière fête aux boudins, Antoine, encouragé par ses succès, prit bravement son élan et bondit sur le terrain ecclésiastique. Clignant de son œil unique dans la direction de la jeune fille, il demanda d'un air entendu : « Connaîtriez-vous par hasard le diacre Hegewald, Mademoiselle ? » La jeune fille se leva, rouge comme une pivoine, et rassembla vivement son ouvrage de couture. Antoine se hâta d'ajouter : « Je suis tout à fait étranger au pays, et il n'y a pas de mal à s'informer de choses et d'autres, comme ça, en passant ?... » Mais elle sortit sans daigner lui répondre.

Antoine resta confondu. Quelle mouche avait tout à coup piqué la donzelle ? Il avait pourtant si habilement disposé ses batteries ! Assurément elle avait pris un mot de travers, mais lequel ? N'importe, les choses pouvaient encore s'arranger. Il ne s'agissait peut-être que de commander une bouteille de vin. Il cria donc : « Ohé ! l'hôtesse ! » Cette fois ce ne fut pas la jeune fille qui parut mais un garçon d'une quinzaine d'années. Antoine se demanda s'il ne ferait pas mieux de passer dans la salle commune où l'on entendait des gens rire et causer. Là il pourrait sans doute reprendre sur nouveaux frais son enquête si brusquement interrompue. Tandis qu'il hésitait encore, la porte à l'autre bout de la chambre s'ouvrit et un homme entra.

Le nouveau venu dit : « Bonsoir ! » et ajouta qu'il faisait un temps de chien. Comme pour confirmer ce qu'il avançait, il secoua l'eau de son chapeau à larges bords sur le plancher de la chambre. Sous le pardessus apparaissaient une paire de fortes bottes dans lesquelles était glissé le pantalon. Quand l'étranger eut ôté son manteau et l'eut pendu au champignon à la muraille, il frappa des pieds et se frotta vigoureusement les mains. Antoine considéra l'homme avec intérêt. Avec sa mine florissante, sa taille trapue et sa large poitrine il produisait dès l'abord une impression sympathique. A en juger par ses manières c'était un habitué de la maison ; par la porte entr'ouverte il cria : « Mina ! » et à cet appel la fille de la maison accourut aussitôt. Antoine prêta toute son attention à l'entretien échangé à mi-voix, mais tout ce qu'il put en saisir ce fut que l'étranger commandait son souper ; alors la jeune fille disparut comme elle était venue.

Peu de temps après on apporta à l'étranger un verre de bière dont il vida d'un trait plus de la moitié. Il dit en riant que l'humidité de l'extérieur exigeait que l'intérieur fût également humecté. Antoine se rangea à cette opinion. L'étranger lui plaisait ; c'était évidemment une « bonne pâte d'homme ». Celui-là ne se refusera pas à me renseigner, se dit le marchand. La bonne pâte d'homme demanda s'il pouvait prendre place à la table déjà servie ; il désirait aussi manger quelque chose de chaud, expliqua-t-il. Naturellement Antoine y consentit. Ils s'assirent l'un en face de l'autre et la conversation fut bientôt engagée. Comme Antoine l'avait supposé, son interlocuteur était de la localité même. Ce devait être un homme entendu dans son métier, on le remarquait à tout ce qu'il disait, mais non un paysan, ses mains étaient trop blanches et trop délicates pour cela. Il appréciait la bière en vrai connaisseur ; il suffisait

pour s'en convaincre de le voir lever son verre à la lumière, le considérer d'un œil amoureux, puis le porter solennellement à ses lèvres, en humer le contenu à longs traits, réguliers, enfin le poser d'un coup sec sur la rondelle de feutre ! Oui, sa manière de boire avait quelque chose de contagieux qui fit qu'Antoine ne put demeurer en arrière. Il fallait saisir l'occasion ou jamais ; quant à la dépense, la paroisse y pourvoirait. Oui, sa mission ! Il se cassa la tête pour trouver le moyen de la mener à bonne fin. Comment s'y prendre? Son échec récent avec la jeune fille, il n'avait garde de l'oublier. Sur ces entrefaites on servit le repas. Tandis que l'autre dévorait à belles dents, Antoine songeait. Mais, tout bien considéré, le mieux était encore d'y aller franchement. Sans préambule donc il poussa sa pointe : « Monsieur était si bien au courant de tout, qu'il pourrait sans doute lui dire quel homme c'était que le diacre actuel du village? » L'autre était précisément occupé à dire son fait à une côtelette de porc ; l'os lui sortait au coin de la bouche. A la question d'Antoine ses maxillaires refusèrent un moment leurs fonctions, comme frappés de paralysie. Alors il expédia le morceau, déposa l'os sur son assiette, but un bon coup, s'essuya la bouche et demanda à son interlocuteur quel motif le poussait à s'informer du diacre? Antoine répondit d'un air assez embarrassé qu'il n'avait pas plus de motif que ça ; il passait par la localité ; les choses ecclésiastiques l'intéressaient... Mais quelque peine qu'il prît pour paraître indifférent, son trouble se lisait sur tous ses traits et il eut le sentiment de s'être derechef embourbé jusqu'aux oreilles. « Ah ! ah !... hem ! » se contenta de faire l'autre et il scruta d'un œil pénétrant la physionomie de son vis-à-vis. Là-dessus la jeune fille rentra dans la chambre. Le monsieur s'écria : « Mina, figure-toi qu'il y a ici quelqu'un désireux d'avoir des renseignements sur notre diacre ! — Oui, il m'a déjà questionnée à ce sujet, » répondit la jeune fille. Le monsieur reprit : « Eh bien, vous êtes à la vraie source, mon brave, car mademoiselle que voici connaît notre diacre, — elle le connaît même intimement, n'est-ce pas, Mina? Faites-vous raconter par elle quel terrible homme c'est... » La jeune fille prit un petit air mutin, mais elle se refusa obstinément à parler et elle s'enfuit enfin en étouffant un éclat de rire.

— C'est donc moi qui devrai vous renseigner ! dit alors le monsieur. Car moi aussi je connais notre diacre ; je puis dire même que c'est mon meilleur ami.

A ces mots, il alluma un cigare et en offrit un à Antoine. Diantre ! « le gaillard ne fume pas des feuilles de chou, » pensa le marchand dès la première bouffée.

— Ah ! notre diacre Hegewald ! reprit l'autre en se laissant aller en arrière, tandis que de gracieuses spirales de fumée s'échappaient de ses lèvres. Nous sommes camarades depuis la plus tendre enfance, Hegewald et moi. A proprement parler, nous nous connaissons d'aussi loin qu'il me souvienne. J'aurais mauvaise grâce à le censurer, car s'il a fait des bêtises je les ai faites avec lui ; d'autre part le louer me gêne beaucoup, car je suis entré pour une bonne part dans les bonnes actions qu'il peut avoir à son actif. Vous saurez en effet, brave homme, que nous avons usé nos culottes sur le même banc d'école, que nous avons fréquenté la même université, et assisté, ou oublié d'assister aux mêmes cours. Enfin nous nous sommes présentés aux mêmes examens, et, grâce à Dieu, les avons passés tant bien que mal. — Ici l'orateur but une copieuse gorgée pour se donner des forces, fit une longue pause et leva les yeux au plafond, et un sourire se dessina sur ses lèvres, comme s'il revoyait en songe les belles années de jeunesse. Puis il reprit, toujours souriant :

— Si vous tenez à savoir quelque chose de plus précis sur le caractère de mon ami, tout d'abord je vous préviendrai que forcément je ne puis juger un être qui m'est aussi cher qu'avec la plus extrême indulgence. Hegewald et moi ne faisons qu'un, comme on dit. Mais en tout cas voici ce que je puis avancer sans crainte d'erreur : c'est un homme qui a quelque chose dans le ventre, au propre et au figuré. Nous sommes, hélas ! tous pécheurs, Hegewald et moi comme les autres ; mais où le péché abonde la grâce surabonde. Hegewald est plein de zèle, il aime son divin ministère et il prendra à cœur le soin du troupeau que le Seigneur daignera lui confier. Il a la crainte de Dieu et sa foi est fondée sur le roc. Cela ne veut pas dire qu'il soit un cafard. Il ne prétend pas, sous prétexte que cette vie est une préparation à un au-delà meilleur, qu'il faille marcher la tête basse et pleurer toutes les larmes de ses yeux. Non ! le bon Dieu a fait les bonnes choses pour que ses créatures en jouissent. Hegewald aime boire sec, comme moi, mais jamais vous ne le verrez prendre au delà de ce qu'il peut supporter... du reste je ne nie pas que ce quantum ne soit déjà assez honnête. Encore un trait pour achever le portrait de mon ami. Vous connaissez le mot de Martin Luther : « Le prêtre doit être irrépréhensible et mari d'une « seule femme » ; saint Paul avant lui l'avait dit déjà et Hegewald partage l'avis de ces saints et doctes personnages. Il s'est donc choisi une fiancée... et quelle fiancée... une délicieuse enfant qui... bref, dans quinze jours a lieu la noce ! Sur ce dernier mot l'homme se leva ; il semblait ne plus pouvoir demeurer en place. Alors il saisit son verre et le vida :

— Assez pour aujourd'hui, fit-il... Oui, mon brave homme, quinze jours... Et maintenant votre curiosité est satisfaite sans doute? Dernier détail qui peut-

être vous intéressera : Hegewald a encore sa mère, une bonne vieille dont il est l'orgueil. La pauvre femme n'a pas de plus ardent désir que de voir, avant sa mort, son fils placé à la tête d'une paroisse. Et maintenant, bonsoir et que Dieu vous garde !...

Antoine Carton n'avait plus la tête fort solide sur les épaules quand l'inconnu s'en alla, mais il était enchanté de sa soirée. Le lendemain matin il se mit en route pour le pays. Devant les paroissiens d'Ehrenwolmsdorf, il ne manqua pas de faire valoir la diligence et l'adresse qu'il avait apportées dans l'accomplissement de sa mission. Sur le compte du diacre Hegewald il ne tarissait pas en éloges. C'était l'homme le plus aimé et le plus estimé de Nickelsgrün ; Tous les gens à qui il avait parlé, vieux et jeunes, hommes et femmes, riches et pauvres, ne savaient quel bien dire de lui. Devant un panégyrique aussi enthousiaste les soupçons de Fiedler et de sa clique n'eurent plus qu'à plier bagage. A une majorité écrasante le diacre Hegewald de Nickelsgrün fut élu pasteur d'Ehrenwolmsdorf.

Six semaines plus tard avait lieu la réception solennelle du nouveau pasteur. Le conseil de fabrique, les doyens d'âge du village, les cercles, les écoles, la jeunesse des deux sexes se rendirent, musique en tête, jusqu'aux limites de la commune. Antoine Carton marchait au premier rang avec les notabilités. Il était devenu un personnage de marque, car c'était lui en somme qui avait donné à la paroisse son pasteur tant désiré. Pourtant, des profondeurs de sa conscience s'élevaient quelques scrupules. Si le nouveau ministre ne répondait pas à l'attente générale, si à l'enthousiasme succédait la désillusion, à qui s'en prendrait-on, sinon au délégué ? En réalité son rapport n'était basé que sur un témoignage, témoignage intéressé, témoignage d'un inconnu, et qu'il avait recueilli lorsque déjà il n'avait plus la tête bien saine. Antoine Carton n'était certes pas un fervent de la stricte vérité. Dans le commerce des bêtes il avait sa morale à lui. Mais « mettre dedans » une paroisse tout entière, et en matière ecclésiastique encore, c'était de quoi damner une âme moins pécheresse que celle d'Antoine Carton. Aussi nul n'attendait le nouveau pasteur avec une impatience plus fébrile que l'ambassadeur honoraire d'Ehrenwolmsdorf.

Enfin la voiture fut signalée à l'horizon. Le chantre distribua aux enfants des écoles les parties d'un chœur de bienvenue qu'il leur avait appris. Le président du conseil regarda une fois encore si son discours était bien à sa place, c'est-à-dire au fond de son chapeau de soie. Une pièce d'artifice partit, et là-dessus les cloches se mirent à sonner à toute volée. Le pasteur Hegewald était dans sa paroisse.

L'œil unique d'Antoine Carton s'agrandit démesurément lorsqu'il vit descendre de voiture le héros de la fête. Par bonheur, tandis que le président débitait son discours avec l'aide du susdit chapeau, il eut le temps de se remettre un peu de son trouble. Donc c'était au diacre même qu'il avait parlé ! Le fourbe ! l'avoir attiré dans ce traquenard ! A présent il s'agissait de cacher soigneusement la chose. Si jamais on se doutait... Mais non ! le pasteur avait aussi tout intérêt à se taire !... O le fourbe ! le fourbe !

Le discours heureusement achevé, les voix enfantines entonnèrent le chant de bienvenue. Le pasteur écouta, visiblement ému par la solennité de la circonstance. Le bouquet qui lui fut offert, il le tendit en souriant à quelqu'un dans la voiture : « Pour ma femme ! » L'œil d'Antoine Carton suivit le geste et distingua la forme féminine dans la pénombre. « Ton... nerre ! » En ces deux syllabes se résumèrent toutes les émotions qui le poignaient. C'était là la nouvelle *pastoresse* ! Comment donc l'avait-il entendu appeler ? Mina ! la demoiselle de la grande auberge, la fille du fermier aux dix vaches et aux quatre chevaux. Eh ! eh ! ces pasteurs !... En tout cas la paroisse, par son entremise, n'avait pas fait choix d'un imbécile !

Lorsque discours et chœurs furent terminés, le pasteur se mêla à la foule. Il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Enfin ce quelqu'un il l'aperçut, et allant droit à lui : « Bonjour, cher ami ! Nous avons déjà eu le plaisir de faire connaissance ! Eh bien, n'ayez crainte : ce que le diacre Hegewald a dit, le pasteur Hegewald ne lui en fera pas avoir le démenti, — s'il plaît à Dieu ! »

WILH. DE POLENZ. [illegible]

[illegible]

VARIÉTÉS

La cour de Monténégro.

[illegible] princière qui va donner à l'Italie sa future reine.

Le prince régnant est Nicolas I[er] Petrowitch ; il a suc- [illegible] qui de son vivant l'avait désigné comme son successeur. Nicolas ou Nikita, comme on l'appelle au Monténégro, est un homme de cinquante-cinq ans, bien bâti, au visage doux et sympathique. Il a fait ses études au collège Louis-le-Grand à Paris et a conservé pour la France une très vive affection. Mais il est avant tout patriote et sa préoccupation de toutes les heures est la prospérité du petit État dont les destinées lui ont été confiées.

La capitale du Monténégro, Cettigné, est une bourgade [illegible]

assurément — située dans une espèce de cirque ; la plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée ; et nombreuses sont encore les chaumières recouvertes d'un simple toit de chaume. Un luxe d'apparat serait hors de saison, au milieu de ce peuple primitif, où tout le monde est guerrier et chasseur, où le commerce et l'industrie sont à peu près inconnus. Durant des siècles, le Monténégrin n'a eu qu'une occupation et un but : la guerre ; ce n'est pas en quelques années qu'on peut transformer un peuple. Au Monténégro, l'homme dédaigne tout labeur ; la femme seule travaille. Et cela est tellement dans les mœurs, le Monténégrin pousse si loin le dédain du travail manuel que lorsque le prince Nicolas fit ouvrir un atelier de serrurerie, il ne trouva pas un homme pour donner le premier coup de marteau ; le plus pauvre campagnard se serait cru déshonoré en se livrant aux travaux de la forge. Il fallut que le prince donnât lui-même l'exemple et mît la main à l'œuvre pour trouver des imitateurs.

Aussi la première impression quand on arrive à Cettigné est que le prince Nicolas a plutôt l'air d'un bourgmestre que d'un souverain. Un voyageur écrivait déjà en 1880 : « Cettigné ne semble pas destinée à devenir une ville importante. Ce n'est ni une ville, ni un village, ce n'est jusqu'à présent qu'un camp fortifié. Le prince est comme le commandant de cette forteresse imprenable qu'est le Monténégro. Cettigné n'est pas autre chose que la résidence de ce commandant. » Il y a du vrai dans cette appréciation, et malgré tous les efforts du prince pour donner à son peuple une teinte européenne, les Monténégrins resteront longtemps rebelles à notre civilisation ; on ne voit pas trop d'ailleurs en quoi ils en seraient plus heureux.

Malgré son amour pour son peuple, Nicolas Ier abandonne bien volontiers sa capitale pour faire des voyages dans les principaux États européens ; généralement il part incognito, désireux de garder sa complète liberté d'action ; il est vrai que ces sortes de fugues donnent lieu parfois à de curieuses rencontres. Voici une anecdote dont nous garantissons l'authenticité.

Sur la ligne de Strasbourg à Baden-Baden, un de nos amis vit monter dans son compartiment de première classe un monsieur d'un certain âge accompagné d'un jeune homme. Le personnage demanda à son fils une cigarette ; ce dernier chercha vainement dans ses poches et n'y trouva rien ; notre ami crut devoir, en gentleman, ouvrir son étui et offrir les cigarettes, exquises d'ailleurs, qu'il colportait toujours avec lui. L'inconnu accepta et la conversation s'engagea au milieu des bouffées de fumée ; on parla de Paris, de Baden, de Pétersbourg, voire de la Bosnie et de l'Herzégovine. Le personnage semblait avoir beaucoup voyagé ; il avoua avoir fait ses études à Louis-le-Grand à Paris et revenir avec joie, dans la capitale de la France, le plus souvent possible. Pétersbourg en juin ; Paris et Nice l'hiver et au printemps ; Baden l'été ; c'était là son rêve. Le train stoppa, sur ces entrefaites, dans la gare de la ville badoise et l'on se sépara.

Notre ami ne pensait plus guère à ses compagnons de route lorsque, le lendemain, il les rencontra dans un magasin de Baden : l'inconnu y achetait un élégant objet de toilette et l'employé s'inclinait jusqu'à terre en disant : « Monseigneur, nous allons immédiatement envoyer l'objet chez vous. » Un peu interloqué, notre ami attendit le départ du personnage pour demander son nom à l'employé, qui lui répondit : « C'est le prince Nicolas de Monténégro. » Il aurait pu ajouter que Baden est un des séjours favoris du prince ; et que Nicolas reçoit à la cour du grand-duc une chaleureuse hospitalité, lorsqu'il vient dans le grand-duché.

Dans ses voyages, Nicolas Ier est toujours habillé à l'européenne. Ce n'est qu'en Russie ou dans son petit État qu'il revêt le pittoresque costume monténégrin : bottes vernies, culotte foncée très ample, longue houppelande de toile blanche ouverte sur le devant, ceinture serrée sous la houppelande, avec les traditionnels poignards monténégrins, calotte carrée en velours ou en drap. Le prince a grand air sous ce costume.

Le prince a épousé la fille du voïvode de Petar ; la princesse Milena — c'est son nom — a été une des belles femmes de son époque ; elle est encore très bien conservée et son exquise bonne grâce charme tous ceux qui l'approchent. Elle est d'ailleurs une maîtresse de maison accomplie, s'occupant à la fois de ses enfants et de l'administration du palais. Elle porte — comme ses filles d'ailleurs — le costume monténégrin : voile noir épinglé sur la tête et rejeté sur le dos ; veste de velours aux manches ornées de parements dorés avec, à hauteur de l'épaule, les insignes de l'ordre de Saint-Pétar ; chemisette de dentelles, ceinture en fil d'or, jupe à longue traîne, tablier orné de broderies.

L'aîné des fils, le prince Danilo, est un bel homme, de vingt-cinq ans environ ; élancé, bien pris, la figure ouverte, il est on ne peut plus sympathique à tous. Il est chef de l'école militaire de Podgoritza, fondée depuis une année seulement. Le jeune prince a pris tout à fait au sérieux ces fonctions, et est aidé par des officiers du pays ayant fait leurs études en Russie ou en Italie. La chasse est, après son école, son occupation favorite. C'est d'ailleurs, comme son père, un cavalier accompli. Il habite son propre palais, un petit palais de style moderne, élégamment meublé.

De ses deux frères, l'un, le prince Mirko, âgé de dix-sept ans, s'occupe déjà de choses militaires et se livre aux plaisirs de la chasse ; l'autre, comptant seulement sept printemps, n'a pas encore d'histoire : il s'amuse dans les jardins du palais avec sa petite sœur Wera, son aînée de deux ans.

Sur les six princesses vivantes, deux sont mariées : la princesse Anastasia a épousé le duc Georges de Leuchtemberg ; la princesse Militza est la femme du grand-duc Pierre Nicolaïewitch ; ce dernier mariage fit grand bruit dans le monde politique et l'on se souvient peut-être du toast que porta Alexandre III à un déjeuner de Péterhof : « Je bois à la santé du prince de Monténégro, le seul sincère et fidèle ami de la Russie. »

Il reste quatre princesses à Cettigné : Hélène, Anna, Xenia, Wera ; ces deux dernières sont encore bien jeunes pour qu'on songe à leur donner des époux ; mais il est fortement question déjà du mariage de la princesse Anna.

La princesse Hélène est l'héroïne du jour; grande, élancée, bien faite, elle tient de sa mère dont elle rappelle le type serbe : sa figure, de l'ovale le plus régulier, est éclairée par deux yeux aux lueurs de flamme et encadrée d'une magnifique chevelure d'un noir d'ébène.

La jeune princesse trouvera sans doute quelque différence entre la vie qu'elle menait à Cettigné et celle qui lui est réservée dans la capitale de l'Italie.

Depuis quelques années, la famille régnante habite à Cettigné un palais neuf, de style moderne, à deux étages; derrière le palais s'étend un vaste jardin; devant, une place où vient, perpendiculairement au palais, la grande rue de la ville. Cettigné n'a guère qu'une grande rue, d'où se détachent, à angle droit, à gauche et à droite, des rues transversales. Le nouveau palais domine l'artère principale. Auparavant, la famille princière de Monténégro habitait un palais plus modeste, composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage, où sont transférés aujourd'hui des bureaux ministériels et où logent de hauts fonctionnaires.[1]

Les chambres du palais sont grandes et bien aérées. Dans les salons, les portraits des principaux souverains de l'Europe ont les places d'honneur, — ceux de la famille impériale de Russie sont au grand complet; on y voit aussi les portraits du prince-poète Vladica Petar II et du prince Danilo, prédécesseur de Nicolas. L'intérieur du palais est aménagé avec élégance. Le prince qui, en temps de guerre, vit sur le même pied que ses soldats, ne dédaigne pas, en temps de paix, le confortable. Sa table est toujours excellente; la cuisine est française; pourtant, les mets nationaux y font leur apparition, surtout dans les dîners d'apparat. Le bordeaux et le champagne ne manquent jamais sur la table; mais la place d'honneur est au cru indigène de Crmnica.

La vie de la famille régnante est des plus simples et, pourrait-on dire, des plus bourgeoises. Nicolas entend le matin les rapports de ses secrétaires et de ses ministres, et expédie les affaires courantes; à onze heures, il donne ses audiences; il reçoit ses voïvodes et ses capitaines dans son cabinet de travail; les hauts personnages dans un de ses salons. L'après-midi est consacrée, partie au travail, partie aux promenades à cheval et en voiture.

Jadis, le prince n'avait pas d'équipage et pour une excellente raison : les routes n'existaient pas. Vers 1880, elles commencèrent à rayonner autour de la capitale et l'empereur François-Joseph ayant fait don au souverain monténégrin d'une riche voiture et d'un bel attelage, les habitants de Cettigné purent voir, un beau jour, le prince et sa famille se prélasser dans un équipage inconnu jusqu'alors dans leur pays. Cependant, le prince préfère de beaucoup monter à cheval, et on peut le voir, presque tous les jours, caracoler sur les nouvelles routes qui entourent Cettigné, tantôt accompagné d'un de ses fils, tantôt suivi de quelque ministre. Ses promenades ont le plus souvent un but utile : il va suivre quelque manœuvre militaire, ou surprendre les élèves de l'école militaire de Podgoritza, ou visiter sa crémerie de Niksic. Parfois, il se donne le plaisir d'aller saluer la mer à Antivari, le nouveau port donné au Monténégro par le Congrès de Berlin.

Telle est la vie à Cettigné, vie calme, un peu rude, mais non sans attraits; les intrigues y sont encore inconnues; les anarchistes n'y jettent pas leurs bombes; on pourrait se croire revenu aux douceurs de la vie patriarcale.

[illegible]

LE MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

L'histoire ne s'applique point uniquement à ce qui est passé, mais aussi à ce qui se passe. Elle se distingue de la simple chronique lorsque, embrassant un ensemble de faits, elle cherche à en tirer et à nous en faire apprécier les conséquences. C'est ce qui nous permet de conserver à M. d'Avenel, à propos de son nouveau livre, *le Mécanisme de la Vie moderne* (1), ce titre d'historien que ses autres ouvrages, et récemment le volume sur la *Fortune privée à travers les siècles*, lui ont si justement mérité.

Ainsi qu'il le dit dans une remarquable préface, sur laquelle nous aurons à revenir, « les siècles antérieurs présentaient l'image d'une société au repos; le XIXe siècle offre le spectacle d'une société en marche ». C'est justement dans son évolution que l'écrivain a voulu le saisir, et s'il en a tracé le tableau, nous pouvons dire que c'est un tableau mouvant, car en nous parlant d'aujourd'hui, il ne néglige pas de nous renseigner sur ce qui existait hier et de nous faire pressentir ce qui pourra se produire demain.

Personne ne réussit mieux que M. d'Avenel à s'orienter dans la multiplicité des faits, et à les noter dans ce que j'appellerai leur fluidité. Ce don précieux répand un t trait particulier sur ce qu'il pourrait y avoir d'aride dans quelques-uns de ses travaux. Il ne s'agit pas pour lui de restituer la couleur comme Michelet ou de souligner le document comme Fustel de Coulanges, mais de suivre l'accroissement des choses et de nous le montrer. La *Fortune privée* est sous ce rapport un modèle, et M. Alfred Rambaud en a fait ici même ressortir les rares qualités.

La science, en effet, ou plutôt la recherche historique va toujours se complétant, s'étendant, se créant de nouvelles branches, ouvrant de plus larges perspectives et offrant des satisfactions plus vives à notre curiosité. Il y a longtemps que l'histoire a cessé d'être une pure narration, si jamais réellement elle l'a été. Hérodote est déjà un politique, et Tacite un moraliste. Chez nous, à la suite de l'*Essai sur les mœurs*, la philosophie a dominé, primé le récit, car Augustin Thierry, Guizot, Michelet, que sont-ils sinon des commentateurs, faisant entrer dans leurs

(1) Un volume, chez Armand Colin.

[illegible] les préoccupations de leur époque et le souci des problèmes contemporains ?

L'économie politique devait avoir son tour. Elle arrive juste à son moment, lorsque l'on s'intéresse de toutes parts aux questions sociales, lorsque les difficultés de la vie quotidienne paraissent plus aiguës et les remèdes à découvrir plus nécessaires. En ce sens, *Le mécanisme de la vie moderne* rejoint et complète *La Fortune privée*. C'est, pour rappeler l'heureuse expression de l'écrivain, de l'histoire en marche. Rien n'y manque à ce point de vue, pas même le côté anecdotique, qui a sa valeur et vient à propos.

*
* *

Les magasins de nouveautés, l'industrie du fer, les magasins d'alimentation, les établissements de crédit, le travail des vins, telles sont les principales parties de cet outillage moderne, de ce mécanisme au fonctionnement duquel M. d'Avenel a entrepris de nous initier et de nous intéresser. Il y en a d'autres sans doute, et la liste n'est pas close de ces curieuses publications dans la *Revue des Deux Mondes*. L'énumération que je viens de faire montre déjà l'étendue des recherches et permet de présumer la richesse des renseignements.

Quand on lit ce livre de M. d'Avenel, on est tout surpris d'avoir pu se laisser vivre en ignorant tant de choses autour de soi, tant d'éléments qui se mêlent à notre existence quotidienne et que l'on peut considérer comme indispensables. On est en même temps flatté de se sentir en possession d'instruments si merveilleusement utiles, et humilié d'en connaître si mal le jeu, les ressorts. Cette collectivité d'efforts qui aboutissent à des résultats si positifs déconcerte notre routine expérimentale, habituée à prendre surtout en gré ce qui se rattache à l'initiative personnelle. Aussi, est-ce un véritable plaisir lorsque, au milieu de nombreux et instructifs détails, on rencontre des indications biographiques sur certaines personnalités commerciales et industrielles, par exemple sur MM. Hériot, Chauchard, fondateurs des magasins du Louvre, Boucicaut et Félix Potin, deux noms justement populaires. La biographie de ce dernier est particulièrement attachante. Elle montre mieux que tous les discours possibles ce que peut une persévérance intelligente, unie à beaucoup d'honnêteté et même d'élévation d'âme. M. d'Avenel en cite un trait qui mérite, en effet, d'être conservé à la mémoire.

« Cet homme qui entendait si largement les affaires, et qui avait peiné toute sa jeunesse uniquement, semblait-il, pour gagner de l'argent, n'était nullement cupide. Il en donna la preuve dans une période de véritable grandeur. En 1870, au lendemain de la capitulation de Sedan, lorsque les Allemands s'avançaient sur Paris dont l'investissement n'était plus qu'une question d'heures, un bon nombre de commerçants aperçurent aussitôt l'occasion de faire un coup fructueux, en spéculant sur la hausse certaine des denrées. Dès la fin de septembre il se trouva des négociants qui offrirent à Potin de lui payer en gros ses stocks de marchandises le double de ce qu'il les vendait en détail. Non seulement celui-ci refusa, mais, pour être sûr que ses produits seraient livrés directement à la consommation, et pour en faire profiter le plus grand nombre possible de personnes, il établit dans ses magasins une sorte de rationnement. Chaque client qui se présentait ne pouvait exiger qu'une quantité strictement limitée de ces diverses denrées dont le prix n'avait pas été majoré d'un centime. »

On pourrait, en glanant dans les divers chapitres de ce livre, y recueillir tous les éléments d'une galerie de portraits, toutes les variétés de biographies, aboutissant en somme à une conclusion morale, à la glorification de l'énergie patiente et de la ferme équité. Entre plusieurs physionomies qui se présentent à nous sous la plume de M. d'Avenel, se détache avec un relief saisissant celle du propriétaire du Creuzot, M. Henri Schneider :

« C'est une intéressante et très noble figure que celle de ce personnage bienfaisant et autoritaire, monarque absolu, aussi pénétré de ses devoirs qu'il est attaché à ses droits. Pour lui, la solution du problème social est tout entière dans l'encyclique du Saint-Père : *De condicione opificum*. Il n'hésite pas à dire qu'il y a bien des mauvais patrons et à montrer en quoi ils sont mauvais. Le « bon patron », homme tellement juste que les ouvriers ont pris en sa justice une entière confiance, cherchant à satisfaire leurs besoins, à soulager leurs misères, s'occupant de leur avancement intellectuel et moral, voilà le type qu'Henri Schneider s'est proposé pour modèle, voilà le modèle qu'il est lui-même. »

Mme Henri Schneider s'est associée très activement aux vues et aux efforts de son mari. Elle a acclimaté dans le pays la confection des tricots (la métallurgie offrant peu d'ouvrage aux femmes). Elle se fait la mandataire de ses ouvrières dont elle a suscité l'activité et va périodiquement vendre dans quelques centres commerciaux les produits de cette industrie, au mieux des intérêts de ceux qui l'en ont chargée. On comprend que ces procédés de père de famille aient profondément attaché le personnel à ce patron si bienveillant et si équitable.

« Peu d'agglomérations usinières sont aussi paisibles ; 4 000 ouvriers sur 12 000, — le tiers de l'effectif, — comptaient, en 1889, plus de vingt ans de services ; 1 500 étaient occupés depuis plus de trente

années. Cette stabilité n'a rien de la résignation de l'homme qui « broute » là où le sort l'attache.

Ces individualités évoquées à propos, avec tact et sympathie, ces détails nombreux et précis que l'écrivain s'entend à grouper avec art reposent de l'aridité des chiffres et tempèrent la sévérité du sujet. Dans son nouvel ouvrage comme dans *La Fortune privée*, M. d'Avenel utilise, en l'appliquant aux choses et aux hommes de notre temps, la connaissance des époques antérieures. De même qu'il nous avait montré à l'aide d'exemples heureusement choisis la mobilité de la richesse se déplaçant presque complètement en quelques siècles, de même il nous fait toucher du doigt les changements opérés dans les conditions de la vie matérielle par la mise en œuvre de forces industrielles et commerciales.

Lorsqu'il nous parle des magasins d'alimentation, l'historien indique, en quelques pages, le contraste qui existe entre l'abondance actuelle et ce qu'on pourrait appeler la pénurie du temps jadis.

« Non seulement les aliments de première nécessité sont aujourd'hui consommés en plus grand nombre, mais la liste de ceux dont nos pères se contentaient s'est singulièrement allongée... Charles VI se régalait avec des échaudés semblables à ceux qu'aujourd'hui les nourrices acceptent à peine. Les poissons, gibiers, légumes et fruits, desserts ou liqueurs, venus de partout, qui se rencontrent sur la table d'un modeste Parisien du temps actuel, ont été pour la plupart ou inconnus à nos prédécesseurs, ou d'un prix inabordable... »

« ...Presque tout le poisson que mangeait le vulgaire était sec ou salé, et constituait tel quel un aliment très coûteux. Cette douzaine d'huîtres qu'un maçon se fait servir chez le traiteur voisin de son chantier, il n'eût été souvent au pouvoir de personne de se la procurer jadis, et l'ensemble de la marée que l'on vendait alors aux halles parisiennes était légèrement avancé. Le dauphin Humbert de Viennois, — celui-là même qui légua ses États au roi de France, — rédigeait d'avance ses menus en 1336 et portait, pour les jours maigres, des potages à l'oseille, des œufs et « du poisson, *si l'on en trouve*... » ce qui montre que, même pour un souverain, il ne s'en trouvait pas toujours. »

En lisant ces lignes, je ne pouvais me défendre de penser à ce passage des *Caractères*, où La Bruyère mentionne, avec une mauvaise humeur très sensible, certains progrès matériels accomplis de son temps.

« Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément ni si sûrement même, contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres !... On ne les voyait point s'éclairer avec des bougies, et se chauffer à un petit feu : la cire était pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortaient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse ; ils se persuadaient que l'homme a des jambes pour marcher, et ils marchaient... L'étain, dans ce temps, brillait sur les tables et sur les buffets comme le fer et le cuivre dans les foyers ; l'argent et l'or étaient dans les coffres... »

Cette boutade de La Bruyère avait le don de mettre Voltaire en fureur. L'auteur du *Mondain* n'admettait pas que l'on contestât les avantages non seulement du bien-être, mais du luxe et du superflu. M. d'Avenel n'a pas l'indignation aussi prompte et prend les choses avec un calme beaucoup plus philosophique. Ce n'est certes pas à lui de nier le progrès, puisqu'il nous en met sous les yeux les évidents résultats. Il se garde toutefois d'en exagérer l'importance, et si sa conclusion doit être favorable, elle ne va pas de sa part sans de sérieuses réserves.

M. d'Avenel a consacré à cette question du progrès la préface de son livre. Chaque sorte de progrès, en procurant une nouvelle somme de jouissances, accroît aussi sur d'autres points les inconvénients et les difficultés. Il n'y a pas de médaille qui n'ait son revers ni de progrès qui n'ait son contre-coup. L'auteur le démontre en prenant successivement le progrès industriel, le progrès médical, le progrès intellectuel, le progrès politique. Du reste il avoue très franchement que, pour établir des comparaisons entre des époques diverses, il faudrait pouvoir chiffrer le pour et le contre, se livrer à des opérations d'arithmétique singulièrement délicates. Les contemporains trouveraient le résultat toujours trop mince, tandis qu'il paraîtrait magnifique et même excessif aux anciens. Et pourtant que d'avantages à conquérir encore !

« Tant qu'on n'aura pas supprimé la mort, on n'aura pas vraiment réalisé le souhait principal de l'unanimité des êtres, à l'exception des suicidés. Du moins faudrait-il allonger la vie, dans sa durée réelle ou dans sa durée *utile*, en réduisant les non-valeurs qui l'encombrent ; enfance tardive, vieillesse précoce, sommeil inerte, infirmités et maladies : toutes périodes autour desquelles ce qu'on nomme « vie » ne consiste guère qu'à n'être pas dans le tombeau. »

Et les misères de notre corps, les imperfections de notre esprit, les souffrances de notre cœur, qui comblera toutes ces lacunes ? Comment réaliser un pareil programme ?

Sans doute nos concitoyens sont mieux nourris,

vêtus, meublés, mieux logés et éclairés que leurs pères, mais cela suffit-il pour constituer le bonheur ? Ici M. d'Avenel attaque de front cette croyance, fort ancienne à coup sûr et qui se généralise de plus en plus, que le bonheur des hommes, la réalisation de leurs rêves est entre les mains du législateur, du gouvernement. L'État, comme il le fait observer, peut procurer des bienfaits d'un certain ordre ; non pas tous les ordres de bienfaits. D'ailleurs étudiez l'heure présente et vous vous convaincrez que les bienfaits de la civilisation ont engendré surtout l'ingratitude chez ceux qui les recueillent aujourd'hui.

« Jamais ce peuple français que nous sommes n'a été aussi heureux qu'à l'heure actuelle, et jamais il ne s'est cru plus à plaindre. Ses doléances ont grandi avec son bien-être et, à mesure que sa condition devenait meilleure, il la jugeait pire. La caractéristique de ce siècle favorisé entre tous est d'être mécontent de lui-même. »

Il ne me semble pas que pour un observateur attentif de la nature humaine, il y ait lieu de considérer avec surprise une pareille disposition. L'homme est né insatiable. Quelque explication que l'on en puisse donner, — et il y en a qui sont à la gloire de notre espèce, — le fait en lui-même s'impose avec une parfaite évidence. On ne fera jamais renoncer l'humanité aux avantages acquis et on ne l'empêchera pas de les regarder comme une promesse, un commencement, un minimum, toujours susceptible d'être augmenté.

N'est-ce pas aussi se montrer trop sévère pour la légitimité de ses désirs que d'interdire à l'humanité dans la période embryonnaire où nous nous débattons encore, ce recours à l'État qu'elle pratique instinctivement ? Sans doute les gouvernements ne nous doivent pas le bonheur. Ils n'en ont ni la recette ni la puissance, mais ils peuvent alléger le fardeau et faciliter l'existence d'un grand nombre d'êtres. Si l'État ne me donne rien en échange des sacrifices qu'il m'impose, si je dois suffire à tout avec mon individualité, autant retourner tout de suite dans les forêts, au moins je n'aurai ni contributions à payer, ni obligations très dures à remplir, ni à subir l'abdication presque perpétuelle de ma volonté.

Je suis plus volontiers d'accord avec M. d'Avenel sur la distinction qu'il établit entre le bonheur et le progrès. Sans aller jusqu'à regarder la résignation comme la caractéristique du meilleur état de l'âme, j'admets sans peine que le bonheur réside surtout dans l'acceptation raisonnée de la vie. Or, le progrès procède, comme nous l'avons dit, d'un tout autre mobile.

« L'ardeur au mieux, qui est profitable à la collectivité, est en quelque façon destructive du bonheur de l'individu, parce qu'elle le pousse à n'être jamais satisfait. A cet égard la civilisation, qui donne tant de jouissances réelles, ne donne pas le bonheur moral ; peut-être même lui est-elle contraire, parce qu'elle suscite plus d'appétits qu'elle n'en assouvit et que les tristesses imaginaires ne sont pas les moins poignantes. S'il y avait des hommes immortels, la mort ne serait-elle pas beaucoup plus triste pour les autres ? Si personne, comme a dit Pascal, « ne s'est « jamais affligé de n'avoir pas trois yeux », c'est apparemment parce que personne ne les a jamais eus ; du jour où un seul Français posséderait ce troisième œil, tous les autres Français seraient inconsolables aussitôt de ne plus en avoir que deux. »

Bien que familier avec la tradition, l'éminent écrivain auquel nous devons *Richelieu et la Monarchie absolue* est un esprit essentiellement moderne. Je prends le mot dans sa meilleure acception, voulant dire par là qu'il est très dégagé des vieilles formules, des attaches d'école, des banalités et des conventions. Il peint la vie avec bonne grâce parce qu'il sait la regarder, et il la regarde bien parce qu'il l'aime.

Bonne grâce, ai-je dit, et j'ajouterai volontiers bonne humeur. Quand on lit les articles ou les livres de M. d'Avenel, on y sent je ne sais quelle alacrité d'esprit qui passe dans le style. Pour moi, j'ai pris grand plaisir à cette lecture, parce que je me sentais en compagnie d'un talent consciencieux, propre à m'inspirer confiance ; d'un homme du monde incapable de pédantisme, et d'un écrivain de race qui, dans le mouvement vif de sa phrase, emporte les difficultés et les obstacles. « La joie de l'esprit en marque la force », a dit Ninon de Lenclos. Ce n'était vraiment pas une sotte que cette Ninon.

JULES LEVALLOIS.

CHOSES ET AUTRES

Après la guerre, les femmes de France ont épinglé à leur coiffure ce nœud de ruban tout simple, que les Alsaciennes nouent sur leur tête de temps immémorial, et qui ressemble à deux ailes d'oiseau déployées.

Le ruban du souvenir n'eut au commencement que des teintes effacées, le vert sombre, — symbole de l'espérance lointaine, — le violet, le noir, couleurs du deuil et de la mort.

Dans les années qui suivirent, il affecta des couleurs plus voyantes, le vert tendre, le rouge écarlate le jaune d'or ; il passa des teintes tout unies aux teintes variées et chatoyantes. Puis, au gré des modes successives, le ruban de soie se transforma en aigrettes de plumes, de perles et de dentelles,

puis en ailes naturelles, arrachées à de vrais oiseaux ; puis ce fut l'oiseau tout entier qui parut, empaillé avec art, repeint, verni et décoré de nuances étonnantes que la nature ne connaît pas ; sa tête de rubis et de topaze, au bec insolent, s'avançait au-dessus du front des dames comme l'éperon d'un vaisseau romain.

Puis, de nouveau, on est revenu aux aigrettes et aux plumes, non pas assouplies et tombantes, mais toutes droites sur le haut du chapeau, elles se dressent avec une raideur orgueilleuse, comme des plumets de bataille.

Les femmes parées de ces ornements bizarres et gigantesques ne savent pas que l'évolution de la mode a transformé ainsi le pauvre nœud de ruban d'Alsace-Lorraine. C'est lui pourtant que l'on retrouve dans ces riches parures ; un regard expérimenté y reconnaît encore certaines lignes du dessin primitif ; mais combien changé, *quantum mutatus ab illo !*

Ainsi une jeune paysanne transportée dans les boudoirs parisiens : sous sa robe de brocart, c'est toujours la même et cependant ce n'est plus la même ; au miroir de ses yeux, ce n'est plus le village que l'on revoit ni l'image des premières amours.

* * *

Nous voilà revenus à cette époque de l'année où le sol tremble d'un bout à l'autre de l'Europe sous les pas des hommes et des chevaux, rassemblés par centaines de mille. Ils se précipitent à la voix des chefs, franchissent les rivières, escaladent les monts, ils courent au trépas avec un entrain irrésistible. Les fusils crépitent, les canons tonnent : toute l'étendue du ciel est remplie du cliquetis des armes depuis la Vistule et le Dnieper jusqu'à la Garonne. Mais cette bataille, dont on n'a jamais connu la pareille depuis les Huns et les Vandales, se livre ainsi chaque année contre un ennemi imaginaire.

Les campagnes sont dévastées, les vignes ravagées pour entretenir seulement le simulacre des combats, et les centaines d'hommes qui meurent tous les ans sur la surface de cette aire immense ne sont victimes que de la maladie et des divers accidents, tels que les chutes de cheval, l'éclat d'une arme mal construite ou les rencontres imprévues de deux escadrons amis se jetant l'un sur l'autre, comme deux trains à grande vitesse par un défaut de l'aiguillage. Alors c'est une vraie tuerie, et l'on peut dire que cette représentation de la guerre atteint à l'intensité de la réalité même. Beaucoup de malheureux expirent réellement : tels ces acteurs qui, dans le transport de leur rôle, se poignardent effectivement sur la scène ou percent effectivement le cœur de leur rival. Les hôpitaux ambulants reçoivent en grand nombre les malades et les blessés : les médecins militaires sont sur les dents. C'est ainsi que chacun répète sa partie pour le jour où l'on jouera la vraie pièce, devant le ciel et la terre témoins de l'affreux assemblage d'horreurs et d'insanités où peuvent se porter les hommes dans le siècle des sciences.

On a calculé approximativement la dépense que ces répétitions de la guerre ont coûté à l'Europe depuis vingt-cinq ans : on arrive à des milliards. Mais on n'a pas encore calculé le nombre des souffrances, des blessures de toutes sortes, des jambes et des bras cassés, et des morts en divers genres, que cette fiction a causés dans ces vingt-cinq années sur la surface du continent, des bords de la Baltique à ceux de la Méditerranée, Italie et Espagne comprises : on arriverait certainement à une évaluation qui égalerait celles que l'on a pu faire des maux d'une guerre véritable ; c'est ainsi que l'on nous en donne une représentation vivante et animée.

La guerre réelle ne suffit pas aux hommes d'Europe : il faut que dans l'intervalle des guerres ils s'épuisent et se tuent encore pour le plaisir d'une belle fiction.

Qu'il résulte de là une solide instruction et éducation de la guerre, les militaires n'y croient pas, et, sans doute, ils ont raison en ce point. Car la guerre est faite essentiellement d'imprévus, de malentendus, de terreurs, de paniques, de désarroi, de surprises des hommes et des choses, d'ordres mal donnés et mal compris. Tout craque dans cet effort énorme.

Dans la répétition, on exige que le pain arrive à l'heure dite sur le lieu où il doit être distribué pour réparer les forces des combattants ; mais dans la guerre, il n'arrive pas à l'heure marquée, il s'égare en route, et d'ailleurs on ne sait pas ni quand ni où on pourra manger.

Il paraît que les Allemands ingénieux auraient pensé à apporter dans leurs grandes manœuvres une certaine proportion de désordre voulu ; que les plans fussent moins exactement arrêtés, que les dépêches se perdissent en route, leurs porteurs étant tués ou faits prisonniers, et que le pain ne se présentât plus ainsi à point nommé au milieu des soldats harassés de fatigue. Alors il s'agirait de voir comment on se tirerait d'affaire, comment l'initiative des hommes, le coup d'œil des chefs pourraient parer à ces trahisons de la fortune. Mais un hasard concerté d'avance, de quelque manière que l'on s'y prenne, sera-t-il jamais un hasard, et quelle prétention comique et grossière, quelle « roublardise » de commis voyageur que de s'essayer à truquer même le hasard !

On pourra faire comme on voudra, redoubler d'artifices et de ruses contre le destin, on n'aura

jamais la vraie leçon de la guerre, à moins que l'on ne prenne enfin la résolution de se fusiller, canonner et massacrer véritablement pour apprendre comment cela se passe et se fait quand on y est.

On n'apprend pas les affaires du commerce à l'École supérieure du commerce, ni la politique à l'École des sciences politiques; on multiplie en vain, pour ceux-ci, les échantillons, les opérations de banque et de change, les expériences du laboratoire, les visites aux fabriques et aux ateliers; pour ceux-là les exemples historiques, les discussions parlementaires et l'explication des lois : tout cela n'est rien, il s'agit d'être dans le feu de l'action, en présence de l'adversaire ou du concurrent, en face du tourbillon des circonstances changeantes, d'avoir à défendre sa fortune, sa position, sa vie, sous les coups de la faillite menaçante et des passions humaines déchaînées. C'est alors que se manifeste la haute intelligence du commerce ou de la politique, c'est-à-dire qu'on apprend la vie en vivant et la guerre en guerroyant. Et généralement, on a acquis l'instruction dont on avait besoin quand on est battu, failli et trépassé.

* * *

Un César nous arrive du bout de l'horizon : Vienne, Kiev, Breslau, Copenhague, Londres, Cherbourg, Paris, sont les étapes de son voyage. Le déplacement d'une autorité aussi considérable et unique par la grandeur comme par le prestige, produit des effets pareils à ceux que produirait une montagne en marche, comme si les Alpes ou le Caucase, s'arrachant de leurs fondements, s'avançaient à travers l'Europe.

Les oscillations de l'air se font sentir à des distances énormes et les rivières débordent de leurs lits. L'existence du monde est suspendue.

Pour la première fois les polices sont sorties de leur sommeil, et ceux qui, depuis dix ans, leur échappaient, sont saisis comme par enchantement. Toute la tourbe des mendiants, des va-nu-pieds, des gueux, des sans-patrie est balayée d'une extrémité à l'autre du continent pour laisser un large chemin à celui qui arrive. Mais quand il sera passé la tourbe se rabattra et couvrira de nouveau les routes, comme les flots de la mer, qui s'était écartée pour laisser passer Moïse à pied sec, s'écroulèrent après son passage et reprirent leur ancien niveau.

L'alliance de la France avec la Russie apparaît au-dessus de l'Europe comme un arc-en-ciel ; pourvu que ce ne soit pas l'arc-en-ciel qui présage le déluge !

* * *

A Constantinople, des bandes enrégimentées d'assommeurs officiels ont fait des montagnes de cadavres, et pendant qu'on était à pousser des cris d'horreur à ces nouvelles, on a appris que le chef de la police du Sultan était un honnête Français qui naquit sur les bords heureux de la Garonne.

Dans les mortes-saisons, c'est-à-dire quand il n'a pas de chrétiens à tuer, il habite, avec sa femme et ses enfants qui le chérissent et sont fiers de lui, un palais sur les rives enchantées du Bosphore. Nous devons être fiers aussi d'avoir un tel compatriote, qui s'est montré plus Turc que les Turcs, car il est bon qu'un Français, en tout pays, se montre immédiatement supérieur aux indigènes dans leurs arts particuliers. On assure qu'il va prendre sa retraite après ce dernier exploit ; mais il a fait des élèves parmi les Osmanlis et il peut se retirer maintenant sans regret.

Reconnaissons que, sous toutes les latitudes, la férocité de l'espèce humaine est admirable ; et s'il est vrai que, par la loi d'élimination, l'empire du monde doit rester aux plus féroces, nous pouvons plaindre les bons noirs et les bons rouges et les bons jaunes ; l'empire définitif de la terre restera aux blancs qui les surpassent tous par la culture intensive de leur férocité naturelle.

* * *

Le cyclone qui a dévasté en un clin d'œil la moitié de Paris avec un souverain caprice, cassant les plus gros arbres, respectant la petite fleur sur la croisée de Jenny l'ouvrière, heurtant l'un contre l'autre les omnibus et les bateaux, fracassant toute la vaisselle d'un garde-manger, et, dans la cage placée par-dessus, laissant les tourterelles roucouler en paix sans toucher à une plume de leurs ailes ; — ce phénomène venu on ne sait d'où ni comment, et que mon savant ami, M. Mascart, chef de l'Institut météorologique, avait déclaré absolument invraisemblable à Paris, me rappelle une observation de Schiller ; il disait que la nature, considérée en grand, se moque de toutes les règles.

« Dans sa marche indépendante et arbitraire, elle foule avec une égale insouciance et l'œuvre de la sagesse et l'œuvre du hasard ; elle protège une fourmilière, tandis qu'elle saisit l'homme, sa plus belle œuvre, et l'écrase dans ses bras gigantesques ; elle dissipe, dans un moment de folie, les trésors laborieusement amassés... Son abandon absolu de toutes les règles de l'entendement, auxquelles elle ne se soumet que dans quelques phénomènes partiels, démontre l'impossibilité absolue d'expliquer la nature elle-même par des lois naturelles... Elle se dégage avec impétuosité du frein par lequel l'esprit de spéculation voudrait la tenir captive... »

Dans l'espace et le temps sans bornes, la nature,

prise d'ensemble, est un sublime désordre : elle ne connaît nos lois que sur un point et pour un moment. J'exprimerais cela à la mode d'aujourd'hui, en disant que la nature est en effet « un peu hautaine » et « assez crâne ».

On sait qu'« un peu hautain », non pas « hautain », mais un peu, et « assez crâne », non pas crâne, mais assez, figurent parmi les qualificatifs qui caractérisent le bon écrivain. Mais la nature est épouvantablement hautaine et divinement crâne.

[illegible]

BULLETIN

Archibald Forbes

Archibald Forbes est sans contredit la grande figure du reportage moderne, car c'est bien au fond un reporter que ce correspondant militaire qui « interviewe » la femme du tisserand dans la maison duquel Napoléon III a passé ses dernières heures sur le sol de France ; qui grimpe sur un arbre en face du petit cottage près de Sedan où Bismarck et l'empereur ont leur entretien, pour pouvoir télégraphier à son journal que quelque chose d'important s'est passé derrière un mur. Dans les récits de guerre qu'il a publiés, il y a bien des considérations stratégiques. Forbes fut, en effet, officier de cavalerie, et je crois qu'il comprend mieux que le commun des mortels les opérations militaires ; mais on sent que, pour lui, la grande affaire est d'avoir quelque chose de neuf à raconter, et surtout d'atteindre, avant tout le monde, le premier fil télégraphique.

Dans sa longue carrière de correspondant militaire, Forbes a vu bien des visages étranges et des pays nouveaux. Sans parler des grandes guerres européennes, il a fait toutes les campagnes de ces dernières années, au Soudan, au pays des Achantis, en Afghanistan, chez les Zoulous, aux Indes et en Chine. Il a connu toute sorte de gens, des rois, des généraux, des diplomates. Devant Plevna, l'empereur Alexandre II a attaché de sa main sur la poitrine du journaliste la décoration de Saint-Stanislas, qui jusqu'alors n'avait été conférée qu'à des militaires qui s'étaient distingués par leur bravoure personnelle. Car Forbes fut toujours brave au feu, et sans craindre les balles qui pleuvaient autour de lui, il sauva, à Plevna la vie à plusieurs blessés russes. « Pour faire un bon correspondant militaire, dit-il lui-même, il faut posséder des qualités multiples : le don des langues d'abord, celles d'Europe, cela va sans dire, puis quelques idiomes africains ou asiatiques, tels que l'abyssinien, l'achanti, le zoulou et le soudanais. Il faut en outre avoir le caractère affable d'un député en tournée d'élections, et pourtant prendre à l'occasion un air rébarbatif qui inspire à certaines gens la conviction qu'il serait imprudent de leur part de vouloir prendre avec vous des familiarités. Le correspondant militaire doit pouvoir enfourcher n'importe quelle monture depuis le rat jusqu'à la girafe, faire d'une traite 100 lieues, quelquefois sans manger et après cette chevauchée gigantesque, pouvoir écrire au courant de la plume, pour un buraliste ignorant notre langue, un télégramme de six à huit colonnes compactes. Après quoi, il doit, comme une chose qui va de soi, retourner au galop sur le champ de bataille, sans pouvoir même se reposer une heure. » Cet idéal de correspondant militaire, Forbes est peut-être le seul qui l'ait réalisé, et, si l'on en excepte Stanley, personne ne l'a surpassé dans l'art du grand reportage.

Ce sont les souvenirs de cette vie accidentée qu'il vient de réunir dans un volume qu'il intitule : *Memoirs and Studies of War and Peace*. [illegible] récits de bataille, des portraits, des anecdotes surtout. Forbes excelle à conter l'anecdote. C'est la manière des hommes d'action de faire la psychologie des caractères. Et il faut avouer qu'il y a peu de manières aussi intéressantes. Parmi les tableaux qu'il nous donne dans ce volume de souvenirs, l'un des plus saisissants est celui de la mort du Prince impérial chez les Zoulous. Forbes fit partie de l'expédition qui alla à la recherche du cadavre le lendemain de l'assassinat.

« Au milieu de la petite plaine nous vîmes d'abord un corps mutilé d'une horrible manière ; ce n'était pas celui du prince, mais celui d'un de ses compagnons assassinés avec lui. Le prince était quelque pas plus loin, au bord d'un sentier qui traversait le champ. Il était étendu sur le dos, sans vêtements. Sa tête était si inclinée du côté droit que sa joue touchait le gazon. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine toute lacérée. Les traits de son visage n'étaient nullement contractés : un léger sourire, au contraire, éclairait encore ses lèvres. Cependant la figure était abîmée par un coup de sagaie qui lui avait emporté l'œil droit. Les blessures étaient innombrables sur le cou, à la poitrine, de côté, et sur les bras. Et lorsqu'on souleva le cadavre, elles se mirent à saigner de nouveau. Autour du cou il avait une petite chaîne d'or que les assassins avaient respectée. Il y pendait un médaillon contenant une miniature de sa mère et un fragment de la vraie croix qui, donné par le pape Léon III à Charlemagne, lorsqu'il couronna, à Rome, le grand empereur d'Occident, fut porté depuis par tous les souverains français comme un talisman. »

Archibald Forbes qui, dans son récit de la guerre de 1870, témoignait à l'Allemagne une sympathie par trop vive, revient aujourd'hui, après vingt-cinq ans, à une appréciation plus équitable de cet événement. « Il n'y a qu'un fou, dit-il, qui ayant été spectateur de cette guerre, oserait dire que le vieil esprit guerrier était mort dans l'armée sur laquelle autrefois avait brillé le soleil d'Austerlitz, sur cette armée qui avait enlevé le Mamelon-Vert avec la fougue que l'on connaît. Non, ces pauvres soldats en pantalon rouge, ces soldats mal commandés, déroutés, harassés, épuisés, toujours écrasés par le nombre, ont combattu avec une valeur et un courage qui commandent à tous le respect et l'admiration. »

M. Forbes me paraît moins heureux quand il essaie de réhabiliter la mémoire de Bazaine dans lequel il ne voit qu'un « honnête et loyal soldat, borné, vaniteux,

dont le seul tort fut de n'être pas à la hauteur de sa tâche ».

Par contre, les portraits des grands militaires contemporains, qu'il a connus personnellement, sont excellents, et comme il faut s'y attendre chez le journaliste qui a le tempérament d'un Mohican ou d'un chasseur de chevelures, ce n'est pas « aux stratégistes de chambre » qu'il réserve son admiration. Malgré le beau tribut d'éloges qu'il paie à de Moltke, il insiste assez volontiers sur les défauts de ce général et il remarque qu'« il s'est toujours tenu assez loin des combats ». Les héros sont les rudes guerriers qui se précipitaient en avant dans la mêlée, le prince Frédéric-Charles, le « prince rouge » dans lequel il voit l'incarnation du génie guerrier et surtout l'aventureux et téméraire Skobeleff, qu'il considère « comme l'homme le plus remarquable qu'il ait jamais connu »!

A. Guilland.

CHOSES D'ART

L'ŒUVRE DE Mme BERTHE MORISOT

Ce fut, on s'en souvient, un repos et une consolation que cette exposition des œuvres de Mme Berthe Morisot. Consolation apportée à ceux qui ont quelque amertume au cœur à voir certains artistes de nos contemporains ne pas dédaigner la réclame outrageante non plus que la vile parade issue des tréteaux de la foire. A ceux-là il est doux de savoir que la race n'est pas perdue de ces délicieux et purs artistes, uniquement soucieux de leur art. On goûte quelque soulagement à songer qu'il en est encore qu'effraie le bruit des crieurs publics et qui ne tâchent pas, par moyens détournés, d'atteindre à un succès aussi éclatant que fragile. En des coins ignorés, il en est donc qui travaillent tout le jour, sans se hâter, heureux le soir de l'œuvre accomplie. Ils ne s'inquiètent pas des réputations d'un jour que le lendemain ignore. Ils n'ont qu'une ambition, qui est de faire mieux et, qu'une joie, la création.

Il en est encore de ces nobles artistes, et Mme Morisot en fut une. Inconnue, vivant à l'écart de ce grand courant artistique qui, chaque année, jette à la rive des milliers d'œuvres comme autant d'épaves, elle se plaisait à sentir et ensuite à noter ses impressions, pour elle, sans le souci du spectacle offert. A se cacher, elle mettait un soin jaloux, car elle savait que l'indépendance est la récompense de l'obscurité, sauvegarde des entraînements de la mode. Aussi son œuvre est-elle d'une sincérité que n'a pas gâtée l'imitation et que nul parti pris n'altère. Belle-sœur de Manet, elle a profité de ses enseignements, non comme l'élève esclave de la parole du professeur, mais comme le disciple que vivifie l'esprit du maître. Toute personnelle, on ne peut mieux comparer l'œuvre de Mme Morisot qu'à ces notes intimes jetées sur un carnet, par soi seul feuilleté. On y sent l'âme d'une femme, qui, voyant en artiste, aimait à revivre ses souvenirs et se servait du crayon ou du pinceau à seule fin de ne pas laisser s'échapper l'impression fugitive. Son ambition n'était pas de faire œuvre de peinture. Elle n'a pas produit de ces tableaux sertis en leurs moindres détails, non plus que de ces somptueux morceaux d'apparat qui sont l'admiration des badauds. Ses esquisses, crayons et pastels, ne sont pas morceaux d'étalage. Elles sont prises sur le vif et rendues en toute simplicité, sans emphase ni mièvrerie, les impressions d'une artiste. Elles ne sont que cela, qui est la chose avant tout importante. C'est pourquoi, outre qu'elle nous est une révélation, cette exposition, organisée par des amis et des admirateurs de Mme Berthe Morisot, nous fut une consolation et un repos aussi. Repos offert à nos regards charmés, qui errent avec délices sur ces délicates esquisses aux tonalités et si douces et si fraîches.

La grâce du dessin et la fraîcheur du coloris ajoutent au charme simple et naïf de ces scènes intimes où Mme Morisot s'est complu et qui traduisent l'idée saine et franche qu'elle se faisait de la famille. Ses jeunes femmes sont d'une sveltesse qui ne doit rien à la maigreur. Leur teint est rosé, leur mine éveillée et joyeuse, de cette joie que ressent une jeune mère à vivre parmi les siens. De mise simple, sans apprêts ni fanfreluches, l'arrangement de leur toilette est d'un goût qui trahit la rectitude de leur jugement. Saines de corps, on les sent d'esprit sain. Aux excitations de la ville, aux plaisirs factices, elles préfèrent les douces joies de la campagne. Elles aiment la nature, parce qu'on y vit plus isolé des importuns et par conséquent plus près de sa famille. La promenade avec les petits dans les prairies embaumées, le repas sur l'herbe à l'ombre d'un grand chêne sont des distractions qu'elles n'échangeraient pas contre ces plaisirs du monde, dont beaucoup parlent, qui ne les ont jamais goûtés. L'artiste revient souvent sur cette idée que le bonheur est dans la famille, et pour nous en faire sentir toute la vérité, elle nous en révèle toutes les douceurs. Douces sont ses figures de jeunes filles, encore enfants par l'insouciance de leurs gestes, femmes déjà par la gravité de leur regard. Perchées sur l'échelle pour la cueillette des cerises ou enfouies dans le vert feuillage d'un oranger aux fruits d'or, elles ont de leurs mères la simplicité en même temps qu'elles ont la grâce de cette nature au milieu de laquelle elles ont grandi. Sereines et sérieuses aussi sont leurs petites sœurs, fillettes au piano, penchées sur leur dessin ou bien occupées à quelque besogne, qui décèle la future femme d'intérieur. Je ne sais rien de plus suave que cette frimousse préoccupée de la fillette, qui, au sortir du lit, renouvelle l'eau de ses jacinthes. Il y a dans ce tableau tout un poème de l'enfance à la fois naïve et grave. Et il y a aussi un reflet de cette vie de famille que Mme Morisot a chérie et dont elle nous a rendu les gracieux aspects en des toiles d'une tonalité douce et apaisée comme le cœur de ces jeunes femmes, dont la simplicité est imprégnée d'un charme aussi naturel que celui de la rose épanouie au soleil.

Paul Vraine.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 34135. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME VI 26 SEPTEMBRE 1896.

RÉFORMES ÉLECTORALES

De récents travaux ont été publiés sur la réforme électorale. C'est d'abord une série d'articles de M. Charles Benoist dans la *Revue des Deux Mondes*, que nous espérons bientôt relire en volume ; puis, la semaine dernière, un article de M. Ernest Naville, dans la *Revue Politique et Parlementaire*. Il faut se féliciter qu'une question actuelle entre toutes soit étudiée par des hommes compétents, sans passion et sans esprit de parti.

M. Charles Benoist propose d'instituer des circonscriptions professionnelles, c'est-à-dire de faire voter dans un même groupe tous les électeurs exerçant une même profession. Nous avons suivi avec un vif intérêt les remarquables études de M. Benoist, qui sont à la fois une histoire très complète du droit de suffrage et une critique très instructive des divers systèmes électoraux; mais sa conclusion nous paraît difficile à accepter.

L'honorable écrivain considère dans la société ces grands intérêts qui sont l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'administration publique, les professions libérales. La population française n'est pas un total d'individus abstraits; c'est une réunion de cultivateurs, de manufacturiers, de négociants, de fonctionnaires, de savants, de lettrés, d'artistes. Si donc les cultivateurs choisissent entre eux les hommes les plus capables de les représenter, et de même les manufacturiers, et de même les commerçants, et de même tous les autres, on aura résolu le problème de la représentation exacte du pays.

L'aura-t-on vraiment résolu? La première objection, — et elle a été faite de divers côtés, — c'est que ces députés nommés par les groupes professionnels représenteraient des intérêts très considérables sans doute, mais en définitive des intérêts d'ordre particulier. Or, l'intérêt général est autre chose que la somme des intérêts d'ordre particulier : il se peut même, dans certains cas, qu'il en soit précisément le contraire. Prenons, de ces intérêts, le plus important au point de vue numérique, l'intérêt de l'agriculture : le désaccord apparait dès qu'il s'agit des droits de douane, puisque l'intérêt des cultivateurs, qui est un intérêt d'ordre particulier, veut qu'on porte ces droits à l'extrême, et que l'intérêt des consommateurs, qui est ici l'intérêt général, veut qu'on les maintienne dans des limites raisonnables.

Avec le système de M. Charles Benoist, on aurait une sorte de Chambre consultative, qui donnerait d'excellents avis sur les questions spéciales, à condition que les agriculteurs ne parlassent que d'agriculture, les industriels d'industrie, les commerçants de commerce; mais aurait-on une Chambre représentative du pays? Je vois de grands intérêts collectifs bien représentés; mais je me demande qui élèverait la voix au nom de l'intérêt général, car enfin, qu'il s'agisse de politique extérieure, de colonisation, d'organisation militaire, d'éducation publique, toutes ces questions et bien d'autres ne peuvent [illegible] des intérêts d'ordre particulier.

Précisons : voici, en admettant le vote par groupes professionnels, quelle serait la composition d'une Chambre de 500 députés :

[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
Pour l'administration publique	8
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]

Est-ce [illegible] représentation réelle du pays [illegible] M. Benoist, et [illegible] tout le monde désire [illegible] De tous ces députés, [illegible] représenteraient [illegible] professions libérales, [illegible] représenteraient l'administration publique : additionnez, et voilà 21 députés en tout qui parleraient au nom des sciences et des arts, au nom de l'Université, de la magistrature, le clergé, au nom de la haute culture sous toutes ses formes, et aussi des grands services administratifs ; avouez que ce n'est guère. J'entends bien que ces chiffres c'est le calcul qui les donne, et que, si on les adoptait, les divers groupes professionnels seraient représentés à la Chambre dans la même proportion que dans le pays. On aurait la vérité arithmétique, d'accord ; mais aurait-on la vérité politique, la vérité sociale ?

Sans doute, parmi les élus des divers groupes professionnels, il y aurait des hommes qui seraient autre chose que des spécialistes. Malgré tout, si sur 500 sièges on en attribuait 479 aux négociants, aux manufacturiers, aux cultivateurs, par-dessus le marché aux rentiers, et 21 seulement aux fonctionnaires, savants, écrivains, artistes, prêtres, professeurs, avocats, médecins, je doute, je l'avoue, qu'on eût la représentation réelle du pays que l'on cherche. Les chiffres ne sont pas tout, et je suis bien sûr que M. Benoist pense comme moi que, dans l'ensemble des intérêts sociaux, tout ce qui est profession libérale ou administration publique représente quelque chose de plus que 21 par rapport à 479.

Voilà, ce me semble, deux objections graves : la première, que le vote par professions donnerait la représentation de groupes d'intérêts considérables, non la représentation de l'intérêt général proprement dit ; la seconde, qu'en admettant même le principe, on aurait la représentation des catégories professionnelles d'après leur importance numérique et non pas d'après leur importance réelle.

On pourrait encore faire plus d'une objection de détail au système de M. Benoist. Ainsi, — voulant éviter tout ce qui pourrait ressembler à une division de la nation par classes, en quoi il a cent fois raison, — l'auteur réunit dans un même groupe les patrons et les ouvriers de l'industrie, pareillement ceux de l'agriculture. Qui ne voit aussitôt que, dans les régions où existent de grands centres ouvriers, on aurait la représentation du travail à l'exclusion du capital ? Ce qui ne serait ni plus ni juste ni plus [illegible] que si, dans l'hypothèse contraire, on avait la représentation du capital à l'exclusion du travail.

Somme toute, M. Charles Benoist a écrit un livre qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme politique : on étudiera toujours avec fruit la partie historique et critique de ce livre ; quant au système proposé par l'auteur, il ne nous paraît pas répondre à notre conception de la démocratie représentative. Supposez des groupes d'intérêts en présence au lieu de partis politiques : ces groupes d'intérêts seront en conflit dans les assemblées élues comme ils le sont dans la vie réelle ; et on n'aperçoit pas comment, de ce conflit, une idée de gouvernement pourrait se dégager. On conçoit très bien que dans une Chambre haute, qu'on veut différente de la Chambre basse par le mode de recrutement, on fasse une place aux représentants des « forces sociales » : ainsi, quand M. Benoist demande qu'une fraction du Sénat soit élue par les corps constitués, par les associations de tout ordre qui existent dans le pays, nous sommes d'accord avec lui et nous avons soutenu nous-mêmes une thèse analogue. Mais s'il s'agit de l'assemblée élue par le suffrage universel direct, il nous semble qu'il faut chercher le meilleur procédé pour que cette assemblée représente, non un total d'intérêts, mais une moyenne d'opinions.

—

Faire leur part à toutes les opinions, attribuer à chacune d'elles dans le parlement le nombre de sièges auxquels elle a droit, remplacer ainsi les majorités apparentes par des majorités réelles, c'est ce que se proposent les partisans de la représentation proportionnelle. L'idée n'est pas nouvelle : elle a été défendue par Stuart Mill, Prevost-Paradol, Louis Blanc, Laveleye, pour ne citer que les morts. M. Ernest Naville, l'éminent philosophe genevois, a dit, dans l'article cité plus haut, tout ce qu'il y a d'essentiel sur ce sujet.

Ceux qui demandent la représentation proportionnelle sont préoccupés de l'avenir du suffrage universel et en cela ils se rencontrent avec M. Benoist : le suffrage universel est une force qui s'émiette ; cette force, ils voudraient, eux aussi, l'organiser. La représentation proportionnelle leur apparaît comme un cadre flexible, dans lequel tous les partis et tous les groupes pourraient se mouvoir librement. Ils sont convaincus que c'est ainsi, et non autrement, qu'on aura l'expression vraie de la volonté nationale. Nous croyons, pour nous, qu'ils ont raison ; nous estimons que c'est dans la voie ouverte par les partisans de la représentation proportionnelle qu'il faut chercher, de préférence à toute autre, la solution du problème électoral.

Jean-Paul Laffitte.

UN PAMPHLÉTAIRE OUBLIÉ

Claude Tillier.

Ce doit être une bien belle chose que ces applaudissements qu'on entend dans la postérité, que ce lendemain tout resplendissant de soleil qu'on voit briller après le jour sombre et pluvieux de la vie! Combien il est doux de songer qu'on a un de ces noms que les générations se transmettent l'une à l'autre pendant une longue suite de siècles, comme la sentinelle qui s'en va transmet le mot d'ordre à la sentinelle qui vient... Ceux qui vous disent que la gloire est une fumée, ne les croyez point : ils ne parlent ainsi que pour se consoler d'être obscurs. Tous les hommes ont horreur du néant; ils ne veulent point s'éteindre comme une bougie sur laquelle on souffle ; ceux qui ne peuvent être admirés, ils veulent du moins qu'on les pleure. Depuis cet enfant qui charbonne son nom sur la muraille jusqu'à ce vieillard qui ordonne de mettre une statue sur sa tombe, tous aiment la gloire et veulent avoir leur part de renommée. »

Telle est la vibrante déclaration d'amour que, dans son *Cornelius*, Claude Tillier adressait à sa divine maîtresse qui sans doute ne l'écouta que distraitement, car aujourd'hui à peine se souvient-elle encore du nom du pauvre amoureux. Ce nom, lui aussi l'a « charbonné sur la muraille », mais tant d'autres sont venus qui ont gravé le leur ou l'ont peint en caractères d'affiches visibles du bout de la rue, que le modeste paraphe a été disparu sous ce griffonnage endiablé de notre fin de siècle. Il y aurait pourtant exagération à affirmer que l'œuvre entière de Tillier est absolument inconnue du public actuel. En ces dernières années *Mon oncle Benjamin* a fait une réapparition triomphale dans une édition de luxe, s'il vous plait (jamais le bon oncle Benjamin avait-il rêvé pareil honneur?) et la critique s'est unanimement rangée à l'avis de Félix Pyat qui dans la préface de l'édition de 1849 affirmait que ce roman pouvait soutenir la comparaison avec les meilleurs contes de Voltaire et de Diderot : « ... car il est écrit avec cette encre vive, avec cette prose âcre, ardente, incisive, avec cet acide sulfurique, ce sublimé corrosif, ce vitriol pur de l'Encyclopédie qui mord, marque, brûle, dissout et emporte la pièce. » Il fallait une certaine audace pour soutenir pareille thèse au lendemain de la mort d'un écrivain obscur. Obscur encore aujourd'hui, car l'accueil favorable de la critique n'a point eu d'écho dans le grand public, sauf en Allemagne, ce qui prouve une fois de plus que nul n'est prophète en son pays. Nul n'ignore les moindres détails de la vie de Courier et de Vallès, mais qui se soucie de l'humble journaliste de Nevers, soldat sous la Restauration, puis maître d'études et maître d'école avant de devenir pamphlétaire sous Louis-Philippe, toujours pauvre, toujours malade, toujours combattant le bon combat ?

Voilà pour l'homme. Quant à l'œuvre, ou du moins de la partie la plus considérable de son œuvre, ses pamphlets, qu'en reste-t-il aujourd'hui ? J'entends, qu'en reste-t-il dans la mémoire de la génération présente? Bien peu de chose sans doute. Et pourtant Tillier fut avant tout un pamphlétaire, il ne fut même que cela, car *Mon oncle Benjamin* et *Belle-Plante et Cornelius*, pour s'être haussés aux dimensions du volume et avoir revêtu la forme du conte ou de la nouvelle dialoguée, n'en sont pas moins, au fond, de purs pamphlets. Ajoutons que c'est surtout à la lecture de ces opuscules de quelque cinquante pages : [illegible] [illegible] *voulu me rendre à M. Dupin*, etc., etc. ; qu'on sent aussitôt l'écrivain de race, le talent alerte, robuste, amoureux de la clarté et de la précision, vraiment français, le polémiste de la famille des Courier, des Lamennais, des Carrel, avec quelque chose de plus populaire, de plus spontané qui le rapproche de maître Rabelais.

Ce sont là de grands noms, n'est-ce pas? Eh bien, il nous semble que celui de Tillier ne fait pas mauvaise figure en leur compagnie. Nous ne voudrions pas pourtant forcer la note laudative, et à l'occasion nous n'hésiterons nullement à signaler les lacunes de cet esprit original, mais un peu âpre et rustique parfois, et qui n'a pu complètement se soustraire à l'influence du milieu où il s'est développé. Mais ces taches légères n'empêchent pas que certains passages ne nous remuent, qu'à la vue de certaines joutes, superbes d'entrain, de vigueur et d'adresse, nous ne nous récriions, empoignés, et n'applaudissions aux coups du rude escrimeur : A toi, vieux Dupin! touchée, sainte Flavie! Un bouton, deux, trois, quatre, M. Dufêtre!... Enfin l'œuvre qui dans la pensée de l'auteur était évidemment le couronnement de l'édifice, le pamphlet ayant pour titre *Du pamphlet*, révèle chez le railleur impitoyable, chez le bretteur *aux armes dures et pointues*, comme il le dit lui-même, une sensibilité exquise, un cœur aimant et chaud, une âme de véritable poète. Nous n'hésitons pas à prononcer ici le mot de chef-d'œuvre.

Comment donc expliquer l'oubli où sont tombées tant de pages vivantes, colorées, émues, hardies sans avoir besoin jamais de recourir à l'injure, noblement éloquentes souvent, bien qu'écrites dans une langue simple, prime-sautière, populaire dans le meilleur sens du mot? Ah! c'est que la gloire, la renommée, si vous voulez, du pamphlétaire est bien la chose la plus éphémère de ce pauvre monde

éphémère. Et d'abord qu'est-ce qu'un pamphlet, je [illegible] pamphlet [illegible] elle ; il bâcle un article de cent lignes sans avoir encore la certitude qu'on le parcourra d'un bout à l'autre. Cependant il reste bien par-ci par-là quelques personnes — arriérées, je vous l'accorde — qui ne [illegible], mais qui [illegible] ; qui trouvent dans la lecture une véritable jouissance ; pour lesquelles la lecture d'un auteur favori est matière à analyse, à réflexions [illegible] plutôt à un roman, à une comédie, à une pièce de vers, à une étude critique ou philosophique, qu'à un pamphlet ? La réponse est simple. Le pamphlet, et à plus forte raison son frère cadet l'article de journal, sont choses d'actualité et, partant, d'intérêt essentiellement passager : ce qui est actuel aujourd'hui ira demain rejoindre les vieilles lunes. L'abus tombé sous les coups [illegible], ou dont le bon sens populaire a fait justice, disparaît, pour céder la place à un autre, bien entendu, mais du moins, avant de reparaître en personne, il a soin de se rendre méconnaissable en changeant de nom et en faisant peau neuve ; de sorte qu'à relire au bout de quelques années l'œuvre du pamphlétaire, du journaliste, on a l'impression d'assister aux ébats d'un monsieur qui sue sang et eau pour enfoncer des portes ouvertes. Courier du moins a eu la singulière fortune d'arriver à une époque toute frémissante encore des grandes catastrophes de l'empire, en un temps où le pamphlet était pour ainsi dire un produit spontané du sol brûlant de la politique, sous lequel couvait toujours la lave révolutionnaire. Cette époque mal comprise, mal jugée et au sujet de laquelle le dernier mot n'a pas été dit, nous intéresse tout autrement que le règne terne, maussade, bourgeois de Louis-Philippe, qui ressemble si étrangement à notre propre époque tout aussi maussade, et peut-être plus bourgeoise encore malgré ses airs délurés. Aussi quand ce brave Tillier frappe à tour de bras sur sa tête de Turc, M. Dupin ; lorsqu'il dit son fait à M. Dufêtre, l'évêque de Nevers ; quand il raille l'abbé Gaume qui a rapporté de Rome un vieux fémur et une moitié de crâne, offerts à l'adoration des dévotes nivernaises sous le nom de « reliques de sainte Flavie », eh bien, en vérité, tout cela nous laisse excessivement froid. Dupin est une canaille, soit : Hugo après Tillier (et avec plus de raison que Tillier car celui-ci n'a pas vu la grande parade tragi-comique du coup d'État), Hugo nous l'a dit et redit sur tous les tons ; mais ce n'est pas un drôle banal, c'est un type que le vieux Dupin, et s'il est vrai que dans l'autre monde il soit « Dupin grillé », ce ne sera sans doute qu'aux flammes du purgatoire : il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup fait rire. Quant aux jésuites, à la « recrudescence du parti prêtre », aux vierges miraculeuses, ou à la dotation du duc de Nemours... épargnez-nous, Seigneur ! Le spectre clérical a cessé d'être un épouvantail même pour les moineaux radicaux et l'on tiendrait en assez piètre estime celui qui se permettrait de « blaguer » le pèlerinage de Lourdes ou la vénération de la Sainte Tunique d'Argenteuil.

Mais si nous faisons abstraction de l'époque où vécut Claude Tillier et des sujets qui ont exercé sa verve, nous nous trouvons alors, nous le répétons, en présence d'un écrivain de bonne race et de bonne école, d'un écrivain qui a le trait — chose rare en tout temps mais plus rare que jamais aujourd'hui où, pourtant, tout le monde se mêle plus ou moins d'écrire si personne ne lit plus guère. Prenez par exemple ces admirables *Lettres sur le système électoral* où il fait le procès au suffrage censitaire et montre que l'adjonction des capacités au cens est une pure chinoiserie, qu'elle est inapplicable, qu'elle aboutirait à de criantes injustices, que les capacités entendues de la sorte ne sont qu'une variété de la richesse, etc., etc. Il fait passer tour à tour sur son gril avocats et avoués, médecins, hommes de lettres, ecclésiastiques, officiers, et ne les rejette qu'après les avoir carbonisés. Il réclame hautement le suffrage universel, sans restriction. Et il fait beau le voir alors rompre des lances pour la cause du peuple. Ah ! vous dites, vous, système électoral, que le peuple n'est pas intelligent ! M. Dupin est bien intelligent, n'est-ce pas ? Je vais vous prouver que le peuple est plus intelligent que lui et que vos 459 représentants bavards. Ah ! vous prétendez que le peuple se laisserait corrompre, que le peuple est perturbateur, que ce peuple ferait mauvais usage de ses droits ?... Attendez !

[illegible] son argent, mais je prévoyais qu'il en ferait mauvais usage : au lieu de me punir, récompensez-moi ; j'ai agi dans l'intérêt de l'Etat, je suis un bon citoyen et ce procureur du roi qui requiert contre moi est un séditieux.

[illegible] La différence des positions fait-elle celle des consciences, et l'iniquité, quand elle porte un habit noir, peut-elle se faire passer avec impunité pour la justice ?

Bonaparte, quand des lauriers de Marengo il voulut se [illegible] faisaient un mauvais usage de leurs droits. Louis XVIII, vingt ans plus tard, disait que les électeurs à trois cents francs qu'il nous avait octroyés, faisaient un mauvais

usage de leurs droits. Vous-même, [illegible] Charles X, vous faisiez un mauvais usage de vos droits, quand vous vouliez renverser vos ministres. [illegible] vous dire que le peuple fait un mauvais usage de sa souveraineté ! Voyez comme tous les usurpateurs, petits et grands, se rencontrent dans leur manière de justifier leur usurpation.

Tout ce morceau est à lire. C'est un modèle de dialectique fine et serrée, un plaidoyer qui respire d'un bout à l'autre l'ardente conviction et l'enthousiasme juvénile. Car ne vous y trompez pas : Tillier est un croyant et un apôtre. Il est du peuple, et sa foi au peuple n'est jamais effleurée de l'ombre même du scepticisme. Comme il regrette profondément, sincèrement, de n'être pas resté dans les rangs du peuple et de n'avoir pas manié comme son père le marteau du forgeron, moins lourd que la plume du pamphlétaire et nourrissant mieux son homme !

Moi qui vous parle, moi qui ris avec vous, j'ai passé par les plus rudes épreuves de la vie. J'ai été écolier, maître d'études, soldat et maître d'école. Avec ces professions, j'ai toujours cumulé celle de poète... Aujourd'hui je suis pamphlétaire... Mais de tous les [illegible], le plus malheureux est sans contredit le maître d'études. J'ai marché, moi, quelque temps dans ce rude chemin, et pour beaucoup je ne voudrais y repasser... Combien j'en voulais alors à mon père de ne pas m'avoir fait une place à son établi... Car le pauvre cantonnier peut quitter un moment sa pioche pour serrer la main à une vieille connaissance qui passe et qu'il n'avait pas vue depuis longtemps ; le maçon, sur son échafaud, tourne la tête et suit longtemps dans la foule une jeune fille qui l'a salué d'un geste ami ; le compagnon serrurier, en faisant descendre et monter sa branloire, rêve de sa patrie absente et du jour où il reverra sa mère. Mais nous, il faut que nous écartions impitoyablement tout rêve, tout souvenir, toute idée étrangère à notre tâche... etc.

Donc, comme nous l'avons déjà dit plus haut, en quelques mots la vie de Claude Tillier se résume : Il est du peuple par ses aspirations et ses goûts, et, bien qu'il ait mangé les haricots du collège de Bourges et « obtenu un accessit en philosophie », c'est surtout l'école de la pauvreté et de la souffrance qui lui prodigua ses rudes leçons. Si nous ajoutons qu'il passa toute son existence — assez courte du reste : il mourut [illegible] à quarante-trois ans — dans une ville de province de médiocre importance, dirigeant une feuille locale, obligé d'y faire souvent toute la cuisine, « feuilleton et premier Paris, littérature et politique », sans parler des accidents, méfaits, sinistres », et qu'en ses dernières années seulement il put voler de ses propres ailes et trouva des souscripteurs pour sa série de vingt-quatre pamphlets, nous aurons, je crois, le secret des qualités et des défauts de cette curieuse physionomie littéraire. Tillier est un dialecticien, un écrivain [illegible] n'est pas un artiste consommé. Voulez-vous vous en convaincre ? Comparez la lettre à Mme Pigalle « un jour je voyageais en Calabre » aux contes jumeaux : [illegible] *eut peur*, sans tenir compte d'ailleurs de l'imitation évidente du merveilleux récit de Courier. *L'Oncle Benjamin*, [illegible] de *Candide* [illegible] drait, croyons-nous, assez exactement en disant que *Benjamin* est de main d'ouvrier et *Candide* de main de maître. Jamais, non, jamais Voltaire n'avouerait la paternité du chapitre [illegible] *passer pour* [illegible]. D'autre part, jamais Courier n'aurait même eu l'idée d'écrire le pamphlet : *Il* [illegible] *tournée épiscopale ;* c'est puéril et mesquin. Et comme volontiers nous retrancherions cette phrase qui, dans un des plus beaux pamphlets où la pureté du style le dispute à l'élévation des idées et à la noblesse dédaigneuse de l'indignation (*facit indignatio versum*), éclate comme une bombe au milieu d'un parterre de fleurs délicates. Tillier parle d'une institutrice injustement révoquée [illegible] Elle, M. [illegible] avait un [illegible] haut et fier... *elle était volcan*, et, parce que d'épaisses et vastes neiges l'environnaient, *elle n'a point voulu éteindre son cratère* et laisser l'éternel hiver monter jusqu'à elle. Mais qu'elle aille à Paris *porter sa corbeille vide*. — Ce volcan qui refuse d'éteindre son cratère et qui, repoussant l'éternel hiver va à Paris porter sa corbeille vide nous paraît avoir une certaine parenté avec celui sur lequel M. Prudhomme voyait naviguer le char de l'État.

Hâtons-nous cependant de rendre justice à Tillier : en général rien n'est moins ampoulé que son style, et ses images se distinguent au contraire par leur justesse, leur pittoresque et leur mordant. Écoutez-le décrivant sa lutte contre le comité local et cantonal qui, pour le punir d'avoir écrit un article dans l'*Indépendant* de Clamecy, lui fit subir tant de vexations, l'accabla de tant de coups d'épingles qu'il fut contraint de donner sa démission d'instituteur : « Ces gens-là étaient cinquante, quatre-vingts, cent ; que sais-je, moi ? Ils avaient pour arme un gros cachet de comité local qu'ils se mettaient dix à soulever et qu'ils laissaient toujours retomber maladroitement sur leurs pieds... » Ses lecteurs lui demandent pourquoi il ne parle plus de M. Dufêtre ; l'aurait-il amnistié ou serait-il entré dans [illegible] Point du tout, mais « M. Dufêtre ne fait plus de saints, il ne fabrique plus de miracles ; il ne triomphe plus. [illegible] M. [illegible] M. prenez-vous pour une hyène qui va déterrant les cadavres ? » Quant à M. Dupin... ah ! le diable d'homme ! que dire de M. Dupin ? Tout ce que vous voudrez, mais

A défaut d'autre mérite il a eu précisément celui de faire écrire à Tillier un de ses meilleurs pamphlets. M. Dupin, homme politique, ne vaut pas la corde pour le pendre, c'est convenu. Et orateur, M. Dupin? tout au plus un avocat retors : à toute question qui se présente, il l'envisage sous le rapport de la légalité et il plaide. Donnez lui à haranguer une armée qui va attaquer l'ennemi, il cherchera à démontrer aux soldats qu'en vertu de tel article du code ils doivent marcher au signal de leur chef. » D'ailleurs aujourd'hui « la langue de M. Dupin ... et devient flasque : c'est un orateur qui évacue ses dernières phrases ». M. Dupin, écrivain? Nul ne l'est moins que lui : « Son style est sec, lourd, diffus, empoissé. » Ses œuvres fugitives surtout sont détestables et tel de ses opuscules « a fait tache même dans l'*Écho de la Nièvre* ». Quand il traite un sujet léger, il ressemble « à un bœuf qui veut ramasser une feuille de rose, ou à un maréchal ferrant qui veut faire une petite montre ».

Nous devons nous borner à ces quelques exemples pris au hasard dans les pamphlets, mais même les lecteurs qui de l'œuvre de Tillier ne connaissent que *Mon oncle Benjamin* savent avec quelle dextérité l'ironie y est maniée. Ce qu'on ne trouve pas dans le roman ce sont ces superbes « emballements » sous l'aiguillon du mépris ou de la colère, au moment précis où la raillerie est arrivée à son maximum d'acuité et, poussée plus loin, détonnerait désagréablement. Tillier a l'instinct de ce moment délicat, et aujourd'hui même, alors que souvent le motif de la bataille a cessé de nous passionner, la *furia* avec laquelle il court à l'ennemi nous fait encore passer un frisson entre cuir et chair. Il y va de tout cœur, frappant sec et dur, que l'adversaire soit le duc de Nemours ou l'humble curé de la paroisse. Un pauvre hère, artiste peintre de son métier, était mort à Nevers « ne laissant qu'une femme, un caniche et des dettes ». On va trouver le curé qui consent à enterrer gratuitement. Mais que donne-t-il? « La croix de bois; le vil suaire qu'on jette avec dédain sur la bière des plus pauvres, un vicaire, le sacristain, et pour appoint un petit enfant de chœur. » Là-dessus Satan vient trouver son ami Tillier et entreprend de lui prouver qu'il a tort de se fâcher. Pourquoi aussi les gens sont-ils assez sots pour se faire enterrer par les prêtres? Ou le défunt est absous, ou il est condamné : dans les deux cas l'enterrement religieux est inutile. Tillier se débat comme un beau diable au milieu des objections toujours plus embarrassantes du vilain diable d'enfer et le dialogue se poursuit d'une façon fort comique avec le résultat qu'on devine : maître Claude est réduit *a quia*. Mais soudain l'indignation éclate. Vraiment il s'agit bien ici de plaisanter!...

Prêtres, représentants de Dieu sur la terre, que voulent ces distinctions que vous établissez entre la pourriture du riche et celle du pauvre? Si vous croyez devoir de la déférence aux riches, ôtez-leur votre tricorne quand vous les rencontrez, cédez-leur le pas à l'entrée des salons, reconduisez-les jusqu'au milieu de la rue, mais n'abaissez pas la croix devant eux, car sur cette croix est l'image de Dieu, car cette croix, c'est le symbole de l'égalité comme celui du salut; c'est le gibet où Dieu est mort pour tous. Dieu ne distingue pas le riche du pauvre, l'or de la boue; il ne distingue que l'homme juste du méchant.

On accuse Tillier d'avoir offert sa plume à M. Dupin et de ne montrer tant d'acrimonie contre le grand homme que pour avoir été repoussé par lui. Il raille d'abord selon son habitude, mais du bout des lèvres : on sent que le coup est terrible; il a supporté philosophiquement la perte de son gagne-pain, mais son renom d'honnête homme, il le lui faut intact, à l'abri même du soupçon. Or, comment se défendre contre la calomnie de salon? « Elle est insaisissable, vous ne pouvez ni la réfuter ni la faire punir : c'est une voix qui n'a pas de corps. Elle vous jette son venin et s'esquive. Elle ressemble à ces sorciers de l'ancien temps qui vous faisaient périr, de leur cabinet, en enfonçant des épingles dans votre image. » Pourtant cette accusation ne le surprend pas : les corrompus croient tout naturellement à la corruption des autres; d'ailleurs le mot corrompu ne devient-il pas tout doucement synonyme d'habile homme? Eh bien, non, celui qui se vend au parti opposé est un infâme; il devrait être attaché au même poteau que le voleur et le faussaire car il a commis les mêmes crimes.

Si un militaire livrait aux Allemands la plus mauvaise bicoque de votre frontière, vous le feriez périr dans un ignominieux supplice, et quand des misérables, pour avoir quelques arpents de terre de plus, vendent vos libertés; quand ils aident à mettre en lambeaux votre pacte social; quand ils tiennent la Nation à bras-le-corps tandis qu'on lui rive aux jambes des entraves, on les récompense par d'honorables emplois et par des sacs pleins d'argent. Mais quelle règle avez-vous donc pour apprécier les actions humaines?... Et pourtant quelque infâme que soit, pour tout le monde, la vénalité, pour un écrivain elle l'est encore davantage. Ceux qui ont une voix assez forte pour se faire entendre de la foule sont les avocats naturels des saintes causes. Dieu leur a mis un peu de sa salive à la langue et leur a commandé d'aller prêcher aux hommes le culte de la liberté... Je suis le plus chétif et le plus inconnu de ceux qui écrivent pour le peuple; je n'ai dans la main qu'une pauvre plume de roitelet; mais à Dieu ne plaise que je la vende jamais à nos oppresseurs! Oh non! quand la faim, entre ses doigts de fer, me crisperait les entrailles, je ne voudrais pas descendre à une telle infamie! J'aimerais mieux aller réciter mes pamphlets de porte en porte et tendre la main à ceux qui ont encore l'amour de la liberté et de la patrie.

Belles et nobles paroles, respirant la sincérité, et qu'à coup sûr Tillier n'aurait pas trouvées pour sa défense s'il avait eu sur la conscience le plus petit péché de « chantage ». Mais l'envolée est encore plus haute quand l'écrivain — nous dirions volontiers le [illegible] civile qui toujours crie misère, leur demande si elles savent ce qu'est la vraie misère, celle de la majorité de la nation.

[illegible] et de la liste civile, qui vous faites si pauvres, êtes-vous [illegible] couant leur neige et leur grésil sur votre tête? Allez-vous, comme le vigneron, fouiller avec une lourde pioche le gravier ingrat de nos coteaux et recevez-vous, pour le salaire de toute votre journée 1 fr. 25 et un litre de piquette? Vous plongez-vous, comme le flotteur, jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée, pour amener sur le rivage ces longues traînées de bûches qui nagent au courant du fleuve? Vos femmes ont-elles durci la semelle de leurs pieds sur la grève des fleuves et vont-elles laver les lessives? Se tiennent-elles, comme la fruitière, grelottantes et souvent, hélas! les entrailles vides, devant une pauvre boutique qu'avec une pièce de cinq francs on achèterait tout entière?...

Voilà la vie de ces hommes de sueur et de larmes dont la majorité de la nation se compose! Et c'est en pré- [illegible] Mais faites donc comparaison de leur situation avec la [illegible] avez plus de meubles qu'il n'en faudrait pour meubler cent familles; mais demain, si vous passez sur la place publique, vous pourrez voir les meubles d'une dizaine [illegible]

Et depuis le temps qu'on prend dans leurs chaumières, qu'y a-t-il donc encore à prendre? Est-ce le berceau de leur enfant, le grabat de leur vieux père, la bague de leur femme? Mais à quoi tout cela est-il bon pour rehausser un prince? Est-ce que l'aigle, pour monter plus haut vers le soleil, arrache les plumes des petits oiseaux et les attache à ses ailes? Toutefois, si vous trouvez appendue à quelque vieille muraille une croix d'honneur noircie de poudre, au milieu de laquelle rayonne la glorieuse effigie de l'empereur, je ne vous conseille pas de la prendre.

On voit poindre dans cette dernière phrase comme une aube de cette légende napoléonienne vers la- [illegible] de l'époque. Nous n'insisterons pas davantage et nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au pamphlet [illegible] quable d'ailleurs, — et signalerons particulièrement le passage : « L'empire, dites-vous, l'empire! oh oui! c'était une grande chose! J'avais alors douze ans, » etc. L'enthousiasme saisit le pamphlétaire et l'élève aux plus hautes sphères du lyrisme. Nous croyons entendre du V. Hugo deuxième manière, du V. Hugo des *Feuilles d'automne* :

[illegible]

Et, vraiment, Tillier fut avant tout un poète, c'est ce que nous voudrions montrer en terminant : un poète exquis et un versificateur plus que médiocre, l'un n'exclut nullement l'autre. La critique de quatre vers d'Athalie qu'il met dans la bouche de son Cornélius prouve qu'il n'a pas l'entendement de la langue des dieux et de Racine. Quand on est persuadé que la prose suffit à tous les besoins de la pensée poétique pourquoi s'aviser d'aligner des vers? Mais, cette remarque faite, il faut avouer que Tillier a mis au service de sa thèse tant d'âme et de talent, une telle délicatesse de coloris, un sentiment si profond et si vrai que, dans une large mesure, il a réussi à la justifier. Nous conviendrons volontiers que *Belle-Plante* est une œuvre qui ne supporte pas la critique : décousue, pleine de longueurs et de redites, d'une psychologie enfantine, elle paraît dans son ensemble l'élucubration d'un collégien en rupture de rhétorique ; et pourtant... cette description des bords de l'Yonne qui ouvre le volume!... « J'aime le printemps avec ses buissons blancs et roses... mais j'aime surtout ces jours tièdes et humides de l'automne, quand le soleil est chauve et dépoli, qu'un nuage floconneux, pareil à un blanc duvet qui vole, remplit tout l'espace entre le ciel et la terre » etc. : est-il tableau de Corot d'une mélancolie plus douce, d'un charme plus frais et plus pénétrant? Et dans ce morceau intitulé *Du pamphlet*, que nous avons osé qualifier de chef-d'œuvre, quand le pamphlétaire laisse tomber de ses doigts engourdis « cette lourde plume qu'il faut toujours tenir comme un glaive » ; quand l'homme redevient enfant et s'attendrit aux souvenirs d'enfance, son émotion n'est-elle pas aussi communicative que celle de Musset quand il nous parle « des vieux airs qu'on chantait à [illegible]

Sa dernière page est pour sa mère ; longtemps il a ri au nez de la mort, ragaillardi par les facéties de son bienheureux patron : « Tu tousses, Claude, je le sais : du ciel je t'entends tousser et, sans compliments, je trouve que tu tousses très bien... » Il n'est pas même en peine de l'avenir de ses enfants : ils sont, comme tous les Tillier, « de ce bois dur et noueux dont sont faits les pauvres » ; mais à la pensée de la douleur qui va briser le cœur de la pauvre vieille, un cri lui échappe, un vrai cri d'agonie, humain et navrant, et non point poussé pour la galerie comme celui d'un Gilbert ou d'un Millevoye, avec un geste mélodramatique ou une « sensibilité » de poitrinaire pour dames :

[illegible] mesuré les larmes qu'il a mises sous votre paupière!... [illegible] combien de fils souvent ne porte-t-elle pas le deuil?... Suis-je au moins le dernier enfant qu'elle pleurera? lui en restera-t-il un dernier pour lui fermer les yeux et [illegible]

Ces citations, que nous aurions voulues plus nombreuses et surtout plus complètes, suffiront peut-être à montrer que Claude Tillier méritait un peu de cette gloire qu'il ambitionnait et qui sourit, l'ingrate, à tant de médiocrités tapageuses. Comme pamphlétaire nous sommes d'avis qu'il marque la transition entre Courier et Vallès, car s'il a l'esprit caustique et la verve du premier, il annonce déjà le second par son accent un peu peuple, son allure un peu débraillée ; et certes une étude du pamphlet ne saurait être complète sans un examen sérieux des morceaux sur lesquels nous avons essayé d'attirer l'attention. Écrivain de talent, il n'eut pas le talent de la réclame. Brave homme, cœur simple et désintéressé, il crut que pour vivre dans le souvenir du peuple il suffit de le servir, de le défendre, de se sacrifier pour lui ; ardent polémiste, il refusa de recourir aux armes viles de l'injure et de la diffamation ; poète enfin, il a fait vibrer des cordes trop peu sonores pour que leur mélodie subtile arrivât jusqu'à la foule.

Il nous dit en quelque endroit qu'il ne demande pour sa tombe « qu'un peu d'herbe qui jette une bonne odeur », mais qu'il espère « que quelque ami inconnu, amené par un pieux devoir dans le sombre jardin des morts, se détournera de son chemin pour dire un petit bonjour à son ombre ». Le vœu est modeste ; ne lui marchandons pas le « petit bonjour ». Mais faisons mieux : relisons l'œuvre où il a mis tout son esprit, toute sa foi et beaucoup de son cœur ; elle a encore de quoi nous instruire et de quoi nous charmer.

G. Art.

WILHEMINE

Nouvelle.

Comme je m'installais dans la capitale désignée pour mes débuts, la cour offrit un gala au corps diplomatique. Mes vingt-quatre ans s'enorgueillirent fort de cette fête qui devait inaugurer, avec mes fonctions d'attaché d'ambassade, le seul roman de ma vie.

Ces royaumes du Nord ont une singulière splendeur, les soirs de girandoles, lorsque les orchestres sonnent parmi les fleurs tropicales des serres et que les vitres découvrent des icebergs monstrueux voguant sur la mer tout éclatante de lune. Les jeux des lustres doraient jusqu'aux glaçons suspendus aux sapins du parc. Les uniformes paradaient. Les buissons de bougies flambaient contre le damas d'argent des murailles. Les souverains, en costume de cour, traînèrent leurs manteaux d'hermine sur le porphyre du sol entre deux rangs de crânes lisses inclinés à leur passage... Ce fut alors que les orgues tout à coup se mirent doucement à pleurer et que parut la jeune princesse Wilhemine, les tresses abattues sur sa robe d'orfroi blanc, un cercle de platine incrusté de saphirs et de turquoises retenant contre ses tempes le poids de sa chevelure.

— Merveilleuse, n'est-ce pas? Vous l'avais-je dit? murmura vers mon oreille le capitaine autrichien Spunk, qui s'intitulait mon ami.

Je répondis d'un signe. La princesse s'arrêta parce que Leurs Majestés, en tête du cortège, questionnaient un vieux monsieur corseté de décorations. Je la vis très bien. Elle avait le teint bleuâtre des femmes peintes sur miniatures à l'époque de Napoléon, leurs joues un peu plates, leurs yeux bleus ourlés de cils bruns, de sourcils bruns, et l'élancement de leurs tailles cavalières. Cela me frappa d'autant plus que je ressemble moi-même d'une manière frappante à mon bisaïeul paternel, colonel de dragons, tué à Wagram, dont je possède le portrait sur ivoire... Sans doute la princesse fit-elle une réflexion pareille, car elle me considéra aussi longtemps que la bienséance le permettait.

Les épisodes de la fête nous séparèrent et nous réunirent plusieurs fois. Elle était là, assez attentive, lorsque notre ambassadeur me présenta, par l'intermédiaire du chambellan, aux personnages du trône. Le roi m'ayant interrogé sur ma généalogie, je lui rappelai les gloires du nom illustre que je porte. Il me félicita, prétendit même, par affabilité, avoir connu mon grand-père au Congrès de Vienne, alors qu'il s'y trouvait fort jeune, avec son oncle, le prince de Hesse. Même il cita quelques idées que j'avais publiées sur l'influence de sa maison dans les affaires de 1815, et me pria d'élucider à ce sujet un problème de chancellerie concernant les fameux protocoles. Il se trouva que, grâce à ce caprice royal, j'acquis une haute importance. Notre ambassadeur était, à cette époque, le comte de Vimenil, un homme délicat et lettré, mais peu occupé de sa charge. Charmé de découvrir dans son personnel un jeune homme d'une érudition raisonnable et très bien en cour, il me jugea tout aussitôt propre à assurer les travaux de l'ambassade, en sa place. Il fut toute la soirée le plus attentif des tuteurs. Il me présenta de droite et

de gauche. Je m'inclinai à maintes reprises devant les aigrettes des archiduchesses et les diadèmes des princesses douairières. Je bus du vin de Champagne avec le marquis de Laveleye et du vin de [illegible] avec lord Alval, cousin de la reine actuelle.

Ces succès m'étourdirent un peu ; et je me trouvai fort aise, lorsque Spunk me vint prendre au coude et m'entraîna en susurrant, selon son habitude d'homme prudent, je ne sais quel ordre supposé du comte de Vimenil.

— Savez-vous, me dit-il, quand nous eûmes pris place dans la serre devant les féeries blanches du paysage ; savez-vous que vous êtes en magnifique voie. Le précieux passé que vous avez là ! Vraiment vos aïeules travaillèrent exprès pour votre triomphe !... Vingt personnes au moins m'ont entretenu de vous ; et des gens qui me montraient de la froideur hier se jettent maintenant dans mes bras parce que je suis votre ami... Puis surtout cette extraordinaire ressemblance avec la princesse Wilhemine qui sera le gros des conversations de cet hiver ! Elle même en rit avec les filles d'honneur... Voyez donc...

En effet la princesse prenait grande joie à me considérer, et un instant, nous nous trouvâmes face à face, elle toute jeune et souriante au milieu des demoiselles d'honneur aux cheveux clairs, moi un peu gêné et n'osant trop soutenir cet examen.

— Florence, dit-elle alors en se haussant à la plus proche de ses compagnes, avouez du moins qu'il n'a pas mes yeux, mes inimitables yeux... Avouez !...

L'essaim passa en riant et je restai très penaud avec mon ami Spunk, qui étouffait ses grimaces dans la coiffe de son bicorne à plumes blanches.

*

Le comte de Vimenil ne manqua point de me prendre pour secrétaire intime, et je dus passer une bonne partie de mes nuits dans des flots de paperasses diplomatiques. Il s'agissait d'obtenir la concession d'une voie ferrée pour une compagnie française. Les Allemands sollicitaient cet avantage à notre détriment, et la situation géographique du pays obligeait la cour à ménager de si terribles voisins. Les lettres et les démarches se succédaient. Sur ces entrefaites, l'Angleterre tenta de négocier l'achat d'un îlot où elle comptait construire un entrepôt à charbon pour ses vaisseaux de guerre. Nous reçûmes de France l'ordre de nous opposer par tous les moyens à cette acquisition. Je n'eus plus le loisir de prendre le moindre repos. Le comte de Vimenil me poussait au travail sans rémission, effrayé par tant d'embarras. Jamais dans sa carrière, qu'on lui avait ménagée douce et lénitive, il n'avait connu des complications aussi graves. Et comme les choses n'allaient guère en notre faveur, son caractère s'aigrit, il me laissa même entendre que tout mon avenir dépendait de la réussite. Si la France échouait, les plus mauvaises notes envoyées au ministère retarderaient mon avancement.

Ces appréhensions terribles, le surcroît de travail imposé tout d'un coup à un jeune homme plus habitué aux exercices du sport et aux conversations des salons qu'à la continuité des tracas internationaux m'abattirent soudain. Plusieurs jours, je dus garder la chambre. L'inexorable ambassadeur m'envoyait chaque matin une serviette enflée de documents et un courrier énorme. Quand le mieux se manifesta, on me prescrivit des promenades quotidiennes à cheval qui distrairaient mon cerveau.

Le premier jour que [illegible] gant dans les allées du bois qui avoisine la capitale, j'aperçus la princesse Wilhemine en amazone, suivie de Mlle Florence de W[illegible] autres dames. Elle daigna me reconnaître aussitôt, car je la vis parler à Mlle Florence, et au moment où nos chevaux se croisèrent, j'entendis sa voix moqueuse.

— Oh ! il ne me ressemble plus du tout, monsieur l'attaché, plus du tout... Pauvre monsieur !

Le surlendemain, il y eut audience particulière au palais et j'y dus suivre M. de Vimenil... Le roi et son ministre de chancellerie allaient entendre la lecture de notre mémoire protestataire contre les prétentions anglaises...

Nous traversâmes deux salles entièrement désertes, puis le chambellan qui nous guidait prit une longue galerie peuplée de statues en marbre représentant dans les attitudes les plus héroïques les généraux illustres et les inventeurs consacrés par la mort et les Instituts.

L'étiquette m'obligeait à attendre en ce lieu que la conférence s'avançât, jusqu'à l'instant où les papiers et les explications techniques deviendraient indispensables. On m'appellerait alors. Nous nous arrêtâmes donc, le chambellan et moi, dans une sorte de salle ronde, dallée de mosaïques romaines, où aboutissait la galerie. Il y avait là des fauteuils solennels, où nous nous assîmes. Le comte de Vimenil, confié à un autre chambellan, pénétra dans le cabinet du roi.

Comme nous devisions, l'introducteur et moi, des drames de Wagner que l'on montait alors à l'Opéra subventionné, et que nos paroles s'étouffaient, par discrétion, dans l'ampleur froide de cette salle de marbre, un murmure de soie frissonna soudain derrière les laques impériales du paravent dressé devant une haute porte...

Le visage bleuâtre de la princesses Wilhemine saillit avec, dans les yeux espiègles, une surprise de nous voir là. Nous nous levâmes. Elle s'avança sans

[illegible] fonds de la galerie. Elle rappelait au chambellan introducteur une aventure de cour très plaisante, [illegible]

— [illegible] vous voilà mieux, il me semble. On vous disait fort malade ?...

— [illegible]

— Les soucis diplomatiques ! fit le chambellan avec une moue d'ironie protectrice.

— Oh ! très grave !... très grave !... reprit la princesse, hein, Florence !... les soucis diplomatiques ?... Très grave !...

[illegible] mains d'un air embarrassé. Elle avait rougi fort en nous apercevant là tous deux : et l'expérience que je commençais à acquérir dans la carrière me fit conclure que ces demoiselles à l'ordinaire parlaient de moi, et, peut-être, sans propos désobligeants.

— Il y a surtout une île qui nous donne bien du mal, un ridicule îlot, un vilain rocher... Ah ! si Votre Altesse daignait se rendre compte de la somme de labeur que me vaut ce méchant caillou !...

J'avais pris beaucoup d'assurance et un peu de fa- [illegible]

— Prenez garde, Monsieur, ne dévoilez pas ainsi vos secrets d'État...

— Pourquoi donc ? observa la princesse d'un [illegible] pas assez grandes personnes ?... Tenez, monsieur le chambellan, je gage que si je veux, le caillou de monsieur l'attaché cessera de le gêner avant quarante-huit heures ?...

— Rien n'est impossible à Votre Altesse ! Cependant me permettra-t-elle de douter que quarante-huit heures puissent suffire ?

— Quarante-huit minutes, *si je le veux*... comte, entendez-vous ?

Et l'impertinente princesse tourna sur son talon, avec une moue méprisante à l'adresse du vieux courtisan... Pour moi, il y eut, ensuite, un demi-sourire...

— ... *Je voudrai !*... ajouta-t-elle, en saluant de la tête...

Les deux jeunes filles s'éloignèrent alors entre les marbres de la galerie, sans se détourner.

En effet, l'Angleterre échoua dans ses négociations et nous obtînmes pour la compagnie française le monopole de la voie ferrée ; le comte de Vimenil triompha.

Nous jouîmes, à l'ambassade, de quelque répit. Il y eut des *garden-parties* et des fêtes nocturnes où je rencontrai plusieurs fois la princesse Wilhemine.

Spunk, qui ne me quittait plus du tout, me dit un jour :

— Vous devez de respectueux remerciements à Son Altesse. Vous savez qu'elle a influencé le roi, les ministres, tout le monde afin que votre gouvernement l'emportât !

— Mais, fis-je, il me parait bien téméraire de paraître croire que la cour obéit à cette jeune fille, et ma démarche serait sans doute l'objet de fâcheux [illegible]

— Parbleu ! une démarche officielle ne conviendrait guère... mais...

— Y pensez-vous, Spunk, et l'étiquette ! Je me perdrais dans la carrière pour jamais !...

— Ne voyez-vous pas que vous plaisez infiniment à la princesse Wilhemine ?... Vous ne le voyez donc pas, mon cher. Ah, vraiment !

Spunk battit l'air de ses bras en homme surpris par une étrange, une inexplicable naïveté.

— La perle au coq ! ajouta-t-il même avec beaucoup d'impertinence.

Je haussai les épaules, et je me sentis une forte envie de jeter quelque chose à la face de cet attaché militaire. Ne voilà-t-il pas qu'il me criait tout haut ce que je pensais secrètement depuis un bon mois... Il me confirmait dans cette fatuité que je m'efforçais d'écarter de tout mon pouvoir.

— Spunk, mon bon, vous êtes fou. Il y a belle lurette que les légendes ne sortent plus des volumes.

Mais Spunk se mit à tambouriner un air international sur la table avec ses doigts, en considérant les ors du plafond d'un œil impatienté.

Bien qu'il fût mon compagnon habituel, le capitaine Spunk m'était absolument antipathique. Semblable à maint célibataire du monde, il passait sa vie à conter ses bonnes fortunes, à médire de la vertu des femmes. Il savait tous les potins, il se rappelait les plus antiques scandales. Fort bel homme, splendidement vêtu ; chaussé, blanchi à Londres, faisant tailler ses complets à Édimbourg, ses fracs à Berlin, ses jaquettes à Paris et son linge à Amsterdam, il ne manquait point d'aventures. Les dames se passionnent plutôt pour qui les méprise et les avilit. J'ai toujours constaté ceci, que d'une bande de célibataires le plus fat, le plus sot, et le moins décent l'emporte généralement de beaucoup dans la conquête des cœurs féminins. Spunk excellait à les séduire.

— Mais, mon cher, reprenait-il, deux jours plus tard, pendant que nous chevauchions dans les allées du bois voisin de la capitale ; mais, mon cher, ainsi que nous, les femmes souhaitent l'amour, et la prin-

cesse Wilhemine, si vive, si pimpante, si [illegible] souffrirait mal qu'on ne brûlât point pour elle. Nous plaçons les femmes plus haut [illegible] et il faudrait enfin comp[illegible] équivalent aux nôtres. La princesse Wilhemine vous aime tout comme une chambrière adore un cuirassier... avec quelque chose de plus, sans doute, mais si peu...

Je me fâchai, Spunk se tut. Il alluma un cigare et ne s'occupa plus que du trot de sa bête qui était vicieuse.

Justement la princesse, suivie de l'habituelle Florence de Washingen, nous rencontra. Spunk, à leur vue, appuya la rêne sur le col de sa monture, lui fit exécuter rapidement une volte et vint se placer à ma gauche. Je me trouvai ainsi contraint de frôler presque, dans l'étroitesse de la chaussée cavalière, la robe de Son Altesse. Ce mouvement de Spunk pouvait certainement passer pour préconçu et prendre l'importance d'une déclaration.

En effet Florence de Washingen ne manqua pas de rougir au lieu et place de sa maitresse qui répondit d'abord à notre double salut très légèrement, comme il convenait.

[illegible] Spunk, de [illegible] gnées, capitaine Spunk, vous êtes vraiment un sot bien dangereux, et si vous ne cessez pas vos manèges, je me séparerai de vous complètement.

L'attaché ne répondit point. Comme pour aggraver sa faute, il se retourna, appuyant une main sur la croupe de sa jument, et regarda longtemps dans la direction des deux jeunes filles. J'étais furieux. Je grommelai je ne sais quelles insultes à son adresse, persuadé vraiment que cet homme machinait ma perte, soit par jalousie, soit sous l'influence de son ambassade, afin de détruire le crédit qu'on pouvait raisonnablement me supposer après la réussite de notre diplomatie.

— Les voici et je vous laisse, me soufla-t-il soudain. Déjà sa bête, surprise par l'éperon, partait au galop. Je demeurai seul, dans le chemin ombreux où les branches [illegible] foulait le sol derrière moi. Je sentis une pâleur qui me glaçait le visage... Je n'osai point regarder, de peur qu'on n'interprétât mal le moindre geste...

— Pardon, Monsieur, Monsieur... Vous n'auriez point, par hasard, aperçu mon nécessaire... un petit nécessaire en platine, que j'ai dû perdre à l'instant... là, ou là-bas... s'il vous plait ?...

La princesse, en son amazone de drap sombre, se penchait vers moi, elle et son teint bleuâtre de miniature et ses inimitables yeux... Son gant de chamois à crispin agitait un stick en matière transparente, et elle était très droite sur la selle, son regard perçant le mien, avec, aux lèvres, une raillerie fine pour la comédie obligatoire qu'elle jouait là... une mine espiègle qui semblait dire : Vous savez bien : l'histoire du nécessaire perdu... une frime !...

— Le piqueur cherche dans l'autre allée, ajouta par précaution Mlle Florence, et nous sommes revenues sur nos pas...

Nous cherchâmes une bonne demi-heure, ma foi. Je la remerciai de son intervention diplomatique et nous ne perdîmes pas une minute en vains propos. Elle m'avoua m'avoir rendu ce service par sympathie, car enfin cette ressemblance entre nous dont toute la cour jasait !... « Cela ne méritait-il point qu'on s'aidât ? et puis... »

Lorsque le piqueur du palais reparut, la princesse me congédia en me laissant deux fleurettes de son bouquet de corsage, que sa main déposa lentement — oh, très lentement — dans la mienne. En même temps elle criait au serviteur : « Ne cherchez plus... je l'ai retrouvé... dans ma poche... » et se tournant vers [illegible]

Nous connûmes des matins admirables, aux heures des rendez-vous. Wilhemine arrivait toute frileuse, enveloppée de fourrures sur la grande terrasse qui surplombait la mer. Elle portait bravement un petit revolver, bijou minuscule, dont elle prétendait meurtrir le traître qui la reconnaîtrait. Aucun effroi, disait-elle, ne la pouvait surprendre quand elle traversait la solitude des galeries et les interminables vestibules du palais.

Je l'attendais au bout des serres, et de très loin j'apercevais sa brusque silhouette franchissant les portes, passant entre les caisses de camélias et les parterres de lis. L'aurore commençait à rougir les brumes sur l'argent infini des flots. Le ciel de cristal s'irisait aux premières lueurs du jour. Nulle forme humaine ne s'agitait encore dans le port ni sur les estacades. Les feux du phare allaient mourir. Une brise claire soufflait dans les sapins. Et notre amour chantait joliment dans cette nature de nacre.

Quels projets formèrent nos lèvres ! Elle abandonnerait tout, son père, son rang. Nous irions courir le monde et sans doute conquérir des royaumes. Elle imaginait de recommencer l'histoire de Rome, d'appeler tous les pauvres du monde dans un pays neuf, vierge et fertile, et d'instaurer un empire harmonieux où la propriété du sol serait à tous, où les exportations défendues par des lois sévères obligeraient les citoyens à vivre de leur labeur, des biens du sol, où, le commerce enfin aboli comme l'or infâme, le vol et le crime disparaîtraient infailliblement.

Nous fûmes des matins entiers reine et roi parmi des peuples dociles et sains chantant la louange du législateur. Il s'élèverait des édifices énormes, fer

[illegible] Les globes électriques éclaireraient les réfectoires et [illegible] les murailles des phalanstères. Les artistes seraient [illegible] chaumières, les mansardes et les bouges, les haillons et la faim. Notre bonté s'irradierait dans les [illegible] cer. Quel appel généreux nous rédigeâmes devant être affiché dans les faubourgs de Londres, de Paris, [illegible] à la félicité universelle.

[illegible] la saveur de nos baisers et à la douceur de nos étreintes devant cette mer aux mille couleurs, où l'aurore allait rougir.

Pendant l'espace d'un été, nous assistâmes quotidiennement au gala du ciel matinal. A ces heures-là on dormait partout. Nul n'espionnait la venue de la [illegible] l'aube, et elle rentrait au soleil levant, avec le prétexte d'une promenade capricieuse dans les serres.

Les teintes indécises que prêtaient aux choses ces instants du jour renforçaient la révélation de son âme précise, forte, déterminée. Elle avait une grande virilité dans l'esprit, qui lui faisait accueillir des rêves prodigieux de rénovation sociale. Elle prétendait qu'une ère allait s'ouvrir où les hommes, las de se détruire par les mille moyens actuels, songeraient enfin à se faciliter mutuellement la vie : « Nous arrivons aux derniers jours de la barbarie, disait-elle. Encore quelques meurtres, quelques crimes nationaux, quelques famines, et nous aurons franchi les âges d'or et de fer, nous toucherons au seuil de la période sympathique. »

Elle se dressait avec des gestes de prophète contre le décor du ciel et des eaux, comme si son désir eût pu embrasser les mondes. Elle vantait Catherine II, Jeanne d'Arc, cette Irène de Byzance qui faillit épouser Charlemagne. Elle portait au cou leurs portraits sur médailles en platine, — son métal choisi, irréductible et pur ainsi qu'elle-même.

Et puis subitement la jeune fille se réveillait. Elle éprouvait une pudeur de tant de hardiesse. Elle se reprenait et s'enfuyait.

Elle m'était d'ailleurs impérieuse. En nos desseins je devenais l'instrument souple et adroit de ses espérances. Notre flirt se bornait à des plans de politique et d'économie d'État. A peine effleurai-je deux ou trois fois ses lèvres aux instants d'enthousiasme.

Une grande inquiétude me tenait. Plus surpris et flatté d'une telle affection que réellement épris, je [illegible] d'une dénonciation possible.

[illegible] âme par la splendeur des théories et la magnificence [illegible] singulière. Ne serait-elle pas la Sémiramis des temps nouveaux, l'altière reine qui changerait le masque des foules et imprimerait le sceau du Dieu charitable au front de l'humanité errante ?

[illegible]

[illegible]

IMPRESSIONS DE MANŒUVRES

DANS LES ALPES [1]

Jeudi 12 septembre. — Nous partons pour Sallanches par la pluie. Le sac est plus lourd, et on a moins d'entrain.

Nous passons dans une gorge serrée où il n'y a place que pour l'Arve et la route. Les nuages s'engouffrent dans les combes. Le vent est si fort qu'on s'attend à le voir passer à toute vitesse.

Puis la vallée s'élargit vers Sallanches. Et dans une déchirure des nuages, le Mont-Blanc nous apparaît, si prodigieusement haut que jamais on ne l'aurait cherché là.

C'est de Sallanches peut-être qu'on a la plus belle vue sur les grandes Alpes. Le Mont-Blanc n'écrase pas comme à Chamounix qui est à ses pieds, et l'éloignement ajoute à sa grandeur. Si le jour s'éclaircit, nous aurons un beau spectacle tout à l'heure.

Nous allons cantonner à Biolley, au-dessus de Sallanches. Le soir la vue se dégage un peu, et l'on voit mieux le Mont-Blanc émergeant comme un gigantesque rocher parmi la mer démontée des nuages fuyants. Les couleurs sombres de l'horizon lui donnent un aspect triste et désolé. Sa neige est d'un blanc sale, sans éclat.

Ce pays est pauvre. Nous avons à peine pu trouver de quoi manger. La nuit est froide, et nous accumulons les bottes de foin sur nous afin d'avoir chaud.

Vendredi [illegible] septembre. — [illegible] très raide, le mont de Sale. Nous passons sous de vieux sapins centenaires aux troncs énormes et moussus, et nous marchons à l'ombre sur de la mousse épaisse qui s'affaisse sous nos pas comme un tapis moelleux.

1. [illegible]

Puis nous traversons des champs de rhododendrons défleuris, des « redindons » comme disent les paysans pour simplifier. Les pieds s'embarrassent dans leurs tiges ; à tout moment des hommes chavirent, on n'entend point leurs chutes à cause des plantes et de la mousse.

Nous livrons bataille à deux mille mètres d'altitude. Et lorsque nous nous retournons, comme le ciel s'est [illegible] dégagé des [illegible], nous découvrons enfin les grandes Alpes.

Un lieutenant me passe sa lorgnette, et à travers le verre la neige du Mont-Blanc prend toutes les couleurs du prisme.

L'air est frais et pur qui nous caresse. Il [illegible] que sur les sommets [illegible] et déserts. Le vent de la mer a plus de parfum, mais n'a pas de pureté plus grande. Je l'aspire avec volupté, je le sens qui entre en moi, qui rafraîchit ma poitrine.

Arrivée à Mégève. Une fois le sac quitté, on ne sent plus la fatigue. Et je ne manque jamais d'aller voir les « curiosités » des endroits où je passe.

Ici l'on me parle d'un calvaire. C'est une série de petites chapelles que fit édifier un prêtre de ce pays revenu de Palestine, sur le modèle en réduction des différentes stations. Dans chaque chapelle il y a des statues représentant les divers personnages de la Passion. Ces statues, les unes plus grandes que nature, les autres plus petites, ont été sculptées un peu grossièrement par des artistes du pays, il y a quelque soixante ans. Cela a donc un intérêt local plus qu'un intérêt d'art. Entre les chapelles on a planté des sorbiers dont les fruits rouges symbolisent ingénument les gouttes de sang du Sauveur.

J'ai visité le calvaire. Je remarque l'expression assez belle du visage d'un Saint-Michel. Les bourreaux ont des têtes de paysans farouches, et les figures des saintes femmes rappellent absolument le type de la vallée. Ce type est assez beau, d'ailleurs : c'est un visage à l'ovale allongé et aux grands yeux. J'ai rencontré tout à l'heure en montant une paysanne très jolie aux doux yeux chastes, qui ressemblait beaucoup à la Vierge du calvaire.

Le curé fait sonner pour nous le carillon de Mégève. Ce carillon est réputé, et nous sommes allés, un de mes amis et moi, demander au curé cette faveur.

Depuis le calvaire nous entendons les cloches. Leurs sonneries montent vers nous souriantes et fraîches. Elles s'éparpillent dans la paix du soir, dans l'air pur. Il est très doux de les entendre, pendant que le soleil décroît.

Samedi 14 septembre. — Levé à trois heures. Il fait une belle nuit fraîche où tremblent des étoiles. J'ai presque froid : Mégève est à mille mètres d'altitude.

A l'air vif qui caresse on sent toutes ses forces [illegible]. Rarement je l'avais mieux senti.

Tandis que nous marchons, le matin se lève. Des lueurs roses illuminent les rochers des montagnes. Pointe-Percée apparaît ainsi toute rosée. Ce sont des nuances d'une douceur adorable.

Sur un chalet de montagne je lis cette vieille inscription qui est écrite en grandes lettres : « Dieu ! protège cette maison et ceux qui l'habitent contre le malheur. »

Nous gravissons le col de Véry qui est à deux mille mètres. Autour de nous, toutes les crêtes sont couronnées par les chasseurs à pied. Nous devons les déloger de leurs positions formidables : en réalité [illegible] nous.

Puis nous [illegible] petit sentier en zigzags. Le régiment fait ainsi un indéfini serpentin très joli dans le soleil. L'autre régiment de notre brigade descend à pic sur notre flanc, très en désordre : on dirait, à cause des képis rouges, un tas de fleurs qui marchent.

Devant nous, nous voyons différents plans de montagnes. Ils sont de couleurs de moins en moins sombres, séparés par des poudroiements de poussière lumineuse. A nos pieds, sur un monticule, le château de Beaufort aux grandes tours tristes émergeant parmi les arbres.

Nous arrivons à Beaufort. Beaufort, autrefois, était un bourg important. Il est au confluent de quatre ou cinq vallées. Il est bâti sur le Doron.

Il y a de vieilles maisons avec des tours, des ruelles couvertes avec de gros piliers qui relient entre elles les maisons.

Je m'accoude à un vieux pont jeté sur le Doron tout écumant. De ce pont on voit d'un côté une montagne couverte de sapins sombres, de l'autre un fond de vallée bientôt fermée par des montagnes. On se croirait dans un endroit perdu, séparé du reste du monde.

Je vais visiter l'église. Je procède toujours ainsi : un tour dans le village, et une visite à l'église. Dans celle-ci il y a une chaire sculptée en bois noir qui est de toute beauté ; le travail d'ornementation en est extrêmement délicat.

Nous sommes cantonnés dans une grande ferme à vingt minutes de Beaufort. Il est déjà tard quand je remonte au cantonnement, et les étoiles sont allumées.

[illegible] avons repos. Je vais à la messe.

Je reste en bas dans l'église, pas très loin du général Voisin, le gouverneur de Lyon. Une vieille femme s'approche de moi et me dit : « Montez donc

[illegible] Vous serez [illegible] [illegible] que je suis très [illegible] [illegible] que tous les hommes [illegible]

Mais je [illegible] pour [illegible] le joli effet des coiffes [illegible]. Ces coiffes sont noires avec des auréoles légères ; par derrière, elles sont plates et plissées, avec un nœud et deux rubans tombant dans le dos. Il y en a quelques blanches, et aussi une violette avec le tour noir. Toutes les femmes portent des fichus ou des châles en pointe sur le dos. L'un de ces châles est très beau, noir avec des dessins [illegible] petites filles ont des coiffes blanches et des guimpes [illegible] qui font ressortir [illegible] de leur visage.

Il y a de bien jolis [illegible] parmi ces visages de femmes, des profils minces et de beaux yeux [illegible]. L'une d'elles ressemble même, comme carnation et comme traits, à une Vierge du Pérugin que j'ai vue je ne sais plus où.

Mais elles n'ont pas grand soin de leur corps, et les travaux de la campagne les déforment très vite...

Le soir je me promène avec le lieutenant R... le long du Doron de Roselande. C'est une gorge sauvage et [illegible] coule un torrent parmi des sapins [illegible].

On dirait, à un tournant, que la route va finir dans le torrent. Il y a deux ponts. L'un d'eux est abandonné [illegible] est toute moussue, elle se confond avec les rochers qui enserrent les eaux retentissantes.

On ne voit que des sapins sombres, et l'on n'entend que le bruit tumultueux des eaux. Il passe sur ces lieux un grand frisson de vie sauvage et solitaire...

Je remonte au cantonnement très tard. La nuit est sombre, une de ces nuits où l'on voit toutes les étoiles, où le regard se perd à les contempler, tant elles sont innombrables et brillantes. Et je ne sais plus distinguer la mienne, celle qui a de si beaux feux changeants, verts et rouges. Peut-être ne peut-on la voir encore. Je ne sais point m'orienter habilement parmi les astres.

Mais le [illegible] est froid [illegible] frissonne un peu. Je vais me réchauffer dans le tas de foin où je dois dormir...

Lundi 16 septembre. — Nous passons un col terrible, le Cormet d'Arèche. Des gorges sauvages et resserrées. Du sommet de rochers à pic, on aperçoit dans le fond cascader l'eau blanche du torrent.

De vieux sapins moussus tiennent on ne sait comment sur des blocs de pierre.

J'ai mangé là une fraise exquise. Elle avait tellement d'arome que j'ai oublié son goût et me souviens de son parfum.

Sur le flanc d'une montagne voisine gisent des sapins écorcés : on dirait un énorme jeu de jonchets, un jeu de jonchets pour Titans.

Maintenant c'est une plaine triste autour de laquelle se dressent des montagnes. L'horizon est très borné. Nous sommes dans un grand cirque. Il n'y a pas d'arbres, pas de végétation. Au milieu de la plaine coule un ruisseau sur lequel est jeté un petit pont de bois. A côté du pont, un vieux chalet, seul vestige humain, seule trace de vie. Encore la porte en est-elle soigneusement fermée. Je ne crois pas avoir vu un paysage aussi désolé.

La montée du sommet du col est pénible. Le général Voisin passe à côté de nous. Il est monté sur une jolie mule blanche. Il rappelle les chromolithographies représentant Napoléon au Saint-Bernard.

On ne voit presque rien ici, rien que des rochers. Pas même des sapins. C'est sinistre. Et l'on tire des coups de fusil qui résonnent au loin, sans bien distinguer ce qui se passe. Puis, l'on est trop fatigué pour s'intéresser beaucoup à la manœuvre. En temps de guerre, on doit éprouver parfois un sentiment semblable malgré le danger, un grand désir de se coucher dans l'herbe quoiqu'il puisse arriver. Pourtant c'est étonnant ce que l'on peut faire encore étant fatigué. On marche bien plus longtemps une fois la fatigue venue qu'on n'a marché avant qu'elle ne vînt. On prend l'habitude de mettre les jambes l'une devant l'autre comme ces vieux chevaux de fiacre qui ne peuvent plus se passer de trotter.

Je sens que je puis tenir très longtemps encore. Je tiendrais bien plus longtemps si l'on avait de la vue. J'appelle de tous mes regards les beaux effets de lumière sur la neige des montagnes.

Mais jusqu'à la grand'halte on ne distingue plus rien. A la descente, on découvre enfin le Mont-Pourri, gigantesque masse blanche, et la vallée d'Aime et la vallée de Pezet, et toute une partie de la Tarentaise. Sur tout l'horizon, le flamboiement splendide du soleil.

Maintenant je ne suis plus fatigué. J'irai tant que l'on voudra, avec un spectacle pareil devant les yeux. Nous arrivons à Aime très tard. Il fait déjà sombre. Nous avons marché quatorze ou quinze heures.

L'appel est à huit heures, car on repart à trois heures du matin. Mais je crois bien que je l'ai oublié, tant j'étais occupé à manger. Quand je veux rentrer, il y a des patrouilles qui ramassent les retardataires ; elles me font une chasse terrible, et je dois fournir une bonne course dans la nuit pour les éviter.

Mardi 17 septembre. — Levé avant trois heures. On dort peu durant ces manœuvres. Chaque matin, en me levant, j'éprouve cette joie très vive de me sentir fort et supérieur à la fatigue, d'être un bel animal.

Nous passons le col de Trabier. Cela nous fait un

col par jour. Celui-ci est particulièrement dur. Heureusement il sera moins long que celui d'hier.

Du côté d'Aime, et plus loin surtout, dans la vallée de Pezet, jadis, des Sarrasins s'installèrent. Ils avaient échoué là, après quelque fuite. On reconnait encore le type arabe chez certains paysans aux allures trop libres. Chez certaines [illegible] sont curieuses, très différentes de celles des vallées avoisinantes : ainsi nous avons rencontré tout à l'heure une femme conduisant un mulet sur lequel un homme était assis. C'est la femme qui tient les barres de la charrue, qui fait les gros travaux, tandis que l'homme se repose.

Le chiffre de la dot des femmes est indiqué par le nombre des cercles de couleur qu'elles ont sur la robe. Voilà qui est commode pour les prétendants. J'imagine que l'indice n'est point très sûr.

Les femmes de la Tarentaise portent sur la tête des *frontières*. Ce sont des coiffes aux minces lamelles d'or, venant en pointe sur le front. Il y en a de très belles. J'en ai marchandé une hier à Aime ; on m'en a demandé soixante francs. Celles dont l'or est travaillé valent jusqu'à deux cents francs. Elles sont transmises en héritage ; on ne s'en dessaisit pas volontiers dans les familles.

En montant le col de Trabier, nous rencontrons des mulets ayant sur le front de larges plaques rondes en cuivre ; quelques-unes sont ajourées. C'est encore [illegible] mode du pays.

Je marche près de mon petit ami, l'engagé volontaire. Il tire de sa musette des edelweiss qu'il a cueillis hier au Cormet d'Arèche. Il est allé les chercher dans la montagne pendant la grand'halte. Mais les pauvres fleurs sont toutes flétries, toutes abîmées. Il les contemple avec mélancolie, puis il me regarde tristement, et il laisse tomber ses fleurs dans le chemin. Je comprends bien qu'il les avait cueillies pour *elle*.

Nous traversons un pays désolé. C'est par là que le président du tribunal de Moûtiers, qui [illegible] dans la montagne, hirsute et mal mis, fut pincé par les gendarmes qui l'arrêtèrent comme vagabond.

— Tu vas faire connaissance avec le président du tribunal de Moûtiers, mon garçon ; — lui disaient ceux-ci en le poussant devant eux, — en voilà un qui s'entend à distribuer les jours de prison !

— Mais c'est moi, le président ! — hurlait le malheureux en se débattant.

— Ah ! tu veux faire le farceur ! Veux-tu bien te taire, misérable sans-papiers !...

Nous dégringolons sur Aigueblanche, un joli bourg bâti au bord de l'Isère, dont l'aspect serait gai sans une vieille tour noire et sinistre aux fenêtres ogivales.

Je vais me baigner dans l'Isère. L'eau est plus froide encore que celle de l'Arve. Elle est glaciale, et l'on en sort en claquant des dents.

M[illegible]sent, et nous n'avons plus maintenant que les marches du retour à Annecy.

Nous allons à Albertville par la grand'route qui est monotone et poussiéreuse.

Cependant cette route d'Albertville est belle : il y a des cascades qui tombent, blanches et floconneuses, sur les rochers, et de beaux châteaux ruinés.

Mais je préférerais le moindre petit sentier de montagne.

Albertville, où nous arrivons, est une ville propre et neuve, bien bâtie, avec un joli pont sur l'Arly.

J'ai des amis là, et leur bonne hospitalité a bien vite fait de me reposer de la fatigue.

[illegible]

Je monte à Conflans qui est un gros bourg au-dessus de la ville, et qui a gardé des traces des vieux âges. Le village, cerclé de murs, s'étendait au pied du château et de l'église. D'une petite place plantée d'arbres on a une vue très large sur la vallée du côté de Chambéry. Dans l'église il y une a jolie chaire, moins belle pourtant que celle de Beaufort.

Vendredi 20 septembre. — Faverges est notre dernière étape avant d'arriver à Annecy. Nous y arrivons de bonne heure le matin.

Ma compagnie est cantonnée à Mercier, à trois kilomètres de Faverges. C'est un petit village pas riche du tout, mais dont les habitants sont tout fiers de loger des militaires. C'est la première fois que pareille aubaine leur arrive, et jamais nous n'avons été mieux accueillis.

Nous allons, tous les sous-officiers, déjeuner à Faverges. Pour revenir, nous trouvons un mauvais char sur lequel nous grimpons. Le mulet file ventre à terre et nous faisons dans Mercier une entrée triomphale.

L'après-midi je vais dormir dans un champ écarté, à l'ombre de grands arbres qui penchent sur moi leurs feuillages. L'herbe y est drue et haute, d'un vert presque sombre. Il y fait délicieusement frais, tandis que la lumière du jour court sur les prairies avoisinantes. Je repose avec volupté : autour de moi la paix est si grande.

Puis je vais rejoindre le lieutenant R... à son cantonnement. De sa fenêtre, on voit le Mont-Blanc qui apparait tout rose dans le couchant. Et nous sortons pour jouir de la paix majestueuse et sereine de cette soirée de septembre, qui est lumineuse et chaude comme une soirée d'été. A Arenthon, nous avons eu une impression presque pareille...

[illegible] diner avec des militaires et d'avoir la place d'hon-[illegible] ment, dans l'ombre où se perdent leurs visages, sa [illegible] les uns grands, les autres encore petits. Il y a une jeune fille de seize ou dix-huit ans qui est bien jolie avec son corps adolescent, son visage maigre et doux, [illegible] lorsque j'entrais et qu'elle était près de la lumière.

Comme je dois quitter demain le régiment et que je désire faire ici mes adieux aux autres sous-officiers, j'ai rapporté de Faverges quelques bouteilles d'Asti mousseux. C'est un bien modeste gala.

On remplit les verres, et j'en fais boire à toute la famille, même aux plus petits. La jolie jeune fille reste dans l'ombre, un peu loin de nous.

— Elle est un peu *honteuse*, me dit la mère qui m'a pris en affection.

Je me lève et vais lui offrir de l'Asti. Malgré l'ombre, je la vois rougir. Et très gentiment elle me remercie.

Puis chacun chante sa chanson. La romance sentimentale domine. L'adolescente s'est rapprochée. Elle écoute, extasiée, cette musique vulgaire et ces paroles banales. Mais pour elle ce n'est point banal, et c'est amoureux. Elle est charmante ainsi, ouvrant de grands yeux.

Nous avons passé une soirée exquise avec ces braves gens. Quand nous sortons, il fait complètement nuit. Les étoiles semblent rapprochées, suspendues dans la profondeur du ciel.

Nous ne savons pas retrouver notre cantonnement. Et les enfants se dérangent pour nous conduire avec des lanternes.

Samedi [illegible] septembre. — C'est le dernier jour de marche.

Nous longeons la forêt de Doussard, qui ressemble à une peau d'ours aux poils rugueux posée sur la plaine et les contreforts de la montagne. Et nous voyons le petit lac d'Annecy, gracieux et coquet, aux eaux d'un bleu vert transparent.

Depuis les premiers jours des manœuvres il s'est fait un changement dans les paysages. Il y a une semaine, les montagnes se découpaient en barres noires sur l'horizon, les choses se détachaient en arêtes vives, nettement dessinées sous la chaude lumière du soleil. Maintenant il y a plus de fondu dans les teintes, on distingue à peine le point de séparation des crêtes et du ciel. La brume rose et bleue de l'automne mêle les contours. C'est d'un charme plus profond et plus doux.

Nous faisons dans Annecy une entrée solennelle. Puis c'est la cérémonie du drapeau avec ses sonneries frémissantes, et c'est le retour à la caserne où l'on nous désarme aussitôt.

Je fais mes adieux aux hommes de ma section. Ils m'étaient dévoués, et plusieurs m'avaient en amitié. Le régiment, la vie militaire, surtout la vie aux manœuvres, c'est encore un des seuls moyens que nous ayons de communiquer avec des âmes populaires, de nous rapprocher d'elles et de leur inspirer un peu de sympathie.

Je pars avec ce regret particulier que laisse le régiment, qui est difficile à expliquer et qui est profond néanmoins : regret de vie physique et régulière, de calme d'esprit, d'existence simple avec des êtres un peu primitifs.

Et j'ai aussi, plus fort que tout, à cette heure de départ, la nostalgie de la montagne, de l'air vierge qu'on y respire, de la paix magnifique et solennelle que répandent sur les choses de la nature les belles lumières du matin et du soir...

HENRY BORDEAUX.

LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER

La Belgique.

Partie ouvrière.

C'est depuis quelques années seulement que l'on remarque l'intervention sérieuse du socialisme en Belgique. Sa formation comme corps organisé est récente, elle ne date que des congrès tenus à Bruxelles et à Anvers en l'année 1885. En réalité sa naissance se confond avec ces événements. Mais de même que chez les autres peuples la famille socialiste belge n'a pas su se grouper en un seul faisceau, elle a connu ses schismes et ses luttes intérieures.

Une scission sérieuse, au sujet du décret de la grève générale pour l'octroi du suffrage universel, se produisit, en septembre 1887, au congrès de Mons. Presque tous ceux qui depuis ont été les chefs incontestés du parti socialiste belge assistaient au célèbre congrès. Les discussions furent vives et ardentes et les congressistes se fractionnèrent en deux camps. D'un côté, le nouveau conseil du parti ouvrier, les Volders, les César de Paëpe, les Anseele, les Bertrand, les Van Deveren, préconisaient à leurs adeptes une organisation méthodique et consciente telle qu'ils l'ont réalisée depuis. De l'autre, quelques impatients, rêvant de transformer la société tout

d'un coup comme l'on retourne un gant, [illegible] [illegible] Defuisseaux.

Les premiers, [illegible] et plus [illegible] mirent vaillamment à l'œuvre. Et lorsque, assagis par l'expérience, les dissidents se joignirent à eux, en 1889, ils ne [illegible] ouvrier solidement constitué.

Dès lors, en Belgique, [illegible] clans autonomes, la presque intégralité du mouvement se résume dans le parti ouvrier. Et quoiqu'il ne présente pas plus qu'en d'autres nations ni allure doctrinaire ni aspiration violente, il n'en est pas moins, dans la pratique, d'une intensité et d'un [illegible] les Maisons du Peuple, [illegible] noyau résistant de l'édifice. C'est à la faveur de ces organismes [illegible] par les associations ouvrières que les idées tombant en un sol fertile s'accrurent et prospérèrent rapidement.

Il est curieux d'étudier la structure organique du parti ouvrier belge. Dès qu'il se reconnut un pouvoir efficace, ce dernier établit une fédération territoriale, dans chacune des sept régions industrielles et naturelles qui sectionnent le pays. Un ordre formel du parti a rendu obligatoire pour les chambres syndicales affiliées l'intégration de chacune dans le sein de leur fédération respective.

Toutes les associations comprises dans le périmètre d'une région font partie constituante de leur fédération. Les mandataires qu'elles députent représentent spécialement leurs intérêts. Ces divers groupements, toujours sous l'égide du Parti ouvrier, restent associés à leur fédération professionnelle et nationale. Elles constituent notamment, parmi les plus importantes : la fédération métallurgique, celle des coopératives, celle des mutualités, celle des travailleurs du bois, des peintres et on y rencontre finalement celle des étudiants et anciens étudiants socialistes.

Chaque fédération territoriale renferme essentiellement comme pivot et comme centre une coopérative de consommation autour de laquelle se grouperont des sociétés de secours mutuels, des chambres syndicales, des cercles politiques, des groupes de propagande et d'action socialistes. Actuellement des chambres syndicales au nombre de cent environ sont entièrement constituées pour la défense et l'amélioration des intérêts du travail ; des sociétés coopératives dirigées par des militants assurent la vigueur et la consistance au mouvement. Des centaines de groupes d'études et de propagande sont chargés de la politique communale, de la diffusion des principes socialistes, de la propagande des journaux du parti et de l'organisation du parti.

Chaque fédération possède des sociétés de musique, des chœurs, des salles d'escrime et de gymnastique. Elle ont créé des groupes appelés Jeunes Gardes et dont la mission consiste dans la propagande incessante du socialisme dans l'armée par des manifestes, des brochures et des journaux spéciaux.

Ces feuilles paraissent une fois l'année et sont au nombres de deux. L'une est rédigée en flamand et [illegible]

Les grandes coopératives, telles le Vooruit de Gand ou la Maison du peuple de Bruxelles, demeurent l'axe central de l'organisation ouvrière. Tous les trois mois le compte fait du résultat des opérations du Vooruit présente des bénéfices qui s'élèvent à [illegible] sont répartis ainsi qu'il suit : D'abord un versement est fait chaque semaine par le Vooruit au nom de chacun de ses membres à une société de secours mutuels. Ainsi les membres du Vooruit, par cela seul qu'ils y achètent leur pain, ont droit à des remèdes et à des visites médicales s'ils viennent à tomber malades et ils y ont droit gratis, sans aucun déboursé de leur part.

Le bénéfice proprement dit est employé partie aux dépenses de la propagande et partie distribué aux associés sous forme de jetons, jamais en argent.

Le Vooruit fait annuellement un million trois cent mille francs d'affaires. Il fait réaliser à ses membres plus de deux cent cinquante mille francs d'économies, et répartition faite des bénéfices il lui reste encore cent dix mille francs de gain par an.

Cette dernière somme est affectée en grande partie à l'avancement du parti socialiste dans un but de propagande, ou versée dans les caisses de résistance.

[illegible] réalisés par la coopérative qui permettent de soutenir le comité de propagande.

Les subsides du parti sont votés par les sociétaires réunis périodiquement en assemblée générale. Ce sont eux qui nomment le Conseil d'administration et les directeurs ; qui approuvent les comptes qui leur sont soumis ; qui consentent à destiner au succès de la cause des sommes dont ils pourraient se voter l'attribution à eux-mêmes. Les sociétaires qui n'assistent pas aux séances sont passibles d'une amende de 25 centimes. En outre, ces coopératives ne se bornent pas à appuyer par des subsides l'action du parti ouvrier dont elles sont une des forces. Elles participent à toutes les grèves en distribuant des milliers de pains et en soutenant efficacement les revendications des grévistes.

Le bâtiment principal du Vooruit contient une imprimerie, qui sert au journal socialiste *le Vooruit*

[illegible]
tions de 50 francs pour un organe similaire, écrit dans le meme idiome et se vendant 2 centimes, [illegible]

Le *Vooruit* est l'organe officiel de la section flamande [illegible] plus spécialement à l'élément wallon.

Le *Laboureur*, dirigé par L. Bertrand, est exclusive[illegible] dique (1), organes de métiers qui tous suivent une ligne de conduite favorable au parti ouvrier.

[illegible] *Jottrand, Kats, de Keyser* qui, quelques années avant Marx, avait tracé une ébauche du capital. Je ne parlerai pas des *Colins* et des *Francois Huet* qui vers cette époque (1846) professaient en ce pays. Arrivons sans plus tarder à nos contemporains. Nous placerons [illegible] pensée et d'action, qui fut un des premiers théoriciens du collectivisme et qui parait s'être inspiré de Colins. *Hector Denis*, ancien recteur de l'université [illegible] comme leur représentant aux dernières élections. [illegible] distingué, une des célébrités les plus en vue dans [illegible] *Anseele*, nommé député ; Volders, député, que des complications cérébrales retenaient depuis longtemps loin de la lutte et qui vient de succomber ; *Delporte*, [illegible] *L.* et *A. Defuisseaux*; les cinq derniers sont députés.

Ce sont des hommes d'action, intelligents et pratiques, qui ont contribué pour une large part à la formation du parti socialiste en Belgique.

[illegible]

Les Chevaliers du travail de Belgique, primitivement affiliés à l'association internationale des [illegible] nisation particulière et demeuraient indépendants. Dans le seul bassin de Charleroi, sur un ensemble de 33 000 mineurs l'association comptait, il y a quelques années, un effectif de 23 000 adhérents. Depuis, les Chevaliers du travail sont bien déchus de leur splendeur : actuellement ils ne comptent plus que 7 à 8 000 membres dont une grande partie adhèrent, en même temps, au parti ouvrier.

Callewaert, président de l'association, a été élu député aux dernières élections.

[illegible]

Les Saint-Simon, les Fourier, les Cabet, les Colins, etc., comptent encore, en certains milieux, des disciples fervents. Ainsi, en Belgique, les Colinsiens ou socialistes rationnels, comme ils s'intitulent, répandent les idées de leur vénéré maître, un peu oublié, il faut l'avouer.

L'énergie qu'ils dépensent depuis des années à cette œuvre est digne de l'intérêt qu'on s'obstine à leur refuser, à tort à mon avis. Ils sont, de nos jours, à l'arrière-garde de l'armée à qui, jadis, ils ont servi d'éclaireurs. Ils ont laissé, immobiles sous leurs tentes, s'éloigner les bataillons socialistes qui refusent, aujourd'hui, de reconnaître en eux les frères d'autrefois. Triste retour des choses d'ici-bas. La destinée est faite de bien cruelles ironies.

Leur programme différant de celui de la majorité n'en est pas moins sainement socialiste. Colins n'a pas la rigueur scientifique de l'école allemande, ses [illegible] pas moins l'œuvre d'un esprit vigoureux d'un penseur remarquable. Auteur d'un système qui porte son nom, — le collectivisme colinsien, — il eut une intuition fort nette des choses de l'avenir. Colins ressemble à Henry Georges, avec une conscience mieux définie de la destinée des sociétés. Il est un semi-collectiviste intégral ; H. Georges, un semi-collectiviste agraire hypnotisé par la rente. Tous deux sont amis du progrès et membres de la famille intellectuelle socialiste.

Peu nombreux les colinsiens qui semblent pratiquer la vieille maxime : A quantité mieux vaut qualité. A peine 2000 à 2500, mais combien dévoués à la mémoire du maitre dont ils ont répandu les théories, en tant de feuilles diverses, en dehors de leur [illegible]

Cette revue, fondée en 1875 par F. Bordes, publie les manuscrits inédits de Colins, développe et défend ses doctrines. Elle a groupé des hommes de valeur, dont les plus intelligents, A. Hugentobler, Agathon de Potter, A. Heimercheidt, sont les champions du socialisme rationnel depuis des années. Leur œuvre,

(1) [illegible]

[illegible]

[illegible] teur.

Il s'occupe spécialement de l'étude et de la propagande des idées rationnelles.

[illegible]

[illegible] une prépondérance et déployer une activité aussi [illegible]

[illegible] empêcher que leurs troupes ne faiblissent et ne se désagrègent de jour en jour. Et ce, grâce à la merveilleuse structure organique que les militants ont su donner au parti socialiste ouvrier.

[illegible] doctrines et l'efficacité des associations et des coopé- [illegible] chaque contrée où existait déjà une de ces institutions, des coopératives et des corps de métiers dont le but déterminé est d'affaiblir l'armée socialiste et de propager l'idée religieuse. Ces coopératives, conçues dans un esprit d'opposition, présentent aux clients des conditions similaires. Ces corps de métiers rappellent sur divers points les vieilles corporations, on y re- [illegible] semblable. Le type le plus important et le plus cé- [illegible] diffusion des principes chrétiens, est connu sous le [illegible] du catholicisme en Belgique.

A Gand, les conservateurs ont installé tout près du Vooruit une coopérative concurrente, le *Volks-* [illegible]

[illegible] les catholiques ont opposé la *Maison des Ouvriers*. Cette dernière ne se soutient que grâce aux secours de [illegible]

A Bruges, où les socialistes gantois ont établi une coopérative succursale du Vooruit, les catholiques ont élevé une société appelée le *Voorzog*.

Il en est ainsi d'ailleurs dans tous les grands centres où le mouvement socialiste est considérable.

La fédération de toutes ces sociétés et de tous ces corps de métiers catholiques, constitue la *Ligue démocratique*. Cette ligue forme le gros de l'armée de combat des catholiques et est dirigée par le député *H*[illegible]

Cependant il convient de faire quelques réserves : ainsi, dans les rangs du clergé, M. l'abbé *Daens* a toujours manifesté une grande sympathie pour les idées avancées et, à l'occasion, les a professées ouvertement. Sa hauteur d'âme, son indépendance et sa fermeté, en ont fait le représentant avéré du socialisme chrétien en Belgique.

D'ailleurs ses doctrines sont peu goûtées par le clergé de son pays. Il est à peu près le seul, avec l'abbé *Pottier* et Monseigneur *Doutreloux*, à les arborer publiquement.

Je passe promptement sur les théories auxquelles M. *Perrin* et *Victor Brants* ont accolé l'épithète de socialisme chrétien. L'on retrouve là, retouchées et mitigées, les théories préconisées par Leplay et son école, soudées et mêlées aux conceptions savantes [illegible]

En somme, toutes ces spéculations sociales répandues par les socialistes chrétiens, nuance Perrin et V. Brants, ne dépassent guère la limite des idées et des aspirations de l'école économique orthodoxe.

V. O[illegible]



VARIÉTÉS

Le siège de Thionville, journal d'un bourgeois.

[illegible]

Samedi 13 août 1870. — Mon jardin ! mon pauvre jardin ! Des arbres que j'avais plantés et qui poussaient ! La maisonnette où l'on dînait il y a trois semaines, la chambre haute installée pour les soirs de pluie, tout cela n'est plus qu'un tas de bois, un amas de planches lugubres. Comme disait le père Brutus en démontant ma baraque, après avoir scié les arbres et arraché les palissades : — En v'là de quoi faire des boîtes à violon !

Enfin, c'est l'ordre de la place ! Il a eu déjà le même sort en 1814. Bien souvent mon père répétait : « Ton jardin, dont tu es si fier, mon garçon, prends garde qu'un de ces jours on ne le rase comme celui de ton grand-père. Vous ne connaissez pas l'invasion, vous autres ! ni le Génie ! » En disant le *génie*, il riait, un peu amer, un peu moqueur, mais tout de même il n'y croyait pas, le pauvre homme, aux démolitions du Génie. Et quand il est mort, l'autre jour, remué, après soixante ans, de voir tant de drapeaux, tant de soldats, tant de musiques qui s'en allaient vers le Rhin, il ne soupçonnait pas que la semaine suivante, mon jardin, *son* jardin, où il venait tous les matins fumer sa pipe, aurait le sort du jardin de son père. [illegible] terloo, et les Prussiens, pour lui, malgré Blucher, demeuraient de « fichus » soldats. Puisqu'ils voulaient

[illegible] Rhin.

Que va-t-il se passer? [illegible]

[illegible] numérique.

C'est trop fort! [illegible] sur la place. [illegible] les Prussiens [illegible] à la porte du fort! J'en arrive. Ils sont partis, mais il y [illegible] un peloton de uhlans [illegible]. L'officier qui comman-dait le détachement est descendu de cheval, et s'est arrêté devant la barrière. La sentinelle a crié aux armes, le poste est sorti, les uhlans se sont enfuis et le poste les a regardés filer, sans même tirer un coup de fusil. C'est insensé! Il parait que l'officier comman-dant le poste de mobiles [illegible] du côté de Saarlouis a perdu la tête. Il ne s'attendait pas à une fanfaronnade aussi ridicule. On ajoute que ses hommes, armés de fusils à tabatière, ne savent pas comment on les charge.

Les uhlans, rangés en bataille, n'étaient pas à cinquante pas de la barrière quand leur officier est venu narguer le poste. La route s'enfile toute droite. On pouvait les tirer aussi aisément qu'à la cible. Les uns rient, d'autres se fâchent. L'incident, en somme, est plus ridicule que fâcheux, mais pour que des éclaireurs aient pu venir tranquillement jusqu'aux portes du fort, il faut qu'un corps d'armée prussien soit solidement établi sur la route de Saarlouis et sur la route de Trèves.

Dimanche 14 août. — On s'est battu autour de Metz. De midi à 6 heures nous avons entendu le canon. La garde nationale, qui a la garde des remparts, est prévenue qu'elle devra passer la nuit sous les armes. Pas de nouvelles de l'armée de Bazaine! Un train est arrivé à la nuit. Les voyageurs ne savent rien. On parle d'une grande victoire? Les Prussiens auraient perdu beaucoup de monde: nous aussi, d'ailleurs; car lorsque le train est parti de Metz, entre 6 et 7 heures, il a laissé passer un interminable convoi de blessés venant du côté de Borny. Notre succès ne doit pas être décisif, car le commandant de place, le colonel Turnier, a reçu des nouvelles et comme on lui demandait tout à l'heure si demain, 15 août, il y aurait, ainsi que tous les ans, un *Te Deum*, il a répondu que « ce n'était pas le moment ».

Lundi 15 août. — A 5 heures du matin, je suis réveillé en sursaut par une salve d'artillerie... La bataille d'hier, près de Metz, serait-elle une véritable victoire et célébrerait-on la fête de l'Empereur?... Je me retournais dans mon lit et je me posais un tas de questions quand, entre deux coups de canon, j'entends des roulements de tambour... La générale, c'est bien la générale. [illegible] sur la place des officiers se hâtent vers le pont, en achevant de [illegible]. Les Prussiens [illegible] l'assaut du fort...

[illegible] à m'habiller, toute la ville est en l'air. Les coups de [illegible] C'est la batterie du fort qui tire. Allons-y...

. . .

Nous l'avons échappé belle! Si, avant-hier, cet imbécile de uhlan ne s'était pas approché de la barrière, on aurait laissé aux mobiles la garde du poste avancé, et le coup que les Prussiens ont tenté ce matin aurait pu réussir.

Après les défenses héroïques de 1792 et de 1814, que penser de cette prise, sans coup férir, d'une place forte de première classe! A quoi songe donc le grand état-major pour nous avoir laissé un fantôme de garnison! Heureusement que la batterie du fort était servie par une poignée d'artilleurs réguliers et commandée par un officier de sang-froid. Heureusement aussi qu'un gendarme de Kédange est accouru donner l'éveil.

A la pointe du jour, quand les colonnes prussiennes sont descendues, dans le brouillard, des bois de Haute-Yutz et d'Illange, munies de cordes, d'échelles et de tout ce qu'il fallait pour escalader les remparts, elles ne s'attendaient pas à trouver une batterie prête à parler et les artilleurs à leurs pièces.

L'officier qui commandait le bastion a laissé s'avancer la colonne jusqu'à quelques centaines de mètres des glacis, puis il a envoyé dans le tas un premier obus suivi de quelques douzaines d'autres.

Les Prussiens n'ont pas insisté. Le coup étant manqué, ils ont abandonné leur matériel d'escalade et se sont mis à regagner les bois plus vite qu'ils n'en étaient sortis.

Quand je suis arrivé sur le rempart avec Antonin Willaume, que j'avais rejoint sur le pont, on voyait encore des traînards disparaître les uns après les autres sur la lisière du bois d'Illange.

Tout de même, c'est une rude alerte, et durant la matinée, dans les groupes, sur la place, tout le monde déclarait que nous ne pouvions pas rester ainsi exposés à des surprises, sans savoir ce qui se passe à 2 kilomètres de la ville.

Pour une défense utile, pour faire des sorties, si réellement nous devons être assiégés, il faudrait au moins une garnison de trois à quatre mille hommes de bonnes troupes. Nous n'en avons pas le quart. On faisait le compte tout à l'heure: une centaine de cavaliers, ouvriers et cadres de l'escadron de dépôt du 11e dragons, trois cents fantassins, soit un demi-bataillon du 44e de ligne, arrivés de Metz par chemin de

[illegible]
[illegible] Il y a bien aussi deux douzaines de gendarmes [illegible] près autant de douaniers, mais tout cela ne fait pas cinq cents hommes.

Par contre [illegible] tout un bataillon de mobiles, mais [illegible] jeunes gens qui n'ont jamais tenu un fusil, qui ne savent pas [illegible] ciers, pour la plupart, n'ont jamais servi?

Quant à la garde nationale, elle est bonne pour monter la garde sur les remparts, mais on ne peut [illegible] tigeurs ou en chasseurs de Vincennes parce qu'on leur a campé un képi sur la tête et un vieux fusil sur l'épaule.

[illegible] quelque chose. Si nous n'avons qu'une poignée de troupes régulières, il ne manque pas d'anciens soldats, d'anciens sous-officiers parmi les gardes nationaux, disait-on, hier en revenant du fort. On trouverait bien, si l'on voulait, à recruter une centaine d'hommes robustes, sachant tirer, obéir, et connais[illegible] formerait une compagnie franche pour battre la campagne, fouiller les bois et les villages voisins!

Sans retard, la compagnie des chasseurs-éclaireurs est constituée, armée. Elle sortira demain.

L'un des premiers qui se soit fait inscrire est un ancien maréchal des logis de carabiniers... sous Charles X. Il a fait la campagne d'Espagne voici près de cinquante ans. On l'appelle le père Pichancourt. Malgré ses 71 ans il est droit comme un [illegible] ceux de Sierck, qui le connaissent, disent qu'à la chasse aux sangliers il n'y a pas un homme de 30 ans pour lutter avec lui de jarret ou de coup d'œil. Il est superbe, le père Pichancourt avec sa barbe blanche de patriarche. On l'a nommé sergent.

Le commandant, c'est Antonin Willaume. Le colonel Turnier lui a demandé s'il voulait se charger d'organiser la compagnie. Il a accepté, naturellement. C'est un enfant de Thionville, — un vieil enfant, car lui et moi nous sommes de 1820; — tout le monde le connait en ville et dans les environs, et on a confiance en lui. Son père, un vieux de la vieille, était le meilleur chasseur du pays et [illegible] les perdreaux quand ils partent à portée. Il m'a enrôlé dans sa troupe. Moi, je [illegible] de fusil, mais c'est ma femme... Quand, hier soir, je lui ai dit que je devenais franc-tireur, elle s'est mise à faire une musique... Un père de famille! Ça n'avait [illegible] il le métier d'un honnête bourgeois d'aller se faire tuer, à 50 ans, pour [illegible] l'ouverture de la chasse on ne reste pas chez soi parce qu'il pleut. J'ai touché mon fusil hier soir à l'Arsenal. Un joli chassepot tout neuf. Ce soir j'aurai le képi et la blouse, et demain... on verra. En attendant, le canon tonne furieusement du côté de Metz. On ne peut toujours pas savoir qui a vraiment été victorieux avant-hier, à Borny. On parle de pertes énormes, de régiments entiers anéantis.

[illegible] mière sortie sur la route d'Uckange. Pas un coup de canon. Pas un Prussien à l'horizon. Une promenade de 5 kilomètres. Toujours pas de nouvelle de la grande bataille d'hier. Après le branle-bas des trois derniers jours, ce calme a quelque chose d'effrayant. Que se passe-t-il autour de Metz?

[illegible] le 16, le canon a repris. A la nuit, la compagnie est sortie, et jusqu'au jour nous avons fouillé les bois de Lagrange. Vers 11 heures, comme ma section arrivait au sommet de la côte de Guentrange, d'où, par un temps clair, on aperçoit la cathédrale de Metz, nous avons vu distinctement tout l'horizon en feu dans la direction de Sainte-Marie-aux-Chênes. Des villages entiers devaient brûler, car quelques granges incendiées n'auraient pas pu éclairer, pendant plusieurs heures, le plateau de Sainte-Marie. Quant à nous, nous sommes rentrés sans avoir rencontré personne. Il semblerait que les Prussiens, dont nous étions environnés le 15, eussent disparu jusqu'au dernier.

[illegible] mation d'hommes des deux côtés. Comme résultat, c'est tout. L'empereur a quitté le quartier général pour [illegible] passer qu'on évacue sur le nord par la ligne des Ar[illegible] état, a remis un billet de son colonel, le colonel Péan, qui est de Thionville. Ce billet, adressé à sa sœur, [illegible] let, il faut que tout aille bien mal.

[illegible]

[illegible] fer avec Metz.

Cette fois, décidément nous ne devons, pour la défense de la place, compter que sur nous-mêmes.

[illegible] une reconnaissance jusqu'à Ebange et Daspich. Les Prussiens sont partis.

[illegible] coups de fusil. M. Bernardy de Sigoyer (1), le chef de bataillon qui commande les trois compagnies du 44e, avait fait former un train. A quelques centaines de mètres en avant d'Uckange, le train s'est arrêté. Francs-tireurs et lignards, nous nous sommes établis [illegible] Sigoyer et Antonin Willaume s'avançaient jusqu'aux premières maisons. Il y a une auberge à l'entrée d'Uckange, sur la grande route. Il faisait chaud et l'on se préparait à prendre une canette. Tout à coup : pif, paf, pan, il pleut des balles. Adieu canette! Le commandant d'infanterie et notre capitaine se replient en bon ordre. A juger par la fusillade, le village était occupé solidement. On était renseigné sur ce qu'on voulait savoir. Il ne restait qu'à remonter dans le train et à faire machine en arrière. Les Prussiens ont beaucoup tiré, mais mal visé... Nous sommes rentrés sans un blessé. De Thionville à Uckange, la voie est intacte, mais de l'autre côté d'Uckange, il paraît qu'ils ont fait sauter le pont de Richemont.

Jeudi 25 août. — Ces jours derniers, rien de nouveau. La compagnie est tout à fait d'aplomb. Antonin Willaume et le commandant de Sigoyer sont devenus une paire d'amis. Aujourd'hui on est encore sorti en chemin de fer jusqu'à Hayange, sur la ligne des Ardennes. Nous avons trouvé des uhlans, mais ils n'ont pas tenu. Nous n'étions pourtant pas nombreux. Une centaine d'hommes isolés, à 10 kilomètres de Thionville! En descendant du train, du coteau où se trouve la gare nous les voyons filer, et lestement, sur la route de Neufchef.

Vendredi 26 août. — Aujourd'hui, c'était sérieux. J'ai même cru, un moment, que nous étions perdus! Ai-je eu peur! Non, ma foi, ce n'est pas tout à fait cela, mais de nous sentir un contre vingt, avec la retraite à peu près coupée, ça m'a fouetté le sang. Jusqu'à présent on pouvait rire, mais, tantôt, c'était sa peau qu'on défendait!

Nous étions sortis sur Florange. En arrivant au moulin Rouge, nous constatons qu'on a lâché les écluses. La Fensch est à sec. Depuis la veille, nous disent des gens. Qu'est-ce que cela signifie? On se le demandait, quand des bois de Florange, d'Ebange et de Daspich, sortent, comme d'une fourmilière, des Allemands de toutes les couleurs. Nous les voyons se déployer en arc de cercle et se diriger sur le moulin pour nous prendre comme dans un filet.

En fait de vedettes nous n'avions qu'une demi-douzaine de dragons.

Le brigadier Cecile se trouvant botte à botte avec un uhlan l'embroche et ramène son cheval. Retranchés dans le moulin, nous démolissions des fantassins presque à bout portant, mais la position allait devenir intenable. De tous côtés il en arrivait. Ça grouillait positivement. C'est la Fensch qui nous a sauvés! L'un après l'autre, notre capitaine nous fait filer dans le lit à peu près à sec du canal; nous disparaissons comme par une trappe, et nous finissons, sans perdre un homme, par arriver jusqu'à Beauregard, dans le jardin de Mme Néron. Cependant l'ennemi ne nous lâchait pas. La fusillade reprend nourrie et meurtrière pour les Prussiens, mais nous commençons à trouver le temps long quand, à quelques centaines de mètres derrière nous, deux clairons sonnent la charge. C'est le commandant de Sigoyer qui accourt à travers les jardins, — nos pauvres jardins qu'on a bien fait de raser tout de même, — nous soutenir avec deux compagnies d'infanterie. La fusillade reprend de plus belle, mais l'ennemi en a assez : il abandonne la partie. Malheureusement nous comptons deux morts, un caporal et un clairon du 44e, l'un des deux clairons qui sonnaient si allégrement pour nous annoncer le renfort. Ils sont tombés en arrivant sur la ligne des tirailleurs. Dans la compagnie pas même un blessé; mais la journée a été rude. Que de dragées! Un vrai baptême!

Samedi 27 août. — Nous revenons du cimetière. Ces deux jeunes gens, ce clairon et ce caporal, qui sont je ne sais d'où, que personne du pays ne connaissait encore, ont eu de belles funérailles. Le colonel Turnier conduisait le deuil. Une section d'infanterie et vingt hommes de notre compagnie en armes, rendaient les honneurs. Songeait-on que demain peut-être ce serait le tour à d'autres? Mais, derrière ces deux cercueils de petits soldats anonymes qui, quelque part, ont dû laisser des gens à qui ils étaient chers, tout le monde était recueilli. Leur commandant, M. de Sigoyer, a dit quelques paroles

(1) [illegible] Louvre. L'Assemblée nationale vota une dotation à sa veuve et [illegible]

[illegible]
[illegible] en Crimée, en Italie, en Afrique. Il fait le coup de feu comme notre capitaine et, lui aussi, il a confiance en nous.

[illegible] que penser. Le 26, dans l'après-midi, on entendait le [illegible] dions l'armée de Metz. Vers le soir le canon s'est tu. Silence complet le 27, le 28 et le 29. Le 30, on s'est battu. Aujourd'hui aussi. Pendant deux ou trois heures la canonnade se rapproche, puis elle s'éloigne. [illegible]

[illegible] une reconnaissance dans la direction de Hettange, sur la route de Luxembourg. On ne passe plus! Un corps d'armée allemand a traversé la Moselle à Sierck. Il occupe tous les villages depuis Cattenom et la vallée d'Œtrange jusqu'à Volkrange. Les maraîchers ont dit que l'ennemi établissait des batteries, destinées à bombarder Thionville, sur la hauteur dans les bois de M. de Berthier. L'émotion est vive. Chacun transporte dans les caves ce qu'il a de plus précieux. Depuis quinze jours, avec les ouvriers des forges de Hayange incorporés dans la mobile on a bien impro- [illegible] qui nous entoure, les Prussiens vont nous envoyer des obus aussi commodément qu'on jette des cailloux dans une mare. Jamais le feu des remparts ne pourra éteindre des batteries de siège invisibles, blotties là où chaque printemps on s'en allait, la nuit tombante, tirer les bécasses à la passe. Enfin, demain on verra. Ce soir je dîne chez Antonin avec Krisman et M. de Sigoyer.

[illegible] légumes au marché, les femmes de Lagrange ont raconté que toute la nuit, dans les villages occupés par les Prussiens, ç'avait été une beuverie épouvantable, avec des *hoch! hoch!* à n'en plus finir. Partout ils ont tiré des salves en signe de réjouissance, si bien que des balles perdues sont venues tomber dans la ville. L'inspecteur des douanes, qui demeure près de la Tour aux Puces, en a reçu une dans son armoire à glace. Il la promène glorieusement avec des morceaux de la glace. On pourrait croire qu'il a sauvé le Capitole, mais personne n'a guère envie de rire.

[illegible]

(*A suivre.*)

EN PHRYGIE

Ne vous alarmez pas. Vous croyez qu'il s'agit d'un voyage archéologique. Point du tout. Stèles, soubassements, architraves, stylobates, frises, inscriptions, *tumuli*, « ma chère, il y a des *tumuli!* » Point du tout. Ou si peu! Il y a bien quelques tympans, par-ci par-là; mais ce ne sont que tympans tout épisodiques. Et quant aux stèles, on s'assoit dessus, à l'orientale. Ne prenez pas non plus cette expression à la parisienne. — Bref, c'est un voyage de touristes, sous prétexte d'archéologie, et de touristes qui ont à peu près oublié leur prétexte. Il y a des oublis qui sont pleins de tact, des inadvertances qui sont délicatesses.

M. Henry Ouvré, avec un de ses amis, a été passer un mois en Phrygie, et il nous en rapporte ses impressions de voyageur, voilà tout. Et ses impressions sont d'autant plus intéressantes qu'il n'a pas fait du tout en Phrygie ce qu'il y comptait faire, ni suivi l'itinéraire qu'il comptait y suivre. Le choléra s'y est opposé. Non pas qu'il l'ait eu: mais on l'a traité partout, lui et son compagnon, comme s'il l'avait, allait l'avoir, était suspect de l'avoir eu, ou venait de pays où il était à supposer qu'il eût pu le prendre. Cela contrarie beaucoup les démarches d'un voyageur et altère sensiblement un itinéraire.

Oh! que tant mieux!

Car un voyage qui est précisément celui qu'on voulait faire, quel en est l'inconvénient, le savez-vous? C'est qu'il n'a rien de spontané: il sent la préméditation. On l'a fait d'avance, comme une conférence. On s'est dit: « Je serai là, telle chose m'adviendra. J'ai telle sensation... Que c'était beau! Mais nous n'y bûmes point. » C'est le voyage de Picrochole. Déplorable méthode que celle de sentir à l'avance ce qu'on devra sentir à un moment donné et de tracer, par provision, le programme des impressions qu'on devra avoir. Le « futur passé », comme disaient les anciennes grammaires, est un drôle de temps; c'est un déplorable anachronisme. Et il pèse, quoi qu'on en ait, sur tout voyage que l'on fait dans ces conditions-là. La sensation qu'on s'est donnée à l'avance gêne et altère celle que l'on éprouve. L'une se mêle à l'autre, et de toutes deux résulte quelque chose d'assez confus.

Parlez-moi d'un voyage qui n'est pas celui qu'on voulait faire et d'impressions qui ne sont pas celles qu'on avait fait le ferme propos de recevoir. Dans ce cas, on peste bien un peu, on regrette de ne pouvoir remplir les cases toutes préparées de son carnet; mais on a les yeux frais et le cerveau libre. On prend ce que le hasard vous donne: on a la fameuse « soumission à l'objet », chimère du reste.

[illegible]

[illegible]

La terre, les villes, les hommes, voilà quelles sont [illegible] Hippolyte Taine, à les distribuer ainsi méthodiquement [illegible]

La terre, c'est d'abord les vastes plateaux ondulés [illegible] fonds, aux vastes labours, aux champs de blé sans fin. La fraîche et pacifique richesse de cette terre, [illegible] fortement sentis et très heureusement caractérisés par le voyageur :

« Le pays [illegible] a pourtant sa poésie : une sorte de monotonie puissante et lourde. A le parcourir on comprend la civilisation phrygienne; on revoit ces paysans enthousiastes qui furent les initiateurs de la Grèce. Ici retentirent jadis de rudes chansons que recueillirent les musiciens de Lesbos et d'Athènes. Les précurseurs de Terpandre, d'Olympos et d'Eschyle travaillèrent dans ces guérets et poussèrent leurs troupeaux dans ces pâturages... Et de là vint aussi le grand souffle de dévotion qui pénétra [illegible] Ces montagnards vivant si près des dieux savaient les respecter et les craindre. Ils répudiaient les curiosités sacrilèges des artistes et des philosophes et voulaient épargner aux Immortels l'outrage d'une adoration trop directe. Les inscriptions de leurs temples sont consacrées à des êtres redoutables et vagues, le très saint, le très juste. Cette religion si ardente n'a presque point de mythologie. Deux ou trois figures indécises remplissent tout ce Panthéon, et au sommet on devine Cybèle, celle qui fait germer les épis, et qui, dans le crépuscule, parcourt les plaines, tenant deux lions à la main. Cybèle, c'est la terre généreuse et pesante dont les sillons jaunes fuient aux deux vitres de notre wagon; et les Phrygiens eurent raison de la vénérer; car elle les fit puissants et riches; et ce soir encore, quand on traverse les champs pleins de rumeurs, la poussière des blés monte et blondit aux rayons du soleil couchant, et, parmi les ors répandus, l'on croit presque assister au prodige que rêvait le vieux Midas. »

Et cette terre, c'est ensuite la région montagneuse, le Taurus [illegible] et vio-lents escarpements, le pays des tombeaux, où l'on voit s'enfoncer dans le flanc de la montagne une caverne rectangulaire surmontée d'un fronton grec, quelque chose comme un Parthénon souterrain, comme un Erechteion qui serait un antre, ou un Odéon qui serait une fosse aux ours; où l'on voit se dresser une stèle gigantesque qui n'est autre chose que tout un pan de montagne taillé à pic et où tous les archéologues reconnaissent et saluent le tombeau du roi Midas; vestiges magnifiques d'une antique civilisation, presque aussi gigantesques, plus artistiques que les monuments funéraires de l'Égypte, et qui ouvrent à l'imagination une carrière aussi vaste et aussi indéfinie.

C'est non loin de là que périt Alcibiade. Il fuyait, proscrit, vers la Perse. Les Satrapes, à l'instigation de Lacédémone, craignant qu'il ne séduisît le grand roi par son éloquence, multipliaient les obstacles sur sa route. On finit par mettre le feu accidentellement à une maison où il dormait. Il jeta ses habits par la fenêtre et sauta. Il apparut, dans sa nudité superbe, pareil à un discobole des jeux olympiques. Terreur superstitieuse ou peur plus vulgaire, les assassins n'osèrent l'approcher. Ils le tuèrent de loin à coups de flèches... A-t-il un tombeau ? On ne sait. Un monument très ancien dans le cimetière de Baljik-Hissar s'appelle le « tombeau du pacha ». C'est peut-être le sien. Il repose bien, en tout cas, dans cette terre de légendes, dévote à Dionysos autant qu'à Cybèle, amoureuse de dieux beaux, forts, aventureux et conquérants, couronnés de lierre et le thyrse en main, et dont la vue seule était une ivresse.

M. Ouvré n'a pas été moins heureux dans la peinture des villes que dans celle des plaines, des plateaux et des montagnes. Pauvres petites villes de Phrygie, bâties presque entièrement en bois, en troncs d'arbres que fournit copieusement la montagne, ou creusées dans les anfractuosités du roc, sauvages et tristes, silencieuses et graves, déjà orientales... Mais non, pas tout à fait. Voici du bruit de parole humaine, une loquacité qui réveille, une abondance verbale qui réjouit. Vive la Grèce ! C'est un Grec de la côte ou de l'archipel qui a pénétré jusque par là. Partout où parvient l'Hellène, le langage sonore reprend ses droits et les paroles tombent drues et pressées comme les neiges rafraîchissantes. Mais à l'ordinaire, tranquillité et lenteur tout orientales. Villes endormies à l'ombre des éperons gigantesques des montagnes ou aux murmures endormeurs des rivières gazouillantes. Voici Dineir, le pied dans les vingt canaux enchevêtrés du Méandre.

« La ville est toute pleine de soleil, d'ombrages et d'eaux qui chantent. Au sortir de l'hôtel, nous trou-

vons le Méandre, qui roule avec un bruit de moulin parmi les roseaux à larges feuilles. Le lit se divise, les canaux font entre les cailloux un lacis de mailles argentées. Puis tous ces ruisselets se réunissent en une seule masse qui glisse transparente et fraîche devant le péristyle des cafés turcs. A tous les carrefours des sources murmurent et s'épanchent en nappes claires où les canards barbotent. Deux Osmanlis accroupis sur leurs talons, un morceau de savon à la main, se lavent avec gravité. Dans le bazar, impossible de marcher à pied sec. Pour aller d'une boutique à l'autre, on s'éclabousse en sautant de pierre en pierre. La mosquée est une baraque de bois, blanchie à la chaux, et ornée de peintures criardes. Le premier étage surplombe une verandah qui abrite la plus grande fontaine de Dinéir. C'est un bassin étroit, taillé en prisme et ornée de vasques. L'ensemble est plutôt lourd, mais il paraît charmant, dans sa gaine de cristal. Des zaptiés, venus pour la quarantaine, sont assis en longues files devant un café. Très calmes et très sales, ils s'alanguissent sous les brandebourgs et la tunique d'ordonnance et aspirent voluptueusement la fraîcheur humide de la rue. »

Mais mieux encore que les campagnes et les villes M. Ouvré nous peint les hommes. Il sait les regarder, les voir et les peindre au naturel. Il avait là-bas une ample matière; car les types y sont très nombreux, très variés. La Phrygie est une Cosmopolis. Et du reste encore, pour qui sait voir, quel est le coin de la terre, sauf vers les pôles et dans quelque région encore inexplorée de l'Afrique centrale, où les races ne se soient pas mélangées et où une amusante variété de types n'attire pas l'attention? — Là-bas, en Phrygie, nous avons le Turc grave, un peu triste, au visage rond, à la mâchoire lourde, au regard terne et à l'air placide, à la parole lente et rare, au geste plus rare encore;

l'Hellène pur, à la figure longue et osseuse, aux pommettes saillantes, aux yeux éclatants, au regard vif, aux gestes précipités et brefs, à la parole intarissable; — l'Hellène de l'Archipel ou de Crète, aux traits moins précis, moins en relief, l'ovale de la figure un peu arrondi, la prononciation plus molle; — le Grec ionien, de beaux yeux dans un visage rond, une certaine « indolence avisée » dans des chairs un peu grasses destinées à se boursoufler bientôt, « type de la vieille race ionienne, première ébauche un peu lourde du type athénien ».

Et puis encore le Levantin, l'être sans race précise, sans filiation assurée, produit complexe de vingt souches humaines différentes, énigmatique et inquiétant. En voici un qui répond au nom harmonieux d'Arslan-Oglou. « Trapu, mal bâti, les membres attachés de travers, le regard trouble, le corps flottant dans un complet jaunâtre, il nous hèle au milieu de la rue, nous vante son dévouement aux étrangers, ses connaissances médicales et finalement nous offre des antiquités... « Deux cents inscriptions j'ai trouvées, moi, très bonnes: et deux villes, moi j'ai découvertes, phrygiennes, qu'on ne connaissait pas. Toutes les pierres anciens à Smyrne, il est de moi. Je voudrais les vendre en France, l'Académie de Paris. »

Et ce n'est pas tout; ce qu'il y a de plus curieux encore peut-être à étudier dans ce pays-là, c'est l'Européen et la pénétration européenne. Car il a tous les aspects, ce pays. C'est un pays d'antiquités, c'est un pays pittoresque et c'est un pays d'exploitation. C'est un pays pour archéologues; c'est un pays pour touristes et c'est un pays pour commerçants. Dans certaines pages du livre de M. Ouvré, il apparaît comme une savane; dans d'autres, comme un *Far-West*. Et c'est un *Far-West*, en effet, où commencent à pénétrer, à s'allonger, à pousser leurs pointes, routes à l'occidentale, voies d'exploitation, chemins de fer, et bicyclettes même, flatteusement dénommées en turc « locomotives sans feu ». L'Asie-Mineure s'ouvre devant nous; « de voyage en voyage, on la voit qui se transforme ». Nos ingénieurs sont, là-bas, actifs, intrépides, gais, ce sont les qualités de la race; tenaces et patients, ce sont les qualités qu'on est forcé d'acquérir en pays turc. M. Ouvré leur rend hommage et les admire sincèrement.

Pourquoi faut-il qu'il ait lieu de les plaindre un peu? Et de les plaindre, non pas seulement d'avoir affaire à l'administration turque, mais d'avoir affaire à l'administration française? Nous pourrions là-bas, dit-il, marcher au premier rang; les Orientaux nous aiment; la France, Paris, l'histoire de France, si souvent mêlée à la leur, exercent sur eux beaucoup plus de prestige que nous ne croyons nous-mêmes. Si nous ne tenons pas incontestablement la première place, M. Ouvré le dit bravement, au risque de faire sourire, « c'est la faute au gouvernement ». Nous ne protégeons pas assez nos nationaux; nous y mettons trop de discrétion, une délicatesse de doigté qui est éminemment diplomatique et essentiellement distinguée; mais qui là-bas n'est pas de mise. Il faut bien le croire, puisque tous les voyageurs s'accordent à le dire, et que c'est la conclusion désormais classique de tout livre de voyageur qui revient non seulement de l'Orient, mais de n'importe où. Répétons-le donc, nous aussi, avec patriotisme. *Caveant consules!* Traduisez littéralement. Ce n'est pas une métaphore orientale.

[illegible]

NOTES ET IMPRESSIONS

« La Patronne. »

M. [illegible] professeur de philosophie à la Faculté [illegible], à M. Fernand Vandérem.

Mon cher ami,

Enfin, j'ai eu le loisir, entre le baccalauréat des mathématiques et celui des philosophes, de lire la *Patronne* ! Imaginez-vous que ce charmant et svelte petit livre avait glissé sous une pile de gros volumes de métaphysique et de sociologie, [illegible] qui est, comme vous savez, notre moderne métaphysique. Le sauvetage est accompli. Je viens de ramener à la lumière l'élégante silhouette de la *Patronne*, qui orne la couverture et dont la coquette capote si joliment posée sur le « triangle de cheveux châtains », — excusez un pauvre provincial ! — m'a fait rêver un instant.

« Dois-je vous l'avouer? Dès que j'eus mis la main sur votre petit roman, je repoussai au loin les gros livres de sociologie afin de me ménager une bonne place sur mon bureau où je puisse lire à mon aise la *Patronne* enfin retrouvée.

« C'est d'un seul galop que j'ai parcouru cet alerte chapitre de mœurs parisiennes et, tout aussitôt, j'ai fait remettre le gentil volume à Mme de Fongrave, l'aimable femme de mon doyen. Je la tiens pour une personne de goût dont l'opinion est judicieuse, bien qu'à mon sens elle dévore trop de romans. Mais que deviendraient nos romanciers, je vous le demande, si toutes les dames de Fongrave se mettaient à filer comme la reine Berthe ou à faire de la tapisserie comme nos grand'mères? Quoi qu'il en soit, si je suis informé de son opinion avant de fermer ma lettre, j'y joindrai un post-scriptum pour vous en faire part.

« Sachez, mon cher ami, que je lus votre nouvelle avec un si franc intérêt, que je n'entendis pas la voix grognonne de ma vieille servante qui m'appelait pour dîner. La *Patronne* m'a donc valu d'être grondé, ce qui vous prouve que j'ai été pour vous le bon lecteur, celui qui ne chicane pas l'auteur, qui ne se défend pas contre l'émotion, qui ne boude pas contre son plaisir, mais, au contraire, s'abandonne, abdique, suit docilement jusqu'au bout l'imagination du romancier.

« J'étais dans cet état d'esprit lorsque je me décidai enfin à aller dîner et j'y serais vraisemblablement encore si je n'avais voulu vous communiquer mes impressions autrement qu'avec des points exclamatifs et tout le feu d'artifice un peu banal de notre ponctuation admirative. Ce qui ne pouvait manquer d'arriver est arrivé en effet. En voulant mettre un peu d'ordre dans mes impressions pour vous les faire connaître, voilà que mon esprit est entré en branle et s'est mis à refaire le livre à sa fantaisie, sans qu'il me fût possible de le retenir sur cette pente. C'est le critique qui était en train de se substituer au lecteur bénévole de tout à l'heure. Ma pensée maintenant se mêlait à la vôtre et la *Patronne*, son amant, son mari, le précepteur de son fils devenaient un peu mes créatures. Peut-être n'y aurait-il pas à cela un dommage excessif, si, en devenant ainsi mes créatures, vos personnages restaient encore les vôtres. Mais, hélas! à mesure qu'ils devenaient les fils de ma pensée, ils cessaient peu à peu de rester les fils de la vôtre. Et alors comment juger équitablement votre œuvre si, à tout instant, la mienne vient l'offusquer? C'est, j'imagine, cette infirmité de la critique qui fait dire à tant de romanciers que les critiques les gourmandent ou les complimentent presque toujours à faux.

« Je me flatterais en vain d'échapper à pareille disgrâce en vous entretenant de la *Patronne*, mais la faute n'en est ni à vous, ni à moi. Convenons, s'il vous plaît, de nous en décharger sur notre infirme condition humaine, qui enferme chacun de nous si étroitement dans son petit univers qu'il ne réussit presque jamais, en dépit de ses efforts, à explorer celui d'autrui.

* *

« Pourquoi vous reprocherais-je d'emprunter les sujets de vos romans à la vie parisienne qui tourbillonne autour de vous? About se plaisait à répéter, m'a-t-on dit, qu'il y avait deux cents romans à écrire avec les observations que chacun de nous pouvait recueillir autour de lui. Sans nul doute il n'est pas besoin d'avoir son yacht et de faire le tour du monde pour découvrir des sujets de romans. Le mouvement habituel de la vie se charge d'approvisionner largement tous les romanciers. Cependant que chacun de nous fait ses trois petits tours ici-bas, comme les marionnettes de la chanson des nourrices, n'est-il pas aux prises avec toutes sortes de passions? Il combat sans trêve tantôt contre lui-même, tantôt contre la fatalité. Les épisodes de cette lutte incessante, voilà les éternels et inépuisables sujets des tragédies, des comédies, et des romans. Oui, sans parler de tragédies et de comédies, il y a deux cents romans à écrire avec ce que chacun peut observer autour de lui. About avait bien raison, car, *à la condition d'avoir tout le reste*, jamais on n'épuisera les sujets de romans que la vie offre, chaque jour, à notre curiosité. Mais le diable veut que ce soit justement ce reste-là qui complique un peu le problème! Pour bien observer ne faut-il pas être armé d'un esprit

curieux qui flaire les aventures, se met résolument en quête de manière à ne jamais revenir bredouille au logis ? Et cette chasse exige un bon œil à qui rien n'échappe des détails caractéristiques qui individualisent les êtres et les choses. Il n'y a pas deux arbres semblables dans la nature, disait Flaubert. Il n'y a pas non plus deux hommes semblables. C'est affaire au romancier de voir comment ils ne sont pas semblables et de nous le faire voir.

« Mais il ne suffit pas pour écrire de bons romans d'être doué d'un esprit curieux qui s'informe et d'un œil fureteur qui enregistre, car la nature ne nous fournit pas des romans ajustés de toutes pièces. Elle met à notre disposition des éléments de toute espece et de toute valeur entre lesquels le romancier devra faire son choix. L'art, c'est précisément ce choix à faire. Car, parmi ces éléments, il en est qui, heureusement préparés, agencés et groupés, serviront à reconstituer la vie. Ce sont ceux-là que le romancier doit avoir le souci de recueillir pour bâtir avec eux son œuvre d'art. Si l'art, en effet, [illegible] de reproduire la vie, peut-il atteindre ce but en enregistrant servilement, sans choix, les résultats insignifiants et incohérents d'observations photographiques ? Ces tranches de vie réelle, si j'ose ainsi m'exprimer, ne sont pas des œuvres d'art, car elles ne donnent pas l'illusion de la vie. Vous en êtes bien d'accord avec moi, n'est-ce pas, mon cher ami ? l'artiste ne procure l'illusion de la vie qu'en retouchant, suivant sa vision personnelle, les clichés qu'il a obtenus.

« Voilà pourquoi la réalité objective, — je n'oublie pas que je suis professeur de philosophie ! — j'ignore ce qu'elle est, chacun de nous portant sa réalité dans ses organes. Il est peu probable que le monde se reflète de même manière dans votre œil et dans le mien ? Ce n'est pas, pour vous et pour moi, le même « triangle de cheveux ondulés » qui s'avance sur le front de la *Patronne*. La conclusion où je vais aboutir, c'est que la réalité absolue est un mythe aux pieds duquel il ne serait pas équitable de faire comparaitre toutes les œuvres d'art pour en apprécier le mérite.

« Toutefois, ne [illegible] pas de [illegible] l'art réaliste ou même de lui chercher querelle. La bonne casse est bonne, comme dit Molière. Vous me verriez un peu honteux si je ne goûtais pas *Gil Blas* et *M. [illegible]*. Je devine qu'il est malaisé de saisir toute vivante la médiocrité qui s'agite autour de nous. Et si de son observation on peut extraire deux cents romans, il faut reconnaître qu'il est déjà méritoire d'en écrire deux et même un seul qui soit excellent !

*
* *

« La *Patronne* est tout près d'être un petit roman excellent. Vous avez réussi à reconstituer très ingénieusement un petit coin [illegible] parisienne. On s'explique aisément pourquoi l'amant de Mme Rambert a voulu placer auprès d'elle, comme précepteur du petit *Dré*, un de ses camarades. C'est, d'abord, une victoire remportée sur la jalousie du mari, puis, sans se l'avouer positivement, sans en rien dire à son camarade, on comprend que cet amant, un peu inquiet comme tous les amants, se réjouisse d'avoir mis en surveillance sa jolie et volage maîtresse. Car étant donné un précepteur, ami de l'amant, oh ! nous ne nous y trompons pas une minute ! il est clair qu'il finira un jour ou l'autre par espionner la *Patronne*, qu'il fera part du résultat de ses découvertes à son ami et que celui-ci aura de la peine à lui être reconnaissant de ces espionnages sympathiques parce qu'il redoutera, dans son pauvre cœur meurtri, qu'ils rendent la rupture définitive.

« Voilà de l'observation [illegible] de la vérité humaine que [illegible] ne suffirait pas à saisir, qui a été revisée et fécondée par l'esprit du romancier psychologue. C'est ici, mon cher ami, que ma critique va prendre place. Il me semble que le romancier psychologue et son frère, le réaliste, n'ont pas toujours réussi à se mettre d'accord au cours de votre nouvelle.

« Ce qui vous a incité, n'est-ce pas ? à écrire la *Patronne*, c'est l'observation consignée dans la dernière page du livre. « J'ai enfin appris, dit M. Garnier, à « goûter l'incomparable organisation de notre société « qui permet à une pauvre petite femme de tromper « son mari, de tromper ses amants, d'accomplir en « secret mille vilenies féroces et de s'en aller, pourtant « toute parée de vertu, parmi l'estime universelle et « les salutations très respectueuses. » C'est sur cette observation faite sans doute autour de vous que vous avez édifié votre roman. Le contraste entre Mme Rambert l'après-midi dans la garçonnière de la rue de la Ville-l'Évêque et Mme Rambert recevant, le soir, ses [illegible] contraste où se marquent l'hypocrisie des conventions sociales et la duplicité féminine avait sollicité votre curiosité et un peu ému, je pense, votre sensibilité. Ce contraste qui vous avait frappé, il s'agissait de nous le présenter de telle manière qu'il nous frappât et nous émût à notre tour. Si vous n'y avez pas tout à fait réussi à mon gré, c'est que vous avez tergiversé entre les deux routes qui s'offraient à vous.

« La *Patronne* serait-elle une nouvelle réaliste ou une nouvelle psychologique ? Elle pourrait être l'une ou l'autre. Vous avez préféré qu'elle fût à la fois l'une et l'autre. Le cas de Mme Rambert est traité selon la manière réaliste. Le cas de M. Garnier, le précepteur, est traité selon la formule psychologique. De Mme Rambert, qui trompe son mari, qui trompe son amant, nous ignorons tout jusqu'au bout du

récit. Pourquoi a-t-elle un amant? Pourquoi le trompe-t-elle après deux ans d'amour, avec cet imbécile de Lavières? Pourquoi éprouve-t-elle une [illegible] le mépris et garde-t-elle si belle situation dans le monde? Cette élégante [illegible] du pays de Nod est décidément un peu trop romantique.

« Vous nous initiez, au contraire, à tous les combats qui se livrèrent dans l'âme encore candide de M. Garnier, le précepteur. Espionnera-t-il la *Patronne?* Ne l'espionnera-t-il pas? La condamnera-t-il? L'absoudra-t-il? Il se pose ces interrogations à tout propos et nous livre par là le secret de son âme. Il nous intéresse à ses scrupules et il en advient que peu à peu le sujet de votre nouvelle a bougé, et qu'à la fin c'est le cas de conscience de M. Garnier qui pique notre curiosité beaucoup plus que les adultères énigmatiques de M. Rambert.

« Voilà toute ma querelle. Elle ne m'a pas empêché, Dieu merci! de goûter l'ingéniosité de tant de menus détails de votre récit et l'allure si française de son style!

Anselme Pierret.

Pour copie conforme.

Pierre Prat.

« *P.-S.* Mme de Fongrave me retourne à l'instant la *Patronne.* « C'est, m'écrit-elle, un petit chef-d'œuvre « d'observation aiguë, sincère, tout saupoudré de « *parisine.* J'en ai goûté infiniment la langue ner- « veuse, alerte, d'une saveur un peu aigrelette, « comme le *piccolo* d'Argenteuil. »

« Je vous ai dit, n'est-ce pas? que je tenais pour très judicieuses les opinions littéraires de la femme de mon doyen.

A. P.

BULLETIN

Politique extérieure.

L'histoire se recommence. Le problème oriental s'impose aujourd'hui à l'attention des puissances, comme il y a vingt ans, avec cette différence que ce sont les Arméniens qui font éclater des bombes alors qu'en 1876 les Bosniaques et les Herzégoviniens tiraient le canon. Il y a encore une autre différence. La Russie était alors isolée. Elle fut, à peine, pendant quelque temps, durant cette crise qui dura deux ans, platoniquement appuyée par la France, et constamment contrecarrée par l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie. Il n'en va plus de même. C'est l'Angleterre qui maintenant est toute seule. On peut donc espérer que la solution ne sera ni si longue ni si sanglante, qu'elle ne sera marquée ni par l'assassinat d'un sultan ni par une grande guerre, et qu'elle ne se fera pas attendre plus de deux ans.

Il s'agit toujours de la même chose : assurer la sécurité des sujets chrétiens du sultan. Tout le monde était et est encore d'accord sur le principe, on ne diffère que sur le mode d'exécution. Il serait plus juste de dire que l'on différait, car l'entente paraît aujourd'hui complète, et l'Angleterre elle-même est contrainte de rentrer dans le rang. Pas de partage : c'est le mot d'ordre général, pas de démembrement de l'empire ottoman, seulement des réformes. Mais l'expérience est là pour prouver que les réformes sont impossibles sans, tout au moins, une diminution de l'autorité du sultan. En 1876, lorsque l'on demandait à Abdul Aziz des concessions pour ses sujets chrétiens, il répondait immédiatement par des firmans accordant trois fois plus qu'on ne lui demandait, et les Bachibouzouks et les Tcherkesses triplaient, par compensation, le nombre de leurs victimes, et Midhat-Pacha faisait *suicider* ce sultan réformateur! Abdul-Hamid, qui est, dit-on, hanté par la fin tragique de son oncle, ne procède pas d'autre façon. Les promesses ne lui ont jamais coûté, mais on a vu en Arménie et en Crète le compte qu'il en tenait. Le massacre des chrétiens reste toujours le dernier mot de la politique réformatrice des sultans, et l'on n'arrivera à rien tant que l'on n'aura pas exigé pour toutes les provinces chrétiennes de l'empire ce que l'on a fait pour les provinces balkaniques et Samos d'abord, et ce que l'on vient de faire pour la Crète. L'exemple des premières n'est pas, j'en conviens, pour exciter beaucoup l'enthousiasme de la Sublime Porte. Au bout de ces concessions d'autonomie plus ou moins complète, il y a forcément la simple vassalité d'abord et puis l'indépendance complète. Mais il n'y a pas à choisir et cela vaut mieux à tout prendre que le partage immédiat de tout l'Empire.

Ce n'est pas l'opinion des Anglais. Ils trouvent que la poire est mûre et qu'il est temps de la cueillir, d'autant plus qu'ils en ont en mains les morceaux de choix, l'Égypte et Chypre, qui compléteraient admirablement la garde de la route des Indes, et qu'ils ne détiennent qu'à titre précaire, avec cette distinction que, à Chypre, la situation de fait a été reconnue par le traité de Berlin, mais sans leur conférer de titre de propriété, puisqu'ils continuent à payer tribut au Sultan, tandis que pour l'Égypte, leur usurpation n'est qu'une occupation illégale que nos protestations ne laisseront jamais périmer.

C'est la politique séculaire de l'Angleterre dans la Méditerranée. Il y a deux siècles et demi, elle y pre-

nait pied, et le bon, en s'emparant par un coup de main audacieux de la formidable position de Gibraltar dont elle se faisait reconnaître la cession par le traité d'Utrecht. Elle s'adjugea Malte, que nous n'avions pas su garder et dont Nelson obtenait sans gloire, en 1800, la capitulation, après s'être engagée à la donner d'abord au royaume des Deux-Siciles, et ensuite à la restituer aux chevaliers de Saint-Jean. Pendant un demi-siècle, le protectorat des îles Ioniennes, qu'elle conserva même après la constitution du royaume hellénique la rapprocha de son but, et du jour où elle les céda à la Grèce, en 1863, elle ne songea plus qu'à trouver une compensation un peu plus près du canal de Suez. Elle aurait bien voulu jeter tout de suite le grappin sur l'Égypte et l'opération se serait faite sans doute au Congrès de Berlin si la diplomatie française n'avait eu la précaution de stipuler qu'il n'y serait question ni de l'Égypte ni de la Syrie ; elle se contenta momentanément de la cession de Chypre, et ce n'est que quatre ans après qu'elle pouvait enfin mettre à exécution le plan qu'elle avait si longtemps préparé. Les Anglais débarquaient à Alexandrie pour y rétablir l'ordre, promettant solennellement de s'en aller aussitôt qu'ils auraient rempli cette mission conservatrice et pacificatrice. Ils étaient enfin en terre promise.

On sait le reste, on connaît la suite de cette comédie qui se joue encore et dont l'expédition de Dongola ne doit pas être encore le dénouement, au gré du moins de ses auteurs. Car ils y sont, à Dongola. Le but qu'ils s'étaient assigné est atteint. La ville mahdiste a été occupée presque sans coup férir et le sirdar Kitchener n'a eu pour ainsi dire qu'à chasser devant lui comme un troupeau les bandes du khalife d'Omdurnam. Ils disent maintenant que leur œuvre n'est pas encore terminée, que la sécurité des frontières égyptiennes n'est pas encore assurée et qu'il leur faudra pousser probablement jusqu'à Khartoum. Quand et comment? c'est leur secret. Mais il semble que nous pourrions bien aussi demander à être mis dans la confidence et que les puissances elles-mêmes qui ont consenti à laisser puiser dans la caisse de la dette égyptienne, pourraient bien aussi demander quelques explications. Cela serait peut-être déjà fait si le prince Lobanoff n'était pas mort, mais cela se fera sans doute lorsque son successeur sera désigné au retour du tsar à Saint-Pétersbourg.

* *

Les conversations que M. Hanotaux aura à Paris dans une dizaine de jours avec M. Chichkine, le suppléant du ministre défunt, et les audiences que lui accordera certainement Nicolas lui-même porteront probablement aussi sur cette partie de la question d'Orient qui n'est pas la moins intéressante pour nous, et les engagements que le tsar aura pris à Balmoral ne le gêneront nullement pour cette excellente raison qu'il n'en prendra aucun. Car la politique est systématiquement exclue de sa visite toute familiale à la grand'mère de la tsarine. M. Chichkine [illegible] ne l'y rejoindra pas et viendra directement de Saint-Pétersbourg l'attendre à Cherbourg. Son ambassadeur à Londres, M. de Staal, est allé à sa rencontre à Leith, mais on annonce qu'il aura déjà quitté Balmoral lorsque le marquis de Salisbury y arrivera, et ce n'est certainement pas avec lord Rosebery qui doit à ses fonctions de Lord-Lieutenant du Midlothian et non pas à son titre de *leader* de l'opposition libérale, ni à sa qualité d'ancien *premier* et d'ex-ministre des Affaires étrangères, l'honneur de prendre part aux fêtes de la réception impériale, que l'auguste voyageur jettera les bases d'un accord improbable et impossible entre l'Angleterre et la Russie.

On le sait bien en Angleterre, où l'agitation arménienne est du reste en train de faire long feu et ne se prolonge plus guère que par déférence pour M. Gladstone qui s'est trop engagé après avoir traité le sultan d'*assassin* pour reculer et qu'on ne peut laisser seul en tête à tête avec le duc de Westminster pour lequel Abdul-Hamid n'est autre chose que le *diable incarné*. On fera donc, pour la forme, un meeting monstre dans lequel les orateurs fulmineront à loisir contre les atrocités turques, — le sujet s'y prête du reste à merveille, — et sur la désastreuse politique de lord Salisbury, après quoi il ne sera plus question des Arméniens, puisque l'Angleterre n'aura aucun bénéfice à retirer de sa philanthropie. Mais s'il n'en sera plus question en Angleterre, on continuera à s'y intéresser ailleurs et plus efficacement, il faut l'espérer, qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

*

On s'y prend de la bonne façon pour assurer cette efficacité, et les escadres se concentrent presque à portée de canon de Constantinople, prêtes à tonner si les autres moyens de persuasion ne suffisaient pas, et l'Italie n'est pas la dernière à prendre part à ces préparatifs, pour démontrer sans doute qu'elle a encore sa place dans le concert européen, et que les désastres africains ne l'ont pas fait déchoir à ce point qu'elle ait perdu son rang de grande puissance.

Mais, pour le moment, l'Orient reste pourtant au second plan de ses préoccupations. Elle a à régler d'autres affaires plus urgentes, avec Ménelik d'abord et ensuite avec nous-mêmes. Il s'agit, dans les deux cas, de traités à conclure : traité de paix avec le Négus, traité de commerce avec la France, pour remplacer la convention italo-tunisienne dénoncée

l'an dernier, et dont l'échéance expire fin courant.

De part et d'autre, les négociations sont en bonne voie. En ce qui concerne le traité tunisien, on attend d'un moment à l'autre la bonne nouvelle d'une entente définitive qui paraît d'autant plus probable que l'on a positivement renoncé à Rome à nous faire des menaces puériles, à parler d'un retour impossible au régime des capitulations et que l'on y est sincèrement animé des sentiments les plus conciliants. Comme, de notre côté, nous ne voulons pas la mort du pécheur et que l'application du tarif général tunisien aux marchandises italiennes ne nous rapporterait en somme pas grand'chose, il y a toute apparence que l'on finira par tomber d'accord sur un *modus vivendi* acceptable pour les deux gouvernements.

Pour le traité de paix avec Ménélik, les choses ne marcheront pas aussi vite et l'on n'a même pas encore de nouvelles du premier négociateur envoyé au Choa pour tâter le terrain et préparer les voies au général Valles, le vrai plénipotentiaire. Ce qu'on craint c'est que le Négus ne renchérisse sur les exigences qu'il avait manifestées au moment où il négociait il y a six mois avec le major Salla, non pas au point de vue pécuniaire, mais au sujet des frontières de l'Érythrée. Le bruit court à Rome avec une certaine persistance qu'il n'accepterait plus la ligne du Mareb, et qu'il exigerait le retour pur et simple aux frontières du traité d'Ucciali. Les patriotes de l'école Crispi, les *guerrafondai*, s'indignent d'avance contre cette nouvelle humiliation. Mais ce n'est pas leur avis que le marquis di Rudini demandera lorsqu'il s'agira de se prononcer sur les conditions du Négus, qu'il doit du reste connaître déjà un peu mieux que les journaux, et un peu plus qu'il ne l'avoue luimême. Il y a même apparence qu'il se prépare à imposer réellement un nouveau sacrifice à l'amour-propre italien et ce n'est évidemment pas sans motifs que sa presse officieuse répète tous les jours et sur tous les tons que, si l'on ne fait pas la paix avec Ménélik, il sera nécessaire d'envoyer à Massaouah 70 000 hommes rien que pour se tenir sur la défensive. Cette perspective calmera certainement bien des enthousiasmes.

[illegible] GIRAUDEAU.

Les réformes de l'Université.

Lettre de M. Prat.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire avec grand intérêt l'article que M. M. Leloup a consacré aux réformes de l'Université.

Il m'a paru qu'il s'y rencontrait, au milieu d'idées élevées, quelques affirmations contestables, sur lesquelles je vous demande la permission de m'arrêter un instant, dans le seul intérêt de la vérité.

M. Leloup élève contre l'Université et particulièrement contre l'enseignement secondaire une critique générale; il propose ensuite une méthode nouvelle et ajoute quelques remarques particulières sur des points de détail.

Son reproche fondamental, c'est que l'Université néglige complètement sa mission éducative. Ses professeurs sont de médiocres préparateurs aux examens et rien de plus : ils instruisent, ils n'élèvent pas; ils bourrent mécaniquement la mémoire de leurs élèves de connaissances aussi ennuyeuses qu'arides, et les malheureux enfants, après plusieurs années d'esclavage intellectuel et physique, sortent du lycée hantés par l'obsédant souvenir de sombres réduits où suintaient le dégoût et l'ennui. Ils entrent dans la vie, maladroits et étonnés, l'intelligence imprégnée du parfum rance des thèmes grecs et des discours latins.

Le tableau ne manque pas de couleur ; il est regrettable qu'il soit de tous points inexact. M. Leloup semble l'avoir tracé sous l'impression d'une fâcheuse expérience personnelle; néanmoins, ses reproches sont, je l'avoue, de ceux qui nous émeuvent le plus.

L'enseignement secondaire est, de tous, le plus défectueux, nous dit-il; c'est-à-dire que moins que tous les autres il s'occupe d'éducation.

Comment! moins que l'enseignement primaire qui bien [illegible] abandonnait ses élèves « à peine au sortir de l'enfance »? moins que l'enseignement supérieur qui distribue une instruction déjà spécialisée et technique? C'est vraiment bien peu et le jugement est sévère. Mais on conviendra que ce n'était peut-être pas l'heure de le porter au moment où de tous côtés dans l'enseignement secondaire s'élève une grande ardeur moralisatrice, où tous les jeunes maîtres embrassent vraiment avec un enthousiasme d'apôtres leur tâche d'éducateurs et rêvent de former à la fois l'esprit et l'âme des jeunes gens qui leur sont confiés, d'en faire, par leur parole et par leur exemple, des hommes d'énergie, de devoir et de dévouement.

Élève du très regretté Marion, je puis affirmer que, dans ses conseils si précieux, notre maître aimé réservait la place d'honneur à l'éducation; et aujourd'hui, dans la plupart des classes supérieures de nos lycées, il est bien peu de professeurs qui ne laissent au second plan le souci de l'examen, pour se consacrer tout entiers au développement intellectuel et moral de leurs élèves; tous, ils ont conscience de la noblesse de leur mission : ils doivent former l'âme de la démocratie.

Sans doute, nous dira M. Leloup; mais les quelques professeurs qui portent si haut leur ambition (et ils sont rares, s'empresse-t-il d'ajouter) sentent leur initiative personnelle entravée par les anneaux de fer des programmes. Et il appelle de ses vœux une « réforme de la législation », la « réunion de congrès scientifiques » analogues à ceux qui ont été récemment provoqués en faveur de l'enseignement primaire. Ici toute personne un peu renseignée sur ces questions ne pourra s'empêcher de sourire. Les programmes actuels tendent à devenir de plus en plus de simples indications fournies aux profes-

[illegible] incapables, [illegible] l'ini-tiative personnelle. Quant à ces listes d'auteurs dont parle avec amertume M. Leloup, il est peut-être [illegible] rappeler que, « la prochaine rentrée [illegible] en vigueur de nouveaux programmes [illegible] qu'ils comprennent à peu près tous les grands noms des trois littératures classiques, jusqu'à notre XIXe siècle qui y tient la place qui lui est due : on ne peut laisser plus d'indépendance « à la méthode personnelle des maîtres ».

Et n'est-ce pas précisément parce que nous sommes en présence d'une question d'initiative privée, de méthode personnelle qu'il paraît oiseux de parler de programmes, de législation et même de « congrès scientifiques »? L'enseignement secondaire, quoi qu'en dise M. Leloup, [illegible] réclame bruyante qu'il introduit progressivement des améliorations dans ses méthodes; dès qu'on veut bien lui donner quelques conseils, il s'empresse de les soumettre à un examen attentif : ceux de M. Leloup me semblent malheureusement manquer un peu de précision.

L'éducation est essentiellement la préparation à la vie; or la vie est une lutte. Et M. Leloup revient à maintes reprises sur « ce terrible *struggle for life* que les enfants affronteront demain ». Voudrait-il donc que nous fa-[illegible] dans nos lycées de [illegible].

Franchement, peut-être vaudrait-il encore mieux leur citer quelquefois les opinions de Patin ou de Nisard que leur « inculquer, dès le jeune âge », les principes de la concurrence vitale! Il y a trop d'armes aiguisées et de bruit de combat dans cette éducation dont M. Leloup affirme cependant, sans grande logique, que les enfants doivent garder le souvenir d'une douce rêverie.

Non, ce n'est pas dans une atmosphère de lutte et en vue de combats futurs qu'il faut élever l'âme de la jeunesse. Lentement, par la culture littéraire, nous nous efforçons de faire naître dans l'esprit des enfants l'admiration sincère et raisonnée de tout ce qui est beau et grand : savoir et pouvoir admirer, c'est sortir de soi, c'est triompher de l'égoïsme naturel, le défaut suprême que l'éducation doit avant tout exterminer. Dans cette âme purifiée, on pourra alors semer avec succès les germes féconds des vertus : il n'est pas question ici de leur faire apprendre une sorte de petit catéchisme moral, « appuyé d'exemples frappants empruntés à l'antiquité aussi bien qu'aux temps modernes »; en ces matières « l'éducation indirecte » que prêchait Jean-Jacques Rousseau est la seule féconde. Il faut insensiblement faire comprendre au jeune homme qu'il doit être énergique et fort, oh! non pas pour mieux triompher dans l'odieuse concurrence, mais pour pouvoir mieux aider les autres, pour être un rouage plus utile dans la grande machine sociale, pour mieux remplir sa mission humaine. Ce que les maîtres s'efforcent de donner aux élèves qui font leurs « humanités », c'est l'élévation du caractère, l'idée claire que l'existence humaine a sa dignité et sans doute son utilité dans l'univers, l'amour de la solidarité et de la charité, et, ce qui est la base de toutes les vertus, le goût du travail.

Assurément, l'enseignement secondaire n'a pas surtout pour but de donner à ses élèves des connaissances positives : elle les rend capables d'apprendre avec fruit tout ce qu'ils voudront, au sortir du lycée; elle doit principalement assouplir leur intelligence, élever leurs âmes, tremper leur volonté. Mais il ne faut pas, sous prétexte d'idéal et de désintéressement, tomber dans un pernicieux dilettantisme. N'est-ce pas M. Vanderem qui affirmait l'autre jour qu'une lecture émue de nos chefs-d'œuvre classiques faite en classe par le professeur remplacerait avec avantage tous les commentaires et études de détail? M. Leloup applaudirait sans doute à cette proposition, lui qui souhaite la suppression de « toutes les besognes arides » de la classe. Mais, il semble oublier que c'est précisément cette étude minutieuse et pénible du détail qui permet d'admirer avec précision et connaissance de cause les beautés d'un écrivain : se contenter d'études toujours vagues et superficielles, c'est donner au jeune homme de déplorables habitudes d'esprit. Pour assouplir son intelligence, il faut qu'il travaille; pour affermir sa volonté, il faut qu'il s'attelle souvent à des besognes difficiles. Quand il aura peiné pour exprimer avec précision sa pensée dans une forme adéquate (fût-ce même dans un discours latin!) il n'y aura pas seulement gagné une qualité de style, mais il saura mieux voir et admirer les beautés de ses auteurs, il saura mieux penser et avec plus de précision, il aura acquis un peu plus le goût du travail.

Et même quand il aura exercé sa mémoire par des récitations par cœur, ce qui est indispensable, il lui restera encore assez de temps pour la marche et la course en plein air, la vraie et saine gymnastique; car, je vous en prie, ne parlons plus, sinon pour en rire, du croquemitaine Surmenage!

Combien sont vagues toutes ses critiques et ses projets de réforme, M. Leloup l'a compris lui-même, et, dans un second article, il se fait fort de donner une « solution *précise* » de la question. Il est vrai qu'il ne peut s'empêcher encore d'adresser en passant quelques reproches à l'enseignement secondaire. Il flétrit par exemple ses « procédés mesquins et craintifs », sans indiquer d'ailleurs en quoi ni comment ils sont craintifs et mesquins. Il réédite aussi le reproche un peu vieilli fait aux professeurs de rhétorique d'étouffer « la pensée indépendante et l'imagination créatrice du jeune homme ». C'est évidemment un souvenir de l'*Immortel* [illegible] M. [illegible]

Mais M. Leloup, il faut le reconnaître, s'attarde peu à ces plaisanteries, et il s'empresse d'indiquer quels sont ses guides en matière d'éducation : ce sont, qui s'en douterait? les réformateurs de la Convention. L'« esprit nouveau » qu'il juge désirable de faire pénétrer dans l'éducation, c'est la Convention et le Directoire qui le lui ont inspiré.

Il peut paraître étrange, après les progrès qu'a faits la science de l'éducation dans notre siècle et surtout dans ces dernières années, d'aller ressusciter pour les suivre à la lettre les théories d'un Daunou ou d'un Condorcet! D'ailleurs, quel que soit l'éloge enthousiaste qu'en fasse M. Leloup, j'estime qu'il serait déplorable d'introduire dans nos lycées l'esprit de la « grande et terrible Assemblée » en matière d'éducation. Sans compter qu'elle manquait du calme et de la sérénité indispensables à toute

[illegible] tendez par là de futurs politiciens, limitant l'activité hu-[illegible] de la politique.

[illegible] connaissances civiques et dans l'homme de former le ci-[illegible] d'histoire et les notions d'économie politique qu'il est impossible de ne pas donner en philosophie jouent surtout ce rôle; dans les classes supérieures, les maitres initient constamment leurs élèves aux plus hautes questions de morale humaine et civique.

[illegible] remédier aux maux dont souffre aujourd'hui la société! [illegible] portance dans l'éducation.

En effet, le grec, le latin, les études classiques dont il avait parlé dans son premier article sont maintenant laissés dans l'oubli et il porte toute son attention sur deux matières qui paraissent, à ses yeux, devoir constituer toute l'instruction nouvelle, l'histoire et la législation. Il n'oublie pas quelques explications d'auteurs français, à savoir « l'étude approfondie de l'*Esprit des lois* et un commentaire des bonnes parties de l'*Emile* et du *Contrat social* ». C'est peut-être une préparation à la Faculté, comme le dit M. Leloup, ou même à l'Ecole des Sciences politiques, mais c'est une méthode au moins insuffisante pour former l'âme et même l'esprit du jeune homme.

Si nous suivons M. Leloup dans les détails de son système, nous découvrons toutes les lacunes ou les illusions de l'esprit conventionnel.

L'histoire « a pour but de faire observer la marche de l'esprit humain dans les différents temps et lieux » et sous la plume d'un ministre de 1793, on entend assez ce que cela voulait dire; mais n'importe, la définition est acceptable. Seulement, je crains que le conseil de M. Leloup ne vienne un peu tard : il y a déjà longtemps que l'histoire que l'on enseigne dans nos lycées est comprise de cette façon élevée. Tous les jeunes agrégés d'histoire s'efforcent de mettre en lumière aux yeux de leurs élèves l'évolution et le progrès des sociétés humaines; sans recourir aux méthodes du Directoire, ils leur font découvrir ces fécondes idées morales et sociales qu'ils retrouvent chez tous les grands historiens, de Thucydide à Polybe, de Bossuet à Fustel de Coulanges.

L'histoire documentaire, surchargée de dates et de faits insignifiants, qui subsiste encore au programme de l'École de Saint-Cyr, a déjà disparu des classes de lettres de nos lycées. Mais il ne faut pas que la peur d'un mal nous conduise dans un pire : supprimer tous les faits secondaires, présenter à l'élève une histoire purement rationnelle, c'est-à-dire un squelette sans vie, n'est-ce pas l'ennuyer presque sûrement et donner à son esprit des habitudes d'imprécision et de généralisation imprudente? N'est-ce pas surtout l'empêcher de vérifier la vérité des idées qu'on lui enseigne ou d'en découvrir quelques-unes par lui-même? Ne retombons pas dans la logique abstraite qui a été le grand défaut de l'esprit révolutionnaire et, comme le dit justement M. Leloup, gardons-nous de dicter à l'enfant des formules toutes faites.

Enfin remarquons que donner une place si prépondérante à l'enseignement de l'histoire, c'est revenir sous une autre forme à cette tendance utilitaire que blâme [illegible] M. Leloup.

L'« histoire civique » n'est qu'une partie de l'enseignement : pour le compléter, il faut y ajouter la législation. Nous restons toujours dans l'abstraction et la généralité appliquées au mécanisme de la société : en effet, dans ce cours de législation, on enseignera des « éléments de la morale puisés *dans l'examen de la nature de l'homme* et l'application du corps politique ».

Ce cours qui constituera une bonne partie de la philosophie, M. Leloup désire qu'on le répartisse dans les trois dernières années de collège. Mais, encore une fois, l'économie politique, la législation doivent-elles donc tenir une si grande place dans l'enseignement secondaire? Et puis, quelle est cette fureur de multiplier dans nos classes les cours dogmatiques qui, à côté d'avantages, présentent tant d'inconvénients? Bien nombreux sont les élèves qui apprennent machinalement le cours, sans même essayer de le comprendre; d'autres, qui ont la prétention d'être plus intelligents, ne tardent pas à prendre l'habitude d'ergoter sur toutes questions et menacent d'augmenter le nombre des esprits arrogants, décisifs et superficiels.

Au lieu de faire pénétrer la philosophie ou la législation dans toutes les classes supérieures, ne vaut-il pas mieux habituer l'enfant à réfléchir, au hasard des questions soulevées dans l'explication des textes ou des devoirs et réserver ensuite une année, à la fin, pour mettre un peu d'ordre et de méthode dans ses idées?

Maintenant, nous pouvons conclure et la pensée de M. Leloup nous apparaît clairement. Dans son premier article, il rendait un hommage, assez platonique, il est vrai, au culte de l'Idéal, aux études désintéressées, en un mot à ce qui constitue l'essence même de l'enseignement secondaire : maintenant il ne consent plus à ces concessions; il explique nettement que ce qu'il veut réformer dans l'enseignement secondaire c'est l'esprit même de cet enseignement. Mais il en est un autre auquel il prodigue les éloges : c'est l'enseignement primaire supérieur. Celui-là est merveilleusement organisé, il a fait tous les progrès désirables, c'est vraiment l'instruction nationale. De là à ajouter que l'enseignement secondaire doit l'imiter en tout, au point de se fondre en lui, il n'y a qu'un pas et M. Leloup le franchit. « Il se révèle, dit-il, non seulement l'auxiliaire, mais le rival même de l'enseignement secondaire qu'il tente de suppléer », et l'on voit que tous ses vœux accompagnent cette tentative. C'est donc bien de supprimer l'Enseignement secondaire qu'il s'agit, de le remplacer par un enseignement civique et professionnel et non pas simplement de le réformer. J'ai voulu seulement éviter un malentendu possible.

A. P[illegible].

Par[illegible] rue des Sa[illegible] HENRY FERRAR[illegible].

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME VI **3 OCTOBRE 1896.**

LA POLITIQUE

La prochaine arrivée du tsar et les préparatifs qui se font pour le recevoir, c'est, à l'heure qu'il est, toute la politique : voilà, pour huit jours, tous les Français d'accord.

Nous avons déjà exprimé l'espoir qu'une fois les fêtes terminées et les lampions éteints, il resterait quelque chose de la visite de Nicolas II : d'abord, un gage de paix; ensuite, une entente pour imposer à la Turquie une politique moins stupide et moins atroce.

Il serait invraisemblable que, dans les entrevues de l'empereur de Russie avec ceux qui gouvernent l'Europe occidentale, on n'eût point parlé de ces massacres qui déshonorent notre époque.

Nous ne voulons pas ici traiter la question d'Orient : on a dit ailleurs dans la *Revue*, et très bien dit, tout ce qui convenait sur ce sujet.

Mais, à côté de la question politique, il y a la question morale : si les gouvernements européens assistaient impassibles à l'extermination des chrétiens d'Orient ou se bornaient à de vaines protestations diplomatiques, nous nous demandons comment ces mêmes gouvernements oseraient ensuite parler de droit des gens, de justice, d'humanité, de civilisation et de progrès.

Sans doute, ceux qui gouvernent ont des éléments d'appréciation qui nous manquent : ils savent des choses que nous ignorons, et ils peuvent dire que ce n'est pas à nous, qui voyons les choses de loin et ne pouvons juger des difficultés, qu'il appartient de les conseiller : aussi n'est-ce pas un conseil que nous donnons ; c'est un sentiment que nous exprimons, — et ce sentiment est aujourd'hui celui de millions de personnes, en France comme en Angleterre, en Russie comme en Allemagne.

Quand on parle ainsi, les gens positifs, ou soi-disant tels, vous disent en souriant : « Le sentiment n'a rien à voir avec la politique, et la France n'a donné que trop de place au sentiment dans le passé. »

On peut répondre aux gens positifs que le sentiment est un fait tout aussi réel que l'intérêt et duquel les politiques dignes de ce nom ont su toujours tenir compte; on peut ajouter que si la France s'est parfois trompée, ce n'est point pour avoir obéi à un sentiment vrai, mais pour s'être bercée de formules creuses, ce qui n'est pas la même chose.

Le sentiment d'humanité dont nous parlons a inspiré l'autre jour le discours de M. Gladstone : on a jugé ce discours diversement; pour nous, si nous avons un regret, c'est que l'orateur qui a tenu un tel langage ne soit pas un Français.

La conclusion de M. Gladstone a été critiquée : qu'est-ce donc, a-t-on dit, que cette politique qui admet l'idée d'une intervention et qui recule devant l'éventualité d'une guerre? Il nous semble que le grand homme d'État a voulu simplement dire ceci : Le jour où les grandes puissances seront d'accord pour envoyer dans le Bosphore des forces navales suffisantes, le sultan s'inclinera sans qu'il soit besoin de tirer un seul coup de canon.

Si tous les gouvernements étaient persuadés de cette vérité, la question d'Orient ne serait pas sans doute résolue du coup, mais les chrétiens de là-bas seraient assurés de vivre en paix.

JEAN PAUL LAFF[illegible].

LE COMTE ET LA COMTESSE DU NORD

A PARIS EN 1782

La visite du tsar Nicolas donne une certaine actualité aux voyages des souverains russes en France.

En ce qui concerne le voyage de Pierre le Grand à Paris en 1717, il suffit de remarquer que le grand tsar ne s'éprit aucunement des combinaisons financières de Law, dont la vogue battait son plein, et qu'il n'emporta pas des orgies de la régence une opinion à l'honneur du gouvernement de la France.

Précédemment, en 1697, Pierre Ier avait accompli un premier voyage en Europe, et il s'était sans doute demandé s'il irait à Paris. Saint-Simon nous apprend que Louis XIV « l'en fit honnêtement détourner ». C'est pourquoi le tsar alla chercher en Hollande, en Angleterre, en Autriche, au lieu de les puiser chez nous, les éléments de civilisation dont il se proposait de doter et de régénérer son pays (1). Il vaut mieux d'ailleurs passer sous silence l'accueil que le tsar reçut à Paris en 1717 et le succès qu'y obtinrent ses projets d'alliance. Il a été dit que le Régent, aussi peu avisé que le grand roi, l'amusa et le fit « voltiger (2) ».

Quant à la visite du tsar Alexandre II pendant l'Exposition de 1867, il est également prudent de n'en pas rappeler les trop fameux incidents. Elle fut marquée de manifestations peu sympathiques, et si M. Floquet y dut une réputation qui méritait de plus dignes origines, le tsar n'en garda pas de bien agréables souvenirs. Au point de vue politique, cette visite n'eut pas, du reste, l'importance qu'on en attendait, malgré la présence du prince Gortschakof et de la chancellerie diplomatique dont il s'était fait accompagner.

De tous les voyages que les empereurs ou futurs empereurs de Russie ont faits en France, le plus long et le plus mémorable est incontestablement celui que firent en 1782 le grand-duc héritier Paul, qui régna de 1796 à 1801, et la grande-duchesse Paul, née princesse de Wurtemberg. Il n'est pas sans quelque intérêt de rappeler en ce moment les principaux incidents du séjour de ces hôtes princiers à Paris, et d'indiquer l'accueil qu'ils y reçurent de la cour et de la population parisienne, ainsi que les réceptions et fêtes auxquelles ils furent conviés.

On sait que le grand-duc et la grande-duchesse Paul entreprirent en 1781 un tour d'Europe. Ils firent ce voyage sous le nom de comte et comtesse du Nord ; ils voyagèrent *incognito*, descendant à l'ambassade russe dans les villes où il y en avait une, logeant la plupart du temps « en garni », mais ayant avec eux une suite considérable, puisqu'elle nécessitait soixante chevaux aux relais de poste. Le prince Bariatinski remplissait auprès du grand-duc les fonctions d'aide de camp.

Le comte et la comtesse du Nord quittèrent Pétersbourg le 18 septembre 1781. Après avoir visité un certain nombre de villes russes, Pleskow, Polotzk, Mogilef, Kief, Narva, Wassilkof, etc., ils traversèrent la Pologne, « les boues de Pologne », comme disait Catherine II dans son langage imagé, et se rendirent à Berlin, puis à Vienne. De là ils passèrent en Italie, et s'arrêtèrent à Venise, Ferrare, Ancône, Rome, Naples, Florence, Livourne, Parme, Pise, Milan, Turin, etc. Ils traversèrent rapidement la Suisse, en passant par le Mont-Cenis, et, après avoir brûlé Genève, pénétrèrent en France par Chambéry et Lyon.

Au XVIIIe siècle, les étrangers fréquentaient Lyon beaucoup plus que de nos jours. Le comte et la comtesse du Nord arrivèrent à Paris dans la première quinzaine de mai 1782 et y restèrent jusque vers la mi-juin. En quittant Paris, ils se dirigèrent vers Brest, où ils visitèrent l'arsenal ; de là, ils se rendirent à Bruxelles par Amiens. Ils étaient à Brest le 18 juin, à Amiens le 25 juin, à Bruxelles le 30 juin.

La Hollande, à la fin du XVIIIe siècle, était un des boulevards de la société cosmopolite. Les nobles russes envoyaient leurs fils terminer leur éducation à la Haye et à Leyde, aussi bien qu'à Paris, qu'à Genève, qu'à Édimbourg ou qu'en Allemagne. Le grand-duc et la grande-duchesse ne pouvaient pas passer aussi près des Pays-Bas sans les visiter ; ils s'arrêtèrent surtout à la Haye, puis à Spa, rendez-vous des élégants et des élégantes de tous pays. Après la Hollande, ils firent un séjour près de Montbéliard, chez les parents de la grande-duchesse, puis regagnèrent la Suisse, firent un arrêt à Bâle et rentrèrent en Allemagne, où ils séjournèrent quelque temps ; ils s'arrêtèrent à Stuttgard, à Vienne, et reprirent enfin le chemin de la Russie par Riga. Leur entrée à Saint-Pétersbourg s'effectua à la fin de novembre 1782. Leur voyage avait duré plus d'un an.

L'impératrice Catherine II n'avait pas vu ce voyage d'un bon œil. Redoutait-elle pour sa politique les imprudences de langage du grand-duc ? Peut-être aussi craignait-elle pour sa personne la popularité et l'influence que son fils gagnerait à visiter les cours

(1) Consulter la magistrale introduction d'Alfred Rambaud au *Recueil des instructions des ambassadeurs de France en Russie*, 2 beaux vol. in-8°, librairie Alcan, 1890. M. Alfred Rambaud, aujourd'hui ministre de l'Instruction publique, est un des Français qui connaissent le mieux l'histoire de la Russie. Son nom peut être rapproché de celui des plus grands historiens russes, tels que Solovief et Alexandre Bruckner. On sait que les nombreux écrits de Bruckner sur le siècle de Pierre le Grand et de Catherine II font autorité.

(2) M. Alfred Rambaud.

et les peuples. Néanmoins, elle ne cessa pas d'écrire tous les huit jours à ses « chers enfants », et souvent elle le fit plus d'une fois par semaine. Les lettres de la tsarine sont écrites dans ce « langage simple », dans ce style pittoresque qu'elle affectionnait.

On sait que la correspondance de Catherine a été publiée en ces dernières années par la Société impériale historique russe ; elle est éparse dans les cent et quelques tomes du recueil de cette Société. Les lettres que la souveraine envoyait régulièrement à ses enfants en 1781 et 1782 nous permettront de dire ce que fut pour les « augustes voyageurs » le séjour de Paris. Nous aurons recours à d'autres documents également peu connus, par exemple la correspondance privée de Catherine II et de Grimm, publiée aussi par la Société historique russe ; la correspondance secrète de Métra et la correspondance de Grimm et de Meister nous fourniront leur contingent de renseignements précieux.

Ces sources nous suffiront pour tracer un tableau succinct et fidèle du séjour à Paris du comte et de la comtesse du Nord. Il sera facile, dès lors, de comparer à l'accueil enthousiaste qui fut fait en 1782 aux héritiers du trône de Russie celui que la France républicaine va faire à l'empereur Nicolas et à l'impératrice, et de démêler combien la France d'aujourd'hui a fait de chemin sur celle du siècle dernier et sait mieux apprécier un pays qui, il y a cent ans, combattait encore pour se faire admettre en Europe et qui, à l'heure actuelle, commande presque aux destinées de tout le continent.

I

M. Waliszewski, dans son important ouvrage : *Le Roman d'une Impératrice*, dit que le départ du grand-duc produisit « une vive sensation à Pétersbourg ». Le peuple « entoura la voiture qui emportait l'héritier de la couronne », fit entendre des gémissements, et il y eut des exaltés qui se précipitèrent sous les roues du carrosse afin de l'empêcher d'avancer. Il est également exact que la grande-duchesse s'évanouit trois fois au moment du départ ; on fut obligé de la tenir sous les bras pour la conduire à son équipage. Catherine II, qui écrit à ses « chers enfants » le lendemain de leur départ, après leur « première couchée » hors de chez eux, prend prétexte de ces évanouissements et de cette émotion pour engager les voyageurs à ne pas poursuivre un voyage qu'ils ont entrepris « sans aucune raison valable ». « Reviendrez-vous bientôt ? » leur écrit-elle le mois suivant, et dans chacune de ses lettres, à côté d'expressions qui respirent une sympathie et une affection d'une exagération un peu jouée mais dont il serait difficile de douter entièrement, elle revient sur ce beau voyage que ses enfants devraient bien abréger au plus vite.

Le comte et la comtesse du Nord arrivèrent à Paris le 10 mai 1782, et descendirent à l'ambassade de Russie. M. Waliszewski nous dit que le voyage de leurs altesses, « coïncidant avec une effervescence de sympathies russes, eut presque des apparences de triomphe. » Grimm ne contrevient pas à ces « apparences de triomphe » ; il reconnaît que partout où ils passèrent, le grand-duc et la grande-duchesse furent comblés de prévenances flatteuses et des plus chaudes marques de sympathie. Quant à la correspondance de Métra, voici comment elle s'exprime : « Nos badauds de Parisiens ne cessent d'investir leur hôtel ; ils semblent douter que des princes nés sur les bords du Volga aient une figure humaine. » L'enthousiasme et l'admiration des Parisiens furent donc empreints de quelque curiosité ; il n'est pas permis d'en douter quand on sait à quelles excentricités peut se porter la badauderie parisienne ; nous en verrons bien d'autres ces jours-ci ; elle n'est plus la même qu'au siècle dernier ; elle a perdu de sa naïveté ; mais elle n'a pas disparu ; et les *hourrahs* que nous allons entendre sur le passage des souverains russes seront poussés par plus de curieux que de fanatiques conscients de l'alliance franco-russe.

Le grand-duc Paul et la grande-duchesse arrivaient à Paris à un moment où la Russie, qui cherchait à se rapprocher de nous depuis l'avènement de Louis XVI, jouissait d'un certain crédit à la cour de France. Comme le monde des lettres et des arts était profondément attaché à la tsarine, dont elle s'était pour ainsi dire constituée le protecteur, il ne s'en était que plus facilement établi dans la population parisienne, toujours généreuse et d'enthousiasme facile, un courant de sympathie en faveur des voyageurs. La Russie nous était absolument inconnue, mais on était porté vers elle sans la connaître. Le comte et la comtesse du Nord bénéficièrent en quelque sorte d'un engouement que leur présence contribua à accroître. Cet engouement fut à son comble quand le grand-duc et la grande-duchesse arrivèrent à Paris. On voyait dans la capitale une foule d'enseignes : « A l'Impératrice de Russie », etc. Le commerce parisien, toujours à l'affût de la réclame utile, tirait profit de cette vogue : on cite un tailleur qui fit fortune avec un vêtement d'enfant, une sorte de blouse flottante, dont Catherine avait envoyé le dessin à la plume à Grimm. C'est ce costume que Catherine avait imaginé pour son petit-fils Alexandre, et dont elle avait dit : « C'est un trait de génie de ma part, que cet habit ! »

Catherine raillera cet enthousiasme pour la Russie : « Les Français, dira-t-elle, se sont engoués de moi comme d'une plume à la coiffure ; mais patience, cela ne durera pas plus que toute mode pour eux. » Et il

lui arrive parfois de demander à Grimm si « le *vertigo* » a pris.

Peu de jours avant l'arrivée à Paris du comte du Nord, il avait circulé un libelle, qui, sous forme de dialogue, faisait parler les princes de l'Europe d'après le caractère et les vues qu'on leur supposait. C'est dans cette plaisanterie politique que l'on faisait dire à l'impératrice de Russie : « J'ai beau gagner et prendre à droite et à gauche avec des Rois... au bout du compte je n'ai rien. »

Mais ces plaisanteries n'avaient aucune importance. Les manifestations spontanées, dont le comte et la comtesse du Nord furent l'objet, avaient, au contraire, leur signification, parce qu'elles étaient d'accord avec l'opinion publique. A son passage à Lyon, le grand-duc avait été salué par ces vers :

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] vous savez le connaître.
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] vous pouvez le connaître.
> [illegible]
> Il aime surtout les grands rois ;
> Jugez s'il [illegible] son maître
>
> [illegible] de vos sujets
> Votre présence, un jour, causera le délire.
> [illegible] quelques regrets :
> [illegible]
> [illegible]
>
> Achevez de remplir vos glorieux projets,
> Pierre vit nos climats ; vous marchez sur ses traces ;
> Vous aurez de plus grands succès ;
> Car si Pallas ne le quitta jamais,
> Vous [illegible] Pallas et les Grâces.

Les chroniques du temps ne disent pas si le comte du Nord fut très sensible à ces louanges, — louanges dont l'intention et le but méritent seuls d'être relevés.

Paris, naturellement, salua aussi les augustes voyageurs par des vers. Ceux d'un certain Le Grand n'ont que le mérite de la brièveté :

> Pierre [illegible] les mœurs et les usages,
> Et Minerve un seul jour ne s'en sépara pas ;
> Comme lui, vous allez de climats en climats
> Consulter les Héros, les Savants et les Sages.
> Mais ce que Pierre n'avait pas,
> Minerve, dans tous vos voyages,
> Sous les traits de V[illegible] accompagne vos pas.

II

La première personne de la cour que virent le comte et la comtesse du Nord fut la duchesse de Bourbon qui les rencontra par hasard à Essonnes. Ils rendirent visite, naturellement, à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Ceux-ci les invitèrent à séjourner quelques jours à Versailles, et Leurs Altesses, malgré leur *incognito*, acceptèrent l'invitation. Le 17 mai, la reine donna en leur honneur un splendide souper au Petit-Trianon ; de plus, la Cour de Versailles leur offrit un grand bal paré et le ballet de *Ninette*, de Gardel. Grimm nous apprend, dans une « pancarte » à sa souveraine, pancarte que le comte Bruce se chargea d'apporter en Russie et que Grimm écrivit le 19 mai, après avoir dîné chez Leurs Altesses, que le bal paré fut organisé avec la plus grande magnificence.

Il avait été décidé que le grand-duc et la grande-duchesse entendraient au grand théâtre de Versailles la *Reine de Golconde*, de Sedaine et de Monsigny, et à l'Opéra de Paris *Castor et Pollux*, vieil opéra de Bernard et de Rameau. Mais en 1782, la musique française était délaissée, et les amateurs se partageaient en deux camps ennemis, les Glückistes et les Piccinistes. L'art n'ayant pas de patrie, les amateurs de musique se montrèrent choqués, raconte Métra, du choix des opéras que la cour voulait faire entendre à Leurs Altesses. Les partisans de Glück jetèrent les hauts cris, et le théâtre de Versailles fut invité à donner *Iphigénie en Aulide* de Glück. Quant au gala de l'Opéra de Paris, comme le grand-duc avait témoigné le désir d'entendre un opéra français, il eut lieu avec *Castor et Pollux*.

La famille royale voulut aussi fêter les « augustes voyageurs ».

Il y eut de grandes réjouissances dans les jardins de Mousseaux, chez le duc de Chartres, et aussi à Chantilly, chez le prince de Condé.

C'est à Chantilly que « la gravité sibérienne » du comte du Nord, pour parler comme certaine chronique de l'époque, se dérida à la vue de la jeune et charmante princesse de Bourbon « parée en voluptueuse naïade », qui le conduisit dans une gondole dorée, tandis que le prince de Condé « servait de pilote à la grande-duchesse », et que la foule des seigneurs et des dames, « affublés de vêtements allégoriques, formaient une suite qui tenait de l'enchantement ». Métra évalue à 500 000 les personnes qui, venues de Paris et des environs, encadraient et animaient ce tableau. Les « poissardes » y étaient allées, elles aussi, — nous dirions aujourd'hui : une délégation des dames de la Halle, — dans l'espérance de débiter quelques couplets au grand-duc et à la grande-duchesse, et dans le but de leur offrir des bouquets. Mais elles ne furent pas reçues ; aussi se livrèrent-elles à certains propos dont la crudité amusa fort le comte du Nord. Celui-ci avait déjà trouvé plaisant d'entendre le peuple de Lyon s'écrier sur son passage : « *Oh ! que le bougre est laid ; mais, sacredi, il a une jolie femme !* »

Il y eut aussi à Chantilly une représentation théâtrale ; le fond de la scène, en s'ouvrant, laissa voir Vestris, en Zéphyre, dansant sur le gazon. La représentation se termina par un divertissement en vaudeville et avec couplets, dont l'auteur, un certain Laujon, fut complimenté par le comte du Nord.

C'est à Chantilly que le petit duc d'Enghien, — celui-là même que Napoléon fit fusiller en 1804, — faisant les honneurs de la fête au grand-duc qui s'amusait de la vivacité de son âge, voulut exécuter un entrechat en arrière et fit un faux pas. Le comte du Nord, en le relevant, lui dit avec à-propos : « Voilà ce que j'avais bien prévu : est-ce qu'on sait reculer lorsqu'on porte votre nom ? »

Il a été raconté aussi que le comte du Nord s'étant un jour présenté à une heure matinale chez le duc de Chartres demanda à voir la duchesse. Celle-ci était encore couchée, mais consentit à recevoir le visiteur ; elle reçut le prince au chevet de son lit. Il résulte de ce fait et de quelques autres qu'en dehors des cérémonies de parade, toute étiquette fut bannie entre les voyageurs et les membres de la famille royale ; le comte et la comtesse du Nord se montrèrent flattés de ces procédés amicaux.

Afin d'échapper à toutes sortes d'invitations, le grand-duc et la grande-duchesse avaient prévenu qu'ils n'accepteraient pas à dîner en dehors de la famille royale. Mme de Montesson s'était flattée qu'on ferait une exception en sa faveur. Leurs Altesses impériales déclinèrent l'invitation du duc et de la duchesse d'Orléans ; elles ne purent pas refuser, cependant, d'assister au spectacle préparé pour elles chez Mme de Montesson. C'est là où se produisit un incident sans gravité, mais qui ne laissa pas de surprendre de la part du duc d'Orléans. Celui-ci avait convoqué tant de monde à la représentation que la salle fut envahie ; le duc d'Orléans se promenant sur la scène avec le comte du Nord, aperçut derrière le rideau la salle si bondée, qu'il craignit de ne plus trouver de place pour lui ni pour son invité ; il s'en plaignit fort haut, et, afin de ne blesser personne en particulier, il pria tout le monde assez sèchement de se retirer. « Le compliment, ajoute Grimm, déplut fort à l'assemblée. » D'abord personne ne voulut se lever ; bientôt après tout le monde voulut se retirer. Le duc d'Orléans reconnut son erreur, et il ne négligea rien pour réparer un moment d'humeur.

Louis XVI voulut que le grand-duc conservât un souvenir de son passage à Paris : il lui fit don de deux magnifiques vases de Sèvres. Quant à la reine, elle offrit à la comtesse du Nord une toilette dont nous empruntons la description à Grimm : « Cette toilette est toute en porcelaine, montée en or, fond bleu lapis, ornée de peintures dessinées d'après l'antique, et les pièces qui en étaient susceptibles garnies d'une bordure d'émail imitant la perle et les pierres fines. Le miroir, surmonté des armes de Russie et d'une draperie infiniment riche, est soutenu par les trois Grâces ; deux petits Amours se jouent à leurs pieds, et l'un, montrant la glace, a l'air de dire : « Elle est « plus belle encore. » C'est en allant visiter la manufacture de Sèvres que cette magnifique toilette fut offerte à la grande-duchesse.

Le comte et la comtesse du Nord produisirent donc une bonne impression à Versailles. Marie-Antoinette écrivit cette réflexion : « Le grand-duc a l'air d'un homme ardent et impétueux qui se contient. » Grimm put écrire dans sa correspondance : « Le roi a reçu M. le comte du Nord en ami ; M. le duc d'Orléans l'a reçu en bourgeois, et M. le prince de Condé, en souverain. »

III

Paris aimait à prendre le contre-pied de Versailles. On eût donc pu croire que la capitale tiendrait quelque rigueur au comte et à la comtesse du Nord de l'accueil si bienveillant que leur avait fait la cour. Il n'en fut rien. Les chroniques du temps s'accordent à dire que toutes les classes de la population parisienne firent fête aux voyageurs. Le succès qu'ils obtinrent, commencé à Lyon, se continua jusqu'à leur départ. Grimm, en sa qualité de correspondant attitré de l'impératrice Catherine, — celle-ci l'appelait son [illegible] — [illegible] forme de louange pour rendre éclatant aux yeux de sa souveraine le triomphe de ses enfants. Le comte et la comtesse du Nord réunirent tous les suffrages, et d'un bout de la France à l'autre ce jugement reçut une approbation « sans aucun *si* ni *mais* ».

Ce triomphe eut même ses inconvénients pour les voyageurs. Ceux-ci, par leur amabilité et leur générosité, encouragèrent des spéculations qui durent les fatiguer prodigieusement. La veille de leur départ, l'hôtel de l'ambassade de Russie fut envahi par une nuée d'artistes, d'ouvriers, de virtuoses de toute espèce, qui apportaient à Leurs Altesses une variété immense de tous les objets de nature à faire délier les cordons de leur bourse. Parmi toutes ces curiosités on apporta à la grande-duchesse un jupon de soie curieusement brodé en paille. La brodeuse en présentant ce jupon, qui offrait plusieurs allégories, — la mode était aux allégories comme la couleur en vogue était « la chenille carmélite », — s'était fait accompagner d'un bel esprit qui en avait versifié l'explication. La toilette et le compliment ne furent pas du goût de Leurs Altesses : la brodeuse et le bel esprit se retirèrent fort penauds, et courroucés de l'accueil qui leur fut fait.

A Versailles, le grand-duc, par son attitude et son langage, avait prouvé qu'il connaissait la cour de France comme s'il y avait longtemps vécu. A Paris, dans le milieu académique, dans le milieu artiste, il prouva par ses éloges et par ses questions qu'aucun art ne lui était étranger, et qu'il connaissait avant de venir en France tous ceux qui s'étaient illustrés dans

la science, dans les lettres et dans arts. Du moins, c'est Grimm qui le dit, mais il est permis d'en douter, car on sait que l'éducation du grand-duc avait été passablement négligée ou plutôt que le jeune élève avait médiocrement répondu aux efforts de sa mère; et le règne de Paul Ier n'est guère fait pour modifier cette opinion. D'une honnêteté qui ne fait pas doute, mais d'un caractère inconstant et d'une intelligence capricieuse : tel fut Paul si l'on se fie au portrait que nous en a laissé une histoire documentée. Il n'y a pas là de quoi établir une compétence hors ligne ni des connaissances artistiques supérieures. Ce qu'il est permis de croire, c'est que le comte du Nord fut tout bonnement bien stylé par son entourage sur les hommes et les choses de Paris, de façon à ne pas commettre de *gaffes*. Il n'en commit aucune. Son séjour à Paris ne fut marqué que par l'incident regrettable provoqué par Clérisseau, et dont Clérisseau doit porter seul la responsabilité.

Le grand-duc ne pouvait pas moins faire que de visiter quelques ateliers de nos artistes et de recevoir quelques-uns des grands esprits qui, en 1782, honoraient les lettres françaises. Les relations de Catherine II avec la plupart d'entre eux faisaient à son fils une obligation de prodiguer compliments et encouragements. Le comte du Nord visita plusieurs ateliers. Ceux de Greuze et de Houdon attirèrent surtout son attention. D'Alembert et La Harpe furent, parmi les écrivains, ceux qu'il honora le plus. Ce choix s'explique. La Harpe était son correspondant à Paris. On sait que d'Alembert avait été prié en 1762 de se charger de son éducation, et le grand savant avait décliné l'offre gracieusement faite par Catherine. C'est le grand-duc qui alla voir d'Alembert chez lui. A la fin de leur entretien, le comte du Nord dit au savant : « Vous devez bien comprendre, Monsieur, tout le regret que j'ai aujourd'hui de ne pas vous avoir connu plus tôt. »

Le comte du Nord fit à Paris plusieurs autres visites et en reçut un grand nombre. A ce propos, il a été rapporté quelques-uns des *mots* qu'il eut l'occasion de prononcer; s'ils sont authentiques, ils prouvent que le futur tsar avait une connaissance complète des nuances de notre langue, et aussi le don de l'à-propos.

Celui qui frappa le plus souvent à la porte du grand-duc fut La Harpe. Il fut reçu trois fois, et le critique s'en montra flatté. « J'ai eu, dit-il, chez Mme de Luxembourg, deux conversations avec M. le comte du Nord sur l'art de régner, et j'en ai été, je vous assure, parfaitement satisfait. »

Beaumarchais fut également reçu. Beaumarchais aurait voulu que le comte du Nord manifestât le désir de voir à la scène son *Mariage de Figaro*, alias : *les Noces de Figaro*. La pièce était depuis longtemps retenue par la censure, et on sait qu'elle ne fut jouée qu'en 1784. Beaumarchais savait que l'impératrice de Russie faisait grand cas de son *Barbier de Séville*, qui avait été déjà joué plus de cinquante fois à Pétersbourg, et y faisait toujours plaisir; quand elle voulait blaguer les fumisteries de Cagliostro et consorts, elle disait : « Moi, à tout cela, je dis, comme le Barbier de Séville, à l'un : *Dieu vous bénisse*, et à l'autre : *Va te coucher;* et je vais mon train. » De plus, Beaumarchais, l'année précédente, avait été « prié en grâce » par M. de Bibikof, d'envoyer à la tsarine une copie des *Noces de Figaro;* il n'avait pas déféré à ce désir, voulant conserver à Paris la primeur de sa pièce. Il savait enfin que Catherine, à défaut de mieux, avait chargé son « souffre-douleurs » de lui faire parvenir un exemplaire de la pièce aussitôt qu'elle serait imprimée. Beaumarchais concluait justement que si le comte du Nord témoignait le moindre désir de voir les *Noces de Figaro*, le *veto* dont la pièce était frappée serait immédiatement levé. Le comte du Nord ne se prêta pas à cette manœuvre figaresque; mais comme il avait grande envie de connaitre une pièce dont la réputation, — grâce à la mesure d'interdiction, — était immense avant qu'elle ne fût connue, il accepta d'en entendre la lecture que Beaumarchais lui proposa. Encore n'accepta-t-il cette lecture qu'après avoir entendu celle que devait lui faire La Harpe, car comme il le disait gaiement : « Il ne faut pas risquer de se brouiller avec une aussi grande puissance! » La lecture des *Noces de Figaro* dura trois heures et demie; le comte du Nord goûta beaucoup la pièce et en applaudit plusieurs passages. Il dit même à l'auteur que sa mère en autoriserait peut-être la représentation devant elle.

Deux ans après, Catherine II portera sur le *Mariage de Figaro* un jugement sévère et injuste. Est-ce parce que Beaumarchais lui avait refusé la primeur de sa comédie, ou bien parce que celle-ci lui fit pressentir l'ébranlement d'une société vermoulue? Il est permis de croire que si elle eût vu les *Noces de Figaro* à la scène, elle eût jugé la pièce plus équitablement, à sa vraie valeur. Nous savons également que la tsarine ne cacha pas à Grimm sa satisfaction que le comte du Nord ne se fût pas mêlé de la « Noce de Figaro ».

S'il est quelqu'un dont la tsarine, dans ses années de libéralisme, avait vanté le talent, c'est bien, après Voltaire, qui avait chanté ses louanges, Diderot, qui avait fait le voyage de Pétersbourg pour se prosterner aux pieds de sa bienfaitrice. En 1782, Catherine II se trouvait dans la vingtième année de son règne; elle n'avait pas encore renié le libéralisme des premières années; mais son enthousiasme pour les philosophes et l'*Encyclopédie* s'était singulièrement re-

froidi. Il n'était pas possible, cependant, que le comte du Nord se dérobât aux hommages d'un écrivain comme Diderot, que sa mère avait honoré d'une si grande confiance. Diderot ne put pas être reçu dans les appartements du grand-duc : soit que celui-ci fût sorti quand le philosophe se présenta à l'ambassade de Russie, soit que le grand-duc inventât une excuse pour ne pas le recevoir. Que fit alors Diderot ? Il alla attendre le comte du Nord à la sortie de la messe. Le comte du Nord, qui le reconnut, lui dit : « Ah ! c'est vous, vous à la messe ! » Et la chronique attribue cette réponse à Diderot : « Oui, monsieur le comte, on a bien vu quelquefois Épicure au pied des autels. » Il n'est peut-être pas inutile, pour expliquer cette entrevue de raccroc, de faire remarquer que, lors du voyage de Diderot à Pétersbourg, le jeune grand-duc avait montré au philosophe quelque froideur et même un certain dédain.

Quant à l'architecte Clérisseau, persuadé que les travaux qu'il avait exécutés pour la tsarine et la protection dont elle l'avait honoré jusqu'à ce jour, devaient lui assurer, de la part de son fils, les distinctions les plus marquées, et lui ouvrir toutes les portes, il se présenta plusieurs fois chez le grand-duc. Ce fut en vain. Il ne fut pas reçu. Clérisseau, dont on connaissait le caractère violent, en conçut une irritation extrême, et résolut de rendre public son mécontentement. Voici comment il s'y prit :

Le comte du Nord avait eu la curiosité de visiter la demeure de M. de La Reynière, qui avait été décorée par plusieurs artistes avec un tel goût qu'elle se trouvait être une des plus charmantes de Paris ; Clérisseau était du nombre de ces artistes, et il fut invité à se trouver à la visite du grand-duc : il ne manqua pas de s'y rendre, mais avec la volonté bien arrêtée de provoquer un incident.

Nous n'avons pas l'intention de rechercher ce que fut cette scène, où de la relater ici dans tous ses détails. Il suffit de savoir que Clérisseau ne manqua pas seulement de tact ; il fit preuve d'une grossièreté et d'une impertinence qui soulevèrent l'indignation de tout le monde.

D'après une version, le grand-duc, rencontrant dans la salle à manger de l'hôtel La Reynière Clérisseau qui lui barrait le passage, lui aurait dit : « Que me voulez-vous, Monsieur ? » Et l'artiste aurait répondu : « Vous ne me reconnaissez pas, Monseigneur ? » L'entretien se serait ainsi continué :

— Je vous reconnais parfaitement ; vous êtes le sieur Clérisseau.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas alors ?

— Parce que je n'ai rien à vous dire.

Et l'indignation de l' « architecte de l'impératrice » étant à son comble, Clérisseau aurait ainsi terminé sa virulente apostrophe :

— Aussi je lui ai écrit, à Madame votre mère, pour me plaindre de l'indigne réception que vous m'avez faite.

— Écrivez lui donc aussi, à Madame ma mère, que vous m'empêchez de passer, Monsieur ; elle vous en remerciera certainement. — On sait que les assistants s'interposèrent et furent obligés de mettre Clérisseau dehors.

Il est difficile de croire, cependant, que la colère de cet artiste grincheux en arriva à ce degré d'insolence. La version que donne Grimm, qui adressa à sa souveraine les résultats de son enquête, semble plus vraisemblable.

— Monsieur le comte, aurait dit Clérisseau en l'abordant, j'ai été plusieurs fois chez vous, et je ne vous y ai jamais trouvé.

— J'en suis bien fâché, monsieur Clérisseau ; j'espère que vous voudrez bien m'en dédommager.

— Non, monsieur le comte, vous ne m'avez pas reçu parce que vous ne vouliez pas me recevoir, et c'est fort mal ; mais j'en écrirai à Madame votre mère.

— Je vous prie de m'excuser ; je sens, je vous assure, tout ce que j'ai perdu... »

La tsarine estima-t-elle que son fils avait fait preuve de quelque rigueur en refusant sa porte à Clérisseau ? Si elle eut cette pensée, elle se garda bien de la formuler. Les torts de Clérisseau étaient évidents. Ne devait-elle pas, dès lors, le condamner et rompre avec lui ? Cependant, elle eut avec lui des complaisances, et elle osa écrire à Grimm : « J'aime quand on parle comme Clérisseau ! » Et elle ne cessa toute relation avec cet artiste grincheux que trois ans plus tard, quand, à son tour, elle eut des difficultés avec lui.

Le récit des relations de la tsarine et de Clérisseau constituerait un curieux chapitre de l'histoire littéraire et artistique du XVIII[e] siècle.

Le programme des fêtes qui se préparent en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice de Russie comporte une visite des souverains à l'Académie française. En 1782 l'Institut de France reçut la visite du comte et de la comtesse du Nord ; l'intérêt que le grand-duc tenait à témoigner à nos lettres et à nos arts lui faisait, en effet, une obligation de visiter l'Institut. Il se rendit à une séance de l'Académie des sciences et y écouta avec sérieux une étude sur la manière de détruire les odeurs fétides. Fut-il davantage captivé par le Mémoire dont il entendit la lecture à l'Académie des belles-lettres ? Il y était traité des antiquités septentrionales ; et l'auteur se demandait sans rire si les hommes du Nord n'avaient pas toujours été d'une petite taille, et fort inférieurs à tous égards aux habitants des pays du Midi !

Il est également difficile de dire si les visiteurs

trouvèrent un grand attrait à la séance de l'Académie française. Après avoir dit à l'ancien ministre de Malesherbes, qui lui fut présenté par d'Alembert : « C'est apparemment ici que Monsieur s'est retiré, » le comte du Nord entendit la lecture d'une épître que La Harpe avait composée en son honneur. Le reste de la séance fut rempli par la lecture d'un *Portrait de César*, de l'abbé Arnaud, et par une nouvelle épître du même La Harpe sur la poésie descriptive. Autant le *Portrait de César* eut l'air de faire plaisir au grand-duc, autant l'*Épître sur la poésie descriptive* parut longue, fade et ennuyeuse. La Harpe, qui parlait devant une princesse de Wurtemberg amie de la poésie allemande, eut le bon goût de dire du mal des poètes allemands !

Quant à l'épître au comte du Nord, elle débute par ces vers :

[illegible]

et elle est fort longue. Nous ne voyons donc pas la nécessité de la reproduire ; du haut du ciel, sa demeure dernière, le critique La Harpe nous pardonnera. Il suffit, pour la vanité du poète, de rappeler ce fait : le jour de la lecture à l'Académie française, l'apostrophe de *Pétrowitz* se trouvait plusieurs fois répétée dans l'épître ; La Harpe ignorait que lorsque ce terme n'est pas accompagné d'un autre mot ou d'une épithète, il a pour les Russes une signification familière et comique. La Harpe se fit un devoir de reviser son épître, et le texte qui en est resté ne contient qu'une fois le terme de *Pétrowitz*.

Comme on voit, il est à souhaiter que l'Institut se distingue autrement en 1896 qu'en 1782 ! Cela ne lui sera pas difficile, car si la critique et la poésie fleurissent sous la coupole, elles n'ont pas la prétention d'avoir pris La Harpe pour modèle ! S'il est vrai que M. François Coppée soit chargé d'adresser, au nom de la compagnie, le compliment d'usage, les amis de l'Académie peuvent être rassurés. Et si le programme de la cérémonie avait pu comporter la lecture de quelque étude de M. E. Melchior de Vogüé sur la littérature russe ou de M. Albert Sorel sur le rôle politique de la Russie en Europe, nous sommes persuadé que l'empereur Nicolas se serait montré flatté.

En 1782, Necker subissait déjà les retours de la fortune. Il avait quitté les affaires l'année précédente, cédant devant les intrigues de cour. Mais il avait emporté les regrets de la population parisienne. Dans sa retraite de Saint-Ouen, il se reposait des fatigues et des ennuis du pouvoir, et par son attitude se préparait une rentrée triomphale. Le grand-duc n'avait donc pas rencontré dans les fêtes qui lui avaient été données « ce ministre dont le génie et la vertu, dit Grimm, semblaient devoir assurer à jamais le bonheur de la France ». Mais tous les échos lui avaient parlé du financier réformateur. De plus, en 1782, l'impératrice de Russie nourrissait pour Necker les sentiments les plus chauds et les plus enthousiastes ; à son avis Necker était seul capable de guider la monarchie de Louis XVI dans les voies imposées par les circonstances. Le grand-duc et la grande-duchesse ne pouvaient donc que regretter l'absence de Necker. Ils eurent à cœur de montrer publiquement en quelle estime ils tenaient l'ancien ministre, en lui rendant visite. Après être allés à l'hospice de charité fondé par Mme Necker, ils se rendirent à Saint-Ouen, où le comte du Nord s'entretint seul avec Necker pendant plus d'une heure, et lui parla de la « vénération » qu'il avait pour lui. La comtesse du Nord produisit sur Mme Necker la meilleure impression, et la future Mme de Staël, témoin des caresses dont son père et sa mère étaient l'objet de la part de Leurs Altesses impériales « en fut attendrie jusqu'aux larmes ».

La tsarine sut gré à son fils et à sa fille d'avoir rendu visite à M. et Mme Necker. A ce propos, elle leur écrivit : « J'ai une très haute idée du mérite de M. Necker ; à quoi donc s'accrocherait l'envie si ce n'était aux gens de mérite ? » On sait que l'admiration de Catherine pour le financier genevois ne fut pas de longue durée. Comme la population parisienne, qui brisa l'idole, après l'avoir portée en triomphe, la tsarine, pour des motifs bien différents, il est vrai, accusa Necker de tous les crimes après lui avoir accordé toutes les louanges.

IV

Quel effet Paris et la cour de Versailles produisirent-ils sur le comte et la comtesse du Nord ? Quel souvenir emportèrent-ils du chaleureux accueil qui leur fut fait ? Et quel écho ce voyage en France éveilla-t-il en l'âme de l'impératrice de Russie ? La correspondance de Catherine avec ses enfants nous éclaire sur ces points et permet de répondre à ces questions.

Les voyageurs ne furent pas éblouis par les monuments et les beautés artistiques de notre Paris. Catherine ne s'en étonne qu'à demi, et voici la cause qu'elle en donne : « On voit bien que vous sortez de l'Italie, puisque vous n'êtes point émerveillés des tableaux, ni des cloches de Notre-Dame de Paris. » Le motif est plausible. En Italie le comte et la comtesse du Nord avaient tout vu et beaucoup admiré ; il n'était donc pas étonnant que ce fut pour avoir vu en Italie trop de richesses artistiques qu'ils n'apprécièrent pas à leur valeur celles de France. Il s'était même engagé une discussion amusante entre la tsarine et sa belle-fille à propos du Panthéon et de Saint-Pierre de Rome. La comtesse du Nord avait

déclaré ses préférences pour Saint-Pierre ; et la tsarine avait riposté que « ce Panthéon est une chose plus sublime que l'église de Saint-Pierre même ». Le résultat de cette aimable dispute fut comme il en est de la plupart des disputes : chacun resta de son avis.

Le comte et la comtesse du Nord ne se montrèrent pas seulement satisfaits de leur séjour à Paris et à Versailles, ils ne parurent pas seulement flattés et reconnaissants des ovations dont ils avaient été l'objet ; ils le furent réellement. Les fêtes et galas, cependant, ne produisirent pas sur eux l'effet qu'on en attendait, ils eurent le tact, évidemment, de n'en rien laisser voir ; mais en réalité ils n'y goûtèrent qu'un plaisir médiocre, et cela parce qu'ils se trouvaient « fatigués et harassés, vu le grand nombre d'étiquettes et de cérémonies. » C'est au sujet de ces étiquettes et cérémonies que la tsarine leur répondit : « J'ai sué pour vous en les lisant, et j'ai dit : Oh ! la belle chose que c'est que la représentation ! »

Une chose, par exemple, que la grande-duchesse admira médiocrement, c'est la musique française ; la première fois qu'elle en entendit, elle faillit éclater de rire. Et l'impression ne fut pas beaucoup meilleure pour notre théâtre. Catherine profite de cette occasion pour faire la critique des théâtres de Paris : à son avis, le public déserte les bons spectacles pour aller aux mauvais, mais la faute en est aux auteurs : en fait de tragédie, « on ne donne plus que de l'atroce », et la comédie nouvelle fait pleurer au lieu de faire rire. « Comme on voit, ce n'est pas d'aujourd'hui que chacun donne son avis sur la crise théâtrale : au XVIIIe siècle, l'impératrice de Russie elle-même donnait le sien !

Il semble que l'admiration du grand-duc et de la grande-duchesse aurait dû aller, avant tout, au roi et à la reine de France dont ils recevaient l'hospitalité. Il n'en fut rien. Le jugement qu'ils portèrent sur Louis XVI et sur Marie-Antoinette n'est pas précisément flatteur, et ils en firent part à la tsarine avec une entière franchise. Ils jugèrent que le roi était lourd, ennuyeux ; ils jugèrent que la reine était frivole, coquette. Il faut avouer que, à quelques nuances près, ils virent juste.

La réponse que Catherine leur fit à propos de Louis XVI et du peu d'empressement qu'ils avaient mis à rechercher sa conversation est assez curieuse : « Il me paraît qu'il vous est arrivé avec M. de Vergennes ce qui m'est arrivé à moi avec le comte Scheffer, lorsque le roi de Suède était ici ; je m'esquivais toujours derrière le dos de Sa Majesté pour aller jouir de sa conversation. » Et Catherine ajoute un éloge de M. de Vergennes ; il ne saurait lui être reproché que d'avoir été parfois trop tenu par les actes de ses « prédécesseurs » ; par ce mot Catherine désigne surtout le duc de Choiseul, qui avait été sa « bête noire ».

En ce qui concerne Marie-Antoinette, voici la réponse de l'impératrice de Russie ; elle est assez caractéristique : « Que Dieu bénisse la reine très chrétienne, ses pompons, ses bals et ses spectacles, son rouge et ses barbes bien ou mal arrangées ! » Un autre jour elle dira : « Si la reine de France ressemble à l'Empereur de visage, il ne paraît pas que la même ressemblance se trouve dans leur conversation, par ce que vous m'en contez. » Le comte et la comtesse du Nord avaient bien vu le point faible de la reine de France : frivolité et coquetterie, et la tsarine ne manquait pas d'appuyer. A ce moment-là, Catherine ne demandait pas mieux que de flirter un peu avec nous ; mais elle comptait plus sur Vergennes que sur le roi et la reine. D'ailleurs, selon toute vraisemblance, le jugement que le comte et la comtesse du Nord portèrent sur le roi et la reine de France influa sur l'opinion que Catherine se forma d'eux. Nous savons que de 1790 à 1793, à l'époque de leurs infortunes, sa mansuétude pour eux fut assez limitée, et sa pitié assez superficielle ; Louis XVI lui fit toujours l'effet d'un brave homme, fort malheureux, mais sans caractère et incapable ; et elle n'eut jamais de sympathie pour Marie-Antoinette.

Pour en revenir au comte et à la comtesse du Nord, il est hors de doute que les fêtes royales et princières du Trianon, de Versailles, de Chantilly, etc., ne les amusèrent qu'à demi ; en effet, leur mère leur écrit : « Je ne suis pas fâchée que tout cela vous ennuie, et augmente en vous l'idée de revenir. » L'impression de fatigue et d'ennui n'est donc pas douteuse.

Qu'on ne nous demande pas ce que le comte et la comtesse du Nord pensèrent de l'empressement de la population parisienne, et des marques de respect et de sympathie qu'elle leur prodigua. Il n'en est pas question. Au XVIIIe siècle, les manifestations populaires étaient encore chose négligeable. Il suffisait que le peuple ne jetât pas une note discordante dans l'accueil de la cour et de la ville. Cependant le comte du Nord, en 1782, eut la vogue à Paris, et il chercha à plaire à la ville plus encore qu'à la cour.

En résumé, le grand-duc et la grande-duchesse se montrèrent satisfaits de leur voyage en France. Quant à l'opinion de la tsarine, dont l'importance était surtout à considérer, en somme elle fut bonne : « La façon dont vous êtes accueillis, écrit-elle à ses enfants, ne peut que m'être très agréable. »

Nous avons cité quelques phrases des lettres de Catherine à ses enfants. C'est que si le style de l'impératrice est parfois incorrect, il est toujours coloré et pittoresque. Elle a souvent de ces apostrophes qui sont de vraies trouvailles. Nous pourrions citer une foule d'exemples. Contentons-nous de deux ou trois.

Dans ses lettres, Catherine n'omet jamais de donner des nouvelles de leurs enfants, Alexandre et Constantin; en 1782, ceux-ci ont quatre ans et demi et trois ans; généralement ils se rendent deux fois le jour dans les appartements de leur grand'mère qui joue avec eux; ils ont parfois des bobos, soit qu'ils fassent leurs dents, soit qu'un rhume les retienne dans leur chambre; mais ils grandissent en intelligence et en espièglerie. Et la grand'mère, qui est en admiration, prédit des merveilles de ce petit monde-là. Dans chaque lettre, ce sont louanges sur louanges, et chaque fois la tsarine a des mots nouveaux et heureux pour marquer les progrès de ces marmots. Un jour elle dira : « Alexandre saute sur une jambe par la chambre comme un oiseau, et, ne vous en déplaise, il assemble les mots après avoir épelé toutes les syllabes. » Une autre fois elle écrira : « Vos enfants se portent à merveille : depuis deux jours ils ne quittent le jardin que la nuit, aussi sont-ils hâlés comme des Finois. Vous rirez beaucoup de Constantin; il est drôle à se tenir les côtes, et devient fort joli; il a un parler à lui qui est fort plaisant; il prétend sentir les cerises où il y en a, et il vient renifler tous les jours chez moi pour en trouver. »

On sait que la grande-duchesse Paul sut se faire apprécier de sa belle-mère, parce qu'elle ne commit jamais l'imprudence de se mêler de politique. Du reste, devenue impératrice à son tour, Marie Féodorovna s'attacha surtout à l'éducation de ses nombreux enfants; elle tint à être une excellente mère de famille; son principal souci fut d'assurer à la famille impériale une puissante lignée, et elle s'acquitta fort bien de ces fonctions. Catherine II n'était pas fâchée de voir sa belle-fille dans ces dispositions de maternité et volontairement confinée dans ce rôle.

En 1782, la grande-duchesse n'avait encore que deux enfants : Alexandre et Constantin, qui restèrent les enfants préférés de leur grand'mère. C'est pendant le voyage de 1782, en janvier, que la tsarine écrivit à sa bru : « Les gazettes disent que Mme la comtesse du Nord est grosse : dites-moi si cela est vrai, ou non vrai. » Le mois suivant, Catherine revient à la charge : « Il m'est venu de Suède la nouvelle qu'on y dit Mme la comtesse du Nord grosse à pleine ceinture; quand j'en aurai la certitude de votre part, j'avertirai M. Alexandre qu'il y a espérance que ses vœux d'avoir un troisième frère seront exaucés. » Voilà une singulière insistance! La tsarine fait suffisamment entendre à ses enfants ce qu'elle désire; ceux-ci sans doute ne s'y méprennent pas; mais ils ont envie de continuer leur voyage, et ils ne prennent pas garde aux avis de leur mère. C'est pendant leur séjour à Paris que Catherine leur écrira encore : « A Riga, l'on dit que ma chère fille est grosse. » Il faut croire qu'en 1782, l'air de Paris, — même au mois de mai, — ne fut pas favorable à certains épanchements intimes, car la grande-duchesse démentit les bruits qui couraient plus ou moins sur son état; et Catherine lui répondit : « Puisque les nouvelles de Riga se trouvent fausses, il faudra s'en tenir aux belles promesses de ma chère fille. »

Rentrée à Pétersbourg, la grande-duchesse Marie Féodorovna tint ses engagements.

Tel fut en 1781 et 1782 le voyage du grand-duc et de la grande-duchesse Paul de Russie. Ce fut surtout un voyage d'agrément; mais si le tsaréwitch Paul l'entreprit, ce fut aussi quelque peu pour s'instruire. Quant à la politique, on peut dire qu'elle en fut totalement absente. A cette heure-là l'impératrice Catherine tournait ses regards vers l'Autriche et lui réservait ses faveurs. Elle fut contrariée que son fils eût trop subi les attraits de Berlin et ne se fût pas laissé assez enjôler par l'Empereur. En ce qui concerne la France, le grand-duc ne commit aucune imprudence de langage, aucune erreur dont la politique de la Russie pût avoir à souffrir. Le comte du Nord avait été prévenu de ne pas se livrer à la cour de Versailles; Catherine ne voulait pas de cette singulière alliance entre elle et Marie-Antoinette qu'avaient suggérée certains politiques peu avisés. Le comte et la comtesse du Nord furent sensibles à l'accueil de Versailles; mais ils ne se laissèrent pas subjuguer. La cour de Versailles qui vivait déjà au jour le jour, sans pensées à longues vues, n'essaya pas, d'ailleurs, de faire l'assaut des altesses russes. Catherine, du reste, qui avait laissé partir ses enfants avec répugnance, n'eut rien tant à cœur que de les tenir éloignés de toute combinaison politique. Sa correspondance avec eux a un caractère tout intime; elle donne à ce voyage la signification d'une tournée d'agrément et d'instruction.

Ce voyage eut lieu en carrosse et dura plus d'une année. Celui de l'empereur Nicolas et de l'impératrice ne durera que quelques jours. Il aura, cependant, pour les destinées de la France et de la Russie une importance considérable. Il consolidera l'accord déjà existant, et fortifiera la politique de paix européenne à laquelle préside l'alliance franco-russe. La population française fera preuve de sagacité politique en accueillant avec empressement ses hôtes illustres. Pas d'exagération servile, pas de « vertigo », comme pas d'abstention blessante. A cette condition, l'empereur et l'impératrice de Russie emporteront de notre pays une impression autrement belle que celle du comte et de la comtesse du Nord en l'an 1782.

Ch. de Larivière.

WILHEMINE [1]

Nouvelle.

Un après-midi où je compulsais des documents dans mon bureau de l'ambassade, le capitaine Spunk entra bruyamment...

— Faites consigner votre porte, me dit-il. Il faut causer.

Je donnai les ordres nécessaires. Il parla :

— Apprenez que les États de la Grande-Alliance reconnaissent définitivement comme roi de Thessalie le prince Maximilien de Darmstadt.

— La belle nouvelle, m'écriai-je... N'était-ce pas tout prévu depuis six grandes semaines ? Il y a beau temps que le bruit en court dans les chancelleries. Bon Dieu, quel grabuge dans les Balkans! et cette bonne question d'Orient va encore se compliquer...

Il m'arrêta :

— La reconnaissance officielle aura lieu le 17 du mois prochain, et à cette date on annoncera le mariage du prince Maximilien avec... bah! autant vous le dire... avec la princesse Wilhemine!...

— Ah! fis-je.

— Comment, pas un grain d'émotion? Ingrat! Ingrat jeune homme!...

— Ne devais-je pas m'y attendre!... Et puis les rapports entre la princesse et moi restèrent toujours si anodins...

— Comment! vous avez perdu ces matinées de la terrasse!

— Vous savez?

— Moi et tout le monde!... Je crois même que ce roman a précipité la décision du roi : il évite ainsi le scandale... d'une remontrance qui eût pu entraîner loin le caractère vif de la jeune princesse.

— Le roi savait?...

— Mais, malheureux ami, si vous aviez eu la curiosité de consulter les registres de police vous eussiez appris comment quatre inspecteurs touchent depuis trois mois cinquante louis pour surveiller spécialement vos allées et venues... Par bonheur, vous êtes un petit glaçon!... A la moindre flamme crépitante, dénoncée dans votre amour par ces salariés, un rôdeur opportun vous pinçait au retour du rendez-vous, vous retournait les poches et vous envoyait la tête la première souhaiter le bonjour aux poissons du port. Quel beau fait divers le lendemain!... Oh! le roi est un fin politique.

— Plutôt un auteur de livrets pour opéra.

Quelle que fût alors ma souffrance, je ne pus m'empêcher de m'admirer pour l'impassibilité diplomatique dont je faisais preuve. Spunk ne soupçonna [illegible] briser les fibres de mon être.

— Votre gouvernement, reprit-il, ne manquera pas de vous offrir un poste important auprès de Maximilien. Voilà une excellente affaire. Vous pouvez demander le secrétariat ou la chancellerie! Charmante résidence, vous savez... Et des femmes, mon cher!... Un peu bêtes... mais quelles formes! quelles formes!...

— Pourquoi voulez-vous, Spunk, que mon gouvernement?...

— Ah çà, imaginez-vous que le comte de Vimenil n'a point noté l'influence dont vous pouviez jouir auprès de la jeune reine, et qu'il n'en a point averti les gens du quai d'Orsay? Vous pouvez préparer vos malles...

Ce Spunk était d'une logique abominable...

Nous courûmes le lièvre dans la journée. Je passai la nuit avec mon compagnon et le quittai juste quelques minutes avant l'aube.

— Vous épousez Maximilien de Darmstadt, roi de Thessalie, dis-je brutalement à Wilhemine. Voilà donc sonnée l'heure de nos adieux!...

La princesse frémit de tout son corps :

— Qui dit cela? Un bruit de cour...

— Non pas... C'est réel. Pourquoi Votre Altesse daignerait-elle feindre, d'ailleurs!

— Je vous assure que j'ignorais... Oui, en effet, depuis une semaine mon père parle constamment de ce Maximilien de Darmstadt. Vous le connaissez?

— Un merveilleux cavalier. Il étonnait les meilleurs au Bois, à Paris. Parfois il venait à mon cercle dont il était membre honoraire... Infiniment d'esprit et de tact, valeureux comme Achille : avec cet avantage que n'ayant pas été trempé dans le Styx par une mère prévoyante, il n'est même pas invulnérable...

Je continuai le persiflage, la chair mordue de jalousie, persuadé que ma tenue correcte exigeait un tel éloge du rival.

Soudain Wilhemine porta ses mains aux tempes, releva ses cheveux : son teint bleuâtre blêmit, semblable à la craie.

— Vous doutez de moi, maintenant, je le sens bien, dit-elle, et je ne veux pas que vous puissiez méconnaître ma sincérité. Je vous appartiens... Venez...

Elle me saisit le bras et voulut marcher vers un pavillon qui s'élevait à l'issue des serres. Cet édicule servait rarement, pour les réunions. On y versait le thé... Il était à cette heure désert. Nul n'eût pu nous y surprendre.

Wilhemine m'attira vers elle.

— Entendez-vous, je ne veux pas que vous doutiez de moi, que vous puissiez me croire capable de

1. Voyez la [illegible]

mensonge, ni vous que j'aime, ni personne... Mes démarches, ces rendez-vous, étaient une promesse de me donner, me voici. J'épouserai Maximilien de Darmstadt parce que ma main dépend du choix de mon père, de la politique de l'État. Nous autres princes, nous sommes propriété publique, notre personne fait partie du domaine... mais mon cœur de jeune fille est à toi, je te l'offre... prends-le donc...

Elle était miraculeuse, la princesse Wilhemine. Ses immuables yeux bleus, arqués d'or brun se dardaient vers moi... Les cheveux échappés du peigne roulaient sur ses épaules... j'allais la suivre... Je m'arrêtai au souvenir de l'espionnage qui nous menaçait.

— Tu trouves alors que je ne vaux pas la mort, moi! s'écria-t-elle quand je lui eus énoncé mes craintes.

— Votre volonté soit faite... mais ma conscience exigeait cet avertissement!

Une dizaine de personnes surgirent alors par dessus les balustres de la terrasse et je dus disparaître au plus vite. Évidemment les mouchards du palais avaient accompli leur tâche.

A peine me fut-il donné de voir encore Wilhemine, droite en son allure altière, s'avancer vers ce groupe et dévisager chacun des personnages. Ils s'écartèrent d'ailleurs à son approche. Elle pénétra seule dans les serres, dont les volets claquèrent derrière elle.

* *

Le soir de ce jour-là je fus appelé à l'ambassade par le comte de Vimenil.

— Vous allez partir, annonça-t-il, par l'express de 7 h. 49... j'ai l'ordre de vous envoyer à Paris immédiatement. Vos bagages suivront demain. Allons dîner. Nous avons juste le temps.

En diplomate avisé, il refusa de répondre à mes questions inquiètes. Il prétendit avoir reçu un ordre télégraphique sans explications.

Cependant je ne remarquai point dans ses manières la froideur qu'eussent impliquée des préliminaires de disgrâce. Il fit même, durant le repas préparé intentionnellement, quelques allusions à la jeunesse et aux aventures galantes. Spunk était là. Il ne manqua pas de nous conter ses triomphes amoureux.

Au fumoir, le comte nous ayant laissés tous deux, pour un instant, le capitaine me dit :

— Vous avez échappé d'une ligne au péril, ce matin. Après notre petite fête je vous avais suivi. Les loqueteux du ministère attendaient à l'angle sud de la terrasse pour en finir avec vous, et je ne sais trop si j'aurais réussi à vous tirer de leurs mains. La chance a voulu que vous sortiez par l'escalier nord. Ils ont couru... mais trop tard... et moi, je me suis mis à les suivre au pas de course, si bien qu'ils durent s'arrêter, comprenant le coup manqué... Remerciez-moi...

Je passai trente heures en wagon, vaincu par l'angoisse. L'avouerai-je? c'était moins le désespoir de perdre Wilhemine que la crainte de savoir ma carrière à jamais rompue. Notre génération a perdu le fol enthousiasme d'amour qui guidait toute la vie de nos pères.

Le ministre à qui je rendis visite deux heures après mon arrivée à Paris, m'accueillit sans défaveur. Il me félicita même des notes que le comte de Vimenil lui avait adressée sur mes aptitudes et mon assiduité. Pour reconnaître ces mérites, le gouvernement m'attachait avec le même grade à l'ambassade de Constantinople, où mon activité trouverait une plus vaste carrière.

— Seulement, Monsieur, gardez-vous des intrigues dangereuses, ajouta-t-il en se levant.

Je déjeunai sur le boulevard, l'âme en fête. L'avancement inespéré qui me venait d'échoir après de si justes motifs de crainte, me donnait une belle émotion. Toute la journée je fus porter à ma famille et à mes amis cette heureuse nouvelle. Au cercle, des poignées de main chaleureuses saluèrent mon retour. La vie bruyante, parmi les jeunes femmes gaies et les compagnons ardents, chassa toute tristesse. L'auguste figure de la princesse Wilhemine, ses paroles, nos entrevues me restèrent en l'esprit comme une anecdote admirable et flatteuse à laquelle je pensais fréquemment, les jours où je m'éveillais seul, dans ma chambre de célibataire, alors que l'aube donnait aux choses des tons très bigarrés. Et je souriais en pensant aux finesses un peu machiavéliques de la diplomatie nouvelle, et à ce caprice singulier de jeune fille pour un sosie masculin qui avait permis à une société financière française d'exploiter un chemin de fer septentrional et d'enfler la bourse de financiers obèses, attendant la goutte dans leurs hôtels de la plaine Monceau ou du Bois.

Puis mon séjour à Constantinople, des sousci nouveaux, un voyage assez mouvementé en Asie Mineure, en Palestine, effacèrent peu à peu cette impression. Je connus d'autres subtilités diplomatiques non moins remarquables. La princesse Wilhemine avait épousé Maximilien de Darmstadt à l'époque prévue. Elle était reine de Thessalie, avec une mince liste civile et des ennuis nombreux. La population turque et albanaise la détestait. Nous savions qu'elle n'osait sortir qu'aux jours de fêtes officielles. Les tentatives de réformes avaient froissé tout le parti radical du pays qui prétendait tenir le monopole du libéralisme. Un édit publié sous son inspiration et qui enjoignait à ses sujets de fréquenter les

bains publics sous peine d'amende, et même de prison, avait révolté l'orgueil des indigènes, fiers de leur crasse traditionnelle et de leur vermine historique. De plus, cette reine constitutionnelle, outrée par la lente stupidité des représentants parlementaires, laissa échapper de ses lèvres certains mots malheureux qui lui aliénèrent définitivement l'opinion publique. Il lui fallut, après dix-neuf mois de cour, se confiner dans un domaine solitaire à quelque lieues de sa capitale, où Maximilien la venait voir en secret, pendant les vacances du Parlement.

A lire dans les gazettes et les dépêches cet écroulement des plus hautains espoirs que la princesse m'avait tant de fois formulés, je ne pouvais que sourire au souvenir des rêveries de nos matins amoureux. Voilà donc où aboutissait le désir de rénover le monde, de mettre en harmonie les appétits des hommes et les bienfaits de la nature? Et je m'absorbai en mille réflexions philosophiques sur la misanthropie diabolique qui avait dû pousser les politiques de 1789 à conférer au peuple lui-même le pouvoir de se régir. N'était-ce pas là, en vérité, le meilleur moyen de le laisser mille ans encore esclave asservi à son ignorance et à la bassesse de ses passions!

Cependant la guerre éclata entre les Turcs et les Russes vers la fin du printemps qui suivit mon installation à Constantinople. Maximilien de Darmstadt ouvrit ses frontières aux Cosaques, espérant gagner par cette alliance l'émancipation de son royaume et échapper, sinon de forme, au moins de fait, à la suzeraineté de la Porte ottomane.

Certainement la reine de Thessalie l'avait poussé à cette audace.

Je rappellerai ici, pour mémoire, la défense héroïque du défilé de Géroka qui permit à l'armée russe de tenter le passage du Danube et de faire franchir le fleuve à ses pontonniers. Deux jours et deux nuits, le prince Maximilien de Darmstadt empêcha les Turcs de porter leurs forces sur la rive droite du fleuve et de prendre à revers les divisions qui attaquaient Plewna. A la fin de la première nuit, il demeurait autour de lui un escadron et trois bataillons thessaliens, plus six cents Cosaques, débris de ses troupes battues en flanc par les projectiles de l'artillerie ottomane. De ses huit mille hommes le reste avait fui, ayant laissé les deux tiers de l'effectif dans les précipices et les ronceraies. Sans canons, sans vivres, munis d'armes défectueuses, manquant de discipline et même de courage, les soldats thessaliens n'avaient pu supporter le choc d'un ennemi triple en nombre et plein de valeur.

Après une telle défaite, Maximilien chargea dix-sept fois à la tête de ses Cosaques et des derniers Thessaliens. Il sut arrêter vingt-quatre heures encore l'élan formidable des Turcs.

La semaine suivante nous le vîmes arriver captif à Constantinople. Il traversa les rues à pied, dans son uniforme vert percé de balles, tout enveloppé de linges sanglants. Le sabre d'un zaptié lui avait ouvert le visage si malheureusement que les yeux se furent perdus... Il ne devait plus jamais voir la lumière.

Je courus à Yldiz-Kiosk et réussis à obtenir pour lui une prison commode, le privilège de recevoir ses amis, de sortir même avec eux. Plus tard on l'autorisa à loger chez moi, non loin de l'ambassade.

Nous nous étions connus au cercle de la rue Royale. En quelques cinq points d'écarté il m'avait même gagné, une nuit de Noël, les cinq mille louis d'un petit héritage que je venais de recueillir. L'entrain du réveillon qui avait succédé à cette rencontre courtoise nous avait lié un peu. Ce fut pour lui une sorte de chance de me retrouver là.

Je le fis soigner de mon mieux. Les plaies de sa poitrine se cicatrisèrent assez vite; mais le traitement de l'oculiste se prolongea.

Il dormait dans le jour, pendant que j'étais retenu dans les bureaux de l'ambassade. La nuit je le distrayais de ses souffrances par des lectures. Nous devisâmes de philosophie. Dans sa vie de Parisien, dans son existence royale il avait expérimenté l'égoïsme hideux des hommes, leurs instincts de bêtes mal dressées et qui regimbent. Un scepticisme doux emplissait son âme.

— Les hommes, disait-il, garderont longtemps encore le malheur comme héritage de leur sauvagerie première. Ce qui retardera de beaucoup l'évolution des sociétés vers le bien-être, c'est l'illusion de se croire des civilisés, des décadents, des « fin-de-siècle ». Dans le temps absolu nous ne sommes pas très loin des fétiches et des lacustres, ni des grands singes. Les peuples ont remplacé le culte des idoles par celui de certains mots, et quand un énergumène prononce le nom de Liberté, il trouve, pour l'entendre, autant de fanatiques que le faiseur de pluie des Hottentots. En fait, ce mot n'a pas plus de puissance magique que le gri-gri du nègre. J'ai épousé une princesse d'esprit magnifique. La science et l'histoire parent son imagination... La reine Wilhemine et moi nous avons cru pouvoir facilement persuader aux Thessaliens qu'il suffisait de vouloir l'harmonie sociale pour posséder le bonheur. Mais nous avions compté sans les politiques que notre projet de phalanstère supprimait comme inutiles. Des messieurs mûrs se drapèrent, aux premières paroles, dans le drap noir de leurs redingotes officielles et nous imputèrent le désir de violer la constitution. Les Thessaliens sont d'un naturel crasseux. Nous les engageâmes à se laver. Les messieurs aux redingotes doctrinaires montèrent sur les bornes dans les carre-

tous et attestèrent les immortels principes, en nous accusant de restreindre la liberté de l'individu et d'insulter le peuple tout entier. Une émeute éclata. On brisa à coups de pierres la voiture de la reine, qui, par bonheur, rentrait à vide au palais... Il en a été pour les crasses sociales comme pour la crasse physique. Chaque réforme proposée attaquait, paraît-il, la constitution, et la populace, ravie de se laisser griser et gruger par quelques avocats, industriels et fils de notaire, nous enjoignit de laisser ces gens dilapider le trésor, puisque ces hommes représentaient toute la liberté de la Thessalie!... Je vis bien qu'il fallait céder... Il vint un temps de résignation. Depuis lors je passais ma vie à tirer avec mon fusil de chasse des boules de verre que lance en l'air un appareil à ressort de fabrication anglaise. Si je chassais les lièvres et les sangliers qui pullulent dans les bois, l'opinion publique me flétrirait et les journalistes mettraient en comparaison, avec cet exercice, les misères du pauvre!...

Nous devisions ainsi des nuits entières. Il aimait les œuvres des théistes et celles des historiens. Nous reconstituâmes ensemble toute cette Byzance disparue, que les Turcs avaient envahie, cachée sous d'affreux badigeonnages, rayée, détruite.

Je promenais mon roi dans une voiture découverte, et il goûtait la caresse de l'air tiède que lui soufflait l'été. Il se consolait aisément de ne plus voir, et s'appliquait à développer les aptitudes du tact, de l'odorat.

Il me combla d'amitiés. Son âme était un temple vaste où l'on adorait l'ensemble des forces divines. Il me révéla le mot de toutes les religions anciennes qui préparèrent la nôtre. Avec lui je reconnus quelle perte de temps avait été la dissipation de notre jeunesse.

Un soir, il descendit de voiture sans aide, pour chercher une fleur dont le parfum l'attirait. Nous étions au bord de la mer, et mon cheval m'avait entraîné loin de lui, dans une ardeur superbe qui m'amusait. Soudain je vis Maximilien de Darmstadt qui chancelait. Sans doute il avait mal posé le pied. Il étendit les mains, tomba, et si malencontreusement, que son corps roula sur le talus abrupt dont la pente rejoignait les eaux.

Un cri effroyable s'échappa de ma gorge. Il me parut que c'était moi-même qui allais mourir. Je piquai mon cheval au flanc. En un galop fou, je gagnai l'endroit du rivage où Maximilien avait disparu. Il reparut à la surface des flots, mais trompé par le vent il nagea vers la haute mer, au lieu de revenir à la plage. Les domestiques étaient partis pour chercher une barque qu'on voyait amarrée plus loin... Alors je vis qu'il se noierait... Et ce fut un déchirement, comme si mon âme se partageait en deux...

Je sautai de mon cheval et me précipitai dans la mer, afin de secourir mon ami.

Quelle lutte atroce ce fut contre les vagues échevelées par le vent! Enfin je l'atteignis, je le sauvai. La barque nous put recueillir.



Lorsque furent terminées les négociations du traité de Berlin, Maximilien de Darmstadt reprit possession de son trône.

On avait connu en Europe l'amitié solide qui nous liait. Mon gouvernement me conféra le titre de consul général pour le royaume de Thessalie, et je rejoignis mon poste me demandant avec inquiétude quel accueil me réservait la reine Wilhemine que je n'avais jamais tenté de revoir.

Maximilien m'avait renseigné sur quelques points de leur vie conjugale. Ils ne s'étaient jamais adorés. Lui, blasé sur les sensations amoureuses par les délires faciles de sa jeunesse, n'avait voulu conquérir d'elle que son âme. Bien qu'un héritier royal leur fût né, ils vivaient peu en époux. Les mauvais résultats de leurs tentatives politiques avaient aigri le caractère de la reine, et, suivant la partialité ordinaire aux femmes, elle avait imputé à son mari la défaite des espérances communes. Morose et fière, elle demeurait seule dans son domaine rural, toute occupée de peindre et d'écrire.

Je ne la vis point le jour de ma réception officielle. Mais le lendemain un aide de camp, venu de sa part, m'avertit qu'une voiture me prendrait dans l'après-midi pour me conduire auprès d'elle.

Je n'osai refuser. Maximilien, averti, exigea d'ailleurs que j'allasse rendre mes devoirs à la reine.

J'arrivai tard dans la soirée. Les huissiers me conduisirent à un vaste appartement, où je trouvai la copie parfaite de mon installation passée, du temps où j'étais attaché au comte de Vimenil.

Sur les meubles se trouvaient des lis et des camélias, ses fleurs toujours favorites, dont j'avais vu, en mettant pied à terre, que les jardins d'hiver étaient pleins.

Comme j'achevais ma toilette, plein d'inquiétude sur ces préparatifs vraiment trop sympathiques, le chambellan de service me vint avertir que la reine, prise de migraine, ne pouvait me recevoir ce soir-là. Elle remettait au lendemain mon audience, et je perçus dans certains tons de phrase comme une obséquiosité moqueuse, propre à me laisser croire que Wilhemine ne se presserait point de m'accorder une entrevue.

Je n'objectai rien. On me servit un dîner somptueux. Je regagnai mes appartements, persuadé que Wilhemine me gardait rancune de mon silence, et enchanté de cette froideur, car il m'eût été douloureux de me savoir aimé par la femme d'un

homme dont j'estimais le plus au monde la beauté de l'esprit et la vaillance du cœur.

A peine eus-je congédié mes domestiques qu'un léger coup fut frappé à ma porte. J'allai ouvrir. Une fille de chambre me tendit une carte sur un plateau « Wilhemine de Darmstadt. »

Elle entra. La fille disparut. Elle était la même qu'autrefois. Elle portait la robe blanche de notre première rencontre avec les tresses abattues sous le diadème de platine, et ses yeux, ses immuables yeux me brûlèrent.

— Me voici. Je n'ai rien oublié, moi, moi !... et je ne veux pas que tu puisses croire que Wilhemine t'a menti... Je t'aime plus que là-bas... Depuis cinq années je t'attends !...

Je m'étais levé... Je ne répondis rien.

D'un coup, et avec une volubilité délirante, elle me conta tous ses déboires, l'âme trop faible de son mari, l'espoir trompé de sa jeunesse, l'amertume inouïe d'un pouvoir factice, et la torture de savoir qu'on peut sauver les hommes mais qu'ils se résigneraient plutôt à vous tuer qu'à se laisser sauver... Maximilien, elle le voyait sans vigueur, sans autorité, lâche devant les Chambres, devant les ministres, avec tout au plus une bravoure héréditaire de reître... moi au contraire...

Elle se jeta dans mes bras...

En cet instant un amour insensé flamba dans mes veines, comme si la partie inconsciente de mon être avait désiré passionnément cette femme durant les cinq années de la séparation. Ainsi, à mon insu, je l'avais toujours adorée... Son amour avait créé en moi une personnalité seconde, occupée de son souvenir uniquement, tandis que l'apparence de mes actes affirmait un oubli menteur. Et maintenant cette personnalité se révélait. En Maximilien, c'était elle-même que j'avais aimée. Je l'avais sauvé des flots, comme le fanatique arrache du feu, au péril de sa vie, le manteau de l'idole. Il m'était devenu sacré parce qu'il l'avait approchée... et ces pensées, cette intelligence suprême, reconnue dans le roi, je le sentais bien maintenant, c'étaient ses pensées à elle, imprimées dans cette âme veule et passive de prince viveur...

Je reconnus tout cela, et le lui avouai.

Ce fut horrible : Wilhemine, d'abord attentive, se révolta enfin. Prise soudain d'une jalousie folle contre Maximilien, elle l'accusait à haute voix de lui avoir dérobé son âme. Des larmes ruisselèrent sur son visage.

— Tu m'as trahie, trahie, toi !... Tu m'as aimée sous une autre forme, ainsi... Je te hais, va-t'en, je te hais !...

Impérieusement elle indiquait la porte. Je voulus obéir, mais elle ne m'en laissa pas le temps. Elle se jeta par-devant moi... elle cria encore :

— Tu m'as trahie et j'en meurs, parce qu'alors il n'est plus rien dans la vie pour moi. La pensée m'a trompée et l'instinct me trompe... Il n'est plus de certitude !...

Elle porta vers sa bouche une petite fiole de cristal qui pendait à son bracelet...

Quand on vint, je ne sus rien expliquer. Maximilien de Darmstadt crut que la reine avait succombé à une congestion subite, et tous les journaux d'Europe annoncèrent sa mort de cette façon. Peu après, il abdiqua en faveur de son fils.

Je suis resté leur ami.

[illegible]

LA NOLONTÉ

Ce terme, inventé, je crois, par Gambetta, désigne, d'une manière générale, une infirmité de la volonté.

Vouloir, disent les psychologues, c'est se déterminer à l'action après avoir réfléchi. Mais la réflexion n'est qu'un élément de la volonté. Ce qui constitue le vouloir proprement dit, c'est la force d'âme, c'est l'énergie intérieure qui, triomphant de tous les obstacles, nous permet de nous résoudre à l'action et d'agir. Une volonté passive n'est que l'ombre de la bonne volonté.

La réflexion éclaire, illumine le vouloir ; la force d'âme est l'essence de la volonté. Aussi, la « nolonté » accuse plutôt le manque d'énergie que l'étroitesse de l'intelligence. Elle est une infirmité du caractère plus qu'un défaut de l'esprit.

Sans doute, toute résolution est fondée sur des motifs, c'est-à-dire sur des causes connues et appréciées, et plus le choix des motifs est éclairé, plus la volonté est libre ; mais ce serait une erreur de croire que l'homme le plus énergique est nécessairement celui dont l'esprit est le plus pénétrant et le plus fin. On rencontre des hommes d'une intelligence aiguisée qui ont peine à se déterminer, qui sont irrésolus, tandis que chez des personnes dont l'esprit est moins cultivé, on ne constate point cette rupture entre la pensée et l'action.

Parmi les premiers, il en est qui dissertent à merveille sur tout, qui excellent à découvrir, même chez les autres, les motifs d'action les plus cachés ; mais, à force d'exercer leur intelligence à percer les mystères du « moi », ils n'ont pas le temps de vouloir. Pour eux, la réflexion devient peu à peu une fin, un état d'esprit se suffisant à lui-même, tandis que, pour les hommes d'action, dont l'être semble passer tout entier dans les moindres gestes, elle n'est, en réalité, qu'un moyen, que le guide d'une volonté toujours prête à passer « de la puissance à l'acte ».

On peut même distinguer, dans la société, les « méditatifs » et les « actifs ».

A la longue, tout mouvement, tout acte imprimant à l'organisme une secousse nuisible à la profondeur et à la continuité de la pensée froisse la délicatesse de certaines natures méditatives, et même répugne à des « intellectuels » raffinés, qui n'admirent parfois, dans un acte que « la beauté du geste ».

Un écrivain contemporain n'a-t-il pas dit que « la marche, le léger mouvement des pas, trouble les idées, dérange leur fixité, affaiblit leur portée et voile la mémoire » ? La crainte et presque le dégoût du déploiement énergique de l'activité musculaire deviennent la marque propre de certaines natures, et c'est ainsi que s'explique, en partie, cette antipathie secrète qui éloigne de l'homme d'action, des « intellectuels » comme Flaubert.

Par suite, la culture exclusive et outrée de l'intelligence peut être une des causes de l'affaiblissement de la volonté. Lutter contre la tendance moderne à former dans nos écoles des élèves capables de briller surtout dans les concours, à dessécher les âmes par la critique subtile et parfois ironique des textes et des mœurs, à étouffer les sentiments sous le poids d'une érudition hâtive et encyclopédique, voilà déjà des moyens de remédier à la dépression des caractères.

Mais le mal que je viens de signaler n'est, à vrai dire, qu'une exception. C'est un état d'esprit anormal, qui se manifeste exclusivement dans ce qu'on est convenu d'appeler les classes « distinguées ». La question que je veux traiter ici est plus étendue puisqu'elle intéresse la masse des citoyens. Partout, en effet, on trouve des natures flottantes... ou n'agissant que sous l'influence de la passion ou d'impulsions étrangères.

L'irrésolution et l'abdication de soi-même, tels sont donc les deux pôles de la « nolonté ».

Je vais essayer de mettre en lumière leurs principales causes et leurs conséquences, ainsi que les moyens les plus propres à lutter contre la faiblesse d'âme chez l'enfant, c'est-à-dire chez l'homme de demain.

*

L'irrésolution proprement dite est l'état d'esprit de celui qui « a peine à se déterminer ».

La faiblesse musculaire peut être déjà une des causes de l'irrésolution chez l'enfant et chez l'homme.

Sollicité par des désirs, le premier se résoudrait à l'action sur-le-champ, mais le sentiment de sa faiblesse physique et la crainte de quelque mal le font hésiter, car l'expérience lui a déjà prouvé que ses forces peuvent le trahir. Or il ne veut avec énergie que ce qu'il peut faire : « Un enfant, a dit Mme Guizot, ne tapera pas longtemps sur une pierre qu'il ne peut briser, si ce n'est pour faire du bruit. »

Sans doute un petit enfant, à qui sa mère tend un gâteau pour l'exciter à marcher, désire le saisir ; mais il a peur de tomber et, par suite, il hésite à faire les premiers pas.

En présence d'un danger qui peut être conjuré, l'homme débile est lui-même irrésolu, malgré son désir de payer de sa personne. Sollicité en sens inverses par le sentiment d'un devoir à accomplir et par la conscience de sa faiblesse corporelle, il a peine à se déterminer.

Ceux qui se distinguent d'ordinaire par leur courage en accomplissant certains actes de dévouement, par exemple en arrêtant des chevaux emportés, en arrachant à la mort des personnes exposées à périr dans un incendie ou dans une inondation, sont des ouvriers ou des hommes adonnés à des travaux qui exigent un certain déploiement de force musculaire.

Confiants dans leur vigueur, ils n'hésitent point à s'exposer au danger, qui exalte les énergies de ces natures puissantes. C'est dans ce sens que Montaigne disait : « J'apperçoy souvent, en ma leçon, qu'en leurs escrits mes maistres font valoir pour magnanimité et force de courage des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et durté des os. »

En fortifiant le corps, l'exercice musculaire augmente la confiance de l'enfant en lui-même, et, comme à cet âge on est enthousiaste et bon, à l'état normal, les actes qu'on admire et qu'on préfère imiter sont ceux qui laissent dans les foules comme un sillage d'émotions généreuses.

Un enfant quelconque rêve, en effet, d'être fort, et tressaille d'admiration au récit d'un fait héroïque : ne dirait-on pas qu'il n'a ce culte instinctif de la force physique que pour faire, à l'occasion, le plus noble usage de sa vigueur ?

Le tempérament n'est pas d'ailleurs sans influence sur nos résolutions. Ainsi, les idées se forment d'ordinaire avec promptitude dans l'esprit des personnes nerveuses, mais elles ne sollicitent, en général, la volonté que pendant un temps très court. Chacune d'elles, il est vrai, acquiert sur-le-champ une importance qui la transforme en « idée-force », à cause de la vivacité des moindres impressions de l'agent moral ; mais l'idée suivante détourne trop vite à son profit les forces vives de la pensée.

*
* *

Même chez des personnes douées d'un tempérament normal, l'irrésolution provient très souvent de ce que plusieurs idées sollicitent à la fois et en sens

contraires l'intelligence. Tiraillés en tous sens, l'enfant et l'homme ne savent pas prendre des décisions promptes et fermes, et leur volonté devient oscillante : « Ce qui manque à leur esprit, c'est la direction énergique qui fait qu'un seul motif l'emporte sur plusieurs. »

Est-ce à dire que la culture de l'intelligence, en rendant la pensée large et féconde, nuise à la promptitude et à la fermeté de nos délibérations ? Non, sans doute, et j'ai eu soin de rappeler, dès le début, que la volonté forte et sûre s'appuie sur le choix éclairé des motifs. Ce n'est donc ici qu'une question d'équilibre : il s'agit, en effet, de cultiver l'esprit en vue de l'action.

Si des hommes instruits et faibles de caractère peuvent être sollicités en sens contraires par des idées nombreuses et, par suite, irrésolus dans certains cas, l'ignorant a souvent peine à se déterminer, parce qu'il craint les conséquences de ses actes, — qu'il est d'ordinaire incapable de prévoir et de mesurer, — le souvenir de ses déconvenues antérieures l'ayant rendu hésitant et craintif.

Le défaut de liberté et d'initiative dans le jeune âge est une des causes les plus persistantes, non seulement de l'irrésolution, mais encore de l'engourdissement de la volonté chez les adultes et les personnes âgées. On peut le constater, d'une manière frappante, dans les familles où les parents ont pris seuls la direction complète des affaires domestiques, soumettant leurs fils et leurs filles à une tutelle étroite, quoique douce et tendre. De là le plan tracé par H. Spencer. « Que l'histoire de notre législation domestique soit en petit l'histoire de notre législation politique : au début, l'autorité despotique, quand cette autorité est absolument nécessaire ; bientôt après, un constitutionnalisme naissant, dans lequel la liberté du sujet est, sur quelques points, reconnue ; ensuite, des extensions successives de la liberté du sujet pour finir par l'abdication du maître. »

L'enfant qui n'est pas exercé à se conduire seul dans les cas ordinaires, se conforme aux conseils ou aux ordres de ses parents et de ses maîtres sans même songer à faire un choix préalable entre les motifs de ses actions, sans avoir à se déterminer.

Dispensé de l'effort intellectuel qui précède la résolution et de l'effort moral que celle-ci implique, il ne se résout que sous l'influence d'une volonté étrangère. Comment donc pourra-t-il, le cas échéant, prendre seul une décision ? Aura-t-il, non seulement l'aptitude à discerner les vrais motifs de ses actions, mais encore l'énergie exigée par la détermination elle-même ?

Étonné d'être obligé de prendre seul un parti, il flottera de décision en décision, toujours tenté de revenir sur ses pas.

Privé des lumières d'autrui, souvent il aimera mieux ne pas agir que de se lancer dans une sorte d'inconnu, quoique cette inaction soit douloureuse. Tel le jeune enfant privé tout d'un coup de son panier roulant ou de l'appui de sa mère hésite à marcher, comme effrayé de la liberté soudaine qui lui est donnée, malgré son désir d'imiter ceux qui marchent à ses côtés.

L'enfant qu'on a négligé d'initier peu à peu à l'usage discret et loyal de la liberté est destiné à devenir un être pusillanime ou l'esclave de ses fantaisies. Suivant les circonstances, il sera, plus tard, l'instrument des hommes nés pour l'action et le commandement.

L'éducation contemporaine, avec la part plus grande qu'elle fait à la liberté de l'élève, répond ainsi à des exigences rationnelles. Les jeunes gens élevés dans nos établissements publics sentent que leur obéissance doit être volontaire, qu'elle doit consister dans leur adhésion à la règle commune préalablement comprise et justifiée.

Cependant il y a un écueil à éviter. Sans doute, ce serait usurper sur les droits de l'enfant que de plier celui-ci à une sorte de vasselage moral en ne tenant pas compte de ses volontés ; mais on se tromperait sur l'objet de l'éducation, en déférant avec trop de complaisance à ses désirs, sous prétexte de respecter en lui la personnalité.

Si la discipline « caporalesque » a fait son temps, il ne faut pas oublier que l'éducation est œuvre d'autorité peut-être autant qu'œuvre de liberté, surtout dans nos internats.

Dans un remarquable article publié par la *Revue Scientifique* du 6 avril 1895, M. Gustave Le Bon a étudié « l'âme des foules ». Il signale tout d'abord ces faits fondamentaux : « Quels que soient les individus dont se compose une foule, par le seul fait qu'ils sont réunis, ils possèdent une sorte d'âme collective qui les fait sentir, penser et agir d'une façon différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. Il y a des idées, des sentiments qui ne surgissent ou ne se transforment en actes que chez les individus en foule.

« Or les hommes les plus dissemblables par leur intelligence ont des instincts, des passions fort semblables... Ce sont précisément ces manières d'être très ordinaires, puisque la plupart des individus normaux les possèdent au même degré, que, dans les foules, ils mettent en commun. Dans la foule, l'hétérogène se noie dans l'homogène, et les qualités inconscientes sont souveraines...

« Ensuite, l'individu en foule acquiert par le fait seul du nombre un sentiment de puissance invincible qui lui permet de céder à des instincts que, seul, il eût forcément refrénés... »

Voilà des faits dont le législateur et l'éducateur doivent tenir compte.

D'ailleurs, une éducation complète suppose, en dehors de l'action des maîtres et des camarades, celle de la famille et du milieu social ; par suite, nos internes ne reçoivent qu'une éducation incomplète et fragmentée.

Dans le milieu où ils vivent, les idées qui circulent, en outre de celles que les maîtres leur communiquent et qui ont, en général, un caractère plus ou moins théorique et froid, sont trop restreintes et même trop puériles : aussi nos internes, malgré leurs qualités naturelles, semblent avoir des œillères et tourner dans un cercle étroit.

Un incident quelconque, une légère contrariété ou un mécontentement dont les causes sont insignifiantes ou imaginaires peuvent prendre, dans l'esprit d'un interne, des proportions excessives et faire naître des émotions très vives chez tous ses camarades, sous l'influence d'une contagion rendue inévitable par l'étroitesse du contact.

J'ai reçu, à ce sujet, des confidences caractéristiques. D'anciens élèves m'ont affirmé que des conseils très clairs et très sensés passaient autrefois pardessus leurs têtes, parce qu'ils ne pouvaient pas en saisir l'importance pratique. Ils étaient encore surpris d'avoir jugé très sérieux des incidents qui n'auraient dû provoquer de leur part qu'un haussement d'épaules.

Il y a des moments où des jeunes gens révoltés en foule contre la règle n'écoutent même plus les discours les plus sensés qu'on leur tient, et où l'indulgence des maîtres n'a pour effet que de les exciter à persévérer dans leur rébellion.

C'est donc par des sanctions, employées avec discernement, mais avec fermeté, qu'on doit ramener dans l'ordre des élèves coupables et entêtés.

Aussi bien, l'éducation consiste surtout à faire contracter à l'enfant de bonnes habitudes. Si les procédés insinuants et persuasifs n'amendent point les natures molles ou insoumises, qu'on n'hésite pas un instant — surtout dans les internats, dont je ne conteste pas ici la nécessité — à employer la force, à recourir aux punitions les plus rigoureuses.

Ce qui importe avant tout, c'est que le mal soit enrayé et que l'enfant acquière des habitudes viriles et saines, même sous l'influence de la crainte salutaire que provoque le châtiment. Sa volonté sera d'autant plus sûre et plus droite qu'elle sera désormais secondée par de bonnes habitudes. Or, c'est dans l'enfance que les habitudes se contractent avec le plus de facilité. Par suite, il convient de donner aux enfants, le plus tôt possible, l'habitude de se diriger eux-mêmes, en leur réservant un rôle actif et nettement défini lorsque les circonstances le permettent, sans tolérer cependant qu'ils usurpent sur les droits d'autrui.

Sous ce rapport, les jeux « collectifs » peuvent déjà contribuer à la formation du caractère, au moins chez les plus jeunes écoliers.

D'abord, les enfants aiment mieux se tromper, dans ces jeux, que d'être irrésolus, parce que tous leurs camarades, impatients d'agir, ne tardent pas à manifester leur mauvaise humeur contre tout joueur indécis.

En outre, ces exercices présentent l'avantage de donner aux enfants l'occasion de former des sociétés de leur choix. Dans ces jeux, les jeunes écoliers, en partie soustraits à l'influence plus ou moins compressive des parents ou des maîtres, s'initient normalement aux exigences de la vie courante. Dans ce milieu qui convient à leurs facultés, tout les invite à jouir d'une liberté limitée naturellement par les droits de chacun. C'est ainsi que les enfants « gâtés » par leurs familles acquièrent le sentiment plus juste des nécessités de la vie commune, et que les enfants « asservis » à une discipline domestique trop rigoureuse se détendent et prennent conscience de leur personnalité.

C'est surtout au moment où l'enfant doit choisir la carrière qui convient à ses aptitudes que son initiative doit être mise en jeu.

Mieux que personne, il est en état de se connaître, pourvu que ses parents et ses maîtres sachent l'interroger et le rendre ainsi capable de descendre et de lire en lui-même. Lui imposer une profession sans le consulter, ou lui donner le libre choix d'une carrière sans l'éclairer sur ses goûts et sur ses talents naturels, c'est l'exposer à des mécomptes dans l'avenir, c'est faire de lui, plus tard, un déclassé et, par suite, un mécontent.

Nombre d'hommes, qui ne sont dépourvus ni d'intelligence ni de force d'âme, ne sont découragés et aigris que parce qu'ils ne trouvent pas le véritable emploi de leurs facultés dans la profession qu'on leur a imposée ou qu'ils ont choisie eux-mêmes sans discernement.

En général, il y a dans l'irrésolution un fond de paresse. L'irrésolu est d'ordinaire plus disposé « à ne pas faire qu'à faire, à demeurer qu'à avancer ». Les raisonnements qu'il tient ne sont très souvent que des sophismes destinés à justifier son inaction et à mettre en paix sa conscience, car il est naturellement enclin à choisir le parti qui lui coûtera le moins d'efforts. Dans son bel ouvrage : *Nos filles et nos fils*, M. Ernest Legouvé le prouve par des exemples très simples.

Donner aux enfants le goût du travail, de l'effort réglé, est donc un moyen de combattre l'irrésolution, qui n'est ni un travers ni un défaut : « c'est, a dit M. Legouvé, une maladie, maladie bien moins rare

qu'on ne pense, qui se mêle à tous les actes de la vie, éclate dans les plus petites circonstances comme dans les plus grandes, et fait le tourment non seulement de celui qui en est frappé, mais des gens qui l'entourent, et enfin, pour tout exprimer en un mot, le paralyse, le martyrise et le ridiculise.

« Un être irrésolu porte son irrésolution dans le choix d'un habit comme dans le choix d'un état, dans une visite à faire comme dans un voyage à entreprendre, dans les plaisirs comme dans les affaires. »

Pour faire acquérir aux jeunes écoliers le goût de l'effort persévérant, il convient d'abord de ne pas leur imposer une tâche trop pénible, ce qui les décourage, ni trop facile, ce qui les amollit.

Si on leur persuade qu'ils peuvent faire une chose, ils la font. Stimulé par des encouragements qui flattent son amour-propre, l'enfant découvre en lui des aptitudes jusqu'alors latentes. Cette découverte excite sa curiosité : il veut savoir jusqu'où ses forces peuvent aller. Il éprouve un sentiment de satisfaction très vive et de fierté bien légitime en constatant qu'il est supérieur à ce qu'il croyait être. Cela le pousse à ne pas déchoir, à grandir, en tentant des efforts nouveaux.

L'émulation est plus efficace encore. Plus que l'homme, l'enfant veut égaler et surpasser ses émules. Chez lui, l'émulation est un des générateurs les plus puissants d'énergie morale, pourvu qu'il ne se mesure qu'avec des camarades ayant à peu près le même âge, les mêmes connaissances ou les mêmes forces.

La comparaison de l'enfant avec lui-même est surtout bienfaisante. Si l'écolier est actif, laborieux, on doit lui montrer les progrès qu'il a accomplis et lui faire espérer mieux encore. S'il devient inattentif et paresseux, on lui fera honte de sa déchéance volontaire « en mettant son œuvre d'hier en face de celle d'aujourd'hui », en lui montrant qu'il n'est plus ce qu'il a été, ce qu'il devrait être.

On lui inspirera plus sûrement encore le désir de faire mieux en lui disant qu'il peut, s'il le veut, redevenir l'écolier laborieux et sympathique de la veille.

Parfois, on peut décupler chez les jeunes écoliers le désir et le pouvoir de vaincre, en les défiant, c'est-à-dire en leur déclarant qu'on regarde comme impossible qu'ils fassent une chose, malgré les efforts qu'ils emploieront pour en venir à bout. « On crée la volonté en la niant. Mais cela est surtout vrai d'une volonté en voie de croissance, comme est celle de l'enfant ; car une sorte de nutrition morale y emmagasine chaque jour et peu à peu des forces latentes que l'enfant lui-même ne soupçonne point, et qui passent tout à coup de la puissance à l'acte sous l'excitation et le coup de fouet du défi. » (*Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant appliquée à l'éducation*, par M. Eugène Maillet, p. [illegible])

Enfin, c'est surtout l'influence de l'exemple qui communique à l'enfant même le plus jeune l'habitude et, par suite, le goût de l'action énergique et prompte. Les ordres, parfois même les conseils, froissent l'enfant, qui subit, presque à son insu, l'influence de l'exemple. L'instinct d'imitation l'invite, l'entraîne à l'action ; l'habitude lui facilite l'accomplissement des actes. Aussi peut-on dire que l'imitation et l'habitude sont les premières éducations de la volonté.

Que les parents et que les maîtres ne donnent jamais l'exemple de l'irrésolution et de la mollesse, que leurs ordres ne soient jamais à demi donnés, que leurs manières de voir ne soient jamais à demi imposées, car l'atmosphère du doute dissout alors l'énergie de l'enfant. Le vague de l'incertitude se répand ainsi sur les projets et sur les actions des écoliers, et ils deviennent irrésolus et paresseux dans ce milieu où ceux qui sont chargés de les former donnent eux-mêmes l'exemple du doute et de l'inaction : « De toutes les fautes que l'on peut commettre en éducation, a dit avec raison M. H. Spencer, la pire est l'inconséquence.

« ...On donne à l'enfant l'exemple de ne pas savoir se dominer ; on l'enhardit à transgresser les ordres par la perspective de l'impunité probable, on fait naître mille conflits au détriment de son caractère...

« Mieux vaudrait une forme barbare de gouvernement appliquée avec suite qu'une forme plus humaine appliquée avec indécision et avec légèreté. »

Si la « nolonté » n'était qu'un état d'esprit exceptionnel, l'étude de ses causes et de ses conséquences n'offrirait qu'un intérêt secondaire, mais elle est moins rare qu'on ne pense, et elle se glisse même, par échappées, dans les âmes les plus fortes.

D'ailleurs, en dehors des causes que j'ai essayé de mettre rapidement en lumière, il en est d'autres qui résultent des circonstances particulières dans lesquelles nous sommes placés, et principalement de notre profession et de notre situation sociale.

Ainsi, l'industriel, le commerçant, l'homme d'affaires ont toujours à délibérer, à prévoir des effets d'après les causes, à tenir compte de l'imprévu et du hasard dans leurs combinaisons, tandis que le fonctionnaire, délivré, en grande partie, des craintes du lendemain, est enclin par état à suivre paisiblement les dispositions des règlements et l'impulsion de ses chefs. Tout événement inattendu qui jette le moindre trouble dans sa vie régulière peut prendre aussitôt des proportions anormales, l'émouvoir et le déconcerter.

En outre, la répétition quotidienne des mêmes actes fait naître en lui des habitudes très étroites.

C'est ainsi que la délibération et l'effort conscient, qui sont les deux moments essentiels du vouloir, peuvent ne devenir en lui que des états d'esprit peu fréquents. Les cas exceptionnels qui l'obligent à se débrouiller seul dans le réseau parfois compliqué des ordres et des contre-ordres sont beaucoup moins nombreux que les cas prévus qui forment le contexte de sa vie professionnelle.

Aussi, malgré la somme de travail qu'il peut fournir, le fonctionnaire ne déploie, en général, qu'une activité un peu automatique et paresseuse.

D'ailleurs, l'esprit d'initiative peut ne pas être toujours apprécié par des chefs mal éclairés ou jaloux à l'excès de leur autorité et de leur tranquillité propres. Il en est qui peuvent même confondre le zèle novateur de subordonnés intelligents et corrects avec l'humeur brouillonne de ceux dont les facultés sont mal équilibrées.

Cette confusion et surtout le manque de tact d'un supérieur hiérarchique dans la façon de donner des conseils ou des avertissements peuvent froisser très vivement des subordonnés pleins d'initiative et qui ne sont ni des brouillons ni des faiseurs. A ces émotions et peut-être à ces révoltes sourdes du début succèdent, — si les causes de ces froissements intimes se reproduisent, — le découragement et l'indifférence, deux formes également fâcheuses de la « nolonté » professionnelle.

Cependant, il est juste de reconnaître que la hiérarchie n'est plus cette « gaine étroite » dont parle avec une indignation peut-être simulée un de nos écrivains en vogue. Mais si l'autorité hiérarchique est de plus en plus équitable et douce, il est douloureux de constater que des ingérences extra-administratives faussent l'action de l'administration et tendent à pervertir et à corrompre l'âme du fonctionnaire.

Il est vrai que les fonctionnaires eux-mêmes sont très souvent les auteurs du mal dont on se plaint. Ainsi tel d'entre eux qui n'a pas l'énergie de se rendre digne, par d'honorables efforts, des faveurs parfois excessives qu'il ambitionne, n'hésite pas, pour arriver à ses fins, à se rabaisser, à subir des humiliations douloureuses quoique secrètes, et même des conditions qui pourront un jour aliéner son indépendance. Mais peu lui importent les moyens de réussir; ce qu'il désire, c'est le succès, qu'il ne peut obtenir — il le sent — qu'en sollicitant l'appui de protecteurs influents.

Lorsque, par des abus de ce genre, les injustices deviennent quelque peu fréquentes, on est tenté de croire que le plus sûr moyen d'« avancer » consiste à se mettre à la remorque de personnages puissants, dont très souvent on n'est plus estimé. C'est ainsi que le mal se généralise et devient profond, et que l'énergie morale des fonctionnaires, orientée à faux, se pervertit.

C'est surtout l'homme politique qui est exposé par des capitulations de conscience souvent très pénibles à abdiquer sa volonté propre.

Le courage qui consiste à braver l'opinion pour faire son devoir est peut-être trop rare. Pour mériter les suffrages de la foule, c'est-à-dire pour être influents, des hommes de talent n'ont-ils pas donné l'exemple de la faiblesse et de la palinodie?

La popularité, voilà, en effet, le talisman qui parfois change même les hommes les mieux trempés.

Tel homme qui paraît énergique et fier, en petit comité, à huis clos, dans ses relations avec ses égaux ou avec ses inférieurs, qui ne capitule ni devant la pointe d'une épée ni devant la gueule d'un pistolet, se rabaisse en public, pour conserver ou pour accroître sa popularité, en déférant aux caprices de la foule qu'il devrait éclairer, au risque de lui déplaire.

Après des concessions réitérées, après des froissements intimes, cet homme perd peu à peu le sentiment de sa vraie dignité; il ne songe plus qu'à sauvegarder ses intérêts du moment. Il ne veut plus que ce que la foule veut, que ce que les comités électoraux réclament. Si parfois il est perplexe et irrésolu, c'est parce qu'il est embarrassé pour discerner ce que désirent ses mandataires. Il est même tout étonné et presque honteux d'avoir soutenu et défendu, à un moment donné, avec tant de passion, des opinions qui ne sont pas les siennes, des propositions qu'il aurait repoussées s'il avait été son maître.

* *

Plus que jamais, la formation du caractère doit être le but essentiel de l'éducation. Dans une monarchie, « le bras du prince, toujours levé, contient tout »; dans une démocratie, la part de l'autorité « intérieure » doit grandir dans chacun de nous et rendre de moins en moins utile l'autorité « extérieure » et brutale. Si notre volonté devient hésitante, engourdie ou pervertie, le despotisme sera la conséquence naturelle de la « nolonté » universelle.

Plus que jamais, il faut donc « couler du fer dans l'âme des enfants », suivant l'expression d'un directeur d'une école de Londres.

Mais l'éducation de la volonté n'est pas seulement l'œuvre de l'école. L'action des parents et surtout l'influence du milieu sont ici prépondérantes.

Je sais bien que nos maîtres sont auprès du grand public responsables de tous les désordres moraux: cela prouve que ce grand public est encore trop étranger aux choses de l'éducation, ou que nombre de parents, très heureux de mettre en paix leur conscience lorsque leurs enfants manquent à leurs devoirs, rejettent bruyamment sur nos instituteurs

la responsabilité de ces défaillances domestiques.

Mais c'est surtout de l'éducation intellectuelle que l'école est et restera un facteur essentiel dans notre société où les examens et les concours tiennent une si grande place; il appartient donc aux parents et à tous ceux qui peuvent exercer sur l'enfance et sur la jeunesse une influence salutaire de parachever l'œuvre de l'école en communiquant aux petits Français le goût de l'action, l'énergie persévérante, je dirai même l'énergie audacieuse, dans les résolutions et dans les actes.

A. MAGENDIE

VARIÉTÉS

Le siège de Thionville, journal d'un bourgeois [1].

13 AOUT-25 NOVEMBRE 1870

Samedi 3 septembre. — Il parait que la route de Luxembourg est absolument libre. Les Prussiens ont évacué précipitamment tous les villages qu'ils occupaient, de Cattenom à Volkrange. Ils ont disparu dans la nuit. Ce matin il n'en reste pas un. Personne ne sait pourquoi ils sont partis.

Dimanche 4 septembre. — Hier soir, d'ordre de la place, nous avons couché sous les armes pour faire, avant le jour, une reconnaissance à Lagrange. Dans les bois de M. de Berthier nous avons trouvé les batteries de siège et les bivouacs abandonnés. A Hettange, nous avons appris qu'en effet, dans la nuit du 2 au 3, tout le corps d'armée ennemi a filé vers les plateaux du pays haut. On entendait les soldats crier : « *Mac-Mahon todt, Kaiser caput.* » Des officiers, qui s'étaient installés chez le curé pour boire le champagne et les vins fins pris au château de Preisch, chez M. de Gargan, ont parlé d'une grande victoire remportée par eux du côté de Sedan. Ils disaient Mac-Mahon mort et l'empereur prisonnier.

Mardi 6 septembre. — L'avocat Coster a failli être lapidé. Bien que naturalisé francais et habitant Thionville depuis longtemps, comme il est né en Allemagne et qu'il a un frère colonel dans l'armée prussienne, on l'a hué tantôt en ville quand, arrivant de Luxembourg, il a affirmé que l'armée de Mac-Mahon venait d'être anéantie à Sedan, que l'empereur s'était rendu, qu'à Paris l'impératrice avait pris la fuite, que le Sénat et le Corps législatif n'existaient plus et qu'un gouvernement provisoire, dit de la Défense nationale, avait proclamé la République. On le traitait de Prussien, de menteur, de traître, mais il apportait un paquet de journaux, notamment l'*Indépendance belge*, avec des dépêches qui ne permettent pas de douter, hélas! L'empire, l'empereur, l'impératrice, au fond, ça nous est égal. Quelques vieilles barbes réclamaient une proclamation officielle de la République, mais on leur a fait comprendre que ce n'était pas le moment. Ce qui consterne, ce qu'on ne peut pas concevoir, c'est qu'une armée entière sur son propre territoire se fasse prendre comme une bande de poissons dans un filet.

Le maire, M. Thirion, a donné sa démission. Il est remplacé par le père Arnoult, le doyen du parti républicain et l'homme le plus riche de la ville.

Depuis deux jours la voiture de Mondorff arrive régulièrement. Aucune nouvelle de Metz. Quelques échappés des batailles du 30 et du 31 août sont venus échouer ici. On les a versés dans les compagnies de M. de Sigoyer. Ils ne savent rien, sinon que les officiers déclaraient ne pas comprendre quel est le plan du maréchal Bazaine. Le 30 et le 31, alors que nos troupes avaient l'avantage et qu'on croyait à une marche en avant, entre 4 et 5 heures du soir, on a sonné la retraite.

Dimanche 11 septembre. — Le colonel Turnier vient d'envoyer deux émissaires au quartier général à Metz: l'agent de police Flahaut et Marchal, un ouvrier cloutier. Ils connaissent bien le pays et se disent assurés de franchir les lignes prussiennes.

Le temps semble long sans nouvelles.

Dimanche 18 septembre. — C'est aujourd'hui la fête patronale. On a fait des galettes et rôti des cochons de lait comme tous les ans. Il y en a qui prétendent que c'est fini, que les Allemands ne s'amuseront pas à faire le siège de Thionville. Tant mieux, mais...

Ce matin, la compagnie est sortie vers Terville et Florange. Il y a du monde dans les bois. Nous avons tiraillé pendant plus d'une heure, et si Perceval le boiteux n'est pas resté sur le carreau, c'est que les Prussiens visent mal. Il s'est amusé à rester seul, en avant de notre ligne, à 200 mètres du bois de Terville pendant au moins dix minutes et, après chaque coup de feu qu'il tirait, à faire lestement demi-tour et à leur montrer... sa figure. Quand il s'est décidé à rejoindre, comme il n'en est pas à ses premières excentricités, Antonin lui a fait une scène en lui disant que c'était absurde de s'exposer à se faire tuer bêtement, sans utilité pour personne. « Qu'est-ce que vous voulez, mon capitaine, a-t-il répondu, je suis si content de les faire enrager, ces sales bêtes-là. » Des paysans nous ont dit, en effet, que les gestes de Perceval mettent fort en colère les

1. Voyez la *Revue* du 26 septembre.

officiers prussiens cantonnés dans les environs. Ils l'ont surnommé « le Diable boiteux ».

Mardi 20 septembre. — Une belle journée ! Quand nous sommes rentrés en ville tout à l'heure on nous a fait un vrai succès. Bauer, qui est adjoint au maire de Garsch, est venu ce matin à la place prévenir qu'un convoi important, destiné au ravitaillement d'un des corps d'armée occupés au blocus de Metz, devait passer aujourd'hui à Kœnigsmacker pour filer par les fonds de Budin du côté de Vigy. Après s'être concerté avec notre capitaine, le commandant de Sigoyer, à la tête d'une centaine d'hommes d'infanterie, est parti, en se dissimulant le long de la Moselle, tandis que notre compagnie, par Basse-Yutz et la grande route de Sierck, se dirigeait ostensiblement vers Kœnigsmacker. Dix bons kilomètres, s'il vous plaît et nous n'étions pas en tout deux cents hommes. Nous attendions depuis midi et on commençait à croire le coup manqué, quand quelques cavaliers s'avancent à l'entrée du village. Nous les laissons passer, car, naturellement, on s'était dissimulé de son mieux et une fois la tête du convoi bien engagée, tout le monde se démasque.

Les uhlans ont filé, les soldats d'escorte ont jeté leurs armes, et sur le coup de 5 heures nous rentrions au fort avec cent trente voitures chargées de riz, de farine, de sucre, de café, d'eau-de-vie et une bande de prisonniers qui n'avaient pas l'air trop désolés, car ce sont des hommes de la landwehr, d'apparence plutôt pacifique.

Nous voici avec des chevaux de quoi monter un escadron et assez de vivres pour ravitailler une brigade durant des semaines.

Dimanche 25 septembre. — Nous avons eu hier une fière surprise. M. Vatry, employé des douanes, est arrivé dans la matinée prévenir le colonel Turnier qu'un train de vivres, contenant dix millions de rations de farine et autant de biscuits, acheté à Anvers par le gouvernement de la Défense nationale et destiné à l'armée de Metz était en gare de Luxembourg. Il s'agissait de rétablir, pendant la nuit, la voie coupée en deux endroits près de la frontière luxembourgeoise et de ramener avant le jour le train en gare de Thionville.

Pas commode à réussir, l'opération, sans soldats du génie et avec une garnison aussi faible que la nôtre. Comment protéger la voie jusqu'à la frontière, soit le long d'une douzaine de kilomètres, et ne pas attirer l'attention de l'ennemi ?

Quand la sortie de nuit a été décidée et placée sous la direction de M. de Sigoyer, la compagnie des chasseurs-éclaireurs a reçu l'ordre d'éclairer la tête de colonne, et le capitaine du génie Bailly-Maître, attaché, sans troupes, à l'état-major de la place, celui de rétablir la voie. A défaut de soldats, le capitaine, qui s'y entend, a embauché des compagnons civils, une équipe de charpentiers, de zingueurs et de terrassiers avec une voiture d'outils et nous voilà partis, sans lune... heureusement. Si la nuit avait été claire, et que les Prussiens fussent arrivés en nombre nous couper la retraite que serions-nous devenus ? Enfin comme dit le proverbe, qui ne risque rien n'a rien. Défense absolue de parler, de fumer. Pour certains c'était le plus dur ! Le rétablissement de la voie a bien duré trois heures. Ma section et une section d'infanterie étaient chargées spécialement de veiller sur les travailleurs du capitaine Bailly-Maître. Ils faisaient le moins de bruit possible, les braves gens, mais, de temps en temps, quand nous entendions à quelques centaines de mètres sur la route et dans les chemins des patrouilles de uhlans qui circulaient et criaient : *Wer da?* le cœur nous battait ferme. Une fois la voie rétablie, vers une heure du matin, quand le train est passé devant nous, sans siffler, lentement, retenant sa respiration lui aussi, je mentirais si je ne disais pas que nous avons éprouvé un fier soulagement. On était tenté d'applaudir, comme au théâtre, après une scène qui a laissé le public anxieux et qui finit bien. Or, nous n'étions pas, nous, la nuit dernière, de simples spectateurs... A 4 heures, tout était terminé, le convoi à l'abri sous les remparts et tandis que les coqs commençaient à chanter, nous nous glissions, nous, sous les draps.

Mardi 27 septembre. — Mauvaise journée qui avait si bien commencé. Une dizaine de fantassins tués ou grièvement blessés, le commandant de Sigoyer avec une balle dans le flanc...

Cette fois je n'y étais pas, mais je transcris ce que vient de raconter le père Pichancourt. Il est infatigable le vieux sergent, et de plus en plus vert malgré ses 71 ans :

« On était arrivé à l'auberge de la Maison-Neuve, sur la route de Metz. Les Prussiens occupaient la ferme de Gassion, retranchés derrière les fossés de la ferme et le talus du chemin de fer. Nous étions environ cent cinquante hommes, dont cent hommes d'infanterie et une cinquantaine de chasseurs-éclaireurs. Après une fusillade vigoureuse, et comme les Prussiens commençaient à lâcher pied, le commandant de Sigoyer fait sonner la charge. Nous enlevons la ferme à la baïonnette, les postes ennemis sont culbutés en un clin d'œil. Nous faisons soixante prisonniers qu'une section est chargée de ramener en ville. L'affaire avait été chaude, le commandant avait soif, les hommes aussi. On s'arrête un moment à l'auberge de la Maison-Neuve, et l'on se disposait à

regagner la place quant on aperçoit les Prussiens ils s'étaient rendu compte sans doute de notre petit nombre qui reviennent sur nous, en colonnes pro-[illegible] et sur le front. Ce que nous distinguions représentait bien à peu près deux mille hommes, et, depuis l'envoi des prisonniers nous n'étions plus cent cinquante. Nous commençons à battre en retraite en nous défilant lentement le long des arbres de la route de Metz, mais les [illegible] pleuvent si dru [illegible] quelques secondes nous avons le chef de bataillon et dix hommes hors de combat. M. de Sigoyer remet le commandement au capitaine Willaume et le charge d'assurer la retraite. Elle a été dure, cette retraite jusque vers la gare, mais nous n'avons laissé personne en route que ce pauvre Fox, le chien du capitaine, qui a reçu une balle dans le ventre en même temps que le commandant de Sigoyer et qui est resté dans un fossé près de la Maison Neuve. La blessure du commandant ne parait pas mortelle, mais ça nous fait un rude entraineur de moins. »

[illegible] — Nous avons été envoyés à midi pour protéger les travailleurs chargés d'abattre les arbres du cimetière. Le commandant de l'artillerie prétend que ces arbres contrarieront son tir quand nous serons bombardés, car on recommence à croire au bombardement. Les communications sont de nouveau interrompues avec Luxembourg et Mondorff. La ligne évacuée le 2 et le 3 septembre, de Cattenom à Wolkrange, est réoccupée par des troupes de la landwehr, dit-on. J'en ai culbuté deux aujourd'hui : un officier et un uhlan. Ils doivent être attachés sur leurs selles, car lorsque le cavalier est touché, il ne vide pas les étriers. Le cheval, en s'enfuyant, l'emporte, et on voit l'homme briqueballer à droite, à gauche, comme une loque. La fusillade a été chaude en avant du cimetière; nous étions protégés par une trentaine de dragons qui ont chargé jusqu'à Sainte-Marie une troupe de cavaliers. De notre côté, nous avons perdu un officier, le lieutenant Oberkampf, des grenadiers de la garde. Après Sedan, voulant rejoindre l'armée de Metz il s'était trouvé bloqué ici et avait pris du service dans la compagnie des « isolés ». Bien souvent on lui conseillait d'abandonner son uniforme brillant, doré, qui faisait de lui comme une cible. Il a été frappé d'une balle en pleine poitrine.

[illegible] — Vers midi, comme on entendait le canon dans la direction de Metz, nous sommes sortis sur la route d'Uckange. Les Prussiens ont abandonné le village en se repliant sur Richemont et Hagondange. Le canon se rapprochait, et l'on pensait que l'armée de Bazaine allait au moins pousser jusqu'à Thionville chercher le convoi de vivres qui l'attend depuis quinze jours. Entre 5 et 6 heures nous n'avons plus rien entendu et nous sommes rentrés à la nuit. Ce n'est pas pour nous cependant qu'on est allé les cueillir à la frontière, ces vingt millions de rations. Nous en avons, des vivres ! Les magasins, le fort, les caves de l'église, sont pleins partout.

Jeudi 13 octobre. — L'émotion est vive ! Nous venons, sous un orage épouvantable, de ramener le corps de Perceval. Le « Diable boiteux » aujourd'hui n'avait cependant commis aucune imprudence. Il faisait le coup de feu, tranquillement, comme les camarades, en avant du cimetière, le long du talus du chemin de fer de Luxembourg, quand il est tombé, sans dire ouf, avec une balle au front. Vingt fois il avait risqué sa peau pour le plaisir, mais cette fois-ci il était sage, prudent. On ne le reconnaissait pas.

[illegible] — Enterrement de P[illegible] Le colonel Turnier, suivi des officiers de la garnison, menait le deuil de notre camarade, un peu braque, mais si vaillant ! Au cimetière, le maire M. Arnoult et notre capitaine, ce brave Willaume, ont dit adieu à l'enfant du pays. Je ne sais plus lequel des deux a rappelé ces vers de Victor Hugo, dont le père, le général Hugo, défendait Thionville en 1814 :

> [illegible]
> Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

Mais ce que je sais bien c'est que tous, les vieux et les jeunes, nous avions, tout à l'heure, des larmes dans les yeux.

Lundi 17 octobre. — Grand branle-bas. Sortie générale sous les ordres du major Lallemant, qui commande l'escadron du 11e dragons. Nous avons enlevé les postes ennemis établis à la Briquerie, Guentrange et la ferme de Chaudebourg, mais non sans peine et sans pertes. Grâce au sang-froid de notre capitaine et à la grande connaissance qu'il a de tous les sentiers de la côte, la compagnie est revenue au complet. L'infanterie a été moins heureuse. Onze hommes tués. Un sous-lieutenant du 47e, M. de Beauchamp, a l'épaule fracassée. Le commandant de Sigoyer va mieux. Il circule en ville avec une canne, mais il ne peut pas sortir et il enrage.

M[illegible] — [illegible] à propos de la sortie d'hier, l'ordre du jour de la place, n° 68 :

« Le colonel commandant la place témoigne toute sa satisfaction pour l'aplomb, le sang-froid, l'intelligence et la vigueur dont la garnison a fait preuve dans la sortie du lundi 17.

« Il remercie tous les officiers du bon exemple

qu'ils ont donné à la troupe et est heureux de pouvoir citer les militaires dont les noms suivent et qui ont trouvé l'occasion de se faire remarquer :

« MM. *Willaume*, capitaine des chasseurs éclaireurs, qui commande d'une manière remarquable sa compagnie, sur le courage et le dévouement de laquelle on peut toujours compter.

« *Gandin*, lieutenant au 15e de ligne, commandant le détachement des *isolés*, qui a attaqué résolument la ferme de Chaudebourg et l'a enlevée après un engagement des plus vifs.

« *Glande*, lieutenant commandant l'artillerie, qui, par un tir opportun et d'une rare précision, a maintenu un bataillon ennemi à distance et lui a fait essuyer des pertes sensibles.

« *De Beauchamp*, sous-lieutenant, blessé dans un engagement très vif soutenu avec une bravoure et un aplomb remarquables.

« *Tissot*, de la garde nationale mobile, qui a conduit vigoureusement sa troupe à l'attaque d'une barricade derrière laquelle se trouvait un poste ennemi, qu'il a fait prisonnier.

« Le sergent-major *Godron* et le sergent *Gardy*, du détachement des *isolés*, qui ont vigoureusement secondé le lieutenant Gandin, en entraînant leurs hommes à l'attaque de Chaudebourg.

« Le caporal *Trolles*, du 44e de ligne, qui s'est montré aussi brave qu'intelligent et dévoué à son devoir et qui a été tué.

Le colonel commandant la Place

TURNIER.

Mercredi 19 octobre. — Un bruit circulait en ville vers 4 heures, mais on a déjà colporté tant de fausses nouvelles, que j'ai commencé par hausser les épaules. Bauer, disait-on, l'adjoint au maire de Garsch, a été arrêté près de la porte de Luxembourg au moment où il allait sortir de la place avec un officier prussien.

Bauer, un Français, un ancien soldat, qui est venu signaler le convoi de Kœnigsmacker, Bauer faisant le métier d'espion pour le compte de l'Allemagne, cela paraissait impossible! Il y a des gens affolés qui voient des espions partout!

Et pourtant cela est! C'est vrai! c'est horriblement vrai! Bauer a introduit dans la place un officier prussien en le faisant passer pour son neveu, un jeune homme de Luxembourg. Quand il s'est vu reconnu, l'officier n'a pas hésité. Il a déclaré être porte-épée, au régiment qui occupe Garsch, et se nommer Andressen. Bauer et l'officier viennent d'être conduits à la prison du fort. Ce matin ils avaient été dans plusieurs cafés, dans plusieurs magasins. L'officier, un jeune homme blond, a acheté quelques petits objets en demandant une facture, ce qui a un peu surpris. Ensuite ils ont déjeuné à l'hôtel de Luxembourg où le jeune homme a interrogé les servantes sur le nombre d'officiers français qui mangeaient à l'hôtel. Il a notamment demandé combien il y avait d'officiers d'artillerie!

Bauer et son « neveu » arrivaient à l'extrémité de la rue de Luxembourg se dirigeant vers la porte, quand deux gamins se sont mis à crier, en montrant le jeune homme : « C'est un officier prussien, c'est celui qui nous a battus l'autre jour dans les bois quand nous cherchions des noisettes. »

Bauer faisait l'important, se démenait, jurait et voulait entraîner son compagnon hors la ville, mais un attroupement s'était formé. Le chef de poste ne voulut pas lever le pont-levis. L'officier de gendarmerie, qui fait office de prévôt, avisé, fit provisoirement arrêter les deux hommes malgré les protestations de Bauer. On pria le jeune homme de se déshabiller. Il comprit qu'il était perdu, car s'il était vêtu d'habits civils, ses bottes, son caleçon, sa chemise portaient le numéro matricule de son régiment, ce dont on s'aperçut quand il eut avoué qu'il n'était pas le neveu de Bauer, mais bien un officier allemand venu « en partie » à Thionville.

Mardi 25 octobre. — Nous n'avons plus aucune nouvelle de Metz. Le conseil de guerre, présidé par le commandant Maurice, de la garde nationale mobile, après une courte séance, a condamné à mort cet après-midi, Bauer et l'officier prussien. Bauer n'a pas l'air de supposer que ce soit sérieux. On dirait qu'il ne se rend aucun compte de la gravité de l'acte qu'il a commis. A la séance du conseil, on aurait pu croire qu'il était à la comédie, ou qu'on voulait lui faire une bonne farce. L'officier a été très digne.

Jeudi 27 octobre. — M. de Sigoyer, à peu près remis de sa blessure, a présidé le conseil de revision, réuni pour examiner le pourvoi de Bauer et d'Andressen. L'arrêt est confirmé. L'exécution doit avoir lieu samedi matin.

Vendredi 28 octobre. — Le général de Kameke, qui commande le corps d'armée d'investissement de Thionville, a envoyé un parlementaire pour annoncer la reddition imminente de Metz et demander qu'il fût sursis à l'exécution de l'officier allemand.

Samedi 29 octobre. — Ce matin nous étions commandés pour assister, avec des détachements des différents corps de troupes, à la parade d'exécution. C'est dommage qu'on n'ait pas pu faire grâce à l'un des deux! Pas au Français, à l'autre! L'officier allemand est mort bravement, en jetant son cigare,

comme un homme qui a joué une partie dangereuse qui l'a perdue et qui paie.

Jusqu'au moment où il est arrivé sur le terrain, ce misérable Bauer, au contraire, n'a pas cru, sans doute, qu'il allait mourir. Quand il a vu le peloton d'exécution, il s'est mis à hurler, à se débattre. On l'a entendu qui criait : « J'ai sept enfants... Grâce! grâce! pardon! » Il a fallu l'attacher au poteau, et on l'a tiré à terre... Quel répugnant spectacle!

Lundi 31 octobre. — C'est bien vrai! Metz a capitulé! Marchal, l'un des émissaires que le colonel Turner avait envoyés il y a six semaines au maréchal Bazaine, est revenu. Nous l'avons rencontré, tantôt, pendant une reconnaissance du côté de Veymerange, qui sortait des bois de Terville. Nous l'avons conduit à la place. Il avait les poches pleines d'or et montrait une superbe montre que Bazaine lui aurait donnée. Il prétend avoir remis ses dépêches au maréchal, qui l'aurait retenu au quartier général jusqu'à la capitulation... La capitulation de Metz nous enlève notre dernier espoir... A quoi bon ce que nous avons fait. La compagnie s'éclaircit... On prévoit un bombardement et tout ce qui s'ensuit.

Mardi [illegible] novembre. — Nous ne sommes plus guère qu'une cinquantaine à faire des reconnaissances. Notre artillerie cherche bien à inquiéter les travailleurs ennemis en leur envoyant des obus, mais des remparts de la ville et du fort, avec une longue-vue, on les voit très distinctement qui élèvent des batteries près de la maison d'Alger, dans les bois de M. de Berthier, sur la côte de la maison Rouge, dans les bois d'Illange et de Haute-Yutz. Que faire? [illegible] Attendre.

Dimanche 20 novembre. — Chaque jour on croit que le bombardement va commencer. Rien encore. Nous sommes allés avec une compagnie du 44e jusqu'à Lagrange où ils sont fortement établis. Nous leur avons tué quelques hommes et nous avons perdu un caporal d'infanterie.

Mardi 22 novembre. — Il pleut des obus! Deux mobiles viennent d'être cloués au mur de l'hôtel de ville. On signale plusieurs commencements d'incendie. Le général qui commande l'armée prussienne a refusé de laisser sortir les femmes et les enfants. Le commandant de Sigoyer vient d'être blessé par un éclat d'obus.

Mercredi [illegible] novembre. — Après une [illegible] de quelques heures, le bombardement a repris. Nos batteries répondent. Le feu de l'ennemi ne vise pas les remparts. Il n'y a pas la moindre brèche, mais dans ma maison, qui n'a plus ni toiture ni vitres, je viens de trouver, dans la salle à manger, une marmite pleine de pétrole qui n'avait pas éclaté. Presque toutes les maisons deviennent intenables. On s'entasse dans les caves de l'église. Il y a des morts, des blessés. La plupart des femmes se trouvent mal.

[illegible] novembre. — La ville est en [illegible]

Le journal finit là...

Après vingt-cinq ans, j'y ai passé récemment quelques heures, dans la chère petite ville, et je les ai revues, au cimetière, les tombes, les pauvres chères tombes qui veillent, sur le sol annexé, pour rappeler un jour, à ceux qui pourraient l'oublier, que jamais il ne fut de terre plus française.

JEAN [illegible]

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Un voyage à la Mecque.

Il n'est pas banal, pour un touriste mécréant, d'aller à la Mecque; il est moins banal encore d'en être revenu. Si les pèlerins qui l'ont visitée se comptent par millions dans le monde musulman, les voyageurs européens qui l'ont vue de leurs yeux se comptent aisément sur les dix doigts. On cite Burckhardt (en 1814), Léon Roche (en 1837), Burton (en 1853), et, plus récemment, Wallin, von Maltzan, Morsly, Badia, le médecin hollandais Snouck Hurgronge. A son tour, M. Gervais-Courtellemont a pu visiter la Mecque en 1894; il nous conte aujourd'hui comment il y est allé, et ce qu'il y a vu (1).

Depuis longtemps, nous dit-il, il rêvait de connaître la cité sainte de l'Islam. Et il en donne une raison originale. Éditeur d'art à Alger, il s'était passionné pour les monuments, les costumes, les sites du monde musulman. Il avait publié un beau livre illustré sur [illegible] et d'autres volumes sur [illegible] La Mecque et Médine manquaient à sa collection. Il ne s'en consolait pas. Ne pouvant se procurer des documents sur les villes saintes d'Arabie, il résolut de les aller chercher lui-même. L'amour de la photographie le rendit ambitieux, aventureux, presque [illegible] projet sur le ton d'un lyrisme nouveau, qu'on pourrait appeler le lyrisme photographique : « J'ai parcouru, l'objectif à la main, les pays musulmans du bassin de la Méditerranée, passant en revue, de

(1) [illegible]

Tanger à Constantinople, les sites, les monuments, les populations, essayant de reproduire fidèlement les splendeurs du passé et le pittoresque du présent. Déjà cinq volumes avaient paru, mais une ambition démesurée me restait : compléter mon étude d'ensemble sur l'Islam contemporain par la description des villes saintes : la Mecque et Médine. » Vous voyez que la photographie a désormais ses poètes, comme elle a ses apôtres, ses héros, et ses chevaliers errants.

Mais on ne va pas à la Mecque comme à Versailles ou au Caire. Le seul Français qui jusque-là en fût revenu vivant n'avait échappé que par miracle au fanatisme musulman. Léon Roche, pourtant, semblait bien armé pour cette aventure. Ancien secrétaire d'Abd-el-Kader, il passait en Algérie pour un Bédouin accompli. Chargé par le maréchal Bugeaud d'une mission secrète auprès des ulémas et du grand chériff de la Mecque, il y avait trouvé un accueil empressé auprès des autorités religieuses. Mais des Algériens l'avaient reconnu. Dénoncé par eux au milieu des cérémonies, il n'avait dû son salut qu'à la police vigilante du grand chériff : on avait feint de donner satisfaction à la foule, on l'avait arrêté immédiatement, bâillonné, ligotté sur un chameau, emmené à toute vitesse. — M. Gervais-Courtellemont se rappelait la mésaventure de son prédécesseur, et ne se souciait point de se faire écharper là-bas : car il tenait à rapporter ses documents. Donc il étudiait à fond l'arabe d'Algérie, les rites, les usages, attendant une occasion, une idée.

L'occasion se présenta sous les traits d'un forban valétudinaire, qui allait jouer en maître un rôle d'ange gardien très dévoué, mais nerveux, fantasque et roublard. Un matin, à Alger, dans son atelier de la rue des Trois-Couleurs, M. Gervais-Courtellemont vit entrer Hadj-Akli : un vieil Algérien en tenue d'Arabe d'Arabie, au visage rayé de cicatrices, qui parlait toutes les langues et faisait tous les métiers. Hadj-Akli était sorti, un demi-siècle auparavant, de l'école des mousses indigènes fondée par le maréchal Bugeaud, puis il avait servi douze ans dans la marine française ; depuis sa libération il courait le monde, un peu pour son plaisir, beaucoup pour ses affaires, occupé surtout de commerce et de contrebande. Hadj-Akli était, ce matin-là, très expansif et fort ennuyé. Il revenait de la Mecque pour la vingtième fois. Par malheur, le pèlerinage avait été formellement interdit cette année-là, à cause d'une épidémie de choléra. Hadj-Akli se trouvait donc en contravention. Il venait d'être dénoncé, et s'effrayait devant la perspective de quelques semaines de prison. M. Gervais-Courtellemont fut assez heureux pour le tirer d'affaire. Hadj-Akli lui jura une reconnaissance éternelle ; et, comme un jour on parlait de la Mecque, il offrit à son bienfaiteur de l'y conduire.

Il l'y a conduit en effet ; mais vous allez voir par quelle route étrange, et après combien de péripéties. Hanté par son idée fixe, M. Gervais-Courtellemont s'était fait l'homme-lige de Hadj-Akli : or le vieux corsaire était certainement un brave homme, mais il souffrait d'une maladie de foie, et il tenait à ne pas l'aggraver. Déjà à la veille du départ, il semblait hésitant, inquiet. Obligé de passer par Paris, M. Gervais-Courtellemont commit l'imprudence de le laisser prendre les devants, lui donna rendez-vous à Suez. Au jour dit, notre compatriote débarque à Suez. Point de Hadj-Akli : le matin même, on l'a vu dans la ville, mais il est parti sans crier gare. M. Gervais-Courtellemont envoie des émissaires dans plusieurs directions, télégraphie à ses amis et connaissances. Au bout de trois jours, il va lui-même à la recherche du fugitif. Il le découvre enfin à Alexandrie : Hadj-Akli se justifie en affirmant qu'il ne sait s'il vivra encore le lendemain. On consulte un médecin, qui ordonne du repos, une bonne nourriture, un air frais, toutes choses rares sur la route de la Mecque.

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur et, tout d'abord, guérir le moribond. Hadj-Akli laisse entendre que l'air de Constantinople lui rendrait des forces. On s'embarque donc pour le nord, sur un des bateaux des Messageries qui font les escales de Syrie. Mais la vie de bord irrite peu à peu Hadj-Akli. Une quarantaine de cinq jours au lazaret de Clazomène achève de l'exaspérer. Il déclare net qu'il n'ira pas plus loin, qu'il a besoin de respirer l'air du pays natal ; et l'on rentre à Alger par Salonique, Athènes et Marseille.

Après ce tour de Méditerranée et quelques semaines de repos à Alger, Hadj-Akli se sent plus vaillant. Vers la fin de l'été, M. Gervais-Courtellemont le décide à renouveler la tentative. Mais, cette fois, il ne le lâche pas : il s'embarque avec lui sous un nom d'emprunt, tête rasée, en tenue de pèlerin pauvre, sur un bateau qui les conduit tout droit à Djedda, le port de la Mecque. Hadj-Akli est toujours inquiet, nerveux, et il le restera jusqu'au bout : son foie le tourmentera encore, forcera les voyageurs d'abréger leur séjour au Hedjaz, de renoncer même à visiter Médine. Mais, en somme, tout marche à peu près. Hadj-Akli tire son compagnon des griffes des policiers turcs de Djedda, le conduit à la Mecque, le présente à ses amis, le garde des maladresses. Grâce à ce patronage d'un pèlerin expérimenté, M. Gervais-Courtellemont n'a pas couru de danger sérieux, et il a pu circuler sans éveiller de soupçons, dans la ville sainte de l'Islam, à la recherche de ses documents.

Ces documents, l'auteur le reconnaît lui-même, ne sont point aussi nombreux ni aussi complets qu'il l'avait espéré. A la Mecque on se méfie beaucoup

des photographes, fussent-ils de vrais croyants, et les curiosités de touriste sont une façon de suicide. M. Gervais-Courtellemont a bien pu traîner jusque là-bas un grand appareil de photographie, soigneusement dissimulé au milieu de ses effets: mais, une fois arrivé, il n'a point osé le tirer de son bagage. Il a pourtant rapporté quelques précieux clichés, grâce à une photo-jumelle qu'il avait toujours avec lui, enveloppée dans un tapis de prière. Sa plus belle conquête est un panorama de la Mecque, vue des hauteurs du Djebel-Gobbis. Il a pu prendre aussi des photographies de la grande mosquée, de maisons et de costumes, d'un palais du grand chériff, de la vallée de Mouna (1). Évidemment il laisse encore beaucoup à faire aux touristes de l'avenir. Mais par ses illustrations, comme par son récit, il complète ou rectifie sur bien des points le témoignage de ses rares devanciers.

A vrai dire, il ne semble pas que la Mecque nous réserve beaucoup de surprises. Et d'abord, ce que nous savons du pays lui-même, des environs de la Mecque, n'est point pour nous engager très vivement à y aller voir. C'est le désert, dans sa stérilité et sa monotonie, mais sans la grandeur farouche des solitudes de Syrie ou du Sahara. A Djedda, une rade inhospitalière, sillonnée par des bancs de corail; une plage brûlée, marécageuse, où traînent une chaleur lourde, des fièvres et des nuées de moustiques; un petit cimetière chrétien, où reposent quelques Européens, la plupart assassinés; des remparts en ruines, quelques belles maisons turques à balcons de bois sculptés, un bazar semblable à tous ceux d'Orient. Derrière Djedda, dans la direction de la Mecque, une plaine sablonneuse, puis des plateaux arides avec des amoncellements de pierres, entre des montagnes pelées en forme de cirques, où se glisse une route de sable qui ressemble au lit d'un oued algérien; des roches usées par le passage des caravanes; des files de chameaux ou d'ânes, des bandes de pèlerins que guettent les Bédouins, et, de loin en loin, des postes turcs, endormis sur les mamelons. Autour de la Mecque, et au delà, sur la route de Mouna et d'Arafat, partout les mêmes plateaux de sable, les défilés monotones, les cirques: tout cela brûlé, pelé, couleur de loutre.

La ville sainte elle-même séduirait moins les imaginations, si elle ne s'enveloppait de mystère. Cachée au fond d'une étroite vallée, entre deux escarpements de montagnes, elle n'a pour horizons que des rocs nus. Elle apparaît brusquement à un détour de la route, et l'on y entre presque sans s'en douter. Elle se compose d'une grande rue, qui la traverse de part en part, de ruelles monotones, et de grands faubourgs quelconques. Les maisons y sont assez belles, bâties en maçonnerie de pierre et de mortier, assez hautes, avec trois, quatre ou cinq étages et des moucharabiehs en bois sculpté, mais toutes semblables, sans caractère original, analogues et inférieures à celles qu'on visite à Damas ou au Caire. Absence complète de verdure: on compte dans la ville sainte jusqu'à trois arbres, un palmier, un grenadier et un figuier. D'ailleurs, aucune perspective: pour apercevoir la ville, il faut en sortir, escalader les rochers voisins. Vue de loin et d'en haut, la Mecque a de la grandeur; mais ce n'est qu'un amoncellement de pierres et de terrasses où un seul édifice arrête les yeux, et l'ensemble ne vaut ni Constantinople, ni Brousse, ni Alger. Assurément, aussi, l'unique mosquée de la ville, le Haram, est loin d'égaler les mosquées du Caire. C'est une simple cour rectangulaire, entourée d'arcades à coupoles, avec un minaret à chaque angle. Au milieu de la cour, quelques édicules sans caractère: la Caâba, un grand cube de pierre, drapé d'un voile noir, et la chambre carrée où des esclaves noirs puisent sans trêve, dans des seaux de cuir, l'eau miraculeuse du Puits de Zem-Zem. Et cet immense caravansérail de la dévotion musulmane, que tant de millions d'hommes considèrent comme le centre du monde, est enfoui dans la partie la plus basse de la cité sainte, comme au fond d'un trou. — Vraiment, n'allez point à la Mecque, si vous aimez l'art arabe.

L'attrait pittoresque de la Mecque est ailleurs: dans ces longues théories de pèlerins qui s'y acheminent depuis douze siècles, plus nombreux d'année en année. Ils arrivent de tous les coins du monde musulman, de Constantinople ou du Soudan, de la Chine ou du Maroc, les uns par l'intérieur du Yemen, la plupart du côté de la mer Rouge. Ceux-ci débarquent à Djedda, où ils vont prier aussitôt sur le tombeau d'Eve. Après les ablutions rituelles, ils revêtent le costume traditionnel et rudimentaire des pèlerins, le *ir'ham*, un grand morceau d'étoffe dont on s'entoure les reins. Puis, le torse nu, la tête rasée et découverte, montés sur un âne ou un chameau, ils suivent par bandes la route de sable et de pierre, longue de vingt lieues et infestée de Bédouins, qui relie Djedda à la Mecque. Au lever du jour, ils passent entre deux colonnes de maçonnerie, qui figurent la porte symbolique de la Terre sainte. Autour d'eux, jusque sous les pas de leurs montures, voltigent des oiseaux familiers, des perdrix, des rossignols, des pigeons que protège la vénération de tous, et qu'on nourrit de grain dans la grande mosquée.

A peine dans le faubourg de la Mecque, on se met

(1) [illegible] chef. Tout de même, c'est [illegible]

à la recherche d'un *métouaf* de son pays, d'un de ces pieux industriels qui pour un prix convenu logent les pèlerins, les nourrissent, leur servent d'interprètes, de correspondants et de garants, de guides dans les cérémonies et les prières. Conduit par son métouaf, on se dirige aussitôt vers la grande mosquée. On y entre par la porte de Bab-es-Salam, et l'on se prosterne tout d'abord sur les dalles de la cour devant la maison de Dieu, le cube voilé de la Caaba. Puis commence la cérémonie du *Touâf*. Pieds nus, le ir'ham en écharpe sur l'épaule, on s'élance en glissant sur les dalles, on fait sept fois le tour de la Caâba en répétant les formules que dicte le métouaf. Aussitôt après, à un angle de la Caâba, on va baiser la *pierre noire* d'Abraham, encastrée dans un disque d'argent. On sort ensuite de la mosquée, pour la cérémonie du *Saï*. En souvenir de la détresse d'Agar dans le désert, on parcourt sept fois en courant, et en psalmodiant des litanies, l'espace d'environ cinq cents mètres qui sépare les deux portiques sacrés de Safa et de Merowa. Hors d'haleine, on reçoit un coup de rasoir symbolique sur la tempe, et l'on rentre dans la mosquée pour boire une écuelle d'eau du Puits de Zem-Zem.

Dès lors, le pèlerin est libre de vaquer à ses affaires. Mais, pendant tout son séjour à la Mecque, il ne manque guère de répondre à l'appel des muezzins, d'assister aux prières du matin ou du soir, et de renouveler chaque jour les pieux exercices du Touâf. Pendant toute la période des pèlerinages, c'est-à-dire pendant les trois derniers mois de l'année lunaire musulmane, des milliers d'hommes de toute race et de toute couleur se coudoient, se mêlent ou s'entre-croisent dans la cour du Haram, se prosternent, psalmodient, baisent dévotement la pierre noire, boivent l'eau miraculeuse, ou glissent autour de la Caâba, silencieusement, comme des fantômes.

Si l'on se trouve à la Mecque au moment de la grande fête annuelle, il est de règle de suivre jusqu'au mont Arafat les caravanes officielles de Syrie et d'Égypte. On se met en route le huitième jour du mois de Dhoul-Hadji. Sur le dos des chameaux, des chevaux ou des ânes, on chemine allégrement derrière le cortège des *mahmals* ou tapis sacrés, et l'on campe le soir au pied de la montagne. « C'est un spectacle saisissant, dit Léon Roche, que ces milliers de tentes au clair de lune, à la lueur des grands feux. Les appels des pèlerins égarés, les invocations religieuses, les chants joyeux cadencés par les battements des mains et des tambours, les cris discordants des cafetiers, tous ces bruits accompagnés par le grognement lugubre de plus de vingt mille chameaux, le hennissement des chevaux, le braiement des baudets, composent un concert infernal. » Le tumulte et les chants se prolongent toute la nuit; par intervalles éclatent des fusées, des salves d'artillerie.

Au lever du soleil, tous les canons tonnent, et la foule se prosterne à l'appel des muezzins. A trois heures de l'après-midi commence un sermon, qui dure jusqu'à la nuit, coupé seulement de cinq en cinq minutes par les cris de « Labbaïka, Allahomma! Labbaïka! » dont le prédicateur donne le signal en agitant un drapeau vert. Au moment où le soleil disparaît à l'horizon, un formidable remous secoue toute la foule. Il s'agit d'arriver le plus vite possible au bas de la montagne, en passant avec chameaux et bagages entre deux colonnes que sépare un intervalle de six mètres; et il y a là souvent plus de cent mille pèlerins. Des hommes, des femmes, des enfants sont renversés, écrasés, piétinés : peu importe, il s'agit de gagner le ciel. Le bonheur suprême est d'arriver le premier et de rendre l'âme aussitôt : car on va droit au Paradis, dans les bras des houris.

Le lendemain, dans la vallée sauvage de Mouna, se célèbrent les fameux sacrifices de Courbam Baïram, en souvenir du sacrifice d'Abraham. On amène les victimes sur des terrasses disposées à cet effet; les sacrificateurs les tournent vers la Caâba et les immolent en prononçant les formules consacrées. Chaque année, l'on égorge à Mouna plus de cent mille moutons, sans compter les bœufs et les chameaux. Des fosses sont préparées à l'avance, où les victimes sont aussitôt enfouies. Mais de ces fosses et des mares de sang se dégagent des odeurs pestilentielles qui décident les pèlerins à partir au plus vite. En traversant le village de Mouna, ils ont soin de jeter sept pierres sur chacun des trois *cheïtans* ou pyramides tronquées qui symbolisent le diable. Sur la route, ils prennent un bain dans la fontaine de Zobéïda. C'est le dernier épisode de la fête. Au retour de Mouna, le flot des pèlerins ne fait que traverser la Mecque; mais il laisse partout derrière lui, jusque sur la plage de Djedda, de lamentables épaves, des vieillards trahis par leurs forces, des femmes et des enfants épuisés ou sans ressources, des moribonds, des mendiants.

Tout cela, vraiment, est bien étrange, et contraste singulièrement avec les cérémonies ordinaires du culte musulman. Ce culte, dans la pratique de tous les jours, est l'un des plus simples et des plus purs qu'on puisse imaginer, puisqu'il se compose uniquement d'ablutions, de prières et de jeûnes. Au contraire, les cérémonies de la Mecque et de Mouna évoquent à tout moment des souvenirs de paganisme. Ces courses liturgiques du Touâf et du Saï, cette adoration pour une pierre, ce rôle des hôtes sacrés, ces campements de pèlerins sous la tente, ces bains dans les fontaines, ces hécatombes de Mouna, voilà qui reporte l'imagination au temps des grandes fêtes de Delphes, d'Olympie ou d'Antioche.

Il y a là une curieuse persistance de traditions païennes, qui doit s'expliquer évidemment par l'histoire de la Mecque.

La cité sainte n'a été fondée, dit-on, qu'au Ve siècle de notre ère. Mais le pèlerinage est certainement beaucoup plus ancien que la ville. D'après les légendes musulmanes, on devrait même en chercher les origines dans la plus lointaine histoire de l'humanité. Adam et Ève, après la faute, furent précipités sur la terre. Adam tomba dans l'île de Ceylan, et se mit aussitôt en quête de sa compagne : au bout de cent ans, il la rencontra sur le mont Arafat, à 30 kilomètres de la Mecque. Tous deux vécurent longtemps dans le pays; Ève y mourut, puisqu'on visite son tombeau à Djedda. Le pèlerinage aurait été institué par Abraham, qui vint plusieurs fois au Hedjaz. C'est à Mouna, entre le mont Arafat et la Mecque, qu'il faillit immoler Isaac; et l'on y montre, près d'une koubba, l'entaille qu'il fit dans le roc avec son couteau. C'est à la Mecque qu'Agar faillit mourir de soif avec son fils. L'ange Gabriel lui apparut et lui ordonna de creuser le sol. Une source jaillit aussitôt, si abondante, qu'elle menaçait de noyer les fugitifs. « *Zem-Zem!* Resserre-toi! » criait Agar : d'où le nom actuel de la source miraculeuse. Après Abraham, tous les patriarches ont fait le pèlerinage de la Mecque, par exemple Jacob. Moïse lui-même se rendait à Mouna, quand il allait sacrifier « dans le désert ». Et, si les Hébreux s'enfuirent d'Égypte, c'est que le Pharaon refusait d'autoriser le pèlerinage. Enfin, Jésus lui-même serait venu à la Mecque.

Si l'on écarte ces légendes naïves, deux faits restent incontestables : d'abord, la persistance à la Mecque de très vieux usages païens; ensuite, une influence très marquée du judaïsme sur le développement du pèlerinage. Ces deux faits trouvent leur explication dans l'histoire de la contrée. Le paganisme a subsisté longtemps au Hedjaz, puisque beaucoup de tribus y étaient encore païennes au temps de Mahomet. D'autre part, les colonies juives étaient nombreuses dans la région, puisqu'il est souvent question de leurs démêlés avec les communautés voisines de chrétiens. Or la Mecque semble avoir été de tout temps, bien des siècles avant la fondation de la ville, le centre religieux de l'Arabie. Elle l'a été d'abord pour les Arabes idolâtres, elle l'est restée pour les Arabes judaïsants, et peut-être, jusqu'à l'Hégire, pour les Arabes chrétiens : par atavisme, on continuait d'aller prier où avaient prié les ancêtres. De là cette persistance des usages païens, et cet effort inconscient des imaginations pour rattacher plus étroitement les origines du pèlerinage aux principaux épisodes de la Bible. Mahomet n'y put rien changer : ne pouvant abolir les rites païens, il se contenta de les adapter à la religion nouvelle. Et le respect du passé, un des traits de l'Arabe, a conservé jusqu'à nos jours des coutumes et des cérémonies qui datent de deux ou trois mille ans. — N'importe, il est curieux de constater que la cité la plus sainte de l'Islam est, dans son culte, la moins musulmane, presque entièrement païenne.

Ce qui frappe aussi à la Mecque, c'est l'attitude des pèlerins. A ces dévots, qui viennent là des quatre coins du monde et qui s'y comptent chaque année par centaines de mille, ce qui manque le plus, semble-t-il, c'est la foi, au sens où nous l'entendons. Ils vont là par habitude, par tradition, pour obéir à une ligne de leur livre saint. Ils y exécutent mécaniquement un certain nombre de génuflexions, de courses et de gestes. Mais leur esprit est ailleurs. S'ils viennent à la Mecque la première fois pour retenir leur place au Paradis, ils y reviennent souvent ensuite, comme notre ami Hadj-Akli, pour les intérêts de leur petit commerce. La cité sainte est la plus grande foire du monde musulman. Tous les brocanteurs d'Asie et d'Afrique s'y rencontrent. Il s'y fait un commerce énorme de tissus, de parfums, d'orfèvrerie, d'eau de Zem-Zem, de denrées alimentaires, d'objets manufacturés, surtout d'origine anglaise ou hollandaise, grâce au grand nombre d'Hindous et de Javanais établis dans la ville. La plupart des pèlerins ont soin de devancer l'époque du pèlerinage officiel, et trafiquent à loisir en l'attendant. Évidemment, ils sont affreusement exploités et rançonnés par toute la population de la Mecque. Mais beaucoup s'en consolent aisément à la pensée des jolis bénéfices qu'ils réaliseront d'autre part.

C'est par là sans doute que périra la Mecque, ou du moins qu'elle perdra son mystère. Qu'ils le veuillent ou non, ces pèlerins trop commerçants y porteront avec nos marchandises nos inventions et nos idées. On signale déjà des symptômes inquiétants pour l'originalité de la cité sainte. Elle a son imprimerie nationale, où s'éditent des ouvrages de religion et d'histoire approuvés par le clergé local, mais où pourra s'éditer autre chose. En même temps, les Hindous y importent beaucoup de livres, et dans le nombre il pourra s'en glisser de dangereux. L'an dernier, les Arabes révoltés au Yemen ont fait sauter à la dynamite le tribunal d'un cadi. M. Gervais-Courtellemont a vu, près de la cité de Mahomet, un village nègre entièrement bâti avec des bidons à pétrole. Il a rencontré à Suez le fils du grand chériff de la Mecque, le vrai chef religieux de l'Islam. Or ce jeune homme venait d'acheter à Constantinople un appareil de photographie, et il a dit à notre voyageur : « Je t'enseignerai le Coran, et tu m'apprendras la photographie. » Enfin, voici qui est grave : on parle de construire un chemin de fer entre Djedda et la Mecque. — Alors, adieu le mystère. On ne pourra

empêcher les touristes de monter en wagon ; et les pèlerins finiront par aller à la Mecque en train de plaisir. Quelque chose alors aura disparu, qui fait malgré tout la beauté morale du grand pèlerinage musulman : les fatigues réelles et les privations de la route, l'humilité commune sous le ir'ham, un sentiment vrai de fraternité qui de la Mecque rayonne sur tout le monde musulman et qui souvent y rapproche les âmes, plus souvent que chez nous, malgré nos grands mots.

Paul Monceaux.

LES MÉMOIRES DE T. VON BERNHARDI [1]

On a récemment publié en Allemagne le quatrième volume des *Mémoires* de Theodor von Bernhardi. Sans parler des précédentes parties de cette œuvre, complexe comme de la personnalité de l'auteur, ce livre offre, à lui seul, un assez grand intérêt. Il embrasse la période qui s'étend de 1860 à 1862 inclusivement, des derniers jours du règne de Frédéric-Guillaume IV au commencement du règne de Guillaume I[er]. C'est la Prusse avant l'ère bismarckienne, à l'avant-veille de sa mission historique. Elle se dirige vers la route qui devait la conduire à ses éclatants succès sans l'atteindre encore ; elle traverse une époque de transition, et, par conséquent, d'indécision, infructueuse de faits et d'événements, trop abondante en paroles et en réflexions. Telle est l'impression que nous donnent les mémoires de Bernhardi ; et, au milieu de cette hésitation où rien n'avance, on sent se préparer cette autre période d'action. A cette situation qui n'a pas de durée s'impose, avec une nécessité impérieuse, une solution par une politique décisive. Les circonstances appellent l'avènement de Bismarck.

La Prusse savait qu'elle avait une tâche politique et historique à remplir. Pour cela, il lui fallait réorganiser l'armée. Le gouvernement l'avait proposé à la Chambre, mais celle-ci, dont la majorité était libérale et qui se sentait soutenue par le pays, se refusa à la réforme voulue. Pendant quelques années ce conflit domina la politique du pays ; c'est la difficulté qu'il fallait franchir, si l'on ne voulait pas abdiquer et renoncer aux espérances de l'avenir.

Bernhardi était lui aussi libéral, mais historien par profession et accoutumé à une observation plus philosophique, il ne partagea guère l'opinion des autres sur la question militaire. Exempt de l'esprit de parti proprement dit, il ne se renferma pas dans un doctrinarisme dangereux. Il vit les inconvénients que cet état des choses entraînait pour ceux dont l'opinion semblait prévaloir. « Le parti libéral se ruine lui-même », écrit-il emporté par la rage et le désespoir. Il parle de la Chambre qui est devenue « maniaque » et applique des mots très durs aux chefs de la fraction indocile, à Vincke et Waldeck. Cependant, on n'est jamais moins bon juge que quand on se passionne. Ses critiques, si judicieuses en général, s'égarent parfois par l'excès du ressentiment. Pour prononcer le dernier mot dans cette affaire, il ne suffisait pas de condamner, il fallait comprendre. Certes, la Chambre n'était pas à la hauteur de sa tâche. Mais si les demandes de crédits pour l'armée rencontrant une antipathie invincible, cette résistance s'expliquait facilement. C'est que l'armée n'était pas populaire en Prusse où elle formait une classe à part. L'armée et le peuple faisaient deux.

Du côté de la bourgeoisie, on ne se montrait guère empressé de renforcer un élément hostile qui, avec cette fameuse morgue toute prussienne, ne cherchait même pas à déguiser sa hautaine arrogance. Du moins voulait-on une réforme dans un sens populaire. Pour Bernhardi, cette proposition était la pire de toutes. « Ce serait la milice, s'écrie-t-il; cela va perdre le beau caractère chevaleresque de notre armée. » Du sentiment dans la politique ! La réplique n'était pas fameuse. Aussi trahit-elle le point par où pèche la manière de voir de Bernhardi. Il y avait des courants intellectuels qu'il ne s'expliquait pas dans la position sociale où il se trouvait.

Son libéralisme qui était, sans doute, éclairé et au-dessus d'un étroit esprit de parti, se montrait, par contre, un peu trop enclin aux concessions. Sans manquer de conviction ou de sincérité, il se pliait avec une certaine souplesse, se prêtait à certaines transactions. C'était du libéralisme, en tant qu'il résistait à la réaction, mais du libéralisme avec lequel il y avait bien des accommodements. Bernhardi se moque de « l'idéale pureté des élections » qui, pour lui, était une chimère ; il préférait voir se faire ces campagnes civiques avec le concours et sous la pression du gouvernement. Il lui semblait « insensé » que celui-ci ne dût pas avoir les mains dans une affaire de cette importance. Une autre fois, il remarque avec indignation que, dans une soirée, l'attaché militaire de France s'approche trop de la reine. L'air de la cour, on le voit, exerçait son influence et lui rendit même une perspicacité un peu courtisanesque. Il fréquentait les différents cercles de la capitale; grâce à ses opinions, ils lui étaient ouverts. Aucun d'eux ne crut devoir se fermer devant lui. On le connaissait assez pour aller même un peu au-devant de lui.

Les mémoires de Bernhardi tirent cependant tout leur intérêt de cette manière d'être de l'auteur. Ils nous initient aux vues et aux opinions de nombre de personnes. Nous y trouvons une assez vive esquisse des idées politiques qui se faisaient jour alors. — Bernhardi attendait et souhaitait une guerre pour étouffer les difficultés intérieures sous l'agitation de la politique extérieure. L'entraînement d'une grande action devait vaincre la résistance de la populace et arracher à son enthousiasme le sacrifice de son amour-propre. « L'approbation définitive de la nouvelle organisation, écrit-il, le gouvernement ne l'aura qu'à la suite d'une énergique politique extérieure pour laquelle il faudra prendre résolument l'initiative... Voilà la solution et nulle part ailleurs. »

1. *Aus dem Leben Theodor von Bernhardis.* Leipzig, S. Hirzel, 1895.

La même pensée perce, sous une forme plus expressive que spirituelle, quand il dit : « Il faudrait nous [illegible] une guerre, si elle ne venait pas [illegible]. »

On sait qu'elle ne venait pas, et Bernhardi s'en douta bientôt. De très bonne heure, il nous dit : « [illegible] pour que la question danoise ne conduise pas à une rupture avec la France. » La Prusse, [illegible] évitait alors [illegible] chaque engagement sérieux. La politique du ministre Schleinitz poussa la circonspection jusqu'à la faiblesse. Désespérés de cette inactivité, Bernhardi et quelques-uns de ses amis se complurent dans l'idée de voir arriver Moltke à la tête des Affaires étrangères. Ils lui en parlèrent aussi. « Que Dieu m'en garde ! » répondit le célèbre taciturne; et pressé de s'expliquer sur les raisons qui le feraient refuser ce poste, il s'accusait de ne pas être de force à traiter personnellement avec les ambassadeurs. Il ajouta que, d'ailleurs, personne ne ferait mieux que Schleinitz; que la reine cherchait à déjouer toute résolution énergique qui pourrait [illegible] une guerre. « [illegible] craint absolument la guerre, parce qu'elle a une très mauvaise opinion du talent militaire des chefs de l'armée prussienne. » C'est ce qu'on affirma à Bernhardi [illegible] dit que la reine pressentait toujours un 1806; qu'elle appréhendait cette issue comme le résultat inévitable de la guerre. « C'est vrai, conclut cet homme d'État, elle n'exerce point d'influence politique, — mais elle fait l'atmosphère où vit le roi. »

A côté de ces discoureurs qui indiquaient ce qu'il fallait faire, mais ce qui ne se fit jamais, un homme vit le chemin qu'il fallait prendre. Très énergique, décisif dans ses paroles et ses résolutions, le ministre de la guerre Roon voulut réformer le gouvernement avant de changer de politique. Le ministère fut alors ce qu'on appelle aujourd'hui un cabinet de concentration. Roon fut du nombre des conservateurs, et, dans certaines questions, il était même des plus avancés. Mais qu'on acceptât ou non ses idées, il prouva qu'il avait raison en caractérisant la crise que la Prusse subissait alors. « Au ministère, dit-il, il manque une tête qui donnerait de l'unité aux affaires... Un homme qui même auprès de la plus haute autorité saurait maintenir le programme adopté, qui imposerait au pays et réaliserait aussi l'unité parmi les ministres; qui *allongerait* l'un, *raccourcirait* l'autre, jusqu'à avoir ramené tout le monde à la même mesure, — et qui débarquerait celui qui ne serait pas à sa place. » Il allait venir, ce chef, et Roon le connaissait déjà. Sans le citer, il désignait son ami Bismarck Schoenhausen.

Ce nom, loin d'éveiller beaucoup d'espérances, causa alors beaucoup d'inquiétude. A tort ou à raison, on attribua à Bismarck l'idée d'une alliance avec la France, qui coûterait à l'Allemagne la rive gauche du Rhin, et garantirait à la monarchie prussienne des agrandissements à l'intérieur. Le prince a déclaré de nos jours que ce bruit était dénué de fondement. Dans ce temps-là, on en parlait souvent. Lorsque Bernhardi, le 28 décembre 1862, s'entretint avec le prince héritier de la nomination de Bismarck, il vint à parler des fameux « plans » du nouveau ministre. Mais le prince Frédéric-Guillaume, à en croire notre auteur, aurait montré plus de dédain encore que de méfiance pour ce nouveau venu. Sans prendre au sérieux lesdits « plans », il aurait répliqué : « Croyez-vous qu'il en ait aucun ? » Vraiment, voilà un scepticisme qui nous frappe étrangement aujourd'hui. Mais c'est à la suite des événements qu'il nous paraît invraisemblable. Plus d'une fois, la tenue du jeune ministre put sembler énigmatique. Que penser quand, sans gêne et sans façons, il expliquait à l'héritier de la couronne ses singulières maximes politiques ? Il avait déclaré « qu'il ne s'occuperait guère de la politique intérieure; qu'on la fît libérale, il n'y serait pas contraire; il se bornerait, lui, à la politique extérieure ».

[illegible]



BULLETIN

LE ROMAN ALLEMAND

[illegible]

Chez tous les peuples qui possèdent une littérature le roman occupe aujourd'hui le premier rang; on pourrait dire : tient le record de la production. L'Allemagne, pas plus que la France, n'a échappé à l'invasion du papier. Examinons, avec M. Heinrich Stumcke, ce qui caractérise chez nos voisins cette grande marée romanesque. C'est d'abord, l'auteur ne se fait aucun scrupule de l'avouer, l'imitation de la France en général et de Zola en particulier. Ainsi Conrad Alberti et Conrad ont entrepris une série semblable à celle des *Rougon-Macquart*; le premier a choisi pour théâtre de l'action Berlin, le second Munich. Mais ils n'ont pas pris garde que les ressources du maître français étaient tout autres que celles dont ils disposaient eux-mêmes : Paris représente la France entière; on n'en peut dire autant de Berlin ni de Munich. Le roman social a été représenté par Spielhagen, trop oublié aujourd'hui : son roman *Sturmflut*, par exemple, traduit vraiment les aspirations d'une époque et son Oswald Stein est un type aussi vivant que Werther. La plupart des auteurs allemands pèchent par un étalage superflu d'érudition : ils se perdent dans les détails, ils s'imaginent qu'en reconstituant mécaniquement, laborieusement, une époque, on finit par lui rendre la vie. La surproduction aboutit fatalement à la banalité des procédés, c'est le cas pour Heiberg qui donna jadis de si belles espérances et qui est tombé aujourd'hui dans le sillage fatal de la *Gartenlaube* et autres journaux des dames et demoiselles. Les types universels ne se trouvent pas dans le roman contemporain allemand, et pour trouver un type [illegible] Numa Roumestan ou Bel-Ami, il faudrait remonter à la littérature classique; seuls les romans d'Oscar Mysing méritent sous ce rapport une mention particulière. A signaler aussi, parmi les auteurs d'un vrai talent descriptif, Rudolf Stratz et Ompteda. Les rois du jour, à juste titre, sont Hermann Sudermann et le toujours jeune Theodor Fontane; le roman de ce dernier, *Frau Jenny Treibel*, est un document humain dans le vrai sens du mot. Sudermann [illegible]

[illegible] de la Prusse [illegible] et leurs dignes épouses. Citons enfin les noms de [illegible], Hartleben, [illegible], Hacklânder, Mautner, comme ceux de tous artistes [illegible] au-dessus de la [illegible] qui a pour [illegible] la femme de chambre, peut-être toutes deux à la fois.

LA GUERRE ET LA PRODUCTION ARTISTIQUE

[illegible]

Dans l'antiquité et au moyen âge, à la suite de grands mouvements militaires, se produisaient infailliblement des œuvres artistiques d'une haute importance. Il suffit de mentionner la guerre des Grecs contre les Perses, les croisades, les révoltes des provinces bataves contre la tyrannie espagnole. Dans les temps modernes, il n'en est plus de même : une guerre aujourd'hui semble au contraire ouvrir une ère de stérilité artistique, et M. Johannes Gaulke, dans la *Gegenwart*, constate avec amertume que la campagne de 1870-71 n'a fait éclore dans sa patrie aucun artiste génial. C'est aux sculpteurs contemporains que l'auteur s'attaque surtout avec âpreté. Les commandes n'ont pas manqué ; il n'est petite bourgade qui n'ait voulu se payer son monument commémoratif de la guerre ou du moins sa statue de l'empereur ou de Bismarck. Mais quel a été le résultat de cette prodigieuse consommation de marbre ou de bronze? C'est que les artistes se sont transformés en fabricants comparables aux fournisseurs de Vierges et de Saints pour les églises de villages; tant pour un empereur Guillaume, tant pour un chancelier, tant pour un père Moltke, tant pour les trois personnages groupés, guidés par une Victoire. Les modèles sont exposés à l'atelier, on peut faire son choix en connaissance de cause. La conclusion est que la guerre est devenue, dans notre état de civilisation, une monstruosité, que l'art doit chercher une direction nouvelle, se dégager des vieilles traditions, de l'allégorie, du mysticisme, étudier la vie et la réalité, domaine commun à tous les peuples.

MICHEL SALTYKOW

Saltykow (pseudonyme littéraire Tchedrine) est peu connu à l'étranger, bien qu'il ait exercé sur ses compatriotes une influence énorme, comparable à celle de Tourguenieff et de Tolstoï. Né à Twer en 1826 de parents pauvres quoique appartenant à la noblesse, il fit ses études au collège aristocratique de Zarkoje Selo. Sa première jeunesse fut très malheureuse. A la sortie du collège il obtint un modeste emploi au ministère de la guerre, mais il le perdit bientôt pour avoir publié une nouvelle dans un journal à tendances radicales. Relégué à Wiarka, il put observer à loisir la vie provinciale dont la description occupe une si large place dans ses œuvres. Il fut enfin rappelé d'exil et occupa pendant plusieurs années la place de gouverneur de province à Riasan. Il abandonna alors l'administration pour se livrer tout entier à la littérature. Michel Saltykow est mort à Pétersbourg en 1889.

Ce qui fait que les œuvres de cet auteur si populaire en Russie sont presque ignorées dans l'Europe occidentale c'est qu'à vrai dire elles ne peuvent être traduites. Tchedrine emploie tour à tour le langage de toutes les classes de la population, il se forge au besoin des expressions, mais ces néologismes répondaient si bien au génie slave qu'ils ont passé aujourd'hui dans la conversation courante. Quant aux types auxquels Saltykow a donné la vie, il ne serait pas exagéré de dire qu'aucun écrivain russe n'en présente une telle variété. La noblesse déchue de son ancienne grandeur mais immobilisée dans sa vanité d'autrefois, la bourgeoisie sournoise, les élégants fonctionnaires, les écrivains à la mode, les usuriers, les starostes de village, les paysans enfin qui, abrutis par des siècles de servage, ne paraissent pas se douter de l'avènement d'une ère nouvelle, tout cela passe dans les œuvres de Tchedrine avec un relief vraiment surprenant.

GÉNIE DE LA CIVILISATION JAPONAISE

A en croire M. Hearn (*Atlantic Monthly*), l'Occident n'a pas transformé et ne transformera pas l'Orient; la science européenne a développé les qualités inhérentes à la race japonaise, mais elle n'a donné de bons résultats que dans les branches de l'activité humaine où cette race a toujours excellé. Les Japonais ont toujours été de tout temps d'admirables guerriers, d'habiles diplomates, et le génie de la nation est naturellement porté vers les sciences, en particulier la médecine et la chirurgie, ainsi que vers les métiers qui exigent de la patience et de l'adresse manuelle. Là où le terrain n'était pas préparé, il n'a pas été fertilisé par l'influence occidentale : l'étude des littératures, de la musique, des arts européens, n'a pas produit de résultats ou en a produit de fâcheux. M. Hearn compare ensuite le travailleur européen à l'artisan japonais et arrive à cette conclusion que dans la lutte pour la vie, ce dernier a de grands avantages sur l'autre; il est incomparablement plus libre, il ne dépend ni du tailleur ni du cordonnier, sa subsistance lui coûte 0 fr. 75 par jour, il possède une endurance inconnue à l'Européen; son corps est sain et son cœur joyeux. S'il veut entreprendre un voyage, en cinq minutes le voilà prêt, car tout son bagage tient dans son mouchoir de poche, et savez-vous en quoi consiste ce viatique? Un peigne, des rasoirs, une brosse à dents, des cure-dents. A nous autres efféminés, il faut de la viande, du pain, du beurre, du feu, des vitres aux fenêtres, des bottines ou des souliers, des malles, des valises, des chemises blanches, des draps de lit, des matelas, des sommiers à ressorts. De tout cela, le Japonais peut se passer sans inconvénient. On répondra que le sauvage le peut aussi; oui, mais l'homme civilisé? Or le Japon a, depuis un millier d'années, une civilisation poussée aux dernières limites du raffinement.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31[illegible]. Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME VI 10 OCTOBRE 1896.

LA POLITIQUE

Mercredi : c'est aujourd'hui que le tsar doit visiter Paris et poser la première pierre de l'Exposition de 1900. Quand cet article paraîtra, tout aura été dit sur la visite impériale. Sans doute l'auguste voyageur sera déjà loin, emportant le souvenir d'une réception qui, si l'on en juge par les deux premières journées, aura été digne de lui et digne de la France.

Il me semble que nous aurons montré au tsar ce qu'il y a de meilleur chez nous : je ne veux pas dire seulement nos arts, nos sciences, notre flotte, notre armée; nous lui aurons montré tout cela, non sans quelque fierté, et nous lui aurons montré aussi que nous sommes capables, quand un intérêt patriotique est en jeu, d'oublier tout ce qui nous divise et de ne plus sentir que ce qui nous rapproche.

Voilà, dans ces fêtes qui ont à la fois le caractère officiel et populaire, ce qui a dû frapper tout observateur impartial : pas une note discordante ne s'est fait entendre; d'un commun accord, sans s'être donné le mot, les partis se sont rapprochés; et, comme on faisait jadis la trêve de Dieu, on a fait la trêve du patriotisme.

Cette trêve, allons-nous la dénoncer aussitôt que la fumée du train impérial se sera évanouie à l'horizon? Hier, aujourd'hui, j'ai entendu dire plus d'une fois autour de moi : « Voilà qui vaut mieux que cette politique personnelle, étroite, stérile, où depuis des années nous usons nos forces ».

Pendant quatre jours, un seul cri est sorti de toutes les bouches : « Vive la Russie! » Il fallait qu'il en fût ainsi, et notre seule préoccupation devait être évidemment d'honorer notre hôte. Mais demain, quand nous nous retrouverons entre nous, comme les membres d'une même famille alors que la fête est terminée et que les lumières s'éteignent, ne serons-nous pas d'accord pour crier, non plus : Vive la Russie! mais : Vive la France! Ce cri-là, il n'est pas besoin de le pousser sur la place publique : c'est en nous-mêmes qu'il faut le répéter, comme un mot d'ordre et de ralliement.

Vive la France! — c'est-à-dire que la France soit forte et unie; que ses enfants, au lieu de se déchirer entre eux, travaillent ensemble à améliorer la patrie commune, à y mettre chaque jour plus d'ordre et plus de justice.

Vive la France! — c'est-à-dire que la France soit une terre de liberté et de progrès, où toutes les forces puissent s'associer, où toutes les opinions soient respectées.

Vive la France! — c'est-à-dire que la France se développe suivant ses instincts et ses traditions, qu'elle affirme sa volonté de maintenir la paix dans le monde, mais qu'elle montre aussi qu'elle ne se désintéresse pas plus de la cause de l'humanité dans le présent qu'elle ne l'a fait dans le passé.

Disons-nous ces choses à nous-mêmes; efforçons-nous de justifier de plus en plus les sympathies qui viennent à nous; et tout en estimant au plus haut prix les amitiés nobles et loyales, souvenons-nous que, — peuple ou hommes, — ceux-là seuls sont vraiment forts qui comptent d'abord sur eux-mêmes.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

AU RÉGIMENT

[illegible]

I. — Recrue

Février.

Le temps approche où je serai dans l'obligation d'accomplir mon année de service militaire, cette dette à la patrie dont l'échéance m'apparaît lourde. Certes, j'ai du sang sous la peau, j'aime mon pays, et s'il était en péril, s'il s'agissait de combattre pour son honneur, même pour ses intérêts, j'endosserais le sac et, de grand cœur, empoignerais un fusil. Mais en ce temps de paix, ce qui m'attend, c'est la caserne; elle m'apparaît odieuse, éveille toutes mes répugnances physiques et morales.

Tout d'abord, ma délicatesse se froisse de la promiscuité forcée avec des gens malpropres, grossiers, sans éducation et souvent sans intelligence; d'autre part, ma personnalité se révolte à l'idée de la discipline, ce joug auquel m'accoupleront des *cabots* et des *sous-offs* que m'ont rendus suspects les dires de mes aînés et les récits des livres. Au-dessus d'eux : les officiers. Pour moi, ceux-ci se classent en deux catégories presque sans exceptions : les ramollots tracassiers et les poseurs négligents... Que deviennent, cependant, ceux qui élisent la carrière des armes par vocation, chauds du feu sacré, les *fanatiques* de devoir et de métier, selon l'expression de mon cousin le saint-cyrien qui, lui, a volontairement quitté tout le confort de la vie pour cette École spéciale militaire où, gaiement, il fait son lit et cire ses bottes ?... Il est vrai que lui, du moins, a des camarades bien élevés, ses égaux, tandis que moi j'aurai des compagnons tout autres.

Cette pensée surtout m'obsède, me hante d'un cauchemar, et me ramène, constante, la nausée ressentie au spectacle de la journée d'hier.

Les conscrits, mes camarades de demain, tiraient au sort. Leurs bandes avinées barraient les rues, battaient les murs. Le chapeau enrubanné, la démarche titubante, bras dessus, bras dessous, ils promenaient leur ivresse sous les plis éployés de ce drapeau pour lequel ils doivent apprendre à mourir. Leurs chansons basses ou ineptes, semblaient blasphémer les couleurs de la patrie, en tout cas, les salir... Et plus abjects, les hoquets, parfois, éclaboussaient la chaussée et les murs...

Voici donc les jeunes hommes qui seront mes voisins de chambrée, mes commensaux de gamelle !...

Encore si leur ivresse était une manifestation de joie ou d'enthousiasme ?... Le peuple ne sait guère témoigner son contentement et ses ardeurs sans libations copieuses; mais il est hors de doute que les conscrits revêtent l'uniforme à contre-cœur, avec le regret de la liberté perdue et du village abandonné. Ils ne cherchent donc qu'à s'étourdir, à oublier un instant l'effroi et le deuil qui enténèbrent pour eux l'entrée de la vie nouvelle, cette vie forcée dans laquelle ils sont poussés irrésistiblement par les lois et qu'ils acceptent comme le troupeau l'abattoir. L'existence n'est, cependant, pour eux guère joyeuse; ils la traînent lourde de peines et du souci continuel du pain; ils la regrettent tout de même dans l'appréhension de la caserne qui, pourtant, leur supprime l'angoisse du besoin... Combien dois-je la redouter davantage cette caserne, moi qui, sans transition, vais passer de la bonne maison paternelle à l'emprisonnement de ses murs?...

En me parlant d'exemple à donner, devoir que m'imposerait ma supériorité sociale, on me la baille bonne... N'aurai-je pas, justement, plus à souffrir ?...

Oui! Mais, en revanche, j'ai une force que ne possèdent pas ces humbles, la force de l'Idée, et celle-ci m'oblige. Je le reconnais, sans réussir à dominer ma mauvaise humeur. Cela est puéril et je ne dois plus être un enfant à l'heure où je vais aborder ma première tâche d'homme. Réagissons contre mes préventions, fortifions-nous de bonne volonté, de virilité aussi. Ceux qui m'affirment que l'obligation de l'exemple m'est imposée ont absolument raison; je le sens, malgré ma nature qui regimbe. Ma concience me contraint, dès lors, à méditer leurs conseils, à faire abnégation de mes répugnances, en tout cas, à ne rien préjuger d'une vie qui m'effraye, mais qui, en réalité, m'est inconnue. Je ferai preuve de bonne volonté et d'équitable jugement.

Mai.

Le conseil de revision est passé; je suis reconnu bon pour le service; la réforme m'eût humilié, aussi n'ai-je point argué de ma myopie pour échapper à la loi; et cette loi acceptée m'est apparue durement dans la circonstance même.

Je me suis vu nivelé au commun étiage, au principe d'égalité dont je ne connaissais que le nom et la théorie, mais que, jusqu'alors, la vie m'avait démenti; et cela, à tel point, que je ne le croyais guère inscrit en tête de notre état social qu'à titre de consolation platonique pour les déshérités.

Dans cette salle de mairie, lorsque, dépouillé de mes vêtements, je me suis trouvé confondu au troupeau, avec la sensation de ma nudité malingre au milieu des autres également nus, j'ai éprouvé un sentiment de diminution dans ma personnalité. Chétif et petit, je me suis reconnu inférieur aux gars robustes, bien plantés, dont les regards me semblaient

avoir une expression d'insultante pitié. Comme eux, j'ai été palpé, examiné, telle une bête à la foire, par un médecin militaire qui ne paraissait guère reconnaître en moi un être d'une essence supérieure à celle des autres conscrits, et dont même la moue dédaigneuse humiliait mon amour-propre animal. J'ai dû tousser, marcher, me planter sous la toise, me prêter à ses investigations. Finalement, il m'a accepté comme soldat d'un ton dépourvu d'enthousiasme.

Piteux, je me suis rhabillé, avec hâte de me soustraire au milieu qui m'oppressait, moins par son écœurante atmosphère que par l'enveloppement de l'intime humiliation subie. Tout mon orgueil se cabrait pour s'abattre dans ma triste déception. J'avais pour la première fois compris l'illusion des vanités sociales, des étiages de caste ou de fortune. Le major avait fait de moi moindre cas que d'un paysan râblé. Les années de collège qui avaient étiolé mon corps au profit de mon intelligence semblaient, certes, moins bien employées, aux yeux de recruteurs de chair à canon, que celles au cours desquelles la rude vie de travaux grossiers avait durci et développé les muscles des travailleurs. Pour eux, j'étais une marchandise de qualité médiocre, inférieure à l'autre... et ce qui m'enrageait c'était de comprendre qu'à leur point de vue de soldats, ils avaient presque raison.

Et la conscience de ma supériorité intellectuelle, j'ai la faiblesse de l'avouer, n'a pas suffi à me dédommager.

[illegible]

Mon ordre d'appel est arrivé.

L'administration militaire inaugure cette année une nouvelle méthode. Au lieu de grouper les recrues au bureau de recrutement de la subdivision où ils ont tiré au sort, chacun d'eux reçoit un ordre individuel au terme duquel il doit rallier son corps dans la localité et la caserne indiquées. Qui manque des ressources nécessaires à ce voyage peut se les procurer à la mairie de son lieu d'origine ; les autres sont indemnisés à l'arrivée au régiment.

Ce système, disait l'autre soir, à la maison, le commandant de recrutement, qui est un ami de mon père, semble préférable à l'ancien. Il évite les stations interminables, les rassemblements réitérés, supprime les frais de route et le dérangement des cadres affectés à la conduite des recrues. Enfin, il obvie à ces agglomérations d'hommes qui, durant les attentes, s'adonnent, par entraînement mutuel, aux beuveries et par suite au tapage et au désordre.

En revanche, il semblerait que la liberté d'allures accordée aux recrues pût occasionner des mécomptes et des défections. L'autorité ne croit pas avoir à les redouter. Elle juge que le respect de la loi et la salutaire crainte des gendarmes suffisent à réprimer toute tentation d'être réfractaire. La certitude d'une inévitable répression détruit toute velléité de se montrer récalcitrant puisqu'elle apparaît fatalement au bout de quelques heures d'indépendance chèrement payées.

De fait, dans ma compagnie, deux conscrits seuls ont manqué à l'appel, et tous deux ont fait parvenir de valables excuses. L'un a fourni un certificat de maladie, l'autre a prouvé une erreur d'indication dans sa feuille de route.

Je me suis donc embarqué pour ma future garnison, le cœur un peu gros des adieux et oppressé par l'anxiété de la vie nouvelle, mais résolu à accepter crânement l'épreuve. Je m'en suis fait un devoir de caractère et de dignité.

A l'arrivée, des gradés de mon régiment stationnaient sur le quai de la gare. Ils ont réuni les jeunes gens affectés comme moi au corps, nous ont commandé l'ordre et le silence. Un petit frisson m'a glacé les reins : je me suis senti dépossédé de ma volonté et n'être plus une individualité, mais l'instrument d'un tout dans la main d'un autre.

Un commandement nous mit en branle ; gauches mais attentifs, déjà tous sous l'emprise de cette force mystérieuse : la discipline, nous nous appliquions à cadencer le pas sur les pavés visqueux et nous cheminions, silencieux, à travers les rues assombries de la petite ville dont l'allumeur de réverbères enflammait les becs de gaz espacés et pauvres de clarté. Derrière les vitrines des boutiques s'aplatissaient des faces bonasses et curieuses qui nous regardaient d'un air à la fois apitoyé et réjoui. Peut-être nous plaignaient-ils, ces braves mercantis, mais la garnison renforcée alimente le commerce.

Nous atteignîmes la caserne à la nuit close. Dans la cour, le gros major, — qui, par parenthèse, est un petit homme sec, aux gestes rageurs, — nous attendait, battant la semelle, escorté d'un secrétaire et d'un porte-falot. Il nous fit former en cercle, et, ses listes à la main, commença à débiter la litanie des noms, le crayon impatiemment suspendu dès qu'une réponse se faisait attendre.

— Ouvrez donc les oreilles, sacrebleu !

Il pestait, nous rudoyait de sa parole, sans songer que principalement il était en défaut, car plus d'un nom, mal écrit ou mal lu, sortait estropié de sa bouche.

Il s'énervait, les doigts raidis d'onglée à maintenir ses listes. Grelottants, nous piétinions, pris d'une égale impatience. Nous étions las du voyage, abrutis par la transplantation brusque, gelés jusqu'aux moelles, et, pour la plupart, le ventre creux.

— Restez donc tranquilles, cria le major on ne s'entend plus !

Une crainte nous immobilisa, mais peu à peu le

froid emporta notre soumission première ; les pieds recommencèrent à s'insurger. Heureusement, le triage s'achevait.

A mesure que l'un de nous avait répondu à l'appel de son nom, il se détachait du cercle et les sergents attentifs, en habiles chiens de berger, le rabattaient derrière un des fourriers. Ceux-ci collationnaient les présents sur leurs contrôles.

Le détachement recensé, on commanda par le flanc à chaque groupe, et les gradés nous menèrent à nos compagnies.

Nous pénétrâmes dans une vaste pièce aux murs crépis et naïvement bariolés d'enluminures aux encadrements d'un jaune criard et d'un bleu de perruquier. Ces couleurs étaient les nôtres : l'azur est la caractéristique du premier bataillon, le canari désigne le troisième bataillon. D'ailleurs, un symbole : nous avions l'air si serin !...

Des trophées de drapeaux, de ces étendards de pacotille que le 14 juillet fait fleurir aux croisées, alternaient avec des écussons tricolores chargés, en exergue, par les noms glorieux des batailles inscrites sur le drapeau du régiment.

Les halos des lampes à réflecteur suspendues au plafond s'arrondissaient sur de massives tables de bois, ponctuées d'assiettes, de verres, de brocs et de vastes marmites.

La soupe avait été préparée pour notre arrivée. Ce festin nous coûtait vingt-cinq centimes prélevés sur notre indemnité de route.

Je pris place sur un banc comme les camarades, déjà à demi rassuré par la présence des assiettes.

Était-ce l'appétit ?... Ma pitance ne me sembla point mauvaise. J'avalai soupe, bouilli et légumes sans laisser une miette de ma portion ; une seule chose me fut désagréable : la lampée d'eau claire dont il fallut me contenter pour arroser ce repas suffisamment copieux bien qu'un peu rustique. Mes compagnons, en guise de dessert, étendaient sur des tartines la moutarde généreusement servie ; je songeai de mon côté au plaisir d'un café à la cantine. Là, pour mes quatre sous, on m'octroya un jus de chapeau vainement corrigé par l'addition d'un cognac des moins authentiques.

Je regagnai la chambre qui m'était désignée et, ce soir-là, je n'eus guère le loisir de constater l'exiguïté du lit ni la dureté du matelas ; la fatigue aidant, je m'endormis presque aussitôt, non cependant sans un regret pour la couchette familiale où le baiser de ma mère venait bénir mon sommeil. Ce baiser-là doit manquer toujours !...

Une sonnerie alerte, pimpante, m'a réveillé en sursaut ; à peine l'aube épandait-elle une clarté blafarde. Bigre ! on est matineux au régiment !

Des bras s'étirèrent, des grognements s'étouffèrent sous les couvertures rageusement remontées. Et le clairon pour la seconde fois sonne la diane.

Le caporal de chambrée a crié :

— Debout !

Et s'est renfoncé sous les draps.

Les anciens soldats font sourde oreille et se prélassent au creux chaud du lit ; mais nous autres *bleus*, timides, harcelés par la terreur des punitions, nous sommes debout ; hâtivement nous revêtons, pour la dernière fois, notre défroque civile, avant d'aller nous transformer en soldats dans le magasin d'habillement.

La porte a battu, une voix crie :

— Au jus !...

C'est le café du matin. Les anciens consentent enfin à se lever pour tendre leur quart au chaud breuvage. On ne nous a pas encore distribué cet ustensile, aussi sommes-nous conduits au réfectoire, et là on remplit nos verres. Ce café n'est pas un moka, il est un peu faible, mais combien supérieur à celui de la cantinière ; puis il réconforte de sa bonne chaleur. Nous nous y brûlons le gosier, car déjà on nous bouscule ; le capitaine nous attend.

Sans doute, il s'est lassé d'attendre, car brusquement le sergent a commandé :

— Fixe !

Le capitaine vient d'entrer dans le réfectoire. Il nous dévisage d'un rapide regard comme pour inventorier d'un coup d'œil le recrutement qu'on lui affecte et ce qu'il peut en attendre. Son impression première ne semble pas défavorable, car son front s'éclaire.

Debout, immobiles, le front découvert nous avons tous les yeux fixés sur lui ; nous aussi cherchons à nous faire une opinion sur l'homme, le chef de qui nous allons dépendre. Nous sommes à l'affût de ses gestes, de ses paroles.

Enfin, il nous dit :

« Mes amis, vous voici soldats. On vous apprendra ici vos devoirs et vos droits, car vous avez les uns et les autres qui doivent être également observés et respectés. Vous apprendrez à aimer votre état en apprenant à le connaître ; la tâche qui, au premier abord, aura pu vous paraître lourde, s'allégera quand vous aurez compris les hauts mobiles qui vous l'imposent. Je tiens à vous affirmer dès maintenant que la sympathie et l'intérêt de vos chefs vous sont acquis ; en retour vous aurez à les payer de subordination et de dévouement. Récompenses ou répressions me seront toujours dictées vis-à-vis de vous par le bien du service et la seule justice.

« Il est nécessaire que je vous mette en garde contre certaines mésaventures. Je tiens expressément à

ce que vous soyez bien traités par tous et à ce qu'aucune vexation ne vous atteigne. Je ne tolérerai ni brimades de vos anciens, ni exigences injustifiées de vos supérieurs. Les uns et les autres le savent, et pour l'honneur de la compagnie, je les juge incapables de tels errements. Sachez aussi que vous n'avez, vis-à-vis de personne, la moindre obligation pécuniaire ; tous vos besoins sont prévus et seront satisfaits par les deniers de la compagnie.

« Un dernier mot : la vieille et mauvaise coutume de payer sa bienvenue est formellement proscrite ; vous ne devez rien à vos anciens, et offrir à boire à vos gradés serait une faute grave, un acte insultant qui appellerait de ma part un châtiment sévère. Soyez bons camarades, subordonnés attentifs et soumis ; par ces qualités vous acquerrez l'affection de vos égaux, l'estime de vos chefs, choses indispensables pour être heureux au régiment. Vous m'avez compris ; je compte sur vous et, vous, comptez sur moi. »

Cette harangue m'a favorablement impressionné, bien que la menace du châtiment m'ait paru revenir avec trop d'insistance et laisser comme une ombre sur les bonnes paroles. Après quoi j'ai conclu, suivant la sagesse des nations, qu'un homme averti en valait deux.

Mais sans permettre à notre imagination un trop long vagabondage, le sergent nous a fait défiler vers la salle des bains par aspersion. Il fallait nous présenter propres au docteur, puis à l'habillement.

Par groupes de douze, nous sommes entrés, nus comme ver, dans une salle où chacun se plaça droit dans un petit bassin de pierre. Armé d'une lance d'arrosage, un soldat nous aspergea d'eau tiède ; un autre passa, devant nous, une gamelle de savon gras. Nous en prenions dans les mains pour nous frotter les membres, puis, de nouveau, le jet d'eau rinçait nos corps mousseux.

Rhabillés, nous nous dévêtîmes encore pour la visite du médecin-major.

Enfin nous arrivâmes au magasin d'habillement. Nous étions levés depuis une heure et pour la troisième fois j'entendis cet ordre :

— Déshabillez-vous !

J'obéis ; mais cette fois je conservai mon caleçon. Le sergent, après m'avoir examiné, m'interpella :

— Vous portez des chaussettes ?

Un peu surpris, je répliquai :

— Sans doute !

— Donnez-moi mon grade, dites : Sergent, ça ne vous écorchera pas la bouche... Donc, vous avez l'habitude des chaussettes ? Il vous est loisible de les conserver, à vos frais d'entretien s'entend. Le règlement ne prévoit pas cet effet pour le soldat.

Diable ! voici qui contredit une des affirmations du capitaine.

Du sergent je passai au caporal, du caporal à un autre gradé. Je sortis de leurs mains affublé d'un pantalon qui, les bretelles tendues, me fendait l'entre-jambe et dont le bas me découvrait les chevilles. J'avais sur le torse une veste trop large de col, trop longue de manches, mais qui m'étranglait la ceinture. Puis, coiffé d'un vaste képi jusqu'aux oreilles, on me poussa devant le capitaine.

Celui-ci m'examina sans rire. Il déboutonna la veste, relâcha les bretelles et déclara :

— Le pantalon, très bien.

Il me tâta les hanches, passa le doigt dans la ceinture, puis dans le collet, me fit étendre le bras. Alors, il ordonna :

— Serrer le collet de 2 centimètres ; déplacer les boutons pour élargir le tour de la taille ; raccourcir les manches de la longueur du parement. Allez !

J'objectai timidement :

— Mon képi me semble trop grand.

Mon chef le prit, le remit sur mon crâne, glissa le pouce entre le rebord et les cheveux.

— Non : il va bien. La sueur rétrécit le cuir de la garniture. Vous verrez dans quelques jours.

Je m'éloignai, il me rappela :

— Vous vous nommez.

— Jérôme Bourgeois, capitaine.

— Dites : mon capitaine... — Votre profession ?

— Avocat.

— Dispensé ?

— Oui, mon capitaine.

— Bon. Vous suivrez l'instruction des élèves-caporaux. J'aurai l'œil sur vous et il dépendra de vous seul d'être bien noté. Je veux que les jeunes gens bien élevés paient d'exemple, soient les modèles de la compagnie et ainsi un peu mes collaborateurs. J'en tiens compte à qui remplit mes vues, mais je suis impitoyable pour les grondeurs et les boudeurs et votre physionomie me tromperait fort si vous étiez de ces derniers. Allez, mon ami.

J'allai endosser une capote, recevoir mon équipement et mille objets dont l'empilement sur mes bras me transforma en bête de somme. Leur équilibre instable me causa bien des misères avant que j'eusse réussi à les transporter à bon port.

Mon *barda* à peine juché sur la planche, au chevet de mon lit, une sonnerie s'éveilla :

— En bas les bleus !.. En bas les bleus !... modulèrent les anciens soldats en fanfare.

J'eus à enfiler, en toute hâte, le pantalon et le bourgeron de treillis et dégringolai l'escalier pour m'aligner sur les rangs dans la cour. Essoufflé, je tirai mon mouchoir et m'épongeai le front.

— Numéro sept! Immobile donc après le commandement de « garde à vous »!

Je m'immobilisai, car l'œil courroucé du sergent braqué sur moi me désignait l'apostrophe comme personnelle.

Ce jour-là je fus initié aux mystères de l'assouplissement.

Consciencieusement, sans comprendre, je ployais les bras, lançais des coups de poing dans le vide, m'accroupissais sur les talons pour des sauts de grenouille. De temps à autre, le commandement : « Repos! » octroyait à mes membres disloqués la détente nécessaire.

Au bout d'une heure, l'exercice se termina; nous remontâmes dans les chambres pour la théorie.

Alors, nous apprîmes rudimentairement l'art de construire un lit carré et d'équilibrer le paquetage. Puis le lieutenant survint et nous nous succédâmes, devant lui, en file anglaise, pour développer nos grâces dans le salut militaire.

A voir mes camarades, empotés, s'avançant d'un pas gauche, déjetant le torse et d'un geste grotesque élevant à la visière leurs doigts écartés, je m'étonnai que l'officier pût les regarder sans rire. Il se contentait d'observations, indiquait en quoi rectifier le mouvement et le faisait recommencer aux maladroits. Je pressentis alors, par la gravité du lieutenant, la pensée qui guide tout enseignement et qui soutient tout mandat d'hommes. Une déférence pour mon chef m'en naquit soudainement au cœur. Cette besogne à laquelle il s'astreignait faisait partie de sa mission et, dès lors, si mince fût-elle, elle était pour lui un acte sérieux. Son attitude, sa patience, l'attention qu'il donnait à chacun lui créaient droit au respect de tous. Aussi, lorsque vint mon tour, le salut que je fis devant lui n'était plus, pour moi, un simple détail d'exercice, mais bien un hommage profondément senti que j'adressai à son autorité.

21 novembre.

Nous avons subi l'examen du capitaine et il nous a jugés assez dégourdis pour mettre terme à notre réclusion. Nous avons désormais latitude de sortir en ville, sitôt le quartier déconsigné.

L'ancien soldat Julot, mon camarade de lit, s'est montré complaisant à mon égard. Il m'a enseigné mille détails qui me sont utiles. Dès les premiers mots, il s'est moqué du *vous* que j'employais avec lui. « On se tutoie entre soldats, » m'a-t-il déclaré. Il y a huit jours cet usage m'eut semblé choquant; je le trouve, aujourd'hui naturel et d'une fraternité naïve.

Avant de sortir, Julot m'a *tiré* ma capote pour assurer la correction de ses plis. Je l'ai invité à m'accompagner. C'était pour moi un moyen de lui faire une politesse sans transgresser les recommandations du capitaine. Julot a bien compris le sens de ma proposition et ne s'est point fait prier; seulement afin de sauvegarder les apparences et son prestige d'ancien, il a feint de condescendre à mon désir et de venir en aide à mon ignorance.

— Oui, bleu, m'a-t-il dit, je te montrerai la ville et te ferai connaître les bons endroits.

Les bons endroits!.. Tout était là.

Sans accroc, nous avons subi l'inspection du sergent de planton, et je me suis trouvé dans la rue, pour quelques heures libre!...

O l'exquise sensation après quatre journées d'internement, journées si pleines de labeurs nouveaux qu'elles paraissent reculer bien loin la vie antérieure. Et quels changements! D'adolescent j'étais promu homme, j'étais soldat!... La première vitrine qui me renvoya mon image m'immobilisa de stupéfaction. C'était moi, ce petit conscrit empêtré dans sa capote, écrasé sous le shako!... Adieu, les coquetteries d'antan, les escarpins vernis, les cravates piquées d'un joyau!... Cependant ma métamorphose ne m'humiliait point. Je me sentais, moi hier une non-valeur, être aujourd'hui une parcelle d'une force grande, un des soutiens de cette chose haute : la patrie!

Julot détourna le cours de mes pensées par une bourrade du coude qui me laboura les côtes.

Mon camarade faisait halte devant une buvette où une forte femme trônait derrière le comptoir.

L'éloquence du geste et de son clignement d'œil me ramena à des spéculations plus matérielles. Mais, de l'autre côté de la place j'avais aperçu un café d'aspect plus attrayant que la bibine. Je pris le bras de Julot, espérant l'éblouir.

— Entrons là, dis-je.

Il recula.

— T'en as un de culot, mon vieux; c'est le local des officiers.

— Hé bien! répliquai-je, raison de plus; ce doit être le meilleur café.

— Ben, mon colon, t'as rien du vice, rigola Julot. C'est pas pour nous; les troubades ne fréquentent pas avec les chefs.

Cette déclaration m'irrita. Un café est un endroit public où tout payeur a droit d'entrée. J'allais insister, un peu pour faire montre d'audace devant un ancien; deux motifs m'arrêtèrent : je n'étais pas au régiment pour me signaler, dès mes débuts, par un coup de tête qui me poserait mal. Ce premier argument, je le confesse, manquait de noblesse; le second prit source dans une plus digne inspiration : le prestige nécessaire à ceux qui nous commandent s'oppose à ce qu'ils frayent, dans la vie courante, avec leurs subordonnés. Julot avait raison.

J'entrai donc avec lui dans le modeste cabaret qu'il

m'avait signalé : là, une bouteille de vin cacheté m'insinua à fond dans la bonne opinion de mon ancien. Il tint même à m'offrir la goutte, dans une autre buvette, pour n'être point en reste de politesse, et, peut-être, pour se mettre en règle à peu de frais avec les recommandations du capitaine.

Il était trop tard pour faire connaissance avec les autres bons endroits. Nous remîmes la chose et nous hâtâmes pour rentrer au quartier avant l'appel du soir.

Grâce aux récits de Julot, j'ai l'estime des anciens; je suis un bleu d'*attaque*, pas fier et bon garçon; je me félicite de ce résultat; plusieurs de mes camarades ont déjà à se repentir de n'avoir pas su se concilier les bonnes grâces de leurs aînés au service. Tandis que Julot, en secourant mon inexpérience à édifier lit et paquetage, à fourbir cuirs et fusil, non seulement m'évite des reproches, mais me vaut près de mes supérieurs la réputation d'un soldat propre et adroit : eux, livrés à leurs propres et insuffisants moyens, s'attirent réprimandes et parfois punitions. J'ai révélé à plusieurs le secret de mon bien-être, certains m'ont remercié, d'autres se sont montrés dédaigneux. Je les plains de ce sentiment, car ils seront victimes de leur sotte vanité. Certes, je ne leur conseille pas de faire leur société intime et unique de ceux qui n'ont pas eu leur genre d'éducation, mais je crois que les Julot peuvent nous être de bons et de dévoués camarades.

Nous avons passé la première revue du capitaine. Après nous avoir inspectés, il a fait réunir la compagnie au réfectoire. C'est son habitude chaque samedi, m'a dit Julot.

A son entrée, nous étions debout, le képi à la main. Il nous a salués, puis nous a commandé de nous asseoir. Lui-même a pris place derrière une table recouverte pour la circonstance d'une couverture de campement. A ses côtés se sont assis les lieutenants de la compagnie.

Le capitaine a ouvert le registre de punitions. Tour à tour, chaque homme puni dans la semaine a été appelé par notre chef. Sans dureté, il a fait à chacun apprécier la gravité de sa faute, ses conséquences, et a donné quelques conseils de nature à prévenir tout nouveau manquement au devoir.

D'un ton tout différent, alors il appela :

— Marchal !

L'interpellé se leva; le capitaine également.

— Marchal, ce matin vous avez trouvé dans un couloir un porte-monnaie. Vous vous êtes empressé de le remettre à l'adjudant. Tout simple qu'il soit, cet acte de probité mérite un éloge : il est, de plus, d'un bon exemple pour les jeunes soldats qui, dès leur arrivée, apprennent qu'ils sont au régiment à la grande école de l'Honneur ! J'ai rendu compte de votre action au colonel qui, sans doute, vous félicitera par la voie de l'ordre. Je le répète, vous n'avez fait que votre devoir, mais, sachez bien tous, mes enfants, que faire son devoir est une vertu. Marchal, donnez-moi la main.

Le soldat s'approcha, ému, un peu gauche. Le capitaine se déganta et prit la main de l'homme dans sa main nue.

Après, il nous parla du Devoir et de l'Honneur. En paroles très simples, par des images familières, il sut se mettre à portée des plus naïves intelligences et nous intéresser tous. Il fut bref pour ne pas lasser les attentions, et quand il nous quitta, il sembla que sa parole et sa pensée avaient élargi nos cœurs.

Pour copie :

[illegible]

LA RENAISSANCE

DES ÉTUDES SCOLASTIQUES.

C'est par ignorance, répète-t-on souvent, que le XVIIe et le XVIIIe siècle ont dédaigné le moyen âge. On oublie, en parlant ainsi, que des érudits, dont nous nous réclamons encore, l'étudièrent avec grand soin; que Boileau ne l'a pas jugé sans le connaître (Brunetière); que les cathédrales gothiques n'ont, ni toujours ni par tous, été dédaignées ou méconnues (Courajod). Corneille, plus encore Molière et La Fontaine, nous y ramènent plus d'une fois. Voltaire n'en ignore pas la littérature et il revendique même la doctrine des qualités occultes. Bacon et Descartes, Leibnitz et Berkeley, Hume et Kant se rattachent, — on l'a récemment établi, — par plus d'un point essentiel, à la scolastique. Comment d'ailleurs n'en serait-il pas ainsi ? L'empreinte du moyen âge est si fortement marquée sur la théologie et la métaphysique, qu'on ne saurait guère rester chrétien et être avec lui en complet désaccord.

Mais certes les hommes d'alors se comportent presque tous comme si la Renaissance avait succédé immédiatement à l'antiquité. Aux beaux-arts, le siècle des Médicis avait donné une direction et des modèles nouveaux. Les humanistes, Ronsard et la Pléiade, Rabelais et Montaigne, Malherbe et son école, dont l'idéal est si différent, laissent tous à l'écart leurs prédécesseurs français du moyen âge [illegible]

et sa physique sont renversées par Galilée, sa physiologie, par Harvey. Puis Descartes et Pascal, Huyghens et Newton, Swammerdam et Leuwenhoek, dont les successeurs sont légion, pénètrent dans ces deux infinis, dont l'un d'eux, au milieu du siècle, parle déjà en termes si grandioses. Comment accepteraient-ils la métaphysique d'une époque qui n'avait aucune de ces connaissances positives?

D'ailleurs la Ligue, aidée par les papes et les étrangers, avait failli faire triompher cette théocratie dont les doctrines lui venaient du XIIe et du XIIIe siècle. Les politiques, Richelieu, Mazarin, Louis XIV, restèrent catholiques ; mais ils étaient fermement résolus aussi à empêcher le spirituel d'empiéter sur le temporel. A l'église gallicane de Bossuet, le dernier Père de l'Église, on veut joindre une littérature et une philosophie, comme un art national. Et les hommes de génie que nous groupons autour de Louis XIV, ne valaient-ils pas ceux dont s'enorgueillissait l'époque de saint Louis? En fait, d'ailleurs, l'originalité suppose des différences radicales entre les productions comme entre les temps. Enfin le progrès incessant des sciences permettait d'espérer un avenir plus brillant encore. Dès lors on se crut le droit de négliger le moyen âge, même de le dédaigner, et partant de l'ignorer.

I

C'est l'école idéologique, héritière de Descartes, comme des savants et des philosophes modernes, qui a rendu à l'histoire son importance, sa dignité, et remis en honneur, dans une mesure assez juste, l'étude du moyen âge.

Condorcet, dans l'*Esquisse* improvisée à la rue Servandoni, insiste sur les services que chacune des époques antérieures à 1789 a rendus à la civilisation : en particulier, il signale les travaux scientifiques des Arabes et trouve que la scolastique a non seulement aiguisé les esprits, mais encore donné naissance à l'analyse philosophique, dont son école fait un si fructueux emploi. Cabanis montre que les observations faites par les philosophes à différentes époques, sur les habitudes des individus et des nations, sont ce qu'il y a de plus propre à perfectionner la connaissance de la nature humaine. Destutt de Tracy présente les Idéologues comme « les continuateurs, les exécuteurs testamentaires d'Aristote en logique ». Daunou traite la scolastique d'une façon fort exacte et singulièrement objective, si l'on se rappelle les exécutions sommaires du XVIIe et du XVIIIe siècle. Benjamin Constant voit dans le christianisme la plus satisfaisante et la plus pure de toutes les formes que le sentiment religieux peut revêtir. Fauriel étudie la littérature provençale et l'épopée chevaleresque au moyen âge. De Daunou et de Fauriel, Augustin Thierry relève plus que de Chateaubriand. Enfin de Gérando s'élève contre le mépris injuste, avec lequel on traite la discussion entre réalistes et nominaux : la scolastique, dit-il, a rendu l'indépendance aux esprits, ouvert des routes nouvelles et préparé une salutaire réforme des méthodes (1).

Ce serait donc une erreur que de prendre Chateaubriand comme le rénovateur des études médiévales. Certes il s'oppose à Boileau, dans le *Génie du Christianisme*, puisqu'il soutient que, pour les arts ou la poésie, le merveilleux chrétien égale ou surpasse en puissance le merveilleux païen. Mais pour les hommes et les choses du moyen âge, il les ignore et même les traite mal, ou il ne les vante que par rapport à l'antiquité et au XVIIe siècle. S'il invoque le *David* de Coras, le *Saint Louis* de Lemoine et la *Henriade*, surtout le Tasse, Milton, Klopstock et Gessner, il dit simplement de Dante que « *peut-être* il a égalé les plus grands poètes dans le pathétique et le terrible ». Saint Bernard joint une grande doctrine « à beaucoup d'esprit », et il a quelque chose « du génie de Théophraste et de La Bruyère » ! La religion chrétienne ramène en triomphe le chœur des Muses sur la terre, mais le goût est, au XIIIe siècle, plus grossier encore que les passions. C'est aux airs grecs que Chateaubriand compare le chant grégorien, comme il accepte l'ancienne tradition, selon laquelle l'Office des morts serait le chant des Athéniens, au temps de Périclès. L'architecture gothique, malgré ses proportions « barbares », a quelque chose de grand et de sombre, comme le Dieu du Sinaï ; mais c'est au milieu des vents et des tempêtes, au bord de la mer dont Ossian a chanté les orages. Les monuments chrétiens que Chateaubriand préfère, c'est l'Hôtel des Invalides, c'est Versailles qui résume toutes les pompes d'un siècle heureux entre tous. Il ignore les chansons de geste, les mystères, les fabliaux ; il dédaigne la scolastique. « Au XIIIe siècle, écrit-il dans l'*Essai sur les Révolutions*, on vit se former cette malheureuse philosophie, qui se composait des subtilités de la doctrine péripatéticienne et du jargon mystique de Platon. » L'admirable description des Francs est opposée à celle des Romains et des Grecs ; les Maures, Grenade et l'Alhambra sont chantés au temps de François Ier et de la Renaissance.

En résumé, Chateaubriand conserve les quatre grands siècles de Voltaire et trouve que celui de Louis XIV est de tous le plus accompli. Mais il signale de belles œuvres dans d'autres pays et en d'autres temps. C'est ainsi que la chevalerie, l'architecture gothique et le chant grégorien, l'*Imitation*, saint Bernard et Dante ne lui paraissent pas indignes des choses et des hommes de l'antiquité ou du XVIIe siècle.

---

(1) *Les Idéologues*, p. 113, 218, 275, 407, 415, 482, 484, 502.

Mme de Staël fait plus dans l'*Allemagne*. Pour elle, le moyen âge, avec la chevalerie, est une des quatre époques entre lesquelles se partage l'histoire de la littérature : « L'Europe, dit-elle après Schlegel, était une en ces grands siècles, et le sol de cette patrie universelle était fécond en généreuses pensées qui peuvent servir de guide dans la vie et dans la mort. » C'est que la chevalerie est propre à faire naitre l'enthousiasme, nécessaire à l'éclosion des grandes œuvres. Et Mme de Staël salue avec prédilection les ouvrages allemands qui ont tenté de la faire revivre, les *Contes* et l'*Obéron* de Wieland, *Gœtz de Berlichingen*, les *Niebelungen*, où se retrouvent l'héroïsme et la fidélité qui distinguaient les hommes du [illegible] siècle, « lorsque tout était vrai, fort, décidé comme les couleurs primitives de la nature ». Par contre, Richelieu, en détruisant le régime féodal, a tari, pour la France, une source d'enthousiasme ; notre poésie classique est la seule, en Europe, qui ne soit pas répandue parmi le peuple, parce qu'elle doit passer par les souvenirs du paganisme pour venir jusqu'à nous. Et Boileau, avec ses préceptes « de raison et de sagesse », a introduit, dans la littérature, « une sorte de pédanterie nuisible au sublime élan des beaux-arts ». Aussi pourra seule se perfectionner, croître et se vivifier de nouveau, la poésie romantique, celle qui remonte aux troubadours, qui est fondée sur la chevalerie et le merveilleux du moyen âge.

II

Après la restauration religieuse et politique de 1815 (1), nos poètes réalisèrent amplement la prédiction de Mme de Staël. Les *Ballades* (1826) donnent une idée de la poésie des troubadours, « ces rapsodes chrétiens qui savaient manier l'épée et la guitare ». La Préface de *Cromwell* recommande de ne pas dédaigner cette époque, où « était en germe tout ce qui depuis a porté fruit ». *Notre-Dame* fait revivre le Paris du xve siècle et surtout la vieille cathédrale, « vaste symphonie en pierre, œuvre colossale d'un homme et d'un peuple, tout ensemble une et complexe, comme les Iliades et les Romanceros dont elle est sœur, produit prodigieux de toutes les forces d'une époque, sorte de création humaine, puissante et féconde comme la création divine, dont elle semble avoir dérobé le double caractère, variété, éternité ». Les *Burgraves* ressuscitent « l'effrayante, la confuse grandeur de l'Allemagne féodale » (Lanson) ; le *Rhin*, les légendes des vieilles cités et des ruines grandioses, accompagnées d'une description plus idéale que réelle. La *Légende des Siècles* présente des évocations merveilleuses, sinon des restaurations certaines, du monde médiéval dans les diverses parties de l'Europe chrétienne.

Que d'écrivains ne faudrait-il pas rappeler après le maître ! Walter Scott, dont les romans ont autant de lecteurs en France qu'en Angleterre ; Mérimée et Théophile Gautier, Casimir Delavigne, avec *Jeanne d'Arc* et *Louis XI*, Alexandre Dumas, dont la fantastique et joyeuse [illegible] moyen âge [illegible] l'usage du peuple ; Alfred de Vigny, dont le *Roland à Roncevaux* (*le Cor*) vaut peut-être toute l'épopée du xie siècle ; Antony Deschamps et Sainte-Beuve, avec leurs originales traductions de Dante ; Musset, qui place, dans ses premières *Stances* (1828), tout ce que les romantiques aiment du moyen âge, et dont les vers célèbres chantent encore dans nos mémoires :

> [illegible]
> Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté.

Au moyen âge nos sculpteurs doivent peu. Nos architectes en conservent et même en restaurent les monuments. Mais la peinture est, en ce sens, romantique avant la poésie. C'est en 1819 que le *Radeau de la Méduse*, de Géricault, inaugure l'école nouvelle ; c'est en 1822 qu'Eugène Delacroix donne la *Barque du Dante*, suivie par tant de chefs-d'œuvre, dont les sujets sont pris aux chroniqueurs médiévaux ; Ary Scheffer, même son rival Ingres, le suivent sur ce terrain nouveau. En Allemagne, Overbeck se passionne pour les artistes antérieurs à Léonard de Vinci et à Raphaël. L'Angleterre a ses préraphaélites, qui rappellent Giotto, le peintre de *saint François* et Fra Giovanni da Fiesole, surnommé, comme saint Thomas, l'Angélique.

C'est dans les légendes allemandes et françaises du moyen âge que puisent Weber et Richard Wagner. Par la largeur des conceptions, l'élévation de l'idéal, la richesse de la mélodie, la puissance de l'harmonie, le dernier a montré qu'on pouvait rénover la musique, comme la poésie et la peinture, en s'inspirant d'une époque où Boileau et ses contemporains ne voyaient guère que chaos et barbarie. Notre musique a marché heureusement aussi dans cette voie et ce ne serait pas un pur paradoxe de soutenir que les musiciens du xixe siècle, en dehors de leur habileté technique, ont été d'autant plus grands qu'ils ont mieux connu et plus aimé le moyen âge (1).

(1) Sous l'Empire, on prend [illegible] gie et d'épopée, les chansons célèbrent [illegible] et les chevaliers, on traduit à plusieurs reprises Ossian, [illegible] de Lesser compose, sur la chevalerie, un poème de [illegible] vers, où il fait place à tous les cycles.

(1) Rappelons les trois chefs-d'œuvre de Weber : *Freyschutz* [illegible]

III

Par les Idéologues et par les romantiques, les historiens furent conduits à l'étude impartiale et même à l'apologie du moyen âge. Michaud s'attache à montrer que les croisades ont perfectionné la chevalerie et préparé la France à devenir « le centre et le modèle de la civilisation européenne ». Sismondi écrit l'*Histoire des Républiques italiennes*; de Barante, celle des *Ducs de Bourgogne*. Dans ses cours et dans ses ouvrages, Guizot voit clairement que, pour exposer la civilisation médiévale comme celle de toutes les époques, il faut embrasser les histoires qui résument les faits, leur enchaînement et leurs causes, la politique, la religion et la législation, celles qui traitent des lettres, des arts et des sciences, de la philosophie et de la théologie. « De même, dit-il excellemment dans un passage qui nous explique les éloges répétés de Taine, que toutes les circonstances de la destinée et de l'activité d'un homme concourent à former son caractère, qui est un et identique, de même l'unité et l'histoire d'un peuple doit avoir pour base toute la variété de son existence et son existence tout entière. » Et non seulement il prend la scolastique pour l'un des facteurs essentiels de la civilisation au moyen âge, mais il donne à chacun, à Alcuin, à Gottschalk et à Jean Scot, par exemple, une place proportionnée à l'importance qu'ils eurent parmi les personnages les plus marquants de leur temps. Malgré les justes critiques qui lui ont été adressées, malgré les progrès de l'érudition, Guizot reste, par ce côté, un maître qu'on n'a pas surpassé.

Et cependant, à côté de lui et après lui, que d'historiens éminents ! Augustin Thierry fait revivre les Francs et les Gallo-Romains, les Normands et les Anglo-Saxons, les hommes des communes et du tiers état. Mais il ne consulte guère que les chroniqueurs et traite fort superficiellement l'histoire des idées, comme on peut le voir par ce qu'il dit de Lanfranc et de saint Anselme. Michelet se refait une âme du moyen âge et en réalité le ressuscite. Mieux encore que Victor Hugo, il en décrit l'architecture. Personne n'a, comme lui, parlé de saint Louis et de Jeanne d'Arc, de saint François et des mystiques. Peut-être s'est-il moins rendu compte de ce que pensèrent et firent les scolastiques pour lesquels la raison devait être à côté ou au-dessus du sentiment. Et combien il y aurait à profiter avec Henri Martin, avec Fustel de Coulanges qui, en utilisant exclusivement les sources, a renouvelé notre connaissance des institutions politiques de l'ancienne France, avec M. Ernest Lavisse qui a marqué, d'une façon singulièrement heureuse, la supériorité morale et spirituelle de la papauté, comme le mélange des idées antiques et chrétiennes dans tous les esprits.

Les lettres ont eu aussi leurs historiens. Villemain suit le développement parallèle de la littérature médiévale en France et en Italie, en Espagne et en Angleterre. Fauriel fait, avec Dante et la littérature provençale, des leçons qui passent « comme un nuage coloré et électrique sur la tête de la jeunesse ». En disciple de Fauriel et de Guizot, Ampère écrit l'*Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*. Le catholique Ozanam veut faire connaître la philosophie chrétienne du XIIIe siècle par la *Divine Comédie*, qui en résume toutes les conceptions. Il salue avec émotion saint Thomas, le vrai maître de Dante, « que suivit un long cri d'admiration quand il fut rappelé au ciel », et la *Somme*, « monument colossal dans ses dimensions, magnifique dans son plan, inachevée comme toutes les grandes créations politiques, littéraires et architecturales du XIIIe siècle ».

Grâce aux érudits, on a écrit l'histoire de la langue, de la grammaire et du vocabulaire, celle des chansons de geste, des fabliaux, de la satire et de la poésie lyrique, celle des chansonniers, des trouvères et des troubadours. On a été plus loin : la *Chanson de Roland* a été mise au-dessus de l'*Iliade*; on a préféré les Mystères aux tragédies de Racine et de Corneille ; les fabliaux ont été présentés comme des chefs-d'œuvre d'ingénieuse malice et d'observation satirique.

Dans toutes les directions, les érudits ont fait œuvre considérable et méritoire : l'École des Chartes (1821), la Section historique et philologique de l'École des Hautes Études (1867), l'École française de Rome (1874), avec leurs Bibliothèques, le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, le Comité des travaux historiques (1834), la Société pour l'histoire de France, la Société des antiquaires, etc., l'Académie des inscriptions, par l'*Histoire littéraire*, les *Notices et Extraits des manuscrits*; celle des Sciences morales, par la publication des *Ordonnances des rois de France*, ont réuni, commenté, expliqué des documents de toute nature, sur les institutions et les arts, sur les lettres latines et françaises. De même on a étudié les catacombes et les basiliques, les mosquées et les palais arabes, les églises et les abbayes romanes, les cathédrales gothiques et les châteaux féodaux, les fortifications, les hôtels de ville et les maisons privées, les tentures, les meubles et les miniatures, les œuvres des sculpteurs, des graveurs et des orfèvres.

On a pu croire que l'école éclectique avait fait définitivement entrer la scolastique dans l'histoire géné-

le *Faust* de Gounod, *la Damnation de Faust* de Berlioz, le *Sigurd* de Reyer. On sait que les musiciens, à leur tour, ont suscité une littérature néo-chrétienne, qui compose des Mystères et les Passions.

rale. Victor Cousin, qui continue Chateaubriand et de Gérando, débute, comme un romantique, par un coup d'éclat, en rapprochant Abélard de Descartes (1836). Abélard et Descartes, dit-il, sont incontestablement les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France, l'un au moyen âge, l'autre dans les temps modernes. Non seulement il édite Abélard, mais il appelle l'attention, comme lui seul savait le faire, sur saint Anselme, Roscelin et Guillaume de Champeaux, Bernard de Chartres et Roger Bacon, saint Thomas et saint Bonaventure, Duns Scot et Raymond Lulle, ou les mystiques, depuis saint Bernard jusqu'à Gerson. A la fin de sa vie, il en vient, dit M. Paul Janet, à ne plus citer avec faveur que saint Augustin, saint Thomas et Bossuet. Sous son influence, la Faculté des lettres et l'Académie des sciences morales encouragent les études scolastiques. Rappelons surtout MM. de Rémusat, Paul Janet, Jourdain, M. Hauréau, qui se rattache aussi à Daunou, et dont l'infatigable activité nous instruit incessamment sur l'histoire des idées au moyen âge. Aucune école, dans un autre pays, ne mérite autant la reconnaissance de ceux qui s'intéressent à ces études (1).

IV

Quels sont les résultats définitivement acquis ? On sait que le moyen âge ne fut pas, comme on l'a longtemps répété, une époque de barbarie. En voyant comment naquirent les mystères et les chansons de geste, on a mieux compris l'origine du drame grec et des épopées homériques. On a entrevu quelques-unes des lois qui président à la transmutation des langues et, par l'histoire des mots, complété celle des mœurs. On a pénétré la vie sociale des papes et des rois, des seigneurs et des évêques, des artisans et des bourgeois, des moines et des paysans ; on les suit dans les maisons et les églises, les châteaux et les couvents, sans qu'il soit besoin d'avoir la riche imagination d'un Michelet.

Il reste acquis que peintres, musiciens et poètes y trouvent encore de beaux sujets de poèmes et de tableaux. Il ne semble pas qu'on ait exagéré la valeur des artistes, architectes et mosaïstes, sculpteurs de la pierre ou du bois et orfèvres. Mais nous sommes convaincus qu'en les imitant, on ne produirait pas plus une œuvre originale qu'en copiant Raphael ou Racine. Et l'admiration de l'art médiéval n'empêche nullement celle de l'art grec ou romain, hollandais ou flamand.

La littérature française des chansons de geste, mystères et fabliaux, a été trop vantée. M. Brunetière, avec une vigueur qui visait peut-être au delà du but pour l'atteindre plus sûrement, MM. Petit de Julleville et Lanson, avec une modération plus grande et des raisons aussi bonnes, ont remis les choses au point. De tous ces ouvrages dont l'intérêt historique reste évident, il y aura un petit nombre d'œuvres capitales que nous continuerons à trouver belles, sans nous dispenser pour cela de relire Grecs et Latins, classiques et romantiques. Et si l'on y joignait quelques pages de Scot Érigène et de Jean de Salisbury, des Victorins et de l'*Imitation*, comme des humanistes, depuis le XVe jusqu'au XVIIe siècle, nous y trouverions certes plaisir et profit.

Pour l'histoire des idées ou pour l'ensemble de la scolastique, nous sommes moins avancés. D'abord les historiens, limités à un domaine spécial, se sont abstenus d'en sortir, parce qu'ils le trouvaient déjà assez vaste à explorer. Puis ils se sont défiés de l'histoire des philosophies, qui n'avait pas réussi à fonder, avec l'éclectisme, un système durable. Même des philosophes ont traité assez dédaigneusement la scolastique : peu originale et peu inventive, elle n'est que le prolongement de l'antiquité, elle abuse du formalisme et de l'autorité. Si tous ne disent pas, comme Hegel et Lewes, « qu'il faut mettre des bottes de sept lieues pour traverser le moyen âge », il en est qui trouvent le conseil excellent et le suivent. A leur exemple, les érudits et les historiens ne se sont plus contentés d'ignorer la scolastique, ils ont manifesté pour elle le plus profond dédain.

Et cependant Guizot et Ozanam, comme les Idéologues, dont le témoignage n'est pas suspect en pareille matière, ont cru que la connaissance de la scolastique est nécessaire à l'historien. « La théologie et la philosophie, remarque fort judicieusement M. Lanson, restent en dehors d'une histoire de la littérature française : celle-ci ne nous fait connaître

(1) M. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
volumes à Abélard et l'a introduit dans un drame vraiment ro-
[illegible]
sophie arabe ; Renan, celle d'Averroès ; Munk a donné des *Mé-*
[illegible]
[illegible]
nide ; Franck a traité de la Kabbale ; Jourdain a réédité les *Re-*
[illegible]
d'Aristote, publiées par son père en 1819 et écrit la *Philosophie de saint Thomas*. M. de Margerie s'est occupé de saint Bonaventure ; François Huet, de Henri de Gand ; Emile Charles,
[illegible]
[illegible]
scolastique tient une place importante dans l'*Histoire de la science politique* de M. Paul Janet ; M. Rousselot a donné trois volumes sur la scolastique ; Hauréau en a publié l'histoire ; il a étudié Hugues de Saint-Victor ; il a écrit des Mémoires pour l'Académie des Inscriptions, des articles au *Journal des savants*, des Extraits et Notices, etc., etc. Il faut citer encore le *Dictionnaire philosophique*, publié sous la direction de Franck ;
[illegible]
Fr. Morin ; les histoires de la philosophie à Alexandrie de
[illegible]
ce dernier sur Aristote, etc.

que la diffusion des idées et leur dégradation dans le vulgaire ignorant, car les formes supérieures de la vie intellectuelle ne se sont pas déposées, sinon par hasard, dans les œuvres en langue française ? Et n'en est-il pas à peu près de même des sermons, des chroniques, des chartes et de tous les documents latins qui ont rapport à la vie pratique ?

Puis les événements n'ont-ils pas été dirigés, les monuments n'ont-ils pas été élevés par des hommes que guidaient, pour vivre et pour agir, la théologie et la philosophie raisonneuses ou mystiques ? Alcuin et Jean Scot sont les conseillers de Charlemagne et de Charles le Chauve. Gerbert, « le faiseur de rois », est devenu abbé, archevêque et pape, parce qu'il était plus habile en scolastique qu'Othric, le plus célèbre des maîtres allemands. Saint Anselme fut primat d'Angleterre, Guillaume d'Auvergne et Guillaume de Champeaux, Fulbert et Jean de Salisbury, Pierre le Lombard et Robert Grosse Tête furent évêques. Combien d'autres, dont le nom appartient à la scolastique, ont été papes, cardinaux, ou simples abbés, comme saint Bernard, ont dirigé et conseillé, même au temporel, les seigneurs, les empereurs ou les rois ! Comment comprendre ce qu'ils firent sans savoir ce qu'ils ont pensé ou rêvé ? Comment juger les écoles carolingiennes, celles de Reims, du Bec et de Chartres, l'Université de Paris elle-même, si l'on ne sait exactement ce qui s'y enseignait ? Comment saisira-t-on la portée, la valeur, l'importance et le caractère des conciles et des hérésies, de la lutte entre les deux pouvoirs, à travers le moyen âge, si l'on ignore les principes auxquels se rattachaient les arguments adverses ? C'est comme si l'on voulait suivre le développement du christianisme, sans avoir lu l'Évangile, les Apôtres et les Pères. Sous l'influence de M. Renan, tous nos historiens en sont venus à admettre que la religion a présidé ou contribué puissamment à l'évolution de la civilisation chez les différents peuples. Sans en être les apologistes, ils ne se bornent plus, comme au XVIIIe siècle, à en faire la critique ; ils l'étudient pour en marquer les rapports avec les hommes sur lesquels elle a si fortement agi. Ainsi l'on a renouvelé l'histoire de l'Égypte et de la Perse, de l'Inde, de la Grèce et de Rome. Pourquoi n'en serait-il pas de même du moyen âge ? Admettons que les éclectiques ont trop restreint la part de la théologie. On ne saurait nier que la théologie et la philosophie, étroitement unies, n'aient dominé alors la spéculation religieuse comme la pratique générale de la vie. Les historiens qui ne se résigneront pas à être incomplets, devront donc faire une part à la scolastique.

Mais, dira-t-on, les penseurs soucieux de trouver, pour notre société moderne, une direction nouvelle, ne feront-ils pas mieux de la demander à la psychologie et à la sociologie, en rejetant des formes religieuses déjà vieillies et abandonnées par les catholiques qui les avaient créées ? En rappelant que les Idéologues, placés à ce point de vue, en jugeaient tout autrement, il nous suffira de dire que cet argument, valable peut-être au temps de Pie IX, ne l'est plus depuis que Léon XIII a mis au jour l'Encyclique *Æterni Patris* et celles qui en ont été le développement logique.

V

Chose singulière, l'Église catholique a été la dernière à revenir à la scolastique et même au thomisme. De Bonald, surtout Lamennais et Joseph de Maistre, avaient défendu, avec grand éclat, l'ultramontanisme et soutenu que, pour combattre efficacement la Révolution, il fallait remonter au delà de Condillac, de Bacon et de Descartes, de Bossuet et d'Arnauld, comme de Luther et de Calvin ; il fallait, comme l'avaient voulu les grands papes du XIe au XIIIe siècle, fortifier le pouvoir spirituel en s'appuyant sur les peuples. Des catholiques, comme Ozanam, avaient fait un éloge enthousiaste de la scolastique ; les Idéologues et le protestant Guizot lui rendaient justice ; avec les années, Cousin s'en réclamait de plus en plus. Jourdain écrivait en 1858, dans sa Préface à la *Philosophie de saint Thomas* : « Qui eût dit, il y a soixante ans, que l'Ange de l'École serait présenté pour modèle à la philosophie contemporaine, par l'Académie dont la mission particulière est l'avancement des études philosophiques ? »

La papauté resta néammoins l'alliée des rois et ne se décida pas à rompre avec la philosophie moderne. C'est avec des arguments tirés de Locke ou de ses continuateurs, qu'on répond à Rome aux véhémentes théories de Lamennais. Chacun peut, au Collège romain, nous dit le P. Curci, enseigner ce qu'il veut, en 1829, à la seule condition de détester et de railler le *Peripateto*. Le P. Piancini, « un agneau de douceur » ne saurait entendre les mots de matière et de forme substantielle ou d'intellect agent, sans « bondir comme un ressort, sans pâlir et trembler ». « On aurait dit, ajoute le Père jésuite, que, de Rome, les professeurs du Collège romain voulaient faire disparaître du monde la doctrine de saint Thomas. » Et Mgr Guillon, évêque au Maroc, professeur à la Faculté de théologie et aumônier de la reine des Français, combat la scolastique « parce qu'elle a voulu aller plus loin que les Pères, en s'éclairant par un flambeau humain ».

Mais en 1870, le pape cesse d'être un souverain temporel. L'empereur de la catholique Autriche s'unit à l'empereur d'Allemagne, pour garantir à l'Italie la possession de Rome. Léon XIII se sépare

des rois pour se retourner vers les peuples. Comme l'avait souhaité Lamennais, il fait revenir le catholicisme au temps où franciscains et dominicains l'aidaient à gouverner le monde chrétien. Saint Thomas est, comme il le fut au Concile de Trente, le théologien et le philosophe par excellence. Par cela même, tous les scolastiques antérieurs, contemporains ou successeurs de saint Thomas, reprennent une valeur actuelle, pour les catholiques, selon qu'ils ont préparé, complété ou combattu le thomisme.

Le succès a favorisé cette hardie réaction : les catholiques sont les maîtres de la Belgique ; puissants en Amérique, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, ils ont fait des progrès en France, en Suisse et en Hollande, ils ne désespèrent pas de se faire une place en Angleterre et en Italie.

Donc ceux qui veulent les combattre devront se transporter sur le terrain nouveau où ils se sont établis, partant étudier le thomisme et la scolastique, pour ne pas leur laisser le droit de se proclamer vainqueurs parce qu'ils n'ont pas rencontré d'adversaires. Sans compter qu'en s'efforçant ainsi de faire la lumière sur le moyen âge, on contribuera à mieux montrer les progrès de nos sciences, comme de notre philosophie scientifique. En préparant une histoire complète des *Origines de notre France contemporaine*, on verra mieux ce que nous pouvons être dans le présent et dans l'avenir. Et chacun de ceux qui collaboreront à cette reconstruction impartiale, sera assuré de faire tout à la fois œuvre de citoyen, d'homme et d'historien.

[illegible]

LE GARDE

Nouvelle.

Tel père, tel fils, dit Lhomond, dans la grammaire latine. Cependant, fils d'un braconnier redouté dans toute la forêt ardennaise, Michel Dagan était devenu le garde le plus redoutable dans les mêmes bois : il vaut mieux croire, sans doute, ceux qui affirment qu'un père prodigue engendre le plus souvent un fils avare et qu'Harpagon se désespère toujours d'avoir Cléante pour descendant.

Dagan le père, Dagan le vieux, ne se contentait pas du braconnage. Il faisait aussi la contrebande. La frontière qui sépare de ce côté la France et la Belgique passe au travers des bois. Comment le braconnier aurait-il résisté au désir de payer moins cher le café et le tabac ? D'ailleurs, les forestiers et les paysans de France lorsque, le dimanche, ils vont chez le voisin, ne se gênent point pour rapporter dans les poches de leurs blouses de bonnes provisions. Les douaniers ferment à demi les yeux. Mais Dagan le vieux prétendait approvisionner la contrée. De là ses démêlés fréquents avec les représentants de la loi. Les gendarmes ne réussissaient jamais à le prendre en défaut. Il glissait entre leurs mains, plus vif que les truites des ruisseaux qu'il franchissait pour échapper ; il disparaissait dans le taillis, comme un oiseau.

Parfois, dans ses longues courses, il emmenait son fils, le gamin, comme il disait. Michel était né, quelque douze ans auparavant, des amours passagères de Dagan et d'une servante de ferme. Celle-ci avait, ensuite, quitté le pays, pour courir à Paris. On ne la revit pas ; on n'entendit point parler d'elle. Le père mit son fils en nourrice pendant quelques mois et, quand il fut sevré, le reprit auprès de lui. Il habitait, à l'orée du bois, une vieille cabane abandonnée, qui avait dû appartenir à des bûcherons. Point de fenêtres à la hutte, pas même de ces petits bouts de vitres insérés en long ou en large dans le torchis : le jour venait par la cheminée. Sous le manteau de celle-ci noirci par la fumée, des morceaux de lard pendaient à sécher. La cabane recevait souvent la visite des douaniers, venus pour saisir les instruments du braconnier. Perquisitions stériles : Dagan s'était assuré dans la forêt des cachettes sûres pour ses pièges et ses lacs. L'enfant, Michelot, selon le langage paternel, eut donc pour berceau la mousse et pour langes les fougères qui encadraient dans leur verdure la cabanette.

Qu[illegible]le « Il ira à la ville, disait-il, et il aura une bonne place du gouvernement. » Cet homme des bois, ce rebelle, ce sauvage presque, qui vivait une existence fière au grand air de la plaine ou dans les libres solitudes de la forêt, ne rêvait pour son enfant que la vie monotone et recluse d'un employé aux écritures. Le soir, lui qui ne savait ni écrire ni lire, c'est avec une admiration puérile qu'il feuilletait les cahiers et les livres de Michelot. Mais, le dimanche ou pendant les jours de congé, le braconnier reprenait le dessus sur le maître d'école : Dagan emmenait son fils dans le bois.

Alors, orgueilleusement, il lui découvrait ses cachettes. Il lui dévoilait les sentiers, ou plutôt les passages qu'il s'était frayés à lui-même dans les endroits les plus abrupts, pour dépister les douaniers et les gardes. Il lui apprenait à imiter le chant, à la fois doux et sonore, des grives : Dagan le gazouillait si bien, que les femelles étourdies arrivaient à son cri, comme si l'un des mâles de la troupe les avait appelées. Et le père était aussi joyeux de la surprise et de l'admiration de son fils que l'est une chanteuse

applaudie par trois mille personnes assemblées. Dagan avait toujours dans ses poches quelque friandise pour l'enfant : il les lui montrait, quand on faisait halte sous l'un des grands chênes de la forêt. Quelquefois une légende ennoblissait l'arbre centenaire sous lequel ils se reposaient; le père la contait à son fils non sans quelque fierté : « Moi aussi, semblait-il dire, je sais des choses. Je ne suis pas un ignorant. » Quand Michel n'était pas trop fatigué, et que le temps favorisait la promenade, ils poussaient jusqu'à la Semoy, cette charmante rivière aux eaux de cristal, qui met autour des rondeurs de la forêt, selon les mots de Taine qui en suivit les bords délicieux, « des colliers de pierreries mouvantes ». Ils comptaient tous deux les truites qui sautaient de rocher en rocher, comme des oiseaux de branche en branche, et dont les fines écailles étincelaient sur l'eau limpide, ainsi que des paillettes d'or : quand leurs additions n'étaient pas conformes, c'étaient de douces querelles et des rires sans fin.

La double éducation qu'il recevait développait chez Michel des sentiments mêlés et un peu contradictoires. Des enseignements de l'école, il retenait le respect de l'autorité et de la discipline, la nécessité d'obéir aux lois et de croire à certains principes. La fréquentation paternelle lui donnait l'amour de l'indépendance et l'habitude de la liberté. Quelquefois ses camarades faisaient allusion devant lui au métier peu recommandable de Dagan : Michel, humilié, se taisait. Il souffrait aussi de voir l'inquiétude anxieuse de son père, quand il dissimulait rapidement dans ses cachettes le gibier volé ou la contrebande amassée. Alors Michelot, s'en prenant à la forêt, aurait voulu la voir rasée et remplacée par des champs de luzerne ou de blé. Mais il se repentait vite d'avoir rougi de son père, quand celui-ci lui rapportait des habits neufs pour aller à l'école, ou de grands livres à images pour la veillée... C'est des bois profonds que Dagan tirait tout cela, après mille dangers. Comment ne pas aimer, ne pas respecter un père qui s'exposait aux pires hontes pour l'unique bonheur de son enfant? Comment être assez ingrat pour désirer la fin d'une forêt si généreuse? Et si belle aussi! Si belle, lorsque, le matin, elle se dégage des vapeurs de la nuit, et que, humide encore du bain de la rosée, elle sourit, par toutes ses feuilles frémissantes, au soleil qui la réchauffe et la caresse! Si belle, quand, au crépuscule, elle se drape dans la brume, molle et bleue comme un rideau de soie, et qu'elle s'endort doucement, tous les bruits étant apaisés! Michel revenait de ses longues courses dans les combes et les taillis, les poumons dilatés, le sang à fleur de peau; un vague contentement lui parcourait le corps; une tendresse indéfinie, un peu jalouse, presque inquiète arrivait à son cœur de quinze ans. Il l'aimait alors amoureusement, follement, la forêt aux mystérieux échos, aux odeurs pénétrantes. Un poète chanta « les Rayons et les Ombres » : quel autre dira « les Voix et les Parfums de la forêt »? Ainsi des hommes aiment parfois une maîtresse : ils savent qu'elle est dangereuse, qu'elle peut devenir fatale; ils ne la quittent pas cependant, parce que, après tout et avant tout, elle est charmante.

* *

Aussi, après les cinq années de service militaire passées loin du pays natal, Michel revint à la cabane paternelle. Il savait qu'elle était vide. Un jour, tandis qu'il poursuivait avec une bataillon quelques Kabyles révoltés sur l'extrême frontière de l'Algérie, il avait reçu, non sans quelque surprise, une lettre qui portait le timbre de Pouru-aux-Bois (Ardennes). Le juge de paix du canton l'avisait que le vieux Dagan, son père, avait été trouvé inanimé au pied d'un chêne. Sans doute, il avait été saisi par le froid, toujours si vif sur les hauts plateaux : il était mort sur son champ de bataille, à lui. Il dormait maintenant dans le cimetière du village : le juge gardait à la disposition de Michel la clef de la hutte. La lettre n'arrivait au destinataire que de longues semaines après l'événement qu'elle racontait : Michel ne put que pleurer son père, le soir, tout en nettoyant son fusil...

. . . .

Quand il ouvrit la porte de la petite cabane, il retrouva les rares objets qu'elle contenait, à la place où il les avait tous laissés. Les armes et les hardes du vieux braconnier s'étaient conservées intactes sous la poussière; les deux escabeaux sur lesquels Dagan et son fils s'asseyaient pour manger devant le foyer n'avaient pas bougé. Seul, le maître du logis manquait. Il n'était plus là et cependant Michel crut entendre une voix qui résonnait à son oreille comme la voix paternelle. Cette voix le priait, le suppliait de ne plus quitter la hutte forestière, et d'y vivre dans le souvenir et l'amour de celui qui n'était plus. Michel obéit à la voix.

Toutefois, il ne lui plaisait point, il ne lui avait jamais plu de faire la contrebande ou de braconner. Si les charmes de la forêt le troublaient et le captivaient de nouveau, si les liens mystérieux qui l'unissaient à elle se resserraient avec d'autant plus de force qu'ils s'étaient un moment relâchés, le sentiment de l'ordre et de la discipline, formé à l'école, entretenu au régiment, demeurait vivace dans son esprit. L'état de bûcheron, non plus, ne le séduisait guère : ceux qui s'y livraient lui avaient toujours semblé commettre un crime contre l'objet aimé, lorsqu'ils coupaient un arbre ou abattaient un taillis. Le petit pécule rapporté du régiment, la « masse » diminuait cependant. Comme il hésitait toujours sur

le parti à prendre. Michel apprit que le garde principal du duc d'Égly, auquel tous ces bois appartenaient sur une longue et vaste étendue, quittait sa place et la laissait vacante. Il la sollicita : vivement recommandé par l'instituteur et le curé, qui par hasard se mirent d'accord, il l'obtint. Les émules du vieux Dagan, tous les braconniers, avoués ou honteux, crièrent à la trahison. L'intendant du duc demanda au jeune homme si les anciennes camaraderies de son père ne le gêneraient point dans l'exercice de ses sévères fonctions. « Soyez tranquille, répondit Michel, qui avait presque des larmes dans les yeux, je *la* garderai bien ! » *La*, c'était elle, la forêt, retrouvée, reconquise, qu'il reprenait et qui le reprenait.

Il la garda bien, en effet. Encore un peu, et il aurait délogé tous ceux qui, en règle et en droit, habitaient sous le bois ou même aux alentours. Toucher aux pousses les plus frêles, détruire les animaux qu'elles abritaient, mettre en fuite les oiseaux qui y nichaient, c'était lui faire tort, à lui. Comme il connaissait les recoins les plus écartés et les retraites les plus cachées, pour les avoir souvent parcourues avec son père, les ruses les mieux ourdies ne le trompaient pas. Les braconniers enrageaient de se voir continuellement dépistés. Quelques-uns en arrivaient à haïr cordialement Michel : plus d'une fois, celui-ci entendit siffler à ses oreilles une balle, destinée au garde plutôt qu'au gibier.

Il poussait le respect et la vénération pour la chose gardée, pour le dépôt qui lui avait été confié, au point de s'indigner secrètement dans son cœur, quand le propriétaire lui-même voulait user de son bien. S'il eût pu le faire, il aurait empêché son maître de chasser les cerfs ou les sangliers de ses bois. Le collectionneur maniaque, dont un indiscret dérange les papillons ou les médailles, ne se fâche pas autant que s'irritait le jeune garde, quand les amis et les invités du duc d'Égly lançaient leurs chiens dans les fourrés. Libre, Michel eût interdit l'accès des bois à tout venant. Personne ne les aurait franchis ni côtoyés : le Turc qui cache une esclave de grand prix au fond du harem ne souffre pas d'une aussi soupçonneuse jalousie. Les coupes mêmes, réglées et nécessaires, agaçaient Michel, et si on l'eût écouté, c'est une vraie forêt vierge, uniquement livrée à elle-même et à la féconde nature, qu'il aurait gardée.

Lorsqu'une passion quelconque envahit l'homme et le remplit, il n'y a point de place dans son cœur pour un autre sentiment. Quelquefois des paysannes ou des forestières passaient devant Michel. Il les regardait sans s'émouvoir ni tressaillir. S'il considérait leurs jupes avec quelque attention, c'était pour s'assurer qu'elles ne dissimulaient pas quelque gibier volé. Aussi bien les folies de l'amour ne l'attiraient guère. A Alger, quand il était soldat, il s'était laissé prendre aux beaux yeux d'une juive, qui dansait dans les bouges. Elle lui enleva rapidement tout l'argent de sa paie, et celui qu'envoyait, en se saignant beaucoup, le vieux Dagan ; et quand Michel n'eut plus rien, la juive aux beaux yeux, aux yeux « dévorateurs », le laissa avec ses dettes, pour courir à d'autres rapines. Michel s'imagina que toutes les femmes ressemblaient, pour le caractère et les habitudes, à la sémite qu'il avait rencontrée... Sans doute, il se trompait.

Tout son plaisir, toutes ses joies lui venaient de la forêt. Le sifflement d'un merle, le bruit du pivert sautant d'arbre en arbre et frappant les troncs de son bec le ravissaient. Cet homme, si dur pour lui-même, s'attendrissait à la plainte mélancolique des chevreuils et, lorsqu'il en apercevait de loin qui, pendant les longues journées d'été, allaient furtivement boire aux torrents, il restait immobile, pour ne point les effrayer. Le bois qui lui donnait, au temps des chasses, sa nourriture et les branches mortes pour la cuire, lui apportait aussi de petites gourmandises : en été les menues fraises parfumées, à l'automne les noisettes croustillantes. Il savait où se cachaient les champignons les plus savoureux, le coin des oronges et des morilles, l'abri des mousserons et des chanterelles. Comme tous les enfants de sang gaulois, il voulait que son logis, dans son étroitesse et sa modestie, fût égayé par des fleurs. Le bois, à chaque saison, lui en offrait de nouvelles : le muguet candide et chaste, la discrète scabieuse et la timide centaurée, l'insolent genêt d'or et enfin, quand les genêts eux-mêmes se fanaient, la bruyère empourprée.

Tout le jour il parcourait le domaine dont il avait la garde dans un sens ou dans l'autre. Ainsi fait le marin, qui, pendant des heures entières, arpente le pont de son bateau et qui s'attache plus à ces quelques planches réunies que l'homme le plus riche à toutes les salles d'une demeure opulente. Michel, cependant, préférait certains sites, sans savoir pourquoi, instinctivement. Ses pas le ramenaient le plus souvent vers l'orée qui s'étend de Pouru-aux-Bois jusqu'à Villers-Cernay : de là, quand le temps est clair, on distingue la large vallée de la Meuse. Les eaux du fleuve sont rapides et bruyantes : on dirait qu'elles veulent étouffer la plainte des vaillants, qui, tombés après une lutte héroïque, dorment sur ses rives, et dont la mort n'est pas encore vengée ! Ses souvenirs d'enfance le conduisaient encore du côté opposé, jusqu'à la Semoy, « ce torrent de cristal ». La clairière de Grandval, avec ses rouvres trois fois centenaires, l'attirait aussi.

Tous ces chênes à la puissante ramure lui inspiraient un respect presque religieux. Il nous arrive, dans la vie, de rencontrer un vieillard à longue barbe

blanche, qui marche encore droit et ferme, sans que les jours écoulés l'aient courbé ni même, d'apparence, fatigué : nous ne le connaissons pas et nous avons envie de le saluer. Michel s'inclinait devant les chênes vieux et inébranlables. Au contraire, il se montrait familier avec les jeunes pousses et les tiges flexibles : il leur parlait, il les tutoyait.

C'étaient ses maîtres ou ses camarades, que les arbres du bois. A ses propres yeux, et aux yeux de tous, Michel se confondait, pour ainsi dire, avec la forêt elle-même : on ne les séparait pas, on parlait des deux tout ensemble. Dans des temps moins éclairés et peut-être plus heureux, l'imagination populaire n'aurait point manqué de transformer Michel en une sorte de sylvain, de demi-dieu, de génie des bois qui aurait trouvé ses fidèles et... reçu leurs offrandes.

Il vécut ainsi de longs mois et de longues semaines, tranquille et heureux, jusqu'au jour où une triste nouvelle éclata, « comme un coup de foudre dans son ciel serein » : une parcelle de la forêt — oh ! bien minime encore — allait être vendue. Le duc d'Égly avait besoin de réparer une forte brèche ouverte dans ses ressources par des pertes de jeu : un industriel enrichi, dont les chasses étaient voisines de la forêt, voulait les agrandir. L'accord fut vite conclu. On ne consulta pas Michel qui se désespéra vainement.

Il eut beau faire remarquer que le morceau cédé cachait précisément le gibier le plus savoureux sous ses hautes futaies, et qu'on aurait vendu tout aussi cher tel autre coin de moindre valeur. On ne l'écouta pas. Et l'eût-on écouté, qu'il aurait trouvé certainement, pour garder ledit coin, de nouvelles raisons. Il se vengea en exhalant sa mauvaise humeur contre les arpenteurs qui tracèrent l'abornement du bois vendu. Il leur refusa tout renseignement : s'il parlait, c'était pour sauver quelques bribes de taillis, quelque arbre magnifique qu'il lui en coûtait de voir passer à d'autres propriétaires. Quand les limites furent bien établies et qu'un garde étranger apparut dans la futaie qu'il avait si souvent traversée, son cœur se serra comme si l'âme de Dagan le braconnier eût tout à coup réapparu en lui. Michel toucha son fusil. Il lui sembla qu'un voile rouge passait devant ses yeux. Affolé, honteux, il prit sa course sans se retourner. Il s'en alla loin de ces parages maudits et n'y revint jamais. Les braconniers et les contrebandiers s'aperçurent bientôt de cette étrange anomalie et ils en profitèrent largement.

Aussi bien les peines de Michel commençaient seulement. Entre toutes les passions qui peuvent dominer un homme, celle du jeu le lâche le moins facilement : le jeune duc, le maître de Michel, était incapable de lui résister. Pour la satisfaire, il empruntait, en cas de besoin, aux usuriers de tout acabit. Ceux-ci se lassèrent de n'être jamais remboursés. Ils se plaignirent; ils menacèrent. Pour se délivrer de leurs réclamations, le jeune duc résolut de se défaire de la forêt de Pouru, où il ne venait plus que rarement. Il dit un matin aux usuriers, aux prêteurs d'argent qui encombraient son vestibule : « Je vous donne mes bois de Pouru, ils vous paieront. »

Les bois de Pouru virent alors s'abattre sur leur mystérieuse tranquillité une troupe d'hommes à la mine féroce, au parler dur, une bande de corbeaux. Michel, naturellement, voulut chasser cette horde hurlante de sauvages, qui s'établissait à demeure sur son bien : ainsi parfois, dans les campagnes, lorsque passent les roulottes des Bohémiens, les femmes font rentrer leurs enfants à la maison, les hommes s'arment de leurs fourches et de leurs faux. Michel ne reconnaissait point dans les nouveaux venus les amis si gais, si aimables, que le jeune duc conviait d'ordinaire à ses chasses. Il avait devant lui les véritables propriétaires de la forêt, qui l'invitèrent sévèrement au silence. Il fallut s'incliner. Souvent il entendait dans le pavillon où ils habitaient des disputes sans fin, qui aboutissaient à des cris et à des injures. « S'ils se battaient, au moins ! » se disait-il, et il pensait que, dans une bataille, il est bien rare qu'un ou plusieurs combattants ne tombent point. Il ignorait que les usuriers crient, mais ne se battent pas entre eux. Ils montaient la garde autour de la proie qu'on avait livrée à leur voracité, cherchant à happer le meilleur morceau.

Des notaires furent appelés et conseillèrent la mise en vente de tout le bien. C'était, en effet, la meilleure solution. Mais trouver un acquéreur unique pour une aussi grande étendue de terres était chose difficile : les offres les plus larges équivalaient à peine au quart de la forêt totale. Après quelques semaines d'une attente inutile, il fut décidé par les intéressés que la forêt serait partagée en un certain nombre de lots : le morcellement faciliterait la vente et même l'améliorerait. Des piquets, placés à divers endroits, indiquèrent les limites des lots : secs, comme ces mâts qui, surmontés de drapeaux, déshonorent parfois les places publiques, ils se détachaient, dans leur menaçante laideur, sur les verts taillis du bois. Un matin, on retrouva beaucoup de ces poteaux gisant à terre : une main inconnue les avait abattus.

Bientôt des affiches rouges, vertes et jaunes apparurent sur les murs des maisons de ville dans les hameaux et les bourgs des environs. Les paysans alléchés accoururent vers le domaine ouvert à leur convoitise. On vint aussi des cantons voisins... Les

visiteurs exprimaient à haute voix leurs intentions : celui-ci achèterait tel lot, pratiquerait immédiatement une coupe nécessaire, qui serait d'un gros rapport ; celui-là raserait tous les arbres pour agrandir des champs en bordure le long du bois, un autre estimait que des forges pourraient s'élever là où une source abondante, tombant en cascade, promettait une force motrice suffisante...

Michel voyait ces allées et venues, il entendait ces commentaires et il se taisait. Mais plus la vente approchait, plus il devenait sombre. Aux paysans qui lui demandaient de vagues renseignements, qui le questionnaient, il ne répondait pas. Il les regardait, sans mot dire ; ou bien, il éclatait de rire, d'un rire mêlé quelquefois de sanglots. « Michel a quelque chose », disaient les paysans. « Il est hanté », ajoutaient les femmes plus superstitieuses.

Il avait qu'il se voyait déposséder d'un bien qu'il considérait comme le sien propre, chasser de l'étroite demeure paternelle, priver de sa raison de vivre. Sans doute, il resterait encore quelques morceaux de la forêt assez grands pour nécessiter un garde : les propriétaires voisins, connaissant la sévérité de Michel, réclameraient ses services pour eux-mêmes. Mais ses arbres à lui, il ne les verrait plus, ses sentiers préférés, il ne les suivrait plus, sa forêt à lui ne lui appartiendrait plus. C'était son sang, son corps, son âme qu'on lui prenait.

Il errait au hasard, marchant vite avec l'allure d'un halluciné, d'un fou. Certains qui le rencontrèrent remarquèrent qu'il pleurait et eurent pitié de lui. D'autres, effrayés par ses yeux tantôt hagards, tantôt fixes dirent : « Michel fera quelque mauvais coup. »

* *

...La veille des enchères, après une journée entière de chaleur extrême, un vent violent s'éleva vers l'heure où le soleil se couchait lentement dans la large vallée de la Meuse. Loin de rafraîchir l'air raréfié, il apportait du midi des rafales de sécheresse accumulée, qui suffoquaient les hommes et les bêtes. En même temps le ciel se remplissait de nuages rouges qui lui donnaient l'aspect d'un immense brasier. Les oiseaux effarés traversaient l'espace dans tous les sens, et les feuilles des arbres se repliaient sur elles-mêmes, comme pour donner moins de prise au malheur mystérieux dont la nature entière paraissait menacée... A ce moment même, Michel après avoir longtemps couru dans le bois — pour la dernière fois peut-être — rentrait à son logis et franchissait la lisière de la forêt...

Quoiqu'une unique pensée le possédât, il s'arrêta en face du magnifique spectacle qui s'étendait devant ses yeux. Il l'admira et aussi il s'en effraya. La vue d'un ciel empourpré par le soleil couchant n'était pas une nouveauté pour son regard. Mais cette fois, la rougeur des nuages qui s'entre-croisaient lui sembla plus éclatante que de coutume. Tantôt ces masses énormes lui apparaissaient comme des flots de sang — le sang versé autrefois dans ces plaines, peut-être — ou encore comme de longues traînées de flammes. Un bruit sourd et confus frappait aussi ses oreilles : des cris de douleur, des appels de détresse se mêlaient à de secs craquements. Et tout à coup, un voile noir enveloppait, dans la même nuit sinistre, ciel, plaine et forêt, étouffait les rumeurs et les sanglots, et le couvrait lui-même... Michel trembla. La main sur la porte de sa cabane, il n'y pénétra point. Il rentra de nouveau dans la forêt et disparut...

* *

... Vers minuit des paysans de Pouru qui sortaient du cabaret aperçurent, vers le bois de Chaumes, une lueur rougeâtre, qui grandissait insensiblement. Les yeux légèrement troublés par le vin ou l'alcool qu'ils avaient bus, ils discutaient sur cette lumière insolite qui éclairait soudainement la nuit, lorsqu'un homme déboucha, en courant, sur la place de l'Église, où ils parlaient. « Le feu ! le feu ! le feu !... » s'écria-t-il. Immédiatement, la nouvelle se répandit dans les granges. Le curé fut debout un des premiers ; le sonneur, réveillé par lui, ébranla la cloche et donna l'alarme. Les cloches voisines répondirent bientôt à l'appel lugubre. Ceux qui passaient dans le lointain, croyant entendre le grondement interrompu du tonnerre, s'étonnaient, car la nuit était, partout ailleurs, claire et semée d'étoiles.

Les paysans et les paysannes criaient, gesticulaient, se lamentaient. On ne savait que faire. Dans les campagnes, les secours contre l'incendie sont encore rudimentaires. Le feu cependant continuait son œuvre ; il mordait à dents pleines, pour ainsi dire, sur les arbres que de longues journées chaudes et sans pluie avaient desséchés et comme préparés pour son œuvre dévastatrice. Un paysan, plus calme que les autres, suggéra une idée sage : « Il ne faut pas compter, dit-il, que l'on sauvera ce qui brûle. Sauvons ce qui ne brûle pas ! Il n'y a qu'une chose à faire, circonscrire le feu, faire le vide autour de lui. »

Le conseil était bon. Mais tandis que pompiers et paysans s'apprêtaient à le suivre et se munissaient de haches, de pioches et de pelles, voici que, sur un autre point de la colline une autre lueur apparaît, puis, un peu plus loin, une troisième, et une autre encore, là où la montagne se courbe et s'abaisse. Bientôt des lieues continues de bois se consument : flamme au septentrion, comme dit le poète, rougeur à l'orient, flamboiement au midi. La lutte contre le feu paraît désormais impossible. Les paysans se désolent mais se résignent ; les femmes gémissent ou mar-

mottent d'inutiles prières. Une fumée épaisse et âcre, chassée par le vent, se répand jusque dans les maisons. A chaque instant, des malheureux arrivent dans les villages, éperdus, affolés : ce sont les habitants de la forêt, bûcherons, ardoisiers, gardes, braconniers, qui pêle-mêle fuient devant le fléau sinistre. Ils emportent leurs outils de travail et quelques hardes : tous se demandent comment ils vivront le lendemain, puisque leur gagne-pain se consume... Les animaux mêmes de la forêt débusquent sur les places, *timides* [illegible] *volières*, et leur plainte lugubre n'était pas la moins attristante.

... Pendant deux jours entiers et durant deux nuits pleines, la forêt se consuma. Seuls, les obstacles naturels arrêtèrent le feu : la vaste lande inculte qui court vers Pouru, un torrent plus large que les autres qui coule de l'autre côté. Le bien des d'Égly, espoir des usuriers, s'anéantit totalement. Les jours suivants, on rechercha les victimes. Tous les forestiers, tous les gardes répondirent à l'appel. Un seul manqua : Michel. On battit tous les coins du bois détruit; on remua les cendres. On ne le retrouva point : le curé dit une messe pour le repos de son âme. Une enquête fut ouverte sur les causes du sinistre. Des braconniers connus furent interrogés, mais aucune charge sérieuse ne fut relevée contre eux. L'enquête, comme souvent, n'aboutit pas et fut classée. Les vieux paysans, cependant, hochaient la tête et se refusaient à croire que l'incendie eût été la conséquence, comme on le prétendait, de l'extrême chaleur ou d'un fortuit accident.

Puis les jours et les jours passèrent, étendant l'oubli sur ces événements comme sur tous les malheurs et les bonheurs des hommes. Le souvenir de l'incendie allait s'effaçant de plus en plus, lorsque le bruit se répandit, certain soir, dans les hameaux, qu'un forestier avait relevé, dans une partie reculée de l'ancienne forêt, un squelette, que recouvraient encore quelques lambeaux de vêtements. Une attention plus minutieuse amena la trouvaille d'un bouton de cuivre noirci, qu'on nettoya. On reconnut les armes qui figuraient sur le « bouton » de chasse des d'Égly. La main droite, complètement décharnée comme tout le reste du corps, semblait tenir une sorte de bâton, sur lequel apparaissaient encore les traces de l'enduit résineux dont on entoure les torches destinées à éclairer une retraite dans la nuit.

A cette découverte inattendue, les mémoires, longtemps assoupies, se réveillèrent. Des faits certains furent rappelés et précisés. Celui-ci dit l'égarement de Michel pendant les jours qui avaient précédé le sinistre : celui-là cita les dernières paroles qu'il avait entendues de sa bouche, paroles de désespoir et de menace. Tous ces indices furent rapprochés et réunis, et bientôt la conviction, appuyée sur des preuves irrécusables, s'établit que l'incendie de la forêt avait été allumé par Michel, le fils de Dagan le braconnier.

. . . .

... Sans doute, en s'ajoutant les unes aux autres, les années répareront le mal causé par la main d'un homme. Mais encore aujourd'hui, pour le voyageur qui traverse, au milieu de l'hiver, les froids coteaux de l'Ardenne, c'est un spectacle saisissant que celui de ces collines dénudées, où, de loin en loin, se dressent quelques troncs d'arbres noircis, qui se détachent sur la neige blanche comme de maigres et longs abbés.

[illegible]

L'ORFÈVRERIE DANS SES RAPPORTS
AVEC LA RICHESSE

Les métaux précieux semblent avoir été connus et employés avant même que, au dire de Lucrèce, l'incendie des forêts eût mis l'homme en possession des secrets de la fonte. J'aime à croire toutefois que, durant l'âge d'or, le métal qui, par une amère ironie, a donné son nom à cette époque heureuse était complètement inconnu. Sinon il n'aurait certes pas tardé, par les convoitises qu'il excite, à introduire la discorde, là où régnait la paix. Quoi qu'il en soit, à peine l'or et l'argent furent-ils découverts, qu'on les mit en œuvre. A un merveilleux éclat ils joignent une extrême malléabilité, propriétés qui furent utilisées sans retard. Ces deux métaux, sous forme de plaques et de bracelets, servirent à la parure des personnages de ces temps reculés. Et puis leur rareté, ajoutant à leur prix, aviva le désir qu'on en avait. Leur valeur devint si grande, qu'ils furent le symbole de la richesse et, sous forme de monnaies, facilitèrent les transactions. Dès lors ces métaux prirent une place prépondérante. Leur acquisition fut considérée comme le but suprême de toute vie économique et les réserves qu'on en avait furent la mesure de la richesse des nations aussi bien que des particuliers. Les différents pays s'efforcèrent par tous les moyens possibles et surtout par des règlements, non seulement de retenir, mais aussi d'attirer à eux les précieux métaux. La fabrication des monnaies ne fut pas le seul usage qu'on en fit. Le goût du luxe, aussi fort que celui des richesses, s'ajoutait à ce dernier pour assigner à ces métaux d'autres emplois, puisque, pour être transformés en belles vaisselles, ils ne perdaient pas de leur valeur. Au contraire, ouvrés ils rendaient visibles la fortune de leur propriétaire. Et ainsi, la vanité aidant, ces métaux

servirent à fabriquer une multitude d'objets, parures, ustensiles de ménage et armures même, témoin celle d'Agamemnon, dont Homère nous fait l'enthousiaste description. D'autre part, pour se concilier la faveur des dieux, on leur offrit des ornements d'or et d'argent et, ainsi que les Hébreux infidèles le firent pour le Veau d'or, on coula leur image en un métal précieux.

La profession d'orfèvre remonte donc à la plus haute antiquité, et pour le prouver nous avons des bijoux égyptiens d'une étonnante perfection. Métier privilégié, puisqu'on y manie la richesse même pour en faire une œuvre d'art et lui donner cette perfection qui lui manquait, il est soumis à de dures lois, rachat de ses privilèges. Il subit la peine de sa trop grande splendeur, puisque, pour mettre en œuvre une riche matière, l'art de l'orfèvre lui est subordonné, soumis à ses fluctuations et condamné à une destruction fatale. Chose mobile est la richesse, et l'art qui s'appuie sur elle est soumis à ses variations. L'œuvre de l'orfèvre ne jouit pas de la durée qui lui serait départie si, plus modeste, elle ne devait son prix qu'à elle-même et non à la matière ouvrée. Le beau cède le pas à l'utile et trop souvent l'histoire de l'orfèvrerie nous donne le spectacle d'une lutte entre l'art et les lois économiques. C'est ce qui rend particulièrement intéressant le livre de M. Henry Havard (1) et lui donne toute sa valeur philosophique. L'auteur a compris qu'il devait dépasser son sujet et il nous montre dans notre pays les principales péripéties de cette lutte.

Jusqu'au XVe siècle, la principale valeur d'une pièce d'orfèvrerie fut sa valeur intrinsèque. Le poids du métal employé en faisait le prix. Quant à la façon, elle était considérée comme accessoire et on ne tenait la main-d'œuvre que comme un appoint négligeable. Ces magnifiques vaisselles, nefs, pots et aiguières d'or, qu'on se plaisait à étaler sur de massifs dressoirs, n'étaient estimées qu'à leur poids et l'art de la mise en œuvre n'intervenait guère dans l'évaluation qu'on en faisait. Les statuts des corporations d'orfèvres en sont la meilleure preuve, car dans ce fait seul ils ont leur explication. Ceux composés pour les orfèvres parisiens, sur l'ordre de saint Louis, par Étienne Boileau, son prévôt des marchands, nous serviront d'exemple. Ces statuts règlent le titre de l'or et de l'argent, dont les orfèvres parisiens peuvent faire usage et qui doit être à « la touche de Paris », la plus élevée qui fût alors au monde. Il leur était interdit de se servir de cuivre, de laiton, d'étain ou de quelque autre métal vulgaire. Et cela sous peine de l'amende ou du bannissement. Il importait donc avant tout qu'au cours du travail le métal employé ne subit aucune sophistication. Si l'on tenait tant à cette assurance c'est sans doute que sans elle l'évaluation n'aurait eu aucune base certaine, ce qui revient à dire qu'on n'y tenait compte que du poids. Et en effet dans tous les inventaires du moyen âge, le poids des orfèvreries est scrupuleusement noté. En 1540, François Ier rend un édit qui défend aux orfèvres d'appliquer des émaux opaques aux matières d'or et d'argent, sous prétexte que ces émaux augmentent le poids des pièces fabriquées sans rien rendre à la fonte et qu'ils empêchent de constater l'aloi du métal qu'ils recouvrent. Les lettres patentes du 14 janvier 1549 fixèrent à nouveau l'aloi de l'or et de l'argent. Tout aloi inférieur exposait le délinquant à une peine arbitraire et à la perte de sa profession. A la suite de ces édits, les orfèvres furent d'une telle timidité qu'ils n'osèrent presque plus recourir aux soudures, de peur qu'à la refonte, le métal mis en œuvre ne fût trouvé d'un trop bas aloi. Dans les grandes pièces ils eurent alors recours à des chevilles d'argent pour rattacher les diverses parties, qu'ils se gardaient de souder. Quand, à propos de la statue en argent d'Hercule offerte par la ville de Paris à Charles-Quint, Benvenuto Cellini reproche à nos orfèvres leur ignorance, pour avoir réuni les jambes et les pieds au moyen de rivets d'argent, il ne se rend pas compte que cette façon de faire était la conséquence non de la maladresse, mais bien d'une loi fiscale. La valeur exacte des orfèvreries dépendant de leur poids et par suite de leur titre, aucune mesure ne semblait superflue pour n'être pas trompés. Par un surcroît de prudence, les orfèvres furent obligés, dès le XIVe siècle, à avoir leurs boutiques « en lieux apparents et sur rue publique » et à établir « leurs forges et fourneaux scellez en plâtre » au milieu même de ces pièces ouvertes à tous les regards. Ils étaient ainsi soumis à une constante surveillance, d'autant plus facile que l'autorité royale attribua certaines rues particulièrement passantes au logement des orfèvres. Ils étaient « rassemblés dans le quartier le plus fréquenté, afin qu'exposés de la sorte à la vue du public ils ne pussent abuser de leur état, comme ils auraient pu faire s'il leur eût été permis de l'exercer dans des endroits détournés, obscurs et propres à favoriser les fraudes ». C'est pourquoi, à partir du règne de Philippe-Auguste, les boutiques des orfèvres parisiens furent concentrées sur le Pont-au-Change. Plus tard ils occupèrent le pont Saint-Michel, et lorsqu'en 1850 il fut joint au terre-plein du Pont-Neuf par un quai surélevé, ils firent construire de hautes maisons le long de cette voie nouvelle qui prit leur nom. Les mesures de surveillance ne se bornaient pas à cette continuelle inquisition. Les maîtres orfèvres étaient assujettis à de

(1) *H*[illegible] — 1 [illegible].

fréquentes visites et même à des « visitations à la chandelle ». Ces visites avaient lieu « au moins une fois le mois et à jour et heure non prévus », non seulement à Paris, mais dans les villes même considérées comme les plus tolérantes. Lors de leur visite, les gardes étaient accompagnés d'un officier de justice qui opérait la saisie des pièces suspectées.

Ces mesures restrictives n'avaient pas pour but unique d'empêcher les orfèvres d'abaisser le titre des métaux qui leur étaient confiés. Les auteurs de ces ordonnances avaient aussi d'autres raisons qui sont l'explication des vicissitudes que traversera l'art de l'orfèvre. Si on tenait tant à connaître le titre et le poids des pièces fabriquées, c'est qu'elles étaient une forme de la richesse. A cette époque, la valeur des monnaies s'exprimait en poids. Qu'étaient donc ces pièces d'orfèvrerie, sinon de la monnaie immobilisée? Et on les considérait ainsi, puisque leur réunion portait le nom de trésor. Leur possession constituait le plus clair de la fortune mobilière. Aussi le prince qui pouvait accaparer des métaux précieux, s'empressait-il de les convertir en lourdes orfèvreries qu'il étalait au grand jour. Quand on lit les inventaires de Charles V, de Charles VI, du duc de Berry, du duc de Bourgogne et de tant d'autres, on est comme pris d'éblouissement à l'énumération de ces œuvres d'orfèvrerie (1).

Qu'il nous suffise de dire que l'inventaire du trésor de Charles V ne contient pas moins de 3 906 numéros et occupe 395 pages. Louis XIV orna son palais de Versailles de meubles d'argent massif. Dans les salons de réception étaient « brancards d'argent, dit le *Mercure de France;* quaisses d'orangers d'argent, posées sur des bases de même métal; girandoles d'argent sur des guéridons dorez; foyers d'argent de deux pieds de haut, sur trois et demy de diamètre (2) ». Et ce n'était pas seulement chez les princes de la famille royale que les meubles d'orfèvrerie étalaient leur splendeur. Mme de Sévigné nous rapporte que Mme de Lude possédait pour 27 000 écus de meubles d'argent.

Au XVIIIe siècle, la possession d'une vaisselle nombreuse constituait non seulement une preuve d'aisance, mais était considérée, pour la famille qui la possédait, comme une présomption de distinction. L'avocat Savin était de cet avis. Ayant acheté de la vaisselle d'argent, il la fit rouler dans ses escaliers pour que les bosselures témoignassent de l'ancienneté de sa famille. Princes et bourgeois étaient fiers de cette orfèvrerie. Ils n'avaient garde de la cacher. L'un de ses mérites, et non des moindres, était d'exposer aux yeux de tous la fortune du maître. Aussi le dressoir jouait-il un grand rôle. Il y en avait de considérables. A chaque événement important on en construisait de spéciaux. Naissances, mariages, avènements étaient autant de prétextes à de fastueuses expositions. Et ces dressoirs supportaient tant de richesses qu'on les entourait souvent d'une barrière, et parfois d'une garde d'élite. L'immobilisation de ces métaux précieux était funeste. Tout cet or et cet argent, enlevés à la circulation, raréfiaient les espèces et entravaient ainsi les transactions, les grands travaux et aussi le paiement des impôts. Il était de toute nécessité de mettre des bornes à cette fureur d'orfèvrerie. Le législateur poursuivit ce but en interdisant aux orfèvres la refonte des monnaies. « Ne pourront en aucune manière, ni sous quelque prétexte que ce soit, acheter, fondre ni difformer aucunes espèces, ni monnoyes de France ou étrangères décriées, ou ayant cours, sous les peines portées par les ordonnances. » Ces prescriptions, qui datent du XIIIe siècle, seraient demeurées vaines, si défense expresse n'avait été faite d'employer les métaux précieux à un aloi inférieur à celui fixé, et qui était sensiblement supérieur au taux de la monnaie courante. De cette façon, on empêchait les orfèvres de détourner les espèces monnayées de la circulation pour les convertir en ustensiles d'or et d'argent. Il est si vrai que ces somptueuses orfèvreries étaient de la monnaie immobilisée, que, pour entraver la raréfaction des espèces, ces statuts ne suffirent pas. Malgré les ordonnances, malgré les gardes, malgré l'autorité royale, malgré tout, les riches bourgeois ne se faisaient pas faute de donner du travail aux orfèvres. Le métal précieux ne servait plus guère à la fabrication des monnaies, accaparé qu'il était par cette industrie. Alors on eut recours aux lois somptuaires, afin d'atteindre le luxe dans son principe. En 1294, Philippe le Bel fit défense à tous ceux qui possédaient moins de 6000 livres de revenu « d'avoir vessellements d'or et d'argent pour boire et mangier ». En conséquence, petite noblesse et bourgeoisie durent envoyer leur vaisselle à la refonte. Huit ans plus tard, ceux qui avaient été exemptés durent convertir en monnaie la moitié de leur argenterie. En 1360, nouvelle ordonnance portant défense aux orfèvres de fabriquer des pièces de vaisselle d'or ou d'argent. A son avènement, Louis XI remit les lois somptuaires en vigueur. Il les tenait comme un excellent moyen de drainer les métaux précieux dont il avait besoin pour payer les armées permanentes, et aussi pour corrompre les serviteurs de ses adversaires. Il interdit « d'ouvrer vaisselles, vaisseaux et

(1) Le duc Louis d'Anjou possédait, pour son usage personnel, 24 [illegible] plats pour les viandes, [illegible] à 22 carats et d'un poids moyen de 13 marcs, c'est-à-dire pesant environ 3kg,181. A [illegible] au moins 3000 fr.

(2) Les autres pièces étaient aussi somptueusement meublées. Dans la chambre du lit « une balustrade d'argent de deux pieds et demi de haut, sur laquelle posent 8 chandeliers de même matière et hauts de 2 pieds chacun », entoure l'estrade.

joyaux de plus d'un marc d'or et d'argent ». Ces lois se succédèrent à intervalles en quelque sorte réguliers, ce qui est le meilleur signe de leur peu d'efficacité. Les règlements ne valent que par l'application qu'on en fait. Or ceux-ci étaient d'une application précaire, et le luxe de la bourgeoisie n'en fut point diminué.

Ces ordonnances, édits et lois somptuaires mettent du moins en lumière un fait important, qui est que l'orfèvrerie était pour ainsi dire la contre-partie du monnayage. Aussi l'art de l'orfèvre perdit-il de son importance devant la grandeur du rôle économique de la matière ouvrée, et bien qu'au moyen âge il fût porté à une grande perfection, il était loin d'être estimé à sa juste valeur. Dure conséquence de ce qu'on pourrait considérer comme un privilège, et n'était en réalité qu'une défaveur, il en est une autre plus dure encore. Réservoirs des métaux précieux dans les temps prospères, lors des époques troublées, on était fatalement amené à puiser à ces trésors d'orfèvreries. Rançons de leur splendeur, ces merveilleuses vaisselles étaient alors brisées, jetées au creuset, pour être fondues et frappées à l'effigie du souverain. Ainsi disparut le trésor de Louis d'Anjou et celui de Charles V, et de même le fastueux mobilier en argent de la cour de Louis XIV. Plats massifs, sveltes aiguières, hanaps ciselés, fontaines monumentales allaient pêle-mêle à la fonte, pour solder les frais d'une expédition. Quand on avait épuisé le trésor royal, on avait recours à l'argenterie des particuliers. Le Régent, après avoir enjoint à ses sujets de n'avoir pas chez eux pour plus de 500 livres d'argent comptant, ordonna des perquisitions. Parfois les particuliers n'attendaient pas les ordres royaux pour détruire ce qui avait fait leur gloire. Pour s'équiper et faire campagne, les croisés vendaient leurs biens, engageaient leurs terres, envoyaient leur vaisselle à la fonte. Et ces causes de destruction ne sont pas les seules. Il faut y ajouter le pillage. Les trésors de Charles le Téméraire tombent aux mains des Suisses. Pour ce qui est des chefs-d'œuvre de Jehan et Simon de Lille, de Claus de Fribourg, d'Hennequin, que Charles VI avait entassés, ils furent la proie des Anglais. Églises et abbayes n'étaient pas une sauvegarde pour les orfèvreries qu'elles abritaient. Dévastées par les uns, rançonnées par les autres, ceux qui leur faisaient de riches donations s'empressaient de les reprendre lorsqu'ils en avaient besoin. Il est vrai qu'ils y mettaient des formes. Tout gentiment, et avec beaucoup de cérémonies, on s'emparait des objets du culte. Maria de Padilla, manquant d'argent pour payer ses troupes, pénétra dans l'église de Tolède, marchant à genoux, les mains jointes, couverte d'un long voile noir et « piteuse, marmiteuse, battant son estomach et pleurant », fit main basse « le plus honnestement du monde » sur les ornements de l'église. Le duc de Nemours, avant de s'approprier la croix d'or donnée par Suger à Saint-Denis, se fit octroyer par le légat une autorisation bien régulière et en bonne forme.

Ces destructions sont de tous les temps et de tous les pays. Elles sont communes à toutes les époques de l'histoire. Il n'en faut pour preuve que le sacrifice que souvent les dames romaines faisaient de leurs bijoux, quand la cité avait besoin de métal précieux. D'ailleurs, cet art ne peut créer d'œuvres nouvelles qu'en détruisant celles qui précédemment existaient. L'or et l'argent sont rares, et sans ces anéantissements périodiques, depuis longtemps l'industrie des orfèvres n'aurait plus sur quoi s'exercer. Cette loi fatale est donc la condition de cet art, qui se réalise en formes passagères, remplacées par d'autres, qui auront le même sort. Aussi ne nous reste-t-il presque rien de ces vaisselles, argenteries et trésors dont nos aïeux tiraient vanité. Encore une fois, l'art est assujetti à la matière qu'il emploie, et victime de son prix.

Pour n'ajouter pas au poids de l'ouvrage l'art des orfèvres, nous l'avons vu, était en médiocre estime. On les tenait pour des artisans, dont l'honnêteté et un certain savoir-faire devaient être les plus précieuses qualités. Que de merveilles cependant sortirent de leurs mains, non seulement au moyen âge où au service d'une vigoureuse inspiration ils pouvaient mettre une habileté consommée, mais déjà sous les Carolingiens! La Renaissance changea tout cela et ce n'est qu'en transformant le goût du public qu'elle eut toute son action sur l'orfèvrerie. Au cours de l'héroïque chevauchée qui amena la prise et puis la perte du royaume de Naples, la noblesse française s'affina au contact des chefs-d'œuvre de l'antiquité. D'Italie elle rapporta d'autres soucis, une curiosité plus éveillée et cette idée que le luxe ne consiste pas seulement dans la splendeur matérielle, mais aussi dans la grâce. Chaque grand seigneur se doubla d'un amateur et en vint à se faire un goût personnel. En si beau chemin ils ne s'arrêtèrent pas, car ils s'attachèrent à faire prévaloir leurs propres idées. Au lieu de présenter des projets, les orfèvres parisiens reçurent des programmes. Poètes et statuaires furent consultés sur des faits d'orfèvrerie. Aucune observation ne rend mieux compte de la transformation opérée. Désormais on s'inquiéta moins de la valeur intrinsèque que de la forme. Et puisque c'est une loi qu'on tend toujours aux extrêmes, on se plut aux combinaisons emblématiques, aux formes compliquées et, ce qui arrive toujours quand la pensée se dégage de ce qui la soutient, à l'allégorie. Le prévôt des marchands offrit par exemple à Charles IX, lors de son entrée à Paris, un char de

triomphe traîné par deux lions, dans lequel étaient plusieurs chiens sans compter quelques rois de France qui lui faisaient escorte, tandis que Charles IX à cheval sous les traits de Jupiter était juché au sommet de deux colonnes, l'une d'or et l'autre d'argent, symboles de la pitié et de la justice. Alors on porta aux bijoux un amour tout particulier. Amour profond puisque au moment de mettre son col sur le billot Marie Stuart ne s'en dépouilla pas ; en conséquence de quoi le coup de hache du bourreau « lui enfonça ses attifets dans la teste ». Si on y tenait tant, c'était moins pour leur valeur marchande que pour leur valeur sentimentale. En eux on appréciait les doux emblèmes et les charmantes devises. N'oublions pas de dire qu'ils étaient de forme exquise. A partir de ce moment en effet la façon joua un rôle prépondérant et les orfèvres furent mis au rang des artistes. Vraiment dignes de ce nom sont au XVIIIe siècle Claude Ballin, Thomas Germain et Meissonnier, créateur d'un style d'une amusante saveur. Ils mirent au jour quantité d'œuvres délicieuses, aux contours tourmentées et surchargées d'ornements, ce qui est une nouvelle preuve des prérogatives de la forme sur cette matière, à laquelle elle avait été si longtemps sacrifiée.

La transformation du goût au début de la Renaissance ne fut pas la seule raison du changement. A cette époque en effet, et à cause des communications rendues faciles, les pierres précieuses, autrefois confinées en un petit nombre de mains commencèrent à affluer. Elles, qui jusque-là n'avaient servi qu'à rehausser de leur éclat les objets d'or et d'argent, furent appelées à jouer dans la fortune publique et privée un rôle tout nouveau. L'orfèvrerie, qui n'était si florissante que parce qu'elle était considérée comme valeur mobilière par excellence, d'un placement sûr et d'une réalisation facile — ceci nous en est une nouvelle preuve, — fut supplantée par la joaillerie. Celle-ci ne cessa, dès ce moment, de prendre une importance croissante. Au lieu de s'encombrer de pesantes argenteries on préféra imiter la conduite de Mazarin. Ce dernier apprit à ses dépens combien l'orfèvrerie était d'une capture facile. On peut même affirmer que la mise aux enchères par la Fronde de son splendide mobilier ne contribua pas peu à lui donner pour la joaillerie un attachement invincible. Avec beaucoup d'à-propos il s'empressa d'acquérir douze diamants magnifiques, d'une égale beauté, auxquels il donna son nom. Il était fort difficile de se saisir de ces pierres et les lois somptuaires ne pouvaient guère les atteindre, sans compter qu'on avait l'avantage de pouvoir porter sur soi toute sa fortune. Richesse mobilière par excellence, l'histoire du Sancy témoigne surabondamment de la facilité avec laquelle les joyaux peuvent être soustraits à une main avide. Nicolas de Harlay de Sancy, ayant emprunté sur sa pierre pour venir au secours du roi de France Henri III, alors dans un cruel embarras, dut l'envoyer en Suisse. Il fit force recommandations au porteur et lui dit bien de se méfier des bandes de brigands qui infestaient les chemins. L'autre répondit sur sa vie du trésor qu'il portait. Or celui-ci ayant été assassiné, de Sancy qui avait en son serviteur une inébranlable confiance le fit ouvrir devant lui et dans son estomac retrouva le diamant qu'avant de mourir il avait avalé. Désireux de profiter de ces avantages, on fit des acquisitions considérables de pierres précieuses. On n'eut garde de les enchâsser dans de massives orfèvreries. Afin de ne pas les immobiliser on les employa exclusivement à la parure des personnes sous forme de bijoux légers, faciles à mettre en sûreté aux premières alarmes. Cette nouvelle forme de l'épargne jeta un grand trouble dans les finances publiques : au manque de numéraire on n'avait plus la fonte pour remède. — Quoi qu'il en soit, le rôle économique de l'orfèvrerie fut diminué d'autant. Mais l'art de l'orfèvre y gagna d'être mieux estimé et sa déchéance fut un anoblissement, tant il est vrai que tout sacrifice a sa compensation. C'est parce que les ouvrages d'orfèvrerie ne furent plus considérés au seul point de vue de la richesse, que désormais on ne les jugea plus à leur poids, mais à l'art de leur composition. Ainsi, à l'époque de la Renaissance, le succès ou plutôt l'envahissement de la joaillerie fut dans ce changement l'auxiliaire précieux de la transformation du goût.

Et cependant par cela seul qu'il est d'or ou d'argent un ouvrage d'orfèvrerie a toujours une certaine valeur intrinsèque. On a beau n'y faire aucune attention, il représente une certaine somme. C'est un fait contre lequel rien ne prévaudra, ni l'art ni le désintéressement. Ornement d'église ou de table, parure ou vaisselle, cet ouvrage est condamné à une destruction fatale. A vouloir faire de l'art avec de la richesse, éphémère est le travail de l'orfèvre. Plus lourde encore est la rançon, car il se pourrait qu'elle fût sa vie même. En ce siècle, l'argent a acquis une puissance, auparavant insoupçonnée. Comme un fleuve, ruisseau à sa source et qui va grossissant à mesure qu'il s'en éloigne, l'argent s'enfle en circulant. Il s'enrichit de ses affluents en même temps qu'il enrichit ses bords. Tandis qu'autrefois on avait souci d'immobiliser sa fortune, de thésauriser, — c'est ce qui faisait la force de l'orfèvrerie, — il s'agit maintenant de la faire circuler, de la mettre en mouvement, — et c'est pourquoi cet art est atteint en son principe. — Qui serait assez fou aujourd'hui pour figer son avoir en coûteuses vaisselles alors que le plus sûr moyen de l'augmenter est de le confier à

qui le réclame, à l'agriculture et à l'industrie? Devant le raisonnement il n'y a pas d'art qui tienne. Et plus envers nos semblables nous avons les devoirs à remplir. Plus vive est la compréhension, plus stricte en est l'obligation. Donner est un devoir étroit. Or quelle insulte ce serait à leur misère d'exposer à leurs regards affamés de lourdes orfèvreries sur de somptueux dressoirs! Il faudrait la briser, cette vaisselle et comme autrefois sainte Radegonde en jeter les fragments à leur convoitise et à leur faim.

PAUL GAULTIER.

KARL MARX

ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

LE MATÉRIALISME ÉCONOMIQUE ET LA SOCIOLOGIE COMPARÉE (1)

La prétention du socialisme contemporain n'est pas, [illegible] avec ou sans l'emploi de la force, [illegible] sein. En d'autres termes, la théorie socialiste se flatte de subordonner l'action à la prévision et de procéder ainsi avec une véritable rigueur scientifique.

[illegible] discussion scientifique du socialisme doit donc porter sur la valeur de ses prévisions.

Selon Marx la loi naturelle qui a présidé à la succession des états sociaux avait été la loi d'accumulation des capitaux; cette loi déterminerait sous nos yeux de nouveaux effets; savoir une concentration dernière et plus intense qui amènera enfin les capitaux dans les mains de la communauté et créera une société où les instruments de travail ne relèveront plus de la propriété privée.

C'est donc le rapport entre l'accumulation des terres et des capitaux dans les mains d'une classe et la succession des états sociaux historiques qui doit faire l'objet principal de la discussion.

Il n'en résulte pas qu'une telle question puisse être tranchée par l'autorité des historiens. L'histoire est un procédé d'investigation, non une science. Elle réunit des matériaux, elle ne les élabore pas. La discussion des prévisions du socialisme appartient non à l'histoire empirique, mais à la sociologie comparative. Cette science applique aux faits sociaux la méthode de l'anatomie comparée et de la linguistique, mais la méthode seulement: elle n'a garde de presser la comparaison des sociétés et des organismes et de la considérer comme apprenant quelque chose par elle-même.

Le problème est pour elle de découvrir la cause qui maintient unis les éléments d'une société composée. Résoudre ce problème, c'est avoir découvert l'essence des gouvernements et les lois profondes de la solidarité.

Les sociétés simples peuvent l'être à des degrés différents; les plus simples sont celles dont tous les membres sont présumés être unis par la consanguinité. Tels sont les villages hindous (Sumner Maine). Mais un village kabyle formé d'une association de familles indépendantes peut être légitimement lui aussi considéré comme une société simple (Masqueray). Ce qui la caractérise, c'est l'unité des sentiments, des habitudes et des croyances, les émotions et les jugements de la multitude renforçant les émotions et les jugements de chacun, surtout si l'on tient compte de l'action que chaque génération exerce sur la suivante. Mais on ne peut rendre compte ainsi de la cohésion et de la durée des groupes qui, comme les nations contemporaines, peuvent compter non seulement des centaines, mais encore des milliers de petites sociétés de ce genre.

Les sociétés composées peuvent être très différentes. Non seulement elles présentent un nombre plus ou moins grand d'éléments sociaux, mais elles sont surtout très différemment agrégées. Une confédération gauloise était déjà une société composée; l'empire romain en était une autre; la France contemporaine en est une troisième. Les sociétés composées de l'Orient, la Chine par exemple, ne ressemblent guère à celles de l'Occident qui ne se ressemblent pas toutes entre elles. La première tâche du sociologue doit être de classer ces sociétés, de former des types de plus en plus généraux, comparables à ceux des zoologistes, des botanistes et des linguistes. Il doit ensuite chercher comment le type supérieur a pu résulter d'une transformation du type inférieur.

Est-ce là l'œuvre de Marx?

C'est en Angleterre qu'ont été recueillies par lui les observations sur la base desquelles s'élève sa loi d'évolution. Son histoire de l'accumulation du capital est avant tout, il le reconnaît, l'histoire économique de l'Angleterre moderne. Telle était d'ailleurs la voie suivie par les économistes libéraux. L'Angleterre présente relativement à la plupart des peuples du continent le type le plus avancé de l'organisation industrielle. Marx en conclut que l'Angleterre montre aux peuples du continent l'image de leur propre avenir.

Toutefois, une première objection s'élève. La France n'offre pas un développement industriel notablement inférieur à celui de l'Angleterre. Sa puissance productive est à bien des égards plutôt supérieure qu'inférieure; elle est plus complète et plus harmonique. Les différences tiennent moins à l'activité de l'homme qu'à la nature du sol, à la prédominance des richesses minérales en Angleterre, des richesses agricoles en France. Le capital n'est guère moins développé en France qu'au delà de la Manche. Or l'histoire économique de la France depuis la fin du XV[e] siècle est, dans ses traits généraux, tout autre que celle de sa voisine.

Le capital, selon Marx, ne s'accumule dans les mains d'un petit nombre de possesseurs que là où le travail est devenu une marchandise librement offerte, librement achetée. Pour cela il ne suffit pas que le servage ait été aboli, il faut encore qu'un « prolétariat sans feu ni lieu »

(1) [illegible]

[illegible] rompu entre la terre et le cultivateur. Marx observe ce fait en Angleterre et il n'hésite pas à le généraliser.

Mais quiconque est un peu familiarisé avec l'histoire [illegible] ment inverse. Les recherches historiques ont mis fin au préjugé qui faisait dater de la Révolution l'existence de la petite propriété paysanne, elles ont montré que ce fait, beaucoup plus ancien, caractérisait l'histoire sociale de la France et avait rendu la Révolution possible. Loin d'avoir été séparées du sol, les populations rurales de la France s'y sont, après l'abolition du servage, plus que jamais attachées et elles ont acquis, d'abord une tenure perpétuelle, voisine de la propriété, tenure que le mouvement révolutionnaire a convertie en propriété définie.

La première des conditions assignées par Marx à la formation du capital a donc fait défaut en France. La terre y a passé des mains de l'Eglise et de la noblesse aux mains des petits tenanciers et même des cultivateurs au lieu de passer comme en Angleterre des mains de la noblesse campagnarde (*yeomanry*) aux mains d'un petit nombre de *landlords*.

La seconde condition de la capitalisation résiderait, selon Marx, dans l'exploitation et le pillage des colonies. Nous pouvons en négliger l'examen, car si elle s'est trouvée réalisée en Angleterre et en Hollande, elle ne l'a visiblement pas été en France. Cette nation n'eut jamais de colonies d'une richesse comparable à celles de l'Angleterre. Elle avait perdu presque toutes les siennes dès le milieu du XVIIIe siècle. Les guerres de la Révolution et de l'Empire en achevèrent la destruction. Ainsi, dès le commencement du XIXe siècle, la capitalisation aurait manqué en France d'un des facteurs que Marx juge indispensables. Or c'est de ce moment qu'en date le grand essor.

En revanche, quel capital l'exploitation et le pillage des colonies les plus riches du monde ont-ils formé en Espagne si on compare ce pays à la France ?

Cette comparaison sommaire des sociétés française et anglaise indique déjà le vice de la méthode de Marx : il ne distingue pas les types sociaux. L'évolution est pour lui une série de moments qui se succéderaient, ici un peu plus tôt, là un peu plus tard, mais sans comporter aucune variation. Mais l'évolution là où l'on peut l'observer avec quelque précision, dans les êtres vivants et dans les langues, est inséparable de deux grands faits, la variabilité et l'adaptation aux différents milieux.

La diversité des types sociaux méconnus, la sociologie fait place à une vague philosophie de l'histoire complaisante à tous les systèmes. Une abstraction prématurée remplace l'observation et la comparaison. On conclut sans preuves d'une race à une autre, d'un milieu à un autre. On prétend lire l'avenir de l'Europe dans l'histoire présente de l'Angleterre, de même que c'est dans l'organisation des tribus américaines que l'on cherche l'image des ancêtres de la population européenne.

L'école marxiste est étrangère à la notion scientifique de l'évolution parce qu'elle conçoit le développement historique comme uniformément dominé par le matérialisme économique. L'histoire n'aurait qu'une source, les besoins matériels de l'homme : ils détermineraient les modes de la production et de l'échange qui à leur tour se refléteraient dans un droit et une organisation politique. C'est ce que l'école nomme « le matérialisme économique de l'histoire ».

Cette hypothèse consiste moins à penser que les causes économiques ont fait sentir leur action sur l'ensemble de l'histoire, à voir dans l'apparition de nouveaux facteurs économiques l'origine d'une nouvelle phase historique qu'à nier l'action d'autres causes sur les transformations sociales. C'est ainsi qu'une vérité banale à force d'être incontestée se transforme en un paradoxe audacieux.

Pour vérifier le matérialisme de l'histoire, Engels, comme nous l'avons dit, a fait appel à la sociologie ethnographique et a pris à son compte les hypothèses, ingénieuses et fragiles, de l'Américain Lewis H. Morgan, auteur d'*Ancient Society*, sur les origines de la famille et la dissolution de la communauté primitive.

Les fonctions de nutrition et de génération et leurs modes de satisfaction, tels seraient les facteurs suprêmes de l'évolution sociale. Au début les races humaines vivent des produits spontanés de la terre et rien ne gêne la liberté des penchants génésiques. Il en résulte une société caractérisée par le communisme absolu. La partie de l'humanité qui a peuplé l'ancien continent en est sortie en domestiquant le bétail. Par là a cessé l'égalité des deux sexes. Grâce à la constitution d'une propriété héréditairement transmissible, les enfants et les femmes deviennent les biens des propriétaires du bétail, c'est-à-dire des hommes. Le sexe féminin subit alors « la grande défaite historique », dont il ne s'est jamais relevé. L'état barbare succède ainsi à l'état sauvage. L'invention de la métallurgie, en rendant possible l'agriculture et l'appropriation du sol, détermine l'inégalité des classes qu'aggravent l'invention de la monnaie et l'apparition du commerce. Alors on « invente » l'État, gardien des privilèges de la classe possédante. De la lutte entre les États résulte l'esclavage transformé peu à peu en servage et en salariat à mesure que l'intérêt des classes possédantes en réclame la modification.

Rien de plus simple qu'une telle interprétation ; mais la simplicité n'est pas toujours le signe de la vérité. Ce matérialisme économique de l'histoire est dénué de valeur scientifique, car il exclut jusqu'à la possibilité du fait à expliquer, c'est-à-dire l'agrégation des sociétés simples en sociétés composées.

Le matérialisme est une expression béotienne, anticritique qu'on s'étonne de rencontrer sous la plume d'hommes qui aspirent à la réputation de savants sérieux. Passons cependant et accordons que ce terme soit synonyme de positivisme et désigne une méthode scientifique interprétant les données de l'histoire à la lumière des faits généraux et constants, c'est-à-dire des propriétés de l'organisme humain.

Tout d'abord la sociologie d'Engels, calquée sur celle de Lewis H. Morgan, se trouve en défaut si l'on soumet à une comparaison plus exacte le développement social des races américaines et celui des races asiatiques et européennes. Les premières s'étaient développées dans le

sens du communisme. L'empire des Incas au Pérou n'était pas moins communiste que la confédération iroquoise observée par Lewis H. Morgan. Le communisme s'y exerçait sur une agrégation plus étendue et avec des rouages plus compliqués. Où les Péruviens possédaient des animaux domestiques, cultivaient le sol, préparaient les métaux. Ces transformations économiques n'avaient pas modifié chez eux la constitution fondamentale de la tribu sauvage. Par là nous avons la preuve que l' « individualisme » des races européennes, la structure sociale fondée sur la famille paternelle, la propriété du sol, la libre division du travail et le commerce, ne résulte pas des modifications imposées à des tribus antérieurement communistes par la domestication du bétail, la culture du sol, la préparation des métaux et l'invention de la monnaie. La république communiste des Peaux-Rouges contenait en germe le despotisme des Incas. Mais l'évolution sociale ayant été tout autre dans l'ancien continent (où, même dans les empires de l'Orient, on n'observe rien d'équivalent au communisme péruvien), il faut admettre que le point de départ avait été différent. Le type communiste a donc eu une évolution propre, non entravée par le « matérialisme économique », jusqu'au moment où la chute des empires américains au XVIe siècle vint montrer qu'il ne pouvait soutenir la lutte contre le type opposé.

Toutefois, laissons de côté les données ethnographiques et considérons le système en lui-même. N'est-ce pas à la physiologie, notamment à la physiologie cérébrale, qu'il faudra surtout faire appel pour constituer une théorie positive de l'histoire?

La physiologie a rapproché la génération de la nutrition et nous a disposés à accepter l'idée que la parenté, la consanguinité est en date le premier et le plus simple des faits sociaux. Il n'en résulte nullement que la promiscuité puisse être considérée comme la condition originelle de la génération chez les espèces supérieures; beaucoup d'animaux y sont étrangers. Les savants qui l'ont placée à l'origine de l'espèce ont, comme le faisait remarquer récemment M. Durkheim, confondu avec elle un état de choses où les liens conjugaux ne sont encore protégés par aucune sanction et peuvent se dissoudre sans que la communauté s'y oppose. Il n'est guère douteux que la famille dite *maternelle* n'ait précédé la famille patriarcale, Hérodote la constatait encore chez les Lyciens, peuple très voisin des Grecs par la race. Selon Aristote, le mariage commença chez les anciens Grecs par l'achat de la femme, stade domestique auquel beaucoup de sociétés se sont arrêtées. Mais la famille maternelle et l'achat de la femme n'ont rien de commun avec la promiscuité, c'est-à-dire avec la liberté de l'inceste et du viol. D'ailleurs on est aujourd'hui porté à admettre que dans la famille maternelle ou pour mieux dire *avunculaire*, la femme n'a ni autorité ni indépendance, mais est placée ainsi que ses enfants sous l'autorité de ses frères. La « grande défaite historique du sexe féminin » n'existe donc que dans l'imagination d'Engels.

La physiologie nous apprend en outre que les fonctions de nutrition et de génération dépendent chez les animaux supérieurs des fonctions de relation. L'animal et l'homme ne peuvent se nourrir et se reproduire qu'en réagissant sur le monde extérieur. C'est l'énergie de cette réaction qui mesure leur développement. Une conception positive de l'histoire doit donc rejeter au second plan la nutrition et la génération pour ne considérer que la vie de relation. Laissant de côté la vague distinction de l'état sauvage et de l'état barbare, elle distingue les stades de culture d'après la nature des instruments à l'aide desquels l'homme agit sur le monde extérieur, stade de la pierre taillée, stade de la pierre polie, stade des métaux. Ce dernier se subdivise à son tour en stade de l'atelier domestique, stade du régime corporatif et stade du régime de l'entreprise, selon la complexité plus ou moins grande des combinaisons économiques.

Le développement social est donc mesuré par la combinaison des activités nerveuses et musculaires et non par la communauté des jouissances. L'histoire, si on la subordonne à la physiologie, est le tableau du développement de la coopération ou elle n'est rien. Par là on est conduit à interpréter la succession des événements d'une façon opposée à celle des marxistes.

La société est d'autant plus réelle que la coopération y joue un rôle plus grand et la parenté un rôle moindre : telle est la conclusion qui se dégage de la comparaison des sociétés animales aux sociétés humaines et des sociétés humaines les plus anciennes et les plus simples aux sociétés contemporaines. La société est d'autant plus flexible, extensible et progressive que la vie de relation de ses membres est plus développée.

Ceci est implicitement accordé par Engels lui-même. Nonobstant ce tableau enthousiaste qu'il nous fait des Iroquois, il reconnaît que leur organisme social, fondé exclusivement sur la consanguinité et l'indivision, est entièrement assujetti au monde extérieur et que par là même il est condamné à disparaître pour faire place à des sociétés autrement constituées.

De là résultent deux conséquences. La première est que la coopération est d'autant plus sociale qu'elle est moins imposée et que la volonté des agents y a plus de part. Plus les inventions et l'initiative des personnes concourent à l'organisation du travail, plus l'action exercée sur le monde physique est intense, plus cette action est réellement collective et profite, en droit et en fait, à tous les membres de la société.

La seconde conséquence est que le développement social correspond chez les individus au développement cérébral, par suite au Moi, à la conscience, à la personnalité. Plus croît par la coopération l'action humaine sur les choses, moins la personnalité est passive à l'égard de la collectivité. L'homme moderne est moins passif que l'homme du moyen âge, celui-ci l'était moins que l'homme des cités antiques, moins surtout que le sujet des empires de l'Orient, ancien ou moderne.

Mais ne sommes-nous pas conduits par là à des prévisions sociologiques précisément opposées à celles des écoles socialistes?

COURRIER DES POÈTES

[illegible]

Ceux qui ont rencontré M. Paul Mariéton, dans les divers lieux où l'on aime la poésie provençale et où le félibrige tient séance, ont reconnu en lui un esprit singulièrement ardent, une nature foncièrement enthousiaste. On ne s'attend guère à trouver chez ce poète, mobile, impressionnable, et qui semble, avant tout, heureux de vivre, un penchant secret vers la mélancolie, qui est, on le sait bien, le mal dont souffrent les gens du Nord. M. Paul Mariéton est attiré vers les pays de lumière; il quitte volontiers, comme font du reste plusieurs Lyonnais, les rives brumeuses du Rhône et de la Saône, pour les terres ensoleillées de Provence.

Après avoir fréquenté le groupe de fidèles qui entoura, à Lyon, le maître du sonnet, Joséphin Soulary, il est allé, en pèlerin dévot, à Maillanne, et il a sonné du cor de chasse et de la trompe, devant le glorieux empereur du Midi littéraire, M. Frédéric Mistral. On a vu, en Arles et en Avignon, M. Paul Mariéton, pareil à un héraut de la cour des papes, adresser un appel bruyant à tous les adeptes qui voulaient bien l'entendre. Il les a lui-même réunis vaillamment et généreusement, dans les colonnes de la *Revue félibréenne*, où il a fait passer la coupe sainte aux lèvres de chacun, après y avoir bu le premier.

Évidemment, M. Paul Mariéton ne peut être un pessimiste. Pourquoi alors ce titre, *le Livre de Mélancolie*, donné à un recueil de vers (1)? C'est que le poète a conservé au mot que nous discutons ici un sens devenu déjà un peu ancien. M. Mariéton est mélancolique, non point comme un moderne, comme M. Rollinat ou M. Georges Rodenbach par exemple, mais à la façon de Ronsard ou de Du Bellay. Il se laisse aller à un courant de vague et douce tristesse, il s'absorbe dans des pensers amers, parce qu'une image de femme revient se dresser devant lui.

> [illegible]
> [illegible]
> Je n'avais éprouvé qu'un frémissement d'aile,
> Mais une ardeur subite, un désir inconnu
> [illegible]
> M'embrasa tout entier pour son corps ingénu...

Nous reprocherons à M. Mariéton de ne pas avoir assez défini cette figure de créature aimée, qui demeure indécise et obscure. Le poète développe des sensations; il expose ses douleurs et nous fait part de ses plaintes; il se souvient çà et là de Dante et de Pétrarque. Nous pourrions dire qu'il a pris sa viole d'amour, — nous faisons allusion ici à un autre volume publié antérieurement, — pour en jouer de nouveau devant celle qui est devenue sa Laure et sa Béatrice (1).

Nous finissons sans doute par ressaisir un peu le profil de celle que M. Mariéton poursuit de son amour le plus pur. C'est une jeune fille du monde, une patricienne, rencontrée ou revue en Italie; pour la célébrer, le poète trace devant nous un poème en trois parties, comme un triptyque poétique, dans le style florentin du xve siècle. Nous avons devant nous, si vous voulez, une évocation naïve et savante, sortie d'un tableau de Botticelli. Le poète reviendra à d'autres tendresses plus réelles, mais il s'inspire avant tout et très chastement d'un portrait à demi voilé qui se trouve suspendu au mur.

Les sérénades mystiques, les tendres litanies, ont leur charme; mais, dans l'état actuel de notre littérature, un poète n'a-t-il pas intérêt à nous offrir une analyse réelle, des épisodes, une sorte de roman pareil à l'*Edel* de M. Paul Bourget? Une œuvre en ce genre devient bien vite attachante, et le lecteur se lasse d'un balancement régulier, d'un bercement harmonieux de rimes.

M. Mariéton revient à l'amour de l'art, pour se consoler. Le poète élégant et distingué se montre dans certaines pages de description fine. Lisez *Violante:* il y a dans ces strophes une impression prise à Venise, probablement d'après quelque ancienne peinture :

> [illegible]
> [illegible]
> Dans ses yeux frais comme un miroir
> Un sourire infini repose.
>
> . . . .
>
> A des grandeurs qui ne sont plus
> Gardant sa fierté résignée,
> Elle songe aux temps révolus,
> [illegible]
>
> Qui dorment sous la majesté
> D'un pouvoir que l'art divinise,
> Survivants pour l'éternité
> Dans les Panthéons de Venise.
>
> D'un doux rayon, quand je les vois,
> S'éclaire pour moi l'heure brève;
> [illegible]
> Par ses beaux yeux pleins de son rêve.
>
> Et mon esprit qui va cherchant
> Des jours défunts toute relique,
> Goûte un reflet de ce couchant
> Dans sa grâce mélancolique.

Nous retrouvons, chez M. Mariéton, un habile ciseleur, un « médailleur » d'éducation italienne. Il sait, lui aussi, donner une forme achevée à des émaux et camées. Nous reconnaissons qu'il a la faculté de sertir de charmantes rimes, et il arrive à se rapprocher des meilleurs sectateurs de M. José-Maria de Heredia.

---

(1) Lemerre.

(1) *La [illegible]*; Lemerre.

M. Fernand Hauser appartient au même groupe, à la même association méridionale de Paris, que M. Paul Mariéton (1). Il y a débuté, voici quelques années, à côté de M. Frédéric Amouretti; il s'est montré dans les séances ordinaires et dans les réunions plénières, où ils faisaient, l'un et l'autre, fonction de secrétaire, avec beaucoup de zèle, et une réelle et sympathique conviction.

Si M. Mariéton ni M. Hauser ne se sont voués à la poésie provençale, il est utile de le dire : ils n'en sont pas moins félibres parisiens, de par l'intérêt qu'ils portent à la renaissance d'une langue, de par le culte qu'ils professent pour les « petites patries », de par l'ardeur qui les emporte vers la grande cause de la décentralisation. Remarquez bien que ces convaincus d'une idée littéraire possèdent à fond, et comme de vrais érudits, l'histoire du mouvement provençal : ils ont dans les mains le dépôt sacré ; pour être félibres d'adoption, ils n'en sont pas moins des officiants dévots de la grande église.

Si nous ne nous trompons, M. Fernand Hauser est sorti d'une famille d'origine alsacienne. Qu'à cela ne tienne, il nous vient de Toulon : son enfance s'est passée dans cette ville, et il pourrait nous parler, avec M. Jean Aicard, du Pavé d'amour.

Il s'est bercé, lui aussi, des strophes de Mistral et d'Aubanel ; il s'est préoccupé de la métrique propre aux poètes provençaux, à laquelle il emprunte certaines habitudes, certaines libertés, que la poésie française n'avait pas acceptées. M. Hauser paraît chercher à se rapprocher de la chanson populaire ; il veut donner à sa phrase un tour ingénu, mais il va beaucoup plus loin que M. Gabriel Vicaire en fait de simplification.

Voici le caractère de la poésie de M. Fernand Hauser; elle est encore un peu tendre, mais elle nous offre beaucoup de verdeur, de délicatesse de sentiment, une allure gaie, une façon de parler affable et accorte. Elle s'attache parfois à des jeux poétiques qui peuvent sembler un peu puérils, mais elle a, pour appeler et retenir le lecteur, un agrément qui vient tout d'abord de ses recherches de naïveté.

On parcourt toutes ces pièces sans fatigue. On voit s'y épanouir la fleur des vieilles légendes, on se laisse aller volontiers à goûter de douces réminiscences du temps jadis :

> [illegible]

Le poète méridional se manifeste dans quelques morceaux, comme ceux où il retrace les évolutions de la farandole, où il montre le tambourinaire, se promenant dans la rue, et faisant sempiternellement : tu tu, pan pan, tu tu, pan pan !

Une autre influence, plutôt de la [illegible] rencontrer dans un volume qui s'intitule *le Château* [illegible]

> [illegible]
> L'été, l'automne, hiver, printemps,
> [illegible]
> Ne sais quand il s'éveillera.
> [illegible]

Le chevalier rappelle à la dormeuse, qu'il a, nous semble-t-il, déjà un peu éveillée, l'histoire d'une autre fée qui dormit cent ans, et qu'un baiser rendit à la vie :

> — Chevalier, faites comme lui.
> [illegible]
> Peut-être bien que s'éveillant,
> [illegible]

Il nous semble entrevoir, parmi ces pièces de vers vives, alertes, délurées, plus d'une qu'on retiendrait volontiers, qu'on pourrait placer, pour leur bonne grâce et leur légèreté, dans une anthologie de jeunes, anthologie qui, certes, est indiquée pour un jour ou l'autre. On pourrait y réserver, à notre avis, les morceaux qui s'intitulent [illegible] *mouillé*, et quelques autres où l'on sent passer un peu de la sentimentalité d'Hégésippe Moreau et de Musset.

Il est vrai, nous l'avouons, que M. Hauser se permet en bon félibre de faire rimer quelquefois le singulier avec le pluriel. Il en arrive même, dans certaines pages, à se passer totalement de la rime. Il a [illegible] quand il prétendrait, pour sa défense, avoir rencontré la lumière dans quelque fête de Sainte-Estelle, même quand il nous dirait qu'il suit pieusement l'exemple [illegible] *le Rhône*, par M. Frédéric Mistral.

ANTONY VALABRÈGUE.

(1) *Le Château des* [illegible] Léon Vanier.

CHOSES ET AUTRES

Les hommes, dans leurs fêtes, sont toujours des enfants. Les peuples que l'on dit arrivés à la maturité de leur génie ont toutes les puérilités du premier âge. Vous avez vu ces enfants arranger des petits jardins en plantant dans la terre des petits bâtons auxquels ils attachent des petits rubans et des fleurs en papier. Ils s'amusent à tendre autour de leur chambre des guirlandes, formées d'anneaux en papier de diverses couleurs. Ils font aussi des rideaux en papier découpé comme de la dentelle, et ils recouvrent la tapisserie d'une autre tapisserie fabriquée par eux; ce sont des images en tout genre, des caricatures, des dessins d'animaux, têtes de femmes et têtes de monstres, serpents, poissons, chevaux, paysages impossibles, lacs, bois, fontaines, soleils, et leur triomphe est complet si, du haut en bas, les parois de leur chambrette, la porte d'entrée, les portes des armoires, tout a disparu sous les applications des sujets baroques de leur fantaisie.

Ils collent, ils clouent, ils piquent des épingles à tort et à travers, sans le moindre respect pour les lignes correctes d'une architecture qui ne dit rien à leur imagination. Puis ils se préparent une dînette, ils dressent une table sur laquelle ils disposent des plats et des assiettes créés par leur caprice; et encore des guirlandes, toujours des guirlandes, de papier multicolore et de fleurs coupées, qu'ils accrochent autour de la table, au dossier de leurs chaises, partout où ils peuvent accrocher quelque chose, et des lambeaux de tapis, des haillons de soie, des guenilles splendides, empruntées au vieux fonds des lingeries maternelles, dont ils décorent le théâtre puéril où ils nous représentent la vie humaine!

Dans plusieurs de ces parties, ces enfants imitent sans doute ce qu'ils ont vu faire par les grandes personnes, mais ils sont créateurs en plusieurs autres et ils traduisent avec spontanéité les sentiments de leur âme naïve: ainsi, quand ils plantent en terre des petits bâtons ornés de rubans, et qui sont des arbres, plus beaux, plus merveilleux que tous les arbres de la nature.

Un président de république reçoit un empereur dans la capitale du monde civilisée : les choses ne se passent pas autrement. La puérilité est la même, la même passion désordonnée pour les oripeaux et la même manie sauvage de défigurer la nature, — non seulement la nature, mais les aspects du grand art tranquille et simple. L'amour de la surcharge et du placage grossier éclate ici dans tout son délire, comme chez les enfants ou chez les peuplades inférieures de l'humanité.

Dans cette explosion des instincts brutaux, favorisée par des circonstances exceptionnelles, les chefs des plus nobles nations ne diffèrent que par des nuances des chefs de hordes, et les peuples les plus cultivés sont semblables à ceux qui appartiennent encore aux temps primitifs de l'évolution humaine.

*
* *

A l'Exposition du Théâtre et de la Musique, organisée récemment dans le palais des Champs-Élysées, n'a-t-on pas eu l'idée féroce de juxtaposer un petit portail en bois et en carton contre le portail monumental, qui est la belle partie de ce monument?

Cette ornementation donnait à cette entrée imposante l'aspect, la forme et les dimensions d'un théâtre de Guignol; elle aurait pu être gracieuse ailleurs, dans certaines conditions appropriées à sa taille, mais à cette place, c'était un spectacle d'horreur, le triomphe de la sauvagerie en plein Paris, sur la promenade la plus magnifique de l'univers habité! Or, on constate que cette manie a fait des progrès étonnants dans les dernières années et que tous les prétextes sont saisis pour disposer des motifs de décoration puérile qui viennent gâter à la fois la nature et l'architecture.

Les masses architecturales ont cette beauté pleine, solide et superbe qui se rapproche de la nature ellemême : elles ont la vérité et la sincérité de la force, la simplicité grandiose et tranquille de ce qui se tient par son propre poids contre les mutations extérieures, bravant les tempêtes et les siècles au cours impétueux : elles excitent par là des sentiments qui se rapprochent du sublime, et, par exemple, on pourrait dire que la vue de Notre-Dame ou des Invalides, ou de l'Arc de triomphe, sur la place de l'Étoile, produit dans l'âme des spectateurs qui les contemplent quelque chose qui rappelle les impressions profondes que nous cause la vue du Righi ou du Pilate dominant les montagnes qui les environnent. Ces effets moraux sont sans doute en proportion de la sensibilité et de la culture intellectuelle des spectateurs : ils atteindront leur apogée si le sentiment du patriotisme, la connaissance de l'histoire se fondent intimement avec le sens esthétique, et si l'on contemple, par exemple, dans la masse énorme de l'Arc de triomphe une image de la puissance formidable de la patrie. Alors, que nous veulent ces motifs d'agrément, ces rubans, ces faveurs, ajoutées au corps de l'édifice? On rapetisse tout, on gâte tout, et, sans aucun doute, on ne peut produire par là que des effets déprimants sur l'éducation esthétique et patriotique des multitudes.

*
* *

Ces artifices n'ont pas seulement le tort de tout amoindrir, ils ôtent aux choses où on les applique

leur vérité : ils sont à la fois puérils et mensongers, le mensonge étant, on le sait, l'un des signes caractéristiques les plus habituels de l'âge enfantin.

On aurait compris une tout autre réception dans Paris du puissant empereur et autocrate que la Russie nous envoie : elle aurait eu surtout sa valeur dans sa simplicité et son naturel, Paris se présentant aux yeux tel qu'il est, et non point défiguré par tous ces falbalas ridicules : les applaudissements, les ovations, les foules curieuses et sympathiques n'auraient pas été moindres, mais l'enthousiasme populaire aurait eu lui-même une forme de gravité et de sérieux qui aurait fait sentir un peuple fort,

La politique y aurait gagné, l'idée que la France doit donner d'elle-même au monde en aurait été plus grande.

On aurait vu un peuple sûr de lui, maître de ses impressions, supérieur aux circonstances changeantes, et qui reste ce qu'il est, quoi qu'il arrive, heureux et fier de recevoir des hôtes illustres dans la plus belle ville qui ait jamais été construite par les hommes. Cela était tout à fait digne de la France et de la République : on aurait mis, si vous voulez, des drapeaux tout battant neuf au fronton des édifices nationaux ; on aurait marié les couleurs de Russie à celles de France, comme on marie leurs hymnes patriotiques, et c'était tout ; on s'en serait tenu là, avec un juste sentiment de goût, de tact et de dignité nationale en même temps, comme il convient à Paris ; au lieu qu'on nous a donné un peu l'air de ces maisons bourgeoises, affairées, tumultueuses, qui se remuent de fond en comble pour recevoir des seigneurs d'importance que l'on n'est pas accoutumé à recevoir chez soi.

Madame est hors d'elle-même, Monsieur ne se sent plus, les serviteurs courent dans tous les sens : c'est un spectacle de haut comique. Mais Paris doit être une maison toujours bien tenue et magnifique par elle-même, toujours prête à recevoir ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste sur terre, sans rien changer à sa manière de tous les jours, parce que sa manière est superbe et digne en tout point du grand peuple qui l'habite.

* *

Je sais bien que les intérêts personnels et les préoccupations mercantiles ne sont pas étrangers à cet étalage d'ornementation sur les personnes et sur les choses, et à cette rivalité d'étiquette qui a fait rage. Il faut, selon l'expression consacrée, faire marcher les affaires, et rien n'est plus respectable que le commerce. Tout industriel qui a inventé quelque chose, un motif nouveau de décoration, une oriflamme, une fleur en papier, impose sa marchandise avec une exigence impérieuse contre laquelle une administration démocratique se défend assez mal.

Il se produit d'autre part une émulation de zèle inventif qui renverse toutes les barrières : chacun a son mot à dire, et ce mot il le crie, à tue-tête ; chacun veut faire mieux et plus que les chefs eux-mêmes et que les ordonnateurs qualifiés.

Ce ne fut pas autrement pendant la guerre, lorsque les inventeurs apportaient chacun leurs modèles d'engins inédits et leurs secrets triomphants ; dans les circonstances les plus différentes, des phénomènes analogues se reproduisent. Il y a une agitation tumultuaire du malheur, comme de la joie et des fêtes publiques. Ce manque de calme met à notre tableau une ombre qui nous plait médiocrement.

S'il s'agit pour nous, pour notre avenir, de former un peuple sérieux, qui se possède et se maîtrise, dans les bons comme dans les mauvais jours, nous sommes encore loin de compte.

* *

Toutes les fois qu'ils reçoivent les princes de la terre, les peuples ont le soin d'empêcher la vue de leur état véritable par des étalages illusoires. Ce n'est pas seulement dans une circonstance, comme celle de la visite du tsar, qui est exceptionnelle et unique, mais en toute autre occasion plus ordinaire, telle la visite d'un ministre, d'un fonctionnaire haut placé dans la hiérarchie civile ou militaire : aussitôt les populations s'ingénient à ne pas se laisser voir dans la réalité de leur état ; elles mettent des habits de fête à leur pauvreté pour ne pas offenser les regards des grands.

Cette coquetterie machiavélique des gueux, cette jalousie savante, par laquelle ils se réservent exclusivement à eux-mêmes et à leurs semblables la connaissance de leurs vrais maux, est pleine de replis curieux et de dessous.

Il se fait une conspiration instinctive, universelle, pour ôter à ceux qui ont le pouvoir le moyen de connaître et de constater ce qui est.

Vous assistez à l'inauguration d'un édifice d'utilité publique encore inachevé : à la porte d'entrée se déploie un vélum de pourpre et d'or ; par terre, des tapis ; aux murs, des tapis ; sur les charpentes d'un plafond encore absent, des tapis ; partout des tentures et des voiles cousus sur les parois du monument que l'on inaugure à la hâte.

Le ministre traverse les chantiers sur un étroit terrain semé de sable blanc, que bornent à droite et à gauche des palissades revêtues de drapeaux et de feuillages. Derrière ces palissades s'étend un sol vaseux, rempli de décombres informes, de ferrailles rouillées, de machines hors d'usage, et de toutes les

espèces de résidus malpropres attestant le travail et l'activité des hommes. De tout cela, le ministre ne voit rien.

Des remparts fleuris et pavoisés le séparent toujours de la réalité des choses.

C'est ainsi que les grands traversent la vie, entre les tapisseries et les drapeaux qui leur dérobent continuellement la vue du vrai.

Les quartiers pauvres des villes somptueuses sont généralement le plus ornés de guirlandes, aux jours des fêtes nationales. Les plus nécessiteux mettent leur amour-propre à faire croire dans ces moments-là qu'ils ne manquent de rien et que l'abondance règne dans leurs ménages. Les huttes vermoulues et croulantes, les logements de l'indigence se décorent de festons et de couronnes pour cacher leur nudité et leurs plaies hideuses et leurs trous béants : sans nul doute cette ville et ce pays ne sont habités que par des gens heureux qui paient l'impôt sans s'en apercevoir. Vous pouvez doubler les taxes !

Les chefs d'État passent avec leurs cortèges au son des musiques, ayant à leur droite et à leur gauche des séries ininterrompues d'écrans multicolores, disposés exprès pour les empêcher de voir la misère des peuples qui est par derrière.

JEAN-LOUIS.



BULLETIN

Politique extérieure.

Il y a encore des gens qui se demandent où en est l'alliance franco-russe, qui refusent d'y croire et qui, nouveaux Saint Thomas, réclament la publication du traité pour être convaincus ! Qu'est-ce qu'un papier plus ou moins précis pourrait pourtant ajouter à la signification de cet événement historique : la visite du tsar à la République française ? Que l'on veuille bien réfléchir seulement quelques instants à tous les sous-entendus de cette simple phrase, que l'on se rappelle que l'arrière-grand-père de Nicolas II a fait grise mine à la France pendant toute la durée de la monarchie de Juillet rien que parce que le trône était occupé par un prince qu'il considérait comme un usurpateur ; que l'on pense à ce qu'est le tsar, aux idées d'un jeune homme élevé pour être le souverain absolu du plus vaste empire du monde, d'un empereur qui dispose du pouvoir le plus formidable qu'homme ait jamais exercé sur la terre, à toutes les barrières qui devraient le séparer d'une république qui, après plus d'un siècle écoulé, garde encore, à ses yeux, la tache originelle du régicide de 1793 et qui, dans sa forme actuelle, a tous les défauts et tous les inconvénients d'un gouvernement populaire, d'abord l'instabilité des fonctions et l'irrespect des hommes, et que l'on se demande ce que signifie cette visite dont il avait tant de motifs de s'abstenir et qu'il n'avait qu'une seule raison d'accomplir : c'est que la République française est l'alliée de la Russie.

L'alliance est si bien faite qu'il y a déjà procès entre les inventeurs. C'est à qui nous révélera le nom de l'homme providentiel, et certains récits ont de vagues allures d'un roman-feuilleton écrit en collaboration par Alexandre Dumas père et Émile Gaboriau, où d'Artagnan serait une sorte de policier politique pour lequel les chancelleries et même les cours n'avaient pas de secret. Tout cela n'est pas pour déplaire aux sentiments de la foule, mais l'histoire retiendra probablement seulement les noms de ceux qui l'ont véritablement et valablement conclue, ainsi que celui de l'homme qui l'a rendue possible.

Le véritable auteur de l'alliance franco-russe, ce n'est ni Katkoff, ni Skobeleff, ni M. Flourens, ni M. Foucault de Mondion, mais le prince de Bismarck, auquel il serait injuste de ne pas en rendre un éclatant témoignage, encore que l'on ne puisse lui appliquer l'axiome latin : *Is fecit cui prodest*. Il en a été si peu le bénéficiaire que c'est contre lui et contre son pays qu'elle a été conclue, et que, par le fait seul qu'elle existe, l'Allemagne a perdu le bénéfice de l'hégémonie que lui avaient valu trois guerres heureuses et la passive complaisance de l'Europe désorientée. Il n'en reste pas moins certain que, sans le traité de Berlin et l'alliance austro-allemande, la Russie ne serait pas rapprochée de la France jusqu'à rendre possibles les manifestations de Cronstadt et de Toulon et le voyage de Nicolas II à Paris, malgré les sympathies et les affinités traditionnelles des deux peuples, malgré Saint-Simon, malgré Pierre le Grand, malgré l'*amour* de Catherine pour Louis XV, qui le lui rendait si mal du reste, et qu'elle-même s'efforçait si bien d'oublier, malgré l'entrevue de Tilsitt, malgré Pozzo di Borgo et le duc de Richelieu, malgré le prince de Polignac, malgré le duc de Morny, et les ouvriers de la dernière heure qui avaient tous plus ou moins vaguement songé qu'une alliance serait possible entre la France et la Russie.

* * *

Possible, l'événement a prouvé qu'elle l'était, et l'avenir démontrera aussi qu'elle est avantageuse pour les deux pays et non pas seulement pour la Russie, qui n'y verrait, à en croire certains, qu'une affaire de gros sous. C'est dans le clan des malins et des sceptiques qu'on le dit, et comme, chez nous, la *blague* ne perd jamais ses droits, il est de bon ton de dire ou de laisser entendre que si le tsar est venu à Paris, c'est tout bonnement pour préparer l'émission d'un

nouvel emprunt et pour réchauffer l'enthousiasme de M. Gogo. Mais M. Gogo ne fait pas une si mauvaise affaire en prenant « du Russe », et il lui est arrivé plus d'une fois de donner son argent à un emprunteur moins solvable. Le marché de Berlin n'a pas vu sans mauvaise humeur l'émigration des fonds russes vers celui de Paris, et le *Stock Exchange* de Londres ouvrirait ses portes à deux battants si le ministre des finances de Nicolas II voulait bien y frapper. Toute question de patriotisme à part, et à ne considérer que l'intérêt des prêteurs, il nous semble que la spéculation n'est pas mauvaise qui consiste à engager des capitaux dans un pays dont le développement économique promet d'agréables surprises.

Dans deux ou trois ans, et certainement à la fin du siècle, le grand chemin de fer transsibérien, cette œuvre colossale à laquelle le tsar Nicolas II, encore tsaréwitch, s'intéressait d'une manière toute spéciale, et dont son père lui avait laissé le contrôle et la direction, sera terminé. Qui peut prédire ce que deviendra alors cette Sibérie qui ne fut qu'un bagne et qui est peut-être destinée à devenir un nouvel Eldorado dont les richesses minérales éclipseront celles du Transvaal, qui lui-même a fait oublier la fortune naguère légendaire des mines californiennes! Et que sera la Russie d'Europe elle-même lorsqu'elle aura achevé son outillage industriel encore presque embryonnaire, et de quel poids pèsera alors sur son budget le service de sa dette extérieure de quelques milliards, ces milliards français qui font aujourd'hui sourire malicieusement, et qui, en attendant mieux, sans aucun risque, constituent un placement très rémunérateur?

Je ne suis pas grand clerc en matière financière, et je ne prétends pas ici traiter en spécialiste ce côté de la question de nos relations avec la Russie. Mais il n'était pas mauvais de protester contre une légende que l'on essaie d'établir et d'après laquelle la France se serait laissé simplement duper par un emprunteur besogneux qui aurait vidé ses bas de laine sans lui rien donner en échange. C'est précisément, au contraire, parce que cette alliance assure une part égale d'avantages, politiquement et matériellement, aux deux pays, parce qu'elle n'a aucun des caractères qui vicient et annulent tous les contrats léonins, qu'elle s'est imposée en quelque sorte à la Russie, et qu'elle a fait tomber en France toutes les oppositions, même celles d'hommes politiques que leurs antécédents et leurs sympathies naturelles devaient en éloigner davantage ; c'est pour cela aussi qu'elle n'a pas le caractère agressif de la Triple Alliance, qui n'a jamais été qu'une combinaison provisoire basée sur des rancunes et des jalousies, et destinée seulement à servir les intérêts d'un seul des contractants. C'est pour cela enfin qu'elle est une force qui s'impose chaque jour davantage, après avoir intrigué les uns, inquiété les autres, et que l'on commence à lui faire la cour.

Mais oui, et l'amoureux n'est pas un sentimental qui fait métier de jouer de la mandoline sous les fenêtres des demoiselles sans dot. C'est *Mister* John Bull lui-même qui a bien réfléchi, qui a pesé le pour et le contre, qui a établi les bilans respectifs de la *triplice* et de la *duplice*, en bon commerçant qu'il est, et qui est arrivé à penser qu'il aurait plus d'avantage à transformer la duplice en une nouvelle triplice, qu'à faire de celle-ci une quadruple alliance. C'est la conclusion que tirent du moins certains journaux anglais, et non des moindres, le *Daily News* par exemple, le grand organe libéral, de la visite de Nicolas II à Balmoral; mais il oublie d'ajouter ce que l'Angleterre mettrait dans la corbeille. Il ne suppose pas pourtant qu'on l'accepterait les mains vides, puisqu'elle n'a pas les mains nettes, et que sa mauvaise humeur contre l'Allemagne — qui vient de lui jouer encore un vilain tour, en mettant en lieu sûr, sans lui en demander l'autorisation et sans même lui en donner avis, le sultan de trois jours de Zanzibar, Saïd Khalid, qui s'était réfugié au consulat allemand, — suffirait pour que nous lui ouvrions les bras, sans même le prier de retourner ses poches, pour en laisser tomber quelques-unes au moins des « pommes du voisin » qu'elle s'est indûment appropriées.

* *

Ce n'est pas à dire pourtant que toute entente soit désormais et à jamais impossible avec elle. Tout arrive, et toutes les réconciliations sont possibles, puisque nous avons pu nous entendre avec l'Italie elle-même sur la question qui nous divisait le plus.

L'arrangement qui vient d'être conclu entre M. Hanotaux et le comte Tornielli et qui met fin à cet imbroglio tunisien que la susceptibilité exagérée de l'Italie et la mauvaise foi intéressée de certains de ses hommes d'État avaient compliqué à plaisir, n'a dû pourtant surprendre qu'à demi les lecteurs de la *Revue Bleue* auxquels j'avais fait prévoir que l'incident du traité italo-tunisien serait réglé avant la rentrée du parlement italien. L'accord ne s'est pas fait tout seul et n'a été conclu qu'*in extremis*, partie le jour même, partie le lendemain de l'expiration du traité dénoncé l'année dernière, et la difficulté des négociations ne fait qu'augmenter le mérite des diplomates qui, de part et d'autre, ont réussi à les mener à bien, dans des conditions assez satisfaisantes pour les deux pays pour mériter les reproches de leurs adversaires politiques.

C'est à Rome surtout que l'opposition se montre naturellement la plus violente, et les derniers fidèles

de M. Crispi ne manquent pas de jeter feu et flammes contre M. di Rudini et M. Visconti-Venosta qui n'ont pas hésité à reconnaitre définitivement les droits de protectorat et la situation privilégiée de la France dans la Régence, et à renoncer sans arrière-pensée aux droits spéciaux de juridiction conférés par les anciennes capitulations, en échange du bénéfice du traitement de la nation la plus favorisée, hormis la France bien entendu, et de la signature d'une nouvelle convention de navigation.

Cette dernière n'est même pas limitée à la Tunisie et s'appliquera aussi bien aux ports français du continent et aux ports italiens d'où, depuis la guerre économique étaient chassés les pavillons ennemis. Est-il permis de voir dans ce rapprochement partiel l'indice d'une entente commerciale prochaine avec nos voisins transalpins? On parait le souhaiter à Rome et on le craint en Allemagne, mais cela n'ira pas sans difficulté et il faudra en tout cas attendre, avant d'y songer sérieusement, que la convention tunisienne ait été ratifiée par les Chambres italiennes. L'opposition crispinienne ne manquera certainement pas de tout mettre en œuvre pour faire échec à M. di Rudini et à M. Visconti-Venosta, et il s'agit de savoir si elle y parviendra. C'est douteux. La fortune ne lui est plus favorable et son principal allié lui-même déserte sa cause : on dit que le roi Humbert a félicité les ministres!

CHARLES GIRAUDEAU.

Notes de l'étranger.

LA COLONISATION PAR LES JARDINS DE THÉ ET DE CAFÉ

Selon une expression célèbre, il ne naît même pas assez d'Anglais dans l'Inde pour y assurer le recrutement des fifres des régiments qui y tiennent garnison. Dans cet immense et magnifique empire des Indes, il n'existe que 150000 Anglo-Saxons à peine.

Comment attirer en cette terre bénie des immigrants britanniques? comment les placer dans des conditions telles que leur race s'y perpétue? C'est là un redoutable problème que le gouvernement des Indes est en train de résoudre par la création de jardins de thé et de café, situés à une altitude moyenne de douze cents mètres, sur des plateaux sains et tempérés, où les représentants des races blanches les plus réfractaires à l'acclimatation peuvent vivre et prospérer.

La culture du caféier, à ces altitudes, peut donner de 28 à 30 pour 100 de bénéfices nets et l'exploitation du thé y réserve de plus superbes profits encore.

Rappellerons-nous que c'est grâce à ses colonies de l'extrême Orient qu'un autre peuple a pu remplir son trésor obéré. Un citoyen de génie, dont le nom vivra dans l'histoire, l'illustre Van der Bosch, a, par la simple application d'un système de culture, pu verser en moins de vingt-cinq ans dans la caisse appauvrie de la Hollande la somme colossale d'un milliard deux cent cinquante millions.

Ces exemples sont à méditer. Ils montrent toutes les conséquences ethniques et politiques qui peuvent découler de ces questions d'agriculture tropicale.

A nous d'essayer! Nous avons du terrain, des colons, du bon vouloir. Et comme nous ne sommes ennemis ni du bon thé, ni du bon café, ni des bonnes finances, nous ne pouvons que réussir, tout aussi bien, et même mieux, que les planteurs anglo-saxons.

LE TIMES

Le *Mc. Clures Magazine* expose dans tous ses détails l'organisation du gigantesque journal anglais, organisation qu'on pourrait presque appeler patriarcale, si étrange que paraisse au premier abord ce nom appliqué à un rouage aussi formidable. Il y a des gens qui sont au service du *Times* depuis plus de cinquante ans; les emplois se transmettent de père en fils, beaucoup d'employés sont alliés ou proches parents. Il y a dans le nombre des vieillards de soixante et même de soixante-dix ans, mais la direction des services est toujours confiée à des hommes jeunes encore : ainsi le directeur, l'administrateur et les deux rédacteurs en chef n'ont ensemble que 110 ans. L'ensemble des articles du journal n'est pas discuté en comité, le directeur est ici juge souverain; il n'écrit pas, mais il voit, il revise tout. Outre son important bureau d'informations, le journal a vingt reporters à Londres seulement, trente correspondants attitrés à l'étranger et un nombre incalculable de collaborateurs occasionnels.

UNIVERSITY HALL

Tel est le nom du nouvel Institut fondé par Mrs Humphrey Ward, dans le but de mettre en pratique les idées religieuses et sociales développées dans *Robert Elsmere*. Mrs Tooley (*the Young Woman*) nous donne des détails fort intéressants sur ce phalanstère intellectuel. University Hall doit être un « home » pour des personnes de toutes les conditions et représenter le quartier général des armées qui travailleront au mouvement régénérateur. On y trouve une bibliothèque, une galerie de tableaux, un club, une salle de réunions où ont lieu des discussions publiques et des conférences. Mrs Ward elle-même monte souvent à la tribune et personne mieux qu'elle ne s'entend à tenir l'auditeur sous le charme de sa parole et de sa personne, car chez elle la vaste érudition n'a pas détruit la grâce féminine. L'occasion est ainsi offerte aux deux sexes de se rencontrer sur un terrain neutre pour y discuter leurs intérêts communs ou y vider d'anciennes querelles. Des jardins ombreux et fleuris permettent à l'âme, parfois trop emportée dans l'ardeur de la discussion, de reprendre un peu de calme, de « fraîcheur » philosophique.

Paris. — Chamerot et Renouard, imp. des *Deux Revues*, 19 rue des Saints-Pères — 31. Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME VI 17 OCTOBRE 1896.

LE DONNEUR DE CONSEILS

Nouvelle.

J'allais de Buffalo à New-York quand, au cours de la journée, l'idée me vint tout à coup que je pourrais rendre le voyage plus intéressant en quittant le train à Albany et en faisant par eau le reste du chemin. Mais je ne connaissais pas les heures de départ des bateaux et je n'avais pas sur moi d'indicateur. A l'autre bout du compartiment était assis un vieux monsieur, d'apparence sympathique, plongé dans la lecture d'un volume. Je jugeai du premier coup d'œil que c'était l'homme à qui je devais m'adresser.

— Mille pardons de vous importuner, Monsieur, dis-je après m'être assis en face de lui; pourriez-vous me donner quelques renseignements au sujet des bateaux entre Albany et New-York ?

— Voici, répondit-il avec un sourire affable: il y a en tout trois lignes de bateaux. D'abord la ligne Heggarty, mais elle ne va que jusqu'à Catskill ; puis les bateaux Poughkeepsie, tous les deux jours seulement ; reste enfin ce qu'on appelle le bateau du canal.

— C'est parfait, dis-je : mais maintenant ayez l'obligeance de me donner un conseil...

Il bondit avec un cri sauvage et se posta devant moi, me dévisageant d'un regard que, sans exagération, je puis qualifier de meurtrier.

— Traître! murmura-t-il d'un ton de rage concentrée; voilà donc où vous vouliez en venir? Je vais vous donner quelque chose... qui vaudra tous les conseils du monde... Attendez !

Et il tira de sa poche un revolver à six coups.

Je me sentis blessé par cette apostrophe. Je sentis également que si l'entrevue se prolongeait je pourrais être plus que blessé par autre chose que l'apostrophe. Aussi sans plus souffler mot j'allai reprendre tout doucement ma place à l'autre bout de la voiture.

Je songeais à ce bizarre incident lorsque, levant les yeux, j'aperçus mon vieux caïman qui faisait mine de se rapprocher de moi. Je saisis le bouton de la porte, prêt à toute éventualité. Mais lui, souriant d'un air vraiment paternel, me tendit la main.

— Je me suis tout à l'heure montré un peu... brusque, peut-être, dit-il avec candeur. Si vous le permettez, je vais vous expliquer pourquoi, et j'ai l'assurance qu'après avoir entendu mon histoire vous me comprendrez et me pardonnerez.

Il y avait en lui quelque chose qui inspirait la confiance. Nous nous installâmes en face l'un de l'autre, nous allumâmes un cigare et il attaqua son récit.

— Il y a trente ans, dit-il, j'étais un jeune homme ayant une robuste confiance en lui-même et un vif désir de faire du bien aux autres. Je ne m'imaginais pas être un génie. Je ne me croyais pas doué d'un esprit ou de talents transcendants. Mais du moins il me semblait que je possédais, à un degré absolument remarquable, le bon sens, la notion juste et saine des choses de la vie ; et lorsque je considérais autour de moi les faits et gestes de mes semblables, hommes ou femmes, cette hypothèse se changeait en certitude. Fort de cette supériorité, j'écrivis un petit livre que j'intitulai : *Pour être heureux, riche et sage*, et que je publiai à mes frais. Je ne cherchais pas le profit ; je désirais uniquement être utile.

« L'ouvrage ne fit pas sensation comme je l'avais

cru. Il s'en vendit deux ou trois cents exemplaires, et ce fut tout.

« J'avoue que d'abord je me sentis vexé. Mais je me dis qu'en somme si les gens ne voulaient pas écouter mes conseils, ils y perdaient bien plus que moi, et au bout de quelque temps je ne songeai plus à la chose.

« Un matin, j'étais dans mon cabinet de travail, quand on annonça qu'un inconnu demandait instamment à me parler.

« Je donnai ordre de faire monter et quelques instants plus tard l'inconnu se présenta.

« C'était un homme du commun, mais à la physionomie ouverte et intelligente et aux manières des plus respectueuses. Je lui fis signe de prendre place; il s'assit tout au bord de la chaise et tourna son chapeau entre ses doigts.

« — Faites excuse, monsieur, commença-t-il, je viens de me payer plus de deux cents milles pour vous voir, monsieur!

« Je lui dis que cela me flattait extrêmement. Il poursuivit : — On m'a assuré, monsieur, que c'était vous qui aviez écrit le petit livre : *Pour être heureux, riche et sage*. Il énuméra lentement, amoureusement même, les trois adjectifs fatidiques. Je reconnus l'exactitude du fait.

« — Ah! quel livre prodigieux, monsieur! reprit-il. Après l'avoir lu je me suis dit : Josiah Hackett, — c'est mon nom, monsieur, — quand tu te trouveras embarrassé, mon garçon, ce ne sera pas la peine de te creuser la cervelle : elle ne pourrait te conseiller que des bêtises; tu iras plutôt trouver le monsieur qui a écrit ce petit livre et tu lui demanderas son avis. Il ne te le refusera pas, car, pour sûr, c'est un brave homme. Et quand tu auras son avis, pars à toute vapeur, cours, ne t'arrête pas en route, car ce monsieur sait ce que tu dois faire comme il sait ce que chacun devrait faire. Voilà ce que je me suis dit, monsieur, et voilà pourquoi je suis devant vous.

« Il se tut et s'essuya le front avec un grand mouchoir de coton à carreaux verts. Je le priai de continuer.

« Le digne homme m'apprit qu'il avait l'intention de prendre femme, sans avoir pu encore faire un choix.

« Il tenait l'œil — pour employer son expression — sur deux jeunes filles qui, il avait des raisons de le croire, le regardaient aussi avec une certaine faveur. La difficulté était de savoir laquelle des deux ferait la meilleure femme, car l'une et l'autre étaient des jeunes personnes d'un réel mérite. Juliana, la fille d'un capitaine de vaisseau en retraite, était vive et gaie et toute jeune encore. Anna, plus âgée, plus posée, était l'aînée d'une nombreuse famille. Son père, un homme craignant Dieu, faisait de bonnes affaires dans les bois de construction. Hackett me demanda qui, de Juliana ou d'Anna, je lui conseillais d'épouser.

« Je fus flatté de sa requête; dans ma position qui ne l'eût été? Ce Josiah Hackett était venu de bien loin pour me consulter comme un oracle. Dans une question où il s'agissait du bonheur de sa vie entière, il n'hésitait pas à s'en remettre aveuglément à moi. Qu'il eût raison de le faire, certes je n'en doutais pas. J'avais toujours considéré le choix d'une compagne comme une affaire exigeant un calme, une impartialité qu'on ne pouvait raisonnablement attendre d'un amoureux. Dans un cas pareil je n'aurais pas hésité à offrir mes conseils au plus sage des mortels. A ce bonhomme qui venait naïvement me les demander, les refuser eût été un déni de justice.

« Il soumit à mon examen les photographies des deux jeunes filles. Je me fis donner tous les détails que je jugeais propres à éclairer ma religion; je promis à Josiah d'examiner soigneusement le cas et de lui donner réponse dans un jour ou deux.

« Il ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

« — Ne prenez pas la peine d'écrire une lettre, me dit-il; mettez tout simplement sur un bout de papier « Juliana » ou « Anna » et glissez ça sous enveloppe. Je saurai ce que cela veut dire : ce sera le nom de celle que je dois épouser.

« Là-dessus il me serra la main et partit.

« Le choix de la femme de Josiah me donna beaucoup de soucis, car j'avais conscience de l'étendue de ma responsabilité. Juliana était assurément bien jolie. Il y avait au coin de la bouche de Juliana un trait mutin qui évoquait le son d'un rire perlé comme une cascatelle. Si j'avais obéi à mon premier mouvement j'aurais jeté Juliana dans les bras de Josiah.

« Mais, me dis-je, des qualités plus solides que l'enjouement et la beauté doivent être recherchées chez la future femme d'un pauvre diable. Anna, moins gentille sans doute, est évidemment énergique et sensée. Le père, homme pieux, faisant bien ses affaires, a vraisemblablement inculqué à sa fille ses principes d'ordre et d'économie. Elle est l'aînée d'une nombreuse famille, donc elle doit beaucoup aider sa mère, donc elle doit s'entendre à diriger un ménage et à élever des enfants.

« Le père de Juliana, lui, est un capitaine de vaisseau en retraite. Les gens de mer sont généralement de singuliers amphibies. Probablement ses manières, ses habitudes, son langage, bizarres pour ne pas dire davantage, n'ont guère pu avoir une influence heureuse sur le caractère d'une toute jeune fille. Juliana est son unique enfant. L'enfant unique a toujours chance d'être un enfant gâté, mais surtout la fille unique d'un capitaine de vaisseau en retraite.

« Il faut considérer aussi que Josiah est évidemment un homme d'un caractère faible. Il aurait besoin d'être dirigé. Or il y a dans l'œil d'Anna quelque chose qui en dit long sur ce chapitre.

« Au bout de deux jours de réflexion j'étais fixé. J'écrivis « Anna » sur une feuille de papier que je jetai à la poste.

« Quinze jours plus tard je reçus une lettre de Josiah. Il me remerciait pour mon conseil, mais ajoutait, incidemment, qu'il eût préféré que mon choix tombât sur Juliana. Cependant, concluait-il, comme il était assuré que j'en savais plus long que lui... Bientôt un billet de part m'annonça qu'Anna et lui étaient unis.

« Ce billet me tracassa énormément. Je commençai à me demander si, en définitive, j'avais désigné la jeune fille qu'il fallait. Supposez qu'Anna fût tout autre que je ne me l'étais imaginée! Quel sort affreux attendait mon ami Josiah! Avais-je eu en main des données suffisantes pour me décider en pleine connaissance de cause? Non, je n'avais rien eu du tout. Savais-je pertinemment si Anna n'était pas une fille paresseuse, d'un caractère diabolique, fardeau inutile pour sa pauvre mère écrasée par le travail, tyran de ses jeunes frères et sœurs? Savais-je si son dévot de père n'était pas simplement un vieux cafard? Peut-être à cette école n'avait-elle appris que l'hypocrisie.

« D'autre part, qui m'assurait que Juliana, l'enfant naïve et gaie, ne deviendrait pas avec l'âge la plus aimable des femmes? Son père, en dépit de mes suppositions malveillantes, pouvait être le modèle des capitaines de vaisseau en retraite. Dieu sait quel joli petit magot il avait mis en sûreté dans un coin ou l'autre. Et Juliana était son unique enfant! Josiah l'aimait, elle aimait Josiah; de quel droit avais-je à jamais séparé ces deux cœurs?

« Je pris le portrait sur mon bureau. Dans les grands yeux je crus découvrir un regard de reproche. J'assistai au drame intime dans la petite maison, là-bas, quand la nouvelle du mariage de Josiah était tombée comme une lourde pierre dans l'onde jusque-là si calme de la vie de cette enfant. Je la vis agenouillée auprès du fauteuil de son père, tandis que le vieillard aux cheveux blancs, à la face bronzée, caressait avec douceur la tête blonde pleurant silencieusement contre son sein. Mon âme était bourrelée de cuisants remords.

« Je mis ce portrait de côté et pris celui d'Anna, de mon élue. Je crus voir passer sur ses lèvres un sourire de triomphe cruel et méprisant, et sans raison plausible je me mis à détester cordialement cette créature.

« En vain je voulus réagir contre ce sentiment instinctif en me disant que tout cela était prévention pure, risible enfantillage. Plus je me raisonnais et moins la raison avait sur moi d'empire. Si bien qu'en quelques jours je passai de l'antipathie à l'aversion et de l'aversion à la haine.

« Pendant de longues semaines je ne connus plus de repos. Les lettres qui m'arrivaient, j'hésitais à les ouvrir, craignant que l'une d'elles ne fût de Josiah. Le moindre coup de marteau me faisait bondir et chercher du regard un endroit où me cacher. Lorsque, en lisant le journal, je tombais sur la rubrique « Drame domestique », je sentais une sueur froide me couler dans le dos. Je m'attendais à apprendre que Josiah et Anna s'étaient mutuellement assassinés et que leur dernier mot avait été pour me maudire.

« Mais lorsque des mois se furent écoulés sans nouvelles, mes craintes commencèrent à s'évanouir en même temps que me revenait la foi en la solidité de mon jugement et en l'intuition de mon bon sens. Il se pouvait faire que j'eusse frappé dans le mille, que Josiah et Anna fussent heureux et me comblassent de bénédictions. Trois ans se passèrent ainsi dans une paix profonde et je commençai à oublier même qu'il y eût des Hackett sous le soleil.

« Alors il revint. Un soir, en rentrant du bureau, je le trouvai dans l'entrée. Dès l'instant que je l'aperçus, je sentis que mes pressentiments étaient encore à cent lieues de la funeste réalité. Je lui fis signe de me suivre dans mon cabinet de travail. Il obéit et s'assit sur la même chaise que trois ans auparavant. Il était extraordinairement changé : il avait beaucoup vieilli, mais surtout il semblait miné par les soucis et le chagrin. Son attitude trahissait une morne résignation.

« Nous demeurâmes un moment silencieux, lui tournant son chapeau entre ses doigts comme lors de notre première entrevue, moi faisant mine d'arranger des papiers sur mon bureau. Enfin, sentant que tout valait mieux que cet effroyable silence, je me tournai vers mon visiteur.

« — Je crains bien que les choses n'aient pas été comme vous auriez voulu, Josiah, lui dis-je.

« — Non, monsieur, je ne puis pas même dire qu'elles aient été du tout. Votre Anna, vous savez? elle a tourné un peu au vinaigre.

« Il n'y avait dans sa voix nulle expression de reproche. Il constatait tout simplement un fait mélancolique.

« — Mais, insistai-je, à sa façon c'est une brave femme, n'est-ce pas? Elle a ses défauts... Eh! mon Dieu, nous avons tous les nôtres. Mais elle est énergique. Avouez qu'elle est énergique!

« Je voulais à toute force découvrir quelque qualité à Anna et m'accrochais à cette épave avec la ténacité désespérée de l'homme qui se noie.

« — Oui, oui, fit mon interlocuteur; très énergique...

je trouve même parfois qu'elle l'est un peu trop. Voyez-vous, continua-t-il, il y a dans son caractère quelque chose d'assez pointu, et puis, voilà, la mère est plutôt assommante à ses jours.

« — La mère? m'écriai-je; qu'avez-vous à faire avec la mère?

« — C'est que, voyez-vous, monsieur, elle demeure avec nous maintenant... depuis que le vieux n'est plus là.

« — Le père d'Anna? Il est donc mort?

« — Pas positivement, monsieur; il s'est sauvé il y a un an, avec une jeune fille qui faisait l'école du dimanche et ils sont allés chez les Mormons. Ça a été une belle surprise pour tout le monde!

« — Et les affaires, murmurai-je faiblement, les bois de construction?...

« — Oh! les bois, répondit Josiah; il a fallu tout vendre pour payer les dettes... ou du moins une partie.

« Je dis que c'était là un coup terrible pour la famille, dont les membres sans doute étaient à présent dispersés?

« — Dispersés, non, monsieur, repartit simplement le bonhomme; ils sont tous réunis chez nous. Mais, continua-t-il en remarquant mon air morose, toutes ces histoires ne doivent pas vous intéresser plus que ça, monsieur. Bien sûr, vous avez vos soucis, monsieur, et je ne suis pas venu ici pour vous ennuyer avec les miens. Ce serait bien mal reconnaître toutes vos bontés à mon égard.

« — Et Juliana, qu'est-elle devenue? demandai-je, ne me sentant plus le courage de le questionner sur ses propres affaires.

« Un sourire éclaira un moment ses traits.

« — Ah! s'écria-t-il d'un ton contrastant avec celui que j'avais entendu jusque-là, ça fait du bien de songer à elle, en passant. Elle est mariée à un de mes amis, Sam Jessop. De temps en temps je vais leur dire un petit bonjour, quand Anna est partie. Dieu me pardonne, c'est comme si je jetais un regard dans le paradis! Souvent il se moque de moi, mon ami Sam. Il me dit ainsi : Josiah, vieux frère, jamais tu n'as mieux montré que tu n'es qu'une tête de pipe! Nous sommes de vieux copains, voyez-vous, monsieur, Sam et moi, et nous savons que tout ça c'est pour rire.

« Là-dessus le visage de Josiah reprit sa gravité mélancolique et, baissant la tête, le bonhomme ajouta en soupirant :

« — Oui, j'ai souvent songé depuis, monsieur, combien ça aurait été gentil, notre ménage, si seulement vous aviez pu désigner Juliana!

« Je sentis qu'à tout prix il fallait détourner la conversation de ce sujet délicat :

« — Je suppose, dis-je, que vous gagnez bien votre vie, là-bas, comme autrefois?

« — Ah! monsieur, répliqua-t-il, qui est-ce qui disait que la vie est une lutte? Il avait rudement raison, celui-là! Je ne sais pas ce que nous serions devenus si le père de Juliana n'était venu à notre aide. Ce n'est pas comme un homme qu'il s'est conduit, le capitaine, mais comme un ange, monsieur. Je ne dis pas que ce soit un malin comme vous; ce n'est pas quelqu'un à qui on irait demander conseil, comprenez-vous bien? mais enfin c'est un brave cœur, un bon et digne homme. Et cela me rappelle, poursuivit-il, l'affaire qui m'amène ici. Vous allez me trouver bien hardi, monsieur, mais...

« Je l'interrompis : — Josiah, lui dis-je, je reconnais que je suis fortement à blâmer pour tout ce qui vous est advenu. Vous m'avez demandé mon avis et je vous l'ai donné. Lequel de nous deux a été en cela le plus grand imbécile, c'est une question que nous n'examinerons point. Le fait est là, et je ne suis pas homme à en décliner la responsabilité. Vous me voyez donc tout prêt à vous accorder un dédommagement dans la mesure de mes moyens.

« Sa gratitude défiait toute expression. — Je savais, dit-il, que vous ne repousseriez pas ma demande, cette fois encore. Anna, ai-je dit à ma femme, j'irai trouver ce monsieur et il me donnera un conseil.

« — Un... un quoi? fis-je, sursautant.

« — Un conseil, répéta Josiah, évidemment surpris de mon brusque mouvement, au sujet d'une petite affaire qui m'embarrasse fort.

« Je crus qu'il raillait; point du tout : il était sérieux comme un bonze. Le père de Juliana avait offert de lui prêter mille dollars et il se torturait l'esprit pour savoir si, avec ce capital, il achèterait une blanchisserie ou un bar. J'alléguai que mon premier conseil avait eu des conséquences trop fâcheuses pour que je fusse tenté d'en donner un second; il s'éleva contre cet argument avec force et éloquence : le choix d'une femme était une matière toute spéciale; peut-être n'aurait-il pas dû me consulter là-dessus. Mais un avis sur le choix à faire entre deux branches de commerce, assurément tout homme entendu pouvait le donner. Il venait de relire mon petit livre : *Pour être heureux* etc., et si l'auteur d'un tel ouvrage ne pouvait décider entre les mérites respectifs de telle blanchisserie et de tel bar, tous deux situés dans la même ville, il fallait alors en conclure carrément que la science et la sagesse n'étaient d'aucune utilité pratique en ce monde.

« A tout prendre, le problème semblait aisé à résoudre et, en ma qualité d'homme d'affaires, j'étais autrement outillé pour cela que ce benêt de Josiah Hackett. Dès lors, il serait cruel de se refuser à lui venir en aide. Je promis d'examiner la chose et de lui faire savoir ce que j'en pensais.

« Il me secoua la main sans pouvoir ajouter une

parole, et tandis qu'il se dirigeait vers la porte, je le vis essuyer une larme.

« Je me donnai dans cette affaire de blanchisserie et de bar autant de mal que s'il se fût agi de fonder une banque. L'aventure Anna et consorts me prescrivait impérieusement d'agir cette fois avec la plus méticuleuse prudence. J'étudiai les papiers que Josiah m'avait laissés, mais je ne voulus pas me former une opinion sur des documents aussi insuffisants. Je me rendis dans la ville où habitait Josiah et j'examinai les choses *de visu*. Je me fis passer pour un jeune homme un peu simple d'esprit à qui quelque argent était tombé entre les mains, et je m'insinuai par mes largesses dans les bonnes grâces des gens de maison. Je restai quinze jours là-bas. Je passai la plus grande partie de mon temps au bar ; dans mes moments de loisir je salissais du linge à force, pour pouvoir juger la blanchisserie dans l'exercice de ses fonctions.

« Pour ce qui concernait la valeur intrinsèque des deux établissements, mon enquête me conduisit à cette conclusion que le bar valait la blanchisserie, et que la blanchisserie n'était pas inférieure au bar. Restait la question de savoir quel commerce convenait plus particulièrement aux Hackett.

« Mon raisonnement fut le suivant : le tenancier d'un bar est exposé à beaucoup de tentations. Un homme de caractère faible, continuellement en rapport avec des ivrognes, se laissera facilement aller à la boisson. Or, Josiah est d'un caractère extrêmement faible. En outre il a une femme acariâtre, une nombreuse famille sur les bras et un gros chagrin au cœur. Dans ces conditions, placer Josiah à portée de la dive bouteille, ne serait-ce pas une folie, que dis-je, un véritable crime ?

« Dans une blanchisserie, au contraire, il y a quelque chose d'apaisant. Le travail de la blanchisserie nécessite un grand nombre de bras. La famille d'Anna trouvera de l'emploi dans une blanchisserie. Anna pourra dépenser sa pléthore d'énergie en maniant le fer à repasser, tandis que Josiah manœuvrera la calandre. Pareille idée évoquait l'image d'un bonheur domestique vraiment touchant. Je recommandai la blanchisserie.

« Le lundi suivant, Josiah m'écrivit que l'affaire était conclue. Le lendemain, je lus dans l'*Écho du Commerce*, qu'un des traits caractéristiques de cette époque était la plus-value prodigieuse acquise brusquement par les hôtels et les bars dans toute la Nouvelle-Angleterre. Le jeudi, consultant la liste des faillites, j'y lus le nom de quatre propriétaires de blanchisseries. Le journal ajoutait, en manière d'explication, que, vu le développement incessant de la concurrence chinoise en Amérique, les jours de cette industrie étaient comptés. Je sortis et me grisai à fond.

« Désormais ma vie fut un enfer. Toute la sainte journée je pensais à Josiah. Toutes les nuits je le voyais en rêve. Si, non content d'avoir fait le malheur de sa vie, je l'avais empêché encore de gagner son pain et avais rendu inutile la générosité du brave vieux capitaine ! N'étais-je pas quelque démon malfaisant, acharné à la poursuite de ce simple mais digne homme et lui jouant les tours les plus abominables ?

« Cependant les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent. Il ne me donna pas de ses nouvelles, je n'entendis pas parler de lui, et à la fin son souvenir cessa de me hanter.

« Vers la fin de la cinquième année il reparut.

« Il se glissa derrière moi comme j'ouvrais la porte du logis et posa sur mon bras une main tremblante. La nuit était sombre, mais la lueur d'un réverbère me permit de le reconnaître en dépit des taches rouges dont la face était parsemée et de l'humeur visqueuse où nageaient les yeux sans regard. Je le saisis brutalement par le bras et le traînai jusqu'à mon cabinet.

« — Asseyez-vous, commandai-je, et sans préam-
« bule arrivez à la catastrophe.

« Il allait encore prendre sa chaise favorite. Je sentis que si, pour la troisième fois, je voyais associés cet être maudit et cette chaise fatale, je ferais un mauvais parti à tous deux. J'arrachai donc le siège de ses mains ; il tomba lourdement assis sur le plancher et fondit en larmes. Je le laissai dans cette position, et d'une voix pâteuse, entrecoupée de hoquets, il me conta son histoire.

« La blanchisserie avait été de mal en pis. Une nouvelle ligne de chemin de fer était venue jusqu'à la ville et en avait changé toute la topographie. Le courant des affaires avait pris peu à peu la direction du nord. L'endroit où se trouvait autrefois le bar — le bar même auquel j'avais préféré la blanchisserie — était maintenant le centre commercial de la cité. L'homme qui l'avait acheté l'avait revendu presque aussitôt à prix d'or. La partie sud, où était située la blanchisserie, occupait la place d'un ancien marais et naturellement les ménagères soigneuses n'entendaient pas envoyer blanchir dans un endroit aussi malsain.

« Sur ce premier malheur s'en étaient greffés d'autres. Le petit dernier, le favori de Josiah, le seul rayon de soleil dans sa funèbre existence, était tombé dans la cuve et avait été bouilli. La mère d'Anna avait eu les bras pris dans la calandre et, horriblement estropiée, non seulement elle était désormais incapable d'aucun travail, mais elle exigeait des soins de tous les instants.

« Affolé par cette déveine ininterrompue, Josiah avait cherché la consolation au fond du verre et était

devenu irrémédiablement alcoolique. Il sentait toute la profondeur de sa dégradation et pleurait comme seuls savent pleurer les ivrognes. Dans un milieu émoustillant, celui d'un bar par exemple, il se serait senti fort et brave, assurait-il. Mais la vapeur de la buanderie et la perpétuelle odeur des linges humides l'avaient amolli et perdu.

« Je lui demandai ce que le capitaine avait dit de tout cela. Au milieu d'un déluge de larmes, il répondit que le capitaine n'était plus. Et voilà, il se souvenait que c'était cela même qui l'amenait ici. Le noble vieillard lui avait légué cinq mille dollars et il venait me consulter sur le placement à faire de cette somme.

« Mon premier mouvement fut de le tuer sur place et ce mouvement eût été le bon. Je me contins cependant et lui offris l'alternative ou d'être flanqué par la fenêtre, ou de sortir par la porte sans ajouter un mot.

« Il répondit qu'il était tout prêt à s'en aller par la fenêtre si je voulais bien le fixer d'abord sur le choix entre la Terra del Fuego Nitrate Company et l'Union Pacific Bank, pour le placement de ses dollars. Pour lui la vie n'offrait plus le moindre intérêt. Tout ce qu'il désirait était de mettre ces quelques œufs d'or dans un bon nid bien sûr où ses chers petits pourraient les trouver quand lui-même serait parti.

« Il me supplia de lui dire ce que je pensais des nitrates. Je répliquai que je refusais catégoriquement de penser et de dire quoi que ce fût à ce sujet. Il conclut de ma réponse que je n'avais pas une haute idée des nitrates, il allait, par conséquent, placer son argent dans l'Union Pacific Bank.

« Je lui dis de le faire, si bon lui semblait.

« Il se tut et parut un moment très perplexe. Alors il sourit d'un air entendu, et me dit qu'il croyait deviner ce que je pensais. C'était fort aimable de ma part. Il mettrait jusqu'à son dernier dollar dans la Terra del Fuego Nitrate Company.

« Il se leva, avec difficulté, et fit mine de s'en aller. Je l'arrêtai. Aussi sûr que le soleil se lèverait le lendemain matin, la compagnie que je lui conseillerais, ou, ce qui revenait au même, qu'il persisterait à croire conseillée par moi, arriverait tôt ou tard à un krach. Ma grand'mère avait placé tout son petit pécule dans la Terra del Fuego Nitrate Company. Je ne pouvais, de gaîté de cœur, la condamner à la misère dans ses vieux jours. Pour Josiah, la chose importait peu : en tout état de cause, d'avance il était ruiné. Je lui conseillai de prendre des actions de l'Union Pacific Bank. Il le fit.

« L'Union Pacific Bank tint bon pendant dix-huit mois, puis elle se mit à chanceler. Le monde financier fut pris de panique : cet établissement avait toujours été considéré comme un des plus solides du pays. On rechercha les causes de ce déclin subit. La véritable cause, moi seul la connaissais, mais je me gardai bien de la révéler.

« La banque lutta avec une bravoure admirable, mais la main de la destinée était sur elle. Neuf mois d'existence lui furent encore accordés, puis le krach se produisit.

« Pendant ce temps, est-il besoin de le dire, les nitrates avaient marché à pas de géant. Quand ma grand'mère mourut, elle *valait* un million de dollars qu'elle laissa à une œuvre de charité. Si elle avait su que je l'avais sauvée de la ruine, elle se serait peut-être montrée moins injuste à mon égard.

« Quelques jours après l'effondrement de la banque, Josiah était à ma porte et cette fois il amenait avec lui toute sa petite famille. Ils étaient seize en tout.

« Que faire ? J'avais, pas à pas, poussé tous ces gens à l'abîme. J'avais détruit leur bonheur et ruiné leurs espérances dans la vie. En conscience j'étais forcé de leur assurer du moins le pain quotidien.

« Il y a dix-sept ans que je leur assure ainsi le pain quotidien et mes remords sont moins poignants quand je constate qu'ils semblent satisfaits de leur sort. Ils sont vingt-deux à l'heure qu'il est, et nous en attendons un vingt-troisième au printemps.

« Voilà mon histoire, dit le vieux monsieur affable. Peut-être maintenant comprendrez-vous mon émoi soudain quand vous m'avez demandé conseil. A personne, sur aucun sujet, je ne donnerai de conseil, jamais, jamais ! »

J. K. Jerome.

Traduit de l'anglais par André Nor..

DEMI-APOTRE

On sait quel aimable et doux poète est M. Émile Trolliet. Il a fait un volume de vers d'une sincérité, d'une naïveté d'accent si rares aujourd'hui, que, malgré une certaine nonchalance, peut-être voulue, de la forme, ce recueil a attiré l'attention. M. Trolliet y disait toute son âme, son âme de frère, d'ami, d'amant, d'artiste, de citoyen, de chrétien. On sentait qu'aucune de ces pièces, sauf une ou deux, peut-être un peu trop solennelles et haussées de ton, étaient tombées sans dessein préconçu de son cœur sur le papier, comme d'elles-mêmes.

On sentait qu'il les avait faites en se promenant, ce qui est la condition nécessaire pour qu'une pièce de vers ait le sens commun. J'ai connu un homme charmant qui eût été un homme supérieur si la maladie ne l'avait frappé tout jeune encore, chez qui,

un jour; en furetant très indiscrètement, je découvris quelques furtifs sonnets : « Vous êtes donc poète ? — Non ! — Versificateur, si vous voulez ? — Oui... en chemin de fer. »

Il avait besoin du roulement du wagon pour que l'inspiration lui vînt. Le wagon était pour lui un *rhyming-car*. « C'est bien malheureux, lui disais-je, que vous ne soyez pas commis voyageur. — A qui le dites-vous? La France y perd un Lamartine. »

Voilà comme il faut faire des vers : à cheval, comme Lamartine ; sur les impériales des omnibus, comme Hugo ; en wagon, comme mon ami, ou en flânant dans les rues peu fréquentées du faubourg Saint-Germain, comme Coppée.

Où M. Trolliet faisait-il ses vers, et les fait-il encore ? car il ne doit pas avoir perdu cette habitude, je n'en sais rien ; mais on était sûr en les lisant qu'il ne s'était pas assis devant le tapis vert de sa table de travail en faisant le ferme propos de les écrire. Ils étaient spontanés et involontaires. C'étaient de vrais vers.

Il y en avait de charmants, ou du moins qui retentissaient au cœur du lecteur de manière à y laisser une impression comme permanente. C'est ainsi que je me rappelle encore une pièce toute courte, toute condensée, bijou d'anthologie, que je voudrais bien vous présenter. La citant de souvenir, je vais la citer tout de travers, et déformer les vers en les rattrapant comme au vol ; mais vous n'en prendrez que la ligne et le dessin général, et attribuerez toutes les faiblesses à mon défaut de mémoire :

Quand [illegible]
Et [illegible]
Vous m'appeliez [illegible],
Mon ami.

Quand l'aveu se fit presque entendre,
Soupiré plutôt qu'exprimé,
Vous m'appeliez, timide et tendre :
Mon [illegible].

Quand [illegible]
Nous enlaçait éperdument,
Tu m'appelais [illegible]
Mon [illegible].

Depuis que [illegible]
Tout ton être [illegible].
Je suis ton âme ; et tu m'appelles :
Mon amour.

Cette sensibilité tendre et profonde, un peu voilée quelquefois de je ne sais quelle ombre maladive, prédisposait M. Trolliet à nous donner quelque roman pathétique, à la fois sensuel et sentimental, élégiaque et très pur; très ardent et très élevé, et c'est à peu près ce qu'il nous donne sous le titre d'*Ame d'un resigné*.

Je dis à peu près, parce que ce roman a bien un peu le tort de n'être pas un roman. Il n'est pas composé du tout, de propos délibéré ; il n'est que le journal d'une âme, que le cahier bleu où un jeune sentimental, amoureux de la vie et résigné à la mort prochaine, jette irrégulièrement et à intervalles éloignés la méditation à laquelle il vient de s'abandonner, la conversation où il vient de prendre part, la lettre qu'il vient de recevoir ou qu'il vient d'écrire. — Je n'ai peut-être pas besoin de vous dire que j'adore ce genre de littérature ; elle a quelque chose d'aisé et de libre que je goûte infiniment. Cependant, les grands artistes, comme d'instinct, même dans les ouvrages de ce genre, savent mettre une composition secrète, qui ne s'aperçoit pas du tout ; mais qui est là pourtant, qui maintient et soutient l'ouvrage et fait qu'il laisse une impression finale qui est une, et qui est nette. C'est ce qui manque un peu dans le cahier bleu de M. Valboisé ou de M. Trolliet.

Sauf ce défaut, assez léger en somme, le livre est singulièrement attachant. C'est bien une âme tout entière et assez distinguée que M. Trolliet nous y fait connaître, et une âme qui est si représentative de beaucoup d'âmes contemporaines, que ce petit livre, en outre qu'il est une œuvre d'art, a la valeur d'un document moral.

Le jeune homme de 1895 que M. Trolliet nous fait connaître a deux amours, ce qui fait même que pendant quelque temps on croit qu'on va lire un roman analogue aux *Deux maîtresses*, d'Alfred de Musset. Mais ce n'est pas cela du tout : le jeune homme de 1895, que M. Trolliet nous présente, n'a pas deux amours, il en a trois. L'un, c'est une actrice ; l'autre, c'est une femme du monde ; et le troisième, je ne dirai pas précisément que c'est M. Paul Desjardins, mais c'est la cause que M. Paul Desjardins soutient et défend avec une admirable ardeur et une parfaitement respectable conviction.

Voilà les trois traits principaux de l'état d'âme de M. de Valboisé. Figurez-vous un jeune homme de 1830 qui serait amoureux de Mlle Ninette, de Mme Swetchine et de Ballanche, ce qui a dû arriver, et ce qui se reproduit ; car si l'histoire ne se répète jamais, du moins elle a toujours l'air de s'imiter.

Ce jeune homme, donc, a des sens et un peu de snobisme : voilà pour l'actrice; il a une âme, de l'intelligence et une très bonne éducation : voilà pour la femme du monde; il a une « vie intérieure », une conscience, un instinct religieux d'autant plus fort qu'il est vague, et la conviction que jamais l'humanité ne se passera de sentiment religieux sans mourir : voilà pour Ballanche. Telle est sa triplice sentimentale.

Eh bien, c'est très bien. C'est très vrai, c'est très bien vu, et, quoique ce soit de 1830, c'est très actuel. Nous coudoyons des jeunes gens ainsi composés. Ils abondent, moins distingués que M. de Valboisé, moins titrés, portant des noms moins pittoresques ;

mais ils abondent. Il y en avait très peu dans ma jeunesse. Les deux premiers traits, le tendre penchant pour Mlle Ninette et l'aspiration passionnée vers Mme Swetchine, les jeunes gens de mon temps les avaient très bien ; mais le troisième leur manquait généralement. C'est curieux : les hommes de mon âge ont l'air de gens du XVIIIe siècle assistant, vers 1810, à l'avènement de Chateaubriand, et un peu étonnés de cet incident historique. Nous nous appelons tous Morellet. Ce n'est pas un nom très reluisant. Valboisé a meilleur air. Enfin !...

Toujours est-il que les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien, en grand nombre, des Valboisé. Ils ont ajouté le troisième trait. Mais ils n'ont pas perdu, ni supprimé les deux premiers ; n'oubliez pas ce point. Vous verrez tout à l'heure qu'il est essentiel. — Or M. de Valboisé étant ainsi combiné en sa complexion intime, que lui arrive-t-il ? Ceci. Il est très content d'abord de Mlle Ninette. (Voir la page excellente d'Octave Feuillet sur le charme particulier des actrices, dans les *Amours de Philippe*, si je ne me trompe.) Valboisé trouve à Ninette de la beauté, de l'élégance, et sinon de l'esprit, du moins « un aimable enjouement », comme dit le jeune homme des *Effrontés*. Il est flatté d'être distingué par une femme qui, évidemment, a le choix. Il est presque heureux, n'était que sa conscience le gêne et que sa vie intérieure le gronde un peu. Provisoirement il les réprime.

Sur quoi Ninette part pour Saint-Pétersbourg, où elle a un très bel engagement. Entre nous, elle en a même deux. C'est une fille de provision. Elle revient au bout d'un an. Valboisé va un peu la voir et la trouve engraissée et stupide.

Elle est la même que douze mois avant ; mais c'est que Valboisé a, pendant l'intervalle, fait la connaissance de la femme du monde, qui est maigre, comme toutes les femmes distinguées, et éminemment intelligente. Ils ont eu ensemble un *flirt* humanitaire, moralisateur et religieux, un *flirt* de vie intérieure, ce que nous avons de plus nouveau. Valboisé est cette fois tout à fait pris. Je le crois bien, il l'est jusqu'à l'âme. Cette partie de lui-même qui n'était pas à son aise du tout dans le salon ou dans la loge de Ninette, ici s'épanouit et même se fortifie et s'agrandit. La femme du monde de Valboisé est une Lamartinienne, et une adoratrice de Chateaubriand et une dévote de Vigny.

(Sur ce dernier nom je m'arrête ou suis arrêté un instant. Il me semble que Vigny était athée, entre nous. Mais l'athéisme, qui en prose est l'athéisme, est peut-être en vers une religion. Je crois que cela nous a été prouvé récemment. Passons.)

Donc Valboisé boit à longs traits l'idéal avec la mondaine mystique et fait le ferme propos d'aider Ballanche à fonder une religion capable de concilier toutes les autres. La mondaine l'y convie et est à la fois son premier disciple et son premier inspirateur.

Seulement elle finit par s'en aller. Les mondaines mystiques, quand elles ne sont pas de simples perruches en extase, quand elles ont une vraie vertu et une vraie force d'âme, finissent par revenir à leur mari, même coupable, et par le ramener, ce qui est pis encore, si j'ose m'exprimer ainsi. — Valboisé reste seul avec sa vie intérieure, et désormais il est tout à Ballanche.

Il s'entraine de tout son cœur à se dévouer à cette dernière passion, la plus forte, reconnaissons-le, qu'il ait en lui. Mais... et c'est ici, à mon sens, qu'est le sens assez profond, vraiment, du livre de M. Trolliet, mais... il est trop tard. Dans ses essais, expériences ou exercices d'amour sensuel et d'amour sentimental, Valboisé a perdu tout ou partie de ses forces morales. — Il est poitrinaire aussi, je sais bien, et cela contribue à déprimer un homme ; mais cela n'est que pour donner au récit un dénouement pathétique et je n'y fais pas attention, si ce n'est pour dire que le tableau de la mort de Valboisé aux dernières pages est d'une magnifique sobriété tragique et d'un grand effet. — Ce que je retiens et ce qui me paraît vraiment intéressant au point de vue psychologique c'est que Valboisé est épuisé moralement après ses deux amours et surtout après le second.

Cette *Cité chrétienne* qu'il devait écrire, il ne l'écrit pas ; cette action morale qu'il voulait exercer sur les hommes, il ne l'exerce nullement. Il va là-bas, dans son Dauphiné aux horizons neigeux, il s'accoude à la fenêtre, regarde au loin les Alpes faisant miroiter leurs neiges sous le soleil, ou Grenoble montrant ses bastions et ses clochers. La mélancolie des sens et la mélancolie de l'âme l'envahissent et l'engourdissent de langueurs dangereuses, délicieuses et mortelles. Il doit répéter ce beau vers fait de quatre vers charmants, où tient toute sa vie : *Mon ami, mon aimé, mon amant, mon amour*. Mauvais cela, pour l'action morale et même pour toute espèce d'action.

Ne fût-il pas phtisique, Valboisé ne deviendrait pas un apôtre. Un saint, peut-être, c'est relativement facile ; un apôtre, non. Il est fini moralement, à moins d'une forte réaction dont très peu, je crois, sont capables. S'il vit, je sais très bien ce qui lui arrivera. Il recommencera les précédentes expériences, sans enthousiasme, mais sans se lasser de les faire. Peut-être même, car tels sont ces gens-là, il croira, à chaque répétition, les faire pour la première fois. Allons, je l'aime bien, mais il vaut mieux qu'il meure, au moment où il a encore l'illusion qu'il aurait pu vivre pour une grande pensée.

C'est la moralité de cette aventure et de ce livre

très sincère, très personnel et très vécu. Il ne faut pas de femmes dans la vie des apôtres, pas même de femmes partageant leurs rêves, leur idéal et leur apostolat, peut-être surtout pas de celles-là. L'idée seule et la passion pour l'idée les doivent guider, animer, pousser au combat, consoler dans la défaite, ramener à la lutte, accompagner toujours. L'apôtre de demain n'aura ni pour Ninette, ni pour Mme Swetchine, aucune attention. Il n'en soupçonnera que très vaguement l'existence. Il ira droit au peuple, à la masse compacte et lourde ; il parlera, écrira, parlera encore et se remettra à écrire. A peine s'il aura un foyer. Il pourra très bien avoir une redingote décente comme vous et moi, et ne pas faire aboyer les chiens dans la rue ; mais, au fond, il sera un pur ascète comme ceux de l'Inde ou de la Judée dans les bons temps. La victoire est à ce prix, et aussi la lapidation ; mais, en pareille matière, c'est même chose.

Il devra surtout être passionné et n'être pas sentimental. Ce sont choses très différentes. Le sentiment, c'est la passion qui jouit d'elle-même, qui se complait en soi, qui s'agrée fort, qui se contemple et qui s'arrange un peu à ses propres yeux pour se savourer. La vraie passion, c'est la passion qui s'ignore. L'apôtre de demain ne saura pas qu'il est passionné. Ce sera très naturellement et comme chose qui va de soi qu'il mènera la vie de saint Paul et de Calvin.

Et maintenant, comme dit Richepin,

[illegible]

Tu es prévenu de ce que tu auras à faire et surtout de ce dont tu devras t'abstenir.

En attendant, c'est quelque chose que d'écrire un bon roman ou du moins une étude d'âme intéressante. Ce livre en est une.

Il est même un peu plus. En dehors du portrait du personnage principal, il y a quelques esquisses assez heureuses. Le professeur dogmatique, gouvernemental et autoritaire est bien crayonné. Il n'est guère un type de notre temps, et il sent l'époque de Cousin ; mais il existe encore, et M. Trolliet a bien fait de le croquer. C'était un homme fait pour être procureur général, colonel de gendarmerie ou directeur des contributions indirectes ; les circonstances en ont fait un homme de pensée. Il ne pense pas, mais il discipline les idées ; ce n'est pas un professeur, c'est un fonctionnaire de l'enseignement ; ce n'est par un professeur, c'est un préfet des études. Bonne silhouette.

Le portrait en pied de Paul Desjardins (car on peut mettre le nom sous la peinture, il n'y a pas à s'y tromper, et l'auteur ne veut pas qu'on s'y trompe) est meilleur encore, très vivant, en toute sympathie du reste, ce qui n'est pas, et tant s'en faut, pour me déplaire. On le voit très bien, avec son ardeur d'apostolat, sur un grand fonds de douceur et d'amabilité native et de caressant désir de plaire ; et aussi avec les restes de gaminerie et d'instinct mystificateur qui, de temps en temps, reparaissent et éclatent, formant contraste et très piquants.

Et surtout, pour y revenir, il y a là un portrait, sincère jusqu'à la naïveté, ce qui pour moi est un éloge, du jeune homme moderne, de l'homme des classes lettrées né en 1860 (il a de la chance), très complexe, très mêlé, tiré en sens contraires par sa sensualité de Français, son sentimentalisme de lecteur d'Ibsen, son mysticisme confus, et qui se sent impuissant, de lecteur de Tolstoï. Génération très curieuse, très sympathique, et probablement qui sera victime. Elle est de transition, et de lutte intestine et de tergiversations et hésitations. Ce n'est pas elle qui créera. Ce jeune homme-ci sera tourmenté et inquiet toute sa vie. Mais il travaille et souffre pour l'avenir. Il a un fils qui, vers 1910, fondera la religion définitive, élèvera l'humanité d'un effort puissant vers un nouvel idéal, — ou qui sera un affreux positiviste. Car la loi de progression est très probable ; mais la loi d'actions et réactions alternantes est fort probable aussi. L'avenir est tout plein d'incertitude. C'est, du reste, ce qui fait son charme.

Émile Faguet.

AU RÉGIMENT

[illegible]

[illegible]

II. — Élève caporal.

1er décembre.

Quinze jours passés !... En cette quinzaine me suis-je acclimaté à la caserne ?... La réponse me laisse perplexe et désorienté. Nombre de mes préventions se sont évanouies, et j'avoue avec un peu de honte que, contrairement à mon attente je me sens plus endolori au physique qu'au moral. La promiscuité de la chambrée, les froissements redoutés du contact avec des gens rustiques, sont des fantômes disparus. J'y suis fait et n'en souffre pas.

En revanche, le métier est dur.

De l'aurore au crépuscule, être toujours en haleine, passer des théories aux exercices, de l'exercice aux corvées, puis, grâce à mon état d'élève caporal, à l'étude et à la récitation des règlements, n'est point une situation d'oisif. Et voilà que, pour aggraver nos peines, l'hiver est brusquement venu transformer

[illegible]

les fatigues en supplices. Oh ! l'acier du fusil qui arrache la peau des doigts, l'ankylose des pieds dans la neige, les éreintantes ascensions et dégringolades des escaliers, les corvées répugnantes, la courbature qui vous assomme, le soir, sur la couchette étroite et dure !... Et encore ce lit est-il le bon ami ; il procure la trêve à nos maux grâce au sommeil qui permet d'oublier et d'interrompre la tâche !...

Il faut m'assouplir ? Soit ! mais on me brise ; m'entraîner ? Bien ! mais on me surmène !... — Bast ! me dit gaillardement Julot, on s'accoutume. — Le paysan aurait-il plus de courage que moi ?...

Non ! Il est plus robuste, voilà tout... Je m'en dépite ; c'est encore un soufflet à mon orgueil.

Et encore Julot qui ricane : — Va, mon vieux, ne geins pas de l'hiver ; tu en auras regret si ça chauffe cette année aux manœuvres comme aux dernières... Je te vois, sac au dos, après 30 kilomètres d'étape, dans les labourés, avec le soleil sur la boule...

Alors quoi ?... geler l'hiver, rôtir l'été ?...

10 décembre.

J'avais tort l'autre jour. Les fatigues sont les mêmes, le froid est plus rigoureux, et je ne suis plus las ; si je souffre encore je suis consolé et ne veux plus me plaindre.

L'Idée a triomphé.

Hier, le colonel nous a présenté notre drapeau.

A 2 heures, nous avons pris les armes. Depuis le réveil, on astiquait, fourbissait, brossait. Je m'escrimais de mon mieux, sans grand résultat, les doigts empoissés de cire et d'encaustique. Mais mon camarade — avec lequel je suis retourné dans les bons endroits — en un tour de main a fait miroiter mon fourbi d'un merveilleux lustre. A l'inspection préparatoire, mon sergent de section m'a déclaré propre et ficelé comme un vieux troupier. Cet éloge, bien qu'indû à mon propre mérite, m'a rendu tout glorieux. Je tenais à être beau pour saluer la première fois le drapeau de mon régiment.

Dans la grande cour, sur trois faces, les compagnies se sont massées. Le ciel pur s'égayait de soleil ; dans l'air glacé passaient les grands souffles dont la bise cinglait les faces ; à travers nos gants de coton blanc, le gel brûlait les doigts raidis sur l'acier râpeux des fusils. Malgré eux, les pieds martelaient la terre sonore.

Soudain tout s'est tu, et les lignes mouvantes se sont durcies dans une rigidité de mur.

Le lieutenant-colonel avait brandi son sabre : un roulement de tambours a empli les murailles :

— Baïonnette au canon !

Mille rais alors étincellent, serpentent, s'immobilisent au sommet des canons.

— Portez vos armes !

Les mains gourdes se délient, sonnent sur le fer, s'abattent.

— Présentez vos armes !

Tout flamboie ; le soleil multiplie ses rayons au poli des baïonnettes, à la pointe des sabres au clair que les officiers élèvent devant eux.

De la salle d'honneur débouche, escorté de soldats d'élite, un jeune lieutenant, le front haut, la main ferme à la hampe du drapeau. Le voilà ! Ses plis claquent au vent, les couleurs éclatent parmi le paillètement d'or des franges et des noms de victoires.

De nouveau la voix du chef a tonné :

— Au drapeau !...

Droit sur la selle, raidi sur les étriers, la droite a haussé l'épée à hauteur de la bouche ; le bras se détend, s'abaisse, coupe l'air de l'éclair de l'acier pour saluer le symbole. Les tambours roulent, les clairons fanfarent, la musique déchaîne le triomphal ouragan des cuivres... Un frisson d'enthousiasme sillonne les reins, exalte les cerveaux, fait monter la chaleur des âmes jusqu'aux yeux éblouis par l'héroïque vision.

D'un galop, le colonel a parcouru le front des troupes ; il s'arrête alors, face au drapeau, et nous parle :

« Soldats !... »

Ce mot, odieux naguère, m'entre au cœur comme un nom de gloire !...

« Soldats ! vous êtes admis à l'honneur de saluer votre drapeau. En lui sont nos gloires passées, et pour lui en acquérir de nouvelles tous vous sauriez mourir. Plutôt que d'abandonner cette étoffe qui, partout où elle est, fait présente la France, vous vous montreriez dignes des aînés qui ont inscrit sur elle, en lettres d'or payées par leur sang, les noms de leurs luttes et de leurs victoires. Retenez leurs noms à jamais impérissables : Valmy ! premier combat d'un peuple libre qui vous a assuré dans l'avenir et qui a mis, sans souci d'origine, dans chaque giberne, ce bâton de maréchal auquel tout Français peut prétendre, s'il s'en montre digne par ses talents et sa vaillance ! Les Pyramides ! cette page d'épopée qui transporta le nom de la France en Égypte et où les soldats mourants dans la vue du drapeau saluaient encore la Patrie et la sentaient près d'eux ! Eylau ! qui montra le régiment aussi fier sous les neiges du nord que jadis sous le soleil africain. Lutzen, enfin ! Lutzen ! où de jeunes gens, des conscrits comme vous, à peine accoutumés à leurs armes, égalèrent les vétérans de l'armée et méritèrent l'admiration du plus grand homme de guerre, vainqueur du monde, de Napoléon !

« Si l'heure des combats sonnait, vous illustreriez ce drapeau de nouveaux noms de gloire, j'en suis

sûr! Vous les cadets, vous auriez à cœur de surpasser ceux qui vous ont ouvert le chemin.

« Le drapeau abrite l'honneur de la Patrie; c'est la robe immaculée de la mère à laquelle nul téméraire profane ne saurait toucher sans que les fils se lèvent pour venger son injure et la laver dans le sang du coupable.

« Le drapeau est semblable, dans le régiment, au clocher autour duquel se groupent les maisons du village; il domine tout de son signe auguste.

« Au combat, il est la foi et l'espérance. A ce cri : « Au drapeau! » chacun doit se ranger autour de l'étoffe sacrée et se sacrifier plutôt que de la voir violer par des mains étrangères. Les couleurs françaises ne doivent point enrichir de leurs trophées les arsenaux ennemis; c'est l'honneur du pays que dans leurs plis elles emportent.

« Fermez le ban! »

De nouveau se sont envolées les fanfares dans un entraînant essor. Toute l'épopée, tous les dévouements, toutes les grandeurs passaient, évoqués par la parole. Chaque cœur vibrait à l'unisson du sien, chaque front se haussait vers le rayonnement des immolations héroïques et des futurs triomphes. Les misères de la vie s'évanouissaient dans la sublimité de l'idéal.

Oh! la réconfortante cérémonie! Patrie, divin culte! Armée, noble école d'abnégation et de grandeur! Je rougis de mes doléances passées; je veux être digne de mon nom de Soldat!

18 décembre.

Les enthousiastes ont leurs réactions. Le terre à terre du métier vous rejette brutalement sur le sol après les trop hauts essors. De la cérémonie récente j'ai gardé la fierté de ma mission, mais son accomplissement obscur et journalier me reste pénible.

J'ai, très vite, accepté la communauté de vie avec les camarades un peu vulgaires que me donnait la loi; mes préventions, à leur égard, se sont apaisées, mais il en est d'autres que l'événement confirme; je veux parler de mes gradés. Je ne puis les dire méchants; non, ce n'est pas cela, mais ils sont parfois grossiers et quinteux. Suivant leur humeur, ils se montrent coulants en présence de vraies fautes et brutaux pour des bagatelles. Avec eux, ce qu'il faut surtout redouter, ce sont les ricochets. Le jour où ils se sont attiré quelque réprimande d'un officier, ils nous en infligent les éclaboussures. Ainsi, ce matin au réveil, le lieutenant est entré dans la chambrée; les lits n'étaient pas découverts et l'aération n'était pas assurée; toutes les fenêtres restaient closes. Il a puni le caporal; celui-ci, assez patient d'habitude, nous a rabroués à l'exercice et m'a infligé deux jours de consigne parce que je ne savais pas bien exécuter un mouvement qu'il me montrait pour la première fois. La punition est, certes, sans importance, mais ce qui me révolte en elle c'est le sentiment auquel je la dois et surtout la conscience que j'ai de son injustice. Un instant, j'ai eu la pensée d'exposer ma réclamation au capitaine, puis j'ai estimé qu'il valait mieux me taire et réserver cet arbitrage pour un cas sérieux. Cela n'empêche pas que cette petite avanie est tombée sur mon exaltation récente comme une douche glacée. Ce sont ces petites avanies qui altèrent le plus, dans les cœurs, le bon esprit militaire et qui sèment en eux les rancunes.

[illegible]

Noël! la grande fête de famille! Pour la première fois je passe cette journée loin des miens et une grande mélancolie hante ma pensée. Je me trouve si seul, si perdu dans la caserne dépeuplée et dans les rues pleines d'indifférents! J'ai vagué par les places et les promenades comme un chien perdu; je me suis attablé aux tables des cafés, j'ai aplati mon nez aux vitrines des boutiques, rien n'a pu traverser mon ennui, dense comme ces brouillards qui éteignent le soleil. De guerre lasse, je suis rentré au quartier, et son insolite abandon m'a jeté dans une morne détresse. Dans ma chambre, je n'ai trouvé qu'un seul camarade, un petit troupier toujours morose, taciturne, dont l'aspect sournois a fait un peu le paria de la compagnie. Maladroit, les gradés le bousculent; balourd, les camarades le rebutent. Jusqu'alors il m'était peu sympathique, mais dans ma crise d'isolement, sa présence me fut réconfortante.

Je lui demandai :

— Pourquoi n'es-tu pas sorti, Minard?

Il me regarda, soupçonneux et inquiet, sans répondre.

J'insistai. Je ne sais si ma parole se fit engageante par le désir d'avoir un compagnon ou si une pitié se leva en moi pour ce pauvre gars dédaigné de tous, mais Minard consentit à me dire :

— Pour quoi faire? Je suis seul au monde, je n'ai pas d'argent, je n'ai pas d'ami.

— Parbleu! m'écriai-je, il ne sera pas dit que par ce jour de Noël tu n'auras pas ta fête! J'en ai, de l'argent, je suis ton camarade; mets-toi en tenue, nous dînerons ensemble.

Il m'a dévisagé et a eu un commencement de recul devant ma main tendue; il n'osait pas me croire et craignait une plaisanterie méchante. Mais je l'ai rassuré et nous sommes sortis tous deux, après nous être mis en règle pour la permission de minuit.

Je me suis offert le plaisir d'étonner mon bonhomme. Je l'ai conduit dans le meilleur restaurant de la ville, et, pour éviter de donner en spectacle ses nécessaires maladresses, j'ai demandé pour nous

deux un cabinet particulier. Déjà intimidé par le tapis de l'escalier, mon gars n'osait pas s'asseoir sur le velours des chaises. Il restait debout, dans la position du soldat sans armes. Je lui enlevai shako, gants et ceinturon, et l'installai sur son siège ; puis j'ai commandé un bon petit dîner.

Minard osait à peine manger. Je lui versai à boire, et quelques lampées de vin vieux bientôt le détendirent. De son cœur dilaté les mots montèrent à ses lèvres, et, pour la première fois peut-être, le pauvre garçon se confia.

O l'existence lamentable ! Enfant trouvé, il avait quitté l'hospice pour l'apprentissage ; son patron ne s'inquiétait que de l'ouvrage, jamais il n'avait eu pour l'apprenti un mot d'intérêt. Il le nourrissait des restes et le couchait dans l'atelier sur une paillasse. Les ouvriers avaient fait de l'adolescent chétif leur souffre-douleur, lui jetaient au nez sa naissance. Minard, toujours froissé, toujours seul, s'était replié sur lui-même ; et il m'avoua que j'étais le premier qui eût pour lui un mot d'amitié.

Je lui tendis les mains :

— Va, mon vieux, tu ne seras plus seul.

Je l'égayai alors de paroles. Il souriait doucement, une émotion dans les yeux. Et le soir nous sommes rentrés bras dessus, bras dessous, lui consolé du passé par l'aube d'espérance qui succédait aux ténèbres antérieures, et moi heureux comme je ne l'ai jamais été ; j'avais donné de la joie à un cœur désolé, je possédais cette chose rare : le contentement de soi.

5 janvier.

J'ai obtenu pour le premier de l'an une permission de quatre jours. Douces joies du retour au nid ! Après les effusions premières, ma bonne mère m'admirait dans mon costume d'humble troupier ; mon père me tâtait les biceps et affirmait que le métier m'avait déjà durci les muscles et dilaté le thorax. Et ce furent les questions : ma santé, mon appétit, ma nourriture, mes peines absorbaient les inquiétudes maternelles ; mon père, lui, s'intéressait à mes travaux intellectuels et physiques, à mes relations avec mes chefs : « Tu es élève caporal, c'est très bien. Tâche de te distinguer parmi tes collègues. » Là-dessus, on annonça le repas servi, et le cours des questions graves fut interrompu. Je me retrouvai joyeux à la table de famille et touché de la pensée qui avait rappelé à ma mère les préférences de ma gourmandise.

Je m'étais promis une vraie jouissance à dépouiller ma livrée de soldat, — comme je disais naguère, — pour réintégrer un peu de ma personnalité libre dans le vêtement civil. Sur ma demande, ma mère avait commandé au tailleur un costume neuf qui, tout frais sorti de ses mains, m'attendait sur le lit de ma chambre. A sa vue, j'ai battu des mains et l'ai endossé sur l'heure. Prêt à sortir, je me suis arrêté devant la glace, et mon élégance m'a soudain attristé. Je me sentais diminué sous ce veston qui ne faisait de moi qu'un coquet petit jeune homme. Un regret m'a ramené à ma pauvre et grossière capote. J'ai repris mon uniforme ; je l'ai gardé durant toute ma permission, et comme ma mère s'étonnait, s'affligeait même craignant que sa commande n'eût pas répondu à mon goût, je lui ai franchement fait l'aveu de l'impression ressentie et des raisons qui m'avaient décidé à reprendre mon uniforme. Elle m'a embrassé bien fort et toute fière.

Alors, j'ai senti que, pour bien mériter de son orgueil maternel, il fallait rapporter, à Pâques, sur ma manche, les humbles insignes de caporal, ces galons de laine, les premiers que l'on gagne !

Ils sont durs à gagner ; si le départ de la classe fait dans le cadre de nombreux vides à l'automne, il n'en est pas de même au printemps, les vacances alors sont rares ; les tout premiers seuls, parmi les élèves caporaux, peuvent prétendre à l'avancement. Être promu au bout de six mois de service, minimum du temps légalement exigé, ne s'obtient que par une conduite exemplaire et une instruction parfaite. J'agirai et travaillerai pour cela.

Je suis reparti, les poches bourrées de friandises par ma mère ; je l'ai laissée faire en pensant aux heureux qui en bénéficieront : Julot, bien entendu, mais surtout Minard.

Le pauvre gars ! Il est resté au régiment, et rien n'est venu égayer pour lui l'année nouvelle ; il verra du moins que, moi, je ne l'ai pas oublié.

17 janvier.

A la décision, le colonel a ordonné que les dispensés portés pour élèves caporaux passeraient, devant une commission d'officiers, un examen sévère. Seuls seraient maintenus les jeunes gens susceptibles de devenir plus tard officiers de réserve ; les autres seraient éliminés comme encombrant inutilement leurs instructeurs et retardant par suite l'impulsion à donner aux autres. C'est d'ailleurs l'esprit des instructions ministérielles pour les jeunes gens de ma catégorie de dispense.

Nous nous sommes présentés dix-huit à l'épreuve. On nous a fait réciter, expliquer et commander devant un peloton de soldats. Puis nous avons été interrogés dans la salle des écoles. Notre jury était composé d'un commandant, de deux capitaines et de deux lieutenants. Cet examen nous a tenus deux jours entiers en haleine. A son issue, j'avais bon espoir. Aujourd'hui le résultat vient d'être rendu public par l'ordre. Nous sommes maintenus onze, et parmi ceux-ci j'ai obtenu le numéro trois. — Encore deux places à gagner !

Être à l'honneur, au régiment comme ailleurs, exige que l'on ait été à la peine. Aussi a-t-on compliqué nos labeurs d'un complément nouveau. Nous suivons des cours spéciaux professés par des officiers, et nos soirées, jadis libres, sont rognées par des études. Comme moyen d'émulation, la règle suivante a été établie : tout élève caporal qui, la semaine précédente, a obtenu comme moyenne de notes le chiffre 13 est exempt d'une étude du soir sur deux ; qui atteint ou dépasse 16 est libre de s'affranchir de l'étude. Si je suis de ces favorisés, je n'userai pas chaque soir de cette faveur ; je commencerai par être sûr de bien connaître les matières à étudier et alors seulement userai-je de mes loisirs en toute tranquillité d'esprit, sans crainte de perdre l'avance acquise. A traîner dans les rues de notre petite garnison, on prend des habitudes de désœuvrement.

Dans la compagnie, mon classement a profondément modifié ma situation. Je ne suis plus traité en *bleu*. Les anciens calculent que d'ici quatre mois je puis être promu caporal et devenir alors leur supérieur ; aussi me témoignent-ils déjà une certaine déférence. Je ne m'en montre pas plus fier à leur égard et ne néglige pour cela ni le fidèle Julot, ni le petit Minard. Quant à ce dernier ma sympathie à son égard lui a été profitable ; les camarades me font la cour en se montrant bienveillants envers mon protégé. Et ce garçon naguère taciturne et renfrogné s'épanouit à la vie, a maintenant de la joie dans son sourire et dans son regard.

7 février.

Nous avons commencé les tirs à la cible. Le capitaine attache une grande importance à cette branche de l'instruction. « Le bon tireur, dit-il, a confiance dans son arme et dans son adresse, et seule la confiance fait brave le soldat. »

Fort de mes habitudes de chasseur, j'avais, jusqu'alors, jugé fastidieux les exercices préparatoires de tir et leur série me semblait pédantesque : viser un point marqué, maintenir l'arme en direction, action du doigt sur la détente... A quoi bon, pensais-je, tant de simagrées pour tirer un coup de fusil ; on épaule, on vise, on tire, c'est bien simple.

Moins simple que je ne le croyais. Devant la cible, j'ai agi en chasseur, et mes balles se sont perdues. Habitué à jeter mon coup de fusil sur un gibier en mouvement, je me contentais d'un tir au jugé. Avec l'arme de guerre, j'ai eu des surprises : le fusil mal épaulé et mal maintenu m'a, par le recul, meurtri le nez et l'épaule, la précision de mon tir en a grandement souffert et mon amour-propre s'est vu fort atteint par ma maladresse.

Le capitaine, durant la séance, se promenait derrière nous, s'arrêtait et jugeait. Il défend absolument toute observation des gradés pendant le feu ; celles-ci troublent et dérangent le tireur, mais il ordonne une attention constante et la prise en note des défauts de chacun.

Après la séance, le capitaine a réuni les maladroits, — dont j'étais, — et nous a fait recommencer le tir. A chacun, il expliquait les causes de sa gaucherie et les moyens d'y remédier. Personnellement, il m'a dit : « Vous tirez en chasseur, sans prendre exactement la ligne de mire, vous n'assurez pas la solidité de votre arme par une traction des deux bras contre votre épaule, et vous donnez un coup de doigt pour faire partir le coup si brusquement que le pointage est dérangé. »

Il m'a appris, ce qu'on m'avait enseigné déjà, mais que j'estimais puéril, la manière de voir le guidon dans le cran de mire ; l'effort simultané et contraire de la crosse contre l'épaule, la préparation de la détente par la pression du doigt et le déclenchement de la première bossette. J'ai obtenu alors de bons résultats.

Cette expérience a été une leçon pour ma présomption. Je m'étais estimé au-dessus de l'enseignement de mes gradés ; il a fallu ma déception première et l'ascendant du capitaine pour me plier aux règles méprisées et en reconnaître la justesse. De ce fait, j'ai déduit qu'il ne fallait en rien précipiter son jugement sur les choses que l'on n'a point approfondies, que la soumission aux leçons des expérimentés était sage, et par suite que les parties qui me paraissaient encore inexpliquées dans la vie militaire devaient avoir leurs judicieuses raisons, raisons que m'apprendrait seule une longue expérience. Écouter, apprendre, obéir, voir, agir ensuite en connaissance de cause est la grande leçon que tout homme intelligent et sans parti pris retire de son passage sous les drapeaux pour entrer bien armé dans la vie.

2 mars.

Vingt jours d'hôpital, une courte mais grave maladie, et me voici auprès des miens, pour un mois, en congé de convalescence.

Depuis quelques jours, une épidémie de fièvre muqueuse — ce diminutif de l'effrayante fièvre typhoïde — sévissait dans le régiment. Jusqu'alors ma compagnie était indemne. Sur l'initiative du capitaine, le casernement avait été passé au lait de chaux et les planchers étaient constamment arrosés d'eau phéniquée.

Le 8 février, à la rentrée du tir, nous avions bu le thé chaud qui nous est préparé, depuis l'épidémie, après chaque exercice extérieur, lorsque le soir un violent mal de tête me força à me coucher sans

dîner. La nuit, j'eus le délire et le médecin, venu en pleine nuit, me fit porter à l'infirmerie et dès le matin m'évacua sur l'hôpital.

Bientôt des camarades m'y rejoignirent; pour voisin de lit, j'eus le petit Minard. Ce malingreux, usé par la vie de privations menée avant son incorporation, me parut en bien navrant état.

Chaque matin, le capitaine entrait à l'hôpital en revenant de la caserne. Il visitait chacun de ses hommes, trouvait des paroles réconfortantes. Pour soutenir nos corps anémiés et pour lesquels tout aliment aurait été dangereux, le docteur conseillait du vin de Champagne. L'hospice mixte où nous étions traités en manquait. Le capitaine en apporta une bouteille chaque matin, et les officiers du régiment, prévenus de la disette de ce médicament peu prévu, se cotisèrent pour en approvisionner leurs soldats. Ils firent, à cet objet, l'abandon de deux journées de leur solde mensuelle.

Moins gravement atteint que d'autres, je triomphai du mal. Mon moral, soutenu par les bonnes paroles quotidiennes du capitaine, acheva de s'affermir quand ma bonne mère prévenue vint s'installer à mon chevet.

Une nuit me fut horrible. J'assistai à l'agonie de Minard; le brave garçon m'invoquait dans son délire. « Bourgeois! criait-il, viens me défendre, toi, mon ami! » En vain lui disais-je : « Je suis là, n'aie pas peur! » Il ne m'entendait pas. Et ce fut une longue plainte, interminable, atroce, où toujours revenait mon nom et le mot : ami, ami, ami... La voix s'étrangla bientôt en râles où le même appel passait encore. Enfin, il jeta un grand cri, et plus effrayant que sa plainte pesa le silence, l'affreux silence de la mort.

Le lendemain, dès l'aube, deux infirmiers ont emporté le corps roulé dans un drap, et j'ai eu froid à sentir vide, près de moi, le lit du pauvre gars, mort seul comme il avait vécu.

Le médecin survint et m'examina : « Allons, dit-il, vous voici hors d'affaire; votre mère pourra vous emmener; vous aurez un mois de convalescence. »

J'annonçai à ma bonne mère l'heureuse nouvelle; mais avant de partir, je voulus accompagner mon malheureux camarade au cimetière.

La compagnie arriva, conduite par nos officiers en grande tenue. Six soldats en armes rendaient les honneurs militaires au mort. Après l'absoute, la bière s'achemina portée par les hommes de l'escouade dont faisait partie Minard. Le capitaine, entre les deux lieutenants, conduisait le deuil.

Alors, je compris le mot, dont tant sourient : la famille militaire. Ce soldat mort, abandonné de tous dans la vie, qui, s'il n'eût été sous les drapeaux, serait parti seul à la demeure dernière, était accompagné d'une famille grave et recueillie, d'hommes qui, ainsi que les proches parents du défunt, avaient revêtu, pour lui rendre honneur, leur costume de cérémonie. Sur le drap noir, la tunique parée de ses épaulettes rouges, le sabre-baïonnette, le shako s'étalaient, insignes humbles mais augustes. Une couronne, souscrite par tout l'effectif de la compagnie, officiers, gradés, soldats, honorait le mort d'un dernier et touchant hommage.

Devant la fosse, le capitaine parla. Il prononça l'adieu suprême en termes simples, jaillis de son cœur, et qui entrèrent au nôtre. De la tristesse de cette tombe ouverte montait une consolation, et nos cœurs se fortifiaient d'amour.

Au départ, le capitaine me félicita de ma guérison. Puis, faisant allusion à ma présence dans le cortège, il me serra la main :

— C'est bien d'être venu!

Et cet éloge me pénétra d'une infinie gratitude.

13 avril.

En famille, un mois est vite passé; me voici de retour au régiment. Là, j'ai allégrement repris mon service, avec le désir de rattraper le temps perdu, si bien que le capitaine m'a annoncé que, si je me sentais en état de passer l'examen, je participerais au classement des élèves caporaux. « Cependant, a-t-il ajouté, je ne vous y oblige point; vous avez été malade, et votre instruction militaire a dû en souffrir; si vous redoutez un mauvais résultat, vous ne serez point classé. Je vous conseille quand même de concourir; en cas d'insuccès, je ferai annuler votre examen.

J'ai accepté et je pioche ferme. J'ai une quinzaine devant moi pour me mettre à hauteur de mes camarades; nous ne serons interrogés qu'à partir du 1er mai et le 15, juste six mois après notre incorporation, sortira l'ordre qui décernera aux méritants les galons de caporal. Il y a trois vacances, dont une à ma compagnie. Si je pouvais la gagner!

15 mai.

Je suis nommé caporal!

Certes, mes examinateurs ont été bienveillants et ma récente maladie a plaidé en ma faveur; les notes qui m'ont été données ont été majorées comme une récompense méritée par mon effort, mais j'ai conscience aussi d'avoir gagné mes galons tout au moins par l'énergie de ma volonté; j'avais travaillé de tout mon courage et la récompense m'est douce.

J'ai, en revanche, l'anxiété où nous met tout changement brusque dans notre vie; je passe dans une autre compagnie... Elle a, dans le régiment, la réputation d'être moins commode que celle dont je sors. Enfin, je ne veux rien préjuger.

J'ai fait mes adieux à mon capitaine. Comme dernière bonté, celui-ci a sollicité de son camarade, mon nouveau commandant de compagnie, une courte permission en ma faveur. J'ai quarante-huit heures pour aller montrer mes galons aux miens. La joie qu'ils en auront double la mienne.

GEORGES DE LYS.

(*A suivre.*)

UN ROMANCIER POPULAIRE SUISSE

URBAIN OLIVIER

Il est entendu, n'est-ce pas, qu'il y a une littérature particulière de langue française qui fleurit entre le Jura et le lac Léman, et dont le caractère est d'être légèrement grise et ennuyeuse? Des chroniqueurs bien « parisiens » le rappellent de temps en temps, et il suffit qu'on soit de là-bas, pour qu'aussitôt on vous accuse d'épaisseur de style et de lourdeur.

Voyez M. Rod. Son échec de *Michel Tessier* au théâtre, on l'a attribué presque uniquement à sa qualité de Suisse et de protestant. Pas un chroniqueur n'y a manqué ; pas un seul qui n'ait voulu voir dans cette pièce la marque du cru. La vérité pourtant est que pour les familiers de la littérature romande, M. Rod est le moins suisse des écrivains suisses. Avec sa langue nuancée, sinueuse, légèrement nonchalante et gracieuse, il serait même juste à l'opposé de ce qu'on est convenu d'appeler le style suisse.

Du reste, lorsqu'on considère les écrivains de la Suisse française qui se sont fait un nom à l'étranger — je ne parle pas seulement des grands classiques comme J.-J. Rousseau, Mme de Staël et Benjamin Constant, mais même des écrivains contemporains tels que Vinet, Scherer, Victor Cherbuliez, Amiel et Charles Secrétan, — on est frappé combien chacun dans son genre a eu une note personnelle, tout en ne sortant pas de la vraie tradition française (1).

C'est que là-bas, derrière les montagnes, il y a une vie intellectuelle intense. Les conférenciers parisiens en savent quelque chose. Ils n'ignorent pas qu'ils n'ont nulle part ailleurs public plus ouvert et plus curieux des choses de l'esprit. C'est dans la tradition de la contrée.

A Paris, le goût se corrompt aisément. Tant de choses passent. Elles reflètent tant de goûts, et de si bizarres. Nous venons d'avaler tout le Nord à la fois et nous en redemandons encore. Eux, ils restent sagement attachés à leurs goûts. Ils sont intelligemment classiques. Ils savent ce que c'est que relire. Mais ne les croyez pas retardataires : ce sont les plus avisés des esprits. Bien mieux que les critiques du boulevard, ils sauraient vous signaler les belles choses, les choses vraiment françaises.

Les trois petites capitales intellectuelles de la Suisse romande, Genève, Lausanne et Neuchâtel, ont eu chacune leur critique. A Genève ce fut Marc-Monnier dont l'influence est encore sensible chez bien des hommes de notre génération. A Lausanne, c'était Eugène Rambert, une gloire purement locale, celle-là un peu suisse, sans doute, mais l'auteur de délicieux récits alpestres dont bien des raffinés parisiens goûteraient l'agreste saveur (1). A Neuchâtel, l'arbitre du goût est un critique plein de feu, Philippe Godet (2), qui, dans la voie tracée par ses aînés, continue la campagne en l'honneur des lettres, — des « Belles-Lettres », comme on dit encore en Suisse, — dans un style alerte et aisé où, sur un arrière-fond de calvinisme intansigeant, se détache l'esprit clair et vif de *Gil Blas*. Calvin, du reste, n'offre-t-il pas le meilleur spécimen du style sec ?

Bien des gloires pourtant sont restées locales et ne pourraient guère être comprises au delà du Jura. Qui connaît par exemple, en France, le romancier populaire Urbain Olivier ?

Urbain Olivier fut longtemps le conteur le plus goûté de la Suisse française. Il écrivit, entre 1850 et 1880, une série de romans qui se sont répandus par milliers d'exemplaires dans les campagnes. Il a eu, dans son pays, le plus gros succès de librairie du siècle. Et pourtant c'est à peine si sa gloire et son nom ont passé la frontière. D'où vient cela ?

C'est d'abord qu'il a voulu rester homme de son village, écrire pour des paysans. Son succès ne se comprendrait guère en dehors de son pays. C'est qu'ensuite, en écrivant, il poursuivait un but moral qu'il définit ainsi dans la préface d'un de ses romans :

> J'ai voulu présenter un tableau, donner un coup de cloche pendant qu'il en est temps encore. L'essentiel, pour moi, c'était de ne pas reculer, quoiqu'il m'en coûtât, devant l'accomplissement d'un grand devoir. Le matérialisme, l'incrédulité naturelle ne perdent pas leur temps... L'attachement à la terre, prenant l'homme des champs par le cœur, achève ainsi ce que les faux savants n'ont que trop bien commencé. Partout le mal est grand, et il tend continuellement à s'accroître. On dirait que l'âme n'a plus d'essor et se traine dans la poudre de la terre, au lieu de s'élever dans les régions pures et sereines du ciel.

(1) M. Joseph [illegible] ouvrage [illegible] *[illegible] l'[illegible]*. [illegible]

(1) [illegible]

(2) M. Ph. Godet est l'auteur d'une excellente *Histoire littéraire de la Suisse française* : Paris, Fischbacher, 189[illegible].

Voilà, n'est-il pas vrai, une singulière profession de foi chez un romancier et qui vous met grandement en garde contre la valeur artistique de ses œuvres! Et pourtant, si dans cet homme, malgré ses tendances moralisatrices, il existait un artiste peu dégagé sans doute, mais intéressant par sa gaucherie même; si de plus, dans la peinture de l'homme local tel qu'il l'a vu, il était parvenu à rendre assez fidèlement toute une classe de la société, — celle des paysans, par exemple, — et si, dans la peinture de cette classe, il avait rencontré quelques traits de l'éternelle humanité, c'en serait assez, je crois pour essayer de le faire connaître.

* *

Les Olivier étaient des gens mi-citadins, mi-campagnards, comme on en rencontre tant dans les petites villes agricoles des bords du lac de Genève. Ils descendaient d'une vieille famille de Français réfugiés en Suisse après la révocation de l'Édit de Nantes. Encore aujourd'hui, dans les campagnes vaudoises, où les immigrés furent nombreux, il est aisé de distinguer l'ancien habitant du pays, « le Bourguignon cis-juran comme dit Olivier lui-même, solide, carré, le teint coloré et les lèvres épaisses, du Français immigré, ordinairement du Midi et d'une race plus sobre et plus fine ». Chez tous les Olivier, il y avait une grande distinction d'esprit : le grand-père du romancier, qui fut député au Conseil de Vaud, représentait encore très bien le type français du XVIIIe siècle, admirateur des Encyclopédistes et de Voltaire dont il avait les œuvres dans sa bibliothèque. Son père, simple paysan, avait le goût des choses de l'esprit et Urbain se souvient que, tout enfant, il leur lisait Walter Scott en famille.

Ce père aurait voulu, si ses ressources le lui avaient permis, donner à ses deux fils une forte instruction. Malheureusement il ne put le faire que pour l'aîné Juste, et pendant que celui-ci allait au collège de Nyon, étudier le grec et le latin, le cadet devait rester « à la maison pour aider le père (1) ».

Ce fut là un gros crève-cœur pour Urbain. Il avait, peut-être autant que son frère, le goût des choses intellectuelles. Tout jeune, il montrait une vive soif d'apprendre. Son plus grand bonheur, nous raconte-t-il, était de rendre visite à un oncle de la ville qui possédait une bibliothèque. Pendant que les parents causaient dans la chambre à côté, le petit garçon lisait les tragédies de Voltaire ou faisait des vers. Voici de ces vers :

Passant, je vois l'herbe qui plie
Et tombe et se tord sous ma faux,
Ma ceinture qui se délie
Beaucoup plus vite qu'il ne faut.

Jeune faucheur, la caille chante,
Peut-être est-elle dans ton blé ;
[illegible] la voix pure, [illegible]
Du rossignol vif et troublé.

J'entends grincer la pierre dure
Sur le tranchant du fer poli,
Mais si j'écoutais la nature,
Mon bras fléchirait, amolli.

Ces vers, évidemment, ne sont pas très bons, mais il ne faut pas oublier qu'ils sont l'œuvre d'un jeune paysan qui quitta l'école à quatorze ans.

Quoi d'étonnant qu'à vingt ans, il ait eu un moment de révolte ? Cette crise de sa vie, dont il sortit victorieux, Olivier semble l'avoir racontée dans l'un de ses plus jolis romans, *Adolphe Mory*. Adolphe Mory est un paysan qui a de la lecture et des aspirations qui lui font prendre en dégoût le travail des champs. Il sent qu'il pourrait faire autre chose. De là un mécontentement et une sourde irritation qu'il ne parvient pas à dompter. Mais peu à peu le calme se fait en son esprit. Il comprend que pour n'être pas brillante, la vie des humbles n'en a pas moins son utilité. Il accepte franchement son devoir. Son père est vieux et fatigué. C'est à lui maintenant que revient le soin du clos qui les fait vivre, et, sans plus hésiter, il se met allégrement à sa tâche.

Sans doute Urbain Olivier ne se rendait pas compte de tout ce qu'il gagnait à cette victoire, même au point de vue littéraire. Pour ses affaires, elle fut en tout cas fort bonne. Intelligent comme il l'est, il va employer toute son intelligence à bien cultiver sa terre ; il profitera des derniers perfectionnements de l'agriculture et il améliorera considérablement son petit bien. La fortune ne viendra pas tout de suite, mais son travail lui apportera l'estime des paysans, ses voisins. On appréciera le sérieux de son esprit, son sens droit, la maturité précoce de son jugement, et, avant trente ans, il deviendra maire de son village (syndic, comme on dit là-bas).

Aux environs de ce village se trouve un antique château possédé par un vieux noble vaudois, M. de Saint-Georges. C'est un domaine comme il en existe encore quelques-uns dans un pays où les terres sont pourtant morcelées à l'excès : il y a des vignes, des prairies et des forêts. M. de Saint-Georges, qui a appris à estimer Olivier comme maire de son village, lui confie la gérance de ses biens. Le voilà en relations avec les fermiers, les forestiers, les vignerons de la contrée ; on le rencontre maintenant sur les grandes routes, dans son cabriolet, allant aux foires ou aux ventes publiques. Il apprend à connaître tout un monde de paysans, de bûcherons, de montagnards, qu'il peindra plus tard avec une grande vérité dans ses romans.

Avec le temps l'aisance est venue : il a épousé la nièce du docteur qui possède une si jolie maison à

(1) Juste Olivier, le poète national suisse, était de trois ans plus âgé qu'Urbain. Il naquit en 1807 à Exsins.

l'entrée du village. Son petit domaine, peu à peu, s'est agrandi; il n'a plus besoin, pour vivre, de courir les chemins; il peut rester chez lui pour faire valoir son propre bien.

C'est alors que les vieux goûts de sa jeunesse, — qu'il n'avait du reste jamais complètement perdus, — réapparaissent. A quoi utiliser ses soirées, ses longues soirées de village ? Il a une petite bibliothèque composée des bons auteurs qu'il lit et qu'il relit. Mais cela ne suffit pas à son activité. Il lui faut autre chose. L'idée lui vient tout naturellement de raconter ce qu'il a vu : des récits d'histoire naturelle et des aventures de chasse. Cela ne vaut évidemment pas Tourgueneff. C'est sentencieux, comme tout ce qui sort du paysan. Mais peu à peu, par l'exercice, son style se clarifie et son observation s'étend. Il se souvient de certains drames du village dont il a été témoin; il revoit les physionomies d'alors, et de ces traits saisis au passage, il essaie de recomposer l'intérieur de ces hommes; des caractères surgissent en foule, et du choc de ces caractères naissent, spontanément, sous sa plume, des histoires. Sans s'en apercevoir, Urbain Olivier est devenu romancier.

Et tous ces romans sont très simples : ce sont des aventures de village. Leur psychologie est fort rudimentaire. L'auteur classe volontiers les gens en deux catégories, celle des bons et celle des méchants; et comme il ne perd point de vue l'édification du lecteur, il s'efforce souvent de faire triompher les bons et de punir les méchants. « Il ne s'agit pas d'amuser les fins lecteurs, dit-il lui-même pour se justifier, il faut atteindre le peuple, les masses; or, les lecteurs de ces classes ne sont pas à la hauteur d'un ouvrage où les nuances et les détails abondent. »

Vous voilà avertis. Vous n'irez point lui demander ce qu'il ne veut pas donner. Et pourtant, l'artiste perce malgré lui. Il a des descriptions charmantes, de mœurs de campagne, lorsqu'il raconte, par exemple, le bonheur qu'il avait, autrefois de mener les bêtes aux champs, « faisant claquer son fouet, cueillant des baies dans les haies, allumant de grands feux d'herbes sèches en cuisant des pommes de terre entre des pierres chaudes ». Ailleurs c'est un paysage de montagne qu'il peint avec l'amour d'un poète :

A la fin de mai, les bois du Chevalet présentent encore une assez grande quantité d'arbres non feuillés. Les érables ne montrent encore que leurs gros boutons recouverts de gomme rouge ; les charmes déplissent à peine leurs petites feuilles ridées ; l'alizier au port militaire présente ses pousses blanchâtres ; mais dès longtemps les marsaules ont jeté au vent leurs flocons soyeux; les trembles agitent leurs feuilles suspendues à de longs pédoncules, et les hêtres, qui jouissent d'une situation favorable ou d'une forte sève particulière, attirent les regards par leur couleur si fraîche... Les jeunes sapins se préparent à un nouvel élancement de leur sommet, tandis que leurs vieux pères se contentent de pousser des aiguilles d'un vert plus délicat, sur le pourtour entier de leur vaste branchage.

Ce n'est sans doute point là du grand art, et il ne viendra à l'idée de personne de comparer ces paysages aux paysages de George Sand. Urbain Olivier reconnaissait lui-même qu'il n'avait pas « le sens du grand ». En cela il était resté paysan. Il est moins frappé par le caractère grandiose d'un point de vue que par les aspects familiers de la nature qui l'entoure. Ce qu'il a rendu admirablement, c'est la poésie de la vie agricole, la saine volupté du travail des champs, ou bien certains tableaux de la vie jurassienne, la neige à la montagne, un village en hiver, la rentrée des bêtes du pâturage (1).

* *

Le portraitiste chez Urbain Olivier est bien supérieur au paysagiste, et, par une raison qu'on comprendra aisément étant donné le caractère apologétique de son œuvre, ce sont surtout les figures de second plan, des paysans qui forment le fond du tableau, qu'il réussit le mieux.

Le paysan vaudois a, sous une apparence apathique et molle, beaucoup de finesse; obstinément tourné vers les choses de la vie matérielle, il est très circonspect, hésite beaucoup avant de prendre une décision, mais cette décision il saura toujours la prendre dans le sens de ses intérêts. Ce sont là des traits qu'Urbain Olivier a relevés presque chez tous les paysans qu'il a rencontrés. Il y a, dans les vingt-six romans qu'il a écrits, une galerie fort réjouissante, dont le charme de vérité peut même être saisi en dehors du « pays de Vaud ».

Savourez par exemple le croquis de ce paysan déprédateur :

Jean-Pierre passait pour être un peu voleur. On prétendait même qu'il ne pouvait passer sous un châtaignier appartenant à son prochain sans ramasser quelques fruits tombés et en remplir ses poches. « Une poignée de châtaignes, qui *traînent* sur le gazon, disait-il, la belle affaire! Il vaut bien la peine d'en parler! » Et si, par aventure, il avait sa hotte sur le dos et qu'il vît dans la platière une grosse tête de chou, oh! la tentation était trop forte : il fallait couper le chou vert. A voix basse, on le surnommait le roi des voleurs, mais il ne s'en tourmentait guère. Chez lui, c'était comme une infirmité naturelle, une sorte de maladie chronique et incurable, dont sa mère avait déjà été affligée et qu'elle lui avait peut-être transmise avec le sang.

(1) [illegible] *Adolphe Mory; la Maison du forestier; la Petite Côte; le Voisin Horace; Au pied des bois.*

Voici une autre scène assez amusante. C'est une conversation de paysans attablés à l'auberge, qui discutent sur les mérites du pasteur défunt :

Ah ! ma foi, c'était un bon homme. On le voyait toujours aux enterrements... Il faisait bon lui parler... Pardine, on causait avec lui, tout comme nous pouvons causer là, nous deux, en prenant un verre. Il n'avait aucune fierté... On trouvait pourtant qu'il acceptait comme ça trop facilement un verre à la cave. Pour un pasteur, ce n'avait guère bonne façon. Oui, c'était vraiment bien dommage, car ça lui ôtait le respect qu'on lui devait. Il est mort ; sans cela je ne vous en parlerais pas (1).

Ce dernier trait est pris sur le vif. Toute la scène du reste est bien vue et bien observée. Mais ce qui manque ici comme ailleurs, c'est un style plus châtié et plus serré, le burin de l'artiste.

Et Urbain Olivier n'est pas seulement bon et sain, il est intelligent. Il est plein d'une fine ironie. Il a de l'esprit, du meilleur esprit qui se trouve davantage dans les caractères et les situations que dans les mots. Ce portrait d'un vieux magister de village que je détache du plus fameux des romans d'Urbain Olivier, *l'Orphelin*, vous le fera mieux saisir encore (2) :

Le père Ambrezon était un vieil instituteur d'avant quatre-vingt-neuf, tout à fait naturel quand il s'exprimait en patois, sa vraie langue maternelle, mais qui devenait pédant et affecté dès qu'un mot de français sortait de sa bouche... Possédant une superbe écriture bâtarde, il écrivait le mot lecture avec une apostrophe (*l'ecture*) et ne reconnaissait la qualité du verbe à un mot qu'en y ajoutant la terminaison *ront*... Et lorsqu'un élève plus instruit lui signalait un mot bizarrement orthographié, il s'écriait : « C'est possible, effectivement. Le français a beaucoup varié depuis que les Bourbons sont remontés sur le trône. »

Mais cette ironie à fleur de peau est doublée chez Urbain Olivier d'un grand cœur. Tandis qu'on croit qu'il se moque, il ajoute ces paroles qui rappellent étonnamment ces paroles de George Eliot esquissant d'une main légère les ridicules de la famille Dodson (3) :

Bonhomme, brave homme, honnête homme. N'oublions pas cela et n'allons pas transformer en défauts graves une ignorance ou des singularités de caractère qui n'ont pas leur source dans le cœur.

Et pourtant c'est ce romancier que, sous prétexte de mauvaise langue, la « société littéraire de la Suisse française » affecte de mépriser. C'est qu'il écrit comme on parle au village et que rien n'est plus antipathique aux gens de bon ton. M. Augustin Filon, qui voyageait naguère en Suisse, a rencontré quelques-uns de ces gens dont il a fait un amusant portrait.

Dans la Suisse française, dit-il, la langue des gens comme il faut, la langue des salons et des livres, manque d'aisance, de naturel et d'élan ; elle est cérémonieuse, compassée et comme affadie ; elle se surveille et se rengorge ; se raffine, s'emperluche avec des pudeurs et des coquetteries de vieille fille, qui font songer au « bon ton » d'il y a cinquante ans et au bel air d'il y a deux siècles (1).

M. Filon, par contre, qui a trouvé tant de charme aux récits montagnards du pasteur Cérésole, en trouverait, je crois, beaucoup à ceux de ce conteur paysan. Pour moi, tel qu'il est, même avec sa veine sentencieuse et moralisatrice, il me plaît. J'en connais de pires en Suisse et ailleurs.

Antoine Guilland.

(1) *Le Voisin Hervé.*

(2) On en a publié à Paris, l'année dernière, une édition illustrée par le peintre Eugène Burnand.

(3) *The Mill on the Floss.*

(1) *Le Parler vaudois.*

LIVRES NOUVEAUX

Une histoire de l'éducation en Angleterre.

M. le professeur Parmentier vient d'enrichir notre littérature pédagogique d'un petit volume nourrissant, agréable, d'absorption et de digestion facile, sur l'histoire de l'éducation en Angleterre (2). Oui, son livre est un bon ouvrage, substantiel et savoureux. Mais est-ce une contribution à cette histoire de la pédagogie, « reposant sur une base scientifique », qui manquerait encore, s'il faut l'en croire, à la France comme à l'Angleterre ?

Je ne sais. Pour le décider, il faudrait d'abord entendre ce que ces mots signifient.

Les doctrinaires de l'éducation n'ont pas eu besoin, jusqu'ici, d'être de grands savants. Ce furent tout simplement des esprits judicieux qui, les uns après les autres, ont découvert et gravement enseigné au monde qu'il ne suffit pas d'instruire les enfants, qu'il convient aussi de les élever ; que l'école doit être située dans un lieu sain ; que les heures de classe sont utilement coupées par des heures de récréation ; qu'il faut, en même temps que l'esprit, cultiver le cœur, former le caractère, fortifier et assouplir le corps ; que le maître sera instruit, que le maître sera honnête, et qu'il prêchera d'exemple afin que sa parole ait plus d'autorité... Voilà les véri-

(2) *Histoire de l'éducation en Angleterre, les doctrines et les écoles, depuis les origines jusqu'au commencement du XIX siècle*, par Jacques Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers ; 1 vol. in-12, Perrin.

tés sur lesquelles, probablement, nous sommes tous d'accord. Est-ce « la base scientifique » de la pédagogie? Sont-ce là les axiomes féconds qui renferment et peuvent procurer, par voie de déduction rigoureuse, la démonstration des vérités moins évidentes sur lesquelles on ne s'entend pas? Nullement. Ce sont de bons vieux truismes, utiles apparemment à redire, puisque, dans la pratique, on les oublie ; ce ne sont point les éléments constitutifs d'une science.

Il en est de la pédagogie comme de la critique littéraire. La critique littéraire n'est amusante qu'autant qu'elle exprime des idées neuves, c'est-à-dire fausses, c'est-à-dire au moins contestables, qu'autant, par conséquent, qu'elle n'est pas « scientifique ». Les esprits austères et chagrins qui prétendent réduire aux lois d'une science stricte cette fille insaisissable de la doctrine et de l'art, ne songent pas (car cela leur est bien égal) à tout ce que la critique littéraire perdrait de charme et d'intérêt vivant le jour où on lui ôterait, dans les questions de jugement et de sentiment esthétique, son droit si précieux à l'erreur, qui n'est rien d'autre ni rien de moins que le privilège même de la liberté.

Seigneur! que la littérature pédagogique serait ennuyeuse si elle ne se composait que d'idées vraies! Non seulement il n'est point nécessaire d'être un homme docte pour proclamer les vérités indiscutables dont j'entr'ouvrais tout à l'heure la liste assez courte ; mais il n'est pas même nécessaire de penser à ce qu'on dit. Que voulez-vous qu'on réponde à un monsieur qui, d'un ton de profonde conviction et comme s'il apportait un nouvel évangile, vient vous apprendre que, vu l'union du corps, de l'esprit et de l'âme, l'éducation morale doit compléter l'instruction intellectuelle, et les exercices physiques s'ajouter à l'étude? Que voulez-vous qu'on lui réponde, sinon : Brigadier, vous avez raison! Heureusement que, de loin en loin, des propositions un peu plus téméraires viennent égayer l'ennui fondamental de la pédagogie, et alors il y a de quoi causer.

Ces agréments piquants ne manquent point, parmi la nourriture solide, dans l'ouvrage historique de M. Parmentier. Voici, par exemple, Richard Mulcaster, pédagogue du XVIe siècle, qui a trouvé ceci : « Pour avoir de bons maîtres, il faut les bien payer. » J'aime cette pensée. Elle est noble et juste. Elle n'est pas du tout banale, dans ce sens d'abord qu'elle n'a pas trop passé en pratique, et puis dans cet autre sens, qu'elle est assez controversable. Mulcaster se fonde sur cet argument, que les professeurs bien payés se dévoueront à leurs fonctions d'une ardeur plus entière. Il est très valable, l'argument; mais le contraire serait probable aussi, puisque les professeurs bien payés pourront être distraits de leurs fonctions par les tentations diverses qu'offre une bourse « ayant grosse aposthume ». Et c'est l'avantage des vérités qui ne sont point « scientifiques » de fournir ainsi de beaux thèmes à [illegible] développements *pro et contra*, également plausibles l'un et l'autre.

Mulcaster gagnait 40 livres sterling par an, pour lui et pour ses sous-maîtres, en faisant classe, hiver comme été, à deux cent cinquante élèves, de 7 heures du matin à 11 heures, et de 1 heure à 5 heures du soir. Après vingt-cinq années de cette vie-là, il en eut assez, prit sa retraite et choisit pour devise : *[illegible]*. [illegible] une vérité de qualité supérieure et fine, mais qu'il serait périlleux d'élever à l'absolu d'un aphorisme et d'inculquer de trop bonne heure à la jeunesse, ce qu'elle a de saveur et d'autorité ne pouvant provenir que d'une longue et amère expérience.

Sir Thomas Elyot, né en 1490, mort à cinquante-six ans, estimait que c'est « un homme et une femme » non « deux hommes ou deux femmes » qui « doivent danser ensemble ». On sera généralement de cet avis; mais, sans doute, on n'imaginera point de l'appuyer sur la raison originale qu'il en donne et qui constitue toute la nouveauté de sa pensée : c'est que « la danse entre un homme et une femme est comme une image du mariage »... « La danse engendre », chez ceux qui pratiquent assidûment cet exercice, « la prudence, la maturité d'esprit, la prévoyance, l'industrie, le discernement, l'expérience de la modestie. » Opinion de poids, désintéressée et sincère ; car il n'était pas payé pour parler de la sorte. Ce pédagogue n'était pas un maître à danser, et ce n'est point à « une vache à lait », telle que M. Jourdain, qu'il disait en 1531, date de la publication du *Gouverneur :* « Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse... Sans la danse un homme ne saurait rien faire... Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser... Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire? Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser? »

En France, nous avons horreur des châtiments corporels. Dénoncés dès le XVIe siècle par Rabelais, par Montaigne, ils ont disparu peu à peu de nos mœurs, au moins dans les écoles publiques, et si, au siècle de l' « humanité » et des « lumières », le bon Rollin croyait devoir encore les approuver ou les tolérer, c'était par un abus de l'Écriture sainte. Nous les regardons comme dégradants pour la di-

gnité humaine, dont nous ne craignons pas d'éveiller trop tôt le sentiment chez les enfants. De toutes les bouches, devant la main levée pour frapper, s'échappe chez nous ce cri : Ne me touchez pas ! qui est moins celui de la chair effrayée que de l'orgueil en révolte. Les Anglais n'ont pas sur cette matière notre délicate susceptibilité. M. Parmentier nous apprend que le *flogging* a toujours tenu une grande place dans les théories de l'éducation en Angleterre. Un jour spécial, le vendredi, jour de la Passion, s'appelait le *flogging day* et était consacré (mais convient-il déjà d'employer ici l'imparfait?) à la solennité du fouet général dans les écoles. Un grand pédagogue anglais du XIXe siècle, Thomas Arnold, qui, en 1840, se faisait encore gloire de manier la verge de sa propre main, a prouvé la beauté de cette excellente police, il s'est élevé non sans éloquence contre le faux point d'honneur chevaleresque qui nous inspire notre répugnance pour les coups, et il en a montré les inconvénients extrêmes, disons plus, le mortel danger, par des arguments nullement méprisables, surtout par ce petit fait historique qui donne le frisson :

C'était pendant les journées de juillet 1830. Un gamin d'une douzaine d'années, s'égosillant à vociférer des outrages contre les soldats, fut remarqué par un officier qui, ayant égard à l'âge du petit, se contenta de lui infliger une correction : il le frappa seulement du plat de son épée. Mais on avait appris à ce moutard à regarder sa personne comme sacrée, et un simple coup comme une insulte bien pire que la plus sanglante blessure. Mortellement atteint dans son « honneur », il rampa derrière l'officier, saisit une occasion favorable, et le tua d'un coup de fusil.

M. Parmentier dit qu'il ne veut pas discuter l'opinion d'Arnold, et qu'il lui suffit de remarquer que cet éducateur ne rougissait pas d'un régime dont la persistance a fait regarder son pays comme arriéré. La remarque est un peu faible. Sans ouvrir avec toutes les doctrines qu'il passe en revue une discussion qui eût été, je le reconnais, un travail le plus souvent assez vain, peut-être aurait-il dû s'appliquer davantage à en dégager le sens général. Il est probable, au premier abord, qu'il y a une pédagogie anglaise : c'est-à-dire différente de la nôtre et de celle des autres pays, et il est certain que ce caractère distinctif qui fait qu'elle est anglaise, doit être beaucoup plus difficile à découvrir et à montrer, mais aussi beaucoup plus intéressant que les traits superficiels qui lui sont communs avec notre pédagogie comme avec toutes les autres.

L'attachement des Anglais à l'institution du *flogging* n'est vraisemblablement pas sans rapport avec la rudesse des instincts physiques qui durcit chez eux l'épiderme et passionne la jeunesse pour les exercices violents du foot-ball et de la boxe. Le *flogging*, idée libérale, généreuse et hardie qui invite les élèves à collaborer de bonne heure avec les maîtres au maintien de la discipline et de l'ordre, est très caractéristique d'une nation où les individus se montrent si épris d'indépendance, de *self-government* et de fière responsabilité personnelle. La culture protestante, qui a si exclusivement formé l'âme anglaise à partir du XVIe ou du XVIIe siècle, ne peut avoir régné sans exercer une influence considérable sur tout le système d'éducation de ce peuple et sans le faire différer profondément de celui des États catholiques. En mettant fortement en saillie ces traits essentiels, l'historien de l'éducation, en Angleterre, eût pu donner à son ouvrage, au lieu d'une « base scientifique », expression qui ne paraît pas signifier grand'chose, un couronnement philosophique.

Mais peut-être que la dernière conclusion d'une enquête sur les pédagogues anglais devrait être qu'à proprement parler il n'y a pas de pédagogie anglaise ; j'entends : point de théories vraiment curieuses et originales. Les Anglais ne sont pas grands théoriciens ; ils sont les hommes de la pratique et du fait. Cela ne vaut-il pas bien mieux? Leurs poètes ne s'amusent pas à écrire des préfaces ; ils créent. Voyez Shakespeare : à combien peu de chose se réduit ce qu'on peut extraire de doctrine littéraire formulée au milieu de ses chefs-d'œuvre ! Et comparez à cette sobriété de bon goût le bavardage esthétique de tous nos grands hommes d'imagination, de Corneille à Victor Hugo ! M. Parmentier semble s'étonner à plusieurs reprises, dans son volume, qu'on étudie aussi peu en Angleterre la grammaire de la langue maternelle. Il écrit dans une note : « C'était en 1880. Nous causions à Londres avec un étudiant qui allait finir ses études à Oxford. La conversation vint à tomber sur la grammaire anglaise. — Nous ne l'apprenons point, dit notre jeune interlocuteur, et nous n'en parlons pas moins correctement notre langue. » Je le crois. Et d'abord, si les Anglais n'apprennent pas la grammaire anglaise, c'est peut-être parce qu'il n'y a pas de grammaire anglaise.

J'estime qu'il suffit de vingt-cinq minutes, chez nous, à un bon élève de sciences, pour posséder à fond toute la partie philosophique du programme de son baccalauréat : les preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, les sanctions de la loi morale, la division des devoirs (y compris la question de la vivisection et de nos devoirs envers les bêtes), les méthodes diverses des sciences, la composition du syllogisme et les règles de la définition. Il ne faut guère plus de temps pour approfondir les mystères principaux de la grammaire anglaise : les différents usages du verbe *do*, la formation du comparatif, et l'emploi de *will* et de *shall*. Voilà ce qu'il y a, pour nous du moins, de plus difficile. Mais quand

on sait le sens que ces deux mots ont en français, une règle commode et sûre, c'est de faire toujours le contraire de ce qui paraît d'abord raisonnable, mettant *shall* avec confiance partout où la logique conseille *will*, et *vice versa*.

Les jeunes Anglais aiment mieux courir, lutter, ramer, jouer à tous les sports, que d'étudier la philosophie ou la grammaire. Je crois qu'ils ont grandement raison, et cela pour la santé non seulement de leurs corps, mais de leurs esprits. Le cricket, le canot, la balle, sont un excellent préservatif contre l'alexandrinisme, le byzantinisme et le mandarinisme qui nous tuent. Pendant que nous embrouillons, surchargeons, allongeons, défaisons et refaisons, dans une stérile fièvre de réformes, nos programmes d'examens et de concours, ils continuent à pratiquer leurs vieilles coutumes, et l'honorable figure qu'ils font en somme dans le monde scientifique et littéraire prouve que leur routine n'est pas plus mauvaise que le lourd pédantisme pédagogique de l'Allemagne et que l'inquiétude révolutionnaire de la France. Il semble chaque jour que nous ayons atteint, dans notre manie de bouleversements et de perfectionnements, la dernière limite du subtil, du confus et du compliqué : demain un ministre nouveau nous apportera une surprise. Au point extrême où nous sommes parvenus d'instabilité et de raffinements bizarres, à la poursuite de l'idéal, dans notre vaste système d'instruction publique à tous ses degrés, dans l'échafaudage laborieux de nos baccalauréats à douze ou treize formes, de nos licences changeantes et multipliées, de nos agrégations à quatre ou cinq étages, si nous ne savons pas revenir courageusement, par une réaction radicale et bien peu probable, à l'ancienne simplicité, nous sommes condamnés à faire une chute de plus en plus complète dans des complications de plus en plus chinoises. Dans l'ancienne Athènes, comme dans la moderne Angleterre, l'organisation relativement faible des études était la meilleure sauvegarde de la vigueur des intelligences et des génies, on fabrique des bacheliers, voire des docteurs; jamais un penseur original n'est sorti d'une manufacture de l'esprit, ou, s'il a pu résister à la pression de tant de machines, c'est qu'il avait un ressort tout à fait extraordinaire. Un système d'études trop savant et trop fort étouffe sous sa contrainte le développement libre de la nature. Moins nos réformateurs s'ingénieront à gouverner, à couver, à tenir en tutelle et en serre chaude les jeunes gens, plus grandes seront les chances pour qu'ils deviennent des hommes d'abord, et même des hommes de talent ou de savoir. L'instruction véritable n'a pas de pire ennemi que le soin exagéré, les attentions minutieuses et infinies d'une sollicitude trop maternelle qui, ne voulant « rien laisser au hasard de ce qu'elle peut lui ôter par conseil et par prévoyance », discipline, réglemente et organise tout, jusqu'au moindre détail. Que sort-il de dessous la jupe de l'Université, cette trop bonne mère? Une jupe encore, un cuistre, ou, comme je vous le disais, un mandarin. Si l'on représentait par une suite de tableaux le chemin vers la gloire d'un savant ou d'un poète anglais, il faudrait peindre d'abord l'image d'une jeunesse exposée à toutes les aventures du plein air et de la liberté.

Je ne rendrais pas justice au livre de M. Parmentier, si j'omettais de dire que, dans les huit monographies sur des pédagogues anglais qui composent la meilleure et la plus intéressante partie de son volume, il y a, à défaut d'une large vue d'ensemble, quelques trouvailles assez neuves.

Il nous a fait le plaisir de prendre J.-J. Rousseau en flagrant délit de plagiat, pillant chez l'utilitaire Locke quelques-unes de ses bonnes platitudes bourgeoises, constatation d'autant plus juste et plus heureuse que l'auteur de l'*Emile* disait dans sa préface, avec moins d'élégance littéraire que d'orgueil : « Ce n'est pas *sur* les idées d'autrui que j'écris, c'est *sur les miennes*. »

Il a donné aussi l'explication très simple de ce qu'il y a à la fois de générosité héroïque et d'étrange confusion dans le plan d'éducation de Milton, que personne en Angleterre n'avait pu prendre au sérieux et que Samuel Johnson traitait d' « histoires », c'est-à-dire de rêveries, jusqu'à ce qu'on l'ait exhumé et admiré de nos jours, moins comme un programme réalisable que comme un mouvement de hardiesse poétique. Le mot de l'énigme, c'est que Milton s'est inspiré de Rabelais. Les analogies sont palpables. Les deux fantastiques éducateurs veulent former, avec un savant idéalement accompli, un homme en état de remplir tous les devoirs de la guerre comme de la paix. Dans la soif d'apprendre tout ce qu'il est possible et impossible de savoir, qui caractérise si éminemment la fameuse lettre de Gargantua à Pantagruel, Rabelais, avec le latin, le grec et l'hébreu, n'a eu garde d'oublier la langue chaldéenne, et ce singulier « chaldéen », que Milton recommande aussi, sans trop songer peut-être à ce qu'il disait, suffirait à lui seul pour établir l'imitation.

Enfin, à l'article des choses neuves, le livre de M. Parmentier contient même tout un chapitre sur un auteur presque inédit, je veux dire complètement oublié, John Brinsley, qui publia en 1612 son *Ludus literarius*. Le regretté M. Quick, décédé en 1891, avait déterré ce fossile et se préparait à en faire une édition nouvelle quand la mort le surprit dans son dessein. Mais il avait eu la bonne pensée de prêter à son ami M. Parmentier l'exemplaire presque unique qu'il possédait de cet ouvrage devenu rarissime.

Par une faveur que nous ne saurions assez apprécier, il nous l'a envoyé de Redhill, sa résidence, trois mois avant qu'il dût s'en servir pour une réimpression. Nous avons pu l'étudier à l'aise et en extraire ce qu'il contenait d'essentiel. »

Il est naturel de surfaire un auteur qu'on étudie dans de telles conditions, et je ne voudrais pas faire de la peine à M. Parmentier en lui disant qu'il exagère un peu l'importance de son John Brinsley. Je lui signalerai donc une phrase de cet éducateur, d'où il aurait pu tirer, s'il l'avait voulu, le considérant le plus fort du programme de notre enseignement « moderne ». Il faut, dit Brinsley, étudier la langue maternelle pour trois raisons... dont la troisième est qu' « au nombre de ceux qui fréquentent nos écoles, il y en a très peu qui se vouent aux études, en comparaison de ceux qui suivent d'autres professions ». Locke répète l'idée et l'aggrave par un coup de corne contre les études classiques : « Peut-il y avoir rien de plus ridicule que de voir un père dépenser son argent et le temps de son fils pour lui faire apprendre la langue des Romains, alors qu'il le destine au commerce? » M. Parmentier est tenté de croire que le célèbre Locke n'a pas dédaigné de faire des emprunts à l'obscur Brinsley. « Il y a, écrit-il, une parenté évidente entre les idées de Locke et celles de Brinsley. » Peut-être, mais l'héritage est pauvre et ne vaut pas la peine que les parents se le disputent. Qui a dit le premier que les voyages nous instruisent mieux que les livres? qui a dit le premier que le jugement est plus utile que la mémoire, la vertu plus admirable que le jugement? Je ne suis pas curieux de le savoir. « Ce ne sont là, comme disait Molière, que quelques observations aisées que le bon sens peut faire tous les jours. » Seulement, quand on considère combien souvent ces observations sont refaites, combien sans doute elles avaient besoin d'être redites, et combien même elles rencontrent de lecteurs naïfs qui les admirent comme des pensées et comme des découvertes, on en vient à douter fortement que Descartes ait eu raison de prétendre que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. »

Le véridique Brinsley nous affirme encore que « le maître doit être un homme instruit ». Ce n'est guère contesté ! Il ajoute que, dans toutes les professions, il faut être moral, bon, grave, pieux et craindre le Seigneur. C'est à peu près ce qu'on nous prêche tous les dimanches. Disons-nous aux prédicateurs que nous savons ces choses? Ah ! comme nous serions bien reçus ! Misérables pécheurs, vous les savez ! Et pourquoi ne les mettez-vous pas en pratique?

PAUL STAPFER.

VARIÉTÉS

L'ABBÉ GOUTTES

Président de l'Assemblée Nationale et successeur de Talleyrand à l'évêché d'Autun (1739-1794).

D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES

Dans son *Histoire de la Bourgeoisie*, M. Bardoux nous montre un amusant profil de l'abbé Gouttes, alors député de Béziers à l'Assemblée Nationale. Elle se rapporte au 1er mai 1790.

A défaut de salons, le théâtre, et spécialement la Comédie-Française, exerçait sur les classes bourgeoises une influence prépondérante. Il n'y avait qu'à Paris où la rentrée d'un acteur pouvait prendre les proportions d'un événement : c'est ce qui était arrivé en mai 1790, en pleine révolution, à Larive, qui, à la suite d'un mouvement de dépit et d'humeur, avait, depuis trois ans, quitté la Comédie-Française. Il y était fort regretté. Ses anciens camarades, sentant tout ce que sa retraite leur faisait perdre, lui avaient adressé plusieurs députations pour le presser de rentrer, s'engageant d'avance à accepter les conditions qu'il pourrait exiger. Il résistait, refusant même les deux ou trois parts qu'on le priait d'accepter. Enfin la Comédie l'emporta. Mais à qui dut-elle sa victoire? A l'abbé Gouttes, qui présidait en ce moment l'Assemblée Nationale.

Ancien vicaire à Paris, dans le quartier du Gros-Caillou, où demeurait Larive, il avait conservé pour lui beaucoup d'amitié. Il ne dédaigna pas de déployer toute son éloquence pour déterminer le célèbre comédien à oublier ses griefs; et, suivant le jargon du temps, il lui fit voir sa rentrée au théâtre « comme un acte de civisme digne de ses vertus ». Larive céda et promit de jouer *Œdipe*. — L'intérêt que l'abbé Gouttes prenait à la représentation était si vif qu'il voulut en être le témoin : il pria donc l'un de ses collègues de vouloir bien remplir pour lui, ce jour-là, les fonctions de président de la Constituante (spectacle non moins curieux!). Personne ne fut scandalisé de savoir que l'abbé avait servi d'intermédiaire entre les comédiens et leur camarade et qu'il avait échangé, pour la représentation de rentrée, le fauteuil de président contre une place au parterre.

Lettré, amateur d'art, ami des artistes, l'abbé Gouttes n'était pas lié avec le seul Larive dans le monde des théâtres. Il eût pu rendre les mêmes bons offices si, au lieu d'un comédien, il se fût agi d'un chanteur ou d'un musicien, car il se piquait de pratiquer la musique et le chant et dans le village d'Argeliès (1), dont il était curé au moment de son élection, il donnait aux jolies dévotes de l'endroit d'agréables concerts familiers.

L'anecdote rapportée par M. Bardoux est caracté-

(1) Aujourd'hui dans l'arrondissement de Narbonne.

ristique de l'état d'esprit de l'abbé Gouttes et de bien d'autres. Elle atteste la persistante illusion de ceux qui, en précipitant les dénouements redoutables, croient que les choses se passeront en douceur. Les députés comme l'abbé Gouttes étaient nombreux à l'Assemblée Nationale. Malgré tout, ils étaient sous le charme de leur propre enchantement d'être députés. Vingt-quatre heures après la représentation de Larive, l'abbé écrit à un de ses amis d'Argeliès : « (2 mai 1790.) Je finis demain matin ma présidence. Elle a été des plus orageuses qu'il y ait eu depuis notre établissement. Je m'en suis tiré avec honneur et ai mérité l'estime du public et du souverain. »

Cette citation est empruntée à la correspondance inédite de l'abbé Gouttes avec un de ses amis d'Argeliès, M. Cabannes. Elle peut servir à marquer, étape par étape, la série des déceptions successives que la tourmente révolutionnaire pouvait infliger à un homme public, député intelligent, honnête au fond et bien intentionné. La sincère spontanéité de ces franches confidences, les rend particulièrement intéressantes.

* *

Le 16 mars 1789, à l'ouverture de l'assemblée des trois ordres de la sénéchaussée de Béziers, le juge-mage Gleizes de la Blanque avait prononcé un fort sage discours, sans trop souhaiter peut-être d'être pris au mot. Il disait à tous : « Le roi, vous ne l'ignorez pas, est jaloux de commander à un peuple libre. » Et le conseil préalable d'indépendance allait être suivi énergiquement par les curés.

Le moment du scrutin venu, ils votèrent en grande majorité pour l'abbé Gouttes, curé d'Argeliès, écartant la candidature préparée et presque officiellement imposée de l'évêque Nicolaï, patronné par l'évêque d'Agde, président de l'ordre du clergé.

L'abbé Gouttes prit dès le début une part très active et parfois décisive aux travaux de l'Asemblée Nationale. Selon les vœux de ses électeurs et selon sa conscience, conformément à son mandat, il parla l'un des premiers de réformes et d'économies, sinon avec une vive éloquence, du moins avec une véritable autorité. Il fut écouté. Les novateurs, en tête desquels se trouvait l'évêque d'Autun, Talleyrand, considéraient les richesses du haut clergé comme une des plaies nationales auxquelles il importait de remédier sans retard. Le projet de restitution, par voie de vente, des biens ecclésiastiques à la nation le trouva parmi les plus empressés adhérents. Toutefois, pour assurer à certains égards l'indépendance des curés, il proposait de doter les cures en biens de terre. Mais les renonciations étaient à l'ordre du jour, et cette réserve, prudente peut-être, sembla empreinte d'un calcul que les circonstances firent repousser.

L'abbé Gouttes n'insista pas pour n'être point en reste de désintéressement avec ses collègues. Une pensée de prévoyance avait dicté sa proposition. Peut-être est-ce juste aussi d'ajouter que l'abbé Gouttes ne faisait pas, en cela, abstraction de tout intérêt personnel : la suite tend à le prouver. Certains sacrifices lui coûtaient d'autant plus qu'il se croyait pauvre.

La situation financière commandait d'urgentes et radicales économies. En sa qualité de membre du comité de liquidation, il réclama contre l'abusive exagération des pensions servies aux dépens du Trésor. Toute mesure, toute réforme capable d'améliorer l'état du budget le trouva prêt à y participer de ses lumières et de son concours dévoué. Et pour prêcher d'exemple en fait d'économie et d'ordre, l'abbé Gouttes député avait conservé l'air et la mise modeste du curé d'Argeliès. « Je sais me contenter de peu, » écrit-il à son ami M. Cabannes. Un revenu bénéficiaire sur une chapelle de Montauban et sur l'église du Gros-Caillou à Paris était, en effet, avec sa cure d'Argeliès, le plus clair de sa fortune.

L'étroite intimité existant entre l'abbé Gouttes et M. Cabannes allait jusqu'aux plus minutieux détails de leurs affaires d'intérêt. Dans ses lettres, et presque trop souvent, l'abbé Gouttes parle en homme qui compte. On est même un peu surpris de le voir, en ses petits calculs d'économie personnelle et domestique, en ses plans de budget individuel, mêler le sacré et le profane, comme quand il écrit : « Dites bien des choses pour moi au P. Barnabé ; priez-le de dire, tous les jours ouvriers et à ma décharge, la messe pour une défunte qui s'appellerait Françoise. » Ce P. Barnabé le remplaçait à la paroisse d'Argeliès, et il semble que c'est à lui-même que l'abbé Gouttes eût dû, en toute convenance, prendre la peine d'écrire pour de pareilles commissions. Mais les mœurs du temps ôtaient ces scrupules de délicatesse religieuse ; les choses de la religion étaient assez habituellement des affaires comme d'autres. L'abbé Gouttes mandait cela du même ton que quand il s'agissait de « faire tailler les arbres de son jardin, battre ses habits » et de « trouver quelqu'un pour garder la maison et avoir soin de la volaille ». On sent trop alors chez l'abbé Gouttes de vagues habitudes à la Raynal en matière de messes, sinon de principes. L'abbé Raynal avait, en sa jeunesse, débuté non loin d'Argeliès, à Pézenas (1).

C'est, il est vrai, sans les moindres préjugés d'étiquette civile que l'abbé Gouttes en use aussi avec les officiers municipaux d'Argeliès. Ils voudraient, par exemple, acheter « les écharpes » aux frais de la

(1) [illegible]
[illegible]
là-bas, je ne prêchais pas encore trop mal ; mais j'avais un
[illegible]

commune et se donner du prestige en les ayant superbes. L'abbé Gouttes leur rappelle que c'est à leurs frais qu'ils auront à se les procurer, et qu'on « peut les faire avec des rubans larges cousus ensemble, ce qui ne ferait pas une grande dépense, — et ceux qui entreraient en charge les achèteraient de leurs prédécesseurs, et ainsi de suite » (28 décembre 1790).

Le P. Barnabé paraît habitué à ces procédés familiers et sommaires. C'est à M. Cabannes que l'abbé Gouttes envoie (2 avril 1790) la quittance de « son quart du don patriotique », que le P. Barnabé devra « lire au prône afin que personne n'en prétende cause d'ignorance ». — Il faudra qu'il lise aussi « la reconnaissance de déclaration pour la constitution ». Ce sont façons expéditives et dégagées dont le bon Père n'a pas à s'offusquer. Est-il autre chose qu'une manière de domestique? Les formes ne tirent pas à conséquence avec le desservant à gages. Il n'en est pas de même avec les démocrates de l'endroit. Avec eux, — et l'abbé Gouttes ne le remarque pas assez, pour son malheur, — il faut prendre des gants. Il écrit à son « cher ami » (2 avril 1790) une longue lettre vraiment instructive au point de vue des tyrannies villageoises:

Il a paru fort singulier à MM. les députés que l'on eût refusé à Argeliès une déclaration faite par un des membres de l'Assemblée qui avait contribué à la loi, et comme membre du Comité des finances qui l'a dirigée, et comme membre de l'Assemblée qui l'a décrétée. Le Comité ecclésiastique, auquel j'ai donné une pareille déclaration, semblable en tout à celle que j'ai envoyée à Argeliès, n'y a rien trouvé à redire. Les officiers municipaux de la ville de Paris, auxquels j'ai remis celle qu'on a refusée à Argeliès, l'ont reçue et approuvée tant pour la forme que pour le style. D'où vient donc la différence de la décision de la municipalité de Paris et de celle d'Argeliès? M. Sipière (le maire) serait-il plus habile que la municipalité de Paris, qui a dans son sein des hommes d'un très grand mérite? Serait-il plus éclairé et connaîtrait-il mieux que moi la loi à laquelle j'ai contribué deux fois, soit pour la préparer, soit pour la décréter? Moi qui suis tous les jours accablé de demandes soit de la part de mes confrères, soit de différentes municipalités qui me prient de leur faire connaître la manière dont elle doit être exécutée! Ils voulaient que je mis (sic) au haut : *Je déclare à M. le Maire et à MM. les Officiers municipaux!* Et pourquoi? Est-ce donc à eux ou à la loi que je devais obéir? et la loi m'avait-elle prescrit cette forme? Je l'aurais suivie si elle m'avait été prescrite, mais elle ne l'était pas, et ce n'était pas à eux, mais à la Nation entière que je devais la faire, mais à la loi surtout qui était mon ouvrage. J'ai donc obéi à la loi quand j'ai déclaré que, pour me conformer à la loi, je déclarais posséder telle et telle chose, et on ne pouvait ni devait exiger autre chose de ma part, surtout si on ne devait pas m'exposer à manquer à la loi en retenant plus de deux mois ma déclaration sans m'en donner acte; et c'est ce qui serait arrivé si je n'avais pris la précaution d'en faire deux à la fois, l'une au Comité ecclésiastique qui seule pouvait me suffire après le décret de l'Assemblée, et l'autre que je n'ai faite et envoyée à Argeliès que parce que j'ai cru devoir donner le premier l'exemple et comme pasteur et comme législateur...

On a là un échantillon des vexations dont les démocrates d'Argeliès seront désormais coutumiers envers l'abbé Gouttes. En toute occurrence, ils ne manqueront pas de lui être désagréablement hostiles pour le plaisir tout au moins de lui faire sentir qu'il est encore sous leur dépendance et à leur merci par certains côtés. On ne se gêne pas avec lui.

J'ai su indirectement qu'on vous avait donné un ecclésiastique dont vous ne me parlez pas, écrit-il le 13 septembre 1790. L'ancien régime va bientôt changer et j'espère qu'alors ceux qui me remplaceront auront plus d'égards pour moi et me feront la grâce de me croire quelque chose dans une paroisse confiée à mes soins et pour laquelle je m'intéresse autant qu'il est possible de le faire...

Effectivement, l'abbé Gouttes ne néglige guère les occasions de gagner la bonne grâce des gens d'Argeliès. Des troubles sont à craindre dans le pays; la population est inquiète ; on demande des armes pour assurer la tranquillité publique. Le 27 octobre, l'Assemblée décide que 50 000 fusils seront distribués aux départements, qui en ont le plus besoin: dès le lendemain l'abbé Gouttes espère « en faire passer dans peu » à la population de son district. « Vous pouvez répandre cette nouvelle. Elle fera plaisir, surtout lorsque vous ferez remarquer qu'il vaut toujours mieux les tenir de la Nation que de les acheter soi-même. »

Des bruits alarmants circulent de plus en plus. On parle à Argeliès d'une « bande de 3 000 hommes qui vient de la Montagne-Noire ». Des soulèvements sont fomentés, dit-on, par « les aristocrates ». Là-dessus, l'abbé Gouttes s'explique à la fin: « Ce n'est pas les aristocrates que je craindrais, mais bien d'autres gens plus dangereux, que vous connaissez mieux que moi. » Mot téméraire et mortel pour l'avenir. Il ne devait pas lui être pardonné!

Il est bien excusable, en somme, de se méfier de certains tyranneaux de village. Mais n'a-t-il pas à se reprocher d'avoir été parfois de connivence avec eux avant d'être leur victime? L'ambition secrètement caressée d'obtenir le siège de Narbonne, en lieu et place de l'archevêque Dillon, ne le porte-t-elle pas à d'équivoques manœuvres, à de pernicieuses excitations, sous couleur de faire respecter la récente loi sur la constitution civile du clergé? Il écrit le 28 octobre 1790:

J'ai été bien surpris en apprenant que M. l'évêque de Narbonne suivait le parti de ceux de l'Assemblée Natio-

nale, et je le suis encore plus de le voir rester tranquille à sa maison de campagne, au lieu d'être dans son diocèse pour organiser sa cathédrale. Je sais que la municipalité de Narbonne a fait ce qui dépendait d'elle pour l'obliger à remplir son devoir, mais je crois que le directoire du département agirait d'une manière plus efficace si, en lui écrivant, il écrivait en même temps au Roi pour le prier de faire exécuter les décrets sur la constitution du clergé à M. l'évêque du département, qui, au mépris des décrets, ne réside point et n'organise point son diocèse suivant les nouveaux règlements. En vous conduisant ainsi, vous le ferez sortir de son sommeil léthargique et l'obligerez à prendre un parti, ce qui importe beaucoup au bien de l'État et à celui de la religion.

L'archevêque Dillon cherchait à biaiser : il attendait, pour prendre un parti, de bien savoir ce que les évêques de la droite, amis de la cour, décideraient finalement. Ils avaient consulté le Pape, dont la réponse tardait à venir. En son château de Capestang, Dillon tâchait d'oublier les vicissitudes présentes. Il n'avait point encore, malgré l'âge et malgré tout, perdu le goût des plaisirs et des gais passe-temps. D'humeur à prendre les événements en patience, son flegme de grand seigneur hautain et dédaigneux était bien fait pour impatienter ceux qui briguaient sa succession, et l'abbé Gouttes visait à le remplacer.

Le siège de Narbonne était un des plus importants et il avait pour y prétendre, à défaut d'autres droits, une connaissance particulière du clergé diocésain, la position d'Argeliès, voisin de Narbonne, lui ayant permis d'y nouer de nombreuses relations. A l'archevêché de Narbonne avait été dévolue durant longtemps la présidence des États de Languedoc ; le titulaire jouissait d'un prestige et de privilèges exceptionnels. Il avait fallu l'inconduite personnelle de Dillon pour le faire échouer aux élections. Comme président très remarquable des États, comme orateur d'affaires, dont Barrère comparait l'éloquence à celle des grands parlementaires anglais, Dillon aurait eu toute chance d'être élu. Mais il était de ces prélats débauchés contre qui la réprobation publique s'élevait énergiquement. Son impopularité faisait le jeu de l'abbé Gouttes. Comme sa lettre du 28 octobre en fait foi, il ne se faisait pas faute d'attiser les ressentiments populaires.

En se réservant secrètement le siège de Narbonne, il se faisait, à coup sûr, la part belle. Mais il n'entrait pas dans les plans des administrateurs de l'Aude de maintenir le siège épiscopal dans cette ville. On s'agitait, on pétitionnait beaucoup pour le faire transférer à Carcassonne. Et, sollicité de prêter son concours dans ce but, l'abbé Gouttes s'efforçait de paralyser les efforts et de décourager les espérances qui se manifestaient et même se confiaient à lui.

Le décret du maintien du siège à Narbonne fut à la fin rapporté. Dillon, qui avait fait mine de réfléchir avant d'accepter ou non la constitution civile, et cela pour gagner du temps et selon les instructions secrètes de la cour, Dillon avait résolument quitté la place, n'étant pas, du reste, homme à transiger. Son orgueil n'avait déjà que trop souffert de paraître accepter une diminution hiérarchique. Du même coup, les vues de l'abbé Gouttes avaient changé. Le 21 février, à l'heure où ses amis d'Argeliès et de l'Aude lui expriment le vœu de sa nomination au diocèse de Carcassonne, il n'a qu'à les en remercier, car il a mieux : il vient d'accepter l'évêché d'Autun, dont Talleyrand est démissionnaire. Narbonne lui plaisait, Carcassonne ne lui suffirait pas. Au fond, il regrette que ses amis de l'Aude n'aient pas, entre la vacance du siège de Narbonne, produite par le départ de Dillon, et le transfert à Carcassonne, hâté sa nomination, qui eût eu pour elle la force du fait accompli et sur laquelle apparemment on ne serait pas revenu.

Vous devez actuellement (21 mars 1791) connaître les motifs qui me déterminaient à vous presser de faire la nomination à l'évêché de Narbonne. Je prévoyais ce qui est arrivé et qui me prive du plaisir de continuer ma résidence dans un pays que j'aimais et dans lequel j'aurais bien voulu passer ma vie.

Cette fois, l'abbé Gouttes [illegible] le fond de sa pensée. A défaut de Narbonne, Autun, ne fût-ce que par l'illustration de son prédécesseur, le dédommage de son insuccès. En dehors de toute considération purement religieuse, sous le rapport politique et mondain, ce n'est pas un médiocre avantage de succéder à Talleyrand. Il en est même devenu quasi célèbre : et son élection épiscopale est consacrée par les honneurs du calembour populaire. Un horloger patriote, disent les *ana*, a fait, pour l'abbé Gouttes, évêque d'Autun, une montre d'argent d'un nouveau genre : au lieu de chiffres en usage pour marquer les heures, il a pris les douze lettres de ces mots : [illegible]

Mais toute médaille a son revers, la montre elle-même allait marquer, après des heures de joie, des heures tristes ! Les bonnes gens d'Argeliès attendaient Gouttes à l'affût. Ils prétendaient avoir avec lui des comptes à régler.

Une lettre de Gouttes, évêque d'Autun, à la municipalité d'Argeliès va nous mettre au courant des acrimonies échangées et nous donner le ton des contestations réciproques. On a déjà vu que l'abbé Gouttes se plaignait d'un manque d'égards incompréhensible. Il y a mieux, je veux dire pis :

27 avril 1791 [illegible]

[illegible] que vous disiez lorsqu'il est question de [illegible] mes intérêts. Je me suis [illegible] encore tous les jours pour le bien public, et conséquemment [illegible] point [illegible] prétentions injustes, cherchez à me [illegible]. Suivant les décrets de l'Assemblée, les fonctionnaires publics ecclésiastiques, curés ou vicaires, ne [illegible] pour le [illegible] que le dixième, [illegible] c'est-à-dire le double.

L'abbé Gouttes avait fait pour plus de 1 300 livres de réparations à la cure sur les fonds paroissiaux. En payement de ces travaux, « vous voulez, dit-il, retenir mes tapisseries ! »

Votre lettre me reproche de n'avoir pas employé pour la [illegible] 1 200 livres que j'ai reçues des héritiers de M. Bonneau ou du chapitre. D'abord, je n'ai reçu que 100 pistoles, dont 600 livres de [illegible] et 400 livres de l'abbaye. Elle me doit encore 200 livres, que la fabrique pourra se faire payer ; je lui en fournirai les moyens dès que j'aurai reçu mes papiers. Quant à ce qui concerne les 100 pistoles, j'ai fait faire à Paris des ornements pour la sacristie qui m'ont coûté 600 livres et qui restent à l'Eglise.

Il m'a été volé plus de deux cents volumes de ma bibliothèque. Cette perte est dans ce moment inappréciable pour moi, et en ne l'estimant qu'à 100 pistoles je ne dis rien de trop. Et aujourd'hui la paroisse cherche à m'inquiéter ! *Elle veut retenir mes effets.* Une pareille conduite contre un homme qui a pour lui la justice, contre un pasteur qui vous a chéris et vous chérit encore malgré toutes vos tracasseries, que j'attribue plus à votre ignorance des lois qu'à méchanceté, ne vous fait pas honneur, et je désire sincèrement pour vos intérêts que personne ne connaisse vos mauvaises façons à mon égard.

Avec le département de l'Aude, l'abbé Gouttes n'était guère plus heureux qu'avec la commune d'Argeliès. Ce billet à M. Azéma, le frère de l'abbé, administrateur départemental en attendant la députation, nous édifie de ce côté sur les dispositions antipathiques des esprits à son égard :

Je ne me serais jamais attendu que le département de l'Aude m'eût traité avec autant de rigueur, je dirai même avec tant d'injustice ! Quoi ! vous me refusez de porter à mon compte la moitié du revenu de ma chapelle de Montauban affermée par contrat passé devant Martin, notaire à Montauban, pour la somme de 120 livres, quitte de toutes charges, tailles, décimes et service ! Mais les décrets me l'adjugent formellement (30 mai 1791).

Les « décrets » et la volonté des pouvoirs locaux, cela faisait deux. L'abbé Gouttes s'était cru le plus fin : les démocrates tâchaient d'être les plus forts, chez eux.

Il y avait peut-être un peu de sa faute dans sa mésaventure, malgré tout, et il y avait peut-être une excuse à ces excès d'apparente injustice et d'arbitraire dont il se plaignait d'être la victime innocente.

* *

L'abbé Gouttes n'avait peut-être pas toujours su se faire respecter. Le curé d'Argeliès, par ses affectations de dilettantisme artistique et par l'agrément de ses talents et même de son physique, en sa jeunesse, n'avait pas assez marqué la différence de sa propre conduite avec celle des prêtres trop mondains dont les mœurs avaient perdu le clergé dans l'opinion populaire. Un curé de village élégant est facilement suspect de manquer à la simplicité des vertus évangéliques. Chez l'abbé Gouttes, la seule amabilité naturelle avait, je crois, prêté à la médisance. Mais que pouvaient penser de lui les bonnes gens de sa paroisse quand, au cours de cette présidence de l'Assemblée Nationale : « une des plus orageuses », de son avènement, il conservait assez d'insouciance, sinon de convenance, pour abandonner son fauteuil politique par goût d'un fauteuil au théâtre ?

Répréhensible aux yeux de l'austérité provinciale pour ces procédés parisiens, l'abbé Gouttes avait-il su, du moins, acquérir l'estime et la considération du « peuple » par la rigidité de ses principes politiques et par l'exemple d'une probité inattaquable ? Par zèle de complaisance démocratique encore autant que par souci d'intérêt privé, il avait commis la faute réitérée de se laisser voir sous un jour parfois légèrement équivoque. Il écrivait le 14 mars 1790 :

On a supprimé tous les droits de mesurage, etc. ; en sorte que le droit de mesurer le blé qui appartient à notre village est supprimé par décret. Mais comme il tourne au profit du village, *vous ferez bien de n'en pas parler jusqu'à ce que les acheteurs d'huile s'y refusent...*

Outre qu'il y trouvait son compte particulier, ce conseil de jésuitique ignorance est au moins singulier chez un prêtre, qui doit donner le premier l'exemple d'une scrupuleuse probité. Et par malheur, chez lui, la charité chrétienne ne rachetait point ces pauvres petites faiblesses. Un Dillon savait se retrouver grand seigneur à l'occasion, et le prélat, par des générosités de gentilhomme, s'excusait de n'être qu'un homme à passions comme tous les hommes. Mais Gouttes prêchait l'économie sans faire acte de renoncement personnel.

Au contraire, il ne sacrifie rien de ses droits de dîme paroissiale ; — et quoi d'étonnant à ce qu'on se méfie de ses actes, de ses conseils et de son dévouement apparent ?

A Argeliès, les amis de l'abbé Gouttes devaient logiquement (envie démocratique à part) ressentir le légitime dépit d'avoir servi d'instrument passif et banal à sa fortune politique. D'aucuns, qui l'avaient

obligé de leur argent au besoin, avaient plus de peine que d'autres à ne pas lui garder rancune d'être bien moins un prêtre secourable et bon qu'un prêtre ambitieux. Quand ils le virent élu évêque d'Autun, si au-dessus d'eux et pouvant se passer de leur ancienne obligeance, il leur sembla qu'il manquait vraiment de gratitude envers leur village.

Et il faut voir un peu dans les vexations qu'on lui suscite et qu'on lui prodigue au sujet de son mobilier, de ses tentures, de sa bibliothèque et de ses objets d'art, le parti pris de lui imposer en quelque sorte un tribut de reconnaissance forcé. Il n'entendait pas de cette oreille, il n'en voulait rien entendre : il se refusait à payer la rançon de sa grandeur nouvelle. Les pauvres de la paroisse n'en retirèrent pas un sou, à l'heure où il achetait deux chevaux et son carrosse épiscopal!

Aux politiciens de l'endroit le mot de l'abbé Gouttes craignant moins « les aristocrates » que certains révolutionnaires, était resté sur le cœur, amer, inoubliable. C'était le dernier mot d'une antipathie déclarée. La rupture irréparable était prononcée dans les esprits : — le défaut de bonté du prêtre l'acheva irrémédiablement dans les cœurs.

... Quand, le 26 mars 1794, l'abbé Gouttes monta sur l'échafaud pour prétendu crime de conspiration contre l'État, pas une âme pieuse apitoyée ne pleura ni ne pria dans ce lointain village, où son souvenir restait vivant, mais où sa mémoire n'avait pas assez mérité d'être chérie, bénie et vénérée des derniers fidèles, au nom de Dieu!

L'abbé Gouttes n'avait été qu'un prêtre constitutionnel de peu de foi ; et si d'abord il avait rendu de réels services à la cause libérale et révolutionnaire, à la fin il n'en restait plus qu'un assez douteux et tiède, et presque suspect serviteur.

Auguste Baluffe.

THÉATRES

Comédie-Française : Reprise de *Montjoye*.

C'était assurément une idée excellente de vouloir que Feuillet fût « représenté » à la Comédie-Française. S'il n'est peut-être que le premier des romanciers de second ordre, et si l'auteur dramatique, chez lui, est très inférieur au romancier, au moins la place qu'il a tenue suffit-elle à mériter cet honneur. Chose curieuse, cette place, qui fut considérable, ne fut pas exclusivement littéraire... Je ne prétends nullement que la littérature doive être ce que certains semblent vouloir en faire : une sorte de religion secrète, aux rites mystérieux, mystérieux même pour ceux qui la pratiquent. La clarté, la lumière n'ont jamais rien gâté, même en littérature. Je veux dire seulement que le succès de Feuillet fut en quelque sorte extérieur à la littérature ; il l'a dû aux sujets qu'il traitait, et aussi à la manière dont il les traitait, au « monde » qui le lisait et qu'il peignait d'après nature, plus qu'à la valeur purement littéraire de ses ouvrages. Feuillet manquant, il ne manquerait aucun « chaînon » à la chaîne qui forme l'histoire de la littérature française ; il manquerait certainement un peintre charmant à la société élégante et légère qui s'épanouit, à Paris, sous le second empire ; société moins romanesque peut-être et moins désintéressée qu'elle n'apparaît dans l'œuvre de Feuillet, mais qui du moins avait, dans la fiction, le goût du romanesque et du désintéressement. Et cela est vrai surtout du Feuillet romancier.

Au théâtre, il faut le reconnaître, Feuillet est en général assez faible. Il sait son métier ; il s'entend tout comme un autre à filer une scène, à amener le coup de théâtre ou le mot à effet. Mais le vrai charme de son talent, fait surtout de nuances et d'atténuations, disparaît facilement au jour cru de la rampe. Les « chutes », par exemple, dans les romans de Feuillet, sont vraiment délicieuses ; une femme tombe : elle semble à peine s'incliner! Cela est élégant, gracieux : la grâce du geste cache presque ce qui l'a causé. A la scène, la chose est forcément plus brutale ; et Feuillet, qui ne dispose plus de ses atténuations coutumières, cherche alors à se guinder jusqu'à la force, où il n'arrive pas toujours. Ajoutez que le « milieu », d'une si aimable élégance, a quelque peine à être transporté au théâtre. Si raffiné que soit aujourd'hui l'art du décorateur et du costumier, il n'arrive pas à nous rendre l'atmosphère spéciale où vivent d'ordinaire les personnages de Feuillet. Et comme cette atmosphère est, si je puis dire, ce qu'il y a de plus vivant en eux, ils perdent presque tout à en être privés. Quels que puissent être, d'ailleurs, les défauts de Feuillet auteur dramatique, c'est très justement que la Comédie-Française a voulu faire une place dans son répertoire à l'auteur de *Monsieur de Camors*.

On pourrait toutefois trouver que son choix n'a pas été fort heureux. Si les défauts de Feuillet sont visibles dans tous ses ouvrages, ils apparaissent plus manifestement encore dans certaines œuvres auxquelles, précisément, appartient *Montjoye*. Je n'ai pas caché le « ravissement » que me causait récemment la reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*, à l'Odéon. C'est qu'en vérité cela est ravissant. Ce riche marquis de Champvallon changé subitement en pauvre Maxime Odiot ; ce gentilhomme qui, sans sortir de son humble situation, donne l'exemple de toutes les vertus et de tous les sports, qui dompte

les cheveux rebelles et ramène à la vertu les gouvernantes égarées, donne des leçons de tact aux fats et des leçons de comptabilité aux intendants, qui saute du sommet d'une tour, déchire un testament qui le fait riche, et ne se trouve que plus riche et plus aimé après avoir fait tout ce qui devait l'appauvrir et le séparer de celle qui l'aime... Et celle-ci, Marguerite, « pauvre enfant qui ne croit pas », mais dont le scepticisme durera, nous le savons, juste ce qu'il faut pour permettre à son amant de triompher de toutes les épreuves... Oui, tout cela est ravissant. Ravissant par cette aimable candeur de Feuillet, pour qui le mot *chevaleresque* semble garder son étymologie : un homme « qui sait monter à cheval », comme il est dit dans le *Mari à Babette*. Ravissant aussi par tout ce que la chose a d'extra-naturel. Les personnages ne tiennent à la réalité que par les « choses » matérielles dont ils s'approchent, par les chevaux qu'ils domptent et les fauteuils où ils se reposent. Pour le reste, rien des nécessités de la vie ne les touche ni ne les arrête. Ils vont, beaux, généreux, sympathiques et « adroits aux exercices du corps ». C'est un conte bleu, un délicieux et ravissant conte bleu. Et Feuillet le dit avec une grâce et une élégance sans pareilles, avec une foi qui devient contagieuse.

Malheureusement, Feuillet a voulu faire vrai. Bien plus, hélas! il a voulu faire fort. Ou plutôt, il a voulu donner du poids à des théories qui lui paraissaient justes; car il était le plus sincère des hommes.

Ces théories, je n'entends pas les discuter. Il leur a donné, sans doute, vers la fin de sa vie, une rigidité excessive (rappelez-vous la *Morte*). Quant au fond, il est fort probable, en effet, que la foi, — et souvent chez lui c'est seulement la foi en un idéal, — est un guide, un tuteur nécessaire ou tout au moins utile pour l'humanité. Malheureusement, Feuillet a soutenu et démontré ses théories par des arguments un peu faibles. Pour mieux dire, il les a démontrées de la même façon qu'il nous contait jadis ses contes bleus. Montjoye, en somme, n'a guère plus de réalité que Maxime Odiot. Mais Maxime était un filleul des fées, vivait dans un monde à part, presque irréel; Montjoye est un banquier, vivant dans le monde de l'argent. Son inconsistance nous choque d'autant plus que son aspect extérieur est plus réaliste. Nous croyons beaucoup moins en lui qu'en Maxime Odiot. De plus, le bon Feuillet s'est servi de ce personnage en baudruche pour démontrer l'utilité de la foi en l'idéal. Et, pour tout dire, ni les arguments ni l'exemple ne nous paraissent bien frappants. Voyez.

Montjoye est un « homme fort »; tout le monde, autour de lui, le qualifie de la sorte, et lui-même, avec quelque naïveté, se décerne volontiers ce titre. Passons sur ce que l'« homme fort » a de ridicule en soi; on y croyait il y a quarante ans. Il s'agit de démontrer que l'homme fort est plus faible que tous les autres, quand il ne croit à rien. Et vous savez que cela est prouvé durant cinq actes. Non seulement Montjoye est battu, mais il est content. Il abjure joyeusement ses erreurs. Il distribue allégrement ses millions aux créanciers de feu Sorel; il croit « au bleu ». Jadis, pour que ce revirement s'opérât, il fallait, ou à peu près, que Roland (le fils) gagnât la bataille de Magenta. Maintenant, il suffit de son duel avec Georges de Sorel... Pour le dire en passant, je n'aime guère les retouches qu'on fait subir aux œuvres passées; les choses ici ont été menées avec tact; mais elles sont toujours mauvaises. On a supprimé la bataille, et le drapeau, et la croix; mais on a dû respecter le dénouement; et c'est précisément ce dénouement qui est invraisemblable; les moyens qui l'amenaient n'avaient rien de plus singulier que le reste de la pièce; ils avaient le même ton, ils cadraient avec elle; on eût aussi bien fait de les respecter. — Donc, Montjoye se convertit, comme il convient, à la fin de la pièce. Mais, pour en venir là, par où nous a-t-il fallu passer!

D'abord, Feuillet s'est, en vérité, donné la partie trop belle en faisant d'avance de son « sceptique » un escroc. Il ne s'agit pas d'un tour plus ou moins ingénieux et licite, d'une habileté en marge du Code. Montjoye a bel et bien trompé et dépouillé son associé; il y a une histoire de lettres volées qui a comme une odeur de Mazas. On veut prouver qu'un sceptique, parce qu'il est un sceptique, est difficilement un honnête homme; soit; mais il ne faut pas que ce sceptique soit d'avance un voleur de grands chemins. Voleur, passe encore; ce premier vol a été pour Montjoye, comme pour le Charrier des *Effrontés*, l'origine de la fortune. Mais pourquoi cette aventure de l'autre monde, cette histoire de faux ménage, ces enfants non reconnus, cette femme qui n'est qu'une fausse épouse? Je n'insiste pas sur la radicale impossibilité de cette aventure. Montjoye aurait enlevé une jeune fille du monde, Mlle de Sissac, et personne n'en aurait rien su, et personne, parmi ses jaloux ou ses rivaux, ne l'aurait appris? Et Roland serait arrivé à vingt-cinq ans sans savoir qu'il est un enfant naturel?... Mais voici qui est plus grave. Pourquoi Montjoye n'a-t-il pas épousé Henriette, pourquoi refuse-t-il de l'épouser? Parce que c'est un sceptique, répond Feuillet, et parce que les sceptiques n'ont rien de sacré. Je le veux bien, mais les sceptiques, — surtout les hommes forts, — ne sont pas forcément des imbéciles... Et il semble bien que Montjoye soit ce que je viens de dire. Aux prières d'Henriette, il répond qu'il ne veut être lié par rien, qu'il veut garder sa liberté pleine et en-

tière!... Ce n'est pas seulement un imbécile, c'est un maniaque. Comment ne comprend-il pas que le vrai danger, le vrai esclavage, c'est cette situation irrégulière qui le perdra si le monde vient à l'apprendre, et qu'il est impossible que le monde ne l'apprenne pas? Vraiment ici Feuillet, comme on dit, « en ajoute » à son personnage. Un homme fort, à supposer qu'il regrettât une erreur (et pas un instant Montjoye ne se repent d'avoir embarrassé sa vie d'une femme et de deux enfants), l'aurait examinée froidement, et l'aurait réparée ou y aurait renoncé selon les avantages qu'il y aurait trouvés. Ici, il n'est pas douteux que, sa situation faite, il eût vite épousé Henriette, quitte à la tromper à son aise ensuite; et il n'aurait fait que suivre les conseils du plus vulgaire bon sens.

Cet homme fort s'ignore lui-même le plus complètement du monde, et il est, comme une femme nerveuse, à la merci de la première impression. Dans un mouvement de colère, il chasse Henriette, laisse partir sa fille, injurie son fils; et quand ils ont fait place nette, il reste stupéfait et larmoyant devant le bouquet de violettes de deux sous (oh! le bleu!) que Cécile lui envoie chaque matin! Et pourquoi avoir attiré chez lui Georges de Sorel? Si c'est pour lui rendre, en lui donnant Cécile, tout ou partie de la fortune volée à son père, Montjoye aurait donc le sentiment — approximatif — de ses devoirs? Si, comme il est plus probable, c'est parce qu'il compte que Sorel, pauvre et amoureux, passera plus facilement sur la naissance illégitime de Cécile, il aurait trouvé facilement quelque autre jeune homme dans les conditions requises, et qui n'eût pas été aussi « dangereux » que celui-là.

Mais, — et nous touchons ici à la faiblesse principale du dramaturge, — si Feuillet savait son métier d'auteur dramatique, il n'en possédait que l'extérieur. Charmé dès qu'il voyait une « scène à faire », il était plus ravi encore quand cette scène se présentait avec l'appareil de la convention dramatique. Le voleur et le volé, le croyant et l'homme sans foi, l'amour et le devoir; il voyait la scène, la traitait habilement, et si le coup de théâtre venait à point, il ne se souciait plus des invraisemblances trop fortes qui l'avaient amenené. Plus la scène avait d'éclat, plus il la croyait « forte »; il avait, de la force, à peu près la même idée que son Montjoye.

Au fond, *Montjoye* est moins une pièce qu'un rôle avantageux. Tout est combiné, truqué en vue d'apporter au rôle le plus d'attitudes favorables. Non que Feuillet se soit rabaissé au rôle de « montreur d'ours » que certains remplissent si brillamment aujourd'hui; mais il voyait seulement l'effet; et plus il y avait d'effets, plus cela lui semblait beau! Le malheur est que nous soyons bien lassés de ces effets-là!... Non, *Montjoye* n'est pas une des bonnes pièces de Feuillet. Il y manque même ce parfum de bonne compagnie, ce « milieu » élégant qui, après tout, a son charme. Qu'est-ce que c'est que ce « roi de l'argent » qui a pour toutes relations un général et une générale d'opérettes?...

Mis à part M. de Féraudy (dont le rôle est d'ailleurs facile), et aussi M. Berr, l'interprétation est assez ordinaire. Mlle Lara continuait ses débuts par l'aimable rôle de Cécile; elle y a été très agréable.

Jacques du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

« Paris, source de tant de génie, de lumière et de goût », a dit Nicolas, et Paris a récompensé le jeune empereur en lui faisant un de ces succès dont les échos volent jusqu'au bout du monde. Paris est toujours la première scène, il n'y a pas à dire; son prestige n'a point baissé, et une certaine modestie dont nous nous étions fait une règle sera difficile à garder, si les potentats se mettent tout les premiers à exalter la Ville-Lumière, source de tant de révolutions formidables!

Modestie convient peu, lorsque l'on parle d'un si grand peuple? disons retenue, possession et gouvernement de soi-même, modération calculée des sentiments les plus louables : nous avions depuis une vingtaine d'années fait des progrès en ce sens et nous en avons recueilli des profits singuliers, puisque c'est par la même [illegible]tion qui nous vaut l'alliance d'un grand empire.

Si nous devions perdre à la suite et par le fait même de la visite du tsar une partie de ce gain d'éducation publique que nous avions fait si péniblement, ce serait une de ces conséquences imprévues des foules, que les événements portent toujours en eux. Ainsi on voit des hommes devenus heureux par leur travail, leur esprit de conduite, leur modération, perdre immédiatement dans le bonheur la moitié du mérite qui les en avait rendus dignes.

* *

Mais le temps est aux réflexions gaies; rien de grave ne serait aujourd'hui acceptable. Cependant la réflexion est-elle jamais gaie de sa nature et peut-elle l'être, quand elle se porte sur les choses humaines? L'observation, si elle va un peu loin et si elle pénètre un peu au-dessous des superficies, est-elle une faculté riante et qui se trémousse de plaisir? On pourrait consulter là-dessus Molière et Shakespeare et Plaute, et Aristophane, n'importe lequel des grands observateurs comiques ou tragiques, le neveu

de Rameau, si vous voulez, ou Flaubert, à votre choix, parmi les anciens ou les modernes ; ils vous diront si l'observation des choses humaines, la plus habile et la plus savante en effets plaisants, était une gaieté dans leur cœur ? Demandez seulement à Molière...

Je voulais dire que le tsar a paru couronné ici pour la première fois, et que Paris, metteur en scène incomparable et impresario de l'univers, s'est chargé des vraies fêtes de ce sacre. La catastrophe de Moscou avait jeté une ombre sur les débuts du règne, mais voici les auspices convertis et c'est Paris qui a fait le miracle.

Il faut donc croire que c'est ici que toute puissance et toute gloire se consacrent : Vienne est un jardin agréable, Londres un comptoir et une banque, Berlin une caserne, Rome un grand nom. Il n'y a qu'une ville, dont les applaudissements soient précieux et où il vaille la peine de triompher. C'est le tsar qui nous l'a dit et qui l'a prouvé à l'Europe. Peu importent les institutions et les gouvernements qui tiennent cette ville et ce pays, qui interprètent souverainement le protocole et qui dictent l'ordonnance de la fête : Paris est par lui-même quelque chose d'autre et de supérieur, dont les bravos enivrent. Voltaire disait aux Parisiens : « Vous me ferez mourir de plaisir ! » Pour un sourire de Paris, combien ont donné leur vie ! Quand on a fait fortune au Brésil ou au Transvaal, à Liverpool, à Hambourg ou à Chicago, et qu'enfin, après beaucoup de fatigues et de peines, on a formé ce rêve : jouir ne fût-ce qu'un jour de la splendeur de la vie ! c'est à Paris que les heureux du monde veulent passer cette minute fugitive qui sera le couronnement de leur existence : ils louent un hôtel aux Champs-Élysées, un appartement sur le boulevard, et ils ont réalisé la perfection du bonheur humain, s'il leur reste quelques années pour dévorer royalement les richesses qu'ils ont acquises par leur travail.

Les autres capitales cependant ont aussi leurs plaisirs et leur glorieuse histoire : quoi de plus beau que l'Italie, et de plus grand que Rome ? Que manque-t-il donc à Londres pour en faire le théâtre le plus énorme et le plus tragique que puissent désirer les grands acteurs de l'humanité, afin d'y avoir tout leur relief et l'amplitude de leurs gestes ? Mais non, Paris seul existe ; on ne sait pourquoi, mais c'est ainsi, et il ne faut pas trop approfondir la chose, car on s'exposerait à diminuer le prestige en l'expliquant. Contentons-nous de dire que c'est ainsi, et que force nous est bien de le croire, puisque le monde l'affirme et le répète. Il n'y a que Paris : les autres sont des localités, avec les développements les plus magnifiques de l'architecture, où les siècles ont élu domicile, où habitent les arts et l'industrie, orgueil des nations, ce sont des localités grandioses ; mais la capitale est Paris, et c'est ici qu'un tsar, dans l'éclat de la jeunesse, vient avec sa femme et sa fille, non encore sevrée, pour être intronisé par l'opinion le plus fameux des potentats et l'arbitre des souverainetés.

* *

J'ai remarqué l'autre jour les fantaisies puériles, les vains et grossiers étalages, l'excès d'empressement et d'agitation, et j'ai osé le dire ; mais quoi ? le succès emporte tout dans le torrent de ses ondes écumantes, il emporte et roule, même la police avec le protocole ! Toute critique est devenue déplacée ; tout a été admirable, la police comme le reste, puisqu'elle n'a eu rien à faire. Je me joins aux félicitations que M. Lépine a adressées à ses agents fidèles ; mais, pour être entièrement juste, il aurait dû publier un ukase décernant des médailles à tous les Parisiens.

Étant donné qu'il n'y a qu'une différence de dimensions entre les enfants et les hommes, que les uns n'ont pas encore de moustaches, tandis que les autres portent des barbes, leurs fêtes sont les unes aux autres comme un hameau est à Paris, une chambrette à un palais, et une dinette à un banquet officiel de chefs d'État. Les uns suspendent dans la salle du festin les dépouilles démodées des toilettes maternelles ; les autres, les tissus historiés des Gobelins et de la Savonnerie, et chacun a des guirlandes à sa taille : il paraît que ce n'est pas autrement que se décident les grandes affaires du monde et le sort des empires.

Le tsar a tout dominé, par cette heureuse qualité qui appartient à la jeunesse ou à la puissance : il avait l'une et l'autre ; comment le succès lui aurait-il résisté ? Sa jeune souveraineté a plané sur toutes nos contradictions, voltigeant de l'une à l'autre, de Notre-Dame à l'Hôtel de Ville, et de tant de contrastes, elle a recueilli le suc et le miel dont elle a composé sa gloire ; abeille du Nord, plus industrieuse que celles de l'Hymette, et joliment entendue en économie politique et sociale !

Avouons que nos économistes sont médiocres et nos politiques sans génie. Le tsar a reçu à dîner ce qui reste de nos princes et de nos princesses, et ce fut comme un banquet de rois ; il a adressé des paroles gracieuses aux députés républicains des groupes les plus avancés ; il a joui des pompes de la Cathédrale et il a vénéré les reliques des martyrs, mais il a voulu rendre visite aux élus de nos quartiers dans le palais reconstruit de la grande Commune. La rencontre de Nicolas II et de M. Baudin n'est pas moins intéressante que celle du tsar schismatique avec l'archevêque de Paris. Les cloches et les orgues ont

joint leurs saluts à ceux des canons. Ainsi l'éclectisme de l'empereur slave s'est promené parmi nos systèmes avec une incomparable aisance. On a dit qu'il avait voulu être aussi peu tsar que possible, qu'il avait dépouillé le caractère impérial avec un désintéressement sans exemple, — courtoisie de haut goût envers cette démocratie qui lui offrait l'hospitalité et qui semait sur chacun de ses pas les fleurs les plus rares et les plus coûteuses. Mais peut-être pourrait-on dire que c'est là au contraire être pleinement tsar, et que planer avec cette maîtrise au-dessus de toutes les différences humaines, pour lesquelles le commun des mortels se passionne, c'est avoir l'allure vraiment impériale et plus qu'humaine.

Cette indifférence, cette équanimité en présence de choses qui nous mettent furieusement aux prises et qui nous précipitent à travers tous les mouvements les plus violents de l'âme, est la marque d'une éducation assez supérieure, et les plus fiers chefs de partis peuvent considérer, sous la lumière calme de cette sérénité, la bassesse de leur condition. Quelles surprises nous réserve la Russie de l'avenir ? Il faudra voir cela dans un siècle ou deux. Que deviendra la Révolution française et ses dogmes, en comparaison des métamorphoses que la Russie contient dans ses flancs ? Cependant elle vient chercher ici la matière première de la pensée française pour la transporter là-bas et la faire passer par des préparations et des triturations dont nous n'avons aucune idée. Ce qui sortira un jour de la grande cuve, le tsar ne le sait pas plus que nous, mais il aura été un grand brasseur devant l'Éternel, et c'est, je vous assure, un joli titre pour un tsar.

* * *

Aux Champs catalauniques, 80 000 hommes ont défilé devant l'empereur, turcos, chasseurs, fantassins et cavaliers ; les lignes profondes de quatre régiments marchant de front avaient la régularité plastique des lignes architecturales. La cavalerie s'est ébranlée dans un ouragan qui était la perfection de l'ordre dans la tempête. Lorsque Xerxès vit son immense armée rangée sur les bords de l'Hellespont, les historiens racontent qu'il versa des larmes en pensant que cette multitude animée et riche de vie luxuriante serait bientôt fauchée par la mort. Ce tsar de l'antique Asie fut à ce court moment un homme, et ce court moment l'a illustré pour les siècles.

J'ai vu une femme qui levait un petit enfant dans ses bras pour lui faire apercevoir les régiments qui passaient. « Comme ils sont beaux ! » disait elle. Mais bientôt le petit garçon sera un grand jeune homme, dans la vigueur de l'âge martial ; et elle apprendra peut-être qu'il est resté couché sur la plaine sanglante avec ses compagnons ; alors, vieille femme, elle arrachera ses cheveux blancs et elle pensera avec désespoir qu'elle ne peut plus être la mère d'autres enfants.

Nous sommes encore, après quatre mille ans, en pleine période de barbarie, et il faut avouer qu'elle est sans remède, puisque, de cette barbarie même, nous faisons notre fierté et notre délice.

* * *

Les comptes des fêtes franco-russes portent la dépense pour Paris à six ou sept millions ; on est d'accord sur l'ensemble à un million près : il faut y ajouter quelques autres millions pour les revues de la flotte et de l'armée. Les fleurs en papier ont coûté cent mille francs ; un mât, avec une oriflamme, vaut entre quarante et cinquante francs de loyer, car la ville loue ces mâts aux entrepreneurs de fêtes publiques. Pour cinquante francs, on aurait permis à une pauvre famille de payer son terme et une mère ne se serait pas asphyxiée avec ses trois enfants dans les mansardes d'une maison pavoisée.

Mais le regard des foules ne va pas au delà de la minute présente ni de la façade la plus mince des choses : c'est presque une impiété que de se demander ce qu'il y a derrière le tourbillon chatoyant des escadrons pacifiques et derrière les tentures qui ornent la voie triomphale. Il faut savoir borner sa vue ; c'est à cette condition seulement que l'existence conserve quelque charme et que l'on respecte la règle des temps et des lieux, chacun dans la société où l'on est placé. Le fait-divers a seul le privilège de tout dire à la troisième page des journaux quotidiens, mais il n'est permis d'y ajouter les commentaires convenables qu'avec une discrétion extrême.

Cependant les catastrophes particulières et les désastres des pauvres gens n'ont pas cessé une seule minute, tandis que la capitale ne semblait possédée tout entière que de l'enthousiasme et de la joie débordante de vivre ainsi, au grand air et en plein soleil, par centaines de mille et par millions d'êtres humains réunis se coudoyant et s'exaltant les uns les autres, dans une même pensée unanime.

Les victimes de la misère continuaient de tomber sur un champ de bataille qui n'a rien de fictif. Et l'on apprenait les détails d'une tragédie pire que toutes celles des Œdipe et des Jocaste : cette effroyable folie d'un malheureux qui, sur l'ordre de sa mère, assise dans un fauteuil, lui fracassait la tête d'un coup de pistolet et se tuait aux genoux de la mourante. Dans quel délire d'une mythologie furieuse a-t-on jamais rencontré un rêve pareil à cette réalité parisienne ?

Faut-il croire que nous serons toujours impuis-

sants à briser le joug ou à dénouer le nœud de ces fatalités humaines ? Que ni raison, ni science, ni justice, ni charité n'en viendront jamais à bout? Et faut-il renoncer à faire jamais un emploi plus judicieux des ressources de la civilisation et des forces de la vie ?

JEAN L[illegible].

BULLETIN

Le vrai duc de Wellington.

Le général F. Maurice, dans le *Cornhill Magazine*, trace un portrait de Wellington qui ne doit pas précisément être celui que le peuple anglais a l'habitude de contempler dans le panthéon de ses grands hommes. Il est devenu de mode de descendre les statues de leur piédestal, et celle du « duc de fer » ne pouvait échapper à la commune destinée. Le personnage qui nous est présenté ici n'est rien moins qu'aimable; dans la vie privée, envers ses propres enfants, il est d'une dureté presque sauvage, et, pour tout dire, vraiment absurde. Ecoutez plutôt cette anecdote typique. Un jour qu'il se promenait en voiture avec son second fils dans les environs de son château de Strathfieldsaye, il tomba profondément endormi. C'était chez lui une habitude constante, même à l'époque de sa plus grande activité militaire; le canon tonnant à ses oreilles n'aurait pu le tirer de cette sorte de torpeur, mais le moindre attouchement le faisait sursauter. En cette occasion les chevaux sentirent aussitôt que les rênes n'étaient plus tenues d'une main ferme, et comme ils étaient attelés en tandem, le cheval de tête, jeune et ardent, après avoir fait exécuter à la voiture des manœuvres désordonnées, se dirigea droit vers le talus de la route qui était fort raide et se mit en devoir d'en tenter l'escalade. Une catastrophe était imminente. Lord Charles Wellesley saisit les guides aussi doucement qu'il put, et ramena dans le droit chemin le trop fringant coursier. Mais en dépit de ses précautions le duc s'éveilla : « Que faites-vous, Charles ? — J'ai simplement ramené le cheval, monsieur; il allait grimper le talus et certainement la voiture aurait été renversée. — Mêlez-vous de vos affaires, Charles, mêlez-vous de vos affaires! »

Souvent il se montrait cruellement injuste, et si une circonstance fortuite lui prouvait enfin, clair comme le jour, qu'il avait eu tort, il se serait fait tuer plutôt que de le reconnaître simplement et loyalement. Son fils avait profité d'un congé pour visiter l'Espagne et l'Italie. Une série d'accidents, dont quelques-uns mirent sa vie en péril, l'empêchèrent d'être de retour à l'époque fixée. Le duc ne voulut entendre aucune explication, il traita le jeune homme presque comme un réfractaire et, bien que refusant d'avoir désormais affaire à lui, il trouva mille moyens de lui être désagréable. Un jour un visiteur au château arracha à lord Charles le récit de ce malheureux voyage. Le duc était présent, il écouta sans mot dire, et quand l'histoire fut terminée, il s'avança vers son fils : « Donc, Charles, il vous était arrivé un accident ? — Oui, monsieur. — Et vous avez fait tout au monde pour être ici à temps ? — Oui, monsieur. — Je vous donnerai un cheval, Charles... » Et ce fut tout. Pas un mot d'excuse ou tout au moins de bonté, de tendre sympathie; rien qu'un cheval.

On pourra objecter que la vie des camps, la rigide discipline militaire ne sont guère faites pour développer au cœur de l'homme des sentiments de tendresse, et qu'une dureté toute spartiate pour soi-même et les autres doit être rangée au nombre des qualités du soldat. D'ailleurs des anecdotes, toujours et partout des anecdotes... On songe involontairement à ces moineaux qui, suivant l'expression de Berlioz, commettent des incongruités sur les statues des héros. Aussi est-ce chose autrement grave quand l'histoire, la grave histoire elle-même, met en doute l'habileté d'un général laissant un corps de 18 000 hommes en dehors d'une action où se décident les destinées de l'Europe, et la noblesse de caractère du triomphateur qui, la campagne terminée, brise toute relation avec ses anciens compagnons d'armes et traite l'armée qui a vaillamment combattu sous ses ordres « comme on ferait d'une paire de bottes désormais hors d'usage ». Agissait-il ainsi par pur caprice, par lassitude, par mépris philosophique des hommes et des choses ? On voudrait le croire, mais il faut encore en rabattre. Après Waterloo, dit le général F. Maurice, la carrière militaire de Wellington était évidemment terminée; il n'avait que quarante-six ans, et, habitué à déployer une grande activité, il ne pouvait se résigner à la vie monotone de gentilhomme campagnard ou de paisible bourgeois de Londres. La carrière politique s'ouvrait devant lui. Mais on comprend que le libérateur de l'Espagne, le vainqueur de Napoléon, devait inspirer une certaine défiance à un gouvernement constitutionnel tant qu'on pourrait le croire en état de s'appuyer d'un côté sur l'armée qu'il avait menée à la victoire, de l'autre sur la populace, aux yeux de laquelle il était alors une sorte de demi-dieu. Il eut bientôt fait de s'aliéner l'une et l'autre.

Jusqu'au bill de réforme, la popularité de Wellington fut immense, et à Londres il n'était cockney qui ne le connût. A peine paraissait-il dans la rue que la foule l'environnait et qu'il était placé sur les épaules de deux robustes gaillards : « Où conduirons-nous Votre Grâce ? » criaient ces forcenés. Mais il arrivait fort souvent que le duc n'avait nulle envie de dire où il allait, car son transport à destination en semblable équipage eût amené des complications de nature assez délicate. Sa réponse presque invariable, était donc : « A la maison, portez-moi à la maison ! » Il dut, par la suite, se résigner à ne plus s'en aller à ces sortes d'expéditions qu'à cheval ou en voiture. Quand il devint impopulaire, ce fut encore bien pis, et plus d'une fois il faillit être lapidé dans ces même rues où jadis on l'avait porté en triomphe.

G. ART.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31216 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17. 4e Série. — Tome VI 24 OCTOBRE 1896.

LA POLITIQUE

Cette année encore, le parlement est pris de court pour la discussion du budget.

Les Chambres ont deux mois devant elles : on ne pourra pas faire autrement que de traiter certaines questions de politique générale ; c'est à peine s'il restera cinq ou six semaines pour la loi de finances.

De deux choses l'une : ou le gouvernement et le parlement se mettront d'accord pour voter le budget avant la fin de décembre, et alors il faudra renoncer à toute idée de réforme ; — ou l'on voudra, non seulement discuter à fond le budget, mais réaliser quelques-unes des améliorations projetées, et, dans ce cas, l'on en sera réduit aux douzièmes provisoires.

Il faut reconnaître, en dehors de tout esprit de parti, qu'il y a une erreur de méthode dans le travail parlementaire.

En faisant de la loi de finances un instrument de réformes, on a peu à peu faussé le caractère du budget qui devrait être simplement une évaluation des recettes et des dépenses.

Voyez ce qui se passe dans la pratique. On introduit dans le budget un certain nombre d'articles touchant à des questions de principes. Qu'un de ces articles, un seul, soit repoussé, et l'équilibre budgétaire est rompu. C'est un château de cartes qui s'écroule. Il ne reste rien : ni budget, ni réforme. Tout est à recommencer; on bâcle un nouveau budget tant bien que mal, et les réformes sont remises à l'année prochaine.

Nous sommes convaincus qu'on peut améliorer sur plus d'un point notre système financier, mais nous doutons qu'aucune réforme vraiment sérieuse aboutisse tant qu'on s'y prendra comme on l'a fait depuis quelques années.

Un exemple frappant est celui de la contribution personnelle-mobilière : on a fait d'excellentes études sur la question; on a montré comment il serait facile d'établir cette contribution sur des bases nouvelles, de telle sorte que chaque contribuable paie vraiment en proportion de ses ressources. Pourquoi une réforme simple, juste, qui ne compromettrait en rien les finances publiques, a-t-elle échoué jusqu'ici? Parce qu'on a voulu en faire un chapitre du budget.

Ce qui est vrai de la réforme de la contribution personnelle-mobilière l'est également de toute espèce de réforme financière : on n'a chance de faire œuvre utile que si on étudie chaque réforme en soi, et si, la réforme votée, on y accommode le budget.

Ces réflexions sont sans doute celles de bien des gens au moment où les Chambres vont se réunir : le parlement n'a pas fait, cette année, grande besogne; souhaitons que les deux mois qui restent soient bien employés.

Il n'est que temps de voter le budget ; mais ce qui importe, c'est que gouvernement et parlement prennent l'engagement, une fois le budget voté, d'étudier les réformes financières avec la ferme volonté de faire quelque chose.

On plaisante quelquefois ceux qui parlent de « faire quelque chose » : cependant, à ne rien faire, on finirait par donner raison à ceux qui se plaignent de l'impuissance parlementaire.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LE GÉNÉRAL TROCHU

ET LA DÉFENSE NATIONALE

La mort du général Trochu, survenue au cours des fêtes franco-russes, a passé d'abord un peu inaperçue, et les appréciations présentées sur ses actes, pendant le siège, n'ont pas été favorables à l'ancien gouverneur de Paris. Tout au plus s'est-on incliné avec respect devant la dignité de sa vie depuis vingt-cinq ans.

Et pourtant il me semble que le véritable jugement n'a pas été porté sur la façon dont il a joué son rôle dans les événements de 1870.

Le général Trochu possédait incontestablement de grandes qualités d'intelligence et de cœur, c'était un profond penseur, un travailleur opiniâtre ; mais il lui manquait ce qui fait les grands hommes quand les grandes circonstances se présentent : le caractère. Par caractère j'entends ce don de nature qui permet à l'homme placé dans des conditions exceptionnelles de discerner nettement le chemin du devoir, de s'y engager franchement et d'y persévérer coûte que coûte.

Non seulement cette qualité lui manquait complètement, mais encore, le défaut qui l'annihile, une loquacité débordante, il l'avait à un degré extraordinaire. Parlant toujours, parlant sans cesse, se grisant de ses paroles, il en arrivait à épuiser toute son énergie en des discours, et à ne plus en retrouver pour l'action. Telle fut la cause de son impuissance.

Au moment où Paris se trouva investi par les deux armées allemandes commandées par le Prince royal, après la tentative infructueuse de résistance dessinée, le 19 septembre, sur le plateau de Bièvres, le général n'avait que deux partis à prendre : ou partir en province avec les membres du gouvernement dont il était le chef pour présider à l'organisation de la défense nationale, ou rester seul à Paris comme gouverneur militaire de la Ville, sans rôle politique. Il ne sut prendre ni l'un ni l'autre, et, comme les esprits indécis, il s'attacha à une demi-mesure dont l'adoption fut la ruine de sa réputation. Général commandant l'armée de Paris, il ne commanda pas, et chef du gouvernement de la France, il ne gouverna pas. De son administration, de son règne peut-on dire, — car rien de la puissance suprême ne lui fut refusé, ni par le peuple ni par ses collègues, — il n'est resté que des discours ampoulés, des proclamations emphatiques, mais d'actions, point, pas plus dans le domaine politique que dans le domaine militaire.

Et pourtant bien simple était la conduite à tenir pour ce chef de gouvernement, acclamé par le peuple et par l'armée. Après l'investisement de la capitale, il n'avait qu'à adresser aux habitants une proclamation dans le genre de celle-ci.

« Paris est investi par 200 000 Allemands ; à dater de ce jour son rôle politique comme capitale de la France a cessé ; ce n'est plus qu'une place forte assiégée. Le gouvernement du pays est reporté dans une ville de province où son action sera bien plus efficace pour la préparation de la défense nationale. Le président de ce gouvernement s'est démis de ses fonctions pour se consacrer tout entier à celles de gouverneur militaire de Paris, de commandant des forces appelées à la défense de la capitale.

« Le rôle de Paris, ville forte assiégée, doit être nettement défini. Retenir autour de ses remparts le plus d'ennemis possible pour permettre à la province de lever des armées, de les organiser, de les engager avec toutes les chances de succès, telle est la mission qui nous est imposée. L'armée est de faible importance, mais cependant assez forte pour qu'en groupant autour d'elle toutes les bonnes volontés, on puisse réussir. La garde mobile, la garde nationale offrent des éléments plus que suffisants pour couvrir la ville et ses alentours, pour les préserver de toute insulte et pour tenir l'ennemi assez en haleine sur ses lignes d'investissement, pour qu'il ne puisse les dégarnir sur un seul point.

« Mais qu'on ne s'y trompe pas, Paris ne doit pas chercher à se débloquer, c'est-à-dire à percer les lignes d'investissement, pour procurer un point d'appui aux troupes rassemblées dans les provinces. Paris ne possède pas d'armée d'opérations. Les cadres réfugiés dans ses murs doivent servir à englober les jeunes troupes dont le rôle sera, par des attaques incessantes sur les lignes d'investissement, mais pas au delà, d'empêcher l'ennemi de distraire un seul homme de l'investissement et même de l'obliger à le renforcer constamment. A ce prix seulement, la province, libre de toute menace puisque les forces de l'ennemi seront entièrement absorbées autour de Metz et de la capitale, et sur les lignes de communications, la province pourra lever les armées nécessaires à la délivrance du territoire.

« A partir d'aujourd'hui, afin d'assurer à la ville la résistance la plus longue possible, les vivres seront rationnés pour la troupe et pour les habitants. Des commissions municipales seront désignées à cet effet pour agir de concert avec l'autorité militaire.

« Paris étant dès maintenant de fait une place forte assiégée, et n'ayant plus par conséquent aucune direction à imprimer au reste de la nation, toute action politique, cause de dissension et de faiblesse, est absolument interdite ; si elle venait à

se produire, elle serait impitoyablement réprimée.

« Dans le cœur des deux millions de Français renfermés dans les murs de la ville, un seul sentiment doit exister : prolonger la résistance jusqu'à ses dernières limites, pour permettre au pays d'organiser la défense et de chasser l'envahisseur. »

Si un tel langage avait été tenu dès le commencement du siège, comme la situation aurait été nette.

Paris n'étant plus le siège du gouvernement, aucune entreprise n'aurait surgi pour faire passer le pouvoir dans d'autres mains. Le rôle militaire de la ville se trouvant bien déterminé, les fausses idées qui ont couru dans toutes les cervelles et y ont provoqué tant de surexcitation, — sorties en masse pour aller rejoindre les armées de provinces, destruction des armées d'investissement dans de grandes batailles rangées, — n'auraient jamais pris naissance. La véritable mission de Paris apparaissait dans toute sa vérité et toute sa grandeur : imposer aux Allemands autour de ses lignes de défense la présence de toutes leurs forces disponibles. Toutes les attaques contre une partie quelconque du front ennemi, ayant pour résultat d'infliger à l'adversaire des pertes sérieuses, devenaient des succès. Les soldats revenant de Champigny, de l'Hay, du Bourget, de Rueil rentraient dans Paris vainqueurs, et non sous l'impression déprimante de ne pas avoir réussi dans leur tentative. Les esprits exaltés par le succès, détournés de la politique, tendus vers la résistance à outrance, tel aurait été le résultat.

Au lieu de cela, par ses atermoiements, par ses hésitations constantes, le général Trochu, toujours pris entre ses fonctions de chef du gouvernement et celles de commandant en chef, n'ayant pas l'esprit de décision nécessaire pour abandonner les unes au profit des autres, n'a fait que donner des aliments à la convoitise des ambitieux, qui trouvaient tout naturel de faire vis-à-vis du gouvernement du 4 Septembre ce que celui-ci avait fait vis-à-vis de l'empire, et qui, trouvant ce but plus désirable à atteindre que la défaite des Allemands, y appliquaient tous leurs efforts.

De là les troubles qui ont failli ensanglanter Paris et qui ont jeté sur le tableau de la défense de la ville une ombre telle qu'elle en a presque fait disparaître tout l'éclat. Car il n'y a pas à le dissimuler, la résistance de Paris, pendant cinq mois, a été un fait de guerre unique dans l'histoire, un succès complet, le seul véritable de la campagne, puisque le résultat cherché a été obtenu. Grâce à la constance de la capitale, 600 000 hommes ont pu être levés, armés, équipés, encadrés, et former les armées qui sur la Loire, sur la Somme, sur la Saône ont opposé aux troupes victorieuses de l'Allemagne une résistance qui a sauvé l'honneur du pays. Paris aura, de ce fait, une page éclatante dans l'histoire, car il a été doublement victorieux : stratégiquement puisqu'il a maintenu devant lui pendant toute la durée de l'investissement le même nombre d'ennemis, tactiquement puisqu'il n'a pas été forcé. Voilà ce qui se dégagera plus tard de l'étude impartiale des faits et ce qui constituera pour Paris un titre de gloire incontestable.

Si le général Trochu fut un faible politique, il ne s'est montré guère supérieur comme commandant en chef. Il est vrai qu'à l'égal des autres généraux de l'empire rien dans sa carrière n'avait pu le mettre à même d'exercer convenablement un commandement de cette importance. Sa renommée avait pour base sa grande aptitude à la critique. Or cette disposition de l'esprit éloigne généralement de l'action; en tout cas elle n'a de valeur qu'autant qu'elle est accompagnée de clairvoyance. Tel n'était pas le cas du général qui dans sa brochure de 1867, origine de sa grande réputation, avait bien fait ressortir tous les défauts de notre organisation militaire, mais avait eu bien soin de garder le silence sur les mesures à prendre pour les faire disparaître.

Cette médiocrité dans le talent apparait dans toute son étendue pendant le siège de Paris, d'abord par l'adoption rendue publique de cette idée absolument fausse que l'armée de Paris devait chercher à franchir les lignes ennemies pour aller donner la main aux armées de province, puis par l'établissement de plans offensifs dénués de tout bon sens.

Que l'on prenne une carte de Paris et de ses environs, ce qui saute à l'œil de prime abord c'est que la ville se trouve au fond d'une cuvette dont les bords, représentés par les collines de la Seine et de la Marne portent deux grandes échancrures, l'une au nord-est, entre Stains et Bondy, l'autre au sud, constituée par le plateau de Villejuif. N'est-ce pas là les deux chemins tout indiqués pour essayer la fameuse « sortie »? Or les seules deux grandes batailles livrées au cours du siège ont eu justement pour théâtre les portions de la ligne d'investissement les plus difficiles d'accès. A Champigny, tous les efforts de l'attaque sont venus se briser sur la crête des plateaux de Villiers et de Cœuilly, tandis qu'aucune résistance de ce genre n'était à redouter vers Blanc-Ménil, où les lignes ennemies n'avaient comme obstacle naturel que l'insignifiant ruisseau la Morée.

Le 19 janvier, l'armée est lancée sur la partie la plus formidable de la ligne d'investissement, sur cette région hérissée d'obstacles naturels rendus plus inabordables encore par une savante accumulation de défenses artificielles de toute sorte destinées à mettre à l'abri de toute insulte le quartier général de l'empereur. Aussi c'est à peine si les positions occu-

pées par les avant-postes ennemis ont été enlevées, et à quel prix ! Et pourtant, à quelques kilomètres plus loin au sud, s'étendait à perte de vue, sans même un ressaut de terrain, ce plateau dont l'origine se trouvait entre nos mains, à la sortie de Paris même, assurée par les ouvrages de Bicêtre et des Hautes-Bruyères. Les obstacles à enlever, tous artificiels, consistaient en une ligne de villages mis solidement en état de défense, il est vrai, mais sous le feu des gros canons de nos retranchements. Cette ligne forcée, c'était le déploiement commode de toute l'armée, avec la Seine comme appui pour l'aile gauche.

N'est-on pas disposé à croire qu'un vent de folie a soufflé sur l'esprit du général en chef lorsqu'on se reporte à de tels souvenirs !

Et le fameux plan ! Est-il rien de plus insensé ? Choisir pour livrer une bataille décisive un terrain qui oblige tout d'abord à un passage de rivière (100 mètres de large) sous le feu des avant-postes ennemis, qui n'auraient pas tardé à être sérieusement renforcés ; puis à un combat d'avant-garde contre des positions bien gardées et dominantes dans la presqu'île de Houilles, c'est-à-dire dans un traquenard, n'ayant en cas d'insuccès pour tout chemin de retraite que quelques ponts de bateaux ! Enfin, pour l'action principale, à l'attaque d'une position défensive de premier ordre, la butte de Cormeilles, attaque exclusivement de front puisque les flancs nous étaient rendus inaccessibles par la Seine au nord-ouest, par l'occupation de Sannois et d'Argenteuil au sud-est.

Et en admettant que tous ces obstacles aient été surmontés, et que les 50 000 hommes que le général voulait faire sortir se soient trouvés libres de leurs mouvements sur la rive droite de la Seine, à quoi cela aurait-il abouti ? Ces 50 000 hommes auraient-ils été assez forts pour revenir sur leurs pas, et, prenant l'ennemi à revers, pour le forcer à lever le siège de Paris ? Mais ils auraient été écrasés par 100 000 Allemands sans que les troupes restées dans l'intérieur du camp retranché, maintenues par un simple rideau défensif, se fussent aperçues du vide fait devant elles. En tout cas le résultat le plus certain eût été d'affaiblir la défense de la capitale en lui enlevant ses meilleures troupes.

Que dire enfin du dernier acte militaire du général Trochu ? Après Buzenval, quand tout est perdu, quand il n'y a plus moyen de prolonger la résistance, il abandonne le commandement de l'armée, laissant au général Vinoy la détestable tâche de capituler. Et cela pour que la parole de Trochu soit accomplie : « Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

***

Pour terminer, je me permettrai de rappeler un souvenir personnel. J'étais élève de seconde année à l'École de Saint-Cyr en 1862, quand, vers la fin de l'année d'études, l'inspection générale fut passée par le général Trochu. Il arrivait au milieu de nous entouré d'une auréole de gloire où flamboyait en lettres de feu le mot magique de Solferino. Sa jeunesse, sa belle prestance, sa physionomie intelligente empoignèrent tous nos cœurs, et, du premier coup, toutes nos sympathies lui furent acquises. Malheureusement il resta cinq à dix jours au milieu de nous, et petit à petit notre première impression si favorable se transforma, si bien que vers la fin de son séjour sa présence était devenue pour nous l'objet d'une véritable gêne, car nous ne pouvions plus le voir apparaître sans une forte envie d'éclater de rire. C'est qu'il n'avait jamais perdu une occasion de nous accabler d'interminables discours.

A l'amphithéâtre, sur le terrain d'exercices, dans les cours de récréations, partout il prenait la parole, et sur tous les sujets, même le plus futile, il trouvait le moyen de discourir indéfiniment ; au réfectoire même nous ne pouvions plus manger en paix nos haricots sans avoir l'accompagnement de sa voix pointue qui nous faisait l'effet d'une véritable crécelle ! Un jour, ce fut le comble, à l'amphithéâtre où nous assistions au cours d'art militaire, il interrompt le professeur et entame le récit de la marche de sa division à Solferino à grands renforts d'éclats de voix, de gestes, de mouvements de corps ; il nous fait suivre pas à pas cette manœuvre, célèbre selon lui. Tout à coup, emballé à fond par son propre discours, du bras qui montre les Autrichiens, il renverse la carafe, le verre et le plateau qui se trouvaient sur la table, et qui font en se brisant un tintamarre formidable ; de l'autre qui indiquait le mouvement de sa division, il envoie l'encrier à tous les diables et en se levant brusquement comme pour marcher à l'assaut, il renverse le lourd fauteuil qui, en tombant sur le parquet, rend le bruit d'un coup de canon. Un formidable éclat de rire partit de tous les bancs. Mais lui, sans se déconcerter, et sans prendre aucunement garde à toutes les catastrophes accumulées autour de lui, continua imperturbablement son récit, qu'il parvint tout de même à mener jusqu'au bout.

Lorsque, huit ans plus tard, j'ai connu les événements de Paris, mon souvenir s'est immédiatement reporté à l'époque de cette fameuse inspection, et j'ai compris la façon dont le général Trochu avait conduit la défense de la capitale.

Colonel Patry.

UN CHERCHEUR DE MINES

Nouvelle.

I

Quand, après six mortelles heures de diligence, j'arrivai enfin à Saint-Genest-des-Champs, au fond du Berry, et que je pénétrai pour la première fois dans cet excellent et patriarcal hôtel du Grand-Monarque, j'eus l'impression très originale et très vive d'avoir reculé, depuis le matin, de près d'un siècle et de me promener au milieu des illustrations de quelque ancien roman-Restauration ou à travers la mise en scène d'un opéra-comique de jadis aussi charmant que vieillot.

Tout, dans ce petit endroit perdu, respirait la paix, le repos, le calme, l'absence d'ambitions et de fièvres, la monotonie des habitudes, l'engourdissement satisfait en un modeste bien-être. On comprenait aussitôt qu'en ce royaume du sommeil toute hâte devait être inconnue, tout désordre proscrit, toute idée subversive ou aventureuse abhorrée, que chaque chose et chaque individu y avaient certainement et gardaient de tout temps leur place immuable au moral comme au physique.

Dès le seuil, l'hôte et l'hôtesse, prévenus par les claquements sonores du fouet, le bruit des grelots et de la ferraille, le roulement de la lourde voiture sur les gros pavés inégaux, s'étaient présentés à nous côte à côte, d'un air de dignité respectueuse, pour offrir, comme il sied, leurs hommages aux nobles étrangers : l'hôte en maître-queux, tout de blanc habillé, des pieds à la tête, sa casquette blanche posée crânement un peu de côté, un grand diable maigre qui n'en finissait plus, vrai type berrichon à la figure fine, absolument imberbe et ridée comme une pomme de reinette en avril ; l'hôtesse, imposante personne aux traits sévères, à la démarche grave, vêtue de noir avec, sous son bonnet blanc, une architecture de cheveux étrange et compliquée, qui, à elle seule, eût témoigné de tranquilles loisirs et d'une placidité pleine de pondération.

Dans la cuisine, dallée de pierre, où l'on m'introduisit d'abord et m'invita à m'asseoir en famille, on eût dit un ancien tableau d'intérieur hollandais : au fond de la cheminée noircie, sur les grands chenets de fer, les souches de bois flambant clair rôtissaient un poulet doré, perforé d'une longue broche qui tournait majestueusement. Un vieux paysan en blouse, le père de l'hôtesse, je crois, le chapeau sur la tête, fumait sa pipe à la chaleur, assis tout voûté sur une chaise basse, un côté de la figure dans l'ombre, l'autre éclairé d'un reflet jaune ; il tenait un soufflet posé sur un des chenets, et, tout en tirant lentement des bouffées de sa pipe, ravivait le feu de quelques brindilles tombées ; à ses pieds, le chien et le chat de la maison somnolaient dans la douce tiédeur de l'âtre : le chat, grattant nonchalamment de sa patte le sabot du vieux, et le chien, au museau pointu, à demi réveillé par mon entrée, se tournant avec un grognement vers son compagnon. C'était le soir ; la grande salle était éclairée par de petits carreaux en verre trouble et les derniers rayons du jour, passant à travers les fenêtres, mettaient des teintes vertes sur les murs gris, où pendait tout un attirail archaïque et savant de casseroles, de poêles, de grils, de moules, de pinces, d'instruments culinaires aujourd'hui inusités, étalant la somptuosité luisante de leurs cuivres ou les brillants du fer passé à la mine de plomb.

Pour monter à ma chambre, on me fit gravir un escalier de pierre en spirale, et je me trouvai dans une pièce monumentale, avec de hautes croisées à guillotine, un plancher ciré divisé par de petites marches et deux larges lits à rideaux de mousseline blanche, où l'air exhalait cette indéfinissable odeur qui sort des armoires de campagne ayant renfermé de vieux livres un peu humides à côté de linge parfumé de lavande, ou des logis trop rarement ouverts.

La salle à manger, où je redescendis bientôt pour le dîner, ne détruisait pas cette jolie impression de vieille France embaumée et conservée religieusement à l'abri des courants d'air du siècle. Le papier d'abord marquait à lui seul sa date, ce papier à personnages sur fond vert d'arsenic, représentant toute l'histoire de l'enchanteur Merlin ; et les objets précieux soigneusement posés sur une petite étagère d'encognure : un verre bleu gagné à une loterie de foire, un cochon en mie de pain dû à l'habileté facétieuse de quelque Gaudissart, une chauve-souris piquée sur un carton avec des papillons, un poisson sec, des fleurs artificielles sous un globe ; la table surtout semblait empruntée à une description de Balzac : c'était un large monument massif couvert d'une nappe en toile cirée figurant tous les portraits authentiques des rois de France et sur lequel se prélassaient, aux deux extrémités, deux pots de fleurs contenant des fuchsias dans une enceinte de coquillages fichés en terre ; tout autour, sur les carreaux de brique bien cirés, une bande de sparterie était destinée à recevoir les pieds des voyageurs.

Pendant le repas, l'hôtelier présida, toujours en son blanc costume ; à sa droite était, en sa qualité de fonctionnaire considéré, le receveur des contributions, homme à la figure réjouie et bedonnant, mais plein de dignité et de componction, qui, chaque fois que le patron lui disait la phrase la plus simple du monde, comme : « Vous n'aimez pas le fromage »,

se mettait à le regarder en souriant, comme pour dire : « Je ne comprends pas bien votre trait d'esprit, mais j'admets de confiance qu'il est drôle » ; à sa gauche, un petit avocat du Blanc, sec et maigre, en longue redingote noire, que je sus plus tard être fortement féru de politique, dînait son chapeau sur la tête, s'étant excusé sur le courant d'air de la porte qui lui eût donné la migraine. Le reste de la table était occupé par des commis voyageurs.

Et d'abord, ce fut, entre l'avocat, l'hôtelier et l'un des voyageurs, un échange d'anecdotes scandaleuses ou de cancans sur les gens du pays : sur le beau boucher Martin, sur le vieil avare, le père Richot, celui qu'on a assassiné, il y a eu douze ans à la Noël, et dont on raconte encore l'histoire à Saint-Genest en moyenne une fois par jour ; sur Mme Eulalie, commerçante retraitée aux allures insuffisamment respectables, etc., etc.

Mais tous ces propos s'interrompirent quand arriva, très en retard, un nouveau personnage qui fut immédiatement salué d'une bordée de quolibets, de reproches et de questions saugrenues, au milieu d'une hilarité générale que rien ne justifiait en apparence. Il était évident, d'après les propos des commis voyageurs, que ce bonhomme, M. Joseph, comme on l'appelait, était un personnage attendu, une curiosité de Saint-Genest-des-Champs, et que sa présence fournissait un élément capital de joie à tous les convives.

Au physique, c'était un petit homme sec et nerveux d'une soixantaine d'années, assez mal vêtu, au linge douteux, avec une vareuse élimée, la chemise bâillante et sans cravate, le crâne chauve, tenant presque toujours la tête baissée et qui n'avait de remarquable que sa longue barbiche blanche carrée, aux poils raides tombant à l'américaine, au-dessous d'une bouche rasée qui dessinait une barre noire entre deux lèvres fines ; il ne semblait pas s'apercevoir des moqueries qui l'assaillaient ; parfois cependant, quand il lui arrivait de relever les yeux et de fixer un des plaisantins qui le raillaient, on voyait passer dans son regard une flamme inattendue, et ses traits, qui avaient dû être très réguliers et presque beaux dans sa jeunesse, prenaient une expression singulière, difficile à interpréter ; mais cela ne durait qu'un instant, et aussitôt il repenchait la tête sur son assiette en grommelant quelque chose comme : « Patience, patience, » tandis que les calembredaines continuaient à se croiser au-dessus de sa tête :

— Voyons, monsieur Joseph, disait l'un, racontez-nous donc l'histoire de ce fameux voyage en Afrique ; où donc cela, à la Guyane, au Venezuela, où il y avait tant de saphirs sur les chemins que vous en êtes resté bleu.

— Ne blaguez pas M. Joseph, réclamait l'autre, un voisin du pauvre diable qui, dans cette parade, avait pris le rôle de son défenseur et en profitait pour l'assommer de coups de poing dans le dos, lui faire enlever son verre plein sous prétexte qu'il était empoisonné, lui ajouter une cuillerée de poivre dans son potage afin de lui donner du ragoût, etc. ; ne blaguez pas M. Joseph, c'est un homme éminent qui a été dans les pays où il y a des nègres ; n'est-ce pas, monsieur Joseph? Même qu'il nous a fait une description étonnante du pantalon de ces nègres ; il paraît qu'il est d'une étoffe extraordinaire, une étoffe invisible.

— Moi, ripostait l'autre, je n'ai aucune envie de blaguer M. Joseph ; tout le monde ici, d'ailleurs, lui rend justice ; et pas seulement ici, jusqu'à la Châtre ; il a une telle puissance de séduction qu'hier une charmante femme à qui j'en parlais me disait : « Moi, je donnerais bien cinq mille francs rien que pour le voir... » La pauvre femme est aveugle depuis onze ans !

— Et charitable avec cela ; vous connaissez l'histoire de sa blanchisseuse ; un jour, elle lui disait : « J'ai faim » ; il lui a donné tout son repas ; vous comprenez, il n'a pas voulu laisser mourir sa blanchisseuse de faim !

— Et tous les pays qu'il a vus, jusqu'à l'Italie, *Italia bella*. Il nous en a raconté des choses étonnantes ; ainsi il paraît que la langue qu'on y parle le plus, c'est l'italien ; et, dans les plaines du Piémont, les plus hautes montagnes sont au niveau de la mer. Mais on y falsifie tout, même le macaroni ; un jour, M. Joseph en a fait acheter une livre chez l'épicier, il paraît qu'il y avait une demi-livre de trous.

— C'est bien en avril, n'est-ce pas, monsieur Joseph, qu'on fauche le macaroni?

— Messieurs, pour nous résumer, M. Joseph est la gloire de Saint-Genest, qui n'est pourtant pas sa patrie ; ainsi, quand vous allez à la Boule-d'Or, à Saint-Amand, vous savez que vous aurez des haricots rouges ; au Bœuf-Couronné, à la Châtre, une tête de veau à la vinaigrette ; au Grand-Cerf, à Montluçon, des concombres ; ici on sait que, le dimanche soir, on aura M. Joseph et cela suffit. Eh bien, nous devons une récompense à cet homme simple et modeste ; on va fonder une société des huîtres du Morbihan : je vous propose de l'en nommer président par acclamation.

Et, tandis que l'on échangeait ces spirituelles facéties, les boulettes de mie de pain arrivaient de tous les côtés de la table sur le crâne du pauvre homme ; la bonne même, une grande paysanne épanouie au petit bonnet blanc berrichon, prenait sa part de la fête en lui enlevant par mégarde son assiette à moitié pleine ; lui, en général, ne bronchait pas ou, quand cela devenait trop fort, tapait de grands coups de poing sur la table avec des exclamations irritées et

des jurons qui soulevaient une tempête de rires.

Le dîner fini, on l'associa à une partie de manille, où on le trichait indignement, tout en poursuivant les mêmes intelligentes plaisanteries; lui se laissait toujours faire; je le regardai un moment curieusement, me demandant ce que pouvait être, et ce que pensait au fond cet individu bafoué, dont les petits yeux brillants et le large front respiraient pourtant l'intelligence, et je finis par sortir écœuré pour aller fumer en marchant sur la route.

Quand je rentrai, l'hôtesse était assise gravement au coin du feu, dans un large fauteuil couvert de petits carrés de guipure, et, quoiqu'elle m'intimidât un peu par sa majesté, je me hasardai à lui demander qui donc était ce M. Joseph.

— Oh, M. Joseph, me répondit-elle avec un sourire de condescendance aimable, un pauvre vieux toqué qui a mangé tout ce qu'il avait à chercher des mines dans je ne sais quels pays extraordinaires dont il parlait toujours au début. Il vit ici près, dans un moulin de la Creuse, avec une petite pension que lui fournit son frère, et tous les dimanches soir, il se paye un extra en venant dîner ici. Il paraît qu'il a eu de l'argent dans le temps et qu'il est d'une bonne famille; mais on ne croirait pas les fous qu'il y a dans le monde; aujourd'hui encore, au lieu de rester bien tranquille et heureux au coin du feu comme vous et moi, ce que son frère lui donnerait sans doute le moyen de faire, il préfère économiser sou par sou et, quand il a réuni un peu d'argent, il l'emploie à gratter sur un filon qu'il prétend comme ça avoir découvert dans le rocher au-dessus de son moulin, un endroit où je ne suis seulement jamais allée voir, moi qui suis pourtant du pays; une drôle de mine à ce que disent ces messieurs, tout en haut du rocher, où il faut qu'on grimpe avec des échelles. On se moque peut-être bien un peu trop de lui parce qu'enfin c'est un vieux; mais vraiment on n'a pas idée d'une toquade pareille.

II

J'étais venu à Saint-Genest-des-Champs chercher un motif pour mon tableau du Salon de cette année-là, et, dès le lendemain, je me mis en quête. Tout ce pays limitrophe du Berry et de la Marche présente un caractère pittoresque très particulier et que j'apprécie fort. Sur de grands plateaux mornes, pendant des lieues, s'étendent des forêts de châtaigniers, arbres majestueux aux quinconces réguliers, sous lesquels des troupeaux de porcs à demi sauvages cherchent les châtaignes dans les fougères. Et c'est la brande, la lande largement ouverte, où ne poussent que les bruyères roses, les genêts aux fleurs d'or, les fougères aux frondes pâles; en silhouette sur le ciel, on voit se détacher quelque bergère enveloppée de la longue cape bleue du pays et filant sa quenouille, ou quelque vieille ratatinée qui, par des cris bizarres, excite ses chiens fauves au museau pointu dans la garde laborieuse du troupeau.

Les chemins sont profonds, verdoyants, plongés dans une obscurité mystérieuse, avec des rangées de trognes de chênes rabougries, découpées, éventrées lançant de tous côtés leurs racines noueuses pareilles à des corps de serpents. Là ce ne sont que rochers moussus, souches verdies, feuillages métalliques de houx grands comme des arbres, ramures éclairées en transparence de quelque rayon jaune: le sol est couvert d'herbe; on est enveloppé de verdure en tous sens, ne recevant le jour qu'avec des teintes de vitrail comme dans l'intimité troublante et douce d'un sanctuaire.

Puis, au bout de l'un de ces chemins, brusquement l'on débouche en face de quelque étang, nappe d'eau claire ombragée de grands arbres sur ses bords, enveloppée de bruyères roses ou de bois sombres, et qui mire le passage furtif des nuages en marche.

L'un de ces étangs mélancoliques et silencieux m'avait séduit tout d'abord, et, pendant les deux premières semaines, j'y travaillai à peu près toute la journée à deux études, l'une du matin, l'autre du soir, étudiant, à l'exemple de mon maître Claude Monet, les variations des reflets momentanés, des colorations et des nuances sur les mêmes objets immatériels, auxquels la lumière seule prête une âme changeante suivant l'état du ciel et l'heure de la journée.

Je pensais d'autant moins à M. Joseph que, pour être plus tranquille, j'avais pris le parti de me faire servir mes repas à part, en sorte que j'avais échappé au spectacle pénible de la parade hebdomadaire offerte chaque dimanche à ses dépens; quand, une quinzaine de jours après mon arrivée, ayant terminé à l'étang, je descendis un jour vers la Creuse et me croisai avec mon chercheur de mines aux abords du moulin où l'on m'avait dit qu'il demeurait. Il passa à côté de moi, visiblement absorbé dans ses pensées, mais plus du tout le même qu'à table : au contraire, la tête haute, les yeux perdus dans l'espace, le chapeau à la main et gesticulant sans avoir l'air de m'apercevoir. Un fou peut-être, mais un fou original. Il y avait décidément chez cet homme quelque chose d'extraordinaire et qui commençait à m'intéresser. Le désir de faire connaissance avec lui ne fut pas étranger à la décision que je pris de planter mon chevalet dans ces parages.

L'endroit était, du reste, fort joli : au pied de grands rochers violets coupés à pic, une large rivière calme et sinueuse coulait au milieu d'îles verdoyantes entre deux bouts de prés plantés d'arbres; et, jetée

en travers du courant, une digue de pierre moussue, avec une frange d'écume blanche au pied, venait se raccorder aux vieux bâtiments sombres du moulin, où l'on apercevait un coin de roue brunie laissant tomber des gouttes d'eau. C'est là que, dorénavant, je revins chaque matin et chaque soir, et comme on n'aboutissait au moulin que par un sentier unique aux lacets multipliés, il m'arrivait fréquemment de rencontrer son locataire, toujours gesticulant, son grand chapeau de paille à la main et le soleil tombant sur son crâne chauve, tant qu'à force de nous croiser nous finîmes par échanger un bonjour au passage; mais peut-être par l'habitude qu'il avait à Saint-Genest de voir tout le monde le tourner en ridicule, il paraissait peu désireux d'entrer en conversation, et je respectais sa solitude, ayant moi-même peu de goût pour laisser troubler la mienne. A vivre ainsi côte à côte, il ne pouvait pourtant manquer de se produire quelque circonstance qui nous rapprochât davantage. C'est ce qui arriva en effet.

Tout absorbé que je fusse par ma peinture, je faisais parfois, à droite ou à gauche, un tour de promenade, ne fût-ce que pour me dégourdir les jambes. Un jour, traversant non loin du moulin un chaos de gros blocs qui s'étaient éboulés du haut de la falaise, j'y avisai quelques cristaux étincelants. J'ai toujours aimé les cristaux, ces joyaux de la pierre, ces fleurs de la matière inerte, où semble se traduire l'universel besoin de rythme et de beauté que l'on retrouve dans la nature entière. L'idée me vint d'arracher ceux-là à leur gangue, et, armé d'un petit marteau que j'avais à tout hasard dans mon bagage de peintre, je m'escrimais maladroitement sur la pierre quand M. Joseph vint à passer. Le bruit des coups de marteau l'éveilla sans doute de ses rêves habituels et la vue de mon travail excita visiblement sa curiosité; même, après un moment d'hésitation, il s'approcha de moi, contrairement à toutes ses habitudes, et après avoir regardé, non sans un sourire de dédain, la façon dont je m'y prenais :

— Voulez-vous me permettre de vous aider, me dit-il, c'est mon métier de casser les pierres, et je crois que j'irai plus vite que vous. Vous aimez donc les minéraux, vous? Mais cela n'a aucune valeur, ce que vous ramassez là; ce n'est que de la calcite, de la vulgaire pierre à chaux.

Il fallut bien lui expliquer que si je m'intéressais aux cristaux, ce n'était nullement en minéralogiste. Il ne parut rien comprendre à mes explications d'artiste et me regarda, de ses petits yeux gris pétillants avec l'indulgente bonhomie qu'on peut avoir pour un brave garçon, un peu enfant; mais, dès ce moment, la glace était rompue entre nous, et, chaque jour, nous commençâmes à échanger quelques mots.

Ma peinture lui semblait évidemment une chose très étrange; il l'examinait avec attention en ayant l'air d'en chercher le sens, mais sans parler; enfin, comme je le poussais, curieux de connaître sa pensée, il finit par me dire :

— Cela vous amuse de mettre des couleurs comme ça sur une toile? Oui? Enfin, vous avez de quoi vivre probablement, et cela vaut toujours autant que de jouer toute la journée à la manille ou de politiquailler comme les gens de là-haut. Mais quelle drôle d'idée, — vous permettez, n'est-ce pas, — de peindre toujours le même endroit et de ne jamais le peindre tel qu'il est. Moi qui vis ici et qui en connais tous les cailloux, tous les buissons, je ne peux pas me retrouver sur vos toiles : un jour vous faites les rochers roses, puis bleus, puis violets; ils sont gris, que diable! et les feuilles des arbres sont vertes, tandis que vous y mettez du rouge et du bleu. Enfin, si c'est votre distraction! mais à quoi cela peut-il vous servir, toutes ces toiles?

L'individu m'amusait et je m'attachais à l'apprivoiser peu à peu; il commençait à me raconter de bric et de broc son histoire, ses projets, ses espoirs, les étonnantes aventures d'une de ces existences de joueurs qui sont celles des vrais chercheurs de mines : les courses dans les marais fiévreux de la Guyane à la recherche de l'Eldorado lointain; Muso, le pays des émeraudes, où les dames ont des escarboucles, mais pas de souliers, en sorte qu'en visite on voyait deux sœurs côte à côte dissimuler chacune négligemment un pied sous sa robe, n'ayant qu'une paire d'escarpins pour deux; puis la Californie et ses pépites; les camps des Montagnes Rocheuses, où les millions sortent de terre, où, en plein désert, on offre à coups de dollars des dîners au champagne avec les primeurs du monde entier; Kimberley, le pays des diamants, où les nègres se font des entailles dans la peau pour y dissimuler les gemmes volées. Et c'était, dans sa conversation, un extraordinaire ruissellement d'or, d'argent et de pierres précieuses. Cet homme, presque en guenilles, vivant d'une vie dont un paysan n'aurait pas voulu, ne comptait que par millions de dollars, ne parlait que de la fortune des Mackay, des Goult ou des Vanderbilt. Il me disait les richesses gagnées et perdues dans des spéculations gigantesques comme sur un tapis vert, les moments de luxe effréné; et le plus extraordinaire, c'est qu'il parlait de ces millions comme d'une chose qu'il touchait encore du doigt, qui allait être à lui; car il avait trouvé un filon dans le rocher, un filon de zinc extraordinaire, admirable; il allait avoir la concession; il touchait au but; et alors il achèterait un hôtel à Paris, il aurait chevaux, voitures, etc.

— Vous ne vous faites pas une idée, me disait-il, de la jouissance qu'il y a à piocher sur un filon, à y

forer des coups de mine quand on travaille pour soi seul, encore à l'aventure, sur un gisement vierge, inexploré ; quand, chaque fois qu'on met le feu à une étoupille, on a le cœur battant de penser : « Tout à l'heure, dans quelques minutes, quelques secondes, quand la flamme aura gagné la poudre, quand ce rocher boueux sautera, derrière lui, dans la fissure ouverte, peut-être les trésors des *Mille et une Nuits* m'apparaitront, des minerais valant des millions, toutes les jouissances et toutes les joies !

« Ah ! quelle obsession, continuait-il, de songer que là-dessous, — et il frappait la terre du pied, — sous cette enveloppe de terre végétale avec ses prés, ses champs et ses arbres qui frappent seuls votre vue, à quelques kilomètres à peine de profondeur, cuit et bouillonne sans cesse le grand alambic où distillent les métaux, et que ces métaux, l'objet de toutes nos convoitises, en montent comme des fumées par d'innombrables fissures où nous n'avons qu'à savoir les découvrir pour être riches, puissamment riches, pour dominer le monde du haut d'un grand monceau d'or, le seul trône aujourd'hui respecté. Oh ! comme ils sont encore mesquins, rudimentaires, nos moyens d'action de recherche : gratter le sol, fouiller à la façon des sauvages, des hommes préhistoriques, alors qu'on inventera un jour une baguette magique, semblable à celle des anciens enchanteurs, quelque talisman électrique se tournant seul vers les trésors métalliques enfouis. Mais, en attendant, c'est le jeu le plus passionnant, le plus enfiévrant, que cette poursuite du métal dans les entrailles de la terre ; et un jeu de combinaisons, je vous l'affirme, où je me sens le maître de diriger le hasard par ma science ; où, quand vous et les autres passez sans rien voir, indifférents, moi je devine, je me dis, comme pour ce merveilleux filon que j'ai trouvé là-haut et qui, d'abord, se montrait à peine à la surface : « Il doit y avoir quelque chose là dedans, il y a quelque chose, il faut chercher, c'est ce numéro-là qui sortira à la roulette ! »

« Ah ! j'en ai donné des coups de marteau et j'en ai épointé des burins sur le rocher depuis que j'ai commencé à travailler ici ; mais je vous jure que la peine ne me coûte pas ; si j'avais seulement assez d'argent pour me payer de la poudre : tenez, le voyez-vous là-haut mon filon, ou plutôt ma galerie ce trou noir dans l'escarpement ; on n'y arrive que par des échelons de fer que j'ai rivés moi-même un à un dans le roc, et c'est encore dur à grimper à mon âge ; mais, quand je monte là-haut, je ne pense guère à la fatigue, je suis si heureux, si impatient ; je sens que le but est proche, je me dis : Peut-être aujourd'hui je tomberai sur l'amas attendu ; c'est à peine si je regarde où je pose mes pieds ; il me semble que j'ai des ailes, que je monte au paradis !

« Et j'y touche, vous savez, à l'amas ; demain, dans huit jours peut-être, j'y serai ; dans six mois, ma concession sera vendue, deux, trois millions, je ne sais pas encore ; et j'irai en découvrir une autre : car, moi, je n'exploite pas, je trouve ; mais cette fois, avec des capitaux derrière moi, pouvant faire le nécessaire, aller largement, gagner du temps. Oh, je sais déjà le point où je m'attaquerai ! Et il ne me faudra pas des années pour décupler mes millions. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Hein ! c'est ceux de là-haut qui seront étonnés quand je reviendrai les voir en grand seigneur, distribuant des billets de mille à pleines mains ; ils me croient fou, ils se moquent de moi ; mais je ne réponds rien, quoiqu'ils me donnent souvent à rire d'eux en dedans ; d'abord cela m'est égal, ce qu'ils peuvent dire ; et puis même je préfère cela : car si l'on croyait à ma découverte, on pourrait venir me la voler ; c'est pourquoi, si gêné que je sois, je n'ai pas encore vendu un kilo de minerai ; il vaut mieux qu'on me tourne en ridicule… Vous, vous avez l'air d'un honnête homme, et encore je vous en ai peut-être déjà dit trop long ; mais, après des mois de silence, il y a des jours où il faut que ce qu'on a dans le ventre sorte malgré tout… Vous avez paru avoir un peu de pitié de moi quand on me blaguait à table d'hôte ; ça n'a pas d'importance ; ils sont tous comme des gamins : pas de raison pour deux sous ; moi, je laisse dire ; c'est comme mon logement actuel, pas bien luxueux, vous verrez… Mon Dieu, un moment pénible à passer, voilà tout. Ah ! j'en ai traversé bien d'autres dans ma vie : par exemple, quand j'ai pris la fièvre en Afrique australe et qu'il a fallu faire cinquante jours de cheval ou de char à bœufs, tout grelottant, pour regagner la côte. Ces misères-là, c'est vite oublié quand ensuite on arrive au triomphe, quand on réalise ses plus beaux rêves !

Ce fut un grand pas fait dans son amitié le jour où il se décida à m'introduire dans ce qu'il appelait son musée.

Au-dessus du moulin au tic tac continuel, dans un grenier aux solives apparentes, éclairé seulement par une tabatière du côté de l'eau, au milieu de la poussière de farine arrivant du dessous par les fentes du plancher, il avait son lit, et, dans un coin, un tas de grosses pierres vers lequel il me conduisit d'un air important et mystérieux. Il souleva un vieux sac troué qui couvrait les précieux échantillons et me dit, avec une exaltation de joie visible, comme un avare qui palpe amoureusement son or :

— Là, regardez-moi cela !

Je ne pus m'empêcher de faire une grimace ; car, à force de causer avec le bonhomme, d'écouter ses histoires, j'avais fini par croire à sa découverte, à ses minerais, et ce qu'il me montrait, c'étaient de vulgaires

cailloux, jaunes ou rouges, plus ou moins cariés et percés de trous, comme on en voit un peu partout.

Ma grimace ne lui échappa pas; car, sans insister davantage, il rejeta le sac sur le tas et me dit avec une sorte de mépris ironique :

— Oui, j'oubliais, vous êtes comme les autres; vous ne connaissez rien aux minerais; mais, tenez, emportez seulement une de ces pierres qui vous semblent si laides et montrez-la à Paris à n'importe quel ingénieur, vous verrez ce qu'on vous en dira; c'est de la calamine splendide, un minerai à 50 p. 100 de zinc, qui vaut peut-être 700 francs le mètre cube; et il y en a là-haut des mètres cubes; je vous ferai voir cela un de ces jours, quand vous vous déciderez à monter aux échelles.

Là-haut, c'était dans la fameuse galerie dont on apercevait l'entrée à une trentaine de mètres au-dessus du sol, au milieu de la falaise abrupte, galerie accessible seulement par un exercice de gymnastique qui me tentait peu. M. Joseph, lui, malgré son âge, grimpait ces 30 mètres presque chaque jour d'un pas alerte pour aller revoir son cher filon sur lequel, ne pouvant se payer d'ouvrier, il travaillait lui-même comme un manœuvre tant qu'il avait de quoi acheter des outils et de la poudre; et souvent, depuis que j'avais gagné sa confiance, il m'avait engagé à le suivre; mais, outre que c'était vraiment un peu difficile d'accès, la vue de ses échantillons m'avait fait partager l'idée des gens du pays, que j'avais affaire à un fou d'une folie douce et originale; je continuais à causer volontiers avec lui ou plutôt à l'écouter parler, rappeler ses souvenirs de pays fabuleux où l'or semblait germer du sol comme les blés au printemps, exposer ses projets de recherches ailleurs, dans les Alpes, quand il aurait vendu ce filon-là, multiplier les millions avec la facilité d'un prestidigitateur faisant sortir des boulets de canon d'un chapeau; mais je laissai arriver le jour du départ sans avoir grimpé les échelons vertigineux, et je le quittai en lui disant : « A l'année prochaine. »

III

L'hiver passa; l'échantillon de pierre qu'il m'avait donné traînait sur ma table, où il me servait de presse-papier et, de temps à autre, me rappelait le souvenir de ce singulier rêveur à la physionomie si attirante et si curieuse, quand, un jour, un médecin de mes amis, qui avait fait un peu de minéralogie, se trouvant chez moi, l'avisa dans le fouillis des paperasses et l'examina curieusement :

— Tiens, me dit-il, comment as-tu ici cette belle calamine?

Calamine, c'était bien le nom que m'avait dit M. Joseph.

— Alors, c'est quelque chose, cela? dis-je à mon ami.

— Mais évidemment, un minerai de zinc très riche; d'où cela te vient-il?

— Oh! un cadeau d'un bizarre personnage.

Et je lui racontai l'histoire de mon M. Joseph, qui nous fut tout un prétexte à philosopher sur la passion des joueurs, leur foi dans une chimère, leur aspiration vers l'avenir, leur réel bonheur, toujours leurré, toujours renaissant, la poésie de leurs rêves insensés, la soif de l'inconnu et tous ces sentiments connexes qui rattachent intimement ce qu'on appelle un vice au principe même des plus nobles efforts, la poursuite de l'idéal, la curiosité scientifique, la recherche impuissante de l'inconnaissable...

L'été suivant, je retournai à Saint-Genest-des-Champs, où j'avais noté, l'année précédente, bien des motifs à peindre, et pendant les longues heures de diligence, je songeai beaucoup à M. Joseph que j'allais revoir, ainsi qu'à son plaisir lorsque je lui dirais que son minerai avait bien été reconnu comme d'une grande valeur par les gens compétents.

Aussi, à peine débarqué à l'hôtel, l'une de mes premières questions fut pour lui.

— Oh! M. Joseph, me répondit l'hôtesse, toujours aussi majestueuse, en se chauffant douillettement au coin du feu, tandis que les joueurs de manille à la figure réjouie se retournaient de mon côté; comment, vous n'avez pas su; cet hiver, par la neige et le verglas, il aura voulu un jour monter à sa galerie, vous savez, comme il faisait souvent : il prétendait que c'était son bonheur d'aller regarder ce qu'il appelait son minerai, qu'il lui semblait en montant aller au ciel; une marotte, quoi; probable qu'il était trop distrait par ses idées ou qu'il y avait de la glace sur les barreaux, le pied lui aura glissé, on l'a retrouvé le soir tombé au pied. Même que M. le Receveur, qui est là, a aidé le meunier à le faire rapporter.

— Oui, dit M. le Receveur, imposant, les mains croisées sur son gros ventre, il avait tout le bas du corps brisé, tandis que la tête était intacte; et, c'est curieux, avec une expression très bizarre, les yeux grands ouverts, mais pas du tout l'air de souffrir; au contraire, une espèce de joie dans le regard. Oh! du reste, pour l'existence qu'il avait, le pauvre diable, et pour ce que cela lui servait de vivre, c'est peut-être encore ce qui pouvait lui arriver de plus heureux. C'était un homme qui avait su s'attirer peu de considération.

— Et qui n'avait pas le sou, compléta l'hôtesse.

Sur quoi, M. le Receveur, tirant béatement une bouffée de sa pipe, reprit sa partie de manille qui se prolongea toute la journée.

PAUL DE NAY.

LE SOCIALISME A L'ÉTRANGER

L'Angleterre socialiste [1].

Socialist Democratic Federation. — Socialist League. Fabian Society.

C'est vers l'année 1882 que le socialisme pénétra sérieusement en Angleterre. Déjà, en Irlande, la Land League et son fondateur, Michaël Dawit, réclamaient ardemment la nationalisation du sol. Ce mouvement eut sa répercussion en Angleterre et, en 1881, se fondait à Londres la *Socialist Democratic* qui ne cessa de s'inspirer, durant deux années, du programme de l'*Irish Land League*. Ce n'est qu'en 1883 que la *S. D.* publia son manifeste où elle se déclarait ouvertement socialiste. Ce manifeste, lancé sous forme de brochure, s'appuyait sur cette proposition fondamentale de K. Marx : « Toute richesse provient du travail. » Dès cette époque, la *Socialist Democratic*, qui comprend parmi ses membres des personnages connus, tels que l'éminent poète et artiste William Morris, le conférencier Hyndmann, l'écrivain Belfort Bax, miss Helen Taylor, Aveling, etc., entreprit une propagande active, par la plume et la parole, en faveur de ses idées. Cette campagne accrut le prestige de la société, qui édite deux organes, un journal hebdomadaire, *Justice*, et une revue mensuelle intitulée *to Day* (Aujourd'hui).

Le progrès qu'avait accompli dans l'espace de quelques mois la *Socialist Democratic Federation* était vraiment remarquable. Une prospérité aussi grande devait fatalement rencontrer son écueil. C'est sous la forme d'un déchirement cruel qu'il se produisit au sein même de la société. Le 24 décembre 1884, la fraction avancée du conseil général de la Fédération donna sa démission. Et elle le fit en ces termes :

« Attendu les désaccords soulevés dans le conseil où l'on tâche de substituer une direction arbitraire à une entente fraternelle, ce qui est contraire au socialisme ; et attendu qu'il nous semble impossible de faire cesser un tel désaccord ; nous, soussignés, pensons qu'il est plus conforme aux intérêts socialistes de cesser d'appartenir à ce conseil et donnons notre démission. »

De nombreuses signatures, celles de William Morris, de Belfort Bax, d'Aveling, suivaient cet avis. Ces derniers en se retirant n'abandonnèrent pas la lutte, ils fondèrent une organisation rivale, la *Socialist League*, qui eut pour organe *the Commonwealth* (la République). Cette scission était due plutôt à des compétitions de personnalités qu'à des divergences d'idées. Aussi le programme et le but restaient les mêmes. La *Socialist Democratic* et la *Socialist League* ne pouvaient pas rivaliser sur le terrain de la propagande collectiviste qui leur était commun. Tout dernièrement, en 1893, la *Socialist League* a pris le nom de *Société socialiste d'Hammersmith*. Les deux sociétés sont d'ailleurs puissamment aidées par l'agitation agraire des *crofters* (petits tenanciers d'Écosse et des nationalistes d'Irlande.

Ce sont elles qui, par leur énergie, ont activé la pénétration des idées socialistes en ce pays. Cependant, les moyens violents qu'elles préconisaient éloignaient la partie la plus calme et la plus posée de la population. Il fallait, pour attirer ce contingent, une société qui, tout en conservant l'intégralité de la doctrine, n'employât pour sa réalisation que des moyens positifs et prudents. L'apparition de la *Fabian Society*, vers la fin de l'année 1884, combla cette lacune.

Cette société, fondée par M. Thomas Davidson, eut un début singulier. Son fondateur, sous le nom de *Society of the new life* (Société de la nouvelle vie), groupa quelques adeptes des deux sexes qui devaient se livrer à une vie mystique et pratiquer une morale élevée. Après quelques mois de tâtonnement et d'élaboration, il y eut une scission tout amicale entre ses membres. Deux sociétés succédèrent à l'ancienne : *the New Fellowship* (Association nouvelle qui la continua dans ses principales lignes, et la *Fabian Society*. Le socialisme de cette dernière est nettement collectiviste, et la façon dont ses membres exposent leurs théories n'effraie ni les petits boutiquiers, ni les nombreux ouvriers dont le sens pratique répugne cependant à la violence. La société est dirigée par un comité central composé de dix-sept membres. Ses adhérents se recrutent en grand nombre dans les rangs de la classe moyenne. On y rencontre des artistes, des professeurs, des publicistes, tels que G. Bernard Shaw, Sydney Webb, Annie Besant, Graham Waller, William Clarke, Sydney Olivier, Huber Bland, etc., etc.

Voilà les trois associations qui, les premières, ont hardiment propagé le socialisme en Angleterre. Elles l'ont fait, soit isolément, soit concurremment, selon que les questions de personnes ou de tactique les divisaient, avec une énergie et une activité remarquables.

Les Neo-Trade-Unions.

En 1889, l'élément le plus pauvre des classes ouvrières, aiguillonné par la misère, sous l'instigation de quelques hommes énergiques et résolus, se déclara en grève. Le contingent nombreux des hommes sans métiers fixes ni apprentissage (*unskilled*), impitoyablement refusés par les Trade-Unions, se joignirent aux ouvriers des quais. C'est à la suite de cette grève si savamment dirigée par John Burns,

1. Voyez la *Revue* du 2[illegible] septembre 18[illegible].

Ben-Tillet, Tom Mann, et qui se termina grâce à la médiation bienveillante du cardinal Manning en faveur des ouvriers, que se fondèrent les Neo-Trade-Unions.

Durant toute la période critique, les Trade-Unions ne restèrent pas indifférentes, elles votèrent et envoyèrent des secours aux grévistes. Mais, comme les vieilles et puissantes corporations de l'ancien régime, elles ne surent point se garder de l'esprit d'exclusivisme.

Avec les nouvelles associations nous pénétrons de plain-pied dans le domaine du socialisme. Elles rompent radicalement avec l'esprit du *self-help* (aide-toi toi-même) qui animait leurs devancières. Elles réclament en tout et pour tout l'intervention médiate ou immédiate de l'État.

L'organisation des nouvelles Unions est semblable, quant à l'ensemble, à celle des vieilles Unions. Leur but unique est la lutte. Aussi ont-elles renoncé, pour le moment du moins, aux institutions de prévoyance. Elles reprochent à ces dernières d'entraver l'action des Unions, de les faire déroger de leur but primitif et de leur raison d'être. Chez elles la cause des chômages ou des grèves existe seule. Les quotités à payer sont de beaucoup inférieures à celles déboursées par les membres des Trade-Unions ; et les adhérents se multiplient si nombreux, depuis quelques années, qu'ils dépassent en nombre (plus de deux millions et demi) le total de ceux des anciennes. L'Association des *Dockers* se charge du recouvrement de l'indemnité due dans les cas d'accidents. Elle exerce une surveillance sur le travail des enfants, tend à abolir le mode actuel des contrats de louage, à régulariser les heures de travail, à faire supprimer les travaux extra et les heures supplémentaires, à faire établir un Office de travail. En outre, elle pose en principe le monopole des docks à son profit. D'autre part, elle vise à régulariser et à hausser les salaires.

Avant la création de ces associations, le socialisme s'était déjà fait jour dans les rangs de l'armée des Trade-Unions. Il s'était révélé dans les divers congrès annuels, modestement d'abord, par des motions plus ou moins osées. Au congrès de Dundee, en 1889, l'antagonisme qui s'était préalablement manifesté au congrès de Londres, éclata plus violent entre MM. Broadhurst et Shipton d'une part, et de l'autre John Burns et Tom Mann. Le passé et l'avenir se dressaient furieux, l'un en face de l'autre, prêts à se battre. La question des huit heures y fut agitée, mais elle ne fut résolument votée qu'au Congrès de Liverpool qui se montra plus hardi. D'année en année, une propagande incessante réveillait les esprits et gagnait des adhérents à la cause.

Les anciennes Trade-Unions perdaient du terrain et beaucoup de leurs membres passaient à l'ennemi. Les progrès furent si rapides qu'au Congrès de Newcastle, après avoir solutionné à nouveau la question des huit heures, les congressistes décidèrent qu'il fallait constituer les Trade-Unions en un parti politique indépendant. Deux ans après, au Congrès de Belfast (par 150 voix contre 52), les délégués résolurent de créer une caisse de propagande qui ne servirait qu'aux candidats s'engageant à défendre le principe de la propriété collective et la collectivité des moyens de production. Voici les termes dans lesquels fut présenté ce projet : 1° un fonds spécial sera établi pour aider les candidats du travail dans les élections locales et parlementaires, la contribution de ce fonds restant libre ; 2° chaque société désirant participer au mouvement inscrira annuellement pour le fonds d'élection 5 shellings (6 fr. 25) par cent membres ; 3° l'administration de ce fonds sera confiée à un comité de treize personnes (comprenant le secrétaire et le trésorier) qui seront élues chaque année au Congrès par les délégués représentant les sociétés qui auront souscrit.

Independant Labour Party.

Il était d'usage de temps à autre, en période électorale, de prendre des engagements entre groupes politiques, en faveur de tel ou tel candidat, de telle ou telle opinion. Fréquemment les libéraux avaient marché la main dans la main avec le parti avancé, afin d'assurer le triomphe d'un des leurs. C'est à quoi voulut remédier le nouveau parti ouvrier en s'intitulant *Independant*. Sa création répondait à un besoin, d'autant plus qu'il s'est promis de grouper et de fédérer tous ceux qui, jusqu'à maintenant, n'ont appartenu à aucune fraction politique ni à aucune organisation socialiste. La genèse de ce parti est récente. L'*Independant Labour Party* (parti ouvrier indépendant) fut ébauché en 1887, au Congrès de Swansea, prit un peu de consistance en 1889, lors de la grève des docks, et se trouva définitivement constitué au Congrès de Glascow en 1892, année où son fondateur et président, Keir-Hardie, fut élu député, en même temps que J. Burns qui seul a été réélu aux dernières élections. Son premier Congrès, qui eut lieu (en février 1893) à Bradford arrêta un programme ouvertement socialiste, réclamant la propriété collective. Ce programme est divisé en trois sections : sociale, politique, fiscale. Au point de vue social, le parti ouvrier indépendant veut : 1° l'abolition des heures de travail supplémentaires, du travail aux pièces et du travail des enfants ; 2° la journée légale de huit heures pour tous les métiers et toutes les industries ; 3° l'organisation de secours aux travailleurs malades, âgés et infirmes, à leurs

veuves et à leurs orphelins ; 4° la possession collective du sol et de tous les moyens de production et distribution.

En politique, le parti ouvrier indépendant demande :

1° Le suffrage universel ; 2° deux tours de scrutin ; 3° le paiement des frais d'élections par un prélevement sur les taxes municipales ; 4° le paiement des membres de tous les corps représentatifs ; 5° des législatures plus courtes ; 6° l'abolition de la monarchie et de la Chambre des lords ; 7° le referendum.

Au point de vue fiscal, il réclame :

1° L'abolition des impôts indirects et un impôt progressif sur le revenu ; 2° l'instruction gratuite pour tous.

Ce programme, élaboré en 1893, a été modifié, retouché, complété, aux divers Congrès tenus en 1894 et 1895 ; de sorte que, après lecture de son dernier manifeste, on peut dire que l'*Independant Labour Party* est franchement socialiste. Cependant le sens pratique de ses membres répugne à la violence ; ils tâchent de s'emparer des pouvoirs et plus spécialement de la Chambre des communes. Quant à sa contexture mécanique, elle est remarquable par son élasticité et sa souplesse. Le Parti indépendant du travail s'est constitué sur des bases fédératives. Chaque ville ou circonscription forme un parti local, qui s'administre indépendamment et reste solidaire dans les questions d'ordre général avec les autres. Les partis locaux sont tenus d'envoyer leurs délégués au Congrès annuel du parti. Cette assemblée statue sur les intérêts généraux de la fédération, nomme un comité exécutif qui comprend quinze membres et qui fait office de pouvoir central. Lorsque les circonstances l'exigent, des conférences extraordinaires peuvent être provoquées, ou bien encore elles ont lieu sur la demande des deux tiers des membres du comité exécutif, ou d'une requête signée par un tiers des partis locaux.

En l'année 1893, époque de la conférence de Bradford, on comptait quarante-sept organisations locales comprenant trois mille cinq cents adhérents. En mars 1895, on évaluait le nombre des partis locaux à près de trois cents, et à cinq mille environ celui des affiliés. Les partis locaux vivant par eux-mêmes sont la force la plus grande de la fédération de l'*Independant Labour Party*. Trois deniers par membre sont exigés par le comité exécutif pour chaque parti local, et une propagande active est organisée en vue d'une caisse générale d'élection. Les partis locaux peuvent, dans leur circonscription, disposer comme ils l'entendent des fonds qu'ils récoltent ; mais le comité exécutif a seul le pouvoir de distribuer les sommes de la caisse générale. L'*Independant Labour Party* possédait trois organes, dont le principal et le plus répandu le *Workman's Times* a cessé de paraître en 1894 ; le *Clarion* et le *Labour Leader*, les deux survivants, continuent la lutte.

Un antagonisme qui s'affirme dans la presse, dans les réunions et jusque sur le terrain électoral, divise l'*Independant Labour Party* et la *S*[illegible] *D*[illegible]*tic*. Des polémiques violentes entre le *Clarion* et la *Justice* ont aggravé le mal durant quelque temps. Aujourd'hui, depuis la manifestation du 1er mai, à Hyde-Park, une accalmie semble s'être opérée, entre les deux associations et la Société socialiste d'Hammersmith de William Morris.

M. OSWALD.

AU RÉGIMENT

JOURNAL DE JÉRÔME FOUGEROLS, JEUNE SOLDAT, DISPENSÉ ARTICLE 23[1]

III. — Caporal.

Brrr !... J'ai le frisson dans ma nouvelle compagnie. Il y règne une atmosphère glaciale ; le capitaine passe raide comme la justice, en coup de vent qui soulève des bourrasques. Les gradés tremblent à son approche et cherchent à prévenir ses réprimandes par leurs propres coups de gueule. Lui, au contraire, ne parle qu'en termes mesurés, mais incisifs. Il ne s'emporte jamais, pèse tout lentement, mais ne pardonne pas davantage. Quand, les yeux fermés, je songe à lui, il ne s'évoque pas en uniforme, mais dans la sombre robe d'un juge. Il est détesté par les gradés ; en revanche, si les soldats le craignent, ils ne le haïssent pas. C'est un homme de fer qui ne cède pas plus devant l'autorité menaçante que devant les prières du subordonné coupable. Il maintient, contre tous, les droits de ceux confiés à sa garde, de même qu'il maintient parmi eux l'inexorable discipline. Et il est le premier au devoir !

En somme, il n'a pas conquis l'affection de ses hommes, mais il a forcé leur estime.

Voici, sur lui, un fait typique.

Un matin, le colonel, à son arrivée au quartier, en inspectant la garde de police, jugea sales les pompons de shako et les épaulettes des hommes de service. Il s'informa de leur compagnie et fit appeler le capitaine, le nôtre.

— Capitaine, dit-il, votre sergent m'a présenté des hommes dont les pompons et épaulettes sont répugnants. Vous punirez ce sous-officier.

1. Voir la *Re*[illegible] 17 [illegible]

Le capitaine raidit les jarrets et, la main au képi, riposta :

— Pardon, mon colonel, je punis les fautes que je reconnais moi-même, mais point par ordre.

— Hein?... En tout cas vous rechercherez les responsabilités et me rendrez compte du fautif. Je veux une sanction.

Le capitaine déclara :

— Pour combien de jours dois-je me rendre chez moi?

Le colonel se fâcha :

— Sacrebleu! je ne m'en prends pas directement à vous. Je sais bien que certains détails peuvent vous échapper...

— Ils le peuvent mais ne le doivent pas, mon colonel. Je suis seul responsable de la tenue de ma compagnie, d'autant plus, dans le cas présent, que j'ai ordonné de ne mettre en service les épaulettes et les pompons numéro un que pour les revues et gardes d'honneur.

La fermeté du capitaine embarrassa le colonel qui ne voulait pas, pour un si mince motif, sévir contre un bon officier; il se contenta de bougonner :

— Hé bien, vous rapporterez votre décision; je veux que les hommes de garde soient propres.

Bien d'autres, hélas! auraient mis à couvert leur responsabilité en punissant le sergent, ou se seraient vengés de l'observation subie en le rabrouant; le capitaine, au contraire, transmit à ses gradés l'ordre édicté par le colonel, et tint à dire au sergent qu'il regrettait de lui avoir attiré un reproche pour un fait dont il n'était point responsable, puisqu'il avait exécuté la consigne émanée de lui, commandant de la compagnie.

Et il entend que tout ce qui détient la plus mince autorité suive en ceci son exemple. L'acte de couvrir sa responsabilité par une punition le révolte. Tout fait de ce genre qu'il surprend motive de sa part une répression impitoyable. Si ses allures cassantes et dures lui aliènent l'amour de ses subordonnés, son caractère leur impose l'estime et le respect.

Quand je me suis présenté à lui, il m'a dévisagé, puis a dit :

— Bien noté, bon classement, c'est quelque chose... je vous verrai à l'œuvre. Rompez!...

Je m'attendais à une plus cordiale réception, tout glorieux de mon succès; ma suffisance a dû en rabattre.

3 juin.

Ça y est! J'ai écopé quatre jours de salle de police!...

Dieu sait pourtant si j'ouvrais l'œil! Mon escouade était brillante, ma chambrée superbe, ma tenue irréprochable, mais voilà! j'ai oublié ma dignité.

Julot traversait la cour; il m'a vu et m'est venu tendre la main, et, sans m'avoir salué, m'a dit :

— Tu vas bien?

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Mon capitaine avait surgi à mon côté :

— C'est ainsi, caporal, que vous faites respecter votre grade? Vous souffrez qu'un simple soldat vous aborde sans saluer et qu'il vous tutoie? Vous aurez quatre jours de salle de police pour vous rappeler à votre dignité.

Je gardais une attitude respectueuse, sans répondre. Julot s'était immobilisé, tout penaud.

Le capitaine le vit. Il se mordit les lèvres. Il congédia le soldat d'un geste impératif.

— J'ai eu tort, me dit-il, de vous réprimander devant votre inférieur. Je le reconnais et le regrette. En conséquence, je ne maintiens pas votre punition; seulement, sachez bien qu'à la prochaine faute je me montrerai plus sévère.

Il me tourna le dos. Je restai tout abasourdi.

[illegible]

Nous venons d'exécuter les marches d'épreuve, quatre journées consécutives durant lesquelles nous avons progressivement parcouru 20, 22, 24 et 26 kilomètres, avec le chargement de guerre. La compagnie n'a pas eu un seul homme blessé aux pieds.

Il est vrai que ces marches ont été précédées de multiples revues de la chaussure, d'abord par les caporaux, puis par les sergents, auxquels ont succédé les officiers de peloton et enfin le capitaine. Il a vérifié l'aplomb des talons, la rigidité des contreforts, la souplesse des empeignes, la solidité des semelles et le poli de l'intérieur, sans qu'une seule paire de brodequins échappât à son inspection. Pour les deux dernières journées, où nous mangions sur le terrain, l'ordinaire a été amélioré : notre ration de viande froide était plus considérable, un morceau de gruyère tenait lieu de légumes et un quart de vin égayait le repas, que couronnait le café chaud, fait au bord de la route. Chaque matin, les bidons étaient remplis de café, d'eau et de rhum. Le capitaine s'assurait de leur plénitude en les soupesant à mesure qu'il inspectait la compagnie. Sur le lieu du déjeuner, il n'allait, lui-même, s'attabler avec ses camarades qu'après avoir vu nos cuisines installées, les corvées d'eau et la distribution de vin assurées. Rien n'échappait à sa sollicitude; si la compagnie était la plus rudement menée elle était aussi la mieux pourvue. Cette préoccupation constante de notre bien-être touchait les soldats et gagnait au chef leur confiance. La confiance! la plus puissante force du commandement.

Je tâchai de me modeler sur son exemple dans ma petite sphère de chef d'escouade. Je distribuai la

tâche entre mes hommes, veillai à l'installation du foyer, à la distribution du vin, faisant à tous bonne part et ne réservant la mienne qu'après les avoir tous servis. J'évitai surtout de m'offrir les suppléments que me permettait ma bourse, pour me contenter de ce qui était le lot de tous. Je ne leur fis pas non plus de libéralités avec mon argent afin de ne pas me distinguer.

Sitôt le café bu, j'ai fait éteindre le feu de mon escouade, remettre le sol en état et rétablir le paquetage du campement, non sans l'avoir recensé. Tout est au complet. Le capitaine passe sur le front de bandière, le cigare à la lèvre. Son œil scrute les moindres détails; seule mon escouade est prête; je vois qu'il le constate, c'est une bonne note pour moi, je le sens, bien que mon chef ne m'en témoigne rien.

A la rentrée à la caserne, le capitaine demeure et parcourt les chambres. Gare au caporal qui a laissé un courant d'air, qui n'a pas fait changer de linge et nettoyer les pieds de ses hommes. Ceci fait, il ordonne une revue afin que tout soit en état pour le lendemain.

C'est un métier de bonne d'enfants que mon grade. Un clou qui manque à une semelle, une couture décousue et non réparée, une tache de boue sur un effet ou de rouille sur une arme, et aussitôt planent sur nous les foudres du sergent qui, lui, tremble devant l'inquisition de l'adjudant et des officiers. Nous, pauvres caporaux, nous sommes les plus dangereusement placés entre le marteau et l'enclume.

22 juin.

Depuis les chaleurs, la matinée seule est employée aux exercices extérieurs. L'après-midi est réservé aux théories, exercices physiques, travaux de propreté et d'entretien. Mais dès 4 heures du matin sonne la diane, et une demi-heure après nous sommes sur les rangs et partons pour le terrain varié ou le service en campagne. Le capitaine est toujours là, sur sa grande jument alezane, longeant la troupe que fouille son regard aigu et dont il découvre la moindre imperfection qui a pu échapper à l'inspection du départ. Ses observations tombent sèches et brèves. Chacun courbe le dos sous l'averse menaçante des punitions, bien que le capitaine n'en soit pas aussi prodigue que l'on veut bien le dire. Mais ses réprimandes cinglent si fort qu'elles suffisent pour que l'on se croie puni.

Parvenu sur le terrain de la manœuvre, il groupe autour de lui ses sous-ordres, explique l'opération projetée, indique à chacun sa mission. Dès lors, il laisse chaque gradé agir; sans cesse en mouvement il va d'une fraction à l'autre, ne s'immisce dans le détail que s'il se heurte à une erreur trop grossière.

L'exercice terminé, il fait former les faisceaux et met la troupe au repos, mais rassemble les gradés. A tour de rôle, ceux-ci doivent répéter la consigne reçue et expliquer les moyens employés pour la remplir. Ensuite, il prend la parole, redresse les fautes, en démontre le pourquoi et parfois fait recommencer l'opération manquée en rectifiant d'après ses critiques. Nous rentrons alors au quartier.

La manœuvre a-t-elle été pénible et l'entrain de la troupe satisfaisant, le capitaine octroie volontiers une ration de vin et supprime même, les jours de grosse fatigue, le travail physique du reste de la journée.

Certes, je regrette mon ancien capitaine dont la sollicitude à l'égard de ses hommes s'alliait à la bienveillance et à l'humeur accueillante, mais je suis forcé de reconnaître que mon chef actuel par sa dignité, son sentiment du devoir, son calme immuable, son inaltérable justice, m'inspire une confiance et un respect égaux à ceux dont j'honorais son prédécesseur. Seulement, je crois que le premier obtenait autant de ses subordonnés et avec moins d'effort par la seule force de sa bonté.

* * *

Comme, jusqu'à présent, je ne lui ai pas attiré d'observations sérieuses du capitaine par rapport à mon escouade, je suis en bons termes avec mon sergent de section, mais je me rends bien compte que sa bienveillance actuelle se transformerait en tracasseries et rigueurs si je lui valais remontrance ou punition. Je me tiens donc sur mes gardes. Cela m'a réussi jusqu'à ce jour, mais vivre sur le perpétuel qui-vive ce n'est plus vivre. Je redoute sans cesse les contre-coups qui peuvent survenir, dans la crainte du capitaine, de gradés intermédiaires qui n'ont pas le caractère froid mais juste de notre chef. C'est en ceci que résident pour moi les plus graves inconvénients d'une autorité trop sévère. Quand celle-ci frappe, les sous-ordres assomment, hors le cas d'une fermeté de caractère et de conscience, rares, hélas! parmi les gradés subalternes. Moi, du moins, je me suis juré de ne pas accabler mes hommes des ennuis qui pourront m'advenir. Je veux bien exiger d'eux ce que commandent les règlements, mais les faire pâtir par ricochet, ma dignité d'homme s'y refuse.

J'ai de l'affection pour mes hommes, j'espère la prouver et me gagner la leur. Je sais que le capitaine me juge trop paternel. Quel succès si je parvenais, par mon humble exemple, à lui démontrer que la bonté est plus puissante que la crainte?... Et l'épreuve ne serait-elle pas concluante si j'arrivais, sans avoir de punition à prononcer, à lui présenter toujours une escouade plus propre, mieux disciplinée, d'un entrain supérieur aux autres? J'ai exposé cette idée à mes subordonnés, ils en ont paru tou-

chés et déjà rivalisent de bonne volonté. Je sens bien qu'il faudra sans cesse attiser celle-ci, sous peine de mécomptes; les efforts les plus sincères se relâchent, mais j'y consacrerai mes soins et j'ai bon espoir.

Cette tentative m'enorgueillit un peu, mais j'ai besoin de tout mon amour-propre pour m'atteler à pareille tâche, sans découragement. Sans un but, sans un désir de triomphe, je me sentirais incapable de vivre dans l'atmosphère de rigueur qui m'entoure.

12 juillet.

L'inspection générale est annoncée, et partout, dans le régiment, semble régner la fièvre. Les exercices se multiplient, la troupe est rendue, les officiers s'affolent, sauf à la compagnie. Là, rien n'est changé à la marche courante de l'instruction. Par une progression continue, le capitaine nous a mis au point, et, très calme, attend la venue du général. Toujours prête, grâce à sa constante impulsion, la compagnie n'a pas de retards à rattraper, de vides à combler. A aucun moment, rien n'a été négligé : instruction, tenue, tout est en état; le général peut arriver.

15 juillet.

Hier, nous avons célébré la fête nationale. La journée a débuté par une revue passée sur le Mail par le colonel. Mon escouade était astiquée et brillante comme un miroir. Le défilé a valu à la compagnie les compliments du colonel. Nous sommes rentrés au quartier et avons été libres jusqu'au repas du soir.

Depuis hier on travaille à l'ornementation du réfectoire. J'ai prié mes hommes d'employer aujourd'hui leurs loisirs à cueillir un gros bouquet pour l'offrir au capitaine. Je me suis ouvert de cette intention auprès de l'adjudant qui l'a approuvée. Mes troupiers sont revenus avec une telle cargaison de fleurs que nous les avons partagées en trois gerbes; nos lieutenants sont mariés et nos bouquets feront plaisir à leurs femmes.

Tout est prêt. Des girandoles de mousse et de feuillages pavoisent le réfectoire; les faisceaux de drapeaux ornent les angles de leur note éclatante; les cartouches sont repeints à neuf sur de vastes panneaux par l'un de nous, élève de l'École des beaux-arts, qui a tracé sur chacun un épisode de bataille, ces batailles dont les noms flamboient au drapeau. Les lits militaires ont loué des draps qui prêtent à nos tables un luxe de nappes et, au centre, nos bouquets abritent la bouteille de vermouth et les verres destinés au toast de nos officiers.

Tout le monde est là. Nous attendons.

Déjà les hommes de corvée ont apporté de la cuisine les larges plats sur lesquels se prélassent des épaules de mouton parmi une épaisse jonchée de pommes de terre encore fumantes et dorées par le four. Un cliquetis de sabres a sonné dans le corridor. Nous nous raidissons, droits, immobiles, avant que l'adjudant ait crié : « Fixe! »

Le capitaine est entré, escorté des lieutenants. Sa figure austère s'éclaire d'un sourire devant la décoration de la salle; dans son maintien, dans son allure, il semble s'être dépouillé, pour cette fête de famille, de son impassibilité habituelle. Pour employer un mot de troupier, il n'a pas sa tête de service.

L'adjudant a versé le vermouth dans les verres. Il prend la parole au nom de la compagnie, présente nos vœux aux officiers et offre les bouquets.

— Ils ont été cueillis par la 15e escouade, ajoute-t-il.

Ce mot gonfle mes hommes d'orgueil, et intimement je prends ma part de leur plaisir.

Mais notre vanité, après une angoisse, va être décuplée.

Le capitaine avait eu un léger froncement de sourcils, peut-être effleuré par un soupçon de flagornerie, mais cette expression se transforma aussitôt en un franc sourire.

Il répondit :

— Je reçois ces fleurs avec d'autant plus de plaisir qu'elles me viennent de la plus belle escouade de ma belle compagnie.

Nous n'osâmes pas applaudir, mais un frémissement joyeux agita les tables.

Le capitaine leva son verre.

— Mes amis, je bois à votre santé à tous; du premier sous-officier au dernier soldat vous êtes les collaborateurs de l'œuvre qui nous préoccupe et nous passionne : la grandeur du pays. J'ai trouvé en vous des hommes de bonne volonté, disciplinés, conscients de leur devoir. Pour moi, je me suis efforcé de vous donner l'exemple de ce devoir qui nous unit, nous fait forts et assure de vaillants soldats à la France. Aujourd'hui est jour de fête, soyez joyeux et prêts demain à reprendre opiniâtrément la tâche.

Il choqua son verre contre ceux des sous-officiers, le vida et sortit.

A cette heure-là nous avions oublié sa sévérité. Nos cœurs pénétraient la pensée de son âme et, ma foi, nous l'aimions tous.

N'empêche que ce matin, à l'exercice, il avait repris cette fameuse tête de service qui nous courbe à sa vue comme devant une menace d'orage.

Mais l'impression est restée. Hors de sa vue, les troupiers clignent de l'œil et traduisent leur pensée par ce mot : « C'est un lapin! »

Dans leur bouche c'est le plus bel éloge.

25 juillet.

L'inspection générale est terminée.

Le premier jour, nous étions rangés dans la cour en ligne de colonnes de compagnie et nous avions revêtu la tenue de campagne. Le général est arrivé à l'heure sonnante, les tambours ont battu aux champs et la musique a entonné la *Marseillaise*. En face du régiment, notre inspecteur se tenait à cheval, immobile, enveloppant la troupe de son regard. L'hymne national achevé, il a passé devant nous, au pas de son cheval.

Ensuite, il a mis pied à terre et réuni les officiers. Là, il a donné ses ordres. Ma compagnie a été désignée pour passer la revue de détail, tandis que d'autres seraient vues à la théorie, aux exercices physiques, etc.

Nous avons immédiatement installé nos effets sur le terrain même. Le général est arrivé à nous. Devant mon escouade, il a demandé au capitaine :

— Quel est ce caporal?

— Un excellent sujet, intelligent, nouvellement promu ; il est dispensé, de par l'article 23, comme aspirant docteur en droit.

Le général a fait la moue.

— Il faut beaucoup exiger de ces jeunes gens, capitaine, on leur accorde des avantages énormes ; après un an de service ils sont proposables pour le grade de sous-lieutenant de réserve. Ils sont intelligents, soit, mais ils se fient à leurs facilités pour arriver, sans vouloir descendre aux petits détails du métier qu'ils jugent au dessous d'eux. Vous le savez comme moi.

Le capitaine simplement répondit :

— Vous pouvez inspecter son escouade, mon général.

Le grand chef m'interpella :

— Vous connaissez vos hommes?

— Oui, mon général.

— Bien. Alors faites m'en l'appel de mémoire, en m'indiquant la classe de chacun, sa profession, son classement au tir, son emploi le cas échéant, son aptitude à la marche, en un mot tout ce qui le concerne.

J'obéis. Je n'étais pas embarrassé.

Le général parut surpris.

Il éplucha les effets d'un soldat. Les doublures étaient propres, pas un point ne manquait.

Il se tourna vers le capitaine.

— Vous aviez raison.

Puis s'adressant à moi :

— Mes compliments, caporal. Demain, je vous reverrai à l'instruction ; si vous savez aussi bien mener votre escouade sur le terrain que vous la tenez au quartier, vous aurez fait honneur à votre compagnie et à son chef.

Il revint au capitaine.

— Faites rentrer vos hommes : je suis fixé sur eux par cet exemple.

Dans la chambre, le capitaine ne m'a rien dit, mais m'a tendu la main.

Jugez si j'étais fier !...

Le lendemain, nous étions sur le terrain de manœuvres, une vaste plaine déclive qui tombe sur le confluent de deux ruisseaux et dont le flanc est coupé par des carrières de sable. Le général, en venant à nous, chargea ma section de former un petit poste et m'ordonna d'aller reconnaitre, en patrouille, la crête qui se relève de l'autre côté du confluent.

Je pris mes hommes les plus dégourdis et me mis en marche obliquement à la direction indiquée.

— Où allez-vous, caporal? cria l'inspecteur.

— Gagner les carrières en dehors des vues possibles de l'ennemi, mon général.

— Allez !

J'échelonnai mes patrouilleurs d'une cinquantaine de pas. Deux me précédaient, un autre se maintenait en arrière pour conserver liaison avec mon poste.

Arrivé au ponceau, le premier s'arrêta ; lorsque le second l'eut rejoint et se fut posté derrière le parapet, l'éclaireur de tête escalada vivement la pente opposée. En arrivant près du sommet, il se coucha pour examiner sans se faire voir. J'avais rejoint l'homme resté au ponceau. A ce moment, le premier lui fit signe qu'il pouvait avancer sans danger et son camarade se remit en marche à mi-côte, tandis que celui de tête longeait toujours la crête en ayant soin de ne la dépasser que de la hauteur nécessaire à son regard.

Le général me fit rappeler et de nouveau me complimenta.

Et pas plus que la veille la compagnie ne fut examinée davantage.

J'exultais !

Après la revue d'honneur, le colonel appela mon capitaine :

— Bien qu'il ne soit pas d'usage d'accorder des permissions à ce moment et surtout aux hommes appelés pour un an, le caporal Bourgeois a fait preuve d'une instruction assez solide pour que je lui donne huit jours de liberté si vous le jugez à propos.

Le capitaine m'a transmis les paroles du colonel. Je m'en suis remis à sa décision. Alors, mon chef m'a déclaré :

— Vous m'avez trop satisfait pour que je m'oppose à la récompense qui vous est offerte. Seulement, nous avons encore à travailler pour nous préparer aux manœuvres et votre présence, comme caporal, me manquera.

Le cœur un peu gros, je me résignai.

— Je resterai, mon capitaine.

— Non! Je vous sais gré de votre renoncement, mais je ne l'accepte qu'à moitié. Je vous conseille de vous contenter de quatre jours. Ainsi vous serez revenu pour lundi prochain, en partant ce soir, et vous ne me ferez ainsi presque pas défaut. Je vais faire établir immédiatement votre titre. Allez vous mettre en tenue.

Ce ne fut pas long!... Une heure après j'étais dans le train et j'écris ces pages dans la maison où tous sont heureux de ma présence et surtout des causes qui m'ont valu ma permission.

[illegible]

Les manœuvres sont proches et nous sommes sur les dents. Chaque matinée est employée à des applications de service en campagne ou à des opérations avec cartouches à blanc contre un ennemi représenté. Les moissons, qui viennent d'être terminées, nous donnent toute latitude d'opérer sur de grands espaces. Parfois on rentre à 10 heures ; certaines autres fois on fait un repos pour le déjeuner et l'on ne regagne la caserne que pour la soupe du soir. C'est déjà un peu l'image des manœuvres.

Le capitaine se surmène. Si l'exercice se termine le matin, il repart à cheval l'après-midi, sous le grand soleil, pour étudier le terrain en vue de l'opération du lendemain; puis il revient à la caserne s'occuper de la préparation intérieure qu'exige la proche convocation des réservistes; cent vingt hommes à équiper, habiller avec les ressources du seul magasin de compagnie. Ceci fait, il faudra tout emballer, car le régiment, à la suite des manœuvres, change de garnison et doit rentrer à Paris. Je me demande comment ce diable d'homme suffit à tout, est partout, voit tout. Certes, avec son exemple sous les yeux, personne n'ose se plaindre de la fatigue; son élan nous entraîne... et nous ne nous en portons pas plus mal.

23 août.

Les réservistes sont arrivés.

Leur habillement m'a rappelé le mien lors de l'incorporation; mais maintenant j'étais devenu, non plus le mannequin, mais l'habilleur. Puis il a fallu mettre à peu près au point les effets distribués. Pauvres vêtements! usés jusqu'à la trame, rapiécés, mais propres. La compagnie s'est dédoublée, mais il faut que j'aide le caporal réserviste qui commande la seizième escouade; c'est donc quinze hommes nouveaux dont j'ai à m'occuper. Mon collègue n'est guère dégourdi ni fanatique; j'ai bien peur que ça marche mal avec le capitaine. Ce caporal est un bon garçon, mais mou, à la coule; je l'ai prévenu du style de la compagnie: il a haussé les épaules en riant. Enfin, je ferai mon possible pour lui éviter les tuiles qui le menacent, mais il sera ardu de masquer sa nonchalance à la perspicacité du capitaine. Il voit les choses de trop près et se connaît trop bien en hommes.

[illegible]

Mes prévisions étaient justes au sujet de mon collègue le caporal réserviste Merland. Sa bonhomie lourde et surtout sa familiarité avec les hommes et son sans-gêne avec la discipline lui ont enlevé toute autorité. Ses subordonnés lui glissent dans les doigts. Le capitaine, qui ne badine pas, a immédiatement découvert le relâchement de l'escouade et a tancé Merland d'importance. « Je ne punis les réservistes que de prison, a-t-il terminé, tenez-vous-le pour dit. »

Or, pour les réservistes, la prison se fait après la période. Mais le réserviste n'a pas tenu pour sérieuse la parole du capitaine. Hier, au service en campagne, il a payé cher sa paresse et son entêtement.

Nous exécutions un exercice d'avant-postes, dans un terrain coupé de bois et sillonné de nombreux sentiers. Pour assurer la surveillance, le capitaine avait multiplié les postes, et afin de ne pas surmener la troupe, il avait réduit chacun d'eux à une escouade. Les ordres donnés, sitôt le temps nécessaire à leur exécution écoulé, il avait commencé sa tournée d'examen au grand trot de son alezan. Parvenu à la sentinelle qui couvrait la gauche de la ligne, il la trouva ignorante de sa consigne, de la zone de terrain à surveiller; il s'achemina alors vers le poste pour parler à son chef. Il pénétra sous bois, par une venelle moussue où s'étouffaient les pas de son cheval. Brusquement, il s'arrêta. Couché sur le dos, dans l'herbe, à l'ombre des arbres, Merland ronflait, et son escouade s'était débandée.

— Caporal! gronda le capitaine.

Le réserviste s'éveilla en sursaut et péniblement se leva.

— Vous êtes puni de huit jours de prison pour votre indigne mollesse et le déplorable exemple donné à votre troupe. De plus, je demanderai votre cassation... En attendant, je vous relève du commandement de votre escouade; le plus ancien soldat de première classe vous remplacera... Appelez-le.

Aux éclats de voix du capitaine, les hommes s'étaient rassemblés ; le commandement fut passé à son nouveau chef, et le caporal déchu rejoignit la réserve.

Cet acte d'autorité est salutaire. Il importe que celui qui détient une autorité s'en montre digne.

31 août.

Demain nous partons pour les manœuvres.

Georges de Lys.

(*A suivre.*)



DIONYS ORDINAIRE

Nous publions ici le discours que M. Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique, a prononcé [illegible] dernier sur la tombe de M. Dionys Ordinaire que, depuis 1875, la *Revue* comptait au nombre de ses collaborateurs et amis (1).

Dionys Ordinaire fut républicain dès son adolescence. Il l'était avant la deuxième République. C'est dans ses premières études classiques, à son premier contact avec les grands écrivains des républiques antiques, qu'il se fit un idéal de société libre et de gouvernement démocratique auquel il est resté fidèle jusqu'à son dernier jour.

S'il fut d'abord républicain à la manière enthousiaste des humanistes du XVIe siècle, il le fut ensuite en homme politique, instruit par l'expérience, et qui, après avoir subi vingt ans le césarisme, a vu l'année terrible.

D'ailleurs, il était né avec un esprit libre, une indépendance de caractère qui ne lui permirent de plier sous aucune servitude, qu'elle fût d'ordre politique ou d'ordre intellectuel.

A l'École normale, où tous ses camarades étaient des libéraux, l'un d'eux lui rendait hier ce témoignage qu'il se distinguait entre tous par sa « foi dans les destinées de l'idée républicaine ».

Ce qu'il fut alors, il le fut toute sa vie, non seulement dans les grandes lignes de la doctrine, mais jusque dans les nuances. Le programme auquel il est resté dévoué, c'est celui des fondateurs de la République de 1848, c'est celui des fondateurs de la République de 1870, c'est celui de Gambetta et de Jules Ferry.

De même qu'il n'eut pas une défaillance pendant les vingt années d'Empire qu'il traversa en fonctionnaire suspect aux autorités, en professeur toujours épris de son rêve de République, payant la rançon de son indépendance personnelle par la renonciation à toute faveur du pouvoir, répondant aux injustices par de mordants portraits et à la persécution par des rimes moqueuses, — il n'eut pas une défaillance pendant les vingt-six ans qu'il lui fut donné de vivre sous le gouvernement qu'il avait appelé de ses vœux.

Il n'a jamais manqué ni à la cause de la liberté ni à celle de l'ordre. Les adversaires qu'il combattait dans les *Seize lettres aux jésuites*, il n'a jamais cessé de leur faire face. Ses compagnons d'armes de la première heure furent aussi ceux de la dernière. Il n'est pas de vie plus honorable dans l'histoire politique des cinquante dernières années.

Au service de sa cause il n'eut d'abord à mettre que sa plume; mais son talent de publiciste fut un des plus délicats et des plus vigoureux de notre époque. Ordinaire appartenait à cette brillante promotion d'École normale que les circonstances détournèrent en grande partie de l'enseignement pour la jeter dans la polémique quotidienne, et dont l'entrée dans la presse provoqua une renaissance du journalisme français.

Le style de Dionys Ordinaire, d'une pureté classique, d'une élégance athénienne, ingénieux et alerte, expression limpide du bon sens le plus avisé et le plus sûr, rappelle Paul-Louis Courier et procède de Voltaire.

Ordinaire a combattu le bon combat contre tous les despotismes, toutes les réactions et aussi contre les entraînements qui menaçaient au même degré la République.

Longtemps il n'a pu combattre que d'une main. Trop de liens le rattachaient à l'Université. Même ce qu'il avait souffert pour elle ou par elle lui rendait plus douloureuse la séparation.

Resté professeur de lycée de province, après vingt-cinq ou trente ans de service il lui en coûtait cependant de dire adieu à ses élèves; et le merveilleux maître qu'il était pour eux, avec sa vaste érudition, avec la chaleur, l'abondance, les ressources infinies et la spirituelle vivacité de sa parole, les générations qui, durant un quart de siècle, se succédèrent au pied de sa chaire peuvent en témoigner.

Une première fois, les événements l'arrachèrent à sa demi-retraite et jetèrent cet amoureux de la république athénienne en pleine bataille, dans une des plus dures tourmentes qu'ait subies notre démocratie.

Un de ses camarades d'école, M. Challemel-Lacour, nommé préfet de la Défense nationale à Lyon, l'appela auprès de lui. A Lyon, la Défense nationale avait à lutter en même temps contre l'invasion étrangère et contre les entreprises révolutionnaires. Les deux condisciples eurent à gouverner une cité tombée en pleine anarchie, avec des baïonnettes cernant la préfecture et le drapeau rouge flottant au fronton, sans un soldat pour se protéger, car, à mesure qu'un bataillon s'organisait, ils se hâtaient de l'envoyer à l'ennemi; risquant presque chaque jour leur vie, mais finissant par s'imposer à tous par

(1) M. Dionys Ordinaire était né à [illegible] (Doubs), le [illegible] 1826. Il avait été admis en 1848 à l'École normale supérieure. Nommé en 18[illegible] professeur de rhétorique au lycée d'Amiens, il fut reçu agrégé des lettres en 185[illegible] et devint peu après professeur au lycée de Versailles.

Au 4 septembre 1870, M. Dionys Ordinaire quitta l'Université et fut choisi comme secrétaire particulier par le préfet du Rhône. Il collabora ensuite à la *République française* et devint plus tard rédacteur en chef de la *Petite République*.

Depuis le 26 décembre 1880, il était député de l'arrondissement de Pontarlier.

M. Dionys Ordinaire était l'auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels un *Dictionnaire de mythologie*, une *Rhétorique nouvelle*, les *Régents de collège*, etc.

l'évidente sécurité de leur foi républicaine, par une ardeur de patriotisme qui se communiquait aux plus réfractaires, ils parvinrent à tourner en zèle pour la défense nationale l'exubérance des passions populaires. C'est à eux que la glorieuse cité de Lyon doit, en grande partie, d'être restée pure de tout excès, d'avoir fait de l'ordre avec du désordre, et d'avoir accompli tout son devoir, plus que son devoir, contre l'envahisseur.

Quelques semaines d'une telle existence suffisent à tremper un caractère. Ordinaire y avait appris à défendre la liberté contre l'anarchie. Quelques années plus tard, l'occasion s'offrit à lui de la défendre contre une tentative de gouvernement personnel. Le coup d'État du 16 mai fit du professeur au lycée de Versailles le rédacteur en chef de la *Petite République*. Des années encore se passèrent, et en décembre 1880 les électeurs de l'arrondissement de Pontarlier l'envoyèrent à la Chambre.

A beaucoup d'entre eux, la tournure voltairienne de l'esprit d'Ordinaire pouvait inspirer des scrupules; mais tous furent gagnés par sa haute probité politique, par le charme de sa parole à la fois caressante et caustique, par cette indépendance de caractère dont s'enorgueillissaient pour eux-mêmes nos montagnards et qu'ils avaient plaisir à retrouver dans l'éminent compatriote que leur restituait Paris.

Depuis lors, on a deux fois changé en France le mode d'élection des députés, essayé du scrutin de liste ou du scrutin uninominal : les électeurs d'Ordinaire n'ont rien changé à leur choix. Cinq fois ils l'ont envoyé au Parlement.

Sa mort met en deuil la région des hautes sapinières et des eaux claires, au fond des grands ravins; car il aimait son pays natal, son pays natal l'aimait, lui sachant gré d'avoir achevé de le conquérir à la République.

La France s'associe au deuil des compatriotes de Dionys Ordinaire, de ses admirateurs et de ses amis si nombreux dans les lettres, dans la presse, dans le Parlement, de sa famille si cruellement éprouvée.

C'est avec une profonde émotion que je viens dire le dernier adieu, comme membre de la représentation du Doubs, à l'un des nôtres qui, pendant seize ans, a fidèlement interprété les sentiments politiques de notre pays; comme ministre de l'instruction publique, au professeur qui a honoré l'Université de France, au brillant lettré, à l'écrivain, au poète; comme délégué du gouvernement, au républicain si ferme en ses convictions que celles de ses dernières années furent exactement celles de sa jeunesse.

ALFRED RAMBAUD.



VARIÉTÉS

En route pour Cuba.

Musique en tête, il sort gaillardement de la caserne des *Atarazanas*, le 4e régiment de génie : il va s'embarquer pour Cuba. En avant, à 3 mètres l'un de l'autre, des sapeurs ouvrent la marche; ce sont de beaux hommes, minces, hauts et droits, veste et pantalon noir avec bande rouge, assez semblables au génie français, mais plus élégants. Sapeurs et musiciens accompagnent leurs frères d'armes jusqu'au quai; eux, ne partent pas. Les voici, ceux qui partent, en leur uniforme colonial, toile bleue rayée de blanc, une petite toque ronde, noire et rouge, sur le coin de l'oreille.

File par file, tout le corps expéditionnaire a passé devant la garde qui présente les armes. La blanche caserne, où le soleil levant étincelle, s'est vidée ; et tous ont pu, sur la place, regarder la colonne élevée à la gloire de Christophe Colomb, dont les cendres reposent dans la cathédrale de la Havane. Entre une haie d'amis, de parents qui ne veulent point perdre de vue une minute ces sacrifiés, ceux-ci allongent martialement le pas sous les platanes de la Rambla Santa-Monica.

Quelques vivats retentissent; aux fenêtres, les mouchoirs s'agitent et les mains battent. Insouciants ils défilent, ces Arabes de Valence et de Saragosse, calmes, résignés, illettrés, ignorant la mort qui les guette et aura déjà fait des victimes avant l'arrivée dans l'île maudite. Quelques-uns plus instruits, des sous-officiers qui ont l'habitude de lire les gazettes, ont le sombre visage de ceux qui savent ce qui les attend.

Comme ils sont sortis des *Atarazanas*, file par file, ils s'engouffrent dans l'obscurité tout espagnole de l'église San José, tandis qu'au dehors, le ciel de Barcelone resplendit.

Le prêtre dit la messe, messe militaire où, à l'élévation, les clairons sonnent et les tambours battent en l'honneur du Rédempteur ressuscité : c'est aujourd'hui le jour de Pâques : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, — il y en a peu de ces hommes-là.

Sous le porche de l'église, les sapeurs réapparaissent; la foule se presse, de nouveau clairons et tambours vibrent dans l'air. Bientôt, ils se taisent, et, soldats et civils, mêlés les uns aux autres, se dirigent vers l'embarcadère; c'est le dernier quart d'heure.

Point de bruit, point de désordre dans cette débandade bigarrée. Le 4e génie tourne autour des bassins, sous les poussiéreux palmiers du *Paseo de Colon*, tristes arbres à côté des palmiers des An-

tilles. Il a frôlé la statue de Lopez y Lopez, premier marquis de Comillas; lui aussi, il y a quelque cinquante ans, partit pour Cuba, simple volontaire, et aujourd'hui son fils, dont la fortune intelligemment accrue se chiffre par centaines de millions, prête au gouvernement ses transatlantiques.

Cavalerie, artillerie, infanterie, sabre au clair, baïonnette au canon, sont là pour saluer le *Montevideo* au nom de la patrie, — au nom des Espagnes, conquises jadis une à une sur l'Infidèle, — des Espagnes du Cid Campéador, du roi Ferdinand, de la reine Isabelle, de l'empereur Charles-Quint, de la guerre de l'Indépendance.

Bien alignés, immobiles, les chevaux font penser à ces statues antiques, — guerriers et coursiers, — rangées le long d'une voie triomphale. Les fantassins, — habits bleu et rouge de pioupiou, — présentent les armes. Ils ont encore l'espoir, ceux-ci, que le monstre d'au delà l'Océan aura rassasié sa faim, avant que leur tour ne vienne de s'embarquer. Hélas! depuis Pâques, le général Weyler a demandé encore 100 000 hommes.

Le *Montevideo* tourne sa proue vers la haute mer. Les barques vont et viennent du quai au navire, emportant chaque fois un chargement humain. C'est l'heure des scènes déchirantes.

A mesure que les soldats atteignent le bord du parapet fatal, les civils qui les accompagnent s'éliminent d'eux-mêmes, sans tumulte ni bousculades; la traînée d'uniformes descend vers les barques, qui, enfonçant légèrement sous le poids, voguent en hâte vers le gros vaisseau, ancré à 300 ou 400 mètres de là.

Quelquefois, à l'instant redoutable, une femme trop émue défaille, et des larmes rougissent ses joues; elle manque d'être enlevée par le flot vivant, sans cesse renouvelé et ininterrompu; un officier intervient à temps, et, sans scandale, la pauvre femme se faufile dans la foule.

Une mère et ses deux filles n'ont pas quitté une seconde leur fils, — unique peut-être. Leur dernier embrassement est interrompu par une poussée qui les sépare de ce fils pour lequel on n'a pu trouver 100 douros, — prix d'un remplaçant. Elles le bourrent de quelques oranges, de tablettes de chocolat; il leur est enfin arraché; avec ses camarades il est entraîné dans la barque qui siffle et démarre.

Hébétées de douleur, désespérées, à demi mortes, la mère et les sœurs s'en vont à l'extrémité de la jetée pour faire au malheureux les signaux ultimes de l'au-revoir. Tant sont déjà partis! Et, si l'on ne sait quand reviendront ceux qui reviendront, l'on apprend chaque jour que beaucoup ne reviendront plus!

Le *Montevideo* est enfin rempli. Trois heures durant, il se balance avec sa cargaison entassée à l'arrière, et, insensiblement, tout le monde se retire. Amis et curieux qui garnissaient le quai, grimpés sur les grues, sur les caisses, sur les balles de coton, s'écoulent peu à peu. Les canots qui pullulaient autour du transatlantique s'en retournent; ici, il ne reste plus que les très fidèles. A quoi bon s'attarder, alors qu'on ne distingue plus, à travers un fouillis de mâts et de voiles, qu'un confus grouillement de toques, là-bas, dans le lointain.

Tout à l'heure, c'était bien triste, sans doute; mais pourtant tout ce peuple accouru animait cette tristesse; maintenant c'est la solitude; presque plus personne; seulement ceux qui pleurent, seulement ceux qui ne regagneront la maison que quand toute espérance sera irrémédiablement perdue. — Si un contre-ordre, une dépêche de victoire arrivaient tout à coup!

Plus de musique. Ni l'hymne royal, ni l'hymne de Cadix ne retentissent sur leur ton vif et entraînant de marche. Silence complet, sous une éblouissante et accablante lumière qui étourdit. Sur les quais, au-dessus des poussiéreux palmiers, les fenêtres de la caserne des *Atarazanas*, régulièrement, les p[illegible]es, tachent de noir les murs de neige et de soleil, insolente impassibilité des choses. Pauvre quartier! A peine ses hôtes d'hier sont-ils déguerpis que de nouveaux bataillons, bataillons de gamins de dix-huit ans, sont appelés de la Huerta de Valence, des monts de Catalogne, des plaines de l'Aragon et se préparent, sous la surveillance et le commandement de caporaux, désignés par le sort propice, à rejoindre dans quelques semaines, s'il le faut, ceux qu'ils ont remplacés.

Et, du haut de son monument, Christophe Colomb, le bras levé vers des rivages invisibles, indique à l'énorme *Montevideo* la route que suivit la caravelle *Santa Maria*.

* *

Que de tourments, à cause de ce nouveau monde, à cause de ce génie dont sept villes se disputent la naissance, à cause de cet homme si bon, si humble, si chrétien que l'Église songe à le béatifier! Ombres de Montézuma et de Guatimozin, êtes-vous apaisées? Assez de sang espagnol a-t-il coulé pour vous venger?

Les métis de Cuba veulent s'appartenir; ils veulent la liberté; ils en ont assez de quatre siècles de proconsulat. C'est pour maintenir ce proconsulat que le *Montevideo* emporte tous ces jeunes hommes. Plusieurs, parmi les plus faibles ou les plus vigoureux, frappés par les chaleurs tropicales, périront avant le port, et leurs cadavres ballottés quelques instants, seront aussitôt la proie d'un de ces requins affamés

qui suivent les navires. Puis, ce seront les fièvres qui rampent sur les marais équatoriaux à l'ombre des sveltes palmiers, des lianes et des fleurs odorantes; et les insectes bourdonnants qui énervent de leurs piqûres; et les bêtes venimeuses qui tuent de préférence les hommes blancs. Une fois le branle donné, la mort ne chômera plus. Les rangs s'éclairseméront; août, septembre, octobre, les pluies pestilentielles accéléreront la débâcle; la moitié des officiers et des soldats succomberont au fléau; si Maceo s'entête, il faudra encore recharger le *Montevideo*, et, des *Atarazanas*, des jeunes régiments sortiront, jusqu'à ce que la victoire ou la lassitude mettent une fin à cette destruction.

Mais, la masse flottante se remue dans la rade; elle penche de droite et de gauche; elle pousse un cri strident, et majestueusement file entre les voiliers, traverse l'étroit goulet laissé entre l'extrémité de deux jetées longues qui s'avancent l'une en face de l'autre, fermant presque les bassins de Barcelone. En sa lourde démarche, elle trouble un peu l'onde à l'entour, l'onde méditerranéenne calme comme un lac, pure comme un miroir. Une douzaine d'affolés sont là, sur l'extrémité des jetées; ni la fatigue, ni la faim, ni le soleil n'ont eu raison d'eux, tandis que la multitude de ce matin a été reprise par ses affaires et ses divertissements.

Sur la falaise, au fort de Montjuich, le canon tonne, et les sons roulent au-dessus de la mer plate.

A bord, un formidable hourrah d'adieu se prolonge, hourrah couvert par les murmures des flots et par l'éloignement. C'est comme un accès de désespoir épileptique d'enfants arrachés à leur mère : mille bras se tendent vers la plage muette et déserte; aucun mouchoir ne répond plus aux toques qui s'agitent en face de ces grèves, tristes et desséchées, où il n'y a point trace d'homme, si ce n'est toutefois les coupoles et les blanches tombes du cimetière de Barcelone dont les constructions s'étagent sur les escarpements rapides du roc aride et solitaire. — Ne point rendre au moins sa poussière au sol de la patrie! — sinistre pressentiment qui hante soudain le cerveau de ces Valenciens et de ces Catalans, exubérants de santé et de jeunesse.

Cet adieu! c'est comme le salut jeté à César : *Ave, qui morituri te salutant.*

Le *Montevideo* vogue au large, cerclé d'écume qui frissonne autour de ses flancs; il court à toute vapeur; ce n'est plus qu'un point tout petit tout petit, point noir, indécis, entre le bleu inaltérable du ciel et le bleu miroitant de la mer qui se touchent à l'horizon. Ne l'aperçoivent plus que ceux qui ne l'ont pas quitté du regard. C'est fini. Les rideaux bleus se sont rejoints, refermés sur le point devenu imperceptible.

Les infortunés voient encore les côtes d'Espagne dont les montagnes embrasées de soleil, ruisselantes de paillettes d'or qui scintillent, brillent à leurs yeux humides d'exilés. Cette nuit, ils verront encore les phares au pied desquels, enfants, ils venaient jouer, pieds nus, la peau bronzée par les intempéries, — gais, joyeux et libres.

Sans s'arrêter, ils longeront la péninsule jusqu'aux colonnes d'Hercule, et, franchissant bravement ce terrible passage mystérieux aux anciens, ils s'élanceront vers Cuba, vers le pays de l'or et des fièvres, des riches moissons et des révoltes sanglantes, ils s'élanceront vers la mort.



En plein Océan, tous ont retrouvé leur sang-froid, troublé par la séparation suprême. L'Espagnol ne connaît ni la frayeur, ni l'épouvante, ni la lâcheté. Depuis des siècles et des siècles, il a fait métier de conquérant; ce métier n'est pas de ceux qui forment une race rêveuse et mélancolique, et s'il en est, parmi eux, quelques-uns qui ne contemplent pas sans regret leurs montagnes, s'enfuyant loin du *Montevideo*, une guitare chantant sur le pont les aidera à oublier le village ou le faubourg de leur enfance, et à évoquer en leur âme le sentiment ineffaçable de vaillance acharnée et de bravoure irraisonnée qui sommeille au cœur de tout véritable Espagnol.

Aucun d'eux, d'ailleurs, n'a conscience de la catastrophe immense qui va peut-être frapper irrémédiablement leur pays. Ces soldats, dont les parents n'ont pu économiser douze cents francs pour les racheter du service, sont tous des illettrés, des simples, naïfs autant que braves, robustes, endurcis qu'ils sont au vent des *sierras* ou au soleil brûlant des plages : ils ne doutent pas que l'Espagne ne soit toujours, comme jadis, une invincible nation, devant laquelle, en dépit de leurs rodomontades, tremblent les formidables États-Unis eux-mêmes.

Comme les Bretons de Duguesclin, ils disent :

La peur? la peur? Qui donc y pense?
A l'Espagnol que rien n'émeut,
Tout est une arme à sa vaillance...
La peur? la peur? Qui donc y pense?
Espagnes ne craignent que Dieu.

D'autre y pensent à cette peur, que vous méprisez : vos mères, vos sœurs, vos amis, ils songent, eux :

La peur? la peur? Je l'ai dans l'âme,
Vous qui partez, mon cœur vous suit!

GEORGES LAINÉ.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

« Brichanteau », par M. Jules Claretie.

Vous savez de reste que les comédiens sont aujourd'hui des personnages. Gens graves et bien rentés, enviés des notaires et respectés du gouvernement, choyés par le Protocole, chamarrés de décorations, friands même de palmes académiques. Ah! le temps est loin, des héroïques misères de l'art pour l'art. Nos rois des planches peuvent remiser leurs ancêtres au magasin des décors romantiques : fantoches du *Roman comique*, compagnons de Shakspeare ou de Molière, champions d'*Hernani* ou d'*Antony*, coryphées des antiques *mélos*, pauvres diables qui gaiement livraient bataille aux chandelles, le ventre creux devant des banquettes vides. La comédie est devenue, dit-on, un bon métier, l'un des meilleurs. Et naturellement, avec leur fortune, s'est transformée l'âme des comédiens. De plus en plus, c'est dans les coulisses du boulevard que l'historien devra chercher les derniers modèles des vertus bourgeoises.

Ces vertus bourgeoises et confortables, c'est évidemment, de nos jours, l'idéal commun à tous les échappés du Conservatoire. Mais c'est un idéal, accessible seulement à une élite, à l'aristocratie du talent ou de la chance. Bourgeois, ne l'est pas qui veut. Au fond, les choses n'ont point changé tant qu'on le croit. D'abord, les comédiens d'autrefois ne sont pas tous morts de faim. Puis, tous ceux d'aujourd'hui ne sont point millionnaires ou décorés. Elle n'est pas éteinte, la race pittoresque et picaresque des juifs-errants de l'art. Ces pauvres diables mènent autrement la vie d'aventures, mais ils la mènent tout autant. Le costume s'est étriqué, le compartiment de chemin de fer et la cabine de paquebot ont remplacé le char embourbé du Roman comique. Mais le cabotin vagabond subsiste, pareil à lui-même.

Oh! ce n'est pas sa faute. S'il continue de vagabonder à travers les hiérarchies modernes, ce n'est guère, comme cela s'est vu, par goût de la vie nomade. Ce n'est pas non plus dans l'espoir chimérique de trouver une mine d'or, comme ses chefs de file en Amérique. Non, c'est tout simplement, très prosaïquement, pour vivre. Ceux-là sont légion en province et sur les grands chemins de l'Europe. On en rencontre à Paris, même sans s'éloigner beaucoup de la Comédie-Française. N'est-ce pas au Salon, dans un coin de la halle des Champs-Élysées, que M. Jules Claretie a découvert Sébastien Brichanteau, comédien français de tous les théâtres de France et de l'étranger (1)? Et ce Brichanteau, dont on nous conte l'odyssée comique ou lamentable, ce Brichanteau que nous avons pu coudoyer dans la rue, est un descendant authentique des vieux bohémiens du théâtre. De l'âge héroïque, il a conservé toutes les vertus, et tous les ridicules.

Et remarquez que ce Brichanteau n'était point un cabotin de nature, fatalement voué aux misères pittoresques. Non, il avait la vocation et des germes de talent, il aurait pu arriver, s'embourgeoiser tout comme un autre. Cabotin, il l'est devenu peu à peu, sous les coups d'une malechance obstinée. Fils d'un brave homme qui classait des paperasses à la mairie de Versailles, il s'est senti mordu, de bonne heure, par le démon du théâtre. Tout enfant, il rêvait de la gloire et des planches, il débitait des vers en marchant à grands pas sous les arbres du boulevard de la Reine, il savait par cœur Hugo et Corneille, il étudiait la vie des comédiens célèbres, et se voyait en imagination un nouveau Talma. Il était si complètement sûr du succès, qu'il réussit à convaincre ses parents, son père qui s'inquiétait, sa mère qui se signait à l'idée du théâtre. A dix-huit ans, il était reçu d'emblée au Conservatoire, dans la classe de Beauvallet. Déjà il caressait un rêve, qui sera le rêve de toute sa vie : entrer à la Comédie-Française! — Et pourquoi pas? Il avait tous les dons, ce Brichanteau. De la taille, une belle figure, l'air d'un mousquetaire, la volonté de réussir, la conscience, la foi, beaucoup d'aplomb, et une voix, une voix tonnante.

Hélas! c'est justement cette voix qui l'a perdu. « Une voix d'obusier! » avait dit Samson, membre du jury d'admission au Conservatoire. Ce jour-là, Brichanteau avait déclamé les fureurs d'Oreste : et le jury, la salle avaient tremblé. Samson s'était bouché les oreilles. Beauvallet était devenu sombre ; car il devinait un rival dans ce nouveau venu, dont la voix menaçait d'éteindre son tonnerre. Et la jalousie du maître allait poursuivre toute sa vie le pauvre Brichanteau, lui enlever le prix, lui fermer la Comédie et les grands théâtres, le condamner à la vie errante. — Ainsi, du moins, l'a toujours cru Brichanteau. Et, de fait, aux concours de fin d'année, on ne lui avait jeté qu'une aumône, un dernier accessit. « Trop de voix! répétera-t-il mélancoliquement sur ses vieux jours. Trop de voix, voilà mon lot! et pas assez de chance! Mais je ne me plains pas. L'Art me reste, et j'ai vécu! »

Il a vécu, mais comment? Comme vivent les malheureux à qui la vie est dure. Au jour le jour, au hasard des circonstances, d'engagements ridicules et draconiens, sans engagement parfois, se résignant alors à des métiers étranges, posant pour le torse dans les ateliers de peintres. On l'acceptait de loin en loin dans un théâtre ou un cirque de banlieue. Sinon, il errait de la Belgique aux Pyrénées, même d'un continent à l'autre, piochant ses rôles dans

(1) Jules Claretie, *Brichanteau*; Paris, Bibliothèque Charpentier-Fasquelle, 1896.

Latude, dans le *Courrier de Lyon* ou les *Pirates de la Savane*, épuisant ses partenaires par la contagion de son tonnerre, rendant phtisiques les actrices qui lui donnaient la réplique. Il a eu des consolations pourtant. Il paraissait dans ses grands jours en costume de Louis XIV, de Napoléon ou de Louis XI, il admirait ses photographies aux vitrines de libraires excentriques, il causait littérature avec les princes des Balkans, il se savait l'idole du public des Pyrénées-Orientales ou de Buenos-Ayres. Voilà pour la gloire. Et voici pour l'amour, son autre rêve : une idylle sous les toits avec une camarade du Conservatoire, des succès répétés auprès de ses directrices, des aventures avec des Anglaises de passage. Et toujours la lutte contre la faim.

Lutte joyeuse, d'ailleurs. C'est Brichanteau qui l'affirme : « Voilà la réalité qui succédait à tant de songes ! Va donc, cabotin, ballotté en effet, comme un navire de cabotage, par les vents et les roulis ! Va, mon bonhomme, et console-toi avec l'Art, l'Art immortel ! C'est ce que j'ai fait. Moquez-vous de moi : quand le vivre et le couvert étaient pauvres, on s'imaginait que la soupe maigre était de l'ambroisie, et on se trouvait heureux. On vivait de bravos. Ça n'engraisse pas. A preuve. Mais ça met le cœur en joie. » — Voilà une joie qui ferait peur à bien des gens. Bientôt même, les années venant, elle allait manquer à Brichanteau. Dans son héroïque fierté de cabotin, il se refusait à sacrifier au goût du jour. A soixante ans passés, il rôdait en vain autour des théâtres, à bout de ressources, lorsque enfin il découvrit une place : une place de *starter* dans les courses de bicyclettes. Désormais, sa voix d'obusier tonne sur les cyclistes pour le signal du départ, comme jadis au Conservatoire, dans les fureurs d'Oreste.

* *

Il est amusant, et sympathique avec tous ses ridicules, ce Brichanteau vieilli, plus jeune que jamais. Un Tartarin des coulisses, mais un Tartarin retraité, devenu philosophe, avec des retours d'amertume, mais aussi des retours d'enthousiasme. Assuré maintenant du pain quotidien, il vit sur son passé, il se joue à lui-même ses souvenirs de gloire et d'amour, comme il s'est toujours joué sa vie. Il est resté beau, il va la tête haute, le torse droit, les moustaches drues, ses longs cheveux noirs à peine rayés de quelques fils d'argent, et, sous les sourcils en broussailles, l'œil bleu, un peu triste, perdu dans un rêve, mais illuminé soudain d'une lueur d'éclair. Il a conservé sa confiance en lui, son aplomb du Conservatoire, tout son orgueil. Dieu sait pourtant si ce pauvre orgueil a subi des chocs ! Mais il était si bien enraciné qu'il résiste à tout : « Elle s'est joliment moquée de moi, la vie, et je me demande parfois, vieux cabot devenu starter à l'usage des cyclewomen, si je ne suis pas un impuissant, un vaniteux et un raté. Eh bien ! non, je sens en moi toute la fièvre de la jeunesse. J'ai la même foi, la même ardeur, le même talent qu'*autrefois*. Est-ce ma faute si l'on ne m'utilise pas ? Est-ce ma faute ? » — C'est que Brichanteau avait reçu le don des fées : l'imagination. Il a toujours vu les choses comme elles devraient être. Il ne donnerait pas ses souvenirs de misère pour ceux d'un roi. Il a joué tous les rôles du répertoire, et chacun de ses rôles a été « un de ses triomphes ». Il s'est si bien identifié avec ses bonshommes de théâtre, qu'il vit en eux et marche dans la vie comme en un rêve. Il s'est brouillé avec son vieil ami Dauberval à propos d'une discussion sur Napoléon : car il admire Napoléon, c'est un de ses bons rôles. Et dans toutes les circonstances, jusque dans ses aventures galantes, des phrases de drame lui remontent à la mémoire, éclatent sur sa misère, et l'illuminent d'un reflet de joie.

Cette imagination, cet orgueil, voilà ce qui a sauvé Brichanteau du désespoir. Après chaque mésaventure, il a toujours découvert quelque raison de se féliciter. Maintenant, dans sa détresse de vieux, il peuple son atmosphère de fantômes, les fantômes de ses jours de gloire. Il se revoit en scène : « Dans la salle des Menus-Plaisirs, j'ai récité des vers un soir de bombardement, entre M. Delaunay et Mme Favart, et je ne vous dirai pas qui a été le plus applaudi. Non, je ne vous le dirai pas, je suis modeste. Mais j'en rapporte, au surplus, tout l'honneur au poète. J'avais dit du Victor Hugo. » Et il conclut philosophiquement : « Oui, ma parole, je me dis quelquefois que je ne donnerais pas ma vie d'artiste sans biographie pour celle d'un sociétaire de la Comédie-Française. Je n'ai pas de pension, je n'ai pas eu de chance, je suis un bohème, un moineau franc de l'art, mais j'ai eu mon heure ! mes heures ! »

Aussi la misère n'a-t-elle pas eu de prise sur lui. Jusqu'au bout, il reste fidèle à ses convictions et sentiments de jeunesse. Comme aux beaux jours du romantisme, il est pour le grand art, le panache : « L'idéal, vous entendez, je suis pour l'idéal ! » Il n'en veut pas à son pays d'avoir méconnu son talent. Il est ardent patriote, et l'a bien prouvé aux temps de l'invasion, quand il a failli sauver la France, enlever le roi de Prusse. Ce n'est pas qu'il soit un héros ; mais il a une de ces bravoures tout en dehors, qui se nourrissent d'amour-propre, vont de l'avant quand on les regarde, puis battent en retraite avec de grands mots.

Et il avait tant de bonté au cœur, qu'il est demeuré bon malgré tout. Il s'étonne bien un peu des caprices du sort, regarde avec surprise les carrosses, l'exis-

tence capitonnée et le petit hôtel des camarades arrivés. Mais il n'a point d'envie, ni de rancune : il pardonne même à Beauvallet. Et il a l'émotion facile. Il s'apitoie sur les épaves de l'art : Cadenet devenu gardien de la paix, Canterive et Virginie Gérard à la maison des fous, d'autres à l'hôpital. Lui qui n'a jamais su rien demander pour lui-même, il se remue pour ses confrères malheureux. Il organise pour eux une représentation à bénéfice, qui d'ailleurs échoue lamentablement. Il consent à servir de modèle, et pour rien, à un pauvre sculpteur poitrinaire qui jouait du cor dans un orchestre de Montmartre. Le sculpteur est mort en terminant son chef-d'œuvre : un Romain humilié sous le joug gaulois. Mais Brichanteau est là. Il jure que son ami et lui auront leur revanche : le Romain se dressera en bronze sur une place, dans la ville natale de l'artiste, aux bords de la Garonne. Le comédien malmené par la vie pourra, vivant, y contempler son image, y pleurer de joie dans l'émotion d'un devoir rempli, dans l'orgueil d'une ambition satisfaite.

* * *

Voilà le Brichanteau de M. Claretie. Et je ne vous cache pas que j'ai eu grand plaisir à faire sa connaissance. Il y a là dedans beaucoup de gaieté, d'esprit, de drôlerie, de vérité même dans le dessin de la figure. Mais c'est, je le crains, une vérité de surface. Il y manque ces *dessous* qui d'une silhouette amusante font un type. Si cabotin que l'on soit, après tout, l'on doit avoir une âme. Or cette âme, ici, est tellement frêle, qu'elle s'évanouit dès qu'on la cherche. Dieu merci ! M. Claretie ne nous sert point de tranches de psychologie : il ne sait pas nous ennuyer. Pourtant il n'y a pas d'œuvre forte et durable sans psychologie ; j'entends celle qui se cache pour tout animer, celle des maîtres. Brichanteau m'amuse, mais je ne le sens point vivre. Je me suis demandé pourquoi ; et j'ai cru en trouver deux raisons.

D'abord, M. Jules Claretie n'a pas assez résisté au plaisir de nous amuser. On n'est point impunément administrateur de la Comédie-Française, homme d'esprit, et chroniqueur. On connaît beaucoup d'aventures navrantes ou comiques, beaucoup de ces *charges* drolatiques qui se transmettent dans les coulisses comme dans les ateliers. On a « des souvenirs pris sur le vif », on a reçu « bien des confidences des vaincus de l'art dramatique », et la réalité est plus féconde en surprises que le plus ingénieux vaudevilliste. On a répété ces anecdotes, on en a ri avec les amis ; l'imagination du conteur a brodé là-dessus. Un beau jour, le conteur et le chroniqueur se mettent d'accord pour exploiter les souvenirs de l'administrateur. La mésaventure d'un pauvre chanteur qui un soir se trompa de rôle, un portrait-carte oublié chez une amie par un comédien trop galant et devenu fétiche entre les mains d'un Anglais joueur et tueur de tigres, un duel au *lasso*, et tant d'autres histoires plaisantes ; puis des croquis spirituels de la vie de théâtre, une séance du jury d'admission au Conservatoire, l'attente des candidats, une représentation à bénéfice, des comédiens jouant au naturel des scènes d'*Hernani* dans leurs duos d'amour, une causerie joyeuse dans l'omnibus funéraire au convoi d'un camarade : voilà, sans doute, de quoi piquer la curiosité du public. On mettra tout cela sur le compte d'un cabotin d'occasion, qui égrènera le chapelet de ses aventures. Et le livre se trouve fait : un livre fort amusant, qui n'est point, à vrai dire, un roman, ni un choix de chroniques, ni un recueil d'anecdotes, mais qui est un peu tout cela.

Et Brichanteau ?... — Eh bien ! Brichanteau, c'est un compère de revue, chargé de préparer ou d'expliquer les scènes, et de nous distraire pendant les entr'actes ! D'ailleurs, il s'en acquitte à merveille. Il s'en acquitte si bien que, tout à son rôle de compère, il ne nous laisse voir de lui-même que des grimaces.

Ses grimaces, même ses tourments ou ses joies, comment les prendre au sérieux ? Il n'attend pas que nous nous moquions de lui. Il est le premier à rire de lui-même : c'est du cabotinage à la deuxième puissance, mais ce n'est plus de l'observation vraie. Voulez-vous des exemples ?

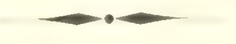
Voyez Brichanteau chez les photographes : « Idéal, non seulement par mon immobilité, — je ne battais même pas les paupières, ayant l'habitude de regarder en face, l'œil fixe, le soleil de l'Art ! — mais j'étais idéal encore par les types variés que je pouvais fournir. J'arrangeais mes cheveux à volonté : en coup de vent comme un poète, sur le front comme un conjuré, aplatis sur les tempes comme un étudiant du moyen âge, hérissés, quand il le fallait, comme la crinière du lion... » Jamais homme, fût-il cabotin, s'est-il ainsi tourné en ridicule ? Voyez encore Brichanteau à Compiègne, où il vient de remporter un triomphe : « Le troisième jour, je quittai l'hôtel à pied, ayant passé autour de mon corps, comme une façon d'écharpe, la couronne de fleurs qui avait parfumé ma chambre, et dont le vent agitait le ruban tricolore. C'est ainsi, sous l'œil bienveillant des populations, que je quittai Compiègne, ma valise à la main et ma couronne en bandoulière... A la gare on me demanda si je ne mettrais pas ma couronne aux bagages... » Cela, c'est du Labiche, et pas du meilleur.

Décidément, ce Brichanteau est trop campé suivant l'optique d'un théâtre de vaudeville. Cette façon de se présenter détonne dans un roman. Si un per-

sonnage de roman semble se moquer de lui-même, c'est donc que l'auteur se moque de son sujet, c'est-à-dire, un peu, du lecteur. — Vraiment, M. Claretie a trop d'esprit.

Tranchons le mot : Brichanteau est une caricature. Mais pouvait-il en être autrement ? Des misères si voisines de nous ne prêtent point à rire : le seul moyen d'en montrer le côté comique, c'est peut-être de les pousser franchement à la charge. Pour peu qu'on les veuille peindre sérieusement, on tombe dans le roman larmoyant ; et, après tout, mieux vaut rire que pleurer. Ne reprochons pas à M. Claretie de n'avoir point refait le *Roman comique*. Il a su nous égayer — et c'est joli déjà — avec un amusant profil de cabotin moderne, Tartarin vagabond des coulisses de province et de banlieue.

PAUL MONCEAUX.



THÉATRES

ODÉON : *le Capitaine Fracasse*, comédie héroïque, en vers, en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman de Théophile Gautier, par M. Émile Bergerat.

Il a enfin été joué, ce *Capitaine Fracasse*, qui commençait à devenir légendaire. M. Bergerat a dû avoir là quelques-unes des plus belles journées de sa vie ; je parle de celles qui ont précédé la première représentation ; vous savez que celle-ci a été un peu froide ; le succès a été « douteux » ; et le public n'a pas pris à la comédie héroïque de M. Bergerat le plaisir que lui promettait l'auteur, — depuis quelques années déjà.

A vrai dire, l'événement était facile à prévoir ; et je me suis laissé dire que quelques directeurs de théâtre en avaient eu comme un pressentiment. C'est une raison de plus pour l'auteur de vouer une profonde reconnaissance à M. Antoine. A la fin du printemps dernier, à je ne sais quelle première, M. Antoine et M. Bergerat écoutaient la pièce côte à côte ; ils riaient aux mêmes endroits, approuvaient ou blâmaient ensemble. Devant ce spectacle paradoxal de M. Bergerat intime avec un directeur, un de nos confrères se mit à sourire : « Quel *Caliban* se prépare pour le mois de janvier ! » Notre confrère se trompait : la reconnaissance de M. Bergerat durera même après que *Fracasse* aura quitté l'affiche. Au surplus, si, comme poète dramatique, il regrette peut-être la représentation, comme gendre il a lieu de s'en féliciter. La comédie de M. Bergerat a été un prétexte à glorifier de nouveau le roman de Gautier. La pièce n'est pas bonne ; mais le roman !... La comédie est parfois monotone, l'esprit n'y est pas aussi abondant qu'on l'espérait, elle n'est guère amusante, en somme... Mais le roman ! Mais le roman ! Mais le roman !!!...

Oserai-je avouer que je ne partage pas tout à fait l'enthousiasme que l'on témoigne pour le *Capitaine Fracasse* roman ? Je confesse que l'affabulation m'en paraît un peu pauvre et puérile, le « milieu » par trop artificiel, et les caractères par trop inconsistants. Et si l'on me dit que précisément c'est là la marque du genre, et qu'il ne faut demander à un roman héroï-comique ni tableaux de mœurs ni caractères, il restera au moins qu'il y faut comme une surabondance d'épisodes, une pléthore d'événements, et qu'à ce point de vue, Lagardère est fort au-dessus de Sigognac. Il y a, je le sais bien, « la magie du style ». Certes Gautier fut un écrivain. Mais, ici aussi, je crains que mon enthousiasme ne demeure un peu volontaire.

Ces exercices de virtuosité, ces tours de force « pour le plaisir » me laissent invinciblement froid. A tout ce pailletage, je préfère une phrase de Flaubert, de Renan ou de M. Anatole France. J'y vois bien, et j'y admire un vêtement d'une richesse et d'un clinquant incomparables ; je ne sens pas dessous la matière vivante que je devine et que je vois dans l'*Éducation sentimentale*, dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, et dans la *Rôtisserie de la reine Pédauque*... Et, puisque je parle du chef-d'œuvre de M. Anatole France, comparez au chef-d'œuvre de Gautier. Ils ont ce point de ressemblance qu'ils ont tous deux des manières de pastiche. Mais chez M. France, le pastiche n'est qu'un artifice pour donner du recul aux opinions du vénérable Jérôme Coignard, et atténuer ainsi ce qu'elles pourraient avoir de trop subversif : sans compter l'ironie supérieure qui se manifeste dans le choix du personnage principal, chez Gautier c'est le pastiche pour le pastiche, pour le plaisir de décrire des feutres à plumes, des rapières et des justaucorps. Je ne puis dire combien cette friperie me lasse vite... Cela revient à dire que, style pour style, je préfère celui sous lequel il y a quelque chose. Si bourgeoise que soit une pareille opinion, c'est la mienne, — et je la partage.

Pour en revenir au *Capitaine Fracasse*, remarquez que presque tous les reproches qu'on a faits à la comédie héroïque de M. Bergerat, le roman les eût mérités lui aussi. Je les résumais tout à l'heure ; il n'y aurait pas grand profit à les montrer de nouveau dans la pièce. Tout au plus pourrait-on dire qu'ils apparaissent avec plus d'évidence à la scène. La fable et les personnages inventés ou pastichés par Gautier manquaient à peu près de tout ce qui était nécessaire pour les transporter au théâtre. Quand on

veut transformer son roman en comédie ou en drame, on se contente aujourd'hui de découper et de transcrire en dialogue les scènes les plus célèbres du livre et de les mettre bout à bout ; tous les procédés sont bons ; celui-ci, toutefois, doit être moins bon que les autres, puisque toutes, — je dis toutes ! — les œuvres dramatiques ainsi composées se sont trouvées être d'une offensante médiocrité. Malgré la notoriété de l'auteur, malgré une réclame savamment organisée, les pièces tombaient, tombaient comme grêle... L'aventure de *Manette Salomon* est encore toute récente !...

Pour passer du livre au théâtre, — je m'excuse de le répéter une fois de plus ! — il est clair qu'une œuvre doit être reprise entièrement, reprise par ses fondations, si je puis dire. Le milieu, les mœurs, les caractères ont besoin d'être étudiés à nouveau. C'est un travail analogue à celui que fait l'auteur lorsqu'il transporte « en littérature » un fait pris dans la vie réelle.

Mais encore faut-il que ce milieu et que ces personnages aient « de quoi », comme on dit. Prenez Sigognac, le seul des personnages qui ait un semblant de « surface », tournez-le, retournez-le sur toutes ses faces, triturez-le de toutes les manières, vous n'en tirerez pas une parcelle de vérité morale. C'est un gentilhomme maigre et pauvre, qui joue convenablement la comédie, qui tire bien l'épée et qui est amoureux de l'ingénue. Hors de là, vous ne trouverez rien. Il en sera donc réduit, au théâtre, à recommencer éternellement le même duel, et à en sortir éternellement vainqueur par la même botte secrète et irrésistible. « Mettez le public dans la confidence », disait Diderot. Peut-être la botte est-elle trop « secrète » pour que je m'y intéresse ? Le fait est que je suis avec Lampourde contre Sigognac, — d'autant plus, Dieu bon ! que je la vois poindre, la scène exaspérante où le spadassin tombe aux genoux de son vainqueur, et devient le plus fidèle serviteur de celui qu'il voulait occire ; et toujours grâce à la botte ! La botte !... la botte !... Ah ! cette botte ! je sais bien où j'ai envie de la mettre !...

Modérons-nous. La comédie de M. Bergerat a donc tous les défauts du genre. Elle en a d'autres qui lui sont propres. On a raillé M. Bergerat d'avoir « mis en vers » un roman dont le mérite le plus indiscutable était précisément son style. Le fait est que, le style disparu, on voit trop facilement ce qui manque au *Capitaine Fracasse*. Mais, là-dessus, M. Bergerat s'est expliqué dans la préface qu'il a écrite pour sa comédie ; je serais assez de son avis lorsqu'il dit que « la transposition nécessaire, ici, du style de Gautier, c'était le vers ». Resterait à savoir si une transposition était ici nécessaire. Car enfin, on eût compris qu'un homme de lettres quelconque se fût laissé tenter par ce que le *Capitaine Fracasse* pouvait offrir d'attrait pittoresque ; admirateur tempéré du roman de Gautier, il eût vu surtout les chances de succès qu'offraient un ouvrage et des héros sinon tout à fait « populaires », au moins assez connus. Il eût tenté la chance ; et ce faisant, il est probable que la gloire du maître eût été le cadet de ses soucis. Mais M. Bergerat !... N'est-il pas étrange qu'un seul homme se soit trouvé pour faire cet affront (que le mot est excessif !) à Gautier, et que cet homme fût le plus ardent, le plus sincère, le plus frénétique de ses admirateurs ? Hélas ! la frénésie, en tout, est mauvaise conseillère. M. Bergerat admirait si fort *Fracasse* qu'il lui semblait qu'il ne pouvait y en avoir trop : un *Fracasse*, c'était beau : deux *Fracasse*, ce serait superbe ! Il faut bien avouer que le second n'a pas ajouté grand'chose à la gloire du premier. Le « public innombrable » que M. Bergerat faisait espérer aux directeurs a montré une certaine réserve. *Fracasse* ne sera même pas un succès d'argent. C'était une aventure à ne pas tenter.

Au surplus, n'exagérons rien, — pas même la déception qu'a eue sans doute M. Bergerat. Il en a, comme on dit, vu bien d'autres ! Et si je parle avec cette désinvolture de son échec, ce n'est pas pour contrister un fort galant homme, c'est que M. Bergerat lui-même s'en sera, j'imagine, assez vite consolé. Cet auteur dramatique malheureux est le plus spirituel des journalistes ; les chroniques de Caliban ont, je crois bien, ajouté une sorte de nuance nouvelle à toutes celles qui composaient l'esprit français. M. Bergerat a le don inestimable de la gaité ; il discerne le comique comme pas un : et, chose rare, il est si naturellement gai qu'il se réjouit à rire, fût-ce de lui-même. Parmi les innombrables chroniques que nous devons à ce poète, les meilleures, à coup sûr, sont celles qu'il a consacrées à ses mésaventures théâtrales. Les récits de « lectures » à la Comédie-Française, les préfaces d'*Ours et Fours* sont des modèles du genre. Connaissez-vous rien de plus admirable que « la légende d'*Herminie* » ? Et la visite chez Koning, et l'entrevue avec Mme Sarah Bernhardt, à Lyon, avec, en fond de tableau, la silhouette sympathique et « farce » du pauvre Damala ?... De tous les thèmes qu'il a traités avec une verve, une drôlerie irrésistibles et sans cesse renouvelées, nul thème n'a plus heureusement inspiré M. Bergerat que sa « guigne » dramatique. « En se plaignant, on se console » ; M. Bergerat s'est trop plaint, et avec trop d'esprit, pour ne pas être plus qu'à demi consolé. Il se consolera de *Fracasse*, comme il s'est consolé des autres... Consolons-nous, pour notre part, d'un insuccès qui nous vaudra quelques admirables « Caliban »...

JACQUES DU TILLET.



CHOSES ET AUTRES

> [illegible] cette lettre [illegible] deux [illegible]
>
> Extrait [illegible] Correspondance [illegible]

Nous en sommes donc maintenant au journal de M. Pagello... C'est l'événement littéraire et psychologique de la semaine! — Pagello?... Quel Pagello? — Comment? Vous ne connaissez pas le docteur Pagello, âgé de quatre-vingt-neuf ans, qui habite Bellune, en Vénétie, où il jouit encore d'une excellente santé pour son âge, et qui vint en diligence à Paris en 1834, avec George Sand? Mais depuis que le tsar nous a quittés, il n'est question que de Pagello, et qui ne connaît le *Journal* de Pagello et la psychologie de Pagello est indigne de vivre dans ce curieux moment du siècle.

Le veillard doit être désagréablement surpris, en sa retraite de Bellune, d'apprendre que les journaux de Paris mettent au jour sa correspondance d'il y a soixante-deux ans. Que ne lui a-t-on permis de finir en paix une existence ignorée et, d'ailleurs, dépourvue de tout intérêt pour le public? Mais il faut croire que la jeunesse littéraire a épuisé tout le champ des systèmes. Les grandes luttes d'écoles, où s'illustraient nos aînés, le casque en tête, bataillant d'estoc et de taille, heurtant leurs lances retentissantes, ne nous attirent plus par leurs péripéties héroïques. C'est du moyen âge, cela. Notre dilettantisme raffiné tient en médiocre estime les chevaliers de lettres. Et puis nous sommes des dilettantes pratiques, singulièrement portés à la considération des dessous les plus vulgaires et des détails les plus communs de la vie humaine; en sorte que ce haut raffinement et cette distinction impeccable se réduisent non pas même à ramasser « les miettes de l'histoire », comme on disait autrefois, mais à nettoyer les dernières épluchures de la cuisine.

Ce phénomène n'est pas indigne de l'attention des psychologues, puisqu'il s'agit de psychologie : cette fière aristocratie du cerveau, cette intellectualité, en son hautain détachement de toutes choses du monde (il ne faut jamais oublier ce qualificatif : *hautain*, qui produit sur la démocratie un effet irrésistible), s'emploie en définitive à des besognes assez basses, comme à relaver la vaisselle, et à vider et à essuyer avec un soin tout religieux les récipients les plus vulgaires de l'usage domestique.

On nous répète et nous ressasse dans tous les détails les lamentables histoires de Sand, quittant son mari et ses deux enfants pour aller vivre à Venise avec Alfred de Musset, et, au chevet de son cher poète malade, tombant follement éprise dans les bras du bon docteur Pagello; laissant l'un pour l'autre, et puis l'autre pour l'un, ne sachant où donner de la tête; dans ses furieuses alternatives abandonnant Musset, fou de douleur et de honte, revenant en France avec son Pagello pour embrasser ses enfants qui sont en vacances. Notre couple s'arrête en Suisse, fait l'ascension du Mont-Blanc, avec une longue caravane d'Anglais, de Français, d'Allemands et d'Américains. Or, « plus nous avancions, dit Pagello, plus nos relations devenaient circonspectes et froides; George Sand était un peu mélancolique et beaucoup plus indépendante de moi... Je voyais douloureusement en elle une actrice assez coutumière de telle farce... »

Le bon docteur, vexé de l'indépendance de Sand, ne mâche pas les mots, comme on le voit. C'est à lui cependant que Sand disait : « Quand je vois ta figure honnête et bonne, ton regard tendre et sincère, ton front comme celui d'un enfant, je me rassure et je ne songe plus qu'au plaisir de te regarder. Tes paroles sont si belles et si bonnes! Tu parles une langue si mélodieuse, si nouvelle à mes oreilles et à mon âme! Tout ce que tu penses, tout ce que tu fais est juste et saint!... » La langue « mélodieuse » d'un bon gros docteur de vingt-sept ans jette ainsi en extase celle qui a connu les accents du poète; mais Pagello « juste et saint » dit que « l'actrice est coutumière de telle farce... » Ce dialogue n'est-il pas stupide tout simplement, et quelle « contribution » vous paraît-il apporter à l'analyse du cœur humain?

Sand, dans une lettre à Sainte-Beuve, avait parlé de Musset à peu près comme elle parlait alors de Pagello : « Je suis heureuse, très heureuse, mon ami. Il est bon enfant : c'est un amour de jeune homme et une amitié de camarade... » A l'autre, elle disait plus tard : « Ton front est celui d'un enfant... » Il lui faut donc toujours des enfants, excepté les siens, et ce qu'elle adore, c'est la candeur enfantine, mais non pas celle qui illumine les jeunes fronts de *Maurice* et de *Solange*. Après tout, elle les aime aussi, mais autrement; elle a des amours pour toute la nature. Nous le savions, et nous ne tenions pas à le savoir; on nous l'avait déjà raconté une demi-douzaine de fois, sans rafraîchir un sujet banal et passablement écœurant. Qu'est-ce que cela peut nous faire, à la vérité? Et quelle lumière M. Paul Mariéton pense-t-il avoir projetée sur les lettres françaises et sur les problèmes de l'âme humaine, s'il est vrai que ce soit l'âme qui s'affirme par ces exploits? On nous assure qu'il faut reconnaître à de tels signes la grande intellectualité : c'est tout à fait curieux, et si Molière n'était pas à ce point démodé, rococo et de courte vue sur les choses de l'idéologie contemporaine, on pourrait appliquer à ce genre d'intellectualité quelques-unes de ses rudes observations; mais que dirait

M. Lemaître? Molière n'est plus qu'un bourgeois grossier et trivial qui a perdu tout crédit littéraire dans un temps aussi distingué, aussi élégant et aussi socialiste que celui où nous avons l'honneur de nous rencontrer avec M. Lemaître et M. Jaurès.

Mais M. Paul Mariéton nous a révélé pour la première fois, si je ne me trompe, l'histoire de Pagello et de sa famille ; et c'est là une découverte capitale, non seulement pour la France mais pour l'Italie et pour toute l'histoire du développement intellectuel et social des races latines. Apprenez donc que le professeur Provenzal, cité dans un article de Mme Codemo, a signalé à côté du docteur Pagello l'existence de son frère Roberto, « garçon instruit et de belle humeur », qui ne cache point ses préférences pour la jeune servante de George Sand, la Catina, « cette fille dont les joues fraiches contrastaient avec le teint olivâtre de Lélia ». Roberto plaisantait le docteur « sur la maigreur et la pâleur de Sand » ; il ne comprenait pas les enthousiasmes de son frère pour « cette maigreur de sardine, — *quella sardella !* »

Apprenez aussi que le docteur Pagello est devenu, on ne nous dit pas comment, le père d'une charmante fille, qui s'appelle plus tard Mme Antonini, et Mme Antonini raconte en ces termes qu'elle servait de secrétaire à son père pour écrire à George Sand : « Jeunette encore, quand je m'exerçais dans la langue française, il me souvient d'avoir écrit sous la dictée de mon père à G. Sand, et que celle-ci fut toujours des mieux disposées pour tous ceux que lui recommandait son ami Pagello, parmi lesquels Daniel Manin... »

Sans doute, il n'est rien de plus ravissant que cet intérieur, et c'eût été dommage s'il avait été perdu pour la postérité. Le professeur Provenzal et Mme Codemo, qu'il ne faut pas oublier, partagent avec M. Paul Mariéton le mérite d'avoir retracé ce tableau. Provenzal, Codemo, et les deux Pagello, et la Catina, et Mme Antonini, autant de noms, désormais illustres, qui enrichissent l'histoire et qui donneront matière à une autre série de découvertes et de trouvailles dans l'arrière-cuisine de la littérature.

Un certain passage du journal intime de Roberto ne doit pas être condamné à l'oubli : on y voit apparaître M. Buloz, le père, Buloz Ier, que le docteur Roberto appelle sans façon « le Savoyard, rédacteur de la *Revue des Deux Mondes* »... Donc M. Roberto s'était rendu au cabinet de M. Buloz, avec M. Boucoiran qui portait un gros paquet, et ce paquet était le second volume de *Jacques*, écrit à Venise. On parle de G. Sand : « Il paraît, dit Buloz, qu'elle s'est entortillée d'un nouvel amour avec un comte italien... »

Roberto se tourne d'un autre côté pour cacher la rougeur de son visage et Boucoiran en profite pour dire à l'oreille de Buloz que le comte italien est là devant lui, c'est cet innocent docteur Roberto ! Alors la comédie devient réellement amusante. Ce Savoyard de Buloz, qui n'avait attaché aucune importance au compagnon de Boucoiran, pose ses lunettes sur son nez pour considérer sérieusement, « du seul œil qui lui restait », le célèbre ami de George Sand. Roberto est ici un excellent peintre, ce n'est pas du tout « cet imbécile » que l'on a dit : il nous fait en quelques lignes un portrait très fidèle, quoique malicieux, du Savoyard directeur, qui l'admire, le questionne avec déférence, le comble de caresses et de grâces, et qui lui offre enfin, ô générosité rare ! une carte qui lui ouvrira les portes de quelque théâtre ou spectacle que ce fût ! Buloz pouvait-il moins faire pour l'ami d'une femme si illustre ?

Roberto était devenu un personnage considérable à l'œil écarquillé de Buloz ; le terrible directeur se confondait en salutations ; le bourgeois farouche se sentait l'âme ravie et transportée, de pouvoir considérer de si près et toucher de la main un pareil scélérat, cet heureux coquin qui était venu en diligence à Paris avec G. Sand !

* * *

Si les faiblesses intimes et les petites misères, assez grossières en somme, et les « farces », non point héroïquement burlesques, — car le burlesque peut avoir sa grandeur et son originalité, — mais de nature passablement laide et basse, sont à ce point recherchées par les auteurs de prétendue critique littéraire, c'est que sans doute cela plait au public et attire la clientèle ; elle aime à être introduite dans les offices les plus reculées et les moins nobles de la vie domestique, là où l'on sent le graillon des cuisines et où l'on peut palper les résidus des triturations humaines.

C'est un goût très caractérisé de la société de ce temps et il y a une certaine perversion de la curiosité, d'ailleurs stérile, qui fait des progrès singuliers. La plus brillante société met quelquefois sa coquetterie, fatiguée de luxe et d'élégances, à rechercher par système les malpropretés et à en faire son régal et sa parure. Ce travers peut avoir des conséquences fâcheuses et plus graves qu'on ne pense, qui s'étendent, circulent et serpentent, et vont plus loin qu'on ne le dirait à première vue ; et, si vous y réfléchissez avec attention, en considérant la chose sous toutes ses faces, vous penserez peut-être qu'elle n'est pas étrangère à ce qu'on appelle le problème de la dépopulation.

* * *

On vient de commencer la publication de la correspondance de Victor Hugo : elle va remettre en lumière l'histoire de la brouille de Hugo et de Sainte-

Beuve ; car on nous rappelle que le critique était épris, — comme le crapaud d'une étoile, — de la compagne du poète. Victor Hugo qui le savait dit à son ami : « Partez, Sainte-Beuve... » Mais Sainte-Beuve n'était pas homme à s'en aller ainsi en exil. Il resta, il fut de l'Académie, et c'est Victor Hugo qui eut la charge de le recevoir avec tous les honneurs de circonstance.

Là-dessus, « les potins » recommencent de plus belle, et voilà encore une occasion agréable pour déshabiller celui-ci ou celui-là ; c'est toujours un nouveau plaisir de faire voir en petit et en laid les hommes de talent ou de génie auxquels on élève des statues.

Cette double passion est singulière par le contraste qu'elle présente : elle semble naturelle à la démocratie particulièrement et aux époques de grande liberté : rabaisser les hommes autant que l'on peut, les mettre à nu, dans leurs faiblesses et leurs laideurs, et même ajouter libéralement quelques tares à celles qu'ils ont déjà par eux-mêmes. En même temps les glorifier par le marbre et par l'airain.

Eh quoi ! c'est à tous ces pauvres êtres humains que vous élevez des monuments, que vous décernez des apothéoses? On se venge de l'un par l'autre. On leur fait payer leurs statues par les mortifications les plus désobligeantes. On les représente en posture de dieux sur des autels et puis on jette de la boue dessus, ce qui fait une compensation extrêmement goûtée du public.

JEAN-LOUIS.



POLITIQUE EXTÉRIEURE

La lecture des journaux étrangers est devenue extraordinairement intéressante depuis le voyage du tsar à Paris. On s'était d'abord, presque partout, refusé à y croire. On comptait que, au dernier moment, un accident imprévu modifierait l'itinéraire de Nicolas II. On n'admettait pas que la tsarine pût l'accompagner et on laissait entendre qu'elle resterait à Balmoral pendant que le tsar accomplirait une corvée dont il n'aurait pu se dispenser.

Il a fallu naturellement en rabattre ; mais on s'est rattrapé en épluchant les discours du tsar et du président de la République où le mot « alliance » n'avait pas été prononcé. Puis on a renoncé à cet enfantillage, on s'est décidé à reconnaître que, même sans le mot, la chose existait, et l'on s'est attelé à une nouvelle besogne ; partout en même temps, à Vienne comme à Rome, à Berlin comme à Londres, avec une unanimité et un ensemble qui feraient presque penser que toutes ces polémiques ont été réglées et commandées par une seule et même personne, on a ouvert une sorte d'enquête pour savoir contre qui l'alliance pouvait être dirigée.

A Vienne et à Rome, l'enquête n'a pas été longue ; on a bien vite admis que l'Autriche et l'Italie ne pouvaient être visées, qu'indirectement, comme alliées de l'Allemagne ; mais la Triplice, alliance écrite, signée, paraphée et solennellement proclamée celle-là, est une alliance si singulière, et les liens officiels mais purement artificiels qui unissent les trois pays se sont si bien relâchés que, Autrichiens comme Italiens ne se sentent aucunement menacés par un danger qui pourrait atteindre l'Allemagne. On a l'air de croire que ce danger est assez éloigné pour que l'on puisse attendre sans anxiété la prochaine échéance du traité, avec peut-être l'arrière-pensée qu'il ne sera certainement pas renouvelé.

A Londres, on a profité de la circonstance pour faire payer aux Allemands le mauvais tour qu'ils viennent de jouer aux Anglais à Zanzibar. A côté des journaux de l'opposition libérale qui prêchent ouvertement — le *Daily News* a fait école — un rapprochement avec la France et la Russie, d'autres, comme le *Times*, préviennent simplement l'Allemagne, qui a si mal tenu compte des complaisances britanniques pour la *Triplice*, que l'Angleterre pourrait se retourner du côté de la *Duplice* si l'on continue à payer en pareille monnaie les avances de John Bull, qui est accoutumé à faire de meilleurs placements.

A Berlin, on feint l'indifférence. Cela ne nous regarde pas, dit-on ; c'est affaire à l'Angleterre. La Russie est la puissance dirigeante de l'entente, nous n'avons avec elle aucun différend qui puisse amener un conflit, et nous sommes certains qu'elle ne se prêtera jamais aux aspirations de revanche des Français. L'Angleterre, au contraire, outre qu'elle a un peu partout des démêlés avec la France, est pour ainsi dire la rivale-née de la Russie, et c'est elle seule qui peut avoir à subir les conséquences de l'alliance franco-russe.

C'est l'Allemagne officielle qui parle ainsi, mais l'ermite de Friedrichsruhe proteste avec une véhémence qui sent le remords d'une lieue, et accuse hautement son successeur à la chancellerie d'avoir poussé la Russie dans les bras de la France. Et pour faire la preuve de son accusation, il a exhumé de ses cartons une lettre qu'il a adressée en 1877, pendant la guerre russo-turque, à l'époque du siège de Plevna, à l'empereur Guillaume Ier, et dans laquelle il fait profession de sympathies pour la Russie. Il ne s'y trompe pas, le prince de Bismarck. Il voit clairement que c'est son œuvre qui est atteinte, que c'est tout l'échafaudage de sa diplomatie en même temps tortueuse et brutale qui menace ruine, il sent que

c'est lui-même qui a creusé la mine menaçante et il s'efforce de dégager sa responsabilité. Mais personne ne se laissera prendre à ses protestations. Lorsque le général de Caprivi a été appelé à recueillir sa succession, tout ce que l'Allemagne pouvait faire pour rendre possible le rapprochement de la Russie et de la France était déjà fait. Ce n'est pas M. de Caprivi qui a présidé le Congrès de Berlin et ce n'est pas lui non plus qui a signé en 1879, contre la Russie, qui y est seule nommée, bien qu'il ait certainement pensé à nous aussi, le traité d'alliance défensive avec l'Autriche. Tout le reste n'a été que le résultat de ces deux actes, résultat logique, inéluctable, qui eût éclaté au grand jour, même si le prince de Bismarck n'avait pas été brutalement congédié par Guillaume II, et il serait resté un an de plus au pouvoir que la manifestation de Cronstadt n'en eût pas moins eu lieu en 1891.

Le seul intérêt de cette polémique c'est qu'elle nous sert à déterminer mieux que tous les arguments les plus solidement déduits la véritable signification de l'alliance franco-russe; personne ne songe ni en Angleterre, ni en Autriche, ni en Italie à se défendre d'avoir contribué à rapprocher le tsar de la République française. En se disculpant, le prince de Bismarck se désigne lui-même.

En attendant ce qu'elle nous réserve dans l'avenir, l'alliance produit déjà ses fruits. Nous venons, pour notre part, d'en cueillir un qui n'est pas à dédaigner. La reconstruction par des ingénieurs français de l'arsenal de Fou-Tcheou que les obus de l'amiral Courbet avaient détruit en 1884 et qui était du reste l'œuvre d'un de nos compatriotes, M. Gicquel. C'est pendant le séjour du Li-Hung-Chang à Paris que l'affaire a été engagée par M. Hanotaux, et les négociations continuées à Pékin par notre ministre plénipotentiaire, M. Gérard, ont heureusement abouti dès le retour de l'ex-vice-roi du Pe-Tchi-Li.

La convention conclue ne se borne pas à donner à nos ingénieurs le contrôle des travaux de réédification; l'arsenal terminé sera dirigé par des Français et le ministre des affaires étrangères a réussi par conséquent à assurer d'une manière permanente à l'industrie française d'importantes fournitures métallurgiques. Ceux qui en bénéficieront ne lui reprocheront sans doute plus de s'être engagé, comme il l'a fait l'année dernière, avec la Russie, pour obtenir la revision du traité de Simonosaki. Le Japon lui-même ne nous tient du reste nulle rigueur de notre attitude, et le gouvernement du mikado vient d'en donner une preuve matérielle en faisant à un de nos grands établissements une grosse commande de locomotives, la première faite en France depuis qu'il y a des chemins de fer au Japon.

Il n'est pas non plus téméraire de rapporter à la solennelle consécration que la visite du tsar a donnée à l'*inaltérable intimité* de nos relations avec la Russie les dispositions conciliantes de l'Angleterre au sujet des affaires orientales.

Deux des collaborateurs de lord Salisbury, sir Michaël Hicks Beach, chancelier de l'Échiquier, et M. George Curzon, sous-secrétaire d'État parlementaire au *Foreign Office*, ont déclaré que le gouvernement anglais était résolu à ne pas séparer son action de celle des puissances continentales à Constantinople et que la question d'Orient ne pouvait être résolue qu'avec et par le concert des puissances.

Ce n'est pas précisément là le but que poursuivaient naguère ni lord Rosebery ni lord Salisbury lui-même, et il est probable que si l'Europe et particulièrement la France et la Russie n'avaient pas été obligées de se garer depuis un an contre le danger d'une intervention isolée de l'Angleterre, il y a beau temps que la question arménienne serait réglée. Il est donc probable, maintenant que tout le monde est d'accord sur la nécessité d'une action collective, que l'entente ne tardera pas à s'établir également sur les moyens à employer pour rendre cette action efficace, et pour faire comprendre au sultan que l'heure est venue enfin de passer des promesses aux actes. Si l'on tardait, on risquerait de donner le temps à l'Angleterre de changer encore son fusil d'épaule et de trouver de bonnes raisons pour renoncer au désintéressement qu'elle affiche en ce moment.

Ce désintéressement est si complet qu'il s'étend jusqu'à l'Égypte. Mais entendons-nous. Il n'implique pas l'évacuation. Au contraire. C'est malgré elle, et uniquement pour faire le bonheur des Egyptiens que les Anglais ont bombardé Alexandrie, qu'ils protègent le khédive, qu'ils sont allés à Dongola et qu'ils continueront à remonter le Nil, jusqu'à Khartoum d'abord, et plus loin s'il le faut. C'est ce qu'a affirmé le chancelier de l'Échiquier et il a bien voulu ajouter que si le gouvernement britannique ne tenait compte que des intérêts strictement britanniques, il ne resterait pas vingt-quatre heures en Égypte.

Il serait téméraire de trop y compter, car pour le moment radicaux et unionistes réclament tous le maintien de l'occupation, sauf quelques indépendants comme sir Charles Dilke et M. Labouchère, célèbrent à qui mieux mieux la gloire du sirdar Kitchener, qui a occupé Dongola presque sans coup férir.

On l'a bien vu dans les discours et les polémiques provoqués par la démission de lord Rosebery qui a renoncé à la direction du parti libéral dont il avait hérité un peu inopinément lorsque M. Gladstone a pris sa retraite, à la suite du rejet du *home rule*, et qui n'avait rien fait ni au pouvoir ni dans

l'opposition pour mériter cette faveur inespérée.

Marié à une des filles de lord Rothschild, — il est veuf depuis quelques années, — grand seigneur, propriétaire d'une grande écurie de courses, le comte de Rosebery était entré d'emblée dans l'avant-dernier ministère libéral comme secrétaire d'État au *Foreign Office*, avec pour seul titre à cette lourde charge son amitié pour M. le comte Herbert de Bismarck, alors secrétaire d'État aux affaires étrangères, sous la dictature de son père. Il avait repris son portefeuille au retour du parti libéral au pouvoir, et quand M. Gladstone, jugeant son œuvre accomplie, renonça à la vie politique, il recueillit, avec le titre de premier ministre, la direction générale du parti libéral, dont la direction effective passa à sir William Harcourt à la Chambre des communes dont son titre de pair lui interdisait l'accès.

Voulant sans doute se faire pardonner sa grandeur et donner des gages aux radicaux, son premier soin fut de tirer un gros pétard contre la Chambre des lords dont il faisait partie. Il déclara que sa constitution et ses privilèges étaient incompatibles avec les progrès de la démocratie anglaise et réclama une revision constitutionnelle, comme un simple député radical français. Mais, le pétard tiré, il ne fut plus question de rien, et le titre de gloire le plus sérieux qu'il ait conquis pendant son administration, c'est d'avoir gagné le Derby d'Epsom deux années de suite. Ces victoires sportives lui firent une popularité qui permit de fermer les yeux sur ses échecs diplomatiques en Orient et en Extrême-Orient. Il nous a appris lui-même, il y a quelques jours, dans le discours qu'il a prononcé à Édimbourg, qu'il avait failli déchaîner une guerre entre la France et l'Angleterre à propos des affaires de Siam, où il s'était aventuré à prendre une attitude presque menaçante à notre égard, pour aboutir à accepter, pour toute compensation, la promesse d'un État-tampon dans la région du Haut-Mékong, compensation à laquelle son successeur dut renoncer au commencement de cette année après l'avoir reconnue irréalisable. Il en fut de même partout.

Il ne s'avançait jamais que pour reculer, et cette indécision, cette irrésolution, ce mélange de fermeté et de faiblesse, il l'apportait aussi bien dans la direction de son parti où l'on s'était peu à peu accoutumé à ne plus compter sur lui, ni même à compter avec lui.

Sa situation était tellement diminuée depuis le retour des conservateurs au pouvoir que sa retraite n'a aucune importance en soi-même et qu'elle n'est intéressante que par les compétitions qui s'engagent autour de sa succession, dont le règlement a été ajourné pour apaiser des rivalités et éviter des mécontentements, lesquels pourraient provoquer un nouveau schisme qui serait la fin du parti libéral déjà si affaibli par l'évolution des unionistes.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

PENSÉES D'AUTOMNE, par A. TOURNIER, in-32. Ollendorff. — J'ai vu quelque part une caricature qui montrait deux enfants de Paris se promenant dans le jardin public d'une ville de province ; et l'un d'eux disait à l'autre : « Sont-ils bêtes ! Ils appellent ça un Jardin des plantes, et il n'y a pas d'animaux ! »

Le mot est bien parisien, non dans le sens où on l'emploie à l'égard de Dumas fils, mais dans celui de la vérité. J'y pensais, en lisant, dans les *Pensées d'automne* de M. Tournier, le passage suivant :

« Le Parisien ne marche pas, il court ; il ne boit pas, il s'empoisonne ; il ne respire pas, il s'asphyxie ; il n'économise pas, il gaspille ; il ne s'amuse pas, il s'énerve ; il n'admire pas, il s'engoue ; il ne réforme pas, il révolutionne ; il ne vit pas, il se tue ; c'est pour ces motifs qu'il méprise la province qui lui demande simplement de la laisser respirer, travailler, dormir, vivre en paix et à sa guise. »

O Parisiens, mes frères, regardons-nous dans ce miroir ! Je vous aime, Parisiens ; et, depuis que j'ai traversé le siège de 1871 avec vous, je vous estime ; mais avouez que nous prêtons un peu au ridicule à vouloir toujours mettre notre vie factice au-dessus de l'existence des autres, plus près que nous de la nature, plus à portée de ce qui fait le bonheur de la vie. Et puis que voulez-vous ? *Amicus Plato, sed...* vous savez le reste.

Cette dernière maxime, l'auteur des *Pensées d'automne* la pratique largement, car, fonctionnaire au service de la République, il écrit :

« Quand je vais dans un pays, disait Montesquieu, je « m'inquiète moins de savoir quelles sont les lois que de « savoir si elles sont appliquées. » Que dirait aujourd'hui Montesquieu en présence d'assemblées qui votent sciemment des lois inapplicables, ou en face de législateurs qui s'interposent pour empêcher l'exécution des bonnes lois qu'ils ont faites ? »

Au reste, il a peu de confiance dans le progrès.

« On s'est battu, déchiré, tué pour conquérir à grand'peine la liberté de la presse et la liberté des réunions, et maintenant qu'on les a obtenues, on s'en sert comme d'un instrument nouveau et plus perfectionné pour se battre, se déchirer et se tuer de plus belle. »

Notre philosophie n'a pas même confiance dans son œuvre :

« Les moralistes, dit-il, sont des guides qui éclairent un chemin où personne ne passe. »

Alors quoi ? Ecrire pour soi, pour se soulager ?

Malgré tout, ce petit livre vivra, car l'auteur de ces *Pensées* est un penseur. Pour une fois, savez-vous !...

JULES GUILLEMOT.

Paris — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 34240. *Le Directeur gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME VI 31 OCTOBRE 1896.

LA POLITIQUE

Voici la fin des vacances parlementaires. Il y a apparence que, après avoir déblayé le terrain des interpellations annoncées et dont quelques-unes sont très sérieuses, on votera le budget le plus vite possible. Et après ?

La Chambre élue en 1893 aura encore un an de vie, et même un peu plus d'un an, puisque les élections ne doivent se faire qu'au printemps de 1898 ; il semble que cette fin de législature, suivant qu'elle aura été ou féconde ou négative, puisse avoir sur l'avenir du régime parlementaire une influence décisive.

Si, au bout de quatre années et demie, la Chambre se séparait sans avoir fait aucune réforme, il ne faudrait pas s'étonner que l'opinion s'en prît, non à la majorité parlementaire, mais au régime lui-même.

Nous savons bien qu'en parlant de réformes, on s'expose à être traité d'esprit chimérique : pour nous, la vraie chimère serait de s'entêter dans le *statu quo*, et cette chimère-là pourrait bien n'être pas sans péril.

Il y a beaucoup de questions étudiées, préparées : il suffirait de vouloir pour les résoudre.

On a parlé souvent ici même de la réforme de la contribution personnelle-mobilière : il est clair que cette contribution, telle qu'elle est établie aujourd'hui, ne frappe pas le contribuable d'après ses ressources réelles. Pourquoi ? Parce que, tout d'abord, au lieu de calculer l'impôt sur tous les signes extérieurs de la richesse, on le calcule d'après un seul de ces signes, à savoir le loyer ; ensuite, parce qu'on ne tient aucun compte des charges de famille. Rien de plus facile que d'améliorer notre système fiscal sur ce point, et sur d'autres encore.

Autre réforme : l'impôt sur les boissons. On discute la question depuis des années ; on rédige des rapports et on prononce des discours où l'on montre le fisc fraudé, la santé publique compromise. Il serait temps de conclure. Nous souhaitons le monopole de la rectification : nous avons dit nos raisons, et nous nous promettons d'y revenir. Si l'on ne veut pas du monopole, qu'on propose autre chose : peu nous importe, pourvu que, par un moyen quelconque, on en finisse une bonne fois avec l'empoisonnement public.

Nous ne parlons que de réformes justes, de réformes possibles, et qui seraient acceptables pour les conservateurs les plus déterminés. Voici, par exemple, la question des caisses de retraite. — Voulez-vous, nous a-t-on dit quelquefois, assurer une rente à tous les Français ? — Il ne s'agit pas de cela ; mais ce que l'État peut faire, c'est d'encourager et de subventionner les caisses de retraite, comme il encourage et subventionne des institutions qui sont loin d'être aussi intéressantes.

Si le parlement étudiait sérieusement deux ou trois réformes et en faisait des réalités, cela serait plus utile que toutes les discussions politiques et toutes les chinoiseries constitutionnelles.

A l'heure qu'il est, la République, en tant que forme de gouvernement, n'est plus discutée. Il n'en est pas de même du régime parlementaire, qui est en train de se discréditer, surtout auprès de la génération qui arrive à l'âge d'homme. Il faudrait montrer, non par des discours, mais par des faits, que ce régime peut réaliser des améliorations pratiques.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

AUX ÉTATS-UNIS

Mac Kinley ou Bryan?

La campagne pour l'élection présidentielle aux États-Unis est close. Dans quelques jours (3 novembre) le peuple souverain aura prononcé, et tout annonce que son choix se sera porté sur M. Mac Kinley, l'homme du tarif protectionniste, devenu, par le fait des circonstances, le champion des grands principes constitutionnels et de la probité nationale, contre le parti de la répudiation, du discrédit, de l'infidélité aux engagements les plus sacrés, et, par surcroît, de la révolution sociale.

La lutte électorale a commencé en juin : les républicains ont été les premiers prêts; à Saint-Louis, entre de nombreux aspirants à la nomination, ils ont choisi comme candidats MM. Mac Kinley pour la présidence et Hobart pour la vice-présidence. Sur la question monétaire, ils se prononçaient en même temps, après quelques hésitations, pour le maintien de l'étalon d'or.

Les démocrates ont tenu leur convention nationale à Chicago en juillet. Deux autres conventions ont affirmé l'existence politique indépendante des groupes dénommés « argentistes » purs et « populistes ». Pratiquement ces groupes ont fusionné avec les démocrates ralliés autour de la plate-forme de Chicago.

En dernier lieu les démocrates dissidents se sont réunis à Indianapolis le 2 septembre et ont désigné deux candidats pour la présidence et la vice-présidence, constituant ce que, dans le jargon électoral du pays, on a appelé le troisième *ticket*, ce terme désignant à la fois les candidatures et le programme.

Nous nous sommes déjà expliqué sur la candidature de M. Mac Kinley, qui paraît en ce moment réunir toutes les chances de succès (1). De M. Bryan et de sa candidature sensationnelle, il ne sera sans doute plus que très peu parlé dans quelques semaines. Cependant elle a jeté dans un tel émoi tout le monde américain qu'il vaut la peine d'en tracer les caractères essentiels, avant qu'ils s'effacent dans l'ombre de l'oubli.

* * *

Les candidatures abondaient dans le parti républicain. Lorsque les démocrates, au contraire, se réunirent à Chicago, ils en étaient encore réduits à chercher un homme.

Il y avait bien M. Cleveland, le président en exercice, dont on peut dire que les États-Unis n'ont jamais eu un président de plus noble caractère, ni plus vraiment patriotique. Mais M. Cleveland, justement parce qu'il n'a pas hésité, en maintes circonstances, contre l'avis et les instances de ses amis et de ses plus ardents partisans, à risquer sa fortune et celle de la « démocratie » pour la défense de ce qu'il considérait comme le droit, s'est attiré l'inimitié d'une forte majorité de son propre parti.

Persuadé que la folie argentiste ne pouvait que conduire les États-Unis à une crise économique des plus graves et détruire le bon renom de la nation, il a soutenu obstinément la cause de l'étalon d'or et n'a voulu accepter aucun accommodement. C'était sa condamnation auprès des électeurs du Sud et de l'Ouest.

A défaut de M. Cleveland, les démocrates eussent pu prendre son secrétaire du Trésor, M. Carlisle, ou M. Whitney, ancien secrétaire de la marine. Mais ils s'étaient par avance récusés. Ils étaient d'ailleurs, en tant que partisans déterminés de l'étalon d'or, affligés, aux yeux des démocrates argentistes, de la même tare politique que leur patron et ami, M. Cleveland.

M. Whitney avait bien essayé d'amadouer le monstre populaire occidental en lui offrant le gâteau du bimétallisme international, enveloppé dans une plate-forme de la convention démocratique de l'État de New-York. Mais l'Ouest voulait le bimétallisme tout de suite, pour et par l'Amérique seule, quoi que fît ou ne fît pas le reste du monde, et non pas même le bimétallisme, mais l'argent, l'étalon unique d'argent.

M. Altgeld, de l'Illinois, déclara que la plate-forme du New-York était « couarde, lâche, hypocrite ».

M. Tillman, le farouche tribun de la Caroline du Sud, parlant le 25 juin à New-York devant un auditoire de plusieurs milliers de personnes, dit : « Je n'hésite pas à vous déclarer en face, gens de New-York, que, sur la question monétaire, vous êtes la population la plus ignorante, la plus embéguinée d'erreur qui existe au monde. »

Le sénateur Morgan, de l'Alabama, haussa les épaules, disant que le bimétallisme international était un rêve.

Du Sud comme de l'Ouest, M. Whitney et son gâteau n'essuyaient que des rebuffades. Dans la convention démocratique de la Caroline du Nord, populistes et démocrates se donnant la main, l'argent obtenait 907 voix, l'or 31.

Voilà dans quelles dispositions les délégués du parti démocrate se réunissaient le 8 juillet à Chicago. La majorité voulait l'étalon d'argent. Qui veut la fin veut les moyens : les argentistes ayant besoin du vote du Michigan, on invalida quatre des délégués de cet État, parce qu'ils étaient partisans de l'or, et

1. Voir la *Revue Bleue* du 1[illegible] 1896.

on les remplaça par des partisans de l'argent. Dès lors le Michigan était représenté par 15 délégués pour l'argent et 13 pour l'or, le vote de chaque État se donnant en bloc, les 28 délégués étaient comptés pour l'argent.

M. Hill, au nom des 72 délégués du New-York, protesta vainement contre cet acte arbitraire du comité de validation. La convention le ratifia par 558 voix contre 368.

D'autres surprises attendaient les vénérables *leaders* du parti démocrate officiel. Le comité chargé de rédiger la plate-forme y introduisit le socialisme (1) à côté de l'argent et proposa à la convention un programme communiste, contenant une clause de flétrissure contre la répression des insurrections anarchistes à Chicago. Une motion d'amendement contre cette clause fut repoussée par 606 voix contre 303. Dès lors la convention, transformée en assemblée révolutionnaire, vit se succéder des scènes d'une violence inouïe de langage, où la majorité, composée des délégués de l'Ouest et du Sud, semblait n'avoir jamais assez d'injures contre les hommes de l'Est et contre tout ce que l'Est représente.

M. Whitney et ses amis résolurent de ne plus prendre part aux délibérations ni aux votes d'une telle assemblée.

A voir les figures nouvelles que la lutte de l'or et de l'argent avait fait sortir des profondeurs de l'océan électoral, les Altgeld et les Tillman, on comprenait bien qu'il ne s'agissait plus des deux métaux ni des mérites des étalons respectifs, mais du sort même de la société. Plus de précédents, plus de chefs respectés : le nom de M. Cleveland était accueilli par un silence glacial, celui de ses amis par des huées. Plus de traditions ni de doctrines historiques : M. Cleveland se recommandait de Jefferson et de Jackson : les argentistes de la convention ne se recommandaient que d'eux-mêmes. L'assemblée était bien dans les mains d'hommes extrêmes, usant de méthodes révolutionnaires, décidés à n'entrer dans aucun arrangement avec les sections plus modérées et plus raisonnables de l'ancienne démocratie.

Le vrai représentant des sentiments de la majorité dans la convention était cet ex-gouverneur de l'Illinois, M. Altgeld, l'ami et le patron des anarchistes, et qui, lorsque des grévistes arrachaient des rails et brûlaient des wagons, avait refusé de donner aucun ordre pour la défense des intérêts attaqués.

L'engouement de l'Ouest et du Sud pour l'argent n'est qu'une des manifestations de l'antinomie qui existe entre ces deux fractions des États-Unis : l'Ouest est producteur, l'Est consommateur ; l'Ouest est débiteur, l'Est créancier. L'Ouest est partisan de l'argent, parce que l'Est est inféodé à l'or : esprit de contradiction, logique de subordonné qui veut échapper à sa dépendance, logique exploitée d'ailleurs très habilement par le syndicat des propriétaires des mines d'argent. L'Ouest se considère, on ne cesse depuis vingt ans de le lui prêcher, comme tenu en une sorte de servage par les capitalistes de l'Est. Exalter l'argent, c'était donc, à Chicago, faire acte l'insurrection contre une domination exécrée.

Telles sont les passions qui se sont mêlées à la question monétaire proprement dite et ont provoqué dans tout le pays pendant les quatre derniers mois un émoi comparable à celui qui agita la république en 1860 dans la campagne qui aboutit à l'élection de Lincoln.

Quant au problème monétaire, il présentait en soi, même dégagé du mouvement populiste et révolutionnaire où il a été entraîné, assez de gravité pour provoquer une dislocation complète du parti démocrate, l'absurdité étant manifeste de grouper, sous une même dénomination politique, des hommes qui pensent aussi différemment sur un point essentiel de la vie économique.

Pour M. Cleveland, et pour le plus grand nombre des démocrates du New-York, de la Pennsylvanie, du Massachusetts et des autres États de la région Atlantique, l'honneur des États-Unis est attaché à l'application stricte du principe, adopté par le gouvernement fédéral, du paiement en or de tous ses engagements, quelle que soit la nature ou l'origine des diverses catégories de papier-monnaie présentées à l'échange contre du métal.

Dans ce système, l'or est la mesure exclusive de valeur à l'intérieur, de même qu'il sert seul de moyen de paiement pour les transactions avec le dehors. La monnaie d'argent existante, réservée aux transactions intérieures par suite de l'infériorité de prix du métal sur le marché du monde, est aisément maintenue au pair avec l'or sur l'ancienne base de 16 à 1, par le fait qu'il n'est plus loisible, depuis 1873, à un particulier, de faire monnayer des lingots d'argent, et qu'en conséquence la quantité de monnaie blanche en circulation ne s'augmente plus que de la fraction que la loi autorise ou oblige le gouvernement à frapper.

C'est un système analogue, à certains égards, à celui de la France et de l'Union latine. Qu'on l'appelle, si l'on veut, un bimétallisme bâtard ; il fonctionne bien chez nous, et fonctionnerait aussi bien aux

(1) [illegible]

États-Unis, si une grande partie de la population de ce pays, sous la direction de politiciens démagogues et d'un comité de propriétaires de mines d'argent, ne faisait depuis nombre d'années des efforts désespérés pour substituer à ce système celui de l'étalon d'argent, qui serait la conséquence forcée de la liberté illimitée de la frappe du métal blanc.

C'est seulement au moyen de cinq emprunts d'un total de 1 300 millions de francs émis en vertu d'une ancienne autorisation du Congrès remontant à 1870, que le gouvernement fédéral a pu, depuis trois ans, continuer l'échange à vue, contre de l'or, de toutes les espèces de papier-monnaie américain présentées aux guichets du Trésor.

Si ces emprunts n'avaient pu être émis par M. Cleveland, agissant *proprio motu* grâce à cette ancienne autorisation, le gouvernement aurait dû se résigner à suspendre les paiements en or et à rembourser en argent les certificats d'argent et les bons du Trésor. Tout l'or aurait fui aussitôt des États-Unis ou se serait caché dans les caisses particulières. Le Trésor n'aurait pu même continuer à rembourser en or les greenbacks. Il s'établissait un agio sur ce métal et les États-Unis passaient au régime de l'étalon d'argent, tel qu'il fonctionne au Mexique, au Japon et en Chine.

Ce résultat est celui que visent les argentistes et les démocrates de l'Ouest, même des républicains comme ceux du Colorado, que représente M. Teller. On ne pouvait espérer l'atteindre tant que M. Cleveland serait à la Maison-Blanche. De là cette levée de boucliers du parti contre le chef qui deux fois, en 1884 et en 1892, l'avait mené à la victoire, mais que l'on conspue aujourd'hui comme le serviteur salarié de la clique de « Wall Street », le stipendié de la « puissance financière », le valet des capitalistes de l'Est, presque un traître à la solde de l'Angleterre.

Il fallait installer à sa place un homme qui n'opposât plus un *non possumus* intransigeant à la liberté de la frappe illimitée de l'argent, et qui eût le courage de déclarer la guerre à l'aristocratie financière de l'Est.

*
* *

Le 9 juillet encore, à Chicago, on cherchait l'homme. Le 10, il était trouvé. C'était M. William J. Bryan, un inconnu du Nebraska, qui eut l'intelligence de tenir à la convention le langage exactement approprié à cette fusion de mécontentements, de rancunes et de jalousies. Il prononça un discours d'une extraordinaire médiocrité, mais vibrant, des paroles sonores qui enflammèrent les imaginations. Il termina par un jeu de mot misérable, qui déchaîna une trombe de hourrahs et d'applaudissements : « l'humanité clouée par des capitalistes sur une croix d'or ! » Ce fut un délire ; l'homme fut sacré prophète et candidat.

M. Bryan est un jeune, trente-six ans, et un jeune du grand Ouest. Il n'a point d'antécédents. Le barreau l'avait jeté dans la politique, et il y était resté obscur. Le voici à la tête d'une formidable armée, composée des éléments les plus divers, où figurent surtout des agriculteurs ruinés par les hypothèques et par la baisse des prix, des débiteurs, des sans-travail, des socialistes, des argentistes, des populistes, tous unis par un même sentiment : la haine contre les richards, les monopoleurs, les *trusts*, les hommes de l'or. Il a vaillamment accepté sa mission et soutenu l'honneur professionnel en prononçant, à travers un continent grand comme les deux tiers de l'Europe, plus de deux cents discours. Pendant trois mois on n'a vu que lui sur les voies ferrées. Il n'est si petite station, entre New-York et Saint-Louis, Washington et Chicago, qu'il n'ait gratifiée d'un épanchement oratoire. Il prêchait l'étalon d'argent comme une sorte d'évangile, et marchait à la présidence comme un chevalier du moyen âge allait à la croisade.

Dans cette course de commis voyageur en éloquence politique, il a eu des déboires. On l'avait appelé pour endoctriner la ville de New-York, où il comptait des amis, les gens de Tammany-Hall, politiciens plus célèbres par leur habileté et par leur culte pour l'opportunisme que par leurs scrupules. On lui avait réuni un auditoire de 15 000 personnes. Il voulut jouer, devant ces représentants du grand *emporium* des États de l'Est, de la note qui avait électrisé les délégués de Chicago. Le public resta froid ; la note parut fausse ; l'artiste semblait avoir perdu ses moyens. Il lisait d'ailleurs, et médiocrement. Toute cette démagogie, qui avait fait merveille à Chicago, fit long feu sur les rives de l'Hudson.

*
* *

Après tant de discours, il fut manifeste que le bryanisme perdait du terrain. Les grands journaux multipliaient les pointages, montraient les chances du candidat de Chicago se réduisant à vue d'œil, reculant de plus en plus dans l'Ouest et dans le Sud, et celles de M. Mac Kinley, le candidat de l'or, s'enflant progressivement, au point de couvrir, dans les derniers jours de la campagne, les trois quarts de la superficie électorale de l'Union.

M. Mac Kinley, cependant, ne s'était pas donné autant de peine que son concurrent. Astre fixe autant que l'autre était errant, il a rayonné, éclairé à domicile. Ne bougeant point de sa petite maison à Canton (Ohio), il a vu venir à lui, par d'innombrables trains, des milliers de visiteurs, anxieux de contempler les traits et d'entendre la voix de l'homme au bill célèbre. Les statisticiens lui attribuent une centaine de ha-

rangues, ce qui le laisse bien au-dessous du *record* de M. Bryan. Mais son langage était empreint d'une sérénité rassurante ; il défendait la bonne doctrine, le *sound money*, en termes convenables, que M. Cleveland n'eût pas désavoués ; il paraissait assuré de la victoire.

L'impartialité force à déclarer qu'entre les deux armées en campagne, les forces n'étaient pas égales. Du côté de M. Bryan, le nerf de la guerre faisait cruellement défaut. Les membres du parti démocrate qui naguère contribuaient pour la plus forte part aux dépenses, avaient presque tous suivi M. Whitney dans sa sécession. Ni l'Ouest ni le Sud ne sont riches ; le clan des argentistes purs dut fournir seul les contributions nécessaires.

Du côté de M. Mac Kinley au contraire, rien n'a été épargné. Sous la haute direction du *manager* général, M. Hanna, les États du centre et de l'Ouest ont été inondés de brochures, de conférences, de journaux, de littérature économique populaire. La dépense a été énorme : manufacturiers, capitalistes, commerçants, chemins de fer, banques, toutes les classes qui possèdent ont payé largement pour la défense de leurs intérêts menacés.

* *

Sur un point les bryanistes avaient été assez habiles. L'enthousiasme qui régnait à Chicago n'avait pas empêché les meneurs de comprendre qu'il ne fallait pas dédaigner certains contingents qu'il semblait possible de gagner dans l'Est. Ils avaient en conséquence accolé à la candidature de M. Bryan pour la présidence celle de M. Sewall pour la vice-présidence.

Or le piquant de l'affaire est que M. Sewall est un homme de l'Est (État du Maine), un armateur fort riche, un président de banque, un directeur de chemins de fer, un protectionniste. On ne lui avait demandé que de se déclarer vaguement *silverite*, partisan de la liberté de la frappe de l'argent. Pour les Tillman, Altgeld et autres, des hommes comme M. Sewall sont des ennemis de la République, et cependant M. Tillman avait été un des promoteurs de la candidature Sewall. Espérait-il séduire les capitalistes, contre lesquels lui et les siens ne cessaient de fulminer, en offrant à l'un d'eux ce hochet de la vice-présidence ? Il y avait bien de la naïveté dans cette rouerie : c'était trop montrer le désir de donner un air de respectabilité mondaine au *ticket* démocratique.

Les populistes ne se sont pas prêtés à cette plaisanterie. Ces radicaux du bryanisme ont tenu une convention nationale spéciale, dans laquelle ils ont accepté M. Bryan comme candidat pour la présidence, mais nommé un M. Thomas Watson, de la Géorgie, pour la vice-présidence. Celui-ci représente la révolution sociale. On a fait de grands efforts pour obtenir que l'une des deux candidatures vice-présidentielles fût retirée. L'entente n'a pu se faire, et cette scission a causé de graves embarras à M. Jones, sénateur pour l'Arkansas, directeur de la campagne démocratique. Il est vrai que M. Watson ne s'est pas fait faute de prononcer, lui aussi, de nombreux discours, dans lesquels il a noirci à plaisir son concurrent, le millionnaire du Maine.

Une quatrième convention nationale fut tenue par les argentistes purs, *silverites*, le parti des intérêts coalisés autour des mines d'argent du Nevada et du Colorado, parti dont le programme se compose d'un seul article, la réhabilitation monétaire de l'argent. De cette convention, il n'y a rien à dire ; elle était naturellement toute disposée à accepter en bloc, candidatures et programme, le *ticket* de Chicago, qui faisait si bien son jeu.

* *

Il reste à noter ce qu'ont fait les démocrates dissidents, généralement tous de l'Est, qui suivirent M. Whitney, lorsque cet ami de M. Cleveland, banquier intelligent et riche, homme du monde des plus distingués et des plus en vue dans la société de New-York, renia pour ses coreligionnaires politiques les énergumènes de Chicago et opéra sa retraite sur le mont Aventin.

Cette élite du parti démocrate avait à choisir entre deux lignes de conduite : donner ses votes à M. Mac Kinley, malgré la signification si hautement protectionniste de sa candidature, ou convoquer une convention nationale nouvelle et y élire des candidats distincts de ceux de Saint-Louis et de Chicago, avec un programme de *sound money*.

Le premier mode de protestation eût été le plus simple et le plus sûr, s'il n'y avait eu à craindre qu'un grand nombre de démocrates, pris entre le sentiment de fidélité au parti et l'horreur de l'hérésie financière où on le fait tomber, obligés d'opter exclusivement entre un candidat républicain et un démocrate, ne se décidassent, la mort dans l'âme, à voter pour ce dernier.

C'est pour arracher à M. Bryan l'appui de ces démocrates trop disciplinés que l'idée prévalut, chez les dissidents, d'ériger en face des programmes de Chicago et de Saint-Louis un troisième *ticket*. L'adhésion de M. Cleveland et de son ami M. Whitney à cette politique mit fin à toutes les hésitations : une convention nationale des délégués démocrates partisans de l'étalon d'or fut convoquée pour le 2 septembre à Indianapolis.

Le mouvement stratégique du troisième ticket présentait encore, dans la pensée de ses promoteurs,

un autre avantage, celui d'empêcher la dislocation complète du parti, de conserver un noyau de démocrates solides et orthodoxes, autour duquel pourrait, en 1900, se rallier le reste de la démocratie, lorsque la folie du « silverisme bryanite » se serait dissipée.

La convention d'Indianapolis réunit des délégués de tous les États de l'Union, sauf quatre. Les politiciens s'y trouvaient en minorité ; aussi le programme adopté est-il sobre de couleurs et simple de ton : une seule clause essentielle, relative au maintien de l'étalon d'or. Pour les candidats il y eut quelque indécision. Le *New York Herald* prônait avec chaleur le colonel Watterson du Kentucky, ancien officier de l'armée confédérée. Le président Cleveland favorisait M. Vilas, un ex-membre de son cabinet. D'autres candidatures surgissaient. La convention se décida cependant très vite et les noms des élus excitèrent une vive surprise : le nouveau parti « national démocratique » n'avait trouvé à opposer à la jeunesse tapageuse et révolutionnaire du candidat de Chicago que la sagesse conservatrice, bien pensante en matière monétaire, de deux honorables débris de la guerre civile. Le général Palmer, de l'Illinois, soixante-dix-neuf ans, vétéran de l'armée du Nord, désigné pour la présidence, et le général Buckner, soixante-treize ans, vétéran de l'armée de la confédération du Sud, désigné pour la vice-présidence acceptèrent avec abnégation de se jeter ensemble dans la fournaise.

Sans espoir de succès assurément. Malgré la sympathie très vive qu'inspira dans l'Est le « troisième *ticket* », malgré l'appui de M. Cleveland et de toute l'administration, malgré le contingent des 80 000 fonctionnaires fédéraux, personne n'a supposé un instant que les candidats du « national democratic party » pussent être élus. On estime seulement qu'ils auront une belle minorité, 600 000 voix environ au scrutin populaire, 600 000 de leurs concitoyens, auxquels leur vaillante intervention aura évité le sort douloureux d'avoir à voter pour le protectionnisme à outrance ou à faire triompher la frappe libre de l'argent ; au point de vue pratique, 600 000 voix enlevées à M. Bryan.

Le *Sun* a résumé ainsi la situation en ce qui concerne les candidatures d'Indianapolis : « C'est un noble vieux *ticket* nord-américain. En d'autres circonstances, combien eût été agréable le devoir de voter pour un si beau *ticket* historique et pour de si nobles vieilles personnes ! » Et il concluait en affirmant la nécessité pour les démocrates orthodoxes de voter pour M. Mac Kinley.

*
* *

Il est donc à peu près certain que le candidat des républicains — étalon d'or et protectionnisme — va l'emporter. Le collège électoral se compose de 447 électeurs présidentiels au second degré, élus dans les quarante-cinq États de l'Union par le suffrage populaire et au scrutin de liste (1), chacun d'eux désignant autant de membres du collège électoral qu'il envoie de représentants et de sénateurs au Congrès de Washington.

Or le Congrès compte actuellement 357 représentants et 90 sénateurs.

Pour qu'un président et un vice-président puissent être élus, il faut que 224 voix au moins, — la moitié plus une du total des voix dans le collège électoral, — se portent sur les mêmes noms. Si aucun des candidats n'obtient cette majorité, la Chambre des représentants, votant par États (un seul vote pour chaque État), élira le président parmi les trois candidats ayant eu le plus de voix. Le Sénat élira de la même façon le vice-président.

Cette éventualité paraît tout à fait improbable. La combinaison Palmer-Buckner recueillera un petit nombre de voix dans la plupart des États du Centre, du Nord et de l'Est, mais ce prélèvement léger sur la masse du suffrage populaire n'influera pas sur la composition du collège électoral que se partageront exclusivement MM. Bryan et Mac Kinley.

La géographie électorale des États-Unis peut se résumer ainsi à grands traits :

16	États du Nord et de l'Est. . .	227 votes
6	— du Centre	59
20	— de l'Ouest et du Sud	144
3	— du Pacifique . . .	17
45		447

Le groupe des États du Nord et de l'Est, que l'on peut considérer comme acquis à M. Mac Kinley, donne 227 votes, soit 3 de plus que la majorité nécessaire.

On concède généralement à M. Bryan les 100 voix du Sud et les 44 de l'Ouest (ceux-ci comprenant les États miniers, moins la Californie). Il reste en dispute les 59 voix du centre et les 17 du Pacifique, ensemble 76. Si on les partage également entre les deux candidats, on a 265 votes pour M. Mac Kinley et 182 pour M. Bryan.

Il y a bien des chances pour que le résultat positif ne s'éloigne pas extrêmement de cette répartition hypothétique.

Depuis un mois le jeu des pointages fait fureur aux États-Unis. Le *New-York Herald* a publié le 25 courant le résultat d'une enquête des plus minutieuses, faite avec tous les moyens dont dispose un organe aussi puissamment riche, et poursuivie dans chacun des États avec le concours même des gouverneurs.

(1) Par conséquent, dans chaque État, le parti qui obtient la pluralité emporte la totalité des votes de l'État pour le collège présidentiel.

Ce résultat se présente comme suit : 248 voix assurées à M. Mac Kinley ; 134 à M. Bryan ; 65 douteuses, dont 42 présumés favorables à M. Mac Kinley et 23 à M. Bryan. La réalisation de ce pronostic donnerait : M. Mac Kinley élu par 290 voix contre 157, partage un peu plus favorable au candidat républicain que celui qui a été présenté ci-dessus.

Il convient de rappeler que les 45 États de l'Union, en même temps qu'ils choisiront le 3 novembre les électeurs présidentiels, éliront le même jour une nouvelle Chambre des représentants. Dans plusieurs États en outre seront élues des législatures qui auront elles-mêmes à nommer de nouveaux sénateurs fédéraux (un tiers du Sénat est renouvelable tous les deux ans, soit 30 sénateurs sur 90).

Le cinquante-cinquième Congrès qui va sortir du scrutin comprendra, si l'on en croit les prévisions les plus répandues, une forte majorité favorable à l'étalon d'or, soit 215 voix, et une minorité de 142 pour la frappe illimitée de l'argent, ces deux chiffres résultant de la répartition suivante des sièges : 224 républicains, 127 démocrates, 6 populistes.

Quant au Sénat, on estime qu'après le renouvellement du tiers sortant cette année, il contiendra 48 sénateurs pour l'or et 42 pour l'argent.

Les choses se présentent donc de telle sorte que, si M. Mac Kinley est élu, son gouvernement est assuré du concours des deux branches de la législature.

AUGUSTE MOIREAU.

LES OISEAUX DU PARTHÉNON

Nouvelle.

Un des souvenirs les plus piquants que j'aie rapportés de mon voyage en Orient, nous contait l'autre soir, en petit comité, le peintre F..., une des impressions qui, par les circonstances et le décor, m'aient laissé l'empreinte la plus grave, la plus féconde en matière à rêverie, est un incident insignifiant en lui-même, qui, partout ailleurs, m'eût simplement fait sourire, ou peut-être eût suscité les foudres d'un garde champêtre zélé.

C'était à Athènes. Je venais de débarquer au Pirée dans tout l'enthousiasme de mes vingt-cinq ans, frémissant de fouler du pied le sol sacré des dieux et des héros, la patrie de Phidias, de Sophocle et de Platon, ce sol grec que n'avaient pu arriver à me faire détester mes versions et mes pensums du lycée, et à qui, dans le sanctuaire le plus secret de ma pensée, j'élevais un culte de dévot, comme au principe de toute beauté, de toute poésie.

Il faut avouer pourtant que mon ardeur fut singulièrement refroidie dès mon arrivée. Le temps, depuis deux jours incertain, se mit décidément à la pluie, une pluie chaude et torrentielle comme en déverse quelquefois le ciel du Midi, qui se rattrape en un coup d'un long arriéré de sécheresse, et abreuve la terre assoiffée jusqu'à ses entrailles durcies.

Le petit chemin de fer qui fait le trajet du Pirée à Athènes, après avoir touché la station de Phalère, traversait la plaine, que ferme à l'horizon le cirque des montagnes. Sur la gauche, un bois d'oliviers se massait en ligne verdâtre; des vignes, des champs de blé coupaient un sol calcaire laissé généralement en friche. Avidement, je penchais la tête hors du wagon, sans m'inquiéter des rafales qui me fouettaient les joues. Ce paysage d'Attique d'une situation si admirable, entre ces fonds sévères et la mer amoureuse, cette ville blanche protégée par le rocher de l'Acropole, tout cela m'apparaissait triste, désolé, un peu honteux, comme la nudité d'une belle statue dans un jardin mouillé. C'est que la lumière, la lumière aveuglante d'un ciel cru, l'atmosphère limpide qui n'interpose pas le plus léger réseau de brume entre les plans, est l'âme de ce pays, sa raison d'être, sans laquelle il est impossible de comprendre la loi d'harmonie qui unit l'art au sol.

Dans Athènes même, la première impression fut déplorable. A travers les vitres brouillées d'un omnibus de voyageurs, je n'apercevais que des parapluies ouverts, de la boue, des fiacres, des becs de gaz et des boutiques parisiennes. La voiture venait de s'engager dans une grande avenue plantée d'arbres où circulaient des tramways. J'avais besoin de me répéter tout bas : « Je suis à Athènes! » pour réveiller une sensation qui s'émoussait, et, dans mon esprit, ce nom n'avait presque plus de sens, appliqué à cette chose moderne.

Durant deux longues journées, malgré mon impatience, force me fut de rester cloué à l'hôtel. D'ailleurs, tout le confort nécessaire : ascenseur, téléphone, boutons électriques, etc. Confiné dans le salon de lecture, au milieu de gens qui feuilletaient silencieusement des *magazines*, je passais les heures mornes à regarder couler l'eau derrière les croisées closes. Ce déluge achevait de noyer mon illusion tenace, détruisait jusqu'à mon désir de voir ce qui restait de l'antique cité. Ce pèlerinage m'apparaissait maintenant comme une corvée insipide et une badauderie d'Anglais.

Le ciel pourtant finit par s'éclaircir; je pus m'évader de ma prison. J'avais hâte d'échapper aux beaux quartiers, de gagner ceux de la vieille Athènes, qui, sans remonter aux premiers âges, pouvaient conserver encore quelque chose de leur physionomie

ancienne. J'avais hâte surtout de contempler les ruines grandioses que j'étais sûr de retrouver, et dont les pierres, contemporaines de Périclès, attestaient encore l'impérissable génie grec.

Tout à coup, au détour d'une rue, l'Acropole en effet se montra. Bien que je m'y attendisse, une émotion indéfinissable se glissa dans mes veines.

Oui, je l'avais déjà entrevue dès mon arrivée, la colline sacrée, surplombant la ville comme un grand sarcophage. J'avais vu de loin ce rocher carré et fauve, qui, surgissant au milieu des maisons, fait penser à un pavé posé au bord d'une fourmilière. Mais cet épais rideau de pluie grise en défigurait le caractère et la beauté, en faisait une pauvre chose sale et nue, grelottante sous les nuages ruisselants.

Elle m'apparaissait maintenant radieuse, avec sa couronne de temples mutilés, dans la splendeur auguste de sa légende, d'un ton de moisson mûre sur le ciel lavé.

Sur le roc abrupt, je distinguais les colonnes, les escaliers, les frontons. Au milieu, le Parthénon, éventré, en deux tronçons, comme accroupi, dessinait sa silhouette trapue, merveille de concision sur ce piédestal naturel que lui faisait la montagne. A l'ouest, tournés vers la mer, les Propylées, dressant des fûts isolés, des portiques reliés par des débris d'architrave, qui faisaient une barre sur le ciel. Altiers, ils s'élevaient au sommet de vagues degrés, qui se perdaient, se confondaient en chaos dans les flancs du rocher.

Puis mon regard s'abaissait vers l'ancien mur de Thémistocle, le rempart de la citadelle, vingt fois détruit, vingt fois relevé, dont les puissants contreforts ondulaient autour de la cime parsemée de décombres.

J'avançai. Je traversai le quartier des Albanais, dont quelques-uns portaient encore le fier costume des Palikares. Je ne tardai pas à me trouver dans la campagne.

L'aspect changeait selon les côtés. Tantôt le roc s'escarpait dès la base, donnant l'idée d'une forteresse imprenable ; tantôt il déclinait doucement, offrant un accès plus facile et quelques traces de végétation. Des chardons, des graminées verdissaient sur les pentes ; des bouquets d'aloès, d'où s'élançait la haute tige fleurie d'écarlate, inséraient leurs racines dans la terre pierreuse. Sur la croupe de la montagne s'étaient greffés des ouvrages romains, d'un art plus barbare, contrastant avec cet art grec, qui, lui, semblait avoir poussé là-haut aussi naturellement que l'olivier dans les plaines de l'Attique.

Il était trop tard, le sol était trop glissant pour songer à m'y aventurer. Je remis au lendemain le plaisir de l'escalade.

Qu'elle était suave cette matinée d'avril, dont l'air frais s'épurait à mesure que je montais, mon bagage de peintre au dos, le long d'un raidillon qui longeait les arcades du théâtre d'Hérode Atticus ! La ruine romaine, briquetée, rougeâtre, d'un ton cuit, avait dans ses pans de murs, qu'on eût dits calcinés, quelque chose de farouche. Tout en sueur, je m'arrêtais de temps à autre pour jeter un coup d'œil au paysage qui se déroulait à mes pieds. Du point où je me trouvais, je ne pouvais embrasser l'ensemble de la ville, étalée derrière le mont, abritée entre sa citadelle et le cône du Lycabète. Je dominais seulement des bas quartiers, le toit triangulaire du vieux temple de Thésée, des maisons de faubourgs, isolées, des tuiles roses éclatant d'une note vive, le lacet blanc des routes dévalant dans la campagne, où se dressait par places entre les oliviers gris la verdure sombre d'un pin.

Puis, au delà de la plaine, se dessinait la découpure de la côte, les trois ports, Phalère, le Pirée, Munychie, où j'apercevais quelques bâtiments à l'ancre, des voiles rousses, la cheminée d'un vapeur, d'où s'échappait un gros flocon de fumée noire, qui bouillonnait et s'écrasait dans cette pureté matinale.

Je montais encore ; l'horizon s'élargissait. Maintenant, j'avais devant moi une immense nappe d'un bleu de cobalt, immobile, crêtée seulement çà et là d'une rapide écume blanche, le beau golfe d'Égine, baignant au loin les côtes de Salamine, le même où flottaient, il y a vingt-quatre siècles, les trirèmes de Thémistocle pourchassant les vaisseaux de Xerxès...

Le tintement d'une clochette m'arracha à ma rêverie. Un peu au-dessus de ma tête, ses quatre pieds nerveux réunis sur une étroite saillie, un chevreau noir me regardait, ses cornes courtes en accent sur le fond.

Ce fut presque une surprise pour moi de rencontrer un être vivant dans cette solitude. Les habitants d'en bas ne doivent guère en effet gravir ce monticule, qui ne mène à rien qu'à des débris abandonnés, et dont les flancs sont trop rébarbatifs pour être cultivables. Seuls, quelques touristes, une escouade d'Anglais ou d'Allemands sous la conduite d'un guide, des artistes, des archéologues, en font de temps en temps l'ascension. Des chèvres même n'y peuvent trouver qu'une maigre provende.

Le gentil animal, voyant que je ne bougeais pas, s'était remis à mordiller son épine. D'autres clochettes tintèrent, et cinq ou six têtes de chèvres montrèrent leurs barbiches et leurs yeux étonnés.

Je me remis en route, ce qui détermina un brusque mouvement de recul dans le troupeau. Dix pas plus loin, j'apercevais la chevrière.

C'était une petite Grecque, d'une quinzaine d'années. Des cheveux noirs embroussaillés, emprisonnés à demi dans un vieux foulard de soie rouge, lui

retombaient sur les yeux, deux grands yeux sombres frangés de cils, aussi sauvages que les prunelles claires de ses bêtes. Elle portait en haillons le pittoresque costume des paysannes d'autrefois, qui tend de plus en plus à disparaître, la veste courte soutachée de paillons et les grègues de tissu grossier.

— Χαῖρε... fis-je en passant près d'elle.

Et pris de l'envie de lui parler, amusé de l'expression craintive de la jolie tête orientale, j'ajoutai, en écorchant les quelques mots de grec que j'avais appris :

— [illegible] : Comment t'appelles-tu, petite ?

Elle ne répondit pas, ne comprenant pas sans doute. Elle me regarda rapidement de son grand œil noir, et, rassemblant ses chèvres d'un cri de gorge, elle disparut en bondissant de roche en roche, précédée de ses cabris.

J'atteignis bientôt le plateau de la montagne. Les temples, que les accidents du terrain me cachaient jusque-là, s'offrirent à ma vue, non plus comme une légère découpure, une couronne ébréchée au sommet de l'Acropole, mais dans leur tangible et imposante réalité, dans le fracas muet de leur écroulement.

Quel silence ! quelle paix ! J'entrais véritablement dans le royaume du Passé et de la Mort !

Je posai le pied sur vos marches, ô Propylées !... Sur les dalles descellées, brisées, effondrées, je faisais fuir les lézards. Des éperviers s'envolèrent à mon approche.

Le soleil montait. Les ombres nettes et bleues dessinaient les moindres arêtes. Le marbre roussissait, poreux, effrité, plein de trous, de gerçures, d'herbes parasites verdissant dans les jointures. De vieux nids pendaient aux corniches.

J'errais dans ces ruines, le cœur serré, l'esprit vide à force de pensée latente.

Du seuil de ces Portes, sur cette vaste esplanade, c'était un chaos tragique. Blocs épars, tronçons amputés, cubes de marbre pareils à des tombes, couchés, debout, en équilibre, culbutés au hasard de la chute, colonnes renversées, dont les tambours disjoints semblent un collier défait dont le fil est rompu, toute cette dévastation donnait à la fois l'impression d'un champ de bataille et d'un cimetière. Et c'était bien un cimetière en effet que j'avais sous les yeux, le cimetière de la Beauté souveraine, tuée par l'aveugle et stérile haine des hommes !

Je me rassasiais l'âme de cet immobile désastre figé. J'allais du Parthénon, érigé sur son socle, à l'amas de constructions bizarres qui s'élevaient sur la gauche, à cet Erechteion si énigmatique, agglomération de petits temples collés les uns aux autres, dont il ne reste qu'un débris de péristyle, le plan de chambres inégales, des murs, d'où se détache, adossé à l'un d'eux, ce bijou, cette exquise tribune de Pandrose, soutenue par ses six cariatides, qui, vue de loin, en face du sanctuaire de Minerve, a toute la délicatesse d'un coffret finement ouvré, d'un baguier ou d'un drageoir de la déesse. Honte au barbare qui n'a pas craint de déshonorer ce que les boulets avaient épargné ! Une tache blanche, disparate, tranchait sur l'ancien pentélique. Du plâtre neuf y réparait une brèche. Deux des belles filles de marbre qui servaient de supports avaient été ravies à leurs sœurs d'Ionie, cyniquement arrachées, au risque de tout briser, par une main sacrilège qui avait commis ce rapt avec la brutalité d'un Saxon !

Je n'osais pas encore aborder le Parthénon. Un sentiment subtil, quelque chose comme une sorte de crainte religieuse, me retenait. Je contemplais à distance le chef-d'œuvre antique, coupé en deux par l'affreuse explosion de poudrière due à la bombe du Vénitien. Irréparable perte ! Une angoisse que je ne puis exprimer me poignait. Je reconstituais le divin temple, tel qu'il devait être, quand son portique intact régnait partout sous le noble entablement. Là aussi, des traces plus blanches, entre les triglyphes, marquaient la place des métopes arrachées. Il n'existait plus rien de la frise, qui ornait tout autour le mur de la Cella. Seuls, un torse de dieu à l'angle du fronton, quelques fragments poncés par l'usure, restaient encore, échappés au vandalisme des Turcs, des Vénitiens et des Anglais. O merveille ! que devais-tu être en sortant des mains d'Ictinus, d'Alcamène et de Phidias ! Debout sur ton stylobate, éblouissant dans la pureté de ton marbre, divinement eurythmique, décoré de plus de quatre cents sculptures et bas-reliefs, rehaussé d'or et polychromé, blanc Parthénon, miracle de grâce et de majesté, tu rayonnais sur la Grèce, tes frontons dans l'azur, offrant aux siècles à venir l'inégalable modèle de la beauté accomplie !

Le long de la colonnade, mes yeux suivaient le chemin où se déroulaient les Panathénées. C'est ici, sur ce terre-plein, à la fête de Minerve qu'on célébrait tous les cinq ans, que se pressait la glorieuse procession, l'archonte et les prêtres, les arréphores portant le péplos destiné à la déesse, les canéphores, chargées de corbeilles, les sacrificateurs conduisant les taureaux et les brebis. Et je m'attendais, tant l'évocation était précise, tant prenait d'acuité l'état visionnaire où me jetait mon rêve, à voir paraître sur le plateau la silhouette de Phidias lui-même causant avec Alcibiade...

Bien des fois, je refis ce pèlerinage. J'avais commencé une étude dans l'intérieur même du Parthénon, une étude des deux colonnes tronquées qui se détachent sur le fond bleuâtre du Parnès.

J'arrivais le matin, vers cinq heures. Au milieu de l'éboulis confus des blocs de marbre qui encom-

braient l'enceinte de la Cella, j'installais ma boite, mon pliant, mon chevalet. L'heure était fraiche et blanche. L'air vif circulait à travers les piliers. Tout autour de moi, le silence. Je n'entendais que le cri des chouettes qui logeaient dans les trous du mur. Parfois, un ramier s'enfuyait brusquement. Une pierraille se détachait et roulait sur le sol.

A quelques pas devant moi, au milieu du dallage, il y avait un trou carré rempli de petits gravats. C'était l'emplacement du socle de la Minerve, de la Pallas-Athéné, l'incomparable déesse d'or et d'ivoire, aux yeux d'agate saphirine, dont on n'a pu trouver trace, brisée, dépecée, fondue, monnayée, rendue au néant qui n'épargne même pas la pensée du génie.

Délicieux instants d'enivrement solitaire! La notion du temps et de l'espace s'évanouissait. Je travaillais avec volupté! J'eusse voulu rendre, sur ce bout de panneau que je peignais, la rareté de mon émotion, y faire passer quelque chose de l'antique beauté qui me pénétrait, y mettre un peu d'éternité...

Un matin, je m'étais levé plus tôt que de coutume. J'avais résolu d'aller voir le lever du soleil sur l'Acropole. Je partis à la nuit. Une fin de nuit translucide de saphir clair. Le Scorpion dessinait sa constellation sur la mer. Plus haut scintillaient Véga, au front de la Lyre, Arcturus, le W de Cassiopée, et, du côté de l'Occident, Jupiter, gros comme un diamant parangon, semblait le Régent du ciel.

Je marchais à tâtons dans les sentiers obscurs.

Vers quatre heures, une lueur d'aube glissa dans le firmament, une à une éteignit les étoiles. Bientôt un foyer lumineux grandit derrière l'Hymette. L'astre, encore invisible, irradiait de flèches d'or son nouveau domaine, laissant la vallée dans l'ombre, mais atteignant déjà les sommets du Parnasse.

Je m'arrêtai longuement devant l'enchantement du spectacle.

J'approchais du Parthénon, quand soudain je crus entendre pousser un gémissement. Je tressaillis, anxieux et intrigué. Je tendais l'oreille en retenant mon souffle, et la même plainte inarticulée, un vague bruit de soupirs, me furent apportés par la brise. Cela venait de l'intérieur du temple. Je m'avançai avec précaution le long de la muraille, et penchai la tête par l'ouverture.

Par terre, au pied d'une colonne, non loin du carré jaune qui marquait la place de la déesse, deux jeunes gens, deux enfants s'étreignaient, pâmés aux bras l'un de l'autre, et, sous la coupole blanche du matin, comme les oiseaux des corniches, goûtaient l'amour sur les dalles du vieux temple.

Je reconnus la fustanelle blanche d'un jeune Phanariote, et la chéchia rouge de ma petite pastoure...

J'étais ému plus que je ne puis le dire, et me retirai sur la pointe du pied.

Il revivait, le temple de la Sagesse! L'amour reverdissait et refleurissait sur l'autel, comme le chèvrefeuille sauvage autour des chapiteaux.

La nature triomphait, éternelle sur ce qui passe! Le temple auguste et millénaire semblait s'ouvrir pour laisser voir sous le ciel ces deux beaux enfants, réalisant ingénument le plus vivant symbole de l'antiquité et accomplissant le mythe de l'éternel renouveau sous l'œil impassible du grand Pan!

LUCIEN GRIVEAU.

ROMANCIERS ANGLAIS CONTEMPORAINS

Rudyard Kipling.

Pour expliquer la popularité immense de Kipling, il suffit de faire remarquer combien son œuvre est fraiche et vivante. La littérature est un métier si vieux, si rebattu pour ainsi dire, que cette fraîcheur, cette intensité de vie, au milieu de l'insipide surproduction actuelle, nous surprend toujours et parfois nous enchante. Non pas toutefois que Kipling puisse le moins du monde prétendre au titre de charmeur : il est pour cela trop osé, trop dédaigneux, il y a en lui trop du journaliste railleur et cynique. Mais il possède une puissante individualité, une imagination d'une fécondité extraordinaire, et ce talent de tenir toujours l'attention du lecteur en éveil par des traits hardis, de brusques coups de théâtre, des révélations de caractères longtemps tenus dans l'ombre. On conçoit que des qualités aussi brillantes et aussi rares fassent passer sur bien des défauts.

C'est chose assez futile sans doute de se demander ce qu'aurait été un écrivain au milieu de conditions autres que celles qui l'ont formé. L'Inde, la jeunesse et une suffisance naïve et sans limites nous ont donné Kipling. Nous avons à nous déclarer satisfaits du résultat ; et pourtant, au fond du cœur, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que sa réputation fût déjà arrivée à l'apogée quand l'homme et l'artiste étaient encore aussi peu mûrs et aussi peu éduqués. Le succès de *Plain Tales of the Hills*, son premier ouvrage, fut prodigieux, écrasant. Pendant un certain temps, Londres ne parla que des nouvelles de Kipling, et le jeune auteur se trouva être tout à coup le lion du jour. Si cette souveraineté fut éphémère, on peut dire qu'elle exerça du moins un empire absolu.

Comme celui de Loti, le talent de Kipling doit son existence à la vie et au milieu, et s'est développé en dehors de toute atmosphère littéraire. Mais au lieu de l'impressionnisme exquis de Loti, de son charme

maladif et rêveur, nous avons ici un impressionnisme sain, une fantaisie robuste parfois jusqu'à la brutalité. L'imagination de Kipling est trop active, trop objective ; il est trop pénétré de l'importance des faits et de l'insignifiance relative de la méditation et de l'analyse psychologique pour perdre son temps à parler de ses émotions et de ses expériences. L'Inde est son vaste empire et incessamment il s'emploie à le parcourir, à nous en révéler les beautés bizarres et les richesses mystérieuses. Il regarde la vie comme un brave écolier qui s'en irait le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches, droit devant lui, sans crainte, sans hésitation, sans qu'un instant le sentiment de son inexpérience, de son ignorance, vienne le troubler. Jamais écrivain ne fut aussi personnel et aussi impersonnel tout à la fois. C'est toujours son opinion qu'il donne, et il le fait sous une forme qui tantôt vous charme, tantôt vous exaspère, mais, je le répète, c'est toujours la sienne, bien qu'elle semble être révélée par la vie, par les circonstances, par le monde extérieur sans que l'artiste semble même se réserver l'interprétation ou le commentaire.

L'art de Kipling manque de souplesse, d'émotion, de profondeur, mais il est hardi et empoignant. Il nous introduit dans un monde étrange, qu'il connait du reste admirablement ; un monde brutal, sans éducation, mais non sans héroïsme, où la force du poing est l'élément prépondérant, où l'atmosphère est empoisonnée par le tabac et l'eau-de-vie, et où pourtant, malgré tout, nous nous intéressons à cette populace sauvage des camps et des casernes à cause de sa noble insouciance et de sa magnanimité inconsciente. Aucun détail n'est omis : le conteur ne nous permet jamais d'oublier qu'il parle à un auditoire qui a la pipe à la bouche et les pieds sur la table.

Cependant si Kipling n'a pas le sentiment des nuances délicates, s'il ignore la tendresse, l'émotion, s'il manque de goût et de mesure, il faut avouer qu'il arrive à des effets surprenants par des moyens d'une simplicité telle que le plus fin critique serait fort en peine d'en donner une analyse. Il possède deux qualités inestimables : il ne tombe jamais dans le sentimentalisme, et le snobisme lui est complètement étranger. L'humanité grimace, sanglote, crie, blasphème ou rit à chaque page de son œuvre, et ses troupiers sont aussi intéressants que ses majors. Il est le biographe, le chantre, l'admirateur du simple soldat, cet enfant brutal et héroïque à la veste rouge que nous appelons Jonny Atkins. Il comprend, aime et révère Jonny dans tout ce qu'il fait, parce que Jonny est une machine qui agit et ne pense pas, qui souffre et oublie de se plaindre, qui essuie le feu de la bataille et laisse la gloire à d'autres. Cette préférence constante accordée à l'homme d'action sur l'homme du monde ne va pas sans une certaine impertinence à l'égard de la moitié du globe civilisé condamnée à mériter le droit à l'existence par d'autres vertus que la valeur militaire. Si le lecteur finit par s'ennuyer considérablement en compagnie des snobs et des rastaquouères de M. Paul Bourget, il s'irrite d'être toujours mis en présence de ces jeunes gens imberbes et de ces simples soldats dont tout le temps se passe à se battre, à prendre des villes aux noms impossibles à prononcer, à fumer de gigantesques cigares et à vider d'innombrables verres d'eau-de-vie. Il finit par se dire que l'humble commis ou le jeune homme qui vend des rubans derrière un comptoir ont aussi leur place marquée dans le grand rouage de la civilisation, et que leurs idées et leurs sentiments seraient peut-être aussi curieux à connaître que ceux des aventuriers tapageurs qui nous assourdissent de leurs gasconnades et de leurs refrains avinés.

Une des figures les plus originales créées par Kipling est assurément celle du soldat Mulvaney, et cette création prouve que la prédilection constante du jeune écrivain pour l'action ne provient pas de son incompétence à analyser et à dessiner un caractère. Mulvaney est une sorte de d'Artagnan de bas étage, comme moralité et intelligence très peu au-dessus de la brute, mais spirituel, brave et bon enfant. Il apparaît à chaque page de l'œuvre de Kipling et ce qu'il dit et ce qu'il fait est toujours drôle, saisissant ou attachant. Il s'exprime dans son patois irlandais, reproduit par l'auteur avec une maîtrise vraiment incomparable, et sa candeur, sa vanité puérile, son imperturbable bonne humeur lui assurent nos sympathies en dépit de son extraordinaire vulgarité. Bref, Mulvaney est un de ces types vivants réels, indélébiles, dont la création suffit à assurer la gloire d'un auteur quand parfois l'œuvre elle-même est déjà tombée dans l'oubli.

Nous avons essayé de donner une idée des qualités de Kipling, originalité, vie intense, esprit à l'emporte-pièce, coloris étincelant qui sont autant de titres indéniables à notre admiration. Mais la médaille a son revers et ici nous nous heurtons à des défauts qui font parfois grincer des dents. Nous avons déjà signalé son manque de goût et de mesure, son intolérable présomption, sa sereine indifférence des hommes et des choses poussée souvent jusqu'à l'impertinence ; mais ce qu'il faut surtout déplorer c'est le style véritablement exécrable mis au service d'un tempérament aussi riche, d'un talent aussi foncièrement original. Ne nous montrons pas toutefois trop sévère : pour former cette vaste et changeante république des lettres, il faut des individualités de toute espèce et il serait excessif de demander à cha-

cune d'elles le charme, la délicatesse, la correction de la phrase, le fini du style. La mission de Kipling était de nous initier aux sombres mystères de l'Orient, de promener sa verve intarissable à travers les scènes de la vie de caserne; il l'a accomplie d'une façon vulgaire et brutale, c'est vrai; mais enfin il nous a donné quelque chose que lui seul pouvait nous donner, et dès lors nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Si l'expérience et l'étude l'avaient formé, il aurait connu, comme tout autre, l'hésitation et la méfiance de soi. Sous bien des rapports il y eût certes gagné, mais aurait-il conservé alors cette même assurance du regard, aurait-il pu étreindre la vie avec cette audace juvénile qui nous transporte et nous fait frissonner? Une plume plus délicate, plus hésitante, plus artiste ne nous aurait jamais donné ces peintures horribles et superbes de combats et de pillages, d'ivresse répugnante et de sauvages amours, et elle n'aurait pu représenter avec un cynisme aussi impitoyable ce monde de créatures qui grouillent dans les bas-fonds et semblent avoir perdu tout ce qui élève l'homme au-dessus de la bête.

Après ce que nous venons de dire des qualités et des défauts de Kipling il paraîtra étrange qu'il ait pu écrire cette nouvelle d'un charme pénétrant et d'une tendresse exquise, qui a pour titre : *Without benefit of clergy*, histoire d'un amour loin du monde, en dehors des conventions sociales ordinaires, d'un bonheur dont les dieux sont jaloux et contre lequel ils déchaînent, avec une barbarie toute divine, la fièvre et le choléra. Trois personnages : Holden, fonctionnaire anglais, Ameera, jeune indigène, et Tota, l'enfant né de leurs amours, sans compter la mère d'Ameera, une horrible vieille, Pir Khan, le gardien du bungalow, et le perroquet, souffre-douleur de Tota. Mais dans ce monde en miniature, que de scènes délicieuses, d'une émotion discrète et contenue, pour arriver soudain à la tragédie finale, la mort d'Ameera après celle de l'enfant, tandis que du ciel noir tombe une de ces ondées diluviennes que seuls connaissent les climats tropicaux. Dans sa simplicité presque laconique il n'est peut-être pas de dénoûment plus poignant, et quand Holden, seul au milieu des ruines de son existence, s'adressant à la puissance mystérieuse qui lui a ravi, sans raison aucune, tout son bonheur terrestre, s'exclame : « O brute, brute, horrible brute ! » ce cri nous en dit plus long sur les tortures qui déchirent l'âme de cet homme que ne le feraient des pages entières de subtile analyse psychologique.

Dans *the Man who was*, une de ses nouvelles les plus étranges, Kipling nous parle d'un certain vicomte Mildred qui, à son entrée dans les hussards blancs, avait été fortement engagé à choisir plutôt le régiment des gardes, « parce qu'ils étaient tous fils de gros épiciers et de petits marchands de drap dans les hussards blancs ; mais il pria si instamment qu'on lui permît de rester et il se conduisit si galamment qu'on lui pardonna (sa fortune et son titre) et *qu'il devint un homme*, ce qui est un titre quelque peu au-dessus de celui de vicomte ». Cette phrase, prise isolément n'a pas grande importance ; mais à qui connaît l'œuvre entière de l'écrivain, elle donne la clef de sa philosophie et de sa morale. La grande affaire de l'homme dans la vie est d'agir, de se battre, de boire, de faire l'amour, tout cela d'une façon objective, sans le moindre souci de l'âme, de la science, de l'art, de la littérature. Il faut qu'il combatte vaillamment pour s'assurer une place au soleil, possède à fond le code du « gentleman » né pour la lutte, soit loyal pour ses amis, inexorable pour ses ennemis, aussi faux envers les femmes que la nature et l'expérience le permettent, sache rosser le prochain ou être rossé par lui avec la dignité qui convient à un homme formé par l'école et la caserne, et ne commette du reste aucune des infractions condamnées par le susdit code de l'honneur. Kipling est le vrai Anglo-Saxon païen qui se souvient une fois par semaine qu'il y a un Dieu et qui, le reste du temps, retombe aux anciens péchés que réprouve la conscience chrétienne, et s'y délecte sans scrupule.

Il est tout naturel qu'ayant tant de sympathie pour l'humanité à demi bestiale, Kipling montre une prédilection encore plus marquée pour l'animal même, l'être de la nature qui a des instincts et non des vices, ou du moins n'a que ceux qu'il a empruntés à l'homme, le prétendu maître de la création. Les lecteurs de la Revue se souviennent encore sans doute de Moti-Guy (1), l'intraitable rebelle et l'incorrigible ivrogne, descendant d'une race royale d'éléphants de l'époque où les éléphants commandaient et où les hommes étaient esclaves. Bimi, le hideux orang-outang (2), ne se vante pas d'une généalogie aussi illustre, mais on le sent encore bien supérieur à l'homme par sa force musculaire prodigieuse, son audace qui n'est domptée que par le sifflement du serpent, voire même son intelligence, car s'il ne parle pas, il comprend, il devine tout. L'histoire de Bimi est effrayante, et le dénoûment peut être comparé à celui des plus sinistres « Contes extraordinaires » d'Edgar Poë.

En résumé, toutes les réserves qu'on pourra faire au sujet du style et de la conception même n'empêcheront pas le nom de Kipling de marquer au premier rang sinon des littérateurs, du moins des génies

(1) Voyez la *Revue* du 28 décembre 189[illegible].
(2) Voyez la *Revue* du 27 juin 1896.

créateurs de cette fin de siècle. Une chose pourtant est inquiétante pour sa renommée : c'est qu'en général il n'a pas pour lui le public féminin, cette partie la plus fidèle, la moins oublieuse du monde qui lit, la seule peut-être qui sache se passionner pour un auteur. Cette froideur, pour ne pas dire cette antipathie, s'explique aisément : Kipling ignore les secrets du cœur féminin.

Chose étrange, lui qui, dans *Baba, Black sheep, le Mouton noir* (1), nous a prouvé qu'il avait surpris les moindres délicatesses d'une âme d'enfant, ne sait pas entr'ouvrir les pétales de cette fleur chaste et tendre, la jeune fille : il nous décrirait plus aisément les habitants de la lune que de nous dire ce que pense et ce que ressent une femme. Pour lui, comme pour Maupassant, la femme est « un être charmant et sans importance », mais, à la différence du maître français, il ne possède pas l'art de plaire à cette jolie poupée, ou, s'il le possède, il dédaigne d'en faire usage. Ses nouvelles, ses contes, ses ballades sont essentiellement composés en vue d'un auditoire masculin. Leur vulgarité, leur brutalité voulues cacheront toujours aux yeux des femmes tout ou partie de leur réel mérite. Elles se sentiront toujours froissées de son indifférence constante pour leur rôle social, pour leurs goûts, pour leurs idées. Peu de femmes se complaisent dans l'atmosphère d'une tabagie. Elles veulent qu'à l'éblouissante lumière succède, par endroits, des ombres fraîches et mystérieuses, leurs sens réclament impérieusement l'évocation de subtils parfums ; et le récit des joies et des douleurs intimes, l'analyse aiguë des sentiments et des états d'âme les intéresse tout autrement que ces tableaux au coloris violent, outré à leur avis, que ces mystères terribles et repoussants d'un monde où les vices de l'homme civilisé coudoient les passions féroces du barbare.

Les ballades de Kipling sont aussi célèbres que ses nouvelles. Elles ont, il faut le reconnaître, une cadence rythmique qui, si elle n'est pas de la poésie, constitue du moins une musique populaire dans le meilleur sens du mot. Il est impossible de résister à leur influence enivrante, bien qu'elles soient écrites dans le langage le plus vulgaire et n'aient ni charme ni émotion. Le vers n'est certes pas harmonieux, mais, grâce à sa verve endiablée, il exerce une sorte de fascination sauvage indéfinissable. De l'âme du poète, point de trace, mais une mélodie naturelle tout à fait surprenante, si simple et si franche que l'oreille la moins musicale ne saurait rester insensible à sa rude cadence.

Hannah Lynch.

(1) Voir la *Revue* du 12 février 1896.

AU RÉGIMENT

JOURNAL DE JÉRÔME BOURGEOIS, [illegible] SOLDAT,
DISPENSE ARTICLE 23

IV. — Aux manœuvres d'automne.

A pointe d'aube, le régiment massait ses bataillons sur les trois faces de la caserne, et, en symbole d'adieux, le salut au drapeau emplissait la vaste cour, ce large espace qui avait tenu notre vie ; puis, la troupe s'ébranla, laissant derrière elle le deuil du vide et du silence.

Malgré l'heure matinale, des groupes, amassés devant la grille, bordent les trottoirs ; des appels volent ; les poignées de main s'échangent, hâtives, se prolongent en gestes d'adieu ; la séparation définitive révèle combien tiennent au cœur des amitiés jusqu'alors jugées légères. Pas de tumulte, mais un murmure sympathique et recueilli.

Peu à peu, derrière la côte gravie, les silhouettes des maisons décroissent ; le régiment est en pleine campagne.

A la première halte, les amis qui ont escorté le régiment se mêlent aux rangs débandés, échangent les dernières paroles et, tandis que reprend la marche, ils restent, avant de retourner sur leurs pas, à regarder la colonne qui se fond dans le moutonnement des têtes, des paquetages, des képis rouges et des gamelles qui miroitent aux rayons frisants du soleil surgi sur l'horizon. Enfin, la route apparaît déserte, et du régiment disparu ne subsiste qu'une légère poussière, la poussière impalpable d'oubli qui retombe sur les traces de ceux qu'on ne verra plus.

L'aube est toujours pleine de mélancolies...

Nous voici partis de la petite ville de province qui a été le cadre de ma vie militaire et que mes camarades abandonnent, ainsi que moi, car, à la suite des manœuvres, le régiment rallie Paris. Pauvre petite ville ! qui m'avait paru si morne, si morose, à mon arrivée, je ne te quitte pas sans regret. Tu as été l'étape de mon apprentissage de l'existence ; tu m'as reçu adolescent, tu me vois partir homme.

Maintenant, pour couronner l'œuvre de mon éducation militaire et de ma première expérience d'initiative, s'ouvrent les jours de vie errante, à l'aventure, dans l'incertitude des bons ou des mauvais gîtes, dans la certitude des fatigues, dures parfois, mais douces pour le souvenir. Car l'homme n'est jamais plus fier qu'en se remémorant les peines affrontées et surmontées.

(1) [illegible]

Enfin, école plus sérieuse, durant cette période, j'ai, modestement mais effectivement, charge d'âmes. Grossie de ses réservistes, mon escouade a un effectif de quinze hommes. Leur force de résistance, leur bien-être dépendent un peu de ma sollicitude à leur égard et de l'exemple que je saurai leur donner. Tout ceci est fait à la fois pour me fortifier et me préoccuper aussi.

Nous allions, rêveurs, d'un pas machinal, la pensée encore somnolente après la nuit écourtée. Soudain, une détonation lointaine a fait dresser les oreilles, hausser les têtes, écarquiller les yeux. Détachés de l'avant-garde, les cavaliers de pointe, d'une galopée ardente, rebroussent chemin jusqu'au chef de la colonne. Les troupes de protection ont pris contact avec l'ennemi. Et il me semble que c'est pour de bon, que l'heure de la guerre a sonné dans cette première déflagration de la poudre.

Le colonel a rallié les commandants et avec eux nous dépasse au trot allongé; leur groupe s'arrête sur une éminence et les jumelles inspectent le terrain d'attaque. En hâte, les chefs de bataillon reviennent à leur troupe, leur mission reçue, et distribuent la tâche aux capitaines. Ceux-ci se tournent vers leurs compagnies, les inspectent et les stimulent d'un regard avant de les guider au combat.

Nous sommes debout, l'arme au pied, la tête haute, l'œil aux aguets, l'ouïe attentive. Un intérêt a passionné les faces naguère indifférentes. Sur l'ordre attendu, on s'ébranle, les lignes ponctuent le terrain de traits sombres que précède le fourmillement des éclaireurs.

Rares, isolés tout d'abord, les coups de feu maintenant détonent par salves stridentes, et l'on va toujours, s'arrêtant à peine pour riposter, tandis que les compagnies voisines gagnent du terrain sous la protection de notre tir. A leur tour, elles soutiennent notre nouveau bond; nous avançons sous la poussée constante des renforts que jettent sur notre ligne les troupes d'arrière. Puis, le feu est général, un crépitement formidable emplit l'espace; la marche s'accélère, la fusillade s'affole. Alors, en tête du bataillon de réserve, le colonel met l'épée au clair, fait déployer le drapeau. De la sonorité des caisses, de l'âme des cuivres, en notes ardentes se déchaîne la charge; un cri immense, un martèlement de pas précipités... le régiment livre l'assaut.

Grêle d'abord, bientôt répétée par tous les clairons, une sonnerie s'éparpille dans le tumulte : Cessez le feu! Et tout s'apaise; la manœuvre est terminée; évanouie, l'illusion des gloires.

Les troupes se rassemblent, convergent de toutes les positions. Les faisceaux sont formés, les feux s'allument pour le café, et au revers des talus nous nous étalons, nous jouissons du repos et du réconfort que nous procurent le repas froid et le quart de vin octroyé par le capitaine.

Après une heure de halte, on boucle le sac et on repart.

On repart, en quête du gîte, sous le soleil en son plein, harassé déjà par l'étape du matin et les fatigues du combat. C'est l'heure difficile. Aucun intérêt ne soutient l'âme du soldat; chacun de nous songe seulement aux meurtrissures de ses épaules et de ses pieds. Nous cheminons lourdement, la tête basse sous le soleil plombant. Il n'est qu'un remède : la chanson!...

Précisément, parmi les réservistes de mon escouade est un chanteur de café-concert à l'inépuisable répertoire. Il dévide les scies à la mode, en reprend d'anciennes au hasard de sa mémoire, chante le couplet et laisse le refrain, bientôt appris, à l'unisson du chœur des camarades. Entre deux chansons, il a toujours le mot pour rire; certes, sa blague facile n'est pas toujours distinguée: n'importe, elle déchaîne l'hilarité, fait oublier un instant les fatigues. Lui-même, emporté par sa verve, semble ne pas s'apercevoir de la longueur de la route, ni de la chaleur accablante.

Oh! la chaleur!... Elle me démoralise vraiment, dissout mon courage; j'allais, haletant, sans songer à ma tâche de caporal, soucieux de ma seule peine. Je regardai avec un œil jaloux un homme qui, son sac débouclé, s'était assis à l'ombre au revers du fossé; tenté de m'abandonner comme lui, un dernier amour-propre me raidit, je continuai, traînant la jambe, puis boitant douloureusement sur les pavés, car la route traversait un village.

Ah! bénis les riverains qui, devant leurs portes, avaient installé seaux et baquets! Les quelques gouttes que je cueillis, sans m'arrêter, au creux de mon quart, me désempâtèrent la bouche de la gorgée prise, et du reste je m'aspergeai la face, ravigoté soudain par l'eau fraîche.

Enfin le gîte fut en vue! Les fourriers étaient venus au-devant de la colonne; guidé par celui de la compagnie, le capitaine nous emmena à notre cantonnement. Sur la porte des fermes, étaient inscrites à la craie les fractions à loger. Notre chef mit pied à terre, il visita les locaux, approuva ou modifia la répartition du fourrier. Il choisit le lieu de rassemblement de la compagnie en cas d'alerte et nous en désigna l'emplacement. En quelques mots, il nous rappela nos devoirs, fixa l'heure des corvées, ordonna les soins corporels, le nettoyage des armes. Les officiers de peloton devaient s'assurer de l'exécution des consignes vers quatre heures.

Me voici dans la grange assignée à mon escouade. Les fusils posés contre les murs, nous nous dévêtons, changeons de linge, nous baignons la figure. O les

délices des vêtements frais!... On va donc se reposer un peu!...

Mais, au galop, passe dans la cour le sergent de jour: allons, il faut me rendre à la corvée d'ordinaire; je commande deux hommes, dont mon chanteur, et les sacs sous le bras nous allons toucher nos vivres et notre bois.

Déjà le cuisinier a installé son fourneau sur de larges pierres plates et, grâce à un fagot octroyé par notre hôte, les marmites pleines d'eau chantent sur le feu clair. Nous revenons, chargés comme des baudets, et dans l'eau bouillante le cuisinier plonge la viande. J'appelle les hommes pour l'épluchage des légumes.

Cette besogne terminée, il est déjà trois heures passées; vite, au nettoyage des armes et des effets. Je harcèle mes trop lents subordonnés; le lieutenant survient comme nous terminons le travail.

Il inspecte et se retire satisfait.

Et maintenant, à la soupe!...

Comme nous la trempons, passe le capitaine; il s'informe de la santé des hommes, indique à l'un d'eux la manière de soigner les ampoules, ensuite il goûte la soupe. Elle sent vraiment bon, cette potbouille en plein vent, et notre chef félicite le cuisinier. Puis il continue sa tournée, en nous recommandant de ne pas oublier de réserver une portion de viande froide pour le déjeuner du lendemain.

Notre repas pris, il faut réendosser la capote, reficeler le sac pour être prêt à toute alerte. Ceci fait, j'ai seulement ma première heure de liberté. Je hèle un camarade et nous allons au cabaret siroter un café bien gagné.

La bonne heure, sous les ormes feuillus de la place, dans la fraîcheur du soir après la journée rude! Elle me repose, tout guilleret, si bien que je paie à mon collègue une bouteille de bière.

L'appel du soir sonne au poste de police. Arrachés au rêve, nous courons à nos escouades respectives. Tous les miens sont là. Alors, nous nous étendons dans notre litière de paille et dormons d'un franc sommeil; nous faisons provision de forces pour les fatigues du lendemain.

Aujourd'hui, nous avons repos. J'en profite pour noter mes impressions des deuxième et troisième journées de manœuvres. Elles m'ont initié à de nouvelles écoles.

Je dormais dans ma paille, quand une poigne solide m'a secoué. C'était le fourrier.

— Debout, caporal Bourgeois, je vous emmène avec le campement. Le caporal d'ordinaire est blessé au talon; vous le remplacerez. Prenez deux hommes de corvée.

Déjà mon chanteur était équipé et s'offrait à mon choix. Je l'ai pris avec un soldat de l'active.

Devant le poste de police, le campement se rassemblait sous la direction de l'adjudant-major de jour. Chaque bataillon fournissait un adjudant, chaque compagnie son fourrier, le caporal d'ordinaire et deux hommes. Nous formions ainsi un groupe d'une cinquantaine.

Nous sommes partis sous la clarté de la lune déclinante, tandis que le cantonnement s'éveillait. Les cuisiniers préparaient le café et leurs silhouettes accroupies s'exagéraient en ombres énormes sur les murs éclairés du reflet des braises. Puis dans la campagne déserte nous avons frissonné sous les souffles aigres avant-coureurs de l'aube.

A midi, nous regretterons ce frisson.

Notre petite troupe arpentait la route, d'une allure aisée, tout allègre d'aller libre, d'échapper à la poussière lourde et aux à-coups des fortes colonnes. Je me sentais aussi allégé d'une lourde entrave, je n'avais à m'occuper que de ma seule personne, affranchi de mon commandement et de ma petite responsabilité. J'éprouvais cependant une inquiétude, quand le soleil commença à chauffer: comment se comporteraient mes hommes sans moi, et celui qui me suppléait saurait-il les réconforter?...

Grâce à notre vive allure, nous parvînmes au gîte avant les heures torrides.

Tandis que l'adjudant-major préparait le logement dans les salles de la mairie, à l'aide du plan cadastral et des renseignements de la municipalité, nous passâmes une bonne heure de repos et de quiétude.

Les adjudants sortirent, appelèrent les fourriers, indiquèrent à chacun l'îlot de bâtiments destiné au logement de sa troupe.

Ce fut l'heure d'affairement; nous galopâmes dans les rues, visitant les locaux, estimant la place; la répartition, une fois arrêtée, fut inscrite à la craie sur les portes et j'eus alors à m'occuper des vivres, à préparer les distributions.

Aidé de mes hommes de corvée, j'allai toucher le bois, le pain, les denrées d'ordinaire. La complaisance de mon hôte me procura une précieuse charrette à bras qui avança et simplifia considérablement la besogne.

Au lieu de rassemblement de la compagnie, provisoirement choisi par le fourrier en attendant la ratification du capitaine, j'installai seize tas, nombre égal à celui des escouades, en ayant soin de réunir les mêmes quantités de chaque nature dans chaque tas, afin d'éviter toute réclamation des intéressés quand le sort aurait assigné à quelque escouade l'une des parts. Car, pour la distribution, le capitaine emploie le système suivant: un homme, les yeux bou-

ne s'appelle au hasard un numéro d'escouade et celle-ci reçoit le lot que désigne le capitaine du bout de son sabre. Personne ainsi ne peut prétendre être plus ou moins lésé par une supercherie quelconque.

Tout est prêt maintenant, la compagnie peut arriver.

Je profite de ce répit pour procéder à une toilette moins sommaire que celle de ce matin. Logé au moulin, je vais me laver des pieds à la tête dans l'eau pure de la rivière, après avoir brossé mes effets et ciré mes souliers, et me voilà tout frais dans du linge propre et astiqué comme en garnison. J'éprouve une certaine vanité à me montrer ainsi, dès l'arrivée, à mes chefs et surtout à mes subordonnés.

Mais la colonne se fait attendre. Le capitaine adjudant-major nous explique que le régiment, exécutant aujourd'hui une marche en retraite, a dû, à diverses reprises, s'arrêter pour résister aux attaques de l'ennemi qui le poursuit. Il nous apprend aussi que si nos troupes avaient fait un mouvement offensif, nous n'aurions pu partir pour nos cantonnements qu'une fois le terrain déblayé par la bataille. Dans le cas actuel, au contraire, nous avions pu opérer en toute sécurité, couverts par le régiment que l'ennemi devait traverser pour nous atteindre. Ces commentaires nous ont intéressés; le soldat aime à savoir le pourquoi de ses actes.

Il était déjà tard quand la troupe fut annoncée. Nous nous portâmes au-devant d'elle et, comme la veille, le fourrier guida la compagnie vers son gite.

Le capitaine pensa que le repas serait trop retardé s'il fallait attendre la cuisson de la viande en employant les procédés ordinaires. Il donna l'ordre de se procurer immédiatement de la graisse. La viande serait grillée ou préparée en ragoût avec les pommes de terre et on ferait une soupe à l'oignon.

Je partis de suite, comme caporal d'ordinaire, et rapportai les denrées nécessaires.

Aussi, une heure après l'installation, nous pûmes nous attabler, ravis de ce changement de menu et, un peu gamins, nous gouaillâmes les compagnies voisines dont les chefs moins ingénieux n'avaient pas songé à modifier les habitudes culinaires. Il fallait voir l'œil d'envie dont les pauvres gens regardaient nos gamelles pleines, en attendant autour de leur pot-au-feu qui ne serait pas mangeable avant une couple d'heures... La prévoyance du capitaine lui créait auprès de nous une influence plus large et fortifiait notre dévouement pour lui. A cette heure, personne ne songeait à se plaindre de sa poigne parfois un peu rude; on savait pouvoir compter sur lui; il s'était, une fois de plus, gagné notre confiance.

Le lendemain, on partit allègre; le programme de la journée n'annonçait qu'une marche tactique; certes, l'intérêt devenait nul pour nous, mais aussi moindre devait être la fatigue. Une désillusion nous attendait à l'arrivée. Notre bataillon fut désigné pour prendre les avant-postes et la compagnie dut former l'une des grand'gardes.

Le crépuscule tombait avec le grand calme du soir, lorsque le capitaine nous arrêta sur le terrain choisi. C'était à l'angle d'un petit bois, au delà duquel se déroulaient les ondulations monotones d'immenses labours et de chaumes ras, tondus déjà par les troupeaux de moutons, dont un parc, tout proche, piquait ses clayonnages. Et rien, rien, jusqu'à l'horizon net, courbe comme à l'infini des mers. Une tristesse intense noyait cette immensité chauve qui évoquait la désolation du désert. Par les chemins de terre qui coupaient le sol tel un lacis d'ornières, les patrouilles s'avançaient et sur la ligne d'horizon se profilaient en traits noirs les silhouettes des sentinelles immobiles, tandis qu'en fourmis rampaient à l'entour d'elles les hommes à la surveillance active. Mais au fur et à mesure du passage du capitaine sur la ligne, tout s'effaçait, terré dans les moindres sillons que désignait son sûr coup d'œil. Plus rien n'apparaissait et sans la vision récente de tous les points en mouvement, devant nous, la campagne eût semblé vide. Mais nous la savions peuplée pour la sécurité et le repos de tous.

La nuit était venue et son recueillement enveloppait notre veille. Silencieux, nous nous groupions autour des feux allumés derrière le bois, dans la cuvette d'une vieille mare desséchée. Le mystère de l'ombre nous serrait les uns contre les autres comme dans l'attente d'un danger et il nous semblait que de l'inconnu des plaines déroulées devant nous allait surgir l'ennemi, un ennemi réel que devait arrêter le rempart de nos poitrines.

Le capitaine m'appela :

— Caporal Bourgeois ?

D'un bond je fus devant lui, la main à la visière de mon képi.

— Vous voyez cette lueur, là-bas ? Elle vient d'une cabane située à la croisée du chemin qui, par sa corne de droite, tourne le petit bois, dont nous occupons la gauche, et d'un autre sentier parallèle à la ligne de nos sentinelles, et à 600 mètres au delà; le sentier descend ensuite au fond d'une légère dépression du terrain. Vous aurez à le suivre et à reconnaître ce qui se passe au delà du versant opposé. Prenez quatre hommes avec vous, partez. A votre retour vous me rendrez compte de l'accomplissement de votre mission.

Je saluai, rassemblai mes patrouilleurs, les échelonnai en éventail après leur avoir indiqué l'itinéraire et m'enfonçai dans la nuit.

Pénétré de l'importance de ma tâche, je m'avan-

çai, l'oreille au guet. L'illusion de la guerre me possédait tout entier, et le cri de : « *Wer da!* » eût retenti que je ne m'en serais point étonné.

Mon homme de pointe se replia. Il s'était approché, en rampant, de la masure, avait reconnu un factionnaire et un poste ennemi d'environ une escouade qui occupait la position.

Je rassemblai ma patrouille derrière un tertre, griffonnai sur une page de mon calepin le renseignement recueilli et détachai un soldat pour le porter immédiatement au capitaine.

Tapi derrière mon abri, j'attendais. L'attente me parut longue. Enfin des pas s'étouffèrent dans les sillons. Le lieutenant arrivait avec une section. Il s'informa auprès de moi de la position exacte du poste ennemi et résolut d'attendre le petit jour pour l'enlever.

Nous attendîmes, transis, dans le malaise du froid matinal. A peine pâlissaient les premières étoiles que nous fûmes debout. L'officier nous dissémina en un croissant enveloppant et nous nous rasâmes dans les sillons, avançant toujours et rétrécissant notre courbe.

A 150 mètres de la baraque, la sentinelle ennemie héla : « Qui vive !... »

Sans attendre, le lieutenant se lança l'épée au poing et nous enleva par le cri :

— En avant, à la baïonnette !

Somnolent, ahuri, le poste adverse se bousculait, cherchant ses armes, que déjà nous étions sur lui et avions conquis la position.

Le capitaine, qui s'était rapproché avec la compagnie pour nous soutenir ou nous recueillir en cas d'échec, nous rejoignit et se préparait à continuer notre pointe offensive, lorsque sur la ligne retentit la sonnerie de l'*assemblée*. Nous devions tous regagner nos cantonnements pour jouir du repos bien gagné par nos trois précédentes journées de labeurs.

Mais avant de rompre, le capitaine paya ma nuit blanche par un mot d'éloge sur la conduite de ma patrouille et le renseignement envoyé. Et je ne sentis plus la fatigue.

Pour le troupier, la journée de repos ne comporte pas un absolu *farniente*. Il a fallu procéder aux corvées, à l'astiquage, aux réparations et se trouver en tenue correcte pour la revue que les officiers ont passée à trois heures. Ils ont vérifié le paquetage, la conservation des vivres de réserve et des cartouches à blanc. Alors, enfin, nous avons eu pleine liberté.

Pour que la fête fût complète l'escouade s'est cotisée et je sens, en écrivant, monter à nos narines le fumet de la gibelotte que fricasse mon chanteur de café concert — le loustic est aussi bon cuisinier. Des bonshommes précieux en campagne que ces gars débrouillards, habiles à tout et à la bonne humeur entraînante.

11 septembre.

Les manœuvres sont finies. Demain la revue, puis les étapes qui me ramèneront à Paris et me rendront à la vie familiale.

Mais les six jours que nous venons de passer ont été bien remplis.

Le lendemain de la journée de séjour, nous fîmes jonction avec l'autre régiment de la brigade et, ainsi renforcée, notre colonne exécuta une marche offensive. Nous remontâmes vers le nord pour tenter de déborder l'ennemi. Seulement, ce mouvement laissait un peu à découvert notre flanc droit. Aussi, en cours de route, diverses compagnies, dont la mienne, furent chargées d'occuper des positions de flanc-garde. Nous quittâmes la colonne pour aller nous poster sur une crête à deux kilomètres environ de la route suivie par la masse des troupes. Là, nous eûmes à soutenir une escarmouche contre un parti de cavaliers qui résolument nous chargea presque à l'improviste.

Sans perdre son sang-froid, le capitaine nous jeta dans des vignes où la charge ne pouvait s'engager et notre feu fit reculer l'ennemi jusqu'au delà de la crête ; mais alors les cavaliers mirent pied à terre, et profitant de l'avantage de la position nous livrèrent le combat à pied.

Bien que mécontent du manque de surveillance de son avant-garde qui l'avait mis dans une situation fâcheuse, le capitaine profita de couverts pour jeter une section sur l'aile gauche ennemie et alors attaqua avec tout son monde. Les cavaliers, à leur tour compromis, regrimpèrent en selle et détalèrent, poursuivis par nos feux de salve.

Nous rejoignîmes alors la queue de la colonne, notre mission terminée, mais avec une lieue de marche et un combat ajoutés à la fatigue de l'étape. On soupirait après le gîte quand, en débouchant dans une plaine, nous vîmes les bataillons se masser en colonne double et prendre les formations de bivouac. Nous allions donc encore coucher à la belle étoile !...

Il y eut une rumeur de désappointement dans la compagnie ; le capitaine s'arrêta, nous regarda défiler devant lui, et son coup d'œil refréna les murmures. Mais, non content d'avoir réprimé ce mouvement d'indiscipline, il voulut nous en punir. Il fit mettre l'arme sur l'épaule droite, commanda le pas accéléré et nous conduisit ainsi jusqu'à notre place de bataille. Là, nous prîmes nos distances et formâmes les faisceaux. Le capitaine ne nous dit pas un mot ; la leçon suffisait.

Nos emplacements déterminés, les multiples cor-

vées s'organisèrent : pour l'eau, pour la paille, pour le bois de chauffage, pour la viande, pour l'ordinaire, pour les abris, pour les feuillées. Personne ne se trouva inactif.

Cette animation de ruche d'abeilles — car toutes les compagnies étaient également affairées — au centre de cette plaine naguère déserte, ne manquait pas de pittoresque et aurait porté à rêver... si on en avait eu le loisir.

Mais ce loisir me manquait. Après avoir mis en train les cuisines, je me trouvai en présence des branchages frais coupés qu'il fallut tresser en claies. Un cercle fut tracé sur le sol, des piquets plantés et réunis deux à deux par des gaules sur lesquelles nous appuyâmes le sommet des claies inclinées. Nous avions un toit. Au centre, le foyer fut installé : de la sorte, nous dormirions la tête à l'abri et les pieds à la flamme. Cela ne vaut pas un bon lit, même une grange garnie de paille, mais est préférable au simple pavillon du ciel parfois brumeux, et pluvieux surtout.

Le capitaine surveillait et activait notre besogne. Il regardait parfois l'horizon, au couchant que cuivraient des vapeurs lourdes. Je surpris une inquiétude dans son œil et devinai sa pensée. Il redoutait pour nous l'orage et voulait, autant que possible, nous protéger contre lui.

Il nous ordonna de creuser des rigoles et de rejeter les terres contre le bas des claies, de damer ces petits talus pour les rendre imperméables. Sa prévoyance nous fut profitable.

Je dormais déjà, la tête sur mon sac, quand m'éveilla un éclatant coup de tonnerre. Le ciel était noir, épais ; en même temps, de lourdes gouttes tombèrent, s'écrasèrent sur le sol, puis les nuages crevèrent et la pluie s'abattit, drue, sur le camp. Le feu bientôt fuma, noyé. L'eau courait sur la pente légère de notre bivouac, mais, arrêtée par nos terrassements, se réunissait en ruisseaux dans les rigoles. Recroquevillés sous notre clayonnage, nous narguions la pluie, tandis que, plus loin, nous entendions la rumeur d'autres compagnies que leurs abris trop sommaires ne défendaient point contre l'inondation. Les hommes, qui avaient un peu grogné des exigences minutieuses du capitaine, maintenant se félicitaient des précautions ordonnées. Certes, on avait terminé l'ouvrage une heure après les autres, mais on était au sec, tandis que les négligents se trempaient. Le chanteur eut le mot qui résumait les sentiments :

— Il nous fait *membrer*, le capitaine, mais tout de même c'est un lapin !

L'orage passa, le feu fut rallumé et, les jambes de nouveau allongées, nous nous rendormîmes pendant que les voisins pataugeaient dans la boue et, transis, battaient la semelle. C'est dans ces petites misères que le soldat donne ou retire sa confiance au chef ; le nôtre nous avait définitivement conquis, sans exception, et nous eût menés partout ; nul labeur, nulle inquiétude n'était pour nous effrayer du moment où il marchait à notre tête.

Aussi avons-nous gaillardement avalé les fatigues des journées suivantes ; un entrain merveilleux, une constante bonne humeur nous ont soutenus, et nous voici, tous guillerets, à la fin de nos peines.

Aujourd'hui nous astiquons, fourbissons ; nous voulons à la revue de demain que la compagnie fasse honneur au capitaine.

12 septembre.

La Revue !...

C'est la fête des yeux pour les spectateurs, c'est la joyeuse et légitime fierté d'être regardés pour les acteurs ; un peu puérilement nous nous attribuons à chacun les sourires et les applaudissements qui saluent notre ensemble ; mais cette petite vanité n'est pas malsaine, car elle nous échauffe le cœur et le fait battre de l'orgueil de notre mission.

Nous sommes jeunes, nous avons soif de vie, de joies, de caresses ; aussi les œillades et les rires des belles filles viennent-ils griser notre enthousiasme et l'emballer par les promesses du baiser qui paye le lutteur de ses peines et consacre son triomphe. Et je pense à la belle fille de Déroulède qui a donné sa cocarde au soldat, la cocarde symbolique que nous gardons tous en un coin du cœur.

Blague qui voudra le chauvinisme et la cocarde ! Je plains ceux dont le cœur n'a jamais battu aux parades militaires et qui n'en est pas sorti plus fort, plus solide dans sa foi, dans son espérance patriotiques. Le scepticisme voulu des jeunes gens de ma génération m'apparaît comme une douloureuse pose. J'ai vu, dans les yeux de ceux qui se disent les plus désabusés, flamber des éclairs qui démentaient leurs paroles et qui, le jour venu, les transfiguraient dans l'action. Un stupide amour-propre en retient seul l'aveu sur leurs lèvres, mais dans la contagion de l'exemple, ils s'ouvriront à la vérité que leurs âmes connaissent mais que leur snobisme cèle. Et ils se souviendront alors des sentiments jadis éprouvés devant le drapeau et les solennités militaires.

C'est pour cela qu'il est bon que chacun ait été soldat.

La belle matinée !... Rangés dans une vaste plaine, nous attendions, immobilisés déjà par le roulement des tambours.

Alors, de l'extrémité de la ligne, a débouché un groupe de cavaliers où flottaient des plumes blanches, où scintillaient des ors ; les sonneries : Aux champs ! ont éclaté, suivies par la majesté enflam-

mée de la *Marseillaise*. Raides, présentant nos armes nous avons frissonné, tandis que le général en chef passait devant les drapeaux inclinés.

Et ce salut de foi s'est répété, tandis que nous défilions ensuite devant ce représentant de la Patrie vers lequel se tournaient ceux qui seront un jour chargés de nous mener aux combats, aux victoires...

La peine était oubliée, car nous croyons déjà être à l'honneur!...

Y serons-nous un jour?... Des journées comme celle-ci le font espérer. Quoi qu'il en soit, elles promettent que, tout au moins, nous saurons être au devoir. Le reste appartient aux destinées!...

La dislocation des troupes effectuée, nous cessons de suivre les prescriptions du service en campagne pour celles du service intérieur, et passons du cantonnement au logement chez l'habitant. Au lieu de coucher dans la paille, nous avons droit à un lit pour deux.

Un lit pour deux!... Après les journées de manœuvres, nous sommes d'une propreté douteuse. Depuis un an j'ai abdiqué nombre de mes délicatesses, mais cette dernière épreuve rencontre debout toutes mes répugnances. Ma foi, tant pis! j'abuse un peu de mes prérogatives de caporal pour au moins choisir mon camarade de lit, et l'élu est mon cabotin de café-concert. — Cabot et cabotin, ça va ensemble, dirait mon loustic, sans la déférence qu'il me témoigne.

Dans le gros bourg, notre gîte, nous avons donc reçu un pain et un billet de logement pour deux. Dans une demi-heure, nous reviendrons toucher les vivres; mais, pour le moment, nous allons à la recherche de nos hôtes.

Nous sommes logés chez un savetier. Le brave homme essuie ses doigts empoissés à son tablier de cuir, pour nous tendre la main de bon cœur. Lui aussi a été soldat, et mieux que nous, car il a guerroyé au Mexique, un sacré pays où ça chauffait. Rien que d'y penser, il éprouve le besoin de se rafraîchir en trinquant avec nous, et nous voici tous trois installés le verre en main. Mais je le laisse avec mon copain et m'en retourne au lieu de distributions toucher les rations de mon escouade. Il ne faut pas s'endormir dans les délices de Capoue...

Je ris, et cependant je garde un souvenir attendri de ce pauvre savetier qui reçut, avec une si cordiale fraternité d'ancien, ses jeunes compagnons d'armes. Il nous voulut à sa modeste table et nos rations allèrent rejoindre son fricot dans la casserole. Il nous choya, à sa manière, mais avec une si confiante bonhomie, une sorte d'attendrissement si communicatif que le lendemain nous eûmes pour lui la poignée de main réservée aux vieux amis dont on se sépare à regret.

Être soldat sert donc encore à connaître ceux dont vous sépare la vie sociale.

Elle a ses naïves grandeurs, l'âme du peuple. D'aujourd'hui, je la pressens, et dans l'avenir je veux la mieux connaître... Je ne l'aurais même pas soupçonnée sans ma vie militaire.

La dernière étape! Elle clôt mon temps de service. Sitôt arrivés, on nous désarme et le lendemain nous rentrons dans la vie civile.

Je viens de réendosser mon costume bourgeois. Mais j'anticipe sur le passé dont je tiens à fixer les impressions dernières.

L'étape d'arrivée fut gaie et cependant teintée d'une anxiété douce. Paris nous appelait. Les uns étaient possédés par la curiosité de l'inconnu que leur réservait la capitale de la France, les autres venaient à elle avec le tumultueux bouillonnement des souvenirs. Et ces sentiments opposés épandaient un mystérieux recueillement sur les rangs qui accéléraient le pas, impatients de découvrir les horizons évoqués, ignorés ou connus. D'abord la haute silhouette de la tour de fer apparut et tous nous la saluâmes d'une acclamation. Les paysans en avaient entendu parler comme de la merveille de nos temps; nous, qui l'avions trop vue et dont elle avait cependant choqué l'esthétique, nous la reconnaissions, émus, car elle symbolisait à nos yeux la présence de ce Paris qui tenait notre passé et notre avenir.

Nos pieds ne sentaient pas la dureté du pavé de la route; nous allions entre les maisons plus serrées qui dénonçaient l'approche des barrières. Enfin nous atteignîmes les fortifications.

La tenue rectifiée, nous parcourûmes d'un pas bien cadencé l'enfilée des boulevards excentriques, puis la Seine coula sous nos pieds au passage du pont. La population attroupée sur les trottoirs riait à notre entrée joyeuse et nous rendions le salut à nos concitoyens par nos propres sourires. Puis la grille de la caserne béa et nous nous engouffrâmes dans notre dernier logement militaire.

Désarmés, déshabillés dès l'après-midi, le capitaine nous réunit pour nous faire ses adieux.

Il nous dit :

« Mes amis, le temps passé par vous au régiment vous a enseigné que la vie est un combat et vous a armés pour la lutte. Vous êtes arrivés ici, insouciants, au sortir de l'adolescence, de la vie facile et jus-

qu'ici sans sérieuses épreuves : vous allez partir, désormais hommes, par le périlleux chemin d'une carrière à entreprendre et à réussir. Si vous avez su profiter des enseignements reçus au régiment, la tâche vous sera moins ardue ; vous aurez la force, car vous aurez pour guide et soutien le sentiment du devoir et de l'honneur. N'y faillez jamais !... La vie commune vous a aussi appris à connaître les hommes et cette science est précieuse ; elle vous évitera les maladresses qui peuvent compromettre les plus beaux efforts.

« Dans les préoccupations futures de votre existence, n'oubliez jamais que, avant vos intérêts propres, est celui de la Patrie. De la grandeur, de la sécurité, de la richesse du pays dépendent votre repos, votre bien-être et ceux des vôtres. Ainsi, pendant les vingt-quatre ans que vous porterez le nom de soldat, songez sans cesse aux devoirs que comporte ce nom, ce titre. Car serviteur de la Patrie est un titre ; servir est rendre des services ; à qui devez-vous les vôtres mieux qu'à la France ?

« Des jours vécus ensemble, je ne veux rappeler que la communion intime qui nous a associés pour l'œuvre de relèvement et de courage. Vous m'avez prouvé votre bonne volonté et votre bon esprit, et m'avez confirmé ma confiance en vous au cours des manœuvres que nous terminons. Je vous en remercie en vous disant au revoir pour l'heure où, à votre tête, je marcherais en l'honneur d'une grande cause. »

Le capitaine s'est tu. Puis il a passé devant nous, la main tendue. Tous nous avons serré cette main et l'avons sentie frémissante d'une émotion contenue mais profonde.

Plus simplement, plus modestement, j'ai fait mes adieux à mon escouade et j'ai eu la satisfaction de sentir aux témoignages verbaux ou muets de mes hommes que je m'étais acquis leurs sympathies.

Lorsque la grille de la caserne s'est refermée derrière moi, je ne me suis pas senti tout à fait libéré. J'ai voulu présenter mes remerciements et mes hommages aux chefs qui m'avaient formé. Je me suis rendu auprès des officiers de mon ancienne compagnie comme auprès de ceux qui m'avaient commandé pendant mon grade de caporal. Ma démarche a paru leur être sensible. Mes deux capitaines surtout m'ont accueilli avec une bienveillance sans banalité ; ils se sont intéressés à mes projets d'avenir et m'ont affirmé que leur sympathie me suivrait dans la vie.

20 septembre.

Me voici libre, de retour au foyer familial, après cette année de vie militaire.

Qu'en conclure ?

J'ai relu ces notes et je crois que l'évolution de caractère qu'elles exposent au jour le jour est déjà une réponse concluante. Cependant, j'éprouve le besoin d'en mieux ramasser le sens probant.

Voici un an, j'étais un gamin ; je me sens aujourd'hui une âme sérieuse et je dois ce progrès à l'éducation reçue, à l'expérience acquise. Le régiment m'a été une école précieuse ; j'ai connu là les vanités des préjugés, j'ai pénétré le cœur des hommes. J'ai appris à obéir et aussi à commander. De ceci, mon autorité devient plus forte devant la société et contre les épreuves de la vie.

J'ai aussi gardé cet enseignement, c'est que nos droits n'existent et ne sont légitimes que par l'accomplissement de nos devoirs ; seuls ceux-ci confirment ceux-là. Enfin, j'ai approfondi la grandeur de la servitude militaire et j'ai compris la beauté de l'abnégation.

Certes, la vie militaire a ses tracasseries, ses déboires ; mais quelle existence parmi les hommes en est exempte ?... Le caractère se trempe dans ces petites épreuves et en sort fortifié pour celles plus graves qui l'attendent.

Enfin, je suis destiné à devenir moi-même un des chefs qui guideront les hommes de France au combat, si surviennent les guerres. J'aspire au grade d'officier de réserve et je ne puis songer, sans anxiété, aux obligations que me créera ce titre. Par une seule année de service et une période de vingt-huit jours, je parviendrai à cette épaulette que ne conquièrent les soldats de carrière que par de longs, patients, ardus efforts. Devant l'ennemi, je commanderai à de vieux sous-officiers rengagés qui me domineraient de leur acquis et de leur expérience si je ne m'imposais pas à leur respect, à leur confiance, par mon caractère et la connaissance absolue de mes devoirs. Dans la vie civile où je rentre, je n'ai donc pas le droit de me désintéresser des choses militaires ; je suis tenu d'honneur à me rendre digne du poste que j'ambitionne, capable d'en remplir les fonctions, apte à conduire des hommes, à me hausser enfin au niveau intellectuel et moral qu'exige la dignité d'officier. Je le dois comme homme de cœur et comme Français.

Quelles que soient les arguties des philosophies modernes, elles ne peuvent prévaloir contre la noblesse et la grandeur de ce sentiment qui se nomme : Patriotisme. Eh bien ! l'armée est presque seule aujourd'hui à avoir conservé sa foi en cette haute et souveraine idée. Par ce patriotisme elle nous agrandit l'âme et la préserve de l'affaissement morbide où la plongent les sophismes d'une prétendue générosité, l'hypocrite masque d'un monstrueux égoïsme.

Et je salue en l'Armée l'arche sainte de l'amour de la Patrie, le tabernacle de l'Honneur et l'école du Devoir.

Georges de Lys.



LA PRESSE POLITIQUE [1]

La presse est la véritable école de la politique, il n'est pas nécessaire d'y avoir fait régulièrement toutes ses classes ; mais il est bon de l'avoir fréquentée quelque temps.

On y prend d'abord un air de force qui n'est pas à dédaigner. L'homme d'État qui passe pour avoir des moyens de défense personnelle est moins attaqué qu'un autre. Dans la vie publique, il faut être prêt à manier la plume comme l'épée ou le pistolet. Les articles ou les notes qu'on fait faire sur commande ne valent pas ceux qu'on dicte soi-même.

La presse crée de bonnes camaraderies que n'altèrent pas les divergences d'opinions. On a souvent ses meilleurs amis dans le journal qui vous combat chaque matin. C'est de la sorte qu'on acquiert l'esprit de tolérance sans lequel il n'y a pas de gouvernement qui puisse durer.

Les liens d'amitié que l'on noue dans la vie de journaliste procurent des avantages plus sérieux. Ils donnent souvent à l'homme d'État le moyen de faire modérer certaines campagnes, de faire supprimer certaines notes, non seulement dans son intérêt personnel, mais encore dans celui du pays. Le polémiste le plus passionné ne refuse pas quelques sacrifices lorsqu'un camarade parvenu au pouvoir les lui demande au nom de la patrie, en évoquant le souvenir des vieilles batailles, en lui rappelant les longues heures où tous deux s'éclairaient mutuellement par le choc de doctrines contraires.

*
* *

L'essentiel, pour que le passage à travers les bureaux de rédaction ne devienne pas un obstacle à la conquête du pouvoir, c'est de ne soutenir dans aucun journal des idées excessives et sans avenir. Il est permis au journaliste qui veut garder sa plume toute la vie de développer des paradoxes ; c'est même souvent, pour lui, le seul moyen de forcer l'attention du public.

C'est un moyen que doit s'interdire l'homme qui tient à faire sa carrière dans la politique. Tout ce qui est extrême en théorie devenant irréalisable dans la pratique, il faut s'en garder avec soin ; sinon l'on s'expose à rencontrer plus tard dans les assemblées des collègues charitables qui prennent plaisir à comparer les doctrines avec les actes.

Le plus grave inconvénient d'attacher son nom à des principes qui ne peuvent être appliqués, c'est de s'interdire les évolutions auxquelles un homme d'État est condamné s'il veut suivre son temps et son pays. Il n'en est pas un qui puisse braver les années en marche et rester indéfiniment immobile au point d'où il est parti.

Mais, s'il tente de se modifier après avoir pris une attitude déclamatoire et tragique, on ne croit plus en lui. Pour affirmer sa sincérité nouvelle, il est obligé de faire un bond prodigieux et d'aller parfois jusqu'au parti le plus opposé à celui qu'il avait primitivement défendu.

Le choix des matières que l'homme d'État doit traiter dans un journal n'est pas indifférent. Les questions transcendantales de politique pure ne font pas connaître un nom aussi vite que l'étude approfondie des problèmes économiques et financiers. En traitant ceux-ci, on a sa place marquée dès qu'on arrive au Parlement. Il faut simplement s'abstenir d'y toucher dès que l'on peut craindre que les intérêts d'une compagnie privilégiée ou d'un grand établissement de crédit ne s'y trouvent mêlés. Certains soupçons naissent trop vite dans les démocraties.

*
* *

Il ne suffit pas d'apprendre à écrire dans les journaux ; il faut aussi apprendre à les lire si l'on veut éviter des contresens regrettables.

Un isolément, un journal ne signifie rien ; il en dit trop ou trop peu. Les journaux s'interprètent les uns par les autres. On n'obtient le diapason normal qu'en les faisant tous vibrer. Une nouvelle, si brutale et précise qu'elle paraisse, ne prend son véritable caractère qu'après avoir été racontée par la presse de tous les partis. On peut commencer alors à en voir la valeur, à en mesurer le danger et les bénéfices.

De même, il faut bien se garder de chercher la direction de son esprit dans les journaux du parti auquel on appartient. Ce serait le plus sûr moyen de verser dans le fanatisme. On ne peut trouver de saines règles, pour penser et pour agir, qu'en étudiant avec soin la presse hostile. C'est elle qui préserve l'homme d'État des fautes graves.

Avec la presse, amie ou ennemie, il est utile de faire la part d'une stratégie savante et compliquée. L'article le plus ardent n'a pas toujours pour but de déterminer les décisions qu'il préconise, mais de provoquer, par un choc en retour, des décisions contraires que l'on croit devoir être fatales à celui qui en prendra la responsabilité.

Fort souvent, les nouvelles mises en circulation sont ou fausses ou dénaturées, afin que l'adversaire n'ait plus d'autre ressource que d'avouer ce que l'on

1. Nous devons à l'obligeance des [illegible] la communication des [illegible] d'un nouveau [illegible] de M. Eugène Pierre, secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, qui doit paraître [illegible] prochain sous ce titre : *Politique et gouvernement*.

sait déjà, mais ce qu'on veut lui faire dire à lui-même.

La meilleure manière de lire les journaux, c'est encore de les lire d'avance, sur le marbre. Quand on a pu la veille se faire renseigner sur les projets des principaux polémistes, on ouvre tranquillement ses journaux le matin. On a chance de n'être dupe de rien.

Il n'est pas inutile, non plus, de se munir de renseignements détaillés sur tous les membres de la grande famille des journalistes. Le sens réel d'un article ou d'une note ne se devine pas à la seule vue de la cocarde que porte le journal. Outre que les cocardes de même couleur affectent plusieurs nuances, il n'est pas rare qu'un parti ait des alliés secrets dans les rangs de ceux qui ne portent pas sa cocarde. Il se glisse alors entre les lignes des énigmes qui sont très embarrassantes, mais qu'il faut absolument saisir pour comprendre la véritable pensée de l'écrivain.

En somme, les journaux sont une correspondance chiffrée ; l'homme politique doit en avoir la clef de même que le diplomate doit avoir celle des ambassades. Mais la première est changée plus souvent que la seconde ; il faut la mettre au courant chaque soir, parce qu'elle se modifie au fur et à mesure que les événements se déroulent.

*

Il ne faut point s'étonner de l'influence que la presse exerce dans les pays où la parole est libre. On retrouve la même influence exercée, sous une autre forme, dans les temps et dans les pays où le journal subit la censure de l'autorité. Les hommes qui savent agir sur la politique, en s'adressant aux démocraties, auraient également agi avec force s'ils avaient été placés dans des milieux plus étroits. Sans doute, ils auraient été obligés d'enfermer leurs conseils dans des lettres discrètes, de les faire circuler à travers des salons fermés ; on les aurait écoutés quand même. Ils auraient joué un rôle moins éclatant ; ils auraient dicté à l'histoire des pages moins brillantes ; ils n'auraient pas pris une part moins active à la direction des affaires de leur pays, parce que la puissance de l'esprit est, en réalité, ce qui soulève et domine tout. Rien ne change d'un siècle à l'autre, que la manière d'occuper la scène.

*

La fondation d'un journal est une entreprise plus difficile que l'établissement d'une maison de banque ou de commerce. Il y faut tout le sang-froid de l'homme d'affaires et toute l'expérience de l'homme politique. On n'est jamais certain d'y gagner de l'argent ; aussi fait-on bien de n'y pas risquer sa propre fortune ; on se montre toujours plus hardi avec la fortune des autres, et la hardiesse est ici la première condition du succès.

Avant de créer un journal, il faut être nettement fixé sur le drapeau qu'on veut suivre, sur les hommes d'État dont on entend rechercher le patronage. Annoncer une ligne de conduite pour la modifier au bout de quelques mois, c'est une imprudence. Il est souvent plus difficile d'opérer une évolution politique dans la presse que dans le Parlement. Un journal qui change de camp perd pour longtemps son influence ; il n'est couvert que si sa propriété a passé en d'autres mains.

Pour bien diriger un journal, il n'est pas nécessaire d'être journaliste soi-même. Ce serait plutôt nuisible. Nul n'est prophète en son pays. Le faisceau de rédacteurs qu'il faut tenir étroitement lié se désunit plus vite sous la main d'un ancien camarade que sous celle d'un étranger.

En tout cas, il convient que le directeur d'un journal politique aime très modérément les lettres, parce que rien n'est plus éloigné des lettres que la politique. Le directeur qui éprouverait trop de tendresse pour les bons écrivains rechercherait de préférence leur plume et leurs conseils ; il ne donnerait pas assez de place aux hommes d'action qui se servent parfois d'une langue médiocre pour dire ce qu'ils savent, mais qui savent des choses très utiles, qui possèdent à fond les secrets du Parlement et les ressorts de l'administration, qui font d'un journal la plus puissante et la plus horrible des machines de guerre.

Sans doute, il faut dans un journal quelques articles de haute théorie, de doctrine pure, et c'est un régal pour l'esprit que d'admirer avec quel talent de vrais écrivains savent parer d'un beau style des choses souvent fort laides. Mais, au point de vue du combat, ce ne sont là que des armes de luxe. Les notes brèves, les nouvelles habilement commentées portent seules très loin. C'est d'ailleurs à peu près tout ce que les exigences de la vie moderne permettent de lire.

Pour exercer une sérieuse influence, le directeur d'un journal doit avoir avec soi beaucoup de membres du Parlement. Leur appui moral ne suffit pas ; il faut le concours de leur présence matérielle. Un cabinet de direction ne saurait ressembler à une cellule de monastère. Il importe d'en faire un salon vaste, élégant, où des chefs de parti puissent venir chaque soir se concerter et préparer leurs plans de campagne pour le lendemain. On est sûr alors de lancer tous les matins un numéro vivant, qui n'est pas bâti sur des hypothèses, qui ne s'attaque pas à des fantômes. On ne parle pas à la cantonade ; on est sur la scène, et la voix porte aussi loin que si elle venait de la tribune.

En revanche, il est délicat d'appartenir au Parlement quand on dirige un journal. L'autorité que donne le mandat législatif, est affaiblie par l'obligation où l'on se trouve de traiter toutes choses avec une extrême réserve. On n'a plus ses coudées franches; on est enlacé de mille liens. Comment laisser discuter librement, dans sa propre maison, des collègues avec lesquels on vit tous les jours, des événements auxquels on a pris soi-même une part directe ?

* *

L'art d'écrire dans un journal n'a rien de commun avec la rhétorique, ni même avec la dialectique. Il exige des qualités toutes contraires à celles qui sont indispensables pour faire un bon livre. Le style que l'homme doit marquer de son empreinte quand il écrit un livre, n'a plus besoin d'empreinte ni de marque dans un journal. Il faut, au contraire, qu'il puisse se modifier chaque jour au gré des événements et du sujet.

Le journaliste qui possède un style personnel pourra se faire une grande réputation ; il n'exercera jamais, sur la direction des affaires, une sérieuse influence. Il finira même par être moins lu que des confrères moins brillants. Le public auquel s'adressent les journaux est fugitif ; pour le retenir, il ne faut rien lui montrer de trop connu. Si l'on s'est asservi à une manière d'écrire et de discuter, il devinera presque toujours le but d'un article en regardant le titre et la signature ; il sera tenté de n'en pas lire davantage. C'est pourquoi les directeurs qui visent à l'action matérielle plus qu'à l'éclat littéraire suppriment volontiers les signatures.

Les journaux ont besoin de mise en scène comme les théâtres. On est obligé d'y donner aux idées un certain grossissement pour les faire bien voir. Aussi les convictions très ardentes forment rarement un bon journaliste; ceux dont la foi a trop d'intolérance poussent le grossissement si loin qu'on est forcé de rire ou de se fâcher. On ne peut plus se laisser convaincre.

Le meilleur journaliste est celui qui respecte toutes les doctrines, qui sait qu'il n'en est aucune d'absolument vraie, aucune d'absolument fausse, qu'en chaque affaire le moment et le milieu sont les régulateurs nécessaires de nos opinions.

Avec cette dose de scepticisme qui n'exclut pas la sincérité aux heures d'action, on est assuré d'avoir une prose intelligible et des idées nettes. Le conservateur ne risque pas de s'enténébrer dans le mysticisme du moyen âge pour montrer les beautés de la monarchie ; le républicain ne se laisse pas entraîner à prendre des modèles de liberté dans ces temps troublés où la vie humaine et la propriété individuelle étaient à vil prix.

* *

Le vrai journaliste ne se préoccupe pas des règles de l'école ; il méprise l'art des transitions ; il ne craint pas de se répéter ; il dit ce qu'il a à dire sans se soucier comment, parce qu'il faut qu'il soit toujours prêt, qu'il ait toujours son encrier plein et sa plume taillée. Il n'a aucun amour-propre d'auteur. Si l'article écrit à dix heures est trop vieux à minuit, il le jette au feu et en griffonne un autre.

Il ne garde pas la collection de ce qu'il écrit, parce qu'il serait tenté de la relire et qu'il pourrait se trouver en contradiction avec lui-même. Cela le paralyserait. Il lui suffit, quand on lui oppose ses vieux articles, d'être prompt à les interpréter dans le sens qui convient. C'est facile ; il n'y a pas une parole qui ne puisse avoir plusieurs sens. Les commentateurs de la Bible auraient été de merveilleux journalistes s'ils avaient vécu dans notre siècle.

* *

Le prêtre doit vivre de l'autel et la presse doit nourrir l'écrivain ; elle doit le nourrir d'autant plus largement qu'il n'y a, au bout de la carrière, ni pensions ni sinécures, et que le cerveau est un sol qui s'épuise comme les autres, si on lui demande trop.

Un écrivain ne doit prêter le concours de sa pensée qu'à des prix très élevés. Lors même qu'il aurait personnellement une fortune suffisante et qu'il travaillerait pour le seul plaisir d'être imprimé, il ne doit pas permettre que sa plume soit marchandée. C'est une question de dignité pour soi-même, de courtoisie envers les confrères.

Une seule exception semble permise, celle où l'écrivain ne traverse la presse que pour entrer dans le Parlement. On peut, en pareil cas, avoir un intérêt majeur à ne pas tirer profit de ses articles, afin de n'être pas soupçonné d'avoir fait de la politique pour de l'argent. Le plus simple est de les livrer gratuitement et de considérer le journal comme un bon cheval que l'on emprunte pour aller à la bataille.

* *

L'écrivain qui se croit du talent et qui a promis de défendre une opinion, souffre quand il travaille à exprimer sa pensée, parce qu'il imagine qu'elle jaillirait avec plus d'éclat si les lourdes chaînes du parti n'étaient pas là pour l'emprisonner. Il se trompe. Une pensée devient rapidement fausse quand on n'est pas obligé de l'éprouver à la flamme d'autres pensées. Les obstacles que l'écrivain rencontre sur les routes très difficiles de la politique lui procurent cette force que donne au fleuve un long encaissement entre des rochers ingrats. Abandonné sans rives, à son impulsion première, le fleuve ne tarde-

rait pas à inonder les plus fertiles campagnes et à les transformer en marais putrides.

L'écrivain qui serait libre de dire tout ce qu'il pense, tout ce qui traverse sa cervelle, pourrait produire, çà et là, quelques étonnements qu'il prendrait pour de la gloire. Il n'exercerait jamais sur son pays ni sur son temps l'influence de celui qui sait qu'il n'est pas seul dans l'univers et qui cherche à comprendre l'humanité au lieu d'avoir la folie de vouloir se substituer à elle. Vain effort! espoir chimérique! La raison du plus grand nombre sera toujours la meilleure, non parce qu'elle est la plus forte, mais parce qu'elle est faite d'expérience, parce qu'elle est contrôlée, retenue par trop de raisons diverses pour verser dans les grands abimes.

L'autre, la raison solitaire, la raison orgueilleuse, qui vise des cimes inconnues, n'a pas besoin d'orages pour être foudroyée. Une petite pluie l'abat. Elle traîne aussitôt l'aile, et ceux qui avaient été un instant éblouis de la voir monter si haut, disent avec dédain en la voyant collée au sol humide : Ce n'était que cela!

* * *

L'esprit de secte fait commettre de grands crimes à la presse. Dans l'espoir chimérique de remonter du particulier au général et d'établir, par les fautes de quelques-uns, l'abjection d'un parti, elle n'hésite pas à mettre en lumière des actes de la vie privée qui ne sont pas justiciables des tribunaux et dont la notoriété soudaine peut conduire au désespoir, à la ruine, des familles entières. Elle hésite encore moins à dénoncer, avec des circonstances inexactes ou grossies, des actes de la vie publique qui n'appartiennent au jugement du peuple que si le peuple est mis en mesure de les connaître dans leur réalité.

Il n'y a que deux remèdes à ces accès de passion qui troublent l'État autant que les particuliers. Ou bien il faut des tribunaux indépendants, capables de protéger les citoyens sans acception de personnes ou de partis, maîtres de prononcer des amendes écrasantes ; ou bien il faut, ce qui est meilleur, une telle liberté de presse, une si complète organisation des partis, une instruction si répandue, qu'aucune accusation ne puisse éclater sans que la défense suive immédiatement et trouve des juges impartiaux chez tous ceux que l'accusation avait émus.

* * *

La satire du gouvernement se fait sous le manteau, dans une monarchie ; elle est propagée par des pamphlets qui circulent secrètement, savourés en silence par quelques lettrés. Elle se fait au grand jour dans une république. On la distribue gratuitement à tout le monde. Dès qu'un homme occupe le pouvoir, les plus cruelles injures, les plus redoutables calomnies sont autorisées contre lui. Cependant, le mépris versé sur les chefs conduit une république à plus de périls qu'une monarchie. La république est fondée sur l'égalité ; ceux qui la gouvernent ne sont rien de plus que les autres citoyens ; ils n'ont ni plus de naissance ni plus de fortune. Ils n'ont, pour commander, d'autre force que l'honneur qu'ils tirent de leur charge. Si l'on s'applique, chaque matin, à démontrer qu'ils en sont indignes, ils descendent plus bas que les autres citoyens, et l'égalité engendre l'anarchie.

* * *

Les crimes et les délits de presse disparaîtront de tous les codes le jour où on aura trouvé un remède capable de rendre l'homme inaccessible au phénomène encore mal connu de la suggestion. Ce que punissent les lois de la presse, ce n'est pas l'acte de l'écrivain, qui ne blesse personne ; ce sont les actes que sa parole inspire. Dans beaucoup de siècles, on arrivera peut-être à donner à l'homme assez d'énergie morale pour qu'il tire de sa volonté seule les raisons d'agir. Ce jour-là, les crimes et délits de presse seront relégués dans les greniers de l'histoire, à côté de l'armoire occupée actuellement par les crimes de magie et de sorcellerie. Tant que nos volontés seront faibles, dociles, nous serons obligés de les protéger contre ceux qui peuvent les déplacer par une sorte d'envoûtement inexplicable mais certain.

* * *

Lorsque la presse attaque, même avec violence, même avec injustice, les projets et les actes des gouvernements ou des partis, elle rend des services ; elle met aux mains du public une loupe qu'il est facile d'écarter si l'on veut voir les choses à l'œil nu, telles qu'elles sont réellement.

Lorsque la presse attaque les hommes d'État dans leur personne et dans leur famille, elle prépare des périls dont elle peut devenir la première victime. Le mépris de ceux qui dirigent le gouvernement et la politique ne pousse pas les peuples à choisir des hommes plus austères, ni à créer des mœurs plus pures, mais à chercher un maître dont toutes les fantaisies et toutes les passions doivent être vénérées comme des vertus.

* * *

Le crime de lèse-majesté existe naturellement dans une monarchie, parce que la fiction sur laquelle est fondé le gouvernement veut que l'existence de la nation soit liée à la personne du monarque. Il n'est pas possible de reproduire cette fiction dans

les démocraties. Il est pourtant funeste que celui à qui est attribuée la première magistrature de l'État soit exposé sans défense à tous les coups.

Les lois répressives sont d'un faible secours pour couvrir les présidents. Si leur application est confiée à un tribunal, quoi de plus bizarre que de voir des fonctionnaires devenir les protecteurs de celui qui nomme tous les fonctionnaires? Si elle est confiée au jury, n'est-ce pas une profonde diminution d'autorité que de traîner devant douze citoyens le délégué de la nation?

Ce qui serait nécessaire, ce qui est possible, c'est que les chefs de partis, sans le signal desquels la presse ne marche pas, s'abstiennent dans les démocraties de faire attaquer publiquement le chef temporaire du pouvoir exécutif. Lorsqu'un parti engage une campagne de cette nature, il ne peut avoir que deux buts : ou bien empêcher un président de devenir assez fort pour faire obstacle aux volontés du Parlement, ou bien l'obliger à se retirer avant l'heure légale.

Dans l'un et l'autre cas, les partis peuvent atteindre leur but par des procédés plus honorables que l'outrage et la diffamation. Alors que, dans les monarchies, des souverains ont été obligés de se soumettre, même sans révolution, il serait étrange que, dans les républiques, le Parlement n'eût pas de moyen légal pour réduire un président qui se serait déclaré contre lui.

* *

Il n'y a rien de plus délicat que les rapports du gouvernement avec la presse. Sans doute, la presse ne possède pas toute la puissance que l'opinion publique lui attribue. Ce n'est pas elle seule qui fait et défait les ministères; mais elle y contribue largement.

Les fausses nouvelles, les calomnies qu'elle lance avec une habileté consommée, vont rapidement, et il n'est pas toujours facile de leur barrer la route. On croit fermement à ce qui est imprimé. La foi dans la plume de l'écrivain a remplacé la foi dans la parole du prêtre. Il s'écoulera beaucoup d'années et peut-être de siècles avant que le scepticisme qui a frappé l'autorité des religions atteigne l'autorité de la presse. L'action du prêtre n'a jamais été que temporaire, intermittente; l'action du journaliste est quotidienne. L'une et l'autre saisissent l'homme dans l'heure de détresse où l'âme désemparée accepte les directions d'où qu'elles viennent, pourvu qu'elle subisse une direction, qu'elle sente la nécessité d'obéir.

Les gouvernements sont donc obligés de faire bon ménage avec la presse. L'argent n'y suffit pas, parce que l'argent n'est vraiment utile qu'avec les journaux qui sont inutiles. S'il rend quelques services, c'est en certains jours de bataille, alors que la suppression d'une note peut arrêter les mouvements d'une armée. On ne crée pas avec l'argent ces grands courants d'opinion qui décident l'avenir d'un peuple. L'enjeu est alors trop important pourqu'une plus forte mise ne vienne pas affaiblir l'influence de ceux qui avaient cru, par l'argent, enlever toutes les positions.

En dehors des crises, dans la vie normale, c'est d'autre chose que sont faits les rapports de la presse et du gouvernement. Ils sont faits de confiance mutuelle, de courtoisie et de finesse. Un journaliste est, par sa profession même, trop intelligent pour ne pas admirer toujours, pour ne pas aimer quelquefois celui qu'il sent son égal en prévoyance et en volonté. Un ministre doit savoir gagner des sympathies partout, jusque dans les rangs de ses pires adversaires. Avec ses amis, il doit craindre de s'imposer; il faut qu'il sache les amener insensiblement à penser ce qu'il pense, à vouloir ce qu'il veut. Le bon journaliste ne donne toute sa force que lorsqu'il se sent libre et qu'il s'imagine diriger ceux qui l'inspirent.

* *

La presse a pour devoir de tout connaître; il faut donc ne lui rien cacher. Entendons-nous; il faut la laisser toujours persuadée qu'on ne lui a rien caché. Cependant, il est des secrets d'État qu'on ne saurait divulguer sans péril pour la patrie.

Ces secrets sont l'objet d'une raillerie qui ne date pas d'hier. Dans les lettres et les mémoires du temps passé, on les traitait déjà de chose négligeable. Il est néanmoins démontré que les peuples les plus forts, les plus respectés, ont toujours été ceux qui n'essayaient pas de les déchirer pour la courte joie d'une curiosité malsaine. Tant de millions ne seraient pas inscrits chaque année dans les budgets de l'Europe pour les garder ou les surprendre, s'ils étaient sans valeur.

Un bon gouvernement doit exercer sa vigilance à être prévenu, en temps utile, des renseignements que la presse peut se procurer directement, par les moyens d'investigation qui lui sont propres et dont elle a le droit légitime d'user. Dès que la presse est sur la piste d'un secret qu'il aurait mieux valu taire, il faut le lui révéler officiellement, si le danger d'avouer la vérité paraît moins grand que celui de laisser circuler des erreurs.

Dans le cas contraire, il faut préparer trois ou quatre versions absolument différentes et les confier à des mains discrètes qui sauront les répandre comme autant de découvertes merveilleuses. L'éclat des contradictions trouble les esprits; au bout de quelque temps, lorsque l'émotion première est apaisée, on peut, sans inconvénient, répandre l'opinion que le

fait n'avait jamais existé, excepté dans l'imagination de ceux qui l'avaient raconté.

C'est une faute de croire qu'il faille rester indifférent aux attaques de la presse et que la prudence commande de laisser les polémiques s'éteindre d'elles-mêmes. Le conseil du silence vaut, en pareil cas, l'avis qu'on donnerait à un commandant de place si on l'engageait à ne pas répondre au canon de l'assiégeant, sous prétexte que le feu s'arrêtera dès que les munitions manqueront.

Un gouvernement qui ne riposte pas aux attaques de la presse est promptement condamné par l'opinion. Il doit toujours rendre coup pour coup et démentir les propos de l'ennemi autant de fois que celui-ci les répète. Il doit même, dans les cas graves, apporter ses déclarations à la tribune, parce qu'alors sa parole porte plus loin.

Sauf des circonstances exceptionnelles, les procès de presse sont un mauvais moyen de défense. L'issue en est généralement incertaine. D'ailleurs, l'acquittement d'un journal est la condamnation du gouvernement. La condamnation du journal donne au gouvernement la figure d'un tyran et au journaliste l'attitude d'un martyr, deux physionomies qui ne se comprennent guère dans le monde moderne, mais qui produisent encore leur effet.

Si les condamnations pour délits de presse n'entraînaient pas des peines corporelles, on pourrait être moins sobre de procès. Il est certain que les hommes d'État seraient mieux protégés contre l'abus des calomnies par la menace d'amendes énormes que par celle d'une brève détention. Il semble excessif d'enlever la liberté à un écrivain qui, profitant des mœurs de la liberté, a eu le tort de répéter tout haut ce que chacun racontait tout bas. Mais il n'y aurait rien d'excessif à prévenir les écrivains qu'ils doivent regarder le fond de leur bourse avant de se risquer à dire des autres ce qu'ils ne souffriraient pas qu'on dît d'eux-mêmes.

Il est des pays où la diffamation coûte très cher. Dans les sociétés où la fortune joue un moindre rôle que l'honneur, on arrivera difficilement à frapper la calomnie de grosses amendes, parce qu'on n'admettra pas que l'honneur ait un prix. Les hommes politiques sont donc obligés de se tenir toujours prêts à demander au duel la défense de leur personne et de leurs actes. Les ministres ne sont pas exempts de cette nécessité, malgré ce qu'il y a de bizarre à voir les exécuteurs de la loi se rendre sur le terrain pour faire ce que la loi défend.

D'ailleurs, on ne doit jamais avoir l'épiderme trop sensible aux attaques de la presse. Lorsqu'elles sont très vives et qu'elles provoquent une forte cuisson, c'est que le ton général de la polémique est monté de plusieurs degrés et qu'on a soi-même permis l'emploi de flèches très acérées. Les coups que l'on reçoit sont rendus avec une égale vigueur. Il n'y a qu'un échange régulier de mauvais procédés.

Lors même que la presse du gouvernement aurait le dessous dans un concours d'injures et de diffamations, il ne faudrait pas s'en affliger. Les gouvernements ne tombent pas parce qu'ils sont attaqués. La violence des accusations dont on les charge relève la fidélité de leurs partisans et leur suscite des amis dans tous les camps d'où la loyauté n'est pas exclue.

Eugène Pierre.



THÉATRES

Porte-Saint-Martin : *Les Bienfaiteurs*, comédie en quatre actes de M. Brieux

Parmi les auteurs dramatiques qui arrivent à la notoriété, — et que nous voyons « monter » avec une joie si vive ! — M. Brieux tient une place très particulière. Je dis particulière non seulement en rapport avec sa génération, mais en rapport avec presque tous les auteurs dramatiques qui l'ont précédé. Songez que, depuis Molière, tout ou presque tout notre théâtre français vit, si je puis dire, « sur » l'amour. C'est le principal ressort de nos classiques ; et, si parfois « l'intérêt politique » vient s'y mêler, c'est pour lui ajouter une importance nouvelle, jamais pour se substituer à lui. La plus romantique des pièces romantiques, *Antony*, n'est qu'une histoire d'amour exaspérée et frénétique ; les « drames historiques » d'Hugo et de Dumas habillent de pourpoints ou de vestes de buffle des amoureux enragés et verbeux, mais qui ne sont que des amoureux. Le plus hardi, le plus combatif de nos contemporains, Dumas fils, n'a regardé la société moderne qu'au point de vue des rapports entre les hommes et les femmes. L'habitude est si bien prise, le public est si accoutumé au mariage d'Alfred et d'Ernestine qu'il ne peut s'intéresser aux pièces dont ils sont absents. Il les veut, il les exige. Augier, dans les plus hautes de ses comédies sociales, s'est vu contraint de les « mettre en scène » ; et M. Becque lui-même les a introduits (le moins possible) dans les *Corbeaux*. L'amour est le vrai roi de la littérature :

> Il l'est, le fut, ou le doit être...

M. Brieux a cherché à s'affranchir de sa tyrannie. Par générosité d'âme peut-être, et peut-être par une

inclination naturelle de son esprit, il s'intéresse aux injustices et aux misères que traîne après soi la civilisation moderne. Je crois qu'avant de venir à Paris, M. Brieux a longtemps habité la province. C'est une école excellente pour un littérateur. Dans le milieu « raffiné » et un peu artificiel où nous vivons, rien ne semble plus passionnant que de savoir si Monsieur X... deviendra ou non l'amant de Madame Z... Le grand problème est de savoir si la pauvrette souffre plus avant ou après; le grand progrès consiste à capitonner sa chute. M. Brieux, là-bas, a vu des choses qui lui ont paru plus importantes. Dès ses débuts au Théâtre-Libre, il nous a montré où pouvait conduire la manie de l' « instruction obligatoire »; dans l'*Engrenage*, il a fait un tableau frappant et sans parti pris de la « corruption parlementaire » ; et voici que, dans les *Bienfaiteurs*, il nous peint avec vérité les ridicules et surtout l'insuffisance de la charité.

C'est de quoi, sans doute, distinguer M. Brieux de ses confrères. De plus, — et de cela, je lui sais un gré infini, — tout en discernant très nettement les vices de notre société, M. Brieux ne les hait point ; je veux dire qu'il ne hait point ceux qui sont les « représentants » de ces vices. Il ne croit pas que l'humanité moyenne soit mauvaise par essence. Elle agit mal, le plus souvent, mais plutôt par maladresse que par méchanceté. Et c'est cette maladresse surtout que M. Brieux nous expose, qu'il nous « explique », nous montrant ainsi comment on peut y porter remède. Et, pour le dire en passant, c'est cette absence de parti pris qui donne aux *Bienfaiteurs* le meilleur de leur portée. Sans doute, et surtout au théâtre, il faut « plaire au public » ; mais ce serait une besogne médiocre que de lui plaire en flattant de « parti pris » ses faiblesses ou son inintelligence.

On a fait du reste aux *Bienfaiteurs* deux reproches plus surprenants encore que celui-ci. On leur a reproché de froisser les sentiments du public, comme si on pouvait faire autrement une « comédie de mœurs », comme si on pouvait approuver des mœurs dont il s'agit précisément de montrer l'imperfection! On a reproché aussi à M. Brieux de ne pas conclure. Et cela est admirable. La pièce entière est conçue pour nous démontrer que la charité consiste non pas seulement à donner, mais à donner « en aimant ». On eût voulu sans doute que M. Brieux décidât : « Donnez », ou : « Ne donnez pas. » Il a dit : « Donnez avec *charité*. » Et la conclusion me paraît suffisante. J'ajoute qu'elle est la seule qui convienne à une œuvre de bonne foi. M. Brieux voyait trop bien les petitesses et les ridicules des « œuvres de bienfaisance » pour ne pas nous les représenter ; il comprenait trop bien que ces petitesses prennent racine dans un sentiment louable, pour ne pas nous le dire. Il nous l'a dit, et il a bien fait.

Qu'il y ait çà et là quelques imperfections dans l'exécution, cela est possible. J'admettrais même, à la rigueur, que l'idée mère de la pièce eût pu être exposée avec plus d'insistance. Remarquez cependant le récit que fait Landrecy au premier acte ; il a rencontré un enfant qui venait de casser involontairement un litre de vin qu'il rapportait chez lui : il s'est approché pour le consoler et payer le vin perdu ; l'enfant, d'instinct, s'est enfui, « admettant qu'un étranger avait le droit de le châtier pour une faute dont il n'était pas coupable »... De même, je veux bien qu'il y ait quelque rapidité dans le « revirement » de l'ouvrier Pluvinage au dernier acte... Je ne dis point que les *Bienfaiteurs* soient à l'abri de tout reproche. Je dis seulement que la pièce de M. Brieux est l'une des plus généreuses et des plus élevées qu'on nous ait données depuis les comédies d'Augier.

Vous en savez le sujet. Landrecy et sa femme sont des « charitables ». Leurs idées sont nobles; elles leur semblent en outre pratiques, parce qu'ils sont pauvres, et qu'ils ne peuvent faire l'expérience. Un hasard met à leur disposition une fortune de rêve. Ils pourront donc appliquer ces idées qui leur sont si chères.

Landrecy va pouvoir tenter enfin ce qu'on n'a jamais tenté de bonne foi : l'usine-modèle, où les ouvriers seront vraiment les associés du patron, où ils seront traités comme doivent être traités des hommes. Pauline Landrecy va pouvoir fonder des œuvres, secourir, selon son cœur, « les déshérités de la vertu » comme les « déshérités du bonheur »... Ils commencent. Landrecy se heurte à l'hostilité méfiante, à l'injustice inconsciente des ouvriers. Pauline voit l'inutilité, le danger de ses Œuvres... Faut-il donc renoncer? Serait-il vrai que leurs idées si nobles, si généreuses, fussent impossibles à appliquer? Non, dit à peu près Valentin Salviat, mais le bien est difficile à faire ; on ne le fait pas en secourant, de loin, les malheureux ou les coupables; on le fait en se rapprochant d'eux, au contraire. Vous vous plaignez qu'ils ne vous comprennent pas? C'est qu'ils ne peuvent pas vous comprendre. Vous restez ce que vous êtes ; et, du haut de votre situation sociale, du haut de votre fortune, vous leur distribuez des « secours ». Cela seul vous sépare d'eux. Il faut donner, mais pas seulement donner de l'argent : il faut donner des conseils, s'intéresser aux misérables, vivre près d'eux et de leur vie. « Il y a un mur entre ceux qui souffrent et ceux qui pourraient les aider. » Ce mur-là, ce n'est pas les malheureux qui l'ont construit, mais les heureux; c'est à ceux-ci de tâcher à le démolir. La vraie charité traîne après soi de nouveaux devoirs; en la faisant mal, vous épaississez le

mur au lieu de le détruire. C'est aux riches à faire les premiers pas, parce qu'ils ont à se faire pardonner leur richesse; toute richesse est une injustice tant qu'il existe des pauvres. Quand un ouvrier est venu vous raconter que sa femme était mourante, vous l'avez engagé à profiter du médecin et des médicaments gratuits; il vous en a voulu. Vous l'avez appelé ingrat, et vous avez été injuste. Les pauvres, les humbles, sont de grands enfants; il venait pour être consolé, pour que vous causiez avec lui, pour que vous preniez part à ses peines. Le jour où vous l'avez fait, le jour où, sa femme morte, vous lui avez serré la main, les yeux humides, il vous a compris, et le « mur » est tombé... »

Ce long discours, que je prête en partie à Valentin Salviat, c'est le résumé, la morale même de la pièce. Il n'en est pas de plus haute ni de plus noble; il n'en est pas de plus juste. Oui, il est naturel que le pauvre soit l'ennemi du riche: et il faudrait des années et des années pour que cette hostilité cessât; il y faudrait surtout des âmes comme celles de Landrecy et de sa femme. Est-ce une raison pour ne pas essayer? C'est une raison, au contraire, pour « s'y mettre », et s'y mettre tout de suite. M. Brieux ne se flatte pas, j'imagine, d'avoir découvert la charité; il y a quelque chose comme dix-neuf cents ans qu'elle a été inventée. Il nous a rappelé ce qu'elle est, ce qu'elle doit être; et ce n'est pas un mince mérite, comme ce n'est pas d'une âme médiocre. M. Sarcey écrivait lundi: « C'est la pièce d'un brave homme et d'un homme brave. » Et, certes, on ne saurait mieux dire.

Il me resterait à vous expliquer comment M. Brieux a mis en œuvre ses idées, et le parti qu'il en a su tirer. Mais il me faudrait suivre la pièce scène par scène, vous montrer successivement toutes les déceptions de Landrecy et de sa femme, et comment, peu à peu, le découragement les gagne. Ces étapes, M. Brieux les a marquées le plus heureusement du monde; et cela, avec une loyauté et une bonne foi qu'on ne saurait trop louer. Prenez les scènes qui eussent pu le plus facilement tourner à la caricature, comme par exemple les scènes entre les dames patronnesses. Tout y est d'une mesure et d'une justesse excellentes. Ces dames, peu après avoir appris le suicide d'une famille qu'elles n'avaient pas su secourir à temps, en viennent, en vue d'une fête de charité, — et cela est admirable qu'ayant vu combien les Œuvres sont inutiles, elles ne songent qu'à en créer une nouvelle! — elles en viennent à parler toilettes. Et cela est abominable. Ailleurs, elles cherchent à se débarrasser sur les Œuvres de leurs charités particulières. Et cela est ridicule. Mais attendez. Ces femmes égoïstes et futiles savent quand il faut payer de leur personne. Celle-ci, par exemple, a pris chez elle et soigné un enfant atteint du croup... La scène entre l'ouvrière Catherine et la « fille » Clara, celle surtout entre le « régénéré » et Salviat sont tout à fait supérieures. Et cela, je le répète sans parti pris. Quand Pauline renvoie Catherine qui, mourant de faim, demande une légère avance sur ses travaux de couture, ce n'est pas par indifférence: c'est qu'elle n'a pas le temps; elle a un mot admirable, quand Catherine lui expose sa demande: « Demain... Revenez demain matin, vous savez bien que dans la journée je m'occupe des Œuvres! » Demain l'enfant peut être mort. Et rien ne montre mieux ce qu'il y a de factice et d'« inutile » dans cette charité spécialisée.

Aux scènes de pure « charité » je préfère encore les scènes « sociales », celles qui se jouent entre Landrecy et ses ouvriers. Ici une analyse, quelque détaillée qu'elle fût, serait insuffisante. C'est la scène elle-même qu'il faut entendre. L'agacement de Landrecy, bientôt tourné en entêtement devant l'obstination des ouvriers. Les raisonnements de ceux-ci, raisonnements en quelque sorte « inachevés », et tels qu'en peuvent seulement produire des intelligences rudimentaires. Le motif puéril, presque risible, de la grève; puis le malentendu originel qui apparaît et qui s'accentue à chaque mot; si bien qu'au bout de dix répliques on a oublié le motif de la querelle et qu'il ne s'agit plus: pour les ouvriers, que de ne pas céder au patron; pour le patron, que de ne pas céder à ses ouvriers. Je sais peu de scènes plus significatives et plus « éloquentes » que celle-là. Et, chose admirable! ils ont raison des deux côtés. Ou, pour mieux dire, M. Brieux a si bien vu et montré les raisons des deux parties, — et le motif de la querelle est si futile! — qu'on sent, sous les paroles, la haine et la méfiance éternelles entre l'employeur et l'employé, haine et méfiance qui dureront tant que la charité ne sera pas vraiment de la tendresse... Cela est d'une inspiration juste et généreuse; cela est du beau et du bon théâtre.

Il faut savoir gré à M. Coquelin d'avoir joué les *Bienfaiteurs*. Qu'il nous donne de temps en temps des pièces de cette valeur, et nous lui pardonnerons bien des choses!...

Jacques du Tillet.

P. S. — Je ne puis que signaler aujourd'hui la reprise de *Don Juan* à l'Opéra. Il sera plus profitable d'en parler en détail quand l'Opéra-Comique l'aura représenté à son tour. La différence d'interprétation sera une étude excellente. Je ne veux que signaler le vif et mérité succès de M. Delmas en Leporello.

J. T.

SALUT DE LA PROVINCE AU TSAR

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Paris, si fort qu'il soit, n'est pas la France entière.
Il n'en est que la tête et le cerveau puissant.
Le cœur, c'est la Province ; et jusqu'à la frontière
Tout le sol a frémi d'une allégresse altière
Quand tu posas sur lui ton pas retentissant.

Ce qui nous charme en toi, n'est pas l'éclat qui brille
Dans le vain apparat de l'absolu pouvoir ;
C'est que tu sois venu, simplement, en famille,
Et que ta jeune épouse ait confié sa fille
Aux bras du peuple immense accouru pour te voir.

Va, ce peuple est meilleur que ne le dit la haine.
Mûri par le malheur, plus sûr du lendemain,
Il est fort ; mais il sait où trop d'orgueil entraîne ;
Il sait aimer surtout, et ta main souveraine
Peut se mettre sans peur dans sa loyale main.

Il est bon qu'entre nous cette amitié se fonde.
L'Europe en vaudra mieux, quoi qu'il puisse advenir ;
Elle a vu dans ces jours d'émotion profonde
Quelque chose de grand se lever sur le monde :
La force et le bon droit maîtres de l'avenir.

[illegible]



NOTES ET IMPRESSIONS

Choses militaires.

[illegible] doit rejeter loin d'elle, résolument et nettement, tout ce qui blesse ce sentiment.

[illegible]

L'histoire que je vous conterai ici ne s'est point passée hier ; la brochure même qui en contient la relation a paru depuis un an déjà ; seulement, comme elle n'a pas été mise dans le commerce, les commentaires soulevés dès son apparition ne se sont que lentement répandus dans un public d'abord restreint ; par un sentiment de très louable déférence pour l'armée, la presse a évité de mener grand bruit autour de cette déplorable affaire. Aujourd'hui pourtant, elle est connue de trop de personnes pour qu'il soit possible de conserver plus longtemps une attitude d'ignorance manifestement voulue ; on a parlé, d'autre part, de l'intention formulée par certains parlementaires de porter l'incident à la tribune de la Chambre ; enfin, s'il se produit des abus et même des scandales dans notre monde militaire, on est en droit de se demander jusqu'à quel point il importe de les tenir secrets, quitte à les voir se révéler un jour par d'irréparables catastrophes. Il y a sans doute, en ces matières infiniment délicates, une juste mesure à garder ; en publiant ici un résumé des documents fournis par le colonel Allaire et en tâchant de dégager l'enseignement qui découle pour nous tous de l'aventure dont il fut la victime, non seulement je ne pense pas manquer à la discrétion qu'impose le patriotisme, mais je crois servir une cause dont la défense n'est pas, ne peut pas et ne doit pas être le privilège exclusif de ceux qui ont l'honneur de porter l'épaulette. — Voici les faits.

Le 27 octobre 1890, le colonel Allaire était détaché du service de l'état-major pour prendre le commandement du 12[e] hussards, en garnison à Dinan. Le régiment se trouvait, à cette époque, un des plus mal notés de France par l'autorité supérieure. La plupart des officiers jouaient ; beaucoup d'entre eux étaient criblés de dettes. La nécessité de réagir contre ces fâcheuses habitudes s'affirmait à tel point, que la résolution avait été déjà prise en haut lieu de transporter le 12[e] hussards loin de la ville où il se corrompait ; on l'avait même désigné pour occuper prochainement une des places de l'Est. En tout cas, la consigne donnée dès l'abord à son nouveau colonel était simple et catégorique : avoir la main très ferme et réprimer impitoyablement tous les abus dont il aurait connaissance.

L'exécution d'une pareille tâche n'alla pas naturellement sans susciter de sourdes colères chez les jeunes gens, plus ou moins bien apparentés et plus ou moins fortement protégés, qui avaient pris la si douce accoutumance de s'amuser beaucoup pour se reposer de ne rien faire. Ce colonel qui ne voulait point qu'on s'endettât, qui proscrivait le baccarat ou le poker, qui exigeait qu'on n'abandonnât pas le service pour aller parader sans son autorisation aux concours hippiques, ne tarda pas à leur apparaître comme le plus néfaste des gêneurs. Et, ce qui semblera plus étrange, c'est que, grâce à une multitude d'influences plus ou moins occultes, cette malveillance des inférieurs vis-à-vis de leur chef trouva rapidement un écho dans le personnel du haut commandement, et se traduisit par une série de tracasseries tellement piteuses qu'on a presque l'air, en les citant, de vouloir ajouter un chapitre au *Roman chez*

la Portière. On laisse le 12e hussards trois mois sans lieutenant-colonel, six mois sans chef d'escadrons, sept mois sans major; on s'obstine en revanche à y conserver un capitaine d'habillement notoirement insuffisant et qui devait mourir peu après d'une maladie cérébrale; un jour, pourtant, on se décide à nommer un major; par malheur, ce major est un individu atteint d'aliénation mentale, enfermé dans une maison de santé, incapable par conséquent de mettre les pieds au quartier, et qui ne figure sur l'effectif du régiment que *pour ordre*, autrement dit pour y toucher sa solde entière.

Je vous supplie de ne pas vous imaginer que je raconte le scénario d'une opérette, ou que je me moque de mes lecteurs. Tout ceci, et particulièrement l'histoire du major aliéné, est établi par les pièces les plus authentiques. D'ailleurs, ça n'est pas fini.

De Dinan, le 12e hussards était passé à Gray, dans la Haute-Saône, sous les ordres de M. le général de division de Lignières. Rapidement dès lors l'affaire se corse. Le seul épisode de la brouille entre le colonel et son général, qui va marquer le début d'une longue suite de scandaleux errements, vaut déjà tout un poème. S'il avait pour théâtre un autre pays que le nôtre, et s'il n'entachait la réputation d'un officier français, nous serions bien forcés d'avouer que les plus irrésistibles scènes de comédie ne sont pas toujours celles que l'on voit sur les planches.

M. le général de Lignières paraissait avoir du rôle militaire de la cavalerie une conception fantaisiste. Il voulait qu'elle fût élégante, il voulait qu'elle fût *chic*, il voulait qu'elle renversât par sa splendeur les bourgeois de province et qu'elle ravageât l'âme des boutiquières sentimentales. Aussi, dès que le colonel Allaire arrive à Gray, on lui enjoint, *par voie d'un ordre lu aux officiers*, « d'avoir à rendre les écuries plus élégantes au moyen de peinture (laquelle se trouve à *Old England* à Paris (*sic*) sur les billots de bat-flanc »; on lui recommande de faire teindre au brou de noix les susdits bat-flanc, les piliers, les poutres, les supports, et, en résumé, tous les bois divers qui ne peuvent que gagner à cet embellissement; on lui indique enfin combien il serait agréable à l'œil d'encadrer d'un filet blanc les briques des murailles; si on ne lui prescrit pas d'avoir pour ses chevaux des *boxes* en acajou, c'est que probablement l'acajou est considéré par le somptueux général comme une essence un peu passée de mode.

Le colonel réplique pourtant qu'il n'a aucun crédit normal inscrit à son budget pour exécuter ces travaux de peinture esthétiques, mais dispendieux. Le général ne s'arrête pas, naturellement, à ces questions de détail, et je vous prie ici de méditer, comme elle le mérite, la réponse prodigieuse qu'il adresse à son subordonné : « Un bon officier de casernement doit savoir jouer de la masse et donner chaque année à son colonel une grosse somme pour en faire ce que bon lui semblera. » Ceci était dit publiquement devant plusieurs officiers du 12e hussards; un peu plus tard, cette stupéfiante théorie était complétée par une variante légère : « Il n'y a aucune économie à faire sur le fonds commun. Versez tout ce qu'il y a de disponible aux fonds particuliers des escadrons; les capitaines feront ensuite de ces fonds ce que bon leur semblera pour le bien de leur escadron. »

C'était non seulement ne pas réprimer, mais encore encourager ouvertement les opérations de comptabilité irrégulière. M. Allaire refusa de se prêter à ces essais d'ingénieux truquage, et il n'est pas nécessaire d'avoir poussé très loin ces études de psychologie pour deviner dès lors la rancune inexpiable que lui voua son supérieur hiérarchique, pris en faute par un inférieur et obligé de lui céder. Le colonel, qui avait toujours été noté jusque-là comme un officier de rare valeur, se vit désormais désigné à l'attention de ses chefs, en une série de rapports perfides, comme absolument incapable de tout commandement. On l'accusa de « ne pas voir les choses d'assez haut », de troubler la discipline, de ne plus pouvoir monter à cheval, que sais-je encore! On s'appliqua en un mot à lui bien inculquer cette idée qu'un militaire soucieux de son intérêt, de sa tranquillité et de son avenir, a grandement tort de ne pas favoriser les malversations de ceux qu'il commande, si tel est le bon plaisir de ceux dont il dépend.

***

Mal vu par son général de division, il fut aussitôt mal vu par son général de brigade, M. de la Girennerie, et non moins mal vu un peu plus tard par le second général de brigade, M. de Girardin, qu'il trouva à Limoges en passant au 20e dragons. Il se plaignit à qui de droit de cette malveillance qui le poursuivait sans cesse et partout. Il reçut comme unique satisfaction cette réponse admirable sous sa forme axiomatique : « Les chefs n'ont pas de prévention », et on refusa de l'entendre davantage. De quelque côté qu'il se tournât, il se heurtait soit à des solidarités inavouables, soit à la conception la plus sottement étroite de l'esprit militaire. Quand sa disgrâce fut complète, et que, en désespoir de cause, il commença à faire appel devant l'opinion publique du jugement rendu par ses pairs, ne reçut-il pas d'un des officiers attachés à la personne du chef de l'État cette lettre dictée sans doute pas les sentiments les plus honorables, mais empreinte d'une belle ingé-

nuité : « Vous avez trop bien servi et vous avez trop de souci de l'honneur de l'armée pour ne pas comprendre qu'alors même qu'on serait victime de la mauvaise foi des autres, il est du devoir de tout officier d'éviter toute accusation, tout scandale, qui ne peuvent que diminuer le prestige que nous voudrions tant conserver à l'armée, malgré les efforts malveillants de tant de méchantes gens. »

Brillamment soutenu de cette manière originale, M. Allaire n'en avait pas moins persisté dans l'œuvre d'épuration du régiment qu'on lui avait confié. Inutile d'ajouter que les généraux de Lignières et de la Girennerie ne cessèrent pas de contrecarrer ce fâcheux excès de zèle. M. de Lignières en particulier ne pouvait se résoudre à une condamnation des malversateurs, qui devait fatalement entraîner l'abandon de tous ses grands projets relatifs au laquage et à la peinture au brou de noix. Aucune prévention, c'est entendu, ne l'animait contre son inférieur. On est bien forcé d'admettre alors qu'il avait l'intelligence faible et la vue courte, puisque, à la suite d'une enquête menée par lui, deux capitaines furent proclamés parfaitement indemnes qui devaient, bientôt après, être chassés de l'armée et frappés de peines infamantes.

Cette sentence se trouvait d'autant plus déplorable que, étant donné les relations tendues entre le colonel et ses subordonnés, elle apparaissait comme une marque d'appui tacite accordé à ceux-ci. Non seulement elle innocentait deux filous, mais elle achevait encore d'énerver l'autorité et le prestige de celui qui avait accepté la tâche ingrate de lutter contre toute une coalition d'intérêts alarmés.

Les officiers, se sentant soutenus d'une façon plus ou moins directe, accentuèrent naturellement l'animadversion qu'ils nourrissaient contre leur chef ; ils étaient parfaitement renseignés sur les intentions du général de Lignières à son égard ; ils voyaient reviser les punitions infligées par le colonel et empiéter sur ses attributions les plus essentielles ; ils savaient avec quelle partialité inqualifiable l'enquête avait été conduite contre leurs deux camarades dont ils connaissaient mieux que personne la culpabilité. Les rancunes privées se donnèrent sourdement carrière ; on ne garda que juste les ménagements indispensables ; un jour enfin on en arriva jusqu'à des procédés de laquais, et les lettres anonymes furent de cette petite fête.

Sapé d'un côté par ses inférieurs et de l'autre par ses supérieurs hiérarchiques, le colonel Allaire ne résista pas tout à fait trois ans et demi à ce double courant d'antipathies sournoises. Il avait pris un commandement dans la troupe à la fin d'octobre 1890 ; le 12 mars 1894 une décision présidentielle ordonnait sa mise à la retraite d'office, quatre ans avant la limite d'âge, malgré les notes excellentes dont il avait toujours bénéficié jusqu'à son arrivée à Gray, malgré ses persistantes demandes d'enquête sur les faits qu'il avait allégués, malgré les réclamations qu'il adressa à tous ceux qui pouvaient lui faire rendre justice et qui ne voulurent pas même l'entendre. — En somme, son affaire se résume en quelques lignes : par conscience, par sentiment de ses devoirs de soldat, il avait tenté de réformer des mœurs qui, si elles se généralisaient, assureraient à brève échéance la ruine de notre armée ; il avait ainsi troublé, aussi bien en haut qu'en bas, la quiétude d'on ne sait quelle coterie militaire intéressée à la continuation des abus ; quand il avait cherché la protection qui lui était due près d'une puissance suprême quelconque, il n'avait trouvé que l'ombre d'une ombre, une autorité inconsistante et amorphe, incapable de réagir même contre une poignée de personnages suspects ; et finalement, il avait été « étranglé », selon la pittoresque expression d'un de nos commandants de corps.

—

Vous me répondrez : « C'est simplement abominable. Seulement, on ne peut pas exiger que, dans d'énormes organismes, comme celui dont nous parlons, il n'existe pas quelques verrues, quelques points gangrenés et malsains qui n'impliquent aucunement un état morbide général. Il y a eu et il y aura toujours partout des abus et des injustices. Dans l'intérêt du pays, n'étalons pas trop au grand jour ces plaies secrètes et inévitables. Tant que vous n'aurez point prouvé que votre histoire ne constitue pas un scandale absolument exceptionnel, vous n'aurez absolument rien prouvé. Nous flétrirons en chœur les officiers de divers grades qui ont manqué à leurs devoirs ; nous plaindrons leur victime ; et puis qu'il n'en soit plus question ! »

S'il ne s'agissait que des infortunes du colonel Allaire, quelque intéressantes qu'elles puissent être, j'admettrais assez, avec le plus sceptique des moralistes, qu'on a toujours assez de force pour supporter les malheurs des autres ; j'éviterais en tout cas de publier une anecdote susceptible en effet de fournir pâture à la malveillance de nos moins estimables politiciens. Seulement, au fond, ce qui me semble grave ici, ce n'est ni la présence d'un certain nombre de brebis galeuses parmi nos capitaines ou nos généraux, ni même l'inique exécution d'un honnête homme brutalement sacrifié ; ce qui me paraît beaucoup plus alarmant et tout à fait digne d'attention, c'est l'état d'esprit que révèlent dans notre monde militaire les moindres détails de cette stupéfiante aventure.

Un beau jour, un conflit éclate entre officiers supérieurs : une des parties porte sur l'autre les accusations les plus disqualifiantes. En principe, et en dehors même du cas actuel, de deux choses l'une : ou bien l'accusateur a allégué des faits mensongers, et alors la mise à la retraite est un châtiment insuffisant du calomniateur, n'aurait-il péché que par légèreté ou ignorance ; ou bien ses inculpations sont reconnues exactes et alors nulle peine assez sévère ne saurait punir celui ou ceux dont la responsabilité est d'autant plus lourde qu'ils occupent un rang plus élevé. A vous, à moi, à nous tous qui nous faisons, paraît-il, une idée très profane de la discipline et de la hiérarchie, il semble donc que, dès les premières plaintes formulées par le colonel contre MM. de Lignières, de la Girennerie ou de Girardin, on va vivement tirer au clair cette affaire équivoque, ne fût-ce que pour empêcher le scandale d'en retentir loin. Vous, moi, nous tous, nous sommes dans l'erreur la plus profonde. On hésite, on tâtonne, on a peur ; nul n'ose prendre l'initiative d'une mesure énergique et définitive ; nul ne veut rien entendre, rien voir, rien savoir. D'abord, tel officier est le neveu de tel personnage considérable et tel autre a de puissants protecteurs. On se demande sur quel terrain on va s'aventurer, contre quelles influences plus ou moins redoutables on va entrer en guerre : le général de Négrier se récuse ; le général de Saint-Mars se dérobe ; le général Borius donne de bons avis platoniques ; le président du Conseil des ministres se déclare incompétent ; le président de la République est tenu par la Constitution ; le ministre de la guerre, lui, est tenu on ne sait pas par quoi, mais il a sans doute autre chose à faire qu'à s'occuper des désordres de son armée, car il refuse même de connaître les rapports et mémoires qu'on lui met sous les yeux. Ainsi, au moment de prendre une décision, il n'y a plus personne ; on cherche le chef suprême, l'autorité responsable, la pensée directrice qui préside aux destinées de notre défense nationale ; on ne trouve que le néant ; et vous avouerez que c'est là un sujet de réflexions infiniment plus mélancoliques et angoissantes que les tours de bâton du capitaine X..., la niaiserie complaisante du général Y... ou les misères du colonel Z...

* * *

Dans cette reculade unanime de tous ces grands personnages, ce n'est pas seulement l'horreur de l'initiative individuelle, la crainte moutonnière de se compromettre qui interviennent. Les plus braves et les plus scrupuleux tombent d'accord avec les plus timides que le premier devoir consiste à ne rien faire et à ne rien dire. La consigne est de se taire. On a peur d'être entendu au dehors.

Et cette conspiration du silence, qui semble passée aujourd'hui à l'état de dogme, elle n'a pas seulement le grave défaut de favoriser par l'impunité la corruption et de tendre à l'abaissement du niveau moral des troupes ; elle est encore parfaitement naïve et illusoire. Même avec la presse, même avec la rapidité de tous les procédés d'information moderne, peut-être se trouverait-elle efficace sans le système du service universel et obligatoire. Mais, à l'heure actuelle, où tout citoyen français de quarante-cinq ans a fait au moins un stage à la caserne, comment a-t-on la candeur de s'imaginer qu'on parviendra à dissimuler au public des scandales dans le genre de ceux que dénonce le colonel Allaire ? On ne cache à peu près rien, et l'on se donne bénévolement l'apparence de complicités honteuses avec des individus tarés. A quoi bon hésiter dès lors devant les exécutions nécessaires ?

Il est certain que, depuis 1870, sauf quelques exceptions rares, le pays tout entier a fait preuve vis-à-vis de l'armée d'une bonne volonté inépuisable. Nous avons renoncé, pour elle seule, à nos fâcheuses habitudes d'opposition frondeuse, qui n'ont épargné ni le personnel politique, ni l'administration, ni la magistrature, ni le clergé. La presse elle-même, d'ordinaire, s'est montrée mesurée et correcte. L'armée n'en serait que plus profondément coupable vis-à-vis du pays, le jour où celui-ci s'apercevrait que sa respectueuse discrétion n'a servi qu'à abriter la décadence du véritable esprit militaire. Si les pouvoirs du ministre de la guerre, du généralissime, du chef de l'état-major, ou de tout autre dignitaire quelconque sont insuffisants pour résister aux coteries politiques ou professionnelles, qu'on les renforce ! Mais enfin, par un moyen ou par un autre, qu'on s'arrange pour remédier à des vices organiques et essentiels, grâce auxquels un officier supérieur ne peut se faire rendre justice, et grâce auxquels des généraux incapables ou coupables se livrent impunément aux plus dégradantes pratiques. Nous savons que, dans la meilleure des armées, il y a et il y aura toujours à laver du linge sale ; nous approuvons pleinement la règle de blanchir le susdit linge en famille, et sans mettre, autant que possible, l'opinion publique dans la confidence de ces malpropres opérations. Encore est-ce sous la réserve expresse que, au moins, le nettoyage sera vigoureusement et rigoureusement fait.

Maurice Spronck.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 31[illegible]

L. [illegible] : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE — TOME VI 7 NOVEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

Il faut lire dans le *Journal officiel* le compte rendu de la discussion sur les massacres d'Arménie.

S'il y eut jamais une interpellation légitime, nécessaire, c'est bien celle-là.

M. Denys Cochin et les orateurs qui lui ont succédé à la tribune ont montré, preuves en main, qu'il n'y a rien d'exagéré dans les récits des journaux.

Il ne s'agit pas d'une insurrection plus ou moins durement réprimée, mais d'une race tout entière qu'on veut exterminer : l'incendie, le meurtre, le viol, la torture, c'est l'histoire des Arméniens pendant cette période tragique, et à chaque instant la complicité des autorités turques apparaît évidente.

M. le ministre des Affaires étrangères, tenu de mesurer ses paroles qui auront un écho dans le monde entier, a dit : « Une *calamité sans exemple* s'est abattue sur ces malheureuses régions. » Traduisons en langue vulgaire, et lisons : « Un crime sans exemple. »

Il va sans dire que la Chambre tout entière s'est trouvée unie dans un même sentiment d'indignation : il n'y a plus ici ni droite, ni gauche ; ce n'est pas une question de parti, mais une question d'humanité.

Nous eussions souhaité que ce sentiment d'indignation se traduisît dans l'ordre du jour qui a clos la discussion.

Sans doute les déclarations très correctes de M. le ministre des Affaires étrangères méritaient qu'on les approuvât ; mais il semble que l'approbation un peu banale, qui résulte d'un vote de confiance, n'était pas suffisante ici et qu'il eût fallu quelque chose de plus.

M. Delafosse avait déposé, avec M. Denys Cochin et M. de Mun, un ordre du jour ainsi conçu : « La Chambre, prenant acte des déclarations du gouvernement et résolue à le soutenir dans toute action qui aura pour objet de défendre en Orient les principes de la civilisation et la cause de l'humanité, passe à l'ordre du jour. »

M. le président du Conseil a déclaré que, dans sa pensée, l'ordre du jour approuvant purement et simplement les déclarations ministérielles avait « la même portée que celui de l'honorable M. Delafosse ». Mais alors pourquoi ne pas accepter ce dernier ordre du jour ?

Le vote eût conservé le caractère de confiance que la majorité entendait lui donner, et en même temps le parlement eût dit nettement ce qu'il voulait.

Personne ne demande une « action isolée » : tout le monde sent qu'une entente est nécessaire entre les grandes puissances, mais tout le monde sent aussi que la France, sous peine d'abdiquer ses meilleures traditions, doit faire tout ce qui dépend d'elle pour que cette entente soit rapide et efficace.

Que veut-on en Angleterre comme en France, en Russie comme en Allemagne ? Maintenir la paix générale ; empêcher le retour de massacres qui ont été une infamie et une honte. Il suffit, pour cela, que les cabinets européens fassent entendre un langage énergique : il n'est pas besoin de tirer un seul coup de canon.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

GENS DE MER

Trois vigiles des morts.

Je me souviens de trois vigiles des morts sur la côte bretonne [illegible] lors de la première, et j'habitais de passage une petite ville retirée du siècle ; mais je ne saurais dire au juste quelle était cette ville. Elle m'est restée dans les yeux comme une chose grise, infiniment fière et mélancolique. Il s'y trouvait de hauts clochers bourdonnants, des maisons à tourelles et à mâchicoulis, de grands murs tendus de lichen argenté. L'herbe feutrait les chaussées ; les portes étaient de chêne massif bardé de fer ; les fenêtres ne s'ouvraient jamais. Quel peuple de larves habitait là ? On disait que la mer venait autrefois jusqu'au pied de la collégiale ; des galères étaient sculptées aux voussures du portail, et l'on montrait encore dans les murs des organeaux rouillés qui avaient servi pour amarrer les barques. Mais la mer s'en était allée ; elle avait mis entre elle et la ville un grand désert de sable blanc où n'avaient pu lever que des joncs et des violiers sauvages. Et, le divorce consommé, ç'avait été fini de la ville : elle avait perdu ses faubourgs, ses fabriques, ses métiers, son commerce, ses armateurs et ses marchands, et s'était repliée vers son passé monastique et féodal. Une longue silhouette noire de récollet, les profils aigus de deux vieilles demoiselles à bonnet ruché, la tête émaciée d'une petite servante qui lavait les pièces à grande eau, ce sont, pour ma part, les seules images un peu distinctes que j'aie gardées de mes hôtes... Je dormais près du foyer, quand un chant triste comme une plainte, une rumeur plus qu'un chant, m'éveilla en sursaut. Et j'entendis ma bonne qui disait : « Voilà les âmes qui arrivent. » L'abbé ferma son bréviaire ; les deux vieilles demoiselles déposèrent leur tricot, et, sur un signe de l'aînée, je vis la petite servante qui prenait sur la table une galette de far et qui l'allait porter au dehors. Je pensai que c'était pour les âmes dont parlait ma bonne : elles devaient être maintenant devant la maison, car leur voix s'entendait distinctement et non plus comme une rumeur.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, disait le chant, chrétiens oublieux qui dormez au chaud dans vos lits, songez qu'il y avait autrefois ici une cité puissante par ses vaisseaux et son port ; mais un vent d'enfer s'éleva, un vent qui était chargé d'un sable pareil à du feu et qui noya le port, les vaisseaux et les hommes qui les montaient. C'étaient vos parents, chrétiens. Leurs âmes n'ont pas connu depuis un seul moment de répit ; les moins malheureuses souffrent mille morts dans les tourments du Purgatoire. Vous souffrirez comme elles un jour, s'il ne vous échoit pis encore. Priez et faites la charité pour racheter vos fautes.

La petite servante rentra, et les âmes s'éloignèrent. Elles s'arrêtèrent devant une autre maison, puis devant une autre, et firent ainsi le tour de la ville, *tro ar chiminalo*, « le tour des cheminées », comme on appelait cette procession. J'ai su depuis que ce n'étaient point de vraies âmes, mais leurs intermédiaires naturels sur la terre : des mendiants et des enfants...

Et je me souviens d'une autre vigile bretonne, à Enez-Veur, en un pays de grand vent et de mer sauvage, au coin d'un âtre de pauvresse où le varech et les bouses séchées remplaçaient le bois trop rare et trop cher. Un maigre suif, fiché dans une bouteille vide, agonisait sur la table. Les lits-clos, noirs de fumée, n'avaient plus de rideaux ni de couettes, et la paille même qui débordait les balustres n'avait pas été changée depuis longtemps. Il n'y avait là que deux vieilles presque semblables, quoiqu'elles ne fussent aucunement parentes, mais que l'âge avait pétries et comme sculptées pareillement, fouillant les rides, affaissant la bouche, effilant le nez, plaquant sur les sourcils une sorte de tégument verdâtre, rugueux et dru comme du lichen... Elles m'avaient laissé le seul siège qui fût dans la maison, et, assises toutes deux sur des galets de mer, je les écoutais qui, tout en filant leurs quenouilles, devisaient du temps passé, de la Bretagne et de la mort. On m'avait adressé à elles comme aux dépositaires de la plus antique tradition locale, aux archives vivantes de la paroisse. Toutes deux étaient veuves, leurs maris perdus à la mer, et la mer, un à un, leur avait pris encore tous leurs enfants. Elles avaient accepté cette surcharge effroyable de calamités avec la résignation muette, l'espèce de doux fatalisme qu'on voit aux Bretons, et, n'ayant pas de quoi vivre seules, inaptes par usure à tout autre métier qu'à celui de filandières, elles avaient mis en commun leur pauvreté et leurs souvenirs.

— C'est la vigile des Trépassés. Parlez-moi de la mort, leur avais-je dit.

Elles s'étaient signées, avaient fait une courte prière, et la plus rapprochée de moi et qu'on nommait Marie-Cinthe avait répondu :

— Je n'ai pas vu l'*Ankou* (1), mais je l'ai entendu venir plusieurs fois. Sa charrette a passé à me frôler ; je percevais distinctement le galop des chevaux et le grincement des essieux, mais je ne voyais rien. Seulement la charrette ne tardait pas à s'arrêter devant une porte, sur la route, ou bien elle prenait la tra-

(1) Voyez la *Revue des* [illegible] 1[illegible] septembre 18[illegible].

(1) Nom breton de la Mort.

verse et pénétrait dans la cour d'une ferme, et le lendemain il y avait un mort dans la maison.

— Moi non plus, dit la seconde vieille, Marie-Louise Gacquel, femme Rolland, je n'ai pas vu l'Ankou. J'ai entendu sa charrette maintes fois, mais, en ce qui est des miens, ce n'est pas ainsi que j'ai été prévenue de leur mort. C'est la nuit, pendant que je dormais : je sentis comme une goutte chaude qui tomba sur ma figure, une autre, puis une autre, et quand j'allumai la chandelle pour regarder, je vis que c'était du sang. « Oh! mon Dieu, pensai-je, il doit être arrivé malheur à Yves-Marie! » J'allai le lendemain trouver le recteur, et je fis dire une messe à l'intention de mon pauvre époux : mais il avait été enlevé à son bord, la nuit même, par un coup de mer qui avait emporté deux autres hommes et un novice... L'intersigne se renouvela pour mes enfants, tous garçons et marins comme leur père. Il n'en est pas échappé un.

— C'est triste, tout de même, reprit Marie-Cinthe, de n'avoir pas reçu la sépulture en terre bénite. Les pauvres morts qui sont au fond de la mer ne reviendront pas dans leur demeure jusqu'au jugement dernier. Ils habitent sous les eaux une grande ville engloutie, dont les palais et les clochers reparaissent une fois tous les sept ans, le matin de Pâques, au moment de l'élévation : c'est la ville d'Is, si vaste et si peuplée qu'elle allait de l'île de Batz aux Épées de Tréguier. Trente évêques la desservent, et quand ils disent la messe, on entend distinctement le son des cloches sous la mer...

— Oui, dit la seconde vieille, heureux ceux qui dorment en terre sainte! Cette nuit-ci est, avec la vigile de Noël, leur nuit de consolation. Ils reviennent, après les grâces dites, dans les maisons qui leur furent chères : pressés comme un vol de passereaux, ils s'abattent sur les foyers, sur les granges et dans les étables; ils font le tour du courtil et du verger; ils s'assoient sur la dalle chaude des âtres; ils goûtent à la jatte de lait et à la miche de pain qu'on a laissées pour eux sur le dressoir. C'est pour cela qu'il est péché de balayer sa maison aux vigiles des grandes fêtes; on risquerait de blesser les âmes qui rôdent dans l'ombre.

— On dit aussi, continua Marie-Cinthe, que des processions de trépassés ont lieu, ces nuits-là, sur la grève et dans les garennes abandonnées. J'ai entendu conter à Pierre-Jean Bélégot qu'un soir de Toussaint où il ventait dur, il avait été assujettir la corde de son bateau quand, en s'en retournant par la grève, il vit des lumières et une infinité de gens, rangés deux par deux, qui se dirigeaient vers l'église. Il ôta son chapeau et les suivit. A cause de la nuit, il ne distinguait pas les figures des processionneurs : l'église était éclairée comme pour une grand'messe. Pierre-Jean avait bien soupçon qu'il se passait quelque chose d'étrange, mais, comme c'était un bon chrétien, il n'avait pas trop peur. Seulement, là où il fut hardi à l'excès, c'est quand il voulut pénétrer avec la procession dans l'église. Au moment où il allait passer le seuil, une main s'abattit sur son épaule et il reconnut l'ancien recteur de la paroisse, décédé il y avait près de quinze ans, et qui lui dit sévèrement : « Retourne chez-toi, Jean-Pierre Bélégot : ce n'est pas ici la place des vivants. » La procession qu'il avait rencontrée sur la grève était une procession de trépassés...

— C'étaient des âmes qui finissaient leur temps de pénitence, expliqua la veuve Rolland...

Toutes deux se turent. Dans le vent de mer qui battait les vitres, une rumeur arrivait, confuse et lointaine et où, pourtant, on croyait distinguer un bruit aigre de clairons sur une basse sourde, crépitante et régulière, comme un roulement de tambours.

— Tu entends? murmura Marie-Cinthe. Il n'y a pas que les chrétiens à revenir sur la terre, cette nuit-ci.

— Que Dieu leur fasse paix! murmura la veuve Rolland. Les gens dont tu parles ont peut-être eu un moment de repentance avant de mourir... C'étaient, en leur vivant, à ce que j'ai entendu dire, des espèces de païens ou de renégats. Mais ce qui est arrivé à Michel le douanier me ferait croire que leur capitaine, au moins, avait demandé pardon de ses fautes, sans quoi le bon Dieu ne lui aurait pas permis de revenir trouver Michel pour réclamer l'argent de ses messes...

— De quelles gens parlez-vous? demandai-je, intrigué par ce mystérieux dialogue et prêtant malgré moi l'oreille à la singulière fanfare du vent...

— Oh! dit Marie-Cinthe, l'histoire est bien connue, donc, et il n'y a pas un îlien qui ne puisse vous la conter. Il y a nonante et trois ans de ça, je n'étais pas née, mais je tiens le récit de ma mère défunte et de plusieurs autres qui l'ont rejointe depuis, un corsaire hollandais vint faire côte contre les rochers de l'île Lern et tous les hommes furent noyés. Ils avaient avec eux, comme sur tous les bateaux de guerre, des clairons et des tambours qui les menaient à la bataille. Ce sont eux qu'on entend encore, les soirs de grand vent. Les matelots remuent par derrière des fusils et des sabres. Il y a même des gens qui disent avoir vu leur procession se lever du large et défiler comme à la parade entre les rochers...

— Sans doute, repartit la seconde vieille, mais tu n'ajoutes pas que leur capitaine fut trouvé sur le sable par la servante de Julot, et qu'elle ramassa à côté de lui un plein sac de doublons en or. Cette servante de Julot était une pauvre innocente, à qui on aurait fait prendre aisément un licol pour un bât et une vessie d'oing pour la lune. Elle rencontra chemin faisant un douanier du nom de Michel, qui lui persuada que les

[illegible] femme, Jeanne-Yvonne André. Mais une nuit il fut réveillé par une lumière inaccoutumée et le bruit d'un battant d'armoire qu'on ouvre et qu'on referme. Il se mit sur son séant et qu'est-ce qu'il vit? Le capitaine hollandais, qui, assis devant la table, comptait et recomptait les doublons restants qu'il était allé prendre dans l'armoire, et qui soupirait et recommençait toujours son compte sans pouvoir s'arrêter. Michel était devenu plus pâle qu'un linge. Il éveilla sa femme, mais tout disparut au même moment, et, pensant qu'il avait été le jouet d'un cauchemar, Michel se tut. Il n'était pourtant pas au bout de ses peines. Le lendemain et les nuits suivantes, la même lumière, à la même heure, le réveilla, et il vit de nouveau le capitaine hollandais assis à sa table et comptant son argent. A moitié fou de terreur, il alla trouver le curé, et celui-ci, après l'avoir confessé, lui ordonna de s'adresser à l'âme du mort pour savoir le genre de réparation qu'il entendait tirer de lui. Si pénible que lui fût cette obligation, il fallut bien qu'il s'exécutât. Il demanda donc au revenant qui il était : « Une pauvre âme qui s'est repentie et qui fait sa pénitence sur la terre, lui répondit le capitaine. — Et à qui en veux-tu? continua Michel. — J'en veux à un homme qui habite ci et qui m'a dépouillé de mon argent. — Quelle réparation exiges-tu de cet homme ? demanda Michel. — Qu'il restitue la moitié de l'argent à la servante qui l'a trouvé, et qu'avec l'autre moitié il fasse dire des messes à mon intention. » Michel, bon gré, mal gré, dut en passer par là. Il vendit sa maison, indemnisa la servante et donna le reste de l'argent à l'église ; à partir de ce moment, le capitaine hollandais cessa de lui apparaître, mais son esprit avait été frappé et il mourut peu de temps après.

— Ce que tu viens de raconter est vrai de tous points, dit à son tour Marie-Cinthe. Voici un autre fait que je me rappelle et qui prouve bien que, contre ce que je disais d'abord, tous les corsaires qui montaient ce bâtiment n'étaient pas des renégats. Le corps de l'un d'eux avait été trouvé à l'île Losquet et enfoui dans le sable. Peu de temps après, on vit sa main qui sortait. On la recouvrit, mais elle sortait encore. Alors quelqu'un eut l'idée que l'homme qui était enfoui là était peut-être un chrétien à qui manquait la sépulture en terre sainte. On alla donc au cimetière de Saint-Sauveur et on en rapporta quelques pelletées de terre: la main ne reparut plus...

Charme émouvant des vieilles légendes, poussière du passé, amère et douce, qu'on respire avec l'air de Bretagne, fanfare du vent d'ouest sur la grève, chaumes branlants, garennes abandonnées, et le chariot de l'*Ankou*, les repas d'âmes, les processions nocturnes, le corsaire hollandais, je ne vous ai jamais mieux sentis que sur la bouche de ces deux pauvresses d'Enez-Veur. Mais ce fut à ma troisième vigile seulement que j'entrai en plein contact avec la Mort bretonne, que je compris bien sa fonction et son sens aux yeux du peuple de ce pays. Il y a un an de cela. Novembre était proche, et comme j'allais quitter le hameau côtier de Landrellec, Yves-Marie Tanguy, hôtelier de céans, fine langue et profond psychologue, insista pour me retenir quelques jours encore dans son voisinage.

— Tout de même, me dit-il, vous avez peut-être tort de nous quitter si tôt. Ce que j'en dis n'est point pour vous coucher sur ma note une semaine de plus. N'empêche qu'au bout du compte vous auriez vu ce qu'on ne voit que deux ou trois fois par siècle en Bretagne.

— Et quoi donc? demandai-je alléché.

— Une translation de reliques, répondit le subtil personnage.

— Mais la cérémonie a eu lieu, répliquai-je vivement. Vous êtes un mauvais plaisant, Yves-Marie Tanguy, et je me rappelle fort bien qu'au Salon des Champs-Élysées, cette année même, un peintre qui se nommait Poilleux-Saint-Ange exposa une toile dont le sujet était justement celui dont vous parlez.

— Bon! riposta Tanguy. Encore quelque menterie de Parisien! Ce monsieur aura entendu dire qu'on allait enterrer les reliques et il aura fait son barbouillage à l'avance. Demandez plutôt à M. le Recteur de Trégastel, ou mieux allez voir vous-même dans l'ossuaire : les reliques y sont encore.

Et c'était vrai. Les « reliques » y étaient. Quant au recteur (c'est le nom qu'on donne là-bas au curé), il m'assura bienveillamment qu'en effet la cérémonie n'avait pas eu lieu, qu'on attendait l'arrivée des Franciscains qui devaient prêcher la mission, et qu'à l'issue de cette mission seulement on procéderait aux « secondes funérailles ». *Relegou* ou *reliques* se dit en Bretagne des ossements de tous trépassés sans distinction. C'est le vieux mot latin, et peut-être y faut-il voir aussi, dans l'acception où nous prenons aujourd'hui ce mot, un nouveau témoignage de la piété des Bretons pour leurs morts. Enfermés pêle-mêle dans l'ossuaire, les pauvres débris humains attendent vingt ans, trente ans parfois, qu'on les rende à la terre. L'ossuaire, sauf en quelques villages, à Saint-Thégonnec, à Roscoff et à Sizun, par exemple, où il occupe un bâtiment isolé, n'est le plus souvent qu'une dépendance de l'église et s'ouvre à l'extérieur en forme de rotonde ajourée. Il en est ainsi à Trégastel...

Les explications du recteur m'avaient décidé. Je l'annonçai à Tanguy et le coquin en montra une satisfaction trop bruyante pour qu'il ne s'y mêlât point

quelque arrière-pensée de commerce. La semaine jubilaire s'ouvrit peu après, et ce fut une semaine sacrée, où la pêche et le labourage chômèrent dans toute la paroisse... La fine ouate des brumes d'automne mettait comme une langueur sur les choses; le glas ne cessait de tinter, et les costumes des hommes et des femmes qui se rendaient aux offices étaient les costumes des jours de deuil, la cagoule et le *chupen* de drap noir. L'église, le cimetière ne désemplissaient pas et, non plus — dans l'intervalle des offices, — les innombrables cabarets échelonnés sur la route. L'ivrognerie et la piété sont les filles jumelles et parfaitement sociables de l'âme celtique. A Trégastel, les prêches étaient faits en breton par deux Franciscains; quatre prêtres séculiers les déchargeaient d'une partie des confessions. Le dimanche, à la messe basse, toute la paroisse communia. Mais, dès la veille au soir, dans le cimetière, on avait commencé la « toilette » des morts.

Presque partout en Bretagne, les cimetières font ceinture aux églises et sont placés avec elles au cœur des villages. Les morts qui reposent là ne sont point retranchés du monde; la rumeur des vivants descend jusqu'à eux : ils en reçoivent, sous la terre, l'écho prolongé et fidèle. Et eux-mêmes, couchés si près de ceux qu'ils ont aimés, ils leur restent présents, ne se lèvent plus de leur mémoire.

Nulle part et en aucun temps on n'a vécu dans une familiarité aussi grande avec la pensée de la mort. Cette fine grisaille qu'est l'atmosphère bretonne a comme un goût de cendre dont s'imprègne jusqu'à la caresse des amants. La veille des noces, en Bretagne, ressemble à une vigile funèbre. Les fiancés se donnent rendez-vous sur les tombes de leurs proches et font dire à leur intention un service solennel. Il y a peu de temps, les rites des fiançailles commandaient expressément de ne point séparer la volonté des morts de celle des vivants. Le *bazvalan* chargé de faire la demande aux parents de la jeune fille, quand ceux-ci avaient consenti, se dirigeait avec eux vers le reliquaire où sont les ossements des ancêtres, et, leur parlant à voix haute, il disait : « Maintenant que les vivants ont consenti au mariage de leur fille, nous venons vers vous, âmes des ancêtres, et nous vous adjurons de nous délivrer aussi votre consentement. Vous voyez tout, et vous savez l'avenir autant que le passé. Accordez-nous la jeune fille que recherche notre ami et, connaissant de quelle affection il vous eût chéries, bonnes âmes, agréez-le pour votre enfant. » Et les vieilles fileuses nonagénaires, les mendiants et les bardes-coureurs-de-pays qui racontent ces choses étranges, vous diront qu'au frémissement qui sortait du reliquaire on savait ce qu'avaient décidé les âmes.

L'étrangeté d'une telle cérémonie n'est cependant qu'apparente et les secondes funérailles mêmes s'expliquent par des raisons de convenance plus encore que de sentiment. Resserrés entre l'église et les bâtiments en couronne autour d'eux, ces petits cimetières de Bretagne ne peuvent contenir qu'un nombre infime de caveaux. Il ne s'y fait point, ou rarement, de concessions perpétuelles, et ainsi, tous les cinq ans, il faut exhumer les anciens morts pour donner leur place aux nouveaux. Mais les ossements mis à jour, les reliques, comme on dit en Bretagne, ne sont point enfouis aussitôt dans une fosse commune ; on les recueille dans des édicules de dimension variable, qui portent en quelques endroits le nom lugubre de charniers, et, en beaucoup d'autres, celui, plus touchant, de reliquaires. A [illegible] charnier pour les restes du populaire, lit-on sur l'ossuaire de Saint-Eutrope, à Pencras. Là où n'existent point de ces édicules, on fait un choix parmi les ossements. Le crâne de chaque défunt est déposé dans une petite boîte qu'on suspend au mur du cimetière et dont le battant, découpé en forme de cœur, est surmonté d'une inscription et d'une date : *Ci-gît le chef de... 18...* Les autres débris retournent à la fosse, et c'est le sort qui attend aussi, après vingt ou vingt-cinq ans, « les reliques » des ossuaires. Il n'y a d'exception que pour les édifices qui renferment un caveau spécial, comme à Saint-Thégonnec et à Roscoff ; mais la plupart sont de plain-pied avec le cimetière ; ils ne sont ni très hauts ni très larges, et, quand la place vient à manquer pour y déposer de nouveaux ossements, c'est alors et de toute nécessité qu'ont lieu les *secondes funérailles*.

Les choses ne s'étaient point passées autrement à Trégastel. Quoiqu'il s'y trouve, comme dans tous les pays côtiers, plusieurs fosses vides pour les marins disparus en mer et dont le souvenir est consacré par une inscription en lettres noires sur une croix blanche : « *A la mémoire de N...* [illegible] *vire* ou *perdu au large dans la tempête du...* », ces fosses ne sauraient leur être longtemps attribuées. Les morts de la terre sont exigeants. On enlève la croix qui est pendue au mur intérieur du cimetière ou dans l'église. Les morts eux-mêmes, au bout de cinq ans, sont exhumés, et leurs ossements placés dans le reliquaire. Il y avait près d'un quart de siècle qu'on n'avait vidé celui de Trégastel et les ossements débordaient jusque sous le porche. Quand j'arrivai au cimetière le samedi soir, les fossoyeurs travaillaient à creuser un grand trou contre la paroi du mur d'enceinte. Mais le roc affleurait de toutes parts et il fallait gagner en largeur ce qu'on perdait en profondeur.

— Songez donc, Monsieur, me dit un des hommes. Une fosse de quoi loger mille trépassés !

Et il me montrait deux grands draps blancs éten-

dus par terre aux deux côtés du porche et qui commençaient à se couvrir de débris.

— [illegible] les [illegible] des [illegible]railles, me dit-il.

Je me retournai pour voir d'où venaient les débris. A l'intérieur du reliquaire, une fillette et un garçon de douze ans, plongés jusqu'à mi-corps dans la pourriture mortuaire, époussetaient les ossements et les passaient à une équipe de petits travailleurs des deux sexes qui les recevaient dévotieusement dans leurs tabliers, d'où ils les portaient devant l'église sur l'un des draps disposés à cet effet. Ils causaient à voix basse, mais n'avaient point l'air effrayé ni affligé et semblaient accomplir quelque chose de très simple et de tout naturel. Tête nue, assis sur une tombe, son sabre entre les jambes, le *jugart* les regardait faire. Ce représentant de l'autorité, — garde champêtre et brave homme, encore qu'un peu biberon, — m'expliqua qu'il n'était là que pour la forme et qu'il n'avait point à intervenir dans la besogne singulière confiée aux enfants.

— Nous croyons ici, me dit-il, qu'on ne doit toucher aux reliques qu'avec des mains pures de tout péché. Les enfants seuls ont assez d'innocence pour approcher des trépassés. Et si demain, à la procession, les grandes personnes portent des ossements, c'est qu'elles auront toutes communié le matin.

— Et si quelqu'un violait la défense ? demandai-je.

— Dieu sait ce qui arriverait ! répondit mon interlocuteur. Mais de telles choses ne sont point à craindre. J'ai entendu dire cependant qu'il y eut un homme plus hardi que les autres, marin de son état et qui s'appelait Job Lissillour. Il y a longtemps de cela, puisque à cette époque c'était Fante-ar-Luron qui tenait l'auberge « devant la croix » et que Fante (Dieu lui fasse paix !) avait septante et trois ans quand je vins au monde. Or donc Job Lissillour et d'autres de ses amis, dont le nom est maintenant oublié, étaient attablés, un soir d'hiver, chez Fante, et, devant leurs chopines de *flip* (1), ils causaient d'apparitions et de rencontres surnaturelles.

« Quant à moi, dit Job qui était un peu païen d'édu-
« cation, pour avoir roulé sa bosse dans tous les ports
« marchands du monde, je ne crois pas plus aux re-
« venants de terre qu'aux revenants de mer, et si
« quelqu'un veut tenir le pari d'une bolée avec moi,
« je suis prêt à faire le tour du cimetière pour lui
« prouver ce que je dis. »

« Malheureusement il se trouva quelqu'un pour accepter l'enjeu. Voilà Job parti en sifflant, et ses amis, qui étaient restés à l'auberge, de se serrer les uns contre les autres, tant ils avaient peur en pensant à la témérité d'une pareille action. Tout alla bien pour commencer. Mais arrivé près du reliquaire, Job aperçut une forme blanche, enveloppée d'un suaire et qui lui barrait le passage. Croyant que c'était un de ses amis qui s'était déguisé en fantôme pour l'effrayer, il approcha sans rien dire, tira vivement sur le drap qui lui resta dans la main et s'en revint en courant jusqu'à l'auberge.

« Comme ça, pensait-il, je serai de retour avant
« celui qui a voulu me faire peur et je saurai qui
« il est. »

« Mais une fois rendu chez Fante, il lui fallut bien reconnaître qu'il s'était trompé. Tous ses amis étaient là, ainsi que Fante et les domestiques. Personne n'avait bougé pendant son absence. Et voilà qu'alors, en regardant le drap, Job s'aperçut qu'il était rempli de varech et de débris de coquillages, comme s'il avait servi à ensevelir un noyé. Justement, sur le bateau où il naviguait, un homme de la paroisse avait été enlevé par un coup de vent, et son corps, retrouvé de la veille, était encore sur les tréteaux. Tout le monde pensa que c'était à lui qu'avait eu affaire Job Lissillour. Le malheureux claquait des dents de frayeur, et ses amis n'étaient pas moins effrayés. Ils lui conseillèrent de retourner près du reliquaire et de faire en sorte de retrouver les ossements du défunt à qui appartenait le suaire pour les rouler dedans et les remettre sur le tréteau. Job se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'à l'endroit où il avait rencontré le fantôme. Il fit ce que lui avaient recommandé ses amis, et s'en revint près d'eux sans vouloir leur donner aucun détail. Mais le lendemain il fut pris de fièvre, et on l'enterra avant la fin de la semaine. »

Dans le reliquaire, tandis que le *jugart* filait son récit, les enfants, pareils aux abeilles virgiliennes, poussaient leur besogne purificatrice. Beaux yeux clairs, où le songe de la mort ne mettait pas une ombre ! Les tabliers s'emplissaient et se vidaient et, devant l'église, les ossements posés sur les linceuls faisaient maintenant deux énormes tas réguliers. On eût dit l'entrée d'un palais barbare, un lendemain de *Grandes Coutumes*, dans quelque village du Soudan ou de la Guinée. L'état de délabrement des reliques corrigeait mal cette impression répugnante. Vieux crânes jaunis, fracassés par des heurts lugubres, aux brumeux intérieurs tendus de toiles d'araignée, tibias, fémurs, péronés, os iliaques, tous les pauvres débris de la machine humaine étaient là, dépouillés de leur tendre épiderme, confondus et réconciliés. Les fossoyeurs travaillaient toujours contre le mur d'enceinte ; des groupes circulaient entre les tombes, lavant les pierres, ratissant les allées, redressant les fleurs. Le vicaire passa, et me voyant en contemplation devant les deux pyramides funèbres :

— Hein ! me dit-il, si tous ceux que la mer n'a pas

(1) Mélange d'eau-de-vie, de sucre et de cidre chauffé.

rendus étaient là! N'empêche qu'avec ceux qui restent on eût fait encore un beau catafalque.

Et, comme je m'étonnais :

— Mais oui, me dit-il, c'était l'usage autrefois. Les ossements n'étaient point placés à l'entrée de l'église, mais à l'intérieur, dans un catafalque fait exprès où ils pouvaient tenir tous et dont on décorait symétriquement les extrémités avec des tibias et des crânes.

Et il ajouta naïvement :

— J'ai vu ça, moi qui vous parle. C'était superbe!

L'encombrement des fidèles attirés par la mission, l'exiguïté de l'église, l'entrée en fonctions d'un recteur étranger à la paroisse, autant de causes qui avaient fâcheusement imposé cette dérogation à l'ordre établi...

Et le soir tomba, puis la nuit. Devant les reliques on posa des cierges allumés qui, à cause de la douceur de l'air, ne s'arrêtèrent pas de brûler. La veillée mortuaire fut confiée à des marins du Rohou qui se relayaient près des ossements et faisaient le quart comme à bord. Au matin on décora l'église de tentures noires. On disposa autour de l'ogive du grand portail une draperie de même couleur semée de larmes d'argent et surmontée d'une croix de lustrine. La messe basse, qui était la messe des communiants, se prolongea plus que d'ordinaire et les autres cérémonies furent pareilles à celles qu'on célèbre le jour des Morts. A quatre heures seulement, la procession sortit de l'église.

En tête venaient les deux Franciscains, rigides et comme coulés d'une seule pièce dans leur robe de laine brune. Mais ils se séparèrent aussitôt du cortège et allèrent se poster des deux côtés du portail devant les ossements assemblés. La croix paroissiale, toute d'argent et de vermeil, portée à deux bras, prit la tête du cortège. Le clergé suivait en habit de deuil. L'officiant, qui venait immédiatement après la croix, se pencha vers les reliques et, dans le tas, choisit un crâne qu'il éleva au-dessus de lui en signe que la Translation commençait. Chacun des autres prêtres saisit un ossement; les quatre enfants de chœur, rouges et blancs, se penchèrent à leur tour et, derrière eux, la foule se partagea le reste des débris.

Je n'oublierai pas de longtemps la scène qui suivit. Chacun des fidèles se signait au front, sur les yeux et sur la bouche, avec l'ossement qu'il avait choisi. Dans ce pays de mer, où la houle des hauts fonds fait chaque jour quelque victime, les veuves semblaient les plus nombreuses. On les distinguait à leurs grands manteaux noirs, dont la cagoule abaissée battait comme une aile sur leurs visages. Plusieurs tenaient des petits enfants par la main, et, gauchement, ils portaient aussi quelque relique. Il était venu jusqu'à de vieux hommes infirmes, déjà marqués par la mort et dont la face tirée et les yeux noyés d'une boue sanglante évoquaient lamentablement les agonies prochaines. Et ceux-là pouvaient se demander si le glas ne sonnait pas pour eux... Il faisait un jour gris d'automne, un jour chaud et voilé où les cierges des enfants de chœur luisaient comme des phosphorescences. La procession tourna deux fois dans le cimetière, et, au troisième tour, l'officiant s'arrêta devant la fosse. Il y déposa le premier l'ossement qu'il portait. Tous les assistants à sa suite se penchèrent, et doucement, avec des précautions infinies, ils y laissèrent glisser les reliques après les avoir baisées...

Et quand le défilé fut achevé, l'officiant s'approcha de nouveau. Le clergé et les assistants firent cercle autour de lui. Il commença par asperger la fosse d'eau bénite; puis il l'encensa aux quatre coins; les chantres entonnèrent le *Libera*, suivi du *Dies iræ*. Deux fois encore l'officiant bénit la fosse; les hymnes reprirent, le *Requiem*, le *Pater* et le *Kyrie*. Les reliques avaient comble et au delà le grand trou creusé contre le mur d'enceinte et elles faisaient, ainsi gonflées hors du trou, comme une marée d'ossements, une houle funèbre dont l'écume venait lécher les pieds des assistants. Les hymnes se turent. Alors, dans le silence soudainement élargi, un des Franciscains prit la parole en breton. Que dit-il au juste? J'étais trop loin pour l'entendre. Sans doute il dégagea la banale et terrible leçon qui sortait de ces reliques; il leur donna une voix et par lui ces bouches ricanantes, ces mâchoires sans dents, ces orbites sans yeux, qui avaient été de tendres visages de belles filles, de rudes figures d'artisans et de pêcheurs, crièrent vers les vivants la grande pitié que c'était de mourir. Toute l'assistance était tombée à genoux; le glas roulait lourdement dans le soir. Les gestes du moine s'élargissaient sur la pourpre saignante d'un couchant d'orage. C'était au bord de cette fosse infinie, dans ce pays de deuil éternel, comme une évocation suprême de la mort toujours présente et haïssable, en même temps qu'un nostalgique appel vers ses secrètes félicités..

Ce fut tout... Je quittai le cimetière avec la foule. L'un des marins du Rohou, qui était de quart, la veille, près des ossements, m'avait rejoint sur le placître. Les auberges, autour de nous, s'emplissaient d'un tumulte de voix grossissantes, hurlant à l'alcool consolateur et au rêve. Et peu à peu aussi elles se vidèrent. Mon compagnon et moi, après une station obligatoire aux principaux débits du village, nous [illegible]

— Écoutez! me dit-il. On dirait qu'il vient du large à présent.

— [illegible]

— Le glas!...

Du large, mon compagnon disait bien. Il n'y avait

devant nous que les îles, les rochers et la mer, et c'était pourtant du large que semblait venir le son. Et ce son lui-même était amorti et voilé, comme s'il lui avait fallu traverser toute la couche d'eau de la baie pour monter jusqu'à nous. Était-ce une illusion de l'oreille, ce phénomène bien connu de réfraction acoustique qui peut tenir à plusieurs causes : la lourdeur de l'atmosphère, l'état des vents, la disposition des lieux ? Derrière nous, sur le plateau granitique où est perché Trégastel, les maisons et l'église ne faisaient plus qu'une ombre confuse. Mon compagnon affirmait que le glas y avait cessé depuis longtemps ; celui qu'on entendait venait bien du large. Et une même pensée, une même phrase, sous cette sonnerie grêle et comme mouillée, évocatrice des antiques légendes de villes englouties, d'églises de la mer, de processions d'épaves humaines, chanta spontanément sur nos lèvres. Les noyés aussi célébraient leur office des morts :

— *Ar chlec'hier Keris !* Les cloches d'Is !...

Charles Le Goffic.

LA CORRESPONDANCE DE VICTOR HUGO

Certainement cette correspondance est beaucoup moins intéressante qu'on aurait pu croire. Elle ne contient presque rien sur l'histoire littéraire de 1815 à 1835... A propos, qu'est-ce que cela signifie? En grosses lettres sur le titre : 1815-1835, et, dans le volume, des lettres qui vont jusqu'au milieu de 1843! Enfin, passons... Très peu de choses donc sur tout le mouvement littéraire de l'époque romantique ; et certes on était en droit d'attendre de la correspondance d'Hugo une petite contribution à l'histoire du romantisme.

Il faut cependant relever dans les lettres à Victor Pavie quelques indications assez curieuses sur la manière dont Victor Hugo en 1827, à l'époque de la *Préface de Cromwell*, comprenait son art. Comme il y est moins solennel, il y est aussi beaucoup plus net, beaucoup plus intelligible que dans ses préfaces et autres manifestes didactiques.

Il conseillera par exemple au très intelligent et très distingué Victor Pavie, un jeune homme d'alors qui était appelé à d'assez grandes destinées et qui n'a pas rempli tout son mérite, d'être « plus sévère sur la rime, cette *seule* grâce de nos vers », et voilà qui est très précieux, encore que ce ne soit pas assez développé.

Il lui conseillera encore « de changer de rythme aussi souvent qu'il voudra dans la même ode : mais de conserver toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. » Et Malherbe n'a pas mieux dit, et il est impossible de formuler plus nettement la théorie exactement contraire à celle des décadents. Et je le dis non pas pour décrier les décadents ; car il est probable que ce qu'ils ont à faire c'est précisément le contraire du romantisme, pour tâcher de faire mieux ;

[illegible]

dit Théophile ; mais je fais remarquer seulement que voilà qui est se bien rendre compte de son art et en bien rendre compte aux autres.

De même jamais Hugo n'a mieux défini le Romantisme, dans tous ses factums et dissertations, toujours trop pompeuses et trop prétentieuses, que dans ces trois lignes au même Victor Pavie : « Vos vers ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée, ce caractère de *grâce* et de *vigueur*, ce mélange de *jeunesse* et de *maturité* qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. »

A la bonne heure ! Mais c'est cela même, sans fracas de considérations philosophiques. Quelque chose de faible sans grâce, quelque chose de vieillot sans la haute raison que la maturité devrait avoir, voilà le classicisme de 1815 ; quelque chose d'énergique et d'audacieux avec une grâce un peu maniérée, mais réelle, et de la jeunesse, avec, au moins, le goût et l'ambition de dire quelque chose, voilà les jeunes gens de 1820. Oh ! mon Dieu, pour définir le Romantisme, on pourrait s'en tenir là. A s'en tenir là on perdrait bien de la copie ; mais enfin on pourrait s'en tenir là. Et, par parenthèse, tenons-nous-en là pour le moment...

Certainement encore, ces lettres sont trop peu nombreuses et il y a déception aussi à cet égard. Mon impression est que ceci n'est qu'un choix, et que nous n'avons que la correspondance expurgée de Victor Hugo. Ce n'est qu'une impression ; mais c'est bien mon impression.

Comment ! on n'a conservé que cela de tout ce que Victor Hugo a écrit à tous ceux à qui il écrivait depuis 1815 jusqu'à 1835, et même 1843 ! C'est bien étrange. Les correspondants de Victor Hugo ne gardaient pas ses lettres plus soigneusement ?

Je sais bien que les lettres de jeunesse d'un grand homme sont toujours perdues. Ceux qui les ont reçues ne les ont pas gardées, ne soupçonnant pas que leur ami deviendrait si grand un jour. C'est ainsi qu'on n'a presque rien des lettres de Voltaire à vingt ans. Et c'est dommage.

Tout le monde n'a pas la prévoyance de mon pauvre ami P... (ce n'est pas Pagello). Il gardait toutes les lettres qui lui étaient adressées, et même, je crois,

toutes celles qui tombaient sous sa main prudente : « De tous les amis que j'ai, disait-il, et j'en ai beaucoup, car je suis un bon garçon, il y en a bien un ou deux qui parviendront à la célébrité. De ceux-là, j'aurai des lettres, et des lettres de jeunesse, ce qui est inestimable. Je garde donc, à tout hasard, toutes les lettres, même les lettres de femmes. Il y en aura peut-être une qui deviendra George Sand. »

C'était très bien fait. Seulement le pauvre petit diable est mort à vingt et un ans. Il n'y avait que cela qu'il n'eût pas prévu.

Tout le monde ne prévoit pas les grandeurs de si loin, et l'on a très peu de lettres de jeunesse des hommes célèbres. Mais Victor Hugo a été célèbre à vingt ans. Les lettres ont dû être conservées presque toutes depuis 1822 ; et il y en a si peu que cela aujourd'hui pour une période de vingt années ! Allons ! n'est-ce pas, ceci n'est qu'un choix ?

C'est regrettable, parce que si je n'ai cure des *petits posthumes*, des ébauches laissées en chemin, des rognures de manuscrits, brouillons, informes et nuageux fonds de tiroirs, pour ce qui est des correspondances, je suis, au contraire, pour réclamer ou rien ou tout. La correspondance, c'est publié ou pour les détails historiques qui y sont contenus ou pour éclaircir et fixer l'idée qu'on doit se faire du caractère d'un homme célèbre. Au premier point de vue, c'est important ; au second ce l'est moins ; ce l'est encore. Rien n'a donné une plus triste idée du caractère de Voltaire que sa correspondance. Eh bien ! je ne dirai pas : tant mieux ; mais : soit, c'est bien. Il est bon que nous sachions à quoi nous en tenir sur ces choses-là. Rien n'a donné une plus haute idée du caractère de Béranger que sa correspondance. Elle a même redressé absolument le jugement qu'on portait sur lui. On le croyait un faux bonhomme, parce que sa bonhomie avait quelque chose d'apprêté. Mais, sous cet apprêt, on a reconnu une bonté très vraie et profonde, et exquise. Eh bien, tant mieux !

J'aurais donc souhaité que la correspondance d'Hugo fût beaucoup plus volumineuse. Après cela, si c'est vraiment tout ce qu'on a conservé de Victor Hugo épistolier, je veux bien. Prenons les choses comme on nous les donne.

A les prendre ainsi, eh bien, mon Dieu, elles sont plutôt très favorables au poète, et déposent plutôt très chaudement en faveur de son caractère. Des âmes excessivement délicates, des raffinés de conscience, des hommes qui n'ont jamais écrit une ligne qui fût en considération de leur intérêt, que l'idée seule de se pousser par des amabilités envers les puissants fait frémir, et qui n'ont jamais en vue que la vérité, la justice, l'intérêt de l'art, le vrai, le bien, le beau, ont trouvé que Victor Hugo, en ses lettres, soignait un peu les progrès de sa gloire, cherchait à assurer le succès de ses livres et de ses pièces, ne négligeait pas de faire sa cour à qui pouvait lui être utile dans sa carrière littéraire. Moins vertueux, sans doute, je trouve que dans l'emploi de ces moyens que certains, il est vrai, ont radicalement et systématiquement négligés, mais qui, après tout sont légitimes), Victor Hugo est très discret, très modéré et reste très digne.

Vraiment il n'en met pas trop. Il prie ses amis de venir applaudir *Hernani*. Pourquoi non ? — Il est aimable avec le baron Taylor. Voudrait-on, qu'ayant le bonheur de connaitre cet homme charmant et puissant dans le monde des théâtres, il lui tint rigueur et prît à son égard des mines de Spartiate ? C'est trop demander. — Il écrit des lettres, et charmantes, quoique d'un ton plus solennel que le sont les nôtres, mais c'est le style du temps, au roi Joseph. C'est que le roi Joseph est un ancien ami de son père, le vieux général. Et je vous prie de remarquer que le roi Joseph, en 1827, est un roi en exil, un pauvre roi qui vit en garni à Londres.

[illegible]

Tout au moins c'est une adulation qui n'est pas suspecte de platitude.

Non, tout compte fait, les lettres utiles ne sont pas si nombreuses que cela dans cette correspondance, et elles sont d'une mesure et d'un ton très acceptables. Heureux ceux qui n'en ont écrit que de pareilles !

Et puis, notez ce point. Victor Hugo, *dès 1825*, n'est pas un petit jeune homme qui veut arriver ; c'est déjà un chef de parti. C'est — Lamartine n'ayant jamais voulu se mettre à la tête d'une école, et, du reste, faisant office ou figure de diplomate en Italie ; Vigny étant encore dans son régiment et du reste étant d'un trop mauvais caractère pour présider quoi que ce soit, — c'est le chef incontesté, proclamé, de la petite armée romantique. Cela change bien les choses. Quand Hugo veut qu'*Hernani* réussisse, que *Marion Delorme* soit jouée, que les *Feuilles d'automne* aient du succès, c'est le triomphe du romantisme qu'il poursuit autant que le sien. Il est un chef de parti qui cherche des recrues beaucoup plus qu'un industriel qui soigne son inventaire. Je ne veux rien exagérer, et toutes les publications récentes, appuyées sur documents authentiques, ne me permettraient guère de présenter Victor Hugo comme un désintéressé ; mais encore il n'était pas un quémandeur ; il n'était pas un adulateur ; il n'était pas un plat ; c'est tout ce que je veux avancer, et ce que rien ne dément.

Il a même à son actif des traits de vraie générosité et de bon cœur qui sont, au bout du compte, par-

talement incontestables. Il ne songeait pas qu'à lui. Et, mon Dieu ! c'est déjà beaucoup. Vigny, qui, ne l'oublions donc pas, était à cette époque plus grand poète que lui, Vigny, qui avait publié le *Déluge*, *Moïse*, *Eloa*, et, d'autre part, *Cinq-Mars*, quand Hugo en était aux *Odes et Ballades* et à *Bug-Jargal*, Vigny dont Hugo pouvait, en 1827, être jaloux, trouva dans Hugo une chaude amitié et un très vigoureux appui dans l'affaire d'*Othello*. — Et en 1832, quand ce Vigny, très grand poète, mais âme assez médiocre, à qui Sainte-Beuve appliquait si joliment les vers de Boileau :

... [illegible]
E[illegible] poète,

un peu étourdi de se voir dépassé par Hugo, commençait à épiloguer avec une certaine aigreur sur le talent de l'auteur des *Feuilles d'automne*, d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et de *Notre-Dame de Paris*; quelles sont les représailles d'Hugo ? Vraiment douces et de grand air. Il écrit simplement à Sainte-Beuve : « Le *gentilhomme* devient en effet fabuleux ; mais que voulez-vous ? Il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si *le Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*. » — C'est tout. Allons ! ce n'est pas bien dur.

Il est même parfaitement capable d'un entraînement juvénile et imprudent. Thiers en 1830, la « protestation des journalistes » rédigée, la lit tranquillement ; et puis : « Pas de signature collective, vous savez ! Il faut des têtes au bas de ces petits papiers-là. Voici la mienne. » Et il signe le premier. Eh bien ! Hugo en a fait tout autant en 1832.

A cette époque on sait qu'à la suite d'une insurrection, Paris fut mis en état de siège et qu'on put craindre une réaction sanglante. Il fut question d'insérer au *National* une protestation revêtue de signatures. Hugo donna la sienne dans le billet suivant à Sainte-Beuve : « Je rentre, cher ami ; l'heure du rendez-vous au *National* est passée. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez à la barbe de l'état du siège. »

Et quelques jours après : « Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14, et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet. J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. *Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.* » La phrase est malheureuse comme rédaction, et je l'ai placée depuis longtemps dans ma collection de *gaffes* célèbres. On dirait qu'Emile Augier s'en est souvenu quand il écrit dans *Philiberte* :

M[illegible]
V[illegible]

Mais il n'en est pas moins que l'intention est parfaitement généreuse.

Voyez encore sa conduite en fait de pensions. Elle est tout à fait digne. Il accepte 2 000 francs de Charles X, sans les avoir demandés. Un peu plus tard, on veut, pour lui faire une compensation de l'interdiction de *Marion Delorme*, lui en donner 3 000 de plus. Il refuse, un peu fastueusement, ce fut toujours son défaut ; mais il refuse. Il devait le faire. Mais encore, c'est bien.

Cinq ou six ans plus tard, voici qui est mieux encore. Lettre à M. Thiers, ministre de l'Intérieur : « Il y a en ce moment à Paris une femme qui meurt de faim. Elle s'appelle Élisa Mercœur. Elle a publié plusieurs volumes de poésie ; ce n'est pas ici le lieu d'en louer le mérite. Une pension de 1 200 francs, que lui avait donnée de Martignac, a été réduite à 900 francs depuis 1830. Elle a sa mère avec elle, et rien autre chose pour vivre à Paris que cette pension de 900 francs. Toutes deux meurent de faim *à la lettre*. Un peu exagéré : 900 francs en 1834, c'est 1 800 francs en 1896. Les deux femmes n'étaient que très gênées. En 1823, le roi Louis XVIII m'assigna spontanément une pension de 2 000 francs sur les fonds du ministère de l'Intérieur. En 1832, j'ai renoncé volontairement à cette pension. A cette époque votre prédécesseur, M. d'Argout, me fit dire qu'il n'acceptait pas cette renonciation, et qu'il ne disposerait de cette pension en faveur de personne... Aujourd'hui, tout en ne me reconnaissant aucun droit, quel qu'il soit, sur cette pension, je viens vous prier d'en disposer en faveur de M[lle] de Mercœur. Si vous y consentez, je me féliciterai doublement d'y avoir renoncé. »

Cela prouve, cher poète, que quand on a une pension, mon Dieu, il faut la garder. Si on n'en a pas besoin, on en dispose, soi-même, en faveur des infortunés que l'on rencontre, sans avoir besoin d'écrire aux ministres des lettres éloquentes. C'est moins reluisant, ça a moins grand air ; mais c'est plus sûr. Même en fait de bienfaisance, soyons pratiques. M. Brieux, dans sa comédie des *Bienfaiteurs*, a de très bonnes idées là-dessus. — Toujours est-il que la conduite de Victor Hugo dans tout cela est plus que correcte et lui fait honneur.

Il y a encore des petits faits vulgaires dans la vie intime de Victor Hugo jeune qui font vraiment plaisir et dont il faut lui tenir compte. Il était peu pourvu. Il avait épousé une fille pauvre. Il avait trois ou quatre enfants à vingt-cinq ans, et devant des devoirs

que bien d'autres auraient déclinés, il était tout prêt et même empressé au sacrifice. Son père, et non pas lui, devait 486 fr. 80 à M. de la Rivière, depuis dix ans, bien entendu sans le savoir, sans se le rappeler. Ce M. de la Rivière, qui n'avait jamais rien réclamé, se voit obligé par le besoin de rappeler cette dette à Victor Hugo. Lettre d'Hugo à son père : « ... J'avais totalement oublié cette dette que je croyais éteinte avec le petit nombre d'autres dettes modiques que ma mère avait laissées et qui furent acquittées avec le produit de son argenterie et de ses robes... Comme le besoin de M. de la Rivière était pressant, je pris l'avis, de ma femme, et de son consentement, je m'empressai d'envoyer à M. de la Rivière deux cents francs que j'avais disponibles, *et que je réservais pour m'acheter une montre*. Cette somme, mon cher papa, servira à décharger d'autant le total de la dette ; c'est une fort légère privation que je m'impose en renonçant à cette montre, et je puis le faire sans me gêner. D'ailleurs, je sais, excellent père, que tu es loin d'être riche, et puisque je suis pour une part dans la dépense faite par M. de la Rivière, ces 200 francs seront ma cotisation personnelle. Ne songe donc plus qu'au reliquat de 280 fr. 80... »

Ce petit fait est très gentil, et est tout près d'être touchant. Avec tout cela, le pauvre petit Victor Hugo a dû attendre le succès de *Bug-Jargal* pour avoir sa montre. Cela me réconcilierait presque avec *Bug-Jargal*.

Et je ne parle pas de ces fameuses lettres à sa jeune femme qu'on a citées un peu partout. Elles sont très amoureuses, cela est entendu, très tendres, quoique déparées par le style de galanterie du temps, qui leur fait un peu de tort à nos yeux, mais qui ne devrait pas nous les rendre suspectes le moins du monde. Songez que le « style du cœur » d'une génération devient le style de galanterie de la génération suivante, ce qui trompe. C'est d'un cœur passionné que Rousseau écrivait les lettres de la *Nouvelle Héloïse* et Mirabeau les lettres à Sophie. Un mari qui écrirait à sa femme aujourd'hui dans le ton des lettres d'Hugo à Mme Hugo serait à bon droit soupçonné par elle de ne pas penser un mot de ce qu'il dit. Mais ce n'est pas une raison pour que Hugo n'ait pas été profondément ému quand il les écrivait.

Et puis, ce n'est pas aux mots qu'il faut s'attacher, c'est aux faits. Victor Hugo quitte sa femme pour la première fois pour aller au sacre de Charles X. Il part de Blois le 19 mai 1825, à 1 heure de l'après-midi. A peine à Orléans, à 4 heures, il écrit à sa femme ; et que la lettre soit éloquente, cela m'est égal ; mais *elle est longue*. Voilà la preuve de la passion vraie. Toutes les dames seront de mon avis.

Le lendemain, à 7 heures et demie du matin, il est à Paris. « Moulu, étourdi par la diligence » (oh ! je le crois), il écrit à sa femme immédiatement, et que la lettre soit touchante, ce peut être de la littérature, mais *elle est très longue*. Je calcule qu'il a fallu une heure pour l'écrire. Allons, voilà des preuves. Il est acquis que Victor Hugo aimait bien sa petite femme en 1825.

Sa chaleur et sa tendresse de cœur éclatent encore plus dans ces tristes et belles lettres à Sainte-Beuve... Mais les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve sont tout un roman douloureux et dramatique, et je préfère vous en parler, avec le développement qui y est nécessaire, une autre fois.

Émile Faguet.

LE MIRACLE DE PURUN BHAGAT

Nouvelle.

Il y avait autrefois dans l'Inde un homme qui était premier ministre de l'un des États indigènes semi-indépendants au nord-ouest du pays. C'était un brahmine, de caste si élevée que le mot caste n'avait presque plus de signification pour lui, et son père avait rempli un emploi important dans l'une des cours de l'ancien régime, pittoresque sous son luxe de pacotille. Mais Purun Dass, en arrivant à l'âge d'homme, se convainquit que le vieil ordre de choses avait vécu, et que celui qui voulait faire son chemin devait être l'ami des Anglais et imiter ce que les Anglais croyaient être bon. En même temps il s'agissait, pour un fonctionnaire indigène, de garder la faveur du maître. La tâche n'était pas aisée, mais le jeune brahmine calme, silencieux, aidé par une bonne éducation reçue à une université de Bombay joua son rôle avec une correction parfaite et s'éleva, degré par degré, à la position de premier ministre du royaume ; c'est-à-dire qu'il eut en réalité plus de pouvoir que son maître, le maharajah.

Quand mourut le vieux roi, qui avait toujours gardé une certaine méfiance pour les Anglais, leurs chemins de fer et leurs télégraphes, Purun Dass vit encore augmenter son crédit, car le jeune souverain avait reçu une éducation tout anglaise. A eux deux, bien que le ministre eût soin de laisser au maître l'honneur de la chose, ils bâtirent des écoles, construisirent des routes, fondèrent des hôpitaux et publièrent chaque année un livre bleu sur « les progrès moraux et matériels de l'État », de sorte que le Foreign Office et le gouvernement indien ne se sentaient pas de joie. Le premier ministre fut honoré de l'amitié des vice-rois, des gouverneurs et des lieutenants-gouverneurs, des médecins, des missionnaires, des officiers anglais qui venaient chasser

dans les palais réservés, ainsi que des hordes de touristes qui parcourent l'Inde en tous sens à la saison d'hiver. A ses moments perdus, il écrivait des articles pour le *Pionnier*, le plus grand des journaux indigènes, où il exposait les idées et les projets de son maître.

Enfin il fit, pour compléter son instruction, un voyage en Angleterre, bien qu'il sût qu'il aurait à payer d'énormes sommes aux prêtres quand il reviendrait, car même un brahmine d'aussi haute caste que Purun Dass subit une déchéance en traversant la sombre mer occidentale. A Londres, il fit la connaissance de tous les hommes marquants, des hommes dont la renommée remplit le monde; il s'entretint longuement avec eux, mais il écouta et observa plus encore qu'il ne parla. De savantes universités lui prodiguèrent les titres honorifiques; des dames en costume de soirée l'interrogèrent au sujet des réformes sociales hindoues, bref il fut, cette année-là, le lion de la saison londonienne.

A son retour, le vice-roi en personne rendit au maharajah une visite officielle pour lui conférer la grand-croix de l'Étoile de l'Inde, étincelante de pierreries sous un flot de rubans, et au cours de cette même cérémonie, tandis que le canon tonnait, Purun Dass fut créé chevalier commandeur de l'ordre de l'Empire Indien, de sorte que son nom s'écrivit alors Sir Purun Dass, K. C. I. E. (1).

Le soir il assista au dîner de gala chez le vice-roi avec les insignes et le collier de l'ordre sur la poitrine, et en réponse au toast porté à son maître, il prononça un discours que nul Anglais n'aurait désavoué.

Mais le mois suivant, quand la ville s'endormit de nouveau sous le soleil de feu, il fit ce que, certes, nul Anglais n'eût songé à faire : simplement, volontairement, pour tout ce qui regarde les choses de ce monde, il mourut. Les brillants insignes retournèrent au gouvernement indien, un nouveau premier ministre fut nommé et il y eut, selon l'expression consacrée, un important mouvement administratif. Les prêtres surent ce qui s'était passé, et le peuple le devina; mais l'Inde est le seul pays du monde où un homme peut faire ce que bon lui semble sans qu'on demande le comment et le pourquoi de sa conduite : Dewan Sir Purun Dass, K. C. I. E., avait renoncé à sa haute position, à son pouvoir, à ses richesses, pour prendre le bâton, l'écuelle et l'habit brun d'un sunnyasi ou saint homme, et cela ne parut point du tout extraordinaire. Selon les prescriptions de la loi antique, il avait été vingt ans jeune homme, vingt ans combattant, — bien qu'il n'eût de sa vie porté une arme quelconque, — et vingt ans chef d'une famille. Il avait employé fortune et pouvoir à ce qu'il pensait être bon et juste; il avait accepté les honneurs quand ils venaient à lui; il avait vu les hommes et les cités, ici dans la patrie, et là-bas aux pays lointains; hommes et cités l'avaient traité avec déférence; il avait bu à longs traits à la coupe de l'humaine félicité. Maintenant il voulait laisser toutes ces choses comme, aux beaux jours, on quitte le manteau désormais inutile.

Tandis qu'il sortait de la ville, une peau d'antilope sur l'épaule, un long bâton à pomme de cuivre sous le bras et à la main une écuelle de *coco-de-mer*, pieds nus, seul, les yeux fixés sur le sol, derrière lui on tirait des salves du haut des bastions pour fêter l'entrée en charge de son heureux successeur. Purun Dass hocha la tête. Tout cela n'était plus rien à ses yeux, et l'existence passée ne lui apparaissait plus que comme un songe à demi oublié au matin. Il était à présent un sunnyasi, un mendiant sans feu ni lieu, dépendant pour sa nourriture journalière de la charité des passants; mais dans l'Inde, tant qu'il reste un morceau de pain à partager, ni prêtre ni mendiant ne risquent de mourir de faim. Même en ses jours de gloire, même quand il faisait fureur dans les salons de Londres, il avait vu en imagination son idéal d'enivrante quiétude, — la longue route indienne, blanche et poussiéreuse, toute couverte d'empreintes de pieds nus, les innombrables et lents chariots de transport, la fumée des bois aux senteurs pénétrantes, s'élevant en tournoyant sous les figuiers à l'endroit où les rouliers préparaient leur repas du soir. Quand le moment lui sembla venu de réaliser son rêve, le premier ministre agit en conséquence, et trois jours après on aurait plus facilement suivi des yeux une bulle d'air sur les vagues de l'Atlantique que Purun Dass parmi les millions d'êtres humains grouillant par les chemins de l'Inde.

A la nuit tombante il étendait sa peau d'antilope là où l'obscurité le forçait à s'arrêter, — parfois dans un monastère sunnyasi au bord de la route; parfois aux limites d'un petit village hindou où les enfants apportaient la nourriture préparée par leurs parents; parfois encore sur le penchant des pâturages dénudés où la flamme de son feu de brindilles éveillait les chameaux somnolents. Peu importait à Purun Dass ou Purun Bhagat, comme il s'appelait maintenant. La terre, les hommes, la nourriture, tout lui était indifférent. Mais, instinctivement, ses pieds le portaient au nord-est : de Rohtak à Kurnool, de Kurnool aux ruines de Samanah, puis le long du lit desséché de la rivière Gugger qui ne coule à pleins bords qu'à la saison des pluies, jusqu'à ce qu'un jour il aperçut dans le lointain la chaîne du gigantesque Himalaya.

Alors un sourire se dessina sur le visage de Purun Bhagat, car il se souvint que sa mère était de Kulu,

(1) *Knight Commander of the Indian Empire* : commandeur de l'Ordre de l'Empire indien.

dans les montagnes, et la moindre goutte de sang montagnard qui coule dans les veines d'un homme finit toujours par l'attirer vers son pays d'origine.

« Là-haut, dit Purun Bhagat en gravissant les pentes inférieures des Sewaliks, où les cactus s'élèvent comme des chandeliers à sept branches, là-haut je m'arrêterai et je trouverai le repos et la sagesse. » Et le vent frais de l'Himalaya sifflait à ses oreilles tandis qu'il suivait la route de Simla.

La dernière fois qu'il était venu dans ces parages, il marchait à la tête d'un brillant cortège de cavaliers et rendait visite au plus affable des vice-rois, il avait causé avec lui plus d'une heure des amis de Londres et des sentiments du peuple indien à l'égard du gouvernement de la reine.

Purun Bhagat s'appuya sur la rampe bordant la route, et contempla le panorama féerique des plaines à quarante milles au-dessous de lui, jusqu'à ce qu'un agent de la police indigène lui fit observer qu'il gênait la circulation. Purun Bhagat s'inclina respectueusement devant la loi, parce qu'il en connaissait la valeur et qu'il cherchait sa loi à lui. Il se remit alors en marche et dormit cette nuit-là dans une hutte abandonnée à Chota Simla, où l'on croirait se trouver aux confins du monde, mais qui n'était que le vrai point de départ de son voyage. Le lendemain il s'engagea dans le sentier taillé dans le roc qui, par endroits, aboutit à un pont frêle et mouvant jeté sur un précipice de mille pieds de profondeur, qui s'enfonce dans des vallées sombres et humides, serpente au flanc des montagnes nues où le soleil brûle comme à travers une lentille de cristal, et se perd dans d'épaisses forêts où les troncs des arbres sont tapissés de lichens et de fougères et où le silence grandiose n'est troublé que par le cri du faisan appelant sa compagne. Jusque-là, le bruit du monde retentissait encore à ses oreilles, comme le mugissement d'un tunnel accompagne encore le voyageur alors que depuis longtemps déjà le train roule à l'air libre; mais lorsqu'il eut laissé derrière lui la Mutteeanee Pass, toute rumeur s'éteignit, et Purun Bhagat se trouva seul avec lui-même, marchant, admirant et songeant, les pieds dans la poussière, mais les rêves dans le ciel.

Un soir il traversa la passe la plus élevée qu'il eût rencontrée jusque-là, — l'ascension avait duré deux jours, — et il arriva en vue d'une ligne de pics neigeux fermant tout l'horizon, montagnes hautes de quinze à vingt mille pieds qui semblaient à la distance d'un jet de pierre bien qu'en réalité elles fussent encore à cinquante ou soixante milles. Le défilé courait à travers une forêt épaisse et sombre, des déodars, des noyers, des cerisiers, des oliviers et des poiriers sauvages, mais surtout des déodars qui sont les cèdres de l'Himalaya. A l'ombre des déodars s'élevait un temple solitaire dédié à Kali ou Durga, ou encore Sitala, qui est parfois invoqué contre la petite vérole. Purun Bhagat balaya le sol, sourit à la statue grimaçante, se construisit un petit foyer de terre derrière l'autel, étendit sa peau d'antilope sur un lit d'aiguilles de pin, plaça sous l'aisselle son *bairagi* ou béquille à pomme de cuivre, et s'assit pour goûter quelque repos.

Devant lui s'étendait le flanc de la montagne, sur un espace de quinze cents pieds, jusqu'à un petit village, quelques maisons de pierre aux toits en terre battue, accroché à la pente abrupte. Tout autour du hameau, de minuscules champs en terrasse semblaient former un tablier rapiécé sur les genoux du mont géant et des vaches grosses comme des scarabées paissaient entre les cercles de pierres aménagés de façon à soutenir le sol mouvant. L'œil perdu dans la vallée se trompait sur les dimensions des objets et d'abord ne pouvait se persuader que cette broussaille, au flanc de la montagne en face, était en réalité une forêt de pins de cent pieds de haut. Purun Baghat vit un aigle plonger au gouffre monstrueux, mais le grand oiseau devint un point presque imperceptible avant d'être arrivé à la moitié de sa course. « C'est ici que je trouverai la paix », se dit Purun Bhagat.

Aussitôt que les villageois virent de la fumée s'élever du temple abandonné de Kali, ils en avertirent leur prêtre, qui monta souhaiter la bienvenue à l'étranger. Lorsque les yeux de Purun Bhagat, de cet homme habitué à commander à tout un peuple, se fixèrent sur les yeux du vieillard, celui-ci s'inclina jusqu'à terre, prit l'écuelle sans prononcer une parole, et retourna au village. « Nous avons enfin un saint homme, dit-il. Jamais je n'ai vu son pareil. C'est un homme des plaines, mais au teint pâle, et un brahmine des brahmines! » Alors les ménagères du village demandèrent : « Crois-tu qu'il voudra rester avec nous? » et toutes rivalisèrent de zèle pour préparer la nourriture du Bhagat. L'ordinaire est des plus simples dans ces montagnes; mais avec du sarrasin, du maïs, du riz, du poivre rouge, des poissons du ruisseau de la vallée, du miel des ruches abritées dans les murailles, des abricots secs, du safran, du gingembre et des gâteaux d'avoine, une femme habile et de bonne volonté peut composer un repas présentable et ce fut une écuelle pleine que le prêtre rapporta. Le Bhagat comptait-il se fixer ici? Désirait-il un disciple, — un *chela*, — qui mendierait pour lui? Avait-il une couverture pour se préserver du froid? La nourriture était-elle à son goût?

Purun Bhagat mangea et remercia le prêtre : il avait l'intention de rester en ce lieu. — Cela suffisait; si le Bhagat voulait bien mettre l'écuelle hors du

temple, chaque jour l'écuelle serait remplie; car le village se sentait honoré par la présence d'un pareil hôte dans son sanctuaire.

Ce jour-là vit la fin du pèlerinage de Purun Bhagat. Il était arrivé à l'endroit assigné par le destin; la solitude, le silence, la contemplation de l'immensité, que pouvait-il désirer de plus?

Le temps s'était arrêté et lui, assis à l'entrée du sanctuaire, n'aurait pu dire s'il était mort ou vivant; s'il était un être commandant à des membres, un bloc de pierre, un nuage, une goutte de pluie, un rayon de soleil. Il se répétait cent fois un nom, tout bas, et chaque fois il lui semblait se dégager davantage des liens du corps et s'avancer jusqu'au seuil de quelque effrayante découverte; mais, comme la porte allait s'ouvrir, le corps le ramenait de force en arrière, et il constatait avec douleur que son âme était encore prisonnière dans l'enveloppe charnelle de Purun Bhagat.

Chaque matin le bol rempli d'aliments était pendu silencieusement à un crochet en dehors du temple. Parfois c'était le prêtre qui l'apportait; mais plus souvent c'étaient de petits enfants, ou bien encore la femme qui avait préparé le repas montait elle-même le chemin escarpé et sur les degrés devant la porte on l'entendait murmurer d'une voix à peine distincte; « Prie pour moi les dieux, Bhagat; intercède en faveur de... » Et elle ajoutait son nom et celui de son mari et de ses enfants. Mais jamais le Bhagat ne descendait au village qui s'étendait à ses pieds. Il pouvait discerner les assemblées du soir sur les terrasses, seuls endroits de la localité présentant une surface plane; il pouvait contempler le vert incomparable du riz quand il sort de terre, le bleu indigo du maïs, la blancheur tendre du sarrasin et, à la saison, la rouge floraison de l'amarante, qui n'étant ni céréale ni légume fournit une nourriture que les Hindous peuvent prendre sans péché en temps de jeûne. Lorsque l'année fut à son déclin, les toits des maisons figurèrent autant de petits carrés d'or pur, car sur leurs toits les montagnards mettaient sécher les épis de maïs.

Même dans les parties les plus peuplées de l'Inde, un homme ne pourrait rester assis tout un jour à la même place sans servir de siège ou de couchette à une foule de créatures sauvages ni plus ni moins que s'il était un bloc de pierre; dans cette solitude, ces mêmes créatures, comme bien on pense, ne tardèrent pas à rendre visite à l'intrus qui avait pris possession du temple de Kali, leur asile sacré. Les *langurs*, gros singes de l'Himalaya à moustaches grises, furent naturellement les premiers visiteurs, car ils sont plus curieux que des femmes; et après avoir renversé le bol, l'avoir fait rouler sur le sol, avoir mordillé le bâton à pommeau de cuivre, avoir adressé leurs plus horribles grimaces à la peau d'antilope, ils conclurent que l'être humain assis là, immobile, était décidément inoffensif. Le soir ils descendaient des arbres et venaient tendre la main, puis quand ils avaient ce qu'ils voulaient, ils bondissaient de nouveau de branche en branche avec des mouvements gracieux. Ils aimaient aussi la chaleur du feu et se pressaient autour du brasier: Purun Bhagat ne les écartait que quand il fallait alimenter la flamme mourante. Le matin, bien souvent, il trouvait un singe velu partageant sa couverture et tout le long du jour, tel ou tel membre de la tribu restait assis à son côté, regardant les pics neigeux d'un air grave et résigné comme il sied à un philosophe.

Après les singes vint le *barasingh*, animal fort semblable à notre cerf, mais plus fort. Il voulait enlever le velours de ses cornes en les frottant contre la statue de Kali, et il frappa du pied avec impatience quand il aperçut l'homme dans le sanctuaire. Mais Purun Bhagat ne bougeant pas, peu à peu le cerf royal s'enhardit jusqu'à poser sa tête sur l'épaule de son hôte. Purun Bhagat passa sa main froide sur les andouillers brûlants; l'attouchement calma la bête enfiévrée qui courba la tête, et Purun Bhagat, très doucement, frotta et enleva le velours. Alors le *barasingh* amena sa femelle et son faon pour avoir leur part de caresses et de noix fraîches. Enfin le chevrotin porte-musc, le plus timide et presque le plus petit des daims, vint lui aussi, les larges oreilles dressées et le fin museau humant l'air. Purun Bhagat appelait toutes ces créatures « mes frères » et le soir au cri de : *Bhai! bhai!* ils sortaient de la forêt quand ils étaient à portée d'entendre sa voix profonde. L'ours noir de l'Himalaya, grognon et soupçonneux, — celui qui a une tache blanche en forme de V sous le menton, — passait souvent devant le temple; et comme le Bhagat ne se montrait pas effrayé, Sona ne se montra pas colère; il observa l'homme, s'approcha, le flatta pour être caressé et mendia une part de son pain et un bouquet de cerises sauvages.

Presque tous les ermites et les saints hommes qui vivent loin des grandes cités ont la réputation d'apprivoiser miraculeusement les fauves; mais tout le miracle consiste à se tenir immobile, à ne jamais faire un mouvement brusque, et, pendant un certain temps du moins, à ne jamais regarder le visiteur en face. Les villageois distinguaient les formes claires du *barasingh* se mouvant dans la sombre forêt derrière le temple; ils apercevaient le *minaul*, le faisan de l'Himalaya, se pavanant dans tout l'éclat de son riche plumage devant la statue de Kali, et, dans le sanctuaire, les *langurs*, jouant avec les écailles de noix. Quelques enfants aussi avaient entendu l'ours fredonner, à sa façon, derrière les rocs éboulés, et la réputation du Bhagat comme thaumaturge fut désormais établie.

Pourtant rien n'était plus éloigné de sa pensée que les miracles. Il croyait que tout l'univers était un vaste miracle ; il était persuadé qu'il n'y a rien de grand ni de petit dans ce monde, et nuit et jour, il s'efforçait de pénétrer en idée jusqu'à l'essence des choses pour retourner à l'endroit d'où son âme était venue. Ses cheveux en désordre retombaient maintenant sur ses épaules, le bout de sa béquille avait creusé une petite cavité dans la pierre auprès de la peau d'antilope, et chaque bête connaissait sa place au foyer. Les terrasses cultivées changeaient de couleur suivant les saisons, les toits se doraient et se brunissaient tour à tour ; quand venait l'hiver, les *langurs* folâtraient parmi les branches duvetées de neige légère, et quand revenait le printemps les mères de famille remontaient des vallées plus chaudes avec leurs bébés à la moue vieillotte. Au village le vieux prêtre mourut, un autre prêtre prit sa place, et beaucoup parmi les petits enfants d'autrefois qui apportaient l'écuelle à la porte du temple envoyaient aujourd'hui leurs propres enfants. Quand on demandait aux villageois depuis combien de temps leur saint homme habitait le sanctuaire de Kali, ils répondaient naïvement : Depuis toujours !

Un été, il tomba des pluies comme jamais on n'en avait vu de mémoire de montagnard. Pendant trois longs mois, la vallée fut ensevelie sous les nuages et le brouillard impénétrable ; l'averse ne se ralentit pas un instant et les orages succédèrent aux orages. Le temple resta presque toujours au-dessus des nuées, et un mois entier s'écoula sans que le Bhagat pût apercevoir son village, disparu dans l'océan brumeux qui roulait ses lames furieuses contre les flancs de la montagne. Un mois durant, il n'entendit que le bruit de millions de gouttelettes tombant des branches, de milliers de ruisselets se faufilant à travers les aiguilles des pins, et se réunissant pour former un torrent qui dégringolait la côte et bondissait de rocher en rocher. Alors le soleil reparut et fit monter de la terre l'encens des déodars et des rhododendrons, et cette senteur subtile, lointaine pour ainsi dire, que les gens de l'Himalaya appellent « l'odeur des neiges ». Le soleil brilla et brûla pendant une semaine, puis les nuages se rassemblèrent pour une ondée formidable qui balaya le sol à fond comme pour reprocher aux averses précédentes leur peu de cœur à la besogne. Purun Bhagat fit ce soir-là plus grand feu qu'à l'ordinaire, car il était certain que ses frères sentiraient le besoin de se réchauffer. Mais aucune bête ne vint, bien qu'il multipliât ses appels jusqu'à ce qu'il dut céder au sommeil, se demandant ce qui était arrivé dans les bois.

Au cœur de la nuit, alors que la pluie battait le toit avec le vacarme d'innombrables baguettes sur un gigantesque tambour, il fut tiré de son sommeil par une traction légère exercée sur sa couverture, et, tâtonnant dans cette direction, il rencontra la petite main d'un *langur*. « Il fait meilleur ici que dans la forêt, dit-il d'un ton somnolent en dépliant sa couverture ; prends ceci et réchauffe-toi. » Le singe saisit sa main et la tira avec force. « Alors c'est à manger que tu veux ? Attends, je vais te préparer quelque chose. » Et il s'agenouilla pour jeter du bois sur le feu ; mais le *langur* courut vers la porte, poussa un gémissement, revint et serra dans ses bras les genoux de l'homme.

— Qu'y a-t-il ? qu'est-ce qui te trouble, petit frère ? demanda Purun Bhagat, car les yeux du *langur* étaient pleins de choses qu'il ne pouvait exprimer. A moins qu'un de ta caste ne se soit laissé prendre dans une trappe, — et personne ne tend des trappes ici, — je ne veux pas sortir par un pareil temps. Regarde, frère, même le *barasingh* vient chercher un abri.

Les cornes du cerf allèrent heurter la statue grimaçante de Kali, puis elles s'abaissèrent dans la direction de Purun Bhagat, et la bête frappa la terre du pied avec impatience, soufflant à travers ses naseaux à demi clos.

— Hai ! hai ! hai ! fit le Bhagat en claquant des doigts. Est-ce là ce que tu paies à qui t'héberge cette nuit ? Mais le cerf le poussa vers la porte, et là Purun Bhagat entendit le bruit de quelque chose qui s'ouvre et pousse un soupir, et il vit deux dalles du sol se séparer l'une de l'autre, tandis qu'au-dessous la terre gluante apparaissait.

— Je comprends, dit Purun Bhagat, et maintenant je ne blâme plus mes frères pour ne pas être venus s'asseoir au foyer. La montagne glisse dans la vallée. Et pourtant... pourquoi irais-je vers eux ? — Ses yeux tombèrent sur l'écuelle vide et son visage changea aussitôt d'expression. — Ils m'ont nourri de leur mieux depuis... depuis le jour où je suis arrivé ici, et si je ne me hâte, demain il n'y aura plus un être vivant sur le penchant de la montagne. Oui, il faut que j'aille les avertir. Arrière, frère ! laisse-moi m'approcher du feu.

Le *barasingh* lui fit place à regret et Purun Bhagat poussa une torche en plein brasier, la tournant jusqu'à ce qu'elle fût bien allumée.

— Ah ! vous êtes venus m'avertir tous les deux, dit-il en se levant. Nous ferons mieux que cela, beaucoup mieux ! En avant donc et prête-moi ton cou, frère, car je n'ai que deux pieds.

Il empoigna de la main droite le garrot du *barasingh* dont tout le poil se hérissait, tint la torche de la main gauche, et ainsi sortit du temple pour s'enfoncer dans l'épouvantable nuit. Pas un souffle de vent ne se faisait sentir, mais à toute minute, la pluie menaçait de noyer la torche. Aussitôt qu'ils furent

hors de la forêt, un certain nombre des frères du Bhagat accoururent et l'escortèrent. Il sentait, s'il ne pouvait voir, les *langurs* se presser à son côté, et derrière lui il entendait le [illegible] de l'ours. La pluie tordait en forme de cordes ses longs cheveux blancs; l'eau clapotait sous ses pieds nus et sa robe jaune se collait à son corps émacié, mais il descendait la côte d'un pas ferme, appuyé sur le *barasingh*. Il n'était plus le saint, le Bhagat, mais Sir Purun Dass, K. C. I. E., le premier ministre d'un grand État, l'homme habitué à commander, et qui a charge d'âmes. Ils descendirent ainsi, le Bhagat et ses frères, jusqu'à ce que le cerf heurta des cornes contre le mur d'une terrasse et s'ébroua parce qu'il sentait le voisinage des hommes. Ils se trouvaient alors au haut d'une des rues tortueuses du village, et le Bhagat frappa du bout de sa béquille à la fenêtre du forgeron : — Debout et dehors vivement ! cria-t-il ; et il ne reconnaissait plus sa propre voix, car depuis des années il n'avait plus parlé à une créature humaine. La montagne va tomber ! Elle tombe ! Sortez ! fuyez !

— C'est notre Bhagat, dit la femme du forgeron. Vois, il est au milieu de ses bêtes. Je prendrai les petits ; toi, va, crie, réveille tout le monde !

La nouvelle se répandit de maison en maison ; les gens se précipitèrent dans la rue, — ils n'étaient en tout que soixante-dix au plus, — et à la lueur des torches ils aperçurent leur Bhagat retenant de la main le *barasingh* terrifié, tandis que les singes s'accrochaient d'un air piteux aux plis de son manteau et que Sona accroupi derrière lui hurlait lamentablement.

— En route ! traversez la vallée et montez la côte en face, s'écria Purun Bhagat. Ne laissez personne en arrière ! Nous vous suivons !

Alors tous coururent, comme seuls savent courir les montagnards ; ils traversèrent la rivière au fond de la vallée, et, haletants, grimpèrent les champs en terrasse du contrefort opposé, toujours suivi du Bhagat et de ses frères. Enfin le cerf s'arrêta à la lisière d'un grand bois de sapins, à cinq cents pieds de hauteur. Son instinct, qui l'avait averti de l'avalanche imminente, lui disait qu'en cet endroit il était en sûreté.

Purun Bhagat tomba, mourant, à son côté, car le froid de la nuit et cette course folle l'avaient épuisé ; il eut pourtant encore la force d'appeler les porteurs de torches en tête du cortège : — Arrêtez-vous... et voyez si personne ne manque à l'appel... Puis à l'oreille du *barasingh* il balbutia : — Reste avec moi, frère... Reste... jusqu'à ce que... je m'en aille... là-bas... là-bas !

On entendit un soupir qui devint un murmure, un murmure qui se changea en un mugissement et un mugissement qui grandit en quelque chose défiant toute expression humaine, et la montagne sur laquelle se trouvaient les villageois reçut un choc qui la fit trembler sur sa base comme si elle allait s'écrouler. Alors une note aussi ferme, aussi profonde et aussi franche que l'*ut* grave de l'orgue noya tout le reste pendant environ cinq minutes. Elle s'évanouit, et l'on ne distingua plus que le bruit de la pluie sur le lac bourbeux qui s'était formé au pied de la montagne, crépitement sinistre présageant peut-être d'autres désastres encore.

Pas un villageois, pas même le prêtre, n'osa adresser la parole au Bhagat qui leur avait sauvé la vie. Ils se blottirent sous les arbres et attendirent le jour. A l'aurore leurs regards se portèrent vers la côte en face, et ils virent que ce qui avait été la forêt, les champs en terrasse, et les prés coupés de sentiers, n'était plus qu'une tache rougeâtre en forme d'éventail avec quelques arbres pendant, la tête en bas, sur la déclivité. Du village, de la route menant au temple, du temple lui-même et de la forêt voisine il n'y avait plus trace. Sur un mille de largeur et deux mille pieds de hauteur le flanc de la montagne avait été mis à nu et comme raboté.

Les villageois vinrent, un à un, à travers le bois, pour prier aux pieds de leur Bhagat. Ils virent le *barasingh* qui veillait sur lui s'enfuir à leur approche ; ils entendirent les *langurs* gémir dans les branches et Sona, au haut de la montagne, pousser des hurlements plaintifs ; mais leur Bhagat était mort, assis les jambes croisées, le dos appuyé contre un arbre, sa béquille sous l'aisselle et la face tournée vers l'orient.

Le prêtre dit : — Miracle sur miracle ! car c'est dans cette attitude même qu'un sunnyasi doit être enseveli. C'est pourquoi, à la place où il se trouve en ce moment sera élevé le temple en l'honneur de notre saint homme.

La montagne porta désormais le nom de Montagne du Bhagat ; le temple fut bâti avant la fin de l'année, un petit sanctuaire en pierre et en terre ; et jusqu'à ce jour les villageois y allument des cierges et y apportent des offrandes et des fleurs. Mais ils ne savent pas que le saint qu'ils vénèrent fut de son vivant Sir Purun Dass, K. C. I. E., D. C. L., Ph. D., ex-premier ministre de l'État éclairé et progressiste de Mohiniwala et membre honoraire ou correspondant de nombreuses sociétés littéraires et scientifiques.

RUDYARD KIPLING.

Traduit de l'anglais par André Noel.

VARIÉTÉS

L'arrivée à Paris d'un étudiant étranger vers l'an 1500.

Depuis quelques jours déjà, les Facultés ont rouvert leurs portes. Une foule d'étudiants, frais bacheliers, sont arrivés de tous les points de la France et de l'Europe, comme chaque année, depuis des siècles et sont venus peupler les pentes vénérables de la montagne Sainte-Geneviève. Ils sont descendus du chemin de fer qui les a rapidement menés de la demeure familiale à Paris, tout gais, tout remplis d'enthousiasme pour la vie nouvelle qu'ils allaient commencer. Ils ont trouvé des maitres accueillants, des camarades empressés, des bibliothèques immenses à leur disposition, des cours partout et aussi des distractions multipliées à l'infini.

Ce début dans leur vie d'étudiant a été sans doute un rêve, un enchantement dont ils ne sont pas revenus encore, et j'imagine que s'ils ont accordé quelque fugitive pensée rétrospective à leurs prédécesseurs, les écoliers d'autrefois, leurs souvenirs classiques ne leur a présenté que la merveilleuse et triomphale chevauchée du jeune Gargantua à travers le pays Latin.

C'est un mirage qui les empêche peut-être bien de goûter à son prix tout leur bonheur, tout le bonheur qu'ils ont d'être nés dans un temps de liberté, où, si les plaisirs bruyants sont moins tolérés, l'instruction, en revanche, est mise d'une façon admirable à la portée de tous, sans distinction de rang ni de fortune. Aussi voudrais-je essayer ici, — très modestement, — de leur donner une idée plus réelle de ce qu'était le quartier sorbonnais à l'époque rabelaisienne et de l'impression qu'il pouvait produire sur un étranger y arrivant pour la première fois.

* *
*

Prenons donc un simple étudiant étranger s'en venant vers l'an 1500 aux leçons des très doctes maitres de l'Université parisienne. Ce sera, s'il vous plait de lui donner un nom, Didier Erasme, de Rotterdam, qui quitta en effet dans ce temps la maison peu hospitalière du seigneur de Bergues, évêque de Cambrai, pour se rendre, — assoiffé qu'il était de science, — au collège Montaigu, dont la réputation emplissait alors l'Europe.

Représentez-le-vous arrivant, non superbement juché comme le héros de Rabelais sur un monstrueux cheval africain, mais très humblement sur une mule et tout malingre et chétif dans son costume ecclésiastique.

Il s'est joint à quelques jeunes gens qui viennent étudier comme lui à Paris et qui ont grossi une compagnie de marchands brabançons, car les routes ne sont pas sûres pour des voyageurs isolés. Vers le cinquième ou le sixième jour d'un long et fatigant voyage ils sont arrivés soudain sur le haut des buttes Montmartre où tournent quantité de moulins à vent et d'où ils découvrent, au delà des vastes pacages remplis de bestiaux qui s'étendent à leurs pieds, toute la grande ville. C'est un spectacle étrangement impressionnant pour un pauvre enfant de province qui a passé presque toute sa jeunesse dans des monastères, que cette masse énorme de maisons aux toits houleux et pressés, débordant de l'enceinte qui les enfermait jadis. Par places des jardins tachent de vert cet enchevêtrement confus et grisâtre de constructions surmontées par une multitude de tours et de clochers.

Au centre, derrière le Louvre, comme la carapace de quelque gigantesque tortue, l'île de la Cité émerge du fleuve brillant; la fine flèche dorée de la Sainte-Chapelle scintille au soleil; de toute la ville s'élève une vague rumeur dominée par le grave bourdon de Notre-Dame auquel répond le son grêle des cloches de Saint-Julien-le-Pauvre et de Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

En bons catholiques, tous les voyageurs se jettent à terre pour remercier Dieu de les avoir conduits heureusement au terme de leur pérégrination, puis chacun remonte sur sa bête, et la petite troupe se divise.

Tandis que les marchands se dirigent tout droit vers la porte Montmartre, les étudiants contournent la ville par la gauche, car ils ont quelque effroi de traverser dans toute sa longueur ce grand Paris dont les habitants malicieux et badauds se gaussent volontiers des étrangers.

Ils passent la Seine en bac et s'engagent dans un petit chemin qui coupe à travers les champs de l'abbaye Saint-Germain, et par où l'on amène ordinairement les troupeaux des Pères à l'île des Treilles, à l'île de Chaillot, à celle de Jérusalem et à celle des Dames.

Bientôt ils arrivent à la grand'route et s'émerveillent de la foule qu'ils y rencontrent.

Ce sont des gens de la campagne qui s'en reviennent de vendre aux citadins les produits de leurs champs; des jardinières poussant des ânes chargés de paniers, des crieurs de cotterets avec leur crochet, des marchands de bestiaux, des meuniers, des vendeurs de terre à laver ou de sablon d'Étampes.

La route longe à gauche un grand enclos qui excite vivement leur curiosité quand l'un d'eux a nommé le Pré-aux-Clercs. Une multitude de jeunes gens s'y ébattent joyeusement, les uns ont mis bas leur cotte, et, les bras nus jusqu'aux coudes jouent à cochonnet-va-devant, à la courte boule, aux quilles, à la crosse;

d'autres, vêtus de longues robes serrées à la taille et coiffés de chaperons, se promènent en dissertant, ou bien, appuyés à la clôture, échangent des lazzis avec les passants.

Nos provinciaux ne sont pas épargnés et hâtent le pas, un peu effrayés. Les voici devant la fameuse abbaye de Saint-Germain, plus semblable à une forteresse avec ses murailles crénelées, son fossé plein d'eau, son pont-levis et ses trois tours, qu'à la maison de pacifiques bénédictins. Ils baissent involontairement la voix en passant devant la haute porte papale, car ils savent par ouï-dire que la justice monastique est puissante et expéditive. Un pilori au milieu du chemin où gémit un pauvre diable, coupable d'avoir dérobé quelques grappes de raisin dans le clos abbatial, confirme leur crainte et c'est avec joie qu'ils arrivent, au bout de la rue faubourg Saint-Germain, à la porte Cordèle, grande entrée de ce côté de la muraille de Paris, depuis plus d'un siècle que la porte de Bucci est *estoupée*. Bien malgré eux ils stationnent quelques moments avant de franchir la passerelle encombrée, jetée sur l'égout puant qui baigne le mur, puis, sous les regards indolents des archers logés dans les tours du portail, ils franchissent la voûte qui sert de boutique à un chapelier.

Voilà donc nos futurs écoliers, le cœur ému et angoissé, dans la ville même et dans ce pays Latin dont le renom les a attirés de si loin. Le bruit, l'agitation, du peuple qui se presse autour d'eux, leur font quelque peu perdre la tête : d'instinct ils se détournent de la grande rue Saint-André-des-Arcs, qui s'allonge pleine de rumeur devant eux, et pénètrent dans la rue plus tranquille des Cordeliers. Sur la droite, elle est bordée par les hautes murailles grises du couvent des Cordeliers et du couvent de Saint-Côme, sur la gauche par quelques maisons dont la plus considérable est le collège de Bourgogne.

Des écoliers arrêtés à l'entrée s'amusent de la mine piteuse et craintive des *béjaunes* qui se serrent étroitement, mais après quelques quolibets ils s'humanisent, et dans un latin plus ou moins décadent s'offrent à les conduire chez un logeur qui les traitera convenablement et qui leur fournira de fort bon vin pineau pour payer leur bienvenue.

Les jeunes provinciaux acceptent avec empressement cette proposition et tous ensemble pénètrent dans la rue de la Harpe, l'une des plus importantes de la rive gauche.

C'est une grande stupéfaction pour les campagnards que cette longue voie pavée, bordée de hautes maisons aux toits inégaux s'avançant sur les murailles comme des cornettes de vieilles femmes, ces larges fenêtres aux petits carreaux verts plombés où ils entrevoient parfois une jolie tête curieuse, ces boutiques aux baies cintrées avec leurs étalages variés et leurs enseignes naïves qui appellent les passants : ici un tavernier a joint au cerceau obligatoire un Bacchus couronné de lierre, là est figuré un saint Nicolas ressuscitant les petits enfants dans la cuve, un parcheminier s'est placé sous l'image de Notre-Dame, un arquebusier a fait peindre au-dessus de sa porte Samson en morion et en cuirasse enfonçant le poing dans la gueule d'un lion, un maître drapier a pris pour patron le roi David, un tonnelier a choisi Lancelot du Lac...

La tête en l'air, et tout étourdis, les compagnons suivent leurs guides, coudoyés, heurtés par les gens qui passent et repassent. Des femmes vont de groupe en groupe, offrant des fruits et des légumes : « A ma belle oseille ! A ma belle laitue ! Poires de Dagobert, poires de certeau, poires à deux têtes ! » D'autres crient les fromages de crème et les pommes de Capendu, pour faire fleurer le linge. Un vinaigrier conduisant un âne avec deux tonnelets annonce : « Vinaigre, vinas, cendre gravellée, moutardas la lie ! » — « Beaux cachemuseaux tout chauds bien rissolés ! Je les donne, je les vends ! » crie un pâtissier. « A la male tache ! » glapit un dégraisseur au couvre-chef empanaché qui porte seulement une bouteille et un bâtonnet.

Et dans le brouhaha on distingue encore le cri du marchand de craie : « Charbon blanc ! Charbon blanc ! » celui du marchand de bouchons de paille : « Esnattes, esnattes ! Torches à chaudière ! » et la chanson du marchand de balais :

J'ai des balais de plusieurs sortes,
Faits de verges douces et fortes
De jonc, de bied, de bouleau.
J'en ai ici un grand fardeau,
Somme je vends mes beaux balais.

Par intervalles domine la voix des crieurs assermentés, les uns annonçant le vin d'un cabaretier avec le « prix du roi », d'autres agitant une sonnette et réclamant d'un ton lugubre des prières pour un nouveau trépassé, d'autres enfin donnant sur un ton de mélopée le signalement d'une personne disparue.

Et tous ces gens, marchands et crieurs, circulent affairés au milieu de la foule badaude des bourgeois et des étudiants, dont les uns vont graves avec leurs robes aux couleurs sombres et les autres, non moins nombreux, vêtus de costumes voyants plus ou moins dépenaillés, portant la dague au côté où même faisant trainer une rapière sur le pavé, apostrophent les passants et débitent des harangues saugrenues aux pacifiques boutiquiers : ils ne se rangent avec un semblant de respect que lorsque passe quelque austère docteur de Sorbonne monté sur sa mule tenue en main par un jeune page.

Les guides les nomment à voix basse aux provinciaux : Dionysius Faber, l'humaniste ; Jean Saltrion

le Nivernais, insigne maître en rhétorique et poésie ; Valeran de Varanius, le nouveau Virgile ; Pierre de Fontenay, trésorier de Nevers, prieur de Lucy-le-Bourg, curé de Saint-Paul et gouverneur du collège Sainte-Barbe ; Antoine Pelin, principal des Cholets.

Enfin les voilà sortis de ce flot tumultueux ; ils sont entrés dans la petite rue du Foin où s'abrite, sous l'enseigne du Chariot d'or, la patriarcale auberge où ils vont pouvoir enfin se reposer de leurs fatigues.

Nous ne décrirons pas la grande salle illuminée par le feu de la monumentale cheminée où tout un jeu de roues et de courroies fait mouvoir des broches chargées de victuailles. Nous ne dirons pas non plus la savante préparation du vin chaud à la cannelle, dont l'aubergiste apporte de nombreuses *nefs* toutes fumantes aux frais des nouveaux venus.

Didier Erasme, pauvre et timide, se fait petit au bas bout de la table, mais ne perd pas un mot des discours des vieux étudiants. Ceux-ci content les joies de la vie du quartier, les grandes parties de *choulle* le mardi ou le jeudi, jours de sortie dans la campagne, les farces aux bourgeois de la Cité ou aux gens du guet lorsqu'ils s'aventurent dans leur domaine, car l'Université est toute-puissante sur le pays Latin et n'y admet d'autre juridiction que la sienne : maintes fois le roi lui-même a été obligé de se rendre devant l'hostilité du recteur, qui a fait arrêter pendant des mois entiers tous les cours et toutes les prédications pour obtenir la liberté de quelque écolier obscur jeté par le prévôt dans un cachot du Châtelet.

Et comme des compagnons interrompent pour demander quelle espèce d'homme est ce recteur souverain, les étudiants s'étendent en explications.

L'Université est comme une grande république fédérative dans le royaume, elle est composée de sept compagnies qui ont chacune leur gouvernement particulier. Les trois premières sont les Facultés de théologie, de droit et de médecine et sont Facultés supérieures ; les quatre autres, qui sont Facultés inférieures, comprennent tous les maîtres des collèges et sont dites *nations*. Il y a la nation de Normandie, pour les Normands et les Manceaux ; la nation de Picardie, pour les Picards, Artésiens et Wallons ; la nation de France, pour les Parisiens, les Français de l'est ou de l'ouest et du midi, les Espagnols, les Portugais et les Italiens ; enfin la nation d'Allemagne, pour les Allemands, les Anglais et les Écossais.

A la tête de chaque Faculté est un doyen. Ils se réunissent tous les sept, trois fois par semaine, chez le recteur, pour traiter des affaires courantes de l'Université et une fois par mois à l'église des Mathurins pour s'occuper des questions importantes.

Le recteur, tout-puissant, puisque le roi même est souvent obligé de compter avec lui, est changé avec beaucoup de solennité tous les trois mois, afin qu'il ne prenne pas trop de goût au pouvoir. Son élection a lieu à deux degrés. Les maîtres de la Faculté des Arts s'assemblent en l'église Saint-Julien-le-Pauvre, choisissent dans leur sein quatre électeurs ou *intrants* qui se réunissent en conclave et le jour même proclament le nouveau maître de l'Université qui est souvent un pauvre licencié, mais un homme hardi de cœur et de parole. Et c'est une belle cérémonie que celle de son installation. Son prédécesseur lui-même l'inaugure au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, lui met le béret sur la tête, la mante fourrée d'hermine sur les épaules et lui passe en écharpe une bourse de velours contenant le sceau de l'Université avec les clefs de la caisse commune.

Quand il sort et se montre à la foule en sa nouvelle majesté, ce sont souvent de terribles huées et des batailles entre ses partisans et ses adversaires, mais parfois aussi des acclamations générales et des liesses sans fin...

Dans son coin, le petit écolier de Rotterdam écoute les yeux brillants et il se prend à aimer de toute son âme ce morceau de terre parisienne où il est et où un homme sans fortune et sans nom peut, par sa seule science et par la seule richesse de son intelligence, s'élever au rang des grands de l'État, siéger au Parlement à côté des barons et reposer, s'il meurt maître de l'Université, à Saint-Denis, aux côtés des rois de France !

André Saglio.

LE PROCÈS DE LA PLAIDOIRIE [1]

Voici un procès grave, car il englobe tous les autres : le procès de la plaidoirie ! M. Munier-Jolain a pris le rôle d'avocat dans cette grande cause, et, certes, elle ne pouvait tomber en de meilleures mains.

Le point à juger est fort important. La plaidoirie est-elle un « genre littéraire » ? mérite-t-elle, dans l'histoire des lettres, une place égale ou comparable à celle qui est occupée, soit par l'éloquence de la chaire, soit par l'éloquence politique ? M. Munier-Jolain tient pour l'affirmative, et l'éloquence judiciaire a en lui le défenseur le plus autorisé. On peut dire de l'auteur de la *P[illegible]çaise* ce que Loisel disait de Pierre de Cugnières : « C'est un personnage de grande littérature légale. » Tout en poursuivant sa carrière d'avocat occupé et

1. [illegible]

fort apprécié parmi les plaideurs d'aujourd'hui. M. Munier-Jolain se plaît à évoquer les ombres lointaines des plaideurs d'autrefois. Dans ce bruyant enclos du Palais, parmi tant de documents de l'histoire ancienne et de l'histoire vivante, il choisit volontiers les documents anciens. Il aime les causes jadis retentissantes dont l'oubli et le temps ont scellé le tumulte. Il aime (et ce goût n'est pas vulgaire en un temps positif) les dossiers inutiles, ces vieux dossiers sans honoraires qui nous gardent un peu de l'âme du passé.

Certes ces paperasses recèlent des histoires aussi vilaines que nos histoires d'aujourd'hui. Mais au rêveur qui les découvre dans les eaux noires du passé, ces drames n'offrent plus que des fantômes apaisés. Dans le recul du temps, dans son ombre mélancolique, il ne reste des fureurs humaines que la trace de l'universelle douleur. Ainsi, les faits divers sinistres qui composent beaucoup de nos dossiers actuels gagneront à vieillir. L'affreux papier timbré qui sent la colle prendra de beaux tons safranés, et de ses pages, entr'ouvertes après des siècles, s'exhalera cette fine odeur de poussière chère aux narines d'érudits. En ce temps-là, quelque poète retrouvant ces dossiers reprendra l'œuvre de justice. Les écritures devenues des grimoires évoqueront à ses yeux le drame et ses acteurs, et l'impression qu'il en éprouvera sera bien éloignée de celle qui avait été ressentie par les hommes qui jadis traçaient ces lignes pâlies. Le mystère d'une âme tout à coup éclairci révélera à ce poète ce que les juges et les clercs n'avaient jamais aperçu.

Puis, ces mêmes grimoires seront repris par des savants patients qui, négligeant les âmes, chercheront à reconstituer le monument qui a été le théâtre du drame. Ils s'attarderont en de délicieuses disputes sur des détails menus... Et enfin un beau jour, grâce à la plume ou au pinceau d'un grand artiste, l'affaire de boue et de sang deviendra une chose d'art, comme le procès de Béatrix Cenci, comme celui de Vittoria Accoramboni.

* *

M. Munier-Jolain aime donc à évoquer les anciens procès. Mais il ne le fait pas au point de vue détaché du poète ou du peintre. C'est une histoire littéraire qu'il nous donne, et avant tout, comme nous l'avons dit, il soutient une thèse qui lui est chère, il veut marquer la place du « genre » de la plaidoirie à côté de l'éloquence sacrée et de l'éloquence politique. Les grammairiens consultés semblent lui donner gain de cause. L'un d'eux, parmi les plus modernes, divise le « genre oratoire » en plusieurs branches, et l'une de ces branches comprend le « genre judiciaire », c'est-à-dire « les discours par lesquels on accuse ou l'on défend, soit devant les tribunaux proprement dits, soit devant quelque autre conseil réuni pour rendre un arrêt ».

Les grammaires vont un peu vite, et la question qu'elles résolvent si audacieusement soulève de graves controverses! M. Munier-Jolain s'en est bien aperçu. Depuis six ans il a écrit deux volumes à l'appui de sa thèse, et il a deux fois rencontré d'importants contradicteurs.

En 1888, dans ses *Époques de l'Éloquence judiciaire* (1), il s'était fort échauffé et même un peu fâché dans sa préface, comme s'il prévoyait les objections. « Pourquoi dans l'histoire des lettres, s'était-il écrié, la plaidoirie n'a-t-elle pas encore la place importante à laquelle elle a droit? Pourquoi a-t-on écarté l'avocat du voisinage des grands penseurs, des grands artistes, des grands écrivains?... Parce que les représentants de la haute critique ont conformé leurs plans à leur ignorance... Ils ont laissé dans le Panthéon littéraire une seule chapelle abandonnée. Ils ont fait de cette chapelle sans encens, le refuge de l'éloquence judiciaire, et ont tendu devant elle un voile impénétrable. »

L'attaque était impétueuse ; il fallait que la « haute critique » avouât ses méfaits ou relevât le gant. Quelqu'un s'occupa de parler pour elle ; ce fut M. Brunetière. Son article *Sur l'éloquence judiciaire*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1888, fut un puissant réquisitoire, sinon contre la plaidoirie, au moins contre la thèse que M. Munier-Jolain avait soutenue.

Pourquoi Sainte-Beuve et Nisard ont-ils négligé l'éloquence judiciaire? disait M. Brunetière : « Il leur aura semblé, toutes les fois qu'ils y mettaient le nez, que c'était toujours la même chose, que de trop nombreux défauts y gâtaient de trop rares qualités, je veux dire trop clairsemées, que ces défauts euxmêmes ne procédaient pas tant des personnes que du genre ; et qu'ainsi l'histoire de l'éloquence judiciaire en France était extérieure et assez étrangère à l'histoire de la littérature française. » D'ailleurs, disait encore M. Brunetière, l'éloquence judiciaire manque de sincérité ; « l'avocat ne parle pas en son nom ; il se donne ses convictions ; il se fait sa passion. Son éloquence en contracte quelque chose de factice. » Ensuite il y a beaucoup plus de petites causes que de grandes. L'éloquence judiciaire ne s'exerce que sur ce qu'il y a de plus transitoire et de plus contingent au monde. » Enfin, si quelques grandes causes se glissent parmi les petites, « les avocats se sentent comme dépaysés... on les y trouve toujours au-dessus du ton, comme s'ils usaient d'une langue

(1) *Les Epoques de l'éloquence judiciaire en France;* Paris, Perrin, 1888.

étrangère ou d'un vocabulaire qui ne leur serait pas habituel... L'abus de la rhétorique, voilà le défaut des avocats, dans tous les temps et dans tous les pays... »

Si nette et si sévère que fût cette réfutation de la thèse de M. Munier-Jolain, elle ne tendait nullement à décourager le jeune écrivain qui l'avait soutenue : « Il faudrait cependant, disait M. Brunetière, écrire l'histoire de l'éloquence judiciaire... il y a quelque chose dans ces annales ; à défaut d'intérêt littéraire, elles ont un intérêt historique certain ; et ce que l'on y trouve ne se trouve que là... A un autre point de vue, il serait curieux d'y étudier les variations de la morale publique... Je regretterai donc avec M. Munier-Jolain que le sujet n'ait encore tenté personne... mieux que cela, cette histoire, si je l'osais, je l'engagerais lui-même à l'écrire. »

M. Munier-Jolain a eu le bon esprit de suivre ce conseil d'un maître, et c'est ainsi qu'a pris naissance le Cours libre professé à la Sorbonne sur « la plaidoirie dans la langue française ».

Ce premier volume, qui nous conduit au seuil du XVIII[e] siècle, est de l'histoire assurément ; mais l'auteur n'a pu s'empêcher d'y reprendre les théories qui lui sont chères, et de faire ressortir l'importance littéraire du « genre » de la plaidoirie. Cette fois il a trouvé un contradicteur en M. André Hallays. Celui-ci, très versé dans les choses du barreau, ne semble pas s'éloigner des conclusions de M. Brunetière ; il rend d'ailleurs pleine justice à l'avocat des avocats : « M. Munier-Jolain, dit-il, a un style coloré, entraînant, les affaires qu'il a narrées sont d'admirables documents historiques... mais les orateurs qui les ont plaidées furent la plupart ennuyeux à périr... Somme toute, on ne peut démontrer que la plaidoirie ait été en France un genre littéraire. »

Les deux partis sont donc en présence ; ils ne désarmeront pas, et il est bien audacieux sans doute de prétendre décider entre eux ! Nul ne peut songer à nier que bon nombre de vieux avocats soient « ennuyeux à périr », mais les arguments théoriques contre le « genre » ne sont peut-être pas irréfutables.

Sans doute, neuf fois sur dix les avocats ont à soutenir des causes petites « qu'il leur faut surfaire pour les plaider *éloquemment* »... Mais ils ont eu cependant assez souvent, dans d'autres siècles et dans celui-ci, une tâche d'hommes publics ; les événements les ont mis maintes fois en demeure de prononcer des mots que la nation écoute, et qui comptent dans l'histoire d'un temps. S'il était vrai qu'en de pareilles occasions ils se fussent montrés inférieurs à leur tâche, ce serait leur faute, et non celle du « genre » de la plaidoirie.

Ensuite, si l'avocat cherche avant tout « à vaincre » (et cela est certain), ce regrettable défaut de l'éloquence judiciaire n'est-il pas également le défaut de l'éloquence politique, et peut-être de l'éloquence en général, de toute parole humaine ?

Quel orateur en effet n'est porté à fermer les yeux sur les arguments contraires à la thèse qu'il a adoptée ? Et dans la délibération qui précède l'adoption de cette thèse, quel orateur n'a été parfois guidé par des considérations étrangères à ses idées théoriques et personnelles ? Intérêt de parti pour l'homme politique ; désir d'obtenir un succès en plaisant au public, ou du moins d'éviter un échec en ne le choquant pas ; nécessité de défendre des idées déjà énoncées et dont on a peut-être aujourd'hui reconnu les faiblesses... que de motifs peuvent entraîner les orateurs de tous les « genres » à se suggérer leurs convictions, à se « faire leur passion », à parler seulement pour obtenir la victoire ! L'avocat honorable, qui peut toujours d'avance refuser un mauvais procès, a selon nous une liberté relative à peu près égale à celle de tout homme qui cherche à obtenir par la parole publique l'assentiment ou l'admiration de ses semblables.

La plus grande partie des critiques adressées à l'éloquence judiciaire s'adresse donc à notre avis à l'art dangereux de l'éloquence dans sa substance même, et sous ses formes les plus variées.

Ainsi, s'il est bien vrai que dans les grandes causes l'avocat est souvent « au-dessus du ton », cet affreux défaut de l'emphase, cet « abus de la rhétorique », est-il uniquement son apanage, et n'en a-t-on pas cruellement souffert hors de l'enclos de saint Louis ?

Théoriquement, je ne puis voir ce qui s'oppose à ce qu'un avocat, défendant une cause d'intérêt privé ou public, s'élève à la hauteur de la littérature.

S'il veut bien rompre avec l'habitude fâcheuse des citations tirées de loin, péniblement ravies à la vieille bibliothèque, de la « période élégante » inutile et plaquée ; s'il pénètre au cœur de son sujet, dans cette vie profonde des intérêts et des passions que recèle la plus petite cause, pourquoi n'exprimerait-il pas des pensées originales dans une belle langue ? Pourquoi ne serait-ce pas là faire œuvre d'art ?

Pratiquement, le barreau a-t-il produit beaucoup d'œuvres de ce genre ? Ici, il nous faut reconnaître que M. Munier-Jolain, qui l'affirme, ne nous l'a guère prouvé, et que ce qu'il y a de moins convaincant dans sa thèse, ce sont assurément les « exemples à l'appui ». Il ne serait pourtant pas nécessaire que ces exemples fussent nombreux. « Combien, dit M. Brunetière, subsiste-t-il de sermonnaires ? Trois et pas un de plus : Bourdaloue, Bossuet, Massillon. » C'est tout, et cela suffit à l'existence du *genre*. M. Munier-Jolain n'avait donc qu'à trouver, dans l'histoire du barreau, le Bourdaloue, le Bossuet et le Massillon de l'éloquence judiciaire [illegible]

entrait dans la littérature, et M. Munier-Jolain avait eu la gloire de le fonder, avec trois collaborateurs.

*
* *

Malheureusement, dans ce premier volume, nous ne pouvons, à notre grand regret, découvrir, fût-ce le premier de ces trois collaborateurs. Fénelon disait que le barreau français avant le XVIIe siècle ne s'est jamais élevé au-dessus du procès touchant « la rente d'un particulier » : il semble bien que Fénelon n'avait pas tort. Ce n'est point qu'au XVe ou au XVIe siècle les avocats n'aient été priés de dire leur mot dans de fort grandes affaires ; mais quel affreux galimatias ces causes historiques leur ont-elles, hélas ! inspiré. « C'est à en vomir », dit Michelet du plaidoyer que Jehan Petit prononça en 1408 pour l'assassin du duc d'Orléans, c'est-à-dire pour Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Aucun de ceux qui ont tenté de lire cette fameuse « excusation » ne contredira Michelet.

Si c'était là de l'éloquence judiciaire, il faudrait s'écrier avec Verlaine :

> Prends l'éloquence, et tords-lui son cou !

Pourquoi M. Munier-Jolain a-t-il commencé son ouvrage par la triste harangue de ce Jehan Petit, imitateur pesant et puéril de celui qu'il nommait « le noble et moral Tulle », c'est-à-dire de Cicéron ! — D'ailleurs, pourquoi commencer en 1408 une histoire de la plaidoirie ? « Je ne me puis persuader, dit Loisel, qu'il n'y ait eu tousiours en nostre France quelque art oratoire ou d'éloquence, aussi bien qu'en l'ancienne Gaule. » Je jurerais, avec Loisel, qu'à toute époque il y eut dans ce pays de nombreux descendants des avocats gaulois qui pullulaient à Rome, et plus gaillards, plus clairs que Jehan Petit. On plaidait à coup sûr sous les Carlovingiens ; les « avoueries » du temps étaient pleines de « chevaliers de loi », et ceux-ci obtenaient même, d'après la légende, des succès particulièrement flatteurs.

Nous aurions su gré à M. Munier-Jolain de retrouver la gentille harangue du « parlour » qui remporta un si beau triomphe en plaidant devant Philippe Ier une cause délicate. Ce roi avait répudié Berthe afin d'épouser Bertrade ; la reine Berthe s'en fut trouver un bon avocat, un « conteur », comme l'on disait, et le chargea de défendre sa cause au tribunal du monarque inconstant. Tant plaida bien ce conteur que « le roy fut esmeu de reprendre sa première femme et d'abandonner l'autre, comme sa concubine ». Voilà qui eût été un début sympathique pour l'histoire de la plaidoirie… et quel succès d'avocat ! Si l'histoire est exacte, les « plaidours » du XIe siècle exerçaient sur les rois en matière de divorce un pouvoir de persuasion que leurs confrères d'à présent chercheraient vainement à exercer sur les bergères !

Mais M. Munier-Jolain passe sous silence cette légendaire période ; il ne commence même ses études qu'en 1408, alors que l'établissement du Parlement sédentaire, marquant le début officiel de la plaidoirie, datait déjà de 1300. Il fait donc une anthologie plutôt qu'une histoire complète, et nous sommes fondés à lui reprocher d'y avoir admis les harangues de Jehan Petit et de son adversaire Cousinot.

Nous arrivons au XVIe siècle… Et c'est grand'pitié qu'on ait plaidé de la sorte au temps de Rabelais !

Au seuil du XVIIe nous rencontrons Gauthier, dont l'aimable éloquence inspira à Boileau ces deux vers :

> [illegible]
> [illegible]

On se fatiguerait vainement à chercher quel service cet homme a bien pu rendre à la langue française. Il paraît qu'il avait la tête chauve avec « une bouche armée de dents canines, et la voix d'un corbeau qui croasse sur une proie qu'il a ensanglantée de ses ongles ». Cette sorte de monstre avait du moins, il faut le reconnaître, une certaine audace dans l'invective. Ne s'avisa-t-il point de lancer en pleine Grand'Chambre une furieuse philippique contre le cardinal de Richelieu ?… Richelieu était mort, cela va sans dire, mais plusieurs de ses amis présents à l'audience furent surpris, puis indignés de la violence de l'avocat. « Eh quoi ! cria le maréchal de Grammont, vous dormez, monsieur le Président, pendant que l'on diffame la mémoire de M. le Cardinal ! » Gauthier, sans s'émouvoir, continua de plus belle !…

Ce brutal personnage déplaisait à coup sûr à son charmant contemporain Patru : Patru, qui, dans ce débat sur la possible alliance des lettres avec le barreau, reste un des bons atouts, peut-être le meilleur dans le jeu de notre écrivain.

Mais où sont les égaux de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon ?… Sans les avoir trouvés je parcours le volume. Voici pourtant quelques bons passages de Le Maistre, les seuls peut-être à retenir. Gardons un pieux silence sur Fourcroy, sur Pousset de Montauban et même sur Erard, qui cependant ne plaida pas mal contre cette étonnante duchesse de Mazarin.

Le livre est terminé, et nous n'avons pas découvert le chef-d'œuvre, celui qui tout à coup crée et impose un « genre ». Cependant nous avons suivi avec un grand plaisir l'auteur érudit et sagace parmi les sacs enchevêtrés de ces anciennes procédures.

Depuis l'affaire de Jean sans Peur, qui est un document d'importance comparable pour le XVe siècle à ce que l'affaire de Panama sera peut-être pour ce temps-ci, la plupart de ces causes nous ouvrent « d'inestimables jours sur les habitudes sociales et morales du temps passé ». Mais ce qui nous inté-

resse en cela, ce n'est pas la forme de la plaidoirie, c'est la matière même du procès, « matière changeante à l'infini, dit M. Munier-Jolain dans une phrase brillante, faite de catastrophes imprévues, de nos fragilités, de nos folies, des aveugles hostilités du sort, des méchancetés conscientes de nos semblables, matière comique, lamentable, terrible, plus vraie que le roman, plus poignante que le drame, variée comme la vie ».

*
* *

M. Munier-Jolain nous donnera prochainement la plaidoirie du XVIIIe siècle, de la Révolution, « antique comme une robe de Mme Tallien », et enfin la plaidoirie romantique prolongée par Jules Favre jusqu'en 1870.

Nous voilà, Dieu merci, bien loin de Jehan Petit! C'est peut-être dans le second volume que nous découvrirons les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue de la barre.

Si, d'aventure, ils ne s'y trouvaient point, que M. Munier-Jolain, au lieu de se décourager, parvienne hardiment à l'époque actuelle. Il la goûte assez peu, et ne proteste guère quand on dépeint le barreau d'à présent comme « un grand *Bon Marché*, livrant la plaidoirie toute faite à une clientèle que le goût du beau a quittée ». Mais cette appréciation est trop pessimiste! Je veux bien que le positiviste plaideur moderne ait dans les choses de justice d'autres goûts que celui du beau : le goût, par exemple, d'être jugé vite et droit, sans être ruiné en frais de toute sorte... il ne faut pas trop lui en vouloir de ces préoccupations extra-littéraires! D'ailleurs elles n'entraînent nullement la mort de l'éloquence judiciaire, et je suis loin d'admettre que nous languissions, comme le dit notre auteur, dans une « basse époque ». Pourquoi blâmer sans cesse le temps où nous vivons? M. Munier-Jolain connaît-il beaucoup d'avocats contemporains qui atteignent l'ennui des Fourcroy et des Pousset de Montauban? Et n'en sait-il pas au contraire de bien supérieurs aux anciens, même à Patru, même à Le Maistre?

Pour ma part, je serais tenté d'avancer que c'est aujourd'hui même qu'on trouverait à la barre de bons exemples du genre de l'éloquence judiciaire. Dégagés de la lourde et pédante scolastique, dégagés aussi (depuis peu) de la pompeuse phraséologie romantique, quelques avocats, que chacun pourrait nommer, se mettent à parler la belle langue d'argumentation claire et vigoureuse, d'analyse pénétrante des caractères et des intérêts qui est l'éloquence judiciaire de l'avenir.

Les occasions grandioses ne manquent pas en ce temps où les plus poignantes questions sociales viennent forcément envahir le Palais. Donc le chef-d'œuvre cherché si loin par notre auteur est peut-être à côté de nous; il est né ou bien il va naître, et ce sera ainsi notre époque elle-même qui appuiera la thèse de M. Munier-Jolain de glorieux exemples, et fera entrer le « genre » de l'éloquence judiciaire dans le grand domaine de l'art.

JEAN CRUPPI.

THÉATRES

Vaudeville : *le Partage*, pièce en trois actes de M. Albert Guinon.

S'il est fort pénible de ne pas trouver bonne une pièce qu'on souhaiterait aimer, il est, de plus, fort « inquiétant » de se trouver en désaccord avec ceux de vos confrères dont l'opinion vous importe le plus. C'est un peu ce qui m'arrive pour *le Partage*. J'ai pour le talent de M. Albert Guinon la sympathie la plus sincère; je l'ai montrée de mon mieux à propos des *Jobards*, l'ouvrage très distingué qu'il donnait naguère au Vaudeville en collaboration avec M. Maurice Denier. De plus, jamais pièce (je parle du *Partage*) ne fut accueillie avec un plus vif enthousiasme par la critique. Je tiens à le dire très nettement, et à prévenir loyalement les lecteurs de la *Revue Bleue* que je suis seul, ou à peu près seul, de mon avis.

Donc *le Partage* ne m'a plu qu'à demi. Je crois me rendre compte assez exactement de ses qualités. Mais comment se fait-il que, les reconnaissant, je n'aie pas pour cela été « pris » une minute? ou, si je l'ai été, que ce soit uniquement par le jeu de l'interprète principale, et dans une scène qui ne se rattache que fort peu à la pièce elle-même? Mon cher maître M. Sarcey disait l'autre jour : « Ce qui me fait douter d'un gros succès de public, c'est que *le Partage* est construit selon la formule du Théâtre-Libre. » La formule, puisque formule il y a, m'importe aussi peu que possible : elle ne m'a pas empêché de goûter un plaisir extrême à *Amants*; et j'ajoute qu'elle n'a pas empêché le public, — le vrai public, comme on dit, — de courir cent cinquante fois à la délicieuse comédie de M. Maurice Donnay. Précisément, lorsque *Amants* fut joué à la Renaissance, je cherchais à vous montrer que les « tableaux détachés » de M. Donnay étaient tout à fait suffisants à nous peindre une liaison, puisqu'ils nous renseignaient abondamment et suffisamment sur les moments essentiels de cette liaison. La toile tombée, rien de nécessaire ne nous manquait pour connaître les deux héros.

Serait-ce que le procédé, bon pour une comédie, serait moins bon pour une pièce dramatique? Ou

serait-ce que M. Guinon, malgré l'ampleur de certaines scènes, ne nous en a pas assez dit sur Raymond et sur Louisette ? Je reconnais le talent et l'instinct dramatique dont il a fait preuve dans le choix des scènes, il n'en est pas moins vrai que, devant ses héros, je me sens hésitant, incertain, comme il arrive au théâtre quand on ne connaît pas assez les personnages. Peut-être aussi que M. Guinon a laissé trop de part dans sa pièce à ce qui n'est pas la pièce elle-même ; d'autant plus que ce quelque chose n'est pas toujours facile à accepter? Je cherche de mon mieux à « excuser » ma déception. Il n'en est pas moins vrai qu'elle subsiste...

Louisette a épousé, sans l'aimer, Bernard Rougier ; il a vingt ans de plus qu'elle; c'est un bon gros homme d'âme loyale et d'aspect médiocre. Il y a une dizaine d'années qu'ils sont mariés; jusqu'ici Louisette a été irréprochable. Nous le savons par les conversations du ménage Voulnois, cousins pauvres et hargneux qui ne peuvent pardonner à Louisette d'avoir « volé » une fortune qu'ils considéraient comme leur appartenant. Les Voulnois estiment d'ailleurs que cette fidélité ne sera pas éternelle ; et, de cela, ils donnent deux raisons : la première c'est la différence d'âge entre Bernard et sa femme; la seconde, c'est les « paillettes » inquiétantes qui s'allument parfois dans le regard de Louisette. Je ne discute pas la valeur de ces raisons. Je les trouve seulement un peu générales, et l'on m'accordera qu'elle ne nous aident guère à connaître Louisette. Aussi bien, les « paillettes » n'avaient-elles pas trompé Mme Voulnois ; Louisette a un amant.

Restée seule en scène avec Raymond Talvande, elle l'embrasse à pleines lèvres ; M. Guinon comptait, avec raison, sur ce coup de théâtre ; et en effet, la scène s'engage ainsi avec une louable franchise. Remarquez toutefois que cet « effet » est dû précisément à l'ignorance où nous sommes de l'état d'âme de Louisette. Pourquoi et comment elle s'est donnée, ce qui l'a décidée à prendre un amant (le premier !), si elle a lutté, si elle a souffert... autant de choses que nous ignorons le plus complètement du monde. Je sais bien que ce n'était pas là le sujet de la pièce. Mais, — et au théâtre c'est justement là le point délicat! — si la chute de Louisette n'est pas le sujet de la pièce, Louisette en est (avec Raymond) le personnage principal, et nous ne nous intéresserons à elle qu'autant que nous la connaîtrons bien. Même dans la scène entre les deux amants, M. Guinon reste pareillement avare de renseignements. Louisette conte que la première fois qu'elle a vu Raymond, il lui a paru « gentil », qu'elle s'est donnée au bout de peu de temps... et cela avec une telle placidité qu'on peut se demander si elle n'en est pas à sa dixième aventure !... (J'ajoute pour la clarté du récit que nous sommes au bord de la mer et que Rougier a été retenu à Paris par ses affaires.)

Nous ne connaissons guère mieux Raymond. Il est oisif et il aime sa mère qui est follement jalouse de lui (je reviendrai tout à l'heure sur ce point) ; il ajoute qu'il est de la génération qui, à peine formée, a été déprimée par la guerre de 1870. Soit dit en passant, je crois que l'observation de M. Guinon est juste ; il est vrai que la guerre, — la défaite, — a été une cause de « dépression » pour ceux qui atteignaient, il y a vingt-six ans, ce qu'on appelle l'âge de raison ; seulement ceux-là sont aujourd'hui proches de la quarantaine ; et Raymond, d'autre part, semble avoir vingt ans. C'est là une cause nouvelle d'incertitude pour nous. Mais peut-être *le Partage* date-t-il déjà de quelques années ? Alors M. Guinon ne serait pas responsable de la légère erreur « chronologique » que je lui signale. Je passe.

Donc, Raymond est de cette génération. Il l'explique dans une tirade joliment écrite, mais qui a un grand tort, c'est de ne servir à rien pour la pièce. Elle irait même à l'encontre de l'idée de M. Guinon; car je ne suppose pas qu'il veuille démontrer que, pour souffrir du « partage », il soit nécessaire d'avoir vu la Commune?... Nous sommes, en résumé, aussi peu « documentés » sur Raymond que sur Louisette. Je reconnais, d'ailleurs, qu'ici les renseignements sont moins nécessaires. Raymond peut être quelconque : il est un jeune homme, et il est vrai en général tous les hommes jeunes ont une maîtresse, tandis que, — oserais-je le dire? — toutes les femmes n'ont pas un amant.

La scène entre Louisette et Raymond, à part la tirade que je signalais, est jolie et bien conduite; elle est, de plus, extrêmement ardente : Louisette se frotte contre Raymond avec des ronronnements de chatte. Si librement (un peu trop, tout de même) qu'ils usent de la plage, le ciel de Dieu ne leur suffit plus : il leur faut d'autres « ciels » ; ils partent enlacés et brûlants... Des rires, des cris les séparent... C'est Bernard, le mari, qui ayant pu s'échapper quelques jours, est venu les passer près de sa femme. Brusquement, l'idée du partage surgit, venant rappeler aux amants qu'ils ne sont pas seuls sur la terre, et qu'un autre a des droits sur le bonheur dont ils se font largesse. La scène, je le répète, est fort bien conduite, et le « coup de théâtre » qui la termine est excellent, parce qu'il est bien dans la pièce, parce qu'il est la pièce même.

Seulement, remarquez ceci. Nous sommes à la fin du premier acte, et c'est aux toutes dernières répliques seulement qu'apparaît l'idée de « partage ». L'acte entier est rempli, d'abord par une longue scène entre Voulnois et sa femme, scène souvent spirituelle, parfois un peu traînante : par un épisode où nous con-

statons avec satisfaction que Mme Réjane saute à la corde le mieux du monde : par une scène entre Raymond et sa mère : et enfin par la grande scène d'amour qui se termine par l'arrivée du mari. J'insiste sur cette disproportion un peu forte, parce que nous la retrouverons dans les actes suivants, moins marquée au second acte, mais plus marquée encore au troisième.

Avant de poursuivre, je veux dire un mot d'une des scènes de ce premier acte et d'un des personnages que nous retrouverons au cours de la pièce : ce personnage est Mme Talvande, la mère de Raymond. Les seules réserves de mes confrères portent sur lui. Elles sont plus que justifiées. Le personnage est franchement détestable. En admettant même l'intransigeance de sa jalousie, ses actes n'en seraient pas moins ahurissants ; adorant son fils, elle le dénonce à Bernard au risque de le faire tuer ; et son intervention au troisième acte passe en absurde tout ce qu'elle a fait jusque-là. Elle n'est, je le sais, qu'un « moyen » pour M. Guinon ; il aurait dû toutefois le rendre un peu plus vraisemblable. J'ajoute que cette scène du premier acte me paraît assez choquante, et que j'ai quelques doutes sur sa vérité ; je ne suis pas sûr que, même jalouse, une mère consente à écouter les confidences de son fils sur les « mauvaises femmes » qui lui ont prodigué leurs faveurs. Il y a là comme un manque de tact qui me semble assez déplaisant. Mais ces réserves ayant été faites un peu partout, je crois inutile de m'appesantir sur ce point.

La pièce s'est donc engagée à la fin du premier acte. Pendant un *a parte* du mari, Louisette a obtenu de Raymond la promesse de venir chez elle quand elle sera rentrée à Paris ; par répugnance de galant homme, peut-être aussi par pressentiment de ce que la présence du mari lui donnerait de souffrances, il avait refusé d'abord, et ne cède qu'aux supplications de Louisette. Nous les retrouvons donc tous trois à Paris, chez Rougier. Comment M. Guinon a-t-il développé l'idée posée à la fin du premier acte ? Par une scène, scène excellente, supérieure dans sa dernière partie. Je me trouve un peu embarrassé pour vous conter en détail comment M. Guinon a su rendre visible pour ainsi dire l'idée de partage. Il y a là une fin de scène (Rougier, Louisette, Raymond) parfaite de sobriété et de signification. D'un coup apparaissent toutes les hypocrisies de l'adultère, ses mensonges en partie double, hypocrisies et mensonges *obligés*... On a trouvé que M. Guinon insistait plus que de raison sur la jalousie physique. Qu'elle existe, cela ne fait pas un doute. Ce n'est pas d'hier que M. Bourget développait brillamment la théorie de Spinoza sur l'amour... Il est [illegible] trouver que la jalousie de Raymond est trop exclusivement physique. Tout de même, il y a aussi une jalousie morale.

Seulement, remarquez que cette scène excellente est déjà contenue, en substance, dans la fin du premier acte. Pour un homme doué d'un peu d'imagination, — et Raymond en est abondamment pourvu, — la seule apparition du mari (surtout dans la vie d'hôtel qui « rapproche » forcément les existences), suffit à évoquer l'idée de partage. Du moment que nous avons vu Raymond faire un mouvement de recul à l'entrée de Rougier, nous savons, et il sait quels tourments l'attendent. L'excellente scène du second acte n'est qu'un développement, éloquent et ingénieux, du geste de Raymond au premier acte. Et, notez-le, sans qu'un véritable « progrès » se soit marqué dans ses sentiments. Il parle davantage de sa jalousie, parce qu'il a pris l'habitude de s'en plaindre ; il en avait tout autant souffert, en bloc, quand Rougier lui est apparu.

... Je cherche à m'expliquer à moi-même pourquoi *le Partage* ne me plaît guère. Peut-être les observations ci-dessus sont-elles un peu risquées ? Il me semble pourtant que l'impression eût été plus forte si Raymond, acceptant d'abord l'adultère avec sérénité, eût « découvert » peu à peu quelles infamies morales et physiques il traîne à sa suite. Enfin, peut-être le *Partage* est-il ce qu'on appelle un faux bon sujet ? En somme, il ne comporte qu'une scène, celle du second acte, qui, je le répète, est excellente. Mais, escomptée par le premier acte, M. Guinon ne pourra que la répéter au second. Sujet de roman, sans contredit. Sujet de pièce ? J'en suis moins sûr.

Je ne veux pas insister sur l'intervention de Mme Talvande dans ce second acte. Elle ne saurait se justifier par rien, pas même par le besoin qu'en avait M. Guinon pour sa pièce. Je la signale pour mémoire, et aussi parce que c'est une des causes qui m'ont empêché de goûter *le Partage*. Ce n'est pas la seule. La réapparition des Voulnois, régulière comme un refrain de chanson, ne me plaît guère non plus. Surtout j'ai un peu peur que M. Guinon, entraîné par les étapes qu'il avait marquées d'avance à son étude, se soit préoccupé d'y arriver, plus que de nous montrer un caractère vrai. J'avoue que dans la scène entre Rougier et sa femme (après la dénonciation de Mme Voulnois), la conduite de Louisette me semble un peu « théâtre ». Elle se refuse dès le début au voyage que son mari lui propose. Ne serait-il pas plus vrai, plus « femme », d'accepter, et précisément de retarder, par son acceptation, le départ qui lui est imposé ? Et enfin, pour apprécier la grande scène de passion qui termine l'acte, je suis un peu gêné par cette pensée, — qui devrait frapper aussi Louisette ! — que le mari est là, et que ce n'est ni le moment ni le lieu de se pâmer sur les lèvres de son amant.

Que dire du troisième acte ? Laissant de côté les

insupportables Voulnois, et l'intervention déconcertante de Mme Talvande, il est presque tout effacé par l'agonie de Louisette. J'entends bien que M. Guinon a voulu nous montrer le « Partage » continuant jusque dans la mort. Mais, si la conception est belle en effet, par quelles affres nous faut-il la payer! Vingt minutes d'angoisses, de râles et de suffocations! La scène de mort, la fâcheuse scène de mort, avec ses détails prévus, la mourante qui se redresse et cherche à « s'arranger », et le miroir, l'inévitable miroir que toutes les mourantes de théâtre se repassent depuis que Mme Doche s'en est servie dans la *Dame aux Camélias*, — et ce n'était pas la première fois! J'en veux à M. Guinon d'avoir abusé de nos nerfs, et à son interprète d'avoir usé les siens, pour une besogne qui me paraît inférieure à leur talent à tous deux.

Combien, à ces hoquets et à ces étouffements, je préfère une attitude ou un geste juste ; la gentillesse que met Mme Réjane dans la scène du premier acte, son « anéantissement » au second dans la grande scène que je signalais plus haut, et son effroi devant les soupçons de son mari, c'est là ce qu'on ne saurait trop admirer en elle, et non des effets où d'autres qu'elle pourraient réussir aussi bien. Et, pourquoi nous avoir imposé ces angoisses? Comment, M. Guinon a la chance inespérée d'avoir une héroïne malade du cœur, elle peut mourir d'un coup, puisqu'il fallait qu'elle mourût, et il fait « traîner » cette mort pendant tout un acte!... Mais cela encore était inutile. En adoptant la conception de M. Guinon (le partage jusque dans la mort), la scène finale du second acte suffisait à la « mettre en scène ». Du moment où Louisette tombe raide entre Bernard et Raymond, l'idée de l'auteur nous apparaît en toute clarté. Dix répliques suffiraient ici ; Louisette morte, Raymond penché sur elle et ensuite chassé par le mari, cette vue seule représenterait tragiquement le « Partage ». Et remarquez que c'est identiquement ce que nous voyons au troisième acte. Mais, pour y arriver, il nous a fallu avoir les nerfs crispés par l'agonie de Louisette, et la raison froissée par les incroyables scènes qui précèdent. Je ne vois que trop ce que nous y avons perdu ; et je ne vois pas du tout ce que la pièce y a gagné.

J'ai traduit de mon mieux l'impression douteuse que m'a donnée *le Partage*. J'en ai reconnu les qualités remarquables ; et, si j'ai surtout insisté sur les défauts que j'y voyais, c'est que je voulais expliquer pourquoi je ne partageais pas l'enthousiasme de mes confrères, — enthousiasme général, je tiens à le répéter en terminant. Des mérites qu'il a montrés cette fois, on peut conclure que M. Guinon est capable d'écrire une pièce excellente. Il me faut bien confesser qu'à mon avis *le Partage* n'est pas encore celle-là.

J'ai dit combien il fallait admirer une fois de plus le talent si direct et si émouvant de Mme Réjane. Il y aurait de l'injustice à rendre Mme Samary responsable des sentiments que nous inspire Mme Talvande. M. Magnier m'a paru plein de chaleur et de jeunesse, non sans quelque convention, dans le rôle de Raymond. Le rôle de Bernard Rougier n'est guère « avantageux » ; M. Mayer lui a donné une silhouette excellente ; à force de justesse et de simplicité, il a presque rendu vraisemblable la transformation de ce notable commerçant en héros de Tolstoï. Il n'y a que du bien à dire de Mme Henriot et de M. Lagrange (le ménage Voulnois). M. Dauvillier a fait preuve de tenue dans la seule scène qu'il ait à jouer. Enfin Mlle Cécile Caron est fort agréable dans le petit rôle de la femme de chambre de Louisette. Mais qui me dira pourquoi tous les personnages l'appellent Agathe, lorsqu'elle porte sur l'affiche le nom de Clara?...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Je veux signaler le nouveau volume de M. Doumic. Dans ces *Essais sur le Théâtre contemporain*, il nous montre avec infiniment d'intelligence et de finesse ce qui fait l'infériorité « dramatique » de ceux qu'on appelle les jeunes. Il serait superflu de vanter à nos lecteurs le talent de M. Doumic. Aussi me borné-je aujourd'hui à vous « annoncer » son livre ; nous le retrouverons prochainement.

J. T.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les courses de taureaux en France.

Il paraît que nous n'avions pas encore en France assez de questions qui nous divisent. On est allé chercher au delà des Pyrénées celle des courses de taureaux. Le besoin s'en faisait sentir. Comme dit mon ami Paul Arène, « le Midi bouge » ; il bouge ferme! Il est parti en guerre. Il vient d'exposer ses revendications au Congrès tauromachique de Toulouse, le prenant de haut avec les pouvoirs publics. Le maire de Nîmes présidait, nanti des adhésions de ses collègues de Montpellier, Bordeaux, Marseille, Bayonne, Mont-de-Marsan, Dax, Lunel, Arles, etc., et de celles de certains députés. Il a été pris à ce nouveau serment du Jeu de Paume des résolutions viriles. On a revendiqué en faveur de l'éventrement des chevaux les franchises municipales et la sacro-sainte décentralisation. Vivent les courses libres dans l'État libre! On se contenterait au besoin de la première partie de cet ultimatum, car, parmi les partisans imprévus des libertés méridionales, je connais

bon nombre de citoyens, bonapartistes ou cléricaux notoires, qui montraient [illegible] sateur sous nos ci-devant tyrans.

L'affaire des courses de taureaux peut être citée comme un exemple de la facilité avec laquelle [illegible] crée, dans notre doux pays, une agitation artificielle et toute de surface. Il a suffi de quelques amateurs plus ou moins authentiques, doublés d'une demi-douzaine d'entrepreneurs de spectacle disposant d'un fonds de publicité suffisant; et nous verrons tout à l'heure que les courses de taureaux rapportent gros. On parle de traditions méridionales, de coutumes nationales à propos de courses espagnoles avec picadors et mise à mort. C'est une simple mystification. Les ferrades existaient bien depuis longtemps en Camargue et dans le bas Languedoc, mais il s'agissait de simples exercices d'agilité; le dimanche, on formait avec des charrettes, sur la place des villages, un cirque dans lequel on lâchait un bœuf ou une vache avec une cocarde clouée entre les cornes; les jeunes gens du pays, sous les yeux de leurs belles, juchées en grande toilette sur les roues et les brancards des véhicules, essayaient d'enlever la cocarde au risque de recevoir une estafilade, consolés seulement en cas d'accident par cette chanson pleine d'à-propos :

[illegible]
[illegible]

En Gascogne et en Béarn, les courses landaises constituaient un sport encore plus recommandable, développant le courage, le sang-froid et l'agilité de la jeunesse. Ferrades et courses landaises n'avaient et n'ont aucun rapport avec les courses espagnoles. Aujourd'hui on les dédaigne et on ne les accepte que faute de mieux, dans les hameaux.

A Nîmes et à Arles, les ferrades se donnaient de temps immémorial dans les amphithéâtres romains de ces deux villes, infiniment mieux conservés que le Colisée. A de rares intervalles seulement l'autorité permettait une course espagnole, en général au moment des élections. C'est ainsi que parut à Nîmes le fameux El Tato, vers 1863, si mes souvenirs sont exacts. Il faut rendre au gouvernement impérial, comme à ceux de M. Thiers et du maréchal de Mac-Mahon, cette justice qu'ils voyaient d'un assez mauvais œil ces spectacles grossiers et cruels d'importation étrangère, spectacles certainement très pittoresques, mais qui ont le tort d'habituer à la vue du sang des populations chez qui le souvenir des massacres de 1815 n'est pas encore complètement effacé. Hélas! depuis l'établissement de la République, surtout dans les dix dernières années, [illegible] espagnoles s'est propagé dans le Midi et ailleurs d'une façon inquiétante. Paris seul a protesté contre ce divertissement sauvage et sanguinaire qu'on voulait lui imposer, et s'est obstiné à déserter les arènes de la rue Pergolèse. Mais ailleurs on a vu avec surprise des courses s'installer dans des départements où jamais personne n'en avait entendu parler. C'est le progrès.

Le ministère de l'Intérieur a eu beau prendre des mesures prohibitives, invoquer la loi Grammont, il n'a pas su se faire obéir même par ses agents. Non seulement des maires président les courses de mise à mort, mais des préfets ont figuré, s'ils ne figurent plus en ce moment, dans la tribune officielle. J'ai pu admirer de mes yeux de curieux types de préfets venus du nord de la Loire, et transformés, malgré leur ministre, en *aficionados*, pour employer le patois d'écurie espagnol qui s'infiltre dans le Midi, comme le jargon des palefreniers anglais s'est infiltré dans le nord. Il est vrai qu'en vertu de la loi Grammont on punit d'une amende d'un franc les entrepreneurs qui viennent de faire une recette variant de 10 000 à 100 000 francs; on pousse même l'énergie jusqu'à expulser les toréadors en tant qu'étrangers, sauf, sur la demande du premier député venu, à rapporter un mois après l'arrêté d'expulsion, ou à en suspendre l'effet pour huit jours, à la veille d'une nouvelle course. C'est ainsi que le respect de la loi est enseigné au peuple.

Il faut reconnaître que, férocité à part, les courses espagnoles sont un spectacle imposant, bien fait pour passionner les esprits malades de notre fin de siècle, et pour impressionner fortement les nerfs détraqués. Prenons par exemple une course dans les arènes de Nîmes, le plus bel amphithéâtre du monde, où près de 20 000 spectateurs tiennent à l'aise, groupés au grand soleil sur les gradins de pierre (1). La vue du public bariolé constitue à elle seule un spectacle rare.

Deux heures environ suffisent pour tuer six taureaux : c'est le chiffre consacré par l'usage au delà des Pyrénées. A 3 heures de l'après-midi, à 4 heures en été, le clairon donne le signal; les portes du toril s'ouvrent et le cortège entre dans l'arène au son de la marche de *Carmen*. En voici la composition habituelle : deux alguazils à cheval vêtus de velours noir, la plume blanche au chapeau; deux matadors, une première et une seconde épée, avec six toréadors tous en riche costume, les cheveux relevés en chignon, drapés dans des capes en soie éclatante, bientôt échangées contre des capes

1 [illegible]

(1) [illegible]

de percale sacrifiées d'avance. Viennent ensuite quatre ou cinq picadors de [illegible], au grand chapeau de feutre gris, en veste courte, les jambes grossies et déformées par un bandage destiné à les garantir des coups de corne; ils montent de misérables chevaux achetés à vil prix chez l'équarrisseur, dont l'œil droit est bouché par un mouchoir afin qu'ils ne voient pas le taureau foncer sur eux. Les picadors sont armés d'une forte pique en frêne de 2m,50 de long, terminée par un fer quadrangulaire court et aigu. La marche est fermée par deux attelages de trois mules de front couvertes de harnais étincelants avec de petits drapeaux multicolores et des sonnettes, attelages destinés à traîner hors de l'arène les taureaux morts et les chevaux éventrés.

Sur une autre sonnerie, on lâche un taureau. La bête fatiguée et énervée par le voyage, car on l'a amenée d'Espagne dans une cage, est d'abord effrayée par le grand soleil, par les cris de la foule, mais bientôt elle se précipite sur le premier picador qu'elle voit à portée. C'est ici que le spectacle devient répugnant. Le picador pourrait la plupart du temps, s'il le voulait, protéger sa monture de 15 francs en tenant la pique à mi-longueur, et en frappant le taureau sur l'os de l'épaule ou au garrot avant que ses cornes n'atteignent le cheval. Mais presque toujours, sous prétexte que pour fatiguer le taureau il importe de lui faire éventrer des chevaux, le picador tient son arme à 50 centimètres du fer de façon qu'elle n'arrête le taureau que quand il a déjà les deux cornes engagées dans le ventre du cheval. Le pauvre animal a une résistance extraordinaire. Il tient debout tant que le cœur ou les poumons ne sont pas perforés. J'ai vu, à la course dans laquelle le célèbre Frascuelo eut la cuisse ouverte du genou à la hanche, un malheureux cheval blanc de la Camargue, bête réformée d'un régiment de chasseurs, marcher encore malgré sept coups de corne ayant pénétré chacun de 50 centimètres. Les intestins sortent souvent et traînent jusqu'à terre, le cheval bronche en s'y embarrassant les jambes. Les valets du cirque prennent alors les boyaux à pleines mains, les remettent à leur place et bouchent le trou avec un paquet d'étoupe. Pour donner une idée de la violence du coup, il suffit de dire que parfois le taureau charge sur ses cornes cheval et cavalier et les jette d'un bloc par-dessus la balustrade en planches haute de cinq pieds qui forme un couloir de service autour du podium. Quand un cheval blessé peut marcher encore, au lieu de l'abattre immédiatement comme l'exigent et l'humanité et les règlements de police, on prolonge ses tortures pour le faire servir encore, car un cheval d'équarrisseur vaut 10 à 15 francs, et il n'y a pas de petites économies même pour un impresario qui gagne 20 000 écus dans un après-midi. Aujourd'hui, dans certaines « places » françaises, on oblige, il est vrai, les picadors à garnir d'un rideau de cuir le ventre et l'encolure de leur monture. Mais cette protection hypocrite ne sert à rien contre les coups de corne. Elle empêche seulement de voir la plaie.

Le taureau suffisamment fatigué après avoir éventré de quatre à huit chevaux, c'est au tour des toréadors qui viennent lui planter des banderilles au défaut de l'épaule, entre le cou et le dos, jusqu'à quatre paires. Le fer crochu pénètre profondément, d'autant que les banderilles s'enfoncent souvent dans les trous ouverts par les coups de pique. Le sang coule à flots; quand la bête est essoufflée, ruisselante de sang, la langue pendante, et moribonde, le matador arrive, avec la *muleta*, drapeau rouge monté sur une courte hampe de 60 centimètres, et donne le coup d'épée final suivant les règles de la tauromachie. Souvent il faut trois ou quatre coups, la lame pénétrant d'un mètre entre les épaules et ressortant entre les jambes, avant que le taureau hébété, paralysé par la douleur et la colère, vomissant le sang et reculant à petits pas, manque des quatre pieds à la fois et tombe comme une masse. Je dirais que c'est une boucherie si je ne craignais d'être injuste pour les bouchers qui travaillent plus proprement. Cette scène sanglante se reproduit six fois de suite, devant un public jamais lassé.

Les spécialistes, tout en reconnaissant, quand ils sont de sang-froid, que ce spectacle n'est pas fait pour les délicats, affirment que les picadors sont nécessaires, que privé de leur concours jamais toréador ne pourrait, sans danger absolu, abattre sa bête. Les picadors, s'ils le voulaient, pourraient, il est vrai, protéger leur monture. Ils n'auraient qu'à tenir la pique à mi-longueur, comme nous l'avons déjà dit. Mais le public aime le sang. Il s'y habitue et, au bout de quelques courses ne peut plus s'en passer. C'est ainsi qu'on entend à chaque taureau les *aficionados*, même les femmes, crier : « Pique courte! pique courte! » quand ils trouvent que par hasard le picador défend trop sa bête. Cela est si vrai que le travail des *caballeros en plaza*, exercice admirable, où un cavalier en simples bottes molles, monté sur un cheval de prix et bien dressé, poursuit le taureau, lui plante de longues banderilles, sans laisser presque jamais égratigner sa monture, est peu apprécié. C'est trop artistique, trop délicat. Cela manque de sang.

Voilà où nous en sommes arrivés en moins de dix ans, grâce à la faiblesse du gouvernement. Ce sont les mœurs du Bas-Empire, le retour au *panem et circenses* de la plèbe romaine; et le public se blase, il lui faut plus fort que cela. N'a-t-on pas eu cet été, dans une ville des bords du Rhône que je ne veux pas nommer, l'ignoble idée de faire combattre un

ours *attaché* contre des taureaux! Du premier coup le malheureux ours eut les entrailles perforées. Rendu furieux par douleur, il poussait des hurlements qui épouvantèrent les taureaux, et il fallut l'abattre. Ce spectacle ignominieux devait être renouvelé à Perpignan. Le maire, pris au dernier moment d'un haut-le-cœur, l'a interdit; il faut le féliciter de son courage civique, car certainement son humanité lui a aliéné nombre d'électeurs.

La Société protectrice des animaux, émue à bon droit de ces atrocités, a protesté avec éclat mais avec maladresse. Elle a soutenu la thèse que les taureaux étant des animaux domestiques, les entrepreneurs tombaient sous le coup de la loi Grammont. La belle affaire que d'appliquer un franc d'amende! Les *aficionados* ont réclamé, contre toute évidence, pour les taureaux la qualité d'animaux sauvages. Mais ne valait-il pas mieux poser la question du cheval qui est le vrai martyr des *corridas?* Là-dessus pas de discussion possible. J'avoue pour ma part que le taureau ne m'intéresse guère, pas plus du reste que les toréadors, qui courent pourtant quelque danger, quoiqu'en général ils prennent leur retraite avec le million. Ainsi, à Nîmes le 4 octobre dernier, Manuel Espartero a été empalé et est mort de sa blessure, et huit jours après, le 11, un des picadors renversés par le premier taureau a été emporté évanoui avec un bras cassé. Je ne m'apitoyerai pas outre mesure sur ces braves gens qui mettent pour torturer des bêtes le costume du Barbier de Séville et qui, d'ailleurs, gagnent des appointements de ténor. C'est à eux surtout qu'on pourrait chanter, le cas échéant, le philosophique

Sera [illegible] ..

Mais il importe que les pouvoirs publics, s'ils n'osent pas faire respecter la loi, et s'ils se résignent, pour des raisons politiques à tolérer ces spectacles que nous avons empruntés aux Espagnols en attendant de leur demander des leçons pour rétablir l'*auto-da-fé*, spectacle encore moins banal, le parfum de la chair grillée devant être plus suggestif que l'odeur fade du sang, — il importe que les pouvoirs publics prennent enfin une mesure de réglementation. Il y en a deux en perspective : ou supprimer les picadors au risque de rendre plus difficile et plus dangereux, ce qui m'importe personnellement fort peu, le travail de la *prima spada;* ou obliger les picadors à monter des chevaux de prix, comme ceux des *caballeros en plaza*, chevaux qu'ils auraient un gros intérêt à protéger, et qu'ils protégeraient efficacement neuf fois sur dix. Avec une bête vigoureuse et bien dressée, un cheval de sang entre les jambes, ils pourraient aussi bien et même mieux fatiguer le « fauve »; ils épargneraient au public la vue de malheureuses rosses sans le souffle, poussées vers le taureau par deux valets de cirque qui les assomment à coups de trique pour les faire avancer, et éventrées avec préméditation. J'ajouterai que dans ces conditions les courses de taureaux, prises à petites doses, seraient supportables pour des gens civilisés : elles perdraient seulement leur caractère odieux, lâche et vil. La morale et la décence publique y gagneraient. Ceux qui aiment à voir couler le sang et fumer les tripes au soleil seraient seuls à réclamer.

J'ose espérer que les doléances de ces petits-fils du marquis de Sade ne trouveraient pas d'écho au ministère de l'Intérieur.

A. A. O.

BULLETIN

Politique extérieure.

Le prince de Bismarck travaille pour l'histoire et pour les historiens. Il vide ses cartons et ouvre son âme. Nous assistons, lui vivant, à une sorte d'autopsie de sa politique et de son caractère. La rancune l'a fait sincère. Il dit la vérité, lui dont toute la vie, sous une fausse enveloppe de brutale franchise, n'a été que fourberie, mensonge et duplicité, et cette vérité commande plus de stupéfaction que d'admiration. Il prépare et dicte presque le jugement de la postérité qui lui sera peut-être plus sévère que celui des contemporains de ses années de gloire. Déjà il apparaît, à la lumière de ses propres aveux, comme un de ces hommes d'affaires peu scrupuleux, financiers véreux, qui étonnent le monde par l'audace de leurs conceptions, dont tout le génie consiste à tout oser, et qui, la dégringolade venue, échappent difficilement à la cour d'assises, seulement parce que leur condamnation entraînerait trop de ruines, et que leur infamie éclabousserait trop de vertus d'emprunt.

Il nous avait déjà édifiés naguère sur les procédés dont il avait usé pour rendre inévitable la guerre de 1870. Il n'avait pas hésité à se faire faussaire pour arriver à ses fins, et Guillaume Ier l'avait laissé faire. Il y avait au bout de cette infamie la réalisation de son rêve impérial, et il se garda bien de protester contre le texte tronqué de la dépêche d'Ems qui détermina la déclaration de guerre. Il ne s'était trouvé alors aucune puissance pour éclairer sa conscience comme en 1875, et il ne crut pas devoir dire à l'ambassadeur de France : « Il paraît qu'on a voulu nous brouiller. » Il laissa la brouille s'accomplir et se contenta d'en profiter.

Mais voici maintenant que le prince de Bismarck nous apprend qu'il ne trompait pas seulement ses

ennemis. Il ne traitait pas mieux ses alliés. Il est furieux de l'alliance franco-russe, qu'il ne s'amuse pas [illegible] Il ne décolère pas depuis le voyage du tsar à Paris. Son œuvre est menacée, et tout le monde [illegible] que c'est lui même qui l'a minée en poussant la Russie dans les bras de la France. Cette accusation l'a affolé. Il s'est juré de prouver que s'il était resté au pouvoir, les manifestations de Cronstadt et de Toulon et le voyage de Nicolas II à Paris eussent été impossibles. La publication d'une lettre adressée en 1877 à l'empereur Guillaume n'ayant convaincu personne, il est allé plus loin, et pour établir que le Congrès de Berlin n'avait pas altéré les relations de l'Allemagne et de la Russie, il a révélé l'existence d'une convention secrète permettant aux deux empires une neutralité bienveillante pour le cas où l'un d'eux serait attaqué par une autre puissance. Cette convention, signée en 1884, aurait duré jusqu'en 1890, année de sa retraite.

Or, en 1879, il avait signé avec l'Autriche un traité d'alliance défensive contre la Russie, et ce même traité assurait à l'Allemagne la neutralité bienveillante de l'empire austro-hongrois si elle était attaquée par une autre puissance, et en 1882, l'accession de l'Italie à la triple alliance lui donnait les mêmes garanties contre une attaque de la France.

Les sécurités étaient donc prises de tous les côtés. De quelque puissance que vinssent les hostilités, l'Allemagne était assurée d'avoir le concours d'au moins une armée alliée et n'avait à redouter absolument rien de ses autres voisins. Mais que leur donnait-elle en échange? Rien, absolument rien. Bien mieux, en même temps qu'elle s'assurait leur amitié, elle se prémunissait contre eux.

La révélation a fait scandale, en Autriche surtout où l'on ne s'attendait pas à ce que tant de dévouement, tant d'abnégation eussent pu être payés d'une si noire ingratitude. Au premier moment, l'indignation a été générale et les protestations unanimes. On a réclamé un démenti formel de la chancellerie allemande. Le démenti n'est pas venu, car personne n'a pu prendre pour tel une note alambiquée publiée par le *Moniteur de l'Empire* protestant contre les indiscrétions des *Nouvelles de Hambourg*, truchement de l'ermite de Friedrichsruhe et s'abritant derrière l'inviolabilité des secrets d'État pour ne rien dire; mais la presse autrichienne n'en a pas moins modifié son attitude, par ordre supérieur sans doute. Elle proclame aujourd'hui que les relations des deux empires, loin d'être atteintes, sont au contraire consolidées. « Nous avons été trompés, c'est vrai, dit-elle, mais nous ne le sommes plus. Nous avons aujourd'hui un allié loyal sur lequel nous pouvons compter. »

Confiance de commande, qui ne fait illusion à personne, et la vérité est que la triple alliance craque sur toutes les coutures.

Et il le sent si bien, le vieux mécréant de Friedrichsruhe qu'il en rêve déjà une autre. La vieille triplice a fait son temps et n'est plus bonne qu'à être jetée au panier. La triplice qu'il lui faut maintenant, c'est l'alliance de l'Allemagne avec la Russie et la France contre l'Angleterre. Ce n'est évidemment pas en vertu du principe des affinités naturelles qu'il préconise ce rapprochement, et il est probable qu'il s'éteindra avant d'avoir vu la réalisation de ce rêve irréalisable, mais peut-être pas avant d'avoir assisté à la désagrégation définitive de la ceinture de sauvetage dont il avait enserré l'empire d'Allemagne.

* * *

Mais ne comprendra-t-on pas à Londres que l'idée seule de cette ligue contre la Grande-Bretagne doit lui indiquer de quel côté se trouvent ses véritables intérêts et dans quel sens doit s'orienter la politique anglaise pour mettre fin à un isolement dont elle n'a peut-être pas encore payé tout le prix? Voudra-t-on faire les sacrifices nécessaires pour rendre possible la contre-partie de l'audacieuse fantaisie du prince de Bismarck? Il ne paraît pas, en tout cas, que ces sacrifices soient estimés incompatibles avec les intérêts ou simplement avec l'amour-propre de l'Angleterre, et l'attitude qu'elle a prise dans la question d'Orient pourrait bien être un acheminement à de plus importantes concessions.

On discute déjà dans la presse anglaise le pour et le contre de l'occupation de l'Égypte. On se demande de quel côté penche la balance des avantages, et l'on se tâte le pouls pour savoir s'il n'y aurait pas plus de profits à acheter une réconciliation sincère avec la France en consentant à l'évacuation solennellement promise.

Et dans cette consultation spontanément ouverte, une seule voix s'est élevée franchement contre, celle de lord Charles Beresford, ancien junior-lord de l'Amirauté, qui prit jadis part au bombardement d'Alexandrie et qui, au lieu de l'abandon de l'Égypte, en préconise l'annexion pure et simple. Les autres, sans aller aussi loin que M. Courtney, sir Charles Dilke et M. Labouchère, se bornent à maintenir que l'Angleterre ne peut s'en aller avant d'avoir rendu au khédive les territoires qu'elle lui a fait perdre et avant d'avoir achevé son œuvre civilisatrice et philanthropique. D'accord, mais qu'elle se fixe à elle-même un délai raisonnable pour l'accomplissement de cette tâche, et qu'elle prenne l'engagement d'évacuer aussi bien le haut Nil que le Caire, Alexandrie et Souakim aussitôt que sa mission sera accomplie, que cet engagement implique une date certaine.

Après cela qu'elle reconnaisse loyalement les droits

de la Russie en Orient, où elle n'a elle-même que des intérêts secondaires, et qu'elle renonce à cette absurde et intolérable prétention, elle, puissance septentrionale, de faire la police de la Méditerranée où elle n'est et ne sera jamais qu'une intruse, et elle verra la glace se rompre d'elle-même.

C'est beaucoup lui demander sans doute, puisque c'est la répudiation de toute sa politique européenne depuis plus de cinquante ans, mais ce ne serait pas la première fois que John Bull retournerait sa veste. Le tout est de savoir si, à l'envers, les poches sont plus grandes et plus solidement cousues. Il les examine en ce moment, et ne prendra son parti que lorsque l'expertise sera achevée.

*

L'élection présidentielle aux États-Unis est faite. Le collège électoral nommé mardi par les quarante-cinq États de l'Union, avec un mandat impératif, assure une majorité considérable à M. Mac Kinley qui remplacera M. Cleveland le 4 mars prochain à la Maison-Blanche. L'or, le capitalisme, le protectionnisme et le Monroïsme triomphent avec le candidat républicain. L'Espagne n'a qu'à se hâter d'en finir, si elle le peut, avec l'insurrection cubaine. Dans quatre mois il lui faudrait compter avec les États-Unis. « Cuba libre » est un des articles du programme de M. Mac Kinley.

Charles Giraudeau.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE MARIAGE DE CLÉMENT, par [illegible] (Calmann Lévy, éditeur). — Ici, il s'appelle Clément, et un nom en vaut bien un autre. Qui ça, Clément? Le jeune homme qui finira par épouser la jeune fille. Quelle jeune fille ? Pas la pimpante, sémillante et brillante Simone, mais la douce, la tendre, la modeste, la fidèle Monique. C'est Monique, et non Simone, qu'épousera Clément. Monique, nous dit-on au début, « avait tout pour elle, sauf la beauté ».

Ne vous figurez pourtant pas que Clément épouse un laideron. Monique a la bouche un peu trop fendue, mais des dents éblouissantes, le nez un peu trop long, mais de magnifiques yeux noirs, le teint un peu trop pâle, mais une abondante chevelure. Et puis, comme il faut que Clément n'ait jamais à regretter Simone, vous pouvez être sûrs que tout s'arrangera pour le mieux, même les traits de Monique. Quand Horace dit : *Servetur ad imum*, ce n'est pas du « physique » qu'il le dit. Le physique de la jeune fille se corrige insensiblement, de telle manière qu'elle finit par avoir tout pour elle, même la beauté.

Ses yeux, pas n'est besoin de le dire, restent d'un noir magnifique et ses dents continuent à éblouir; mais le teint se colore, la bouche devient toute mignonne, et le nez perd ce qu'il avait de trop. Lorsque Clément trouve le nez de Monique assez court, sa bouche assez petite, son teint assez rose, il donne à cette aimable histoire le dénouement espéré. Et je me demande, en fin de compte, [illegible] couronné de l'Académie tout comme *Un an d'épreuve*, ouvrage du même auteur, que je m'accuse de n'avoir pas lu, mais qui ne pouvait être plus digne d'être couronné.

AME FLEURIE [illegible] éditeur). — M. Jean Rameau, né poète, s'obstine à faire des romans, et les romans de M. Jean Rameau, qui est aussi dépourvu que possible du sens de la réalité, ne sauraient suppléer à l'observation par un certain lyrisme de style. Celui-ci trahit la même inexpérience que les précédents et la même candeur. On y voit des personnages qui n'ont rien de vivant se démener avec les trépidations les plus fatigantes au travers d'un sujet qui n'échappe à la banalité que par des invraisemblances. Quelques détails ne manquent pas de saveur. Celui-ci, tout notamment. Lorsque l'ingénue file avec son amoureux, — il faut d'abord savoir qu'ils ont juste de quoi payer leur billet de chemin de fer, — devinez-vous ce que met Ame fleurie dans sa malle? Du linge, des robes, des chapeaux, des chaussures, cela va sans dire. Mais il y a encore de la place aux coins? Ame fleurie bourre les coins de pommes de terre. Vive l'amour et les frites! Et moi qui refusais à M. Rameau le sens de la vie réelle! J'ai peur que ces tubercules ne me donnent un fameux démenti.

MATHURIN REGNIER, par *Joseph Vianey* (Hachette, éditeur). — M. Vianey nous donne sur Mathurin Regnier une étude tout à fait complète, et dont quelques chapitres, celui par exemple qui s'intitule *les Sources des satires*, apportent, comme parlent les savants, de précieuses contributions au sujet. Son travail dénote beaucoup de diligence et un savoir ingénieux. Rien, au surplus, de rébarbatif; l'érudition s'y concilie de fort bonne grâce avec une aisance, avec une vivacité de tour qui en rendent la lecture très agréable.

En général, Regnier se range parmi les fondateurs de l'école proprement classique. On en fait un poète du XVIe siècle, on l'associe à Malherbe. Quelque différent qu'il soit de Malherbe par le caractère, le tour d'esprit, le tempérament, Regnier a, comme lui, exercé sur la poésie française une influence réformatrice dans le sens où notre génie national allait s'engager. Naturellement indocile et fantasque, il n'en travaille pas moins, suivant sa libre humeur, à l'œuvre que Malherbe poursuit avec une rectitude systématique. Oui, cela se dit partout, et avec raison. Bien plus, en considérant chez Regnier non pas seulement la forme mais la matière de son œuvre, il paraît beaucoup plus près que Malherbe lui-même des classiques attitrés, chez lesquels la poésie, revenue du lyrisme, s'applique à la peinture des mœurs ou à l'analyse des sentiments.

Entre tous nos poètes, le célèbre Regnier, comme dit Boileau, est le premier en date qui soit un moraliste, il est celui qui « a le mieux connu, avant Molière, les caractères des hommes ». Je crois l'éloge quelque peu excessif, car c'est surtout la figure extérieure des caractères, ce sont les gestes et le costume que le célèbre Regnier excelle à rendre : rabattez-en plus ou moins, il res- [illegible] satires non point lyriques, comme celles de d'Aubigné, mais descriptives, toutes de réalité et d'observation, annonce ou plutôt inaugure la poésie de nos grands [illegible] Molière, [illegible] des odes quasi pindaresques, qui n'est vraiment qu'un Ronsard expurgé, châtié, étriqué, montre la route soit à Boileau, son disciple, soit à Molière, qui trouve chez lui le premier modèle des scènes de mœurs en même temps que du style comique.

Pourtant, Regnier se rattache par bien des points au XVIe siècle. On ne peut faire, après tout, qu'il ne soit pas neveu de son oncle, lequel s'appelait Desportes. M. Vianey n'a garde d'oublier que l'auteur des *Satires* doit beaucoup à Desportes et à Ronsard. Il relève çà et là des rimes, des hémistiches, des vers entiers qui leur appartiennent ; il nous montre par maints exemples comment Regnier imite leurs « mouvements » et s'approprie leurs images. Mais il ne s'agit pas même de tels détails. Si Regnier est bien un poète du XVIe siècle, c'est surtout parce qu'il a de la vocation et de l'élaboration poétiques une tout autre idée que les maîtres officiels du classicisme, Malherbe et Boileau, la même idée que la Pléiade.

Tandis que Malherbe, ce lyrique, conçoit la poésie comme un exercice de labeur et de patience, Regnier, ce moraliste, en fait une inspiration. A ses yeux Malherbe n'est qu'un régent de grammaire. Il prend contre lui la défense de l'imagination et de la sensibilité qui ne veulent pas s'asservir à l'étroite et sèche raison, il secoue le joug des règles, il oppose le « génie » à l' « art ». Sur ce point, la poétique de Regnier est directement contraire à celle du classicisme. Lui-même nous en a dit plus d'une fois le secret. Toute sa morale consiste à suivre la nature, et, de même, toute sa poétique.

M. Vianey ne veut pas qu'on le représente comme un poète qui n'avait qu'à laisser la plume (*Je crois prendre en galère une rame à la main*) courir d'elle-même sur le papier pour qu'elle le couvrît aussitôt de beaux vers. De beaux vers ? Non, pas toujours. Il y a chez Regnier et jusque dans ses meilleures pièces, des tours embarrassés, de pénibles anacoluthes, des duretés, des heurts, de véritables solécismes. Mais ne faut-il pas voir là, justement, la trace d'une composition toute libre, abandonnée aux caprices, de la « fureur » ? Et d'autre part, si, malgré tant de défauts, il n'en reste pas moins un vrai poète, plus vraiment poète que Malherbe, qui a laissé pourtant quelques pièces, quelques strophes en tout cas, à peu près parfaites, d'une perfection raide et tendue, n'est-ce pas aussi parce que l'ingrate discipline des « nouveaux docteurs » n'a ni refroidi sa verve ni gêné le libre mouvement de son inspiration ?

PORTRAITS INTIMES, par *Adolphe Brisson* (A. Colin, éditeur). Voilà un livre où la plus indiscrète curiosité peut trouver son compte. M. Brisson passe du P. Ollivier [illegible] Bruant, [illegible] du cabinet de M. [illegible], pour entrer dans le boudoir d'Yvette Guilbert, et, sur toutes les célébrités du jour, ses petites visites lui apprennent une foule de choses piquantes dont il nous fait gracieusement part.

Vous saurez, après avoir lu son volume, combien d'angoisses causèrent à M. Meilhac les trente moutons qui paissaient l'herbe de *Panurge* entre les planches de la Gaîté, pourquoi M. Saint-Saens préfère à nos boulevards le bagne de Poulo-Condor, quelles raisons imposèrent M. Costa de Beauregard au choix de l'Académie française, etc., etc. Ne l'accusons pas d'abuser des confidences qui lui sont faites. On sait bien, en le recevant, à quoi sa profession l'engage. Il vaut mieux, au surplus, s'exécuter de gaieté de cœur. Certains portraits du livre donneraient à penser que si l'interviewé ne se montre pas suffisamment expansif, M. Brisson fait, en sortant, une petite station dans la loge du concierge.

AU PRINTEMPS DE LA VIE, par *[illegible]* (Perrin, éditeur). — C'est l'histoire d'une existence bien obscure et bien humble ; mais toute existence humaine, si modeste soit-elle, peut, comme dit l'auteur, exciter notre intérêt et notre sympathie, pourvu qu'elle soit écrite avec sincérité. La première partie du volume m'a beaucoup plu, celle justement où il n'y a pas la moindre aventure. Vous trouverez là un grand charme de naturel ; vous y trouverez bien des pages simples, justes et, parfois, d'une douceur pénétrante. Dans la seconde moitié, le récit s'éparpille, se charge d'incidents, se complique d'épisodes tout adventices.

Du moment où il s'agit d'une biographie, l'unité ne pouvait en être que dans le caractère du héros. Mais, voilà, le héros de M. Sigaux, Pierre Vernon, n'a pas de caractère. Et, je sais, La Bruyère l'a bien dit, c'est un caractère que de n'en pas avoir. Malheureusement, au lieu d'étudier ce caractère-là, l'auteur, dans toute la dernière partie du volume, a mieux aimé promener un peu partout son personnage sous les costumes les plus divers. Successivement élève des jésuites, — cela ne suffit pas toujours à vous pousser dans le monde, — clerc de notaire, chasseur d'Afrique, zouave, apprenti maçon, poète en quête d'un éditeur (le malheureux !), rien ne lui réussit.

Rien, pas même le suicide. A peine s'est-il jeté dans l'eau, des mariniers, qui n'ont sans doute rien de mieux à faire, lui jouent le tour de le repêcher. Du moins, ce petit bain tonifie son moral. Pierre Vernon, une fois tiré à sec, se promet d'avoir désormais plus de résolution et d'esprit de suite ; il rêvera moins et agira davantage. Son exemple contient une leçon que M. Sigaux croit utile à la jeunesse contemporaine, et dont je veux souhaiter que ladite jeunesse fasse son profit avant l'expérience, toujours chanceuse, d'un saut dans la Seine.

[illegible] Pellissier.

Paris. — [illegible]merot et Renouard. Imp. [illegible] 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] L[illegible] : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME VI 14 NOVEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

M. Cambon, dans le discours qu'il a prononcé devant la Chambre mardi dernier, n'a parlé que de l'Algérie ; mais ce qu'il a dit de l'Algérie, on pourrait le dire, plus ou moins, de toutes nos colonies.

Dès que le drapeau français flotte quelque part, notre première idée est d'imposer aux indigènes nos lois, nos usages, notre organisation administrative : nous assimilons les colonies à la métropole; nous tâchons que la copie ressemble le plus possible au modèle.

L'assimilation est une chimère, et M. Cambon a montré que cette chimère est particulièrement dangereuse dans le cas de l'Algérie.

Il y a en Algérie 250 000 Français et à peu près autant de colons provenant de divers pays d'Europe.

En face, 4 millions d'indigènes.

On doit évidemment organiser un pays comme celui-là autrement que la France : il faut sans doute que nos nationaux y trouvent tous les droits, toutes les garanties qu'ils auraient eus s'ils étaient restés dans la métropole ; mais il faut, en même temps, si l'on veut s'attacher ces 4 millions d'indigènes, que ceux-ci, après cinquante ans de conquête, ne se sentent pas des étrangers sur la terre qui les a vus naître.

Le gouverneur de l'Algérie a besoin d'une grande autorité pour remplir sa double mission : il est à la fois le représentant de la France et le protecteur des indigènes.

On a divisé l'Algérie en départements. Les préfets de ces départements devraient être évidemment des fonctionnaires subordonnés au gouverneur général. En est-il ainsi ? On en pourrait douter un peu en lisant ce passage du discours de M. Cambon : « Il arrive tous les jours que les ministres signent, sans le savoir très certainement, des lettres dans lesquelles on donne des instructions directes aux préfets, et les préfets, qui le savent peut-être, signent tous les jours des lettres aux ministres. »

On a doté l'Algérie d'une représentation parlementaire. Les citoyens français exercent leurs droits politiques en Algérie comme ils les exerceraient en France. Rien de mieux; mais que deviennent, dans tout cela, les Arabes? et qui prend en main leurs intérêts?

Telle circonscription comprend 480 électeurs et 166 000 indigènes ; dans telle autre, il y a 300 électeurs à peine pour plus de 200 000 indigènes.

On ne demande pas que les Arabes nomment des députés au Parlement; mais ce qui paraît équitable, c'est de leur donner un moyen de faire entendre leur voix dans les questions d'intérêt général pour la colonie.

Telle est la conclusion qui ressort du remarquable discours de M. Cambon : augmenter les attributions du gouvernement de l'Algérie, et en même temps instituer une assemblée de contrôle, un conseil supérieur dans lequel les populations indigènes seraient représentées.

La Chambre a voté un ordre de jour dans ce sens ; il a été entendu que le gouvernement présenterait dans le plus bref délai un projet de loi organisant un conseil colonial : la journée de mardi a été bien employée.

JEAN PAUL LAFFITTE.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Les Perses d'Eschyle

Mesdames, Messieurs,

Xerxès [illegible] La discorde [illegible] c'était à qui n'obéirait pas, c'était à qui se ménagerait [illegible] victorieux. Jusqu'aux prêtres de Delphes qui vendirent aux Perses les oracles de la Pythie pour prix de leur salut, et [illegible]

[illegible] à la fois Xerxès et ses compatriotes. Au premier, il conseilla d'attaquer une flotte qui, assurait-il, ne songeait qu'à fuir, tandis qu'il acculait ainsi les Grecs à une bataille navale qu'ils n'osaient engager. Par son courage, Léonidas avait sauvé l'honneur de Sparte; par son artifice, Thémistocle préserva sa patrie de la servitude.

Quelle dut être l'exaltation orgueilleuse du peuple grec quand il put mesurer l'étendue de sa victoire, quand il connut la retraite de Xerxès, le passage de l'Hellespont et la disparition de cette armée innombrable dont il gardait encore l'épouvante! A cette heure de délivrance, sa joie déborde, son enthousiasme éclate, un hymne glorieux monte de toutes les poitrines, et la Grèce trouve pour interprète un génie âpre, viril, puissant comme la génération qu'il personnifie; et la Grèce a ce bonheur qu'Eschyle chante la victoire au lendemain de la mêlée.

Eschyle avait combattu à Marathon et y avait été blessé; son frère, Cynégire, avait péri dans la même bataille. Les fumées d'un même sang deux fois versé pour la patrie étaient bien pour lui donner le saint délire. La tragédie des *Perses* est née de cette exaltation patriotique.

Le poète transporte la scène de Grèce en Perse. Le désespoir des vaincus sera le triomphe des vainqueurs. Pourtant, au lieu de représenter le palais des Grands Rois, le décor a gardé son caractère traditionnel. Seulement, sur le côté s'élève le tombeau de Darius. Du reste, on est à Suse; le spectateur le sait.

Des vieillards occupent l'*orchestra*. Ce sont les Fidèles, les gardiens des demeures royales choisis, à cause de leur grand âge, pour veiller sur la Perse en l'absence de Xerxès. Dans un chant mélancolique, ils s'entretiennent de cette guerre lointaine où leur jeune maître, hanté par des rêves de gloire, a conduit les forces de l'Asie. De vagues terreurs, de sinistres pressentiments les assiègent.

Bientôt apparaît Atossa, la fille de Cyrus, la veuve de Darius, la mère de Xerxès : la fille, la femme et la mère d'un dieu. Le chœur la salue et l'adore. Elle vient joindre ses craintes à celles des Fidèles. Un songe a tourmenté sa nuit. Elle aussi est assaillie par des présages menaçants. Elle interroge les vieillards, et c'est moins la reine qui tremble, que la mère dont le cœur tressaille au souvenir de son fils.

Quand le poète a fait passer devant l'auditoire une série de personnages tous préoccupés des mêmes événements et que chacun d'eux a traduit ses sentiments d'une façon conforme à sa situation, le chœur aperçoit enfin le messager si longtemps attendu. L'homme court, il se hâte, il arrive. Mais il ne s'adresse ni à la reine ni aux Fidèles. Il annonce la funeste catastrophe à Suse, à la Perse, à l'Asie. Et ses paroles terrifiantes répandent la consternation. Alors, le désespoir des Fidèles éclate. Ce sont des larmes, des gémissements, des plaintes heurtées, brisées, qui se terminent par des imprécations contre les Athéniens.

Interrogé par Atossa, que son affliction a d'abord rendue muette, le messager commence une narration de l'héroïque mêlée où sombra la fortune des Perses. A écouter ce récit incomparable pour la vérité des circonstances qu'il retrace, l'émotion grandit, le contraste entre la terreur des vaincus et l'allégresse des vainqueurs est saisissant, on croit entendre les chants de triomphe de ceux-ci répondant aux clameurs de ceux-là. Le triomphe et la déroute sont là, vivants. Chaque anse de Salamine a ses épaves; chaque pointe de rocher, ses lambeaux de chair.

Quelles navrantes nouvelles que l'égorgement de Psyttalie, que la retraite de l'armée et la perte de tant de myriades à travers les marais de Bolbée ou sous les glaces du Strymon!

Mais les vivants ne déploreront pas seuls la présomption de la Perse! Dans leur détresse, les Fidèles évoquent l'âme d'un grand roi et d'un sage, de Darius, l'époux d'Atossa et le père de Xerxès. Nul, mieux que lui, ne saurait les conseiller. La reine fait les libations devant le tombeau de son époux, et, à la voix des vieillards, la grande ombre apparaît. Elle ne partage pas les ambitions des hommes, le malheur ne peut plus la surprendre, elle a conquis la paix et la sérénité d'outre-tombe. Dans les désastres que lui annonce Atossa, Darius reconnaît l'accomplissement des oracles. Vainement il a cherché à en retarder les effets. Une main divine s'est appesantie. Après avoir regretté ses richesses perdues, rappelé Marathon et prédit Platée, la suprême défaite, Darius recommande aux Perses la modération et la prudence, il les détourne d'essayer jamais la conquête d'une terre qui combat elle-même pour ses fils. Grande leçon qui, tombant de cette bouche, prédit aux Grecs la jouissance paisible de la victoire. Et le vieux roi re-

descend au tombeau après avoir adressé aux [illegible] un adieu bien étrange.

Tandis que le chœur énumère les succès de [illegible] les conquêtes de Darius, les victoires qui assujettirent tant de Grecs sous le joug de la Perse, on voit arriver Xerxès, triste, morne, humilié, abaissé par le destin. Le chef de tant de nations armées, le roi dont la puissance était sans limite, le monarque dont le nom faisait trembler la Grèce revient seul, sans un soldat pour l'escorter, sans une arme pour se défendre. Succombant sous le poids de sa douleur, il n'oppose que des larmes aux reproches des Fidèles. En gémissant, il leur montre son carquois vide de flèches. C'est tout ce qui lui reste d'une si grande puissance.

Tel est le dernier trait de cette admirable peinture.

Ce fut sous l'archonte Menon, sans doute en 472 et huit ans après Salamine, qu'Eschyle donna cette œuvre incomparable. Une première tragédie, *Phiné*, dont le sujet était emprunté à l'expédition des Argonautes, avait célébré un épisode des luttes héroïques entre la Grèce et l'Asie. Avec le *Glaucus de Potnie* et le drame satyrique *Prométhée allumeur de feu*, elle complétait le nombre de quatre exigé par les conditions primitives du concours dramatique. Cette fois encore, le tragique l'emporta sur ses rivaux.

Si l'on en croit certains auteurs, le succès des *Perses* fut si grand, qu'après la représentation les Grecs montèrent à l'Acropole encore en ruine, entourèrent les autels, frappèrent sur les boucliers d'airain et s'écrièrent d'une voix qui portait jusqu'à l'entrée de la baie de Salamine : « Patrie !... Patrie !... »

La tragédie des *Perses* est ferme dans son dessin, simple et sans grand développements. Les songes, les pressentiments, les oracles, un personnage épisodique, l'ombre de Darius, y jouent un rôle prépondérant. Mais la langue toujours imagée, solide comme une cuirasse, brillante comme un casque de guerre, atteint, surtout dans les parties lyriques, à une incomparable grandeur. Le vers est écrit de cette main qui tenait l'épée à Marathon et à Salamine, et gravé dans une matière si résistante qu'il défie le temps et brave ses forces destructives. Du reste, ces caractères se retrouvent, à des degrés différents, dans les *Sept Chefs*, les *Suppliantes*, le *Prométhée*, l'*Orestie*, en somme dans l'œuvre d'Eschyle qui nous est restée.

Certes, il ne faudrait pas demander aux *Perses* les qualités d'une tragédie romantique, alors que leur mérite est justement d'en avoir d'autres. L'intérêt n'y naît pas d'une intrigue amoureuse, d'une lutte de passions ni de la conduite d'événements dont l'issue est habilement ménagée. Il réside plus haut. Deux peuples tiennent la scène et vident en des combats épiques une querelle fratricide. Bien qu'on l'ait beaucoup imité, Eschyle est de tous les tragiques celui dont le tempérament et le caractère s'éloignent le plus de nous. Par surcroît, il voulait que son œuvre participât de la majesté du triomphe qu'elle célébrait et de la sévérité austère des triomphateurs.

Loin d'en faire un grief au véritable créateur de l'art dramatique, vous admirerez qu'à l'époque où il écrivait, il ait montré une force et une puissance qui ne furent pas égalées, et qu'avec des moyens bien restreints, il ait obtenu des effets que n'atteignit jamais un art plus savant et plus raffiné.

Vous remarquerez que s'écartant de la tradition, Eschyle emprunte le sujet de son drame à un événement contemporain.

« La tragédie, a dit avec infiniment de raison M. le professeur Henri Weil, n'agit fortement sur les nations qu'autant qu'elle a sa racine dans le peuple. C'est de son origine qu'elle tient sa force et sa vie. »

On conçoit donc que l'art dramatique ait évolué sous l'effet de l'enthousiasme belliqueux provoqué par la victoire, et qu'un poète, d'accord avec des spectateurs qui étaient comme lui des citoyens et des soldats, ait transformé l'antique chant des fêtes dionysiaques en une lamentation qui était pour les Grecs un véritable chant de triomphe.

Si le genre se modelait suivant le sentiment populaire et le génie de l'auteur, la tradition s'opposait à tout changement matériel. On sait à quelles contraintes, à quelles sujétions étaient soumis les tragiques à la fin du VIe siècle. Les vieilles gens regrettaient le dithyrambe solennel où le chœur évoluait autour de l'autel et chantait les louanges de Bacchus. Ils déploraient la mort d'un art qui naissait à peine. En dépit de leurs protestations, Thespis, Chœrilos, Pratinas le Dorien et Phrynicus avaient [illegible] des sujets propres à renouveler le thème ancien. Encore, n'avaient-ils pour interprète régulier que le chœur. Ils devaient l'instruire, l'exercer, lui apprendre le chant, lui montrer la danse et cumuler les emplois de poète, de metteur en scène et d'acteur.

La raison de cette pénurie tenait à la gratuité du théâtre. L'entretien des chœurs et les frais de la représentation étaient supportés par de riches particuliers. Lorsque l'on voulut adjoindre au chœur des personnages et s'éloigner par conséquent de la tradition, les chorèges s'y refusèrent. Ils déclarèrent que les hors-d'œuvre, les prodigalités, le superflu devaient être laissés à la charge des villes. Je conviens que le budget des cités grecques n'égalait point celui de Paris, mais leurs magistrats avaient un point commun avec nos édiles : quand on leur demandait de l'argent, ils arguaient toujours de leur pauvreté.

Afin d'aider au succès de leurs pièces, les poètes tragiques en étaient donc venus à jouer le rôle du

premier personnage qu'ils y avaient introduit. Eschyle, dont l'effort tendait à perfectionner la scène, le décor et jusqu'au masque, obtint un second acteur avec les plus grandes peines du monde. Aristote y fait allusion quand il l'appelle le père du dialogue. Aussi bien, il n'est pas d'artifice, auquel le poète n'ait recours pour suppléer à l'indigence des moyens dont il dispose.

Le chœur conserve un rôle considérable : il est divisé en plusieurs fractions qui évoluent, chantent séparément, et donnent l'illusion de masses puissantes d'une vie intense. Puis, dans chaque fraction, se groupent sans doute des voix semblables ; et l'on imagine combien ces grands unissons variés par le timbre, soutenant des strophes admirables, devaient rehausser la solennité du spectacle. Enfin, dans *Les Perses*, nous trouvons, outre le chœur et son coryphée, quatre personnages : Atossa, le Messager, Darius et Xerxès. Comment le poète, disposant de deux acteurs, leur fera-t-il jouer quatre rôles ? Il construira sa pièce de telle façon que chaque acteur puisse se dédoubler. Ainsi les rôles du Messager et de Darius étaient joués par le même personnage, tandis que ceux d'Atossa et de Xerxès n'avaient qu'un même interprète, puisque les acteurs qui les représentent ne paraissent jamais ensemble, et qu'un certain intervalle est gardé entre le départ de la scène et leur retour, afin de leur ménager le temps de changer de costume. Ne vous étonnez donc pas si Atossa laisse aux fidèles le soin d'accueillir Xerxès, et si elle se contente de le retrouver dans la coulisse. Il eût été intéressant d'assister à l'entretien de cette mère si tendre et de ce fils chéri ; c'était la scène à faire. Pourtant le critique le plus judicieux ne reprochera pas à Eschyle de l'avoir omise, car il sait qu'Atossa, non contente d'avoir donné le jour à Xerxès, s'identifiait encore avec lui sur la scène.

Je n'insisterai pas davantage : un traducteur aussi respectueux du texte que maître de sa langue, un compositeur que les Athéniens eussent applaudi, des artistes épris de l'œuvre qu'ils vont interpréter, vous feront sentir mieux que moi la grandeur de ce drame. Du reste, l'on ne peut analyser le sublime. Il se place à des distances infinies au-dessus de ce qui n'est que beau, déroute les règles de la critique, échappe aux formules, et, comme les choses saintes, ne veut pas être touché. Cherchons plutôt quel a été le dessein d'Eschyle, et comment il l'a réalisé.

Eschyle obéit à une idée dominante, exclusive. Il veut élever l'âme de ses compatriotes, exalter leur patriotisme, exciter leur juste orgueil, leur inspirer tant de fierté et de courage que l'avenir soit digne du passé.

S'il a transporté la scène à Suse, c'est qu'il espère peindre avec des couleurs plus vives le tableau qu'il dédie à la gloire d'Athènes. La douleur est autrement expressive que la joie. Phrynicus le savait bien quand il n'avait pas craint de se lamenter sur les malheurs de Milet. Ainsi, Eschyle introduisait dans l'action cet élément de souffrance morale que réclamait déjà la tragédie. Et puis, le poète connaissait cette cruauté naïve, cet égoïsme irréfléchi des natures primitives qui font mieux apprécier le bonheur devant l'adversité d'autrui. Combien plus vif est ce sentiment quand le malheur poursuit un ennemi devant qui l'on a tremblé et que le spectateur est justement l'auteur des maux qui sont déchaînés.

Mais aussi quelle gloire pour Athènes ! Cette œuvre de désolation, c'est l'œuvre d'Athènes ! C'est Athènes qui a ruiné la puissance de la Perse !

Voilà le ressort principal du drame qui avait engagé le poète à s'éloigner d'Athènes. A côté de ce motif essentiel, il en est d'autres. Ni Thémistocle, le vainqueur de Salamine, ni Aristide, le héros de Psyttalie, ne sont nommés. Nul ne se parera d'une auréole, faite de l'héroïsme commun. Eschyle savait que les démocraties, parfois déréglées dans leur enthousiasme, ombrageuses, défiantes, redoutent le prestige qui naît du talent et du succès. Le peuple athénien n'eût pas toléré que l'on dressât un piédestal à quelque gloire personnelle.

Mais le triomphe des Grecs n'est pas dû seulement à leurs vertus militaires. La colère des protecteurs divins de la Hellade qui poursuit les coupables jusque dans leur descendance, la malédiction qui s'attache à leurs crimes, l'humiliation qui suit l'orgueil, le châtiment qui frappe quiconque dépasse les bornes où l'enferme sa nature, dominent la tragédie et amènent les catastrophes. Quand même le dieu ne paraît pas, on sent la terreur de sa présence.

Ainsi le Perse n'est pas seulement vaincu parce qu'il a rencontré des adversaires redoutables ; il l'est aussi parce que son orgueil a offensé les maîtres du ciel, alors que la piété des Grecs leur est agréable. Il est vaincu parce qu'il s'est attaqué aux dieux de l'Olympe, les meilleurs et les plus puissants des dieux, puisque les Grecs les adorent ; il est vaincu parce qu'il a pillé le sanctuaire des Branchydes, emporté les statues divines, jeté sur le Bosphore un pont qui contrarie le cours du fleuve divin et violé jusqu'à l'asile de Pallas Athénè.

Qui en douterait ? C'est l'ombre de Darius qui l'atteste !

Et cette fois, il ne s'agit pas d'évocations lointaines comme le repas des Atrides ou le parricide et l'inceste d'Œdipe. Le peuple à qui Eschyle s'adresse a été témoin de l'affaire et a vu le châtiment.

Telle est la cause céleste de la défaite des Perses ; la gloire de la Grèce y est encore intéressée. En l'invoquant, Eschyle confond sa piété envers les

dieux avec le culte ardent qu'il rend à la patrie.

Eschyle voit une autre raison à la victoire des Grecs ; elle tient aux institutions qu'ils se sont données. Dans son esprit, la guerre entre la Perse et la Grèce est la lutte entre la monarchie despotique, où les hommes, réduits en servage, marchent à coups de fouet, et une république, puisque c'est surtout d'Athènes qu'il s'agit, où chaque citoyen pense et agit librement, retenu par le respect de la loi et la crainte d'une justice égale pour tous.

Ces sentiments apparaissent dès le début de l'action et y sont mis en lumière quand la vieille reine interroge les Fidèles sur la valeur de l'armée grecque.

Ce n'est pas d'hier que les sociétés ont le souci du meilleur gouvernement et que, tour à tour, elles exaltent les mérites d'un pouvoir personnel, absolu, et les avantages d'un régime où le peuple fait lui-même ses lois et dirige les grands actes de sa vie politique.

Déjà, dans la Bible, au temps si lointain de Gédéon, apparait une diatribe contre la royauté. Plus tard les Hébreux, las d'une liberté voisine de l'anarchie et qui les avait conduits à la pire des servitudes, ne trouvent d'autre remède à leurs maux que l'adoption de la monarchie héréditaire. Mais le prophète Samuel réprimande ces hommes découragés et fait le procès des autocrates avec une vigueur surprenante.

Les Perses eux-mêmes, après le meurtre de Smerdis, hésitèrent entre trois formes de gouvernement : l'*isonomie*, c'est-à-dire la souveraineté remise directement au peuple ; l'*oligarchie*, que l'on pourrait jusqu'à un certain point comparer à la république parlementaire, et enfin la monarchie absolue. Je veux bien que les arguments employés par les avocats des trois régimes aient été mis au point par Hérodote, mais le fait n'en est pas moins exact, tant celui-ci met d'insistance à l'affirmer. Deux mille ans plus tard, Montesquieu dans son *Esprit des Lois* ne présente pas d'une façon plus sagace les avantages et les inconvénients des diverses formes de gouvernement.

Eh bien, ce problème si grave, dont la solution reste encore en suspens, Eschyle le résout en faveur du régime démocratique, parce que les Athéniens lui ont donné la préférence et que son admiration est sans bornes pour les manifestations de leur génie.

Seulement, comme tout poète enivré des sons de sa lyre, Eschyle ne s'inquiétera d'aucun obstacle. La vérité historique, la religion, la géographie, les mœurs, les coutumes, les événements, la vraisemblance seront méconnus s'ils s'opposent au développement de l'action. C'est ainsi qu'il place le tombeau de Darius à Suse, parce que le drame comporte l'évocation si pathétique de l'ombre du vieux roi, tandis que le monarque repose bien loin de là, vers l'est, à deux mois de marche de Suse.

Au lieu d'un mausolée de forme grecque, imaginez une haute montagne qui élève sa crête à plus de cent mètres au-dessus de la vallée du Polvar et de la ville d'Istakhar.

Sur l'escarpement égalisé de main d'hommes, on a sculpté la façade d'un palais. Debout sur un trône que supportent les représentants des vingt-quatre satrapies, le monarque est représenté l'arc à la main, devant l'autel où brûle le feu sacré. Dans les airs plane le génie de la royauté, auprès de la lune et du soleil, émanations directes du dieu de l'Iran. Une porte, prise dans le bas-relief de la façade, et si haute que les oiseaux seuls peuvent l'atteindre, conduit dans le spéos. Là, au fond d'une cuve taillée dans le roc de la montagne, reposent les ossements du monarque dépouillés de toute chair et ainsi purifiés avant de prendre place dans ce dernier asile.

Ni la position géographique ni la forme de ce tombeau n'étaient certainement ignorées des Grecs. Quelques années auparavant, ce site avait été le théâtre d'une catastrophe mémorable.

Aussi fier de sa dernière demeure qu'eût pu l'être un pharaon, Darius avait invité son père et sa mère à venir la visiter. Au jour fixé, les deux vieillards s'assirent dans une banne, et l'on confia aux mages placés sur la crête de la montagne, le soin de les hisser jusqu'à la porte du tombeau. Tandis qu'ils se balançaient à vingt mètres au-dessus du sol, un énorme serpent sortit des rochers où se tenaient les mages. Ceux-ci, pris d'une terreur panique, ne songèrent qu'à fuir, lâchèrent les câbles et laissèrent tomber la banne et son précieux fardeau. Le désespoir de Darius fut terrible, le châtiment immédiat. Il ordonna de saisir les quarante mages et les fit empaler sous ses yeux.

Maintenant, le poète nous montre Atossa dévoilée, causant familièrement avec des hommes, leur faisant part de ses angoisses, mêlant la tendresse inquiète d'une mère aux lamentations des vieillards. Je sais bien que l'avilissement du troupeau de femmes enfermées dans le harem crée à la reine mère une situation unique, prépondérante. On connaît son nom, mais nul homme ne peut se flatter de l'avoir vue. Elle vit derrière les remparts du palais, sort rarement et toujours enveloppée de voiles impénétrables. Jusqu'à sa tombe, qu'on entourera de hautes murailles afin de la dérober aux regards ! En réalité, la résurrection de Darius eût été un phénomène moins étrange que l'apparition d'Atossa violant ainsi les coutumes les plus chères aux Perses.

Même méconnaissance de la religion mazdéenne, si pure, si bienfaisante, si différente du paganisme hellénique. Comme il entre dans le dessein du poète de donner à ses dieux un rôle prépondérant et qu'il n'introduit aucun Grec sur la scène, il faut bien que Darius, les Fidèles, le Messager oublient un

[illegible] les parolés que les Hellènes lui attribuaient.

[illegible] le sacrifice funèbre devant le mausolée de son époux et offrant à Darius le lait blanc d'une génisse, le miel parfumé, l'eau d'une source pure, le suc de la vigne sauvage, le fruit de l'olivier toujours vert et les fleurs de la terre féconde. Ulysse suit exactement les mêmes rites [illegible] à Ithaque [illegible] évoque les âmes des morts et leur offre le repas funèbre afin de se les rendre favorables.

[illegible] de Darius aux Fidèles [illegible] si étonnant par son caractère, si surprenant dans la bouche d'un prince mazdéen. A peine le pourrait-on attribuer à quelq[illegible] d'Israël dévolus après leur mort aux tristesses du Cheol :

« Moi, je m'en vais. Je redescends dans les ténèbres [illegible] Quoique [illegible] temps soient tristes, donnez chaque jour quelque joie à votre âme, car les richesses ne servent pas à [illegible] »

A la forme près, ces dernières paroles sont une répétition de celles qu'Homère fait prononcer à l'ombre d'Achille quand elle répond à Ulysse :

« O Ulysse, ne me parle pas de la mort [illegible] mieux être le serviteur d'un homme dans la pauvreté que de [illegible] tous ceux qui ne sont plus. »

Quant au conseil que Darius donne aux Fidèles, il [illegible] trouve aussi l'esprit de ces sentences gravées sur les gobelets grecs du trésor de Boscoreale.

Autour de la panse de ces vases, abrités par des guirlandes de roses, des squelettes qui représentent Euripide, Monimos, Zénon, Sophocle et d'autres grands hommes de l'antiquité causent et devisent :

[illegible] l'un d'eux.

— La vie est une comédie ; jouissons de la vie, car le lendemain est incertain, répond un autre.

L'adieu de Darius aux Fidèles est donc bien dans la tradition grecque. Cependant, combien il détonne au milieu d'un chant composé pour exalter le patriotisme, l'aveu que l'homme doit demander à la vie des jouissances matérielles, car l'âme entrée dans l'éternité y traînera une existence triste et monotone, eût-elle appartenu à un prince juste et pieux ! Il est d'autant plus surprenant que, depuis un siècle avant l'époque où Eschyle écrivait, l'élite des Grecs, initiée aux grands mystères, professait sur la vie future des idées autrement consolantes.

Quelle était donc l'intention du poète en prêtant aux Perses cette croyance désolante, triste héritage des temps barbares et en si complet désaccord avec les idées mazdéennes ? Il poursuit toujours le même dessein et veut accuser l'infériorité morale des Perses, réduits dans leur désastres à chercher des consolations matérielles et des jouissances terrestres, tandis que les Grecs entrevoyaient déjà pour leurs héros et leurs hommes de bien une éternité de bonheur idéal.

Et que dire du retour de Xerxès dans cet empire prêt à se révolter, si l'on s'en rapporte aux craintes des fidèles ?

Le poète nous montre le roi désespéré, rentrant seul à Suse, ne gardant de sa puissance évanouie qu'un carquois vide de flèches. Certes, c'était un trait de génie de livrer aux Athéniens un Xerxès fou de douleur, humilié par les dieux, terrassé par les fils de la Hellade. Combien les vainqueurs assemblés dans le théâtre devaient goûter cette scène et savourer les nobles et fécondes joies de leur triomphe inespéré ! Combien le peuple devait jouir de la torture de son ennemi, s'en délecter, en repaître ses yeux ! Combien la réalité était différente !

Xerxès n'était point un prince belliqueux que la victoire eût anéanti. Il aimait à passer la revue de son armée et de sa flotte parce qu'elles étaient les vivants témoignages de son immense puissance. Pour continuer à l'intéresser, il eût fallu qu'elles fussent toujours victorieuses, et le contraire arriva. Après sa défaite, il ne songe qu'à fuir, à regagner le pont de bateaux qui assure sa retraite. En route, il abandonne ses tentes de pourpre et sa vaisselle d'or, et ne s'en rapporte qu'à la belle Artémise, à la vaillante reine de Carie, du soin de reconduire ses fils à Éphèse. Mais à peine a-t-il posé le pied sur le sol de l'Asie qu'il reprend ses forces comme le vieil Antée touchant la terre, ou du moins son calme et son insouciance. Il est un roi tout-puissant, une émanation du ciel contre qui personne n'oserait élever une plainte. Le peuple perse n'en est pas à insulter le plus redoutable de ses dieux, le roi, car sa main est plus rapprochée que celle d'Aouramazda, et elle est autrement terrible.

Dès qu'il a passé l'Hellespont, Xerxès a retrouvé ses satrapes fidèles, ses serviteurs très humbles, et avec eux le luxe oriental. L'Ionie est belle. Il la traverse lentement, jouissant à loisir de la quiétude retrouvée. Le voici à Sardes. Il s'y arrête.

Au bout de quelques mois, il part pour Suse, suit la route d'étapes si bien réglée qui met en communication la capitale de l'Ionie avec la capitale de l'empire, franchit l'Ulaus et entre en Susiane. Au nord s'allonge la chaîne des monts Zagros qui limite la plaine. La majesté de ses lignes et ses couleurs sans cesse variées suivant l'heure du jour charment le monarque ravi. Tandis que leurs cimes neigeuses s'irisent aux rayons du soleil, les couleurs des contreforts s'accentuent, passent des teintes délicates aux

tons violents, du rose au lilas, du lilas au bleu, [illegible] pourpre, pour se dégrader et s'éteindre quand vient le crépuscule, à la limite des glaciers. [illegible] une ceinture de gemmes splendides que surmonterait un diadème de perles sans égales.

Puis se déploient, ininterrompus, ces champs si féconds, ces jardins luxuriants cultivés par de pieux mazdéens à qui leur religion fait un mérite de défricher les terres incultes, de planter des arbres et d'élever de nombreux troupeaux. Fatigué de l'aridité de la Grèce, Xerxès contemple avec amour cet admirable paysage. Il ne songe pas qu'une vie trop facile a tué les vertus militaires de son peuple et causé sa défaite. Et quand, approchant du terme du voyage, le monarque aperçoit enfin les hautes tours et les courtines de Suse la grande, de Suse la belle, de cette Suse vers qui s'orientent encore l'Afrique et l'Asie et qui élève ses créneaux d'émail à plus de trente hauteurs d'homme, il oublie sa défaite, il n'en conserve même plus le regret, il est reconquis par le sentiment de son incomparable puissance et n'écoute plus que la voix de son orgueil.

Au-devant de lui, pour fêter son retour, sont accourus les représentants des nations qui subissent le joug de la Perse ou qui en sont plus ou moins tributaires. Ce sont des Parthes et des Saces, des Éthiopiens aux cheveux crépus et à la peau noire, des Arméniens vêtus de peaux de mouton, des Arabes coiffés de mitres éclatantes, des Lydiens en robes flottantes, des Babyloniens vêtus de blanc, des Perses, des Mèdes, des Susiens reconnaissables à leur type négroïde. Puis des Phéniciens attirés par le souci de leurs affaires commerciales, mêlés à des hommes venus des bords du Danube ou des rives du Gange. Tous se prosternent et acclament le maître.

Xerxès a franchi la triple enceinte qui entoure l'Acropole royale. Il est sur la place d'Armes. A sa gauche s'élève la citadelle; à droite, le palais; en face, la salle du trône, l'*Apadana*. Un escalier gigantesque y conduit. Ses deux volées symétriques aboutissent à deux volées convergentes. Chacune comprend cent vingt marches, assez larges pour que trente hommes puisse les gravir de front et assez douces pour être montées à cheval!

Un pylône couronne l'escalier. Des fauves d'émail défendent l'entrée et montent la garde devant une inscription qui glorifie en langues perse, médique et assyrienne le Roi, le Grand Roi, le Roi des Rois, le Roi de l'univers, l'Achéménide. Et ce n'est pas en vain qu'elle appelle sur lui la bénédiction d'Aouramazda, d'Anaita et de Mithra, puisque, dans le désastre où s'est engloutie son armée, Xerxès fut épargné.

Au delà des pylônes s'étendent des jardins merveilleux, ces *paradis* si vantés des Grecs. Entre leurs platanes émondés jusqu'au bouquet et dont les fûts sont entourés de buissons de roses, on a disposé des tentes hyacinthes, pailles ou bleues accrochées par des câbles de byssus et des anneaux d'argent à des mâts de cèdre poli. Elles répandent une ombre douce, tout en laissant passer l'air qu'arrêteraient les arbres si l'on ne les dépouillait de leurs branches inférieures.

Les jardins confinent avec l'Apadana, cette expression suprême de l'orgueil et de la puissance des Achéménides. Le tabernacle de la royauté couvre à peine moins d'un hectare, à peu près la superficie de la cour du Louvre, et ne comprend qu'une salle entourée de portiques sur trois côtés. Ses colonnes de marbre qui élèvent à plus de vingt mètres de hauteur sa toiture de cèdre, sont surmontées de doubles campanules, couronnées de volutes ioniques et terminées par deux taureaux agenouillés aux cornes, aux oreilles, aux yeux et aux sabots d'or. Elles proviennent des monts Zagros et montrent, par leur style composite, l'éclectisme des artistes qui surent unir dans ce gracieux assemblage des éléments empruntés aux arts de l'Égypte, de la Grèce et de la Chaldée. Au-dessus de l'architrave règne une frise d'émail ornée de vingt-quatre lions passants, tandis que l'arête du toit, couverte de tuiles dorées, taille d'un trait lumineux le bleu sombre du ciel. Aucune muraille ne ferme la façade principale, mais des rideaux suspendus entre les colonnes et qui se manœuvreront comme les voiles d'un navire, pouvant à volonté se lever ou s'abaisser, abriter de la chaleur et préserver de la trop grande lumière du jour.

Le luxe intérieur de l'Apadana ne le cède en rien à sa splendeur extérieure. Sur les stucs rouges des revêtements, on a déroulé ces merveilleuses tapisseries dues à l'aiguille des artistes babyloniens et restées légendaires pour leur valeur et leur beauté. Entre les colonnes et au fond de niches ménagées dans l'épaisseur des murailles, on a placé le platane et la vigne d'or que Darius reçut d'un satrape de Phrygie, les vases et les urnes ciselés à Persépolis, les tributs précieux offerts par l'Asie à son maître et, déjà, les statues ravies aux temples de l'Ionie et à l'Acropole d'Athènes. Ces trophées artistiques, mieux que ces dépouilles opimes, attestent la gloire de Xerxès et témoignent de son triomphe sur la Grèce. Quand l'œil s'élève, il distingue la nacre et l'or incrustés dans les sophites de cèdre ; s'abaisse-t-il vers le sol, il rencontre ces tapis de fin velours, chefs-d'œuvre des artistes du Fars.

Impassible, majestueux, le regard très élevé au-dessus de la foule des humains, Xerxès s'est assis sous un dais aux pentes d'or enrichies de broderies : son trône est d'ivoire et d'argent comme l'escabeau où reposent ses pieds. A travers les fumées du nard

et de l'encens qu'on brûle en l'adorant, on l'aperçoit, entouré de grands officiers, de courtisans et d'eunuques richement parés. D'une main, il tient le sceptre, insigne de sa puissance ; de l'autre, un bouquet de lis.

Pourtant, l'élu d'Aouramazda daigne agréer les adorations de la cour, de son peuple, de l'univers. Alors commence un interminable défilé de mages, de guerriers, d'agriculteurs, d'étrangers apportant des présents, qui s'agenouillent et touchent le sol de leur front très humble. Mais, de ces adorations mêmes, le monarque se lasse. Sur un signe, les nouveaux arrivants sont refoulés au dehors, les rideaux de l'Apadana, qu'on avait soulevés, retombent lourdement. Le Roi des Rois se lève, le Maître du Monde descend de son trône et, lentement, sans déplacer un pli de sa tunique, il regagne le harem où il se reposera de tant de fatigues.

A partir de ce moment, Xerxès est reconquis par la vie orientale, il s'abandonne à ses caprices, il est le jouet de passions qu'aucun frein ne maîtrise. Pendant son séjour à Sardes, il s'est épris de sa belle-sœur. Elle n'est pas jeune, elle n'est pas la plus belle et n'a d'autres mérites à ses yeux que d'être la femme de son frère, Masiste. Et comme elle lui résiste et qu'il n'ose la contraindre, il cherche à la séduire en mariant son fils Darius avec Artaynte qu'elle a eue de Masiste. Les noces célébrées, la passion de Xerxès change d'objet : de la mère, elle se reporte sur la fille, sur Artaynte, devenue la femme de son fils.

Alors, dans le harem, se déroule un drame horrible auprès duquel la vengeance de Clytemnestre contre Cassandre est un jeu d'enfant. Amestris, la favorite de Xerxès, risquerait sa vie si elle s'attaquait à sa jeune rivale, mais elle détermine Xerxès à lui livrer la vertueuse femme de Masiste qui naguère repoussa l'amour du monarque, et, pour se venger, elle lui fait couper le nez, la langue, les lèvres, les oreilles, les seins, et la renvoie ainsi mutilée à son mari. Désespéré, Masiste rassemble sa maison, sort de la ville et s'enfuit vers la Bactriane où il fomentera la révolte. Le roi ordonne de le poursuivre. On l'atteint, on le tue, lui, ses fils et tous ceux qui tiennent de lui une goutte de sang.

Et c'est ainsi que le despote vaincu se distrait de ses infortunes militaires.

Tel est le maître devant qui se prosternent la Perse, la Médie, la Susiane, la Chaldée, l'Égypte et l'Ionie ; tel est l'homme qui dispose de la vie et de la fortune de millions d'êtres courbés sous son joug. Quel que soit le rang où le sort les a fait naître, ses sujets sont tellement avilis qu'ils ne songent qu'à flatter ses passions, à excuser ses fautes, à glorifier ses crimes. Les mages, ces ministres d'une religion pourtant très pure, en arriveront à excuser l'inceste, puis à le préconiser, parce qu'il a plu au monarque d'épouser sa sœur ou sa fille.

Il y a loin de ce roi rentrant dans son palais plein de gloire et de puissance, à ce vaincu désespéré, arrivant le carquois vide de flèches, les vêtements en lambeaux, couvert de haillons brodés, accueilli par les plaintes séditieuses des Fidèles. Croyez bien que si un homme eût fait allusion à la campagne de Grèce autrement que pour féliciter Xerxès d'avoir pris Athènes, il eût été supplicié sur l'heure. Artémise, la belle reine de Carie, avait fourni le thème et donné le ton de la louange. Il suffisait d'amplifier.

« Laisse Mardonius en Grèce, lui avait-elle dit après Salamine. Si ton esclave subit quelque échec, peu importe, les Grecs ne se couvriront pas d'une grande gloire. Pour toi, tu as rempli le but de ton expédition et vengé l'incendie de Sardes en brûlant Athènes. Tu peux rentrer dans tes États. »

Quant aux provinces, si elles eussent profité de la défaite pour se révolter, le monarque eût trouvé assez d'hommes et assez d'armes pour faire expier aux rebelles leur présomptueuse audace. Dans l'immensité de l'empire, savait-on seulement que Xerxès avait été vaincu ? Eschyle représente la Perse d'abord anxieuse, puis pleurant ses fils, prenant le deuil de sa puissance évanouie. La lamentation est déchirante et compte dans les strophes sublimes de la tragédie ; mais, si l'Ionie, si l'entourage du souverain étaient informés de l'insuccès de la guerre, le peuple l'ignora toujours.

Des multitudes d'hommes sont parties, appelées pour le service du roi. Un an, deux ans, dix ans se passent. Les femmes se sont remariées, les mères ont eu d'autres enfants, les enfants ont grandi et formé d'autres familles, la résignation à la volonté royale a calmé les inquiétudes. Puis l'oubli, comme une mer, s'est refermé sur les victimes de Salamine.

Je n'exagère certainement pas cette ignorance de la Perse ; j'en veux pour preuve un fait emprunté à l'histoire contemporaine. Les Chinois, en très grande majorité, ne connaissent pas leurs récents désastres. Les mieux renseignés confondent les Français qui les battirent en 1884 avec les Japonais qui viennent de leur infliger de sanglantes défaites, et sont persuadés que ces barbares ont été battus également par leurs armées. Cela est si vrai qu'une quantité d'images célébrant les triomphes de la flotte chinoise sur l'escadre de l'amiral Courbet, et qui n'avaient pas été distribuées avant la paix, sont offertes chaque jour aux sujets de l'empire du Milieu pour les instruire de l'écrasement du Japon.

J'ai dû signaler les invraisemblances que présente l'œuvre d'Eschyle ; cependant, je ne voudrais pas accuser le poète d'ignorance. Il montre parfois une connaissance parfaite des mœurs et des coutumes de

l'empire des Grands Rois, et cette connaissance n'est pas pour nous surprendre à une époque où les contacts entre Athènes et Sardes étaient fréquents et multiples. Hérodote, qui écrit à peine quelques années plus tard, est très bien renseigné sur l'Iran. Seulement Eschyle ne se préoccupe de la couleur locale que si elle l'aide encore à ravaler l'Iran devant la Hellade et à préciser les différences existant entre les régimes politiques des deux nations. N'ayant point d'éléments de comparaison autour de lui, il faut bien qu'il aille les chercher en Orient. Les mêmes raisons qui l'ont engagé à s'en éloigner l'y ramènent et l'obligent à lui emprunter quelques traits.

Telle est la raison de cette persistance à caractériser les soldats perses par l'arc et les guerriers grecs par la lance. L'arc se manœuvre loin du péril, frappe à distance ; tout homme ayant un cœur d'esclave peut le bander et décocher des flèches. La lance est l'arme des vaillants, insensibles à la peur, insoucieux de la mort, l'arme des combattants dont la liberté fait la force.

Vous entendrez aussi ces paroles d'Atossa très orientales dans leur esprit :

Malheureux, mon fils n'est responsable envers personne, et, sauvé, il régnera toujours sur le pays. »

En mettant cette phrase dans la bouche de la reine, Eschyle enorgueillissait les citoyens d'Athènes en qui résidait la souveraine puissance, devant qui le stratège était responsable de ses actes et qui payait souvent les victoires de la disgrâce et de l'exil.

Une remarque analogue s'applique au protocole usité à la cour de Xerxès, qu'Eschyle emploie avec discernement, afin de marquer la distance entre les sujets d'un roi et les citoyens d'un pays libre.

Si pendant une de ces périodes où la République athénienne recherchait l'amitié de l'autocrate perse, l'honneur fût advenu au poète de guider le Grand Roi dans Athènes, il n'eût commis ni erreur ni oubli, et après le départ du monarque, il ne se fût élevé aucune plainte. Malgré ses opinions politiques, il eût traité le roi d' « Émanation divine », et si, par miracle, une reine fût venue, il eût salué, comme le chœur des vieillards, « l'Astre aussi brillant que l'œil d'un Dieu ». Et ce faisant, il n'eût pas employé une vaine formule, une simple métaphore ; il se fût conformé, semble-t-il, aux usages de la cour de Suse.

En effet, il est dit dans le Yaçna (III, § xiii, 50 ; IV, § xvi, 39), que les grands astres sont les yeux d'Aouramazda. Et, d'autre part, *Astre*, *Esther*, en langue perse, est justement le surnom honorifique que reçoit la nièce de Mardochée, l'humble Hadassa (litt. Myrthe, en hébreu) quand elle est élevée par la grâce d'Assuérus au rang de favorite.

Comme tant d'autres, cette antique coutume de donner au roi, à la reine mère, à la favorite, un titre qui s'attache à leur personne au point de faire oublier leur nom, a survécu à la dynastie des Achéménides. Au temps des Parthes et des Sassanides, ces titres sont composés encore avec les noms des grands astres qui jouent un rôle considérable dans la religion mazdéenne et sont représentés sur les bas-reliefs ou frappés sur les monnaies auprès des effigies royales. Tout en ce monde dégénère. Aujourd'hui, les titres sont tombés du ciel presque au niveau de la terre. C'est ainsi que le monarque est devenu le *Pôle de l'Univers* et que la favorite de feu Nasreddin-Chah, qui n'avait pas été découverte au firmament, mais dans une échoppe du bazar aux chaussures, a été qualifiée « la Pureté de l'État ». Honni soit qui mal y pense !

Enfin, il est un dernier point où Eschyle confine à l'Orient, à l'Orient sémitique, non pas à l'Orient perse et, en ce cas, à son insu. Chaque jour apparaissent des preuves nouvelles que la Grèce n'est pas sortie tout armée de la tête d'un dieu, comme sa divine patronne Pallas Athènè. Elle a eu des commencements et des recommencements. A deux époques différentes, après l'arrivée des Pélasges, plus tard après les invasions des Hellènes, des Grecs et des Doriens, elle a reçu les leçons des Phéniciens et mêlé son sang avec celui des fils de Sem. Il n'est donc pas surprenant de retrouver dans la tragédie des *Perses* un courant d'idées emprunté à la Phénicie et aux pays limitrophes.

Des travaux récents ont montré que si l'on mettait en parallèle les strophes chantées par les chœurs tragiques et certains versets attribués aux prophètes d'Israel, on trouverait des similitudes frappantes dans le style et la composition des morceaux. Sans doute, au temps d'Eschyle, on subissait encore l'influence de ces femmes venues de Tyr pour chanter aux fêtes d'Apollon à Delphes, et qui avaient apporté les premiers germes de la poésie lyrique.

Ces quelques exemples et ces rapprochements permettent d'apprécier combien, dans le domaine perse, la convention l'emporte sur la vérité. La disproportion est énorme. En édifiant sur des fictions, Eschyle eut-il tort? Non certes, il eut grandement raison. Que nous importe la vérité historique auprès des accents sublimes du poète, quand la gloire de la patrie est en jeu ! D'ailleurs les qualités d'une œuvre dramatique ne sont pas celles de l'histoire. L'une doit nous instruire, l'autre, nous émouvoir, nous ravir, nous transporter. Tour à tour, elles peuvent se mêler, se pénétrer ou se disjoindre, mais à condition de garder chacune leur caractère propre.

En résumé, malgré son titre, malgré le nom des personnages, malgré le lieu où se déroule l'action, la tragédie des *Perses* est grecque, purement grecque, rien que grecque. Elle a été conçue par un homme

[illegible] d'Eschyle, quand il lui fait dire :

[illegible] cœur des Athéniens la noble ardeur de vaincre toujours [illegible]

Elle est aussi du poète incomparable qui fut un vaillant soldat, l'épitaphe où Eschyle se glorifie [illegible]

« Ce tombeau renferme Eschyle, fils d'Euphorion, né en Attique, mort dans les campagnes fécondes de [illegible] fameux de Marathon rendent témoignage de sa valeur. »

A votre tour, écoutez l'œuvre de ce héros, et si vous voulez partager l'émotion et comprendre l'enthousiasme de ses antiques auditeurs, caressez au fond de l'âme l'espoir qu'il nous naîtra un jour un Eschyle et que le destin favorable à la France permettra au poète, après avoir vaincu comme soldat, de prendre la lyre d'or et de chanter la douleur, les larmes et l'infortune de nos ennemis.

[illegible]

VICTOR HUGO ET SAINTE-BEUVE

J'ai dit que c'est un roman, douloureux et dramatique, qu'on suit à la trace dans les *Lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve*, qui viennent enfin d'être publiées (1). Il est très passionnant, ce roman, d'autant plus qu'il faut le reconstituer à mesure qu'on le lit, puisqu'on n'en a que des pages détachées. Vous n'ignorez pas le plaisir qu'il y a à écouter un monsieur qui est à son téléphone. Par ses questions et ses réponses on suppose les questions et réponses de son interlocuteur qu'on n'entend point. C'est très amusant. On n'est point passif, comme dans une conversation ordinaire où l'on se trouve en tiers; dans celle-ci on est actif et très en éveil. On collabore; on cherche, on tâtonne, on déchiffre. Depuis le temps où je faisais des versions latines, je n'ai jamais éprouvé de plus vif plaisir.

Or, lire les lettres d'Hugo à Sainte-Beuve, c'est assister à une conversation au téléphone. Nous avons les lettres d'Hugo, nous n'avons pas les lettres de Sainte-Beuve. Il faut, à chaque lettre d'Hugo, supposer la lettre de Sainte-Beuve correspondante.

Ajoutez à cela que Victor Hugo lui-même traitant de sujets très délicats, et avec cette réserve pudique, fort louable, que de nos jours nous n'y apporterions peut-être pas, parle le plus souvent par allusions ou par réticences, et que cela redouble la difficulté, et par conséquent le plaisir.

Reconstruisons donc, avec les lettres de Victor Hugo, le roman de Victor Hugo et Sainte-Beuve de 1827 à 1833.

Les premiers rapports de Victor Hugo et Sainte-Beuve, comme les derniers, du reste, furent rapports de poète à critique. En février 1827, Hugo, poète de vingt-cinq ans, montre à Sainte-Beuve, critique de vingt-trois ans, des fragments de *Cromwell*. Quinze jours après, l'amitié s'était faite, très forte, vite passionnée, comme on le verra assez, du moins de la part d'Hugo, et la fréquentation intime s'établissait.

On voit en effet par les lettres de 1828 que Sainte-Beuve était devenu le familier de la petite maison de la rue Notre-Dame-des-Champs.

« J'avais pris, écrit Hugo à Sainte-Beuve qui est en voyage, cette douce habitude de vous voir souvent... Votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vie, de votre haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit... »

Elle était charmante, la maison d'Hugo à cette époque. C'était une académie familiale « à n'en pas vouloir d'autre ». Il y avait là Lamartine, Boulanger, Devéria, David, Rabbe, Sainte-Beuve, tous jeunes, tous ayant déjà autant de talent qu'ils devaient jamais en avoir, tous en pleine fièvre de production et de grandes espérances, tous grands artistes et grands poètes; car il ne faut pas oublier, pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'à cette époque Sainte-Beuve n'était pas un simple critique. Il était à la fois critique, poète et romancier, et il s'occupait beaucoup plus de *Joseph Delorme* et de *Volupté* que des articles au *Globe*.

C'est à cette époque (1828) que doit se placer, selon moi, la « séduction » (vous verrez tout à l'heure dans quel sens j'entends ce mot stupide) de Mme Victor Hugo par Sainte-Beuve. Car je remarque qu'en 1829 et dans la première moitié de 1830, Sainte-Beuve voyage beaucoup. Il est probable qu'il sent le besoin de se secouer et de s'étourdir. Il va partout, au Rhin, en Allemagne, à Rouen, à la Manche, ce qui n'a jamais été beaucoup dans son caractère. Il est probable qu'il se dépayse, qu'il se déracine. Il est probable qu'*on* lui a dit : « Voyagez ! » On nous a dit à tous : « Voyagez ! » à un certain moment de notre vie. C'est un mot assez désagréable à entendre.

Je place donc en 1828 la « séduction » de Mme Vic-

(1) [illegible]

tor Hugo. Car Sainte-Beuve fut amoureux de Mme Hugo; mais Mme Hugo fut « séduite » par Sainte-Beuve: c'est certain. Les lettres de Victor Hugo ne permettent pas le doute à cet égard. Il dit à un certain moment (1831) : « *C'est que* [illegible] » Il dit à un autre moment (1831) : « Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul* (souligné dans le texte), je ne suis plus heureux. J'ai acquis *la certitude qu'il était possible que* [illegible]. »
Faites la part de l'exagération de la douleur, il reste qu'Hugo a vu sa femme se détacher un instant de lui, subir l'ascendant de l'ami de la maison. Cela n'est pas douteux, et tout ce que nous verrons par la suite le confirme évidemment.

Maintenant, jusqu'où alla cette « séduction » ? C'est ce que nous ne saurons *jamais*. Non pas même quand le *Livre d'amour* de Sainte-Beuve sera publié. Nous ne le saurons jamais : parce que Victor Hugo ne l'a pas dit ; Mme Hugo ne l'a pas dit ; et Sainte-Beuve l'a dit, un millier de fois environ ; mais il est terriblement suspect.

Ce vieux fat, d'une laideur invraisemblable, tenait tellement à ce que les jeunes générations fussent persuadées qu'aucune femme de son temps ne lui avait résisté qu'il avait fini par se le persuader à lui-même parfaitement. En voilà un qui ne goûtait pas le plaisir secret, un peu sournois, mais délicat, après tout, des souvenirs mystérieux couvés jalousement dans la solitude! Il fallait qu'on sût toutes ses petites affaires par le menu. Et, comme il était devenu assez bassement libertin, il est très possible, il est très probable, qu'il donnât, presque inconsciemment, à ses amours de vingt-trois ans, le caractère et la couleur de ses amours de cinquante ans! Ah! comme il nous arrive de dévelouter nos souvenirs rien qu'à les évoquer, et comme, parfois, nous flétrissons nos jeunes amours, rien qu'à les repenser, quand nous n'avons plus leur âge!

[illegible]

Lui, il les portait toujours, et c'étaient des mains un peu lourdes.

Pour ces raisons, nous ne saurons *jamais* jusqu'où a été la séduction de Mme Hugo par le très jeune Sainte-Beuve.

Mais elle fut séduite, vous voyez maintenant comment j'entends le mot ; elle aima ; et elle ne sut pas le cacher. Voilà ce qui est acquis, et ce qui, du reste, ne fait aucun tort à sa mémoire.

Victor Hugo ne s'en aperçut pas d'abord. C'est au moment où, probablement, la blessure était la plus vive chez Mme Hugo, au moment où, d'après mes suppositions, elle avait cru prudent de faire voyager Sainte-Beuve, que Victor Hugo écrivait à Sainte-Beuve des lettres où l'on voit combien l'amitié qu'il portait à celui-ci était profonde (mai 1830) :

« Si vous saviez combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps, combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille, comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et le soir votre conversation, et toujours votre amitié... Vous n'aurez plus, j'espère, désormais, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi! Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela du moins que vous n'en tenterez plus d'autre, et la Normandie vous sauvera de la [illegible] »

C'est à cette époque qu'il écrivait pour Boulanger et Sainte-Beuve la charmante pièce *Feuilles d'Automne* :

[illegible]
C'est Rouen qui vous a...

[illegible]

Ont la même amitié.

[illegible]

Car, pour notre bonheur.

[illegible]

Hélas! en mai 1830, Hugo pressait Sainte-Beuve d'abréger le voyage. Un peu plus tard il le pressera d'en faire un, et aussi éloigné que possible!

C'est vers la fin de 1830 que Victor Hugo comprit. Sainte-Beuve était à Paris. Très évidemment il était toujours amoureux, toujours aimé et... écarté à la fois, et il se sentait très malheureux ; et il s'en épanchait dans le sein de Victor Hugo lui-même, et c'est Victor Hugo qui le consolait! — Eh bien! ce n'est pas drôle : c'est très touchant et parfaitement noble, au moins d'un côté. Ce qui est honteux, en ces affaires, de la part d'un mari, c'est de comprendre trop vite, et de comprendre avant qu'il y ait rien. Victor Hugo ne vit encore qu'une chose, c'est que Sainte-Beuve était malheureux, et il lui écrivit cette lettre exquise (4 novembre 1830) :

« Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné [illegible]

[illegible] Ne vous [illegible] pas ! [illegible] de ce que [illegible] grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous [illegible] dont vous êtes toujours le plus constant et le plus [illegible].

Votre [illegible]

V[illegible]

« Venez nous voir ! »

« Venez nous voir ! » indique que Sainte-Beuve n'osait plus y aller, ou avait reçu un ordre de n'y plus paraître.

C'est entre ce 4 novembre et le 8 décembre suivant que Victor Hugo vit clair. Comment ? éclairé par qui ? On ne le sait. Peut-être un mot échappa à Sainte-Beuve. Peut-être, ce que je tendrai à supposer, étonné de la retraite de Sainte-Beuve, Hugo interrogea sa femme, qui, pressée, finit par répondre : « Eh bien, c'est moi qui ne veux plus qu'il vienne ! » mot irréparable, que bien des femmes ont dit, plus ou moins excédées de questions ; qu'elles ne devraient jamais dire, car c'est dans ce cas qu'il faut savoir se défendre soi-même, mais qu'il est difficile, en certaines circonstances, je le reconnais, persécutée de deux côtés, et aux abois, de ne pas laisser partir. Vous savez, du reste, combien on a fait de scènes 5 du IV avec ce mot-là.

Il y eut évidemment des explications orageuses, soit de vive voix, soit par lettres, entre Sainte-Beuve et Hugo. Tout cela se place entre le 4 novembre et le 8 décembre.

Au 8 décembre... Ah ! qu'elle est touchante cette lettre, et que de douleurs diverses elle contient ! On s'est étonné, sans doute, dans l'entourage de Hugo, que Sainte-Beuve ait disparu. Hugo, le pauvre jeune homme généreux, presque héroïque, ma foi, a dissimulé sa blessure par un sourire et a répondu avec une *légèreté* affectée : « Oh ! Sainte-Beuve ! un peu *inconstant*, Sainte-Beuve ! » — Cela a été rapporté à Sainte-Beuve, et c'est lui qui s'est plaint ! Oui, il s'est plaint que Victor Hugo ait parlé de lui *légèrement* et l'ait accusé d'*inconstance*, puisque Hugo lui répond :

« Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement* ? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères ; mais point pour les affaires de cœur. N'ensevelissons pas notre amitié : gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. *Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon cher ami. J'ai ma plaie; vous avez la vôtre.* (Mais, c'est admirable, cette parole-là !) L'ébranlement douloureux passera. Le temps cicatrisera tout ; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout cela que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours. Songez *qu'après tout* (souligné dans le texte), vous n'avez pas de meilleur ami que moi. »

« Venez me voir souvent. » Il y tient ; il y a tenu longtemps. Il a cru, ce qui est d'un bon cœur, que c'était possible. Quinze jours après, il semble moins croire à cette possibilité ; mais au moins qu'on s'écrive : point de rupture ! Sainte-Beuve lui a écrit une lettre où il lui rappelait le beau temps de l'amitié sans empoisonnement. Réponse (24 décembre) : « Vous faites bien de m'écrire, cher ami, vous faites [illegible], ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités et l'amitié en est une. *Mais* c'est-à-dire : pour ce qui est de nous revoir, c'est difficile ; écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu. »

Et au 2 janvier 1831, Sainte-Beuve ayant envoyé des jouets aux enfants, vite Victor Hugo ressaisit l'occasion de prier Sainte-Beuve de reparaître : « Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon cher Sainte-Beuve. Nous avons besoin de vous remercier, ma femme et moi. Venez donc dîner après-demain avec nous. *1830 est passé !* »

Je ne connais pas grand'chose de plus touchant et de plus exquis que ce : « *1830 est passé !* »

Vint-il dîner ? Je ne sais ; mais on voit qu'il s'abstint beaucoup encore pendant les premiers mois de 1831. Car Hugo souffre de cette rupture extrêmement. Décidément, des trois, c'est lui qui aima certainement le mieux, et peut-être le plus. Il ne peut pas s'habituer à ne plus voir Sainte-Beuve (13 mars) : «... J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines, *que vous me faites*, à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi ; *j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire*, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement de toutes ces choses avec vous... »

Il ne se trompait pas. Sainte-Beuve ne l'aimait plus, ce qui veut dire peut-être qu'il n'aimait plus Mme Hugo. Car à cette lettre de tout à l'heure, Sainte-Beuve répondit par des reproches, oui, et très durs, comme vous allez voir. — Victor Hugo fut confondu. Il « attendit plusieurs jours » avant de répondre et puis enfin (18 mars) il écrivit :

«... Je ne croyais pas que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde* (souligné dans le texte) le pardon évidemment, s'il y a eu lieu à pardon, ou l'explication loyale et tendre pût jamais être oublié, surtout par vous, Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui,

vous êtes bien changé! Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, *dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous*. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé* (souligné dans le texte), vous le savez, *avec la ferme résolution* (souligné dans le texte) de tenir ma promesse et de *faire ce que vous voudriez* (souligné dans le texte); rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que, dans cette affaire, j'avais manqué envers vous « d'abandon », de « confiance », de « FRANCHISE ». Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas. »

Sainte-Beuve se disculpa, fut câlin. Hugo fut ému. Il invita à dîner. Il invitait toujours à dîner. Enfin il obtint, ce qu'avec une obstination si noble, si touchante et si déraisonnable, il avait ambitionné si longtemps. Sainte-Beuve reparut dans la maison, y fréquenta comme par le passé.

Ah! le joli cinquième acte pour ceux pour qui la vie est une comédie! Comment Hugo n'avait-il pas compris que ce n'était pas possible? C'est qu'il n'était pas homme de théâtre; c'est qu'il n'était pas psychologue; c'est qu'il avait trop bon cœur pour être moraliste. Que ce fût absolument impossible, l'expérience le lui apprit, la réalité le força à le comprendre, la fâcheuse réalité. La vie n'était pas tenable. Parbleu! Tout le monde était gêné, sur les épines, sur le gril, dans la maison Hugo. *Tout le monde*, dans la maison Hugo, désirait que M. de Sainte-Beuve partit pour Liège. On ne tenait pas, du reste, à Liège plus qu'à une autre ville, il faut le reconnaître. Lettre du 6 juillet, noble, touchante et généreuse, comme toutes les autres, mais régal du moraliste, comme vous allez voir :

« Ce que j'ai à vous écrire, mon cher ami, me cause une peine profonde; mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liège m'en aurait dispensé, et c'est pour [illegible] *une chose* qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur... votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, il faut... que je vous renvoie? oui; mais c'est dit plus gentiment, Victor Hugo est un homme de style) il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, *fût-ce pour la dernière fois*. Je ne puis supporter plus longtemps un état *qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris* (voilà ce qui s'appelle un heureux emploi de la périphrase). Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. *Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond de mon cœur que je* [illegible] *-fois;* quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus : il y a quelque chose entre nous... Tout m'est supplice à présent. [illegible] qui me dit sans cesse [illegible]ment que nous ne sommes plus les amis d'autrefois... Cessons donc de nous voir (enfin!). Votre plaie est-elle cicatrisée? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. (Écoutez! cela devient d'une beauté admirable.) *C'est que je souffre avec vous maintenant*. Cela m'irrite, contre vous d'abord, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin *contre une autre, dont c'est peut-être aussi* [illegible] pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous. (Il ne l'a pas brûlée. Il était trop artiste pour cela. Il a bien senti que c'était un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre de nature, comme on n'a pas l'occasion d'en rencontrer un tous les jours. Il l'a gardée. Je ne puis pas lui en vouloir.) Adieu!

« Votre ami et votre frère,

V[illegible]

« J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. »

Cette fois, Sainte-Beuve était bien mis à la porte, noblement, grandement, pathétiquement, avec des larmes; mais il était mis à la porte, et par tous les deux. Cette histoire prouve qu'en pareille occurrence, il faut commencer par où Victor Hugo a fini.

Mais elle prouve aussi que Victor Hugo était un brave et grand cœur, tout plein de faiblesses qui sont vénérables, et de hauts sentiments qui sont très beaux. J'ai dit le contraire. J'ai dit qu'il n'était point bon, qu'il ne savait pas pardonner. Il vient de me donner un beau démenti. C'est qu'aussi, hélas! je ne parlais pas du Hugo de 1830, mais du Hugo quinquagénaire. Deux choses ont gâté Hugo, dont une aurait bien suffi à l'aigrir, la vie littéraire et la vie politique. Mais c'est une raison de plus pour se reporter à l'époque où il était encore bon, généreux, naïf et charmant, à l'époque où il pouvait dire de lui avec candeur, mais avec justice :

[illegible]

« Oh! temps de rêverie et de force et de grâce. »

Ils [illegible] temps-là!

[illegible]

LA FORÊT D'OUESSANT

Nouvelle.

Je me trouvai, un soir de décembre, le « mois très noir », comme l'appellent les Bretons, à Lampol-d'Ouessant. Gros temps, très gros temps depuis une semaine. Cependant le petit vapeur qui fait le service de la poste, entre le continent et les iles, avait profité d'une accalmie, quitté le Conquet avant le jour, touché Molène, déposé à Lampol son sac de dépêches, ses passagers, c'est-à-dire quelques femmes de marins, un prêtre et moi. Cette besogne essentielle accomplie, il était reparti en grande hâte, avec le courrier, sans prendre aucun fret, pas même sa cargaison ordinaire de moutons. Le capitaine, un Ouessantin, voyait juste, car la tempête, recommençant dans l'après-midi, s'était accentuée de violence à mesure que la nuit tombait.

Vers 9 heures du soir, quand j'eus soupé, quand mon unique compagnon de table, le chirurgien de marine qui soigne gratuitement, au nom de l'État, la pauvre et vaillante population locale, s'en fut allé se coucher, une des filles de Mme Le Trégonec, l'aubergiste, se présenta dans la salle, une lampe de cuivre allumée à la main.

— Votre chambre est prête, Monsieur, me dit-elle d'une voix limpide et brève ; si vous le voulez bien, je vais vous y conduire.

C'était une enfant de quinze ans, fluette, blonde, avec des yeux bleus très clairs, délurée comme il sied à une commerçante. Je la suivis. Elle monta un escalier d'une dizaine de marches, s'arrêta sur le palier de l'unique étage, ouvrit, à droite, une porte qui donnait dans une vaste chambre. Entrant la première, elle posa sa lampe au bout d'une table, à gauche de la cheminée où brûlait un grand feu, puis se retira, en me disant aimablement :

— Si vous avez besoin de bois, vous en trouverez dans la pièce voisine dont vous voyez la porte au pied du lit. Ne le ménagez pas : il fait dur, puis, d'ici à deux ou trois jours, le chauffage ne manquera pas à Lampôl.

Sans attendre que je l'éclairasse, elle redescendit prestement.

Demeuré seul, j'ouvris mon sac de voyage. J'en tirai, avec quelques menus objets, je ne sais plus quel livre que je jetai sur la table, à côté de la lampe, puis, approchant une chaise, je m'assis devant le feu.

Il n'y avait pas à en douter : une tempête assaillait l'île. Comme elle soufflait du sud-ouest, s'abattant sur la bourgade dont elle enfilait les venelles, dont elle saccageait les toitures, faisant voler les pierres, les chaumes, sifflant désespérément à tous les angles des maisons. La pluie cinglait les vitres de la chambre, coulait en ruisselets noirs sur la couche de suie fendillée qui plaquait le fond du foyer ; par instants, des coups de vent s'engouffraient dans la cheminée, secouaient son manteau de granit, la faisaient bruire comme un creux de falaise où se précipite le flux. En même temps, la rumeur des flots, qui déferlaient sur tous les brisants de la côte, montait le long du ravin, comme dans le pavillon d'une trompe énorme, et m'assourdissait de son fracas. En certains moments, sous l'assaut de ces cent millions de tonnes d'eau, l'île tremblait.

A vrai dire, il m'advenait ce que j'avais désiré plus d'une fois. J'éprouvais une satisfaction intense, une joie égoïste à me sentir ballotté par le vent de ces parages terribles, à surprendre sur le fait de ses horreurs l'île tragique, que les marins bretons nommèrent jadis Enez Heussa, l'île de l'Épouvante, à entendre hurler dans le sud, par la voix de ses mille écueils, son chien de garde, le Fromveur, c'est-à-dire le gouffre de l'Effroi.

Au bruit de ce formidable concert, je rêvais aux bâtiments perdus au loin sur l'abîme démonté, à la science, aux incertitudes des navigations, aux nécessités de ces routes de la mer. Je songeais surtout qu'avant d'entrer dans la Manche, vapeurs et voiliers, malgré les périls des syrtes, des courants, des brouillards, doivent fatalement venir, qu'ils arrivent du nord ou du sud de l'Atlantique, de nuit comme de jour, reconnaître les Sorlingues et le cap Lizard, sur la côte anglaise, Ouessant sur la côte bretonne. C'est le point initial obligatoire de leur bordée de pénétration.

A tout moment la rafale, plongeant dans la cheminée, soufflait à demi la lampe, tordait la flamme du foyer où brûlaient en crépitant de grosses pièces de bois, dont les reflets dansaient sur les rideaux rouges du lit que j'avais à ma droite.

Par contraste je me rappelais un précédent voyage en Ouessant. Je revoyais ses bandes de moutons, deux fois gros comme des lièvres, de petits chevaux à la longue crinière emmêlée, paissant, courant, hennissant à la brise, ses maisonnettes basses et blanches, proprettes comme des ponts de navires qu'on vient de passer au faubert. Mais dans tout Ouessant, pas un arbre, pas un seul arbre ! Rien que quelques carrés d'ajoncs soigneusement protégés par des murs en pierre sèche contre le vent d'ouest, rien que quelques rideaux de saules nains et d'osiers, au-dessus de Lampôl, sur la lisière de terrains herbeux ! Non, il n'y a pas un seul arbre en Ouessant : cette particularité m'était présente à l'esprit de la façon la plus nette. Et cependant, la fille de l'hôtesse m'avait dit :

Ne ménagez pas le bois, il fait dur, et d'ici à deux ou trois jours le chauffage ne manquera pas à Lampol...

Je regardai les bûches qui se consumaient dans l'âtre : elles me parurent singulières. Je me levai, pris la lampe, allai vers la porte que la jeune Ouessantine m'avait indiquée, au pied du lit tendu de rideaux rouges. J'ouvris et pénétrai dans un grenier qui s'étendait au-dessus d'une écurie, car j'entendis sous moi le piétinement, le reniflement de plusieurs chevaux.

Le grenier avait bien 20 pieds de hauteur, une grande profondeur dont je ne pouvais exactement juger parce que, à partir de deux ou trois mètres en avant de la porte et jusqu'à la toiture, ce n'était qu'un vaste bûcher. A la lueur de la lampe, qu'aidaient les reflets intermittents du foyer, entrant par la porte demeurée ouverte, je considérai avec étonnement, puis avec effroi cet entassement étrange. Elle ne mentait pas, la petite Ouessantine. On se pouvait chauffer ! Si le bois devait prochainement abonder à Lampol, il ne faisait pas défaut, dès ce soir-là, chez Mme Le Trégonec ! Il y en avait de toutes les formes et de tous les noms : mâts rompus, vergues cassées, planches de tillac, membrures de coques et de bordages, pièces de l'avant et de l'arrière, barres de gouvernail, bancs de quart, bois de teinture jaunes, noirs, rouges, épaves de toute nature incrustées de coquillages, enguirlandées de goémons. Le bûcher de l'auberge n'était qu'un ramas de débris, débris de navires et de leurs cargaisons. Pour que j'en ignorasse moins encore, une maîtresse planche, engagée aux deux tiers dans le tas, surplombait, menaçante, à 5 pieds plus haut que ma tête. Si je ne voyais que le dessous, simplement varlopé, je devinais, à des bavures, qu'une couche de peinture revêtait le dessus.

En rentrant dans la chambre, je me sentis enveloppé aussitôt d'une odeur spéciale, infiniment agréable, tonique, que j'avais peut-être remarquée déjà, mais sans y prendre garde. Elle s'était d'ailleurs accrue sous l'action de la chaleur. Gardant la lampe, je me mis à faire le tour de la pièce trop grande, trop mal éclairée pour qu'on pût l'embrasser d'un coup d'œil.

Des solives, une poutre énorme soutenaient le plafond, un épais lambris masquait les murs. Or la poutre était en acajou, les solives en ébène, le lambris en palissandre, en bois de rose, et l'on reconnaissait facilement que toutes les pièces de cette menuiserie avaient d'abord aménagé des cabines de bâtiments. Les lourdes chaises, la table, le lit dans lequel j'allais coucher : évidemment tout cela provenait de naufrages. Je n'en étais plus à m'étonner des paroles presque gaies de l'hôtesse. Pour cette île deux fois isolée du monde, et par l'abîme et par la difficulté de ses abords, les tempêtes soufflent plus fécondes que les mois d'août. L'étrangeté la domine. Par ses maigres campagnes errent des races de bêtes inconnues ailleurs, sa forêt flotte au fond des eaux.

La forêt d'Ouessant ! En est-il une autre à la fois aussi merveilleuse, aussi terrible ! Elle a pour arbres les grands mâts en chêne des voiliers et des vaisseaux de guerre, les mâts en acier des paquebots et des cuirassés. On y rencontre, équarris en poutres, sciés en billes massives, les ormes du Canada, les érables des Florides, les baobabs africains, les géants du Brésil et de l'Amazone, l'ébénier, le santal, mille essences parfumées. Des barres d'argent et d'or, des canons, des boulets, des tonnes de choses précieuses encombrent ses chemins parés d'algues. Parfois la guibre peinte en blanc d'un grand bâtiment, représentant quelque personnage mythologique, surgit immobile au-dessus des prairies de goémons et semble Protée gardant les troupeaux de l'abîme.

C'est ainsi que, tout en avivant avec une branche de fer le sinistre foyer, j'abandonnais mon esprit à une rêverie spéciale, scandée par les assauts de la tempête. Bientôt je me pris à repasser mes excursions par les îles et les îlots qui hérissent l'Atlantique, la Manche, la Déroute, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'au cap de la Hague.

Or, parmi les souvenirs heureux ou tragiques qu'évoquaient en moi ces terres marines, toutes en lutte à cette heure avec l'Océan et les vents, parmi les navires et les capitaines qui, par tous les temps, par toutes les saisons, m'avaient promené à travers ces écueils, ma pensée se reportait avec ténacité vers l'*Alerte*, capitaine Piprel.

L'*Alerte !* Comme les six lettres de son nom, comme les neuf lettres de son pays d'origine, s'enlevaient nettement en blanc sur le fond de son arrière peint à l'huile et au goudron ! *Alerte*, et au-dessous : Guernesey. Vraiment, ces deux mots demeuraient enchâssés dans ma mémoire, tels que je les lus pour la première fois sur le vaillant cotre amarré le long des quais de Saint-Malo, à deux encâblures de Qui-qu'en-Grogne, la tour de la duchesse Anne. Oui, vaillant, hélas ! fin, solide, bon manœuvrier, ce cotre qui pouvait se couvrir de tant de toile ou serrer et orienter si bien sa voilure qu'il se moquait du calme et des grains ! Et quel capitaine ! Depuis quinze ans qu'il naviguait entre Guernesey et la côte bretonne, Piprel avait droit de cité dans Saint-Malo.

Il y était chez lui tout autant qu'à Saint-Pierre-Port. Il parlait peu, agissait. Les hommes du *Sillon* le vantaient : « C'est un rude gars à bord ! » disaient-ils. De fait, il s'y transfigurait. Quand il avait

quitté sa houppelande en étoffe à carreaux des îles, endossé sa vareuse, couvert son chef frisé d'un suroît, quand il avait, en d'autres jours, noué sous son menton la gorgère de son chapeau de cuir, à bords retombants, ses yeux de Scandinave brillaient comme des saphirs ; ses allures endormies s'évanouissaient comme passe une bouffée de brise.

Nous partîmes vers 9 heures du soir, un beau soir de juin. Quelle bonne traversée de 25 lieues ! L'*Alerte* dépassa rapidement les jetées, les forts, les îlots, entra en rade, franchit les passes par la droite de Césambre. Une fois en pleine mer, son grand foc et ses bonnettes dehors, toutes ses voiles portant parfaitement, le cotre, courant vent arrière, accéléra sa marche. Je regardais fuir la terre noire étoilée de phares : les feux du cap Fréhel, du Jardin, de Saint-Servan, de Paramé, de Cancale.

Au point du jour je remontai sur le pont encombré de paniers à volaille. Comme dans les fermes bretonnes, les coqs chantaient l'aurore. Guernesey était en vue. L'*Alerte* manœuvrait pour entrer dans le port de Saint-Pierre. La marée montante poussait vers les falaises, vers les grèves, ses vagues d'émeraude. Des brumes rampaient sur la ville qui étageait, jusqu'à la lisière de hautes prairies vertes, ses rues escarpées, les toits rouges de ses maisons. Tout à coup, entre Herm et Serk que nous avions à notre droite, le soleil parut. Un coup de canon retentit ; sur le fort Cornet, le drapeau anglais, rouge et bleu, monta le long de sa drisse, les vitres des maisons scintillèrent, et soudain, au-dessus de Hauteville-house, s'alluma la galerie en verre de Victor Hugo.

Après ce premier voyage, je rencontrai souvent le capitaine Piprel, tant par les rues de Saint-Malo que sur l'*Alerte*, puis je le perdis de vue, ayant quitté la Bretagne.

En août dernier, comme je me trouvais à bord d'un sloop aux ordres d'un des fils de Perchard, le Piprel de Jersey, je songeai au commandant de l'*Alerte*. En touchant Jersey et Guernesey, je me rendais de Carteret, côte de France, dans l'île de Serk. Perchard devait me déposer à Saint-Hélier.

— Eh bien ! lui demandai-je, quand nous fûmes bien en route, Piprel et l'*Alerte* roulent-ils toujours de Saint-Pierre-Port à Saint-Malo ?

Une grande tristesse tomba sur le large visage de Perchard et de ses trois hommes.

— Vous n'avez donc pas lu la Gazette ? me dit-il. Il y a huit mois que le capitaine Piprel et son cotre ont péri à la Corbière, dans la nuit de Noël.

— C'est par une plus belle que je fis leur connaissance, répondis-je. Les nuits ne se ressemblent pas plus que les jours. La Corbière est bien l'extrême pointe de Jersey, dans le sud-ouest, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Piprel avait une très nombreuse famille, n'est-il pas vrai ?

— Quinze enfants, Monsieur ; je dis bien quinze. S'il en avait eu moins, il vivrait encore, allez !

— Racontez-moi ça. Certes les îles ont perdu un rude marin : vous m'en voyez grandement affecté.

Voici à peu près le récit du fils Perchard.

Il s'était élevé une tempête de sud-ouest. L'*Alerte* se tenait à quai, à Saint-Malo, avec un plein chargement d'oies, de poules, de canards, de jambons, de viandes vives et mortes, de toutes sortes de victuailles destinées à la Christmas que les Guernesiais chôment largement. Déjà le départ avait été remis et le gros temps durait toujours. Or maître Philippe Gosselin, le plus grand marchand de comestibles de l'île, avait accompagné Piprel en Bretagne pour y faire lui-même ses achats.

La veille de Noël, dans l'après-midi, Piprel, les mains derrière le dos, gréé pour la route et ayant tout son monde à bord, se promenait sur le quai balayé par les rafales, par des paquets d'eau qui, de temps à autre, s'extravasaient des bassins. Il maugréait, il se sentait humilié en se voyant cloué là, lui qui ne comptait presque jamais avec la mer. Il s'irritait de manquer pour la première fois à faire la Noël en famille. En ce moment, Gosselin, qui avait bu plus que de coutume, arriva de la ville et aborda Piprel.

— Il faut démarrer, capitaine ! lui dit-il brusquement.

— Impossible !

— Je quitte des amis. Ils affirment que vous êtes sorti maintes fois par pires journées. On peut partir.

— Maître Philippe, s'il y a dans Saint-Malo un seul marin, un seul, qui vous ait tenu ces discours, je consens à ne jamais remonter sur l'*Alerte*.

— Bah ! vous baissez, capitaine. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que la marchandise que j'ai à bord vaut 200 livres si je la vends demain matin à Saint-Pierre, tandis que 50 la paieraient trop cher si elle couche à Saint-Malo.

Or Gosselin était le principal armateur de l'*Alerte*.

Piprel sentit son commandement lui échapper. Puis c'était assez son avis, après tout, de tenter l'aventure. Il venait de songer à ses quinze enfants de façon plus sérieuse que pour s'en aller faire ripaille avec eux ; autrement il y avait belles heures qu'il eût donné l'ordre de larguer les amarres.

— Partons ! dit-il. Vos amis n'ont peut-être pas tort, maître Philippe. En tout cas, si nous ne restons pas en route, sur mon âme, vous étalerez de bonne heure à Saint-Pierre.

Entraîné par le reflux, l'*Alerte* passa rapidement entre les navires qui dansaient sur les bassins. Les

équipages regardaient Piprel avec stupéfaction. Ils n'y comprenaient rien. Aussi, lorsqu'il doubla la jetée, n'entendit-il pas les battements de mains, les bravos dont les gens du port le saluaient à l'ordinaire, chaque fois, et c'était souvent, qu'il sortait par des temps que lui seul savait manier. Tant qu'ils le purent, ils le suivirent de leurs yeux aveuglés par les embruns et le vent.

— Ce serait grand miracle, disaient-ils, mais enfin, s'il gagne les passes, il en réchappera peut-être.

Ils racontent qu'en un moment où les lames couvraient moins le pont de l'*Alerte*, ils virent distinctement Gosselin supplier Piprel de virer de bord, tandis que les gestes du capitaine indiquaient qu'il ne le voulait ou ne le pouvait pas. Toujours est-il qu'après des manœuvres superbes il franchit les passes avant la fin du jour.

Qu'advint-il, une fois que l'*Alerte* se trouva dehors à la merci de la tempête et de la nuit? Piprel essaya-t-il de courir vent arrière, comme il l'avait fait avec bonheur en traversant la rade, puis de fuir devant le temps? Il n'est pas présumable qu'il ait pu un seul moment maîtriser la mer au point de prendre la cape, c'est-à-dire présenter le côté du bateau, pour ne pas faire route, barre sous le vent et à sec de toile. Y parvint-il cependant? Ce qui parait certain c'est qu'arrivé à la hauteur de Jersey, il chercha à gagner la baie de Saint-Brelade plus voisine que celle de Saint-Aubin. Mais l'unique mât du cotre cassa, l'abandonnant à tout l'effort de la bourrasque, à tout le galop des courants qui le portèrent contre les roches de la Corbière où il se brisa. Vers 3 heures du matin, les gardiens du phare élevé à cette pointe redoutée entendirent de grands cris, entrevirent même dans un éclat de leur feu un navire désemparé roulant à la côte avec la vitesse de l'ouragan. Tout disparut bientôt, les voix humaines s'éteignirent. Quand il fit jour, quelques débris venus à terre indiquèrent que c'était bien l'*Alerte* qui s'était perdue, mais chose étrange, alors qu'elle avait sombré si près, la mer ne rapporta aucun cadavre.

Comme je finissais de me représenter ce naufrage, une inscription funèbre lue par moi dans l'église de Serk, sur une plaque de marbre blasonnée, me revint à l'esprit :

« A la mémoire de Pierre Le Pelley, écuyer, seigneur de Serk, noyé à la pointe du Nez, dans une tempête, le 1er mars 1837, âgé de quarante ans. Son corps n'a pas été retrouvé, mais « la mer rendra ses morts. » (*Apocalypse*, XX, [illegible])

Comme si ces souvenirs n'eussent pas suffi pour me tenir éveillé, la tourmente n'arrêtait pas. Il me semblait par instants qu'elle prenait des intonations humaines. Ces averses, ces bourrasques, ces hurlements, ce sabbat autour d'Ouessant m'agitaient, me grisaient. J'étais en proie à une fièvre spéciale; je me sentais enveloppé de fluides magnétiques. L'odeur des bois précieux qui lambrissaient la chambre agissait d'une façon étrange sur mon cerveau. A coup sûr, je ne songeais pas à dormir. Cependant le foyer négligé menaçait de s'éteindre : je retournai dans le bûcher.

Le tas de débris m'apparut encore, tout hérissé de bouts de mâts et de vergues. En même temps, la pièce de bois peinte en dessus, qui sortait de l'amoncellement et planait sur ma tête, attira de nouveau mes yeux. Je posai la lampe à terre, je fis un bond vers l'épave et la saisis, puis, m'arc-boutant des pieds contre l'entassement, je la secouai, je la tirai, je la fis aller de droite à gauche et de gauche à droite, je m'y pendis, je pesai dessus de toutes mes forces, de tout mon poids. Elle céda, tomba avec fracas, et à ce moment, ma lampe s'éteignit. Je courus la rallumer à l'âtre et revins. A la lueur des rayons tremblants, je regardai la grande épave : elle s'était retournée et se présentait face à la porte. En lettres blanches, pas trop effacées, sur un fond écaillé de peinture noire, je lus distinctement : ALERTE.

C'était la planche qui, pendant vingt-cinq ans, avait promené ce nom à l'arrière du cotre de Piprel. Les courants sous-marins l'avaient portée de Jersey à Ouessant, de la Manche dans l'Atlantique.

[illegible]

LA SOLIDARITÉ

Les ministres et les hommes d'État de France n'ont jamais négligé de faire servir à la philosophie et aux lettres les vacances que leur accorde, assez souvent malgré eux, la politique. C'est une noble tradition. M. Léon Bourgeois vient de la reprendre en nous donnant son ouvrage sur la *Solidarité*, non point considérable par le nombre de pages, mais par le grand sujet qui y est traité et par la manière dont il l'est. M. Léon Bourgeois a pris son sujet par le haut, en philosophe et en sociologue, selon une expression chère à nos contemporains; mais il a eu le soin d'en tirer des conclusions applicables à notre état présent, comme il convenait à un éminent praticien des lois et du gouvernement. Il se montre justement préoccupé du rôle de l'État dans notre société démocratique; il ne le veut pas indifférent et inerte; il ne le veut pas non plus brouillon, intempérant et touche-à-tout. S'il recommande la solidarité, il ne lui sacrifie pas la liberté individuelle : il croit au contraire que la liberté ne pourra prendre sa force et sa verdeur que dans une démocratie qui aura la notion aussi

exacte que possible et le sentiment raisonné et profond de la solidarité humaine.

C'est sur l'idée même de solidarité que nous voudrions présenter ici quelques observations. Si ce que l'on appelle la solidarité était bien entendu, avec ses multiples effets, ses suites imprévues et ses incidences curieuses, mais implacablement logiques, rien ne serait plus propre à guérir les hommes de l'excès du sens personnel et de cet exclusif amour de soi qui nous gâte la vie.

L'être primitif n'est plein que de lui-même. La première notion ou le premier sentiment qu'il a de son existence l'occupe tout entier. L'enfant est le despote de la famille comme de l'univers. Il prétend à mettre la main sur la lune et sur les étoiles. Il ouvre ses petits bras débiles pour embrasser le monde. Grâce à cet égoïsme souverain, il se développe aux dépens de tout ce qui l'environne. Il tarit cruellement le sein de sa nourrice. Il s'attribue et s'assimile tout ce qu'il est capable de prendre ; ce petit monstre dévorerait l'univers, comme s'il avait été fait pour lui seul.

Lorsque l'homme, on ne sait combien de siècles après son obscure formation, a commencé à porter ses regards sur lui-même et sur le monde, il s'est pris pour le seigneur de tout ce qu'il voyait. Il s'est donné le titre de roi de la terre et des animaux; et c'était déjà un grand progrès que cette proclamation ingénue de sa royauté universelle.

Ses défaites de chaque jour, la puissance formidable des éléments, la maladie et la mort, n'ont pas inspiré à ce seigneur ignorant une plus juste idée de lui-même et du monde. La prétention à la souveraineté exclusive de l'univers se mesure à l'ignorance même de ce prétendu monarque. L'ignorance absolue doit avoir pour compagne une infatuation sans bornes.

Celui qui ne connaît dans le monde que la sphère étroite de son propre organisme se croit tout. Le monde entier se meut et gravite pour lui dans le cercle infime de sa propre complexion.

« A qui est destiné ce magnifique séjour?... Ton cœur, ô homme, répond à cette question, et ton intelligence a maintes fois confirmé la réponse de ton cœur. La seule inspection de la terre prouve que si l'on en retirait l'homme, tout y serait sans beauté, sans harmonie et sans dessein. Il fait le seul lien de tout ce qui s'y trouve, parce que tout a été livré à son pouvoir, à son industrie, à son gouvernement et à sa reconnaissance... L'être suprême qui voulait créer l'homme lui a préparé une demeure. Il a d'abord formé la terre qui devait le recevoir, et il a placé cette terre de telle sorte que son hôte prédestiné pût jouir de la contemplation de l'univers.

« Parce que l'homme a des défauts, dois-je le confondre avec les autres créatures ? Non sans doute : il est fait pour régner sur elles : telle est sa dignité. Tout annonce dans l'homme le maître de la terre ; tout marque en lui sa supériorité sur le reste des êtres vivants. Son attitude est celle du commandement. Sa tête regarde le ciel et présente une face auguste... »

Cet acte de foi résume toute la philosophie de l'homme pendant une suite de siècles innombrables. Cette conception primitive, et qui dure toujours, dont nous ne nous affranchirons jamais entièrement, a rempli le cœur humain d'un enthousiasme indicible. Elle s'est exprimée par des images d'une poésie sublime et par des mouvements d'éloquence communicative qui ont fait tressaillir l'âme des générations.

Si l'animal sauvage, dans la liberté de la nature vierge où il n'a jamais rencontré l'homme, possède un commencement de notion intérieure; si le cheval hennissant dans les prairies éternelles se sent heureux et fier de dévorer l'espace de sa course indomptée ; si l'aigle au vol impétueux éprouve l'ivresse de la vie ailée sur les sommets de l'air inaccessible ; si le mollusque, attaché aux rochers, entr'ouvre ses valves avec un sentiment de béatitude, chacun de ces êtres, dans le flux et le reflux de sa vague inconscience délicieuse, et n'ayant le sentiment que de lui-même, doit se prendre pour le centre et le but et l'explication de l'univers.

Quand on ne connaît que soi, on doit se croire tout.

Mais si l'on commence à apercevoir autour de soi un faible horizon, dans lequel on est le maître, on se dit alors le seigneur du monde. La partie microscopique de l'espace, dans laquelle s'agite un animalcule, est un empire pour lui : il doit se sentir, pendant son existence d'une minute, tout gonflé de sa souveraineté et vraiment roi de la création. C'est par cela même qu'il vit, se soutient et se propage, et qu'il engloutit, avec une impassible sérénité, tout ce qui l'entoure dans la molécule qu'il habite.

L'homme, armé de toutes les sciences jusqu'à présent découvertes sur la terre, est précisément dans cette situation en face de la nature. Tous les agrandissements les plus merveilleux de sa puissance ne changent pas sensiblement les rapports de sa petitesse et de son infirmité avec l'infini du monde.

On ne peut pas espérer qu'il se connaisse jamais entièrement lui-même, car il aurait besoin de connaître les ressorts de l'univers entier pour connaître celui de son propre cœur.

C'est en vain qu'il élargit la sphère modeste de son activité par des explorations audacieuses ; quand il a porté son calcul à des milliards de lieues, il n'en sait pas beaucoup plus que les premiers hommes sur le

système général du monde et il est toujours à égale distance de la vérité.

Cependant, un changement notable, toutes proportions gardées, s'est fait, dans notre manière de concevoir les choses et les êtres, lorsque nous avons conçu une harmonie générale, réglée par des lois que nous avons appelées la gravitation et l'évolution. Ces hypothèses antiques de l'humanité pensante ne semblent pas avoir été inconnues des pythagoriciens; retrouvées et fixées avec plus de précision par les Copernic et les Képler, par les Lamarck et les Darwin, elles sont devenues, grâce à l'imprimerie et à la diffusion des connaissances dans une portion de plus en plus considérable de l'humanité, la foi et le pivot d'un très grand nombre d'esprits et, on peut le dire, le point cardinal de l'opinion universelle.

Alors, selon ces hypothèses, sans doute les plus satisfaisantes que le génie de l'homme ait inventées jusqu'à nous, tous les points de la nature et de la vie sont reliés comme les notes d'une mélodie sublime, qui se déroule dans le temps et dans l'espace, et dont aucun être n'a entendu le commencement et n'entendra la fin; ou comme les anneaux d'une chaîne prodigieuse et infiniment variée, dont toutes les unités se tiennent, solidaires les unes des autres, petites ou grandes, splendides ou ternes, également utiles à l'équilibre du tout, sans que jamais âme qui vive ait pu découvrir le clou divin où elle s'accroche.

Alors, l'homme qui a construit par la pensée ce dessein de l'univers, se flatte modestement de se mettre à la vraie place qui lui appartient dans l'harmonie de la nature. Il ne se dit plus le roi de la terre et des animaux, ni le but de la création. Il revendique seulement le privilège d'être l'élément le plus précieux de la chaine, la note dominante du concert, dont il ne connait ni le prélude ni la finale. Entre la première conception et celle-ci, la différence n'est peut-être pas aussi grande qu'on le pense.

L'auteur de *Solidarité* nous dit : « ... Il y a un caractère commun, identique, qui est proprement la qualité d'homme, c'est d'être à la fois *vivant*, *pensant* et *conscient*. C'est ce triple caractère, commun à tous les hommes et qui n'existe, au moins sur cette terre, chez aucun être en dehors de l'homme, qui est le titre commun des membres de la société. »

M. Bourgeois nous permettra de penser que si cette opinion devait être acceptée dans sa rigueur, la chaine de la solidarité serait rompue.

Depuis que l'on a porté sur les animaux une étude plus attentive et plus sympathique, aidé des procédés de l'investigation moderne, on a découvert dans leurs mœurs, dans leurs sociétés, dans leurs travaux, des signes d'intelligence et de conscience si étonnants, qu'il est bien hasardeux de leur dénier de prime abord et absolument toute faculté pensante et consciente; mais qu'il est au contraire et qu'il devient chaque jour plus prudent de leur reconnaître cette double faculté à un degré qui n'est pas plus éloigné de nous que leur forme l'est elle-même de la nôtre. Nous ne partageons plus aujourd'hui, nous repoussons d'un mouvement de révolte instinctive et raisonnée l'opinion de ce philosophe répondant aux cris plaintifs de son chien sous le fouet : « C'est un ressort qui se détend.

La mécanique animale a été reléguée, [illegible] motifs les plus plausibles, dans le musée historique des hypothèses démodées et dépassées par la science contemporaine.

Les amours et les amitiés, les haines, les rancunes, la reconnaissance des animaux les uns envers les autres et envers l'homme; leur mémoire singulière, leurs industries merveilleuses, soit coopératives et sociales, comme celles des fourmis, des abeilles, des castors et d'une infinité d'autres animaux, soit individuelles et, jusqu'à un certain point, solitaires, comme celles des araignées, que l'on voit cependant se rapprocher dans les mêmes lieux, ainsi que nos tisserands ayant chacun leur métier Jacquard dans un même village et porte à porte; les preuves manifestes d'une certaine forme de moralité, d'esprit de famille, de sollicitude mutuelle, d'altruisme, si l'on veut, peu importent les mots, — et de pudeur même, entremêlées avec les éclats de leurs antipathies et de leurs fureurs; leurs guerres atroces, mais pas plus que les nôtres, et leurs traités de paix et d'alliance, et tant d'autres choses admirables que nous rapportent les voyageurs et les naturalistes, ne donnent-elles pas à penser que l'homme est fort imprudent et toujours possédé de son infatuation antique, quand il dénie aux animaux tout partage de la nature pensante et consciente?

— Mais l'animal ne progresse pas.

— Je n'en sais rien; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'on ne l'a pas vu progresser dans la période historique sur laquelle s'étendent nos observations. On pourrait ajouter que les animaux, avant cette période, ont dû atteindre très vite un degré de perfection étonnant, chacun en leur genre, et qu'ils n'ont pas été au delà; mais des formes excellentes de l'industrie humaine sont demeurées au point où elles étaient mille ans auparavant, des phases d'évolution ont paru arrêtées et comme cristallisées; et nous ignorons si le mouvement prodigieux d'inventions et de découvertes qui nous précipite au delà de toutes les bornes jusqu'à présent marquées dans l'histoire, ne s'arrêtera pas un jour, épuisé, pour se reposer pendant des siècles. Enfin nous ne savons qu'un temps relativement court de la nature et [illegible]

interdit de se prononcer sur ce que l'on ignore.

L'homme n'abaisse pas sa grandeur morale, il ne déprécie point l'excellence de son caractère, s'il relève du fond de leur dégradation antique pour les rapprocher un peu de lui-même les autres êtres vivant sur la terre et s'il s'efforce de communiquer avec la nature entière par un sentiment d'universelle sympathie qui le lui fera mieux comprendre en l'aimant et la respectant dans tous ses membres.

Le cœur est une lumière et une chaleur, qui aide au travail de l'esprit. L'homme s'agrandit et s'ennoblit toujours davantage en égalant son âme à l'universalité des êtres, et, aujourd'hui que nous avons pénétré dans l'intimité de la nature et que nous avons découvert des secrets ravissants et des forces d'un prix inestimable qu'elle avait refusés aux hommes d'autrefois, nous pouvons développer à notre usage, dans un sentiment de piété et de gratitude, la belle maxime des stoïciens, et dire : *homo sum, nihil* HUMANI *a me alienum puto*.

Notre foi en le raison, en la conscience et en la force progressive de l'énergie humaine n'est pas ébranlée, au contraire elle repose sur une base plus large, si nous pouvons étendre ces biens, dans des proportions infiniment diverses, à l'infinie variété des êtres et si nous faisons, de ce qui nous paraissait un rare privilège, le trésor universel de la vie et le patrimoine de la nature; vous pouvez imaginer autant de degrés et d'expressions qu'il vous est possible d'en concevoir et vous n'en aurez pas encore pensé autant qu'il y en a sans doute. Alors la pensée humaine, au lieu d'être une petite lampe, posée on ne sait comment ni pourquoi, au milieu d'un horrible tumulte de tempête et de nuit et dans un océan d'inconscience monstrueuse qui deferle sur sa pâle et intermittente lumière, apparait comme un plus grand astre dans une série d'astres de toutes grandeurs : le théâtre de la nature s'illumine du haut en bas et jusqu'en ses plus profonds replis d'une myriade de flambeaux et d'étincelles, qui toutes ont un puissant intérêt, et qui sont comme autant de petites âmes et de consciences microscopiques.

Tous les problèmes que suscite l'hypothèse du progrès humain et de l'évolution humaine sont aussi difficiles à expliquer que ceux qui se posent à propos de l'évolution animale. Et si cette seconde hypothèse doit être rejetée *a priori*, je n'ai que des inquiétudes et des angoisses sur le bien fondé de la première.

Il faut enjamber des questions extrêmement importantes, sans daigner y regarder, si l'on pense que du premier coup les fourmis et les abeilles, par exemple, ont organisé leurs sociétés dans l'état où les naturalistes les ont toujours vues. Leur grande éducation sociale et la perfection de leur industrie n'ont peut-être pas été portées immédiatement au point où nous les constatons, dans ces temps lointains du globe encore fumant, lorsque les abeilles et les fourmis cherchaient à se rencontrer, ouvrières éparses qui n'avaient pas encore construit leur première cité ni établi leur premier gouvernement.

Les ruses des animaux, leurs terriers, leurs forteresses ont pu se développer par la guerre, et il n'est pas incroyable, il semble au contraire assez naturel que leurs arts et leurs tactiques ne fussent pas ce qu'ils sont, au premier moment de l'apparition de leur genre et quand ils ne savaient pas encore les périls. L'instinct que nous leur avons généralement accordé, à défaut de l'intelligence et de la conscience, n'est pas une solution de ces problèmes ; ce n'est qu'un mot : les scolastiques et les médecins de Molière expliquaient par de telles formules toutes les difficultés de la nature.

Une quantité innombrable d'êtres ont été détruits les uns par les autres, ou par les catastrophes des éléments, ou par l'ignorance farouche de l'homme, qui étaient aussi et peut-être plus industrieux que ceux que nous connaissons, et ils n'ont pas donné la mesure de leurs facultés, ils n'ont pas rempli leur programme. La nature meurtrière abonde en destins de tout ordre, qui furent tranchés à leur début et moissonnés dans leur première fleur. Il ne faut pas douter que des races généreuses, d'un charme infini ou d'une force gigantesque, aient été victimes des fatalités et des trahisons de l'univers, comme nous voyons les individus.

L'homme, en arrivant au milieu du monde animal, l'a changé, y a promené à tort et à travers les révolutions de son génie et de son ignorance. Il a dispersé à jamais des familles intéressantes, douées de toutes sortes de facultés précieuses, dont on ne saura jamais ce qu'elles auraient pu faire, en restant dans leur milieu et associées entre elles. Il a tout déformé de sa main souveraine pour faire tout servir à son usage. Il a détruit des races rebelles qui auraient été peut-être les meilleures s'il avait su les utiliser et il a exploité avidement les autres; il les a réduites en esclavage, leur ôtant leurs facultés naturelles pour leur faire adopter par artifice et par force d'autres facultés qui ne vaudront jamais celles qu'il a étouffées brutalement.

« L'étude des êtres vivants nous apprend, dit M. Giard, que menant la vie libre et soumis aux difficultés du combat pour l'existence, les animaux acquièrent des organes, des sens plus délicats, un système nerveux plus compliqué; ils deviennent plus forts et plus beaux. Fixés ou rendus moins actifs par une vie trop facile (et j'ajouterai par une vie abrutissante), ils perdent peu à peu ce qu'ils avaient gagné et retournent à un état en apparence simple et ancestral, en réalité dégradé. »

Tout le travail de l'entraînement, de l'élevage et de l'éducation intensive, appliqué par des hommes, ne restituera jamais aux animaux ce qu'ils ont perdu en perdant la liberté. Si l'on parvient à leur faire produire un supplément de vitesse, de laine ou de viande par des méthodes inhumaines et certainement anti-économiques, on n'obtient vraisemblablement cette surproduction qu'au détriment de leurs meilleures qualités et de tout ce qu'il y avait en eux d'éléments intellectuels et moraux qui les auraient relevés dans l'échelle de la vie. Ils auraient fait et produit des choses qui nous auraient mieux servi. Nous détruisons leur harmonie naturelle et nous les rendons par notre science, même si nous en faisons des bêtes savantes, cent fois plus stupides qu'elles ne l'étaient par leur nature.

En un mot, nous nous sommes mis dans le cas de ne jamais connaître ce que la nature animale aurait pu être et ce qu'elle est en soi, sous le régime supposé d'une liberté perpétuelle, dans le milieu propre à son expansion. L'âme exclusive de l'homme, impérieux seigneur, a détruit l'âme des bêtes. Il en reste assez cependant, et la science désintéressée ou la simple observation populaire en a recueilli autour de nous assez d'étincelles cachées sous la cendre, pour que nous ne puissions pas croire à l'absence totale dans les bêtes de ce que nous appelons intelligence, raisonnement, induction, mémoire, reconnaissance et conscience.

Si la vie, comme le dit l'auteur de *Solidarité*, est caractérisée par un effort constant vers le mieux, les animaux ont cette faculté éminente, qui est la vie, et une certaine inspiration vers le mieux ne peut pas leur être absolument étrangère.

Ils sont à ce degré sublime de l'échelle qui est la vie, la vie organisée, — mystère des mystères, — dont le scalpel le plus délicat, après quarante siècles de travail, n'a pas même entamé l'épiderme ; — la vie douée de sensibilité, d'intelligence, de volonté, d'initiative, douée de mouvements libres et coordonnés vers un but à atteindre ; et si c'est cela qui fait la vie, ou si la vie fait cela, il est à présumer que la distance est plus grande entre une pierre et le plus humble cerveau vivant qu'elle ne l'est entre celui-ci et le cerveau de Newton.

Si je suis obligé de refuser à ces animaux charmants et excellents qui m'entourent et qui diversifient la nature les premiers principes de l'intelligence, de la volonté et de la liberté, dont tant de preuves se manifestent, si je leur dois absolument dénier le germe d'une conscience et quelque mouvement initial vers une vie plus complète et plus heureuse, c'est-à-dire vers un idéal, je tremblerai furieusement pour la possession de tous ces biens que je m'attribue dans leur magnifique plénitude.

Mais si je vois en eux des compagnons, des amis, des frères lointains, au sein profond de la nature infinie, nourris comme nous de lait et de sang, je me trouve plus rassuré sur mon propre sort : je possède une base plus large à mon droit, une assise plus ferme à la propriété de ma conscience morale.

Les hypothèses auxquelles il me faudra recourir pour m'étayer dans ce système ne seront pas plus hardies ni plus indémontrables que ces autres hypothèses dont l'homme a besoin et dont il ne peut absolument pas se dispenser, s'il veut se soutenir sérieusement, s'expliquer et se justifier dans son orgueilleuse solitude.

Ainsi, et ainsi seulement, la chaîne de la solidarité n'est pas rompue ; elle se tient et elle tient l'univers. Il faut savoir gré à M. Léon Bourgeois et on ne peut trop le remercier d'avoir introduit dans les spéculations de la politique positive et dans les vues pratiques de gouvernement une philosophie générale de la solidarité. Notre politique officielle a joliment besoin d'être vivifiée à quelques sources plus hautes et plus larges. Elle se meurt d'anémie et de sécheresse. M. Léon Bourgeois envisage la solidarité comme une sorte de loi universelle du monde physique et moral, il en a marqué la figure par des traits heureux et saisissants ; mais il a surtout présenté la solidarité au point de vue juridique, politique et social, comme on peut le penser, et c'est au nom de la solidarité qu'il demande dans les lois et dans l'État une plus exacte justice distributive, et l'accession au patrimoine de bien-être, de liberté et de dignité humaine de tous les membres de la société, retenus encore dans les liens de l'indigence matérielle et de la misère morale. L'un de ses plus excellents passages nous a paru être celui où M. Léon Bourgeois dit que chaque génération et chaque individu naissent débiteurs du présent et du passé de l'humanité. « *L'homme naît débiteur de l'association humaine.* » Auguste Comte avait dit : « Nous naissons chargés d'obligations de toute sorte envers la société. »

Cette pensée antique et moderne devrait être tracée en lettres majuscules sur les murs de toutes nos écoles ; elle a été, dès l'antiquité, féconde en vertus sociales et en esprit de sacrifice pour la patrie. Le président de la Ligue de l'enseignement, qui vient de les rajeunir si à propos, nous montre par son exemple que la philosophie, la politique et la science de l'éducation ne font qu'un, ou sont les branches d'un même arbre, comme l'ont dit et enseigné tous les philosophes depuis Aristote ; on ajoute aujourd'hui la biologie, la sociologie, la statistique et autres rameaux jeunes et verdoyants, mais ils doivent toujours être insérés au tronc commun, d'où vient la sève ; c'est encore une des formes de la solidarité.

M. Léon Bourgeois l'a parfaitement compris, et ce dont nous aimons surtout à le féliciter en terminant, c'est de son initiative pour remplacer par la philosophie la politique qui semble, hélas ! bien malade et presque expirante.

[illegible]

UNE REPARATION D'ERREUR JUDICIAIRE en 1786.

Le procès que la cour d'Amiens vient de reviser récemment aura peut-être rappelé le souvenir d'une affaire analogue à certains égards, dont la Normandie fut également le théâtre, et qui, quoique vieille de plus de cent ans, inspire encore une vive émotion. Dans les deux cas, il y a eu condamnation injuste, suivie d'une éclatante réparation : dans les deux cas aussi, cette réparation est venue tardivement, après plusieurs années de souffrance, mais, comme il est naturel, avec des circonstances infiniment plus douloureuses pour celle des deux victimes qui eut la malechance de vivre dans un temps où les mœurs judiciaires étaient féroces, où l'accusé n'avait à attendre aucune protection de la loi, aucune pitié de la part de ses juges, aucune humanité dans le châtiment. Du moins eut-elle cette consolation que l'éclat de son triomphe égala la grandeur de ses infortunes, et cette réparation que la loi, alors, lui refusait, ce fut l'enthousiasme public, qui se chargea de la lui donner. Il m'a paru qu'il ne serait pas sans intérêt de mettre, en regard de la réparation légale accordée de nos jours, l'explosion spontanée de joie et de générosité qui accueillit en 1786 l'acquittement de Victoire Salmon, condamnée à être brûlée vive pour un crime qu'elle n'avait pas commis, puis reconnue innocente après quatre ans d'aventures extraordinaires.

Le 1er août 1781, Victoire Salmon, fille d'un journalier de Méautis, près de Carentan, arrivait à Caen pour se placer. Le jour même elle entrait chez la famille Huet-Duparc, composée de sept personnes, dont un vieillard de quatre-vingt-huit ans, père de la femme Duparc. Le 6 août, peu de temps après avoir mangé une bouillie préparée par la servante, mais salée par la maîtresse, le vieillard était pris de coliques et de vomissements : il expirait le soir même, et l'autopsie révéla qu'il avait été empoisonné par de l'arsenic. Le lendemain, quelques-uns des Duparc et des invités venus dans la maison mortuaire étaient pris, à table, de douleurs d'estomac, qui furent d'ailleurs sans durée et sans gravité. Grande rumeur aussitôt dans toute la ville : il n'est bruit que des crimes commis chez les Duparc, de l'odeur d'arsenic brûlé que tous les voisins y sont venus sentir, et l'opinion populaire, habilement excitée par la femme Duparc, n'hésite pas : c'est la nouvelle servante qui a empoisonné ou tenté d'empoisonner ses maîtres pour les voler. On fit si bien que, quelques jours après, dans les poches d'un de ses tabliers, on trouva une poudre blanche suspecte, et dans une armoire à son usage des objets appartenant à la dame ou aux demoiselles Duparc. Ces faibles indices suffirent au procureur du roi au bailliage de Caen, Revels, pour échafauder une accusation d'empoisonnement. Cependant les présomptions les plus graves existaient contre les Duparc : l'achat d'arsenic fait par l'un d'eux quelque temps avant le crime, la fuite, dès le soir du 6 août, du fils aîné, qui ne reparut pas tant que dura le procès, l'intérêt évident qu'avaient les Duparc à faire disparaître un vieillard qui s'obstinait à vivre trop longtemps, l'invraisemblance, au contraire, qu'une fille sur le compte de laquelle on ne put se procurer que d'excellents renseignements eût commis un pareil attentat pour un peu de linge et quelques robes.

Mais les Duparc avaient de l'influence : l'instruction négligea systématiquement tout ce qui pouvait leur nuire, grossit tout ce qui pouvait charger la Salmon, accueillit et même provoqua tous les témoignages qui furent produits contre elle ; et après plusieurs mois d'une procédure si monstrueuse que, même alors, il n'en existe guère d'autre exemple, le procureur Revels requit contre elle la question ordinaire et extraordinaire, et le supplice du feu, réservé aux empoisonneurs par l'ordonnance criminelle de 1670 : et il obtint un arrêt en tout conforme à ses conclusions (18 avril 1782).

En appel, devant le Parlement de Rouen, les Duparc avaient aussi de puissantes protections, et la cour souveraine n'avait aucune raison d'être désagréable au bailliage de Caen, qui s'était toujours jeté à sa suite, à corps perdu, dans les campagnes parlementaires qu'il lui avait plu d'entreprendre. De plus, en l'absence du procureur général, ce fut à un de ses substituts, un autre Revels, frère du procureur de Caen, qu'échurent les fonctions du ministère public. Toutes ces raisons expliquent que la Tournelle de Rouen n'ait pas regardé de trop près dans la procédure informe qui lui était soumise. Un seul des juges opina pour l'acquittement de l'accusée, et la sentence de Caen fut purement et simplement confirmée (17 mai 1782).

Lorsque la malheureuse connut l'effroyable nouvelle, ses cris, son désespoir, ses protestations d'innocence attirèrent dans sa prison une foule frappée de pitié : trois prêtres, témoins de cette scène affreuse, frappés de l'air de candeur et d'honnêteté

de la condamnée, qui aurait prévenu en sa faveur tous autres que des juges de Tournelle, acquirent la conviction douloureuse qu'elle n'était point coupable, et que cependant il leur serait impossible de l'arracher au supplice. La justice d'alors n'abandonnait pas facilement ses victimes et faisait exécuter ses arrêts avec autant de précipitation qu'elle mettait de lenteur, — mais non pas de soin et d'attention, — à instruire les procès.

Cependant ils en parlèrent au garde des sceaux Miromesnil, qui se trouvait alors à Rouen, et gagnèrent à leur opinion Mᵉ Le Cauchois, avocat au Parlement de cette ville. Pendant ce temps la fille Salmon était ramenée à Caen pour y être brûlée vive : elle y faisait son entrée le 26 mai au milieu des vociférations et des cris de mort de la populace et devait être suppliciée le lendemain. Un seul moyen lui restait, non pas de sauver, mais de prolonger sa vie : elle en usa : une mensongère déclaration de grossesse força le bailliage de Caen à ajourner l'exécution. Mais elle ne pouvait gagner ainsi que quelques semaines, et le 29 juillet fut le jour définitivement fixé pour son supplice.

Fort heureusement Miromesnil étudia l'affaire, soupçonna qu'il y avait là une de ces monstruosités judiciaires alors si fréquentes, et fit rendre au roi un ordre de sursis. La plupart du temps les cours de province mettaient tant de hâte à exécuter leurs sentences que des ordres de cette sorte arrivaient trop tard : peu s'en fallut qu'il n'en fût de même cette fois. L'ordre de surseoir n'arriva à Rouen que le 26 juillet, et à Caen que le 28. C'était un dimanche : le procureur du roi s'abstint d'ouvrir le paquet et prolonga ainsi de vingt-quatre heures les inexprimables angoisses dans lesquelles la condamnée voyait arriver le jour fatal. Il ne se résigna qu'assez tard, le 29 juillet, à reconnaître qu'il fallait définitivement abandonner sa proie. Déjà la Chambre de la question était prête, le bûcher s'élevait sur la place Saint-Sauveur, la populace s'amassait pour ne rien perdre de l'horrible spectacle, et la garde avait pris les armes.

Depuis ce jour où Victoire Salmon échappait pour la première fois à la mort, elle n'eut pas moins de trente-trois mois d'une captivité particulièrement dure à subir avant de pouvoir espérer justice. Ce fut seulement le 22 février 1783 que l'ordre fut donné au Parlement de Rouen de faire remettre au greffe du conseil les pièces de la procédure, et le 14 août 1784 que des lettres patentes furent adressées à ce même Parlement pour procéder à la revision et au besoin à un nouveau jugement du procès. Ce fut une faiblesse malheureuse que de renvoyer l'affaire au tribunal qui l'avait déjà jugée avec tant de légèreté et de partialité. Cette fois, il est vrai, le ministère public se prononça avec force pour la cassation du premier jugement : le procureur général Godart de Belbeuf dénonça sans ménagement les négligences, infidélités, prévarications, dont les procédures de Caen étaient remplies, les variations et contradictions des témoins, requit décret contre huit personnes suspectes et audition de quatorze nouveaux témoins. Mais les mêmes influences continuèrent à s'exercer en faveur des Duparc, qui se sentaient perdus si l'accusée était acquittée : et d'ailleurs les parlements n'aimaient pas à se déjuger. Aussi, cette fois encore, des douze juges de la Tournelle, un seul, Costé de Triquerville, se prononça pour la libération de l'accusée : le reste ordonna un plus amplement informé, pendant lequel elle garderait prison (22 mars 1785). Cet arrêt, plus scandaleux encore que le précédent, car aucun doute ne pouvait plus maintenant exister sur l'innocence de la fille Salmon, équivalait pour elle à une détention à perpétuité. L'indignation qu'il excita fut telle que le conseil en prononça la cassation après des délais encore fort longs (20 oct. 1785), et renvoya l'affaire au Parlement de Paris.

Là, la prévenue devait enfin trouver des juges, non pas, malheureusement, plus infaillibles, — c'était le temps où ce parlement condamnait à la roue ces trois paysans champenois pour lesquels Dupaty s'est employé avec tant d'ardeur, et que le Parlement de Rouen devait à son tour reconnaître innocents, rendant ainsi à ses collègues de la capitale le soufflet qu'il en avait reçu dans l'affaire Salmon, — mais moins prévenus. Une consultation éloquente de l'avocat Fournel, écrivain très supérieur à Le Cauchois, qui depuis longtemps multipliait de lourds mémoires, acheva de gagner l'opinion, et le 23 mai 1786 la Tournelle de Paris prononça à l'unanimité l'acquittement de l'accusée, lui permit de se pourvoir en dommages et intérêts contre ses persécuteurs et calomniateurs, et il s'en fallut de peu qu'elle ne fût même autorisée à prendre à partie ses premiers juges, notamment le procureur et le rapporteur : du moins, deux des avocats généraux, Séguier et Hérault de Séchelles, avaient soutenu de tous leurs efforts, mais sans succès, cette addition aux conclusions que prit le procureur général Joly de Fleury.

On le voit : l'intérêt personnel dont la fille Salmon était digne à tous égards, l'horreur du supplice auquel elle avait par deux fois miraculeusement échappé, l'abominable conduite de la magistrature normande, tout était réuni pour rendre cette cause sensationnelle au plus haut degré, et rien n'égala en effet l'émotion avec laquelle Paris connut les circonstances de cette déplorable affaire, si ce n'est la joie avec laquelle il accueillit la sentence réparatrice.

Le 23 mai, le Palais, rempli d'une foule innombrable, offrait un curieux spectacle, dont tous ceux qui

en furent témoins gardèrent, paraît-il, un souvenir impérissable. Au prononcé de l'arrêt, une acclamation immense s'éleva, qui retentit jusque dans la Chambre de Saint-Louis, où l'accusée, peut-être la moins émue de toute l'assistance, avait été conduite pendant la délibération, et où elle était entourée d'une foule de conseillers d'État et de maitres des requêtes, curieux de voir l'événement de ce procès extraordinaire. A grand'peine la garde, qui avait été triplée, put-elle contenir la foule avide de contempler cette fille légendaire, dont les infortunes faisaient depuis quelques mois l'entretien de tout Paris. Cependant les vingt-deux magistrats qui ont connu de l'affaire peuvent pénétrer dans la Chambre de Saint-Louis, embrassent tous la fille Salmon et lui remettent une somme honnête, exemple aussitôt suivi dans toute l'assistance, et l'argent se met à pleuvoir de tous côtés. Il s'agissait ensuite, conformément à l'usage pour les accusés reconnus innocents, de la faire descendre par le grand escalier du Palais; ce fut avec une peine extrême que les soldats de la compagnie de robe courte, baïonnette au bout du fusil, purent pratiquer dans l'immense multitude un étroit passage, par où la jeune fille et ses deux défenseurs, acclamés avec frénésie, parvinrent jusqu'au pied du grand escalier, où un carrosse de place les attendait. A ce moment passait en procession le curé de Saint-Eustache, confesseur du roi et de la reine, avec tout son clergé, à l'occasion les Rogations : il s'arrête et fait remettre aussi son offrande, deux louis, au milieu des applaudissements de la foule. De la grille du Palais jusqu'à la rue de la Harpe, où la Salmon et Le Cauchois devaient aller dîner chez M. Bijot, leur procureur, il ne leur fallut pas moins de deux heures pour traverser les flots épais du peuple. Quand ils arrivèrent enfin, on jeta sur la table l'argent recueilli : il se trouva 794 livres 14 sols, dont, détail touchant, 15 livres en pièces de deux liards : les plus pauvres avaient tenu à concourir pour leur faible part à l'œuvre de réparation. Le soir, ce fut au milieu d'une foule aussi compacte que tous deux parvinrent rue Galande, chez Cailleau, l'imprimeur de leurs mémoires. Sur la demande du public, Victoire Salmon consentit à se mettre et à rester quelque temps à la fenêtre : c'est là que le libraire Hardy, de qui l'on tint surtout tous ces détails, réussit à l'apercevoir.

Les jours suivants ne furent qu'une ovation continuelle, et le fameux procès du Collier, jugé huit jours après, le 31 mai, ne put lui-même détourner d'elle l'attention générale. Partout où elle paraissait, elle était immédiatement reconnue et saluée par l'universelle acclamation. A l'hôpital des Enfants trouvés, où elle alla tenir sur les fonts baptismaux l'enfant d'une de ses compagnes de captivité, morte en prison, dix ou douze mille personnes la suivirent. A la Comédie-Française, où on la mena le 8 juin pour la première fois de sa vie, elle ne put se dérober à un triomphe indescriptible : tous les passages où il fut possible de trouver quelque allusion à son histoire furent soulignés par les applaudissements du public, et même, chose sans exemple, par ceux des acteurs en scène, le sieur Molé et la demoiselle Contat (1). Les gens avisés, les comédiens, s'empressèrent de lui faire offrir, ainsi qu'à Le Cauchois, leurs entrées gratuites, comprenant que rien n'était plus capable d'attirer la foule dans leur salle. Tout Paris voulait la voir, la féliciter, la dédommager. A l'exemple du roi et de la reine, qui la mandèrent à Versailles, et lui remirent 25 louis et le brevet d'une rente viagère de 300 livres, tous les grands personnages de la capitale, ministres, archevêques, ambassadeurs, fermiers généraux, receveurs des finances, etc., voulurent lui prodiguer leurs générosités. Elle se prêtait de bonne grâce, sans orgueil ni fausse honte, à cette exhibition de sa personne, toujours accompagnée de l'inévitable Le Cauchois, à qui il ne déplaisait pas de prendre sa part de ces démonstrations enthousiastes, et qui supputait peut-être, à part lui, qu'il pourrait par là rentrer dans ses déboursés, assez importants. Un autre acquitté plus célèbre, qui partageait alors avec eux l'attention des Parisiens, le comte de Cagliostro, tint spécialement à les voir; il les fit venir dans sa maison de Passy, où ils trouvèrent plusieurs conseillers du Parlement de Paris, et entre autres d'Eprémesnil, qui tint à honneur de servir lui-même à table Mlle Salmon; Cagliostro, alors à la veille de partir pour l'Angleterre, se chargea de faire traduire et de répandre dans ce pays les Mémoires de Le Cauchois. Mais nulle part l'accueil ne fut aussi brillant ni aussi attendri que chez les d'Orléans. Voici en quels termes Me Le Cauchois, qui ne brille pas précisément par la simplicité du style, raconte leur visite dans le fameux couvent de Belle-Chasse, où Mme de Genlis dirigeait alors l'éducation des jeunes princes d'Orléans.

« Un peintre qui eût vu l'entrevue de ma fille (il aimait à prendre vis-à-vis de sa protégée les allures et le ton paternels) avec les princes de la maison d'Orléans et Mme de Genlis eût pu faire un superbe tableau. Représentez-vous Salmon assise sur le coin d'un sofa, Mme de Genlis dans une bergère à côté d'elle : ces deux femmes les bras entrelacés, les trois princes et la petite princesse aux genoux de Salmon, lui baisant les mains, lui prodiguant leurs tendres caresses; deux autres jeunes demoiselles s'avançant par-dessus et voulant aussi caresser Salmon. Moi, avec sept ou

(1) Il parait qu'elle suivit la représentation avec attention, et qu'à une certaine tirade du traitre de la pièce, elle ne put retenir un cri du cœur : « Il ment, il ment, s'écria-t-elle : ah ! mon Dieu ! c'est un faux témoin. » Cette naïveté fut trouvée charmante et couverte d'applaudissements.

huit chevaliers de Saint-Louis, les mains jointes et fixant tout cela : quel tableau ! Pourquoi ne suis-je pas peintre !... »

Cependant la générosité du public marchait de pair avec sa curiosité, et en peu de temps la fille Salmon eut recueilli 10 996 livres d'argent comptant, sans parler du trousseau et des bijoux, cadeaux de la famille d'Orléans. Était-ce la perspective de cette dot, fort honnête pour l'époque ? était-ce un effet de l'irrésistible sympathie que tout Paris prodiguait à Mlle Salmon ? toujours est-il que pendant quelque temps les demandes en mariage affluèrent. Mais celle-ci, dont le bon sens ne paraît pas avoir été troublé un seul instant par tant de vicissitudes singulières, n'avait pas oublié celui auquel elle s'était promise, alors qu'elle était encore pauvre et obscure dans son village normand. C'était un nommé Savary, qui, en apprenant l'horrible et, selon toute apparence, irrémédiable condamnation de sa fiancée, s'était, de désespoir, engagé dans le régiment de Bourgogne. Le crédit des d'Orléans obtint sa libération, et une place de garde général dans un de leurs domaines lui fut réservée. Il ne restait plus qu'à célébrer le mariage : c'est ce qui eut lieu le 26 août, au milieu d'une foule innombrable venue pour voir et acclamer une dernière fois celle qui depuis trois mois mettait Paris en mouvement. Ce jour-là cependant, un autre spectacle pouvait détourner sur un autre point l'armée des badauds et des curieux : un revenant du Palais, le fameux Linguet, plaidait contre son ancien client, le duc d'Aiguillon, auquel il réclamait, après seize ans, un supplément d'honoraires ; et la singularité de ce procès, l'espoir de voir traîner dans la boue un duc et pair, la perspective de connaître enfin les dessous de la mémorable affaire de Bretagne, attirèrent en effet au palais une affluence inaccoutumée. On ne s'en aperçut pas à Saint-Séverin, où le mariage avait lieu, tant la foule fut énorme. Des précautions militaires spéciales avaient été prises ; elles furent insuffisantes ; rien ne put empêcher l'église d'être comme prise d'assaut par le peuple : la chaire, les autels des chapelles latérales, le banc d'œuvre, tout fut envahi ; des gens grimpèrent sur les grilles du chœur, et ce fut au milieu d'un désordre inouï et passablement scandaleux que Savary et la demoiselle Salmon furent unis.

C'est seulement après cet événement que le silence se fit, et il se fit si bien qu'on ignore entièrement si l'existence de la femme Savary fut aussi mouvementée que l'avait été celle de la fille Salmon, et combien de temps elle géra un bureau de papier timbré, dernier cadeau qu'elle ait reçu.

Ce n'était pas uniquement à Paris que ce procès avait eu un retentissement extraordinaire, la Normandie, où l'opinion publique, d'abord violemment hostile à l'accusée, s'était retournée avec non moins de violence depuis que celle-ci l'avait enfin emporté sur ses persécuteurs : ne pouvant, comme le peuple de Paris, la poursuivre de ses acclamations, la population de Rouen avait manifesté ses sentiments d'une autre manière. Comme bien on pense, la honte dont le Parlement de Rouen s'était couvert avait porté un coup mortel à la popularité imméritée dont cette compagnie avait joui, et le peuple, toujours extrême dans ses jugements, s'était volontiers persuadé qu'il n'y avait qu'injustice et qu'erreur à attendre des magistrats. La légende s'était répandue que le Parlement, furieux de voir échapper la Salmon, se dédommagerait aux dépens de la première domestique qui serait traduite devant lui. Le cas se produisit dès 1785 : une fille Cléreaux fut condamnée par le bailliage de Rouen pour vol domestique et jugée en appel par le Parlement. Sa culpabilité était bien établie : ses aveux mêmes étaient formels. N'importe, la populace s'attroupa dans une attitude menaçante, frappa et injuria les maîtres qui avaient porté plainte, et ne parla de rien moins que de mettre le feu au palais. La Tournelle faiblit devant l'émeute, comme elle avait faibli devant les intrigues des Duparc et acquitta la fille Cléreaux. C'était une manière de rétablir l'équilibre.

M. M[illegible]

THÉATRES

Odéon. *Les Perses*, tragédie d'Eschyle, traduite et mise à la scène par M. A. Ferdinand Hérold, musique de M. Xavier Leroux.

Voici un article que j'aimerais bien ne pas faire. Il est infiniment désagréable d'avoir à parler d'un chef-d'œuvre âgé de plus de deux mille ans. Il faut renoncer, — oh ! tout à fait ! — à dire « quelque chose de neuf » à propos d'un drame sur lequel des générations de critiques ont versé les flots continus de leur admiration. Presque chaque phrase a servi de thème à d'innombrables commentaires : comme il convient, ceux qui savent lire trouvent en chaque réplique un raccourci de l'âme grecque. Et, d'autre part, il n'y a pas à se dissimuler que le chef-d'œuvre ne va pas sans quelque lenteur, et que de ses longs récits, une certaine monotonie s'exhale. « Cela perd beaucoup à la traduction », disaient autour de moi et avec autorité de jeunes éphèbes aux cheveux longs et à la cravate en spirale. Je ne suspecte ni leur érudition ni la sincérité de leur admiration, mais M. Ferdinand Hérold n'est pas coupable. D'autres, avant lui, ont donné des traductions qui ne valaient pas la sienne. Cela n'a pas empêché les *Perses* de

[illegible] comme on dit, une jolie carrière. Deux mille [illegible]. Deux mille trois cent soixante-quinze ans, pour être exact. Et une pièce qu'on applaudit aujourd'hui [illegible] à propos ! Tout de même cela nous rend rêveur !

Seulement, si je ne doute pas de la sincérité des épithètes [illegible], j'ai quelque soupçon, du moins, que leur admiration n'est pas tout à fait désintéressée. Ce qu'on peut le plus justement reprocher aux *Perses*, c'est de n'être pas « du théâtre » ; et vous savez que c'est également ce qu'on reproche aux ouvrages que nous offre chaque mois M. Lugné-Poe. Eschyle ressemblerait à un auteur de l'*O*[illegible] ? Naguère Weiss écrivait à propos de Sophocle : « C'est du d'Ennery ! »... Comme tout cela cadre bien avec l'idée que nous nous faisons de l'art grec !

Vous savez qu'Eschyle fut en son temps une sorte de révolutionnaire ; j'entends qu'il révolutionna le théâtre, car pour le reste, on sait que le procès politique qui lui fut intenté se termina par une manière d'acquittement. Il fut le premier, ou à peu près, qui fit rentrer dans un cadre scénique et dans une action unique les « numéros » qui formaient le programme ordinaire des fêtes de Bacchus. On a rappelé un peu partout depuis huit jours qu'en même temps qu'il créait la tragédie, il créait aussi les moyens scéniques propres à mettre cette tragédie en valeur : scène, décors, costumes, trucs, il inventa tout. Et les *Perses*, avec leur action « immobile », le simple péristyle du palais de Xerxès, et surtout avec l'apparition de l'ombre de Darius, durent produire sur le public d'alors à peu près l'impression que produisent sur nous certaines représentations modernes du théâtre de Bayreuth.

De plus, le sujet traité par Eschyle « parlait au cœur » des spectateurs. Athènes sortait toute vibrante des guerres récentes : Marathon, Salamine et Platée en marquaient les étapes glorieuses ; la première est souvent rappelée dans les *Perses*, la troisième y est prédite, la seconde est le sujet même du drame. Chaque allusion devait déchaîner l'enthousiasme. Certains détails, très fortement marqués par Eschyle, par exemple l'humilité des Perses devant leurs rois, devaient exciter des transports chez les libres Athéniens du ve siècle. Ailleurs, c'est un trait d'une grandeur vraiment superbe ; la reine Atossa interroge les Fidèles : « Où est Athènes ?... Ses habitants sont-ils riches ?... *Qui est le maître de leur armée ?* » Et le Coryphée : « D'aucun homme vivant ils ne sont esclaves. » Et la reine : « *Comment donc peuvent-ils soutenir le choc des envahisseurs ?* »... On devine combien ces fières et magnifiques répliques devaient exalter la ferveur patriotique des spectateurs. (Vous rappelez-vous le mot de Chamfort : lors de la guerre de l'indépendance des États-Unis, un officier disait : « Les Anglais se battent pour le roi d'Angleterre, les Français pour le roi de France, mais les Américains, pour qui se battent-ils ? » Puis, ces énumérations qui nous semblent fastidieuses éveillaient dans le public des idées passionnantes et précises. Seuls, peut-être, les esthètes dont je parlais plus haut vivent familièrement avec Dadakès, Pharnoukhos et Tharibis ; les souvenirs que ces noms éveillent en nous ne sont pas sans quelque incertitude. Pareillement, les longues lamentations de Xerxès faisaient assurément frémir d'aise les assistants ; cette détresse c'était leur œuvre : ils y retrouvaient l'effet de leur valeur et de leur adresse...

Et c'est un élément d'intérêt, le plus grand peut-être, qui disparaît.

Il nous faut un effort pour nous exalter à propos de Salamine. J'entend bien que Salamine a été le triomphe de la civilisation sur la barbarie, et que c'est à la victoire des Grecs que nous devons (à peu près) d'être ce que nous sommes. Mais ces réflexions (qu'on pourrait du reste discuter), nous les faisons la toile baissée ; pendant le spectacle, nous appartenons au spectacle même, et c'est lui, presque seul, qui nous captive ou nous émeut.

Il en résulte que ce par quoi nous sommes pris, dans les *Perses*, c'est uniquement (pendant que nous sommes au théâtre) la beauté « artistique », si j'ose me servir d'un pareil vocable. Or, il faut bien l'avouer, cette beauté, on a quelque peine à la retrouver dans la construction générale des *Perses*. Je sais bien qu'il y a le « trait de génie » qui consiste à avoir transporté le drame à la cour de Darius ; trait de génie si l'on veut, au moins preuve d'ingéniosité, mais surtout marque de sagesse. Je ne sais plus qui (dans les *Deux Masques*, ou dans les *Tragiques grecs* ?) a remarqué que les mœurs politiques d'Athènes n'eussent pas permis la glorification publique de Thémistocle ou de Miltiade. Dans le choix du « lieu », c'est donc l'intelligence et la prudence d'Eschyle qu'il faut admirer, plus ou du moins autant que la force de son génie dans le drame lui-même. Je vois bien qu'il n'est peut-être pas aussi immobile qu'il semble au premier aspect, et je comprends ce qu'il y a de « tragique » dans l'exposition : les inquiétudes d'abord voilées du chœur, inquiétudes qui grandissent peu à peu, s'augmentant de celles d'Atossa, progression fortement marquée, jusqu'à l'arrivée du Messager. Oui, cela est tragique ; mais, ensuite, la pièce est finie, comme dit M. Sarcey (et il a parfaitement raison). L'intérêt, même l'intérêt purement psychologique, disparaît dès que le Messager a disparu. Dans *Œdipe Roi*, les porteurs de nouvelles font en quelque sorte « marcher » la pièce, puisque chaque parole de chacun d'eux résonne dans l'âme

d'Œdipe et lui confirme l'horreur prédite par les dieux. Dans les *Perses*, il s'agit d'une bataille ; nous savons qu'elle est perdue, que la reine et le chœur en sont douloureusement affectés ; la suite nous est presque indifférente ; les plaintes d'Atossa, l'apparition du spectre de Darius, les lamentations même de Xerxès ne nous apprennent rien de nouveau. Et quant à l'opinion d'un critique célèbre (cette fois, je suis sûr que c'est dans les *Deux Masques*) qui voit une sorte d'ironie féroce, — ce serait, déjà, comme une première apparition de la comédie rosse ! — dans la dernière scène entre Xerxès et le chœur ; c'est là sans doute une idée de romantique, voulant trouver (de bonne foi) des précédents illustres à la fameuse alliance du tragique et du comique.

Nous en sommes donc réduits, et c'est là que je voulais en venir, à nous intéresser presque seulement aux beautés en quelque sorte extérieures à la tragédie d'Eschyle. Les unes, et j'y faisais allusion tout à l'heure, sont ce qu'on pourrait appeler les beautés patriotiques : tout ce qui a trait à Athènes, à sa victoire, à sa puissance : et tout cela est d'une grandeur vraiment admirable ; je citais plus haut le magnifique dialogue entre la reine et le chœur, il faudrait citer aussi le récit du Messager, des parties de la scène du spectre, et de celle qui suit l'entrée de Xerxès. A côté de ces beautés, on en trouverait d'autres, les beautés instructives : j'entends celles qui nous renseignent sur les mœurs ou l'état d'esprit des personnages. Celles-ci sont fréquentes dans les *Perses*. Je ne cite que pour mémoire la bonhomie cordiale et affectueuse qui règne entre les peuples et leur souverain ; les tragédies grecques en offrent d'autres exemples, mais à propos de petits souverains « locaux », dont le pouvoir n'était guère plus étendu (au moins pour la distance) que celui d'un de nos préfets. Il est curieux, toutefois, de voir le même « protocole » régir les rapports des Perses avec la cour de Darius. Est-ce une erreur d'Eschyle, qui aurait transporté les mœurs homériques sur les rives de l'Oxus? Ou serait-ce une observation juste ? la certitude du pouvoir absolu ayant pour effet de rapprocher les sujets du maître, qui se sait au-dessus de toute tentative, même de toute pensée de révolte... Mais, en dehors de ce trait général, que de « documents » curieux et intéressants, non seulement sur les mœurs, mais sur les idées des Grecs ! Le discours seul de l'ombre de Darius en est plein. C'est d'abord la jalousie des dieux contre ceux qui rêvent de trop hautes destinées, et la demi-égalité entre les mortels et les immortels, la puissance étant en somme la seule distinction entre ceux-ci et ceux-là. Les Dieux voulaient empêcher Darius de reparaître sur la terre : « Pourtant, je l'ai emporté sur eux. » C'est encore le regret de la vie par delà la mort, idée si contraire à nos idées chrétiennes, et le conseil presque ingénu de jouir le plus possible de la vie : le dernier mot de Darius est une sorte de résumé du paganisme : « Adieu, vieillards ! Même dans ces temps de tristesses, donnez chaque jour un peu de joie à votre âme ; car les richesses sont inutiles aux morts. » Enfin, car il faut se borner, on sait ce qu'était alors le sentiment « religieux », une sorte de vénération craintive pour toutes les forces de la Nature ; ce sentiment, nul ne l'a plus fortement exprimé qu'Eschyle, dans ces mots de l'ombre de Darius. Le roi défunt demande comment l'armée de terre a pu arriver jusqu'à la Grèce :

« [illegible] détroit d'Hellé.

« [illegible]

Enfin, il y a les beautés purement littéraires. Mais, d'abord, elles se confondent souvent avec celles que je viens de dire ; et si elles sont dans toutes les mémoires en ce pays de bacheliers, il est difficile de les retrouver intactes en français. Comme disaient nos esthètes, « cela perd à être traduit... »

... De sorte que les *Perses*, abondamment pourvus de toutes les qualités qui ne sont pas à proprement parler « dramatiques », sont à peu près dénués de celles qui sont nécessaires à un drame. Et cependant, deux mille trois cent soixante-quinze ans !... Cela tient peut-être à ce qu'on les a plus souvent lus que représentés.

Je dois ajouter que la traduction de M. Hérold, — exacte et littéraire, — m'a paru assez peu théâtrale : des phrases interminables s'allongent et s'enchevêtrent, à faire perdre le souffle aux malheureux comédiens. C'est l'excuse des interprètes, et ils en ont besoin ! Ils sont vraiment ici d'une médiocrité qui dépasse les bornes. Je mets à part Mme Tessandier, qui a eu de beaux cris ; et M. de Max, dont on ne sait jamais s'il sera sublime ou ridicule : à celui-ci, je reprocherai surtout sa chute à la fin du dernier acte ; pourquoi se laisser choir en hurlant, quand il est dit seulement que « Xerxès rentre dans le palais » ?... Quant aux autres, c'est un massacre. Ils disent effroyablement faux. Pour ne citer qu'un exemple, le brave Chelles, chargé du rôle du Messager, racontant les instructions données par Xerxès à ses lieutenants, doit dire cette phrase que j'ai notée : « Et si les Hellènes échappaient..., les commandants paieraient de la tête une surveillance négligée. » Chelles crie de toutes ses forces la première partie de la phrase, donne tout son effort sur *paieraient*, et laisse tomber le reste. « Paieraient » ? On se demande quoi ; et il faut un effort pour rendre à la

phrase sa mesure et son sens. J'ai cité cet exemple, parce qu'il est typique, et que, ce défaut de Chelles, on le relèverait chez tous les autres...

Il n'y a pas à parler de la mise en scène. On peut regretter toutefois que la direction de l'Odéon n'ait pas cru devoir « fréter » un petit tombeau, au lieu de faire apparaître Darius comme un roi de féerie.

La musique de M. Xavier Leroux a l'élégance assurée et un peu agaçante d'un bon élève de Massenet... qui aurait étudié la musique écrite par Saint-Saëns pour *Antigone*. Elle m'a paru trop bruyante, surtout vers la fin ; elle couvre la diction déjà « difficile » des interprètes. Et n'est-ce pas un contresens que d'avoir souligné par une « marche triomphale » l'énumération faite par le chœur des conquêtes passées de Darius ? C'est à peu près le contraire du sentiment que ressent le chœur, et que la musique devrait traduire.

Je remets à la semaine prochaine le compte rendu de *Don César de Bazan*. Le succès a été tempéré. Décidément, si « d'Ennery c'est du Sophocle », ce n'est pas du tout « de l'Eschyle »...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Il ne faut que signaler à nos lecteurs le neuvième volume des *Impressions de Théâtre*, de M. Jules Lemaître. Ils y reliront les délicieux articles sur *Amants*, sur le *Chariot de Terre cuite*, sur les *Instruments à vent*, sur... Mais je ne veux pas copier la table des matières.

J. T.

BRINS D'IDÉES

Boèce dans sa prison demandait : « D'où vient le mal si Dieu existe ? et, s'il n'existe pas, d'où vient le bien ? » Éternel problème : on en change les termes, on en varie les solutions, mais il demeure toujours.

*

Chaque être vivant est une réponse à l'univers, une réponse spéciale et toujours incomplète à cette demande immense, éternellement posée, une raison d'être différente prêtée à cette obscurité. La vie est une inquiétude qui poursuit, à travers le repos, une autre inquiétude, et ainsi de suite jusqu'à la mort, jusqu'à ce repos du tombeau qui est lui-même inquiétant...

*

La vie remplit la terre et les mers avec une pareille exubérance ; mais la pensée ne s'élève un peu haut qu'à la surface solide du sol. Les animaux vraiment intelligents sont tous à respiration aérienne. Pourquoi cela ? Comment se fait-il que les faunes aériennes aient à leur tête l'homme, l'être pensant et sociable par excellence, et que, parmi les faunes marines, rien de comparable au phénomène urbain n'existe où n'ait jamais existé ? Réfléchissons à cette étrangeté : les animaux marins sont pour le moins aussi merveilleusement adaptés à leur milieu aquatique que les êtres continentaux ou insulaires à leur milieu géographique ; ils sont parfaits ; ils sont très divers aussi ; enfin, la vie sociale ne leur est pas inconnue, un grand nombre d'entre eux vivent et voyagent en bandes épaisses, conduites par des chefs. De plus, leur élément humide, par son homogénéité plus grande, par son absence presque complète de frontières naturelles, et sa continuité presque ininterrompue, semble se prêter on ne peut mieux à la formation de quelque immense empire sous-marin gouverné par une espèce aquatique très supérieure aux autres en intelligence et en moralité. Pourquoi des conditions si avantageuses restent-elles inutilisées ? Pourquoi n'y a-t-il pas dans l'immensité des océans, — où le règne de l'homme, si envahissant partout ailleurs, ne paraît pas pouvoir s'étendre, — un équivalent de l'homme, un spirituel cétacé organisé en sociétés polies, qui ait appris l'art de domestiquer un certain nombre de poissons ou de plantes marines, de détruire les autres, de faire pulluler partout ses races supérieures ainsi que ses esclaves ou ses tributaires ; qui ait découvert des procédés de natation mécanique extrêmement rapide, de communications électriques à distance ; qui ait poussé à un degré élevé la stratégie, les armements, la discipline militaire ; qui emploie ses loisirs à des jeux nautiques, à des reproductions lumineuses, ingénieuses, artistiques, des scènes variées de sa vie, à des conceptions philosophiques ?

Si la pensée était, comme l'ont rêvé tant de penseurs, la cause finale de l'évolution terrestre et universelle, est-ce qu'un être pareil manquerait aux mers, c'est-à-dire aux deux tiers de la surface du globe ?

*

Ce n'est pas seulement la « lampe de vie » que les vivants se transmettent en courant de la naissance à la mort. Il circule entre eux, depuis que la vie est vie, une immense coupe de bonté, inépuisable, qui leur vient des morts les plus antiques et passera à leur postérité la plus reculée pour les soutenir dans leur bataille même. La vie est un festin barbare où l'on fraternise malgré les coups, où l'on trinque beaucoup si l'on se bat souvent.

*

D'après la plate conception de l'univers que l'on nous sert trop souvent sous le nom de science, tout le charme de la nature lui serait faussement prêté par nos sens, et, dépouillé de nos sensations qui le colorent, le plus beau paysage ne serait rien qu'une complication de mouvements, une mécanique embrouillée. Mais nos sens et notre esprit ne sont que des traducteurs, et quelle est la traduction qui n'affaiblit pas les beautés de l'original ? L'univers est une poésie divine que nos sensations, même sublimées en beaux-arts, nous traduisent en

prose. Et si la prose a cette magie, que doivent être les vers !

*
* *

Le ciel, dit Guyau quelque part, n'est que la répétition, multipliée et diversifiée, de la terre : la science nous conduit à ce point de vue. Est-ce à dire qu'elle dépoétise le firmament ? Pas le moins du monde. Il n'est rien de grand, de majestueux, qui ne soit une répétition sur une vaste échelle, une grandiose multiplication d'effets. L'univers, conçu de la sorte, est un immense unisson de timbres différents, un chœur à la fois gigantesque et très simple. Est-ce une louange, « la louange du Très-Haut » qui est chantée par cette symphonie céleste ? ou est-ce une plainte ? ou n'est-ce qu'une mélopée monotone et sombre de laboureur qui pousse sa charrue et songe à la moisson ?

*
* *

L'homme, à l'égard de l'homme, va de l'admiration à l'envie niveleuse et dénigrante, mais ne revient jamais de l'envie à l'admiration. L'homme, à l'égard des choses, va aussi de la stupeur respectueuse à la curiosité critique, et ne revient pas davantage de la curiosité à l'adoration. Ce n'est pas à dire que l'adoration et l'admiration puissent se perdre : elles ont seulement changé d'objet.

*
* *

Prenez une feuille de papier rose, et couvrez-en la moitié avec un écran noir, regardez fixement le tout, rose et noir, pendant une minute, puis levez brusquement l'écran. Vous serez surpris alors de voir la moitié du papier rose, qui vous était naguère cachée, vous apparaître avec une fraîcheur et un éclat de coloris qui fait ressortir la pâleur terne de la moitié contiguë. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nos sensations, et aussi bien nos sentiments de toute sorte, vont s'émoussant très vite et à notre insu. Car, avant de lever l'écran, vous ne vous doutiez pas du pâlissement de la couleur que vous regardiez. Si, par miracle, je pouvais voir renaître dans mon cœur d'à présent, à propos de tous les événements heureux ou malheureux de ma vie, mes impressions vives d'autrefois, et les juxtaposer un moment à mes impressions d'aujourd'hui, combien celles-ci, qui me paraissent fortes et poignantes, pâliraient à côté de celles-là ! N'importe, cette décoloration même a peut-être son prix, comme ces vieilles tapisseries qui ont gagné à faner leurs teintes...

*
* *

Je me lève, et, comme moi, le jour se lève ; mais je me rappelle mes levers d'enfance et les levers du jour alors, et il me semble que le matin même, comme moi, a perdu sa fraîcheur. A mesure que nous vieillissons, l'univers aussi vieillit en nous, la face de la terre se ride à nos yeux, grimace ou pleure. Seulement, il arrive tantôt que ce grand visage du monde se flétrit en nous plus vite que nous, tantôt moins vite. Dans ce dernier cas, on dit que nous sommes des poètes, des artistes, des hommes d'imagination ; dans le premier cas, des savants ou des philosophes.

*
* *

Je pardonne la vanité chez un rural, mais, chez l'habitant d'une grande ville, j'ai peine à me l'expliquer. Dans la solitude, on comprend que le moi s'épande et projette son ombre jusqu'aux étoiles. Mais, dans ce hou-hou formidable d'une capitale, dans cette perpétuelle et immense circulation de millions d'hommes, quelle pauvre et misérable petite chose que ce moi, fût-il glorieux, perdu tout le long du jour dans ce roulis sans fin, surtout s'il réfléchit qu'il est suspendu entre cette bruyante agitation et la circulation silencieuse mais non moins compliquée, non moins périlleuse, de son sang dans ses veines, de ses courants nerveux, et qu'il suffit d'un choc de ces globules sanguins ou d'une rencontre de ces voitures pour l'éteindre soudain, parmi cette illumination de becs de gaz et de globes électriques !

*
* *

Le chapitre de La Bruyère sur *la Ville* ne donne en rien l'idée du Paris actuel. Mais, en relisant le chapitre sur *la Cour*, je m'aperçois que ce que le sagace observateur dit de la cour s'applique souvent très bien à la vie parisienne d'aujourd'hui. Dans beaucoup de ses remarques substituez « Paris » à « la Cour » et la vérité n'en est point altérée. — Par exemple : « L'on est petit à *Paris*, et, quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits. — La province est l'endroit d'où *Paris*, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agréments diminuent. — *Paris* ne rend pas content, il empêche qu'on ne le soit ailleurs. — Il faut qu'un honnête homme ait tâté de *Paris* : il découvre en y entrant comme un nouveau monde où il voit régner également le vice et la politesse, etc., etc.

*
* *

Un proverbe dit : Deux sûretés valent mieux qu'une. Mais un autre dit : Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Les proverbes, comme les oracles, sont faits pour ne décourager personne, et s'ils ne se trompent jamais, c'est à la condition de se contredire toujours.

*
* *

Ce sont les théories les moins démontrées que leurs auteurs mettent le plus de zèle à propager, et avec raison ; car ce sont celles qui ont le plus grand besoin de se répandre pour que leur propagation leur tienne lieu de démonstration. Ainsi peuvent s'expliquer beaucoup de prosélytismes religieux, politiques et même philosophiques.

*
* *

Il n'est pas de joie plus pure ni plus vive que celle du paysan qui, sous sa pioche, rencontre une source et la voit jaillir de la terre qu'il travaille. Nulle surprise plus délicieuse, pas même celle de l'enfant qui met la main sur un nid plein d'oiseaux. Et telle est la joie de celui qui trouve, — ou qui croit avoir trouvé, — une idée féconde.

[illegible]

[illegible]

BULLETIN

Mazarin et Don Luis de Haro.

[illegible]

[illegible] Condé par le roi d'Espagne. Du moment que l'on était d'accord sur le principe du mariage et des cessions territoriales, l'on aurait pu signer l'acte définitif à Paris, en même temps que les préliminaires. Mais les deux ministres, Mazarin et don Louis de Haro, avaient voulu se réserver l'honneur du traité. Les deux ministres disaient eux-mêmes « qu'ils avaient désiré de s'aboucher moins pour conférer que pour estreindre une sincère et pure amitié ». [illegible] Mazarin.

Ce qui marque mieux encore ce caractère de négociations de parade, c'est la façon même dont les discussions avaient été organisées. Il avait été convenu entre les ministres, avant même qu'ils ne se fussent vus, que la matière [illegible] examinée, discutée par ce que l'on pourrait appeler deux sous-négociateurs, Hughes de Lionne, qui venait d'être appelé au poste de secrétaire d'État de l'étranger, et don Pedro [illegible] tions entre les deux ministres principaux ne pouvaient présenter aucun caractère d'originalité; rien n'y étant imprévu, l'intérêt semble devoir y manquer nécessairement. Pourtant les deux personnalités en présence étaient si remarquables, il y avait tant de fine souplesse chez Mazarin, tant de calme, une si parfaite possession de soi-même chez don Louis de Haro, que ces conférences, où les acteurs semblaient n'avoir qu'à réciter leur rôle écrit par d'autres, méritent un examen attentif, comme des modèles d'habile et courtoise discussion. Il est d'autant plus facile de procéder à cet examen que Mazarin a laissé un récit complet et fait au jour le jour, dans les lettres qu'il adressait à Paris au secrétaire d'État de la guerre Le Tellier. Il les écrivait, a-t-il dit lui-même, « pour l'instruction du jeune roi, dans l'intention de lui donner une entière connaissance de ses affaires et de l'accoutumer au travail ».

1. [illegible]

. . . .

Dès la première conférence, le 13 août, après que les ministres entrés simultanément dans le pavillon construit au milieu de l'île des Faisans se furent embrassés en présence de toute leur suite, don Louis de Haro aborda le question. Il expliqua les raisons d'honneur que son maître avait de ne pas abandonner le prince de Condé, les engagements formels pris jadis avec lui; il expliqua aussi les raisons d'intérêts pour l'avenir, et que si Philippe IV abandonnait le prince, il s'exposerait [illegible] le-champ relevé par Mazarin: des alliés! La France ne pourrait jamais donner un pareil titre à des sujets rebelles, qui vont porter leurs armes à un souverain étranger.

Un tel nom et une telle qualité ne sauraient appartenir qu'à des princes souverains qui ont la liberté de se lier comme ils jugent à propos. Et puis, si l'Espagne avait intérêt à récompenser des alliés du genre de Condé, la France avait un intérêt absolument opposé; elle devait faire tous ses efforts « à ce qu'ils soient traités de manière qu'il ne soit pas facile à la couronne d'Espagne d'en avoir de pareils à l'avenir ». Sur ce chapitre Mazarin était intraitable. Condé ne rentrerait en France qu'en se remettant à la clémence du roi. Le roi d'Espagne pourrait du reste lui donner telle somme d'argent qu'il lui plairait pour l'indemniser des pertes que lui vaudrait sa félonie.

De l'argent! reprenait don Louis de Haro, ce serait le payer, non le récompenser des services rendus. On paye un mercenaire, non point un allié. Du moins que la France laisse Philippe IV libre de donner à Condé un présent « qui fît honneur à l'un et et à l'autre », par exemple la souveraineté des deux Calabres, un État formé de quelques districts flamands, voire la Sardaigne?

La proposition était insidieuse et cachait un piège fort habilement tendu. Mazarin ne pouvait empêcher l'exécution d'un pareil projet; un souverain peut disposer de ses territoires comme bon lui semble. Condé en Calabre ne serait pas dangereux; mais il en irait autrement de Condé, prince souverain en Flandre. Sa principauté ne tarderait pas à devenir le quartier général des mécontents, une citadelle d'intrigues, par où l'Espagne pourrait toujours pénétrer en France: quelque chose comme la principauté de Bouillon, au temps de Richelieu. Comment donc entraver les desseins avoués du roi d'Espagne, le détourner de son idée de récompense territoriale, sans rien trahir en même temps des secrètes inquiétudes de la France? Don Louis de Haro attend la réponse de Mazarin: « Des souverainetés, des royaumes même, tant qu'il vous plaira, dit Mazarin l'air impassible, presque indifférent. Mais qu'après cela le prince de Condé ne songe plus à rentrer en France. » Ceci est l'avertissement à Condé. Maintenant Mazarin parle d'un ton confidentiel: « D'ailleurs, ignorez-vous que le prince ne désire un établissement considérable à portée de la France, que pour le remettre aussitôt entre les mains du roi et en faire le prix de la réconciliation? » Double habileté que cette réponse: elle inspirait la méfiance de Condé aux Espagnols; elle devait les détourner de lui

constituer une principauté, du moins aux portes de la France, puisque le roi de France en profiterait seul.

La question fut examinée de nouveau à la conférence suivante. Mazarin tenait à ébranler la [illegible] qui existait entre les représentants de l'Espagne et les représentants du prince de Condé. Faire telle proposition avantageuse pour le prince de Condé, et dont l'acceptation dépendît de l'Espagne ; mais la choisir telle que l'Espagne [illegible] contre elle la rancune de Condé, voilà ce qu'il s'agissait de trouver. D'autre part, si l'Espagne avait à soutenir les intérêts du prince de Condé, la France avait à défendre les intérêts autrement graves du duc de Bragance et du Portugal. Mazarin savait que Philippe IV considérait le duc de Bragance comme Louis XIV considérait Condé, et qu'il serait aussi intraitable là-dessus que l'était le roi de France. Pourtant, il fallait donner satisfaction aux demandes des Portugais et leur prouver que l'on avait souci d'eux. Mazarin trouva le moyen d'atteindre du même coup son double but :

« Puisque le roi d'Espagne et vous, souhaitez si fort la satisfaction de Monsieur le Prince, je suis résolu d'y contribuer de mon côté en suppliant Sa Majesté Catholique d'agréer une proposition que [illegible] au moyen de laquelle vous obtiendrez bien au delà de ce que vous demandez. »

Don Louis de Haro était tout oreilles, et la joie se lisait sur son visage.

« Oui, reprit Mazarin avec véhémence, oui, je supplierai le roi de France de trouver bon que le prince de Condé et le duc d'Enghien, son fils, soient rétablis dans leurs charges et dans tous les gouvernements qu'ils avaient avant que ce prince s'engageât au service du roi d'Espagne. Je ferai même en sorte qu'en échange de celles de leurs places qui ont été rasées, on leur en donne d'autres, et enfin que le roi consente à abandonner toutes les conquêtes qu'il a faites pendant cette guerre, pourvu que Sa Majesté Catholique laisse le Portugal comme il est et qu'elle consente à finir la guerre de tous côtés. »

On imagine l'effet produit par cette proposition. Don Louis de Haro, toujours merveilleusement maître de lui perdit son sang-froid : « Le feu, contre son naturel, lui, monta au visage. » Il se leva en disant qu'il y avait une grande différence à faire entre le prince de Condé et le duc de Bragance : « Vous avez raison, repartit froidement Mazarin, l'un est en possession d'un royaume depuis vingt ans, l'autre n'a rien. » La conférence se termina là-dessus.

Une lettre du prince de Condé à don Louis de Haro, le suppliant « de ne pas suspendre l'importante affaire de la paix [illegible] la difficulté. Mazarin avait déclaré que Louis XIV romprait les négociations plutôt que de céder sur ce chapitre. Mais il avait admirablement su jouer de l'intérêt que Philippe IV et don Louis de Haro portaient au prince. Don Louis avait déclaré qu'en dehors du Roussillon, cédé par les préliminaires, il ne consentirait à aucune rectification de frontière du côté des Pyrénées. Toutefois il avait laissé échapper dans la conversation que son maître ferait peut-être quelques concessions du côté de la Cerdagne, s'il était certain que ces concessions dussent porter Louis XIV à s'adoucir au sujet de Condé. Cela coûta toute la Cerdagne française à Philippe IV. L'importance de cette cession nouvelle, que n'avaient pas prévue les préliminaires, apparaît clairement dans la lettre par laquelle Mazarin annonçait son succès à Louis XIV. « Ainsi Votre Majesté se trouve en possession d'un pays très fertile, couvert de plus de trois cents villages, et défendu par trois villes très importantes : Perpignan, Collioure et Salces, sans qu'il nous reste aucun sujet d'appréhender que les Espagnols, comme autrefois, entreprennent rien sur le Languedoc, une des plus grandes et importantes provinces du royaume. » En fait, c'était bien le Languedoc qui se trouvait fermé à l'Espagne ; c'était surtout la frontière complétée au sud. Avec le Roussillon et la Cerdagne, la France touchait au sud à sa frontière naturelle, les Pyrénées ; ce fut la première qu'elle atteignit [illegible] soit de ce côté.

[illegible]



BIBLIOGRAPHIE

LA FRANCE ET LE GRAND SCHISME D'OCCIDENT, par [illegible]

Il convient d'attribuer au livre de M. Noel Valois sur *la France et le Grand Schisme d'Occident* [illegible]. Peu de travaux historiques justifient par de meilleures raisons la confiance que les Français témoignent en la vitalité de leur patrie. Peu d'œuvres aussi rigoureusement érudites réussissent à élargir dans de pareilles proportions le sujet qu'elles traitent.

Le Grand Schisme d'Occident apparaît trop souvent dans notre histoire comme un simple épisode de la guerre de Cent ans. Il semble que la lutte contre les Anglais, rendue si funeste par l'indiscipline des chevaliers français et par l'imprévoyance habituelle de leurs rois, ait, durant le XIVe et le XVe siècle, épuisé toutes les forces, toute l'énergie de la France. Or à la suite des diplomates que Charles V envoie après l'élection simultanée des deux papes, M. Valois peut parcourir l'Europe entière. Est-il une preuve plus frappante de l'influence que la France n'a pas cessé d'exercer sur les États chrétiens ? M. Valois restitue à l'action de la France dans le Grand Schisme une sorte de catholicité politique. Des résultats aussi considérables ne sont pas le fruit d'un labeur hâtif ; le lecteur en est averti par l'abondance et la précision des notes ou des éclaircissements qui encadrent le texte. Au zèle, à l'expérience qui ont rendu fécondes ses recherches dans les bibliothèques et les archives de Paris et de Rome, M. Valois joint la science et le tact sans lesquels il ne [illegible] particulièrement délicats. Il est trop facile de traiter comme un conflit d'intérêts ce qui fut peut-être un douloureux cas de conscience. L'auteur lui-même nous fait sentir tout le prix de la scrupuleuse prudence qu'il ap-

part au récit des discordes de l'Église, quand il vient à la louange des chrétiens du XIVe siècle. « La foi fut aussi vive dans les deux obédiences de Rome et d'Avignon... Il y eut des consciences souples, il y en eut de vénales, mais il y en eut de sincères, ce ne sont peut-être pas les moins nombreuses. »

Charles V lui-même, le roi de France souvent accusé d'être l'auteur du schisme, ne mérite-t-il pas plutôt d'être rangé parmi les chrétiens sincères? Sans doute il s'efforça de maintenir la Papauté à Avignon, mais, en le faisant, il manifesta moins d'appréhensions pour son propre royaume que de préventions contre la Ville Éternelle. Quand le dernier pape légitime d'Avignon, Grégoire XI, s'éloigna de la France pour mourir en Italie, Charles V essaya d'arrêter sur la route de Rome la Papauté qui allait, disait-il, se faire crucifier une seconde fois. Le roi de France pressentait en effet les rancunes des Italiens et surtout l'âpre convoitise des Romains frustrés depuis soixante-dix ans de la présence de la Papauté et des bénéfices attachés à sa possession. Il n'avait pas besoin d'entendre la populace romaine gronder sur le passage des cardinaux qui se rendaient au conclave : « Notre tour est venu, nous voulons nous gorger de l'or français! »

L'Italie a le don des larmes; ses plaintes ont donné le change à la chrétienté en rejetant sur la France la responsabilité du Grand Schisme. Il est bon que M. Valois évoque l'écho des clameurs furieuses poussées par les Romains autour du conclave, qu'il retrace les scènes brutales dont le Vatican terrifié devint le théâtre aussitôt après l'élection d'Urbain VI. L'opposition d'un rival à un pontife ainsi intronisé semble dès lors moins surprenante; un moindre scandale accompagne la décision prise contre lui par les cardinaux qui, six mois après, se déjugent et acclament Clément VII. La France, en les imitant, en les encourageant peut-être, paraît moins exclusivement préoccupée de son intérêt politique. D'ailleurs Charles V ne se hâte pas de confirmer le schisme par sa décision, il évolue en quelque sorte d'une obédience à l'autre avec lenteur et avec circonspection.

Le frère de Charles V, Louis d'Anjou, dépositaire de l'autorité royale pendant la minorité de Charles VI, adopta une politique plus compromettante pour la France. Sa confiance immédiate, aveugle, dans le bon droit du Pape d'Avignon commanderait davantage le respect si M. Valois nous laissait ignorer la récompense que cette foi vive obtint aussitôt. En échange de sa tiare affermie, Clément VII promit une couronne. Royaume d'Adria, royaume de Naples furent successivement offerts par le pontife français à Louis d'Anjou. Pour abattre son rival, Clément VII était prêt à sacrifier même le patrimoine de saint Pierre. Le royaume d'Adria, qui devait détacher des États de l'Église la plus grande partie de leur territoire, fut encore présenté, quelques années après, comme un appât à l'ambition de Louis d'Orléans, frère cadet de Charles VI. A la France qui s'efforçait de lui livrer l'Église, le Pape d'Avignon livrait la péninsule; si bien que les vicissitudes du Grand Schisme se rapprochaient de plus en plus des préliminaires des guerres d'Italie. Ces guerres mêmes semblèrent sur le point d'éclater lorsque Charles VI, outré de la résistance du Pape de Rome, prit la résolution de passer les monts. Véritable précurseur de Charles VIII, Charles VI apporta à la même entreprise la même puérilité d'adolescent exalté par les chansons de geste, la même ambition chimérique qui visait par delà l'Italie l'empire d'Orient. Mais les menaces des Anglais et les surprises de la folie ne permirent pas qu'un roi de France franchît les Alpes dès la fin du XIVe siècle.

Chevauchées en Italie, ambassades en Espagne, en Allemagne, en Écosse où s'entremêlent la controverse religieuse et l'intrigue politique, telles sont, à l'occasion du Grand Schisme, les preuves que la France donne de ses inépuisables ressources et de son prestige. L'Église se lasse plus tôt que notre pays des sacrifices auxquels ses dissensions la condamnent. Comptant dans son obédience les pays peut-être les moins vastes mais certainement les plus riches, Clément VII a trop présumé du dévouement de son clergé. Prélats et riches bénéficiers ont payé trop souvent l'impôt aux princes, belliqueux défenseurs du saint-siège d'Avignon. Aussi les derniers jours de Clément VII sont-ils assombris par des plaintes de des récriminations qu'inspire l'intérêt autant que le scrupule théologique. L'Université de Paris, libérée et la contrainte que Charles V avait imposée à sa parole plus qu'à sa conviction, prend la défense du clergé, des prébendés contre les politiques et les hommes d'action. Elle blâme les princes qui prétendent conquérir militairement l'unité chrétienne; à la *voie de fait*, elle oppose la *voie de cession* ou le retour à la concorde par l'abdication des deux papes. « C'est mauvais, c'est venimeux », s'écriait Clément VII en parcourant une lettre de l'Université datée de juillet 1394 et, quelques semaines après, il mourait subitement. Cette mort achevait de désaffectionner la France de la cour d'Avignon qu'elle avait prise sous sa garde. « Ce n'était pas encore la fin du schisme, dit M. Valois; c'était la fin d'un genre tout particulier de gallicanisme, s'il est permis d'appeler ainsi une tendance qu'avait la France alors non pas à écarter la Papauté mais au contraire à l'attirer et presque à l'étouffer dans ses bras. »

Le mérite d'avoir éclairé la France sur les inconvénients du schisme ne doit pas être attribué à la seule éloquence de l'Université. Les événements, il faut le reconnaître avaient préparé notre pays à comprendre les leçons des théologiens. Toutefois un débat que les Gerson, les Clemangis ont illustré par leur talent, par leur science philosophique et leur parole cicéronienne, court le risque d'être dans la suite trop exclusivement considéré comme une querelle d'école. Combien de modernes en effet ignorent du Grand Schisme toute l'histoire qui précède l'intervention de l'Université de Paris! Il appartenait à l'exacte érudition de M. Valois de rappeler que dans le Grand Schisme l'action des princes avait précédé celle des docteurs et que la politique avait devancé la littérature.

H. GAILLARD.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31416 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME VI 21 NOVEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

La Chambre a voté une modification à la loi électorale du Sénat.

Un seul point est important : les délégués sénatoriaux, au lieu d'être choisis par les assemblées municipales, comme ils le sont maintenant, seraient nommés par le suffrage universel à raison d'un délégué pour 150 électeurs.

Il me semble que ce système soulève une objection grave : les communes importantes étant forcément divisées en sections, il pourrait arriver que, par suite du sectionnement, la représentation se trouvât faussée.

Il suffirait, pour cela, que le hasard groupât les électeurs de l'opinion dominante dans un certain nombre de sections : on aurait alors une délégation qui ne représenterait pas la majorité du corps électoral, — comme il arrive quelquefois qu'une commission nommée par les bureaux ne représente pas la majorité du parlement.

Voici 30 000 électeurs, répartis dans 10 sections de 3 000 électeurs ; chaque section doit nommer 20 délégués.

D'une part, 6 sections nomment 120 délégués conservateurs.

D'autre part, 4 sections nomment 80 délégués républicains.

En résulte-t-il nécessairement que les conservateurs soient en majorité dans le corps électoral ?

Pas le moins du monde ; car il est très possible que les électeurs conservateurs et républicains soient inégalement répartis entre les diverses sections, et qu'ainsi il y ait beaucoup de voix perdues pour les uns ou les autres.

Je demande pardon de cette arithmétique ; mais la question est très sérieuse, et c'est mon excuse.

Supposez, par exemple, sur les 30 000 électeurs, 16 000 républicains, dont la moitié à peu près dans les six sections qui nomment des délégués conservateurs : voilà environ 8 000 républicains non représentés.

Les 8 000 autres, groupés dans quatre sections, ne peuvent nommer que 20 délégués par section, c'est-à-dire 80 délégués, quand les conservateurs en nomment 120.

La majorité des délégués sera donc conservatrice quand la majorité des électeurs est républicaine.

On peut ainsi imaginer beaucoup de cas dans lesquels la majorité des délégués serait nommée par la minorité des électeurs.

La question sera discutée sous peu au Sénat. On ne voit pas très clairement quelle sera l'attitude du gouvernement. M. le président du Conseil a parlé hier de « transaction » ; voilà qui est fort bien, mais quelle transaction ?

Si l'on veut aboutir à un résultat pratique, pourquoi ne pas nommer une commission, formée par moitié de sénateurs et de députés, qui étudierait non seulement la question déjà discutée par la Chambre, mais toutes les questions qui se rattachent à la réforme électorale, comme la représentation proportionnelle et le vote obligatoire ?

JEAN-PAUL LAFFITTE.

[illegible]

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE [1]

Le Peuple.

I. — L'HOMME DU PEUPLE.

Pris dans le sens étroit, le mot *peuple* désigne ce qu'on est convenu d'appeler les classes inférieures de la nation. Donc, avant d'en venir à l'objet principal de cette étude, au peuple considéré comme unité sociale, un coup d'œil sur l'*homme du peuple*, ouvrier ou paysan.

La Bruyère a sur les paysans de son temps une phrase que je me garderai de citer : elle est dans toutes les mémoires. Si l'on veut la voir illustrée, cette phrase exacte et terrible, il faut s'arrêter, au Louvre, devant la toile à peu près contemporaine des frères Le Nain, *le Repos de Paysans* (2) : trois pauvres hères, couverts de loques sordides, sont groupés autour d'une cruche et d'un morceau de pain bis. L'aigre piquette qu'ils viennent de boire a fait monter à leurs pommettes une rougeur anémique ; une lassitude infinie se lit sur ces visages blafards, plisse ces fronts vides de pensées. Ce sont bien là les « animaux farouches » du moraliste, les paysans français d'autrefois, souffre-douleur de notre histoire, « mulets », — le mot est de Richelieu, — sur qui pèse le poids de toutes les fatalités naturelles et des pires injustices sociales.

En l'espace de huit siècles, leur condition ne s'est guère améliorée. Sous Louis XIV, ils broutent l'herbe : entre 1672 et 1715, la misère les tue par millions ; et les années du règne suivant se comptent par les famines. Cependant, les impôts dont on les accable vont toujours en augmentant : taille, dîmes, redevances, — ils payent non seulement pour eux, mais pour ces privilégiés qui sont parvenus, de plus en plus nombreux, à s'exonérer des charges communes. Parfois, à bout de courage et de patience, ils se révoltent ; mais une répression impitoyable a bientôt raison de ces jacqueries : la brute, un instant lâchée, rentre dans l'obéissance, et tend ses reins meurtris au bât vainement rejeté.

La Révolution a affranchi le paysan ; de l' « animal farouche », elle a fait un homme. Elle l'a affranchi, mais ne l'a pas transformé. Son âme est aujourd'hui ce qu'elle était il y a mille ans. Et l'on peut, à quelque moment de l'histoire que l'on se place, le définir d'un mot : c'est un avare. — Avare, et comment ne le serait-il point? Qui sait mieux que lui ce que représentent de travail accumulé le morceau de pain qu'il mange avec lenteur et comme avec respect, la pièce d'argent qu'il serre en cachette dans son bas de laine?...

Cet avare a un trésor, — une maîtresse, dit Michelet, — la terre. Maîtresse avide et capricieuse, qui lui vend bien cher ses faveurs et ne se laisse féconder qu'au prix d'un effort surhumain. Il l'a aimée d'un tel amour qu'à force de privations et de persévérance, il a réussi à la conquérir, guettant le moment, l'occasion, dès avant 89. On le voit, par exemple, acheter vers 1500, alors que la noblesse, partant pour l'Italie, est obligée de vendre ; les guerres de religion le dépouillent ; mais, sous Henri IV, il reprend courage, achète encore ; vers 1650, écrasé de taxes, il rend gorge, puis rachète, on ne sait comment, pendant tout le cours du XVIIIe siècle, si bien que, dès avant la Révolution, le seigneur se trouve réduit, presque partout, à l'exercice de ses droits féodaux : d'après Young, les petites propriétés rurales formaient, aux environs de 89, le tiers du royaume. Et, depuis lors, leur nombre n'a cessé d'augmenter : « La terre de France appartient à vingt millions de paysans. (1) »

Ce n'est pas que le paysan n'ait fait, de nos jours, quelques infidélités à sa « maîtresse ». Il s'est laissé prendre à l'appât des valeurs mobilières, a confié, à diverses reprises, à la spéculation, le contenu de son bas de laine. Mais toujours il est revenu à la terre, il lui reviendra toujours. C'est pour l'amour d'elle qu'il reste laborieux et sobre ; et si, devenu propriétaire, il limite le nombre de ses enfants, c'est afin que ces lambeaux du sol, si patiemment cousus l'un à l'autre, ne soient pas morcelés un jour.

Païen vient de *paysan*, et à bon droit. — Penché sur la terre, objet de son culte, le paysan ne lève guère les yeux au ciel. La religion chrétienne avait depuis longtemps triomphé en Gaule qu'il invoquait les génies des lacs et des sources, s'inclinait encore devant ses arbres sacrés. L'Église bénit lacs et sources, surmonta d'une croix les arbres sacrés, en un mot *christianisa* le paysan, mais sans être jamais parvenue à abolir en lui le fond païen qui, refoulé depuis des siècles, tend constamment à remonter à la surface. « J'ai connu des paysans qui pensaient trop de bien du soleil », dit l'abbé Roux dans une de ses *Pensées* ; « ce foyer de lumière et de chaleur... leur paraissait une créature supérieure, et même un créateur, le Créateur... » Et il ajoute : « Le paysan passa de paganisme à christianisme à grand renfort de miracles ; il retournerait à moindres frais de christianisme à paganisme. » — Il y retourne depuis cent ans, depuis que l'incrédulité, venant d'en haut,

(1) Voyez les numéros des 23 et 30 mars 1895, 4 et 11 janvier 1896.

(2) La toile est un peu antérieure à la phrase, qui date de 1689.

(1) Michelet, *le Peuple*.

s'est insinuée dans les couches profondes de la nation. Le dimanche, dans nos villages, on ne voit guère que des femmes à la messe paroissiale : les hommes sont aux champs ou au cabaret ; à vrai dire, ils font encore baptiser leurs enfants, tiennent à se marier à l'église : mais ces actes religieux qu'ils accomplissent encore ne sont chez eux que des actes réflexes, où la foi n'a plus de part.

Indifférent en matière de religion, le paysan français contemporain n'a guère, en politique, que des convictions négatives. Le mot de royauté s'associe dans son esprit au souvenir de tout un passé misérable : aussi n'est-il pas royaliste. Socialiste, pas davantage. Quand la notion du *tien* et du *mien* devrait s'éteindre dans la conscience des autres hommes, elle survivrait vivace chez cet obstiné lutteur, qui a pénétré la terre de sa substance et la conquiert chaque jour par son travail. La conserver paisiblement une fois acquise, telle est sa préoccupation dominante. Il aime l'autorité et la veut forte, quelle que soit son étiquette, parce qu'une autorité forte assure la stabilité sociale, et le désordre est ce qu'il redoute le plus.

Si l'âme du paysan est restée immuable à travers les révolutions et les siècles, on n'en peut dire autant de l'âme de l'ouvrier.

Enserré dans le cadre étroit de la corporation qui le comprimait, mais en le protégeant, maître de son outil dont il pouvait à son gré hâter ou ralentir l'effort, l'ouvrier d'autrefois gardait intacte sa personnalité, pensait ou rêvait à son aise, était homme, en un mot. Michelet a une phrase exquise sur les *lollards*, ces tisserands mystiques du moyen âge : « Tout en travaillant, ils *lollaient*, chantaient à voix basse, ou du moins en esprit, quelque chant de nourrice. Le rythme de la navette, lancée et ramenée à temps égaux, s'associait au rythme du cœur ; le soir, il se trouvait souvent qu'avec la toile, s'était tissue, aux mêmes nombres, un hymne, une complainte... »

L'ouvrier d'aujourd'hui ne *lolle* plus ; il n'en a ni le temps ni le goût. Deux grands faits, — la transformation de l'organisation industrielle, celle de l'outillage, — ont profondément modifié sa condition, et leur influence a réagi sur son âme.

Le lendemain du jour où la Constituante eut brisé le faisceau des corporations, les ouvriers se réveillèrent émancipés, et, du même coup, séparés les uns des autres, livrés sans protection à tous les hasards de la concurrence, à toutes les exigences de leurs employeurs, — esclaves, en un mot, sous les apparences de la liberté. Aussi ne tardèrent-ils pas à regretter l'ancien état de choses : ils tentèrent d'y revenir. Mais leur affranchissement n'avait été accompagné d'aucune mesure relative à la détermination de leurs droits ; et la loi du 14 juin 1791 arrêta brutalement ces tentatives de coalition. Elles se renouvelèrent depuis sous mille formes, et cela jusqu'à ce qu'enfin, en 1864, les coalitions, du moins les coalitions paisibles, eussent été reconnues légales (loi du 25 mai 1864) (1).

« De tous les systèmes tendant à organiser le travail, écrivait, à la veille de cette loi, un ancien ouvrier, M. Corbon (2), celui qui donnerait une existence légale à la corporation serait celui qui répondrait le mieux au sentiment des ouvriers. » — Les corporations n'ont pas été rétablies, mais la loi de 1864 sur les coalitions et celle de 1884 sur les syndicats professionnels ont, à l'organisation industrielle d'autrefois, substitué une organisation nouvelle. L'abime creusé par la Révolution entre les salariés et les capitalistes, détenteurs des instruments de travail, n'est pas près de se combler, mais les salariés, qu'elle avait isolés les uns des autres et, par là même, désarmés, ont conquis le droit de se réunir, d'aviser à la défense de leurs intérêts communs. On sait l'action politique et sociale qu'exercent, depuis douze ans qu'ils existent, on peut prévoir celle qu'exerceront dans l'avenir les syndicats professionnels : taux des salaires, durée du travail, choix des ouvriers, rien, dès aujourd'hui, ne leur échappe ; ils tiennent en leurs mains la paix et la guerre, décrètent les grèves et les reprises de travail, font échec, en un mot, à la puissance patronale, et ont rendu à la classe ouvrière, avec le sentiment de sa puissance, celui de son unité.

D'où vient que l'ouvrier n'ait pas mieux profité, comme individu, des avantages assurés à sa classe ? Ce qu'il a gagné en un sens, d'où vient qu'il semble l'avoir perdu dans l'autre ? — La prodigieuse extension du *machinisme* explique cette anomalie.

C'est en 1812 qu'un moteur à vapeur fonctionna pour la première fois dans une filature française ; notre premier chemin de fer fut inauguré en 1828, notre première ligne télégraphique date de 1845. Depuis lors, la vapeur et l'électricité ont transformé le monde, et, du même coup, les conditions du tra-

(1) [illegible] — La loi du 14 juin 1791 défendait, sous peine d'amende et de prison, à tous ouvriers ou compagnons, de se nommer des présidents ou syndics, de se concerter dans le but de refuser ou de n'accorder leur travail qu'à un prix déterminé. La loi du 22 germinal an XI déclara punissable le seul fait de la cessation simultanée du travail. Cette disposition, par trop draconienne, [illegible] pénal (ancien article 415). Mais le Code et les lois qui l'avaient précédé ne visaient que les coalitions ouvrières. La loi du 27 novembre 1849, sans innover quant à l'appréciation pénale des faits de coalition, supprima du moins l'odieuse distinction consacrée par les lois antérieures, et assimila aux coalitions d'ouvriers les coalitions de patrons.

(2) [illegible]

vail. A la petite industrie de jadis a succédé la grande industrie, à l'étroit atelier la manufacture, ou, pour mieux dire, la *machinofacture*. — Qui n'a visité ces immenses casernes, aux murs noircis, aux planchers frémissants? La vapeur siffle, les bielles étendent et raccourcissent leurs bras métalliques, les pistons promènent infatigablement l'éclair de leurs tiges, et, dans ce bruit assourdissant et monotone, dans cette atmosphère surchauffée, s'agite un peuple étiolé d'esclaves : le tyran, automate impitoyable, est ici de cuivre et d'acier.

Ce n'est pas méconnaître les services rendus par la machine que de constater l'état de dépendance et de misère auquel elle a réduit l'ouvrier. Elle l'a vêtu à bon marché, a mis à sa portée mille objets naguère réservés aux riches ; mais, en même temps, elle l'a groupé en agglomérations malsaines, l'a soumis à l'action de phénomènes économiques complexes dont il ne peut prévoir, dont il peut encore moins conjurer l'effet, l'a affaibli au physique et, au moral, corrompu. — Imprévoyant et prodigue parce qu'il vit d'un salaire dont le taux, l'existence même dépendent de mille hasards ; aigri et désabusé ; haïssant le patron qui l'exploite, dégoûté des institutions parlementaires qui l'ont déçu (1), même de la République dont il n'attend plus rien et qu'il ne défendrait pas à l'heure du péril ; prêt à tous les bouleversements et les appelant tous, parce qu'il peut y gagner et se croit assuré de n'y rien perdre : voilà l'ouvrier français, tel que l'ont fait cent ans de progrès scientifiques et de liberté industrielle.

Ouvrier et paysan se rencontrent, une fois en leur vie, sous les drapeaux. Ils se rencontrent, mais ne se mêlent point. L'éducation, le tempérament, les intérêts, tout sépare l'un de l'autre, tout oppose l'un à l'autre ces frères de misère et de labeur. De cette opposition ressort la plus sûre garantie de stabilité dont puisse se prévaloir l'ordre social actuel.

II. — LE PEUPLE

Le mot *peuple*, pris dans le sens large, désigne l'ensemble de la nation, considérée comme unité sociale.

Quelle est la valeur de cette unité, et quel en est le caractère? — *Instinct*, *volonté*, *âme* du peuple, autant d'expressions communément employées : la dernière est surtout à la mode, et, des livres des philosophes, a passé dans le jargon parlementaire et jusque dans le langage courant. J'extrais d'un discours prononcé naguère en une occasion solennelle ce passage significatif :

> Qu'elle soit faite de l'équilibre harmonieux de nationalités de différente origine... ou de l'âme de cent millions d'hommes, confondue avec la grande âme loyale et pacifique d'un jeune souverain ; ou que, forgée par l'épée glorieuse d'une monarchie séculaire, elle soit devenue, comme chez nous, par le miracle d'une Révolution unique dans l'histoire, la libre aspiration d'une République vers un idéal toujours plus élevé de paix, de progrès et de justice, *il y a une âme des peuples*... C'est elle qui pour chacun d'eux, diverse et personnelle, se reflète dans le miroir de leurs glaciers et de leurs fleuves... c'est elle qui pleure ou qui chante sur la lyre de leurs poètes, rayonne sur le front de leurs penseurs, combat avec l'épée de leurs capitaines... c'est elle qui, après avoir été le *génie* de la Monarchie, a été le souffle immortel de la Révolution française ; c'est elle qui a fait, c'est elle qui fait la France (1).

Sont-ce là de simples métaphores? Ou bien au contraire l'entité « peuple » a-t-elle une existence effective, et doit-on raisonner en conséquence? Oui, selon toute une école qui se rattache, à travers les siècles, à Platon et à Guillaume de Champeaux.

Les peuples, à en croire M. de Hartmann (2), seraient doués d'un instinct secret, animés d'une sorte d' « esprit inconscient » qui, à leur insu, et en dépit des résistances et des égoïsmes individuels, les inciterait à poursuivre la réalisation d'un plan général. L'auteur de la *Philosophie de l'inconscient* emprunte, comme on voit, aux religions positives l'idée d'une Providence transcendante, régissant l'humanité d'en haut et du dehors ; et il lui substitue celle d'une Providence immanente qui la régirait du dedans et qui, se fractionnant entre les nations, se ferait l'« âme » de chacune d'elles.

A cette hypothèse de l'âme inconsciente s'en rapporte une autre mieux définie, plus exactement formulée, qui attribue aux nations une conscience analogue à la conscience individuelle. Le *moi*, affirme-t-on, n'est qu'un fantôme métaphysique, une expression vide de sens ; et, de même que tout organisme individuel se résout en une infinité de micro-organismes concourant à l'exercice des fonctions vitales, de même toute conscience individuelle a le caractère d'une conscience sociale, d'une association de consciences. Cela dit, l'on conclut qu'inversement toute

(1) Réflexions des ouvriers [illegible] au lendemain de l'attentat de Vaillant : « Carnot devrait [illegible] qui a fait le coup. C'est un bon b... celui-là! Ils ne devaient pas être à la noce, les vingt-cinq francs! Pour ce qu'ils font, autant les supprimer »... etc. (Henri Leyret, *En plein faubourg*.)

(1) Inauguration du monument commémoratif de la réunion du comté de Nice à la France (4 mars 1896). — Discours de M. Raiberti, député des Alpes-Maritimes.

(2) Cf. Fouillée, *la Science sociale contemporaine*, l. III.

conscience sociale est une conscience individuelle. « La conscience, le moi, la personnalité sont des propriétés de la société aussi bien que de l'individu (1). » Et ces grands individus qu'on appelle des peuples ont une âme au même titre que chacun des éléments conscients qui les composent (2).

M. Fouillée (3) a fait de ces théories la critique la plus décisive. L'évolution des sociétés s'explique suffisamment par celle des individus et par l'influence des milieux; l'on n'a d'ailleurs jamais le droit de substituer à l'interprétation rationnelle des faits une interprétation fondée sur l'intervention prétendue d'une cause mystérieuse et invérifiable; et l'hypothèse de l' « esprit inconscient » rappelle, par ce qu'elle a de peu scientifique, ce fameux *natura abhorret a vacuo* par lequel on expliquait l'ascension des liquides dans le vide, avant les expériences de Torricelli et de Pascal.

Plus spécieuse, mais non moins fragile est la théorie qui assimile la conscience sociale à une conscience individuelle. Elle correspond à un état d'esprit déjà dépassé. Il fut un temps où les sociologues s'ingéniaient à rattacher les lois sociales aux lois naturelles, comparaient systématiquement le corps social à un organisme, à un individu physiologique; de là à en faire un individu psychologique, il n'y avait qu'un pas, qui fut aisément franchi. Mais on est aujourd'hui revenu des métaphores biologiques appliquées aux phénomènes sociaux, l'on en a reconnu le caractère superficiel. Ce qui, remarque M. Fouillée, distingue essentiellement la société de l'individu, c'est d'être composée de *sujets* pensants et actifs, ayant un *moi* conscient et réfléchi; et la conscience sociale ne saurait être assimilée à une conscience individuelle, car « dans la société, la présence des consciences réfléchies chez les différents membres, qui arrivent tous à dire *moi*, contredit et empêche toute conscience du *moi* collectif ou social. Le fantôme de l'individualité se trouve alors dispersé en mille images distinctes, comme une figure qui se multiplie dans tous les fragments d'un miroir brisé. »

Est-ce à dire que les peuples ne forment qu'un assemblage incohérent et tout fortuit d'unités individuelles? Non certes. Un même langage, une même législation, un passé, des traditions communes, — autant de liens qui réunissent les citoyens d'un même pays. Mais, si puissants qu'on les suppose, ces liens n'ont rien que d'artificiel. Un peuple, pour centralisé qu'il soit, ne se résoudra jamais en une entité, en une manière de cerveau unique, en une âme consciente d'elle-même.

***

Si le peuple n'a pas d'âme, la *foule*, fraction provisoire et accidentelle du peuple, en a-t-elle une? — Avant de répondre à cette question, dont l'intérêt ressortira de soi-même, j'essaierai de montrer qu'à l'heure où nous sommes, une étude sur le peuple se ramène nécessairement à une étude des foules ; il faut définir le mot *foule*, déterminer le sens tout spécial que donnent à ce mot les sociologues.

Soit mille individus sur une place publique, occupés, par petits groupes hétérogènes, à acheter, par exemple, ou à vendre. Voilà une foule, au sens ordinaire du mot, — une foule, qui n'a rien de commun avec la foule « organisée » des sociologues. Mais qu'un cri de colère ou d'enthousiasme s'élève du sein de cette masse amorphe, qu'une émotion unanime la galvanise, — et la foule sociologique est constituée.

Supposons, d'autre part, les mille individus en question rentrés chez eux, physiquement séparés les uns des autres. Ils ne s'en trouveront pas moins à l'état de « foule », du moment qu'une étincelle aura jailli, que le choc d'une émotion, d'une passion commune aura donné naissance à cette sorte de courant électrique qui réunit mille pensées en une seule pensée, et mille cœurs en un seul cœur.

Les foules ont fait récemment l'objet d'études intéressantes; on en a déterminé minutieusement les caractères; on a établi, de la façon la plus indiscutable, le bien fondé des deux propositions suivantes : 1° les foules sentent, pensent, agissent tout différemment de l'individu isolé; 2° les individus en foule subissent une transformation qui a pour résultat de paralyser en eux la vie cérébrale, de les abaisser au rang de sujets hypnotisés, de les mettre à la merci de toutes les suggestions dont ils peuvent être l'objet.

De cette double et fort exacte observation, — à savoir que l'individu faisant partie d'une foule diffère essentiellement de soi-même; que la foule se comporte tout différemment de l'individu isolé, — certains sociologues ont conclu qu'elle avait une « âme », âme provisoire sans doute, mais effective. C'est cette idée que M. Gustave Le Bon, dans son ingénieux et curieux traité de la *Psychologie des Foules* (livre premier : *l'Ame des Foules*), exprime en termes fort nets :

(1) René Worms, *Organisme et Société*.

(2) C'est à peu près la théorie que professe en Allemagne M. Lazarus. Cf. Bouglé, *Les Sciences sociales en Allemagne*. [illegible] le *moi* social [illegible] du monde en tant que centre [illegible].

En France, M. Durkheim (*Les Règles de la méthode sociologique*; Alcan, 1895) s'est placé dans une position tout à fait isolée. D'après lui, la vie sociale « dérive directement de l'*être collectif* qui est, par lui-même, une nature *sui generis* », et elle résulte « de cette élaboration spéciale à laquelle sont soumises les consciences particulières par [illegible] et d'où se dégage une *nouvelle forme* [illegible] ». M. Durkheim nous ramène, on le voit, à la pure ontologie.

(3) *La Science sociale contemporaine*, l. III, 1.

La foule psychologique est un *être provisoire*, formé d'éléments hétérogènes qui pour un instant se sont soudés, absolument comme les cellules qui constituent un corps vivant forment par leur réunion un être nouveau, manifestant des caractères tout différents de ceux que chacune de ces cellules possède.

Contrairement à une opinion qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un philosophe aussi pénétrant qu'Herbert Spencer, dans l'agrégat qui constitue une foule, il n'y a nullement somme et moyenne des éléments, il y a combinaison et création de nouveaux caractères, de même qu'en chimie certains éléments mis en présence, les bases et les acides par exemple, se combinent pour former un corps nouveau possédant des propriétés tout à fait différentes de celles des corps ayant servi à le constituer.

La thèse est spécieuse; elle semble, au premier abord, s'accorder avec les faits; mais elle ne tient pas contre un examen attentif; et le phénomène constitutif des foules s'explique sans qu'il y ait lieu de recourir à l'invention d'une entité.

Il ressort d'expériences décisives que l'on peut retrancher une portion assez étendue des lobes cérébraux sans que leurs fonctions soient perdues ni même altérées. Aussi M. Tarde définit-il, avec Taine (1), le cerveau humain un organe *répétiteur* et *multiplicateur*. Chacune de nos perceptions, chacune de nos pensées se reproduit, se propage à l'infini à travers les circonvolutions de la substance grise, et la vie mentale individuelle peut être considérée comme une sorte de perpétuelle auto-imitation, comme une suggestion ininterrompue de cellule à cellule.

Si la vie mentale individuelle est une suggestion de cellule à cellule, la vie sociale est une suggestion de personne à personne. Une société peut être définie « une collection d'êtres en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux » (2). A peine né, l'enfant imite le père et se modèle en tout sur lui; à mesure qu'il grandit et s'émancipe en apparence, se développent en lui, sans qu'il s'en doute, de plus amples besoins d'imitation : d'innombrables hypnotiseurs s'adjoignent à l'hypnotiseur primitif qui, jadis, l'influençait seul. En même temps, et à son insu, il devient lui-même un hypnotiseur, par rapport à d'innombrables hypnotisés : c'est ce que M. Tarde appelle le passage de l'*unilatéral* au *réciproque*. « L'état social, comme l'état hypnotique, n'est qu'une forme du rêve... N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées, telle est l'illusion propre au somnambule et aussi bien à l'homme social. »

Cela étant, le phénomène constitutif des foules apparaît comme un simple phénomène de suggestion réciproque, se produisant, il est vrai, dans des conditions toutes spéciales. — Quand des individus placés dans des états psychologiques différents agissent les uns sur les autres, un échange au moins partiel s'effectue entre eux, lequel aboutit à une complication de l'état intérieur individuel. Mais que ces mêmes individus se trouvent, par aventure, animés d'une passion commune, qu'ils échangent (c'est le cas des individus en foule) des impressions identiques, — ces impressions, se multipliant les unes par les autres, atteindront un degré inouï d'intensité. A la *complication* de l'état intérieur individuel aura succédé le *renforcement* de ce même état (1). C'est la différence de l'accord à l'unisson. « Une foule, dit M. Tarde, a la puissance simple et profonde d'un large unisson. » — Et si les sectes et les castes offrent au plus haut point les caractéristiques des foules, c'est justement parce que les membres de ces groupes étroits mettent en commun tout un ensemble de pensées, de croyances pareilles, qui, par le seul fait de la juxtaposition, s'exagèrent à l'infini (2).

La théorie ci-dessus exposée rend compte de l'imbécillité des foules. Il est avéré que les hommes réunis à l'état de foule valent moins, au point de vue intellectuel, qu'ils ne valent individuellement. On voit des jurés intelligents rendre des verdicts absurdes, des commissions formées d'artistes ou de savants distingués se signaler par d'étranges bévues, des assemblées politiques voter des mesures manifestement opposées au sentiment individuel des membres qui les composent. — Que signifie tout cela? — Simplement que notre capital intellectuel et moral se divise en deux parts, l'une incommunicable, *inéchangeable* et qui, variant d'individu à individu, constitue l'originalité, la valeur propre d'un chacun; l'autre *échangeable*, faite de ces passions, de ces sentiments irraisonnés qui sont communs à tous les hommes d'un certain temps et d'un certain pays. — C'est le capital échangeable qui s'accumule dans les foules à l'exclusion, l'on pourrait dire au détriment de l'autre (3).

Mais, de ce qu'elles restent toujours inférieures à l'individu isolé, — généralisons : de ce qu'elles s'en distingent absolument, il ne suit pas qu'elles manifestent des caractères « spéciaux » et « nouveaux » dont la combinaison ne s'effectuerait qu'en elles. La proposition plus haut formulée : les foules

(1) *De l'Intelligence*, I, l. IV, ch. I.

(2) Tarde, *les Lois de l'Imitation*, ch. ..., *Qu'est-ce qu'une société*.

(1) *La Philosophie pénale*, ch. VI.

(2) A M. Tarde revient le mérite d'avoir (notamment dans sa *Philosophie pénale* et dans ce livre profond et original, *les Lois de l'Imitation*) ramené l'imitation à un phénomène de suggestion, et créé, telle que je viens de la reproduire en ses traits essentiels, la théorie scientifique des foules.

(3) Cf. Sighele, *la Foule criminelle*, introduction, et Max Nordau, *Paradoxes*, ch. III.

sentent, pensent, agissent différemment de l'individu, doit, pour être tout à fait exacte, se compléter d'un mot : elles sentent, pensent agissent différemment de l'individu *normal*. Cette impressionnabilité, cette crédulité, ce besoin de se courber et d'obéir, cette inaptitude au raisonnement et à l'abstraction que l'on observe chez les foules, on les observe, à des degrés divers, chez l'individu isolé, lorsqu'il subit l'empire d'une fascination qui le livre désarmé au pouvoir d'un magnétiseur. La foule est à l'état d'individu hypnotisé, l'individu hypnotisé, pourrait-on dire, à l'état de foule. Il n'est rien en celle-ci qu'on ne retrouve en celui-là.

Les foules ne manifestant ni la « combinaison » ni la « création » de caractères nouveaux, on ne saurait les tenir pour des « êtres provisoires », et le mot d' « âme des foules » n'a que la valeur d'une métaphore, commode peut-être, mais assurément dangereuse. Aussi bien le moment serait-il mal choisi pour imaginer de nouvelles entités verbales (« génie des races », «âme des peuples », « âme des foules » , quand les fantômes scolastiques que nous avait légués le moyen âge (archées, formes substantielles, affinités, principe vital et tant d'autres) se sont évanouis en fumée.

G. DE RIVAUDEL.

(*A suivre.*)

AMOUREUX DE FLEURS

Nouvelle.

Il n'y avait pas de place pour des fleurs sur le devant de la maison ; celle-ci était trop près de la route. La petite chaumière, vierge de peinture, sauf quelques touches autour des fenêtres, avait l'air de s'être avancée timidement. En face s'élevait une petite chapelle blanche au clocher élancé ; aussi disait-on, en plaisantant, dans la ville, que la maison de Silas Vinton s'était mise en marche pour aller à une réunion de prières, un jour que la cloche sonnait l'heure du service. Les trois degrés de pierre usés de la porte d'entrée descendaient jusque dans la petite allée, je veux dire dans le sentier bordé d'herbe et de plantes folles. La mince bande de verdure sous les deux fenêtres, de chaque côté de la porte, était protégée par une palissade très basse coquettement blanchie à la chaux ; Silas Vinton avait essayé de faire pousser quelques plantes dans cet étroit espace : peine perdue ! L'eau en tombant du toit avait dénudé les racines, aussi ne restait-il qu'une petite bande caillouteuse où la pluie tombait goutte à goutte à travers l'herbe drue.

Silas avait assez de terrain derrière sa maison pour compenser la nudité de la façade. Il possédait jusqu'à deux acres de bonnes terres descendant à la rivière. Une partie servait à la culture des fleurs et des légumes, l'autre était un verger presque uniquement planté de pommiers. Il y avait bien çà et là quelques cerisiers, mais ils étaient tous éparpillés dans le jardin.

Ce matin-là, les arbres étaient en pleine floraison, et l'on voyait même percer quelques fleurs précoces. Silas était occupé à travailler ; il avait ôté son habit et montrait ses manches de chemise en calicot bleu.

C'était un homme jeune, au-dessous de trente ans, et paraissant plus jeune encore ; moins peut-être à cause de la petitesse, de la sveltesse de sa taille et de ses cheveux blonds, que de son expression où se reflétait son âme d'enfant.

On disait d'ordinaire : « Silas Vinton n'est qu'une poule mouillée. » En fait, il n'y avait chez lui ni faiblesse féminine ni enfantillage d'aucune sorte, mais une candeur qui se lisait sur sa figure ronde, aux traits délicats. Comme bébé, il avait déjà dû avoir ce regard innocent, étonné et réfléchi.

Il était en train de travailler sur la limite du jardin et du verger ; les pommiers en fleurs et le cerisier près de lui étaient tout bourdonnants d'abeilles. On pouvait entendre leur susurrement et le babillage de la source de la rivière que l'on apercevait à travers les rosiers. L'air était chargé de parfums. Silas s'occupait à dépoter des plantes qu'il avait apportées de la maison, car ses fenêtres étaient garnies d'étagères du rebord jusqu'au plafond. En hiver, sa maison était transformée en une véritable serre.

Pendant ce temps, Silas Vinton ne cessait de se parler à lui-même, ou plutôt de murmurer à la manière des abeilles : « Lilas, boules-de-neige, fleurs d'amandier et de pommier, fleurs de narcisse et de cerisier. »

Puis il se demandait tout haut, tout en dépotant ses plantes : « Voyons, où mettrons-nous celle-ci ? Et celle-là ? A quelle profondeur creuserai-je des trous ? » De temps en temps, il regardait autour de lui et répétait : « Lilas, boules-de-neige, fleurs d'amandier et de pommier, fleurs de narcisse et de cerisier. » C'était comme le refrain de ses rêveries habituelles. Ces fleurs étant toutes autour de lui pendant qu'il travaillait : il ne cessait de les compter et recompter ainsi que des joyaux.

Il était si absorbé par son travail et ses rêveries qu'il n'entendit pas une jeune fille qui s'approchait. Tout à coup une voix claire, mais timide, l'appela : « Silas ! »

Il tressaillit et leva les yeux : « Comment, Althéa Rose, c'est vous ? Comme vous avez marché doucement ! Je ne vous ai pas entendue ! »

— Maman voudrait savoir, dit-elle timidement, si vous pouvez lui procurer des panais.

— Certainement, une grosse botte; je suis enchanté de lui en donner. Ils sont là-bas, voyez-vous ?

Silas prit les devants, et la jeune fille le suivit, tenant un panier à la main. C'était une singulière créature ; sa figure était douce et agréable, ses traits, petits et délicats, avaient la blancheur et la transparence du lis ; mais il y avait dans tout le reste de sa personne quelque chose de bizarre. Ses épais cheveux blonds étaient coupés en carré et s'étageaient autour des oreilles. Elle portait un chapeau fermé en paille blanche très dure, qu'elle avait ôté en chemin pour venir chez Silas Vinton, et qu'elle tenait ballant par les brides. La coupe de sa robe de couleur sombre était si distinguée qu'elle lui donnait presque un charme original. Bien que la jeune fille fût à peine âgée de seize ans, sa jupe touchait terre et cachait ses pieds grossièrement chaussés; son corsage long et droit dissimulait les courbes gracieuses de son buste.

Elle observait attentivement Silas en train de cueillir les panais ; lorsque le panier fut rempli, il se leva et se tourna vers elle; aussitôt les joues d'Althéa se couvrirent d'une vive rougeur, et ses yeux bleus changèrent de couleur comme des fleurs balayées par le vent.

— Là, dit Silas, j'ai rempli votre panier; dites à votre mère qu'elle pourra en avoir chaque fois qu'elle voudra.

— Merci, répondit Althéa. Elle ne lui offrit aucun argent, Silas ne voulant jamais accepter un sou; il se faisait gloire de fournir gratuitement des légumes, et semblait blessé lorsqu'on lui offrait une rémunération.

Althéa avait tendu la main pour prendre le panier, mais Silas le gardait dans la sienne.

— Je rentre justement à la maison, dit-il, je vous le porterai jusqu'à la barrière, il est un tantinet trop lourd pour vous.

Comme il passait à côté des massifs et des petites plates-bandes de fleurs printanières :

— Althéa, dit-il, comme frappé d'une idée, n'aimeriez-vous pas un bouquet de fleurs ?

Elle sourit timidement, presque niaisement :

— Je... ne sais pas.

— Je vous en cueillerai tout un bouquet en moins de rien ; je ne vous ferai pas attendre : votre mère désire, je suppose, avoir ses panais pour le dîner. J'en aurai justement aussi pour le mien, il y en a des tas à la maison.

Il se mit à cueillir des masses de dioletras ou sceaux de Notre-Dame, de boules-de-neige, de narcisses, de fleurs d'amandier et autres fleurs printanières. Il s'arrêta un instant devant un buisson de lilas.

— Regardez ces lilas, je ne sais si vous les aimez?

— Mais oui, je les aime.

— Tenez, en voilà un bouquet. Je ne savais pas si vous les aimiez, il y a des gens qui ne peuvent pas les souffrir; c'est une boisson printanière un peu trop enivrante pour certaines personnes, si je peux m'exprimer ainsi. Moi, je peux la supporter.

Comme il lui tendait un énorme bouquet, il regarda sa tête nue : « N'avez-vous pas peur de vous hâler sans chapeau ? »

Althéa lança son petit couvre-chef en l'air avec un mouvement de dépit.

— Je le déteste, s'écria-t-elle avec une audace inattendue ; maman m'oblige à le porter, mais je l'arrache dès que je suis hors de vue. Je veux un chapeau rond comme les autres filles, là !

— Je trouvais ce chapeau vraiment joli, dit Silas d'un ton sympathique ; je le porterais, moi, si j'étais vous. Vous avez la peau si fine que vous vous brûlez plus facilement que les autres, vous êtes comme ces fleurs de pommier, ce serait dommage si vous vous hâliez.

— Je m'en moque ! Merci pour les fleurs, ajouta-t-elle d'un ton un peu plus doux, et elle passa la barrière.

Silas la regarda longuement s'éloigner. « Elle change si subitement, c'est un vrai coup de vent; elle vient ici la tête basse et repart en dansant. Je n'ai jamais vu une aussi jolie figure... elle est bien plus jolie que sa mère n'était autrefois. Ah ! je sais, je vais la compter avec les fleurs que je nommais lorsqu'elle est arrivée, je la mettrai après les narcisses. »

Aussitôt qu'il fut rentré à la maison, tout en cuisant son dîner, il se mit à égrener plusieurs fois son chapelet de fleurs, en plaçant le nom d'Althéa après les narcisses ; cette idée semblait lui plaire.

Il vivait maintenant tout seul ; il avait longtemps eu sa mère avec lui. Elle était morte deux ans auparavant ; son père était décédé plusieurs années avant sa femme, lorsque Silas n'était encore qu'un tout jeune garçon. Il avait été un rude travailleur, ce père Vinton, mais parcimonieux ; aussi avait-il amassé ce que ses concitoyens considéraient comme une véritable fortune. Il possédait une maison et un terrain libre de toutes hypothèques et possédait de plus une petite somme placée à la banque.

De son vivant, Silas et sa mère, douce femme assez maladive, avaient vécu dans une gêne extrême. Après sa mort, bien qu'ils n'eussent plus aucune raison de se restreindre, il leur semblait presque impossible de vivre plus largement. A chaque petite dépense extra, Mme Vinton prenait un air effrayé. « O

Silas, s'écriait-elle, que dirait ton père ! » La main de fer du vieillard pesait encore sur sa maison même après sa mort.

Les Vinton firent cependant quelques innovations. Silas consacra la plus grande partie du jardin à la culture des fleurs et resserra les légumes dans un plus petit espace. Autrefois sa mère et lui n'avaient eu la permission de cultiver des fleurs que dans un étroit parterre.

Après la mort de sa mère, Silas alla plus loin encore. Il ne voulut plus vendre de légumes, mais il les donnait à tous ceux de ses voisins qui en avaient besoin. C'était un vrai plaisir pour lui. D'ailleurs la vente des légumes n'avait jamais été qu'un accessoire pour les Vinton ; peu importait à Silas de perdre de l'argent, il était une nature essentiellement généreuse, et pour lui, le fait seul de donner était une jouissance comme l'aurait été celui de chanter s'il avait été musicien.

Au temps des pommes et des cerises, les enfants bourdonnaient autour de sa maison ; ils aimaient tous beaucoup Silas et lui faisaient visite dans toutes les saisons. Il avait rarement d'autres visites.

Soit à cause de sa vie retirée près de sa mère, soit à cause de sa disposition naturelle, Silas n'avait jamais été comme les autres jeunes gens, il n'avait jamais eu de camarades de son âge de l'un ou de l'autre sexe ; aussi personne ne songeait qu'il pût se marier un jour. Les voisins le disaient un peu simple ; mais eux-mêmes n'étaient que des paysans bien simples, et Silas n'était pas plus simple qu'eux ; seulement cette simplicité, ne se manifestant pas chez lui de la même manière, les frappait tout particulièrement.

Vinton avait toujours aimé les fleurs. En devenant homme, surtout après la mort de sa mère, lorsque tout autre intérêt humain avait disparu pour lui, cette passion s'était bientôt emparée de son être tout entier. Il avait une de ces natures enfantines qui se laissent entièrement absorber par un intérêt quelconque ; cette passion innocente et charmante lui était toute naturelle (il aurait pu en avoir une plus dangereuse que celle des parterres de lis et des buissons de roses) et ce n'est que très vaguement qu'il sentait le besoin de quelque chose d'autre. Aussi ses pensées avaient-elles comme un reflet de sa constante préoccupation. Son cerveau était plein d'images de roses des bois et de fleurs de pommier.

Il commençait cependant maintenant à penser à Althéa, et depuis qu'elle était venue chercher des panais, il mêlait constamment son nom à celui des autres fleurs. Il espérait tous les jours que Mme Rose la renverrait lui faire quelque commission, mais en vain, et sans bien s'en rendre compte il la guettait et l'attendait à chaque heure de la journée. Finalement, après une semaine à peu près, il se dit que la mère d'Althéa devait avoir besoin de panais.

Il lui en apporta un panier tout plein. Après qu'il fut parti (il n'avait pas voulu entrer dans la maison et était resté dans la cour à parler de la pluie et du beau temps, tout en jetant des regards attendris sur Althéa qui était restée à la porte, derrière sa mère), Mme Rose examina sa fille d'un œil scrutateur.

— Silas Vinton n'est pas venu pour m'apporter des panais, dit-elle.

Althéa la regarda d'un air effrayé. Elle était restée immobile comme d'habitude, à quelques pas en arrière de sa mère. A peine dans la rue, lorsque Mme Rose et sa fille sortaient ensemble, Althéa se tenait toujours à une certaine distance. Si sa mère essayait de la regarder en face, Althéa tournait autour d'elle.

— Il est venu pour te voir, dit Mme Rose en se retournant.

Althéa recula d'un air effrayé et fit entendre quelques mots de protestation tout à fait inintelligibles.

— Oui, c'est pour toi qu'il est venu, ne me dis pas le contraire.

Il suffisait de jeter les yeux sur Mme Rose pour comprendre d'où Althéa tenait son apparence étrange. La mère avait exactement modelé sa fille sur elle, beaucoup plus exactement qu'elle ne s'en rendait compte elle-même. Mme Rose dans sa jeunesse avait dû être tout à fait comme Althéa ; ses cheveux blonds déjà grisonnants étaient aussi coupés au-dessus des oreilles et sa robe avait la même forme primitive, dépourvue de coquetterie. Elle était absolue, pleine de confiance en elle-même et dominatrice ; il en était de même d'Althéa, mais celle-ci n'avait pas encore révélé cette disposition naturelle ; jusqu'à présent sa mère, par le privilège de l'âge, l'énergie de sa volonté et la force de l'habitude, l'avait maintenue dans une sujétion complète. Elle ne se révoltait qu'en secret, aussi la règle de fer à laquelle elle avait été toujours soumise, lui donnait-elle une allure timide, presque craintive : de temps en temps, elle avait comme un éclair d'indépendance : c'était tout.

La mère et la fille étaient seules au monde, elles n'avaient aucun parent. Elles ne recevaient qu'une petite pension et possédaient de plus une petite maison. Mme Rose était veuve d'un soldat. Jamais on ne les voyait chez les voisins, et « les voisins ne mettaient jamais les pieds chez elles. Drôles de personnes », tel était le refrain sur leur compte.

Silas revint le dimanche suivant ; Mme Rose était de plus en plus persuadée qu'elle avait raison.

Il commença par aller à la réunion de prières et suivit le chemin ombragé qui conduisait chez les Rose. Celles-ci n'étaient pas dévotes, aussi Silas n'eut-il pas l'occasion de reconduire Althéa et de rompre ainsi la glace. Silas cependant n'était pas

intimidé, il est douteux qu'il se rendît compte de la cour qu'il faisait à la jeune fille. Il avait un énorme bouquet de fleurs à la main et il allait tout simplement le porter à Althéa, il ne voyait rien au delà. Son horizon quoique bleu et ensoleillé n'était pas très étendu.

Il était assis, ce soir-là, dans le salon de Mme Rose, jetant de tendres et doux regards sur Althéa, et nullement troublé en apparence, bien qu'il n'ouvrit presque pas la bouche.

— Il court après toi, Althéa, dit la mère après son départ.

Althéa se glissa furtivement derrière sa mère et fondit en larmes.

— Qu'est-ce que tu as à pleurer? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Je ne veux pas qu'il me coure après.

— Prends la chandelle et va te coucher.

Silas, dès lors, vint régulièrement tous les dimanche soir, mais il rencontrait un obstacle qui aurait déconcerté plus d'un amoureux. Mme Rose restait dans la chambre tout le temps de sa visite. Elle était là assise toute droite, l'air farouche : Silas ne s'en tourmentait pas. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'il dût se déclarer ouvertement, il supposait qu'Althéa savait la vérité, à quoi bon tant de paroles! Il eût été difficile de deviner ce qu'Althéa pensait des attentions persistantes de Silas; elle se montrait timide et docile, mais n'exprimait presque rien. Selon Silas, tout était pour le mieux aussi longtemps qu'elle ne le repousserait pas. Il s'était tant occupé de fleurs qu'il demandait aux jeunes filles, comme à elles, de ne pas parler et d'enchanter les yeux.

Mme Rose finit par s'impatienter. Le printemps était revenu : Silas *fréquentait* Althéa et rien de décisif n'avait encore été dit. Mme Rose ne pouvait se l'expliquer; c'était même assez singulier que, malgré son fin bon sens, elle fût assez stupide pour ne pas comprendre que sa jalousie et sa surveillance continuelle n'avaient fait que traîner les choses en longueur. Un soir, comme Silas prenait congé, Mme Rose l'interpella brusquement :

– Silas Vinton, je trouve que si Althéa et vous devez vous marier, il serait temps de vous décider.

— Je suis prêt si Althéa est prête, répondit Silas.

Il jeta un coup d'œil derrière la mère et n'osa plus lever les yeux. Il était calme en apparence, mais la remarque de Mme Rose l'avait remué jusqu'au fond de l'âme. Il était toujours au paradis, il lui semblait qu'un ange lui avait donné une rude secousse.

— Oh! Althéa est prête, dit Mme Rose, elle n'a besoin que d'une robe neuve, il ne faudra pas plus d'une semaine.

— Une semaine, répéta Silas, moitié saisi, moitié ravi, eh bien! je suis prêt si Althéa est prête. Je suis tout à fait prêt, répéta-t-il encore en descendant les marches du perron.

— J'achèterai demain l'étoffe, lui cria Mme Rose sur le pas de la porte.

— Je suis prêt si Althéa est prête, répondit Silas du dehors dans l'obscurité.

A peine la porte s'était-elle refermée sur lui qu'Althéa se mit à pleurer.

— Qu'as-tu donc à pleurer? lui demanda sa mère.

— Ah! mère, je ne veux pas me marier, dans une semaine; je ne veux pas, là!

— Althéa, si tu ne cesses pas immédiatement de pleurer, si tu n'allumes pas ta chandelle, si tu ne vas pas te coucher et ne te conduis pas convenablement, je te secouerai d'importance.

Althéa alluma sa chandelle et sortit de la chambre; le sifflement du fouet avait suffi. Mais lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, elle serra les poings, et secoua la tête d'un air résolu devant son petit miroir. « Je ne veux pas, marmotta-t-elle, na. »

Le lendemain matin, les arbres étaient tout en fleurs, et Silas était dehors, en train de jardiner. Son esprit s'était complètement calmé depuis la nuit dernière, et il lui semblait que son mariage avait toujours dû avoir lieu au bout d'une semaine.

« C'était justement par un matin comme celui-ci que je la comptais après les narcisses. »

— Silas!

— Comment, Althéa, vous voilà de nouveau!

Elle était toute rouge et toute tremblante, mais ses yeux avaient une expression résolue.

— Je veux vous dire quelque chose, Silas.

— Qu'est-ce que c'est, Althéa?

— Vous ne le direz pas à maman? Promettez-moi de ne rien dire, promettez... promettez-le-moi.

— Eh! sans doute, je ne le dirai pas si vous le désirez, Althéa, qu'est-ce donc?

— Elle me tuerait. Vous ne le direz pas?

-- Non, jamais, aussi longtemps que je vivrai.

Elle regarda autour d'elle d'un air effrayé.

— Maman veut que je vous épouse, dit-elle brusquement, je ne veux pas.

— O Althéa!

— C'est la vérité.

Silas leva sur elle un regard navré.

— Vous avez si peur d'elle que vous n'avez rien su dire, n'est-ce pas?

— Oui.

— Pauvre petiote!

Des larmes coulaient le long des joues de Silas.

— Il n'est pas nécessaire que je vous épouse, dites?

— Sans doute.

— Voyons, comment pourrions-nous arranger cela? Il faut bien dire quelque chose à maman.

— Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire.

— Maman fera des tas d'histoires ; elle s'était mis en tête que je vous aurais, elle s'imagine que vous avez fait un héritage. Si elle savait que c'est moi qui ai rompu, elle me tuerait. Il faut qu'elle croie que cela vient de vous.

— Mais... ce n'est pas vrai.

— Peu importe, il *faut* le lui faire croire.

— Quelle raison faut-il lui donner ?

— Dites que vous avez réfléchi et que vous ne voulez pas avoir une femme à entretenir. Elle le croira. Tout le monde sait que votre père était très pingre.

La figure de Silas exprima encore plus d'étonnement que de tristesse.

— Vous ne la laisserez pas, en tout cas, jeter le blâme sur moi, n'est-ce pas, Silas?

— Non, elle ne vous blâmera pas, je dirai plutôt des mensonges.

— Vous êtes trop bon, Silas. Cela ne vous fait rien, dites ?

— Non, ne pensez pas à moi, cela m'est égal ; j'ai mes fleurs, Althéa...

— Quoi ?

— Je ne sais si vous le voudrez... c'est une idée qui me vient... voilà. Vous savez, les gens, lorsqu'ils vont se marier comme nous devions le faire, ils s'embrassent. Vous ne m'avez jamais donné de baiser. Je n'y avais guère pensé jusqu'à aujourd'hui où nous allons nous séparer. Est-ce que cela vous ferait quelque chose de m'embrasser pour une fois ? Je suppose que vous ne voulez pas ?

— Oui, je veux bien, dit Althéa en levant sa jolie figure, et elle lui donna un baiser.

Il étouffa un sanglot.

— Vous feriez bien de vous en aller maintenant, dit-il, votre mère pourrait se demander où vous êtes.

Elle eut l'air effrayé.

— Vrai, vous ne lui laisserez pas jeter le blâme sur moi ? dit-elle en se retournant encore avant de partir.

— Bien sûr que non. Ne vous en tourmentez pas, Althéa.

Elle disparut dans les épais buissons verts et Silas s'assit sous le cerisier, sur une pierre, et prit sa tête dans ses mains.

Lorsqu'il se leva, il avait vieilli. D'un seul coup, les chagrins avaient plus fait que les années écoulées pour l'arracher à sa longue enfance. Il ressemblait davantage aux hommes de sa génération, on ne pouvait plus lui reprocher son apparence singulière, Il remonta le jardin jusqu'à sa maison et regarda autour de lui d'un air étonné. « Comme tout est changé ! se dit-il, je crois que je ne vois pas très distinctement : les fleurs me semblent si étranges, comme si je ne les avais jamais vues auparavant. C'est plus affreux que la mort de maman, je ne vois pas la main de Dieu là dedans. Comment supporter cela et continuer à travailler ! Pauvre petite chérie, ce n'est pas elle, en tous cas, qui en souffrira. »

Tout près de la maison des Rose s'en trouvait une autre toute petite, très modeste, aux rideaux blancs ; une femme y demeurait, elle était maladive, mais sa vue était perçante, et son oreille toujours en éveil. Son esprit trop actif pour son étroit horizon s'intéressait passionnément à ce qui se passait chez ses voisins.

Elle aperçut comme d'ordinaire Silas entrer chez les Rose, puis elle entendit parler très haut ; elle souleva doucement le châssis de sa fenêtre et écouta. La porte des Rose sur la rue était évidemment ouverte, et les interlocuteurs debout dans le vestibule, car les éclats de voix de Mme Rose parvenaient jusqu'à elle ; lorsque la mère d'Althéa était excitée, elle parlait toujours très haut.

— Vous êtes pire que votre père, il était plus serré que l'écorce d'un arbre, mais il n'était pas tout à fait aussi ladre, il a trouvé le moyen de se marier. C'est bien heureux pour Althéa qu'elle soit débarrassée d'un si piètre sire. Je pense que si vous l'aviez épousée, elle n'aurait pas eu de quoi manger, ni même une robe à se mettre sur le dos.

Elle continua ainsi à tempêter, et la voisine buvait avidement ses paroles. La porte se referma avec fracas. Lorsqu'on n'entendit plus rien et que Silas eut descendu le sentier, la voisine se sentit mieux portante qu'elle ne l'avait été depuis longtemps.

Bientôt toute la ville sut que Silas Vinton avait planté là Althéa Rose, parce qu'il était trop regardant pour l'entretenir.

On s'était déjà beaucoup moqué de sa manière de faire la cour ; il fut dès lors critiqué sans pitié.

Il s'enferma dans son jardin au milieu de ses fleurs, supporta son malheur du mieux qu'il put. Un jour, un voisin auquel il avait donné plusieurs fois des légumes offrit de les payer. Il en fut profondément peiné. Les autres habitants du village ne lui en demandaient plus et il savait pourquoi.

Jamais il ne rencontrait Althéa. Pendant les deux ans qui suivirent cet événement, s'il ne l'eût aperçue une ou deux fois à sa fenêtre, c'est à peine s'il eût su qu'elle habitait toujours la villa.

L'hiver de la seconde année, un homme qui avait passé chez Silas pour faire une commission lui demanda s'il savait que son ancienne amoureuse allait se marier.

Silas devint blême.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Althéa Rose va se marier, à moins que le prétendu ne se retire de peur de l'avoir à entretenir. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis bien aise, si elle l'aime, dit Silas.

— Peut-être que lorsqu'il en viendra à réfléchir à la dépense, il changera d'avis.

Silas ne répondit pas un mot à cette insulte.

Il resta debout derrière ses fenêtres garnies de planches pour les plantes, et regarda l'homme s'éloigner.

« Je ne m'étonne pas qu'il ait parlé ainsi, mais il n'y avait pas d'autre moyen de la sauver. Il fallait bien donner une raison. Le pis de tout cela c'est que ce n'est pas vrai. »

Les plantes de Silas étaient magnifiques cette année-là, elles étaient couvertes de fleurs. Chacun s'arrêtait pour regarder aux fenêtres.

Silas s'était assis tout près, le jour où il avait appris la nouvelle, et regardait dans la rue, espérant voir passer Althéa ; il désirait lui parler.

Il aperçut vers le soir une silhouette frêle et enfantine vêtue d'une robe d'hiver aussi baroque et aussi excentrique que celle d'été.

Silas courut à la porte : — Althéa !

— Quoi ? dit-elle en s'arrêtant à la porte de la barrière. Il descendit les marches et s'approcha d'elle.

— Écoutez, Althéa, j'ai appris ce matin que vous alliez vous marier, est-ce vrai ?

Althéa baissa les yeux. — Oui.

— Je voulais seulement le savoir, c'est plus sûr pour vous de me le dire, Althéa, je mourrais plutôt que de le répéter. Je voulais savoir seulement si tout est pour le mieux cette fois-ci, si vous l'aimez ou si c'est votre mère qui vous le fait épouser ; dans ce cas, ne l'épousez pas ; n'ayez pas peur de votre mère, je vous soutiendrai.

— Je crois que tout est pour le mieux, Silas.

— Alors, votre mère ne vous force pas ? Ne craignez pas de le dire.

— Non, elle ne me force pas, non vraiment, elle ne pourrait pas. Je trouverais bien moyen de me tirer d'affaire comme la première fois si je ne voulais pas.

— Je suis bien aise que tout soit pour le mieux, Althéa.

Elle rit doucement, et, tout en jouant avec un médaillon qu'elle portait sur son châle : — Regardez, dit-elle, le beau médaillon qu'il m'a donné, comme il est généreux, n'est-ce pas ?

« Elle n'a pas voulu me faire de peine », se dit Silas lorsqu'elle eut disparu ; puis il rentra chez lui. Il avait raison ; sans le vouloir, elle avait égratigné en faisant patte de velours. Elle se maria six semaines plus tard.

L'après-midi de son jour de noces, l'enfant d'un voisin vint voir Silas. C'était une jolie petite fille qui avait une passion pour lui. Elle tourmentait toujours sa mère pour aller chez M. Vinton.

En entrant dans la petite chambre qui donnait sur la rue, elle regarda avec stupéfaction la fenêtre dégarnie de plantes. Il n'y avait plus une seule fleur.

— Silas, cria-t-elle de sa voix flûtée, où qu'elles sont toutes tes fleurs ?

— Elles sont à une noce, chérie, répondit Silas.

Mrs Wilkins.

Traduit de l'anglais par M. A[illegible]

CONDITION DE LA FEMME

DANS LE TEMPS PRÉSENT

Depuis l'époque où nous rendions compte ici même (1) du mouvement qui portait un parti important, en Angleterre, à demander le suffrage politique pour les femmes, la question des réformes touchant à leur condition a pris une nouvelle importance dans l'attention publique. Comme il devait arriver sur un sujet aussi délicat, les esprits sans équilibre se sont donné carrière, surtout de l'autre côté du détroit. Dans tels romans, telles revues, conférences, clubs, on a émis sur ce sujet les théories les plus étranges, les plus dépourvues de sens moral et de sens commun : la femme doit prendre sa revanche d'un long asservissement, répudier son sexe et son œuvre, se faire homme à son tour, entrer en concurrence avec l'homme dans toutes les carrières et surtout ne jamais se lier à lui d'une façon constante, car les deux sexes, naturellement antagonistes, ne se rapprochent que pour s'opprimer (2).

Derrière ces folles théories, qui n'ont jamais groupé d'ailleurs qu'une minorité infime et sans crédit, subsiste pourtant une question sérieuse. En face des transformations si profondes de la société durant ce dernier siècle, on se demande si l'homme et la femme ont marché du même pas, s'ils ont bénéficié du changement dans la même mesure ?

Dans le monde ancien imbu de théologie, le pouvoir social est conçu comme une délégation divine enveloppant la collectivité groupée en classes distinctes dans une hiérarchie d'autorités. L'homme enserré dans cette hiérarchie, maintenu par mille liens, apprend dès le berceau à incliner sa raison et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 2 et du 9 mai 1874, du 11 et du 18 septembre 1875.

(2) Voir les articles si spirituels de Mme Arvède Barine dans les *Débats* et la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1896. — Voir aussi les articles si nourris et d'un caractère si impartial de Mme Dronsart dans le *Correspondant* des 10, 25 septembre et 10 octobre 1896. Sans doute il est très regrettable que les femmes se jettent dans des aberrations de tous points nuisibles à leur cause. L'homme toutefois, au lieu de leur jeter la pierre, pourrait faire son propre examen. N'a-t-il pas, en d'autres temps, terriblement abusé sur elles de son pouvoir? N'en n'abuse-t-il pas parfois encore ? La réaction se produit, aveugle comme toutes les réactions, mais destinée à s'épuiser d'elle-même.

sa conscience devant la doctrine, sa volonté sous le commandement. La grande vertu est l'obéissance. La femme, créée après lui et pour lui, est du fait de son sexe doublement subordonnée : jeune fille, elle appartient à son père, qui dispose de son sort sans la consulter; épouse, à son mari; religieuse, à ses supérieurs ecclésiastiques; elle ne s'appartient jamais à elle-même.

A la suite de révolutions successives, l'homme se ressaisit. Il crée en dehors de toute spéculation ultramondaine une société fondée sur le droit humain, la conscience, la liberté, la responsabilité individuelle et l'égalité devant la loi. Selon cette donnée nouvelle la législation se transforme. Quelle part est faite à la femme dans cette revision?

Étrangère à la politique et de tous temps ployée à la soumission, elle ne réclame pas; aussi sa situation ne change guère.

Cependant, l'évolution continuant, la nouvelle société affecte une forme de plus en plus démocratique. L'instruction et le travail se généralisent, passant d'un sexe à l'autre. Le débat des idées retentit partout; la femme y participe, s'en pénètre. Se retournant alors vers son compagnon, elle lui demande d'entrer en partage de sa conquête, elle lui demande d'effacer du code les dernières traces de servitude, dérivées de la tyrannie romaine et de la barbarie du moyen âge touchant à sa condition, de l'admettre en un mot au droit commun qui régit la vie civile des sociétés modernes : la souveraineté, la responsabilité d'elle-même dans toutes les questions de liberté personnelle, de propriété, de travail. Comment s'en étonnerait-il?

La famille est menacée! s'écrie-t-on. En aucune manière. L'égalité morale et légale n'implique nullement la parité des fonctions. Elle ne l'implique pas entre les individus d'un même sexe, bien moins encore entre les sexes. Ici en effet intervient un élément nouveau plus puissant que toutes les théories : la nature des choses. C'est à la femme que revient exclusivement la charge de mettre les enfants au monde.

J'ai bien connu une demoiselle mûre, intelligente d'ailleurs et parfaitement honnête, qui voyant là pour son sexe assujettissement et diminution, cherchait une autre façon de transmettre la vie. Ne l'ayant point trouvée toutefois, et ses prosélytes ne devant sans doute pas le trouver davantage, il est indispensable de s'y accommoder.

Or ce fait détermine, non une infériorité, mais une différence entre les sexes; il détermine chez la femme une constitution physique et un ensemble de tendances qui la rendent plus propre aux travaux de l'intérieur qu'à ceux du dehors et lui en inspirent particulièrement le goût. De là ce partage des attributions que nous retrouvons, dès l'origine du monde, partout où l'homme et la femme ont vécu sous le même toit.

Sans porter la question sur le terrain des facultés mentales où elle pourrait donner lieu à contestation, en nous limitant au domaine de l'activité sociale, n'est-il pas évident en effet que dans la grande lutte par laquelle l'humanité travaille à s'asservir les forces de la nature, quand il s'agit de mener des vaisseaux dans les mers lointaines, de découvrir, défricher des terres vierges, d'affronter la guerre, de créer l'industrie, de commander à des armées de soldats et de travailleurs, la femme ne peut opposer à son robuste compagnon une concurrence sérieuse? En dépit de toutes les lois, son corps ne restera-t-il pas toujours plus faible, moins apte aux grandes fatigues et aux grandes résistances, ses goûts moins aventureux, sa volonté moins hardie, son cœur plus timide et plus délicat? Elle ne prendra donc dans l'ordre du travail la place de l'égalité que par l'accomplissement de la tâche que la nature lui a spécialement dévolue : la maternité, la création du foyer, la préservation de la famille. Ici, elle reprend la maîtrise; aucune œuvre ne dépassera jamais la sienne, en dignité, en utilité, en valeur.

L'accomplissement de cette tâche, toutefois, implique certains sacrifices. Tandis que les travaux du dehors peuvent donner à l'homme la richesse, la puissance et la gloire, ceux de l'intérieur n'assurent pas même à la femme l'indépendance. La naissance des enfants, les soins, les sollicitudes, les soucis de l'éducation absorbent les meilleures années de sa vie sans lui rapporter aucun gain positif. Le travail d'une mère, à côté d'un berceau, sera toujours lucrativement peu de chose, et dans un âge avancé moins encore. Cette situation détermine entre les époux un lien d'une nature particulière : la communauté des intérêts dans le partage des fonctions. Si le mari garantit l'existence matérielle et l'appui moral dans le monde, la femme assure la sécurité et l'honneur du foyer. L'égalité résulte de l'échange.

L'homme, sans doute, demeure le chef. Mais s'il donne le nom à la famille, la représente, en défend au dehors la situation et les intérêts, la femme, en est, au dedans l'inspiration vivante, et à une époque surtout où les exigences d'un travail absorbant ne permettent au père d'intervenir que dans les cas extrêmes, elle en est l'autorité quotidienne. Aussi, ce n'est pas seulement par respect pour elle-même que nous demandons des réformes touchant à sa condition, mais par sollicitude pour le groupe. Tout ce qui tend à élever la mère aux yeux de ses enfants, à augmenter, vis-à-vis d'elle-même, le sentiment de ses obligations et de ses responsabilités, en resserrera les liens, en accroîtra la force.

On oppose l'union libre au mariage comme une garantie supérieure de l'égalité entre les sexes. Pure chimère à nos yeux. La femme est monogame de nature ; d'abord, parce que le don de soi l'attache au lieu de la lasser ; ensuite et surtout parce que la maternité éveille en elle un amour nouveau, le plus puissant peut-être, le plus dévoué, le plus tenace, et que l'intérêt des enfants appelle leur groupement sous la protection d'un même père.

Chez l'homme, au contraire, le sentiment paternel, dérivé plutôt des lois sociales que des lois naturelles, ne liant pas son cœur, la gestation ne paralysant pas ses forces, l'instinct primitif le porte à chercher le plaisir dans la diversité. Aussi le mariage exclusif est il pour lui une concession à sa compagne, une garantie qu'il lui accorde, contre lui-même, contre la mobilité de ses désirs, la fragilité de ses affections. Victoire de la femme, noble entre toutes, car la fidélité et la continuité élèvent l'instinct à la hauteur du sentiment, et peu à peu éveillent la conscience. Aussi le mariage a-t-il une autre force, et une autre valeur que les contrats particuliers, lesquels, rompus par l'une des deux parties, impliquent chez l'autre la liberté de la rupture. C'est une institution sociale. Les époux ne s'engagent pas seulement l'un envers l'autre, mais envers une collectivité qui les dépasse tous deux : et si certaines obligations semblent peser plus rigoureusement sur la femme, — non en droit mais en fait, — c'est que l'intégrité de la famille repose sur elle avant tout. Ce n'est pas à l'époux infidèle que l'épouse doit la fidélité ; c'est à elle-même d'abord, à la famille dont elle a la garde, à la société fondée sur la famille. Aussi, cette rigueur même lui constitue sur l'homme une supériorité incontestable, la seule peut-être qu'il ne songera jamais à lui disputer.

La subordination de la passion à l'idée morale, dans le mariage, tel est le point précis qui nous sépare des partisans de l'union libre. Non que l'attrait naturel, le sentiment, la tendresse ne doivent avoir part et même une part déterminante, à l'engagement. Mais l'engagement pris, la fidélité devient la loi, et cette loi, loin de diminuer la femme, la préserve et la fortifie.

La passion, en effet, livrée à elle-même est sans frein. Ses élans paraissent magnifiques parce qu'ils représentent une force de la nature, mais ils sont, comme la nature, aveugles, tyranniques, implacables. Le trouble, le soupçon les accompagnent, la lassitude, le dégoût les suit. La passion ne parvenant point à absorber son objet, le prend tôt ou tard en mépris et en haine. De là cet odieux antagonisme entre les sexes dont certains veulent faire une loi de l'humanité, et qui résulte seulement de ses déviations.

Dans ces unions d'un jour qu'on nous propose, quelle sera la situation respective de l'homme et de la femme quand chacun lassé se retirera ? L'homme n'ayant engagé qu'une faible partie de lui-même demeure à peu près indemne ; mais la femme, ayant tout donné, a tout compromis, pour ne pas dire tout perdu : sa personne, sa beauté, sa jeunesse, sa maternité. Et les enfants, à qui appartiendront-ils ? A l'État sans doute, qui couvrira le pays d'orphelinats pour les recevoir, ou subventionnera la mère pour les élever. Pauvres enfants ! pauvres mères ! Riche, la femme pourra encore se soutenir, mais pauvre, et c'est la grande majorité, par la force des choses, elle cherchera l'appui de l'homme. Nous la verrons alors, traînant à sa suite des enfants de toute provenance, passer de l'un à l'autre, en s'efforçant de reconstituer, dans la bâtardise, l'image abaissée du mariage. C'est le spectacle que nous présentent aujourd'hui certains milieux, et on voudrait le généraliser pour la plus grande dignité et le plus grand bonheur de la femme !

Le mariage exclusif et constant, ramené à l'association volontaire de deux êtres en pleine possession de soi, se donnant librement l'un à l'autre, unis dans la tendresse, appuyés sur le devoir, travaillant en commun, chacun dans sa sphère, à une œuvre également chère à tous deux, représente seul la dignité des relations, le respect mutuel entre les sexes (1). Fondé sur une idée morale et sociale, consacré par une idée religieuse, la famille qu'il constitue est l'unique base d'une société libre et forte, capable de se gouverner elle-même, et de rendre justice à chacun : idéal auquel tend le monde moderne tout entier, au milieu même de ses confusions et de ses incertitudes.

Les fonctions distinctes déterminent chez l'individu des qualités propres à son sexe auxquelles il doit s'attacher, en évitant toutefois de s'y enclore, y joignant, au contraire, celles de l'autre sexe, dans la mesure où il le peut, sans violenter sa nature.

Nous disons les qualités, non les défauts ; car si les qualités d'un sexe prennent souvent du charme en passant dans l'autre, les défauts s'empirent. Autant nous sont odieux chez un homme le caprice, la puérilité, la mièvrerie, les petits calculs individuels ; chez une femme, la grossièreté des instincts, la pédanterie, l'égoïsme, la sécheresse ; autant sont précieux, chez le premier, la tendresse délicate, de fins aperçus, la grâce des sentiments intérieurs, les facultés du dévoûment, et chez la seconde le calme

(1) Le divorce, à nos yeux, ne devrait exister que comme un palliatif dans les cas extrêmes.

de la raison, la claire vue des choses, l'énergie de la conscience, la justesse, l'élévation du jugement. Il n'y a ni deux morales, ni deux sciences, ni deux lois. Les grandes sources sont communes et dépassent les distinctions secondaires.

« La différence attire, mais la ressemblance retient », nous dit Stuart Mill. Plus les hommes et les femmes auront de points de contact dans les hautes sphères, mieux ils se pénétreront. Le sentiment de cette grande égalité, loin d'isoler la femme dans un stérile orgueil, la rapproche au contraire de son compagnon. Il grandit en elle et allège en même temps le devoir par son acceptation volontaire, retrempe et vivifie la tendresse en la détachant des égoïsmes particuliers, lui montre enfin que la véritable éducation morale ne vient pas de l'enseignement des autres, mais de l'action sur soi.

Si Nora, en reconnaissant, tout à coup, la puérilité et le vide de sa vie s'était interrogée elle-même, elle eût compris que pour passer de l'état de poupée à l'état de personne il y avait mieux à faire qu'un sermon philosophique à son mari, le plus imprévu dans sa bouche; mieux aussi que la fuite et l'isolement; il y avait à rester fidèlement au foyer et à y transformer sa tâche en s'y transformant elle-même. Son mari, qui valait bien en définitive ce que valent la plupart des hommes et qui l'aimait sincèrement, se serait élevé à son contact et ses enfants sous son influence (1).

C'est l'Angleterre qui a pris en Europe l'initiative du mouvement qui nous occupe aujourd'hui, mais à sa façon propre. Dans ce pays, où le gouvernement de la chose publique paraît l'extension du gouvernement de soi-même, on a posé tout d'abord la question sur le terrain politique et pratiquement en invoquant le principe de la vieille constitution : ceux qui paient l'impôt ont le droit d'en contrôler l'usage.

Ce n'est donc pas en tant que personne humaine, ayant un droit abstrait à participer à la vie publique, mais en tant que propriétaire ou locataire payant l'impôt que les demoiselles majeures et les femmes veuves ont présenté leurs réclamations. Sous cette forme, elle avait un double avantage : d'une part, elle écartait les discussions purement théoriques, de l'autre, elle s'appuyait de la tradition féodale qui, dans toute l'histoire du Royaume-Uni, a reconnu aux femmes titulaires de fiefs le droit de se faire représenter dans les assemblées politiques, d'une façon directe ou indirecte : même mariées, nous dit Tho- [illegible] elles conservaient leurs propriétés personnelles : même dans l'Église, nous dit Bède, comme l'abbesse Wilde, qui présida un synode ecclésiastique en cette qualité.

La dernière manifestation de ce droit date, il est vrai, de 1640. Mais si, dès cette époque, la pratique s'en est perdue, c'est par l'indifférence des femmes qui en ont négligé l'usage. Le principe en demeurait néanmoins comme un élément de la constitution et de l'histoire du Royaume-Uni et en le relevant les femmes n'innovaient pas, elles retournaient à la tradition. Ce point, en Angleterre, avait une grande importance.

Le registre parlementaire d'Hansard nous donne, à la date du 3 août 1832, la première mention qui ait été faite à la Chambre des communes du droit des femmes au vote politique.

M. Hunt se lève et dit qu'il a une pétition à présenter, laquelle sera peut-être un sujet de gaité pour les honorables gentlemen, mais qui lui paraît néanmoins mériter quelque attention. Cette pétition vient d'une dame de haut rang, Mary Smith, de Stanmore, du comté d'York. La pétitionnaire établit que, possédant de grands biens, elle paye des taxes considérables, et elle demande, selon le principe de la constitution anglaise, à participer à l'élection de ceux qui représentent la propriété. Elle ajoute que les femmes étant sujettes à tous les châtiments de la loi, sans parler de la mort, il lui paraît juste qu'elles ne demeurent pas étrangères à la législation. La pétitionnaire ne voit aucune bonne raison pour refuser aux femmes les droits politiques, en Angleterre surtout, où la plus haute fonction de l'Etat, celle de la royauté, peut être exercée par une femme, et elle termine en demandant que toutes les femmes, non mariées ou veuves, se trouvant d'ailleurs dans les conditions légales, puissent voter pour les membres du parlement.

M. Hunt ne se méprenait pas en prévoyant le peu de succès de cette pétition. Elle fut écartée sans discussion, mais non sans quelques sourires des honorables gentlemen.

A cette époque, d'ailleurs, l'opinion n'avait point encore été saisie, et cet acte isolé passa pour une excentricité sans valeur et sans conséquence.

C'est seulement treize ans après que la question apparaît dans le public avec un certain éclat, relevée et soutenue par deux noms populaires : M. Richard

(1) Ibsen, [illegible] la morale. Le sentiment qui domine l'œuvre d'Ibsen est le culte de la dignité personnelle. Si cette dignité était comprise comme unissant inséparablement le devoir au droit, elle deviendrait un principe de morale; mais ce point demeurant obscur dans l'esprit de l'auteur, il confond la dignité avec l'orgueil. Établissant le conflit d'une manière presque toujours vague, il nous laisse faire l'analyse et tirer la conclusion. Aussi l'idée morale n'arrive jamais à se dégager nettement de son œuvre, mais il [illegible] d'étrangetés et de contradictions, il nous remue et nous attache.

Cobden et M. Stuart Mill. Dans un discours à la date du 15 janvier 1845, à Covent Garden, M. Cobden se prononce en faveur du suffrage des femmes, et M. Stuart Mill, à son tour, l'année suivante, dans un ouvrage politique sur la nature du gouvernement.

En 1865, les électeurs de Westminster lui proposent la candidature. « J'écrivis en réponse, nous dit-il dans ses Mémoires, une lettre destinée à la publicité, déclarant que dans ma conviction, les femmes avaient le droit d'être représentées au parlement comme les hommes et que j'y conformerais mes actes. »

En 1866, M. Mill, en effet, présente à la Chambre des communes une première pétition pour demander le suffrage des femmes, et dans la même séance, M. Disraéli, chef du parti conservateur, se ralliant à l'idée générale contenue dans la pétition, s'exprime en ces termes :

« Dans un pays gouverné par une femme, alors que nous reconnaissons aux femmes le droit de former une partie de l'État en qualité de pairesses de leur propre chef, alors que nous admettons non seulement qu'elles possèdent la terre, mais qu'elles soient dames de manoir et tiennent des cours de justice, je ne saurais voir par quelle raison on les exclurait du droit de vote. »

En 1867, M. Mill présente un bill, ou projet de loi, en faveur de la réforme et, à la suite d'un discours très serré, obtient une minorité de 82 voix.

En 1871, la bill obtient 151 voix, et M. Gladstone, chef du cabinet, au lieu de s'y opposer directement, laisse entendre, dans un langage toutefois assez obscur, qu'il y pourra bien adhérer quand le vote à bulletin ouvert, qui donne lieu aux scènes de violence les plus regrettables, sera remplacé par le vote secret.

En 1873, le bill obtint, dans la même législature, un gain de quatre voix, 155. Mais c'est l'apogée de son succès. A dater de cette époque, le mouvement s'affaiblit et semble aujourd'hui presque épuisé.

S'il est un pays où les femmes aient eu chance d'obtenir le suffrage politique, c'est l'Angleterre, où la réforme demandée dans des conditions restreintes, d'une application relativement aisée, était défendue devant l'opinion et les Chambres par des hommes de première valeur. Son échec, au moins momentané, doit faire réfléchir ses plus zélés partisans.

On peut sans doute concevoir un état politique, dégagé d'esprit de parti, où les débats présenteraient un caractère de calme, de dignité, de raison, qui permettrait aux femmes d'y prendre part, dans des questions surtout touchant à la morale et à l'humanité. M. Leroy-Beaulieu nous disait dernièrement qu'en Australie, où elles possèdent le vote, elles ne le pratiquent guère que dans les classes laborieuses et en vue de réprimer l'alcoolisme (1). Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul en Amérique, nous citait aussi, il y a quelques années, à Paris, un état de l'Union où une femme nommée maire avait fait fermer tous les cabarets dès le lendemain de l'élection.

Si en Fance les femmes pouvaient disposer d'un vote unique sur cette grave et inquiétante question, elles donneraient certainement aux hommes l'exemple du courage. Dans les rapports internationaux également, si la substitution de l'arbitrage à la guerre venait à être sérieusement envisagée, elles travailleraient à son succès de toutes leurs forces. Malheureusement la vie publique forme un ensemble dont il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rien détacher, et, dans son état actuel, l'intervention des femmes ne ferait qu'en accroître l'anarchie et la confusion. Qu'on suive d'ailleurs sur ce point le mouvement de l'opinion. Si quelques États de l'Amérique, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ont accordé aux femmes le vote politique, sans dommage d'ailleurs, en Europe, sous l'empire de la tradition et en face de sociétés plus complexes, les réformes touchant à leur condition, tout en prenant chaque jour plus de consistance, se limitent pourtant strictement à la vie civile.

L'Angleterre, si longtemps arriérée dans sa législation, s'est mise en tête du mouvement.

Dans le vieux droit de ce pays, la personnalité de la femme disparaissait dans le mariage. Non seulement ses biens meubles et le revenu de ses immeubles appartenaient au mari en toute propriété, mais elle n'avait directement contre lui aucun recours, ne pouvant ni ester en justice ni même tester valablement.

En 1870, la transformation commence. Le 9 août, la Chambre des communes accorde à la femme la propriété du fruit de son travail et le droit d'ester en justice dans toutes les questions touchant à ses biens propres. Douze ans après, le 12 août 1884, *The maried Womens property act* lui reconnaît en propriété séparée tous les biens qu'elle apporte en mariage et tous ceux qu'elle peut acquérir par son travail, par succession ou donation; de plus, le droit illimité d'ester en justice en mettant même son mari en cause, et le droit de tester. En dehors du mariage, non seulement on lui ouvre partout de nouvelles carrières, mais on lui fait une place dans la vie publique. La fille majeure et la femme veuve payant l'impôt ont droit de vote aux élections municipales, à l'élection des officiers de police, des comités d'hygiène, des gardiens de la paix, à l'élection et à l'éligibilité dans les school boards (2).

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1896.

(2) Les school-boards sont des comités locaux qui organisent, administrent et gouvernent l'enseignement primaire dans

En Suède, en Danemark et en Norvège, par les lois du 11 décembre 1874, du 7 mai 1880, du 27 juin 1888, la femme mariée obtient la propriété et la libre disposition de son travail.

En Suisse, Genève seul lui a encore concédé le même droit, mais on ne doute pas que cette réforme ne soit introduite dans la loi fédérale, à l'étude en ce moment pour tous les cantons.

En Russie et en Italie, la capacité légale de la femme rentre dans le droit commun.

En Allemagne où la loi et les mœurs ont toujours été très dures pour la femme, le code d'unification de la législation des États, en ce moment à l'étude, stipule en sa faveur la propriété des fruits de son travail et la réserve d'une portion de ses biens personnels, à côté de ceux dont le mari garde l'administration et la jouissance (1).

Il faut donc le reconnaître, le mouvement est engagé. Incertain d'abord et timide, il se développe, s'accentue de toutes parts et nous promet chaque jour davantage.

Les nécessités de la vie moderne apportent d'ailleurs aux réclamations de la femme un élément d'une grande force. « On nous oppose, disait déjà M. Gladstone, en 1871, cette grande loi de la race humaine, en vertu de laquelle les travaux et les devoirs de la vie domestique incombent à la femme et les travaux et les devoirs extérieurs incombent à l'homme ; mais on oublie que cette loi se modifie chaque jour sous l'empire des faits. Le nombre de femmes indépendantes vivant soit de leur propre fortune soit de leur propre travail, augmente chaque année, surtout dans les grandes villes. Or, on ne saurait contester que ces femmes, en assumant la responsabilité de leur propre existence, assument en même temps toutes les charges qui appartiennent d'ordinaire exclusivement aux hommes, et dans des conditions plus difficiles que leurs puissants compétiteurs. Il y a, dans ce fait, une inégalité et une injustice qui nous imposent des réformes. »

Les transformations économiques et politiques de ce siècle en effet, ouvrant brusquement la porte à toutes les ambitions, sans multiplier les moyens de les satisfaire, ont déchaîné partout une concurrence effrénée, écrasante. Tantôt la jeunesse possédée d'un besoin insatiable d'indépendance, de luxe et de plaisir, répudiant l'existence sobre et simple qu'elle menait autrefois à l'ombre des parents, se jette à la poursuite de la fortune, dans un tourbillon de spéculations et d'affaires où les forces s'épuisent, la conscience s'affaisse, le cœur se refroidit : pour ceux-là, incapables des énergies du devoir et des épanouissements de la tendresse, le mariage a perdu son prix. Tantôt, en dépit d'un travail consciencieux et des prétentions les plus modestes, n'arrivant point à se créer des ressources suffisantes pour soutenir une famille, elle y renonce avec tristesse et découragement. L'homme à qui appartient l'initiative, reculant dès lors devant les charges du mariage, s'installe dans un célibat que l'indulgence de l'opinion lui allège, et, de ce fait, y condamne la femme. Qu'il ne l'accuse donc pas d'être pour lui un âpre concurrent, ambitieux de lui disputer toutes les places et reniant celle que lui assigne la nature. C'est la nécessité qui l'y oblige. Fière et vaillante, il est vrai, loin de reculer devant la tâche, elle y déploie une énergie, un courage, une constance infatigable, et souvent y fait preuve de facultés qu'on lui a déniées longtemps. N'est-il pas juste de lui permettre de se faire une place honorable dans son isolement en élargissant devant elle toutes les voies du travail, et, là où elle porte les charges de l'homme et en remplit les fonctions, de lui accorder les mêmes droits (1) ?

La profession, d'ailleurs, n'exclut pas le mariage. Elle peut être une pierre d'attente, le faciliter même en accroissant les ressources de la famille quand le père n'y suffit pas, et surtout, en assurant à la femme la liberté du choix, elle relève le principe de l'union, trop souvent tombée à l'état de moyen d'existence.

Sans doute, il y aura toujours en faveur du célibat des cas exceptionnels ; il y aura de grandes vocations religieuses et philanthropiques, le dévoûment à une œuvre personnelle, la fidélité parfois à un souvenir douloureux. Ces exceptions ont le droit de se produire ; mais dans une société normale, elles seront rares.

La nature, plus forte que toutes les théories, a voulu que la femme préférât, à une indépendance orgueilleuse et à une ambition solitaire, l'amour et la maternité. La pleine possession de sa dignité et de ses droits ne fera qu'accroître le prix du don qu'elle est disposée à faire d'elle-même. La solution du problème n'est ni dans l'asservissement, ni dans la séparation et la concurrence, mais dans le partage librement accompli de l'activité sociale, de l'affection et du bonheur.

Nous ne prétendons pas tracer ici à nos législateurs le programme des réformes immédiatement

chaque district, décident de [illegible] obligatoire ou libre, et peuvent forcer les conseils municipaux [illegible] écoles. Les femmes y sont non seulement électeurs, mais éligibles, mariées et non mariées.

(1) *Le Droit des Femmes et le Mariage*, par [illegible] professeur à la Faculté de droit de Genève. [illegible] 108, boulevard Saint-Germain.

(1) [illegible]

applicables dans notre pays. Nous leur demandons seulement de s'inspirer de leur propre principe politique et social, de leur conscience et de leur cœur pour les réaliser. Ils ont [illegible]. Nous avons confiance.

M. [illegible]

COLONISATEURS ET INDIGÈNES

[illegible]

S'il est vrai, comme le pensaient les Romains, que le spectacle d'un esclave ivre soit de nature à guérir les hommes de l'ivresse, il serait utile d'écrire et de mettre dans les mains de tous les élèves de nos écoles et collèges, un livre où seraient retracées toutes les atrocités commises dans leurs colonies par les nations les plus civilisées. Le récit en serait long et le spectacle plus repoussant que ne l'imaginent ceux mêmes qui en parlent le plus volontiers en manière d'argument contre la colonisation.

Ces faits, indignes de la civilisation et de la culture intellectuelle de l'Europe, sont tellement communs, si peu de militaires, fonctionnaires ou colons européens échappent à leur contagion, que force nous est d'en chercher la cause déterminante dans la nature humaine. En présence des races qu'il considère comme inférieures, l'homme le plus civilisé devient comparable aux enfants dans leurs relations avec les animaux domestiques : il les traite en « souffre-douleur », ne respectant ni leur religion, ni leur famille, ni leur organisation sociale, ni leurs propriétés, ni leurs personnes, ni même leur vie.

Envisagée à ce point de vue, la colonisation la plus moderne n'apparaît pas beaucoup moins barbare que celle des époques les plus reculées. Les colonisateurs du XIXe siècle ne diffèrent guère ni d'Alexandre ni de César par la façon dont ils procèdent. Il semble même qu'ils soient jaloux d'imiter le conquérant de la Gaule ravageant les récoltes, brûlant les villages et livrant le pays des Éburons au pillage des tribus germaines parce qu'il ne peut pas s'emparer d'Ambiorix, et se vantant, à chaque page de ses *Commentaires*, des atrocités commises sur les Gaulois.

Aussitôt qu'une nation européenne a jeté son dévolu sur une portion quelconque de l'Afrique, de l'Asie ou de l'Océanie, elle ne se préoccupe que de savoir si ses ambitions et ses désirs de conquête éveilleront les susceptibilités de ses rivaux d'Europe. Quant aux populations qui occupent le territoire, objet de ses convoitises, toute résistance de leur part sera considérée, non point comme la manifestation d'un sentiment respectable de patriotisme, mais comme la révolte de gens qui s'insurgeraient contre une autorité légitime. Et de fait, on traite ces populations mécontentes, comme les gouvernements européens traitent les révolutionnaires : on les supprime, afin de se mettre sûrement en garde contre toute tentative nouvelle de rébellion.

Tous ceux qui connaissent l'histoire de la colonisation moderne des peuples européens, savent avec quelle férocité les armées de l'Europe opèrent dans les entreprises coloniales. Toute victoire de leurs armes est accompagnée d'horribles massacres, et c'est avec une véritable joie que les journaux de nos capitales enregistrent le nombre des indigènes supprimés par nos balles, nos obus ou nos baïonnettes.

Les lecteurs n'ont pas encore perdu le souvenir des révélations faites, en 1895, au parlement allemand, sur la conduite de certains agents coloniaux de l'empire. Ils se rappellent les atrocités commises en Afrique par ce Peters qui fait pendre sa concubine et son domestique, en punition d'une infidélité plus ou moins démontrée et qui, pour se justifier de cet acte auprès de l'évêque Tucker, déclare simplement qu'ayant épousé la femme selon le rite africain il avait le droit de lui appliquer la pénalité que les Africains infligent à l'adultère. Il raconte lui-même, d'ailleurs, avec une naïveté que comprendront seuls ceux qui ont beaucoup voyagé, comment il fait massacrer les porteurs qui refusent de le suivre, comment il brûle les villages trop peu complaisants, comment il tue lui-même un indigène qui ne lui obéit pas assez rapidement et comment il célèbre la naissance du Christ en éclairant la nuit de Noël par l'incendie d'un village.

Tout récemment, le tribunal disciplinaire de Spandau jugeait un administrateur allemand du Cameroon, accusé de nombreuses atrocités : massacre des prisonniers, notamment de femmes et d'enfants, de vieillards pris dans une expédition contre des Bakolos rebelles et dont quelques-uns furent scalpés, sous ses yeux, par ses soldats. Il ne fut condamné qu'à 500 marks d'amende.

Quant aux Anglais, on sait avec quelle violence froide ils traitèrent, lors de la rébellion de l'Inde, les indigènes, et quelle quantité de cadavres ils accumulèrent. Sans remonter si loin, on se souvient de la manière dont, en 1894, ils bombardèrent, dans le golfe Persique, un camp d'Arabes pendant plusieurs jours, et y tuèrent un grand nombre de personnes, pour punir une tribu d'avoir quitté l'île de Barkhein et de s'être réfugiée sur le territoire turc.

(1) Séance de la Chambre des députés du 27 février 189[illegible].

(2) Extrait d'un nouvel ouvrage de M. de Lanessan : *Principes de colonisation*, qui va paraître le 21 novembre dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, chez l'éditeur Félix Alcan.

Un grand journal de Paris écrivait récemment : « Dans le Matabeleland, les Anglais exterminent par tous les moyens, y compris ceux qu'interdit la guerre moderne, comme l'emploi de la dynamite dans des mines savamment préparées, une population qui, après tout, lutte pour son indépendance sur le sol de ses ancêtres. » Le même journal (*Temps*) écrivait le 30 juillet 1896 : « Que dire de l'ordre donné par les chefs militaires et civils de détruire les céréales et de transformer ainsi en famine générale ce qui eût été, en tout état de cause, une pénible insuffisance. » Il ne faut pas oublier que l'une des causes de l'insurrection du Matabeleland a été l'ordre de tuer les bestiaux des indigènes pour empêcher la peste bovine de se répandre. N'y avait-il pas quelque autre motif à ces hécatombes ?

Un employé de l'État libre du Congo a raconté tout récemment les atrocités dont il avait été le témoin, les expéditions d'où l'on rapporte des chapelets d'oreilles de nègres, des sacs remplis de mains coupées, en souvenir sans doute des exploits de César, les massacres de femmes, de vieillards et d'enfants dans les villages mis à sac, et l'histoire de cet officier qui, ne trouvant, en un village, que deux femmes malades, incapables de dire où les habitants se sont enfuis, fait flageller et mutiler les deux malheureuses pour les punir de leur silence (*Temps*, 10 septembre 1896).

Les Japonais se sont empressés d'imiter les exemples des Européens. Leur nouvelle colonie de Formose a été le théâtre de massacres dont un missionnaire faisait, d'après le *Times* (juillet 1896), le tableau suivant : « Plus de soixante villages ont été complètement brûlés et des milliers d'êtres humains ont péri. Un jour, les Japonais avaient pris en rase campagne vingt et un Chinois ; bien qu'on n'eût pu démontrer que ces malheureux se fussent rendus coupables du moindre délit, ils furent massacrés à coups de baïonnette. Dans un village, les Chinois avaient préparé des vivres pour les Japonais qui se rapprochaient ; mais ceux-ci, aussitôt entrés, se jetèrent sur les habitants et en massacrèrent une cinquantaine. Le 22 juin, le magistrat japonais de la localité fit paraître une proclamation invitant les habitants, qui avaient fui dans les montagnes, à réintégrer leur domicile. Ayant obéi à cette invitation, ils furent tous massacrés sur-le-champ. »

Ce ne sont pas seulement les indigènes qui osent résister les armes à la main aux envahisseurs de leur pays qui sont traités avec la barbarie à laquelle je fais allusion, ce sont encore, en maintes circonstances, les habitants les plus paisibles. Ne sont-ils pas de cœur, sinon de fait, d'accord avec les hommes armés qui résistent à nos colonnes civilisatrices ? Ne leur fournissent-ils pas des vivres, des renseignements, une retraite, lorsqu'ils sont traqués par nos soldats ? Ne sont-ils moralement aussi coupables que ceux qui nous combattent les armes à la main et ne méritent-ils pas le même châtiment ? Car c'est bien d'un châtiment qu'il s'agit, puisque la résistance est considérée comme une révolte criminelle.

C'est en vertu de ces principes que l'on a introduit dans notre politique, en Indo-Chine, à Madagascar, à la côte d'Afrique, le système de la responsabilité des villages, emprunté presque partout aux mœurs locales, mais qui est indigne de notre civilisation. Au lieu de condamner ces mœurs abominables, nous nous les sommes appropriées et nous les avons appliquées avec une brutalité dépassant celle des peuples les plus sauvages. J'ai cité dans mon livre sur la *Colonisation française en Indo-Chine* le fait qui se produisit au Tonkin en 1891 : un inspecteur de milice faisant décapiter, en deux semaines, 75 notables de villages, dans une seule sous-préfecture (Huyen) de la province de Hanoï, parce qu'il ne pouvait obtenir d'eux aucun renseignement sur les mouvements d'une bande de malfaiteurs. J'ordonnai, à mon arrivée, une enquête sur ces atrocités que je croyais être le résultat d'une aberration purement individuelle ; j'acquis la preuve que l'inspecteur avait agi par ordre d'autorités supérieures. C'était la mise en œuvre d'un système qui avait déterminé la mise à mort, sans aucun jugement, d'un nombre considérable d'indigènes, dans toutes les parties du Delta où circulaient des rebelles et des malfaiteurs. L'exécution n'était pas moins prompte que le jugement était sommaire. Le chef de la colonne de police, arrivant dans un village, faisait comparaître devant lui tous les notables qu'on pouvait trouver ; il leur demandait s'ils avaient vu passer les pirates, dans quelle direction ils étaient allés, leur nombre, leur armement, etc., et comme les notables se taisaient ou répondaient ne rien savoir, soit qu'ils fussent complices des malfaiteurs ou que leur ignorance fût réelle, l'inspecteur désignait à ses hommes cinq, six, dix d'entre eux au hasard et ordonnait de leur trancher la tête ; c'était fait sur place et séance tenante.

Certains officiers avaient poussé le système encore plus loin : ils brûlaient les villages soupçonnés d'avoir donné asile aux rebelles ou aux pirates ou de leur avoir fourni des vivres, des renseignements, etc., s'emparaient des animaux domestiques et massacraient les habitants qui leur tombaient sous la main. On a gardé le souvenir d'un chef militaire rendu célèbre par ses « baïonnettades » de villages : on désignait ainsi une opération consistant à envahir un village considéré comme rebelle ou suspect et à y faire passer au fil de la baïonnette tout être vivant que l'on rencontrerait par les rues ou dans les maisons.

Il est à peine besoin de souligner les hostilités, les haines, les désirs de vengeance que de tels actes font naître dans le cœur des populations. Je veux noter seulement la difficulté que j'eus à les faire cesser et la persistance des idées qui les inspirent. J'étais considéré, les répudiant, comme un « sensible », et toutes les fois que certains agents croyaient pouvoir se livrer impunément aux pratiques condamnées, ils y revenaient avec un empressement singulier. A peine avais-je quitté le Tonkin, je pouvais lire dans un journal local, à propos d'une expédition qui allait se faire dans le Yen-thé : « Les récoltes ont été coupées et pourrissent sur place ; un village *jugé suspect* a été incendié par nos troupes. De tels moyens amèneront forcément de graves complications. La destruction des récoltes donnera de nouvelles recrues à la piraterie. » Ces justes observations étaient tellement contraires à l'état d'esprit d'un grand nombre de gens, qu'un autre journal du Tonkin répliquait : « Un de nos confrères est pris d'une immense pitié pour ces malheureuses populations du Yen-thé ruinées par la colonne de police... La belle affaire vraiment et comme il y a de quoi s'apitoyer ! Plus la leçon sera dure, plus l'impression sera durable. Quand S. E. le Kinh-luoc a réprimé la piraterie dans le Bay-say il n'a pas procédé autrement. Les villages ont été incendiés, certains ruinés de fond en comble, et la commune rayée des rôles, la *population décimée, anéantie*... Les villages du Yen-thé sont razziés. Tant pis pour ceux qui obéissaient au Dè-Than et aux bandits de cet acabit. (Notez que le Dè-Than avait fait sa soumission.) »

Razzias, incendies, anéantissement des populations sont légitimés, dans ce système, par l'exemple qu'en donnent les pirates, c'est-à-dire que l'on trouve juste de commettre, au nom de la civilisation, les mêmes crimes que les pires malfaiteurs. Le journal que j'ai cité donne encore une autre excuse de nos actes : « C'est le moyen de répression ordinaire des Annamites. » On aurait pu ajouter que c'est aussi le moyen employé par certains d'entre eux pour s'enrichir. J'en pourrais citer qui ont fait de la sorte, depuis que nous sommes en Indo-Chine, et en notre nom, de fort jolies fortunes.

L'explication de ces abominables procédés ne se trouve pas seulement dans les motifs indiqués plus haut ; il la faut chercher encore dans l'excitation à la cruauté que provoque parmi les esprits faibles leur impuissance à dompter, par la force seule, les résistances que les peuples offrent à notre envahissement, ou l'impossibilité de détruire par le fer les malfaiteurs.

Sachant quelle peine a la police pour empêcher les vols et les assassinats dans les pays civilisés, les plus riches en routes, chemins de fer, etc., et dans les villes les mieux outillées au point de vue des services d'ordre, on aura facilement une idée des difficultés que rencontrent nos troupes et nos milices pour réprimer le brigandage dans des pays neufs, dépourvus de voies de communication, dont nous ne connaissons ni la langue ni les mœurs et où tout conspire, même la nature, — surtout la nature, puis-je dire, — contre notre domination. Dans de pareils pays, saisir des malfaiteurs qui fuient à la première alerte et les détruire par la force, sont choses fort difficiles, pour ne pas dire à peu près impossibles. Aussi les colonnes militaires les plus nombreuses n'en ont-elles jamais tué qu'un très petit nombre et n'en ont-elles jamais pris de vivants.

C'est cette impuissance à détruire les malfaiteurs qui conduit nos officiers et nos administrateurs à l'adoption des pratiques barbares indiquées plus haut. Elles sont tellement ancrées dans les esprits de la plupart de nos compatriotes, qu'un jeune médecin écrivait, il y a quelques mois, à un ami, ces lignes où le système est exposé avec tant de naïveté que je crois utile de les reproduire ici comme une synthèse de tout ce qui précède : « Une autre mesure consiste à déclarer responsable et coupable tout village qui a donné refuge à une bande ou qui n'a point signalé son passage. En conséquence, le chef de village et les trois ou quatre principaux habitants ont la tête tranchée et le village est incendié et rasé jusqu'au sol. On peut être certain, dans l'avenir, que les villages avoisinants signaleront les bandes de passage... On ne régnera sur ce peuple que par la terreur. »

A Madagascar, des moyens semblables ont été employés. Au milieu de 1896, on écrivait de Tananarive à un grand journal de Paris : « Après une marche forcée, le capitaine B..., à la tête de sa compagnie, a cerné deux villages notés comme repaires de Fahavalos ; il y a mis le feu. Tous les habitants mâles sans exception ont été tués ou faits prisonniers. Les femmes et les enfants ont eu la vie sauve. Voilà qui est bien. »

Ce système de la responsabilité des villages est d'autant plus condamnable que les malheureux villageois sont les premiers à souffrir de la piraterie. Ils sont placés entre l'enclume et le marteau : s'ils refusent aux pirates un asile, des renseignements, ils sont massacrés sur les ruines de leurs habitations incendiées ; s'ils cèdent aux pirates ou s'ils nous refusent des renseignements sur leur compte, ils sont rendus responsables des malfaiteurs, frappés d'amendes, décapités ou pendus, ou ruinés par l'incendie de leurs villages et la destruction des récoltes.

Certes, ils ne demanderaient par mieux que de nous servir, si nous pouvions les protéger contre les déprédations des bandits ; mais dans des pays dont nous ne pouvons encore occuper qu'une partie, notre protection est forcément intermittente, tandis que

les menaces des pirates ou des Fahavalos sont quotidiennes et leur exécution inévitable. N'y a-t-il pas iniquité et barbarie de notre part à faire peser sur ces malheureux une responsabilité qu'ils encourent si peu?

Je dois, pour être complet, ajouter que les plus chauds partisans du régime des responsabilités sont, en même temps, les plus hostiles au système que j'adoptai, dès mon arrivée au Tonkin, et qui consiste à armer les villages, afin de les mettre en mesure de se défendre. Incapables de les protéger, on leur refusait, par crainte d'une insurrection problématique, les moyens de se défendre eux-mêmes; puis on brûlait leurs villages et on en massacrait les habitants pour les punir de ne s'être point protégés.

Il me paraît inutile d'insister sur l'aberration morale qu'indiquent de pareilles contradictions, et sur la nécessité de rompre avec des moyens tellement barbares qu'ils seraient de nature à rendre hostiles à toute expansion coloniale ceux mêmes qui en sont les partisans les plus résolus.

Pour moi, non seulement j'estime que notre caractère et notre civilisation nous interdisent, de la façon la plus formelle, d'aussi barbares pratiques, mais encore je pense que notre intérêt politique doit nous les faire répudier et condamner. C'est ce que j'ai fait pendant toute la durée de mon gouvernement en Indo-Chine, et je n'ai point eu lieu de m'en repentir, car, au moment où je quittai le pays, la tranquillité n'était pas moindre qu'aujourd'hui. Aussi, enregistrai-je comme un témoignage précieux pour ma mémoire et mon nom ce mot dit, à la fin de 1893, par le troisième régent à mon plus fidèle auxiliaire : « M. de Lanessan a compris qu'on ne gouverne pas une population de 15 millions d'individus par la force; cela lui vaut l'affection de tout le peuple et la tranquillité dont jouit le pays. »

Nous devons condamner non moins formellement certaines autres pratiques empruntées aux mœurs des populations indigènes, et qui, pour être moins barbares que les précédentes, n'en sont pas moins indignes de notre civilisation : je veux parler de l'emprisonnement des frères, des sœurs, des père et mère ou aïeux des malfaiteurs qui échappent eux-mêmes à nos poursuites. Cela s'est beaucoup fait en Indo-Chine : je le défendais de la manière la plus absolue.

Les idées de beaucoup d'Européens qui vivent au milieu des races différentes de la leur sont si facilement dévoyées, qu'on voit des hommes, justement considérés comme très corrects dans les relations avec leurs compatriotes, se livrer à l'égard des indigènes aux plus grandes violences, pour les motifs les plus futiles, et commettre, s'ils sont fonctionnaires, des abus de pouvoir qui, en Europe, tomberaient sous le coup de la justice criminelle.

La manière dont beaucoup d'Européens traitent les manœuvres, ouvriers et porteurs indigènes des colonies est souvent si dure que les malheureux doivent être tentés de regretter le temps où ils étaient esclaves. Alors, au moins, ils avaient une valeur représentée par le prix d'achat, et le maître qui les maltraitait, les nourrissait insuffisamment, ne leur donnait pas de soins dans les maladies, s'exposait à perdre par leur mort la somme d'argent qu'ils avaient coûté. Le décès d'un coolie noir, annamite, chinois, etc., loué à la journée ou au mois, n'occasionnant aucune perte à celui qui l'emploie, pourquoi s'en inquiéterait-il ? Aussi les travailleurs indigènes sont-ils, dans beaucoup de circonstances et de pays, plus maltraités que ne l'étaient les esclaves dans les colonies américaines. Certaines correspondances du Transvaal contiennent, sur la façon dont les ouvriers cafres sont traités dans les mines de ce pays et celles de diamants du Cap, des détails auxquels ne doivent pas croire ceux qui n'ont jamais quitté l'Europe. A Kimberley, par crainte des vols de diamants, les mineurs noirs sont soumis à un régime plus dur que celui des prisons; ils ne sortent jamais, ne voient leurs femmes et leurs enfants qu'en présence des surveillants. Dans toutes les mines ce sont les propriétaires eux-mêmes qui font la police parmi les ouvriers et le bâton est le plus usité des châtiments.

Dans nos colonies, j'ai vu rarement condamner un Européen pour sévices exercés à l'égard d'un indigène, quoique les faits de cet ordre soient très fréquents.

La France reste, à mon avis, beaucoup trop indifférente à toutes les questions dont je viens de parler. Tandis qu'elle intervient dans la direction ou la gestion d'affaires qui ne peuvent être convenablement traitées que par les autorités coloniales, elle dédaigne toutes celles qui intéressent le sort des populations indigènes. J'estime qu'en agissant de la sorte elle manque au premier de ses devoirs.

M. DE LANESSAN.

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

Les Répétiteurs.

M. Gaston Deschamps s'inquiétait l'autre jour de ce qu'il appelait « le malaise de l'Université ». Il dénonçait en termes vifs, mais peut-être avec une rigueur exagérée, l'Association des répétiteurs comme un péril universitaire et presque comme un danger social; il donnait du journal des répétiteurs syndiqués, *la Réforme universitaire*, des extraits, d'ailleurs fâcheux, dont il prenait texte pour s'alarmer. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. On

peut, sans flagornerie et sans malveillance, en sonner [illegible].

Donc les répétiteurs se sont formés en association, en syndicat, pour défendre leurs droits et pour soutenir leurs intérêts. On ne voit pas ce qui aurait pu les en empêcher. Nous sommes, dit-on, en République et même en démocratie : accoutumons-nous à la pratique et aux mœurs de la liberté. Les répétiteurs ont ensuite fondé un journal : c'est une des conséquences naturelles de la liberté de la presse. Que cette association des répétiteurs ait parfois, comme la plupart des syndicats, exagéré ses prétentions, multiplié ses exigences ; que tel ou tel de ses présidents l'ait plus ou moins compromise par des déclamations maladroites ou des légèretés inconvenantes ; que la *Réforme universitaire* se soit laissée aller, de temps en temps, à des polémiques et à des violences qu'elle aurait dû éviter ou qu'on aurait dû lui interdire, rien de plus vrai, et, encore une fois, de plus regrettable. Mais les excès qui gâtent les bonnes causes ne suffisent pourtant pas à les condamner.

La cause des répétiteurs est bonne. Si les chefs de l'Université ne s'en rendent pas compte ; si, taquinés ou ennuyés, — qui ne l'est pas ? — ils refusent de voir le fond des choses ; s'ils n'écoutent pas les humbles, qui sont nombreux, et n'examinent pas leurs doléances ; si, en un mot, ils préfèrent le caporalisme à la liberté, c'est l'Université tout entière qui en souffrira.

Les répétiteurs d'aujourd'hui ne ressemblent plus aux « pions » d'autrefois. Heureusement. Leur situation matérielle et morale a été améliorée. Elle peut l'être encore ; elle doit l'être.

Matériellement, d'abord. Sans doute, dans l'état actuel du budget de l'Instruction publique, il est difficile d'élever beaucoup le traitement modeste des répétiteurs. Ils sont, du reste, les premiers à le reconnaître, et ils ne demandent pas le Pérou : ils ne l'auraient pas. Ils demandent seulement d'être moins chargés, et il semble qu'avec un système de roulement et de suppléances mieux établi, on pourrait leur donner satisfaction. Ils demandent aussi (sans parler de ceux qui voudraient loger en ville et qui en ont le droit reconnu, après un certain nombre d'années de service) d'avoir dans l'intérieur des lycées des chambres habitables où ils ne gèlent pas en hiver et ne cuisent pas en été. Ils demandent enfin, et cela se fait de plus en plus, qu'on réserve aux meilleurs d'entre eux, à ceux qu'on a éprouvés et qui offrent de sérieuses garanties, un assez grand nombre de places dans les emplois de l'administration scolaire.

Les censorats semblent, en effet, devoir revenir à des répétiteurs ou à des surveillants généraux qui ont bien rempli leur tâche, plutôt qu'à des professeurs « coulés » qu'on déverse et qui « se coulent » de nouveau dans ces fonctions délicates où les grades universitaires ne suffisent pas.

Moralement, la situation des répétiteurs, qui a déjà gagné, doit gagner encore. Un répétiteur, qui a pris du service dans l'Université pour y faire son devoir et son chemin, ne veut être, — c'est bien son droit, — ni méprisé, ni rudoyé. Commencez par éliminer, sans faiblesse, tous les indignes et mettez-les à la porte du jour au lendemain. Les autres ne protesteront pas ; mais pensez aux autres.

Un répétiteur a en face de lui l'administration et les élèves. De l'administration, il attend des égards, quand il les mérite. Des élèves, et de leurs familles, dont il tient la place, puisqu'il est chargé d'une partie de l'éducation, il attend et, au besoin, il réclame du respect. Un bon administrateur, et il y en a, se fait vite apprécier des répétiteurs quand il est toujours avec eux équitable et bienveillant. La franchise, la droiture, la bonté, lui attirent et lui conservent toutes les sympathies. Le sentiment de la hiérarchie, de la discipline, de l'obéissance, n'est pas étranger aux répétiteurs. Ils ne sont pas non plus les bourreaux de leurs élèves. La race du « pion » à consignes, du maître d'études brutal, malfaisant et jaloux des fils de bourgeois, a disparu. La race des écoliers qui seraient tentés de faire du « pion » un souffre-douleur ou de le tourner en dérision, si l'administration ne le protégeait pas contre eux, n'est pas entièrement éteinte, surtout dans certains collèges de province. La dignité, l'autorité du répétiteur ont encore besoin, ici et là, d'être soutenues ou d'être vengées.

De même qu'une classe ne va bien, réellement bien, et c'est là une vérité d'expérience, — que lorsqu'il y a, d'un bout de l'année à l'autre, entente amicale et accord parfait entre le professeur et le répétiteur de la classe ; de même qu'un lycée ne marche sans à-coups, sans accrocs et sans relâchement, que lorsqu'il y a, entre le proviseur, le censeur, les surveillants généraux et les répétiteurs un perpétuel échange de vues, de renseignements, de sympathies, et une cordiale collaboration à l'œuvre commune ; de même l'Université, dont il ne faut pas plus cacher les imperfections ou les crises que nier les qualités et les progrès, ne sera décidément dans la bonne voie qu'en appliquant toutes ses forces, qu'en employant toutes les volontés, depuis le grand maître qui la dirige jusqu'au plus humble des contremaîtres qui relèvent de lui, à la tâche nationale de l'éducation.

Un dernier mot. On a reproché aux répétiteurs d'inviter à leurs banquets des députés radicaux ou socialistes et de paraître se tourner vers eux de préférence. C'est que, à tort ou à raison, ils ont cru voir de ce côté-là plus de bienveillance et trouvé, en

certains cas, plus d'appui. Nous ne conseillons pas aux républicains modérés de prendre la suite des radicaux, de se substituer à eux, en flattant le nombre, pour se recruter à tout prix une clientèle. Nous leur conseillons simplement, dans leur intérêt même et dans l'intérêt supérieur de l'Université, c'est-à-dire de l'éducation nationale, d'être, dans cette « question des répétiteurs », du côté du droit, de la générosité — et du progrès.

LIVRES NOUVEAUX

« Marie-Magdeleine » de M. Émile Ollivier.

Il semble que M. Émile Ollivier vienne un peu tard au roman, comme il est venu tard à l'Empire. Cette nouvelle évolution, nous le craignons, pourrait ne pas lui être plus heureuse que la première.

Et pourtant, un roman de M. Ollivier, cela promettait ! D'abord, tout le monde a son roman, qu'il pourrait écrire : c'est un fait de la vie qui l'a frappé, une crise d'âme qu'il a traversée, dont il fut fortement ému. En dehors de toute connaissance du métier et des procédés littéraires, rien qu'en y mettant de la sincérité, et la vivacité des souvenirs aidant, il est rare que cela ne produise pas une œuvre intéressante. Et c'est l'explication de tant de débuts brillants qui ne tiennent pas.

Puis, ce ne serait pas la première fois qu'un homme politique, à qui les événements ont fait des loisirs, se serait délassé dans la fiction des tristes réalités de la vie publique. Nous avons l'exemple de Benjamin Constant, — qu'au surplus, par quelques incartades et inconséquences de conduite M. Ollivier rappellerait, — lequel, en dépit d'un pitoyable caractère, ne nous en a pas moins laissé un chef-d'œuvre d'analyse et de sentiment. Dans ces cœurs que toutes les violences, les âcres contentions de l'ambition, les rivalités des partis, l'âpre soif du pouvoir, toutes les passions ont agités, il est toujours curieux de savoir comment la simple et naturelle passion amoureuse se comporte.

Enfin, de M. Ollivier en particulier, qui, plus qu'homme de France, on peut le dire, a connu les hauts et les bas de la fortune, — le plus haut et le plus bas, — qui, dans la vigueur de l'âge et l'épanouissement du talent, présida, s'il n'y a pas aidé, aux plus tragiques désastres de la patrie, que la gloire une minute enivra, et qui trahit sa destinée plus que sa destinée ne l'a trahi, un retour sur lui-même, une confession humble et contrite, où, dans les aveux du cœur, et en contraste avec l'homme du dehors que nous connaissons, l'homme intime nous fût apparu, celui-ci grandi, rehaussé, illuminé et transfiguré par un reflet de celui-là, voilà matière à un beau livre et qui piquait la curiosité.

Il a trompé ces espérances. Nous n'avons rien de ce que nous attendions. Et la raison, c'est que M. Ollivier n'a pas su ou voulu choisir, qu'entre la vérité et l'invention, à chaque pas, à chaque ligne, il hésite, flotte, ne se décide pas.

Cela débute comme des mémoires. Voici un milieu bien décrit, où les personnages vivent et respirent dans une atmosphère réelle ; des figures connues, historiques, saisies dans la réalité et la trivialité de l'existence : le vieux Lamartine et ses rhumatismes, Rossini et ses bons mots, les bizarres humeurs de Berlioz, Liszt, Wagner, et leurs singularités et que de jolies choses n'eût-il pu nous dire sur l'intimité d'un Wagner, d'un Liszt, auxquels, si nous ne nous trompons, quelque lien de parenté le rattache ! . Et tout à coup, les personnages fictifs interviennent, envahissent tout, relèguent au second plan et chassent comme de vaines ombres toutes ces illustrations de chair et d'os où nous prenions intérêt. Le héros lui-même qui, par divers traits saillants, — origine, profession, péripéties et incidents, — ne saurait être que M. Ollivier en sa jeunesse, manque, en sa complexité, de cette harmonie de structure morale qui le rendrait vivant et attachant. Au moment où il nous captive par l'ingénuité de l'accent, l'indéniable véracité des aventures, brusquement il nous échappe, se donne des airs et des sentiments de commande, se transforme en beau ténébreux, devient un pur être de raison, un prétexte, un support à digressions artistiques et autres.

Il faut dire quelques mots de la fable. Les meilleurs romans sont ceux qui se résument en quelques lignes : ils témoignent ainsi de leur unité. Et celui-ci est simple, trop simple même.

I

Raoul Loysel, d'une vieille famille parlementaire, où la vie fut toujours sérieuse, studieuse et passablement ennuyeuse, dans un voyage qu'il fait, là-bas, à Marseille, aux environs de 48, s'éprend de la suave, de la céleste Marie-Magdeleine, « Marie, le nom le plus pur, Magdeleine, le plus brûlant, » et, dans une promenade en mer, il lui ravit le cœur en déclamant des strophes de Lamartine et de Hugo. Il paraît que ces choses-là arrivent, elles arrivaient du moins dans ce temps.

La jeune fille est belle, intelligente, elle a une mère tendre et un bonhomme de père, qui tous deux ne veulent que son bonheur, et elle est riche, ce qui ne gâte rien. Lui n'a rien. Mais tout de suite, à vingt-

six ans, il monte aux honneurs, est nommé à la Constituante. Il va donc triompher ! Point du tout. Il est né malchanceux, maladroit du reste, apportant dans le monde une rebutante rigidité de ton et d'allures, brusquant les gens, n'ayant pour chacun, et pour les femmes en particulier, que des paroles déplaisantes. En sorte qu'il ne revient à Paris que pour échouer piteusement à la Chambre, parce que, dit-il pour se consoler, « il a voulu vivre sans colère au milieu des hommes injustes et menteurs... ne pas se faire un homme de haine, de calcul, renoncer à l'idéal, renier tant d'années de foi, effacer sa jeunesse, etc. ». Tout l'homme guindé, suffisant, sentencieux et sermonneur, est là. Et tel nous le verrons toujours.

Pour se consoler de son échec politique, vous croyez peut-être que c'est auprès de celle qu'il aime, et qui ne demanderait qu'à panser les blessures de sa vanité souffrante, qu'il songe à se rendre. Il va passer une année en Italie ! Et, comme dans les cent premières pages du livre il ne nous a entretenus que de musique, c'est de peinture, des maîtres italiens, Raphaël, Michel-Ange, Brunelleschi, qu'il nous accable dans les cent pages suivantes. Peinture, musique, nous ne sommes pas compétents. Mais à en juger par les critiques littéraires dont ce singulier Raoul entremêle ses dissertations d'art, nous nous méfions : discuter le rang respectif de Hugo, de Lamartine, de Musset, dire de celui-ci « qu'il ne trouva de refuge contre les amertumes de la passion que dans le culte de la bouteille », et ne savoir auquel « accorder la palme », cela, vraiment, est trop superficiel et ne sort pas de l'appréciation et du snobisme courants.

Enfin, après avoir perdu son temps à nous raconter saint François d'Assise que nous connaissons, à nous traduire les *Fioretti*, et jusqu'à l'hymne au soleil : « Je te loue, mon frère le soleil... Je te loue, ma sœur la lune... » qui traîne dans mille recueils, — le moindre souvenir, le moindre grain de sentiment, ferait bien mieux l'affaire de Marie-Magdeleine, je suppose, — il s'avise de rejoindre celle-ci, et c'est pour subir un nouvel affront, pour se voir fermer la porte au nez par M. Dalmeiras, le père de la jeune fille.

Celui-ci, de complexion un peu pétillante en bon Méridional qu'il est, a, en plus de sa femme, une douce amie, l'exquise et fine marquise de Choisy. Marie-Magdeleine, qui pour la maladresse rendrait des points à Raoul, s'empresse de se mêler de ce qui ne la regarde pas, de bouder et d'humilier la charmante femme. Mme de Choisy se pique naturellement et se venge. La vengeance est simple et facile. Il lui suffit d'ouvrir les yeux à Dalmeiras, de lui faire voir combien le prétendu de sa fille est « un être vide et brillant », ce qui est pure vérité, et de pousser en avant le beau et noble comte de Beaulieu, qu'elle protège et qui est un homme d'une correction parfaite.

Raoul, qui, en dépit de ses belles phrases sur la patience, la persévérance, est le moins obstiné des hommes, laisse le champ libre à son rival. Il est pauvre, il ne veut pas avoir l'air d'un coureur de dot, etc. Vous connaissez l'antienne. Et ce grand passionné va passer de nouveau quatre, cinq années à Paris, dans la misère, dans l'obscurité, donnant des leçons de droit, s'essayant au barreau, flânant dans les musées, sans plus donner signe de vie à Marie. Celle-ci, dans un voyage à Paris, l'apercevra remontant les Champs-Élysées, triste et pâle, et dépenaillé, et, de peur de fâcher son père, n'osera l'appeler. Tout cela, jusqu'à ce qu'un peu de notoriété permette à Raoul de se présenter décemment à sa fiancée, qui est à l'article de la mort, et de l'épouser, elle et sa dot.

Dans l'intervalle, Marie « a développé son intelligence »... « L'étude reste sa passion dominante, toutes les sciences deviennent l'objet de ses curiosités, les problèmes de la misère sociale l'occupent de préférence... » « Victor Cousin l'a surtout frappée ! » « Elle s'est dit en se touchant le front : « Il y a aussi quelque chose là ! » Il ne lui manquait plus que ce travers. Elle a pourtant assez de loisir pour machiner un traquenard qui la débarrassera des obsessions du comte. Elle a prié ce gentilhomme de renoncer à elle. Mais Ulric (il s'appelle Ulric), qui est d'une autre pâte que Raoul, persiste galamment. Alors elle paraît consentir, accepte visites, bouquets, cadeaux de noces, se laisse mener en toilette blanche, la couronne d'oranger au front, devant l'officier de l'état civil. Et quand celui-ci l'interroge : « Mademoiselle, consentez-vous à prendre pour époux M. le comte Ulric de Beaulieu? » elle répond : « Non! » Coup de théâtre.

II

Est-ce là le monde? Est-ce là la vie? On dirait que M. Ollivier l'ignore, et ses compromis, les mille concessions inévitables où elle oblige. Il y a, dans ce livre, une belle page sur le romanesque opposé à l'idéal, — de même que nous avons le parallèle de la vanité et de l'orgueil, la distinction de la petite et fausse et de la noble et légitime ambition. « Le romanesque court après l'imprévu et l'extraordinaire ; l'idéal s'accommode de la réalité la plus habituelle. Le romanesque dégoûte des devoirs positifs de la vie et en écarte ; l'idéal y ramène et les rend chers, etc. »

Comment l'auteur n'a-t-il pas vu que rien n'était

plus romanesque, et fantaisiste et chimérique, qu'une telle donnée? Que jamais une jeune fille modeste et discrète, et bien élevée, eût-elle les plus sérieuses raisons d'en vouloir à son prétendant, — ce qui n'est pas le cas, — ne se prêtera à cette scandaleuse parade de mariage, et qu'ayant si peur d'irriter son père, c'était ici l'occasion d'y songer? Comment n'a-t-il pas senti que son héros, quand il ne nous froisse pas par une ostentation d'austérité et de vertus un peu ridicules à son âge et ses façons brusques et raides de foncer dans la vie, s'emporte en des sentiments bizarres et quintessenciés, tout pétris de ce romanesque même et d'une fausse délicatesse? Qu'après avoir reçu le coup de foudre et l'avoir renvoyé d'où il venait, — deux ou trois jours ayant suffi, avec une *Méditation* de Lamartine, — quand on aime véritablement, on ne fuit pas sans motifs plausibles celle qu'on aime, et on ne passe pas des années sans écrire, sans s'informer de rien, à courir le palais Pitti, les galeries du Louvre, les concerts du Conservatoire, — ce qui est pour l'auteur un moyen trop commode d'esquiver le développement de l'intrigue amoureuse, qui, pour que nous y ayons créance, demandait qu'on s'en occupât un peu? Fausse délicatesse encore et exagération romanesque ces scrupules à l'égard de la dot! Rien n'est plus naturel, dans nos mœurs et idées courantes, que d'accepter d'une femme, de celle qu'on épouse, une fortune honnêtement acquise. Quand on porte une âme vraiment désintéressée, on ne fait pas tant d'honneur à l'argent que de s'en occuper sans cesse, de fulminer à tout propos contre la richesse et le mauvais usage qu'en font les gens riches, de louer, de bénir, d'exalter la sainte et noble pauvreté. Raoul, au surplus, si confiant en lui et en son glorieux avenir, sûr de doubler cette fortune, de la décupler de son fait en peu d'années, peut l'accepter mieux que tout autre; et faire de ce misérable monceau d'or un obstacle, un retard à l'union de deux cœurs qui s'aiment, c'est précisément s'envoler et se perdre dans ce romanesque que M. Ollivier déteste tant.

C'est bien là le roman d'un homme positif et pratique. Vous remarquerez que ce sont les esprits rassis et les plus attachés à la matière, qui, dès qu'ils sortent de leur terrain solide et accoutumé, soit qu'ils écrivent ou qu'ils parlent, sont le plus disposés à se lancer dans l'irréel, la féerie et le rêve. Ceux que leur imagination mène à l'ordinaire, qui glissent, l'effleurant à peine, sur la vie, ceux qu'on appelle des rêveurs, les artistes, sont plus soucieux dans leurs créations de sauver la vraisemblance et de satisfaire le bon sens.

Il y a encore, dans ce livre, de longues, longues pages sur le monde et les futilités mondaines. Et tous s'en mêlent, Raoul, le père de Raoul, son ami Flaminio, son autre ami Paulin, Mlle Dalmeiras elle-même, tous prêcheurs et rabâcheurs, gens à principes, à formules tranchantes, allant, discourant, agissant, par déductions rigoureuses comme des théorèmes en marche. Jamais on n'abusa tant de la raison raisonnante, qui tient si peu de place dans la vie.

Nous avons le procès de la femme et de la frivolité féminine, de l'être qui « s'habille, babille et se déshabille »; des cancans, caquets, commérages, pointes et réticences, et médisances, l'habituel ragot des salons; de l'insipide vie des mondains et désœuvrés qui « ne rêvent qu'à leurs chiens, à leurs chevaux, à leurs cravates, à leurs meubles, à leurs bibelots, aux courses, au jeu, etc. »; une virulente satire sur « ces jeunes gens, médiocrement pourvus des biens de la fortune, qui, au lieu de demander la richesse à un travail long et sérieux, embrassent l'état de chercheurs de dot »; et, par contre, de solennelles objurgations sur la discipline morale qui convient aux jeunes filles: « Ce qui fait ton charme, ô jeune fille, c'est la pureté de ton regard... Ta plus belle parure, c'est la rougeur facile qu'un mot prononcé à voix basse amène sur ta joue... Le bal éteint la flamme de tes yeux et les entoure d'un cercle noir; le bal t'apprend à ne plus rougir, il te donne l'audace des attitudes. On te dit que tu es belle la poitrine nue et les épaules découvertes: n'en crois rien... » et sur son rôle dans la vie commune: « Se donner, se perdre, se confondre, s'anéantir dans le bien-aimé; devenir son souffle, son parfum, sa pensée, son ombre, son reflet, son écho, l'augmenter de soi pour être mieux lui... »

Mais M. Ollivier fait-il attention que depuis que le monde est monde, ce sont là précisément, à peu près dans les mêmes termes, et avec une conviction toute pareille, qui ne gêne personne dans la pratique, le sujet et la matière des propos de salons, et que, par là, son livre d'édification et de morale en action plaira à ces mêmes salons? Tout le monde, comme lui, y fait profession d'abominer les coureurs de dot, de honnir les purs mariages d'argent, et de s'attendrir et congratuler quand, par hasard et exception, ce sont deux cœurs et non deux sacs que l'inclination unit. Tout le monde y loue, y admire la médiocrité heureuse, qui n'a pas l'embarras, les sujétions, les pénibles devoirs de la richesse; on y plaint et moque ces pauvres clubmen qui ne savent que faire d'eux-mêmes et de leur temps; on y critique, en la jalousant, la femme qui ne s'occupe que de ses chiffons; on y vante la jeune fille modeste, sérieuse et simple; on y blâme les évaporées, celles qui sont trop « dans le train »; on y gémit, on s'y désespère sur les heures gaspillées en pure perte, en corvées inutiles et cependant obligatoires, dans ce vain tourbillon de visites,

de courses, de fêtes, de bals, de soirées de gala, etc. Et tout cela, qui n'est pas nouveau, ne prouve rien et ne remédie à rien. Je crains que le roman de M. Ollivier ne hausse pas d'un cran notre moralité.

III

C'est autre chose, encore une fois, qu'on espérait de lui, quelque chose de plus vrai, de plus humain, de plus réfléchi, senti et vécu, et qu'il eût pu faire s'il l'eût voulu.

On ne nous croirait pas si nous disions que d'un livre de M. Ollivier, quel qu'il soit, on ne puisse tirer aucun profit ni extraire quelque belle page. Les belles pages n'y sont point rares, le plus souvent dégressives, comme on a pu s'en apercevoir. La phraséologie est élégante, un peu trop facile peut-être, tournant vite à l'éloquence, à la redondance méridionale; avec une façon un peu démodée de couper le récit de petites anecdotes, dans le goût de celles dont un avocat, pour réveiller l'attention, agrémente sa plaidoirie; et le tour y est : « Cet ancien avait bien raison, qui... » et, çà et là, des agenouillements, des sensibleries un peu fades : « Quelle est la vraie parure de la terre ? Est-ce l'hirondelle revenue, l'herbe reverdie, l'arbre en fleurs... les jours plus chauds... les ruisseaux... les fleuves... la montagne ?... Non, la vraie parure de la terre, c'est une belle jeune fille, parvenue à l'âge des confiances, des rêves, des sourires... » Ne dirait-on pas d'une pensionnaire et d'un devoir de style ? M. Ollivier a trop de ces passages où sa main glisse sans que sa pensée la suive. Ses paysages d'Italie, vus cependant et étudiés, semblent de seconde main, comme d'un Ampère estompé encore et amoindri, et rappelleraient le faire un peu arrangé et diminué d'un Léopold Robert. En peinture, comme en impressions de voyage et d'art, nous avons eu mieux depuis.

Et ce qu'il y a de plus réussi, ce serait encore, à notre avis, les morceaux qui se peuvent détacher, des manières de ballades, de petits poèmes en prose, visiblement inspirés du Cantique des Cantiques, et qui, plus ou moins, sont censés concorder avec l'état d'âme de Raoul. En voici un, pour finir :

*
* *

— Que d'hommages tu as reçus ce soir, ma bien-aimée !

« J'ai entendu une fleur qui disait à sa voisine : « Les « parfums de son âme sont plus exquis que ceux de « nos calices. »

— Et vous, mon doux seigneur, avez-vous dit comme la fleur ?

— J'ai entendu un rossignol qui disait à son rival d'amour : « Ses paroles sont plus mélodieuses que « nos chants. »

— Et vous, mon doux seigneur, avez-vous dit comme le rossignol ?

— J'ai entendu la brise qui disait au chêne, dont elle caressait le feuillage : « Sa démarche a plus de « légèreté que mon vol. »

— Et vous, mon doux seigneur, avez-vous dit comme la brise ?

— J'ai entendu la nuit qui disait à son étoile la plus aimée : « Sa vue me réjouit autant que ton beau « rayon. »

— Et vous, mon doux seigneur, avez-vous dit comme la nuit ?

— Et moi, ô ma gracieuse souveraine, j'ai dit comme la fleur, comme le rossignol, comme la brise, comme la nuit.

LÉON BARRACAND.

THÉATRES

PORTE SAINT-MARTIN : *Don César de Bazan*, drame en cinq actes, de Dumanoir et d'Ennery. — NOUVEAUTÉS : *les Erreurs du Mariage*, vaudeville en trois actes, de M. Bisson.

C'est une erreur peut-être de reprendre des « chefs-d'œuvre », surtout quand ces « chefs-d'œuvre » appartiennent à un genre... comment dirai-je ? à un genre plutôt démodé.

Chef-d'œuvre ou non, *Don César de Bazan* est un des drames les plus notoires de l'époque « littéraire » qui a précédé la nôtre. C'est l'un de ceux qu'on nous opposait le plus volontiers quand nous ne prenions qu'un plaisir tempéré aux drames, — déjà nombreux, — dont on nous a servi les reprises... Certes, celui que nous voyions était un peu « passé » ; mais cela ne préjugeait rien pour le genre... Et, presque toujours, on évoquait *Don César* et son interprète. Ah ! Frédérick ! Ah ! *Don César !*...

C'est précisément cette union étroite entre le drame et son interprète, cette impossibilité de les séparer, qui m'inspiraient d'avance quelque méfiance. Je ne voudrais pas exagérer ; mais, presque toujours, quand le nom de l'interprète est inséparable du drame, il y a gros à parier que le drame ne vaut pas grand'chose. Et cela, même pour les pièces de la période romantique, où les « jeunes » d'alors, dramaturges et comédiens, montaient ensemble à l'assaut du théâtre. Quand la pièce est bonne, — je dis bonne pour les contemporains, — le renom de l'ouvrage étouffe en quelque sorte celui de l'interprète. Pourriez-vous dire tout de suite... mais sans hésitation... le nom des créateurs d'*Henri III*, même ceux d'*Antony ?*... même ceux de *Ruy Blas ?*... Mais *Don César :* Frédérick-Lemaître ; les deux vont ensemble ; impossible de les séparer. Je ne prendrai pas d'exemples dans

la période contemporaine, on me reprocherait encore de m'« acharner »; mais prenez la plus célèbre de nos étoiles : les noms de pièces que son nom évoque tout d'abord, sont les plus médiocres qu'elle ait jouées. Pensez à Mme Krauss : aussitôt, c'est le *Tribut de Zamora* qui vous revient à la mémoire; et il vous faut presque un effort pour vous rappeler l'admirable artiste qu'elle fut dans *Don Juan*, dans *Freischutz* ou dans *Sapho*...

A cela, il y a plusieurs raisons. La première, c'est que, pour qu'un personnage domine et absorbe un ouvrage, il faut que son rôle, non seulement remplisse toute la pièce, mais encore soit le seul de la pièce; et c'est une chance pour que la pièce ne vaille pas grand'chose. La seconde, c'est qu'à mesure qu'un comédien arrive à la célébrité, il devient presque forcément la proie des « faiseurs ». Ceux-ci écrivent des pièces dont le seul but est d'offrir à l'interprète l'occasion de « placer » des effets que le public a l'habitude d'applaudir. C'est un catalogue plus qu'un rôle; ce n'est pas du tout un drame. On ne citerait pas une pièce « faite pour » un artiste, qui ait une vraie valeur. Ajoutez que les faiseurs sont sans scrupules; ils spéculent aussi bien sur les défauts de l'interprète que sur ses qualités; et si celles-ci peuvent lui être communes avec d'autres grands comédiens, ceux-là lui sont très personnels. De là, d'abord, une pièce forcément médiocre, et un insuccès presque assuré pour le comédien qui « reprend » le rôle.

Il est permis de sourire lorsqu'on entend discuter sérieusement les différentes interprétations du rôle de Don César. Va pour Tartuffe ou pour Alceste; et, de même, je comprends qu'on puisse rendre « différemment » Giboyer ou Jalin. Mais Don César!... Il faut au moins qu'on puisse s'en prendre à quelque chose, que le comédien puisse tirer du rôle quelque sentiment vrai pour le traduire à sa manière! Faites jouer Don César par M. Mounet-Sully ou par M. Falconnier : l'un sera sans contredit meilleur que l'autre; mais ce sera la même « interprétation »; avec l'un comme avec l'autre, Don César ne sera jamais autre chose qu'une marionnette. Et c'est à peu à peu près ce qu'il est avec M. Coquelin; je me hâte de dire qu'il ne pouvait pas être autre chose.

La question de savoir si M. Coquelin a été ou non inférieur à Frédérick me passionne assez peu. Il est à peu près certain qu'il a été au-dessous de son modèle : cela pour les raisons que je viens de dire; et, de même, si jamais un comédien s'avise dans l'avenir de reprendre *Thermidor*, il y sera inférieur à M. Coquelin. Je n'ai pas vu Frédérick; tout le monde affirme qu'il était plein de génie, et je n'aurais garde d'en douter. J'avoue toutefois que les récits qu'on fait de lui, — et on nous les a prodigués depuis huit jours! — me laissent quelque incertitude sur la qualité de ce génie. Le fameux jeu de scène de la plume... Vous savez qu'au quatrième acte, Don César, pénétrant chez sa femme, y trouve le roi d'Espagne, lequel se fait précisément passer pour Don César qu'il croit mort; aux questions de Charles II, Don César répond gaillardement : « Vous êtes Don César de Bazan?... Alors, je suis le roi d'Espagne, de toutes les Espagnes! » Or le jeu de scène de la plume consistait en ceci, que Frédérick, en disant la dernière phrase, tirait sur une ficelle cachée, laquelle faisait se dresser toute droite la plume de son feutre... La complication de cette « invention » me remplit d'admiration, comme sa candeur me comble de joie. Il est évident que, pour être roi d'Espagne, il faut avoir le chef ombragé par un panache triomphant. Et l'on voit si bien que cette plume dressée, c'était, pour Frédérick, « tout le roi d'Espagne »! Cela est infiniment amusant.

M. Coquelin, d'ailleurs, a renoncé à ce jeu de scène. Après ce que je viens de dire, je n'ose le lui reprocher. Vous avez vu du reste dans les journaux que M. d'Ennery a félicité publiquement M. Coquelin d'avoir gardé sa plume en bas. Et pourtant j'en ai presque du regret! Cela complétait si bien le personnage!... L'interprète a bien fait, en tant qu'« homme », si j'ose dire. Mais j'ose dire aussi que la pièce y perd. Comme cela touche un peu à la façon dont M. Coquelin joue le drame, et comme le futur pensionnaire de la Comédie n'a pas caché son intention de le ressusciter (c'est le drame que je veux dire), il est bon d'en dire deux mots en passant.

M. Coquelin a deux grands défauts, qui l'empêcheront toujours d'être supérieur dans le mélodrame. D'abord, il dit juste, et cela est déplorable. Qu'il médite ce mot de mon cher maître M. Sarcey, sur un comédien qui avait joué avec trop de sincérité un vaudeville de Scribe : « Il y a introduit la vérité, et en a par cela même dérangé le bel ensemble » : il est délicieux, ce mot, et profondément vrai. Il ne faut pas dire « juste » un rôle comme celui de Don César; on doit le dire avec exagération : il faut le dire « faux ». Et cela, M. Coquelin a trop de vrai talent pour y parvenir jamais. Mais vous voyez quel contraste permanent, sans cesse renouvelé, entre le personnage et ce qu'il dit. Il commet les actes les plus ahurissants du monde, et « sur le ton » d'un Parisien de 1896. Il y a au cinquième acte de *Don César de Bazan* une scène mirobolante. Don César dit au roi : « Dieu vous punit; pendant que vous cherchez à suborner ma femme, la vôtre est au moment de vous tromper... Vous voudriez y courir, mais vous y seriez [illegible] » Comme situation théâtrale, cela est fort amusant : mille fois plus amusant encore, quand on songe aux réflexions du roi; elles se bornent à ceci : « Arrive-

rai-je à temps? » Et cet *à temps* est plein de saveur!... Eh bien, cette scène d'une drôlerie admirable, M. Coquelin la joue avec un naturel parfait, avec un sérieux que rien ne déconcerte.

Car c'est ici le second défaut de M. Coquelin. Il est possédé de la manie du sérieux. Dès qu'une scène y prête le moins du monde (et quelquefois même quand elle n'y prête guère), M. Coquelin se dresse sur ses jarrets et parle à la postérité au nom de la Morale, et de la Justice. Dans les scènes où Don César est en présence du roi, on dirait le « Tiers » exposant ses griefs aux États généraux. Il dit leur fait aux grands de la terre. Et, dame, Don César en La Boëtie, cela produit tout de même un drôle d'effet! Je ne dis pas que le drame, — puisque aussi bien c'est lui que M. Coquelin entend faire renaître, — doive être joué en comique. Je crois seulement qu'entre les drames que M. Coquelin reprendra, ou jouera, il choisira ceux où la partie comique sera la plus marquée. Je ne crois, en cela, que rendre hommage à son discernement. Il en donnerait une preuve nouvelle en restant franchement ce qu'il est, l'acteur comique incomparable.

Il me paraît inutile d'insister sur la mise en scène et sur le ballet. Il n'y a qu'un rôle dans *Don César de Bazan*. Ce n'est pas de la faute de MM. Desjardins et Volny s'ils ne font pas grand'chose de leurs personnages.

*
* *

La critique, d'ordinaire assez indulgente pour les vaudevilles, s'est montrée un peu cruelle pour les *Erreurs du Mariage*. Ce qu'il y a d'un peu gênant, ici, c'est la disproportion entre la folie de la pièce et la manière dont elle est écrite. Ces histoires falotes de magnétisme et de gens qui disparaissent pour se retrouver tous à Chicago, auraient besoin d'être menées d'un train plus rapide et d'un style plus alerte. Je reconnais du reste que la pièce n'est pas ennuyeuse. Elle m'a paru même plus vraiment « spirituelle » que les vaudevilles précédents de M. Bisson. Elle est excellemment jouée par Germain et Tarride, très suffisamment par les autres.

*
* *

Les Escholiers ont commencé leur saison. Ils nous ont donné, pour l'ouverture, trois actes de M. Henri de Saussine, *Omphale*. Le plus grand défaut de la pièce est d'être jouée sur un théâtre où nous attendons autre chose. Elle est en outre un peu sommaire, et le caractère de l'héroïne gagnerait à être plus clairement exposé. Il faut louer l'auteur d'avoir bien montré que ce qui attire Josette vers Westigny, le grand artiste, c'est la notoriété qu'il s'est acquise; et d'avoir montré en même temps l'ennui qu'elle éprouve à voir son mari s'occuper d'autre chose que d'elle-même. Mais, alors, c'est la femme « jalouse de l'Art »... et il faudrait, pour sortir du cliché, une étude plus approfondie que celle-ci. Ouvrage honnête, au demeurant, et qui ne soulèvera ni colères ni enthousiasme.

*
* *

Me permettra-t-on de signaler, parmi les innombrables ouvrages parus récemment, deux volumes qui touchent au théâtre. L'un est le *Brichanteau* de M. Jules Claretie. J'arrive bien tard pour en parler, alors que tout le monde l'a lu et après qu'on en a excellemment parlé ici même... J'ai cherché parfois à démêler la psychologie réjouissante du comédien. Les confidences dont M. Claretie a été favorisé par son Brichanteau nous renseignent abondamment sur leur « état d'âme. » Sans doute, Brichanteau est un comédien « déclassé » (et je crois bien comprendre pourquoi l'auteur l'a fait tel!), mais il est « le comédien », et il a, j'imagine, quelque chose de ses grands confrères. Quelque chose, n'est-ce pas? J'ajoute que les épisodes par où M. Claretie a manifesté l'âme de son héros sont très heureusement choisis. L'histoire du « lasso » est l'une des plus amusantes que je sache. Et comme, au fond, ce livre nous aide à comprendre ce « monde des théâtres » amusant et falot!

L'autre volume, c'est les *Portraits intimes* de M. Adolphe Brisson. Notre confrère a réuni les articles qu'il donne au *Temps*, et je suis charmé de l'occasion qui m'est offerte d'en dire tout le bien que j'en pense. Sous une forme amusante, il résume clairement et pittoresquement un fait ou un personnage; il a, si j'ose dire, rendu le reportage « intelligent » et « littéraire ». M. Adolphe Brisson a eu cette bonne fortune de donner quelque chose de neuf comme journalisme. C'est un de ses mérites; et ce n'est point le seul. Je vous recommande tout particulièrement son livre.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Politique extérieure.

La campagne électorale qui vient de se terminer aux États-Unis par le foudroyant succès de la candidature anti-argentiste, capitaliste et protectionniste de M. Mac Kinley, a remué trop de passions, agité trop d'intérêts pour ne pas laisser des traces profondes, et les démocrates qui détiennent le pouvoir pour quelques mois encore en la personne de M. Grover Cleveland voudraient bien essayer de re-

conquérir une partie de la popularité que leur a fait perdre le schisme bryaniste. Ils tiennent à prouver que leurs adversaires n'ont pas le monopole du jingoïsme et que l'Europe n'aura pas à attendre que M. Mac Kinley ait pris possession de la Maison Blanche pour trouver à qui parler. La question cubaine a repris une acuité nouvelle, et des bruits vagues d'intervention recommencent à courir qui n'ont pas uniquement pour origine, quoi qu'on en dise, l'imagination toujours fertile de nos confrères transatlantiques.

Les Américains du Nord se montrent d'autant plus ardents à favoriser les efforts des Cubains pour conquérir leur indépendance qu'ils comptent sur la reconnaissance de leurs protégés. Cuba libre ne serait libre que politiquement. Commercialement elle serait annexée aux États-Unis, qui y trouveraient, en même temps qu'un marché avantageux pour l'écoulement de leurs produits industriels, tout le sucre qu'ils sont obligés actuellement de demander un peu partout.

La consommation du sucre est de 3 millions de tonnes aux États-Unis, et ils ne produisent que 250 000 tonnes de sucre de canne dans la Louisiane et 100 000 environ de sucre de betterave dans deux ou trois autres États de l'Union. Les îles Sandwich, qui ont déjà subi le sort réservé à Cuba, leur en fournissent 150 000 à 200 000 tonnes, ce qui fait en chiffres ronds un peu plus de 500 000 tonnes. L'importation des pays producteurs qui ont avec l'Amérique des conventions commerciales assurant aux deux parties des avantages équivalents atteint donc les cinq sixièmes de la consommation. Dans ces conditions, il est impossible d'établir un tarif douanier prohibitif, et c'est pour cela que dans le fameux bill qui lui valut sa notoriété et auquel il doit son élection, M. Mac Kinley lui-même avait traité cette « douceur », comme disent les circulaires commerciales, avec une bienveillance toute spéciale. Il n'en serait plus ainsi du jour où une union douanière savamment combinée permettrait de prendre aux Cubains toute leur récolte. On pourrait alors protéger efficacement, comme savent le faire les Américains, les sucriers indigènes.

Mais, pour le moment, il ne s'agit que de l'appui moral et matériel donné aux insurgés cubains et du droit d'intervention que s'arrogent les États-Unis dans tous les conflits qui peuvent surgir sur un point quelconque du Nouveau Monde. Ce droit, l'Espagne ne paraît pas disposée à le reconnaître aussi facilement que l'ont fait les Anglais à propos de leur différend avec les Vénézuéliens. Ce n'était vraiment pas la peine de crier si fort il y a un an, lorsque le président Cleveland saisit le Congrès de son message réclamant la nomination d'une commission américaine pour fixer les frontières du Vénézuéla et de la Guyane anglaise, et de repousser avec tant d'indignation toute proposition d'arbitrage, pour en arriver à une capitulation qui constitue une reconnaissance inespérée de la doctrine de Monroe par une puissance européenne qui se vante pourtant, à l'ordinaire, de ne pas transiger aussi aisément.

Les contestations de frontières anglo-vénézuéliennes vont être soumises à un arbitrage, et le tribunal arbitral sera, dit-on, composé de deux représentants de l'Angleterre et de deux délégués des États-Unis. Le Vénézuela n'y sera même pas représenté: il sait que sa cause est en bonnes mains. Mais peu importe du reste le jugement qui sera rendu. Que les prétentions de l'Angleterre soient admises ou repoussées, le droit d'ingérence de la grande république de l'Amérique du Nord dans une question territoriale qui lui est complètement étrangère n'en est pas moins explicitement admis, et le gouvernement de Washington ne manquera pas certainement de se prévaloir de ce précédent à Cuba d'abord, et ailleurs aussi. Les Anglais leur ont fait la partie belle pour le jour où se posera la question de l'indépendance du Canada, comme se pose aujourd'hui pour l'Espagne celle de l'indépendance de sa belle colonie des Antilles.

Lord Salisbury avait pourtant préludé à cette abdication par un petit couplet très vibrant dans son discours du Guildhall, au banquet annuel du lord-maire de Londres, sur la détermination de la Grande-Bretagne de ne pas renoncer à une seule acre des territoires qu'elle occupe actuellement. Il visait, il est vrai, l'île de Chypre et l'Égypte; il a ajouté que rien ne justifiait, dans l'état actuel de la question d'Orient, de pareilles concessions. Il s'agit donc seulement de la convaincre de cette nécessité, et cela dépend de l'Europe, vis-à-vis de laquelle elle a pris des engagements qu'elle s'obstine à ne pas tenir. Nous avons été seuls pendant longtemps à les lui rappeler : la Russie nous fait écho depuis quelque temps déjà, et d'autres y viendront peut-être encore qui, pour des raisons particulières, l'ont occasionnellement soutenue en Égypte.

Ce n'est qu'affaire de temps et d'opportunité sans doute, et il n'y a pas lieu de désespérer avec un gouvernement et un ministre qui a, dans l'espace d'une année, si complètement modifié son attitude en Orient. Rien ne nous prouve que l'an prochain, s'il est encore au pouvoir comme cela est probable, il ne trouvera pas d'excellentes raisons pour expliquer à ses auditeurs du Guildhall que l'évacuation de l'Égypte est devenue nécessaire, et il se pourrait fort bien que tels événements se produisent avant peu dans la région du haut Nil qui l'aideraient puissamment à

envisager sous un jour tout différent la conquête du Soudan pour le compte du Khédive.

Lord Salisbury est le plus anglais de tous les hommes d'État anglais, et les faits ont sur lui beaucoup plus de prise que les raisonnements. Vous prouveriez à un loyal sujet de Sa Très Gracieuse Majesté qu'il a vingt fois tort, qu'il n'en persisterait pas moins à faire ce qu'il croit être de son intérêt ; opposez-lui un obstacle matériel, il rebroussera chemin, s'il voit surtout qu'il ne parviendra pas à le contourner.

C'est ce qui s'est passé avec l'Amérique pour l'affaire vénézuelienne. Le mur américain était trop solide pour être démoli, trop élevé pour être escaladé, et John Bull n'a pas insisté.

***

L'Angleterre ne jouera plus, dans tous les cas, pour poursuivre ses opérations militaires au Soudan, des difficultés de ses bons amis Italiens en Érythrée. La paix est faite maintenant entre le roi Humbert et Ménélik, paix quelque peu pénible pour l'amour-propre italien, mais nullement déshonorante et que l'empereur éthiopien a su rendre possible en n'insistant pas sur des conditions trop draconiennes. Il a eu même l'habileté de laisser en suspens la question de la délimitation définitive des frontières, ce qui permettra aux Italiens, dans quelque temps, lorsqu'ils n'auront plus l'air de céder à une menace ou d'obéir à une injonction, de se retirer jusqu'aux abords immédiats de Massaouah ou même d'évacuer complètement une colonie qui ne leur rapportera jamais rien et qui leur rappellerait toujours une des pages les plus douloureuses de leur histoire.

Cela regarde MM. di Rudini et Visconti-Venosta qui, en quelques mois, ont rendu à leur pays l'inappréciable service de résoudre la question tunisienne et d'extirper le chancre érythréen, opération qui n'a été possible qu'après la guérison de cette cachexie que la pathologie politique a dénommée la mégalomanie crispinienne ; pour l'instant, ils renoncent, et ont déterminé le roi Humbert à renoncer lui aussi à cette folie d'un empire colonial italien en Abyssinie : le traité d'Ucciali est irrévocablement aboli, et l'indépendance de l'empire du Négus solennellement reconnue. A ce prix Ménélik rend à l'Italie les captifs qu'il avait emmenés au Choa après le désastre d'Adoua, sans rançon ni indemnité de guerre, laissant même à l'appréciation du gouvernement italien la fixation de la somme qui devra lui être remboursée pour l'entretien des prisonniers.

***

L'Italie a maintenant les mains libres, elle peut se mettre résolument à l'œuvre pour travailler à réparer les ruines que lui a values sa politique des dernières années ; elle peut même, si elle le veut, prendre où elle voudra les sécurités qui lui sembleront nécessaires pour se garantir contre tout danger extérieur, en vertu de cette nouvelle théorie de la « réassurance » diplomatique, inventée par M. de Bismarck et développée lundi au Reichstag allemand par M. de Marshall, secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

Interpellés sur les révélations des *Nouvelles de Hambourg*, le chancelier de l'Empire allemand et son collaborateur n'ont pu nier qu'une convention de neutralité avait été signée avec la Russie contre l'Autriche en même temps qu'un traité avait été conclu avec cette dernière puissance contre la Russie. Il ressort même des explications de M. de Marshall que l'Autriche avait été encore plus complètement dupée que ne le faisaient croire les révélations du prince de Bismarck, car le traité austro-allemand de 1879 avait été immédiatement communiqué à la chancellerie russe, tandis que la convention russo-allemande avait été gardée secrète. Il est également acquis que cette convention n'existe plus depuis 1890.

C'est donc la confirmation pleine et entière des indiscrètes révélations de l'irascible chancelier de fer, et il n'était vraiment pas nécessaire, pour en arriver là, de commencer par publier des protestations indignées dans le *Moniteur de l'Empire*. Il est vrai que M. de Marshall n'apprécie pas de la même manière que le prince de Bismarck les conséquences de ces événements. Pour lui ils ont été sans effet sur les relations de la France et de la Russie, dont les rapports actuels ne seraient que la conséquence logique d'une situation qui remonte à la période d'après 1870, et qui s'est même affirmée, a-t-il ajouté, avant 1890, aux yeux du monde politique et militaire, d'une manière plus éclatante que depuis, — allusion transparente à l'intervention de la Russie en 1875.

Il y a encore bien d'autres indications intéressantes à glaner dans le discours très habile de M. de Marshall, qui affecte une confiance illimitée dans les garanties offertes pour le maintien de la paix par les combinaisons d'alliances actuelles des puissances européennes. Il croit que les chances de guerre sont plus éloignées que jamais et que les accords qui peuvent exister auront plus souvent l'occasion de se manifester en dehors de l'Europe qu'en Europe même. Il a même très clairement indiqué que la France, la Russie et l'Allemagne pourraient plus d'une fois agir de concert, comme elles l'ont fait si efficacement l'année dernière, et a mystérieusement fait prévoir que le jour où la chancellerie allemande ouvrirait ses cartons aux historiens indiscrets, on serait étonné de constater que, loin de s'être relâchées, les relations de l'Allemagne et de la Russie se sont au contraire resserrées depuis 1890. Il a enfin donné à entendre que malgré les apparences, les combinaisons

antérieures à cette date étaient dirigées beaucoup plus contre l'Angleterre que contre l'Autriche, et il a affirmé que l'Allemagne n'avait pas à redouter que la Russie encourageât ou aidât même jamais la France dans une guerre de revanche. Enfin il a assez longuement disserté sur l'inutilité des alliances défensives et des promesses de secours au cas d'agression, attendu qu'il a reconnu que le *casus fœderis* pourrait toujours être éludé, puisqu'il est à peu près impossible de déterminer, dans les guerres modernes, quel est en réalité l'agresseur.

Nous allons voir maintenant l'effet que ces déclamations produiront en Autriche et en Italie. M. de Hohenlohe a bien affirmé que les sentiments de méfiance provoqués par les révélations du prince de Bismarck parmi les alliés de l'Allemagne avaient complètement disparu, mais il est bien difficile d'admettre que cet étalage au grand jour des tortueuses machinations de la chancellerie allemande soit facilement oublié non seulement à Vienne et à Rome, mais aussi à Londres.

Le débat n'est pas encore clos : il faut attendre maintenant la réplique de l'ermite de Friedrichsruhe, qui n'imitera probablement pas la réserve que son fils Herbert a observée lundi à la séance du Reichstag.

Charles Giraudeau.

La peur chez les hommes de guerre.

On raconte que le maréchal Ney, au moment de monter à cheval pour une charge désespérée, apostropha ses jambes qui tremblaient et leur dit qu'elles trembleraient encore bien davantage si elles savaient où il les menait. D'après M. H. W. Wilson, ce mélange de sensibilité physique au danger et de résolution morale à le braver constitue le type le plus élevé du courage. Voici la thèse qu'il développe dans l'*United Service* :

La peur est grande là surtout où l'imagination est vive. C'est une émotion qui affecte à la fois le corps et l'esprit. Du côté physique elle arrête la sécrétion salivaire et produit cette soif particulière qu'on appelle la « soif de la poudre »; elle cause un trouble organique et un certain degré de relâchement musculaire; mais elle augmente le volume de la voix et est accompagnée d'un effort surhumain pour éviter le danger. Au moral elle paralyse l'intelligence et fait naître le désir aveugle de fuir, mais parfois aussi elle prive l'homme de tout mouvement. La fuite ou la panique est un mouvement réflexe et souvent involontaire; seule la force de volonté peut faire surmonter cette tendance à fuir. En réalité la fuite est rarement le meilleur moyen de se tirer du danger. Aller de l'avant vaut certes mieux que reculer; car dans la première hypothèse l'ennemi qui éprouve absolument les mêmes émotions perdra courage, son tir sera moins sûr et le risque que court l'agresseur sera diminué d'autant.

Le courage est tout simplement l'empire de la volonté sur les nerfs et il provient en grande partie de l'habitude d'affronter le danger. Le général Sherman l'explique comme suit : Tous les hommes, naturellement, tâchent de se soustraire à la douleur et au danger et, pour que le contraire se produise, il faut que quelque motif plus élevé ou l'habitude interviennent; je définirai donc le vrai courage un sens du vrai danger et une volonté arrêtée de le braver, plutôt qu'une insensibilité au danger dont j'ai entendu parler souvent mais que je n'ai jamais vue. Les hommes les plus courageux ignorent généralement qu'ils possèdent cette qualité, de sorte que quand un individu, par ses paroles ou ses allures, fait trop ouvertement profession de bravoure, il y a de fortes raisons pour se défier de lui. La fierté, l'habitude, le devoir, telles sont les forces qui permettent aux hommes de se dominer. Toutes ces forces peuvent être développées et même créées par l'entraînement. Cependant il y a des hommes incapables de courage et par conséquent plus nuisibles qu'utiles dans une bataille.

Mais même chez les hommes les plus braves et les plus rompus à la guerre, la peur est étouffée mais non complètement déracinée. Skobeleff disait de lui-même : « J'avoue qu'au fond de l'âme je ne suis qu'un poltron. » Le général Horace Porter nous assure que dans l'armée du Nord, à la fin de la guerre de Sécession, il n'y avait que deux hommes qui ne courbaient jamais la tête sous une volée de fer ou de plomb. L'un d'eux était le général Grant. Cette action de courber la tête est à tel point une habitude, un mouvement réflexe qu'après une bataille les hommes debout ou assis dans le camp agissent encore de même au moindre bruit qui frappe leurs oreilles.

Comment enseigner le courage en temps de paix ? Un général russe proposait carrément de « saler » les troupes, c'est-à-dire de charger un fusil sur dix de cartouches à balle en temps de manœuvres. Ce moyen barbare n'a guère de chances d'être accueilli avec faveur par les nations civilisées, dit M. Wilson avec, semble-t-il, une nuance de regret dans le ton, car, ajoute-t-il « une armée exercée de la sorte serait invincible; le soldat s'accoutumerait aux scènes de carnage du champ de bataille et apprendrait à maîtriser ses terreurs devant l'inconnu; grâce à la bravoure du soldat, la guerre serait plus courte, donc nombre de vies seraient épargnées ». Voilà certes un admirable raisonnement : massacrer une foule de pauvres diables en vue d'endurcir les autres pour une guerre problématique, pour une guerre qu'on peut légitimement espérer ne devoir plus éclater jamais... Le jeu, comme on dit, n'en vaudrait pas la chandelle. Nous donnons la préférence aux autres moyens de « salaison » proposés par l'auteur : d'abord les ascensions de montagne, où le danger de glisser à l'abîme est toujours présent et où une avalanche de pierres peut être aussi meurtrière qu'une pluie de boulets ou d'obus sur un champ de bataille; puis les exercices athlétiques, la chasse et en général tous les sports qui tiennent continuellement l'homme en alerte, avec la perspective d'un danger que la prudence ou l'adresse ne peuvent écarter complètement; par conséquent tous les actes de la vie physique où l'imprévu joue un certain rôle.

G. Art.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE ROMAN DE MES ROMANS, par *Hector Malot* (Flammarion, éditeur). — M. Hector Malot a écrit une cinquantaine de romans (encore lui fais-je tort peut-être de quatre ou cinq), qui, pour la plupart, ont beaucoup réussi. Le grand public les a lus avec intérêt, avec émotion; la critique, dont il ne courtisa jamais les faveurs, y a donné souvent de grands éloges; l'Académie en a couronné deux ou trois. Au reste, M. Malot honorait les lettres par l'indépendance et la dignité de son caractère. Mais, à ne le juger même que comme écrivain, il a allié en lui les qualités les plus diverses, le don d'inventer, le talent de voir, ou même l'aptitude à rendre fortement les choses vues : il a plus d'une fois porté dans le roman de graves et hautes préoccupations; rien ne lui manquait pour se faire entre nos contemporains une place très distinguée.

En parcourant le volume dans lequel il nous raconte comment lui est venue l'idée de ses livres, comment il a étudié ses sujets, où il a pris ses personnages, je me demandais pourquoi M. Malot n'a pas laissé plus de trace dans notre littérature romanesque. Ce qui lui a manqué, il faut bien le dire, c'est l'art, et, en particulier, l'art de l'écrivain. Il mérite tous les éloges qu'en faisait Taine; mais ce romancier si consciencieux, d'un talent si « original » et si « solide », a été par malheur un écrivain des plus médiocres.

Soit pour la forme générale du style, soit pour le détail de l'expression, ce livre même n'en témoigne que trop. J'y note en courant des phrases comme celles-ci : « C'était le point capital sur lequel je pouvais baser mon roman » (page 35). « Quant au dénouement inventé à la place de celui réalisé par Honorine », etc. (page 38). « N'y a-t-il pas là une obstination sénile et aussi une *âpreté de gain* qui, etc. (page 302).

Stendhal avait ses raisons pour dire, comme Taine le rappelle dans son article, que « la part de la forme devient plus mince de jour en jour ». S'il était vrai que le roman ne dût être qu'une « suite de renseignements sur les diverses manières de sentir, de penser et de vouloir », les livres de M. Malot, tout mal écrits qu'ils soient, feraient encore bonne figure ; mais si cette œuvre considérable, qui suppose un tel labeur, qui témoigne de tant de talents, semble dès maintenant vouée à un oubli prochain, c'est parce que, si l'on peut le répéter encore, il n'y a rien de durable que par la forme; et il vaudrait mieux pour l'auteur des *Victimes d'Amour* et des *Batailles du Mariage* laisser après lui deux ou trois nouvelles « bien écrites » que les soixante volumes (je viens de compter, c'est le nombre exact) dont journaux et revues se sont, durant près d'un demi-siècle, disputé la primeur.

PREMIERS VERS, par *Joseph de Pesquidoux* (Lemerre, éditeur). — M. de Pesquidoux devait être, il y a peu de temps, un brillant rhétoricien. Les meilleures pièces de son recueil ne manquent pas d'éloquence. Il apostrophe Démosthène avec vigueur et glorifie Sémiramis en sonores alexandrins. Ce sont là déclamations d'un assez fier accent. Je note même dans quelques morceaux, dans les *Faucheurs* par exemple, une plénitude, une fermeté de rythme qui méritent d'être louées.

POÉSIES D'ANATOLE FRANCE (Lemerre, éditeur). — Parce que M. Anatole France est un prosateur inimitable, cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas un charmant poète. Dans l'une et l'autre langue, il a une finesse, une suavité, une grâce de tour qui n'appartiennent qu'à lui seul. Je ne veux pour le moment qu'annoncer la nouvelle édition de ses poésies, depuis longtemps introuvables. *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Thaïs* et *la Rôtisserie de la reine Pedauque* ne doivent pas faire tort aux *Poèmes dorés*, aux *Idylles et Légendes*, et surtout aux *Noces corinthiennes*, exquis chef-d'œuvre, où il a mis ce que son art a de plus pur, son esprit de plus élégant, son âme de plus ingénu en même temps et de plus subtil.

PAUVRE SOURIRE, par *Gustave Guesviller* (Calmann Lévy, éditeur). — Roman un peu touffu, qui s'égare parfois en des complications invraisemblables, qui manque d'unité et dont la « psychologie », celle du principal personnage notamment, m'inspire quelque défiance; mais d'ailleurs vous y trouverez de la délicatesse, et une distinction de style qui, en ce temps-ci, n'est pas à dédaigner.

GEORGES PELLISSIER.

LA MAISON DE L'ENFANCE par *M. F. Gregh* (Calmann Lévy). — Un livre plein de fraîcheur et de jeunesse, l'œuvre d'un vrai poète. M. Gregh n'a pas aligné des vers pour le plaisir de faire « se becqueter » des rimes plus ou moins riches et de coudre ensemble des mots plus ou moins sonores; il a cru avoir quelque chose à nous dire et l'a dit avec sincérité et émotion. Il est de mode aujourd'hui, chez les jeunes poètes, de torturer étrangement les vers français, de supprimer ce qui en constitue l'essence : la mesure et la rime, et d'arriver ainsi à une prose qu'ils qualifient de poétique, sans doute parce qu'elle est plus obscure que celle de M. Jourdain, découpée en lignes plus ou moins longues au gré de leur fantaisie. M. Gregh ne donne pas dans ce travers : il s'accorde toutes les libertés raisonnables, il admet l'hiatus qui ne déchire pas l'oreille et que volontiers nous qualifierions de nécessaire : tu es, çà et là, peu à peu, etc.; il cherche des rythmes gracieux sans se soucier du nombre pair ou impair des syllabes, ni de la succession ou de l'entre-croisement des rimes masculines et féminines. Mais il reste fidèle à la vieille poétique française dans ce qu'elle a d'éternellement vrai, d'immuablement beau, persuadé qu'elle est la seule qui réponde au génie de la langue, qu'elle est même à vrai dire la seule possible.

G. A.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 31[illegible].   *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME VI 28 NOVEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

A propos du budget de l'instruction publique, on a discuté une fois de plus la question des bourses de l'enseignement secondaire et surtout de l'enseignement supérieur.

Il y a aujourd'hui dans le public un commencement de réaction contre l'instruction.

On a pu se tromper parfois en confondant instruction et éducation, mais ceci ne prouve rien contre l'instruction elle-même : voyons-y ce qu'elle est réellement, — un outil, — et cet outil, tâchons de le mettre dans les mains de tout individu capable de s'en servir.

J'ai entendu dire souvent : « Vous créez des bourses, et vous ne pouvez pas créer des emplois nouveaux ; vous risquez ainsi d'augmenter le nombre des déclassés. »

C'est un malheur, je le veux bien, mais qu'y faire? Vous ne pouvez pas exiger du boursier qui prend sa première inscription l'engagement d'être plus tard un savant distingué ou un professeur hors ligne.

Il y a quelques années un de mes amis avait planté une pépinière de chênes. Je retournai chez lui récemment : la moitié des arbustes étaient morts, les autres avaient grandi droits et fermes. Aurait-il été juste de lui dire : « La moitié de vos chênes sont morts, votre œuvre est manquée ? » C'est cependant ce qu'on fait quand on reproche à l'enseignement public de former des déclassés.

Une université est comme une pépinière : pour faire pousser des hommes de mérite, il faut cultiver un certain nombre de sujets ; arbustes ou étudiants, il est fatal que quelques-uns restent en route.

Sans être un admirateur fanatique de tout ce qui s'est fait depuis vingt ans, on peut reconnaître que la République, en ouvrant les Facultés de lettres ou de sciences aux jeunes gens intelligents, instruits et pauvres, n'a fait que son devoir strict.

Si vraiment le nombre des déclassés va en augmentant, la faute n'est pas à l'État, qui offre aux plus méritants le moyen de continuer leurs études : elle est aux jeunes gens qui se trompent sur leur vocation, elle est aux parents qui poussent leurs enfants dans une voie pour laquelle ils n'étaient pas faits.

N'accusons pas les bourses, qui sont une chose juste et bonne : accusons la maladie des parchemins et des diplômes qui sévit dans notre pays ; accusons surtout ce préjugé qui fait qu'un fruit sec d'université considérerait comme au-dessous de lui d'entrer dans un comptoir ou un atelier.

Il faudrait qu'il fût entendu une bonne fois que l'État fait des licenciés et des docteurs, mais qu'il ne prend à leur égard aucune espèce d'engagement ; il faudrait que tout jeune homme qui entre dans une école ou dans une Faculté comprît qu'un diplôme est un diplôme et n'est pas nécessairement un gagne-pain.

Et puis, quand on discute ces questions, il me semble qu'on oublie une chose : c'est que, de tous les déclassés, le pire serait encore celui qui, faute d'une de ces bourses qu'on critique, renoncerait à la vie qu'il aurait rêvée et se croirait en droit de s'en prendre à la société.

JEAN PAUL LAFFITTE.

PAUVRES ET MENDIANTS

I

L'art de la bienfaisance est d'autant plus difficile, il exige d'autant plus de tact et de sûreté qu'il consiste autant à repousser le faux indigent qu'à découvrir le pauvre honteux. Il n'y aurait pas grand mérite à distribuer des secours, si tous les candidats étaient réellement dignes de sollicitude et si la fierté morale n'éloignait un grand nombre de malheureux des foyers d'assistance; non seulement la plupart des infortunés les plus méritants emploient toute leur diplomatie à se dissimuler à tous les regards, mais encore les solliciteurs les plus obstinés n'ont trop souvent aucun droit à la bienveillance qu'on leur témoigne; ceux-ci prennent la place des premiers, ils absorbent à leur profit une partie des ressources publiques, ils épuisent la bonne volonté des bienfaiteurs et des donateurs privés, ils vont jusqu'à déconsidérer la bienfaisance elle-même.

Que n'a-t-on pas fait *pour extirper l'infâme profession de mendiant*, suivant l'énergique expression de Voltaire? Les rois de France, depuis Jean le Bon jusqu'à Louis XVI, ont forgé contre eux la réglementation la plus rigoureuse et la plus draconienne, des lois de sang, de rigueur et de peines, comme les a dénommées M. de La Rochefoucauld-Liancourt; ils n'ont reculé devant aucune pénalité, devant aucun châtiment pour terroriser et punir les vagabonds et les truands.

La fameuse ordonnance de 1350 contre *les gens oiseux, truandants, joueurs de dez ou enchanteurs publics*, enjoint aux mendiants de travailler ou de quitter le territoire : « S'ils n'ont aveu, ils seront mis au pilori; à la *tierce* fois, signés au front d'un fer chaud et bannis. Ils ne seront pas hébergés dans les hôpitaux, s'ils ne sont point malades; les passans n'y seront reçus que pour une nuit seulement. Les prédicateurs, dans leurs sermons, recommanderont de ne pas donner l'aumône aux mendiants; les prélats, barons et autres diront à leurs aumôniers de ne pas *bâiller à de tels truands.* »

Les arrêts du Parlement se suivent et se ressemblent, redoublant de sévérité à mesure que leur impuissance éclate.

La dernière manifestation de l'ancien régime, la déclaration du 2 août 1764, édicte contre les vagabonds et gens sans aveu trois années de galères pour les hommes valides de seize à soixante-dix ans, la détention dans un hôpital général pour les hommes au-dessus de soixante-dix ans, les femmes et les filles, les infirmes, les enfants au-dessous de seize ans.

De Charlemagne à la Révolution française, l'histoire montre, suivant la juste remarque de M. Charles Dupuy (1), « que les mesures prises contre la mendicité l'ont considérée moins comme une souffrance individuelle que comme un mal social, — moins comme un état secourable que comme une condition répressible, — moins comme un malheur que comme une faute et un délit ».

Le principe de l'assistance communale, proclamé par le Concile de Tours de 567 « que chaque cité nourrisse ses pauvres et les empêche ainsi d'aller mendier ailleurs » n'était pas plus respecté que l'article du capitulaire de Charlemagne enjoignant aux fidèles de nourrir les pauvres sur le revenu de leurs bénéfices ou leurs ressources personnelles.

Pendant de longs siècles, au milieu des guerres, au lendemain des famines, le paupérisme et la mendicité désolent le pays de France; l'ouverture des hôpitaux et des maladreries ne suffit pas à tarir la source du vagabondage menaçant; suivant le mot profond de Michelet, *une charité si terrible épouvantait.* Les hôpitaux et les hospices répandaient autour d'eux la terreur.

La législation du XVIe siècle ne fut pas moins terrible. Le travail forcé des vagabonds et des oisifs, accouplés, enferrés et enchaînés par le corps et par les pieds, comme des forçats, n'évoque pas la moindre idée philanthropique.

Ce sont mesures de police, en grande partie inspirées par le souci de la sécurité de Paris. La corporation des mendiants avait pris une extension inquiétante et la cour des Miracles était une perpétuelle menace pour l'ordre public. En parcourant les récits et les documents de l'époque, on se rend compte des nécessités qui dirigeaient les actes de l'autorité royale, du Parlement et de la Prévôté. Ces repaires de truands et de malandrins n'étaient pas seulement un foyer de pestilence en temps de paix, ils excitaient au plus haut point les méfiances en temps de guerre; ils alarmaient à bon droit les rois de France.

Aussi, du XIVe au XVIIe siècle, l'imagination des disciples de Dracon se donna carrière pour extirper ces suspects, sinon du royaume, du moins de la ville. On s'efforce de les réduire par la terreur pour en purger Paris, infesté jusqu'aux moelles.

Les vagabonds étrangers étaient expulsés, les mendiants indigènes condamnés au travail forcé, employés à la voirie, aux œuvres publiques de la ville, moyennant un salaire de 20 deniers par jour. Les incorrigibles étaient enchaînés au pied, les rebelles avaient les menottes. Le prévôt des marchands avait fixé à 2 sous et 4 deniers le budget consacré à

(1) Rapport au Conseil supérieur de l'Assistance publique sur les dépôts de mendicité, fascicule n° 19.

la nourriture et à l'habillement de chacun de ces forçats des pauvres, à 12 sous la dépense hebdomadaire de paille pour le couchage et la literie.

Peu à peu pourtant se dégage, plus ou moins confuse, l'idée d'assistance par le travail. Les pauvres valides et vagabonds de la bonne ville de Paris sont enfermés dans des hôpitaux, où ils sont astreints à un labeur obligatoire; Louis XIV reprit avec plus d'ardeur et de hardiesse la tentative de Louis XIII; il n'y réussit pas plus que son prédécesseur, en dépit de ses projets sagement décentralisateurs. La déclaration du 16 juin 1662 marquait la voie la plus sûre où le pouvoir central devait s'engager pour préserver Paris de son invasion de parasites : « Voulons et nous plaît, disait le roi, qu'en toutes villes et faubourgs de notre royaume où il n'y a point encore d'hôpital général établi, il soit incessamment procédé à l'établissement d'un hôpital et aux règlements d'icelui pour y loger, enfermer et nourrir les pauvres, mendiants, invalides, natifs des lieux ou qui y auront demeuré pendant un an, comme aussi les enfants orphelins ou nés de parents mendiants. »

M. Gaufrès, dans son intéressante étude sur l'assistance par le travail sous l'ancien régime, observe que, si trente-trois villes s'empressèrent de se conformer à cet ordre, ni l'immigration des mendiants dans la capitale n'en fut ralentie ni la misère efficacement soulagée en province. D'ailleurs Louis XIV fut obligé lui-même, vers la fin de son règne, de proclamer la faillite de son système d'incarcération des pauvres. « On voit, disait-il mélancoliquement en 1712, des pauvres mendier dans les rues, les églises et les places publiques, presque en aussi grand nombre qu'avant l'établissement de l'hôpital. »

Il est vrai que les circonstances et les conditions économiques auraient frappé de stérilité les dispositions les plus ingénieuses; à plus forte raison les mesures de police et de répression les plus violentes étaient-elles vouées au plus triste insuccès. Les guerres se succédaient sans interruption et la famine sévissait tous les trois ans avec une régularité désolante. A peine avait-on donné un gigantesque coup de filet pour enfermer les gens sans aveu à Notre-Dame-de-la-Pitié, à la Salpêtrière et à Bicêtre, que tout était à recommencer. Ni le fonctionnement des ateliers publics, ni la transportation aux colonies ne mettent un terme à la mendicité accidentelle ou volontaire; les essais d'assistance par le travail, méthodiquement entrepris à la fin du règne de Louis XVI et dans les premières années de la Révolution française, avortent lamentablement.

D'ailleurs, les assemblées révolutionnaires, si généreuses et animées d'une si ardente sollicitude pour les pauvres et les faibles, n'ont pas plus renoncé que les parlements d'avant 89 à poursuivre les mendiants. M. de Gérando ne s'est pas fait faute de relever cette contradiction apparente : « A l'époque même où la législation s'essayait, en France, à constituer au pauvre les droits les plus positifs, à lui garantir les secours les plus étendus, il est digne de remarque qu'elle se vit cependant contrainte d'opposer constamment au fléau de la mendicité des mesures de rigueur, comme elle subordonnait aussi l'assistance aux valides à la condition du travail. L'assemblée constituante réitère, à diverses reprises, les dispositions répressives de la mendicité, renouvelle les sanctions pénales, classe au nombre des délits la mendicité, range parmi les circonstances aggravantes l'action de mendier hors du canton de son domicile. La Convention reproduit ces prohibitions, y joint l'ordre d'ériger, pour recevoir les contrevenans, des maisons de répression qui restèrent en projet. »

Plus la Convention nationale avait proclamé avec éclat le droit de l'indigent authentique à l'assistance et moins elle hésitait à pourchasser les paresseux et les vagabonds ; à ses yeux, l'engagement que la nation française avait pris de secourir l'indigence se confondait avec le dessein d'exterminer la mendicité; les deux tâches se complétaient l'une par l'autre. le Grand-Livre de la bienfaisance nationale devait avoir pour contre-partie les registres d'écrou des maisons pénitentiaires. La Convention se montrait unanime à jurer avec Barère « l'abolition de cette mendicité honteuse qui blesse la dignité de l'homme, offense la nature et l'humanité, flétrit l'âme des citoyens, déshonore toutes les administrations et est incompatible avec le gouvernement républicain ! »

De siècle en siècle, sous la première République comme sous la monarchie héréditaire, le mendiant a beau être dénoncé comme un hôte dangereux, traqué comme un parasite redoutable, il résiste aux mesures de rigueur les plus impitoyables, il survit aux plus abominables traitements. C'est en vain que Louis XIV et Napoléon Ier ont juré de l'exterminer; les dépôts de mendicité de l'un n'ont pas mieux atteint leur but que les hôpitaux généraux de l'autre; la mendicité n'a pas été extirpée, le mendiant a survécu à toutes les persécutions, incoercible, invincible, cyniquement drapé dans ses guenilles protectrices.

II

Quel est donc le secret de la vitalité indomptable du mendiant d'habitude et du vagabond de profession? Est-ce à dire que ce parasitisme soit à proprement parler incurable et que la société doive renoncer à se défendre [illegible] l'impuissance où elle serait de remporter la victoire?

Il n'y a pas de problème plus complexe où il convienne d'apporter plus de réserve et plus de circon-

spection; l'écheveau des solutions a été embrouillé comme à plaisir; les philanthropes et les criminalistes ont successivement leur mot à dire; l'erreur fondamentale a été constamment de recourir aux moyens de police et de justice avant d'avoir mis en mouvement les procédés d'assistance.

Barère a eu raison de le dire, bien qu'avec emphase, dans son fameux rapport à la Convention nationale : « La propagation de cette maladie politique et morale n'a pas de principe plus actif que la guerre, d'agents plus dangereux que les factions, de moyens plus puissants que le désordre des affaires publiques, et de perpétuité plus assurée que l'indifférence du législateur. »

La mendicité dérive directement du paupérisme lui-même; elle croît ou diminue à mesure que le niveau de l'indigence s'élève ou s'abaisse. Tous les facteurs de misère y contribuent et les circonstances économiques s'y reflètent comme dans un miroir fidèle; les guerres, les émeutes, frondes ou jacqueries, les disettes, les malheurs publics, la rigueur des hivers, agissent puissamment; l'état des récoltes, la marche du commerce et de l'industrie, le poids des impôts, le taux des salaires, en un mot les conditions économiques n'ont pas une moindre influence.

Combien d'autres causes, se rejoignant et s'enchevêtrant les unes dans les autres, l'éducation de l'enfance et de l'adolescence, le développement de l'instruction, la consommation de l'alcool, la moralité publique, interviennent à des degrés divers, ouvertement ou d'une manière occulte?

Le nombre est grand des mendiants réduits à cette extrémité par le besoin absolu, c'est-à-dire en somme par le défaut d'institutions de prévoyance et par l'absence ou l'insuffisance des secours publics ou privés. Cette simple constatation suffit à démontrer qu'avant de faire appel aux gendarmes, la société a plus d'un devoir à remplir, plus d'une initiative à prendre. C'est pour avoir gravement méconnu jusqu'ici cette obligation que les pouvoirs publics ont si radicalement échoué dans leurs tentatives réitérées d'éteindre la mendicité.

Il n'y a plus aujourd'hui de désaccord sur les prémisses doctrinales; les esprits les plus superficiels et les moins altruistes ne font pas difficulté de reconnaître que, d'abord et préalablement à toute mesure de coërcition, le vagabondage comporte une intervention préventive sous les formes les plus variées; tout au moins théoriquement la part de l'assistance est agrandie, sa prédominance est proclamée.

Qui voudrait mettre sous le coup de la loi des vieillards et des infirmes? Personne assurément, et les criminalistes ne le cèdent pas aux philanthropes en sollicitude pour les invalides du travail. Ceux-ci, de l'aveu unanime, ont droit à l'hospice, à la maison de retraite et de repos, ils relèvent de l'Assistance publique, communale ou départementale. Malheureusement il y a loin de la pratique à la théorie, et la condition des travailleurs usés par l'âge n'est pas moins incertaine, moins misérable que par le passé. Rien n'a été fait pour ménager un morceau de pain à l'ouvrier septuagénaire; rien n'a été fait pour lui assurer, à défaut d'une pension de retraite, un abri décent, un lit d'hospice ou un secours efficace à domicile pour mourir en paix.

La Société générale des prisons, où s'est déroulé un débat ample et élevé sur la répression de la mendicité, n'a pas manqué de placer en première ligne le développement des institutions d'assistance; elle a approuvé la division trilogique de l'honorable et si compétent M. Félix Voisin. La Commission mixte de la *Société générale des prisons* et de la *Société internationale pour l'étude des questions d'assistance* a vulgarisé, dans sa note transmise par M. Henri Monod aux Conseils généraux, cette répartition des mendiants en trois groupes essentiels : les invalides à secourir, les valides de bonne volonté qui ont besoin d'une assistance temporaire, les valides professionnels (vagabonds et mendiants volontaires) qui doivent être rigoureusement poursuivis.

Cette classification sommaire suffit à fixer les idées, à orienter les esprits vers les solutions nécessaires. En l'admettant comme rigoureusement exacte, reste à savoir si les trois tâches doivent être poursuivies parallèlement, ou si l'une d'entre elles aura la priorité.

M. Charles Dupuy, dans son Rapport au Conseil supérieur de l'Assistance publique sur les dépôts de mendicité, proposait, il y a plusieurs années, d'accorder la priorité à la construction de maisons de travail destinées à recevoir soit des reclus volontaires, soit des reclus par application de l'article 274 du Code pénal.

M. Félix Voisin, rapporteur du Conseil supérieur des prisons, estimait au contraire que l'application de la loi de 1875, qui tend à substituer l'emprisonnement cellulaire au régime de l'emprisonnement en commun, devient le plus sûr moyen de réduire le nombre des mendiants d'habitude.

Enfin M. Fleury-Ravarin, rapporteur de la Commission parlementaire de la mendicité, a fait ressortir l'urgence d'une organisation de l'assistance obligatoire aux vieillards et aux infirmes indigents.

Chacun de ces rapports révèle une préférence, au point de vue de la priorité, de l'ordre d'urgence; en vain dira-t-on qu'aucune de ces mesures ne s'exclut, qu'elles sont solidaires et forment un ensemble harmonieux.

C'est un résultat considérable, dont la Société gé-

nérale des prisons peut à bon droit revendiquer l'honneur, que cette entente universelle pour le choix combiné des remèdes appropriés; il n'en est pas moins vrai que si ces conclusions synthétiques, affirmées avec une force nouvelle par le Congrès pénitentiaire international de 1895, ont une haute utilité dans la détermination d'un programme d'avenir, elles ont le défaut, pour les assemblées départementales notamment, de prêter à une certaine hésitation par la trop grande ampleur de l'œuvre à entreprendre et des sacrifices à consentir. La plupart des conseils généraux se sont bornés à donner acte aux préfets de la communication de l'excellente note sur la mendicité et le vagabondage; ils passent outre, *vu l'état des finances départementales, ou la grande dépense qu'entraînerait l'application des mesures proposées.*

L'exemple du Conseil général d'Eure-et-Loir, qui a adopté les conclusions d'un remarquable rapport de M. Paul Deschanel, n'a pas été généralement suivi; l'exhortation a glissé, la consultation a tourné court et les archives départementales y ont gagné seulement un document du plus haut intérêt.

Il en ressort ainsi que, tant sur le domaine législatif que dans la sphère d'action des pouvoirs locaux, la principale part d'initiative incombe soit au gouvernement, soit au Parlement lui-même.

A vrai dire, l'application du programme général de la guerre à la mendicité se heurte à plus d'une difficulté pratique; la tâche est plus complexe et plus variée que ne l'ont esquissée les auteurs de la note aux conseils généraux; il y faudra mettre encore de nouvelles subdivisions pour multiplier et fortifier les moyens d'intervention préventive.

En effet, il ne suffit pas de réserver aux mendiants accidentels, aux ouvriers sans travail, des abris communaux et des ateliers de secours; ces allégements risquent à la fois d'être tardifs et inefficaces.

Si l'on analyse les causes d'indigence momentanée des adultes valides, — et nous y reviendrons à loisir, — il est aisé d'apercevoir que la maladie et le chômage en sont les deux générateurs les plus puissants. C'est à la commune de résidence qu'il appartient d'atténuer dans la mesure de ses ressources les souffrances de ses habitants malheureux.

La loi sur l'assistance médicale a été votée; elle aura pour effet, le jour où elle atteindra son plein et entier fonctionnement, de ne laisser désormais aucun nécessiteux sans aide médicale et pharmaceutique; elle n'empêchera pas le malade pauvre de souffrir de la faim et du froid, elle ne le préservera pas de la pire misère au cours de sa convalescence; l'organisation de l'assistance rurale, véritablement et profondément préventive, est à peine ébauchée, et la République a une belle et grande œuvre à achever par la création d'un service de secours à domicile aux indigents et aux nécessiteux sur tout le territoire de la République, sans préjudice des mesures complémentaires et corrélatives du placement gratuit, des refuges de nuit, des secours de route, etc., etc.

Comment et dans quelles circonstances un grand nombre de mendiants invétérés ont-ils débuté dans la carrière du vagabondage? A quel moment leur dangereuse vocation s'est-elle dessinée? Les uns ont été jetés dès l'enfance sur les grandes routes, dressés à la mendicité par leurs propres parents, ou bien livrés aux promiscuités de la rue; d'autres sont les victimes de l'alcoolisme. Ceux-ci ont glissé sur la pente du vagabondage habituel pour avoir subi de trop fréquentes crises de chômage; ceux-là se sont résignés à tendre la main au sortir de l'hôpital. Enfin il en est qui, rebutés, repoussés à cause de la tare d'un casier judiciaire chargé, n'ont plus eu d'autre ressource que celle d'implorer la pitié publique et de vivre d'aumônes.

Si, du jour au lendemain, sans transition, la mendicité professionnelle est réprimée impitoyablement, cet excès de rigueur aura des allures de coup de force et d'injustice sociale. Beaucoup de misérables seront punis pour une faute qui n'est pas exclusivement leur fait; ils seront traités en parias, sans qu'aucune tentative de relèvement ait été essayée en leur faveur, sans qu'ils aient pu bénéficier de toutes les mesures d'assistance protectrice et préventive qui doivent être dans l'avenir la plus solide barrière contre la mendicité. Ce n'est qu'après avoir tout fait pour éviter le délit que, suivant la belle et grande pensée de Beccaria, la société est armée du droit de punir.

Il n'y a donc pas de doute à avoir sur l'ordre des moyens de défense contre la mendicité accidentelle ou professionnelle. Non seulement les moyens préventifs doivent avoir le pas sur les procédés répressifs, mais encore ceux-ci n'auront-ils leur raison d'être et leur légitimité que le jour où toutes les précautions auront été prises pour préserver du vagabondage et mettre à l'abri de la nécessité ou de l'habitude de mendier les enfants, les adultes et les vieillards.

La méthode coercitive a été convaincue d'impuissance; elle froisse nos instincts de justice en même temps qu'elle laisse perpétuer le mal; il sera temps d'y recourir lorsque l'œuvre d'assistance, de prévoyance et d'éducation aura été largement et profondément remplie, lorsque tous les enfants délaissés seront protégés, tous les malades et tous les nécessiteux secourus, tous les vieillards assistés ou, ce qui vaudrait mieux, assurés, le chômage combattu, l'indigence même tarie à sa source.

Avant de poursuivre et de frapper les mendiants, difficiles d'ailleurs à atteindre et à discerner, sachons d'abord secourir les vrais pauvres, les nécessiteux

authentiques, les vieillards indigents; l'œuvre d'assistance et de prévoyance, vigoureusement poursuivie, fera plus et mieux pour combattre la mendicité accidentelle et même professionnelle, sinon dans le présent, du moins dans l'avenir, que tous les articles du Code pénal. Commençons par empêcher le délit, afin de rendre, si possible, la répression inutile; mais il est urgent de commencer ou plutôt de poursuivre l'application résolue du programme complet d'assistance publique et de prévoyance sociale.

Paul Strauss.

L'EMPLOI DE LA VIE

On sait quel optimiste intempérant, entêté, relaps et impénitent est sir John Lubbock, baronnet, membre de la Société royale de Londres, membre du Parlement britannique et du Conseil de la reine, président du Conseil général de Londres, président de la Chambre de commerce de Londres, et excellent homme. M. John Lubbock s'est donné pour mission de faire aimer la vie. C'est sa fonction. On l'en plaisante, il prend gaiement la plaisanterie, il y ajoute et il recommence : « On m'accuse parfois d'être optimiste, dit-il (oui, parfois). Je n'ai jamais affirmé que les hommes fussent heureux, j'ai prétendu seulement qu'ils étaient capables de le devenir, et, s'ils n'y réunissaient pas, que la faute en était à eux seuls; que la plupart des hommes laissent passer plus d'occasions de bonheur qu'ils n'en saisissent. » Voilà tout. C'est le mot délicieux d'un de nos poètes dramatiques :

> Que [illegible] du bonheur que l'on perd.

M. John Lubbock a raison en cela; mais il va plus loin. Il prétend que la vie est bonne en soi, par elle-même. La petite chanson consolatrice qu'il nous chante depuis trente ans environ est une variante perpétuelle du joli mot de Ruskin : « Il n'y a pas de mauvais temps; mais seulement différentes espèces de beau temps. » Il n'y a pas de malheur, répète M. John Lubbock avec une douce opiniâtreté; il y a différentes espèces de bonheur. Sans doute, il y a des bonheurs désagréables; il y a des bonheurs navrants; il y a des bonheurs qui font désirer la mort. Ce sont des bonheurs tout de même, je vous assure; le tout est de savoir les prendre par un certain biais; et M. Lubbock est admirable pour trouver le biais.

C'est que, pour lui, et voilà le fond même de sa philosophie morale, l'optimisme n'est pas une théorie, n'est pas une doctrine, n'est pas une rhétorique, n'est même pas un art; *c'est une vertu*, et par conséquent c'est un parti pris. « Le premier des devoirs, a dit je ne sais qui, admirablement, est de croire au devoir. » Le bonheur, pense M. Lubbock, c'est de croire au bonheur; et, comme en toute affaire de foi, on peut s'y forcer, en prendre la forte résolution, en faire le ferme propos. C'est un parti pris. Évidemment; comme la morale est un parti pris, le dessein opiniâtre de faire le bien sans raison, contre toute raison, et tout simplement *parce que*.

Du bonheur, il en va tout de même. Il n'existe peut-être pas. Ça m'est égal. Il n'existe certainement pas. Ça m'est égal. Je le crée en y croyant. Je m'affirme heureux, et de ce moment je le suis. Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. L'homme dit : Que la morale soit, et la morale exista. Il doit dire aussi : Que le bonheur soit, et le bonheur sera.

C'est que c'est très vrai; et ce n'est pas bête du tout. Seulement il faut une force de volonté plus grande pour créer le bonheur que pour créer le devoir. — A quoi M. Lubbock répond : « C'est précisément pour cela que j'aide par mes livres à la bonne volonté des hommes, que j'appuie de toutes mes forces leur vouloir être heureux. » Et à ce titre M. Lubbock se croit un bienfaiteur de l'humanité, et je ne puis guère, en conscience lui refuser ce titre, à ajouter à tant d'autres.

Il faut s'entendre pourtant. La vérité est peut-être une. J'ai même tendance à le croire; mais la vérité à dire, la vérité à exposer, la vérité à prêcher, n'est pas une du tout, si ce n'est en mathématiques. Joseph de Maistre disait : « Il faut prêcher aux souverains le libéralisme et aux peuples l'obéissance. » Alors, quand on écrit un livre, comment faut-il faire? Et cependant il a parfaitement raison, Joseph de Maistre. M. Cherbuliez a laissé négligemment tomber de sa plume un des mots les plus profonds que je connaisse : « Il faut croire énergiquement à son libre arbitre et ne pas croire à celui des autres. » Et creusez cela, vous verrez qu'à tous les points de vue, et pas seulement pour réussir, ce qui est trop évident, mais pour être dur pour soi et indulgent pour les autres, ce qui est toute la morale, il n'y a rien de plus juste que le mot de M. Cherbuliez. Mais, cependant, quand on fait un livre sur le libre arbitre, qu'est-ce qu'il faut bien dire? Vous voyez donc que la vérité à prêcher aux hommes n'est pas une, qu'elle est parfaitement multiple, qu'elle n'est pas la même selon qu'on s'adresse à ceux-ci ou à ceux-là.

Eh bien, pour les manuels d'optimisme il en va exactement de même. L'optimisme est une doctrine abominable et une doctrine divine.

Il est une doctrine divine quand il s'adresse aux déshérités de la vie; il est une doctrine abominable quand il s'adresse aux heureux de ce monde. Allez donc dire aux puissants et aux riches : « Le malheur n'existe pas. Le bonheur est à la portée de tout le

monde. Il suffit pour l'avoir d'avoir la bonne volonté de l'avoir. Le plus malheureux des hommes est heureux dès qu'il sait le vouloir. Il a en lui la source du bonheur qui s'épanche dès qu'il veut énergiquement qu'elle s'ouvre. » Allez leur dire cela, si vous l'osez! Et pourtant c'est bien ce que vous leur dites! Vous endurcissez leur dureté naturelle; vous les rassurez sur la légitimité de leur rigueur; vous leur accordez le droit à l'indifférence. Jules Lemaître a dit, très chrétiennement : « C'est l'optimiste qui est sans entrailles. » C'est pourtant vrai; et le théoricien de l'optimisme peut sembler aussi être sans entrailles. Cela dépend de la question de savoir à qui il s'adresse.

Remarquez surtout que M. Lubbock fait des livres; et que les livres s'adressent, forcément, à la classe aisée de la société. C'est à cette classe donc que M. Lubbock parle. C'est à elle qu'il dit que le bonheur est à la portée de tout le monde. Ce n'est peut-être pas précisément cela qu'il faudrait lui dire. Eh! c'est toujours le mot de De Maistre, à appliquer à une affaire très peu différente : Il faudrait prêcher le pessimisme aux fortunés et l'optimisme aux misérables.

Mais M. Lubbock, très évidemment, ne songe pas aux mauvais effets que sa prédication peut avoir dans les classes dirigeantes de la société. Tous, tant que nous sommes, sans nous en rendre compte, quand nous prenons la plume, nous nous figurons être en face d'un public et d'un certain public. Tel d'entre nous croit toujours avoir en face de lui une réunion de femmes du monde, tel autre un groupe de professeurs, tel autre un foyer d'acteurs, tel autre un cercle militaire, tel autre une troupe malintentionnée et méchante d'ennemis personnels, tel autre, c'est évident, une agglomération d'imbéciles. M. Lubbock, lui, croit toujours qu'il parle à une réunion d'ouvriers de Manchester et de Liverpool. C'est un prédicateur populaire. Il est né d'église, et d'église de quartiers pauvres; il se croit, il ne lui est pas possible, quand il écrit, de ne pas se croire pasteur dans White-Chapel.

A ce compte, il n'y a rien à dire, et il est parfaitement dans le vrai. Il faudrait, seulement, imprimer ses livres à très bas prix et les distribuer comme des bibles populaires. Les malheureux n'ont pas de quoi acheter les livres qui leur révèleront le secret de leur bonheur.

A les considérer ainsi, les livres de M. Lubbock sont tout à fait excellents. M. Lubbock a une vertu qui est essentielle, qui est la vertu primordiale en cette affaire. Il n'a aucun dégoût de la banalité. On connaît le mot, resté fameux, qui nous égaya si fort dans le *Bonheur de vivre:* « Les vrais plaisirs du *home* sont à l'intérieur. » Était-ce la faute du traducteur? En tous cas la pensée, sous quelque forme qu'elle fût exprimée dans le texte, ne pouvait pas être d'une originalité déconcertante. M. Lubbock a le mépris parfait de l'originalité. Parce que c'est vrai, il nous dira à satiété, sans la moindre fausse honte, que la fortune ne fait pas le bonheur, que la vertu est très préférable au vice, que le travail sans génie aboutit bien plus sûrement que le génie sans travail, que l'oisiveté est la mère de tous les vices, que la servitude avilit l'homme jusqu'à s'en faire aimer, que l'ordre sans la liberté est aussi funeste que la liberté sans ordre, et que le travail est un trésor. Enfin tout cela est-il vrai? Oui! Eh bien, il faut le dire et on ne l'a jamais assez dit. M. Lubbock ne sort pas de là, et qui pourrait l'exciter à en sortir?

Il a parfaitement raison. Ces choses, chaque génération doit les dire à la génération suivante; car on ne croira jamais assez que chaque génération recommence la barbarie, et n'apporte nullement avec elle, dans son cœur, les banalités nécessaires. Il faut que quelqu'un se dévoue pour les lui dire. M. Lubbock se dévoue. Oh! il se dévoue de tout son cœur.

Et après tout, comme il fait bien! L'humanité vit de vérités qui sont vieilles de soixante siècles, à tout le moins. Il faut toujours les lui présenter à nouveau. Et elles l'ennuient, pour être vieilles. Quoi donc? Eh bien, il faut les renouveler par l'art. Savez-vous ce que c'est que le génie? C'est la nécessité de renouveler les lieux communs, pas autre chose.

Mais M. Lubbock n'a pas de génie. Non. Or savez-vous comme il s'en tire? Par une bonne humeur communicative d'abord, et une conviction profonde qui vaut tous les talents du monde, et qui est peut-être plus efficace, et puis ensuite par une érudition charmante. Deux lignes de Lubbock et trois lignes de citation, voilà comment sont faits les bons petits livres de M. Lubbock. Tout ce qu'on a dit d'ingénieusement salutaire, de spirituellement moral, et de gracieusement vertueux, M. Lubbock le sait, et il l'enchâsse à point nommé et en bonne place dans sa cordiale prose. Alors, eh bien, c'est très intéressant! Avec M. Lubbock, nous nous promenons dans Sénèque, dans saint Augustin, dans Montaigne qu'il connaît très bien, dans Shakspeare, dans Pope, dans Ruskin, dans Macaulay, dans Carlyle, et dans cent autres pour le moins. De telle sorte qu'un livre de M. Lubbock est un recueil de proverbes, oui; mais on peut dire de lui ce qu'on a dit de celui de La Rochefoucauld : « Ce sont les proverbes des gens d'esprit. » On a beau être un pessimiste renforcé et un optimiste effréné, il y a toujours un point par où on se touche.

Et c'est bien où précisément j'en voulais venir. Ces livres moralisateurs, ces livres consolants, ces livres réconfortants, qui sont absolument nécessaires, nous les écrivons aussi, de ce côté du détroit, parce que

nous en sentons, aussi bien que d'autres, la nécessité. Seulement ce sont des auteurs qui ne sont peut-être pas de premier ordre qui les écrivent, d'où il suit qu'ils sont cruellement ennuyeux et parfaitement inefficaces. En Angleterre, un livre de morale populaire, un livre de bibliothèque rurale, c'est M. Lubbock qui l'écrit, et, grâce à son érudition, il l'écrit avec la collaboration des plus beaux génies de l'Angleterre et du monde. Ceci pourrait nous servir d'exemple.

Ceci explique peut-être en partie une chose assez inquiétante, un contraste qui nous a beaucoup frappés il y a un an environ, précisément quand M. Lubbock lui-même est venu faire chez nous une petite conférence. C'était une conférence sur les bienfaits de l'instruction. M. Lubbock ne manquait pas de nous y dire, conformément aux habitudes de son esprit, qu'autant on sait, autant on peut; que de tous les trésors le savoir est le plus précieux, ne pouvant être ni dérobé, ni aliéné, ni détruit; que l'ignorance est la mère du mal; que celui qui ouvre une école ferme une prison; et nous l'écoutions avec douceur, n'ayant pas, à la vérité, l'habitude des toasts; mais ayant celle des discours de distribution.

Mais tout à coup, il s'avisa de serrer de plus près, et de dire nettement que la progression du nombre des criminels est en raison inverse du progrès de l'instruction primaire, et que c'était de la statistique, et que les calculs donnaient raison au lieu commun.

Ce fut une stupeur. Nous savons trop bien en France qu'il n'en est rien du tout, malheureusement; que le nombre de nos illettrés diminue et que le nombre de nos criminels augmente; qu'il y avait en 1881, date de notre loi scolaire, environ 7 000 délinquants mineurs, et qu'en 1890 il y en avait plus de 8 500, et que c'est notre désespoir que tous nos efforts dans le sens de l'instruction des masses les fasse mieux outillées pour la vie, oui, mais plus morales et par conséquent plus heureuses, non.

Or, M. Lubbock avait raison tout de même; mais il avait raison pour son pays et non pour le nôtre. Il apportait les statistiques de chez lui, et son optimisme ne lui avait pas permis de supposer que celles de chez nous fussent contraires ou, si l'on veut, moins rassurantes. Ses statistiques à lui étaient celles-ci. 1870 : loi sur l'instruction obligatoire en Grande-Bretagne; 1887 : 13 000 criminels dans les prisons de Grande-Bretagne au lieu de 20 000; et cela quand la population a augmenté d'un tiers, ce qui fait qu'en réalité c'est 13 000 au lieu de 30 000 qu'il faut compter. Voilà un beau succès.

Autre statistique : nombre des criminels condamnés chaque année aux travaux forcés en Angleterre et dans le Pays de Galles : 1869 : *1 978*; 1874 : *1 622*; 1889 : *945*; 1892 : *791*. — Voilà certainement de bien beaux résultats et il est difficile de ne pas les attribuer au développement, à l'*universalisation* de l'instruction populaire. M. Lubbock avait parfaitement raison pour son pays; il avait tort à l'égard du nôtre.

Pourquoi? On discuta. Les partisans de l'union intime, de la combinaison constante de l'éducation religieuse et de l'instruction proprement dite eurent beau jeu pour crier que l'« École sans Dieu » faisait des criminels, ou au moins (disaient les modérés) n'y nuisait pas. Vous vous rappelez ces polémiques, et même, si vous ne vous en souvenez pas, vous les voyez parfaitement d'ici.

Pour moi, quelque sympathie que je professe pour les religions, et je ne crois pas être suspect là-dessus, je ne suis guère hostile à la division du travail, même en cette matière, et je ne tiens pas autrement à ce que l'instituteur donne l'instruction religieuse à ses nourrissons. Je ne le vois pas la donnant si excellente et si efficace. A chacun ce qu'il sait faire; et l'enfant instruit par l'instituteur à l'école, élevé religieusement par le prêtre à l'église ou au temple et par ses parents dans la famille, me paraît très bien dressé. Il suffit, et je pense qu'on y tient la main, que l'instituteur, sans être *pour*, ne soit pas *contre*, et laisse agir les autres sans opposition sur le terrain qui n'est pas le sien et qui est le leur.

Je ne crois donc pas que la neutralité scolaire soit cause du mal, ou du moindre bien, en cette affaire. Mais est-ce que l'instruction morale, qui est donnée, certes, avec ferveur, chez nous, aux petits enfants, l'est d'une façon aussi intelligente, aussi distinguée aussi attrayante, aussi charmante chez nous qu'elle l'est dans les livres de M. Lubbock? Ah! voilà ce dont je doute... Et voilà ce qu'il faut considérer de très près. Un livre comme le *Bonheur de vivre* ou comme l'*Emploi de la vie*, nous en pouvons sourire un instant, entre dilettantes; mais nous savons parfaitement reconnaître que ce livre est, tout compte fait, une bonne action, et une bonne action faite avec un soin, une délicatesse, un charme, un attrait tout à fait rares. Avons-nous beaucoup de livres comme ceux-là? Entre nous, j'en doute. Je n'en connais pas, pour mon compte, un bien grand nombre.

Je fouille dans mes souvenirs. Je trouve la *Famille* de M. Janet. La *Famille* devrait être à trois cent mille exemplaires dans nos bibliothèques populaires. Et encore, peut-être, tout en ayant bien les différentes qualités que je demande à ce genre d'ouvrages, est-elle un peu trop littéraire, pas assez familière et intime, d'un degré, oh! d'un demi-degré seulement, au-dessus du public spécial auquel en ce moment je l'adresse.

Et après? Je ne vois plus rien, plus rien du tout. Nos hommes de génie... je crois bien qu'il n'y en a plus... Nos hommes de talent font des œuvres d'art,

et d'un art souvent exquis. Nos grimauds font, pour une maison d'édition, des livres populaires parfaitement insipides. Un homme de talent qui travaille pour le peuple ; je n'en vois pas. C'est une lacune.

Après tout on peut la combler en répandant les livres de M. Lubbock dans les masses. Ces livres n'ont rien de particulièrement anglais. Ils sont humains. Ils donnent les meilleurs conseils, dont l'humanité entière peut faire son profit. M. Lubbock est une espèce de Franklin moderne, et personnellement il est beaucoup plus recommandable et sympathique que Franklin ; et ses livres, aussi utiles, aussi salutaires, sont plus copieux, plus savoureux, plus réconfortants, sinon aussi spirituels que ceux du faux bonhomme américain. Je les voudrais voir partout, même sur ma table. Eh ! mon Dieu, même pour ceux à qui ils ne s'adressent pas, et qui ne doivent pas trop en abuser, et qui n'y doivent pas puiser cette conviction qu'il n'y a pas de malheureux. Ils ont encore du bon. Un quart d'heure d'optimisme pour le déshérité c'est un bienfait ; pour les autres, ce ne doit être qu'une récréation ; mais c'est une récréation qu'on peut se permettre.

ÉMILE FAGUET.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE CONTEMPORAINE [1]

Le Peuple.

Du moment que les foules n'ont pas d' « âme », il ne saurait y avoir, à proprement parler, de psychologie des foules. Elles n'en restent pas moins un objet d'étude ; et d'autant plus important que nous sommes entrés, suivant l'expressien de M. Le Bon, dans l' « ère des foules ». Elles ne se constituaient jadis qu'exceptionnellement, aux heures de crise : elles ont acquis droit de cité, leur existence est devenue légale. — Les phases de l'évolution qui les amène ou, pour mieux dire, les ramène sur le devant du théâtre, sont intéressantes à noter.

Qui dit société, dit hiérarchie. Aussi la famille a-t-elle été le premier groupe social. Elle forme une hiérarchie spontanée, ayant à son sommet le père.

Quand l'égoïsme familial se fut atténué à ce point que les membres de chaque groupe premier consentissent à entrer en relations suivies avec les groupes similaires, naquit la peuplade. La peuplade primitive mérite à peine le nom de société. Les hommes, en effet, remarque très justement Herbert Spencer, ne s'élèvent à l'état d'agrégat social qu'à la condition de créer entre eux des inégalités. Or, au sein de la peuplade primitive, l'égalité est absolue : cette nébuleuse n'a pas de noyau central. Aussi la foule, aux premiers jours de l'histoire, nous apparaît-elle souveraine : toute volonté émane d'elle, c'est en elle que réside toute autorité ; et le seul lien qui en maintienne les éléments rassemblés est cette sympathie entre semblables qui, chez l'animal aussi bien que chez l'homme, se tourne en sociabilité.

L'instinct social, bien frêle encore, n'eût pas manqué de s'atrophier, si cette période d'anarchie s'était prolongée longtemps... Mais voici qu'un homme surgit, inventeur, initiateur ou soldat, qui brusquement attire sur soi tous les regards : il s'est signalé par quelque haut fait, par quelque innovation féconde ; et la foule jusqu'alors éparse, inorganisée, se serre autour de lui pour l'admirer, l'imiter, lui obéir aveuglément. Sa venue correspond à un immense besoin social, de son apparition datera une période historique nouvelle. « L'histoire de ce que l'homme a accompli dans le monde, a dit Carlyle, est au fond l'histoire des grands hommes qui ont travaillé ici-bas. » Les faits justifient cette vue profonde, et Spencer, l'adversaire intransigeant de ce qu'il appelle la « théorie du grand homme », reconnaît lui-même qu'elle s'accorde avec les faits, appliquée aux sociétés primitives [1]. On retrouve, au début de toutes les civilisations, le voyant, le penseur original ou le puissant homme d'action qui a subjugué ses contemporains, les a disciplinés au gré de son inspiration, et qui, fondateur et créateur véritable, à l'ère anarchique des foules a fait succéder ce qu'on peut appeler l' « ère des héros ».

Au cours de cette ère nouvelle, les foules abdiquent entre les mains du héros et de ses descendants qui, le plus souvent, deviennent ses successeurs, héritent du trésor d'admiration et d'amour qu'il avait amassé à son usage. La société qu'il a fondée, et l'on peut dire inventée, se complique d'ailleurs progressivement. Il cumulait toutes les fonctions politiques, sacerdotales, militaires : ces fonctions deviennent peu à peu l'objet de délégations spéciales. Des corps puissants se créent, une savante hiérarchie s'organise : formé d'une superposition de pouvoirs, l'édifice social s'étage à la manière d'une pyramide, suivant le type féodal ou le type monarchique pur... Dans une société ainsi constituée, il n'y a pas place pour les foules : elles n'apparaissent que de loin en loin, comme dans une lueur d'éclair, puis tout aussitôt rentrent dans la nuit.

Mais les sociétés semblent animées d'une double force, centripète et centrifuge, celle-ci se développant, à un moment donné, au détriment de l'autre.

1. Voyez les numéros des 25 [illegible] et 21 novembre 1896.

[illegible]

Les foules, que nous avons vues dépossédées et comme annulées au cours de ce qu'on peut appeler l'« ère des héros », se font, avec le progrès des temps, plus fréquentes et plus influentes.

Plus fréquentes sous l'action de causes diverses au premier rang desquelles il faut compter le développement progressif des moyens de communication matérielle et morale. Négligeons les périodes intermédiaires de ce développement, venons tout de suite à l'heure présente. L'imprimerie, le télégraphe électrique, les chemins de fer ont mis en relations ininterrompues des hommes qui jadis se fussent ignorés. Quand les habitants d'un même pays peuvent se transporter, en quelques heures, d'une frontière à l'autre, et, le même jour, recevoir la même nouvelle, participer aux mêmes émotions, ils en viennent à se trouver constamment à l'état de foule : et c'est où nous en sommes venus.

Les foules, à mesure qu'elles se constituaient plus fréquemment, grandissaient en influence, en autorité ; et l'autorité des « héros » diminuait d'autant, au moins en apparence. (J'indique la restriction, on en verra la portée.) C'est qu'en effet, les hommes deviennent d'autant plus semblables qu'ils communiquent plus aisément entre eux : ils n'imitent plus seulement de bas en haut comme font les enfants et aussi les peuples enfants, à l'origine de la vie sociale), ils s'imitent les uns les autres, *sur le même plan :* et cette substitution partielle de l'imitation réciproque à l'imitation unilatérale, leur donne, avec l'illusion de l'indépendance, celle d'une foncière égalité. L'idée qu'un homme en vaut un autre est l'idée maîtresse des démocraties. Cette idée, réalisée pratiquement, engendre l'égalité politique, et de l'égalité politique naît la suprématie des foules.

C'est la Révolution qui, chez nous, a inauguré l'ère nouvelle. Dès le 14 juillet, « par delà le roi inerte et désarmé, par delà l'Assemblée désobéie ou obéissante, on aperçoit le monarque véritable, le peuple, c'est-à-dire l'*attroupement*, cent, mille, dix mille individus rassemblés au hasard, sur une motion, sur une alarme, et tout de suite, irrésistiblement, législateurs, juges et bourreaux » (1). — Voilà l'état de fait qui succède à l'ancien régime : la société, après un long circuit, est revenue à son point de départ, à l'anarchie primitive. Cet état de fait va bientôt se transformer en état de droit. Le 12 août, la Constituante proclame que les hommes naissent « égaux en droits », que « le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation (2) ». Il était réservé au Gouvernement provisoire de 1848 de tirer la conséquence nécessaire de ces principes en instituant le suffrage universel. Et, le suffrage universel, qu'est-ce autre chose que l'omnipotence des foules légalement, officiellement reconnue ?

* *

Puisque le progrès de l'évolution historique nous a ramenés à l'« ère des foules », on voit quel intérêt puissant nous avons à les connaître ; on voit aussi, dès à présent, — puisque à notre époque c'est à l'état de foule que le peuple manifeste légalement son existence, — qu'une étude consacrée au peuple se ramène de toute nécessité à une étude des foules. Cette étude, d'autres l'ont menée à bien, et il ne saurait être question de la reprendre ici dans le détail ; mais du moins puis-je essayer, me plaçant à un point de vue particulier et sous un angle spécial, d'en dégager, d'en interpréter à ma manière les principaux résultats.

Le caractère essentiel des foules, celui qui résume en soi presque tous les autres, c'est, me semble-t-il, la *servilité*. (J'emploie ce mot faute d'en trouver un meilleur et sans le prendre en mauvaise part.)

Les historiens ont constaté la servilité des foules, mais n'en ayant point recherché l'origine, ils n'en ont point compris la nature. Leurs idées, en la matière, sont d'ailleurs vagues et flottantes. Taine, d'ordinaire si précis, dira, par exemple, que « le propre d'une insurrection populaire, c'est que *personne n'y obéit à personne* (1) (c'est autant dire qu'une insurrection populaire, c'est l'anarchie). Et ailleurs il dira de l'anarchie que ce qu'il y a de pire en elle, « ce n'est pas tant l'absence du gouvernement détruit que *la naissance des gouvernements nouveaux* et d'espèce inférieure (2) ». Les deux assertions paraissent contradictoires.

A la vérité, elles ne sont pas inconciliables, à la condition, — ce que Taine n'a pas fait, — de distinguer les moments. Les historiens n'ont guère eu l'occasion d'étudier jusqu'ici que les foules *insurrectionnelles*, celles qui se forment aux moments de crise et de bouleversement social. Or, les foules insurrectionnelles passent par deux états très différents qu'il faut se garder de confondre.

Le premier est un état d'absolue incohérence. L'ancien ordre social est détruit, l'ancien gouvernement renversé et non encore remplacé. Les molécules sociales, violemment désagrégées, cherchent leur centre d'attraction, et, ne le trouvant pas sur l'heure, tourbillonnent au gré de tous les vents. Empruntons nos exemples à la Révolution française, ce musée sociologique : la journée du 14 juillet 1789 paraît

(1) Taine, *la Révolution*, I.
(2) *Déclaration des droits de l'homme*, articles 1, 3.

(1) *La Révolution*, I, p. [illegible].
(2) *Id.*, II, p. 263.

avoir été l'une de ces journées d'anarchie pure où la foule, livrée à elle-même, sans chef et sans direction, agit au hasard d'une inspiration spontanée.

C'est à ce premier état, mais à ce premier état seul que s'applique la formule de Taine sur les insurrections populaires. Il ne se prolonge pas longtemps. Les molécules sociales, tout à l'heure parses, trouvent enfin leur centre d'attraction. Ce centre est tantôt un homme, tantôt un groupe. Dès lors, les journées anarchiques, telles que celle du 14 juillet, ne se renouvelleront plus, et seront suivies de journées organisées. Celles du 10 août, du 2 septembre, du 31 mai, — je cite quelques dates, — ont été l'œuvre de Danton, une œuvre savamment conçue, habilement préparée : nul, mieux que Danton, n'a compris l'emploi des émeutes, nul n'a su, mieux que lui, organiser le désordre. Et lui-même n'est que l'une des personnifications vivantes de ces groupes fermés, de ces clubs étroits et d'autant plus fanatiques qui ont surgi, dès les premiers jours de la Révolution, sur toute l'étendue du territoire, comme le produit naturel de la décomposition sociale, et se sont arrogé le pouvoir absolu. On ne compte pas 300 000 jacobins dans toute la France, il n'y en a pas 6 000 à Paris, mais ils ont la [illegible] et la volonté, ils sont une bande dans une foule (1) », et la foule domptée les suit stupidement, dussent-ils la mener à l'abattoir.

La servilité qui caractérise, on vient de le voir, les foules insurrectionnelles, caractérise encore plus manifestement, s'il est possible, les foules *légales* : celles-ci ne passent pas, en effet, par la phase anarchique plus haut décrite, et, le plus souvent, se constituent d'emblée. Nous vivons, à l'heure actuelle, sous le régime des foules légales, jurys, foules électorales, assemblées parlementaires : aussi nous arrêteront-elles un instant.

Les jurys, notamment les jurys de cours d'assises, sont à l'état de foule organisée. Un observateur dont on ne niera pas la compétence, M. Jean Cruppi, constate implicitement le fait, au cours de sa récente étude sur la *Cour d'assises de la Seine* (2) : « La loi, dit-il, devait au jury un guide, la pratique l'a mis dans la main d'un meneur. » Ce meneur sera tantôt le ministère public, dont la robe rouge et l'éloquence sévère auront impressionné l'auditoire, tantôt l'habile avocat, instruit à conquérir, par des arguments appropriés à leur inexpérience, les juges improvisés auxquels il s'adresse, tantôt l'un des jurés mêmes, qui, beau parleur ou disputeur autoritaire, prendra sur ses collègues, à l'heure de la délibération, un ascendant [illegible] d'ailleurs, en passant, que le [illegible] rendus ne varie pas suivant la composition des jurys (1). Que les jurés se recrutent parmi les hommes cultivés ou parmi les illettrés et les ignorants, leurs décisions se valent. Et si elles prêtent à la critique, c'est que le jury, étant « foule », suit la loi des foules, et participe de leur débilité mentale.

Les assemblées parlementaires ne se trouvent pas, de façon continue, à l'état de foule. Sur un certain nombre de questions, sur toutes celles qui se rapportent à des intérêts locaux, chacun de leurs membres « a des opinions fixes, irréductibles, et qu'aucune argumentation ne pourrait ébranler (2) ». Mais les questions d'intérêt local, d'intérêt électoral ne sont pas les seules qui les occupent. Que la rue soit en rumeur ou la patrie en danger, ou seulement qu'une question de politique générale se pose, surexcitant les passions, — et tout aussitôt le courant électrique s'établit. Dès lors, les assemblées ne s'appartiennent plus : elles tombent, hynotisées, aux mains de leurs meneurs, et voteront, sans raisonner, contre leur conscience, même, s'il le faut, contre leurs intérêts les plus clairs. C'est, d'après le *Moniteur*, « à l'unanimité et avec les plus vifs applaudissements », que la Convention a décrété ses pires folies et s'est elle-même décimée. L'on trouverait, dans notre histoire parlementaire la plus récente, des exemples frappants d'un entrainement à peu près pareil : les « crapauds du Marais » sont de tous les temps et de toutes les assemblées.

Un mot sur les foules électorales. — Leur servilité est passée en proverbe : elles subissent la domination absolue des comités électoraux. Ces comités, formés des meneurs de chaque localité, se constituent d'eux-mêmes, jouissent de pouvoirs aussi étendus que peu définis, exercent une tyrannie d'autant plus redoutable qu'elle est anonyme. Les candidats sont les esclaves de leur comité, qui leur impose un programme, et le corps électoral se borne, le moment venu, à ratifier par ses suffrages les choix faits en son nom, mais en dehors de lui. Cette « discipline républicaine » dont il est si fort question dans les affiches politiques, cette discipline au nom de laquelle on embrigade les électeurs, et grâce à laquelle on obtient des votes qui, le plus souvent, contredisent l'opinion réelle des votants, cette fameuse discipline républicaine n'exprime au fond que l'asservissement des foules électorales. — Asservissement dont les théoriciens du suffrage universel se sont fait, du reste, un argument assez inattendu. Un système politique qui repose sur le nombre, qui

(1) Taine.
(2) *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er janvier 189[illegible].

(1) Cf. Le Bon, l. [illegible]
(2) Le Bon, l. III, ch. v.

compte les voix et ne les pèse pas, et donne à l'illettré et au sot autant de part à la puissance publique qu'au savant et au penseur. — En logique pure, un tel système est absurde. — Qu'importe cependant, répondra M. Sighele (1), si les majorités, toujours dociles, subissent l'empire des minorités, et si, comme on le voit, la volonté des hommes supérieurs finit par s'imposer tôt ou tard ? — L'opinion, a-t-on dit, mène le monde. Oui certes, mais il faut comprendre le sens vrai de cette formule. L'Opinion, reine des démocraties, est une reine enchaînée, et ses cent voix ne sont qu'un écho : l'écho de quelques voix grêles et perçantes qui lui soufflent ses oracles et lui dictent ses arrêts (2).

Il ne suffit pas de prononcer, après Tacite, un méprisant *ruere in servitium* : encore faut-il rechercher d'où procède la servilité des foules.

Raisonnant peu et mal, elle imaginent beaucoup. Et leur imagination est essentiellement déformatrice. — « Aux mines de sel de Salzbourg, dit Stendhal dans son livre *De l'Amour*, on jette dans les profondeurs de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes »... La légende, qui transforme jusqu'à les rendre méconnaissables les événements et les hommes, et revêt de son givre éblouissant le rameau desséché de l'histoire, la légende est l'œuvre exclusive des foules. Comme les amants, elles *cristallisent :* il semble qu'elles soient possédées d'une sorte de délire spécial des grandeurs se traduisant par un intense besoin de tout magnifier.

Et c'est là ce qui donne à leur servilité son vrai caractère. Cette servilité n'est pas faite de bassesse, mais bien d'admiration et d'amour. Comme l'amour, elle est sans bornes. L'amour, d'ailleurs, ne vit pas d'abstractions, mais de réalités concrètes : aussi les foules, si elles se soumettent pour un temps à des collectivités, à des groupes, tendent-elles invinciblement à chercher un homme. Certains croyants ne savent se représenter la divinité que sous une forme sensible; de même, les foules ne conçoivent l'Autorité, le Pouvoir que personnifiés en un individu qu'elles puissent acclamer au passage, et qui les tienne palpitantes sous son regard.

Certains hommes ont, à un rare degré, ce don de fascination : des chaînes leur sortent de la bouche, comme de celle de l'Hercule gaulois, dont ils enchaînent les multitudes, et ils dégagent des effluves magnétiques qui leur assujettissent toutes les volontés. — Napoléon fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour commander, comme le vulgaire pour obéir. Il arrive à l'armée d'Italie, mince général inconnu, et, dès l'abord, subjugue les soudards révolutionnaires qui se disposaient à lui faire mauvais accueil : Augereau, sortant de cette première entrevue, avoue stupéfait que « ce petit b... de général lui a fait peur » (1). — Plus tard, quand à ce prestige inné s'ajoutera chez lui le prestige acquis à coups de victoires, il inspirera à ceux qui le servent une foi absolue en son infaillibilité, en son omniscience; pour un peu croiraient-ils à son omniprésence : « L'Empereur, dit Beugnot (2), exerçait sur ses serviteurs, si éloignés qu'ils fussent de lui, le miracle de la présence réelle. » Les dévouements vont à lui comme à leur objet nécessaire : le mot que lui écrit Junot mourant : « Je vous aime avec l'adoration du sauvage pour le soleil (3), » a été pensé par des millions d'hommes, par ces innombrables soldats, qui « grognaient, mais le suivaient toujours ». — Et veut-on juger de l'impression qu'il faisait sur les esprits? J'emprunte à Joseph de Maistre (4) ce témoignage curieux : « L... qui était présent à la revue qui se fit avant de sortir de Moscou, m'a fait peur à moi-même en me disant : « Lorsque je le voyais passer « devant le front, mon cœur battait comme lorsqu'on « a couru de toutes ses forces, et mon front se couvrait « de sueur, quoiqu'il fît très froid. » — Voilà l'homme vivant et agissant. Disparu de la scène, il semble qu'il la remplisse encore. Sa légende est née en même temps que lui, a marché du même train que son histoire, pour, après lui, s'amplifier, se diversifier à l'infini. Sous la Restauration, le soldat impitoyable se transforme en un guerrier bonhomme et sensible, le despote en une sorte de « missionnaire de la liberté », fléau des rois, artisan de la délivrance des nations. De nos jours, depuis nos revers, c'est le conquérant que nous faisons revivre. Et la France reste encore éprise, malgré tout, de l'impérial ensorceleur qui l'a si puissamment domptée.

Les foules ne trouvent pas toujours, comme elles l'ont fait à l'issue de la Révolution, un homme de génie pour les rallier et, tout en sauvant la société

(1) *La Foule criminelle*, appendice.

(2) Les foules électorales se rattachent [illegible], par la [illegible] des [illegible], les foules qui se [illegible] temps de [illegible]. Le [illegible] de la République, [illegible] ses conclusions [illegible] de la grève de Carmaux, par M. [illegible] à M. Jaurès, [illegible] à l'aide de statistiques portant sur les dix dernières années, que, toutes les fois que des [illegible] étaient [illegible] dans les grèves, ces grèves s'étaient prolongées indéfiniment; lorsque, au contraire, cette intervention ne s'était pas produite, les grèves avaient très rapidement pris fin. — Qu'est-ce à dire, sinon que les foules en grève sont, comme les foules électorales, asservies. Elles pâtissent et souffrirent [illegible] joug des meneurs.

(1) Taine, *le Régime moderne*, I.

(2) *Mémoires*.

(3) *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*.

(4) *Correspondance diplomatique*.

près de périr, pour contenter leur appétit d'être esclaves. Mais telle est la violence de cet appétit, que si l' « homme providentiel » ne se manifeste pas à point nommé, elles s'emparent du premier venu, dressent sur le pavois ce César de rencontre, et, le parant comme d'un manteau de pourpre de mille vertus imaginaires, adorent en lui l'être idéal qu'elles ont rêvé.

Les hommes de ce temps ont eu à deux reprises différentes, — lors de l'avènement de Napoléon III et aux jours du boulangisme, — d'illustres exemples de ce que peut l'imagination créatrice des foules. Mais Napoléon III dut avant tout au nom qu'il portait son étonnante fortune, et le cas du général Boulanger est, en la matière, bien plus significatif que le sien. Le général Boulanger n'était pas le neveu de l' « Autre », et n'avait d'ailleurs ni passé militaire connu ni valeur personnelle reconnue. Mais il avait sa barbe blonde et son cheval noir, et il était là, à cette heure trouble et douteuse où la foule attend quelqu'un. Et voici qu'elle le distingue. Faute de trouver en lui ou dans quelqu'un de ses ascendants les éléments d'une légende, elle crée cette légende de toutes pièces : il devient, sans qu'on sache comment ni pourquoi, le « général revanche », le héros désigné des futures représailles, le sauveur attendu qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine... Et se souvient-on de cette manifestation de la gare de Lyon : les fanatiques se couchant sur les rails pour empêcher leur dieu de partir? « C'est Boulange, lange, lange, c'est Boulanger qu'il nous faut! » — Le « Saint-Arnaud de café-concert » put se croire, à un moment, l'idole de la France. — La foule, lasse de chercher Bonaparte, invente et déifie Boulanger.

On sait comment tout cela a fini et comment elle oublia son idole. Le mot des Israélites révoltés contre Moïse : « Donnons-nous un autre chef et retournons en Égypte », sera éternellement le mot populaire. — La foule ne peut se passer d'obéir, mais elle aime à changer de maîtres...

L'ère des « foules organisées » n'est, en somme, et s'il faut conclure, que la continuation, sous une autre forme, de ce que j'ai appelé l' « ère des héros ». — L'assertion peut sembler paradoxale à cette heure où les hommes manquent à la France, où tous nous sentons entraînés, avec une vitesse toujours croissante, vers je ne sais quel but mystérieux, sans qu'aucune volonté puissante n'intervienne pour diriger ou maîtriser les événements. — Mais, à défaut de héros, nous avons les meneurs, contrefaçon et monnaie des héros : les uns pour l'instant nous tiennent lieu des autres.

L' « ère des foules » ne marque pas, d'ailleurs, le terme de l'évolution sociale; et l'on peut prévoir qu'une fois traversée la période égalitaire à laquelle nous sommes revenus, une forte hiérarchie s'établira à nouveau (1). Dès à présent, la prétendue égalité dont nous nous targuons n'est plus qu'une fiction légale : des intervalles profonds séparent les classes, le riche est aujourd'hui plus loin du pauvre que le noble ne le fut jamais du manant, et jouit de privilèges aussi effectifs que ne le furent jamais les privilèges abolis. Et nous vivons à une époque d'inventions et de progrès matériels : or, la science et l'invention (qui agit au rebours de l'imitation), sont des forces aristocratiques, génératrices d'inégalités.

Du jour où se sera définitivement constituée l'aristocratie des temps nouveaux, où, dans notre société soi-disant émancipée, mais servile, se seront raffermis et renoués les liens détendus de la subordination, de ce jour-là, l' « ère des foules » aura pris fin. Mais, en attendant qu'il se lève (et nous n'en verrons pas l'aurore), nous devrons subir leurs caprices et la tyrannie des maîtres éphémères qu'il leur plaira de se donner, ou, — s'il doit venir, — celle, moins avilissante, du despote de génie qui, les hypnotisant d'un geste souverain, leur fera vivre un rêve éblouissant de gloire et de servitude.

[illegible]

ÉTATS D'AME

Lettres à un ami.

[illegible]

[illegible]

Mon [illegible] ami,

Voici bientôt trois mois que ta dernière lettre, datée de Smyrne, m'a apporté de tes nouvelles. J'ai hâte, comme tu dois penser, d'en recevoir de plus fraîches.

Si casanier que je sois, vois-tu, j'envie par moments l'existence que tu mènes. Si tu dors parfois dans de mauvais lits, si tu affrontes quelques dangers, au moins tu rencontres des impressions neuves.

Si, d'aventure, tu en es réduit à jouer du couteau, c'est avec quelque brigand authentique, au costume pittoresque, et non avec un vulgaire vaurien du boulevard Clichy : dans ces conditions c'est presque un plaisir.

Aussi quelle différence de ton dans la correspondance que nous échangeons! Quelle variété dans tes

(1) [illegible]

lettres longues et pleines ! Les paysages devant lesquels tu m'écris, et qui changent à chaque courrier, se reflètent dans ton style. C'est un kaléidoscope qui passe devant mes yeux. De ma part, au contraire, des billets très courts, et où je tire à la ligne encore. Quand je t'ai dit que j'ai été dans la journée au bureau, que j'attends une augmentation ou que je ne l'attends plus — ou pas — parce qu'on me l'a donnée et que j'ai encore dix-huit ans, trois mois et neuf jours avant de prendre ma retraite, j'ai été jusqu'à la dernière limite des confidences possibles et tu en sais sur mon existence autant que moi-même.

Cette fois, pourtant (réjouis-toi), il me sera permis d'ajouter un couplet nouveau à mon habituelle complainte : j'ai rencontré notre ami Gaston Bricou, dont nous parlons si souvent ensemble... et que nous ne voyons jamais.

On cherche pourquoi tel camarade qui vous était cher s'est écarté de votre chemin, pourquoi tel esprit qui s'annonçait si brillant n'a rien produit. On a tort de chercher. La raison est toujours la même : « Il y a une femme en jeu. »

C'est sur les quais, près du Jardin des Plantes, que nous nous sommes rencontrés. Il donnait le bras à une petite femme maigrelette, d'aspect insignifiant. Dès qu'il m'eut reconnu, je vis son mouvement de gêne, avec le regard qui mesure la distance pour une fuite possible. Mais il n'était plus temps.

— Ah ! tiens ! Quel hasard, fit-il, avec un sourire contraint.

Et comme je m'inclinais devant sa compagne : « Mon amie, » dit-il.

J'aurais dû — j'avais le sentiment que c'était là son désir — me borner à échanger quelques mots de politesse et continuer mon chemin. Mais la curiosité fut la plus forte, et, insistant sur ma joie de cette rencontre, je remontai avec lui dans sa direction. « Pourquoi m'avoir laissé si longtemps sans nouvelles ? Où demeurait-il à présent ? Que faisait-il ? Où en étaient ses travaux littéraires ? Pourquoi les journaux ne mentionnaient-ils plus jamais son nom ?

Il répondait à mes questions, fournissant des explications embarrassées, plutôt des excuses. « Il avait été malade et sortait peu. Quant au travail, il y avait presque renoncé. Il fallait tant d'efforts aujourd'hui pour percer et la concurrence était devenue si acharnée ! Il possédait de quoi vivre, d'ailleurs, et ne se plaignait pas, heureux des soins dont l'entourait Madeleine. Il prononça le mot « Madeleine » avec religion.

Elle, devant cet éloge, fit un mouvement de tête et l'arrêta : « Voyons, mon ami, c'est bien le moins que je te soigne quand tu te trouves malade. »

J'avais attendu avec quelque impatience le moment où elle parlerait. Rien n'est plus séduisant chez la femme qu'un joli timbre de voix... musique de l'âme, comme a dit Lamartine. Le son me parut médiocrement harmonieux, émis d'ailleurs par une bouche énorme, et les yeux que je pus bien voir à ce moment, d'un gris terne, me semblèrent sans velours ; cette femme-là, je l'aurais parié, devait être mauvaise et tenace.

Nous causâmes encore quelques minutes : échange d'adresses, poignée de main, salut cérémonieux à Madeleine qui me toisa d'un air hostile, et je rebroussai chemin.

Et maintenant, en voici pour dix ans peut-être avant que nous nous retrouvions ensemble Gaston et moi !

Quand je pense que j'ai aimé ce garçon-là comme on aime un frère et que nous sommes aujourd'hui des étrangers l'un pour l'autre... et sans brouille survenue entre nous, sans rivalité d'aucune sorte... uniquement parce qu'il a plu à une femme, qui n'est ni jolie ni spirituelle, de le confisquer à son profit ! Pauvre diable ! Faible et indécis comme je le connais, je le juge perdu. Il l'épousera, je parie. C'est là où elle tend à l'amener, rien n'est plus certain... et voilà pourquoi elle nous a tous écartés de sa route.

Ah ! la déplaisante créature !

[illegible]

Du même au même.

Je viens de recevoir ta bonne lettre, mon ami, et je me réjouis de savoir que ton voyage s'effectue à merveille.

Encore du nouveau relativement à Gaston.

Avant-hier, j'ai reçu de lui ce petit mot que je copie afin de te donner une idée exacte de la situation morale du pauvre garçon :

Mon cher Jacques,

Tes reproches affectueux m'ont été au cœur. Je ne voudrais pour rien au monde que tu puisses m'accuser d'indifférence ni d'oubli et, si tu n'es pas effrayé à l'idée d'une soirée passée dans mon modeste ménage, viens dîner avec nous après-demain jeudi. Madeleine, à qui j'ai fait connaître nos affectueuses et intimes relations d'autrefois, serait désolée que tu puisses l'accuser de me dérober à mes amis. Elle ne cesse au contraire de me gronder pour ma négligence apathique à leur endroit et elle insiste pour que tu acceptes.

Je n'eus pas besoin, comme bien tu penses, de relire la lettre pour reconnaître que le signataire n'en était pas l'auteur. Une gaillarde décidément, cette Madeleine ! Ce mot ménage, mis là avec intention, pour bien marquer à mes yeux le caractère définitif de leur liaison : « Fait accompli, vous voyez. Inutile de songer à l'arracher de mes mains. » Et le beau rôle

que se donnait la dame ! Maligne, va ! Comme si l'on ne lisait pas clair dans son jeu. Sans doute, à la suite de notre rencontre, Gaston avait été illuminé d'un éclair de raison, il s'était rendu compte de son affaissement moral, et avait hasardé un mouvement de révolte. Alors, de la part de la femme, changement de tactique : l'étranger menaçait de forcer la place ; soit, on le laisserait entrer... mais en allié.

Je vais donc tout à l'heure me rendre à l'invitation... et si j'ai choisi cet instant pour t'écrire, c'est afin de pouvoir diviser ma lettre en deux parties, et, au retour, te servir toutes chaudes mes impressions.

Un allié, moi !... Elle va voir !...

Quelle victoire, hein ? et en même temps, quelle bonne action, si je pouvais rendre ce brave ami aux lettres, à nous et à lui-même.

. . . .

Je rentre à l'instant et reprends immédiatement la plume pour ne rien oublier.

Je sonne donc là-bas, sur le coup de 7 heures, au modeste quatrième de la rue Linné. Une domestique vient m'ouvrir et m'introduit dans le salon où elle me laisse seul, ce qui me donne le temps d'inspecter la pièce. Un certain goût dans l'arrangement... quelques étoffes assez harmonieusement disposées sur les sièges, et, placé de biais, près de la fenêtre, l'ancien bureau de Gaston... tu sais, ce beau bureau Louis XVI qu'il tenait de sa grand'mère et que nous admirions dans son petit logement de la rue des Écoles. Te rappelles-tu, là-bas, comme ce meuble était encombré : livres, papiers de toutes sortes, pages griffonnées et jetées là, en désordre ? Aujourd'hui, place nette sur le sous-main. Dans un encrier trop net à l'extérieur, une encre bourbeuse qui s'est épaissie au repos et une plume ancienne, de celles qui doivent cracher, suffisantes tout au plus pour un billet de deux lignes.

Madeleine entra.

— Comme c'est aimable à vous, Monsieur, d'avoir accepté ! Gaston arrive dans l'instant. Et avant que je puisse placer un mot : « Avouez que vous me détestez, hein ? J'ai vu cela tout de suite à votre premier regard ! »

Au moins, c'était brave. Avec un pareil adversaire je jugeai toute feinte inutile, et d'un ton ferme :

— Je ne vous déteste pas, mais je vous crois funeste à mon ami, et j'estime que je dois tenter de le tirer de vos mains.

— A la bonne heure ! Si je suis brave, vous êtes franc. Dans ces conditions, on peut combattre. — Et elle me tendit sa main que je pressai modérément. Je dois reconnaître d'ailleurs que cette main, fort douce au toucher, était petite. La figure m'apparut aussi sous un jour moins défavorable... L'œil, à défaut de profondeur, ne manque pas de clarté et la bouche, très grande, est d'un dessin agréable. Les dents sont régulièrement plantées et la voix, dans les notes graves, peut passer. — Tu vois, je suis juste avant tout.

Gaston ouvrit la porte.

Il vint à moi, les bras tendus : — Ah ! mon ami, si tu savais comme je suis heureux de te recevoir chez moi ! Il se reprit : ... Chez nous... Oui... vraiment, je me juge coupable d'avoir abandonné trop longtemps un vieil ami comme toi. Mais que veux-tu ?... J'ai eu peur que dans ma nouvelle existence... Ce n'est pas que Madeleine ne m'ait souvent chapitré là-dessus... Mais enfin... tu me comprends, n'est-ce pas ?... Je suis un timide...

— Mais oui, c'est entendu... tout est effacé. Et puisque le hasard s'est chargé de faire la présentation entre Madame et moi... et puisque te voici autorisé à m'accueillir ici, supposons que nous n'avons jamais cessé de nous voir.

— C'est cela. Et avec conviction : « Je suis sûr d'ailleurs que vous vous entendrez très bien, Madeleine et toi. »

Quelques minutes encore de conversation. Nouvel éloge de Madeleine, — et nous nous mîmes à table. Je dois le dire tout de suite : le dîner était bon... très bon même... et je crus de mon devoir de complimenter la maîtresse de maison sur son cordon bleu.

— Mais c'est Madeleine qui fait tout elle-même, interrompit Gaston, avec un air de fierté joyeuse. Et ce n'est rien encore ! Quand j'ai été malade, tu n'imagines pas les petits plats fins qu'elle savait me confectionner !

— Voyons, mon ami, fit-elle... est-ce que c'est la peine de raconter ?...

Mais au regard légèrement narquois dont elle m'enveloppa à ce moment, je compris pourquoi elle avait si crânement engagé l'action tout à l'heure ; elle se sentait sûre de sa force.

Pendant le repas, j'amenai exprès la conversation sur tous ceux de nos amis que Gaston avait perdus de vue et que leur talent ou leur bonne chance avait servis dans leur carrière : toi, Hector, Gustave et les autres. A mesure que je citais les noms, exposant l'œuvre accomplie par chacun, l'amplifiant [illegible] l'envie et le regret monter en lui... et je continuais de plus belle, tu conçois !

A la fin, il eut un geste navré, et frappant la table de son poing : — Oui... tous !... tous aujourd'hui connus.... demain célèbres !... Il n'y a que moi qui reste...

Alors, satisfait du résultat déjà obtenu, j'examinai l'ennemie : un pli au milieu du front, le regard

baissé, la bouche un peu contractée... On sentait qu'elle faisait effort pour ne pas répondre.

Je ne voulus pas, pour une première fois, en frappant trop fort, risquer de dépasser le but, et je parlai d'autre chose.

Une fois le café pris, — ah! un café supérieur, mon cher, comme je n'en ai pas souvent bu! — Madeleine se tournant vers Gaston, lui dit du ton le plus naturel du monde :

— Voilà si longtemps que tu ne t'es trouvé avec ton ami... Il vous sera sans doute agréable de sortir un peu ensemble pour dire librement du mal des femmes en général... ou en particulier.

— Vrai? Tu consens? Ah! que c'est gentil! Et comme un écolier à qui sa maman vient de donner campos, il vint à elle et l'embrassa. Puis, après un « Attends-moi, je passe mon paletot », adressé à ma personne, il se précipita hors du salon.

Elle vit à mon air que j'admirais sa bravoure.

— Vous ne vous plaindrez pas de moi, je suppose?

— Je reconnais que vous êtes une belle joueuse.

— Et vous n'allez sûrement pas me ménager, seul avec lui tout à l'heure?

— Dame...

Elle parut réfléchir un instant, puis, fronçant le sourcil :

— Qui sait? J'ai peut-être fait là une bêtise.

— Il n'est pas encore parti. Revenez sur la permission donnée, si vous avez peur.

Elle hésita un instant, puis :

— Bah! prenez-le donc maintenant. Moi... j'ai le retour.

Sur ce dernier mot, elle se redressa, le buste cambré, la tête en avant. Véritablement, à cet instant, elle était presque très bien.

— A tes ordres, fit Gaston qui rentrait.

— Je te suis.

Je pris congé de Madeleine et nous partîmes.

Il était neuf heures au moment où nous quittions la maison, et c'est à minuit seulement que nous nous sommes séparés.

Ce que j'ai pu dire... mes arguments, mes exhortations, mes prières même, tu devines tout cela. Enfin, je suis arrivé à ce résultat que non seulement la question de la rupture a été envisagée, mais encore que la nécessité en a été reconnue. — Bien entendu, nous sommes loin encore de l'heure de la dénonciation du traité, et d'ici que Gaston ose s'expliquer carrément avec Madeleine... Mais le premier pas est fait... et c'est l'essentiel. Nous devons nous revoir souvent d'ailleurs, et ma présence fréquente à ses côtés ne pourra que l'affermir dans sa résolution.

Allons! avoue que ce n'est pas mal travaillé.

T[illegible]

Février.

Du même au même.

Eh! tu es bon, mon cher! Tu me félicites de ma victoire, comme si tout était déjà fini. Et tu me charges même de complimenter Gaston d'avoir reconquis sa liberté. Nous n'en sommes pas encore là. C'est que nous avons affaire à forte partie, vois-tu.

Le lendemain de notre long entretien, les résolutions de notre ami n'étaient déjà plus aussi nettes. Comme elle le prévoyait, Madeleine avait eu « le retour ». Je dus renouveler mes exhortations, remonter le moral du pauvre garçon, enfin le remettre au même point que la veille au soir; et moi-même je changeai de tactique. Ce qu'il fallait, — je le voyais clairement à présent, — c'était avoir l'air de renoncer à mes projets, endormir la méfiance de la belle et surtout ne pas me faire interdire l'accès de la maison.

Ce plan réussit.

— Eh bien, me dit-elle, quand je revins dîner chez eux, pendant la minute où nous nous trouvâmes seuls : Où en sont vos petites affaires? Sans doute vous avez dû donner les plus sages conseils à votre ami... Mais je n'ai pas encore eu l'occasion de m'apercevoir de leur efficacité.

— Ma foi, fis-je, j'ai dit à Gaston tout ce que j'avais à lui dire. J'estime que mon devoir est rempli. Après tout, le reste le regarde et j'aurais tort de me montrer plus royaliste que le roi.

Elle daigna sourire, satisfaite.

— Allons! ceci est plus raisonnable.

Or voici deux mois de cela, mon cher, et les choses vont leur train. Nous nous voyons presque tous les soirs au théâtre où je les emmène, ou bien à dîner chez eux; et là, véritablement, je passe des instants fort agréables.

Madeleine est sans contredit une maîtresse de maison de premier ordre. Avec cela, aimable, enjouée, sans façon, entendant la plaisanterie. Je comprends très bien le charme que Gaston goûte auprès d'elle. Raison de plus, bien entendu, pour le dégager d'une liaison aussi dangereuse!

Quand il vient me voir chez moi ou au bureau, Madeleine ne s'oppose pas à ces visites, nous dressons nos plans pour la rupture projetée. Il est même dès à présent entendu que ce sera pour le courant de l'été. Gaston doit aller à ce moment passer huit jours dans le Nord, auprès de sa famille, et la lettre décisive, dont le texte aura au préalable été rédigé de concert entre nous, doit partir de là-bas.

Moi, comme de juste, je resterai à Paris pour recevoir le choc et couvrir la retraite de l'évadé.

Pauvre fille! Je suis persuadé que son chagrin sera sincère. Elle va pleurer, — c'est le cas de le dire, — comme une Madeleine. — Et moi qui ai horreur des scènes de larmes! — Enfin, que ne doit-on pas faire pour un ami? — Le devoir avant tout, n'est-ce pas?

...

Avril.

Du même au même.

Mon cher ami,

C'est encore un convalescent qui t'écrit. Figure-toi que je me suis trouvé entre la vie et la mort : Une fluxion de poitrine. Heureusement j'avais Madeleine. Dès qu'elle m'a su malade, elle est accourue. Non, tu n'imagines pas ce dévouement de sœur de charité!

Qu'autrefois, dans les mêmes circonstances, elle ait prodigué ses admirables soins à Gaston, rien de plus naturel. Mais à moi, presque un étranger, pour ne pas dire un ennemi? Elle a passé les nuits. Si je suis sur pied aujourd'hui, c'est uniquement à elle que je le dois.

Mais ce n'est pas tout. Quand je me suis trouvé mieux et transportable, elle a craint pour moi l'isolement et m'a forcé, — je dis forcé, — à venir m'installer rue Linné. Je vis là-bas entouré, choyé, dorloté. Elle me confectionne de ces plats délicats, légers, dont elle a le secret et qui donneraient de l'appétit à un mourant. C'est au point que j'appréhende presque l'instant où je serai guéri tout à fait et où il me faudra regagner mon triste chez-moi. Le soir, souvent, nous restons seuls tous les deux à causer, — Gaston sort. Il sort trop même, et je ne serais pas très étonné que quelque mauvaise connaissance... Oh! ce serait bien mal de sa part. Trahir une femme si dévouée, si méritante! J'hésite à m'expliquer là-dessus avec lui, car avec ma franchise habituelle, je lui dirais tout net ma façon de voir à ce sujet, et nous risquerions de nous fâcher. Mais ce qui me confirme dans mon idée, c'est que lui-même, l'autre jour, m'a parlé de la rédaction de cette fameuse lettre de rupture. Le moment approche en effet où il doit partir pour Dunkerque.

C'est qu'il y tenait à cette lettre! J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que le moment était mal choisi. Ma reconnaissance envers Madeleine était trop fraîche encore pour qu'il me fût permis, à une date aussi rapprochée, de me prêter à un acte dont les conséquences devaient nécessairement la désoler. N'étais-je pas dans le vrai?

D'après ton dernier billet, tu dois être sur la route du retour... Inutile de te dire combien je m'en réjouis!

Mai.

Du même au même.

Dépêche-toi d'en finir avec ces affaires d'intérêt qui te retiennent encore à Marseille. J'ai besoin de toi : je suis bien triste en ce moment.

Figure-toi que je suis fâché avec Gaston.

L'imbécile!

L'autre jour, comme il revenait à la charge pour sa rupture et que je le suppliais de patienter : « Oui... oui... je vois bien, a-t-il fait... Tu es pour elle contre moi maintenant! » Et il a ajouté dans un ricanement : « Si tu te figures que je ne devine pas vos manigances! »

C'était fort, hein? Oser laisser entendre [illegible] soupçonnait, moi!

Indigné, j'ai répondu :

— Veux-tu mon opinion sur ton compte? Eh bien, tu n'es qu'un serin.

Je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas levé la main, ce qui dénote sa lâcheté, car, faible encore comme je me sens...

Heureusement, Madeleine est arrivée et a tenté de nous raccommoder. Peine inutile. Il y a maintenant de l'irréparable entre nous.

J'ai refusé de lui tendre la main, et il est parti en faisant claquer la porte. Peut-être au fond était-il enchanté de pouvoir aller retrouver sa maîtresse... Car je suis bien certain maintenant qu'il en a une, et Madeleine n'en doute pas non plus. Pauvre fille, quel chagrin elle éprouve!

— Vous allez rester, m'a-t-elle dit. — Ce soir sa colère sera tombée.

— Du tout. C'est fini, de [illegible].

Elle n'a pas osé insister. J'ai fait enlever ma malle, sans avoir pu toutefois empêcher la [illegible] d'y glisser quelques gourmandises de sa façon... En nous quittant nous étions très émus, Madeleine et moi, et nous nous sommes embrassés.

Brave fille!

— Du moins, j'irai vous voir, a-t-elle fait.

— Non... non... je vous l'interdis. — Ne fournissez pas à Gaston [illegible] de vous [illegible]. Adieu.

Me voici donc revenu chez moi.

Vois-tu, ce sont les soirées qui me semblent longues à présent... et c'est ma cuisine que je trouve mauvaise...

Ah! décidément, la vie n'est pas gaie, par instants!

[illegible]

D[illegible]

J'ai reçu hier la visite de Madeleine.

[illegible]

— Oui.

Et avec un sourire amer : — Oh ! [illegible] à présent, Gaston m'a quittée.

Ce cri est parti malgré moi. — Le misérable !

— Oui... Hier, il est sorti, en me disant qu'il allait mettre une lettre à la poste...

— Un mensonge !

— Non... Seulement [illegible] adresse.

— Et la raison de cet abandon ?

— Son avenir littéraire. Il aime une femme du monde de la haute finance, et il veut noter ses impressions dans ce nouveau milieu.

— Joli caractère ! — Au moins, a-t-il songé à faire quelque chose pour vous ?

— Oh ! de ce côté-là, je n'ai pas à me plaindre. Il m'a laissé une rente de 3000 francs... que j'ai refusée d'ailleurs.

— Hein ?

— Oui... Je ne veux pas que vous, pour qui j'ai tant d'estime, puissiez croire à un mobile intéressé dans mon affection d'autrefois pour Gaston.

La noble fille !

J'ajoutai : — Au moins, avez-vous de quoi vivre ?

Elle répondit : — Je n'ai rien et j'ai quitté ce matin même l'appartement. — Et sans emphase alors, simplement, semblant pour l'instant se complaire dans sa douleur, elle revint sur les jours heureux passés dans cette maison dont elle ne devait plus franchir le seuil. Plein de compassion, je la laissais parler. Elle se rappelait son bonheur tranquille de ménagère, insistant — faut-il le dire ? — sur la période si calme, si douce, si attrayante (la phrase est d'elle tout entière) où je faisais partie de la maison et y ajoutais quelque gaîté, quelque imprévu. « C'était cette dernière image de son *home* dont elle voulait emporter le souvenir. »

Quand elle eut achevé sa plainte, le courage sembla lui revenir, et, me tendant la main : « Adieu », dit-elle.

Tout de suite, j'eus peur de quelque funeste résolution.

— Vous me jurez que vous n'allez pas vous tuer, au moins !...

— Non... je ne me tuerai pas.

— Et où irez-vous ?

— A la recherche d'un gîte pour quelque temps. Le mois prochain, je partirai pour la Touraine où j'ai de vieux parents.

— Pauvre femme ! réduite à loger dans quelque garni, au milieu d'indifférents. Une immense pitié m'envahit.

Mais n'avais-je pas moi-même un devoir à remplir vis-à-vis d'elle, devoir de reconnaissance ?

— Restez ici jusqu'à votre départ de Paris, lui dis-je simplement.

Elle répondit : « Vous êtes un noble cœur. Si j'accepte, c'est avec la conviction de pouvoir vous être utile en veillant sur votre santé, durant les quelques jours que je passerai ici. Vous êtes un peu pâle encore, et ce brusque changement de régime que vous avez subi n'est pas pour vous remettre. »

Je l'ai installée dans la seconde chambre, et pour éviter toute interprétation fâcheuse, Mariette, ma vieille femme de ménage, a dormi dans le cabinet de toilette à côté.

Hier nous avons soupé tous les deux. Et ce matin nous avons pris ensemble le café au lait. Ma parole, j'ai déjà meilleure mine !

C'est la semaine prochaine que tu arrives. Hâte-toi de venir nous demander à dîner. Je dis nous, car elle sera encore là.

A bientôt.

JULES [illegible].

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Mme Jane Dieulafoy.

Naguère grande voyageuse et l'une des plus vaillantes, parmi celles que la fièvre des découvertes ou les séductions de l'inconnu jetèrent, comme des hommes, dans le mouvement des aventures lointaines et périlleuses ; maintenant revenue de cette ambition, estimant avoir donné sa part suffisante de vie, d'efforts, de travail recompensé, mais reprise d'une différente et non moins vive ardeur, poursuivant avec une égale ténacité, dans les labeurs sédentaires de l'écrivain, d'autres chances de succès ; nature complexe, personnage double, femme ayant depuis longtemps désappris son sexe sans l'avoir jamais désavoué ; virile de caractère, masculine par le costume comme par la pensée ; singulière en ses habitudes ; aussi indépendante des opinions faites qu'il est possible de l'être, et, néanmoins, attachée d'une foi constante aux principes purs et simples de l'éternelle morale ; très individuelle, certes, individuelle au point de paraître « excentrique » et d'encourir, pour la satisfaction de rester elle-même, ce blâme qui est le côté populaire de sa réputation ; d'ailleurs libre d'allures et sans affectation aucune ; d'humeur franche et gaie ; spontanée de cœur et naturelle, quoique savante ; chère à ses amis ; critiquée, recherchée ; en butte aux jugements contraires de ceux qui la connaissent et de ceux qui l'ignorent : Mme Jane Dieulafoy, l'exploratrice de la Susiane, la romancière de *Parysatis* et de *Frère Pélage*, la mondaine émancipée sous l'habit noir, — Mme Dieulafoy

est une figure assez diverse, assez originale, pour tenter le regard du peintre.

I

Elle naquit à Toulouse. On était nombreux dans la famille. On y vivait sans peine, et l'aisance y régnait. A douze ans, elle fut envoyée au couvent de l'Assomption, à Paris. Elle y resta quatre ans, donnant les signes d'une intelligence prompte et d'une trempe d'âme peu commune. Revenue à Toulouse, des professeurs du lycée terminèrent, chez les parents, l'éducation qu'elle avait commencée dans l'enceinte d'une maison religieuse. En 1870, trois mois avant la guerre, elle se maria et prit le nom de M. Marcel Dieulafoy, jeune ingénieur des ponts et chaussées d'un brillant avenir. Elle avait dix-huit ans.

Une grande confiance de part et d'autre, l'échange des mêmes goûts pour la science et l'art, une mutuelle indépendance de caractère s'accordant aux mêmes buts ne pouvaient que resserrer chaque jour davantage les liens de cette union, où les intelligences n'étaient pas moins assorties que les cœurs. Du premier moment jusqu'à l'heure actuelle, Mme Dieulafoy reçut de son mari autant de liberté qu'une femme peut en avoir, sans en mésuser. Elle y gagna d'accroître, pour le mieux d'une association bien comprise, les ressources de sa propre personnalité, tout en demeurant une aide vaillante et un précieux soutien moral pour le compagnon de sa vie.

Ils séjournèrent à Toulouse jusqu'en 1881. Depuis lors les données générales de la vie et de l'action de Mme Dieulafoy sont assez connues. On sait qu'après un certain nombre de pérégrinations dans le cadre superbe du bassin méditerranéen, elle accompagna son mari en Perse, et qu'elle y passa trois années, en deux fois. On sait qu'elle a participé à la découverte retentissante du tombeau de Darius. Enfin, personne n'ignore que deux salles du Louvre se sont enrichies de leurs trouvailles monumentales. Mais ce que l'on connaît moins, c'est la ligne de conduite ferme et raisonnée qui les mena l'un et l'autre, ayant avec eux l'aide propice des circonstances, à l'accomplissement de leur œuvre. Une vive curiosité avait porté de bonne heure l'esprit de M. Dieulafoy à l'étude des arts musulmans. Pour la satisfaire, il avait abordé tour à tour, en compagnie de sa femme, les contrées du sud de l'Europe et du Nord africain, où les Arabes ont introduit, jadis, leurs décorations pittoresques et leur charmante manière de bâtir. Ensemble, ils interrogèrent le Caire, les admirables tombeaux de la plaine de Mokattam et sa triomphante mosquée d'Hassan; ils visitèrent l'Espagne, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie. Mais ce n'était pas assez, pour en avoir la notion complète, que d'effleurer seulement les restes d'un art fini, d'un art en décadence. Il fallait revenir jusqu'à son berceau même, remonter le trajet qu'il avait suivi, s'en aller ressaisir ses origines au fond de la Perse. M. Dieulafoy était intimement persuadé que la Perse Sassanide avait eu une influence prépondérante sur la genèse de l'architecture musulmane et que c'était par l'investigation des monuments des Kosroès et des Chapour qu'on aurait à débuter, le jour où l'on voudrait substituer à des théories spécieuses des raisonnements appuyés sur des bases solides. Ce fut le premier mobile de leur grande exploration. Chemin faisant, ils cherchèrent davantage à travers les ruines du passé. Le champ de leurs études s'élargit, et ils en reportèrent l'objet aux antiquités mêmes de la Perse.

Voir, connaître, comparer, multiplier ses sens par la variété des climats, ses idées par les déplacements d'horizon, ses impressions par les tableaux mobiles de l'univers, par les changeantes leçons du sol, de la lumière, de la végétation : quel plus noble emploi des minutes comptées à l'homme? Et quand cette attraction de l'exotisme si puissante à elle seule, quand ce besoin de vaguer à la découverte des lieux ou des types à caractère se renforce encore d'un beau zèle scientifique, comment résister à ses entraînements, dût-on laisser sur la route sa santé, ses forces et peut-être la vie! C'est en Orient, c'est à la source d'où nous sont venues toutes choses : l'homme et le soleil, les langues et les peuples, les religions et les philosophies, que M. Dieulafoy et sa compagne se portèrent, ambitieux d'y puiser d'autres enseignements, d'autres révélations. Ils avaient adopté le parti le plus sage, en effet. Ils avaient choisi la bonne route, en ce temps de modernisation à outrance, où le pittoresque est traqué de toutes parts, où les physionomies nationales s'émoussent de jour en jour sous le niveau du cosmopolitisme universel. Une fois de plus, le nouveau allait sortir des résurrections du passé.

A point nommé venait de tomber des sphères officielles le prétexte d'une mission. On s'était préoccupé, au ministère des Beaux-Arts, de découvrir un ingénieur capable, pour le seul amour de la science, d'aller relever l'état des ponts anciens en Perse, en même temps que les monuments élevés par les princes Sassanides, au IIIe siècle de notre ère. Les avantages, disions-nous, étaient minces. Ils se réduisaient à des prodigalités peu coûteuses de lettres et papiers de chancellerie. Mais on avait au cœur le désintéressement et la flamme de la jeunesse. Puis, l'occasion se présentait si belle de dépenser tout au moins une grande somme de courage, d'intelligence.

d'activité. M. Dieulafoy voyait devant lui la réalisation prochaine de son rêve. Il connaîtrait en détail les rudiments de l'architecture iranienne ; il pourrait établir, preuves en main, des distinctions bien nettes entre l'art officiel des Achéménides, des Parthes et des Sassanides, variant profondément à chaque dynastie, et la tradition constante de l'art privé. Quant à elle, sa conduite était toute tracée : elle ne voudrait pas être moins brave qu'une Mme Baker allant à la recherche des sources du Nil ou qu'une Mme de Bourboulon franchissant, avec son mari, les milliers de kilomètres de steppes et de déserts glacés qui s'espacent entre Moscou et Pékin. Ni la douce image des soins domestiques, ni la séduction des causeries entre femmes où, après avoir égratigné son prochain on se délasse à bavarder toilette, n'eurent assez de force pour la retenir dans la bonne ville de Toulouse. Elle ferma les malles, et nos voyageurs se mirent en mesure de prendre au plus vite la route de l'empire des Rois des rois. Arrivés à destination, ils se partagèrent les rôles. M. Dieulafoy levait les plans et dirigeait la marche ; sa femme était chargée de la rédaction du journal et de l'exécution des photographies. D'ailleurs, même énergie de part et d'autre. Mme Dieulafoy avait dès lors rejeté l'incommode attirail du costume féminin, dangereux, en outre, aux pays musulmans et par les chemins infestés d'Arabes maraudeurs. Elle s'accoutuma si vite à la forme nouvelle de ses vêtements et si bien qu'elle ne l'a plus changée.

On cheminait de jour et de nuit, comme de paisibles derviches. Quatorze mois se passèrent à parcourir en tous sens la Perse, la Chaldée, la Susiane, en dépit de l'absence de routes, en dépit des assauts de la fièvre et des épidémies, et malgré les animosités de toute sorte qu'il fallait vaincre. C'est à la fin de ce premier voyage qu'allant à Suse, lieu de pèlerinage fameux, le sort les désigna pour rendre à la lumière le tumulus de Darius. Un fragment de pierre sculptée absolument identique à ce qu'ils avaient vu à Persépolis, la configuration du sol, d'autres indices, les avaient mis sur la voie. Leur persévérance fit le reste. Avant eux les Anglais étaient venus là. Ils avaient ouvert une tranchée. Déjà Loftus commençait à décrire des fouilles dont il attendait anxieusement les résultats. Il touchait au but, croyait-il. Des fanatiques le chassèrent. Il manqua d'y périr. Le nom des Dieulafoy était prédestiné à cette découverte, dont la France eut l'honneur.

Ils étaient donc parvenus au terme de leur entreprise. Mais, au prix de combien de souffrances, sous un climat de feu, à travers des marais suintant la fièvre, des fondrières de boue visqueuse et des déserts sans routes ! Je renonce à les décrire, après le tableau qu'en a tracé Mme Dieulafoy d'une plume si nette et si vive. De retour dans la patrie, ils en parlaient souvent, tourmentés de ces souvenirs, surpris en quelque sorte de les revivre ensemble, après des séries d'épreuves mortelles, mais pensant bien que la terre persane ne les reverait jamais. Lorsqu'elle avait aperçu, pour la dernière fois, les montagnes du Farz, Mme Dieulafoy ne leur avait-elle pas adressé solennellement un adieu éternel ? Elle y retourna, cependant, et connut encore le même soleil torride haussant le thermomètre au delà de 60 degrés de chaleur, et la nourriture détestable, et les retours de fièvre paludéenne, et les nuits passées sur la terre battue, qui sont l'accompagnement inévitable de ces lointaines aventures.

Un jour, la conversation roulait sur ce sujet avec M. de Ronchaud, conservateur du Louvre. On devrait, disait-on, reprendre l'œuvre interrompue, envoyer en Perse quelque jeune savant à l'initiative hardie, dont les trouvailles enrichiraient à nouveau le musée national.

— Vous ne voulez donc pas y retourner ? leur demanda Ronchaud, remuant en leur esprit comme un vague regret des plateaux iraniens.

Quoi ! se replonger dans les profondeurs de ces régions à la fois si favorisées du ciel et si éprouvées de la nature, si fertiles et si malsaines, ayant des hivers doux comme ceux de l'Irlande et des étés semblables à ceux de l'Andalousie, mais dégageant des entrailles de leur sol les effluves lourds et pernicieux des marécages !

L'hésitation était permise.

M. de Ronchaud insista. Il ajouta qu'il pouvait justement disposer, pour une acquisition indéterminée, vestige d'antiquité, sculpture ou tableau moderne, d'un reliquat de 30 000 francs, que cette somme servirait on ne peut mieux aux frais d'une seconde campagne asiatique, et que s'ils ne s'étaient pas décidés au terme d'une huitaine de jours, il aviserait à augmenter d'une peinture les collections du Musée.

A l'instar de certains pays équatoriaux, les régions orientales exercent une sorte de fascination mystérieuse sur les étrangers qui les ont une fois connues. Ils y reviennent, curieux d'émotions neuves et d'imprévu quand ils ont dû les quitter, ou ne peuvent plus qu'avec peine les abandonner quand ils y sont. C'était en 1884. Ils acceptèrent. Au ministère des Beaux-Arts, on prit acte des modestes subsides fournis à la mission Dieulafoy. Le ministère de la Guerre offrit des armes et des munitions. Ils retournèrent en Perse. Pendant deux années ils interrogèrent avec un redoublement de ferveur les secrets de ce monde oriental, qui vit éclore la race humaine. Ils déployèrent une persévérance infatigable à rassembler une foule de témoignages précieux des arts et des mœurs de

l'ancien peuple de Cyrus ; et, ce qui était le plus malaisé, ils réussirent à faire parvenir à destination leurs pesants trésors. En 1889 devait avoir lieu le montage, au Louvre, des collections nouvellement obtenues par M. Dieulafoy.

II

La période de l'action était close. Le travail de plume eut son tour. Chacun se mit à la besogne, de son côté. L'un commença ses belles publications archéologiques, éclairant le texte par l'image, cherchant dans les monuments, dans les sculptures, dans les pierres gravées, dans tous les restes du passé iranien des preuves d'histoire et des manifestations d'art irrécusables. L'autre apporta la dernière main à ses notes de voyage, réveilla les émotions endormies, décora d'anecdotes, de portraits, de belles figurations artistiques le récit des longues étapes parcourues de Téhéran à Chiraz, parmi les bosquets de platanes, les forêts d'orangers, les bois de palmiers, ou dans les contrées insalubres du Fars, du Khouzistan, et sur les rives maudites du Karan. Puis, cette tâche étant accomplie, elle se lança, tête baissée, dans la littérature d'imagination, et ce fut un exemple remarquable d'existence refaite, en des sphères nouvelles de pensée.

L'âme encore pleine des grandes visions qu'avaient évoquées en elle les fouilles de Suse et ses longs pèlerinages en Perse, Mme Dieulafoy alla chercher ses premiers modèles, très loin dans les âges, à la cour des Achéménides. Elle écrivit *Parysatis*. Elle sortait à peine des ruines profondément enfouies où s'est entassée la poussière des siècles historiques. Là-bas, dans l'antique Susiane, lorsqu'elle laissait vaguer ses songes, sous un ciel étoilé et brillant comme un dôme d'argent, n'avait-elle pas coudoyé la majesté de cette reine de Perse, la cruelle et sanglante Parysatis, traînant au clair de lune les longs plis de sa tunique pourpre? N'avait-elle pas cru réellement assister aux scènes terribles qu'elle allait ranimer, entendu de ses oreilles la voix impérieuse d'Artaxerxès, surpris les entretiens de Cyrus et d'Aspasie? Elle ressuscita non seulement les personnages, mais jusqu'aux formes du protocole royal et du rituel mazdéen, qui régissait, il y a des milliers d'années, les grands et les prêtres, dès le règne d'Artaxerxès Mnémon. Tout dans ce livre, roman et histoire, accuse la préoccupation constante de l'auteur, vivant dans un siècle et pensant dans un autre.

Avec la *Rose d'Hatra* (1), qui suivit *Parysatis*, elle n'a pas changé d'atmosphère, mais elle a réduit sensiblement les proportions du tableau. Son cadre n'embrasse plus à la fois la Hellade et l'Iran. Il se borne à renfermer un tragique épisode de passion : l'entraînement d'orgueil et d'amour de la blonde Naridah, d'une enfant égoïste et vaniteuse, allumant une guerre terrible, causant la mort d'une rivale innocente et le massacre de tous les siens, vendant son père, ses frères, son peuple, sans trouble et sans remords parce que, dans un jour de langueur, elle rêva de partager la couronne et la puissance du redoutable Chapour, roi des Mèdes. L'*Oracle* est encore une réminiscence de l'antique monarchie perse. On y voit Xerxès, omnipotent et faible, glorieux et vaincu, s'enthousiasmer aux exploits d'Arthémise, Xerxès, le Roi des rois, incliné par l'amour comme un esclave aux genoux de la noble reine d'Halicarnasse.

Jusque-là l'histoire ou la légende des vieilles civilisations avaient exclusivement sollicité la mémoire et la fantaisie de Mme Jane Dieulafoy. On la vit ensuite évoluer vers le moyen âge et les temps modernes. En lisant *Frère Pélage*, on est tout à coup transporté en pleine mysticité chrétienne. C'est en des jours de foi intense et naïve, quand la vie se passait à chercher sur une terre d'exil les voies de la patrie éternelle. Mais [illegible] volume on est rejeté loin de ces couvents, où, jadis, sous la pâle lueur des verrières historiées, respirait, méditait, priait, souffrait un peuple de moines dévorés du divin amour! On est brusquement réveillé de ce calme profond par le bruit des combats et des orages révolutionnaires.

Où nous conduira, maintenant, l'humeur voyageuse de Mme Dieulafoy? Elle paraît avoir abandonné, désormais, le roman historique pour l'étude de mœurs contemporaines. A son tour il lui conviendra d'approfondir, sous le relief des traits, dans les jeux mobiles de la physionomie, au delà des manifestations extrêmes de la personnalité humaine, la direction spirituelle des sentiments. Nous l'attendons impatiemment à son prochain volume. Il roulera, nous dit-on, sur une thèse sociale de grave importance.

Très soucieuse de son rôle d'écrivain, Mme Jane Dieulafoy, comme nous avons pu nous en rendre compte, aura fourni des preuves incontestables de souplesse et d'originalité.

Elle a fixé quelques beaux tableaux. On attend encore l'œuvre vraiment marquante, l'œuvre maîtresse. Elle sait écrire. La phrase, chez elle, est substantielle, étoffée, ou, comme en ses relations de voyage, se déroule avec un sans-façon plein de bonne grâce. Mais l'entière justesse de l'expression, cette exactitude parfaite du terme, qui

(1) Chez Armand Colin et Cie, [illegible] romans historiques.

[illegible] tout de suite sa physionomie et son [illegible] lui fait défaut quelquefois. Le style est abondant, imagé, correct. Il y manque le trait. On remarque enfin qu'au point de vue de la description, sa nature essentiellement positive lui voile un peu le côté poétique des choses. Ces réserves admises, l'ensemble de son œuvre offre un grand caractère de [illegible].

III

[illegible] Mme Jane Dieulafoy est plus [illegible] à connaître. Une tournure d'esprit nette, aisée, résolue, ne l'empêchant pas d'avoir et de pratiquer aussi les qualités de femme du monde, qui séduisent. Sa maison est très fréquentée, ses réceptions très suivies. En elle se résument les dons attirants d'une maitresse de salon : l'aisance pour elle-même, le liant et la sélection pour ses hôtes. Prompte à découvrir la [illegible] et la portée d'esprit de ceux qui l'avoisinent, elle a le secret pour mettre en communication prompte les intelligences sympathiques. Tel qui y viendrait peut-être avec la pensée secrète d'utiliser des relations sentirait bientôt son ambition se détendre en cette atmosphère d'intelligence et de bonne grâce. Vivant dans un milieu scientifique, possédant elle-même des connaissances solides, mariant des goûts sérieux à une humeur enjouée, rien ne lui serait plus facile que d'affecter des airs de science. Avertie du péril, elle s'en garde avec un soin prudent. Savoir se servir de son esprit sans chercher à s'en prévaloir, n'est-ce pas en quelque sorte la pierre de touche du bon goût et du jugement, surtout chez la femme, à qui la nuance de la juste mesure échappe assez volontiers ? Savants, écrivains ou artistes, ses interlocuteurs rencontrent dans sa façon d'être et de causer une sorte de camaraderie particulière, qui n'a pas le charme de l'abandon féminin, ni l'aisance complète d'une conversation d'homme à homme, mais dont la franchise parfaite sous des dehors ambigus ne laisse pas que de produire une impression très piquante. Sa physionomie n'impose pas à première vue. Du moins, dans ses yeux et sur son visage, on remarque une expression de vivacité et de naturel qui plaît d'abord. Elle a le geste jeune, la parole animée. Sous des apparences plutôt frêles et qui ne rappellent en rien les allures des héroïnes viriles du XVIIe siècle, d'une Mme de La Guette, par exemple, menant de si gaillarde façon ses cavalcades de chasse et de guerre, elle a manifesté dans ses voyages une vaillance de corps et d'âme et des facultés de résistance physique qu'on n'aurait pas soupçonnées.

Sans oublier qu'elle est femme, ni perdre de vue les convenances que cette condition impose, elle a persisté, depuis son retour en Europe, dans l'usage des habits d'homme, qu'elle avait adoptés comme une sauvegarde aux pays musulmans. Par une sorte de privilège exceptionnel qu'elle partage seule en France avec Rosa Bonheur, elle a obtenu des pouvoirs publics l'autorisation régulière de substituer le frac et la redingote aux longues robes des dames européennes. Elle est restée fidèle aux apparences dont elle a revêtu son sexe dans ses vêtements, dans ses actes extérieurs, dans ses mouvements, son maintien, bien que l'intonation de sa voix très féminine ne laisse aucune illusion sur la réalité des dehors qu'elle s'attache à maintenir. Elle porte l'habit fort à son aise. D'un air très délibéré, on la voit présenter le bras aux femmes pour les conduire de la table au salon, ou réciproquement. On en a même quelque surprise. On s'étonne encore, lorsque, à la fin d'une soirée, dans telle ou telle maison amie où elle fréquente, une voix réclame les cannes et les chapeaux de MM. Dieulafoy. Les femmes, en général, lui savent mauvais gré d'avoir, par un acte d'indépendance des plus hardis, bouleversé leur esthétique. Qu'arriverait-il, grand Dieu ! si l'exemple allait trouver beaucoup d'imitations permises. En effet, l'épreuve serait assez périlleuse. Le jour où la femme apparaîtrait dépouillée des accessoires brillants de la toilette et de tout le joli mensonge décoratif dont elle s'est recouverte comme d'une seconde nature, par un sentiment instinctif des charmes complémentaires que nous réclamons d'elle, ce jour-là, certes, elle aurait beaucoup à perdre. Mais la chose est-elle concevable seulement ? L'éternelle coquetterie n'est pas près de désarmer, ni le goût de la femme de se déjuger en adoptant jamais des costumes contraires aux détails de sa conformation plastique. Il serait indiscret et de mauvais goût d'appuyer davantage sur un détail de bizarrerie « vestimentale », qui sert à alimenter les conversations sans amoindrir d'une ligne la valeur morale et intellectuelle d'une personnalité d'élite.

Apprécions donc, comme ils le méritent, ses travaux et son œuvre littéraire ; rendons pleine justice aux qualités d'énergie, d'initiative et de forte imagination qu'elle a déployées tour à tour, soit comme exploratrice, soit comme femme de lettres ; et, pour le reste, pensons simplement que si elle était autre, elle ne serait pas elle-même, distincte entre toutes, elle ne serait pas Jane Dieulafoy.

Frédéric Loliée.



L'ESPRIT MILITAIRE

ET L'AVANCEMENT DANS L'ARMÉE

Les journaux ont beaucoup parlé [illegible] derniers temps de diverses brochures publiées par [illegible] officiers. Les uns, ceux qui sont toujours du [illegible] manche, ont vivement déploré [illegible] de ces fleurs essentiellement vénéneuses, ils ont vu là un signe des temps, la ruine de toute discipline, la perte de l'esprit militaire dans notre armée, l'abomination de la désolation ; les autres, ceux qui vont avec la cognée, ont, au contraire, accueilli avec la satisfaction la plus marquée ces feuillets qui mettent le grand commandement en discrédit et qui démontrent à grand renfort de petits faits, au fond assez insignifiants, que les généraux et les amiraux encouragent, provoquent même le désordre dans nos finances militaires, et traitent ceux que la loi a mis sous leurs ordres avec la dernière des injustices.

Laquelle de ces deux appréciations doit-on accepter comme répondant exactement à l'état moral actuel du corps d'officiers ? Aucune, à mon avis.

Il y a d'abord lieu d'observer que ces brochures, à propos desquelles on mène grand tapage, ont été écrites par des officiers qui, préalablement, ont pris leur retraite, c'est-à-dire qui, de ce seul fait, n'ont plus aucun lien avec l'armée et ont acquis la liberté de dire ce qu'ils pensent. Comment donc voit-on là une atteinte à la discipline ? Tant qu'ils ont appartenu à l'armée ils se sont soumis, ils ont employé, pour exposer leurs griefs, les voies réglementaires ; ils ont, en silence et dignement, subi les conséquences de leurs réclamations auxquelles l'autorité militaire supérieure n'a pas cru devoir faire droit. La discipline n'a donc été de leur fait aucunement ébranlée.

Est-ce à dire que cette explosion de sentiments d'indignation contre des procédés jugés à tort ou à raison iniques soit l'indice d'un affaiblissement de l'esprit militaire ? — En quoi, en admettant, ce qui est discutable, que les auteurs des brochures aient, en partie ou en totalité, perdu cet esprit qui seul donne à ceux qui en sont animés le courage de supporter avec abnégation ce qu'ils croient être des passe-droits, des injustices, des actes répréhensibles, — cela prouve-t-il que l'ensemble du corps d'officiers soit dans le même cas ? Sur vingt mille officiers environ en activité de service, une demi-douzaine trouve bon de saisir le public de leurs dissentiments avec leurs chefs, et encore après être sortis des cadres ; en quoi donc un tel fait peut-il faire supposer que l'unanimité en quelque sorte, qui accepte son sort sans se plaindre, ne soit plus douée de cet esprit militaire qui constitue la force des armées parce qu'il est le meilleur garant qu'au moment voulu, les suprêmes sacrifices seront acceptés sans murmure quelle que soit l'autorité [illegible]

Craint-on que de telles révélations livrées au public, commentées de diverses façons, ne jettent un trouble dans la conscience de ces milliers d'officiers et ne nuise à l'accomplissement de leurs devoirs moraux vis-à-vis de leurs supérieurs et de leurs inférieurs ! Ce serait le cas ou jamais d'entonner le refrain : « Rassurez-vous, âmes sensibles. » La plupart n'ont apporté qu'une attention assez distraite à ces récriminations somme toute peu intéressantes. A quoi se réduit tout ce bruit : quelques sous employés [illegible] morceau de viande détourné d'une cuisine et donné à un chien, — un officier nommé colonel à 45 ans et qui trouve que la part ne lui a pas été faite assez belle. Voulez-vous que le corps d'officiers se partage en deux camps rivaux pour de pareilles fadaises ? Non ! cet exemple n'a rien qui puisse entraîner beaucoup [illegible]

Et maintenant, en admettant le bien fondé absolu des assertions contenues dans ces brochures, résulte-t-il de tout cela un dommage réel pour le pays ? Certes non, car ce n'est pas la répression de ces défections, après tout de peu d'importance, qui nous assurerait la victoire. Le commandement en temps de paix, s'il est exercé par des hommes enclins au désordre et à l'injustice, ne peut nuire qu'aux individus, les indisposer, faire par suite des mécontents, mais qui, si l'occasion venait à se présenter, seraient les premiers à rengainer tous leurs griefs et à marcher à l'ennemi avec un esprit parfait de dévouement et de discipline en donnant l'exemple des meilleures vertus militaires. Leurs états de service n'en sont-ils pas de sûrs garants ? S'il est désirable de voir modifier les errements assez fâcheux dénoncés dans les brochures, il est surtout de toute importance, puisqu'il s'agit du salut du pays, que le commandement soit, en temps de guerre, à hauteur de sa lourde tâche ; et c'est vers ce but que devraient être dirigés tous les efforts, toutes les capacités, bien plus que vers le redressement de torts individuels qui, par leur caractère tout particulier de personnalité, éloignent l'intérêt et fatiguent l'attention.

Cependant si l'on songe que les officiers qui ont écrit ces brochures étaient arrivés jeunes encore dans les hauts grades, qu'ils ont préféré briser une carrière jusque-là brillamment parcourue à l'obligation de garder le silence sur ce qui leur paraissait un déni de justice, il faut bien reconnaître qu'il doit régner dans l'esprit du corps d'officiers un certain malaise moral qui à certaines époques, comme après une longue période de paix, par exemple, se traduit tout à coup par un désir irrésistible chez quelques-

mes souvent des meilleurs, de secouer le joug impatiemment supporté.

Ce malaise, que ressentent inconsciemment tous les officiers, ne provient pas d'une autre cause que de l'application constante d'une loi absolument défectueuse sur l'avancement.

Personne n'ignore que la loi de 1832 sur l'avancement des officiers, qui nous régit encore, a prescrit qu'une certaine proportion des vacances serait accordée au choix pour les grades de lieutenant, capitaine et commandant, le reste se trouvant réservé à l'ancienneté. A partir du grade de commandant, tous les autres sont donnés exclusivement au choix. Or le choix ne peut être déterminé que par les notes des officiers. Qui dit note dit jugement. L'avancement des officiers dépend donc d'une façon absolue du jugement d'un homme par un autre, ce qui est non seulement anti-démocratique mais encore et surtout irrationnel. En effet, autant de chefs, autant de façons de juger. Un officier dont les mérites particuliers ne sont pas appréciés à leur juste valeur dans le corps où il se trouve, parce que son colonel les place au-dessous d'autres qu'il ne possède pas au même degré, les verrait au contraire très goûtés si le hasard l'avait fait appartenir au corps voisin, où ils sont en grand honneur. Là où il est, il n'a que des notes médiocres, tandis qu'à côté il en aurait obtenu de très brillantes.

De plus, pour que les notes aient l'importance qu'on leur attribue, puisqu'elles sont le point de départ de l'avancement de l'officier, il faudrait qu'elles soient données par des chefs connaissant à fond ceux qu'ils ont à noter, de façon à ce que soient consciencieusement justifiées les différences qu'ils font entre eux. Il n'en est pas et il n'en peut être ainsi. La base de tout dossier de proposition pour l'obtention d'un grade au choix est la note du colonel. Admettons, ce qui par la force même des choses arrive très rarement, qu'elle soit donnée en toute connaissance de cause et en toute justice. Avant d'arriver à l'examen de la commission de classement cette note doit être accompagnée de celle : 1° du général de brigade qui connaît à peine l'officier, puisqu'il n'a occasion de le voir que deux ou trois fois l'an, quelques moments à peine, pendant ses inspections trimestrielles ; il lui est donc difficile de modifier sciemment les notes du colonel ; 2° du général de division, qui ne voit l'officier qu'une seule fois par an à l'inspection générale, pendant laquelle il a tout juste le temps de lui demander la date du traité de Westphalie ou le poids de la charge que portait le soldat romain ; 3° du général commandant le corps d'armée qui, lui, ne le connaît pas du tout, ne l'ayant jamais vu. Qu'arrive-t-il ? c'est que c'est uniquement sur la note du colonel, amplifiée, délayée, paraphrasée par les généraux, que les commissions de classement sont obligées de juger comparativement les officiers proposés au choix. C'est un bien faible critérium qui n'offre à l'impartialité qu'une trop légère garantie.

On dira que les commissions de classement possèdent dans les états de service des officiers proposés des éléments qui, avec les notes, sont suffisants pour une juste appréciation des divers candidats. Si ces états de service étaient établis conformément aux règles d'une exposition rationnelle et détaillée, sans doute ; mais c'est ce qui n'a pas lieu. Ce qui attire le plus l'attention des juges, par exemple, c'est le nombre des campagnes ; et il n'y a rien de plus fallacieux que les indications portées dans cette rubrique. En effet, tel officier qui a fait la campagne de 1870-71 à l'armée du Rhin, puis dans une armée de province, de juillet 70 à février 71, et même la Commune comme petit complément, porte sur les états de service la mention toute sèche : une campagne. Tel autre, qui aura passé cinq années en Indo-Chine, sera gratifié de dix campagnes. Il y a gros à parier que le second, qui pourtant n'a acquis aucune expérience de la grande guerre européenne, est préféré au premier qui, par la suite, n'aura pas eu la chance de faire partie d'une expédition coloniale.

On voit donc ressortir clairement tous les inconvénients de l'avancement au choix, puisqu'il dépend uniquement du jugement d'un officier par un chef qui, même agissant avec la conscience la plus scrupuleuse, est bien cependant obligé, puisqu'il est homme, de juger comme il pense. Or, tous les colonels ne pensent pas de la même façon ; il en résulte que c'est le hasard seul qui préside à l'avancement des officiers, quand il n'est pas l'effet du favoritisme.

Si encore l'avancement au choix contentait pleinement ceux qu'il a favorisés ! Mais c'est tout le contraire ; même ceux qui ont été comblés ne se considèrent pas comme satisfaits. Le cas du colonel Humbert est typique. Voilà un officier qui se trouve colonel alors que bon nombre de ses camarades de promotion de l'Ecole polytechnique sont à peine chefs d'escadrons, croyez-vous qu'il se déclare satisfait ? Pas du tout ; et, après tout, on ne saurait lui donner tort, car tout est relatif. Au point de vue absolu en effet il ne saurait avec son intelligence supérieure, se montrer mécontent ; mais au point de vue relatif, il a vu d'autres officiers qui ont eu plus d'avancement que lui sans avoir des titres équivalents aux siens : y a-t-il lieu de le blâmer s'il se plaint et réclame ce qu'il croit lui être dû ?

N'a-t-on pas vu, au moment du règlement des nominations effectuées pendant la guerre de 1870-71, celui qui devait être le fameux général au cheval noir, se plaindre amèrement parce que la commission de revision des grades l'avait un peu reculé ; et pourtant,

simple capitaine, déjà ancien il est vrai, et chevalier de la Légion d'honneur, il était devenu successivement, pendant le siège de Paris et la Commune, chef de bataillon, lieutenant-colonel, colonel, officier, commandeur de la Légion d'honneur. La commission le remettait lieutenant-colonel, et il criait à l'injustice; on ne put le faire taire qu'en le portant d'emblée sur le tableau d'avancement pour le grade de colonel. Que devaient penser ceux qui, après avoir pris part aux grandes opérations autrement sérieuses et instructives du commencement de la campagne en Lorraine, et, grâce à une évasion quelconque, à celles d'une armée en province, n'avaient gagné qu'un seul grade qui, quelquefois, leur fut contesté?

Ce qui indispose, ce n'est pas de rester trop longtemps dans le même grade, mais de voir que, sans motif sérieux, des contemporains ou de plus jeunes le franchissent si aisément, tandis que l'on y croupit sans chance d'en sortir avant longtemps.

Telle est l'origine des froissements, des mécontentements qui, accumulés et laissés sans réparation, donnent naissance aux revendications dont le public a été saisi dernièrement et qui sont un indice incontestable que tout ne va pas pour le mieux dans notre machine militaire.

Alors que faire? quel remède apporter à cet état de choses que tout le monde trouve défectueux? Je n'ai pas à m'adresser le reproche, quand j'ai trouvé des occasions de critiquer certains points de notre organisation militaire, de n'avoir pas en même temps indiqué la façon d'y obvier. Dans cette circonstance comme dans tant d'autres, je resterai fidèle à ce principe et je démontrerai ultérieurement, dans une étude sur l'institution d'un corps de commandement, seul véritable et rationnel corps d'état-major, combien une modification essentielle apportée à la loi de 1832 sur l'avancement serait pour notre corps d'officiers la source d'une sécurité et d'une dignité dont le manque actuel entretient dans tous les esprits un état des plus fâcheux.

L. Patry

THÉATRES

Les reprises de *Don Juan*.

Nos deux théâtres lyriques nous ont, ce mois-ci, prodigué leurs faveurs. Après un oubli, qui a duré une dizaine d'années pour l'un, et tout près de trente ans pour l'autre, leur amour pour *Don Juan* s'est réveillé avec une ferveur pareille et simultanée. Ne nous en plaignons pas. Que la reprise très remarquable de l'Opéra-Comique ne nous rende point injuste pour les représentations de l'Opéra. Les premiers sujets de la troupe y participent; je ne vois pas quelle Donna Anna eût pu être supérieure à Mme Rose Caron; on n'eût certes pas trouvé de Leporello égal à M. Delmas; et si M. Renaud a échoué dans le rôle de Don Juan, nul de ses camarades n'y eût été sans doute meilleur que lui. Ces représentations ont été ce qu'elles pouvaient être, étant donné les conditions qui leur étaient imposées. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ici l'accessoire tenait la première place, et qu'il leur manquait l'essentiel même du chef-d'œuvre. Très sincèrement, je ne crois pas que l'on puisse le reprocher à la direction de l'Opéra. Ne discutons pas la question du « cadre »; on l'a, je pense, élucidée depuis une quinzaine. Remarquez d'ailleurs que l'Opéra l'avait résolue par avance, en agrémentant le chef-d'œuvre d'un luxe inouï de décors, de costumes et de ballet. M. Gailhard savait bien ce que *Don Juan* y perdait; mais il savait aussi qu'il ne pouvait le donner autrement. Il l'a donné; cela est bien. Ce n'est pas tout à fait de sa faute si ce *Don Juan* ne ressemble que d'un peu loin au vrai *Don Juan*.

Le mérite de l'Opéra-Comique a été précisément de vouloir nous donner le vrai *Don Juan*. Reprenant l'opéra de Mozart, il a eu cette idée simple (et surprenante!) d'en revenir au texte même de Mozart. Il a rétabli certains airs qu'on avait coutume de supprimer, en a remis d'autres à la place où Mozart les avait placés; il a repris les vrais récitatifs du maître, dont les « arrangeurs » avaient doublé et parfois triplé la longueur; et il a fait accompagner ces récitatifs au clavecin, d'où cet avantage considérable que les interprètes peuvent les dire à demi-voix, et surtout qu'ils ne peuvent plus les élargir et y trouver prétexte à d'insupportables effets de voix; la résonance grêle et courte du clavecin les oblige à se hâter: et c'est autant de gagné. Enfin la direction de l'Opéra-Comique a fait emplette d'une traduction nouvelle. Comme charabia, je me hâte de le dire, elle ne le cède en rien aux traductions précédentes; au moins a-t-elle le mérite d'être exacte, de suivre le sens de la musique, et de nous donner ainsi un *Don Juan* compréhensible, où l'on peut saisir, enfin, les intentions de Mozart.

Quelques explications ne seront pas inutiles ici. Je prendrai deux ou trois exemples; je les choisis volontairement un peu « étroits »; plus étendus, ils m'entraîneraient à des développements qui dépasseraient la place dont je puis disposer.

Voici, d'abord, l'air célèbre de *la liste*. Leporello énumère devant Elvire les conquêtes de Don Juan. Dans la première partie (*allegro*) de l'air, il est une tradition à laquelle aucun des Leporello de l'Opéra, — M. Gailhard, M. Édouard de Reszke et M. Delmas —

— n'a jamais manqué. Après avoir additionné avec toutes les autres les « mille et trois » Espagnoles, Leporello reprend :

> Vous y trouvez des comtesses,
> Des bourgeoises [illegible]
> Des [illegible]
> Jusques à des chanoinesses.

Sur le mot *chanoinesses*, Leporello fait un « effet » ; il retarde légèrement la diction et prend un air pudiquement offensé. Je ne discute pas la valeur propre de cet effet ; il en vaut bien d'autres. Ce qui pouvait étonner, c'est que Mozart, avec son aisance incomparable à infléchir une phrase musicale, n'eût pas souligné musicalement le comique du mot *chanoinesses*. Et c'était un des points où la justesse d'expression du maître me semblait un peu en défaut... Or, dans la traduction nouvelle, c'est-à-dire dans le texte même que Mozart a mis en musique, il n'est question ni de chanoinesses ni de rien d'approchant ; c'est simplement une énumération où chaque mot a la même importance, et, par conséquent, doit être pareillement traduit par la musique : et Mozart a fait ainsi.

Mieux encore. Dans l'*andante* (seconde partie) de ce même air, Leporello, après avoir conté les faits, les considère, si je puis dire, du point de vue psychologique ; il expose à Elvire les agréments particuliers que Don Juan recherche dans chaque catégorie de ses maîtresses, et passe en revue la blonde, la brune, la blanche, la grasse, la maigre, la grande et la petite. Il y a, pour chacune d'elles, une musique « appropriée », et c'est la merveille que, sans en interrompre et sans en heurter le dessin général, Mozart ait su donner un accent si juste aux divers membres de la phrase musicale. Il me faut entrer ici dans quelques détails (je renvoie ceux qu'une telle analyse intéresserait au volume de Gounod sur *Don Juan*). Pour « la blonde », la musique est caressante ; dès qu'apparaît « la brune », elle s'élargit et s'affirme : deux hachures des violons, un arpège descendant suffisent à donner à ces deux mesures une ampleur et une carrure nouvelles ; aussitôt après vient « la blanche », et la phrase musicale s'adoucit, se *chromatise*, devient d'une adorable douceur... Cela est d'une incomparable justesse d'expression, d'une justesse et d'une vérité auxquelles seul peut-être Wagner a pu atteindre depuis Mozart (et avec des moyens moins simples). Voyez comment la « partition française » accommode cette merveille. Mozart avait consacré deux mesures à la brune, et les quatre suivantes à « la blanche ». Bravement, la partition consacre à la brune les six mesures en entier ; si bien que la phrase caressante que Mozart avait écrite pour « la blanche » s'applique maintenant à « la brune ». Invraisemblable contresens, doublé aussitôt d'un contresens égal. En effet la phrase musicale en question était si manifestement caressante que les traducteurs ont été contraints de « mettre dessus » de la grâce : ils ont trouvé ceci : « l'ivresse d'un doux sourire ». Mais cela se rapporte à la brune, et il y a contradiction entre ce *doux sourire* et la droiture presque virile avec laquelle Mozart avait dessiné la brune. Les deux mesures qu'il écrivait évoquaient à la fois une beauté fière et une âme droite : et c'était, d'après le texte, la « constance » que Don Juan recherchait en elle ; d'après la traduction, c'était la grâce. Impossible de trahir plus complètement la pensée de Mozart.

Faut-il un nouvel exemple ? Je le prends dans l'air de Zerline : *Batti, batti, bel Mazetto...* Certes, nul ne peut rester insensible au charme câlin de la phrase, à l'unité si souple à la fois et si aisée du développement musical. Mais serait-ce calomnier mes contemporains, — ceux qui n'ont pu entendre *Don Juan* que dans l'ancienne version, — que de supposer qu'ils n'ont compris qu'à demi le lien qui unit la première partie de l'air à l'*allegretto* (6/8) qui le termine ? Beaucoup, j'imagine, y ont vu seulement une application de la formule généralement adoptée pour les airs : formule assouplie par le génie de Mozart, mais formule ? C'est précisément le contraire. Mozart n'a pas écrit l'allegretto pour donner à son air une conclusion brillante. « Bats-moi, dit Zerline, je baiserai ta main si elle me frappe... Mais tu crains de me faire mal... Tu hésites... » Et la musique exprime merveilleusement la coquetterie encore craintive de Zerline ; mais Mazetto semble attendri : aussitôt Zerline, désormais rassurée : « Quel bonheur ! la paix est faite... » Vous le voyez, c'est le texte même, et les sentiments de Zerline qui dictent à la phrase musicale son allure et son mouvement.

Multipliez par dix, par vingt, — par cent, hélas ! — les exemples que je viens de donner. Et vous aurez une idée à peu près exacte de ce qui distingue le *Don Juan* de Mozart, du *Don Juan* que nous avions vu jusqu'ici.

Remarquez que les observations qui précèdent ne sont en aucune façon des observations de détail. Elles portent sur le fond même de l'œuvre. Ce qui est merveilleux, chez Mozart, c'est l'impeccable justesse de l'expression, jointe à une incomparable pureté de forme. Que la première disparaisse (et je vous ai montré ce que la version ancienne en laissait subsister), Mozart reste un admirable inventeur de mélodie. C'est beaucoup, sans doute. Mais Mozart est autre chose qu'une sorte de prédécesseur de l'école rossinienne ; il est à peu près le contraire. Ce que Wagner admirait en lui, ce que Gounod y adorait, c'est la netteté avec laquelle il crée ses personnages, l'aisance avec laquelle il écrit une scène, avec laquelle il traduit les situations et les sentiments de ses héros :

c'est la sûreté et la puissance avec lesquelles, des personnages incertains de Da Ponte, il a su pétrir des types humains et éternels... Et il faut garder une vive reconnaissance à l'Opéra-Comique pour nous avoir, sinon révélé, du moins montré de nouveau « tout ce qu'il y a » dans le génie de Mozart.

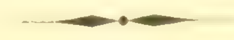
Il faut lui savoir gré aussi de l'interprétation qu'il a donnée à *Don Juan*. Mme Marignan est suffisante dans le rôle d'Elvire : le malheur est que ce rôle demanderait une artiste de plus d'autorité : il faudrait que l'impatience que nous causent les apparitions successives d'Elvire fussent compensées par l'intérêt que nous offrirait l'interprète ; il n'en est pas tout à fait ainsi pour Mme Marignan ; elle a, du reste, agréablement dit le délicieux trio de la fenêtre... avec un point d'orgue un peu trop accusé sur le *la*, n'est-ce pas? Mlle Marcy, de même, a convenablement rendu Donna Anna; le souvenir inoubliable que j'ai gardé de Mme Krauss m'empêche de goûter complètement le sentiment dramatique de Mme Rose Caron : Mlle Marcy ne m'en voudra donc point si je lui préfère l'admirable Donna Anna de jadis ; j'ajoute que, le soir de la première, Mlle Marcy ne paraissait pas, comme on dit, en possession de tous ses moyens ; elle a chanté remarquablement l'air très difficile du dernier acte. On prévoyait d'avance que M. Fugère serait un excellent Leporello ; le rôle semble un peu bas pour lui ; il l'a rendu cependant avec une habileté consommée et une bonne humeur communicative. M. Badiali s'est montré plein d'intelligence et de mesure en Mazetto.

M. Maurel a la foi. Il peut arriver que cette foi l'entraîne à quelques excès ; lors de certaine reprise du *Songe d'une nuit d'été*, il se croyait tout de bon Shakespeare ; quand on reprit *Zampa*, il avait trouvé trois manières différentes (pas une de moins), et également profondes, d'interpréter le rôle, rôle écrit jadis pour Chollet, le créateur du *Postillon de Longjumeau*... Mais cette foi rend particulièrement intéressantes les tentatives de M. Maurel. Que sa voix ait perdu un peu de son éclat, il serait cruel de le lui reprocher ; et il lui en reste assez. Pour l'allure générale qu'il a donnée au personnage de Don Juan, elle me semble prêter à la discussion. Sans doute, il est excellent de débarrasser Don Juan de la solennité dont on l'écrase d'ordinaire. Mais, si leste et si allègre qu'il soit, il doit rester grand seigneur, et c'est peut-être ce que M. Maurel n'a pas assez marqué. Il a rendu à merveille la frénésie qui emporte son personnage dès qu'il se trouve devant « une conquête nouvelle », et en particulier (mais avec quelques excès, peut-être) dans la scène avec Anna et Ottavio. Je comprends moins pourquoi il a voulu que Don Juan fût gris au tableau de la Statue ; j'entends bien qu'il a passé une partie de la nuit à courir, mais non à boire ; et, en tout cas, si Don Juan n'a pas sa pleine raison, il n'est plus l' « homme terrible » qu'il doit être, raillant toutes choses, et n'ayant peur de rien. Ici, c'est l'excès, auquel M. Maurel n'échappe pas toujours. Peut-être pourrait-on en relever çà et là d'autres preuves. Au moins faut-il reconnaître que M. Maurel s'est consciencieusement appliqué à traduire clairement la pensée de Mozart, et qu'il y a réussi le plus souvent. Quand il se trompe (c'est de M. Maurel que je parle), il sait pourquoi. Aussi a-t-il d'excellentes raisons, j'imagine, pour ralentir le mouvement de l'air : *Mon vin de Crète...*, que Mozart avait indiqué allegro, sans plus. Il paraît que M. Maurel a récemment publié une brochure où il s'explique à ce sujet. Il aurait quelque peine à nous convaincre... Mais ces légères réserves ne nous rendent pas injustes pour M. Maurel. Son interprétation admise (je veux dire l'allure un peu trop peuple donnée à son personnage), il l'a traitée et soutenue avec art et intelligence.

J'ai gardé pour la fin Mlle Delna. Elle m'a ravi, absolument ravi. Je ne parle pas seulement de sa voix, la plus riche, la plus généreuse qui soit, et qui, tout de même, ne serait pas, d'un bout à l'autre du rôle, la voix qu'il faut pour Zerline. Mais ce qui m'a enchanté c'est l'instinct dramatique, le tact et la justesse avec lesquels elle a établi son personnage. Parmi les victimes de Don Juan, Zerline représente bien moins la paysanne que la « débutante », comme dit Leporello. Et c'est cette jeunesse, cette inexpérience naïve et confiante que Mlle Delna a admirablement rendues. Dans le duo célèbre avec Don Juan, elle met tout l'émoi, toute la joie craintive, tout l'orgueil satisfait de Zerline courtisée par un grand seigneur. Elle est ici tout à fait supérieure. Et elle est exquise dans les scènes de « roublardise » avec Mazetto.

Il serait injuste de ne rien dire de la mise en scène. Les costumes sont suffisamment éclatants et les décors pittoresques. Mais ce qu'il faut louer surtout c'est la partie « morale » de cette mise en scène. En gardant à *Don Juan* son allure intime, M. Carvalho a fait beaucoup pour rapprocher le chef-d'œuvre de nous. Il a fait plus encore par la manière dont il a présenté et relié les scènes entre elles, par l'habileté, — et c'est ici mieux que de l'habileté : c'est l'intelligence de l'œuvre, — avec laquelle il a rendu vivante une œuvre qui pouvait sembler morte, ou du moins écrasée par la solennité dont on l'entourait. La mise en scène d'*Orphée* prêtait à quelques critiques. Celle de *Don Juan* est digne d'éloges. Le succès a été enthousiaste le premier soir. Il ira grandissant pendant de longues soirées. C'est un devoir et un grand plaisir pour moi de le constater.

JACQUES DU TILLET.



CHOSES ET AUTRES

Nos petits « bleus » sont partis pour leurs garnisons respectives : les uns ont un an à faire, d'autres, deux, et d'autres, trois, selon les principes de l'égalité démocratique. Un de nos plus brillants officiers supérieurs me disait : « La première qualité du soldat et de l'officier, c'est le sang-froid ; le sang-froid vient de l'habitude du danger ; la vie de caserne ne donne pas l'habitude du danger : donc la vie de caserne ne fait pas le soldat ni l'officier. »

Port-Royal tout entier n'aurait pas fait un meilleur syllogisme.

* * *

Après quinze jours écoulés, on en est encore à Watteau, et, hier soir, au Châtelet, on nous donnait la *Sérénade à Watteau*, à la place des *Pilules du Diable ;* — par une recherche furieuse du contraste, sans doute, car aucun temps ne fut moins à la Watteau que celui-ci. — Il est vrai que les extrêmes l'un l'autre se provoquent, et le jour approche peut-être où nous allons refaire des bergeries, si l'on remarque que le succès de la fête du Luxembourg a pu durer deux semaines par miracle. Je signale cette évolution du goût. Moi-même, contrairement à mon habitude de fuir les cérémonies, j'ai voulu assister à l'inauguration du monument et je ne l'ai pas regretté. La fête fut charmante, presque intime, dans un cercle qui n'avait que l'inévitable, en matière d'apparat officiel.

Un peu trop de barrières encore : que ne laissait-on s'approcher tous ceux qui étaient là, en petit nombre, braves gens modestes et recueillis qu'un sentiment d'art ou la simple curiosité attirait ?

C'étaient des petites barrières portatives, proprement peintes, que l'on transporte ici ou là, sous le bras, et que l'on place bout à bout, autour de l'endroit sacré où doit se passer quelque chose d'officiel. Ces barrières ne servent à rien, mais elles représentent un dogme.

Sous nos pieds la terre détrempée par les longues pluies ; au-dessus de nos têtes, un ciel bas et nuageux : cependant la satisfaction, le plaisir d'être là à honorer Watteau se reflétaient sur toutes les figures et particulièrement sur le visage et dans les yeux des dames et des jeunes filles. Les jeunes imaginations flottaient dans la poésie et dans le rêve, sans savoir trop pourquoi ni comment. Il y avait sur la réunion comme une nuance de bonheur, une expression du plaisir de vivre, qui venait de l'idée qu'on se forgeait de Watteau et de son époque. Les cœurs s'élevaient un peu plus haut qu'à l'ordinaire au-dessus du niveau des banalités quotidiennes : c'est toujours autant de gagné. L'effet me parut très sensible, et il en ressortait un plaisant contraste avec l'état d'âme sociale que nous avons coutume d'apercevoir autour de nous.

Les monuments trop vite élevés à nos contemporains excitent des luttes de sentiment et de pensées où se retrouvent nos antagonismes de tous les jours. A vrai dire, les critiques et les reproches qui font rage autour d'eux, ne sont pas toujours plus injustes ni plus intéressés que les louanges dont on les accable. Les images de nos divisions nationales sont érigées concurremment à Paris et dans les provinces avec une émulation extraordinaire, comme si nous voulions que nos haines, pour aujourd'hui calmées, se condensent et se perpétuent dans ces monuments impassibles. Et l'on pourrait croire quelquefois que le peuple de marbre et de bronze dont nous couvrons le sol de la patrie, va s'arracher de ses bases pour se heurter dans une mêlée.

D'une autre part, les monuments, si respectables, par lesquels nous avons voulu consacrer le souvenir des jours terribles, sont l'objet d'une piété unanime, mais on ne peut pas dire que ce soient des monuments de fête ; et peut-être les avons-nous prodigués, dans un sentiment de revanche fictive contre les trahisons de la fortune. Le deuil qui s'exprime par des constructions superbes s'apaise quelquefois trop vite et il n'en reste pas assez dans les cœurs.

Au Luxembourg, l'autre dimanche, il n'y eut aucune immixtion de sentiments étrangers à la fête elle-même, et ce fut la fête de la vie, de la vie ornée et souriante. Tout était à Watteau, et il ne rencontra pas de critiques ni de jaloux. On pensait revivre ainsi une minute d'un autre siècle et d'une société exquise, que l'on revoyait toute en beau dans une apothéose.

Des voix chantantes se firent entendre, accompagnées par les sons des harpes, et un rayon pâle de soleil vint à glisser sur la réunion ; ce fut un joli moment. On aurait cherché des Muses entre les branches des arbrisseaux mélancoliques, où pendaient les dernières feuilles frileuses ; il y avait dans cette scène comme un curieux et rare mélange d'antique et de moderne. Les Muses n'ont point paru ; mais le ministre des arts, en habit noir, debout sur une toile goudronnée étendue à terre, nous lut un docte discours d'une forme littéraire très réussie et semé d'expressions heureuses. On entendit à maintes fois le bruit sourd et enivrant que font les mains gantées des dames en applaudissant.

Nous dûmes cette joie à Watteau et aussi à l'artiste qui nous a représenté en un pur marbre blanc cette jolie femme, lestement assise sur la balustrade, mais noble et grave dans les longs plis de sa robe de soie moirée. Un bras souple et ferme se termine par une main élégante qui tient des fleurs qu'elle offre au peintre de Cythère. J'imagine que Watteau l'aurait

voulue ainsi, il y reconnaîtrait sûrement une des siennes. Le buste en étain, moins âpre que le bronze, mais solide comme lui, a une teinte douce de vieil argent attendri. C'est une nouveauté, vous verrez que l'étain sera bientôt à la mode et que cent imitateurs l'emploieront à tort et à travers; on a jugé unanimement que l'emploi en a été fait ici de la manière la plus intelligente pour nous figurer le jeune poète souffrant, par qui fut trouvé en France l'art de peindre au naturel la vie poétisée, lumineuse et galante!

Mais l'artiste lui-même, où se tient-il dans cette fête que nous lui devons, en collaboration avec Watteau? On ne le rencontre pas, je l'ai cherché en vain. On ne l'aperçoit pas sous la tente qui abrite les privilégiés entre les privilégiés, il n'a pas sa place sur les fauteuils dorés dont la rangée orgueilleuse s'étale sur le devant de la scène; pas même une chaise, un escabeau : il est quelque part, perdu dans le public, ignoré de ses voisins qui le coudoient. J'ai écouté attentivement les discours prononcés par les différents orateurs : on a dit les noms d'artistes célèbres et décorés, d'administrateurs éminents, je n'en doute pas, mais qui n'avaient avec le monument de Watteau qu'un rapport indirect et lointain. L'auteur! l'auteur! c'est celui-là que je voulais voir et remercier. Il fallait le mettre à une place d'honneur et lui offrir un bouquet. Les anciens Grecs lui auraient placé une couronne sur la tête. On dit que nous sommes un peuple artiste, c'est juste, mais nous sommes encore plus un peuple officiel, et l'officialité tue l'art. Étrange bizarrerie. Quels sont ces groupes de messieurs illustres qui se pressent et se poussent autour du ministre? Je n'en sais rien et, si je le savais, je ne le dirais pas; ils se sont fait assez d'eux-mêmes leur petite part de publicité. Il n'y a ici qu'un nom qui m'intéresse, c'est celui de l'artiste consciencieux et habile qui nous a créé par son travail l'œuvre que nous admirons. Je me suis approché du monument, après le départ de la foule, et j'ai fini par découvrir, à l'aide de mon lorgnon, dans un petit coin, bien cachée, cette signature : « Gauquié. »

On m'assure que c'est la coutume de nos fêtes officielles, en France : on inaugure avec éclat les monuments, au milieu des musiques et des fleurs, et on pose souvent à cette occasion des candidatures de sénateurs ou députés, mais on laisse soigneusement à l'écart les ouvriers de l'œuvre et on ne prononce pas leurs noms : c'est comme à la Chambre des communes d'Angleterre...

*
* *

Le peintre des fêtes galantes méritait bien son monument, il eut, d'un commun avis, le naturel dans la grâce et la simplicité jusque dans la manière. il mit l'un des premiers la lumière et l'air vivifiant dans la peinture française qui se desséchait.

Mais nous donner Watteau comme le maître complet et le résumé, en quelque sorte, de tout le génie français en l'art de peindre, il me semble que je vois quelqu'un qui, voulant faire connaître la France à un étranger, le conduirait à Trianon, et là, lui montrant le rocher, la grotte, la cascade, le temple de l'Amour, le gracieux village, lui dirait : « Voilà la France. »

Trianon n'est pas moins la création de Watteau que la *Conversation dans un parc*; son esprit créateur a fait l'un autant que l'autre, mais ce n'est pas la France, et cette nature choisie et raffinée n'est pas la nature, on a beau le dire. Millet et Rousseau et Daubigny, et même d'autres, nous ont introduits dans une nature plus large, vigoureuse et frissonnante, où il y a des vrais hommes et des vraies femmes, et une expression de la vie qui nous remue jusqu'au fond des entrailles.

*
* *

Le rapporteur du budget de la Légion d'honneur a cité dans son rapport le nombre exact des légionnaires de tout grade : c'est ce qu'il appelle « l'effectif des membres de la Légion d'honneur ».

Grands-croix : 9 civils et 33 militaires;

Grands-officiers : 40 civils et 173 militaires;

Commandeurs : 231 civils et 810 militaires;

Officiers : 1 696 civils et 3 951 militaires;

Chevaliers : 10 511 civils et 25 370 militaires;

Soit un total de 42 844 légionnaires, dont 14 487 civils.

Un second rapport à faire, et plus intéressant, serait celui qui indiquerait les titres des 14 487 civils, pour ne parler que de ceux-là; on dirait de l'un : « parce qu'il a fait sa fortune dans les sucres »; d'un autre : « parce qu'il a exposé un nouveau genre de toupie hollandaise », de plusieurs autres : « parce qu'ils ont passé de longues heures dans les antichambres des ministres, ce qui est fort ennuyeux... »

Ce qu'on admire, c'est que les ministres de la République, qui ont dans leurs tiroirs une si abondante collection de décorations, en manquent pour deux ou trois hommes de mérite; il est vrai que ceux-là n'ont pas fait leur fortune et n'ont en effet que leur mérite.

*
* *

Si tu es accusé par un fou d'avoir aidé les assassins du pont Mirabeau, on t'arrête, on te traîne en prison, tu y restes six mois en attendant la Cour d'assises, qui proclamera ton innocence.

Il y a certainement beaucoup d'escarpes dans Paris, mais la police, presque aussi nombreuse, est

mieux organisée, de sorte qu'il y a à peu près autant de chances pour toi, brave homme, qui te promènes dans la capitale, d'être arrêté par la police ou par les voleurs.

JEAN-LOUIS.

BRINS D'IDÉES

Il paraît qu'il est bon nombre de journaux et de revues dont il n'y a d'intéressant que le premier numéro, envoyé gratis comme spécimen. Il en est ainsi de beaucoup de femmes : leur premier amour, le seul vrai, est le seul qui ne coûte rien.

* * *

Les baleines avalent les petits poissons. Cependant les baleines disparaissent et les petits poissons se multiplient.

* * *

Le même poète qui a dit : *Debemur morti nos nostraque*... est celui qui a dit : *Exegi monumentum aere perennius*... Il est si difficile de se mettre bien dans la tête qu'on mourra un jour, soi et ses œuvres !

* * *

Chez un écrivain, le plaisir d'écrire, comme tous les plaisirs, va en diminuant de saveur de la jeunesse à l'âge mûr et à la vieillesse. Mais, en revanche, l'habitude d'écrire, comme toutes les habitudes, va s'enracinant ; et cela revient au même pour lui, sinon pour le lecteur.

G. [illegible]

BULLETIN

Notes de l'étranger.

LE ROI D'ESPAGNE

Elle est toute petite, une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde...
Quoi ? que regarde-t-elle ? Elle ne sait pas...

Que regarde-t-il, lui aussi, l'enfant chétif et blême, le futur souverain de toutes les Espagnes, Sa Majesté Alphonse XIII, dont l'*English Illustrated Magazine* nous donne le portrait, accompagné d'un court, mais intéressant article biographique ? Le petit roi, — il a eu dix ans en mai dernier, — porte l'uniforme des cadets : épée au côté, képi à la main, visiblement il s'efforce de prendre un air martial ; mais le regard atone trahit le manque d'énergie, d'audace, de pétulance enfantine et l'expression générale de la physionomie est celle de la souffrance compliquée par l'ennui. « Quand je vis pour la première fois Alphonse XIII, dit M. A. Lynch, il se rendait en voiture avec sa mère, la reine régente, à la cathédrale San Isidoro, traversant la Plaza de Armes, escorté par quelques officiers de la garde. Avec ses cheveux blonds légèrement bouclés, ses yeux bleus et sa figure si douce sous son expression de langueur et de mélancolie, il me rappelait le Philippe IV que le pinceau de Velasquez a immortalisé. Les lèvres minces étaient presque exsangues, les traits semblaient trop fatigués pour avoir aucun caractère défini, le regard se perdait, au loin, rêveur. Pourtant il souriait sans cesse, mais d'un sourire triste et contraint. Il paraissait, en faisant cette promenade, accomplir un des innombrables devoirs que lui imposait son rang, en fils soumis et en prince respectueux de l'étiquette, mais machinalement, sans le moindre plaisir. Il était habillé en marin et avait la tête nue, une toute petite tête, qui ne permet guère de supposer que l'intelligence sera brillante... »

C'est que le métier de souverain est un joug bien pesant pour de jeunes et frêles épaules, c'est que l'oiselet en cage oublie son gazouillement et que la fleur s'étiole dans la serre surchauffée. Si parfois le monarque en herbe sent tout le prix de sa haute position, si, quand on le contredit ou qu'on le réprimande, il sait déjà répliquer d'un ton autoritaire : Je suis le roi ! que de fois aussi sans doute il porte envie à l'enfant du peuple, le vulgaire gamin de Madrid, qui jouit, par droit de naissance, de privilèges inappréciables, entre autres, celui de se barbouiller les mains et le visage et de déchirer ses culottes. Un jour on remarqua que le roi regardait, avec un intérêt inaccoutumé, par une des fenêtres du palais, dans la direction du Mançanarès. On lui demanda ce qui attirait ainsi son attention, et il montra du doigt quelques enfants occupés à faire des pâtés de boue sur le bord de la rivière. Alphonse XIII pria, supplia, les larmes aux yeux, qu'on lui permît d'aller rejoindre les gamins, rien ne lui semblant plus délicieux en ce moment que de faire des pâtés de boue. On lui dit que l'étiquette défendait aux rois de s'abaisser à de pareilles occupations, mais cette raison, d'ordinaire si puissante auprès de lui, ce jour-là ne le satisfit nullement, paraît-il.

Parfois il ne s'agit plus seulement d'obéir avec docilité, de refouler quelques larmes, de s'ennuyer, selon l'usage, ce qui, à en croire certain poète « est le profit de la grandeur », — il faut jouer un véritable rôle, le rôle de souverain esclave de son peuple. Alors parfois la nature reprend le dessus, l'enfant se révolte et manifeste imprudemment sa colère ou son dégoût. Il n'y a pas bien longtemps, le roi fut mené pour la première fois aux courses de taureaux. D'abord il prit grand plaisir à la fête, il admira les brillants costumes, et applaudit même avec la foule aux prouesses des picadors ; mais quand il vit couler le sang et les entrailles des malheureuses rossinantes livrées sans défense à la fureur des taureaux, Alphonse devint pâle et, terrifié, s'écria qu'il voulait retourner au palais. Cette marque d'aversion pour le sport le plus populaire en Espagne, produisit une impression très fâcheuse, et, ajoute M. Lynch, si le roi avait été plus âgé, elle aurait pu avoir des conséquences politiques sérieuses...

Pourtant le jeune prince a sur l'Infante Marie, l'héroïne de la poésie de Victor Hugo, un avantage immense : il n'est pas gardé par une duègne ; une mère intelligente, tendre et dévouée jusqu'à l'abnégation, veille sur lui et

l'entoure de soins de toutes les heures, de tous les instants. La reine Marie Christine a eu sa bonne part de chagrins et de soucis en ce monde et si Alphonse XIII arrive à l'âge d'homme, s'il monte un jour sur le trône de ses ancêtres, c'est à sa mère qu'il le devra. On a entendu souvent dire à la reine-régente qu'à sa mort on trouvera gravé dans son cœur le nom d'Alphonse, qui lui fut si cher à un double titre. En effet elle aimait son brillant mais volage époux, d'autant plus ardemment peut-être que sa passion n'était payée que d'une assez froide estime.

Alphonse XIII a, bien entendu, plusieurs gouverneurs et gouvernantes, mais la reine se réserve la direction générale de ses études et le soin exclusif de son éducation. On rapporte à ce propos plusieurs petits traits intimes et d'une naïveté exquise, dont nous citerons le suivant qui paraît contredire l'opinion de M. Lynch au sujet de l'intelligence plutôt médiocre de l'enfant royal.

Le pape est son parrain et, à l'occasion de la première communion de son filleul, le Saint-Père lui envoya une lettre autographe pour le féliciter. Pendant quelques jours on vit Alphonse tout absorbé dans un travail littéraire et calligraphique; enfin il produisit triomphalement une belle lettre de sa plus belle ronde en réponse à celle du pape. Sa mère examina le travail, effaça une lettre qui n'avait que faire à l'endroit où elle se trouvait, et rendit à l'auteur l'épître corrigée. Alphonse d'abord se montra fort dépité, mais faisant à mauvaise fortune bon visage : Bah! dit-il enfin, après tout, ceci est ma première lettre autographe à Sa Sainteté et elle croira que j'ai fait la correction moi-même. Qu'on l'envoie ainsi! »

G. Var

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ESSAIS SUR LE THÉATRE CONTEMPORAIN, par *René Doumic* (Perrin, éditeur). — Une série d'études sur les principales pièces qui ont été mises sur la scène au cours de ces trois dernières années. Je me dispenserai de louer une fois de plus, chez M. Doumic, la prévision acérée de l'esprit et la finesse du sens critique. Il vaut mieux s'arrêter un instant sur la courte préface, tant soit peu chagrine, où l'auteur nous fait part des principes qui le guident et qui donnent son unité à ce recueil d'articles.

Constatant que le système dramatique fondé par Dumas et Augier se désorganise sous nos yeux, M. Doumic isole d'abord les divers éléments qui s'y trouvaient combinés et que dissocie à cette heure un sourd travail de décomposition. Il en trouve trois : 1° l'intrigue ; 2° le comique proprement dit ; 3° les croquis d'actualité et les drôleries du dialogue. Oserai-je dire que son analyse me paraît singulièrement incomplète ? Elle réduit le théâtre des Augier et des Dumas à ce qui n'y était que l'accessoire. On ne voit pas très bien quelle si grande place tenaient, dans *Madame Caverlet*, les « drôleries du dialogue », ou, dans le *Fils naturel*, ce qu'il appelle le comique proprement dit, ou même l'intrigue dans les *Idées de Madame Aubray* et dans le *Gendre de M. Poirier*. Mais quand il définit la nouvelle forme d'art qui, de nos jours, essaie de s'établir, on pourrait aussi bien croire que sa définition s'applique proprement à l'ancienne. Car enfin, quel est l' « élément » essentiel de pièces comme celles dont je viens de citer le titre, sinon cette « étude des sentiments, des cas de conscience, des problèmes moraux et sociaux » par laquelle il veut caractériser le théâtre d'aujourd'hui.

Si vraiment, depuis une douzaine ou une quinzaine d'années, nous assistons à une évolution de l'art dramatique, cette évolution se marque beaucoup plus, il me semble, dans la forme du théâtre que dans sa matière. Certes, le système d'Augier et de Dumas diffère sensiblement du nôtre ; mais ce n'est pas pour le fond même, c'est parce que leur facture avait quelque chose de plus volontaire et de plus strict. M. Doumic regrette que, malgré les manifestes présomptueux et les manifestations bruyantes, la période contemporaine ait été jusqu'à ce jour signalée non par le succès d'un art nouveau, mais par la désagrégation d'un système qui avait si brillamment fait ses preuves ; et la principale raison qu'il allègue de cet avortement, c'est que le théâtre a cessé d'être considéré comme un genre spécial, ayant son esthétique à lui et ses moyens propres. Si, comme il le dit, notre comédie de mœurs avait substitué l'étude des sentiments, des cas de conscience, des problèmes moraux et sociaux, à la combinaison artificielle des événements et aux drôleries des conversations, il y aurait là peut-être un assez beau progrès et une nouveauté assez féconde. Mais nos auteurs modernes n'ont inventé, à vrai dire, ni le théâtre d'analyse ni le théâtre social. Ils n'ont fait que détendre les ressorts d'un système qui, exprimant la vie avec un puissant relief, avait tout justement le tort de lui donner une forme trop exacte et trop logique, d'en subordonner avec trop de rigueur le tableau ondoyant et divers aux règles étroites et catégoriques de l'art.

Loin de se plaindre, comme fait M. Doumic, on peut trouver bon que le théâtre ait relâché quelque chose de sa raideur, que le genre dramatique s'accommode mieux à une représentation de la nature plus fine, plus nuancée, plus complexe. Dans ce livre même, M. Doumic ne répudie-t-il pas tout le premier, au risque de se contredire, « l'oiseuse et subtile distinction entre ce qui est du théâtre et ce qui n'en est pas » (page 28) ? Je reconnais que les jeunes nous doivent encore un chef-d'œuvre : mais il y en a bien deux ou trois parmi eux de qui nous sommes fondés à l'attendre.

REMORDS D'AVOCAT, par *Masson-Forestier* (Colin, éditeur). — L'avocat Desmauves, ayant fait acquitter un abominable gredin, se sent l'âme bourrelée de remords, et, mal vu de confrères que scandalisent ses perplexités, finit par entrer dans une compagnie d'assurances.

Ce récit, quand il fut publié, voilà quelques mois, dans la *Revue des Deux Mondes*, souleva des colères terribles, comme si l'auteur eût calomnié le barreau tout entier. Je ne crois pas, pour ma part, que ses intentions fussent aussi criminelles. Et d'ailleurs, un homme aussi avisé que M. Masson-Forestier serait-il allé de gaité de

cœur indisposer contre lui la plus bruyante des corporations ? En tout cas, ces attaques imprévues le remplirent de terreur ; et pour imposer silence à tant de langues, la plupart bien pendues, il capta, je ne sais comment, les bonnes grâces de M. Raymond Poincaré, et lui fit accepter la dédicace de son volume, ne plus ne moins que Voltaire celle de *Mahomet* au pape Benoît, quatorzième du nom.

A vrai dire, la question qu'il traite est beaucoup plus générale que ne le pensait ce Jules Favre de R..., qui, paraît-il, prit la parole en public pour flétrir, suivant les règles de la procédure, le petit livre de M. Masson-Forestier. Elargissons-la, cette question, comme disent MM. les avocats. Quelque profession que l'on considère, la stricte probité n'est pas toujours d'accord avec l'honneur professionnel, telle est la thèse de l'auteur. Il y a plus : maintes circonstances peuvent se présenter, où les devoirs de la profession contredisent directement ceux qu'impose la conscience. A l'avocat que met en scène M. Masson-Forestier, nous pourrions sans inconvénient substituer un médecin, par exemple, ou un juge. Mais, pour en revenir au cas particulier de Desmauves, il s'agit de savoir si l'office propre des avocats, qui consiste à toujours plaider de leur mieux, ne doit pas céder à un principe supérieur, celui de ne jamais soutenir la cause qu'ils ont reconnue suspecte. Il s'agit surtout de montrer comment l'exercice de la profession peut à la longue dépraver le jugement, et, par suite, altérer la conscience elle-même. Le Jules Favre de R... se porte garant pour tous les avocats de France. Nous n'avons plus qu'à nous rabattre sur la Navarre. Et pourtant l'auteur nous montre, à côté de Desmauves, un confrère beaucoup moins scrupuleux, le nommé Capitrel, qui semble bien avoir été portraituré sur le vif. Mettons que Capitrel soit quelque chose comme un Navarrais.

Dans *Remords d'avocat*, ainsi que dans tous les livres de M. Masson-Forestier, l'exactitude caractéristique des détails les plus minutieux dénote une observation très attentive. Quelque sécheresse de trait peut-être. Mais je ne vois pas beaucoup de nos conteurs qui aient un sens plus juste et plus vif de la réalité.

A la suite de ce récit, vous trouverez cinq ou six nouvelles, dont la plupart, le *Bateau-modele*, entre autres, ou les *Deux Frères*, sont, dans leur genre, quelque chose d'accompli.

SENSATIONS D'ILLYRIE ET DE DACIE, par *André Chamagne* (Fischbacher, éditeur). — Parlez-moi de la géographie quand elle se présente sous la forme d'impressions. J'aime la géographie d'un voyageur qui n'est pas géographe, qui erre de-ci de-là sans cartes et sans instruments de précision, qui estropie quelquefois les noms propres, et qui déforme toujours les objets au gré de son humeur et de sa fantaisie. Aussi ne vous dirai-je pas que les notes de M. André Chamagne sont exactes, c'est-à-dire qu'elles s'accordent avec la réalité des choses ; il me suffit qu'elles soient sincères.

Louons-le, non sans envie, de se promener en des contrées peu banales, et, le plus souvent, par des chemins assez difficilement praticables pour que les agences n'y convoient pas des troupeaux de touristes ahuris ; remercions-le ensuite de nous communiquer ses sensations, non parce qu'il nous décrit fidèlement la vallée d'Ombla (*quès aco?*) ou le château de Hoch-Osterwitz, mais parce qu'elles nous font connaître une âme sensible (comme on disait il y a un siècle), une âme délicate et tendre, à travers laquelle châteaux et vallées se réfractent assez gentiment.

La couverture du livre fera peut-être travailler à faux votre imagination. Elle s'orne d'une vignette qui trahit le romantisme le plus excité. Des rochers à pic, surplombant de très, très haut maints minarets et dômes épars, et, debout sur ces rochers, comme sur quelque pendule, une espèce de paladin ou d'escogriffe qui tient d'une main je ne sais quelle arme, et, de l'autre, s'accroche à des buissons échevelés. Beaucoup de poètes, et même de prosateurs, nous donnent leur portrait en tête de leurs œuvres. M. Chamagne écrit tantôt en prose, tantôt en vers ; mais ce fastueux Illyrien, — à moins que ce ne soit un Dace troubadouresque, — n'a, j'en suis sûr, rien de commun avec lui. Pas plus dans ses vers que dans sa prose, M. Chamagne n'affecte des airs de capitan ; et ce qui me plaît au contraire chez lui, ce qui fait le charme de son petit volume, c'en est la simplicité, la fraîcheur, la grâce native et sans apprêt.

GEORGES PELLISSIER.

Nous avons reçu un coquet petit livre que nous signalons à l'attention de nos lecteurs : c'est la célèbre ballade de Uhland, la *Traversée de l'empereur Charles*, traduite par M. F. Sœhnée et illustrée avec un goût exquis par Mlle M. Marcel (J. Rouam et Cie, éditeurs). Nous assistons d'abord au départ de Charlemagne avec ses douze pairs pour la Terre Sainte ; la nef est battue de la tempête et chaque chevalier émet sa petite réflexion, qui peut se résumer dans ce mot banal mais profond : Pour moi, je voudrais bien m'en aller ! « Cependant le roi Charles, assis au gouvernail, dirige l'esquif d'une main sûre jusqu'à ce que la tempête se calme. » La traduction a su conserver le charme naïf de l'original et le décor suit pas à pas la légende, semblable à l'accompagnement discret d'un morceau de chant. Chaque héros a sa fleur, sa plante ou son animal emblématique ; ainsi la lugubre bardane prête son appui au traître Ganelon, tandis que l'épi de la Vierge monte vers le ciel avec la prière de l'archevêque Turpin ; au noble comte Garin « qui boit plus volontiers le vin vermeil que l'eau de mer » est attribué le pampre verdoyant s'enroulant autour du hanap d'or, et Lambert, « le joyeux compagnon qui aime mieux manger un beau poisson que d'être mangé par lui », voit dans les flots glauques nager l'hippocampe et la lamproie. La brochure est d'une seule pièce ; quand elle est déroulée elle forme un vaste cercle autour duquel douze personnes, représentant les douze pairs, peuvent s'assembler pour lire successivement chacune des strophes de la ballade. Un coryphée se chargera du prologue et de la conclusion.

G. A.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 31[illegible].

Le Directeur gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. TOME VI 5 DÉCEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

Tous les ans, la discussion du budget des beaux-arts ramène l'attention sur les théâtres subventionnés.

Je me hâte de dire que la subvention me paraît tout à fait justifiée ; suivant moi, le parlement fait très bien en l'inscrivant au budget, et, si j'étais député, je la voterais de grand cœur.

N'empêche que cette subvention est une atteinte au fameux dogme de la « non-intervention de l'État », qu'on nous oppose dès que nous demandons timidement quelques réformes.

S'il est légitime que l'État intervienne quand il s'agit des théâtres nationaux, de quel droit l'empêcherez-vous d'intervenir quand il s'agira, par exemple, de la Caisse des retraites pour la vieillesse ?

J'entends l'objection : ici, ce n'est plus un million ou deux, et si l'on commence on ne sait pas où l'on s'arrêtera. Il faut s'entendre : le chiffre de la subvention est une chose, le principe de la subvention est une autre chose. On peut, on doit limiter le chiffre d'après les nécessités budgétaires ; mais la question est de savoir si le principe est bon ou mauvais.

L'an dernier, un crédit a été inscrit au budget en faveur de la Caisse des retraites : il semblait que les finances de la République fussent en péril.

Je rencontrai un soir un ami à la Comédie-Française : il me prit à part pendant l'entr'acte :

— Vous voulez, me dit-il, que l'État subventionne la Caisse des retraites : vous êtes un socialiste, et de la pire espèce.

— Holà ! dis-je, je ne croyais pas être un homme si dangereux.

— [illegible] de la plus [illegible] vous voulez prendre l'argent dans la poche de l'un pour le verser dans la poche de l'autre, et que je paye, moi, la pension de retraite de mon voisin.

— Si c'est là du socialisme, répliquai-je, que faisons-nous donc autre chose ce soir ? Et ce fauteuil où vous étiez assis tout à l'heure, qui donc, je vous prie, le paye ?

— Moi sans doute, et de mes deniers.

— Pardon, vous oubliez la subvention : le prix de votre fauteuil d'orchestre, vous en avez payé une partie ; le reste, c'est les contribuables qui le payeront.

— Il n'y a pas de rapport entre les deux choses, dit mon ami. Ici, c'est l'art qu'on veut protéger. Et l'art doit être le luxe d'une démocratie.

Ce mot de mon ami, je l'ai entendu plus d'une fois. Oui, l'art doit être le luxe d'une démocratie : et non seulement l'art, mais la haute culture sous toutes ses formes. Luxe, l'Opéra et la Comédie, les conservatoires de musique, les écoles de dessin, les collections, les musées ; luxe, les chaires d'enseignement supérieur, les bibliothèques, les laboratoires.

Pourquoi ne serait-ce pas aussi pour la démocratie un luxe, — s'il est permis [illegible] mot, — que d'assurer un morceau de pain à celui qui a quarante ans travaillé et épargné ? Ce luxe serait-il donc moins juste, moins nécessaire que l'autre ?

Au lieu de dire que l'État ne doit pas intervenir, disons qu'il doit intervenir seulement quand l'intérêt général l'exige, et aussi la justice.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Philoctète de Sophocle (1).

Mesdames,
Messieurs,

Le drame violent et simple qui sera joué tout à l'heure devant vous, a été représenté, pour la première fois, à Athènes, sur la scène du théâtre de Dionysos, l'an 409 avant notre ère. L'auteur de *Philoctète*, Sophocle, avait alors quatre-vingt-cinq ans. C'était un vieillard tranquille, souriant, affable, et, — malgré des scandales de famille qui n'ont pas nui à la beauté de sa destinée, — un homme parfaitement heureux. Il portait sans aigreur le poids des années et sans fatuité le fardeau de sa gloire. Un crépuscule harmonieux, apaisé, succédait à sa maturité féconde et à cette jeunesse aimée des dieux, aurore merveilleuse, qu'avait illustrée le soleil de Salamine et qu'avait enivrée la musique des lyres accompagnatrices de la victoire. Avant de donner *Philoctète* aux magistrats à qui la république athénienne confiait le soin d'organiser les matinées dramatiques et religieuses des Dionysies et des Lénéennes, il avait affronté plus de vingt fois le concours tragique. Il était, en quelque sorte, le poète-lauréat de la cité. Il avait composé près de cent tragédies. Vous jugerez tout à l'heure si la tragédie de *Philoctète*, que devait suivre, peu d'années après, *Œdipe à Colone*, porte des marques de sénilité.

* *

Voici, résumé aussi brièvement que possible, le récit épique et douloureux que le poète, par une action rapide et saisissante, a voulu rendre sensible à nos regards.

Un pauvre homme, Philoctète, fils d'un certain Pæas, lequel a régné jadis sur quelques tribus sauvages de la Thessalie, aux rivages du Sperchios, est tout seul, abandonné, dans une île déserte... Cette île, c'est Lemnos, rocher noir sur la mer bleue, brousse impénétrable où pullulent les serpents jaunes, les vautours mangeurs de chair pourrie et les moustiques altérés de sang; Lemnos, où l'on ne trouve ni port ni ville, où personne n'aborde pour trafiquer, et où les lois divines de l'hospitalité sont inconnues. Voilà dix ans que ce Robinson préhistorique est relégué dans cette solitude. Il s'abrite comme il peut contre la pluie, le froid et l'excessive chaleur, en se réfugiant dans une caverne qui offre un asile propice à sa misère. Un dieu, qui sans doute veillait sur lui, a voulu que cette caverne fût disposée de façon à pouvoir être, si j'ose m'exprimer ainsi, une résidence d'été et un séjour d'hiver. Une double ouverture expose ce gîte à la tiédeur du soleil et aux brises salubres qui viennent du large. Philoctète peut savourer ainsi, du fond de sa demeure, les premiers effluves du printemps et les derniers rayons de l'automne. Parfois, quand l'ardeur du jour est trop pesante, il s'étend sur un lit de feuilles sèches, et le souffle embaumé du zéphyr évente sa sieste. La nuit, pour éloigner les bêtes fauves et les oiseaux sinistres, il fait étinceler deux cailloux durs, et allume de grands feux dont la clarté se prolonge sur les flots au pied des falaises. Lorqu'il veut étancher sa soif, il puise, avec une écuelle de bois, l'eau pure d'une source qui coule dans les rochers parmi la mousse. Il se nourrit de colombes et de perdrix qu'il perce de ses flèches... Après tout, ce genre de vie ne paraîtrait pas trop désagréable et beaucoup de sages pourraient l'envier, si cet ermite n'était en même temps un infirme. Il souffre d'un accident sur lequel les vieux contes de nourrice dont se berça l'imagination des Grecs ne sont pas d'accord. Ce qui est sûr, c'est que Philoctète est l'homme qui hérita de l'arc, du carquois et des flèches d'Hercule. Lorsque le vainqueur du lion de Némée fut poursuivi par la jalousie de Déjanire et torturé par la tunique de Nessus, il amoncela les arbres du mont Œta, et, monté sur ce formidable bûcher, il dit à Philoctète qui l'avait souvent accompagné dans ses guerres et dans ses chasses : « Je te demande un dernier service. Mets le feu à ce bûcher. J'éprouverai ainsi ton amitié. En échange de ce bienfait, je te laisse ce que j'ai de plus précieux, ces flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles, tu seras invincible comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort ni le lieu où tu auras caché mes cendres. »

Philoctète promit, mais on raconte, hélas! que, pressé de questions, il crut éluder son serment en frappant du pied la terre à l'endroit où Héraklès était enseveli. Il fut puni par où il avait péché. Quelque temps après, comme il tendait son arc pour atteindre une biche, il laissa tomber sur son pied une flèche, dont la pointe lui fit une blessure empoisonnée.

(1) Conférence faite au théâtre national de l'Odéon, le [illegible] 26 novembre [illegible].

La tragédie de *Philoctète*, traduite et mise à la scène par M. Pierre Quillard, avec musique de M. Arthur Coquard, a été jouée par Mme Second-Weber, MM. Chelles, Ravet, Céalis, Daltour, Monteux et Dorival.

La traduction de M. Pierre Quillard vient d'être publiée par l'éditeur Fasquelle.

Notre Fénelon s'est emparé de cette tradition pour démontrer à Télémaque, — et par contre-coup à Monseigneur le duc de Bourgogne, — que le parjure est toujours puni.

Voici l'autre légende, celle que Sophocle a suivie de préférence. La flotte des Grecs, cinglant vers Troie, relâcha dans les criques d'un îlot nommé Chrysé. Le vieux Philoctète, qu'on était allé chercher à cause de ses flèches, naviguait avec les chefs. On descendit à terre, afin d'offrir des sacrifices sur un autel de Pallas, que les Argonautes avaient élevé en cet endroit, et que le divin Hèraklès avait honoré, paraît-il, d'une dévotion particulière. Cet autel, étant fort ancien, avait été enseveli sous la terre et sous les broussailles. Il fallait faire des fouilles pour le découvrir. Qui, mieux que Philoctète, le compagnon, l'héritier d'Hèraklès, méritait d'être chargé de cette exploration? Tous les chefs, d'un commun accord, décidèrent que lui seul pouvait retrouver la stèle votive et l'inscription dédicatoire. Or, tandis qu'il battait les buissons, Philoctète fut mordu au pied par un serpent. La plaie s'envenima. Et le blessé, transporté à bord de son bateau, gêna ses voisins par ses plaintes ainsi que par la mauvaise odeur que son pied répandait. Les capitaines s'assemblèrent et tinrent conseil. Tous furent d'avis que cet homme était insupportable. Quel besoin avait-il de se faire mordre par un serpent? Que faire?... On ne pouvait pourtant pas le jeter à l'eau! On consulta les prêtres, qui apaisèrent tous les scrupules en déclarant que la mésaventure de Philoctète était évidemment un effet de la malédiction divine, que cet audacieux avait commis une indiscrétion envers Pallas-Athéna, peut-être même envers Hercule, que la déesse aux yeux clairs et le héros à la massue s'étaient vengés, bref que le Thessalien avait été justement frappé. Cette excommunication majeure rassura toutes les consciences. D'ailleurs, il importait au salut de l'armée, à la gloire de la Grèce, que la flotte fût allégée de ce fardeau embarrassant. Le génie grec, en son principe, est inclément aux faibles, impitoyable aux traînards. Il marche d'une vive allure vers la vie et vers le bonheur. Il n'y avait pas d'ambulances dans le camp des Achéens aux belles guêtres. Le conseil de guerre décréta qu'à la première occasion l'homme malade serait confié à la garde des dieux sur une grève déserte. On poussa l'humanité jusqu'à décider qu'on lui laisserait ses armes et quelque nourriture. Mais le vieux Thessalien se méfiait. Comment lui persuader de quitter son bord, alors qu'il flairait un piège? Comment faire pour le débarquer? Heureusement, les Grecs avaient emmené avec eux un personnage que rien ne déconcertait, le chef des marins d'Ithaque, Ulysse, le pilote subtil, patient et persuasif. Lorsqu'on eut jeté l'ancre dans les eaux de Lemnos, Ulysse vint proposer à Philoctète une promenade dans l'île, prétextant sans doute que ce changement d'air lui ferait du bien. Ils partirent ainsi, l'un traînant la jambe, l'autre abrégeant les heures par des pa- [illegible] mage qui lui est dû. C'est lui qui choisit la caverne propre, la source fraîche. Lorsque le navigateur rusé vit que son compagnon dormait sur l'herbe, il redescendit vers la rade, reprit son canot et donna aux autres embarcations le signal de l'appareillage.

Pauvre Philoctète! Quel fut son désarroi, lorsqu'il se trouva seul dans cet exil et que, rampant douloureusement jusqu'au sommet du promontoire, il regarda la mer vaste où fuyaient, penchées par le vent, les voiles sournoises des Grecs. Sa plainte, perpétuée par la voix d'un grand poète, est venue jusqu'à nous en lamentations irritées :

« Peux-tu comprendre, ô enfant, quel fut mon réveil, eux partis, quelles larmes et quels sanglots sur mon malheur, quand j'ai vu que les navires avec lesquels j'avais navigué s'en étaient tous allés, qu'il n'y avait ici personne pour me secourir et soulager mon mal. J'ai regardé de tous côtés, et je n'ai vu autour de moi d'autre spectacle que la douleur. »

Et puis, les jours succédèrent aux jours. Rien, ou presque rien ne venait rompre la monotonie de ces semaines pareilles, de ces mois semblables, de ces années lentes. Parfois, des pêcheurs en détresse, poussés par le vent du nord, échouaient contre les [illegible] Lemnos. [illegible] du déporté, causaient avec lui, plaignaient son sort, lui donnaient des nouvelles de son pays, mais quand il exprimait le désir d'être rapatrié, on lui faisait entendre, avec des circonlocutions plus ou moins habiles, que décidément il sentait trop mauvais.

Pendant ce temps, les Grecs guerroyaient devant Troie, et ne pouvaient venir à bout d'escalader la citadelle de Priam. Las de revenir à la charge et d'être repoussés, ils consultèrent des sorciers. L'un d'eux, nommé Hélénos, leur dit : « Vous ne renverserez les remparts d'Ilion, vous ne châtierez le ravisseur de la belle et bonne Hélène que si vous lancez contre Troie les flèches d'Hèraklès, dont le possesseur est Philoctète, le héros malheureux. »

Il fallait que quelqu'un se chargeât de retourner à Lemnos, afin d'en ramener Philoctète par la force ou par la persuasion. Nul n'était plus apte à cette ambassade que ce même Ulysse, dont l'âme inventive n'était jamais à court d'expédients et qui se vantait de pouvoir toujours défaire ce qu'il avait fait.

[illegible] mal gré, l'archer de Thessalie, c'était un jeu d'enfant

pour le diplomate éprouvé qui avait si souvent, par ses paroles harmonieuses, apaisé les querelles des rois ses compagnons, pour le médiateur qui, par ses discours pleins de sagesse, avait apprivoisé l'orgueil et la colère d'Achille, pour le prudent capitaine qui, dans une nuit mémorable, avait déjoué l'espionnage du traître Dolon et enlevé, à force d'audace et de ruse, les chevaux de Rhésos.

D'autre part, montrer en face l'un de l'autre deux hommes séparés par une haine inexpiable et que pourtant le souci commun d'une glorieuse aventure doit rapprocher tôt ou tard ; faire voir, en un de ces antagonismes symétriques dont les Grecs étaient coutumiers, la rage impuissante de l'un, le calme souverain de l'autre ; dénouer une situation qui, de prime abord, semble inextricable, sortir aisément d'une impasse auprès de qui le labyrinthe de Crète paraît commode ; exposer aux yeux des spectateurs un malheureux qui saigne et qui crie, et un soldat qui sait trop bien farder la vérité, risquer cette antithèse sans que la délicatesse du public fût offensée par les machinations de celui-ci ni par les contorsions de celui-là, voilà le problème qui tenta le génie très souple et très hardi de Sophocle.

* *

L'auteur d'*Œdipe roi* aimait les oppositions de caractère qui lui permettaient d'ouvrir de larges perspectives sur les voies divergentes où s'engage l'humanité. Il recherchait ces changements profonds qui, jusque dans la trame d'une même destinée, manifestent les différences tragiques des conditions humaines, et marquent le conflit presque perpétuel entre ce que nous voudrions être et ce que nous sommes en effet. La détresse et la mort d'Ajax lui avaient servi pour montrer combien l'excessive confiance en soi et l'ambition démesurée, injurieuse pour les dieux, sont voisines de la caducité et de la démence, même quand elles sont parées de force héroïque et ennoblies par une fleur de jeunesse. L'histoire du martyre d'*Antigone* l'avait induit à prouver que les codes établis par les législateurs sont parfois contradictoires, absurdes, odieux, puisqu'ils peuvent punir comme un méfait le scrupule de la piété fraternelle, la fidélité à la foi jurée et la sublimité du sacrifice. Son Électre, exempte des férocités et des fureurs que l'art d'Eschyle avait attribuées tumultueusement à la fille d'Agamemnon ; son Électre, obligée par devoir à une *vendetta* sanglante dont souffre en secret sa douceur native ; son Électre trouve, au milieu des épouvantes où elle est poussée par la voix de son père assassiné, des paroles dont l'écho a porté jusqu'à nous, en sonorités pures, l'accent de l'éternelle tendresse. Elle a compris la beauté de la douleur et le sens divin des larmes, celle qui a fait entendre, sous la dictée de Sophocle, cette plainte inoubliable : « O Niobé, la plus malheureuse des femmes, je te tiens pour déesse, parce que, sous ton enveloppe de pierre, tu ne cesses de pleurer. » Et enfin la tragédie des *Trachiniennes* est consacrée, elle aussi, à des souffrances dignes de pitié, puisqu'elle nous fait assister à la passion d'Héraklès, à la suprême défaite du vainqueur des monstres, à l'inique châtiment d'un vaillant et d'un juste, à l'agonie d'un dieu, descendu sur la terre non point pour nous enseigner la résignation qui rachète les péchés du monde, mais pour nous apprendre l'allégresse active qui court sus à toutes les malfaisances, combat toutes les vilenies et mérite de vaincre par la lutte et par l'effort.

Ce poète, apparemment dédaigneux des succès trop faciles, négligeait les événements dont il était le contemporain, le témoin immédiat, et qui pouvaient, en surexcitant des souvenirs encore présents à toutes les mémoires, provoquer les acclamations de la multitude. Comme l'a fait depuis le moderne Wagner, Sophocle s'aventurait volontiers jusqu'aux origines de sa race, et démêlait, dans les légendes fabuleuses dont le mirage avait enchanté la fantaisie des Hellènes, les symboles précis dont il avait besoin pour expliquer sa pensée. L'ancienne épopée demeure la source unique où il a puisé la substance de ses poèmes. S'il faut en croire ses biographes, il avait mis en vers le *Jugement de Pâris*, les *Noces d'Hélène*, le *Rassemblement des Achéens*, *Hélène réclamée*, *Palamède*, *Laocoon*, *Priam*, *Polyxène*, *Nauplios allumeur de feu*, *Nausicaa* ou les *Laveuses*, les *Phéaciens*, *Ulysse percé d'une flèche*. Les poèmes nationaux des Grecs, les chansons de geste, récitées ou rédigées par des anonymes que nous désignons communément sous le nom d'Homère, furent le répertoire immense où s'approvisionna sa longue fécondité. Les péripéties de la guerre de Troie, les aventures dont les chefs grecs avaient été les héros ou les victimes au retour de cette campagne, furent pour le grand dramaturge d'Athènes une ample tragédie à cent actes divers. Le cycle troyen avait été parcouru en tous sens. L'*Iliade* restait, en quelque sorte, le point central et comme le noyau des traditions relatives au siège. L'*Odyssée*, roman d'aventures à l'usage des gens de mer, racontait les rudes traversées, les escales dans des îles inconnues, les mouillages peu sûrs et les stations reposantes, les désespoirs des voiliers en perdition, les nostalgies et les aubaines, l'assaut des lames méchantes et, par beau temps, la gaieté insouciante des marins, en un mot tout ce que pouvaient inventer ou redire, pour égayer l'hivernage ou amuser la veillée, les Mayne-Reid ou les Loti de l'antiquité... Mais aussi les successeurs des aèdes et des rapsodes avaient dé-

roulé, aux oreilles des Grecs, un interminable feuilleton. On s'était appliqué à continuer l'*Iliade*. Arctinos de Milet avait décrit la querelle d'Ulysse et d'Ajax au sujet des armes d'Achille. Il avait dit en même temps comment Ulysse indiqua aux Grecs le stratagème du cheval de bois. Leschès de Mitylène avait redit la sagesse et l'éloquence d'Ulysse. C'est vraisemblablement ce Leschès qui a conté à Sophocle comment l'industrieux fils de Laërte, ayant consulté les oracles, alla chercher à Scyros le jeune Néoptolème, fils d'Achille, afin de se servir de lui, comme vous l'allez voir tout à l'heure, pour recouvrer les flèches de Philoctète.

Ainsi, la tragédie de *Philoctète* n'est point, comme les *Perses*, une pièce de circonstance, une cantate patriotique, une représentation de gala organisée, versifiée par un Déroulède sublime. Non, c'est un épisode emprunté à la légende héroïque et religieuse de la race grecque, c'est une sorte de *mystère* embelli par un art très délicat et très robuste. Cette pièce, où le principal héros n'est peut-être pas celui qu'on pense, pourrait s'appeler, si les Athéniens avaient adopté, comme quelques-uns de nos dramaturges, l'habitude des sous-titres : *Philoctète ou le Stratagème d'Ulysse*.

Le dessin de ce drame est d'une simplicité, j'allais dire d'une nudité singulière. D'abord, pas de femmes. Sophocle n'en a jamais abusé, du moins dans ses tragédies. Certes, il a parlé noblement de l'amour, et je me reprocherais de ne point citer ici ces strophes fameuses du chœur d'*Antigone :*

> Éros, vainqueur à qui rien ne résiste, — Éros, qui t'empares des plus puissants, — Éros qui, sur les joues délicates des vierges, te reposes pendant la nuit, — tu franchis aussi les mers et tu habites les demeures rustiques ; nul parmi les immortels ne peut t'échapper, — nul parmi les hommes éphémères ; et celui qui te possède est en proie au délire.
>
> C'est toi qui, poussant le juste lui-même à l'injustice, — égares sa volonté pour son malheur... Vainqueur éclatant, le désir qui vient du regard de la jeune fille, partage l'empire du monde — avec les lois souveraines du sort ; car tout cède, lorsqu'elle se joue de nous, à la déesse Aphrodita.

Mais Sophocle, lorsqu'il composa *Philoctète*, avait quatre-vingt-cinq ans. Platon nous rapporte qu'à cet âge le poète calmé se félicitait en souriant de s'être enfin dérobé, comme un esclave fugitif, à la dure servitude de l'amour « maître enragé et sauvage ». Il avait renoncé à la blonde Théoris, courtisane de Sicyone. Ses dernières tragédies sont affranchies du servage auquel il s'était autrefois soumis. *Œdipe à Colone*, par l'exaltation attendrie de la jeune fille obéissante, dévouée, ange du foyer, bâton de vieillesse, est bien l'œuvre d'un aïeul.

Tout à l'heure donc, vous assisterez, contre votre habitude, à une action dramatique qui s'agite et se règle entre hommes. Votre attention se fixera, selon la coutume imposée par Sophocle au public athénien, sur trois personnages. Pas plus. Savoir : Ulysse, Philoctète, Néoptolème.

Je vous demande la permission d'insister quelque peu sur le premier de ces trois héros, afin que vous n'ayez pas contre lui des préventions trop fâcheuses. Assurément, Ulysse commit une action contestable, le jour où il abandonna Philoctète sur ce rocher, près de cette grotte... Mais il croyait bien faire. Il agissait dans l'intérêt de l'armée. Il n'était pas Grec à demi. En toute conscience, avec la certitude sereine d'accepter un devoir, il sacrifiait le citoyen à la cité, l'individu à l'État. Vous l'entendrez prononcer des paroles compromettantes et qui sonnent mal devant un public français : « Mon fils, dira-t-il à Néoptolème, pour remplir la mission que je te confie, la force physique ne suffit pas... Il faut adresser à Philoctète un langage propre à décevoir son esprit. Je le sais, ô enfant, que tu n'es pas né pour l'imposture. Mais fie-toi à mes conseils ; renonce à toute pudeur pour une faible portion du jour... » Eh quoi ! est-ce donc là un traître de mélodrame ? Eh bien ! non, je vous en prie, Mesdames et Messieurs, ne prenez pas Ulysse pour un gredin sinistre, pour une sombre canaille ! L'acteur qui est chargé de représenter son personnage se tromperait, je crois, s'il lui infligeait les allures cauteleuses d'un Iago, la physionomie basse d'un Narcisse ou le regard louche d'un Tartufe empanaché.

Certes, et je ne fais nulle difficulté de le reconnaître, il ment, comme Escobar, pour la plus grande gloire des Dieux qu'il sert. Dans sa rude vie de marin, de cavalier, de fantassin, de chef de bande et de pasteur de peuple, Ulysse a prononcé beaucoup de discours politiques. Il a dû se soumettre aux lois du genre, et c'est pourquoi il a étonné les dieux eux-mêmes par sa maîtrise dans l'art de déguiser la vérité. La subtilité de ses raisonnements m'irrite, et déjà Byzance est en germe dans Ithaque. Mais au cours de son existence laborieuse, diverse et vagabonde, ce héros endurci à la peine, souvent poursuivi par la malice des hommes, par la rigueur des choses et par la colère des dieux, n'a jamais commis un acte que les gens de sa tribu, de son pays, de sa race aient désapprouvé. Le verbiage méchant lui répugne, les sentiments vulgaires lui font horreur. L'insolence des pieds-plats le scandalise. N'est-ce pas lui qui, dans l'assemblée des Grecs, rabroua de si dure façon Thersite, l'insolent fuyard et qui lui dit en levant son sceptre d'or : « Assez, vilain parleur ! Je ne crois pas qu'aucun

mortel plus vil que toi soit venu avec les fils d'Atrée sous les murs d'Ilion. Renonce donc, en présence des chefs, à ta vaine rhétorique, à tes injures, à tes lâches désirs de retour !... Je te le prédis, et ma menace s'accomplira ; je veux n'être plus nommé le père de Télémaque si je ne te saisis, si je ne te dépouille de tes vêtements, de ton manteau, de ta tunique, et si je ne te chasse de l'Agora, tout nu, et poussant des cris comme un chien qu'on fouette ! » Ces accès de fureur sont rares chez Ulysse. Il est, par excellence, l'homme qui ne s'irrite jamais. Vous verrez, tout à l'heure, le bouillant Néoptolème, avec l'ardeur irréfléchie d'un jouvenceau, faire mine de le provoquer, de le taquiner. De quel geste dédaigneux le héros calme oblige l'impétueux fils d'Achille aux pieds légers à rengainer son glaive ! Insoucieux des caprices qui égarent l'esprit changeant des hommes, il ne s'attarde pas aux bagatelles, et regarde toujours son but, qui est très élevé. Pallas-Athéna, déesse aux yeux d'azur, vierge raisonnable et victorieuse, l'assiste comme une sainte patronne, toutes les fois qu'il conduit ses gens à la bataille, ou qu'il se lève dans l'assemblée pour conseiller à ses compagnons irrésolus la suite dans les desseins et la longue patience qui fait vaincre. C'est elle, la conseillère de volonté, la directrice des projets utiles, l'inspiratrice des grandes pensées, la Tutélaire, la Sage, l'Athénienne, c'est elle qui lui enseigna l'imperturbable sérénité, la possession de soi, ainsi que le secret des paroles ailées qui persuadent les esprits et touchent les cœurs. Et puis, remarquez. Ce rusé, cet habile homme, d'apparence compliquée et insaisissable, n'a jamais obéi qu'à deux ou trois sentiments très simples. Il aime la gloire et il aime le gain. Mais il aime par-dessus tout la terre natale. Il n'a jamais mangé la fleur de lotus qui fait oublier la patrie. Lorsqu'il est assis à sa barre, le bon pilote, il laisse errer sa vue sur l'étendue mouvante des vagues comme s'il cherchait à l'horizon le profil aigu de l'île maternelle et la fumée du toit accoutumé. Il sait que, là-bas, il est attendu par une tendresse invincible qui de loin, à travers l'espace et malgré la durée des jours, répond à son cœur fidèle. Et jamais peut-être le sortilège des poètes n'a éternisé une parole d'amour comparable à celle-ci : « O Calypso, tu veux me retenir et m'enchaîner dans les délices. Mais je pleure quand je regarde la vaste mer. Déesse, ne t'irrite pas contre moi. Je sais bien que Pénélope est très inférieure à toi par la stature et par la beauté ; elle est mortelle, tandis que tu ne connaîtras ni la mort ni la vieillesse. Malgré cela je veux et je désire tous les jours voir l'heure du retour et rentrer dans ma maison. Si quelque dieu me brise encore sur la mer sombre, je le supporterai avec un cœur patient. J'ai déjà beaucoup souffert, beaucoup peiné sur les flots et dans la guerre. J'accepte les nouvelles souffrances auxquelles je dois m'exposer. »

Seulement, ce navigateur obstiné, ce mari presque parfait n'est pas de notre famille. Il ne participe ni à la logique rectiligne du Midi latin, ni aux chevaleries rêveuses qui nous sont venues du Nord. Il n'a rien d'un Régulus ou d'un Lohengrin. C'est un héros, ce n'est pas un paladin. Il serait dépaysé parmi les douze pairs de Charlemagne ou parmi les chevaliers de la Table Ronde. Éloquent et brave, athlète et orateur, il est le héros national des Grecs. Pour bien le comprendre et pour l'estimer à son juste prix, il faut suivre, aux archipels d'Orient, le sillage de sa mystérieuse odyssée. Là-bas, dans la nuit lumineuse où dorment les Cyclades, on croit voir apparaître son visage grave, ses yeux clairs et son casque argenté de lune, lorsque les rameurs des barques levantines racontent, sous les étoiles, les exploits et les stratagèmes de Lycurgue le Samien et de Constantin Canaris. Il revient du séjour désolé où fleurissent les pâles asphodèles, il revient pour consoler son peuple, pour apprendre à ses descendants de Crète et de Macédoine, — et, qui sait ? peut-être aussi à la postérité lamentable de ses voisins d'Arménie, — comment il s'évada de la geôle des Cyclopes, comment la force brutale est vaincue tôt ou tard par le courage et par l'intelligence, comment enfin les nations malheureuses finissent par lasser la mauvaise fortune en s'obstinant à ne pas mourir.

Pour ce qui est de l'infortuné Philoctète, je ne crois pas qu'il soit nécessaire, Mesdames et Messieurs, de recommander longuement ce sagittaire estropié à votre bon cœur. Vous le verrez boiter, vous l'entendrez se plaindre. Et, bien que les stoïciens aient décrété superbement que les douleurs physiques sont des douleurs, si j'ose dire, de deuxième classe, je crois que vous ne pourrez pas soutenir d'un œil indifférent la vue de sa misère. C'est d'ailleurs, pour nous autres Français, une grande nouveauté que de voir sur le théâtre un blessé qui saigne et qui hurle. Nos classiques ont affecté de mépriser ce moyen, comme trop choquant à l'oreille et aux yeux des délicats. Sophocle n'a pas eu les mêmes craintes. Deux mille deux cent quatre-vingt-neuf ans avant le *delirium tremens* de Coupeau, le poète qui avait déjà mis sur la scène Ajax fou, Héraklès torturé par un feu intérieur, Œdipe aveugle et sanglant, voulut, encore une fois, faire pénétrer jusqu'au fond des âmes le cri perçant de la chair meurtrie. Mais, quelque application volontaire qu'il ait mise à faire tressaillir devant nous des plaies infectieuses et pourrir des linges sanguinolents, quelque souci de réalisme qu'il ait apporté dans l'étalage des putréfactions et des sanies, il n'a pas voulu jeter en pâture à nos sens une bête humaine. Il a voulu que, dans ce

combat de l'homme et de la brute, l'homme, sans avoir une intrépidité d'âme de beaucoup supérieure à la fermeté commune, fut capable cependant de reprendre le dessus sur la brute. Son héros souffre, mais sa vie morale, sa vie mentale n'est pas interrompue par la souffrance. La sensation n'étouffe pas chez lui le sentiment. Au milieu de ses crises les plus horribles, il a des accès de honte, de crainte, de haine. Il quitte enfin avec regret ce lieu où il a tant souffert, tant il est vrai que nous laissons quelque chose de nous dans toutes les haltes où s'est fixée notre vie. Cette île funeste lui sourit, au moment du départ, et il croit entendre la naïade de la source familière lui chanter un adieu de sirène. Ce n'est donc pas une masse confuse de nerfs et de sang. Son esprit s'efforce de demeurer lucide. Sa douleur, comme l'a finement noté M. le professeur Croiset, « sa douleur est pleine de pensée ». Par là, ce malade des temps héroïques est plus voisin de nous, ce semble, que l'alcoolique Coupeau. Il nous intéresse d'autant plus qu'il est homme davantage. Notre sympathie n'hésite pas entre les tortures d'un de nos semblables et les gesticulations d'un abruti...

On dirait que Sophocle veut adoucir la raideur des légendes antiques, lorsqu'il oppose à la volonté froide, à la sécurité inquiétante d'Ulysse, la résolution indécise de Néoptolème. Au chemin âpre où le roi d'Ithaque suit sans émoi la courbe de son tortueux dessein, l'adolescent, dont l'âme est encore molle et malléable comme de la cire, bronche, hésite et finalement refuse de marcher. Il ne veut plus obéir au jésuite épique dont il a, jusqu'ici, subi l'ascendant. Il a des doutes sur la légitimité de l'entreprise. Il s'apitoie, — comme nous, — sur ce malheureux que l'on veut abuser, surprendre, dépouiller. Tandis que le chœur, composé de braves gens très timides, fait entendre la protestation intermittente, vague et inefficace du suffrage universel, Néoptolème se raidit, décidément, contre la complicité qu'il a d'abord acceptée. Il ose révoquer en doute la valeur absolue de la raison d'État. Il se demande si la vie et la liberté d'un homme appartiennent aux puissants et aux audacieux, à ceux qui s'assemblent, de leur propre mouvement, en comités de sûreté générale ou de salut public. Sophocle s'est plu dans les péripéties de ce rôle. Les remords et le revirement de Néoptolème, voilà, je crois, le vrai sujet de cette tragédie, qui s'achève par un appel sublime à la justice éternelle, et par la protestation de la conscience humaine, éveillée d'une longue torpeur. Tout s'humanise dans ce drame. Tout s'humanise, même les dieux. Car c'est un dieu qui intervient pour régler ce litige, pour accorder l'intérêt de tous avec le bonheur de chacun, pour réconcilier les coutumes anciennes avec une loi nouvelle de pitié et de douceur, enfin pour remettre Philoctète aux mains guérisseuses qui le délivreront de son mal.

Ce rapprochement de l'humanité et de la divinité est l'œuvre principale du temps où parut Sophocle, et de l'art auquel le souvenir de sa gloire demeure attaché. Jamais la divinité ne sembla plus humaine, ni l'humanité plus divine. Ce temps fut la saison douce, l'heure d'achèvement, et en quelque sorte le point de perfection du génie athénien. De toutes parts, sur l'Acropole, au Stade, sur la colline des Muses, parmi les oliviers de Colone et les lauriers-roses de l'Hymette, l'idéal apparaissait sous des formes neuves. Les dieux barbares de l'Asie et de l'Égypte s'éclipsaient dans le rayonnement de l'Olympe rajeuni. Les idoles primitives, enluminées, comme des poupées enfantines, d'ocre et de vermillon, sortaient enfin de la gaine où les vieux ciseleurs de bois et tailleurs de pierre avaient emprisonné leur immobilité. Zeus Olympien, Apollon Délien, et la blanche Artémis, la chasseresse qui se repose pendant la nuit près des fontaines, venaient de quitter le clair-obscur où leur figure entrevue avait paru si longtemps méchante, et vivaient, respiraient parmi les hommes. Tandis qu'une poésie plus souple, plus riche de nuances et d'harmonie, succédait aux vers éclatants et durs du vieil Eschyle, les architectes renonçaient aux bâtisses trapues des vieux Doriens, et posaient l'architrave du nouveau Parthénon sur des colonnes qui sont vivantes et délicates comme des tiges, et qui sont robustes comme des piliers. Les statuaires accoutumaient le marbre aux audaces du mouvement, et déliaient le geste anguleux des anciennes effigies. L'or, l'ivoire, les pierres précieuses obéissaient à Phidias pour honorer Pallas-Athéna. Dans l'assemblée du peuple, la raison triomphait par l'éloquence de Périclès. La structure de la cité se pliait, comme le plan d'un temple, aux lois du rythme. La politique elle-même était belle. Les poètes, en célébrant les athlètes vainqueurs, glorifiaient « la brillante Athènes, couronnée de violettes ». La République étendait au loin son domaine et sa séduction, par la force de ses jeunes hommes et par le prestige impérieux de sa grâce. On vit alors un équilibre, qui depuis s'est rompu, et que l'univers attristé ne retrouvera peut-être jamais.

Ainsi, après de lentes semailles, s'épanouissait la splendeur des moissons, sur cette terre héroïque et charmante où avait fleuri l'adolescence du monde, et d'où jaillissait, pour le réconfort des siècles à venir, la source vive de toute joie, de toute science et de toute beauté.

GASTON DESCHAMPS.

HENRI MARION

Henri Marion a été un des collaborateurs les plus distingués de la *Revue Bleue*. La *Revue Bleue* et son directeur ne se croyaient pas quittes envers lui par une simple notice nécrologique. Henri Marion a laissé dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui ont eu l'honneur de le connaître et le plaisir de l'aimer un souvenir trop profond pour qu'ils ne saisissent pas toutes les occasions de rappeler et de faire revivre une mémoire qui leur est chère. Homme aimable et charmant entre tous, professeur de philosophie et philosophe des plus éminents, excellent maître de pédagogie, c'est-à-dire d'éducation, au sens du mot le plus noble et le plus complet, il a laissé après lui des livres et des idées qui lui survivront. Au moment où M. Ferdinand Buisson va occuper en Sorbonne la chaire dans laquelle Henri Marion s'était révélé et imposé au grand public, c'est pour nous un devoir d'amitié de penser à lui.

Le don de l'enseignement qu'Henri Marion possédait à un rare degré peut se prouver de plusieurs manières. C'est tantôt la solidité de l'érudition, tantôt le brillant de l'esprit ou la souple fertilité de l'intelligence, tantôt enfin l'éclat de la parole et ce je ne sais quoi d'impérieux qu'il y a toujours dans l'éloquence, qui donnent à un maître l'autorité. Très fortement muni par des études, des lectures et des méditations constantes, très abondant en vues neuves et originales, très exercé et très habile à bien parler, sans phrases mais avec un accent et un timbre tout particuliers, des choses de son domaine, Henri Marion avait en outre une qualité supérieure qui était comme sa marque propre et le désignait à la sympathie. Sa personne et sa parole étaient pleines de charme.

Le charme est un doux attrait qui prévient d'abord puis qui gagne et retient de plus en plus la bienveillance. Il suffisait de voir et d'entendre Henri Marion pour être gagné à lui immédiatement. La douceur du regard de ses yeux profonds, éclairés par la flamme intérieure qui brûlait en lui ou voilés d'une mélancolie silencieuse ; la douceur aussi et la caresse de sa voix qui rendait les paroles plus graves et plus persuasives ; la distinction parfaite de son langage et de ses manières : tout annonçait en lui une de ces nature d'élite fragiles et précieuses, trop précieuses et trop fragiles sans doute pour durer longtemps, pour résister au poids des tâches renouvelées, mais qui laissent derrière elles une impression d'élégance, de bonne grâce et d'harmonie...

Cette grâce et ce charme souverains que ses élèves du lycée Henry IV, de la Sorbonne et de l'École normale de Fontenay n'oublieront jamais, venaient surtout à Henri Marion de sa bonté. Il était bon, en effet, d'une bonté inaltérable et souriante, toujours prêt à rendre service, à prendre de la peine pour en épargner aux autres, à faire, comme disaient les stoïciens, « son métier d'homme » et à prouver que la philosophie, telle qu'il l'entendait, n'était pas seulement sa carrière, mais sa vocation. C'est lui qui a jeté dans la circulation de notre temps ce beau et grand mot de *solidarité* dont il mesurait mieux que personne toute l'étendue. Peut-être savait-il, comme Vauvenargues, que ses jours étaient comptés et que lui non plus ne remplirait pas tout son mérite ? Il avait accepté, sans se plaindre, l'arrêt pressenti de la destinée. On eût dit qu'il se hâtait de vivre, pour ne pas mourir au moins, comme tant d'autres, sans avoir vécu (1).

**

Ce qui donne à l'œuvre tout entière d'Henri Marion sa vraie unité, c'est qu'il était avant tout un *moraliste*. Il l'était d'instinct et il avait dû l'être de très bonne heure (on en a la preuve dans ses premiers opuscules) par une sorte de penchant pour les questions morales et pour les problèmes d'éducation, par cette méditation précoce de la vie qu'éveillent, dès la jeunesse, chez les meilleurs d'entre nous, le souci et l'amour de nos semblables. Il l'était ensuite par application et par métier, car cette étude de l'Homme a été le point de départ et le terme final de tous ses travaux. Henri Marion aimait l'Homme et l'Humanité. Il aimait et il voulait servir son pays en bon citoyen. Il avait rêvé pour la philosophie et pour les philosophes une tâche utile, une place et un rôle dans la cité, dans la république. Éclairer les esprits pour former des âmes et des caractères ; donner à la discipline morale, dans la société laïque de notre temps, la puissance et le crédit qu'on n'accordait guère autrefois qu'à la religion : exercer ainsi sur les consciences, instruites par « le catéchisme du devoir », sur les intelligences, nourries à l'école de la liberté, mais de la liberté sans désordre, une autorité bienfaisante et consentie : tel était son but ; telle a été, toute sa vie, son ambition.

Henri Marion fut un des meilleurs ouvriers, dans sa sphère et à son rang, de cette œuvre du relève-

(1) Sans parler de ses cours à l'École normale de Fontenay, résumés par ses élèves et publiés par eux : *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation*, *Leçons de morale* (Colin); de sa belle monographie sur le *Mouvement des idées pédagogiques en France depuis 1870*, et de ses « admirables Observations sur la discipline », — c'est un des maîtres de l'enseignement qui parle ainsi, — insérées dans les *Instructions*, *programmes* et *règlements* de 1890 ; sans parler davantage des articles nombreux et remarquables donnés par lui à la *Grande Encyclopédie*, trois de ses principaux ouvrages se recommandent spécialement à l'attention : son *Étude sur Locke, sa vie et son œuvre* d'après des documents nouveaux (Alcan), sa thèse sur la *Solidarité morale* (Alcan), essai de psychologie appliquée, — et enfin son dernier livre, *l'Éducation dans l'Université* (Colin), qui a soulevé, qui soulève encore tant de controverses.

ment national qui date de 1871, au douloureux et sombre lendemain de l'*année terrible*. Il appartenait à cette génération de jeunes maîtres, amis et collaborateurs de la plupart des hommes politiques chargés de conduire notre pays dans des voies nouvelles, qui s'étaient donné pour mission, — une mission civique et salutaire entre toutes, — de refaire et de retremper l'âme française. Déshabituée de la liberté, découragée par la défaite, menacée de cette langueur triste qui naît si souvent de l'humiliation, l'âme de la France avait grand besoin d'être ranimée. Jadis la Restauration avait eu ses missionnaires qui, pour raviver la foi royaliste, après la Révolution et l'Empire, essayaient de raviver la foi catholique, en répandant autour d'eux l'idée religieuse. La jeune république, la démocratie qui aspirait à naître et à croître, trouvèrent de même dans les maîtres de la jeune Université, notamment dans les professeurs de philosophie dont c'était d'ailleurs plutôt la tâche, des auxiliaires dévoués et convaincus, qui entreprirent d'élever les générations nouvelles dans le sens et dans les principes des temps nouveaux.

En étudiant Locke, si mêlé à l'histoire et aux révolutions de son pays, si populaire encore et si influent chez nos voisins, si admiré, si utilisé chez nous au XVIIIe siècle, Henri Marion s'adressait, pour ainsi dire, à son maître naturel et il retrouvait, par bien des côtés, son semblable. Le portrait qu'il a tracé du philosophe anglais, à la fin de la première partie de son étude, pourrait lui convenir à lui-même :

> De toute cette vie... la physionomie de l'homme se dégage assez nettement, à la fois noble et calme, douce et vive. Point de morgue, rien de théâtral, pas la moindre affectation ni singularité : en toutes choses, une simplicité parfaite. En lui, tout avait ce caractère : ses traits purs, sa figure souffrante, mais ouverte et vraie, ses manières, son langage, sa personne, toutes ses habitudes (p. 77).

Et plus loin :

> Nulle autre originalité qu'une distinction exquise et le plus rare mélange d'élégance et de correction, d'aisance et de gravité. D'une sociabilité charmante, sans banalité, il était affable envers tous, surtout envers les petits. Il s'échauffait volontiers dans la discussion, mais n'y apportait jamais ni intolérance ni aigreur : il laissait parler ses contradicteurs et savait écouter. La seule chose qu'il ne pût souffrir, c'était la mauvaise éducation. Pour lui la politesse était plus qu'un ornement, c'était un devoir chrétien, la première marque de sa bonté.

Il s'était plu à étudier et à faire connaître dans Locke, dont on retrouvera toujours chez lui l'inspiration, le philosophe pratique « tout au premier rang parmi les penseurs modernes et les promoteurs de l'esprit nouveau ». On trouve dans son livre de la *Solidarité morale* (1) la même préoccupation de faire travailler la philosophie, tirée de ses méditations solitaires, à l'éducation de la société civile et à la discussion raisonnée des vérités sociologiques de notre temps. Ces vérités semblaient des nouveautés, hardies, pour ne pas dire téméraires, à quelques-uns. « En 1880, quand M. Caro lut comme juge cet Essai sur la Solidarité, qui se présentait alors comme thèse de doctorat, il me souvient que son oreille était déchirée par ce titre ? » C'est Henri Marion lui-même qui rapporte ce fait curieux, avec la bonne grâce la plus modeste, dans la préface de sa quatrième édition. Ainsi M. Caro, c'est-à-dire l'ancienne philosophie, n'aimait pas ce mot de solidarité. Peut-être n'aimait-elle pas beaucoup plus la chose ? M. Paul Janet, qui n'est pourtant pas un esprit timide, l'auteur des belles études morales que tout le monde a lues, s'effrayait un peu, lui aussi, des souvenirs fâcheux ou inquiétants que ce mot de solidarité, employé autre fois par Pierre Leroux, pouvait rappeler.

L'*Essai sur la solidarité morale*, — solidarité individuelle et solidarité sociale d'Henri Marion n'a rien qui doive effrayer personne, en exceptant bien entendu les irréconciliables, ceux qui font et qui feront toujours la guerre à la philosophie de la liberté. Qu'un pareil livre donne à penser : ceci est autre chose. Qu'il soit, surtout à l'heure actuelle, d'une lecture nécessaire et d'une méditation profitable pour ceux qui s'intéressent au problème social : cela est également hors de doute et, là encore, Henri Marion a bien fait ce qu'il voulait faire. Avec sa chaleur d'âme accoutumée, son énergie douce, son bon sens lumineux, hardi et sage, il a été un maître en sociologie, un excellent maître.

Nous sommes loin avec lui, heureusement, des variations brillantes, oratoires ou métaphysiques, sur *le Vrai, le Beau* et *le Bien ;* très loin aussi des déclamations enflammées ou ampoulées de tous les chercheurs d'aventure ou de tous les faiseurs de dupes qui ont exploité depuis ce grand mot de Solidarité, les uns pour débiter leurs chimères et les autres pour déguiser leurs ambitions. La solidarité telle qu'Henri Marion l'a définie et analysée n'est pas plus le songe d'un naïf que le thème d'un charlatan : c'est la religion d'un philosophe (2).

On sent, d'un bout à l'autre de ce beau livre, la foi d'un penseur, d'un ami véritable et d'un bon conseiller de l'espèce humaine, très attentif au spectacle et à la raison des choses, très averti des « fins de

(1) [illegible]

(2) [illegible]

l'homme » et de leur secrète conformité aux fins mystérieuses de l'univers dont il fait partie. Appuyée sur une psychologie aussi délicate que solide, qui lui découvre et lui explique l'individu, couronnée (pp. 352 et suivantes) par une métaphysique qui s'élève, sans prétention et sans obscurité, aux spéculations les plus hautes, la thèse morale d'Henri Marion est bien ce qu'elle devait être, venant de lui : le livre charmant d'un idéaliste généreux, qui croit le premier au progrès qu'il désire et qui ne veut pas, qui ne peut pas désespérer de l'effort humain.

Malgré la haute portée philosophique et sociale de son *Essai sur la solidarité*, c'est peut-être son livre sur l'*Éducation dans l'Université* qui a le plus contribué à répandre la renommée d'Henri Marion. C'est autour de lui, dans tous les cas, que les batailles les plus vives se sont engagées. Au vrai, la querelle des anciens et des modernes n'est jamais finie. Elle durera sans doute jusqu'à la fin du monde, les uns tenant pour le passé, qui n'est déjà plus, et les autres marchant ou courant à l'avenir, qui n'est pas encore.

Henri Marion n'a jamais été de ceux qui regardent volontiers en arrière. Il était, au contraire, un partisan déterminé de ce qu'il a lui-même appelé « le méliorisme actif ». Mélioriste ne veut pas dire optimiste. C'est justement parce que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'il faut encore l'améliorer, afin que nos enfants le trouvent ensuite meilleur et plus habitable. L'ancienne discipline, l'ancienne éducation, ou, comme disait Montaigne, l'ancienne « police » de nos maisons universitaires laissaient à désirer sur plus d'un point. Henri Marion osa soulever ou déchirer bien des voiles, signaler des erreurs, dénoncer des abus et proposer des réformes. Il osait dire, — après Rabelais, — que la brutalité n'avait rien de commun avec l'autorité, faite tout entière de raison, de fermeté douce (car il s'agit de gouverner des enfants) et d'intelligence. Il disait encore, — après Port-Royal, — que l'émulation surexcitée n'était pas le meilleur ressort des jeunes âmes. Il ajoutait que l'esprit des règlements surannés était un mauvais esprit, que toutes les vieilles habitudes n'étaient pas le dernier mot d'une pédagogie éclairée, que, par exemple, les rapports de maître à élèves et de proviseur à professeurs n'étaient pas toujours ce qu'ils pourraient être; bref, que l'Université moderne, si elle voulait comprendre et faire sa tâche d'éducatrice, devait d'abord avoir un autre idéal et une autre théorie de l'éducation.

Tout cela était plein d'observations vraies, d'idées justes, de nouveautés généreuses et même d'austérité, d'une austérité charmante. Qu'arriva-t-il? Le Capitole sembla menacé et l'on cria beaucoup autour de lui. La tradition s'alarma, la routine s'insurgea, des férules se levèrent. Les vieilles manches des vieilles robes firent des gestes outrés. Le caporalisme universitaire protesta contre cet appel généreux à la liberté : il traita, il traite encore d'utopie et de scandale les réclamations et les souhaits raisonnables d'un esprit bien fait qui prenait conseil d'une âme tendre. Laissons dire ces derniers survivants d'un régime disparu, ces partisans opiniâtres, mais de jour en jour plus réduits, des méthodes condamnées. La pédagogie virile et humaine, d'Henri Marion, est la seule désormais où la jeune Université veuille puiser ses principes. Le type du lycée-caserne n'est plus de notre âge : l'esprit nouveau a soufflé sur « les geôles de jeunesse captive ». Une réaction n'est pas à craindre : elle serait aveugle, inutile et brève. L'éducation future s'inspirera des idées et des réformes d'Henri Marion, ou bien alors on s'attardera vainement à des regrets stériles et, de parti pris, on tournera le dos à l'avenir.

Le temps, qui met les choses à leur point et les hommes à leur place, ne fera que consacrer la réputation de philosophe et d'éducateur qu'Henri Marion a méritée. Sa fière modestie n'aurait pas voulu d'autre éloge ni souhaité d'autre récompense. Croyons-en les dernières lignes, si belles et si simples, de son *Essai sur la solidarité :*

> Les lois de la nature ne se chargent pas toutes seules de faire l'homme bon et heureux, mais elles lui permettent de le devenir. Si elles n'enfantent pas nécessairement la moralité, elles sont prêtes à lui venir en aide ; si elles ne dispensent pas du bon vouloir, elles s'en emparent et le font fructifier. Faisons notre devoir et fions-nous à elles pour le reste.

Ce dernier vœu de notre ami était assez pur pour être exaucé.

Henri Chantavoine.

LA CHANCE DU COMMODORE

Nouvelle.

— Holà oh, sur le pont! laissez descendre l'échelle de poupe!

C'était au milieu des solitudes azurées de l'archipel indien; à l'ouest de l'île de Timor.

Je venais sur une barque de la *Méduse*, croiseur de Sa Majesté, visiter un vaisseau d'apparence suspecte qui, les voiles carguées et sans pavillon à son mât, se trouvait à l'ancre en dehors de la zone regardée comme navigable, dans le voisinage immédiat des récifs de corail.

Notre arrivée sembla tirer d'une torpeur séculaire le singulier bâtiment que j'eus le loisir d'examiner, tandis qu'une échelle de corde glissait avec une len-

teur désespérante le long du bordage. Son armement était beaucoup plus important que celui de la plupart des vaisseaux de commerce, l'équipage au contraire paraissait peu nombreux à en juger par les cabestans disposés en plusieurs endroits pour parer autant que possible au manque de bras. D'après la construction et l'ordonnance générale, on pouvait deviner qu'autrefois brick de guerre puissant et rapide, il était tombé enfin, à la suite d'une adjudication, entre les mains d'un marchand qui l'avait gréé plus légèrement à la façon d'un schooner. Le propriétaire actuel devait être un patron économe, ayant adopté pour règle absolue que toute planche non foncièrement pourrie possédait encore quelque valeur.

J'étais déjà sur le pont lorsqu'un pavillon fut hissé à la corne de vergue, chiffon décoloré et déchiré où j'eus grand'peine à reconnaître les couleurs portugaises. Alors je vis s'avancer une forme longue et maigre, vêtue d'un vieil uniforme et qui me salua avec une politesse exquise.

— Sennor Pedro di Castro, Commodore!

Tels furent le nom et le titre sous lesquels se présenta l'étrange commandant de l'étrange navire, homme d'apparence énergique, au visage pâle et finement dessiné que ne déparaient même pas deux larges cicatrices sur le front et la joue. L'attitude un peu courbée et les cheveux déjà grisonnants disaient clairement que le sennor n'était plus un jeune homme, bien que les traits mobiles et les yeux pleins d'éclairs eussent encore une vivacité, une pétulance toutes juvéniles. La « grandezza » avec laquelle il m'invita à passer dans sa cabine acheva de me donner une haute idée du personnage.

Quelque vive que fût ma surprise de rencontrer un tel homme sur un pareil bâtiment, elle augmenta encore à la nouvelle que je me trouvais à bord d'un vaisseau de guerre de Sa Majesté portugaise, la *Santa Maria;* enfin quand j'entendis un matelot qualifier mon hôte d'« Amirante », mon visage dut trahir quelque chose de l'étonnement où me jetait cette dernière découverte, car le commodore se hâta de m'expliquer, dans un portugais farci d'anglais, que ce titre n'avait plus rien de commun avec la haute position qu'il désignait autrefois, mais que d'après un usage ancien, l'officier de marine commandant la station de Timor continuait à le porter, que cet officier était pour le moment lui-même, tout à mon service pour ce qui pourrait concorder avec celui de Sa Majesté, que Dieu garde!

Tout cela débité avec tant d'affabilité et de noblesse à la fois que je commençai à ressentir une profonde sympathie pour le prétendu amiral et sa mauvaise coquille de noix; et nous fûmes bientôt engagés dans une conversation des plus animées.

J'appris ainsi qu'en ses jeunes années, la *Santa Maria* avait été un modèle de brick de guerre, un bijou de la marine coloniale portugaise; qu'au sortir du service actif il était devenu un croiseur merveilleux; qu'enfin pour sa retraite on lui avait accordé ce poste de confiance, avec mission de donner la chasse aux contrebandiers qui infestaient ces parages. Assez piètre rôle pour un amirante, un com-[illegible] pensai-je à part moi; mais déjà sennor Pedro di Castro avait entamé un autre sujet. Ah! la folle jeunesse, là-bas dans sa belle patrie, le pays des sérénades, des boleros, des fandangos, où les femmes ressemblent à des lis gracieux et à de délicates et enivrantes tubéreuses, où les hommes ont plus de vaillance dans le cœur que de réaux dans la poche...

— Car, voilà le malheur du noble Portugal, comme aussi de votre humble serviteur, ajouta-t-il d'un ton railleur où perçait une certaine amertume, ni l'un ni l'autre n'ont le sou. Croiriez-vous que moi, le dernier rejeton d'une des plus illustres familles, je dois me priver du nécessaire pour procurer à mes filles, mes chères Isabella et Christina, mon seul bonheur au monde depuis la mort prématurée de leur pauvre mère, une éducation conforme à leur naissance et au rang qu'elles occuperont plus tard? car selon les traditions de la famille de Castro, elles seront un jour dames d'honneur à la cour des Bragances. Ah! si seulement la chance continuait à me favoriser comme elle l'a fait en ces derniers temps...

J'exprimai l'espoir que ce vœu serait exaucé, et croyant qu'il s'agissait de quelque capture importante sur les forbans de la côte, je lui assurai que mon plus vif désir était d'être témoin de ses exploits.

Il me jeta un regard à la dérobée comme pour s'assurer si je parlais sérieusement, puis il devint rêveur, appuya son menton sur la main et, pendant quelques instants, sembla en proie à une foule de sentiments contradictoires; enfin prenant son parti: « La chance... la voilà! » s'écria-t-il en tirant de sa poche un paquet de cartes.

La surprise que ce coup de théâtre, cette brusque volte-face éveilla en moi, ne pouvait échapper à l'amirante.

— Ah! oui, fit-il avec un triste sourire, déjà votre opinion sur mon compte a viré de bord et, avouez-le, vous n'êtes pas loin de me mépriser. Et cependant... si je pouvais dire...

S'il ne dit pas tout, il ne s'en fallut guère, car la discrétion ne paraissait pas être la vertu dominante de mon hôte, du moins en ce qui concernait ses affaires personnelles. Que voulez-vous? Les appointements étaient si minimes dans le service de Sa Majesté portugaise qu'ils suffisaient à peine à le faire vivre lui-même, de sorte que la brillante éducation d'Isabella et Christina dans leur noble couvent de

Lisbonne dépendait entièrement de la chance du commodore au jeu de manille. Si cette chance tournait et que le sennor fût décavé, adieu toutes les espérances de l'antique maison de Castro!... Les sérénades, les lis penchés, les tubéreuses, la grandezza portugaise et la manille, tout cela se brouillait si étrangement dans ma pauvre tête que pour dire quelque chose je balbutiai : « Parfaitement... la fin justifie les moyens... » et je pris congé de mon hôte en l'invitant, mais sans conviction, à nous rendre visite à son tour.

J'étais attendu là-bas avec impatience, j'eus à fournir un récit détaillé sur mon excursion à bord de l'étrange navire, à dépeindre la personne et l'entourage du commandant, dont mes camarades comptaient faire bientôt la connaissance, à parler de sa vie passée, de ses travaux, de ses projets. Il est un point pourtant sur lequel je jugeai bon de garder le silence, la chance du commodore ne fut pas même mentionnée.

Le lendemain une surprise nous attendait : la *Santa Maria* avait disparu pendant la nuit.

Huit jours plus tard nous la retrouvâmes en rade de Timor-Dilli et lui adressâmes le salut international d'usage auquel elle répondit courtoisement. A peine l'écho de la canonnade s'était-il éteint dans l'éloignement que nous vîmes mettre à la mer une petite embarcation, en plus mauvais état encore, si possible, que le brick lui-même, et à l'avant je reconnus la haute stature de Pedro di Castro, l'amirante. Il venait solennellement inviter tous les officiers à passer à bord de la *Santa Maria*, dont il tenait à leur faire les honneurs. Les distractions sont rares sur ces plages désolées, et l'invitation fut acceptée avec d'autant plus d'empressement que, de prime abord, mes collègues s'étaient dit qu'ils avaient affaire à un joyeux compagnon. Pour moi, ce qui m'inquiétait, c'était ce malheureux jeu de cartes... Devais-je en parler ? Oui, sûrement ; mais comment? Si vous voyez le sennor tirer quelque chose de sa poche, n'en soyez point surpris ? Cette disparition subite, huit jours auparavant, j'en devinais trop bien la véritable cause, et cela n'était pas fait non plus pour dissiper mes appréhensions... Toutefois, comme il arrive le plus souvent en pareil cas, je finis par ne rien dire, espérant que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le lendemain l'accueil fut cordial et digne ; c'était véritablement Pedro di Castro qui nous recevait ; le commodore veinard semblait pour le moment — pour toujours peut-être? — rentré dans la coulisse. Déjà je me félicitais de ma discrétion quand tout à coup des cris bizarres nous déchirèrent les oreilles : « Spadille! ... Manille!... Caramba!... Une carte manque!... Regardez entre ses doigts... » puis on entendit un bruit de bouchon qui saute et un glouglou de bouteille qui se vide. C'était le perroquet de l'amirante qui, de sa cage sous la table, souhaitait la bienvenue aux hôtes de son maître.

Un instant le commodore nous regarda en souriant d'un air assez embarrassé, puis, à notre grande surprise s'exprimant en pur hollandais :

— Ce monstre de Pépi n'en fait jamais d'autres ! s'écria-t-il. Eh bien, soit ! au diable l'amirante, et Pedro di Castro, et ce jargon portugais dont jamais je n'ai pu prononcer trois mots de suite... Mes enfants, vous avez devant vous Piet Carstens, un compatriote, un ancien collègue et compagnon d'armes. Qu'en dites-vous ?

D'abord, à cette nouvelle stupéfiante, nous nous regardâmes l'un l'autre sans pouvoir prononcer une parole ; mais ce premier moment d'ahurissement passé, un hurrah frénétique retentit, et toutes les mains se tendirent vers le frère prodigue. Celui-ci saisit ma main et poursuivit :

— Oui, je me suis sauvé, j'ai fui comme un imbécile. Quand une fois on a assumé un rôle, on éprouve toujours quelque crève-cœur à le quitter... et aussi je ne sais quelle fausse honte. Mais quand le hasard... ou la Providence... vous eut amené ici, ma foi, je n'y pus plus tenir : à tout prix je voulus serrer une fois encore des mains amies, entendre la langue maternelle, parler du pays. Vous ne m'en voudrez pas trop si Isabella et Christina redeviennent tout simplement Betje et Krisje, si le couvent noble se transforme en un pensionnat de demoiselles à Purmerend et si les futures dames d'honneur des Bragances font place à d'honnêtes mères de famille hollandaises... en herbe ; car j'espère, si la chance qui m'a toujours...

Je me hâtai de couper court à des confidences compromettantes en poussant un nouveau hourrah qui fut répété par tous les camarades, et pendant un quart d'heure ce ne furent que rires, poignées de main, accolades, demandes, réponses, à la volée... Mais le maudit perroquet, mis en belle humeur par ce vacarme inusité, se mit, à ma grande terreur, à déboucher une quantité de bouteilles et à prouver sa science profonde de tous les détails du jeu de manille, même celui du saut de la coupe et d'autres d'aussi mauvais aloi. Heureusement cet incident passa presque inaperçu, car l'amirante s'était assuré l'attention de l'auditoire en se lançant dans le récit de son existence mouvementée depuis le moment où *une bêtise*, sur laquelle il glissa légèrement, l'avait forcé à quitter la marine hollandaise et à venir chercher fortune aux colonies. Je craignais que ce mot de « fortune » ne le ramenât à son sujet favori et, prenant prétexte de l'heure déjà avancée, je donnai le signal de la retraite. A présent que Pedro di Castro

s'était métamorphosé en Piet Carstens, je désirais d'autant plus qu'une sorte de nimbe glorieux continuât à envelopper sa personnalité de hardi aventurier. J'étais d'ailleurs persuadé qu'au point du jour la *Santa-Maria* se serait de nouveau éclipsée.

En cela je me trompais. Un motif puissant retenait l'amirante dans ces parages : on jouait gros jeu dans la colonie et il n'y était bruit, en ce moment, que de la veine *prodigieuse* de notre nouvel ami, laquelle veine devint *scandaleuse* lorsqu'il eut fait sauter la banque et empoché deux mille réaux sans revenir le lendemain les perdre à la même table. Quand enfin l'on apprit qu'il avait acheté une traite sur l'Europe, précisément pour cette valeur, le mécontentement ne connut plus de bornes et un matin que nous étions, quelques camarades et moi, à bord de la *Santa Maria*, le président du club, don Alvarez, apparut soudain au haut de l'échelle de poupe, suant, soufflant et grommelant, suivi du maître du port Ramirez, grommelant, soufflant et suant. Tous deux avaient failli se casser le cou dans cette ascension périlleuse.

L'amirante se précipita à la rencontre des deux petits hidalgos ventrus, leur serra la main, s'informa de leur santé, se réjouit de l'honneur de recevoir à la fois tant d'hôtes distingués, et, après les présentations d'usage, nous invita à passer au salon, — c'était le nom qu'il donnait à sa méchante cabine.

— Caramba! s'écria Pépi en voyant entrer tout ce monde.

Un gros morceau de sucre que je lui mis dans le bec l'empêcha de poursuivre sa litanie, et notre ami, qui s'aperçut de mon stratagème, me remercia d'un regard où je crus distinguer une nuance d'ironie.

On servit du xérès, de l'eau de Seltz et d'exquis londrecitos, mais tout cela, joint à la brillante conversation de l'amirante, ne parvint pas à dérider les deux visiteurs. Don Alvarez était solennel et Ramirez avait l'air fatal; ce que voyant, notre hôte prit sa guitare et préluda brillamment à la sérénade de Boccace :

[illegible]
[illegible]

— Un moment, sennor, un moment! interrompit don Alvarez... La chance...

[illegible]
[illegible]

continua imperturbablement le chanteur.

— Regardez dans sa manche... la carte y est! cria l'infernal Pépi, qui avait expédié son morceau de sucre.

Alvarez regarda Ramirez, et Ramirez donna soudain sur la table un coup de poing qui fit sursauter verres et flacons :

— C'est ça... c'est bien ça... je l'ai toujours dit.

— Du calme, Ramirez, fit Alvarez. Suis-je, oui ou non, le président du club? Est-ce à moi, oui ou non, qu'il appartient de prendre la parole en cette circon-[illegible]

[illegible]
[illegible]

— La chance, sennor, vous a singulièrement favorisé dans ces derniers temps, reprit Alvarez. En ce soir mémorable où vous avez fait sauter la banque, j'ai eu l'honneur de perdre contre vous la jolie somme de trois cents réaux.

Tu ris gaiment, ô folle enfant,
[illegible]

— C'est vous qui vous riez de moi, sennor, s'écria don Alvarez en se levant avec une dignité froide. Mais entre hommes d'honneur...

— Moi! s'écria l'amirante d'un air presque scanda-[illegible]
rez, c'est très mal de soupçonner pareille chose, et je n'attendais pas cela d'un vieil ami de quinze jours. Je compatis d'autant plus à votre malheur que j'en ai éprouvé un de la même espèce, mais autrement terrible : vous avez perdu trois cents réaux, dites-vous? Moi, je m'en suis fait souffler deux mille...

— Deux mille! vociféra Alvarez.

— Deux mille! rugit Ramirez.

— Spadille! Manille! Une carte manque, ajouta le perroquet *sotto voce*.

— Et par un Chinois, qui plus est!

— Par Singkèh, je parie! fit Alvarez démoralisé.

— Vous l'avez deviné, sennor!

— C'est donc pour cela que ce hideux Fils du Ciel, nous regardait hier d'un air... d'un air chinois, comme pour nous dire : Je les ai là, vos écus, dans [illegible]
Singkèh, venez, mes enfants, il vous prêtera à vingt-cinq du cent, sans parler des petits profits. Je vous le disais bien, Ramirez, que cette traite...

— C'est moi qui vous le disais, don Alvarez, si ma mémoire est bonne.

— Cette traite, puisque traite il y a, nous la traiterons de fable, répondit notre hôte en reprenant sa guitare, et si vous m'en croyez, nous chercherons dans le xérès et la musique l'oubli de nos peines. Au refrain, Messieurs, au refrain!

[illegible]
[illegible]

— Vous avez été superbe de sang-froid et... d'aplomb, dis-je tout bas à l'amirante, quand les deux hidalgos se furent retirés, la tête basse, et que le moment fut venu de prendre congé à notre tour.

[illegible]
de pension assurés aux fillettes. Mais ce démon de

Pépi, il faudra décidément que je lui torde le cou!

Un an s'est écoulé. Les événements de la guerre contre Atchin se sont précipités, notre croiseur a fait partie de l'escadre de blocus, beaucoup d'entre nous ont laissé leurs os sur ces plages enivrantes et maudites de la mer des Indes, frappés par les balles ennemies ou emportés par le choléra. Dans ces circonstances on conçoit que le souvenir de l'amirante et de sa canonnière vermoulue, de sa guitare, de son jeu de cartes et de son perroquet n'aient occupé que fort peu de place parmi nos préoccupations et nos angoisses journalières. Mais lorsque, la campagne terminée, nous repassâmes en vue de l'île de Timor, instinctivement nous cherchâmes du regard la *Santa Maria*, près de ces mêmes récifs de corail où nous l'avions aperçue d'abord. Et, ma foi, elle s'y trouvait en effet! Alors nous ne pûmes résister à la tentation de revoir une dernière fois notre ami Pedro di Castro ou Piet Carstens, de lui annoncer notre retour au pays, de lui dire que nous espérions l'y revoir un jour, si la chance qui..., etc., etc., Spadille, Manille, Caramba!

En approchant du vaisseau, j'éprouvai un sentiment bizarre : il me semblait entendre encore retentir à mes oreilles les sons de la guitare et les paroles de la sérénade de Boccace, coupés de temps en temps par les cris aigus de Pépi; et pourtant je me sentais au cœur, outre la tristesse bien naturelle au moment où l'on va dire un adieu sans doute éternel à un être qui, en somme, vous est sympathique; j'éprouvais, dis-je, une crainte vague, indéfinissable comme si quelque malheur flottait [dans l'air. Le silence qui régnait à bord de la *Santa Maria* ne fit qu'accentuer la pente funèbre de mes idées, et je vis que mes camarades étaient dans les mêmes dispositions que moi,car aucun d'eux ne souflait mot. Nous avions tous, Dieu me pardonne, l'allure de gens allant à un enterrement!

Sur le pont un seul matelot fumait mélancoliquement sa pipe sur un tas de cordages. Le commodore était à terre, sans doute? Le marsouin, pour toute réponse, secoua la tête et indiqua l'escalier de la cabine. Enfin nous allions voir ce brave amirante et, que diable, il saurait bien nous mettre du cœur au ventre, lui! nous allions rire, chanter, choquer nos verres, boire à la prospérité de la Hollande et au bonheur futur de Betje et Krisje...

Pauvre amirante! Pauvre Piet Carstens! Blême, décharné, les yeux presque éteints, secoué de temps en temps par une toux sèche qui semblait lui déchirer la poitrine, il était assis dans un fauteuil et tenait entre les mains un portrait de femme; deux photographies d'enfants, têtes bouclées et qu'on devinait blondes et fraîches, étaient posées sur ses genoux.

En nous apercevant il fit un effort pour se lever et ses joues se colorèrent d'une rougeur fugitive. Nous ne savions que dire et ce fut lui qui le premier nous interrogea sur les événements, la marche des opérations militaires, le blocus de Java, le siège de Grand Atchin, la bataille de Rigas, la soumission des principaux radjas après une résistance désespérée. A ce récit un éclair illumina ses yeux, ses lèvres tremblèrent, ses doigts osseux serrèrent convulsivement les bras du fauteuil et le spasme qui le secoua fit glisser à terre les trois portraits.

— Moi aussi, murmura-t-il d'un air sombre, moi aussi j'ai porté l'épaulette, et comme vous j'aurais pu connaître ces jours de gloire... j'aurais pu mourir en servant mon pays, tandis qu'à présent, je m'en vais bêtement, lambeau par lambeau...

Une quinte de toux interminable sortit tout à coup de dessous la table, et cette grotesque parodie nous mit à tous la mort dans l'âme; chez l'amirante au contraire elle parut réveiller comme un écho de al folle gaieté d'autrefois.

— Vous voyez, dit-il, je ne lui ai pas tordu le cou, et j'ai eu raison, car alors je serais resté seul sur mes quatre planches pourries où je veux mourir... Ah oui! j'oubliais Benito, le vieux pilote, et les rats qui trouvent encore à grignoter, Dieu sait quoi... J'ai dit au reste de l'équipage : « Mes fils, je ne peux plus vous nourrir, filez votre nœud! » Et ils sont devenus... le diable sait quoi... forbans sur la côte ou maraudeurs par les chemins... La chance, la maudite chance a tourné, et ces brigands, Alvarez, Ramirez, Singkèh et compagnie m'ont mis nu comme la main... ce qui prouve bien, n'est-ce pas? qu'au fond j'étais un honnête homme et que Pépi avait tort de toujours crier de regarder dans ma manche.

Puis, après un moment de silence, il ajouta comme perdu dans un rêve :

— Que vont devenir les fillettes?... Mon Dieu!...

J'essayai de lui adresser quelques banals encouragements : il se remettrait; il souffrait d'un malaise passager qu'il fallait attribuer à l'influence débilitante du climat; nous nous reverrions là-bas, au pays... Mais mes paroles sonnaient tellement faux que je m'arrêtai brusquement comme un écolier à court de mémoire au milieu de sa leçon.

— Adieu! dit l'amirante en nous tendant la main; là-bas... non, mais là-haut... peut-être... là-haut!

A peine étions-nous remontés sur le pont qu'une pensée me traversa soudain l'esprit; en deux bonds je fus de nouveau dans la cabine, je ramassai les portraits qui gisaient à terre et les posai sur les genoux du moribond.

Puis, sans oser lever les yeux, je m'enfuis et rejoignis mes compagnons.

JAEGER.

(Adapté du hollandais par A. NOEL.)



L'ÉDUCATION PHILOSOPHIQUE

DES FRANÇAIS

Un essai : l' « Union pour l'action morale ».

Presque tout le monde en ce moment se préoccupe de l'éducation du peuple. Mais il est sûr que toute tentative d'éducation publique qui n'aura point été précédée et qui ne restera pas doublée, chez ses auteurs, d'une profonde réflexion sur eux-mêmes, d'une sévère enquête sur ce qu'il leur est réellement possible de croire et d'aimer dans l'ordre des vérités philosophiques ou religieuses, [illegible] se réduira [illegible] mais à un pur bavardage.

Un groupe d'hommes s'est formé, au sein même de notre bourgeoisie lettrée, qui, dans ce dessein d'éducation nationale, nous semblent avoir été plus hardis qu'on ne l'a encore été. Ils ont osé ne point se tromper les uns les autres sur les obscurités du problème extrêmement général qui est posé aujourd'hui dans l'esprit public. Leur société s'est accrue sans bruit de toutes les bonnes volontés, auxquelles elle reste ouverte. Elle nous a semblé digne d'être étudiée. Ayant pu le faire de très près et avec suite, nous ne croyons pas inutile d'essayer de faire comprendre ici, comme nous l'avons compris nous-mêmes le sens exact de cet effort.

I

« Union pour l'action morale » : tel est le titre, d'allure un peu déconcertante, d'une petite publication à couverture grise, que l'on peut feuilleter depuis quelques mois sous les galeries de l'Odéon.

A première vue, on hésite à l'ouvrir. Il vous monte à la cervelle, un instant, comme une bouffée d'ennui : la sensation salutaire en somme de l'inutilité actuelle de la parole, — de toute parole surtout qui prétend agir sur l'homme, dans la rue, en passant, et qui essaie de le distraire, autrement que pour son plaisir, de la seule action, de la seule lutte où vraiment il soit engagé, — de la seule lutte, donc qui lui soit riche de leçons, c'est-à-dire d'efforts nécessaires, de craintes et de victoires précises : celle qui se livre chez lui au foyer, dans dix pieds carrés, entre lui et ce qui est lui-même, entre sa chair et sa chair, son esprit et son esprit : père, mère, femme, fils, frère. — En vérité, la morale est bizarre, qui prétend, avec des conseils qui ne sont que des confessions préalablement vidées, par une généralisation sans scrupule, de tout leur contenu vif, résistant, contestable, instructif, — nous aider à voir juste et à marcher droit ; la morale surtout est inquiétante qui s'efforce de nous faire connaître le bien, — le bien, dont, apparemment, on ne parle plus dès qu'on le fait, et que l'on ne fait plus dès qu'on en parle !

Si cependant on ouvre une de ces brochures, il est possible que l'on s'arrête. L'accent qui y règne est surprenant, plus encore peut-être que le titre, mais d'une manière analogue. De même, en effet, que dans le titre, les trois premiers mots : « Union pour l'action... » avaient comme un entrain de départ, de croisade, ou même d'assaut vaguement socialiste, pour s'adoucir soudain et se ranger sous la tranquille épithète de « morale » [illegible] du *Bulletin de l'Union*, ce contraste se retrouvera : un élan jeune, puis une discipline ; quelque chose d'ému et de très individuel dans l'expression d'une pensée qui se voudrait impassible, impersonnelle, — qui se refuse à être signée ; de la vie, enfin, qui pourrait se répandre, et qui se contient : pour quelle tâche ? — Pour une *action* (l'on semble y tenir !), mais pour une action qui loin de se traduire par un mouvement visible, une poussée brutale et physique, — devra rester toute calme, persuasive, pleine de respect pour les personnes et de confiance en elle.

Il y a plus ; et ce n'est pas seulement de toute contrainte matérielle que prétendent se passer ces hommes, dans leur dessein, cependant bien avoué, d'en grouper d'autres autour d'eux : ils répudient aussi bien cette sorte de contrainte plus invisible, mais non moins sûre parfois, qui vient d'une idée, d'une doctrine, lorsque celle-ci s'est incarnée ou plutôt enfermée en une formule ou en une œuvre : « Nous ne voulons pas (écrivent-ils) créer une institution en concurrence avec celles qui existent... Nous voulons seulement faire pénétrer de plus en plus un libre et vivifiant esprit dans les institutions existantes, institutions religieuses, sociales, politiques, administratives, économiques, comme dans les mœurs. Rendre impossible partout le règne des mots creux, l'engourdissement dans l'habitude et la forme morte... Rajeunir perpétuellement la société, voilà ce que ferait notre *Union*, si elle se faisait entendre (1). »

On le voit : l'action que l'on essaie ne se contente pas de rester libérale ; elle aspire à devenir libératrice.

Si donc l'on s'efforce d'atteindre les âmes, c'est bien à la façon des religions, c'est-à-dire en vue de ces âmes mêmes, de leur destinée, de leur « salut ». Et là, dans ce dessein hardi, nous pouvons trouver le secret de cet accent particulier, tout intime, qui frappe d'abord, et qui retient, à la lecture du *Bulletin*. L'objet de cette feuille imprimée, vendue au public, est d'agir sur les consciences mêmes, en faisant cir-

(1) [illegible]

culer d'inconnus à inconnus, par une sorte de méditation divulguée, ce qui est de la vie la plus intérieure, la plus personnelle de chacun. Il y a assurément en ceci une nouveauté, la plupart ont dit d'abord : une contradiction dans les termes, une chimère, une gageure insoutenable, — un effort qui ne durera point.

L'effort, certes, a dû être immense. On le sent parfois comme haletant dans telles lignes éloquentes, plus parlées qu'écrites, et qui semblent presque trop proches encore de l'humaine angoisse d'où naît toute recherche. On le devine aussi à l'extrême lenteur, à l'irrégularité même avec laquelle fut d'abord menée la publication des brochures. Pendant trois premières années d'un travail de réflexion, de discussion et d'entente dont peuvent seules donner une idée les collections complètes du *Bulletin*, les initiateurs de l'*Union pour l'action morale* semblèrent aussi peu soucieux des dates inscrites sur leur « périodique », que s'ils eussent travaillé hors du monde, hors du temps, dans quelque solitude où les jours sont pareils, où l'homme seul se sent vieillir. C'est que rarement on ignora, autant que dans ce groupe de chercheurs, l'art d'ajourner les questions difficiles et de tourner les gros obstacles : il fallait, — puisqu'on essayait d'ouvrir un sentier neuf dans cette grande forêt vierge qu'est la morale des modernes, — que d'autres pussent passer ensuite où l'on aurait passé soi-même...

Tout est à trouver et à faire, dans l'ordre de l'éducation profonde, de l'*éducation par la liberté*, — la seule qui demeure possible (tous le voient), chez un peuple que la tradition ne tient plus. Tel est le fait que constatèrent ensemble, il y a quatre ans, quelques hommes de culture et d'habitudes intellectuelles assez diverses (professeurs, ingénieurs, prêtres, artistes, etc.), mais de cœur également généreux et de pensée également sincère. Hardiment, ils se mirent à l'œuvre, sans autre programme que cette sincérité même, à garder, à justifier et à faire comprendre de leurs voisins ; sans autre certitude commune que celle-ci : l'œuvre est possible, s'il est vrai que toutes les consciences soient, en fin de compte, grosses de vérité.

II

L'hypothèse était optimiste.

Elle ne pouvait pas ne pas l'être. « Tout essai d'action sur autrui (remarquent les auteurs du *Bulletin*), suppose une tranquille confiance en l'énergie originale des personnes humaines et en la secrète présence, au fond de chacune d'elles, de la raison qu'elles doivent incarner (1). »

Et n'est-ce pas dans l'homme seul, après tout, que non seulement l'*Union pour l'action morale*, mais notre France moderne tout entière est tenue de mettre son espoir ?

Ce qui existe, jusqu'à nouvel ordre, c'est l'individu, vivant et réagissant, il est vrai, mais faible aussi ; et borné, et changeant, et qui n'est à chaque instant défendu de l'absurde que par une très petite capacité de se voir lui-même, tel qu'il est, au milieu et à la merci des choses. C'est à l'individu que l'*Union* s'adresse, sans prétendre à d'autres succès qu'à accroître sans cesse en lui une puissance qu'elle trouve éveillée : la réflexion.

On se tromperait en effet du tout au tout en prêtant à ces hommes de foi un dogme nouveau qu'ils voudraient substituer à des dogmes anciens. Leurs déclarations à ce sujet sont aussi nettes que possible : « Pas plus qu'une orthodoxie religieuse, nous ne venons apporter une orthodoxie philosophique, ce qui serait contradictoire à l'esprit philosophique lui-même, lequel suppose une activité perpétuellement chercheuse... Il n'est pas nécessaire d'avoir lu tel ou tel livre pour se rencontrer avec nous : il suffit de savoir s'interroger soi-même sincèrement (1). »

Toutefois, on ne se tromperait pas moins en attribuant leur accord à de simples analogies de sentiment, à une commune chaleur de bonne volonté. Si l'*Union pour l'action morale* refuse de reconnaître dans aucun *système* de philosophie l'expression adéquate de la vérité humaine, pratique, qu'elle s'efforce de propager, — son *esprit*, du moins, s'est révélé de plus en plus, depuis trois ans, comme réellement philosophique, ou, si l'on veut, rationnel. Il fallait, au surplus, pour se propager, qu'il fût tel : il fallait qu'il pût être assimilable pour tout homme de volonté droite, intelligible à tout esprit juste, et n'exigeât point tant, pour être pénétré, l'émotion religieuse qui fait les initiés, que la simplicité entière qui fait les amis. L'intimité que l'on souhaitait de rendre possible entre des personnes décidées à voir clair ne devait point naître de chuchotements à l'ombre d'une chapelle, mais de libres propos tenus au grand jour. Or, de tels propos ne restent pacifiques que si la force avec laquelle nous les tenons et les maintenons ne vient point de nous-mêmes, mais de plus haut ; les idées, qui en pareille matière sont d'abord des vœux, ne se font accepter en s'affirmant tout entières que si elles ont gardé, ou repris, en nous, à travers nous, malgré nous, un caractère d'universalité et de nécessité : que si, donc, elles ne sont plus seulement des vœux, mais des rappels d'un fait, — ni des « idées », mais des « vues » du réel.

(1) *Bulletin de l'Union pour* [illegible]

(1) *Programme de l'Union pour* [illegible] 1er novembre 1895).

Quelque souple qu'elle dût rester, une philosophie, une doctrine était donc requise pour expliquer à elles-mêmes ces bonnes volontés et leurs premiers succès. Et la philosophie qui se dégagea ainsi, peu à peu, des efforts et des réflexions de quelques esprits libres, par le fait seul qu'elle se trouvait résoudre sans briser leur accord, mais en le confirmant, les questions que le siècle leur posait, — cette philosophie nous apparaît singulièrement originale et délicate. Elle ne saurait se définir (ils l'ont bien vu et n'ont pas tort de le répéter) en quelques mots...

Elle s'exprima toute, il est vrai, — on commence à le savoir, — dans la vie et l'enseignement d'un penseur dont la mort récente a été un deuil pour notre jeune école philosophique, et qui avait tracé ici même (1), en 1892, sans vouloir le signer, le programme de l'entreprise : nous voulons parler de M. Jules Lagneau, à qui l'*Union* a consacré l'an dernier une notice qu'il faut lire avec soin, si l'on veut toucher pour ainsi dire au centre vivant, au cœur de l'œuvre naissante. C'est la pensée et la volonté de ce maître que l'on sentira dominer encore et animer les pages les plus significatives du *Bulletin*.

Cette pensée, ou plutôt — cette physionomie morale, étonne, par la réunion inattendue de deux traits trop souvent séparés chez nos contemporains, et, cependant, aussi fortement accentués ici l'un que l'autre : d'une part, un dogmatisme absolu, par où l'on affirme l'existence d'une *vérité* unique, d'une *science* morale, indépendante de l'individu et de ses caprices comme de ses doutes ; — et d'autre part, le libéralisme le plus intelligent, le plus fin. Rarement, autant que dans tels essais de morale *pratique* inspirés par J. Lagneau, on a mêlé le sens et le culte de la règle au goût et au respect de la vie, et de ses démarches imprévues en chaque âme.

De ces deux tendances, la première surtout s'était marquée d'abord dans les *Simples Notes* de 1892 : « Nous pensons ne pouvoir réussir, — (écrivait-on), — qu'en faisant dominer en nous-mêmes d'abord un esprit de raison. Nous appelons raison le pouvoir de sortir de soi en affirmant une loi supérieure dont l'homme trouve en lui l'idée, en dehors le reflet seulement, une loi qu'il ne fait pas, mais qu'il peut comprendre. »

On le voit, la pensée des fondateurs de l'*Union*, — pensée qu'ils ont, du reste, précisée de plus en plus chaque jour *en l'appliquant*, est dogmatique. Elle est même rigoureuse, — on s'en apercevrait à les suivre, — et ne se laisse point déformer ni plier, parait-il, fût-ce au désir de ses plus dévoués apôtres. Et cependant, — là est la nouveauté, — elle ne s'immobilise point, ni dans un mot, ni dans une formule, ni même dans une idée : « Nous songerons (disent les *Simples Notes* de Jules Lagneau) que la servitude des mots est à la racine du fanatisme... Nous songerons que les idées n'ont la vie que si l'esprit la leur conserve en les jugeant toujours, c'est-à-dire en se tenant plus haut. » Et de ce perpétuel effort de critique, que s'étaient prescrit les auteurs du *Bulletin*, est résultée en effet la perpétuelle présence, dans les réflexions anonymes qu'ils nous ont données jusqu'ici, d'une âme toujours renouvelée mais toujours identique à elle-même, et que l'on sent, indéniablement, vivre, résister et agir, sans jamais pouvoir la saisir toute, car elle n'a point, en vérité! ne veut point avoir de corps...

Dogmatisme sans dogmes, personnalité sans noms propres, rigueur sans formules, discipline sans contrainte, âme sans corps : tel est bien le programme.

N'y a-t-il point là quelque paradoxe ? — ou quelque indécision secrète, persistante, et finalement ruineuse? Cette vérité, que l'on affirme *une* et pacifiante, est-elle bien autre chose que l'inquiétude humaine érigée en loi? Cette pensée qui ne veut point se fixer est-elle autre chose que notre soif de savoir, proposée comme science? Et dès lors, l'*Union pour l'action morale*, portée d'abord, croyions-nous, dans sa tentative d'éducation nationale, par quelque heureuse certitude, par quelque « bonne nouvelle » à communiquer à tous, — se bornerait-elle, en définitive, à aggraver, en en multipliant les expressions, le présent désarroi des consciences ?

Telle est l'objection redoutable, la seule, à vrai dire, qui se présente à l'esprit dès que l'on a compris le sérieux et, à la fois, l'audace de sincérité avec laquelle ces quelques écrivains anonymes posent tous les jours des problèmes que l'on préfère, ailleurs, supposer résolus.

Ont-ils le droit d'enseigner, c'est-à-dire : en ont-ils le pouvoir?

III

La question revient à savoir si, oui ou non, la « morale », telle qu'elle est ici posée comme but et invoquée, en quelque sorte, comme divine et nécessaire, comme utile, tout au moins, à notre société, — se pourrait résumer et justifier en un idéal qui fût aimable, c'est-à-dire qui fût universellement et naturellement désiré, voulu, dès l'instant qu'on l'aurait conçu.

A cette heure, ce qui apparait surtout, c'est l'antinomie, exposée avec feu, entre deux biens qu'on a vivement sentis : la vérité, le bien de la vie spontanée, de l'action naïve, et la vérité, le bien de la loi réfle-

(1) [illegible]

chie, de la raison en acte » (1); — puis un long effort des volontés, une application extrême des intelligences acharnées à la recherche de la vérité totale, du bien unique. Sans doute, il est juste de le remarquer, si l'effort est resté effort, si la recherche n'est pas finie, la nature même des choses le voulait. De tout temps, pour toutes les sociétés, la vérité pratique a été tendance plutôt qu'idée, disposition plutôt qu'état, méthode plutôt que science. Or s'il est vrai que le maximum d'effort n'est donné que quand les dilemmes éternels sont au maximum de clarté et de rigueur, l'*Union* n'aura pas eu tort d'accentuer le désaccord, le trouble intime de la conscience contemporaine. Il faut, pourrait-on dire, que cette morale prochaine, qui s'élabore en France pour l'Europe, soit une synthèse où rien ne manque de ce que nous légua notre passé. L'inquiétude même et le labeur sont symptômes de vie plus riche.

Mais encore, pour que nous apportions à ces moralistes, après la sympathie dont ils n'ont que faire, ou les éloges qu'ils ne nous demandent pas, le concours actif de notre intelligence propre, de notre travail le plus sérieux, qu'ils réclament expressément, il faut peut-être que, sous leur effort chaque jour recommençant, nous apercevions, sortant déjà du bloc, quelque vigoureuse et tranquille figure...

A travers bien des essais, des hésitations et même des erreurs, il est possible de discerner maintenant, croyons-nous, dans la série des travaux publiés, les traits essentiels de cet idéal cherché : la figure apparaît, déjà belle et intelligible, d'expression et de mouvement général. Elle n'est autre, nous a-t-il semblé, que celle de l'homme même, en marche. — Il est bon toutefois de s'en assurer. Et c'est ce que l'on ne saurait bien faire qu'en examinant de près, une à une, les diverses applications déjà essayées par les auteurs du *Bulletin*, de l'esprit qui est le leur. Qu'y a-t-il eu de strictement, de franchement *humain* dans leurs conclusions sur certains points difficiles : pédagogie, religion, sociologie, politique ? etc. — Il faudrait se le demander.

Telle ne sera point cependant, aujourd'hui, notre recherche. Et telle n'est pas non plus la méthode la plus directe pour juger d'une entreprise de ce genre, et décider de nos rapports possibles avec elle. Que l'*Union* ait ou non réussi juqu'à présent à suivre de très près le travail lent et si confus qui se fait dans certaines consciences ; qu'elle se soit bien placée exactement au cœur du problème posé par les mœurs (et compliqué peut-être par les « idées » modernes), c'est ce que l'événement décidera. Elle sera aimée, ou haïe, ou négligée, selon ce qu'elle aura mis de fine sympathie à deviner le mal ou les maux du siècle. Peu nous importe. Mais une question plus haute, plus générale et plus délicate nous est posée par l'existence même de cette œuvre, — une question qui ne la concerne pas, — oserons-nous dire, — mais qui nous concerne tous, en tant que nous avons besoin de penser juste.

C'est celle-ci. Le travail des consciences, *doit-on* le suivre ? Les problèmes que posent les mœurs, *doit-on* les creuser ? Et, l'image de l'homme une fois exténuée, est-il vrai qu'elle puisse être restituée par un effort moral, c'est-à-dire conscient et volontaire, et qui vienne de l'homme lui-même, et qui ne soit point une imprévue, irrésistible et bienfaisante poussée de l'éternelle espèce renaissante à travers lui, sans lui, malgré lui ?

Et, à défaut de cette onde de grâce, ne vaut-il pas mieux s'en remettre au temps, le grand arrangeur ? Ne vaut-il pas mieux, surtout, en attendant, étayer tant bien que mal les vieilles charpentes et « armatures » religieuses et légales ?

C'est peut-être, en toutes circonstances, une grande aventure à courir, pour des êtres changeants, que de se vouloir gouverner par leurs pensées. Mais si l'on y songe un peu, on s'aperçoit que jamais expérience aussi hardie que celle qui nous occupe n'a été demandée à une société.

HENRI VAUGEOIS.

(*A suivre.*)

1. Jules Lagneau, *Simples notes* (*Revue Bleue* du 13 août 1898).

SOUS LES OLIVIERS

Le jardin d'Alphonse Karr.

I

Tous les hommes de ma génération doivent aux livres d'Alphonse Karr quelques-unes des belles heures de leur jeunesse. Les uns se rappellent avec plaisir les pages passionnées de *Sous les tilleuls*, les autres pensent en souriant aux aventures aimables d'*Hortense* et du *Chemin le plus court*. Le Maître a d'ailleurs charmé plus tard notre âge mûr avec des œuvres plus sérieuses, remplies d'une philosophie spirituelle. Et personne, j'en suis certain, n'a oublié la mordante satire des *Guêpes* et les *Études sur les femmes*.

Quelques critiques moroses trouvent que ces écrits délicats sont aujourd'hui moins à la mode. Je suis de ceux qui croient que l'esprit ne vieillit pas, et que le bon sens est immortel.

Ce qui restera surtout, — pour la plus grande joie de nos enfants — c'est le chef-d'œuvre qu'on appelle *Voyage autour de mon jardin*. Alphonse Karr, dans

ce petit livre, a mis le meilleur de lui-même. Il se montre à nous, tour à tour, observateur profond, savant sans prétention, et censeur sans amertume. — Et rien n'est amusant comme les retours offensifs qu'il fait sur les faiblesses des hommes, en racontant les épisodes inconnus de la vie des animaux et des plantes. Il se révèle aussi comme un admirateur ardent, sincère, des merveilles de la nature, et il finit par émouvoir les plus sceptiques avec ses descriptions et ses paysages.

C'est d'abord, au détour d'une allée, sur la toile tendue dans un massif, la rencontre fameuse des deux araignées : le mâle, plus petit et plus faible que la femelle, est également plus sensible. Presque toujours il est le premier à marcher vers celle qu'il désire. Mais il s'avance avec timidité, il recule parfois; car il sait trop bien que s'il n'a pas choisi l'heure qui plaît à sa capricieuse amie, elle s'élancera sans crier gare, pour le saisir et pour le dévorer! Le mâle du jardin est assez habile pour surprendre dans la démarche de l'inhumaine quelque chose d'anormal, et, sans affronter la bataille, sans entamer les moindres pourparlers, il s'enfuit avec une rapidité vertigineuse. Son manque de courage est déplorable, mais il a du moins le bonheur de sauver ses jours. — Bien entendu l'auteur nous laisse deviner qu'il a connu dans le monde beaucoup de ménages dont l'union n'était pas plus sûre!

C'est ensuite, à l'ombre d'un vieux mur qui disparaît sous le velours épais des lichens et des mousses, l'alignement bourdonnant des ruches. Plus avisé que Pline, notre philosophe s'étend avec une réelle compétence sur les habitudes et les travaux de ses pensionnaires. Il nous montre les abeilles divisées en deux groupes, les premières chargeant du pollen des fleurs les petits creux de leurs pattes poilues, les autres construisant patiemment les cellules de la ruche. Il nous explique la constitution de ce royaume en raccourci où dix mille ouvrières sont à la discrétion de leur reine, et sont occupées uniquement à la nourrir et à garder ses œufs. Et il s'étonne avec raison de voir chez ces bestioles tant de labeur uni à l'observation stricte de la discipline et de la hiérarchie. — Il va sans dire que le bon Karr regarde ces faits comme une dure leçon pour plus d'une monarchie, et pour quelques républiques... de sa connaissance.

Maintenant nous assistons, avec notre précieux guide, à la lutte pour la vie des plantes et des arbres, des insectes et des oiseaux qui, tous, combattent avec âpreté pour s'assurer un peu de nourriture, d'air et de lumière. — Et cette partie du livre se termine par une page émue sur les amours des infiniment petits, depuis la luciole, qui s'étend sur le dos en allumant son fanal vert pour appeler son amant, jusqu'à la libellule que le mâle surprend et enlève dans les airs — car il doit imposer sa tendresse. — Telles jadis les Sabines, séduites et domptées par l'astucieux Romain.

Enfin Alphonse Karr, qui a toujours eu pour les fleurs une préférence marquée, nous fait, si je puis m'exprimer ainsi, la biographie de chacune d'elles. — Il commence, — à tout seigneur tout honneur, — par sa fleur favorite, la violette, que son charme discret fit choisir autrefois pour embaumer le cercueil des vierges. Puis il célèbre la majesté du pavot, à la tige droite et flexible, dont la riche coupe, couleur de pourpre, regarde naturellement le soleil. Il parle ensuite du chèvrefeuille, le rival du lierre, qui enlace avec grâce les ruines des monuments du passé, et dont l'odeur suave lui paraît être « l'âme des ancêtres, qui s'exhale et monte au ciel ». — Et l'on passe en revue successivement les espèces variées qui font l'ornement ou la gaieté des parterres et des campagnes dans nos climats tempérés.

...J'allais oublier un chapitre sur les amateurs de tulipes, où les manies des collectionneurs sont raillées avec beaucoup d'humour — et aussi le portrait de l'horticulteur monomane qui veut créer la rose noire et la rose verte, poursuivant obstinément sa chimère, comme chacun de nous s'acharne, hélas! plus ou moins, aux impossibilités de la vie.

On dirait que ces esquisses légères ont été tracées par un La Bruyère botaniste.

Quand on a lu le *Voyage*, on veut voir le jardin. — C'est ce désir que je viens de réaliser.

Lorsque Alphonse Karr fut chassé, par le flot toujours montant des profanes, de son ermitage de Sainte-Adresse, il chercha dans le Midi le refuge idéal où l'on peut se recueillir avec ses souvenirs et ses pensées, où l'on peut travailler jusqu'à l'heure fixée par Dieu pour le repos définitif.

Il chercha longtemps, étudiant du fond de son bateau les rivages de la Provence, jusqu'à ce qu'il eût découvert l'asile rêvé : un coin perdu de la « Côte de Corail », qui s'appelait Saint-Raphaël.

Ce village, ignoré jusqu'alors, dormait paisiblement au fond d'une baie arrondie dont la frange des vagues dessinait les contours. A droite, de hauts rochers, couleur de sang, plongeaient dans la mer, d'un bleu violent. A gauche, la ville de Fréjus, fière de ses ruines romaines, abritait ses rues étroites à l'ombre des montagnes des Maures. Çà et là, du milieu des lames, surgissaient des écueils pourprés aux silhouettes tourmentées. Et, derrière les maisons du village, se dressaient les cimes pointues de l'Estérel, dont les pentes brunes, parsemées de bruyères blanches, étaient couvertes d'une forêt de pins parasols.

Séduit par ce décor superbe, notre ami résolut de

finir ses jours sur cette plage ensoleillée que le hasard avait placée sur sa route.

Le temps n'était plus où il [illegible] dans un élan d'enthousiasme : « Dieu a créé l'Amour à la fin de la septième journée pour donner la vie et le mouvement à son œuvre. » Il avait lutté depuis, il avait souffert comme les autres hommes, et maintenant il aspirait au calme profond de [illegible]. N'était-il pas mûr pour la solitude le penseur qui, après avoir décrit les phases brillantes d'un coucher de soleil dans la campagne deserte, écrivait ces lignes : « Les mains jointes et serrées, les yeux au ciel, qui s'assombrissait par degrés, le cœur plein de joie, de sérénité et de reconnaissance, je demandai à Dieu pardon de mes plaintes et de mon ingratitude, et je le remerciai de toutes les richesses qu'il m'a prodiguées. »

Maison Close — n'a pas changé depuis la mort d'Alphonse Karr. Enfoncée plus que jamais dans un fouillis de verdure, la maisonnette s'élève à l'extrémité du pays, près des grands rochers rouges de la baie. Elle est séparée de la plage par un sentier poudreux, bordé de cactus et d'agaves, et son étage — unique — est coiffé d'un toit bas, ouvert en accent circonflexe comme celui des fermes vosgiennes.

L'habitation est blanchie à la chaux. Entre les deux fenêtres de la façade s'étalent les raies noires du cadran solaire qui marqua longtemps les heures laborieuses.

La consigne est sévère, et je sonnai plusieurs fois avant que le jardinier m'introduisît dans la cour d'entrée, située à gauche de la maison. — Je gravis les degrés d'une terrasse décorée de géraniums roses, et je pénétrai aussitôt dans la pièce où l'auteur de *Clotilde* a passé tant de belles années.

Cette pièce, qui a vingt pas de long sur quinze de large, est un peu étouffée sous son plafond rayé de larges bandes blanches et bleues. Le mobilier (excepté le lit réclamé par la famille) a été conservé par le propriétaire actuel (1), un homme de cœur doublé d'un artiste de talent. On voit là, préparés comme pour une visite, quelques vieux fauteuils, des chaises paillées en couleur, deux bahuts chinois très anciens et une horloge normande. Une table de travail carrée, placée entre les deux fenêtres, est ornée d'un vase du Japon rempli de mimosas fraichement cueillis.

Ces fleurs sont un hommage à la mémoire du maître, qui renouvelait chaque jour ce bouquet.

Sur la cheminée, près de la porte, une vierge des primitifs montre son profil naïf entre deux potiches de Delft accompagnées de flambeaux massifs.

Du côté opposé, dans un angle, à la place où se trouvait le lit mortuaire, une plaque est fixée au mur, contenant un sonnet du fidèle Jean Aicard, suivi de ces simples mots : « Ici est mort Alphonse Karr le 1er octobre 1890. »

Un couloir sépare la chambre d'une petite cuisine-débarras où sont encore des ustensiles de pêche. Et c'est tout! — Voilà, en son entier, la demeure du sage. Voilà la retraite où, jusqu'au dernier jour, il composa des fantaisies étincelantes sur la politique et les arts.

J'étais satisfait de ce début, mais ce fut bien autre chose lorsque j'entrai dans le jardin.

On y accède de plain-pied par une porte basse, percée dans la façade de l'est. Et l'on est frappé, dès l'abord, par un détail touchant. Sous les fenêtres devant lesquelles travaillait le célèbre écrivain, s'étend un vaste buisson fleuri dont les plantes cachent les allées. Ce bouquet de jasmins et de roses était destiné à garder près de la maison plusieurs familles de rossignols.

Dans les derniers temps, Karr avait défendu qu'on passât de ce côté des plates-bandes.

Aujourd'hui encore, chacun obéit à cet ordre, et les rossignols — respectés — chantent à plein gosier, plus nombreux que jamais.

Le jardin lui-même est une surprise. Ce n'est pas un jardin, mais plutôt un grand parc — un parc d'une sauvagerie indescriptible.

Le maître avait voulu qu'il fût permis aux arbres et aux arbustes principaux de se développer en liberté. Puis, il avait disposé habilement des plantes élégantes, dont il choisissait la couleur, dans l'enchevêtrement des branchages. De sorte que l'on trouve au centre des massifs — dominant toute une gamme de tons harmonieux — tantôt un eucalyptus géant, qui penche vers la terre la longue chevelure de ses feuillages, tantôt un poivrier qui balance dans le vent ses grappes roses innombrables.

Ou bien, au croisement des sentiers, on arrive avec plaisir sous de larges pins d'Italie qui s'arrondissent comme des ombrelles pour préserver les visiteurs du soleil. — Mais les choses ont été faites avec tant de tact et de goût que ces recherches de raffiné ne se remarquent pour ainsi dire pas.

Alphonse Karr avait aussi la passion des pièces d'eau couvertes de nénuphars et de nélumbos. — Il y faisait pousser des fleurs rares.

On rencontre brusquement au détour des allées, dans la « forêt vierge » embaumée qu'il créait ainsi, jusqu'à six étangs de différentes grandeurs.

Le plus curieux est une espèce de mare pleine d'une eau foncée, dans laquelle se reflètent avec peine des aloès aux panaches bleus. A côté, des mi-

(1) Le peintre C[illegible] — Dans [illegible] les choses en leur premier état.

mosas inclinent leur masse dorée au-dessus d[illegible] mes cactus qui gardent les approches, comme des animaux méchants armés de griffes pointues.

L'étang le plus joli, qui est aussi le plus vaste, est entouré complètement de lauriers roses. La barque mignonne du poète, avec les rames pendantes, attend près du bord le promeneur — qui ne viendra plus.

Je veux noter ici une dernière particularité : Karr semait une par une les graines des anémones et des violettes, qui arrivaient — ainsi isolées — à leur entier épanouissement.

Et, en se promenant, on est étonné de découvrir, dans le fouillis des lianes et des feuillages, une étoile rouge ou blanche aux pétales grands ouverts, une corolle lilas bien en vue qui ne rappelle en rien la modestie trop vantée de la violette.

Ces points colorés, qui percent la verdure uniforme, produisent un effet charmant qu'on ne peut exprimer par des mots.

Au bout du parc, une seconde maisonnette avait été construite pour les enfants d'Alphonse Karr. En me la montrant, le brave garçon qui m'accompagnait me vanta beaucoup l'affection que le vieillard manifestait à tous les siens. Cela ne me surprit en rien : celui qui fut toujours si compatissant pour les petits et les faibles, devrait être un aïeul modèle. Et la devise qui est écrite au-dessus de la porte de Maison-Close me revint en mémoire, achevant d'expliquer pour moi cette figure originale :

Je ne [illegible] que [illegible]

Oui, cet homme de bien qui avait fui sans hésiter les plaisirs factices du monde, ses ovations mêmes et ses flatteries, pour se réfugier dans la solitude, cet homme s'était pris d'une tendresse folle pour les petits-enfants qui l'entouraient de leurs caresses et l'égayaient du bruit de leurs jeux. Averti par la sollicitude inquiète qu'il éprouvait pour tout ce qui les touchait de près où de loin, il comprit bien vite que le repos absolu n'était qu'un rêve. Et, riant de son erreur, avec sa verve caustique, il écrivit lui-même au seuil de sa maison la devise — qu'il traduisait certainement au fond de son cœur par cette parole : « Je saurai mourir pour ceux que j'aime! »

La visite était finie. Je sortis, et, traversant le chemin poudreux, je m'avançai sur la terrasse d'une villa voisine aux balustres rouges, une villa italienne très coquette. Sur un pilier de la grille j'avais lu : *L'illustre compositeur Ch. Gounod [illegible]* Roméo et Juliette *à l'Oustalet dou Capelan, au printemps de 1866.* — Et je m'accoudai sur le parapet, au pied duquel venaient se briser les vagues.

Le soleil se couchait sur la mer immense qui, par extraordinaire, était ce soir-là d'un gris vert très pâle. Près de moi [illegible] dans les flots [illegible] Maures [illegible] était à peine teintée d'un bleu très doux, tandis que le massif élevé qui domine Fréjus et la plaine se colorait en violet sombre. Partout dans la baie, les contours des îlots rouges s'effaçaient dans une brume sanglante, — et au loin, très loin, le groupe des îles Sainte-Marguerite paraissait incendié par les rayons de l'astre à son déclin.

Je me sentis pénétré par le calme imposant de cette heure sacrée... l'heure où le monde s'abime dans la nuit, où l'on pense instinctivement à ceux qui ne sont plus... [illegible] du poète, son front élevé et sa barbe de patriarche, puis je revis les traits fins et les yeux ardents du divin chantre de *Faust*.

Et, me plongeant dans une longue rêverie, je compris que tous les artistes [illegible] ont eu nécessairement le culte de la nature.

Je compris aussi que les deux amis de ma jeunesse ont aimé la Provence comme on aime sa patrie d'élection. — Et leur idée m'apparut clairement :

Ils ont voulu vivre à l'ombre de ces coteaux parfumés, ils ont conçu leurs œuvres les plus nobles en écoutant le murmure de ces eaux bleues, parce que, dans ce pays béni, ils sentaient mieux la présence du Dieu qui leur avait dispensé le génie.

M[illegible]

UNE NOUVELLE HISTOIRE

DE LA PAPAUTÉ

Au temps d'Alexandre VI et de Jules II [1].

I

Le livre du docteur Pastor nous initie à la plus récente évolution des études historiques chez les catholiques de l'Allemagne et de l'Autriche. La situation de l'auteur (il est ecclésiastique et professe l'histoire à la très orthodoxe Université d'Inspruck) le met à l'abri de tout soupçon de libéralisme ; et cependant sa manière d'apprécier les périodes les plus troublées des annales de la papauté se distingue par une telle élévation et une telle indépendance qu'il est peu de ses jugements auxquels ne puissent souscrire les hommes de bonne volonté, à quelque parti qu'ils appartiennent. C'est bien ainsi, à coup sûr, que l'entendait Léon XIII, quand, en ouvrant

(1) [illegible] der Päpste [illegible] Tome III [illegible] VIII [illegible] Jules II [illegible] [illegible] 1895 [illegible]

toutes grandes les portes des Archives secrètes du Vatican, naguère hermétiquement closes, il a voulu que la lumière se fît pleine et entière sur tout le passé, sur les triomphes comme sur les éclipses de l'Église. N'a-t-il pas, pour se confirmer dans la conviction que le principe [illegible] dont il est le représentant [illegible] de toutes les épreuves, cette belle parole prononcée par un autre Léon, — le premier [illegible] — que M. Pastor a si justement appliquée à Alexandre VI : *Petri dignitas etiam in indigno herede non deficit.*

L'exemple donné pas le souverain pontife régnant n'a pas tardé à porter ses fruits dans le domaine de l'érudition. Si l'on compare la méthode inaugurée par M. Pastor à celle qu'a préconisée un autre historien catholique célèbre, le docteur Janssen, quel revirement en un si court espace de temps! Le succès du docteur Jannssen ne date que d'hier et cependant, que ces ouvrages à tendances, où l'auteur ne tient compte que des faits favorables à sa thèse, nous paraissent mesquins, faux, vieillis ! Aux yeux du docteur Jannssen, l'ennemi héréditaire, c'était la Renaissance : on verra, dans un instant, ce qui reste de ce paradoxe, soutenu à grand renfort d'érudition, après la réfutation entreprise par M. Pastor et par divers autres écrivains religieux, parmi lesquels il suffira de citer M. F.-X. Kraus, et M. Jean Graus. Moins systématique, plus ondoyante, et par cela même plus vivante, la méthode inaugurée par l'école nouvelle répond à la réalité des événements et au véritable esprit des institutions.

Dans ce volume, — le troisième de la série, — M. Pastor se garde également des panégyriques et des diatribes. Armé de tous les procédés de la critique moderne, familiarisé avec tous les travaux allemands, italiens et français, il examine et discute à nouveau chaque problème, poussant l'impartialité jusqu'à s'assimiler — pour un instant — les vues de ses contradicteurs afin de les réfuter après un examen plus approfondi. Il n'hésite pas à railler la faiblesse d'un Innocent VIII, à stigmatiser les crimes d'un Alexandre VI, à dévoiler les emportements et les inconséquences d'un Jules II. Pareillement, il met à contribution, sans parti pris aucun, avec une impartialité dont il faut le féliciter, jusqu'au plus obscur des chroniqueurs auquel l'on peut espérer d'emprunter une information sûre, un grain de sel, une lueur de vérité.

A ces conditions seulement, il était possible d'écrire une histoire de la Papauté qui fît autorité dans tous les camps. Je me hâte d'ajouter qu'une telle manière d'étudier le rôle de l'Église n'est pas inconnue chez nous : il suffit de rappeler le travail si solide et si indépendant que M. Noël Valois vient de consacrer au *Grand Schisme.*

II

L'histoire d'Alexandre VI demandait à être récrite après l'apologie par trop candide tentée par le R. P. Leonetti, après les attaques si passionnées de Ferdinand Gregorovius. Le savant professeur de l'Université d'Inspruck s'est acquitté de cette tâche avec un courage extrême, il a résisté jusqu'à la tentation de faire valoir certaines circonstances atténuantes. On ne saurait, à mon avis, faire un plus bel éloge d'un historien dont on ne partage pas les convictions.

Dès le début, au lendemain même de son élection, la situation d'Alexandre VI, et sans qu'il y fût pour rien, paraissait hérissée de difficultés. Entre les Orsini et les Colonna, entre Milan et Naples, Borgia se sentait pris comme entre l'enclume et le marteau. Les événements s'étaient précipités; même un Nicolas V, de sainte et glorieuse mémoire, aurait désespéré au milieu du conflit de tant d'intérêts exaspérés. Est-il surprenant que le nouvel élu ait sacrifié à une politique à courtes vues, qu'il n'ait songé qu'à vivre au jour le jour! N'oublions pas non plus qu'en dépit de l'astuce que lui avait départie la nature, il n'était Italien ni de naissance ni d'éducation; de là je ne sais quelle lourdeur de main qui indisposa ses nouveaux compatriotes. Il accentua, comme à plaisir, cette tache originelle en peuplant de ses compatriotes le Sacré-Collège : « Sur quarante-quatre cardinaux créés par lui, seize avaient l'Espagne pour patrie. On ne saurait assez le proclamer : quoique Alexandre VI ait passé la majeure partie de sa vie à Rome, l'Italie n'est pour rien ni dans ses principes ni dans ses agissements, pas plus que dans ceux de son fils : leurs attaches à tous deux se trouvent ailleurs; le roi de Naples, Ferdinand, et son cousin, Ferdinand le Catholique, Gonsalve de Cordoue, tous insatiables autant que perfides, voilà les compatriotes selon leur cœur. Loin d'avoir quoi que ce soit à apprendre des Italiens, ces « conquistadores » de l'ancien monde leur enseignèrent des tours à dérouter les plus habiles ; ce ne fut pas un des moindres triomphes de César Borgia que de servir de modèle à Machiavel, si tant est que le duc des Romagnes fût accessible à la renommée littéraire! On ne jugera équitablement soit le père, soit le fils, qu'autant que l'on tiendra compte de leur origine ibérique. L'Espagnol se reconnaît à leur train de vie, à leur parcimonie, à leur sobriété (Alexandre VI fut le plus économe des papes; sa table ne coûtait que 700 florins par mois, le dixième à peine de ce que coûta celle de Léon X), à leur indifférence pour les sciences, les lettres, la philosophie, toutes les conquêtes de l'humanisme. Vis-à-vis de princes aussi étrangers au mouvement

intellectuel de l'Italie d'alors, les défenseurs de la Renaissance auront toujours beau jeu.

Au milieu des orages qui signalèrent son avènement, alors qu'il avait à compter avec la turbulence de la population romaine, les rivalités des barons, les intrigues des Sforza de Milan et des Aragonais de Naples, celles des Florentins et des Vénitiens, les ambitions immédiates de Charles VIII de France, pour ne point parler de celles de Maximilien d'Allemagne et de Ferdinand le Catholique, il n'est pas aisé de démêler quelle part il faut faire, chez Alexandre VI, aux calculs, et quelle part aux décisions soudaines, prises sous la pression des événements. Bien des revirements, que l'on a considérés comme des combinaisons machiavéliques, n'étaient parfois que l'effet d'angoisses trop amplement justifiées. On le vit bien lors de l'entrée de Charles VIII à Rome : rien n'égala l'indécision d'Alexandre. Mais à peine eut-il dévisagé ce souverain, si naïf, si débonnaire, qu'il se ressaisit et manœuvra en diplomate consommé.

Si au cours de ces années difficiles, de 1492 à 1495, les compromissions s'expliquent, — on n'ose dire s'excusent, — l'attitude du pape, une fois l'armée française repartie, après les éphémères et stériles triomphes de Charles VIII, révèle une pensée plus pleinement mûrie, un esprit de suite, qui impliquent la responsabilité entière. Désormais, le souci de l'établissement de ses enfants, avec les convoitises qui en sont inséparables, inspire jusqu'à ses moindres projets, vicie n'importe laquelle de ses résolutions. Il y perd à tel point le sang-froid, le sentiment de la justice, de la dignité, que l'on est tenté de croire à un affaiblissement cérébral et que, devant ces excès de tendresse, on se demande si Alexandre VI n'a pas été un père Goriot sur le trône de Saint-Pierre.

Mais ce sont là faits connus de tous et sur lesquels il y aurait mauvaise grâce à insister; l'histoire a rendu son arrêt, ne trépignons pas sur ceux qu'elle a exécutés.

Après avoir accablé Alexandre VI, en tant que prince séculier, M. Pastor se trouve à l'aise pour réhabiliter le gouvernement spirituel du pontife espagnol. La pureté de la doctrine, déclare-t-il, n'éprouva pas la moindre atteinte; bien plus, Alexandre déploya sans relâche l'activité la plus féconde. — Il serait oiseux d'entrer dans le détail de tant de mesures d'ordre ecclésiastique : encouragements accordés aux Augustins et aux Dominicains, revendication de l'indépendance du clergé flamand vis-à-vis du duc Philippe, organisation du Nouveau Monde et organisation du jubilé de 1500, le plus brillant d'entre ceux dont la Ville Éternelle ait gardé le souvenir. A tous ces égards, le gouvernement d'Alexandre VI [illegible] honneur.

Une des surprises du volume de M. Pastor, c'est l'attitude prise par l'auteur vis-à-vis du grand adversaire d'Alexandre VI, Jérôme Savonarole : il a formellement condamné l'ardent et candide réformateur. L'orthodoxie de Savonarole a cependant été établie, en ces toutes dernières années, par des érudits appartenant à un ordre dont la mission consiste précisément à veiller sur la pureté de la foi : les plus savants d'entre les Dominicains ne se sont-ils pas attachés à en faire la preuve! Si je suis bien informé, une instance en canonisation a même été introduite en faveur du supplicié de 1498.

Après M. Perrens, après M. Villari, après M. Gustave Gruyer, M. Pastor a examiné à nouveau une cause qui paraissait entendue, et je n'hésite pas, pour ma part, à me rallier entièrement à son résumé, je devrais dire à son réquisitoire. Oui, il a raison, mille fois raison, de caractériser comme il l'a fait le pessimisme de cet héritier de Tertullien, insensible aux vertus de tant d'entre ses contemporains et n'ayant d'yeux que pour les scandales. Mais par quel miracle les Florentins, insensibles d'abord à ses objurgations, finirent-ils par subir son ascendant, par partager son fanatisme! Le contraste est piquant : au début, il n'y eut qu'un cri sur les manières, les gestes et la diction du prédicateur ferrarais, sur son accent si rude, sur ses expressions brutales et sans choix, sur ses gestes trop précipités et trop forcés, sur son ignorance des belles tournures classiques. Tous les cœurs allaient à l'élégant et onctueux Fra Mariano, le protégé des Médicis. Trois ou quatre carêmes suffirent pour opérer le revirement. Cette population florentine, la plus subtile sans contredit et la plus active, se manifesta tout à coup comme la plus fervente, la plus humble, la plus détachée des choses d'ici-bas.

Que les mœurs, que les intentions de Savonarole fussent pures, qui en doute! Mais que de pièges dans ses doctrines! Elles n'allaient à rien moins qu'à la théocratie, à une théocratie bien autrement féroce que celle de la cour de Rome. Cette âme si tendre n'hésitait pas à recourir aux moyens de coercition les plus sauvages : la torture pour les joueurs, l'emploi du fer rouge pour les blasphémateurs, l'invitation adressée aux serviteurs de dénoncer leurs maîtres, aux enfants de se révolter contre leurs parents! En peu de temps, la police florentine n'eut plus rien à envier à l'Inquisition. Ce n'étaient que jeûnes, que macérations imposés par la force. Les bouchers se virent forcés de demander un dégrèvement d'impôts sous peine de faire faillite; bon nombre de chefs de ces industries somptuaires, auxquelles Florence devait le meilleur de sa prospérité, furent réduits à fermer leurs ateliers. Comment une race si vive, si

active, si fébrile, a-t-elle pu, quatre longues années durant, se vouer ainsi au plus farouche ascétisme!

Le châtiment infligé à ce précurseur de la Réforme fut excessif, à coup sûr ; il eût suffi de reléguer le fanatique utopiste dans quelque couvent perdu, loin des riants bords de l'Arno, qu'il avait failli transformer en Thébaïde. Qu'importe! il faut savoir, en pareille matière, se garder de toute sensibilité. L'historien, forcé, comme il l'est, de se placer au point de vue de chaque époque, reconnaitra que la cause a été bien jugée et que, pour une fois, Alexandre VI Borgia doit être absous.

Les entreprises militaires qui avaient tenu une si large place dans le règne des derniers papes du xve siècle, depuis Sixte IV jusqu'à Alexandre VI, passionnèrent encore davantage Jules II. Peu s'en fallut que ce pontife aux vues transcendantes, quoique parfois entachées d'incohérence, n'ajoutât pas la goutte d'eau qui devait faire déborder le vase. Si l'orage fut retardé pour un lustre ou deux, les succès mêmes que le fougueux adversaire de Louis XII avait remportés pesèrent lourdement sur son successeur. Une victoire obtenue par les armes est toujours payée trop cher, lorsqu'il s'agit d'un gouvernement purement spirituel. Léon X apprit à ses dépens ce qu'il en coûtait de tendre la corde à se rompre et de porter les passions à leur paroxysme. L'histoire l'a pris pour bouc émissaire tandis que le vrai coupable est Jules II.

III

Mais le rôle politique de la papauté pendant cette ère troublée qui correspond aux règnes d'Alexandre VI et de Jules II, et qui se jalonne par l'expédition de Charles VIII, la révolte de Savonarole, les entreprises de César Borgia, le duel entre Jules II et Louis XII, est assez connu pour qu'il soit superflu de le retracer ici derechef. Je sais bien que M. Pastor rectifie les faits dans le détail, qu'il ouvre, sur le caractère des hommes et sur le sens des négociations diplomatiques, une foule de points de vue nouveaux. (Notons, en passant, qu'une fois de plus il est fait justice, dans son volume, de la légende sur la mort d'Alexandre VI : le mal auquel le pape succomba et qui mit en péril la vie de César Borgia fut une fièvre paludéenne nettement caractérisée.) N'importe, le jugement que l'on portera sur l'attitude générale soit d'Alexandre VI soit de Jules II, dans cette lutte suprême pour assurer la sécurité et l'indépendance de l'État pontifical, n'en sera pas modifié.

Attachons-nous plutôt à déterminer la marche des idées, à analyser l'état d'âme de ces générations si exubérantes, car, ici, tout est à faire, et il faut résolument porter la sape dans une forêt de préjugés et de préventions. En ce moment même, deux groupes rivaux mettent un acharnement égal à compliquer encore le débat. Tandis qu'en Allemagne et en Autriche la nouvelle école catholique célèbre l'union de la papauté et de la Renaissance, en France et en Belgique, il n'est anathèmes qu'elle ne prodigue à ces tentatives de rapprochement, présentées comme étant aussi profanes que dangereuses. Combien d'écrivains, dans leur haine de l'Italie moderne, ne retournent pas le précepte de la Bible et rendent les ancêtres responsables des iniquités des arrière-neveux!

La sympathie des papes du xve et du xvie siècle pour le mouvement d'idées qui a trouvé son expression dans la Renaissance, est facile à justifier : il suffit de mettre en parallèle les assertions des deux écoles rivales pour les détruire les unes par les autres. Si les uns considèrent « l'affirmation de l'Église triomphante comme constituant l'originalité propre de la Renaissance » (c'est Proud'hon qui parle ainsi), les autres voient dans le retour aux souvenirs de l'antiquité la source de tous les malheurs de l'Église. L'un d'eux, dont la science et le caractère méritent une égale estime, constate que, dès l'origine comme aujourd'hui encore, la « Renaissance n'a pas d'admirateurs plus zélés, plus passionnés que les ennemis de l'Église, ceux qui lui sont devenus infidèles et qui combattent ses enseignements et son influence. Ils sont logiques ceux-là, » ajoute-t-il, « ils trouvent que bien des œuvres d'art de leur époque favorite combattent avec eux. Leur joie, nullement déguisée, de voir la sensualité, le culte de la matière et de la chair, étaler ses œuvres au milieu des sanctuaires, — parler aux passions là où l'âme cherche le recueillement, — cette joie sous laquelle percent le scepticisme et l'ironie, devrait au moins servir d'enseignement aux fidèles. » Et cet intransigeant conclut en signalant les revendications pour le classicisme comme autant de « prises faites sur l'idée chrétienne ».

On le voit, le fait seul qu'un parti reproche à la Renaissance d'avoir consolidé la religion, et l'autre de l'avoir ébranlée, suffit à paralyser leur commune attaque.

Plus équitable, M. Pastor distingue entre la vraie Renaissance et la fausse Renaissance ; il constate que chacune répondait à des instincts différents, de ces instincts qui se trouvent à l'état latent dans chaque société et qui prennent corps, à un moment donné, sous l'action d'un courant religieux, philosophique ou littéraire. La fausse Renaissance compte pour clients les jouisseurs, les libertins, les sceptiques, — Machiavel en tête ; — la vraie, tout ce que l'Italie

possédait de caractères ou d'esprits sérieux, — et ils formaient l'immense majorité. Ceux-ci, sans rompre avec les croyances traditionnelles, élargirent leur horizon, s'appliquèrent à donner à la vie intellectuelle une distinction plus grande. Se plaçant en dehors des luttes théologiques, ils s'occupèrent avec ardeur de la grande cause de l'éducation, s'efforcèrent de moraliser la jeunesse en remettant sous ses yeux les éloquents exemples de vertus publiques ou privées qui abondent dans l'histoire des Grecs et des Romains. Ne craignons pas de le répéter, les humanités telles qu'ils les ont conçues, sont restées depuis lors, dans l'Europe entière, et jusque dans le Nouveau Monde, la base de tout enseignement supérieur.

L'idéal nouveau, cet idéal qui avait sa source dans les leçons de l'antiquité, offrait l'avantage de parler également aux souvenirs et aux aspirations de tous les héritiers de l'Empire romain : Italiens, Gaulois, Ibériens, et, dans une certaine mesure aussi, Bretons, Germains, Daces. Un cycle parallèle au cycle chrétien, ou même susceptible de se fondre en lui, un cycle intelligible et accessible à tous, fournissait forcément un aliment nouveau à l'esprit de tant de nations diverses, au moment où la nécessité de briser le cadre trop étroit de la civilisation du moyen âge s'imposait à tous.

Étant donné l'intensité du mouvement, l'Église ne pouvait rester ni indifférente ni neutre : c'eût été abdiquer le droit de contrôle qu'elle s'est de tout temps montrée si jalouse d'exercer sur la marche des idées. Il fallait qu'elle combattît résolument ou favorisât, sans arrière-pensée, le retour aux principes de la civilisation antique : culte de la forme en ce qui touchait la littérature et l'art, netteté et précision, soit dans les sciences positives, soit dans les sciences historiques. Au cas où elle aurait renoncé à confisquer à son profit un moyen de propagande aussi puissant, le particularisme se serait fait jour de toutes parts et avec lui les velléités de réforme. Il y allait de son existence de maintenir un courant d'idées général, international, *catholique*, au sens propre de ce terme, de même qu'elle maintenait partout le latin comme langue officielle de la chrétienté. Trop souvent, en des contrées étrangères à la culture classique, les novateurs se révoltèrent contre elle : Wicleff, Jean Huss, Luther, seraient-ils d'aventure sortis des rangs des humanistes ! L'alliance si intime contractée par les Papes avec la Renaissance, depuis les temps d'Eugène IV jusqu'à ceux de Paul III, eut du moins pour effet de retenir dans le giron de l'Église les races latines, celles chez qui la tradition classique avait conservé le plus d'empire ; ce fut non seulement une inspiration généreuse, ce fut aussi de la bonne politique. Et, à cet égard, l'exemple du souverain pontife régnant est bien de nature à justifier les Papes de la Renaissance.

Assurément, de la Renaissance au paganisme, il n'y avait qu'un pas : l'Académie romaine de Pomponio Leto, l'Académie napolitaine de Pontano, s'égarèrent plus d'une fois sur un domaine interdit. De même, en habituant ses contemporains à se passionner pour cette sorte de survie qui s'appelle la gloire, Pétrarque n'avait pas peu contribué à remettre en honneur l'Élysée célébré par Platon et par Cicéron.

M. Pastor n'a pas manqué de relever, et au besoin de condamner toutes ces velléités profanes : c'était son devoir. Mais au fond, le danger ne venait pas de là. La suite de l'histoire de la papauté l'a bien prouvé : les sectateurs de la Réforme ne furent qu'une infime minorité parmi les humanistes. C'est que la rectitude d'instinct propre aux Italiens les préserva d'une confusion fâcheuse ; si l'imagination ou plutôt l'érudition les entraînait parfois, le cœur ne tardait pas à les ramener : ils péchaient par inconséquence et non par endurcissement. Il y avait plus de pédantisme que de scepticisme dans l'abus des réminiscences mythologiques ; considérons-les comme des fautes de goût, non comme des insultes à la religion. Et puis, comme l'humilité chrétienne vient à tout instant tempérer chez eux les excès de la gloriole ! Ne l'oublions pas (et, sur ce point, j'irai infiniment plus loin que M. Pastor) : même sans l'influence de l'antiquité, le doute aurait troublé bien des esprits. La richesse ou l'oisiveté, et par-dessus tout un état de civilisation très avancé sont, en pareille matière, des agents de dissolution bien autrement redoutables que n'importe quelle étude rétrospective (1).

On devine qu'il ne manqua pas de rigoristes pour combattre les excès. Un des plus fougueux fut Adrien de Corneto. Dans son *Traité de la vraie Philosophie*, publié en 1507, il proscrivit la philosophie d'Aristote au même titre que celle de Platon, condamna l'humanisme en bloc, et déclara que la seule source de foi et de vérité se trouvait dans les Saintes Écritures, que la foi précédait la vérité, que les vrais chrétiens devaient fuir la discussion, etc. Mais ses

[illegible]

religieuses. Alors, comme aujourd'hui, les Frères de la Mi-[illegible]

l'humble cagoule, mettaient leur gloire à visiter les prisonniers, à soigner les malades, à enterrer pieusement les morts. Luther, en dépit de sa haine contre toute civilisation latine, ne put s'empêcher de rendre justice à des efforts modestes autant que persévérants. On voit, d'autre part, les Franciscains s'appliquer à la fondation des Monts-de-piété afin de restreindre les abus de l'usure ; mais ils poursuivaient un autre but encore : c'était de contrecarrer la propagande juive (l'antisémitisme, est-il nécessaire de le rappeler, compta, au XVe siècle, une renaissance de plus).

objurgations se perdirent au milieu de l'indifférence de ses contemporains : il avait prêché dans le désert.

Je me résume : avec des esprits aussi larges, aussi généreux que le dernier historien de la papauté, le terrain de la conciliation est facile à découvrir. Du moment que l'on s'entend si bien sur l'appréciation du passé, l'on n'est pas loin de se mettre d'accord sur les intérêts de l'heure présente.

EUGÈNE MÜNTZ.

THÉATRES

Comédie-Française : *On ne badine pas avec l'amour*, pour les débuts de Mlle Wanda de Boncza. — Odéon : *Les Yeux clos*, pièce en un acte, en vers, d'après la légende japonaise de M. Félix Régamey, par M. Michel Carré, musique de scène de M. Charles Malherbe ; *La Révolte*, drame en un acte, en prose, de Villiers de l'Isle-Adam ; *Le Danger*, comédie en trois actes, en prose, de M. Auguste Arnault.

Il y aurait inconséquence, — au moment où l'on doit constater d'autre part que certains « emplois » y sont insuffisamment remplis, — à protester contre les nouveaux engagements faits par la Comédie-Française. Et je sais aussi que, si l'éloignement momentané d'une parfaite artiste fait cruellement apparaître cette insuffisance, on trouverait difficilement ailleurs de quoi suppléer à ce qui manque ici. Il n'en est pas moins vrai que le recrutement de la troupe, toujours difficile, l'est devenu davantage depuis que le sociétariat s'est encombré de non-valeurs. Je ne veux citer aucun nom. Mais ces nominations trop... indulgentes ont, entre cent autres, cet inconvénient : que les nouveaux sociétaires usent de leur autorité, et ce serait trop demander à la nature humaine que d'espérer que leurs choix iront à des artistes dont le talent serait par trop éclatant. Il faut reconnaître d'ailleurs que le comité, parfois sévère pour le talent des comédiens étrangers à la maison, montre une bienveillance extrême pour les belles personnes. La Comédie nous offre en ce moment un bouquet de fleurs sans pareilles ; nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre, la beauté étant en somme indispensable (ou presque) à l'artiste ; et, de même, ce serait pousser les choses à l'injustice que d'attribuer cette faiblesse du comité pour les jolis visages, au désir d'augmenter la recette dans une certaine mesure, — tout en sauvegardant l'amour-propre des sociétaires en exercice. Qu'on engage des jolies femmes, rien de mieux ; mais qu'on attende, pour les nommer sociétaires, qu'elles aient joint un peu de talent à leurs charmes.

La dernière des « professional beauties » engagée à la Comédie-Française est Mlle Wanda de Boncza. Si ses beaux yeux lui ont mérité cette faveur, dont Mlle Lecomte n'a pas été honorée, rien de plus juste ; jamais yeux plus beaux n'ont illuminé la maison de Molière ; je crois me rappeler que tout récemment Mlle de Boncza fut désignée comme « la plus jolie femme de Paris » par le suffrage de ses contemporains ; elle battit de plusieurs longueurs Mlle Cléo de Mérode, et cela, l'année même où M. Falguière nous avait abondamment renseignés sur les beautés de celle-ci. C'est quelque chose, sans doute ; et s'il est vrai que la Comédie-Française doive être un musée, la beauté de Mlle de Boncza devait y trouver sa place.

Je me reprocherais de taquiner une si jolie femme si je ne craignais que la Comédie ne cherchât à nous donner et à se donner le change sur la situation que doit remplir la nouvelle pensionnaire. La bonne réclame commence à sonner ses fanfares ; ne nous laissons pas étourdir par elles. Mlle de Boncza a droit, je crois, à choisir ses rôles de débuts ; qu'elle les choisisse à son gré, mais qu'elle y mette un peu de prudence et qu'ensuite elle reprenne la place modeste à laquelle a droit une nouvelle arrivée.

Je crains, en effet, que le premier choix de Mlle de Boncza n'ait pas été très heureux. Le rôle de Camille, — non pas parce qu'il est obscur, ainsi qu'on l'a dit, mais parce qu'il est très complexe — est fort difficile. Mlle de Boncza ne semble pas l'avoir complètement compris ; elle n'en a rendu que la sécheresse ; et la sécheresse précisément n'y est qu'apparente ; c'est, (comme la robe de couvent), une sorte de vêtement moral dont elle craint de se défaire et qui éclate ensuite, sous les chaudes paroles de Perdican. Il serait injuste de juger Mlle de Boncza sur cette première tentative. Elle paraissait troublée : et sa beauté même avait pris je ne sais quoi de sec et d'acide...

La représentation, si l'on met à part Mlle Muller, délicieuse dans Rosette, a du reste été assez médiocre. Perdican n'est pas un des bons rôles de M. Le Bargy : il y met peut-être trop de passion et pas assez de tendresse. Mlle Fayolle a rendu avec une raideur sans fantaisie le personnage de Dame Pluche. M. Laugier est insupportable dans celui du baron ; il le pousse lourdement à la charge et le joue avec une lenteur exaspérante. M. Leloir n'est qu'assez bon. Mais M. Joliet !...

* * *

L'Odéon, privé de Mlle de Boncza, en a été réduit à nous donner trois pièces nouvelles, dont deux inédites.

Les Yeux clos sont une fantaisie japonaise, éminemment odéonienne, qui se prolonge avec quelque excès. Son principal défaut est de montrer des aspirations peut-être démesurées, au moins dispropor-

tonnées avec ce que nous attendons d'un petit acte en vers. J'entends qu'il semble soulever des questions un peu sérieuses pour être résolues seulement par la rime riche. La jeune O'hana est aveugle : malgré ses prières et celles de son amant Saïto, la Déesse n'a pas voulu la guérir. Passe un savant, dont le costume symbolise, j'imagine, l'alliance de l'ancien et du nouveau Japon. Foin des superstitions d'un autre âge! Ce que la Déesse n'a pu faire, la science le fera. Le savant déboulonne l'image sainte; après quoi, en un tour de main, il rend la vue à O'hana; puis il disparaît. Mais le spectacle du monde déçoit la jeune mousmé; le ciel lui semble noir, les arbres ternes : le soleil qui se couche et la lune qui se lève remplissent son âme de terreur; que tout cela était plus beau quand Saïto le lui décrivait, et quelle différence entre la réalité et le tableau enchanteur que créait son imagination! Il n'est pas jusqu'à Saïto lui-même qui ne lui cause une désagréable surprise; elle le croyait superbe et fier : elle le voit jaunâtre et assez laid. Et vous devinez à quels couplets donne lieu son désenchantement. Mais la Déesse est secourable; sa statue se « reboulonne », et, du même coup, O'hana redevient aveugle. Elle pourra, nous dit-on, vivre de nouveau dans le rêve et l'illusion. Si bien que cette piécette semble une illustration un peu inattendue de la théorie de M. Brunetière sur « la faillite de la Science »... Et puis, il n'en est pas moins vrai que O'hana a vu que Saïto était laid, et alors...

On connaît *la Révolte*, [illegible] de Villiers de l'Isle-Adam. Malgré certaines longueurs, surtout dans la seconde partie, l'effet a été puissant; des applaudissements enthousiastes ont salué l'ouvrage de ce demi-génie qu'était Villiers. Il m'a semblé qu'ils allaient de préférence aux phrases superbes, somptueuses ou poétiques, qui abondent dans la pièce. Le succès a été extrêmement vif. Une bonne part en revient à l'interprétation. Nous savions quelles ressources offraient le tempérament et l'ardeur parfois excessives de Mme Segond-Weber : ce qu'il faut louer en elle, cette fois, c'est la mesure et la justesse du pathétique; par un geste, par un changement d'intonation, elle a montré les sentiments contrastés qui s'agitent dans l'âme bouillonnante d'Elisabeth; elle l'a fait avec précision et simplicité. A côté d'elle, M. Gémier a été très remarquable dans le rôle de Félix; sans le tourner à la charge, ce qui était facile et tentant, il a mis en lumière la simplicité irritante de ce banquier retors : il a rendu avec force l'effroi du mari lorsqu'il se voit abandonné de sa femme. M. Ginisty doit se féliciter de l'avoir conservé.

Vous savez que *la Révolte*, c'est le troisième acte de *Maison de Poupée;* et aussi que Villiers de l'Isle-Adam ne saurait être soupçonné d'imitation, sa pièce fut jouée pour la première fois le 6 mai 1870. A ce moment, Ibsen n'avait pas écrit son drame. Ce serait donc Ibsen qui serait le plagiaire, et ce serait un argument de plus à ceux qui ne veulent voir dans « les littératures du Nord » qu'une reproduction un peu plus confuse des idées de George Sand... auxquelles il faudrait ajouter celles de Villiers. Je voudrais avoir la place de vous montrer, au contraire, combien ces idées sont différentes; combien, à travers une situation presque identique, les âmes apparaissent dissemblables : et tout ce qui distingue enfin l'écrivain français du grand dramaturge norvégien. Les « idées », d'abord, semblent pareilles. Nora, comme Élisabeth, quitte un mari auprès duquel elle « étouffe ». Mais, rien que dans les natures de Forvald et de Félix, on touche, pour ainsi dire, la différence. Ce que Nora reproche à son mari, c'est de n'avoir pas une âme forte et intelligente, de ne pas comprendre que « la poupée » a besoin d'un guide, et au surplus de ne pouvoir être ce guide; elle le quitte parce qu'elle sent qu'auprès de lui elle ne pourra « accomplir pleinement sa destinée », ni arriver au complet développement de sa personnalité morale; Forwald, au demeurant, est un parfait honnête homme, incapable d'une pensée indélicate, médiocre mais bon, aimant sa femme, et prêt pour elle à tous les sacrifices compatibles avec ce qu'il considère comme son honneur d'homme.

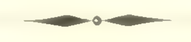
Pour nous faire accepter la situation imaginée par lui, Villiers a été obligé de charger Félix de tous les crimes de la bourgeoisie : banquier peu scrupuleux, férocement et inconsciemment égoïste, fermé à tout ce qui n'est pas les affaires, Félix est une sorte d'Homais de la banque; il n'a jamais aimé sa femme : brutal d'abord, il a été négligent ensuite : il n'a vu en elle qu'un commis probe, intelligent... et économique; jamais elle n'a trouvé chez lui rien qui ressemblât à du dévouement, même limité, ni à de l'amour, même tempéré. Elle le quitte parce qu'il la froisse; mais faites attention qu'il froisse moins peut-être ses idées que ses goûts. Elle dit, il est vrai, qu'elle a « d'autres devoirs à remplir »; mais, venant au fait, elle veut « ne plus être séquestrée derrière les grilles de son bureau... voir des arbres,... rouvrir d'anciens livres »... L'acte d'Élisabeth est le même que celui de Nora; mais, chez l'une tout est « objectif »; tout est « subjectif » chez l'autre. Et c'est cela, à défaut d'autres choses, qui fait l'originalité des littératures du Nord. Rien ne le prouve mieux que *la Revolte;* il a fallu, pour pousser Élisabeth à la fuite, que Félix fût une bête méchante et incurable; ce qui pousse Nora, c'est la force intérieure qui lui commande d'accomplir sa destinée. Poussons les choses à l'extrême, et résumons-les d'une manière un peu grosse : Nora, partie, dira : « Au travail! » travail

moral, cela s'entend ; Élisabeth dira : « Ouf!... »

J'arrive enfin au *Danger*. Le public s'est montré, pour la pièce de M. Arnault, d'une sévérité qui m'a paru tout à fait excessive. Le défaut du *Danger*, c'est son manque de clarté. Vous avez pu voir que l'on n'était pas même d'accord sur ce qu'était le « Danger » de la morphine. Et cela expliquerait et le nervosisme de Morannes, et ses brusques sautes de sentiment, et aussi cette curiosité maladive dont la peinture est l'un des mérites de la pièce. Chose curieuse, les personnages échappent à l'analyse, nous avons peine à discerner ce qui les guide et ce qui les agite, et nous avons cependant l'impression qu'ils vivent; cela tient, sans doute, à ce que ces personnages, malgré leur incohérence apparente, pensent avant de parler. Prenez telle scène, au hasard : celle entre Morannes et Hélène au second acte, ou celle entre Morannes et Claire, au troisième, vous serez, j'en suis sûr, charmé par ce qu'il y a de vrai et de « pénétrant » dans le dialogue. Ce qui manque (ce qui nous échappe du moins), c'est le lien qui relie ensemble ces différentes scènes, et les sentiments dont elles sont l'expression. Seulement, il fallait écouter *le Danger* avec soin, avec patience ; et la patience est ce qui est le plus impossible au public. J'avoue, toutefois, que la pièce ne m'est rien moins qu'indifférente ; ses défauts sont de ceux qu'on aurait pu corriger en mettant au début quelque lumière ; ses qualités, j'en suis certain, sont tout à fait distinguées. Son obscurité est causée, non par le vide, mais par le trop-plein : et c'est un excès sur lequel nous ne sommes pas blasés. On a conté que *le Danger* était écrit depuis pas mal d'années ; j'imagine que M. Arnault, amplement renseigné pour sa part, aura peu à peu réduit sa pièce à l'essentiel, croyant instinctivement que nous l'avions suivi dans son travail... Quoi qu'il en soit, j'aurais un vif regret si M. Arnault se laissait décourager par ce premier insuccès. Il m'a semblé voir en lui une intelligence avisée et délicate, un sentiment aigu des nuances, un style ferme et expressif. Ces qualités ne sont point communes. Et l'on se sentirait presque tenté d'en vouloir à l'auteur parce qu'il n'a pas su les mettre en lumière. Je vous assure qu'il y a « quelque chose » dans *le Danger;* et ce quelque chose me fait bien augurer de l'avenir dramatique de M. Arnault.

Louons en bloc MM. Rameau, Léon Noël et Dieudonné ; MMmes Thomsen, Mylo d'Arcylle et Grumbach.

JACQUES DU TILLET.



NOTES ET IMPRESSIONS

La vie et la mort d'un révolutionnaire

Il est sans doute temps encore de parler du pauvre Louis Sautumier, puisque, aussi bien, sa succession est ouverte, et que sa dramatique aventure peut être un objet de méditations utiles, tant pour ceux qui sollicitent à Neuilly les suffrages de leurs concitoyens, que pour ceux qui vont avoir à distribuer les susdits suffrages.

La Vie et la mort du malheureux garçon ont soulevé d'ailleurs, pendant une huitaine de jours, plus de tapage que lui-même n'était arrivé à en faire autour de sa personne durant une courte existence, qu'il se figura peut-être avoir été active et qui fut surtout agitée. M. Brisson, que son aspect physique et la gravité de son caractère prédisposent décidément à réussir dans le genre de l'oraison funèbre, a célébré avec pompe son jeune collègue comme un des héros, précocement tombés, de la cause républicaine et démocratique. Les révolutionnaires ont ensuite lourdement surenchéri sur le panégyrique déjà assez écrasant prononcé par le maître des cérémonies du Palais-Bourbon. Puis, l'affaire s'est compliquée d'une question religieuse, et chacun a revendiqué pour soi l'exécution des volontés suprêmes plus ou moins nettement exprimées par l'agonisant. Peu à peu, tandis que les camarades politiques se démenaient avec un dévouement d'autant plus sincère que la circonstance ne leur semblait pas inopportune pour organiser quelque petite manifestation électorale, ceux-là mêmes qui, dans la fin tragique du député de Neuilly, n'avaient voulu voir d'abord que le deuil de toute une famille, commençaient à trouver que l'on jouait un peu trop du cadavre, et que l'on se moquait de leur crédulité ; si bien que, en définitive, après un concert de sympathies unanimes, et comme antithèse aux dithyrambes des socialistes, d'aucuns en vinrent à émettre des opinions moins que favorables sur la qualité d'âme de ce bourgeois riche, non ennemi pour son usage personnel des plus appréciables privilèges que concède la richesse, et qui ne s'était fait sa situation dans le monde qu'en cultivant les misères, les rancœurs et les appétits des disgraciés de la fortune.

* * *

Au fond, pourtant, Louis Sautumier ne méritait ni le bien qu'on en a dit ni le mal qu'on en a pensé. Je l'ai suffisamment connu pour me rendre compte des mobiles puérils et presque instinctifs qui dirigèrent ses actes : je n'eus jamais, d'autre part, avec lui des relations assez étroites pour que les souvenirs d'amitié puissent obscurcir mon jugement. Et, comme je

n'ai ni la mission ni l'intention d'ouvrir ici une polémique, je n'éprouve aucun embarras à affirmer ce que je sais être la vérité stricte sur le cas, moins rare qu'on ne se le figure, de ce révolutionnaire d'occasion.

Vers ses vingt-cinq ans, il s'était trouvé en contact avec cette catégorie spéciale de politiciens très avisés, pour qui la révolution, ainsi que l'a montré M. Jules Lemaitre, constitue la plus facile, la plus sûre et la plus agréable des carrières. Politiciens parlementaires ou aspirants parlementaires, on aurait tort de confondre ces constructeurs de barricades en chambre avec les collectivistes authentiques, par qui ils furent excommuniés au Congrès de Londres, et aux dépens desquels ils se taillent des réclames, banales mais bruyantes, qui peu à peu se résolvent, le plus souvent, en des avantages moins abstraits. Habilement installés aux confins de l'ordre établi et de l'émeute possible, ces messieurs bénéficient devant les imaginations candides, et sans le plus léger péril, du prestige qui pouvait s'attacher, sous des régimes moins endurants que le nôtre, aux attitudes de conspirateurs ; bien abrités ainsi derrière les lois et les mœurs qu'ils font profession de haïr, ils forment un petit monde à part, un *demi-monde*, devrait-on dire plus exactement, et auquel s'appliquerait volontiers l'aphorisme qu'Alexandre Dumas formulait sur l'autre : car ce demi-monde est, lui aussi, « une déchéance pour ceux qui sont partis d'en haut, et un sommet pour ceux qui sont partis d'en bas ». Déchéance pour les universitaires ou les membres du barreau qui, par dépit, par scepticisme, ou par tout autre motif, ont accepté dans ce milieu hybride une place qu'ils n'avaient pas été capables de se conquérir parmi leurs pairs ; sommet pour les garçons coiffeurs aux ambitions véhémentes et pour les ouvriers sans goût de travail qui s'exaltent à la pensée de jouer un rôle dans l'État, à côté des bourgeois et des fils de bourgeois, avec lesquels ils communient sur l'autel de la démocratie prolétarienne et sous les espèces de la *Carmagnole*.

Telle qu'elle est, en dépit du déclassement qu'elle entraîne et des promiscuités auxquelles elle oblige, cette société composite exerce cependant une incontestable fascination sur certains individus très jeunes ou dépourvus de caractère : ils s'y fourvoient, sans qu'on puisse invoquer en leur faveur ni l'excuse de la pauvreté, ni l'explication de l'envie, ni l'impulsion d'une sorte de perversion mystique ; peut-être est-ce là un phénomène psychologique assez semblable à celui qui pousse les fils de famille à s'engager dans des troupes de comédiens, par amour du panache à bon marché et de la grosse gloire débitée sous forme d'applaudissements tonitruants. Et puis, si l'on en juge par le discours même de M. Jaurès prononcé sur la tombe de son collaborateur, il semble que, dans son parti, on soit surtout disposé à pousser le cri de guerre contre l'odieux capital que l'on ne possède pas ; quant à celui qui se purifie en dérivant dans les coffres-forts socialistes, il a toujours des origines louables et il ne déshonore point ses détenteurs ; au besoin même, on sollicite doucement ceux-ci d'entrer dans la phalange sainte et d'y combattre le bon combat ; ce qui nous permet d'espérer que le jour est proche où le fait d'épouser la cause des meurt-de-faim supposera chez l'épouseur une dot d'au moins quelques cent mille livres de rente. Si ce jour-là, les meurt-de-faim ne se déclarent pas heureux et satisfaits, c'est qu'ils ont décidément des appétits insatiables.

Louis Sautumier fut-il — pour le bon motif naturellement — sollicité de la sorte ? On l'a dit, et lui-même l'avait clairement laissé entendre... Quoi qu'il en soit, son amour-propre juvénile et passablement ingénu ne pouvait pas se montrer très difficile sur la qualité de la pâture qui lui était offerte. Il était à l'âge où l'on a devant soi dix ans, quinze ans, quelquefois plus, de travail obstiné et obscur à accomplir avant de sortir du rang. Et encore, la certitude de la réussite lointaine reste-t-elle toujours soumise à tant de circonstances aléatoires, que ceux-là seuls entreprennent leur tâche avec allégresse qui sont, ou fortement trempés, ou doués d'une puissance d'illusion particulièrement tenace. Le pauvre garçon n'était ni assez enfant pour s'illusionner sur les dures conditions de la lutte, ni d'un tempérament assez énergique pour les affronter sans effroi. Bien qu'il ne manquât pas d'intelligence, aucune faculté supérieure ne l'autorisait à entrevoir un succès plus rapide et plus probable pour lui que pour les autres. Il se sentait, jeune avocat perdu au milieu de la foule de ceux qui encombrent les couloirs du Palais, destiné aux vaines et décourageantes attentes des débutants quelconques. Et, d'autre part, s'il se décidait à franchir le seuil de la porte qu'on lui entr'ouvrait sur la vie politique, c'étaient la notoriété tapageuse à brève échéance, l'encens grossier mais grisant de la popularité, un semblant de titre, un prestige immédiat, des honneurs superficiels. Peut-être, moitié dupe, moitié dupeur, eut-il la notion passagère des singuliers compromis de conscience auxquels il s'abandonnait ; il s'en tira par les vagues sophismes qui sont toujours les mêmes et qui sont toujours bons dans la circonstance. Je ne dis pas qu'il eut raison : je crois seulement que, à envisager les choses avec un peu de désintéressement philosophique, il fut surtout faible, naïf, et affligé d'une vanité banale qui se laissait trop aisément circonvenir. Il a aujourd'hui payé assez cher sa faiblesse et son erreur pour mériter, sinon beaucoup de sympathie, au moins une large part d'indulgence.

D'autant plus que ceux qui l'avaient accaparé vivant ne le lâchèrent même pas quand il se fut tué, et que, grâce à eux, sous les yeux de son père, son enterrement devint une affaire politique que l'on serait bien tenté de considérer comme sinistrement bouffonne s'il était permis de jamais sourire devant la mort.

Louis Sautumier, en dépit de ses fantaisies subversives, avait toujours été profondément catholique, et il l'était resté jusqu'à sa dernière heure. Ceux qui l'ont connu dans les *parlottes*, où s'exercent à l'éloquence les jeunes licenciés en droit, le virent toujours manifester ouvertement ses convictions religieuses; à la conférence Molé, il niait avec énergie que son socialisme dût avoir comme corollaire inévitable la négation de l'orthodoxie romaine; à la conférence Ozanam, qui n'est qu'une annexe du cercle des étudiants catholiques et dont il était membre, il protesta contre la suppression des aumôniers des hôpitaux. Personne d'ailleurs n'a contesté que, depuis moins de trois ans, au lendemain de l'un des deuils les plus cruels qui pussent meurtrir son cœur, il ne se fût confessé et il n'eût communié selon les rites du culte où il avait grandi; personne n'a osé prétendre que, avant de mourir, il n'eût pas appelé un prêtre et qu'il n'eût reçu l'extrême-onction. Tous étaient, sur ce sujet, pertinemment renseignés; ce fut donc pour tous un premier étonnement, quand on s'aperçut que les lettres de faire-part ne portaient pas la mention : *muni des sacrements de l'Église*. Ce fut un second étonnement quand on apprit que les obsèques seraient civiles, bien que le convoi dût être suivi par un ecclésiastique et que la dépouille mortelle eût été aspergée d'eau bénite. La stupéfaction devint enfin complète, quand, pour achever cette cacophonie funèbre, on sût qu'un service religieux serait célébré en province, dès qu'on aurait repris le cadavre à M. Jaurès et à ses amis.

Car le nœud de la question était là. — Par crainte de manifestations hideuses sur le cercueil à peine fermé, M. Sautumier père, en dépit de ses convictions personnelles et des convictions qu'il savait être celles de son fils, avait cédé jusqu'au bout aux objurgations des politiciens qui ne se souciaient pas de se voir enlever un de leurs meilleurs moyens de publicité habituelle. Il avait attendu que la bande rouge se fût dispersée pour ensevelir son enfant selon les formes que lui dictaient sa conscience et sa foi. En tant que document moral, l'aventure ne semble point négligeable; il n'était pas nécessaire de tant nous insurger jadis contre l'indiscrète intrusion du clergé près du lit des agonisants, pour en arriver à voir s'y substituer purement et simplement l'intrusion des grands prêtres de la guerre civile. A mettre en parallèle les uns et les autres, peut-être même certains esprits impartiaux jugeront-ils que nous n'avons pas précisément gagné au change...

Hélas! la liberté de pensée! Hélas! l'amour des humbles et des misérables! la fraternité humaine! la solidarité sociale! et les autres belles formules du programme révolutionnaire! Si les ancêtres de l'an de grâce 1789 revenaient aujourd'hui parmi nous, pensez-vous qu'ils ne se trouveraient pas de plus en plus singulièrement édifiés sur les jolies choses qui s'accomplissent au nom des grands principes?

MAURICE SPRONCK.



BULLETIN

Politique extérieure.

Est-ce que le dualisme austro-hongrois aurait fait son temps? Il est certain, dans tous les cas, que le régime inventé par M. de Beust est assez dangereusement malade. On n'en veut guère en Autriche, et on n'en veut plus en Hongrie, et il y a toute apparence que l'Empereur-roi est actuellement le seul partisan sincère du compromis imaginé en 1867, par l'homme d'État saxon, qui dut à sa haine contre M. de Bismarck l'honneur de devenir le chancelier du futur allié de Guillaume I[er].

Au lieu d'avancer, les négociations pour le renouvellement du pacte dont l'échéance arrive l'an prochain marchent à reculons : les Hongrois persistent plus que jamais à ne pas vouloir augmenter d'un florin leur quote-part dans les dépenses communes, et les Autrichiens de leur côté, pour ne pas être en reste, réclament la dénonciation du traité de commerce austro-hongrois. Le Reichsrath autrichien a voté, presque à l'unanimité, une proposition dans ce sens à la suite d'une discussion qui nous édifie pleinement sur les sentiments dont les représentants de la Cisleithanie sont animés à l'égard de leurs frères magyars. Il n'est pas d'injure que le fougueux et intempérant chef du parti anti-sémite viennois, le désormais célèbre docteur Lueger, leur ait épargnée, et son discours a été applaudi par toute la Chambre, sans qu'il se soit attiré le plus petit rappel à l'ordre du président. C'est à peine si le premier ministre autrichien, le comte Badeni, a protesté mollement contre l'épithète de *méprisable* dont il avait gratifié le gouvernement hongrois.

Et ce débat parlementaire a eu naturellement un écho prolongé dans la presse; les journaux de Pesth ont riposté, ceux de Vienne ont répliqué, et non pas seulement les indépendants. Les officieux se sont

mis de la partie, et les organes avérés et acceptés du baron Banffy et du comte Badeni ont pris part à la polémique avec une violence significative.

Ce qu'il y a de grave, c'est que ce différend n'est pas le résultat d'un malentendu passager. Autrichiens et Hongrois — ou plutôt Magyars, car on affecte à Vienne de faire cause commune avec les nationalités secondaires de la Transleithanie, Roumains, Serbes et Croates, — ne s'entendent plus, parce qu'ils se haïssent aujourd'hui comme ils se sont toujours haïs, parce que l'on n'a réussi à les unir que par des liens purement artificiels. Cette union a pu durer tant que l'Autriche a consenti à se sacrifier, aussi bien au point de vue financier, en supportant à elle seule soixante-dix pour cent des dépenses communes, qu'au point de vue diplomatique, en subordonnant entièrement la direction de sa politique extérieure aux aspirations et aux rancunes de son associée. Douze ans après l'institution du compromis, le Magyar Andrassy, devenu ministre commun des affaires étrangères de l'empire autrichien et de la monarchie hongroise, signait avec le vainqueur de Sadowa un traité d'alliance défensive contre la Russie et M. de Beust, alors ambassadeur à Paris, s'est sans doute demandé si c'était bien pour en arriver là qu'il était entré au service de l'Autriche et qu'il avait inventé le dualisme austro-hongrois. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui que les Autrichiens réclament une répartition plus équitable des charges communes, et que la politique du comte Goluchowski — un Polonais et non plus un Magyar — paraît, sinon vouloir chercher encore une orientation nouvelle, du moins, décidée à s'affranchir d'une tutelle parfaitement injustifiée et même un peu humiliante.

Ajoutez à cet antagonisme de races et à ces conflits d'intérêts le désaccord absolu qui existe entre les tendances des deux pays dans leur politique intérieure : le libéralisme hongrois consacré par une éclatante manifestation électorale qui a presque doublé la majorité du ministère Banffy après le vote des lois politico-religieuses, et le conservatisme outrancier de l'Autriche où, pour trouver un point d'appui parlementaire, le comte Badeni est forcé de sacrifier le libéralisme allemand, cette assise traditionnelle des ministres autrichiens, pour se jeter dans les bras des factions cléricales et antisémites, mais surtout réactionnaires, dirigées par le prince Aloys Liechstenstein et le docteur Lueger. Ces deux partis, déjà maîtres de Vienne où ils se sont emparés de haute lutte de la municipalité et fortement installés dans la Diète de la Basse-Autriche, annoncent comme certaine leur prochaine conquête du Reichsrath dont le renouvellement aura lieu le mois prochain.

Ce n'est pas naturellement par une Chambre ainsi constituée que le compromis sera voté plus facilement que par la Chambre actuelle, et comme, d'autre part, à Pesth on est, depuis les dernières élections, moins disposé que jamais à entrer dans la voie des concessions, la rupture semble fatale. Il est vrai qu'elle ne sera pas immédiate. L'empereur François-Joseph peut user de son droit constitutionnel et imposer par décret le renouvellement du compromis, et il usera certainement de ce droit, pour un an, pour deux peut-être ; mais ce ne sera qu'un expédient qui durera tout au plus autant que le vieil empereur lui-même. Et après ? Car François-Joseph doit songer à l'avenir et n'est pas de ces monarques qui disent : Après moi le déluge !

Si l'avenir n'est pas très brillant pour l'empire austro-hongrois, le présent l'est encore moins pour l'Espagne que le cancer cubain ronge toujours.

Il est impossible de démêler très exactement la vérité au milieu du dédale des dépêches contradictoires qui nous arrivent de la Havane et de New-York, mais ce qui est certain c'est que les affaires de l'Espagne vont de mal en pis à Cuba. Le général Weyler, gouverneur général et commandant en chef des troupes, qui opérait personnellement dans la partie occidentale de l'île a quitté subitement la province de Pinar del Rio d'où il avait juré qu'il ne sortirait pas avant d'en avoir chassé le redoutable Maceo, pour rentrer à la Havane, et le pays est si peu pacifié qu'il a dû prendre la mer pour regagner sa capitale. L'optimisme le plus officieux a renoncé à trouver une explication avantageuse à ce mouvement de retraite et M. Canovas del Castillo lui-même commence à ne plus compter sur un écrasement immédiat de l'insurrection, ou plutôt de la révolution. Il dit que la vraie campagne n'est pas encore commencée, et que le général Weyler n'avait engagé les opérations avant l[illegible] de la saison des pluies [illegible] pour [illegible] à l'impatience de ses troupes et de la population de la Havane. Cette campagne durera six mois. On la mènera avec toute la vigueur possible. On ne laissera aucun répit aux bandes insurgées, et si, d'ici à mai, on n'arrive pas à les écraser complètement, on aura du moins réussi à leur porter des coups mortels. « Mais, ajoute mélancoliquement M. Canovas, le danger pour nous c'est que notre ennemi est insaisissable ; il se dérobe toujours devant nos troupes. Pour le frapper il faudra l'acculer. »

Cela n'est pas nouveau : le maréchal Martinez Campos s'est usé contre cet ennemi qu'il ne pouvait jamais atteindre et le général Weyler est en train de s'user lui aussi. Lorsqu'il prit le commandement de

Cuba le général Weyler, après s'être rendu compte que le soulèvement était général dans toute l'île, conçut le plan très sage de scinder en deux la masse des insurgés et de les battre ensuite séparément et successivement. La première partie de ce plan fut exécutée et une ligne ininterrompue de fortifications s'élève de Mariel à Majana, traversant l'île du nord au sud. Il ne s'agit plus que réaliser la seconde, et de vaincre d'abord Maceo qui commande les forces cubaines dans les provinces occidentales. Il n'y est pas parvenu jusqu'ici, mais il ne désespère pas encore, et l'Espagne non plus, qui continue à lui envoyer des hommes et de l'argent, avec une constance et un désintéressement qui mériteraient d'être récompensés, si les vertus recevaient toujours leur récompense en ce bas monde.

La sagesse et la prévoyance valent mieux et sont d'un placement plus immédiatement avantageux. L'Italie est en train d'en faire l'expérience. Elle va se mettre à l'œuvre chez elle, après s'être débarrassée des entraves qui paralysaient ses mouvements. M. di Rudini a fait pour l'y aider tout ce qui dépendait de lui. Il a conclu avec la France une convention qui règle définitivement la question tunisienne, il a fait la paix avec le Négus. Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que le parlement approuve sa conduite et ratifie ces deux traités, le premier surtout, car de cette ratification dépend la poursuite de négociations plus importantes encore pour le rétablissement des relations commerciales avec la France. Et il l'obtiendra, car il n'est pas possible que le parlement italien s'obstine à vouloir la ruine du pays que le marquis di Rudini a enrayée juste à temps pour l'empêcher de devenir irrémédiable.

Il ne se borne pas à vouloir empêcher sa patrie de périr : il veut lui rendre la vie et la prospérité, et il a élaboré à cet effet avec ses collègues du ministère tout un plan de réformes administratives et financières, et de réorganisation militaire dont il a en partie saisi la Chambre, dès le jour de la reprise des travaux parlementaires, lundi dernier.

Les députés italiens ont du travail sur la planche, et ils auront une session laborieuse et fructueuse si la majorité ministérielle parvient à dompter l'opposition crispinienne qui ne manquera pas de jouer son dernier atout à propos de la discussion du traité tunisien. Mais M. Rudini est venu à bout de résistances plus difficiles. Il a maintenant le roi pour lui. Il saura bien écraser la queue de M. Crispi.

CHARLES GIRAUDEAU.

L'ORGANISATION DE LA VERRERIE D'ALBI

L'organisation de la verrerie ouvrière d'Albi est instructive à plus d'un titre. A sa tête sont les promoteurs les plus ardents de la grève de Carmaux, les négateurs les plus décidés du droit patronal, les ennemis les plus acharnés de l'autorité directrice dans l'usine de leur ancien patron. Croiriez-vous que ce sont ceux-là mêmes qui aujourd'hui sont les plus fermes soutiens de la discipline dans l'usine dont ils ont la direction ?

J'ai eu l'occasion de voir dernièrement la lettre d'un des ouvriers de cette usine. Celui-là n'est pas membre du Comité de direction, il est simple ouvrier comme devant, et il s'insurge contre le règlement draconien sous lequel on l'oblige à plier. Veut-on du reste un exemplaire de ce règlement? Le voici dans toute sa rigueur :

ARTICLE PREMIER. — *Ne renferme rien de particulier, et n'est qu'un préambule aux dispositions qui vont suivre.*

ART. II. — Tous les ouvriers sont prévenus qu'ils doivent tenir compte des observations qui leur sont faites par les syndics et les membres du Conseil d'administration, et exécuter les ordres qui leur seront donnés par MM. les conducteurs des travaux. Tout refus ou insulte de leur part les rendront passibles d'une mise à pied de un à huit jours. En cas de récidive, ils seront *renvoyés*.

ART. III. — Tout ouvrier, pris en état d'ivresse sur le chantier, sera immédiatement remplacé dans son travail ; en cas de récidive, il sera mis à pied, pour une période de un à quatre jours.

ART. IV. — Tous ceux qui provoqueraient des querelles ou des rixes sur le chantier, seront mis à pied pour une période d'un à huit jours ; en cas de récidive, ils seront *renvoyés*.

ART. V. — Tout ouvrier qui se rendra coupable de vol d'outils, de bois ou autres matériaux, de quelque nature que ce soit, sera *renvoyé*.

ART. VI. — Tout ouvrier qui, par indiscipline, mauvaise volonté ou par des manœuvres, porterait atteinte au bon fonctionnement de l'usine, sera mis à pied de un à huit jours, et, en cas de récidive, *renvoyé*.

ARTICLE ADDITIONNEL. — Tout ouvrier, qui quittera le travail pour un motif quelconque, ne pourra le reprendre que le lendemain. Tous ceux, qui arriveront en retard de plus de cinq minutes, perdront une demi-heure.

« Et voilà, conclut l'ouvrier qui a transcrit ces articles, le règlement établi par des socialistes, qui préconisent des idées d'émancipation.

« On croirait, en le lisant, lire les articles barbares du Code militaire, qu'un sous-officier brutal détaille avec volupté aux recrues épouvantées, et qui se terminent tous par ce refrain monotone : *peine de mort.* »

Et notre correspondant d'ajouter avec ironie :

Le règlement ne concerne pas Baudot.

« Non, Baudot, le verrier qui fut cause de la grève de Carmaux, Baudot, le contempteur de Rességuier, ne subit plus les règlements de la verrerie d'Albi, il les édicte, on voit avec quelle douceur. »

LÉON DE SEILHAC.

Paris. — Chamerot et Renouard, imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 34116. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME VI **12 DÉCEMBRE 1896.**

LA POLITIQUE

On discutait l'autre jour au Sénat la question des juges de paix. M. Jules Godin, rapporteur, a dit ces mots qui méritent d'être médités : « Il y a vingt ans que la question est à l'étude. Depuis vingt ans, on n'est arrivé à aucune solution ; depuis vingt ans, nous montrons, dans cette matière, l'impuissance législative la plus complète. »

Mieux vaut tard que jamais; une loi étendant la compétence des juges de paix a été votée par le Sénat.

Réforme excellente, mais incomplète. Si l'on augmente les attributions du juge de paix, ne doit-on pas exiger de lui certaines garanties de capacité? ne doit-on pas, d'autre part, lui assurer certaines garanties d'indépendance? C'est la thèse que M. Bérenger a soutenue dans un discours très intéressant et très instructif. La majorité du Sénat a repoussé cette thèse : il est permis de le regretter.

On dit : Voulez-vous donc que tous les juges de paix soient licenciés en droit? — Non, sans doute : il n'y a déjà en France que trop de diplômés. Mais rien de plus facile, si on le voulait, que de dresser une liste des professions qui supposent quelque habitude des affaires : en prenant les juges de paix parmi les citoyens qui ont exercé une de ces professions, on aurait des garanties de capacité suffisantes.

Le corps des juges de paix mérite tout respect par son intégrité et son dévouement ; mais, au moment de donner à ce corps une autorité plus grande, on peut se demander s'il ne conviendrait pas d'en régler le mode de recrutement. Aujourd'hui, pour être nommé juge de paix, il suffit d'être âgé de trente ans et de n'avoir pas de casier judiciaire : M. Bérenger eût voulu quelque chose de plus.

Il eût voulu surtout que ce magistrat populaire, qui doit être surtout revêtu d'une sorte de prestige moral, fût rendu tout à fait indépendant des influences extérieures.

Écoutez M. Bérenger : « Qu'arrivera-t-il si l'influence — influence politique le plus souvent — qui menace le juge de paix s'est exercée sur ceux-là mêmes qui seuls peuvent le défendre? Est-il rare que ce soit à eux qu'on s'adresse pour le dénoncer, pour obtenir au moins son déplacement? Combien M. le Garde des sceaux ne reçoit-il pas de ces plaintes? A-t-il toujours confiance en elles? Lui est-il cependant toujours possible d'y résister? »

Traduisons en langue vulgaire : si un député ou un sénateur demande le déplacement d'un juge de paix, M. le Garde des sceaux est quelquefois très embarrassé ; et qui sait? il peut se produire telle circonstance où le malheureux juge de paix est sacrifié au sénateur ou au député.

M. Bérenger proposait un moyen très simple de protéger le juge de paix contre toute influence politique ; son amendement était ainsi conçu : « Aucun juge de paix ne peut être révoqué ni déplacé sans son consentement, qu'après avis du tribunal de première instance donné en la Chambre du conseil, l'intéressé entendu ou dûment appelé. »

Ne désespérons pas : on rendra le juge de paix indépendant — dans quelque vingt ans d'ici.

JEAN PAUL L[illegible]

UN CRITIQUE DE L'UNIVERSITÉ

Le rapport de M. Bouge.

L'examen du budget de l'Instruction publique a donné lieu, cette année, et dans le parlement et dans la presse, à des discussions abondantes et passionnées. La faute ou le mérite, — comme l'on voudra, — en revient au rapporteur de la Commission, dont le laborieux mémoire ne se borne pas à exposer la situation économique des services si considérables que le département de l'Instruction publique a charge d'assurer, mais constitue une enquête critique détaillée sur l'enseignement universitaire à ses trois degrés, sur les progrès accomplis, sur les échecs encourus, sur les réformes les plus propres à consolider les premiers et à réparer les seconds. Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire pour ces sortes de documents, dont la publicité ne s'étend point au delà des murs du Palais-Bourbon, le travail de M. Bouge a été beaucoup feuilleté dans des milieux étrangers aux débats de la politique. Ce n'est certainement pas l'attrait artistique qu'elles peuvent offrir qui vaut cette fortune aux pages de ce rapport. Elles ne se recommandent ni par l'élégance du style ni par l'heureux choix des métaphores. Qu'on en juge par un exemple : il s'agit de la *spécialité* bien comprise, la seule à laquelle doive viser l'enseignement supérieur.

Non point la spécialité un peu étroite et empirique de l'Allemagne...; mais la spécialité qui découle des principes généraux, ne les perd jamais de vue et s'y rattache. Soucieuse de ramener aux principes les phénomènes qui n'ont que l'apparence de s'en séparer et attentive à les faire converger vers l'intérêt social avec lequel se confond celui de la science, cette spécialité ne saurait avoir sans dévoiement possible que d'heureux résultats.

Le reste est à l'avenant. Cependant si sujet au monde devait porter son auteur, c'était assurément l'éloge de la haute culture. M. Bouge ne s'est pas laissé porter. — On ne lui en a gardé nulle rancune et on ne l'en a pas moins lu. En un sens, c'était justice : car si la forme est rebutante, les idées formulées, les discussions qui les escortent, les statistiques qui les appuient composent un ensemble solide, instructif, méthodiquement construit. D'autre part, le rapporteur avait pris le bon chemin pour éveiller la curiosité, toujours maligne : il a beaucoup blâmé.

A l'enseignement supérieur M. Bouge a presque fait grâce. Même il a voulu se montrer bon prince, et, à plus d'une reprise, il s'est mis en frais de compliments. « Dans cette partie du budget, vous ne trouverez, Messieurs, que sujets de contentement et d'orgueil... (p. 8). » Par malheur, ce n'est là que de l'eau bénite de cour, et cet enseignement, objet d'un si noble orgueil, préférerait sans doute un peu moins de louanges et moins de réductions de crédits. Les réductions ont porté un peu partout. Chose remarquable en effet, jamais on n'a plus demandé à notre enseignement supérieur et fondé sur lui plus d'espérances ; et quand il s'agit de faciliter sa mission, le moyen que l'on imagine est de chicaner sur ses ressources. C'est avec une sensible aggravation, la devise du personnage comique : « faire de meilleure en meilleure chère avec de moins en moins d'argent ». Des établissements illustres, au budget incompressible, n'ont pas été les moins éprouvés. L'École normale en sait quelque chose, elle dont les crédits si modestes subissent une diminution de 11 000 francs. M. Bouge enregistre en quelques lignes (p. 26) le retranchement ; il croirait perdre un temps précieux à le pleinement justifier.

Moins sobre est son commentaire, lorsqu'il examine le chapitre IX consacré aux bourses de l'enseignement supérieur. Nous devrons noter tout d'abord l'énorme décroissance qu'en moins de dix années ce chapitre a subie. Du chiffre de 730 000 francs auquel il s'est élevé en 1887, il tombait, en 1892, à 597 000 francs. Cette année-ci, les propositions ministérielles l'abaissaient à 576 000 francs. La dotation a paru trop forte encore au rapporteur qui est parvenu à l'amoindrir, — hélas ! sans rencontrer au parlement nulle résistance, — de 16 000 francs. Mais ici des questions d'un intérêt trop général sont engagées pour que nous n'ayons pas à cœur de discuter cette nouvelle diminution.

Si M. Bouge s'en était tenu à la réduction qu'il opère, le plus simple eût été d'en prendre philosophiquement son parti et de se résigner, sauf à se dire *in petto* : « *O passi graviora, dabit deus his quoque finem ;* les temps ne seront pas toujours aussi durs ; abandonnons de notre nécessaire, peut-être un jour le superflu nous reviendra. » Mais point. Le sacrifice présent nous est prescrit sur un ton d'avertissement, que dis-je ? de menace. Les considérants que le rapporteur a fait valoir et que tel grand journal a repris en leur donnant plus de véhémence sont de telle nature qu'en bonne logique ils eussent dû entraîner la radiation du chapitre entier. Car enfin, s'il est vrai que les bourses mises en cause ne sont pas seulement inutiles, mais dangereuses, pourquoi leur maintenir encore 530 000 francs, et qui ne voit quelles coupes sombres les futurs rapporteurs ne manqueront pas d'opérer dans ce chapitre ? Ah ! monsieur le ministre, s'il en est temps encore, faites que votre silence ne passe pas pour un acquiescement !

Les objections dirigées contre les bourses de l'enseignement supérieur peuvent se résumer ainsi : créées pour venir en aide aux Facultés et leur assurer un premier noyau d'étudiants, en même temps

que pour fournir un personnel de licenciés et d'agrégés proportionné aux besoins nouveaux de l'enseignement secondaire, ces bourses répondent de moins en moins à leur objet, aujourd'hui que les Universités regorgent d'auditeurs et que le nombre des diplômés excède à un degré inquiétant celui des chaires disponibles. Les maintenir n'est donc bon qu'à grossir la troupe des mécontents et à prêter à l'État le rôle fâcheux d'un débiteur qui renie sa signature. — Telle est, en ses grandes lignes, l'argumentation esquissée partiellement dans le rapport de M. Bouge, développée à deux reprises avec une discrétion moindre par le journal auquel je faisais allusion. Or, tout ce raisonnement n'est, à mon avis, qu'une longue méprise, et je serais tenté de dire, comme un simple scolastique : Je nie et votre majeure et votre mineure et votre conclusion.

Et d'abord, je n'accorderai pas que l'objet de cette création ait été ce qu'on le prétend, une sorte d'avance consentie par l'État en vue de faciliter les premiers pas des Facultés refaites ou d'enfler le contingent de professeurs diplômés. Car, à ce compte, pourquoi existerait-il des bourses de voyage à l'étranger; pourquoi également ces bourses d'études, dites de doctorat, dont les bénéficiaires ne sont astreints à suivre nul cours, nulle direction, mais s'engagent simplement à entreprendre d'eux-mêmes, par un libre choix, des œuvres de longue haleine? Ces suprêmes encouragements de l'État, qui couronnent si heureusement la hiérarchie de ses libéralités, en éclairent, à notre avis, tout le système. L'État a-t-il jamais eu besoin d'accroître la phalange de ses docteurs? A-t-il même, à strictement parler, besoin que les maîtres de son enseignement secondaire aient parcouru le monde? En aucune manière. Mais il a besoin d'élever le plus qu'il dépend de lui le niveau général des études; il a besoin de stimuler par tous les moyens l'activité, l'ambition scientifique des hommes qui dirigeront l'effort intellectuel et moral de la jeunesse. Il a besoin, non d'agrégés, mais de bons agrégés, non de licenciés mais de bons licenciés, et pour cela il lui importe que cette élite ne soit pas arrêtée, découragée, détournée peut-être de sa tâche par les exigences impérieuses de la vie matérielle et le prolongement de sacrifices pécuniaires déjà si considérables. En vérité, l'on raisonne comme si les bourses constituaient des artifices bons à faire entrer, coûte que coûte, dans la masse flottante des étudiants des unités quelconques qui en formeraient le surplus. C'est oublier que ces bourses se donnent au concours, que ceux-là qui les obtiennent se signalent par le fait seul de les avoir méritées. Combien d'entre eux ont déterminé déjà leur orientation scientifique! L'administration centrale qui les connaît ne sera pas embarrassée de les répartir entre les Universités, selon que tel ou tel enseignement ici ou là répond mieux à telle ou telle vocation naissante. Qu'y a-t-il en tout cela d'une sorte de subvention humaine faite aux auditoires des Facultés? La plupart des jeunes gens élus, n'en auraient pas moins, en l'absence de toutes bourses, poursuivi la voie où les appelaient la noblesse et le désintéressement de leurs goûts : seulement les modestes familles de ces modestes auraient dû s'imposer des privations nouvelles, se rendre plus pesant encore le fardeau du jour afin de leur permettre de vivre quelque temps de plus de la vie de l'esprit. Que fait l'État? Il apporte un renfort à ces volontés vaillantes, prend sa part des sacrifices, adoucit les inquiétudes, prête son honorable appui à ces laborieux, fils de laborieux. Une telle intervention rentre dans son devoir strict, à moins de prétendre, avec les théoriciens du libéralisme extrême, que l'organisation politique n'a nullement à favoriser, dans un sens positif, les désirs des citoyens qu'elle encadre, que sa fonction est exclusivement négative, que toute autre immixtion de sa part constituerait une ingérence illicite dans le cours des forces naturelles et un obstacle au libre jeu de la concurrence vitale.

C'est ainsi que cette chétive question des bourses met en jeu les principes mêmes sur lesquels repose notre démocratie. Un de ces principes stipule que l'État doit à tous la lumière : aussi nos lois ont-elles consacré l'instruction primaire obligatoire. L'idéal serait qu'à tous également il assurât l'instruction intégrale. Si des difficultés, qui ne sont peut-être que temporaires, s'opposent pratiquement à ce que cet idéal se réalise, l'État républicain se doit de ne le pas perdre entièrement de vue. Or, quel moyen plus discret s'offre à lui de reconnaître une obligation qui lui est un titre d'honneur, sinon de prêter son patronage à quelques-uns de ceux qui n'ambitionnent que d'étendre le patrimoine de la science et de l'art? Et que les montreurs de spectres ne viennent pas nous barrer la route avec le grand mot de socialisme! Il faut faire du bon, du sage socialisme, si l'on ne veut pas que l'autre, celui dont on s'épouvante, emprunte à nos refus un renouveau de vigueur.

Reste, il est vrai, la grande objection, l'objection classique et misérable, celle qui s'est toujours élevée, chaque fois que le gouvernement républicain a médité quelque conquête de plus sur la routine et l'ignorance : « Vous allez faire des déclassés! » L'avons-nous assez entendue, lorsque se constituait la législation de l'enseignement primaire, obligatoire, laïque et gratuit? Nous a-t-on assez répété que nous allions convertir la France en une immense pépinière de fruits secs; que pour ces milliers de déshérités, avec l'ère du savoir, s'ouvrirait l'ère des déceptions? On ne fit pas aux amis des ténèbres l'honneur de les réfuter. Pourquoi leur argument favori trou-

verait-il donc meilleure créance, aujourd'hui que ce qui est en cause, c'est l'enseignement sous ses formes les plus relevées?

On insiste ; on nous dit : « Ne voyez vous pas que l'Université souffre d'une pléthore? » Et pour un peu l'on ferait à nos universités un grief de la multitude croissante de leurs étudiants. On nous rappelle que le flot des aspirants au professorat monte toujours davantage, alors que le nombre des situations accessibles demeure, ou peu s'en faut, stationnaire. Comme si ce phénomène était particulier à la carrière enseignante et comme si, dans tous les ordres de l'activité, ne se manifestait pas cette surabondance de bons vouloirs! Sans compter que ce fait, dont on oublie de noter qu'il est général, on le dénature et l'on s'ingénie, pour les besoins de la cause, à en dramatiser les conséquences. L'autre jour, une information toute pleine de sous-entendus nous apprenait que, dans l'Académie de Paris, « sur un effectif de quatre cent soixante-dix-sept maîtres répétiteurs, dix-sept étaient d'anciens boursiers d'agrégation, quarante étaient d'anciens boursiers de licence. » Hé bien! qu'en faut-il conclure? Imagine-t-on que ces postes, dont on paraît se lamenter que d'anciens boursiers deviennent titulaires, soient tellement à dédaigner? Dans ma jeunesse, nous avions au lycée Louis-le-Grand des maîtres d'études munis d'une double licence, et ce n'étaient pas ceux que nous respections le moins. Leur régime de vie était alors singulièrement dur; ils ne connaissaient guère les facilités de vie que l'on a depuis et à si bon droit dispensées à ces fonctionnaires. Nous savions qu'ils prolongeaient auprès de nous leur stage, afin de poursuivre leurs travaux et de demeurer à portée des bibliothèques, des cours, des laboratoires. Pourquoi des situations que des hommes munis de deux licences ne jugeaient pas indignes d'eux, entraîneraient-elles de la part d'anciens boursiers une manière de dérogation?

Mais ne laissons point dévier le débat. L'institution des bourses, nous l'avons établi tout à l'heure, n'a nullement pour fin de grossir le contingent du professorat. Maintenir fortes les études supérieures, faciliter parmi les étudiants une première sélection, contribuer aux sacrifices qu'en tout état de cause se fussent imposés les plus distingués d'entre eux, empêcher que la haute culture ne devienne un article de luxe réservé seulement aux privilégiés de la fortune : telle en est la raison d'être profonde, celle qu'un homme politique ne doit pas se laisser masquer par des arguments de circonstance. Les partisans des réductions de crédit sur ce chapitre estiment que ce n'est là qu'un commencement et qu'il importe de tailler plus encore dans le vif. Nous espérons, nous, que c'est, au contraire, une fin et que la dernière limite des diminutions a été atteinte. S'il en devait être autrement, que le parlement le sache bien : ce serait un des plus signalés reculs de l'idée républicaine auquel il se serait inconsciemment prêté.

Si notre enseignement supérieur a mérité de M. Bouge, à défaut de solides encouragements, au moins des saluts et des sourires, notre pauvre enseignement secondaire n'a guère obtenu de lui que de mauvais compliments. « La situation actuelle, prononce-t-il, laisse à désirer au point de vue pédagogique et devient inquiétante au point de vue budgétaire (p. 40). »

Ici, que l'on me permette une remarque préjudicielle. Au cours de cette quatrième partie de son réquisitoire, le rapporteur exprime le regret que des maîtres de l'Université aient cru devoir faire publiquement connaître leur peu de faveur pour l'internat. Combien il eût pu prendre sa part, sa très grande part de la leçon qu'il leur donne! Car enfin les maîtres dont il parle ne songeaient pas seulement au régime des lycées; ils blâmaient l'internat en général, aussi bien congréganiste que laïque, et l'on ne voit pas comment la cause des maisons religieuses aurait pu tirer avantage de leurs critiques. M. Bouge accable de ses remontrances spéciales l'enseignement secondaire de nos lycées et collèges; à personne des nôtres il ne fait quartier. S'est-il demandé un seul moment si l'énumération de ses doléances, faite ainsi à grand fracas devant les mandataires du pays et transmise à toute la presse, n'allait pas combler d'allégresse un adversaire qui n'est ni aveugle ni sourd? A cet adversaire l'on fournit des armes de choix. Les maisons congréganistes ne sauraient adresser aux familles de plus éloquents prospectus que la quatrième partie du rapport de M. Bouge. Certes les convictions républicaines de l'honorable député, son dévouement à l'Université sont au-dessus de tout soupçon; nous eussions toutefois aimé chez lui un zèle moins agité, et il eût sagement fait de méditer le mot de l'économiste : « On crée la panique en l'affirmant ».

Mais peut-être la gravité de la situation ne comportait-elle plus de ménagements. Peut-être la crise de notre enseignement secondaire avait-elle atteint ce point d'acuité où l'on ne saurait sans crime différer à donner l'alarme. — Ici un nouvel étonnement nous était réservé. M. Bouge nous signalait, en débutant, de graves *desiderata* pédagogiques. Or, quand nous en venons aux faits, voici ce que le rapporteur nous déclare : « on ne saurait trop faire ressortir la supériorité pédagogique de l'enseignement universitaire sur l'enseignement congréganiste, supériorité qui apparaît manifestement lorsque l'on compare les résultats respectifs obtenus dans les concours d'admission à nos diverses écoles gouvernementales »

(p. 44). Et en effet, si nous totalisons les états numériques fournis pour 1895, nous trouvons cette disproportion considérable : lycées, collèges et établissements libres empruntant leur personnel à l'Université : neuf cent quarante admissions ; — établissements libres, laïques et congréganistes : deux cent quatre-vingt-seize. — Nous ne comprenons plus ni de quoi se plaint M. Bouge ni ce qu'il souhaiterait.

Cette supériorité est d'autant plus flatteuse que « l'effectif de la population universitaire, pour parler comme l'honorable rapporteur, se maintient ou gagne quelques unités avec peine, tandis que s'élève celui de la population congréganiste. » (p. 41). D'où il faudrait conclure que si nos rivaux ont le nombre, ils nous laissent la qualité, et une telle remarque emporterait avec elle sa consolation. — M. Bouge veut davantage ; il désire le nombre aussi, et nous l'approuvons de tout point. A la vérité, pour établir en toute exactitude cette inégalité d'accroissement dans la population scolaire des uns et des autres établissements, deux données d'une importance essentielle nous font défaut : d'une part, il faudrait connaître combien d' « unités » ont été retenues par notre enseignement primaire supérieur qui seraient venues fortifier le contingent de nos classes des lycées ou collèges ; d'autre part, il faudrait être fixé sur la quotité des bourses que distribue l'enseignement libre, et sur ce point notre ignorance est complète.

Quoi qu'il en soit, le nombre de nos élèves demeure sensiblement stationnaire. M. Bouge estime que ce n'est pas assez ; il a raison. Il se montre ambitieux pour nous ; il l'en faut louer. La population des établissements libres grandit et il s'en alarme. A quelles causes devons-nous imputer cet accroissement? Ici tout devient obscur. On s'en prend à des causes secondes, dont la réalité serait des plus sujettes à caution. — « Nos tarifs sont trop élevés ! » — Qu'on les compare aux tarifs des établissements rivaux ; on en admirera la modicité au contraire. — « Nos programmes évoluent à l'excès ! » — Mais cette évolution dérive des réformes opérées dans le programme même des examens et ceux-ci ne sont pas autres pour les classes des congréganistes, autres pour celles de l'Université. — On met sur la sellette nos maîtres répétiteurs, et, pour une boutade lancée *inter pocula*, on oublie combien auprès de nos élèves leur autorité morale a grandi. — On prend à partie nos professeurs que cette algarade imméritée a justement émus : mais aux reproches qu'il leur adresse, M. Bouge paraît les bien peu connaître, et, comme le lui démontrait excellemment M. Mangin, le tableau qu'il a tracé de leurs relations mutuelles entre collègues, de leurs rapports avec les familles, avec les élèves, appartient à la pure fantaisie.

L'explication dont on est en quête, il faudrait la demander peut-être à la psychologie même de notre nation, ou, pour spécifier mieux, d'une partie de notre bourgeoisie. Mettre ses enfants dans une institution congréganiste, ce n'est pas seulement se donner le plaisir de faire, comme on disait autrefois, la nique aux idées de la Révolution, c'est sortir de la foule, c'est se décerner à soi et aux siens un signe d'élection, presque un quartier de noblesse. A mesure que la République prend des années, que son existence est de moins en moins mise en question, qu'elle acquiert toute la solidité d'un régime traditionnel, cette fronde innocente devient de plus en plus de mode chez ceux-là mêmes qui, dans la sincérité de leur cœur, se résignent à la voir se consolider. Aussi bien la République est une personne de composition si facile : elle est si peu regardante aux antécédents ou aux intentions ! On sait si bien, — et à Dieu ne plaise qu'elle devînt ou exclusive ou intolérante, — qu'elle donne l'aman à qui se présente ! Il suffit que l'on prononce son nom, fût-ce du bout des lèvres ; que l'on salue en passant, dût-on garder au cœur la haine des idées qu'elle personnifie. Son hospitalité ne distingue pas. Aussi, de jour en jour, voit-on se presser davantage les rangs des amis nouveaux qui la courtisent. L'Université, moins heureuse, attend encore ses ralliés.

[illegible]

M. ALBERT VANDAL

M. Vandal doit être estimé un écrivain heureux. Après lui avoir décerné deux fois sa récompense la plus haute, l'Académie française lui ouvre ses portes la première fois où il y vient frapper. Et son élection ne provoquera nulle part ni réserves ni étonnement. Personne, dans le public lettré, n'ignore ses ouvrages : ils ont été accueillis, dès leur apparition, avec une faveur croissante et n'ont jamais soulevé la moindre contestation, si bien que leur auteur est parvenu sans secousses à la place éminente qu'il occupe aujourd'hui parmi nos historiens. Enfin, — et ce n'est peut-être pas là le bonheur le moins grand, — M. Vandal ne semble avoir éprouvé, à aucun moment, d'incertitudes trop vives sur le but qu'il se proposait ni sur les moyens d'expression qu'il entendait employer. Ainsi sa carrière littéraire, dont je voudrais essayer de montrer, en quelques lignes rapides, les caractères les plus saillants, est courte encore, mais déjà très brillante, remarquablement une, logique et paisible.

Évitant de se laisser gagner par des habitudes très répandues à notre époque, M. Albert Vandal a su

s'abstenir de toute production hâtive et morcelée. Il a toujours écrit posément et à ses heures. Un moment, il consentit à collaborer à un journal, mais ce fut pour y renoncer presque aussitôt. Les articles mêmes qu'il a publiés dans des revues ont été, le plus souvent, des extraits de volumes déjà achevés. En dehors de quelques travaux moins importants et du cours professé périodiquement à l'École des Sciences politiques, il a constamment concentré ses efforts sur ses ouvrages de fond, en qui se résume toute son activité intellectuelle. Et ces ouvrages portent bien la marque du calme et du recueillement où ils furent élaborés. Ils sont peu nombreux, mais considérables. Tout y est soigneusement médité et parfaitement mûri. Nulle part, la moindre trace de précipitation d'aucune sorte. On a, en les lisant, la sensation très nette que l'auteur les a livrés après y avoir donné tous ses soins et réalisé aussi exactement que possible ce qu'il avait conçu. Ses idées, d'autre part, n'ont jamais subi de transformations radicales; si bien que les différences qui s'observent d'un ouvrage à l'autre témoignent simplement du développement normal de son esprit et permettent de suivre les progrès de son talent.

Et en constatant l'unité de l'œuvre de M. Vandal, je n'excepte complètement aucun de ses écrits, — non, pas même son « péché de jeunesse », le petit récit d'une excursion en Scandinavie, qu'il publia en premier lieu (1). Cette bluette, aimable et sans prétention, légère au point d'être un peu superficielle, n'offre pas le moindre rapport, de genre ni de ton, avec les volumes qui suivirent : elle ne permettait assurément pas de deviner le futur auteur de l'*Alliance russe sous le premier Empire*. Pourtant ce début ne saurait être absolument négligé si l'on veut comprendre et apprécier exactement certains aspects du talent de l'historien. M. Vandal a parcouru l'Europe; mais non comme ces hommes de pure science qui se transportent des archives d'une capitale dans les bibliothèques d'une autre, incapables de se laisser distraire de leurs recherches : le seul fait de la publication d'un récit de voyage suffit à prouver qu'il n'est pas de ceux-là. Il a vu et bien vu toutes les contrées qu'il a traversées, et ce sont sans nul doute les reflets des impressions ainsi amassées qui colorent et animent le ton de ses ouvrages d'histoire. La réalité pittoresque l'intéresse et l'attire. Capable de la goûter et s'étant même appliqué, une fois au moins, à l'observer pour la pouvoir dépeindre, elle lui apparut tout naturellement dans le passé. Les personnages qu'il y rencontra ne furent jamais pour lui de simples êtres de raison, analogues à des héros de tragédie, occupés de besognes abstraites dans des lieux n'évoquant aucune idée précise. Sans efforts, il les vit immédiatement réels et agissants, dans des décors déterminés, affirmant leur existence par une foule de détails minutieux et précis. Et naturellement il fut séduit par le spectacle scintillant et varié qu'il aperçut ainsi sous l'encre pâlie des documents d'archives aussitôt qu'il se mit à en compulser.

La grande vogue de l'histoire diplomatique, — vogue que ses propres ouvrages devaient accroître encore, — commençait précisément alors : M. Albert Sorel donnait ses premiers travaux; M. le duc de Broglie publiait le *Secret du Roi*. Enfin, les dépôts du ministère des Affaires étrangères, seulement explorés jusque-là par quelques privilégiés, s'ouvraient libéralement et livraient aux chercheurs un vaste champ d'investigation. Des recherches et des études de ce genre étaient essentiellement propres à plaire à M. Vandal. Mieux que la plupart des autres documents, les correspondances diplomatiques donnent l'impression directe de la vie; puis le monde brillant et choisi où elles font pénétrer est précisément celui auquel M. Vandal se sentait rattaché par des affinités diverses, voire même par la tournure de son esprit amoureux d'élégance et de correction. Toutefois, il n'était pas homme à se laisser simplement distraire par le papillotement de la surface. Il démêla les causes sérieuses qui provoquaient les intrigues, les aventures, tout le va-et-vient amusant ou tragique des personnages, et ce furent ces causes politiques qu'il s'efforça d'étudier. Le XVIIIe siècle le captiva d'abord. Parmi les nombreuses questions importantes qui s'agitèrent à cette époque, les affaires de Turquie et l'apparition de la Russie dans l'Europe diplomatique, sont au tout premier rang. M. Vandal s'attaqua presque simultanément à l'une et à l'autre : il publia *Louis XV et Élisabeth de Russie* et la *Mission du marquis de Villeneuve*. Puis, le premier Empire l'attira lui aussi. Dans l'histoire de la politique extérieure de Napoléon, une place essentielle doit être réservée à ses rapports avec Alexandre, car si l'alliance qu'il avait nouée à Tilsit, à l'heure décisive de sa carrière, avait pu être maintenue, la face du monde eût certainement changé. Ce fut cette alliance que M. Vandal se proposa d'étudier, et il lui consacra les trois volumes qui achevèrent sa réputation. *Napoléon et Alexandre Ier* fut unanimement jugée une œuvre magistrale et définitive. Définitive, elle l'est d'abord parce que l'ensemble du sujet y paraît épuisé, et aussi pour une raison plus personnelle à l'auteur. Elle marque l'épanouissement complet de tous les traits caractéristiques plus ou moins développés dans les ouvrages précédents. C'est le terme et l'aboutissement normal de la méthode

1 *En karriole, à travers la Suède et la Norvège.* 1 vol. in-12; Paris, 1876.

d'exposition que M. Vandal a constamment suivie jusqu'ici. Et alors même que l'on accueillerait les objections que cette méthode peut soulever, comme toute chose humaine, il semble difficile de ne pas voir dans l'*Alliance russe sous le premier Empire* l'expression vraiment adéquate d'une certaine conception de l'histoire diplomatique.

Le caractère primordial, sinon le plus frappant, de la manière de M. Vandal est le scrupule consciencieux des études préparatoires. Le sujet choisi, le point de vue et les idées bien précisés, il s'efforce, pour l'étudier complètement, d'en déterminer exactement les limites. Et ce n'est point là besogne aussi facile qu'on pourrait croire, car l'enchainement des causes successives entraine rapidement et très loin. Chaque fait, lorsqu'on l'étudie, apparait déterminé par de nouveaux faits que d'autres encore déterminent à leur tour. En logique pure, il n'y aurait aucune raison pour s'arrêter; en pratique, cependant, il existe une limite. Quand on remonte ainsi, de proche en proche, la série des causes accessoires, un moment vient où l'on en découvre une dont le rapport avec le sujet principal n'apparait plus comme nécessaire; elle pourrait être autre sans que celui-ci parût en devoir être modifié. Si l'historien s'arrête avant de l'avoir découverte, il risque d'être légèrement incomplet : s'il va plus loin encore, il s'égare certainement. M. Vandal s'efforce d'atteindre constamment cette limite délicate. Et tous les faits essentiels ou accessoires qu'elle enserre sont étudiés ou éclaircis par lui avec le même soin et la même minutie. Il ne recule devant aucune recherche et aucun ordre de documents, remontant toujours aux sources mêmes. Qu'il s'agisse des conversations des deux empereurs, qui sont les épisodes capitaux de son dernier ouvrage, ou des délibérations de la Diète suédoise où fut nommé Bernadotte, qui ne forment qu'un incident secondaire, il ne néglige aucun moyen d'information. Puis il soupèse avec le même soin les divers témoignages, apprécie leur valeur, les contrôle les uns par les autres, de manière à dégager la vérité elle-même. Et quand celle-ci lui parait bien établie, il la dit entièrement et sincèrement, sans réticence d'aucune sorte, indiquant toujours très exactement et très loyalement les preuves qui ont déterminé sa conviction. Mais il ne croit pas nécessaire pour cela d'étaler aux yeux du lecteur tout le travail préparatoire auquel il a dû se livrer. Quand la discussion d'un texte lui semble indispensable, il la relègue dans un appendice et les notes ne s'accumulent pas au bas des pages de ses livres. Son érudition a beau être solide et étendue, il ne cherche jamais à en tirer vanité. Peu lui importe même que des lecteurs superficiels ou insuffisamment instruits ne remarquent pas la contribution de faits nouveaux qu'il apporte. Son travail est préparé avec une méthode scientifique rigoureuse, mais cette science est pour lui un moyen, non un but : il a la préoccupation constante et visible d'en tirer une œuvre d'art.

Cette préoccupation apparait dès l'abord, dans l'ordonnance même des ouvrages. Ceux-ci ne sont pas simplement composés avec rigueur, logique et clarté : les matières y sont distribuées avec élégance et les divisions témoignent d'une grande adresse littéraire. Les rapports entre les diverses parties sont aussi déterminés avec beaucoup de tact et observés avec un goût très scrupuleux. Jamais de disproportion ou de confusion, et la chose mérite d'être remarquée, étant donnée surtout la façon dont les sujets sont compris et traités. M. Vandal ne craignant pas de remonter aux causes même éloignées des événements principaux, ne le fait point, — notamment dans son dernier ouvrage, — par simples allusions. Il raconte les faits accessoires qu'il croit utile de rappeler. S'agit-il de l'élection de Bernadotte par la Diète suédoise, — pour reprendre l'exemple même que je citais, — après avoir étudié l'affaire aux meilleures sources, il nous en fait un exposé auquel on pourrait naturellement ajouter bien des détails si l'on étudiait la question à un autre point de vue, mais qui est vraiment complet dans l'ensemble et se suffit absolument à lui-même. Il en est ainsi dans tous les cas analogues. Le lecteur se voit rappeler tous les faits dont la connaissance peut lui être nécessaire ; il n'a jamais besoin de faire appel à ses souvenirs et n'éprouve par conséquent jamais, en suivant M. Vandal, la moindre incertitude ou le doute le plus léger. Mais malgré l'abondance de la matière et le nombre considérable de détails qui passent sous nos yeux, les grandes lignes de l'ouvrage se dégagent toujours nettement. Chaque fait demeure au plan qui lui convient; l'intérêt ne s'éparpille point et l'attention est sans cesse ramenée et concentrée sur l'action principale.

Pour faire sentir aussi vivement que possible les progrès de cette action, M. Vandal s'efforce de bien séparer les diverses phases et de mettre en relief les incidents importants. Un certain nombre de points font donc saillie sur l'ensemble, comme dans toute œuvre bien faite. Seulement le choix des points ainsi mis en lumière est très caractéristique. M. Vandal distingue avec une grande sûreté les moments précis où les intrigues se nouent et où les évolutions se produisent ; et cela fait honneur à sa clairvoyance d'historien. Toutefois, grâce à son tact et à son talent de littérateur, il n'insiste pas sur ces moments-là seulement. Voici le mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Il eut un contre-coup marqué sur les destinées de l'alliance pour des raisons diverses qui nous

sont soigneusement exposées. Mais ce fut la décision même qui eut cette importance ; la cérémonie qui s'écoula sans incidents notables n'y ajouta rien. Et cependant, cette cérémonie occupe dans l'ouvrage un nombre respectable de pages, forçant en outre l'attention par la façon dont elle est décrite et annoncée dans le titre d'un chapitre. On pourrait relever, dans les écrits de l'auteur, maints exemples semblables. C'est que la réalité se trouvait lui fournir alors des « situations » analogues à celles que les dramaturges s'efforcent de combiner, où des personnages animés de sentiments divers se trouvent placés dans des conditions particulièrement propres à agir sur l'imagination. M. Vandal a toujours su apercevoir les situations et les scènes de ce genre et comprendre le parti à en tirer pour saisir fortement l'esprit des lecteurs et les faire revivre un instant de la vie des hommes d'autrefois. Il s'est donc constamment appliqué à les traiter de façon aussi frappante que possible, en déployant toutes les ressources de son habileté d'écrivain.

Car il n'estime point que l'histoire, sérieuse et scientifique dans le fond, doive être, dans la forme, austère et sèche. A côté de leur haut intérêt, tous les sujets dont il s'est occupé offraient certains côtés pittoresques et brillants, voire même franchement amusants et romanesques. Loin de considérer ces aspects extérieurs comme indifférents ou accessoires, il s'est appliqué, au contraire, à les faire ressortir. Il ne cache pas que l'Orient l'attire par sa couleur locale accentuée en même temps que par l'importance des questions qui s'y débattent, et quand, par surcroît il y rencontre, mêlé aux affaires, un aventurier de haute marque comme le pacha Bonneval, il nous donne, à ses dépens, quelques pages savoureuses. Pénétrant dans la Russie du XVIII[e] siècle, si curieuse elle aussi, il fait ressortir, à propos des incohérences et des incertitudes de la politique française, les contrastes de la tsarine, femme énergique au point d'accomplir une révolution, sensible au point de rêver devant des portraits et brûlant pour Louis XV d'une flamme platonique que sa passion moins éthérée pour le beau La Chétardie ne lui faisait jamais complètement oublier. Il s'applique enfin à retracer, avec un soin plus grand encore, les solennités splendides des Tuileries ou d'Erfurt, toutes les circonstances impressionnantes au milieu desquelles se déroula l'histoire de l'amitié des deux empereurs. On peut observer toutefois à cet égard une gradation entre ses divers ouvrages. A ses débuts, il paraissait quelquefois donner des indications de ce genre, surtout parce qu'il les jugeait curieuses ; les anecdotes semblaient, dans certains cas, de simples intermèdes destinés à rompre la monotonie du récit d'histoire. Puis peu à peu, les deux ordres d'idées se sont complètement incorporés l'un à l'autre. En évoquant la pompe qui entoure l'Empereur et par la façon même dont il le fait, il nous rend sensibles les caractères intimes de la diplomatie impériale qui fut, elle aussi, pompeuse et théâtrale. La description de ces tableaux magnifiques où éclatait l'habileté prodigieuse du metteur en scène, le récit de ces réceptions où des « manifestes oraux » étaient lancés avec un art si consommé qu'il est impossible de saisir la limite entre l'indignation sincère du monarque et la rouerie du comédien, toute cette évocation prestigieuse d'une époque tend uniquement et constamment à nous en montrer le caractère véritable et à nous permettre de bien comprendre les raisonnements et les sentiments des personnages qui y vivaient.

M. Vandal veut nous dévoiler l'âme même des hommes dont il raconte les actes. Pour ce faire, il se borne à les montrer délibérant dans tel ou tel cas déterminé, note leurs hésitations, et leurs projets successifs. Point d'analyses abstraites et compendieuses, point de considérations théoriques et générales : et en cela encore se révèle un des traits essentiels de son talent qui s'est fait, au cours de ses étapes successives, de plus en plus précis et concret. L'auteur, dans ses ouvrages, s'efface et paraît se borner à laisser parler les faits. Seulement ces faits qui semblent racontés tout bonnement, dans leur ordre normal et logique, sont présentés avec une habileté si consommée que nous découvrons, comme par enchantement, leurs rapports intimes, leurs causes les plus lointaines et leurs conséquences inévitables. Le caractère de chacun d'eux se révèle à nous, net et frappant. Et les acteurs s'animent. Tous, jusqu'aux simples comparses, ont leur physionomie caractéristique et tranchée. Et du milieu de cette foule grouillante et bigarrée, les protagonistes se détachent saisissants, montrant à nu leurs grandeurs et leurs faiblesses, leurs passions et leurs convoitises. En même temps nous voyons apparaître les lieux et les circonstances où ils s'agitaient. Le drame se reconstitue sous nos yeux dans son décor, nous donnant la sensation complète et aiguë, — non de la simple réalité, car celle-ci est toujours fragmentaire, même pour les contemporains, — mais de cette vie plus puissante et plus large qui ne s'observe que dans le domaine de l'art.

Ayant fait cela, M. Vandal a atteint, je crois, le but qu'il s'était proposé, et il a conquis du même coup une place bien marquée parmi les historiens actuels. Son talent, en effet, a une personnalité très accentuée. L'influence des sciences proprement dites, si considérable à notre époque, s'est exercée sur les études historiques, et c'est à elle sans doute qu'il convient de rattacher une tendance qui s'y manifeste en

ce moment. Les écrivains qui ne bornent pas leur ambition à élucider simplement des faits et qui ne s'imaginent pas avoir donné un ouvrage quand ils ont simplement publié leurs fiches, paraissent assez généralement portés à rechercher, sous la complexité des événements, l'existence de certains grands courants, à déterminer, avant toute chose, des « lois » permanentes.

Si j'ai su résumer exactement les traits principaux du talent de M. Vandal, on a pu voir qu'il n'est point de ceux-là. Il n'est parti, ce me semble, d'aucune conception philosophique spéciale, il n'a pas apporté de théorie nouvelle, n'ayant, à vrai dire, jamais paru songer à en développer explicitement aucune. Même, le mérite de sa manière d'exposer les faits ne lui appartient pas complètement en propre. Mais l'alliance de certaines qualités qui ne sont que rarement réunies, l'équilibre qu'il a su maintenir entre elles, enfin le développement parfois exceptionnel qu'elles atteignent dans ses ouvrages, donnent à ceux-ci une originalité tout à fait frappante. Partant, si l'on découvre naturellement chez lui l'influence de ses prédécesseurs, on peut être assuré qu'il influera, à son tour, sur ceux qui viendront après lui. Son action ne pourra du reste être que salutaire : à cause de la grande valeur de ses œuvres et à cause de leur tendance même. Les vues générales abstraites sont attrayantes et peuvent conduire à des résultats féconds, mais elles offrent des dangers, et, à moins d'être uniquement présentées par des esprits vraiment supérieurs, risquent d'aboutir simplement à des conclusions vagues et artificielles.

Et c'est pourquoi il est bon qu'un écrivain de premier ordre vienne affirmer, par des exemples éclatants, le haut intérêt que présente le simple exposé loyal, habile et vivant d'un sujet historique choisi avec discernement. Enfin, on remarquera que par ses qualités les plus éminentes, par sa science de composition, sa chaleur correcte et sobre, ses dons de peintre et par son souci même d'écrire toujours pour tous les « honnêtes gens », M. Vandal demeure dans les meilleures traditions de notre école historique. Ce sont là des qualités françaises entre toutes. Je ne sais ce qui a été dit, au palais Mazarin, dans la discussion qui a précédé l'élection de jeudi dernier. Mais il serait vraiment étonnant si, en recherchant les titres qui pouvaient recommander M. Vandal aux suffrages de l'Académie, on avait oublié de mentionner celui-là.

Christian Schefer.



LA BONNE FORTUNE

DE MATHANASIUS SCHMELZER

Nouvelle.

Content! certes il l'était, l'honnête Mathanasius Schmelzer, professeur extraordinaire à l'Université de Schnabelwald. Content! mais que ce mot est faible, pour exprimer l'ivresse de l'enthousiasme, et l'emportement de la joie. Pendant que les mains tremblantes tenaient le maussade papier gris du télégraphe germanique, des cercles de feu tournaient devant les prunelles éblouies, le cœur battait à coups brutaux, comme une locomotive qui s'affole, et la fanfare du sang vibrait si victorieuse dans les artères, qu'elle couvrait le piaillement des moineaux, et le glouglou de la fontaine, sous les grands tilleuls du *Marktplatz*.

C'est que le digne homme touchait à la réalisation de tous ses rêves.

Il avait pour père Conrad Schmelzer, des Schmelzer bavarois, qui sont fort estimés dans toute l'Allemagne méridionale. Gloire méritée, car un des leurs inventa une espèce de bière. Elle est moins corsée que celle du Lion, plus épaisse que celle de Pilsen, et les consommateurs la recherchent, attendu qu'on en peut avaler énormément, sans se faire de mal. Si vous allez à Munich, vous apercevrez le nom des heureux fabricants, inscrit en lettres de six pieds, sur de longues planches, aux deux côtés du chemin de fer ; et, à moins de vous fourvoyer chez quelque rival, vous obtiendrez sans peine, sur toutes les tables, un litre du généreux liquide, couronnant d'écume la chope vernissée.

Mathanasius n'avait donc qu'à suivre une voie largement ouverte : héritier d'une magnifique fortune, d'une marque célèbre et d'une affaire bien en train, il semblait destiné à se laisser vivre, à lire peu de livres et beaucoup de journaux, à bavarder, à boire, et à prouver par sa corpulence le mérite de ses produits.

Mais, quoique issu d'industriels, il avait des ambitions littéraires.

Tout jeune, il admirait les savants, plus encore que les officiers à visières brillantes et à pâles moustaches. Des professeurs tout lui plaisait : et les coiffures hautes, et les redingotes longues, et les doigts brunis au contact des paperasses, et la bouffissure des paupières, sous les lunettes à branches d'or. Mis en classe, il faisait des tâches supplémentaires, apprenait la prosodie pendant les heures de récréation, et préférait un lexique aux aventures de *Til Eulenspiegel*. L'érudition lui paraissait une chose mer-

veilleuse et lointaine ; aussi, comme il lisait Gœthe, et possédait une voix juste, redisait-il pour son compte les strophes célèbres de Mignon. Il s'écriait : « *Dahin, dahin* » en contemplant ce jardin des Hespérides, et il tendait ses mains avides vers les pommes d'or que défendent, gardiennes austères, la syntaxe, la métrique et la paléographie.

Cet irréprochable écolier fut un étudiant exemplaire.

Il travailla quelque temps à l'Université de Kœnigsberg. D'intelligence un peu lente, mais tenace et vigoureuse, il s'intéressa d'abord aux problèmes philosophiques; puis les abandonna, par la faute de son maître, un sceptique pessimiste, qui procédait de Schopenhauer. L'adolescent finit par choisir l'hellénisme, dont les difficultés mêmes l'attirèrent.

Reçu docteur, avec une thèse sur les conjonctions adversatives dans le quatrième livre de Thucydide, il publia chez Teubner cette utile contribution à la connaissance de l'antiquité. La plaquette compte soixante-trois pages, et quatre-vingts lignes de dédicace. Elle est épuisée depuis cinq ans, et vaut dix marks en librairie.

Après ce travail, et quelques articles dans les *Bayerische Blätter*, le jeune homme se fit *privat docent;* bientôt il obtint une position mieux assise, mais il n'en avait pas besoin, et d'ailleurs tout cela n'était qu'un acheminement à l'œuvre maîtresse de sa vie.

De bonne heure, il avait remarqué notre extraordinaire pénurie de textes grecs. L'antiquité ressemble à un champ de ruines, où des colonnes et quelques arcades marquent la place des édifices disparus. Nous avons encore un quart, ou un cinquième de la poésie pindarique. Mais, si l'on passe aux tragiques athéniens, la proportion devient plus faible; un treizième pour Eschyle, un dix-huitième pour Sophocle, un dixième pour Euripide. Ménandre n'est plus qu'un nom. De Callimaque il reste une gloire éclatante et des vers médiocres, le livre de Polybe est en lambeaux, et les contemporains eux-mêmes ne possédaient pas tous les discours de Démosthène.

N'arriverait-on pas à recueillir les épaves de ce naufrage?

— Peut-être, s'était dit Mathanasius.

Évidemment l'Hellade ne fournirait plus guère que des fragments d'architecture et des statues. De même en Asie Mineure, en Palestine, en Syrie. L'expérience était faite, et donnait des résultats négatifs et concluants. Restait l'Égypte. Sur les bords du Nil rien ne se corrompt; en outre, vu l'abondance du papyrus, les copies étaient nombreuses, et l'on déposait volontiers dans la tombe des scribes une partie de leur bibliothèque.

Le savant mit sur cette piste un juif nommé Abdoul, qu'il connaissait de longue date. L'homme, fort intelligent et sans scrupules, habitait le Caire. Il avait cherché à détourner les fonds de la Dette égyptienne, et Franz Schmelzer, un frère de Conrad, qui présidait la commission de surveillance, avait épargné le misérable, en gardant des preuves contre lui. On ne pouvait donc choisir un meilleur intermédiaire. Sa compétence et son dévouement étaient certains; et si, comme l'affirment les sceptiques, les grandes choses sont trop souvent accomplies par les coquins, au profit des honnêtes gens, tout promettait la réussite de l'entreprise.

Cependant les résultats se firent attendre, et le professeur préparait déjà une lettre menaçante à son agent, lorsque arriva une dépêche.

En un langage convenu, où il paraissait n'être question que d'assurances et de courtages, le télégramme annonçait une stupéfiante nouvelle. Abdoul avait découvert dans une vaste chambre funéraire, aux environs de Philæ, quatre cents rouleaux en bon état. Ils contenaient des vers, de dimension moyenne, mais plutôt courts. En marge étaient des indications de personnages, et, à de longs intervalles, des titres généraux. L'Oriental en citait plusieurs, et dans le nombre Ἀντιγόνη.

Quand il déchiffra ce mot, Schmelzer eut un éblouissement. Allait-on retrouver, et d'un seul coup, tous les drames de Sophocle?

Sans même avertir ses chefs, l'érudit se jeta dans un train, descendit à Trieste et s'embarqua pour Alexandrie.

Qu'il prêtât beaucoup d'attention aux paysages, je n'oserais l'affirmer. Devant ses yeux, le mouvement des vagues écrivait des phrases en onciales et en minuscules ; quand on eut débordé la Sicile et que les étoiles s'élargirent, il crut apercevoir au ciel les clous d'or d'une reliure, et toujours il cherchait des trimètres iambiques dans les pulsations de la machine.

Il se répétait :

— C'est inadmissible. On n'a jamais fait de rencontre pareille; le juif se moque, ou bien il s'est trompé. Dieux! ce bateau ne marche pas. Allons, je vais compter jusqu'à deux mille.

Et, lorsqu'il arrivait à quatre cents :

— Le nombre des rouleaux, songeait-il ; seules au monde les tragédies de Sophocle peuvent occuper un pareil volume. Cent vingt-trois pièces, à ce qu'affirme Suidas, et là-dessus, il n'y en a que sept de connues. Mais je déraisonne... quatre cent un... quatre cent deux.

Il s'interrompait, montait sur la passerelle, allumait sa grande pipe, la laissait éteindre, ne mangeait pas à déjeuner, puis avait des fringales, et dévorait la part de trois convives.

Les *stewards* ne comprenaient rien à la générosité de ses pourboires.

On finit par signaler les dômes blancs d'Alexandrie et, sur la côte, les moulins à vent qui entourent la ville. A peine dans le port, Mathanasius, d'un bond, alla du quai jusqu'à la gare, et se blottit dans un wagon à panneaux dorés et à couleurs tendres, qui rappelait vaguement une boutique de confiseur.

Les gens des premières, gros négociants, administrateurs à fez rouge et à redingotes noires, entendirent avec surprise ce maniaque murmurer des phrases incompréhensibles, et un vieillard obligeant lui dit même :

— Non, Monsieur, la prochaine station n'est pas Antigone, mais Damanhour.

En débarquant au Caire, l'Allemand trouva d'abord son homme, qui, prévenu, le guettait à la sortie, et agitait les bras, avec des cris d'allégresse.

On s'expliqua dans le fiacre. Des fellahs, payés par le juif, avaient ouvert, près du haut Nil, un immense caveau creusé sous la dix-huitième dynastie pour un prêtre d'Isis. La destination du monument était prouvée par le choix des peintures et une longue inscription hiéroglyphique. Mais, au II[e] siècle avant notre ère, l'hypogée, qui sans doute était vide, reçut le corps d'un scribe grec. Et, comme le sarcophage laissait libre presque toute la chambre funéraire, on avait mis, sur des casiers, le long des parois, la bibliothèque du mort. Lui-même avait réglé l'arrangement jusqu'en ses moindres détails, et exposé ses intentions dans un manuscrit, que les ouvriers trouvèrent, sous une dalle, à l'entrée du tombeau.

Abdoul entrevoyait l'importance de ce document. Mathanasius le déchiffra très vite à la lueur d'un bec de gaz, et serra fiévreusement la main de son acolyte. Et celui-ci, qui savait la valeur de tout, même d'un geste, regarda ses phalanges meurtries, et crut y apercevoir déjà de l'or, et des chèques.

A la fin de son testament le vieux *grammateus* disait son amour exclusif et fanatique de Sophocle. Sophocle avait été l'unique occupation de ses veilles et de ses rêves, et l'ombre de la tragédie antique avait couvert cette existence d'érudit méticuleux.

Ils ne sont point rares, chez les peuples qui s'en vont, ces gens qui s'éprennent d'un auteur, négligent tous les autres, mettent l'idole sur un piédestal, et s'abîment dans une contemplation, où ils oublient le monde, et jusqu'à la littérature.

Aussi l'enthousiaste aurait-il redouté la mort bien davantage, s'il n'eût espéré que le souvenir d'Antigone, d'Électre et de Chrysothémis enchanterait son dernier sommeil.

Mathanasius sourit doucement de retrouver, et si loin, une âme presque pareille à la sienne; puis, comme un Allemand pratique, il passa rapidement de la poésie à la prose, et s'occupa d'organiser l'emballage et le transport.

Les quatre cents rouleaux, un peu serrés, mais avec d'infinies précautions, remplirent trente caisses. D'ailleurs le papyrus était souple, non moins que solide, et pouvait supporter une légère pression. Pour éviter tous les accidents, une feuille de zinc enveloppait chaque colis. Abdoul comprit à merveille les intentions de son maître et les suivit docilement. Ces juifs orientaux sont admirables : trafiquants émérites ils tiennent tous les articles, et vous donneront, pour le prix, de l'activité, de l'intelligence, et même de la discrétion.

En outre l'oncle Franz, de la Dette égyptienne, fut très utile à son neveu, et lui épargna les formalités de la douane.

Point d'aventures au retour, mais on eut un grain dans la mer Ionienne, par le travers de l'Adriatique. L'Allemand voyait déjà le paquebot en détresse, et les colis au fond de l'eau. Quoique fort brave, il scandalisa tous les voyageurs et surtout les voyageuses, par son apparente poltronnerie.

On le plaisanta; il rit avec les autres, sans écouter. Sa démarche était d'un automate, ses regards d'un somnambule. Il contemplait dans l'avenir, à Munich, les voûtes souterraines d'une banque, et les manuscrits en bon ordre sous les quadruples verrous, les serrures à secrets, et les portes de métal.

Ces projets, huit jours plus tard, étaient accomplis, et le professeur, ayant donné sa démission, cherchait une maison sûre où cacher le trésor et mettre à profit la découverte. Les grandes villes étaient dangereuses : elles renferment trop d'amis, qui connaissent vos habitudes et s'intéressent à vos desseins. On serait mieux dans un petit village, soit en Bavière, soit en Wurtemberg.

Mathanasius se rappela un ancien employé de ses parents, médaillé pendant la guerre de France. Il mangeait ses économies à Ruprechtsheim, sur la ligne qui part de Nuremberg pour aller à Stuttgard. Le bonhomme était fort comme un colosse, naïf à proportion, et jamais une idée malsaine ne se faufilerait sous le crâne épais de Stiglmayer.

En apprenant ce qu'on lui demandait, le vieillard eut une explosion d'enthousiasme. Abriter le fils de ses patrons! Recevoir une pareille marque de confiance! Quelle joie pour le serviteur de la famille Schmelzer! Il se frappa la cuisse, alla sous la tonnelle de houblon, fuma quatre pipes, et s'écria :

— Colossal!

Bientôt après l'helléniste revint, avec une petite valise, un panier de livres, et les trente caisses. Il n'avait point voulu les confier à un train de mar-

chandises, aussi payait-il une somme formidable pour le transport.

On mit tout en ordre; et, quand le travail fut achevé, dans le calme de l'après-midi finissante, après avoir surveillé les gens de la gare, injurié leur chef, et dévisagé avec angoisse deux inconnus à figures suspectes; harassé de fatigue et frémissant encore de ses inquiétudes passées, pour la première fois depuis de longues semaines, cet homme heureux s'appuya sur la barre de la fenêtre, et contempla le soleil couchant.

Dans l'ouverture de la croisée, l'érudit élargissait les coudes, avec un geste de possession, pour couvrir et défendre les coffres alignés derrière lui : il les sentait massifs, carrés, et plus impénétrables que des sarcophages, et sous les parois, il devinait l'enroulement des feuilles, la succession des strophes et des trimètres iambiques, et le grimoire de ces écritures, vierges encore, où dormaient d'un sommeil vingt fois séculaire cent chefs-d'œuvre qui allaient se réveiller.

Et ce paléographe expert, élève de l'illustre Gardthausen, avait peur de ne pouvoir déchiffrer les caractères, d'oublier le grec, et d'être là comme un amnésique, à chercher vainement le contour des lettres et le sens des mots.

L'obsession fut si forte que Mathanasius fit un mouvement pour aller prendre une grammaire, et se rassurer d'un seul coup d'œil; puis honteux de sa faiblesse, revenant se mettre dans l'embrasure, il se contraignit à regarder.

L'horizon était large, calme et simple, tout en forêts et en prairies. Des herbages coupés ras s'étendaient avec des teintes caressantes. Les branches des noyers restaient immobiles dans l'atmosphère tiède. Un bois de sapins dessinait un triangle, et détachait sur le ciel, en silhouette et sans épaisseur, une rangée de cimes pointues, dont les ramures touffues et noirâtres semblaient contenir par avance toute l'obscurité de la nuit.

Près de la maison, les premiers plans avaient la diversité jolie et maniérée d'une aquarelle. Le fouillis des abreuvoirs, des arbustes, des pignons, des toits à pente brusque, des tuiles en écailles et des lucarnes enguirlandées, rappelait irrésistiblement les jouets de Nuremberg; et, pareil au bon artisan qui, le jour terminé, reprend son œuvre et la retouche, le soleil s'amusait à mettre en relief les détails de ce paysage enfantin : un rehaut d'or sur la gouttière, un point de feu sur la vitre bombée, des diamants dans la fontaine, et quelques ombres moelleuses, pour accuser mieux la découpure des feuillages et la profondeur des bosquets.

Sous les ormes arrivait le père Stiglmayer. La buée de la pipe cachait par instant la figure blonde et rouge, où éclatait la joie de ceux qui n'ont jamais réfléchi. L'accoutrement était digne de l'homme : un chapeau de feutre verdâtre, à longues plumes et à fleurs d'*edelweiss*, beaucoup de plaques sur la poitrine, un pantalon blanc qui n'en finissait plus, car les jambes étaient interminables et semblaient articulées au milieu de la cuisse; pour chaussure des bottes, dont la tige, cachée par l'étoffe, raidissait le bas du vêtement.

Un peu en arrière venait Lilli, fille du vieillard, une tête blonde, tout en boucles, avec la grâce des vingt ans. On aurait dit le visage ébauché à coups de pouce par un artiste nerveux, qui, de temps en temps, eût trop appuyé. Le front était pur, mais le menton à peine visible; une fossette longue et creuse allait des lèvres vermeilles au nez mutin. De beauté, certes, la petite n'en avait guère, mais elle était plus sensuelle et plus troublante qu'une rose de juillet.

Et, comme Stiglmayer, depuis une semaine, ne parlait plus que de son hôte, et faisait des Schmelzer un éloge enthousiaste, l'enfant, qui d'ailleurs ne regardait point la fenêtre, disait de son mieux, sur un air bien connu, un lied célèbre d'Henri Heine, la légende de l'ondine qui noie les hommes dans le Rhin.

Doucement les paroles plaintives et la mélodie s'élevaient jusqu'au rêveur, à travers les branches d'un pommier qui touchait presque le premier étage :

Les flots, je crois, engloutissent
A la fin, pêcheur et bateau,
Et cela, c'est la chanteuse,
La Loreley qui l'a fait.

— Allons, pensa Mathanasius, il faut dîner et se coucher de bonne heure, car demain on travaillera.

La jeune fille frappait à la porte, avec une collation de viandes froides, et de la bière. Il mangea copieusement, but encore mieux, et s'endormit.

N'ayant point baissé les stores, il s'éveilla dès la pointe du jour. L'aube était mélancolique, mais les coffres contenaient de quoi braver toutes les tristesses.

En moins d'une semaine l'inventaire fut achevé. Les rouleaux, d'une étonnante conservation, avaient au bord une sorte de frange où se voyaient les fibres entre-croisées du papyrus. On éprouvait quelque peine à bien aplanir les feuillets, mais l'érudit n'en était point à ses débuts, et se tira d'affaire par un ingénieux arrangement d'objets lourds et de lexiques.

Chaque page était divisée en trois colonnes; point de scolies, mais seulement ces indications de personnages qui avaient frappé le juif Abdoul.

Au second siècle les Grecs employaient d'habitude une onciale, très voisine de la cursive. Elle est souvent incommode à déchiffrer, mais le *grammateus*

égyptien avait surveillé ses copistes; car le texte, établi avec le plus grand soin, ne présentait aucune difficulté de lecture. Une étude sommaire convainquit Schmelzer qu'il rencontrerait fort peu de lapsus, de ratures, de sigles et de mots tronqués.

Il y avait quatre-vingt-dix tragédies et trente drames satyriques. Ceci confirmait un passage d'Aristote, où le philosophe déclare que Sophocle groupait toujours ses pièces sérieuses trois par trois au concours des Dionysies. Suidas et le biographe anonyme parlent, il est vrai, de cent vingt-trois ouvrages, mais sans nul doute c'est par erreur.

Après l'inventaire commença la mise au net. Ce travail dura fort longtemps. Les tragédies, au siècle de Périclès, ont en moyenne quinze cents vers, une multiplication élémentaire donnait pour produit cent quatre-vingt mille. Mais il fallait déduire un chiffre assez fort, répondant aux poèmes que nous possédons déjà. Cent soixante-neuf mille sept cent cinquante fut en définitive le nombre que trouva Mathanasius.

La carrière était, sinon malaisée, au moins d'une effrayante longueur. Mais les érudits allemands sont des hommes courageux qui apportent à leur besogne une force de charpentier. Pendant vingt-six mois ce fils de millionnaires, millionnaire lui-même, demeura courbé sur son pupitre, les yeux brûlants et l'échine tordue. Par moments il secouait sa main lourde, buvait un coup de bière, et fredonnait la chanson du Printemps dans la *Walkyrie*.

Puis à la seconde précise où la grande horloge sonnait les demi-heures, il se levait pour faire quelques pas, et dérouler l'interminable feuille de papyrus.

Il travaillait à l'aurore, quand le jour lutte contre la clarté des lampes, et que la plume fait deux ombres, l'une jaune et l'autre bleue, sur le papier; il travaillait à midi, dans la chaleur étouffante, qui rend les doigts humides, et les colle à la moleskine du buvard; il travaillait au crépuscule, et ne voyait pas les rayons, qui riaient à la fenêtre, et tombaient en pluie d'or sur la page blanche du cahier.

Seulement, à la nuit, dans l'obscurité grandissante qui poudrait tout de gris et rendait le manuscrit illisible, Schmelzer s'arrêtait, parce qu'il ne distinguait plus rien. Il s'efforçait encore une minute d'arracher quelques vers au ténèbres, puis murmurait avec résignation :

— L'heure est venue, il faut dîner.

Et toujours, près du bureau, bien près, sur une table, était la collation de viandes froides et la bière. Car Lilli, fort exacte, avait frappé plusieurs coups à la porte, et, ne recevant point de réponse, s'était glissée dans l'appartement. Le plateau mis en évidence et la pièce arrangée, l'enfant avait regardé par derrière les cheveux blonds de l'érudit. Elle suivait la marche de cette main où semblait être passée toute la vie du travailleur... Doucement une cuiller s'était choquée contre une assiette... Dieu! quelle mésaventure... Il allait se lever, parler avec colère... Mais non, toujours immobile. Et, poussant un soupir, la jeune fille s'était retirée, discrète, sur le fin bout de ses souliers.

Tandis qu'il reproduisait le texte, l'helléniste s'était interdit toute réflexion. On doit procéder par ordre, et ne point se donner carrière, lorsqu'on redoute les erreurs, et qu'on prétend à l'exactitude. Aussi Mathanasius, en déchiffrant les vers, s'attachait-il à les comprendre le moins possible, et dans la mesure seulement où la traduction servait à la copie. Même, pour éviter les distractions il avait imaginé des moyens fort ingénieux. Il soignait l'écriture, comptait les mots, réservait des intervalles égaux entre les lignes, et, tous les cinq vers, mettait un chiffre dans la marge.

Cependant, quelquefois tous ces efforts étaient vains : des idées insidieuses franchissaient les obstacles, et dansaient parmi les onciales, comme des Nixes au milieu des roseaux. Ah! que de belles choses à découvrir, de problèmes à examiner et à résoudre. Ici Otfried Müller allait trop loin, là Bernhardy manquait d'audace, ailleurs on réfuterait le grand Bœckh. L'incomparable volupté de voir mieux que les autres, de répondre : « Non », avec des preuves, quand les plus illustres ont dit : « Oui. » Mathanasius parcourant ses manuscrits ressemblait aux voyageurs qui, dans un bois sombre, découvrent entre les branches des trous de lumière et des horizons ensoleillés.

Mais il repoussait vertueusement ces images tentatrices, faisait un geste de fureur joyeuse, et trempait sa plume dans l'encre, pour les mettre au fond de la bouteille.

Puis le visage se relevait radieux, et la bouche disait :

— Pas encore.

Elle sonna pourtant à la grosse horloge, l'heure appelée tant de fois. Après les fatigues du labeur, allaient venir les plaisirs de la récolte, et enfin l'érudit s'accorda la permission de penser. La copie correcte et complète faisait sur la table dix-sept massifs rectangulaires, et déjà un monumental casier de chêne, commandé à Nuremberg contenait deux cent mille fiches en carton mince. Méthodique à son ordinaire, l'Allemand avait classé d'avance toutes les découvertes possibles, et réservé une couleur spéciale à chaque sorte d'observation : le vert pour l'archéologie, le gris pâle pour la métrique, le bleu pour les appréciations littéraires, et pour la philosophie le blanc pur.

Alors commença une troisième période : deux ans et demi après les avoir trouvées, l'helléniste se mit à lire les tragédies. Il s'avançait lentement, afin de ne rien omettre. Dans les passages poétiques, il soulignait le mot essentiel, en posant à droite un point d'exclamation. Quand une note était nécessaire, un carré de papier arrivait pour la recevoir. Les petites feuilles s'empilaient sur le bureau et, chaque soir, Mathanasius les déposait soigneusement dans leur boite.

Les dix ou quinze premiers drames le transportèrent d'admiration. L'enthousiasme de cet homme froid grandissait, irrésistible, et maintenant le cerveau, les nerfs, le corps entier vibraient d'une trépidation continue. Tel était l'afflux des idées nouvelles et des impressions agréables que Mathanasius, incapable de se maitriser et de se recueillir, perdait quelquefois jusqu'à la notion de son être, car la joie trop forte dominait l'érudit avec une telle violence qu'elle abolissait la faculté de sentir.

Et tout à coup, au milieu d'une phrase où il disait son bonheur, l'Allemand resta court, et s'aperçut qu'il souffrait.

Il comprit alors que, depuis une semaine, cette émotion n'était plus de l'allégresse, mais de l'inquiétude. Autour de lui des horizons vagues ondulaient à l'infini. Rien de fixe ; les théories anciennes, les connaissances acquises s'effaçaient. Ce Sophocle, il le possédait à cette heure, et le trouvait plein de ténèbres. Le problème n'était pas de bien expliquer un vers, d'analyser correctement une phrase. Puériles questions que celles-là. Mais dans ces innombrables tragédies, que de contradictions et de mystères ! Ici, des platitudes, ou des bizarreries, ailleurs des choses éclatantes. Certaines scènes étaient merveilleuses, du moins Schmelzer en jugeait ainsi, mais il n'osait point aller jusqu'à l'affirmative : car pour appuyer ses opinions il n'avait que lui-même. Et que vaut l'intelligence d'un homme, en face d'une telle œuvre et de vingt siècles écoulés ? Ah ! les commentaires, qui construisent grain à grain l'amas des doctrines reçues ! Expliquerait-on les anciens, si l'on ne pouvait continuellement laisser le texte, et regarder au bas des pages ? C'est là qu'on trouve résumés les jugements qui rassurent, qu'on accepte toujours dans l'ensemble, mais qu'on se figure rajeunir en modifiant un infime détail. L'accord des maitres donne confiance, les controverses signalent les difficultés, les points d'interrogation invitent à chercher les réponses. On n'est point seul, on a des guides, ses prédécesseurs ou ses contemporains, bienveillants ou même hostiles.

Sans cesse Mathanasius rencontrait des tournures grammaticales condamnées par les dictionnaires, des imaginations littéraires inconnues des esthéticiens :

— Allons ! disait-il, de la méthode... Cette licence métrique, je la croyais étrangère aux écrivains du ve siècle... Mais je scande mal le trimètre ; il faut le couper ainsi... Oui, mais alors il est encore plus déconcertant... Ce passage pourrait être d'Eschyle. Cet autre d'Euripide... ou d'un moderne... La structure de ce drame semble défectueuse... Est-ce gaucherie ou raffinement ? Et ce personnage, dois-je l'admirer ? Je ne sais plus.

Les beautés mêmes des tragédies célèbres devenaient moins brillantes, telles que des lumières dans un espace trop étendu ; les morceaux partout cités en rappelaient d'autres, moins réussis, ou quelquefois mieux.

Au milieu de ce chaos, l'érudit allait comme un fou. Lui que les professeurs, à Kœnigsberg, vantaient pour son exactitude, travaillait maintenant au hasard, lancé sur vingt pistes différentes, tantôt séduit par une idée nouvelle, tantôt arrêté par des obstacles imprévus.

Et désormais, en relevant la tête, il craignait de voir aux figurines des solives le mauvais rire du philosophe, le sceptique schopenhauérien.

Mieux valait, oui, bien mieux, la besogne d'autrefois, lourde et pourtant commode, l'attention méticuleuse, la tâche qui occupe la main, apaise les nerfs, calme l'esprit, et vous laisse fatigué d'une bonne fatigue, lorsqu'on murmure, la tête sur le coussin :

— Cent vers de transcrits... ce caractère est-il un *mû* ou un *lambda* ? J'y songerai demain, et puis j'enverrai un mot à Nuremberg, car la bouteille d'encre est vide, et j'ai fini la rame de papier.

Lilli ne trouvait plus son maître incliné sur la table. Assis dans un fauteuil, les pieds en avant, les épaules au dossier, il suivait une triste rêverie, et tourmentait sa barbe blonde. Et plus encore que jadis, il avait l'air impénétrable et lointain. Quelquefois, cependant, comme pour chasser une pensée gênante, il questionnait la petite, sur son âge, ses parents, ses plaisirs, le printemps qui s'approchait, et les hirondelles.

Ou même il descendait à la brasserie, et parcourait les salles ; non qu'il cherchât personne, mais il fuyait quelqu'un.

Le soir, son intelligence épuisée lui montrait des choses extraordinaires. Le petit bureau prenait des proportions gigantesques. Quelle distance d'un bord à l'autre ! Des lieues pour le moins. La page blanche était un champ sous la neige, et la plume un madrier, si long et si pesant !

Puis, un matin l'helléniste prononça le nom de Sophocle et dit :

— L'étrange mot !... Σοφοκλῆς... Comment ces trois syllabes peuvent-elles désigner un poète ?... Elles sont grotesques avec la répétition de la voyelle, et le double crochet du *sigma* final... Σοφοκλῆς...

Vraiment ces lettres n'ont pas de signification.

Vers six heures Lilli porta les viandes froides et descendit fort pâle. Mais elle rougit quand son père lui parla de Mathanasius. En arrivant dans la pièce, elle avait senti des mains à sa taille, et une bouche qui cherchait la sienne. L'enfant était restée défaillante, les bras abandonnés. Puis ses deux lèvres entr'ouvertes s'avancèrent un peu. Était-ce pour appeler au secours ou pour rendre la caresse ?

Pauvre petite ! Que n'avait-elle en ce moment levé ses paupières, fermées par l'épouvante et le plaisir ? Elle n'eût point vu sans doute au visage de Schmelzer la fureur basse du débauché, le rire fat du séducteur à gages. L'expression du savant était moins banale et plus effrayante. La folie brillait dans ces yeux hagards ; on devinait l'être désemparé, sans rien qui lui fût une aide ni un obstacle, à la merci du premier caprice, et capable d'un crime pour oublier.

Les tristes doigts qui se crispaient aux épaules de l'innocente semblaient ceux d'un naufragé serrant une épave, et l'entraînant avec lui au fond de la mer.

Après une nuit de veille, la jeune fille remonta lentement dans la chambre redoutée. Une servante ne peut se dérober à sa tâche. Mais que les marches étaient rudes, les planches criaient à chaque pas. Et cependant, la victime avait sa plus fraîche blouse de surah mauve, et dans le pli de la gorge un bouquet de *Vergiss-mein-nicht*.

Vaines inquiétudes, fausses espérances ! Comme autrefois l'érudit tournait le dos à la porte. Courbé sur la table, il écrivait fiévreusement ; car une idée lui était venue. L'insuccès de la première tentative tenait à quelque vice de méthode. Il fallait de nouveau attaquer le problème, avec plus de froideur et de précision, et tout d'abord circonscrire le champ des recherches. On pouvait, par exemple, résumer la doctrine de Sophocle sur la destinée humaine et la Némésis. Sans doute les difficultés seraient nombreuses. La pensée de l'écrivain échapperait quelquefois aux analyses. Mais les exceptions n'ont point d'importance, et Schmelzer noterait seulement les choses générales, ce qui se comprend, s'enchaîne et se déduit.

La besogne des mois derniers recommença. Une page lue, d'autres suivaient, et d'autres encore. Les fiches tombaient dans le tiroir de chêne. Et moins que jamais l'helléniste se permettait une distraction, car, en étudiant la vieille divinité grecque, il l'interrogeait sur son propre sort.

Avez-vous parfois connu l'entraînement d'une réflexion qui est vôtre, et qui pourtant reste étrangère à votre esprit ? On n'a plus devant soi que des théorèmes, des principes et des conséquences. Cela marche, se déroule, se lie mécaniquement. Baigné d'une lumière crue, vous sentez autour de vous les ténèbres, et ce raisonnement qui vous fascine, va brutal et direct comme un éclair dans la nuit.

Ainsi travaillait Mathanasius, et de même que l'année précédente, quand par hasard son intelligence se dérobait, et voulait conclure, il murmurait :

— Pas encore.

Mais son accent était bien changé.

Des jours et de longues soirées se passèrent, puis des semaines, puis des mois ; le dépouillement s'acheva, l'helléniste ramassa ses fiches, les mit en paquets, médita quelque temps, et formula ses théories :

— Je vois clair, disait-il... le problème de la Némésis, c'est la grande question léguée par les âges primitifs. Sophocle l'a reprise, avec plus de tranquillité, parce qu'il habitait une ville joyeuse et florissante. Placé entre Eschyle et Euripide, il a moins de sérieux que l'un, moins de dilettantisme que l'autre. Çà et là je remarque la fâcheuse influence des rhéteurs, l'action de la philosophie contemporaine. Dans certains passages il y a le pressentiment des doctrines futures... Les œuvres de jeunesse sont les plus âpres. On y trouve de la colère et de l'angoisse. Puis, dans les drames de l'âge mûr et de la vieillesse, le calme se fait... et l'indifférence.

Sur la dernière phrase le savant prit dans la bibliothèque un gros volume in-octavo.

C'était un ouvrage de classe, à reliure mesquine, avec le dos en basane brunâtre, et des coups d'ongle sur les plats. La feuille de garde portait deux ou trois caricatures, des vers de Wieland, et ces losanges qu'on trace d'une plume distraite, quand le professeur est ennuyeux. Au milieu de la première page était le titre :

« *Griechische Literatur.* »

Et plus bas :

« Berlin, *Weidmann*, 1875. »

Le livre fatigué s'ouvrit à la bonne place, et sur le visage de Mathanasius se peignit... de la surprise ? — Non, mais une tristesse indicible et un absolu découragement.

Ces découvertes que le malheureux croyait... ou qu'il espérait avoir faites, étaient là, depuis vingt ans, vulgaires, à la portée de tous. Oubli ridicule, que certes l'universitaire n'aurait point commis, s'il n'avait eu pour se leurrer l'excitation du travail et les sophismes de l'amour-propre.

Tel était le résultat d'une trouvaille merveilleuse, la récompense d'un long effort, le paiement d'une jeunesse sacrifiée.

Et sans doute en apercevant ces yeux déments et ce front tout à coup barré d'une ride, jamais un indifférent n'eût soupçonné que cet homme était un helléniste, qui venait de lire un manuel.

Gauchement Mathanasius se leva, et, respirant à peine, il se dirigea vers la croisée. C'est de là que jadis il avait regardé la campagne au crépuscule. Mais depuis longtemps cette fenêtre était close, car il y en avait beaucoup d'autres; ces vieilles maisons de Bavière sont vitrées du haut en bas.

L'espagnolette joua sans difficulté, mais un obstacle arrêta le cadre de bois, qui s'ouvrait en dehors.

Le pommier maintenant était un gros arbre dont les branches couvraient la façade et pesaient sur le châssis.

— C'est juste, fit Schmelzer, quatre ans de passés.

Il appuya fort, un carreau sauta, et des feuillages entrèrent dans la chambre, avec une bouffée d'air humide.

Le mélancolique paysage! Les prairies semblaient ternes. Un entrepreneur avait coupé la forêt de sapins, mais l'un d'eux restait sur la colline, tel qu'un géant vaincu. Plus loin s'étendait un horizon, que jadis on n'apercevait pas, un petit village, sous le ciel bas et plombé, avec une église dont le porche grisâtre, le clocher large et la croix avaient une tristesse funéraire.

Cependant le spectacle était bien celui que l'arrivant avait jadis contemplé, et comme la vue d'un endroit rappelle en nous les souvenirs qui s'y rattachent, d'une voix morte, et qui semblait, à travers tant de semaines, l'écho d'une autre voix, féminine et juvénile, le misérable fredonna les deux vers fatidiques de Heine :

> Et cela, c'est la chanteuse
> La Loreley qui l'a fait.

Pendant la nuit le savant eut un rêve étrange.

D'abord rien d'extraordinaire, la chambre, le poêle, les fiches multicolores sur la table, et, les mains derrière le dos, lui, Mathanasius qui se promenait.

Une lampe dans un coin, la grosse horloge marquait dix heures vingt-trois minutes.

Les volets s'écartèrent, et le dormeur découvrit un spectacle inattendu, qui du reste ne lui causa nulle surprise.

Au fond d'une place était un gigantesque édifice, une espèce de cathédrale, analogue au *Münster* de Strasbourg, mais avec beaucoup plus d'arcades, de statuettes, de clochetons et de fioritures.

Des réverbères s'alignaient sur le trottoir.

Schmelzer s'amusait à regarder la bâtisse, et cherchait à en reconnaître le style et l'époque; mais il souffrait vaguement de ces lignes trop complexes, et de ces lumières qui n'éclairaient pas.

Aussi tourna-t-il sur ses talons, et trouva derrière lui son ancien maître, le philosophe schopenhauérien.

Le jeune homme estima que la visite était singulière et même peu correcte, et ce mécontentement s'exprima dans une phrase décousue :

— Si vous êtes arrivé par le dernier train, Lilli aurait dû vous introduire, mais elle dort sans doute, près de Stiglmayer, qui fume des pipes en bas dans la salle.

— Merci, répliqua l'autre, cela ne fait rien.

Et il prit un escabeau.

Le personnage avait sur la tête une masse de cheveux blancs, droits et longs, semblables à ceux d'Ibsen, et rebroussés en toupet de clown ou en flamme de punch. Le corps maigre disparaissait dans une douillette de soie noire, et au bout des jambes, sur les chaussures découvertes, étincelaient deux boucles d'argent.

Le vieillard parlait en français, langue qu'il ignorait autrefois, et que Mathanasius entendait à peine. Pourtant les deux hommes n'éprouvaient aucun embarras.

— Ravi de vous serrer la main, élève Schmelzer, vous honorez mon enseignement. Hier je feuilletais des notes qui vous concernent. Elles sont flatteuses. Quelques réserves seulement sur l'intelligence, mais des éloges absolus de l'attention et de l'assiduité. Avec cela, on réussit à tout, même à réveiller les cadavres. Ah! ah!... Courage! Abdoul, de votre argent, a payé sans doute les complices d'un méfait nouveau ou acheté des femmes pour le khédive. Et vous, c'est encore mieux. Quel travailleur! Les manuscrits sont là, déchiffrés, transcrits, sans fautes, sans lacunes; il ne reste plus qu'à les brûler.

— Les brûler, répliqua l'érudit, avec une tranquillité qui l'étonna, je ne comprends pas bien.

— Cela ne vous change guère... Ouvrez votre cahier, je vais commencer le cours.

Le philosophe avait maintenant une voix blanche de conférencier, qui détache les passages importants, et passe vite sur les mots intermédiaires; dans la figure sénile luisait un sourire sans lèvres, tout en mâchoires, avec des incisives plates et des canines pointues.

— Quoique médiocre, mon ami, vous avez parcouru, et assez vite, les deux stades élémentaires de la pensée.

D'abord, à travers ces papyrus racornis, vous avez deviné la terrible infinité des choses. Je ne rappelle point ici leur prodigieuse extension dans le temps ou dans l'espace. Ce sont là vétilles qui me laissent indifférent, bien qu'un Français de quelque mérite, Pascal, soit mort de les avoir constatées. L'immensité dont je vous parle est intellectuelle et logique, et, vu sa nature subtile, elle échappe, encore plus que l'autre, aux efforts de notre analyse, et à l'étreinte de notre esprit. Regardez là, sur le bureau, ce caillou de l'Isar qui sert à fixer vos paperasses; représentez-

vous les innombrables particules de matière dont la réunion constitue cet objet minime ; discernez tous les rapports d'attraction, d'éloignement ou de figure, qui interviennent entre ces atomes ; suivez, à travers plusieurs millions de siècles, le vertigineux enchaînement de circonstances qui ont amené, juste en cet endroit, chacune de ces molécules ; considérez qu'elles ont tenu leur place en des milliards de composés amorphes, de cristallisations ou d'organismes ; et qu'aujourd'hui même elles se rattachent par d'invisibles liaisons à l'ensemble de l'univers, et réagissent plus loin que les planètes, que Sirius, qu'Aldébaran et que la Voie lactée : faites cela, mon élève, et, sachez-le, vous aurez à peine soupçonné l'effroyable série de méditations que devrait suggérer au philosophe une pierre sur le chemin.

D'ailleurs il est inutile d'insister, car ces remarques ne vous sont point absolument étrangères, et vous connaissez déjà, par les cent vingt tragédies de Sophocle, ce que nous appellerons, s'il vous convient, l'épouvante métaphysique.

Arrivons au deuxième stade, où s'arrêta votre réflexion :

Pour vous tirer d'embarras, jeune homme, vous avez employé le moyen vulgaire de la science. Ah ! ah ! la science...

Ce disant, le vieillard eut une quinte de toux, comme un singe qui avale une noix et la coquille :

— Admirable invention ! On ne peut embrasser le monde, on le découpe ; c'est la revanche du pygmée. On prend quelques théories bien simples, quelques cadres bien étroits ; on y met ce qu'on peut, et l'on se vante. On a des télescopes ; avec eux on regarde loin... et surtout on ne regarde pas à côté. Vos propositions s'accordent, le beau mystère ! Vous les avez choisies pour cela, et vous portez allégrement l'attirail de vos classifications, parce qu'elles sont vides.

Seulement, à la longue, on se dégoûte ; n'est-ce pas, Mathanasius ? L'érudit sent monter en lui la haine de l'érudition ; il a dans la bouche, et tout ensemble, de l'amertume et de la fadeur. Il murmure : « Était-ce la peine ? » et constate que ses idées tiendraient à l'aise dans les trois cents pages d'un manuel. C'est un noble travail que d'enfermer une âme entre deux feuilles de carton. Mais elle s'impatiente, et veut sortir, et se souvient qu'il y a des *Vergiss-mein-nicht*, des prés complaisants, et des fillettes... Mauvaise ressource, la blessure est profonde, et ne se ferme pas sous un baiser.

Que faire alors ?

Employer le suprême remède : de même qu'on tue pour mieux vivre, il faut détruire pour mieux penser, et rendre à la banalité coutumière un peu d'intérêt et de poésie. Sans cet expédient, rien ne vaut, la critique meurt, et l'art dépérit, car les œuvres trop nombreuses fatiguent notre attention. Avez-vous lu tout Gœthe ? — Non, puisqu'on peut avoir ses livres au complet, chez le premier marchand pour quatre marks cinquante-cinq pfennigs. Mais vous connaissiez Sophocle... avant de l'avoir traduit en entier. Ses pièces étaient belles... il y en avait sept. Publiez les cent treize autres ; j'attends le résultat. Malheureux enfant, qui enlevez à la Grèce le meilleur de son prestige, et qui voulez imposer à notre mémoire une masse d'écrits indifférents. Pitié pour nos contemporains. Votre découverte les accablerait, comme elle vous accable, tarirait toute inspiration et ferait naître un peuple d'impuissants et de copistes. Conjurez ce péril ; ayez plus de prévoyance et de justice, et, vénérant les Grecs, admirez aussi les Barbares. Périclès et Auguste rendaient nécessaire Attila, et Omar eut une pensée clémente, quand il mit sa torche dans les bibliothèques Alexandrines : depuis douze siècles cet incendie montre leur voie aux nations modernes.

Allons, jeune élève, un bon mouvement ; le papyrus est sec, une étincelle dans ce fatras.

Schmelzer avait la tête baissée, comme un disciple qui prend des notes. En levant les yeux, il ne vit plus son professeur, mais l'immense cathédrale qui s'avançait, avec le fouillis menaçant de ses piliers, de ses arcatures, de ses pinacles ; et ses cryptes, et ses escaliers et ses passages enchevêtrés à l'infini ; puis, derechef, les étranges lumières, qui blessaient le regard et n'éclairaient pas.

Tout ce noir vint sur lui, entra sous ses paupières, emplit sa poitrine et le prit ainsi qu'une marée. Nulle part rien n'avait plus de forme, et lui-même était-il bien Mathanasius, de Munich, l'érudit, le millionnaire, le maître d'Abdoul, l'amant de la petite Stiglmayer ? — Hé non ! vraiment, il était autre chose, moins sans doute, davantage aussi. Pauvre âme humaine qui avait cru posséder la certitude, et qui s'en allait sous le poids de son œuvre contradictoire, dans l'inimitié de l'univers, et les affres de la nuit.

Sur le fond opaque des ténèbres passaient en zigzag des traits de feu... peut-être des éclats de rire, et, comme il retrouvait un semblant de conscience, le dormeur se disait :

— Il y a là derrière un autre monde, du soleil, des arbres, des ruisseaux qui chantent, de la douceur, des lèvres de femme... Me réveiller... Me réveiller !

Et, de toutes ses forces, immobile, il luttait avec d'infinies angoisses, pareil au vivant que suffoque le couvercle d'un cercueil.

— *Mein Gott*, la soirée est magnifique ; admire la lune, si pure et si ronde. J'aime cela, mais j'ai eu

tort d'emporter le parapluie. *Ach!* des cygnes sur l'étang. Allons, ma fille, prends la tierce, et répétons la belle phrase de Lohengrin :

Du lieber Schwan...

Stiglmayer, parti dès le matin avec Lilli pour une fête de tireurs, regagnait Ruprechtsheim à la nuit close. Il avait de la bière dans la tête, de la joie au cœur et des cocardes à la boutonnière.

Depuis le tournant de la route, la petite se taisait, car elle ne voyait pas de lumière chez le jeune homme.

— Incroyable, s'écria le vieillard. Tu ne remarques pas, il s'est couché! C'est bien, il travaillait trop avec sa cervelle. *Ach!* les Schmelzer, quelle famille! Tant d'argent et toujours se donner de la peine!... Colossal!

— Viens, papa, je crains un malheur.

— Alors on devrait prévenir monsieur le bourgmestre.

— Viens, viens.

Ils montèrent le perron, puis l'escalier :

— *Mein Gott!* fit le bonhomme, quelle odeur! On dirait du pétrole. Véritablement.

Et, dans la chambre, quand la senteur fut intolérable, il rit d'avoir deviné juste, et reprit avec son insistance d'ivrogne :

— Du pétrole. Véritablement.

La pièce offrait les traces d'un ravage méthodique, et tel que peut l'organiser un grammairien. Soigneusement, l'helléniste avait coupé les rouleaux pour en faire des boules, et les mettre dans le poêle. Quatre bidons gisaient par terre, car l'infortuné, trouvant la combustion trop lente, était descendu prendre de l'huile et de l'essence à la cuisine. Un plat creux avait servi à tremper le papyrus, et vu les dimensions très restreintes du foyer ces opérations s'étaient probablement renouvelées un millier de fois. Lilli Stiglmayer et son père foulaient à chaque pas des feuilles légères et craquantes. Quelques débris voltigeaient dans l'air, il y avait au plafond des arabesques de fumée, des fongosités noires souillaient les rideaux, et sur le bras d'un fauteuil était, toute roussie, la vareuse de Mathanasius. Comme elle prenait feu, il l'avait arrachée de ses mains folles et souffrantes.

Trois ou quatre pages blanches portaient des sentences bizarres : « Beauté de la destruction... Massacrer pour régénérer... L'oubli dans la flamme », et d'autres pareilles.

Malgré tant de fureur ingénieuse, tout n'avait point péri dans l'héritage du vieil Égyptien, et par endroits sur des lambeaux jaunâtres apparaissaient des caractères. L'ennemi de Sophocle n'avait pu le tuer entièrement...

Jamais depuis cette époque nul n'a retrouvé le professeur. Sa fortune est échue à Franz Schmelzer le financier. Déjà fort riche, il emploie cet argent à encourager les chercheurs de manuscrits, et croit ainsi remplir les intentions de son neveu.

On a sauvé de la catastrophe une centaine de vers, qui ont déjà suffi à la gloire de plusieurs hellénistes. Quinze éditions de ces fragments existent en Allemagne, trois en France, une dernière, qu'on prépare à Londres, sera peu correcte, mais si bien imprimée!

Quant aux dissertations et aux recueils de conjectures, l'énoncé de leurs titres tient quatre pages dans les *Jahresberichte* de Bursian.

Ajoutons qu'un homme subtil a dépouillé les cahiers du mort et mis en grec ses maximes. Les phrases, paraît-il, sont rythmées comme les trimètres de Sophocle, et désormais figureront parmi ses œuvres.

En échange de sa raison et de sa vie Mathanasius nous aura donc révélé des textes, pour la plupart ignorés des anciens.

HENRI OUVRÉ.

L'ÉDUCATION PHILOSOPHIQUE

DES FRANÇAIS [1]

Un essai : l' « Union pour l'action morale ».

Une condition toute nouvelle, est posée à la vie morale, telle que l'*Union*, reprenant le vœu secret de l'époque, la veut réédifier : cette condition, c'est la « sincérité ».

Ce mot si simple, — prenons-y garde, — complique tout. Comme celui de « liberté » jadis, en politique, celui-ci, en morale, contient toute l'âme confuse, et tout l'effort, et aussi toute la périlleuse beauté d'un temps. Il est le problème.

Si on l'accepte, il s'agit bel et bien, non pas seulement de continuer la « Révolution » (2), la « Renaissance », ou la « libre pensée », mais plutôt, ce qui est plus grave, de les légitimer. Il s'agit en effet, non plus de supprimer, dans la société visible, une contrainte, mais d'abolir, dans la société invisible des âmes, l'idée, le besoin et le culte de la contrainte. Qu'elle le veuille ou non, et rien que parce qu'elle est formée d'hommes de notre siècle, l'*Union pour*

(1) Voyez la *Revue* du 5 décembre 1896.

(2) Si l'on doutait qu'il soit légitime, au point de vue de l'histoire pure et positive, de considérer ainsi la Révolution comme un ensemble, un « bloc », une réalité, ou une puissance morale et religieuse, nous ferions remarquer que cette puissance existe au moins, comme telle, pour les esprits simples de la foule, d'une part dans l'Eglise catholique, qui la combat comme satanique, d'autre part dans les sectes maçonniques qui s'en réclament. Et c'est comme telle qu'elle a une importance, pour notre histoire présente.

l'action morale va dans ce sens. Elle porte dans ses veines, en tant qu'elle vit et résiste, la grande passion dangereuse que nous infusèrent, probablement pour longtemps, les Luther, les Rousseau, les enfants terribles. Elle aime, elle cherche, elle ne peut s'en défendre, — les audaces individualistes d'un Carlyle, d'un Emerson, d'un Ibsen... Tous les écrits de l'*Union* ou presque tous, si contenus et si modérés qu'ils demeurent de forme, sont marqués à ce coin. Ils sont bien de la grande tradition généreuse et jeune. Ils sont bien un flot de la grande marée. Et c'est par là, — par cet avenir gros et menaçant de nouveautés, d'obscurités, que l'on sent en elle, — qu'il faut s'expliquer la surprise et la méfiance, parfois, que l'*Union* a commencé récemment à soulever chez les « conservateurs », ses premiers et plus faciles adeptes, à mesure qu'elle s'est dessinée et que, en dépit de son âme, elle a pris corps. Nous savons que la pensée dont elle est née est loin d'avoir développé encore ses premières conséquences; et cependant, de ces conséquences, de quelques-unes, de celles notamment qui touchent à la « question sociale », il paraît que de dévoués adhérents se sont tout d'abord effarouchés.

C'est que la contrainte, ou la violence énorme, par laquelle subsiste tant bien que mal la paix des relations actuelles, de classe à classe, de citoyen à citoyen, — ce n'est rien de plus ni de moins que le mensonge de la « lettre ». Or c'est à celui-là même que s'attaquent expressément chaque jour, puisqu'ils parlent au nom de l'esprit, nos révolutionnaires persévérants. Doux mensonge, pourtant! — auquel nul « esprit », nulle religion, nul Dieu n'a jamais pu renoncer sans quelque frisson! Ne faut-il donc pas réfléchir, avant d'engager nos voisins, nos pareils d'abord, puis nos maîtres, et ensuite nos subordonnés, nos ennemis et aussi nos complices, nos jaloux et même nos flatteurs, tous enfin, — tous ceux qui jamais ne nous dirent un mot de ce qu'ils pensent, croient et veulent, — à le dire?

La *morale* ainsi entendue, comme devant être sincère, c'est-à-dire réelle et non verbale, comme devant entrer dans notre action même et se mêler jusqu'à sa source la plus vive et à son élan le plus naturel; la morale comprise non seulement comme une règle que l'on respecte, mais comme une *vie* que l'on aime; la morale s'échappant des codes et des formulaires qui, pour la conserver, l'endiguaient, et envahissant jusqu'aux consciences; la morale enfin consistant désormais, suivant le mot de Tolstoï, à « avoir une âme », — n'est-ce pas inquiétant? En tout cas, c'est nouveau.

Nous le disons sans aucune ironie, soit contre les « codes », soit contre « l'âme ». Car il nous semble que nul problème ne saurait être posé à l'humanité, qui soit pour elle à la fois plus sérieux et plus difficile que celui-là, et plus proche de son éternelle occupation. Le besoin de fondre et d'intégrer, en quelque sorte, la règle dans la liberté, l'absolu dans la vie, la pensée dans l'action, tel est pour l'animal raisonnable le nerf de toute entreprise. Il y a pour lui une nécessité de s'égaler soi-même à soi-même, en tant qu'il se sent à la fois nourri, et jugé, par toute cette divine réalité qui l'entoure, mais qui, contemplée et bue par ses yeux pensants, le pénètre et l'accroît sans cesse. Nous ne pouvons pas l'oublier, — la Puissance infinie qui fait le poids de la règle est la même qui fait aussi l'essor de la liberté, et l'ordre inflexible et doux que confessent activement les choses inertes seulement pour des regards obtus), est le même que nous confessons en idée, et qui ne nous est devenu dur qu'à n'être plus aimé.

Mais encore est-il que nous ne l'aimons plus, — faute de l'avoir pu comprendre assez, — et que notre vie en ce monde est souvent, de l'aveu de Platon comme de celui de saint Paul, une angoisse et un balbutiement dans la nuit des sens. Nous ne voyons plus assez profond pour agir droit, en liberté. « L'âme » a faibli : les « codes » ont dû naître.

Les codes ne sont bien, à vrai dire, que des expédients, par où l'humanité civilisée a pu traiter en paix le divorce, inévitable, de la pensée et de l'action. Mais par eux aussi, ce divorce, exposé, fixé et comme matérialisé, est apparu plus choquant, est devenu plus inintelligible et plus amer. De là, sans doute, la profonde désaffection qui se fait jour dans presque toutes les âmes énergiques et jeunes, à l'égard de toute règle qui n'est que règle; de là, la crainte pusillanime qui s'invétère dans certaines consciences délicates et pures, à l'égard de toute force qui n'est que force, et qui n'a pas encore manifesté sa loi; — de là, en somme, la difficulté, pour notre éducation française moderne, de garder tout ensemble, dans la recherche d'une vie morale qui soit sincère, — avec la spontanéité qui crée, la conscience qui juge.

Comment l'*acte* [illegible] sera-t-elle [illegible] ?

IV

Elle ne le sera point.

Elle ne peut pas l'être, parce que la pratique est une chose, et la théorie une autre chose : telle serait, très sérieusement, la réponse secrète de beaucoup de bons esprits.

De cette opposition, si universellement maintenue entre la théorie et la pratique, il importe de bien sentir à la fois et la légitimité et le danger.

En fait, si l'on veut bien observer la vie des hommes telle qu'elle est, ou plutôt telle qu'elle se

produit, se fait jour et se dessine, imprévue, tant bien que mal, on voit quelle part d'instinct et d'inconscience brutale ou douce elle sait garder, chez les meilleurs. Ce n'est pas précisément *dans* le « devoir », conçu et posé d'avance comme un idéal, mais bien *à côté* de lui, que renaît à chaque instant l'action. Qu'une logique quelconque préside à ses caprices, c'est ce que l'on ne peut jamais imaginer d'avance. Que reste-t-il, sinon de leur être indulgent? Pour le sens commun, où s'appuie toute sagesse pratique, la seule façon naturelle d'admettre la morale, c'est de la mettre à part, et en face de la vie, tout en la mettant très haut. Elle est, comme la religion, ce dont on ne parle pas; elle est le livre que l'on a appris; catéchisme à la fois précis, explicite et incompris, que l'on respecte sans trop s'en inquiéter; trésor des lois, que l'on consultera pour juger, non pour vivre, elle sera d'autant plus sûre qu'elle en contiendra un plus grand nombre.

La méthode employée par les moralistes qui s'en sont tenus à ce point de vue se ramène donc, et devait se ramener à un seul procédé : — on a *limité* et divisé les devoirs. — Pourquoi? — Pour les rendre à la fois plus faciles et plus clairs, en les exprimant, l'un après l'autre, par des mots. Et peut-être les fallait-il exprimer l'un après l'autre en des mots, *en attendant* qu'ils s'exprimassent tous, simultanément, en des actes complets, c'est-à-dire en des actes nés du devoir unique et profond qui contient tous les autres, et qui (là est son privilège) n'est plus seulement un « devoir », mais un « pouvoir » : celui d'être homme.

Rien de plus naturel que cette méthode : c'est l'analyse, qui de la morale fait une science; on pourra l'enseigner.

Mais aussitôt apparaît le danger.

Il ne suffit point, pour qu'une science existe, qu'on puisse l'enseigner : il faut aussi qu'elle s'impose, en se rattachant, en se subordonnant à la science tout entière, comme à tout le Réel. Il faudrait donc à la science morale, pour briller en nous, quelque reflet ou quelque promesse de l'ineffable Unité où tout savoir se fonde. Car il n'y a de science que de l'être, et l'être est un.

Il faudrait plus. — La morale, — personne n'en douta jamais (en dehors des écoles), — est en même temps qu'une science (et peut-être même *avant* d'être une science), un art : l'art de vivre avec certaine force qui rassure nos semblables, et certaine grâce qui les attire à nous. Mais grâce et force ne vinrent jamais à l'action humaine que de simplicité; il n'y a de vertu que de l'acte; et l'acte est un.

Or, n'est-ce pas cette double et délicate unité de l'action naissante, de l'être aperçu, que brise notre morale, en la prétendant analyser, alors qu'il faudrait plutôt nous la rendre présente, nous la rendre proche? Dispersée en articles multiples, vérités toute contingentes, préceptes tout arbitraires, la loi qu'on pose non seulement ne s'accomplit point, mais cesse même bientôt d'être conçue comme loi. Ce qui fait la valeur ou le poids de la règle, il faut le répéter, c'est seulement ce qu'elle peut garder, en notre conscience, de réel, d'infini, d'universel ou d'objectif; ce qui l'autorise, c'est le monde auquel elle s'appuie et qui s'appuie sur elle. Ce qui fait persuasive une loi particulière, c'est qu'elle n'est point une parole isolée et imprévue, ridicule sous le grand ciel, — mais bien une voix ancienne et divine, annoncée et soutenue par le chœur innombrable des voix de la terre. En divisant donc les devoirs, on les a comme déracinés. Par là, peut-être, les rendit-on plus clairs; on ne les rendit pas plus certains. On ne les rendit même pas plus faciles. Dans l'ordre de l'action, — on l'oublie trop souvent, — le facile est, au fait et au prendre, plus difficile que le difficile même; car l'homme est ainsi fait que le « clair » et le fini sollicitent moins puissamment ses naturelles énergies que l'obscur et que l'infini. A la volonté, pour ses jeux mortels, qu'elle tourne en travaux, il faut de l'espace et des risques. La limiter, c'est l'énerver.

Telle semble être donc aujourd'hui la condition singulière de la morale, en tant que telle, que, de la vie et de l'action, dont elle traite, ses développements mêmes vont l'éloignant. Discipline toute restrictive, elle n'a bientôt plus rien, ni de l'art ni de la science qu'on voudrait. L'art, en effet, ne gît-il pas uniquement dans cette obstinée et secrète recherche de soi-même, à laquelle l'homme de volonté pure se consacre dans le silence de sa jeunesse, soucieux qu'il est de produire au jour le bien dont il est chargé et que, seul, il connaît? Et ce mystère, quelle morale l'exprime? Ce travail, quels conseils l'avancent? Ne pouvant être l'art de faire le bien, la morale ne sera même pas celui de ne pas faire le mal, car il n'est point d'art de *ne pas* faire, ou de ne rien faire. N'étant point, d'autre part, la science du réel, ou de ce qui est, puisque, par hypothèse, le bien qu'elle poursuit est idéal ou, en quelque manière, n'est pas encore, — elle ne sera donc, en tant qu'elle s'étendra et s'expliquera en des listes de devoirs, que la science *de ce qui n'est pas*, ou du possible : stérile et attristante nomenclature des diverses formes du Mal, qu'il faut éviter, ou du Bien, qu'il faudrait faire, — répertoire des faiblesses, des terreurs ou des rêves impuissants des hommes, elle les obsédera de leur misère...

Peut-être pourrons-nous mieux saisir, en ayant noté la déception, le sens véritable de ce vœu du siècle, de ce besoin qui travaille les consciences, et

dans l'intelligence duquel il nous a semblé que l'*Union pour l'action morale* devait être amenée à pénétrer chaque jour plus avant. Il ne s'exprimerait, à vrai dire, que d'une façon fort elliptique, et insuffisante, par un rappel à la sincérité. Prise en elle-même, la sincérité ne saurait, dans aucun système de morale proprement dite, être conçue comme but. Elle ne consiste en rien de plus qu'en une exacte correspondance de nos paroles à nos pensées, de nos pensées à nos actes. Mais, — qui ne le voit? — cette correspondance peut être obtenue indifféremment de deux façons, soit que nos paroles s'accentuent jusqu'à être des pensées, et nos pensées jusqu'à être des actes, — ce qui marque progrès, — soit au contraire que nos actes se réduisent à des pensées, et nos pensées à des paroles, — ce qui marque déchéance. Ou, si l'on n'admet point sans réserves cette hiérarchie, qui, attribuant à l'acte une primauté sur la pensée, implique peut-être une métaphysique discutable, toujours est-il que la sincérité, n'étant qu'une identité constatée entre la pensée et l'action d'un homme, vaudra précisément ce que vaudront ou cette action ou cette pensée, mais n'emportera avec soi aucune mesure de leur valeur. Elle reste possible dans le cynisme comme dans l'héroïsme, dans la niaiserie comme dans le génie, dans la faiblesse comme dans la force : elle n'est donc point tout l'héroïsme, tout le génie ou toute la force. Elle n'est point le bien.

Elle est cependant ce que beaucoup, parmi les meilleurs et les plus sûrs éducateurs de notre race, se sont souvent bornés à aimer et à enseigner d'exemple. Elle est aussi, croyons-nous, ce qu'il faut, *à cette heure*, vouloir avant tout, avant le Bien même. Car l'heure, et le lieu, et la race, que la morale doit ignorer, importent beaucoup au moraliste, — étant des facteurs de la moralité.

Une distinction, — nous l'avons indiqué, — doit être faite. S'il est sûr que la « sincérité », ou plus exactement, l'*unité* native et inviolée d'un individu, — c'est-à-dire d'une force, — n'est point, vue du dehors et par qui doit juger, un signe suffisant de son excellence, — il est sûr aussi que, éprouvée par le dedans et par qui doit agir, cette « naïveté » gardée, ou retrouvée, demeure la condition première, le germe, et bientôt la substance même de toute vertu. Toutes les fois donc qu'est posée la difficile question qui nous occupe, à savoir : « *Comment l'action devient-elle morale?* » — il faudrait, avant d'y répondre, se demander *qui* la pose.

Quel est-il, en définitive, et où en est-il, cet homme de nos jours et de notre pays, qui cherche secrètement sa vie et son avenir, et dont l'*Union* essaie d'orienter la recherche ? N'est-ce pas précisément d'agir, plutôt encore que de juger, et, surtout, que de se juger soi-même, qu'il s'est trop déshabitué? Ce qui manque au Français d'aujourd'hui — entendons : à celui des classes cultivées et affinées par la lecture, pour qui seul la question se pose, — à cet esprit orné par le christianisme de notions théoriques très pures, mais émoussé par les leçons de scepticisme pratique que lui donne notre vie d'*ex-catholiques*, — ce qui manque à ce spectateur pour qui tout est possible, c'est-à-dire : *rien*, — ce qu'il lui faut, ce n'est pas la conscience, mais la force. Le mal ne vient pas, parmi nous, d'ignorance ou de grossièreté morale, mais bien d'atonie. Nous ne sommes pas des barbares, mais (on nous l'a dit récemment non sans quelque justesse) des dégénérés, qui ont besoin, non d'idéal, mais d'initiative.

S'il en est ainsi, et si, d'ailleurs, il est d'expérience que toute réelle et forte initiative ne peut jamais venir que du dedans, du fond le plus obscur de l'individu, il importe souverainement de ne point le briser, sous prétexte de le réformer. L'action humaine normale consistant toujours dans une réalisation quelconque de la pensée par la Vie, c'est décidément du côté de la vie, de son mystère, qu'il est opportun de tourner en ce moment l'attention, le respect du peuple le plus idéaliste du monde. Chez lui l'*Action* sera *morale*, s'il agit.

Or c'est bien, croyons-nous, de cet émouvant mystère, de cette croissance naturelle de l'homme, que l'*Union* a eu d'abord et su garder l'intelligence. Agissant par « éveil », plutôt que par « précepte », l'éthique nouvelle, que peu à peu elle esquisse, serre de plus près qu'on ne l'a fait encore la réelle complexion de nos âmes françaises, si frêles et cependant si capables d'équilibre. A plusieurs reprises, les moralistes du *Bulletin* sont allés chercher pour elles chez les penseurs et les artistes anglo-saxons, dans l'Europe du Nord, l'Angleterre, l'Amérique, cette grosse et confuse santé, ce flot de sang riche et lourd que ses nerfs, parfois, dédaignèrent trop. Ils font bien.

S'il nous était permis d'exprimer un vœu, nous souhaiterions que de plus en plus ils s'affirmassent dans ce sens ; que de plus en plus ils eussent le goût du concret et de l'individuel ; que de moins en moins ils eussent peur des hommes...

V

A vrai dire, ils n'en ont pas peur : car ils en ont, parmi eux, d'irréductibles. L'œuvre étant anonyme d'intention et d'esprit, et ne faisant appel à l'individu qu'en tant qu'elle le suppose capable de s'absorber joyeusement lui-même dans l'idée, qu'il a conçue, et qui l'enrichit, nous avons pu l'expliquer sans citer aucun nom. Mais il n'a pas dépendu de ses initiateurs de soustraire entièrement leur personne à

la curiosité et même, récemment, à une publicité assez inintelligente. Un mot exact à ce sujet n'est pas inopportun.

On sait que la première idée de l'œuvre, et le premier effort tenté, sont dus à M. Paul Desjardins. Par sa brochure éloquente : le *Devoir présent*, il éveilla de nombreuses et pures énergies. Ce que l'on sait moins, c'est le sévère travail de dialectique par lequel, profitant de toutes les lumières, il fit prendre peu à peu à son rêve la consistance d'une philosophie de l'éducation. Il a dit lui-même dans la préface de la sixième édition du *Devoir présent*, quel fut le rôle essentiel, dans ce travail, de M. Jules Lagneau. Ce maître nécessaire, l'*Union* ne l'a pas perdu tout entier : son ferme esprit continue de présider à la rédaction du *Bulletin*, gardé par l'un de ses plus intimes disciples. Et d'autre part, il s'est trouvé, pour traduire la pensée proprement *morale* de l'Union dans l'ordre des applications *sociales*, un homme d'autant de science solide que de fine générosité : M. Arthur Fontaine, sous-directeur de l'Office du Travail. Ajoutons qu'à cette triple influence s'unissent, chaque jour, dans la direction de l'œuvre, des volontés et des intelligences de plus en plus nombreuses et entrelacées. Des sacrifices matériels, enfin, ont chaque jour été faits avec une spontanéité, une grâce, et une persévérance infatigables.

Il nous semble bien qu'il y a là, dans ce groupe ignoré, plus de vie véritable qu'ailleurs : car quiconque y vient y reste.

HENRI VAUGEOIS.

UNE APOLOGIE DE LA POLITIQUE [1]

La politique est partout dans une démocratie qui vote sans cesse, et où tout le monde vote ; elle est au village comme à la ville, dans la ferme, dans la mine, sous la terre, et dans tous les cabarets du pays, autant de petits forums où se discutent les affaires de l'État et se font et défont les gouvernements. C'est peut-être le plus sûr moyen de dissoudre la politique, quand tout le monde en fait, comme l'art militaire se corrompt et l'esprit militaire s'évapore quand tout le monde est soldat. Il est possible que la politique et la guerre soient deux divinités sur le déclin au moins dans l'Europe actuelle ; et si le travail, — dieu nouveau, — tend à les remplacer l'une et l'autre, ce ne sera peut-être pas dommage.

Mais une politique éternelle est celle qui fonde les institutions et les gouvernements, qui établit et maintient parmi les hommes la justice et la paix. M. Eugène Pierre en a tracé le portrait antique et moderne dans un livre qui est le fruit de ses vacances, au coin d'une forêt, mais plus encore le fruit de toute une vie de méditation dans les circonstances les plus propices et dans le milieu le plus favorable à l'étude d'un tel sujet. Il en parle à la façon d'Aristote et de Montesquieu : il en parle aussi à la manière d'un Français d'aujourd'hui.

« La justice est le bien suprême des sociétés. Ni la gloire des armes, ni le rayonnement des lettres, ni la joie des arts, ni les richesses du commerce ne valent pour un peuple cette sécurité que le règne de la justice assure à tous les citoyens... » Or, la fonction propre de la politique est d'assurer le règne de la justice. Quand on se donne cette définition de la politique, il est facile de comprendre qu'on ne voit rien au-dessus d'elle dans le monde. Voilà l'homme antique, le stoïcien, et voici le moderne : « Les religions considèrent la charité comme la première des vertus. La politique devrait en faire autant. Il faudrait donner à la politique des entrailles capables de s'émouvoir devant toutes les misères. Lors même qu'on n'aurait pas dans le cœur une véritable compassion pour les souffrances du parti que l'on combat, on devrait la feindre, afin de se ménager de moindres représailles au jour de la défaite... »

Cette vue de prudence personnelle n'est pas déplacée ; c'est un retour légitime de l'esprit sur les vicissitudes de la destinée humaine. Je crois bien que M. Eugène Pierre ne me démentira pas si je résume en ces quelques points la pensée politique qui veille à ses côtés et qui l'accompagne, du Palais-Bourbon en cette forêt, son asile et son vrai cabinet de travail, qu'il nous indique sans nous le nommer. Depuis longtemps nous n'avions pas eu un livre sur la politique, sur la politique pure ; celui-ci en est un, et du plus rare mérite. C'est une joie de le lire et de le relire. Il est beau de faire aujourd'hui l'« apologie » de la politique, car c'est une apologie, — et de replacer la politique à son rang, c'est-à-dire au premier, dans la société des hommes. Cette politique si décriée, si diffamée, — et non sans de justes motifs ! — défigurée, et honteusement rabaissée et souillée par un certain nombre de ceux qui s'en prétendent les zélateurs, M. Eugène Pierre la relève, la justifie et la glorifie, avec toutes sortes de soins gracieux et délicats et avec la coquetterie que l'on a pour ce que l'on aime. Il me semble que l'auteur est un des derniers hommes du siècle qui doive aimer la politique pour elle-même et qui en ait fait la contemplation idéale de sa vie et le culte de tous ses instants. Témoignage d'un rare et éminent esprit !

M. Eugène Pierre a écrit des pages charmantes et

1. *Politique et gouvernement*, par M. Eugène Pierre, 1 vol. in-18 ; Librairie Imprimeries-réunies.

judicieuses sur le « foyer » de l'homme d'État, sur le rôle de la femme et des enfants, dans une vie tout entière occupée à débattre les intérêts publics :

« On ne reste pas toujours célibataire par volonté et l'on ne se marie pas toujours par choix. Si l'homme politique était plus libre de ses décisions que les autres, il devrait se marier un peu tard, quand déjà la carrière s'avance... Au début des luttes publiques, il est plus gênant qu'agréable d'avoir un foyer. On ne peut pas y rester, ou, si l'on refuse de le quitter à toute réquisition, on se prive du meilleur moyen de réussir. Il n'y a que les gens déjà très célèbres qui puissent se payer le luxe de vivre au coin de leur feu. Les autres doivent être constamment prêts à courir où le hasard les appelle... »

Et ceci :

« La femme dont le conseil est si doux, souvent si utile, est condamnée, par sa nature même, à redouter les déceptions, les aventures des premières heures. Un triomphe la soulève ; elle peut devenir cruelle dans les revers... Il y en a qui exagèrent tout, qui décourageraient le découragement. La vérité, c'est qu'il faut être seul pour lutter sérieusement, longuement, sans nerfs, ni colère, ni lassitude. La femme doit apparaître au jour du succès, afin d'en savourer les joies. Elle devient alors pour l'homme d'État un auxiliaire précieux... Pour aborder les grandes affaires, l'homme d'État a besoin d'être marié ou de l'avoir été. Dans les difficultés inévitables de la vie conjugale, il apprend l'art de parler et de se taire à propos... »

On admire très sincèrement que M. Eugène Pierre ait des lumières qui paraissent si justes sur toutes les conditions de la vie des hommes d'État, des grands politiques, des grands ministres, comme s'il avait été lui-même dans les premiers rangs des conducteurs de peuples ou des constructeurs de gouvernements. Il semble que rien ne lui ait échappé, non seulement dans ce que l'on pourrait appeler la politique proprement dite, mais dans la psychologie intime de la politique et dans les sentiments profonds du cœur humain, dans les besoins moraux, les joies, les souffrances, les luttes intérieures des hommes qui sont adonnés au maniement des grandes affaires, — comme si lui-même avait passé par ces situations diverses et pathétiques. Il en parle en homme qui a tout senti, tout éprouvé, tout remué dans ce grand drame. Il en parlerait moins bien peut-être s'il avait été l'un des acteurs, au lieu de ce spectateur, à l'esprit attentif et critique, au cœur ouvert, qu'il a toujours été, dans les coulisses du théâtre parlementaire. On voit que l'habitude de la réflexion, éclairée par la philosophie et les lettres, fait tout comprendre et introduit un homme dans le secret des choses de ce monde, dans le jeu intime des forces et des influences, plus sûrement que la pratique elle-même.

« Trop de bonheur domestique peut quelquefois gêner l'homme d'État. Il ne faut pas être trop heureux chez soi pour se tenir toujours prêt à donner son temps aux autres. Une vie intérieure très calme et très unie ne raffine pas le cœur, ne l'habitue pas à sentir les multiples besoins de ce monde. Or il faut vibrer avec beaucoup d'êtres souffrants pour atteindre la vraie popularité. Les hommes se donnent plus volontiers à celui qu'ils jugent leur égal en détresse qu'à celui qui semble égoïstement retranché sur le promontoire du philosophe païen... »

Ces aperçus sont aussi humains que profonds : ils dépassent de bien loin les limites de la sagesse vulgaire que nous voyons généralement en honneur dans le monde dit politique, qui croit l'être en effet, et qui ne montre par là que son insuffisance à l'être.

Je ne me lasse point de citer ces passages : « Les événements sont assez méprisés des femmes. Elles ont toujours l'espérance de leur être supérieures. Elle sont toujours convaincues d'avoir raison, même quand la réalité la plus brutale leur donne un démenti... » Aussi, veut-on qu'elles soient « d'utiles collaboratrices », il faut « savoir s'en servir », au lieu de les servir, et « ne pas leur laisser prendre une influence que la nature interdit... » C'est là sans doute que le politique excelle, s'il a vraiment le génie de la politique ; mais ces politiques-là doivent être bien rares, surtout dans les démocraties et dans les républiques. Ils devraient être à la fois hommes et femmes, hommes-femmes, joignant les ressources de l'une et l'autre nature. C'est plus difficile en république qu'en monarchie. Cette éducation se fait dans les salons et dans les cours, non pas dans les élections et sur le forum. L'homme politique dans les démocraties n'a pas le temps de se livrer à cette culture, et elle lui rendrait d'ailleurs peu de services dans toute la partie de sa vie militante ; elle lui nuirait même ; les démocraties n'ont pas de goût pour ces délicatesses et ces raffinements de salons : elles y voient comme une tendance à les trahir, une inclination à s'éloigner d'elles. Ce sont des maîtresses impérieuses et jalouses qui veulent que l'homme politique soit tout entier à elles.

Je me permettrai d'ajouter une remarque à ce chapitre : il semble que l'homme d'État marié, entouré d'enfants qu'il aime, soit mieux à sa place dans un temps calme, pour travailler à une politique conservatrice et pacifique. Mais est-on appelé à agir dans une période de révolution, de dangers intérieurs et extérieurs, quand il s'agit de fonder un gouvernement et de défendre son pays contre un ennemi implacable, mieux vaut cent fois être seul, n'avoir pas de femme, et, si on en a une, n'avoir pas d'enfants. On pourrait citer un grand établissement républicain de

l'histoire moderne, qui n'a été fait et construit que par des hommes célibataires ou par des hommes mariés qui n'avaient pas d'enfants. S'ils avaient eu autour d'eux des êtres faibles et chers, ils n'auraient peut être pas déployé cette énergie, on dirait volontiers : cette fureur, qui les a élevés au-dessus de tous les revers de la fortune. Mais si les temps viennent à se rasséréner, si la politique révolutionnaire cède le pas à la politique organisatrice, il vaut mieux alors être marié. Il vaut mieux l'être dans le gouvernement, il vaut mieux ne pas l'être dans l'opposition. Il vaut mieux ne pas l'être dans la période de la conquête et l'être dans la période de pouvoir.

Si un jeune prince croit avoir un trône à conquérir, il commet une grande faute en se mariant. Il se montre par là trop pressé d'avoir ses aises et de se faire une cour, quand il n'a encore rien fait pour la gagner. Il fixe sa vie par le mariage, quand il devait se montrer prêt à affronter toutes les aventures, et quand il lui importe au plus haut degré de faire comprendre clairement qu'il ne tient pas sa vie pour fixée. Il perd les trois quarts de sa séduction personnelle en prenant femme. Je ne parle pas des embarras qu'il se crée, des retards, des empêchements ou des impatiences — égal péril — qu'il sème inconsidérément autour de lui. Il ne s'agit que de sa propre et personnelle situation à lui-même et de la haute idée qu'il doit donner de son ambition exclusive. Sa première affaire devait être de conquérir son trône, et voilà que sa première affaire est de se choisir une épouse. Un prétendant marié n'est plus qu'une moitié de prétendant. Il devait séduire tous les cœurs, et, pour cela, il faut avoir le cœur libre. Il devait n'avoir qu'un amour, impérieux, dominateur, celui de son ambition et de sa politique : il proclame qu'il en a un autre, comme c'est son droit, sans nul doute, mais le monde sait à quoi s'en tenir. Quelle faute ! quelle faute ! Ce prince-là, s'il existe quelque part, aurait dû consulter M. Eugène Pierre, il ne se serait pas marié ; mais les princes d'aujourd'hui ne savent plus la politique... Ce sont les maîtres d'école, les ouvriers, les commis voyageurs, et aussi quelques journalistes, et quelques bourgeois aussi, qui la savent ; mais ne me parlez pas des princes pour faire de la politique au XIXe siècle !

Une princesse célèbre, et qui avait de qui tenir, jura, dit la légende, qu'elle ne changerait pas de chemise avant d'avoir emporté d'assaut la ville qu'elle assiégeait. Elle fit connaître sa résolution à toute l'armée. Voilà, si c'est vrai, une femme politique de premier ordre ! Elle était mariée, mais, si elle ne l'avait pas été, certainement elle n'aurait pas songé à convoler en justes noces avant d'avoir réalisé le rêve de son unique et exclusive passion !

M. Eugène Pierre se fait la plus haute idée de la politique, et c'est en cela surtout que son livre nous a paru original et personnel, dans le temps présent. Ce n'est pas seulement le livre d'un esprit distingué, cultivé par toutes sortes de cultures littéraires, historiques et psychologiques, c'est le livre d'une grande âme politique, et vraiment née pour cet emploi. Il voit dans la politique la maîtresse des hommes et des nations. Il lui assigne le plus haut et le plus noble des rôles du monde. Il a sur l'opposition comme sur le gouvernement, et sur leur fonction réciproque les vues les plus relevées, les plus larges et les plus justes. Il connaît les partis, leur vie intérieure, leurs préjugés, leurs passions, l'art de les manier et de les combiner. Mais quoi ? n'est-il pas ministre, homme d'État, chef de parti ? Il aurait dû l'être ; c'est sûr, si j'en crois son livre. Il n'est rien. A-t-il vécu dans les plus grandes affaires d'État, dans les conseils de Mazarin et de Richelieu ? A peine dans les coulisses d'une Chambre de députés d'arrondissement. Il pense et il écrit sur la politique comme de Retz, Saint-Simon et La Bruyère, et aussi comme J.-J. Weiss. « Pour se dévouer à la politique, dit-il, il faut avoir soif de l'immortalité, au moins de celle que peuvent donner les hommes. Par conséquent, il convient de vivre et d'agir comme si l'on devait mourir le lendemain. » De telles maximes abondent dans ces pages ; elles sont d'une fière âme, et j'hésite d'autant moins à dire mon sentiment que je n'ai jamais échangé deux mots avec l'auteur et que je ne le reconnaîtrais pas s'il était là devant moi.

HECTOR DEPASSE.

LA PEINTURE A VENISE (1)

Des trois grandes villes, riches et actives, où s'est formé, aux XIVe et XVe siècles, l'art de la peinture moderne, Florence, Bruges, Venise, c'est cette dernière qui, le plus tard, semble avoir pris conscience de son génie...

De quelque atelier qu'ils sortent, les Vénitiens de la génération de 1490 à 1515 se répartissent en deux groupes assez distincts. Dans le premier on reconnaît les disciples studieux, les tempéraments calmes, les rêveurs discrets qui se meuvent, avec respect et modestie, dans le cercle d'observations et d'impressions déjà parcouru par les Bellini. Toutes les candeurs touchantes, toutes les grâces juvéniles du XVe siècle se résument, souvent, avec un charme ravissant, dans les ouvrages de ces fidèles au passé qui allaient sembler bientôt des retardataires.

Le second bataillon, composé d'artistes plus jeunes ou plus ardents, est celui qui, par le développement hardi des enseignements dus au vieux Giovanni, détermina en

(1) Ce chapitre est extrait d'un livre que notre collaborateur, M. Georges Lafenestre, fait paraître aux Librairies-Imprimeries réunies.

quelques années, à Venise, la formation d'un nouveau style, plus libre et plus large, la *maniera moderna*, comme on disait dès lors. Les conducteurs les plus en vue de cette évolution sont Giorgione, Palma Vecchio, Tiziano Vecellio, puis, à quelque distance, Lorenzo Lotto, Sebastiano Luciani del Piombo, Licinio da Pordenone, Bonifazio Veronese, ces deux derniers joignant, au fonds commun, l'apport des écoles du Frioul et de Vérone, très exercées, depuis longtemps, à la pratique de la fresque décorative...

Le plus fameux de tous, Tiziano Vecellio (1477-1576), celui que nous nommons Titien, « le grand confident de la nature, le maître universel », reçut du ciel, avec un extraordinaire génie de peintre, le don de la longévité. Il mourut frappé par la peste, son pinceau à la main, au moment d'atteindre cent ans, sans avoir, durant près d'un siècle, cessé de grandir et de se compléter. Aussi patient que robuste, aussi laborieux que convaincu, aussi respectueux de la vérité qu'amoureux de la beauté, il tira profit, avec une étonnante continuité de passion tranquille et d'observations judicieuses, de tout ce qui s'était fait dans le passé et de tout ce qui se faisait dans le présent. Il résume en lui les Bellini, Giorgione et Palma, comme il prépare en lui Tintoretto, Paolo Veronese, Tiepolo. Aussi casanier d'habitudes qu'il est ouvert d'intelligence, semblable, sous ce rapport comme sous bien d'autres, à son futur admirateur, Rembrandt, c'est presque sans quitter Venise ou ses chères montagnes qu'il entre en rivalité avec ses grands contemporains de Parme, Florence et Rome. C'est seulement sur le tard qu'il ira visiter ces deux villes, pour obéir à de puissants patrons, comme il ira à Augsbourg; mais il n'a pas attendu le passage de Michel-Ange à Venise, en 1530, pour comprendre, à distance, la fierté troublante de cet extraordinaire génie, et pour s'efforcer d'en saisir tout ce qui convient au sien propre. La plupart de ses chefs-d'œuvre étonnamment variés, les portraits surtout, les scènes mythologiques, les nudités, les paysages, tous ces genres nouveaux dans lesquels il excella, sont passés, depuis trois siècles, dans des collections étrangères; il en reste néanmoins à Venise un assez bon nombre pour qu'on y puisse suivre les grandes étapes de cet heureux labeur. Entre le *Saint Marc triomphant* de Santa Maria della Salute, de 1511, dans lequel le jeune homme s'affirme comme le continuateur de G. Bellini et de Giorgione, l'*Annonciation*, de 1565, à San Salvatore, que l'octogénaire signe deux fois avec violence pour protester contre ceux qui l'accusaient de décrépitude, et la *Pieta* inachevée, de l'Académie, devant laquelle la mort le surprit à quatre-vingt-dix-neuf ans, se placent encore plusieurs toiles capitales, par exemple : l'*Assomption* (1518), à l'Académie, dans laquelle il donne à ses compatriotes l'exemple d'un style aussi large et aussi fier que le style florentin et soutenu par une plus vigoureuse harmonie; la *Vierge des Pesaro* (1526), aux Frari, qui devait donner la note à Paolo Veronese et à tous les frais et libres décorateurs; la *Présentation au Temple* (1539), à l'Académie (remise heureusement en place et dans sa disposition primitive), et, à défaut du fameux *Saint Pierre martyr* et de la *Bataille de Cadore*, tous deux disparus dans des incendies, les *Plafonds* de Santa Maria della Salute, le *Martyre de saint Laurent*, aux Gesuiti. Tous ces morceaux et quelques autres prouvent quelles furent, chez Titien, dans sa maturité, la science du mouvement et de la mise en scène, la hardiesse à manier le jeu des lumières naturelles et artificielles, aussi bien que la force constante du séduisant ou imposant coloriste et de l'harmoniste supérieur.

Un seul conçut et réalisa la pensée d'associer, dans ses œuvres, les qualités en apparence contradictoires des deux écoles opposées, le système florentin du dessin expressif et mouvementé et le système vénitien du coloris dominant et concerté; il inscrivit tout jeune, sur les murs de son atelier, comme formule de son idéal : « Le dessin de Michel-Ange et la couleur de Titien. » Jacopo Robusti, dit Tintoretto (1518-1594), opère, avec une impétuosité de tempérament et une audace de volonté incroyable, dans l'art de son pays, une révolution violente qui, comme la révolution opérée à Rome par Buonarroti, aurait brisé bras et jambes à tous ses successeurs, si l'indolence même de leur caractère ne les avait heureusement retenus dans leur candeur naturelle. Quant à lui, c'est seulement à Venise qu'on assiste vraiment aux évolutions infatigables de sa prodigieuse imagination et de sa formidable virtuosité. Toutes les qualités de Tintoret, avec toutes leurs séductions et tous leurs excès, atteignent leur paroxysme dans les cinquante-six toiles qui décorent la Scuola di San Rocco, et dont la plus vaste, le *Crucifiement*, résume toute la grandeur de sa fantaisie et toute la force de son pinceau.

Tandis que le génie passionné de Tintoretto ouvrait toutes grandes les portes de l'école au maniérisme déclamatoire et à la contorsion académique, un génie, plus calme et plus séduisant, celui de Paolo Caliari, le Veronese (1528-1588), la retenait sur son vrai terrain en réalisant, avec un charme éclatant, toutes ses aspirations naturelles vers la peinture claire, joyeuse et décorative. Paolo Veronese avait, sous ce rapport, reçu dans son pays même, à Vérone, une éducation excellente, et lorsqu'il y joignit, en se fixant à Venise, les conseils de Tiziano, il apparut dès lors, à tous les Vénitiens, comme l'interprète le plus libre et le plus aimable de leur passion la plus constante et la plus profonde, la passion pour tous les joyeux spectacles de la nature et de la vie, pour les toilettes magnifiques, les fêtes, les banquets, les concerts et la grâce souriante des belles créatures, facilement divinisées par leur extase voluptueuse, entre les splendeurs de l'architecture et la splendeur du ciel. L'église San Sebastiano conserve la série des toiles brillantes qui établirent la renommée de Paolo, entre 1555 et 1565. Son *Repas chez Lévi*, à l'Académie, n'est pas le moins brillant de ces festins évangéliques dont les plus fameux, datant tous de la même période, se trouvent maintenant à Paris, Milan, Turin, Vicence. Le *Triomphe de Venise*, dans la salle du Grand-Conseil et quelques autres peintures du Palais ducal marquent l'apogée de ce peintre harmonieux qui fut presque aussi inventif et fécond que Tintoretto, en restant plus naturel et plus égal.

THÉATRES

Comédie-Française : *L'Évasion*, pièce en trois actes, de M. Brieux.

J'aurais à vous parler aujourd'hui de la reprise de *Lorenzaccio*. Mais Musset peut attendre. Je me borne à vous engager, à vous supplier d'aller à la Renaissance. Tout ce que l'on a dit de Mme Sarah Bernhardt n'approche qu'à peine de la vérité. Elle est incomparable et sublime. C'est l'art admirable et complet; et je crois bien que c'est aussi quelque chose de plus. Jamais, même dans *Phèdre*, Mme Sarah Bernhardt n'a été supérieure à ce qu'elle est dans *Lorenzaccio*. C'est, vraiment, un spectacle unique; et j'en suis, pour ma part, encore tout ému. J'essaierai de vous le dire la semaine prochaine avec un peu plus de précision. Encore une fois, sachez qu'elle est sublime et courez la voir.

*

Deux jeunes gens, Lucienne et Jean, sont, de par leurs origines, condamnés à finir, l'un par le suicide, l'autre par l'inconduite. Ils se révoltent contre l'arrêt qu'on leur signifie au nom de la Science. Par leur volonté, par la force qu'ils puiseront dans leur tendresse mutuelle, ils « s'évaderont » de la prison où l'on prétend les enfermer. — Tel est le sujet de l'*Évasion*. Sujet fort élevé, comme l'on voit : sujet « généreux », si l'on peut dire, et tout à fait digne de l'esprit chaleureux et inquiet dont M. Brieux nous a déjà donné des preuves.

Une question se pose tout d'abord. Voulant à sa manière nous prouver la « faillite de la Science », M. Brieux a-t-il été très heureux dans le choix de ses moyens? En d'autres termes, voulant s'attaquer à la Science, n'a-t-il pas commis une erreur assez importante en résumant toute la Science dans la plus incertaine des sciences, dans la médecine? L'erreur, si erreur il y a, est surtout sensible au troisième acte. Le docteur Bertry, le même qui avait « condamné » Jean et Lucienne, est atteint d'une maladie de cœur; il la sait incurable; une crise survient, qu'il croit la dernière; alors, se tournant vers ses « victimes », il leur dit à peu près ceci : « Ne croyez plus à ma science; je vois bien qu'elle est vaine, *puisque je ne peux pas me guérir*. » Il y a ici un malentendu assez fort. La Science ne consiste pas à guérir, mais à *savoir*. Exagérons volontairement la théorie de M. Brieux : Le Verrier a découvert une planète; de ce qu'il n'a pas découvert en même temps le moyen d'y aller, est-on en droit de conclure que sa science est vaine? Et, pour en revenir au docteur Bertry, remarquez qu'en ce qui le touche personnellement, sa science n'est nullement en défaut; il « sait » que sa maladie est incurable et mortelle : il en mourra en effet; j'admets que sa mort prouve son impuissance à guérir, elle ne saurait en aucune sorte prouver la fausseté de son diagnostic en ce qui touche Jean et Lucienne; bien au contraire, s'il a vu juste dans son cas à lui (et puisque aussi bien M. Brieux nous invite à juger par analogie), il faudrait en conclure qu'il a vu juste aussi dans le cas de Jean et de Lucienne...

Il me semble, d'autre part, comprendre assez bien ce que M. Brieux serait en droit de répondre : « C'est précisément parce que la médecine est une science incertaine que les médecins sont coupables, qui prétendent rendre en son nom des arrêts sans appel mais non sans conséquences... » En cela, il me paraît avoir parfaitement raison. L'objection n'en subsiste pas moins quant à la donnée générale de la pièce. Il est « comique » sans doute de voir succomber par la maladie un homme dont l'état semble être de garantir les autres de cette maladie; mais c'est plutôt un effet de théâtre qu'un argument. Ou faudrait-il blâmer les médecins de ne pas se déclarer d'avance impuissants? Ce serait pis encore; et ce n'est pas, sans doute, ce que voudrait M. Brieux. — Enfin, il resterait à savoir si les lois de l'hérédité ont été jamais formulées avec tant de certitude? Je suis fort ignorant en ces matières; mais il me semble, malgré le mot d'Auguste Comte cité par M. Brieux, que les plus « avancés » n'ont guère vu là qu'une hypothèse, et tout au plus une probabilité. C'est trop encore, dirait M. Brieux; et il le dit fort éloquemment dans sa pièce : « Vous êtes criminels parce que vos théories découragent des malheureux qui, à vous en croire, devraient, plus que tous les autres, être encouragés et aidés. » Ici, encore, M. Brieux est dans le vrai. Tout ce qui contribue à affaiblir l'idée de la responsabilité est chose funeste. C'est le développement de cette pensée que j'aime surtout à voir dans sa pièce; et, prise de ce point de vue, elle me paraît tout à fait digne d'estime.

Lucienne Bertry est la fille d'une « demoiselle » jadis célèbre et de M. Bertry, frère du docteur. M. Bertry est peut-être « un brave homme », mais il a mené jusqu'à la naissance de sa fille une vie des plus mouvementées. Fille d'un débauché et d'une débauchée, la destinée de Lucienne est fixée : elle sera ce qu'ont été son père et sa mère (je rappelle que j'accepte désormais la donnée un peu trop précise de M. Brieux, ou plutôt du docteur Bertry). — D'autre part, voici Jean Belmont; le docteur Bertry avait épousé une veuve, Mme Belmont; le premier mari de celle-ci, le père de Jean, était un hypocondriaque qui a fini par le suicide : et Mme Belmont elle-même était, si je ne me trompe, victime d'une mélancolie maladive. Comme celui de Lucienne, l'avenir de Jean Belmont est donc fixé : il est

prédestiné à la maladie noire, et probablement au suicide. Joignez que Jean et Lucienne, vivant « en famille », ont constamment entendu parler des lois implacables de l'hérédité; même, Lucienne a, en quelque sorte, collaboré aux travaux de son oncle; Jean, au sortir de l'enfance, a lu les ouvrages de son beau-père, et, remarque ingénument le docteur : « Il est encore plus triste depuis lors. » Je le crois sans peine. Joignez encore que l'opinion mondaine se réunit à la science pour accabler Lucienne; elle devait épouser Paul de Beaucour : la famille de celui-ci apprend les origines de Lucienne : une rupture brutale s'ensuit. Le monde aussi croit donc à l'hérédité!

Mais Jean et Lucienne s'aiment. Rapprochés par une destinée semblable et pareillement désespérante, ils se révoltent contre l'arrêt qui les condamne. Il est abominable qu'ils soient responsables de fautes qu'ils n'ont pas commises, les « victimes d'un péché originel » pour lequel il n'y a pas de rachat. Ils ne veulent point se soumettre à des lois injustes; ils lutteront, réunissant leurs forces, et ils espèrent triompher. Le docteur, naguère, avait refusé son consentement; il le refuse encore. Mais Jean s'avance : « Vous nous empêchez de nous épouser parce que vous craignez que ce mariage ne m'apporte des motifs nouveaux de suicide; si vous ne me donnez pas Lucienne, je vous jure que je me tuerai; vous aurez donc causé vous-même ce que vous voulez empêcher. » Le docteur cède : le mariage est décidé.

Le succès de ce premier acte a été très vif. Deux scènes, notamment, méritent qu'on les signale; celle où Jean et Lucienne, s'avouant leur amour, s'encouragent à « s'évader » de la prison où l'on veut les tenir; elle est d'une grande noblesse d'accent, et d'une haute sobriété tragique. L'autre, entre le docteur Bertry et son frère, pose fortement et éloquemment le sujet. En face du docteur qui proclame les lois intangibles de l'hérédité, M. Bertry plaide pour la liberté; le dialogue est éminemment dramatique, écrit dans une bonne langue de théâtre où chaque mot porte. C'est ici que se trouve une phrase qui a paru scandaliser certains de nos confrères : « Vous autres médecins, dit M. Bertry à son frère, vous êtes les grands prêtres d'un peuple d'athées; vous avez remplacé la peur de l'enfer par la peur du microbe; j'aimais encore mieux la première, qui a pu parfois empêcher le mal; la seconde n'a jamais servi qu'à excuser les faiblesses et les lâchetés! » J'entends bien que la phrase semble tout d'abord avoir quelque chose d'excessif : la peur de l'enfer et celle du microbe n'étant pas exclusives l'une de l'autre. Mais je crois que tout ce qui diminue le sentiment de la responsabilité est, par cela même, générateur de lâchetés; et il me semble assez vraisemblable que, parmi les hommes, les plus enclins à tout sacrifier au bonheur terrestre sont ceux qui n'admettent aucune loi métaphysique (religieuse ou morale); en outre, ce que M. Brieux a voulu dire, ce n'est pas que « la peur du microbe » avait *chassé* « la peur de l'enfer »; mais que, la peur de l'enfer ayant disparu (un peu grâce à la Science), il ne restait plus que la peur du microbe... avec les conséquences que je viens de dire. Et cela, en résumé, ne me semblerait guère paradoxal.

Au second acte, Jean et Lucienne sont mariés depuis six mois. Ils vivent tous deux à Égreville, en grasse terre normande, et leur guérison semble en bonne voie. Jean mène la vie très active du gentilhomme campagnard : levé dès l'aube, il parcourt ses terres, et reçoit ses fermiers : il aspire à pleins poumons l'air nourrissant des campagnes herbues : il rentre brisé d'une saine fatigue, mange comme un paysan et dort comme une taupe; tout ce qui reste de maladif en lui (encore est-ce bien peu de chose!) c'est un penchant excessif à la jalousie. Lucienne, elle, a une existence moins physique; seule une grande partie de la journée, elle n'a que trop le temps de penser, et elle s'ennuie; rappelez-vous d'ailleurs qu'elle était plus gravement atteinte que Jean, qu'au moins les prédictions du docteur Bertry étaient plus troublantes encore pour elle que pour lui. Elle s'ennuie : mais ce qui semblerait naturel à toute autre jeune femme lui paraît à elle assez inquiétant : le regret de Paris, du mouvement et du bruit, n'est-ce pas son hérédité qui s'agite obscurément au dedans d'elle? Cette différence entre l'état de Jean et celui de Lucienne a été très justement marquée par M. Brieux. Voici qu'arrivent des visiteurs : une jacassante Parisienne, Paul de Beaucour et sa femme. (Nous avions vu celle-ci au premier acte, rappelant à Lucienne, avec une méchanceté un peu appuyée, la rupture de ses fiançailles : et cette même scène nous avait montré M. de Beaucour assez disposé à reprendre avec Lucienne une intrigue désormais sans danger.) Un hasard met Paul et Lucienne en tête à tête; un autre hasard, une leçon de bicyclette, fait que Lucienne se trouve dans les bras de Paul : il la serre contre lui, cherche ses lèvres : elle défaille presque, mais s'arrache de lui avec terreur : elle retrouve, vivantes, les prédictions de son oncle!

C'est cela, je veux le dire, qui me paraît tout à fait supérieur dans l'*Évasion*. Lucienne aurait dès le début repoussé Paul, si elle avait été livrée à elle-même. Mais elle était dominée par ses inquiétudes, poussée par une curiosité angoissée; elle tremble et elle brûle en même temps de savoir « ce qu'elle est », ce qu'elle ressentira près d'un homme qui la désire, si la vertu l'emportera, ou l'inquiétante hérédité maternelle et paternelle; elle n'est plus maîtresse de

soi : elle est, à proprement parler, « possédée » d'une idée fixe : elle veut savoir... Cela, M. Brieux l'a marqué avec une force et une sûreté singulières; encore une fois cette partie de sa pièce me paraît tout à fait supérieure. Si, comme je le crois, — et le titre de la pièce semble me donner raison, — M. Brieux cherchait avant tout à nous montrer l'influence néfaste de la théorie de l'hérédité sur les sujets qu'elle prétend protéger contre eux-mêmes, il me paraît y avoir parfaitement réussi. Les scènes où il traite plus particulièrement ce côté de la question ne sont pas seulement les meilleures de l'*Évasion*, elles sont, en elles-mêmes, excellentes.

Jean rentre au moment où Lucienne échappe à Paul; leur trouble le frappe : sa jalousie « morbide » se réveille; Paul disparu, une scène violente s'engage entre Jean et Lucienne; celle-ci, affolée, n'a plus la force de se défendre; Jean se rappelle les affreuses prédictions de son beau-père : « *Je devais m'y attendre !* » Le mot fatal est à peine prononcé, que le docteur Bertry apparaît tout joyeux; il vient de recevoir sa nomination de grand-croix de la Légion d'honneur. Et Lucienne : « Vous triomphez, mon oncle; vous triomphez complètement! »

Le troisième acte nous ramène à Paris, le soir même où des délégations nombreuses et enthousiastes viennent acclamer la science impeccable en la personne du nouveau grand-croix. La brouille subsiste entre Jean et Lucienne. Celle-ci, avec une rapidité peut-être un peu excessive, a pris son parti de céder à l'hérédité maternelle. Elle se met pour ainsi dire en apprentissage; elle consulte Mme de Catteniëres et Mme Longuyon, des amies expérimentées : elle se plonge avec une sorte de hâte fiévreuse dans tous les manèges adultères, désireuse, dirait-on, de salir son imagination, en attendant le reste. Son père, dans une belle scène, cherche à la retenir : sa mère était une fille, mais cela ne l'a pas empêchée d'être une bonne mère; elle s'est relevée par sa seule volonté; et Lucienne, qui est une honnête femme, cesserait de l'être, vaincue par une hérédité qui serait absurde et contradictoire, puisqu'elle perpétuerait le mal seul à l'exclusion du bien !... Mais Lucienne ne veut rien entendre. Elle est suggestionnée, presque incapable de raisonnement, butée à cette idée qu'enfant de fille, elle ne peut pas ne pas être une fille. Elle fait appeler Paul de Beaucour... La scène, un peu prévue, est fort bien traitée. Lucienne écoute frémissante l'exposé tranquille des petits arrangements par où Paul compte s'aménager un adultère confortable; mais à un mot de Paul, à un tutoiement qui lui échappe, à un geste de ses bras qui veulent la saisir, l'indignation la soulève; elle se reprend avec une sorte de haut-le-cœur, appelle Jean à son secours, et tombe éperdue sur sa poitrine. Elle est sauvée! Et c'est donc une duperie que cette loi d'hérédité, puisque, à l'aspect seul de la chute, la prédestinée Lucienne s'est enfuie toute vibrante de honte et d'horreur. (C'est ici, comme conclusion, que se place la scène dont je parlais au début, et où le docteur Bertry, se sentant mourir, confesse la vanité de la Science.)

J'ai laissé volontairement de côté, dans cette analyse, le côté purement « scientifique » de l'*Évasion*. J'ai fait, en commençant, mes réserves sur la donnée choisie par M. Brieux, et j'ai cherché à vous montrer en quoi elle me paraissait discutable. Il n'est que juste de reconnaître que M. Brieux a très bravement soutenu jusqu'au bout ce qui lui semblait être la vérité; il est juste surtout de reconnaître qu'il l'a fait par des scènes nettes et frappantes. Pour n'en citer qu'une, la scène entre le docteur Bertry et le père Guernoche, le « rebouteur » d'Egreville, est d'un excellent ton de comédie. Le mépris du savant pour ce demi-sorcier, en même temps que son trouble secret devant les cures de son « confrère », et aussi la tentation inavouée de le consulter, tout cela a été rendu par M. Brieux avec une justesse et une discrétion digne d'éloges. J'en dirai autant des scènes entre médecins, au troisième acte et plus encore au premier. Il y a là des mots d'un comique bien juste, et des bouts de dialogue qui montrent la place que les médecins ont conquise dans un certain monde!... Mais il me faut reconnaître que, si je goûte complètement les scènes qui ne sont qu'épisodiques (celle du docteur La Belleuse, notamment), je goûte avec moins d'assurance celles qui se rattachent plus étroitement à la question scientifique. Malgré tout, je me sens gêné; je vois que le jeu n'est pas égal; M. Brieux s'est donné toutes les belles cartes : laissant les « bûches » seules à la Science, il était trop évident qu'il gagnerait la partie. Mais j'en ai assez dit, d'autre part, pour vous montrer l'estime que m'inspire l'*Évasion*.

Vais-je reprocher à M. Brieux de n'avoir pas tout dit sur la question, d'ailleurs inépuisable, qu'il a choisie? C'est là l'écueil forcé des sujets trop vastes. On lui a dit qu'il ne l'avait traité qu'à moitié, ce qui est déjà respectable; le contraire eût été surprenant; et je ne suis pas bien sûr que M. Brieux ait prétendu résoudre une fois pour toutes la question de l'infaillibilité ou de la vanité de la Science. Je crois, somme toute, que M. Brieux a dit ici certaines choses qui n'avaient pas encore été dites, au moins de cette façon; et je crois qu'il sera bien difficile désormais d'en revenir à ce sujet sans se rappeler quelques-unes des scènes de l'*Évasion*. A supposer enfin que M. Brieux ait peut-être montré ici des aspirations trop hautes, je ne conçois vraiment pas qu'on puisse le lui reprocher. Je serais tenté de l'en louer au con-

traire. Et j'avoue que c'est parce que je retrouve ces « aspirations » dans *Blanchette*, dans *M. de Réboval*, dans l'*Engrenage*, dans les *Bienfaiteurs* et dans l'*Évasion*, que j'ai pour le talent ingénument généreux de M. Brieux une estime très particulière. Faut-il souhaiter à M. Brieux une générosité un peu plus éclairée, j'entends une générosité qui s'attaque à des coupables mieux convaincus d'avoir péché ? J'y consens. Mais je veux au moins rappeler la phrase que je citais au début de cet article : « Le crime est de décourager des malheureux qui, plus que les autres, devraient être encouragés. » Admettant que le « crime » ne soit pas tout à fait tel que l'a cru voir M. Brieux, il n'en reste pas moins que les « malheureux » sont fort intéressants. Dans l'essentiel, l'*Évasion* est un plaidoyer, — très dramatique, — en faveur de la responsabilité et de l'énergie morales. Et c'en est assez pour justifier la sympathie et l'estime que j'ai tenté d'exprimer ici.

L'interprétation est remarquable. Un peu nerveuse et fébrile au début, Mlle Lara a mérité au troisième acte les applaudissements de la salle entière ; elle a eu là un sursaut d'indignation ardente et jeune qui nous a ravis ; tout cela a encore besoin d'être fondu et réglé, mais on est en droit d'attendre beaucoup de la nouvelle pensionnaire. M. Prudhon, je le dis sans malice, excelle à rendre la dignité un peu prudhommesque des personnages sûrs d'eux-mêmes ; il a traduit sans excès l'infatuation tranquille du docteur Bertry, comme il a rendu avec sincérité ses angoisses du dernier acte. M. Paul Mounet, qu'on a toujours peine à se figurer en costume moderne, a mis de la chaleur dans la belle scène avec le docteur, et de l'émotion dans son explication avec Lucienne. M. Raphaël Duflos prête sa diction incisive et mordante à Jean Belmont ; il a joué avec une simplicité dédaigneuse la scène où il chasse Paul de Beaucour. M. Coquelin Cadet a donné un relief étonnant au personnage du père Guernoche. Il faut louer Mmes Reichenberg, Amel, Nancy Martel et Moreno ; MM. Clerh, Delaunay, Dupont-Vernon et Ch. Esquier ; il faut louer surtout M. Joliet, tout à fait charmant dans le rôle délicieux et facile du sympathique docteur Richon.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

De Watteau à Musset, il n'y a pas loin : un petit sentier bordé de rosiers en fleurs, avec un saule qui se penche au-dessus d'une fontaine. Ils sont tous les deux furieusement à la mode cet hiver. Mme Sarah Bernhardt, — on ne sait s'il est encore permis de donner ce grand nom de « Madame » à une personne qui s'est élevée si haut au-dessus de l'humanité, — a choisi *Lorenzaccio* pour jouer sa propre apothéose à elle-même. L'un portant l'autre, ils sont aujourd'hui dans les nues, au delà des nues, pardessus les étoiles de la voie lactée, et le « Tout-Paris » en délire se pâme, s'agenouille, se relève, se couche, se relève encore, se recouche, stupide d'enthousiasme, les yeux hagards, se tord dans les convulsions de l'agonie, pendant que cette apparition céleste monte au paradis.

Les poètes et littérateurs que le *Figaro* a interviewés pour savoir ce qu'il faut penser définitivement de Musset et de son œuvre, sont tous d'avis que le grand Alfred n'est plus à la mode, et c'est dommage, car s'il était à la mode, il serait à la mode...

« Certes, dit M. François Coppée, il est un peu moins à la mode, mais c'est uniquement parce qu'on ne s'occupe pas de lui... » Sans doute si on s'occupait de lui, sa vogue renaîtrait tout de suite... La logique éclatante de cette opinion est cependant contredite par tout ce que nous voyons, lisons et entendons depuis six semaines ; mais ces messieurs sont terriblement difficiles ! Qu'ils attendent une cinquante d'années, plus ou moins, après leur mort, et si Paris leur accorde cette fête et ces interviews, je les proclamerai des hommes à la mode pour l'éternité.

M. François Coppée est un de ceux qui ont parlé le plus judicieusement de Musset : « C'est un très grand poète, un classique, il eut une âme tendre et sensible et le génie. » Ma foi oui, je le pense aussi. « Son œuvre *sera* immortelle... » Dites : *est* immortelle, monsieur Coppée, *est*, *est*, oui, *est !* mille fois *est !* Le mode du futur ne va pas ici avec l'attribut, et on y sent comme une sorte d'indécision et de réserve qui ne conviennent pas à cette promesse d'immortalité que vous lui faites.

M. José-Maria de Heredia a jugé que Musset « est un poète lyrique de second ordre, qui a mésusé de ses dons et a très peu travaillé ce qu'il a fait ». C'est ce que la postérité ne dira pas de l'auteur des *Trophées*, bien sûr : en voilà un qui a travaillé, et martelé, et tordu, et ciselé !

[illegible]

Mais voyez l'injustice du sort : le travail ne fait rien à l'affaire, même au siècle par excellence du travail et des travailleurs ! La Muse ne tient pas compte du travail ; elle s'en « fiche » absolument et elle réserve ses baisers pour le poète qui n'a jamais travaillé, et qui dit tout simplement :

[illegible]

Ou :

Et cependant je sens que [illegible]

Et autres balivernes pareilles.

Quant au béryl et à la perle et au rubis de Ximeniz et Becerril, elle les laisse volontiers au joaillier pour quelque boulangère enrichie dans les farines. Cette folle de Muse aime mieux une fleur des champs qui a poussé toute seule dans la rosée du matin ; c'est son caprice à elle, et rien qu'à toucher cette frêle fleur de son petit doigt, elle la fait plus solide que les pierres précieuses, elle la revêt d'immortalité, sans aucun travail ; et voilà, j'espère, une bonne leçon pour l'insolence du travail humain !

***

Nous détachons de la *Gazette de France* cet entrefilet qui causera aux lecteurs de l'avenir une indicible surprise :

La plupart des journaux de Budapest terminent leur compte rendu sur le séjour de M. le Duc et Mme la Duchesse d'Orléans à Bruxelles par le cri unanime : Vive la Reine de France !

Les lecteurs des siècles futurs seront bien étonnés de cet entrefilet et il se trouvera sans doute un journal du temps pour publier une information ainsi conçue :

« Pourquoi donc est-ce à Budapest que l'on criait : Vive la Reine de France ! Il faut croire que Budapest faisait à cette époque partie du royaume des Francs, mais cette reine de France séjournait alors à Bruxelles... Il est vraiment étrange que les historiens sérieux ne nous aient jamais parlé de ces grands événements, car, à n'en pas douter, Bruxelles et Budapest devaient être deux des capitales de la France dans ces temps lointains !...

« Cette reine de France était en même temps duchesse d'Orléans : quelle était cette duchesse d'Orléans ? N'y aurait-il point quelque lien de parenté entre elle et une jeune guerrière qui enleva, dit-on, Orléans au Anglais ? Est-ce que, par hasard, cette duchesse d'Orléans, acclamée reine de France à Budapest, pendant qu'elle séjournait à Bruxelles, ne serait pas une transformation de Jeanne d'Arc ? L'imagination populaire est si féconde en métamorphoses de tout genre !

« On remarque aussi dans le document en question que c'étaient la *plupart des journaux* de Budapest qui poussaient un tel cri, et que ce cri était *unanime*. Les notions d'histoire les plus solidement établies sont singulièrement ébranlées par la découverte de ce vieux journal. L'Académie française, — car l'Académie française survivra seule de toutes nos institutions littéraires, politiques et sociales, — a mis ce sujet à l'étude ; elle offre un prix de 100 000 francs à l'auteur qui pourra expliquer pourquoi les Magyars acclamaient « la plupart unanimement » une reine de France qui avait un duché dans l'Orléanais et qui habitait la capitale de la Belgique. « La plupart unanimement » est bien une tournure de style belge. Peut-être la *Gazette de France* était-elle à cette époque rédigée à Gand. »

***

Dans ce temps-là aussi on donnera des prix de vertu comme aujourd'hui ; mais on les donnera à ceux qui ne les demandent pas, qui n'ont ni avocats ni patrons, et dont on n'adresse pas les titres par écrit six mois à l'avance au secrétaire général de l'Institut.

La Commission des prix de vertu se mettra elle-même en quête des pauvres gens qui en sont dignes par leur dévouement ignoré et par la résignation avec laquelle ils supportent mille maux sans se plaindre et sans en parler à personne. Les académiciens monteront eux-mêmes aux mansardes sans pain et sans feu de nos faubourgs, ils descendront l'escalier branlant des caves inexplorées, ils visiteront les huttes perdues au fond des campagnes ; partout ils trouveront la vertu dans la pauvreté, le silence et l'oubli ; ils tâcheront de la récompenser sans faire de discours.

M. d'Haussonville croit « qu'il est bon que la vertu ait ses archives », puisque, dit-il, « le crime a bien les siennes ».

Elle a ses archives, en effet, et voici que le jour approche où « l'Institut sera encombré par la vertu ».

Seulement personne ne vient visiter les archives de la vertu, ni les romanciers, ni les auteurs dramatiques, tout occupés qu'ils sont à rechercher, au lieu de vertus, de beaux crimes hurlants, sanglants et flamboyants !

La vertu ou le devoir est censé faire le fonds commun et universel de la vie en société ; et il y a une quantité de vertu, d'honnêteté et de devoir généralement accompli, qui permet à la société de vivre et de se soutenir. C'est comme le pain quotidien ou l'air que l'on respire.

Mais le dessert, c'est le beau crime ; — le crime, beau ou laid, s'il est éclatant et formidable, c'est l'éclair et c'est la foudre qui traversent la nue ! C'est l'incendie et c'est l'inondation ! voilà qui est intéressant, par exemple, et qui fait accourir le public, et les femmes et les enfants, pour admirer l'horreur de ce spectacle rare et terrible !

Montrer le développement régulier d'une vie honnête, soumise à la loi du devoir, à la discipline sociale, ne fera jamais palpiter les cœurs, à moins que cette vertu ne soit horriblement malheureuse et sacrifiée ; et alors c'est le crime de ses persécuteurs qui fait le pathétique.

Le crime bouleverse l'âme humaine par son audace, sa révolte, et par l'exceptionnel mépris qu'il affiche à l'égard des lois communes; et l'homme et la femme trouvent un vif attrait à ces actes audacieux qui troublent l'ordre général du monde, — du moins lorsque ces actes se passent dans les livres ou au théâtre et qu'ils n'en sont pas eux-mêmes les victimes.

C'est aussi pour cela que, de tout temps et à tout âge, on a aimé voir le commissaire battu et berné au théâtre de Guignol. Le règne du commissaire est si bien établi dans la vie de tous les jours que c'en est agaçant à la fin; la libre imagination prend sa revanche contre cette uniformité, par les coups de bâton donnés au représentant de la loi; or il est utile à l'hygiène morale du monde que la libre imagination puisse quelquefois prendre ses ébats.



Le commissaire de police, M. de Tausch, ayant été arrêté en pleine audience du tribunal de Berlin, la foule se précipita hors de la salle pour voir le commissaire emmené par les gendarmes, — spectacle à jamais réjouissant! Juges et procureurs sont restés tout seuls, confus d'une solitude si soudaine, et les dépêches disent philosophiquement : « Après l'arrestation du commissaire, les débats ne présentent plus d'intérêt. »

Pauvre Tausch! âme candide! Il avait pris au sérieux son rôle de commissaire de la police politique et il voulait gagner son argent; c'est ce qui l'a perdu. Ni les calomnies, ni les inventions les plus scélérates ne lui coûtaient pour remplir consciencieusement les devoirs de sa fonction d'Etat. S'il avait empoché ses appointements sans rien dire et sans rien faire, il serait encore le premier commissaire de l'empire, l'ami des ambassadeurs et des ministres.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

L'ENFERMÉ, par *Gustave Geffroy*, un vol. in-12 ([illegible], éditeur).

L'Enfermé c'est Blanqui. Roman ou livre d'histoire? Ni l'un ni l'autre — et l'un et l'autre. En tout cas un ouvrage captivant, d'une forme tout à fait artiste, plein d'épisodes dramatiques, de remarques aiguës et dont on lit les deux cent cinquante-quatre petits chapitres d'affilée, tant l'intérêt vous pousse, — voilà le bilan sommaire des précieux agréments qu'offre le livre de M. Geffroy.

Maintenant, ce dont je voudrais le louer surtout, c'est de la méthode qu'il a employée pour composer ce livre. Une méthode bien surannée, bien raillée, bien candide, si l'on veut, mais la seule au fond qui permette de donner à un récit et à un [illegible]sement de la vie : la méthode naturaliste.

[illegible] et de faire connaître les doctrines de son héros, c'est principalement l'homme que l'auteur voulait nous montrer en Blanqui et c'est l'homme qu'il a observé à travers les vagabondages de sa vie cellulaire.

Pendant dix ans — car le livre porte à la fois ces deux dates : 1886-1896 — M. Geffroy a parcouru tous les endroits de France où avait séjourné Blanqui, visité les multiples prisons où il avait végété, questionné les gardiens, causé avec les gens du pays, suivi pas à pas dans le passé [illegible].

Puis il nous a translaté le tout en un récit poignant, [illegible] mit et frissonne.

Oui, Blanqui a eu froid en prison. Et M. Geffroy ne croit pas déroger de son rôle d'historien en nous contant ces petites misères. Blanqui aimait les raisins. Et M. Geffroy nous le dit aussi. Blanqui en suspendait des grappes dans sa cellule et les picorait grain par grain. Et cela est également inscrit dans l'*Enfermé*, avec mille autres détails pareils.

Pour les théories, les doctrines, les dogmes sociologiques, vingt lignes touffues de-ci de-là suffisent.

On est préparé à comprendre par l'épisode d'avant. Et puis ce que pense le héros paraît si peu de chose auprès de ce qu'il ose ou de ce qu'il souffre. La proportion est bien gardée, dans ce livre qu'un souci d'art constant grandit et surélève au-dessus des querelles de parti.

[illegible]

CRIMINOPOLIS, par *Paul Mimande*.

Paul Mimande, qui donnait ici naguère ses *Souvenirs* [illegible] simple touriste : il faut l'en croire, en tout cas c'est un touriste qui réfléchit, ou, comme dirait Pascal, un touriste pensant. Il n'en faut pas plus pour le distinguer de la plupart de ses confrères : du touriste statisticien, qui passe le temps à nombrer, à mesurer et à jauger; du touriste descripteur, que les progrès de la photographie vont sous peu rendre inutile; du touriste valétudinaire, qui nous entretient surtout de son estomac...

A quel sujet s'appliquent les réflexions de Paul Mimande, c'est ce qu'indique suffisamment le titre de son volume. Pendant plusieurs années, l'auteur a étudié à la « Nouvelle » et en Guyane ce qu'on appelle la répression des criminels. Pas un seul forçat de notre temps qui n'ait défilé devant lui, pas un seul bandit de marque qui ne l'ait honoré d'une interview. Aussi trouverez-vous dans son volume une foule d'observations et d'anecdotes intéressantes. Quant aux vues générales dont Paul Mimande s'inspire, lui-même nous prévient tout d'abord qu'il « éprouve l'invincible besoin d'écrire librement et de semer des idées tirées de son propre sac ». La pitié, de nos jours, coulant à pleins bords, vous vous figurez peut-être que l'auteur va proposer quelque chose comme une extermination en masse. Pas du tout et bien au contraire. Et peut-être ces précautions n'étaient-elles pas si

nécessaires pour nous dire que le criminel est un malade, que le bagne doit être un hôpital, et qu'il faut, non pas arracher, mais guérir.

Voici, au flanc du coteau, une case blanche et riante. Assise sur un banc, à côté du seuil, une jeune femme, proprement habillée, allaite un nourrisson, tandis que son mari, un peu plus loin, bottelle du fourrage. On demande à la mère si elle aime son petit. « Mon gosse! [illegible] » Le mot semble à Paul Mimande « profond et éloquent ». A la bonne heure. Mais, quoique je ne me rappelle plus au juste en combien de morceaux la jeune femme découpa son premier gosse, il y en aura toujours assez pour me gâter un peu le sublime de ce mot.

N'allez pas cependant, croire que la philanthropie de Paul Mimande ait rien de dolent. Tant de misères, dont il fut le témoin, n'attristent pas son esprit, naturellement vif et gaillard. Et puis, on trouve dans les colonies pénitentiaires de petits coins où peut s'entretenir une honnête gaîté. Lisez, pour vous en convaincre, tout ce qui se rapporte au mariage des forçats.

Criminopolis est le livre d'un philanthrope sincère, mais aussi d'un humoriste, et d'un très alerte conteur.

LE COUPABLE, par *François Coppée* (Lemerre, éditeur). — Sur un total de 1 000 forçats, nous assure M. Mimande, 12 en moyenne ont appartenu aux classes bourgeoises et dirigeantes. Et il en conclut que les 988 autres, gens du menu peuple, complètement illettrés pour la plupart, beaucoup n'ayant jamais eu de foyer, un bon nombre enfants naturels, sont en grande partie les victimes de notre état social.

Le roman de M. Coppée illustre fort à propos cette conclusion. Il a tout juste pour héros le fils d'une « grisette » et d'un étudiant en droit, qui l'abandonne lâchement après l'avoir rendue mère. On nous le montre courant la rue avec les mauvais garçons, ramassé par la police et envoyé, jusqu'à sa majorité, dans une colonie pénitentiaire, puis, après quelques années de misère et de vagabondage, finissant, dans un coup de folie, par voler et tuer. Or, sachez que pendant ce temps l'étudiant en droit est devenu avocat général à la Cour de Paris. Devinez-vous ce qui va s'ensuivre? Je n'en doute pas. Le père et le fils se retrouvent, l'un sur le siège du Ministère public, l'autre au banc des accusés. Saisi de remords, le père, au lieu de requérir contre le fils, s'accuse lui-même, et de façon si pathétique, qu'il obtient des jurés un verdict négatif.

Cet acquittement fait la moralité du livre. Le « Coupable » n'est pas le fils, mais le père, et, avec lui, toute la société. Oh! la société! M. Coppée l'arrange bien! Aucun des défenseurs attitrés de l'ordre social ne trouve grâce devant lui. Le président de la Cour d'assises? un gros homme rond et glabre, criblant de facéties l'interrogatoire du misérable qu'il va envoyer au bagne. Et ses deux assesseurs? Celui-ci, une ingrate figure à migraine ; celui-là, un vieux rose et ridé comme une pomme d'api, roulant des yeux de myope derrière ses lunettes d'or, Quant à la police, fi l'horreur! Voyez, par exemple, ce léger profil : « Un noir et vilain jeune homme aux moustaches cirées, avec une cravate prétentieuse sur une chemise sale, et de qui les cheveux très épais et taillés en brosse semblent ronger le front comme une maladie. » C'est M. le secrétaire du commissariat. Parmi tous les personnages du livre, il n'y en a qu'un d'aimable, c'est le jeune criminel. Naturellement. M. Coppée se fait tout de même la partie trop belle. Mais son livre est moins un roman qu'une plaidoirie. Il confesserait ailleurs, j'en suis sûr, qu'on trouve de par la monde des assassins peu sympathiques et, qui sait? des secrétaires de commissariat qui ne cirent pas leur moustache.

Certains tics agaçants, les « n'est-ce pas? », les « voyons! » les « allons donc! » etc., dont l'incompressible *moi* du poète fait un usage vraiment excessif, des articles de journal qui trouveraient mieux leur place dans la cinquième série de *Mon franc parler*, un genre d'esprit « bon enfant », mais qui abonde en plaisanteries faciles, n'empêchent pas le *Coupable* d'être un livre généreux, éloquent par endroits, et bien fait pour apitoyer les âmes. J'y signale même un épisode, le chapitre 18, qui est tout à fait exquis de grâce émue et de touchante vérité.

LA VIE ET LES LIVRES, 3e série, par *Gaston Deschamps* (Colin, éditeur). — Si M. Gaston Deschamps ne possède peut-être pas toutes les qualités du « parfait critique, — mais le nombre en est effrayant! — il ne lui manquerait, avouons-le, que les plus sévères. Ceux-là mêmes de ses articles sur la *Vie* ou les *Livres* qui n'ont pas le plus de substance, nous charment par les grâces de l'esprit et de la diction. Personne, je crois, n'écrit mieux que lui, ne met plus habilement en œuvre toutes les ressources d'une rhétorique ingénieuse, fleurissante, chatoyante et sémillante, riche d'élégances livresques ou mondaines. Ce qu'on peut regretter tout au plus, c'est que les agréments de sa forme ne laissent pas toujours à son jugement un relief assez net. Mais la vertu essentielle du critique, si nous en croyons Sainte-Beuve, consiste à ne pas offrir de résistance, à être mobile et compréhensif. Cette vertu-là, M. Deschamps la possède au plus haut degré. Et même, on le voudrait quelquefois un peu plus résistant.

COMÉDIES, POÉSIES, par *Eugène Alberge* (May et Motteroz, éditeurs). — Où donc M. Alberge apprit-il « l'art des vers »? On versifiait de cette façon voilà un peu plus d'un siècle, avant que la Révolution n'eût coupé le cou aux faiseurs de « bouquets ». Je ne demande pas pour lui le même traitement; je ne vois même aucun inconvénient à ce que, par notre temps d'anarchie poétique, un aimable homme, comme il doit l'être, reste fidèle au culte des Grâces. Légèrement fanées, ses poésies n'en conservent pas moins quelque parfum. Dans le *Souper chez Ninon*, par exemple, il y a un tour de galanterie surannée et d'élégance vieillotte qui n'est pas après tout sans charme.

GEORGES PELLISSIER.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 34154 *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. - TOME VI 19 DÉCEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

La commission sénatoriale des droits de succession a déposé son rapport.

Le vrai débat portera sur ce point : la Chambre avait voté un tarif progressif; le Sénat veut rétablir le tarif proportionnel.

Les partisans de la progression raisonnent ainsi : si tel qui hérite de cent mille francs paye 1 p. 100, pourquoi ne pas demander 2 p. 100, par exemple, à celui qui hérite d'un million? Celui-ci payera 2 p. 100 plus facilement que celui-là 1 p. 100.

Le danger, c'est que nul ne peut dire où s'arrêtera la progression. Vous voulez aujourd'hui fixer un maximum, mais comment assurer que ce maximum ne sera pas dépassé demain? Qui dit impôt progressif dit impôt arbitraire.

Et puis, qui sait si la grosse succession que vous voulez frapper d'un taux plus fort ne sera pas souvent plus digne d'intérêt que la petite succession que vous entendez ménager?

Voici, d'un côté, un oisif, qui a mangé pendant soixante ans ses rentes dans quelque trou de province, et qui laisse cent mille francs à ses héritiers. De l'autre côté, c'est un agriculteur, un manufacturier, qui a fait fortune en travaillant. Serait-il juste, je le demande, de prélever 2 p. 100 sur le million du producteur, quand on ne prélèverait que 1 p. 100 sur les cent mille francs de l'inutile?

La proportionnalité est le seul moyen d'éviter l'arbitraire : augmentez, s'il le faut, le taux de l'impôt, mais que ce taux soit le même pour tous.

La commission du Sénat s'est placée à ce point de vue, et nous croyons qu'elle a bien fait. Les droits de succession ne doivent varier que d'après le degré de parenté. En définitive, c'est une idée d'ordre moral, l'idée de la famille, qui justifie l'héritage : d'où cette conclusion, qu'on doit traiter avec ménagement les successions en ligne directe et faire surtout porter l'impôt sur les successions en ligne collatérale.

Il y aurait peut-être à étudier une réforme de détail, sur laquelle nous prenons la liberté d'appeler l'attention de la commission sénatoriale. Lorsqu'une fortune est immobilisée dans l'industrie, c'est souvent un embarras pour les héritiers d'acquitter les droits de succession dans un délai de six mois. Il existe à ce sujet, dans la loi espagnole, une disposition qui pourrait être adoptée avec avantage. Chez nos voisins, les héritiers peuvent demander un second délai de six mois, à la seule condition de payer au Trésor l'intérêt sur le montant des droits de succession.

Une autre réforme, — celle-ci plus grave, — serait de réduire au cinquième degré le droit de succéder : aujourd'hui, un cousin au douzième degré est héritier légal; or, un cousin au douzième degré, c'est, les trois quarts du temps, un « monsieur » que le défunt n'avait jamais vu de sa vie.

Enfin, ce qu'il faudrait surtout faire, ce serait d'augmenter le chiffre de la quotité disponible : on parle beaucoup de restaurer la famille; le moyen est là, et là seulement.

Voilà des réformes dont les conservateurs dignes de ce nom devraient prendre l'initiative.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

MÉRIMÉE ET SA CONFIDENTE

Comme c'est toujours une fête intellectuelle que de lire du Mérimée! Certes cette *Correspondante inédite* que l'on vient de publier, ces lettres à une troisième ou quatrième inconnue, ce petit volume n'est pas une grande œuvre. Mérimée ne s'y est pas appliqué. A défaut d'application, il n'y a pas mis la verve, la flamme et l'ardeur d'une passion emportée. La dame, qui semble très distinguée du reste et intelligente, à qui il écrit, est une dame; ce n'est pas une femme. Elle a soixante ans. Nous avons ici la conversation de deux sexagénaires très tranquilles. Mais plus je vais, plus j'estime, à l'encontre de beaucoup de mes contemporains, que l'intelligence sert à quelque chose et aussi le savoir.

Ils servent à ceci précisément. Mérimée s'ennuie, affreusement; il est malade, très touché déjà de cette affection redoutable qui devait le mettre au tombeau dix ans plus tard; il a cette autre maladie encore, qu'à son âge, et valétudinaire, il faut, de temps en temps, passer quinze jours en culotte courte à jouer des charades et à faire des compliments parce qu'on est l'ami de l'impératrice; il est malade encore, moralement, d'une façon très pénible, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Il est très malheureux; mais vous ne sauriez croire combien il le serait plus encore s'il était un imbécile et un ignorant. La vie intellectuelle le sauve. A travers toutes ces douleurs, il lit, il se souvient; à propos de n'importe quoi le voilà en Grèce au temps de Périclès, à Rome au temps des Antonins, en Russie au temps de Catherine, en Pologne au temps de Sobieski, en Espagne, en Moravie, en Allemagne, en Gaule, au moyen âge, dans ce XVIe siècle qu'il adore, dans ce XVIIe siècle qu'il aime moins, mais qu'il connaît de près, devant telle église romane qui est une vieille amie à lui, devant tel château renaissance qui n'a pas pour lui de secret, et il bavarde, et il rapproche, et il compare, et il pense, et il a passé une heure sans s'ennuyer. Il a mille refuges. Voilà précisément à quoi ça sert.

Quand la jeunesse est passée, il faut savoir qu'on ne vit plus que par curiosité. Or on n'est curieux que si l'on s'est dressé à l'être de très bonne heure. « Vous ne savez pas jouer au whist, disait Talleyrand. Quelle vieillesse vous vous préparez! » Le whist a du bon. Mais encore mieux pourrait-on dire : « Vous ne savez pas l'archéologie? ni la céramique? ni le vieil allemand? ni le persan? comment peut-on n'être pas Persan! ni le chinois? pas même le grec? Quelle vieillesse vous vous préparerez, dès que les femmes ne vous diront plus rien. Vous ne pourrez que lire de l'Alexandre Dumas. Et le personnage de l'*Été de la Saint-Martin* a tort : des romans de Dumas, il n'y en a pas beaucoup, il y en a très peu. Quelle vieillesse vous vous préparez! » Voilà ce qu'il faudrait dire aux collégiens au discours de distribution de prix. On ne peut pas tout à fait le leur dire. Mérimée se l'était dit de très bonne heure.

Donc il écrivait à Mme de X..., de 1854 à 1862, des lettres très intellectuelles et très spirituelles dont une bonne moitié est charmante. Il lui écrivait sur lui-même, sur l'histoire, sur l'architecture, sur les choses du temps, sur la religion, sur les réceptions de l'Académie française, car on avait déjà à cette époque l'habitude de montrer au public le nouvel élu « comme un monstre marin », sur les fêtes de Compiègne, sur ses voyages en Écosse, en Italie et à Nice (Nice a été annexé à la France à cette époque en considération de M. Mérimée pour lui épargner les ennuis de la douane), etc., etc.

Pourquoi lui écrivait-il? Parce qu'il n'a jamais pu se passer d'écrire à une dame. Cela était nécessaire à son tempérament. Toute sa vie son commerce épistolaire avec une dame, une au moins, lui a été indispensable. Mais pourquoi un commerce épistolaire féminin lui était-il indispensable? Parce que... mais il l'a dit. Je serais bien bon de le dire moi-même.

« Elle (Mme Récamier) a dû son influence à sa résignation. Elle était toujours prête a subir la personnalité de tous les *lions*. Elle ne s'ennuyait jamais ou elle n'en avait pas l'air. Les hommes ont continuellement besoin d'être remontés, comme les pendules. Il nous prend de temps en temps des défaillances, des tristesses, des ennuis, dont on nous tire en général par des compliments. On n'oserait dans ces moments-là s'adresser à un ami, parce qu'on a toujours un certain orgueil qui empêche de se montrer dans les moments de bassesse. Comme il n'y a pas de rivalité entre hommes et femmes, vous avez le triste privilège de nous consoler et de nous guérir. Mais je crains que vous ne considériez l'espèce masculine comme les médecins considèrent l'espèce tout entière. Ils voient sous les plus belles peaux de vilaines humeurs, des abcès, etc. Heureux qui a un médecin! »

Et Mérimée a cherché un médecin toute sa vie. Il en a trouvé plusieurs, et qui paraissent avoir été des médecins très attentifs, très aimables et très experts. Seulement, dans cette thérapeutique très spéciale, il arrive que le médecin voit votre maladie, l'explique, la caresse, la soigne, la guérisse même... et vous en donne une autre. Et c'est précisément ce qui venait d'arriver à Mérimée; et cela fait qu'il y a un petit roman rétrospectif dans le volume que nous avons sous les yeux. Commençons par le roman, si vous voulez. Ceci est pour les dames.

Donc en 1852, — Mérimée est historien, il met les dates, — l'auteur de *Carmen* ayant juste 49 ans s'aperçut que la quarante-neuvième année n'est pas

un âge drôle. Il perdit « le grand intérêt qu'il avait à cette vie, et sans espoir de le retrouver ». Cet *intérêt* était si séduisant, paraît-il, que c'était pour lui, depuis quinze ans, que Mérimée avait fait tout ce qu'on croyait qu'il faisait pour nous. « Je n'ai rien fait jusqu'à présent pour moi, et je n'ai plus personne pour qui travailler. » Et désormais il est hors d'état « de s'occuper d'autre chose que de voir des tableaux, entendre de la musique et regarder des paysages ». Voilà ce qui « met beaucoup de nuages noirs dans son horizon ».

Il y aurait bien l'amitié, qui a été créée et mise au monde pour faire semblant de consoler de l'amour; mais songez qu'il a cinquante ans et que... « mes meilleurs amis sont morts et je ne sais si j'en ai encore ». La situation lui semble dure.

Quand il met les points sur les *i*, ce qui lui arrive rarement, car ce fut un très bon gentilhomme que M. Mérimée, et non seulement il ne nomme pas, ce qui est élémentaire, mais il ne parle même de lui qu'à mots très couverts; il montre bien que c'est un grand trou qui s'est creusé dans sa vie en 1852 :

« Je vous ai parlé de mon *ennemi*; ajoutez un *e* muet. Si ce n'est pas assez clair, j'appelle ainsi une femme que j'ai aimée pendant quinze ans, que j'aime encore (naturellement), qui ne m'aime plus, et qui peut-être même ne m'a jamais aimé. (Si! Ça fait toujours cet effet-là, après, mais c'est une erreur. La dernière de nos illusions c'est de croire que tout ce à quoi l'on a cru était illusion. Le résultat, c'est qu'il faut que je retranche quinze ans de ma vie, non seulement perdus (mais non! en voilà une idée!) mais dont le souvenir même est empoisonné pour moi (pour ceci, d'accord). Je ne regrette pas le temps perdu, car j'aurais trop à faire; mais j'avais des souvenirs qui étaient pour moi un monde surhumain, où j'avais autrefois accès et qui m'est fermé. »

Voilà la blessure. Elle est profonde. Elle est extrêmement sensible. De temps en temps Mérimée cherche à s'en consoler par l'amour-propre, — vous vous y attendiez. Il a ce réconfort amer (et parfaitement illusoire) qu'au moins c'est lui qui a eu le beau rôle :

« Lorsque je croyais arranger définitivement ma vie, je m'accusais un peu, dans ma conscience, d'égoïsme. Maintenant j'ai trouvé quelque soulagement dans cette pensée que je n'avais pas été si égoïste que je croyais et que j'avais plus perdu que gagné au marché que je croyais avantageux. Ne vaut-il pas mieux être dupe que trompeur? »

Mais le plus souvent, sans tant raisonner, il est écrasé tout simplement :

« Figurez-vous la figure qu'on fait, lorsque, après avoir admiré pendant de longues années ce qu'on croyait un diamant, on s'aperçoit que c'est un morceau de verre. Je suis encore tout abruti d'une découverte pareille que j'ai faite il y a cinq ou six ans. J'en ris quelquefois maintenant; mais jaune. Et voilà pourquoi je n'ai de cœur à rien. »

Cela finit pourtant par se calmer. La cicatrice se ferma. J'estime qu'elle mit environ sept ans à se fermer. C'est une mesure honorable. La blessure remontait, comme nous l'avons vu, comme Mérimée nous l'a dit lui-même, à 1852. Les lettres où il la montre comme saignante encore sont de 1855. En 1859 elle est guérie ou à très peu près : il n'y songe plus que par accident. Oh! quand « on n'y songe plus » que par accident, ce n'est pas douloureux, c'est même presque agréable. C'est « y songer » de telle manière qu'on regretterait plutôt de n'y plus songer du tout :

« Il m'est arrivé ici (à Cannes, bon pays du reste pour oublier, ces pays du soleil sont essentiellement psychiatriques) une chose assez singulière. Depuis cinq ou six ans (sept ans) j'étais poursuivi par un fantôme, ou, pour parler moins poétiquement, par un souvenir, — non pas un remords, — qui me rendait très malheureux. Je me suis aperçu l'autre jour que ce souvenir ne m'était rappelé que par accident, et qu'il n'était plus aussi pénible. Est-ce que je suis devenu philosophe ou que je commence à me momifier? »

— Allons! le temps a fait son œuvre. Le roman de M. Mérimée est fini. Il a duré vingt-deux ans, dont quinze à l'état de réalités, et sept à l'état de souvenirs. C'est le roman d'un honnête homme. Tout a été mesuré, décent, juste de mesure et de ton dans l'existence de M. Mérimée, même involontairement. Non seulement il avait le sens exquis de la mesure, mais aux choses où il était sur le point d'en manquer, je ne sais quelle divinité tutélaire prenait le soin de l'avoir pour lui.

En dehors de son roman, qui tient six pages dans ces trois cent cinquante pages de correspondance, et voilà encore la juste mesure, Mérimée se montre à nous en ce volume tel que nous le connaissions, sceptique, ironiste, pessimiste, le tout avec une légère impertinence et taquinerie dont il n'a jamais su se préserver absolument. La dame excellente qui était entrée en correspondance avec lui s'était introduite dans son commerce, 1° parce que M. Mérimée était inspecteur des beaux-arts et pour l'intéresser à la restauration des châteaux et églises historiques qu'elle aimait; 2° parce que M. Mérimée était libre penseur et pour le convertir. — Elle a pleinement réussi au premier de ces desseins. Les efforts qu'elle a faits dans le second nous valent de petites dissertations en trente lignes de M. Mérimée sur la foi, sur l'autorité des Évangiles,

sur saint Jean, sur saint Paul, qui sont des modèles de persiflage élégant, sans effronterie du reste, et en toute bonne grâce respectueuse.

Sur la foi surtout, il est charmant. Il a cent façons agréables de dire le seul mot qu'il puisse dire et qu'il est forcé de répéter : « Que voulez-vous? Je ne l'ai pas. » En effet c'est un don. Il lui a échappé, en philosophe, et sans male intention, d'écrire : « C'est un instinct » ; on s'est fâché. Il retire le mot instinct. Oh ! il le retire ! « Je voulais dire : C'est une grâce, et elle ne m'est pas départie. » Et puis un peu plus tard il revient : « C'est une disposition d'esprit. » Il ne l'a pas, et même, s'il l'avait, il ne croirait pas davantage ; car :

« Vous ne pouvez comprendre la différence qu'il y a entre les choses *qui me plaisent à supposer* et celle *que j'admets comme vraies*. Je me plais à supposer des revenants ; mais malgré l'impression toute matérielle que j'éprouve, cela ne m'empêche pas de ne pas croire aux revenants, et si je voyais un spectre, je n'y croirais pas davantage. En effet, il est beaucoup plus probable que je sois fou qu'il ne l'est qu'un miracle se fasse. »

Ce n'est pas mal raisonné ; mais c'est un peu insolent tout de même. A mesure que la correspondance avance, cette manière de taquinerie s'accuse et s'aiguise davantage. Il est entendu que Mérimée n'a pas la foi ; mais on voudrait lui faire avouer au moins que la foi est une vertu. Cela finit par l'agacer un peu, et il répond tout à fait à la manière d'un homme du XVIIIe siècle, qu'il n'a jamais cessé d'être :

« Si j'osais vous dire une grosse impiété (il osera, n'ayez peur), je vous demanderais comment on qualifie de vertu une *singularité de l'organisation*, de l'idiosyncrasie, dirait un pédant... Un capucin qui avait la foi me disait à Rome : *Nel tempo d'Escolapio*. Il croyait à Esculape comme à saint Pierre. Quel mérite avait-il à cela ? »

Décidément pour Mérimée, bien qu'il eût retiré le mot, la foi était bien un instinct. Cette discussion, toujours aimable du reste et spirituelle d'un encyclopédiste et d'une catholique, est une chose assez piquante, et l'on conçoit bien que Mérimée ait dit un jour à sa correspondante, avec un tour tout à fait digne de Voltaire, d'ailleurs :

« Pour vos prières, s'il faut vous parler franchement, je ne crois pas qu'elles aient jamais d'autre effet que de me pénétrer d'une vive reconnaissance. »

Tel il était, même, on le sait, avec ses plus intimes amis et les plus respectés. Cette sécheresse hautaine, moitié affectée, moitié réelle, mais on n'affecte, longtemps du moins, que ce qu'on a réellement au fond de soi, ne s'étale pas ici, mais elle se montre, et n'apparaît que plus vivement, pour ne se produire que rarement, par brusques saillies qui font que, soudain, on dresse l'oreille :

« Autrefois, j'ai poursuivi quelque chose, — non la gloire, assurément — et je ne travaillais pas pour moi seul. Aujourd'hui si j'écrivais, ce serait pour moi ou le public. Le premier est devenu *trop difficile à amuser pour que j'essaye ; le second a le malheur de ne pas jouir de mon estime.* »

Nous le tenons là, l'éternel désillusionné, qui n'était pas, dans son désenchantement, sans quelque ... attitude.

Et de ce pessimisme incurable, ici aussi, il nous donne la raison, qu'il a donnée ailleurs, mais sous une forme bien amusante et neuve : « Méfiez-vous de votre optimisme et croyez qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire », disait-il à une autre correspondante, — A celle-ci :

« Je vous soupçonne d'apporter un peu d'enthousiasme jusque dans les chiffres ; mais vous en avez pour tout. Comment se fait-il que vous soyez ce que vous êtes, étant née en France et ayant vécu dans le monde ? J'ai été enthousiaste, moi aussi, dans ma jeunesse ; mais il m'est arrivé ce qui arriva à un chat que j'avais élevé dans la persuasion que le mal n'existait pas. Il ne connaissait que le bien. Il monta un jour sur les toits et revint avec la patte cassée, cent coups de griffe et la robe déchirée. Depuis il fut prudent, défiant et pessimiste, au demeurant un assez bon chat. »

Prudent, défiant, pessimiste, *distant*, hautain, poli, très lustré et d'une propreté anglaise, caressant et la griffe toujours prête, ne cassant rien, méprisant tout, un peu triste, au demeurant un assez bon chat : oui, voilà bien comme on se figure en effet le chat de M. Mérimée.

Ce petit volume ne sera pas inutile à l'histoire littéraire. Il y a un portrait de Béranger, une « figurine » de Sénèque, trois lignes sur Baudelaire, un profil de Napoléon III, un buste de Mme Récamier. Sur Béranger il n'est qu'en éloges, comme tous ceux qui ont connu l'homme plus que l'auteur. De l'homme que fut Béranger, je prie qu'on m'en croie, moi aussi, on ne dira jamais assez de bien. Mais on conçoit que d'être loué par Mérimée, c'est un prix d'honneur :

« Je l'ai beaucoup connu et je l'aimais beaucoup. C'était l'homme de meilleur conseil que j'aie connu ; il ne disait jamais : « Qu'allait-il faire dans cette ga- « lère ; » il tâchait de vous en tirer. Il était surtout le confident des femmes, comprenant toutes leurs passions, tous leurs scrupules, tous leurs préjugés, d'une discrétion admirable. Il était extrêmement charitable, et personne assurément n'a fait plus de bien que lui. Nous nous disputions souvent ; il pré-

tendait écrire pour le peuple; je lui disais que le peuple était bête et l'admirait sur notre parole. Le peuple lui a nui un peu comme poète, à mon avis. »

Est-ce complet, sans en avoir l'air?

Sur Sénèque une épigramme, mais qui mérite de rester :

« C'était un homme supérieur. Il dit des choses très propres à donner de l'énergie à l'âme, seulement d'une façon trop spirituelle. C'est Beaumarchais prêchant. On a traduit ses lettres; mais je ne sais comment on aura pu rendre en français tout son clinquant latin. »

Sur Baudelaire un peu trop de sévérité, mais encore... :

« *Fleurs du mal*, livre très médiocre, nullement dangereux, où il y a quelques étincelles de poésie... »

Sur Mme Récamier... Il ne pouvait pas souffrir Mme Récamier; il sentait qu'il était injuste envers elle; mais l'aversion était trop forte :

« Vous l'avez connue sans doute. Je n'ai d'autre reproche à lui faire que de n'avoir jamais eu ces haines vigoureuses qu'il faut avoir à l'occasion. Elle trouvait tout bien, louait tout le monde. *Elle vous* [illegible]. Cela, et le culte de Dulie qu'on rendait dans la maison à l'homme le plus égoïste de son siècle, me l'avait fait prendre en grippe. Je crois qu'elle était vraiment bonne, malgré cela; mais les premières impressions ne s'effacent pas. »

A qui Mérimée a-t-il songé en faisant le portrait d'une autre Récamier, évidemment plus moderne, qu'il ne nomme pas? Je ne sais; mais le morceau, en sa malice sournoise, est exquis. C'est une grande page de Mérimée :

« Pour les qualités, vous ne parlez pas assez de son dévouement admirable à un homme fort indigne, selon moi, d'une amie pareille. Elle est morte à la peine, se sacrifiant à un vieux fat qui ne l'a jamais ni comprise ni aimée. Quant aux défauts, voici celui qui m'avait choqué d'abord et qui pendant bien longtemps me l'avait rendue assez odieuse. Le monde lui avait donné une telle habitude du mensonge qu'elle en avait fait usage à tout propos, sans but, sans utilité. La vérité ne venait dans sa bouche que par distraction. Comme presque tous les menteurs, elle croyait que tout le monde mentait, et de plus elle faisait à tout le monde l'honneur de croire qu'il se proposait un but, qu'il avait un projet. Elle a été très longtemps à deviner que je n'allais chez elle que parce que je m'y amusais. Nous avons eu l'un de l'autre la pire opinion pendant des années, mais je crois que lorsqu'elle est morte nous nous connaissions assez bien et nous nous aimions assez. »

Ah! quelle jolie page des *souvenirs d'un homme du monde*; et comme on les voit bien tous les deux, elle et lui, pendant vingt ans, avec leurs traits caractéristiques, s'étudiant, prétendant se deviner et se comprenant la veille de leur séparation éternelle.

Puisque je suis en train de citer (et que pourrais-je mieux faire que de citer, ayant du Mérimée sous le bras gauche?), voici un *souvenir de Compiègne* qui intéresse l'histoire, la grande histoire :

« Le maître de la maison... vous plairait infiniment. Vous vous moquerez de moi si je vous dis que je n'ai jamais rencontré un homme plus *naïf*. Il ne dit jamais rien d'appris. Ses idées sont quelquefois bizarres, mais bien originales. Il a un talent singulier pour attirer la confiance et mettre les gens à l'aise. Cependant il n'a pas l'air de le chercher. Il est extrêmement poli et bienveillant; mais réservé. Il sait faire parler... Je lui disais qu'un des traits les plus extraordinaires de César était d'être devenu amoureux fou de Cléopâtre à l'âge de cinquante-trois ans. Cela l'avait rendu romantique et il voulait remonter le Nil avec elle dans une cange pour chercher la source du fleuve. Cela m'amena à raconter comment était né un joli garçon qu'on appela Césarion, et qui était bien fils de César, ajoutai-je; CAR Auguste le fit mourir. L'anecdote et peut-être aussi mon *car* lui firent faire une exclamation de surprise et d'indignation si honnête, que je fus tout honteux de m'être montré plus machiavélique que je ne suis. »

Mais je citerais longtemps encore. Ce volume n'ajoutera rien à la gloire de Mérimée, sans doute, et ne change rien, tout compte fait, à sa figure; mais il la complète bien; et quand il ne la compléterait pas, il est par lui-même très savoureux. — Et puis c'est une correspondance entre un homme de lettres et une de ses contemporaines; et l'on peut s'y promener sans crainte des flaques. Cela change.

[illegible]

COURS D'HISTOIRE

DES DOCTRINES POLITIQUES

Messieurs,

Mes premières paroles doivent être un remerciement vif et pénétré pour le ministre qui a bien voulu me charger de l'enseignement que nous inaugurons aujourd'hui; pour l'un de ses prédécesseurs, M. Poincaré, qui m'a ouvert l'accès de cet enseignement en me confiant, l'an passé, une conférence de docto- [illegible]

[illegible]

le Parlement, qui a autorisé l'institution de ce cours à la Faculté des lettres; pour la Faculté enfin, qui m'a favorablement accueilli.

Plusieurs d'entre ses membres ont été mes maîtres, soit à l'École normale, soit ici même, quand je venais chercher, après les leçons de l'École, celles de la Sorbonne. Je leur dois, à tous, beaucoup. Il m'est doux de le dire. Il m'est doux aussi de penser que leur voisinage me soutient, en quelque sorte, au moment où m'échoit l'honneur, fort souhaité, je l'avoue, mais fort redouté — je l'avoue encore — de m'asseoir à cette place. Aujourd'hui comme autrefois, je désire mériter l'approbation de mes maîtres. Vous m'en dites le moyen, qui est de suivre, selon mes forces, les exemples qu'ils m'ont donnés. Je tâcherai donc à rivaliser avec eux non certes de lumières et de talent, mais d'ardeur au travail, de probité scientifique, de dévouement à cette glorieuse maison.

Le meilleur témoignage que je puisse offrir à la Faculté, comme aux pouvoirs publics, des sentiments qui m'animent à cette heure, est d'entrer dans leur commune pensée, en m'attachant à vous faire mesurer l'importance de cet enseignement nouveau.

Il est non pas le premier, — puisque, depuis plusieurs années déjà, M. Espinas professe ici l'histoire de l'économie sociale, avec une autorité que fonde un grand savoir, sans cesse accru par la recherche, — mais le second de ceux qui représentent, dans le cadre élargi de la Faculté des lettres, les sciences sociales. Et sans doute, nos maîtres, qui ne les enseignaient point, parce qu'on ne les conviait pas à les enseigner, ne s'interdisaient nullement de les prendre pour objet de leurs travaux : témoin cette grande *Histoire de la Science politique dans ses rapports avec la Morale*, que M. Janet publiait il y a longtemps déjà, et qui, plusieurs fois réimprimée, a obtenu, en France comme à l'étranger, un vif et durable succès. Mais si l'on écrivait sur les sciences sociales, on n'eût guère pu les produire en Sorbonne, il y a seulement vingt ans. M. Gréard le constatait dans le discours qu'il a prononcé à l'inauguration de l'Université de Paris, et il ajoutait en termes qu'il faut reproduire : « Ces sciences ont maintenant leur place à la Sorbonne, une place qui s'agrandira. Où pourraient-elles être étudiées avec plus de sérénité ?... Il ne s'agit point de créer des doctrines d'État — il n'y a plus de doctrines d'État — mais simplement de rassembler, de coordonner les éléments d'une science fondée sur les principes, éclairée par l'histoire, ouverte à toutes les hautes discussions, qui tienne en égal souci les conditions intangibles et les imperfections toujours revisables des sociétés humaines, propre, enfin, à former les idées et les mœurs d'un peuple libre, qui veut rester capable et digne de l'être. » Beau langage, qui décèle à la fois l'intelligence la plus nette des conditions de la recherche scientifique, et le souci le plus ému de la réalité vivante, un haut esprit et un cœur patriote. Faire de la science, sans oublier que la science contient les principes de l'action, c'est ainsi également que je conçois la tâche qui m'est assignée. Vous vous en rendrez mieux compte, lorsque j'aurai déterminé devant vous le caractère de nos études, la méthode qui y présidera, l'esprit dans lequel elles seront conduites. C'est l'objet de la première partie de cette leçon. Dans une seconde partie, je vous donnerai les raisons qui m'ont fait inscrire sur l'affiche le sujet de cours que vous y avez vu, et je vous rappellerai quelque notions nécessaires pour le bien entendre.

I

Qu'est-ce que l'histoire des doctrines politiques, et d'abord que faut-il entendre par doctrines politiques ?

Non certes toutes les manifestations, écrites ou parlées, des diverses opinions qui partagent les esprits aux diverses époques ; mais seulement celles d'entre les thèses politiques qui, liées entre elles, et rapportées à un principe, ont pris la consistance d'un système. Il y a une opinion républicaine, une opinion monarchique, il y a même plusieurs opinions républicaines et plusieurs opinions monarchiques : il n'y a *qu'une* doctrine libérale, il n'y a *qu'une* doctrine théocratique. Cette doctrine change d'aspect, ou, pour employer le terme consacré, évolue ; mais, à travers ses métamorphoses, subsiste toujours à l'état de doctrine théocratique ou libérale.

L'histoire des opinions, celle des partis qui représentent les opinions, l'histoire de la politique, en un mot, est une chose ; l'histoire des doctrines politiques en est une autre. La première tient compte de tous les faits, d'autant plus intéressante, plus vraie, qu'elle est plus minutieusement complète. La seconde néglige délibérément tout ce qui est épisodique. Par exemple l'historien de la politique, s'il veut raconter les premières manifestations du libéralisme au XIXe siècle, se demandera, pour commencer, si, déjà sous l'empire, les salons, les mémoires, certains incidents de la vie publique ne révèlent pas un mouvement, même faible et timide, d'opposition libérale ? Il s'emparera, et très justement, d'une page écrite par Chateaubriand, d'une parole prononcée par Mme de Staël, d'une démarche accomplie par une commission du Corps législatif de 1813. L'historien des doctrines politiques négligera ces détails, si importants qu'ils soient, et ira droit aux politiques, aux écrivains qui ont *systématisé*. Royer-Collard, Guizot — les premiers écrits de Guizot — lui révéleront la *thèse* doctrinaire ; Benjamin Constant, la *thèse* libérale. Les discours de Royer-Collard, les brochures de Guizot,

les pamphlets ou les études de Benjamin Constant, il les replacera, sans doute, dans les circonstances qui les ont entourés, suscités; mais cela fait, et brièvement, il cherchera, dans ces brochures, dans ces discours, la substance de la doctrine. Et par delà la substance, si l'on peut ainsi parler, l'âme même de la doctrine, pourquoi ces libéraux aimèrent la liberté, et quelle sorte de liberté ils aimèrent; pourquoi ces individualistes prirent en main la cause de l'individu, et quelle notion ils se firent de l'individualité.

Comme elle diffère de l'histoire de la politique, l'histoire des doctrines politiques diffère de l'histoire des institutions, de l'histoire du droit public et de l'histoire du droit constitutionnel, tout en soutenant avec ces trois ordres de recherches des rapports sur lesquels il serait superflu d'insister. — D'abord, les institutions ne se modèlent pas toujours sur une doctrine. Elle sont, le plus souvent, le fruit des circonstances; elles reposent sur la coutume et l'état de possession. Puis, lors même que les institutions procèdent d'une doctrine, elles ne l'expriment pas toujours, ni même ordinairement, dans son intégrité. Joignez-y qu'une fois établies, elles vivent d'une vie propre, indépendante. Tout lien est rompu entre elles et la doctrine génératrice. L'historien des institutions nous montre ce qu'elles deviennent, non d'où elles viennent. — Quant à l'historien du droit public ou du droit constitutionnel, il se préoccupe, sans doute, s'il a l'esprit philosophique, du rapport qu'il peut y avoir, ou qu'il y a certainement, entre telle forme de constitution, tel texte de loi et les doctrines en vigueur au moment où cette constitution a été adoptée, cette loi établie. Mais ce n'est là pour lui qu'une recherche secondaire. Son principal objet sera toujours d'étudier les lois, les constitutions *en elles-mêmes, pour elles-mêmes*, dans leur teneur précise. Il s'attache à la lettre, et ne met en cause l'esprit que dans la mesure où cela est utile pour déterminer plus exactement la portée d'un texte. L'histoire du droit public, l'histoire du droit constitutionnel, telles qu'on les professe à la Faculté de droit, laissent donc place à côté d'elles à une histoire des doctrines politiques, qui tient précisément pour essentiel ce que les deux autres considèrent comme accessoire. Moins curieuse des réalités juridiques que des notions abstraites dont ces réalités procèdent, ou auxquelles il convient de les rapporter quand on les juge, l'histoire des doctrines politiques veut savoir non ce que les hommes ont fait de la société à laquelle ils appartenaient, mais ce qu'ils auraient voulu en faire, si la matière sur laquelle ils ont opéré eût été ductile et malléable à souhait.

L'histoire des doctrines politiques diffère encore sensiblement de deux ordres d'études, l'un fort ancien, et quelque peu démodé, la philosophie de l'histoire; l'autre plus récent, et fort à la mode, quoiqu'il ne diffère pas toujours du premier autant qu'on pourrait le croire, la sociologie.

La philosophie de l'histoire, c'est, ou plutôt c'était l'interprétation de l'histoire à l'aide d'une philosophie donnée, interprétation qui pouvait séduire par l'audace, l'ingéniosité ou la grandeur, mais qui devait inévitablement suivre la fortune du système auquel elle s'adaptait, triomphante avec lui, avec lui détrônée quand un système nouveau s'emparait des esprits. La philosophie de l'histoire a été ainsi mise tour à tour au service des thèses les plus opposées. Elle a justifié, avec une égale assurance, sinon avec un bonheur égal, tous les états de fait qui se sont succédé; présentant toujours le dernier d'entre eux, quand elle était optimiste, ou l'un des plus anciens, quand elle était pessimiste, comme le but visé par la Providence dans le gouvernement de l'univers, ou comme l'effet d'une logique inhérente aux choses. Son grand ressort, c'est l'idée de nécessité. — L'historien des doctrines politiques ne cherche pas à prouver que le moyen âge, ou la monarchie de Louis XIV, ou la Révolution française arrivaient à leur heure, devaient être ce qu'ils ont été, ne pouvaient être autrement, et marquent l'apogée de la civilisation. Il cherche tout simplement à savoir comment le moyen âge résolvait les problèmes politiques alors posés; comment les théoriciens du XVIIe siècle comprenaient le pouvoir du prince; quelles notions s'attachaient à faire prévaloir les politiques, les publicistes, les philosophes qui ont préparé ou accompli la Révolution française. Convaincu que les idées élaborées par la conscience et la raison de l'homme peuvent influer sur les faits, et en déterminer le cours, il affirme implicitement sa croyance aux effets de la liberté. L'idée de liberté est le grand ressort de ses études.

Comme il est impossible à l'esprit humain de dépouiller des curiosités qui sont sa raison d'être, au moment même où le goût du fait précis, du document positif remplaçait celui des vastes généralisations, le fondateur du positivisme lui-même jugea possible une recherche d'ensemble, portant sur la marche des sociétés, et permettant d'émettre pour l'avenir des prévisions fondées non sur des hypothèses, ou sur des idées préconçues, mais sur l'observation des faits. Il l'appela la sociologie. Mais la statique et la dynamique sociales ne sont pour Comte que l'histoire de l'intelligence humaine à travers ses états successifs, « la loi des trois états » reconnue et saluée dans l'enchaînement des faits. En d'autres termes, la sociologie de Comte n'est que la philosophie de l'histoire du positivisme.

On a singulièrement élargi et modifié, depuis Comte, la conception de la sociologie. A ce point,

que nous serions très embarrassés s'il nous fallait donner une formule qui enveloppât des travaux aussi divers comme inspiration ou comme méthode, que ceux des sociologues contemporains. Mais cela n'est pas indispensable pour mettre en relief le caractère essentiel par où les recherches des sociologues plus ou moins fidèles au comtisme diffèrent des nôtres.

La sociologie opère volontiers sur la société en général, la société à travers l'espace et la durée. S'agit-il d'étudier la notion de liberté ou la notion d'égalité ? Le sociologue, s'il fait de l'histoire, comme M. Letourneau, remonte aux peuples primitifs, et cherche à déterminer la relation de nos idées aux leurs. S'il dogmatise, il s'attache à déterminer les phénomènes constants qui précèdent ou accompagnent l'apparition de la notion de liberté dans les esprits. Tantôt les phénomènes qui retiennent son attention sont surtout physiques, et il attribue, comme M. Durkheim, une importance prépondérante au volume et à la densité des groupes sociaux. Tantôt, et c'est là une tendance nouvelle, que l'on constate en Allemagne comme en France, chez M. Simmel comme chez M. Tarde, il estime que les phénomènes constants à déterminer sont d'ordre psychologique. Une fois en possession de ces phénomènes constants, il sait, touchant l'idée de liberté politique ou l'idée d'égalité, l'essentiel de ce qu'il cherchait à savoir, et ce qu'il y a, selon lui, de plus intéressant à connaître.

Sans contester le moins du monde la portée des recherches sociologiques ainsi comprises, et en admettant qu'elles puissent mettre sur la voie d'applications utiles, l'historien des doctrines politiques procède autrement. S'il étudie l'idée de liberté, ou l'idée d'égalité, il choisit les périodes de la vie nationale ou cosmopolite durant lesquelles cette idée a germé, a mûri, a fait éclosion. Il s'attache à déterminer ce que les esprits les plus réfléchis ont mis, durant ces périodes, sous le mot liberté, sous le mot égalité. Que les modalités du groupement social, que certains instincts, certains désirs, certaines croyances élémentaires aient provoqué, dans un passé lointain, presque inaccessible, la première apparition du rudiment de ces idées, il ne le conteste point. Que l'action persistante des mêmes causes explique aussi, en partie, quelques-unes des modifications ultérieures de ce rudiment d'idée, il l'accorde encore aisément. A condition qu'on lui accorde que, du jour où la méditation consciente s'empare des idées, elle leur fait subir une élaboration qui les transforme, et, si j'ose dire, les dénature. Les idées se vident en partie de leur contenu antérieur, quel qu'il ait pu être, purement physique ou purement psychologique, pour recevoir et loger l'apport de la conscience morale et de la raison. L'idée parvenue à ce stade peut devenir, et devient en effet doctrine, c'est-à-dire formulation précise d'un idéal auquel l'homme travaille à asservir le réel. Nous quittons ici le domaine du spontané, pour entrer dans celui de l'intentionnel, qui est le domaine propre de l'historien des doctrines politiques. Il nous met aux yeux ce qu'il y a de plus *voulu* dans les sociétés humaines.

Voilà donc le champ de nos études délimité par rapport à d'autres études voisines. Mais il subsiste encore deux objections qui, si elles étaient fondées, feraient s'évaporer entre nos mains la matière même que nous nous proposons de traiter.

Quoi de plus vain, dit-on souvent, que les doctrines? Et parmi les vaines doctrines, quoi de moins consistant que les doctrines politiques ? Pour qu'elles eussent quelque solidité, il faudrait, à tout le moins, que les faits politiques formassent une catégorie distincte des faits économiques. Or, ils n'en sont que l'ombre ou le reflet. Étudier les faits politiques indépendamment des faits économiques, c'est se duper à plaisir.

Ne nous attardons pas ici à réfuter ceux qui nient l'importance des doctrines en général, et, par conséquent, celle de la connaissance des doctrines, sans paraître s'apercevoir qu'au moins à titre de faits, insérés dans la trame du réel, les doctrines valent d'être étudiées. Au contraire, la seconde partie de l'objection, beaucoup plus spécieuse, veut être examinée de près. C'est la thèse initiale des écoles socialistes contemporaines. Je dis contemporaines, parce que les premiers socialistes français ne déniaient pas absolument tout intérêt aux formes politiques. La plupart se bornaient à dire : « Les relations économiques sont plus importantes que les formes politiques. » Karl Marx est allé plus loin. Il a prétendu démontrer que les circonstances de la production, en se modifiant à travers les temps, déterminent seules tous les rapports sociaux, y compris les formes politiques. Je rappelle ici des textes bien connus : « Le moulin à bras donne la société avec le suzerain; le moulin à vapeur, la société avec le capitaliste industriel. » Et encore : « Le besoin que l'on a des *notaires* ne suppose-t-il pas un ordre civil donné, qui n'est qu'une expression d'un certain développement de la propriété, c'est-à-dire de la production? »

Ajoutons que le jour où s'accomplira, dans le mode de répartition des produits, la révolution qui s'est déjà accomplie, selon Karl Marx, dans le mode de production, l'appareil politique tout entier disparaîtra. Il ne sert qu'à garantir leurs droits aux privilégiés. Il n'est, suivant l'expression d'un militant du socialisme allemand, M. Bebel, que « l'organisation de la force en vue du maintien des conditions actuelles de la propriété et du pouvoir social ». Qu'il n'y ait

plus ni propriété privée ni privilèges, l'État, comme appareil politique, aura disparu. Raison de fait, qui vient s'ajouter à la raison de principe, pour prouver ce qu'on appelle l'absolue inutilité des recherches portant sur les formes politiques.

Remarquons d'abord que cette manière de voir n'a pas eu, jusqu'ici, d'effet pratique sur les forces organisées du socialisme allemand ou français. Leurs chefs se sont rendu compte que le meilleur moyen d'opérer la révolution sociale est encore de conquérir les pouvoirs politiques dans leur forme actuelle, et même de poursuivre certaines réformes d'ordre politique, qui les rapprocheraient du but visé. Aussi, les voit-on, dans l'un et l'autre pays, réfuter par leur attitude même l'affirmation de Karl Marx.

Ce n'est pas tout. Fussent-ils plus conséquents avec leur maître, les socialistes contemporains n'auraient pas encore cause gagnée sur le point qui nous occupe, si, comme je le pense, l'un des principaux vices de leur système est le dédain qu'ils font de la liberté politique, et des formes politiques propres à la garantir.

Le collectivisme prétend travailler non à l'asservissement universel, comme le lui reprochent parfois des polémistes mal informés, mais à l'affranchissement intégral des individus, de tous les individus. Il ne nous en coûte nullement de reconnaître que le but marqué par les théoriciens du collectivisme est bien celui-là. Nous croyons, en revanche, dans la mesure où il est possible d'anticiper sur un avenir bien hypothétique, et bien obscur pour tous, obscur même, de leur propre aveu, pour ceux qui cherchent à le réaliser, que s'ils le réalisaient jamais, ils manqueraient le but qu'ils se sont proposé, et ne pourraient pas ne pas le manquer. Y a-t-il, en effet, émancipation vraie, affranchissement intégral sans liberté politique? La liberté politique n'est-elle pas, chez l'homme des temps modernes quand il y a goûté, un besoin aussi pressant, aussi vif que le besoin du mieux-être? On le nie : on s'en apercevrait, si jamais la liberté politique venait à être menacée là où elle a régné. Elle ressemble aujourd'hui à l'air que l'on respire, sans s'apercevoir qu'il y a là un bienfait permanent de la nature. Que l'air vienne à manquer, ou seulement à se raréfier : c'est un supplice. Ainsi en serait-il, si la liberté politique, après avoir été portée, dans une société comme la nôtre, au plus haut degré qu'elle puisse atteindre, venait à disparaître ou seulement à s'amoindrir. Or si telle est bien l'importance vitale de la liberté politique, si elle est un élément essentiel de l'affranchissement intégral rêvé, promis par les socialistes eux-mêmes, comment soutenir que la doctrine qui la fonde est indifférente, indifférente aussi l'histoire de cette doctrine, de ses progrès et de son triomphe chez les nations qui ont eu le grand honneur de la formuler?

Cette objection écartée, il en reste une autre. Soit, dira-t-on : les doctrines politiques ont leur raison d'être. On avouera même que le temps présent est en mal d'une doctrine. Beaucoup de ses misères tiennent au sentiment confus qu'il a de n'en point posséder. Quelques-unes de ses erreurs, non les moindres, s'expliquent par l'empressement inconsidéré, mais significatif, avec lequel il accueille des idées mal digérées, très contestables, mais qui ont précisément l'air de former un corps de doctrine solide et résistant. Le remède consiste, ajoute-t-on, à élever contre ces doctrines d'autres doctrines, meilleures, plus vraies. Laissez donc là l'histoire, et au lieu de vous attarder au commentaire stérile du passé, pourvoyez au présent!

D'autres, très informés, très au courant du mouvement des idées, nous avertissent que l'historisme a fait son temps dans le pays même qui a en le plus usé, l'Allemagne. Après y avoir eu de brillantes destinées avec Niebuhr et Savigny, avec Knies et Roscher, l'historisme y est non pas absolument mort, car M. Schmoller, nous assure-t-on, attire autant d'élèves autour de sa chaire que M. Wagner, mais singulièrement déprécié. La plupart des maîtres les plus écoutés, et M. Wagner au premier rang, conçoivent la politique, l'économie politique elle-même, comme une « psychologie appliquée ». Faites donc comme eux! — Voilà ce que l'on entend dire, surtout par de jeunes esprits, naturellement impatients de solutions, et de solutions neuves.

Ils ont bien raison, ces observateurs inquiets du temps présent qui signalent son appétit de doctrine, quand ils demandent qu'on lui offre au moins le choix entre le collectivisme et quelque chose d'autre, quelque chose d'autre que les froids théorèmes de l'économie politique orthodoxe. Mais ils ont tort, ceux de nos jeunes amis qu'impatientent les lentes démarches de l'histoire, quand ils méconnaissent que l'histoire, bien comprise, en éliminant certaines solutions, prépare et conquiert d'autres solutions.

C'est une formule courante, et d'ailleurs assez peu scientifique, qu'un problème bien posé est à moitié résolu. Il se trouve cependant que cette formule, appliquée à nos études, prend un sens très acceptable. Soit, par exemple, la question tant débattue, et qui apparait comme le tout des controverses actuelles, la question des rapports de l'individu avec l'État. Il est très vrai que « l'individualisme » voit fondre sur lui une multitude d'adversaires partis de points très différents, mais dont les coups convergent, ce qui ne laisse pas d'impressionner. Eh bien, supposez qu'en étudiant l'histoire des doctrines, vous soyez conduit à constater que ces

adversaires de l'individualisme, théocrates, positivistes, collectivistes, pour citer les plus connus, loin de partir de données différentes, s'appuient tous, sans le savoir, sur une donnée identique : n'est-il pas vrai que l'assaut vous paraîtra moins effrayant? Il suffira d'engager un corps à corps avec cette donnée unique, et cela est plus facile que de faire face, simultanément, à nombre d'adversaires.

Supposez ensuite que l'histoire des doctrines établisse cet autre point : l'individualisme, tel qu'il se présente chez la plupart de ses plus récents défenseurs, n'est qu'une image réduite, mutilée, déformée de l'individualisme véritable, celui qu'ont cru fonder les maîtres, les créateurs. N'est-il pas manifeste que certaines objections qui nous paraissent sans réplique, quand on les oppose à l'individualisme vulgaire et amoindri, peuvent perdre toute leur force devant un individualisme renouvelé et revivifié?

Supposez enfin que l'histoire des doctrines établisse un troisième et dernier point. A l'origine, chez les Grecs, le socialisme obéit à une préoccupation très naturelle, celle de défendre la cité, la véritable unité vivante d'alors, contre les impulsions aveugles de l'égoïsme individuel. Plus tard, beaucoup plus tard, au début de ce siècle, le socialisme s'est déjà désintéressé de la cité, il se préoccupe surtout de l'individu; mais il fait, du moins, très large la part des choses morales. Il veut l'individu plus heureux, mais il le veut surtout, et d'abord, meilleur; que l'individu soit meilleur, il sera déjà, par cela seul, plus heureux. A présent enfin, sous l'influence du matérialisme marxiste (influence déclinante, assure-t-on, et qu'a combattu Benoît Malon, que combattent, je ne l'oublie pas, certains idéalistes impénitents, fidèles à son esprit, mais qui s'est longtemps exercée, qui s'exerce encore), le socialisme grandit démesurément l'individu à ses propres yeux, et met ainsi en péril, sans le vouloir, non la cité antique, morte à jamais, espérons-le, mais ce qui, dans la cité nouvelle, est proprement *social*, la civilisation, œuvre de la liberté, et qui a besoin de la liberté pour croître, pour être.

N'est-il pas manifeste qu'une telle série de vérités, établies par l'histoire, offre une valeur plus qu'historique et plus que documentaire? N'est-il pas vrai qu'on entrevoit une solution, au terme de cette revue des solutions? Pénétrés de la nécessité d'améliorer le sort de ceux qui souffrent, de ceux qui ne sont pas encore pleinement des hommes, et qui, livrés à eux seuls, ne peuvent pas le devenir; pénétrés également de la nécessité de ne pas compromettre, et même d'accroître le trésor de la civilisation, nous sentons qu'il faut échapper à l'étreinte de l'individualisme vulgaire et du socialisme vulgaire, qu'il faut chercher un principe supérieur qui les absorbe, et dont les applications permettent d'obtenir, *par des moyens de liberté*, la mise en valeur économique et morale de tous les membres de la cité nouvelle? Et c'est ainsi que l'histoire des doctrines s'achève et fleurit en doctrine.

II

La méthode applicable à l'histoire des doctrines politiques, c'est la méthode que vous voyez appliquer à tous les enseignements de caractère historique qui se donnent ici. Vous en connaissez les procédés, et le premier de tous, l'étude minutieuse des textes. Elle n'est pas moins féconde en révélations — j'aurai l'occasion de vous le faire voir — quand il s'agit d'écrivains qui datent d'un demi-siècle, que lorsqu'il s'agit d'écrivains très éloignés de nous. Quant à l'âme de cette méthode, vous savez que c'est la sincérité. Étudier scientifiquement les doctrines politiques, ce sera lire et bien lire les textes qui les renferment, sans négliger, il va de soi, et en demeurant dans les limites que j'ai déjà indiquées, l'analyse du milieu et des circonstances; ce sera, aussi dire tout ce que l'on aura vu dans les textes, et le dire tel qu'on l'aura vu, sans se préoccuper de savoir si ces constatations, rigoureusement exactes, servent ou desservent je ne dis pas un parti, je dis simplement une opinion.

Non pas que l'historien des doctrines politiques puisse ou doive se placer dans l'état d'indifférence absolue qu'un écrivain paradoxal a signalé jadis comme indispensable à qui fait de l'histoire. Il conserve, par devers soi, ses préférences intimes, ses partis pris sur le sens et le but de la vie individuelle ou sociale. Mais il sait s'en affranchir au moment d'exposer une doctrine. Fût-elle radicalement hostile à la sienne propre, il sait présenter cette doctrine dans toute sa force, sans d'ailleurs s'imaginer qu'il accomplisse ainsi un acte méritoire. N'a-t-il pas pour règle unique le respect de la vérité? Ses partis pris personnels eux-mêmes sont-ils autre chose qu'un hommage à la vérité? Il adhère à certaines idées non comme bienséantes, ni même comme bienfaisantes, mais parce qu'il les croit *vraies*. Il ne lui en coûtera donc pas de présenter *dans leur vérité* des idées qu'il juge fausses; et j'entends par la vérité d'une idée qui me paraît fausse, son aspect le plus plausible, le plus avantageux, le plus capable d'avoir séduit les esprits qui s'y sont arrêtés.

. . . .

III

Quelques-unes des remarques qui précèdent tendent à présenter notre enseignement comme *utile*. Il

l'est assurément, au sens le plus positif du mot. Connaître les doctrines qui ont agi sur les esprits, et les fruits que ces doctrines ont portés, ou les raisons de leur stérilité, c'est se mettre en mesure de dire à la prétendue nouveauté qui passe : « Toi, je te reconnais ! Tu as déjà paru sur la scène, et voici les raisons pour lesquelles tu as disparu ! » Je ne rougis point, pour nos études, de ce caractère pratique. Il me semble à la fois très périlleux, et très mal à propos d'écarter, par une fin de non-recevoir dédaigneuse, toute considération utilitaire, quand on traite des idées, des principes sur lesquels les sociétés se règlent. Mais ce serait très mal comprendre le caractère de cet enseignement, que de le croire tourné vers la seule pratique. Il rejoint aussi l'objet des curiosités les plus hautes et les plus exigeantes de l'esprit humain, et il mériterait encore d'être suivi, quand bien même on n'en attendrait aucun profit direct pour l'éducation du citoyen.

L'histoire des doctrines politiques montre, en effet, que toujours et partout, ces doctrines sont dans une dépendance étroite par rapport aux systèmes d'idées générales qui dominent. L'homme ne se fait pas, des relations qui doivent exister dans la cité, une idée *à part* de celles qu'il adopte sur la vie morale, sur le sens et le but de l'univers. Quelquefois le lien est très apparent : c'est aux époques d'unité. Mais même alors que l'unité semble brisée, même alors que les esprits montrent avec ostentation, comme le trophée de leur affranchissement, la multiplicité indéfinie des opinions qui les travaillent et les partagent, jamais l'éparpillement et la dispersion ne sont tels qu'un historien attentif ne puisse retrouver, sous ce désordre, deux ou trois directions d'idées données par la religion, ou la philosophie, ou la science. A ces directions en petit nombre, se rattachent les thèses politiques qu'un juge superficiel y croirait le plus étrangères.

Il y a plus : étudier l'histoire des doctrines politiques — ou celle des doctrines sociales, — en d'autres termes, tenir de préférence sous son regard les fins de l'effort collectif et les moyens propres à réaliser collectivement ces fins, c'est se placer dans des conditions très favorables pour se faire cette doctrine de vie dont nous parlions tout à l'heure, objet secret ou avoué de l'inquiétude et de la recherche des âmes à l'heure présente. Jusqu'ici, l'homme a demandé toute lumière à la méditation sur soi-même. Il a trouvé là d'admirables, d'inoubliables suggestions. Mais se perfectionner, se vouloir plus pur, très pur, est-ce donc le tout de la vie morale? A l'y mettre tout entière, ne risque-t-on pas de tomber dans un égoïsme raffiné, innocent, sublime, mais qui n'en est pas moins l'égoïsme? Je m'abstiens d'accomplir certains actes, j'en accomplis d'autres, sans doute parce que ceux-ci servent le prochain, tandis que ceux là lui nuisent ; mais surtout, d'abord, fondamentalement parce que les uns souilleraient mon âme, tandis que les autres la maintiennent en l'état où elle doit être. Le retour sur soi précède toujours et détermine souvent la décision. Est-ce donc chose indifférente? Et la conduite ne se trouverait-elle pas modifiée, soit quant à la nature des actes à accomplir, soit quant au sentiment dans lequel on les accomplirait, si nos déterminations procédaient uniquement de ce que M. Renouvier appelle « l'idée sociale »? Tant qu'elle n'est pas née en moi, je demeure comme enfermé dans la solitude de mon propre cœur, pour y méditer les rites difficiles du salut. Mais que l' « idée sociale » m'apparaisse : je cesse de me chercher moi-même, pour ne considérer que mon concitoyen, qui me devient aussi intérieur que moi-même. Et dès lors, je ne comprends plus de même façon, je ne limite plus aux mêmes bornes la justice.

Les conséquences, je ne m'attacherai pas à les suivre, satisfait d'avoir appelé votre attention sur l'un des résultats, et non le moindre, bien qu'il ne soit pas le plus apparent, qui peut sortir de nos études. Vous en connaissez à présent la nature, la méthode, l'esprit, tel que je viens de le définir ; et je puis passer à la seconde partie, très brève, de cette leçon.

IV

Si, pour l'année courante, j'ai choisi l'histoire des doctrines libérales en France pendant la première moitié du siècle, c'est qu'il m'a paru très intéressant, et d'un intérêt très pressant, de retrouver les vicissitudes traversées par une doctrine qui passait naguère pour le chef-d'œuvre de la raison, et qui subit aujourd'hui tant d'attaques, tant de défections. On voit se tourner contre le libéralisme, ou s'en détacher, des hommes qui, par l'élévation de leur esprit et la générosité de leurs sentiments, en eussent été jadis les défenseurs naturels. D'où cela vient-il? L'idée libérale mérite-t-elle le discrédit où nous la voyons tombée? Si elle le mérite, comment a-t-elle pu provoquer chez nos pères tant d'enthousiasmes sincères? Si elle ne le mérite pas, pourquoi les fils sont-ils à ce point troublés qu'ils osent à peine tenter une défense molle et découragée, quand ils ne s'avouent pas vaincus sans combat?

. . . .

La doctrine libérale et individualiste en politique a des origines lointaines, qu'il ne siérait pas d'oublier si l'on en traçait l'histoire complète ; mais c'est dans la philosophie du XVIIIe siècle qu'elle a trouvé son point de maturité et d'éclosion. Cette expression, — la philosophie du XVIIIe siècle, — est un peu bien ge-

nérale et vague. Il y a eu plus d'une philosophie au XVIIIe siècle, et l'on serait tenté de dire plus d'un siècle dans le XVIIIe. Mais malgré ce vague, sinon à cause de ce vague, l'expression doit être conservée. Elle indique, en effet, le caractère collectif et dispersé du grand effort tenté alors par la raison humaine pour asseoir définitivement; — c'était, du moins, la prétention des hommes de ce temps, qui croyaient leurs méthodes et leurs solutions assurées de vivre à jamais, — les bases de la morale, du droit, de la politique. La philosophie du XVIIIe siècle, comme disaient ses partisans, quand elle en avait, comme disent encore ses adversaires, qui n'ont pas désarmé ; la philosophie du XVIIIe sièle, c'est Voltaire et c'est l'Encyclopédie, c'est Rousseau et c'est Montesquieu, c'est Adam Smith aussi bien que Kant, et Condorcet aussi bien que les Physiocrates. Malgré les divergences profondes qui existent entre ces penseurs, malgré les hostilités retentissantes que quelques-uns d'entre eux ont soutenues, ils ont été les ouvriers d'une même tâche. Chacun s'est placé au point de vue qui lui agréait le mieux; chacun a philosophé suivant son tour d'esprit. Mais ils se trouvent, en fin de compte, s'être complétés en se combattant, et, en s'ignorant quelquefois, s'être toujours rejoints.

Montesquieu a voulu que l'individu pût jouir de la sécurité la plus complète dans la disposition de sa personne et de ses biens. Un gouvernement mixte ou, comme il dit encore, modéré; des lois criminelles assez douces; des tribunaux indépendants et astreints à des formes fixes : telles lui ont paru être les conditions essentielles de ce grand progrès. Rousseau, et Condorcet après lui, ont montré, avec une force incomparable, que le citoyen doit prendre part personnellement, par un acte de son vouloir, à la création de l'État; que l'État ainsi *voulu* par ses membres, ouvre seul devant eux, suivant la forte expression du *Contrat social*, « la sphère de la moralité et du droit ». Qu'importe, après cela, que Rousseau, parlant de la séparation des pouvoirs, ait comparé l'auteur de l'*Esprit des Lois* à « ces charlatans du Japon, qui dépècent un enfant aux yeux du spectateur, puis, jetant en l'air ses membres l'un après l'autre, font retomber l'enfant vivant, et tout rassemblé »? Qu'importe qu'il ait vu là un « tour de gobelet », et « un prestige digne de la foire »? En insistant sur le droit du citoyen à *vouloir* l'État dont il fait partie, Rousseau exprime une part de la vérité totale dont Montesquieu a exprimé une autre part en stipulant les garanties de la sûreté.

Adam Smith s'est attaché à libérer l'activité du travailleur des innombrables sujétions qui pesaient sur elle de son temps. Kant a fondé la philosophie du droit, et son entreprise, la plus technique de toutes celles que je viens de rappeler, la plus sévèrement abstraite, n'est certes pas la moins indispensable au soutien de l'ordre politique et social inauguré par la Révolution française. Qu'importe, après cela, qu'il y ait entre la morale du sentiment et la morale de l'impératif catégorique une opposition radicale ? Qu'importe que la seconde ait été une réaction expressément dirigée contre la première, si l'effort tenté par Smith en faveur de la liberté de la production et de l'échange se trouve tendre et aboutir au même but que l'effort tenté par Kant pour obtenir une théorie du droit, pure de tout alliage ?

On peut aller plus loin : l'histoire range aujourd'hui les « Pères Pèlerins » qui quittèrent, en 1620, le sol de l'Angleterre, pour chercher dans le Nouveau Monde un lieu où ils pussent librement professer leur foi et pratiquer leur culte, parmi les fondateurs du gouvernement populaire dans les temps modernes, et, comme ancêtres des « insurgés » d'Amérique, parmi les précurseurs de la Révolution française. Les « Pères Pèlerins » ne songeaient, pourtant, lors de cet exode mémorable, qu'à leur indépendance personnelle, non à l'intérêt du genre humain ; et ils étaient mûs par un motif confessionnel qui n'entrait pas dans l'état d'âme du Tiers État, prêtant le serment du Jeu de Paume. Qu'importe, là encore, si la liberté de la conscience religieuse, la première des libertés, a ouvert la voie par où devaient passer toutes les autres ? Qu'importe si la France d'abord, et après elle, par elle, une portion du monde, devaient bénéficier un jour de la noble fermeté déployée par les émigrés puritains de 1620?

Toutes ces pièces diverses, et la Révolution d'Amérique avec ses lointaines préparations, et la philosophie de Kant avec celle d'Adam Smith, et la philosophie de Condorcet ou de Rousseau avec celle de Montesquieu, et bien d'autres encore, forment les éléments du bloc massif de l'individualisme et du libéralisme au XVIIIe siècle. Ce bloc, à la veille de la Révolution, est encore mal dégrossi. Il attend le ciseau du sculpteur, qui fera sauter les morceaux parasites, et dégagera la statue. Mais, dès lors, l'essentiel de la doctrine est formulé. Dès lors, l'individu a été révélé aux autres comme à lui-même, dans son droit de croire et de penser, de prononcer sur les choses de la cité, de posséder et de se mouvoir, de produire et d'échanger, de développer en lui toutes les énergies latentes, toutes les virtualités prêtes à passer à l'acte, d'atteindre à un maximum de valeur économique et sociale, de culture et de personnalité.

Tout cela se présente alors comme un pêle-mêle, si nous en jugeons à la lumière des distinctions et des précisions qui se sont introduites depuis dans les idées, dans le vocabulaire de la science sociale et politique. Tout cela forme un ample et puissant syncrétisme, devrons-nous dire, si nous voulons en-

trer dans l'esprit du temps, et en parler la langue. Ce syncrétisme réunit des éléments jugés, par la suite, incompatibles, mais dont la présence côte à côte ne surprend alors aucun de ceux qui les assemblent.

Le libéralisme, l'individualisme postérieurs, et surtout actuels, dénieront à l'État tout droit à intervenir, sauf dans certains cas très rares, très jalousement limités. Le libéralisme, l'individualisme du XVIIIe siècle ne connaissent pas cette défiance systématique. Sans doute, ils cherchent à délivrer l'individu des contraintes que l'*État de police*, comme disent les publicistes allemands, que le *despotisme éclairé*, comme nous disons en France, avaient multipliées à bonne intention. Mais ils ne pensent pas, ces libéraux, ces individualistes, que tout l'individualisme et tout le libéralisme tienne dans l'opposition des deux termes ; que l'État n'ait rien à faire pour aider les faibles à trouver la pleine expansion de leurs facultés.

Le même Montesquieu, qui a si bien défini la liberté politique, croit à la légitimité, à l'utilité des lois somptuaires, et il écrit cette phrase, souvent citée, cette phrase dont la brutalité naïve et déconcertante dépasse les revendications de la plupart des écoles socialistes : « l'État doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé. » — Le même Adam Smith, que les économistes orthodoxes appellent leur maitre, et qui a certainement beaucoup fait pour limiter les attributions de l'État, reconnait pourtant qu'il a d'autres fonctions à remplir que celles dont les particuliers ne peuvent se charger. L'État pourvoira à l'éducation populaire, et la rendra obligatoire (idée hardie, à la date où Smith l'émet, et dans le pays où il l'émet !). Avant de permettre l'accès d'un métier ou d'un commerce dans le moindre village, l'État exigera la preuve que l'individu possède une culture élémentaire. L'État organisera, enfin, des exercices militaires pour donner une éducation de courage et d'énergie au citoyen. Smith ose proposer à l'Angleterre l'exemple de la Suisse ! — Le même Condorcet, qui a, quoique disciple de Rousseau, si noblement dit que « le pouvoir de la majorité sur la minorité ne s'étend pas jusqu'à violer le droit d'un seul individu », n'a pas pensé que l'intervention de l'État en vue d'atténuer autant que possible les grandes causes d'inégalité entre les hommes, fût nécessairement un mal. Il l'a même considérée comme un bien, et avec une justesse remarquable de coup d'œil, il a spécifié l'une des formes sous lesquelles elle peut s'exercer. Condorcet parle, le premier à ma connaissance, d'un large système d'assurances mutuelles, d'assurances faites par des associations, et enfin d'assurances faites par « la puissance sociale ». Elles seraient « un de ses plus grands bienfaits ». — Nulle part, on le voit, l'antagonisme entre l'État et l'individu ; partout, l'individu convié à agir par lui-même, dès qu'il le peut, et tant qu'il ne le peut pas, l'État convié à lui venir en aide.

Les publicistes, les orateurs de la Révolution, je dis ceux auxquels appartient sans conteste le nom de libéraux, n'ont pas davantage connu la thèse qui a prévalu chez leurs successeurs. Ce n'est, certes, ni un Mirabeau ni un Necker qui y eussent songé. Fortifier le pouvoir exécutif, et assurer sa prise sur le citoyen est un des soucis de Mirabeau. Quant à Necker, il lui est arrivé d'être revendiqué comme un ancêtre par les socialistes eux-mêmes. Les disciples de Montesquieu à la Constituante, Target, Malouet, Mounier, pour citer les plus connus, proclament et le droit du citoyen pauvre aux secours publics, et son droit au travail ; le droit, pour tout homme, c'est Mounier qui parle, « au libre et entier exercice de toutes ses facultés physiques et morales ». Je ne parle pas de ceux qui, comme Sieyès, passent surtout pour des disciples de Rousseau. Rien de surprenant à ce que Sieyès rêve d'un « établissement public », c'est-à-dire « d'un ensemble de moyens, hommes et choses », que l'État doit mettre à la disposition des moins favorisés. Au surplus, cette distinction entre l'influence de Rousseau et l'influence de Montesquieu est bien contestable, comme l'a montré M. Edme Champion, dans son petit livre plein d'idées et de faits, *l'Esprit de la Révolution*.

Il en est de même, à mon gré, de la distinction si anciennement établie, et toujours courante, entre les doctrines politiques de la Constituante et celles de la Convention. Sans doute, autres furent les actes des deux Assemblées, autres aussi, ne l'oublions pas, les circonstances qui provoquèrent ces actes. Mais les doctrines sont loin de différer autant qu'on l'a dit. Et il arrive que l'intelligence du vrai principe individualiste se trouve à la Convention plutôt qu'à la Constituante. Troplong l'a montré en ce qui touche le droit de propriété. La Constituante le fait venir de la loi. C'est la thèse de Mirabeau, c'est celle de Tronchet. Quand Robespierre reproduit cette thèse à la Convention, la Convention refuse de l'admettre. — Le fameux « droit au travail », si combattu par les libéraux au XIXe siècle, mais reconnu, on s'en souvient, par Montesquieu et par ses disciples, figure en bonne place dans la Constitution de 1791, au titre Ier. Il ne figure, en 1793, que dans la Déclaration des Droits. A l'obligation précise de la société envers l'individu qu'avait stipulée la Constituante, la Convention substitue un titre verbal dépourvu de sanction.

. . . .

Tout comme la « philosophie du XVIIIe siècle », la « Révolution française » — autre expression très vague! — a été essentiellement syncrétiste. N'en est-il pas ainsi de toutes les époques créatrices? Elles jettent à la volée les semences de vie. Elles ne se préoccupent ni d'ordonner ni de classer, ni de séparer, par conséquent, les éléments hétérogènes. Le travail d'analyse se fait plus tard. Pour les idées du XVIIIe siècle et de la Révolution, il est en train de s'opérer depuis cent ans. Notre siècle n'a fait que démolir ou analyser ces idées. Les leçons suivantes nous feront assister au travail d'analyse, tout comme nous assisterions au travail de démolition, si nous avions pris pour sujet de nos recherches Joseph de Maistre et de Bonald.

J'ajoute un dernier mot. Les années 1814 à 1848 sont très près de nous. Il semble que nous y touchions, et cela peut paraître inquiétant, car l'histoire a besoin de recul. Rassurons-nous. L'établissement du suffrage universel coupe en deux portions bien distinctes l'histoire politique et sociale du XIXe siècle. Les problèmes qui occupent notre temps sont toujours ceux qui occupaient la monarchie de Juillet ou la Restauration. Mais la société pour le compte de laquelle ces problèmes se posent n'est plus la même société. Des millions d'hommes, qui ne participaient pas alors à la vie politique, sont aujourd'hui, par leur vote, membres égaux de la cité, et, par le nombre de leurs votes, les vrais maîtres de la cité. Cela change tout.

Et maintenant, après nous être expliqués et, je l'espère, entendus sur tant de points si graves, auxquels il a bien fallu que répondît la gravité de mon langage, nous voilà prêts à entrer, comme nous le ferons dans les leçons suivantes, en contact direct, simple, familier avec les livres, les hommes et les faits de la période que nous nous proposons d'étudier.

HENRY MICHEL.

VIEUX GARÇONS

Récit.

Au café Paolo je connais un petit salon couleur chocolat où, — il y a un certain nombre d'années déjà, — tous les soirs, de huit à dix, se réunissaient les « habitués ». Reportons-nous à cette époque et tâchons de faire revivre les cinq joyeux types qui composaient le petit cercle.

Le plus âgé est don Procolo, surnommé dans le quartier « le prêtre sans âmes » parce qu'il n'est pas attaché à une paroisse, mais vit comme il peut d'une petite messe obligatoire et de quelques cierges quand vient à mourir un gros personnage. C'est un pauvre diable qui porte une soutane de couleur douteuse montrant la corde, et au cou un foulard jadis blanc. La barbe est longue de huit jours et les ongles, en l'honneur sans doute des généreux défunts, sont toujours en deuil. Et pourtant don Procolo n'est pas un âne, il s'en faut. S'il avait voulu, s'il n'avait pas toujours été l'incorrigible bohême qu'il est encore, il aurait pu faire un excellent professeur de philosophie. Mais les habitudes ont vieilli avec le sang, la chair et les os, et le vagabond a enterré le philosophe.

***

Don Procolo est toujours le premier à s'asseoir à la table accoutumée, entre sept et demie et huit heures; alors tandis que Paolo allume le gaz et jette un coup d'œil sur les journaux, le prêtre engage un bout de conversation tendre avec Marianne, la vieille chatte du café, à qui il apporte chaque soir soit une croûte de fromage, soit quelques bribes de viande, soit même quelque os de poulet que le chat d'un archevêque ne dédaignerait pas.

A peine Marianne voit-elle quelque chose de noir s'agiter devant la porte vitrée du café qu'elle saute de la boîte de bonbons où elle était occupée à ronfler et, cambrant l'échine et dressant la queue, s'attache aux pas du prêtre qui lui adresse d'abord un petit discours pour exercer sa patience, avant de tirer de sa poche le fameux paquet. Don Procolo l'appelle sa vieille amoureuse, sa chère gourmande, sa petite sournoise, la tire par la queue, par l'oreille, la caresse à rebrousse-poil... Il faudrait inventer un langage spécial pour donner une idée de certaines profondeurs de l'âme humaine.

Le café Paolo est un local à l'ancienne mode qui conserve une clientèle de gens posés et religieux, où l'on ne fait pas de musique, où l'on ne trouve pas de journaux... décolletés; les glaces dans leur cadre de bois couleur sucre brûlé ont un certain aspect rêveur indéfinissable; les petites tables ont encore quatre pieds comme au temps jadis, de même les escabeaux recouverts de cuir; les divans le long du mur revêtent des teintes fanées fort douces à l'œil, et au fond, derrière le comptoir, craque une armoire de noyer qui fait partie de la maison Paolo depuis des temps immémoriaux.

C'est vers sept heures et demie, avons-nous dit, qu'arrive don Procolo, et c'est peu de temps après que la dame Pepa se met à ronfler. La dame Pepa n'est ni la sœur ni la femme de Paolo, lequel a juré de mourir garçon, mais une grosse bouilloire de cuivre aux vastes flancs ressemblant trait pour trait, au dire de don Procolo, à la dame Pepa Schincardi

prieure de San Maria Segreta. Comme pour répondre à l'appel de la vénérable hôtesse arrivent successivement il signor Tazza, dit Battistone, major en retraite, héros de Crimée, un vrai colosse, célibataire et déjà sur le retour; puis le Chevalier (on n'a jamais su son véritable nom à cause de ce fameux titre), homme frisant la cinquantaine, maigre, élégant, gracieux, employé du gouvernement, célibataire; puis encore, sinon tous les soirs du moins très fréquemment, l'avocat Chiodini, qui paraît toujours tomber des nues, — voilà pour sa fabuleuse distraction, — ou sortir d'un tas de cendres, — voilà pour son teint gris, sa barbe grise, ses yeux gris et troubles illuminés parfois d'un éclair de malice. On dit que dans les affaires de divorce et de conduites d'eau il gagne beaucoup d'argent. Célibataire aussi, dans le sens légal du mot.

*

Cela ne fait que quatre, direz-vous. Oui, mais autrefois Carlinetto ne manquait jamais au rendez-vous: Carlinetto dit *Vive-la-Joie*, toujours jeune et toujours blond, bien que lui aussi marchât à grands pas vers l'âge canonique. Carlinetto, employé au bureau de bienfaisance, non seulement était grand collectionneur de cachets de cire et philatéliste passionné, mais il connaissait tous les cabarets des environs où l'on trouvait du petit vin potable, de sorte que les « habitués » le chargeaient toujours de l'organisation des agapes fraternelles que, de mars à septembre, ils se payaient de temps en temps dans quelque coin de banlieue.

Sans Carlinetto qui savait, pour ainsi dire, coudre ensemble les balivernes des autres, mener le feu roulant des calembours et des vers de mirliton, don Procolo, Battistone, le Chevalier et Chiodini étaient comme autant de violons sans archet. Carlinetto, dit *Vive-la-Joie*, était l'âme de la compagnie; Carlinetto avec sa face rougeaude et poupine, ses petits yeux pétillants derrière ses lunettes, son nez court et bossu, le vif-argent qui lui courait par les veines et le rendait frétillant comme un goujon sur l'herbe, son gros hé! hé! hé! sonore comme la trompette des pompiers, Carlinetto aurait fait rire les tables du café Paolo. Si une bouteille de vin passable était de la partie, Carlinetto devenait un rayon de soleil...

Mais, hélas! Carlinetto eut le sort de tous les célibataires au cœur sensible, de ceux qu'on appelle *les bons garçons*. Une certaine dame Letizia, son hôtesse, fine mouche s'il en fut, après l'avoir tenu en lisière pendant deux ou trois ans pour son propre compte, tomba tout à coup malade et, à l'article de la mort, lui recommanda ses deux filles, Erminia et Paolina, qu'elle laissait seules au monde. Carlinetto aimait assurément la sainte liberté, le cent de piquet le soir, la pêche à la ligne le dimanche, toutes prérogatives du vieux garçon et rien que du vieux garçon, mais... comment rester insensible aux larmes d'Erminia, jolie blonde de vingt ans, employée dans un magasin de nouveautés? Il balança quelque peu entre le oui et le non, entre le « je veux » et le « je ne peux pas », tant qu'un beau jour il se trouva marié sans trop savoir comment la chose s'était faite.

Quand les « habitués » apprirent cette nouvelle, leur douleur fut immense. On leur aurait dit que Carlinetto avait été trouvé pendu à l'espagnolette de sa fenêtre qu'ils n'auraient pas été plus navrés. A la consternation succéda la colère contre cet imbécile qui ne les avait pas même consultés sur le choix de la corde. Don Procolo qui ne mâchait pas ses paroles le qualifia d'âne bâté, ajoutant qu'un homme en pouvoir de femme ne pouvait être sauvé, quand même il se trouverait déjà dans l'antichambre du paradis... D'une commune voix les habitués le déclarèrent perdu, ruiné, « coulé ». Pendant longtemps l'humeur générale fut d'un noir à rendre des points à la tapisserie de l'établissement, et si quelqu'un s'en aperçut particulièrement ce fut Marianne, un soir qu'elle s'était permise certain bond familier sur les genoux de son vieil amoureux. A dater du jour du mariage, Carlinetto ne mit plus les pieds au café Paolo. Trois années s'écoulèrent, plus de Carlinetto. Battistone disait l'avoir rencontré, mais ce n'était plus le Carlinetto d'autrefois : maigre, la barbe longue, les pantalons trop courts, la mise déplorable, il faisait peine à voir. Dame! le compte était bientôt réglé : que pouvait gagner Carlinetto au bureau de bienfaisance? Deux mille lires, tout au plus. Vivez avec cela à Milan à trois, ou plutôt à quatre, car au bout des neuf mois, le bébé fut là comme un billet à l'échéance. Pauvre niais! pauvre *La Joie!* Celui-ci le voyait malheureux et malade; celui-là racontait qu'il occupait, là-bas, dans la banlieue, quatre misérables chambres près du cimetière. Cet autre, enfin, savait de source certaine qu'il travaillait comme un esclave, qu'il tenait les livres d'un droguiste et avait l'administration des os des morts à S. Bernardino, outre, bien entendu, sa besogne du jour au bureau. Plus de café, plus de cigare, plus de vin blanc, plus de pêche à la ligne... Maison et bureau, bureau et maison, la femme, la belle-sœur, l'enfant, les linges séchant devant le feu... la misère!

— C'est un âne, concluait don Procolo. D'ailleurs, les femmes ont été créées précisément pour troubler le bonheur de l'homme. Le Seigneur, vous le savez, créa l'homme à son image, puis il s'en repentit, car dans son omniscience, il comprit aussitôt que la scélérate créature le renierait et blasphémerait son nom. D'abord il songea à le ramener à la fange originelle d'où il tirerait ensuite un animal moins orgueil-

leux. Mais il aurait presque avoué par là s'être trompé, et Dieu ne se trompe jamais. Qu'a donc imaginé le Seigneur pour corriger son *editio princeps*? Il a créé la femme, qui n'est pas la compagne, mais le rabat-joie de l'homme.

— Le rabat-joie de *Vive-la Joie*, joli, très, très joli, s'écria l'avocat Chiodini, et don Procolo se rengorgea comme si, en effet, la paternité du mot lui revenait sans conteste.

— Un soir, raconta à son tour le Chevalier, je revenais du théâtre dal Verme, entre minuit et minuit et demi... C'était au mois d'août; une nuit tiède éclairée par une lune splendide. Arrivé via di San Vincenzino, j'aperçus Carlinetto drapé dans un pardessus d'hiver... il était en caleçons. « Où vas-tu donc à cette heure et dans ce quartier? lui demandai-je. « Vois-tu, me dit-il, il est venu une envie à ma femme. Elle veut manger une carotte. Il s'agit de trouver une boutique ouverte. Quand les femmes sont dans un certain état, il faut les contenter à tout prix. S'il allait me naître un fils avec une carotte à la place de nez!... » Et le voilà trottinant de nouveau à la recherche de la carotte... Pauvre Carlinetto!

Toutefois, avec le temps les histoires plus ou moins véridiques sur le compte de Carlinetto firent place à d'autres d'un intérêt plus actuel : il y eut un grand procès d'assassinat avec complication d'adultère, puis survinrent les événements d'Afrique, enfin la pauvre Marianne disparut brusquement, et plus jamais ne donna signe de vie; bref notre ami était définitivement oublié quand, le dix-huit décembre dernier, Battistone étala une feuille de papier sur la table, et, d'un air d'importance, demanda :

— Devinez qui m'écrit?

Nul n'était grand devineur.

— C'est Carlinetto qui m'écrit.

— Oh! oh!... ah! ah!...

Tous pensaient que le pauvre diable faisait un appel à la générosité de ses anciens amis.

— Écoutez ce qu'il dit : « Cher Battistone, je m'adresse à toi qui vois tous les autres. Vendredi est le jour de Noël, et des parents d'Erminia qui habitent la campagne lui ont envoyé un dodu dindon et douze bouteilles de muscat. Au nom de ma femme qui a le plus vif désir de faire votre connaissance, je vous invite à dîner : toi, don Procolo, le Chevalier et Chiodini. Pas d'excuses, elles ne seraient pas admises. Le dîner est fixé à six heures. Répondez par retour du courrier à votre Carlinetto dit *Vive-la-Joie*. »

— Brave enfant, murmura le prêtre, si le cœur assignait le rang dans le monde, il serait, lui, le roi des rois.

— Croyez-vous que nous lui rendions un bon service en acceptant?

— Nous sommes quatre bouches...

— Et quelles bouches!... Pourtant qu'avait-il besoin de nous inviter?

— Ne voyez-vous pas qu'il s'agit encore une fois d'un caprice de femme?

— Evidemment. Si M[me] Erminia ne voit pas don Procolo, elle est capable d'accoucher d'un fils en soutane...

— Oh! oh! oh!... hi! hi! hi! Ce furent de beaux éclats de rire! La lettre de Carlinetto avait suffi pour raviver l'étincelle de l'ancienne gaîté.

— Nous irons... pour le consoler, le distraire un peu, dit don Procolo. Sans doute il a besoin de revoir la figure d'anciens amis, de se refaire le sang, ce pauvre *La-Joie!* Nous irons le délivrer un moment des flammes du purgatoire.

On rédigea une lettre collective de remercîment pour l'invitation, qu'on acceptait; on convint que chacun apporterait quelque chose : qui, un pot de moutarde, qui, une bouteille de fine champagne, qui, un bouquet de fleurs.

— Moi, je me charge du gâteau, dit Chiodini. Sur quoi l'on se sépara.

Le jour de Noël, don Procolo et le Chevalier s'étant rencontrés au coin de la rue Porlezza, se dirigèrent ensemble vers le logis de Carlinetto qui donnait sur un des côtés du théâtre dal Verme avec vue sur les plantes et les brouillards de la place Castello. Le prêtre avait à la main le pot de moutarde, pas trop grand pour ne pas faire affront à son hôtesse, et le Chevalier portait sous le bras un polichinelle garni de sonnettes. Arrivés sur le seuil d'une maison d'assez modeste apparence, ils jetèrent un coup d'œil sur le numéro : — C'est ici! — et ils entrèrent.

Ce n'était pas un palais; l'escalier était clair mais étroit, et une certaine odeur de cuir vous saisissait à la gorge. Après avoir gravi quelques étages, don Procolo se retourna vers son compagnon et dit: « Ça ne sent pas précisément la rose. » Le Chevalier, qui faisait craquer de son mieux ses souliers neufs sur les marches, enfonça le menton dans son collet de fourrure, allongea la lèvre inférieure, haussa les épaules, mimique qui signifiait clairement : Pauvre, pauvre ami!

Ils sonnèrent. De l'intérieur leur répondit un aboiement furieux et un bruit d'ongles grattant la porte.

— Mon doux Jésus! et un chien par-dessus le marché, grommela le prêtre. Le Chevalier enfonça plus profondément la tête dans le collet de fourrure.

Le garçon du boulanger, qui avait apporté quelque pâtisserie, vint leur ouvrir. La voix de Carlinetto se fit entendre dans le lointain.

— Est-ce vous, les vieux?

— *Nos numerus sumus et fruges consumere nati*, dit le prêtre.

— Entrez, entrez. La porte devant vous, don Procolo. Je suis occupé à retourner sur le flanc gauche cette bestiole qui est fatiguée de cuire sur le flanc droit.

Ces paroles furent accompagnées d'un grésillement du beurre et d'un fumet délicieux bien faits pour remettre la sérénité dans l'âme de don Procolo qui, pour ne pas compromettre l'avenir, s'était contenté ce jour-là du premier déjeuner. Ils entrèrent et se trouvèrent dans un salon rectangulaire meublé avec un certain goût. Dans la cheminée brûlait un bon feu et devant le foyer se trouvaient rangés quelques fauteuils couverts de housses grises. Un petit divan au mur laissait à peine assez de place pour un piano droit supportant deux bougies allumées. Sur la cheminée, devant la glace ordinaire, la pendule de bronze obligée entre les deux candélabres habituels; çà et là quelques photographies, quelques branches de laurier, quelques guirlandes de lierre pour garnir les endroits trop nus; en somme une chambre modeste, mais gentille et proprette, où tout révélait l'action d'une main féminine souple et ferme à la fois.

Le Chevalier, habitué au luxueux confort de son appartement, jeta au prêtre un coup d'œil qui disait d'une façon plus énergique encore que sa pantomime précédente: Le pauvre diable! Don Procolo, qui vivait dans un bouge, répondit par un regard où se lisaient l'étonnement et l'admiration à la vue de tant de bien-être; ils allaient se communiquer leurs impressions contradictoires quand Carlinetto entra tout en finissant de s'essuyer les mains. Ayant tendu la dextre d'abord à notre mère l'Église, puis aux ordres constitués, il se mit à rire.

— Si vous voyiez la grosse bête! hé, hé, hé! elle a déjà un teint magnifique! Bronzé, doré...

— Nous lui avons mis, je suppose, son manteau de lard, interrompit le prêtre.

— Sans doute! le lard donne à la chair de la dinde un parfum philosophique, hé, hé!

— Et dans le ventre? que lui as-tu mis dans le ventre?

— De la chair à saucisses, avec des pruneaux et des châtaignes... Ah! j'oubliais! ma femme vous prie de l'excuser pour le moment: Bebi réclame toute sa sollicitude.

— Qui ça, Bebi ?

— Le grand, le terrible Bebi.

— Celui de la carotte?

— Non... son frère, — Carlinetto s'appuya contre le piano pour rire plus à l'aise. — Je l'ai pourtant trouvée, la carotte, en cette nuit mémorable, ajouta-t-il, se tournant vers le Chevalier; mais ce n'a pas été sans peine ni sans danger! Un ours féroce, que j'avais dérangé dans son premier sommeil, me jeta du troisième étage un tire-bottes qui, s'il avait atteint le but, aurait fait pousser une carotte sur ma poire. Hé, hé, hé, hé, hé!...

Le rire électrique de ce scélérat de Carlinetto gagna les deux habitués, d'abord peu disposés à l'humeur joviale. Le Chevalier en riant faisait: ah! ah! ah! le prêtre: oh! oh! oh! montrant les longues dents et la vaste cavité de la bouche. La raison de cette musique se devine: les instruments avaient retrouvé leur archet.

— Et Battistone?

— Ah! oui, Battistone! j'ai à vous en conter de belles sur Battistone! Ce matin j'ai reçu de lui un billet conçu en ces termes: « Je l'avais prévu! Mme Ludovina ne veut pas que j'aille dîner en ville sans elle. Envoie-moi le télégramme de l'oncle Catarrhe. »

— Qui est cette Mme Ludovina qui ne veut pas? demanda Carlinetto.

— La gouvernante-maîtresse, grommela le prêtre.

— Comment! Battistone, ce grand, fort gaillard, si posé, si sérieux, est tenu en laisse par sa femme de ménage! Et cette mégère sera cause que nous n'aurons pas notre Battistone parmi nous?

— Il viendra, il viendra: un peu tard peut-être, mais il viendra. C'est ici qu'entre en scène l'oncle Catarrhe. Vous saurez que Battistone a un oncle vieux comme les chemins, plus qu'octogénaire, très riche et dont il espère hériter le Pérou. Ludovina, qui tient au Pérou plus encore sans doute que son maître, ne veut pas que Battistone laisse échapper la moindre occasion de témoigner son zèle et son amour à l'oncle asthmatique. Chaque fois que le valet de chambre de l'oncle Catarrhe (c'est le surnom que nous lui avons décerné) envoie un télégramme alarmant, Battistone prend sa valise et vole à Côme par le premier train. De même quand la jalousie de Ludovina met sa patience à une trop rude épreuve, il m'écrit un billet, et en réponse je lui envoie un télégramme avec ces mots: *Oncle ne dort pas;* ou: *Oncle* [illegible] qui du reste ne sait pas lire, a une foi aveugle dans le télégraphe. Battistone fait un tour de promenade jusqu'à la gare, puis il vient déjeuner avec moi; nous allons ensuite au théâtre ou à la campagne, gais comme deux oiseaux échappés de la cage.

— Ah, ah, ah! Oh, oh, oh! hé, hé, hé! — Don Procolo s'essuie les yeux avec son grand mouchoir bleu et s'écrie: « Ah! ces vieux garçons! ces vieux bandits! »

Le Chevalier reprend: Ce qui me cause aujourd'hui quelque inquiétude, c'est que j'ai envoyé le télégramme de l'oncle Catarrhe vers midi et que j'attendais Battistone au plus tard à trois heures. Pourvu que la gouvernante n'ait pas éventé la mèche!

— Et cet animal doux et gracieux qui répond au

nom de Chiodini, pourquoi n'a-t-il point encore paru? demanda le maître du logis.

— Je l'ai rencontré il y a un quart d'heure; il courait changer de chaussures et portait sous le bras un grand gâteau. Il m'a dit qu'il serait ici dans deux minutes.

La sonnette retentit et bientôt...

L'on vit apparaître Battistone un peu ému, les oreilles rouges, un parapluie sous le bras, une valise à la main. Une salve d'applaudissements salua son entrée.

— As-tu fait un bon voyage? Nous craignions que tu n'eusses manqué le train.

— Nous craignions aussi un déraillement ou une rencontre...

Dieu sait l'averse de quolibets qui menaçait encore l'infortuné si, à ce moment même, Mme Erminia n'était arrivée. Les trois vieux garçons s'alignèrent comme des soldats à la parade et Carlinetto, après avoir caché prestement la fameuse valise, commença les présentations.

Erminia portait cette robe couleur vin de Montevecchio qu'on lui voyait les dimanches et fêtes à la messe de Santa-Maria alla Porta. Ayant été employée quelque temps dans un grand magasin de nouveautés, elle y avait appris l'art de parler aux gens avec une grâce un peu friponne qui lui dessinait deux fossettes aux joues et une au menton quand elle riait; elle avait de plus des dents superbes, blanches et mignonnes comme des grains de riz.

Les habitués font une belle révérence, serrent la petite main qu'on leur tend, balbutient quelques compliments de la façon confuse et gauche particulière à tous les vieux garçons quand ils sont sous le charme d'une jeune et jolie femme. Don Procolo lui-même perdit en ce moment son latin et ne sut trouver que la phrase banale : — Enchanté, Madame, de faire votre connaissance.

— Et moi plus enchantée encore de faire la connaissance de mes plus terribles rivaux. Carlinetto parle toujours d'eux avec une tendresse!... Il devrait donc y avoir entre nous jalousie terrible, haine implacable. Mais aujourd'hui la paix doit régner partout.

— *Pax in terra hominibus*, dit le prêtre.

— *Et feminibus*, ajouta Carlinetto dans une langue qui n'appartenait qu'à lui.

Tout le monde était curieux de savoir comment s'était arrangée l'affaire du télégramme. Carlinetto, qui ne voulait pas qu'on parlât de certaines choses délicates en présence d'Erminia, fit sortir celle-ci sous un prétexte spécieux.

— Allez, allez, Messieurs! je ne suis pas curieuse le moins du monde de connaître vos secrets.

— Restez! restez! s'écrièrent-ils en chœur. Mais elle ne voulut rien entendre.

— Eh bien! d'où diable viens-tu, Battistone? Je t'ai attendu jusqu'à 4 heures!

— J'arrive de Monza.

— Tu as dû partir?

— Ludovina, après la scène d'hier, a eu des soupçons et a voulu à toute force m'accompagner jusqu'à la gare, jusqu'au compartiment même, et elle ne s'est éloignée que quand le train s'est mis en marche. Je suis descendu à Monza et ai pris le tramway pour rentrer à Milan.

— Mais enfin quels droits a donc cette Ludovina? demanda brutalement don Procolo.

— Ne peux-tu la flanquer à la porte? s'écria Carlinetto.

— C'est une brave femme... murmura le major.

— Quand la domestique commande au maître, *latet anguis in herba*.

Et le prêtre allait donner à Battistone quelques judicieux conseils quand soudain la sonnette fut agitée avec furie. Carlinetto courut voir qui était ce sonneur enragé, et introduisit Chiodini portant d'une main un gros paquet, tenant dans l'autre le cordon de la sonnette.

— Scélérat! tu la feras remettre à tes frais!

— Je m'imaginais être chez moi : ma bonne est sourde, il faut toujours sonner fort, dit l'avocat en posant le paquet sur un meuble tandis qu'il faisait disparaître le cordon dans sa poche. Je suis rentré pour changer de chaussures, mais dans ma précipitation j'ai confondu deux paires, j'ai mis les deux bottines du pied droit, et l'une, celle du pied gauche, me fait souffrir mille morts. Peux-tu me prêter une pantoufle, Carlinetto? Je t'ai apporté un gâteau.

— Je peux te prêter deux pantoufles, mon petit...

— Et tu m'excuseras auprès de Mme Erminia de venir à table clopin clopant. Mes distractions deviennent terribles : hier le chapelier m'a apporté un chapeau neuf, je ne sais où je l'ai fourré, et force m'a été d'en mettre un autre.

— Ah! vieux garçon! tu as bon besoin de prendre femme.

Les habitués, perdant la notion du temps et du lieu, se croyaient au café Paolo, faisaient tourner Chiodini autour de la pantoufle sans la lui laisser mettre au pied et chacun donnait son conseil. La distraction est une infirmité. Elle ne peut provenir que d'un excès... de travail. Donc, *piano*, mon enfant : qui veut voyager loin ménage sa monture.

Quelque chose s'agita sous la table, quelque chose qui n'était pas un barbet pourtant. Le bord du tapis se souleva, et l'on vit paraître un bambin de deux ans environ, ayant au dos un tambour qui battait ses petites jambes grassouillettes :

— Quand qu'on va dîner ? demanda-t-il.

— Je vous présente Peppinotto. En avant, monsieur le général, faites votre devoir. Tu sais... comme maman t'a montré.

Peppinotto entendant par là qu'il s'agissait de réciter la poésie de Noël, ouvrit les bras, fit une révérence et commença avec la sérénité parfaite de celui qui ne comprend rien à ce qu'il dit :

[illegible]

Battistone ne le laissa pas achever. Les grands corps, Newton l'a démontré, attirent les petits. Il l'éleva triomphalement entre ses bras, et tandis que don Procolo mesurait dans le cercle du pouce et de l'index la grosseur des mollets du bambin, le chevalier faisait danser le polichinelle derrière les épaules de Battistone.

A ce moment Mme Erminia rentra avec sa sœur Paolina, beaucoup plus jeune qu'elle, une fillette de quinze ans et demi, coiffée encore comme une gamine, pleine de santé et de gaîté, un peu timide mais très gracieuse dans tous ses mouvements.

— Celle-ci je la prends pour moi! dit don Procolo, offrant le bras à la fillette qui l'accepta aussitôt.

Battistone et le Chevalier présentèrent ensemble le bras à Mme Erminia qui prit les deux bras pour ne pas faire de jaloux.

La petite salle à manger, doucement éclairée et bien chaude, était remplie du scintillement des couverts, des salières et des verres de cristal. Sur le buffet s'alignaient douze bouteilles, dont quelques-unes au col argenté.

— Ça sent le mort ici, dit don Procolo en humant le fumet du rôti. Nous ferons au défunt un enterrement de première classe.

Erminia fit asseoir don Procolo à la place d'honneur; entre lui et le Chevalier, Paolina, puis entre elle-même et le bambin, Battistone. Les autres en suivant. Bebi dormait dans un cabinet voisin : à six mois on n'a pas encore le droit de venir à table; du reste on ne s'en soucie guère.

— Immaculée! cria Carlinetto.

— Immaculée-Conception! compléta le prêtre.

Le potage fumant fit son apparition en même temps qu'Immaculée, un beau brin de fille d'Airolo avec des joues couleur feuille de vigne rougie par l'automne, et aussitôt tous les yeux s'illuminèrent. Pendant quelque temps régna un silence religieux troublé seulement par quelques exclamations enthousiastes de don Procolo : « Succulent! délectable! un délice du paradis! » et par les saillies de Carlinetto qui ne pouvait longtemps demeurer bouche close.

— Mange-t-on pareille ambroisie chez l'oncle Catarrhe, Battistone?

Le gros garçon se mit à rire, mais d'un rire un peu contraint.

— Ne peut-on connaître enfin ce grand secret? lui demanda Erminia à mi-voix.

— Non, non, ma chère dame, ayez compassion de moi! répondit le capitaine, rougissant comme une jeune fille.

— Je crois que monsieur le capitaine est un juste calomnié.

— Merci de prendre ma défense, mais...

Le cœur bon et tendre du capitaine Tazza, que l'inquiétude faisait battre plus vivement dans sa vaste poitrine, écoutait dans la voix de la femme assise à son côté un écho de la douce voix maternelle. Après tant d'années, après tant d'aventures de camps et de casernes, après bien des amertumes essuyées par les chemins du monde, il se trouvait enfin le jour de Noël au sein d'une famille honnête, au milieu de femmes jeunes et jolies, subissant la tiède influence du bonheur domestique, et cela lui remettait en mémoire les plus beaux jours d'enfance, de cette époque où nous sommes tous poètes par la vertu de la sainte innocence.

— Quand je pense, observa Carlinetto, qu'il y a des gens qui vont chercher le bonheur en Amérique, je ressens pour eux une grande pitié.

— Le bonheur, dit le Chevalier, a été défini par un philosophe : un arbre qu'il faut abattre pour en cueillir les fruits.

— Mais Carlinetto, ajouta le prêtre, n'a pas dû recourir à ce moyen : il a su grimper sur l'arbre comme un chat.

— Et qui vous empêche d'en faire autant, vieux garçons?

Battistone, le Chevalier et Chiodini gardèrent le silence, seul don Procolo répondit :

— Nos saints canons défendent aux prêtres de grimper sur les arbres pour cueillir les pommes.

En ce moment la porte du carré fut ébranlée de coups de poing tellement énergiques que tous les convives en sursautèrent.

— Qui peut venir à cette heure? dit Carlinetto.

— Battistone, s'écria l'avocat d'une voix sépulcrale, c'est l'ombre de l'oncle Catarrhe qui vient te relancer jusqu'ici!

— Va voir, Immaculée.

Immaculée tremblante hésitait à prendre la lampe. Les coups devenant toujours plus pressés et plus furieux, Carlinetto se leva et alla ouvrir lui-même. Les convives demeurèrent immobiles, la bouche ouverte, l'oreille aux écoutes, avec le pressentiment de quelque diablerie qui allait troubler leur digestion.

On entendit la voix de Carlinetto qui criait : « Je vous dis que je n'en sais rien! » A quoi une voix revêche répliqua : «Et moi je vous dis qu'il est ici. »

Battistone se leva vivement, pâle comme un mort et décontenancé comme un écolier surpris en faute par le maître. Il avait reconnu la voix de Ludovina!

— Soyez tranquille je ne veux pas l'emmener; je veux seulement lui dire qu'il est un menteur!

— Vous n'entrerez pas.

— J'entrerai !

... Le bruit d'une lutte, d'un corps projeté contre la porte, puis la voix de clarinette de Carlinetto: « Sacrebleu! vieille sorcière, allez à tous les diables, enfin! »

Battistone confus, tremblant, suppliait Mme Erminia de le cacher quelque part, en un coin quelconque. Mais où donc? où, mon Dieu! Sentant que le moment critique approchait, il se jeta à quatre pattes et se réfugia sous la table. Il était temps! Déjà Ludovina entrait comme un cyclone, goûtant d'avance le plaisir de la vengeance, c'est-à-dire, en attendant mieux, de la scène terrible qu'elle allait faire au traître. Ne l'apercevant pas, elle perdit quelque peu de son aplomb superbe.

— Eh bien, êtes-vous convaincue maintenant? vous voyez bien qu'il n'est pas ici! dit Carlinetto, cachant avec peine, sous un air de dignité, sa violente envie de rire. Êtes-vous contente du beau vacarme que vous êtes venue faire chez nous? Allez, c'est une honte, à votre âge! Si j'étais à la place du capitaine, je saurais bien vous enseigner les convenances, moi!

— Faites excuses!... balbutia la dame en se retirant. Faites excuses, répétait-elle, toujours un peu soupçonneuse pourtant, tandis que Carlinetto la poussait vers la porte, lui disant que, quand le capitaine aurait connaissance de cette scène, il en serait fort peu édifié. Enfin on entendit la porte extérieure se refermer avec fracas derrière la mégère.

Tous alors prêtèrent leurs bons offices pour tirer le héros de Crimée de sa peu héroïque position. D'abord on eut compassion de son abattement, mais ensuite une bordée de rires sonores accueillit le pauvre ressuscité qui, le front baigné de sueur et l'air d'un homme absolument fini, s'était affalé sur une chaise.

— Voyez-vous ce qu'on gagne à faire des mystères, dit la maîtresse du logis d'un ton de doux reproche.

— *Oportet ut scandala eveniant*, ajouta sentencieusement le prêtre.

— Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! s'écria Carlinetto sur le point d'attaquer le gâteau.

— Et maintenant qu'il ne soit plus question de cela, commanda Mme Erminia. Tout à l'heure, capitaine, vous me ferez une promesse...

— Tout ce que vous voudrez, tout...

— Et Carlinetto vous donnera un bon conseil. Pour le moment, un brindisi!

— A madame Erminia!

— A mademoiselle Paolina!

— A Carlinetto et à son bonheur pendant cent ans!

— A Bebi!

— A notre vieille amitié!

Bebi, dans la chambre voisine, s'était réveillé au bruit et réclamait sa part du repas de Noël. Mme Erminia le lui servit, et Bebi se déclara satisfait, car il se rendormit aussitôt.

Le brindisi avait momentanément fait oublier le gâteau, le fameux gâteau apporté, on s'en souvient, par Chiodini. Celui-ci avait voulu qu'on le servît enveloppé dans le papier: c'était une surprise! Carlinetto, solennel, coupa la cordelette rose, rabattit le léger papier de soie, et l'on vit apparaître... un chapeau! L'avocat, cet éternel distrait, était rentré chez lui pour changer de chaussures et dans sa précipitation, car il s'était aperçu qu'il était très tard, il avait confondu deux paires de bottines et pris un chapeau neuf qu'on lui avait apporté la veille au lieu du gâteau de Noël.

Cet incident burlesque fit oublier l'aventure de Battistone, dissipa même les derniers nuages sur le front du capitaine et clôtura gaîment la soirée; sauf pour l'avocat, qui demeura inconsolable malgré les bonnes paroles de Mme Erminia, malgré une tasse de moka et un verre de syracuse auprès duquel le nectar des dieux n'était que de la piquette.

Quand les vieux garçons reprirent le chemin du logis, il faisait un froid terrible. Le vent s'engouffrait dans la soutane de don Procolo et il n'eut que le temps de porter la main à son tricorne pour l'empêcher de s'envoler. Le sol était couvert de neige qui scintillait à la lumière tremblotante du gaz. Dans les rues pas un homme, pas même un chien, et toutes les portes closes.

Ils traversèrent la place en silence, et avant de s'engager dans S. Vincenzino, ils jetèrent un dernier regard vers la maison de Carlinetto. A la fenêtre du salon brillait encore une discrète lumière, traversée d'ombres fugitives.

— Sur le lit des hommes heureux il ne neige jamais, dirent en chœur les vieux garçons, avant de se séparer. Don Procolo regagna sa chambrette glacée près de l'église. Le Chevalier qui avait l'imagination allumée et les pieds froids alla boire un punch dans l'unique café ouvert sous les galeries de la place du Dôme. Battistone, bien catéchisé au moment du départ et par Mme Erminia et par Carlinetto, s'était juré de montrer de l'énergie, de prouver qu'il était maître chez lui. Mais pas ce soir, non, demain! D'ailleurs ce soir il était chez l'oncle Catarrhe, il fallait être con-

séquent avec soi-même. Il alla donc chercher asile pour la nuit à l'auberge de la Couleuvre, sur la place Fontana. Comme on n'attendait pas d'étrangers en un jour consacré aux douces intimités de la famille, il dut heurter longtemps à la porte. Le garçon qui vint lui ouvrir, tout en lui prenant des mains la valise et le parapluie, le regardait d'un air méfiant. Il le pria d'inscrire dans le livre son nom et l'endroit d'où il venait. Le pseudo-voyageur tourna quelques instants la plume entre les doigts puis écrivit : « Le Capitaine G. B. Tazza, Monza. »

Le lit lui parut dur et froid. A coup sûr Carlinetto était mieux couché. Diable de lit d'hôtel!

L'avocat Chiodini, toujours furieux contre lui-même, prit le chemin le plus court pour retourner au logis. Sentant continuellement un froid des plus vifs qui lui montait le long de la jambe, il s'arrêta sous un reverbère et remarqua qu'il avait gardé au pied la pantoufle de Carlinetto, et laissé sa bottine chez ce dernier.

Cette bottine lui fut renvoyée le lendemain avec le chapeau qu'il avait également oublié...

Mme Erminia avait accordé la permission. Le dernier jour de l'année Carlinetto devait se joindre aux amis pour boire au café Paolo une bouteille en l'honneur de la vieille amitié. Mais on attendit vainement don Piccolo. On apprit enfin que le pauvre [illegible] sans âmes était mort subitement ; selon toute apparence il était atteint d'une maladie de cœur, bien qu'il l'ignorât lui-même. On l'avait trouvé étendu le lendemain de Noël sur l'escalier menant à sa chambrette ; il était déjà raide.

— Depuis quelque temps... tenez, depuis la disparition de Marianne, ce n'était plus le même homme, assura Paolo quand on annonça la fatale nouvelle.

[illegible]

[illegible]



CONTROVERSES LITTÉRAIRES

Laprade et Leconte de Lisle.

Il est à remarquer avec quelle facilité dans notre pays on oublie les écrivains qui ont eu souvent le plus d'action sur leurs contemporains, le plus d'influence sur l'évolution du genre où ils ont à leur heure fait accomplir un progrès décisif. Tel est le sort de Victor de Laprade qui garde sa place dans toutes les Anthologies, mais dont les critiques nouveaux, surtout les critiques universitaires, ne nous semblent pas avoir tenu suffisamment compte. Une circonstance académique nous fournit un exemple significatif de ces habituelles omissions.

Dans leurs remarquables discours prononcés à la dernière réception de l'Académie française, M. Henry Houssaye, le récipiendaire, M. Ferdinand Brunetière, l'introducteur, ont, à propos de Leconte de Lisle, pareillement négligé de citer le nom de Laprade. Assurément Laprade ne peut être un inconnu pour eux : M. Henry Houssaye a dû recueillir de la bouche de son glorieux père le témoignage d'une admiration que le poète des *Sentiers perdus* ne ménageait pas à l'auteur de *Psyché* ; quant à M. Brunetière, il a tout lu et il sait tout. Ni l'un ni l'autre n'a songé sans doute aux liens de filiation qui vraiment unissent Laprade à Leconte de Lisle, au moins en ce qui concerne la première manière de l'auteur des *Poèmes barbares* et des *P*[illegible]

A ses débuts dans ses *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle, comme Théodore de Banville dans une notable partie de son œuvre, comme d'autres poètes moins connus de la même génération, a été, de son propre aveu, l'élève de Victor de Laprade, avant d'atteindre la plénitude de son originalité superbe. C'est l'histoire des poètes les plus grands. Lamartine a commencé par imiter Fontanes et Parny, voire même Delille ; Hugo et Vigny ont fait leur apprentissage à l'école de Soumet, Gautier à l'officine de Sainte-Beuve, Musset un peu partout. En effet, le maître le plus neuf et le plus rare a toujours eu un maître qui l'instruisit aux secrets de la Forme et de l'Art. Or ce maître pour Leconte de Lisle n'a pas été seulement André Chénier, comme l'ont dit éloquemment les deux académiciens, mais Victor de Laprade qui, de [illegible] exerçait un ascendant sur les rythmeurs nouveaux comparable à celui des premiers romantiques de la *Muse française* sur les débutants de 1825. On n'a qu'à se reporter aux journaux et revues de cette période, qu'à se souvenir des témoignages de nos pères et de nos aînés. Le retour à la poésie grecque, la réaction classique dans le sein même du romantisme, s'étaient produits bien avant les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle par les *Stalactites* de Banville, l'*Onyx* de [illegible] Houssaye, les *Byzantins* du marquis de Belloy, l'*Endymion* du comte de Gramont, et les essais de tout un groupe qui avaient suivi l'apparition de ces deux œuvres [illegible]

Il faut avoir entendu parler de ce rôle que joua Victor de Laprade, par Théodore de Banville, et par Leconte de Lisle lui-même, pour être persuadé que Laprade fut à son moment l'un des novateurs les plus actifs de notre siècle. La publication de *Psyché* marque une date dans l'histoire de la poésie française. Le romantisme, plus nourri qu'on ne croit de

l'antiquité, l'avait abandonnée, au moins en apparence, par le choix des sujets et l'emportement du style. Victor de Laprade instituait le Romantisme classique. Il venait accomplir ce rêve d'André Chénier, traiter des sujets antiques avec une forme et une couleur grecques et revêtir de cette forme et de cette couleur des pensers nouveaux, en un mot interpréter poétiquement les mythes anciens. Grâce à Laprade, l'exégèse de l'antiquité grecque, l'intelligence de l'hellénisme faisaient partie de la poésie française ; mais il a été le premier à les introduire, à s'inspirer non plus seulement de Moschos, de Théocrite et de l'Anthologie, comme Ronsard et Chénier, mais d'Hésiode, des hymnes homériques, des Orphiques, des Alexandrins. En même temps il donnait à la période poétique une ampleur que n'avait même pas soupçonnée Lamartine et qui n'a été égalée qu'après lui par Leconte de Lisle et par Heredia :

D'une main supportant son corps demi penché,
Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
Respire et sent la vie et voit la terre belle.
Et blanche, et se dressant dans sa robe aux longs plis,
Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.

Ce grand lis féminin, qui n'a cessé depuis de fleurir et que la mort ne fanera point, c'est l'emblème de la Muse de Victor de Laprade qui nous apparait avec cette démarche altière et svelte à la fois que le poète définit

La svelte majesté du port et de la taille.

Entre cet alexandrin robuste et ductile, les *Odes et Poèmes* offraient un renouvellement rythmique des plus imprévus, c'était l'emploi de la stance de Malherbe, de Racan, de Maynard, de la stance des quatre vers de douze syllabes ramenée, comme chez ces maîtres, aux proportions d'un cadre précis et comprenant tout un tableau dans l'espace d'un quatrain. C'est Victor de Laprade qui a enseigné le maniement de cette strophe aux poètes qui sont venus après lui. Et d'une manière plus générale il avait réellement créé, comme il le dit dans un de ses recueils plus récents, un vers qui n'appartenait qu'à lui seul,

Un vers âpre et nerveux, vêtu de pourpre et d'or.

Cette stance de quatre vers, encadrée avec tant de précision, c'est déjà la stance des premiers poèmes de Leconte de Lisle. Pour s'en convaincre on n'a qu'à établir de brèves comparaisons avec les vers de Laprade.

L'esprit calme des dieux habite dans les plantes :
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais :
Dans son corps large et sain la sève coule en paix ;
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes...

L'éternelle Cybèle embrasse tes pieds fermes ;
Les secrets de son sein, tu les sens, tu les vois ;
Au commun réservoir en silence tu bois,
Enfoncé dans ces flancs où forment tous les germes.

(*A un grand arbre.*)

N'est-ce point par avance le rythme, l'accent, la couleur panthéistique de *Juin*, de *Midi*, de *Nox?* Voici par exemple des vers de Leconte de Lisle qui sont jetés dans le moule de Laprade.

Où sont nos lyres d'or d'hyacinthes fleuries,
Et l'hymne aux dieux heureux, et les vierges en chœur,
Eleusis et Délos, les jeunes théories,
Et les poèmes saints qui jaillissaient du cœur?

Où sont les dieux promis, les formes idéales,
Les grands cultes de gloire et de pourpre vêtus,
Et dans les cieux ouvrant ses ailes triomphales
La blanche ascension des sereines vertus?

Ne trouverez-vous pas une parenté d'allure et de forme entre ces beaux vers et l'admirable *Sunium* de Laprade :

Mais, ô divin Platon, fils des vieux sanctuaires,
Lorsque au fond de l'éther vous sommeilliez encor,
La Muse vous nourrit des saints électuaires
Et toucha votre bouche avec ses lèvres d'or.

Elle vous fit ainsi poète entre les sages;
Tous les autres parlaient et vous avez chanté;
La myrrhe au sein de l'or se garde après les âges,
Tous vos enseignements vivront dans la beauté...

Dans le détail de l'expression, Laprade introduisait des innovations que Leconte de Lisle a pratiquées à son exemple, ainsi le déplacement de l'épithète appliquée d'une manière inusitée, le substantif employé comme un adjectif ! les *flots chanteurs*, le *chêne prophétique*, la *ronde au pied sonore*, le *bois merveilleux*, la *chanson rieuse*, l'*été voluptueux*, le *rugissement solennel* de la terre. Cette hardiesse vraiment grecque et latine dans l'épithète et le maniement de l'alliance de mots nous semblerait aujourd'hui bien aisée après Leconte de Lisle et notre école parnassienne. Elle les a devancés.

Par analogie dans les premiers poèmes de Leconte de Lisle, le *cothurne chasseur*, l'*arc primitif*, les *lumineuses ondes*, le *roseau chanteur*, le *chemin antique*, la *robe immaculée* d'Hypathie, le *portique ami*, l'*écho spacieux*, le *pied mystique* d'un dieu, les *muscles dompteurs*, la *race fatidique* d'Atrée, le *crin belliqueux* du casque, autant d'épithètes et d'alliances de mots puisées dans Victor de Laprade.

Plus tard Leconte de Lisle s'est fait un style et un vocabulaire tout à lui ; il a été le poète novateur des *Hymnes védiques*, des exotiques paysages, des fiers portraits d'animaux, l'évocateur du moyen âge tragique, il a multiplié les chefs-d'œuvre originaux et personnels ; il est devenu, je l'avoue, un plus grand artiste, un plus puissant écrivain que Victor de Laprade, mais il n'en fut pas moins dans ses premiers

poèmes néo-grecs et néo-latins le disciple du poète lyonnais.

C'est tout simplement ce que je voulais prouver, non pour infirmer le génie de Leconte de Lisle, dont je suis l'un des fervents admirateurs en même temps qu'un des plus reconnaissants élèves, mais pour défendre contre l'oubli la mémoire de Laprade, son devancier dans la transformation classique du Romantisme. Oublier Laprade, comme l'ont fait tous nos historiens littéraires de ces derniers temps, c'est tout simplement rompre un anneau de la chaîne lyrique dans la suite de la poésie française. M. Henry Houssaye mon ami, M. F. Brunetière, un des maîtres de la critique dans ce siècle, ne pourraient me savoir mauvais gré d'avoir profité, pour accomplir un acte de justice et de réparation, d'une occasion fournie par leur succès qui m'est cher et leur talent que je m'honore d'avoir été l'un des premiers à saluer.

Emmanuel des Essarts.

LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
DE L'INDO-CHINE

M. Armand Rousseau, gouverneur général de l'Indo-Chine, qui vient de mourir subitement à Hanoï laissera parmi ceux qui furent les collaborateurs de sa dernière œuvre le souvenir d'un homme aimable et bon, admirablement doué pour les besognes auxquelles l'avait préparé une éducation spéciale qu'il mit le plus heureusement du monde au service de son pays. Cet hommage une fois rendu aux qualités de l'ingénieur distingué qui n'est plus, on a le droit de penser et le devoir d'écrire qu'en acceptant de prendre du jour au lendemain la direction de nos affaires indo-chinoises, M. Rousseau avait assumé une tâche au-dessus de ses forces, de son talent et de ses capacités. Il fut porté à cette haute situation par un caprice de cette fortune politique qui, dans le domaine colonial plus particulièrement, s'est plu à prolonger les surprises. Un beau jour on apprit que M. de Lanessan, fort, quelques jours avant, de la confiance du gouvernement, des bonnes dispositions du Parlement et des espérances de tous les colons, était rappelé sans phrases pour répondre à une accusation qui ne devait pas tarder à rester sans écho. Ce rappel brutal que rien n'expliquait, que rien ne justifiait, plongea dans une légitime stupeur Français et Annamites. Ce ne fut certes pas une chose aisée que de faire comprendre à nos protégés qu'un chef investi la veille des plus hautes fonctions, qui faisait sur son passage tonner le canon et s'abaisser les plus grands sabres, pouvait être exposé le lendemain, sur un ordre transmis par le télégraphe, à subir les humiliations de la retraite forcée, et à ne trouver pour faire escorte à sa disgrâce que le cortège de quelques amis indépendants et dévoués. Les Annamites, après tout, ne faisaient que changer de maître. Depuis l'année 1883 ils en avaient changé un nombre incalculable de fois, et n'étaient pas éloignés de penser que les gouverneurs qui entrent en exercice avec les premières pousses du printemps ont pour mission ici-bas de s'évanouir avec les dernières feuilles d'automne. Ils virent donc partir M. de Lanessan sans regrets et attendirent M. Rousseau sans impatience.

Les Français de l'Indo-Chine étaient, eux, on le comprendra facilement, dans un tout autre état d'esprit. On avait fait grand bruit autour du départ du nouveau gouverneur général. M. Rousseau arrivait avec des instructions spéciales pour accomplir en Indo-Chine une œuvre déterminée. Il était de mode alors de présenter un peu partout sous les plus sombres aspects la situation de nos possessions asiatiques. La Cochinchine, inquiète, nerveuse, indisciplinée, se permettait, par la voix autorisée du président de son conseil colonial, de signaler les dangers que faisaient courir à sa prospérité, à sa tranquillité, à sa vie même, les incessants changements dans le haut personnel administratif. Les esprits à Saïgon s'agitaient.

On était las d'un état de choses qui, depuis le départ de M. Constans, avait toujours été en empirant. Le mécontentement éclatait partout depuis que nos gouverneurs généraux, tout entiers dévoués à l'œuvre qui leur incombait en Annam et au Tonkin, avaient pris l'habitude de ne faire que de courtes haltes dans la capitale de la Cochinchine. Le superbe palais du gouvernement, qui ne servait plus depuis quelques années que de pied à terre à des gouverneurs fantômes, s'effritait sous la dent du temps. Tout était maintenant silence, tristesse et deuil dans cette ville autrefois si pleine d'entrain et d'animation. Pour le commerce, le monde des affaires, l'industrie privée, c'était la ruine traînant derrière elle son cortège habituel de plaintes et de récriminations. Le gouvernement avait le devoir de s'inquiéter d'une situation aussi grave.

Vous pensez bien que lorsque les choses vont mal en Cochinchine, l'état des affaires au Cambodge n'est guère plus rassurant. Pnom-Penh souffrait donc aussi du mal dont se mourait Saïgon. Depuis que par notre faiblesse cet excellent roi Norodom dicte ses ordres à nos agents et roule ses cigarettes dans le papier du traité que le représentant de la France lui imposait en juin 1883, notre autorité a été sans cesse en s'affaiblissant dans l'antique royaume khmer. L'audace si longtemps impunie des Siamois, ces turbulents voisins, ne pouvait qu'exercer une

déplorable influence sur l'esprit de nos protégés cambodgiens. Une politique énergique s'imposait donc là encore.

Que dire du désarroi qui régnait au Tonkin ? La situation de notre protectorat sous l'administration de M. de Lanessan a été maintes fois exposée. Il n'entre pas dans le cadre de cet article de la faire revivre pour l'examiner, la discuter, la critiquer. Il est impossible toutefois de ne pas signaler l'élan vivifiant qu'imprima M. de Lanessan à ce pays si merveilleusement outillé pour vivre et prospérer par ses propres moyens. M. de Lanessan tira très habilement parti de ce besoin d'activité qui troublait au Tonkin tous les esprits. Le meilleur moyen de faire aimer le Tonkin en France, se plaisait à répéter Paul Bert, c'est d'aider à la fortune rapide des colons courageux qui auront foi dans l'avenir et confiance dans nos promesses. Enrichissez-vous. Le successeur du regretté résident général s'inspirant de ses paroles prêcha la richesse obligatoire. Il est juste de reconnaitre qu'il ne prêcha pas précisément dans le désert. Sa voix fut entendue. On vit des Français posséder à Hanoï pignon sur rue. L'exemple de ces gens heureux porta des fruits inattendus ; pour la première fois il fut donné d'admirer le bon esprit de nos compatriotes qui, pouvant devenir propriétaires, refusèrent de rester fonctionnaires.

L'appétit vient en mangeant. Le dicton est surtout vrai aux colonies. M. de Lanessan, qui, en grand seigneur, avait tenu table ouverte, n'avait pu réussir, malgré toute sa bonne volonté, à rassasier tout le monde. De là bien des mécontentements. On se console difficilement de n'avoir qu'un petit os à ronger lorsque la table voisine est bien garnie et que d'autres s'y prélassent. Sans compter les gens affligés d'une maladie d'estomac qui, même servis, — et copieusement servis, — se refusent à prendre toute nourriture. Ceux-là alors forment la grande phalange des grincheux. Ils furent, on peut le dire, les adversaires les plus impitoyables du système administratif inauguré par M. de Lanessan.

Enfin, M. Rousseau vint. Sa tâche, dès le début, fut des plus ingrates. On ne cachait pas à Paris qu'il avait été envoyé en Indo-Chine pour *liquider* la succession de son prédécesseur. Liquider ! Ce vilain mot résumait à lui seul tout le régime nouveau. M. Rousseau, dès son arrivée, prit le ton et les allures d'un syndic de faillites. Avec lui, l'administration reprit ses droits et la Bureaucratie ses manches de lustrine. On toussa par décret et l'on éternua par arrêté. Le Tonkin devint la prolongation du Finistère. On vit comme par enchantement sortir de terre des ingénieurs ordinaires et d'extraordinaires ingénieurs. Le service de la voirie se faisait avec régularité et l'enregistrement fonctionnait sans écart. Comme en Bretagne un air de silence et de paix s'étendait sur toutes choses. On se couchait à neuf heures. C'était charmant. On se serait cru à Quimper !

Aujourd'hui, l'Indo-Chine se meurt de cet excès de sagesse. Il faut bien vite lui rendre sa liberté, la laisser maîtresse de ses mouvements et répondre à son besoin d'expansion par une administration énergique.

M. Rousseau a tué sous lui le régime même qu'il devait avoir pour mission de fortifier. La réunion de la Cochinchine, du Cambodge, de l'Annam et du Tonkin sous la direction unique d'un gouverneur général fut une belle pensée. M. Constans, appelé le premier à présider aux destinées de l'Union Indo-Chinoise, mit admirablement en relief les avantages multiples d'un système administratif que ne cessaient jadis de réclamer avec énergie ceux qui à l'heure actuelle s'en montrent les plus ardents détracteurs. La contradiction n'est ici qu'apparente. M. Constans avait placé à Saïgon, à Pnom-Penh, à Hanoï et à Hué des lieutenants capables, uniquement chargés d'administrer. Fidèle à ses origines, le gouverneur général gouvernait. Il ne s'amusait pas à se perdre dans les mille détails des bureaux et n'aurait jamais songé à jouer le rôle d'un chef de division. A son gré, il pouvait se déplacer, visiter le Cambodge, parcourir l'Annam, se rendre enfin partout où l'appelaient les besoins de sa politique sans que les intérêts particuliers de nos différentes possessions eussent à souffrir de ses absences. Ainsi compris le gouvernement général rallie tous les suffrages, et l'homme, on peut le dire, fait valoir l'institution. Dans le cas contraire, ce n'est qu'un rouage encombrant qui suspend toutes les affaires, annihile les efforts individuels, et finit par énerver les plus courageuses activités.

Il ne nous paraît pas inutile de mettre en lumière ce côté intéressant du problème indo-chinois au moment où le gouvernement songe à donner un successeur au regretté M. Rousseau. Seul, un agent de carrière, ayant eu l'occasion de se rendre compte sur place des avantages et des vices de notre organisation administrative en Indo-Chine, pourra donner satisfaction aux vœux si légitimes de nos compatriotes d'Extrême-Orient. Dans cet ordre d'idées, un homme jeune et actif, rompu aux questions si complexes de notre politique indo-chinoise, serait accueilli par tous comme un sauveur.

Le gouvernement saura le trouver.

FERNAND GANESCO.



THÉATRES

Renaissance : *Lorenzaccio*.

Je puis enfin parler de la triomphale représentation donnée par la Renaissance... C'est *Lorenzaccio* que je veux dire.

Sur la question des coupures, je m'expliquerai tout à l'heure. Mais j'avoue ne pas partager l'indignation exprimée par certains de nos confrères. Au surplus, nous connaissions déjà leurs principes. Ils admettent les représentations des chefs-d'œuvre à cette seule condition qu'elles soient parfaites; et, comme il est impossible qu'un interprète exprime jusqu'au fond la pensée d'un homme de génie, cela revient à interdire la représentation; de sorte que plus un ouvrage approche de la perfection, moins on devrait le jouer! Le besoin de cette « interdiction des chefs-d'œuvre » ne se fait pourtant guère sentir. Une exécution, même incomplète, même médiocre, nous révèle toujours des beautés que nous ignorions; et, somme toute, la part du bien, en ces matières, excède le plus souvent la part du mal. Leur tendresse pour les chefs-d'œuvre a ceci de particulier qu'elle se manifeste presque uniquement par la jalousie; c'est un signe, peut-être, où se reconnait l'amour... Le résultat le plus clair de leur passion serait de nous priver de Wagner et de César Franck, de Musset comme de Racine, de Shakespeare comme de Corneille. Et ce serait un joli progrès!

Voici Musset, par exemple. Ses drames n'ont pas été écrits « en vue du théâtre »; et de là leur liberté d'allures, leur profondeur, leur variété, leur fantaisie, leur charme pénétrant. Il n'en est pas moins vrai qu'écrits en dehors des conditions habituelles du théâtre, leur représentation sur *un théâtre* offre des difficultés insurmontables. *Lorenzaccio* contient près de quarante tableaux (trente-neuf exactement); jugez du temps qu'il faudrait, rien que pour changer des décors!

Mais vous connaissez la réponse; c'est ici que ne manque jamais d'apparaitre le spectre du grand Will. Ses chefs-d'œuvre étaient représentés sur une scène rudimentaire, pendant qu'une pancarte, fichée sur l'avant-scène, indiquait le lieu de l'action. Cela est certain. Mais il n'est pas moins certain que les exigences du public en ces matières sont assez différentes de celles qu'avaient les contemporains de la Reine Vierge. Je ne serais pas éloigné, pour ma part, de regretter ces exigences et de trouver que le décor empiète trop sur la pièce. Mais qu'y faire? Amener peu à peu le public à plus de simplicité? J'en serais ravi. Je ne crois pas, d'autre part, qu'on puisse remonter le courant. Et soyons de bon compte. Ces « progrès » nous ont permis de goûter de nouveaux chefs-d'œuvre, s'ils « gênent » un peu les chefs-d'œuvre anciens. N'est-il pas vrai que la mise en scène ajoute quelque chose au premier tableau du *Rheingold*? Et ne pensez-vous pas que les grands nuages disparaissant d'un ciel rasséréné augmentent, pour un peu, l'impression presque religieuse que nous donne la première apparition de Siegfried près de Brunehilde endormie? Le mal, ici encore, se trouve racheté par un bien.

Je ne dis pas que pour ma part je ne préférerais pas, et de beaucoup, le *Lorenzaccio* avec pancartes. Mais il ne s'agit pas de moi seul; le théâtre sans public a toujours été une chimère, sauf pour le roi Louis II. Il faut des décors au public, il lui faut des costumes, — il lui en faut surtout dans un ouvrage qui change ses habitudes; et, en dehors même de la question de prix (au fait, comment aucun de ces dégoûtés n'a-t-il offert cent mille francs à Mme Sarah Bernhardt pour l'aider à monter *Lorenzaccio*?), en dehors, dis-je, de la question de prix, la représentation serait impossible. Donc *Lorenzaccio* avec des coupures, ou pas de *Lorenzaccio*. Mon choix est fait.

Resterait à s'entendre sur les coupures à faire, et, chose plus délicate encore, sur les procédés d'« adaptation ». Je me rends compte, à peu près, des difficultés que M. Armand d'Artois devait rencontrer dans sa tâche. Je sais que, pour moi, je n'aurais jamais eu l'audace de l'entreprendre.

Lorenzaccio se compose de deux parties étroitement reliées entre elles. C'est d'abord un tableau admirable de Florence et de l'Italie au milieu du XVIe siècle. Avec une divination vraiment prodigieuse, Musset, — songez qu'il avait tout juste vingt-quatre ans! — a reconstitué pour nous le plus célèbre de ces petits États qui formaient l'Italie d'alors. Le peuple, plus raffiné peut-être qu'il ne le fut plus tard, mais n'ayant pas encore pris conscience de soi; la bourgeoisie, intelligente et patriote, fière de sa cité et de ses artistes, haïssant l'étranger, qu'il vînt d'Allemagne ou de France, mais préoccupée de son commerce et de son gain; inhabile à la résistance, et n'osant provoquer une révolution qui compromettrait ses intérêts; les artistes, déjà « faits » à vingt ans, comme poussés par le vent de génie qui gonflait toutes les poitrines de l'Italie de la Renaissance : amoureux de leur ville, eux aussi, mais soumis à ceux qui pouvaient les faire vivre; puis l'aristocratie, d'un patriotisme plus conscient mais aussi plus personnel, aimant Florence, mais l'aimant, en quelque sorte, en eux : haïssant dans le tyran étranger, moins le tyran lui-même et l'étranger que celui qui les avait dépossédés de leur rang, et haïssant d'une haine presque égale leurs rivaux florentins; enfin, au-dessus du peuple, des bourgeois, des seigneurs et des artistes, le duc,

le maitre « barbare », le soudard choisi souvent dans la descendance bâtarde d'une grande famille, sorte de reitre n'ayant d'autre titre au trône que sa soumission à l'Allemand, qui lui garantissait le pouvoir en récompense de sa servilité; et, grouillant autour de lui, une foule étrange, gens de froc et de corde, aventuriers allemands et princes de l'Église, ivres d'ambition, de volupté, de richesses et de sang. Et, partout, une espèce de griserie de force et de beauté; un dédain de la vie qui s'augmentait de tout ce qui semblait la rendre plus précieuse; jamais sans doute elle ne fut plus pleine, et jamais elle ne pesa moins.

Tout cela, Musset l'a peint avec une force et une vérité sans pareilles. Ce n'est pas seulement le duc Alexandre, le cardinal Cibo, le vieux et magnifique Philippe Strozzi, la marquise Cibo, Giomo le Hongrois, Pierre et Thomas Strozzi; c'est aussi le Marchand, l'Orfèvre, Scoroconcolo, jusqu'aux enfants des Strozzi et des Salviati; jusqu'à cette délicieuse figure de Tebaldeo, le petit élève de Raphaël. Nulle part, dans aucune chronique, dans aucun mémoire, on ne trouverait un tableau qui passât celui-ci en vérité, en relief, en vie. Rien, je crois, ne ferait pénétrer l'âme de Florence mieux que l'admirable méditation du vieux Strozzi, ou les lamentations des Bannis. Cela, je le répète, est d'une beauté complète: et servi par le style le plus souple, à la fois caressant et vigoureux, vibrant d'énergie et mouillé de tendresse : un style vraiment unique, qui s'insinue doucement en vous et vous donne un frémissement de joie presque physique.

En face de ce tableau de Florence, et lié à lui, c'est le seul personnage de Lorenzo de Médicis, de Lorenzaccio ; nécessaire à l'action dont il est l'acteur principal : représentant lui-même comme l'aboutissement de l'âme florentine. Avec quelle ampleur et quelle profondeur Musset nous l'a montré, j'ose à peine le répéter ici. On l'a comparé à Hamlet; il ne m'en paraît pas indigne; et si j'osais, je dirais qu'il est plus près de nous, plus à notre portée : ce qui signifierait peut-être qu'il est plus vivant et plus vrai. Violemment tragique par son dessein même, et par la résolution froide qu'il met à l'accomplir, il est puissamment émouvant lorsqu'il nous montre les ravages faits en lui par le rôle qu'il a dû jouer. Je ne sais rien de plus saisissant que la scène où, presque malgré lui et par habitude du vice, il commence à jouer près de sa « sœur » Catherine le personnage d'entremetteur. L'habitude du mal finit par dominer son âme ; il devient infâme pour avoir voulu jouer l'infamie; il méprise les hommes, et il est curieux de leur bassesse: si bien que, dans les tentations qu'il s'amuse à « leur promener sous le nez », il ne sait plus s'il cède à l'attrait pervers du mal ou s'il suit son rôle. Il a tout sacrifié à la liberté de Florence, ou mieux à la mort d'un des tyrans qui pourrissaient l'Italie. Et, à mesure qu'il approche de son crime, il en comprend la vanité, et que les hommes ne méritent pas qu'on se sacrifie pour eux. Est-il rien de plus terrifiant, de plus angoissant que la scène avec le vieux Strozzi : « Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité! » Et avec quelle sûreté, avec quelle clairvoyance Musset nous montre alors juqu'à l'arrière-fond de l'âme de Lorenzo! En même temps que Lorenzo a compris l'inutilité de son crime, il sent grandir en lui la force invincible du mal; et sa haine contre Alexandre, d'abord patriotique, devient haine personnelle. Il hait le duc pour tous les vices qu'il a gagnés près de lui : il le hait d'avoir été pour lui l'occasion (peut-être le prétexte) du mal; il hait d'autant plus que le sacrifice de son âme est inutile; il le hait (et plus encore) comme Faust hait Méphistophélès après la mort de Marguerite...

Mais je m'arrête. J'aime avec passion le théâtre de Musset; je l'aime de toutes mes forces, obstinément, « comme une bête », et je n'aurais jamais fini de le dire. Il faut revenir à M. d'Artois.

Ces deux parties de *Lorenzaccio*, il était impossible, dans les circonstances présentes et pour les raisons que j'ai dites, de les donner telles que Musset les a écrites. Il fallait en sacrifier une, et il est évident qu'on ne pouvait pas sacrifier Lorenzo, qui est le drame même. Je me résignerais donc, non sans peine, à accepter les coupures faites dans ce sens. Je regrette les scènes si curieuses entre le cardinal Cibo et sa belle-sœur; je regrette les belles scènes des bannis et leurs adieux à Florence; je regrette les conversations si pittoresques des marchands à la foire de Montolivet; et je regrette le beau tableau où la cour apprend l'assassinat d'Alexandre. Je me console en songeant à ce qui reste. Et j'ajoute que M. d'Artois a fort habilement réuni, au premier acte, ce qu'il pouvait nous donner sur l'état d'esprit et sur les mœurs de Florence. De même, j'admets certaines combinaisons par lesquelles deux scènes ont été jointes et condensées : par exemple, les scènes délicieuses où paraît le petit peintre Tebaldeo. Je regrette plus encore la mort de Louise et la superbe plainte funèbre de Philippe Strozzi : « Lorsqu'elle était couchée, c'est ainsi que je me penchais sur elle pour lui donner le baiser du soir... » Fallait-il vraiment supprimer ces merveilles? Enfin, si M. d'Artois l'affirme!...

Mais il est deux suppressions contre lesquelles je réclame de toutes mes forces. Elles sont inexcusables et impardonnables; puisqu'elles sont nécessaires au personnage même de Lorenzo. La première, c'est la grande tirade sur la débauche (« Voir

dans une enfant de quinze ans la rouée à venir... » etc.), par où s'ouvre le premier acte. Elle nous montre un des côtés de Lorenzo, celui précisément que nous devions voir d'*abord*, puisque c'est l'aspect extérieur. Elle nous renseigne sur le personnage ; il ne nous était plus inconnu quand arrivait la scène du duel. Pourquoi avoir coupé cette tirade, l'une des plus belles de *Lorenzaccio?* Et quand je pense à ce qu'en aurait fait Mme Sarah Bernhardt, je ne puis me consoler !

L'autre coupure est plus regrettable encore. Imaginez-vous qu'on a supprimé le cinquième acte tout entier, — ce que les journaux ont galamment appelé l'*Épilogue!* Sauf leur respect, ce n'est nullement un épilogue ; c'est bel et bien l'acte final, le dénouement nécessaire au drame. Passe pour certaines scènes : il en est (celle des marchands et celle des enfants) qui ont été transportées au premier acte ; et pour celles qui ont trait à Pierre Strozzi, à la marquise Cibo et à la révolte des étudiants à Florence, j'y consens encore. Ce à quoi l'on ne saurait consentir, c'est la suppression du tableau où Lorenzo est assassiné.

C'est, en quelque sorte, la « morale » de la pièce, son couronnement obligé. Songez que l'explication, que l'excuse de Lorenzo, c'est l'ingratitude et la bassesse humaines ; il les prévoit, les prédit avec assurance tout le long de la pièce ; et c'est ce qui fait comprendre son abnégation à rebours et son mépris des hommes. Et, quand il s'agit de nous montrer l'effet même de cette ingratitude et de cette bassesse qui, encore une fois, sont la clef du caractère de Lorenzo... on nous renvoie ! Mais c'est ravaler *Lorenzaccio* au rang d'un mélodrame à crimes ! Ce qui m'intéresse ce n'est pas de savoir si le duc échappera ou non à l'épée de Scoroconcolo, c'est de suivre jusqu'au bout le « développement » de Lorenzo, de savoir s'il persistera jusqu'à la fin dans son rôle devenu sa nature, s'il avait raison ou non, dans l'idée qu'il se faisait de l'humanité. Et c'eût été si facile ! On eût pu réunir, même raccourcir (très peu !) les deux scènes, à Venise, entre Lorenzo et Philippe Strozzi, — et cela n'aurait pas duré un quart d'heure ! Quelle pitié !

... Et pourtant et malgré tout, il faut remercier la directrice de la Renaissance, il faut lui savoir gré d'avoir monté *Lorenzaccio*. Il ne serait pas impossible que cette audace devînt une excellente opération ; et nul ne s'en réjouirait plus que moi. Quoi qu'il en soit, Mme Sarah Bernhardt a été, j'imagine, payée de ses peines par l'enthousiasme du public. Cette fois, ç'a été le vrai triomphe, sans restrictions et sans réserves. Je vous ai dit la semaine dernière qu'elle avait atteint, et presque dépassé le sommet de l'art. Je viens de relire *Lorenzaccio*, et ç'a été une joie nouvelle, plus rassise et plus convaincue, de retrouver et d'évoquer ses intonations et ses gestes. Elle a donné la vie à ce personnage de Lorenzo, que personne n'avait osé aborder avant elle ; elle a maintenu, à travers toute la pièce, ce caractère complexe et hésitant ; elle en a rendu toutes les nuances avec une vérité et une profondeur singulières. Admirable d'un bout à l'autre, sans procédés et sans « déblayage », sans excès et sans cris, elle nous a émus jusqu'au fond de l'âme, par la simplicité et la justesse de sa diction, par l'art souverain des attitudes et des gestes. Et, j'insiste sur ce point, elle a donné au rôle tout entier, sans faiblesse et sans arrêt, une inoubliable physionomie. Qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle est Lorenzaccio des pieds à la tête, corps et âme ; elle « vit » son personnage, et elle le fait vivre pour nous. Le talent de Mme Sarah Bernhardt m'a parfois plus inquiété que charmé. C'est une raison de plus pour que je répète aujourd'hui qu'elle a atteint le sublime. Jamais je n'ai rien vu, au théâtre, qui égalât ce qu'elle a donné dans *Lorenzaccio*.

La mise en scène est fort belle. L'interprétation excellente. Mais que parler de lunes à côté de ce soleil ?...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Il n'y a qu'un cri dans Paris contre les ingénieurs, architectes et maçons, ils vont encore détruire nos perspectives, bouleverser nos jardins, abattre nos ombrages, à propos de l'Exposition de 1900 ; on a beau crier, la pioche et la truelle poursuivent leurs fureurs.

C'est un phénomène extrêmement curieux que l'unanimité de la protestation d'une part et, de l'autre, la marche irrésistible de la pierre qui s'avance toujours, écrasant sous ses blocs les femmes, les enfants, les journaux, l'opinion et les autorités les plus augustes !

La Chambre des députés, le Conseil municipal, le Gouvernement lui-même ont témoigné de leur répulsion la plus vive contre les bâtiments de la gare de chemin de fer qui nous gâtera pour toujours l'Esplanade des Invalides. N'importe ! la gare se construit : on a dit qu'on la dissimulerait dans les entrailles de la terre, mais elle monte, elle monte, jalouse d'étaler au soleil ses armatures de fer et ses toitures vitrées. Telle une tortue monstrueuse qui enfle sa carapace et qui prétendrait rivaliser avec le dôme glorieux.

En même temps on coupe les Champs-Élysées par une nouvelle voie, bordée de maisons et de palais ; la voie doit aboutir à la Seine, en face de l'Esplanade, où elle sera reliée par le pont Alexandre III. On nous

promet de dégager ainsi les perspectives du monument de Mansard. Hélas! Mansard n'en demandait pas tant! Qu'on lui laissât sa belle terrasse, avec ses quinconces descendant d'une pente douce jusqu'aux rives du fleuve, son ombre était satisfaite.

Les gares de chemin de fer s'appellent l'une l'autre, se tendent la main, nous enserrant de plus en plus dans leur cercle de bruit et de fumée. Un autre débarcadère va s'élever au quai d'Orsay, dans ce coin charmant où les ruines de la Cour des Comptes se marient aux rameaux d'une forêt vierge éclose toute seule dans Paris. Remarquez bien que la Chambre des députés ne voulait pas avoir le voisinage d'une gare; elle s'était liguée avec le Ministère des Affaires étrangères, avec la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, avec ces hôtels tranquilles et ces oasis de paix et de solitude qui les environnent, pour éloigner à tout prix le contact grossier de l'industrialisme! Au lieu d'un chemin de fer, on lui en donnera deux, on écrasera la tribune, cette bavarde, sous des amoncellement de gares: gare à droite, gare à gauche, gare devant, gare derrière! Et les locomotives siffleront les discours ennuyeux.

Bien entendu, en face de la gare du quai d'Orsay, le besoin de nouveaux débouchés, comme on dit, ne tardera pas à se faire sentir. Allez donc! Hachez maintenant les arbres séculaires du jardin des Tuileries! Faites passer par là une large voie qui reliera vos magasins et vos entrepôts avec la rue Castiglione et la rue de la Paix. Ce nouveau sacrifice est inévitable. On peut déjà annoncer le jour où les scies et les haches commenceront leur œuvre de dévastation. Or, tout cela, personne ne le veut, tout le monde proteste contre ces horreurs, mais elles continuent de s'accomplir, comme si elles étaient poussées par une fatalité de la nature.

Les enfants n'auront bientôt plus un jardin pour y faire rouler leurs cerceaux et construire de leurs petites mains ces maisons de sable et de poussière qu'un souffle de l'air disperse; il n'y aura plus un seul banc de pierre sous les grands arbres pour les nourrices oisives; les amoureux ne viendront plus s'attendre à l'abri des larges marronniers vénérables.

On invoquait la politique: on nous disait combien il importe à la tranquillité de l'Assemblée nationale et à la dignité de ses délibérations, de conserver autour d'elle une zone exempte de l'encombrement des chariots, voitures et omnibus et du bruit que les grands chemins de fer ont coutume de répandre autour d'eux. C'était une question de premier ordre; et même les gens qui voient de loin ne manquaient pas de nous montrer des émeutes et des révolutions sortant avec une facilité étonnante de ces chariots, de ces voitures, et de ces omnibus et de ces gares de chemins de fer, comme des diables de leurs boîtes, et s'élançant à l'assaut du temple des lois.

Je ne me permets pas d'apprécier la valeur de ces hypothèses, je constate seulement ce fait que tout le monde était d'accord pour empêcher les constructions aujourd'hui commencées; le Protocole avait pris les armes, jurant qu'on ne passerait pas devant le Palais où il abrite ses cérémonies, où il reçoit les ambassadeurs des puissances, et l'on sait que la souveraineté du Protocole est établie d'une manière indiscutable dans une république démocratique et parlementaire.

Or voici le phénomène, c'est que toutes les autorités constituées ont été vaincues, et que les chemins de fer s'avancent, s'installent, que les pierres, les poutres et les ferrailles roulent leurs flots mugissants comme une de ces marées prodigieuses de la mer Rouge, qui se dresse en forme de murailles à droite et à gauche; maisons, hôtels, magasins, comptoirs marchent de l'avant, en rangs serrés; et devant cette armée irrésistible, tout fuit, tout se replie en désordre, les enfants, les nourrices, les arbres, et les députés, et le Protocole.

*
* *

Il y eut l'autre jour un Congrès de la dépopulation ou de la repopulation, on ne sait trop quel nom lui donner. Des discours pathétiques furent entendus à propos de la disette de naissances qui sévit de plus en plus dans notre pays, tandis que chez les Allemands, c'est l'abondance et l'épanouissement! Mais les enfants naissent, multiplient et prospèrent sous les arbres et dans les fleurs des jardins, et chaque fois que vous détruisez un bosquet, soyez sûrs que vous ruinez les nids d'oiseaux.

Les maisons à cinq étages, avec des ascenseurs et des sonnettes électriques, ne sont pas favorables à la naissance abondante des enfants de l'homme, tandis qu'ils viennent tout naturellement dans les jardins, dans les potagers et sous les choux, comme le dit une fable charmante, et c'est une vérité vraie et profonde. A chaque arbre que vous ôtez de Paris pour mettre des pierres à la place, ce sont des enfants que vous étouffez au berceau, malheureux ignorants, architectes, ingénieurs et maçons, qui ne savez ni la philosophie de la vie ni l'hygiène des âmes!

Les Allemands ont progressé dans l'exaltation de la victoire: rien n'est plus naturel, et ils ont des forêts épaisses et des champs de betteraves plantureuses; mais attendez un peu, ils entreront à leur tour dans la période de la disette, à mesure que s'éloigneront les dates glorieuses et que l'industrie multipliera ses fabriques et ses palais, construits selon toutes les règles de la science contemporaine. Pour avoir des enfants nombreux, il faut beaucoup

d'arbres, beaucoup de végétation luxuriante et fleurie, et peu de maisons.

Si on se met bâtir des maisons, il faut les faire aussi petites et aussi basses que possible, sans aucun des agréments de la civilisation scientifique ; que les fenêtres ne ferment pas, que les portes soient disjointes, et surtout qu'on se garde bien d'y installer des calorifères et des becs de gaz, encore moins des lampes Edison; enfin que les habitants y soient très mal, et qu'ils ne restent presque jamais chez eux, n'ayant ni meubles, ni lits, ni fauteuils, mais qu'ils courent au dehors, par le vent et la pluie, battant la campagne, dormant au pied des aubépines en fleurs, souillés de boue, trempés jusqu'aux os en novembre, brûlés des ardeurs de la canicule, et secoués seulement par la pure électricité des orages. Alors vous aurez une quantité d'enfants !

Je livre ces principes aux méditations des économistes.

*

Nous avons eu au Palais-Bourbon une bataille navale de trois jours, d'où il est résulté, d'un avis unanime, cette démonstration évidente, à savoir que la marine est l'arche de la routine.

Au reste, c'est une confusion, une agitation, un tourbillon, un chaos qui fait ressembler le ministère en question à cet élément tumultueux sur lequel il est appelé à agir.

Comme le monde des poissons est le plus mal connu des naturalistes, le monde des bateaux est aussi le plus mal connu et le plus énigmatique. On se perd dans la nomenclature et dans les formes, dans les agrès et les ressorts et les devis de cette flotte mystérieuse qui danse perpétuellement devant l'imagination populaire. Le ministre qui habite rue Royale doit se croire nuit et jour dans un cyclone, et les marins qui naviguent dans ces bureaux peuvent envier la tranquillité de leurs camarades sur la mer.

Quant à la comptabilité, il est parfaitement vrai que personne ne s'y retrouve. Ce n'est pas faute de comptables, ils sont plus nombreux que les comptes à relever, plus nombreux que les chiffres à aligner ; mais les chiffres passent par tant de mains qu'ils sont absolument indéchiffrables quand ils sont parvenus au bout des vérifications successives. Plus on fait la preuve des opérations, plus les opérations s'éloignent de l'exactitude.

Quand une seule personne raisonnable compte sur ses doigts, deux et deux font quatre, ni plus ni moins. Mais vingt, trente, cinquante calculateurs comptent l'un après l'autre ou tous ensemble, se contrôlant et se vérifiant les uns les autres, alors deux et deux font cinquante, cent, mille, on ne sait plus, on est perdu, c'est un casse-tête chinois !

*

Le ministère des Colonies a ses « chinoiseries » qui ne le cèdent pas à celles du ministère de la Marine. Les chinoiseries du pavillon de Flore sont renforcées de « tonquinoiseries » et de « malgacheries ». Quels autres ministères, à vrai dire, seraient mieux qualifiés pour être riches en curiosités de ce genre, que ceux qui ont pour fonction propre d'entretenir nos relations avec l'extrême Orient ?

Il faut donc les excuser ; à la rue Royale, et au pavillon de Flore, on est toujours, par nature et tempérament, un peu Chinois.

On passe des traités, comme il convient, avec des compagnies de navigation pour transporter au delà des mers les agents coloniaux. Ceux-ci sont répartis, comme il convient encore, en trois classes, correspondant à leurs grades, et ils prennent leurs repas, durant la traversée, à trois tables différentes. Ce n'est pas trop chinois jusqu'à présent, mais où se manifeste l'esprit de la Chine, c'est dans la composition des repas qui varient, selon les tables et les grades, non pas en qualité, mais en quantité.

A la table des officiers supérieurs, par exemple, quatre hors-d'œuvre et trois plats de viande ; à la table des officiers de second ordre, trois hors-d'œuvre et deux plats de viande ; à la troisième table, un seul plat de viande. Autant de galons, autant de plats de viande : un seul galon, un seul plat.

Ce ne sont cependant pas les galons qu'il s'agit d'alimenter, mais les estomacs, les muscles et les nerfs de ces braves gens, ballottés sur les flots et dont l'air salin aiguise l'appétit : or on sait que plus on est jeune, plus on a d'appétit, plus on a besoin de réparer l'usure de l'organisme, et c'est à la troisième table qu'on est généralement le plus jeune.

Tandis que les officiers supérieurs, sur le déclin de l'âge et de l'appétit, peuvent « s'assimiler » trois variétés de chair, les jeunes carnassiers de la troisième table doivent chercher dans des montagnes de haricots et de lentilles la valeur des deux tiers de viande qui leur manquent ! N'est-ce pas un régime organisé à l'inverse de toutes les lois de la nature et une hiérarchie renversée ? Pas un hygiéniste ne me contredira. Les trois plats de viande reviennent en toute justice et équité à la troisième table, et le plat de viande unique doit passer à la première table, on pourra l'agrémenter de sucreries et de confitures.

Je demande donc qu'on rétablisse l'ordre de la nature ; et si c'est une trop grande révolution, s'il est absolument nécessaire que l'ordre officiel soit le contraire de l'ordre naturel, alors, qu'on veuille bien au moins, à la première table, abondante en rosbifs et en gigots, adjoindre « les capacités » !

BULLETIN

Politique extérieure.

En mars dernier, sans aucun motif, en pleine paix, au lendemain d'un rapport de lord Cromer, le peu commode et peu scrupuleux tuteur imposé au Khédive, lord Salisbury, constatait la parfaite sécurité de l'Égypte et la complète impuissance des mahdistes. Au moment même où il laissait entendre au gouvernement français qu'il ne demanderait pas mieux que de s'arranger avec lui sur la question de l'évacuation et où il encourageait presque une campagne de presse, en Angleterre même, en faveur du retrait des troupes anglaises, au moment où il laissait dire que lord Cromer estimait que le moment était venu de tenir l'engagement si souvent et si solennellement pris et toujours différé, — ce même lord Salisbury envoyait à sir Herbert Kitchener, sirdar de l'armée égyptienne, l'ordre de mobiliser quinze mille hommes pour marcher sur Dongola.

L'émotion fut grande aussi bien au Caire qu'à Paris, et même dans les autres capitales européennes. On se demandait ce que cela voulait dire et à Londres, dans l'opposition et même dans une partie de la majorité ministérielle, l'étonnement se mêlait à une certaine inquiétude qui se manifesta par d'innombrables questions à la Chambre des communes. Les explications du gouvernement furent confuses et contradictoires. On finit par démêler pourtant que lord Salisbury prétendait que sa détermination avait été dictée par deux considérations. La première était la nécessité d'assurer la tranquillité de la frontière égyptienne, — que lord Cromer venait pourtant d'affirmer amplement protégée ; — la seconde, l'obligation morale de porter assistance à l'Italie menacée par les derviches à Kassala, et déjà vaincue, par les Abyssins à Adoua.

L'événement a prouvé que la seconde raison n'était pas plus sérieuse que la première, et la facilité avec laquelle les troupes anglo-égyptiennes ont occupé Dongola a démontré que lord Cromer avait raison lorsqu'il assurait que le mahdisme n'était plus redoutable. Mais le prétexte italien n'avait pas été inventé sans arrière-pensée. Il était destiné à assurer l'approbation de trois des puissances participantes au contrôle des finances égyptiennes, l'Italie et ses deux alliées l'Allemagne et l'Autriche. Lorsque lord Cromer donna à l'agent financier anglais qui manipule le trésor égyptien l'ordre de prendre 500 000 livres égyptiennes sur la réserve de la caisse de la dette, les représentants de la France et de la Russie furent seuls à protester.

Forte de la majorité qu'elle s'était assurée et bien que, à Rome même, on ne se fît aucune illusion sur la valeur du prétendu secours d'une amie dont on avait pu apprécier l'égoïsme pendant les jours douloureux que l'Italie venait de traverser, l'Angleterre passa outre : elle prit l'argent, et les troupes se mirent en marche.

Mais la France et la Russie n'acceptèrent pas le fait accompli. L'Angleterre, dans l'œuvre de désorganisation qu'elle poursuit depuis quatorze ans en Égypte, avait oublié l'institution des tribunaux mixtes, qui comptent encore d'autres hommes que des agents de lord Cromer. Les représentants des deux puissances protestataires, convaincus de leur bon droit, n'hésitèrent pas à porter la question sur le terrain légal, et assignèrent le gouvernement égyptien, seul en cause, puisque l'Angleterre se masquait derrière lui, en restitution des sommes indûment dérobées à ses créanciers. Le tribunal de première instance du Caire leur donna gain de cause, et l'appel interjeté devant la Cour d'Alexandrie vient d'être repoussé avec des considérants qui fixent désormais la jurisprudence.

Condamné à rembourser à la caisse de la dette les 500 000 livres qu'il y avait prélevées, le gouvernement égyptien s'est déjà exécuté. Comment s'y est-il pris? Où s'est-il procuré cet argent? C'est un secret que l'on ne connaît pas encore. On sait seulement que, dès que l'arrêt a été connu, lord Cromer, agissant d'après les instructions du Foreign Office, a informé le Khédive que l'Angleterre tenait à sa disposition tout ou partie de cette somme, et l'on sait également que le Khédive n'a pas été jusqu'ici obligé d'avoir recours à cet emprunt. Il est bien entendu que le Khédive ne joue en tout ceci qu'un rôle absolument passif; toute l'affaire a été négociée et réglée entre lord Cromer et l'agent anglais qui fait fonction de ministre des finances du Khédive, et qui présente, chaque fois qu'il en est requis, des comptes d'apothicaire à la caisse de la dette, dont le contrôle est nécessairement limité à l'objet spécial en vue duquel elle a été créée. Mais toute grande que soit la latitude laissée par ce contrôle restreint, les ressources de l'Égypte ne sont pas inépuisables. L'expédition de Dongola a certainement coûté plus que les douze millions qui viennent d'être remboursés, ce surplus a déjà été pris on ne sait où, et il va bien falloir causer un peu lorsqu'il s'agira de faire les frais de la nouvelle campagne que l'on annonce, et qui aura pour but de reconquérir tout le Soudan mahdiste, jusqu'à Omdurnam et Khartoum. Demandera-t-on pour cela des fonds spéciaux à la Chambre des communes? Il y a pourtant apparence que lord Salisbury ne compte pas beaucoup sur ses bonnes dispositions. Il a fait réexpédier dans l'Inde les troupes qu'il en avait fait venir, pour tenir garnison à Souakim, aux frais du trésor indien bien entendu, à l'expiration du

délai au delà duquel leur entretien devait incomber au budget anglais. Il sera pourtant bien obligé d'en passer par là, car les fonds secrets considérables dont dispose le Foreign Office ne sauraient pourvoir indéfiniment à des dépenses qui doivent commencer à atteindre un total fort respectable, d'autant plus qu'il est d'autres exigences qui ne souffriraient pas d'être oubliées.

En attendant, nos voisins d'outre-Manche ont trouvé un moyen original de nous manifester leur mauvaise humeur : ils ont interdit à l'Égypte de prendre part à l'Exposition universelle de 1900. M. Cogordan, notre agent diplomatique au Caire, qui est en route pour rejoindre son poste, après avoir reçu de M. Hanotaux les instructions que comporte la situation, apprendra, à son arrivée, cette nouvelle dont le gouvernement khédivial a fait part lundi dernier à son suppléant. Le jeune Abbas n'a pas dû manquer — en même temps qu'il nous faisait cette grossièreté commandée, dont il a le monopole jusqu'ici, puisque les puissances mêmes auxquelles notre pays est le moins sympathique n'ont pas cru pouvoir décliner notre invitation — de faire au chargé d'affaires français toutes les protestations d'amitié dont il est coutumier, et qui gagneraient à être appuyées d'une énergie moins intermittente. Mais, qu'il se rassure, nous ne lui tiendrons pas rigueur d'un acte dont il n'est nullement responsable. Nous savons qu'il ne compte plus en Égypte et qu'il n'a jamais été qu'une simple marionnette, que ses patrons font tourner à leur gré. Et puis, il a trois bonnes années devant lui pour réfléchir et revenir sur sa décision, et les amateurs de la danse du ventre peuvent conserver quelque espoir de revoir, en 1900, les baraques qui ont fait leur joie dans la célèbre rue du Caire de l'Exposition du Centenaire.

*
* *

Et sur cette même terre d'Afrique où, par l'intermédiaire de la Compagnie royale du Niger, digne sœur de la Chartered de MM. Rhodes et Jameson, l'Angleterre prépare une expédition dont s'alarment nos coloniaux, l'Italie a éprouvé encore un désastre.

Rien de comparable pourtant à ses terribles épreuves abyssiniennes : il s'agit du simple meurtre d'un consul, de trois officiers de marine et d'une demi-douzaine d'Ascaris sur la côte occidentale, en pays Somali, qui fut attribuée, on ne sait à quel titre, à l'Italie lorsque, pour avoir Zanzibar, l'Angleterre, après avoir cédé Héligoland à l'Allemagne et reconnu le protectorat de la France à Madagascar, non encore annexé, dépeça les États de son nouveau protégé.

La seule explication plausible de cette attribution, c'est qu'il n'y avait rien ou presque rien à faire sur la côte des Somalis, et que seule l'Italie, à cette époque, dans sa fièvre de mégalomanie et d'agrandissements coloniaux, prenait tout ce qu'on lui offrait sans savoir ce que cela valait et où cela la conduisait. Et, en fait, la compagnie italienne qui s'y installa n'y fit guère d'affaires. Le commerce de la région était depuis longtemps drainé par des Indiens de Bombay et des Arabes du golfe Persique, trafiquants incomparables, marchands d'esclaves au besoin, avec lesquels il était chimérique de songer à entrer en concurrence, et dangereux aussi, l'Italie vient d'en faire l'expérience ; mais assagie maintenant, elle n'a pas l'intention d'en tirer une de ces éclatantes revanches dont parlait tant M. Crispi et de faire d'un assassinat le point de départ d'une grande guerre de conquêtes ; elle se contentera de modestes représailles exercées à Magadoxo, sur le théâtre même du crime.

Elle est devenue si sage qu'elle n'a pas montré la moindre velléité de mobiliser ses bersaglieri et ses chasseurs alpins parce que la Russie aurait, dit-on, obtenu par traité de Menelik, entre Massouah et Obock, une bande de littoral à l'effet d'y établir un dépôt de charbon qu'elle nous aurait vainement demandé l'autorisation d'installer à Obock.

La nouvelle est probablement fausse ; elle l'est même presque certainement. Mais il n'en eût pas fallu davantage, au temps de M. Crispi, pour mettre les têtes à l'envers. Il est vrai que s'il fallait se fâcher ou même s'émouvoir de tous les traités que les nouvellistes imputent à la Russie, on aurait fort à faire. En quinze jours on n'en a pas eu moins de trois à son compte : 1° celui avec Ménélik, dont la cession d'un port, — à créer, puisqu'il n'existe pas, — sur la mer Rouge, ne serait qu'une des clauses ; 2° un traité avec la Chine qui lui donnerait une situation prépondérante, équivalant presque à la souveraineté dans la partie septentrionale du Céleste Empire ; et 3° un traité avec l'Italie, par lequel elle lui aurait promis son intervention bienveillante en cas de conflit avec la France, en échange de la promesse d'être elle-même secondée dans ses aspirations en Méditerranée.

Ce dernier traité ne serait pas d'hier. Il remonterait à 1891 et aurait été signé par M. de Giers et M. di Rudini, lors de l'entrevue qu'ils ont eue à Milan. Voilà ce qu'ont raconté les journaux allemands confidents ordinaires des révélations bismarckiennes ; mais il y a de bonnes raisons de croire que M. de Bismarck, qui a quitté le pouvoir en 1890, n'est pas en l'espèce, aussi bien informé qu'il l'était lorsqu'il s'agissait de la convention de neutralité russo-allemande. Mais il y a plus encore que cette simple présomption pour ne pas ajouter la moindre créance à l'existence du prétendu traité, plus même que le démenti pourtant très catégorique de M. di Rudini, c'est qu'il aurait été sans objet, puisque, de part et

d'autre, on ne s'engageait à rien, et que les avantages offerts [illegible] reposaient sur des éventualités presque aussi improbables que la découverte de la quadrature du cercle.

Avez-vous remarqué du reste avec quelle facilité la Russie signerait à droite et à gauche des traités avec n'importe qui et à propos de n'importe quoi, alors que l'on se refuse pourtant à croire que cette même Russie ait pu conclure une alliance avec la France? Il n'est guère qu'un pays en Europe que toutes ces chinoiseries laissent indifférent. C'est l'Espagne, que des préoccupations plus impérieuses absorbent toujours, mais avec une lueur d'espoir, après deux années bientôt de vains efforts et d'inutiles sacrifices.

La mort du célèbre chef insurgé Antonio Maceo, tué dans la province de la Havane, après avoir abandonné celle de Pinar del Rio, où le général Weyler s'épuisait sans pouvoir jamais l'atteindre, permet enfin de compter sur la pacification prochaine d'une partie au moins de l'île, suffisante pour rendre impossible la redoutable fatalité d'une intervention américaine au moment où elle allait devenir à peu près inévitable.

Le message de M. Cleveland au Congrès de Washington, pour l'ouverture de la dernière session législative avant la transmission des pouvoirs présidentiels à M. Mac Kinley, est un indice significatif des progrès que le parti de l'intervention a faits aux États-Unis et de l'impulsion que lui a donnée l'étrange facilité avec laquelle l'Angleterre a accepté l'application de la doctrine de Monroe pour le règlement du conflit vénézuélien.

CHARLES GIRAUDEAU.

L'Exposition Boutet de Monvel.

Cette semaine a commencé, au Cercle de la rue Boissy-d'Anglas, l'exposition des quarante-huit aquarelles que M. Boutet de Monvel a consacrées à l'histoire de Jeanne d'Arc. Jamais peut-être l'artiste n'avait réalisé, même dans ses illustrations de la *Xavière* de M. Ferdinand Fabre, une œuvre plus parfaite. Avec une extraordinaire simplicité de moyens et un parti pris évident de repousser d'ailleurs toute espèce de *truquage*, il a mis une émotion profonde dans les physionomies, dans les attitudes, dans le groupement de ses personnages; sans aucun modelé, par la noblesse seule des lignes et l'harmonie des couleurs, il a exprimé toute la tragédie de son héroïne depuis les premières extases dans les campagnes de Lorraine jusqu'aux prisons et au bûcher de Rouen. Chacune des compositions mériterait presque une analyse et une critique spéciale.

Si nous citons seulement ici : *les Voix*, *Jeanne pleurant sur les morts et les Blessés*, *l'Apparition de sainte Marguerite et de sainte Catherine dans la prison*, *Jeanne priant à la porte d'une chapelle*, ce n'est pas que ces compositions révèlent peut-être plus de talent et une plus admirable connaissance des ressources du métier que les autres aquarelles de la série; mais c'est que le sentiment poignant qu'elles renferment est plus accessible à tous et n'exige pour être compris que le goût sincère des belles et fortes choses.

Le succès qu'obtient près du public l'exposition actuelle, malheureusement ouverte pour peu de jours, nous prouve que notre impression a été partagée par tous les amateurs éclairés. S'il est vrai, comme on le dit, que cette admirable collection va être acquise par l'Angleterre, nous ne pouvons que regretter de voir une œuvre de cette valeur définitivement enlevée, comme tant d'autres, à notre pays par nos voisins d'outre-Manche.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LE MONDE OU L'ON IMPRIME, par *Lucien Muhlfeld* (Perrin, éditeur). — En sous-titre : *Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains.* Ce titre et ce sous-titre en témoignent déjà, M. Lucien Muhlfeld est un critique fantaisiste, humoriste un peu fumiste. Il a parfois de l'esprit, toujours du « bagout », et je ne réponds pas que vous ne trouviez dans son livre deux ou trois idées intéressantes pêle-mêle avec une foule d'impertinences et de calembredaines.

Autrefois, la critique se croyait obligée à quelque tenue; maintenant, elle affecte volontiers la désinvolture et le dégingandage, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit toujours drôle. Après M. Ernest Lajeunesse, voici M. Muhlfeld. A qui maintenant les « grelots » de la critique?

L'un et l'autre, MM. Ernest Muhlfeld et Lucien Lajeunesse, sont, je crois, des représentants de ce qu'on appelait jadis la génération montante. Eh! eh! elle est facétieuse, cette génération-là. M. Muhlfeld n'en exalte par moins l'austère savoir et la doctrine ardue de ses contemporains. Dans un article intitulé *les Écrivains qu'on ne comprend pas*, il déclare avec beaucoup d'assurance qu'une « littérature de lettrés » succède en notre temps à une « littérature d'illettrés ». C'est même pour cela que nous n'entendons pas toujours bien les jeunes maîtres.

Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

M. Muhlfeld, nous signale d'un geste triomphal les écrivains nouveaux, « issus pour la plupart des chartes ou des laboratoires, lecteurs de classiques, dépioteurs de philosophes », qui apparaissent à l'horizon comme « une théorie d'érudits ». Je ne sais de quel laboratoire peuvent être issus quelques-uns de ces jeunes écrivains, mais ils ont bien la mine d'avoir parfait leur éducation dans les brasseries.

GEORGES PELLISSIER.

LIVRES D'ÉTRENNES

[illegible] des librairies Delagrave, Flammarion, Armand Colin, Mame, [illegible]

On ne connaît guère en France, remarque M. Eugène Müntz dans la préface de son livre *Florence et la Toscane*, qu'une Italie de convention, la terre classique célébrée par Mme de Staël et par Stendhal; on a une dizaine de centres d'admiration et l'on s'en tient là. Le savant historien de *l'Art pendant la Renaissance* a toujours cherché à réagir contre cette injuste exclusion, et, dans son nouveau et superbe volume, qui figure en tête des publications d'étrennes de la maison Hachette, il s'est plus qu'ailleurs efforcé de remettre en lumière des trésors longtemps ignorés ».

Sans doute Florence occupe dans ce grand ouvrage la première place : c'est le palais Pitti, le musée des Offices, la bibliothèque Laurentienne, la cathédrale, le Baptistère, le Palais Vieux et les autres merveilles de cette ville-musée, « mère, avec Athènes, selon le mot de Renan, de toute vérité et de beauté », que M. Eugène Müntz veut avant tout nous faire connaître en détail. C'est Pise, avec son dôme, ses quais, sa tour penchée, son célèbre Campo santo; — Lucques, et son église de Saint-Michel, au bizarre portail gothique, « curieux à force d'être mauvais », disait le président de Brosses; — Sienne avec ses palais et son oratoire de Sainte-Catherine; Vallombreuse, son monastère, son délicieux site boisé, et son *Paradisino*, où Milton, aveugle, s'était retiré, et où il dicta à sa fille son *Paradis perdu*.

Mais nombre de villes et de bourgs, inconnus ou dédaignés des touristes, à peine mentionnés, sinon totalement oubliés dans les guides, sont, pour M. Eugène Müntz, qui ne craint ni la fatigue ni la peine, sûr d'être amplement indemnisé par le plaisir des yeux, l'objet d'une visite attentive. Fidèle à son programme, il ne veut omettre ni nous laisser ignorer aucune des merveilles de l'art qui se cache jusque dans les moindres bourgades de la vieille Toscane.

Ainsi avec lui nous parcourons le pittoresque Urbin, perché sur son rocher escarpé, et qui possède un incomparable palais; Volterra, « cette vision du moyen âge, où les murailles florentines se relient aux murailles étrusques »; et Pienza, Montepulciano, Borgo San Sepolcro, Chiusi, etc.

Un chapitre [illegible] presque inaccessible du Casentin mérite d'être cité tout particulièrement et recommandé aux touristes et aux admirateurs de l'Italie.

C'est à Poppi, un des deux bourgs principaux du Casentin, que s'élève la Tour des Diables, « Torre de Diavoli », qui fait pendant à notre fameuse tour de Nesles. Une châtelaine, émule de Marguerite de Bourgogne, attirait le soir les plus beaux jeunes gens du pays, et, après les avoir comblés de ses faveurs, les faisait choir dans une insondable oubliette. Ses méfaits finirent par être découverts, et la cruelle princesse fut condamnée à mourir de faim dans la tour même qui avait servi de théâtre à ses orgies.

Le livre est écrit sans prétention, en un style coulant, familier, plein de naturel et de bonne humeur. L'auteur ne nous y parle pas toujours de peinture et d'architecture et ne dédaigne pas, à l'occasion, de descendre des sommets de l'art pour nous renseigner sur les hôtels où il séjourne et nous prévenir charitablement de leurs in-[illegible]

Une très puissante et pénétrante émotion se dégage du livre où la vie du grand peintre Meissonier se trouve retracée d'après ses entretiens, et pour lequel M. Gréard a écrit une préface d'une très remarquable hauteur de vues et d'un intérêt capital.

Triste, laborieuse, pénible entre toutes fut la jeunesse de Meissonier, qui, à vingt ans, n'avait encore pu persuader à son père de lui permettre de suivre son artistique vocation et végétait, apprenti droguiste dans une boutique de la rue des Lombards. Aussi comprend-on que, après d'aussi rudes débuts et jusqu'à ses derniers jours, Meissonier ne se soit jamais résigné à prendre l'existence en amateur et en dilettante. Pour lui la vie a toujours été une lutte, et c'est cette lutte instructive et passionnante que ses entretiens nous racontent en détail.

Imprimé avec un soin extrême, tiré sur papier de luxe, illustré de 20 planches en taille-douce, de 18 planches en couleur et de 250 gravures intercalées dans le texte, ce livre fait, ainsi que le précédent, le plus grand honneur à la maison Hachette qui l'a édité et à la librairie française.

L'idée de faire décrire les villes les plus célèbres du globe par les écrivains et les artistes réputés pour mieux connaître ces villes est certainement excellente, et l'ouvrage *les Capitales du Monde*, conçu et exécuté d'après ce programme, est digne du grand succès qu'il a obtenu.

[illegible] Béraud et Forain: Bruxelles, par Camille Lemonnier, [illegible] de Vogüé; Berlin, par Antonin Proust; Amsterdam, par [illegible]

[illegible] choisis.

En revanche, je n'aime guère ces rajeunissements et traductions, c'est-à-dire falsifications de textes, que Mme de Witt fait subir à nos anciens chroniqueurs, dans [illegible] genre de travail de la « reconstitution historique », et j'estime qu'au lieu de s'ingénier à édulcorer et tronquer les textes, il vaudrait mieux s'appliquer à les donner [illegible]

Le tome II du grand ouvrage de M. G. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, qui vient de [illegible]

leur article. Je me bornerai à en signaler l'exécution typographique, qui est très remarquable; avec ses planches en couleur, ses cartes, ses 140 figures, toutes dessinées d'après des documents originaux, cet imposant volume présente un très artistique aspect.

***

Comme étrennes moins sérieuses et s'adressant à de plus jeunes lecteurs, la maison Hachette a, dans sa « Collection blanche » et dans sa « Bibliothèque rose », de quoi satisfaire tous les goûts et toutes les exigences. Voici le dramatique roman de Gustave Toudouze, *la Vengeance des Peaux-de-Bique*, admirablement illustré par J. Le Blant; *Fleur de France*, par Pierre Maël; *Deux Frères*, par Mme de Nanteuil; *Tous Jeunes*, par A. Verley, avec de très jolies vignettes du maître dessinateur E. Vuillemin; *le Manoir des* [illegible], par Mme de la Bruyère; *les Grandeurs de Sophie*, par François Deschamps, etc.

Dans une autre collection, la « Petite Bibliothèque de la Famille », nous trouvons *Insaisissable amour*, par M. Marion Crawford, et le roman historique de M. G. de Beauregard, *Ordre du Roi*, qui a pour cadre les dernières années de la monarchie, et pour sujet les amours d'un gentilhomme, du duc Claude de Frontenay, avec une fille du peuple, Rose Ramon, en rivalité avec une jeune patricienne, Mlle de Polastron, une très belle, très haute et très touchante figure. Publié à l'origine dans la *Mode pratique*, *Ordre du Roi* n'a pas tardé à être très goûté par les lecteurs de ce journal; édité en volume, un élégant et coquet petit volume, illustré d'après Verney, il ne peut qu'être mieux accueilli encore et plus apprécié.

L'éloge du *Tour du monde*, ce superbe périodique que publie depuis tantôt quarante ans la maison Hachette, n'est, comme on dit, plus à faire, et ce célèbre recueil est connu et consulté dans tous les pays. Il y a deux ans le *Tour du monde* s'est transformé. Il n'est plus imprimé sur deux colonnes et les lignes vont maintenant d'un bout à l'autre de la page : c'est plus gracieux, dit-on; c'est, en tout cas, bien plus fatigant à lire, et, comme le premier devoir des auteurs aussi bien que des éditeurs est d'épargner aux lecteurs le plus de peine possible, cette modification me paraît être sujette à critique.

Quoi qu'il en soit, le volume du *Tour du monde* de cette année n'est pas inférieur en intérêt à ses nombreux devanciers. Il renferme, entre autres, de curieuses relations : *Une expédition avec le négous Ménélik*, par J.-G. Vanderheym; *A travers la Bosnie et l'Herzégovine*, par G. Capus; *Un hiver à Corfou*, par Charles Rabot; *La dernière mission de Dutreuil de Rhins*, etc. J'y mentionnerai aussi tout spécialement le voyage fait *A travers la Tunisie* par un groupe de savants et de publicistes, à l'instigation et sous les auspices de M. René Millet, ministre de la République à Tunis. Ils auront contribué, ces voyageurs, comme le remarque très justement en terminant l'historiographe de l'expédition, M. Henri Lorin, à faire mieux connaître en France la Tunisie, « ce pays que nous avons commencé à façonner et où s'imprime tous les jours plus profondément la marque française ».

Le *Journal de la Jeunesse*, qui vient d'accomplir sa vingt-quatrième année, jouit aussi d'un universel renom. Il a publié en 1896 six grands romans et nombre de variétés particulièrement intéressantes; tels, les articles de M. E. Renoir sur le cyclisme et la bicyclette; de M. Charles Diguet sur la chasse; de Mlle Heinecke sur les universités allemandes, etc.

Mon Journal s'adresse à un public plus jeune, aux enfants de huit à douze ans. Il n'a, sous sa nouvelle forme, que quelques années d'existence, mais d'emblée il s'est placé à la tête des publications enfantines. On ne saurait imaginer en effet, un recueil rédigé avec plus de soin, plus de variété et d'attraits, plus de goût aussi et plus de tact. Non seulement ses superbes illustrations en couleur sollicitent les regards et provoquent l'émerveillement des garçonnets et fillettes, mais ses récits jamais trop longs, ses joviales historiettes, ses bons mots, ses scènes de comédie, ses anecdotes historiques ou scientifiques délassent et amusent les jeunes lecteurs en les instruisant encore.

***

Je regrette que M. Robida ait interrompu ses originales et si artistiques monographies de *la Vieille France*. Après le grand succès obtenu par *la Bretagne*, *la Normandie*, *la Touraine*, *la Provence*, et les éloges unanimement décernés à ces splendides publications, nous avions droit d'espérer que la suite, c'est-à-dire nos autres provinces, la Flandre et le Languedoc, la Vendée et la Lorraine, etc., ne tarderaient pas à prendre place dans cette collection si recherchée. Et rien! *Cætera desiderantur.*

M. A. Robida ne demeure pas inactif, tant s'en faut et heureusement; mais les lointaines excursions ne le tentent plus et il s'en tient à Paris, au vieux Paris surtout, de même que naguère c'était « la vieille France » qu'il se plaisait à parcourir et à nous montrer. Son crayon, moelleux et souple, comme onctueux et caressant, convient si bien aux arceaux gothiques, aux pendentifs d'églises, aux pignons et encorbellements, aux donjons en ruine revêtus de lierre, à toutes les antiques et vétustes choses! Il sait leur donner un aspect si vivant et en même temps répandre sur elles tant de poésie, de mystère et de grâce!

Dans ses deux volumes, *le Cœur de Paris* et *Paris de siècle en siècle*, ornés chacun de 250 dessins au crayon et à la plume, d'eaux-fortes et de chromotypographies, c'est non seulement tout ce que la fameuse pioche des démolisseurs a respecté, mais surtout ce qu'elle a jeté bas, tout l'ancien Paris, depuis ses origines, depuis la naissante Lutèce, jusqu'aux percements et bouleversements du préfet Haussmann, que M. Robida, à la fois historien et dessinateur, fait défiler sous nos yeux.

Ce que ce travail a dû exiger d'études, de lectures, d'investigations, d'efforts de toute sorte est considérable. L'auteur prend chaque quartier un à un, en retrace l'historique complet, nous narre tous les événements qui s'y sont déroulés, le reconstitue et le fait revivre, pour ainsi dire, aux différentes phases de notre histoire.

Que de monuments disparus et connus de nous seulement par ouï-dire nous sont représentés dans ce *Cœur de Paris!* Le jubé de Notre-Dame, démoli en 1725; l'église Saint-Barthélemy, sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui le Tribunal de Commerce; l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs; l'église Saint-Landry; l'église Sainte-Geneviève-des-Ardents; — sans parler des cagnards de l'Hôtel-Dieu, des boutiques du Pont-Neuf (supprimées en 1850) et de l'inévitable tour de Nesles.

Le *Cœur de Paris*, aussi bien que *Paris de siècle en siècle* et la *Vieille France*, sont édités par la Librairie illustrée, que dirigent MM. Montgrédien et Tallandier, et où abondent les luxueux ouvrages, tant de beaux et bons livres : l'*Histoire générale de la guerre franco-allemande*, du commandant Rousset, par exemple; le *Luxe francais*, de M. Henri Bouchot, et cette *France artistique et monu-*

mentale de M. Henry Havard, ces six magnifiques volumes, où tous les chefs-d'œuvre de notre architecture, les merveilles de notre pays, sont [illegible] tant de compétence et si magistralement reproduits.

Parmi les livres d'étrennes de la maison Delagrave, *le Page de Napoléon* par M[me] [illegible] Dupuis et *Mademoiselle de Fierlys* par M. Frédéric Dillaye, [illegible] en première ligne. *Le Page de Napoléon* est même un des plus beaux livres que cette fin d'année ait produits. Il est illustré par Job, qui [illegible] tant de vérité, de [illegible] militaire et particulièrement les [illegible] gens du premier Empire. Le texte, et c'est [illegible] éloge, est presque digne des illustrations. Il s'agit d'un gamin de Paris, Hector d'Albas, qui, après s'être introduit dans le parc de Saint-Cloud pour révéler à l'empereur un complot ourdi contre Sa Majesté, reste attaché à Napoléon, devient un de ses pages, et plus tard un de ses officiers d'ordonnance. C'est lui que l'empereur, à son départ pour Sainte-Hélène, [illegible] roi de Rome et lui porter ses dernières recommandations [illegible] d'aimer toujours la France par-dessus tout. Dans l'intervalle, Hector d'Albas, durant un incendie survenu au milieu d'un bal, a sauvé la vie à une jeune fille, Lucie Morange, qui, vous le devinez, est appelée à devenir sa femme.

L'action de *Mademoiselle de Fierlys* se passe à peu près à la même époque. Au début, nous sommes en Bretagne, aux alentours de Pont-Aven, où se voient encore les ruines du manoir de Rustéfan, alors occupées par un sorcier et « jeteux de sorts » du nom de Kakouz, et où s'élevait alors, paraît-il, le château de Fierlys, habité par M[lle] Blanche-Marie de Fierlys et son aïeule. Celle-ci meurt, et Blanche-Marie, près de qui s'est réfugié un officier républicain, blessé dans les guerres des chouans, un *bleu*, confiant dans la devise de cette noble famille : « A fier lys tu te peux fier », quitte bientôt le domaine de ses ancêtres pour venir à Paris, où, bien entendu, elle retrouvera un jour le susdit officier, le capitaine Modeline, qui, promu colonel à la fin de l'empire, épouse Blanche-Marie à la fin du roman. M. Jules Girardet a très agréablement illustré l'émouvant récit de M. Frédéric Dillaye.

Sous le titre familier *Pour les Potaches*, M. Maxime Audouin publie à la même librairie d'amusantes scènes de la vie de collège, qu'il connaît si bien ; M. Ortoli nous conte, dans son *Monde enchanté*, les féeriques aventures du roi des Sylphes, des sept mouches d'or, etc.; et M[me] S. Blandy nous retrace, dans son [illegible] *nus* les hauts faits du célèbre Gaston de Foix.

Ces divers récits ont tous paru originairement dans l'un ou l'autre des périodiques de la maison Delagrave, le *Saint-Nicolas* ou le *Musée des Familles*. Ce dernier recueil, qui compte soixante-trois ans d'existence et que dirige un écrivain également aimé de la jeunesse et apprécié des érudits et des lettrés, M. Eugène Muller, est toujours digne et toujours en possession de [illegible]

L'album que M. Armand Dayot publie à la librairie Flammarion est des mieux conçus et des mieux élaborés pour l'étude de la *Révolution française*. Portraits, autographes, monuments, meubles, armes, reproductions de tableaux célèbres, de lithographies et d'estampes [illegible]

[illegible] plus curieux, tous accompagnés d'une notice explicative très judicieusement rédigée, remplissent ses 500 grandes [illegible] toire, et offre le moyen aussi simple que commode et attrayant de revoir ou d'apprendre cette période capitale [illegible] tion soutenue de l'esprit, et devient par suite à la longue une fatigue ; mais feuilleter, regarder, cela se fait sans peine et comme en se jouant.

Trois des meilleurs ouvrages de M. Hector Malot paraissent, à l'occasion des étrennes, à la même librairie, illustrés de nombreuses gravures et revêtus de cartonnages rouges et or très séduisants : *Sans Famille*, *En Famille* et *la Petite Sœur*. *Sans Famille* en est à son 150[e] mille ; il a été traduit dans toutes les langues et est même passé au rang de classique en Angleterre. On lit et commente là-bas Hector Malot dans les écoles comme nos lycéens lisent et récitent Goldsmith. Ce grand succès est absolument justifié et s'explique aisément. Malot sait être à la fois scrupuleusement moral et toujours intéressant et passionnant. Il s'entend à merveille à toucher et attendrir le lecteur, faire vibrer la corde sensible, et il y a, en outre, dans tous ses livres, une netteté de jugement, une plénitude de bon sens, qui décèlent un écrivain de pure race française, originaire du pays de Sapience.

C'est par un sentiment de reconnaissance très louable et tout à fait légitime que M. Pierre de Sélènes a dédié à Jules Verne [illegible] *Lune*. Les aventures de Marcel de Rouzé, qui fonde une société d'explorations astronomiques, se décide à partir pour la lune, dans un obus, en compagnie de son ami Jacques Deligny et de lord Douglas Rodilan, l'Anglais typique, excentrique, blasé, dégoûté de la vie et prêt à toutes les folies, rappellent de point en point maints ré[illegible]

Sans-le-Sou, de M. Louis Boussenard, est l'amusante odyssée d'un jeune Yankee qui a parié de faire le tour du monde sans un sou en poche et devient à la fin un richissime personnage et, sous le nom de comte de Solignac, l'heureux époux de Mrs Claudia.

Dans *Tombouctou la Mystérieuse*, M. Félix Dubois retrace les péripéties de son grand voyage à travers le continent noir, voyage des plus émouvants et des plus instructifs. De nombreuses et élégantes illustrations, effectuées d'après des photographies originales, accompagnent le texte et contribuent à donner à ce volume un très heureux aspect.

A citer encore, chez le même auteur, un élégant album, [illegible] Spinetti et ornées, par Lucien Métivet, de vignettes modernes dans le goût ancien.

En nous contant les aventures d'un ex-habitué de la Bourse, qui, fortement étrillé au jeu de la hausse et de la baisse, a pris le sage parti d'aller se refaire à Madagascar, auprès d'un de ses oncles établi dans la province du Bouéni, M. Adolphe Badin a saisi l'occasion de relater par le menu et d'une façon très pittoresque l'histoire de notre expédition contre les Hovas et de nous dire les mœurs et les coutumes de ce peuple. *Une Famille pari*[illegible] richement habillé par l'éditeur Armand Colin, et sera

[illegible] les plus en vogue de cette année.

[illegible]

[illegible] du sapeur Camember ont fourni à M. Christophe le sujet, texte et dessins, d'un magnifique album en couleur, qui charmera et amusera petits et grands. Camember et son inséparable Cancrelat et le conscrit Pitanchu et la cuisinière Victoire sont de désopilants types, auxquels l'auteur — en vertu du principe : on ne prête qu'aux riches — attribue toutes sortes de bourdes et de maladresses, de coq-à-l'âne et de pataques.

Les *Animaux nuisibles* sont étudiés par le Dr Henri Beauregard dans un très beau livre accompagné de 23 planches hors texte en couleur et d'un grand nombre de vignettes en noir, faites d'après nature. L'auteur passe en revue un à un tous les animaux inutiles ou nuisibles à l'homme et fournit sur chacun d'eux des détails précis et de curieuses particularités. Il nous rappelle, par exemple, que les *tarets* ou vers de vaisseau ont, au commencement de notre siècle, percé les bois des digues en Hollande, au point de les détruire et de causer l'inondation de ce pays; plus loin il nous démontre que la loutre est susceptible d'éducation, peut se domestiquer et rapporter le poisson à son maître, comme les chiens de chasse rapportent le gibier.

Ce très intéressant livre, fort bien exécuté, forme le complément de *Nos bêtes, animaux utiles*, paru l'an dernier.

C'est sans exagération, très justement, qu'on a dit que « M. Gaston Vuillier, peintre et écrivain tout ensemble, est un des hommes les plus remarquablement doués de notre époque ». Non seulement il sent très vivement et avec une vibrante nervosité, une très subtile délicatesse à laquelle rien n'échappe ; mais il voit juste, et sa plume, comme son crayon, rend avec une exactitude étonnante ce qu'il voit et fait ressortir ce qui mérite plus particulièrement de frapper l'attention.

Ceux qui ont lu la *Sicile* et les *Iles oubliées* (Corse, Sardaigne, Baléares), parues il y a une couple d'années, savent, en outre, combien ce grand artiste est apte à représenter les types caractéristiques et les paysages de ces chaudes contrées. Aussi nul mieux que lui ne pouvait raconter et peindre la *Tunisie*, et, à maints endroits du beau livre qu'il publie cette année à la maison Mame, on constate quelle émotion il a ressentie durant son voyage d'étude et comme il a été empoigné par son sujet. « C'est la joie des yeux pour un artiste, écrit-il, que ces trouvailles d'arrangement, ces souplesses exquises, ces cambrures superbes, ces ceintures presque flottantes, ces lambeaux d'étoffes magnifiquement rejetées sur l'épaule. Les haillons, sous le soleil, ont la richesse du brocart et de la pourpre. »

Je voudrais m'arrêter sur ce magistral volume aussi longuement qu'il le mérite; mais la place et le temps me sont mesurés, et je me borne à vous signaler, parmi les passages saillants, ce qui a trait aux charmeurs de serpents et aux sorcières de la Tunisie, les danses sauvages des Aïssaouas et la mort du marquis de Morès, et, parmi les plus remarquables portraits, celui de la sorcière [illegible] (p. 193).

[illegible] au moins audacieux ; M. Vimar s'y est risqué et la tentative lui a réussi. Son crayon a de la légèreté et de la grâce, de l'humour aussi et de la gaieté.

A mentionner encore à la librairie Mame le grand ouvrage du commandant Picard, *l'Armée en France et à l'étranger*, un in-folio orné de 20 sujets hors texte en couleur et de 150 gravures sur bois; — *Stéphanette*, par René Bazin, dramatique histoire, très littérairement contée, d'une jeune Angevine, Stéphanette de la Tremblaye, élevée par un vieux brocanteur, ancien secrétaire de commission militaire en 1793; le dessinateur Vuillemin a illustré ce volume avec sa sûreté de goût et son soin habituels; — *Petit Ange*, où Pierre Maël nous conte les aventures d'une jeune artiste bretonne adoptée par des sabotiers de la forêt de Carnhoët; — les *Contes de l'Épée*, par Henry de Brisay; — et *Coins de Paris*, par Léo Claretie, qui le possède à fond, son Paris, et peut dire, avec Montaigne : « Cette ville a eu mon cœur dès mon enfance ; je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et à ses taches. »

Les volumes de la librairie Hennuyer se distinguent toujours par leurs cartonnages coquets et luxueux, d'un goût exquis. Voyez les livres qu'elle publie cette année: les *Mémoires d'une petite fille russe*, avec leur couverture crème rehaussée de vignettes en couleur, et la *Fortune de Dambro*, de teinte sombre, à dos et coins craquelés et avec lettres d'or. Fils d'un émigré polonais, grand seigneur lithuanien, ce Dambro, durant la guerre de 1870, reçoit, d'un de ses amis mourant, un fidéicommis qu'il trouve moyen d'éluder en partie et d'altérer. Il doit remettre à la veuve de cet ami une somme de cent vingt mille francs, et, en vertu sans doute de l'adage : Charité bien ordonnée... il garde cent mille francs pour lui et n'en donne que vingt mille à la veuve. La fraude se découvre plus tard naturellement, et ce sont les enfants de Dambro qui portent le châtiment de son crime. L'histoire est attachante et agrémentée de jolis détails.

On sait quelle réputation d'historien et d'héraldiste s'est acquise M. Gourdon de Genouillac. Son livre, *les Françaises à toutes les époques de notre Histoire*, dans lequel il étudie l'influence « que les femmes de cœur et de talent ont exercée sur la société française », et où, depuis sainte Geneviève et la reine Clotilde jusqu'à George Sand, à Mme Pape-Carpantier, et Mme Furtado-Heine il passe en revue toutes nos illustrations féminines, doit être son ouvrage de prédilection, celui où il s'est plu à mettre le meilleur de lui-même. La dédicace qui figure en tête de l'ouvrage — l'auteur le place sous le patronage de sa fille — indique bien d'ailleurs qu'il s'agit là d'un livre particulièrement aimé, caressé et soigné.

Albert Cim.

(*A suivre.*)

Paris. — [illegible] Saints-Pères. — [illegible] : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

Directeur : M. Henry Ferrari

NUMÉRO 26. 4e Série. — Tome VI 26 DÉCEMBRE 1896.

LA POLITIQUE

L'année parlementaire finit de façon médiocre.

Toute l'histoire de 1896 tiendra en un mot : Rien!

Les Chambres n'ont pas même achevé la discussion du budget, et il a fallu voter un douzième provisoire.

A qui la faute?

Celui-là vous dira : A la Chambre des députés qui aurait pu donner un coup de collier, tenir une séance le matin et une séance le soir.

Et celui-ci : Non pas à la Chambre, mais au Sénat; on pouvait se montrer moins empressé de rendre leur liberté aux sénateurs qui seront candidats le 3 janvier.

Écoutez un troisième : Pourquoi le Gouvernement n'a-t-il pas convoqué le Parlement quinze jours plus tôt?

Ceux, comme nous, qui suivent les choses de loin penseront peut-être : il y a du vrai dans tout cela, et qui sait si la faute n'est pas un peu à tout le monde?

Il est certain que les Chambres pouvaient être convoquées le 15 octobre; il est certain qu'abrégeant quelques discussions et ayant deux séances par jour, voter le budget était facile.

Qu'a-t-il manqué? Ce qui manque depuis longtemps : un plan de travail, une méthode.

Le talent ne fait pas défaut, mais l'idée directrice.

Il y a des hommes de grand mérite dans tous les partis, mais il semble parfois que chacun ne suive que sa fantaisie.

Or, pour agir, il faut une direction : cela est vrai d'une usine, d'une école, d'un régiment, d'une réunion d'hommes quelconque; cela est vrai d'un parti politique.

Dès qu'un ministère a pour lui la moitié des votants plus 1, plus 10, plus 100, on s'écrie : Voilà une majorité!

Erreur! et cette erreur est la nôtre depuis dix ans : ce n'est pas tout que plus de la moitié des députés votent pour le ministère; il faut encore — pour constituer une majorité parlementaire — que ceux-là qui votent aient un programme commun.

Pas de programme, pas de parti.

Voyez les socialistes : ils gagnent peu à peu du terrain parce qu'ils savent ce qu'ils veulent, parce qu'ils « se sentent les coudes ».

Nous sommes les témoins d'un singulier paradoxe : la discipline, aujourd'hui, est chez les révolutionnaires; l'anarchie est chez les conservateurs.

La majorité, dans le parlement comme dans le pays, est modérée; mais cette majorité n'a de formule pour aucune des questions à l'ordre du jour : réforme de l'impôt, régime des boissons, revision de nos codes vieillis, liberté d'association, — sur tous ces points, et sur d'autres encore non moins importants, prenez deux modérés et vous risquez d'avoir deux avis qui diffèrent.

Ainsi nous sommes arrivés à l'impuissance.

Le régime parlementaire est bien malade : ses adversaires le disent tous les jours; nous le constatons comme eux, mais nous le constatons avec tristesse.

Jean-Paul Laffitte.

GENS DE MER

Les pilleurs d'épaves (1)

Le pilleur d'épaves est de tous les temps et de tous les pays ; c'est l'occasion qui fait le larron, et s'il y a chaque année un peu moins de ces forbans sur nos côtes, c'est peut-être que la moralité générale est en progrès, mais c'est surtout que les occasions leur manquent pour piller. Dans les cas de pillage observés et soumis aux tribunaux en ces derniers temps (et sauf pour un arrondissement du Finistère dont il sera parlé plus loin), il ne s'agit toujours que de faits isolés, exceptionnels, simples accidents dans la vie de leurs auteurs. En Bretagne même, certains districts peu hospitaliers ou tenus pour tels des navigateurs (Plougrescant dans le Tréguier et Audierne dans la Cornouaille) valent mieux que leur réputation. C'est en Bretagne pourtant que l' « industrie » du pillage s'est le plus longuement et le plus fidèlement conservée, et on en voit tout de suite les raisons : le pays est pauvre et tire presque toutes ses ressources de la mer ; ses côtes sont dangereuses, hérissées d'écueils, agitées de courants et de tempêtes. La T. A. Coutume déclare *in fine :* « que le pays de Bretagne est de si grand dangier qu'à peine par deux ans y peut nef mareyer sans venir en dangier. » D'autre part, à l'origine de toutes les sociétés, l'étranger ne se distingue pas de l'ennemi ; et ici, du moins, jusqu'à ces quatre-vingts dernières années ou à peu près, il reste bien l'ennemi. Cette multiplicité de havres, de ports naturels, les mille voies fluviales qui conduisent au cœur de la Bretagne, sont une tentation permanente et comme un appel aux incursions de l'étranger. Les Anglais ne se font faute d'y céder ; plusieurs siècles durant, ils mettent à sac le pays : ils tiennent tout le littoral de Saint-Malo à Nantes. Il n'y a de revanche possible aux riverains que par le naufrage. Neuf fois sur dix, en effet, le bateau qui fait côte est un anglais, donc un ennemi et donc une proie. Le malheur est qu'à ces pratiques journalières on finit par ne plus distinguer dans le nombre le navire sous pavillon national du navire étranger. On épargne quelquefois l'équipage, rarement la cargaison. Peu à peu cependant ces mœurs s'adoucissent : le droit de bris se réglemente ; l'ordonnance de 1681 fixe un délai d'un an et un jour pour la réclamation des épaves. Diverses modifications à cette ordonnance, qui continue à nous régir dans son fonds (2), ajoutent aux garanties des armateurs et affréteurs, tout en réservant le privilège de l'État. La paix s'établit définitivement avec l'Angleterre. Un cordon de gardes-côtes, de douaniers, de gendarmes maritimes, etc., enveloppe le littoral soigneusement balisé et pourvu de sémaphores et de phares ; la vapeur est découverte ; les dangers d'échouement et de naufrages diminuent à mesure. Il ne reste plus qu'un district où les anciennes mœurs aient conservé de leur force, où la surveillance des autorités soit impuissante contre le préjugé et l'usage, où le pillage n'apparaisse point comme un fait accidentel et isolé, mais comme une habitude régulière et le métier, presque l'unique gagne-pain, de toute une population : c'est dans le Léon, sur ce liséré de dunes sablonneuses qui va de Plouescat à Plouguerneau par Tréflez, Plounéour-Trez, Kerlouan et Guissény. Aucun district n'est si redouté des navigateurs. Les géographes le comprennent dans l'arrondissement de Brest ; les Bretons lui ont maintenu son nom primitif et sinistre : *Lan-ar-Paganis*, la terre des païens.

(1) Voyez la *Revue* des 8 août, 19 septembre et 7 novembre 1896.

(2) V. Pasquier, *Du droit d'épave, bris et naufrage*, p. 119 et sq.

I

On connaît la légende rapportée par Brizeux, la prière des naufrageurs à saint Beuzec, la vache et les bœufs aux cornes desquels on suspend un fanal et qu'on lâche, de nuit, sur les dunes :

> Une voile ! une voile ! Iann, amenez la vache !
> Vous, Pennec, amenez les bœufs et qu'on attache
> Les fanaux à leur corne, et tenez haut les feux ;
> Puis lâchons sur la dune et la vache et les bœufs.
> Vous verrez, quand les feux brilleront sur les lames,
> Si les moucherons seuls viennent se prendre aux flammes ;
> C'est une vieille ruse en notre vieux pays :
> Nos pères en vivaient, qu'elle profite aux fils !
> Sur le vaisseau maudit encor quelques rafales,
> Demain tout est à nous, les tonneaux et les balles.
> Du drap pour nous vêtir, du vin plein nos maisons :
> O justice du ciel, si c'étaient des Saxons (1) !

Brizeux a placé la scène sur les côtes du raz de Sein, moins par souci de l'exactitude que pour obéir aux exigences de son itinéraire poétique. Il y a unanimité, en effet, chez les autres écrivains, à rapporter aux Paganis ces pratiques barbares. « Ils étaient accusés, il y a peu d'années encore, dit M. Pol de Courcy, d'allumer pendant la nuit des feux pour tromper les navires et pour les faire échouer sur les récifs. Parfois même une lanterne était attachée à la tête d'un taureau ; une corde passait des cornes de l'animal à l'une des jambes de devant, de sorte qu'à chaque pas la tête, se baissant et se relevant, faisait osciller la lanterne, qui pouvait être prise de loin pour le fanal d'un bâtiment agité par le tangage et attirer ainsi sur les brisants des navires incertains

(1) C'est encore ainsi que les Bretons du continent désignent les Anglais.

de leur route. » Alexandre Bouet, dans *Breiz-Izell ou Vie des Bretons d'Armorique*, décrit une scène analogue dont il fut témoin chez les Paganis : un navire est en perdition au large; des feux rôdent sur la dune; les naufrageurs, armés de leurs crocs, attendent à la pointe extrême des rochers. Le navire, trompé par les feux, vient s'abîmer sur la côte et une partie de l'équipage seulement réussit à prendre terre. « Les riverains, dit Bouet, se pressent autour de ces naufragés, les examinent avec une curiosité avide, et pendant que ceux-ci recueillent le peu de force qui leur reste pour rendre des actions de grâce à leurs sauveurs, ces sauveurs prétendus leur ravissent leur argent, leurs montres, leurs vêtements, etc., qu'ils se disputent et s'arrachent sur leurs corps presque inanimés. Une femme, une horrible femme, s'est jetée sur l'infortunée qui doit la vie à Corentin et, ne pouvant ôter de son doigt gonflé la bague qu'elle y porte, elle la brise avec les dents ainsi que ses boucles d'oreilles d'or! L'arrivée des gendarmes et des postes voisins de la douane n'arrête pas ces vampires de nos côtes; ils les aperçoivent à peine, tant la soif du vol, tant le délire du pillage absorbent toutes leurs facultés, et la force seule peut leur faire lâcher les débris qu'a rendus la mer ou les dépouilles que, plus impitoyables qu'elle, ils ont ravies aux naufragés... » Marchangy raconte qu'il entendit sur les grèves de Pontusval (en Kerlouan) « les habitants des villages voisins chanter processionnellement les litanies de la Vierge et adresser des prières à tous les saints pour que l'année fût heureuse en naufrages ». C'est de Kerlouan encore que Tristan Corbière datera son *Naufrageur :* le thème est le même que chez Brizeux; la prière à Notre-Dame-des-Brisants a seulement remplacé la prière à Beuzec; mais le *saltin*, le pilleur d'épaves du poète des *Amours jaunes*, est autrement « nature » que le Kernéote de Brizeux :

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]

Il y a des exemples du fait. Les écrivains les moins prévenus, Cambry, Fréminville, reconnaissent que l'habitude du pillage est passée dans le sang des hommes de ce pays : « Les naufrages y sont communs, dit Cambry, ils entretiennent chez l'habitant un amour du pillage que rien n'a pu détruire. » Fréminville insiste dans son commentaire, postérieur cependant de plusieurs années au texte de Cambry : « Les habitants de ces côtes, écrit-il, sont ceux de tout le département qui ont conservé avec le plus de ténacité l'usage barbare de piller les navires naufragés et d'en dépouiller, d'en maltraiter les malheureux équipages... Ils apportent à cette action une fureur, un acharnement inconcevables. C'est en vain que dans ces occasions l'autorité a voulu agir en envoyant des troupes contre eux; ils les attaquent eux-mêmes, se précipitent avec rage sur les baïonnettes des soldats et les mettent en fuite. » Rien ne prévaut contre leur amour du pillage : il est tellement enraciné chez eux qu'au témoignage d'Alexandre Bouet « un paysan devenu curé disait que la nouvelle d'un bris lui faisait, en dépit de lui-même, bondir le cœur de joie ». Cette nouvelle, sitôt sue de quelques-uns, est immédiatement colportée dans tout le pays : un barde-mendiant parcourt les villages en chantant un *Gwerz* comme *Marivonic*, air de provocation ou de revanche transformé en signal de ralliement (1).

Les remontrances de leurs prêtres n'ont pas plus d'effet que les baïonnettes de la troupe... « Un principe traditionnel depuis des siècles, écrit encore Fréminville, leur persuade que les naufrages leur sont envoyés du ciel, que c'est une chose dont le profit leur appartient par droit sacré et que c'est une violation des droits divin et humain que de vouloir les en priver. » La mer qui leur apporte le bris est comme une vache qui aurait mis bas pour eux : *e gwis ma vijé alet eur vioc'h*, disent-ils dans leur rude langage. « Comment de tels hommes, conclut un de leurs compatriotes, M. Goulven Denis (et le témoignage revêt ici une importance particulière), en présence de la réalisation de leur rêve, consentiraient-ils à lâcher leur proie devant le sabre de quelques douaniers ? Quand un bris est là, il y aurait à y courir le risque d'un boulet en pleine poitrine, ils iraient. » M. Henri du Cleuziou, dans son *Pays de Léon*, concède lui-même que, sur ces rivages dangereux, il arrive parfois qu'un ou deux douaniers disparaissent « sans savoir comment », ce qui ne l'empêche pas de voir, dix lignes plus loin, dans les Paganis, « les hommes les plus doux du monde... »

Que les Paganis aient un peu quitté de leur sauvagerie, qu'on ne les surprenne plus allumant des feux aux cornes des bestiaux pour imiter les oscillations des navires, qu'ils se privent de massacrer les naufragés et de couper les doigts des cadavres pour en arracher les bagues, c'est, je pense, l'exacte vérité. Ces pratiques seraient malaisément tolérées aujourd'hui. Et je veux croire encore qu'ils ne se font point un malin plaisir d'attirer les chaloupes dans les anses rocheuses où elles se brisent, quoique leur réputation sur ce point ait assez transpiré au dehors pour qu'on ait vu des Anglais, qui avaient fait naufrage, il y a quelques années, près de Garrec-Hir décliner énergiquement leur assistance et préférer [illegible]

(1) [illegible]

montée (1). Humanisés ou assagis, ils ne sont plus naufrageurs; en revanche ils sont restés dans l'âme pilleurs d'épaves. Une tempête fructueuse est toujours pour eux, suivant l'expression du père Grégoire de Rostrenen, la *visite de Dieu*. Ils font « la guette », tapis dans leurs rochers, comme il y a six cents ans; ils ont toujours un verbe spécial pour dire « aller au bris », *penzea*, et s'ils n'invoquent plus Notre-Dame-des-Brisants et leurs autres saints locaux, Brévalaire, qui éclaircit la vue, et Egarec, qui donne la finesse de l'ouïe, ils appellent toujours le vent du Nord le bon vent, celui qui apporte les épaves à la côte :

Avel mad, an avel Nord,
A digas penze dar bord.

II

Une des auberges les plus curieuses que j'aie visitées est à Guisseny. C'est la principale de l'endroit et elle fait hôtel pour les voyageurs de commerce et les rares baigneurs qui s'y rendent aux beaux mois. Le patron de l'auberge est en même temps ébéniste et marchand de curiosités. L'auberge est propre, sans grande apparence. A peine entré, on est frappé par la singularité de l'ameublement; la table de la salle à manger est une table longue, en acajou massif, comme les tables des paquebots; la suspension, les serrures, les poignées des portes, les patères sont en cuivre comme à bord. Pour descendre dans la cour, vous suivez une rampe de passerelle; dans cette cour même vous apercevez d'énormes ancres, des organeaux, des ventilateurs, des mâts de charge. Trois ou quatre de ces mâts, encore cerclés de fer, supportent la toiture d'un hangar; dans ce hangar, pêle-mêle avec de vieux bahuts, des crédences et des lits bretons, voici des planches de pitchpin, des billes d'acajou verdies par la mer. D'où vient tout cela? Du *penzé*. Chacun de ces objets a sa date, se rapporte à un naufrage lointain ou récent. Et vous ne voyez encore que ce qui peut être montré ou que couvre la prescription.

Le cas de ce patron d'auberge est-il unique? Non point. On me cite tel ancien meunier retiré des affaires, ayant grande habitation bourgeoise, cour, arrière-cour, jardins fruitier, potager et d'agrément, et dont tout le mobilier, jusqu'aux ustensiles de ménage, trahit la même origine. Évidemment ni cet ancien meunier, ni cet aubergiste ne sont des pilleurs d'épaves. La fille de l'aubergiste (ce qui paraît assez anormal, quand on connaît la sévérité de l'administration pour les alliances contractées par ses employés) a même épousé le brigadier de douane d'un port voisin. Beaucoup de ces objets, sinon tous, ont été achetés sur enchère dans les vacations publiques. Interrogez pourtant leurs propriétaires actuels. S'ils n'ont point de raison pour se défier, ils ne vous cacheront point qu'ils trouvent singulièrement excessives les prétentions de l'État et qu'au fond le *penzé* leur paraît fort légitime. Ils vous parlent avec mélancolie de la navigation d'il y a trente ans, « où l'on voyait, par les temps d'ouest, la mer couverte de navires voiliers sortant des relâches de l'Abervrach et si pressés que leurs mâts faisaient sur l'eau comme une forêt ». Que le vent se mît au nord à ce moment, et l'on pouvait être sûr qu'il y aurait « de la gratte » pour le soir : c'était par trois et quatre que les vaisseaux marchands faisaient côte. Actuellement les vapeurs passent au large et c'est la brume seulement qui les perd. Sans cela...

— Les hommes de ce pays vont donc toujours au bris? dis-je à mon hôte.

Il secoue la tête, ne voulant pas trop se prononcer, mais un éclair malicieux dans ses yeux vifs répond pour lui. J'ai cependant, au passage, « interviewé » le maire de Kerlouan, un petit vieillard rusé, intelligent, aux paupières malades, qui s'est porté caution de l'honnêteté de ses administrés. C'était jour de perception à la mairie. La plupart des riverains étaient là, et, à ma demande, le percepteur voulut bien en interroger quelques-uns sur les habitudes de pillage qu'on leur prête.

— Eh bien, vieux Laë, ou Sezni Abgrall, ou Pierre Tigréat, y a-t-il longtemps que vous n'avez fait la guette?

Ils riaient et, poussés, juraient leurs grands dieux que c'étaient là des habitudes d'il y a cent ans. Un grand vieillard, sec et anguleux, de Saint-Évarzec, qu'on m'avait fortement recommandé, accepta bien ma demi-tasse au plus proche cabaret. Je mis la conversation sur le *penzé* et je n'ai jamais vu d'habileté pareille pour répondre poliment à côté. J'ai su ainsi qu'il avait quatre-vingts ans passés, qu'il avait plusieurs fils et filles, qu'il s'était marié déjà deux fois et qu'il allait se remarier une troisième, que les pommes de terre avaient été bonnes dans l'année, mais non aussi abondantes qu'il eût fallu, que toutes les sources avaient tari à Saint-Évarzec, y compris celle de la Vierge qui est à six pieds sous terre et où l'on descend par un escalier de quinze marches... Sur le chapitre du *penzé*, il avait l'innocence étonnée d'un petit enfant. Or, j'avais la preuve que, quelques années auparavant, il avait été condamné à six jours de prison pour recel d'épaves...

A défaut d'autres preuves, les condamnations de cette sorte, prononcées avec plus de fréquence qu'on ne croit, suffiraient à témoigner de la persistance de

(1) Autre fait cité par M. Jean Ajalbert : « Dernièrement le capitaine d'un transport, qui avait touché en vue de Molènes, a dû menacer de faire feu sur les canots accourus, qui s'obstinaient à vouloir le soulager malgré lui. »

l'esprit de pillage chez les Paganis du littoral. Il y a quatre ans, un navire resté inconnu et qu'on croit canadien, qui avait roulé plusieurs mois entre deux eaux et dont toute la coque était constellée de bernacles, échoua la quille en l'air sur la grève de Guisséný. Quoique démâté, les panneaux ouverts, il avait conservé, presque intacte, sa cargaison de pitchpin. La douane établit une tente sur la « penthière » et procéda aux opérations de sauvetage. Elles durèrent exactement cinquante-deux jours : les débris du navire et les planches étaient transportés sous la tente où des factionnaires les surveillaient l'arme au poing. Les Paganis, embusqués dans les rochers voisins, ne quittaient pas la prise des yeux et poussaient des cris sauvages à l'idée qu'elle leur échappait. L'instinct fut plus fort et il y en eut qui s'introduisirent sous la tente aux heures où la surveillance se relâchait pour y voler du cuivre, des cordages, jusqu'à des clous. En 1879, lors du naufrage de la *Gallas-Anna*, chargée de houille et qui vint faire côte à Ménéham, on établit une surveillance analogue et le poste de Guisséný fut doublé. Plusieurs fois de suite, les premières nuits, on entendit les Paganis qui s'étaient glissés dans le navire et qui essayaient d'en déménager les objets de valeur. Ils étaient trop nombreux pour qu'on courût le risque d'un corps-à-corps; des sommations furent faites qui restèrent inutiles : on ne les dispersa qu'en tirant à blanc dans leur direction.

Plus récemment un autre navire inconnu, chargé de vins en fûts, se perdit corps et biens en face de l'île Vierge, à sept ou huit milles au large. Le vent portait à terre. Un Pagan trouve une des pièces, la défonce et y plonge son sabot pour boire. D'autres pièces sont trouvées et défoncées ; le vin coule partout sur la grève. Une vieille femme est retirée à grand'peine d'une barrique où elle se penchait trop amoureusement ; une autre, hallucinée, s'écrie : « O Dieu puissant, qui changes la mer en vin ! » L'orgie terminée, on emporte à la hâte les barils restés intacts ou on les cache sous le sable et dans le varech. Les douaniers n'auraient rien su, sans un vieux Pagan nommé David qui n'avait point eu sa part de la noce et qui, par vengeance, se fit dénonciateur. Des perquisitions eurent lieu aussitôt sur mandat de justice : seize condamnations furent prononcées. Non loin de là, à Santec, pour un *penzé* de vins encore, les mêmes scènes se reproduisent ; une danse infernale de femmes et d'hommes ivres (je cite les termes du rapport) se noue, sur la grève, autour des pièces éventrées. On dressa, cette fois, plus de trente procès-verbaux.

Tout naufrage est au Pagan une occasion de pillage, que le navire soit français ou étranger. La *Pélagie* du Havre, la *Marie* de Nantes, le *Georges* du Pouliguen, le *Green of the Plym*, le *Plantagenet*, etc., font côte et leur cargaison n'échappe qu'en partie et grâce à une surveillance de tous les instants. C'est de douanier à Pagan un conflit perpétuel, des ruses d'Apaches, une guerre sourde, déguisée, d'autant plus âpre. Les douaniers, que leur uniforme trahirait de trop loin, s'habillent en laboureurs, en vieilles femmes, en Paganis même avec le bonnet *glaz* et le burnous blanc ou brun tombant jusqu'aux genoux. Ils sont vite éventés. Les Paganis ont des veilleurs sur toute la côte : à la première alerte, un sifflement les avertit, un bêlement ou quelque autre cri. « Dans les premiers temps de mon arrivée, me confessait un brigadier de douanes, j'essayais de faire causer leurs enfants en leur donnant un sou. Ils crachaient sur le sou. » Communément et quand il ne s'agit point d'un navire, mais d'une épave quelconque, planche, baril, caisse, filin, objet mobilier, drossée par le courant sur la côte, le bris est immédiatement enterré dans le sable où il restera plusieurs jours pour assoupir l'attention. La loi en pareil cas oblige « l'inventeur d'une épave » à en faire la déclaration. Le Pagan entend la garder toute pour lui ; il a ses recéleurs dans le pays ou les villes voisines (Lesneven, Landerneau, Brest), à qui il la portera au premier jour, sous une charretée de légumes ou de goémons. Ses ruses sont inépuisables. Un patron de douane me racontait qu'en 1879, à Plouescat, lors du naufrage du *Prince-Alfred*, il aperçut un Pagan qui longeait la « penthière », les mains dans les poches et avec toute l'apparence d'un promeneur inoffensif ; il remarqua cependant que sa démarche était lourde et embarrassée ; il l'examina plus attentivement, se rapprocha et vit alors que l'homme s'était attaché aux pieds un cordage qu'il traînait après lui...

Une bille d'acajou de la valeur de trois à quatre cents francs fut découverte, il y a peu de temps, par des douaniers de Guisséný. Ils la laissèrent sur la grève ; le lendemain elle avait disparu. On n'avait perçu aucun bruit : la bille avait dû être emportée sur une civière ou enterrée à la muette, et sa recherche devenait fort difficile. En suivant la dune, pourtant, les douaniers remarquèrent un endroit où les roues d'une charrette et les clous saillants sur le cercle étaient nettement imprimés dans le sable. Il se pouvait qu'on eût porté la bille jusqu'à cet endroit de la dune où on l'avait chargée à cause de son poids. Le brigadier releva soigneusement la largeur de l'ornière, la distance de chaque clou à l'autre, et, en se guidant sur ces indications, parvint avec ses hommes jusqu'à la ferme de Maner-Drolic où les traces s'arrêtaient. Effectivement la charrette était là, mais vide et les brancards levés. C'était un dimanche matin de fort bonne heure ; tous les gens de la ferme, sauf un, étaient partis à la première

messe. Les douaniers pensèrent que dans leur pieux empressement nos maraudeurs ne s'étaient peut-être pas donné la peine de transporter la bille à l'intérieur de la maison, où eux-mêmes ne pouvaient pénétrer que sur mandat de justice. Ils pensaient juste, et sous une meule de paille, dans l'aire, découvrirent l'épave volée.

Il n'y a point de petits profits pour les Paganis. « Que parmi les varechs flotte quelque apparence de bois ou de filin, dit M. Jean Ajalbert qui les a vus à la besogne, vite ils quittent leurs longs râteaux... Les voilà qui tombent en arrêt, dans quelles transes ! Oh ! ces ruses, cette patience à épier, cette ardeur à traquer l'épave, à travers les pierres où ils se déchirent ! Et quelle joie barbare, qui ne s'expliquerait pas pour une capture de rien, si ce n'est par ceci qu'elle leur a donné l'illusion d'une *prise !* » L'observation est d'une grande justesse. Tout ce qui vient de la mer exerce sur le Pagan une séduction extraordinaire. Des bœufs, dont s'était débarrassé quelque navire, échouèrent à marée haute sur les grèves de Kerlouan. Ordre est donné de les enterrer. Trois ou quatre jours après, des piétinements dans le sable font naître un doute chez les douaniers. Ils creusent : plus de bœufs. Le lendemain était jour de foire à Lesneven. On pensa que les Paganis s'y rendraient de nuit pour vendre les peaux au marché. Deux factionnaires s'embusquent au passage de Couffon et tombent sur les maraudeurs. D'où procès-verbal dressé au vieux Laë et à ses fils, auteurs de cet innocent larcin. Les bœufs étaient-ils putréfiés, comme l'affirmait le rapport de la douane ? Un des gendres du vieux Laë me jura qu'il n'avait jamais mangé de viande si fameuse, et, pour en parler si chaudement, peut-être lui suffisait-il qu'elle provînt du *penzé*...

Ces faits sont récents et pris au hasard entre beaucoup d'autres. J'ai négligé ceux où il y avait doute, simple présomption, tels que le fait des cadavres déclarés par les Paganis et sur lesquels il est rare qu'on retrouve jamais aucun bijou. « Or, les marins ont toujours des montres sur eux, me disait un patron de douanes, et j'ai souvent relevé au doigt des cadavres déclarés le rond pâle que laisse une bague et des écorchures encore fraîches qui prouvaient qu'on l'avait arrachée violemment. » L'hostilité est si vive entre Paganis et douaniers que ceux-ci ne se hasardent jamais à sortir seuls sur la grève et sans que leurs armes soient chargées. Ils ont toujours présente à l'esprit la disparition mystérieuse de certains d'entre eux.

— D'ailleurs, ajoute mon interlocuteur, faites ce que nous ne pouvons faire, nous; allez les voir dans leurs » gourbis », vous m'en direz des nouvelles.

Les Paganis sont répandus sur toute la côte, mais leur groupe principal est à Garrec-Hir. J'y arrivai à marée descendante, comme la plupart des riverains étaient sur la grève, les barques amarrées à des poteaux plantés dans le sable, et hommes et femmes s'occupant à en décharger le goémon d'épave. Dans des brouettes spéciales, formant poche au moyen de lattes arrondies, ils transportaient sur la dune les lourdes charges ruisselantes, qui, étendues au soleil. puis tassées en mulons, seraient ensuite brûlées à petit feu dans les fours en pierres sèches qui servent à la fabrication de la soude. Derrière la dune, en rang d'oignons, une cinquantaine de petits chaumes lépreux et tristes ouvraient leur œil unique vers la terre. Des portes basses, cintrées, quelques-unes avec des inscriptions et des chiffres, donnaient sur une pièce sombre, sans air, où des perches transversales supportaient au plafond la provision de « landes » de l'année. Et, peu à peu, quand le regard s'était adapté à ce milieu crépusculaire, c'était une surprise de voir se lever de l'ombre toute une floraison de lits clos, de huches et d'armoires dentelés et brodés comme des châsses. Ces prétendus sauvages ont gardé un sens artistique extrêmement fin et qu'on ne rencontre plus dans aucune campagne. N'était quelques objets plus modernes, provenant du bris et qu'ils n'ont pu vendre ou qui leur ont paru bons à l'usage, on se croirait chez eux au temps de la duchesse Anne... Le déchargement du goémon terminé, mon hôte rentra dans son costume de grève (le burnous blanc en bure feutrée, le caleçon de berlinge coupé au-dessus du genou et le bonnet *glaz* percé d'une œillère pour la pipe), et sur cette figure basanée, cette tête longue aux yeux aigus, ce front large et rasé, vrai type du Pagan, je crus démêler peut-être quelques-uns des caractères d'une race aventureuse, réservée et contemplative tout ensemble, mais aussi, une fois surmontée la première impression de défiance, ce sentiment de cordialité hospitalière qui est le fait général des Bretons. Deux fortes filles aux jambes nerveuses, montrant d'admirables dents et coiffées de cet original *chalquen* d'indienne à fleurs en forme d'oméga, qu'on serre à la nuque par un ruban noir, survinrent peu après, puis une femme d'âge mûr et un Pagan octogénaire qu'on me dit être le vieux Laë. Mon introducteur était connu d'eux : ils m'eurent vite accueilli. L'hôte fit un signe à l'une des filles : elle alla à l'armoire et en tira une fiole ronde et trapue et des verres pour chacun de nous.

— Du cognac de *penzé*, me glissa l'hôte. On peut bien vous confesser cela à vous : la dernière bouteille, et qui n'est pas plus mauvaise pour avoir passé sous le nez de la maltôte.

— Oui, dit le vieillard, on n'en fait plus de pareil. Les

penzés deviennent rares; le vent du Nord ne souffle plus comme autrefois...

— Dites la vérité, vieux Lan, qu'il y a trop de maltôtiers aujourd'hui, murmura la femme avec un éclair sombre dans ses yeux.

— Bah! répliqua l'homme, buvons toujours ce coup-ci à leur santé, mais le fait est qu'on les croirait payés exprès pour faire de la misère aux pauvres gens.

— N'empêche, continua sourdement la femme, que je ne leur conseille pas de tomber sous le croc des fils de Le Droff qu'ils ont fait condamner à deux cents francs d'amende pour le *penzé* de l'acajou.

La conversation tourna, mais inévitablement le mot de *penzé* y revenait à chaque instant. Chez cette race singulière, qui a toujours vécu de la mer et qui ne fait plus qu'en végéter, tout gravite autour du naufrage. Ils comptent les années par *penzé* : « Telle chose arriva lors du *penzé* des vaches », ou bien « c'était à l'époque du *penzé* Jacob ». La terre qu'ils habitent n'est que de sable, feutré d'un court gazon aromatique, et la pêche au large est impossible aux frêles barques qu'ils montent. Depuis quelques années seulement, il s'est établi à l'Abervrac'h une fabrique de soude dirigée par le maire de l'endroit, M. Glaizot, où ils peuvent écouler une partie de leur goémon. Le tonneau de soude s'y achète de quatre-vingts à cent francs. C'est quelque chose, concèdent-ils, et leur situation s'est un peu améliorée. En économisant, ils arriveront peut-être à se payer des barques plus fortes pour faire la pêche aux homards et aux congres qu'ils vendraient, l'été, aux hôtels de Brignogan. Ils ne demanderaient pas mieux que de renoncer au bris, si c'était possible et puisqu'on leur fait tant d'histoires à ce sujet. Mais il faudrait d'abord qu'ils trouvent à vivre autrement...

III

Sans chercher plus loin, je crois qu'ils m'ont donné la vraie raison de leur persistance au pillage. On en a donné d'autres, plus savantes, historiques et ethniques. L'appellation de Paganis tendrait tout d'abord à montrer l'antique férocité de ce peuple. *Keinanen* ou Lamentations était autrefois le nom de l'Abervrac'h, « à cause, dit le P. Grégoire de Rostrenen, que tous les mois, à l'époque du paganisme, on y sacrifiait un enfant à la mamelle à une fausse divinité ». Le druidisme est encore debout sur cette terre et sous ses signes les plus parlants (dolmens de Plounéour et du Ménec, menhirs de Pontusval et de Kerisquillou, cromlec'h de Kerroc'h, etc.) Les habitants lui furent-ils plus fidèles longtemps que les autres Bretons, ou le nom de Paganis leur resta-t-il comme un opprobre à la suite du massacre de la peuplade chrétienne de Lanrivoaré (1)? Il est certain qu'on dut les évangéliser à plusieurs reprises et au XVIe siècle encore, où Michel Le Nobletz fit de grandes conversions parmi eux. Le révérend Père concède d'ailleurs qu'avec beaucoup de défauts ils avaient un certain nombre de vertus, dont la chasteté; mais elle est commune à tous les Bretons.

Une explication plus singulière et que semblerait confirmer pourtant l'observation rapide du caractère de ces peuples est celle qu'on a voulu tirer de leur prétendue origine sémitique. On sait avec quelle persévérance invincible se maintiennent en Bretagne, d'une paroisse à l'autre, les caractères ethniques les plus déconcertants. Rien ne ressemble moins par exemple au type classique de la jeune femme cornouaillaise que la Bigouden de Pont-Labbé, aux yeux obliques, aux crins noirs et aux pommettes saillantes. Et de même, chez le Pagan, on est tout de suite frappé de sa forte individualité. Son teint basané, sa haute stature, son corps sec et nerveux, ses yeux enfoncés et luisant d'un feu sombre sur un nez en bec d'oiseau de proie, ne rappellent pas seulement l'Arabe, mais dans son costume même, dans ces burnous blancs ou bruns en bure feutrée d'une seule pièce dont il s'enveloppe jusqu'aux genoux, dans ses attitudes, sa prédilection pour les poses accroupies, il donne encore l'illusion d'une plus parfaite ressemblance. Pol de Courcy a vu les Paganis à l'église, assistant aux offices les jambes repliées sous eux et dos à dos. D'autres écrivains ont noté leur crâne rasé au sommet, tandis que le reste des cheveux tombe en boucles frisées sur l'épaule comme aux Gallas d'Afrique, leur parler sonore et guttural, leurs petits chevaux harnachés à la mauritane. J'ai voulu savoir si, de grand hasard, il ne serait pas demeuré chez eux quelques-uns de ces noms sémitiques comme il s'en trouve encore dans quelques districts de Bretagne. Les plus anciens registres que j'ai pu consulter à la mairie de Kerlouan (et à l'exception de deux ou trois noms, Jézéquel, Didon, Tigréat, de couleur vaguement phénicienne) ne portaient que des noms celtiques. Et l'étonnant n'est point là, mais que parmi ces noms ceux qui reviennent le plus fréquemment soient des noms d'origine galloise : Abaléoc, Abily, Abernot, Abivin, Abgrall, Abaziou, etc., qui, visiblement, ne remontent pas plus loin que le XIVe siècle, quand Yvain de Galles et ses archers descendirent s'enrôler en Bretagne sous les fleurs de lys du roi Charles.

Revenons à nos hypothèses. Entre la terre et la mer règne sur toute cette côte un large ruban de

(1) [illegible] dans un cimetière à part de Lanrivoaré, où ils sont honorés comme des reliques.

dunes, où ne pousse aucun arbre, impropre à toute culture, hérissée de rochers et de grandes pierres erratiques. La végétation naturelle de ces dunes est une petite herbe courte, des joncs et des chardons bleus, juste de quoi nourrir quelques moutons. La terre leur étant ainsi fermée, les hommes ont dû se retourner vers la mer. Pêcheurs, ils eussent pu rapporter du large les merlus et les congres qui firent en un autre temps la fortune des sécheries de Penmarck et d'Audierne. Le manque de cales, l'éloignement de tout centre habité, la pénurie des communications leur étaient autant d'obstacles. Pour seule ressource légitime, ils avaient et ils ont le goémon de coupe et le goémon d'épave qu'ils peuvent vendre comme engrais aux paysans des environs. Maigre ressource cependant et dont ils ne vivraient point. Heureusement qu'ils en ont une autre, cachée, défendue, si tentante : le *penzé*. Quel métier vaut celui-là, qui donne presque en tout temps et flatte davantage leurs habitudes de flânerie et d'observation silencieuses? D'une embrasure de rochers ils attendent, les yeux sur la mer, serrant contre eux leurs longues gaffes ou ces crocs à trois branches qu'ils lancent de loin sur l'épave flottante. Ils « font la guette »; ils l'ont faite toujours et toujours vu dans le bris une redevance que leur payait la mer. En cela sont-ils si coupables?

Leur conception de la propriété est seulement en retard sur la nôtre. Sans remonter aux Lestrygons pillards du vieil Homère, on peut remarquer que le *péchois* ou *pécois de mer* (latin *peccia*, d'où est venu aussi le mot breton *penzé*), c'est le droit au pillage codifié dès le ve siècle, d'après certains annalistes, et si rémunérateur que rois et ducs se hâtent d'en faire un droit régalien. Leurs vassaux n'en jouissent que par usurpation ou tolérance : on connaît ce seigneur du Léon qui se vantait d'avoir sur ses côtes « une pierre de plus grande valeur que tous les diamants du monde et qui lui rapportait mille sols par an ». L'ordonnance de 1681 essaya bien de sauvegarder, contre une indemnité à l'État et une autre à l'inventeur de la prise, le bien des naufragés.

« Mais les riverains, dit justement Alexandre Bouet, ne sanctionnèrent jamais, en s'y soumettant, ni le régime du brigandage légal, ni celui d'une restitution généreuse. Ils ont toujours regardé l'un et l'autre comme une usurpation sacrilège. » Le pillage reste dans les mœurs et on arrive ainsi jusqu'à nos jours où le développement de la surveillance, un plus juste sentiment de la solidarité humaine, extirpent d'à peu près partout cette détestable coutume. Elle ne demeure vivante encore chez les Paganis que pour les raisons qui l'avaient établie et maintenue chez les autres peuples. « Si on jette un coup d'œil sur la carte marine, dit M. Le Guen, on est frappé de la position des côtes voisines de l'Aber-vrac'h au rapport des navires qui viennent de la Manche et de l'Océan. » C'est le véritable point de rencontre des deux mers; toutes les épaves s'y donnent rendez-vous comme en un cimetière mitoyen. La côte elle-même, déchirée, brouillée de courants, est extrêmement dangereuse; le balisage et l'éclairage en sont défectueux. Combien d'années n'a-t-il pas fallu avant que, sur la réclamation du conseil général, on se décidât à baliser la roche le Fil, à l'entrée de Pontusval, où s'étaient perdus tant de marins? C'est en 1869 seulement qu'on a établi sur la pointe de Beg-ar-Pol l'unique fanal qui éclaire la côte jusqu'à Plougerneau. Sollicités par un long défaut de surveillance, la pauvreté, l'occasion et l'habitude, comment les Paganis auraient-ils pu renoncer au pillage qui faisait leur unique gagne-pain et où ils ne voyaient par tradition qu'un métier comme un autre?

IV

Une surveillance plus active, des parages mieux connus, les progrès de la navigation ont atténué quelque peu, en ces dernières années, les mœurs barbares du Pagan. Peut-être serait-il possible de les faire cesser tout à fait. Il y suffirait de quelques légères retouches à notre législation. De l'avis commun, elle est trop dure. Si l'on a pu s'élever contre le privilège exorbitant concédé à l'inventeur d'un objet trouvé en pleine mer, privilège qui lui confère un droit du tiers sur sa prise, c'est peut-être une indemnité insuffisante à qui trouve une épave sur la côte de recevoir le dixième seulement de la valeur de l'objet. L'obligation où est toute personne d'avertir de la présence d'un bris était compensée anciennement par une rémunération fixée à trois livres par lieue (ordonnance de 1770). Cette rémunération n'est plus accordée. Par surcroît, la répartition est faite au marc le franc de la valeur des objets sauvés, déduction faite des dépenses occasionnées par la liquidation, la garde des objets, leur transfert, etc. La responsabilité de l'inventeur, tenu d'emmagasiner l'objet, s'il ne peut l'envoyer chez le syndic ou au corps de garde, est trop lourde en regard de l'indemnité qu'on lui alloue. Enfin la liquidation exige trop de temps : les droits de l'inventeur ne sont quelquefois réglés qu'au bout de trois ans. Il semble que tout dans cette législation soit dirigé contre l'inventeur d'une épave et pour le dégoûter de faire son devoir. Et c'est communément ce qui arrive.

CHARLES LE GOFFIC.

MATER DOLOROSA

Légende de Noël.

Or quelques mois à peine s'étaient écoulés après la tragique journée où, sur la colline maudite, face au monde, s'était dressé l'arbre infâme et sacré, le gibet de Jésus, la Croix de rédemption... Et depuis la minute solennelle où, tout étant consommé, le voile du Temple s'était déchiré, les montagnes avaient frémi sur leur base, les lieux s'étaient obscurcis et les sépulcres ouverts, depuis cet instant suprême, rien — en apparence — rien ne semblait modifié, pas plus à la surface de la Terre que dans les Immensités insondables gouvernées par le Très-Haut. Les mêmes astres continuaient à envoyer leur lumière aux mêmes humains ; aucune convulsion nouvelle n'avait disloqué le sol ; nul cataclysme n'était venu changer la face des choses. Hérode Antipas demeurait Tétrarque de la Judée, Pilate, Procurateur, et Caïphe, souverain Sacrificateur. C'était à ne pas soupçonner qu'il y ait eu cette monstruosité commise, cet attentat sans pareil perpétré, ce crime odieux toléré par l'Omnipotent : le meurtre de Jésus !...

Cependant le bon grain, confié au sillon, germait déjà ; les apôtres, se dispersant, allaient, semant la parole du maître, et dans l'ombre, mystérieusement, par crainte des tortures réservées à leur Foi, se recrutaient les adeptes de la religion nouvelle, les disciples du Christ glorieux, les fidèles du grand Crucifié, les héritiers spirituels du Mort Immortel !...

Donc, c'était exactement la trente-huitième semaine après le drame du Golgotha et la vie d'ici-bas se déroulait, telle que jadis : des créatures naissaient, tandis que d'autres exhalaient l'ultime souffle, et des millions d'êtres vivaient, ceux-ci satisfaits, heureux, ceux-là misérables et éprouvés...

Et dans une des blanches maisons de Jérusalem, à l'aurore naissante, une femme et un homme, anxieusement penchés sur une couche d'enfant, épiaient sur les traits d'un petit moribond, du fils unique, les incessants progrès d'un mal actif, rapide, irrémédiable...

— O la chair de ma chair, ô le meilleur de moi-même !... gémissait la mère, une juive, son fin visage ambré blêmi par la douleur, et ses yeux noirs cavés, meurtris, agrandis par les veilles... Est-ce donc vrai qu'il n'y ait plus rien à tenter et vais-je, impuissante, voir de tes chères lèvres bleuies, s'envoler ta petite âme?... Ah ! malheur de nous ! Maladie maudite et fatale, que ne m'as-tu plutôt frappée !...

Et le père, dont l'uniforme révélait la profession, un fier guerrier romain, silencieux, morne, comme pétrifié devant cet atroce spectacle de l'agonie de son bien-aimé, eût semblé, dans son mutisme effrayant et sa raide immobilité, la statue navrée du désespoir, sans les larmes — bien vivantes — qui roulaient régulièrement, lourdement de ses paupières à sa moustache...

Les savants en l'art de guérir consultés, et aussi les matrones expérimentées, tous, hochant lamentablement la tête, avaient affirmé que le mal étant au-dessus des ressources les plus éprouvées, l'enfant ne pouvait évidemment pas survivre à cette crise... Et en effet le pauvre être fragile suffoquait maintenant : des gouttes de sueur froide emperlaient son pâle front bouclé ; ses grands yeux convulsés étaient semi-clos ; à peine, de loin en loin, un tressaillement inconscient agitait ses membres abandonnés, inertes... De seconde en seconde, sa respiration devenait plus courte, plus espacée, plus pénible... Pour donner à cette poitrine haletante tout l'air possible, on avait laissé ouverte la porte du logis, et soudain, dans la petite rue, encore déserte, à cette heure matinale qui succède à l'aube, un frôlement discret de pas se fit entendre, et, instinctivement, l'homme, tiré de son écrasante torpeur, leva la tête, porta ses regards vers le seuil, puis, comme saisi de folie, ou pris d'une brusque et irrésistible inspiration, il s'élança vivement vers le groupe mélancolique qui passait là, dehors...

Ils étaient trois : deux femmes à l'allure dolente, dont l'une surtout, sur son beau visage prématurément flétri, portait un auguste mélange d'inexprimable affliction et de résignation sereine. Le jeune homme, leur compagnon, l'entourait d'une sollicitude filiale et manifestait pour elle une vénération absolue...

— O vous ! s'exclama le père suppliant, les mains jointes. Vous, dont je sais la peine sans égale, de grâce, daignez vous arrêter dans ma demeure, car mon fils se meurt, car mon enfant râle, et si quelque chose peut encore le sauver, je viens de le sentir tout à coup, c'est votre présence, c'est votre intercession.

Si pénétrants étaient ses accents, sa conviction paraissait si ardente, que la plus voûtée des deux femmes, sans hésitation, se tournant vers l'ami qui l'escortait, prononça ces paroles :

— Jean, entrons !

Et, précédés du malheureux père, les trois passants pénétrèrent dans la salle où se mourait l'innocent...

— Écoutez, dit précipitamment le soldat, je vous ai reconnus tout de suite... Vous êtes l'auguste Mère de Celui qui opérait des miracles, de Celui qu'ils ont sacrifié, de Celui que d'aucuns prétendent ressuscité... Et celle-ci, c'est votre sœur, Marie, femme de Cléopas... Et lui, c'est Jean, l'apôtre préféré, à qui, moi

présent, vous confia Jésus expirant... Hélas! je vous ai assez longuement contemplés jadis! Je suis, moi, — oh!... qu'il me soit pardonné! — je suis le centurion qui commandait la sinistre troupe... Et c'est moi l'expiation accomplie, tout païen que je fusse, qui me suis écrié :

« Celui-ci véritablement était Fils de Dieu! » Un peu par résolution, beaucoup par peur et intérêt (on guette et l'on persécute les néophytes), j'ai hésité pourtant à fermement embrasser les doctrines nouvelles, celles de la Victime... Et je sens comme une malédiction d'en haut planer sur moi depuis l'instant de la mort du Juste... O Marie, prends pitié de nous. Mère au cœur brisé de douleur, compatis à notre poignante misère... Veuille invoquer ton fils Jésus, et je suis sûr que notre enfant sera sauvé... »

La Vierge poussa un long soupir et parut regarder loin, très loin dans sa mémoire accablée; enfin, d'un accent très pur, presque surhumain, elle dit, comme se parlant à soi-même :

— Il y a aujourd'hui trente-quatre ans, jeune mère radieuse, et n'osant croire à l'étendue de mon bonheur, j'étais en adoration auprès de mon nouveau-né couché sur la paille... Trente-quatre ans!... Oh! qui m'eût présagé à ce moment que ce chérubin blond, ce fils de mes entrailles, si admirable, si touchant, si rayonnant, si fêté par les humbles et par les plus illustres, qui m'eût présagé que mon Jésus, mon petit Dieu, serait plus tard injustement accusé, iniquement condamné et qu'il expirerait, en ma présence, dans les plus ignominieux et les plus horribles des tourments?... Trente-quatre ans!... Inoubliable anniversaire! Jour de ravissement devenu jour d'affliction et de deuil!... C'est cette date, gravée dans mon cœur, qui tantôt m'a tirée de ma solitude recueillie, arrachée à ma réclusion!... Et nous allions, Marie, ma sœur, Jean et moi, pleurer et prier mon fils au lieu même du sacrifice, et songer à Bethléem sur le Golgotha!...

— O Marie, interrompit le centurion, prie Jésus immolé, au chevet de notre aimé, et, par son ordre, la Mort vaincue abandonnera sa proie...

La Vierge leva vers le ciel ses yeux humides de pleurs et, d'une voix brisée, où toute son âme était passée :

— Mon Divin Fils, demanda-t-elle, en souvenir de votre crèche et de cette nuit ineffable qui fit, en même temps que vous, naître tant de douces espérances, ayez pitié de ces infortunés; exaucez le vœu de leur détresse... Écartez le spectre inexorable déjà maître de ce berceau... Permettez, ô mon Jésus, que ce frêle ange vive!...

Et voici, céleste prodige! qu'une métamorphose inespérable s'opéra instantanément. La respiration de l'agonisant s'accalmit, se régularisa; une délicate coloration rosée vivifia à nouveau ses pauvres joues déjà glacées, cadavéreuses, ses paupières palpitèrent, se rouvrirent et, un joli sourire de bien-être et d'amour éclos sur sa bouche d'ingénu, il tendit ses petits bras à sa mère émerveillée, stupéfaite...

Alors, extasiés, le cœur débordant d'ivresse et de gratitude, le centurion et sa femme tombèrent aux genoux de la sainte Visiteuse, et de leur âme, de leurs lèvres, s'envola le cantique de reconnaissance et de joie, qu'on avait entendu par les campagnes, autrefois, en la première nuit de Noël :

« Gloire à Dieu, au plus haut des cieux! »

. . . .

Et, les laissant à leur ravissement, les deux Marie avec Jean reprirent leur pèlerinage vers le Calvaire!...

CH. SÉGARD.

CONFÉRENCES DE L'ODÉON

Le théâtre d'Euripide. — L'Apollonide [1].

L'*Apollonide* n'est qu'une traduction exacte et complète et ce n'est pas, comme l'*Andromaque* ou la *Phèdre* de Racine, une pièce nouvelle sur un sujet ancien. C'est une adaptation, scène par scène, mais très abrégée, de l'*Ion* d'Euripide. Une seule modification notable : Leconte de Lisle a mis en action un épisode qui n'est qu'un récit dans la pièce grecque. Pour le reste, il n'a procédé que par retranchement.

Ce qu'il a retranché, vous le verrez en comparant la pièce d'Euripide, telle que je vais vous la résumer, à la pièce que vous entendrez ensuite.

Mais d'abord un mot sur Euripide et sur l'ensemble de son théatre.

La vie et la mort d'Euripide furent pittoresques. Il naquit à Salamine, le jour de l'immortelle bataille. Son père était un ancien banqueroutier, venu de Béotie à Athènes, et sa mère fut marchande des quatre-saisons. Avant d'être poète, il fut athlète de son état, puis peintre, puis philosophe. Il fut le dramaturge le plus contesté de son temps. Il n'obtint que cinq fois le prix au concours des Dionysiaques ; c'est-à-dire que, sur 92 pièces, il eut 87 fours. Il se maria deux fois et fut horriblement trompé par ses deux femmes.

Pour toutes ces raisons, il était d'humeur morose et bizarre. Il se donnait pour misogyne, peut-être justement parce qu'il avait trop aimé les femmes... « Ἐν κλίνῃ δέ φιλόγυνος », dit un jour de lui Sophocle, dans une spirituelle repartie que je n'ose vous tra-

(1) Conférence faite au théâtre de l'Odéon le 10 décembre 1896.

duire. Sa fin fut atroce. Il s'était d'abord réfugié dans une grotte aux environs d'Athènes pour ne plus voir les hommes. Puis il se retira près du roi de Macédoine Archilaos, qui l'aimait beaucoup. Sa faveur souleva contre lui de telles haines que les courtisans et les poètes macédoniens gagnèrent à prix d'or les piqueurs du roi; et un jour qu'Euripide se promenait dans la campagne, les chiens d'Archilaos se jetèrent sur lui, et le mirent en pièces.

S'il y a dans cette biographie un peu de légende, cela nous est égal. L'ensemble, la couleur générale doit être vraie.

Euripide est depuis longtemps, entre tous les Grecs anciens, celui que j'aime le mieux pour ma part. C'était un esprit curieux, aventureux, « très avancé », comme on dit, pour son temps. Disciple d'Anaxagore et ami de Socrate, il fut initié à l'orphisme, qui était, comme vous savez, une religion épurée, ou, pour mieux dire, une philosophie idéaliste, symbolisée par un émouvant appareil de rites secrets et de belles liturgies. Son théâtre est excessivement original. Je consens qu'il soit inférieur, comme dramaturge, à Sophocle. Sauf dans trois ou quatre de ses pièces, il néglige la composition. Mais, le premier, il a déchaîné sur la scène les passions de l'amour (*Hippolyte*, *Médée*, *Andromaque*); le premier, il a senti le charme du romanesque (*Hélène*, *Ion*, *Oreste*). Et c'est aussi un philosophe et un humaniste délicieux. Il met de l'ironie dans le mélodrame, ce qui est très imprudent, mais ce qui fait un mélange bien savoureux. Il passe du plus brûlant réalisme psychologique — ses personnages expriment, très souvent leurs plus affreux sentiments avec la même ingénuité que les personnages du Théâtre-Libre — au pathétique le plus tendre, et, d'autres fois, à une poésie charmante, un peu sensuelle, et qui s'attarde. Il est impie et religieux. Parfois dans le même moment, il nie les dieux et les aime; il les raille dans les puérilités de leur légende, mais il les adore dans leur beauté et dans l'image purifiée qu'il se forme d'eux. Il a, déjà, la piété sans la foi.

Euripide a fait de la tragédie le genre le plus libre, le plus souple, le plus varié. On dirait que c'est pour lui qu'il écrit plus que pour le public. Ses tragédies sont avant tout des fêtes capricieuses, brillantes, tendres, mélancoliques, sanglantes, qu'il donne à son esprit et à son imagination. Il n'y suit, le plus souvent, que sa fantaisie : tel Alfred de Musset dans son théâtre. — De là sans doute le peu de succès qu'Euripide obtint de son vivant.

Bref, une pièce d'Euripide, sachez bien que cela est extrêmement différent de l'idée que vous vous formez, que nous nous formons presque tous de « la tragédie grecque ».

Mais venons à *Ion*. La pièce peut se caractériser d'un mot : c'est un mélodrame historique. Dans *Ion*, comme dans presque toutes ses tragédies, Euripide commence par nous faire un petit résumé de sa pièce, dénouement y compris; car c'est une invention française que d'avoir fait de l'intérêt de curiosité l'essentiel du théâtre. Donc, Mercure nous raconte que Créuse, reine d'Athènes et fille d'Erechthée, a été séduite par Apollon, dont elle a eu un fils. Elle a exposé l'enfant, que le dieu a pris soin d'enlever et de faire secrètement nourrir à Delphes, dans son temple. Après quoi, elle a épousé Xuthus, un étranger, d'ailleurs fils de Jupiter. Le ménage n'a pas eu d'enfants, et Xuthus vient consulter l'oracle de Delphes, « dans l'espoir d'obtenir une postérité qui lui manque ». Et Mercure, qui n'a pour nous rien de caché, ajoute : « Quand Xuthus sera entré dans ce temple, Apollon lui donnera son propre fils et dira qu'il est né de ce prince; l'enfant, rentré ainsi dans le giron maternel, sera reconnu par Créuse, aura une existence assurée; et la paternité d'Apollon demeurera secrète. » La situation d'Apollon sera donc un peu celle de M. Alphonse dans le ménage du commandant de Montaiglin.

Vous entrevoyez pourtant comment on a pris l'habitude de rapprocher plutôt *Ion* d'*Athalie*. *Ion* est, par un côté, un drame national : le dénouement écarte de la royauté athénienne une race étrangère, et restitue l'Attique au sang d'Apollon et d'Erechthée. Et, de même qu'*Athalie* nous ouvre une glorieuse perspective sur la « Jérusalem nouvelle », ainsi l'Athènes de Périclès est à l'horizon de la tragédie d'Euripide.

A cela, vraiment, se bornent les ressemblances. A part sa naissance mystérieuse et ses occupations, Ion n'a rien du tout de commun avec le petit Joas. Ce n'est point un enfant, ni même un adolescent. Les esclaves de Créuse disent quelque part : « Le fils qu'Apollon a donné à Xuthus *est un jeune homme dans la force de l'âge.* » Aussi bien a-t-il une âme fort différente de celle d'un enfant de chœur. Hormis quelques rares instants d'attendrissement et de colère, Ion est un jeune sacristain narquois, un extraordinaire pince-sans-rire, chargé par Euripide de railler la partie mélodramatique de l'ouvrage et de signaler l'immoralité de la légende populaire qui en est le sujet, et ainsi de faire à la fois la critique des dieux qui mènent l'action, — et la critique de la pièce.

Écoutez, dès la première scène, sa réplique à Créuse, qui vient de lui conter son histoire en l'attribuant à une amie. (Je me permets de traduire moi-même, car aucune des traductions qu'on a tentées d'Euripide ne me satisfait.) « Voyez-vous, Madame, il y a, dans votre histoire, un détail bien fâcheux pour vous. Comment voulez-vous que le dieu vous

réponde sur un fait qu'il veut précisément tenir caché ? Et croyez bien que personne n'osera vous répondre pour lui. Apollon, convaincu d'un crime dans son propre temple, châtierait celui qui s'aviserait de rendre un oracle en son nom. Et, franchement, Apollon n'aurait pas tort. De bonne foi, on ne peut pas demander à un dieu des oracles qui lui sont contraires. Ce serait le comble de la naïveté. Retirez-vous, Madame... »

Et un peu plus loin : « ... Qu'ai-je à m'inquiéter de la fille d'Erechthée, puisqu'elle ne m'est rien ? Allons plutôt arroser mes fleurs... C'est égal, abandonner une jeune fille après l'avoir prise de force, puis laisser mourir l'enfant, cela n'est pas très joli pour un dieu. Quand on est tout-puissant, on doit être bon. Les dieux punissent les hommes méchants. Au moins ne devraient-ils pas violer les lois qu'ils nous ont données. Si, par impossible, vous comparaissiez devant un tribunal humain, Neptune, Jupiter, roi du Ciel, et toi, Apollon, vous n'auriez pas assez d'argent dans vos temples pour payer la rançon de vos gaietés. »

Cependant la Pythie, consultée par Xuthus, lui a répondu : « Le premier que tu verras, en sortant d'ici, sera ton fils. » Cela n'étonne pas trop Xuthus, qui a eu jadis des aventures de jeunesse, et qui ne sait ce qu'il a pu laisser derrière lui. Il sort, aperçoit Ion : « Dans mes bras !... Je suis ton père. — Vous voulez rire ? » dit tranquillement le jeune sacristain. Mais Xuthus affirme qu'il est sérieux, et rapporte le mot de la Pythie. « C'est étrange ! dit Ion. — A qui le dites-vous ? » dit Xuthus.

Vous voyez la situation. C'est un garçon de vingt ans qui retrouve son père, et un père qui lui ouvre les bras tout grands. Vous devinez ce que serait le dialogue chez M. d'Ennery, — ou simplement chez Sophocle qui est aussi « un homme de théâtre ». Ici, le « fils naturel » ne bronche pas ; et voici le dialogue étonnant qui s'engage entre son père et lui (je crois traduire très exactement et conformément à l'esprit du poète) :

Ion. — Mais alors, qui est ma mère ?

Xuthus. — Ça, je ne sais pas.

Ion. — Apollon ne vous l'a pas dit ?

Xuthus. — J'étais si content que j'ai oublié de le lui demander.

Ion. — Je ne suis pourtant pas né sous un chou ?

Xuthus. — C'est probable.

Ion. — N'avez-vous jamais eu de maîtresse ?

Xuthus. — Mon Dieu... quand j'étais jeune...

Ion. — Avant votre mariage ?

Xuthus. — Oh ! bien entendu.

Ion. — Alors, c'est dans ce temps-là que vous m'auriez eu ?

Xuthus. — C'est bien possible.

Ion. — Oui, mais comment suis-je venu ici ?

Xuthus. — Je ne sais pas.

Ion. — D'Athènes ici, il y a un bout de chemin.

Xuthus. — ...

Ion. — Mais dites-moi, êtes-vous déjà venu à Delphes ?

Xuthus. — Oui, une fois, aux fêtes de Bacchus.

Ion. — Et où êtes-vous descendu ?

Xuthus. — Chez un digne homme qui... enfin qui me présenta à de petites Delphiennes...

Ion. — Et vous étiez gris ?

Xuthus. — Dame !...

Ion. — Et voilà comment je vins au monde !

Xuthus. — C'est que ça devait arriver, mon enfant.

Ion. — Mais, enfin, comment me trouvai-je dans ce temple ?

Xuthus. — Ta mère t'aura exposé.

Ion. — Bah ! Je ne lui en veux pas.

Xuthus. — Allons ! reconnais ton père.

Ion. — Je veux bien. Après tout, que puis-je souhaiter de mieux que d'être le fils de Jupiter ? C'est une situation, cela.

Vous voyez que nous sommes extrêmement loin de Jacques Vignot demandant des comptes à Charles Sternay. Il est vrai que, un moment après, nous nous en rapprochons imperceptiblement. Xuthus propose au jeune homme de l'emmener à Athènes, de le reconnaître publiquement pour son fils, et de lui faire part de sa puissance et de ses richesses. Mais Ion : « Les choses, de près, ne sont plus du tout ce qu'elles paraissent de loin... Je suis content d'avoir retrouvé un père ; mais qu'irais-je faire à Athènes ? J'y serais mal vu, et comme bâtard, et comme étranger. Je mettrais le trouble dans votre maison. Je serais odieux à votre femme ; et, si vous aviez l'air de m'aimer trop... elle ne serait pas la première qui eût avancé, en douceur, la fin d'un mari.... Oh ! j'ai très peu d'illusions... Ici, je suis bien tranquille. Je ne vois les hommes qu'en passant, et quand ils ont besoin de moi, ce qui fait qu'ils sont toujours fort aimables... Décidément, je reste ici, mon père... *Laissez-moi vivre pour moi-même...* »

Xuthus insiste : « Il y a un moyen de tout arranger. Je t'emmènerai à Athènes comme si tu n'étais que mon hôte... Au surplus, je ne veux pas attrister Créuse, qui n'a pas d'enfant, en étalant mon bonheur... Plus tard, nous verrons... Allons, c'est convenu, je t'emmène. Donne, ce soir, un souper d'adieu à tes amis. »

Après ces scènes de comédie railleuse, tout à coup éclate un drame violent, brutal, — et aussi, par endroits, d'un arrangement ingénieux.

Lorsque Créuse apprend que son mari a retrouvé un fils né hors du mariage, elle gémit de douleur, de jalousie et de haine ; d'autant plus torturée par le

souvenir de son enfant, à elle, de l'enfant qu'elle eut d'un dieu et que son lâche père (elle le croit du moins) abandonna à la dent des bêtes. Et ce sont les plus beaux cris de désespoir et de colère, une furieuse et splendide imprécation contre l'Alphonse divin. (J'aurais grande joie à vous citer le morceau, si mon dessein n'était de m'attacher principalement aux parties ironiques de ce mélodrame.)

Donc, conseillée par un vieil intendant, patriote fanatique, qui ne peut souffrir la pensée de voir peut-être un jour un étranger sur le trône d'Athènes, Créuse a résolu de supprimer le bâtard de son mari, l'odieux intrus. Pour cela, elle remet au vieil homme un petit flacon qui contient une goutte du sang de la Gorgone, — un poison de famille.

Le vieil homme se rend au souper que le bâtard offre à ses camarades (la description du festin est un excellent morceau de poésie parnassienne) ; il verse sans être vu, dans la coupe d'Ion, le poison gorgonien...

Admirons ici l'imagination charmante d'Euripide, et comme il sait répandre un sourire et une grâce sur des noirceurs à la Pixérécourt. Au moment où Ion va boire, « un des serviteurs prononce une parole de mauvais augure ». Superstitieux, bien que narquois, le jeune sacristain jette le contenu de sa coupe. Cela fait par terre une flaque, où vient boire une des colombes familières du temple d'Apollon. L'oiseau tombe « empoisonné, et meurt en allongeant ses pattes purpurines ». On soupçonne le vieillard ; on le presse de questions ; il avoue le crime de sa maîtresse. Et les magistrats de Delphes condamnent Créuse à mort pour tentative de meurtre sur un homme d'église.

Créuse, avertie, se réfugie au pied de l'autel d'Apollon, qui est « lieu d'asile », et Ion demeure narquois ; mais enfin il tient à sa peau et ne saurait vouloir du bien à une personne qui a voulu l'assassiner. Il essaye donc de la déloger du pied de l'autel où elle se cramponne. « Vraiment, dit-il (car ce jeune clerc ne cesse de faire, sur les dieux, des réflexions désobligeantes), les dieux ont de bizarres pensées. Ils accordent le même refuge à l'innocent et au coupable ; et, finalement, ils se trouvent protéger surtout les coquins. »

Ne trouvez-vous pas que l'état d'âme de ce jeune lévite, armé de sens critique, incrédule, et pourtant pieux à sa manière (comme on le voit ailleurs) fait songer de loin à celui de l'abbé Renan à Saint-Sulpice ?

Or, tandis qu'il se dispose à malmener Créuse, la Pythie survient et s'écrie : « Arrête, mon fils ! Apollon t'ordonne d'épargner cette femme. Il m'a chargé de t'apporter cette corbeille qui est celle où, tout petit, tu as été exposé dans ce temple. Elle contient tes langes et quelques menus objets. Pars, c'est l'ordre du dieu, et va-t'en à la recherche de ta mère. — Oh ! dit Ion, je ne suis pas si curieux. Je plains ma mère, mais j'aime autant ne pas la connaître. Je n'aurais qu'à découvrir que je suis fils d'une esclave ! Et je ne veux pas savoir ce qu'il y a dans la corbeille. Je m'en vais l'offrir au dieu sans l'ouvrir, cela est plus prudent. »

Mais cette corbeille, Créuse l'a reconnue : « Dans mes bras, mon fils !... Je suis ta mère ! — Elle est folle ! » dit Ion ; car la « voix du sang » reste, en lui, aussi parfaitement silencieuse devant sa mère retrouvée que naguère en présence de Xuthus. Et comme Créuse continue à crier sa maternité : « Un instant, Madame ; dites-moi ce qu'il y a dans la corbeille. » Elle le lui dit, dans un grand détail et très exactement. « Eh bien ! donc, ma mère, je suis enchanté de vous revoir » ; et des baisers, et des effusions, ainsi qu'il convient. Mais Ion ne perd pas la tête : « Et mon père, Madame, qui est mon père ? » Créuse, moitié honteuse, moitié glorieuse, lui conte son aventure avec Apollon. « Ah ! dit Ion, un peu ahuri par tant de coups de théâtre, de reconnaissances et de découvertes, et se débattant au travers,

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé,

que d'aventures en une journée ! J'étais sans père : puis j'ai été fils de Xuthus, et me voilà fils d'Apollon. Ma mère a voulu me tuer, j'ai voulu tuer ma mère. Bah ! tout est bien qui finit bien. Je suis content de vous avoir retrouvée, et je n'ai pas trop lieu de me plaindre de ma naissance. »

C'est égal, tout cela est bien extraordinaire... Un soupçon lui traverse l'esprit. Il craint d'être dupe. « Mon Dieu, ma mère, ce que j'ai à vous dire est un peu délicat... Etes-vous bien sûre que je sois fils d'Apollon ?... Car enfin on a souvent vu des jeunes filles séduites rejeter leur faute, par vanité, sur un personnage de marque. » Créuse proteste, essaye de donner des preuves ; mais Ion est de ceux « à qui on ne la fait pas ».

Cependant il faut bien conclure. Et pan ! voici le *deus ex machina*. Car, dans presque toutes les pièces d'Euripide, l'impertinence des dénouements répond au sans-gêne des prologues. Minerve apparaît, d'ailleurs ironique, elle aussi :

« N'ayez pas peur, je ne suis pas votre ennemie, [illegible] d'Apollon. Il n'a pas voulu paraître lui-même, craignant d'être un peu gêné devant vous deux, et voulant éviter les scènes. Il m'envoie vous dire que Ion est bien son fils et celui de Créuse... Apollon a tout conduit avec beaucoup de sagesse : il t'a fait accoucher sans douleur, Créuse, pour que ta famille ne devinât rien. Quand tu fus mère, il commanda à

Mercure de prendre ton enfant et de le transporter ici... Et maintenant, écoute un bon conseil : ne dis à personne que Ion est ton fils. *Laisse à Xuthus sa douce illusion.* »

Je ne vous ai point rapporté tout ce qu'il y a dans cette pièce singulière ; mais tout ce que je vous ai rapporté s'y trouve réellement. Le personnage d'Ion est bien, dans son fond, ce que je vous ai dit : un philosophe gouailleur, de très libre esprit et d'imperturbable sang-froid, fourvoyé dans un conte populaire et empêtré par surcroît dans une trame mélodramatique, dont il conçoit et constate à mesure l'extravagance, et qui s'étonne, flegmatiquement, d'être là. Et cela n'empêche point le rôle de devenir touchant et pathétique, quand la situation l'exige absolument. Ion, et surtout Créuse, ont, à l'occasion, des accents d'une tendresse délicieuse. C'est ainsi. Euripide méprise Scribe vingt-quatre siècles d'avance, ce qui est prodigieux. Il commence par railler l'enfantillage des histoires qu'il raconte, la conception religieuse impliquée par le rôle qu'y jouent les dieux, et l'absurdité des moyens qui amènent les situations ; mais, ces situations une fois produites, il cesse de railler, il exprime avec la plus émouvante vérité les sentiments des personnages qu'elles étreignent ; et, pareillement, ces dieux, dont il bafouait tout à l'heure la figure populaire, il leur restitue, avec la beauté plastique, la beauté morale, conformément aux théories de ses amis Anaxagore et Socrate. Et il est bien certain que ce mélange, j'allais dire de « blague » et de pathétique, d'irrévérence et de piété, devait avoir quelque chose de déconcertant, même pour les subtils Athéniens, et que, « au point de vue du théâtre », l'Euripide ironique fait tort à l'Euripide tragique. Et pourtant, je serais bien fâché que l'un des deux manquât. Son œuvre est un étonnant paradoxe littéraire. Je l'aime, malgré cela ou pour cela, selon que je suis raisonnable ou non ; mais je l'aime infiniment.

Le jour de Salamine, Eschyle avait 35 ans, Sophocle en avait quinze, et Euripide venait au monde. Les trois poètes sont donc contemporains. Il y a la même différence d'âge entre Eschyle et Euripide, qu'entre M. Sardou et, si vous voulez, M. Donnay. Par suite, qu'Eschyle ait inventé de toutes pièces le théâtre ; que Sophocle ait inventé le métier, et qu'Euripide ait dépassé et méprisé le métier, et n'ait demandé au maître qu'une forme pour nos idées personnelles et pour nos rêves... c'est à peu près comme si, en France, l'évolution du théâtre, de Corneille à M. A. Dumas fils, s'était accomplie en une quarantaine d'années. C'est ainsi encore qu'entre Hérodote, qui est aussi naïf que puissant, et Thucydide qui est aussi critique et réfléchi que Thierry ou Guizot, la différence d'âge n'est que de quatorze ans ! Et de même encore, en moins d'un siècle, de Xénophon et de Parménide à Platon et à Aristote, tous les systèmes philosophiques, toutes les explications possibles du monde ont été inventées par les philosophes grecs. Le génie hellénique a partout brûlé les étapes. Ce petit peuple est bien, décidément, le miracle de l'histoire.

De l'*Apollonide* je ne vous dirai rien, sinon que Leconte de Lisle a desséché *Ion* comme il avait desséché l'*Orestie*, et que, captif d'un idéal noble, mais étroit, ennemi de l'ironie, du moins en art, et, en général, de l'intrusion de la personne du poète dans son œuvre, il a ramené la tragédie d'Euripide au type des tragédies de Sophocle, et même par delà, et que c'est donc autre chose, qui a certes son prix, mais que ce n'est plus de l'Euripide.

JULES LEMAITRE.

AU NOUVEL AN DE 1606

Une visite de Sully à Henri IV.

Au moment où nous échangeons, les uns et les autres, les souhaits de bonne année, il nous semble curieux de rappeler une visite de nouvel an rendue par Sully au roi Henri et à la reine Marie de Médicis, au commencement de 1606.

Nous extrayons ce qui suit des *Mémoires* du premier ministre d'Henri IV.

En notre temps d'égalité où l'étiquette que nous prêtons volontiers à toutes les cours de l'ancien régime a disparu, on ne voit guère un chef d'Etat recevant avec cette bonhomie les vœux de nouvel an de son premier ministre.

***

Le roi et la reine se trouvant à Paris le premier jour de cette année, j'allai au Louvre dès le matin pour leur rendre les devoirs, et offrir les présents accoutumés. Je ne trouvai point le roi dans sa chambre. L'Oseraie et Armagnac me dirent qu'il était couché avec la reine, dans la chambre de cette princesse, et qu'apparemment ils dormaient encore tous deux, parce que l'incommodité de la reine les avait tenus éveillés presque toute la nuit.

Je passai à l'appartement de la reine, pour savoir de la Renouillère et de Catherine Selvage l'état de la santé de Leurs Majestés, et je grattai le plus doucement que je pus pour ne pas les éveiller. Plusieurs voix qui s'élevaient en même temps, en demandant : *qui est là?* et que je reconnus pour celles de Roquelaure, Frontenac et Beringhen, me firent voir qu'il y avait déjà du monde ; et après que je me fus nommé, j'entendis qu'on disait au roi :

— Sire, c'est M. le Grand Maître (1) !

— Venez, venez, Rosny, venez, me cria le prince ; vous allez dire que je suis bien paresseux ; mais vous ne le croirez plus, lorsque vous saurez ce qui nous retient si tard au lit. Ma femme, qui croit être sur son huitième mois, ayant eu quelque incommodité en se couchant, j'appréhendais qu'elle ne fît une mauvaise couche ; mais enfin, sur les minuit, tout cela s'est passé (2), tellement que, nous étant tous deux endormis, nous ne nous sommes réveillés que sur les six heures ; mais, de sa part, avec des gémissements, des soupirs et des larmes auxquels elle donne des causes imaginaires, que je vous dirai lorsqu'il n'y aura plus ici tant de gens ; car vous ne manquerez pas d'en dire votre râtelée ; et à mon avis, vos conseils ne nous y seront pas inutiles, non plus qu'ils ne l'ont été dans de semblables occasions. Mais en attendant que tant de gens soient sortis, voyons un peu ce que vous nous apportez pour nos étrennes, car je vois que vous avez là trois de vos secrétaires avec des sacs de velours.

— Cela est vrai, Sire, lui répondis-je, je me suis souvenu que la dernière fois que je vous ai vus ensemble, vous et la reine, vous étiez tous deux de fort bonne humeur, et croyant que je vous y trouverais encore, dans l'espérance d'avoir un second fils, je vous suis venu apporter plusieurs étrennes qui vous feront plaisir, par celui qu'elles donneront aux personnes auxquelles je les ferai distribuer en votre nom, et je souhaite que ce soit en votre présence et en celle de la reine.

— Quoiqu'elle ne vous ait rien dit, reprit le prince, comme elle avait de coutume, faisant la dormeuse, je sais bien qu'elle ne dort pas pourtant ; mais elle est en colère contre moi et contre vous. Nous parlerons de cela lorsqu'il n'y aura plus ici que vous, la Renouillère, Beringhen et Catherine ; car ils en savent quelque chose : mais voyons vos étrennes.

— Ce n'est pas ici, dis-je à Sa Majesté, un équipage de grand maître d'artillerie, ni des libéralités dignes du trésorier d'un riche et puissant roi ; mais, quelque petits que soient ces présents, ils ne laisseront pas de donner plus de joie à ceux qui les recevront, et de vous mériter plus de remerciements, de gloire et de louanges, que tous les dons excessifs que vous faites à des personnes que je sais, qui ne vous en remercient que par des plaintes pleines d'ingratitude (3).

— Je vous entends à demi-mot, répliqua Henri, comme vous montrez quelquefois en faire autant de moi ; mais sachons ce que c'est que vos présents, sans plus parler de ce que vous entendez.

Je fis approcher les trois de mes secrétaires qui en étaient chargés, et je dis au roi :

— Sire, voilà Arnaud l'aîné qui a, dans mon sac où je porte les papiers du Conseil, trois bourses de jetons d'or.

Je les lui montrai, et lui en expliquai la devise, qui exprimait l'amour des peuples pour Sa Majesté.

— L'une de ces bourses, continuai-je, est pour vous, Sire, l'autre pour la reine, et la troisième pour M. le dauphin, c'est-à-dire pour Mamanga (1), si la reine ne la retenait point, comme elle a toujours fait. Il y a, dans le même sac, huit bourses de jetons d'argent à la même empreinte, deux pour vous, deux pour la reine, et quatre pour la Renouillère, Catherine Selvage et telle autre qu'il vous plaira, qui couche dans la chambre de la reine. Le jeune Arnaud porte un autre sac, dans lequel il y a vingt-cinq bourses de jetons d'argent, pour être distribués à M. le Dauphin, Mme de Montglat, Mme de [illegible] lant, aux nourrices et autres femmes de chambre de vos enfants et aux filles de la reine ; et dans le troisième sac que porte Legendre, il y a trente sacs, de cent écus chacun en demi-francs tout neufs, faits au moulin, et si larges qu'ils paraissent des francs entiers : c'est pour donner à toutes les filles et femmes de chambre de la reine et des enfants de France, selon que vous me l'avez ordonné. J'ai laissé dans mon carrosse, à la garde d'un de mes gens, deux grands sacs de douzains, aussi tout neufs, chacun de cent écus, qui font douze mille sous, pour être partagés aux pauvres invalides qui se trouveront sur les quais de la rivière proche du Louvre. Ils en sont déjà, à ce qu'on m'a dit, presque tous remplis. J'y ai envoyé douze hommes de la ville des plus charitables, pour les faire ranger et les leur distribuer en conscience. Tous ces pauvres gens, et les filles et femmes de chambre de la reine, témoignent plus de joie de ces petites étrennes de village, en pièces toutes neuves, que vous ne sauriez croire. Ils disent tous que ce n'est pas tant pour la valeur du don, que parce que c'est une marque que vous vous souvenez d'eux et que vous les aimez ; et principalement les filles de la reine : elles disent que ce qu'on leur donne pour s'habiller, on leur spécifie à quoi il faut qu'elles l'emploient, mais que ces cent écus-ci, c'est pour en acheter des nippes qui sont le plus de leur goût.

— Mais, Rosny, me dit Sa Majesté, leur donnerez-vous des étrennes sans qu'elles vous viennent baiser ?

— Vraiment, Sire, lui répondis-je, depuis que vous le leur commandâtes, un jour, je n'ai eu que faire de les en prier, elles me viennent bien baiser d'elles-mêmes, sans que Mme de Drou, qui est si dévote, fasse autre chose qu'en rire.

— Or çà, Rosny, continua Henri du même ton, me direz-vous la vérité ? Laquelle baisez-vous de meilleur cœur et trouvez-vous la plus belle ?

— Ma foi, Sire, repartis-je, je ne saurais vous le dire : car j'ai bien autre chose à faire qu'à penser à l'amour, et à juger laquelle est la plus belle, et je pense qu'elles pensent aussi peu à mon beau nez que moi au leur : je

(1) [illegible] de Sully.

(2) [illegible]

(3) [illegible] à sa famille, qu'Henri comblait de bienfaits.

(1) [illegible] le vol. 9138 des manuscrits royaux, tous remplis d'originaux [illegible] l'éditeur des *Mémoires de Sully*.)

les baise, comme on fait des reliques, en présentant mon offrande.

Le roi ne put s'empêcher d'éclater de rire, et dit en s'adressant à tous ceux qui étaient dans la chambre :

— Hé bien ! ne voilà-t-il pas un prodigue financier, qui fait de si riches présents du bien de son maître, pour un baiser !

Après s'être encore réjoui un moment de cette idée :

— Allez tous déjeuner, dit Henri aux courtisans, et nous laissez un peu causer sur d'autres affaires de plus grande importance.

N'étant plus demeuré dans la chambre que la Renouillère et Catherine, le roi poussa tout doucement la reine, et lui dit :

— Eveillez-vous, dormeuse, venez me baiser, et ne grognez plus ; car, pour mon regard, tous les petits dépits sont déjà passés, de peur que cela ne nuise à votre grossesse. Vous croyez, poursuivit-il, que Rosny me flatte dans les petites brouilleries que nous avons ensemble ; vous penseriez tout autrement, si vous saviez toutes les libertés qu'il prend de me dire toutes mes vérités. Quoique je m'en mette quelquefois en colère, je ne lui en veux point de mal pour cela ; tout au contraire, je croirais qu'il ne m'aimerait plus, s'il cessait de me remontrer tout ce qu'il croit intéresser l'honneur et la gloire de ma personne, le bien de mon royaume et le soulagement de mes peuples ; car, voyez-vous, ma mie, ajouta ce prince, il n'y a point d'esprits si justes, ni si droits, qui ne tombassent tout à fait, s'ils n'étaient soutenus, lorsqu'ils commencent à broncher, par les bons conseils de serviteurs fidèles et d'amis prudents. Et afin que vous connaissiez que tout ce que je dis est vrai, sachez que, depuis quinze jours, il ne fait que me dire qu'il croit que vous êtes dans votre huitième mois, et que, pour cette raison, je dois me retenir de rien dire, ni faire, qui puisse vous fâcher, de peur que cela ne fît tort à votre fils ; car il veut toujours que c'en soit un (1).

Ce bon prince prit ensuite avec elle un air encore plus caressant, et la pria de lui dire devant moi ce qui l'avait fait réveiller en soupirant et en pleurant. La reine s'étant enfin tournée vers lui, dit que son affliction avait été causée par un songe, qui lui avait paru confirmer un rapport qu'on lui avait fait il y avait trois jours ; mais qu'elle s'était soulagée en pleurant. Elle pria le roi, à son tour, de lui épargner ces chagrins, du moins lorsqu'elle serait grosse, en s'abstenant de tenir des discours, « qui font croire, dit-elle, à moi et à d'autres, que vous vous plaisez plus à la compagnie de certaines personnes qu'en la mienne ; et encore, quelles personnes ! poursuivit-elle, que je sais, de science certaine, ne vous être nullement fidèles, et, bien plus, qui vous haïssent dans leur cœur : je sais bien pourquoi ; mais sur cela je m'en rapporte au sentiment de M. de Rosny, et je l'en croirai. »

Je détournai cette explication, en répondant, d'une manière générale, que je sentais une véritable joie de voir Leurs Majestés s'expliquer ainsi sur leurs petits débats, avec tant de cordialité ; que je trouvais qu'il ne leur serait pas difficile de se les épargner à l'avenir, si elles voulaient sérieusement s'en rapporter aux moyens qu'emploieraient pour cet effet ceux qui s'attachaient à servir plutôt leur véritable intérêt que leur dépit.

Cette ouverture fut saisie aussitôt, et d'une commune voix, par tous les deux ; et l'on m'obligea de proposer ces moyens, la reine disant qu'elle était résolue de s'en servir, et le roi qu'ils seraient toujours fort de son goût.

Je déclarai donc franchement à Leurs Majestés, après les avoir fait convenir que tout autre remède n'aboutirait qu'à parler et agir aussi inutilement qu'on avait fait jusqu'à présent, qu'il ne leur restait qu'une seule chose à faire pour être une bonne fois défaits de toutes les causes de ces brouilleries ; c'est que, puisqu'elles se défiaient, et avec raison, de leur fermeté à prendre et à soutenir un parti, il fallait avoir recours à une personne qu'elles en jugeraient plus capable, transporter tous leurs droits à cette personne, se cacher à elles-mêmes tout l'intérêt qu'elles avaient dans cette affaire, enfin gagner sur soi d'agir pendant et après la décision, comme si elles avaient véritablement cessé d'y prendre aucune part. Je leur conseillai de choisir un homme assez ferme pour ne se laisser ébranler par aucune considération, et capable d'un attachement à leurs personnes, assez pur et assez désintéressé pour oser s'en servir en violentant, s'il le fallait, leur inclination.

Je me montrai fort éloigné de briguer cet emploi, qui, en effet, n'était pas fort agréable ; mais je déclarai à Leurs Majestés que si c'était sur moi qu'elles jetaient les yeux, il fallait qu'elles commençassent par les fermer absolument sur tous les moyens qu'elles me verraient employer, et que, pour m'assurer que mon ouvrage ne serait point détruit par quelque retour de faiblesse, elles s'obligeassent, de la manière la plus forte, de n'apporter aucun empêchement à tout ce que je ferais, et de n'en conserver aucun ressentiment ; supposé que l'une des parties, ou peut-être toutes les deux, eussent quelque violence à se faire sur le remède dont je me servirais. Je crois qu'on devine sans peine quel aurait été ce remède (1), et je puis dire qu'en ce cas, nulle considération humaine n'aurait été capable de m'arrêter ; mais je me doutais bien qu'on ne me laisserait pas venir jusque-là. Le roi répondit pourtant qu'il était prêt à signer cet engagement et à me revêtir de toute l'autorité nécessaire ; mais, pour la reine, se voyant pressée, elle n'osa franchir le pas ; elle dit qu'elle voulait y penser plus mûrement, ou que je lui dise ce que je prétendais faire. Elle ne l'ignorait pas, non plus que le roi ; mais elle fut effrayée des suites du compromis.

Nous ne fîmes plus, après cela, que discourir en l'air

(1) Les [illegible] *Journal de l'Estoile*, et que la reine [illegible] Elle accoucha [illegible] le 10 février [illegible] Henri IV [illegible] elle souhaitait passionnément que ce fût un garçon) lui dit, avec sa gaîté ordinaire, que, si cette fille demeurait sans établissement, [illegible] point fait de fille, elle n'aurait pas été reine de France. (Note de l'éditeur des *Mémoires de Sully*.)

(1) M. de Sully l'a fait connaître précédemment, dans le conseil qu'il donna au roi de faire passer les monts à quatre ou cinq personnes, et la mer à autant, pour me servir de ses termes. (Note de l'éditeur des *Mémoires de Sully*.)

sur cette matière ; j'appelle ainsi agiter sérieusement ces frivoles projets de cour, déjà si souvent épuisés. Je ne m'y prêtai que par pure complaisance pour Leurs Majestés, qui exigèrent ces nouvelles démarches de ma part.

Je me retirai, lorsque la reine demanda sa chemise, et que le roi appela pour se faire habiller.

([illegible] Mémoires de [illegible])

J.-J. ROUSSEAU

SES ORIGINES ET SON ÉDUCATION

D'aprés un livre récent.

D'où venait Jean-Jacques Rousseau et comment s'est-il formé ? Deux questions de grande importance, de réelle difficulté aussi, qui ont troublé plus d'un commentateur et auxquelles on sera moins embarrassé de répondre après avoir lu l'ouvrage récemment publié par M. Eugène Ritter, *la Famille et la jeunesse de J.-J. Rousseau* (1). Quand cet ouvrage n'aurait qu'un mérite — et il en a bien d'autres — celui de restituer définitivement Jean-Jacques à la France, on ne saurait trop remercier l'éminent professeur d'avoir exposé avec précision et clarté le résultat de ses recherches.

D'après les actes authentiques recueillis aux archives de Genève et qui se suivent pendant deux siècles, Jean-Jacques Rousseau appartient à une famille de bonne bourgeoisie française et même parisienne, car si le premier aïeul connu, Didier Rousseau, était natif de Montlhéry, il exerçait à Paris la profession de libraire. Ce devait être un vendeur de livres défendus ou du moins suspects au point de vue orthodoxe, de tendance huguenote, très marquée, puisque vers 1547 ou 1548 il dut s'expatrier et se réfugier à Genève, dont il fut reçu *habitant* le 15 octobre 1549, puis *bourgeois* le 22 avril 1555.

La guerre religieuse était imminente et, en attendant, la persécution sévissait déjà cruellement. Que d'hommes distingués, honorables, la fine fleur des lettres et de la science durent vers cette époque quitter la France et demander asile à la petite république dont l'existence était si précaire et dont l'émancipation datait de la veille.

On voyait arriver Théodore de Bèze, Henri Estienne, Hotman, Scaliger, — Arnaud Casaubon, de Gascogne, le père du célèbre philologue Isaac Casaubon ; — Antoine de Saussure, de Lorraine ; Pyramus de Candolle, de Fréjus en Provence, les aïeux des savants illustres qui devaient naître deux cents ans plus tard. La France chassait hors de ses frontières quelques-uns de ses meilleurs enfants, quelques-unes de ses familles dont le sang était le plus fécond et le plus pur.

Ainsi se forma, grâce au précieux appoint que lui fournissait l'émigration, le noyau de cette société d'élite qui n'a cessé d'honorer Genève par ses travaux, ses découvertes, son esprit sagement libéral, sa haute culture intellectuelle et ses belles qualités morales. En 1555, époque de l'accession de Didier Rousseau au droit de bourgeoisie, le parti de Calvin venait de l'emporter dans les élections annuelles, et, malgré cela, la majorité obtenue au Conseil était encore assez faible. Calvin dut s'appuyer le plus possible sur l'élément français, et, en un mois il fit admettre soixante réfugiés à la bourgeoisie. Didier Rousseau appartenait à ce groupe, qui lui était et lui resta tout acquis.

Les premiers établis et les natifs d'origine genevoise furent atteints par cette contagion de légèreté qu'apportaient nos Français. De là une assez verte reprise de rigorisme. Le grand-père de Jean-Jacques, David Rousseau, ayant autorisé chez lui ce que nous appellerions une *sauterie* de jeunes gens et de jeunes filles, fut cité devant le Consistoire pour fournir des explications. Il dut avouer que le premier jour de l'an ses enfants et ses petits-enfants avaient improvisé entre eux une sorte de bal ; il y en eut même qui jouèrent du violon. Aucun étranger, toutefois, sauf un cousin. La sentence du Consistoire fut équivoque. On reconnut qu'il n'y avait chez lui, en effet, que ses plus proches, mais on l'avertit de se tenir sur ses gardes et de ne plus donner de prétextes au scandale.

Ce fut bien pis pour la mère de Jean-Jacques alors qu'elle était Mlle Suzanne Bernard. Comme il était sévèrement interdit aux jeunes personnes et même aux femmes mariées d'aller au théâtre, Suzanne, ayant appris qu'on devait représenter une comédie au Molard, eut l'idée, malheureuse pour elle, d'y aller déguisée en paysanne. Elle fut reconnue, dénoncée au Consistoire par « des gens dignes de foi et gens d'honneur ». Grand émoi et courroux du Consistoire ; on fit devant les graves pasteurs appeler la délinquante. Celle-ci, qui ne semble pourtant pas avoir été d'une extrême timidité, refusa de comparaitre, et ce fut seulement après plusieurs sommations qu'elle consentit à se soumettre. Voici ce qu'on lit sur le *Registre du Consistoire* à la date du 27 août 16[illegible].

A comparu Mlle Suzanne Bernard, [illegible] pour son mensonge, d'avoir nié d'avoir été, travestie, au Molard pour voir la comédie ; et pour sa désobéissance, ayant été contrainte de comparoir par autorité du Conseil. Laquelle a nié formellement ledit travestissement, n'y ayant été que dans ses vêtements ordinaires, lui étant fait tort par cette accusation : que ses accusateurs, lui étant confrontés, ne pourraient le lui soutenir.

(1) Chez H. Georg. M. Ritter [illegible] de la Fa[illegible] lettres de Genève.

Avisé, nonobstant sa négative qu'on est très bien informé de la vérité dudit travestissement, de quoi on l'en censure grièvement, et de sa désobéissance, de n'avoir voulu comparoir que contrainte par l'autorité du Conseil, en l'exhortant sérieusement de n'avoir plus aucun commerce avec M. Vincent Sarasin (1).

Ce M. Sarasin était un homme marié, père de deux enfants et qui, malgré ses trente-six ans, poursuivait Mlle Bernard de ses assiduités compromettantes. Le Consistoire, comme on le voit, se mêla encore de cette affaire, et l'on eut beaucoup de peine à ramener vers une plus juste observation des convenances l'entreprenant Vincent Sarasin.

Je veux bien croire avec M. Ritter que Mlle Bernard n'était coupable que de légèreté, et que, devant des juges moins rigoristes, ses péchés n'auraient même point passé pour des peccadilles. Quoi qu'il en soit, et sans nous associer aux sévérités du Consistoire, nous conservons d'elle une singulière impression. C'était à coup sûr une personne fort indépendante, ayant des goûts mondains, des aptitudes d'artiste, et peu faite en somme pour le milieu très rigide et médiocrement charitable où elle vivait. Jean-Jacques, qui n'a pas connu sa mère et qui parle d'elle par tradition, nous dit : « Elle dessinait, elle chantait, elle s'accompagnait du théorbe ; elle avait de la lecture et faisait des vers. » Suzanne Bernard réunissait ce qu'il faut pour plaire, mais non pour fixer le choix de ses graves et scrupuleux compatriotes. Aussi les prétendants furent-ils rares, et c'est seulement à trente-deux ans qu'elle épousa Isaac Rousseau. Celui-ci l'avait longtemps recherchée et il n'était pas plus jeune qu'elle.

De cet Isaac Rousseau il n'y a vraiment pas à dire grand bien. On n'hésiterait point aujourd'hui à le qualifier de déséquilibré. Ce fut un personnage inquiet, d'humeur turbulente, querelleur, coureur d'aventures et, par-dessus le marché, mari intermittent. Ce père romanesque, chimérique, d'intelligence curieuse toutefois, éveilla ou développa chez son fils le goût de la lecture ; c'est peut-être le seul service qu'il lui rendit, car, d'autre part, il lui légua sa tendance aux châteaux en Espagne, ses habitudes de vagabondage et ses susceptibilités exagérées, qui, avec les années devaient dégénérer en délire de persécution.

N'ayant plus de mère, séparé de son père, lequel, nous venons de le montrer, était d'ailleurs un assez mauvais guide, Jean-Jacques se trouvait moralement orphelin. Jeté de bonne heure dans le courant du monde, du vaste monde, sans boussole, sans appui, sans règle ; sensible, voluptueux, peu délicat, il y avait bien des chances pour qu'il se perdît complètement, pour qu'il devînt un vulgaire polisson et même quelque chose de pis.

Les égarements de sa jeunesse, écrit excellemment son nouveau biographe, ont fait marcher Rousseau dans la boue ; et il y serait resté, s'il n'avait rencontré sur sa route des personnes de cœur qui ont eu pitié de lui et lui ont tendu la main. Il était né bourgeois, mais il s'est laissé déchoir, et c'est pourquoi il est du bas peuple par quelques côtés de son caractère.

Au premier rang de ces personnes de cœur n'hésitons pas à placer Mme de Warens. Nous ne la connaissions guère jusqu'à présent que par le récit des *Confessions*, et nous la connaissions mal. En dépit de leur coloris incomparable et de leur charme pénétrant, les pages que Rousseau a consacrées à sa bienfaitrice sont tellement discordantes et sonnent tellement faux que les bons esprits n'ont jamais pu se résigner à les accepter sans réserve. A l'heure présente, grâce aux recherches de M. Ritter, grâce au livre si fortement documenté de M. Albert de Montet (1), nous commençons à nous faire une idée plus juste et plus précise de cette personne, fort étrange sans doute, mais d'une très réelle distinction. Le jour où se rencontrera un écrivain capable de nous donner une véritable histoire complète de Jean-Jacques Rousseau, il devra tenir grand compte des travaux que je viens de signaler.

Sans attendre davantage, disons nettement que pour le bien comme pour le mal, Jean-Jacques s'est absolument mépris sur le compte de Mme de Warens. Les bienfaits matériels, sur lesquels il insiste avec raison et dont il lui a été du reste modérément reconnaissant, ne sont rien en comparaison des services qu'elle a rendus à son cœur et à son esprit. C'est ce qu'il aurait dû sentir et marquer si, jetant un coup d'œil lucide sur son passé, il avait su juger les autres en se jugeant lui-même.

Il ne s'agit pas ici de revenir en détail sur la biographie de Mme de Warens, d'apprécier sa conduite envers ses proches, d'éplucher par le menu ses écarts et ses fautes, nous n'avons à nous occuper que de ce qui touche à l'éducation de Rousseau. Si l'on nous demande ce qu'elle lui a donné dans ces longs séjours d'Annecy, de Chambéry, des Charmettes, notre réponse sera bien simple. Elle lui a donné la sécurité, l'abri et, tranchons le mot, le bonheur, sans quoi l'homme ne se forme jamais et sèche en sa fleur. Laissons de côté les plaisanteries trop faciles et les indignations vertueuses, Jean-Jacques a été heureux par Mme de Warens, et c'est parce qu'il fut heureux près d'elle qu'il est devenu Jean-Jacques.

(1) Les membres du Consistoire pouvaient être des piliers de vertu, mais ils auraient dû mieux choisir leur greffier.

(1) *Mme de Warens et le pays de Vaud*, à Lausanne, chez Bridel.

Toute la seconde partie du livre de M. Ritter est la démonstration saisissante de cette vérité. Je ne puis que l'approuver et le suivre dans cet ouvrage de premier ordre où il nous fait assister au relèvement et en quelque sorte à la renaissance d'une âme qui roulait à l'abîme et qui s'est ressaisie dans la chaleur bienfaisante d'un nid d'amitié et d'amour. M. Eugène Ritter est un esprit trop pondéré et trop prudent pour s'être constitué l'apologiste de Mme de Warens. Il s'est contenté de lui restituer ce qui lui appartient, et la part, même restreinte, demeure très belle. Mme d'Épinay, Mme d'Houdetot, ces spirituelles *catins* du grand monde, ont trouvé des historiens et des panégyristes. Nos pharisiens littéraires ont réservé leurs anathèmes à la première et à la meilleure amie de Jean-Jacques. Il y faudra mettre désormais quelque atténuation. Ainsi, comme le prouve parfaitement M. Ritter, il y eut dans cette éducation de Jean-Jacques une progression que nous pouvons suivre même à travers les pages confuses des *Confessions*. A la base de cette éducation c'est Annecy; au sommet de l'initiation ce sont les Charmettes. Cette ascension intérieure, le biographe nous en donne le sentiment dans une page trop décisive et trop belle pour que je me refuse le plaisir de la transcrire.

> La foule qui va en pèlerinage aux Charmettes croit faire une promenade sur les collines de Cythère. En réalité dans ce beau séjour, Rousseau a raffermi sa santé ébranlée; son intelligence s'y est épanouie en liberté; son amour, qui datait déjà de dix ans, y a éteint ses derniers rayons. C'est dans les villes d'Annecy et de Chambéry que Jean-Jacques a aimé Mme de Warens; les Charmettes n'ont vu que les dernières pages du roman; mais ce cadre était si riant et si beau que le roman, qui s'était noué et qui avait été vécu ailleurs, s'y est transporté tout entier, et c'est là que nous allons en chercher le souvenir. Ainsi les choses du passé s'arrangent au gré d'une fantaisie heureusement inspirée; l'imagination du public a été d'accord avec celle de Rousseau lui-même; il se crée toujours des légendes, même pour ceux qui ne sont pas les saints.

Nous avons vu que de ses parents Jean-Jacques avait hérité le goût et même la passion de la lecture. Mme de Warens aussi était une grande liseuse, non pas toutefois de romans ou de poésies comme avaient pu l'être Suzanne Bernard et Isaac Rousseau, mais d'ouvrages scientifiques, philosophiques, surtout de philosophie religieuse. Elle mit à la disposition de son jeune ami sa bibliothèque relativement assez riche, et elle ne négligea rien pour incliner sa curiosité dans le sens le plus élevé et le plus digne. Dans quelle mesure elle y réussit? C'est ce que nous aurons à préciser tout à l'heure en nous appuyant sur les renseignements apportés par le biographe. L'essentiel c'est que l'impulsion était donnée et qu'un esprit ardent, éveillé presque subitement à la vie intellectuelle, allait se jeter dans l'étude, s'orientant de son mieux, se perdant quelquefois, se retrouvant toujours.

La liste des lectures de Jean-Jacques, telle qu'on a pu la reconstituer d'après son propre témoignage, est assez étendue, et Sainte-Beuve, comme le fait très judicieusement remarquer M. Ritter, a eu tort de classer l'auteur du *Contrat social* parmi les écrivains qui ont peu lu. Il est possible qu'avec l'âge, et le besoin de produire devenant le souci dominant, cette avidité de connaître se soit ralentie, apaisée; mais elle fut très vive tout d'abord et plutôt excessive. Heureusement, après quelques tâtonnements, l'attention du jeune homme se fixa de préférence sur quelques auteurs, qui devinrent son aliment habituel. Séduit au début par les *Lettres philosophiques* de Voltaire, il se cantonna peu à peu dans la saine et forte littérature des port-royalistes et des oratoriens, du Père Lamy, de Nicole, d'Arnauld. Si les doctrines jansénistes lui causèrent un trouble momentané, il faut reconnaitre — et c'est ce que nous autre critiques, nous n'avons pas assez fait sentir — que le commerce de ces excellents prosateurs fut pour lui la meilleure des écoles. Tandis que Montesquieu et Voltaire procèdent du scintillement de Fontenelle, la langue de Rousseau, ample et ferme, ses phrases sobres et toujours si logiquement enchainées, dérivent directement de Port-Royal. Cela est vrai surtout de ses premiers écrits. Plus tard, Diderot exerça sur lui la plus mauvaise influence et lui communiqua quelque chose de sa boursouflure charlatanesque.

On pense bien qu'en mettant son disciple adoptif à même d'étudier tant de moralistes et de théologiens, Mme de Warens ne songeait nullement à préparer un grand écrivain et que les recherches de style étaient son moindre souci. Ce qu'elle voulait, sinon faire naitre, du moins développer dans cette âme dont elle ne pouvait pressentir la grandeur, mais où elle sentait la puissance cachée et la flamme impatiente de jaillir, c'étaient les idées religieuses. On pourra trouver que cette préoccupation cadrait mal avec ses tergiversations personnelles, et en pensant aux défaillances, aux fluctuations de Rousseau, même après les Charmettes, on sera tenté de dire qu'elle n'a pas très bien réussi, en quoi l'on se tromperait.

Que l'on doive imputer la conversion de Mme de Warens à l'intérêt pécuniaire, rien n'est moins prouvé. Nous avons à ce sujet deux témoignages auxquels il convient d'accorder une sérieuse attention : le premier est une très longue et très curieuse lettre de M. de Warens, découverte et mise

en lumière par M. Albert de Montet. Cette lettre écrite sous le coup des événements douloureux qui avaient séparé les deux époux, n'entache en aucune façon le désintéressement de Mme de Warens à propos de sa conversion. J'ajouterai, puisque l'occasion s'en présente, que cette lettre ne confirme pas davantage certaines accusations portées par Rousseau contre le passé de sa bienfaitrice. Sur le chapitre scabreux de la conduite, M. de Warens se garde de toute récrimination, et sa réserve, dans une confidence destinée à l'intimité, est tout à la décharge de Mme de Warens.

L'autre témoignage, qui touche à la question de sincérité, émane d'une personne très bien informée, M. de Conzié. Celui-ci raconte que s'entretenant avec Mme de Warens, tête à tête, de son changement de religion et d'état, elle lui dit :

> Croiriez-vous, mon ami, qu'après mon abjuration, je ne me suis jamais mise au lit, durant deux ans environ, sans y prendre, comme on dit, *la peau de poule* sur tout mon corps, par la perplexité dans laquelle mes réflexions me plongeaient sur ce changement qui m'avait fait secouer les préjugés de mon éducation, de ma religion, et abjurer celle de mes pères. Cette longue incertitude était terrible pour moi, qui ai toujours cru à un avenir éternellement heureux ou malheureux. Cette indécision m'a bien longtemps *bourreaudée*, — ce fut là son expression, — mais rassurée à présent, continua-t-elle, mon âme et mon cœur sont tranquilles, et mes espérances ranimées.

Un piétiste vaudois, homme de mérite et de vertu, Magny, paraît avoir beaucoup influé sur la jeunesse de Mme de Warens et contribué à créer chez elle un fond de piété plutôt générale que confessionnelle. En réalité, elle n'était ni catholique ni protestante ; elle était déiste, et là encore on peut dire sans exagération qu'elle a fait Rousseau à son image.

Dans les papiers qu'il écrivit aux Charmettes, et que M. Sayous a publiés, on a trouvé cette prière ou ce projet de prière qui nous fait pénétrer au plus profond de cette conscience orageuse et timorée.

> Dieu tout-puissant, Père éternel, mon cœur s'élève en votre présence. Je reconnais que votre divine Providence soutient et gouverne le monde entier. Ma conscience me dit combien je suis coupable. Je suis pénétrée du regret d'avoir fait un si mauvais usage d'une vie et d'une liberté que vous ne m'aviez accordées que pour me donner les moyens de me rendre digne de l'éternelle félicité. Agréez mon repentir, ô mon Dieu. Je me préparerai à la mort, comme au jour où je devrai vous rendre compte de toutes mes actions; j'emploierai ma vie à vous servir et à remplir mes devoirs. J'implore votre bénédiction sur mes résolutions; j'implore les mêmes grâces sur ma chère maman, ma chère bienfaitrice, et sur mon cher père...

Nous avons déjà dans cette prière enfantine l'accent du *Vicaire savoyard*, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur et de plus pur dans ce morceau célèbre. Les raisonnements qui le précèdent (et qui le gâtent) ont été ajoutés pour donner à cette effusion d'intimité la couleur philosophique.

Les origines françaises de Rousseau, la décisive et salutaire influence exercée sur lui par Mme de Warens : tels sont les deux points essentiels que M. Eugène Ritter s'est attaché à mettre en relief. On peut dire qu'il y a pleinement réussi et l'on doit considérer son beau livre comme une précieuse contribution à l'histoire des lettres au XVIIIe siècle.

JULES LEVALLOIS.

NOTES ET IMPRESSIONS

La réception de M. Anatole France à l'Académie française.

Au point culminant de sa carrière tourmentée et laborieuse, Ferdinand de Lesseps avait eu la fortune d'être loué par le génie le plus largement compréhensif de notre siècle. Le 23 avril 1885, quand il fut reçu à l'Académie, c'était en effet Ernest Renan qui avait répondu à son discours ; et la suite des événements prouva alors une fois de plus que la simple approbation d'un puissant esprit, si elle est un moins éclatant hommage à l'orgueil humain que les acclamations de tout un peuple soulevé par l'enthousiasme, est aussi d'un prix non seulement plus noble, mais encore plus solide, plus durable et plus vrai. Deux ans après sa mort, — après avoir subi les pires revers de la destinée et les plus tragiques horreurs de l'ingratitude des foules, — celui qui creusa le canal de Suez, et qui fut un temps appelé « le grand Français », aura au moins commencé à connaître l'impartiale justice de l'avenir au sein de cette même Académie qui, jadis, s'était honorée en l'accueillant, et qui s'honore davantage en célébrant hautement sa mémoire.

M. Anatole France vient non pas certes de réhabiliter l'homme qui n'avait pas besoin d'une réhabilitation, et dont la faute, qui ne fut qu'une erreur, aurait dû disparaître dès l'abord aux yeux de tous dans le rayonnement d'une gloire incomparable ; mais il a fait mieux ; il a publiquement vengé l'illustre vaincu des basses attaques qu'ameutaient autour de son nom les viles passions de la multitude et les plus viles lâchetés des politiciens. Par la puissance merveilleusement complexe de sa pensée, l'auteur de *Thaïs* n'était pas moins apte que l'auteur des *Origines du christianisme* à comprendre ce que furent la vie,

l'œuvre et le caractère de Ferdinand de Lesseps. Et il aura eu le mérite d'en dire l'éloge, à une heure où il faut peut-être quelque bravoure pour s'opposer tant aux courants aveugles de l'opinion ignorante qu'aux haines extrêmement avisées des pseudo-sectaires de l'austérité contemporaine.

*
* *

A ceux qui n'ont jamais voulu voir dans les livres de M. Anatole France que des bréviaires d'élégante ironie et d'universel scepticisme, on ne saurait que conseiller la lecture des pages éloquemment émues où l'écrivain a fait revivre devant nous « le plus grand entrepreneur du siècle ». Le philosophe assez pessimiste, à qui nous devons les dissertations morales de l'éclectique abbé Jérôme Coignard, n'aime certes pas à être dupe ni des autres ni de lui-même. L'acuité de son regard lui a révélé sans doute la décevante vanité de bien des choses, où les âmes plus naïves que la sienne ont trouvé des sources d'illusions respectables. Mais, s'il s'est efforcé de ne jamais envisager sous un aspect trop banalement tragique le spectacle de l'univers, s'il s'est contenté d'en observer avec une indulgence demi-railleuse les multiples apparences contradictoires, toujours il a su prendre au sérieux ce qui valait la peine d'être admiré; et son admiration semble d'autant plus profonde et communicative qu'il ne la prodigue pas.

Il a admiré plus ardemment que personne l'antiquité hellénique, pour le rêve de beauté immortelle qu'elle a légué au monde; et il ne lui a pas demandé seulement l'inspiration de ses premiers poèmes; il lui a emprunté aussi ce sentiment de l'harmonie et de la mesure qui s'affirme jusque dans le choix de la moindre épithète, et qui peut-être d'ailleurs n'a pas médiocrement contribué à établir, dans les intelligences excessives et vulgaires, la légende de son incrédulité générale et absolue.

Il a admiré Jeanne d'Arc, pour la grandeur du dévouement et de la foi dans un cœur simple de paysanne ignorante; il lui a pieusement consacré des années de labeurs et de patientes recherches; et combien lui en consacrera-t-il encore avant d'achever cette histoire de l'héroïne dont nous ne connaissons que des fragments épars et qui pourrait être l'œuvre capitale de sa vie entière?

Il a admiré Ernest Renan pour la somme immense d'idées qu'agita le fécond cerveau du maître; et, comme il eut le bonheur de le fréquenter souvent, non seulement il l'admira, mais il l'aima, au point de ne pas vouloir perdre l'occasion qui lui était offerte de saluer hier respectueusement dans sa harangue le créateur des *Dialogues philosophiques*.

Il a admiré enfin de l'admiration la plus sincère Ferdinand de Lesseps pour les trésors inépuisables d'activité et d'énergie que le vieux lutteur portait en son sein, et parce qu'il n'est pas moins beau d'avoir « retouché la figure de la terre » que d'avoir modelé le marbre, à la manière de Phidias, ou promené sur la scène le cortège tragique des passions humaines, à la façon de Shakespeare.

Peu d'existences, même au seul point de vue esthétique, ont été du reste plus admirables que celle du vainqueur de Suez et du vaincu de Panama. Avant le double procès qui se déroula devant la Cour d'appel et devant la Cour d'assises, beaucoup de préventions sourdes, que semblait trop justifier le désastre du canal interocéanique planaient sur la famille de Lesseps. Les mots d'abus de confiance et d'escroquerie avaient été prononcés. Les qualificatifs les plus flétrissants s'étaient trouvés accolés au nom du grand vieillard. Quand les débats judiciaires furent terminés, quand la magistrature eut éclairé les dessous hideux de cette mystérieuse et gigantesque affaire, quand on eut entendu les explications fournies par la défense, les responsabilités se déplacèrent, et l'on s'aperçut que les vrais coupables n'étaient point précisément ceux qui paraissaient d'abord les plus lourdement compromis.

Plusieurs d'entre nous, qui ont suivi les audiences d'un bout à l'autre, éprouvèrent la sensation que les interrogatoires, qui devaient aboutir à la condamnation pénale de Ferdinand de Lesseps et de son fils, aboutissaient en même temps à leur quasi-absolution morale. Je crois pouvoir le dire sans paradoxe, ils avaient subi une défaite plutôt qu'une déchéance. Et, instinctivement, l'opinion publique le comprit si bien qu'elle ne réclama jamais, au moins en ce qui concernait le père, l'exécution de la sentence rendue contre lui : nous assistâmes à cet étrange spectacle d'un criminel que l'inflexibilité de la loi venait de noter d'infamie, et à qui on laissa garder sur sa poitrine les insignes de la Légion d'honneur.

Il eût été impossible de les lui enlever. — M. Anatole France nous a conté comment, à vingt-cinq ans, immobilisé au lazaret d'Alexandrie, le jeune de Lesseps, en lisant le mémoire de l'ingénieur Lepère sur la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée, avait conçu le projet d'accomplir le rêve qui fut vaguement ébauché jadis par Bonaparte. Il nous a montré, un peu moins de quarante ans après, ce rêve réalisé et le succès de la téméraire entreprise consacré dans une fête internationale qui fut une sorte d'apothéose pour le génie de la France :

Le 16 novembre 1869, [illegible] navires de guerre et de commerce mouillait en rade de Port-Saïd. Sur la plage où flottaient les pavillons des peuples, où se dressaient la croix et le crois-

sant, deux autels étaient élevés, l'un pour le protonotaire apostolique, l'autre pour le grand uléma; et de là montaient vers le ciel la prière chrétienne et la prière musulmane, comme les deux lignes qui, tirées de deux points de l'espace par le mathématicien, visent, sans jamais se rejoindre, une même étoile, trop lointaine. »

Le robuste ouvrier à qui nous devions cette fête et ce triomphe ne pouvait plus, quelles qu'eussent été ses erreurs, être ravalé au rang des flibustiers vulgaires. Peut-être même eût-il été plus digne de lui et de nous, si les honteuses rancunes politiques ne s'en étaient mêlées d'arrêter toute poursuite, d'oublier pour une fois les articles du code et de renoncer au triste privilège de souiller de nos propres mains la gloire d'un de nos grands hommes.

D'autant plus que, dès maintenant et au moins dans la partie la plus éclairée de la population, un mouvement de réaction commence à se dessiner en sa faveur. On se demande si l'infortune finale ne fut pas disproportionnée au châtiment que méritait une imprudence, après tout généreuse; et, jeudi, un frisson passa à travers l'auditoire académique, tandis que l'orateur rappelait, en des termes d'une ampleur égale à son sujet, les dernières heures de celui qui était monté si haut et qui venait de retomber si bas :

« Au milieu des siens, dans cette demeure rustique de la Chesnaie, où, presque un demi-siècle auparavant, il avait tracé sur une carte la petite ligne qui devait unir deux mondes, débile, inerte, désolé, ramenant sur ses genoux glacés sa couverture de voyage, le grand voyageur se mourait en silence. Mais, un jour, on vit sur ses joues desséchées couler des larmes. »

Eût-il été coupable, aussi coupable que l'affirmèrent ses ingrats détracteurs, après les bienfaits dont il avait comblé et son pays et l'humanité, de telles larmes d'agonie et de désespoir auraient dû suffire, semble-t-il, à le laver de ses fautes.

Et, en somme, si les parallèles biographiques, à la manière de Plutarque, ne constituaient pas généralement le plus stérile des jeux d'esprit littéraires, ne serait-ce point l'occasion ici, à propos de Ferdinand de Lesseps, d'évoquer le souvenir de Christophe Colomb?

Comme l'admirable Génois, celui dont on célébrait hier l'épopée sous la coupole de l'Institut, aura surtout étonné le monde par la hardiesse de son imagination pratique, par l'énergie et la patience qu'il mit à poursuivre son rêve, en un mot par la trempe extraordinaire d'une âme qui paraissait inaccessible aux assauts des hommes et des choses. Comme l'illustre navigateur du xve siècle, qui voulut trouver un chemin plus court de l'Europe aux Indes, et qui, confondant les Antilles avec les îles du Japon et l'Orénoque avec le Gange, mourut sans se douter qu'il eût découvert un continent nouveau, notre grand compatriote n'a cherché, à travers les sables de Suez, qu'une route plus rapide vers l'Extrême-Orient, et il n'a que réalisé le projet conçu par son précurseur.

Comme lui, il n'a triomphé des obstacles dressés autour de son entreprise qu'après de longues années d'efforts et de luttes. Comme lui, en modifiant brusquement, par son initiative audacieuse, les conditions ethnologiques du globe terrestre, il a ouvert une ère nouvelle et préparé des événements historiques et économiques, dont nul ne saurait pressentir l'incalculable portée future. Comme lui enfin, de son vivant, il a connu l'amertume de voir oublier ses bienfaits et calomnier son génie.

Un jour viendra où l'agonie de Ferdinand de Lesseps et celle de Christophe Colomb seront citées, l'une à côté de l'autre, comme les mémorables exemples de la bassesse des hommes; un jour où l'on ira visiter le domaine de la Chesnaie avec le même sentiment de commisération respectueuse qui pousse le voyageur actuel vers cette masure des faubourgs de Valladolid, où la municipalité a fait sceller une plaque de marbre avec ces simples mots d'une concision poignante : « Ici mourut Colomb. » Et nous aurons beau, comme l'a dit M. Anatole France, « dresser, sur la berge du canal de Suez, une image qui sera saluée à travers les siècles par les pavillons des nations », peut-être ce tardif hommage semblera-t-il bien insuffisant pour atténuer la juste rigueur du jugement qui sera rendu sur nous par ces siècles à venir.

Maurice Spronck.

THÉATRES

Au Vaudeville : reprise de *Divorçons*, comédie en trois actes de MM. Victorien Sardou et Émile de Najac. — Aux Nouveautés : *le Sursis*, vaudeville en trois actes de MM. Sylvane et Gascogne. — A la Bodinière : *la Faute*, pièce en trois actes de M. Loriot-Lecaudey. — A l'Odéon : *Plutus*, d'Aristophane, mis à la scène par M. Paul Gavault.

La reprise de *Divorçons* me permet enfin de réaliser l'un de mes vœux les plus chers : dire du bien de M. Sardou. Peut-être l'admiration que je vais exprimer ne sera-t-elle pas sans réserves. Ne croyez pas que j'y mette du parti pris. Seulement, M. Sardou est le représentant le plus illustre d'une école qui me reste invinciblement antipathique. Les défauts de cette école, — je dirai ses procédés, si vous le désirez, — m'offensent à tel point que je les reconnais du plus loin qu'ils m'apparaissent. Il en est d'eux comme de

ces parfums auxquels certains odorats ne peuvent s'habituer; ils les devinent, pour ainsi dire ; ils y sont d'autant plus sensibles que ces parfums leur sont plus hostiles : et, par une sorte d'infirmité naturelle, ils les découvrent là où d'autres, peut-être, ne les auraient pas reconnus... Mais laissons les comparaisons. Les procédés dont je parle sont apparents dans *Divorçons*; ils me permettront de les montrer une fois de plus; et je le ferai d'autant plus volontiers que (par extraordinaire, je le reconnais de bonne grâce) le public a paru partager un peu mon impression.

J'ajoute qu'ici, ces procédés sont employés d'une manière assez discrète, et qu'ils n'ont empêché ni le public ni moi de prendre à la pièce un plaisir très vif. Je ne me hasarderai pas à décider si, oui ou non, *Divorçons* est un chef-d'œuvre : je crois au moins que c'est le chef-d'œuvre de M. Sardou, et que certaines scènes, — disons le second acte presque en entier, a des chances de rester comme un modèle de comédie fine et spirituelle.

On sait que le principal défaut de *Divorçons* est que le troisième acte est inutile. Je ne lui reprocherai pas une grivoiserie, qui parait presque innocente aujourd'hui. Et je reconnais qu'il est, en soi, amusant et mouvementé; la scène de la grappe est d'une polissonnerie aguichante et assez discrète ; les calculs de Des Prunelles, encore qu'un peu prolongés, sont fort plaisants. L'acte entier, du reste, est merveilleusement joué au Vaudeville. Il a porté d'un bout à l'autre ; on a ri presque tout le temps ; mais ce n'était pas tout à fait le rire rassuré et « plein » du second acte. La comédie se termine en grosse bouffonnerie ; et l'apparition d'Adhémar crotté et enrhumé surprend un peu, après les fines analyses qui précèdent. Surtout ce troisième acte est inutile. M. Sardou l'a si bien compris qu'il y a accumulé les épisodes ; il nous montre, il est vrai, le ménage Des Prunelles complètement réconcilié. Mais, là-dessus, nous étions très suffisamment renseignés par le second acte; quand Cyprienne et son mari, laissant Adhémar, sont partis pour aller dîner au cabaret, la pièce est finie. Et le mot si drôle de Josépha: — « Tiens ?... Ils sont donc ensemble ?... », — en est, en quelque sorte, le couronnement.

Enfin, je sais bien qu'il faut trois actes pour remplir la soirée. Et ce n'est pas au moment où sa pièce vient de réussir, avec trois têtes, que M. Sardou se résoudrait à lui en couper une.

L'autre défaut de *Divorçons*, c'est le défaut de l'école dont M. Sardou est le chef incontesté : la presque impossibilité de s'en tenir au sujet donné, le besoin insurmontable de l'agrémenter d'un tas de détails extérieurs à la pièce. Ce procédé est très visible dans les comédies de M. Sardou, dans *Nos Intimes*, par exemple, ou dans *Nos bons villageois* : ces agréments ne servent qu'à masquer, par une action artificielle, les vides de l'action vraie, c'est-à-dire l'insuffisance des caractères ou de l'étude de mœurs. On a souvent relevé ce trait commun à presque toutes ses comédies : des caractères ou un milieu, superficiellement mais adroitement indiqués; puis, tout d'un coup, la pièce qui tourne, et une aventure qui s'engage, laquelle n'a aucun rapport avec les caractères ou avec le milieu. Soit impuissance de mener jusqu'au bout la comédie indiquée, soit volonté de « varier les plaisirs » du public, M. Sardou n'y a jamais manqué. Et voilà justement ce qui me fâche, ce qui m'agace. Je ne connais rien de plus irritant que l'adresse inutile, l'adresse « pour le plaisir », pour montrer sa dextérité. Cela devient l'indispensable, l'essentiel, la seule chose importante de la pièce. Et c'est en cela que se résume, pour certains, l'art du théâtre.

Dans *Divorçons*, la chose, moins « encombrante », y est peut-être plus sensible. Car ici le sujet est traité excellemment et jusqu'au bout. Mais M. Sardou n'y a pas tenu; il a fallu qu'il enguirlandât sa pièce d'un tas de divertissements tout à fait inutiles. Que vient faire cette quincaillerie, cette histoire de sonnette trop prolongée? Que viennent faire surtout ces personnages accessoires, la vieille fille grinchue, la jeune veuve à la recherche d'un mari, le vieux provincial, le mari trompé, sans compter les inévitables domestiques, personnages médiocres, et qui ne pouvaient pas ne pas être médiocres puisqu'ils sont étrangers au sujet, et dont l'esprit, il faut bien le dire, a paru entaché de quelque lourdeur?... J'entends bien qu'ils sont mis là pour meubler la pièce. Mais ils ne la meublent pas, ils l'encombrent, et leurs concetti ne servent qu'à nous distraire de la pièce elle-même. Enfin, c'est encore de ce besoin insatiable d' « effets » que vient, au moins ici, la façon d'écrire de M. Sardou : ces tirades un peu longues où il est question de « Roméo s'exposant à se casser les reins en tombant d'un quatrième », ou de la société marâtre qui, dit Cyprienne : « jeunes filles, nous comprime; femmes, nous opprime, et vieilles, nous supprime. » — On dirait vraiment que M. Sardou n'a pas confiance en soi. Mais ce n'est pas ces badinages un peu trop appuyés qui nous amusent. C'est d'autres mots, drôles parce qu'ils signifient quelque chose par rapport à la pièce. C'est surtout la pièce elle-même, le second acte presque en entier. Là le sujet est exposé, traité, et, si l'on peut dire, conclu, avec une netteté, une franchise remarquables. A la bonne heure! Cela est « du théâtre », de l'excellent théâtre; c'est une « composition », comme le disait si justement M. Becque l'autre jour à l'Odéon; mais une composition qui consiste seulement à mettre en

ordre et en relief les différents sentiments d'un personnage, de manière à les manifester avec le plus de clarté possible. C'est là le théâtre que nous demandons. Croyez que dans la mauvaise humeur que nous donnent les *Madame Sans-Gêne* et les *Gismonda*, il entre un peu de regret. Ah! si M. Sardou avait voulu!...

Et ce que je dis est si vrai, que le public a fait très visiblement la part entre le vrai et l'artificiel. Il a été assez froid au premier acte, celui où les « agréments » sont le plus nombreux. Il a réservé ses applaudissements pour ce qu'il y a de vraiment excellent dans *Divorçons*, pour le second acte. Il a rappelé par trois fois les artistes, et, sur ces trois rappels, il y en bien deux, au moins, qui s'adressaient à l'auteur.

Il y a dans *Divorçons* une douzaine de personnages; il n'y a que trois rôles. M. Huguenet a joué celui d'Adhémar de la façon la plus réjouissante. Mme Réjane est l'une des premières comédiennes de ce temps, et le talent de M. Noblet n'est plus à louer. Je ne crois pas toutefois qu'ils aient donné à Cyprienne et à Des Prunelles l'allure qu'il convenait. Quelqu'un disait l'autre soir que jouer naturel, ici, c'était jouer faux. Il y a quelque chose de vrai. *Divorçons* est écrit en vaudeville : les traits, les effets, exigent un peu d'exagération; et c'est une erreur que de donner au dialogue le ton de la comédie. Aussi Mme Réjane et M. Noblet ne m'ont-ils vraiment satisfait qu'au second acte; ils l'ont délicieusement joué l'un et l'autre, précisément parce que le naturel des sentiments fait oublier ici ce que la forme peut avoir d'artificiel; il convient d'ajouter que Mme Réjane a rendu avec une louable discrétion le début de la longue scène de griserie au troisième acte. Je ne me pardonnerais pas d'oublier M. Galipaux, étourdissant de fantaisie dans un rôle presque muet.

*
* *

Je ne sais trop que vous dire du *Sosie*. Le courage me manque pour vous le conter par le menu. Vous savez déjà que cela a été, comme on dit, un succès de fou rire. Le second acte, notamment, est d'une irrésistible drôlerie. La pièce est remarquablement jouée par MM. Germain, Tarride et Guyon fils; assez bien par les femmes.

*
* *

La *Faute* est une pièce de M. Loriot-Lecaudey, qu'on a jouée cette semaine chez M. Bodinier. Cela est plein de conscience, d'honnêteté et de bonnes intentions. Le sujet, j'en ai peur, paraîtra un peu conventionnel. Un père qui retrouve un enfant abandonné depuis vingt-cinq ans, juste à point pour être obligé de céder à ce fils la jeune fille qu'il aime... Cela, j'imagine, se voit surtout au théâtre. — Il ne m'en paraît pas moins probable que M. Loriot-Lecaudey, s'il renonce aux sujets par trop conventionnels, est très capable de nous faire un jour une bonne pièce.

*
* *

Enfin, l'Odéon nous a donné le *Plutus* d'Aristophane, adapté par M. Paul Gavault. Je n'oserais répondre de la fidélité de cette adaptation. Je sais du moins qu'elle a infiniment réjoui le public et qu'elle a été enlevée avec beaucoup de verve par la jeune troupe de l'Odéon.

*
* *

Puisqu'il me reste un peu de place, je voudrais vous signaler — je ne puis, hélas! faire plus aujourd'hui, — trois volumes avec lesquels je suis trop en retard. C'est d'abord l'*Art au Théâtre*, de M. Catulle Mendès : recueil complet, très complet, des articles de critique publiés au jour le jour par notre confrère, qui me saura gré, j'espère, de lui épargner l'épithète d'éminent : livre qu'il n'est pas besoin de recommander. C'est ensuite un volume très documenté et très intéressant de M. Jules Combarieu sur la *Théorie du rythme dans la composition moderne*. C'est, enfin, le dernier volume de Willy : *Notes sans portée*. Je voudrais au moins varier mes formules de louange; mais je suis forcé de vous répéter une fois de plus que l'*Ouvreuse* est l'un de nos critiques musicaux les plus renseignés et les plus sûrs; il y a bien de la science et bien du goût, dans ces chroniques semées d'effroyables « à peu près »!

Jacques du Tillet.

BRINS D'IDÉES

Tout est relatif en morale. Tel homme politique, qui aurait scrupule de faire un mensonge en s'adressant à une personne seule, ment impudemment et sans remords devant mille électeurs, dans une réunion publique. Telle femme du monde, qui n'oserait se décolleter devant un de ses amis, se fera voir à demi nue dans un bal si la mode l'exige.

*
* *

Le sentiment vague et constant de nos impuissances, de cet amphithéâtre d'obstacles escarpés, insurmontables, qui emprisonnent dans leur cercle étroit nos désirs vastes; l'appréhension continuelle de l'inconnu, des dangers sans nom et sans nombre, des maladies horribles, des tortures de cœur, des calamités de tout genre dont l'avenir nous menace en attendant la mort; enfin, la certitude de mourir un jour, à laquelle nous ne songeons pas toujours mais qui toujours nous impressionne inconsciemment comme le contact de nos vêtements ou la chaleur ambiante : n'est-ce pas là sur nous un couvercle

d'impressions lourdes qui compriment de leur poids incessant, comparable à la pesanteur de l'air, notre besoin essentiel de félicité, de puissance, de sécurité infinies ? Et, de même qu'il suffit d'une très faible variation, en plus ou en moins, de la pression atmosphérique pour faire sourire ou pleurer le ciel, est-ce que toutes nos tristesses et toutes nos joies, au fond, toutes nos angoisses et toutes nos dilatations d'âme, ne sont pas dues à d'insignifiantes aggravations ou à des allégements minimes de notre habituelle oppression, suivant que nous oublions un tant soit peu plus ou un tant soit peu moins la mort, notre inanité, notre destinée misérable ? Le comble du malheur, c'est que ce poids intérieur, écrasant, est presque aussi nécessaire à notre santé morale et mentale que le fardeau de notre colonne d'air l'est à l'équilibre de nos organes. Oublier tout à fait qu'on est mortel, perdre le sentiment de la résistance invincible des choses, ou celui des dangers possibles, comme le font les grands ambitieux, c'est tomber en démence. Au moment où l'on se fait dieu, on devient fou.

* *

Jadis le mondain s'opposait au dévot, maintenant il s'oppose au savant.

* *

Le foie est une fabrique de sucre, mais c'est aussi une fabrique de bile. En cela semblable au cœur.

* *

La vie vaut-elle d'être vécue ? la vérité vaut-elle d'être pensée ? On en peut douter. Mais qui doutera jamais que la beauté vaut d'être aimée ? et la bonté, surtout ?

* *

On ne fait pas au collectivisme sa part. Quand Tertullien écrit : « Tout est commun entre nous, excepté les femmes », la raison de cette exception m'échappe. Elle a échappé aussi à ces sectes hérétiques du moyen âge italien ou languedocien qui, pour réaliser pleinement l'idéal communautaire, ont pratiqué la promiscuité.

* *

L'amour n'est si mortel à la curiosité que parce qu'il est lui-même une curiosité étroite et exclusive mais intense, l'avidité d'expériences douloureuses, plus intéressantes que l'exploration de tout l'univers. Il n'est si mortel à l'activité que parce qu'il est la plus assujettissante des occupations.

* *

Les femmes trompent beaucoup, mais c'est encore ce qui trompe le moins.

* *

L'homme ment autant et plus que la femme, mais il faut convenir que la femme seule sait mentir avec grâce et en a le goût inné. La franchise toute crue n'est pas chez elle une qualité, mais une sorte de vice acquis au contact de l'homme, comme l'impudeur cynique. Imaginez que l'Alceste du *Misanthrope* soit une femme ; cela ne saurait se souffrir.

Mme X... a l'esprit pittoresque et le caractère tout uni : type rare et charmant. Mme Z..., à l'inverse, a l'esprit tout plat et le caractère accidenté : type très répandu.

* *

L'esprit, c'est l'imagination sèche et nerveuse, mais qui n'a pas changé de nature pour avoir acquis plus de maigreur et d'agilité.

* *

La Bruyère semble s'étonner que les femmes étalent « leurs épaules, leur gorge, leurs bras *et leurs oreilles* ». Admirez cette gradation. Cela ne donne-t-il pas à penser que, au moment où il écrivait, la mode de découvrir les oreilles était toute récente, et, comme telle, paraissait fort inconvenante, encore plus que celle de montrer la gorge et les bras ?

* *

N'avez-vous pas remarqué ceci ? A mesure qu'un romancier ou un dramaturge avance en âge, l'âge de ses jeunes premiers et de ses héroïnes recule aussi. A ses débuts, celles-ci avaient 18 ans, ceux-là 25. Puis, les unes ont eu 20, 22, 28, 38, 40 ans même, les autres 30, 40, 50... On ne sait où ce progrès s'arrêterait si la plume ne tombait des mains du littérateur sénile.

* *

Avec raison les gens âgés redoutent le changement. L'uniformité de leur vie peut seule leur en dissimuler le déclin : l'immutabilité de leurs habitudes peut seule leur donner l'illusion de l'immortalité. A répéter tous les jours les mêmes actes dans les mêmes lieux et le même milieu, ils se persuadent vaguement qu'ils n'ont pas changé.

* *

Être pessimiste, c'est poser pour le désillusionnement absolu. Et cela même est une illusion.

* *

Mépriser beaucoup de choses, ne mépriser ni ne jalouser personne. N'être jaloux que de son indépendance.

* *

On voit par une pensée de La Bruyère que de son temps il était indécent pour un magistrat d'aller au théâtre.

* *

Entre les inventions industrielles et militaires il y a cette différence, parmi beaucoup d'autres, que chaque nouvelle machine à l'usage de l'industrie a pour effet de faire congédier un certain nombre d'ouvriers, tandis que chaque nouvelle machine de guerre exige un contingent nouveau de soldats.

G. TARDE.

LIVRES D'ÉTRENNES

Librairies Charavay et Mantoux, Plon, Furne-Jouvet, Laurens, Calmann Lévy, Hetzel, Berger-Levrault, Charles Tallandier, G. Boudet, Levasseur, Testard, Lemerre, Dupret, Lefèvre, Librairie Illustrée, Librairie Alcan et Librairie Quantin.

Entre les nombreux albums que l'approche des étrennes fait éclore, *France*, histoire de notre pays, racontée par G. Montorgueil et imagée par Job, me paraît devoir remporter la palme. J'ai dit précédemment ce que je pensais du grand talent de Job et de son aptitude spéciale à représenter les scènes militaires. Ici l'occasion s'offrait à lui des plus propices, il n'avait que l'embarras du choix, et il s'en est donné à cœur joie, pour notre grandissime plaisir. Batailles, révoltes, tournois, triomphants cortèges de cavaliers empanachés, c'est un superbe défilé d'hommes d'armes de tous les temps et un véritable enchantement pour les yeux.

Le Capitaine Cœur-d'Or, qui, comme l'album *France*, paraît à la Librairie d'éducation de la Jeunesse, est un poignant récit d'aventures, qui ont pour théâtre les alentours de la Rochelle, la falaise de Chatelaillon, en particulier, et qui se passent sous la Révolution. L'auteur, M. Joseph Maranze, m'a fait le grand honneur de me dédier son livre : puissé-je lui porter chance! Le *Capitaine Cœur-d'Or*, comme les autres volumes de M. Maranze, *Une héroïne de seize ans*, *les Robinsons vendéens*, etc., a non seulement tout l'attrait du roman, c'est une œuvre de haute portée morale, empreinte de l'amour du prochain, du culte du vrai et du bien, des plus nobles et des plus généreux sentiments.

M. Boutet de Monvel s'entend mieux que quiconque à représenter les scènes enfantines, à nous montrer les impressions et sensations des fillettes et gamins, leurs yeux écarquillés d'étonnement, leurs bouches grandes ouvertes de stupeur, leurs mines naïves, éveillées, gentillettes et futées. Qui ne se souvient de *Quand j'étais petit*, ce beau livre de Lucien Biart, si délicieusement interprété par M. Boutet de Monvel ? Je suis certain que l'album de *Jeanne d'Arc*, qu'il publie cette année à la librairie Plon, a dû lui coûter bien des recherches, bien des études de costumes, d'armes, etc., et cependant cet album ne me charme pas autant que les précédents du même artiste, ses albums d'enfants : je souhaite de tout cœur que le public en juge autrement et me donne tort.

Bertrand du Guesclin a bien inspiré M. Théodore Cahu qui nous conte en patriote et en lettré les exploits du héros breton. M. Paul de Sémant a composé pour le texte de M. Cahu 46 illustrations en couleur du meilleur effet. La maison Furne-Jouvet, qui édite cet album, publie en outre, à l'occasion du nouvel an, un grand roman d'aventures, d'une lecture des plus passionnantes, *Cousin de Lavarède*, par M. Paul d'Ivoi, et un volume sur la *Chasse en France*, bourré de souvenirs et d'anecdotes, dû à la plume de M. Charles Diguet, si autorisée en toutes questions cynégétiques.

La librairie Laurens, dont l'album, *le Soldat français*, par Eugène Chaperon, a été si favorablement accueilli l'an passé, publie aujourd'hui *le Marin français*, par G. Bourgain, peintre du département de la Marine, album de 32 planches tirées en teinte, qui forme le pendant du précédent et est digne du même succès. Le même éditeur termine, avec le quatrième volume, consacré à l'École italienne, sa grande *Histoire populaire de la peinture*, par Arsène Alexandre.

A la librairie Calmann Lévy nous trouvons l'album de M. Marcel Proust, *les Plaisirs et les Jours*, où règne la plus grande variété, où il y a de tout, de la musique, des vers, de la philosophie, des nouvelles, de la psychologie, et surtout de ravissants croquis, les profils de Parisiennes, les branches de fougères, de lilas et de roses, de la femme qui, selon le mot de Dumas, a créé le plus de roses après Dieu, de Mme Madeleine Lemaire. Ce nom suffit à lui seul pour assurer le succès de l'œuvre.

* *

C'est à la maison Hetzel qu'est due la transformation, on pourrait même dire la création du livre d'étrennes. Il y a quelque trente ans, M. Pierre-Jules Hetzel, doublé de l'ingénieux moraliste et charmant conteur P.-J. Stahl, fonda, en compagnie de Jean Macé et de Jules Verne, le *Magasin d'Éducation et de Récréation*, attira à lui toute une pléiade d'écrivains d'élite : Jules Sandeau, Victor de Laprade, Erckmann-Chatrian, John Lemoinne, Ernest Legouvé, E. Laboulaye, auxquels s'adjoignirent bientôt Hector Malot, Eugène Müller, Louis Ratisbonne, Camille Flammarion, Lucien Biart, Th. Bentzon, André Laurie, J. Lermont, Berthe Vadier, Stella Blandy, Charles Canivet, Camille Lemonnier, Aimé Giron, etc., etc., et de cet important et incomparable recueil sortirent quantité d'œuvres qui ont fait et font encore les délices de toute la jeunesse, voire de tous les âges. Il nous suffira de citer comme preuves : les célèbres *Voyages extraordinaires* de Jules Verne; les *Patins d'argent*, *Maroussia*, les *Contes et récits de morale familière*, et tant d'autres excellents livres de P.-J. Stahl; l'*Histoire d'une Bouchée de Pain* et les *Serviteurs de l'estomac*, de Jean Macé; *L'art de la lecture* et la *Lecture en action*, de Legouvé; *Romain Kalbris*, d'Hector Malot, etc., etc.

Le *Magasin d'Éducation et de Récréation* est demeuré fidèle à ses glorieuses traditions. Nous retrouvons, dans le volume de cette année, les noms si aimés du public, des jeunes lecteurs en particulier, de Jules Verne, d'André Laurie, de Grimard, de J. Lermont, de Th. Bentzon; et, à en juger par leur programme, les livraisons de 1897 ne seront pas moins remplies d'œuvres attrayantes, signées de noms autorisés.

Jules Verne publie cette année deux romans réunis sous une même éblouissante couverture rouge, bleue et or. L'un, *Face au Drapeau*, est la patriotique et poignante odyssée d'un inventeur méconnu; le second, *Clovis Dardentor*, appartient à la série de ces *Voyages extraordinaires*, qui ont popularisé le nom de l'auteur, et relate les amusantes et surprenantes péripéties d'un voyage à travers l'Algérie, jusqu'aux confins du Sahara.

La collection de la *Vie de collège dans tous les pays et dans tous les temps*, d'André Laurie, s'est enrichie cette année d'un volume, l'*Écolier d'Athènes*, — de l'ancienne Athènes, où le prestigieux conteur et évocateur nous fait

visiter les jardins d'Académus, assister aux jeux olympiques, suivre la procession des Panathénées et descendre même dans l'antre de la Sibylle.

Sous le titre *Ma sœur Thérèse*, M. Pierre Perrault nous conte l'histoire d'une brave et courageuse jeune fille que les vicissitudes de la vie font maîtresse de maison et pour ainsi dire mère de famille à dix-huit ans. Thérèse Brion, toute pénétrée du sentiment du devoir et en même temps gaie, accorte et avenante, supporte vaillamment les incartades de sa tante Fernande, une vieille coquette et une vieille folle, a soin de son père et de son jeune frère René, — un bon type, ce petit frère, qui met ses sous dans les boîtes aux lettres, s'imaginant que ce sont des caisses d'épargne, — et grâce à qui plus tard elle trouve un bon mari. « J'espère qu'ils seront heureux, dit fort bien en terminant M. Pierre Perrault; non, que leur vie puisse être sans chagrins : la douleur est la loi commune; mais parce que nulle peine ne semble trop lourde à deux cœurs qui s'aiment, et que leur tendresse, à eux, grandie, fortifiée par l'épreuve, est de celles que rien ne peut briser. »

Ce petit roman de la vie réelle, qui est d'une touchante simplicité et offre une lecture des plus agréables, a pour théâtre les monts du Jura et est illustré de gentils croquis faits d'après nature.

La *Rose-Blanche* de M. Th. Bentzon est un dramatique épisode de la guerre de la sécession américaine.

Dans *Siribeddi*, M. J. Lermont nous parle des hauts faits et prouesses d'un éléphant; il nous montre quelle intelligence, quelles étonnantes qualités possède cet animal, et, à diverses reprises, il se plaît à lui faire faire la leçon aux hommes, — leçons qui mériteraient de ne pas être perdues.

Dans sa « Petite Bibliothèque blanche », si féconde en jolis et bons livres, la librairie Hetzel publie les *Aventures de Charlot et de ses sœurs*, par Alfred de Bréhat, un écrivain qui jouit il y a trente ans d'une certaine vogue et dont les romans sont dignes de ne pas être oubliés; — et le *Petit Jean*, par F. Dupin de Saint-André.

Parmi les albums de la même maison d'édition, nous citerons *les Trois chiens de Mlle Lili*, par Frœhlich; *Michel et Suzon* par E. Froment; et la désopilante histoire d'*Un Colin-Maillard accidenté*, contée et illustrée par Robert Tinant.

* *

M. Ardouin-Dumazet a entrepris depuis quelques années, sous le titre de *Voyage en France*, et avec le concours de la maison Berger-Levrault, un vaste et important travail qu'on ne saurait trop louer, trop s'efforcer de faire connaître et de répandre. Dix volumes ou séries ont paru déjà : le Morvan, la Sologne, la Beauce, la Touraine, l'Anjou, les îles de l'Atlantique, la Bretagne, la Normandie, la région lyonnaise, le Dauphiné, la Camargue, le Viennois, le Graisivaudan, etc., ont été visités en détail et décrits par l'auteur. Car, et c'est ce qui fait le grand mérite et le grand charme de cet ouvrage et aussi son incontestable originalité, M. Ardouin-Dumazet ne cherche pas à compiler ou pasticher les guides Joanne, Richard, Bædeker ou Conty; non, c'est autre chose; il prend la peine de parcourir chaque contrée dans tous les sens, jusque dans les plus reculées et modestes bourgades, et tout ce qu'il nous raconte, il l'a vu et étudié sur place.

Il ne se borne pas non plus à nous signaler les curiosités naturelles et artistiques d'une localité, il nous parle des mœurs des habitants, de leur commerce et de leur industrie. Il profite, par exemple, de son séjour à Concarneau, pour nous expliquer comment se pratique la pêche à la sardine, comment se font les salaisons et conserves de poissons. Ailleurs, il nous expose tout le mal que l'alcoolisme, si répandu sur les côtes bretonnes, cause aux familles de pêcheurs. Visite-t-il la Grande-Chartreuse, il n'oublie pas la fameuse liqueur qui se fabrique dans cet établissement. A Grenoble, il nous initie au commerce de la ganterie et à la fabrication des boutons et fermoirs. A La Cluse, c'est l'industrie de la corne et du celluloïd; à Saint-Claude, celle de la tabletterie; à Roanne, la cotonnade et les lainages de fantaisie, etc., etc., qu'il étudie.

On voit, par ces quelques détails, combien ce *Voyage en France* diffère des guides habituels. Les volumes de M. Ardouin-Dumazet sont bien aussi sans doute et avant tout des livres de renseignements et de référence; mais ce sont aussi des livres de lecture, et d'une lecture très agréable et très profitable.

Des cartes partielles et des croquis, empruntés pour la plupart à la carte de l'État-major, accompagnent en très grand nombre le texte de l'auteur. Je regrette que ces cartes, celles de la Bretagne notamment, soient parfois quelque peu confuses. Cette confusion provient du tirage : les contours, lettres et hachures qui viennent bien ou à peu près bien sur les feuilles de l'État-major, ne sortent malheureusement pas aussi nettement sur une page de livre.

Voilà le seul grief que j'aurais à formuler contre cette très méritoire et très belle œuvre, actuellement arrivée ou près d'arriver, je crois, à la moitié de son exécution, et qui, lorsqu'elle sera terminée, méritera qu'on fasse prononcer à l'auteur l'*Exegi monumentum* d'Horace. En attendant, l'Académie française a couronné, il y a deux ans déjà, les premiers volumes de ce *Voyage en France*, et la Société des gens de lettres vient d'attribuer, ces jours derniers, à M. Ardouin-Dumazet une de ses plus hautes récompenses, le prix du Président de la République.

* *

A côté des grands ouvrages sur la guerre franco-allemande, soigneusement et patiemment élaborés, bourrés de notes et d'indications de sources, de références de toutes sortes, comme celui auquel s'est depuis dix ans consacré M. Alfred Duquet, et qui exigera sans doute encore dix autres années avant d'atteindre son achèvement, des livres comme celui que M. le commandant Rousset publie chez l'éditeur Charles Tallandier, *Scènes et Épisodes de la Guerre de 1870-71*, extrait d'une histoire générale de cette guerre par le même écrivain, sont les bienvenus. [illegible] générations, auxquelles ils semblent s'adresser de préfé-

rence. C'est, en effet, en volume d'étrennes que paraît ce livre, — un imposant et magnifique volume, richement habillé, doré sur tranches, illustré de vignettes d'en-tête de chapitre, de culs-de-lampe et de grandes planches, et, ce qui n'est pas à dédaigner, tarifé à un incroyable bon marché. L'éditeur a eu à cœur de ne rien négliger pour que ce patriotique et excellent livre pût aller partout, se répandre dans toutes les classes sociales ; et, de fait, on ne saurait trouver nulle part de plus réconfortants exemples d'héroïsme, de plus éloquents avertissements, de plus glorieuses et fécondes leçons.

« Ce que j'ai voulu montrer surtout, écrit M. le commandant Rousset, c'est que les soldats de 1870-71 n'ont pas mérité leur défaite, qu'ils se sont battus en Français et en braves, et qu'avant de succomber ils ont porté des coups terribles que l'ennemi n'a pas oubliés. Le nombre et la science les ont vaincus: point le courage. Les hommes de Wœrth, de Gravelotte, de Coulmiers ou de Bapaume ont été dignes de leurs ancêtres, ceux de Rivoli et de Marengo, comme ceux d'Austerlitz, de Constantine, de Malakoff et de Solférino. »

La même librairie met en vente, toujours à l'occasion des étrennes, une nouvelle édition du *Paul et Virginie* illustré par Maurice Leloir. Bien que contenant tous les dessins parus dans l'édition primitive, — la belle édition faite en 1887 par les soins de M. H. Launette, — celle-ci est d'un prix très minime, ce qui lui assure un rapide et grand succès de vente.

C'est aux amateurs et collectionneurs que s'adresse M. G. Boudet et qu'il offre son luxueux recueil des *Affiches étrangères illustrées*, suite et complément des *Affiches françaises*, mises en vente l'an passé et si vite épuisées.

Les *Affiches étrangères* comprennent deux cents reproductions en couleurs et en noir, où les meilleures œuvres de Beardsley, A. Morrow, Hyland-Ellis et surtout Dudley-Hardy, pour l'Angleterre ; — de Donnay, Meunier, Berchmans et de l'étonnant et admirable Rassenfosse, pour la Belgique ; — de Penfield, Louis Rhead et de l'excentrique Bradley, pour les États-Unis ; — d'Otto Fischer, pour l'Allemagne; et des principaux illustrateurs de l'Autriche et du Japon, sont très fidèlement et artistement représentées. Un texte explicatif, dû aux plus compétents écrivains, guide le lecteur au milieu de cette très curieuse collection.

L'Italie et l'Espagne ne figurent point dans ce livre ; non pas que l'affiche illustrée n'existe pas dans ces deux pays ; mais elle n'y est encore qu'à l'état embryonnaire, — et même, dans les autres contrées, en Angleterre, en Belgique, en Autriche surtout, cet art est de date toute récente. Comme le déclare — et l'aveu est des plus importants pour tous ceux que ces questions artistiques intéressent — l'expert et habile éditeur des *Affiches étrangères illustrées*, « cet ouvrage n'eût pas été possible il y a trois ans, l'affiche artistique à l'étranger remontant à peine à cette époque. Il est incontestable que l'influence des artistes français, tels que Chéret, Grasset, Lautrec, etc., s'est fait très fortement sentir chez les autres peuples. La France peut donc s'enorgueillir d'avoir été, encore en cette occasion, la promotrice d'un mouvement qui ne peut que développer le sentiment artistique dans l'esprit de la foule. »

On voit par là, en somme, combien, sous une futilité apparente, une simple affaire de curiosité, l'œuvre est méritoire ; quelle est sa haute portée, son utilité morale, esthétique et éducatrice, et combien celui qui l'a entreprise et menée à bonne fin est digne de félicitations et de succès.

C'est un ouvrage du même genre, que l'érudit collectionneur, M. John Grand-Carteret, publie à la librairie Levasseur, sous le titre de *Vieux Papiers, Vieilles Images*, et qui contient 461 gravures documentaires dans le texte et 6 planches hors texte, dont 5 coloriées.

J'ai pris pour ma part le plus vif plaisir à feuilleter ce livre, qui présente comme une histoire complète et vivante du papier imprimé et illustré, qui nous montre ce qu'ont été, depuis leur origine, les feuilles de papier à lettres, les cartes de visite, les billets de faire-part et invitations aux fêtes et soirées, les papiers administratifs, l'imagerie populaire, les cartes à jouer, les jeux d'oie, ombres chinoises, éventails, écrans, abat-jour, étiquettes de négociants, factures et papiers de commerce, billets de loterie, que sais-je encore? La mine est inépuisable, mais M. John Grand-Carteret est si richement approvisionné !

La mort prématurée et si soudaine du très regretté Émile Testard n'a pas interrompu les belles publications que cet homme de cœur et de goût, si épris de toutes les choses de l'art, avait entreprises. Des mains pieuses et expertes ont recueilli l'héritage et continué l'œuvre.

L'édition nationale de Victor Hugo, ce monument élevé à la gloire du grand poète, commencée il y a quelque quinze ans par M. Lemonnier, puis reprise par M. Testard, a été terminée. De même, le *Molière* de Jacques Leman, depuis longtemps commencé, lui aussi, a été achevé, malgré tous les contretemps et les infortunes qui ont entravé le travail. La mort, en effet, a successivement enlevé le dessinateur, l'éditeur, puis le critique, M. Anatole de Montaiglon, qui s'était chargé de présenter les pièces au public. Jacques Leman a été remplacé par Maurice Leloir, et M. de Montaiglon par M. de Wyzewa, deux excellents choix; et à présent l'œuvre est debout, grandiose et superbe. On ne saurait rien concevoir de plus parfait que ces grandes planches à l'eau-forte qui servent de frontispice aux *Femmes savantes*, à la *Comtesse d'Escarbagnas* et au *Malade imaginaire* (je ne parle que des derniers volumes), que ces encadrements à attributs, ces fleurons, ces rinceaux, écussons et culs-de-lampe : c'est d'un goût exquis et d'une exécution impeccable.

D'autres publications, non moins artistiques, figurent dans le catalogue de la librairie Testard : il me suffira de rappeler les *Chouans*, de Balzac, illustrés par Julien Le Blant; la *Chronique de Charles IX*, de Mérimée, avec illustrations d'Edouard Toudouze; la *Famille Cardinal*, si magistralement interprétée par Charles Léandre, etc.

* *

Un type surgit et émerge avec une persistance singulière dans l'œuvre de M. Alphonse Daudet, celui de *la Mère*. Rappelez-vous la Maman Delobelle, de *Fromont jeune;*

la mère Jacques, du *Petit Chose*: Ida de Barancy, de *Jack*; Madame Astier, dans l'*Immortel*; Mama Jansoulet, dans le *Nabab*; la reine Frédérique, dans les *Rois en Exil*; et tant d'autres figures maternelles d'un relief si vigoureux, d'une intensité de vie si étonnante, si émouvante.

Vous les retrouverez, [illegible] types de femmes, ces modèles d'affection, de tendresse, parfois jalouse et exclusive, de vaillance aussi, de dévouement et d'abnégation, dans le volume *les Mères*, que M. de Myrbach a illustré de jolis croquis, et pour lequel M. Gustave Toudouze a écrit une remarquable introduction. On ne saurait parler mieux qu'il ne l'a fait du maître écrivain à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre, de si vives jouissances littéraires, tant de fêtes intellectuelles. « Ce livre, conclut M. Toudouze, merveilleux recueil de toutes les souffrances et de toutes les joies maternelles, est le véritable bréviaire de l'humanité, l'évangile des Mères. » Je ne doute pas que ce volume, qui a été édité avec grand soin par la librairie Lemerre et présente un coquet et luxueux aspect, ne soit un des livres d'étrennes les mieux accueillis.

Comme étrennes plus modestes et s'adressant spécialement à de jeunes lecteurs, je citerai le roman de M. Rémy-Allier, *Retrouvée*, dont l'héroïne est, à dix-huit ans, le soutien de sa famille, et, par ses vertus et son courage, mérite de servir d'exemple à toutes les jeunes filles, [illegible] tures, que M. Olivier Darc publie à la même librairie Ducrocq. Ces deux volumes sont ornés de nombreuses gravures signées Lucien Métivet, E. de La Vallette, etc.

Un petit soldat de la Grande Armée [illegible] un instructif et patriotique récit dû à la plume de M. Auguste Lepage. Claude Maës, natif de Boulogne-sur-Mer, et son camarade Quinze-Onces, se sont enrôlés tout jeunes dans la Grande Armée, du temps du grand Empereur, et avec eux nous assistons aux célèbres batailles d'Austerlitz et d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, à toutes les campagnes d'Allemagne et de Russie. De joyeux épisodes agrémentent ces scènes militaires : le livre de M. Auguste Lepage est mouvementé, plein d'entrain, d'une bonne humeur et d'une gaieté bien françaises.

Aux lecteurs avides d'émotions et de palpitantes surprises, on ne saurait mieux conseiller que le *Journal des Voyages*, si connu, si apprécié, et qui vient de terminer sa vingtième année. Ce beau et gros volume, où abondent les gravures en noir et en couleur, contient, entre autres romans d'aventures, [illegible] de Louis Boussenard, la *Fille des Vagues*, par le délicat et émouvant conteur Fernand Lafargue; *Tiko*, par Constant Améro; *Un naufrage de plaisance*, par G. de Wailly, etc. A citer encore les chapitres consacrés au séjour du *Tsar à Paris*, les humoristiques articles de M. Paul d'Estrée sur la [illegible], etc.

Un autre volume de voyage, la relation de la traversée de l'Afrique centrale, effectuée durant les années 1890, 1891 et 1892 par le lieutenant-colonel Monteil, figure en belle place dans le catalogue de la librairie Alcan. Rappelons que, parti du Sénégal, de Saint-Louis, le lieutenant-colonel Monteil se dirigea à travers le Soudan vers le lac Tchad, pour de [illegible] Tripolitaine. Cette exploration a été capitale, on le sait, pour la connaissance de l'Afrique.

La célèbre « Bibliothèque scientifique internationale », du même éditeur, vient d'ajouter à sa collection deux volumes : les *Principes de Colonisation*, de M. de Lanessan, et *la Photographie et la Photochimie*, où M. Niewenglowski, préparateur à la Faculté des sciences de Paris, passe en revue tout ce qui concerne l'art photographique et ses nombreuses applications.

M. Jean Ajalbert, un romancier et nouvelliste d'un talent bien personnel, a consacré à son pays d'origine, l'Auvergne, un volume, que la maison Quantin a fait illustrer par Alfred Montader. Je n'ai encore sous les yeux que le prospectus de l'ouvrage, mais les types d'habitants, les coins de villes, les vues de paysages qui s'y trouvent sont des mieux réussis et font bien augurer de l'œuvre.

La même maison d'édition publie, comme souvenir du *Voyage du Tsar et de la Tsarine en France*, un superbe volume, illustré de près de 200 gravures et rédigé par un groupe d'écrivains en renom, François Coppée, Armand Silvestre, Jules Claretie, André Theuriet, René Maizeroy, Georges d'Esparbès, Emile Goudeau, etc. Après l'enthousiasme qui a salué l'arrivée du tsar à Cherbourg et son séjour à Paris, ce volume ne peut manquer d'avoir, comme on dit, une vente assurée.

La collection *la Peinture en Europe*, catalogues raisonnés des œuvres principales conservées dans les musées, collections et édifices civils et religieux, publication faite sous la direction de MM. Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger, vient de s'accroître d'un important volume relatif à *Venise*, et illustré comme ses devanciers, *le Louvre*, *Florence* et *la Belgique*, de 100 reproductions photographiques et de plusieurs plans.

Sous le titre imposant de *Voyage aux sept Églises de l'Apocalypse*, M. l'abbé Le Camus, vicaire général honoraire, publie la relation d'un voyage effectué par lui en Asie Mineure et notamment de sa visite aux villes d'Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée, « les sept villes à qui le Voyant de l'Apocalypse écrivit les plus graves recommandations ». Grâce à un neveu de l'auteur, photographe amateur, qui accompagnait son oncle dans ce voyage, de nombreuses vignettes, exécutées d'après des instantanés, agrémentent le texte de M. Le Camus.

Aux enfants, la librairie Quantin offre, dans sa « Bibliothèque de l'Éducation maternelle », l'amusant récit de *Nique et Paul*, par Jean Kerwall, et le *Petit Don Quichotte*, un autre gai petit volume, bien spirituellement écrit par Mlle Henriette Daux, et illustré avec non moins d'esprit et de grâce par Mlle Cécile Chalus. Pour les plus jeunes, les apprentis lecteurs, Mme J. de Sobol a écrit *Sans joujoux*, un ingénieux et charmant petit livre.

[illegible]

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

De Juillet à Décembre 1896

TABLE DES AUTEURS

De Juillet à Décembre 1896.

Les titres des ouvrages [illegible] sont en [illegible].

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 34507. *Le directeur-gérant :* HENRY FERRARI.





